

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE
DE LA
LANGUE LATINE

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE
DE LA
LANGUE LATINE

HISTOIRE DES MOTS

PAR

† Alfred ERNOUT et † Alfred MEILLET
Membre de l'Institut Membre de l'Institut

retirage de la 4^e édition augmentée d'additions et de corrections
par Jacques ANDRÉ

Paris
Klincksieck
2001

première édition : 1932
2^e édition : 1939
3^e édition : 1951
4^e édition : 1959
révision : 1985

retirage de la 4^e édition, nouveau format
© Librairie C. Klincksieck et Cie, 2001
ISBN 2-252-03359-2

AVERTISSEMENT

On s'est proposé de présenter ici un exposé historique du vocabulaire latin. Les deux auteurs du livre se sont partagé la tâche de manière inégale.

M. A. Ernout a traité de ce que l'on peut connaître par l'étude des textes. C'est lui qui est responsable de tout ce qui est enseigné sur le développement du vocabulaire latin depuis les plus anciens monuments jusqu'au début de l'époque romane.

M. A. Meillet s'est chargé de la partie préhistorique. Il est seul responsable de ce qui est enseigné sur le développement du vocabulaire latin entre l'indo-européen commun et les premiers témoignages ayant un caractère historique.

Néanmoins, il a semblé inutile et incommode de marquer, dans chaque article, la part qui a été traitée par l'un ou par l'autre des deux auteurs : l'histoire d'une langue est chose continue, et le fait que, pour l'étudier, on doit recourir à deux méthodes, la méthode comparative et l'étude philologique des textes, n'oblige pas à diviser l'exposé en deux parties séparées.

Dans chaque article, on trouvera, d'abord, l'état des choses à l'époque historique du latin, exposé par M. Ernout, puis, là où il y a lieu, des indications, par M. Meillet, sur l'histoire du mot avant les premières données des textes.

A. E. et A. M.

Le lecteur sera déçu par la partie d'étymologie préhistorique de ce livre : il n'y trouvera ni toutes les étymologies, même possibles, qui ont été proposées, ni aucune étymologie neuve.

Dans une langue comme le latin, il faut envisager, d'une part, des mots indo-européens ou faits avec des éléments indo-européens, de l'autre, des mots empruntés.

On a estimé qu'une étymologie indo-européenne n'était utile que si le rapprochement proposé avec d'autres langues de la famille était ou certain ou du moins très probable. Tous les rapprochements qui ne sont que possibles ont été, de propos délibéré, passés sous silence. En l'état actuel du travail, il importe avant tout de déblayer la recherche des hypothèses vaines qui l'encombrent.

Depuis plus d'un siècle que les savants les plus pénétrants et les mieux armés travaillent à rapprocher les mots latins de ceux des autres langues indo-européennes, il est probable que toutes les étymologies évidentes ont été proposées. Il convenait donc de ne pas essayer d'en proposer ici de nouvelles ; si l'on croyait en avoir trouvé une, il faudrait l'entourer de considérations de détail dont la place n'est pas dans un livre destiné à résumer avec critique les résultats acquis.

Comme on n'a retenu ici que des rapprochements qu'on croyait certains ou, du moins, hautement probables, il était superflu de faire l'histoire des étymologies ou de donner des renvois bibliographiques. Pour cela, on renvoie une fois pour toutes au *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* d'A. Walde, dont M. J. B. Hofmann publie maintenant une troisième édition améliorée à tous égards et a fait un livre nouveau — le présent ouvrage ne se propose pas de le remplacer —, et aussi à l'*Altitalisches Wörterbuch* de M. Fr. Müller. Redonner ici cette bibliographie serait faire un double emploi.

Un rapprochement qui n'est que possible ne saurait servir à faire l'histoire d'un mot. Les vocabulaires des langues indo-européennes sont divers ; les altérations phonétiques ont eu pour conséquence que beaucoup de phonèmes de la plupart des langues admettent plusieurs origines, et parfois huit ou dix origines distinctes, ainsi *f*-initial en latin ; les procédés de formation des mots sont mul-

tuples ; les sens sont flexibles. Ceci posé, c'est merveille si, en se bornant à l'élément radical du mot, on ne trouve pas, dans l'une ou l'autre des langues de la famille, deux consonnes et un sens vague qui permettent un rapprochement à un comparatiste exercé disposant de beaucoup de dictionnaires. Or, en grammaire comparée, toute preuve s'exprime par la formule : « la concordance ne saurait être fortuite ». Un rapprochement perd donc en valeur probante tout ce qu'il gagne en facilité. C'est ce que les étymologistes perdent parfois de vue.

Si le rapprochement de *pecu* avec *fihu* du vieux haut allemand et *pácu* du védique satisfait, c'est qu'il ne saurait être fortuit que trois mots concordent à ce point pour la forme, le genre, la structure et l'emploi ; ils continuent donc un seul et même mot indo-européen. Si l'on n'a fait que mentionner le rapprochement de *fōns*, *fontis* avec skr. *dhánvati* « il court, il coule rapidement », c'est que *f-* initial du latin admet des origines multiples, que la concordance ne s'étend pas au delà de la racine, et que la ressemblance de sens est vague et générale. Et si l'on n'a même pas mentionné le rapprochement de *gruō* dans *con-gruō*, *in-gruō* avec *ruō* et avec gr. *ῥυάω*, etc., c'est que le sens n'approche pas l'idée que *con-gruō* et *in-gruō* aient rien à faire avec *ruō*, et que le gr. *ῥυάω* est loin de toutes manières. Peut-être s'est-on encore trop conformé à l'usage en signalant nombre d'étymologies qui n'ont pour elles qu'un peu de vraisemblance. Mais on espère qu'aucune étymologie sûre ne manque, et qu'aucune des étymologies données pour plausibles n'est négligeable. Bien entendu, aucun rapprochement nouveau ne figure ici. L'attitude critique qui a été adoptée pour ce dictionnaire excluait la tentation d'y en insérer aucun.

Du reste, peu des mots qui ont chance d'être d'origine indo-européenne restent sans une étymologie certaine.

Presque tous les verbes radicaux, les noms de nombre, les noms des principaux organes du corps et des principales notions de parenté, des principaux animaux domestiques, les adjectifs essentiels comme *nōvus*, *vetus*, *priscus*, *iuuenis*, *senex*, *nūdus*, et, naturellement, les pronoms personnels, les démonstratifs, les interrogatifs et indéfinis, se reconnaissent aisément pour indo-européens.

Pour tous ces mots dont le caractère indo-européen est évident, il ne suffit pas de signaler quelques correspondances. Il s'agit, non de simples racines, mais de mots indo-européens que le latin a conservés, et dont on peut et l'on doit déterminer avec précision la structure et la valeur. Ce n'est pas donner une étymologie que de rattacher un mot latin à une « racine » indo-européenne.

Il ne suffit pas de dire que lat. *ferō* est à rapprocher de gr. *φέρω*, de skr. *bhārāmi*, etc. Il faut marquer que la racine **bher-* admettait à la fois la flexion thématique et la flexion athématique : *ferō* et *fert* s'expliquent également. Il faut spécifier que la racine **bher-* avait des formes monosyllabiques et des formes dissyllabiques : le monosyllabe radical de *fer-t* et le dissyllabe radical de *fericulum*, [*of-*]*feru-menta* sont indo-européens l'un et l'autre. Enfin, la racine **bher-* indiquait un procès qui se poursuit sans terme défini ; elle ne fournissait en indo-européen ni aoriste, ni parfait, et l'on comprend ainsi pourquoi le latin a complété par *tuli* et *lātus* le paradigme de *ferō*. Une bonne étymologie éclaire la forme et l'emploi du mot, et tant qu'il reste dans la forme et dans l'emploi un détail inexplicable, elle ne satisfait pas pleinement. A regarder de près, on voit que *patrius* est ancien et que *paternus* ne l'est pas, et que, près de *māter*, il n'y a pas de mot du type de *patrius*. Ce sont les détails précis de ce genre qui donnent à l'étymologie une réalité.

Il ne faut pas se contenter de dire qu'un mot latin est d'origine indo-européenne. Tel mot est indo-européen commun, et représenté d'un bout à l'autre du domaine, ainsi le mot que continue lat. *pater*. Mais tel autre ne se trouve qu'en italique et en celtique, d'une part, en indo-iranien, de l'autre, ainsi *credō* ou *rex*, *lex*, dans deux des langues qui occupent des extrémités du domaine indo-européen : ici, l'on est en présence d'un vocabulaire archaïque, qui s'est conservé seulement par des groupes détachés de bonne heure du gros de la nation indo-européenne et qui a disparu dans la partie centrale du domaine. Tel autre, *porcus* par exemple, ne se rencontre que dans une partie du do-

maine indo-européen qui, pour les termes de civilisation, présente nombre de coïncidences particulières : il y a une part du vocabulaire latin qui ne trouve de mots apparentés que dans une région qui va du slave au celtique et à l'italique. Pour faire l'étymologie d'un mot, il est nécessaire de déterminer l'aire où l'on rencontre des correspondants.

Tous les mots ne sont pas à un même niveau ; il y a des mots « nobles » et des mots « roturiers ». Les mots qui désignaient les idées les plus générales, comme *mori* et *uiuere*, les actes essentiels, *esse* et *bibere*, les relations de famille, *pater*, *māter*, *frāter*, les principaux animaux domestiques, *equus*, *ouis*, *sūs*, l'habitation de la famille qui était l'unité principale, *domus* et *forēs*, etc., représentent le vocabulaire de l'aristocratie indo-européenne qui s'est étendu à tout le domaine ; ces mots désignent des notions ; ils n'ont pas de valeur affective, et ils ont un minimum de valeur concrète : *bōs*, *ouis*, *sūs* s'appliquent à la fois au mâle et à la femelle ; ce sont des termes qui indiquent des biens, non des termes d'éleveurs ; de même, *domus* et *forēs* évoquent l'habitation du chef, non une construction matérielle. La valeur abstraite des mots, liée au caractère aristocratique de la langue, est un trait essentiel du vocabulaire indo-européen. Mais il y avait aussi des mots de caractère « populaire », reconnaissables à beaucoup de traits, vocalisme radical *ā*, gémiation de consonnes intérieures, etc. ; ces mots ont souvent une valeur affective, souvent un caractère technique. La plupart du temps, au moins sous les formes qu'ils ont en latin, les mots de ce genre n'ont de correspondants que dans peu de langues ; beaucoup n'en ont pas. Le vocabulaire « populaire » est aussi instable que le vocabulaire aristocratique est permanent. Des noms de parties du corps comme *lingua*, *ōs*, *liēn* attestent la variabilité de forme des termes « populaires ». Dans la mesure où des étymologies ont été admises, on s'est donc attaché à marquer le caractère des mots considérés.

En somme, on s'est efforcé de ne pas se borner à des comparaisons brutes et de mettre derrière chaque rapprochement avec d'autres langues indo-européennes des réalités, les unes de caractère morphologique, d'autres de caractère sémantique, d'autres de caractère social. L'objet de ce dictionnaire est d'éclairer les mots tels qu'ils ont été employés depuis l'indo-européen jusqu'au latin, et non de se borner à une dissection linguistique.

On a essayé aussi de faire apparaître que, là même où un mot latin continue exactement un mot indo-européen, il a pu changer entièrement de nature. Pour le sens, il y a moins loin de fr. *voix* à lat. *uōx* qu'il n'y a de lat. *uōx* à son original indo-européen. Tout en laissant penser à *uocāre*, le mot *uōx* est isolé en latin, tandis que le « thème » indo-européen qu'il représente était la forme nominale d'une racine indo-européenne ; et *uōx* indique la « voix » telle que l'entend un moderne, tandis que le mot indo-européen désignait une force ayant une valeur religieuse, encore bien sensible dans le *vāk* védique, et même dans les emplois homériques de *ῥῶα* (à l'accusatif) et du dérivé *ῥῶαα*. Entre l'époque indo-européenne et l'époque romaine, tous les noms d'action ont changé de valeur parce que les conceptions ont changé.

Mais il n'y a aucune langue indo-européenne dont le vocabulaire soit tout entier d'origine indo-européenne, comme la morphologie l'est entièrement. Les petits groupes de chefs qui ont étendu leur domination du centre de l'Asie à l'océan Atlantique, de la presqu'île scandinave à la Méditerranée ont trouvé dans les pays qu'ils occupaient des civilisations qui, au moins au point de vue matériel, étaient souvent plus avancées que la leur, et des objets qui n'avaient pas de nom dans leur langue. Tous ont donc « emprunté » des mots.

Or, dans aucune langue indo-européenne, on ne peut discerner au juste quelle est la part des emprunts. Il va de soi que le fait, pour un mot, de n'avoir pas de correspondant clair dans une autre langue de la famille n'apporte même pas une présomption en faveur de l'emprunt : si, pour faire l'étymologie de fr. *rien*, on n'avait que des rapprochements avec d'autres langues romanes, on n'indiquerait le caractère latin du mot ; c'est seulement le témoignage du latin ancien *rem* qui vien-

tit que fr. *rien* continue un mot latin. Or, par définition, pour une langue indo-européenne ancienne, on n'a pas l'équivalent de ce qu'est le latin écrit pour les langues romanes.

D'autre part, on ignore presque toujours quels vocabulaires les groupes indo-européens ont rencontrés au cours de leurs déplacements et sur le territoire où on les observe à l'époque historique.

Il y a donc dans l'origine des vocabulaires de toutes les langues indo-européennes une part d'inconnu ; cette part est large, à coup sûr, mais rien ne permet d'en mesurer l'importance, qui, du reste, varie d'une langue à l'autre. Cette considération suffit à montrer que, si un rapprochement entre un mot d'une langue et des mots d'autres langues indo-européennes n'est pas susceptible d'une démonstration rigoureuse, le mieux est de le négliger.

Il convient, du reste, d'envisager ici des cas différents.

Les verbes s'empruntent peu, et les verbes radicaux ont chance d'être indo-européens, alors même qu'ils n'ont de correspondants exacts dans aucune autre langue. Le fait que lat. *cēdō* ou *rumpō* ne se laisse rapprocher avec certitude d'aucun verbe d'un autre idiome indo-européen n'empêche pas que ces verbes doivent être d'origine indo-européenne.

Tel mot qui n'a, hors du latin, aucun correspondant exact, comme *salūs*, se reconnaît pour ancien à sa forme et à son emploi. De ce qu'un mot est isolé il ne résulte pas toujours qu'il ne soit pas de date indo-européenne.

De même, des adjectifs comme *nouus* et *uetus*, *iuuenis* et *senex*, *suāvis* et *leuis* se dénoncent comme indo-européens par leur sens autant que par leur forme.

Au contraire, les substantifs qui désignent des outils, des marchandises, des plantes cultivées, ont les plus grandes chances d'être empruntés, et l'on ne peut proposer ici d'étymologie indo-européenne que dans les cas où la formation s'explique d'une manière évidente : lat. *tribulum* s'explique trop aisément comme un nom d'instrument en face de *terō*, *tritrus* pour qu'on soit tenté d'y voir un emprunt. Encore, dans les cas de ce genre, est-il possible que le mot ait été inséré par « étymologie populaire » dans une famille à laquelle il n'appartenait pas originairement : le fait qu'un mot s'explique dans la famille où il figure ne prouve donc pas qu'il ne soit pas un emprunt.

Inversement, le fait qu'un mot est ancien dans la langue ne prouve pas qu'il n'ait pas subi d'influences étrangères. Le fr. *on* représente le nominatif lat. *homō*. Mais c'est sans doute à l'imitation des emplois germaniques du nom de l'« homme » qu'il a pris sa valeur indéfinie ; le parallélisme de fr. *on* et de all. *man* n'est pas accidentel. Il tient à ce que, durant plusieurs siècles, du vi^e au ix^e, et il y a eu en France des sujets parlant à la fois latin et germanique. Dans les anciennes langues indo-européennes, on ne peut, faute de données historiques, déceler les influences de cette sorte.

Une part des emprunts du latin à d'autres langues se laisse ou reconnaître ou du moins entrevoir. Certains emprunts sont faciles à établir parce qu'ils ont été faits à des langues plus ou moins connues. L'invasion des Gaulois, qui a eu, pour l'histoire de l'Italie, de grandes conséquences, a laissé à Rome quelques mots importants : le plus remarquable est *carrus* en face du mot indigène *currus*.

Dès avant les plus anciens textes, le grec avait fourni au latin des termes de civilisation, en partie populaires, comme *māc(h)ina*, *māc(h)inor*, ou techniques, comme *oliua*, *oleum* ; et depuis le latin n'a cessé d'emprunter au grec. Quand les emprunts littéraires sont devenus plus rares, les emprunts à la langue du christianisme sont intervenus : qu'un terme technique de la rhétorique, comme *καρὰ-βολή*, soit, grâce à l'Évangile, devenu un mot latin et qu'il ait fourni des mots français aussi courants que *parole*, *parler*, en dit long sur le rôle du christianisme dans l'extension du vocabulaire latin.

Mais outre les langues sur le lexique desquelles on est informé, le latin a emprunté à des idiomes dont le vocabulaire est inconnu, ou peu s'en faut. Un mot comme *rosa* est visiblement apparenté à *ῥόδον* ; mais les deux mots ne représentent pas un original indo-européen, et aucune forme du groupe de gr. *ῥόδον* ne rend compte de lat. *rosa*. Le grec et le latin ont donc emprunté, directement ou indirectement, à un même vocabulaire, sur lequel on ne sait rien. Et ce n'est pas surprenant : les colons

de langue indo-européenne qui se sont établis dans la région méditerranéenne y ont trouvé des civilisations matérielles particulièrement avancées. Or, du vocabulaire de ces civilisations, on ignore presque tout. Il n'en est pas moins sûr que le vocabulaire grec et le vocabulaire latin lui doivent beaucoup.

Si le latin a emprunté l'alphabet grec, c'est par voie étrusque. On voit assez par là que l'action du vocabulaire étrusque sur le vocabulaire latin doit avoir été grande. Sans doute est-ce par l'Étrurie que des mots de la civilisation méditerranéenne ont, pour la plus large part, pénétré à Rome. Des détails avertissent que même certains mots grecs sont venus au latin par un intermédiaire étrusque : *sporta* remonte à gr. *σπορτῆς* « corbeille », acc. sg. *σπορτῆα* ; le -t- latin au lieu du d attendu établit le passage par l'étrusque. Grâce au hasard qui a fait trouver un monument étrusque où le mot *persu* est écrit à côté d'un masque de théâtre, on aperçoit que lat. *persōna* est d'origine étrusque. M. Ernout a montré, dans le *Bulletin de la Société de linguistique*, XXX, p. 82 et suiv., combien de mots latins sont suspects d'avoir été pris à l'étrusque. Mais présomption n'est pas preuve. Comme le vocabulaire technique de l'étrusque n'est guère connu et que ce sont des termes plus ou moins techniques que le latin a reçus de l'étrusque, la part à faire à l'élément étrusque dans le vocabulaire latin n'est pas déterminable.

Ce qui achève de rendre malaisée à préciser la part des emprunts dans le vocabulaire latin, c'est que les origines de Rome sont complexes. Rome est un lieu de passage, et a dû au fait qu'elle tenait le pont par lequel l'Italie du Nord communique avec l'Italie du Sud beaucoup de sa grandeur. Il y a, dans le vocabulaire latin, des formes qui manifestent la diversité de ces origines : ni l'*ō* de *rōbus* ni l'*f* de *rūfus* ne s'expliquent par les règles de la phonétique romaine. Et, à Rome, le *b* de *bōs* ne s'expliquerait pas, non plus que le *l* de *olēd*.

En somme, rien ne serait plus vain que de vouloir expliquer tout le vocabulaire « latin » par la tradition indo-européenne et par les formes normales du latin de Rome. En particulier, parmi les termes techniques et dans les mots « populaires », la plus grande partie est d'origine inconnue ou mal connue. Il y a donc, dans ce dictionnaire, beaucoup de mots sur l'origine desquels rien n'est enseigné. Mais, pour la plupart, ce sont de ces termes dont seule l'histoire des techniques et du commerce permettrait de connaître le passé, ou des mots « populaires ». La plus grande partie du vocabulaire général a une étymologie, et c'est surtout cette étymologie qu'on a essayé d'exposer ici avec l'exactitude que comportent les études déjà faites.

Les recherches précises sur l'histoire du vocabulaire sont à leurs débuts. On en est à poser les problèmes plus qu'à donner les solutions. Les quelques cas où l'on a pu fournir des explications complexes et précises donnent une idée de ce qu'il reste à faire pour éclairer l'histoire du vocabulaire latin. Le présent dictionnaire aurait manqué son but s'il donnait l'impression que l'étymologie du latin est achevée et s'il ne faisait pas sentir qu'il y a encore un grand travail à exécuter.

A. MEILLET.

En rédigeant la partie proprement latine de ce dictionnaire étymologique, on s'est efforcé de fixer avec autant de précision que possible le sens de chaque mot, de montrer les valeurs anciennes qu'il a conservées, et qui reflètent avec une fidélité plus ou moins grande la mentalité indo-européenne, comme de faire apparaître aussi les développements et les acquisitions propres au latin, qui révèlent un changement dans les modes de vivre, de penser et de sentir.

Le vocabulaire d'une langue est composite : à côté d'un fonds ancien de termes généraux dont la fixité n'est pas, du reste, immuable, il comporte une grande part d'éléments spéciaux et changeants, de toute provenance, créés à mesure qu'il faut exprimer des concepts ou des objets nouveaux. De ces mots, souvent techniques, savants ou vulgaires, les origines sont diverses : formations analogiques, créations par composition ou dérivation, emprunts, calques sémantiques, spécialisation ou

extension de sens par le passage de la langue commune dans une langue spéciale ou inversement. Suivant l'importance donnée à chacun de ces facteurs, chaque langue a sa physionomie propre, et les conditions géographiques, les faits historiques ou sociaux ont dans la constitution de tout vocabulaire un rôle considérable, encore qu'il ne se laisse pas toujours exactement déterminer.

Le latin, langue d'une population essentiellement rurale à l'origine, a été en contact avec deux civilisations urbaines auxquelles il a demandé la plupart des termes qui lui manquaient pour exprimer les conditions nouvelles de vie et de pensée qu'il a progressivement adoptées : de son contact avec le peuple étrusque, puis avec le peuple grec sont résultés un enrichissement et une transformation de son vocabulaire, dont témoignent non seulement les emprunts directs, mais — on ne peut, du reste, le montrer que pour le grec — les adaptations concernant le sens ou la forme, de mots latins à des modèles grecs ; ainsi, une partie des sens de *causa* sont calqués sur gr. *αἰτία*. Les vocabulaires techniques du latin semblent contenir, pour autant qu'on peut l'entrevoir, de nombreux termes empruntés à l'étrusque avec les métiers et les disciplines dont ils relèvent ; ils en présentent un grand nombre dont l'origine hellénique est évidente et se laisse préciser, qu'il s'agisse d'un emprunt ancien, populaire et fait par voie orale, ou, au contraire, d'un terme savant, simplement transcrit ou démarqué.

L'influence étrusque a de bonne heure cessé de s'exercer ; à la date où apparaissent les premiers documents écrits qui nous font connaître véritablement le vocabulaire latin, c'est-à-dire vers la fin du III^e siècle avant J.-C., l'Étrurie a perdu son indépendance, et les Étrusques ont été détruits ou assimilés. Mais l'influence grecque n'a jamais cessé d'agir : on la saisit depuis les premiers emprunts du type *poena*, *māchina* faits aux parlers doriens de Sicile ou de la Grande-Grèce avant l'apparition de la littérature jusqu'aux transcriptions faites à l'époque du Bas-Empire par la langue de l'Église, ou par les grammairiens, les médecins et les hommes de science. Le théâtre, la poésie, la philosophie, tous les genres littéraires lui sont redevables ; et si, malgré les différences profondes dans la grammaire, le grec et le latin apparaissent dès l'abord comme étroitement apparentés, c'est avant tout parce que le vocabulaire abstrait ou technique du latin n'est en grande partie qu'un reflet du vocabulaire grec, comme la pensée latine elle-même est fille de la pensée grecque. A chaque instant, on aperçoit en latin des acquisitions nouvelles venant du grec : il n'est pas indifférent de les noter au passage et d'en fixer la date, car l'enrichissement du vocabulaire marche de pair avec le progrès de la pensée. Sans reproduire les mots qui ne sont que des transcriptions du grec, on s'est attaché à noter les emprunts, emprunts de mots ou emprunts de sens, qui ont acquis à Rome droit de cité.

En dehors de l'étrusque et du grec, la conquête du monde par ses armées a eu pour résultat de mettre Rome en contact avec d'autres peuples et d'autres civilisations. Sous l'Empire, les échanges commerciaux ou autres se multiplient, Rome devient de plus en plus une capitale cosmopolite : de nouveaux termes venus d'un peu partout s'introduisent dans la langue. En outre, le sentiment de la norme, strictement maintenu à l'époque classique par un Cicéron ou par un César dans la prose, et dans la poésie par un Virgile, va chaque jour s'affaiblissant. La recherche de l'effet et du pittoresque, le besoin de renouveler des expressions usées ou devenues vulgaires, contribuent à modifier l'aspect du vocabulaire. Entre Sénèque et Tacite, d'une part, et Cicéron, de l'autre, il n'y a pas un siècle de distance, et pourtant les formes d'expression ont changé. La satire, le roman, la diatribe, les genres « populaires » ajoutent leur part à ce changement, faisant pénétrer dans la langue écrite des termes que leur vulgarité en avait éloignés, en bannissant d'autres, devenus vieux et désuets. En outre, de nombreux écrivains d'origine étrangère, et dont le latin n'est pas la langue maternelle, contribuent à cette transformation. L'évolution se poursuit aussi rapide dans la grammaire, en même temps que, sous l'influence de l'accent, l'aspect des mots se modifie, préparant l'état roman.

Autant que faire se pouvait avec une documentation souvent lacunaire, incertaine, et toujours tardive, on a tenté d'esquisser l'histoire de chaque mot latin, lorsqu'il en avait une, depuis la date de

son apparition jusqu'à sa mort ou à sa survivance dans les langues romanes. On a noté les valeurs anciennes qu'il a gardées, les développements de sens qu'il a pu présenter au cours de son existence, la vitalité dont il a fait preuve, les dérivés et les composés qu'il a servi à former, en marquant brièvement les relations sémantiques des membres du groupe, les rapports qui peuvent l'unir à d'autres groupes, et comment certains se pénètrent et se complètent l'un l'autre. On a indiqué aussi la « couleur » du mot, noble ou familier, savant ou populaire, et le degré de fréquence dans l'emploi. Bref, au lieu de se borner à une définition schématique, on s'est efforcé de faire apparaître les faits dans la complexité de leur développement. Il se peut que le livre puisse ainsi rendre service non seulement aux linguistes, mais aux latinistes tout simplement. Du reste, tous les problèmes n'ont pu être posés ; et ceux qui ont pu l'être n'ont pas tous reçu de solution. Peut-être, en tout cas, ce livre éveillera-t-il l'attention sur des études qui ne font que naître, et, comme il met en lumière la nouveauté de pareilles questions, attirera-t-il sur ce terrain des chercheurs pour l'explorer.

A. ERNOUT.

Plusieurs personnes amies ont reçu communication d'une épreuve de ce dictionnaire et ont fourni des observations grâce auxquelles des fautes graves ont été effacées et des compléments notables ont été apportés : MM. E. Benveniste, Jules Bloch, Oscar Bloch, Max Niedermann, J. Vendryes. Bien entendu, ces Messieurs n'ont pas visé à corriger les épreuves ; les auteurs sont seuls responsables de toutes les fautes qui subsistent, chacun pour leur part de rédaction. Mais nous devons trop à ceux qui ont bien voulu accepter de nous aider et de nous critiquer pour ne pas leur exprimer notre reconnaissance, et pour ne pas prier le lecteur de leur savoir aussi gré d'une part au moins de ce qu'ils pourront trouver d'utile dans notre livre.

A. E. et A. M.

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Des deux auteurs de ce dictionnaire, un seul a pu préparer cette nouvelle édition. A. Meillet est mort le 21 septembre 1936, sans avoir pu revoir la partie de l'ouvrage qu'il avait rédigée. Mais il est permis d'affirmer qu'il y aurait apporté peu de changements. Les étymologies qu'il a proposées n'ont guère été contestées, d'une part ; et, d'autre part, si beaucoup d'hypothèses nouvelles ont été émises depuis l'année 1932 dans le domaine de l'étymologie indo-européenne, il en est peu dont la certitude soit assez grande pour que Meillet les eût acceptées. La partie indo-européenne du livre n'a donc guère changé ; on s'est borné à corriger des fautes matérielles, à réparer des omissions involontaires, à mettre à jour des indications bibliographiques.

La partie proprement latine a été modifiée davantage. L'auteur a enrichi sa documentation, notamment, des apports qui lui ont été fournis par les fascicules parus depuis 1932 du *Thesaurus*, de la troisième édition du *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* de Walde, revue par M. J. B. Hofmann, et par le nouveau *Romanisches etymologisches Wörterbuch* de Meyer-Lübke. Il a profité aussi des critiques publiques ou privées qui lui ont été adressées. Il s'est efforcé, en multipliant les renvois, de rendre plus aisée la consultation du livre. Bref, rien n'a été négligé pour rendre le Dictionnaire plus digne encore du bienveillant accueil qu'il a reçu sous sa première forme.

Pour répondre à un vœu souvent exprimé, Mme A. Meillet s'est imposé la lourde tâche de rédiger l'index des mots non latins qui sont cités dans la partie étymologique de l'ouvrage. C'est là un complément dont l'utilité n'a pas besoin d'être soulignée, et qui vaudra à Mme Meillet la reconnaissance de tous les lecteurs.

PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION

Cette troisième édition, entièrement recomposée, a bénéficié des recherches personnelles que l'auteur a poursuivies dans ces dix dernières années sur l'origine et l'histoire du vocabulaire latin ; elle a profité aussi des corrections, des suggestions et des critiques qu'on a bien voulu lui adresser.

Il a, naturellement, été tenu compte des fascicules parus depuis 1939 du *Thesaurus Linguae Latinae* et du *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* de Walde-Hofmann, qui va maintenant jusqu'à la lettre *p* (il s'arrête au mot *praeda*). L'information de M. J. B. Hofmann est toujours abondante et sûre ; et les listes de formes latines qu'il donne permettent de suppléer aux lacunes du *Thesaurus*. Le nombre des mots étudiés et cités, notamment des dérivés et composés, a pu être ainsi passablement augmenté, les dates d'apparition plus d'une fois rectifiées.

Pour répondre à un désir souvent exprimé, j'ai indiqué les emprunts faits au latin par les langues celtiques et les langues germaniques. La substance de ces indications m'a été fournie par les travaux de J. Loth, J. Vendryes, H. Pedersen pour le celtique, de F. Kluge pour le germanique. Pour le celtique, j'ai signalé les mots empruntés par la langue de l'Église, bien qu'il s'agisse là d'emprunts savants et, à vrai dire, de transcriptions plutôt que d'emprunts : le lecteur n'aura, du reste, pas de peine à les reconnaître. Le témoignage des langues romanes a été revu et complété.

J'ai fait figurer aussi, sur le conseil de M. Niedermann, un plus grand nombre de mots grecs. Ici, le départ est souvent difficile à faire entre ce qui est emprunt véritable et simple transcription. J'ai accueilli les termes les plus courants introduits par l'Église chrétienne, et aussi d'autres termes techniques (scientifiques, médicaux, etc.), qui, par les dérivés de forme latine qu'ils ont fournis, par les déformations phonétiques ou morphologiques qu'ils présentent, par les changements de sens, ou enfin par leur survie dans les langues romanes, attestent qu'ils ont véritablement pénétré dans le latin. L'étude des mots grecs en latin n'a pas encore été faite de façon satisfaisante : je souhaite que les trop brèves et trop rares indications de ce Dictionnaire engagent quelque philologue jeune et courageux à reprendre le travail.

J'ai peu touché à la partie étymologique, estimant que l'œuvre de Meillet résiste à l'épreuve du temps. J'ai ajouté pourtant quelques formes hittites, que Meillet n'avait pu connaître, et qui m'ont été obligeamment communiquées par M. Laroche, de Strasbourg.

Le sens de certains mots (notamment de noms de plantes ou de poissons) a pu être précisé ou corrigé, souvent grâce aux travaux du chanoine P. Fournier et de MM. André et de Saint-Denis. Enfin, chaque article a été l'objet d'une révision minutieuse. Certains ont été remaniés partiellement, d'autres entièrement récrits ; les renvois d'un article à l'autre, permettant de confronter et de grouper des formations semblables, sont devenus plus nombreux ; et, dans ce domaine, M. Minard, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, m'a apporté une aide précieuse. Bref, il n'est pas de page, ou à peu près, qui ne présente un changement et, je l'espère, une amélioration.

PRÉFACE DE LA QUATRIÈME ÉDITION

L'accueil fait par le public aux trois éditions précédentes du *Dictionnaire étymologique de la langue latine* nous a décidés, l'éditeur et moi, à en publier une quatrième. Celle-ci apparaît sous un aspect nouveau. Le retour à l'impression en caractères d'imprimerie a permis d'adopter une présentation du texte sur deux colonnes par page : il en résulte une légère économie de place, et surtout une facilité de lecture et de consultation plus grande, l'œil étant moins fatigué par la longueur des lignes trouvant dans les blancs et les intervalles plus nombreux des occasions de se reposer.

Mais la révision du texte lui-même n'a pas été l'objet de moindres soins. J'ai revu très attentivement la liste des mots grecs, où il n'est pas toujours aisé de distinguer ce qui est emprunt véritablement à la langue commune de ce qui est transcription savante ; j'ai noté d'astérisques les termes mal attestés, de date tardive et de latinité douteuse — là encore, le départ est malaisé entre les mots proprement latins et ce qui est latinisation artificielle d'un vocable « barbare » ; m'adressant surtout à un public de langue française, j'ai cité en plus grand nombre, d'après O. Bloch-von Wartburg, les mots français dont l'origine latine a été obscurcie par des changements de forme ou de sens. J'ai très peu modifié la partie étymologique ; les étymologies présentées par A. Meillet restent toujours valables, et, de celles qu'on a proposées depuis sa mort, il est bien peu qu'il eût acceptées, en raison de leur caractère incertain ou arbitraire : il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les comptes rendus donnés chaque année par *Glotta*. Au contraire, la partie latine a subi de nombreux remaniements : J'ai consacré des notices spéciales à des mots qui, par leur origine, se rattachaient à une même famille, mais qui, par des spécialisations, restrictions ou développements de sens, s'en étaient fortement éloignés (par ex. *certō*, *certus*, *cribrum*, *crimen*, ont été disjoints de *cernō*, *exerceō* de *arceō*, *exiguus* de *agō*, *ēdūcō* de *dūcō*) ; certains articles ont été entièrement réécrits (par ex. *caesar*, *dēcrepītus*, *dēlicus*, *fārfara*, *fāscinus* ; *Faūōnius*, *Faunus*, *foedus*, *flāuos*, *fūcus*, *gaius*, *gurgis*, etc.). D'autres articles ont reçu des corrections de détail, concernant la forme ou le fond : c'est ainsi que, pour *domō* et *domus*, j'ai utilisé l'importante étude intitulée *Homonymies radicales en indo-européen*, que M. Benveniste a publiée dans le BSL, t. LI (1955), p. 14-41. Le sens des mots osco-ombriens a été contrôlé, et il est apparu que certaines interprétations généralement admises devaient être modifiées ou mises en doute (cf. ombr. *tiçit* sous *flagrō*). A comparer cette nouvelle édition avec les précédentes, on ne manquera pas de constater qu'il n'est pas une page, presque pas une notice, où n'apparaissent un changement et — du moins je m'y suis efforcé — une amélioration. Ces changements se traduisent par une augmentation du nombre de pages, que j'ai réduite autant que possible.

Je prie toutes les personnes qui, par leurs critiques, m'ont aidé à corriger certaines fautes d'agréer l'expression de ma sincère reconnaissance. Mes remerciements vont particulièrement à M. J. André, qui a bien voulu m'assister dans la correction des épreuves et s'est acquitté de cette tâche ingrate avec un soin méritoire ; à M. Laroche qui, cette fois encore, a bien voulu revoir les formes hittites citées dans le Dictionnaire. Le Centre national de la Recherche scientifique a contribué pour une bonne part à l'impression de ce volume ; nous assurons ses directeurs, et en particulier M. Michel Lejeune, de notre très vive gratitude.

Paris, janvier 1959.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Outre le *Dictionnaire étymologique latin* de Bréal et Bailly, cité en abrégé par les lettres B. B. (Paris, Hachette, 1885), dont le détail est vieilli, mais la tendance excellente, il faut utiliser :

A. WALDE, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, dont la 3^e édition, entièrement refondue par les soins de J. B. Hofmann, est maintenant terminée : Heidelberg (Winter), 1930-1956. Ouvrage fondamental, à la fois précis et nourri, où le lecteur trouvera tout ce qu'il peut y avoir d'utile dans la bibliographie du sujet, et auquel on renvoie une fois pour toutes à ce point de vue. Abrégé en W. H.

FR. MULLER, *Altitalisches Wörterbuch*, Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1926. Livre personnel et qui fait toujours réfléchir.

Le *Thesaurus linguae latinae* n'a pas besoin d'être rappelé ; il a pu être utilisé pour les lettres A, B, C, D, E, F, G, H, et partiellement pour I, M, dont la publication est en cours. Notices étymologiques très brèves de R. Thurneysen, puis de J. B. Hofmann. Pour suppléer à la partie manquante, on peut consulter :

Alexander SOUTER, *A Glossary of later Latin, to 600 a. d.*, Oxford, 1949, et pour le vocabulaire chrétien : Albert BLAISE, *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*, Strasbourg, 1954.

Pour les termes de botanique : Jacques ANDRÉ, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris (Klincksieck), 1956. De plus, il y a maintenant un livre général (publié après la mort de l'auteur) : A. WALDE, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, herausgegeben von Pokorný, Berlin (W. de Gruyter), 1927-1931 (2^e éd. en cours de publication).

Beaucoup de faits sont réunis dans l'ouvrage de G. D. BUCK, *A Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-European Languages*, The University of Chicago Press, 1949.

Pour s'orienter d'une manière générale sur les faits latins, voir :

M. NIEDERMANN, *Phonétique historique du latin* (une 3^e édition, très augmentée et améliorée, a paru, Paris (Klincksieck), 1953, et A. ERNOU, *Morphologie historique du latin*, Paris (Klincksieck), 3^e éd. revue et corrigée, 1953.

A. ERNOU et F. THOMAS, *Syntaxe latine*, Paris (Klincksieck), 2^e éd., 1953.

A. MEILLET et J. VENDRYES, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, 2^e éd., Paris (Champion), 1948. W. M. LINDSAY-H. NOHL, *Die lateinische Sprache*, Leipzig (S. Hirzel), 1897.

F. SOMMER, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, 2^e éd., Heidelberg (Winter), 1914, avec un fascicule de *Kritische Erläuterungen*. Ouvrage aussi plein de faits que nourri d'une ferme doctrine.

STOLZ-SCHMALZ, *Lateinische Grammatik*, 5^e éd., entièrement refondue (en réalité un livre nouveau) par M. LEU-MANN et J. B. HOFMANN, Munich (Beck), 1926 et 1928. Ouvrage ample, largement informé, qui est le manuel le mieux à jour et, actuellement, le plus sûr. Épuisé ; une deuxième édition serait souhaitable.

La 2^e partie du 1^{er} volume de la *Historische Grammatik der lateinischen Sprache* de Stolz est une *Stammbildungslehre*, Leipzig (Teubner), 1895. C'est le seul ouvrage développé sur la formation des mots latins. Utile, quoique vieilli.

Pour l'osco-ombrien, voir G. D. BUCK, *A grammar of Oscan and Umbrian*, Boston (Ginn), 1904 ; 2^e éd., 1928, et E. VETTER, *Handbuch d. Italischen Dialekte*, I^{er} Band, Heidelberg (Winter), 1953 (abrégé en Vetter, *Hdb.*).

Vittore PISANI, *Le lingue dell'Italia antica oltre il latino*, Turin (Rosenberg et Sellier), 1953.

Gino BOTTIGLIONI, *Manuale dei dialetti italici*, Bologne, 1954.

Pour l'histoire générale de la langue latine, voir :

STOLZ, *Geschichte der lateinischen Sprache*, 3^e éd. revue par A. DEBRUNNER, Berlin et Leipzig (W. de Gruyter), 1953 [très bref].

J. MAROUZEAU, *Le latin, dix causeries*, Toulouse et Paris (Didier), 1923 (sommaire, mais oriente bien sur le caractère des faits latins).

A. MEILLET, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 3^e éd., Paris (Hachette), 1933.

G. DEVOTO, *Storia della Lingua di Roma*, Bologne (L. Cappelli) ; 2^e éd., 1944.

L. R. PALMER, *The Latin Language*, Londres (Faber a. Faber), s. d.

A. ERNOU, *Philologica*, I et II, Paris (Klincksieck), 1946 et 1957, où sont réunies plusieurs études concernant l'histoire du vocabulaire latin.

A. ERNOU, *Aspects du vocabulaire latin*, Paris (Klincksieck), 1954.

Franz ALTHEIM, *Geschichte der lateinischen Sprache*, Frankfurt-am-Mein (Vitt. Klostermann), 1951. Traite surtout des origines et de la préhistoire du latin.

Les emprunts faits par le latin de Rome aux dialectes italiques ont été étudiés dans le livre de :

A. ERNOU, *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin*, Paris (Champion), 1909 ; 2^e éd., 1929. Tous les périodiques consacrés à la grammaire comparée : *Zeitschrift* de Kuhn, *Indogermanische Forschungen*, etc., font une part au latin. On remarquera que, dans les volumes anciens des *Mémoires de la Société de linguistique* de Paris, figurent des articles importants de Michel Bréal et de Louis Havet ; dans les volumes récents des *Mémoires* et du *Bulletin*, des articles de MM. Ernout et Marouzeau. Voir aussi la *Revue des études latines* et la *Revue de philologie*, où il y a de nombreux comptes rendus.

Depuis sa fondation, en 1909, la revue *Glotta* (à Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht) suit, année par année, le travail fait sur la langue latine et en particulier sur l'étymologie.

Pour la bibliographie, on recourra aux grands recueils :

Indogermanisches Jahrbuch, Berlin (W. de Gruyter). Toujours au courant.
J. MAROUZEAU, *Dix années de philologie classique, 1914-1924*, Paris (Belles-Lettres), 1928, et depuis : *L'année philologique*, Paris (Belles-Lettres), 1924-1926 et suivantes, rédigée par M^{lle} J. ERNST. Modèle de travail bibliographique.

JEAN COUSIN, *Bibliographie de la langue latine, 1880-1946*, Paris (Les Belles-Lettres), 1951.

En outre : *Revue des Revues* (Supplément bibliographique à la *Revue de Philologie*, 50 volumes, 1877-1926). Ces divers ouvrages fournissent toutes les indications nécessaires sur les livres et articles qu'on peut consulter

pour faire l'histoire de la langue latine.

Pour l'étymologie, on a largement utilisé le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* de BOISACQ (Heidelberg, Winter, et Paris, Klincksieck), 4^e éd., avec index, 1950, auquel succède le *Griechisches etymologisches Wörterbuch* de Hjalmar FRISK, en cours de publication, Heidelberg (Winter), 1954 et s., et la *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen* de H. PEDERSEN, Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1908 et s. On trouvera les sources des mots hittites cités dans le *Hittite Glossary* de M. E. H. STURTEVANT, 2^e éd., Baltimore, 1936, et le *Hethitisches Wörterbuch* de G. FRIEDRICH, Heidelberg (Winter), 1954. Pour les langues romanes, on renvoie au *Romanisches etymologisches Wörterbuch* de W. MEYER-LÜBKE, 3^e éd., Heidelberg (Winter), 1935, abrégé en M. L., et à l'*Einführung in das Studium d. romanischen Sprachwissenschaft*, 3^e éd., Heidelberg (Winter), 1920 (cité par l'abréviation *Einf.*) ; quelques corrections sont dues à M. COROMINAS, auteur du *Dict. crit. etimol. de la lengua castelana*. On a utilisé, pour le grec, la nouvelle édition du *Greek-English Lexicon* de H. G. LIDDELL et R. SCOTT, revue par H. S. JONES, Oxford, Clarendon Press (cité par l'abréviation L. S.). — Enfin, le regretté Oscar Bloch a publié, avec la collaboration de M. W. von Wartburg, un *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris (Les Presses Universitaires de France), 1932 (paru en 2^e éd. revue en 1949), qui s'inspire des mêmes principes que le nôtre (abrégé en B. W.).

Les emprunts celtiques et germaniques sont signalés d'après la grammaire de H. PEDERSEN, citée plus haut, et les ouvrages de J. LOTH, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, Paris (Bouillon), 1892 ; J. VENDRYES, *De hibernicis uocabulis quae a lingua latina originem sumpserunt*, Paris (C. Klincksieck), 1902, et P. KLUGE, *Etymol. Wörterb. d. deutschen Sprache*, 14^e éd., 1930, et *Grundr. d. germ. Philol.*, 2^e éd., t. I, p. 333-347.

Les textes de Festus (F. et P. F.), de Nonius Marcellus et des *Origines* d'Isidore de Séville sont cités d'après les éditions qu'en a données W. M. LINDSAY ; les grammairiens latins (GLK) d'après l'édition de Keil ; Varron et les glossaires (CGL) d'après les éditions de Goetz, Loewe et Schoell. L'indication Sofer renvoie à l'ouvrage de J. SOFER, *Lateinisches u. Romanisches aus d. Etymologiae v. Isidorus von Sevilla*, Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1930.

Les abréviations employées sont celles qui sont généralement adoptées dans les ouvrages de linguistique et de philologie : IF, pour les *Indogermanische Forschungen* ; KZ, pour la *Zeitschrift für vergleichende Sprachwissenschaft* ; MSL et BSL, pour les *Mémoires et Bulletin de la Société de linguistique*, etc.

Les mots cités sont précédés des abréviations usuelles : arm. pour arménien, av. pour avestique, gall. pour gallois, gâth. pour gâthique, got. pour gotique, hitt. pour hittite, irl. pour irlandais, isl. pour islandais, le. pour lette, lit. pour lituanien, v. pr. pour vieux prussien, skr. pour sanskrit, v. sl. pour vieux slave, v. h. a. pour vieux haut allemand, etc.

La *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa est citée sous les initiales P. W.

NOTE

CONCERNANT L'USAGE

DU QUATRIÈME TIRAGE DE LA 4^e ÉDITION

En raison de l'augmentation considérable des « Additions et corrections » figurant à la fin du volume (pages 815 à 833), on a jugé utile de les signaler au lecteur dans le corps même du volume en utilisant le signe † comme renvoi aux « Additions et corrections ».

Quand un mot nouveau a été ajouté, ce signe figure à la fin du mot précédent.

ā, āh, aha : interjection destinée à exprimer des émotions ou des passions assez fortes. Comme telle, appartient surtout à la langue parlée et à la poésie. L'*ā* de *āh* représente une notation de la longue ou une prononciation emphatique. *Aha* attesté chez Plaute et dans la Vulgate est une forme à redoublement, issue sans doute de *ah* + *a*, cf. J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 19. Cf. gr. *ā, āā, ā*, etc. — V. *ha*.

ab, abs, ā : préverbe et préposition. *Abs* présente vis-à-vis de *ab* le même élargissement en *-s* que *sus*- de **subs* > **sups*, *os*- de **obs* > **ops* vis-à-vis de *ob*, *sub*. En composition, *ab* s'emploie devant voyelle, devant *h* et devant les consonnes *i* (= *j*), *d*, *l*, *n*, *r*, *s* : *abauus*, *abēgi*, *abigō*, *aborior*, *abūti*; *ab(j)iciō*, *abdō*; *ablātus*, *abnuō*, *abripō*, *absum* (prononcé *apsum*); *abs*- devant les explosives *c* et *t* : *abscondō*, *abstrahō*, *abstineō*, *abstuli* (en face de *ablātum*); devant un *p* initial, *abs* se réduit à *as* : *asportō*, *aspellō* et *asperor* de **ab(s)pernor*; *ā* est la forme réduite de **abs* devant les labiales sonores *m*, *u*, *b* : *āmouēō*, *āuellō* de **a(b)zmouēō*, **a(b)zuellō*, *ābitō*, cf. *sēuirī* de **sexuirī*. *Afui*, parfait de *absum*, est une forme analogique; devant la sourde *f* le latin recourait d'ordinaire à un autre préverbe, *au-*, cf. plus bas. Dans la phrase, les emplois de *ab*, *abs*, *ā* sont aussi réglés par l'initiale du mot suivant, et suivant les mêmes règles qu'en composition; toutefois, l'usage comporte plus de liberté: on trouvera par ex. *abs tē* et *ā tē*, etc., et toujours *ā patre*. Des raisons d'euphonie et de clarté — notamment le désir d'éviter des confusions avec les composés de *ad* — semblent avoir réglé l'emploi des diverses formes de *ab* (*ā*-, *abs*-, *as*-, et aussi *au*-).

Ab signifie « en s'éloignant, en partant de, depuis de », et marque le point de départ (des environs, du voisinage d'un endroit, et non de l'intérieur de), ce qui explique qu'il accompagne l'ablatif; il se dit aussi de l'espace comme du temps, avec ou sans idée de mouvement: *Caesar maturat ab urbe proficisci*, Cés. I BG. I 7; *hic locus aequo fere spatio ab castris Ariouisti aberat*, id., ibid., I 43, 1; *mulieres... ab re diuina* (« au sortir de », d'où « après ») *apparebunt domi*, Plt., Poe. 617; *secundus a rege*, Hirt., B. Al. 66. C'est le sens de « en s'éloignant de » qui explique *ab rē* « contrairement aux intérêts » (par opp. à *in rem*). *Absum* s'oppose *adsum*, et à *absēns*, *praesēns* (la variation de préverbe est instructive). *Ab* se distingue de *ex* et de *dē*. *Ex* marque la sortie de l'intérieur d'un lieu et s'oppose à *in* qui indique la présence ou l'arrivée à l'intérieur d'un endroit. Quant à *dē*, il exprime une idée de retranchement, de diminution, et aussi un mouvement de haut en bas, cf. Varron, fgm. ap. Scaurum GLK VII 32, 2. Généralement les différences de sens sont observées par les bons écrivains. Ennius distingue: *Diana facem iacit a laeua*, Sc. 33; *olli crateris ex auratis hauserunt*, A. 624; *Hectoris natam*

A

de Troiano muro iactari, Sc. 82. Cicéron, Caec. 30, 84, établit dans une subtile discussion juridique la différence entre *deicere ab* et *deicere ex*: *Vnde deiectus est Cinna? Ex urbe. Vnde Telesinus? Ab urbe. Vnde deiecti Galli? A Capitolio. Vnde qui cum Graccho fuerunt? Ex Capitolio*. Toutefois, dès l'époque de Plaute, des confusions tendent à se produire dans la langue populaire: ainsi on lit dans Plaute *abire de foro* Men. 599 et *a foro... abeunt*, Pe. 442 (v. Lindsay, *Synt. of Plautus*, pp. 86-87), et Lucrèce écrit indifféremment I 787-8 *meare a caelo ad terram, de terra ad sidera mundi*. On dit *abhinc*, mais *deinde*, *ezim*; *ab et dē*, *ex integrō*, etc. C'est *dē* qui est la particule vivante, et dont l'emploi se généralise aux dépens de *ab* et de *ex*, qui perdent petit à petit leur valeur précise. Sur ces faits, v. Thes. I 13, 37; 17, 39. *Ab* est souvent en corrélation avec *ad* pour marquer le passage du point de départ au point d'arrivée: *alterum (scil. siderum genus) ab ortu ad occasum commeanis*, Cic., N. D. 2, 19, 49. La différence entre *ab* et *per* est marquée par Cicéron, De inu. 2, 80 (textes dans Thes. I 30, 84): *a quo et per quos et quomodo... statui de ea re conueniret*; ad Brut. 1, 1, 1, *aliquid a suis vel per suos potius iniquos ad te esse delatum*; Rosc. Amer. 80. *quid ais? uolo quid occidebantur? per quos? et a quibus?* (« par quelles mains? et sur l'ordre de qui (et de qui venait l'ordre)? »). *Per*, dont le sens propre est « à travers, pendant, durant », a significativement secondairement « par l'intermédiaire de, au moyen de, par », puis « à cause de »; c. g. Plt., Cap. 690, *qui per uirtutem interit at non interit* ne diffère guère de Cic., Att. 3, 17, 1, *litteras non tam exploratas a timore*; cf. *ab arte et per artem*. On conçoit que *dē* et *per*, formes plus pleines, et qui, ayant l'avantage de commencer par une consonne, gardaient mieux leur autonomie dans la phrase et risquaient moins de se confondre avec la finale du mot précédent, aient réussi à éliminer *ab* et *ex* comme prépositions; aussi la préposition est-elle peu et mal représentée dans les l. romanes, cf. M. L. 1. L'italien *da* semble une contamination de *ā* et de *dē*. *Ab* marquant le point de départ a servi à l'époque impériale à introduire le complément du comparatif; *maior Petrō* « plus grand que Pierre », c.-à-d. « relativement grand en partant de Pierre », a été renforcé en *maior ā Petrō*, sans doute en commençant par des expressions locales du type *citerior, inferior, superior ā*, cf. Thes. I 39, 40 sqq. L'emploi s'en est étendu à des verbes marquant la supériorité ou l'infériorité: *minuere, minōrare*, etc., et on le trouve même après un positif. Ainsi s'expliquent dans Dioscoride les formes *abalbus, abangustus* qui équivalent à des comparatifs, cf. Thes. s. u.

Le sens de *ab* explique qu'il ait pu servir à introduire le complément du verbe passif, non pas, comme on le dit souvent, pour marquer le nom de l'agent, le sujet « logique » de l'action, mais — tout au moins à l'origine

— pour indiquer de qui provient l'action exprimée par le verbe; ainsi Enn. ap. Auct. ad Her., 2, 24, 38, *iniuria abs te* (= qui me vient de toi) *afficior*, où le sens est le même que dans : *leuior est plaga ab amico quam a debitore*, Cic., Fam. 9, 16, 7, « la blessure est plus légère venant d'un ami que d'un débiteur ». Ce sens ne diffère pas beaucoup de « la blessure est plus légère, portée par un ami que par un débiteur »; et l'on comprend que *ab* ait pu parfois servir à introduire le nom de l'agent; mais c'est un emploi secondaire, et du reste rare.

Ab, dans une phrase comme *doleo ab animo, doleo ab oculis, doleo ab aegritudine*, Plt., Cl. 60, pouvait se comprendre « je souffre d'une douleur qui me vient de l'âme », ou « je souffre du côté de l'âme ». *Ab* a pu prendre ainsi le sens de « par suite de, du côté de, en ce qui concerne », ce qui explique les expressions de la langue impériale *Narcissum ab epistulis, Pallantem a rationibus*, Suét., Cl. 28, dont le prototype se trouve déjà dans Cicéron : *Pollex, seruus a patibus meus*, Att. 8, 5, 1. Cf. aussi *stare ab* « être du côté de, du parti de ».

Dans la basse latinité, l'usage s'est développé de renforcer à l'aide de *ā, ab* certains adverbos ou prépositions dont le sens s'était affaibli : *abintus, abinuicem*, cf. fr. *avant, it. avanti* de *abante*, cf. M. L. 20 *abextra, 21 abhinc* (classique), 28 *abinde, 29 abintro, 30 abintus, 51 b. ab ultra, a foras, a foris*. Mais les formes avec *dē* sont plus fréquentes; v. *dē*.

Ab a servi également à renforcer des verbes composés, dont le préverbe s'était affaibli : *abrelego, -relictus, -remissio, -renuntio*, tous tardifs, et de la l. de l'Egl., sans doute faits sur des modèles grecs.

Ab préverbe marque l'éloignement, l'absence, et par suite la privation : *abducō, abedō, aborior*, quelquefois aussi, comme *ex*, l'achèvement : *absorbet, abutor*. En composition, il a servi à former quelques adjectifs qui, par rapport au simple, marquent la privation, l'absence : *amēns, āuius, abnormis, absimilis, absonus, absurdus; ab oculis* = gr. ἀπ' ὀφθαλμῶν a passé dans les langues romanes (fr. *aveugle*), M. L. 33, B. W. s. u. Ce type de formation est assez rare, *ab* se trouvant concurrencé par *dē* (*dēmēns*), *dis-* (*dissimilis*), *e(x)-* (*ēnormis*), *in-*, *per-*, *uē-*. La particule sert aussi, dans les noms de parenté, à former certains noms d'aleux, *abauus, abauia, abauonculus, abmātertera, abamūta, abpairuus, abnepōs, abnepis, absoec* : v. *auus*.

Ab est, pour le sens, à *ex* ce que gr. ἀπο est à ἐξ, et, avec une racine différente, ce que v. sl. otū (ot-) est à is. iz. La différence est symétrique à celle entre *ad* et *in*; elle n'a rien de surprenant, car le finnois distingue un ablatif d'un élatif, comme un allatif d'un illatif, et un adessif d'un inessif, là où l'indo-européen a un cas unique : le locatif.

Le latin n'a que *ab*, avec le *b* constant à la finale, tandis que l'ombrien a *ap-* dans *apehre* « ab extrā, extrinsecus » (même opposition entre lat. *sub* et osq. *ovr*; entre lat. *ob* et osq. *ūp, op*). On interprète d'ordinaire lat. *aperiō* et *operiō* par **ap-ueriō, *op-ueriō*; mais il est étrange que *p* figure devant **w* seulement dans cette paire de mots; la forme sonore serait seule possible; il faut envisager une autre explication; v. sous *aperiō*.

Quant à l'origine, rien ne prouve que *ab* ait perdu la voyelle finale qu'on observe dans les formes parentes :

gr. ἀπο (préposition et préverbe), indo-iran. *apa* (seulement préverbe), hitt. *appa* et qui figurait sans doute dans l'org'nal de got. *af*, etc. : là où une voyelle finale s'est amuie, le latin a une sourde, ainsi dans *et, cf. gr. ἐτι, et nec, cf. neque*; du reste le lituanien *at* (cf. sl. *ot-*) se trouve en face de *ata-*, et le slave *u* en face de skr. *uā*; **ap* (*ab*) peut donc être ancien; on voit par *subter* que *sub* n'a perdu aucune voyelle finale. Le traitement -*b* d'une labiale finale ancienne est parallèle au traitement -*d* des anciennes dentales finales.

Le *au-* qui devant *f* sert de préverbe, dans *auferō* (à côté de *abs-tuli, ab-latus*), *au-fugio*, répond à v. ir. *ō-*, *ua* et à p. pruss. *au-*, v. sl. *u*, cf. skr. *uā* et lat. *ū-*. C'est un mot différent. Il a prévalu en irlandais parce que, *p* ne subsistant pas en celtique, le groupe de **ap(o)* y perdait sa caractéristique principale.

La forme *abs-* du type *abstuli*, qui oppose nettement *attuli* à *abstuli*, répond à gr. ἀφ-, avec addition de -*s* qui figure dans beaucoup de formes adverbales; cf. skr. *avāh* en face de *ava*, gr. ἀμφος en face de ἀμφι, etc. Le -*b* figure ici par réaction étymologique, comme on le voit par *suspiciō, sustuli*, où *b* ne se rencontre jamais. C'est seulement dans *asportō* que le *b* manque, pour une raison évidente. Le caractère non phonétique de la présence de -*b* dans *abstuli*, etc., ressort aussi de *ostendō*, cf. omb. *ostendū* « ostenditō »; il s'agit de **a(b)s-* devant consonne, en face de *ab-*. Cet -*s* de *abs-*, **su(b)s-*, **o(b)s-*, à côté de *ab, sub, ob*, diffère du -*s* constant de *ex* (cf. toutefois *ex-ferō*).

Étant donné que *ex-* aboutit à *ē-* devant *m*, *u* (consonne), on expliquera de même par *abs-* l'*ā* de : *āmouēō, āuertō, āuellō, āuehō* (tandis que l'on a *abdō, abducō* en face de *ēdō, ēducō*). Mais la forme *ā-* de l'osco-ombrien dans osq. *amanaffē* « mandāuit », omb. *ahavendū* « āuertitō », *ahatripursatu, ahtrepufatu*, etc. « **abstri-podātō* » reste énigmatique. Phonétique dans des cas tels que *ā mē, ā nobis, ā uobis*, etc., le *ā* résulte d'une extension dans des cas tels que *ā tē, ā canē, ā puerō*, etc.

La forme *af*, attestée sporadiquement à l'époque républicaine (*af uobis* CIL I² 586, 156 av. J.-C.; *af solo* X 5837; *af muro* I² 1471; *af Capua* I¹ 638) et qui, pour Cicéron (*Orat.* 158), ne subsistait que dans des expressions fixées, n'est pas expliquée (v. Ernout, *Et. dial.*, s. u.). On la retrouve en péligien : *afded* « abiit »; l'osque *afukad* « déferat? » est très incertain.

Le groupe de lat. *ab, gr. ἀπό*, etc., est apparenté à **po-* (v. ce mot) de *poliō*, etc., **pos-* (v. *post*), **epi* (gr. ἐπι, etc.), à got. *afar* « après », etc.

absque (**apsque**) : composé de *abs* et de *que*, usité surtout à l'époque archaïque dans l'expression *absque foret te, absque ted esset* (cf. Plt., Tri. 832), qui est proprement une proposition conditionnelle à forme coordonnée et généralement en parenthèse, dont le sens est « et la chose se serait passée ainsi en dehors de toi, sans toi ». — Le sens conditionnel ne résulte pas de *absque*, ni d'un des éléments de *absque*, mais de la forme verbale... Mais le sens général de l'expression et certaines phrases ont pu faire croire plus tard à l'existence d'une préposition *absque*. Cette méprise a été commise par Fron-ton qui a choisi *absque* à titre de vieux mot. Mis à la mode, *absque* s'est propagé avec les fonctions et le sens d'une préposition » (Lejay, R. Phil. 26 (1912), 259; sur

d'autres essais d'explication, voir Schmalz-Hofmann, *Lat. Gr.*⁵, p. 531).

***ababalsamum**, -*l* n. : forme vulgaire pour *opobalsamum* (emprunt de la l. impériale au gr., d'où *opobalsamitum*); blâmée par l'app. Probi, et qu'on retrouve dans Mül. Chiron.

abacus, -*l* m. (forme courante latinisée du gr. ἄβαξ; on trouve aussi la transcription pure et simple *abax*; *abacus* est sans doute bâti sur le gén. ἄβακος; cf. *elephantus* de ἑλεφαντος, *trigonus* de τριγωνος, *delphinus* de δελφινος) : toute espèce de table (simple, précieuse, à jouer; t. de géométrie, t. de Pythagore, etc.); puis : console, tailloir d'un chapiteau sur lequel vient reposer l'architrave; plaque de revêtement d'une paroi.

Emprunt technique; déjà dans Caton.

Dérivés : *abaculus*; *abacinus*.

abaddir ind. : ὁ βασιλευς; « *abaddir deus dicitur, quo nomine lapis uocatur quem deuorauit Saturnus pro Ioue.* » Gloss. Pap. CGL V 615, 37.

Mot oriental, désignant sans doute une pierre divine; non attesté avant l'époque impériale (S^t Aug.).

***abantes** mortui (quos Graeci elibantes (i. e. ἀλιβαντες) appellanti), CGL IV 201, 5 et V 435, 4. Cf. sans doute Ἄβαντες οἱ Εὐβοῖαι καὶ κολοσσαί, νεκροί, Hes.

abantonia : v. *ambactus*.

abauus : v. *auus*.

abba, abbās, -ās m.; *abbātissa, -ae* f.; *abbātia, -ae* f. Mots d'Eglise, introduits seulement dans la basse latinité, et empruntés sans doute au gr. ἀββᾶ « père », lui-même venu de l'araméen. Panroman, sauf roumain. M. L. 8-10. Celt. irl. *abb*, etc.

***abbō, -āro?** — φίλῶ στόματι ὁ λέγεται ἐπὶ βρέφους : *abbō, basio*, CGL II 472, 8. Mot du langage enfantin, non attesté dans les textes. Même géminée que dans *acca, amma, atta*, etc.

abdō : v. *dō*.

abdōmen, -inis (*abdūmen*, Charis., Gloss., avec changement de suffixe, v. Ernout, *Élém. dial.*, p. 89 et s.) n. : ventre, panse; matrice, cf. Plin. 11, 211 (= gr. γαστήρ). S'emploie au sg. et au pl. Se dit des animaux, surtout du porc, et de l'homme, mais, en ce cas, souvent avec un sens péjoratif : *gurgis atque helluo natus abdomini suo*, Cic., Pis. 41. Quelquefois employé pour *abōtia*, cf. Plt., Mi. 1398, et Don., Eu. 424. Semble appartenir à la langue familière; banni de la poésie, à l'exception des comiques et des satiriques. Figure dans la langue médicale (Celse, 4, 1, p. 122). Non roman.

Pas d'étymologie sûre. Le rapprochement de *abdō* peut être dû à l'étymologie populaire; et la présence du suffixe instrumental -*men* ne se justifie pas sémantiquement (cf. *legūmen*). Sans doute déformation d'un mot non i.-e. — En général, les noms du « ventre » sont d'origine obscure quand ils ne sont pas tirés de la notion de « intérieur », comme v. h. a. *intuma* « exta » = lat. **indōmen*.

abecedarius, -a, -um : adj. dérivé de A, B, C, « qui concerne l'alphabet, alphabétique »; -*m* n. : alphabet, abécédaire. Calque de *alphabetum*. Bas-latin (S^t Aug.,

Fulg.) ; cf. CGL II 578, 14, *elementarius*; qui discit abiciuā — ABC est peut-être conservé dans certaines formes romanes, cf. M. L. 16; et en celt., irl. *abgiter, apgüir*, etc. V. *alphabetum*.

Abella, -ae f. : nom d'une ville de Campanie, sans doute proprement « la ville des pommes », cf. Vg., Aen. 7, 740, ... *maliferac... moenia Abellae*.

Dérivés : *abellānus* (cf. osq. dat. sg. m. *Abellanū*) qui a servi d'épithète à *nux* pour désigner la noisette (it. esp. *avellana*) et le coudrier; cf. aussi **abellānia*; *abellinus*, M. L. 17, 18. B. W. sous *acelina*.

L'indication de Vg. donne lieu de croire que l'italique avait conservé les noms de la « pomme » et du « pommier » qui sont attestés dans le vocabulaire indo-européen du Nord-Ouest, depuis v. sl. *ablūko* « pomme », *ablant* « pommier » et lit. *obūlas* « pomme », *obelts* « pommier » jusqu'à irl. *aball* « pommier » (et tout le celtique : gaul. *avallo* « pōma », fr. *Avallon*; cf. Dottin, *Langue Gaul.* 229 et v. Rev. Celt. 43, 233), en passant par got. crim. *apel*, v. h. a. *apful*, v. angl. *æppel*, v. isl. *eppl*. Ce nom, qui désignait la « pomme » de des anciens peuples de langue indo-européenne dans l'Europe du Nord, a été remplacé en Italie par un nom méditerranéen, désignant sans doute un fruit amélioré, lat. *mālum* (v. s. u.); l'adj. *abellānus* n'a aucune trace du sens ancien.

abeō : v. *eō, Abeōna*.

abiēs, -ētis f. (souvent dissyllabe chez les poètes dactyliques avec *i* consonne; la longue du nominatif représente **abiess* de **abiet-*); les langues romanes ont perdu le *jad* et généralisé *ē* (c.-à-d. *e* fermé au cas régime, d'où *abete* comme *pariete* de *pariēs*, cf. M. L. *Einj.*⁵, p. 137) : « sapin »; puis « bois de sapin » et, comme gr. ἄβις et sans doute à son imitation dans la langue de la poésie, tout objet de sapin, « tablette, vaisseau (cf. *alnus*), lance » — Ancien, usuel. — M. L. 24.

Dérivés : *abiegnus* (*-gneus, -gnius, -gineus*) : de sapin. Formation analogique d'après *ilignus, salignus, larignus*; *abiegnus* comme *ilignus, salignus* sans doute d'après *lignus*; *abiegnus* d'après *fāgineus*, etc.; *abietālis*; *abietārius*, tardifs. Les l. rom. attestent aussi **ab(i)ētus*, M. L. 25.

Origine inconnue. Les noms des conifères varient d'une langue indo-européenne à l'autre. On ne sait de quel parler vient la glose d'Hésychius : ἄβω ἑλάτην, οἱ δὲ πεύκη.

abiga, -ae f.; *abigeus* : v. *abigō*, sous *agō*.

abitōrium -*l* n. : *lātrina publica*. De *abeō*; cf. all. *Abtritt*.

ablaqueō : v. *laqueus*.

ablegmina, -um n. pl. : — *partes extorum quae dis imolabant*, P. F. 19, 10; cf. Gl. Scal., CGL V 589, 28, *ablegmina partes extorum, quae prosegmina dicuntur*. Seals ex du mot.

Ancien mot en -*men* conservé dans la langue religieuse, se rattachant à *legō* au sens de « prélèvement ». Cf. *prosegmina*.

aboleō, -ōs, -ōul (ainsi Suét. Aug. 32; mais Prisc. GLK II 490 enseigne *abolēui* et *abolui*; cf. CIL VI 10407^c *aboluerit*; pour Diomède le parfait est *abolēui* en face

u supin *abolitum*), **abolitum** (d'où *abolitur* Eusèb.),
 ère : détruire, anéantir, abolir, effacer et par suite
 faire perdre le souvenir de » ; *abolitus* « oublié », et à
 l'assise époque *abolitio* « destruction », et « oubli », amnis-
 sion », cf. Oros., Hist. 2, 17, 25, *quod factionis genus...*
inmestiam uocauerunt, i.-c. *abolitionem malorum*; *abo-*
litor, abolefacio (Tert.). La glose ἀπαλερω, CGL II
 32, 45, se justifie parce que *aboleo* s'emploie souvent de
 l'écriture : a. *nōmina, scripta, carmina, librās*, etc., cf.
 Thes. I 116, 51 sqq. Les formes les plus fréquentes sont
 l'infinitif présent et le participe passé. Attesté seule-
 ment à partir de Vg. et de T. L. (Cicéron ne connaît
 que *dēleo*), et rare au premier siècle de l'Empire; les
 dérivés sont tous tardifs. M. L. 33 a.

Il en est de même pour *abolēscō*, dont le premier ex-
 est dans Virgile, Ae. 7, 231, *hec... tantū... abolescet gratia*
acti, où Servius note *abolescet : abolebitur*. Et *usus est*
inchoatiua forma cum opus non esset. — *Abolēo, -lēscō*
 ont formé couple antithétique avec *adolēscō, adolēo* que
 l'étymologie populaire avait rapprochés (cf. *adolēo*); et
 on peut se demander si ce n'est pas le sens de « augère »
 donné à *adolēo* qui a amené la création de *aboleo*; cf.
 Ernout, Philologica, I, 53 et s. Il y a peu de cas à faire
 de la glose *oleri, deleri*, CGL V 544, 23; 316, 5; 377, 2;
deleri, qui n'est pas autrement attesté, a peut-être été
 tiré arbitrairement de *aboleo*. Dans les gloses, les verbes
 en *-scō* étant devenus pour la plupart transitifs, *adolē-*
lēscō est confondu avec *aboleo* et traduit *ἀπαλερω*.

Le sens et la forme obligent à rapprocher : *aboleo*,
abolēo — peut-être *dēleo, dēlēo* — *adolēscō* (ainsi, parce
 que *adolēo* [avec *perfectum adolēū*] est un autre verbe)
 — *inolēscō, inolēo* — *exolēscō, exolēo*. — Ce groupe
 est, d'autre part, inséparable de *alō, alui* — *inā-olēs*,
prōlēo, sub-olēs — *altus*. Le sens participatif de chacun
 des mots du groupe de *aboleo*, etc., est déterminé par
 le préverbe. Mais il y a une formation commune en *-ē-*
 qui donne à tous ces verbes un caractère propre en face
 de *alō*. — Il a été émis des opinions autres; de *aboleo*,
 on a rapproché gr. *ἀλε-* dans *ἀλλομαι, ἄλασσα*; depuis
 Priscien, on a coupé *dēleo* en *dē-leo*, cf. *lētum*. Mais la
 structure dans *dē-leo* en face de *lētum* n'est pas claire;
lētum est à rapprocher sans doute de gr. *ἀλε-*. Le mieux
 semble être de ne pas rompre le groupe de *ab-olēs*, etc.
 — Pour l'étymologie, v. *alō*.

abolla, -ae f. : « manteau », de laine grossière, épais
 et double, dont se couvraient les soldats et les paysans,
 et que certains philosophes portaient par affectation. —
 Attesté depuis Varron. Origine inconnue. La forme
 grecque tardive ἀβόλλα semble être une transcription
 du mot latin; de même aussi le mot cité par Hésychius :
ἀβολεῖς περιβολαὶ ὑπὸ Σικελῶν.

abōminō : v. *ōmen*.

aboriginēs -um m. pl. : les « autochtones », ou pre-
 miers habitants du Latium et de l'Italie dont les rois
 légendaires sont Latinus, Picus, Saturnus, Faunus.

Souvent expliqué comme dérivé de *ab origine*, comme
 de *pede plānō* « de plain pied » est dérivé dans le cod.
 Theod. *pedeplāna* « les lieux qui sont de plain pied »,
 de *ā manū* est dérivé *amanuēnsis* « scribe, secrétaire »,
 etc. Mais l'emploi comme nom propre par les historiens
 (Caton, Salluste, Tite-Live) laisse à penser qu'il s'agit

peut-être d'un nom de peuple ancien, déformé par l'éty-
 mologie populaire.]

abracadabra : mot magique (Seren. Sammon. 935).
 V. Axel Nelson, Eranos Rudbergianus, 326 et s. Cf.
Abrazas.

abrotonum, -i n. (-tonus m.) : aurone. Emprunt au
 gr. ἀβρότονον, conservé plus ou moins altéré dans les l.
 romanes. M. L. 39; B. W. s. u.

absconus : doublet tardif de *absconditus*, refait sur
abscondi, forme de parfait qui s'est substituée à *abscon-*
didit, attestée à partir de Sénèque.

absida, -ae f. : cœur d'une église, abside. Emprunt
 populaire, répandu dans la l. de l'Église, fait sur l'acc.
 gr. ἀψίδα, sans l'aspirée et avec passage à la 1^{re} décl. (cf.
lampada, etc.); pour le b, cf. *absinthium*. Portugais :
ousia. M. L. 45.

Dérivés : *apsidatus, -dula*. On trouve aussi la trans-
 cription savante (sans l'aspiration) : *apsis, -idis*; l'as-
 pirée n'apparaît qu'une fois dans Pline le J. 2. 17. 8,
 où il faut sans doute rétablir le mot grec.

absinthium, -i n. : absinthe. Emprunt au gr. ἀψίνθιον
 déjà dans Plaute. M. L. 44; B. W. s. u. La graphie *ab-*
 au lieu de *ap-* est analogique de *absum*, etc.

Dérivé : *absinthiatūs* (Diosc.).

absque : v. *ab*, in fine.

abstēmius, -i. tēmētum.

absurdus, -a, -um : discordant. Sens voisin de *absonus*
 auquel il est joint par Cic., De Or. 3, 44, *uox... quasi*
extra modum absona atque absurda. De là : hors de pro-
 pos (qui n'est pas dans le ton, *aliēnus*), absurde. Cf.
 ἀπρηγής, ἀπρωδός; skr. *apasvara*. — Ancien, usuel. M.
 L. 50.

Dérivé : *absurditās* : dissonance (l. grammaticale,
 Priscien), et (b. lat.) absurdité.
 De **ab-sur-do-s*. V. *usurrus*.

abundō : v. *unda*.

abyssus, -i f. : = gr. ἀβύσσος « abîme ». Non attesté
 avant Tertullien. A passé par l'intermédiaire de l'Église
 sous une forme savante dans les l. rom. avec un doublet
 populaire **abismus*, d'après les mots en *-ismus*;
 cf. M. L. 31 et 56; B. W. s. u.; et en irl. *abis*, britt.
affwys.

ae : v. *aique*, sous *at*.

acaunumarga (acauno-), -ae f. : espèce de marne pier-
 reuse, Plin. 17, 44. Mot celtique; cf. *Acaunus*, nom de
 lieu chez les Nantuates.

Acca : terme du langage enfantin désignant la ma-
 man, cf. skr. *akkā*, gr. Ἀκκά « mātēr Cereris ». De même
 que ce dernier, employé comme nom propre, et passé
 dans la légende, y a désigné la mère nourricière de Ré-
 mus et Romulus, femme de Faustus, et mère des douze
 frères Arvales, *Acca Larentia*, peut-être d'origine
 étrusque, à qui on offrait des fêtes : *Accilia, Larentilia*.
 Cf. aussi *Acca, Accaui, -caus* (péligien), *Accius*, etc.
 Même gemination de consonnes que dans *abbō, anna*,
atta, etc. V. Frisk, Gr. et. Wört., s. u.

accela, accia, -ae f. (Ital.) : bécasse. Mot tardif, sans
 doute étranger. M. L. 66.

accendō : v. *cand(eō)*.

accessō : v. *arcessō*.

Accherūns, -untis m. (acche- chez Plauté, achē- chez
 les poètes dactyliques à partir d'Ennius; pour la gémé-
 née, cf. *bracchium*) : Achéron. Emprunt au gr. Ἀχέρων
 par un intermédiaire étrusque; pour la finale, cf. le type
Arrūns, -untis; la forme proprement latine serait
 **Acherō, -ōnis*. V. Pasquali, St. etruschi 1, 291 et s.;
 Devoto, ibid., 2, 325 et s.

Dérivé : *accherunticus* (Plt.).

accidō : v. *cadō*.

accidō : v. *caedō*.

accipiter, -trīs m. (f. dans Lcr.) : oiseau de proie,
 épervier ou faucon.

Dérivés artificiels : *accipitrō, -ās*, « lacerō » Lae-
 vius; *accipetrina* (scil. *manus*), « fūrātrix » Plt.,
 Ba. 274.

Rapproché par étymologie populaire de *accipiō*, cf.
 Isid., Orig. 12, 7, 55; et Caper, GLK VII 407, 8, *acci-*
piter, non acceptor. Le nom rustique est *tinnunculus*;
 cf. Col. 8, 8, 7, *genus accipitris, tinnunculum uocant rus-*
tici. C'est *acceptor* qui est passé dans les langues romanes.
 Cf. M. L. 68 et *acceptorārius* 69; et c'est de *acceptor* que
 dérive sans doute la forme *astur* (v. ce mot) qu'on lit
 dans un passage récent et interpolé de Firmicus; et il
 faut renoncer à voir dans *astur* un emprunt au gr. ἀστέ-
 ρλαξ (scil. ἑτέραξ), influencé par *uolturn*. La forme tar-
 diive *acceptor* est influencée par *aceps*; v. B. W. sous
astour.

Si l'on fait abstraction de l'influence de *accipiō*, le
 mot *accipiter* est parallèle à *acupediū*. De
 même que *acu-pediū* rappelle gr. ἄκω-πους, *accipiter*
 rappelle gr. ἄκω-πτερος (cf. Il. 13, 62), skr. *ācu-patvan-*
 « qui vole rapidement ». L'*ō* qui se trouve dans gr. ἄκω,
 etc., est conservé dans lat. *ōctor* (v. ce mot). La forme lat.
acu- aurait le vocalisme zéro du type gr. βᾰρῶς, etc.;
 le *ō* de lat. *ōctor* représente un degré plein, normal au
 comparatif, tandis que lat. *acu-* aurait un *a-* issu de
 i.-e. **a* dont aucun correspondant n'a été signalé (l'éli-
 mination vient peut-être de ce qu'un conflit avec le
 groupe de *accō*, etc., a été évité). — Quant à *-piter*, v.
 sous *pro-pter* et *petō*. — Pour le sens, cf. v. sl. *jas-*
trpbū « autour » (chez Berneker, Sl. et. Wört., p. 32) dont
 le radical serait celui de lat. *ōctor*.

āc-, ācēō, ācīdus; ācerbus; āciēs; ācus; ācer. La
 racine āc- « être piquant, aigu, pointu » a servi à former
 des mots dont le sens propre ou dérivé, physique ou
 moral, est demeuré en général proche du sens originel.

1^o Tout d'abord une série de mots s'appliquant aux
 sensations du goût : *acēō, -ēs* : être aigre ou acide (déjà
 dans Caton), *acēscō, -is, (-ae-)* : s'aigrir; et *acor, -ōris m.*
 (Colum., Pline), *acidus* (déjà dans Plt.), *acidulus, -la*
 (M. L. 104, 105; fr. *oseille*, B. W. s. u.); dérivés tardifs
acidō, -ās, aciditās f. (ā. λ. Marcellus), *acidua f.* « aigreur
 d'estomac » (Marc., Anthim.), *acidōnicus*.

acētum, -i : vinaigre (M. L. 98), peut-être neutre subs-
 tantivé d'un adj. **acētus* qui serait à *acēō* comme *exo-*

lētus à *exolēscō*, etc. Passé en germ. : got. *akeit, akeit*,
 ags. *eced*, m. h. a. *ezak* « Essig » (de **aiēcum*), et de là
 en v. sl. *ocit*; en irl. *acal*. — D'où *acētō, -ās* « s'aigrir »
 (très tardif); *acētābulum* : vinaigrier, puis mesure con-
 tenant le quart d'une hémine; puis toute sorte d'objets
 rappelant par leur forme le vinaigrier; *acētārium* : sa-
 lade, ou mets préparé au vinaigre; **acētus* M. L. 97 b.

acerbus : aigre, sur (souvent de fruits non mûrs), cf.
 Serv., ad Ae. 6, 429, *quos* (sc. *infantes*)... *abstulit atra*
dies et funere morsu acerbo : *acerbo, immaturo, translatio*
a pomis, cf. Thes. I 368, 5 sqq. Au sens moral, fréquent,
 « prématuré » et surtout « amer, aigu » et « cruel » ; *mala*
acria atque acerba dit Plt., Ba. 628; cf. Cic., Brut. 221.
 Ancien, class., usuel. M. L. 94; celt., gall. *agarw*, irl.
acarb. De là : *acerbiūs*, et à l'époque impériale *acerbō,*
-ās, exacerbō; acerbitūdō (Gell.). Semble formé comme
probus, superbus.

2^o Des mots désignant la pointe : *aciēs, -ei f.* (dérivé
 en *-yē*, cf. *glaciēs*) : pointe, faculté de pénétration (sens
 physique et moral), en particulier « faculté de pénétra-
 tion du regard », et par métonymie « organe qui possède
 cette qualité, pupille » et même « œil ». Dans la langue
 militaire *aciēs* désigne le « front » d'une armée, la « ligne
 de bataille » considérée comme comparable au fil d'une
 lame (cf. *cuneus* et son opposé *forfex; serra, globus*; sur
 ces termes v. Kretschmer, Glotta 6, 30), et par exten-
 sion le « combat » lui-même. — Ancien, usuel. Les repré-
 sentants romans sont rares, v. M. L. 106-107.

acieris : mot de gloss., *securis aerea qua in sacrificiis*
utebantur sacerdotes, P. F. 9, 7. Cf. *asciculus* (ou *ascicu-*
lus de ascia?) : la forme est douteuse : instrument de
 lapidaire, dolabre; *aciscularius* (et *exaciscō, -ās*). Le
 rapprochement de *portisculus*, lui-même obscur, n'en-
 seigne rien.

aciciārium n. : *ferrum durum* (Gloss.; *aciciārum* Orib.),
 M. L. 103 (et **aciāle* également passé en germanique).

acus, -ūs f. : aiguille (et « aiguille de mer » βελόνη).
 — Ancien, usuel. Les l. rom. attestent une flexion *acus,*
-oris, et des formes de diminutifs, *acula, acūcula* et *acū-*
c(u)la (d'où *acucularius?*), **acucilla*, cf. M. L. 130, 120,
 121, 123, 119, 118. A *acus* s^z rattache *acia f.* (sans rap-
 port avec *aciēs*, cf. *auus/auia*, etc.); aiguillée de fil,
 ital. *accia*, M. L. 102. Cf. *ab aciā* et *ab acū* qui corres-
 pond à notre « de fil en aiguille ». De *acus* dérivent
acuō, -is : aiguiser (sens physique et moral) et *exacuō*;
acūtus, M. L. 135 (panroman, sauf roumain; irl. *acuiū*),
acūtulus, bisacūtus (M. L. 1122, cf. fr. *besaiguē*); et,
 tardif, *acūtō, -ās* et *exacūtō*; *acūmen* : pointe, perçant
 (sens physique et moral), a servi aussi à traduire le gr.
 ἀκμή, M. L. 128; *acūminō* (ex-), *-ās*; *acūtus* (sc. *clāuus*) :
 clou. De *acūtus* : **acūtia*; **acūtīō, -ās*, panroman, sauf
 roumain, M. L. 133-134, *acūtīator* (gloss.). Sur la valeur
 substantive de *acūtus*, v. Sofer, p. 82.

Acu- sert de premier terme de composé dans *acipen-*
ser, acu-dēns (= δέξωδου?), *-pēs, -pedius*; et *acūpictus,*
acūpictūra, tardifs.

aculeus m. (aculea f., bas lat.) : aiguillon, épine, et
aculeātus, M. L. 125-127. Les formes romanes supposent
 aussi *aquileus, acūleo* (Gl. Reich.), **aculeāre*, v. M. L. s.
 u. Cf. pour la formation *equos/fulcūs*. Cf. B. W. sous
égliantier.

3^o Un adjectif à voyelle longue : *ācer, āceris, ācere* :
 aigu, pointu; et en parlant du goût « piquant ». Pline 15,

distingue dans les saveurs : *saporum genera... dul-suavis pinguis amarus austerus acer acutus acerbus salsus...* Du sens de « piquant, pénétrant » on se a celui de « prêt à foncer », *acrem aciem* dit Enn., s. g. 325 ; d'où, au sens moral, « énergique, vif, ardent », violent ». De là : *acritas* (arch., Accius, et b. latin), *acritudo* (arch.), *acrimonia* (d'où *acrimoniōsus*, Gloss.), s'emploient surtout au sens moral ; *peracer* (Cic.), *aculus*. En bas-latin *acror*, M. L. 114 ; *acrumen* 115.

verbe : *acriter*.
Acer est premier terme de composé dans *acrifolium* (*acrifolium* et *aquifolia* de **acu-folium*) : houx. M. L. 3. La forme *acrifolium* semble, du reste, la plus récente. V. aussi *occa*.

La déclinaison de *acer*, *acris* est le produit d'une normalisation ; Enn., A. 400, a un nom. masc. sg. *acris* : *mnus... acris* ; inversement Naevius dit, Ep. 54, *fames acer*. De bonne heure apparaît une flexion *acer*, *acra*, *acrum* (dans Cn. Matus, antérieur à Varron, cité par Marisius, GLK I 117, 13) qui a dû se répandre dans l. populaire, cf. Thes. I 357, 2 sqq. Les formes romanes montent à *acrus*, -a, -um (*agrus*) qu'on lit dans M. Chir., cf. M. L. 92. Panroman. Celt. : irl. *acher*.

Le groupe de *aciēs*, *acer* fait des difficultés à l'étymologiste, parce que le vocalisme en est hors des altérations employées par la morphologie ; il ne paraît pas que la racine ait fourni à l'indo-européen des formes verbales ; la forme grecque *ἀκαμείβος* est isolée ; le lat. *acēd* est un dérivé. De plus, les formations divergent presque d'une langue à l'autre, et, dans la plupart des langues, les voyelles sont d'origine ambiguë. Le grec a *ακρος*, avec a initial ; mais le vieux slave *ostrū* a un o initial (ancien a ou o) ; de même lit. *astrūs* « tranchant ». L'ionien a *ἀκρος* « pointe (d'une montagne) » à côté de *ἀκρῆς*, et de même v. lat. *ocris* « colline », omb. *akar*, *ocar* (gén. sg. *ocrer*, etc.), irl. *ochar* « coin » ; mais osque a *akrid* « acriter » et peut-être aussi l'ombrien sans *peracri* - « opimus » (sens contesté) ; dans skr. *ἀκρίη* côté coupant, coin », l'a est d'origine ambiguë. Sur les dérivés celtiques de cette racine, v. J. Loth, Rev. Celt., 45, 191.

Il y a eu en indo-européen un thème **ak-* « pointe », qui n'est pas attesté, mais dont on a des dérivés nombreux : lat. *ac-iēs* est à **ak-* ce que *spec-iēs* est à *spek-*, etc. ; on a aussi *acia*. Le présent *acēd* et l'adjectif *acidus* ont sans doute dérivés de ce thème nominal **ak-* disparu à l'époque historique. Le grec a des dérivés multiples : *ἀκίς* (-ίς) « pointe » et *ἀκίη* ; *ἀκμή* « pointe » ; surtout le groupe de formes à suffixe *-*en-* : *ἄκων* (*ἄκωντος*) « javelot », et *ἄκωνα* « pointe, aiguillon », *ἄκωνος* « sorte de chardon » (gr. *ἄκωνθα*, *ἄκωνθος*, etc.), ont sans doute des adaptations de mots étrangers), cf. skr. *apānīh* : arme mythique. Le nominatif-accusatif correspondant à la forme en *-*en-* doit être en -*r* ou -*l-* ; e gr. *ἄκωνα* « sorte de chardon », d'une part, l'arm. *isehn* (gén. *aslan*) « aiguille », de l'autre (cf. lat. *aculeus?*), en sont peut-être des traces. Cf. Benveniste, *Ori-gines*, p. 5.

La forme en -*u-* de *acus* (avec le dérivé *acuō*, *acūmen*, etc.) n'a pas de correspondant sûr ; v. sl. *osū-tū* « chardon » admet une autre interprétation ; cf. cependant lit. *akūtat* « poils grossiers (de la crinière, de la queue) ». La voyelle longue de *acer*, qui rappelle celle de *acris*

en face de *sacer*, n'a pas de correspondant sûr ; le prasan *ās* « pierre à moudre » a un sens tout autre : la glose gr. *ἡτέρας δέξυ* est sans doute extraite d'un second terme de composé, où l'*ā* serait naturel. — Le dérivé *acerbus* a un *ā*.

On est tenté de rapprocher des formes du type « populaire » à *ak-* (v. *acus* « balle de grain ») ou à *-k-* (v. *occa*).

V. aussi *accipiter* et *dcior*.
acēdia, -*ae* f. : anxiété, peine de cœur, dégoût. Emprunt de la langue de l'Église au gr. *ἀκείδια* qui a donné les dérivés *acēdior*, -*aris*, *acēdiōsus*. Les formes romanes (qui appartiennent à la langue savante) remontent à *acidia*, *acidia*, forme influencée par *accidere* qu'on trouve dans les Gloses, CGL IV 5, 32 ; M. L. 90. V. Ernout, Mél. Desrousseaux, p. 161 et s.

acer, -*eris* f. et n. : érable (Vg., Ov.). Adj. dérivé : *acernus* (-*neus*)-Vg.

Une flexion *acer*, -*eris* d'un nom de genre féminin était étrange ; aussi Ovide et Pline font le mot neutre (d'après *uber*, -*eris*, etc.) ; en outre, il s'est créé un doublet *acerus* (d'après *pōpulus*, etc.). Frg. Bob. GLK V 559, 13 : *acer σπένδαμνος licet quibusdam haec acerus nominatio dici debere placeat* ; cf. it. *acero*. En outre, Ven. Fort. emploie *acernus* (cf. germ. v. h. a. *ahorn*). Dans les gloses apparaît une forme *acerabulus*, CGL V 340, 1, composé hybride dont le second élément est sans doute le gaulois **abolos* qui on restitué d'après le gall. *cri-afol* « sorbier des oiseaux ». Les formes romanes remontent à *acer*, -*eris* ; **acere* (esp. *arce*), **acus*, **acereus*, cf. M. L. 91, 95 ; *acerabulus* (fr. érable), cf. B. W. s. u., M. L. 93.

L'existence du v. h. a. *ahorn* montre que le mot appartient au vocabulaire occidental de l'i.-e. Les autres rapprochements sont peu clairs. Les gloses grecques *ἄκατος* ? *ἠσπένδαμνος* et *ἄκαρνα* *δέσση* sont lointaines pour la forme ou pour le sens. D'autres noms d'arbres, en partie anciens, ne sont pas clairs pour la plupart ; v. *fāgus*, *fracinus*, *quercus*, etc.

ācer, *acerbus* : v. *ac-*.

acerra, -*ae* f. : — *ara, quae ante mortuum poni solebat, in qua odores incendebant. Alii dicunt arculam esse turariam, scilicet ubi tus reponebant.* P. F. 17, 3.

Ancien terme du vocabulaire religieux ; peut-être étrusque (cf. *Acerronia*), conservé surtout par la poésie. Sert aussi de surnom.

acerruus, -*i* m. : tas, monceau (de blé, de pierres, etc.). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *acerruō*, -*ās* « entasser » (non attesté avant T. L.) ; *acerruātum*, *acerruātio*, et *coacerruō* ; **acerruēde* M. L. 97 a.

Pour la formation, cf. *caterua*, -*uātum*. Étymologie inconnue.

aciā, *aciēs*, *acrieris*, etc. : v. *ac-*.

acina? : nom d'un insecte inconnu dans Polem. Silv. (Chron. Min. 1), p. 544, 3. M. L. 109 (lorr. an « taon »?). Sans doute identique au suivant.

acinus, -*i* m. (pl. collectif *acina* employé par Caton, Agr. 112, 2 et 3 ; cf. H. Zimmermann, Glotta, 13, 224 ;

d'où sans doute *acinum* n., et *acina* f., tardif) : grain de raisin, puis de tout autre fruit, grenade, sureau, etc. — Ancien, technique, M. L. 109 *acina*, 110 *acinus*.

Dérivés : *acinarius* : qui sert au raisin, nourri de raisin ; *acinaticius* : de raisin (sec) ; *acinōsus* : en forme de grain. Pour *duracinus*, v. *dūrus*.

Sans étymologie : provient sans doute d'une langue méditerranéenne, comme *pampinus*.

acipenser (*acipēnsis*, cf. *uomer* et *uomis*, -*eris*, *acci-*, *acu*), -*is* m. (les graphies *acqipenser*, *accipenser* ont été déterminées par des rapprochements avec *agua*, ou *accipiō*) : poisson rare et renommé, sans doute l'esturgeon. Cf., dans Athénée, 7, 294, la description de l'*ἄκκιπήσιος* ; et Plin. 9, 60 : *apud antiquos piscium nobilissimus habitus acipenser, unus omnium squamis ad os uersis contra quam in nando meant, nullo nunc in honore est, quod quidem miror, cum sit rarus inuentu*. — Attesté depuis Plaute ; conservé dans quelques dial. du nord de l'Italie, M. L. 129, mais remplacé par le nom d'origine germanique *sturiō*, cf. B. W., sous *esturgeon*. — Sans étymologie sûre ; sans doute composé dont le premier terme serait du groupe de *aciēs*, *acus*.

acisculus : v. *ac-*.

aclassis : *tunica ab [h]umeris non consuata*. P. F. 18, 31. Pas d'autre exemple. Cf. peut-être CGL II 13, 49 *aclassi, λώματα* (-*α*?)

aclys, -*ydīs* f. : petit javelot. Premier ex. dans Vg., Ae. 7, 730 qui l'attribue aux Osques et aux Campaniens. Terme désuet d'après Servius ad loc. ; rare et poétique. Vg. a un nomin. pl. grec *aclydēs* (cf. *aspidēs*). Du gr. *ἀκλύς*, par un intermédiaire étrusque (les Étrusques ont manié cette arme?)

acnua, -*ae* (*agnua*, *agna*) f. ? : nom de latin rustique de l'*actus quadratus*, « mesure de 120 pieds carrés ». Cf. Varr., R. R. I 10, 2, *is modus acnua latine appellatur*. Columelle, 5, 1, 5, attribue l'emploi du mot aux *rustici* de la Bétique ; cf. le gaul. *acina* (?). Rare et technique. V. Isid., Or., 15, 15, 5, et Sofer, p. 164.

acrodula, -*ae* (*agr-* par étymologie populaire) f. : *ae ranae parvulae in sicco uel agro morantes, unde et nuncupatae*, Isid., Or. 12, 6, 59. Désigne aussi un oiseau inconnu, correspondant à l'*ἄρολογόν* des Grecs, cf. Cic., Diu. 1, 8, 44 et la note de St. Pease, dans son édition ; pour le double sens, cf. *būfō* et *būbō*. Pour la forme, cf. *ficūdula*, *monēdula*, *querquēdula* (-*tula*), d'origine incertaine. Pas d'étymologie.

acridium (*agridium*), -*i* n. : *scammonia, quam Latini acridium uocant, herba suci plena... uenit ex Mysia Asiae*, Isid., Or. 17, 9, 64.

Déformation de *δακρυδίων* « suc de la scammonée », sans doute d'après *ācer*. Cf. *acrimonia* (et *agrimonia*), de *ἀργεμώνη* « aigremoine ».

acrifolium : v. *ac-*.

acrimonia : 1^o v. *acer*, sous *ac-* ; 2^o v. *argemōnia* ; et *acridium*.

acrisiola, -*ae* f. : pustule. Attesté dans Oribase VI 362, 5. Variante *agressiola?* v. Berliner phil. Woch., 1909, col. 1092. Rattaché à *ācer* par A. Thomas, Mél. Havet, p. 505.†

aeroama, -*atis* n. : emprunt au gr. *ἀερόαμα* « audition, concert », qui, outre ce sens, a également celui de « artiste, virtuose » (Cic., etc.).

actūtum adv. : sur-le-champ : *actūtum deriuatum est ab actū i. e. celeritate*, Prisc., GLK III 76. Fréquemment joint à des impératifs, et notamment à des verbes de mouvement, ce qui rend vraisemblable l'étymologie de Priscien. Neutre d'un adj. **actūtus* (cf. *astūtus*, *astūtus*). Il est peu vraisemblable d'y voir l'ablatif-instrumental de *actus* accompagné de l'enclitique *tum*, comme dans *etiamtum*. Mot du langage familier, dont l'usage, fréquent chez Plaute, tend à disparaître après lui. N'est représenté dans la littérature impériale que par des exemples isolés, sauf chez Apulée, qui l'emploie cinq fois, par affectation d'archaïsme.

aculeus : v. *acus*, sous *āc-*.

acupediū : composé sans doute archaïque, qui n'est plus attesté que dans la glose : — *dicebatur cui praecipuum erat in currendo acumen pedum*, P. F. 9, 5. Les gloses ont, en outre, *acupes* *ἀκούπους*, *acupediū* *δέκροδία*. Adaptation de *δέξυπος*, comme *celeripes* de *ἀκούπος*. V. *accipiter*. Pour la formation, cf. *acquirūrius*.

acus, -*eris* n. : balle (du grain), *purgamentum frumenti*. — Ancien (Gaton), technique (Colum., Plin.). M. L. 131. Colum. 2, 10, 4 confond *acus*, -*eris*, et *acus*, -*ūs* : *durissimae quidem acus reiectae separataeque erunt a cudentibus, minutae uero... aliter discernentur*. Les gloses ont un pl. *acērēs* ; ces hésitations de genre proviennent de la répugnance qu'éprouvait la langue à employer au pluriel le neutre collectif *acus*, -*eris*.

Dérivés : *acerātus* : -*m lutum cum paleis mixtum*, P. F. 18, 30 ; *acerōsus* : *frumentum et panis non sine paleis acerosus dictus*, P. F. 203, 7 ; et peut-être *acerrāle* : *λαβής δροκύλου*, CGL II 529, 3 (*ab acere quantum digito prendas?*) ; *ob-acerō*, q. u.

Pour le sens, cf. gr. *ἄκρον* « balle », *ἄκρη* « balle (de blé, d'avoine, etc.) » et got. *ahana* « balle », v. isl. *agn*, v. h. a. *agana*, etc., pour la forme, got. *ahs* « épi » (dérivé en *-*o-* du thème en -*es-*), v. h. a. *ahir* « Ahre » ; en latin même, *agna* « épi » repose sur **aknā*, cf. got. *ahana* pour la forme. La gutturale est un i.-e. **kh*, que le balteique représente par *k* : v. pr. *ackons* (dans le Vocabulaire d'Elbing), lit. *akūtas* « balle (d'épi) ». Le *kh* inférieur, qu'établissent gr. *χ* et balte. *k*, mais sur lequel le latin ne fournit aucune indication, n'a rien de surprenant dans un mot technique, populaire, comme le nom de la « balle » ; ce *kh* peut se trouver, par suite, à côté de l'ancien *k* du groupe de lat. *aciēs*, etc.

acus, -*ūs* : v. *ac-*.

ād : préverbe et préposition. En composition, le *d* final s'assimile le plus souvent à la consonne qui suit, cf. Prisc., GLK II 47, 20 ; il s'élimine devant les groupes -*gn-*, -*sc-*, -*sp-* : *agnūsus*, *ascendō*, *aspiciō*. On trouve isolément dans les inscriptions de l'époque républicaine, surtout devant les labiales *f* et *u*, une forme accessoire *ar*, e. g. SC Bac., CIL I^o 581, *arfuise*, *aruorsum*, qui figure aussi sans doute dans *arcessō* et *arbitur*, cf. Thes. I 472, 48. *Ar-* est peut-être d'origine dialectale, cf. Ernout, *Et. dial.* 111. Sens : « dans la direction de, vers, à, dans le voisinage de » (généralement avec idée de mouve-

ent; d'où l'accusatif); se dit comme *ab* de l'espace et du temps. Distingué de *in*, comme *ab* de *ex*; cf. Diom. qui reproduit l'enseignement de Varron), GLK I 415, « *ad* » et « *in* » *quae et ipsae non unum idemque significant, quia « in forum ire » est in ipsum forum intrare, ad forum autem ire in locum foro proximum; ut « in ibunal » et « ad tribunal » venire non unum est, quia ad ibunal venit litigator, in tribunal uero praetor aut iudex.* f. Plt., Cap. 43, *reducemque faciet liberum in patriam ad atrem*; Titius, Or., p. 204, *inde ad comitium uadunt... eniunt in comitium*. Toutfois, comme le note Probus, ILLK IV 150, 9, il y a des cas où la distinction entre *d* et *in* est peu sensible; cf. Thes. I 485, 25 sqq.

Lucilius, 1134, distingue *ad* et *apud*: *sic (item) apud e longe aliquid est, neque idem ualet ad se: | intro nos uocat ad sese, tenet in (us apud se); et Seruius, Ae. I 24, apud semper in loco significat; ad, et in loco et ad locum.*

Du sens de « dans la direction de, vers » sont issues diverses acceptations dérivées, ainsi: « en vue de, pour » (*aptus, natus, idoneus ad*); « auprès de, c.-à-d. en comparaison de, en proportion de »; « approchant », d'où « environ » (par ex. dans l'emploi avec un nom de nombre *homines ad centum*); « à l'image de, en ce qui touche à, concernant »; sens qui a dû naître de locutions comme *nil ad rem attinet*, puis, par abréviation, *nil ad rem*; et le souvenir du verbe s'étant perdu, *ad* a pu s'employer dans une phrase comme: *ita ad Capium res (les affaires concernant Capoue) compositas consilio ab omni parte laudabili*, T.-L. 26, 16, 11.

Comme préverbe, *ad-* marque l'approche, la direction vers, et par suite le commencement d'une action (cf. Barbelenet, dans Mél. Vendryes, pp. 9-40), aussi est-il assez fréquemment joint à des inchoatifs: *ed/adeo*; *uenio/aduenio*; *amo/adamo* « je m'empresse de »; *adollescō* « je grandis ». Même sens dans les adjectifs composés: *uncus/aduncus*; *edo/adesus* « entamé ». Il exprime aussi l'addition: *dō, addō*; *iungō, adiungō*; d'où provient sans doute le sens intensif signalé par Aulu-Gelle 6, 7, 5, *quod 'ad' praeuerbium tum ferme acueretur, cum significaret introsum quam intentionem nos dicimus, sicut « adfabre », et « admodum » et « adprobe » dicuntur*. Cf. aussi *apprimē, adaugeō*, etc. Enfin, il semble que *ad* serve à exprimer parfois un sens moyen; mais cette valeur est beaucoup moins nette; cf. Barbelenet, loc. laud.

Comme *ab*, *ad* se joint à des adverbes de lieu marquant un mouvement vers un but: *adeo, adhuc* (cf. *abhinc*). Par extension apparaît à basse époque *adubi*, toujours avec le sens temporel, M. L. 204. *Ad* a servi, en outre, à renforcer d'autres formes adverbiales; cf. *adpost, ad pressum, ad prope, ad retro, ad satis, ad semel, ad subito, ad supra, ad tenuis, ad trans, ad uix*, M. L. s. u., et des formes verbales dont le préverbe s'était affaibli; v. F. Thomas, *Recherches sur le développement du préverbe latin « ad »*, Paris, 1938.

Dans bien des cas, l'emploi de *ad* et de l'accusatif était voisin de l'emploi du datif; et, dès le début de la tradition, des verbes marquant les mouvements, tels que *mittere, adferre*, etc., se construisent des deux façons, suivant que l'on considérait soit à l'intention de qui l'action était faite (datif), soit vers qui elle était dirigée (*ad* et accusatif). Souvent, la distinction était fuyante. D'autre part, certains composés verbaux en

ad- étaient construits avec la préposition, e. g. *accommodare ad*, sans qu'une idée de mouvement fût impliquée. Aussi, dès le début de la tradition, *ad* entre-t-il en concurrence avec le datif: CIL I² 756, 7, *sei quod ad eam aedem donum datum donatum dedicatumque erit*; Tér., Hec. 29, *Hecyam ad uos refero*; et dans le prologue [sans doute postérieur à Plaute] de la Casina 22, *benigne ut operam detis ad nostrum gregem*. Par contre, on trouve en poésie des phrases comme *ū clamor caelo*. Cet état de trouble a favorisé l'extension de l'emploi de *ad* aux dépens du datif. — Attesté de tout temps. Panroman; M. L. 136.

L'osco-ombrien employait *ad*, de même que le latin, comme préposition, avec l'accusatif, et comme préverbe: omb. *-af -a* (postposé), et osq. *ad-*, omb. *af-*, *ars-* (préverbe). L'osq. *adpūd* répond, pour le sens, à lat. *quoad*. L'osco-ombrien a des formes élargies par *-s* (cf. *ab, abs*): osq. az *hūrtum* « ad hūcum » (table d'Agnone). Le traitement aberrant *ar-* de v. lat. *aruros-*, etc., a des parallèles dans des traitements autres, mais aussi aberrants, de *d* final en ombrien, ainsi dans *ar-putrati* « arbitrātū »; pour un échange entre *d* et *r* à l'intervocalique, v. *cādūceus* et *meridiēs*. Hors de l'italique, *ad-* se retrouve en celtique, mais seulement comme préverbe, ainsi v. irl. *ad-con-darc* « j'ai vu » (v. H. Pedersen, *V. G. d. kelt. Spr.*, II § 585, 1, p. 291), en germanique, got. *at*, etc., comme préverbe, et aussi comme préposition accompagnée du datif souvent, et aussi de l'accusatif, en phrygien (*ἀδπερ, ἀδασα, ἀδασκίω*). Hors de ces quatre langues, *ad* ne se retrouve pas; il y a ici un fait dialectal indo-européen; toutefois, on peut se demander si, dans skr. *adchā* « vers » et dans arm. *ç* (suivi de l'accusatif; même sens), il n'y aurait pas une forme apparentée à *ad*, avec une particule analogue à ce que l'on trouve dans gr. *εἰτα* et dans lat. *usque*. Le sens de lat. *ad*, etc., est à peu près celui de gr. *προς, προς* et *προς* et des mots correspondants en indo-iranien, en balteque et en slave. — A en juger par v. h. a. *s-ougen* en face de got. *at-augin* « montrer », peut-être aussi par lat. *dūcō* (v. ce mot) et *dōnec*, il y aurait eu une forme **d-* qu'il serait possible de rapprocher de gr. *δε*, v. sl. *do* « jusqu'à », etc.; de irl. *to-/do-*, et, par suite, du groupe de lat. *et*, etc. Mais ces rapprochements sont lointains et douteux. Cf. aussi Vendryes, *Rev. Celt.*, 42, 401-403.

adagiō, -ōnis f. (et *adagium, -i* n.) : v. *aiō*.

adamās, -antis (et *adamāns* par étymologie populaire qui le rapproche de *adamāre*; pour l'extension de la terminaison participiale, cf. *inciēns, praegnāns*) m. : 1^o fer (ou métal) très dur, *solidoque adamante columnae*, Vg., Ae. 6, 552; 2^o diamant. Emprunt d'abord exclusivement poétique, puis répandu par la l. de l'Église, au gr. *ἀδάμας*. Mais au sens de « fer dur » du nom grec s'est ajouté celui de *magnēs*, e. g. Plin. 37, 61 *adamans dissidet cum magnete in tantum ut iuxta positus ferrum non patiatu abstrahi*; d'où fr. *aimant* à côté de *diamant*. Les formes romanes remontent à *adamans, *adimas* et **diamas*, M. L. 142, v. B. W. sous *aimant* et *diamant*; l'irl. *adamaint* à *adamantem*. *Adimas* est le représentant phonétique attendu de *ἀδάμας*. Ce peut être la forme orale, tandis que *adamans* est une transcription savante, cf. *elephantus*. *Diamas*, d'après *διαφανής*, se comprend

mieux si **adimas* et *adamans* ont vécu côte à côte.

adarca, -ae (*adarcē, -ēs*) f. : écume de roseau, gr. *καλαμωχρῶς*, plante parasite employée en médecine; cf. Plin. 16, 167; 20, 241; 32, 140. Mot gaulois, mais sans doute passé dans Plin par l'intermédiaire du gr. *ἀδάραχος, -αχ*. V. Frisk, s. u.

adasia : m. de gloss. — *ouis uetula recentis partus*. P. F. 11, 13; cf. CGL II 564, 18, *adasa* : *pro* (l. *prae?*) *senectute sterilis*. Non expliqué; sans autre exemple.

addax, -acis m. — sorte de gazelle. Mot africain, signalé par Plin, 11, 124.

adēō adv. : v. *ēō*.

adeps (adips), -ipis c. Le genre féminin semble avoir prévalu jusqu'à Celse et Columelle; puis le masculin domine, cf. Thes. I 630, 13 sqq. : s'emploie aussi au pl. *adipēs*; un doublet *alipes* blâmé par l'app. Probi, et qui figure aussi dans les Glosses, cf. Ernout, *Et. dial.*, p. 98, a survécu dans les langues romanes, M. L. 161 : *graisse, et « terre grasse »* ou « partie de l'arbre qui est pleine de sève ». — Ancien (Lucil., Varr.), technique et populaire. Formes romanes rares.

Dérivés : *adipētus* (class.) : gras; *adipālis, -peus, -pinus* (tardifs).

Se retrouve en ombrien *afipes, afēpes* « *adipibus* », également au pluriel collectif. Peut être emprunté à un dialecte italique, qui lui-même aurait emprunté le gr. *ἄλιπος*; cf. les flottes mots qui apparaissent en latin même, dans *odor* : *oleō, sedes* : *soliūm, etc.*

adfatim : v. *fatīs*.

admiculium (-clum Plt.), -In. : étai, échelas, appui (matériel ou moral). Dérivés : *admiculor* et *admiculō* « étayer, appuyer, aider »; *admiculātūs, -culābūndus* (tardifs); *admicula* « servante » (Ven. Fort.). — Ancien mot de la langue rustique; usuel et classique. — Non roman.

Terme technique d'étymologie incertaine; mais le rapport avec le groupe de *minae* est plus probable que le rattachement à *moenia*.

admissārius : v. *admiūs* sous *mittis*.

adoleō, -ēs, -ēūl, adultum (*adultus* dans les Gramm., cf. Thes. I 793, 41 sqq.; *adolitus, adolētus* dans les Gloss.), -ēre : faire brûler, consumer par le feu. Appartient surtout à la langue religieuse; n'apparaît dans la langue commune que chez les écrivains de l'Empire, surtout chez les poètes. Verbe rare, de couleur archaïque.

Le sens de « faire brûler » est bien attesté, tant dans les textes que par les Glosses; cf. Vg., B. 8, 65, *uerbenasque adole pinguis*; Ae. 3, 547; 7, 71, etc.; et, entre autres, Festus, 190, 24, *Lacedaemonii in monte Taygeto equum uentis immolant, ibidemque adolent, ut eorum flatus cinis eius per finis quam latissime differatur*. C'est ce sens qui est conservé aussi dans l'indigementum *Adolenda* et le composé *adolefaciō* (Acta Aru. 16, a. 224). Toutefois, en raison de la rareté et du caractère technique du verbe, le sens ancien a cessé rapidement d'être compris, et l'étymologie populaire a rattaché *adoleō* à *adolēscō*, l'opposant à *aboleō*, sur le modèle fourni par les groupes *adēs, abēs*, etc. Ainsi Servius, Ae. 4, 57, et Nonius interprètent *adolēre* par *aucius facere, augēre*,

et Tacite écrit, A. 14, 30, *captiuo cruore adolere penates*. Inversement, *adoleō* semble avoir déterminé certains emplois de *aboleō*; v. Ernout, *Philologica*, I, 53 et s. Plus tard même, *adoleō* a été rapproché de *oleō* « sentir ».

Inchoatif : *adolēscō* (Vg., G. 4, 379).

Omb. : *uřetu* « *adolētum* » indique que l'o intérieur de *adoleō* serait un ancien o (en face de l'a de *alāre*). On rapproche souvent des mots germaniques isolés et tout différents, comme v. isl. *ylr* « chaleur ». V. *alūria*.

Aucun rapprochement sûr. Le mot ne semble pas attesté en dehors de l'italique.

adolēscō : v. *aboleō, alō*.

ador, -oris n. : sorte de blé; *farris genus*, P. F. 3, 19; *frumenti genus*, Non. 52, 20. La forme *edor* signalée par l'abrégé de Festus comme ancienne est sans doute une pure invention pour justifier l'étymologie « *ab edendo* ». Les grammairiens enseignent que l'o de *adoris* peut être long, ce qui est singulier. Priscien déjà s'en étonne, GLK II 236, 21. En fait, la longue n'est attestée que dans un seul ex. (Gannius cité par Prisc., loc. laud.) et dans le dérivé *adōreus* e. g. Vg., Ae. 7, 109, *instituitque dapes et adorea liba per herbam*, où elle sert à éviter une suite de quatre brèves. Les autres passages où figure *adoris* ont l'o bref; et *adōreus* peut être une licence métrique favorisée par l'étymologie populaire qui rapprochait *ador* de *adōrāre*, cf. Non. 52, 14 et Priscien, GLK II 236, 21. Mots rares et vieilliss; cf. Plin. 18, 81, *far quod adoreum ueteres appellauerunt*. Non roman.

Le rapprochement, tentant, avec got. *atisk* « σπόριμα », v. h. a. *essese*, se heurte à l'isolement du mot germanique; gr. *ἀθήρ* « barbe d'épi, pointe » est loin pour le sens. V. Frisk, s. u.

adōria (adorea) f. : gloire ou récompense militaire. Terme rare et archaïque, qui reparait à basse époque. Les anciens, par étymologie populaire, le dérivent de *ador* « *quia gloriosum eum putabant qui farris copia abundaret* », P. F. 3, 22, ou de *adōro*, e. g. Serv. auct., ad Ae. 10, 677, *ueteres adorare adloqui dicebant; nam ideo et adorea (-ria F) laus bellica, quod omnes cum gratulatione adloquebantur qui in bello fortiter fecit*.

Sans étymologie. Il n'y a rien à tirer de la glose isolée *adorat, triumphat*, CGL IV 483, 14, ni de Lyd., Mag. 1, 46, *ἀδωράτορες, βετερονοί, τίρωνας*; 1, 47 *ἀδωράτορες οἱ Ρωμαῖοι τοὺς ἀπομάχους κολούσιν*.

aduersus : v. *ueritō*.

adūlor, -āris, -ātus sum, -ārī (doublet arch. et post-class. *adūlō*, cf. Thes. I 877, 58 sqq. : le déponent peut être analogique de *blandior*, comme la construction avec le datif : cf. Quintilien, I. O. 9, 3, 1, « *huic* » non « *hunc* » *adulor iam dicitur*) : flatter, caresser. Le verbe semble avoir eu à l'origine un sens concret, comme le gr. *αἰνῶν*, et s'être dit des animaux, notamment des chiens, qui, pour témoigner leur joie ou flatter leur maître, s'approchent (*ad-*) en remuant la queue, cf. par ex. Or., M. 14, 46, *perque ferarum / agmen adulantium media procedis ab aula (Circe)*, et id., ibid. 14, 259; et Non., 17, 2, *adulatio* : *blandimentum proprie canum, quod et ad homines tractum consuetudine est*; Gell., 5, 14, 12, *leo caudam more aique ritu adulantium canum clementer et blande mouet, hominiaeque corpori se adiungit*. S'est en-

ite appliqué à l'homme. S'emploie absolument, ou ec un complément au dat. ou à l'acc. Ancien (Accius), uel et classique, mais non dans les comiques. Non man.

Dérivés : *adulātio* (class.), *-tor, -trix, -tōrius* (tous trois d'époque impériale); *adulātus, -ūs m.* (Gloss.); *adulābilis* (Non., Amm.).

Dénominatef? On rapproche skr. *vālah, vārah* « queue », l. *valat* « queue de cheval ».

adultur : v. *alier*.

Acetia : v. *aequus*.

aedēs (*aedis*; ancien *aidēs*), *-is f.* : est, pour la forme, un verbe **aedā*, non attesté, cf. gr. αἶθω (en latin *aes, aestās*) comme *caedēs* à *caedō*. Sens premier « foyer, pièce où l'on fait du feu ». Le singulier désigne spécialement la demeure du dieu, le temple, qui n'est à l'origine composé que d'une seule pièce, et a dû d'abord s'appliquer à l'*aedēs Vestae*, dont la forme ronde rappelle la hutte primitive avec le feu au milieu (cf. le sens de *aedicula*). Le pl. *aedēs, -ium* a la valeur d'un collectif, comme *forēs*, et désigne l'ensemble d'une construction. A l'époque impériale, *aedēs* est devenu un terme général sans rapport avec sa signification première : *appellatione... autem aedium omnes species aedificii continentur*, Gaius, Dig. 47, 9, 9. — Ancien et usuel; non roman.

Dérivés et composés : *aedictula* et *aedicta*; *aedilis* : qui *aedis sacras et priuatas procuraret*, Varr., L. L. 5, 84, emprunté par l'osque : *aiddil*; et *aedilitās* (obso. forme, cf. *tribūlis*); *aedilicium*; *aedificō*; *aedificō*, *-ās* : *obkō-δουῶ*, et ses dérivés, M. L. 229, et *exaedificō*; *aedificium* a donné iirl. *aicde* (?); *aedīumus* (*-timus*), *aedituus* : « gardien de temple ». Le premier de ces mots est ancien d'après Varr., R. R. I 2, 1, et serait formé de même que *finitimus*, *légitimus*, comme l'a vu Servius Claudius ap. Cic., Top. 36; *aedīuus* est récent et formé « a *tuendis aedibus* », cf. Varron dans A. G. 12, 10, 1. Lucrèce a une forme *aediuētēs*, et Pomponius un verbe *aedīumor*; on trouve épigraphiquement *aeditua, -ae*, et *aedituō*, *-ās*. L'abrégié de Festus distingue les deux mots : « *aedituus, aedis sacrae tuitor, i. e. curam agens; aeditimus, aedis intimus* », distinction établie uniquement pour justifier la coexistence des deux formes. Sur *aeditumus* est formé *claustritumus* (Laevius). *Subaedānus* (*-didānus*) : qui travaille dans la maison (Inscr.).

Le mot latin appartient à la famille que représentent skr. *ēdhaḥ* et *iāhmaḥ* « bois à brûler » et *inddhē* (3^e plur. *inddhā*) « il s'allume », gr. αἶθω « je brûle » et *θωπός* « clair », iirl. *deā* « feu », v. angl. *deā* et v. h. a. *eis* « bûcher », racine représentée aussi en latin par *aedīs* et *aestus*. Comme *plēbēs* à côté de *plēbs* et *nūbēs* à côté de *nūbs*, comme *sēdēs* dont on a l'ablatif *sēde* et le génitif pluriel *sēdum*, le mot *aedēs, aedis* repose sur un ancien thème radical, de forme *(a)idh-. etc. Ce thème n'est conservé nulle part, mais les dérivés grecs αἶθρ, αἶθός, αἶθω, αἶθωφ, αἶθωσα en supposent l'existence; le védique a *sam-idhām, sam-idhe* « pour faire flamber » et *su-sam-idh-ā* « avec le fait de bien brûler (?) » en face de *agnidh-* « qui fait brûler le feu ». En latin, l'élargissement *-i-* a été généralisé (abl. *aedi*, gén. plur. *aedium*,

acc. pl. *aedis*, à côté de quelques *aedēs*, tandis que l'acc. pl. *sēdēs* est constant).

aeger, -gra, -grum : malade (en insistant sur l'idée de souffrance et de peine causés par la maladie).

De là : *aegrum n.* : peine, chagrin (Plt., Am. 640, plus *aegri ex habitu uiri quam ex aduentu uoluptatis cepi*; *aegrē* : avec peine, d'où « difficilement », opposé à *facile*, Cic., GM. 72; Sall., Ju. 83, 1; *aegrīmōnia* (*-nium n.* arch. et rare) et *aegrītūdō* : souffrance (surtout morale). *Aegrītās* n'existe que dans Pseud. Cyprr., adu. Iud. 5. Le malade, la maladie physique s'expriment par le dérivé de *aeger, aegrōtus* (M. L. 231), d'où *aegrōtō*, tous deux anciens, *aegrōtātō* et d'autres dérivés tardifs et techniques; cf. Serv., Ae. 1, 208, *aeger est et tristis et male ualens, aegrotus... siue aegrotans tantummodo male ualens*; et Cic., Tusc. 4, 29, *u aegrotatio in corpore, sic aegritudo in animo nomen habet non seiunctum a dolore*. — Ancien, usuel. Non roman.

Aeger est l'adjectif de *morbus*; sur la différence entre *aegrōtātō* et *morbus*, voir ce dernier.

Autres dérivés : *aegror, -ōris* (Lucr.), *aegrō* (id.), *aegrēscō, -is*. Les gloses ont aussi un composé *aegrīpōmīum* fait sur le modèle de gr. φθινόπωρον.

La dérivation de *aegrōtō* est sans autre exemple en latin (sauf peut-être *Caprōtinus*). V. Gnomon 3, 657. L'influence du type grec en -ωτος semble difficile à admettre parce que les adj. en -ωτος ne s'appliquent pas (comme le type verbal en -ώσαω) aux maladies, et que, d'autre part, -ωτος ne formait de dérivés que de substantifs et non d'adjectifs. M. Manu Leumann a supposé, en dernier lieu (Die Sprache, Bd. 1, p. 211 et s.), qu'il fallait partir du verbe *aegrōtō*, hybride gréco-latin, formé sur *aeger* comme *τυφλόσσω* (-τρω) sur *τυφλός*, qui serait un terme de médecine. *Aegrōtus* serait un adj. tiré secondairement du verbe.

Pas de correspondant en dehors de tokh. A *ekro*, B *aik(a)re* « malade ». Les noms de maladies se renouvellent souvent, et, par suite, on ne saurait s'attendre à leur trouver une étymologie indo-européenne commune. La diphtongue en *a-* se retrouve dans nombre de formes « populaires » exprimant une infirmité, *caecus, scaeuus, taeter*, un malaise, *taedet*, etc.; cf. aussi *caedō, laedō*. V. de Saussure, Adj. i.-e. du type *caecus*, dans *Recueil de publ. scient.*, 1922, p. 595 et sqq.

Aegyptius, -i m. : Égypte; emprunt au gr. Αἴγυπτος. De là *aegyptius, aegyptius* (*aegyptius*), *aegyptiācus*, **aegyptānus* passés dans quelques dialectes romans avec des sens divers, M. L. 233-235.

aemidus, -a, -um : *tumidus, inflātus*. Non attesté en dehors de Festus et des gloses.

Cf. arm. *aytnum* « je m'enfle, je me gonfle », *aytnum* « enflure »; et, avec un autre vocalisme, gr. οἰδῶ « je m'enfle, je me gonfle », οἰδός « gonflement », οἰδμα « gonflement des vagues »; le vocalisme de v. h. a. *eis* « abcès, ulcère » est ambigu. On partirait de **aīd-me-jo* ou **aīd-sme-jo* « enflure ». Pour la diphtongue, cf. *aeger*.

aemulus, -a, -um (adj. très souvent substantivé au masc.) : émule, et « rival, envieux »; cf. Serv., Ae. 6, 173, — *modo eiusdem rei studiosus... alias inimicus inuenitur*. — Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *aemulor, -āris* (*aemulō*) : égalier en imitant,

être émule ou rival de; *aemulātō* (souvent avec un sens péjoratif, cf. Cic., Tusc. 4, 17; Non. 43, 7); *aemulātor* (un seul ex. de Cic.; tous les autres sont de l'époque impériale); *aemulātus* (Tac.).

Aucun rapprochement sûr. On pense naturellement à *imitor*, lui-même obscur. Formation de *nomen agentis* en *-ulus*, cf. *bibulus, credulus*, etc. Pour la diphtongue, cf. *aeger, aequus*. Pour l'alternance *ae/i*, cf. *caedō* et *scindō, maerē* et *miser*; gr. αἶθω et θωπός.

aequor : v. le suivant.

aequus, -a, -um (*aiguus* GIL I^o 581, 26 S. G. Ba.; *aequo, aecus*) : uni, plan dans le sens horizontal, qui ne présente pas d'inégalités; cf. Dion. Hal., Ant. 15, 4, αἰκον... ὅπῃ τῶν Ῥωμαίων τῷ μηδεῖαν ἔχον ἔχοχην καλεῖται, et in *aequum locum deducere* de Sall., Ju. 42, qui correspond au εἰς τὸ ἴσον καταβαλεῖν de Xén., An. 4, 6, 18. De ce sens physique sont dérivés des sens moraux :

1^o « égal, ne penchant d'aucun côté », et par suite « juste, impartial » (souvent avec nuance laudative et joint à *bonum*, cf. Thes. I 1041, 1); Serv. Ae. 2, 426, *iustum secundum leges uel aliqua ratione constrictum, aequum iuxta naturam*. C'est le sens aussi de *aequitas, -ātis* (f.), cf. Don., Ad., p. 51, *ius est quod omnia recta atque inflexibilia exigit, aequitas est quae de iure multum remittit*.

2^o dans la langue militaire, par opposition à *iniquus, aequus* a désigné un avantage de terrain pour l'un des partis et a pris le sens de « avantageux, favorable », cf. Caes., B. C. I 85, 2, *qui etiam bona condicione et loco et tempore aequo confligere noluerit*, sens qui s'est étendu aux personnes. Le fait que *aequus* a pris cette valeur par opposition à *iniquus* apparaît dans des exemples comme T.-L. 38, 40, 14, *prout locus iniquus aequusue his aut illis*, et Ov., Tr. I 2, 6, *aequa Venus Teucris, Palas iniqua fuit*. — Ancien, usuel.

Dérivés : *aequē* adv. (sur la construction du type *nullus me... aequē miser*, v. H. Morland, Symb. Osloenses, 11, 77); *aequor, -ōris n.* : surface plane; cf. Enn., A. 137, *tractatus per aequora campi*; Col., 8, 17, 3, *maris aequor*; d'où spécialement « surface de la mer », Enn., Praet. 4, et *aequiora salsa ueges ingentibus undis*, peut-être d'après gr. πλάγος, et généralement « mer ». Pour le genre, cf. *rōbur, rōdōris*. Les deux noms sont neutres, parce qu'ils désignent des choses, par opposition au type *nigror, -ōris* (m.), qui désigne des qualités. *Aequor* est surtout usité dans la poésie dactylique, où il remplace des formes amétriques de *mare* (*marīd*, etc.) ou fournit des dactyles commodes.

aequitas, -ātis f. : presque uniquement employé au sens moral « équité », M. L. 239 a. Il y a en volscue un nom propre *Acetia* qui correspondrait à un latin *Aequitia*. V. Thes. s. u.

aequō, *-ās* : aplanir, rendre égal, d'où « égaliser, égalier », M. L. 239; germ. *ikōn* « aichen »; *aequātō*, *-tor*. De là : *ad-aequō*, M. L. 138; *exaequō*, M. L. 2930; *inaequō*, 4330; *inaequitās* : non égalé; *aequāmen* (*-mentum*) : niveau; *aequālis, aequābilis*, que la langue a différenciés dans l'emploi :

1^o *aequālis* (de *aequus*, comme *socialis* de *socius*) : de même taille, de même grandeur, et par là « de

même âge », puis « égal » (cf. pour le suffixe *sodālis*). M. L. 238 et 237. **aequāliāre*. Subst. *aequāliās* (class. = *ισότης*, parfois *διαιδέτης, δμοιότης*), M. L. 238 a adv. *aequāliter*.

Composés : *coaequālis, inaequālis* (époque imp.); *inaequāliās* (Varr.).

2^o *aequābilis* (de *aequō*) : égal dans tous ses parties (avec idée de totalité ou de continuité), qui peut être égalé à (Plt., Cap. 302); équitable, ou « toujours égal, constant » (joint à *cōnstāns, perpetuus*). De même, *aequābilitās* désigne l'égalité d'heure, la constance. Varron l'emploie, en outre, pour traduire *ἐναλογία* comme il rend *ἀνομιλία* par *inaequābilitās*, L. L. 9, 1. Adv. *aequābilitē*. Mots de la prose et de la langue écrite.

Le contraire de *aequus* est *iniquus* qui a la triple sens de : « inégal; inique; défavorable »; de là *iniquitās*. M. L. 4438, 39.

Aequus sert de premier terme à de nombreux composés, appartenant à la poésie ou aux langues techniques, dont beaucoup ne sont que des calques de composés grecs en *iso-* ou parfois en *homo-* : *aequanimis* (*-mus*) : dérivé de la locution courante *aequō animō* « d'une âme égale », d'où *aequanimitās, aequanimitē*; *aequaeuus* = *ισόχρονος*; *aequianguis* = *ισογώνος*; *aequicūrus* = *ισοσκελής*; *aequidālis* = *ισήμερος*; *aequidū* = *ισόδελτος*; *aequiformus* (*-mis*), *aequilaterus* (*-latus*) = *ισόπλευρος*; *aequibritās* = *ισονομία*; *aequilibrium* = *ισοσταθμία*; *aequimembris* = *ισόκωλος*; *aequinoctium, -i* = *ισονόκτιον* d'où iirl. *ecenocht*; *aequipollens* = *ισόδυναμος*; *aequisonus* = *ισόσφογγος, ισότονος*; *aequiuous* = *δμόωνυμος*, etc.

aequiuernus, -a, -um (Sid., Claud.) : formé d'après *sempiternus*.

aequiperō, *-ās* et ses dérivés; qui ne peut être tiré de **aequi-parō*, mais semble plutôt le dénominatef d'un adjectif **aequi-perus* (cf. *puerpera*). C'est secondairement que *aequiperō* a été couplé avec *superō*, cf. Corn. Nep., Them. 6, 1, *ut ipsam urbem dignitate aequiperaret, utilitate superaret*. Dans la basse latinité, on a dit *aequipār* d'après *pār*.

Aucun rapprochement sûr, comme pour la plupart des mots à diphtongue en *-ae-*.

āer, āeris m. : air; emprunt à gr. ἀήρ, ἄερος. Aux temps d'Ennius, le mot était senti comme étranger, ainsi qu'on le voit par Ennius, A. 148 V² : *uento quem perhibent Graium genus aera lingua*. Toutefois, tout en attribuant encore le mot aux Grecs, Ennius emploie dans son Epicharme, Var. v. 56, l'accusatif latinisé *āerem*; et, pour Plaute, le mot *āer* est courant, puisqu'il parle, dans l'Asinaria v. 99, de *piscari in aere*. Et Cicéron constate que *āer* est devenu latin (N. D., 2, 91; Acad. I 26); en revanche, l'effort fait depuis Pacuvius pour latiniser *aether* n'a pas abouti (v. Cicéron, ibid.). Du reste, *āer* a gardé, notamment dans la poésie dactylique, sa forme grecque dans acc. *āera*, d'où lit. *aria*; au contraire, fr. air repose sur la forme latinisée *āerem*. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 240; iirl. *der*, britt. *ayr*. L'adj. dérivé *āerius*, attesté à partir de Varron d'Atax, Catulle, Lucrèce, et surtout poétique, transcrit le gr. ἀήρ. On a aussi *āerinus* : d'air, couleur d'air.

aera, -ae (ēra) f. (sans doute pluriel de *aes*, *aeris* considéré comme un féminin singulier) : 1° nombre, chiffre (sens qu'avait le n. pl. *aera*, cf. Cic. ap. Non., 193, 11, *soles, si aera singula probasti, summam... non probare?*); 2° « ère », d'où *irl. aer.* — Mot de basse époque. V. Kubitshchek, *Grdr. d. antiken Zeitrechnung*, p. 77; et Sofer, p. 116, M. L. 241.

aera, -ae f. : ivraie, mauvaise herbe, dans Plin. 18, 155. Transcription du gr. ἀέρα.

aerānis : v. *aes*.

aerō, -ōnis (ērō, hērō, -ōnis) m. : panier, corbeille servant à porter et à monter des matériaux. Terme technique, dérivé sans doute de gr. ἀέρα, ἀέρα. Cf. peut-être *aerumna*, *aerumnaula*. M. L. 2903. Dérivé de (a)erō-nālis. †

aerumna, -ae f. : souffrance, épreuve. *Aerumna* est défini par Cicéron *aegritudo laboriosa*, Tu. 4, 8, 18, et qualifié de *tristissimum uerbum*, Fl. 2, 35. C'est un terme plus expressif que *labor* ou *dolor*.

Dérivés : *aerumnula* : *aerumnulas Plautus refert furrillas quibus religatas laboriosa*, Tu. 4, 8, 18, et qualifié de *tristissimum uerbum*, Fl. 2, 35. C'est un terme plus expressif que *labor* ou *dolor*.

Dérivés : *aerumnula* : *aerumnulas Plautus refert furrillas quibus religatas laboriosa*, Tu. 4, 8, 18, et qualifié de *tristissimum uerbum*, Fl. 2, 35. C'est un terme plus expressif que *labor* ou *dolor*.

Aerumna est généralement expliqué, d'après Festus, comme venant de *αερωνη*, mais il n'y a pas d'exemple en grec d'emploi substantivé de ce participe féminin. Un emprunt à l'étrusque n'est pas impossible, v. Ernout, *Philologica*, I, p. 33.

aeruscō -āre : quémander; verbe archaïque (Liv. Andr.) cité par des glossateurs, notamment Festus, et par Aulu-Gelle, qui le rattache, par étymologie populaire, à *aes* : *aeruscare* : *aera unāque, i. e. pecunias colligere*, P. F. 22, 23. Un dérivé *aeruscōtor* est dans Aulu-Gelle 14, 1, 2.

La forme rappelle un thème, de type unique en indo-iranien, plusieurs fois attesté dans les gāthā de l'Avesta, celui de *īasā* « je cherche à obtenir »; pour la forme, cf. gr. ἀέρω. Il s'agirait du dérivé d'un thème *aīsōs-ke lo-*, de la racine représentée par v. h. a. *eiscōn* et lit. *īskoti* « désirer » (avec le même procédé de dérivation qu'on observe dans lat. *aeruscāre*), arm. *ayc* « recherche » et par skr. *icchāte*, av. *isaiti* « il désire » (alternance *aīs/īs-*, comme dans *aemulus*, *imitor?*). L'él. de omb. *eiscurent* « arcessierint » est ambigu; et de quel que façon qu'on l'interprète, ce mot atteste l'existence de la racine en italique. Pour la forme, cf. *coruscāre*.

aes (anc. *aīs*), **aeris** n. : « cuivre » et « bronze ». *A. fac-*

tum « bronze travaillé » et *a. infectum* « quod in massis est »; *a. graue* « bronze au poids », première forme de la monnaie (cf. *per aes et libram*) remplacée par l'a. *signātum* « bronze estampé »; *a. candidum* « laiton ». — Ancien, usuel. — Spécialisé bientôt dans le sens « monnaie, argent », de là *aerārium* « trésor public »; *aes aliēnum* « argent d'autrui, dette », cf. Ulp., Dig. 50, 16, 213, 1, *aes alienum est quod non aliis debemus, aes suum est quod alii nobis debent*; *obserātus*, cf. Varr., L. L. 7, 105, et *aerātor* : débiteur (gl.); *aesculor* : amasser de la petite monnaie (tardif). Aussi le sens de « bronze » a-t-il finalement été réservé aux dérivés *aerāmen*, *aerāmentum*, proprement « objet de bronze », cf. gr. χαλκωμα. *Aerāmen*, *arāmen* est demeuré dans les l. romanes. M. L. 242; B. W. sous *airain*.

L'ancien adjectif dérivé est *āenus*, *ahēnus*, issu de **ayes-no-s*, cf. omb. *ahesnes* « ahēnis ». L'allongement de la seconde voyelle à la suite de l'amuissement de l's (**aenos* > **aenos* > *āenus*) a eu pour conséquence le maintien de l'a initial, d'où *āenus* en face de *aes*; en latin comme en ombrien, ceci a été marqué par l'introduction d'un h purement graphique : *ahēnus* (cf. *ahala*, etc.). L'étrangeté de la forme a frappé les érudits, cf. Serv. Ae. 1, 357, *solutio dicenda est quomodo dicimus aena* (l. *aera?*) et *aēna*. *Hoc autem solum huiusmodi uerbum in Latio inueniuntur*. Sous l'influence du type en *-eus* des adjectifs indiquant la matière, on a fait *a(h)ēneus*; cf. *terrāneus*. La dérivation *aes* | *a(h)ēnus* était inintelligible en latin; d'après *ferrum* | *ferrēus*, etc., sur le thème *aer-* du génitif a été créé l'adj. *aerēus*, non attesté avant Varron. Virgile emploie conjointement la forme archaïque et la forme nouvelle, Ac. 1, 448-449 : *Aerea cui gradibus surgebant limina nezaeque | Aere trabes foribus cardo stridebat ahēnis*. De *āenus* (*āneus*) dérive *āendōtor* (*āneōtor*) « joueur de trompette ».

Autres dérivés : *aerātus* : bronzé, *aerētus* « πολυχαλκός », *aerārius* « concernant le bronze, ou la monnaie, le trésor »; et peut-être *aerānis?* qu'on lit dans Isid., Or. 12, 1, 53, *ceruinus est color equi, quem uolgo gauranem dicunt. Aeranem idem uolgo uocat, quod in modum sui aerei coloris*; mais, dans le lib. Gloss., le mot est donné sous la forme *aeramen*, cf. Thes. s. u. et Sofer, 21 et s. M. L. 242 (*ac-* et **aramen*); *aerāmentum* (v. Löfstedt, *Phil. Comm. s. Peregr. Aeth.*, p. 231); *aerūgō* (avec un doublet *aerūca*, -ae) : rouille de cuivre, vert-de-gris; cf. *ferrūgō*, *lānūgō*, *rōbīgō*; d'où *aerūgīnōsus*; les formes romanes remontent à *aerūgō* et *aerigo* (ce dernier sans doute d'après *rōbīgō*); M. L. 243. Sur *aesculor* « χαλκωλόγος », v. Samuëlsson, Glotta, 6, 229.

Composés : *ahēnobarbus* : surnom de la gens Domitia, avec un vocalisme o au lieu de i, étonnant, mais non sans exemple, cf. *Primogenia* (influence du type grec en -o?; cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 248). — En outre, nombreux composés poétiques en *-aeri* traduisant pour la plupart des adjectifs grecs en χαλκο- : *aerierepānis χαλκώροτος*; *aeripes χαλκώπος*; *aerisonus χαλκώκτυπος*.

Un verbe *adaerō*, -ās « taxer, évaluer en argent » est également attesté, avec son dérivé *adaerētis*, dans la basse latinité. Pour *aestumō*, v. ce mot.

Ce nom indo-européen du « cuivre » ou du « bronze » est aussi conservé en germanique : got. *aiz* (gén. *aīsis*), etc., et en indo-iranien : skr. *dyaś* (gén. *dyaśāś*), av. *ayō*

(gén. *ayāhōś*). Ainsi que le pense M. Niedermann, *aes* repose sans doute sur **ay(o)s*, avec syncope, comme *rūs* sur **rew(o)s*.

Aes a les deux sens « cuivre » et « bronze » (cf. Plin. 34, 1 *aeris metalla*). Le nom du « cuivre » *cuprum* n'apparaît que tardivement; v. ce mot.

aesculus, -ī (-*aesclus*, *esculus*) f. : variété de chêne, peut-être celle qui produit le gland doux, qui diffère du *quercus*, du *rōbur* et de l'*ilex*. Ce serait le *Quercus Farnetto* d'après P. Fournier. Attesté depuis Veranius. Rattaché à *esca* par étymologie populaire, cf. Isid., Or. 17, 7, 28; et *esculentus*. Conservé en ital., M. L. 244. Celt. : *irl. escal*.

Dérivés : *aesculeus*, *aesculinus*, *aesculneus* (pour la formation, cf. *populus* : *populinus*, -eus); *aesculētum* : chénaie; nom d'une place de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 152 (*esculētum*).

Le rapprochement avec gr. αἰθωλή « sorte de chêne » et avec v. h. a. *leih*, v. isl. *eik* « chêne » ne se laisse pas préciser. Mot méditerranéen? Cf. H. Schuchardt, *Die roman. Lehnw. i. Berber.*, p. 16 et s., et Bertoldi, *Ling. stor.*, p. 191, qui rapproche berb. *iktār*, basq. *eskur*, gr. *ἀσκα* (v. Frisk, s. u.)

aestās, -ātis f.; **aestus**, -ūs m. Cf. *aedēs*. *Aestās* semble issu par haplogie de **aestiās*, comme *honestās* de **honestiās*, cf. *honestus*. La parenté des deux termes était sentie des anciens, « *ab aestu aestas* » dit Varr., L. L. 6, 9. La langue les a différenciés dans l'emploi, bien qu'à l'origine ils aient désigné l'un et l'autre une chaleur brûlante :

1° *aestās* : été. — *est pars anni, aestus calor* [temporis]. *Aestus a nimio calore nomen accepit, aestas nomen non amittit* (l. *amittit?*), *etiam si temperata est*, GLK VII 521, 21. De là *aestiūsus* « d'été » (de **aestiātūsus?*) et au n. pl. *aestiua* : quartiers d'été (opp. à *hiberna*); *aestiūd*, -ās; *aestiūālis*. — Ancien, usuel. M. L. 245, 248.

2° *aestus* : chaleur brûlante, provenant d'une substance enflammée, notamment du soleil; comporte souvent une idée d'excès : *cui dubium est quin, si aestus malum est, et aestuare malum sit?* Sén., Ép. 117, 18.

L'agitation des flots de la mer peut être comparée au bouillonnement produit par la chaleur, et l'écume des flots à l'écume qui se forme sur un liquide bouillant. Aussi *aestus* a-t-il désigné l'agitation des flots (cf. Serv. auct., Ac. 11, 627, *aestus proprie est maris incerta commotio*), la marée, les courants marins, et finalement la mer. Cf. Pacuv., Trag. 416, *feruit aestu pelagus*; Varr., L. L. 7, 22, *quod in fretum saepe concurrat aestus atque efferuescat*. *Aestus* a pris aussi un sens moral de « bouillonnements de l'âme, trouble, fureur ». — Ancien, usuel.

Dérivés : *aestuō*, -ās (*caestuō*); *aestuātūō*, -tuōbundus (tardifs); *aestuōsus* (Pl.); *aestuārium*, conservé en fr. (*étier, étiage*) prov., et dans les l. hispaniques, cf. M. L. 250. Composés : *aestiifer*; *aestifluus*.

Les mots *aestās* et *aestus* ne peuvent s'expliquer que comme des dérivés du thème en *-es- attesté par skr. *ēdhāś* « bois à brûler », avec av. *aēsmd* et pers. (arsacide) *hēzum* « bois à brûler », v. isl. *eisa* « cendre brûlante », gr. *αἰθώς*, n. On ne saurait préciser l'histoire de la formation. Pour la racine, v. *aedēs*.

aestumō (*aestimō*), -ās, -āui, -ātum, -āre : fixer le

prix ou la valeur de, estimer (à); *parui, magni aestimāre* « estimer comme étant d'un petit, d'un grand prix »; *litum aestimāre*. Par suite, « faire cas de »; puis, par affaiblissement de sens, « juger, penser » (comme *arbitror, censeō, puō, reor*, tous verbes qui avaient aussi à l'origine un sens technique, concret et fort). Un rapport avec *aes* a été senti par les anciens; cf. P. F., 23, 1, *aestimata poena ab antiquis ab aere dicta est, qui eam aestimauerunt aere, ouem decussis, bouem centussis, hoc est decem vel centum assibus*. — Ancien, usuel. M. L. 246.

Les dérivés de *aestimō* n'appellent pas de remarque, sauf *aestimābilis*, création de Cicéron pour rendre le terme stoïcien grec ἀξιων ἔχων, et le mot technique *aestiniūm* (-*mīa*) « estimation ».

Le composé *existimō* (attesté depuis Plaute) et ses dérivés ont seulement le sens de « juger, estimer ». Les l. rom. attestent aussi **adaestimo*, M. L. 139.

L. Havet, MSL 6, 18, a expliqué *aestumō* comme étant un dénominateur de **aistemos* « celui qui coupe le bronze » et rapproché l'expression juridique *per aes et libram expendere atque aestimare*. Mais la racine **tem-* « couper » n'est pas représentée en latin. Aucune des autres explications proposées ne comporte un commencement de preuve.

aethās : v. *aeuus*.

aethēr, -ēris n. : éther, puis « ciel ». Emprunt savant, déjà dans Ennius, A. 472 (acc. gr. *aethera*) au gr. αἰθήρ, d'où *aetherius*. *irl. aeder, aithir*. V. *aēr*.

aeuus m., **aeuum**, -ī n. : « temps » considéré dans sa durée, par opposition à *tempus*, qui désigne, tout au moins à l'origine, un aspect ponctuel de la durée. De là des acceptions particulières, étendues ou restreintes, de *aeuus* : 1° durée de la vie, âge, génération; 2° éternité.

Le genre masculin est attesté chez les auteurs archaïques (Plt., Poe. 1187; Lucr. 2, 561; 3, 605); c'est aussi celui de gr. αἰών, de got. *aīws*; il correspond à une conception « animée » de la durée; le triomphe du neutre *aeuom*, qui est également ancien; a pu être favorisé par l'influence de *tempus*. Terme archaïque, conservé à l'époque impériale par la langue écrite, surtout poétique, et qui, à basse époque et chez les écrivains ecclésiastiques, a été remplacé partiellement par *saeculum*, qui a servi à traduire αἰών (v. *saeculum*). Pas de pluriel. Non roman.

Dérivés : *aetās* (*aeuitās*, Lex XII Tab., cf. osq., ἡταῖς « aetātis », pél. *aetatu* « aetāte », formes peut-être empruntées au latin; sur la dérivation, voir plus bas) : âge, vie (au sens de « temps à vivre » *agere aetātem*). Aussi « période de la vie » : *aetātēs hominis* (cf. en fr. l'âge viril); *aetātula* : âge tendre. Puis « génération »; et « époque, temps ». — Terme courant qui tend à remplacer *aeuom*. Panroman, sauf roumain. M. L. 251. Certaines formes romanes supposent encore *ae(u)itās*, *ae(u)ita* (cf. *iuentās* et *iuenta*).

aeuiternus, puis *aeternus* : qui dure toute la vie, éternel (opposé à *mortalis*, e. g. Cic., Ac. 2, 124). De là : *aeterniās* peut-être créé par Cicéron; gr. αἰωνότης (Gl.); *aeternō*, -ās (Varr.), *coeternus* (lat. eccl.). Le suffixe de *aeternus* se retrouve dans *hesternus*, *semperniūsus*, et rappelle les formations analogues : *diur-*

nus, nocturnus, hibernus, hodiernus, modernus, qui servent également à l'expression du temps.

D'après mortaliis, la langue de l'Église a créé aeternalis (déjà signalé par S^t Augustin), qui a remplacé aeternus. Les gloses ont aussi aevitaneus : qui in aevio durat; aetaneus : ηλιξ; et à basse époque caetaneus traduit ομηλιξ, συηλιξ. Composés : longaeus = δηαλος; grandaeus = μεγαλων; grandaeuitas.

Le latin conserve ici, sous forme d'un dérivé en -o- qui se retrouve dans got. aiws, le nom indo-européen de la « durée » (en général la « longue durée », la « durée sans limite »); ce nom était de la forme *ayū- et comporte des suffixes de dérivation variés. Le védique offre : āyūh (masc.) « génie de la force vitale », avec les dérivés āyuh, gén. āyusah (neutre) « force vitale » et un locatif āyuni (même sens), ce qui est sans doute le sens le plus ancien du mot, si, comme l'a proposé M. Benveniste, BSL 33, p. 103, il faut en rapprocher les mots du type iuuenis (de *yu-uen-), avec le degré zéro de la racine devant suffixe de dérivation, comme il est normal. L'Avesta a le neutre gāth. āyu « durée »; les cas obliques sont, dans les gāthā, de la forme gēn. yaoś, dat. yaośi, instr. yaośā; du datif yaośi (av. réc. yase), employé adverbiallement, est dérivé l'abstrait : yavaśāt « perpetuitas »; l'emprunt arménien à l'iranien yavēt « toujours » et le persan yasēd « éternel » sont des dérivés du datif *yavai. Le grec a, d'une part, alōw (alō-woc) « durée » et l'adverbe hom. alēw « toujours »; et, de l'autre, les anciens locatifs de thème en -es- : lac. alcz, l'hér. ācz, hom. alēf, att. dēl; acc. v. att. alō; la forme du datif-locatif de thème non pourvu d'un élargissement est attestée en éolien et en arcadien : lesb. & (de *af), thess. av, béot. α, arc. α (le au de Milet doit être une survivance d'un parler antérieur à l'ionien); cf. la flexion avestique. C'est sur une forme adverbiale telle que ce *aiwi, attesté par l'éolo-achéen, que reposent les dérivés lat. aetās et aeternus, qui ne peuvent guère s'expliquer par le substantif aeuom. L'adverbe got. aiw (dans ni... aiw « oûstérotz », sus-aiw « eð-théoz », etc.) peut reposer sur *aiwi; rien n'oblige à y reconnaître l'accusatif. Le got. aiws « alōw » n'a pas de correspondant exact dans les autres langues germaniques; ainsi l'on a v. h. a. ēwa (féminin); tout le germanique a des représentants adverbiaux du type aiw : v. isl. ei, oe, v. angl. ā, ē, v. h. a. eð; de cot adverbe est dérivé l'abstrait v. h. a. ēwido « éternité ». D'autre part, le gotique a in ajukudp « eiz ðow alōwa », cf. v. angl. ece « éternel ». L'irlandais a deux mots dās (des), l'un neutre et thème en -o- (gén. dās Sg. 63 b 5), l'autre masculin et thème en -u- (gén. desso). L'un signifie « vie, âge », et l'autre désigne les gens qui vivent; gall. oes f., « âge, vie », et oed m., « âge, moment ».]

af : v. ab. afannae, -arum f. pl : sottises Ne se trouve que dans Apulée, Mét. 9, 10 et 10, 10.

Cf. apinae. M. Graur, Mélanges ling., p. 18, suppose que le sens de afannae est « chose embrouillée » et il en dérive le verbe *afannāre « se donner de la peine » (it. affanarsi, v. fr. ahancer) que supposent les langues romanes; cf. M. L. 252. Sans doute tiré de εζ Αφάνας, locution grecque en jeu de mots avec αφανής, employée à propos de choses obscures (avec gémée expressive?); cf. Thes. s. u.

afer, -ra, -rum : africain, d'Afrique; africus, -a, -um -uentus. Cf. M. L. 272.

affatim : v. *fatim.

africia, -ae f. : sorte de gâteau. Un ex. dans Arnobe 7, 24. V. Glotta 15, 274, et cf. M. L., 271.

afritum, -i n. : transcription du gr. ἀφροτόν « spūmeum », influencé par defritum. Dérivé : afrūbulum. Mots de basse époque (Anthime, Gloss., Isid.).

agaga, -ae : entremetteur? Un seul ex. dans Pénit. 69. On trouve aussi dans les gloses agaxula : lenicator, fornicator. Proviendrait d'un gr. *ἀγαγας d'après W. Heraeus, Kl. Schr. 106, qui rapproche gr. προαγωγός « lēnō ».

agāsō, -ōnis m. : écuyer, palefrenier; cf. P. F. 23, 18, agasones equos agentes, i. e. minantes. Les anciens le rattachent à agō, mais ce type de dérivation est sans exemple; equisō semble formé d'après agāsō. Transcription d'une forme dorienne : Ἠγήσων? Archaïque et postclassique; appartient à la langue vulgaire d'après Servius; sur ces formations en -ō, -ōnis, v. Cooper, Wordformation in the roman sermo plebeius, p. 54, et Fisch, Die lat. nomina personalia auf -ō, -ōnis. — M. L. 274.

age : v. agō.

agēā, -ae f. (et agēum, -i?) : — uia in nauī dicta, quod in ea maxime quaeque res agi solet. P. F., 9, 24; — uia sunt uel loca in nauī per quae ad remiges horiator accedi, Isid., Or. 19, 2, 4. De là agēator : horiator (Gloss.). Un seul ex. dans Ennius, A. 492, en dehors des gloses. De gr. ἄγεια; v. Ernout, Éléments dialectaux, p. 96.

ager, -grī m. : « champ », et par suite « domaine » (public ou privé, a. publicus, a. priuatus), « territoire » (a. Campanus). S'oppose à urbs, e. g. Enn., Tr. 112, inter se sortiunt urbem et agros, et à domus. Spécialement « terre cultivée », cf. Serv., in G. 2, 412, agros incultos « rura » dicebant, i. e. siluas et pascua, « agrum » uero qui colabatur. Les anciens rattachent ager à agere, cf. Varr., L. L. 5, 34, mais n'ont pas été sans voir la parenté avec āgrōs. — Usité de tout temps. Panroman (souvent dans des sens dérivés, cf. campus). M. L. 276.

Dérivés : agellus, M. L. 275 b, agellulus; agellarius : petit fermier (tardif); agrarius (agraris, -is, tardifs) au f. pl. agrariae : postes militaires dans la campagne, et agrariensis nāūs; agrestis (sans doute dissimilé de *agrestis, cf. terrestris; v. ce mot), siluestris, campes-tris et sur lequel semble avoir été formé caelestis), M. L. 295; sur la déformation, très tardive, de argestis gr. ἀργέστις « vent d'ouest », en agrestis, v. Isid., Or., 13, 11, 10, et Sofer, p. 88; agratium : impôt établi sur les terres (cod. Theod.). Il n'y a pas de verbe dérivé de ager; agrō est une formation unique et de basse époque (Marius Victorinus) d'après peragrō, verbe tiré de per agrōs « ire, ambulare ». Ager est premier terme de composé dans agricola, etc., agrifolium : byronée (Ps. Ap.), agrimensor calque du grec γεωμετρης, agripeta = ἀγροπητος, mot de Cicéron.

Pour peregrē, peregrī, v. ce mot.

Cf., avec la même forme et le même sens, omb. ager, véd. āgrāh « champ (non cultivé) », gr. ἀγρός (la place du ton ne concorde pas en sanskrit et en grec), got.

akrs, ainsi chez Homère, ρ 182 ἐξ ἀγροτο πόλιν δὲ... λέγει ou α 185 ἐπ' ἀγροῦ νόσφι πόλιος. Mais le mot est inconnu à l'iranien, au slave, au baltique, au celtique. L'arménien a art (gén. artoy), avec un t au lieu du c attendu. — Le nom i.-s. *agro- désignait la « campagne », un terrain de parcours qui s'oppose aux endroits habités. Le grec désigne par ἀγριος ou ἀγροτερος un animal qui ne vit pas à l'état de domesticité; l'adjectif latin équivalent est agrestis, où apparaît sans doute (avec dissimilation) un suffixe dérivé de *-tero-, -tro-.

agger, -ris m. — matériaux apportés ou entassés, amas de terre; d'où « terrasse, rempart, digue, route pavée, etc. », le sens variant suivant les emplois techniques. Terme surtout militaire et rural, attesté depuis Lucilius, peut-être postverbal tiré de aggerō, dont il serait l'ancien impératif de commandement substantivé, comme biber, biberis m. : « boisson » a été tiré à basse époque de l'expression biber dare, où biber est la forme syncopée de l'infinif, v. Thes. II 1959, 40 sqq. Toutefois, agger pourrait être un composé du type red-uz, etc. Cf. Eutychnus, GLK V 481, 18, aggero, -is... ex quo uerbo nomen fit agger, et ab eo uerbum deriuatum aggero, -ās. Le dénominatif aggerō, -ās a eu un composé exaggerō, -ās « entasser des terres » et, au sens moral, « exagérer, grossir »; de là exaggeratō, qui, dans la langue de la rhétorique, traduit ἀξίως et βέλους.

L'existence de arger, attribué aux « antiquissimis » par Priscien, est douteuse; cf. Indog. Anz. 39, 32 et ALLG, 13, 37; l'accusatif arginem supposé par ital. argine, esp. arcén, cf. Meyer-Lübke, 277, et Einf. 3, p. 187, est de toute façon une forme récente, du reste obscure.

agilis : v. agō.

agina, -ae (les formes romanes attestent l'f) f. : chasse d'une balance; — est que inseritur scapus trutinac, i. e., in quo foramine trutina se uertit, unde aginatoris dicitur qui paruo lucro mouentur. P. F., 9, 12; cf. Rich., s. u. Féminin d'un adj. *aginus, dérivé de agō (cf. coquō, coquina) au sens de « peser », proprement « entraîner le fléau de la balance », cf. gr. ἄγω, et les sens spéciaux de eigō, exagium « pesée, balance », exāmen « curseur vertical ». Conservé dans un parler sarde, M. L. 282.

aginō, -ās, -āro (i, cf. agina) : « se démener » (comme le curseur vertical oscille dans l'agina); un ex. dans Pétr., 61, ēgi, agināui. De aginō a été tiré à basse époque un subst. postverbal *agina « effort, hâte » supposé par les langues romanes, cf. M. L. 281 et cf. aussi aginātor dans la glose de Festus.

agnēn : v. agō.

agna : « pennatas impennatasque agnas in Sal(i)ari carmine spicas significat cum aristis et alias sine aristis », P. F., 231, 5. Lire acna?

Pour l'étymologie, v. acus (aceris).

agnus, -i m. (commun dans l'ancienne langue; pour indiquer le sexe on ajoute mās ou fēmina; le féminin agna (cf. ἀγνή, ἀγνίς), quoique déjà dans Caton, au témoignage de Priscien, GLK II 85, 5 et 257, 17, est relativement récent (cf. Thes. I 1361, 75 sqq.) : agneau, agnelle. Usité de tout temps. M. L. 290; B. W. sous agneau. Souvent remplacé par des diminutifs, agnulus, agnellus (-a) [on attendrait *agellus, qui aurait l'incon-

venient de se confondre avec le dérivé de ager], M. L. 284; agniculus, -la, agnicellus, agnicellulus, ces derniers attestés à basse époque. Autres dérivés et composés : agninus, M. L. 287; agnellinus; agneus (Greg. Tur.).; agnile (Gloss. d'après oulle; cf. M. L. 286).

ambiegnus : vieil adjectif du rituel (ambegnus, ambignus) ; cf. Varr., L. L. 7, 31, ambiegnā bos apud augures quam circū aliae hostiae constituuntur; et P. F., 4, 26, utraque latera agni in sacrificiū ducebantur; Fulg., Serm. ant. 6. Cf. ambō, ambi-.

V. aussi auillus et aububulus. Des deux mots indo-européens pour « agneau », l'un, celui que représente gr. φαγόν, φαγός, se retrouve en arménien et en indo-iranien (cf. uerucā), l'autre, celui que représente gr. ἀγνός, de *dōnos < *agwōnos, se retrouve dans agnus. A la différence des noms spécifiques, comme celui du « mouton » (v. ouis), les noms de jeunes animaux varient d'une langue à l'autre; l'agneau est le seul dont on ait des noms remontant à l'indo-européen. Les formes celtiques, irl. uan et gall. oen, ont un o initial; sl. agnelat agniet offre une voyelle longue initiale, *ō ou *ā; le dérivé germanique représenté par v. angl. eanian « agneler » a un représentant d'un *k^w ou d'un *g^h intérieur, mais exclut un ancien *g^w. Ailleurs il y a des mots isolés, ainsi en germanique avec got. lamb, etc., ou en baltique avec lit. eras. Mot de forme instable, comme beaucoup de noms de ce genre.

agnuscastus : gattilier (Scrib., Plin.). Du gr. ἄγνος avec influence de ἀγρός « pur, saint »; cf. all. Keusch-lamm. V. André, Lexique, et Frisk, s. u.

agō, -ōnis : v. le suivant, p. 16.

agō, -is, ēgi, āctum, agere (ancien optatif en -s-, āctim; et adāctim) : pousser devant soi (par opposition à dūcō, qui signifie « marcher à la tête de, guider »). Ancien terme de la langue pastorale, cf. agolum : pastorale baculum quo pecudes aguntur, P. F., 27, 7 (cf. gr. ἀγέλη : troupeau); Gaius, Dig. 50, 16, 235, proprie dicitur agi ea quae animalia sunt (opposé à ferri et portāri); Or., F. 1, 324, pars quia non ueniunt pecudes sed agantur, ab actu | nomen Agonalem credit habere diem. Cf. agere praedam; ferre agere, qui a un correspondant dans le gr. ἄγειν καὶ πέπειν. Se dit aussi des hommes, avec le sens de « pousser, poursuivre, mener », et des choses : agere uinētās, cuculōs. Agō s'emploie absolument dans le sens de « se diriger, avancer, aller » : Plt., Pc. 216, quo agis?, à côté de Amp. 450, quo agis te? et de agor dans Vg., Ae. 7, 384; cf. agmen « marche » et « armée en marche », classique, usuel; agilis « qui avance vite, agile, rapide » (conservé en roumain, M. L. 280), d'où agilitās, qui semble créé par Cicéron, cf. ad Att. 1, 17, 4; actuarius (v. plus loin). C'est à cette valeur absolue qu'il faut rattacher l'emploi de age, seul ou renforcé de la particule -dum, agedum, qui, comme le grec ἄγε, ἄγε δὴ, a une valeur exhortative : avance, allons. Bien que le pluriel agite, agitedum soit attesté, age a pu être joint à un verbe au pluriel : age... non est modo uerbum imperantis, sed hortantis aduerbium adeo ut plerumque « age facite » dicamus, et singularem numerum copulemus plurali, Serv., Ae. 2, 707. Sur cette valeur de l'impératif singulier, voir Wackernagel, Vorles., I, p. 85, qui

compare les emplois grecs de *ἄγω*, *ἐλάτ*, *ἴθι*, *ἄρα*, *ἄρα*, ou allemands de *siehe*, *wart einmal*. Il y a chance, d'ailleurs, étant donné que beaucoup d'exclamations latines — ainsi *apage*, *euge* — sont empruntées au grec, que cet emploi de *age* soit dû à l'influence du grec *ἄγω*.

Le sens original de *agō* « pousser en avant » le désignait pour exprimer l'activité dans son exercice continu, tandis que *facere* exprime l'activité prise sur le fait dans un certain instant. *Quid agis?* signifie : à quoi vous occupez-vous? *Quid facis?* quel acte exécutez-vous? *Agere* s'oppose à *quiescere*. Cic., N. D. II 53 : *aliud agendi tempus, aliud quiescendi*. Il n'y a point de terme auquel *facere* puisse s'opposer directement. Varron remarque que *inficiens* pour dire « inactif » est « impropre » (Bréal-Bailly). — *Agō* est essentiellement « duratif » ; *faciō*, presque « déterminé ». Cette distinction est confusément sentie par les anciens. Varron note, L. L. 6, 77, *propter similitudinem agendi et faciendi et gerendi quidam error his qui putant esse unum. Potest enim aliquid quid facere et non agere, ut poeta facit fabulam et non agit, contra actor agit et non facit*; et, 6, 78, *qui quid administrat, cuius opus non existat quod sub sensum veniat, ab agitato... magis agere quam facere putatur*. — *Agere* se dit d'une activité qui se déploie, *facere* d'une chose qui se fait : de là *agere uilam, aeuom, aetatem* ; *custodiās agere, uigiliās agere, paenitentiam agere*, toutes expressions qui sont des sortes de présents intensifs, et dans lesquelles la langue familière a tendu à remplacer *agere* par son fréquentatif *agūtāre*.

Ce sens général du verbe rend compte des acceptions particulières qu'il a prises dans les différentes langues techniques : dans la langue religieuse, *agere* signifie « accomplir les rites du sacrifice, sacrifier », cf. *hoc age*; *agō?* de **agō-ne?* cf. Ov., F. I 317 sqq.; Sén., Contr. 2, 3 (11) 19; *agō, -ōnis* m. « le sacrificateur » (cf. Schol. Stat., Theb. 4, 463); *agōnius, a, um*; *Agōnālēs (diēs)* « diēs agōnālēs per quos rex in regia arietem immolat, dicti ab agōn, et les noms propres *mons Quirinalis Agōnus, collina porta Agōnēnsis*.

Dans la langue du droit, *agere* s'emploie absolument : *agere lēge* « mener un affaire, agir, procéder, agir conformément à la loi », *agere dē* « discuter de », *agere cum* « discuter avec », ou avec un complément : *agere rem, agere litem, agere causam*; *actiō* « procès, poursuite judiciaire » (cf. Thes. I 1934) : d'où dans la langue courante *acta rēs est, actum est* dont le grammairien Donat signale l'origine juridique, ad Ter. Ph. 419, Eu. 54, An. 465 (Thes. I 1394, 83; 1395, 5 sqq.). Dans la langue du barreau, *agere* a été employé pour « plaider », de là *actor* « avocat » ; *actiō* (attesté depuis la Rhetor. ad Herenn.) « fait de plaider, plaider » et « action oratoire ».

Dans la langue théâtrale, *agere* a signifié « représenter tout au long », d'où « jouer » a. *fābulam*; a. *partēs* « tenir un rôle » (d'où *actus* « fait de jouer un rôle, action d'une pièce », et « division de cette action, acte ») ; *actor*, déjà dans Plaute avec ce sens, Ba. 213) et a pris ainsi le sens de *ὑποκρίσεως* et de ses dérivés.

Dans la langue de la grammaire, *agere* « être actif » s'est opposé à *pati* « être passif », *agēns, actiūs* à *patiēns, passiūs*, cf. Gell. 18, 12 tit.; *morem istum ueteribus nostris fuisse uerba patiendi mutare ac uertere in agendi modum*.

Enfin, on a vu par *agīna* que *agō* a dû désigner,

comme gr. *ἄγω*, l'action de peser, sens dont il s'est dépouillé au profit de son composé *exigō*.

Malgré la fréquence et la multiplicité de ses emplois, n'est représenté dans les langues romanes que par des emprunts de la langue écrite.

De *agō* existe un fréquentatif-intensif déjà signalé *agūtō, -ās* « pousser vivement ou avec force » : *stimulō bouēs agūtāre*; d'où « agiter, poursuivre » au sens physique comme au sens moral (cf. *iacūtāre, uexāre*) « ne pas laisser en repos, remuer sans cesse (dans son esprit *animō, mente*; cf. *cōgūtō*), débattre », conservé dans quelques formes romanes, M. L. 283. Le nom concret *agūtātor* désigne le cocher, le jockey : — *aselli* Vg., G. 1, 273; *agūtātiō* a surtout un sens moral « agitation », et « méditation, pratique constante ».

Agūtō a fourni à son tour des composés : *cōgūtō* de **co-agūtō*, spécialement au sens de « agiter des pensées », Varr., L. L. 6, 43, *cogitare a cogendo dictum*; *mens plura in unum cogit, unde eligere possit*; P. F., 58, 6, *cogitatio dicta uelut cogitatio, i. e. longa ciuidem rei agūt(at)io in eadem mora consilii explicandi*. Ancien, usuel; panroman, M. L. 2027 et 2028, *cōgūtātus*.

Dérivés : *cōgūtātiō*, etc.

Bien qu'à l'origine les anciens eussent le sentiment d'un verbe composé, ils ont traité *cōgūtō* comme un verbe simple, de là les composés *con-, ex-* (fréquent), *in-* (Z. λ. d'Hor., Ep. 2, 1, 22, traduisant *ἐπιβουλεύω, ἐνοεώ*), *prae-, re-cōgūtāre* avec les dérivés usuels; et les formes avec *in-* privatif : *incōgūtāns, -antia, -tātus, -tābilis* (sans doute d'après gr. *ἀνόητος*, etc.).

Exagūtō, -ās « poursuivre sans relâche, exaspérer », M. L. 2931. Un composé a subi l'apophonie : *subigūtō, -ās, -āre* souvent employé comme *submittere* avec le sens de « conduire la femelle au mâle », — à moins — ce qui est plus vraisemblable — que le verbe n'ait été formé directement sur *subigere*. Dérivé : *subigūtātiō*.

A *agō* se rattachent un certain nombre de noms concrets et abstraits et d'adjectifs, déjà signalés en partic. On a vu *agō, -ōnis, agmen, -inis, agilis* et les sens spéciaux de *actus* et de *actiō*. *Actus* (attesté depuis Térence et Pacuvius) a d'autres sens techniques, plus voisins du sens premier de *agere* : il signifie « marche, mouvement, impulsion » (cf. le sens de *actuārius* dans *actuāria nāuis*, et l'adverbe *actūtum*, q. u.), et « passage ». Dans la langue rurale, il désigne une mesure d'arpentage, « *in quo boues aguntur cum aratur, cum impetu iusto* », dit Pline, 18, 59 (cf. le sens « rural » de *uersus*). On voit par là comment il est possible de rattacher *ager* à *agere*. Ce n'est qu'à l'époque impériale que *actus* est employé pour *actiō*. De *actus* provient *irl. acht*.

Actiō, -ōnis différencié dans l'usage de *actus* a surtout le sens philosophique secondaire de « façon d'agir, action (abstrait et concret, d'où *actiōnēs*), activité (= *πράξις, ἐνέργεια*) ». A ces noms se rattachent des formations dérivées, l'adj. *actiūs*, terme de la langue philosophique (Sénèque) ou grammaticale (Charisius) qui traduit le gr. *πρακτικός* par opposition à *θεωρητικός*, et son substantif attesté tardivement *actiūtās* (Probus); *actuālīs* (Macrobe) v. *Isid., Or. 20, 2, 35, Sofer, p. 151*; et cf. *coactāre, quactāre, cogere* : mener ensemble, réunir dans un même lieu, rassembler (= *συνάγω*); *cogere pecus* (joint à *condūcere* dans Cés., B. G. 1, 4, 2, etc.). De là, dans la langue rurale, a pris le sens de « condenser, épaissir, réduire » : *frigore mella cogit hieims*, Vg., G. 4,

de l'adj. verbal *actum*, -i « ce qui est accompli, acte », est fréquemment au pluriel dans la langue politique : *acta senātūs, populī Rōmānī* pour désigner tout ce qui concerne l'activité du Sénat ou des assemblées et des magistrats ; puis, par métonymie, il a désigné les documents écrits (journaux, livres, etc.) qui relaient cette activité : *acta diurna*, que Dion Cassius traduit par *τὰ δημόσια ὑπονήματα*. De là : *actuārius* (*actārius*).

Enfin, de la racine *ag-* existe un mot-racine **ag-* qui figure comme second terme de composé, par ex. dans *rēmex* « celui qui pousse les rames, rameur », formation exactement semblable à *auspex, artifex*, etc. Phonétiquement, le nominatif devrait être **rēmāx*, l'a du mot racine **ag-* devant s'allonger, comme celui de *actus*, en héritant des vibrations du *g* devenu sourd devant *s*; cf., du reste, *aureax* sous *auriga*, où l'a s'est maintenu par suite d'une différenciation due à l'e précédent. *Rēmex* a été refait sur *rēmīgis*, pour éviter une flexion aberrante **rēmāx rēmīgis*, et le mot est entré dans la catégorie des mots en *-ex, -icis* ou *-igis*. Un phénomène d'analogie comparable se constate dans *index, iudex*, cf. s. *dicō*. *Rēmex* a eu à son tour un dénominatif *rēmīgō*, un abstrait *rēmīgium*; cf. aussi *nāuīgō, -ās, nāuīgium*; *litīgō, litīgium*, où, du reste, il n'y a pas de **nāuex, *litēx* attestés; *iūr(i)gō, iūr(i)gium*. De ces formes la langue a extrait un suffixe *-gō (-igō)* qui a servi à former des verbes dérivés, ainsi de **fatis, fatīgō*, de *flamma, flammīgō*; de *fūmus, fūmīgō*, etc.

Une forme à voyelle longue apparaît dans les composés *ambāgēs* et *indāgō* : v. ces mots.

Agō précédé de préverbes a fourni de nombreux composés, la plupart en *-igō*; quelques-uns sont contractés (*cōgō, dēgō*).

abīgō : (formé comme skr. *apājāmi, gr. ἀπάγω*) « éloigner en poussant, chasser » ; d'où « faire avorter » (cf. *abiga*, féminin de **abigus, -a, -um*, désignant l'ivette, sorte de germandrée : *chamaepitys latine abiga uocatur propter abortus*, Plin. 24, 29). S'emploie souvent d'animaux domestiques qu'on emmène ou qu'on enlève, e. g. Cic., Verr. 3, 5, 7, *familiam abduxit, pecus abegit*; d'où *abigeus, -i (abigeius)* « voleur de troupeaux », qu'Ulpien définit et oppose au *fūr*, Dig. 47, 14, 11; et ses dérivés : **abīgō, -ōnis*, qui subsiste en portugais, cf. M. L. 27.

adīgō : mener, pousser vers ; spécialement « amener à prêter serment » *alqm ad iūs iurandum adigere*. A l'époque impériale, le sens premier s'étant effacé, on trouve *adigere* au sens de « contraindre » suivi de l'ablatif-instrumental : *populum iure iurando adegit*. M. L. 137 a, *adactum*.

ambīgō : pousser de part et d'autre ; et « mettre sur les plateaux de la balance », d'où « laisser en suspens, douter ». De là *ambiguus* (pour la forme, cf. *exiguus*), -a, -um : *-m est quod in ambas agi partes animo potest. Huiusmodi apud Graecos ἀμφιβόλα dicuntur*, P. F. 15, 27; *ambiguitās*. Cf. *ambaxium*, sous *ambi*.

cōgō, -is, cōgē (trissyllabe), *coactum* (sur la graphie *quactum*, v. *Isid., Or. 20, 2, 35, Sofer, p. 151*; et cf. *coactāre, quactāre, cogere* : mener ensemble, réunir dans un même lieu, rassembler (= *συνάγω*); *cogere pecus* (joint à *condūcere* dans Cés., B. G. 1, 4, 2, etc.). De là, dans la langue rurale, a pris le sens de « condenser, épaissir, réduire » : *frigore mella cogit hieims*, Vg., G. 4,

36, et spécialement « cailler » (*caseus a coacto lacte*, Varr., L. L. 5, 108), d'où *coāgulum* et son dérivé *coāgulāre* et, de *coactus*, de nombreux dérivés techniques ayant trait à la fabrication du fromage et demeurés dans les langues romanes (cf. M. L. 2026 *cōgere*; 2005-2006 *coāgulāre coāgulum*, et en celt. : britt. *caul*; 2003 *coactus*; 2000 **coactiāre*). *Coāgulum* présente le même ā que *ambāgēs, indāgō*.

D'autres formations se rattachant au sens de « serrer, presser » sont attestées par les verbes du type français *cacher*, de **coactiāre*, v. B. W. s. u. ou *catir*, de **coactīre*, cf. M. L. 2001, *coactilis* « foulé » (*dē lānā*), noté *qu(o)actilis*, 2001 a *coactile*. Ces formations, qui ne figurent dans aucun texte, montrent l'importance de *cōgere, coactum* dans les langues techniques. — *Cōgere* « pousser ensemble » impliquait souvent l'idée de force employée ; aussi le verbe a-t-il signifié « forcer à, contraindre », cf. le *ius cogendi coercendi*, et l'expression *inuitus et coactus d'où incoactus* dans Sén. et *excōgō* (Grom.) = *praecipio*; **coactāre*, M. L. 2015. Ce sens apparaît dans *coactor* « collecteur d'impôts », gr. *κομάρκτωρ*, cf. *comactōrēs, argentārii* G1.

De *coactus* Lucrèce a dérivé *coactō, -ās*, conservé en logud. *cattare* « presser », M. L. 1999.

dēgō : verbe assez rare, qui a deux sens. Dans l'un, le préverbe marque l'idée de séparation et le verbe signifie « enlever » (sens archaïque), Pl., Aul. 165, *laborem degam et deminam tibi*; Epid. 65, *degetur corium de tergo meo* (*deagetur* Linds.). Dans le second, *dē-* marque seulement l'idée de continuité, d'achèvement : *dēgere uilam, aetatem, bellum*.

exīgō : pousser, chasser (= *ἐξάγω*) : *exacti reges*; puis « faire sortir de », *exigere pecunias a ciuitatibus*; *exigere poenas*, et par suite « exiger » de quelqu'un ; de là *exactiō, exactor*. Dans un second sens, *ex-* marque l'achèvement (comme dans *efficiō*) et le verbe signifie « achever, mener à terme » : Vg., Ae. 1, 78, *omnes ut tecum... annos exigat*; Hor., C. 3, 30, 1, *exegi monumentum aere perennius*. Enfin, *exigere* a le sens de peser (achever une pesée, peser exactement : Suet., Caes. 47, *margaritarum pondus sua manu exigere*), d'où « fixer, déterminer » : Vg., Ae. 4, 476, *decreuitque mori : tempus secum ipsa modumque | exigit*, M. L. 3014. De là : *exagium* glósé *pensatiō* « pesée » (bas latin), M. L. 2932, cf. *aquagium, peragium* « rouleau » ; *exactus, -a, -um* : exactement pesé, précis, exact, d'où **exactāre*, M. L. 2928 a ; et *exiguus* (v. l'article spécial).

inīgō (= *ἐλάγω*) : terme qui est resté de la langue rurale, « pousser, mener [le bétail] dans ou vers ». Sur *indīgō*, v. Niedermann, dans Emerita XII (1944), p. 72. *prōdīgō* : pousser devant soi ; Varr., R. R. 2, 4 *prodīgere pecus* (= *πρόαγω*) ; d'où « jeter devant soi, dissiper, prodiguer » (cf. *profundere*, auquel Cic. joint *prōdīgus*, Off. 2, 16, 55 : *prodigi qui... pecunias profundunt in eas res...*). *Prōdīgus* a fourni des substantifs dérivés *prōdīgūtās* (un ex. de Lucilius ap. Non. 159, 36) ; *prōdīgālītās* (très rare, formé d'après *liberalītās*) ; *prōdīgāntia*, mot de Tacite. Un adj. *prōdīgus* est également attesté : *-ae hostiae uocantur, ut ait Veranius, quae consumuntur ; unde homines quoque luxuriosi prodigi*, F. 296, 22.

Pour *prōdīgium*, voir ce mot.

redīgō : ramener en arrière, réduire (sens physique et moral) (= *ἀνάγω*).

: conduire sous, soumettre (= ὑπάγω); dans le rustique : mener la femelle au mâle (cf. *subi-* aussi « retourner la terre, labourer », d'où *subdā-* jour; *subactus modo significat mollitus; modo modo compulsus; ut cum dicimus pecus sub arubactum; modo coactus*. P. F. 405, 1. Conservé dans quelques romanes sous la forme *subagere*, M. L.

gō : pousser à travers; et mener à terme, achever. L. 4510, 8853.

apophonie : *nağō* : mener autour (= περιάγω). Ancien *juxta-ircum* n'est pas préverbe.

ō : mener à terme, achever (d'après *perficiō?*). Dans Ennius, mais au *perfectum*. Classique; cf.

présent *agō* offre le même thème que *irī*. -*aig* « il », gr. ἄγω, arm. *acem* « je conduis », skr. *ajati*, *iti* « il conduit », v. isl. *aka* « uehi »; seul, le préfixe : cette racine est indo-européen; le *perfectum* de son *e*, n'a d'équivalent nulle part. Le verbe *gite* commun : osq. *acum* « agere », *actud*, omb. *gitō*. Pour le sens, on remarquera que gr. ἀγέλη « une « troupe », un « troupeau »; cf. *agolum*. substantif *agmen* répond pour le sens et pour la dérivation à *ajma* n. « marche dans la bataille, ordre de bataille ».

tre part, *agilis* rappelle skr. *ajirāh* « rapide ». certains usages religieux qu'on entrevoit seul, le développement de sens italique. est conditionné par le fait que l'italique n'a pas conservé la racine *werg-* « agir », de got. *waurkjan*, gr. ἄγω, ἔγωω *wazyeti*, arm. *gorcem*. Le groupe indien n'a pas une trace de cette racine, si bien représentée en grec; et, en iranien même, où la racine est représentée des formes verbales, le substantif correspondant (F) ἄργον et v. h. a. *werk* n'est pas conservé. Le slave et le slave n'ont pas trace de **werg-* non plus; **ag-*. En celtique, où **k^hel-* n'a pas survécu, représenté par gr. ἀμφιπολος et lat. *anculus* (v. ce qui a été remplacé par *ambactos*, bien attesté en gau-

ljonction de préverbes a servi à former des mots techniques, qui se sont détachés du verbe simple formé des groupes indépendants.

lum : v. *agō*.

nia, -*ae* f. : emprunt qui apparaît à basse époque, tout dans la langue de l'Église, au gr. ἀγωνία « ble » avec *agōnizō*, -*zōtio* (Greg Tur.). M. L. 294 ἰσθῆδι, -*ās* 292.

esta, -*ae* f. (Cael. Aurel. 4, 3, 66) : raisin vert, ou, s. André, « chiendent », latinisation de ἄρωστος? assés dans les langues romanes (it. *agresto*) et, par ns les langues slaves et en lituanien, où il désigne seille à maquereau; cf. Berneker, *Slav. etym. Wört.* M. L. 295.

s étymologie sûre; sans doute non i.-e. Même que dans *arista*, *genesta*.

imōnia : v. *argemōnia*.

ippa, -*ae* m. : conservé seulement dans l'onomas-

tique. Le sens est donné par Pline 7, 45 : *in pedes pro-cidere nascentem contra naturam est, quo argumento eos appellauere agrippas, ut aegre partos...*

Dérivés : *Agrippina*, -*nus*; *agrippianus*, -*piniānus*, -*piniēnsis*.

Ce nom a été employé comme *praenōmen* et surtout comme *cognōmen*. Il appartient à un type de noms familiers en -*a* (v. Vendryes, MSL 22, 97 et suiv.); rapprochant skr. *agre-gāh* « qui va en avant », *agre-pāh* « qui boit le premier », etc., M. W. Schulze y a reconnu une forme hypocoristique d'un composé dont le premier terme est apparenté à skr. *āgram* « pointe », av. *ayrō* « premier », lett. *agrs* « qui arrive de bonne heure ». Le second terme, mutilé, est le nom du « pied ». La gemination de *p* caractérise un mot expressif. Survivance isolée d'un mot attesté seulement en indo-iranien et un peu en Baltique.

Aiāx, -*ācis* m. : transcription du gr. Αἴαξ, -*vros*, rapproché par étymologie populaire des adjectifs en -*āx*, -*ācis*. Une influence de Αἰαός est peu probable; de même un intermédiaire osque **Aias*, **Aiakais* (Schwering, IF. 30, 220; 32, 364 sqq.).

aiō (prononcé *aiōō*, cf. Quintilien, I. O. 1, 4, 11, et Marius Victorinus, GLK VI 27, 9, d'où la scansion longue de la première syllabe comme dans *mai(i)or*, etc.). Verbe déféctif : les formes les plus usitées sont *ai(i)ō*, *ais* (scandé *āis*, *āis*, *ais* monosyllabe, cf. Sommer, *Hdb.*, p. 545), d'où *ain* interrogatif (monos. généralement; diss. chez Plt., Am. 284); *āi* impératif (diss.; cf. plus bas); *ait* (*āit* et *aii*); *ai(i)unt*; *aiēbam* et *aiēbam*, *ai(i)bat*, *ai(i)bant*; *aiās*, 2 p. subj. prés., est isolé (Plt., Ru. 427), de même *aiēntibus*, Cic., Top. 49; les formes *aiere*, *aieret* sont des reconstructions artificielles qu'on trouve seulement à basse époque (Arnobé, St Aug.) comme le montre *āis*, le verbe est en -*ire*; cf. Thes. I 1452, 66 sqq.; Neue-Wagener III³ 633 : sens premier « dire oui »; cf. Naet., Com. 125, *an nata est sponsa praegnans? uel ai uel nega*. Par suite « affirmer », et, par affaiblissement de sens, « dire », synonyme de *dicō*, *inquam*. Souvent en incise, seul ou précédé d'une conjonction comme *ut*, ou dans une interrogation destinée à appeler l'attention de l'interlocuteur : [*sed*] *quid ais?* Mais s'emploie aussi avec un complément (pronom, ou prop. complétive). Les grammairiens essaient de distinguer dans l'emploi *aiō* de *dicō*; cf. Thes. I 1453, 42 sqq., e. g. Donat, in Ph. 380, *ait dicimus de eis qui uana loquuntur; dicere autem dicimus de eis qui ualidiora*. La distinction n'est pas fondée; Plt. juxtapose Mi. 60 *dixerunt*; 61-63 *inquit, inquit*; 66 *aiēbant*; cf. Am. 759, Ru. 1025, etc.; Thes. I 1457, 20 sqq. Une fois le sens confondu avec celui de *dicō*, *aiō* n'avait plus de raison de subsister, et, bien qu'attesté à toutes les époques de la littérature, il a disparu des langues romanes, comme l'autre déféctif *inquam*.

A *aiō* se rattache le nom de l'ancienne divinité *Aius Locutius*, *Aius Locūtius*, qui avait révélé aux Romains l'invasion prochaine des Gaulois : *Aius deus appellatus araque et statuta est, quae edit <in> infima noua uia, quod in eo loco diuinitus uox edita erat*, Varr. ap. Gell. 16, 17, 2. Sur *Aius Locūtius*, v. Wissowa, *Religion u. Kultus d. Römer*, p. 55.

Aiō représente un ancien **ag-yō*; la forme *ag-* est

conservée dans *ad-agium* (*adagiō*, -*ōnis*, Varr., L. L. 7, 31; Don. in Eun. 428), synonyme de *prōuerbium*, où la conservation du timbre a fait supposer que l'a aurait été long comme dans *indāgō*, *ambāgēs* vis-à-vis de *agō*.

L'ancienne langue religieuse a gardé la trace d'un désidératif en -*az*, *azāre*, glōse *nōmināre* P. F. 7, 27, d'où *azāmēnta* : *dicebantur carmina Saliaria, quae a Saliis sacerdotibus componebantur, in uniuersos homines (lege deos?) composita*, P. F. 3, 12.

La glose *anaxant*, ἀνομάζουσι, CGL II 17, 2 (cf. *anzati*, *nominati*, *uocati*, *ibid.* IV 206, 28), semble être une corruption de la glose de Festus, cf. CGL I 28, 156, 359; et il n'y a pas lieu d'y voir, avec M. v. Planta, *Gr. d. Osk.-Umb. Dial.* II 456, une forme avec le préverbe *an-*.

Enfin, certains rattachent à *aiō* le substantif *prōdi-gium*, dont le sens premier serait, en ce cas, « parole prophétique ». Mais il n'y a rien dans l'usage du mot à l'époque historique qui témoigne de ce sens, et, d'autre part, *prōdigium* serait étrange en face de *adagium*, si dans ce dernier l'a était long.

Du groupe de *aiō*, on peut rapprocher deux groupes, l'un grec, l'autre arménien, tous deux peu clairs. Le grec ἄ « dit-il » peut reposer sur **ēg-t*; le χ de ἄγων « être » peut provenir des flotements qui se produisent à la fin des thèmes du type athématique; le sens de ἄ-ωγα « je pousse à, j'ordonne » est aberrant. En arménien, le substantif *ar-ac* « adagium » peut se couper en *ar*, préposition qui pour le sens équivalait à lat. *ad* et -*ac*, nom verbal au second terme d'un composé; le verbe *asem* « je dis » ne se laisse rapprocher qu'en supposant qu'il serait fait sur une forme **as* « dit-il », altérée de **ac*, comme *es* « moi » est altéré de **ec*, cf. lat. *ego*, etc. Ni l'un ni l'autre rapprochement n'est clair.

āla, -*ae* (cf. le cognomen *Ahala*; cf. Cic., Or. 153, *quomodo uester Axilla Ala factus nisi fuga litterae uastioris?* Pour l'emploi de *Ahala* « aisselle » comme cognomen, cf. P. Cornelius Lentulus *Sura* « mollet ») f. : proprement « point d'articulation de l'aile ou du bras (cf. *axis*) », d'où « aisselle, épaule », cf. Plt., Ps. 738 *hircum ab alis*; T.-L. 30, 34, *ala deinde et umbonibus pulsantes*. Puis, le sens de « aisselle » ayant été réservé au diminutif *axilla* (M. L. 842), irl. *ochsall*, *asgell*, britt. *ascall* (d'une forme vulgaire avec métathèse *ascilla*, à laquelle remonte it. *ascella*), *āla* n'a plus désigné que « l'aile », cf. Isid., Or. 11, 1, 65; Plt., Pseud. 738; Pers. 307 (Thes. I 1467, 57 sqq.), aux sens propre et figuré : 1° aile d'oiseau, puis de tout animal volant; 2° ailes d'un bâtiment (deux parties qui de chaque côté s'adjoignent au corps principal), Vitr. 4, 7, 2, cf. gr. πτερά; ailes d'une armée; cf. Cincius ap. Gell. 16, 4, 6, *alae dictae equitum ordines, quod circum legiones dextra sinistraque tanquam alae in auium corporibus locabantur*. Comparer l'emploi de *tergus* (T.-L. 25, 21, 19). Toutefois, *ālipitus* (Sén., Inscr.), *ālipilarius* (Gloss.), « épilateur (des aisselles) » (v. *pilus*, *pilāre*), ont conservé le sens ancien : cf. aussi *subāla*, Mül. Chir., M. L. 8346; *subālāris*, Sofer, p. 17. — Attesté de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 304.

Les dérivés et composés se rapportent tous au sens (propre ou dérivé) de « aile » : *āles*, -*iis* (d'abord adj.,

cf. *angues alites*, Pac., Trag. 397, puis subst.) formé comme *equus*, -*iis*, M. L. 333 b; **ālituus* attesté seulement sous la forme *ālituum* a été formé sans doute d'après *perpes*, *perpetuus* : ne se rencontre que dans la poésie dactylique pour éviter le crétèque dans **ālituum genus* par ex.; *ālātus*, *ālāris* (-*rius*); *ālātor* « rabatteur » (Serv. auct., Ae. 4, 121); *ālipēs* = gr. πτερόπους; **ezālāre?*, M. L. 2032 a.

Lat. *āla* répond à v. isl. *axl*, v. angl. *eaxl*, v. sax. *ahsla* « articulation de l'épaule »; cf., avec *ā* et sans le suffixe *l*, v. h. a. *wochisa* et v. angl. *ōzn* « aisselle »; emploi particulier du mot attesté en latin par *axis*; dans l'Avesta, le génitif duel *asayā* désigne l'articulation de l'épaule, et, inversement, pour « essieu », le gallois a *echel*. V. *axis*. f

ala? *inula quam rustici alam uocant, radice aromatica*, Isid., Or. 17, 11, 9. V. Sofer, p. 96 sqq.

alabaster, -*trī* m. : albâtre. Latinisation du gr. ἀλάβαστρος; depuis Cic. M. L. 306.

alabrum : v. *alibrum*.

alacer (et *alacris*, -*eris* (et *alacer*), -*o* : vif, plein d'ardeur, ou d'enthousiasme; joyeux. Opposé à *tristis*, Tér., Eu. 304; joint à *laetus*, Cic., Verr., 1, 17; Mur. 49; à *promptus*, Cés., B. G. 3, 19, 6. Uni par le sentiment populaire à *acer*, cf. Flor., Epit. 4, 2, 46 *numquam acrior neque alacrior exercitus... fuit*; cf. *impetu alacri*, Plt., Amp. 245, et *impetus acer*, Lucr. 6, 128. Terme expressif; se dit des hommes et des choses. — Ancien, usuel. Représenté dans les langues romanes, dont quelques formes supposent le doublet à a bref phonétiquement altéré : **alicer*, **alacris*, cf. M. L. 307, et *Einf*³, p. 137 et 189. B. W. sous *allēge*.

Dérivés : *alacritās*, *alacriter*, *alacrimōnia* (Gloss.).

L'élément radical de cet adjectif se retrouve sans doute dans *ambulāre*. Mais le détail de la formation est obscur. L'a intérieure s'est maintenue par un phénomène d'harmonie vocalique, comme dans *alapa*, *anas*, *calamitās*, etc.; v. Devoto, Riv. di Filol. Class. 54, 518 sqq.

alapa, -*ae* f. : soufflet, gifle. — Mot de la langue populaire, non attesté avant Phédre, Martial et Juvénal; fréquent dans la langue de l'Église. M. L. 310, 310 a, 311. B. W. *aube* III.

Dérivés : *alapus*, -*i* m. : qui propter mercedem *alapas patitur*, CGL, Scal. V 589, 24; *alapor*, -*aris* (*alapo*) : -*ri* est *alapas minari*, CGL, Plac. V 4, 11; M. L. 311; *alapātor* (Gloss.); *alapisō* = κολαπιζω; *exalapō*, -*ās* (St Aug.). Le composé *subalapa* (-*pō*) que certains lisent dans Pétr. 38, 11, est des plus douteux. — Noms propres : *Alapa*, *Alapōnia*.

Sans étymologie connue. Le gr. ἀλαράζω « ruiner, détruire » est loin pour le sens. L'étrusque *alapu* est obscur.

alapiciōsus : *caluus* (Gloss.). Déformation de *alōpēciosus*, lui-même dérivé de *alōpēcia*, qui est emprunté au grec. Les gloses ont une autre forme *apiciōsus* : *caluus*, *caluaster*, qui semble un doublet influencé peut-être par *apica*.

alaternus (*alternus*), -*i* f. : bourg-épine ou nerprun, alaterne, plante (Col., Plin.). M. L. 312.

Le nominatif sans désinence ali- sert de premier terme de composé à des formations pronominales et adverbiales auxquelles il donne ou dont il accentue la valeur indéfinie : aliquis, -qua, -quid « quelqu'un autre que moi, quelqu'un » et ses adverbies dérivés : aliquandō, aliquamdiū, aliquot, aliquoties ; aliquantum, M. L. 344 a ; aliūdiū, aliquoties ; alicubi, alicunde, aliunde.

aliuta adv. archaïque qui a conservé dans son second terme la forme uta (v. ut) correspondant à iia.

Alius est peu représenté dans les langues romanes, où alter en a pris la place ; aliquis s'est maintenu à l'acc. alique[m] et au n. aliquid ; un composé de aliquis, *aliquem et au n. aliquid ; un composé de aliquis, *aliēnus, a eu une assez grande fortune ; en fin, des formes adverbiales alicubi, aliōquē, aliōsum, aliquandō, aliubi, aliunde se sont maintenues sporadiquement. Cf. M. L. 315 b, 338, 339, 342, 345, 347, 349 ; B. W. sous ailleurs ; et aucun, aussi sous si.

b) aliēnus, -a, -um, dérivé de alius, « qui appartient à un autre, d'autrui, étranger », correspondant au gr. ἀλλότριος. S'oppose à suus, cf. aes aliēnum, ou, absolument, aliēnum ; à proprius : aliēna verba. Peut être accompagné d'un complément précédé ou non de ab, « étranger à ». Par extension, du sens de « étranger » on passe aussi au sens de « hostile » : aliēna mēns. De là : aliēnō, -ās, -āre (= ἀλλοτριῶ) « éloigner, rendre étranger » (avec tous les sens du mot français ; dans la langue médicale, aliēnātus « aliéné »), ses dérivés, et son composé abaliēnō = ἀπαλλοτριῶ. M. L. 339 a.

Aliēnigena (et -genus) d'après indigena ; aliēniloquium, latinisation savante de ἀλλόλογο.

Aliēnus est conservé en sard et dans les langues hispaniques, M. L. 340. La formation de l'adjectif n'est pas claire ; v. Stolz-Leumann, Lat. Gr.⁵, p. 224 : de *ali-inus avec dissimilation ?

c) alter, -tera, -um (rac. *al- + suffixe de comparatif *-tero-, cf. gr. ἑ-τερός), a pris, d'après alius, la flexion des démonstratifs, gén. alterius, dat. alteri (osq. alteri). Mais le neutre est resté alterum. La langue populaire emploie le gén. alteri et le dat. alterō, alterae, cf. Thes. I 1730, 52 sqq. : « l'un des deux ; l'autre (en parlant de deux) » ; « l'un... l'autre » et « le suivant » (dans les comptes de temps, diē alterō « le lendemain », T.-L. 3, 33, 1, anno trecentesimo altero quam condita Roma erat). Souvent en corrélation avec ūnus, dans le sens de « le second ».

Alter signifie souvent « un autre » par opposition à un individu déterminé, e. g. Lex XII Tab. ap. Gell. 21, 1, 12, si iniuriam alteri fecit. Ce sens explique l'emploi du pluriel alteri dans un exemple comme Acc., Trag. 345, quod miser est, clam esse censet alteros, où alterōs a le même sens que ceterōs. D'autre part, dès l'époque impériale, alter s'emploie comme alius, et concurrentement avec lui, cf. Thes. I 1741, 35 sqq., de même qu'alius remplace alter, e. g. Carm. Epigr. 52, 6, horum (scil. gnatorum duorum) alterum in terra linguū, alium sub terra locat. Aussi alter, qui avait plus de corps, s'est-il substitué généralement à alius dans les langues romanes, cf. M. L. 382 ; B. W. s. u. Sur l'ensemble de l'évolution, v. Meillet, lat. alter, Homenaje a M. Pidal, p. 109 sqq.

Enfin, alter se dit souvent par euphémisme pour indiquer qu'une chose arrive autrement qu'elle ne devrait : alter et pro non bono ponitur, ut in auguriis altera cum

appellatur auis, quae utique prospera non est ; sic aliter nonnumquam pro aduerso dicitur et malo, P. F. 6, 16.

De là : alterō, -ās : altérer, falsifier, M. L. 383 ; et le composé ancien adulterō « altérer, corrompre », puis spécialement « corrompre une femme », adulterāre matrōnās, Suét. Aug. 67 ; et puis absolument « commettre l'adultère », μοιχεύω (le sujet étant le plus souvent un homme), M. L. 206.

Sur adulterō ont été faits adulter, -a, que l'étymologie populaire explique par quod et ille ad alteram, et haec ad alterum se conferunt, P. F. 20, 5, et adulterium, M. L. 205 et 207, irl. adaltair ; adulterātio « altération » ; adulterinus « faux » ; -a signa dicuntur alienis anulis facta, P. F. 25, 26.

Autres dérivés et composés : alternus : alternatif, un sur deux ; et ses dérivés, dont alternitiās, terme de grammair transcrivant le gr. ἐπαλλότης ; alternāmentum (Claud. Mamert.).

altercor, -āris (et arch. altercō, -ās) ; la forme déponente est peut-être faite d'après rizerō, sans doute dénominateur d'un adjectif *altercus, doublet de alternus (cf. ūnicus, cānus et cascus), verbe de la langue juridique, indiquant les propos que les plaideurs échangent et les dispositions qu'ils font tour à tour ; d'où le sens de « se quereller, se disputer » ; cf. Quint. 6, 3, 4, Cicero et in altercationibus et (<in>) interrogandis testibus plura quam quisquam dixit facite, et P. F. 6, 25, altercatio : iurgatio. Tardifs : altercābilis, -cātorius.

alterās, adv. arch. remplacé par aliās ; altrimsecus (en-tre-core en deux mots dans Plaute), puis altrimsecus = ἐτέροθεν, arch. ; altrōuersum (arch.) ; alteriās : formation de basse époque sur le modèle de ἐτερότης.

alter uter « l'un des deux, l'un ou l'autre », juxtaposé (correspondant, pour le cas de deux personnes, à aliquis) dont les deux termes se déclinaient à l'origine et qui a tendu à devenir un composé dont le second terme seul s'est décliné.

Le composé alterplex glosé duplex ne figure que dans Festus : création de grammairien ?

Lat. alius, ombr. arsis, osq. allo fém. « alia » ont leurs correspondants dans v. irl. aile, got. aljis, gr. ἄλλος, tous mots signifiant « autre » par rapport à plusieurs. Le nominatif-accusatif neutre aliud est ancien, cf. gr. ἄλλο, got. aljata. Au a une forme avec l, élargie par un suffixe, également en tokharien : tokh. A ālak m., ālyak f., tokh. B alyek « alius quis », cf. Pedersen, Groupement des dial. i.-e., p. 26. Pour arm. ayl (gén. alyloy), l'explication par *alyos n'est pas certaine. — En grec et en germanique, l'adjectif signifiant « autre » par rapport à un seul, et pourvu du suffixe *-tero-, a pour radical n-, et non l- ; on a ainsi got. anþar, gr. ἄτερος (qui a été altéré en ἕτερος en attique et en ionien, cf. Meillet, BSL, 68, p. 95) de *nteros ; ces adjectifs ont des correspondants en indo-européen oriental : lit. antras, v. sl. vūtorū. Mais la forme alter n'a de correspondant qu'en italique : cf. osq. altram « alteram », atrud « alterō », qui doit être un ancien *al-tero- ; rien, en tout cas, n'oblige à partir de *ali-tero-. Cette formation italique tient sans doute à ce que l'italo-celtique, qui a largement tiré parti du radical l- pour indiquer l'objet éloigné (v. ille), n'a gardé aucune forme claire du radical n- de si. onā, etc. ; le celtique n'a non plus aucun représentant du groupe de got. anþar, etc. Inversement, l'indo-iranien, où l ser-

vait à désigner l'objet éloigné, n'a, en face de lat. alius, que le type à radical n : skr. anyāh, etc. Le suffixe *-tero- a cessé de bonne heure d'être clair en latin : uter n'y est plus analysable, non plus que ceteri ; et les formes analysables telles que ul-te-rrior, ci-te-rrior, etc., ont reçu le suffixe du « comparatif » latin ; c'est ce qui fait que, en latin vulgaire, alter a pu aisément perdre sa valeur propre et céder à la pression qui résultait des formes telles que alterius, alteri substitués à alius (gén.), aliū (datif) ambigus. — Quant à ali- de v. lat. aliid et de ali-quis, ali-cubi, etc., on n'en a pas, hors du latin, de correspondant certain, sauf gall. eil « autre » ; cependant, il y a là quelque chose d'ancien ; cf., au premier terme de composés, medi- en face de mediūs, le -i- n'ayant pas nécessairement une communauté avec -yo- ; cf. skr. ṛjīrā-, mais ṛji- au premier terme de composés.

aliuta : v. alius.

alloe, allex : v. hallēc.

allēluia : transcription du gr. biblique ἀλληλουα, dont a été tiré à basse époque allēluiaicus, -cum.

allers : v. ars.

almus : v. alō.

almus, -ī f. : aune, et, par métonymie, objet fait en aune, spécialement « barque » (poét., cf. abies). — Ancien ; l'adjectif almus est dans Accius. Panroman (souvent sous des formes dérivées ou altérées). M. L. 376 ; B. W. s. u.

Dérivés : alneus, -a, -um ; *alneus, -i, M. L. 375 ; alnēnum : annaie, alnēnum (CGL VI, 205, 51, conservé en italien et dans les dialectes italiens, M. L. 374 ; alninus (tardif), M. L. 375 a.

Cf., avec même sens, v. angl. alor ; v. h. a. elira (d'où erila > Erle) ; lit. eiksnis, alksnis et aliksnis ; v. serbe jeltza ; pol. olcha. Le détail du mot diffère d'un groupe linguistique à l'autre, comme dans la plupart des noms d'arbres ; v. acer. †

alō, -is, -nī, altum (alium), -ere : nourrir (dē nūtrīce, sens ancien, mais rare ; dē cibō, dē terrā). Souvent joint à educāre, augēre ; s'emploie au propre comme au figuré, à l'actif comme au médiopassif. — Ancien et usuel ; mais a subi la concurrence de nūtrīō, qui l'a remplacé dans les langues romanes. — Le pop. altus s'est spécialisé dans le sens de « haut » (qui a grandi) et n'a plus de rapport sémantique avec le verbe ; aussi a-t-il été remplacé par alitus, cf. Diom., GLK I 375, 14, alor, aleris, altus sum. Sallustius (Iu. 63, 3) « Arpini altus ». Melius est autem dicere uitandae ambiguitatis gratia « alius ». Nam et alimenta dicuntur. Les auteurs anciens n'emploient que altus, cf. Thes. I 1706, 37 sqq.

Dérivés : almus : nourricier, d'où « bienfaisant » (cf. gr. τροφικός). Epithète de déesses (Vénus, Cérés, Maia), de parēs, genetrīx, nūtrīx ; joint aussi à ager, uitis, ūbera, cf. Thes. I 1704, 27 sqq. ; alumnus ; alumna (ancien pop. médiopassif substantivé) : nourrisson (= τροφικός, cf. Serv., Ae. 11, 33) et à basse époque « nourricier, -ère », cf. Non. 242, 32 ; et aussi « esclave né dans la maison » (= θρεπτός, et remplace uerna) ; de là alumnula f. ; alumnor, -āris (tardif) ; alimentum (surtout au plur.) : aliment, nourriture,

d'où alimentārius ; alimentō, -ās (Chir.) ; alimō, -ōnis (Gloss., Plac., Anth.) ; alimōnia (-mōnium) « nourriture » (Varr. et II^e s. de l'Empire) ; alimūdō, -inis (ale-) f. ; corporis pinguedō, P. F. 25, 10 (de Caton?) ; Gloss. ; alitūra (Gell.) ; aliber (-bris), -bris, -bre (Gloss. et P. F. 23, 17 -bria, bene alentia ; cf. saluber) ; alibilis ; alior, altrix : rares et surtout poétiques, uerba... accommodata... historico aut poetae, Fortun., Rhet. 3, 4, p. 123 (ni al(i)trio, ni al(i)trix n'existent) ; alibis : qu'on nourrit, qu'on engraisse (se dit surtout de la volaille) ; de là alitia, -ium ; alitūtas (Gloss. Plac.), alitiārius.

De alō il y a un inchoatif alēscō « se nourrir », d'où « grandir, croître », attesté par Varr., Cens. 14, 2, adulescentes ab alēscendo sic nominatos, et dans le composé coalēscō, -is, -lūī, -litum « grandir ensemble, se coaliser ». C'est également de alēscō que dérive alētiūdō.

En composition, le verbe a le vocalisme o, u : abolēscō, adolēscō, adulēscō, etc. ; de même, un substantif -olēs figure dans ind-olēs, sub-olēs, prōlēs. Les anciens, pour expliquer ces formes, supposent l'existence d'un inchoatif olēscō ; ainsi Festus, 402, 19, suboles ab olēscendo, i. e. crescendo, ut adulescentes quoque, et adultae et indoles dicitur... ; et P. F. 5, 12, exoletus qui excessit olēscendi, i. e. crescendi, modum ; et inoluit, i. e. creuit ; cf. aussi olēscō, Thes. Gloss. emend. s. u. Mais adolēscō, adulēscō peuvent représenter phonétiquement *ad-olēscō, comme indolēs, subolēs, prōlēs peuvent être composés de *ind-olēs, *sub-alēs, *pro-alēs ; *alēs étant à alō, comme caedēs à caedō. Il est donc inutile, et sans doute erroné, d'admettre des simples *olēs, *oleō (cf. aboleō), *olēscō qui ne se rencontrent pas dans les textes. abolēscō, -is, -eūī, -ere : vieillir, se perdre, être aboli ; cf. aboleō.

adolēscō, -is, adolēūī, adultum, adolēscere : grandir. Le vocalisme u est plutôt réservé à adulēscēns substantivé « jeune homme » et à ses dérivés adulēscētulus et adulēscēntia, qui désigne une période intermédiaire entre pueritia, et iuuentūs, qui chez les hommes va de quinze à trente ans environ. Le fait que adulēscēntia sert de féminin à adulēscēns s'explique d'abord par ceci qu'un participe tel que adulēscēns ne comporte par lui-même aucune forme féminine, mais on a aussi remarqué que gr. παιδοσκη sert de féminin à παῖς, lit. tarnūtē à tārnas, et même lat. ancilla, puella à *anculus, puer. Le participe adultus signifie « qui a grandi, adulte », M. L. 189 a.

adolēscō, -is, -eūī (T.-L., -ui Charis.), -etus, -ēscere : 1^o cesser de grandir ; 2^o tomber dans l'oubli, devenir hors d'usage ; mourir (Colum., Apul.). L'époque républicaine ne connaît que exolētus (avec vocalisme différent de celui de aboliūus et de adultus, d'après crētus, cf. obolētus?) ; cf. P. F. 70, 17, exoletus qui adolēscere, i. e. crescere desuit (cf. 5, 12, cité plus haut) ; exolēta uirgō, dit Plt. d'après Prisc., GLK II 490, 1. C'est seulement à l'époque impériale qu'on voit apparaître des formes personnelles du verbe (Tite-Live, Tac., Plin., Suét.). — Il semble qu'il y ait eu continuation avec obolēscō et que exolētus ait été rattaché dans le sens de « passé de mode » à solēō. C'est par ce sens de « passé de mode, vieilli » qu'on serait arrivé à celui de exolētus « mignon » (e. g. Cic. Mil. 21, 55), cf. scortum exolētum, Plt., Poen. 17. C'aurait d'abord été une épithète injurieuse, appliquée à un mignon, ou une prostituée « hors d'âge », qui en-

suite aurait servi à désigner l'espèce entière. Mais d'autres influences sont possibles, notamment celle de *aboleō*; et il est difficile de retracer l'origine et l'histoire d'un terme d'injure comme *exolētus*.

inolēscō, -is; -lēuī, *inoliūtus*, -ēscere : 1^o se développer dans, s'enraciner; 2^o implanter, enraciner (transitif). Ne semble pas attesté avant Vg. et Colum.

On trouve aussi, mais rarement, *perolēscō* « achever de grandir » (Lucil.) et *subolēscō* « naître à la suite, former une lignée ».

Indolēs a signifié d'abord « accroissement ». Il est glosé *incrēmentum* dans P. F. 94, 12. Il a pris le sens de *ingenium* « nature intime ». Il se dit des hommes et des plantes (i. frūgum, pecudum, Tite-Live 38, 17, 10; i. arbōrum, Gell. 12, 1, 16). Mot classique, mais rare. Les gloses montrent que l'étymologie populaire le rapprochait de *dolor*, *indolēns*; elles l'expliquent, en effet, par *aetas iuuenalis quae dolorem nescit*. D'autre part, **indolēscō* (correspondant à *adolēscō*) se serait confondu avec *indolēscō* « souffrir ». Aussi le verbe n'est-il pas attesté.

Subolēs (écrit aussi *sobolēs* avec assimilation régressive) désigne « le rejeton » (= *surculus*), puis « la descendance ». *Prōlēs* est synonyme de *prōgeniēs* « descendance, progéniture ». *Subolēs* et *prōlēs* sont tous deux rares, archaïques et poétiques, cf. Cic., De Or. 3, 38, 153. Mais *prōlēs* a un dérivé ancien *prōlētārius* (pour lequel il n'est pas nécessaire d'imaginer, avec Bréal et Bailly, un intermédiaire **prōlētum* hypothétique; *prōlētārius*, comme *médiāria*, est analogique des autres adjectifs en -*tārius* dont le *t* appartenait au radical, et la formation est la même que dans fr. *clouvier*, ou lat. *diūturnus* d'après *nocturnus*), qui est resté vivant grâce à son emploi dans la langue politique, où il a servi à désigner les citoyens de la dernière classe, qui ne fournissent à la cité d'autre ressource que leur progéniture, cf. P. F. 253, 6; Gell. 16, 10; Cic., Rep. 2, 22, 40. — Les gloses ont aussi *imprōlēs* ou *imprōlis*, -lus « qui nondum uir est », cf. P. F. 96, 7, synonyme de *impūber*.

alō a des correspondants exacts en celtique, où le vieil irlandais a, par exemple, *no-t-ail* « qui te nourrit », et en germanique, où l'on a le verbe v. isl. *ala*, v. angl. *alan* « nourrir », got. *alands* « ἐντρέφόμενος »; l'adjectif v. angl. *eald*, v. h. a. *alt* « ancien », qui à la même vocalisme, montre que l'*a* de lat. *alō* et de v. angl. *alan* est un ancien *a*; le gotique *a*, de plus, un participe *alþis* « στερτός ». Le sens de got. *alpeis*, v. sax. *ald* « vieux », ne concorde pas exactement avec celui de lat. *alutis*; mais on voit par là que l'adjectif en *-*alō*- tendait, au moins dialectalement, vers une spécialisation de sens; cf., du reste, lat. *ad-ultus* et le verbe *ad-olēscō*. Il n'y avait ni ancien parfait ni ancien aoriste; car l'irlandais a le prétérit *ro alt* « il a mangé », tandis que le latin a *alūi*. Le rapprochement de l'épithète hom. *ἐν-αλτος* « insatiable » est incertain. Mais on ne saurait séparer les formes bâties sans doute sur des thèmes verbaux à *-*de/o-* et à *-*de/o-* suffixé: hom. *ῥῆ-δ-αυε* (et att. *ἄλ-δαύω*), hom. *ἄλ-δ-ῆ-σποντος* « croissant »; hom. *ἄλ-θε-το* « il a guéri » et *ἐπ-αλ-θ-ῆ-σποθον* « vous guérez », ion. *ἄλ-θ-αυω* et *ἄλ-θ-ῆσσω* L'-*ē*, qui figure dans lat. *ad-ol-ē-scō* est du même type que celui qu'on a dans hom. *ἄλ-δ-ῆ-σποντος*; la constance de -*ē*- dans les formes latines exclut l'hypothèse d'un ancien causatif du type de *monēō*, *monūi*, *monitus*. — Les formes latines

alimentum, etc., indiqueraient une racine dissyllabique; mais *alutis* ne concorde pas.

alogiō, -ās, -āre : a *rationis tramite deuiare* (Aug., Ep. 36). Emprunt tardif au gr. ἀλογεῖω.

aloxinum, -I (*aloxanus*, *aloxanus*) n. : absinthe. Mot très rare et de basse époque, sans doute étranger. M. L. 377; B. W. sous *absinthe*; germ. v. h. a. *alahsan*.

alpha indécl. : transcription du gr. τὸ ἄλφα, usité dans la latinité impériale (Mart. 2, 57, 4) au sens de « primus ».

alphabētum, -I n. : transcription du gr. ἀλφάβητος, employé dans la langue de l'Église à côté de *abecedārius*.

alpus : *album*... *Sabini tamen alpum dixerunt. Vnde credi potest nomen Alpium a candore niuium uocatum*, P. F. 4, 8. La forme *alpus* dénonce peut-être une prononciation étrusque. Le rapport entre *alpus* et *Alpēs* est sans doute imaginaire.

alsius, **alsitō** : v. *algeō*.

altāria, -ibus (sg. *altāre* rare et tardif; sur *altāria* ont été refaits *altārium* [langue de l'Église] et même *altaris*, -e n. pl. substantivé d'un adj. **altāris*, -e ou **altārius*, de *alō*? : autel sur lequel on brûle les offrandes. *Altaria sunt in quibus igne adoleat*, P. F. 5, 14; *altāria* est joint à *adolere*, Lucr. 4, 1237; Vg., Ae. 7, 71, *castis adolet dum altaria taedis*, etc., cf. Thes. I 793, 80 sqq. Le rapprochement avec *alutis* est dû sans doute à l'étymologie populaire et au fait que les autels élevés aux dieux d'en haut étaient surélevés : « — *ab altitudine sunt dicta quod antiqui diis superis in aedificiis a terra exaltatis sacra faciebant; diis terrestribus in terra, diis infernalibus in effossa terra* », P. F. 27, 1; cf. Serv., ad *infernalibus in effossa terra*, P. F. 27, 1; cf. Serv., ad Ae. 2, 215, *superorum et arae sunt et altaria, inferorum tantum arae*. De là vient que *altāre* désigne parfois la partie supérieure de l'autel et est glosé ἐπιθωμός. Pour la différence avec *ara*, v. ce mot. — Ancien, usuel, adopté par la langue de l'Église et panroman, cf. M. L. 381, B. W. s. u., et celt. : ir. *altóir*, gall. *allawr*.

On rapproche la racine de *adoleō*. Le suffixe est -*āri-*, avec la dissimilation normale de *l*.

altellus : — *Romulus dicebatur, quasi alutis in tellure, uel quod tellurem suam aleret; siue quod aleretur telis; uel quod a Tatio Sabinorum rege postulatus sit in conloquio pacis, et alternis uicibus audierit locutusque fuerit. Sicut enim fit diminutiuve a macro macellus, a uafro uafellus, ita ab alterno altellus*, P. F. 6, 29. Origine et sens également obscurs.

alter, **alterā** : v. *alius*.

altercum, -I (*altercus*?), et **alterculum** n. : jusqu'ami (Plin.); glosé aussi ἀμετών, CGL II 15, 20. — *Altercum, quod Graeci ὀσκέσσιμον uocant, qui biberunt... mente abalienantur, cum quadam uerborum altercatione: inde hoc nomen herba trahit altellus*, P. F. 6, 29. Origine et sens également obscurs.

altus, -a, -um : proprement participe passé de *alō*; *altus ab alendo dicitur*, P. F. 7, 5. Mais de tout temps l'adjectif signifie seulement « haut » et « profond », en face de *excelsus*, qui désigne seulement la hauteur. Panroman dans ce sens, M. L. 387, B. W. sous *haut* (d'après

all. *hoch*), et celt. : ir. *alt*, gall. *allt*. De là *altitūdō*, -inis f., remplacé en roman par **altitia*, M. L. 386.

Le n. *altum* désigne la haute mer; et de ce sens dérive *altānus*, -i m. : autan, vent qui vient de la haute mer, M. L. 380. B. W. s. u.

En bas-latin apparaissent *altō*, -ās, remplacé, du reste, en roman par *altiō*, -āre (cf. M. L. 385, et Thes. s. u.); *altēscō*, *altificō* (Ital.).

Altō est peut-être tiré de *exaltō* « exhausser, relever », qui semble un peu plus ancien (Col., Sén.), d'où *exaltātiō* (langue de l'Église), *exaltātiue* (Cassiod.). *Altiāre* est sans doute bâti sur le comparatif, cf. *leuiāre*, *ampliāre*; d'où **exaltāre*, M. L. 2935.

altiusculus : un peu plus haut (Suét.), et *peraltus* (T.-L.). Composés en *alti-* dont la plupart traduisent des composés grecs en ὑψί- (comme *altihronus* = ὑψίθρονος); quelques-uns sont proprement latins, par exemple le terme de rituel *altitāneus* : de haute laine.

Pour l'étymologie, v. *alō*.

alucinor, -āris, -ārī (et hal)lucino, graphie tardive; l'*h* initial semble adverbial comme dans *honera*, *honustus*, cf. Gell. 2, 3, 3; la quantité de l'*a* et de l'*u* n'est pas connue) : dormir debout, rêver, divaguer. Verbe rare; non attesté avant Cic., ne reparait plus avant Colum. — Dérivé de gr. ἀλκεῖν par Cloatius Verus, cité par Gell. 16, 12, 3. Formé sans doute comme *uaticinor*, *radiocinor*, etc.

Dérivés : *alucinātiō* et *alucinātor* (dans Festus).

alucita, -ae (f.?) : moucheron, cousin (un seul exemple attribué à Pétrone par Fulgence).

alueus, -I m. (et *alueum* n. tardif, cf. Thes. I 1789, 18 sqq.) : vase de bois, cuve, auge; cf. CGL V 439, 3, *lignum excavatum in quo lauantur infantes*; Plin. 16, 53, *alueis ualidi roboris*; 24, 67. Puis « cale d'un vaisseau, lit d'un fleuve, table à jeu (cf. *alueolus*) ». A basse époque, confondu parfois avec *alua*. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 392 (*alueus*, *albeus*, -*uea*, -*bea*), B. W. sous *auge*.

Dérivés : *alueolus* (*alueolum*, P. F. 7, 17), M. L. 391; *alueāria*, -ium n. pl., d'où *aluedrium*, -i n. : ruche, M. L. 390 a; *alueānus* : creusé en forme de canal; *aluelatus*. Cf. aussi M. L. 393, **alvina*.

Pour l'étymologie probable, v. *alua*. — Pour l'emploi au sens de « ventre », on verra sous *uenter* que les noms de cette partie du corps sont sujets à beaucoup de renouvellements.

alum, -I n. (*alus* [ha-] m.) : plante mal identifiée (*cotonea* chez les Vénètes, *σύμφουτον* περραῖον chez les Grecs), peut-être la grande consoude (cf. Philologus 91, p. 449 sqq.). Sur les différents noms de cette plante, v. Scribonius Largus, 83 : *symphiti radix* (= *rustera*, *soldago*, *herba consolidā*) *quam quidam inulam rusticam uocant, quidam autem alum Gallicum*. André, s. u.

V. *iti*, *alō*, *uent*. *luganico*.

V. *ālium* et *halus*.

ālūmen, -inis n. : alun. Non attesté avant Claudius Quadrig. Panroman, sauf roumain, M. L. 389, et germ. : ags. *alifne*; celt. : ir. *alim*, gall. *elyf*. Cf. *būtūmen*, et comme celui-ci sans doute mot étranger.

Dérivés : *ālūminārius*, -ī; *ālūmināus* (ex-), -*minō-*

sus. Peut-être faut-il y rattacher *alūta*, -ae f. : cuir assoupli avec l'alun, peau souple (déjà dans Caton?), M. L. 390, d'où *alūtiacus*, -a, -um.

Le seul terme qui se laisse rapprocher est un mot grec occidental : ἀλφ(σ)ίμων πικρὸν παρὰ Σόφρον Hes. Terme technique d'origine obscure.

aluminium : v. *alō*.

ālūta : v. *alūmen*.

alutiae, -ārum?, mot obscur (ibérique?) qui figure dans un seul passage de Pline, 34, 157, *in aurariis metallis, quae alutiae* (*alutia* codd. deter., *aluta* Hardouin), *uocant*. Cf. *talutium*.

aluus, -I f. (m. anté- et postclass.) : 1^o ventre ou plutôt cavité intestinale (de l'homme et des animaux), cf. Cic., N. D. 2, 136; Isid., Diff. 1, 38, *aluus interior receptaculum cibi est quo sordes defluunt*, et CGL II 354, 41, *aluus* : κοιλία ἢ ἔσω A ce sens se rattache *alūinus* : qui a le flux de ventre (Plin.) Se dit aussi pour *uterus*, cf. P. F. 17, 18, *aluus, uenter feminae*; 2^o ruche. Mais, dans ce sens, *aluarium* (singulier rare et refait sans doute secondairement sur le pluriel), *aluāria*, -ium est plus fréquent. — Ancien, usuel, technique. Non roman. Cf. *alueus*.

Sans doute apparenté à gr. ἀλλός, ἀλλών, lit. *alūlys*, *alūlys* « aluus apium ». Pour la métaphore, dans un mot de caractère technique et populaire, cf. *neruus* et *veūpov*, et les articles *paruus*, *taurus*.

ama (ha-), -ae f. : vase, arceps; en particulier, seau à incendie. Emprunt ancien (Caton) au gr. ἄμη. L'h, sporadique, est dû sans doute à l'influence mécanique de *hamus*. Diminutif : (*h*)*amula* (Colum.).

Le simple substie dialectalement en français sous la forme *aine*; *hamula* dans les dial. ital. et en provençal, M. L. 4014 et 4024; les deux en germ. : m. h. a. *āme* « Ohm », v. angl. *amol*.

amāracus, -I m. : marjolaine; adj. *amāracinus*. Emprunt (depuis Lucr., Catul.) au gr. ἀμάρακος, M. L. 398.

amārus, -a, -um : amer, sens physique et moral. Traduit πικρός et δημῆς. Souvent joint à *tristis*, opposé à *suāvis*, *dulcis*. En jeu de mots fréquent avec *amor*, *amāre*, cf. Plt., Ci. 48, *an amare occipere amarumst?* — Ancien, usuel. M. L. 406.

Dérivés : *amāruentus*, renforcement de *amārus* (Gell., Macr.), d'après *lutulentus*, etc. : *amāror*, -ōris m. (rare, arch.); *amāriūtō* (fréquent), M. L. 405; *amāritia* (Gloss.), M. L. 403; *amāritiēs* (ξ. λ. Catul.), *amāritās* (Vitr. et Gloss.), M. L. 402 c; B. W. sous *amertume*.

Apparaissent en bas latin : *amāriter*, *amārō*, -ās; *amārefaciō*; *amārescō*, -is, M. L. 400; *amāricō*, -ās (Itala, trad. παραπικραῖνα), id. 401, d'où *amāricōsus*, id. 402, **amāricus*, id. 402 a; *amāritōsus*; *amarizō* (hybride latin-grec de Plin.-Val. d'après πικρῖζω); *amāricifcō*; *amāriciō* (Diosc.); *amārifolium* (Gloss.), M. L. 402 b; *examāriciō* (cf. *ezacerbō*); *amārola* f., v. André, s. u.

On rapproche skr. *amāh* « aigre », suéd. et v. néerl. *amper* « aigre » (all. *Amper* « oseille »). Comme le remarque déjà Aulu-Gelle, 10, 5, 3, la formation rappelle celle de *auārus* à côté de *auēō*; elle n'est pas représentée autrement.

amāta, -ae f. : « uirgō uestālis ». Cf. Gell. 1, 12, 19, *amata inter capiendum a pontifice maximo appellatur, quoniam quae prima capta est hoc fuisse nomen traditum est*. Cf. le nom de la femme de Latinus et mère de Lavinie *Amāta*, le gentilice *Amātius* auquel on peut comparer l'étrusque *amōni*.

Certains voient dans *amāta* le participe passé passif de *amō* et dans la formule prononcée par le pontife « *ūa te, amata, capio* » une sorte de prise de possession de l'épouse par l'époux; interprétation qui s'accorde mal avec le sens de *capio* et, du reste, avec l'âge où l'on choisit les vestales (entre six et dix ans, cf. Gell. ad l.). Du reste, *capio* se dit également du choix des prêtres masculins, flammes de Jupiter, pontifes, augures. L'explication d'Aulu-Gelle est la meilleure : *capio autem uirgo propterea dici uidetur, quia pontificis maximi manu presa ab eo parente, in cuius potestate est, ueluti bello capta abducitur*.

ambactus, -i m. : — *apud Ennium* (A. 605) *lingua gallica seruus appellatur, ... seruus ambactus, i. e. circumactus dicitur*, P. F. 4, 20; dans César, B. G. 6, 15, 2, il est également appliqué aux Gaulois. Mot étranger — non pas mot d'emprunt.

Sont à rapprocher *ambascia*, qu'on lit dans la lex Burg. et la lex Sal., cf. M. L. 408 a, *ambactia* et *abantonion*, synonyme de *ancilla*, qu'on lit également lex Sal. cap. VI 5. V. B. W. sous *ambassade*.

Substitut gaulois de i.-e. **ambhi-k'olos*; v. sous *anculus*.

ambāgēs, -um f. pl. (le singulier n'apparaît qu'à partir d'Ov., à l'ablatif *ambāgēs*) : « sinuosités, détours » et, au sens moral, « circonlocutions, ambages », cf. Plt., Ps. 1255, *quid opus me multas agere ambages?* Doublet tardif *ambāgō*, -inis; adj. *ambāgōsus*, Gell. 14, 1, 33.

De *amb* + *āg*, forme à voyelle longue de la racine de *āgō*, sans doute élargissement d'un ancien nom racine; cf. *contāgēs*, *contāgium* en face de *tangō* avec *ā*. Même forme dans *indāgō*. V. *ambigō* sous *agō*. — Ancien, usuel, mais ignoré de la prose classique. Le sens propre n'est pas attesté avant Virgile. Sans doute ancien terme technique. Non roman.

ambar, -aris n. : ambre gris. Un exemple tardif dans Carm. Epigr. 796. Venu sans doute de l'arabe. Cf. *nectar*.

ambascia : v. *ambactus*.

ambi-, **amb-**, **an-** : particule attestée seulement comme premier élément de composé. Une trace de son emploi comme préposition est encore dans Charisius, GLK I 231, 14, qui cite *am fines, am segetes* (cf. P. F. 19, 16, *amsegetes dicuntur quorum ager uitam tangit*). Pour le sens, cf. P. F. 4, 22, *am praepositio loquularis significat circum, unde supra seruus ambactus, i. e. circumactus dicitur*. Le sens est plutôt « de chaque côté de » que « autour » (*circum* et gr. *περὶ*) proprement dit.

Ambi- ne figure plus que dans des mots archaïques conservés par les grammairiens et les glossateurs : *ambiazium* (i. *ambacium*?) dans P. F. 24, 11; *ambiazioque circumueitum cateruatim*, de *ambi-* + *axium*, apparenté à *agere* ou à *axis*? et *ambignus* (*ambignus* Fulg.), cf. *agnus*; et sans doute ap. Varr., L. L. 7, 43, *ancilia ab*

ambecisu (qu'il faut vraisemblablement lire *ambicisu*); *ambilustrum* (Servius); cf. *Ambiuus*.

Ambidēns semble une création de Festus faite pour expliquer *bīdēns* sur le modèle de ἀμφόδοος; *ambidexter* est une transcription tardive de ἀμφοτερόδετος; *ambifārius*, -riam (d'après *bifāriam*) ne sont attestés qu'à partir d'Apulée; *ambigenus* est dans Eugène de Tolède, *ambimanus* dans les gloses. Ces formes se rattachent à *ambō*, et non à *ambi-*.

Amb- est la forme normale devant voyelle : *ambāctus*, *ambāgēs*, *ambāruādes*, *ambegni*, *ambedō*, *ambiguus*, *ambio*, *ambulō*, *amburbialēs*, *ambustus*; *am-*, n'est employé devant consonne : *ancile* (?), *ancisus*, *anculus*, *ancilla*, *anfāriam*, *anquērs*, *amicio*, *amplector*, *amptermini*, *amputō*. Pour *anceps*, v. *ambō*.

Le préverbe latin *amb-*, de *amb-ūrō*, *amb-ustus*, etc., est évidemment apparenté à gr. ἀμφι. A côté de **ambhi*, ainsi attesté, le celtique et le germanique ont **mbhi* : v. irl. *imb*, *imm-*, v. h. a. *umbi* « autour ». Le skr. *abhi* est ambigu pour la forme et pour le sens (cf. lat. *ob*); le gotique a *bi* « près de »; le sens de « autour » n'est net et constant que dans les formes comprenant une nasale visible comme gr. ἀμφι et v. h. a. *umbi*. — Le *b* de omb. *amb-oltu* « ambulātō » est issu de *f*, comme on le voit par osq. *amfret* « ambiunt », en face de omb. *amprehtu* « ambītō », *ambretuto* (plur.); v. *anfractus*; toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 11 et 183, explique *amfret* par **am-feret* et *amprehtu* par **am-prae-itiō*. Une forme *am-* est dans osq. *amnid* « circumitū ».

ambicus : poisson inconnu (Polem. Silu.). Peut-être gaulois.

ambigō; **ambiguus**, -a, -um : v. -*agō*.

ambiō, -is, -iui, -itum, -ire : aller autour, faire le tour de; spécialisé dans la langue politique en parlant de candidats qui briguent une magistrature et font leur cour aux électeurs, cf. Varr., L. L. 5, 28, *qui populum candidatus circum it, ambio*. Cette restriction du sens a contribué à détacher le verbe de *ēō*, dont il est un composé, pour le faire passer à la 4^e conjugaison. Cf. Prisc., GLK II 547, 2, *ambio ab eo* « *compositum solum mutauit paenultimam e in i; itaque in -io quidem desinentium regulam seruauit in participio et supino, quippe producta paenultima: ambitus; in nomine autem differēntiae causa in -eo terminantium regulam seruans corripuit paenultimam: ambitus*. Ov., Tac., Plin. emploient *ambibat*, Plin. a encore *ambibunt*; mais dès Velléius se répand l'imparfait *ambibam*, et Sénèque, dans *Œd.* 505, a un futur *ambiet*. Mais *ambitus*, *ambitiō* ont gardé l'*i* de *itus*, *itum*.

Ambitus et *ambitiō* se sont différenciés dans l'usage : *ambitus* est surtout employé au sens propre « chemin qui fait le tour de; pourtour » (cf. Varr., L. L. 5, 22); sens resté dans la langue des arpenteurs et géomètres, e. g. *GIL* V 506, 8 suppl., *locus cum ambitu datus*, cf. *Pomp. Dig.* 47, 12, 5; P. F. 5, 6; 15, 20; et M. L. 410. Le sens de « brigue » est rare, quoique attesté (ad Herenn. 2, 27, 43). — *Ambitiō*, dans toute la langue classique, n'a d'autre sens que « brigue, ambition ». Le sens propre n'apparaît qu'à basse époque, chez les archaïques, et semble recréé par affectation étymologique.

De même pour *ambitiōsus*, qui signifie presque uniquement « intrigant, ambitieux ».

On trouve en bas latin *ambūtor*, -ōris m.; *ambūdō*, -inis f. « évolution »; et en roman **ambūāre*, M. L. 409; esp. et port. *andar*, etc.; **ambitānus*, fr. *andain*, B. W. s. u.; un composé *exambō* dans la langue de l'Église. V. les formes osco-ombriennes sous *ambi*.

ambō, -ae, -ō : collectif duel, employé à l'origine pour désigner deux individus ou deux objets envisagés comme un ensemble dont les deux éléments sont conjoints, au contraire de *uterque*, ce qu'indique, inexactement, d'ailleurs, le passage de Charisius, GLK I 65, 26, *ambo... non est dicendum nisi de his qui uno tempore quid faciunt, ut puta Eteocles et Polynices ambo perierunt, quasi « una »*. *Romulus autem et Africanus non ambo triumphauerunt, sed uterque, quia diuerso tempore*. Le sens est donc « tous les deux, les deux ensemble », e. g. *Lex XII Tab. ap. Gell.* 17, 2, 10, *cum perorant ambo praesentes*. Mais a été souvent confondu avec *uterque*, e. g. *Vg.*, B. 7, 4, *ambo florentes aetatis, Arcades ambo* (d'après Théocr. 8, 3); *Ov.*, F. 6, 287, *utraque nupserunt, ambae peperisse feruntur*.

Ancienne forme de duel, que le latin a rendue commune aux trois genres (*ambō* fém. dans Plt., Ci. 525); le nominatif *ambae* peut, comme *duae*, être ancien; cf. le nominatif-accusatif féminin (et neutre) skr. *ubhē*, v. sl. *obē*. Mais l'influence analogique des autres adjectifs a déterminé la création d'un accusatif masculin *ambōs*, d'un féminin *ambās*, *ambābus* (cf. *duās*, *duābus*). La scansion *ambō* qui apparaît à partir de Valérius Flaccus est due à l'influence de *duō*. A basse époque apparaît même une forme *ambi* (comme *dui*), cf. Nips. *Grom.*, p. 288, 12, *in ambis lapidibus*, et Virg., *Gramm.* Ep. 6, p. 46, 11. On trouve aussi *ambō* joint à *duo*; ainsi *ambaeduae* dans le scoliaste d'Aratus, p. 296, 8; forme conservée en roman, cf. M. L. 411.

Au premier terme de composés, *ambi-* dans *ambidēns*, *ambifāriam*, *ambiformiter* (Arn.), *ambiuum* d'après les formes correspondantes en *bi-*; avec syncope, *anceps*.

Ambō répond à gr. ἀμφω et a aussi un correspondant en tocharien (tokh. B. *ant-āpi* « tous deux »). Le mot se laisse couper en **ambh-bhō*. Pour le premier terme, v. lat. *amb-* dans *amb-igō*, *amb-ulō*, etc. Quant au second terme, got. *bai* « tous les deux », qui est passé à la flexion du pluriel parce que le germanique a perdu les formes nominales du duel, montre que i.-e. **bhō* désignait par lui-même « tous les deux »; les dialectes germaniques ont élargi cette forme simple de manières diverses. Le balte et le slave mettent devant le représentant de **bhō* les formes de la préposition qui répondent pour le sens à gr. ἀμφι, lat. *amb-*, d'où lit. *abi*, v. sl. *obā*. L'indo-iranien a un autre renforcement, *u-*, d'origine obscure, d'où véd. *ubhā*, gāth. *ubā*. — Au premier terme des composés, *ambi-* = gr. ἀμφι-, comme *bi-* = δ(F)ι- (v. sous *duo*).

ambriēs pl. : — *regulae quae transversae asseribus et tegulis interponuntur*, P. F. 15, 16; lattes transversales introduites entre les chevrons et les tuiles d'une toiture. Technique.

Rappelle *imbrex*, *imbriēs*, dont il pourrait être, comme le suggère M. Niedermann, un doublet dialectal : *ambriēs* en face de *imbriēs* rappelle osq. *ana-*

friss = lat. *imbribus* (v.; toutefois, *imber*). Pour le *b* en face de l'*f*, cf. *rōbus* en face de *rūfus*.

ambrōnēs, -um : — *fuertur gens quaedam Gallica, qui subita inundatione maris cum amisissent sedes suas, rapinis et praedationibus se suosque alere coeperunt... Ex quo tractum est ut turpis uitae homines ambrones dicerentur*, P. F. 15, 29; cf. *Thes. Gloss. emend.* s. u. Sans exemple dans les textes.†

ambūbāia, -ae f. : joueuse de flûte syrienne, par suite « femme de rien, prostituée »; cf. Porphyron ad Hor. Sat. 1, 2, 1.

Le mot est originaire de Syrie, comme les femmes qu'il désigne : syr. *abbūb* « flûte », *abbūbaj* « joueur de flûte ». Non attesté avant l'époque impériale. Pour l'*m* de *amb-*, cf. *sambūcus* et *sābūcus* *imbatius* et *sabatus*.

ambūbāia (-e)ia, -ae f. : chicorée sauvage (Cels., Plin.). Autre nom de l'*intubus* (*intuba*). Ainsi appelée sans doute par mauvais jeu de mots : *intubus intubus* rapproché de *tibia*, *tuba* et par là de *ambūbāia*. V. *Anrdr.*, s. u.

ambulō, -ās, -āui, -ātum, -āre : composé ayant pour premier terme le préverbe *amb-*, et glosé, correctement au point de vue étymologique, comme *circumēō*. Le sens premier était « aller autour, faire un tour », d'où « se promener », encore fréquemment attesté depuis Plaute, cf. *Thes.* I 1872, 59 sqq. Dans la langue familière, à laquelle le verbe appartient spécialement (malgré l'emploi assez fréquent qu'en fait Cic., cf. *Thes.* I, 1870, 76; la poésie épique l'évite absolument peut-être en raison du crétiq. qu'il forme le plus souvent), s'emploie comme synonyme de *ēō*, *gradior*, *uādō* avec le sens de « marcher (au pas) », « cheminer », « aller », et s'oppose à *stō*, *sededō*, *currō*, cf. Gell. 16, 18, 14. Usité dans la langue juridique (cf. la formule *in ius ambulā*), militaire et médicale (*Thes.* I 1874, 21 sqq.). Se dit quelquefois d'objets inanimés, cf. *Cat.*, Agr. 1, 3, *mare aut anis, qua naues ambulānt*. Fréquent à basse époque, notamment dans la langue de l'Église (Itala, *Vulg.*), au sens physique et moral : *a. in* « marcher dans la voie de », *a. in deo*. — Bien représenté dans les langues romanes, où il a, avec *uādō*, suppléé *ire*. M. L. 412; B. W. sous *aller*.

Dérivés et composés : *ambulus*, conservé comme second terme de composé dans *fūn-ambulus*; *ambulātio* : promenade (abstrait et concret); *ambulātium-cula* (Cic.); *ambulātor*, -trix, -tōrius (M. L. 413), -tūra f. « amble » (*Vég.*, *Chir.*), -tus (Arn.), -tūius (n. pl. *tūia*); *ambulācrum*, *ambulābilis* (Boèce, trad. sans doute βαδιστικός), -ilis (Vitr., *St Aug.*); *ab-*, *ad-*, *de-*, *ex-*, *in-*, *ob-*, *per-*, *red-ambulō* rarement attestés, et leurs dérivés (*deambulācrum*, etc., tardifs).

amb-ulāre est un verbe duratif en -ā- précédé de préverbe, comme *ē-duāre*, *oc-cupāre*. L'ombrien a une forme verbale sans le suffixe -ā- dans *amb-oltu* « ambulātō » (*T. E. VI* b. 52, sens contesté par Vetter, *Hdb.*, p. 261) et le latin a *alacer* (v. ce mot). La forme radicale **el-* apparaît en second terme de composé : *ex-ul*. Hors de l'italique une racine **el-* « aller » est attestée en celtique (m. gall. *el* « qu'il aille », etc.; cf. Pedersen, *Vergl. Gr. II* 353). On a, en outre, rapproché gr. ἀλάμαι, lette *alūoi*

« errer », dont les sens sont trop différents, et, mieux, le groupe de gr. ἐλαῖνα, ἐλάσαι, avec les formes élargies hom. ἤλαθον, ion.-att. ἤλαθον (thèmes *el-u-, *el-u-dhe-, *el-dhe-), peut-être arm. eli « je suis monté, je suis sorti ».

amburbium, -bāle : v. urbs.†

amellus, -ī (amella, -ae) f. : amelle, μελιφυλλόν. Attesté depuis Virgile. Étymologie populaire dans Serv., G. 4, 278, *Mella fluuius Galliae est, iuxta quem haec herba plurima nascitur, unde et amella dicitur*. Gaulois?

amentum : *alumen scissum* (Theod. Prisc.). Sans explication.†

ames, -itīs m. : perche ; perche à oiselleur ; manche d'outil, levier. Le pluriel *amitēs* désigne les brancards ou les bâtons d'une chaise à porteur, les traverses horizontales d'une barrière à claire-voie, etc. Cf. Rich. s. u. — Attesté depuis Horace. Technique. M. L. 419. A chance d'être emprunté, comme beaucoup de termes techniques en -es, -itīs : cf. termes.

amfractus : v. anfractus.

amicinum : *utris pediculum ex quo uinum defunditur*, P. F. 14, 8, et Gloss.

amicio, -īs, amicieu (amiciz), **amicium**, **amicie** : jeter un vêtement autour de soi (cf. la glose *amicio* : περιβάλλω ἑμαυτὸν et, pour le sens, cf. aussi ἀμπεχόνη et l'emprunt tardif *amphibalum*). — Ancien, usuel.

Le rapport étymologique avec *iacio* est encore senti dans Varron, L. 5, 131, *amicium dicitur quod amictum, i. e. circumiectum* (cf. P. F. 26, 4, *amiculum... a circumiectu dicitur*) ; et le même Varron écrit *primum indutui, tum amictui quae sunt tangam*, distinguant le « fait de jeter autour de soi un manteau », *amicium*, du « fait d'enfiler un vêtement », *indutui*. *Amictus* a désigné ensuite le vêtement lui-même, comme *amiculum*, -ī n. Toutefois, par suite de la spécialisation de sens, le rapport avec *iacere* s'est généralement effacé et *amicio* est passé à la 4^e conjugaison, comme les autres verbes en -io dont le suffixe est précédé de deux brèves, cf. *parere/reperire* (*amicier*, Plt., Cas. 723 ; *amicior*, Pe. 307). On voit même apparaître tardivement un parfait *amicii* et un participe *amicitus*. Autres dérivés : *amiciorius* ; *amicimen* (Apu.). ; *amicior*, -āris (tardif). Cf. aussi, sans doute, *redimiculum* et *redimio*.

De *amb-* et *iacio*, mais avec un traitement singulier.

amicus : v. amā.

amidula, -ae f. : amande, amandier. Emprunt populaire et latinisé au gr. ἀμυγδαλή que la langue écrite se contente de transcrire : *amygdala*, -dulum. Outre *amidula*, condamné par l'App. Probi, on trouve aussi *amandola*, -dula, d'après *amandus*, plutôt que d'après *mandere*. Le mot apparaît diversement déformé dans les langues romanes ; v. M. L. 436, et B. W. sous *amande*. Passé en germ. : v. h. a. *mandala* « Mandel ».

amilum (*amylum*), -ī n. (sur la forme, v. Meyer-Lübke, *Litbl. f. germ. u. rom. Philol.*, 1917, 241 sqq.) : amidon ; M. L. 437, B. W. s. u. ; germ. v. h. a. *amal*, etc.

Emprunt au gr. ἀμύλον, d'abord attesté sous la forme *amilum*, puis *amylum*, *amilum* et aussi *amolum*, par un faux rapprochement avec *mola*, cf. Thes. s. u. De là le

dénominateur (tardif) *amylō*, -ās (et *amolō*). Cf. *molucrum* et *μύλακρον*.

amiō : v. hamio.†

amita, -ae f. : sœur du père, tante paternelle. Ancien, bien que non attesté avant Cic., Clu. 39. M. L. 424 ; B. W. s. u. ; irl. *ammai*? De là : *amita magna* « grand-tante », M. L. 424 a, *maior*, *maxima* ; *abamita* (cf. *abauus*) ; *amitinus* : cousin germain.

Amita est à rapprocher de *amma*, comme *auunculus* de *auus*. La tante du côté maternel se dit *matertera*, mais la distinction n'a pas été maintenue dans les langues romanes, où ne sont gardées que les formes familières et tendres : *amita*, au(u)nculus.

Ces formes de noms familiers et enfantins se présentent avec consonne intérieure simple ou géminée ; v. sous *anus*. Le type est comparable à celui de lit. *anīta* « belle-mère », en face de lat. *anus* ; mais, à la différence du lituanien, le latin a une voyelle intérieure brève. V. *amma*.

amma, -ae f. : oiseau de nuit. V. le suivant.

amma, -ae f. : maman. Mot du langage enfantin, non attesté directement (tandis que *mamma* existe dans les textes), mais dont l'existence est supposée par le témoignage des langues romanes, cf. M. L. 425, et par la glose d'Isidore, Or. 12, 7, 42, *haec auis (strix) uulgo amma* (cf. *amma*, *auis nocturna*, Lib. Gloss. et Thes. Gloss. emend. s. u.) *dicitur ab amando parulus, unde et lac praebere fertur nascentibus*. Cf. les noms propres *Amma*, *Amnius*, *Ammia*, *Amniānus*, osq. *Amma* « Mātri », nom d'une divinité, etc. Mais *amma*, dans Palladius, Hist. monac. 1, 21, p. 3006, n'est que la transcription du gr. ἀμμάς « mère (spirituelle) ». Même géminée expressive que dans *anna* (?), *atta*, *pappa*. De *amma* dérivent *amita* (comme de *atta*, *atauus*, de *auus*, au(u)nculus) et peut-être *amāre*.

Cf. v. isl. *amma* « grand-mère », v. h. a. *amma* « maman (qui nourrit) ». Ces mots populaires, expressifs, constamment refaits, ont des formes variées ; cf. gr. ἄμμα et τέμμα, τάρτα, sous *atta*, etc. Il y a lieu d'en considérer le type plus que de tenter de restituer des prototypes. Cf. *mamma* et *amita*.

amentum, (*amentum*), -ī n. : courroie de javelot, lacet de soulier. *Amentia quibus ut mitti possint uinciantur iacula, sive solarum lora* ; ex Graeco, quod est ἄμματα, sic appellata, uel qui aptantes ea ad mentum trahant, P. F. 11, 3.

Les manuscrits anciens ont la graphie *amentum* (MPR de Vg., Ae. 9, 665 ; α de Cés., BG 5, 48, 5, tandis que la famille β a *amentum*) ; les formes romanes remontent à *amentum*, *amentāre* ; cf. M. L. 417.

Dérivés : *amentatus* (Cic.), d'où *amentō*, -ās (époque impériale) ; *amentatiō* (Tert.).

Sans doute de **ap-men-tum*, cf. *apiō* ; non de **ag-men-tum*.

amnis, -is m. ; fém. à l'époque archaïque. Le masculin est dû peut-être à l'influence de *fluuius* (sur la répartition des formes d'ablatif en -ī et en -e, v. Thes. I 1942, 57 sqq.) : fleuve, cours d'eau (souvent personnifié et divinisé ; cf. Thes. s. u. 1948, 11 sqq.). Mot surtout poétique et du style noble, cf. Thes. I 1943, 5 sqq., usité

aux époques archaïque et classique et dans la latinité d'argent, mais qui disparaît ensuite à peu près totalement de la littérature. César l'ignore, alors qu'il emploie *flūmen* plus de 200 fois ; Cornélius Népos également ; de même Suétone ; Salluste n'en a qu'un exemple (contre vingt-deux de *flūmen*). Tite-Live est le seul des historiens qui en use souvent, en raison du caractère poétique de son style. Même rareté des dérivés et composés : *amnālis*, CIL XIV 364, d'après *fluuiālis* ; *amniculus* (s. λ. de T.-L.) ; *amnicus* (non attesté avant Pline) ; *amnicola*, *amnicenus*, composés poétiques de la langue impériale ; *amnēnsis* (*urbs*) dans P. F. 16, 5, V. en dernier lieu, K. Van der Heyde, *Mnemos.* 60, 146 sqq.

Cf. les noms de ville *Interamna* (d'un adjectif **inter-amnus*), *Antemnae*, dont Varr., L. 5, 28, a bien vu l'étymologie ; le cognomen *Interemnia*.

Mot italo-celtique ; cf. le substantif féminin irl. *abann*, gall. *afon* « rivière » et le nom de rivière, v. brittonique *Abona* (l'irl. *amhain* semble emprunté au latin). Le rapprochement avec le nom, du genre animé, de l'« eau » en indo-iranien, ἄp- (skr. *apā*, etc.) est probable, mais non sûr. Le mot baltique correspondant, v. pruss. *ape*, lit. *apė*, signifie « cours d'eau » ; cf. arm. *get* « fleuve », de la famille du sl. *voda* « eau », etc. L'opposition entre le p indo-iranien et baltique et le b italo-celtique a beaucoup d'analogues et s'expliquerait aisément à la fin d'un thème de type athématique. Pour l'-i-, cf. le rôle de -i- dans *canis*, *iuenis*, etc., et *apis*, *unguis*, etc. V. *agua*.

amō, -ās, -āui, -ātum, -āre : aimer. Terme général, qui s'emploie dans toutes les acceptions du verbe, transitif et absolu : « faire l'amour », e. g. Sall., Ca. 14, 6, *ibi primum insuevit exercitus populi Romani amare, potare* ; « être amoureux », « avoir une maîtresse » (d'où *amāns*, *amātor*), cf. Tér., An. 185, *meum gnatum rumor est amare* ; puis, d'une manière générale, « aimer », d'amour comme d'amitié, « aimer à » (avec un infinitif), comme grec *φιλέω* (cf. Quint. IX 3, 17). Se dit des dieux (cf. la formule courante *ita me di ament*), des personnes et des choses ; usité aussi dans les formules de politesse, *amō tē*, *amābō*, où le sens est très affaibli. Traduit *φιλέω* comme *épāw* ; différencié de *diligere*, cf. Non. 421, 28, *amare uim habet maiorem ; diligere est leuius amare*, et Cic., ad Brut. 1, 1, *Clodius ualde me diligit*, uel, ut ἐμπερακότερον dicam, ualde me amat ; Isid., Diff. 1, 17, *amare nobis naturaliter insitum, diligere uero electione*. Mot expressif, et affectif, particulièrement usité dans la langue familière et parlée, qui l'emploie, entre autres, comme synonyme de verbes de sens plus abstrait *laudō*, *probō*, *grātus sum*, cf. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 141. Usité de tout temps, panroman, sauf roumain. M. L. 399 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *amor* m. « amitié » et « amour », traduit *ἔπος* et *φίλα*. Nom de genre animé (cf. *sopor*) ; personnifié et divinisé, correspond à gr. *Ἐρως ; le pluriel *amōrēs* a le sens abstrait et concret : *amores et deliciae tuae*, Cic., Diu. 1, 36. M. L. 427 ; B. W. sous *amour*. Dérivés et composés : *amōrābundus* (Laber. ap. Gell. 11, 15, 1) ; *amōrānus*, CIL VI 10185 ; *amōrifer*, *amōrificus*, tardifs et rares.

amicus adj. (arch. *ameicus*, cf. Thes. I 1902, 36 ; et *amecus* d'après P. F. 14, 13 : *ab antequis autem ameci et amecae per E litteram efferebantur*) : ami (de) ; subst.

amicus, *amica*, ce dernier, dans la langue érotique, avec le sens de « maîtresse, amante » ; M. L. 422 ; *amicitia* : amitié (et non amour, sens réservé à *amor*), remplacé dans les langues romanes par **amicitiās*, M. L. 421 ; *amicālis*, tardif, sans doute fait sur *φίλος*, *φιλικός* ; *amicābilis*, tardif et rare ; *amiculus*, -a, diminutifs familiers attestés depuis Cicéron, usité le plus souvent par Cicéron, GLK I 326, 17).

A *amicus* s'oppose *inimicus*, -a, -um « ennemi » (d'abord « ennemi privé », cf. *hostis*), M. L. 4435, qui a aussi des dérivés, *inimicitia*, etc.

A *amō* se rattachent : *amāsius* (Plt.), dont l's semble dénoter le caractère dialectal ; *amāsiō* (tardif) ; *amāsiunculus* (Pétr.) ; *amātor* (classique, attesté depuis Plaute, qui l'emploie seulement au sens de « amant, galant », tandis que Cic. l'emploie en bonne part), M. L. 407 ; *amātrix* f., M. L. 408 ; *amātiō* (Plt.) ; *amātiōrius* = *ἐρωτικός*, d'où *amātiōrius* n. = *φίλων*. *Amātor* suivi d'un génitif a servi à traduire des composés grecs en *φίλο-* : a. *ciuiūtiās* = *φίλοπολιτης* ; a. *frātrum* = *φιλάδελφος* ; a. *pecūniāris*, *uerborūm* = *φιλόγυρος*, *φιλολόγος* ; *amāscō*, -is (rare, Naevius, Gramm.), *amāturio*, -ire (Gramm.) ; *adamō*, -ās : « s'éprendre de », non attesté avant Cicéron, usité le plus souvent au perfectum ; a surtout la valeur inchoative, a dû se substituer à un ancien **adamāscō* ; cf. Thes. s. u. Dérivés tardifs et rares : *adamātor*, -iōrius.

deamō : uehementius amō ; cf. *dēperēō*. Mot de la langue comique et familière.

redamō, -ās : création de Cic., Lael. 49 (cf. Laurand, ad loc.), pour traduire ἀντιφάλα.

Cf. la glose d' Hesychius : ἀμᾶνεῖν τὸ φιλεῖν καὶ Φρόγες τὸν φίλον ἔδαμνα καλοῦσιν, glose confirmée par d'autres témoignages. Or *ad-* est un préverbe connu du phrygien. L'étrusque *aminō* « Amor » (divinité), rapproché par Kretschmer, est, de toute façon, lointain. On peut se demander aussi si *amāre*, qui a la forme d'un dénominateur, ne serait pas un mot populaire expressif à rapprocher de *amita*, *amma* ; cf. *cauere* en face de gr. *καορέω*.

Le marr. *amatens* « amāuerunt », Vetter, *Hdb.*, n° 218, est obscur.

amoenus, -a, -um : aimable, agréable. Se dit surtout des choses et des lieux, comme le gr. ἐρανόος. Mais *amoeniās* a un sens plus large que l'adjectif et se dit également des personnes. — Ancien (Enn., Plt.), classique. Nom roman ; irl. *aimind*. Dénominateur tardif *amoeniō* ; composé *amoenifer* (Ven. Fort.).

Rapproché de *amāre* par les anciens : *amoena loca... quod solum amorem praestent et ad se amanda alliciant*, Varr. ap. Isid., Or. 14, 8, 33 ; cf. P. F. 2, 19. Mais la dérivation est obscure. Zimmermann, K. Z. 44, 368 sqq., 47, 174, suppose l'adjectif dérivé d'un mot enfantin **amoi* (thème en -oi) et compare *Mamo(i)*, *Mamoena*, CIL X 5532, *Mammona*, X, 4213, gr. Μαμού (?).

Le rapprochement de *moenus*, *mūnus* (cf. Verrius Flaccus ap. Isid., Or. 14, 8, 33) n'est qu'un mauvais jeu de mots (cf. Plt., Tru. ProI. 2). Mais la diphtongue *oe*, au lieu d'aboutir à *ū*, s'est maintenue devant *n* comme dans *poena* ; *Poenus*, *moenia*. Cf. *lagōna*.

amolocia (*ama-*), -ae f. : synonyme de *chamaemelon*, sorte de camomille, campanien d'après le Ps. Ap 23,

11 sqq. : *Itali benevolentem, ... Campani amolocia, Tusci abiana, Daci amolusta (ama)-...* — Passé avec diverses déformations dans quelques dialectes romans, cf. M. L. 395 et 396. La forme latine est elle-même mal fixée. La finale de *amolusta* fait penser aux mots en *-esta, -ista, -usta*, du type *genesta*, etc.

ampendicēs : v. *pendeō*.

amphora, *-ae* f. : amphore. Emprunt ancien (déjà dans Caton et Naevius) et latinisé au grec m. ἀμφορεύς avec un changement de déclinaison qui a amené un changement de genre, comme dans beaucoup d'emprunts populaires, cf. *glaucoma*. *Amphora* doit être fait sur une forme d'accusatif contracté, toutefois la seule forme attestée est ἀμφορέα; cf. Debrunner, IF 46, 1928, p. 91. L'origine étrangère a toujours été sentie; ainsi Cael. Aurel., Chron. 2, 23, *testea uascula, quas Graeci amphoras uocant, siue uitrea*.

Dérivés tardifs : *amphorarius, amphorula*.

Une trace d'une prononciation ancienne *ampora* est conservée dans l'appendix Probi : *ampora*, non *ampora*. Il semble que — dans la mesure où elle avait le mot — la langue populaire ait gardé la forme sans aspirée (cf. *purpura*) qui est la seule attestée pour le diminutif :

ampulla, *-ae* (qui n'a pas suivi le sort de *amphora*, parce que le lien des deux mots n'était plus senti à l'époque classique) « petit vase de terre ou de cuir; ampoule de verre »; puis, comme gr. λήκυθος et à son imitation, « mots sonores; style ampoulé »; d'où *ampullārī* (Hor., Ep. 1, 3, 14) : ληκυθίζειν, cf. Recueil Edm. Pottier, p. 318; *ampullarius* : ληκυθοποιός; *ampullaceus* « en forme d'amphore (*ampullacium*, etc.); *ampullula*.

M. L. 431; B. W. sous *ampoule*. Tandis que *ampulla* a survécu sans la langue parlée, *amphora* n'a pas persisté, mais est demeuré en germ. : v. h. a. *ambar*, etc.

ampla, *-ae* f. : poignée (d'un bouclier), anse (d'un vase) = gr. λαβή, λαβής; puis, métaphoriquement (comme *ansa*), occasion (rare, peut-être dans Cic., Verr. 3, 60). En dehors de cet exemple douteux, ne se trouve que dans Ammien, Rufin et Servius. M. L. 429.

Les rapprochements proposés pour expliquer ce mot technique sont tous incertains.

amplector (*-plexor*) : v. *plectō*.

amplus, *-a, -um* : large, ample, vaste, puis « grand, abondant, nombreux »; souvent avec idée d'éloge ou de respect, d'où *uir amplissimus*, etc. — Ancien (Liv. Andr.). Panroman, sauf roumain. M. L. 430.

De l'adverbe *amplē* (*ampliter*), le comparatif *amplius* a été employé dans la langue juridique pour réclamer un supplément d'enquête; de là le double sens de *ampliāre* « augmenter, agrandir » et, dans la langue du droit, « ajourner »; *ampliātio*; *exempliō*. *Amplius*, dans la langue commune, a le sens de *ultrā, praeterea*, ou simplement *plūs*. Conservé peut-être dans le v. fr. *ampliois*. Dim. : *ampliusculus* (arch.).

Amplitudō, -inis f. (sens physique et moral).

Amplāre, qui est dans Pacuvius, a été remplacé par une forme plus pleine dérivée de l'adjectif composé *amplificus, amplificāre*; de là *amplificatiō* qui dans la langue de la rhétorique traduit ἀσθησις; *exemplificō*.

Aucun rapprochement net.†

amptermiini : v. *ambi* et *pertermine, terminus*.

amptuō, -ās, -āre (*antr-, andr-*; sur la forme, v. Marx, Lucilius 320) : sans doute ancien terme de rituel, conservé par Festus, dont les manuscrits hésitent entre *amptuare, antruare, andruare, antroare*; ainsi, 334, 19, *redantruare dicitur in Saliorum exultationibus* : « cum praesul amptuauit », quod est motus edidit, ei referuntur idem motus, Lucilius (330), Pacuuius (104); P. F. 9, 1, *andruare i. e. recurrere a Graeco uerbo ἀναδραμεῖν uenit*; hinc et *drua uocata* est; id. 9, 3, *antroare gratias* (l. *gradus*?) *referre. Truant mouentur. Truam quoque uocant quo permouent coquentes exta*.

De *am(b)-truō*? La graphie *andruare* est peut-être influencée par l'étymologie grecque, à laquelle songe Festus.

ampulla : v. *amphora*.

amputō : v. *putō*.

amulētum (*amo-*), *-ī* n. : = φαλακτήριον; amulette, talisman. Attesté depuis Varron. L'origine du mot étant inconnue, la forme ancienne n'en peut être précisée. La graphie *amuletum* (*amolium* dans le cod. Bob. de Charisius, GLK I 105, 9) est peut-être due à un rapprochement avec *mollis* (cf. Varr. ap. Charis., GLK I 105, 9) ou avec *amoliri*, cf. la glose *amolimentum* : φαλακτήριον, CGL II 473, 49. V. R. Wünsch, Glotta 2, 219-250.

amulus, *-ī* m. : amble (ombre) chevalier (Polem. Silu.). M. L. 432. Sans doute gaulois, cf. Jud, Arch. Rom. 6, 201.

amurca (*amurga*), *-ae* f. : eau provenant de la pression de l'olive. Emprunt probable au gr. ἀμόργη, attesté depuis Caton. L'affirmation d'Isidore, Or. 17, 7, 69, que le mot grec vient du mot latin est invraisemblable, étant donné l'emprunt de *oleum, oliuom, oliua*. D'après Servius, Georg. 1, 194, la prononciation est *amurga*; les langues romanes attestent à la fois *amurca* et *amurga*, cf. M. L. 433; l'irl. a *amarc*; cf. aussi le dérivé **amurcula* 435. Le c de *amurca* peut s'expliquer par un intermédiaire étrusque.

Dérivé : *amurcarius, -a, -um* : et *examurgō, -ās* : écurier (rare et tardif).

amussis, *-is* f. : niveau, règle ou équerre de charpentier; outil de fer pour polir les pierres; cf. Varr., Quaest. Plaut. lib. II cité par Non. 9, 3. Ancien, technique. De là : *amussium* (Vitr.); *adamussim* (formé comme *admodum*), cf. gr. κατὰ σθένειν, d'où l'on a tiré *amussis*; *examussim* glossé par P. F. 70, 21, *regulariter*; *amussis enim regula fabrorum est uel, ut alii uolunt, ferramentum quo in poliando utuntur*. Dans *examussim*, *ex* sert sans doute à renforcer *amussim*, considéré comme un adverbe en *-im*; cf. *fatim* tiré de *ad fatim* : et *emussūta* employé par Plaute, Mil. 632, et que P. F. 67, 1, glose *ad amussim facta*. Formes archaïques, qui ont disparu du latin classique. Sans étymologie connue.†

amyllum : v. *amillum*.

***an** : préverbe que l'on a voulu retrouver en latin (cf. *anhēlō*), mais dont l'existence est des plus douteuses; les formes où il semble figurer s'expliquent par *am(b)-, am-*, ou par *ante* (avec haplogie dans *antestārī*).

an, anne : particule interrogative, marquant un doute

assez fort ou une restriction « est-ce que peut-être, est-ce que vraiment? ou bien est-ce que »; d'où l'emploi avec des formules de politesse comme *obsecrō, amābō, quaesō*; dans des interrogations d'allure rhétorique, *an existimas, an credis, an tibi uidetur, an ignoras, an non putas, an non uides*, et, à l'époque impériale, *an forte, an fortasse, an forsitan*, qui supposent une réponse négative. *Anne*, rare (Tér., Haut. 999), s'emploie surtout dans les interrogations doubles, devant voyelle, ou après un *an*, ou pour des raisons de rythme ou d'harmonie.

Le sens dubitatif de *an* en justifie l'emploi dans les interrogations doubles ou triples : *iuben an non iubes?*, Plt., Cap. 846; *est an non est?*, Tér., Eun. 546; *pulcesne an cimices an pedes?*, Liv. Andr., Com. 1, dont les seconds termes sont présentés comme moins sûrs que le premier; et dans l'interrogation indirecte après les mots impliquant le doute ou l'ignorance : *dubitō, ambigitur, quaerō, quaestiō est, nūl rēfert, nesciō, haud sciō, fors an, forsitan*, cf. Thes. II 7, 65 sqq., ou dans le second membre de l'interrogation double : *nunc mi incertum est abeam an maneam, an adeam, an fugiam*, Plt., Au. 729. Une construction comme celle de Tertullien, ad. Iud. 6, *quaerendum an iam uenerit an necne*, est incorrecte.

L'emploi des particules gr. ion.-att. *εἰ* et même *γὼτ*, *an* est autre. On s'est demandé si lat. *an* ne serait pas une forme brève de *anne*, qui peut s'analyser en **at-ne* (cf. *at*). Mais cette hypothèse se heurte au fait que *an* est toujours scandé bref, cf. Lindsay, *Early latin uerse*, p. 123, § 13. *Anne* est sans doute à *an* comme *nōnne* à *nōn*. Ceci posé, il reste possible que, dans les trois langues, les emplois s'expliquent par des développements différents d'une même particule **an* servant à affirmer : c'est ce qu'admet M. Musié, *Rad* de l'Académie de Zagreb, 237 (1929), p. 194 sqq.

anaphus : *uas uinariū quod rustici uocant hanapum... rectius autem scribitur anaphus. Graeci enim dicunt illud anaphos et ymnoforos* (= οἰνοφόρος), CGL V 583, 8. Latinisation pédante d'un mot germanique, M. L. 4153.

anas, -atis (*-itis*; gén. pl. *-tum* et *-tium*) f. : canard. Attesté de tout temps. La langue hésite entre *anas, -itis* avec apophonie (Plaute, Cic.) et *anas, -atis* (Varr. et les écrivains postérieurs); cf. le cas de *alacer*. La différence se retrouve dans les dérivés : *anaticula* et *aniticula*. On trouve aussi *anatina, -ae* (Pétr. 56, 3; certains, toutefois, lisent *anetina*, v. commentaire de Perrochat, ad l.), *anaticus, -a, -um* (Greg. Tur.); *anatiarius* (Inscr.) à l'archand de canards. Panroman, sauf roumain. Les formes romanes remontent à *anas, -atis, anaticula*; et à **anitra*, M. L. 439-440; B. W. sous *canne*; *anatem* a fourni peut-être le bas-all. *ante*.

Cf. v. isl. *pná* et v. h. a. *anut*, lit. *ánis*, v. russe *utooi* et serbe *úva* (supposant **oty*), donc **anot* « canard ». Au même sens, le grec a béot. *vāssa*, ion. *vīssa*, att. *vītta*, donc **vītta*. L'á de véd. *áti*, qui désigne un « oiseau aquatique », est ambigu; on peut y voir **no*, c'est-à-dire **n̄*, et rapprocher le mot sanskrit des précédents. Cf. *nō, nāre*?

anaxant : v. *aiō*.

anceasa, -ōrum n. pl. : — *dicta sunt ab antiquis uasa, quae caelata appellamus, quod circumcaedendo talia fiunt*,

P. F. 18, 19. Cf. *ancile, ancisus*. Toutefois, la forme ne présente pas l'apophonie, et on peut se demander si l'on n'a pas affaire à un mot dialectal avec *an* (= *in*) + *caesa* = *incisa*, qui convient peut-être mieux au sens que *circumcisa*.

acentus, -ūs : v. *accentus* sous *canō*.

anceps, -cipitiis adj. (forme ancienne *ancipes*) : v. *ambō* et *caput*.

ancile, -is n. (gén. *anciliorum*, Hor., Od. 3, 5, 10; *-lium*, Tac. H. 1, 89) : bouclier ovale, échancré des deux côtés dans le milieu (tombé du ciel sous le règne de Numa Pompilius; sur la légende, v. P. F. 117, 13; Ov., F. 3, 259-398). Vieux mot conservé seulement par la tradition.

L'étymologie ancienne dérive le mot de **am(b) + un* adjectif dérivé de *caedō* (en composition *-cidō*), cf. *scutum breue quod ideo sic est appellatum quod ex utroque latere erat recisum ut summum infimumque eius latus medio pateret*, P. F. l. l. L'hypothèse est plausible. Le suffixe serait **-sli*. Cf. *ancisus* employé par Lucr. 3, 660; *ancisiō* dans Isid., Or. 18, 12, 3; et *inclis, incile*. Toutefois, ce bouclier est représenté à Gnosso, à Mycènes, et il peut s'agir d'un mot emprunté. Cf. G. Dumézil, *Jupiter, Mars, Quirinus*, p. 234 sqq.

ancilla : v. *anculus*.

***ancilābris, -e** : — *mensa ministeriis aptata diuinis. Vasa quoque in ea (aenea?) quibus sacerdotes utuntur, ancilabria appellantur*, P. F. 10, 18; *ancilabris (mensa) ea qua in sacrificiis dis anclatur, quod est hauritur ministraturque*, id. 67, 28. Cf. encens CGL II, 567, 5; *anclator* (*anciator* codd.) *minister fidelis et occulta sciens*.

Terme de rituel, non attesté dans les textes, sans doute dérivé de *ancilō*, plutôt que de *anculō* (cf. *anculus*).

ancilō, -ās, -āro (*anclor* d'après Pris., GLK II, 391, 1) : puiser, vider. Archaïque (Livius Andr., frg. 36, où *anclabatur* traduit ἠψόσαστο) et rare. Composé : *exancilō, exanilō* (sur *exanilō*, v. Plt., St. 273, et Sergius, ad loc.), que Quintilien, 1, 6, 40, range parmi les mots « ab ultimis et iam obliteratis repetita temporibus ».

Comme l'ont vu les Latins, le mot est emprunté au gr. ἀνκλιών, v. P. F. 10, 16, cf. *opsnō, -ās* en face de *ōphōnēō*. Il faut sans doute y rapporter *ancilābris* et *anculō*, dont l'explication par *anculus* doit reposer sur une étymologie populaire; cf. la glose *anclator, ὑπηρέτης*.

ancōra, -ae f. (graphie fréquente *anchora*, Serv., Ae. 1, 689, *hoc nomen cum in Graeco unde originem ducit aspirationem non habeat, in Latino aspiratur* [cf. *lachruma*]) : ancre. Emprunt ancien au gr. ἄγκυρα; noter, toutefois, la correspondance *ū = ō*, qui se trouve maintenir l'accent sur l'antépénultième, mais qui, comme le laisse supposer l'aspirée, s'expliquerait par un intermédiaire étrusque, de même que pour *aplustria*. Cf. Deecke-Müller, *Die Etrusker*, 2^e éd., p. 284. Panroman, sauf roumain, M. L. 483 b, et germ. : ags. *ancor*, v. isl. *akkeri*, v. h. a. *anchar*, etc.; finn. *ankkurū*; et celt. : irl. *ancōire, ingor*; gall. *angor*.

Dérivés : *ancorālis* : d'ancre; d'où *ancorāle*, n. « câble de l'ancre »; *ancorārius*; *ancorātus*.

ancorago, -inis f. : poisson du Rhin, saumon? (Cas-

siod.) ; autres formes : *ancora(u)s*, Polem. Silv. ; *ancora* en latin médiéval. Mot tardif, non latin, peut-être celtique. M. L. 445.

ancra (*antra*), -ae m. : *antras* : *conualles, uel arborum interualla*, P. F. 10, 22. Attesté épigraphiquement, cf. Fraccaro, *Inscr. de via Valeria*, Athen. 29, 94 sqq. Autres graphies : *angra, ancrea, ancrea*. f.

anculus, -i m., **ancilla**, -ae f. : serviteur, servante. Dénominateur : *anculō*, -ās : servir. Cf. P. F. 18, 15, *ancillae*... *ideo sine appellantur quod antiqui ancularie dicebant pro ministrare, ex quo dī quoque ac deae feruntur coli, quibus nomina sunt Anculi et Anculae*. Toutefois, *anculo* est peut-être un doublet de *anclo* (cf. *periculum, periculum*), rattaché faussement par les grammairiens à *anculus*.

Anculus (et les dérivés *ancula, anculo*) ne sont pas attestés dans la littérature, peut-être parce que *anculus* était spécialisé dans un sens liturgique (Duvau, BSL 39, vii), et *anculus* a été remplacé par *janulus* et *seruus*. Le diminutif d'affection *ancilla*, bâti sur *anculus*, analysé *anc-ulus*, est, au contraire, usuel et a passé dans les langues romanes (M. L. 443) ; il sert de féminin à *seruus*, comme en gr. *παῖδισκα* à *δοῦλοι* (Wackernagel, Gl. 2, 1909, p. 7). — On dit *serui, ancillae* et non *anculi, ancillae* (ou *anculae*) ou *serui, seruae, Serua*, dans Plaute, est le plus souvent adjectif et s'oppose à *libera* (Ru. 217-218, 1406) ou à *ingenua*, Mi. 961. Il désigne la condition juridique où vit l'*ancilla*.

De *ancilla* : *ancillula* ; *ancillāris* ; *ancillor*, -āris ; *ancillātus*, -ūs ; *ancillāriolus* « qui courtise les servantes » (Sén., Mart.).

Anculus répond à gr. *ἀμφιπολος* et signifie originairement « qui circule autour ». Mais la racine **k^wel-* a perdu en latin son sens général de « circuler », et *colō* a pris des sens spéciaux qui se manifestent dans *inquilinus, incolā, agricola* ; dès lors, *anculus* a été inanalysable. — En celtique, où la racine **k^wel-* est peu représentée, un mot correspondant à gr. *ἀμφιπολος* et lat. *anculus* a dû exister ; il a été remplacé par le mot attesté en gallo-latin sous la forme *ambactus*, qui a fait une grande fortune (fr. *ambassadeur*, all. *Ami*, etc.).

***anculentus**, -a, -um : mot de gloss. -ae *feminae menstruo tempore appellantur ; unde trahitur inquinamentum*, P. F. 10, 20. Pas d'exemple dans les textes. De *cunio*? ou de *cunus* (cf. *lutulentus*)? Le préfixe *an-* indique une origine dialectale.

ancus, -a, -um : — *appellatur qui aduncum brachium habet, et exporrigi non potest*, P. F. 18, 13 ; CGL II 17, 27, *ancus* : *mancus*. Cf. *uncus* et *aduncus*. [Même mot que le praenomen *Ancus*, qui n'a rien à voir avec *anculus*, cf. Auct. de praen. 4 : *Ancum praenomen Varro e Sabinis translatum putat. Valerius Antias* [ita uocatum regem Ancum] *scribit quod cubitum uitiosum habuerit, qui graece uocatur ἀγκών*. Semble conservé dans les dialectes italiens et en galicien. M. L. 446. Sur la conservation de *ἀγκών* en Espagne, v. Isid. 9, 4, 4, et Sofer, p. 164, n. 6.

Pour l'étymologie, v. *uncus* ; sur la coexistence de *a-* et *o-* à l'initiale, v. *auris*. Sans doute doublet dialectal de *uncus*.

andabata, -ae m. : gladiateur qui combat sans y voir.

Déjà dans Varron, qui en fait le titre d'une de ses Mémoires. Mot étranger (gaulois?) ; très rare. On pourrait interpréter le premier terme *anda-* comme le représentant celtique de skr. *andhāh* « aveugle », zd *anda-* « id. » (Vendryes, MSL 20, 279). Le second terme *-bata* est peut-être à rapprocher de *battuō*. Cf., toutefois, *angobata*.

andrāgō, -inis f. : latinisation de ἀνδράγγη, d'après le synonyme *porcillagō*, doublet de *portulāca* « pourpier ».

andruō : v. *ampruō*.

anellus : v. *anus*.

anēsum (-sus, *anīsum*), -i n. : anis vert. Différencié de *anēthum* (= *ἐνθον* « fenouil, aneth », M. L. 453-454 ; irl. *ainéit*) dans Celse, Pline. Mot méditerranéen ; gr. *ἀνησ(σ)ov*.

anfractus (*am-*), -a, -um : -m est flexum, ab origine duplici dictum, ab ambitu et frangendo : ab eo leges iubent in directo pedum VIII octo esse uiam, in anfracto XVI, i. e. flexu, Varr., L. L. 7, 15. Cf. *anfractum*, -i n. : tournant ; et *anfractus*, -ūs m. : tournant, repli, sinuosité, circonvolution (sens propre et figuré ; ancien, usuel, conservé en v. ital., M. L. 457) ; d'où en bas latin *anfractuōsus*.

Les glossateurs, après Varron, rapprochent les formes de *frangere*, comme le prouvent leurs explications, par *circumfractum, confractum*. De *amfr-actus*, mot sans doute emprunté à des parlers osques? Pour osq. *amfr-*, v. *ambi-*, *amb-*.

angarius, -i m. : courrier. Emprunt (attesté dans Lucilius) au gr. *ἄγγαρος* comme *angaria* f. (et n. *angarium*) = *ἀγγαρεία* ; *angario*, -ās (*angarizō*) = *ἀγγαρεύω* « requérir pour une corvée de transports », d'où « contraindre ».

Le mot grec lui-même est emprunté au perse ; v. Frisk, s. u. Lat. *angarius*, usité dans la langue du droit et dans celle de l'Église, a passé par là dans les langues romanes ; cf. M. L. 458 (it., esp., port.), avec influence de *angō*, et en germ. : néerl. *enger* ; en celt. gall. *aner*. V. B. W. *hangar*.

angelus, -i m. : 1° envoyé (Apol.) ; 2° ange. Emprunt de la langue de l'Église au gr. *ἄγγελος* (= hébr. *mal'ak*), comme *angelicus* transcrit *ἀγγελικός*. Hybride : *angelificō* (Tert.). Panroman ; M. L. 457 a ; et germ., got. *angilus* « Engel », etc. ; celt. : irl. *aingel*, britt. *angel*.

Angerona (-nia Macr. ; o long?), -ae f. : déesse protectrice de Rome, représentée la bouche close, un doigt sur les lèvres : *ore obligato obsignatoque simulacrum habet*, Plin. 3, 64 ; cf. Macr., Sat. 3, 9, 4 ; 1, 10, 7. Dérivé : *Angeronātia*. Les étymologies anciennes ne sont que des calembours « quod angores atque sollicitudines animorum propitiata depellat », ou encore « quod P. R. morbo, qui angina dicitur, praemisso uoto sit liberatus ».

Sans doute emprunté à l'étrusque *Ancaru* (E. Fiesel, Language 11, 122 sqq.) ; cf. *Lātōna*.

angina, -ae f. : angine « *genus morbi, eo quod angat, et Graece ἀνάγγη appellatur* », Non. 35, 8. Emprunt ancien (Pit., Lucil.) au gr. *ἀγγώνη* avec apophonie normale de *ō* intérieur en *ī* (Lucil. 864 ; Ser. Samm. 278), rap-

proché de *angō* par étymologie populaire. Cf. M. Leumann, Sprache I, 205.

angiportus, -ūs m. (et *angiportum* n.) : = *uicus angustus*, ruelle, cul-de-sac. Le premier terme semble être le thème d'un adjectif **angus* apparenté à *angō* qui a disparu au profit de *angustus* ; le second est le mot *portus*, qui a conservé ici le sens indo-européen de « passage ». Formé ainsi de deux archaïsmes, *angiportus* a cessé rapidement d'être compris et employé ; rare à l'époque républicaine, il disparaît à l'époque impériale (sauf des glossaires qui en donnent des explications bizarres), supplanté par *uicus*.

angistrum, -i n. : instrument de chirurgie (Isid.). Autre forme de *ancistrum* (Cael. Aurel., etc.) du grec *ἄγκιστρον*, rapprochée par l'étymologie populaire de *angō*.

angō, -is, -xī, **anctum**, -ere : étendre, opprimer, serrer (la gorge) ; Ov., M. 9, 78, *angebār, ceu guttura forcipe pressus*. Attesté à toutes les époques ; mais *anxi* et *anctus* ne figurent que dans les grammairiens. M. L. 458 b. — *Angō* se dit du physique et du moral ; ce même double sens se retrouve dans les substantifs dérivés : *angor*, -ōris (m.) ; ancien thème en -s, cf. *angustus* ; rare au sens de « angine », s'emploie plutôt de l'oppression morale, de l'angoisse : *angor est aegritudo premens*, Cic., Tu. 4, 18 ; le sens physique est réservé à *angina*.

angustus : étroit, serré ; *angustia*, employé surtout au pluriel *angustiae* au sens de « défilé » (cf. *faucēs*), puis au sens moral « gêne », et dans la langue de l'Église « angouïsse(s) » ; Tert., Idol. 12, *angustias et cruciatas*. De là : *angustō*, -ās et *angustiō*, -ās (bas latin), **angustiōsus*, cf. M. L. 467-471 ; B. W. s. u. ; *co(a)ngustus*, -tō, -ās ; *congustia* > esp. *congoja*, etc.

angustus figure comme premier terme de composé dans *angusticiāuus*, -clāuius (cf. *lāticiāuus*).

Dérivé d'une forme en -s-, *anxus*, citée par Priscien, GLK II 525, 1 : *anxius* (cf. *noxā, noxius* et *noceō*) ; *alsius*, *alsius* et *algeō* : sens actif et passif « anxieux, angouïsse » et « angouïssant », Lucr. 3, 993, *anxius angor* ; toujours au sens moral. Le féminin *anxia* substantivé est attesté peut-être dans Lucr. 6, 14 (?), en bas latin et en roman ; M. L. 509-510.

Dérivés : *anxiētās* et *anxiētūdō* (arch. et postcl.) ; *anxiōsus* (p. lat.) ; *anxiō*, -ās et *anxiōr* (l. de l'Égl.) ; *anxiifer* (bot.).

La forme verbale *angō* (perf. *anxi*) n'a de correspondant qu'en grec : *ἄγγω* (ἄγγω) ; ce présent peut être ancien, au moins dans une petite portion du domaine indo-européen. D'autre part, le slave *о̀зѣ, о̀зѣти* « attacher », avec un *o-* ajouté à l'initiale, supposerait plutôt un ancien présent athématique, ce qui rendait compte de la mauvaise conservation du thème verbal. — La forme la plus répandue est celle du thème en -u- : irl. *cum-ung* « étroit », gall. *yn̄g* et *cyf-yn̄g* « id. », skr. *ap̄hūh̄*, v. sl. *ozū-kū*, arm. *anjuk*, got. *aggwus* ; c'est sur cette forme qu'est peut-être fait lat. *angustus* (avec ses dérivés) ; cf. v. h. a. *angust* « angouïsse », mais le thème en -es- de lat. *angor* se retrouve dans skr. *ap̄hāh̄* « étroitesse », av. *azō* ; *angustus* peut-être également tiré de là, cf. le type *augustus, rōbustus*. L'élargissement par -s- qu'on a dans *anxius* figure aussi dans lit. *an̄kštas* « étroit ».

angobatae : sorte d'automate. Se trouve dans Vitruve 10, 7, 4. Forme peu sûre : lire *aerobatae*? Cf., toutefois, *andabata*.

anguilla : v. le suivant.

anguis, -is m. (et f. à l'ép. arch. ; *anguen*, -inis n. dans Jul. Val. (douteux ; cf. W. Heraeus, Kl. Schr. 229, n. 2) *anguena* f. gloss.) : serpent. Mot ancien, employé dans la langue religieuse ; cf. Tert. II 53, 49 sqq. A pour substitués des adjectifs : *serpens* (*bēstia*), *uīpera*, sans doute aussi *coluber, colubra* ; ou l'emprunt au gr. *dracō*. Poétique ; rare en prose (T.-L.) ; un exemple dans Columelle ; 40 exemples contre 360 de *serpens* dans Pline ; cf. Thes. II 51, 76. Caton et Varron l'ignorent, tout en employant *angulinus*. N'a survécu que dans quelques parlers italiens, cf. M. L. 462.

Dérivés : *anguiculus* m. (Cic.) ; *angulinus* (ancien), -neus ; *anguetus* (Sol.). Composés poétiques : *anguifer* (= *ὄφιοῦχος*) ; -ger ; -gena ; -manus, -pes. S'y rattache sans doute *anguilla* (*anguila*) f. : anguille, M. L. 461, dont la loi Salique a un adjectif dérivé *angulārīcius*.

Mot de date indo-européenne, mais dont les formes ont été variées intentionnellement, comme on le voit par les substitutions telles que *serpens* ou *uīpera* (cf. aussi *lupus, aper*). La forme *anguis* est superposable à v. pruss. *angis* « serpent (non venimeux) », lit. *angis* f. (acc. *añg*) « serpent (venimeux) », pol. *wąż* (gén. *węża*) ; une forme visiblement déviée, *anzdris*, désigne en vieux prussien le « serpent venimeux ». Le traitement *g*, en face de lat. *gu*, dans irl. *esc-ung* « anguille », gén. *escogan* (litt. « serpent d'eau ») en face de lat. *anguis* indiquerait l'aspiration. Mais le grec offre lesb. *ζυβηρις* *εγγελος*. Μηθουκαϊοι Hes., à côté de *εγγις, εγγις, εγγελος* et de *ἀβεις* *εγγις* Hes. L'indo-iranien a skr. *āhih̄*, av. *āziš* « serpent », dont l'*a* est ambigü. L'*i* de arm. *iž* (gén. *iži*) ne peut guère reposer que sur **ā*. On ne peut donc restituer un original indo-européen. Le flottement porte sur l'initiale : **ǵ*, **o*-, **ǵ*-, **an*-, et sur les consonnes **g*-, **g^wh*-, **gh*-, les formes de plusieurs langues étant, du reste, ambiguës. — La désignation de « l'anguille » par un dérivé, *anguilla*, de *anguis*, a son pendant dans v. pruss. *angurgis*, lit. *ungurys*, pol. *węgorz*, russe *úgor'*, etc. Le v. sl. *ogulja* *jeğulja* semble emprunté au latin.

angulus, -i (*angulus* dans l'app. Probi) m. : coin [d'un édifice], angle (*γωνία*). Ancien, technique, usuel. M. L. 465 ; B. W. s. u. ; britt. *ongl*.

Dérivés : *angellus* : petit coin, petit angle ; *angulāris* (*lapis*) ; *angulārius* (É. λ.). ; *angulatus* : muni d'angles ; d'où *angulāre*, M. L. 464 ; *angulōsus* : πολυγωνος.

Second terme de composés : *acuti-*, *obtus-*, *rect-*, *tri-*, *quadri-*, *sex-*, *oct-*, *uiginti-* *angulus*, qui traduisent des composés techniques grecs en -γωνος, δεξυγωνος, etc. Même mot en ombrien : *angluto* « ab angulō », *anglome* « ad angulum ».

Le v. sl. *ogŭlŭ* « angle, coin » est trop pareil à lat. *angulus* pour n'être pas suspect d'être emprunté. Mais il y a un ancien *g* dans arm. *ankiwn* « coin » ; en faisant alterner *k/g*, on rapprochera gr. *ἀγκών* « courbure du bras, coude », *ἀγκυλος* « courbé », etc. ; v. les mots lat. *ancus* et *uncus*.

angustus : v. angō.

anhēlō, -ās, -āui, -ātum, -āre : haleter, être hors d'haleine; d'où « exhaler des vapeurs, être brûlant » et transitif « exhiler ». Terme expressif, ancien, usuel.

Dérivés : *anhēlus* « qui halète » et « qui fait haleter », et par suite « qui a chaud, brûlant » (chez les poètes de l'époque impériale), adjectif postverbal de *anhēlō*; *anhēlitus*, -ūs m. (cf. *hālitus*) « souffle, soupir, halètement, essoufflement », *anhēlātiō*; *anhēlābundus*, *anhēlōsus* (= ἀσθματικός).

Le féminin de *anhēlus* a dû être substantivé, **anhēla*, d'où avec métathèse **alēna*, cf. CGL III 597, 38, « *anhēlitum* : qui de aliena (= alena < (h)anela) laborant », **alēnāre*, qui ont passé dans les langues romanes; cf. M. L. 472-474; B. W. sous *haléine*.

Si un préverbe *an-* existait en latin, on serait tenté de voir dans *hālāre* un ancien **hansl-* et couper *an-hālāre*. Mais pareil préverbe ne se retrouve dans aucun autre exemple net. Du reste, on n'obtient pas ainsi une étymologie; car on ne rend pas compte de *h-* initial et l'on ne voit pas comment concilier un **ansl-* avec la racine dissyllabique de *animus*, *anima*. V. *hālāre*.

anima, -ae f.; **animus**, -i m. Mots de genre « animé » (sur lesquels, v. Wackernagel, *Vorles. üb. Syntax* II, p. 13-14). Le premier, qui est l'équivalent sémantique du gr. ψυχή et en a, de plus, subi l'influence, veut dire proprement « souffle, air », cf. Cic., N. D. 2, 138, *quae spiritu in pulmones anima ducitur, ea calescit*, puis « air en qualité de principe vital, souffle de vie, âme », et enfin « âme des morts » (en tant que souffle vital échappé du mourant et qui a passé les enfers).

Animus, qui correspond au gr. θυμός, désigne « le principe pensant » et s'oppose à *corpus*, d'une part, à *anima*, de l'autre. Les anciens s'efforcèrent de distinguer les deux mots, du moins à l'origine, ainsi Acc., *Trag.* 296, *sapimus animo, fruimur anima; sine animo anima est debilis*. On voit que *animus*, principe supérieur, est mâle; *anima*, qui lui est soumise, est féminin. *Animus* est souvent joint à *mēns* (*mēns animi*), à *cōgūtātō*. Désignant l'esprit, il s'applique spécialement aux dispositions de l'esprit, au « cœur » en tant que siège des passions, du courage, du désir, des penchants (par opposition à *mēns* « intelligence, pensée »), d'où une série d'expressions comme *addere animum* « donner du cœur », *dēficere animō* « perdre courage », *animō mōrem gerere* « suivre ses penchants », *animi causā* « par plaisir ». Il a ainsi une double valeur, rationnelle et affective.

Toutefois, il y a tendance à employer *anima* dans le sens de *animus* (tandis que la réciproque n'existe pas), ainsi Sall., *Ca.* 2, 8, *quibus profecto contra naturam corpus uoluptati, anima oneri fuit*; *Iu.* 2, 1, *nam uti genus hominum compositum ex corpore et anima est, ita res cunctae studiae omnia nostra corporis alia, alia animi naturam secuntur* (noter ici l'emploi indifférent de *anima* et *animus*); cf. aussi 2, 3, et *Lucr.* 3, 421 sqq., *tu fac utrumque uno sub iungas nomine eorum/taque animam uerbi causa cum dicere pergam/mortale esse docens, animum quoque dicere credas/quatenus est unum inter se coniunctaque res est*.

D'autre part, à l'époque impériale, *spiritus*, traduction du gr. πνεύμα, tend à se substituer à *animus*, auquel il est joint e. g. dans *Sén.*, *Q. N.* 2, 35, *Iouem...*

animus ac spiritum mundi. T.-L. écrit déjà, 2, 35, *Co-riolanus hostiles iam spiritus (= animos) gerens*. Cet usage se répand et devient général dans la langue de l'Église. Aussi *animus* n'a-t-il pas survécu dans les langues romanes, qui ont conservé *anima* (panroman, M. L. 475; B. W. sous *âme*), celt. bret. *enneff* et *spīritus*, ce dernier d'abord dans le sens religieux : le « saint » esprit, M. L. 8158; B. W. s. u.

A *anima* se rattachent plus spécialement : *animō*, -ās : animer, donner la vie (mais *animātus* a plutôt le sens de *animō affectus*); et *animāns* m. : sens absolu « qui vit, qui respire », « être animé » pour cette valeur du participe présent, cf. *gignentia*, e. g. *Sall.*, *Iu.* 79, 6; 96, 4, etc., et *euidentis*, cf. *ἐπιψυχος*; *animālis* : qui respire, animé; d'où *animāl*, -ālis n. « être vivant », souvent en parlant des animaux, par opposition à l'homme (déjà dans *Varr.*, *L. L.* 7, 103, *multa ab animalium uocibus translata in homines*, sens passé dans les langues romanes, M. L. 476 (v. fr. *auimalis*) et en britt. *anifail*). Dans la langue de l'Église, *animālis* s'oppose à *spirītūālis*, *animālitās* à *spirītūālitās*; *animātor* « qui donne la vie à » (b. lat.); *animula*; *animula mātris*, autre nom du serpolet (*serpillum*, -lus), ainsi dit « propter quod menstrua moueat », cf. *Isid.* 17, 7, 7, et *Sofer* 117 et 176; *ex-animus*; *ex-animis*; *exanimō*, -ās, *exanimālis*; *in-animus* (-mis); *inanimātus*; *semianimus*, *semianimis*.

Dérivés et composés de *animus* : *animōsus* : courageux, ardent; orgueilleux, irrité. Traduit θυμικός et θυμωτικός, θυμώδης; *animōsitas* (tardif); *animulus* m. : petit cœur, terme de tendresse (Plaute); *animaduertō*, de *animum aduertō*, juxtaposé encore à l'époque archaïque et devenu composé par la suite : « tourner son esprit vers, remarquer »; souvent avec une nuance de blâme (comme *notāre*, auquel il est joint par *Cic.*, *Brut.* 316; *De Or.* I 109), d'où (par litote) « sévir contre, punir ». Même sens dans *animaduorsor* (*Cic.* = *censor*); *animaduorsio*.

Il y a, en outre, une série de formes où *animus* et *anima* sont indiscernables : *aequanimus* (= ἐσφυικός) reformé d'après l'expression *aequō animō ferre, aequanimitās* (et, à basse époque, *animaequus*, *animaequitas*); *magnanimus* = μεγαθύμος, μεγαλόφυκος, -θυμος : sur ce composé et sur le groupe *magnitūdō animi*, v. U. Knoch, *magnitudo animi Unters. z. Entstehung u. Entwicklung eines römischen Wertgedankes*, Leipzig, Dieterich, 1935; *magnanimitās* = μεγαλοφυκία; *ūnanimus*; *ūnanimitās*; *longanimis*, -mitās = μακρόθυμος, -μια (lat. d'Égl.).

Animus a un correspondant exact dans gr. ἀνεμός. La racine, qui est dissyllabique, offre des formes verbales : skr. *āni-ti* « il souffle » et got. *uz-an-an* « expirer ». Comme dans *ἀνε-μος*, *ani-mus*, la forme dissyllabique **ans-* de la racine se voit, avec d'autres suffixes, dans skr. *āni-la-h* « souffle » et gall. *ana-dl*, m. irl. *anāl* « souffle »; sur des représentants celtiques de **anamō*, v. *Pedersen*, *V. Gr. d. k. Spr.* II, p. 111. Avec vocalisme o, cf. sans doute arm. *holm* (gén. *holmoy*) « vent », qui pourrait reposer sur **ons-mo-*. Il faut citer, de plus, v. isl. *andi* « âme, esprit », *and* « souffle ». Les mots slaves *zavati* « répandre une odeur » et *vonja* « odeur » sont plus aberrants pour la forme et pour le sens. — En latin, c'est le groupe de *spirāre*, *spirātus* qui, au sens de « souffler, souffler (de la respiration) », a remplacé le groupe de lat. *anima*, skr. *āniū* « il souffle », etc.

anna : v. annus.†

annepum (-pus) : — *cratera, uas uinariū quod et galleta, annapum, sc(l)alam*, CGL V, 564, 48. Germanique. Cf. *anaphus*.

annōna : v. le suivant.

annus, -i m. : an, année; et dans la langue rustique « produit de l'année, récolte », e. g. *nec arare terram aut expectare annum*, Tac., *Germ.* 14; cf. *annōna*. Sans rapport avec *ānus* [annus] « anneau », malgré *Varr.*, *L. L.* 6, 8. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 487.

Dérivés et composés : *annuus* : qui dure un an; *annālis* : annuel (opposé à *mēnstruus*). Cf. le *clāuus annālis* « qui figebatur in parietibus sacrorum aedium per annos singulos, ut per eos numerus colligeretur annorum », P. F. 49, 7; d'où *annālis* (libri), irl. *annāla*; *annuālis* : contamination en bas latin de *annuus* et de *annālis*, M. L. 486; *annārius*; « a lex dicebatur ab antiquis ea qua finiuntur anni magistraturae capiendi », P. F. 25, 5; *annuārius* (Cael. Aur.); *annuātium* (équivalent bas latin de *quotannis*); *anniculus* : d'un an (par opposition à *bimius*), usité dans la langue des éleveurs et demeuré dans les langues romanes, M. L. 481 (sur cet adjectif, où la notation numérique « un » reste inexprimée, v. *Brugmann*, *I. F.* 21, p. 1 sqq.); **annicellus*, M. L. 480 a; *annōsus* : πολυετής (poét.); *annōsūtās* (tardif, St Aug.); *annōstinus* (cf. pour le suffixe *diūtinus*) : de l'année précédente, M. L. 485, cf. **annoticus*, 484; *annō*, -ās : passer l'année (seulement dans *Macrobe*, à propos de *Anna Perenna* dans la formule *annare perennareque*); *anniuum* dans *Schol. Hor.*, *Epod.* 2, 47, *horna uina : huius anni quod plebei dicunt anniuum*, cf. plus bas *hoccannius*; *annifer* (Plin.) : [plante] qui produit chaque année; *anniuersārius* : qui revient chaque année, M. L. 418 a;

perennis (un doublet **perennus* figure dans le nom de la divinité *Anna Perenna*; cf. *imberbus* et *imberbis*, etc.) : qui dure toute l'année (se dit, notamment, des rivières, des sources, etc.), mais aussi d'autres objets : *auēs perennēs*, Plin. 10, 73), d'où « qui dure sans discontinuité, qui dure toujours », et ses dérivés; *quotannis* : de *quot annis*, dont les éléments se sont soudés; cf. *quot diēbus*, *quot mēnsibus*; *quot calendis*, Plt., *St.* 60; *biennis*, *biennium*; *triennis*, *triennium*, etc. Cf. *Priscien*, *GLK* III 416, 22. Ce type d'adjectif, pour la série qui va jusqu'à quatre (*quadriennis*), est, du reste, rare et tardivement attesté; il se trouve en concurrence, au moins dans la langue de l'agriculture, avec le type *bimius* (v. *hiems*) : *Horace* dit encore *bimium merum*, *C. I* 19, 15, *quadrimium merum*, *ibid.* *I* 9, 7, mais *uinum quinquenne*, *S.* 2, 8, 47, ainsi que l'a noté *W. Schulze*. Cf. aussi **anteannum* « antan », esp. *antaño*.

Pour *sollemnis*, v. ce mot.

A *annus* les Latins rattachaient encore les noms de deux divinités :

1° *Anna Perenna* (*Peranna*) ou *Anna ac Peranna* (*Varr.*, *Men.* 506) : déesse de l'année consacrée dans son écoulement régulier et son retour perpétuel, dont la fête avait lieu au commencement de l'ancienne année, en mars; cf. *Op.* *F.* 3, 146, 523 sqq., qui en fait une déesse lunaire : *sunt quibus haec Luna est, quia mensibus impleat annum*, 657; cf. *Macr.*, *Sat.* 1, 12, 5. Vieille divi-

nité italique dont le culte semble avoir eu peu d'éclat et dont la signification s'est rapidement perdue. Elle se peut, toutefois, que *anna* soit un doublet de *anus* (avec la gémination de consomme propre aux hypocoristiques) ou qu'il ait été identifié avec ce mot. *My Dumézil* (*Le festin d'immortalité*, p. 133) interprète *Anna Perenna* comme « la nourrice de pérennité », la personnification d'une « nourriture d'immortalité », mais le sens de *anna* « nourrice » est douteux; le *anna nutrix* de *CIL* III 2012 est peu probant, et les noms propres *Annaeus*, *Annius*, osq. *Anniei* (s) n'enseignent rien.

2° *Annōna* : cf. *Bellōna*, *Pōmōna*; « déesse qui veille à la récolte de l'année » (a remplacé *Anna*) et « récolte de l'année » elle-même, cf. *Plin.* 18, 320, *ciuilis et aequi patris familias modus est annona cuiusque anni uiti (dē uino)*; spécialement « récolte en blé » et « approvisionnement en blé; blé ». Cf. le *cūrātor annōnae* et les divers magistrats chargés de ce service. De là, *annōnārius* : relatif à l'annone, et *annōnō*, -ās (b. lat.) : nourrir. M. L. 483 a. Passé en got. *anno* « solde ».

Cf. got. *afnanam* (dat. plur.) traduisant *ἐνιαυτός* une fois, et *ata-afni* « ἐνιαυτός », de **atni-o-*; le sens ancien aurait donc été « année révolue », et ceci explique bien les emplois du mot latin. Si l'on admet en osco-ombrien le passage de **-in-* à **-kn-* il est naturel de rapprocher osq. *akenei* « in anno », ombr. *acnu* « annōs », *peraknem* « anniculum » (pour la forme, cf. lat. *per-ennis*, *sevakne* « sollemnem »). Le latin n'a conservé aucun des anciens noms de l'année : **wet-*, de gr. *ἔτος*, etc. (cf. toutefois *uetus*); **en-*, de gr. *ἔτος* « de deux ans », etc.; **gēr-*, de got. *jer*, etc.

anōcatum n. : par en haut et par en bas. Mot tardif de la langue médicale, dérivé de la locution grecque *ἀνω κάτω*, désignant un dérangement du corps provoquant des vomissements et des diarrhées.

anquīla, -ae f. : transcription tardive (Ambr., *Muscio*, *Gl.*) du gr. ἀγκύλη au sens de « jarret ».

anquīna, -ae f. : *junis... quod ad malum antenna constringitur*, *Isid.*, *Or.* 19, 4, 7, « drosse ». Emprunt au gr. ἀγκύωνα, depuis *Lucilius*. M. L. 489.

anquīrō : v. *quaerō*.

ānsa, -ae (graphie phonétique *asa* app. *Probi*, *GLK* IV 198, 9) f. : anse [de vase]; et généralement tout ce qui sert à prendre, poignée, etc.; a. *gubernāculi*, *Vitr.* 10, 8, 5; a. *rudentium*, *id.* 10, 18, 2. D'où « prise, occasion » (cf. *ampla*). Ancien. — M. L. 490; B. W. sous *anse*.

Dérivés : *ānsula*, M. L. 491; *ānsātus*, adjectif « muni d'anse », substantivé dans *ānsāta* : *iaculamentum cum ansa*.

ānsa répond à *lit. gāsā*, lett. *uosa* « anse (de pot) », cf. aussi v. pruss. *ansis* « crochet latéral » et v. isl. *asa* « trou latéral pour passer le lien (d'un soulier) », de **ansyō*, all. mod. *Öse*. Le sens initial a dû être « prise latérale permettant de saisir un objet ». Mot du vocabulaire du Nord-Ouest, comme *barba*, etc.

ānsārius, -a, -um adj. : employé substantivement dans *ānsāria*, *ānsārium* : droit d'octroi.

Latinité impériale. Semble dérivé de *ānsa*, mais le rapport sémantique n'est pas clair.

anser, -eris (doublet *ansar*, -aris, blâmé par l'app. Probi) m. (fém. Varron) : oie. Sert aussi de cognomen.

Dérivés : *anserculus*; *anserarius* γρηβοσοός; *anserinus*.

Ancien, usuel. — A basse époque est doublé par *auca* (cf. *auis*), qui a seul survécu dans les langues romanes. M. L. 826; B. W. sous oie.

Mot rural, comme le prouve l'absence d'h initial dont aucune trace n'est attestée et dont il est arbitraire d'expliquer l'absence par l'influence de *anas*. Ancien thème *ghans-, élargi à l'aide d'un suffixe -er- ou -is-, pour éviter une flexion *(h)ans, *ansis sans analogie en latin. C'est sans doute ce même suffixe qu'on a dans les formes de gén. pl. *bouerum*, *Iouerum* signalées par Varron, L. L. 8, 74, et qui se rattachent aussi à des nominatifs anomaux et dans *passer*. Cf. *mensis* et *as*, *assis*, *asser*.

Le nom indo-européen de l'« oie » est conservé par av. zā, zyā, gr. χήν, χηνός (dor. béot. χᾶν, χᾶνός; éol. gén. χᾶνω), avec élargissement en -i- dans v. h. a. gans, lit. žasīs (gén. plur. žasī), v. sl. gosi. Le m. irl. géis (de celt. *gansi-) désigne l'oie sauvage, puis le cygne. L'oie domestique a pris dans les langues celtiques un nom nouveau (irl. géd, gall. gwydd). Les formes dérivées skr. hamsāh, hamsī désignent certains oiseaux aquatiques.

anta, -aē (usité surtout au pl. *antae*, -arum) f. : antes, piliers qui encadrent la porte; contreforts, pilastres. Correspond au gr. ἀναστάδες, cf. Rich s. u. Ancien (Lex Puteol. 105 av. J.-C.). Conservé dans les dialectes italiens, cf. M. L. 492.

Cf. skr. ātāh (au fém. pluriel) « encadrement de la porte » (avec ā- issu de n + ā, c'est-à-dire *n) et le dérivé avestique aītyā (même sens). L'arménien a *dr-and* et le dérivé *dr-andi* « encadrement de porte ». On rapproche aussi v. isl. qnd « vestiture ». — Le lat. *antae* n'a pas trace de la forme dissyllabique **anat*- attendue d'après la forme védique.

antarius : v. ante.

ante : de anti (cf. *antistes*, -stō, *anticipō*) avec passage de i à ē en finale absolue, comme dans *mare*, *forte*, etc. Peut être renforcé comme *post(i)* de la particule -d(e) : *anti(d)* (cf. *postid*) conservé dans *antideā*, T.-L. 22, 10, 6, comme *postideā*; *antidhāc*, Plt., Poe. 742, cf. Thes. II 150, 17 sqq.; *antideō* doublet archaïque de *anteō* pour éviter l'hiatus, cf. *prōdeō*. Dans la langue populaire, *ante* tend à se renforcer d'une particule préposée : *abante* (qui apparaît dès le second siècle de notre ère; d'où **abantiare*, cf. M. L. 4 et 5; B. W. *avant*, *avancer*), *deante*, *exante*, *inante*, M. L. 4335, *subante*. Adverbe, préverbe et préposition (suivie de l'accusatif) de temps et de lieu : « en face de » et « avant, devant ». Les adverbes *ante*, *antidhāc* semblent indiquer, au contraire, que *ante* s'accompagnait à l'origine de l'ablatif ; cf. *post*. Au sens local, se dit surtout d'une chose qu'on a devant les yeux : *Hannibal ante muros urbis constitit*; mais *Romani pro muris pugnabant*, « ils combattaient en avant de », c'est-à-dire en les ayant derrière eux; de même *ante oculos* et non *pro oculis*. — Mais cette distinction n'est pas constante. C'est sans doute à une action de *prō* sur *ante* que sont dus les exemples, rares et tardifs, de *ante* avec l'ablatif (cf. Thes. II 136, 21). Les dérivés

anteā, *antehāc* n'ont que le sens temporel. Usité de tout temps; M. L. 494. — Le v. fr. *ains* est issu de **antius*, comme *puis* de *postius* (d'après *melius*?). Commé préverbe, a servi à former un grand nombre de juxtaposés et de composés, de sens temporel ou local, dont certains sont représentés dans les langues romanes : *anteannum*, *antecessor*, -cessus (-sius); *antenātus*, *anteparāre*, *antēvisum*, v. M. L. s. u.

Accompagné de *quam*, forme une conjonction subordonnante équivalant au gr. πρὶν ἢ « avant que », de même sens que *prius... quam*, qui semble davantage recherché par les puristes, ce qui se comprend, « avant » introduisant une idée de comparaison (César évite rigoureusement *ante quam*). Les éléments de la conjonction restent longtemps séparables; toutefois, la langue familière tend à redoubler ante devant *quam*, quand le premier est trop loin, e. g. Varr., R. 2, 8, 1, *uos ante ire non patiar ante quam mihi reddideritis tertium actum*.

A basse époque apparaît un adjectif *anterior* (non attesté avant Celse, fréquent dans la langue de l'Église); la langue classique emploie *prior*; comme elle préfère *priusquam*. *Anterior* n'a ni positif ni superlatif, au contraire de *posterior* (*posterior*, *postremus*), auquel il s'oppose et sur lequel il est formé. Sur *anterior* a été fait *anteriorūs*, Gloss. Virg. epist. 7, p. 175, 25, d'après *posterior*, *posteriorūs*. Les adjectifs dérivés sont :

anticus : rare, employé surtout au sens local comme *posticus* (tandis que *antiquus* et *posterus* ont le sens temporel), terme de la langue augurale, cf. P. F. 244, 6, *quae ante nos sunt antica*, et *quae post nos sunt postica dicuntur*, et *dexteram anticam*, *sinistram posticam dicens*. *Sic etiam ae caeli pars, quae sole inlustratur ad meridiem, antica nominatur, quae ad septemtrionem, postica; rursumque diuiduntur in duas partes, orientem atque occidentem*, et Varr., L. L. 7, 7. Pour le suffixe, cf. *priscus*.

antiquus : ancien, antique. Le nominatif *antiquus*, qui phonétiquement devait aboutir à *anticus*, s'est maintenu sous l'influence d'autres formes où *qu* subsistait; du reste, de bons manuscrits ont des graphies *anticus* (*antiquus*) *anticum*, cf. Thes. II 177, 23 sqq. Bret. *entic*. B. W. sous *antique*.

Antiquus est une formation unique; il n'y a pas de **postiquus* à côté de *posticus*; ce qui correspond à *antiquus*, c'est *posterus*, à *antiquitās*, *posteriorūs*. — *Antiquus* n'a que le sens temporel, de même *antiquitās*, *antiquitūs* (adv.) et *antiquarius* (lat. imp.) « antiquaire, qui aime l'antiquité », puis « scribe, copiste » (ἀρχαιογράφος καλλιγράφος). Mais une trace de la valeur locale subsiste au comparatif : *antiquior* au sens de « préférable » (cf. Thes. II 580, 9) repose sur le sens propre « qui est plus en avant », e. g. Cic., Inu. 2, 143, *legibus antiquius nil habere oportere*. Cf. peut-être aussi *antiquissima cura* dans Cic., Att. 10, 8. De *antiquus* dérive le verbe *antiquō*, -ās, terme de droit « rejeter, abroger », a. *lēgem, rogationem*, puis, à basse époque, « faire tomber dans l'oubli ». L'abrégé de Festus l'explique par *in morem pristinum reducere*, P. F. 24, 19. Dérivé : *antiquitō* (Cod. Inst.).

antarius, -a, -um : -m bellum, quod ante urbem geritur, P. F. 7, 26, cf. Serv., Ae. 11, 156. Joint à *fūnis* dans Vit. 10, 2, 3 (*machinae maioris*) *antarii funes ante lazi collocentur* (= πρόπυλος, dont c'est peut-être le calque),

cf. Mau, P. W. Realencycl. I 2347. Pour la forme, cf. *primarius*.

Autres dérivés et composés de *ante* : *antēla*, *antilēna*, f. : avant-selle, poitrail (opp. à *postēla* « croupière, avaloire »). Formation obscure, comme *cantilēna*. M. L. 496 b.

antēs, -ium m. pl. : *extremi ordines vinearum*, P. F. 15, 18 « rangs de ceps qui bordent une vigne en avant », cf. M. L. 501; et aussi « rangs de cavaliers », cf. Cat. ap. Philarg., Verg. Georg. 2, 417, *pedites quattuor agminibus, equites duobus antibus duca*. Terme technique de formation singulière; peut-être créé d'après *frontēs*, ou *postēs*, considéré comme un dérivé de *post*.

antiae, -arum f. pl. : boucles de cheveux tombant sur le front, accroche-cœur, cf. P. F. 16, 3, qui rapproche déjà le gr. ἀντιον; Isid., Or. 19, 31, 8.

Dérivé : *antiōsus*; cf. v. h. a. *andi*, *endi* « front ». *antenātus* : synonyme vulgaire et tardif de *priugnis*, interprété comme *prius genitus*, cf. Isid. 9, 6, 21, et Sofer, p. 118; M. L. 497; cf. *antecessus*, -cessor.

antifer, -i m. : ἔσπερος; *stella in occidente*. Rare et tardif, formé d'après *lucifer*.

La glose *antioper* : πρὸ τοῦτου est trop obscure pour qu'on puisse en faire état; v. Leumann, Festschr. Wackernagel, 339.

Lat. *ante*, qui se retrouve dans osque *ant*, répond en gros à gr. ἀντι et à skr. *anti*. Mais la place du ton n'est pas la même dans gr. ἀντι et dans skr. *anti*. La construction diffère dans les trois langues : *ante* se construit avec l'accusatif, gr. ἀντι avec le génitif, et skr. *anti* ne s'emploie qu'absolument, au sens de « en face » et surtout de « de près ». En grec, ἀντι « en face de » et la place de » est un ancien locatif qui s'oppose à l'accusatif ἀντι (ἐν-αντι est parallèle à ἐν-ἄνω). En védique, l'emploi comme locatif est net, ainsi RV 1, 94, 9 : *dūrē vā yē anti vā* « ceux qui sont loin ou ceux qui sont près ». La préposition arménienne *and*, dont l'origine et les emplois sont multiples, appartient sans doute au groupe de gr. ἀντι, au moins quand le sens est « au lieu de » et que le cas suivant est le génitif : *and nora* « à la place de celui-là » (v. Finck, K. Z. 39, p. 501 sqq.). — Le grec, qui a gardé des restes de déclinaison dans ἀντι, ἀντι, a, d'autre part, un présent ἀντιομαι « je vais au devant »; le hitt. alhante-zziis « le premier ». — Une forme, sans doute du type de gr. ἀνο, a fourni le groupe germanique de got. *and* « sur, le long de », avec la forme *anda-* en composition, ainsi : *andastapjis* « ἀντιστόχος », *andalanui* « ἀντιμεσολα », etc., et dans lit. *anti* (*anta*) « sur, vers ». Pour le sens, lat. *antiae* rappelle v. isl. *enni*, v. h. a. *andi* et irl. *etan* « front ». De plus loin, cf. skr. *antiāh* « bout » et got. *andais* « fin ».

Quant à *antiquus*, le -quo- n'y peut être un suffixe, car l'indo-européen n'avait pas de suffixe *-kwo-; la formation rappelle la paire, du reste obscure, *longinquus/propinquus*. Il y a ici un composé dont le second terme est, sans doute, le nom signifiant « aspect, œil », mais, comme dans skr. *niciā*, v. sl. *nici*, sous forme de dérivé thématique **akwo-*; cf. *praeceps*, sous *caput*.

antefana, -aē f. : forme vulgaire de *antiphona*, du gr. ἀντιφώνος, emprunté par la langue de l'Église : fr. *antienne*. V. M. L. 505, et B. W. s. u.

antegeriō (*anti-*) : — *antiqui pro ualde dixerunt*, P.

F. 7, 23. Mot de glossaire, sans doute de *ante* et *gerō*. Cf. *praeferō*.

antenna, -aē f. (surtout au pluriel, parce que la vergue est souvent formée de deux pièces de sapin liées ensemble, cf. Rich. s. u.); la graphie *antenna* doit noter une prononciation tardive, avec assimilation du groupe (-*na-*) : vergue(s); correspond à gr. ἄντηρον. Déjà dans Plaute; technique. M. L. 498. Mot sans doute emprunté, comme la plupart des termes nautiques du latin.

antēs, *antiae*, *antiquus* : v. ante.

anticipō, -ās : v. *capio*.

antistes : v. *stō*.

antrum, -ī n. : caverne, ancre. Emprunt d'abord poétique et littéraire (Vg., époque d'August.) au gr. ἀντρον, passé ensuite dans la prose (Pétr., Plin.) et chez les auteurs chrétiens.

Dérivé tardif : *antralis*.

antura, -aē f. : sorte d'herbe, mouron (Marcel., Méd. 8, 143). V. *tura*.

anus, -ūs f. : vieille femme; joint à *senex*, opposé à *puer*. Sert aussi d'épithète à des noms féminins, *anus matrōna*, etc., et même à des noms d'objets inanimés. Ancien, mais très rare dans la latinité impériale et dans le latin d'Église. Un seul exemple dans la Vulgate, un de S^t Augustin, un de S^t Jérôme. Il semble qu'on ait voulu, au moment où la distinction entre *ā* et *ā* s'effaçait, éviter l'homonymie de *anus*. Non roman. Autre forme plus familière : *anna*.

Dérivés : *anula* (Front.), *Anulla*, *anicula* (le plus fréquent), d'où *anicularis* (S^t Aug.); *anicella* (Varr.) : *anilis* (cf. *puerilis*, *senilis*) et ses dérivés; *aneō*, -ēs (Plt. 2, 1) d'après *senēō*, *anesco*, -is; *antās* (= γράσθησ Gloss. Anthol.), *antūs*, -ūtis (Gloss.) d'après *senectūs*. La glose de P. F. 26, 24, *anatem dicebant morbum anuum*, i. e. *uetularum, sicut senium morbum senum* (comme *penētēs*, *penū*?), est très obscure, et peut-être faut-il lire, avec M. Pisani, *anilitatem*?

Comme *atta*, etc., mot du vocabulaire familial. Les mots de ce genre existent avec consonne intérieure simple ou géminée, ainsi v. h. a. *ana* « aïeule » à côté de *ano* « aïeul », et *hevi-anna* « sage-femme » (cf. all. *hebamme*). Le hittite *alhanas* « grand'mère », l'arménien *han* « aïeul » (avec un h hystérogène; cf. *haw* en face de *lat. auis*), le grec ἄνως : *μητρὸς ἢ πατρὸς μήτηρ*, le vieux prussien *ane* « vieille mère », le lituanien *anija* « belle-mère ». Le type en -us de *anus* provient de l'influence de *socrus*, *nurus*. Cf. *Anna s. annus*.

ānus, -ī m. : anneau; encore dans ce sens dans Plt., Men. 85, *compeditū anum lima praeterunt*, spécialisée ensuite dans l'acception que définit bien la glose *anus* : *δακτύλιος ὁ τῆς ἑδρας*. — Rare et technique dans ce sens. Dérivé : *ānātus*, -a, -um (Gloss.).

Le sens de « anneau » est passé aux diminutifs : *ānulus* (ancien; usuel); *ānellus* (familier, panroman, cf. M. L. 452), dont dérivent : *ānulāris* : annulaire; *ānulārius* : fabricant d'anneaux; *ānulātus* : orné d'anneaux; *ānuloculter* (Terl.). *ānellārius* = *ānulārius*. M. L. 451.

La graphie *annus*, *annulus* semble avoir subi l'influence de *annus* « année », par suite d'un faux rapport

étymologique. *Anus* n'a de correspondant que dans v. irl. *anne*, *áinne* « anneau », si toutefois ce dernier n'est pas un emprunt au latin, cf. Vendryes, *De hibernicis uocabulis*, p. 111.

anxius : v. *angō*.

apage : « écarte loin de moi », « fi ». Interjection de la langue comique empruntée au gr. *ἀπαγε*. M. L. 511 a. Cf. *age*.

apalus, **-a -um** : emprunt bas latin au gr. *ἀπαλος* sans l'aspiration, sauf dans Gælius Aurelianus; et toujours joint à *ovum* : (œuf) mollet. Conservé dans les dialectes suditaliques, cf. M. L. 512. Dérivé : (*h*)*apalare*, *-is* (*aplāre*) n. : cuiller pour manger les œufs (Aus.).

ape : — *apud antiquos dicebatur prohibe, compesce*. P. F. 21, 4. Les glosses ont aussi les formes *apet* (l. *apit?*), *apere*. De *apitō*, *apere?*

apenāriū : v. *apinae*.

aper, **apri** m. : 1° sanglier; 2° poisson, peut-être le « verrat » de Nice. Ancien, usuel; mais n'est guère conservé qu'en sarde, dans des dérivés. M. L. 513.

Dérivés : *aprinus* (rare, mais dans Varr.); *aprunus* (Plt.) et *aprinus* (époque imp.), *aprunigenus* (bas lat.); *aprius* (Paul., Dig. 33, 7, 22); *apriculus* : poisson inconnu (= gr. *καπριόσκος*); *aprunulus* : marassin; dérivé de *apriō*, *-ōnis* qui existe en ombrien : *abruno* « aprōnem » et dans les noms propres du type *Aprōnius* (cf., toutefois, Schulze, *Lat. Eigenn.* 114, 124, v. Grienberger, IF 23, 348; Benveniste, BSL 32, 72); cf. aussi *apriōnia*, nom d'une plante dans Pline 23, 27 : *uitis nigra, quam proprie bronyiam uocant, ... alii gynacanthem aut aproniam*; sur **aprogeno* dans Ps. Apul., Herb. 98, 8; v. André, s. u.

Aper et ses dérivés ont fourni de nombreux noms propres : *Apra*, *Aprius*, *Apriānus*, *Aprius*, *Apri(u)lus*, *Apriclius*, *Apriidius*, *Aprinus*, *Aprilla*, *Aprōnius*, *Aprōnānus*, *Aprunulus*, *Aprulla*, *Apriō*, *Aprucius*, *Aprufinus*, *Aprufenius*, *Aprufclano* (dialectal), *Apellius*, *Aprārius*. Le nombre de ces cognomina prouve l'importance du sanglier dans la faune italique, et sans doute l'existence d'anciennes croyances.

Omb. *apraf*, *abrof* « *apriōs* » et *abrunu* « *aprum* », *abrons* « *apriōnēs* ». Ce mot se présente ailleurs, avec des formes divergentes, en grec avec une particule préposée *k-* dans *καπριος* (toutefois, ce rapprochement a été contesté, notamment par Sturtevant, *Indo-hitt. Laryng.* 48, 3, qui n'admet pas cette alternance *k/zéro* à l'initiale, pas plus ici que dans *os/costa*; *odium* : got. *hatis*; *ōs/cōram*), en germanique avec vocalisme *e* : v. h. a. *ebur*, etc. (cf. thrace *ἔβρος* « *botuc* »); en slave avec vocalisme *e* et *o* préposé : v. sl. *apri*, variations qui s'expliquent sans doute par un *o* *teburi* de chasse. En indo-européen, le terme qui désignait le porc domestique servait aussi à désigner le « sanglier »; v. lat. *sūs*.

a) *aperiō*, *-is*, *-uī*, *aperitum*, *aperire* : ouvrir (opposé à *operiō*, Cat., Agr. 161, 2, *semen stramentis... operito*, ... *deinde aperito*), par suite « découvrir » (sens physique et moral) « dévoiler ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 515; B. W. s. u.

Peu de dérivés : *apertus*, *apertē*; *apertō*, *-ās* (Plt. et

Arn.); *aperitibilis*; *aperitiō* (attesté à partir de Varron), *aperitūra* « ouverture », M. L. 516; *aperitiuus* (Gael. Aur.); *aperilis*, création de grammairiens pour expliquer le nom du mois *Aprilis*; *exaperiō*, rare, tardif.

b) *operiō*, *-is*, *-uī*, *operitum*, *operire* : fermer, couvrir; tenir caché. De là : *operimentum* et *opericulum* : couvercle, M. L. 6073.

Composés : *ad-aperiō* (depuis Varr.); ni dans Cic. ni dans Cés., surtout de l'époque impériale; et surtout *cooperiō* (*cōperiō*); *cooperimentum*, *coopericulum* (*cō-*) n. *cooperitōrium* : couvercle, M. L. 2203-2206; d'où *dē-*, *dis-cooperiō* (Itala), M. L. 2659; *redoperiō* (id.), *percooperiō*.

Aperiō, *operiō* sont généralement considérés comme issus de **ap-ueriō*, **op-ueriō*, composés d'un simple **ue-riō*, dont le correspondant existerait dans les langues balto-slaves : lit. *ūž-veriu* « je ferme », *at-veriu* « j'ouvre »; cf. le simple lituanien *veriu*, *vėrti*; v. sl. *otrg*, *ortēti* « je ferme ». Le sanskrit a un verbe avec infixé nasal *apa-ur-ndū* « il ouvre », *api-ur-ndū* « il ferme ». Un substantif apparenté serait *osq. veru* « porte » (cf. omb. *uerir* [abl. pl.] « porte », etc.). Mais le maintien de la sourde finale des préverbes *ap*, *op* devant voyelle serait unique en latin; le traitement de *aperiō* contraste avec celui de *āuehō*, comme celui de *operiō* avec celui de *obueniō*. L'hypothèse a été contestée par Bréal, puis par Niedermann, IF 26, p. 50 sqq. L'explication de Niedermann par **at-ueriō*, lit. *at-veriu* ne rend pas compte de la sourde *p* plus que l'explication ordinaire. Étant donné que, comme l'enseigne M. Sommer, *Hdb.* 2, p. 221, **tw-* initial a donné lat. *p-* (v. *pariēs*), on peut se demander si **tw-* initial appuyé n'aurait pas été traité de même et si, par suite, **ap-tweryō*, **op-tweryō* n'auraient pas abouti à *aperiō*, *operiō*; on rapprocherait donc les verbes v. sl. *za-tvoriti* « *κλεισαι*, *ἀνοικεισαι* », *o(t)-tvoriti* « ouvrir », cf. lit. *ūž-tveriu* « j'enclos ». Il est vrai que **tw-* n'est pas représenté en latin autrement que par *pariēs* et qu'il n'y a pas trace des *pp* géminés qu'on attendrait. Cas peu clair.

apex, **-icis** m. : pointe, sommet (sens propre et figuré); e. g. Varr., RR. 1, 48, 1, *grani apex*; spécialement partie supérieure du bonnet du flamine qui se compose d'une petite baguette entourée de laine; cf. Serv., Ae. 2, 683, *apex proprie dicitur in summo flaminis pileo uirga lanata, hoc est in cuius extremitate modica lana est... modo autem summitatem pilei intellegimus*, et par suite le « bonnet » lui-même, tiare, mitre, etc., et « aigrette »; « langue de flamme » (poét.); 2° dans l'écriture, trait vertical placé au-dessus des voyelles longues. M. L. 518.

Les anciens rattachent le mot à *apitō*, *apere* (cf. *uertex* et *uertō*); ce qui conviendrait assez si le sens premier est celui de « partie supérieure du bonnet » qu'on attache (*apitō*) avec un lien, cf. P. F. 17, 6; Fest. 222, 13. Mais il est impossible de décider si le sens général de « pointe » est primitif ou dérivé; et, s'il est primitif, l'étymologie ancienne ne convient pas. Une étymologie étrusque est possible, cf. F. Müller, *Z. Gesch. d. röm. Satire*, Philologus 78 (1923), p. 265.

Dérivés : *apicatus* : coiffé de l'apex; *apiculum* : *filum quo flamines uelatum apicem gerunt*, P. F. 21, 10; *apicire* : *ligare* (Gloss.), formé d'après *amicire?*

apexabō (*-xauō*, *-xādō*), **-ōnis** m. : sorte de boudin ou de hachis employé dans les sacrifices (cf. Arn. 7, 24). Étymologie populaire dans Varr., L. L. 5, 111, *quod in hoc facinime summo quiddam eminet, ab eo quod ut in capite apex, apexabo dicta*. — La finale rappelle *longiūdō*.

aphorus, **-i** m. : — *pisciculus qui propter exiguitatem capi non potest*, Isid. 12, 6, 40. Sans doute déformation populaire de *ἀπόρος*, autre nom de *ἀπόη* (v. *apua*), sous l'influence de *ἄρορος*; v. Sofer, p. 11.

apiāgō : mélisse, *apiastrum*. Mélément dans Isid. 17, 9, 80, mais de type ancien; v. Ernout, *Philologica*, I, p. 167; André, *Lex.*, s. u.

apiaster (**-trum**) : v. *apium*.

apiastra, **-ae** f. : guêpière; *uocantur apiastrea, quia apes comedunt*, Serv., G. 4, 14. Correspond au gr. *μέροψ* « merops apiaster », all. *Bieneenfresser*, v. Keller, *Tiere des klass. Altertums*, p. 284.

apica, **-ae** f. : — *dicitur ouis quae uentrem glabrum habet*, P. F. 23, 31. Mot rustique, ne se trouve que dans Varr. et Plin. Gr. *ἄποκος*?

apinae, **-arum** f. pl. : bagatelles, brimborions; joint à *tricae* par Martial 14, 1, 17.1.

Dérivés : *apinarius* (*ape-*) & λ. Trebell. Gall. 8, 3; *apinarum*, *-aris* : *εὐκαλογῶ* (Gloss.).

Mot populaire, extrêmement rare et tardif. Cf. *afan-nae*.

apiō, **-is**, ***ēpi** (conservé dans *co-ēpi*), **aptus**, **apere** : lier, attacher. Ne figure, en dehors des glossaires (e. g. P. F. 17, 7, *comprehendere antiqui uinculo apere dicebant*; cf. *ape?*), que dans un seul exemple d'Ennius, A. 499 (v. *rapitunt*).

L'adjectif *aptus*, qui a le sens de « attaché », propre et figuré, a pris une nuance laudative, « bien attaché à », cf. *ἀριστος* et *habilis*, et par suite « apte à », *aptus ad*, ou *aptus* et le datif. M. L. 566. Même évolution de sens dans le skr. *yuktaḥ*. De là le dénominatif *apitō*, *-ās* « appliquer, adapter » et « équiper », qui a eu en bas latin toute une série de dérivés, et un composé récent *adaptō*, cf. M. L. 563-566; *adaptus*, 146; **exadaptus*, 2929, et *exaptare*, 2938 a, de *exaptus* déjà dans Lucilius. Le contraire de *aptus* est *ineptus* « impropre, maladroit, sot », d'où *ineptia*, déjà dans Plaute, usité surtout au pluriel, *ineptiae* « sottises » et *ineptiō*, *-is*.

Apiō a un inchoatif *apiscor*, *-eris*, *aptus sum* (pour la dérivation, cf. *faciō*, *pro-fiscor*) dont il existe un double actif *apiscō* chez les archaïques, cf. J.-B. Hofmann, *De uerbis... deponentibus*, p. 12, 32, 40; *apiscitur* est passif chez Plt., Tri. 367 : « s'attacher à », d'où « atteindre, obtenir ».

Apiscor, rare, quoique classique (Cic., T.-L.), a fourni les composés *adapiscor*, d'où *adepitiō* (Cic.); *indapiscor* (et *indapiscō*; aussi *indepisci*, P. F. 94, 18); *redapiscor* (Plt., Tri. 1022). *Indapiscor* a conservé la forme ancienne du préverbe *ind(u)* (cf. *indauidere*, de *end(u)*), sans doute sous l'influence de *adapiscor*, *redapiscor*, avec lesquels il se joignait naturellement, et aussi peut-être pour éviter une confusion possible du participe de **ind-ispiscor* avec l'adjectif *ineptus*. Mais le maintien de *ind-* donnait au verbe un aspect archaïque; aussi a-t-il été éliminé de

la langue classique au profit de *adapiscor*, seule forme usuelle. De *indeptus* existe un dénominatif *indeptō*, *-ās*, cité par P. F. 94, 14.

Composés : *cāpula* de **co-apula*; *co-ēpi* (voir ces mots). Cf. aussi *apud*, *animentum*.

Le groupe verbal de véd. parf. *āpa* « il a atteint, obtenu », aor. *āpat*, apparaît surtout au parfait et à l'aoriste; ceci explique l'importance de *coēpi* en latin. Le présent skr. *āpnōti* « il atteint » est déjà dans l'Atharwaveda; il est secondaire, comme *apiō* et *apiscor* le sont en latin. Le hitite *epmi* « je prends » (3^e sg. *epzi*, etc.) indique une ancienne présent athématique que donnait à supposer lat. *apiō*. Pour hitt. *e* représentant *ē*, cf. *es-* = gr. *ἔσ-*, skr. *ās-*. L'adjectif skr. *āptāḥ* n'est pas ancien; il ne se superpose pas à *aptus*. Le sanskrit a généralisé le représentant de *ē* conservé dans lat. *co-ēpi* ou d'un ancien *ō* que suppose arm. *unim* « je tiens, j'ai », de **ōp-ne-*, et le latin a tendu à généraliser le degré zéro *ā* attesté par lat. *aptus*. V. *apud*.

apis, **-is** (gén. pl. *apum* ou *apium*, cf. Neue-Wagener, Form³ I 259, ce qui indique un ancien thème consonantique avec élargissement partiel en *-i-*, comme *canis*, *mēnsis*, etc., v. Ernout, *Philologica*, I p. 135 sqq.) f. : abeille. — Ancien, usuel. M. L. 525; B. W. sous *abeille*.

Dérivés : *apicula* (rare, mais déjà dans Plaute, Cu. 10), M. L. 523; *apiarius* : apiculteur, M. L. 522; *apiarium* : rucher (cf. Gell. 2, 20, 8), M. L. 521; *apiānus*, usité au féminin *apiāna* (*ūua*) « raisin affectonné des abeilles »; *apicius* : même sens. V. aussi *apium*, *apiastra*.

Les dialectes indo-européens qui vont du slave à l'italo-celtique ont eu un nom de l'« abeille » inconnu aux autres langues : v. sous lat. *ficus*; ce nom était de la forme **bhei-*. Il n'est pas impossible que **ap-*, **api-*, supposé par le latin, ait quelque rapport avec ce mot. Mais on ne saurait préciser.

apiscor : v. *apiō*.

apium, **-i** n. (*apius* à basse époque) : 1° ache des marais (céleri, plante mellifère); 2° persil. Attesté depuis Virgile. Panroman, sauf roumain, M. L. 526; germ. : v. h. a. *epfi*, tch. et pol. *opich*, v. André, *Lex.*, s. u.

Dérivés : *apiācus* : d'ache; *apiāna* : camomille (Ps. Apul.), cf. toutefois *apis*; *apiaster* m. et *apiastrum* n. : mélisse; *apiastellum* : renoncule, bryone ou couleuvrée (se dit aussi *apium risus*); *apiātus* : bouilli avec de l'ache, tacheté, moucheté (*de mensis citreis, ueluti grani congerie*); *apiōsus* : se dit d'une maladie du cheval « cuius et mens hebetatur et usus », Vég. 1, 25, 3, 2; cf. 3, 10. On l'explique *sive quod apio curabatur, sive quod ui magica apii putabatur oriri?* Cf. aussi *petrapium* et *apiāgō*.

Apium est pour les Latins « l'herbe aux abeilles » et correspond, ainsi que *apiastrum*, au gr. *μελιφυλλον*, *μελισσόφυλλον*, cf. Pseud. Ap., Herb. 119; Varr., R. R. 3, 16, 10; et id., *ibid.* 3, 16, 13, *oportet domi serere quae maxime secuntur apes... apiastrum...*, etc. *Apiaster* est formé comme *oleaster*. La graphie *apium*, tardive, est sans valeur.

aplūda (*adplūda*), **-ae** f. : criblure, menue paille. Mot sans doute non romain, rare et archaïque; cf. Ernout, *Él. dial.* 110 sqq.

aplustra (-*tria*), -**um** n. pl. (le singulier n'apparaît qu'à partir de Lucain : *aplustres* : aplustres, ornement de la poupe du vaisseau. Du grec ἀπλαστρον, peut-être par un intermédiaire étrusque. Terme uniquement poétique, attesté depuis Ennius jusqu'à Sidoine, mais ne se trouve ni dans Vg. ni dans Hor. Cf. pour la finale *ballista* et *ballistra*, *genesta* et *genestra*, *lepesta*, *lepistra*. Influence des mots en *-*trum*, suffixe d'instrument, comme *trans-trum*?

apocalama : nom d'un vêtement de soie ou de coton dans Isid. 19, 22, 43. Inexpliqué; v. Sofer, p. 31.

apoculō, -**ās**, -**āre** (variante *apocalō*) : mot d'argot que Pétrone, 62, 67, met dans la bouche d'esclaves ou d'affranchis. Se conjugue pronominalement : *ego me apoculo* « je decampe, je m'esbigne ». Origine inconnue. On l'a fait dériver de ἀποκαλώ (cf. *calō*) et aussi de ἀποκαλώ; d'autres en ont fait un dénominateur de ἀπ' et *oculus*, hybride formé d'après ἀπ' ὀμμάτων ou enfin de ἀπὸ et *cūlus* (d'après le type du fr. *reculer*), mais la quantité de l'u est inconnue.

Apollō, -**inis** m. : emprunt ancien au gr. Ἀπόλλων, -ωνος, latinisé en -ō, -inis. Dérivés : *apollināris*, -e, -ria (*herba*) : morelle; -*neus* (Ov.). Étr. *Aplu*, *Apulu*.

apologō, -**ās**, -**āui**, -**āre** : repousser; dénominateur tiré de ἀπόλογος (déjà dans Rh. ad Her.) avec le sens de ἀπολογίζω, Sén., Ep. 47, 9. V. Hammarström, IF 1932, 140.

apopores (-*peres*) : citrouille. Mot espagnol, seulement dans Isid. 17, 10, 16. V. Sofer, p. 118, 163; Alesio, Riv. di Filol., 1938, 376 sq.; André, *Lex.*, M. L. 529.

aporia, -**ae** f. : emprunt tardif au gr. ἀπορία « embaras », dont a été tiré le dénominateur *aporior*, pcp. *aporiatūs* (= ἀπορούμενος, Ital.); d'où *exaporior*.

apostata, -**ae** m. : emprunt de la langue de l'Église au gr. ἀποστάτης; de là *apostatō*, -ās; *apostatriz* f.; *apostatāus*, -ūs.

apostolus, -**ī** m. : emprunt de la langue de l'Église au gr. ἀπόστολος, M. L. 580 a, et celt. : irl. *apstal*, britt. *abostol*. Dérivés : *apostola* f.; *apostolātus*, -ūs m.; -*licus*, M. L. 530.

apostōma, -**ae** f. : abcès. Emprunt vulgaire et tardif au gr. ἀπόστημα, avec passage à la 1^{re} déclinaison, changement de genre et influence des mots en -*oma* (*carcinōma*, etc.). V. Sofer, p. 152, n.

apothēca, -**ae** f. : magasin à vivres; cellier. Emprunt au gr. ἀποθήκη, déjà dans Varr. et Cic. De là : *apothēcārius*; *apothēcō*, -ās. M. L. 534; B. W. sous *boutique*.

appellō, -**ās**, -**āui**, -**ātum**, -**āre** : s'adresser à, en appeler à (cf. Enn. : *hominem appellat*, Sc. 50), appeler, puis, par affaiblissement, « nommer, désigner ». Usité de tout temps; panroman, sauf roumain. M. L. 542.

Dérivés et composés : *appellātiō* (class., équivalent de *proouciātiō*), *appellātor*, -*tōrius*; *appellātiuus*, calque de προσηγορικός; *appellūtō*, -ās (rare, époq. imp.); cf. *nōminiūtō*.

compellō : adresser la parole à, interpellé (souvent dans la prose classique avec une nuance de blâme ou

d'insulte, d'où le sens de « accuser »); *compellātiō* « reproche, réprimande ».

interpellō : interrompre par la parole : Plt., Men. 1121, si *interpellō ego tacebo*; interpellé. S'emploie comme synonyme de *interrumpō* avec le sens de « troubler dans l'exercice de »; i. *alqm in iure suo*, Cés., B. G. 1, 44; se dit aussi des choses : i. *iam partam victoriam*, id., B. G. 3, 73. Comme *interdicō*, peut être suivi d'une complétive introduite par *nē*, *quīn*, *quominus*.

Composés à préverbes d'un intensif-duratif en -*ā*, **pellō*, -*ās*, en face de *pellō*, -*is*, à valeur moyenne « se pousser vers, se diriger » (cf. *lauō*, -*ās*, en face de *lauō*, -*is*); *pellō*, -*ās* n'existe que dans des composés *occupō*, *educō*, -*ās*, en face de *capīō*, *dūcō*, -*is*. La spécialisation de sens les a vite détachés du simple *pellō*, -*is*.

appendix, -**icis** f. : épine-vinette : *spina* et *appendix appellata*, *quoniam bacae puniceo colore in ea appendices uocantur* (Plin. 24, 114). V. *pendō*.

appiānum (*mālum*) : variété de pomme obtenue par un certain Appius, cf. Plin. 15, 49. M. L. 546 b; B. W., *api*.

apricus, -**a**, -**um** : exposé au soleil, ensoleillé (dès Varron, qui l'oppose à *opācus*). Rapproché par étym. pop. de *aperiō* « a sole apertus », dit P. F. 2, 6. M. L. 561; B. W. sous *abri*.

Dérivés : *apricitās* (Col.); *apricor*, -*āris* (et *apricō*, -*ās* à basse époque, cf. M. L. 560), « réchauffer, se réchauffer » et ses dérivés. Sans correspondant net.

aprilis, -**is** m. : avril; second mois de l'ancienne année romaine. Sans doute adjectif substantivé. Étym. pop. dans Varr., L. L. 6, 33 (*mensis dictus secundus... a Venere quod ea sit* Ἀπριλιῆ, *magis puto dictum quod uer omnia aperit*; Macr., Sat. I 12, 14, *Aprilem... quasi aperilem*, et Sén., Ep. 67, 1, *uer aperire se coepit*. — Panroman, M. L. 562, et celt. : irl. *april*, britt. *ebrill*. De là les noms propres de petites gens : *Aprilis*, *Aprilianus*, *Aprilina*.

A. Cuny, MSL 14, 286, rapprochant *quintilis* et *sextilis*, a supposé qu'*aprilis* serait un dérivé du mot indo-européen attesté par skr. *āparah* « postérieur (par rapport à un seul autre), second », got. *afar* « après ». Étymologie contestée par M. Benveniste, qui suppose, avec Stowasser, W. Stud. 31, 146, qu'*aprilis* remonte à étr. *apri* emprunté lui-même au gr. Ἀπριό hypocoristique de Ἀπριλιῆ, v. BSL 32, p. 68 sqq., hypothèse appuyée par Eva Fiesel, qui rapproche la dérivation du nom du mois de mai en étrusque : *Ampiles* de **ampile*, v. St. Etruschi 7, 295-297, et par l'étude de S. P. Cortsen, Glotta, 1938, 26, 270. On a supposé aussi que *aprilis* dériverait de l'étrusque *aplu* «*l'Apollon*», avec dissimilation. Mais il resterait à expliquer l'introduction de ce nom étranger dans les noms de mois romains.

apsis : v. *absida*.

apts : v. *apō*.

apua, -**ae** f. : menuiserie. Emprunt ancien, latinisé, au gr. ἀπύα, cf. Plin. 31, 95 : *apua nostri*, *aphyen Graeci uocant*, M. L. 520. Cf. *aphorus*.

apud (*aput*; formes dialectales *apor* (P. F. 24, 12),

apur, ainsi en territoire marse *apur finem*, CIL 1² 5, cf. Mar. Vict., GLK VI 9, 17; cf. *ad, ar*; les glosses ont aussi *ape* : *παρά*, CGL II 21, 40) : auprès de, chez, dans; sens physique et moral : *apud se esse* (contraire de fr. « être hors de soi »). Uniquement préposition; ne s'emploie ni comme préverbe ou premier terme de composé, ni comme adverbe, ce qui prouve le caractère relativement récent du mot dans l'emploi qu'il occupe; et, en effet, il n'a de correspondant nulle part, pas même en osco-ombrien. Il s'agit peut-être d'une forme nominale se rattachant à la racine de *apiō*, et dans laquelle l'emploi prépositionnel se serait développé comme dans *penes* et, plus tard, dans le bas latin *casus* (= chez; v. *casa*); mais le détail de la forme n'est pas expliqué (participe parfait n. **apnot*, **apnotus*?).

Depuis Lucilius, les grammairiens latins différencient *ad, in, apud, penes*; ainsi Scaurus, GLK VII 30, 18 (d'après Varron) : *ad et apud accusatiuae sunt praepositiones, ut « accede ad me »; « qui domi nati sunt apud me »* (cf. Servius, Ae. 1, 24); et VII 31, 7 : *item uitiose dicitur « senatum habere apud aedem Apollinis » quod « in aede Castoris » dici oportet*; et Ulpian, Dig. 50, 16, 63 : « *penes te* » *amplius est quam « apud te »; nam « apud te » est quod qualiterqualiter a te teneatur; « penes te » est quod quodam modo possidetur*; cf. P. F. 20, 19.

Régulièrement construit avec l'accusatif et employé — le plus souvent près de noms de personnes (cf. toutefois *apud aedem*, SC Bac.; *apud oppidum*, Cés., B. G. 2, 7, 3; *apud Anienem*, Cic., Mur. 84) — quand la phrase ne comporte pas d'idée de mouvement, on le trouve en latin vulgaire avec l'ablatif, ainsi Ital., Matth. 19, 26, *apud hominibus* (= *παρά ἀνθρώπων*), ou avec des verbes de mouvement; ainsi Sall., Hist. 1, 119, *ille Conisturgim apud legiones uenit*; Ital., Gen. 43, 9, *si non adduxero eum apud te* (= gr. *πρός σε*), v. Anders Gagner, *Eranos*, vol. 26. En Gaule, *apud* s'emploie au sens de « avec »; ainsi Querol., p. 22, *iste qui apud me est locutus*, cf. ALLG 2, 26. Attesté de tout temps; mais appartient plutôt à la langue familière. M. L. 567; v. B. W. sous *avec*.

agua, -**ae** f. (*acua* CE 930, 2, *acqua* blâmé par l'App. Probi; cf. Lucr. 6, 552 et 1072, qui en fait un trisyllabe) : eau, considérée comme élément, cf. Cic., Ac. 1, 26, *aer... et ignis et aqua et terra prima sunt*; le plus souvent jointe et opposée au feu, cf. *igni et aquā interdicerē*, et l'usage religieux signalé par Varron, L. L. 5, 61, suivant lequel l'époux accueillait l'épouse au seuil de sa maison avec le feu, élément mâle et créateur, et l'eau, élément femelle : *igitur causa nascendi duplex : ignis et aqua. Ideo ea nuptis in limine adhibetur, quod coniungit hic, et mas ignis, quod ibi semen, aqua femina, quod fetus ab eius (humore), et horum unctio uis Venus*; cf. les références de Goetz-Schoell ad loc. Quelquefois aussi *agua* est joint à *terra* : *aquam terramque poscere*. Pour le genre, cf. Meillet, *Ling. gén.*, p. 218. Le caractère originellement animé et divin de *agua* apparaît aux épi-thètes qu'on y joint : *ad aquae lene caput sacrae*, Hor., C. 1, 1, 22; *nec castas pollue... aquas*, Ov., F. 2, 174, etc.

Les poètes usent indifféremment de *agua* et de *unda*; ainsi, Ov. écrit, M. I 432, *cum... sit ignis aquae pugnax*, en face de F. 4, 788, *sunt duo discordes, ignis et unda, dei*; Tr. I 8, 1, *unda dabit flammas et dabit ignis aquas*.

Toutefois, *unda* désigne plutôt l'eau considérée dans sa mobilité; dans le dernier vers d'Ovide cité, *unda* est joint à *flammas*, l'élément jaillissant du feu. La comparaison des dérivés de *agua* et de *unda* fait bien ressortir la différence de sens : *aquāri* veut dire « faire de l'eau, s'approvisionner d'eau », *aquōsus* « aqueux », *undāre* « être ondoyant, ou agité » (en parlant des flots), *ex-undāre* « déborder », *undōsus* « aux flots agités ».

Le pluriel *aguae* s'emploie lorsque l'on considère les parties constitutives de l'eau, e. g. Vg., G. 4, 410, *aut in aquas tenuis dilapsus abibit*, ou les différentes sortes d'eaux (ainsi Sén., NQ. 3, 23), ou les eaux courantes, animées et divinisées, Varr., L. L. 5, 71, *a fontibus et fluminibus ac ceteris aquis dei ut Tiberinus ab Tiberi*; cf. *aguae perennēs* (qui se renouvellent sans cesse), *decursus aquarum*, Lucr. 5, 263. Aussi *Aguae* est-il constant dans les désignations de noms de lieux (où se trouvent généralement des eaux jaillissantes et qui sont l'objet d'un culte, cf. Thes. II 353, 47 sqq., 363, 59 sqq.). *Aguae* désigne aussi l'ensemble des eaux : Eleg. in Maec. 104, (*hieme*) *conglaciantur aquae*; les pluies : T.-L. 24, 9, 6, *aguae magnae bis eo anno fuerunt, Tiberisque agros inundauit*. — *Aguae* est plus fréquent chez les poètes; le pluriel est plus concret. — Usité de tout temps. Panroman. M. L. 570; B. W. s. u.

Dérivés : *aqiur*, -*āris* : s'approvisionner d'eau, et *aquātō*, M. L. 578; *aquātus* : mêlé d'eau; *aquōsus* : aqueux, M. L. 588; *aquālis* : plein d'eau, à eau. — Subst. *aquālis* m. : pot à eau, M. L. 572 a; *aquārius* : à eau; *aquārius* m. : porteur d'eau, magistrat proposé au service des eaux, verseau (signé du Zodiaque); *aquāriolus* (-i *dicebant multierum impudicarum sordidi adseculae*, P. F. 20, 24); *aquārium* : réservoir à eau, évier, M. L. 576; B. W. s. u.; *aquāliculus* (-um), -i : panse, ventre; *aquāticus*, *aquātilis* : aquatique; *aquātilla* n. pl. : tumeurs aqueuses ou hyatides; *aquilēntus* (formé d'après *uolentus*), M. L. 585; *aquola* (*acula*), -*ae* f. : filet d'eau (diminutif).

Composés en *aqi-* dont certains formés sur le modèle de composés grecs en ὄδρ- : *aquiducus* (-*dux*) = ὄδρα-γυγός, Cael. Aur.; *aqiufolium* « houx », cf. *acri-*; *aqiufuga* = φεύροπος, id.; *aqiugenus*, -*a*, -*um* (Tert., cf. *terrigenus*); *aquiductus*, *aquiductum* = ὄδραγύων *aqiuergium*, endroit où l'eau s'écoule (Gram.), composés tardifs; la langue classique ne connaît que la juxtaposé *aguae ductus*; cf. aussi M. L. 581, **aquiductum*; *aqiulex*, -*icis*, -*legus* m. : sourcier; *aqiulicium*, -i (*aguaelicitium*) : sacrifice pour obtenir de la pluie; *aguaemanāle* (*aqiimināle*, *aguaemanile*, *aqiiminārium*) : aigüère, M. L. 572; v. *mānō*. Cf. aussi *aguaqium*, terme de droit, synonyme de *aguae ductus*; *aqi(a)e mola* (Gloss.) : ὄδρο-μύλη, plante.

Les langues romanes supposent aussi, M. L. 573, **aqiūna*; 579, **aqiūtōria*; cf. en outre 147, *adaquāri*; 4336, *inaquāre*; 2939, *exaquāre*; en germ. *aguaeductus* (formes modernes) et *aqiūrium*, v. h. a. *ahhāri*.

agua a son correspondant exact en germanique : got. *ahwa* « ποταμός », etc., et semble se retrouver en celtique, mais seulement dans des noms de lieu. Le germanique offre, d'autre part, un dérivé attesté par v. h. a. *ouwa* (all. mod. *Aue*) « prairie marécageuse, île », et le nom propre *Scandin-āuia*; le dérivé v. isl. *ęgir* « mer, dieu de la mer », avec un ancien *ę* initial, donne à penser

que l'a de lat. *aqua*, got. *ahwa* représenterait un i.-e. **ǵ* (**ǵk*/**ǵkʷ*). Si ce mot ne se retrouve pas ailleurs, ce n'est sans doute pas un hasard : tandis que le nom désignant l'« eau » en tant que chose est commun à tout le monde indo-européen (v. sous lat. *unda*), les noms de genre essentiellement animé qui désignent l'« eau » en tant qu'être actif — et divin — n'ont qu'une faible extension dialectale. Il y a ce mot, commun au latin et au germanique ; un autre mot, indo-iran. **ǵp*-, souvent employé au pluriel (véd. *āpāh*, etc.) comme lat. *aguae*, a des correspondants en baltique ; cf. *amnis*. — Il n'est pas accidentel que le nom germanique du « dieu de la mer » appartienne au groupe de got. *ahwa*, lat. *aqua* désignant originellement l'« eau » en tant qu'être actif.

aquila, -ae c. : 1° aigle (oiseau, étoile ou enseigne), cf. *fulua*... *avis* d'Ovide, F. 5, 732 ; 2° aigle de mer ou mourine (sorte de raie). Dérivés et composés : *aquilinus* ; *aquilifer*. — Ancien. Panroman. M. L. 582 ; irl. *aicil*. Cf. peut-être aussi *aquileia* : ancolie, M. L. 583, et B. W. s. u. Cf. *Aquilonia*?

Le nom de l'« aigle », le premier des oiseaux, et qui avait un caractère religieux, varie d'une langue indo-européenne à l'autre et résulte surtout d'arrangements relativement récents. V. *aquilus*.

aquilex : v. *agua*.

aquilō, -ōnis (cf. *aquilus*, cf. Thes. II 376, 9 sqq. ; M. L. 586 et 587) m. : aquilon. Le nom complet est *aquilō uentus* (cf. Nep. Mi. 1, 5 ; P. F. 20, 14, *aquilō uentus* a uehementissimo uolatu ad instar aquilae appellatur). On voit par Festus que les anciens rattachent *aquilō* à *aquila* et non à *aquilus* comme le font les modernes. Ce sont les anciens qui ont probablement raison ; *aquilō* n'est pas le vent sombre ; il est qualifié de *clārus* par Vg., G. 1, 460, par opposition à *nigerrimus auster*, 3, 278 ; cf. Thes. II 376, 48 sqq. L'explication rapportée par Isid., Nat. rer. (Suét., p. 229 Reiff.), *aquilō, qui et boreas uocatur, ex alto flans gelidus atque siccus et sine pluuia, qui non discutit nubes sed stringit*, paraît avoir été inventée dans sa dernière partie pour rattacher coûte que coûte *aquilō* à *aquilus*.

De là : *aquilōnius* ; *aquilōnālis* (*aquilōnāris* ap. Aug.) formé d'après *septentrionālis* ; *aquilōniānus* (b. lat.) ; *aquilōnigēna* (Aus.).

Le rapprochement avec un mot baltique, lit. *aklas* « aveugle », etc., n'explique guère la forme et pas du tout le sens (Meillet). — Cf., toutefois, *κακλας* « vent du nord-est », lat. *caecus*?

aquilus, -a, -um adj. : brun noir. Rare ; archaïque et postclassique. Les anciens le rapprochent de *aquila* et en font un dérivé de *aqua* (d'après *nūbibus*, *nūbēs*) ; ainsi Festus : *aquilus color est fuscus et subniger, a quo aquila dicta esse uidetur... aquilus autem color est ab aqua nominatus. Nam cum antiqui duos omnino naturales nosset, i. e. album et nigrum, interuenerit autem is quoque, qui ita neutri similis est, ut tamen ab utroque proprietatem trahat, potissimum ab aqua eum denominarunt, cuius incertus est color*, P. F. 20, 7. Composé *subaquilus* (en jeu de mots avec *subuoluitur*, Plt., Ru. 422). L'explication par *aqua* rend mal compte du sens de l'adjectif ; on ne voit pas pourquoi l'eau aurait été prise pour désigner une couleur tirant sur le noir (Plaque applique

aquilus à une négresse). Peut-être à rattacher à *aquila*, l'aigle étant l'oiseau sombre, αἰετοῦ... μέλανος. Il. Φ 252. Les adjectifs désignant la couleur sont souvent empruntés à des noms d'animaux, et réciproquement ceux-ci peuvent être désignés par le nom de leur couleur, cf. *columba*.

ar : v. *ad*.

āra, -ae f. (ancienne forme *āsa*, cf. Macr., Sat. 3, 2, 8, qui cite Varron, et Serv. auct. Ae. 4, 219 ; osq. *aasas* « ārae », ombr. *asam-af* « ad āram » et peut-être hitt. *haššaš* « foyer » : autel (premier sens sans doute), « foyer de la divinité », par opposition à *focus*, cf. l'expression *pro aris et focis*. Conservé seulement dans quelques parlers judéo-romans, cf. M. L. 586 a. †

Dérivés : *ārula* ; *ārālia*, -ium, CIL VIII 19929.

Les grammairiens anciens distinguent *āra* de *altāre*, ainsi Varron dans Serv. auct., B. 5, 66, *Varro dīs superis altaria, terrestribus aras, inferis focos dicari adfirmat* ; cf. Vg., *ibid.*, en *quattuor aras : ecce duas tibi, Daphni, duas altaria Phoebō*. Le dieu reçoit les *altaria*, réservés aux grandes divinités ; Daphnis n'a que des *ārae*, terme général désignant un autel quelconque. Italique, commun, usuel. Mais a disparu devant *altāre*.

Cf. *arēō*?

arāneus, -i m. (gén. *arānei*, trisyllabe, Lucr. 3, 383) ; **arānea**, -ae f. : araignée. Ancien, usuel. *Arāneus* est la forme ancienne ; le féminin *arānea* est réservé pour la toile ou le fil de l'araignée et, par extension, une espèce de fil très fin, et ne désigne l'animal qu'à partir de Catulle, en poésie, et seulement à partir de Fronton, en prose. Toutefois, Cicéron a le diminutif *arāneola* (en face de l'*arāneolus* du Culex). L'italien a les représentants des deux formes : *ragno* et *ragna* ; le français et l'espagnol n'ont que le féminin : *araigne* (v. B. W. sous *araignée*), *araña* ; les deux diminutifs sont également représentés en roman, cf. M. L. 593-596. *Arāneus* désigne aussi la « vive » (poisson) ; adjectif joint à *mūs*, la musaraigne (μυραλῆ), M. L. 5765 ; *arānea*, une maladie de peau : *arānea uerrina* (= gr. *κερχλας* ou *λευχῆν*), v. B. W. *rogne* ; cf. *mūs araneum* (sic, cf. *araneum* dans Phédre), *cuius morsu aranea*, Isid. 12, 3, 4 ; v. Sofer, p. 16, 170.

Dérivés : *arāneōsus* : couvert de toiles d'araignée ; *arāneāns* (Apl.).

Arāneus, *arānea* n'ont de correspondant qu'en grec : *ἀράχνη* « araignée », *ἀράχνηον* « toile d'araignée », *ἀραχναίος* « d'araignée » et *ἀραχναίη* f. « araignée ». La ressemblance est trop étroite pour qu'on ne voie pas dans le mot latin un emprunt au grec ou, du moins, un emprunt à une langue inconnue fait indépendamment dans chacune des deux langues. L'objection que *arāneus* s'explique en partant de **arak-s-n* (cf. Benveniste, *Origines*, p. 101) n'est pas décisive ; les mots de ce type, essentiellement populaires, admettent des dérogations à la phonétique normale, comme le montrent les formes romanes elles-mêmes. Le rapprochement de *ἄρακος* « filet » souvent proposé n'explique pas la forme grecque. Le mot a pu s'introduire avec la légende d'Arachné.

arbitr, -trī m. : 1° témoin (qui par son arrivée assiste à une chose ; souvent joint à *testis*, e. g. Cic., Q. Rosc. 38 ; T.-L. 21, 10, 3) : cf. Plt., Mer. 1005, *eamus intro ; non*

utibilest hic locus, factis tuis, dum memoramus, arbitri ut sint qui praetereant per uias ; 2° arbitre choisi par les deux parties (sens aussi anciennement attesté que le premier), juge (*arbitrālis*, -e), et par suite, « maître de la destinée de ». Ancien (Loi des XII T. 7, 2, 2 ; 12, 3), usuel, classique. Les sens se retrouvent dans *arbitrium* : 1° fait d'être témoin (sens non attesté avant l'époque impériale, où il peut être dû à une affectation d'archaïsme) ; 2° arbitrage, sentence arbitrale et « pouvoir de décider de » ; *liberum arbitrium* attesté à partir de T.-L. ; cf. Thes. II 411, 76 sqq., ce qui explique le sens de « arbitraire » qu'a l'adjectif *arbitrārius* à partir d'Aulu-Gelle. Conservé dans les langues romanes. M. L. 605.

Autres dérivés : *arbitror*, -āris (*arbitrō* archaïque) : 1° observer, épier, être témoin de ; 2° arbitrer, estimer (*dē arbitrō*) ; et dans la langue commune, par une généralisation et un affaiblissement de sens identiques à celui de *censeō*, *dūcō*, *putō*, etc., « juger, penser ». Tér., Haut. 900, *an tu... esse illum iratum putas* — *non arbitror*. De là : *arbitrātor*, -trix (tardifs, forme avec haplogogie *arbitrix*, CIL VI 10128) ; *arbitrātus*, -ūs m. : arbitrage, pouvoir de décider, volonté, jugement. M. L. 604.

Le seul rapprochement qui semble s'imposer, celui avec ombr. *arputrati* « arbitrātū », n'éclaire pas le mot latin. *Ar-* peut être une forme dialectale de *ad*. Le rapprochement avec *baetō* est douteux.

arbōs (*arbor*), **arbōris** f. : arbre ; mâ ; arbre de presoir. Sur *arbor* « monstre marin » ? v. de St Denis, *Vocab. des animaux marins*, s. u. Ancien thème en -s ; cf. *arbosem*, P. F. 14, 9 ; *arbores*, F. 280, 9. Seul féminin de ce type ; cf. le type voisin *Cerēs*, -ēris. *Arbor* est une forme récente créée d'après les cas obliques lorsque s intervocalique se fut sonorisé en latin. L'ø du thème est confirmé par le dérivé *arbutus* ; cf. *onus* (ancien **onos*), *onustus*, *uenus* (ancien *uenos*), *uenustus*, etc. Le genre féminin s'explique facilement : l'arbre, considéré comme un être animé, est « la productrice » des fruits. Toutefois, en bas latin, à partir de l'Italia, il apparaît masculin, sans doute sous l'influence des autres mots en -or, -āris et aussi des noms d'arbres en -us, du type *fāgus*, qui avaient abandonné pour le masculin l'ancien genre féminin ; cf. Thes. II 419, 61 sqq. C'est le masculin qui est le plus répandu en roman ; seuls le logodorien et le portugais ont le féminin. Pourtant, en français, la forme même du mot « arbre », avec sa terminaison par un e muet, tend à le faire passer de nouveau au féminin : « la belle arbre ». Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 606 ; B. W. s. u., et germ. v. h. a. *albar*, etc.

Dérivés en *arbus-* et *arbor-* (ces derniers plus récents) : 1° *arbuscula* : jeune arbre (d'où *arbusculōsus* dans les Gloses) ; **arbuscellum*, M. L. 608 ; *arbriscellus* (Gl. Reich.) ; *arbutus* : planté d'arbres ; d'où le n. *arbutum* : bosquet, pépinière (le plus souvent au pluriel *arbuta* (loca), cf. Gell. 17, 2, 25, *arboreta, ignobilium uerbium : arbusta celebratius*) ; puis « jeunes arbres » (comme il y en a dans les pépinières) ; surtout poétique dans ce sens, Vg., B. 4, 2, *non omnis arbusta iuuant humilesque myricae* ; d'où à très basse époque *arbuta*, -ae (Geg. Tur.).

2° *arbores*, M. L. 607 a ; *arborācia* (Gloss.) : « cor arboris » ; sans doute n. pl. d'un adjectif **arborāceus* ;

arborāns (Gloss.) : *δενδρῆτης* ; *arborārius*, -a, -um, et subst. = *δενδροκοτός* ; *arborātor* : qui taille les arbres ; *arborēscō*, -is (Plin.) : devenir arbre ; *arborētum* : vergar (cf. plus haut), M. L. 607 ; *arborāscō* : *δενδροειδής*.

Aucun rapprochement net. Le latin n'a pas trace du nom indo-européen de l'arbre, représenté par hitt. *taru*, i.-ir. *dāru*, *dru-*, got. *triu*, v. sl. *drěno*, gr. *δρῦς*, etc. V. G. D. Buck, *Dict. of sel. Synonyms*, p. 48, s. u. *Tree*.

arbutus (*arbitus*, graphie des manuscrits de Lucrece, concordant avec certaines formes romanes, cf. M. L. 610), -if. (pl. n. *arbuta*, -ōrum d'après Phocas, GLK V 426, 18) : arbusier. S'y rattachent : *arbutum* (-bi-), -i n. : arboise ; *arbuteus* : [d]arboisier ; M. L. 609 ; B. W. s. u.

Sans étymologie, un autre nom est *unēdō*. V. Bertoldi, *Linguistica Storica*, 2° éd., p. 174.

arca, -ae f. : coffre, boîte, caisse, surtout à argent : *arca publica* qui s'oppose à *fuscus* ; cachot, cerceuil ; dans les langues techniques : borne, batardeau, chèneau ; dans la langue de l'Église : « arche » (= gr. *αἰθροῦς*). Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain ; passé également en got. *arka*, en germanique, et de là en slave. M. L. 611 ; B. W. s. u. ; irl. *arc*, britt. *arch*.

Dérivés : *arculus* : *putabatur esse deus qui tutelam gereret arcarum*, P. F. 15, 9 ; *arcula*, *arcella*, *arcellula* : coffret, bière, M. L. 615 ; *arcānus* : actif et passif « caché, secret » et « discret, qui cache » ; dans la langue religieuse, « mystérieux, magique » ; *arcānum* : mystère ; *arcārius* : de caisse ; *arcārius* m. : caissier ; *arcularius* (Plt.) : porteur de coffret ; *arcera* (arch.) : chariot couvert (d'après *camera*?). Cf. aussi **arcile*, M. L. 615.

Sans doute apparenté à *arceō* (cf. *Parca* et *parco*?) : *arca quod arcebantur fures ab ea clausa*, Varr., L. L. 5, 128.

arceō, -ēs, -uī, -ēre : 1° contenir, maintenir. Sens qui paraît le plus ancien, encore attesté dans les textes, cf. Enn., dub. 2 ; Cic., Rep. 6, 17, N. D. 2, 136, où le verbe est joint à *continēre*, de même que *coercēre*, N. D. 2, 58 ; P. F. 14, 2, *arceare est continere*. Mais l'emploi dans cette acception est rare, inconnu même de la prose courante et de la langue parlée. — 2° maintenir au loin, écarter (= *continēre* ; cf. le fr. « contenir l'ennemi ») : *arceare prohibere est. Similiter abarceat, prohibet. Porcet quoque dictum ab antiquis, quasi porro arceat*, P. F. 14, 24 et 244, 7. Sens dérivé et de beaucoup le plus fréquent. De là, *arcula* : *dicebatur auis quae in auspiciis aliquid uetabat fieri*, P. F. 15, 11. Pas de substantifs dérivés. — Composés : *abarceō*, qui, en dehors des glossaires, ne figure que dans une inscription, CIL XIII 485 ; *porceō*, de **po-arceō* (même préverbe que dans *pōnō*), rare et archaïque (exemples dans Nonius 159, 38). *coerceō* : contenir, enfermer, d'où au sens moral « réprimer, réfréner » (cf. *contineō*, *cohibeō*) ; *coercitiō*.

Pour *ecerceō*, v. ce mot.

A *arceō* se rattache *arcifinius* ; *arcifinālis*, adjectif joint à *ager* : [champ] conquis sur l'ennemi « *ab arcendis finibus* », dit Varron, au témoignage de Frontin, Grom. 6, 1, qui le définit encore « *qui nulla mensura continetur. Finitur secundum antiquam observationem fluminibus, fossis, montibus, arboribus ante missis, aquarum diuer-*

gais, et si qua loca a uetere possessore potuerunt optineri. » Cf. encore *arcifinium*, -i n. : borne d'un champ ; *arca finalis*.

Pour *lupercus*, v. ce mot.

Arceō est à rapprocher de gr. ἀρκέω (aor. hom. ἤρκεσα, ἀρκέσσα) « j'écarte, je protège ». Le groupe de arm. *argel* « empêchement », *argelum* « l'empêche » (aor. *argeli*) concorde aussi pour le sens ; mais le suffixe *-el-* ne se retrouve pas en latin.

Quant à lit. *rakinti* « fermer » ; *rāktas* « clef » et v. h. a. *rigil* « verrou », la forme et le sens sont éloignés, et le rapprochement ne s'impose pas.

arceira : v. *arca*.

arceraca, (-*laca*) f. : sorte de vigne que Pline, N. H. 14, 35, assimile à l'*argitis* de Vg., G. 2, 99?

arcessō (*arcessō*, *adcersō*), -is, -iui (-*il*), -itum, -ere : faire venir, aller chercher, mener, et spécialement « citer en justice » ; « rechercher ». Dans les manuscrits, la répartition de *arcessō* et de *adcersō* dépend des habitudes des copistes, cf. Thes. II 448, 67 sqq. ; Plaute semble jouer sur les deux formes, Tru. 130, *quem arcessis? Archilinem*, et Mo. 509, *uiuom me accersunt Accheruntem mortui* ; dans les inscriptions, *arcessō*, cf. CIL I^o 235, *arcessita* (Fasti Praenest.). Sur l'essai d'une différenciation des deux formes, cf. Velius Longus, GLK VII 71, 17 : « *arcesso* » et « *arcesso* » putauerunt quandam differentiam esse, ut « *arcesso* » sit uoco, tractum ab acciendō, « *arcesso* » summuo, ab arcendo tractum. Sed errauerunt : « *arcesso* » enim pro eo quod est arceo nunquam positum est. Verum quod putant litteram ob stare significationi errant : d enim non minus in litteram transit quam in c. On trouve aussi *arcessō*, *arcersō*. A l'époque impériale, sur *arcessiui* se bâtit un présent *arcessiō* (*arcessiō*, *arcessiō*) ; *arcessiri* est déjà dans T.-L. 3, 45, 3. — Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés, tous rares, la plupart tardifs : *arcessitulus*, -ūs m. (-*tiō*) ; *arcessiō* [*arcessiō*] « appel » ; *arcessitor* : qui appelle, accusateur ; *arcessibilis* (Gloss.).

Par sa forme et par son sens, *arcessō* se dénonce comme un désidératif ; cf., par exemple, Cic., Verr. 1, 27, *arcessit... consul... Siculus ; ueniunt nonnulli*. Mais l'étymologie reste incertaine, en raison même de l'incertitude de la forme. Si *arcessō* est la forme la plus ancienne, le rapprochement de *arceō* est séduisant. Étant donné le grand nombre d'emplois où *arcessō* est accompagné d'un ablatif d'origine (cf. Thes. II 450, 72 sqq.), le sens premier aurait été « chercher à écarter d'un endroit (pour faire venir à soi) ». On a rapproché aussi *arcessō* de *incessō* (v. ce mot) ; avec une forme *ar-* du préverbe, v. *ad*. En tout cas, le **aruccessō*, du reste proposé avec hésitation par Thurneysen dans le Thes., est à rejeter.

archi- : préfixe grec, marquant le commandement, qui, introduit par des mots grecs d'emprunt, comme *archipirata* (Cic.), *archimagirus* (Juv.), a formé à basse époque quelques hybrides, comme *archisacerdos* (Fort.), *archisellium* : place d'honneur (Not. Tir.) ; *archigallus* (Plin.).

architectus, -i m. = ἀρχιτέκτων. Emprunt ancien, avec passage à la 2^e déclinaison (par influence de *tegō*,

tectus, *tectum*?) ; *architectōn*, -ōnis (déjà dans Plaute) est la transcription du grec. La forme *architectus* est la plus fréquente, et la seule classique.

Dérivés proprement latins : *architector*, -āris ; *architector*, -ōris (tardif) ; *architectiō*, -ōnis f. (Itala) formé sur le modèle des noms d'action verbaux en -*tiō* ; le calque du grec *architectonor*, -āris (= ἀρχιτεκτονῶ) est de basse époque (Itala) ; *architectūra*, -ae f., etc.

Sur ce groupe, voir en dernier lieu M. Niedermann, Glott 19, 1 sqq.

arcifinius : v. *arceō*.

arcisellium : v. *arcus*.

arcisum : nom de plante, dans CGL III 535, 46. V. André, *Lex.*, s. u.

arcubius : v. *arc*.

areula : v. *arca* et *arceō*.

arcūmen : v. *arcus*.

arcus, -ūs m. (féminin dans Ean. et Vitruv., d'après *porticus*) ; un génitif *arqui* est attesté à partir de Lucr. 6, 525, où il désigne l'arc-en-ciel ; d'autres formes de la 2^e déclinaison apparaissent de bonne heure, e. g. un nominatif pluriel *arci* dans Varr. ; cf. Thes. II 475, 80 sqq. Le datif pluriel est *arcubus*, *arcibus* étant réservé à *arc*. Nonius distingue *arcus* et *arquis*, 425, 11 : « *arcus... omnīs suspensus fornix appellatur ; arquis non nisi qui in caelo apparet, quam Irim poetae dixerunt. Vnde et arguati dicuntur quibus color et oculi uidentur quasi in arqui similitudinem* » : *arc* ; de là, dans les langues techniques, tout objet en forme d'arc : arc-en-ciel, arche, voûte. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 618 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *arques*, -iūs m. : archer (Festus, Gloss.), d'après *eques*, *pedes* ; *arquatus* (*arcuatus*), scil. *morbus* : jaunisse ; cf. plus haut le texte de Nonius ; M. L. 664 a, 8348 ; et tardif *arquaticus* ; *arcumen* ; cf. Isid. 17, 9, 9 : *iris Illyrica a similitudine Iris caelestis nomen accepit. Vnde et a Latinis arcumen dicitur, quod flos eius coloris uarietate eundem arcum caelestem imitatur* ; v. Sofer, p. 8 ; *arculus* : coussinet en forme d'arc ; *arculatus* : en forme de coussinet (= ombr. arclata « arculatās »), cf. P. F. 15, 6 et 10 ; *inarculum*, P. F. 101, 5 ; *arcuarius*, adj. et subst. : qui concerne les arcs ; faiseur d'arcs ; *arcuō*, -ās : courber en arc, voûter, et ses dérivés ; *arcifer* = τοξοφόρος ; *arci-potēns*, *arci-tenēs* (*arqui-*) adj. (poétique) ; *arci-sellium* (-*solum*) : siège circulaire, *sella arcuata* ; *arcuballista* : arbalète ; M. L. 618 a.

Cf. v. isl. *qr* (gén. *qroar*) et v. angl. *earh*, avec le dérivé got. *arhwazna*, tous mots signifiant « flèche » ; de germ. **arhwō*, **arhwās*. Les noms d'armes n'ont généralement pas d'étymologie indo-européenne ; et l'arc n'est pas l'arme aristocratique ; il n'est donc pas surprenant que le rapprochement se soit borné à deux langues, toutes deux occidentales. En revanche, le groupe de skr. *iṣuh* « flèche », gr. *lōs* n'est pas représenté à l'Occident.

ardaliō (*ardeliō* Gl.), -ōnis m. (non attesté avant Phédre) : empresse, faiseur d'embaras, brouillon. Puis, dans les Gloss., « gourmand, goinfre », cf. CGL V 491, 66 ; 590, 7 ; et *ardaliolus* : *bucco*(n), CGL V 299, 62,

Sans doute formation en -*iō* dérivée de gr. ἀρδαλος ; cf. ἀρδαλω « tacher, salir » et « troubler ». Mot venu par le mime ou l'atellane.

ardea, -ae f. ; *ardeola*, -ae (-*dio*) : héron, cf. CGL V 615, 35, *ardea est auis, i. e. haron*. Attesté depuis Virgile. M. L. 619. On compare v. isl. *arta* « sarcelle » ; gr. ἐρωδός est loin.

ardēō, -ēs ; *ardor*, -ōris : v. *ardēō*.

arduus, -a, -um adj. (comparatif et superlatif peu usités, quoique Caton ait *arduior*, -uissimus, cf. Prisc., GLK II 87, 10) : qui se dresse en hauteur (glose *erectus*), en pente raide, escarpé, ardu (sens physique et moral). — Ancien et usuel, mais, à partir de l'Empire, surtout fréquent chez les poètes.

Dérivés rares : *arduē* (St Jér., Cassiod.) ; *arduitās* (un exemple de Varr., R. R. 2, 10, 3).

Cf. sans doute irl. *ard* « haut », gaul. *Arduenna*, nom d'une montagne. D'autres langues présentent des mots à **dh-* intérieur qui ne sauraient être rapprochés, car on aurait lat. *b* ; du reste, le sens de gr. ὀρθός « droit » (de ὀρθός) et même du skr. *ārhdhā* « droit » est un peu différent. Av. *arədwō* « droit » est ambigu.

ārea, -ae (*āria* à basse époque) f. : rattaché à *arēō* par Varron, L. L. 5, 6, 38, *ubi frumenta secta ; ut terantur, [et] arcescunt, area*. Le mot ne désigne pas seulement « l'aire » de la grange, mais tout espace dépourvu de construction, la place devant le temple ou l'autel, la cour au milieu de l'atrium (P. F. 12, 17), etc. ; cf. Flor., Dig. 50, 16, 211, *locus... sine aedificio in urbe arēd, rure ager appellatur* ; et la spécialisation dans le sens de « aire » est peut-être secondaire. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 626 ; B. W. s. u. — Le diminutif *areola* désigne une petite cour, une planche de jardin, un parterre ; M. L. 632. Adj. *areālis* : relatif à l'aire. M. L. 627 ; *areātor*, -iūra (Colum.).

Pas de rapprochement sûr.

arōna, -ae f. : v. *harēna*.

ārēō, -ēs, -uī, -ōrē : être sec. — Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *āridus* (et *ardus*, cf. Thes. II 565, 16) : sec, desséché (sens physique et moral) ; de là, dans la Bible, *ārīda* = ἔρηβ « la terre » ; *ārīdum* : terre ferme ; *ārīdulus* ; *ārīditās* et *ārīditō* ; *ārēscō*, -is : se dessécher (et *exārēscō*, *interārēscō* (Cic.) ; *ārēfaciō*, -is (*arfaciō*) dans les manuscrits de Caton ; Lucr. sépare encore les deux éléments *faciō are*, 6, 962).

Il n'y a pas de substantif **ārōr* correspondant à *arēō* (cf. *tepor*, *teped*, *tepidus*, etc.). Le substantif correspondant à *āridus* est *ārōr*. Mais *ārōr* a perdu le sens de « sécheresse », qui est réservé à *ārīditās* et ne signifie plus que « chaleur ardente, ardeur (sens physique et moral), éclat (d'un corps en flamme) ». A *ārōr* se rattache *ārēdō*, -ēs, *ārē* (*arūi*, Acta Fr. Aru.), *ārsum* et **arsum*, cf. *assus* « brûler, être en feu ; brûler de (avec *ad*, *in*, ou l'infinitif seul) », dont le parfait en -*si* et le supin en -*sum* attestent le caractère récent. *Arēdō* a un inchoatif *ārēdēscō* (*exārēdēscō* et *exārēdō*, formé sur *exārēdū*, M. L. 2939 a) ; à *ārsum* se rattache *ārēūra*.

Les langues romanes ont conservé *ardere* et *ardere*, dans les Gloss., « gourmand, goinfre », cf. CGL V 491, 66 ; 590, 7 ; et *ardaliolus* : *bucco*(n), CGL V 299, 62,

l'idée de brûler ; *āridus*, M. L. 644, qui est peu représenté en dehors de l'Italien et a été concurrencé par une formation plus expressive, *siccus*, panroman. Cf. aussi **arellare*, M. L. 628.

On rapproche *takhs*. A *āsar* « sec », skr. *āsah* « cendre », et, avec des élargissements variés, à dentale : tch. *ozditi* « sécher », gr. ἄζω « je sèche », ἀζαλέος « sec », ou à gutturale : k (ou g) v. h. a. *asca* « cendre », etc., ou gh : got. *azgo* « cendre », cf. arm. *azazem* « je sèche » (avec *z* pouvant être issu de **j* représentant **zgh*). V. *assus*. S'y rattache peut-être *āra*.

arepennis (*arpennis* ; *aripennis* ; *arapennis* d'après *arāre*), -iūs m. : arpent. Mot gaulois ; cf. Colum. 5, 1, 6, *Galli... semiugerum quoque arepennum uocant*, M. L. 634. Sur les diverses formes du mot dans les Glosses et les textes tardifs, v. Sofer, p. 118 sqq., 176.

arepo : mot qui figure dans le « carré magique », CIL XII 202. Sans doute *opera* écrit à rebours.†

arferia : — *aqua, quae inferis libabatur dicta a ferendo, siue uas uini quod sacris adhibebatur*, P. F. 10, 23. Terme du rituel, féminin d'un adjectif **arferius* (cf. *ferō*) peut-être d'origine dialectale, cf. Ernout, *Élém. dial.* 111. Le terme latin est *adferial*, qu'on lit CGL II 462, 26 ; 564, 48. Cf. ombr. *aferter* « adfertor » ; et *inferius*.

argemōnia, -ae f. : plante. Sorte de pavot sauvage. Attesté depuis Celse et Pline. Adaptation du gr. ἀργεμόνη (cf. *argemon*, *argemonion* dans Pline), souvent corrompue en *agrimonia*, M. L. 295 a, *acrimonia*, *argimonia*. V. André, *Lex.*, s. u.

argentum, -ī n. : argent ; argenterie, objet d'argent ; argent (monnaie, déjà dans Plaute) ; *argentum uiuum* = ὀδράγγυρος. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 640.

Dérivés : *argenteus* et subst. *argenteus* m. : monnaie d'argent, M. L. 639 ; *argentarius* : relatif à l'argent (monnaie), et *argentarius* m. : banquier, frappeur d'argent, M. L. 637 ; *argentaria* : banque, mine d'argent ; *argenteolus* : [monnaie] d'argent ; *argentatus* (et *inargentatus*, Plin., Ital.) : argenté ; d'où est tiré le verbe *argentō*, -ās ; *argentōsus* : mêlé d'argent ; *Argentinus* : dieu de l'Argent (Aug., Ciu. 4, 21) ; *argentifodina* : mine d'argent (ancien juxtaposé) ; *argentilla* : plante à feuilles argentées ; v. André *Lex.*, s. u.

Le nom est neutre, en face de gr. ἀργυρος, comme tous les noms de métaux latins, cf. *aurum* en face de χρυσός, etc. ; pour le suffixe, cf. *unguentum* ; et v. Benveniste, *Origines*, p. 12, 151.

argentum est l'un des noms, tirés d'une même racine, par lesquels est désigné l'argent. Le celtique a la même forme : gaul. *arganto* dans *Argentomagus*, litt. « champ de l'argent », irl. *airget*, *arget*, gall. *ariant*. Mais la forme osque aragetud « argentō » ne concorde pas exactement, tandis que fal. *arcentelom* « **argentulum* » est proche du latin. Arm. *arcat* « argent », tokh. A. *ārkyant*, av. *arəzātəm* et skr. *rajatām* différent plus encore.† Quant à gr. ἀργυρος, c'est un dérivé du thème en -*u-* qui apparaît dans lat. *arguō* (v. ce mot). On entrevoit donc ici une même manière, déjà indo-européenne, de désigner l'« argent » comme métal « brillant », de même que l'« or » était nommé métal « jaune » (v. le mot *heluos*), cf. gr. ἀργός « clair, brillant » ; mais on ne peut restituer

un nom indo-européen : c'est que l'argent et l'or sont nommés d'après leur aspect, tandis que le nom du « cuivre » (et du « bronze »), lat. *aes*, etc., désigne purement et simplement l'objet et ne se laisse pas analyser. V. Schrader, RL II^e 394; Ipsen, Festschr. Streiberg 228. — La désignation indo-européenne de l'« argent » a été remplacée par un mot emprunté qui offre des formes diverses en germanique, en balte et en slave. — V. *arguō*.

argilla (f. cf. Etmayer Zeits. f. rom. Phil. 30, 524^b, 527). -ae f. : argile. Emprunt au gr. ἀργίλος (ἀργίλλος), déjà dans Caton, Agr. 40, 2; le double l a sans doute pour objet de noter le caractère palatal de la liquide (cf. *mille*, *stella*). Panroman, sauf roumain. M. L. 641, et germ. : v. h. a. *argil*.

Dérivés : *argilleus*, M. L. 642; *argillaceus* : d'argile; *argillōsus* : argileux.

Même racine que *argentum*; *argilla* c'est la « terre blanche ». Étymologie populaire dans Isid., Or. 16, 1, 6, *argilla ab Argis uocata, apud quos primum ex ea uasa confecta sunt*. Les anciens y rattachent sans doute avec raison le nom propre *Argiletum*. Cf. Varr., L. L. 5, 157; Serv., Ae. 8, 345.

argitis, -tidis f. : sorte de vigne qui produit le raisin blanc. Sans doute emprunt à un dérivé du gr. ἀργός, mais le mot grec n'est pas attesté.

arguō (trisyll.), -is, -uī, -ūtum (-uitum), -ere : 1^o indiquer, démontrer; 2^o convaincre de (= ἐλέγχο), cf. Ulp., Dig. 50, 16, 197, *indicare est detulisse; arguisse, accusasse et conuicisse*; le plus souvent a le sens dérivé de « vouloir démontrer, accuser », e. g. Plt., Am. 885, *quae neque facta sunt neque ego... admisi arguī*, et devient synonyme de *accūsō*, ἐγκαλέομαι, cf. Enn., Trag. 194, *tu delinquis, ego arguor*. — Ancien, classique; apparition plutôt à la langue écrite. *Arguō* est le dénominateur d'un substantif en -u- **argu(s)*, -ūs « éclat » ou « blanchisseur », dont l'adjectif est *argūtus* (cf. *status, statuō, statūtus; cornū, cornūtus*). L'u de *arguō* apparaît dans les adjectifs grecs ἀργυρός, ἀργυρός, skr. *drju-nah*, dérivés d'un thème en -u- **argu-* (cf. sous *argentum*). Le sens premier de *arguō* était donc « faire briller, éclaircir, éclairer » (sens physique et moral); sens qui apparaît encore dans *argentum* et *argūtus* « clair, perçant, piquant » (se dit de la voix et du regard, comme *clarus*, puis du goût). L'adjectif a pris ensuite des sens dérivés : « pénétrant, pointu »; « expressif, fin, subtil, rusé »; et finalement « bavard ». En dérivent : *argūtiae* (pluriel comme *ineptiae*) : arguties, subtilité(s), bavardage; *argūtior*, (-iō), -ārī, M. L. 643, et ses dérivés; *argūmentum* : preuve, argument, Cic., Top. 8, esse... *argumentum... rationem quae rei dubiae faciat fidem*; d'où : 1^o justification, raison; 2^o matière, sujet (à expliquer, à traiter) = grec ὑπόθεσις. *Argūmentum* a un dénominateur *argūmentor*, -ārī qui a fourni de nouveaux dérivés. Irl. *argumint*.

De *arguō* : *coarguō* (aspect déterminé) : démontrer, convaincre [d'erreur], d'où « condamner »; *rearguō* : réfuter [joint à *refellere*, Cic., Tusc. 2, 2, 5]. Au témoignage de Festus, 384, 28, Scipio Africanus Pauli filius employait la forme à apophonie *rederguō* (cf. *contractio* et *contractio*, etc.).

ariēna (ou *ariera*), -ae f. : banane, fruit de l'arbre indien *pala* (= *tala*). — Mot étranger, cité par Pline 12, 24.

ariēs, **arietis** m. (le génitif est toujours trisyllabique dans la poésie dactylique, et la première syllabe compte pour longue, cf. *abiēs, paries*, etc.) : 1^o bélier (animal, signe du zodiaque = Κριός, machine de guerre); 2^o sorte de poisson, épaulard? (cf. *mālus* pour le double sens). — Ancien, usuel. M. L. 645 (*arēte* comme **par(i)ēte*, v. ce mot).

Dérivés : *arietō*, -ās : frapper comme un bélier, ou du bélier, se butter; *arietinus*; *arietārius*.

Cf. omb. *arietu* « arietem », gr. Ἐριφος « petit bouc », irl. *carb* avec un suffixe -*bho-*, et, avec sens général, *aru* « mâle ». Pour cette manière de désigner un mâle particulier, v. lat. *uerres*.

arillātor, -ōris m. = *cōciō* d'après Aulu-Gelle 16, 7; P. F. 19, 1 : courtier. Se trouve aussi dans les gloses. Cf. *arza*?]

arinca, -ae f. : sorte de blé, v. André, *Lex.*, s. u. Mot gaulois (ou ligure)? Cf. Plin. 18, 81, [*ex frumentis*] *arinca Galliarum propria, copiosa et Italiae est*.

aringus, -ī (*ha-*) m. : hareng. Transcription; attesté à très basse époque, du v. h. a. *hāring*. M. L. 4046.

arista, -ae (les représentants romans remontent à *arista* ou *arēsta*) f. : barbe d'épi et épi [barbelé]; à basse époque, « arête » (de poisson), Aus. 334, 86, *capito* (le chevène)... *farim congestus aristis*. — Depuis Varron; technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 648; B. W. *arēte*.

Dérivés et composés : *aristis*, -idis f. : genre de graminée (orge des murs). Pline décline le mot comme si c'était un mot grec : **ἀριστίς*, -ιδος; cf. N. H. 27, 90 : [*arista holci*] *circa caput alligata uel circa laceratum educit e corpore aristas. Quidam ob id aristida uocant*. — **aristula*, M. L. 649; *aristatus* : barbelé; *aristōsus* (Ven. Fort.); *aristifer* (Prud.) : fécond en épis.

La finale de *arista/arēsta* rappelle celle de *agresta*, *genesta/genista*, *lepista/lepesta*. Il s'agit sans doute d'un emprunt, ou d'un ancien mot indigène.

arithmēticus, -a, -um : emprunt savant au gr. ἀριθμητικός. Depuis Cic., passé dans les langues romanes, avec altérations diverses. M. L. 649 a.

ariuga : v. *aruga*.

arma, -ōrum (n. pl. collectif; gén. pl. *armum* dans Acc., Trag. 319; à basse époque apparaît un féminin *arma*, -ae, Itin. Ant. Plac. 41, p. 187 Vind., cf. M. L. 650) : armes, spécialement « armes défensives », qui s'ajustent au corps (cf. *armus*, *artus*), par opposition à *tēla*, e. g. T.-L. 1, 43, 2 : *arma his imperata galea, clipeum, ocreae, lorica... haec ut tegmenta corporis essent, tela in hostem hastaque et gladius*. Désigne souvent seulement le bouclier, cf. Serv. auct., Ae. 4, 495, *hoc est scutum quod Graecis solum ἔκλον dicitur*. Toutefois a le plus souvent le sens d'« armes » en général : *arma capere, poscere, ferre, in armis esse, armis pugnare; arma deponere, adimere*. Le sens de « agrès d'un vaisseau, outils, équipement », poétique et non attesté avant Vg., semble une imitation

du gr. ἄρμα. Par métonymie, *arma* désigne aussi la guerre, les combats ou l'armée. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 650, et emprunté par le celtique : irl. *arm*, britt. *arf*. Dénominateur : *armō*, -ās, M. L. 651 (refait sur *armātus*?), qui à son tour a de nombreux dérivés, dont *armātūra*, M. L. 653, et le composé *ezarmō* (époque impériale).

Autres dérivés : *armārium* (d'un adj. *armārius*; le bas-latin a un doublet fém. *armāria*) : a dû signifier d'abord « arsenal », mais, ce sens ayant été réservé à *armāmentum* (= ἄρμαθήκη), *armārium*, dans la langue commune, a pris le sens général d'« armoire, coffre, bibliothèque », et même en bas latin « cercueil ». M. L. 652; B. W. *armoire*; irl. *armaire*.

Armi- est le premier terme d'un certain nombre de composés, pour la plupart imités des composés grecs en ἀρμα-. Un terme rituel est *armilustrium* : purification de l'armée; cf. Varr., L. L. 6, 22.

A *arma* se rattachent : *inermis* (-*mus*) : sans armes; *sēmi-ermis* (-*mus*) : à demi désarmé.

L'élément radical est le même que dans *armus*, etc. V. ce mot. Bréal, MSL, 4, 82, envisage *arma* comme ayant été tiré de *armāre*, dérivé lui-même de *armus*, comme *pugna* a été fait sur *pugnāre*, dérivé de *pugnus*.

armenius, -a, -um : d'Arménie (*Armenia* = gr. Ἀρμενία) : — *mīis* : hermine; *armenicium* (*pōmum*) : abricot (= gr. ἀρμενιάκος). M. L. 654-655; B. W. *hermine*.

armentum, -ī n. (usité surtout au pluriel *armenta*; de là un féminin *armenta*, -ae déjà dans Enn., A. 603, et Pac., Tr. 349) : mot collectif désignant le troupeau de gros bétail (chevaux, boeufs, non domestiqués, cf. l'opposition établie par Varron, R. R. praef. 4, entre *armentum* et *bēs domitus*). D'après les juristes de l'Empire (cf. Thest. II 611, 25), *armentum* désignerait exclusivement le troupeau de boeufs, le troupeau de chevaux se disant *grez*, et Colum. 2, 14, 4 différencie *armenta* de *iumenta* comme Ov., M. 8, 555, oppose *armenta* à *equi*; mais c'est sans doute en vertu de la doctrine étymologique qui fait dériver *armentum* de *arō*, cf. Varr., L. L. 5, 96, et Colum. 6 praef. 3. Virgile, Ae. 11, 571, applique l'adjectif *armentālis* à *equa* : *armentālis equas mammis et lacte ferino nutribat*, mais dans un cas tout particulier et dont on ne peut rien tirer pour le nom général de *armentum*. Le sens le plus répandu de *armentum* est celui de « troupeau de boeufs », et, dans les dialectes rhéto-romans, le mot a pris le sens de « vache ». — M. L. 658.

Dérivés : *armentālis*; *armentārius*; M. L. 657; *armenticius*; *armentitus*; *armentōsus*.

Sans doute de **ar-mā-to-m*, de la racine qu'on a dans *armus*. Le vocalisme radical n'exclut pas le rapprochement avec germ. **ermana-* attesté par v. isl. *jǫrmuni* « gros bétail » (boeufs, chevaux); got. *Airman-*[*reiks*]; ce rapprochement est le seul qu'on aperçoit; l'a- latin aurait le caractère d'une prothèse. V. sous *armus*.

armilausa (-*lausia*), -ae f. : vêtement militaire, casaque sans manches. Mot de très basse époque; germanique? V. Isidore 19, 22, 8, et Sofer, p. 74.

armillae, **armita** : v. *armus*.

armillum, -ī n. : *uas uinariū in sacris dictum quod*

armo, i. e., *umero deportetur*, P. F. 2, 12. Rare et archaïque.

Rattaché par certains, comme *armita*, à omb. *armor* « ritūs » (?), où le groupe *rs* est la notation d'un *d* spirant (*f* en alphabet indigène); v. Vendryes, Rev. celt., 1914, p. 212. Sans doute mot d'emprunt; le rapprochement avec *armus* doit être une étymologie populaire.

armita : v. *armus*. Peut-être mot étranger, comme *armillum*.

armittēs n. pl. ? : mot de glossaire, défini ὄπλιται οἱ ἐν ἐσχάτῃ τάξει; παρὰ τῆς ἐνόλων. Peut-être n. pl. d'un subst. **armes* formé sur *arma* d'après *pedes*, *eques*.

armoracea (*armoracia*, *armoracium* n.), -ae f. : raifort. Pline, 19, 82, donne le mot comme italique; [*raphani genus*] *unum siluestre Graeci cerain uocant... natri armoraciam...*; cf. 20, 22, [*raphanum siluestrem*]... *in Italia et armoraciam uocant*. Cf. Diosc. gr. 2, 412, it. *ramolaccio*, etc. (formes souvent altérées). M. L. 660.

armus, -ī m. (à très basse époque, on trouve un pluriel *armora* n. l.; sur ces pluriels en -*ora*, comme *locora*, *nidora*, etc. (de *locus*, *nidus*), qui survivent dans des patois italiens et en roumain, voir Sittl, ALLG, 2, 570 sqq.; Frick, ibid. 7, 443 sqq.; Graur, Rev. de Phil., 3^e série, t. XI (1937), p. 265 sqq. : haut du bras (avec l'épaula; cf. P. F. 23, 20, *armillas... quod antiqui umeros cum brachiis armos uocabant*) et spécialement « épauale ». Selon les Latins, *armus* est réservé aux animaux, *umerus* aux hommes, ainsi Ov., M. 10, 700, *ex umeris... armi fiunt* (il s'agit d'Hippomène et d'Atalante changés en lions); mais la distinction n'est pas constante, cf. P. F. 4, 1, *armita dicebatur uirgo sacrificans cui lacinia togae in umero erat reiecta. Legibus etiam Laurentum sanctum est ne pomum ex alieno legatur in armum*, i. e., *quod umeri onus sit*. Vg. n'en tient pas compte. Tac. emploie *armus* au sens de « bras », H. 1, 36, 9. Toutefois, le représentant français *ars* ne se dit que du cheval. Attesté depuis Plaute, usuel. M. L. 661.

Dérivés : *armillae* (toujours au pluriel jusqu'à Phèdre, qui est le premier à employer le singulier; remplacé à l'époque impériale par *brachialia*, cf. Prisc., GLK II 462, 31, *armillae quae nunc brachialia uocant*, comme *collāre* remplace *torquēs*) : bracelet, composé de plusieurs tours, ce qui explique le pluriel; et, spécialement, bracelet d'or et d'argent donné comme récompense militaire; cf. P. F. 23, 20; 41, 2. Le sens du mot s'est élargi peu à peu, et il a servi à désigner toute espèce d'anneau destiné à la parure, collier, etc. Il en est de même de *armillātus*; e. g. *a. canis*, Prop. 4, 8, 24. Cf. M. L. 659; bret. *armel* (?). Sur le genre féminin du mot, par opposition à *armus*, et sur l'emploi, pour désigner des vêtements, des parures, etc., de diminutifs de mots désignant la partie du corps correspondante, v. M. Niedermann, *Essais d'étym.* et de crit. verb., p. 41.

Le mot *armus* pose un problème délicat. Il y a un mot signifiant « articulation de l'épauale », d'où « bras », qui va de l'indo-iranien au germanique; mais l'élément radical y est de la forme **arō-*, **r-* skr. *irmāh* (cf. v. pruss. *irmo* « bras »), av. *arōma-* « bras », serbe *ramo* et *rāms*, tch. *rām*, v. h. a. *aram* (got. *arme*); irl. *armukn* « coude » n'enseigne rien sur le vocalisme. — Ceci ne

se concilie pas avec gr. ἀρῶς « jointure, épaule », de *ar-smo- (comme ἀρμα « attelage » est issu de *ar-smh; cf. ἀρμῶν, ἀρμῶω). C'est à gr. ἀρῶς que ressemble lat. *armus*. — En arménien, l' « épaule (d'animal) » se dit *eri*, à côté de *y-errirel* « ajuster ». La racine y est donc de la forme *er-*, et l'on retrouve un procédé analogue à gr. ἀρῶς et lat. *armus* (pour une trace de vocalisme e en germanique, v. sous *armentum*).

La même racine *er- (ar-) fournit *artus* (avec le dérivé *articulus*) et le gr. ἀρῶν, et *ars* (v. ces mots). C'est celle de gr. ἀρᾶν « arranger » et de arm. *arari* « j'ai fait » (prés. *arnem* « je fais »), avec tout ce qui s'y rattache. Avec élargissement *ei-, elle apparaît dans lat. *ritus*, irl. *rím* « compte » (adrlmí « il compte »), gall. *rhiŷ* « nombre », v. h. a. *rím* « rangée, nombre » et gr. ἀριθμός « nombre ».

La forte valeur religieuse de *ritus* n'est pas chose nouvelle. On en a le pendant en indo-iranien : véd. *ritám*, av. *arām* sont les termes qui désignent l' « ordre », la « correction religieuse » par excellence. Et le dérivé arm. *ardar* signifie « juste ». Cf., d'autre part, gr. ἀρεῖα, ἀρετή, ἀρελον, ἀρεστος. Cf. peut-être, dès lors, lat. *ardō*, etc.

V. aussi *artus* « étroit ».

arō, -ās, -ānī, -ānūm, -āre : labourer, puis plus généralement « cultiver ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 598; B. W. sous *labourer*.

Dérivés et composés : *arātor* : labourer, M. L. 600; *arātum* : araire, charrue, M. L. 602; B. W. *charrue*; *arātō* : labour; *arātōrius* : aratoire, M. L. 604; *arātūra*, M. L. 602 a; *arābilis* : qui peut être labouré (Plt.).

exarō, -ās : 1° enlever en labourant, creuser, déchausser, d'où « tracer, écrire ». — 2° cultiver; produire en labourant; *exarātō*.

La racine dissyllabique *ara- désigne la notion de « labourer » dans tout le domaine européen. Le présent était sans doute un présent radical athématique dont le thème était *ara-; il a été remplacé par un présent en *ye/o- dans v. sl. *orjo*, lit. *ariū*, got. *arja*, v. irl. *airim*. gall. *arādu* « labourer » et, en grec, par un dérivé ἀρῶν. — La forme *arā- de la racine est attestée par arm. *aragr* « charrue » (de *arātro-), qui répond à lat. *arātrum*, et par tarent. ἀρατρα, dont l'a est probablement long; de là sort le présent lat. *arō, arāre*. — Le nom de la « charrue » est un nom d'instrument dont la formation varie d'une langue à l'autre : le grec a ἀροτρον (créat. ἀρατρον), le lituanien *arklas*, le slave *ordlo (v. sl. *ralo*, tch. *rdālo*, etc.), supplantant *ar-dhlo-; le celtique, irl. *arathar*, gall. *aradar*, etc.

Pour *arathar*, v. ce mot.

arra, -ae f. : arrhes. Forme populaire syncopée de *arrabō, -ōnis*, emprunté au gr. ἀρᾶβῶν (lui-même emprunté au sémitique) peut-être par un intermédiaire étrusque (cf. *persu* en face de *persōna*); cf. Gell. 17, 2, 21, *nunc arrabo in sordidis uerbis haberi coeptus est, ac multo uideatur sordidius arra, quamquam arra quoque ueteres saepe dixerint et compluriens Laberius*. Au lieu de *arra*, Plaute crée plaisamment *raho*, Tru. 688. Autrement, Plaute et Térance ne connaissent que *arrabō*. C'est parce qu'*arrabō* appartenait à l'argot des marchands, et peut-être spécialement des *lénōnēs* (cf. Plt.,

Ru. 44, *ad lenonem deuenit, minis triginta sibi puellam destinat/datque arrabonem*), qu'il a pu être altéré et écourté en *arra*. A l'époque d'Aulu-Gelle, on voit qu'il y a eu réaction des puristes contre l'emploi de la forme syncopée ou non. En dehors de Labérius, *arra* n'apparaît qu'à partir de Pline; puis il devient fréquent chez les juriconsultes; avec un adjectif *arrālis* (Cod. Inst.), et dans la langue de l'Église. *Arra* est un exemple de mot populaire entré dans la langue écrite et technique. Le terme classique était *pignus*, quoique S^t Augustin ait essayé de différencier les deux mots par le sens, Serm. 378, *quando datur pignus, reddit homo quod accepit; arra autem quando datur, non recipitur, sed super additur, ut impleatur*. Sens spécial : *arra...* sponsio coniugalis, cf. Paul., Dig. 23, 2, 38. M. L. 665; B. W. *arrhes*. Cf. dans les Glos. *arrare* : *guadiare; arratam; desponsatam*.

arrugia, -ae f. : galerie de mine [d'or]; cf. Plin. 33, 70, *cuniculis per magna spatia actis cauantur montes... arrugias id uocant*. Les langues romanes attestent l'ũ, cf. M. L. 678. V. *corrugus* et *runcō*. Mais le mot peut être emprunté.

arrūrābiliter : « à la paysanne » (sc. *future, paedicāre*), adverbe attesté sur un graffiti de Pompéi, CIL IV, 4126, dérivation plaisante et obscène de *ad + rūrāre*, d'après *irrūrābiliter, ceuentinābiliter*.

ars, artis f. (ancien thème en -i **artis*, gén. pl. *artium*) : façon d'être ou d'agir (naturelle ou acquise, bonne ou mauvaise) : *ars τὸν μέσων est, unde male sine epitheto ponitur*, dit Servius, Ae. 1, 657, et le Ps. Probus, GLK IV 47, note *ueteres artem pro uirtute frequenter usurpant*. Cf. Plt., Mer. 892, *temperare istac aetate istis decebat artibus*; Vg., G. 3, 100, *animos aeuomque notabis praecipue; hinc alias artis (= uirtutes, Serv. auct.) proleque parentum*; T.-L. 1, 53, 4, *minime arte Romana, fraudē ac dolo, adgressus est*. Joint à *mōrēs* par Ov., R. Am. 713, *mores quoque confer et artes*. Cf. le sens de m. h. a. *art* « manière ».

Ars désigne souvent une habileté acquise par l'étude ou par la pratique, une connaissance technique : *ars est rei cuiusque scientia usu uel traditione percepta tendens ad usum aliquem uitae necessarium*, Diom., GLK I 421, d'où « talent; art » (sens abstrait et concret), opposé à *nātūra*, Cic., Bru. 236; à *ingenium*, Ov., Am. 1, 45, 14; Sén., Ep. 90, 44, et, d'autre part, à *scientia* (ἐπιστήμη). Dans ce sens, il peut également prendre une nuance péjorative « artifice, ruse », cf. Vg., Ae. 2, 152, *ille dolis instructus et arte Pelasga*. Du sens de « talent, art », on passe enfin à celui de « métier, profession » : *ars mendandi, ars rhetorica, grammatica; liberales, ingenuae artes* opposé à *sordidae artes* (d'où *artifex* « artisan, artiste » conservé en italien, M. L. 688, *artificio* et leurs dérivés *artificiosus* (Cic.), *-ciālis* (Quint.), etc.), et même de « travail, œuvre », cf. Vg., Ae. 5, 359, *et clipeum effertur iussit, Didymaonis artes*, pluriel de sens concret, peut-être calque du grec (cf. τέρχη dans Soph. Oed. Col. 472). *Ars* a pu servir ainsi à traduire τέρχη, dont il a pris la valeur, notamment dans la langue de la rhétorique et de la grammaire, où il a reçu le sens de « traité », cf. ad Herenn. 1, 1, *ars est praecipio quae dat certam uiam rationemque faciendi aliquid*; Cic., De Or. 2,

11, 44; 2, 7, 30 : Ac. 2, 7, 20; et on en a tiré à basse époque un composé hybride *artigraphus*. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 679.

A *ars* se rattachent les adjectifs :

iners : cf. Lucil. 386, *ut perhibetur iners, ars in quo non erit ulla*, et Cic., Fin. 2, 115, *lustremus animo has maximas artes, quibus qui carebant inertes a maioribus nominabantur, « inhabile [à] », iners dicendi*; d'où « paresseux, inactif, inerte », cf. M. L. 4390, et *inertāre*, 4391. De là : *inertia; inarticulus* (-a *uītis* : sorte de vigne qui donne un vin faible).

sollers : habile, adroit, ingénieux (cf. *sollus*); *sollertia*. Enfin, les gloses signalent un adjectif : *allers, alers, -tis* : *doctus, eruditus, sollers* (non attesté dans les textes; forme douteuse).

Thème en *-ti- de la racine étudiée sous *armus*. L'importance des composés est à noter : c'est sans doute de composés que *ars* a été détaché à date très ancienne. Il n'y a pas de rapport direct avec le mot sanskrit peu ancien et peu employé *ṛti-*.

artemisīa, -ae f. : armoise. Emprunt au gr. ἀρτεμισία (cf. Pline, H. N. 25, 73) passé dans les langues romanes, M. L. 685. V. Wagler, P. W. III, 193; André, *Lex.*, s. u.

artemō, -ōnis m. : « mât d' » artimon. Vitruve, 10, 2, 9, donne le mot pour latin : *tertia troclea... eam autem Graeci ἐκάρμονα, nostri artemonem appellant*. Néanmoins, il est probable que *artemō*, comme un grand nombre de termes nautiques, est emprunté au gr. ἀρτέμων, de ἀρτέμωια, comme ἡγέμων de ἡγέμωια.

articulus : v. *artus*.

artoptia, -ae f. : tourtière; *artopticius* (Pline). Emprunt oral et populaire au gr. ἀρτόπιας comme l'indique le changement de genre et de déclinaison, cf. *coctea, charta, ballista*, etc.

artūs, -uum, m. pl. ; dat. abl. *artubus* pour le différencier de *artibus* dat.-abl. de *ars*; Plt. a un nom. pl. n. *artua*, Men. 856, formé d'après *membra, ossua*, auxquels ils est joint. Dénominaif : *artuō, -ās* « *membra-tim concidere* » (Firm.), d'où *artuātīm* « *membra-tim* » (Firm.), *déartuō* « découper, démembrer » (Plt.). Le singulier n'est pas employé; les exemples en sont extrêmement rares et de mauvaise latinité : *singulari numero artus non dicitur*, dit Charis, GLK I 45, 6. Le sens et l'étymologie sont indiqués par Festus : *artus ex Graeco appellatur quos illi ἀρῶα uocant, siue artus dicti, quod membra membris artentur*, P. F. 19, 8; *artus* est le plus souvent le synonyme poétique de *membrum*, qui est le mot de la prose. Vg. écrit, par exemple, Ae. 5, 422, *magis membrorum artus*, où les deux mots se répètent, sans qu'il y ait entre eux une différence de sens, simplement par effet d'insistance; cf. Lejay, ad loc. Le sens primitif « jointure, articulation » est à peine attesté, cf. Thes. II 720, 20 sqq., et réservé au diminutif.

articulus, -i (artu-) m. : articulation, jointure, qui, en outre, désigne les nœuds des arbres (par suite de leur ressemblance de forme avec la saillie du coude, du genou, etc.), les petits membres, et spécialement les doigts (v. B. W. *orteil*). Par extension, appliqué au temps, désigne le « moment précis » où se fait la jonction entre deux événements : *articulus diei, temporis; in articulo*

mortis. Grâce au sens de « jointure, jonction », *articulus* a pris dans certaines langues techniques (grammaire et rhétorique, droit, etc.) le sens de « division, article »; cf. ad Heren. 4, 26, *articulus dicitur cum singula uerba interuallis distinguuntur caesa oratione, hoc modo* : « *acrimonia, uoce, uolunt aduersarios perterruisti* »; Gaius, Inst. 1, 2, *summa... rerum diuisio in duos articulos deducitur*. En grammaire, traduit gr. ἀρῶν (sens déjà dans Varron); cf. Prisc., GLK II 54, 12, qui distingue *articulos finitos et articulos infinitos* (cf. *pronomen articulare*); désigne aussi l'articulation d'un mot, toujours sur le modèle du grec; enfin, une toute petite partie d'un tout. M. L. 687; irl. *articol*, gall. *erthygl*.

Les dérivés de *articulus* sont pour la plupart calqués sur le grec : *articulō, -ās* = ἀρῶω, ἐναρῶω; *articulātus* = ἐναρῶος; *articulārius, -rius* = ἀρῶρις; l'adjectif emprunté au grec, *arthritis*, est passé dans les langues romanes sous des formes savantes, M. L. 686, etc. On trouve à basse époque *articulāmentum* (Mulom. Chir.); *coarticulō, -ās* : faire parler distinctement (Arn.); *exarticulō, -lātus* : désarticulé (Tert.).

Pour la racine, v. sous *armus*. La formation en *-teu- est ancienne; cf. skr. *ṛtuh* « temps déterminé, saison », arm. *ard* (gén. *ardu*) et *z-ard* (gén. *z-ardu*) « ornement », gr. ἀρτός « union, amitié » et ἀρτός, ἀρτός « j'ajuste ». Même vocalisme zéro que dans *portus*; v. ce mot.

artus, -a, -um : étroit, serré. Adjectif en -to- dérivé de la racine *ar- qu'on a dans *ars, artus*; sans rapport avec *areo* : la graphie *artus* n'a aucune autorité; le sens premier est « bien ajusté », cf. le fr. « juste »; d'où « court », cf. le sens de gr. ἀρτι « récemment », lit. *arti* « près », skr. *ṛtāh* « bien ajusté, convenable ». Substantif *artum*, d'où in *artō* « à l'étroit ». Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *artiō, -is* (archaïque et populaire) : faire entrer de force; doublet de *artiō, -ās* (et *coartiō*) « serrer fortement; réduire, abrégier ». Sur ces doublets en -ire et -āre voir Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, p. 577. Conservé dans l'esp. *artar* « obliger, forcer ». M. L. 684; *coartiō, -āre*.

aruga (haruiga, hariuga, hariga, haruga) ou aruga, -ae f. : béliet de sacrifice. Archaïque (Accius) et rare; ni le sens ni la forme n'en sont sûrs. Donat, ad Phorm. 4, 4, 28, le rapproche de *haruspex*; Varron, L. L. 5, 98, de *arīs*; aucune de ces étymologies n'est à retenir.

aruina, -ae (doublet *arūna* dans les gloses et dans les manuscrits de Plt. et Vg. qu'on rapproche de la forme citée par Hésychius : ἀρῶννη κρέας Σικελῶι mais les inscriptions où le nom figure comme *cognōmen*, ne donnent que la graphie *Aruina*) f. : graisse, lard; Serv. Ae. 7, 627, *secundum Suetonium... aruina est durum pingue quod est inter cutem et uiscus*.

Dérivés : *aruilla (arbilla) f.* : *pinguedo corporis*, P. F. 19, 11; cf. M. L. 603, 691; *aruīna* (Ital., Vulg.).

Étymologie inconnue; la forme sicilienne peut provenir du latin. La finale rappelle les mots étrusques en -ēna, -in(n)a.

aruncus, -i m. : herbe de chèvre (Plin., H. N. 8, 204). Du gr. ἀρυνκος (ἤρῦ- att.) avec substitution de suffixe.

arundō : v. *harundō*.

arum (*aruum*), -i n., toujours dissyllabique : champ labouré, employé surtout au pluriel *arua*, -*orum*. Une forme de féminin *arua* est dans Naevius et Pacuvius, cf. Thes., s. u., 731, 36 sqq., et se retrouve en ombrien *arvam-en* « in arum ». Conservé en logud. *arvu*, M. L. 692.

Dérivé de *arualis* adj., employé seulement dans le groupe *Frateres Arualēs* « qui sacra publica faciunt propterea ut fruges ferant arua », Varr., L. L. 5, 85 ; et *ambarualis* : — *hostia quae rei diuinā causa circum arua ducitur*, Macr., Sat. 3, 5, 7.

Arum est sans doute le neutre d'un adjectif *aruos*, qu'on trouve chez Plaute, Tru. 149 (opposé à *pascuos*) ; Cic., Rep. 5, 3 (Varr., L. L. 5, 39 ; cf. Servius ad Geo. 4, *procoem*), appliqué à *ager*. La forme semble inséparable de *arē*, mais n'a pas trace du dissyllabisme de la racine : on partirait de **ar-wo-*. On rapproche gr. *ἀρουρα*, gall. *erw* « guéret ». Avec un autre suffixe, le slave a : v. sl. *raltja* « guéret », r. *rólja*, etc. (avec un or- initial à l'intonation douce, excluant un ancien **ar-*).

arx, **arcis** f. : partie la plus élevée d'une ville où est établie la citadelle, comme le gr. *ἀκρόπολις* ; « refuge » et par suite « rempart », et aussi « sommet » ; dans ce sens, rapproché de *caput*, l'arx de Rome étant le *Capitōlium*, e. g. Cic., ND. 2, 140 : *sensus... in capite quasi in arce conlocati sunt*. — Les Latins apparentaient *arx* à *arceō*, cf. Varr. L. L. 5, 151, *arx ab arcendo, quod is locus munissimus urbis, a quo facillime possit hostis prohiberi*; cette étymologie est généralement admise, v. Ernout-Meillet, 2^e éd., p. 67 ; Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wört.*, s. u. *arceō*. *Arx* serait un mot racine comme *lūx*, *uōx*, *prex*, etc. Mais il n'y a peut-être là qu'une étymologie populaire, et *arx* ; comme *urbs*, a toutes chances d'être un mot emprunté. — Ancien (Enn.), usuel ; non roman. Composé : *arcubius* : *qui cubat in arce* (Gloss.), issu de **arci-cubius*.

ās (c'est-à-dire *ass* ; *assis* à l'époque impériale ; gén. pl. *assium* ; *assum* (Varron) est fait d'après *aerum*), **assis** m. : proprement unité d'un système duodécimal divisé en douze parts (*uncia*) et qui sert surtout d'étalon monétaire, l'*ās* primitif étant de la valeur d'une livre (*ās librālis*). Le sens premier est conservé dans l'expression juridique *heres ex asse* « héritier unique » (de la totalité), par opposition aux héritiers partiels *ex uncia*, *ex quadrante*, *ex dodrante*, etc.

L'*ās* était d'abord une plaque de bronze rectangulaire et non estampée (*aes graus, rude*). Le poids en a été diminué à plusieurs reprises, et conséquemment la valeur : *asses unciales*, *a. semunciales* ; d'où proverbialement Caton ap. Sen., Ep. 94, 27, *quod non opus est, asse carum est* ; *ad assem* « jusqu'au dernier sou », etc. La forme de l'*ās* s'étant modifiée et étant devenue ronde, *ās*, à l'époque impériale, désigne un « rond », Plin. 26, 121, *mandragorae radix secatur in asses ut cucumis* ; cf. *inversum fr. populaire* « n'avoir pas le rond ».

Dérivés et composés : *assarius* : Charis., GLK I 76, 3, *assarius dicebatur ab antiquis ; nunc as dicimus non assis* ; cf. Varr., L. L. 8, 71, *debet... dici... non equum publicum mille assarium esse, sed mille assarium* ; *assipondium* : Varr., L. L. 5, 169, *unum pondus assipondium dicebatur, id ideo quod as erat libra pondus* ;

assiforānus, -a, -um, CIL II 6278 (SC. sur la diminution des frais des jeux, an. 176/7) : *itaque censeo ut munera, quae assiforana appellantur, in sua forma mane(a)nt*. Cf. *circumforānus*.

As figure comme second terme de composé dans une série de multiples ou de sous-multiples, où, du reste, il a souvent été rendu méconnaissable par des abréviations intentionnelles qui ne relèvent d'aucune règle phonétique : *sēmis* (souvent réduit à *sēs-* en composition) *sēmīssis* les 6/12 de l'as ; *bēs*, *bessis* (les 8/12 binæ partes *assis*) ; *trēssis*, *quīnquēssis*, *uicēssis* ; etc. ; *othōkouas*, *quadrāssis* ; *dussis* ; *quattus* ; *octussis* ; *nōnussis* ; *decussis* ; *centussis* ; cf. Varr., L. L. 5, 169 ; Prisc., GLK III, 416, 17. La forme du bas-latin *trēmissis* pour *triens* est faite analogiquement sur *sēmīssis*, faussement analysé en *sēmīssis*, d'après *sē-modius*.

Comme *libra*, *nummus*, *ās* doit être un mot emprunté. Étant donné qu'il fait partie d'un système duodécimal, on a pensé à une origine étrusque. Cf. Deecke-Müller, *Die Etrusker*, I, p. 296. Semble sans rapport avec *assī*, malgré la forme primitive de l'as.

asarum, -i n. (et *asarus*) : asaret (Plin.). Du gr. *ἀσarov*. L'ital *asero* suppose **aserum*, avec apophonie régulière. M. L. 693.

ascalōnia [*caepa*] : échalote (Col., Plin.). Panroman. M. L. 694 ; B. W. s. u. Transcription du féminin de l'adjectif grec *Ἀσκαλονός*, c. d'Ascalon », ville de Syrie, dont l'échalote doit être originaire.

ascariū, -ōrum m. pl. : désigne une espèce de soldats (Amm., Not. dign.). Dérivé de *ἀσκάς* d'après Mommsen = *utriculārī*?

ascia (*ascea*), -ae f. : 1^o outil à polir du charpentier ou du lapidaire ; doloire, herminette, marteline ; 2^o truëlle ; 3^o houe, pioche. Attesté depuis les XII Tables *rogum ascia* (*-cea*) *ne polito*. Technique. M. L. 696 ; v. fr. *aisce*.

Dérivés et composés : *asciola*, M. L. 698, v. fr. *aisseau* ; *asciō*, -ās : gâcher avec la truëlle, aplanir, cf. *asciōta*, M. L. 697 ; *deasciō* : 1^o aplanir, effacer ; 2^o décroquer (cf. *abrādō*) ; *exasciō* : ébaucher, dégrossir ; *asciculū* (et *asciculus*, sous l'influence du groupe de *aciēs*?) m. : petit pic ; d'où *exasciō* : briser avec la hache.

On rapproche avec quelque vraisemblance gr. *ἀξίλη* « hache » et got. *agisi*, qui traduit *ἀξίλη* ; v. h. a. *acchus* « hache » et, etc. Mais la métathèse que supposerait ce rapprochement ne se retrouve pas dans les mots normaux *axis*, *tezzō*, etc. Toutefois, le rapprochement de lat. *uicis* et de gr. *ἰξός* « gui » semble fournir une métathèse analogue ; c'est qu'un mot technique, comme celui-ci, peut avoir une histoire autre que des mots de la langue générale tels que *axis*, *tezzō*. Cf. le suivant.

ascilla-(*cella*) : v. *axilla* sous *ila*.

ascopa, -ae f. : sacoche, besace ; outre en cuir. Adaptation populaire du gr. *ἀσκόπιον* et *ἀσκόπηρα*, cf. Suét., Nero, 45, 2. M. L. 699.

as(er), **as(er)** : v. *assyri*.

***asia**, -ae (l. *sasia*?) f. : nom du seigle chez les Taurini, cf. Plin. 18, 141 : *secale Taurini sub Alpibus asiam* (sa-

asiam?) uocant. Mot ligure? S'il faut lire *sasia*, serait peut-être à rapprocher de gall. *haidd*, bret. *heis* « orge » de (**sasio-*), cf. Pedersen, *V. G. d. k. S.*, I 69.

***asifolium** (*assefolium*, *assi-*), -i n. : = *grāmen*. Tardif, peut-être mot étranger, rapproché par étymologie populaire de *folium* ; cf. Diosc. 4, 30, *ἐγρωσσία... Ἐρωσσία γράμην, οὐ δὲ ἀσιφόλου*.

asignas : *κρέα μεριζόμενα*, GGL II 24, 6. Sans doute ancien terme de rituel, d'origine dialectale ; cf. marr. *asignas*. Analysé souvent en **an-sec-na* (avec un préverbe *an-* usité en osco-ombrien, mais dont l'existence en latin est des plus douteuses, cf. *anhelō*) ; v. Bréal, MSL 6, 84, 137, et Vetter, *Hdb.*, qui traduit *asignas* non par « prosiciae », mais par « non prosectae ».

asellus, -i m. : taon ; correspond au gr. *οἰστρος*. Attesté depuis Virgile. M. L. 702. Mot d'emprunt ou plutôt mot indigène. Usité comme nom propre en étrusque : *Asillus*, *Asilos*, cf. Sil. 14, 149, et Serv. auct. ad Ae. 12, 127. L'animal se dit aussi *tabānus* ; v. ce mot.

asinus, -i m. : âne ; aussi terme d'injure, Ter., Hau. 677, *quae sunt dicta in stulto, caudex, stipes, asinus, plumbus*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 704 ; i. r. *asan*, *asal* ; britt. *asyn*.

Dérivés : *asina* (d. abl. pl. *asinibus*) : ânesse. Mot de la langue des éleveurs, sans doute de création artificielle (le gr. dit *ἡ θωκ*) ; *asellus*, *asella* ; *asellulus* : ânon. Diminutif familier, de caractère populaire, passé dans les langues romanes (ital.), M. L. 704, où il désigne aussi un poisson, *merluccius cyprinus*, cf. gr. *ὀλιόκος* ; et aussi dans les langues germaniques (got. *asilus*, all. *Esel*) et de là en slave ; *asinarius* : d'âne ; cf. la comédie de Plaute *Asinaria* ; *asinarius*, M. L. 703 ; *asellifer* ; *aselli* : ânier ; *asināricus* (Ital.) ; *asinālis* (Apul.) ; *asininus* : d'âne ; *asinastra* (*ficus*) f. : sorte de figue ; *asinusca* : sorte de raisin (couleur d'âne? cf. Plin. 14, 42, *contra damnantur etiam uisu cinerea et rabuscula et asinusca, minus tamen caudas uulpium imitata alopecis* ; même formation que *drusca*, *ceruisca*, *labrusca*). — *Asina* sert de cognomen, *Asinius* de gentilitie.

Tandis que le « cheval » est par excellence l'animal du chef indo-européen, l'« âne » est anatolien, méditerranéen. Le nom est nouveau dans chaque langue indo-européenne. *Asinus* est isolé ; l'absence de rhotacisme indique un mot non latin. M. Benveniste, après Schrader, R. L. I^o 271, a signalé que les formes, divergentes, de *asinus*, de gr. *θωκ* et de arm. *ēš* (gén. *išoy*) doivent s'expliquer par sumérien *anū* « âne ».

asparagus, -i (et *asparagus*, *sparagus*, *isparagus*, etc.) ; v. Thes. s. u.) m. et f. (tardif) : asperge. Emprunt (sud-italique) au gr. *ἀσπάραγος*, attesté dès Ennius et Caton, Agr. 6, 3, et passé dans les langues romanes. M. L. 707.

asper, **aspera**, **asperum** (les formes du type *asprī*, *asprīs* sont employées par les poètes dactyliques pour éviter le crétique) : rocaillieux, rugueux, rude, âpre (au toucher, au goût, à l'oreille ; sens physique et moral). *Aspera artēria* = *πρωχέα ἀρτηρία*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 708.

Dérivés : *asperitās* : rudesse ; *asperō*, -ās : rendre rude ou raboteux (banni de la bonne prose, qui em-

plioie le composé *exasperō* surtout au sens moral) ; *asperitās* (Gael. Aur.) ; *asperūgō*, -inis f. : râpette. Plin., HN 26, 102. Dans la langue médicale et en bas latin apparaissent de nombreux dérivés en *aspr-* : *asprātīlis* (formé comme *saxātīlis*) : qui habite les rochers (se dit des poissons, cf. G. Rudberg, *Symb. Osl. XI* 61), rude au toucher ; *asprātrā* ; *asprīs*, -ōnis m. : petite monnaie ; *asprēdō* (cf. *dulcēdō*), Celse, langue médicale = *τραχόντης τραχυστός* ; *asprūtūdō* = *τραχυστός*, *τράχυμα* ; *asprēta*, -ōrum (cf. *dūmēta*) : terrain rocaillieux, M. L. 712 ; *asperus* (Diosc.), joint à *sarmentōsus*, *lignōsus* ; *inaspericō* : s'enrouer (tardif). Cf. aussi M. L. 709, **asperella*.
Aucun rapprochement net.

aspis, -idis f. : aspic. Emprunt, attesté depuis Varro, au gr. *ἀσπίς*. La langue de l'Église en a fait un masculin, d'après *anguis*, *dracō*. M. L. 711 ; i. r. *asp*. *Aspic* est fait sur *basilic* ; v. B. W. s. u.

assarātum : v. *assyri*.

assecula m. : cf. *assequor* sous *sequor*.

assefolium : v. *asifolium*.

assentor : v. *sentio*.

asaser, -eris (b. lat. *assar*, -aris) m. : petite pièce de bois, perche ou poteau fixé dans un mur ou sur quelque chose, cf. Rich. s. u. ; usité surtout au pl. *asserēs* : chevrons. — Ancien ; technique. M. L. 725. Diminutif : *asserculus* (*asserculum* n. Caton). M. L. 726 ; dénomina-tif : *inasserō*, -ās. V. *assis*.

Assidelaē mōnsae ; **assiduus** : v. *assideō*, sous *sedeō*.

assis, -is m. : assis ; cf. *axis* 2.

Dérivés : *assula* (et *astula* issu sans doute d'une prononciation **assla*, d'où **astla*, *astula* ; les formes romanes remontent à **astla*, *ascla*, cf. Cassiod., GLK VII 205, 7 : *tres consonantes tertio loco r habent et aliae l litteram, ut astula et in elisione ascla* ; et M. L. 736, britt. *asclaud*, *asclodyn*) f. : copeau, rognure ; ais, planche, d'où *assulātum* ; *exassulāre* ; *astella* (bas lat.) f. : attelle, M. L. 740, B. W. sous *atelier*, etc., i. r. *stiall* ; gall. *astell*. — Ancien (Plt.), technique.

Sans étymologie claire ; un pareil mot a chance d'être emprunté. On peut se demander si *assis*, *axis*, *asser* ne sont pas trois formes d'un même mot dont la flexion aurait été **assis*, *asseris* (comme *cinis*, -eris). Le pluriel plus fréquent *asserēs* aurait amené la formation d'un singulier *asser* ; *axis* représenterait un « hyperurbanisme » pour *assis*.

***assisa**, -ae f. : flux. Attesté seulement dans Isidore ; tradition douteuse. Lire *accessa*, comme le contraire *recessa*?

assula : v. *assis*.

assus, -a, -um : grillé, cuit sans eau, rôti (= gr. *ἄστρος*), opposé à *elixus* ; d'où le neutre subst. *assum* « rôti » ; puis « sans eau », d'où « sans liquide » et « sans mélange », « pur » et, enfin, « seul » (cf. *mērus*). Cette évolution du sens explique les différents emplois de l'adjectif : *assa nutritis... quae lac non praestat infantibus*, Schol. Iuv. 14, 108 ; *quae materiae fiunt de assis*, i. e. *siccis lapidibus* ; *unde et assae tibiae dicuntur quibus canitur sine chori*

L'adjectif est assez employé, mais semble appartenir surtout à la langue écrite; il est pourtant représenté dans les langues romanes; M. L. 753; fr. *airelle*.

Dérivés : *atrātus* : noirci, vêtu de noir; *atrāūs* : noirceur (Plt.); *atrāmentum* : encre, v. fr. *airement*, M. L. 758, v. h. a. *attarmirza*, d'ou *atrāmentarium*, *atrāmentale* « encrier », *atrāmentō*, -*āre* (b. lat.) « écrire », *ārusca* : sorte de raisin (cf. *asinusca*); composé tardif et artificiel : *atrībuz* (Aus. gloss.) = *ātris buccis*. Cf. *atrōz*.

Adjectif italice : ombr. *atru*, *adro* « atra », etc. Cf. peut-être irl. *diūh* (gén. *ātho*) f. « fourneau », gall. *odyn* f. « id. », serb. *vātra* « feu », arm. *ayrem* « je brûle » et av. *ātāš* « feu ». Le sens serait « noirci par le feu ». Cf. une remarque sous *ātrium*; et v. *atrōz*. — Le mot le plus semblable serait l'ette *ātris* « rapide »; mais le sens en est autre.

Les noms propres, lat. *Atrius*, osq. Aadirīis, *Atiella*, osq. Aderl. sont sans doute sans rapport avec *āter*.

athanuuium : v. *atalla*.

***atīnia**, -**ae** f. : sorte d'orme (o. cilié), gaulois (cf. Colum. 5, 6, 2, Plin. 16, 72, etc.). Sans doute mot étranger, féminin d'un adj. dérivé d'*Atīna*, ville de Yénetie : *ulmus Atīnia*, syn. de u. *Gallica*, v. André, *Lex.*, sous *ulmus*.

atīque, **atqul** : v. *at*.

atriplex (*atriplexum* Fest.) m. : arroche. — Sans doute emprunt au gr. *ἀτρίπλεξ* et *ἀνδρίπλεξ* (d'origine inconnue) attesté depuis Columelle. — Les formes romanes remontent peut-être à une forme plus voisine de l'original grec **atrapex*, **atripex* (on a *adripicis*, CGL III 616, 15; *adrajax*, III 550, 20), cf. B. W. sous *arroche*, M. L. 759 et Festschr. Louis Gauchat, p. 40, n. 3. Le mot apparaît déformé de plusieurs manières dans les Gloses et l'Oribase latin.

ātrium, -**i** n. : pièce principale de la maison romaine, salle commune située immédiatement après l'entrée et le vestibule et caractérisée par sa forme carrée et par son toit percé d'une ouverture au centre (*compluuium*), à laquelle correspondait un bassin (*impluuium*) dans le plancher. Le nom d'*ātrium* a été également donné à certains monuments publics : à *Libertātis*, *ātria Licīnia*, etc.; dans la langue de l'Église, traduit *αὐλή* la « cour » du roi, ou désigne les abords de la basilique, et parfois la basilique elle-même; d'où fr. *aitre*, v. B. W. sous *ātre*. — Ancien, usuel. Conservé dans le port. *adro*, M. L. 760. Dérivés : *ātrīolum*; *ātrīēnsis* (*ātrēnsis*, etc.), le plus souvent substantivé (esclave), concierge, intendant.

Les anciens en donnent différentes étymologies : *ab āter*; cf. Serv., Ae. 1, 726, *ibi et culina erat, unde atrium dictum est; atrum enim erat ex fumo* (mais la cuisine ne figurait pas dans l'*ātrium*); *ab Atria*, ville d'Étrurie (Varr., L. L. 5, 161, *atrium ab Atriatibus Tuscis; illinc enim exemplum sumptum*). On a rapproché aussi gr. *αθρίων* (avec *ā* = *α* comme dans *crāpula*?). Il est probable que le mot est d'origine étrusque : a. *tuscānicum*.

Si l'*ātrium* n'est pas étrusque, ce serait un souvenir de l'ancienne maison où la fumée du foyer s'échappait par une ouverture ménagée dans le toit (v. *acētis*); il y

aurait ici soit un dérivé d'un ancien nom du « feu », soit un dérivé de *āter*.

atrōz, -**ōcis** adj. : à l'aspect noir, c'est-à-dire « affreux », e. g. Naeu., Carm. fr. 41, *simul atrocita procerenti exa ministratores*; d'où « terrible, cruel, atroce »; seul sens attesté pour *atrōciūs* et *atrōciūter*. — Ancien, usuel; mais appartient surtout à la langue écrite. Terme plus littéraire que populaire. Non roman.

L'a de *atrōz* est bref et alterne avec l'*ā* de *āter*; cf. *ācer/ācerbus*; vocalisme radical réduit dans l'élément radical d'un dérivé. Le second élément -*ōz*, -*ōcis* est peut-être, comme l'a supposé J. Schmidt, *Plurābil.*, 388 sqq., un mot racine voulant dire « visage, aspect », cf. *oculus* et gr. -*ωψ*, par exemple dans *κώλωψ*; même formation que *ferōz*. Le second terme du composé dont l'origine et le sens se seraient effacés serait devenu un morphème qui aurait servi à former des adjectifs de sens analogue aux adjectifs en -*āz* : cf. *uēlōz* comme *capāz*; cf., toutefois, Ernout, *Philologica*, I, p. 156, et Brugmann, *Grdr.* II 1, p. 501, § 383.

atrusca : v. *āter*.

atta, -**ae** m. : grand-père, ou plutôt « grand-papa », *Attam pro reuerentia seni cuiuslibet dicimus, quasi cum aui nomine appellemus*, P. F. 11, 20. Mot du langage enfantin, qu'on retrouve sans doute dans *atauus*.

L'un des noms familiers du « père » (*pater* était un nom solennel, à forte valeur juridique et religieuse). Cf. gr. *ἀττα*, got. *atta* (dérivé en *-en-), v. sl. *atci* (dérivé en *-iko-), alb. *at*. — Cf. le groupe de lat. *tata* et, pour le type, lat. *amma*, *acca*.

atīae : *appellantur qui propter uitium erurum aut pedum plantis insistent et adtingunt terram magis cum ambulat, quod cognomen Quintio poetae adhaesit*, P. F. 11, 17. Mot de type populaire à vocalisme et désinence en *a* (cf. *uatia*, *pansa*), et qui a une consonne geminée comme beaucoup d'adjectifs marquant une difformité. N'est attesté que comme *cognōmen*; cf. *Atius*, *Atius*.

atīagēna, -**ae** f. : gélinotte des bois. Forme latinisée de *ἀτρίγηνη*, tirée de l'accusatif grec. Horace, *Epod.* 2, 54, emploie *atīagen*.

attāminō : v. *contāminō*.

attānus : v. *atalla*.

attat (*atāt*, Plt., Au. 712, sans doute avec allongement « emphatique », cf. Hofmann, *Latein. Umgangsspr.*, p. 11) : interjection marquant l'étonnement à l'aspect d'une chose dont on s'aperçoit. *Diom.*, GLK I 419, 1, *ex improviso aliquid deprehendentem (significat interiectio)*. Le grec a des formes *ἀττατῆ*, *ἀττατῆ* (*ἀττατῆ*) que la comédie latine a empruntées : *attatae*, *attatatae*.

L'existence de la forme rencontrée en grec donne à supposer que *attat* doit être, lui aussi, emprunté. Mais il ne semble pas que *attat* soit attesté. En tout cas, l'explication de L. Havet, *Manuel*, § 296, qui voit dans *attat* le redoublement de *at*(s), ne concorde pas avec le sens de l'interjection et n'explique pas les formes *attatae*, *attatatae*.

atīgia, -**ae** f. : hutte, cabane. Premier exemple dans

Juvénal, *Sat.* 14, 196, qui le joint à *Maurorum*. En dehors de Juvénal, le mot ne se retrouve que dans une inscription gauloise, CIL XIII 6054, et semble être d'origine gauloise; cf. les noms propres *Adtegia*, *Adteia*(e), *Attegiolae*. Passé en gr. moderne *ἀττεγία*, *ἀττεγιον*, en basque *thegi* « hanger » et en tyrol. *thei* « chalet alpin ». Cf. M. M. 8616 a, *tegia*?

atēgrāre : *est unum in sacrificiis augere. Integrare enim et atēgrare minus factum est in statum redigere*, P. F. 11, 6. Formé d'après *integer*, *integrāre*. Cf. *attaminō*. Sans exemple dans les textes.

atīciēsō, -**ās** : verbe plautinien (Men. 11) formé sur *atīciō*.

atīllō, -**ās** : chatouiller. "A. λ. de Jul. Val.; cf. *atīllō*.

atīllus, -**i** m. : gros poisson du Pô (l'esturgeon?), Plin. 9, 44. Mot non latin, représenté dans quelques dialectes de l'Italie du Nord, cf. M. L. 766.

atīinae, -**ārum** f. pl. : sorte de mur en pierres sèches fait pour limiter un champ; cf. Sic. Flacc., *Grom.*, p. 142, 26, *aut congeries lapidum acervatim congestae, quos scorpionis appellant, aut in effigie maceriarum, quae atīinae appellantur*. Sans doute à rapprocher de *atīinet*.

au : interjection marquant l'émotion et l'étonnement. Les comiques la réservent aux femmes, e. g. *Tér.*, *Ad.* 336, *au, au, mi homo, sanusne es?* Du grec *αὐ*.

au- : préverbe marquant l'éloignement, la séparation, employé comme substitut de *ab* devant les verbes qui commencent par *f* : *auferō*, *aufugio*, pour éviter des confusions entre *ad-* et *ab-*.

V. sous *ab*.

auārus, -**a**, -**um** : *φιλάργυρος*, d'où 1^o cupide, *πλονεύτης*, ou 2^o avare, *σκυφός*. La langue a spécialisé *auārus* dans le sens de « qui aime l'argent »; le sens général de « avide » a été réservé à *avidus* et n'est attesté pour *auārus* que rarement, et seulement chez les poètes de l'époque impériale.

Dérivés : *auāritia* (-*tiēs*) : Cic., *Inu.* 1, 42, *genus est... cupiditas... pars est... auaritia*. Toujours employé seul, sans complément d'objet; *auāritier*. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 814 et 813 a; B. W. s. u.

Le lien avec *auēō* semble évident; mais la formation n'est pas expliquée. Cf. *amārus*.

***aububulcus** : *pastor bouum* (uel -*uium*), CGL V 346, 39. Contamination de *aubulcus*, qui voudrait dire *pastor ouit*, et de *ubulcus*? Mais le texte de la glose est peut-être corrompu.

auca, **auceps** : v. *auis*.

auctōr, **auctōritās** : v. *augeō*.

audēō, -**ēs**, **ausus sus**, **audēre** (un ancien optatif *ausim* est attesté à l'époque archaïque; quelques traces d'un parfait *ausi*) : dénomiatif de *auisus*; le sens premier « être désireux de, vouloir bien » est attesté dans quelques emplois, e. g. Plt., *Tru.* 425, *non audes aliquid mihi dare munusculum*; Vg., Ae. 8, 364, *audē (= veuille) hospes contemnere opes*, et dans la formule de politesse *si audes rédui à sōdēs* « si tu le désires, s'il te plaît » (cf. *is, sultis*). De là on est passé au sens usuel et classique

de « oser, avoir l'audace de »; cf. *audāx* « audacieux », et souvent avec un sens péjoratif « effronté, impudent, que rien n'arrête », et *inaudāx* (Hor., *Od.* 3, 20, 2) fait sur *ἀουλος*; *audācia* (avec pour doublets poétiques *audēns* et *audentia*; représentant rares et douteux en roman, M. L. 777 a); *audāculus*, diminutif familier (Pétr., A. G.); *ausus*, -*ūs* (latinité impériale); *ausum* n. : acte d'audace, et *inausus* « non osé » (Vg.); d'où, à basse époque, un dénomiatif *ausō*, -*ās*, qui a éliminé le semi-déponent anormal et auquel remontent les formes romanes, ital. *osare*, fr. *oser*, esp. *osar*; cf. M. L. 801. D'autres formes supposent **ausicāre*, id. 804, et **audi-cāre*, 778. Le participe *ausus* a fourni l'it. *oso*, le v. fr. *os*, id. 809.

V. sous *auēō*.

audiō, -**is**, -**Jul** (-**il**), -**itum**, -**ire** : entendre; d'où « prêter l'oreille à, écouter ». De ce sens dérivent les sens de « comprendre », « obéir » (avec le datif : *dictō audiēns esse* et cf. le composé *oboediō*), et finalement, en parlant des dieux, « entendre la prière de, exaucer » (sens réservé surtout au composé d'aspect déterminé *exaudiō*). Enfin, *audiō*, comme son équivalent gr. *ἀκούω*, peut s'employer absolument avec un adverbe *bene*, *male* « s'entendre bien ou mal traiter », c'est-à-dire « avoir bonne ou mauvaise réputation » (cf. *clueō*). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 779; vieilli en français, v. B. W. sous *ouïr* et *entendre*.

Les dérivés de *audiō*, *audītus*, M. L. 780, -*tor*, -*tiō*, 778 b, -*torium*, -*entia* et les composés *ex-* (à valeur augmentative « exaucer »), *in-audiō* (et *ind-audiō*, Plt.); *inaudītus* « inouï », n'offrent rien de remarquable, ni pour le sens, ni pour la forme, sauf *oboediō*, q. u.

Verbe nouveau qui remplace dans ses emplois les formes de l'ancien **kleu-* (v. *clueō*, *inclitus*), dénué de présent en indo-européen et, par suite, sujet à s'éliminer partout. On rapproche gr. *ἀκούω* « j'entends » (sans doute ancien **αφω*), *ἐκ-ἀκούω*, *ἀκούωμαι*, et skr. *āvīh* « évidemment », gāth. *āvīṣya* « évident », v. sl. *avē* « manifestement ». Mais la formation du mot latin est obscure, ainsi que la forme *oboediō*. Les conditions où s'est produit *oboediō* sont inconnues. L'absence d'altération de *au* dans *exaudiō*, *inaudiō* (*inaudiō*) montre que ces combinaisons, qui n'ont pas abouti à des sens spécialisés, ne seraient pas bien anciennes; cf. le fait que les formes à préverbes au sens de « voir » n'appartiennent pas à *uideō*, mais à *aspiciō*. Le fréquentatif *auscultāre* (v. ce mot) n'appartient pas non plus au groupe de *audire*; le rapport avec *auris*, souvent proposé, n'est pas plus clair.

auē, **hauē** (et, à l'époque impériale, *auē*, *hauē*, cf. *Thes.* II 1300, 48) : formule de salutation des arrivants, correspondant au gr. *χαίτε* (cf. S^t Jér. in *Math.* 10, 11, *quod graece dicitur χαίτε et latine « aue »*), qui fait pendant à *uale*, formule de ceux qui prennent congé (cf. *Pétr.*, *Sat.* 74). Employée également sur les tombeaux, pour forcer le passant qui lisait l'inscription à voix haute, à saluer le mort; cf. *Thes.* II 1301, 60 sqq.; 1302, 53 sqq. Quelquefois joint à *uale*, e. g. *Catul.* 101, 1, *aue atque uale*.

Les graphies les plus anciennes n'ont pas *h*, cf. *Thes.* II 1300, 40 sqq., mais, à l'époque impériale, la prononciation courante était *hauē*, et, d'après Quintilien I 6, 21,

auē était une prononciation savante et artificielle : *multum enim literatus, qui sine aspiratione et producta secunda syllaba salutari (auēre est enim) et calefacere dixerit potius quam quod dīcimus...* Les formes *auēre*, *dixerit* (déjà dans Sall., Cat. 35, 5), *auēre tē uolo*, et à basse époque *auēns*, *auērem*, *auēbō*, montrent que dans le sentiment latin *auē* était l'impératif de *auēre*, correspondant à *ualere* (l'abrégement en *auē* s'expliquant par l'effet de la loi des mots iambiques) et de sens analogue ; cf. Paneg. 11, 29, cité dans Thes. II 1304, 11 sqq.

Toutefois, il peut s'agir là d'une création analogique. On trouve, en effet, dans Plaute, Poë. 924, 998, 1001, une formule punique de salutation *auo* « uñe » (qui sert à la fois de singulier et de pluriel, et non pas seulement de pluriel, comme l'affirment Thurneysen et Walde), et il est possible que *auē*, qui n'est pas attesté avant la fin de l'époque républicaine (Cic., Cat., Sall.), soit une adaptation du mot punique d'après *ualē*, *saluē*. Dans Plaute, ce sont des formes de *saluus*, *saluere* qui servent à saluer, e. g. Ru. 263, *iubemus te saluere, mater*. — *saluete, puella*; Tri. 48, *o amice salue*... — *et tu edepol salue*; Tru. 123, *salua sis*. — *et tu*; Mo. 448, *ere, salue, saluom te aduene nisse gaudeo*, etc.

« Les formules de salut sont souvent empruntées. Dans la Suisse alémanique, on dit couramment *salut*; les Croates dalmates disent *addio* (qu'ils accentuent *addio*); en Autriche, on dit *Tschau* (c'est-à-dire *ciao*, mot vénitien continuant *scloaus* rapporté jadis par des officiers autrichiens ayant fait du service en Vénétie); les étudiants allemands emploient *seruus*, etc. » (n. de Niedermann).

auēna, -ae f. : avoine et « folle avoine ». Considérée généralement comme une mauvaise herbe, dont le nom est souvent uni à *lolium*; cf. Serv., B. 5, 37, *steriles... secundum sium Italiae, nam in Thracia fructuosae sunt*. Elle est bonne à faire du fourrage; cf. Colum. 2, 10, 32, *caeditur in fenum uel pabulum dum adhuc uiret*; les Germains en font de la bouillie (Plin. 18, 149). Cf. Serv., G. 1, 154; B. 5, 37. Sens dérivés : paille d'avoine, chalméau. Panroman, sauf roumain. M. L. 818; B. W. s. u.; germ. : v. h. a. *euina*.

Dérivés : *auēnarius*, M. L. 819; *auēnaceus* : d'avoine. Cf. lit. *auēā*, lett. *auza*, v. pruss. *wysē*, v. sl. *oīsi*; le rapprochement semble évident; mais même les formes baltiques ne se laissent pas ramener à un original commun, et la nature du rapport est indéterminable. Sans doute non indo-européen.

auēō, -ēs, -ēre : désirer vivement, être avide de (sans autre sens attesté dans les textes); d'après les glossateurs, *auēre* serait aussi synonyme de *gaudere*; cf. P. F. 13, 17, *auere nihil aliud est quam cupere. Argumento est audum et auiditatem, ex quibus praecipua cupiditas intelligitur, cum significet et gaudere*; cf. aussi Thes. II 1313, 46 sqq. Toutefois, ce sens de *gaudere* a peut-être été inventé par les glossateurs pour expliquer *auē*, qu'ils assimilaient pour le sens au gr. *χαίρει*. D'après Aulu-Gelle 19, 7, 9, le poète Laevius, contemporain de Cicéron, avait employé *auēns* avec le sens de *libēns* (frg. 9). — *Auēre* n'a pas de perfectum; il appartient surtout à la langue poétique (cf. Thes. II 1313, 48 sqq.); et même Vg. ne l'emploie pas. En somme, verbe rare, non populaire. Il n'y a pas de subst. **aur*.

A *auēō* correspondent les adjectifs *auīdus* : avide [de], d'où gall. *auyidd*, d'où *auīditās*, et *auārus*, qui sont usuels. De *auīdus* dérive *auēō*, issu de **auīdēs*, q. u. La langue archaïque connaît un nom *auentia* f. (Claud. Quadrig.) qui n'a pas subsisté.

Nulle part, hors de l'italo-celtique, il n'y a de correspondance nette. En celtique, on signale, d'une part, un substantif britannique : gall. *ewylllys*, corn. *Adewell* « volenté », v. bret. *a-iul* « ultrō », etc., que Pedersen ne l'interprète pas, de l'autre le groupe de v. irl. *con-ōi* « il rapproche pas », de l'autre le groupe de v. irl. *con-ōi* « il rapproche pas », m. gall. *ry-m-awyr* « que me protège » (V. Peconserv. V. G. II, p. 586 sqq., et J. Loth, R. Celt. 40, 354). Le groupe de skr. *āvati* « il se réjouit, il aide » et de *ūtīh* « aide », *ōma* « favorable » est loin, pour le sens, et du groupe latin et du groupe celtique. Étymologie peu claire.

aurernuēō : cf. *urruncō*.

auerta, -ae f. : porte-manteau, valise. Mot de basse époque (Dioclétien, Théodose). Emprunt, peut-être, au macédonien *αὐρητή*, *ἀεπρή* (Suidas). Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 822.

Dérivés : *auertarius*, -i m. : porteur de valise.

augēō, -ēs, **auxī**, **auctum**, **augērō** : emploi transitif et absolu (comme *αὐξέω*, *αὐξάνω*); 1° faire croître, accroître; augmenter; amplifier; 2° s'accroître. — Ancien, usuel. Cf. *augmen* : accroissement, terme archaïque et poétique remplacé en prose par *augmentum*, terme de la langue commune comme des langues techniques (droit, grammaire et rhétorique, religion, cf. *αὐξητική*), d'où est issu en bas latin le dénominateur *augmentō*, -ās; cf. M. L. 783, 783 a.

Ce sens général de « [s']accroître » apparaît dans un grand nombre de dérivés ou de composés de *augēō*, l'inchoatif *augēsco*, -ere (et *adaugēsco*), le composé *adaugēo* choatif *augēsco*, -ere (et *adaugēsco*), M. L. 149 (adalogosé exactement *επαύξω*, *προαύξω*, M. L. 149 (adalogosé) ; les substantifs *auctus*, -ūs m. (et *adauctus*) : accroissement, crue d'un fleuve; *auctarium* (archaïque) : bon poids, bonne mesure; les intensifs *exaugēō* et *auctō*, -ās (Plaute) et *auctiō* (Tacite); l'adjectif grammatical *auctiuus* (*coniunctio auctiua*) ou *adauctiuus*; les composés archaïques *augifiscō*, -āre, *auctifer*, *auctificus*, -ficō. D'autres, au contraire, en passant dans les langues techniques, ont pris des sens spéciaux tels que la parenté avec *augēō* n'est souvent plus sensible. Tels sont *augur*, *auctor*, *auctōriās*, *auctōrō*, *auctiō* et *auctilia*.

augur, -uris m. : augure (prêtre) est un ancien nom du type *fulgur/fulguris* ou *fulgeris*. Une trace de la flexion alternante (*augur*, *auguris*) apparaît encore dans Prisc., GLK II 27, 17, *antiqum auger et augeratus pro augur et auguratus dicebant*. Le dérivé *augustus* atteste, à côté du thème en -r, l'existence d'un thème neutre en -s, **augos*-. Le sens du mot devait être à l'origine « croissance accordée par les dieux à une entreprise », croissement favorable, ou, s'il s'agit d'un ancien masculin, « celui qui donne l'accroissement », d'où « celui qui donne les présages favorables »; sur les deux possibilités, cf. MSL 22, 234, 238 (v. aussi Finck, *Auguralia u. Verwandtes*, 1921). *Augēō* est encore conservé dans le vocabulaire religieux, cf. la prière rapportée par T.-L. 29, 27; *Diui diuaequē... uos precor quaequoque uti quae in meo imperio gesta sunt, geruntur, postque gerentur*.

tur, ea... bonis auctibus auxilis. Le rapport entre *augēō*, *auctōriās* et *augur* apparaît dans cette phrase de Cicéron, De har. resp. 18, *rerum bene gerendarum auctoritates augurio... contineri*, dont s'est souvenu Valère Maxime, 1, 1 : *maiores statas sollempnesque caerimonias pontificum scientia, bene gerendarum rerum auctoritas augurum obseruatione, Apollinis praedictiones uatum libris, portenta depulsiōnis Etrusca disciplina explicari uoluerunt*; le rapport entre *augur*, *augurium* et *augustus* est lumineusement marqué dans les vers d'Ovide, F. 1, 609 sqq. :

*Sancta uocant augusta patres, augusta uocantur
Templa sacerdotum rite dicata manu.*

Huius et augurium dependet origine uerbi.

Et quodcumque sua Iuppiter auget ope.

De même, Servius glose l'expression *augusta moenia* de Vg., Ae. 7, 133, par *augurio consecrata*; et Ennius, A. 424, emploie la figura etymologica *augustum augurium*.

Ainsi donc, *augur* désigne celui qui donne les présages assurant l'accroissement d'une entreprise. L'adjectif dérivé est *augustus* : consacré par les augures, ou « entrepris sous des augures favorables ». L'adjectif ne s'applique qu'à des choses pendant toute la période républicaine; ce n'est qu'en l'année 727 de Rome qu'on le voit appliqué à Octave, avec le sens du grec *σεβαστός*. *Augurium* est le « présage » [favorable] dans le sens le plus large du mot; c'est un terme beaucoup plus compréhensif que *auspicium*, qui désigne simplement l'observation des oiseaux; et l'époque archaïque distingue nettement les deux termes, cf. Thes. II 1371, 51, 55, 73, 80; 1372, 3 sqq., 70 sqq.; 1373, 64 sqq. et passim. Mais l'identité phonétique de la syllabe initiale et aussi le fait que le présage le plus facile à prendre et le plus répandu était fourni par l'observation du vol des oiseaux ont amené des confusions de sens — du reste partielles — entre *augur*, *augurium* et *auspez*, *auspicium*. Il est à noter que jamais *auspez* n'a été employé pour désigner la qualité d'*augur*. *Augur* est un titre officiel; l'*augur* est un prêtre-magistrat, faisant partie d'un collège, et dont l'action est soumise à des règles.

De *augur* est également tiré le dénominateur *augurō*, -ās (*auguror*) ; le déponent n'apparaît pas avant Cicéron; prendre les augures; augurer; prédire; d'où *inaugurō* (ancien, classique) et son contraire *exaugurō* « rendre profane ». A l'époque impériale apparaissent les formes dissimilées *agurium*, *agustus*, cf. Thes. II 1371, 12 sqq.; 1379, 32 sqq.; et M. L. 784, *a(u)gurāre*; 785, *a(u)gurium*; 786, *a(u)gustus*, ce dernier, passé en germanique : got. *agustus*, devenu nom d'un mois d'été (v. B. W. aothi), a pris beaucoup de sens nouveaux en roman; celtique : irl. *auguist*, britt. *awst*. — Sur *augustus*, voir F. Muller, *A. Augustus*, dans Meded. d. Kon. Akad. v. Wet., Afd. Letterkunde, 63, A 11; Amsterdam, 1927.]

auctor c. (*auctor communis erat generis apud antiquos*, P. F. 26, 13) : sens premier « celui qui fait croître, ou qui fait pousser », e. g. Vg., G. 1, 27, *auctorem frugum impellatamque potentem*. Dans des expressions comme *auctor gentis*, *generis*, le mot signifiait à la fois « celui qui accroit » et « celui qui fonde », « fondateur, auteur », qui a fini par prendre toutes les acceptions que le fran-

çais donne à « auteur ». En dehors de ce sens, le mot semble avoir appartenu dès la période italique commune aux langues de la religion et du droit. L'ombrien a la forme *uhtur* « auctor », titre d'un magistrat des *fratres Atiedii* analogue au *κοροφατος* grec; on peut rapprocher l'emploi, dans la langue officielle latine, de *auctor* « qui in senatu primus sententiam dicit », e. g. Cic., Pis. 35, *senatus decreuit Cn. Pompeio auctore et eius sententiae principe*. De là le sens dérivé de « instigateur, conseiller ». En droit, *auctor* désigne le « garant », cf. Cic., Caec. 72, *quod mulier sine tutore, auctore promiserit deberi*. Enfin, comme la vente aux enchères se dit *auctiō*, *auctor* a pris le sens de « vendeur (aux enchères) » par opposition à *emptor*, et de là celui de « possesseur ». Sur ces développements, v. M. Leumann, Gnomon, 13 (1937), p. 32. Celt. : irl. *auctor*, gall. *awdur*, *awdurdod*.

auctōriās : fait d'être auctor, avec tous les sens du mot. Le sens premier est rare, mais non sans exemple : ainsi, Cic., Inu. 1, 28, 43, *eius facti qui sint principes et inuentores, qui denique auctoritatē eius* (abstrait correspondant à *principes*) et *inuentiois probatores* ; « investigation, autorité » (avec tous les sens que le mot a gardés en français, abstrait et concret) ; « garantie » ; « avis prononcé le premier ; avis prédominant » ; d'où *auctōriās sentātūs* = *sentātūs cōsultum*.

Du sens de *auctor* « vendeur » dérive celui de *auctōriās* « qualité de vendeur », d'où « possession » (le vendeur d'une chose étant généralement celui qui la possède), et par là « droit de [re]vendication [ou] propriété ». Ainsi s'explique le sens du mot dans l'axiome de la loi des XII Tables cité par Cic., Off. 1, 37, *aduersus hostem aeterna auctoritas* (« vis-à-vis de l'étranger, le droit de [re]vendication en] propriété demeure imprescriptible »).

auctōrō, -ās (et *auctōror*) : a deux sens qui proviennent de deux valeurs différentes de *auctor* : « garant » et « vendeur ». Il y a là, en réalité, deux verbes : 1° garantir (terme technique du droit, cf. Thes. II 1234, 70 sqq.) ; 2° dans la langue des gladiateurs, qui se louaient au plus offrant : vendre ou louer moyennant salaire (*sē auctōrāre*) ; *auctōrātus* ; *auctōrātō*, cf. Sool. Hor. Sat. 2, 7, 59, *qui se uendunt ludo, auctōrati dicuntur : auctoratio enim dicitur uenditō gladiatorum ; auctōrāmentum* : solde ; salaire (généralement en mauvaise part). De *auctōrō* la langue militaire a tiré *exauctōrō*, -ās : mettre en congé (proprement « priver de solde »), qui a souvent une valeur infamante ; cf. **auctōricāre*, M. L. 775.

auctiō : vente aux enchères, seul sens attesté à bonne époque ; le sens de « accroissement » *αὐξητική* étant réservé à *auctus*, -ūs, et n'apparaissant pour *auctiō* qu'à basse époque et chez des auteurs peu corrects. C'est de *auctiō* que *auctor* a tiré le sens de « vendeur » qu'on a signalé, et c'est sur *auctor* pris dans cette acception qu'a été bâti *auctōrō*, qui s'est spécialisé, tandis que le dérivé de *auctiō*, *auctiōnōr*, -āris, gardait le sens général de « vendre aux enchères ».

auxiliūm : secours ; proprement « accroissement de forces, renfort », *ferre auxiliūm*, etc. Le rapport avec *augēō* est déjà indiqué par Varron, L. L. 5, 90, *auxiliūm appellatur ab auctu, cum accesserint ei qui adiumento essent alienigenae* ; toutefois, la dérivation s'explique difficilement. M. Kretschmer, Glotta 6, 31 sqq., a supposé qu'il fallait partir du pluriel *auxilia* (scil. *agmina*)

« troupes de renfort », nominatif pluriel d'un adjectif **auxilis* (sur l'e de **auxilium*, v. plus bas); de ce pluriel neutre on aurait tiré abusivement un substantif *auxilium* (cf. *iugerum* reformé sur le pluriel *iugera*). Irl. *axal*.
Dérivés : *auxilior*, -*aris*; *auxiliaris*, etc.

augeō a la formation en -*ēō* qui se trouve souvent là où il n'y avait pas de présent indo-européen susceptible de se maintenir; le type thématique de got. *aukan*, v. isl. *auka* « augmenter » ne prouve pas l'antiquité de ce présent : le verbe germanique occidental, v. angl. *éacian*, v. h. a. *ouhōn*, est de type faible; lit. *augu* a au- intoné rude qui indique une ancienne diphtongue **āu*. Hors du germanique et du balte, il n'y a aucun présent de cette sorte. Pedersen rapproche lrl. *uagim* « je couds »; mais le sens est si éloigné qu'on ne peut faire état du rapprochement (*uagim* peut d'ailleurs sortir d'une racine **peug-* « piquer »). — L'indo-iranien a le substantif skr. *ójah* « force », av. *aojō*, et l'adjectif skr. *ugráh* « fort », av. gāth. *ugrō*. Rien ne prouve que la diphtongue qui est dans skr. *ójah*, etc., soit un ancien **au*. Mais il faut rapprocher lat. *augustus*, etc. — En face existe une forme **weg-* de la racine dans le dérivé skr. *vājah* « force, prise de combat », got. *wokrs* « produit, intérêt ».

Racine à formes variées **aweg-*, **āug-*, **ug-* et avec élargissement -*s*- (à valeur anciennement désidérative) : gr. *á(F)éξω*, *αἰξω*, *αἰξέω*; got. *wahsan* et v. h. a. *wāhsan* « croître »; lit. *dukhtas* « haut »; skr. *úkpati* « il croît », avec parfait *vavāhpa* et causatif *vakpāyati*; gāth. *uziāp* « il va croître »; av. *uaxšayiti* « il croît », *vaxšayēiti* « il fait croître ». Le substantif *auxilium* en porte trace en latin; cf. *anxius* en face de *angō*; *alsius* et *algeō*.

auria, -*ae* f. : plante indéterminée, dont le nom rappelle *auria* « grand'mère » comme « seneçon » représente *senecio*. Représentants romans douteux. M. L. 824?

**auillus*, -*i* m. : mot de glossaire : *agnus recentis partus*. Trace de l'ancienne labio-vélaire passée à g dans *agnus* (v. ce mot)?

auris, -*is* f. : oiseau. — Usité de tout temps. Dérivés : *auriārius* : d'oiseau; subst. *auriārius* : oiseleur; *auriārium* : volière; *auritium* (Apul.) : race des oiseaux; cf. *equitium*.

Auis est peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 831. Il a tendu en latin même à être remplacé par des formes plus pleines de diminutifs : *auicula*, *auicula* (Inscr.) et *auicella*, *auicellus*, cf. Varr., L. L. 8, 79, *minima in quibusdam non sunt ut auis, auicula, auicella* (et aussi par *passer*). Apicius emploie *auicella*, et les gloses ont *auicellus* : oiseau, moineau; *auicellor* : oiseleur. Cf. M. I. 827-828; B. W. *oiseau*; noter aussi les cognomina *Auicella*, *Ocellid*. — *Auis* subsiste en tant que nom générique joint au nom de l'espèce, e. g. *auis merula*, *a. sanquādis*, *a. noctua*, etc.; certains de ces juxtaposés ont passé dans les langues romanes, *auis struthionis* > autruche (forme savante), M. L. 933, et *auis tarda* (Polem. Silu.) > ou(s)tarde, M. L. 832; B. W. s. u.

Sur le modèle de *óρνις*, qui dans le grec hellénistique ne désigne plus que la poule, *auis* apparaît avec le sens de « poule » dans Columelle 8, 5, 3 et 8, 5, 4; cf. Niedermann, *Mnemosyne*, 3^e sér., 3 (1936), p. 275.

Sur le diminutif *auicella* a sans doute été construit *aUCA* (une graphie *oc[ε]ja* dans GGL V 615, 40) : oie, pro-

prement « l'oiseau » (de basse-cour), substitué de (*h*)*anser*, attesté dans Avien (IV^e-^{ve} siècles) et dans les gloses, et qui n'est peut-être pas proprement latin. De *aUCA* il y a un dérivé en -*id* : *auicid* m. attesté comme nom propre sur un vase de terre gaulois, CIL XIII 10010, 218; cf. fr. osson, *oison*, M. L. 826; B. W. *oie*.

Auis figure comme premier terme de composé dans *au-ceps*, *aucepis* m. : oiseleur; d'où « homme à l'affût de », de **auī-cap-s*.

Dérivés : *aucupium* : chasse aux oiseaux (*acupio*, GGL V 5607) et « piège à oiseaux »; *Aucupius* nom propre (et *Acupius*, Thes. II 1238, 67); *aucupor*, -*aris* et *aucupō* : chasser aux oiseaux, et au figuré « guetter », avec ses dérivés, M. L. 776-777.

auspez : 1^o qui examine le vol des oiseaux = gr. *ολοσκοπός*. Comme le soin d'examiner le vol des oiseaux (*auspicium*) est réservé au chef d'une entreprise (*consul*, *praetor*, *imperator*, etc.), *auspez* prend le sens dérivé de « chef, guide », de même que *auspicium* arrive à se confondre avec *ductus*, *imperium*, auquel il est souvent joint, e. g. CIL I 541, *ductu auspicio imperioque eius Achaia capta*; Plt., Am. 196. Dans un mariage, *auspez* désigne aussi le paranymphe. 2^o en parlant des dieux, celui qui fournit les auspices sous lesquels une chose est entreprise; et de ce chef il acquiert une valeur adjectivale avec le sens de « favorable » (non attesté avant Vg., e. g. Ae. 3, 20; 4, 45, *dis equidem auspiciibus et Iunone secunda*).

auspicium : 1^o fait de prendre les auspices; 2^o auspice, signe fourni par l'observation du vol des oiseaux. A l'époque de Cicéron, l'*auspicium* n'est plus observé; cf. N. D. 2, 9; Thes. II 1543, 48; aussi *auspicium* désigne-t-il toute espèce de présages : Diu. 2, 43, *fulmen, quod idem omnibus rebus optimum auspicium habemus, si sinistrum fuit...*; mais l'abus est peut-être plus ancien, cf. les *pedestria auspicia*, *picularia auspicia*, *pestifera auspicia* dans P. F. 287, 1 sqq. Dans la langue commune, *auspicium* est devenu synonyme de *exordium*, *initium*, comme le verbe *auspicor*, -*aris* (*auspicō*) « je prends les augures », a signifié « commencer ». Composés : *exauspicō* et *redauspicō* (-*cor*?, Plt., Cap. 767).

Ombre. *avef*, *auif* « auis » (acc. plur.), etc., et avie-kate « *auspicatae* »; cf., sans voyelle initiale, les formes indo-iraniennes : véd. *vēh* « oiseau » (nom. plur. *vāyah*, instr. plur. *vibhih*, etc.), av. *vayō* (nom. plur.) et gr. *ολοτός* « grand oiseau, présage, augure » (de **oFyovoc*), *αἰετός* « aigle » (*αἰετός* « αἰετός Περγαῖοι Hés. »); l'« aigle » est l'oiseau par excellence (v. sl. *orlū*, lit *erlīs*, « aigle »), en face de gr. *óρνις* « oiseau ». L'arménien a aussi *haw* « oiseau », où *h* doit être sans valeur étymologique. V. *diuum*.

aula, -*ae* f. : emprunt au gr. *αὐλή* « cour », *atrium*, parc à bestiaux et en particulier « cour du palais royal ». Attesté depuis Cic., Fam. 15, 4. Surtout fréquent en poésie. Dans la langue de l'Église, désigne le temple, comme *atrium*.

Dérivé : *aulicus* = *αὐλικός*.

aulacum (-*lōum*, -*lium*), -*i* n. (*aul(a)ea* f. tardif) : tapisserie, rideau de scène. Emprunt au gr. *αὐλάα*, *αὐλαία*, depuis Lucilius. Synonyme de *cortina*. Technique, usuel.

auliō, -*ōnis* m. : flûtiste (GGL II 26, 35), *αὐλητής*. De *αὐλός*.

Dérivé : *aulicus* (tardif).

aula, -*ae* (*aula*) f. : forme populaire avec réduction de la diphtongue : *ōlla* et même un exemple de *ollum*, Thes. II 1453, 22); P. F. 21, 30, *aulas antiqui dicebant quas nos dicimus ollas quia nullam litteram geminabant. Itaque aulicocia* (l. -*coctia*) *exta quae in ollis coquebantur, dicebant, i. e. eliza*) : pot, marmite, et en particulier : vase à recueillir les cendres des morts de pauvre condition (*ōlla*).

Dérivés et composés : *aulula* (*ōllula*); *aululārius*, conservé dans le titre de la comédie de Plautel; *aulilla* : *olla parvula*, P. F. 23, 8; *aulicocetus*, Act. Aru. 1, 21 (CIL VI a 87), cf. P. F. plus haut, et *ollicoquus*, Varr., L. L. 5, 104.

Les langues romanes attestent *ōlla*, panroman, passé aussi en germanique : v. h. a. *ūla*; *ōllārius*, M. L. 6059 et 6060; B. W. sous *olla* -*podrida*.

Cf. skr. *ukhā* « marmite » (et *ukhāh*), got. *auhns* de **uknos*, v. suéd. *ugn* « poêle », etc. Le suffixe latin serait **-slā* avec s conservé dans *auilla*. Terme populaire dont la forme primitive ne peut être exactement définie. — L'osq. *ūlam* est douteux, v. Vetter, *Hdb.*, p. 33.

aura, -*ae* f. : air en mouvement, souffle, brise; effluve. Emprunt au gr. *αἶρα*, d'abord réservé à la langue littéraire et poétique (Ennius); la langue des comiques l'ignore. A pénétré ensuite dans les langues techniques (Colum., Pline), puis dans la langue courante (Vulg.). S'emploie au propre comme au figuré (a. *populāris*), au singulier comme au pluriel. Bien représenté dans les langues romanes, sous la forme du simple (ital. *ora*), de dérivés (type fr. *orage*), M. L. 788, et **auridiāre*, 794, ou de composés : **exaurāre* « essorer », M. L. 2941; B. W. s. u.

Dérivés : *aurārius* « fauteur, faiseur »; *aurōsus* (Orib.); *aurula*, tous rares et tardifs.

aurichalcum, -*i* (*orichalcum*) n. Emprunt au gr. *ὀρείχαλκος*, transformé par l'étymologie populaire sous l'influence de *aurum* (avec lequel il forme un jeu de mots, dans Plt., Cu. 202; Cic., Off. 3, 23, 92) et passé au neutre comme les noms de matière en latin, cf. *marmor*, *plumbum*, etc. Les dactyliques reviennent à *ōrīchalcum*, cf. Vg., Ae. 12, 87. L'*r* correspondant à la diphtongue *ei* du grec est dû sans doute à l'influence des composés en *aur-* (*auricolor*, etc.). On trouve aussi *aurochalcum*, *aurochalcinus* dans le latin vulgaire. Désigne en grec et dans la langue poétique un métal précieux (alliage) dont la composition n'est pas autrement connue; à partir du m^e siècle, un alliage de cuivre et de zinc; cf. fr. *archal*, M. L. 792, B. W. s. u.; v. h. a. *ōrēchal*.

auriga, -*ae* (*ōrīga* dans le manuscrit des R. R. de Varron et dans le Schol. de Juvénal 6, 345) m. : cocher, conducteur de char; au sens figuré : pilote, conducteur. Attesté depuis Varron, technique. Mot de formation populaire en -*a*.

Dérivés : *aurigō*, -*ās* (-*gor* Varr.); *aurigātio*, -*gātor*, -*gārius* (ces trois derniers de l'époque impériale). L'abrégé de Festus, P. F. 8, 5, a une glose obscure,

auricax : *auriga*. *Auricas enim dicebatur* (l. *dicebant*) *fre-num quod ad aures equorum religabatur, orias* (l. *oreas*) *quo ora cohercebantur*. La distinction établie par Festus entre *auricas* et *oreas* est artificielle et n'est établie que pour justifier la double graphie *au-* et *ō-*. La forme *auriga* peut être due à un faux rapprochement avec *aurēs*, et l'on n'en saurait tirer une preuve de l'existence en latin d'une forme en -*ur* de *ōs*, *ōris* (v. ce mot).

Auriga est expliqué ordinairement comme un composé formé de **aurē* (ou **ōre*-?) + *aga* « celui qui conduit le mors » (cf. de Saussure, *Mel. Havet*, p. 468; Muller, *Altital. Wort. s. u. aus-*); mais le sens est bizarre, et l'*r* fait difficulté : on attendrait **auriga* (*ōrīga*). Influence de *quadriga*? La forme *auricax* n'est pas plus claire. Cf. *proriga*?

auris, -*is* f. : oreille. Usité surtout au pluriel, sauf quand il s'agit d'une seule oreille nommément désignée. La prononciation *ōris* est attestée pour l'époque impériale par l'alliteration de Tac., Ann. 1, 41, *aures oraque advertere*. Ancien, usuel et classique. Mais remplacé dans la langue populaire par le diminutif *auricula* > *ōricla* que blâme l'app. Probi : *auris non auricula*. -*Auricula* (noté *ōricula*, *ōricla* dans une *tabella defixionis* antérieure à l'ère chrétienne, cf. Ernout, *Textes arch.*, n^o 140, l. 24) est déjà dans Plaute et dans Varron; il est très répandu dans la langue de l'Église; cf. le développement de *ōrtion*, *ōrtārtion* en grec. Le suffixe de *oculus* (*oculus* sur une *tabella defix.*, Audollent 135 b, 12) a pu influer sur le développement de *ōricula*. L'adjectif se rapportant à l'oreille est, du reste, dérivé du diminutif : *auriculāris*, *auriculārius*. *Auris* est à peine attesté dans les langues romanes, qui ont toutes des représentants de *auricula*; cf. M. L. 793, 797; v. aussi 798, *auris maris*; 2942 a, *exauriculāre* « essoriller », attesté seulement dans le *Querosolus* : *exauriculātus*.

ōric(ul)a asinina synonyme de *herba dracontea* (Ps. Ap. 14, l. 12 adn.), *ōriclāria* : pariétaire (id. 82. l. 6 adn.), leçon douteuse; cf. *urcelāria*.

auritus : aux grandes oreilles.

inaūres, -*ium* f. pl. : pendants d'oreille. Depuis Plaute. M. L. 4337. Sans doute calque de gr. *ἐνώριον*, *ἐνώριον*.

inaurid, -*is* (-*rior*) « auscultō », trad. de *ἐνωριζουα* (Ital., Aug., Psalt), *inauricula*.

auris est d'origine indo-européenne, mais la forme résulte d'un arrangement latin. Le nom de l'« oreille », organe non actif, est le plus souvent neutre. L'*Avesta* a un nominatif-accusatif duel *uši* (seule trace du mot en indo-iranien, où le vieux nom de l'oreille a été remplacé par un mot nouveau, de genre masculin); le vieux slave a *uši* « les (deux) oreilles », indiquant un ancien thème racine neutre; c'est sans doute sur une forme telle que **auśt* (duel) que le lituanien a construit son nominatif *auśt* féminin (le génitif pluriel lit. *auśū* indique l'existence du thème **aus-*); le féminin est ancien en balte que comme en latin; car le vieux prussien a déjà l'accusatif pluriel *ausins* dans le Vocabulaire (*āusins*, Ench.); le lette connaît aussi *ausu* à côté de *aušu*. Quand le duel est sorti d'usage, l'ancien **auśi* a été remplacé en latin par une flexion plurielle du thème en -*i*-, soit nom. *aurēs*, acc. *aurīs*, gén. *aurium*. Le singulier *auris* a pu sortir de là. — Sans doute y a-t-il trace d'un ancien **aus-* neutre dans *aus-cultāre* et dans **ausulāre* sup-

posé par quelques formes de parlers italiens, M. L. 808. — Le latin n'a trace ni de l'élargissement *-es* qui figure dans v. sl. *uxo* (gén. *ušese*) « oreille », dans v. ir. *au* (δ), gén. *auc*, et, sans doute, dans att. *οὐς* de **ousos*, ni de de l'élargissement **-en-* qui (parti sans doute de cas autres que le nominatif-accusatif) apparaît dans got. *auso*, gén. *ausins* et dans le gén. sg. hom. *οὐραός* (att. *ὠραός*). L'arm. *unkn* repose sur une forme en *-en-* influencée par le nom. *akn* de l' « œil ». — Le latin n'a pas non plus l'*ō* que supposent dor. *ῶς*, do **ōu-* (plur. *ῶφαρ* chez Alcmān) et alb. *oesh*. — En dehors de av. *uši* et de arm. *unkn*, toutes les formes attestées commencent par une diphtongue : le grec a **ou-* à côté de **au-* dans *ἀνάθη* *εἰδος ἐνάριου παρὰ Ἀρχαίου*. Hes., l'italique et le celtique **au-* ; le germanique, le balte et le slave sont ambigus et admettent **ou-* ou **au-*.

aurōra, *-ae* f. : aurore. Les anciens dérivent le mot de *ab aurō*, cf. Varr., L. L. 7, 83, *aurora dicitur ante solis ortum, ab eo quod ab igni solis tum aureo aer aurescit*. Ancien, poétique : l'Aurore est souvent personnifiée et déifiée. — Les représentants romans sont sans doute de la langue savante ; M. L. 799.

Dérivés : *aurōrō*, *-ās* (Varr.) ; *aurōrēsco* (Ruf., Ps. Arn.).

Nom indo-européen, thème en **-es-*, de genre animé (féminin), à valeur religieuse, conservé en indo-iranien : skr. *uṣāh* (gén. sg. *uṣāsah*), et avec diphtongue initiale **āu-*, en grec : *ῶλ. ἀώς*, hom. *ἠώς*, att. *ἠός* (de **hās*). En latin, ce thème apparaît élargi par **ā*, d'où *aurōra*, comme *Flōra* sur *flōs*, cf. W. Schulze, Berlin, Sitzb. 1916, 1329 (on n'a pas le moyen de décider si l'*au-* initial repose sur *āu* ou sur *au-*). Une trace de la forme non élargie apparaît peut-être dans le nom propre *Aurelia* (*gens*) *ex Sabinis oriunda a Sole dicta*, P. F. 22, 5, dérivé de **ausel-*, contamination de **ausōs* et de **āuel*, v. *sōl*? — Le latin n'a rien conservé du dérivé en *-r-* qu'on a dans véd. *uṣar-bhūt* « qui s'éveille à l'aurore », *uṣrāh* « du matin » — lit. *aurā* « aurore » (avec le même type en *-ā* qu'offre lat. *aurōra*) ; gr. *ἄγχι-ῶρος* « qui est près du matin », *ἀφριον* « demain » (litt. « le matin » : cf. *māne*) ; v. h. a. *ōstar* « au levant ». Il n'est conservé de formes verbales que dans les dialectes orientaux, ainsi skr. *ucchāti* « le jour vient, la lumière vient » et lit. *aušta* « le jour vient ».

aurum, *-ī* n. (ancien **ausom* d'après P. F. 8, 14 : *quod illi* (sc. *Sabini*) *ausum dicebant*) ; sur la prononciation *ōrum*, v. *aurichalcum*, et plus bas la note relative à *aurāta/ōrāta*) ; or (métal) ; or, travaillé ou monnayé ; richesse. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 800, et celtique : ir. *or*, gall. *aur*, alb. *ār*.

Dérivés et composés : *aureus* ; *aureolus* : d'or, M. L. 794, d'où v. isl. *eyrir*, suéd. *öre*, fr. *loriot* ; *aurāris* et subst. *aurārius* m. : orfèvre (= *aurifex*) ; *aurāria* f. : mine d'or (= *aurifodina*) ; *aurūgō* (tardif, d'après *ferrūgō*), *aurīgō* ; *aurēsco*, *-is* ; *aurō*, *-ās* (technique et rare) : dorer, peut-être refait sur *aurānus* « doré », cf. *aurāta* (*ōrāta*) : dorade (= gr. *χρῶσσοπος*). *Orata genus piscis a colore auri quod rustici orum dicebant*, ut *auriculas oriculas*, Fest. 196, 26 ; M. L. 789, et **exaurā-tus*, 2942. *Aurō* a de nombreux dérivés, dont *aurā-tūra*, cf. M. L. 790, et composés *de-* (B. W. *dorer*), *in-*, *sub-aurāre*.

Composés en *auri-*, les uns proprement latins comme *auri-fex*, M. L. 795 (cf. aussi 796, *aurigabulus*), d'autres artificiels et poétiques, imités de composés grecs en *χρῶσσο-* : *auricomus* = *χρῶσσομος*, etc.

Le sabin *ausom* attesté par Festus montre que *-r-* de *aurum* est issu de *s*. En effet, le vieux prussien a *ausis* « or » (cf. lit. *duksas*, avec un *k* énigmatique) et tokharien A *vās* « or ». La différence de genre entre lat. *aurum* et v. pruss. *ausis* (masculin, et non neutre) est de même ordre que celle entre lat. *argentum* et gr. *ἄργυρος*, par exemple ; neutres dans la plupart des langues indo-européennes, les noms de métaux sont masculins en grec et en balte. — Il y avait en indo-européen une autre manière de désigner l' « or », par des formations diverses d'une racine signifiant « jaune », de skr. *hīranṃyā* à got. *gulþ*. — Gr. *χρῶσος* est un mot emprunté au sémitique.

auscultō, *-ās*, *-āuf*, *-ātum*, *-āre* (*auscultor*, Charis., GLK I 293, 24) : prêter l'oreille à, écouter. Opposé à *audiō* par Pacuvius, Trag. 85, *nam isti qui linguam auium intellegunt... magis audiendum quam auscultandum censeo*; cf. Caec., Com. 196 ; Com. pall. inc. 74 ; Cat., Or. fr. 40, 1 (Gell. 1, 15, 8). Appartient surtout à la langue parlée ou populaire. Cicéron n'en a qu'un exemple dans un discours de jeunesse, pro. S. Rosc. 104. A basse époque, *auscultō* aboutit par dissimilation à *ascultō* (cf. *augurium* > *agurium*) attesté par Caper, GLK VII 108, 6 ; et panroman, cf. M. L. 802 ; B. W. *écouter*. Cette prononciation entraîne la graphie *abscultāre*, constante, par exemple, chez Grégoire de Tours, tandis que les « puristes », par réaction contre la prononciation populaire, préféreraient écrire *obscultāre*, ainsi CIL IV 2360, etc., d'après les autres mots qui commencent par le préfixe *obs-*, *os-*.

Dérivés (rares) : *auscultatiō*, *-tor*, *-tus*. Cf. aussi *proscultō*?

Pour le premier élément de ce verbe, qui a l'air d'un juxtaposé, comme gr. *ἄρ-ακουστέα*, v. *auris* ; quant à *-cultō*, l'origine en est inconnue ; l'hypothèse d'un dénominateur **cultō*, issu par métathèse de **clutus* (v. *clueō*), est arbitraire et peu vraisemblable.

auspex : v. *ausis*.

auster, *-trī* m. : 1° auster, vent du Midi, le *véros* des Grecs, qualifié d'*imbricus* par Plt., Mer. 876. Vent venant d'Afrique, qui amène la pluie et la tempête ; pendant de l'aquilon. Plin., 2, 127, néanmoins, distingue un *auster siccus*, *serēnus* d'un *auster umidus* ; 2° la région d'où souffle ce vent, le Midi, *ad austrum* = *πρὸς νότον*, s'opposant à *ad aquilonem*, *ab boreae partēs* (= *ad septentrionēs*, *-nem*) ; de là *austrālis* : austral ; *austrinālis*, *-nātio* (Ital) ; *austrafricus* ; *austerālis* (sc. *herba*, Ps. Ap. 106, 8, interp.) : bergamote. Les représentants du mot dans les langues romanes sont de la langue savante ; cf. M. L. 807. Les gloses ont un verbe *austrāre* expliqué par *humefacere*, cf. Thes. s. u.

Le rapprochement avec v. h. a. *ōstar* « de l'Est » (v. sous *aurōra*), séduisant pour la forme, ne va pas pour le sens. On peut imaginer que le mot, séparé de son groupe, ait désigné un vent de sens différent de celui qu'il désignait d'abord. Mais on ne voit pas comment se serait fixé le sens latin : peut-être par suite d'une fausse

orientation, cf. E. Oberhammer, Festschr. d. 57 Phil. Vers., Salzburg, 1929, 156. Étymologie obscure. — Les noms latins des vents sont en général d'origine étrangère, grecs pour la plupart ; mais le grec n'explique pas celui-ci.

austērūs, *-ā*, *-um* : emprunt au gr. *αὐστέρως* « rude, âpre » (se dit de toute saveur ou odeur, en opposition à *dulcis*, et aussi avec un sens moral). De là : *austērītiās*, non attesté avant Sénèque et Plin.

aut : ou, ou bien. — Usité de tout temps. Panroman. M. L. 810. Conjonction disjunctive qui sert à distinguer deux objets ou deux idées dont l'un exclut l'autre. La différence de sens avec *uel* est bien marquée par Festus, P. F. 507, 20 : « *uel* » *conligatio quidem est disiunctiua, sed non [ex] earum rerum, quae natura disiuncta sunt in quibus [aut] coniunctione rectius utitur, ut : aut dies est aut nox, sed earum, quae non sunt contra, e quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius* (Var. 4) : « *Vel tu dictator, uel equorum equitumque magister | Esto, uel consul* ». Il y a un sens fort de *aut* « ou sinon, ou sans cela » fréquent dans l'expression *aut... aut*. Du reste, *aut* se rencontre là où *uel* serait légitime ; et les deux particules sont souvent employées conjointement : mélange de *aut* et de *uel* dans Cic., De Or. 1, 53 ; Cat. mai. 57 (cf. Thes. II 1570, 59 sqq.) ; de *aut* et *ue*, Vg., G. 1, 93, etc. (Thes. ibid., 75 sqq.), cf. Hor., C. 1, 41 ; cf. encore Thes. II 1571, 21 sqq.). De ce sens affaibli, *aut*, seul ou redoublé, est passé, comme *uel*, à un sens voisin de *et*, v. Löfstedt, *Philol. Komment. z. Pereg. Aeth.*, p. 197.

Aut a remplacé *an* dans la langue populaire pour introduire le second membre d'une interrogation double : le premier exemple sûr est dans Varr., L. L. 7, 32, *dubitatur... in hoc, utrum primum una canis aut canes sit appellata*. Fréquent dans l'Italia sous la forme *aut non* pour traduire *et* ; cf. déjà dans Tér., Ad. 396, *sinerem illum? aut non sex totis mensibus | Prius olfecissem quam ille quicquam cooperet*. De là, à basse époque, remplace *an* dans l'interrogation simple et passe dans certaines langues romanes. *Aut* est souvent renforcé par d'autres adverbes : *a. adeō*, *a. certē*, *a. etiam*, *a. omninō*, *a. uerō*, *a. contrā*, *a. potius*, *a. fortasse*, *a. dēnique*, *a. postrēmō*, *a. summum*.

Renforcé de la particule *-em* (cf. *ita, item*), il a donné *autem* : d'autre part, or. Conjonction qui se place généralement après le premier mot de la phrase et qui correspond pour le sens au gr. *δέ*. Cicéron se sert de *quidem... autem* pour rendre l'opposition pév... *δέ*. S'emploie aussi, dans la langue parlée, pour reprendre, sur le ton interrogatif, une affirmation contre laquelle on proteste, cf. Tér., Ad. 940, *Fac : promisti ego illis. — Promisti autem?* Le rapport avec *aut* est encore sensible, e. g. dans Tér., Haut. 38, *neque semper seruos currens, iratus aenex, | audax parasitus, sycophanta autem impudens, | auarus leno adsidue agendi sint mihi*. Noter les groupes *sed autem, uerum autem, at autem*, etc. V. *autumāre*.

Lat. *aut* est un mot italique dont la forme ancienne était **auti* : osq. *auti* « ou », *aut* « autem » (distingué de *auti* sur la Table de Bantia), ombr. *ute*, *ote* « ou ». La particule enclitique *ue*, trop peu expressive, a été en grande partie remplacée par des procédés nouveaux (v. aussi *uel*). Il y a ici une particule **u*, **au*, largement

représentée partout : indo-iran. *u*, gr. *αὐ*, etc. Cette particule a été souvent élargie par d'autres éléments, d'où, par exemple : gr. *αὐ-τε*, *αὐ-τις*, *αὐ-γε* « de nouveau », *αὐ-τ-ἄπ*, etc., et got. *au-k* « aussi » qui, pour la forme, répond à gr. *αὐ-γε*.

Dans *autem*, la finale *-em* doit être une particule, ajoutée à **auti*, comme dans *id-em*, *quidem* et *en-im* (cf. *nem-pe* et ombr. *en-em*). Le sens ancien y est demeuré, tandis que **auti* prenait une valeur spéciale.

***autēpsa**, *-ae* f. : sorte de samovar, contenant à la fois réchaud et bouilloire ; cf. Cic., S. Rosc. 133 et schol. D'un gr. **αὐθεψής* non attesté.

Autumnus, *-ī* m. : Automne, personnifié et divinisé (comme *Vertumnus*), cf. Ov., M. 2, 29 ; Hor., Ep. 2, 18, et les représentations figurées du dieu Automne dans les mosaïques. Ancien (Enn.). Panroman (formes en partie savantes). M. L. 812.

autumnus, *-a*, *-um* : figure aussi comme adjectif cf. Caton, Agr. 5, 8, *post imbrem autumnum*, d'où *autumnus* (sc. *tempus*) n. : automne, e. g. ap. Varr. cité par Non., 71, 15, *autumnum uentosum fuerat*.

Dérivés : *autumnūās* (Varr., Cat.), substantif de *autumnus* comme *noūtās* de *nouus*, créé peut-être d'après *aestas* ; *autumnālis* (attesté dès Varron) créé quand *autumnus* eut cessé d'être usité comme adjectif ; *autumnō*, *-ās* : cf. *uernō*, *-ās*, M. L. 811 ; *autumnāscō*.

Il est difficile de dire si l'emploi adjectif est le plus ancien. Les anciens rapprochent *autumnus* de *augere*, *auctō* ; ainsi P. F. 21, 27, *autumnus quidam dictum existimant quod tunc maxime augeantur hominum opes, coactionis agrorum fructibus* ; de là la graphie *autumnus* qu'on trouve parfois dans les manuscrits, cf. Thes. II 1603, 20. Étymologie populaire favorisée par l'amuissement de l'explosive devant *t* : *-pt-* *-ct-* > *-(t)* ; Sans doute d'origine étrusque, comme *Vertumnus*.

autumō, *-ās*, *-āro* : affirmer, prétendre. Archaïque et poétique : Quint. 8, 3, 26, le range parmi les mots *quibus dignitatem dat antiquitas*. Repris à l'époque impériale et dans la basse latinité (langue de l'Église) par affectation d'archaïsme, avec le sens de « croire, penser », sans doute sous l'influence de *aestumō*, v. Ernout, *Latomus* I, p. 75.

Étymologie incertaine ; peut-être dérivé de *autem* comme *negō* de *nec*, *neg-*. Sur *autumō* a été bâti *negumō* signalé par Festus, mais non attesté dans la littérature.

auonculus, *-ī* (*auon(u)lus*, *auone(u)lus*) m. : oncle (frère de la mère ; le frère du père est *patruus*) ; a pour correspondant féminin *mātertera*). Diminutif familier (cf. Serv. auct. ad Ae. 3, 343, *quidam « auonculus » humiliter in heroico carmine dictum accipiunt*) de *auus* (*quod aui locum optineat et proximitate tuatur sororis filiam*, P. F. 13, 6 ; cf. *amīa* et *amma*). De là : *auonculus magnus*, ou *maior* « grand-oncle » ; *auonculus maximus* (= *abauonculus*). — Cf. *amīa*. M. L. 838 ; B. W. sous *oncle*.

V. *auus*.

auus (*auos*) : forme vulgaire *aus* blâmée par l'app. Probi ; cf. *auonculus*), *-ī* m. : grand-père, paternel ou maternel ; pour préciser, on ajoute *paternus* ou *māternus*.

Ancien. M. L. 839; *auulus*, 837, et **auula*, 836 a?; **auiolus*, 830; B. W. *ateul*.

Dérivés et composés : *auia* (et *aua*, Ven. Fortun., M. L. 823 et 813) : grand-mère (sur lequel a été fait sporadiquement *auius*, comme *aua sur auus*); *auitus* (dont la dérivation est obscure; cf. *maritus, patritus*); de grand-père, M. L. 834; *auitaticus* adj., et subst. « oncle » : M. L. 825; *pro-, ab-, at-, trit-auus* : aieul, bisaieul, etc.; cf. Dig. 38, 10, 10, 16 : *atauus est abau uel abauiae pater... huius appellatio personas complectitur sedecim appellations facta per mares..., pater, auus, proauus, abauus, atauus*; Isid., Or. 9, 6, 23 : *patris mei abauus mihi atauus est, ego illi trinepos*, P. F. 13, 1, qui explique *atauus* par *atta aui*; cf. *amita*. V. *tritauus*. — Quelques représentants de *atauia* en roman, M. L. 752. *At-* de *atauus* est sans doute à rapprocher de *atta, tritauus* rappelle *ἄταππος*, cf. *trinepos*. **Bisauus* est supposé par it. *bisavolo*, M. L. 9647. Pour *stritauus*, v. ce mot.

auus, comme *auus*, n'était pas d'abord l'un des noms de parenté indiquant une situation nettement définie. C'est originairement un nom familial désignant un « ancien » du groupe. L'islandais *āe* au sens de « grand-père », et l'arménien *haw* « grand-père » (avec *h*, comme *han*; v. sous *anus*), le hittite *kuhhaš*. Des dérivés latins, *aua* et *auia*, désignent la « grand-mère », de même que le dérivé gotique *awo*. Désignant un « ancien » qui n'est pas le père, ce mot, avec ses dérivés, s'est prêté à désigner l'« oncle maternel »; c'est ce que l'on observe dans v. pruss. *awis*; lit. *awynas*, v. sl. *ujt*; v. irl. *auc* « petit-fils » semble dérivé de **awa*. En italo-celtique, un dérivé en *-*en-*, élargi de façons différentes en latin et en celtique, a le sens de « oncle » : gall. *awyrth*, bret. *contr*, lat. *awonculus*; le thème en -*en-* se voit aussi dans le composé germanique représenté par v. h. a. *oheim*, v. angl. *eam* « oncle ». Lat. *abauus* « trisaieul » est, pour la forme, à *auus* ce que v. perse *apanyāka* « arrière-grand-père » est à *nyāka* « grand-père ». L'emploi du préfixe *pro-* dans *proauus* se retrouve dans d'autres langues : skr. *prapūmahā*, gr. *πρόπαππος, προπάτωρ*, sl. *pradēvū*.

auxilium : v. *augeō*.

auxilla : v. *aulla*.

axāmenta, axāre : v. *aiō*.

axēdō, -ōnis : v. *axis*.

axilla, -ae : v. *ala*.

axiō, -ōnis m. : hibou (Plin. 10, 68; 29, 117). — M. L. 843.

1. *axis, -is* m. (avec *ā* d'après les grammairiens) : essieu, axe; et en poésie « axe du monde, pôle » (à l'imitation du gr. *ἄξων*), d'où « ciel, climat; orbis d'une volute ». — Ancien (Caton), technique. M. L. 845.

Dérivés : *axiculus* : essieu, et *axiculārius*; *axērius* (Inscr.); *axēdō* f. : cheville, clavette d'essieu (Mar-

coll., Gloss.). Cf. aussi M. L. : **acālis*, 840; **azilia*, 841. B. W. *essieu*.

Premier terme de composé dans *az-ungia* : graisse pour essieu; et simplement « graisse de porc ». A basse époque, le premier terme du composé n'apparaissant plus, *az-* a été assimilé à un préfixe, d'où *absungia, assungia* (Mul. Chir., Diosc.), *ezungia* (Theod. Prisc. II 19; Mul. Chir.), etc. M. L. 846; irl. *usca*.

Cf. peut-être *amb-azium*, attesté seulement dans la glose de Paul. Fest. 26 : *ambazique circumeunte : cateruatim*.

Lit. *āsis*, v. pruss. *assis*, v. sl. *ost*. Irl. *aiss* « voiture », qu'on lit dans un dictionnaire moderne n'a guère d'intérêt. Le thème **aks-* « essieu » est l'élargissement par -i- d'un nom **aks-* de l'« essieu », dont la forme ancienne n'est pas attestée. Mais ce thème est supposé par les autres formes élargies : un élargissement par *-*en-* dans v. h. a. *ahsa* et gr. *ἄξων* (tandis que le dérivé gr. *ἀξ-α-* « chariot » [littéralement « voiture à un seul essieu »] est tiré de **aks-* et non de **aks-en-*); un élargissement par -o- dans la forme indo-iranienne attestée par skr. *ākṣā*, av. *āsa*. En latin métrique, le dérivé *āla* (de **aks-lā*) est tiré de **aks-*; et il brétonique a aussi un dérivé en -l- gall. *echel* « essieu ». V. *āla*.

2. *axis, -is* m. : ais, planche. Peut-être autre graphie de *assis*, cf. *asser*. Le diminutif *axula* doit de même se lire *assula*.

3. **axis, -is* m. : sorte de bœuf sauvage, originaire de l'Inde d'après Plin. 8, 76.

**axitia* (*axicia, acicia?*) f. ou n. pl. : objet de toilette féminin : *A. λ. de Plt., Cu. 578. Forme et sens obscurs. V. E. Leumann, Glotta 11, 188, et 12, 148.

**axitiōsus, -a, -um* : adjectif attesté seulement dans deux fragments de comédies attribuées à Plaute (Astr. 2, Sitel. 1) où il est appliqué aux femmes. Sens incertain; cf. Varr., L. L. 7, 66 : *Claudius scribit axitiōsus demonstrari conspūlicatrices; ab agendo axitiōsus. Vt ab una faciendo, factiosae, sic ab una agendo actiosae (axitiōsus A. Spengel) dictae*; et P. F. 3, 6.

Les gloses ont un substantif *axitiō* glosé *factiō*, cf. GGL V 6, 32. Le rapport avec *agō* (*axim*) a peut-être été imaginé par les grammairiens pour expliquer un terme désuet, de sens oublié. Dérivé de *axitia* « aimant les bijoux »?

axungia : v. *axis* 1.

azaniae, -arum f. pl. : Plin. 16, 107, *quae (nucēs) se in arbore ipsa diuisere, azaniae uocantur, laeduntque ceteras nisi detrahantur*. De *ἀζανω, ἀζανωμυ*.

azymus, -a, -um : sans levain. Emprunt au gr. *ἄζυμος*, particulier à la langue médicale et à la langue de l'Église. Une prononciation *aximus* est attestée par les graphies des gloses. Les poètes latins scandent le mot avec la seconde syllabe brève, sans doute pour conserver l'accent grec sur l'initiale. Les formes romanes remontent soit à *azimus*, soit à *aximus*. M. L. 850.

B

Les mots qui se rapportent à la culture de la vigne et au vin (v. sous *uinum*) sont d'origine méditerranéenne. Le rapprochement avec *Bάχος*, divinité thrace, est séduisant. D'autre part, Varron dit, L. L. VII, 87, que *uinum in Hispania bacca*. V. aussi *bacar*.

bacalusiae, -arum f. pl.? : mot de Pétr. de sens incertain « folle supposition »? Bücheler rapproche *βακάλημα, καταβακάλημα*.

**bacar?* : *uas uinariū simile bacroni*, P. F. 28, 3. Cf. dans les gloses *bacario* « urccoli genus », *bacarium* « uās uinariū »; *bachia* (et *bacceae*) : — *primum a Bacco, quod est uinum, nominata; postea in usus aquarios transiit*, Isid., Or. 20, 5, 4 (le mot est considéré, sans raisons suffisantes, comme celtique par Sofer, p. 165, n. 1); *bacriō*, dans P. F. 28, 1, *bacronem dicebant genus uasis longioris manubrii. Hoc alii trullam appellant*. — Mots non attestés dans les textes, mais demeurés partiellement dans les langues romanes, cf. M. L. 860, 862, 863 b, 866, *bacar*, **bacca*, **baccu*, *bacceae*, *baccinum*, et en germ. : bas all. *back*, v. h. a. *bekkin*. Cf. Delgado, Emerita 14, 123 sqq.

V. *baca*.

baccar, -ris n. (et *baccaris, -is* f.) : plante mal déterminée, nard sauvage (Pline 12, 45; 21, 29), digitale, cyclamen?, employée pour conjurer le mauvais sort. Emprunt au gr. *βάκαρα, βάκαρις*, attesté depuis Vg. Les graphies *baccar, baccharis* sont tardives. M. L. 863 a; irl. *bachar*.

bacchor, -āris, -ātus sum, -ārī : fêter Bacchus; par suite « être en état d'ivresse ou d'exaltation, s'agiter furieusement ou sans frein », etc. Dénominaif proprement latin tiré de l'emprunt ancien au gr. *Bacchus, Baccha* f. (= *Bάχος, Βάχχη*); *Bacchas* m. (écrit *bacas* dans le SCGB), passe en irl. *bach*. Peut s'employer, comme le gr. *βακχεύεσθαι*, au passif, surtout en poésie : l'adjectif *bacchātus* est fréquent dans ce sens. Le verbe est attesté dans tout le cours de la latinité, en prose, comme en poésie. Conservé dans un parler italien? M. L. 865 a.

Dérivés : *bacchābundus*, sans doute archaïsme repris à l'époque impériale; *bacchātō* : états bachiques; et *Bacchānālia* n. pl. (formé sans doute d'après *Volcānālia, Sātūrnālia*; de *baccha* on attendrait **bacchālia*) : bacchantales; d'où le singulier *bacchānal*, comme *lupānar*. — A pris un sens péjoratif qui est resté dans l'italien *baccano*, cf. M. L. 865. Composés : *dēbacchor* (rare). Les autres formes, *bacchicus, bacchius*, sont grecques.

bacciballum, -īn. : mot d'argot employé par un des convives du banquet de Trimalcion dans Pétr. 61. Il est joint l'épithète *pulcherrimum*, et l'expression désigne

La sonore simple *b* était à peu près inusitée à l'initiale d'un mot indo-européen normal. Tous les *b* initiaux résultent donc de phénomènes postérieurs à l'époque indo-européenne.

Quelques-uns proviennent d'innovations phonétiques : **dw-* a passé à *b-* au cours de la période historique du latin (v. *bonus*); ailleurs, il y eut des assimilations, ainsi dans *bībō* et *barba*.

La plupart des mots à *b* initial n'ont pénétré que secondairement, dans des onomatopées ou tout au plus dans des mots populaires expressifs tels que *balbus, bucca, broccus*, ou par emprunt, ainsi *bāca, buzus*, ou sont d'origine dialectale, comme *bōs*, etc. D'autres enfin ne sont que des transcriptions de mots étrangers, sans existence réelle en latin.

Dans ces conditions, la lettre *b* ne contient presque pas de verbes et peu de substantifs ou d'adjectifs de la langue noble.

babae : exclamation de la langue comique; = *βαβαί*, comme *papae* = *παπαί*; cf. fr. *bah*, M. L. 851.

babacculus, -ī m.? Origine et sens inconnus; terme d'injure, adressé à des esclaves par un interlocuteur du banquet de Trimalcion dans Pétrone, se retrouve dans Arnobe appliqué à des jeunes gens frivoles et débauchés. De *βαβαί καλός* (ou *καλός*, suivant A. H. Saloniū, Comment. in honorem I. A. Heikel, p. 132) « oh le beau »?

babbiae? Plin. 15, 15, *quae regiae uocantur* (scil. *olivae*) *ab aliis maiorinae ab aliis babbiae* (var. *bambiae*). Mot osque? Le nom propre *Babbius* est fréquent dans les régions de langue osque.

babūt : γαμποῦ (Gloss.). Cf. *babiger* = « stultus », *babo* « interiectio inridentis », *babulus* (cf. ital. *babbio* « stultus »), *baburrus* « stultus », *baudus* = *babōsus?*, *Vitae patrum* 5, 14, 4, et les articles *bab*, **baba* dans M. L. 852, 853; fr. *babil, babiller*. Formations onomatopéiques, cf. *βαδάζεν*, dans Hésychius, et **babbus*, M. L. 857, nom enfantin du père, ital. *babbo*, etc. Le type à redoublement *baba-* se trouve dans beaucoup de langues pour désigner le « papa » ou la « maman », soit le « bébé ». Cf. *bambalo*.

bāca, -ae f. : 1° baie (d'un arbre; cf. GGL V 559, 51, *bacas omnis fructus agrestium arborum*). En ce sens, ancien, usuel et classique; 2° par image, « objet en forme de baie, boule », et surtout « perle » (poétique). — Panroman, sauf roumain. M. L. 859. Celt. : irl. *bagaid, britt. bagad*.

Dérivés et composés : *bācula* : petite baie, M. L. 873; *bācālis; bācālia, -ae* f. : laurier à baies; *bācātus* : perlé; *bācifer*. Sur la forme *bacca*, v. Thes. II 1657, 14 sqq.

« un beau brin de femme ». Cf. peut-être, pour la seconde partie, ἀρόβαλλος et, pour la première, *bacca*.

***baecilon** (-num) : bassin. Cf. Greg. Tur., HF 9, 28, *clipeum cum duabus pateris ligneis, quas uolgo bacchilon uocant*. Gaulois? M. L. 866; B. W. sous *bassin*. V. *bacar*.

***baecolus**, -I m. : mot qu'Auguste, au dire de Suétone, employait pour *stultus*. Cf. peut-être *baecerus* « *baro factus* », CGL IV 210, 10 (mais le texte est peu sûr). Gr. βᾶ-κρηλος avec même suffixe que dans *corneolus*?

***bach** : exclamation marquant la joie, d'après Explan. in Don. gramm. IV 562, 20.

baeriō : v. *bacar*.

***baucel** : dans Cassian. Conl. 7, 32, 2, *alios iia eorum corda quos ceperant inani quodam tumore uidemus inficisse, quos etiam bacuceos uilgus appellat...* Mot étranger?

baculum, -I n. (et à basse époque *bac(u)lus*, cf. Thes. II 1670, 65 sqq.) : bâton, canne. Ancien et usuel. M. L. 874; celt. : irl. *bacc*, *bachall*, britt. *bagl*. B. W. *bâcler*. Diminutif : *bacillum* (*bacillus*) : baguette. Les formes romanes remontent à *baccillum*, attesté à basse époque sous la forme *bacchillum*, CIL VI 18086; cf. M. L. 870; Thes. II 1668, 37 sqq., et dont l'i gémé se retrouve peut-être dans *imbécillus*; v. ce mot.

La forme *bax*, GLK, Suppl. 71, 8 : *bax, inde fit diminutue baculus, sans autre exemple, n'est sans doute qu'une imagination de grammairien*.

Le nom grec βᾶκτρον, βακτηρία du « bâton », de la « canne » livre un radical **bak-*, de type populaire en indo-européen avec son *b* et son *a*, et qui se retrouve, avec *k* gémé, dans irl. *bacc* « bâton recourbé ». Dans *baculum*, il y a un suffixe de nom d'instrument comme en grec. La gémé attestée dans lat. *baccillum* rappelle la forme irlandaise; mot populaire.

***baditis** : nymphéa. Mot gaulois d'après Marcel. Empir., Med. 33, 63.

badius, -a, -um : bai, brun (*de equo*); cf. Varr., Men. 358. Terme technique. — Le gentile *Badius* ne se trouve qu'en territoire osque; *Badusius* est ombrien. Le correspondant de l'adjectif n'existe qu'en celtique : irl. *buidé* « jaune », gaul. *Bodiocasses*? — M. L. 877, passé aussi en grec moderne βᾶδιος, -θεος. Cf. *basus*.

badō, -āre : v. *bat*.

baēō (*biō*), -is, -ere (rare et archaïque; quelques exemples de Plaute, Pacuvius, Varron, celui-ci citant sans doute la loi des XII Tables; il y a peut-être une forme déponente *baetor* (*bitor*? cf. *biui*, *proficisci*, dans CGL III 514, 57), cf. Thes. II 1679, 41) : aller.

Baētō a formé quelques composés, du reste aussi rares que le simple et dont certains sont mal attestés : *ā-*, *ad-* (ar-?, cf. *arbitr?*), *ē-*, *re-*, *im-*, *per-* (cf. P. F. 235, 19, *perbitō*, *perbitere Plautus pro perire posuī*), *praeter-*, *inter-*, *transbitere*. C'est de ces composés qu'a été tiré le simple *biō*, cf. P. F. 31, 28, *biuensis dicuntur qui peregrinantur assidue*. Un ancien subjonctif-optatif en -s est peut-être conservé dans la glose *baesis* : *προσέλωθης* CGL II 27, 55.

Les rapprochements qui ont été tentés avec la racine

du gr. ἔβην (dor. ἔβᾶν) supposeraient une origine osco-ombrienne (ou latin rural; cf. *bās*) du mot; du reste, ils sont vagues. L'ombrien a une forme *ebetrafe* (*he-*) qu'on traduit par *in exitus* (?), l'osque un nom propre au gén. *Baiteis* « *Baeti* ». Lette *gāia* « fait d'aller » ne fournit pas un point d'appui suffisant.

***bafer** (-fra, -frum?) : *grossus, ferinus, agrestis* (Gloss.). Dialectal et d'origine obscure. Cf. *uaser*?

***baia**, -ae f. : feuille de palmier. Mot copte cité par St Jérôme, adu. Iou. 2, 13, *cupile eis de foliis palmarum quas baias uocant contextum erat*; cf. gr. βᾶϊκ, βᾶϊον.

***baia**, -ae f. ? : seulement dans Isid., Or. 14, 8, 40, [*portum*] *ueteres a baiulandis mercibus uocabant baias, illa declinatione a baia, baias ut a familia, familias*. Cf. M. L. 882, qui se demande — sans raison, semble-t-il — si le mot est ibérique. Il se peut que ce mot soit dû à une erreur d'Isidore, qui a pris pour un nom commun le nom du port de *Baiiae*, d'après la glose de Servius, ad Ae. 9, 707, ... *ueteres tamen portum Baias dixisse*.

†**baiana** (*jabā*) -ae f. : fève de Bales (Apic. 5, 210). M. L. 885. De *Baiiae*.

baūulus (*bauii-*, *bauiō-*), -I m. : portefaix, d'où le dénominatif *bai(i)olō* (*bai(i)u-*) et ses dérivés, attestés à l'époque archaïque et repris par les archaïsants de l'époque impériale et en bas latin; cf. M. L. 886-888, *bajulus*, -a (b. *aquae*); *bajulāre*, fr. *bailler*, v. B. W.; et celt. : britt. *baioi*; *bai(i)onula* : Isid., Or. 20, 11, 2, — *est lectus qui in itinere baiulatur*.

Étymologie inconnue.

***bala**, -ānis : pie (cheval) = gr. φαλιός. Mot germanique, une fois dans Ennodius.

balanus, -I f. et m. : 1° gland et toute espèce de fruit en forme de gland; 2° balane, mollusque; 3° suppositoire. Emprunt au gr. βάλανος attesté depuis Plt. De là : *balanātus* : *balano herba tinctus* (époque impériale). M. L. 894. Pour l'a intérieur, cf. *alacer, alapa*, etc.

balatrō, -ōnis m. : sens exact inconnu. Il est possible que le mot ait désigné un acteur de bas étage, cf. Hor., S. 1, 2, 2, *mendici, mimae, balatrones, hoc genus omne*, et Vopiscus, Car. 21, 1, *ne patrimoniam sua... mimis ac balatronibus deputarent*. Le plus souvent employé comme terme injurieux, cf. *histrīō* et le fr. *cabotin*. Explications diverses, et du reste tardives, chez les anciens : *balatrones a balatu et uaniloquentia*, dit le scolaste d'Horace, qui dans un autre endroit le définit : *balatrones dicuntur rustici homines inepti et triuiales*, et encore : — *derisores, liberiores in loquendo, procaciores, abiecti*. Ailleurs encore le mot est rapproché de *barathrum* et expliqué *qui bona sua... in barathrum mittunt*. Cf. encore le scol. d'Hor., Sat. 2, 3, 166 : *P. Seruilius Balatro... fuit... tantus deuorator ut simili uitio laborantes balatrones dicti sint*. — Attesté depuis Lucrèce; rare et populaire.

Semble correspondre à un verbe **balatrō*, -ās comme *uapulō*, -ōnis à *uapulāre* (cf. *blaterō*), forme sans doute onomatopéique (cf. *bālō* et *lātrō*), rapprochée ensuite de *barathrum* par étymologie populaire. Si le mot appartient au théâtre, une origine étrusque n'est pas impossible; cf. *histrīō*. Cf. Schulze, *Lat. Eigenn.* 349.

balbus, -a, -um : bégue. Attesté depuis Lucilius. M. L. 898; B. W. sous *ebaubi*; irl. moderne *balb*. Fréquent comme cognomen, d'où *Balbius, Balbinus, Balbillus*, etc.

Dérivés : *balbō*, -ās (Gloss.), v. fr. *bauber*; *baluttiō*, *baluttiō*, -is (cf. pour la formation *caecutiō, fringutiō*, etc.), d'où v. h. a. *balbōn*.

Terme expressif, dont d'autres langues indo-européennes ont des parallèles : skr. *barbarah* « bégue » et *balbalākaroṭi* « il bégue »; serbe *blebetati* et r. *lbo oblii* « bavarder »; lit. *blėbėnti* « bavarder ». En grec, « je bégue » se dit βαμβάλω; le mot βαμβάρος est du même groupe, varié pour la forme comme pour le sens. Vocalisme *a* de type « populaire », cf. *caluus*, etc. Forme à redoublement brisé.

balēaricum (*triticum*) n. : sorte de froment, originaire des îles Baléares (Plin. 18, 67). M. L. 902.

balineum, **balneum**, -I n.; pl. *bal(i)nea* et *balinea* f. (fait sur le type *epulum, epulae*?, les deux mots sont souvent joints, e. g. Tac., A. 15, 52, *balneas et epulas inibat*), d'où un singulier *balnea* déj. dans Varr., L. L. 9, 68 : bain, baign. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain, sous la forme **baneum*, M. L. 916; B. W. s. u. Emprunt ancien au gr. τὸ βάλνειον, τὰ βάλνεια, le terme latin était *lauatrina*, cf. Varr., L. L. 9, 68. La tradition se partage entre *balineum* (-*neae*) (qui avait l'inconvénient d'offrir une succession de trois brèves) et *balneum*. Plt. et Térence emploient *balineae*; les dactyliques, *balneum*. Même hésitation dans les inscriptions. Le pluriel a désigné d'abord « les bains publics », et c'est la forme la plus anciennement employée; le singulier n'apparaît que sous l'Empire.

Dérivés : *balneārius* (ancien, classique) et *balneāris* (tardif); *balneātor* (déjà dans Plt.), sur lequel semble avoir été fait tardivement *balneō*, -ās, tous deux panromans, sauf roumain, M. L. 913-914; *balneolum*, M. L. 915; *balneātus*; *balneāticius* (tardifs); *balniō*, -ire et *banio*? (cf. Thes. s. u.); *balnitor* (Gloss.), formé comme *iātor*, *olitor*, etc.

Le -*in-* de la forme courante *balneum* était rare en latin, d'où ce groupe avait été éliminé anciennement (v. *tollo*); la langue populaire a prononcé *baneum* (-*niuum*), sur qui reposent les formes romanes et l'emprunt slave (v. sl. *banja*, etc.).

ballaena, **ballēna**, -ae (et *ballō*, Gloss., d'après *leō*, *leena*?) f. : baleine. Non pas emprunt au gr. φάλαινα, comme le dit Festus, cf. P. F. 28, 6, *ballenae nomen a Graeco descendit. Hanc illi φάλαιναν dicunt antiqua consuetudine qua πρῶτον burrum, πῶρον buzum dicebant*; mais plutôt mot de même origine (illyrienne?); cf. Brück, Glotta 10, 198, et Kretschmer, *ibid.* 12, 280. Déjà dans Plaute. Panroman, sauf roumain. M. L. 910; irl. *balain*.

L'i gémé du latin correspond au λ grec; cf. *corcodillus*. Pour le *b*, cf. *Brugēs* (Enn.) = Φρυγές.

Dérivé : *ballaenācus*.

ballāria : v. *bellāria*.

ballista, -ae f. Emprunt technique à un gr. *βαλλιστάς issu de βαλλίζω. Sur le changement de genre, cf. *catapulta, coelea*, etc. Le mot désigne dans Plaute le projectile plutôt que la machine elle-même, qui se dit

ballistarium, cf. Poe. 201-202, de même que *catapulta* désigne un trait de catapulte, Cu. 689-690. — Forme tardive *ballistra* (cf. ital. *balestra*) et *ballistrārius* (cf. *genesta* et *genestra*; v. *aplustra*). M. L. 911 et v. h. a. *balstar*.

Dérivés et composés : *ballistārius*; *arcu-ballista*, M. L. 618 a, B. W. *arbalète, carroballista, manuballista*; *exballistō*, -ās (création plautinienne, Ps. 585).

ballō, -ās, -āre : danser, baller. Premier exemple dans St Augustin. — Panroman, sauf roumain. M. L. 909; B. W. sous *bal*.

Dérivés : *ballātor*, *ballātiō*, *ballēmātia*, *ballistia*, tous de basse époque. — *Ballō* semble être un emprunt au gr. βάλλω (doublet de βάλλω) dans le sens de « danser », cf. βαλλίζω (usité en Sicile et en Grande-Grèce) qu'on retrouve dans *ballistia*; *ballēmātia* suppose *βαλλημάτιον, diminutif de βάλλημα.

balneum : v. *balineum*.

bālō, -ās, -āre (il y a un doublet *bēlō* attesté dans les gloses, cf. Thes. II 1709, 1, auquel remontent les formes romanes, M. L. 1024; B. W. *bēler*) : béler. Usité de tout temps. Le pluriel *bālaniēs*, qui est un substitut poétique de *ouēs* (Enn., Lucr., Vg.), est peut-être calqué sur gr. μνηδάδες (Théocr. 1, 87 et 5, 100).

Dérivés : *balātus*, -ūs m.; *bālābundus* (tardif).

Un *b* et un *l* se retrouvent, autrement disposés, dans gr. βλῆχουμαι (avec λ aussi dorien), v. sl. *blējati*, etc., et dans v. h. a. *blēzan*, m. h. a. *bleken* (aussi avec *b* sans mutation), lat. *blatiō*, *blaterō*; *l* est fréquent dans les verbes qui indiquent des bruits : cf. *cuclāre*, *ēiulāre*, *gracillāre*, *flere*, etc. Cf. aussi Etym. Magn. βῆ; τὸ μνητικὸν τῆς τῶν προβάτων φωνῆς; Varr., R. R. 2, 1, 7 : (*oues*) *a sua uoce Graeci appellarunt mela. Nec multo secus nostri ab eadem uoce, sed ab alia littera (uox earum non « me » sed « be » sonare uidetur) oues « ba(e)lare » uocem efferentes dicunt, a quo post « balare » extrita littera ut in multis*.

balsamum, -I n. : baume et « baumier ». Emprunt attesté depuis Virg. au gr. βάλσαμον, lui-même d'origine sémitique, dont ont été formés *balsamārius*, *balsameus*. Passé dans les langues romanes, sans doute par la langue de l'Église, M. L. 918, B. W. s. u., et en got. *balсан*. Composés : *corpo-*, *opo-*, *xylo-balsamum*, cf. Niedermann, *Mus. Helv.* 1, 231 sqq.

balteus, -I m. et **balteum**. n. (les dactyliques usent des deux formes suivant les nécessités du vers) : baudrier. Mot étrusque d'après Varr. cité par Charis., GLK I 77, 5, *balteus masculino genere semper dicitur ut clipeus... Sed Varro in Scauro baltea dixit et Tuscum uocabulum esse. Cf. calceus, pluteus, piteus, clipeus, cuneus*. — Ancien. Panroman. M. L. 919; et germ., attesté par finn. *pelltari* « bourrelier », v. h. a. *balz*, etc.

Dérivés : *balteolus* et b. lat. *balteō*, -ās.

balūx, -ūcis (*bal(l)ūca*, -ae) f. : [sable d'or. Depuis Pline. Cf. Hesychius βάλλικα? ψήφον. Esp. *baluz*; cf. M. L. 920. Mot ibérique, comme un certain nombre de termes relatifs à l'industrie des mines? Cf. Plin. 33, 77, *palagas, alii palacurnas, idem quod minutum est balucem uocant*.]

bambalium (*bambi-*, *bambōrium*), -I n. : instrument de musique, sans doute tambour? Cf. *bombus*, emprunt au gr. βόμβος et ses dérivés. Mot tardif (Anthol., Explan. in Don.). M. L. 922.

bambalō, -ōnis m. : bégue. Bas latin. Emprunt au grec; cf. βαμβάλος, βαμβάλειν. Le surnom *Bambaliō*, -ōnis est déjà dans Cic., Phil. 2, 90. Cf. *balbus* et *babū*.

***bambax**? : uniquement sous la forme *bambacis*, glossé *lanae similis flos arboris*, cf. Thes. s. u.; v. *bombyz*.

***bancālis** : *stratoria sunt bancales*, CGL V 624, 14. Germanique. M. L. 925, *bancale*; B. W. *banc*.

baneus, -I m. : poisson de mer inconnu (Cael. Aur.). Conservé en vieux sicilien, cf. M. L. 926. Peut-être déformation du gr. βάνχος, autre nom du poisson *ὄλιος* « merluche ».

***bandus**, -I m. (*bandum* n.) : mot de glossaire, germanique; cf. got. *bandwa* « signum ». M. L. 929; B. W. *bande*, II.

***bannita** (Gloss.) : *syllaba i. conglutinatio litterarum uel temporum*, CGL V 562, 23; cf. Carm. de Alphab. 11, *littera D omnipotentis habens nomen <cum> 'us' bannita iuncta*.

***bannus**, -I (Greg. Tur.) : le Thes. renvoie à Du Gange, s. u. *bannum*. Sans doute celtique. V. B. W. *ban*.

baptizō, -ās (*baptidiō*, *bat(t)izō*) : emprunt fait par la langue de l'Église au gr. βαπτίζω et passé dans les langues romanes, comme les dérivés *baptismus* (-*mum*), *baptista*, *baptistērīum* (en partie sous des formes savantes), M. L. 937 a, 939. Celt. : irl. *baithis*, *bauptaist*; britt. *bedyddjo*.

Dérivés latins : *baptizatiō*, -*tor*.

barba, -ae f. : barbe. D'après les grammairiens, e. g. Caper, GLK VII 99, 24, *barbam hominum, barbas pecudum dicimus*; distinction qui est loin d'être observée. Cf., toutefois, Colum. 8, 2, 9, *paleae gallinaceorum ex rutulo albicantes quae uelut incanae barbas dependent*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 944; B. W. s. u.; celt. : britt. *barf*.

Dérivés et composés : *barbus* m. (*barba*), *barbulus*, -*bellus* : barbeau, M. L. 950-951; *barbula* : b. *hirci* = *tragopogōn*; *barbiō*, -*is* (rare et tardif, deux exemples); *barbiō* m. : sorte d'oiseau?; *barba Iouis* : joubarbe, M. L. 4593; *barbātus* : barbu, d'où à basse époque « homme » et « mari », cf. *barbati*, *legitimi*, CGL V 492, 36; panroman, M. L. 946f; *barbātulus*; *barbō*, -*ās* n'existe que dans le vers dépourvu de sens *barbara barbaribus bababant barbara barbīs*, C. E. 951 (Pompéi); *barbitium* (Ap.; cf. *capillitium*) : barbiche, M. L. 948; *barbula* : M. L. 949; *barbātōria* : coupe de la première barbe (Pétr.; cf. *capillatūriae*); *barbiger*; *barbitōndium* (seulement dans les scolastes de Perse et Juvénal; et *barbi-tōnsor*, -*tōn(s)trix*, Gloss. du moyen âge); *barbescō*, -*is*; *imbarbescō*, *imberbis* : imberbe.

Composés littéraires : *ahēnobarbus*; *inlūtibarbus*; *pezibarbus*. Cf. aussi *barbustinus? homo qui fert barbā plenam prorisinis (= pruriginis)*, CGL V 592, 29. V. Löwe, *Prodr.*, p. 62.

Mot propre à une partie seulement de l'indo-européen; v. sl. *brada* (r. *borodā*), lit. *barzdā*, v. h. a. *bart*. Le parallélisme de *barbātus* avec v. sl. *bradatū* et lit. *barzdātas* « barbu » est à noter. Le germanique enseigne que le primitif était **bhardhā*; de là devait sortir ital. **farfā*, qui n'est pas attesté dans ce qui reste de l'osco-ombrien, mais subsiste peut-être dans it. *farfecchie* « moustache ». En latin, *-*rf-* a passé phonétiquement à -*rb-* et *f-* initial a passé à *b* par assimilation (pas d'assimilation dans *fiber*, où le *b* n'est pas appuyé).

barbarus, -a, -um : emprunt au gr. βάρβαρος. -i *dicebantur antiquitus omnes gentes exceptis Graecis*. Vnde *Plautus* (Mi. 211) *Naevium poetam Latinum barbarum dicit. Fortasse et ob hoc noster apostolus* (Paul., ad Rom. 1, 14) *Graecis ac barbaris se debitorum esse fatetur*, P. F. 32, 14. S'est d'abord dit des peuples autres que les Grecs, puis des peuples autres que les Romains. Chez les chrétiens équivaut à *gentilis*, *pāgānus* : cf. Lact., mort. pers. 5, 6, *in templo barbarorum deorum*. — Ancien, usuel. M. L. 945; B. W. sous *brave*; *barbe* II. Celt. : irl. *barbār*. *Barbarus* étant souvent substantif, la langue a créé un adjectif dérivé *barbaricus*, substantivé tardivement dans les acceptions de *barbaricum* : 1° cri de guerre, 2° terre barbare, 3° au pluriel *barbarica* : broderies d'or, d'où *barbaricarius* : brodeur d'or. Autres dérivés : *barbaria* (-*riēs*) : barbarie; *barbarismus* : barbarisme. V. *balbus*.

barbus, **barbulus** : v. *barba*.

barca, -ae f. : barque. Bas latin, dérivé sans doute de *bāris*, emprunt au gr. βάρης, lui-même emprunté; v. Sofer, p. 111, n. 3, et 175, et Bücheler, *Kl. Schr.*, 3° vol. p. 135.

Dérivés : *barcula*, *barcella* (N. Tiron. 110, 14 et 17); *barcārius* (époque impériale). M. L. 952, 953; B. W. s. u.; irl. *barc*; germ. *barke*.

***barcala**, -ae f. : terme d'injure ou de mépris employé par Trimalcion, Pétr. 67. Apparenté à *bargus*? Cf. *barginna*, *bargenus*. Mot de type vulgaire (étrusque?) en -a.

***bardalla** (*bardala*, *bardaia*, *bardea*) : *χοροδῶδες ἄρτων*, alouette huppée. Mot gaulois; cf. *bardus* « chanteur »? Gloss.

***bardana**, -ae f. : grande bardane (Ps. Ap. 36, 1, 23); autre nom de l'*herba persōnācia*. Lire *dardana*?

***bardia** : dans CGL III 432, 9, *ἰππᾶς φορᾶς, equa bardia*. Cf. *fordus*, sous *ferō*?

bardoenculus, -I m. : manteau gaulois (Martial); cf. sans doute *bardaicus*... *calceus a gente Bardorum*, schol. Iuven. 16, 13.

bardus, -a, -um : lent d'esprit, sot; — *stultus a tarditate ingenii appellatur... trahitur autem a Graeco, quod illi βαρδός dicunt*, P. F. 31, 10. Rare; mot populaire, sans doute emprunté, comme l'indique Festus : « Les mots de ce sens sont souvent des emprunts; cf. all. *stupid*, *idiot*, *ketin* » (Niedermann).

***bardus**, -I m. : mot gaulois, cf. P. F. 31, 13, — *gallice appellatur qui uirorum fortium laudes canit*, auquel s'apparente *bardūlus* de Tac., Germ. 3.

***bargus**, -a, -um (Gloss.) : *ἀφύς, ingenio carens*. II

faut y joindre sans doute *barginna* (*barginus*, *bargena*, *bargina*) souvent glossé *barbarus*, et les noms propres *Bargius*, *Barginna*, étrusques?

***bargus**, -I m. : échafaud. Seulement dans la loi Salique, cf. Thes. s. u. Sans doute mot germanique.

***baria** (*barria*, *braria*) : *regula, norma, rubrica*, CGL V 592, 43; IV 602, 10. Sans doute gr. βαρεῖα.

***barinula**? : Serv., G. 1, 109, *nam et scrutatores uel receptores aquarum aquilices dicuntur, barinulas dixerunt*. Cf. Thes. s. u.

baripe : nom d'une pierre précieuse, dans Pline 37, 150, *nigra sanguineis et albis nodis*. Dite aussi *bīroptenus* (Plin., *ibid.*), et *baroptis* (*bariptos* var.), *Isid.*, Or. 16, 1, 5.

***Barnus** : divinité des portes, citée par Tertullien, Scorp. 10, à côté de *Forculus* et *Limentinus*. Étrusque?

barō : v. le suivant.

barō, -ōnis m. : sot, imbécile. Attesté depuis Lucilius (*uārō*, 1121) et Cicéron; rare. L'ā est attesté dans Perse 5, 138, où le scoliaste note *barones dicuntur serui militum qui utique stultissimi sunt, serui scilicet stultorum*. Mais il est probable que le scoliaste confond avec le *barō* classique, qui n'a d'autre sens que celui qui est indiqué plus haut et qui rappelle *bardus*, etc., un *barō* d'origine germanique, auquel se réfèrent et la glose d'Isidore, Or. 9, 4, 31, *iidem (mercennarii) et barones graeco nomine, quod sint fortes in laboribus; βαρὸς enim dicitur grauis, quod sit fortis*, et celle de CGL V 592, 13, *barones (bargines codd.) fortes in bello*. Cf. M. L. 961 et 962; B. W. sous *baron*; irl. *barūn*. Au premier se rattachent *bārōsus* : *σοβαρὸς βαρῶδης*, et *barunculus* (Gloss.); et *Bar(r)ōnius* : étr. *paru*?

barrus, -I m. f. : éléphant; cf. *Isid.*, Or. 12, 2, 14, *elephas apud Indos... a uocē barrus uocatur*. De là : *barriō*, -*is*; *barritus*, -*ūs* m.; *barrīnus*; et CGL V 270 *barrans* : *elefans*. Le mot est attesté à partir d'Horace et a dû pénétrer avec les éléphants indiens amenés pour les jeux. *Elephās* est un mot africain.

basallēs? : autre forme de *basaniēs* m., transcription du gr. βασανίτης, sans doute d'origine africaine (Plin., *Isid.*).

bascauda, -ae f. : cuvette. Mot étranger, brittonique d'après Martial 14, 99, *barbara de pictis ueni bascauda Britannis*, | *sed me iam mauolt dicere Roma suam*; plutôt d'tul. Non attesté en dehors de Mart., Juv. et des gloses. Cf. M. L. 969; B. W. *bāche*.

basēlus, -I m. : autre forme de *phasēlus*, dans *Isid.*, Or. 19, 1, 17.

basilicus, -a, -um : emprunt au gr. βασιλεύς « de roi », spécialisé dans divers sens techniques : *basilicum* « le coup du roi » (au jeu de dés); *basilica*, terme d'architecture désignant un édifice public (βασιλική σιναῖ, *basilica Porcia*, *Iulia*, etc.), et spécialement à partir du IV^e siècle après J.-C., un édifice destiné au culte chrétien. C'est avec ce sens que le mot est passé dans les langues romanes, cf. M. L. 972; B. W. s. u., et en irl. *baslec*; tandis que *basilicum* (attesté aussi sous les

formes *basilica*, *basiliscus*) a servi à désigner la plante dite *basilic* « regia herbarum », M. L. 973, 973 a; irl. *basilic*. Cf. aussi *basiliscus* = gr. βασιλισκος : le serpent basilic (Plin. 8, 78).

Dérivés latinisés : *basilic* (Plt.); *basilicula* (Paul. Nol.), *basilicārius* (*Isid.*), *subbasilicānus* (comme *subrostrānus*), formation plaisante de Plaute.

basis, -is f. : base (de statue, de colonne, etc.). Emprunt technique au gr. βάσις, le mot latin étant *fundamentum*; demeuré dans quelques dialectes italiens, M. L. 975. Peut-être faut-il y rattacher la glose *bas(s)iat, sustinet*, CGL V 492, 40; cf. Thes. s. u.

basium, -I n. (usité surtout au pluriel) : baiser. Employé d'abord comme *sāuium*, avec un sens érotique qui n'est pas dans *ōsculum*, cf. Serv., Ae. 1, 256, *sciendum osculum religionis esse, sāuium uoluptatis, quamuis quidam osculum filiis dari, uxori basium, scorto sāuium dicant*. Toutefois, la distinction a tendu à s'effacer, et à basse époque *basium* et son dérivé *bāsīare* s'emploient pour *ōsculum*, *ōsculārī*, cf. Fronton, p. 26, 13, *basia patrem tuum, amplectere*; r. Haupt, *Opuscula* II 106. Attesté depuis Catulle; rare (Plin. ne connaît que *ōsculārī* et *sāuium*). Semble évité par la langue classique, qui devait trouver le mot inconvenant. *Bāsium*, *bāsīare* ont seuls survécu dans les langues romanes. M. L. 976 et 971; B. W. s. u. Dim. *bāsīolum* (Pétr., Apul.).

L'apparition tardive du mot laisse supposer un emprunt, celtique? Catulle, qui semble l'avoir introduit dans la langue écrite, était originaire de Vérone.

basusus, -a, -um (Gloss.) : *crassus, non altus*. M. L. 978; britt. *bas*. Adjectif bas latin, peut-être d'origine osque, comme les cognomina *Basusus*, *Bassa*, *Bassius*, *Bassia*, dont les premiers porteurs sont campaniens, cf. *Herennius Bassus Nolanus*, ap. T.-L. 23, 43, 9, et Thes. II 1781, 31 sqq. Les gloses donnent encore *basulus*, CGL II 400, 12; *bassiliās*, *ibid.* 14; et les langues romanes attestent un verbe **bassīare*, M. L. 977 (en face de **aliūare*); cf. aussi *bassāre* dans le latin médiéval; v. B. W. *bas*, *baisser*.

***basusus**, -ūs m. : substantif peut-être imaginé par Probus, *Inst. Gramm.* IV 115, 31; 193, 15; 203, 8, pour établir une différence entre le nom propre *Bassus*, -i et le « nomen appellatiuum ».

basaga, -ae f. : bagage. Emprunt tardif au gr. βασανία, M. L. 980.

basterna, -ae f. : litière, palanquin traîné par deux mulets ou par des porteurs; cf. *Isid.*, Or. 20, 12, 5, et Rich. s. u. — De là *basternārius* (Symm.) : porteur. Mot de basse époque, peut-être dérivé de *bastum*, comme *fusterna* de *fustus*, etc.? Le grec a βαστάζω « porter », qui est, du reste, sans explication.

bastum, -I n. : bâton (un exemple dans Lampride). Les formes romanes remontent à **bastō*, -ōnis : it. *bastone*, fr. *bâton*, prov. cat. esp. *baston*, port. *bastão*; *bastum* est peut-être à l'origine de fr. *bât*, ital. *basto*, prov. *bastā*. Cf. M. L. 982, 983; B. W. s. u.

***basus** : *rufus, niger*, CGL V 170, 28. Prononciation dialectale ou tardive de *badius*? M. L., Thes. s. u., en dérive l'esp. *bazo*, mais ne le mentionne pas dans le

REW². Faut-il y joindre *basus* : φαλλός (Martyr., GLK VII 167, 9)?

bat : onomatopée, imitant le bruit du bâillement, cf. Charis., GLK I 239, 21, *bat* : *sonus ex ore cornicinis litium eximentis, ut Caesellius Vindez libro B litterae scribitur*.

De *bat* est dérivé un dénominatif **batō*, -ās « bâiller », qui figure dans les gloses sous la forme *badāre*, CGL V 601, 8, ou *batāre* avec gémée expressive (*batat* : *ginath*, CGL V 347, 50), et auquel remontent les formes romanes du type fr. « bécr », etc. M. L. 988. Sans rapport avec l'adjectif v. irl. *bāth* « idiot », qu'a rapproché Thurneysen.

De **batō* a dû exister un nom dérivé **batāc(u)lum* « bâillement », dont a été formé un second dénominatif *batāc(u)lāre*, conservé aussi par les gloses et qui a fourni les verbes du type *bâiller*, M. L. 986; B. W. s. u. De *batāclāre* dérive *batāclātiū*, Gloss. Salom. *Batāre*, *batāculāre*, formations expressives, ont éliminé *oscūlāre*, qui est très peu représenté, et sous des formes altérées, dans les langues romanes.

batia, -ae f. : nom de poisson dans Plin. (une raie?), dérivé dans doute de *batis*, -is, emprunt au gr. βατίς.

batillum : v. *uatillum*. Mais les formes romanes remontent à *batillum*, **batille*, M. L. 992, peut-être **batu-lus* 997.

batioca, -ae f. : coupe à vin. Emprunt à une forme dialectale (Tarente, Héraclée) correspondant à ion.-att. βατιόα. Un exemple de Plt. et un d'Arn. On trouve aussi *batiola*, de même sens (Plt., Colax, frg. 1).]

batuō, -is, -ere (*batō* attesté à partir de Fronton) : battre; quelquefois avec le sens de *futuō*, Cic., Fam. 9, 22, 4. Mot rare dans les textes, mais déjà dans Plaute, populaire, technique. Panroman; gall. *bathu* « battre monnaie » B. W. *battre*.

batualia (*batū*) adj. n. pl. (cf. Charis., GLK I 33, 25 : *neutra semper pluralia... batualia*) devenu féminin; *batuātor*. Cf. aussi **batuāculum*, M. L. 994-996; *abbatere*, Lex Salica 41 add. 1; M. L. 11; B. W. sous *abattre*; *dēbattuere* (sensu obsceno, Pétr.), *combattuere*, M. L. 2073. Irl. *bellim* « battālia »?

↑ Rappelle des mots celtiques de sens et de forme différents. Pas d'origine connue; comme dans *fut(u)ō*, la consonne gémée est expressive.

***batulus**, -a, -um : Gloss. et gramm., cf. Martyr., GLK VII 167, 10, *quae nusquam nisi in diuersis cottidianis glossematibus reperiri... batulus μογδαλος*. Emprunt au gr. βάταλος, βάτταλος.

***batūs**, -I : nom de mesure, emprunté à l'hébreu.

baubor, -āris (et *baubō*, -ās), -ārī : aboycr. En dehors de Lucrèce 5, 1071, ne figure que dans les grammairiens et les glossateurs. Le terme usuel est *latrō*, -āre. M. L. 1000 a et 1001, **baubulāre*.

Onomatopée; cf. lit. *baūbti* « mugir », *baūbis* « le dieu qui mugit », gr. βαύζω, etc.

baucālis -is, f. : = gr. βαυκάλις ἡ. Emprunt tardif. Cf. M. L. 1002.

bauōsus : v. *babū*.

baexa, -ae (*bazia*, *bazā*) f. : *bazias calcamenta feminarum*, ut Varro, *dicū*, Dub. nom., GLK V 572, 21. Déjà dans Plt., Mén. 391. Cf. sans doute πᾶξ ὑπόδημα εὐνοδῆρον, Hés. De là *bazidius*, CIL VI 9604. Même *b* que dans *Burrhus*, *buzus*, etc. ↑

beber : cf. *fiber*, M. L. 1012.

***bebō**, -ās? : Suet. fr. p. 249, 3, *haedorum bebare*. Texte très incertain.

beccus, -I m. : bec. Mot gaulois, attesté depuis Suet., Vit. 18, *cui Tolosae nato cognomen in pueritia Becco fuerat : id ualeat gallinaei rostrum*. De là le cognomen *Beccō*. Répandu dans les langues romanes, où il a tendu à remplacer *rōstrum*, qui est moins représenté; cf. M. L. 1013.

belinuntia (*bele-*), -ae f. : *apollināris herba*; jusquiame. Mot gaulois d'après Dioscoride IV 68 RV, et Ps. Apul. 4, 26, sans doute dérivé du nom de dieu *Belenos*, déformé par étym. popul. en *bellinuncius*. V. Sofer, p. 146, et André, *Lex*.

***bellāria**, -ae (*bal-*) f. : lychnis ou coquelourde (Diosc.). De *bellus*?

belliō, -ōnis m. : on y voit généralement le souci (fleur), Plin. 21, 49, mais sa description ne concorde pas avec l'aspect du souci sauvage; **bellis**, -idīs f. : marguerite (Plin.). Dérivés de *bellus*? Cf. κάλλιντρον, Arist.

bellua (*bēlua*), -ae f. (les manuscrits se partagent entre les deux formes; à basse époque, les graphies *bēlua*, *bēlua* attestent une prononciation dissyllabique, cf. it. *bēlua*, v. port. *bēlua*, M. L. 1026) : bête, animal (par opposition à l'homme). Souvent (mais non nécessairement) met en relief la grandeur et la férocité ou l'incapacité; de là le sens de « bête, imbécile » (cf. *bēstia*) en parlant de l'homme. Les adjectifs dérivés sont rares et tardifs : *bēlūtinus*, *bēlūllis*, *bēlūātus*, *bēlūōsus* (Hor., C. 4, 14, 47, adaptation du gr. μὲγαλότης, Hom.). L'adjectif *bēlūsus* glosé θηριώδης doit être refait tardivement sur *bēlua*, comme *bēstius* sur *bēstia*. On a aussi *bēlūsus* : *bēstiae similis*, P. F. 31, 16. Toutes ces formes semblent supposer un thème en -u-, dont elles seraient des dérivés. — Ancien, usuel, d'emploi plus « noble » que *bēstia*. Conservé en roum., ital., v. port.

L'gémé de *bellua* caractérise un mot expressif. Le rapprochement, plausible, avec *bēstia* n'explique rien.

bellum, -I n. (forme ancienne *duellum* dissyllabique, trissyllabique dans Ennius, A. 559, encore bien attestée dans les inscriptions, chez les poètes et les glossateurs, et dans la locution allitérante *domi duellique*; maintenue sans variante dans le dérivé *perduellus*, cf. Thes. II 1822, 36 sqq.; cf. aussi *duellio*, *Duellōna*, etc. De là l'étymologie populaire de P. F. 58, 20, *duellum bellum, uidelicet quod duabus partibus de victoria contentendum dimicatur. Inde et perduellio, qui pertinaciter retinet bellum et l'emploi de duellum au sens de « combat de deux, duel », v. Thes. s. u.) : guerre (terme plus général et plus compréhensif que *proelium*, *pugna*; toutefois, les poètes l'emploient aussi dans ce sens restreint). Souvent au pluriel, la guerre étant quelque chose de complexe et de varié. Ancien, usuel; mais n'est pas demeuré dans les langues romanes, qui l'ont remplacé par un re-*

présentant d'un mot germanique; cf. M. L. 9554; B. W. *guerre*.

Dérivés : *bellō*, -ās (et *bellor*, Vg., Sil.), ancien, classique, usuel, qui a de nombreux dérivés : *bellātor*, etc.; **bellātrium*, M. L. 1023 a, et composés, *dēbellō*, *rebellō*, *rebellātor*, d'où irl. *reabalach*; *bellicus* (cf. *hosciticus*, *ciuicus*), *bellicōsus*; *Bellōna*, ancien *Duellōna*, SC Bacc. (cf. *Anōna*, *Pōmōna*); *bellōnāria* (Ps. Ap. 75, 17) = *strychnon*.

Premier terme de composé dans les types littéraires, imités des composés grecs en πολεμο- : *belliiceps*; *belliger*; *belligerō*, -ās, *belligerātor* (archaïque et postclassique); *bellipotēns*. Second terme dans :

imbellis : impropre à la guerre; *per-duellis* : ennemi (sans doute « qui per duellum agit »), terme ancien; cf. Varr., L. L. 7, 49, *apud Ennium* (V^o Sc. 336) « *quin inde inuitis sumpserint perduellibus* ». *Perduelles dicuntur hostes; ut perfecit, sic perduellum, <a per> et duellum : id postea bellum; ab eadem causa facta Duell[um] Bellona*. — *Perduellis* a été remplacé par *hostis* dans la langue classique et par *inimicus*; mais le dérivé *perduelliōs* est maintenu dans la langue du droit public pour désigner un « acte d'hostilité envers l'État », une « haute trahison », cf. Dig. 48, 4, 11; *rebellis* (postverbal de *rebellō*, comme *transformis* de *transformō*). Origine inconnue.

bellus, **bellulus** : v. *bonus*.

†**helsa** : *uilla* (Virg., Gramm.). Mot gaulois? V. Thes. s. u.

bēlua : v. *bellua*.

bene, **benignus** : v. *bonus*.

***benna**, -ae f. (Gloss.) : chariot gaulois à quatre roues. — M. L. 1035, 1037, **benniō*; germ. : v. ang. *bin* « crèche ». Composé : *combennō* : compagnon de voiture (cf. **compāniō*). Mot celtique; gall. *benn*. V. B. W. *banne*, *benne*.

bēō, -ās, -āui, -ātum, -āre : combler [les vœux de]; d'où « rendre heureux; gratifier, enrichir », *b. alqm alqā rē*. Le verbe semble appartenir à la langue familière (archaïque et postclassique, cf. Thes. s. u.). La forme la plus fréquente est *bēatus*, que la langue a traité comme un adjectif, isolé du verbe, et pourvu d'un comparatif et d'un superlatif fréquemment employés, cf. Thes. II 1909, 12 sqq. Le sens premier de *bēatus* semble avoir été « comblé de biens, ayant tout ce qu'il lui faut, n'ayant rien à désirer »; e. g. Plt., Tru. 808, *puer quidem beatus* : *matres duas habet et auias duas*; Tér., Ph. 170, *beatus ni unum hoc desit*; de là « riche » (se dit des hommes et des choses, cf. Thes. II 1917 31 sqq.) et, au sens moral, « heureux, bienheureux ». Fris surtout en cette dernière acception dans la langue de l'Église, où *bēatus* a servi à traduire μακάριος comme *bēatitūdō*, μακαρισμός. Irl. *biait*.

De *bēatus* adj. dérivent *bēatūus* et *bēatūūdō* (ce dernier plus fréquent chez les auteurs chrétiens), qui semblent tous deux être des créations de Cicéron, N. D. 1, 95. La langue de l'Église emploie encore *bēatificus*, *bēatificō* = μακαρίζω et ses dérivés; et Ven. Fort. a *bēabilis*.

Sans étymologie claire; v. *bonus*.

berbactum : v. *ueruactum*.

***berber** : mot du *Carmen Aruāle*, CIL I² 2, de sens incertain. Forme à redoublement, comme *Marmar*.

berbex : v. *ueruex*.

berula, -ae (*berla*, Gloss.) f. : cardamine; berle (Gloss., Marcell.). Sans doute mot gaulois; gall. *berve*. M. L. 1054. Cf. Cl. Brunel, *La berle dans les noms de lieu français*, Bibl. Éc. ch. CVIII (1947-1948), 2^o livr.

bēryllus, **bērullus**, -I m. : beryl. Emprunt au gr. βήρυλλος. On trouve aussi dans les gloses les formes *berullus*, *berolus*, *berillus*, *berillium*, et les poètes le scandent avec *z*. A passé dans les langues romanes, et c'est de là que provient, indirectement, le fr. *briller*. M. L. 1055; B. W. sous *besicles*.

bēs, **bessis** m. : cf. *ās*. Désigne les 8/12 (ou 2/3) d'un objet, par exemple cette fraction de l'as ou de la livre. Monnaie de compte, et non pièce ayant cours. De là, *bēs(alis)* : *laterculi bēsālēs*, Vitruv. 5, 10, 2, d'où gr. βήσαλον « brique ».

Les formes des noms des multiples de l'as ne s'expliquent pas bien dans le détail; v. *ās*.

bēstia, -ae (forme vulgaire *besta*? douteux, cf. Thes. II 1935, 32 sqq.) f. : bête. Terme ancien, usuel; synonyme populaire de *bēl(l)ua*; cf. Cic., Off. 2, 14. Sert de cognomen (non *bēlua*). — Se dit de toute espèce d'animal, sauvage ou domestique, tout au moins dans la langue familière, quoique les grammairiens et les juristes réservent plutôt le terme aux animaux féroces terrestres; cf. Ulp., Dig. 3, 1, 1, 6, *bestias... accipere debemus ex feritate magis quam ex animalis genere*. Mais on lit dans Caton, cité par P. F. 507, 9, *ueterinam bestiam iumentum Lato appellauit a uehendo*; dans Pétr. 56, *mutae bestiae laboriosissime boues et oues*; Cic., N. D. 2, 99, *quam uaria genera bestiarum uel cicurum uel ferarum*. Cf., toutefois, ad *bēstias* « aux bêtes féroces » et *bēstiarium* « bestiaire ». Souvent terme d'injure comme de nos jours en italien; cf. Plt., Ba. 55, *mala tu es bestia* (mais, au rebours de *bēlua*, le sens de « bête, imbécile » ne semble pas attesté); de là, *bēstialis* dans la langue de l'Église et bas latin *bēstius*. Usité de tout temps. M. L. 1061-1063; B. W. s. u. Les emprunts celtiques indiquent *z* : v. irl. *piast*, *béist*, britt. *bwyst*; de même bas all. *bēst*; et la transcription grecque βηστιάς; fr. *biche*.

Dérivés : *bēstiola* (*bēstula*, *bistula*, Ven. Fort.); *bēsticula* (Gloss.); *bēstiosus* (z. λ. tardif), cf. *bēlūōsus*; *bēstialis*, -līer.

V. aussi *bēl(l)ua*. Pas d'étymologie claire.

bēta, -ae f. : bette, poirée. Ancien. — M. L. 1064, qui suppose un doublet **betta*; v. h. a. *bieza*; irl. *bia-tuis*, etc.

Dérivés : *bētāceus*; *bētāculus*?; *bētāzō*, -ās : Suet., Aug. 87, 2, *ponit assidue* (scil. *imperator Augustus*)... *betizare pro languere, quod uolgo lachanizare dicitur*. — Sur *orcibeta*, nom d'une plante (la mandragore?), dans Isid., Or. 17, 9, 84, v. Sofer, p. 6 (et André, *Lex*). Peut-être celtique : *herba britannica* (Ps. Ap.?). V. *blitum*.

***betilolen** : *herba personacia*. Mot celtique d'après Ps. Apul. 36, 24.

bētīzō, -ās, -āre : v. *bēta*.

betulla, -ae f. (les langues romanes attestent *betūlla*, **betūlla*, **betūllea*, **betulus*, **betulnea* et aussi **betūiu*, -a, cf. M. L. 1067-1070 a.; B. W. s. u.) : bouleau. Le mot est gaulois, cf. gall. *bed-wen* « bouleau », etc.; l'aire de l'arbre (que l'indo-européen connaissait sous un autre nom : all. *Birke*, etc.) ne s'étend pas à l'Italie, cf. Plin. 16, 74, *betulla* : *Gallica haec arbor mirabili candore atque tenuitate*... Les noms propres *Betullus*, *Betulo*, *Bitūlla* sont celtiques. On trouve aussi dans les gloses les formes *beta*, cf. CGL V 347, 15, *beta*, *berc* (= all. *Birke*) dicitur; et *bitulus*, CGL V 402, 69, *bitulus*, *berc*. V. *bitūmen*.

bi- (de *dwi-*, cf. *bis*, *bīni*) : particule marquant la duplication, servant de premier terme à des composés comme *biduum*, *biennium*, *bigae*, *bilanx*, etc., cf. Serv., Ae. 2, 330 : *bipatentibus, quia geminae sunt portae. Et quidam « bipatentibus » praesumptum accipiunt, quia bi particula non praepositum neque uerbis neque participiis; nemo enim dicit bipateo et bipatens. Sed praepositum appellationibus, ut bipennis*. De ces composés, les uns sont anciens, ainsi *bīdūm* (gr. *δίδομος*), *bipes* qu'on retrouve dans skr. *doipād-*, gr. *δίπους* (ombr. *du-pursus* « bipedibus » a une autre forme), les autres sont des copies de composés grecs en *di-* qu'on rencontre dans les langues savantes : rhétorique, poésie, etc., par exemple *bigner* = *διγενής*, *bimaris* = *διδάσκαλος* (Hor., Ov.), *bimātris* = *διμήτωρ* (Ov.). Quelques-uns même sont des hybrides, e. g. *biclinium*, *bigamus*, *bisōmus*. Quelques-uns de ces composés, appartenant à des langues techniques, ont passé dans les langues romanes : M. L. 1082, **bichordium*; 1083, *bicongius*; 1084, **bicornis*, -nia; 1090, *biferus*; 1092, *bifidus*; 1093, *bifurcus*; 1103, *bilancia*; 1107, *bimus*; 1109, **bīnāti*; 1114, 1115, **birotium*, *bīrotus*; 1121, *bisaccium*, etc.

biceps : cf. *caput*; *bigae*, -arum f. pl. : cf. *iugum*; *bimus* : cf. *hiems*.

Cf. skr. *doi-*, lit. *doi-*, v. angl. *twi-*, gr. *di-*, et v. *bis* et *duo*. L'italique a une autre forme sans *i* de premier terme de composé, lat. *du-* (*duplex*, etc.), ombr. *du-* (*dupursus*, etc.).

Dans le premier terme de composé **dwi-* et dans l'adverbe **dwis* (v. *bis*), l'indo-européen avait *w* consonne, en face du nom de nombre **dwo*ō(u), **dūwo*.

bibō, -is, **bibi** (*bibitum*), **bibere** : boire. S'emploie absolument ou avec complément, cf. GLK Supp. 208, 36, *proprie sunt neutra quae per se plenum sensum habent ut uiuo, spiro, sedeo, bibo*. Au sens moral : boire les paroles de; s'imprégner de. — Ancien, usuel; panroman. M. L. 1074; B. W. s. u.

Bibitum, *bibitūrus* n'apparaissent guère avant le III^e siècle après J.-C. Dans la bonne langue, c'est *pōtum*, *pōtus*, *pōtūrus* qui sont employés; mais *bibitum* et ses dérivés devaient être largement répandus dans la langue parlée, comme le montrent les représentants romans; cf. M. L. 1075, *bibīta*; 1076, *bibītūs*; 1077, *bibītor*; 1078, **bibītōria*; 1079, **bibītūra*; 1080, **bibītus*.

Dérivés et composés : *bibō*, -ōnis m. : ivrogne (nom d'un ver) et *bibō*, cf. Isid., Or. 12, 8, 16, *bibiones sunt qui uino nascuntur, quos uolgo mustionis a musto appellant*; et Sofer, p. 164 et 175; M. L. 1076 a; *bibāx* et *bibāculus* adj.; *bibōsus* (création de Labérius d'après

uīnōsus); *bibulus*; *bibilis* (Cacl. Aurel.) = *πότιμος*; *biber*, -ris m. : boisson. Nom postverbal de *biber*, infinitif syncopé de *bibō* (cf. gr. *πῖν*), fréquemment attesté dans la langue populaire, Titin., Com. 78; Caton, Orig. 121; Fann., Hist. 2, et condamné par Caper, GLK VII 108, 10 (cf. *agger*); d'où *biberārius*. Cf. Du Cange s. u. *biberis*. Cf. M. L., **abbiberāre* « abreuver », v. B. W. s. u. *Biberius* : formation plaisante pour *Tiberius* (Suét., Tib. 42); *Bibesia* f. : *Perediam* et *Bibesiam* Plautus (Cu. 444) *finxit sua consuetudine, cum intellegi uoluit cupiditatem edendi et bibendi*, F. 286, 24.

Composés plautiniens : *multibibus*, *merobibus* (Cu. 77). Verbes à préfixes : *com-*, *ē-*, *im-* (M. L. 4279, fr. *embu*), *per-bibō*.

Le *b* initial de *bibō* résulte d'une assimilation au *b* intérieur. La forme archaïque du présent de la racine i.-e. **pō-* « boire » (v. sous *pōtus*) n'est conservée qu'aux extrémités du domaine indo-européen, où subsistent des formes particulièrement anciennes : en sanskrit : *pibati* « il boit », et en celtique : v. irl. *ibid* « il boit », v. gall. *iben* « nous buvons »; elle offrait un *p* initial; l'arm. *əmpem* « je bois » paraît offrir le même *b* intérieur que skr. *pibati*, etc. Le grec a des présents secondaires divers suivant les dialectes : ion.-att. *πίνω*, éol. *πίνω*. Le présent à redoublement **pibe/o* a été fait pour marquer l'aspect « déterminé » qui est naturel pour la notion de « boire »; avec *πίνω*, *πίνω*, le grec a marqué cette nuance autrement. — Le perfectum latin *bibi* est une création latine tirée de *bibō*. — Le falisque a *pipafo* et *pafo* « bibam », mais la forme en *-ā* est étrange.

biceps : v. *caput*.

***bicerrēs** : — *δίμαλλοι δίχροστοι*, CGL II 29, 41; et aussi *bicerra*, *uestis rufa*, IV 26, 8, u. *gufa* (*guffa*) *uel uillata*; — *bigera*. Uniquement dans les gloses; cf. Thes. s. u. Hispanique d'après Schuchardt, ZR. Ph. 40, 103.

bidēns : v. *dēns*.

biduum : v. *diēs*.

biennium : v. *annus*.

bifāriam : en deux parties, des deux côtés. Sur l'adverbe (attesté depuis Plaute, mais rare), on a reformé à basse époque *bifārius* (Tert.) et, sur cet adjectif le nouvel adverbe *bifāriē*. De même, *ambifāriam* (-rius) sont des formations récentes, ainsi que les multiplicatifs *tri-* (T.-L.), *quadri-* (Varron), *septem-* (Santra), *multi-* (Caton), *omni-* (Gell.). Cf. *-fārius*, et Ernout, *Élém. dial.* s. u. *bifāriam*.

***bifax** : *δίχρωμος*, *διπρόσωπος*, *διττός* (Gloss.). — Sans doute formé de *bi-* et de *fax* formé sur *faciēs*, d'après le rapport *-spez*, *speciēs*. Cf. le composé *āribux*, sous *bucca*.

bifer : v. *ferō*.

bigae : v. *iugō*.

bignae : v. *genō*.

bilanx : v. *lanx*.

bilbō, -is, -īre : — *factum est a similitudine sonitus qui fit in uase*. *Naueius* (Com. 124) : *bilbit amphora*, P. F. 31, 3. Cf. *bilbinus* : *εἶδος ἀγγείου*, CGL II 29, 57.

bilis, -is f. (abl. ancien *bīli*; pluriel rare et tardif) : bile; d'où « amertume, colère » : *bilem excitāre, continere*; *ātra bilis* = *μελαγχολία*. — Ancien, usuel, mais supplanté par *fel* dans les langues romanes; cf. M. L. 1105 et 3234.

Dérivés : *biliūtās* (Gloss.); *bīlior*, -āris (Gloss.); *biliūbundus* (Itala); *biliōsus* (Celse, médecins).

On ne signale un correspondant qu'en brittonique : v. corn. *bistel*, bret. *besil*. — Pour le nom indo-européen, v. *fel*.

bimus : v. *hiems*.

bīni : v. *bis*.

birrus, -ī (*byrrus*) m. (et *birrum*, Gloss.) : capote à capuchon, en tissu raide et à poils longs, en usage dans toutes les classes sous les derniers empereurs. Sans doute mot d'emprunt; cf. Hesych. *βέρρον βέρρον* *δασό*, *βέρρον*; *δασό* *Μακεδόνες*; ou plutôt irl. *berr*, gall. *byrr* « court », qui irait mieux avec la définition de CGL V 410, 80, *byrrus cuculla breuis*, et l'épithète *gallicus* qu'emploie le Schol. de Juv. 8, 145; cf. Thurneyesen, Festschr. Kuhn, 82. M. L. 1117 a. Sans rapport sans doute avec *birrus* « roux », doublet de *burrus* attesté par les langues romanes; cf. M. L. 1117. Le gr. *βέρρος* semble emprunté au latin.

bis (ancienne forme *duis* citée par Cic., Or. 153; cf. *duidēns*, *duicēsus*, P. F. 58, 19 et 16; d'où *dūllanz*, Venant. Fort.) : deux fois. Ancien, usuel. M. L. 1119. Adverbe multiplicatif fréquent avec des noms de nombre cardinaux, ordinaux ou distributifs : *bis sex*, *bis sēni*, etc., d'où *bis sextus* (et *bisextus*) : dans le calendrier Julien, le jour intercalaire qui tous les quatre ans s'ajoute six jours avant les calendes de Mars; cf. M. L. 1131, et *bisextiliis*, -e.

Dérivés : *bīni*, -ae, -a (de **dwi*-noī). Distributif de *duo*, cf. Varr., L. L. 8, 55, *analogon si essent uocabula, a duobus duini, non bini, dicerentur*, signifiant « deux par deux » et « chacun d'eux »; « paire, couple ». S'emploie aussi pour *duo*, sans valeur distributive, avec les noms sans singulier, *bina castra*, cf. Serv., Ae. 8, 168, *bina secundum Ciceronem non dicuntur nisi de his quae sunt numeri tantum pluralis*, et chez les poètes, e. g. Vg., Ae. 1, 313, *bina manu... crispans hastilia*, où Servius note *antiquus mos est... bina pro duobus poni*. M. L. 1111. — De *bīni* dérivent : *bīnārius* : double (b. lat.) d'où irl. *binair*; *bīniō* m. : face du dé à jouer où est le nombre de deux (cf. *ūniō*); pièce d'or valant le double de l'aureus; **bīnō*, -ās : travailler la terre pour le double de fois, *bīnere*. M. L. 1108 (cf. *iterāre*, *tertiāre*). — De *bīnō* sont formés *combīnō* « accoupler, unir, combiner » = *συνδοίξω*, *συνδοίξω* (époque impériale), M. L. 2074, d'où *combīna* (v. Thes. s. u.), **excombīnāre*, M. L. 2980; **imbīnāre*, 4280.

Bis a servi également, à côté de *bi-*, de premier terme de composé dans des formations soit savantes et calquées sur le grec, soit populaires et dont les langues romanes ont gardé quelques-unes : *bisaccia* (Gl.) fr. *besace*; **bisacūtus*, M. L. 1122. B.-W. *besaigue*; *bisocuum*, 1123; *bisūca*, 1127; *bisulcus*, 1128. Les langues romanes attestent un adjectif dérivé **bissus*, M. L. 1132 (d'où le fr. *besson*).

Cf. skr. *doiś* « deux fois », gr. *δις*, v. isl. *tvis-* et arm. *erkics* « deux fois »; v. *duo* et *bi-*.

Lat. *bīni* est une formation nouvelle, faite sur *bis*, de la même manière que *terni* sur *ter*. Cette formation remplace le type attesté par v. sl. *dojī* « bīni » et par skr. *ḍoḍyāś* « double ». La forme à *y* intérieur gémé, gr. *δοῦς* « double », montre la tendance à rechercher pour cette notion un type expressif. — Got. *weihnai*, dont le sens est proche de celui de *bīni*, a le même suffixe.

***bison**, -ontis m. : bison. Mot germanique, non attesté avant Sén. et Plin.

bitūmen, -inis (i dans Cyp. Gall., Gen. 254, 394) n. : bitume. Ancien (Cat.). L'app. Probi, GLK IV 199, 17, condamne une forme *butumen* non autrement attestée; les gloses ont des graphies *betumen* et *uitumen*; cette dernière devait correspondre à une prononciation réelle; car les grammairiens enseignent que le mot doit être écrit par un *b*. M. L. 1138; fr. *bētōn*, irl. *bitōmain*.

Dérivés : *bitūmineus*; *bitūminōsus*; *bitūminō*, -ās; *bitūminādis*.

Si l'on admet que le mot est emprunté à l'osco-ombrien, on pourrait peut-être rapprocher la consonne initiale de skr. *jadu* « gomme », v. angl. *cwidu* « résine », v. h. a. *quiti* « glu, mastic ». Mais l'i resterait inexplicable.

État donné que, en Gaule, le godron est retiré du bouleau, cf. Plin. 16, 75, *bitumen ex ea* (sc. *arbore betulla*) *Galliae excoquant*, le mot semble plutôt emprunté à la Gaule. *Bitūmus*, *Bitūno*, *Bitūnus*, -a, *Bitūollus* sont des noms celtiques. D'autre part, *bitumen* rappelle pour la forme *titumen* « armoise », mot gaulois dans Pseudo-Apulée 10, 18. — *Bitūmen*, qui est joint à *bitūmen* par Vitruve 2, 6, 1 et 8, 2, 8, a peut-être la même origine. V. *betulla*.

blaesus, -a, -um : bègue, ou plutôt « qui confond les lettres ». Défni : *qui alio sono corrupti litteras*, CGL IV 211, 27; et distingué de *balbus* dans Ulp., Dig. 21, 1, 10, 5. Surnom fréquent, notamment chez les Sempronii et les Iunii; se retrouve en osque *Blaesius* (Blaisiis), et peut-être en étrusque *Plaisina*, *Plesnas*. Emprunt suditalique au gr. *βλασιός* « aux jambes torses », puis « à la langue qui fourche ». Mot de caractère populaire, à diphtongue *ae*; cf. *aeger*, *caecus*, etc. Cf. M. L. 1146, fr. *blois* et *blésar*; britt. *bloisg*, de **blaesicus*.

Cf. sous *balbus* des mots analogues, de même sens.

***blandonia** et *bla(n)don(n)a* : molène. Mot de glossaire, sans doute étranger. V. André, *Lex*.

blandus, -a, -um : flatteur, caressant (semble peu s'employer des animaux et, dans ce sens, se rencontre seulement en poésie; se dit aussi des objets inanimés, spécialement de la voix, cf. Thes. II 2038, 79 sqq.). — Ancien, usuel. M. L. 1151. Un diminutif *blandicellus* est dans Fest. 32, 3; il suppose un intermédiaire **blandicus*, peut-être issu par haplogogie de *blandidicus* (Plt., Poe. 138), dont dérive le verbe **blandicāre* supposé par quelques formes romanes, M. L. 1148.

Dérivés : *blanditia* (et *blanditiēs*), employé surtout au pluriel, M. L. 1150; *blandior*, -iris (et *blandiō* à basse époque, cf. Thes. II 2034, 54 sqq. M. L. 1149; irl. *blanndar* « adlātāō »?; pour la formation, cf. *saeuus* et *saeuīō*), *eblandior*; *blandulus*, M. L. 1150 b;

blandimentum. Composés archaïques : *blandiicus*, *blandiloquus*, *-loquens*. On peut se demander si le premier sens de *blandus* n'est pas « à la voix caressante » et s'il n'est pas emprunté. *Blandus* est un cognomen fréquent en latin, mais surtout avec des noms gaulois. Les dérivés *Blandius*, *Blandinus* sont gaulois. On a rapproché, d'autre part, les groupes de *balbus* et de *blatio*, *blatero*, etc. Il s'agirait d'un mot familier et expressif désignant une parole caressante, peu articulée.

blasphémus, -a, -um adj. et *blasphémus, -i* m. ; *blasphemia* et *blasphémium* ; *blasphémō, -ās* : emprunts faits par la langue de l'Église, et latinisés, au grec de l'Antique et du Nouveau Testament : βλασφημία, βλασφημία, βλασφημία.

De *blasphémō* ont été dérivés *blasphémātū, -tor, -trix, -bilis*. *Blasphemare*, *blasphemia*, *blasphémium* sont représentés dans les langues romanes dont les formes supposent *blastimāre* avec dissimilation de *p(h)*, peut-être sous l'influence de *aestimāre*. M. L. 1155-1157 ; B. W. sous *blāmer*.

***blatea, blatea** : *balatrones* (intrusion sans doute fautive ; cf. *blatio*) et *blatea bullas luti ex uineribus aut quod de calciamentorum soleis eraditur, appellabant*, P. F. 31, 1. *blatea*, *blateia* dans la *Mulomedicina Chironis* au sens de « goutte de sang » se rattache plutôt à *blatta* « purpura » ; v. plus bas.

blaterō : v. *blatio*.

blatio, -is, -ire (et *blatiō*) : même sens que *blaterō* auquel le joint Non. 44, 8. De même *blatiō, -ōnis* (Gloss.) : bavard = *blaterō*.

blaterō, -ās (*blatt-*) : — est stulte et praecipue loqui, quod a Graeco βλάτξ originem ducit. Sed et camelos, cum uoces edunt, blattare dicimus, P. F. 30, 27. Irl. *bladaire* « adūlātor » ? De là : *blaterō, -ōnis*, etc., et *dēblaterō*. Cf. M. L. 895 sub u. **balat(e)rāre*. Mots familiers ; sans doute onomatopées. V. *balbus* et *blandus*. Les gloses ont aussi *blap(p)ō, -is*, cf. all. *plappern*.

Blatio, comme tous les verbes exprimant un cri, *crōciō, glatiō, glōciō*, etc., appartient à la 4^e conjugaison ; la forme *blatiō* a une gémée expressive ; de même *blaterō* graphie de Festus, quoique Hor., Sat. 2, 7, 35, scande *blāteras* (cf. *imbecillus*).

Comme l'a noté incidemment L. Havet, MSL 6, 233, *blaterāre*, *blaterāre* est une ancienne formation en -l- et repose sur **blatēre* ; cf. *sibillāre, cucullāre*, etc. ; v. Job, *Le présent*, p. 334 sqq.

blatta, -ae (graphies tardives *platta*, CGL III 320, 53, cf. ital. *piattola* ; *blata*) f. : mite, teigne ; blatte.

Dérivés : *blattarius* : bon pour les blattes ; *blattaria* : nom d'une plante « phlomis ligneuse » (Plinē 25, 108) ; **blattula*. — M. L. 1158-1159.

On rapproche l'ette *blakts* et lit. *blākē* « punaise » ; mais la forme et le sens font difficulté.

blatta, -ae f. : *purpura* ; dérivé : *blateus* : *purpureus*, d'où *blatea* (*blattia, blateia, blatea*) « goutte de sang », Mulom. Chiron., Gloss., cf. Thes. II 2050, 62 ; *blatiō, -ās* (Mul. Chir.) ; *blatiōsēmus* = βλατιώσημος, *sēricō-blatta*, etc. Semble, comme le gr. βλαττή, un emprunt

tardif à une langue étrangère. Sur une confusion tardive avec *brattea*, v. Niedermann, Emerita XII (1944), p. 72.

***blaus, -a, -um** : bleu. Adjectif d'origine germanique ; premier exemple dans Isid., Or. 19, 28, 8 ; v. Sofer, p. 108. M. L. 1153 ; B. W. s. u. Cf. *flāuus*.

blendius, -i m. : nom de poisson, Plin. 32, 102, qui a aussi *blandia*, 1, 32, 32 ; cf. βλένω.

blennus, -i m. (Plt., Lucil.) : emprunt au gr. βλενώς « qui have, idiot » (Sophron) ; d'où *blennō, blennōsus* (Gloss.). Le rapport entre *blendius* et βλένως rappelle les doublets *mandius* et *mannus* (M. Niedermann).

blitum, -i n. (*blētum, bleta*, etc.) : blète, herbe fade. De là : *bliteus* « insipide » et « niais » ; Plt., Laber., cf. βλιτάς « vieille sottise » (Ménandre). Emprunt au gr. βλίτον, passé dans les langues romanes et confondu avec *bette* ; v. B. W. s. u. ; M. L. 1173.

***blutthagio** : plante de marais. Mot gaulois d'après Marcellus, Med., 9, 132.

boa (*boua, boas*), -ae f. : *boua serpens est aquatilis, quem Graeci ὄδρον uocant, a quo icti obturgescunt. Crurum quoque tumor uiae labore collectus boua appellatur*, P. F. 27, 27 sqq. La glose semble confondre deux mots différents ; cf. Thes. s. u. Les manuscrits de Plinē, 24, 53, ont la forme *boa* : *boa appellatur morbus papularum, cum rubent corpora*. M. L. 1243.

***boba** (*bobba*), -ae : nom africain d'une sorte de mauve (Soranus 51, 9, et 52, 12).

bōca, -ae f. : bogue, poisson de mer, *bocas genus piscis a boardo, i. e. uocem amittendo uocatur*, P. F. 27, 17. Sans doute emprunt oral au gr. βόαξ βώξ, fait sur l'accusatif (cf. *harpaga*). M. L. 1182.

bōia, -ae (= *boiia*), usité surtout au pluriel *boiae*, f. : sans doute emprunt au gr. βοῖα (sc. βοῖα) « courroies de cuir de boeuf » ; a désigné ensuite toute espèce d'entraves ou de liens ; cf. P. F. 32, 6, *boiae i. e. genus uinculorum, tam lignae quam ferreae dicuntur*. Cf. le jeu de mots de Plt., Cap. 888, sur *Boius* et *boia* : *nunc Siculus non est, Boius est, boiam terit*. Mot populaire d'après St Jérôme, cf. Thes. II 2063, 24 sqq., passé dans les langues romanes, M. L. 1190.

Composé : *imboiō, -ās* (Gloss.).

bōlētus, -i m. (*bōli-, bōli-* m. ; usité surtout au pluriel) : champignon comestible, orange ou bolet ; cf. Plin., H. N. 22, 92 sqq.

Mot de la latinité impériale (Sén., etc.). Plinē, H. N. 16, 31, le range parmi les *nouissima galiae irruamenta* ; le mot gr. βωλιτης est lui-même tardivement attesté (Galen., Athen.) et peut provenir du latin. Le terme générique ancien est *fungus*. — M. L. 1193 ; v. h. a. *būlis*, all. *Pilz*.

Dérivé : *bōlētar, -aris* n. (*bō-*, Anthol. 153, 3) : vase à cuire les champignons.

bōlōna, -ae m. : marchand de poisson (Arnob., Don., et Gloss.). Sans doute latinisation d'un mot grec dérivé de βολός et de βωλιθω. Formation populaire en -a.

bolus, -i m. : jet ; coup de dé ; coup de filet. Par suite : profit, gain, etc. — Emprunt ancien, populaire et tech-

nique au gr. βολός ; différent de *bōlus* = βῶλος « boulette » (Marc., Mul. Chir.). Cf. le précédent. M. L. 1196.

bolūtō, -ās, -āre : *stercus egerere*. Mot de la Mulom. Chiron., sans doute tiré de βόλιτον. Dérivé : *boluātū*.

bombus, -i m. : bourdonnement, bruit. Emprunt ancien (déjà dans Ennius) au grec βόμβος, M. L. 1199 ; cf. *bombax*. Onomatopée fréquente.

Dérivés et composés : *bombō, -ōnis* m. : bourdon (Gloss.) ; *bombisonus* ; *bombō, -is* ; *bombūtū, bombiō, -zātū* (P. F. 27, 12) ; *bombiscō, -is* ; *bombilō, -ās* ; *bombōsus* ; *bombicus* ; *bombicō, -ās*, etc., attestés tous à basse époque.

bombix, -jeis m. (*bombix, bumbix, bumbicis* ; *bambis*) : ver à soie. Emprunt au gr. βόμβωξ, rapproché par l'étymologie populaire de *bombus*, cf. CGL II 570, 21, *bombix* : *uermis qui a sono uocis nomen accepit* ; de là : *bombūtū* « cocon » (Eustath.). Les formes romanes remontent à *bombix, bombax*, attesté seulement dans la langue écrite comme interjection empruntée, gr. βουμῆξ M. L. 1202 et 1200, *bombyceus*, et aussi à **bambāz*, gr. tardif βάμβας, supposé par la forme *bambacis* des gloses : *lanae similes flores arborum* ; cf. M. L. 923.

bonus, -a, -um (de *duenos, duonus*, formes encore attestées à l'époque archaïque cf. Thes. II 2079, 24 sqq.) : bon. Le comparatif et le superlatif sont empruntés à d'autres racines : *melior, optimus*. Le sens est proche de celui de « brave » comme pour gr. ἀγαθός ; il y a quelques traces de cet emploi, cf. Brut. ap. Cic., Epist. 11, 9, 1, *multae et bonae et firmae... legiones* ; Serv. Ae. 1, 195, *bonum etiam pro forti dicit Sallustius*. Souvent employé dans des formules de politesse : *uir bonus, bone uir* (= δ' ἀγαθῆ). Synonyme familier de *magnus*, dans *bona pars, senectūs bona*, etc. Subst *boni* = ol ἀγαθός ; *bonus* = τὸ ἀγαθόν ; *bona* = τὰ ἀγαθὰ ; d'où *bonuscula* d'après *mīnuscūla* à basse époque (Cod. Theod., Sid.). *Bonus* s'oppose à *malus*. Ancien, usuel, classique. Panroman. M. L. 1208. Irl. *bon*. B. W. *bon* et *bien*.

Dérivés : *boniās*, M. L. 1206 ; et en lat. pop. *bonātus* : bonasse (Pétr. 74).

Adverbe : *bene* : bien (avec *e* final abrégé, dans un mot semi-accentué, en vertu de la loi des mots iam-biques ; cf. *malē*). Dans la langue familière, s'emploie avec un adjectif ou un adverbe pour en renforcer le sens (cf. l'emploi opposé de *male*). M. L. 1028.

De *bene* est formé l'adjectif *benignus* que P. F. 30, 12, définit justement *compositum ex bono et gignendo* « d'un bon naturel » (cf. Isid., Or. 10, 24), M. L. 1034 ; d'où *benignūs*, défini par St Jérôme en Gal. 5, 22, *uirius sponte ad beneficiendum exposita*, et que Cic., Off. 1, 20, assimile à la *benefentia* ou à la *liberalitās*. *Benignus* s'oppose à *malignus*. Dénomina-tif tardif : *benignor* = εὐδοκῶ (Vulg.).

Les composés en *bon-* sont rares et tardifs, ainsi *bonanimis, bonememorius* (tiré de *bonae memoriae*, cf. Thes. s. u., M. L. 1203), *bonifaciēs, bonifātus* (Gloss., de *boni fātū* ; cf. *Bonifātius* altéré en *Bonifaciū*), *boniloquium* (Cassiod.), *bonispērius* (Gloss.), *bonūirātū* (Sid., cf. Thes. s. u.). Par contre, *bene* fournit des composés du type *beneficus, beneficum* qui sont usités et classiques,

cf. M. L. 1032 ; en outre, *bene* a servi à former des juxtaposés, dont peu à peu les éléments se sont soudés, qui souvent traduisent des composés grecs en εὐ-, e. g. *beneficentia* = εὐαγγελίζομαι, *benefolentia* = εὐοδία, *beneflaceō* = εὐδοκῶ, *benefentiō* = εὐνοῶ, *benefolens* = εὐφρον, εὐνοος, *benemorius* doublet de *bonememorius* (époque chrétienne, avec influence de *mās* et de *marior*). La soudure est souvent récente et s'est faite dans la langue de l'Église, ainsi pour *beneficō* = εὐλογῶ (qui sert à traduire hébr. *brk* et en a pris le sens), *beneficitiō* = εὐλογία. cf. M. L. 1029, 1030, Irl. *bandachaim, bendacht* ; britt. *benidgo, bendūh* ; *benefaciō* = εὐποιῶ, *benefactum, benefactor*, cf. M. L. 1031, en face des formes anciennes à apophonie *beneficus, -ficium*. Cf. aussi M. L. 1205 a, **bonificāre*, britt. *benffyng*.

De *bonus* existe un diminutif familier, employé à toutes les époques : *bellus*, de **dwenolos*, dont la parenté avec *bonus* avait déjà été reconnue par Priscien, GLK II 80, 7. *Bellus* s'est d'abord employé des femmes et des enfants. Dans la langue classique ne se dit des hommes qu'ironiquement : « bellot, joli ». Le rapport avec *bonus* apparaît encore dans certains emplois, e. g. Varr., Mén. 541, *in quo (testamenti genere) Graeci belliores quam Romani*, où Non. 77, 23 glose *belliores par meliores* ; Pétr. 42, *homo bellus tam bonus Chrysanthus* ; et dans l'expression *bellē habere* (fréquent, cf. Thes. II 1859, 16 sqq.), etc. En raison de son caractère affectif, *bellus* tend, dans la langue populaire, à remplacer *pulcher*, qu'il a supplanté dans les langues romanes, concurrentement avec *formosus* ; cf. M. L. 1027. B. W. *beau*. En littérature, traduit le gr. κομψός.

Dérivés : *bellē, bellāria, -ārum* n. pl. : friandises ; *bellarius* ; *belludus* ; *bellulē, bellūtūdō* (attesté par P. F. 32, 5) ; *bellātulus* (Plt., Cas. 254) ; cf. fr. *bellette*, qui a éliminé *mustēla* (B. W. sous *beau*). Pas d'exemple de **belliās*. Cf. aussi *belliō, bellis*.

Les langues romanes ont isolé *bonus, bene* et *bellus*, qui étaient étroitement liés en latin et qui sont devenus trois mots distincts : fr. *bon, bien, beau*.

La forme **dwenos* sur laquelle repose *bonus* ne se retrouve pas ailleurs. Tout ce que l'on peut essayer d'expliquer, c'est un élément radical **du-*. Si l'on note que *melior* (cf. gr. μέλα) et *optimus* (v. *ops*) servent de comparatif et de superlatif, et si l'on tient compte du sens d'« utilité, valeur efficiente » qu'a *bonus*, on est amené à rapprocher got. *laujan* « ποιητι, πράσσειν », *lewa* « ordre », gr. δὴναμαι, et sans doute véd. *dīwāh* (gén. *dīwāsaḥ*) « hommage », *dīwasydī* « il rend hommage », ce dernier mot indiquant un emploi religieux ; le terme parait, en effet, avoir servi dans la langue religieuse : *dī boni* (comme *Iuppiter optimus*). Le lien avec lat. *beāre* (de **dweyō?*), qu'on a supposé, est, en tout cas, lâche.

boō, -ās, -āre (*bount* d'après *sonunt*, Pacuv., Varr.) : i. e. *clamare a Graeco aēscendū*, P. F. 27, 14. Verbe archaïque et poétique, emprunté au gr. βοῶν, quoique l'étymologie populaire l'ait fait dériver a *boum mugitibus*, cf. Varr., L. L. 7, 104 ; Non. 79, 5 ; et la glose *boatus* : *uox plena siue mugitus boum*, CGL IV 26, 37. Une forme *bouantes* est aussi citée, cf. *boa* et *boua*. Le composé poétique *rebōō* est attesté à partir de Lucrèce.

boreās, -ae m. : vent du nord et région d'où souffle

ce vent, nord, cf. *auster*. Emprunt au gr. βορρᾶς (= lat. *aquilo*). En dehors de la langue poétique, où il est fréquent, le mot a dû être usité dans la langue des marins, et il a passé dans les langues romanes, M. L. 1219. Les dérivés latins sont *borēdis* (formé d'après *austrālis*), d'où irl. *boreta*, et *boricus* (Prisc.).

borriō, -is, -ire (g. λ. Apul.) : bruire, en parlant des fourmis. Cf. *borriti* : *uoce eleuat*, CGL V 563, 33; et M. L. 1250.

bōs, bouis m. f. : 1° bœuf. Terme générique; en tant que tel, anciennement de deux genres, comme *ouis*, *agnus*; cf. Varr., L. L. 6, 15, *bos forda, quae fert in uentre*; R. R. 2, 117, *quod... feminis bubus* (opp. à *taurris*) *demitur*, et l'expression *lūca bōs*; on trouve de même *bōs māstans* dans les inscriptions et dans les Scriptores rerum rusticarum; — 2° poisson (sorte de raie corneue); — 3° *b. marinus*, cétacé, autre nom du phoque, cf. de St-Denis, R. Ph. 1944, p. 155, n. 1.

La forme *bōs* est isolée en latin; aussi la déclinaison n'en est pas fixée d'une manière rigoureuse : le datif ablatif pluriel est *bōbus* ou *būbus*. En outre, un nominatif pluriel recré sur *bouem* a tendu de bonne heure à se substituer à *bōs*, cf. Thes. II 2135, 59 sqq., pour normaliser la flexion; le génitif pluriel *bouium* signalé par Varron à côté de *Iouerum*, L. L. 8, 74, est dû peut-être à l'influence des génitifs en *-ārum, -ōrum*. Cf., toutefois, *anser*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1225.

Les dérivés sont en *bou-* ou *bū(b)-* : *bo(u)ārius* : de bœuf. *Forum boārium*; *boārius* : bouvier, M. L. 1180, *-a lappa* : bardane? Plin. 26, 106; *bouāim* adv.; *bouille* n. : étable à bœufs, forme à laquelle Varr. préfère *bubile*, cf. Charis., GLK I 104, 28, M. L. 1246, iirl. *buaile*; *bouīnus* : de bœuf, M. L. 1247; *bouillus*; *Bouillae, -ārum* et *Bouius, Bouiānus, Bouiānum*, osque *Bū vaiān ūd* « ad Bouiānum », cf. encore M. L. 1244, **bovacea*, et *bovestris*, 1245; *būbulus*, M. L. 1356; d'où *būbulum* « saucisse de bœuf », *būbella*, cf. βοβέλα *xpta βέβα*, Hés.; *būbulinus*; *būbulārius*; *Būbōna* nom de déesse (cf. *Bellōna*), cité par St Aug., Ciu. D. 4, 24; *būbētū lūdī* « boum causa celebrati » (Plin.). — *būbulus* (avec un *ū* en face de *būbulus*) et des autres dérivés en *bū-* comme dans *būcerda*, cf. *sūcerda* : bouvier. D'où *bubulicior, -āris* (-is, Varr.). L'it. *bifolco* suppose un doublet dialectal **būfulcus*, M. L. 1355. — *būcētum* : pâturage pour bœufs (cf. *porculētum*); formation analogique d'après les dérivés de noms d'arbres en *-ētum* du type *iuncētum* (analysé faussement *iun-cētum*), etc.; *būcula* (*bū-*): génisse (le masculin *būculus* est très rare et tardif), M. L. 1370, d'où *buegler*; germ. : m. h. a. *buckel*; iirl. *bugul*. Composés : *bouicidium* (Sol.) et *būcaeda, būcida*; *būsega* m. : bouvier (tardif; Apul., Sid.). La langue littéraire a emprunté, en outre, beaucoup de composés grecs du type *būcerus* (= βοβερῶς), etc. V. aussi B. W. *bu-grane*.

***bostar, n.?** : mot de gloss. = *bouille*. Cf. esp. *bostar*, port. *bostal*, M. L. 1228. Le nom propre *Bostar* est punique.

La comparaison avec les noms du bœuf dans les autres langues indo-européennes montre que *bōs* représente un ancien **gʷōs*, qui normalement serait devenu en latin de Rome **uōs* (cf. *ueniō*). La forme *bōs* présente

un traitement dialectal de **gʷ->b-*, attesté en osco-ombrien, et qui a dû exister aussi dans certains parlers ruraux du Latium; c'est de ces parlers que le mot a été introduit à Rome. L'importance de l'élevage des bovins explique cet emprunt, dont l'extension a pu être favorisée en partie parce que *bouis, bouem, etc.*, évitaient la répétition de *w* qui aurait eu lieu dans **uouis, etc.* — Le mot indo-européen que représente *bōs* désignait l'animal d'espèce bovine sans acception de sexe. Le nominatif *bōs* est fait sur un accusatif **gʷōm* qui est conservé dans ombr. *bum* « bouem » et qui répond à véd. *gām*, dor. hom. *βῶν*, v. sax. *kō* (cf. *diēs* fait sur *diem*). Les formes du type du génitif *bouis*, ablatif *boue* (d'où l'accusatif *bouem* fait en latin) répondent à gr. βοός (βοῦς), véd. *gāpi* (loc.). L'ancien nominatif, skr. *gāuh*, gr. βοῦς, n'est pas conservé en latin. Comme le troupeau se compose essentiellement de vaches, le mot a souvent passé au sens de « vache »; ainsi, outre le germanique (all. *kuh*), dans iirl. *bó*, lette *gūōcs*, arm. *kov*. En latin, l'importance prise par *uacca* a déterminé une orientation différente. V. sl. *govečda*, au contraire, une valeur générale et désigne le « bovin ». — Le *bū-* de *bubulcus* peut répondre à skr. *gu-*, par exemple dans *gāta-guh* « qui a cent bœufs »; cf. toutefois *sūbulcus*, s. u. *ūs*. Le second élément du composé est généralement considéré comme correspondant au gr. *φωλαός* doublet de *φώλαξ* « gardien ». V. *bū-*.

***botontini, botontōnēs** m. pl. : sorte de borne, faite d'un tas de terre; cf. Grom. 308, 3, *monticellos plantauimus de terra, quos botontinos appellauimus*. Unique-ment dans les Gromatici. C'est sans doute l'adjectif substantivé *Butuntinus* (*Botontinus*, Lib. col. II, p. 262, 9), dérivé de *Butuntī, Butuntum*, ville d'Apulie (Bitonto).

***botrax** : autre nom du lézard d'après Isid. 12, 4, 34 et 35. Sans doute à rapprocher de βότραχος, doublet de βότραχος. Sur les différentes formes du mot en latin vulgaire, v. Sofer, p. 403 et 175.

botrus (*botrus*), -I m. : grappe de raisin = *ūda*. Emprunt au gr. βότρος, qui a pénétré dans le bas latin par l'intermédiaire de la langue de l'Église, où le mot est fréquent dans des expressions imagées, e. g. Ps. Orig., Tract. 6, 73, 15, *Christus botrus uuas est appellatus*. Il a existé dans la langue parlée une forme *botrō* (*butrō, botruō*), -ōnis blâmée par l'appendix Probi, GLK IV 98, 22, *botruus non butro*; cf. aussi Cleidon., GLK V 35, 26. De là : *botrōnātium* (Chiron.), *botrōnātus, -ās* (Tert. Itala); à *botrus* remonte *botruōsus*, dont un doublet *botrōsus* est dans Isidore. A côté de l'italien *botro*, les formes sardes log. *budrone*, campid. *gurdoni*, le prov. *buirun* représentent la forme vulgaire *botrō*. M. L. s. u. 1238.

botulus, -I m. : boudin, cf. Tert., Apol. 9, *botulos... cruore ditensos*. Ancien, usuel. M. L. 1241.

Dérivés : *botellus* (*botellum, butellum*), M. L. 1230; B. W. sous *boyau*; *botulārius*.

Sans doute d'origine non romaine; cf. Charis., GLK I 94, 14, *ut puta Lucanicum, intelligitur pulmentum uel intestinum, et hic Lucanicus, audivit botulus uel apparatus*. Aulu-Gelle, 16, 7, 11, reproche à Labérius d'avoir

employé *botulus* au lieu du nom proprement latin *far-cimen*.

Probablement emprunté à Fosque, ce qui, pour un terme de cuisine, n'est pas surprenant (cf. *popina*); un rapprochement avec got. *gipus* « ventre », v. h. a. *quiti* « uolua », *quoden* « interior pars coxae », n'est dès lors pas impossible.

boua : v. *boa*.

bouātim : v. *bōs*.

boufnor, -āris (*bobfnor*) : = *conuicior*. Très rare (Lucil., gloses), populaire. Forme et sens peu sûrs; origine inconnue; *boufnātor* (Lucil. qui le joint à *triccōsus*, et Gloss.). Cf. *māginor, nāfnor*.]

brāca, -ae (usité surtout au pluriel *brācae, -ārum*, avec un doublet *brācēs, -um* sans doute plus ancien) f. : braies. De là : *brācārius*; *brācētus*; *bracile* (bas latin) : ceinture de moine ou de femme.

Emprunt au gaulois; cf. Diod. 5, 30, 1, *ἀναξυρίων δὲ ταῖνοι* (scil. Γαλάται) *βράκαια προσηγορεύουσιν*. Déjà dans Lucilius. M. L. 1252, 1258; B. W. *braie*; 4281, **imbrācāre*. Britt. *bragou*. Mot celto-germanique, dont il existe des formes à gémignée : *bracca*; cf. Hes., βράκαια *ἀγραια διαφέρα παρὰ Κέλταις*, v. isl. *brök* f. « genouillère », etc.

brac(e)hium (*bracio*, Lex Repet. GIL I^a 583, 52; la gémignée est attestée par la quantité longue de la première syllabe et par les emprunts celtiques, cf. Thes. s. u.), -I n. : bras, membre de devant (patte, pince, etc.) d'un animal; se dit également des branches d'un arbre (par rapport au tronc, cf. *palmā* et, inversement, *branca*), d'un bras de mer, etc. Dans la langue de l'Église, symbole de puissance, de force (cf. *manus*), d'où le surnom du Christ *bracchium domini*. — Dans la langue vulgaire, sur le nom pluriel s'est formé un singulier féminin *bracia*, cf. Thes. II 2156, 53. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1256; iirl. *brac*, britt. *braich*.

Dérivés : *bracchiolum*, M. L. 1255; *bracchiālis* m., *bracchiāle* n. : bracelet, M. L. 1254, et « poignet »; *bracchiātus* : branchu. Composé tardif : *subbrac(e)hia, -ōrum*, synonyme de *alae* « aisselles » d'après Isid. 11, 4, 65. M. L. 8350.

L'emprunt au grec a été vu et expliqué par Festus, cf. P. F. 28, 24, *brachium nos, Graeci dicunt βραχίον, quod deducitur à βραχῦ, i. e. breue, eo quod ab umeris ad manus breuiiores sunt quam a coxis plantae*. Noter le changement de genre (influence de *femur, crās*?). Beaucoup de noms de parties du corps sont neutres en latin.

Il n'y avait pas de terme indo-européen pour « bras ». *Cubitus*, lui aussi, est sans doute emprunté.

***bracis** (-ces), -em f. : orge germée, malt. Mot gaulois d'après Plin. 18, 62. Cf. CGL V 616, 26, *braces sunt unde fit ceruisia*. M. L. 1253; et 1257, **braciāre*. B. W. sous *brasser*.

bractor, -āris, -āri : un seul exemple dans Fulg., Aet. mund., p. 162, 17, *rex potando lassatur, calore torretur, bractatur mero*. De là *bractātentum*, -I du même auteur. Cf. *imbractum*.

***brādō, -ōnis** m. : jambon. Mot germanique : v. h. a.

brato « mollet », *brāt* « viande », venu peut-être par les gaulois; un seul exemple dans Anthim. M. L. 1259.

branca, -ae f. : patte. Mot très rare et tardif; Gromatici (deux exemples), Aug., Serm. (un exemple). M. L. 1271 (fr. *branche*). Passé en germ. *branka* « Pranke » et en iirl. *braice*. Mot gaulois?

brandium, -I n. (*pran-*) : voile pour couvrir les reliques (Greg. M.). Emprunt au gr. *πράνδιον*, d'origine inconnue.

***brasās** : *carbōnēs*, CGL III 598, 7. Germanique. M. L. 1276; B. W. *braise*.

brassica, -ae f. : chou. Cf. Hes., βράσκη *κράμβη, Ἰταλιῶται*. C'est le terme ancien; *caulis* (*cōlis*) n'a signifié « chou » que par métonymie. Caton n'emploie dans ce sens que *brassica*. On disait *brassicae colliculus* (Cat., Agr. 158, 4) ou *brassicae cōlis* (Colum. 6, 6, 1; Priap. 51, 14), d'où simplement *cōlis, colliculus* qui ont fini par détrôner *brassica*. Ce dernier n'est attesté qu'en italien et en sicilien, cf. M. L. 1278, mais passé en iirl. *braissech*, en gall. *bresych*, en serbe *brōska*. Sans étymologie.

brattia, -ae (*bratiia, bractea*) f. : feuille de métal, surtout d'or. Isid., Or. 16, 18, 2, *bractea dicitur tenuissima lamina auri, ἀπὸ τοῦ βραμπετοῦ, qui est θυματικοῦν crepitandi, ἀπὸ τοῦ βράχων lamina*. Terme technique sans doute emprunté. Attesté depuis Lucrèce. De là : *bratedālis* (Prud.); *bratteātus*; et *bratteola, -olātus*; *bratiātus* : batteur d'or; *bracteoli, ornamenta eorum quae dicuntur gagegli*, CGL V 616, 30; *imbratted, -ās* (Amm.). Origine inconnue; la forme *bractea* est due à une fausse étymologie.

***bratus, -if** : sorte de cyprés d'Asie, décrit par Plin. 12, 78. Mot étranger (sémitique), non entré dans la langue.

***bregma** (*bregma, bricma*) n. : *<oliuae> semina cassea et inania, quod uocant bregma, sic Indorum lingua significante mortuum* (Plin. 12, 27). Mot étranger, comme on voit. V. Ernout, éd. de Plin., s. u.

brenis, -e adj. (déjà rapproché du gr. βραχῦς par les anciens, cf. P. F. 28, 18) : bref, court (dans le temps comme dans l'espace), opposé à *longus*. En grammaire et en rhétorique, *brenis* subst. désigne « la brève »; dans la langue du droit, *brenis* m. (sc. *libellus*) « liste, agenda »; aussi *breue* n., cf. fr. « un bref » (d'où *breuigerulus*); cf. all. *Brief*, angl. *brief*.

Brenis s'emploie parfois par opposition à *lātus, profundus*; mais ces emplois sont rares et non classiques. Cf. toutefois *breuia* « bas-fonds », sans doute d'après gr. βραχῦα. De même, *brenis* est quelquefois synonyme de *paruus*, propre et figuré. Ancien, usuel. M. L. 1291; iirl. *breih*.

Dérivés : *breuiter, breuīde, breuiculus*; *breniō, -ās* et *abbreuiō* : abrégé, M. L. 14; *breniārius*, d'où *breniārium*, sur l'origine duquel cf. Sén., Ep. 39, 1, *ratio... quae nunc uolgo breuiarium dicitur, olim cum latine loqueremur, summarium uocabatur*. M. L. 1289.

Composés grammaticaux correspondant à des termes grecs : *amphi-, bi-, per-, sub-, tri-breuis*; *breniloquis*

(-guus), -loquens, -loquium, -loquentia = βραχυλόγος, -λογία.

L'e est conservé devant *-ghw- ancien comme dans *leuis*. — Le rapprochement avec βραχός ne va pas sans difficultés : βραχός est inséparable de av. *mərənu-* « court » et de got. *ga-maurgjan* « raccourcir » ; le β- y repose sur *-mr- ; il faudrait donc poser que *-mr- passe à br- en latin, au moins quand une sonore intérieure conduit à une assimilation de sonorité, comme dans *barba*.

V. *brūma*.

bria, -ae f. : Charis., GLK I 83, 6, *bria... uas uinariū dicitur, unde hebricus et hebricia dicitur, hebricosusque et hebriosa*. Un exemple dans Arnobe 7, 29. Le rapport imaginé entre *bria* et *ebrius* n'est qu'une étymologie populaire.

***bricumus** (-um? ; *briginus*, Gl.) : armoise (Marcell.). Mot gaulois.

***bridum** : plat à rôtir (Anthim.). Mot germanique. Cf. M. L. 1294 a, **bridila*.

***brigantes** : Marcellus, Méd. 8, 127, *sive uermiculos habeant aut brigantes, qui cilia arare et exulcerare solent*. Gaulois? M. L. 1294 b.

brisa, -ae f. : marc de raisin (Colum., Gl.). Sans doute latinisation de τὸ βρώτα, βρώτια, thrace? Cf. *defrutum*. M. L. 1307. Semble sans rapport avec le mot suivant.

***brisō**, -ās : fouler aux pieds ; *Brisaeus pater Liber cognominatus... uidetur ab uia quia uiam inuenerit et expressit pedibus (brisare enim dicitur exprimere)*, Scol. Pers. 1, 76.

Dérivé : *brisilis* : *fragilis*, Scol. Hor. Carm. 3, 23, 16. Mot sans doute gaulois ; cf. v. irl. *brissim*. Roman : fr. *briser*, M. L. 1306 et 1310 ; B. W. s. u.

britannica, -ae f. : plante mal déterminée (Plin. 25, 20). Féminin de l'adjectif dérivé de *Britannia*. V. André, *Lex.*, s. u.

***britannicum** (*britannium*) : *deambulatorium marmoratum* (Gloss.). Déformation de *prytaneum*?

***brittia** (*brütia*) : — *cressa* (= all. Kresse), λαφύλακος (Gloss.). V. André, s. u.

***brittola** (-ula), -ae f. : *cēpa minūta*. Mot de glossaire auquel remontent quelques formes romanes ; cf. M. L. 1315. Le sens de « porrum sectivum » (all. Schnittlauch) que le mot a en latin médiéval suggère un rapprochement avec v. sl. *brüi* « couper ».

***broccis** f. ? : broc, sorte de vase. Transcription du gr. βροχίς, attestée sous la forme *brocc* sur les poteries de la Graufesenque, plutôt que lat. *broccus* substantivé. Voir B. W. s. u. ; M. L. 1920, **brocca*.

broccus, -a, -um (*broccus*) : Non. 25, 22, *broccii (bronci codd.) sunt producto ore et dentibus prominentibus*. Varron applique l'épithète aux dents elles-mêmes, *dentes brocci*. De là, *brocc(h)uās*. L'adjectif a fourni de nombreux surnoms : *Broccus* (cf. *Labeō*), *Brocc(h)ius*, -iānus, -ina, -illa, -ilō.

Adjectif de forme populaire, à gemination expressive, pour désigner une difformité (cf. *flaccus*, *maccus*, *lip-*

pus). Sans étymologie claire. Cf. irl. *brocc* « blaieau »? Panroman, sauf roumain. M. L. 1319 ; B. W. sous *broche*.

brōmus, -I m. : odeur fétide ; emprunt bas latin au gr. βρωμος, dont le dérivé est de forme latine : *brōmāsus* = βρωμώδης ; cf. aussi *ezbrōmō* (ε-) « enlever la mauvaise odeur », Apic., Anthim. ; *imbrōmidō*, -ās (Philum.).

***brucarius**, -I m. : Mulom. Chir. 532, *spōngiam mollem aut penecillum super alligato et uino bono ocularem aut brucarium equestrem imposito ne alligatura cadat*. — Bücheler fait dériver le mot de βροχός « chenille, sauterelle » (emprunté en bas latin), cf. M. L. 1332, et compare κωνωπέιον et *culicāre* « moustiquaire »?

brūma, -ae f. : proprement le jour le plus court de l'année, *dīcta brūma quod breuissimum tunc dies est*, Varr., L. L. 6, 8, et P. F. 28, 22 ; solstice d'hiver, cf. Varr., *ibid.*, a *brūma ad brumam* ; a *brūma ad solstitium*. D'où « époque du solstice, de l'hiver » (poétique en ce sens). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1335 ; B. W. *brume*, *embrun*.

Dérivés : *brūmālis* ; et dans les gloses *brūmōsus*, *brūmārius*, d'où *brūmāria* : leontopodium (Ps. Ap., Vég.) ; *brūmāria* : *rōsina* (de *rōs*) *pluuia* (Gl.).

Brūma est sans doute le féminin d'un ancien superlatif de *breuis*, **breuimus*, cf. pour le suffixe *imus*, *summus*, etc.

brūma : emprunt tardif au gr. βρώμα dont dérivent l'adjectif attesté dans les gloses *imbrumati*, i.-e. *incibati*, et peut-être *brūmāticus* « fastidieux cibé », *imbrūmārii*, même sens ; cf. Isid. 5, 35, 6 (qui confond le mot avec *brūma* « hiver »). V. Sofer, p. 35.

***branchus** : — *wrot*, CGL V 347, 54 ; *wrot*, 403, 71, « groin ». Gr. βράγχος? Campid. *brunku* ; M. L. 1336.

***branda** : *caput ceruī* (Isid.). Mot étranger ; illyrien ou messapien, cf. βρέντιον dans Strabon VI 282. V. Sofer, p. 37.

***brunus** : *†furus* (Gl. Reichenau). Germanique ; semble avoir pénétré en latin vulgaire avant l'an 400 ; cf. Brūch, *D. Einfluss d. germ. Spr. auf das Vulgarlat.*, p. 87, et Sofer, p. 63. M. L. 1340 ; B. W. *brun*.

***bruscum**, -I n. : nœud de l'érable, érable moucheté. Attesté dans Plin. : les gloses ont aussi une forme *brustum* ; cf. *ruscus*, *ruscum* et *rustum*. Mot étranger, peut-être celtique? *Bruscus* est un nom propre celtique. M. L. 1342 ; B. W. sous *brosse*. Le frioul. *brusk* « furoncle » présente le même développement de sens que dans *fūrenculus*. Cf. *molluscum*.

bruscus : v. *ruscus*.

***brūtes** (i.-e. *brūtis* avec e pour i ; *brūta*, comme *nepta*), -is f. : bru ; cf. CGL V 314, 32, *nurus*, *bruta*. Mot germanique, qu'on trouve dans les gloses et dans les inscriptions tardives de Norique et de Mésie. M. L. 1345 ; B. W. sous *bru*.

brūtus, -a, -um : lourd, au sens physique, encore attesté dans Lucr. 6, 105, et que connaît Festus, *brutum antiqui grauem dicebant*, P. F. 28, 23. Mais surtout employé au sens moral « lourd d'esprit, stupide », joint souvent à *animal*, d'où *brūta*, -ūrum. *Brūtus* est fréquent comme prénom plébéien ; *Brūtulus* est osque.

brūtēscō et obrūtēscō, -is, cf. P. F. 201, 29, *obbrutuit : obstupuit a bruto quod antiqui pro graui, interdum pro stupido dixerunt*. Afranius (426) : *non possum uerbum facere, obbrutui*. — Attesté depuis Naevius ; mais manque dans Plt., Tér., Catul., Cés., Vg., Ov., Mart., Tac., Suét. et dans les discours de Cicéron ; fréquent dans la langue de l'Église. — Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 1348.

Mot populaire, d'origine sans doute osque, avec b issu de gw-. On peut dès lors rapprocher lette *grūts* « lourd » et le groupe de *grauis*.

bu, **bua**, -ae : mots enfantins pour demander à boire, cf. P. F. 96, 30 ; Non. 81, 1 ; de là *uīnibua* (Lucil.) = *obuorōtis*.

būbalus, -I (*būfalus* et *būfāli*, Ven. Fort. Carm. 7, 4, 21) m. : gazelle, buffle. M. L. 1351 ; irl. *buaball*, britt. *buā*. Emprunt au gr. βούβαλος, βούβαλις.

būbble : v. *bōs*.

būbinō, -ās, -āro : -re *menstruo mulierum sanguine inquinare*, P. F. 29, 1 ; de là Gloss. Plac. 8, 8, *būbinārium n. : sanguis qui mulieribus menstruis (-is codd.) uenit* ; composé *inbūbinō* dans Lucilius.

Si l'on admet que le b intérieur est, comme il arrive dans des mots ainsi attestés, une graphie de u, il est possible de tenir le mot pour emprunté à l'osco-ombrien et de rapprocher v. sl. *govīna* « ordure », skr. *gūthāb*, *gūtham*, arm. ku (même sens).

***būbla**? : — *flood* (= Flüt), CGL V 404, 35. Lire sans doute : *bubla*, *food*. Cf. *būbula*.

***bū(b)leum** : — *est genus quoddam uini*, P. F. 29, 21. Lire peut-être, avec Turnèbe, *byblinum*, cf. gr. βύβλος *olvo*.

būbō, -ōnis (dial. *būfō*, *būfus*, -i) m. (et f.), hibou, chat-huant. Varr., L. L. 5, 75, *pleraeque [aues]... ab suis uocibus... upupa... bubo*. — M. L. 1352.

Dérivé : *būbilō*, -ās (*bubulō* ; cf. *iubilō*, *ululō*), M. L. 1354. Cf. *gūfō* et *būfō*.

Onomatopée. On a de même gr. βόας, βόα, pers. *būm*, et, sans mutation consonantique, arm. *bū*. — V. aussi *būteō*.

būbō, -ōnis m. : tumeur, chancre. Emprunt au gr. βουβών ; de là *būbōnācium* (Chiron).

bubulus, **būbulus** : v. *bōs*.

***bucar** : *genus est uasis*, P. F. 32, 20. Emprunt au gr. βουκεραός? Cf., pour la finale *calpar*.

bucca, -ae f. : bouche ; synonyme familier de *os*. Employé au pluriel, désigne surtout les joues, les mâchoires, cf. Plt., Stī. 724, *suffla... buccas* ; c'est aussi le sens du diminutif *bucculae*, et les gloses l'expliquent correctement par *γνάθος*, *genae*, *maxillae*. 2° bouchée. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1357 ; B. W. s. u. ; irl. *boccoo*, britt. *boch*, *bogail*, gr. mod. βουκλα.

Dérivés : *buccula* f. : 1° bouchée ; joues (au pluriel) ; 2° mentionnière de casque et tout objet en forme de joue : boucle, fosse de bouclier, tringle de catapulte ; tumeur (du cheval) ; (b. lat.) sorte de vase (= *bucculāre*, -is), M. L. 1364 ; *bucculentus* (Plt.),

buccōsus (Gloss.) : joufflu ; *buccella* (b. lat.) : 1° bouchée, miette ; 2° petit pain, M. L. 1359, 1360 (cf. 1358, **buccāta*) ; *buccellāgō* (Plin. Val.) ; *buccellārius* (-ris) : synonyme tardif de *satelles* « a *buccellis* uel *buccellato appellatus* » (Thes.). Cf. *buccellātum* : biscuit, pain de munition, M. L. 1361 ; (b) *buccellatārii*, -turī, -iōrii, sans doute ancien mot de la comédie, conservé par les gloses, qui le traduisent par *parasitūli* ; *buccō*, -ōnis m. (et *buccus*) : grande bouchée, bavant, sot ; de là : *buccō*, -ās (Gloss.), bavard, M. L. 1363. — **imbuccāre*, M. L. 4285.

Composés : *buccifer*, *dūribuccius*, *dēbuccellātus*, tous rares et tardifs ; *āribux*, v. *āter*.

Il se peut que *bucca* soit d'origine celtique et se soit substitué dans la langue populaire à *os* et à *gena* comme étant plus expressif ; cf. *beccus*, celtique lui aussi. *Buccus*, *Buccō*, *Buccō* sont des noms celtiques ; cf. aussi *Bucciciāus* (*uicus*) = Boissy, et *Buccelenus* dux *Francorum* ; *Bucciuuāldus*, évêque de Verdun, cf. Greg. Tur. 9, 23 ; *Bucciuuāldus... jerebant enim hunc esse superbum, et ob hoc a nonnullis buccus ualidus uocitabatur*.

Sans correspondant sûr hors du latin.†

būcerus, **būcerius**, -a, -um : aux cornes de bœuf. Transcription du gr. βουκερας, βουκέραος, attesté depuis Lucrèce.

būcētum : v. *bōs*.

būcina, -ae f. : trompette ; Vég., Mil. 3, 5, *tuba quae directa est appellatur, bucina quae in semet aereo circulo flectitur*. — Ancien, usuel. Les langues romanes attestent *būcina* et *būcina* (ce dernier, sans doute, d'après les adjectifs en -*tinus*, *uaccinus*), M. L. 1368 ; britt. *begin*, germ. v. h. a. *buchine*. — *būcinus* m. : joueur de trompette (forme vulgaire pour **bucen*?). — *būcinum* : 1° son de trompette, trompette ; 2° coquillage, pourpre. Dénominatef : *būcinō*, -ās, M. L. 1369 (et *dē*, *di-būcinō*), *būcinātor*. Cf. aussi M. L. 1365, **buccellum*, v. h. a. *buhhila*.

Mot italique (gr. βουκίνη est d'origine latine). Sans doute composé de *bou-* et *-cana* (Cuny, *Mél. F. de Sausure*, p. 109 sqq.).

būcula : v. *bōs*.

buda, -ae f. : ulve, herbe des marais. Cf. Claud. Don. *Ac. 2, 135, uluam... quam uolgo budam appellam*. M. L. 1371. V. André, *Lex.*, s. u.

***budaina**? : i.-e. *lingua bubula*, CGL III 553, 59 (618, 8, *budama*). Autre nom, sans doute, de la buglosse, plante.

***bufa**, **bufus**? = βουφρηστis dans Diosc. 1, 50, *bibitis cant(h)aridis aut bufsi potō additum (melinum succurrit)*, où le texte grc porte, 1, 55, *πίνεται δὲ πρὸς κωνοφλάκας, βουφρηστis*.

būfō, -ōnis m. : *†rana terrestris nimiae magnitudinis* (Serv., G. I 184) ; 2° *sorex siluestris*, ἀρουρατός μῦς ; taupe? M. L. 1374. Irl. *buaf*.

Mot dialectal, comme le montre la préservation de f intervocalique. Ce mot a dû désigner deux animaux différents. Cf. *būbō* et le mot précédent. — Onomatopée.

***bugillō**, -ōnis m. : bouillon blanc (Marcellus). Mot gaulois d'après Bertoldi, *Coloniz.*, p. 96, n. 3.

bulbus, -I m. : oignon (de plante); emprunt ancien au gr. βολβός.

Dérivés : *bulbulus* m.; *bulbōsus*, *bulbāceus*.

bulga, -ae f. : *bulgas Galli sacculos scorteos appellant*, P. F. 31, 25; puis « ventre, utérus ». Emprunt archaïque, et sans doute familier (Lucilius, Varron; repris par Tertullien); bien représenté dans les langues romanes, fr. *bouge*, M. L. 1382; et 9649, **bulgile*. Cf. irl. *bolg* « valise », *bolgain* « j'enfle ». V. *folis*.

bulgāgō : v. *uulūgō*.

būlmas, -I m. : boulimie. Emprunt fait par la langue médicale au gr. βούλαμος, dont ont été formés, à basse époque, les dérivés latins : *būlimōsus*, *būlimō*, -ās et *Būlimiō*, -ōnis.

bulła, -ae f. : bulle d'air qui se forme à la surface de l'eau; puis tout objet en forme de bulle : boule, tête de clou, bouton; en particulier, bulle d'or ou de cuir que les jeunes Romains portaient au cou et dont l'usage était d'origine étrusque, d'après Festus 430, 7; à basse époque, « secaa, bulle ». — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1385; v. angl. *bulle*, irl. *boll*.

Dérivés : *bullātus* : orné de bulles, de clous, etc.; *bullula* (tardif); *bullō*, -ās : bouillonner, M. L. 1386; *bulliātō*; les langues romanes attestent aussi **bulli-cāre*, M. L. 1388; B. W. *bouger*. Cf. peut-être aussi *bulluca*, **bullucea* « prunelle », M. L. 1390-1390 a.

A *bulła* se rattache encore *bulliō*, -is : bouillonner, bouillir. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1389. *Bulliō* est une formation en -iō, comme la plupart des verbes qui désignent un bruit ou un cri : *glōciō*, *grundiō*, *uisiō*, etc. C'est proprement « faire bouillir », bouillir. De là : *ēbulliō*, laisser s'échapper en bouillonnant; *bullitiō*; *bulliscō*, -is, *ēbulliscō* et même b. lat. *bullizō* (Chir.); *subbullire*, -liāre, M. L. 8351-8350 a.

Mot expressif qui rappelle des mots indiquant une protubérance ronde : gr. βόλλος, lit. *būlbē* « pomme de terre », *būmbūlas* « nœud dans le fil », skr. *būliḥ* « pudendum muliebri ».

būmammas, -a, -um : hybride formé par Varron sur le gr. βούμαστρος (Vg., G. 2, 102), -βοός. Cf. *būlimus*.

būra, -ae f. et **būris**, -is (acc. *būrim*) f. : — *dicitur pars aratri posterior decurata*, Non. 80, 16. *Būris* est plus fréquent que *būra*, attesté seulement dans Varron. La coexistence du type en -ā et du type en -i- est caractéristique de certains mots rustiques, cf. *rūma* et *rūmis caepa* et *caepe*, ou techniques, cf. *prōra* et *prōris*, suspects d'être empruntés ou d'origine dialectale. M. L. 1409. irl. *bure*, britt. *bor*.

būrātum : *incensum*, CGL V 272, 43. V. *bustum*.

***burbālia**? : — *intestina maiora*, CGL V 173, 4; cf. M. L. 1400.

burburismus, -I m. : gargouillement. Très tardif; de gr. βορβορυμός, déformé d'après les autres noms de maladies en -ismus.

burdit : ψυρτιζ (ψυρτιζ, Bücheler), γαυριζ, CGL II 31, 39. V. le suivant.

burdus, -I; **burdō**, -ōnis m. : bardot; produit du

croisement d'un cheval et d'une ânesse. Les deux formes sont représentées dans les langues romanes, sauf en roumain; M. L. 1403-1405. Cf. germ. : v. h. a. *burdihhin*.

Dérivés : *burdunculus* m. : 1° petit mulet; 2° langue de bouf, plante (Marcell.); *burdōnārius*, *burdōnicus* : muletier; *burdātiō* : sorte d'impôt ou de prestation (tardif; Greg. M., Epist., cf. Thes. s. u.); et peut-être **burdiō*, -is, formation plaisante d'après γαυριζ « faire le fier », parlant de chevaux; **burdi-cāre*, M. L. 1402.

S'y rattache peut-être *burdubasta*, qu'on trouve dans Petr. 45, 11, à propos d'un gladiateur décrépiti : « mulet de bât »; cf. *bastum*, et gr. φοροδοστέκτης?

Le mot n'apparaît que sous l'Empire et doit être emprunté; *Burdō*, *Burdōnus*, *Burdōniānus* semble appartenir à l'onomatopée celtique; d'autre part, la double flexion est aussi en faveur d'une origine celtique.

***burgus**, -I m. : b. lat., e. g. Vég., Mil. 4, 10, *castellum parvolum quem burgum uocant*; Oros., Hist. 7, 32, 12, *crebra per limitem habitacula constituta burgos uolgo uocant* (scil. *Burgundiones qui inde dicti putantur*). M. L. 1407; B. W. *bourg*. irl. *borce*, britt. *borc'h*, *bourc'h*, etc.

Dérivé : *burgārius*.

Mot évidemment germanique; la glose πύργος, *haec turris*, *burgus*, CGL II 426, 46; 570, 24, *burgus*, *turris* est un rapprochement de lettré. V. toutefois E. Penningk, *L'origine hellénique de « burgus »*, Latomus IV, p. 5 sqq.

***būricus** (-ichus; *burricus*), -I m. : bourrique, petit cheval; synonyme de *mannus*. Mot bas latin et vulgaire, cf. Porph., Hor. C. 3, 27, 7, *manni equi dicuntur pusilli quos uolgo buric(h)os uocant*. On trouve aussi dans les gloses la graphie *brunicus*, d'après le germ. *brun*? V. Sofer, p. 68. Les formes romanes remontent à **burricus*, v. M. L. 1413, et peut-être aussi à **burrus*. Sans doute emprunté, comme *caballus*, *eanthērius*, *mannus*. Les *Būri* (βούροι) sont une peuplade de Germanie, cf. Tac., Germ. 43; une *expeditio Burica* est mentionnée CIL III 5937; *Buricus* figure comme cognomen CIL X 8059, 36; XII 2525; VIII 11400 (et 12390?); et le sens de *būricus* correspond bien à la description des chevaux germains que donne Tacite, Germ. 6. V. B. W. sous *bourrique*.

burra, -ae f. (b. lat.) : bourre, laine grossière. De là : chose grossière ou sans importance. M. L. 1411; 1414, **burrio*; 1415, **burru*. Peut-être féminin substantivé (*burra* sc. *lana*) de l'adjectif *burrus*? Cf. toutefois *reburus*. Il est difficile d'y rattacher **burragō* « bourrache », cf. M. L. 1412; B. W. s. u., et *bourgeon*.

burrus, -a, -um : roux. Emprunt populaire ancien au gr. πυρρός; v. P. F. s. u. *ballaena*; et Cic., Or. 160, *Burrum semper Ennius dixit, numquam Pyrrhum*. Cf. aussi la glose du Pseudo-Placide : *Burrae Vatronicas : fatuas ac stupidas, a fabula quadam Vatroni auctoris quam Burra inscripsit; uel a meretrice burra* (Lindsay, *Class. Quart.* 23, 31). Comme adjectif, le mot n'est plus attesté que dans les gloses, mais il subsistait dans la langue rustique, cf. P. F. 28, 9, *burrum dicebant antiqui quod nunc dicimus rufum, unde rustici burram appellant bulcam*

quae rostrum habet rufum. Pari modo rubens cibo ac potione ex prandio burrus appellatur. — Les gloses présentent souvent la forme *birrus*, qui est confirmée par les langues romanes; toutefois, en dehors de l'ital. *birro* « gris-brun », les dérivés présentent des sens éloignés (cf. fr. *barrette*, *béret*), et il y a peut-être là un autre mot, cf. M. L. 1417 et 1416, et B. W. s. u.; v. encore **būrius*, M. L. 1410.

De *burrus* dérive un adjectif *burranicus* substantivé, attesté par P. F. 33, 4 : *burranica potio appellatur lacte mixtum sapa, a rufo colore quem burrum uocant*; et 32, 20 : *burranicum genus uisus*.

Le passage de π à β (cf. *buzus*) indique peut-être que le mot n'aurait pas été emprunté directement au grec par les Latins. V. Ernout, *Aspects*, p. 30.

bursa, -ae f. : bourse (Gloss.). Emprunt tardif et populaire au gr. βόρσα; la graphie avec y est une graphie savante; les formes romanes attestent *bursa*, M. L. 1432; B. W. s. u.

bastum, -I n. : — *propre dicitur locus in quo mortuus est combustus et sepultus diciturque bustum, quasi bene utum; ubi uero combustus quis tantummodo, alibi uero et sepultus, is locus ab urendo ustina uocatur, sed modo busta sepulcra appellamus*, P. F. 29, 7; cf. *rogus*. Fait l'effet d'appartenir à un verbe **bārō*, tiré de *amb-ārō*, qui aurait été analysé en *am-bārō*, cf. *ūrō*, d'où *combūrō*, cf. la glose *butum : imbutum ab imbuendo*, CGL IV 592, 20, où *imbuere* a été découpé *im + būō*.

Servius distingue *pyra*, *rogus*, *bustum*, cf. Thes. II 2256, 27 et 35. Mais *bustum* (*bustus* m. à basse époque) est devenu rapidement synonyme de *tumulus* ou de *sepulcrum*, cf. M. L. 1422.

Dérivés et composés : *bustar*, -āris; *bustiō*, -ōnis; *bustō*, -ās (mots de gloss.); *bustuārius* : brûleur de morts, d'où rumeur de cimetières (au lieu de **bustārius*, sans doute d'après *ossuārium*, cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 3, p. 212); *bustuālis* (b. lat.); *bustirum*, mot de Plt. qui traduit τρυπαρόφρος; *busticētum* (Arn., Gloss.) : endroit réservé aux bûchers (d'après *iuncētum*, *quercētum*, etc.). On trouve aussi dans les gloses *buratum* : *incensum*, CGL V 272, 43, 444, 9; de là **abburāre*, M. L. 15.

būtiō (-tiō), -ōnis m. : buse, busard; *butor*; *būtiō*, -is : crier comme le busard ou le butor. — Ancien; figure

comme cognomen dans les Fast. cos. Capitol. de l'an 507 de Rome (247 av. J.-C.). Réuni à *būbō* dans P. F. 29, 12 : *butteo genus auis qui ex eo se alit quod accipitri eripuerit, uasitatisque esse cansam his locis quae intrauerit, ut bubo, a quo etiam appellatur buteo*. M. L. 1423; B. W. s. u.

V. *būbō*.

***buteo** f. : *buteonem (bosteonem var.)*, *iuuenem*, CGL V 8, 13. Cf. Thes. s. u. Cf. pour le sens gr. τρυπαρόφρος?

buttis, -is f. (et *butia* attesté par les langues romanes, cf. *būris/būra*, M. L. 1427 et 1425) : petit vase. Mot de la basse latinité, peut-être emprunté. Étr. *puti*? Le gr. α πωτήρη, tarent. βωτήρη, λάρυκος ἢ ἀγκύς Hes. De là : *būtticula*, *būtticella* « bouteille », B. W. s. u.; M. L. 1426; germ. : v. angl. *bytt*; celt. : gall. *both*, irl. *putraic* de **but-tericus*.

buttubatta : *Naeuius* (com. 131) *pro nugatoriis posuit, hoc est, nullius dignationis*, P. F. 32, 21. Onomatopée; cf. *bututti*.

***butunāria** (*butu*-, *butti*-, *buta*-) : *eliodoron*, i. *rosa butunaria*, CGL III 623, 31.

***bututi** f. : [f]luctus quidam [uel] sonus uocis effeminatior, ut esse in sacris Anagninorum uocum ueterum interpretes dicunt, Charis., GLK I 242.

butyrum, -I (*buturum*; *butirum*; b. lat. *būtyrum*) n. : beurre. Emprunt d'abord dans la langue médicale au gr. βούτυρον. Les formes romanes remontent à *būtyrum* et *butūrum*, *būtrum*. M. L. 1429; B. W. s. u.; v. angl. *buture*; v. h. a. *butera*, etc.

buxus, -I (-ūs) f. et **buxum**, -I n. : buis (arbre ou bois); objet de buis, toupie, flûte. M. L. 1430. De même origine que gr. βύξος (cf., pour l'initiale, *burrus*). Sans doute venu, avec l'arbre, d'Asie Mineure. A Ιουξός, correspond *Buzentum* (= Volcastio) sur la côte de Lucanie.

Dérivés latins : *buzeus*, *buzānus*, *buzōsus*; *buzētum*; *buzifer*; *buziārius*; *buzāns*, -antis (Apul.). De *pyxis* devenu *buxis* provient le v. h. a. *buhsa* (cf. *box*), de l'acc. *buzida* le fr. *botte*, etc., l'irl. *bugsa*, à côté de *piosa* (de *pyzida*).

byssus (*bus*-, *bis*-), -I f. (et m. on rencontre aussi *byssus* n.) : sorte de lin. Emprunt tardif au gr. βύσσος. Dérivé : *byssinus*. M. L. 1432.

miner », sens sans doute calqué sur le gr. πλῆρω, comme *cāsus* traduit πῶσις, cf. Cic., Or. 57, 194, *uerba melius in syllabas longiores cadunt*; et *similiter cadentia* traduisant *ῥοιότροτα*. — Usité de tout temps. Panroman, M. L. 1451, et 1452, *caduus*, 1454, *cadūcus*, mais supplanté par *tomber*, v. B. W. s. u.

Dérivés et composés : *cadūcus* : qui tombe et « enclin à tomber, caduc, épileptique ». En droit « tombé en désérence », d'où *cadūcarius* « relatif aux biens caducs, ou à l'épilepsie »; *cadūcia* (Gloss.), *cadūciter* (Varr.). Ancien, usuel. Pour la formation, cf. *mandō*, *mandūcus* et *fidūcia*; *cadūcus* (époque impériale) : qui tombe de soi-même; épileptique. Le simple est peu usité, mais *recidūus* est un peu plus fréquent; v. plus loin. Sur la formation, v. entre autres Meillet, *Ét. sur l'étym. et le vocab. du v. sl.*, p. 365; *cāsus* (*cāsus*, Quint. 1, 7, 20), -ūs de **kad-tu-s* (m.) : « chute, fait de tomber (et, par euphémisme, de mourir) », et sens concret « ce qui tombe, accident, chance, occasion » (souvent avec un sens défavorable). En grammairien traduit πῶσις « cas », cf. P. F. 51, 5, *casus dicimus non modo ea quae fortuita hominibus accidunt, sed etiam uocabulorum formas, quia in aliam aequi aliam cadunt effigiem*. Irl. *cās*. De là, *cāsualis* = πτωχός « casuel, fortuit » et « relatif aux cas ». Il n'y a pas de substantif **cāsio*, mais *occāsio* est fréquent. Tardifs : *cadāx* (cf. *catāx*), *cadescō*. Pour *-cidium*, *-ciduus*, v. plus bas.

accidō, -is : proprement « tomber vers » et « arriver par hasard »; se dit souvent, mais non nécessairement, d'un événement fâcheux. Ce sens s'est développé du fait qu'une chose qui arrive inopinément est rarement agréable, e. g. Plt., Mo. 197, *insperata accidunt magis saepe quam quae speres*. Les grammairiens codifient la différence, e. g. Caper, GLK VII 98, 8, *accidere aliquid aduersi dicitur, contingere aliquid pulchri*; Agroec., ibid. 118, 22, *contingunt bona, accidunt mala, eueniunt utraque*. Mais *accidō* peut se dire d'événements heureux (Tér., An. 398) ou indifférents (ad Herenn. 3, 15). Dans la langue philosophique, *accidere* traduit συμπτῆσαι, συμβαλεῖν et signifie « s'ajouter à », e. g. Cic., N. D. 2, 82, *omnium... naturam esse corpora et inane, quaeque his accidunt*. D'où *accidēns* = συμπεσπτικός opposé à *substantia* = ὄβστα (cf. Quint. 3, 6, 36) ou à *proprium*, e. g. Charis., GLK I 373, 20, *antonomasia est dicitio per accidens proprium significans*. Par extension il arrive à traduire τῆσθερον (Quint. 8, 3, 70) ou σύμπτωμα, Cael. Aur., Acut. 2, 6, 30. De là, en bas latin, *accidentia*, *accidentialis*. Les langues romanes attestent aussi **accadere*, M. L. 61. Celt. : ir. *acaid*, *accidit*; gall. *achwyddo*.

Autres composés : *concidō* (*concadō*) : tomber tout d'un coup (noter la valeur perfective [déterminée] donnée par le préfixe); *decidō*, ex- (**dē*, *excadere*, M. L. 2494, 2944 (britt. *digwyddo*, fr. *échoir*), *eccidium* 29687; sur les confusions qui se sont produites entre les composés de *cadō*, *caedō*, *scindō*, v. *caedō*, et *scindō*), in-, *inter-cidō* « tomber entre » et « périr, disparaître » (cf. *interēdō*; v. *inter*); *occidō*, -is, -idit, *occidam* : tomber, succomber (cf. *occumbere*, etc., et *occidere* « tuer ») qui s'est employé pour désigner le coucher des astres et spécialement du soleil, d'où *occidēns* m. (scil. *sōl occidēns*) « occident » (opposé à *oriēns*), *occāsus*, -ūs m. (opposé à *ortus*), et à l'époque ancienne *occāsus*, -a, -um : tombé, couché;

caecula, -ae m. : valet d'armée, ordonnance (joint à *militāris* par Plaute). Mot rare, sans doute de l'argot militaire, qu'on trouve dans Accius, Carm. fr. 2, *calones famulique metallique (-el-?) caeculaeque*, dans Plaute, Tri. 721, arguments de Ps. 1, 4 et 2, 13-14 (avec *ā*, cf. Lindsay, *Early lat. Verse*, p. 193, sans doute sous l'influence de *cālō*), et qu'il faut peut-être restituer dans Cic., Att. 5, 21, 4. On trouve aussi dans des inscriptions tardives *caecus* avec le même sens, CIL VI 1058, 7, 15; 1057, 4, 11 (anno p. C. 210).

Dérivés : *caecolor*, -aris (Gloss.); *caeculātus*, -ūs « seruitium »; peut-être aussi *caecurius*, CIL XI 1039.

Mot populaire d'origine obscure. L'étrusque a des noms propres latinisés *Cac(i)us*, *Cac(c)a*, *Caecelius*, etc. La finale en -a serait en faveur d'une origine étrusque, cf. *Liza*, *scurra*, *uerna*, *Caecina*, *Mamurra*, etc.

caecūmen, -imis n. : cime (d'un arbre ou d'un mont), pointe; sommet (sens propre et figuré). Mot technique de la langue rustique (Caton, Colum., Pline), emprunté par la langue poétique, non dans Cic., mais se trouve dans Cés., B. G. 7, 73.

Dérivés : *caecūminō*, -ās : rendre pointu (peut-être création d'Ovide), d'où *dēcaecūminō*.

Cf. skr. *kakūd-* et *kakūbh-* « sommet », où le -d- et le -bh- doivent être des élargissements (et hébr. *qodqōd* « sommet »? cf. M. Cohen, BSL 85, p. 52). Mots populaires, à en juger par le vocalisme a et par le redoublement dans un substantif, et de forme singulière. Pour le suffixe, on peut supposer une influence de *acūmen*, *culmen*.

**cada*, -ae : CGL V 14, 34 (Plac.), *cadula frusta ex adipe* : *cada enim aruina dicitur*. Non autrement attesté; peut-être imaginaire.

cadāuer, -ris n. : cadavre. Bien que le terme soit ancien et usuel, il semble pourtant évité (cf. Cic., Pis. 9, 19, 32, 82) comme trop brutal par certains auteurs, qui lui préfèrent *corpus* (= gr. *σῶμα*), cf. Hier., in Matth. 34, 28, p. 197, *corpus, id est πῶμα, quod significantius latine dicitur cadauer ab eo quod per mortem cadat*. En fait, il n'est représenté dans les langues romanes que par des formes de caractère savant, cf. M. L. 1450. En latin même, les adjectifs dérivés *cadāuerinus*, *cadāuerōsus* sont rares.

Rattaché justement par les anciens à *cadō*, cf. πῶρω et πῶμα. Mais la terminaison est obscure; v. *papāuer*. De **cadā-ues*? Cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 340.

cadō, *cadis*, *cecidī*, *cāsus*, *cadere* (les langues romanes attestent aussi **cadere*, fr. *choir*, peut-être sous l'influence de *iaccō*, -ere) : tomber (= gr. πῶρω qu'il a servi à traduire), sens physique et moral; d'où « être abattu, succomber », cf. Cic., Ph. 3, 14, 35, *ut cum dignitate potius cadamus quam cum ignominia seruiamus*; détailler. Opposé à *stō*, *urgō*, *orior*. A tous les sens de fr. « tomber » : « le vent tombe, la pièce tombe ». S'emploie avec un complément au datif, ou avec in et l'accusatif « tomber sur » (d'où « s'appliquer à », Cic., Tu. 5, 40, *Laconis illud dictum in hos cadere*); ou « arriver à, échoir »; avec *sub* : *c. sub sensum*. — Absolument « tomber », c'est-à-dire arriver inopinément, cf. Tér., Ad. 740, *si illud quod maxime opus est iactu non cadit*, | *illud quod cecidit forte id arte ut corrigas*; et aussi « aboutir, se ter-

C

caballus, -i m. : cheval, spécialement cheval de travail, ou cheval hongre, cf. Mart. 1, 41, 20, *posses uincere Testium Caballum... non est Testius ille sed caballus*. Comporte souvent une nuance péjorative et appartient à la langue populaire, où il est, dès Varron, le substitut de *equus*. Cf. le vers de Perso, Prol. 1, *nec fonte labra proliui caballino*, où le scoliaste note : *caballino autem dicit, non equino, quod satirae humiliora conueniant*, et l'emploi de *equus*, Ov., R. Am. 394, en face de *caballus*, Petr. 134, 2, dans une même locution proverbiale. — Attesté depuis Lucilius, mais surtout fréquent dans la langue de l'Empire. Panroman, M. L. 1440, et celt. : ir. *capall*, britt. *cafall*; également passé en sl. : v. sl. *kobyła* « jument », et germ. : all. dial. *kōb* « bidet ».

A basse époque apparaît toute une série de dérivés : *caballa* (qui n'a pas supplanté entièrement *equa*) f.; *caballinus*, *caballāris* (-rius), *caballiō*, -ōnis (= *equuleus*), *caballīcō*, -ōis, *icaballista* m. (hybride), etc., qui se sont substitués aux dérivés de *equus* dans les langues romanes, cf. M. L. 1437-1439; B. W. *cheval, cheuaucher*. — Origine discutée; Hesychius a *καβάλλος ἐργάτης ἵππος* et *καβάλλον*, témoignage confirmé par une inscription grecque de Callatis (mer Noire) du III^e siècle ayant J.-C. où on lit *καβαλλίων*, cf. Tafrahi, *Revue Arch.* 1925, I, 259. Ce mot, qui n'existe ni en grec byzantin ni en grec moderne, doit provenir d'une langue non indo-européenne, balkanique?, comme *maranus*, ou plutôt lydienne. Cf. H. Grégoire, dans *Études Horatiennes*, Bruxelles, 1937, p. 89 sqq., et L. Robert, *R. Phil.* XIII (1939), p. 175 sqq. On a supposé également une origine gauloise (comme pour *carrus* et un certain nombre de mots relatifs à la carrosserie); v. entre autres J. Loth, *Les noms du cheval chez les Celtes*, C. R. de l'Acad. des inscr., 17, 443. Toutefois, les noms gaulois et latins peuvent provenir d'une même source; il s'agirait d'un nom ethnique (cf. fr. *hongre*) qui se serait répandu dans toute l'Europe.

cabēnsēs, -ium : prêtres des Feriae Latinae sur le mont Albain. Dérivé de *Cab(i)um*.

**cabō*, -ōnis (*cabus*, *cabōnus*, -i) m. : cheval hongre? Mot de glossaire, dont la réalité a été contestée par Cocco, *Paideia* 4, 347.†

cacabō (*cacabō*), -ēs, -āre : crier, en parlant de la perdrix (Nemes.). Emprunté au gr.; cf. Hés., *κακαῖα πέδιξ* et *κακαῖος*. Cf. *caecillō*.†

caccabus, -i m. : pot, chaudron (attesté dès Varron). Emprunt au gr. *κακαβός* (qui semble lui-même emprunté au sémitique).

Dérivés : *caccabāceus*, -bātus, -bīnus, -bāris; *caccabulus* (tous tardifs). Désigne aussi une herbe glorieuse *σπρόχως*; *caccabellus*, -i m. : Papyr. Marini 80, 2, 11

(a. 564), *caccabello rupto*; cf. v. fr. *chachevel* « crâne » (comme *testa*), ital. mér. *caccavella*.

Caccabus, *caccabellus* sont surtout représentés en italien et dans les langues hispaniques; cf. M. L. 1444-1445. Un double **caccalus* est supposé par l'emprunt v. h. a. *kakhala*, all. *Kachel*.

**caecellus* : mot de sens inconnu, appliqué à un jeune garçon, Pétr. 63, 3.

cachinno, -ēs, -āre s'esclaffer; éclater de rire. Dérivés et composés : *cachinnus*, -atio, -ābilis, -ōsus, *cachinno*, -ōnis, etc.; *dēcachinno* (Tert.).

Quelquefois, en poésie, employé pour *rideō*, *risus*, à l'imitation du gr. *καχέζω*. Le sens de « bruit des vagues », Catull. 64, 273; Acc. Trag. 573, de *cachinus* est secondaire et imité du gr. *καχέζω* (Théocr. 6, 12). Les anciens y avaient déjà vu une onomatopée, cf. Porphyre., A. P. 113 : *uerbum secundum ὀνομαστικῶτα fictum a sono risus*. — *cachinus* (-num) semble un postverbal de *cachinno*.

Adaptation latine, avec -nn- expressif (cf. *tintinnus*, *hinnio*, etc.), d'un mot expressif indo-européen attesté par gr. *καχέζω*, *καρχέζω*, *καρχέζω*, arm. *zaxank* « rire bruyant » (-an- est un suffixe courant en arménien), russe *zaxot* « rire bruyant », skr. *kakhati*, *kakhati* « il rit », v. h. a. *kachazzen*, etc.; le *ch* semble une graphie hellénisante au lieu du c attendu. Les formes romanes, sic. *skakkaniari*, corse *kakhand*, se laissent difficilement ramener au type latin et, là aussi, il y a eu sans doute des adaptations particulières et mélange de la forme latine avec le gr. *καρχαῖω*, cf. M. L. 1448.

caecillō, -ēs, -āre : caqueter (Anth., Gloss.); se dit de la poule, comme *glōciō*, tandis que *cucurriō* se dit du coq. Onomatopée, cf. Hés., *κακαῖζεν τὰς ὄρνις τὰς πρὸς τὸ τρέχειν φεγγυμένως* Attic., et *cacabo*.

Pour la formation, cf. *facillō*, *frigillāre*, *pūpillāre*; en germ. : holl. *kakelen*, etc.

caecō, -ēs, -āni, -ātum, -āre : transitif et absolu « chier ». Mot du langage populaire et enfantin (cf. fr. « faire caca »). Ancien. Panroman. M. L. 1443, 2110.

Dérivés et composés : *caecātus*; *caecitor*; *caecūriō*, -is; *concaecō*; *citocacia* (*citocacium*) : carline ou saponaire, plante purgative (Isid., Diosc., Ps. Apul.); déformé en *citococia* sous l'influence de *coquō* « digérer »; *caeciatrix*.

Cf. ir. *caccaim* « cacō », id. *cacc*, gall. *cach* « merda », gr. *κακαῖος* « cacō », *κακαῖα* « merda », arm. *k'akor* « fumier » (le k intérieure suppose k géminé), r. *kakai* « cacāre » (le slāve élimine la gémination), all. *kakken* (peut-être emprunté au latin). Mot de type populaire indo-européen, avec vocalisme a et gémination de la consonne intérieure (que toutefois le latin ne présente pas). Cf. gr. *κακάς*?

occāsio : occasion, et, tardif, « cause, motif », M. L. 6029 (et celt. : v. irl. *accuiss*, britt. *achaws*), que les bons écrivains distinguent de *occāsus*, qui, en dehors du sens de « coucher du soleil, accident », n'a que le sens de « chute, ruine, mort », et ne se confond avec *occāsio* qu'à basse époque; *prae-*, *prō-*, *re-**cidō* (et *reccidō* de **red-cidō*); toutefois, *reccidō* peut avoir été refait sur *reccidi* par les poètes dactyliques pour éviter des suites de trois brèves telles que *reccidūmus*, etc.), d'où *reccidūsus*; comme *cādūsus*, ce mot appartenait d'abord à la langue de l'agriculture, où il se disait des semences qui, en tombant, produisaient une seconde, une troisième moisson, e. g. Pompon. *Mela* 3, 6, 2, *adeo agri fertiles ut cum semel sata frumenta sint, subinde recidiuus seminibus segetem nouantibus, septem minimum, interdum plures etiam messes ferant.* — *Reccidūsus* a pris de là le sens de « qui renait » et est devenu synonyme de *redūsus*, ainsi dans Vg., Ae. 4, 344, *reccidūsa...* Pergama, et 10, 58; puis « qui revient, qui récidive » : r. *febris*, Cels. 3, 4. Cf. M. L. 7115, *recedere* et **recedere*; 7116, *reccidūtre* (*reca-*) faire une rechute » (dans une maladie), puis « se renouveler, reprendre »; 7117, *reccidūsus* « regain »; *succidō*, *super-cidō*.

Il y a aussi un certain nombre d'adjectifs composés en *-cidūsus* : *ac-cidūsus* (rare et tardif); *dēcidūsus* « qui tombe »; *occidūsus* « qui tombe, qui se couche »; *succidūsus* « qui s'affaisse », et des noms neutres en *-cidium* : *geli-*, *stillicidium*, M. L. 8259; *stiricidium*, M. L. 8266, v. *stiria*, *stilla*, v. aussi *cadāuer*, *cassō*, *cassābundus*. Pour *excidium*, v. *scindō*.

Pas plus que le celtique, le latin n'a conservé au sens de « tomber » la racine **peto-* (cf. gr. *πτίτω*) et **ped-* (v. l'art. *passum*). Il a recouru à une racine **kād-* qui n'a pas de correspondant clair. Hom. *καρόδοτο* « ils ont cédé » et *καρόδα* « brèches », Hes., sont loin pour le sens. Skr. *pad-* « tomber » est rare et semble populaire; n'est pas dans l'Égveda; figure une fois dans l'Ātharvaveda, *paśyantī* « tomberont » (en parlant des dents); le vocalisme ne concorde pas avec celui des formes grecques. Il est tentant d'établir un rapport entre *cadō* et *caedō*, *cēdō* (cf. *laedō*, *lassus?*); mais on ne peut rien préciser. V. aussi *cassus*.

cādūceus, -ī m. et **cādūceum** n. : caducée, baguette de héraut. Emprunt ancien, direct ou indirect, au gr. dorien *καρόκεον* avec une déformation peu claire (influence de *cadūsus?*); ou intermédiaire étrusque(?). La déformation a été favorisée par le fait qu'en latin ancien, d intervocalique n'était pas loin de r; cf. la dissimilation de *meridiēs* et, d'autre part, le type v. latin *uirusorum* en face de *aduersus*.

Dérivés : *cādūceator* : -es, *legati pacem petentes*, P. F. 41, 111 (déjà dans Caton); *cādūceus* (Gloss.); *cādūceifer*, créé par Ovide pour traduire *κηρυκοφόρος*. Le genre diffère suivant qu'on s'oussentend à l'adjectif *scēptrum, bāculum* ou *scipio, bāculus*.

cadurcum, -ī n. : matelas; lit. Mot de l'époque impériale (Juvénal), neutre de l'adjectif *cadurcus* « de Cahors », cf. *Cadurci*, -ōrum. L'objet a pris le nom de l'endroit dont il était originaire; cf. Plin. 19, 13. La glose *cadurcum, membrum uirile; nam proprie cadurda dicitur summitates naturae femineae sicut uirorum praeputium*, GGL V 493, 31, doit se rapporter à *cadurcum* mal

compris, cf. la n. de Friedlaender dans son éd. de Juvénal 6, 537 et praef. p. 111, et Thes. Gloss. ad loc.

cadus, -ī m. et **cadum** n. : vase à vin de la contenance de trois urnes ou de dix modii. Emprunt (ancien, mais déjà dans Plaute) au gr. *κάδος*, lui-même d'origine étrangère (cf. héb. *kad*); le mot latin est *siula*. M. L. 1456.

caecilia : v. le suivant.

caecus, -a, -um : 1° aveugle, qui ne voit pas; 2° sens objectif « invisible, où l'on ne voit pas », *nox caeca, cubiculum... caecum*; d'où « secret » et « bouché, sans issue »; *caecum* (*intestinum*) = τὸ εὐτέρου τυφλόν τ, Arist., P. A. 3, 14. S'emploie, par image en poésie, de sensations autres que les sensations visuelles : Vg., Ae. 10, 98, *caeca uoluitans murmurā*, peut-être à l'imitation du gr. *τυφλός*. — Attesté de tout temps. M. L. 1461; B. W. sous *aveugle*.

Dérivés et composés : *caecitiās, caecitiūdō; caecō, -ās*, M. L. 1457, et *ex-caecō* (d'après ἐκτυφλώ?), classique, usuel; *occaecō*, id.; *caecutiō, -is* : devenir-aveugle, voir trouble (rare et non classique, formé comme *babutiō*, cf. gr. *βυφλάτω*); *caecutiō, -ās* (mot comique de Plaute formé comme *occuliō*); *caecigenus; caecilinguis* (Gloss.). Noms propres : *Caecilius, -liānus* : -āna *laetīca* (Plin., N. H. 19, 127) et par abréviation *caecilia* (Col.); *caecilia* (et *caecula* lib. Gloss., *caeciola* var.) : sorte de serpent (sans doute l'*orvet*, dont le nom provient d'un diminutif de *orbis*, cf. all. *Blindschleiche*, angl. *blind-worm*), *dicta eo quod parua sit et non habeat oculos*, Isid., Or. 12, 4, 33; cf. gr. *τυφλίνος* (τύ-), Arist. et *τυφλίνδιον*, Xénocr. Demeuré dans les dialectes italiens, M. L. 1459. Cf. encore **caeculus*, 1460; GGL II 434, 571.

Adjectif à vocalisme radical a et à suffixe -ko-, cf. *casus, luscus*, etc., désignant une infirmité. Cf., mais seulement dans les langues les plus proches : irl. *caech*, gall. *coeg* et got. *hahhs*, mais au sens de « borgne ». Le nom propre *Caecina* est étrusque (étr. *Caicina*) : *Tuscus Caecina* (Tac.). Cf. peut-être aussi gr. *καυδάς* « vent du nord-est »; v. *aquilō*.

caedō, -is, cecidī, caesum, caedere : 1° terme rural « tailler (les arbres) », « abattre en coupant » (cf. GIL I^o 366, *hanc loucom ne quis uiolatō... neque cedito*, et Lex XII Tab. ap. Plin. 17, 7), puis « entailler »; 2° frapper en pièces (terme militaire; se dit d'une armée); frapper avec un instrument tranchant (en parlant, par exemple, des victimes) et par suite « frapper à mort, tuer » (sens surtout attesté dans le composé d'aspect déterminé *occidere*). Correspond au gr. *τέμνω* et *κόπτω*; de là, dans la langue grammaticale, *caedere sermonēs* traduit *κόπτω τὰ ῥήματα*; *caesum* = *κόμμα*; *caesūra* = *τομή*; *orātiō concisa* = *σύνθεσις κατακεικομμένη*; *concisum dicendi genus* = *συγκοτὴ φράσεως* — Attesté de tout temps.

Dérivés et composés : *caedēs, -is* f. : 1° abatis, taille des arbres (cf. Gell. 19, 12, 7); 2° massacre, carnage, meurtre; *caedūsus* (ancien) : qui peut être coupé, taillé, adjectif de la langue rustique (Caton, Varr., Plin.); *incaedūsus*, composé privatif formé par Ovide (= *ἀνομοος*); *caementum* (*caementa* f. ap. Plin.) de **kaid-men-* *tom* : moellon, pierre de taille, M. L. 1467; d'où *cas-*

mentārius, -ī; caementicius; caementātus; caesa : féminin de *caesus* substantivé à basse époque dans le langage militaire « coup d'une arme tranchante, coup de taille »; *caesālis* : propre à être taillé (Grom.); *caesicius* : taillé (se dit d'une étoffe), cf. *empiticus* et *emptus*; *caesim* : en coupant, en taillant; *caesio* : taille (des arbres) (un exemple de Colum.); 2° action de frapper (Tert.). *Caesio, caesor* sont très rares et de date tardive; par contre, les composés en *-cisio* sont fréquents : *incisio*, etc. Il n'y a pas de substantif **caes-*, mais *caesūra* est attesté à l'époque impériale à partir de Plin. *Caesō, -ōnis* m. : cognomen fréquent et ancien, ainsi que le montre l'abréviation par un K., expliqué comme *caesar, a caeso matris utero*, Plin. 7, 47 (v. Schulze, *Lat. Eigennamen*, p. 136). D'où *Caesōnius, Caesōniānus*; *caesor* : tailleur (d'arbres, de pierres); *caesūra* : 1° taille (Plin.); 2° césure (= *τομή*); 3° partie du discours (= *κόμμα*); *caelum* de **kaid-lom* n. : ciseau (forme vulgaire et tardive *caeliō, -ōnis* m.). D'où *caelo, -ās* (*caillaui*, GIL XIV 4098, III^e siècle av. J.-C.) : ciseler, *τοπέω*; *caeliōtor, caeliōmen, caeliōtura*. N'a pas survécu en roman, sans doute à cause de l'homonymie de *caelum*. Cf. *caelāta* « salade, sorte de casque », M. L. 1464.

Pour *caesar*, v. ce mot.

Le sens de « taille des arbres » s'est bien conservé dans les langues romanes, cf. M. L. *caedēs*, 1462; **caedita*, 1463; **caesa, cisa* « haie taillée », 1471; **caesdre* « tailler les arbres », 1473, et les noms d'instruments *caesilia* (ci-), 1472; *caesellum* (ci-), 1474; fr. ciseau, *ci-sailles*, v. B. W. s. u.; cf. britt. *cis* et *cisel*; *caesōrium* (cis-), 1475. Mais *caedō* lui-même n'a pas survécu; v. *tala*.

Caedō a fourni de nombreux composés en *-cidō* : *abs-cidō, -ie* (souvent confondu dans les manuscrits avec *abs-cindō*, e. g. Vg., G. 2, 23, où les manuscrits ont *abs-cindēs*, tandis que les gloses citent le vers avec *abs-cidēs*) : détacher en coupant, ou en taillant, couper, châtrer (cf. le sens spécial de notre verbe « couper »); puis « détacher, enlever »; *abs-cidiō?* glosé *ἀποτομή*; *abs-cisio* t. de rhétorique, cf. ad Herenn. 4, 53, 68 = *interruptio*; *praecisio* *ἀποσώπιση*; ou de grammaire = *ἀποκοπή*; *circum-cidō* (ancien juxtaposé, cf. *circum caedas*, Lucr. 3, 411) : couper tout autour, *περικοπή*, et dans la langue de l'Église « circoncrire », d'où *circum-cisio* = *περικοπή, circum-caesura* (Lucr. = *περικοπή*), etc.; *con-cidō* : couper en morceaux; *con-cisio* = *συγκοπή*; *con-cisus* = *σύνκοπος*; *dēcidō* : trancher, d'où au sens moral « décider » (souvent, dans la langue du droit, « trancher un différend », cf. *secare litēs, dirimere*), d'où *dēcisio* (Cic.) : enlever en taillant, raser, et *excisio* (pour *excidium*, v. *scindō* et *cadō*); souvent impossible à discerner au parfait et au participe passé de *excindō*, cf. Thes. s. u.); *incidō* : inciser, et *incisio*; **incisdre, -inci-sāmen, incisulāre*; M. L. 4354-4355. Cf. aussi *incilia*; *occidō* d'aspect « déterminé » spécialisé dans le sens de « tuer » (terme de la langue parlée, demeuré dans les langues romanes, cf. M. L. 6030, *occidre* et **auclidre*), d'où *occidō* et *occisio* : meurtre, massacre (l'opposition de *caedō* : *occidō* a un parallèle exact en slave : *biti* « battre » en face de *u-bitī* « abattre, tuer »); *occisidre*, fréquentatif employé par C. Gracchus, cf. Fest. 218, 32; *praecidō* : couper par devant, retrancher (cf. *pra-*

fringō), d'où *praecisus*, terme de rhétorique « dont on a retranché le superflu, précis, exact », *praecisio, praecisūra*; *re-cidō* : retrancher, *re-cisio*, M. L. 7122 et **re-cisā* 7121; *succidō* : couper par dessous; *succidia, -ae* f. : dépècement; quartier de porc dépécé (ancien : Caton, Varron); *succisio, succisori* sont, au contraire, récents; *trans-cidō* (Plt.). Cf. aussi les adjectifs archaïques : *circum-cidānus* (Cat., Col.); *praecidanea agna uocabatur quas ante alias caedebatur*, P. F. 250, 11; *succidanea hostia dicebatur quae secundo loco caedebatur*, P. F. 393, 1; *an-caesus* — *a dicta sunt ab antiquis uasa quae caelata appellamus, quod circumcaedendo talia fiunt*, P. F. 18, 19 (cf. *ancile*); *inter-cisi* : *dies sunt per quos mane et usperi est nefas, medio tempore inter hostiam caesam et exa porrecta fas*; *a quo quod fas tum intercedit, aut eo[is] intercesum nefas, intercisi[um]*, Varr., L. L. 6, 4, 34.

Composés en *-cida* (*-cidas*), *-cidium* : *homicida, -icidium*, M. L. 4168, 4169; *pāricida* (*-cidas*, lex Numae dans P. F. 247, 24), *pāricida, -icidium*, etc.†

Sans correspondant hors du latin, comme le fait prévoir la diphtongue *-ai-* de l'élément radical. L'archaïsme de la conjugaison et du subst. *caedēs* (cf. *sedēs*) montre, cependant, que le mot est, sinon de date indo-européenne, du moins entré de bonne heure dans la langue. La racine i-e. de v. irl. *benim* « je frappe » a été éliminée en latin (v. *perfrēs*).

Sans doute forme de type populaire (v. *laedō*); on a d'autres formes dont le type également populaire est caractérisé par *kh* : skr. *khidati* « il déchire », *khedā* « marteau », gr. *συλῶ* « je fends »; v. *scindō*. — Cf. peut-être *cadō*, dont *caedō* semble être un causatif.

caelebs, -ibis c. : célibataire (se dit des hommes, des animaux, des plantes et, par métonymie, des choses). Attesté depuis Plaute; s'oppose à *uidua*.

Dérivés : *caelibāris* (*-bālis*) : -i *hasta caput nubentis comebatur*, P. F. 55, 3; *caelibātus, -ūs* m. : célibat; mot d'époque impériale, formé d'après les substantifs verbaux en *-ātus* et rapproché de *caelum* à basse époque par étymologie populaire, cf. Iul. Val. 3, 42, 24; et Thes. Gloss., s. u.; *caelibātus, -a, -um* (Gloss.).

Le rapprochement avec skr. *kēvalah* « particulier à, seul, entier » et avec v. sl. *čęlǔ* « seul » est en l'air. Il n'explique pas le détail du mot. Lett. *kalls* « nu, sans armes », que cite M. Endzelin, n'aurait en commun que l'élément radical; le sens est éloigné. *Caelebs* n'a pas l'aspect d'un mot indo-européen (cf. *plebs*); mot de type populaire, en tout cas, à diphtongue en *a*.

caelia, -as f. : sorte de boisson fermentée, en usage chez les Espagnols. Cf. Oros., Hist. 5, 7, 13, [*Numantini*]... *usi... suco tritici per artem confecto quem uinum a calefaciendo caelium uocant*... Mot étranger, qui n'a pas pénétré dans le vocabulaire latin.

caelum, -ī n. : ciseau, v. *caedō*.

caelum (graphies tardives *coelum*, d'après *κοῶλον*, et *celum*, d'après *cēlō*), -ī n. (et masculin lorsqu'il est divinisé et personifié. Le ciel est mâle, la terre est femelle, cf. Serv. auct. Ae. s. 801. Ennius emploie les deux genres : *caelus profundus*, A. 546; *uertitur... caelum*, A. 211. Le pluriel est très rare jusqu'à l'époque chrétienne (où il se répand pour traduire *όρανοί*, qui lui-même traduit l'hébreu), cf. Caes., Anal. ap. Gell. 19, 8,

3, *caelum numquam multitudinis numero appellandum est*. Là où il est attesté, il est masculin : *caeli*, cf. Lucr. 2, 1097, *quis pariter caelos omnis convertere*. Le pluriel convient, en effet, au genre animé ; cf. les emplois de *ignēs, aquae*. On ne peut invoquer contre cet usage la phrase de Cic., Epist. 9, 26, 4, *unum caelum esset an innumerabilia*, où le masculin était impossible) : 1° ciel, correspond à gr. *οὐρανός* ; quelquelfois synonyme de *aēr, aethēr* ; 2° ciel, plafond d'un édifice ; voûte. Forme artificiellement syncopée dans Ennius *cael*, cf. Hes., *καὶ οὐρανός* Ποσειάδης. Désigne le « ciel », par opposition à la terre, cf. *caelestis* en face de *terrestris* (*caelestis* devant son -es- à *terrestris* et sa finale à *agrestis*), Varr., L. L. 5, 16, *loca naturae secundum antiquam divisionem prima duo, terra et caelum* ; de même que *Iuppiter* s'oppose à *Tellūs*, Varr., R. R. 1, 4, 5 : *deos qui omnis fructus agriculturae caelo et terra continent, Iouem et Tellurem*. — Attesté de tout temps. Panroman ; M. L. 1466. Irl. *cel*.

L'adjectif dérivé de *caelum* est *caelestis*, qui est aussi substantivé et correspond à gr. *οὐρανός*. M. L. 1465. La poésie emploie aussi *caeles*, -itis adjectif et substantif, fréquent surtout au pluriel, *caeliūs* = *οὐρανός*. Pour la formation, cf. *āles*, -itis de *ala*. Autres dérivés : *caeliūs* = *οὐρανός* ; *caelicus* (rare et tardif formé sous l'influence des adjectifs grecs en -ός, cf. *auticus*) ; *caelinus* « bleu » (Gl. méd.), d'après *marinus*. Composés : *caelicola*, -fer, -fluus, -gena, -loquūx, -potēns, -spez, tous poétiques et sans doute faits sur le type grec *οὐρανοῦχος* (Esch.), etc. Cf. aussi *caerulus*.

Ce nom, neutre, a la forme d'un nom d'instrument, de sorte qu'on a pensé à le rattacher à *caedō*, le ciel étant considéré comme découpé en régions qu'observe la science augurale ou que parcourent les astres, cf. *templum*, auquel, du reste, *caelum* est souvent joint ; e. g. Lucr. 1, 1014, *caeli lucida templa*. Varron le rapproche, de *caelāre*, L. L. 5, 18, *caelum dictum scribit Aelius quod est caelatum...* ; Men. 420, *appellatur a caelatura caelum*. Le rapprochement de *caelum* et *cauus*, e. g. Lucr. 4, 171, *magnas... caeli cavernas*, Enn., Sc. 112, *caua caeli*, n'enseigne rien en faveur de la parenté des deux mots. Bref, on n'a que des hypothèses incertaines. — Aucun nom pareil du « ciel » n'est connu ; sur un mot qu'avait l'indo-européen et que le latin a conservé avec des valeurs différentes et des formes renouvelées, v. *diēs* et *Iuppiter*.

caementum, -i n. : v. *caedō* ; B. W. sous *ciment*.

caenum, -i n. (pas de pluriel) : limon, boue ; d'où parfois « fumier, fange » (sens physique et moral). — Ancien, usuel. M. L. 1468.

Dérivés : *caenōsus*, *caenulentus* ; *caenōsitās*, tous plus ou moins tardifs.

La graphie par *ae* est celle des bons manuscrits, et c'est *caenum* qu'attestent le groupe allitérant proverbial *caelum et caenum*, cf. Thea. III 98, 72 sqq., le jeu de mots sur *caenum* et *cera*, Cic., Verr. 6, 173, cf. l'esp. *cieno*. Le rapport avec *caenire* est donc invraisemblable. Et l'on ne voit pas non plus comment pourrait être rapproché *in-*, *con-* *quānāre*. Sans rapport, semble-t-il, avec *obscēnus* (-*scae*-). En tout cas, mot de type populaire, par sa diphtongue (cf. *faetō*).

caepa, **caepe** : v. *cēpa*.

caerofolium, -i n. : cerfeuil = *χαίφύλλον*. Cf. toutefois Plin. 19, 170, *caerofolium quod paederota* (sorte d'acanthé) *Graeci uocant*. On trouve dans les gloses les formes *cerfolium*, *cerfolius* (cf. v. h. a. *kervola*). M. L. 1469.

Mot grec avec seconde partie adaptée. Attesté depuis Columelle.

caerimōnia, -ae f. (souvent au pluriel *caerimōniae* ; autre graphie *caere* ; à basse époque, *caerimōnia* n.) : culte, pratique religieuse, caractère saint ou sacré, sainteté ; au pluriel : observances rituelles (cf. Gell. 10, 15, et P. F. 62, 19 : *denariae caerimoniae dicebantur et tricenariae quibus sacra adituri decem continuis diebus, uel triginta certis quibusdam rebus caendum erat*) ; cérémonies du culte. — Dérivés, tous rares et de basse époque : *caerimōnialis*, -nisus, -nior, -aris. Vieux mot, bien que non attesté avant Cic. ; cf. Thea. III 100, 78 sqq. Rappele pour la forme *castimōnia*, *sanctimōnia*. Étymologie inconnue. Les anciens le font dériver du nom de la ville étrusque *Caere* ; cf. P. F. 38, 19, *caerimōniam causam alii ab oppido Caere dictam existimant* ; Val. Max. 1, 1, 10, *sacra caerimoniae uocari quia Caeretani ea... coluerunt*. Peut-être dérivé d'un **caerimō* étrusque (cf. *lucumō*) ; v. Ernout, *Philologica*, I p. 43 ; de **cerinu* « sacrum ? », d'après M. Runes, *Latomus*, 1938, 10. V. en dernier lieu K. H. Roloff, *caerimonia*, Gl. 32, p. 101-138 ; Wagenvoort, *Reall. f. Ant. u. Christl.*, s. u.

caerulus, -a, -um ; **caeruleus**, -a, -um (forme préférée et sans doute créée par les poètes dactyliques pour éviter le crétèque) : -m est *uiride cum nigro, ut est mare*, Serv., Ae. 7, 198. Traduit le gr. *κυανός, δέρινος*, et, avec une idée accessoire de « sombre, obscur », *κύανος*. Épithète de la langue poétique. Se dit du ciel, e. g. Enn., A. 49, *caeli caerula templa* ; d'où, au pl. n., *caerula* « les cieux » ou « la mer », ainsi désignés par leur couleur. Le n. sg. *caeruleum* désigne la couleur d'azur. Quelquefois employé de la couleur des yeux (Hor., *Epod.* 16, 7 ; Tac., *Germ.* 4), comme équivalent poétique de *caesius*. — Ancien, usuel, non roman. Dérivés rares et tardifs : *caerulāns*, -lōsus, -leātus.

Issu sans doute de **caelo-lo-s* avec dissimilation normale du premier l ; cf. *Parilia* de *Palēs*. Pour la formation, cf. *nūbilus*, *aquilus*.

caesar, -aris m. : surnom d'origine contestée, rattaché par les Latins soit à *caesus*, « a caeso matris utero », Plin. 7, 4, 7, et Non. 566, 25 ; soit à *caesarius*, ainsi P. F. 50, 7 : *caesar quod est cognomen Iuliorum a caesari dictus est, quia scilicet cum caesare natus est*. Si le nom se rapporte à *caesus*, il présente un élargissement en -ar identique à celui de *osq. pēl. casnar*, cf. *cānus*, ou de *loucar* = *lūcus* à Lucérie ; et ce serait une forme dialectale en face du latin *caesō*, -ōnis. Mais ce sont là sans doute des étymologies populaires, et *caesar* doit être étrusque comme *aisar* « deus » ; cf. les noms latino-étrusques *Caesius*, *Caesōnius*, *Caesennius*, etc. (v. Thea. s. u.). Le rapprochement proposé par certains avec *caesius* ne vaut pas mieux. Le nom propre devenu synonyme de « empereur » est passé en germ. : got. *kaisar* et de là en v. slave *česarī* « tzar ».

caesariēs, -iei f. : chevelure (longue et abondante). Terme surtout poétique. Attesté depuis Plaute. Rap-

proché de *caedō* par l'étymologie populaire : a *caedendo dicta caesaries, ergo tantum uirorum est*, dit Servius, Ae. 1, 590, ce qui est faux (cf. Vg., G. 4, 337). Dérivé : *caesariātus*.

On en peut rapprocher skr. *képaś* « cheveux » et *kesarāś*, *késaram* « cheveux, crinière », qui supposent, d'une part, que les mots sanskrits sont des sanskritisations de formes *prākrites* où les sillantes étaient confondues et, d'autre part, que le mot latin est passé par quelque parler italique où il n'y avait pas de rhotacisme (à moins d'admettre que l's a été maintenu par dissimilation), ni d'apophonie. En tout cas, il s'agit d'un terme populaire. V. *caesar*.

caesius, -a, -um : gris vert ; adjectif qui s'applique à la couleur des yeux et correspond au gr. *γλαυρός, γλαυκώπις* ; cf. Gell. 2, 26, 19. Rare et technique. Sert aussi de *cognōmen*. M. L. 1474 a.

Dérivés : *Caesulla*, *cognomen* cité par Festus 340, 31, comme pendant à *Raūilia* (-*lla*?) ; toutefois, il s'agit peut-être d'une étymologie populaire (cf. *Caesō*) ; *caesitās* (Boëce).

L'étroite spécialisation de sens de l'adjectif rend peu vraisemblable le rapprochement avec *caerulus*. Diphtongue en *a*, comme dans *caecus* ; l's intervocalique semble indiquer une origine non latine (sud-italique?).

caespes, -itis m. : — *est terra in modum lateris caesa cum herba, siue frutex recisus et truncus*, P. F. 39, 6, « motte de terre et de gazon » ; puis « gazon », « sol couvert de gazon, terrain ». Attesté depuis Cic. et Cés. ; usuel. M. L. 1476.

Dérivés : *caespitiūcus* : fait de mottes de gazon (tardif) ; *caespitūcus* : d. l. Col. : *caespitū*, -ās (rare et b. lat.) ; buter, trébucher, tomber, M. L. 1477 ; cf. Faidier, *Musée belge* 28, 123 ; *incaespitator* « qui bronche » (Serv.).

Sans étymologie ; le sens de l'osque *kaispat ar* « glèblis tundātur ? » est très incertain. Mot à diphtongue en *a*. Pour la finale, cf. *fōmes*, *palmes*, *termes*.

caestus, -ūs et **caestus**, -i m. (usité surtout au pluriel) : — *uocantur et hi quibus pugiles dimicant, et genus quoddam ornatus mulierum*, P. F. 39, 22. Attesté depuis Varr. et Cic.

Dérivé : *caesticillus*, -i m. : — *appellatur circulus quem superponit capiti qui aliquid est laturus in capite*, P. F. 39, 40 ; toutefois, ce mot peut être dérivé de *cestus*, emprunté au gr. *κεστός* « ceinture brodée », auquel se rapporte la seconde partie de la glose de Festus citée plus haut.

La parenté avec *caedō*, adoptée par les modernes, est déjà marquée par les anciens, cf. Gloss., *caestus corium quo manus suas pugiles armant et inuicem caedunt*. Mais le geste ne sert ni à couper ni à tailler, ce qui est le seul sens ancien de *caedō* ; et, d'autre part, la formation n'irait pas sans difficulté. Mot d'emprunt ?

caetra, -ae (cētra) f. : *scutum lorcum quo utuntur Afri et Hispani*, Serv., Ae. 7, 732. M. L. 1853.

Dérivé : *caetrātus* adjectif et substantif (opposé par Césaire à *scūtātus*).

Mot sans doute espagnol ou africain, non attesté avant Césaire.

caia, -ae f. : bâton, instrument qui sert à frapper, « *clāua* », Isid., Or. 18, 7, 7, qui l'attribue à Horace. M. L. 1479 (esp. *caido*, port. *cajado* « houlette »?).

Dérivés : *caiaō*, -āre, *caiaō*, tous deux mal attestés, et non dans les textes. De **kaydiā* ; cf. *caedō*?

ca(i)l : *cancelli*. Mot de basse époque, peut-être gaulois. Cf. M. L. 1480, *caio*.

cāla, -ae f. : bois ; Lucil. 966, *scinde calam ut caleas*, Emprunt populaire au gr. *κάλᾱ* pl. n. de *κάλον*, employé, semble-t-il, d'abord dans la langue militaire, cf. Serv. auct. Ae. 6, 1, *calas enim dicebant maiores nostri frustes quos portabant serui sequentes dominos ad proelium, unde etiam calones dicebantur... uallum autem dicebant calam*. — *Cāla* est peut-être représenté en ital. par des dérivés. M. L. 1481.

Dérivé : *cālāmentum* : branche sèche (Colum.).

Pour *cālō* « valet » ; *cālō*, *calopus* « galoche », v. plus bas.

calabrica, -ae f. : bandage, bande (de chirurgie). Tardif, très rare et technique. Dérivé de *Calabria*. D'où *calabricō*, -āre « bander », mal attesté.

calabrix, -icis f. : aubépine (Plin. 17, 75). Conservé en napolitain et en sarde. M. L. 1482. V. André, *Lez.*, s. u.

calamaucūs, -i m. (-*cum*, n.) : bonnet. On trouve aussi *calamatus*. Très tardif (Cassiod., CGL IV 283, 28, *scirpus iuncus unde calamauci fiunt* (?)). — Autre forme *καμηλαύσιον*, *camelaucium*, Du Gange (d'après *καμηλοστή*, *camelus*?). *Calamaucūs* est peut-être dd à un faux rapprochement avec *calamus*. Mot étranger, sans doute oriental.

calamitās, -ātis f. : 1° calamité, fléau, désastre, ruine, malheur, perdition (joint à *clādēs*, Plt., Cap. 914 ; à *uitium*, Ter., *Hec.* 2, etc.) ; 2° spécialement toute espèce de fléau qui atteint les récoltes : maladie qui frappe les tiges du blé, grêle (qui les renverse), etc. — Ce second sens, bien qu'anciennement attesté, résulte sans doute d'une spécialisation secondaire, due à un rapprochement fait par la langue rustique entre *calamus* et *calamitās* d'après le rapport *oliua, oliuītās* ; *ficus, ficiūtās*, etc. ; cf. Don., Eu. 79, *calamitatem rustici grandinem dicunt, quod calamos comminuat*, et Serv., G. 1, 151, *robigo genus est uitii quo culmi pereunt, quod a rusticanis calamitas appellatur* ; de même encore Don., *He.* 2, *uitium et calamitas : bene secundum augures. Vitium enim est, si tonet tantum ; uitium et calamitas, si tonet et grandinet simul, uel etiam fulminet*. — *Calamitās* doit être dérivé d'un adjectif, ce qui est la formation normale des abstraits en -itās, cf. *nouus, nouitās*, et, dans ce cas, il est à rapprocher de *incolumis*, où le vocalisme *o* en syllabe intérieure est commandé par l vélaire qui suit, et par là à *clādēs*, etc., si bien que le rapprochement de *clādēs calamitās* que signalé plus haut dans Plaute serait une figura etymologica. V. **cellā*.

Pour le maintien de *ā* en syllabe intérieure, cf. *alacer*. — La prononciation et la graphie *kadamitās* attribuées à Pompée par Mar. Vict., GLK VI 8, 15, résultent d'un autre faux rapprochement avec *cadere*, cf. Isid., Or. 1, 27, 14. La glose d'Hésychius *κάλᾱμος* τυφλόσ, *Σαδάμᾱ* ne fournit de rapprochement ni pour le sens ni pour la forme.

mence son poème par *uirum mihi, Camena, insecu uersutum*; mais Ennius par *Musae, quae pedibus magnum pulsatis Olumpum*. — Repris ensuite par la poésie de l'époque impériale, lorsque *Musae* se fut banalisé. Uniquement poétique. D'après les grammairiens latins, la forme ancienne serait *Casménas*; cf. Vg., Ae. 11, 543, qui donne à *Camilla* pour mère *Casmilla*; mais en ce cas l'a de *Casménas* devient inexplicable. Sans rapport avec *carmen*. Macrobe donne le mot pour étrusque, Somn. Scip. 2, 3, 4, *Etrusci Musas... Camenas quasi canenas a canendo dixerunt*. — *Camnas* (*Camilla*) est un gentilice étrusque, cf. CIE 5470 et 5473, Pallottino, St. in on. di G. Funaioli. Le même radical *Cam-* se retrouve dans *Camillus* et *Camese*, *Camasene*, sœur et femme de Janus. Le temple des *Caménas* se trouvait près de la *porta Capena*, étrusque.

camera, -ae f. (*camara*, cf. Char., GLK I 58, 23, *camara dicitur, ut Verrius Flaccus adfirmat, non camera per e*; Funaioli, p. 515, 6) : toiture voûtée, voûte; pont de navire, barque pontée. Non. 30, 7, *camerum* : obtortum, unde et camerae tecta in curuatum formata; P. F. 38, 14, *camera* et *camuri boues a curuatione ex Graeco dicitur*. Emprunt latinisé au gr. *καμάρα*. Classique, usuel. M. L. 1545; germ. : v. h. a. c(h)amara « Kammer », d'où finn. *kamari*; celt. : irl. *camra*. De là *camerō*, -ās : construire en voûte; cf. M. L. 1546, et *concamerō*, -rātio (Vitr., Plin.); *camerarius*; et, dans Grégoire de Tours, substantivé *camerarius*, -i : camérier. M. L. 1547; *camerarium* : courge en barceau (Plin. 19, 70).

camillus, -i m.; **camilla**, -ae f. : ancien terme du rituel désignant des enfants de naissance libre et noble (cf. P. F. 38, 3, *camillus proprie appellatur puer ingenuus*) qui servaient dans les sacrifices et accompagnaient spécialement les flamines (Serv. auct. Ae. 11, 543; P. F. 82, 18). Rapproché par Varron, L. 7, 34, du grec *καμύλλος* (*καμύλλος*), qu'on retrouve à Samothrace; et les références de l'éd. Goetz-Schoell ad I. D'après Servius, Ae. 11, 588, le mot s'employait en étrusque et désignait Mercure : *ministros enim et ministras impuberes camillos et camillas in sacris uocabant, unde et Mercurius Etrusca lingua Camillus dicitur, quasi minister deorum*; cf. Macr. 3, 8, 6. Peut-être à rapprocher de *Cāmēnae*. L'accentuation sur l'initiale (comme *Cēihēgōs*), cf. Quint. 1, 5, 22, et les variations de forme confirment l'origine étrusque du mot, cf. W. Schulze, Z. Gesch. d. lat. Eigenn., p. 322. V. *cumera*.

caminus, -i m. : four, fourneau, poêle. Emprunt au gr. *ἡ κάμινος* (passé au masculin en latin), correspondant au lat. *forāx*. Terme technique, ancien (Caton), fréquent surtout dans la langue de l'Eglise et dans les langues de métiers (potier, forgeron). De là : *caminō*, -ās, dérivé sans doute de *caminātus* (Plin.). M. L. 1548-1549. Sans rapport avec **camminus* « chemin », mot celtique demeuré dans les langues romanes, mais non attesté en latin. V. B. W. *chemin* et *cheminée*. M. L. 1552. V. h. a. *chemi(n)*, irl. *camn*.

camisia, -ae (*camisa*) f. : chemise. Rare et tardif. En dehors des gloses, premier exemple dans saint Jérôme, qui le donne comme un mot étranger (gaulois ou germanique?), Ep. 64, 11, *solent militantes habere lineas, quas camisias uocant, sic aptas membris et adstrictas corpori-*

*bus... Panroman. M. L. 1550. L'i attesté par les langues romanes semble d'origine secondaire; les formes germaniques remontent à *kamitya : v. angl. cemes; le celtique a : irl. caimse, gall. camps, britt. hefis (v. Loth, Les mots latins dans les langues brittoniques, p. 178).*

cammarus, -i (*gam-, gabb-*) m. : crustacé, écrevisse ou crevette, plutôt que homard. Emprunt au gr. *καμμάρος*, attesté depuis Varron. Caper, GLK VII 108, 13, blâme une forme *cambarus*, sans doute influencée par *camba*, qui a passé dans les langues romanes, it. *gambero*, esp. *gambaro*, v. fr. *jamble*, M. L. 1551. Diminutif : *gammariunculus* (Gloss.).

***camminus** : v. *caminus*.

camomilla, -ae f. : emprunt populaire au gr. *καμύλλων*, doublet tardif (Plin. Valer., Gloss.) de la forme classique *χαμαμήλλον* « camomille ». V. Thes. s. u., et M. L. 1553.

camox (sans doute *ō*; un exemple unique de Polem. Silu., cf. Thes. s. u.) : nom d'un animal, qui est à l'origine du fr. *chamois*, de l'ital. *camosciu*, esp. *gamuza*, all. *Gemse*. Mot alpestre qui semble avoir été ignoré des Latins, dont on a rapproché aussi le caucasien *kamui* (gā-) « buffle ». Cf. M. L. 1555. Pour la forme, cf. *esox*.

campagnus, -i m. : sorte de chaussure, brodequin militaire. Mot tardif (iv^e siècle) que Lydus, de Mag. 1, 17, fait dériver de *campus*, sans doute par étymologie populaire, appuyée sur les nombreux termes militaires dérivés ou composés de *campus* (v. ce mot). Peut-être à rapprocher de gr. *κομβάων*, cf. Thes. s. u. Sans doute emprunté à une langue inconnue.

campāna, -ōrum n. pl. : *uāsa aerea* (scil. ex aere *Campana facta*), cf. Acta fr. Aru. a. 219, 8, *morale pompae in tetrastylum ferula cum campanis et urinalibus mulsis singulorum transierunt*. De là : *campāna*, -ae f. : 1^o peson, romaine; a *regione Italiae nomen accepit, ubi primum usus eius repertus est*, Isid., Or. 16, 25, 6; 2^o cloche. M. L. 1556; B. W. *campane*; *campānula*. Mots tardifs et rares.

campōs, -ās, -āre : Prisc. GLK II 541, 13, *campio... ponit Charisius et eius praeteritum campsi, quod ante το κάμπτος Ἐκαμψα Graeco esse uidetur, unde et campso, campas solebant uetustissimi dicere. Ennius in X (A. 328) : Leucatan campasani*. En dehors d'Ennius, un exemple dans la Pereg. Aeth. et quelques-uns dans les Gloses. Sans doute terme nautique, formé sur l'aoriste grec *κάμψαι* (cf. Hdt. IV 43, *κάμψας τὸ ἀκρωτήριον, χάραξ, μάλαξ, παυσὸ*) et conservé dans it. *cansare* « écarté ». M. L. 1562.

campus, -i m. : plaine, terrain plat, gr. *πέδον*, par opposition à *mōns* (cf. les dérivés bas latins *campānus*, -nius, dans les Gromat. 331, 20, *in montanioso loco... in campaneis*; *campōsus* dans l'Itala en couple avec *montuōsus*). D'où « terrain d'exercice ou de bataille (champ de) », *campus Martius*, sens auquel se rattache l'emprunt germanique *kampf* et le dérivé attesté par les gloses *campiō*, -ōnis m. « pugna », cf. fr. *champion*, it. esp. *campione*; ou « carrière » (ouvrir un champ) à un sens physique et moral. — La culture se faisant le plus souvent dans la plaine, *campus* a aussi le sens de

« champ », déjà dans Caton, Agr. 1, 7, *campus frumentarius*; Ov., Am. 1, 3, 9, *renouatur campus aratris. Campus* ayant tendu à se spécialiser dans ce sens, c'est *plāna* qui a pris le sens de « plaine ». *Campus* s'oppose également à *urbs*, comme la campagne à la ville, e. g. Tac., H. 2, 17, *quantum inter Padum Alpesque camporum et urbium armis Viuelli... tenebatur*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1563. irl. *cam*, britt. *camp*. Germ. : m. h. a. *kamp*, all. *Kampf*.

Dérivés : *campestris* (-ter), -e (formé d'après *terrestris*; cf. *siluestris*) « de la plaine, du champ (de Mars) », M. L. 1560; substantivé au n. *campestre* : caleçon, pagne (pour l'exercice au champ de Mars), avec un doublet populaire *campestrum*; d'où *campestrātus* « porteur du caleçon ». *Campester* est l'adjectif de la langue littéraire; à côté figurent : *campānus* (formé comme *urbānus*, *montānus*, *pāgānus*), attesté seulement dans les inscriptions. De là : *campānus*, -nius, cf. *campānia*, M. L. 1557; *campān(i)ensis* (Gr. Tur.); *campēnsis* (cf. *castrēnsis*, *pāgēnsis*), et au pluriel *campēnses* : sorte d'hérétiques; *campōsus* : cf. plus haut; **campaniolus* : champignon, v. B. W. s. u. Diminutifs de basse époque : *campulus*, *campellus*, *campicellus* (-um), M. L. 1561. Certaines formes romanes remontent à *campārius*, M. L. 1558.

Composés de la langue militaire (Végèce) : *campicurius*, -doctor, -geni.

Si la glose *κάμπος* : ἵπποδρόμος, Σκελετοί ne renvoie pas à un emprunt latin, *campus* serait une survivance d'une ancienne langue de l'Italie, comme *falx*. Hypothèse fragile. L'a radical indique un terme « populaire ». Le gr. *καμπή* « courbure » est loin pour le sens.†

camum, -i n. (*camus* m.) : *πέμα τὸ ἐκ κριθῶν*; sorte de bière. Mot étranger, rare et tardif (Ulpien, Édité de Diocl.); celtique ou pannonien?

camurus et **camur**, -a, -ium (et *camerus*, *camer*, d'après *camera*) : recourbé vers l'intérieur (en parlant des cornes des bœufs). Rare et technique. Attesté depuis Virgile. M. L. 1564; fr. *cambré*. Peut-être emprunté (*uocabulum peregrinum*, dit Macr., Sat. 6, 4, 23), qui rappelle les noms propres étrusco-latins *Camurius*, *Camurēnus*, etc.†

cāmus, -i m. : muselière. Emprunt au gr. *κάμος* (ion. att. *κῆμος*), qui figure dans l'Itala; passé en ital. *camo*, M. L. 1565. V. h. a. *kāmbritiul*. Malgré la date tardive à laquelle le mot est attesté de façon certaine (la présence dans Accius, Trag. 302 R, est douteuse), il appartient à une ancienne série d'emprunts, de même que *māc(h)ina*, comme le montre l'a. Le latin a conservé ainsi des mots techniques non attestés dans la littérature.

canaba (*canāba*, *canapa*), -ae f. : tente, baraque; cabaret. Rare et tardif.

Dérivés : *canabārius*, *canabēnsis*.

Terme de la langue militaire; peut-être emprunté à *κάνναβος* « carcasse de bois » (à l'usage des sculpteurs), qui aurait ensuite désigné toute espèce de construction légère (Thes.). Conservé dans certains dialectes romans; cf. M. L. 1566, *canāba*. V. aussi *capanna*.

canābula, -ae f. : mot rare et tardif, défini par le

Thesaurus « *canalis ad agros siccandos, quem gramotici inter signa terminalia referunt* ». Mais le sens paraît peu sûr. Peut-être dérivé de *canna*? Cf. M. L. 1566 a et 1600.

canālis : cf. *canna*.

cancer, -erī (-ceris dans Lucr. 5, 617) m. : 1^o crabe, écrevisse; 2^o le Cancer, constellation; 3^o cancer, chance; 4^o dans les gloses, « pince, forceps ». Ancien, usuel. A pris tous les sens du gr. *καρκίνος*. Le nom a été déformé en latin vulgaire; on trouve à basse époque *cancrus*, *crancus*, *cranculus*. Les langues romanes attestent *cancer*, *cancru*, *cancrua*, **cranco* et le diminutif **cancriculus*, M. L. 1574-1576. Emprunté en germ. : v. h. a. *kankur*, m. h. a. *kanker*. Les dérivés se rapportent tous au sens de « cancer, chance » : *canc(e)rōsus*, *cancerō*, -ātō, -āticius; *cancerāscō*; *cancerōma* (déformation de *carcinōma*, *carcinōma*).

La dissimilation de **karkr-* en **kankr-* a été normale en indo-européen; **kar-* est conservé régulièrement dans skr. *karkāṭāḥ*, *karkāṭāḥ* « écrevisse » (forme *prākṛitika*, supposant **karkṭāḥ*). Le grec a une forme simplifiée dans *καρκίνος*, cf. skr. *karkāḥ*. On rapproche, d'une manière hypothétique, gr. *κάρκαρος* : τράχος Hés., et skr. *karkarāḥ* « dur »; peut-être même arm. *k'ar* « pierre » (?). Le vocalisme a est « populaire ». Pour le redoublement, cf. *gingriō*. Sur une extension possible du mot hors du domaine indo-européen, v. M. Cohen, BSL 34, p. 1x, et 27, p. 100, n. 1.

cancrī, -ōrum m. pl. : barreaux, treillis. Attesté seulement dans les gloses; e. g. P. F. 40, 8, *cancrī dicebantur ab antiquis, qui nunc per deminutionem cancelli*. Remplacé, sans doute pour éviter une confusion avec *cancer*, par le diminutif :

cancelli m. pl. (attesté depuis Cicéron; le singulier ne se rencontre que très tardivement) : treillis, barreaux, balustrades; cf. Varr., R. R. 3, 5, 4, *in eis trauersis gradatim modicis interuallis periticos adnexis ad speciem cancellorum scenicozum ac theatri*. De là : limite, barrière; M. L. 1573 a. irl. *caingell*, gall. *canghell*, *canghellawr*. *cancellō*, -ās : couvrir d'un treillis; puis « barrer, biffer », M. L. 1572; *cancellārius* (lat. imp.) : huissier-greflier, M. L. 1573; B. W. *chancelier* et *chanceler*.

cancellātim (-tē) : en forme de treillis; en zigzag, cf. Schol. Verg. Bern. Georg. 1, 98, *bene perumpū de obliquatione contra sulcum, ut rustici dicunt : cancellate arare*. Cet emploi explique le sens de « chanceler », proprement « marcher en zigzag, comme les barreaux d'un treillis ».

D'après Skutsch, B. B. 22, 127, *cancrī* est une forme dissimilée de *carcer*, mot qui semble avoir désigné à l'origine un objet fait de matériaux entrelacés, un treillis. Sur tout le groupe, v. M. Cohen, *Sur le nom d'un contenant à entrelacs dans le monde méditerranéen*, BSL 27, 80 sqq., et GLECS, t. III, 16.

***cand-** : de ce radical ont été formés deux verbes : l'un marquant l'état, *candēō*; l'autre marquant l'action et transitif, *candō*; cf. *pendēō* et *pendō*.

1^o **candēō**, -ēs, -ui, -ēre : être enflammé, brûler. Cf. Cic., Off. 2, 7, 25, *Dionysius candenti carbone sibi adurebat capillum*; Verr. 2, 5, 163, *candentes laminae*. De

là « être chauffé à blanc », puis, un rapprochement populaire avec *cānus* y aidant peut-être, « briller de blancheur, être d'une blancheur éclatante ». Ancien, surtout poétique. M. L. 1580 et 2950, *exandère*. Cf. *canēscō*, *incandēscō*, M. L. 4340 ; *exandēscō* « s'échauffer, blanchir » ; *candefaciō* (et *ex-*) et *candificō* (Aug.) « chauffer » et « blanchir, glorifier ».

candor, -ōris m. : blancheur éclatante ; éclat, splendeur ; au sens moral, « pureté, candeur » ; *candidūs* : d'un blanc éclatant ; splendide ; et « pur, candide ». Dans la langue de la rhétorique, traduit le gr. *λευκός* comme *candor*, *λευκότης* et *παρότης*. S'oppose à *niger*, comme *albus* à *ater*. M. L. 1582, britt. *cann* ; *candidātus* (cf. *albātus*, *ātrātus*) : proprement « vêtu de blanc ». Mais ne se rencontre dans ce sens qu'à l'époque impériale ; à l'époque classique, *candidātus* est spécialisé comme substantif et désigne le « candidat », c'est-à-dire celui qui brigue une fonction et, pour ce, revêt la toge blanche, *candidā*. Diminutif : *candidulūs*. Le verbe *candidāre* (et *incandidāre*, Firm.) « blanchir » a été reformé dans le latin d'Église sur *candidātus* ; de là : *candidatiō*, -trix.

candīcō, -ās (Plin.) ; latin impérial, formé sur *albicō* : blanchir, M. L. 1581 ; *candēla* : cierge, chandelle, M. L. 1578 et B. W. s. u. ; Pedersen, *V. G. d. k. S. I* 193 ; germ. : v. h. a. *kenlīt*, britt. *cannwl*, irl. *candel*, etc. ; *candēlabrum* (-ber-, -brus m., *candēbrum*? trois exemples dans l'Itala) : chandelier. M. L. 1579 ; *candēlula*, *candēlifer*.

²° -candō : faire brûler, enflammer ; n'est attesté que dans les composés, anciens et usuels :

accendō, -is, -dī, -sum, -ere : mettre le feu à. M. L. 67. Dérivés : *accēnsus*, -ūs ; *accēnsiō*, rares et tardifs.

incendō : incendier, enflammer. — Ancien, usuel, panroman. M. L. 4346. D'où *incendium* et *incēnsiō* ; *incendimentum*, M. L. 4347 ; *incēnsus*, M. L. 4347 a ; celt. : irl. *ingchis*, britt. *encois*.

Sur la confusion qui s'est produite entre **incēnsor*, *incensor*, etc., v. Ernout, *incinō*, *incendō*, dans Philologica II, p. 225 sqq.

succendō : mettre le feu sous, enflammer. — Tous ces verbes, et surtout leurs participes *accēnsus*, *incēnsus*, *succēnsus*, ont un sens moral à côté du sens physique : *magnō laudum incēnsus amore*, etc.

Le mot à redoublement *cicindēla* se rattache au groupe de *cand-* avec un autre vocalisme, populaire.

La diphtongue à voyelle *a*, de type « populaire », comme dans *caedō*, *claudō*, etc., se retrouve dans gr. *κάνθαρος* ἄρθρα, gall. *cann* « brillant », etc. Mais ailleurs on a un vocalisme normal. Le celtique a : irl. *candud*, gall. *cynnud* « bois à brûler » supposant *cond-*. Le *c-* (alternant avec *p-*) de skr. *candṛā* « brillant » suppose *(s)kēnd-. Alb. *hēne* « lune », de *(s)kandnā, a été aussi rapproché. — Nulle part il n'y a de formes verbales, sauf en latin et en skr. *candati* « il éclaire ».

canĉdētum, -ī n. : mesure de longueur ou de surface de cent pieds. Gaulois d'après Colum. 5, 1, 6. Transcription fautive de **cant-edom*, gall. *cant* « cent » ?

candosocēus, -ī m. : sarment de vigne. Gaulois d'après Colum. 5, 5, 16.

canēs, *canis*, -is c. : chien, chienne ; chien de mer ; la Canicule. — Employé aussi comme terme d'injure et, avec *canicula* et gr. *κῶν*, pour désigner le « coup du

chien » (l'*ambesas*) aux dés ; cf. skr. *ḡaḡhni* « tueur de chien », désignation du joueur professionnel. *Canēs* est la forme ancienne d'après Varr., L. L. 7, 32 ; c'est celle d'Ennius, A 528 V², et de Lucilius, 1221 M. Mais *canēs* et *canis* se sont substitués à un ancien nom racine terminé par *-n-* (cf. gr. *κῶν*), qui a été éliminé en raison de son caractère anomal, et aussi par suite de la tendance du latin à substituer une flexion parissyllabique à une imparissyllabique (cf. *iuuenis*, *mēnsis*, etc.) ; v. Ernout, Philologica I, p. 135 sqq.). *Canēs* rappelle *fēlēs*, *uolpēs*, etc. ; *canis*, qui doit être aussi une forme ancienne, a prévalu parce que les substantifs en *-ēs* de la 3^e déclinaison apparaissent comme aberrants et ont été rangés soit dans les thèmes en *-i-*, soit dans les imparissyllabiques, cf. *trabēs* > *trabs*, etc. L'ablatif est *cane*, le génitif pluriel *canum*. — Attesté de tout temps. Panroman, sauf en espagnol. M. L. 1592 et 1584 a, **cania*.

Dérivés : *caninus* : de chien ; canin, canine ; cynique (= *κυνικός*), M. L. 1590 ; *Canina*, cognomen, *Caninius*, gentilice ; *canicula* (ī, sans doute pour éviter une suite de trois brèves, cf. *craticula*, *cuticula*) : chienne, constellation du Chien ; chien de mer ; crochet (= *lupus*) ; coup de dés, M. L. 1586 ; fr. *chenille*. De là : *canicularis* ; — *canārius* : de chien, *augurium canārius* ; -a *herba* : chiendent, ou *c. lappa*, bardane ou *argemon*, M. L. 1571 ; *canātum*, adverbe cité par Nonius à côté de *buōdtim*, *suātum*, non attesté dans les textes. Composés tardifs : *canicapitūs* = *κυνοκέφαλος* (Ioseph., Cassiod.), *caniformis* (Prud.).

Les langues romanes attestent aussi **canille* (cf. *bouille*) « chenil », M. L. 1588 ; *canius*, M. L. 1595 a ; **caniculāta* (*cali-*) : jusquiame, M. L. 1512.

L'absence d'n dans *catulus* exclut tout rapport avec *canis*, quoique les anciens aient lié les deux mots, comme on le voit dans les gloses comme : *catulus*, *genus quoddam uinculi*, *qui interdum canis appellatur*, P. F. 39, 21, et *catularia porta Romae dicta est, quia non longe ab ea, ad placandum caniculae sidus frugibus inimicum, rufae canes immolabantur, ut fruges flauescerent ad maturitatem perducerentur*, P. F. 39, 13.

La forme *can-* du latin est surprenante. Le celtique a la forme attendue, irl. *cū* (de **kwō*), gén. *con* (de **kunos*), gall. *ci*, en regard de gr. *κῶν*, *κύνος* et de véd. *ç(ū)wā*, *çūnab*, lit. *šū*, *šūnās* (de *šunes*). L'arm. *šun*, gén. *šan* (dont le *š* n'est pas clair), offre un vocalisme **ow-* pareil à celui qu'on rencontre dans lat. *can-*. L'absence de trace de *u/ū* dans *canis* provient peut-être d'un ancien nominatif **cō(n)*, issu de **kwō* (cf. *colō*), nominatif représentant **kwō*, en face de av. *spā* « chien », issu de **swā*, cf. véd. *ç(ū)wā*. Trop anomal, le nominatif **cō* aurait été remplacé par une forme tirée des cas obliques, mais non sans avoir transmis à celle-ci l'initiale *c-* au lieu de *qu-*. De là le nominatif *canēs*, *canis*. Une raison pareille aurait entraîné en germanique l'extension d'un type dérivé : got. *hundō* « chien », cf. arm. *skund* « petit chien » (de **kwon-iā*) et lett. *suntana* « grand chien ». Le latin a pu, du reste, hériter de *can-* à côté de **kwōn-*, et ceci aurait aidé à la généralisation de *c-* au lieu de *qu-* attendu. Toutes les hypothèses qu'on peut tenter pour rendre compte de lat. *can-* sont arbitraires. Mais le rapprochement de *canis* avec le groupe stremement indo-européen de gr. *κῶν* n'est pas rendu douteux par là.

canicāe : *furjures de farre a cibo canum uocatae*, P. F. 40, 7. Ne se trouve que dans Lucilius et les glossateurs. Le rattachement à *canis* est sans doute une étymologie populaire ; *canicāe* doit se rattacher à un adjectif **kaneko-* « jaune clair, écu », qui se retrouve en celtique et, sous des formes différentes, dans d'autres langues indo-européennes ; v. Vendryes, R. Celt. 47, 1980, p. 200.

canicum, -ī n. : ortie (Oribase). Inexpliqué.

canistrum, -ī n. (*canister*, -trus m., tardif) : corbeille (de jonc ou d'osier). Attesté depuis Varron.

Dérivés : *canistellum*, *canistrāria* « canéphore ». Roman, it. *canestro*, prov. *canasto*, esp. *canastro*. M. L. 1593-1594. Ascien *kānsterle*?

Sans doute empruntés au gr. *κάνιστρον* (Hes.) ; *κάνιστρον* (*καου-*), de même sens que *κάνειον* *καουόν*, dont Varr., L. L. 5, 120, faisait déjà dériver le mot latin. Mais la forme *κάνιστρον* (Athénée 360 c) semble être un emprunt secondaire au latin. Tous ces mots semblent dérivés de *κάνω* ; v. le suivant.

canna, -ae f. : roseau. Emprunt au gr. *κάννα*, lui-même d'origine sémitique, e. g. hébr. *qāne(h)* « roseau » ; v. Littmann, *Morgendländ. Wörter im Deutsch.*, 1924. Attesté depuis Varron d'Atax. M. L. 1597. Passé en celtique : irl. *canāb*.

Nombreux dérivés purement latins et plus ou moins tardifs : *canneus* ; *cannicus* (-tius), M. L. 1604 ; *cannēsus* ; *cannētum*, -ī n., M. L. 1603 ; *cannula*, M. L. 1607, et *cannella*, M. L. 1602 b ; *cannō*, -ōnis (Lex Salica) ; cf. aussi M. L. 1600, *cannabula* ; M. L. 1602, **cannamellis* ; M. L. 1606, **cannūciae*. S'y rattache : *canālis*, -is c. (déjà dans Plaute) : fossé, canal, conduit d'eau, gouttière, tuyau ; *ab eo quod causa sit in modum cannae*, Isid., Or. 15, 8, 16. Nombreux sens techniques. Le rapport avec *canis* est visible dans Vg., G. 4, 265, *mella... harundineis inferre canalibus*, et Pallad., 4, 15, 1, *canalibus ex canna factis mel... infundere*. M. L. 1568, et germ. : v. h. a. *chanal*(ī), irl. *canal*, gall. *cananol*. Pour la forme, cf. *currus*, *curilis*.

Dérivés : *canaliculus* : petit canal,annelure, canon (de la catapulte), M. L. 1567 ; *canaliculātus* : cannelé ; *canalicus* : en forme de tuyau ; *canāliēnsis* ; *canāliclarius* m.

canna, -ae f. : sorte de vase ou de pot (inscriptions à partir du 1^{er} siècle après J.-C. ; Ven. Fortun.). Mot germanique (v. h. a. *channa*, all. *Kanne*). M. L. 1598 ; irl. *cann*.

cannabis, -is f. : chanvre. Emprunt, attesté depuis Varron, au gr. *κάνναβις*, lui-même sans doute emprunté à une langue de l'Europe orientale. A basse époque apparaissent *cannabus* ; *cannaba* f., *cannabum* ; *can(n)ape*, *canapa*. — Panroman, M. L. 1599 ; les formes romanes remontent à *cannabis* (dialectes suditaliques et sardes) et surtout à *canapis* (Gl.), *can(n)apus*, -a. Emprunté tardivement par les langues celtiques : irl. *canāb*, etc., germ. : b. all. *kennep* « Hanf », etc.

Dérivés : *cannabius*, -a, M. L. 1598 ; *cannabinus* ; *cannabētum*. Exemple de mot voyageur, comme *lunum*, *uinum*, de forme mal fixée.

candō, -is, *cecini*, *cantum* (mais *canitātus* emprunté

à *candō* et *canitātus* à basse époque, cf. Theb. III 264, 17), *canerē*. Servius, G. 2, 384, signale un parfait *canui*, mais on ne le trouve que dans les composés (cf. Sall., Hist. 1, 135, *oceanuerunt*) où le redoublement de *cecini* ne se maintient pas ; *canui*, *cinui* est créé d'après *sonui*, comme *canitātus* d'après *sonitātus* : chanter (avec la voix ou accompagné d'instruments) ; se dit de l'homme, des oiseaux (cf. *lusciniā*), des instruments de musique ; cf. *oscen*, *tibicen*, *tubicen*, etc.

Canō s'emploie absolument ou transitivement, ainsi Sall., Ju. 94, 5, *repente a tergo signa canere*, mais Ibid. 99, 1, *tubicines simul omnes signa canere*. C'est un terme de la langue augurale et magique, dont les formules sont des mélodies rythmées. Se dit des poètes (cf. gr. *ἀείδω*) ou des devins (*uāticinium*, *uāticināri*). De là a pris le sens « chanter [les exploits de, etc.] célébrer », « chançonner » (sens réservé à *cantāre*), ou aussi « prédire ». Usité de tout temps. Non roman.

Formes nominales et dérivés : *-cen*, *-cinis* : second terme de composés (nom racine sans suffixe ni désinence) dans *tubi-cen*, *tibi-cin*, avec un féminin secondaire *tibi-cina*, etc., des abstraits en *-cinium*, cf. omb. *aḡ-kan-i* « ac-cinium », et des dénominatifs en *-cinor*. Sur ce type, voir Ernout, Philologica I, p. 73 sqq. ; *canor*, -ōris m. (rare, poétique et postclassique) : chant ; *canōrius* (cf. *sonōrius*) ; *cantus*, -ūs m. : chant, M. L. 1620 ; *cantor*, -trix ; *cantiō* (archaïque et postclassique), M. L. 1619 ; *canticum* : chant, et spécialement « partie chantée d'une comédie », dans la langue de l'Église « cantique » ; *c. canticiūm* = *ἕμμα ἀμύτων*, M. L. 1618 ; irl. *canitig* ; *canticula*, -culum, M. L. 1617 ; *cantilēna* : refrain (*uetus et uulgata cantio*, Don.), « chanson », sur lequel a peut-être été retait *cantiō*, -ās (Apul.) ; formation obscure, comme *anti-*, *postilēna* ; *canturiō*, -īs. Cf. aussi *carmen*.

De *canō* sont formés un certain nombre de composés qui ont servi pour la plupart à traduire des termes grecs : ainsi *accinō* = *προσέειμι*, *ἐπέειμι* ; de là *accentus*, -ūs, qui a traduit *προσέειμι* (irl. *aicēnd*) ; **accēnsus*, -ūs m., *CIL X* 4915, 7, contamination de *ac-* et de **incēnsus*? ; *concinō* = *συνέειμι*, qui a servi à Cicéron pour rendre *συμφωνέω*, *concentus*, -tūs = *συμφωνία*, *συνωδή*, *concentiō* = *ἀρμονία* ; *incinō*, *incēntiō*, -ior, -trix, -tiusus ; l'adjectif semble avoir été rapproché de *incēndō* ; *incēntium* a pris le sens de *incēntimentum* ; cf. *incēntrix* (Ital.), v. Ernout, *incinō*, *incēndō*, dans Philologica II, p. 225 sqq. ; *ocinō* : faire entendre un chant de mauvais augure (le préfixe *ob-* marquant souvent une idée d'empêchement, d'hostilité) ; *praecinō* : pré luder = *προέειμι*, d'où *praecentor* « qui uocem praemitit in cantu » et « prédire par son chant », cf. omb. *procanuerent* « praecinerint » ; *succinō* : accompagner [par son chant], donner la réplique, *ἐπέειμι* ; *intercinō* (= *παράειμι*, Hor., A. P. 194).

A *canō* correspond un intensif : *cantō*, -ās, *āuī*, *ātum*, -āre, qui, dès les plus anciens textes, concurrence *canō* sans que la nuance itérative ou intensive soit toujours visible, et qui s'est spécialisé dans le sens propre de « chanter ». *Cantō* substitue seulement une flexion régulière à un verbe irrégulier. Panroman. M. L. 1611 ; irl. *cantain*, etc. *Canō* a, à son tour, un itératif *cantiō*, -ās, des dérivés *canitātor*, *canitātrix*, *canitātio*, *canitāmen*, -men-tum, des composés *excantō*, *incantō* (tous deux dans la loi des XII Tables avec un sens magique : *qui fruges ex-*

cantassit « qui aura déplaçé par ses enchantements des récoltes », cf. Varr., Eum. 151, ubi uident se cantando ex ara excantare non posse, deripere incipiunt, et Thes. s. u. ; et qui malum carmen incantassit, M. L. 4341, d'où incantatio, incantamentum « incantation, enchantement, sortilège » ; occentō avec le passage attendu de a à e en syllabe intérieure qu'il est le seul à présenter parmi les composés de canō (concentō dans Pacuvius, Tr. 73, est une conjecture de Ribbeck) ; praecantō (M. L. 6709), recantō (= πάλινδω).

Le présent *kane/o- se retrouve dans ombr. kanetu « canitō » et dans irl. canim « je chante », dont les développements de sens rappellent ceux des formes simples liées à canō, dans imposition. Le parfait cecinī a son correspondant dans irl. cechan ; la concordance des deux langues résulte, il est vrai, d'une règle générale : emploi du redoublement là où le parfait n'est pas caractérisé par une alternance vocalique (l'i de cecinī représente l'ā qui figure dans canō). Hors de l'italo-celtique, on ne peut citer que des formes nominales ; en germanique, le nom du « coq » : got. hana, etc., en gr. ἡ-κωνός « qui chante de bonne heure », épithète du « coq » ; aussi le dérivé κωνός, et κωνοχή « bruit », sans doute κωνοφορ. Gall. canu s'emploie pour « jouer » (d'un instrument).

V. carmen, où est noté un sens particulier.

canōn, -onis m. : emprunt au gr. κανών « règle », qui a eu une grande fortune dans diverses langues techniques, notamment dans la langue administrative de l'Empire, où le mot a désigné l'impôt, d'où l'irl. cáin « loi, taxe, droit » : c. annōnārius, etc. (sens conservé en tarentin, M. L. 1608), et dans la langue de l'Église, où il a désigné « la règle, le canon », etc. L'adjectif canōnicus (= κωνοικός, mais avec o) a été également emprunté et substantivé (d'où fr. chanoine, M. L. 1609) et a fourni les dérivés proprement latins canōnicē adv., canōnicārius « collecteur d'impôts ».

cantabrica (herba) : liseron (Plin. 25, 85). De Cantaber.

cantabrum, -i n. : enseigne militaire de l'époque impériale. Tiré du nom propre Cantaber. — cantabrārius, -i : porte-enseigne.

cantabrum, -i n. (cantabra) : son (de grain). Mot bas latin. cantabriēs, ēi f. = πικρολαός ; cantabracius, πικροτρῆς (Gloss.).

cant(h)ērius, -i m. : cheval hongre (cf. Varr., R. R. II, 7, 15 ; P. F. 40, 15 L) ; cheval de bât ou de somme ; bident. Par extension désigne tout objet en forme de bât : étai pour la vigne, étauçon, chevron ou arbalétrier dans la charpente d'un toit ; machine à suspendre les chevaux (Vitr.). — Mot technique et populaire, comme caballus. Demeuré dans les langues romanes avec différents sens techniques : fr. chanlier, etc. M. L. 1615 ; et en germ. *kantiāri.

Dérivés : cant(h)ēriātus « échallassé » ; cant(h)ērinus « de cheval », -m hordeum ; -m lapathum « patience » ; cant(h)ēriolus « chevalet » (Col.).

Rappelle gr. κἀθων « bandelet », κωνήλιος [δωρ] « âne bâté » ; et sans doute comme lui emprunté à une langue étrangère (cf. caballus) ; Plaute applique aux cantherii l'épithète gallici, Au. 405. Cf. caballus. — V. Cecco, St. Etr. 16, 387 sqq.

cantharis, -idis f. (cantharida, -ae, tardif) : cantharide. Emprunt au gr. κανθαρίδ. M. L. 1613.

cantharus, -i m. : gobelet ou coupe à boire à deux anses ; vasque ; sorte de vaisseau ou de barque ; nom d'un poisson « brème de mer ». Emprunt (depuis Plt.) au gr. κανθαρος, M. L. 1614, et *cantharella, M. L. 1612.

cant(h)us, -i m. : bande de la jante. Gr. κανθός. Mot donné sans preuve comme africain ou espagnol, d'après Quint. 1, 5, 8 ; non attesté avant Perse. M. L. 1616 ; sans doute emprunté au celtique : gaul. cantem, etc. ; cf. germ. v. h. a. kanzwagen, etc. ; britt. cant ; fr. chan, v. B. W. s. u.

canus, -ae f. (Gloss.) : synonyme de canistrum, sans doute emprunté au gr. κανούβ. Cf. cana, -orum, P. F. 40, 5, et canifera, P. F. 57, 8.

cānus, -a, -um : blanc, et spécialement « aux cheveux blancs, chenu ». Pluriel substantivé cāni « cheveux blancs ». — Ancien ; surtout poétique. Rare en prose jusqu'à l'époque de Trajan ; cf. Thes. III 296, 8 sqq. M. L. 1621.

Dérivés et composés : cānēs, -ēre (rare et poétique) ; cānēsco, M. L. 1584 ; *cānō, -āre, M. L. 1570 ; cāniēs, -ia, M. L. 1595 ; cāniūdō ; cānaster, -tri (Gloss.) : qui cānescit (cf. caluaster) ; cānōsus, M. L. 1610 ; cāniūs (Gloss.) ; Plaute ? d'après cornūsus, etc.), M. L. 1622 ; cāniēsco, -āre ; incānēsco, -is, d'où incānus, formé sur incānēsco d'après le rapport cānus/cānēsco.

Tout se passe comme si l'on avait affiné à un adjectif radical, à vocalisme populaire a, de l'indo-européen occidental, qui aurait été élargi par des suffixes variés : *no- dans lat. cānus (de *kasnos), pél. casnar « sénéx » et v. h. a. hasan « brillant, joli » ; *ko- dans lat. cas-cus (cf. fuscus) ; *wo- dans v. isl. hōss (plur. hōssir), v. h. a. haso « gris » ; cf. Hase « lièvre ».

capanna, -ae f. : cabane ; cf. Isid., Or. 15, 12, 2, casulam faciunt sibi custodes uinearum ad tegimen sui... hanc rustici capannam uocant, quod unum tantum capiat. M. L. 1624. Irl. cabán. Cf. canaba?

capēdō, -inis : v. capis.

caper, -pri m. : 1° bouc et bouc châté, d'après Varron ap. Gell. 9, 9, 9, is demum latine dicitur qui excostratus est. Le bouc se disant hircus ; 2° espèce de poisson (Plin. 11, 257 = gr. κάπρος, κάπρωκος). Si le sens ancien était celui que donne Varron, on pourrait songer à rapprocher caper de capus, capō. Mais, dans les textes où le mot figure, il désigne le bouc. Il est vrai qu'il n'apparaît pas dans la littérature avant Virgile. La différence de sens peut être d'origine dialectale. A fourni de nombreux dérivés à l'onomastique ; cf. aussi caprōtinus. Caprōtina Iūnō, etc. (cf. pour la formation annōtinus, dont, toutefois, l'i est bref), avec un doublet caprātinus. A côté de caper s'est formé *caprō, -ōnis attesté par it. caprone, esp. cabron, port. cabrão, M. L. 1624 a, 1656 ; et les formes celtiques irl. cabdr « chevron », britt. caibr, etc.

Dérivés : capra : chèvre. Panroman, M. L. 1647, cf. Hes. κάπρα : αἴξ. Τυρρηνοί (l'adjonction de l'épithète fēmina dans le capris feminis des Acta Iud. saec. Aug. 93 est due au besoin d'éviter l'ambiguïté de la forme de dat. abl. pl. caprie) ; capella (diminutif d'af-

fection, cf. Hor., S. I 1, 110) ; capreus, d'où caprea, -ae qui désigne un animal semblable à la chèvre, glossé δορμάς, cf. Varr., L. L. 5, 101, caprea a similitudine quadam caprae ; et capreolus « chevreuil, chamois » ; puis « sorte de binette » (ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec les cornes du chevreuil) ; « contre-fiche » (cf. Rich, s. u. capreolus, d'où *capreus, M. L. 1650), et enfin « vrilles de la vigne », M. L. 1649, d'où capreolinus (b. lat.) ; caprārius : de chèvre ; caprārius m. : chevrier, M. L. 1648 ; capriliis ; caprile n. : étable à chèvres, M. L. 1653 ; caprinus (caprīnus, Marcell., Anthim., Orib.), cf. ombr. cabrinere « caprinī » gén. sg., M. L. 1654, 1657 ; capriō, -ās (Anthimus) « sentir le bouc » ; capritus, -i (très bas latin, Lex Sal.), M. L. 1655 ; caprāgō, -inis f. : laitue sauvage ; caprāginus, -gineus (capreāginus) : de chèvre. Composés, dont certains à l'imitation du grec : capricornus (ἀλύκερως), -ficus, figuier sauvage, M. L. 1651 : -fer (ἀλυγαίος, de capra et ferus), v. ferus ; -folium « chèvrefeuille », M. L. 1652 ; -genus, -mulgus (= ἀλυθόγας, v. Boisacq s. u. ἀλυθάλος), -pes = ἀλυτρός ; rupi-capra, sēmicaper.

Cf. ombr. kaprum, kabru « caprum », v. isl. hafjr « bouc », gall. caer-iwrch « chevreuil », irl. caera (gén. caerach) « mouton ». — Le grec κέρας « bœlier » a donné lieu de supposer que k est un préfixe (cf. costa), qui différencierait caper de aper. Toutefois, l'existence de ce préfixe est contestée : v. aper.

caperrō, -ās, -āul, -ātum, -āre : se froncer, se rider. N'est guère employé qu'au participe caperrātus « froncé, plissé ». Se dit surtout du front.

Les anciens le rattachent à caper « a caprae fronte », Varr., L. L. 7, 107 ; caperratum : rugosum a cornuum caprinorum similitudine, P. F. 41, 27. Étymologie populaire ? Fait penser à un substantif *caperra « ride » de type étrusque.

Attesté depuis Plaute ; rare, archaïque ou repris par les archaisants.

capillus, -i m. (d'après Varron serait un mot collectif sans pluriel ; mais les auteurs emploient indifféremment le singulier et le pluriel, cf. Thes. III 314, 68 sqq.) : cheveu, poil de barbe, chevelure des plantes, des arbres (cf. la glose capillamenta : summitates arborum, sens auquel il faut peut-être rattacher le mot de la langue augurale capillor, -oris m. cité par Servius, Ae. 10, 423, capillor autem dicitur, cum auspiciato arbor capitur, et consecratur Ioui Fulguri). Au témoignage de Nonius, Plaute aurait employé un neutre capillum (Mo. 254?) ; peut-être y a-t-il eu une flexion capillus/capilla? Un accusatif pluriel capilla figure CIL X 8249, 6. Ancien, usuel. M. L. 1628. Les poètes préférèrent coma ou crinis, v. Thes. s. u.

Dérivés : capillātus (cf. barbātus), d'où capillātūra (b. lat.), M. L. 1627 ; capillātūria « première coupe de cheveux » (Lex Salica), d'après barbātūria (Pétr.) ; *capillō emprunté par le got. kapillōn « tondre », et excapillō (Lex Sal.) ; capillātō (rars et tardif) ; capillāsco (Gloss.) ; capillāceus (époque impériale) ; capillāgō « chevelure » (lat. eccl.), M. L. 1626 ; capillāris et c. herba « herbe capillaire » ; capillitium (tardif) ; cf. barbūtium, caluitium) ; capillōsus, calque tardif de τριχόδης.

Composés (poétiques et rares) : albi- (= λευκότριψ), ātri-, crispī, uersi-capillus.

Capillus fait songer à caput, sans qu'on puisse expliquer précisément ni la forme ni le sens. L'explication ingénieuse de J. Bloch par *capo-pilus suppose arbitrairement l'existence d'un composé et ne rend pas compte du double l (gémينية expressive dans un mot de type « populaire »?). Il n'y a pas de nom indo-européen commun du cheveu, et ce nom diffère d'une langue à l'autre. Le gr. φρίξ est sans étymologie ; l'autre nom latin crinis est obscur.

capio, -is, cēpi, captum, capere (la langue archaïque connaît aussi d'anciennes formes de subjonctif en -s-, capsō, capsis, etc., cf. Thes. III 318, 47 sqq.) : saisir, prendre en main (cf. capulus, -lum, et manubrium gladii uocatur (cf. skr. kapañi duel « deux poignées ») et id quo mortui efferuntur, utrumque a capiēdo dictum, P. F. 53, 26) ; avec idée accessoire de « contenir », bien conservée en latin, e. g. Cic., Off. 1, 17, 54, qui cum una domo iam capi non possunt, in alias domos eueunt ; cf. capāz, capis, etc. De ce sens de « contenir » sont dérivés celui de « concevoir dans l'esprit », déjà dans Cic., Marc. 2 6, quae quidem ego, nisi iua magna esse fatear ut ea uia cuiquam mens aut cogitatio capere possit, amens sim (peut-être sur le modèle de gr. λαμβάνω, cf. concipiō et συλλαμβάνω), puis celui de « être capable de » (rare, époque impériale), « être de nature à » = gr. ἐδύναται (lat. eccl.). L'italo-celtique a développé, en outre, l'idée plus restreinte de « faire prisonnier », d'où captus, captiuis. Le captif est celui qui est pris à la main (jerkakal, comme on dit en arménien). V. B. W. sous chēiif.

Comme emō a perdu le sens général de « prendre », capio en a recueilli les emplois. Au contraire, les composés de emō ayant gardé leur sens ancien, on notera que les composés de capio ont souvent des sens spécialisés, ainsi in-cipio, dē-cipio, prae-cipio, etc. Ces composés ont une valeur plus durative que ceux de emō, qui, comme le verbe simple, ont un aspect nettement « déterminé ».

Capio est employé dans de nombreuses acceptions plus ou moins voisines du sens fondamental et qui se retrouvent toutes ou presque dans le correspondant sémantique grec λαμβάνω : saisir, prendre par force, s'emparer de (également avec un sujet abstrait cupido mē cēpit, etc.), occuper, acquérir, obtenir, entreprendre (capere cōnātum, impetum, fugam ; d'où incipere « entreprendre, commencer »), prendre pour soi, choisir (c'est capio qu'emploie le pontifex maximus quand il choisit une veste, cf. amāta), recevoir, supporter (un dommage : detrimentum capere, cf. λαμβάνειν κέρδος, etc.). Le passif capi se dit souvent aussi de quelqu'un qui est atteint d'une maladie physique ou mentale, e. g. T.-L. 22, 2, 11, ipse Hannibal... altero oculo capitur (cf. λαμβάνεσθαι ὄρὸ νόσου, Hdt. I 138), et l'expression courante mente captus, d'où menceps formé d'après manceps. — Ancien, usuel. Dans les langues romanes où il est représenté (v. fr. chavoir, v. ital., langues hispaniques), capere a un sens dérivé de celui de « contenir, avoir de la place », le sens de « prendre » étant réservé à prendere. M. L. 1625 ; B. W. sous prendre.

A capio correspondent :

1° un duratif en -ā-usité seulement dans des composés sous la forme -cipō, -cupō, e. g. anticipō « devancer,

prévenir » = προλαμβάνω (classique, usuel) ; occurō, -āre « prendre d'avance, occuper », et ses dérivés ; conservé en britt. acub ; et occurō (rare, tardif). Il ne doit pas être confondu avec les dénominateurs qu'on a dans aucupāre (de auceps), participō (de participate). Cf. aussi recuperō (reci-), nuncupō (de *nūmī-caps). Pour anticipiō, qui n'apparaît pas avant Varron, on peut se demander s'il n'a pas été créé sur participō.

2° un désidératif : capessō, -is, -iui, -itum, -ere : « désiderō capere », dit Prisc., GLK II 535, 10, « chercher à prendre, à saisir », d'où « entreprendre » (sens physique et moral) ; capessere Italiam « chercher à gagner l'Italie » (Vg., Ae. 4, 346), d'où l'emploi de capessere, sē capessere avec le sens de « se diriger vers », comme facessere, e. g. Plt., Am. 262, Ru. 178. Dans le latin impérial se développe le sens de « chercher à connaître », e. g. Gell. 12, 1, 11, in capessendis naturae sensibus... obscurū. D'autre part, le désidératif est voisin de l'inchōatif. Aussi voit-on à basse époque s'introduire des formes capēscō, capiscō, que condamne le glossaire de Placide, CGL V 11, 8, capessiuur non per se, auxquelles se rattachent sans doute le parfait capuit, Clem., ad Corinth. 47 ; cf. ital. capisco. Composé uniquement dans Plaute : incipissō (-pessō) : entreprendre, commencer à (cf. inceptō).

3° un itératif : capiō, -ās « chercher à prendre », d'où « faire la chasse à », « convoiter » et « capter », cf. M. L. 1661 ; *accapiare « acheter », *accapiāre, M. L. 62 et 65 ; B. W. s. u. Dans les langues romanes, le sens de « chasser » est réservé à un représentant de *capiāre, M. L. 1662, qui n'est pas attesté dans le latin proprement dit. Capiō a des dérivés : captiūtō (éliminé par captiō, il semble qu'il y ait eu une sorte d'hapologie), captiātor, -trix, -tōrius (latin juridique) ; un composé disceptō, -ās « chercher à prendre en écartant », presque uniquement employé avec des sens dérivés dans la langue juridique (= dīiūdicāre), « décider de », « débattre » ; cf. disceptatō, disceptator. Inceptō est un dénommatif de inceptum.

Composés en -cipiō (-capiō) : accipiō, -is (= ἐπιλαμβάνω) « prendre à soi, d'où « recevoir, accueillir », cf. Capper, GLK VII 99, 22, sumimus ipsi, accipimus ab alio ; avec idée accessoire de bonne volonté, de bienveillance, « accueillir volontiers », M. L. 73, d'où acceptus « bien accueilli, agréable » (cf. gr. δεκτός). Nombreux dérivés : acceptum « reçu, λήμμα » (irl. aicecht), accepta (sc. sors agrī) « lot de terrain », acceptilatiō (terme juridique) : « déclaration de quittance faite par un créancier à son débiteur », acceptiō f. = λήψις (depuis Sall. et Cic. ; s'oppose à datiō, terme de droit) : acceptation ; acceptor, -trix, M. L. 68 ; ante-capiō : doublet de anticipiō, occupō (toutefois, on a anteceptus dans Cic., N. D. 1, 43) ; concipiō (= συλλαμβάνω) : contenir, recueillir ; spécialement concipere sēmina, Cic., Diu. 2, 10, 26, etc., d'où « concevoir » (sens physique et moral, concipere animō, Cic., Leg. 1, 59) ; conceptiō (depuis Cic., technique) = σύλληψις, M. L. 2145 ; decipiō : terme de chasse (cf. decipula « rēs, piège à oiseaux »), « prendre en faisant tomber dans un piège, prendre par la ruse », d'où « tromper, duper », M. L. 2504, B. W. decevoir ; excipiō : 1° prendre, mettre à part, excepter, d'où exceptus, exceptiō, fréquent dans la langue du droit ; exceptus, M. L. 2965 ; 2° accueillir, d'où exceptorius (-ium) « réservoir » ; incipiō : entreprendre et « commencer », M. L. 4353, d'où inceptum et

inceptō, -ās (doublet familier de incipiō, cf. -coepiō), M. L. 4348 ; interceptiō : intercepter ; occipiō : commencer (futur ancien occipiō, Plt.), surtout dans Plt. et Tēr., non dans Cic. et César, repris à l'époque impériale (T. L., Tac.) ; occipiō, -ās (Plt.) ; percipiō : percevoir (proprement : prendre, saisir à travers), M. L. 6399 ; praecipiō (praecipiō dans les Gloss.) : prendre d'avance, d'où « prescrire, recommander » ; praeccepta, -ōrum « mesures prises d'avance, préceptes » (formes savantes en celt. ; irl. procecht, precept, preceptoir [proi-] ; britt. pregeth « sermon ») ; praecceptiō, πρόσταγμα (Gloss.) ; recipiō : recueillir, retirer, M. L. 7120 ; receptus, -ūs m. : « retraite » ; receptāculum « lieu de retraite », recepticius seruus... qui ob uitium redhibitus est, P. F. 357, 4 ; M. L. 7112, 7113 ; suscipiō (et adsuscipiō, époque impériale = ἐπιναλαμβάνω) : prendre par-dessous, se charger de, M. L. 8481.

La plupart de ces verbes sont accompagnés de noms ou adjectifs dérivés en -tus, -itiō, -tor (-trix), -itiuus, -itiuus, formés vraisemblablement sur les modèles grecs en -ληψις, -ληπτός, -ληπτικός, qui appartiennent presque tous à des langues techniques (droit, grammaire ou rhétorique, philosophie) et n'apparaissent guère avant Cicéron. De plus, ils ont reçu de bonne heure des doublets en -ceptō, -ās, -āre, appartenant à la langue familière, qui n'en diffèrent pas par le sens, mais qui fournissent des paradigmes réguliers. Ainsi acceptiāre (d'où acceptiūtō, ap. Non. 134) ; exceptiāre ; inceptiāre, M. L. 4348 ; praecceptiāre, cf. ital. ricettare, de receptiāre, M. L. 7111. Ces doublets sont, en général, bannis de la langue classique, mais ils apparaissent dans la langue de la comédie et reparassent dans la basse latinité. Ils peuvent, à leur tour, fournir des dérivés, par exemple acceptatiō, -tor, -tābilis, -tāculum ; acceptiūtō, etc.

Cf. aussi *excaptum « pelote », M. L. 2954 a ; *excaptiāre, -iāre « gratter », M. L. 2953-2954 ; mais le rapport de sens n'est pas clair.

A la racine kap- ou à capiō lui-même se rattachent des noms et adjectifs dérivés et composés :

a) un nom racine d'agent, usité seulement sous la forme avec apophonie -ceps comme second terme de composé : auceps, -cupis m. « oiseleur », d'où aucupium, aucupari ; mūnceps, -ipis m. « qui prend part aux charges », d'où « habitant d'un municipio », mūncipium ; participate m. « qui prend sa part de » ; participium, traduction du terme grammatical μετοχή ; manceps m. (v. ce mot) ; princeps, -ipis m., v. primus ; tertī-, quartī-, quintī-, sextī-iceps, chez Varron ; inceptus, dans P. F. 95, 10 « — deinceps » ; deinceps (v. deinde) qui s'est décliné d'abord, avant de devenir adjectif invariable, cf. P. F. 65, 27 : deinceps antiqui dicebant proxime quæque captum, ut principem primum captum. Cette glose fait penser qu'à côté de -ceps, issu de *caps actif, il y a eu un homonyme -ceps de *capti (passif, cf. manceps et men-ceps « mente captus », et, pour la formation, locuples ; for-ceps : pincés, tenailles.

b) -capas, -capus : hosticapas : hostium captor, P. F. 91, 5, et hosti-, pisci-, urbi-capus ; cf. aussi mus-cipula « ratière, souricière » ;

capiō, -ōnis f. « prise, possession ». Terme de droit usité surtout dans le juxtaposé āsū-capiō ;

-capēdō, -inīs f. dans inter-capēdō : interruption, pause, répit » ; cf. cuppedō/cupiō, torpedō, grauēdō, etc. ;

capulus, capulum, capula avec le suffixe en -lo- de noms d'instrument ; cf. excipulus ; -cipuus, -a, -um (cf. contiguus, etc.), cf. P. F. 70, 5, excipium quod excipiat, ut praecipium quod ante capiat. Praecipuus est glossé correctement ἔκλαφετος ; capāx, -ācis adj. : « qui peut contenir, capable, spacieux » terme de droit : « habile à recueillir un héritage ». D'où capāciūs sans doute créé par Cic., Tusc. I 61, et en latin ecclésiastique : capābilis ; incapāx, -pāciūs, -pābilis.

c) captor, -ōris m. : celui qui prend. Très rare ; non attesté avant saint Augustin (dérivé *captōria ? cf. M. L. 1664) ; captus, -ūs m. : prise (rare) ; capacité, portée ; pouvoir de compréhension : ut est captus, pro capti ; captiō : prise, action de saisir ; puis, par métonymie, « ce qui sert à prendre, piège, fraude, argument capiteux » ; « tort, dommage » ; captiuncula ; captiōsus : captieux, trompeur ; captūra (postclassique) : prise, capture, gain (cf. iactūra), M. L. 1665 ; captiūsus : prisonnier, captif ; substantivé captiūsus, -ī ; captiua ; M. L. 1663 et 1662 a, captiuitās : non attesté avant Sénèque. Auparavant, la condition du captif s'exprime par seruilius, seruitius. Captiuitās s'oppose à liberitās sur lequel il est formé ; captiūd, -ās : latin ecclésiastique, traduit le gr. ἀλμαλωτίω (-τέω). En celt. : v. irl. cach « servante », gall. caeth, corn. caid « captif, esclave », gall. ceithued « captiuitās », mot savant.

V. aussi capis, capsā.

Capiō a en germanique un correspondant exact : got. hafjan (prét. hof) « élever », en face de quoi se trouve un verbe exprimant l'état, got. haban, v. h. a. habēn « tenir, posséder, avoir ». Sauf l'ø du prétérit got. hof, etc., l'a germanique se trouve dans toutes les formes du groupe ; seul le mot v. isl. hāfr « hameçon » offre un -ø, comme lat. cēpī, mais l'étymologie est contestée. On retrouve a dans got. hafis « pris », v. isl. hapr « serf », qui semblent répondre à lat. captus (de la got. hafjan « κολλάσθαι, προσέχειν »). La racine paraît être de la forme *kēp-, à en juger par gr. κόπη « poignée, manche » ; dès lors, lat. cap- et germ. haf- reposeraient sur *kēp-, comme aussi kap- dans gr. κάπνο « je happe avidement », κάπη « niche, mangeoire », καπέτις « mesure de capacité » et lett. kap-dans kâmpju « je saisis », avec nasale infixée, comme dans gr. λαμβάνω. On ne peut guère faire état de skr. kapati « deux pleines mains », qui est isolé en indo-iranien. Le lituanien semble avoir ø dans kûpà « gage », et peut-être même l'irlandais dans cāin « tribut ». — La racine *kēp-, *kōp-, *kēp- qu'on est ainsi amené à poser fournissait un présent athématique, dont alb. kam « j'ai » est l'unique trace, mais dont lat. capiō et got. hafja sont des substituts. — Cette racine était en concurrence avec une autre toute voisine à gh-initial, même vocalisme et labiale (mal définie) finale, à savoir celle qu'on observe dans omb. ha h tu « capitiō », dans v. irl. gaibim « je prends » et dans lat. habēō, qui est à irl. gaibim exactement ce que got. haba « j'ai » est à hafja. V. sous habēō. — L'osco-ombrien n'a pas de verbe correspondant à capiō ; pour omb. kapīrē « capidi », etc., v. le suivant.

capis, -idis f. : sorte de coupe ou de vase à une seule anses usité à l'époque ancienne et dont l'usage s'est maintenu dans les sacrifices. Attesté depuis Lucilius. Rare. Même mot dans omb. kapīrē, kapīrse « capidi »,

accusatif pluriel capif « capidēs », emprunté au latin. Diminutif capidula. Synonyme capēdō, -inis (formé comme dulcis/dulcēdō et cap(p)ūdō (Cic.) ; capēduncula. — Les anciens le rattachent à capiō, cf. Varr., L. L. 5, 121, es a capiēdo, quod ansatae ut prendi possent, i. e. capi. Mais la formation est étrange ; et Priscien remarque que l'accusatif est grec : capidas (à moins, toutefois, qu'il n'y ait eu un nominatif capida formé sur l'accusatif grec, comme cassida, crātera) ; on peut penser à un emprunt ancien au grec ἀναψα, déformé par l'étymologie populaire. Les mots en -is, -idis sont rares en latin et, généralement, sans étymologie, cf. cassis, cuspis, lapis. Cf. le suivant.

capistērium, -ī n. : instrument pour trier les grains, auget (Colum.). Emprunt oral et sans doute ancien au gr. αναπιστήριον, avec dissimilation de sc-st > c-st, qui l'a rapproché de capiō. M. L. 1629.

capistrum, -ī n. : harnais de tête, muselière ; puis « licol, lien, courroie ». Attesté depuis Caton. Panroman ; cf. fr. chevêtre, M. L. 1630, 1631. Irl. cabstar, gall. cebyst. De là : capistrārius, capistrāre, capistellum ; incapistrāre, fr. enchevêtrer, M. L. 4342. Rapproché de caput ou de capiō. Mais aucune des deux étymologies n'est satisfaisante.

capitium : v. caput.

Capitōlium, -ī n. : le Capitole, colline de Rome sur laquelle se dressait le temple de Jupiter Capitōlinus. Considéré comme dérivé de caput « sommet », mais la dérivation est inexpliquée. Le doublet Capitōdium de Marius Victor, GLK VI 26, 3, est sans autorité. Conservé en prov. capdoh « trône », M. L. 1639.

capitum, -ī n. (capitus, -ūs m.) : fourrage. Emprunt bas latin au gr. καπήτόν.

capō : v. capus.

cappa, -ae f. : chape. Bas-latin, Isid., Gloss., Greg. Tur. § Domin. : cappella, cappellus. M. L. 1642, 1644, 1645, 2952, *excappāre. Isid., Or. 19, 31, 3, capitulum est, quod uolgo capitulare dicunt, idem et cappa. Hypocritistique se rattachant à caput, capus « tête » ? — Sur l'évolution sémantique de cappella, v. Aebischer, Bull. du Gonge, V (1929), 30. Germ. : ags. cæppe, etc. ; irl. cāpa, britt. cab? Mot répandu par l'Église.

capra, capreolus : v. caper. §

capronae, -ārum : equorum iuba in frontem deuexae quasi a capite pronae, P. F. 42, 4. Un exemple dans Lucilius, un autre de capronae dans Apulée. Sans doute de caper ; cf. aper, aprōnius.

Caprōfina : v. caper.

capsa, -ae f. : boîte ou caisse, cassette en bois, profonde et de forme circulaire, destinée surtout à enfermer et transporter les livres. Non attesté avant Cicéron. M. L. 1658 ; B. W. chdsse et caissē. V. h. a. chafsa ; gr. κάψα, κάψα.

Dérivés : capsula, capsella ; capsārius : esclave chargé de porter la capsā de son maître ; ou de garder les vêtements au bain ; ouvrier qui fait les caisses ; sorte de fonctionnaire militaire. M. L. 1659.

La forme de glossaire capsidula est capsā uel pera, CGL V 617, 48, est peut-être une déformation, par éty-

mologie populaire, de *cassidile*, dérivé de *cassis*, cf. Thes. s. u.

Il semble difficile de voir ici une formation désidérative, en face de *capis*, comparable à *noza* en face de *noceö*. Étymologie obscure.

capillägö, *-inis* f. : nom d'une plante ; jusquiame? Cf. *tussilägö*. V. André, *Lex.*, s. u. f

capsus, *-I* m. et **capsum n. : chariot couvert, cage. Dupuis Vitruve. M. L. 1660. Cf. *capsa*?**

capula, *-ae* f. : petite cruche ou petite coupe (Varron). De là, sans doute, *capulö*, *-äre* : transvaser (un exemple de Plin. 15, 22) ; *cap(ul)ätör*.

V. *capio*.

capulö, *-äs*, *-äre* : couper. Mot bas-latin (vi^e siècle), *Lex Burg.*, *Lex Sal.* Le doublet *capellö* (Anthem.) rappelle got. *kapellön* « tondre » (emprunté au latin?) ; cf. *capillus*. L'apparition tardive du mot rend très douteux le rapprochement de *concipilö* (*-pulö*) « réduire en miettes » dans Plt., *Tru.* 621, que Festus, du reste, explique autrement : *concipulauisti dictum a Naevio* (Com. 132) *pro corripuisti et inuolasti*, P. F. 54, 16, et qui peut provenir de *capulum* « lasso ».

Cf. peut-être *capö*, *capus*.

capulum, *-I* n. (Gloss.) : lasso. M. L. 1666, fr. *cäble*. Cf. *capulö*, *-äs* (Colum.) : prendre au lasso ; **excapulö*, M. L. 2955. Sans doute de *capio*.

capulus, *-I* m. et **capulum** n. : 1^o manche, poignée (d'une arme, etc.) ; en celt. : gall. *cabol-faen* « pierre à aiguiser » ; 2^o cerceau, d'où *capularis* (Plt.) « bon pour le cerceau ». Voir la citation de l'abrégé de Festus, s. u. *capio*, l. 4 du commencement. Les deux sens proviennent de spécialisations dans des langues techniques. Attesté depuis Plaute, Cas. 909 et As. 892.

V. *capio*. *Capulus* est à *capio* comme *bibulus* à *bibö*.

capus, *-I* m. (Varr., Colum.) ; et **cäpö** (**cappö*), *-önis* m. : chapon. La forme intensive en *-ö*, *-önis* n'est pas attestée avant Martial (cf. Charis., GLK I 103, 26, *capo dicitur nunc sed Varro de Sermone latino* (frg. 105 G. S.) « *ierum* » ait « *ex gallo gallinaceo castrato fit capus* », mais peut être ancienne (cf. le type *mento*, *näsö*, etc.). Diminutif : *capunculus* (tardif).

Martial, 3, 58, 38, scande la première syllabe longue ; sans doute faut-il lire *cappö*, avec geminée expressive, comme l'indiquent les dérivés romans : seul le campidanién *kaboni* remonte à *capo* ; les autres formes, it. *capone*, fr. *chapon*, etc., supposent **cappo* (cf. M. L. 1641), de même les emprunts germaniques v. h. a. *kappo*, m. h. a. *kapün*.

Le *p* geminée se retrouve peut-être dans la glose d'Hésychius : *βουροκάπτου* « coupeur de bourse », *τὸν Κόλυμα*.

Ce mot (ainsi que *capuläre* cité ci-dessus) rappelle gr. *κάπρω* « je frappe, je coupe », *κοτίς* « couteau », etc., lit. *kapoti* « hacher menu », sl. *kopati* « creuser ». Il y a un doublet à *s*-initial dans lit. *skapüti* « je creuse » : la forme lit. *skabü*, *skabüti* « couper, ébrancher » montre qu'il faut supposer un ancien présent athématique. Le gr. a *κάπρωον*. Le sens de lat. *capus* se retrouve dans le groupe slave : *skapiti* « *κόρυγχεν* », *skopiti* « *κόρυγχος* ». Le rapprochement est compliqué par le fait

qu'il y a des formes à *-ph*- final : persan *šikāfād* « il fend », *kāfād*, « il creuse, il fend », et gr. *κοπάω*, aoriste passif de *κάπτω* « je creuse », *κοπάειον* « béche », etc. (cf. *scapulae*) ; mais le latin ne permet pas de distinguer *ph* de *p*. Tout cela caractérise des formes « populaires ».

caput, *-itis* n. (ancienne graphie *kaput* ; cf. aussi Hes. *κάπουτις* *κεφαλή*, *Ῥωμαίου*, qui provient sans doute d'une contamination du nominatif et du génitif ; à basse époque apparaît un doublet *capus*, *-i* qui a passé dans les langues romanes) : tête, des hommes et des animaux. Identique pour le sens au gr. *κεφαλή*, dont il a sans doute emprunté les acceptions, comme *capitulum* a traduit *κεφαλή*, *capitūlis* *κεφάλαιος*, *recapitulatio* *ἀνακεφαλαιώσις*, *capitulātum* *ἐν κεφαλῶν*. — Souvent employé dans des sens dérivés ou images pour désigner : 1^o la personne tout entière, avec notion accessoire de vie, emploi fréquent dans les énumérations, distributions (par tête, *κατὰ κεφαλὴν*), les recensements (*capite cēnsi*) ; 2^o sommet, cime, tête (d'épî), d'où « pointe, cap », it. *capo*, d'où fr. *cap* ; source (sens propre et figuré, = *origö*) ; 3^o tête, on tant que considérée comme la partie qui gouverne le reste du corps, chef (sens conservé en italien et en français, où on a eu recours à un autre mot *testa*, d'origine populaire, pour désigner la tête) ; 4^o en grammaire, forme principale d'un mot (nominatif, première personne du verbe). Sur la conservation de ces divers sens dans les langues romanes, v. M. L. s. u. et B. W. *chef*. — Usité de tout temps. Panroman, M. L. 1668 (mais v. *testa*) ; irl. *capat*, britt. *cab*.

Dérivés : *capitūlis* (*capitūlis* Sc. Ba.) : « de la tête », sens propre conservé dans *uēna capitūlis* et dans *capital* : *a capite quod sacerdotulus in capite etiam nunc solent habere*, Varr., L. L. 5, 130. Spécialisé dans la langue du droit « capital », *poena capitūlis* ; et *capital(e)* : *facinus quod capitūlis poena luitur*. Le sens de « capital, essentiel » (*κεφάλαιος*) est à peine attesté. M. L. 1632 ; irl. *cadal* ; *capitulum* ; [petite] tête. Le plus souvent au sens imagé de « partie supérieure », chapiteau ; en-tête (d'un livre, d'une loi, etc.), chapitre ; partie essentielle (sens tardif) ; prestation, redevance par tête ; d'où *capitulānus*, *-rius* « collecteur d'impôts », etc. ; irl. *caipitl*, gall. *cabidwl*. M. L. 1640, 1636 ; *capitellum* ; *capitö*, *-önis* (cf. *frontö*, etc.) désigne une sorte de poisson, gr. *κεφαλός* (M. L. 1819, *cephalus*), d'où fr. *chevêne*, M. L. 1638 ; B. W. s. u. ; *capitānus* : qui a une grosse tête ; *capitāneus* (b. lat.) : principal. M. L. 1633, 1634 ; *capitūtiö* : impôt par tête ; *capitūrium* : capital d'une dette ; *capitium* : ouverture pour passer la tête, capuchon, M. L. 1637 ; *capitö-lium*?, v. ce mot. Cf. aussi **accapitiäre*, M. L. 63 ; **discapitiäre* « subir une perte », M. L. 2651 ; **incapitiäre*, M. L. 4343 ; **recapitiäre*, M. L. 7107.

Composés en *-ceps*, *-cipitis* : *anceps* (*ancipes*, Plt., Rud. 1158, et gramm., est refait sur le génitif de **am(b)iceps*, cf. Prisc., GLK II 29, 19, *anceps pro anceps*, et gr. *ἀμφικεφαλος*) ; abl. *incipiti* et *incipite*, n. pl. n. *incipitia* : à deux têtes (*secüris anceps*) ; qui se tourne de deux côtés, « double », et aussi « douteux, incertain, hésitant, ambigu », souvent avec une nuance péjorative « trompeur » et « périlleux », cf. *dubius*. Influencé par

les autres adjectifs en *-ceps*, *-cipis*, a perdu rapidement tout rapport avec *caput*.

biceps (ancien *bicipes* d'après Prisc. II 280, 16) adj. : *δικεφαλός* ; employé presque uniquement au sens propre (à l'inverse de *anceps*).

praiceps, *-cipitis* adj. (nom. *praecipies* dans Plt., Ru. 671, et, par contre, abl. *praecipie*, Enn., A. 399, d'après la fautive analogie de *princeps*) : qui va ou tombe la tête en avant (sens propre et figuré) ; d'où n. *praiceps* « précipice » et, par extension, « danger mortel » ; du pluriel *praecipitia*, l'époque impériale a tiré un singulier *praecipitium*. — Ancien, usuel. M. L. 6709 a.

Dérivé : *praecipitö*, *-äs* : transitif et absolu « précipiter » et « se précipiter » ; dérivés (époque impériale) : *praecipitānter*, *praecipitāntia*, *praecipitātö*, *-tor*.

Composés en *-ciput* : *occiput* et *occipitium*, plus fréquent et ancien (cf. *capitium*) ; *sinciput* et *sincipitūmentum*.

Cf. encore *capitulium*, d'où irl. *caplat* ; *cānicapitus*.

Le nom indo-européen de « la tête », dont il y a trace dans *cerebrum*, etc., a été remplacé en latin, comme presque partout, par un autre, qui est sans doute populaire. De même que le grec a *κεφαλή*, le gotique *haudip*, le lituanien *galvö* et le v. slave *glava* (cf. arm. *gluz*), le latin a *caput*. Ce mot n'est, du reste, pas isolé, car le germanique a v. isl. *hǫfuð*, v. angl. *hafud* (de **habuda*) et le sanskrit a *kapuchalam* « chignon », à côté de *kapālam* « crâne » et « tesson », cf. v. angl. *hafola* « tête ». De ces rapprochements, il résulte que le *-ut* de *caput*, quoique ancien, n'est pas essentiel ; et, en effet, on ne le trouve pas dans les composés au nominatif : *prae-ceps*, *bi-ceps*, etc., ce qui ne peut s'expliquer par l'influence du type *prin-ceps*, *au-ceps*, etc., faute de point de contact entre les deux types.

L'adjectif *praiceps* a remplacé un composé où le nom du « visage » était le second terme : skr. *nica*, *nyān*, v. sl. *nicl* ; lat. *praiceps ceciüti* a une valeur pareille à celle de v. sl. *padc nict* « il est tombé (le visage) en avant ». Le type latin de *antiquus*, qui a même origine, a perdu toute trace du sens de « visage » ; v. ce mot sous *ante*.

capys, acc. pl. *capyas* : nom étrusque du faucon d'après Servius, Ae. 10, 145, qui désignerait aussi, comme le latin *falco*, les hommes dont les doigts de pied sont recourbés en forme de faux. Même explication dans Isid., Or. 12, 7, 57, mais celui-ci attribue le nom, non plus aux Étrusques, mais à l'Italia lingua, sans doute par confusion avec *capus*.

‡ *Capys* est une hellénisation de *Capus*, éponyme de *Capua* comme *Mantus* de *Mantua*.

cärabus, *-I* m. : 1^o langouste ; 2^o barque en osier recouverte de peau. Emprunt (Pline) au gr. *κάραβος*, lui-même sans doute emprunté. M. L. 1671-1672.

caracalla, *-ae* f. : sorte de vêtement sans manches et à capuchon, originaire de Gaule. Surnom de l'empereur M. Aurel. *Seuerus Antoninus* C. Bas-latin. M. L. 1672 a?

caragus (*-gius*), *-I* m. : devin. Bas-latin. Représenté en v. français, M. L. 1673. Origine inconnue.

carbas m. (Vitr.), **carbasus** (Suét.) : vent d'est. Du gr. *κάρβας*, d'origine asiatique.

carbasus, *-I* f. (m. Val. Max.) ; pluriel collectif *car-*

bassa n. (d'où *carbasum*, Ov.) : *genus lini est, quod abusuue plerumque pro uelo pontiur* ; étoffe de lin qui servait de vêtement aux divinités fluviales ou aux riches (cf. Non. 541, 11) et dont on faisait aussi les voiles des vaisseaux ou les pare-soleil des théâtres. Depuis Ennius ; rare en prose. irl. *carbh*.

L'identité de sens et de forme avec gr. *κάρπακος*, lui-même d'origine égéenne, au *b* près, est frappante, que le mot vienne directement du grec ou que tous les deux aient été empruntés indépendamment à une même langue inconnue, cf. Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. *Carpaesus* = *κάρπακος*, *carpasinus* (*-neus*) = *κάρπακος* ; Caecilius unit *carpasina*, *molocchina*, *ampelina* ; Apul., Met. 8, 27, *crocotis* et *carpasinis* et *bombycinis*. Cf. sans doute *carpsia*, Isid., Or. 19, 1, 11, — *nauis a Carpatho insula nominata*. *Κάρπακος* dans le sens de « plante vénéneuse » a été transcrit par *carpasum* ; on a aussi *carpathum*, de **κάρπαθον*, cf. *opocarthon* (Plin.).

carbö, *-önis* m. : charbon de bois, produit de la combustion, souvent joint à *cinis*, différent de *prüna*, cf. Serv., Ae. 11, 788, *prüna quamdiu ardet dicitur ; cum autem exstincta fuerit, carbo nominatur*, et Varr., R. R. 1, 7, 8. De là : *carbönnarius*, *carbönöscö* (b. lat.). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1674-1676. Diminutif : *carbunculus* : morceau de charbon ; carbonce (sorte de sable) ; escarboucle ; charbon (maladie = *κάρβας*), M. L. 1677, et celt. : irl. *caracol* ; d'où *carbunculus* = *κάρβασ* et ses dérivés.

On rapproche got. *hauri* « charbon », v. isl. *hyrr* « feu », lit. *kürti* « chauffer », v. h. a. *herd* « foyer », etc., d'une racine **ker*-, cf. *cremö*. Mais le rapprochement est lointain, et le *-b* n'est pas expliqué. Terme technique.

carbunica, *-ae* f. : nom d'une vigne cultivée dans la Narbonnaise (Plin. 14, 43). Lire *carbönica*? Cf. *carbunculus* dans Thes. III 433, 65 sqq.

carcer, *-ris* m. (*carcar* à l'époque impériale, Acta fr. Aru., Itala, cf. Thes. III 434, 23 ; *κάρκαρον* dans Sophron et *κάρκαρον* ... *δεισι* ; *κάρκαρον* ... *ἐνοι* *τὰς* *μάντρας*, Hes., peuvent provenir du latin) : enclôs, barrières qui ferment la piste des chars (pl. *carceres*, Enn.), d'où l'expression *à carcer* ad calcem ; prison (sens déjà attesté dans la Rome royale). L'it. *carcere* remonte à *carcer*, le v. ital. *carcar*, got. *karkara*, à *carcar*, peut-être par un intermédiaire grec, de même v. irl. *carcar*, britt. *carchar*, M. L. 1679 ; B. W. *chartre*.

Dérivés : *carcerarius* (Plt. et b. lat.), M. L. 1680 ; et, à basse époque, *carcereus* ; *carcerälis* ; *carcerö*, *-äs* (lat. eccl.).

Mot à redoublement, d'origine indéterminée ; la forme *carcer* subsiste normalement ; mais **karkr*- se dissimile en **kankr*- (cf. *cancer* et *cancri*) ; ce procédé est ancien en indo-européen. Vocalisme « populaire ».

carchésium, *-I* n. : vase à boire ; hune d'un vaisseau, cf. Rich, s. u. Emprunt au gr. *καρχήσιον* déjà dans Liv. Andron. V. B. Friedmann, *Die ion. u. att. Wörter i. Atlas*, p. 20. M. L. 1681.

Cardea, *-ae* f. : v. le suivant.

cardö, *-inis* m. (f. à la date ancienne) : 1^o gond (c. *masculus*, c. *femina*), charnière ; pivot ; pôle (nord et sud), puis « point cardinal » et, par suite, ligne transversale

tracée du nord au sud par les *agrîmënôsôrês*, et qui s'oppose au *decimânus* qui va de l'est à l'ouest; 2° tournant, point principal (cf., pour le développement de sens, *articulus*; Serv., Aë. 1, 172, [prouver] dicitur res in *cardine est*, i. e. in articulo). Ancien, uciel. M. L. 1684.

Dérivés : *Carna*, -ae et *Cardea*, cf. Aug., Ciu. 4, 8; Tert., Idol. 15, forme suspecte d'être refaite, cf. Thes. Nom. propr. lat. sous *Carna* : déesse dont le nom a été rattaché à *cardō* peut-être par étymologie populaire; quelques-uns le dérivent de *carō*, cf. Ov., F. 6, 101 sqq.; *cardinalis* : 1° de gond, de porte; 2° principal (se dit des monstres, des vertus, etc.) emploi rare et tardif; usité dans la langue ecclésiastique au sens de « cardinal » (irl. *cardinal*); *cardinātus* : muni de gonds (Vitr.); *cardinā*, -ās (Greg. M.) « primō locō ordināre ». Cf. encore *cardineus*, -ārius, -āliūter, tous rares et tardifs.

Sans correspondant connu. Terme technique, à vocalisme a.

carduus, -i m. (formes tardives *cardus*, -i et *cardō*, -ōnis; cf. *capus* et *cappō*, etc.) : chardon, cardon, artichaut. — Ancien, usuel. M. L. 1685, 1687; B. W. s. u.

Dérivés : *carduēlis* (et *cardēlis* déjà dans Pétr.). chardonneret, gr. *καρδιόλης*; *cardel(tus)* (bas-lat.) : chardon, chardonneret, M. L. 1686; *carduētum* (Pall.) : lieu planté de chardons; **cardinus*, M. L. 1682.

Rappelle *carō*, -is « carder », qui a été remplacé dans les langues romanes par un dénomiatif de *carduus*, **cārdāre*. Cf. aussi *cārez*.

Nom de plante, à vocalisme radical a, sans correspondant connu. Pour *cardopanus*, v. André, s. u.

carēnsis : — *pistoribus a caria, quam Oscomum (Afrum R) lingua panem esse dicimus*, Gloss. Plac. V 14, 26 et 26, 16. Forme unique et peu sûre dont on rapproche osq. karanter « uescuntur » et le nom de la déesse Cerēs, cf. Serv., G. 1, 7, Sabini Cererem panem appellanti. V. *crēsō*.

carēō, -ēs, -ūi, -ēre : ne pas avoir, manquer de. Cic., Tu. 1, 88, *carere igitur hoc significat : egere eo quod habere uelis... dicitur alio modo etiam carere cum aliquid non habeas, et non habere te sentias, etiam id facile patiari*. Cf. Sén., Dial. 7, 7, 2, *uoluptate uirtus saepe caret, numquam indiget*. D'après Priscien, le participe serait *cassus* ou *caritus* : *a careo uel caritum uel cassum posse dici, quia futuri participium cariturus, praeteritū cassus inuenitur*. Cf. *cassus*. — Ancien, usuel. M. L. 1688 a.

Dérivés : *caerentia*, *carēsō*, très rares et tardifs. On rapproche osq. *ŋakiiad kasit* « faciat decet »; le sens « il faut », de *kasit*, en face de *carēō*, *cassus*, rappelle gr. *δει* « il faut » en face de *δέω* « j'ai besoin »; fal. *carefo* « carēbō ». — Cf. peut-être *castus*. — A part cela, sans étymologie, comme d'ordinaire pour le sens de « manquer » dans les langues indo-européennes (v. *egēō*).

careum, -i n. : carvi (plante). Cf. gr. *καρος*, *καρῶν*.

cārez et **cārix**, -ieis f. : liche, herbe des marais, *herba... acuta et durissima, spatio similis*, Serv., B. 3, 20; M. L. 1689. D'où *cārectum* (*cāricium*), M. L. 1688; **caricia*, M. L. 1691. Sur la forme, v. Ernout, Philologica, I, p. 146.

Rappelle *cārō* (*cārrō*), *carduus*.

cārica, -ae f. (scil. *ficus*) : sorte de figue (*ā Cāria*). M. L. 1690; irl. *caric*. v. André, s. u.

carīēs, -ei f. : « *putrēdō lignōrum* », puis toute espèce de vétusté, carie, pourriture. Ancien, usuel. Les formes romanes reposent sur **caria*. M. L. 1692.

Dérivés : *carius* (Gloss.), *animal qui et tinea dicitur*, M. L. 1697; **cariolus*, M. L. 1694; *cariosus*; *caridans* (un exemple tardif).

Probablement élargissement par -iz- du thème sans suffixe de la racine qui apparaît dans irl. *ar-a-chrinim* « je tombe en ruines », gl. *defetiscor, in-chre* « ruine », gr. *καράω* « je dévaste, je ravage », *ἀσχετός* « intact », skr. *çṛṇāti* « il brise », *çṛṛadh* « brisé », av. *asarōta* « intact », *sāri* « ruine ». — La racine étant dissyllabique, on hésite à rapprocher gr. *κάρ* « mort ».

carīna, -ae f. : demi-coquille de noix (qui se dit *putāmen*), et aussi, « carène de vaisseau » (sens probablement dérivé, bien qu'attesté avant le premier) et « vaisseau ». Ancien, usuel. M. L. 1693; britt. *cernwyn*. Le pluriel *Carinae* désigne un quartier de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 47.

Dérivés : *carinātus* : caréné, d'où *carinō*, -āre (Plin.), *carinula*; les mots plautiniens *carinus* « couleur brou de noix » et *carinārius* proviennent du gr. *καρίνωτος*.

Rappelle gr. *κάρουον* « noix » et skr. *karakaḥ* « noix de coco ». D'autre part, le sens du mot latin évoque un mot signifiant « dur » qui a été évincé sous *cancer*. En somme, pas d'étymologie sûre. Pour le suffixe, cf. *pis- cina*, *farīna*, etc.

carīnō (*carinor*?), -ās, -āre : *probra obiectare*, P. F. 41, 13. Vieux mot, non attesté en dehors d'Ennius et des glossateurs.

Dérivé : *carinātor*.

On rapproche irl. *caire*, gall. *caredd* « blâme », gr. *κάρνη* *ζῆλια* et peut-être *κέρ-τομος* « méprisant, railleur », *σκάραρος* *λοιδόρια* Hes., *σκαρῆδος* *λοιδόρος* Hes.; v. sl. *u-korū* « ōbric », serb. *pō-kor* « blâme ». Pour la dérivation, cf. *muḡinor*, *coquinō*.

carissa (*carisa*) f. : -m *apud Lucilium uafum* (l. *uafram*?) significat, P. F. 38, 18. Cf. Gl. Pl. V 15, 6, *uetus lena percallida, unde et in mimo fallaces ancillae catae carissiae appellabantur*. Vieux mot populaire, sans doute étranger; étrusque? Cf. pour la finale *fauis(s)a*, *man- tis(s)a*.

caristia, -ōrum n. pl. : nom d'un jour de fête (22 février), cf. Ov., F. 2, 617, rapproché malgré l'*ā* de *cārus* par étymologie populaire. — Sans doute de gr. *χαρισ- τία*, v. M. Leumann, die Spr. I 208.

carmen, -inis n. : — *dici potest quicquid pedibus continetur*, Serv., Aë. 3, 287. Mot ancien, qui désigne une formule rythmée, notamment une formule magique. Apparaît d'abord dans la langue religieuse et juridique : *carmen Aruāle*; *Terquiniū... carmina*, Cic., Rab. perd. 13; *lex horrendi carminis erat*, T.-L. 1, 26, 6; ou didac- tique : *magistri carmine*, Cic., De Or. 1, 245. En pénétrant dans la langue littéraire a désigné toute espèce de chant, même le chant d'un instrument, comme *canō*, cf. Enn., A. 519, *carmen tuba sola peregit* [de tubicine

moriente], et Quint. 9, 4, 11, *receptū carmen* [comme *receptū canere*], ou de poème.

Carmenta (-tis) f. (si le nom de cette vieille divinité n'a pas été dérivé de *carmen* par étymologie populaire); *carmenālis*; *carmenārius*; et à basse époque *carmino*, -ās, M. L. 1699.

Les Latins ne séparaient pas *carmen* de *canō*. L'étymologie satisfaisante est celle de L. Havet, MSL 6, 31, qui, comparant *germen* de **gen-men*, explique *carmen* comme issu de **camnen* par dissimilation; cf., dans certains parlirs romans, *arma* issu de *an(i)ma*; irl. *canim* s'applique surtout au chant des incantations. — Un rapprochement avec skr. *kārāh* « chanteur, poète » et dor. *κάρου*, ion.-att. *κάρου* est impossible; il n'y a pas de racine de la forme indo-européenne **kār-*.

carmen; **carminō**, -ās, -āre : carder. V. le suivant.

carō (*carrō*), -is, -ere : carder; *carere a carento, quod am* [sc. *lanam*] *tum purgant ac deducunt, ut careat spurcitia; ex quo carminari dicitur tum lana, cum ex ea carunt quod in ea h(a)eret*, Varr., L. L. 7, 54. Verbe rarement attesté par suite de son caractère technique. *Carere* est la forme du manuscrit de Varron; *carrō*, qui est donné par le Thesaurus, n'est nulle part attesté directement : les gloses ont *carisō* ou *carrisō*; les manuscrits de Plaute, Men. 797, ont *carpere*; mais Varron cite le vers avec *carere*, que certains éditeurs corrigent en *carrere*. Si cette forme est réelle, *carrō* peut être issu de **karsō* > **karzō* > *carrō* (cf. *ferre* de **ferse*).

Dérivé : *carmen* « instrument qui sert à carder » attesté seulement dans Claudien et Venant. Fort., mais sans doute ancien, comme l'indique le dénomiatif *carminō*, -ās, qui déjà au temps de Varron se substituait à *cārō*. *Cār(r)ō* n'est pas attesté dans les langues romanes. Le français, qui a *charmer*, de *carmināre*, dérivé de *carmen*, a un verbe *carder* emprunté au provençal *cardar* (cf. it. [s] *cardare*, cat., esp., port. *cardar*); v. B. W. *carde*. Au contraire, les langues où *carmināre* « carder » est représenté ne possèdent pas de représentant direct de *carmināre* « charmer ». Les mots italiens de ce type sont empruntés au français. Cf. M. L. 1698-1699; 2956, **ex-cardiāre*; 2957-2959, *excarmenāre*, -*miniāre*, -*iāre*. V. aussi *cārez* et *cardu(u)s*.]

Cf. lit. *karšiū* « je hārde » et, plus loin, skr. *kaṣati* « il gratte ». Mot technique, à vocalisme a.

carō, **carnis** f. : morceau de chair, de viande; cf. le pluriel *carnēs* (= *σάρκες*); e. g. Enn., A. 322, *Cyclopius uenter... carnibus humanis distentus*, et l'expression ancienne *carnem petere, accipere* « demander, recevoir sa part de viande dans les sacrifices », Varr., L. L. 25; T.-L. 32, 1, 9; le diminutif *caruncula* « petit morceau de chair »; le composé *carnifex*, *carnufex* défini par Donat, Hec. 441, -es *dicti quod carnes ex homine faciunt*. Puis « chair » et « pulpe » (d'un fruit), comme le gr. *σάρξ*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1706; B. W. *chair*. Celt. : irl. *carna*.

La langue ancienne et classique ne connaît guère en fait de dérivés et de composés que l'adjectif *carnārius*, usité surtout comme substantif, *carnārium* a garde-manger », M. L. 1702; v. h. a. *charnāri*, et *carnifex* « bourreau ». On trouve dans Varr., Men. 484, cité par Non. 86, 19, *carnālis* avec un sens obscur; Plinè emploie

carniuorus pour traduire *σαρκοβόρος* (*carniuorāz*, Fug.). A basse époque dans la langue médicale et surtout dans la langue de l'Église apparaissent de nombreux dérivés : *carnālis*, avec le sens de « charnel » (= *σάρκως*), M. L. 1701 a; *carnāliter*, *carnālitās*; *carnātiō* (Cael. Aur.) et *con-*, in-*carnātiō*, -tus, d'où *incarnō*; *carnātus* et *excar-nātus* (d'où *excar-nō*, M. L. 2960, cf. aussi fr. *décharné*); *carnesus* (opposé à *spirituālis*) et *incarnesus*; *carnifex* (= *σαρκοφάγος*), -ger (Cassiōd.), -stūmus (Eusth.); **carni-nus* supposé par un adverbè *carninē* glosé *σαρκινῶς*, CGL II 429, 56; *carnōsus* (déjà dans Plinè), M. L. 1704, d'où *carnōsiūtas*; *carnōtina* (Pol. Silv.); *carnulentus*; cf. encore M. L. 1701, *carnālicus*; 1705, *carnūtus*, et 1707, **carnōnia* « charogne ». — De *carnifex* : *carnificius*; *carnificina* (Plt.), -*ficus*; *fiō*, -ās, -*fiātor*, -*trix* et *excar-nificō*.

Sur *Carna*, déesse d'origine obscure, peut-être étrusque, v. *cardō* et Thes. s. u.

Plus encore qu'en latin, le sens de « part » de ce mot, dont la flexion indique le caractère ancien, cst visible en osco-ombrien : osq. *carnēis* « partis », omb. *karu* « pars », abl. *kar-nus* « partibus », à côté de omb. *kar-tu* « distribūtō » (osq. *kar-antar* « uescuntur » est douteux; v. sous *crecō*); pour la forme, cf. v. isl. *hrundar* « peau ». Le sens s'explique par la façon dont on partageait la viande des bêtes dans des sacrifices ou dans les repas en commun faits par les guerriers : il faut penser au « morceau du héros » dans l'épopée irlandaise. Une expression pareille se trouve dans sogdien y't (v. BSL 23, p. 107). — Le mot italique est l'élargissement en -nd- d'un thème racine; la racine est celle de *κέρω* « je coupe », *καρῆνα*; et par suite de lat. *corium*, *curtus*, *cortex*, v. ces mots. Elle a un doublet à s- initial : irl. *scarraim* « je sépare », v. h. a. *sceran* « couper », lit. *skiriū* « je sépare »; cf. lat. *scortum*.

carōta, -ae f. : panais, carotte. Emprunt tardif et populaire (Apicius) au gr. *καρωτόν*. Roman; cf. B. W. s. u.

carpa, -ae f. : carpe. Un seul exemple dans Cassiodore. M. L. 1708. Mot germanique, v. h. a. *karpjo*, *karpjo*.

carpentum, -i n. : voiture à deux roues; couverte, à l'usage des femmes. Emprunt ancien (Liv. Andr.) au gaulois; cf. T.-L. 41, 21, 17, *carpentis Gallicis*; Flor., Epit. 1, 18, 27, *carpenta Gallorum*, M. L. 1710. Réemprunté en irl. *carpat* et *carpoteir*.

Dérivé : *carpentārius*, -a, -um et b. lat. *carpentārius*, -i, M. L. 1709; d'où *carrocarpentārius*. C'est un des nombreux noms de véhicules empruntés avec l'objet lui-même au gaulois par le latin; v. *carrus*, *cisium*, etc.

carpinus, -i f. : charme (arbre). Déjà dans Caton, Agr. 31, 2; d'après Plinè 17, 201, serait originaire de l'Italie transpadane. Panroman. M. L. 1715.

Dérivé : *carpinus*.

Cf. *sappinus*, *fraxinus*. On rapproche lit. *skirpstas*, v. pr. *skerptus* « orme »?

carpisenulum, -i n. (-ius? *carpusculum*) : 1° sorte de chaussure (un exemple dans Vopiscus); 2° antéfixe qui ornait les faitages. Mot tardif, sans doute emprunté; cf. *carpatinus* (Catulle 98, 4) = *καρπάτινος*; v. irl. *cai-*

rem « cordonnier »; v. pr. *kurpe* « soulier », gr. *κρηπίς*, etc.

carpō, -is, -psl-, -ptum, -ere: verbe de sens technique, employé dans diverses acceptions concrètes et dans des sens figurés. Dans la langue rustique, il signifie « cueillir, arracher (l'herbe), brouter »; dans la langue du tissage, « détirer, démêler brin à brin (la laine, le lin) ». De là, par extension, « mettre en charpie » et, plus largement, « déchirer » (sens physique et moral déjà dans la loi des XII Tables) et « découper ». Dans la langue commune, il signifie « choisir » et aussi « goûter, jouir de ». Dans l'expression *c. uiam, ier*, il indique la « progression de la marche par laquelle on accomplit la route pour ainsi dire pas à pas » (Lejay). — Ancien, usuel et classique. M. L. 1711.

Dérivés et composés : *carpiēs*, *ῥοπατὸς κόπος*, CGL II 96, 39, cf. Du Gange *carpia*, et M. L. 1712; v. B. W. *charpie, écharper; carpinum*: par morceaux; *carptor*: découpeur; *carptus*, -ūs m., *carptura* (rares). *con-, de-* (cf. *decermina, dicuntur quae decerpuntur purgandi causa*, P. F. 63, 19, « épluchures »); M. L. 2500 a, *dis-, ex-* (*excerpta* « extraits »), **excarpere*; M. L. 2966 a, *inter-, praecerpere*. Cf. aussi M. L. 2961, 2962, **excarpsus, *excarptura*.

Les formes de glossaires *scarpō* « éligō », *scarpinat* ne représentent pas une ancienne alternance *sc-/c-* à l'initiale, mais sont des « hyperurbanismes » de *excarpō*, *excarpinō* prononcés *escarpō*, -*pinō*. Cf. *coruscus*.

Le rapprochement avec gr. *καρπός* « fruit » et avec v. angl. *haerfest*, v. h. a. *herbist* « récolte d'automne, automne » s'impose. Le vocalisme a est « populaire » en face des formes à vocalisme e comme lit. *kerpiū, kirpti* « couper avec des ciseaux »; cf. le cas de *caedō*, etc.

carrō: v. *carō*.

carrūca: v. le suivant.

carrus, -I m. et **carrum**, -I n.: chariot à quatre roues; *petroritum genus uehiculū quod uolgo carrum dicitur*, Porph., Hor., S. 1, 6, 104. Mot gaulois, déjà dans Sisenia. Panroman. M. L. 1721. V. h. a. *karro*, -a.

Dérivés : *carrāgō*, -inis f.: retranchement fait de chariots, lourgons (b. lat.); *carracutium* (Gloss.): voiture à deux roues; *carriarius* (lat. impérial); cf. *carriaria*, panroman, M. L. 1718; *car(ri)cō*, -ās (b. lat.): charger; panroman, M. L. 1719, et *discarriō*, M. L. 2652 (Gloss., Lex Sal.): de **carrica* « charge » provient le britt. *carg*; *carrūca*: voiture d'origine gauloise; et dans la Lex Sal. « sorte de charrette », M. L. 1720, v. h. a. *karrūh*; v. B. W. s. u.; *carrūcarius*; *carrūculus*; *carrō*, -ās (Lex Sal. 27, 11): *carrocarpentarius* (Gloss.).

Les Romains, peuple sédentaire de propriétaires cultivant leur terre, n'avaient pas les grands chars à quatre roues où les groupes de conquérants gaulois transportaient leurs bagages et qui, la nuit, leur servaient à entourer leur camp. Ils en ont emprunté le nom aux Gaulois, dont l'action en Italie a contribué à les délivrer de l'emprise étrusque. *Carrus*, nom de l'ancien char de guerre, a subsisté en latin dans l'usage officiel. Mais les noms latins de véhicules de transport sont, en général, empruntés au gaulois. Cf. *carpentum*.

cartamis: i. e. *agrione*, CGL III 537, 70. On lit aussi

cartamo, V, 354, 4. Nom d'une plante inconnue. Cf. *cardamum*?

Carthāgō, -inis (*Kar-* dans Plt.) f.: Carthage. La forme latine ne se laisse ramener ni à la forme grecque *Καρθηδών*, ni à la forme punique *qrt hāst* « Nouvelle Ville » (transcrite tardivement par *Carthada* chez Solin. et Isid.). Cf. J. Friedrich, I. F. 39, 102, qui explique le nom par une dissimilation de **Karthādon*, et Benveniste, Studi etr., 7, p. 245 sqq., qui suppose que le latin a usé de -g- pour rendre h de *kar(a)ha(d)*, avec suppression de la finale -st. Etr. *Karhāsie* = **Carthadius*.

L'adjectif dérivé est *Carthāginiensis* (la forme *Carthāginensis* qu'on trouve dans les manuscrits de Plaute est sans autorité): cf. *Athēniensis*, de *Athēnae*. Sans doute influence du type *Siciliensis*.

cartibulum, -I (*cartipulum* Gloss.) n.: table de pierre carrée à un pied, qui était placée dans l'atrium, cf. Varr., L. L. 5, 125. — Rare et technique. V. Müller-Graup, Ph. W., 1932, 1073.

cartiula: — *δεινρον*, CGL III 441, 30. Sans exemple dans les textes et sans explication. Peut-être à rapprocher du mot précédent. Le double sens de « table » et de « mets » se retrouve dans *mēnsa*.

cartigō, -ās: noter (Aug., Psal. 38, 11). De *c(h)aria*?

cartilāgō, -inis f.: 1° cartilage; 2° pulpe de certains fruits. Cf. Pline 19, 61, *cucumis cartilagine et carne constat, cucurbita cortice et cartilagine*. — Attesté depuis Celse. Technique. M. L. 1723.

Dérivés : *cartilāginus*, -*neus*, -*nōsus*.

Dérivé de **cartila*? Cf. *cunila/cunilāgō*; *simila/similāgō*, etc.

Sans correspondant clair. Pour la finale, v. Ernout, *Philologica* I, 167 sqq.

cārus, -a, -um: cher (qu'on hérit); et « cher, de haut prix, à qui l'on attribue une grande valeur »; *cārum habere alqm* « tenir quelqu'un comme étant de grand prix ». Plaute joue sur le double sens, Ba. 309-310, ... *in Ephesos Ephesius carissimus*. | — *ne ille hercle mihi sit multo tanto carior, | si me illoc auro tanto circumdūzerit*. Ancien, usuel. M. L. 1725.

Dérivés : *cāritās*: tendresse, affection, amour (*amor caritas, caritas ἔδος*, dit Quint. 6, 2, 12) et « cherté ». Dans la langue de l'Église a servi à traduire le gr. *ἀγάπη* désignant la « charité », troisième vertu cardinale, et a été pris quelquefois, comme *amor, dilectiō*, pour désigner une « personne chère », M. L. 1695; irl. *carthiū*, gall. *cardawd*. V. H. Pétré, *cāritās*, Étude sur le vocabulaire de la charité chrétienne, Louvain, 1948. Adverbes : *cārē, cārō*. Pas de verbe. Malgré la différence de quantité, les anciens le rapprochent de *cārō* par étymologie populaire; cf. Trag. inc. 194, *quam cara sint quae post cārendo intellegunt*.

L'adjectif *cārus* a un correspondant dans got. *hōrs* « πόρος, πορὸς », v. h. a. *hōros* « fille publique », et dans l'adjectif lette *kārs* « friand, plein de désirs ». Le cartica et, en regard, des dérivés à vocalisme zéro : irl. *carae* et gall. *car* « ami », irl. *caraim* « j'aime ». — L'élément *-ro- après d doit être suffixal; la racine se retrouve peut-être dans v. sl. *kozati* « aimer » avec vocalisme radical zéro comme en celtique. — En revanche, le c-

de skr. *cāruḥ*, avec son ā reposant sur ē « aimable, bienvenu », empêcherait de rapprocher le groupe de skr. *khāmānaḥ* « désirant », etc.

caryon, -I n.: noix. Transcription du gr. *κάρυον* (Pline), dont il a existé un doublet vulgaire féminin *carya* et peut-être un diminutif *cariola*, cf. Thes. s. u. Le mot a de nombreux représentants dans les langues romanes, M. L. 1726.

caryophyllon, -I n.: giroflor, girofle. Emprunt au gr. *καρόφυλλον* (Pline), déformé par l'étymologie populaire en *cariofalum* (cf. ital. *garofano*), *cariofolium*, etc. Cf. Thes. s. u.; M. L. 1727; B. W., André s. u.

casa, -ae f.: hutte; cabane (de pâte); — est *agreste habitaculum palis atque uirgulis harundinibus contextum*, Isid., Or. 15, 12, 1, puis « petite ferme », « tente », etc. Dans les glosses apparaît une forme *casus* (d'après *domus*?). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1728. Sur fr. *chez*, v. B. W.; germ.: westph. *kāse*?; celt.: irl. *cas*.

Dérivés : *casulla, casella* (b. lat.), M. L. 1736; *caselula* (b. lat.); *casalis* (b. lat.), M. L. 1729; *casānicus*, épithète de *Silvānus*, CIL IX 2100; *casārius* « colon », M. L. 1730.

De *casula* pris à basse époque dans le sens de vêtement, *uestis cucullata, dicta per deminutionem a casa*, Isid., Or. 19, 24, 17, dérive *casub(u)la*, -ae f. (fr. *chabulo*). M. L. 1752; irl. *casal*, gall. *casul*.

Mot populaire (cf. l'emploi proverbial dans Tér., Ph. 788, *ita fugias ne praeter casam*) qui a fait une grande fortune dans les langues romanes. Origine inconnue. L'i intervocalique dénonce un emprunt ou un mot préindo-européen.

casamo: *in oratione Labieni — siue illa Corneli Galli est — in Pollionem casamo asectator* » e *Gallia ductum* est, Quint. I 5, 8 (passage de sens incertain). Figure comme nom propre, CIL III 10348.

cascabus: *caccabus grandis*, CGL II 571, 34. Un diminutif *cascabellus* est supposé par le catal. prov. *cascauel*, M. L. 1731. Cf. *caccabus*.

casens, -a, -um: — *significat uetus, secundo eius origo sabina quae usque radices in oscam linguam egit. Cascum uetus esse significat Ennius (A. 24 V^o) quod ait: « quam prisci casci populi tenere Latini ... Idem ostendit quod oppidum uocatur Casinum (hoc etiam ab Sabinis orti Sannites tenuerunt) et [nunc] nostri etiam nunc Forum Vetus appellant. Item significat] in Atellanis aliquot Pappum senem quod Oci casnar appellant*, Varr., L. L. 7, 29. Archaïque, poétique et rare; représenté en italien, cf. M. L. 1734. Apparenté à *cānus* (v. ce mot), dont il diffère seulement par le suffixe, qui est le même que dans *priscus*, et qui est fréquent dans les adjectifs désignant une infirmité: cf. *caecus*. Sans dérivés. Cognomen : *Casca*?

cāseus, -I m. et **cāseum** n.: fromage, τυρός. Ancien, usuel. M. L. 1738 (non français, v. B. W. sous *fromage*). Germ. et celt.: v. h. a. *chāsi*, britt. *cawis*, irl. *caise*.

Dérivés : *cāseolum* (un exemple dans Copa), M. L. 1737; *cāsearius* (tardif), cf. *cāsearia*, M. L. 1735; *cāseātus* (tardif). Sur la différence de genre, v. H. Zimmermann, Glotta,

13, 234, qui voit dans *cāseum* un collectif; interprétation contestable, le pluriel attesté étant toujours *cāsei*. La variation de genre apparaît dans tout un groupe de mots suspects d'être empruntés (cf. *balteus, pluteus, puteus*); l's intervocalique n'est pas conforme à la phonétique latine. Faut-il partir de **cāseus*?

Le rapport avec v. sl. *kovāsi* « levain », *kyssyti* « aigrir » ne peut se justifier phonétiquement et ne s'impose pas pour le sens.

cas(e)ia, -ae f.: plante aromatique mal définie (cannelier, cinname, laurus cassia?); v. André s. u. Emprunt ancien (Plt.) au gr. *κασία*, lui-même provenant de l'hébreu *qesiot* (pl.).

Dérivés : *casium (oleum)*; *casita (resina)*, Gloss.

casila: v. *cassia*.

casitus, -a, -um: v. *casia*.

caessēs, -ium m. pl.: 1° rets, filets (pour la chasse, rarement pour la pêche); 2° toile d'araignée. Diminutif : *caessiculus (-lum)*, rare et tardif. — Mot technique, non attesté avant Vg., non roman. Sans doute emprunté.

casilla, -idis (et *casida*, -ae à partir de Vg., Ae. 11, 775; *casila* dans P. F. 41, 21 : *-m antiqui pro casside ponebant*) f.: casque de métal; cf. Isid., Or. 18, 14, 1 : *cassis de lamina est, galea de corio*, qui ajoute plus loin : *cassidam autem a Tuscis nominatam; illi enim galeam cassim nominant, credo a capite*. — Le mot serait donc étrusque, comme un certain nombre de noms d'armes, cf. *balteus*. Même flexion que *cuspiis*, sans étymologie sûre, et qui est peut-être de même origine (v. la remarque faite sous *capis*). Attesté depuis Plaute. La variante *casila* de l'abrégé de Festus est ancienne, comme le montre la graphie avec s simple, et sans doute dialectale (l au lieu de d).

Dérivés : *cassidarius*; *cassidatus*; *cassidile* n. (-lis m.), cf. *capisa*; *cassita*: alouette huppée, cf. *galērita*, gr. *κέρυδοξ*.

On a souvent rapproché les mots germaniques servant à désigner ce qui concerne la tête, bonnet, chapeau, casque : v. angl. *haett* et *hod*, etc. Mais, en tout cas, même si l'on préfère ce rapprochement à l'hypothèse d'un emprunt, le rapport est lointain.

casiterum, -I n.: emprunt (Pline) au gr. *κασίτροπος* « étain » (d'origine élamite), avec passage au genre neutre, qui est celui des noms de métaux en latin.

casō, -ās, -āre: = labāre. Mot plautinien (deux exemples, Mi. 351, 856). Cf. *casābundus*, a *cadendo*. *Apud Naevium* (fr. Com. 120 R^o) : *risi egomet mecum casābundum ire ebrium*, Varr., L. L. 7, 53. A basse époque apparaît un fréquentatif *casōō* (deux exemples de Paul dans le Digeste, e. g. *ubi cassitauri coepisset stillicidium*, 8, 2, 20, 3). Cf. M. L. 1739, **casōōdre*. Fréquentatif de *cadō*.

cassus, -a, -um: vide (de), vain. Ancien et usuel, mais rare dans la prose classique; fréquent dans la locution adverbiale en *cassum* « en vain ». Conservé en v. ital., prov. M. L. 1741.

Dérivés : *casē*, *casō* adv. (tardifs); *casō*, -ās (IV^e siècle ap. J.-C.): rendre vain, priver (de), dé-

truire, d'où *castātus* « effectū p̄riūātus », *castāiūm*; *castēsō* (*castiō*) « exinānre » (Sol., Amm.), d'où *castiūa*.

La synonymie d'expressions comme *sēnsū cassus* (Lucr. 4, 128) et *sēnsū carēns* (Cic., Tu. 1, 25, etc.) incline à rapprocher *carēō*, *castus* et peut-être *neccesse*. — Il ne s'agirait pas d'un participe en *-to-, mais d'un adjectif à gémination expressive ou d'une forme de type *cēnsus*. On a rapproché aussi *cadō*, *caedō*, comme *lassus* de *laedō*; le sens s'y prête moins.

castanea, -ae f. (quelques formes de *castania*, *castanum*, *castina*) : châtaigne. Ancien adjectif substantivé *nuz castanea*, emprunté au grec *κάρπια καστανεία* ou *καστανεία*, adjectif dérivé de *καστανόν*, lui-même d'origine étrangère (asiatique?, cf. Pline, H. N. 15, 93, et André s. u.); Isid., Or. 17, 7, 24, *castaneam Latini a graeco appellat uocabulo. Hanc enim καστανον uocant eo quod fructus gemini in modum testicularum infra folliculum reconditi sunt, qui, dum eiciuntur, quasi castrantur*. Cf. arānea. Attesté depuis Virgile. Panroman. M. L. 1742, 1743. Passé en germanique : v. h. a. *chestinna*, etc., et en celt. : irl. *castan*, britt. *casten*. De là *castanētum*.

Le vocalisme avec *ā* intérieur maintenu semble montrer que l'emprunt ne remonte pas à la période la plus ancienne. Sur un doublet tardif *castinea*, *castenea* (attesté dans l'Oribase latin), v. Ernout, *Aspects*, p. 32 sqq.

castigō, -ās : cf. *castus*.

castor, -oris m. : castor. Emprunt (depuis Cic.) au gr. *καστορ* expliqué par l'étymologie populaire *ā castrandō*, cf. Serv., G. 1, 58; le mot latin est *fiber*. De là : *castoreum*; *castorinus*, -a, -um. M. L. 1747, 1748.

Sur *καστορ*, v. Boisacq, Rev. de l'Instr. publ. en Belgique, t. 53 (1910), p. 101 sqq.; Pline, H. N. 8, 109, et la note d'Ernout, ad l.; B. W. s. u.

castrō, -ās, -āf, -ātum, -āre : couper, émonder, et « châtrer », d'où « amputer » (sens physique et moral); *castrātus* : eunuque.

Dérivés et composés : *castrātō*, -tor, -tōrius, -tūra, *excastrō* (Varr., Ital.). Ancien, usuel. M. L. 1749 et 4344, **incastrare*; B. W. *encastrer*.

Ce n'est que tardivement que s'établit un rapport entre *castus* et *castrō*, e. g. Isid., Or. 10, 33, *castus primum a castratione nuncupatus; postea placuit veteribus etiam eos sic nominare qui perpetuam libidinis abstinentiam pollicebantur*, Thes. III 547, 41 sqq. *Castro* est le dénominateur de **kas-tro-m* « ce qui sert à couper », disparu en latin parce que *castrum* avait pris le sens de « retranchement, emplacement fortifié », mais dont le dérivé a survécu.

Au vocalisme près, *castrum* est à rapprocher de skr. *castrām* « instrument tranchant », à côté de *casati* « il coupe » et, sans doute, de hom. *καλων* « fendant », gr. *καλίζω* « je fends ».

castrum, -i n. : retranchement, lieu fortifié. Le singulier n'est guère employé que dans les noms de lieux *Castrum nouum*, *Laurēns Castrum*, *Castrum mutilum*, etc. Il semble avoir désigné d'abord une propriété gardée ou retranchée, cf. Corn. Nep., Alc. 9, 3, ... *ei dederat Grynium in Phrygia castrum, ex quo quinquagena talenta uectigalis capiebat*, ce qui correspond, semble-t-il, au

sens de l'osq. *castrous*, ombr. *kastruvu*, *kastruvuf*, *castruo* «fundus»? Le sens ancien est peut-être « séparation, ce qui sert à séparer », et il y aurait parenté avec *castrō*, -āre. Employé surtout dans la langue militaire au pluriel :

castra, -ōrum n. (déjà *castra*, -ae dans Accius, féminin qui reparait à basse époque) : camp, campement (souvent opposé à *urbs* et, plus tard, à *pāgus*, d'où *pāgēnsis* formé sur *castrēnsis*). Il y a prise de possession quand le général établit son camp sur un terrain, cf. Varr. *fgm.* dans Serv. auct., Ae. 9, 52, *duces... hastam in... agrum mitebant, ut castris locum caperent*. M. L. 1750. V. angl. *caester* (Ghester-); irl. *cathir*, gall. *caer* « ville ».

Dérivés : *castrēnsis* (cf. *forēnsis*), d'où *castrēnsianus*, -ārius, et, tardifs, *castrānus*, *castriciānus* (de *castricius*). Noter le juxtaposé *castra mētor* : *metari castra, quod metis deriguntur*, P. F. 110, 18 (usité depuis saint Jérôme), d'où *castrā metatiō*.

Diminutif : *castellum* : 1° forteresse, camp fortifié; 2° château d'eau. M. L. 1745; germ. *kastel*; celt. : irl. *caisel*, *castel*, britt. *castell*; de *castrēnsis*, irl. *casrienda*. De là : *castellānus*, -a, -um; et substantif *castellānus*, M. L. 1744; *castellārius* « chargé de la garde des châteaux d'eau »; *castellātum* : *castellamentum* : sorte de boudin ou de plat en forme de *castellum*? (un exemple dans Arnobe).

V. *castrō*.

castus, -a, -um : terme de la langue religieuse, « qui se conforme aux règles ou aux rites » (se dit des hommes et des choses); Vg., Ae. 3, 409, *hac casti maneant in religione nepotes*; 6, 61, *sacerdotes casti*; 7, 71, *castis adole... altaria taedis*; cf. *castē*, Cic., Dom. 134, *nihil rite, nihil caste, nihil more institutoque perfecti*.

Dans ce sens, *castus* semble bien correspondre au skr. *çiptāh* « instruit, éduqué, bien dressé », cf. Vendryes, MSL 20, 272; et la différence de sens peut s'expliquer par une spécialisation qu'aurait reçue le mot dans la langue religieuse. Mais ce *castus* a dû rencontrer un autre adjectif *castus* (de *careō*) avec lequel il s'est confondu et dont il a pris une partie des sens. Au sens correspondant à *careō*, il s'est fixé une forme *cassus*. Ainsi s'explique *castus* « exempt de, pur de » : Plt., Poen. 1186, *ut decet nos esse a culpa castas*; Cic., Phil. 13, 8, *res familiaris cum ampla, tum casta a cruore ciuili, et absolute* « exempt de faute et, spécialement, d'impureté (sur cet emploi, v. W. Schulze, *Gesch. d. lat. Eigenn.*, p. 474, n. 2, qui cite Tite-Live 39, 9, où *castimōnia* et *concupitiū carēre* sont joints); vertueux; chaste, pur ». M. L. 1751; irl. *caith?* Cf. le substantif *castus*, -ūs m. « rite » et « abstinence »; et *castimōnia*, -nium (cf. *sancitimōnium*, *caerimōnia*); *castitās* class. (irl. *castoit*), *castitūdō* (Acc.). Le contraire de *castus* est *incestus* : impur, souillé, d'où « incestueux, coupable, criminel », et ses dérivés, dont *incestus*, -ūs m. : *incestē*, *incestō*, -ās, etc.

Du premier sens de *castus* dérive sans doute : *castigō*, -ās (cf. *fastigō*), dont le sens ancien, du reste non attesté, a dû être « instruire », d'où « réprimander (*dicitis castigāre*), corriger, châtier », M. L. 1746; *castigātus* se dit du style.

Dérivés : *castigābilis* (un exemple dans Plt.); *castigātō* : 1° réprimande, châtement; 2° abstinence (langue de l'Église).

cata = gr. *κατά*. Emprunt dans la basse latinité chrétienne, avec un sens local, *penes, apud*, ou distributif *cata mane mane* « chaque matin », Ezech. 46, 14, 15; *cata singulos ymnos*, Peregr. Aeth. 24, 1, ou avec le sens de *secundum*. Cf. it. *cad(a)uno*, M. L. 1755; fr. *chacun*, v. B. W. A servi également à former des composés : **catāfalcum*, M. L. 1757; **catalectus*, M. L. 1759; *catāfricāre*, *catamodice* (-cus?), *catacumba*, *catamontem*. V. aussi *cataeta*.

catachanna, -ae f. : chose risible, parodie. Mot tardif (Fronton, Spart.), adaptation du gr. *καταχώνη*, influencée par *cachinnus*.

catacumbae, -ārum f. : catacombes. Bas-latin; hybride de *κατά* et *cumbō* (avec influence de *tumba*)?

catamitū, -i m. : ganymède, mignon, cf. Serv., B. 8, 30. Emprunté par l'intermédiaire de l'étrusque *catmie* au gr. *Κατωμήτης*, devenu nom commun.

catampo : est *genus lusus*, P. F. 38, 17. Sans doute de *κατ' ἄμφο* (Scaliger).

catanus, -i : cade, génévrier oxycède. M. L. 1760, cf. Bruch, IF 40, 196 sqq. Ne figure pas dans le Thesaurus. Sans doute mot gaulois; cf. *calocatanos*, et André s. u.

cataphractēs (*cataphr-*), -phracta, -ae f. : cuirasse. Emprunt technique, comme *cataphractus*, au gr. *καταφρακτής*, -τος; dérivés latins : *cataphractārius*, -iātus. Depuis Sisenna.

cataplasma, -atis n. : emprunt savant au gr. *κατάπλασμα* (Caton). Forme vulgaire tardive : *cataplasma*, -ae f., d'où *cataplasmo*, -ās (Chir., Vég., etc.).

cataplectiātō, -ōnis f. : hybride formé sur le modèle gr. *καταπληκτικός*, de *καταπλήσσω* (Ital. Sirach 21, 6; cod. Tolet.). La Vulgate a *obiurgatiō*.

catapsō, -ās f. (Chir.) : transcription de *καταψώ* « caresser ». M. L. 1760 a. Composé : *percatapsō*.

catapulta, -ae f. : = *ὀκαταπέλτης* (-της). Terme technique. L'ancienneté de l'emprunt est attestée par le passage de *e* à *u* devant *l* vélaire; le caractère populaire par le changement de genre et de déclinaison (cf. *ballista*, *artopta*). Attesté dès Plaute, avec le dérivé *catapultārius*. Passé en germ. : v. h. a. *bolz*, etc.

cataracta, -ae f. : emprunt féminin au gr. *καταρ(α)κτής*, cf. Prisc., GLK II 143, 14. Usité dans les langues techniques, demeuré dans les langues romanes au sens de « chute d'eau » ou d'« oiseau aquatique (plongeon) ». M. L. 1761.

catasta, -ae f. et *catasta*, -ōrum n. pl. (b. lat.) : estrade, échafaud. De *κατάστασις* ou hybride gréco-latin de *κατά* et *-sta* de *stāre*, cf. *catacumba*. M. L. 1762.

catāx (*cadax*, Gloss., d'après *cadō*) : *claudus*, P. F. 39, 10; — *... quem nunc coxonem uocant*, Non. 25, 13. Un exemple de Lucilius; les glosses ont aussi *catāx(u)lus*. Pour le suffixe, cf. *uatāx*.

Cf. irl. *scathaim* « je boucte ».

catāia, -ae f. : Serv. auct., Ae. 7, 741, — *am quidam asserunt teli genus esse tale, quales acydes sunt, ex mate-*

*ria quam maxime lenta, cubitus longitudine, tota fere clavis ferreis illigata, quas in hostem iaculantes lineis, quibus eas adnexuerant, reciprocas faciebant. Depice, Virgile. Arme gauloise, semble-t-il (cf. *gaesum*, *lanca martaris*), quoiqu'on l'attribue aussi aux Perses et aux Teutons. Cf. Thes. s. u. Britt. *catat*?*

catēna, -ae (usité surtout au pluriel *catēnas*; le singulier est rare et secondaire, semble-t-il) f. : chaîne(s) (sens propre et figuré). Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 1764; germ. : m. b. all. *kētene*, et celt. : britt. *cadwyn*.

Dérivés : *catēnātus* : enchaîné (d'où, à basse époque, *catēnāre*); *catēnātum* « cadenas », Isid., 10, 13, 5; B. W. s. u.; *catēnātim*; *catēnāim*; *catēnāius* (-canis); *catēnāceum* : *κατακτιν* (Gloss.), it. *catenaccio*; *catēnōsus* (Alc.); *catēlla* (*catēnula*) et *catēllus* : chaînette, gourmette; et tardif *concatēnō*, -ātō. Cf. M. L. 1765, **catēnio*; B. W. sous *chignon*.

Rappelle, pour la finale, *sacēna*. Sans étymologie.

caterna, -ae f. : troupe, bande (se dit souvent de bandes armées, mais en désordre, et des troupes barbares, par opposition à la légion romaine, e. g. Vég. 2, 1, 2, *Galli atque Celtiberi pluresque barbarae nationes cateruis utebantur in proelio... Romani legiones habebant*; de là, sans doute, la glose *caterua Gallorum lingua dicitur quod apud nos legio uocatur*, CGL V 214, 217, et Isid., Or. 9, 3, 46, *Gallorum caterua, nostra legio*).

Dérivés : *cateruātus*, -tim, -rius; *concatēruātus*. Cf., pour la forme, *aceruus*. — Ancien, usuel. M. L. 1765 a. Cf. ombr. *kateru m*, *cateruhamo* « cateruāmini, congregāmini »; peut-être v. sl. *četa* « troupe », mais l'irl. *ceithern* « troupe » doit se rattacher à *cath* « combat », cf. J. Loth, R. Celt. 42, 84. Le dérivé italique roserait sur une forme radicale à vocalisme **ket-*.

cathedra, -ae f. : = gr. *καθῆδρα*, chaise. Attesté depuis Horace. Désigne souvent le siège du professeur ou du prêtre, la « chaire », v. B. W. s. u.

Dérivés rares : *cathedrālis*, -licius, -rius, -ticus. M. L. 1768. Irl. *cadeir*, britt. *cathair*.

catinus, -i m. (-num n., cf. Cat., Agr. 84) : *uasa in mensa escaria ubi pullem aut iurulentum quid ponebant, a capiēdo catinum nominarunt, nisi quod Siculi dicunt κτινον ubi assa ponebant*, Varr., L. L. 5, 120. — Ancien, usuel. M. L. 1769. Plus fréquent sous la forme de diminutif *catillus* (-lum; *catinulus*) « petit plat », ou objet de forme semblable, qui a fourni d'assez nombreux dérivés : *catillō*, -ās (rare) : lécher les plats; *catillāmen* (Arn.) : sorte de saucisson; *catellulus* (Diom. I 326, 7); lire *catil-*?; *catillō*, -ōnis : *-nes appellabant antiqui gulosos*; *catillātō*, *graus opprobrium hominibus generosis obiciebatur, si qui prouincias amicas populi Romani expoliassent*, P. F. 39, 1 et 2.

Sans étymologie; le sicilien *κτινωος* semble emprunté au latin. Le rapprochement avec le mot grec, également isolé, *κατίλη* « cavité, écuelle » est trop peu complet pour avoir une autorité. Le lat. *catinus*, *catillus* est l'ancêtre de l'emprunt germanique **katilus*, v. h. a. *chezil*, ags. *cytel*, etc., qui a lui-même passé en slave et en balteque : lit. *kātūlas*, etc., du basque *getulu* « écuelle » et

de l'irl. *cuidin?*; v. J. Brūch, Festschr. Kretschmer, 6 sqq.

catōmidīō, -ās : v. le suivant.

catōmum : peut-être transcription du gr. *κατ' ὄμιον*, « de *homine upulante supra uerum elato* » (Thes.). Le mot ne se trouve que dans Laberius, Mim. 87, *tollet bona fide uos Orcus nudas in catomum*, et dans Cic., Ep. 7, 25, *1, magister adest citius quam putaramus; uero ne in catomum Catoninos* (dans les deux exemples, il est précédé de *in*, et l'expression, qu'Aulu-Gelle 16, 7, 4, condamne comme vulgaire et obsolète, semble correspondre à notre « dans le trente-sixième dessous »). La langue de l'Église emploie *catōmūs* = *κατ' ὄμιον*, *catōmis*. Cf. aussi le verbe tardif (Pétr. 1327, Spartian. Hadr. 84, 9) *catōmidīare* (= *κατομίζω*).

catia, -ae (Gloss.) f. : = *trulla, cochlear*. Cf. M. L., Wien. St. 25, 96, et *Etym. Wört.* 2434.

catius, -i m., et *catia*, -ae f. (doublet *gattus, gatta*): chat (sauvage, puis domestique), chatte. Attesté avec ce sens depuis Palladius (le terme ancien est *fēlēs*, cf. Cic., Nat. deor. 1, 36); bien représenté dans les langues romanes, M. L. 1770; B. W. s. u. Sur *catius... quod catiat*, i. e. *uidet*, dans Isid. 12, 2, 38, v. Sofer, p. 62. — Dans Martial, 13, 69, 1, *Pannonicus nobis numquam dedū Umbria castas*, le mot semble désigner un oiseau, peut-être le hoche-queue, αὐδοῦπος; cf. *gattula* = ἀρταρῆς, Orib. La substitution de *catius* à *fēlēs* doit correspondre à l'introduction à Rome du chat domestique.

Dérivés : *catin(e)us*, tardif (= *fēlinus*); *catō*, -ās. Cf. sans doute esp. *catar*.

Le chat domestique semble avoir été importé tardivement en Italie, peut-être d'Égypte, d'après Feist, *Kultur d. I. G.*, p. 161. L'origine du nom est incertaine, comme celle de l'animal. Le nom propre gaulois *Cattos* semble sans rapport avec les noms celtiques du chat : irl. *cat*, gall. *cat*, qui peuvent provenir du latin, cf. Pedersen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, I, 234, de même que les formes germaniques, v. h. a. *kazza* « katze », *katoro* « kater ». Les noms slaves, v. sl. *kotūka*, lit. *kaĩs*, d'où finnois *katti*, etc., peuvent provenir de la même source que le mot latin.

catulus, -i m. : petit (d'un animal); puis rattaché, comme on l'a vu, à *canis*, e. g. Varr., L. L. 9, 74, *canis, catulus, catellus*; a désigné spécialement le « petit chien ». Ancien, usuel.

Dérivés : *catulīō*, -īre : avoir envie de faire des petits, cf. *equine, swire, et calulīō* « le fécondant », nom rustique du Favonius, cf. Plin., NH 16, 94; *catulinus* (*catulina carō* « viande de chien »); *catulaster* m. : terme d'amitié ou de tendresse. *Catulus, catellus* sont demeurés dans les langues romanes, en des acceptions diverses, cf. M. L. 1771 et 1769. Cf. aussi le nom propre *Catullus* et sans doute *Catilina* (Niedermann, Mnemosyne, 3^e sér., 3 (1936), p. 276), qui serait la forme phonétique de *catulinus*.

Omb. *katel* (accusatif singulier *katlu*) « catulus ». Seul rapprochement net. En dehors de cela, on peut penser à des mots qui évoquent l'idée de jeunes animaux : serbe *katiti* « faire des petits », à *catius*, etc.; cf. Osthoff, *Et. Parerga*, I, p. 250; tout ceci en l'air.

caus, -a, -um : aigu, pointu; se dit aussi des sons, Enn., A. 459, *iam cata signa fere sonitum dare uoce parant*; d'où, au sens moral, e. fin., pénétrant, subtil ». D'origine dialectale, d'après Varr., L. L. 7, 46, *causa, acuta : hoc enim uerbo dicunt Sabini*, n'apparaît guère chez les archaïques et les archaïsants de l'époque impériale. Cicéron ne l'emploie qu'avec *ut ita dicam*, De leg. 1, 16, 45, ou dans une formule familière, *uide quam sit causus*, Acad. 2, 97. La langue y substitue *acutus*. Dans le même rapport avec *cōs* que *dātus* avec *dōs* et *natēs* avec *vōrow*. — Cognomen : *Caio*.

V. *cōs*; cf. irl. *caith* « sage, habile ».

cauanna, -i m.; *cauanna*, -ae f. : chouette. Mot gaulois introduit tardivement (Itala, Eucher.); cf. Schol. Verg. Bern., B. 8, 55; *ululao aues... quam auser Galli cauannum uocant*. M. L. 1787, « chouan », et 1785, *causa* « chou »; B. W. *chat-huam*. Onomatopée. Cf. aussi v. h. a. *hūwo*, etc.

caucum, -i n. (et *caucus?*) : coupe, vase à boire. Bas latin et rare; mot sans doute emprunté, cf. gr. *καύκιον, καυκίον, καυκίδιον*. M. L. 1773, *caucus*; 1772, *caucellus*. Passé en celtique : gall. *cawg*, irl. *cuach*, et en germanique : v. angl. *céac*.

cauda, -ae (*cōda*, les deux graphies sont dans les manuscrits; cf. Diom., GLK I 383, 3, *dicimus... caudam et codam*) f. : queue; et par analogie (Cic., Ep. 9, 22, 2, *codam antiqui penem uocabant*) = *pēnis, pēniculus*. — Ancien, usuel. Panroman. Les formes remontent à *cōda*, M. L. 1774.

Dérivés : *caudeus*, cf. P. F. 40, 19, *caudeas cistellas ex iunco, e similitudine equinae caudae factae* (cf. Plit., Ru. 1109); *cōdētum*, cf. P. F. 50, 25, *cōdeta appellatur ager trans Tiberim, quod in eo uirgula nascuntur ad caudarum equinarum similitudinem* (cf. 34, 19), passages qui supposent que *cauda, cōda*, a dû désigner une plante, *cauda caballi*, cf. angl. *cat's tail* « massette » (typha), all. dial. *Katzenschwanz* « prèle » (equi-sētum), et peut-être *cōdēs*; *caudis*, -e : adjectif formé par les métriciens pour traduire le gr. *μετροποιος*.

Mot populaire d'origine inconnue. Le rapport avec *cūdo* qu'on a supposé est injustifiable.

caudex : v. *cōdex*.

cauae (*cauia*), -ae f. : cage faite de barreaux de bois ou de fer servant à transporter les oiseaux ou les animaux féroces; ruche (faite de branches d'osier tressées); châssis de teinturier ou de foulon, fait de lattes ou de branches d'osier disposées en forme de cône; palissade circulaire qu'on mettait autour des arbres pour les protéger contre le bétail.

Tous ces sens se ramènent à celui d'« objet fait de branches entrelacées ou tressées », cf. Rich. s. u. Par extension, le mot a désigné la partie d'un théâtre ou d'un amphithéâtre où s'asseyaient les spectateurs, peut-être par rapprochement de *cauam aedium, cauedium*. Ce n'est qu'à l'époque impériale, et peut-être sous l'influence de *cauus*, que *causa* apparaît employé pour *cauernae*, cf. Thes. III 630, 8 sqq. Le sens originel de *cauae* rend suspecte l'étymologie de Varron, à *caud cauae*, L. L. 5, 20, qui est généralement admise, *cauae* désignant tout autre chose qu'une cavité, mais les deux

mots ont pu être unis dans le sentiment populaire. Il doit s'agir d'un emprunt (cf. *foeua*). — Ancien, usuel. Représenté dans les langues romanes, de même que le diminutif *caueola* (Gloss.) cf. fr. *geôle*, M. L. 1789 et 1790; et en germ. : h. all. *kaue*, etc., de **cauella*, irl. *cabhiul*, britt. *cauell*; de *caueola*, irl. *gola*. Autre dérivé : *cauedius*. Cf. *caulae*.

caueō, -ēs, *cāui* (i. e. **cau-i* comme *mōui*), *cautum* (et *cautum*, d'où **cauitāre*, M. L. 1793), *ēre* : prendre garde (emploi absolu et transitif), se garantir de ou contre; d'où « veiller à, sur ». Constructions diverses : *caue*, c. sibi, c. ā malō ou malō, *caue*re *scabiam pecori*, Caton, Agr. 5, 7; *caue*re suivi du subjonctif seul : *caue facis*, proprement « prends garde, tu pourrais faire... », ou précédé de *ut nē*, *nē* : *caue ne facis, facias* « prends garde, ne va pas faire », ou de *ut* quand le sens de la complétive n'est pas négatif, *caue*re *ut* « veiller à ce que »; c. et l'infinifit : *c. facere*. Dans la langue juridique : « veiller à l'intérêt des parties, fournir une garantie, garantir » (*aliciu*, en faveur de quelqu'un). — Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *cautus* : qui est sur ses gardes; d'où « avisé, prudent »; subst. *cautum* n., M. L. 1784; et son contraire *incautus*; adv. *cautē, incautē*; *cauetā* (arch. et h. lat.) f., M. L. 1782 a?, 1783; *cauitō* (ancien *cauitō*, P. F. 53, 14) : précaution et, avec le sens concret, « garantie, caution »; *cautor* (Plit. et Cic.); *cauentia* (?), Gloss. Composés : *discaueo* (un exemple de Plit.), *recaueo* (latin juridique, rare) et surtout *praecaueo*, qui est le seul fréquent et classique, d'où à basse époque *praecauiō* (Gael. Aur.); *cauefaciō* (Ven. Fort.).

On rapproche gr. *κοῦα* « je remarque, je comprends » (chez Épicharme) et *θεοσκοός* « qui observe le sacrifice », v. sax. *skawōn* et v. h. a. *scouwōn* « observer », v. sl. *čujō* « je sens » (de **kēu-yōt*), skr. *ā-kwata* « il a l'intention de », *ā-kū-tiḥ* « intention », *kauiḥ* « sage, voyant ». On ne peut pas ne pas penser à la formule arménienne de dépréciation *k'aw lici* « que ce ne soit pas ! ». *Caueō* serait issu de **coueō*, comme *faueō* de **foueō*; cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr.⁶, p. 61 d. V. *cōhum*.

cauernā : v. *cauus*.

cauia, *cauiārēs* : *cauiarēs hostias dicebantur, quod cauia, [i. e.] pars hostiae cauda tenuis dicitur, et ponebatur in sacrificio pro collegio pontificum quinto quoque anno*, P. F. 50, 16. Le rattachement à *cauda* est sans valeur. Étymologie et sens inconnus.

cauidārius (*abi*), -i m. : lapidaire. Très basse latinité; sans doute emprunté à une langue étrangère. Ou peut-être fait sur *cauus*, d'après *lapidārius* « celui qui creuse les intailles ». Le grec tardif *καυιδάριος* est sans doute une transcription du mot latin.

cauilla, -ae f. (*cauillum* n., -us m.) : plaisanterie, moquerie. Archaïque et postclassique. Dénominafif : *cauilor*, -āris; *cauillātiō*, -tor. Rattaché à *cauor* par Gaius, Dig. 50, 16, 233 pr., ... *caulitor... inde et calumniatores... inde et cauillatio...*; britt. **cablu*.

Si l'on adopte l'étymologie de Gaius, il faut supposer que *cauilla* serait issu par dissimilation de **caluilla*,

forme à gémée expressive, ou diminutif comme *fauilla?*

caul(1)ae, -ārum f. pl. : 1^o barrières fermant un parc à moutons; d'où « barrières d'une enceinte » en général, d'un temple, etc.; barreau, barre du tribunal; 2^o pores de la peau, ouvertures (seulement dans Lucr.). De là, gall. *caul*. — Mot technique, attesté depuis la Lex. Corn. de XX quaest. (81 av. J.-C.). Sans rapport avec *cauus*, malgré la glose de P. F. 40, 21, *-ae a cauo dictae. Antiquitus enuicantur usum tectorum oues in antris claudebantur* (cf. Varr., L. L. 5, 20), qui n'est qu'une étymologie populaire. Le second sens a pu se développer du fait que les barrières en usage étaient à claire-voie et que les plis de la peau forment un dessin semblable.

Cf. *cauea*.

caulis, -is m. (*cōlis* dialectal); à basse époque, *caulus, cōlus, cōlēs*; *caula* f., cf. Thes. III 652, 20 sqq. : 1^o tige des plantes, puis, par métonymie, la plante elle-même et particulièrement le « chou »; 2^o tout objet ressemblant à la tige d'une plante, spécialement la « verge », comme gr. *καυλός*.

Dérivés et composés : *cauliculus* (*cōl-*); *cauliculatus*; *multicaulis*.

Ancien, usuel. M. L. 1777-1778. Germ. : v. h. a. *chōd*, irl. *cāil*, britt. *caul*.

Cf. irl. *cauille* « pieu », gr. *καυλός* « tige, hampe, tuyau de plume », litto *kaulis* « tige, os », v. pruss. *kaulan* et lit. *kāulas* « os ». [Un emprunt au grec (Varr., L. L. 5, 103) est peu vraisemblable.]

cauma, -āis n. : forte chaleur. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. *καύμα*. M. L. 1779. Fr. *calme* et *chômer*.

Dérivés : *caumaliter*, *caumatizō*.

caupō, -ōnis m. (et *cōpō*; le féminin *cōpa* est toujours écrit sans diphtongue) : cabaretier, aubergiste, et boutiquier, marchand; *cōpa* : servante d'auberge (App. Verg.). — Ancien, usuel. Même groupe que dans *lēnō* : *lēna*, q. u.

Dérivés : *caupōna* (*cō-*) f. : 1^o auberge, boutique; 2^o cabaretière; cf. Priscien, GLK II 146; 12, *caupō... caupōna facit quod est tam taberna quam mulier*; *caupōnor*, -āris (depuis Enn.); *caupōnius*, -a, -um, etc.

Mot populaire d'origine obscure, qui rappelle de loin le gr. *κάπλος* « revendeur »; comme *lēnō*, sans doute emprunté à une langue méditerranéenne. Non roman, mais passé dans les langues germaniques sous la forme à diphtongue : got. *kaupōn* « faire du commerce », v. h. a. *coufo* « commerçant »; all. *kaufen* et de là, en finnois, *kauppa*, etc. Type de mot voyageur, de forme mal fixée.

caupulus, -i; *caupil(l)us*, -i m. : petite barque. Tardif; non attesté avant Aulu-Gelle. Conservé en espagnol et en provençal. M. L. 1780.

cauriō, -is, -īre : crier (du cri de la panthère; Suét., Anth.).

Fait partie d'une série de mots imitatifs, expressifs, tels que skr. *kāusi* « il crie », gr. *καυάζ* « sorte de mouette », etc. Même diphtongue que dans *caubor*, *glauciō*.

caurus (*cō-*), -i m. : vent du nord-ouest; quelquefois vent du sud-ouest. Correspond souvent au gr. *ἀργεστής*.

Attesté depuis Lucr., d'où *caurinus* (Gratt.), *cauricrepus* (Avien.).

Cf. v. sl. *sčorŭ* « βροπᾶς », lit. *šiauŕys* (acc. *šiduŕj*) « vent du nord » (de **k'šur-ŕyo-*) sans doute, avec *sk-*, got. *skura vindis* « λαλαφ ἀνέμου », v. h. a. *scūr* « temple ». Cf., avec un autre suffixe, m. ir. *cúa*, gén. *cúad* « mauvais temps ».

causa (*caussa*, *kaussa*, cf. Thes. III 659, 70 sqq.), -ae f. : 1° cause, cf. Cic., Part. 110, *causam appello rationem efficiendi, euentum id quod est effectum*; 2° cause d'une partie dans un procès, procès. L'étymologie étant inconnue, le sens originel n'est pas déterminable. Les composés *causidicus* « celui qui expose la cause, avocat », *ac-cūsō*, -āre « accuser », *ex-cūsō* « mettre hors de cause, excuser », *in-cūsō* « mettre en cause, incriminer », *re-cūsō* « récuser » (puis « décliner, refuser ») semblent attester l'antiquité du second sens. Mais, pour les Latins, le sens de « cause, motif » est le plus ancien, et l'emploi, fréquent et ancien, de *causā* « à cause de » (cf. CIL I² 366, *rei dinai causa*, loi de Spolète où l'*s* n'est pas encore redoublé) s'expliquerait mal en partant du sens de « procès ». C'est sans doute en pénétrant dans la langue du droit que *causa* s'est spécialisé dans le sens de « procès », *causatiuum litis*, sur le modèle du gr. *αἰτία* qu'il recouvre exactement, cf. Cic., Inu. I 27, *narrationum genera tria sunt : unum genus in quo ipsa causa et omnis ratio controversiae continentur...* C'est de la même façon que *causa* a traduit *αἰτία*, αἰτίων dans la langue médicale (cf. *causarius*) et dans la langue grammaticale ; cf. *accusatiuus*, transposition mécanique de *αἰτιώσις*, *causalis* et *αἰτιολογικός*, etc. Du reste, l'emploi de *causa* dans le sens médical a pu être favorisé par le sens spécial de *causa* « cas de réforme » dans la langue militaire, d'où *causaria missio* « renvoi pour cause de réforme », *causarii* « les réformés » (cf. en français le sens spécial de « motif, avoir un motif » dans la langue militaire). Le passage du sens de « cas de réforme » au sens de « maladie, infirmité » s'explique de lui-même. *Causa* est souvent joint à *ratio*, dont il diffère cependant : *in ratione semper causa est, in causa uero non semper ratio... in ratione semper consilium continetur, in causa uero non semper, Sacerdos*, GLK VI 446, 13.

De même, *causa* « cause » est fréquemment accompagné de *res* « affaire, faits de la cause » (cf. *reus*, autre terme technique du droit), Cic., Clu. 139, *quae ex re ipsa causaque ducuntur*; 141, *oratio ex re causaque habita*; Catil., 4, 10, *quid de tota re et causa iudicabit*; pro Caec. 11, Mil. 15, etc.; cf. encore Cael. 22, *res cum re, causa cum causa, ratio cum ratione pugnabit*. Le mot a pris insensiblement le sens de « affaire » en général, comme *res*, *negotium*, ainsi qu'en témoignent des emplois comme Corn. Nep., Paus. 4, 1, *qui super tali causa eodem missi erant*, cf. Thes. III 685, 67 sqq., et la synonymie des locutions *quam ob rem, quam ob causam*, et, par un affaiblissement continu, en est arrivé à se substituer à *res* « chose », sens qu'il a gardé en français et en italien, par exemple Arn. 7, 34, *quia gaudere laeta re maestosque fieri tristioribus conspiciunt causis*; cf. Thes. III 700, 62 sqq., un emploi par litote curieuse est dans la glose : *haemorrhoidas : eruptio sanguinis circa anum, similiter circa mulierum causas* (cf. « le chose » en français) *eunire solet*, CGL III 600, 4. — Usité de tout temps, M.

L. 1781. Germ. : v. h. a. *chosa*, v. angl. *ceas*; v. h. a. *chōsōn* « causari »; celt. : ir. *cóis*, de **concausa*, britt. *cynghaws*.

Dérivés et composés : *caus(s)or*, -āris (*causō*) : 1° al. légier, donner pour cause; 2° plaider, M. L. 1782; *causidicus* : avocat, et *causidicor*, -āris (tardif); *causificor*, -āris (Plt.); *causalis* : terme de grammaire, *coniunctio c.* = αἰτιολογικός, cf. *causatiuus*; *causarius* (v. plus haut); *causatio* (époque impériale, fait sur *causor* d'après *accūsatiō*/accūsō); ir. *cosair*; *causatiuus* et subst. *causatiuum* n., Fortunat rhet. 1, 2, p. 82, 6, *quid est actio* (= αἰτιών?) *causatiuum litis, propter quod res in iudicium deuocatur*.

Les dénominatifs positifs *ac-*, *ex-*, *in-*, *re-cūsō* (fr. *ruser*) ont fourni à leur tour de nombreux dérivés en -*tor*, -*tiō*, en -*bilis*, etc. : cf. *accūsātor*, *accūsātiō*, *excūsātiō* (britt. *excusawd*), *excūsābilis* (Ov.) et *ineccūsābilis* (Hor., Ov. et Dig.), sans doute adaptation du gr. ἀπο- et ἀκαταλόγητος.

Peut-être mot emprunté, comme *lis*, ou prélatin?

cautēs (cō-), -is f. (le singulier est rare et poétique; le nom ne s'emploie guère qu'au pluriel *cautēs*, -ium); pointe de rocher, écueil, cf. Isid., Or. 16, 3, 3, -*es aspera sunt saxa in mari*. Le sens de « pointe » laisse à penser que *cautēs* serait simplement le pluriel de *cōs*, *cōtis* (sur lequel on aurait refait secondairement, une fois *cautēs* spécialisé dans son sens, un nominatif singulier *cautēs* ou *cautis*, d'après *rūpēs*), et que la graphie avec diphthongue *cautēs* serait peut-être un « hyperurbanisme ». Du reste, de bons manuscrits ont souvent la graphie *cotes*, cf. Cés., B. G. 3, 13, 9; Vg., B. 8, 44, et Thes. III 711, 84 sqq.; Jacobson, KZ 46, 58. Ce semble avoir été la graphie ancienne, cf. Prisc., GLK II 39, 9, au [diphthongus] *transit in o productam more antiquo ut cotes pro cautes*. Attesté depuis Ennius, surtout poétique. Non roman. Sur **ezcautāre*, v. M. L. 2963.

cautus : v. *caucō*.

cauus, -a, -um (**couus*, cf. *cohūm*) : creux. Usité de tout temps. M. L. 1796.

Dérivés : *cauitās* (bas-latin; britt. *caoued*, *ceudod*); *cauō*, -ās : creuser, M. L. 1788, et ses nombreux dérivés et composés : *cauatiō*, -*tor*, -*tōrium*, -*tūra*, *caudmen* (= κοδμα), rare et tardif; *cauaedium*, -i (de *cauum aedium* « cour intérieure d'une maison »); *con-*, *ex-*, M. L. 2114, 2964; *prae-*, *sub-caudre*, M. L. 8352, 8352 a; *multicauius*. Cf. aussi M. L. 1792, **cauitāre*; 1794, **cauō*, -ōnis; 1795, **cauula*.

cauernā (*cauernum* tardif) : Serv., Ae. 2, 19, *quodcumque in arcum formatum est, quod flexum et in altitudine curuatum ad sedem deuocitur cauernam dici*; et 8, 242, *ueteres omnia loca concava, uel si quid incuruatum fuisset, cauernas appellabant* : cavité; *caeli cauernas* (Varr., Lucr., Cic.) : caverne, tanière, terrier, etc. Dans la langue nautique : *cale* d'un vaisseau; dans la langue médicale : creux, orifice (du nez, des oreilles, etc.).

Dérivés : *cauernāre*, M. L. 1794; *cauernōsus*, *cauernula*, -*icula*; *cauernātim*.

Cf. gr. *κοῖος* κοιλώματα, *κοῖος* τὰ χέσματα τῆς γῆς Hés.; éol. *κοελα* « κοίλος », et, avec vocalisme zéro, *κωσ* « trou, chas d'une aiguille »; avec vocalisme d, *κωσ*

« taverne, tanière »; ir. *cúa* « creux », bret. *kéo* « grotte », etc.; v. Vendryes, MSL 13, 406.

Caurna semble renfermer un double suffixe *-*er-no*; cf. *internus*, *infernus*, etc., Meillet, *Étym. et voc. v. sl.*, p. 167, et être issu de **cau-ero-nā*, à moins qu'il ne soit dérivé d'un thème en -*r* alternant avec -*n*, cf. gr. *κωσ*, *κωστος* (et *κωστος*; v. Benveniste, *Origines*, p. 17); Chantaine, *Formation des noms en grec ancien*, p. 218). D'ailleurs, il ne faut pas oublier les mots empruntés tels que *cisterna*, *taberna*, *lanterna* qui ont fourni des modèles.

V. cohūm.
-*ce* : particule démonstrative, commune aux langues italiques, et qui s'ajoute surtout aux pronoms démonstratifs *hī*-(e), *illī*-(e) et aux adverbes tirés des thèmes de démonstratifs : *sic* (sicine), *tunc*, *nunc*, etc. Les formes munies de cette particule avaient l'accent sur la syllabe qui la précédait; cf. Serv., GLK IV 427, 8, *quattuor sunt particulae quae corruptum in pronuntiando regulas accentuum hae : ue, ne, que, ce ; nam quotiescumque istae particulae sequuntur, faciunt accentus in ultimis syllabis superiorum esse sermonum, ut... illiuse, huiusec*. Cf. *ceu*, *ecce*, *cedo*.

La particule **ke*, enclitique sur les démonstratifs, a le même emploi général en latin, en osque et en ombrien. Mais le détail de l'emploi varie d'une langue à l'autre. Par exemple, le latin n'a que *is*, *ea*, *id*, tandis que l'osque a *istic*, *īuk*, *īdik* et l'ombrien *erek* (masculin), *eřek* (neutre). En latin même, *hic*, *hocc* (de **hod-ce*, noté *hoc*, mais la gémée est attestée par la quantité longue) sont constants, mais *istic*, *illie* ne sont pas les formes classiques; c'est *iste*, *ille* qu'on rencontre ordinairement. On trouve à la fois *tum* et *tunc*, etc. — L'emploi de -*ke* pour renforcer les démonstratifs semble une particularité de l'italique; c'est à peine si l'on peut citer en regard ir. *coi-ch* « cuius ». Le sens n'indique un rapprochement ni avec le groupe de lat. *cis* (auquel peut appartenir *ce* de *cedo*), ni avec gr. dor., éol. *xe(v)*, *xa*. Il convient, toutefois, de citer *tokh*. A et B *-k*, dont la gutturale est d'ailleurs indéterminable, puisqu'elle peut reposer sur n'importe quelle gutturale indo-européenne. Pour l'emploi, v. Schulze-Sieg-Siegling, *Tochar. Gramm.* (1931), p. 306.

cectōria, -ae f. (*cectūrium* n.) : ligne ou limite qui entoure une propriété. Terme de la langue des Gromatici, sans doute emprunté au celtique, cf. Vendryes, C. R. Acad. Inscr., 1933, p. 376-377.

cedo, *ette* : « donne, donnez ; apporte, amène ; dis »; Gloté *δός*, *da*, et *εἰπέ*, *dic*, Diom., GLK I 346, 16, *cedo non habet nisi secundam personam praesentis temporis, et est imperatiuus modus*. Souvent renforcé de *dum*, e. g. Plt., Men. 265, *cedodum huc mihi marsuppium*. — Appartient à la langue parlée. Étymologie douteuse; certains voient dans *do* un ancien impératif de *dare*, comparable à gr. *διδω*, précédé de la particule -*ce* (ainsi J. Wackernagel, *Vorles.*, I, 211). D'après Niedermann, I. A. 18, 75 sqq., ce serait une ancienne particule de sens local analogue à *δεῦπο* et qui, comme *δεῦπο*, *δεῦτε* aurait reçu une flexion. Cf. J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangspr.*, § 41.

cēdō, -is, *cessi*, *cessum*, *cēdere* : aller, marcher, arri-

ver; e. g. Plt., Au. 526, *ibi ad postremum cedit miles, aes petit*; sens physique et moral, *cēdere male, optime, prosperē (succēdere)*; et avec un complément au datif « arriver, échoir à », T.-L. 31, 46, 16, *captiua corpora Romanis cessere*; et, finalement, dans ce sens, *cēdere*, comme *abire*, arrive à signifier dans la langue impériale « passer à l'état de, se transformer en » : c. in *proverbium*.

Toutefois, le plus souvent, à l'idée de « marcher » s'ajoute la nuance accessoire de « se retirer » : *ego cedam atque abibo*, Cic., Mil. 34, 93; c. *uitā*, *ē uitā* (cf. *decēdere*). Il y a peut-être dans cet emploi une litote de la langue militaire qui a employé *cēdere* (comme gr. *χωπέω*) par opposition à *stāre* (*locō*) « demeurer de pied ferme ». D'où avec le datif *cēdere alicui* « se retirer pour quel qu'un, céder le pas à quelqu'un, le céder à, être inférieur à ». Par suite, « faire une concession »; Cic., Mil. 75, *utriue mortem est minuitatis nisi sibi hortorum possessione cessissent*. Le verbe s'est même employé transitivement avec un complément direct à l'accusatif, dans le sens de « céder, concéder »; toutefois, le composé d'aspect « déterminé » *concedō* est plus fréquent dans ce sens.

Du sens de « se retirer, s'en aller », le passage au sens de « cesser » est facile; *cessere irae*, dit Vg. C'est de cette acception que dérive le sens du fréquentatif *cessō*, -ās. *Cēdō* est mal attesté dans les langues romanes sous des formes populaires, cf. M. L. 1798. Mais le mot a été repris par la langue savante, avec ses dérivés et composés.

Dérivés et composés : *cessiō*, terme de droit « concession, cession »; *cessiō*, en dehors de l'expression technique in *ibire cessiō*, n'est employé que tardivement; il n'y a pas de nom d'agent **cessor* (mais *antecessor* existe et a passé dans les langues romanes). *Concessiō* est, au contraire, usuel; *cessicius* « cui cēditur tūtēla »; *cessim* « gradatūm »; *cessidius* (Gloss.) « qui saepe cedit »; *cessorius* « qui cēde » (Gl.); *cessus*, -ūs m. (= *recessus*) rare et tardif.

cessō, -ās : s'arrêter, rester inactif; cesser; s'abstenir de ; faire défaut ; M. L. 1851; *cessatiō* : relâche, retard ; *cessātor* : nonchalant.

abscēdō : = ἀποχωρέω, ἀφίστημι : s'en aller, s'éloigner, quitter (sens physique et moral); d'où *abscensus*, -ūs « départ, sortie »; en médecine, traduit ἀπόσθημα; *abscēsiō* : semble formé par Cic., Tim. 44, pour traduire le grec : *cum ad corpora tum accessio fieret, tum abscēsiō* = Plat., Tim. 42 a, τὸ μὲν προσίει, τὸ δ' ἀφίει τοῦ σώματος αὐτῶν. Dans la langue de l'Église traduit ἀποστασία.

accēdō : marcher vers, s'approcher de ; et « venir en outre, par surcroît, s'ajouter à (cf. *addere*) ; venir, s'adjoindre à, arriver à (*adueniō*), survenir » : *febris accēdit*. Et aussi, par opposition à *discēdō*, « se ranger à l'avis de », *προσχωρέω*, Cic. Cael. 10, *ad quem si accessit, aut si a me discessit unquam*. De là : *accessus*, -ūs : approche, arrivée; accès, entrée, adjonction, M. L. 71; *accessiō* : arrivée, accès (de fièvre; *accessus* dans ce sens est très rare); accroissement, progrès; apport, M. L. 70. Dans la langue du droit, « accessoire » (par rapport à la *principālis res*); b. lat. *accessibilis*. Tardif : *accessa* : marée haute.

antecēdō : marcher en avant ; précéder (sens local et

temporel); dépasser (sens physique et moral, comme anteos, antecello, praecedo); antecessio f. (opposé par Cicéron à consequentia); antecessor : 1° avant-garde (terme militaire); 2° prédécesseur (terme de droit), M. L. 496; B. W. ancêtre; antecessus « en avant », participe passé fixé comme adverbe en bas latin (Mul. Chir.). M. L. 496 a.

concedo : se mettre en marche, se retirer, disparaître, céder la place à; concéder à = συγχωρῶ; céder, concéder (transitif); concessio et concessus = συγχωρησις : concession, consentement; concessivus.

decedo : s'en aller; se retirer [de]; et, par litote, « s'en aller de la vie, décéder », M. L. 2496 a; discedo : se séparer, s'éloigner, M. L. 2653; excedo : sortir de, dépasser; excessus, -us : départ, sortie; en terme de rhétorique, « digression », Quint. 3, 9, 4, egressio uel (quod usitatus esse coepit) excessus, siue est extra causam; dans la langue de la Bible, traduit εκστασις; incedo qui s'est substitué à cedo dans le sens de « s'avancer, marcher »; incessus : marche; incesso, -is : attaquer, assaillir, inmittere ac iactu uel uerbis petere, P. F. 95, 21. Cf. facio/facesso, lacio/lacesso, peto/petesso, intercedo : intervenir, intercéder; intercessus; et intercessio, qui dans la langue politique a eu une fortune considérable; occedo (archaïque) : aller en avant ou au devant; praecedo : marcher en tête, précéder; praecedo : s'avancer, progresser, M. L. 6765 a; recedo : marcher en arrière, battre en retraite, se retirer; recessus, M. L. 7114 et recessa 7113 a; secedo : se retirer, se séparer de; secessio (cf. seditio); secessus (époque impériale); succedo : venir sous ou de dessous; venir à la place de, succéder; aboutir, et spécialement « réussir »; cf. Plt., Mil. 873, lepide hoc succedit sub manus negotium (sans doute ancien terme technique du potier qui travaille au tour), M. L. 8411 a. Tous ces verbes ont à côté d'eux des abstraits en -us et en -io, et souvent des noms d'agent en -or. Moins encore que cado, qui peut être apparenté, cedo n'a d'étymologie claire. L's de cedo en face de l's de cessi, cessum éveille l'idée qu'on serait en face d'un ancien présent athématique; alors cado représenterait *kad-. Pour le sens, cf. gr. κέρω et lat. peto.

cedrus, -if. : cèdre. Emprunt (depuis Sall.) au gr. κέδρος; cf. citrus. La plupart des dérivés sont des transcriptions du grec, sauf cedrio, -as, -are (= κεδρόω) et cedriatus, ce dernier du reste peu sûr. V. Thes. s. u.

*cedō, -ōnis m. : variante de thieldō, dans Pline 8, 166. Mot étranger, ibère? de forme incertaine.

celeber (-bris), -bris, -bre : fréquenté, e. g. Cat., Agr. 1, 3, uia celebris; Cic., Part. 19, loci plani an montuosi, celebres an deserti; souvent joint à frequens, dont il est synonyme, Cic., Cael. 47, frequentissima celebritate; Sest. 121, spectaculi genus quod omni frequentia atque omni genere hominum celebratur; T.-L. 38, 18, 11, celebre ac frequens emporium; d'où secondairement celebri gradū dans Accius, Tr. 23, « d'un pas fréquent », i.-e. « à pas précipités ». S'est employé notamment à propos des jours de fête religieuse, e. g. Plt., Poe. 758, die festo, celebri, nobilique Aphrodisiis; Cic., Verr. 6, 151, cum diem ludorum de fastis suis sustulissent celebrimum sanctissimum.

De là : celebrare diem, puis par extension celebrare sacra, et finalement celebrare aliquid, aliquem. L'adjectif a pris, lui aussi, le sens de « célèbre », surtout attesté en poésie et peu fréquent avant l'époque impériale. Concelebro, dans Lucrèce, a encore le sens de « peupler en masse ». De celebrō dérive celebratio; de celebrer, celebratio. — Ancien, usuel; formes romanes douteuses, M. L. 1800 a, b.

Celeber (-bris) rappelle, pour la formation, funebris et peut représenter *keles-ri-s, dérivé d'un thème neutre en -o/e *kelo/e-s; cf., toutefois, saluber, avec suffixe d'instrumental.

Le rapprochement avec gr. κέλωμαι « je pousse, j'excite », κέλλω « j'aborde » est vague.

celer, celeris, celere : vite, rapide, prompt, hâtif. La répartition des formes celer et celeris au masculin et au féminin est secondaire : d'après Priscien, GLK II 254, 13, celeris aurait été employé au masculin par les « vetustissimi »; et il y a des exemples de celer féminin, cf. Thes. III 749, 13 sqq. L'ablatif singulier est en -i; l'accusatif pluriel est, au dire de Priscien, plus souvent en -is qu'en -es; mais le génitif est en -um, ce qui indique peut-être un ancien thème consonantique *celes, -eris, ou un thème en -o- *celer(us) (mais ce peut être une forme prosodique pour éviter une suite de trois brèves). Superlatif celerrimus, mais celerissimus dans Ennius, A. 460, 592. — Ancien, usuel; mais plus rare en bas latin (deux exemples dans la Vulgate contre trente de uelōz); non roman.

Dérivés : celeritas; celerō, -as (transitif et absolu) : [se] hâter, accélérer, et son composé accelerō avec les dérivés ordinaires. Adverbes : celere, celeritum, celeranter (tous archaïques) et celeriter.

Gr. κέλας « cheval de course, bateau de course » a un sens voisin.

celerēs, -um : celeres antiqui dixerunt, quod nunc equites dicimus, a Celere interfectore Remi, qui initio a Romulo his praeposuit fuit; qui primitus electi fuerunt et singulis curiis deni, ideoque omnino trecenti fuere, P. F. 48, 2. Un emprunt au gr. κέλας, déjà indiqué par Servius, Ae. 11, 603, est peu vraisemblable, à moins d'admettre une déformation populaire. L'explication par le pluriel de l'adjectif celer n'est qu'une étymologie populaire. Est-ce un terme étrusque, cf. Lucertis, flexuistis et trosulii? V. Ernout, Philologica I, 37.

celōs, -ōnis m. : transcription du gr. κέλας : 1° cheval de course (ou cavalier?, Plin. 34, 19); 2° navire rapide (cf. celōz); 3° jeux équestres : Serv. auct., Ae. 8, 635, Romulus celetes Neptuno equestri deo... editurum proposuit; ad quos celetes cum de uicinis ciuitatibus maxime multitudo... conuenisset. Ce dernier sens peut-être issu d'une confusion avec celerēs?

cella, -ae f. : petite chambre (avec idéal accessoire de cachette, cella « à celandō », Varr., L. 5, 162); chapelle d'un temple; cellier, cave; c. olearia, uinaria; cellule. — Roman. M. L. 1802; passé en v. h. a. kelle; celt. : irl. cell, etc.

Dérivés : cellula; cellarius; cellarius, -a, -um et cellarium m. : sommelier, économiste; cellarium n. : garde-manger, cellier, office. — Panroman, M. L. 1804; passé en germ. : v. h. a. kellari « Keller » et de là en

finnois; en irl. celloir; en gr. κελάρης et de là en sl. kelari; *cellariarius, M. L. 1803. Panroman, sauf roumain.

Composés tardifs : circumcellio, -ōnis m. : nom d'une catégorie de moines errants et mendiants « qui circum cellas ibant », cf. circumcellio s. u. circus; excellō, -ās (Gloss.) : être hors de cellule.

Pour l'étymologie, v. celō. Mais la gémination de l fait difficulté. Forme dialectale issue de *kelya, cf. osq. allo de *alyā? Ou gémination expressive? †

1. *-cellō, -is, -ere, celsus. Le simple n'existe pas. Il n'y a que l'adjectif verbal :

celsus, -a, -um : élevé, haut. Ancien; assez fréquent, surtout en poésie, dont, à base époque, on a dérivé celsitas et celsitudo (d'après alitudo). Cf. aussi culmen : faite, somme, cime (v. columen), que l'étymologie populaire a rattaché à culmus, ideo... quia ueteres de culmo aedificia contebant, Serv., Ae. 2, 290.

*Cello figure dans les composés : ante-cello, -ere : s'élever en avant des autres, dépasser; excellō, -ui, excelsum (on trouve aussi quelques formes de excollo sans doute d'après emineō) : dépasser, exceller. D'où excellentia = ἐξοχή, sens abstrait et, à basse époque, titre de dignité « excellence », comme eminentia, avec le sens de uir excellentissimus; excelsus, excelsitas; praecello; procello (procellunt se, Plt., Mil. 76, 2); cf. les gloses procellunt, procumbunt, P. F. 251, 13; recellere : reclinare, et excellere : in altum extollere, F. 342, 19.

A procello on rattache parfois procella, -ae f. : tempête (de vent), ouragan; dans la langue militaire, « charge (de cavalerie) ». De là procellatus. Mais procella et procello peuvent dépendre de -cellō « frapper ».

L'adjectif en -to- celsus montre que -cello représente *kaldō, avec le suffixe *-de/o- fréquent dans les formations latines. Cf. lit. kelti, kelti « élever » et les mots cités sous collis (v. ce mot). V., de plus, columen. — Le slave a celo « front » et le vieil islandais hjallr « bâti élevé » (pour sécher du poisson, par exemple, qu'on a souvent rapprochés.

2. *-cellō, -is, -ere : frapper. Figure seulement dans le composé : percello, -is, -culi, -culsum, -cellere : frapper violemment; renverser, bouleverser (sens physique et moral), d'où « ruiner, détruire ». Ancien, classique. Rare à l'époque impériale. Non roman. Sur percussus a été refait tardivement un parfait percussit; percussus lui-même est constamment confondu avec percussus. Le substantif percussus, -us « choc » ne semble pas attesté avant Tertullien. Cf. cladēs, calamitas; et peut-être procella.

Seule la forme avec per- a survécu, à cause de sa valeur « déterminée »; percussit sert aussi de perfectum à feriō.

On voit par percussus que -ll- de percello repose sur -ld- et par percussit que *-de- est ici un suffixe. On est donc amené à rapprocher les mots signifiant « frapper, briser », c'est-à-dire gr. κλάω « je brise » (de κλασ-?), dor. κλάω, ion.-att. κλάω, « morceau de bois (dont on se sert pour tirer au sort) », qui répond à irl. clár, gall. clarr « planche », κλάφος « coup sur la joue » (mais le α après ο ne peut représenter ε), κλόος et κολοβός « tronqué », κολετραν « fouler aux pieds » (qui fait penser à lat. calx), et, avec élargissement -d- † κλαδέσσαι.

σεισαι Hes., κλαδαρός « fragile ». — V. sl. kolje, klati « abattre » à côté de lit. kalū, kalli- « frapper (avec un marteau, une hache) », kuliti, kulti « battre » (notamment « battre le blé »).

V. cladēs, calamitas et incolumis.

celō, -ās, -āui, -ātum, -āre : cacher (aliquid aliquem). Ancien, usuel. Bien représenté en roman; M. L. 1800. Celāre alterne avec une forme thématique à vocalisme ε, conservée dans occultō, -is, -lui, -cultum, -ere, de *ob-kelō, rare, bien qu'ancien et classique, usité surtout au participe occultus et qui tend à être remplacé par une forme d'itératif-intensif occultō, -ās (déjà dans Plt.), d'où occultatio, -tor. La racine est *kel-; la graphie ouqnotod = occulto du SG Ba. CIL I², 581, 15, provient d'une époque où l'on avait le sentiment qu'à un groupe -cu- contemporain correspondait un plus ancien -quo- et où l'on faisait la transformation mécaniquement, même dans des formes où il n'y avait jamais eu de labiovélaire (cf. colō, quolundam; quom (préposition), CIL I², 583, 50), pour donner au texte un aspect archaïque.

Celō, -āre est un présent duratif en ā (cf. -ducō, -ās et dico, -is); pour la longue, cf. uēnor, legō, etc. Celātor n'est attesté que par deux exemples, un de Lucain, l'autre de Cassiodore; celātio que par une glose; celātura ne figure que dans la loi Salique. Cicéron et César disent occultatio; celātim est dans Sisenna.

Composés : con-, oc-, sub-, subtercelō; incelātus; M. L. 4345, *incelāre.

S'y apparentent : cella, -ae f. : v. ce mot.

clam : « en cachette [de] », adverbe et préposition. S'oppose à palam. Comme préposition, est accompagné d'abord de l'accusatif (comme celāre aliquid), puis de l'ablatif, sans doute, d'après coram (ainsi clam uobis, Cés., B. C. 2, 32, 8). De clam dérivent :

clanculum (clancule, -lō), archaïque : sans doute diminutif familier de même formation que plusculum. De clanculum a été tiré secondairement un adjectif clanculus (Gloss.). Cf. aussi clancularius (Martial);

clandestinus : adjectif ancien (loi des XII Tables; Plt., etc.). Formé sur le modèle de intestinus, dont il est voisin par le sens (cf. Cic., Sull. 33, et ad Fam. 5, 2, 1), peut-être par un intermédiaire *clam-de, *clande, cf. quamde.

Le thème de (oo-)culō se retrouve exactement en celtique : v. irl. celim « je cache », et en germanique occidental : v. h. a. helan « cacher », etc., mais non ailleurs. Les formes de celō et de clam n'ont pas de correspondants hors du latin.

D'autre part, le germanique a un présent en *-ye- : got. huljan « περικαλύπτει », etc. Le vocalisme ē de lat. celāre se retrouve dans v. h. a. hāli « dissimulé », v. iel. häll « rusé ». Le grec a une forme élargie καλύπτω « je couvre, je cache », cf. κλύφος « écorce, pelure », etc.; la forme rappelle κρύπτω (κρύφα) en face de v. sl. kryti « cacher ».

Si cella est isolé pour la forme, le sens rappelle celui de irl. cuile « cave », v. h. a. halla « salle », gr. καλιᾶ « hutte, nid ». On hésite plus à rapprocher skr. cālā « hutte, demeure », qui est isolé parmi les langues orientales; tous les autres témoignages pour *kel- « cacher » sont occidentaux.

Les faits ne permettent pas de décider s'il convient de rapprocher got. *us-hulon* « λατομείν », *hulundi* « caverne » et les divers mots germaniques se rapportant à l'idée de « creuser ».

V. aussi *ciliium* et *color*.

celōx, -ōcis f. : brigantin, navire léger. Emprunt ancien au gr. ἰκέλιος (dial. κέλιος), influencé dans sa finale par *uēlōx*; cf. l'emploi adjectif dans Plt., Poe. 543, en jeu de mots avec *corbita*.

Cf. *celer*.

celsus : v. *-cellō 1*.

celt(h)is, -is f. : nom d'arbre africain, probablement le « micocoulier », Pline 13, 104. Mot étranger, non emprunté.

celtis, -is f. : ciseau de sculpteur (St-Jér., Vulg., Job. 19, 24 et cf. Ioh. 30). Mot douteux. Dans la Mulom. Chironis 26 et 693, où *celtis* avait été rétabli par conjecture, le manuscrit portant *securi celle* (26) et *securi cella* (693), W. Heraeus, ALLG 14, 119 sqq., a montré qu'il faut sans doute lire *securicella* (diminutif au second degré de *securis*). Dans c. Ioh. 30, on a la variante *certe*, et Lindsay, *Introd. à la crit. des textes*, p. 23, a proposé de lire *certe* dans la Vulgate. — Du reste, *celtis* peut être un emprunt tardif au celtique, cf. m. irl. *ceitair* « épieu »; Havet, *Man. de critique verbale*, § 898. En tout cas, même si *celtis* est un « mot fantôme », dû à une faute de lecture, il a passé de la Vulgate dans les glossaires du Moyen Age, cf. le Lexique de Du Gange, s. v., et même dans les textes : il figure dans la Chronique de Geoffroy de Monmouth, cf. Faral, *Légende d'Arthur*, t. III, p. 246, l. 49. Sur toute la question, v. M. Niedermann, *Mus. Helv.*, 2 (1945), p. 123-138. Cf. *cultus*.

celtis : — βίνα, ἰχθύος εἶδος, GGL II 99, 14. Pas d'exemple dans les textes, ni d'indication d'origine. Identique au précédent? Cf. les noms de poisson du type βελόνη, fr. *brochet*.

celtium, -ī n. : écaille de tortue (Pline). Le mot et la chose sont étrangers.

celundria, **celindria** (Gloss.) : *navis, quae uelociter currit*. Lire *celandria*? Emprunt déformé au gr. χελώνδιον (χελώντιον); sans doute de très basse époque; cf. Du Gange.

cēna, -ae f. (ancien *cesna* gardé par Festus 222, 26) : *apud antiquos dicebatur quod nunc est prandium; uesperna quam nunc cenam appellamus*, P. F. 47, 3, « dîner » et « souper ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1806. Celt. : irl. *cenn*, britt. *coyn*.

Dérivés : *cēnō*, -ās, panroman, M. L. 1808; *cēnāculum* : *ubi cenabant, cenaculum uocitabant, ut etiam nunc Lanuui apud aedem Iunonis et in cetero Latio ac Palaenae et Corduba dicuntur. Postquam in superiore parte centiare cooperunt, superioris domus uniuersa cenacula dicta*, Varr., L. L. 5, 162, cf. M. L. 1807; irl. *cenacul*. *Cēnacula* ayant désigné « les étages supérieurs », le sens de « salle à manger » a été réservé à *cēnātiō* (ancien abstrait devenu concret) et à *cēnātiōrium* (à côté de *triclinium*); *cēnātiūcula*; *cēnātiūcus* : du repas; *cēnātiūcum* : prix d'un repas (cf. *uātiūcum*); *cēniū*, -ās. Composés : *antecēnium*, bas latin, Isid., Or. 20, 2,

15, *merendā... proxima cenae; unde et antecenia a quibusdam appellatur; incēnis, incēnātus* (archaïque et tardif; — ἀδεντικός, cf. *imprānsus*) : qui n'a pas dîné; *recēnō*, -ās (tardif); **recinium*, M. L. 7119; *subcēnō*, M. L. 8353.

V. lat. *cesna* repose sur **kersnā*, à en juger par osq. *kersnu*, *kerssnais*, omb. *šesna* à côté du verbe dérivé *čersnatur* « cēnāti ». Comme *-rsn-* paraît avoir abouti à *-rn-*, on admet que le mot repose sur **kert-snā*, en partant d'une racine **kert-* (v. sous *cortex*) et en supposant un développement de sens pareil à celui observé dans *carō* (v. ce mot) et dans gr. *δατς* « festin » en face de *δαίτω* « je partage ».

cennō : v. *cinnus*.

cēnsēō, -ēs, -uī, **cēnsūm**, -ērē (à basse époque, *cēnsiō*, *cēnsitum*, -itum, v. Thes. III 786, 56 sqq.) : déclarer d'une façon formelle ou solennelle; exprimer un avis dans les formes prescrites. — Ce sens ancien est conservé dans la formule par laquelle on interrogeait le Sénat, e. g. T.-L. 1, 32, 11 sqq., *rex his ferme uerba patres consulebat... Dic, inquit ei, quid censes? — Tum ille : « Puro pioque duello quaerendas (scil. res) censeo »*. Cf. l'emploi de *cēnsuere*, *cēnsuerunt* dans les sénatus-consultes. Le verbe, dans cette acception, a pour correspondant un substantif appartenant à un autre groupe : *sententia*; cf. le jeu de *cēnsēō* et de *sententia* dans le SC Bac.; il n'y a pas de substantif **censentia*, et *census* s'est spécialisé dans un sens technique. Dans la langue du droit public, le sens de *cēnsēō* s'est restreint; il désigne l'activité des magistrats chargés de se prononcer sur la personne et les biens de chaque citoyen, d'où *cēnsēō* « je déclare la fortune et le rang de chacun, je fais le recensement », et *cēnsor* m., nom du magistrat chargé de cette opération, *cēnsus*, -ūs (*cēnsiō*), l'opération elle-même du « cens », *cēnsūra* « exercice de la censure », *cēnsōrius* « qui se rapporte au censeur », *cēnsūlis* « ad censum pertinens », *cēnsōrius* (cognomen); osq. *Kenssurineis*, gén. « *Censōriini* ». La langue a différencié dans l'emploi *cēnsus* et *cēnsiō*. *Cēnsus* « cens » a désigné le « rôle ou registre des censeurs », puis la place occupée dans cette liste, le rang, la fortune de chacun. Le mot a survécu en allemand sous la forme *Zins* (et en gr. *κῆνος*); le maintien de l'n désigne un emprunt livresque ou une prononciation savante d'un terme d'administration, la prononciation populaire étant *cēsus*. Le vieil irlandais a aussi *cis*. V. aussi M. L. 1808 a, 1809. — *Cēnsiō* a désigné l'« évaluation du censeur », et aussi la « punition infligée par le censeur », cf. P. F. 47, 10, *censionem facere dicebatur censor, cum multam equiti inrogabat, et censio hastaria*, 47, 21, sens que *cēnsūra* a pris également à la longue.

Dans la langue commune, *cēnsēō* a pris le sens plus large et moins technique de « estimer, juger, être d'avis », comme *arbitror*, *aestimō*, etc.; cf. Varr. ap. Non. 519, 23, *uerbum censeo et arbitror idem poterat ac ualebat*; *cēnsor* a désigné le « critique », *cēnsūra* la « critique ».

A *cēnsitum* se rattachent *cēnsitor* « celui qui fixe les impôts » et *cēnsitiō*.

Composés : *accēnsēō* : compter en outre, ajouter. N'est guère usité qu'au participe *accēnsus*, qui a pris différents sens dans la langue du droit public; *l'accēnsus* désigne un lecteur ou un appariteur « surnuméraire » des

magistrats à faisceaux; à l'armée, les *accēnsi* sont des auxiliaires ou recrues non armées, « *quod ad legionum censum essent adscripti* », P. F. 13, 24, cf. index de Bouché-Leclercq, *Manuel des Inst. rom.*

percēnsēō : passer une revue complète de (classique); *percēnsiō* (Fronton);

recēnsēō : recenser, énumérer; passer en revue; réviser; *recēnsiō* (Cic.); *recēnsitiō* (Dig.); *recēnsus* (Suét.). *succēnsēō*, -ēs (et *succēnsēō*) : blâmer, soumettre à la censure, d'où « s'irriter contre ». Ce sens a pu se développer par suite d'un faux rapprochement avec *succēnsus*, participe de *succēndō*; *succēnsiō* (Symmaque).

Comme un certain nombre de mots de caractère religieux ou juridique, se retrouve en indo-iranien. Le présent thématique skr. *čāmsati* « il récite » (se dit de la récitation du Véda), gâth. *sanghaiti*, v. perse *θαιτι* (terme dont se sert Darius pour dire qu'il « proclame » quelque chose) ne se retrouve pas en italique; le latin a le type dérivé *cēnsēō*, et l'osque un type également dérivé, mais autre : *censuum* « censère » (thème on ā). Ceci s'explique sans doute par le fait qu'il y a eu un type athématique dont alb. *θom* « je dis » et v. sl. *setū* « dit-il » — qui ne gardent rien du sens religieux de la racine — porteraient peut-être la trace. Osq. *censtom-en* « in censum » et *koenzstur*, *censtur* « censor », *ancensio* « nōn cēnsa » fém. sg., représentent les formes attendues, tandis que lat. *cēnsus*, *cēnsor* résultent d'un arrangement analogique, de même que *cursus* (v. *currō*). L'ē de *cēnsēō* doit s'expliquer comme l'ī de *infāns*, *čānsērō*, *insērō*, etc. (cf. M. Leumann, dans la *Lat. Gramm.* de Stolz-Schmalz, 5^e éd., p. 104), par un amuïssement de l'n devant s, f ayant provoqué une nasalisation et, par suite, un allongement de la voyelle.

centō, -ōnis m. : couverture ou vêtement fait de différentes pièces cousues ensemble (servant, entre autres, à combattre les incendies); d'où à basse époque « centon ». Mot technique et populaire, attesté depuis Caton et Plaute. M. L. 1814.

Dérivés : *centōnārius* : 1^o fabricant de couvertures faites de vieux morceaux d'étoffe qu'on employait imbibés d'eau et de vinaigre pour éteindre le feu; 2^o pompier, *collegia centonariorum* « corps de pompiers »; v. Kubitschek, dans Pauly-Wissowa, R. E. III 1933 sqq.; *centunculus* : vêtement d'arlequin; housse de cheval; et aussi « cotonnière », M. L. 1816 a, et André, *Lex. s. u.*; *centōniō* (Gloss.); *Homero-centō*, *Ver-giliocentō*.

La ressemblance avec skr. class. *kanthā* « vêtement rapiécé » pourrait être fortuite. Le sens de « vêtement rapiécé » de *κέντρον* est tardif en grec et peut-être calqué sur le latin. Sur *κέντρον* ont été formés *centrō*, *centrōnārius* (Gloss.).

centrum, -ī n. : centre; emprunt au gr. *κέντρον* (depuis Vitruve), dont proviennent les dérivés latins techniques *centrālis*, *centrātus*, *centrōsus*. M. L. 1815; irl. *centair*, gall. *ceithr*.

centum (indéclinable) : cent. Ancien substantif neutre devenu invariable, comme *mille*. Par suite, le nom qui accompagne *centum* est traité comme avec les noms de nombre précédents, en apposition, non au génitif. Les composés multiplicatifs de *centum* sont, comme en grec, des adjectifs déclinables : *ducenti*, *quingenti*, etc. (sur la

phonétique de ces formes, voir Sommer, *Hdb.*, p. 470); le pluriel neutre *ducentum* dans *centum ac ducentum... milia*, Lucil. 1051, est peut-être le correspondant du collectif skr. *doi-catam*, mais plus probablement une création analogique d'après *centum*. Attesté de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 1816.

Dérivés *centēni*, -ae, -a, distributif, d'où *centēnum* : seigle « qui rend cent pour un », M. L. 1811, et André s. u.; *centēsimus*, centième, d'où *ducentēsimus*, etc., d'après *uicēsimus*, etc., comme *ducenti* d'après *uicēni*; de *ducenti* dérive *ducentārius* « qui vaut 200 sesterces » et qui, sous l'Empire, a désigné des catégories spéciales de soldats et de fonctionnaires (aux appointements de 200.000 sesterces); cf. aussi *ducenta*, -nāria; *centiē(n)s* : cent fois; *centēnārius* : « qui centum (centēnās) parties habet »; d'où à basse époque « centenaire », *εκατονταετής*, et synonyme de *centuriō* (cf. *centena* : *centenarii dignitas*), M. L. 1810 a; *centussis* m. : « centum assēs » (cf. *decussis*).

La forme, fléchie dans les neutres skr. *catām*, v. sl. *sūto* et dans lit. *simtas*, est devenue invariable en latin comme dans irl. *cēt* (cf. gall. *cant*), got. *hund*, gr. *ἑκατόν*, d'après le modèle des noms de nombre de « cinq » à « dix ». A en juger par le caractère continu de l'aire du type invariable, le fait doit être ancien en Occident; l'ancien dual *uiginti* et les anciens « pluriels neutres » tels que *triginti*, etc., sont aussi fixés sous la forme de nominatif-accusatif, de même que les correspondants grecs.

centuria f. (cf. *decuria*) : Varr., L. L. 5, 88, *centuria, qui sub uno centurione sunt, quorum centenarius iustus numerus*. Désigne d'abord un groupe de cent cavaliers d'après T.-L. 1, 13, 8, *eodem tempore [a Romulo] et centuriae tres equitum conscriptae sunt, Ramnenses ab Romulo, ab T. Tatius Titienenses appellati, Lucerum nominis et originis causa incerta est*; puis une division de citoyens qu'on attribue à Servius Tullius, cf. T.-L. 4, 4, 2, *census in ciuitate et descriptio centuriarum classiumque non erat, a Ser. Tullio facta est*. Cette division est peut-être d'origine étrusque d'après Festus 358, 21, *rituales nominantur Etruscorum libri in quibus perscriptum est... quomodo tribus, curiae, centuriae distribuuntur*. Cf. *centuria praerogatiua*, etc. La centurie comprend théoriquement cent hommes, et peut-être ce chiffre était-il fixe à l'origine; mais il a varié, tant à l'armée qu'à la ville, et *centuria* n'a plus eu avec *centum* qu'un rapport étymologique, e. g. Caes., B. C. 3, 91, 3, *eum electi milites circiter CXX uoluntarii eiusdem centuriae persecuti sunt*. La centurie, qui désignait d'abord, semble-t-il, une division de cavalerie, a désigné ensuite une division de fantassins, tandis que *turma* était réservé à la cavalerie (Végèce, Mil. 2, 14; v. Thes. III 834, 48); cf. l'évolution de sens de *classis*. Un autre sens de *centuria* est : surface de 200 arpents. Explication peu vraisemblable dans Varr., L. L. 5, 35, *centuria primum a cenium iugeribus dicta est, post duplicata retinuit nomen*, la centurie valant 200 arpents au minimum. Étymologie plus plausible dans Sic. Flacc., Grom., p. 153, 26, *centuriis... uocabulum datum ex eo : cum antiqui Romanorum agrum ex hoste captum uictori populo per bina iugera partium sunt, centenis hominibus ducentena iugera dederunt, et ex hoc facto centuria iuste appellata est*; cf. P. F. 47, 1, *centuriatus ager in ducenta iugera definitus, quia Romulus centenis ciuibus*

ducena iugera tribuit. Du reste, la surface de la centurie est variable, cf. Sic. Flacc., *Grom.* 159, 9.

Dérivés : *centuriō*; doublet populaire ancien (fait sur *patrōnus*?) *centuriōnus*, d'après P. F. 43, 10, qui cite aussi *cūriōnus* et *decuriōnus*, *epolōnus* (irl. *cétur*); *centuriālis*; *centuriālis* (d'où *centuriō*, -ās); *centuriōnā-tus*, -ūs (et *centuriātus*); *centuriōnicus*; *succenturiō*, -ās.

La formation de *centuria* et de *decuria* (v. ce mot) est peu claire.

Une formation ancienne est indiquée par v. sl. *sütō-ričejō* « cent fois », lit. *šimteriōpas* « centuple », v. isl. *hundra-dari*, v. h. a. *hundertari* « centaine ».

Le thème *cento-* sert de premier terme à des composés, dont beaucoup ont été fabriqués sur des modèles grecs : *centarchus*, M. L. 1810; *centi-ceps* (Hor. = ἐκατονκέφαλος, -κέφαλος); *centimanus* (= ἐκατόχμηρ, Hor., Ov.); *centi-folia* (-lium), -grānium, -morbia, *centuneriā*, v. André s. u.; *centinodia* (Marcell.) « herbe nouée », M. L. 1814 a; *centipes*, M. L. 1813; *centipedum*, -pedium; *centipel-liō*, M. L. 1812; *centuplex*, *centuplicō*, -ās, et *centuplus*; cf. aussi les juxtaposés *centu(m) pondium*, *centum uiri*, d'où *centumviri*; *centum capita*. Pour ce thème, cf. skr. *čata-*; v. sl. *süto*, got. *hunda-*, tandis que le grec a généralisé ἐκατον- au premier terme des composés.

cēpa (cae-), -ae f., *cēpe* n. (usité seulement au nominatif-accusatif et à l'ablatif singulier) : oignon. Sur la différence avec *ūnio*, v. *Daremberg-Saglio I* 2, 1449; *Isid.*, *Or.* 17, 10, 12 : *caepa uocatur quia non aliud est nisi caput*. — Ancien, usuel. M. L. 1817; B. W. *civet*. Pascé en germ., ags. *cipe*, et en celt. : irl. *cep*, *ciap*, et v. h. a. *zwibollo*, britt. *ciyballyn*.

Dérivés : *cēpārius*, M. L. 1818, d'où *cēpāria* « tumeur à l'aîne »; *cēpicus*; *cēpina* : semence d'oignon; *cēpūtius* « cēpe longum » (Marc. Emp.); *cēpūti*, -idis, et *cēpolātiis*, nom d'une pierre précieuse; *cēpula*, *cēpulla* (*cepolla*, *cipulla*, *cebulla*, *cibula* dans les Glosses, peut-être d'après *cibus*), M. L. 1820; d'où *cēpūlārius*; *caepētum*; *Caepiō*.

Sans doute emprunt, d'origine inconnue. Cf. κάπια κρόδοα, Κερυνήται, Hes.

cēra, -ae f. : cire, objet de cire; *cērās*, -ārum (collocatif) : tablettes de cire. Ancien, usuel. Panroman, M. L. 1821. Celt. : irl. *céir*, britt. *cwyr*; *cīrie* (de **cēriacum*). Déjà rapproché du grec par Prisc., *GLK II* 156, 6, *in multis enim uidemus commutatione terminationis genera quoque conuersa*, ut... ὁ κηρός, haec cera.

Dérivés : *cēreus*, M. L. 1829; *cēreolus* : couleur de cire (cf. *cēreola*, M. L. 1828, nom d'une prune); *cērātus*, *cērātus*; d'où *cērō*, -ās; *cērārius*, -a, -um et *cērārius*, -ī; *cērōsus*; *cērāmentum*, -ī (?) ; *cērātura*.

A côté de ces dérivés latins, nombreux emprunts grecs : *cērīnus*, *cērītis*, *cērōma*, *cērōica*, *cērōtium*, *cērōtāriūm*, *cērīum*. Composés, la plupart tardifs et appartenant à la langue de l'Église, souvent hybrides gréco-latins, ou grecs : *cēreferāle*, *cēreofatium*, -ī (Greg. T.); *cērīfīcō*, -ās (Plino); *cērīforus*, *cērōfārium*, *cērōferārius*, *cērōstatum*; cf. M. L. 1834-1835; *cērōtium*, M. L. 1835 a. Cf. aussi, dans la chancellerie du Bas-Empire, *primicērius* m. « officier dont le nom se trouvait le premier sur les tablettes de cire, chancelier, chambellan »; *primicērīātus* (et *primicērinus*).

de veau » et non « un cerveau ». *Cerebrum* ne s'emploie pas dans ce sens. Inversement, c'est dans la langue vulgaire (Pétr. 76) que *cerebellum* s'emploie pour *cerebrum*. M. L. 1826; B. W. s. u. De là, *cerebellāre* : coiffe.

Composés : *excerebrō*, -ās : décerneler (Vulg., Tert.), *caldicerebrus* (Pétr.) « à la tête chaude » : cf. *ōridūrius* (Gloss.).

La racine, dissyllabique, est attestée dans skr. *çiraḥ* « tête », génitif-ablatif *çīrṣāḥ*; la forme *cerēbrum* est dérivée d'une forme à -r- attendue en face de la flexion en -n- du génitif-ablatif sanskrit cité plus haut; et en germanique, il y a un dérivé en -n- avec le même sens et le même vocalisme que lat. *cerēbrum* : v. isl. *hiarni*, v. h. a. *hīrni* « cerveau » (de **keras-n-iyō*). On ne peut décider si lat. *cerēbrum* repose sur **keres-ro* ou sur **kerēs-ro*. — Le grec alatt. *κάρφα* « tête »; hom. *κάρφα* « têtes, sommets, citadelles », de **καρασσα*, comme on le voit par *ἐὸλ*, *κάρωνος* κερκόφαλος et par att. *καρῶνους* « achever »; et avec le dérivé en -r- : *καρῆρᾶ* κερῆρᾶ, Hes. (de **καρασσῆρᾶ*); il y a partout le même vocalisme que dans skr. *çiraḥ* parce que le vocalisme e a été réservé au groupe de *κῆρας* (v. sous *cornu*); autre vocalisme dans le dérivé ion. *κόνρη* de **kor(ə)-sā* (avec amuïssement de *ə* normal après *o*).

Pour d'autres mots, v. *ceruinus*, *ceruix* et *cornū*, *ceruus*.

Cērēs, -eris f. : v. *ceres* et *creō*, *crēsco*.

cernō, -is, *crēni*, *crētum* (le parfait est rare et presque uniquement technique, avec le seul sens de « décider »; le participe *crētus*, rare aussi, n'a que le sens de « criblé »), *cernere* : 1° sens le plus concret « trier, passer au crible » (cf. *cribrum* de même racine, *exercēmētum* « criblure », d'où « excréments ») : *Cat.*, *Agr.* 107, 1, *contundas quam minutissime, per cribrum cernas*; *Pline II*, 115, conservé encore en roman, cf. *M. L.* 1832, *cernere*, et 1833, *cerniculum*, et en celt. : bret. *cern* « trémie »; cf. gr. κρίνειν κάρπον τε καὶ ἄνθος *Il. E.* 104, κρῖνον « farine d'orge grossière »; et d'une manière générale : 1° « distinguer [par les sens ou par l'esprit] entre différents objets, discerner » et, par affaiblissement, « voir », *Cic.*, *Fam.* 6, 3, *quem ego tam uideo animo quam ea quae oculis cernimus*. Fournit dans ce sens à la poésie dactylique un substitut commode de *uidere*, mais seulement aux temps de l'infectum; 2° choisir entre différentes solutions ou différents projets, d'où « décider », e. g. *Vg.*, *Ae.* 12, 709, *inter se coïssse uiros et cernere ferro* (imitation d'Ennius), cf. *Sén.*, *Ep.* 58, 3, *cernere ferro, quid nunc decernere dicimus* : *simplicis illius uerbi usus amissus est*. Sens archaïque conservé dans la langue du droit, *Varr.*, *L.* 7, 98, *creui ualet constitui* : *itaque heres cum constituit se heredem esse, dicitur cernere, et cum id fecit, creuisse*; *Cic.*, *Leg.* 3, 6, *quodcumque senatus creuerit agnito*; 3, 8, *quotcumque creuerit populusue iusserit tot suntio*. Cf. *hereditatem cernere et crētiō*, -ōnis (usité seulement dans la langue du droit. **Crētus*, -ūs et **crētōr* n'existent pas). La langue classique, dans ce cas, dira plutôt *decernō*, d'aspect « déterminé ».

Dérivés en *cern-* : *cerniculum* (Gloss.), -culātōr (id.), cf. *incerniculum*; *cernentia*, -ae f. (*Mart. Cap.*). Composés de *cernō* : *decernō* : décider de, décréter, voter; *decrētum* : décision, décret, *M. L.* 2507 a; irl. *decrédach*; et en philosophie,

traduit le gr. *δέγμα*, cf. *Cic.*, *Ac.* 2, 27; et *decrētālis*, *dē-crētōrius*;

dis-cernō (= διακρίνω) : séparer [en triant], discerner; *discrimen* : 1° — *est proprie quod separat aliquas res, asse (= axe) in medio posita*, *Schol. Gron. B.*, p. 327, 14 St.; désigne ainsi la « rate » dans la chevelure (cf. *discriminālis*, -le); le « diaphragme » (= διάφραγμα, *Gael. Aur.*) et toute espèce d'intervalle ou de séparation; de là, « signe distinctif, différence » et « dissentiment »; 2° « fait de trancher un différend, jugement décisif »; et « moment décisif et périlleux », cf. *Cic.*, *Phil.* 7, 1, *adducta est res in maximum periculum, et extremum paene discrimen*. M. L. 2661.

Dérivés : *discriminālis*, *discriminō* avec toute sa famille; *discriminōsus* (rare et tardif);

discerniculum : 1° épingle à cheveux des matrones romaines; 2° distinction; *discrētio* : séparation, distinction et, à basse époque, « discrétion, discernement » (langue de l'Église, cf. *discrētus* « qui sait discerner, discret » dans *Grég. le Gr.*), *M. L.* 2660, et irl. *deiscride*; *discrētōriūm* = διάφραγμα (*Gael. Aurel.*); *discrētius* (gramm.) : servant à distinguer, etc.; *indiscrētus* : non séparé, non distingué; indiscernable (*Apulée* dit aussi *incrētus*); *indiscrētio* (*S-Jér.*) : manque de discernement;

excernō : 1° faire sortir en triant, cribler, vanner; 2° évacuer (terme technique de la langue médicale, cf. *Celse* 5, 26, 17, *inferiores partes uel semen uel urinam uel etiam sterces excernunt*; *id.* 4, 1, *quae excreturi sumus*); d'où *excernētum*, *M. L.* 2966, 2989.

incernō : passer au crible (*Caton, Col., Vitr.*), *M. L.* 4349; *incerniculum*.

sēcernō : mettre de côté; d'où *sēcērētus* : mis à l'écart, secret, et *sēcērētum*. *Isl. seceit*. *M. L.* 718, **assēcērētare*.

A un composé non attesté **recernō* se rapporte *recrēmētum* : scorie, déchet, excrément.

Cernēno, qui apparaît à basse époque chez les écrivains ecclésiastiques, semble formé sur *concrētus*, rattaché faussement à *cernō*, parce qu'il semblait l'antithèse de *discrētus*. Il a dû y avoir influence du gr. συγκρίνω, qui s'oppose à διακρίνω sur lequel il a été formé.

A la racine de *cernō* se rattachent un certain nombre de formes en *cer-* ou en *cri-* : *certus*, *crētō*, *cribrum*, *crēmen*; v. ces mots.

Une racine de forme **krei-* « séparer », inconnue à l'indo-européen oriental, se trouve en grec, italique, celtique et germanique.

Elle sert à indiquer l'idée de « cribler ». Toutefois, ce sens n'existe pas dans les formes verbales grecques, en grande partie influencées par le présent **κρῖνω* (ion-att. κρῖνω, lesb. κρῖνω), et n'apparaît guère dans les formes verbales latines; le présent *cernō* de **crinō*; mais le celtique a gall. *go-grynu* « cribler », de **upo-kri-nō*. Le sens de « cribler » a été réservé en latin au dénomina-tif de *cribrum* (v. ce mot).

L'ancienne forme d'adjectif en *-to- est celle que conservent gr. κρητός (avec κρητός) et lat. *certus*. La forme **krē-*, qui est dans le parfait *crēui*, a été transportée aussi dans *crētus*; elle figure également dans *exercēmētum*. Elle est d'origine obscure. Le mot grec, non analysable, κρησῆρᾶ « bluteau » (avec la forme dialectale κρησῆρᾶ κρόκων, Hes., où l'α de κρη- est sans doute un α issu de η), ne l'éclaire pas.

Le sens juridique pris par la racine dans crimen se retrouve en grec dans κριμα, surtout fréquent dans la langue biblique, et κρισις. Le grec α, de plus, κριτήριον « moyen de juger, tribunal » et κριτής « juge ».

Sur le contact avec cēscō, v. Ernout, Philologica I, 83 sqq.

cernuus, -a, -um : qui penche la tête, in capite [capite] ruens disent les gloses. Semble s'être dit surtout du cheval, cf. Serv., Ae. 10, 892, cernuus equus dicitur qui cadit in faciem, quasi in eam partem qua cernimus (étymologie populaire). Substantivé : cernuus, -i m. : (qui marche la tête en bas, équilibriste = gr. κωβιστήτης, qui rappelle la glose d'Hés. κερανίζαι κολυμῶσαι, κωβιστήσαι. Cf. Thurneysen, Gött. Gel. Anz., 1907, p. 804.

Dérivés : cernuō, ās ; cernulus, -a, -um (Aetna) ; cernulō, -ās (Sén.).

Rare ; archaïque, poétique et bas-latin. La langue classique dit pronus. Non roman.

Dérivé du mot dont cerebrum est tiré. Si l'on part de *cers-n, il faut admettre qu'il y a eu un thème *ker-es-, comme on l'entrevoit à travers skr. ciraṣ et av. sarō. Cf. aussi ceruiz.

cernuus, -i m. : calciamenti genus, P. F. 48, 8 ; -i socci sunt sine solo, Isid., Or. 19, 34, 13. Un exemple douteux de Lucilius 129.

cerūtus, -a, -um : furiosus, laruātus. Les Latins le font dériver de Cerēs, e. g. Schol. Hor., S. 2, 3, 278, -i dicuntur quasi a Cerere iciti, qui Cereris ira percutiuntur. On trouve, du reste, dans les gloses cererōstus ; cf. gr. Δημητρόλαπρος. Rare et familier, semble-t-il. Pour la formation, cf. Prisc., GLK II 139, 14, anitus, maritus, ceruitus ab ano, mare, Cerere ; pour le sens, lymphātus, laruātus. Dialectal ? Cf. osq. kerri « Cerer ».

ceruus, -i f. : cerre, sorte de chêne. Rare et technique. Sans doute mot étranger. M. L. 1838.

Dérivés : cerreus, cerrius.

certō, -ās, -āui, -ātum, -āre : itératif à valeur intensive de cernō, comme capiō de capiō, et non dénomiatif de certus, comme le disent les dictionnaires. Terme de droit : « chercher à obtenir une décision, débattre » ; cf. T.-L. 1, 2, 6, duumviri perduellionem iudicent ; si a duumviris prouocarit, prouocatione certato ; et l'expression c. nullam « débattre une amende ». En passant dans la langue commune, a pris le sens plus général de « lutter pour obtenir une décision » et simplement « rivaliser, lutter, combattre », sens le plus fréquent, dans lequel le rapport avec cernō n'est plus sensible. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 1840. Celt. : gall. certhu.

Dérivés : certāmen « débat, lutte au sujet de quelque chose » ; c. glōriae, uirtūtis « combat, rivalité ». En core en figura etymologica dans Plt., Ba. 399, nunc... specimen spectitur, nunc certamen cernitur | sine necne ut esse oportet. Sur ce mot, v. M. Leumann, Gnomon 13, 31 ; certāiō (ancien, classique), certātor, certātus, -ūs m. (rares, latin impérial), certātum (ancien, usuel), certābundus (Apul.).

Composés : con-, dē- certō et leurs dérivés ; tous deux usuels et classiques ; supercertō (-certor), Vulg. traduisant ἐπαγωνίζομαι. V. cernō.

certus, -a, -um : décidé, fixé ; e. g. certumst mihi et, au sens actif, « qui a décidé de, décidé à » ; cf. Vg., Ae., 4, 563, dirumque nefas in pectore uersat, | certa mori ; Albinov. 1, 291, certus eras numquam, nisi uictor, Druse, reuerit ; d'où « déterminé, certain, non douteux » (certum habere, et par là, appliqué aux hommes, « sûr, sur qui l'on peut compter, fidèle » ; enfin, seul ou avec aliquis, « certain » (dans le sens indéterminé que nous donnons à l'adjectif) : certus numerus « un certain nombre », c'est-à-dire un nombre fixe, mais non autrement précisé.

Dérivés et composés : certō, certē adv., ce dernier avec un sens restrictif, comme le français « sûrement » ; certitās (Gl.) ; certitūdō (tardif et rare) ; certificō, -ās (latin chrétien).

incertus, -a, -um « incertain » ; incertō, -ās (archaïque) ; incertitūdō (Greg. M.).

Certus s'emploie au comparatif dans certiorē facere « informer quelqu'un » ; de là le latin juridique a tiré certiorō, -ās.

Ancien, usité de tout temps ; panroman. M. L. 1841 et 1840 *certānus ; B. W. certain. Celt. : irl. cert « droit », britt. certh, bret. cerz ; de incertus, irl. ingcert (mot savant).

Certus est proprement l'ancien adjectif en -to- de cernō (v. ce mot) ; mais il s'est détaché du verbe au cours de l'évolution du latin et forme un groupe à part, comme certō.

ceruēsia (ceruisia, cereuisia, ceruēsa, ceruisa dans Anthimus, 15), -aō f. : cerwoise. Mot gaulois, attesté depuis Pline. M. L. 1830.

ceruisea, -ae f. : nom d'une poire (Cloatius ap. Macr., Sat. 3, 19, 6). De ceruus ? Cf. asinusca, marisca, etc.

ceruix, -icis f. (commun d'après Prisc., GLK II, 169, 9, uetustissimi in multis... inueniuntur confudisse genera... ut hic et haec ceruix). Les grammairiens enseignent que le mot doit s'employer au pluriel ceruicēs (cf. c. securi subicere) ; toutefois, le singulier est fréquent et se trouve déjà dans Enn., A. 472, oscitat in campis capui a ceruice reuolsum, et Pacuvius, Trag. 3, quadrupes... ceruice anguina : nuque, posteriōra colli ; cf. CGL V 177, 27, uocata, quod per eam partem cerebrum ad medullam spināe derigatur, quasi cerebri uia. Puis « cou ». Par métonymie, la nuque étant la partie du corps sur laquelle on porte les fardeaux, le mot, dans la langue de l'Église, traduit τράχηλος ; durae ceruicis, σκληροτράχηλος, avec le sens de « confiance en sa force, audace, orgueil » ; de là, ceruicōsus, -ōsītās, ceruicātus. — Ancien, usuel. M. L. 1848.

Autres dérivés et composés : ceruicula, M. L. 1846 ; ceruicāle (ceruicā) n. : oreiller, coussin, M. L. 1845 ; irl. cērchaill ; incuruiceruicus (Pac.) ; exceruicō, M. L. 2967 ; -cātō (tardifs).

L'étymologie de Bréal *cer(s) -uic- « qui lie la tête », cf. uincitō, est plus ingénieuse que vraisemblable. Ceruix rentre dans la catégorie des noms de parties du corps en -ix (cozendix, etc.), v. Ernout, Philologica I, p. 153, et présente un élargissement en u (o) du thème de cerebrum ; cf. ceruus : *keru-ik-s. Cf. fornus et fornix.

Cerus : in Carmine Saliari Cerus manus intellegitur creator bonus, P. F. 109, 7 ; cf. Varr., L. L. 7, 26, C. duonrus. Apparenté vraisemblablement à Cerēs, -ēris, sans

doute ancien neutre, personnifié et divinisé, comme Venus, qui désigne proprement « la Croissance », puis « la déesse qui fait naître les moissons ». Probus, Vg. G. 1, 7, Cererem a creando dictam. A Cerus compagnon mâle de Cerēs, comme Tellūrus de Tellūs, correspond omb. Cerfe, serfe « Cerō » dat., de *Keres-o ; à Cerēs, osq. Kerri « Cereri », de *Ker(e)s-ē ; et Cerus doit être une graphie ancienne pour Ceruus, de *Kerso-s ; cf. Buck, O. U. Gr., § 115, 2. L'osque et l'ombrien ont aussi un adj. dérivé *kerrios « cerrius, cercālis ». V. creō, crēscō, carēnsis ; peut-être procerus.

cērussa (cēruza), -aō f. : cēruze ; fard. Attesté depuis Plaute. M. L. 1942. Dérivé : cērussātus.

L'explication par un grec hypothétique *κρηρόσσα (de κρηός « cre ») est sans fondement. Le grec dit κρηότιον dans ce sens. Sans doute mot d'emprunt.

ceruus, -i m. : cerf. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1850. Sur ceruus a été fait cerua : biche. — Le pluriel cerui, dans la langue militaire, désigne, en outre, des branches d'arbre, ressemblant à des cornes de cerf, qu'on plantait en terre pour arrêter la marche des cavaliers.

Dérivés : ceruia (b. lat.) synonyme de cerua (cf. auus et auia) ; M. L. 1844 : v. fr. cierge, it. cerbia ; ceruulus ; cerualis, -e ; cēruārius (lupus ceruārius, Pline), M. L. 1843 ; ceruātus ; ceruīnus, M. L. 1847 ; ceruūnus (Gloss.), M. L. 1849.

Le nom indo-européen du « cerf » était *elen- (v. sl. jeleni, arm. eln, gr. ελαφος, gall. elain(t) « biche »). Mais le nom de la bête de chasse est souvent frappé d'interdit, d'où la substitution d'une épithète telle que « cornu » ; cf., en grec, ελαφρον κερων Γ 24. Le vieux prussien a ragingis « cerf », de ragis « corne ». Le procédé date de l'indo-européen ; car on retrouve, en celtique, gall. carw ; en germanique, v. isl. hiort, v. angl. heorot, v. h. a. hiruz au sens de ceruus ; en baltique, v. pruss. sirwis « chevreuil ». La forme élargie par -u-, à côté du groupe de cerebrum, se retrouve dans gr. κορυφή et, au sens de « corne », dans hitt. karawar, av. sr(u)ṣa, irl. crū « sabot » (d'animal) ; cf. aussi coruus.

V. cornū, cerebrum, ceruix.

cessō, -ās, -āre : cf. cēdō.

-cessō, -is, -iui, -itum, -ero : n'existe qu'en composition dans ar-cessō (?), in-cessō. Désideratif, qu'il faut sans doute rattacher à cēdō « s'avancer ».

cēterus, -a, -um : qui reste, restant ; au pluriel, cēteri, -ae, -a « tous les autres, ceux qui restent ». Diffère peu dans l'usage de reliquus, e. g. Cic., Rep. 6, 17, qui globus reliquos omnis complectitur, summus ipse deus arcens et continens ceteros ; toutefois semble plus compréhensif, cf. Cic., Verr. 5, 87, erant perpauci reliqui, ceteri dimissi. — Cēteri désigne un ensemble, par opposition à alii : Sall., Ju. 74, 1, ceteri formidāte, pars ad Romanos, alii ad regem Boechum profugerant ; aussi est-il souvent joint à omnēs, cuncti. Le neutre s'emploie adverbialement : cēterum, cētera « du reste » et, depuis Salluste, surtout dans Tite-Live, « mais » (cf., pour le sens, gr. ἀλλά, τὰλλα, τὰ λοιπά), (dē)cēterō, cēterōqui(n). — Ancien, usuel et classique. Non roman.

Comprend, évidemment, le mot qui se retrouve en ombrien, avec le sens de « alter » : etru « alterō », et tram

« alteram », etraf « alterās », etc., en face de lat. alter et de osq. al tram, etc., c'est le dérivé en *-tero-, *-trodes thèmes du démonstratif indo-européen *e- et *-i- ; il se retrouve dans v. sl. jeterū « quelqu'un » (où le sens propre du suffixe marquant opposition de deux est perdu) et av. aiāra-.

D'autre part, il existait de ce même démonstratif à deux thèmes un dérivé *ietero-, que le latin conserve dans iterum (v. ce mot). Il se trouve ainsi que cēterum et iterum appartiennent à un même groupe de mots indo-européen. Le sens de « opposition de deux » est net dans cēterum, cēteri, qui marque opposition d'un groupe à un autre. — Sur la particule qui en latin précède *ietero-, on ne peut faire que des hypothèses inconsistantes ; cf. ceu.

cētus, -i m. : 1° cétacé, thon ; 2° la Baleine (constellation). Emprunt latinisé au gr. τῆτος ; assimilé aux thèmes en -o-, il a pris le genre masculin ou animé (cf. jūcus = τὸ φύκος). Ancien (Plt.). Vg. transcrit la forme gr. cōue, Ae. 5, 822, imānāia cēm.

Dérivés latins : cētārius, -a, -um et cētārius m., cētārium n. ; cf. cētāriae tabernae : tavernes de pêcheurs de thons, déformé par l'étymologie populaire en crētāriae tabernae ; cētōsus (Avien.).

ceu : particule marquant la comparaison, qui s'emploie seule ou en corrélation avec ita, sic, etc. Archaïque ; attestée en poésie depuis Ennius, n'apparaît dans la prose qu'à partir de Sénèque, et, du reste, rarement. Synonymes : qualiter, quasi, ut, sicut.

Ainsi que l'a vu L. Havet, Mém. Renier (1866), p. 370 et suiv., semble fait sur ce- (cf. cēteri?), comme skr. iva « de même » l'est sur i- (v. is, ita). Le *we qui est ici peut être le même que celui qu'on retrouve dans ue « ou » (v. ce mot). Pour la forme, cf. neu, seu de *nei-ue, nēue, siue.

ceua, -ae f. : mot étranger (vénète?) désignant la vache. Certains lisent ceuanas dans le seul passage de Columelle (6, 24, 5) où le mot figure ; cf. Thes. s. u.

cēueō, -ēs, cēui, cēueō (cēuō, -is attesté par Probus, GLK IV 37, 8 ; cf. fulgeō/fulgō, etc.) : -re est clunes mouere, ut in canibus uidere est, qui clunes agitando blandiuntur. Vulgaire, et souvent employé dans un sens obscène, à côté de cris(s)ō ; cf. Mussehl, Hermes 54 (1919) 387 sqq. — De là cēuentinābilitat, CIL IV 4126 et 5406, et sans doute cēuulus (Gloss.). — Mot ancien, quoique attesté seulement à l'époque impériale (Inscr., Satriques).

L'absence de i rend vraisemblable un rapport avec le groupe de ciōd. Ce qui se combine le mieux avec le causatif cēueō, c'est le groupe de v. sl. po-kyvati « xivév, σκεύειν » et, de plus loin, got. skewjan « se mettre en mouvement » (racine *skeu-, qui comporte des élargissements divers ; v. Torp., Wortschatz d. germ. Spracheinheit, p. 466 sqq.).

chalō, -ās : v. calō.

chama m. indécl. : loup cervier ; Pline 8, 70, Pompei Magni primum ludī ostēderunt chama, quem Galli rufum uocabant, effigie lupi, pardorum maculis. Mot étranger, africain ?

chaos, -i n. : chaos. Emprunt au gr. τὸ χάος, gén.

χάρους; usité seulement au nominatif accusatif et à l'ablatif. Depuis Varron; poétique et langue de l'Église.

chara n.? : plante étrangère mentionnée par César, B. C. 3, 48, 1, est etiam genus radicis inuentum, ... quod appellatur chara, quod admixtum lacte multum leuabat inopiam. Ce serait la plante dite *crambe tatarica*. V. André, *Lex.*, s. u.

characātus, -a, -um : échalassé (Colum.). Emprunt latinisé au gr. χάραξ, χαρακῶν; cf. *characias*, transcription de χαρακίας. M. L. 1862.

c(h)aracētēr, -ēris m. : fer à marquer les bestiaux, d'où « empreinte, marque distinctive, caractère », etc. Emprunt au gr. χαρακτήρ. Attesté depuis Varron, R. R. 3, 2, 17; répandu et latinisé sous l'Empire. Cf. le suivant.

charaxō (ca-), -ās, -āre (b. lat.) : 1° couper, inciser; 2° graver, inscrire. Emprunté (tardivement, Prud., Ps.-Aug., Greg. M.) et dérivé de l'aor. gr. χάραξα, cf. *camp-sāre, malaxāre*. M. L. 1863 b, *charassāre*. De là, *caraxā-tūra; caraxāiōs* (Orib.); *incharaxāre* (Apic.). Les verbes que le slave a empruntés au grec l'ont été, de même, pour la plupart, sous la forme de l'aoriste, thème qui, en effet, indique la notion verbale pure et simple. V. B. W. *gercer*.

charmīdātus et recharmīdō : dénominatifs plaisants tirés par Plaute, Tri. 977, du nom propre *Charmīdēs*.

c(h)arta, -ae f. : feuille de papier; et par suite feuille écrite, lettre, livre, registres publics, documents écrits », etc. Emprunt ancien et latinisé du gr. χάρτης (-τᾶς); devenu féminin, sous l'influence des autres thèmes en -a féminins; cf. *coc(h)lea*, etc. Le *cartus* de Lucilius 709 est une tentative isolée faite pour conserver le genre du nom grec. Cf. Charisius, GLK I 104, *Varro ait uocabula ex Graeco sumpta, si suum genus non retineant, ex masculino in femineum transire, et a » littera terminari, uelut... χάρτης charta*. — Panroman. M. L. 1866. Irl. *cairt*; germ. : v. h. a. *kerz* « mèche », *kerze* « bougie ».

Dérivés : *chartāceus; chartārius, -a, -um* et *chartārius, -ī m.* = χαρτοκόλης « marchand de papier » et « archiviste »; *chartula* : 1° petit papier; 2° pièce officielle, acte public; *chartulārius, -a, -um*, d'où *chartulārius m., -ium n.*

chelīdonius, -a, -um : adjectif transcrit du gr. χελιδόνιος; au féminin, a désigné une pierre précieuse ou une plante, la chélideine (lat. *hirundinina*); au n. -um, un collyre. Depuis Pline. M. L. 1870.

chīlō, -ōnis m. : aux grosses lèvres; surnom en -ō, -ōnis emprunté au gr. χελων, cf. κέρδων. Les grammairiens le différencient de *cīlō*, cf. P. F. 38, 4, et Vel. Long., GLK VII 74, 14, *alium esse cilonem, alium chilonem... chilonēs uero improbiōribus labris hominēs, a Graeco παρά τῆ χελῆ. Désignerait aussi un poisson d'après Char., GLK I 102, 1.*

Dérivé : *chīlōsus, ī*

chīrurgia, -ae f. : emprunt au gr. χειρουργία, comme *chirurgus, chirurgicus* = χειρουργός, χειρουργικός. Cf. Cic., Att. 4, 3, 3, qui l'oppose à *diaeta*. Usité surtout sous l'Empire. M. L. 1874 et 1875.

cholera, -ae f. : bile et maladie provenant de la bile choléra. Emprunt de la langue médicale au gr. χολέρα, d'abord savant (Celse, Pline, etc.) et passé dans la langue populaire sous la forme *c(h)olera, -um*, d'où *c(h)olus*, d'après *ulcera, uolnera?* M. L. 1879.

chorda (corda), -ae f. : boyau, corde. Emprunt au gr. χορδή; usité d'abord dans le sens technique de « corde d'un instrument de musique » (Cic., Varr., Lucr.), a été employé à basse époque comme synonyme de *fūnis* et est demeuré dans les langues romanes, M. L. 1881; et en celt. : irl. *corda*. Cf. aussi M. L. 71 a, **acc(h)ordāre*; 71 b, **acc(h)ordium*; 2656-2657, **disc(h)ordium, -diare*.

Dérivés et composés tardifs : *c(h)ordula, c(h)ordijez*. V. Ernout, *Philologica II*, p. 179-184, *cor* et *c(h)orda*.

chordus : v. *cordus*.

chorus, -i m. : cœur. Emprunt au gr. χορός, ancien (Naevius), latinisé. M. L. 1884, **choreola*; et v. fr. *cuer*; irl. *cōr*.

chrīsmā, -atis n. (et *chrīsmā, -ae f.*) : onction. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. χρίσμα; d'où *chrismō, -ās* : *chrismālis*, etc., tous tardifs. M. L. 1887, *chrīsmā*.

chrīstiānus, -a, -um : adjectif latinisé dérivé de *Christus* (= Χριστός) « chrétien », demeuré dans les langues romanes, cf. M. L. 1888; et en celt. : britt. *Christ, cristawn*. De là, *chrīstiāniūs*. De *Christus* ont été formés des composés : *chrīsticola, -colus, -fer, -ficus*, etc.†

chronicus, -a, -um : chronique. Adjectif emprunté par les langues techniques au gr. χρονικός (cf. Gell. 17, 21); substantivé : *chronica, -orum n. pl.* et *chronica, -ae f.* « chronique(s) », d'où *chronicālis* (Greg. Tur.). Passé en irl. *cronic*; formes romanes savantes.

cībōrium, -ī n. : emprunt au gr. κίβωριον, qui désignait la gousse de la colocale ou fève d'Égypte et par extension un vase en forme de cette fleur, et plus tard, dans la langue de l'Église, une partie de l'autel semblable au tholos. Cf. Pline, HN 21, 87; Porphyr. Hor. Carm. 2, 7, 22, etc. — Sans rapport avec *cibus*.

cibus, -ī m. : appellatur ex Graeco, quod illi peram, in qua cibum recondunt, *cibis (im)* (= κίβων) appellat, P. F. 37, 10. Si l'on admettait cette étymologie, le sens premier serait « sac à provisions », « provisions » (cf. Plt., Cas. 524, *cum cibo suo quique facito ut ueniant*) (cf. Plt., Cas. 524, *cum cibo suo quique facito ut ueniant*); et par suite « nourriture »; au pluriel, *cibi, -ōrum* « vivres, aliments ». Mais la similitude entre *cibus* et κίβος (Suidas κίβος; κίβωριον) peut être fortuite et κίβος peut être la transcription du mot latin. Se dit de la nourriture des hommes et des bêtes. — Ancien, usuel. M. L. 1896.

Dérivés : *cibārius, -a, -um* et subst. n. : *cibārium*, usité surtout au pluriel; *cibāria*, cf. M. L. 1895; *cibō, -ās* : nourrir, et *cībor* : se nourrir (langue impériale), M. L. 1894 et B. W. sous *avoine*; *cibātus, -ūs*; *cibātū*. Sur **cibāria* « civière », v. Nencioni, Arch. Glott. Ital., 1941, p. 125-127.

Il est difficile de rien fonder sur omb. *kebu* « cibō? » T. E. IV, 23, où manque la palatalisation de *k*-initial et dont le sens est douteux.

cicāda (cicāla Gloss.), -ae f. : cigale. Attesté depuis Novius. M. L. 1897.

Mot expressif, comme grec τέταξ, de la région méditerranéenne; cf. ζειγαρά· ὁ τέταξ παρά Σιδήταξ, Hés.† Cf. *cicūta*.

cīcarō, -ōnis m. : mot d'affection familial, pour désigner un enfant ou un mignon (Pétr.). Formation populaire en -ō, -ōnis peut-être étrusque; v. Ernout, *Philologica I*, p. 42. Cf. *Cīcarus*.

cīcātrix, -icis f. (gén. pl. en -um) : catatrice (sens physique et moral). Attesté depuis Plaute.

Dérivés : *cīcātrīcare, cīcātricem inducere*, P. F. 57, 19 (latin impérial); *cīcātrīcōsus, cīcātrīcula*.

Étymologie inconnue.

cīceum, -ī n. : dicebant membranam tenuem quae est ut in malo Punico discrimen; a quo etiam Plautus dicit (inc. fab. 2) : quod uolt densum, *cīceum non interduo*, Varr., L. L. 7, 91. L'abrégé de Festus explique le mot d'après Varron, *membrana tenuis malorum punicatorum*, 37, 12; le gloss. de Placide, GLK V 13, 23, par *granum mali punici ut umbilicus lupini*. S'emploie comme *hīlum, naucum*. M. L. 1899. Origine inconnue. Le gr. κικίς· διαχώρησις d'Hésychius semble provenir du latin; v. Pisani, *Paideia*, 1951, p. 292.

cīcer, -eris n. (sans pluriel) : pois chiche. Attesté depuis Plaute. M. L. 1900; B. W. sous *chiche*.

Dérivés : *cīcera f.* (Colum.) : gesse (plante), M. L. 1901; *cīcerula (-cula, -culum)* : gesse cultivée, M. L. 1902; *cīcerārius* (Gloss.) = ἐρεθιστοκόλης; *Cīcerō, -ōnis m.*, comme *Caepiō, Fabius, Lentulus* (toutefois peut être étrusque), M. L. 1903. Passé en germ. : v. h. a. *kichurra*, all. *Kicher*.

Le mot latin rappelle, d'une part, v. pruss. *keckers* « pois », de l'autre arm. *sisern* « pois chiche », dont les gutturales ne concordent pas entre elles. Il peut s'agir d'emprunts; le mot a voyagé comme le légume lui-même dont l'origine est inconnue.

cīcilindrum (coci-), cīcīmalindrum, -ī n. : noms de condiments imaginaires, dans Plt., Ps. 831 et 835. Cf. gr. κίκα > lat. *cīcī* (Pline).

cīcīndēla (cīcīndula, -dēlum, -dīle), -ae f. : 1° ver luisant; *genus muscarum quod noctu lucet, uidelicet a candēla...*, P. F. 37, 17. Forme à redoublement en *i*, ancienne, bien qu'attestée seulement dans les textes depuis Pline, qui attribue le mot aux *rustici*, 18, 250; 2° cierge, chandelle (langue de l'Église), comme *candēla*. M. L. 1904.

V. *cand-*. Terme de type « populaire »; cf. *scīnilla*.

cīcīrbita, -ae f. : nom de plante dans Dioscoride, correspondant à σόγκος « laitron » ou à σέρις « sorte de chicorée ». Pour le redoublement et la forme, cf. *cūcūrbīta*, etc. Ital. *cīcīrbita*, v. André s. u.

cīcīrrus, -ī m. : coq. Cognomen ou nom commun? Mot osque; v. Hor., Sat. 1, 5, 52, et P. Lejay, ad I. Cf. *cūcūrru*.

cīcōnia (cīcōnea; cōnea prénestin, cf. Plt., Tru. 691), -ae f. : cigogne. Ancien. M. L. 1906 et 1907, **cīcōniola*. Dérivés : *cīcōninus*; subst. : *cīcōnīna* (Mul. Chir.).

Peut-être faut-il y rattacher *cīcōnium* : *ferola* (= *ferula*), nom de plante qu'on lit dans les Gloses.

Mot à redoublement de même formation que *cicāda*; le *cōnea* de Préneste est à *cīcōnia* comme *cūrbīta*, all. *Kūrbīs*, à *cūcūrbīta*; cf. M. Niedermann, *Festg. Kaegi*, p. 80. On a rapproché le groupe de *canō*, cf. v. h. a. *huon* « coq » pour l'Œ, mais la cigogne ne peut guère être « l'oiseau qui chante ». L'origine étrusque proposée par Thurneysen (Thes.) et reprise par M. Runes, Latomus, IV, 1940-1945, p. 23, n'est pas démontrée. Mot « méditerranéen » à redoublement comme *cicāda* (Niedermann)?

cīcūma : *ouis noctua*, P. F. 35, 3. Non autrement attesté; à rapprocher peut-être de gr. κικυμῆς et κικυμῶς... γλαυκός, Hésychius. Même redoublement que dans *cīcōnia, cīcāda, cīcīndēla*. La forme *caecuma* (Gloss.) a été influencée par *caecus*. Cf. *cūcūbiō*.

cīcur, -uris adj. : apprivoisé. Varr., L. L. 7, 91, *quod enim a fero discretum, id dicitur cīcur, et ideo dictum « cīcur ingenium opīnoe », mansuetum. A quo Veturiū quoque nobiles cognominati Cīcurini*. Substantif, désigne le porc domestique et, d'après l'abrégé de Festus, le produit du sanglier et de la truie : *cīcur ex apro et serofa domestica*, P. F. 30, 22. L'adjectif est classique, mais rare, sans doute archaïque. Aussi n'est-il plus attesté après Cicéron.

Dérivé : *cīcurāre*, qui a survécu dans le sud de l'Italie, M. L. 1908; composé *incīcur*; cf. P. F. 95, 23, *incīcur* (l. -cur) : *immansuetus et ferus. Interdum cīcur pro sapiente ponitur, ut idem Pacuuius* (387) : *consilium cīcur*. Cf. *cīcātrīa?*

On rapproche skr. *çakuraḥ* « apprivoisé »; mais ce rapprochement, limité à deux langues, est peu probant. Le rapprochement du nom propre *Cīcurinus* (Cīcurinus, Κίχυρῶπις) proposé par Varr., L. L. 7, 91, cognomen de la gens *Veturia*, se heurte à la différence de quantité des voyelles.

cīcūta, -ae f. : ciguë, κώνιον. Ancien, usuel; sert aussi de cognomen. M. L. 1909 (*ci- et cucūta*); britt. *cegid*. Cf. *cicāda, cīcōnia, cūcumis, cīcer*; en gr. κίχυρα (-χῶρεα, etc.), l'égyptien κίκα, *cīci*, etc.; et aussi *sīser*, etc. Pour la finale, cf. *alūta?* Dérivés : *cīcūtiāria, cīcūti-cen* (Sid.).

cīeō, -ēs, cīeum, cīeire; cīō, cīs, cīui, cītum (dans *accītum*), **cīre** (pour la double forme, cf. *tuor* et *tuor*); les formes de *cīeō* sont évitées quand une voyelle suit l'e du thème : on ne rencontre pas *cīeō, cīeam* : mettre en mouvement; par suite : 1° faire venir à soi, appeler, invoquer; *cīere, nominare*, P. F. 58, 11; terme de droit, T.-L. 10, 8, 10, *qui patrem cīere possent* « citer en justice »; 2° exciter, provoquer, *erctum cīere* « provoquer à un partage de biens »; cf. *ercīscō*, expression qui, n'étant plus comprise, a donné lieu à la fausse interprétation de Servius, Ae. 8, 642, « *ercto non cīo* » i. e. *patrimonio uel hereditate non diuisa; nam cīus diuisus significat; « pousser » (gemītūs, uocēs, flētūs)*. Se dit généralement de tout ce qui entre en mouvement et en action, par rapport à ce qui est immobile et au repos. Ni *cītus, -ūs*, ni *cītiō*, ni *cītor* n'existent (mais *imbricior*).

Composés : *accīeō, -ēs (accīō, -īs)* : faire venir, appeler, cf. *arcessō; accītus, -ūs* : appel; *accīta*, M. L. 76.

concieō : 1° faire venir ensemble, rassembler; 2° agir

violemment (ou tout d'un coup), exciter, soulever, provoquer; *concius* : poussé ensemble ou avec force; *conciator* : excitateur. — Ne semble plus attesté après Tac.; doublé et suppléé par *conciō*.

excitō (-ciō) : faire sortir, appeler hors de, exciter; cf. P. F. 70, 7, *exciet*, *excuet* (antéclassique, et quelquefois à l'époque impériale, sans doute par affectation d'archaïsme); *excitus* : agité.

perciō (-ciō), rare et archaïque; mettre en mouvement, ébranler, agiter fortement; *percius* : poussé avec force.

prōciō : cf. P. F. 251, 22, *prōciāt* : *prōciātant*. *Citare enim ut uocitare, unde prociat* (l. *prociat*) et *prociat*.

Ciō, *ciō* et leurs composés, rares à l'époque républicaine et presque uniquement poétiques (Cicéron évite le mot dans ses discours et n'en a que de rares exemples dans ses traités), sont usités comme des archaïsmes et disparaissent assez vite de la latinité impériale. Dès le second siècle, ils ne sont plus que rarement attestés, et dans des emplois techniques. De bonne heure, ils ont tendu à être remplacés par le fréquentatif-intensif :

ciō, -ās et ses composés (voir le tableau comparatif des emplois de *ciō/ciō*, Thes. III 1199, 65 sqq.). À l'époque républicaine, usité dans la langue juridique et politique au sens de « convoquer (le Sénat), citer (en justice) »; d'où « invoquer le témoignage de », et de là « citer, mentionner ». C'est surtout à l'époque impériale que le verbe a le sens étymologique de « mettre en mouvement, exciter, provoquer » et, dans la langue rustique, « produire, pousser » (Colum., Pall.). *Ciātus* est traité tantôt comme participe, e. g. Enn., A. 461, *rex deinde ciātus conuellit sese*; Sén., Méd. 853, *uoluit ciātus ira riget*; tantôt comme adjectif, avec comparatif et superlatif, avec le sens de « rapide, vif » : T.-L. 27, 50, 1, *ciātior quam inde uenerat agmine*. Dérivé : *ciātū* (bas latin juridique et militaire) : proclamation, commandement.

conciō : mouvoir ou exciter violemment ou rapidement (aspect déterminé); *excitō* : éveiller, appeler hors de, exciter, provoquer. Dans la langue de l'architecture, « élever » (faire sortir de terre) : *turris, tumulum*. S'emploie au sens physique comme au sens moral. M. L. 2970 et 2515, **deexcitō*; *inciō* : lancer en avant, M. L. 4356, 4355 a; *perciō* : exciter violemment (rare et archaïque); *reciō* : refaire l'appel des noms cités devant le tribunal, e. g. Cic., Verr. 5, 10, *da, quaeso, scribae, reciet ex codice*; puis « lire à haute voix, réciter », M. L. 7123; *suscitō*, de **subs-citō* : faire lever, élever, soulever, M. L. 8482. Se dit du malade, e. g. Hor., S. I 1, 83, *medicum roget ut te | suscitet*, et, par suite, des morts, dans la langue de l'Église : *suscitare mortuos, suscitatus* (St Aug.); d'où *resuscitō* « redresser, faire revivre » (déjà dans Ovide au sens moral, comme *recreō*). Tous ces verbes ont des dérivés en -tor et en -tiō. Le rapport étymologique avec *ciō* n'est plus sensible dans la plupart.

De *ciō* le participe est *cius* « mis en mouvement », avec son contraire *incitus* « immobile, bloqué » conservé dans l'expression technique du jeu de dames *ad inciās* (scil. *calcēs*, cf. Plt., Poe. 908, *quin prius disperibū faxo quam unam calcem ciuerit*) *redigere* « réduire à l'immobilité » (sens propre et figuré, cf. Isid., Or. 18, 67). *Ciūs* figure comme participe dans tous les composés de *ciō* (à côté de *cius*, dans *incitus*, avec *in-* marquant le

mouvement); il est second terme de composé dans *solicitus* (v. ce mot). Mais il est, comme *allus*, le plus souvent considéré comme adjectif au sens de « vif, rapide » et muni d'un comparatif et d'un superlatif. Cf. l'adverbe *ciō* « vite » et, généralement accompagné d'une négation, « facilement » (comme gr. *ταχύ*); de là, *ciūsus*, comparatif équivalent à *potius*. M. L. 1954 (*ciō, ciō, ciūsus*). *Ciūs* est classique, mais surtout usité en poésie. L'adverbe est, au contraire, fréquent dans la prose.

La racine i.-e. **kei-/ki-* fournissait sans doute un aoriste athématique dont le grec a une trace indirecte dans l'aoriste thématique *ἐκινω*. Les présents, faits secondairement, varient d'une langue à l'autre, ainsi grec *κινέω*; c'est ce qui fait que le latin a *ciō* et *ciō* côte à côte. Une forme à élargissement -u- joue un grand rôle : hom. *ἐκιστο* « il s'est mis en mouvement » et *εἰστω*, ou, avec infixe nasal, *κίνωμαι* (*κινέω* serait-il *κίνεω*?) ; arm. *çu* « départ » et *çegay* « je suis allé »; skr. *çyāoate* « il se met en mouvement », vieux perse *ašiyacam* « je me suis mis en marche », etc.

cignus, -ī m. : cigne, mesure valant huit scrupules. Rare et très tardif. Emprunt?

cilbantum, -ī, et **cilliba**, -ae f. : table ronde ou quadrangulaire; cf. Varr., L. L. 5, 121 et 118. Du gr. *κίλλιστος*, -άτος. Mot populaire, qui semble appartenir à la langue des soldats (*in castris* dit Varr.).

cilicium, -ī n. : étoffe grossière en poil de chèvre; cilice. Ainsi nommée parce qu'elle est originaire de Cilicie. Depuis Sisenna; usuel. M. L. 1912.

Dérivés : *cilicinus*, *cilicium*, *ciliciarius*.

ciliō, -ōnis m. (cf. *caeliō*) et **cilium**, -ī n. : touret ou burin. Doublet de *caelum*, attesté dans Isid., avec i (?) , sans doute d'après *inciō*, -āre.

cilium, -ī n. : paupière (inférieure); cf. la distinction de Marcell., Med. 8, 126, *sub cilio et palpebro*, i. e. *infra oculos*; le pluriel *cilia* est glosé *ὀφθαλμοί*; toutefois, on rencontre *cilia* avec le sens de « paupières »; le sens de « cil » apparaît, par exemple, dans Chiron. 64, *quodcumque iumentum in oculis trichiasim patietur*, i. e., *ut palpebra eius superiora ulterius cilia infestent*. — Attesté depuis Plin. M. L. 1913. Rapproché de *cēlare* par Isid., Or. 11, 1, 42, -a sunt tegmina quibus cooperiuntur oculi, et dicta cilia quod celent oculos.

Dérivés et composés : *ciliātus* (Gloss.) = εὐφρονας; *intercilium* : entre-deux des sourcils (= gr. *μεσόφρονον*); *supercilium* : sourcil (déjà dans Plt., usuel et classique, sens propre et figuré, comme *ὀφθαλμὸς*, M. L. 8459; *superciliōsus* (époque impériale); *ciliumbris* (= *ὀφρυόσκιος*, Boëce).

De **koliyo-*; pour la forme, cf. v. h. a. *hulla* « enveloppe » et gr. *καλιᾶ*; pour la phonétique, cf. le type de *millium*, *sine*, *similis*. V. la racine sous *ciō*; il est possible que *cilium* soit tiré secondairement de *supercilium*. — En grec, on a *κίλια* τὰ ὑποκάτω τῶν βλεφάρων *κοιλώματα*, Hés. (confirmé par d'autres glossateurs), qui semble plus ancien, avec -ωλ- que justifie la parenté avec *καλόπτω*.

**ciillō* (*cilleō*?), -erē : le verbe ne figure que dans les grammaires et les glossateurs; *cillere* : *mouere*, pour expliquer *oscillum*, q. u. Comme le même verbe est invo-

qué pour expliquer les diminutifs *furcilla*, *axilla*, on peut se demander si ce n'est pas une création faite de toutes pièces. Cf. Funck, ALLG 4, 244, et Thes. s. u. L'existence de **cillicāre*, M. L. 1914, est des plus douteuses.

cillō, -ōnis m. : *cui frons est eminentior ac dextra sinistraqe uelut recisa uidetur*, P. F. 38, 4. Diminutif : *cilun-culus*, dans Arn. 3, 14. Surnom romain en *ō*, -ōnis; cf. *chilō*, *capitō*, etc., peut-être d'origine étrusque; cf. Ernout, Philologica I, p. 42.

cillōter, -trī m. : bourse, sac, musette. Emprunt au gr. *κίλωτήρ*, -ήρος avec changement de déclinaison; d'origine populaire (Novius, Itala).

cimex, -icis m. : punaise. Déjà dans Liv. Andr. M. L. 1915.

Dérivés : *cimicia* f. : coris (plante), cf. gr. *κόρις*, *κόριον*; *cimicō*, *κοριζω* (Gloss.). Cf. M. L. 1916, *cimicella*.

Mot populaire. Même suffixe que dans *culex*, *pulex*; v. Ernout, Philologica I, p. 141 sqq.

Sans étymologie, comme la plupart des mots de ce genre.

cimussa (sī-), -ae f. (Gloss.) : corde. M. L. 1917.

Dérivés : *cimussō*, *ās* (sī-) : ceindre d'une corde, et ses dérivés; *cimussator* (sī-) « σπειρώτης οἰνού ἢ ἄλλου τινός ὕγρου », CGL II 431, 54; *cimussatiō*. Mot non latin, d'origine inconnue. Les glosses ont, en outre, *cimussator* : *ψυμωστής*, qui, si la leçon est correcte, est à rapprocher de *ψυμῶδιον*, *ψυμωστής*. Mais peut-être faut-il lire *cerussator*, cf. Thes. s. u.

cinnunus, -ī m. : boucle de cheveux; vrille; chaton de noisetier. Sans doute emprunt au gr. *κίννωος* (avec anticipation de la nasale), qui lui-même doit être emprunté. Déjà dans Plaute. Rare, mais a subsisté dans la langue de l'Église.

Dérivés : *cincinnātus* : *εὐπλόκαμος* (surnom ancien); *cincinnālis*, -is f. : polytrich (plante capillaire) et « cheveux de Vénus ».

cingō, -is, **cingī**, **cingtum**, **cingere** : ceindre; d'où *cingī* « se ceindre »; et, sens élargi, « entourer, envelopper », etc. Sens technique « écorder ». Ancien, usuel. Panroman, M. L. 1924 et 1921, *cingtum*.

Dérivés et composés : *cingulum* (et *cingulus*, *cingula*); *cingillum* (*cingellum*?, cf. *cingella* dans les glosses) : ceinture, ceinturon et « sangle », M. L. 1925, 1926, 1928; irl. *cingall*, britt. *cenll*; d'où **cingulāre*, M. L. 1927, B. W. *sangle* et *cingler* II; *cingulus*, -ūs m. : manière de se ceindre, cf. le *cingulus Gabinus* (défini par Serv., Ae. 7, 612); *classis in procinctū* « armée en tenue de combat »; puis « ceinture » (concret). D'après Varron, *cingulus* est réservé aux hommes, *cingillum* aux femmes : *cingulus et cingillum... alterum uiris alterum mulieribus attributum*, L. L. 5, 114; et P. F. 55, 13, *cingillo noua nupta praecingebatur, quod uir in lecto soluebat, factum ex lana ouis...*; *cingitūsus*; *cingitō* (bas latin); *cingitium* (Gloss.) : mitre (et *semicingitium*); *cingitōrium* (bas latin), M. L. 1920; *cingitūra* (rare, époque impériale), M. L. 1922; B. W. *cingtrre*. **cingzius* (cf. *angō/anzius*) : *Cinziae Iunonis nomen sanctum habebatur in nuptiis, quod initio coniugii solutio erat cinguli, quo noua nupta era cincta*, P. F. 55, 20.

accingō : attacher par une ceinture, d'où « armer, équiper »; *accingor* : se ceindre (de ses armes), s'armer, se préparer à combattre. M. L. 724.

circumcingō; *concingō* : ceindre tout autour; *discingō* : détacher la ceinture, relâcher, désarmer, et même, à l'époque impériale, « réduire à néant ». Confondu avec *distinguo*.

incingō (surtout poétique et prose impériale) : ceindre, entourer. Tend à remplacer *cingere*; de là, *incingulum*; *incincta* « encinte », qui a remplacé *inciens*, *grauida*, etc., M. L. 4351, 4352, B. W. s. u., est dû sans doute à une étymologie populaire; cf. aussi Plin. 28, 42.

praecingō : entourer, ceinturer; et *praecinctus*, -ūs m. *praecingō* : archaïque et non attesté en dehors du participe; de là, *praecinctus*, -ūs m.

recingō (poétique) : se ceindre (par derrière), opposé à *praecingō*.

succingō : attacher par dessous; retrousser, relever; ceindre, armer (*succingulum* : *baleum*, P. F. 391, 3); *succinctus* : retroussé, d'où « court-vêtu » et, par image, « succinct, bref, court » (latin impérial).

Aussi ombr. *sihitu* « cinctōs » et *ansihitu* « incinctōs ». On rapproche skr. *kañcate* « il lie » (mot de glossaire), *kañcukah* « cuirasse, camisole », *kāñci* « ceinture », lit. *kinkyti* « atteler (une bête) », gr. *ποδο-κακ(κ)η* « entrave de bois pour les pieds », le tout assez différent et supposant une alternance k/g en fin de racine. Terme technique comportant des flottements.

ciniflō : v. *cinis*.

cinis (et accessoirement, à date tardive, *ciner*), -eris m. (et quelquefois féminin chez les poètes peut-être d'après *κόνις*, cf. Thes. III 1070, 8 sqq.); à basse époque apparaît un neutre *cinis*, -eris (d'après *fīnus*?) d'où proviennent sans doute les formes de glossaires *cedra*, *cedra* (cf. catal. *cedra*, cf. Thes. III 1061, 56) : cendre, en particulier « cendre des morts brûlés sur le bûcher ». Cf. *faucilla*. Ancien, usuel. M. L. 1929. Pour la forme, cf. *pulus*, de sens voisin. Les formes romanes supposent aussi un dérivé **cinisia* (cf. bas-latin *cinissa*), M. L. 1930.

Dérivés et composés : *cinisulus* (un exemple de Prud.). Tous les autres dérivés sont en *ciner-* : *cinerāceus* : semblable à de la cendre; *cinerārius* : de cendre, subst. *cinerārius* m. : coiffeur (qui fait chauffer son fer dans la cendre) et *cinerāria*; *cinerārium* : caveau où l'on recueille les cendres; *incinerārium*; *cinerēsō*, -is (bas latin); *cinererus* : cendré; *cinericius* : réduit en cendres, M. L. 1923; *cinerōsus*; *cinerulentus*. Composés : *cinefactus* (d'après *calefactus*, etc.) et *incinefactus*; *ciniflō*, -ōnis m., même sens que *cinerārius*. Un exemple dans Hor., S. 1, 2, 98, où le scholiaste note : *ciniflones ab eo quod in cinerem flant ad calefaciendum ferrum, quos cinerarios appellant*.

Le seul rapprochement connu est avec gr. *κόνις* « poussière », et encore le vocalisme ne concorde-t-il pas mieux que le sens; on peut expliquer lat. *cinis* par **konis*; pour le traitement i, cf. *sine*, *cilium*, etc. Les traces de thème en -s- qu'on a cru trouver dans le groupe de gr. *κόνις* ne prouvent rien.

cinnabar (var. *cinnibar*) n. : sorte de coiffure des Gots. Germanique; v. Isid. 19, 23, 7, et Sofer, p. 19 et 170, de **kinnu-bar*(d)s « barbe au menton ».

cinnabaris, -is f. (-ri n. Sol.) : cinabre. Transcription du gr. *κιννάβαρι*, d'origine orientale, sans rapport visible avec le précédent. M. h. a. *zinober*.

cinnamomum, -i n. (et *cinnamomus* m., *cinnama* f.) : cannelé. Emprunt au gr. *κιννάμωμον* (lui-même emprunté au sémitique), conservé dans certaines formes italiennes, M. L. 1931.

cinnus, -i m. : *apud veteres cinnus potionis genus ex multis liquoribus confectum dici solet*, Non. 43, 17; Id. 59, 29, *cinnus est commixtio plurimorum*; *unde et concinnare dicitur*. Malgré l'attribution du mot aux vétérans par Nonius, un seul exemple, du reste conjectural, dans Arnohe V, 25, où il est donné comme synonyme de *κιννάβιον*; dans l'exemple de Cic., Or. 21, allégué par Nonius, les manuscrits de Cicéron ont *uicinus* et non *uicinnus*. Mot peut-être inventé pour expliquer *concinnaire*.

cinnus, -i m. (*cinna*, *cinnis*) : clin d'œil; Fulg., Serm. ant. 46, *nictare dicimus cinnum facere*. En dehors de cet exemple, ne figure que dans les glosses. *Cinna* usité comme *cognomen*; dénominateur *cinnō*, -āre, CGL V 277, 24, *cynnauit, innuit promisit*, et 621, 39, *nicto est quod rustice dicitur ceno*. M. L. 1932, 1933.

ciō : v. *ciō*.

cippus, -i m. : poteau, borne, et spécialement borne d'un tombeau, pierre funéraire. — Dans la langue militaire : pieu aiguisé enfoncé dans le sol destiné à arrêter la marche de l'ennemi.

Dérivé : *incippat* : *includit* (Gl.)?

Semble appartenir à la langue populaire; Aulu-Gelle 16, 7, 4 et 9, en reproche l'emploi à Labérius; et César l'attribue à ses soldats, BG 7, 73, 4, *quini erant ordines... quo qui intrauerant se ipsi acutissimis uallis induebant. Hos cippos appellabant*. Par la gémination du *p*, rentrerait dans la catégorie des mots expressifs. Panroman. M. L. 1935; et germ. : v. h. a. *chippa*; celt. : irl. *cepp*, britt. *cyff* (fr. *cepe*).

Cf. *scipiō*? Mot de type « populaire », technique, suspect d'être emprunté.

ciprus : Varr., L. L. 5, 159, *Vicus Cyprius a cipro, quod ibi Sabini ciues adorti conederunt, qui a bono omine id appellarunt : nam cipro Sabine bonum*. Sans exemple dans les textes. Omb. *Cubrar*, gén. sg. « Bonae »? Le rattachement à *cupiō* ne s'impose pas. Cf. Vendryes, MSL 20, 271.

circus (-cer-); **circum**, **circā**, **circō** : v. le suivant.

circus, -i m. : sens premier « cercle », mais a été remplacé dans cette acception par le diminutif *circulus* et a tendu à ne plus désigner que le « cirque »; cf. Dub. Nom. V 573, 4, *circos antiqui, nunc circulos dicendum*; le nom est resté attaché aux bâtiments du cirque, même quand ceux-ci cessaient d'avoir la forme circulaire. A ce sens se rattache le dérivé *circēnsis*. M. L. 1948; B. W. *cercle*; v. h. a. *chirch*, britt. *cyrch*.

De *circus* « cercle » la langue a tiré divers adverbes et prépositions; *circum*, *circō* (dans *idcirco*, d'après *ideo*), *circā*, *circiter*; *circumcirō*. *Circum*, accusatif de *circus* (cf. gr. *κύκλος*), est sans doute la forme la plus ancienne et s'emploie seulement au sens propre « en cercle, autour, autour de »; *circā* est formé sur le modèle des autres

adverbes de lieu en -ā : *extrā*, *intrā*, *infrā*, *suprā*. *Circum* est la seule forme que connaissent Ennius, Plaute, Caton, Térance; *circā* n'apparaît qu'à partir de la Lex Repetund. (122 av. J.-C.), et l'usage ne s'en répand qu'à l'époque de Cicéron (4 exemples de *circā* contre 33 de *circum* dans Cic.; 1 exemple de *circā* contre 20 de *circum* dans César; 6 exemples de *circā* contre 97 de *circum* dans Vg.). Par contre, dans T.-L., les proportions sont renversées : 414 exemples de *circā* contre 8 de *circum*; et à l'époque impériale *circā* prend l'avantage sur *circum*; cf. Thes. III 1079, 6 sqq. *Circā* a développé le sens figuré « autour de », c'est-à-dire « à propos de, relativement à », comme gr. *περὶ*, sens qui n'apparaît pas dans *circum*; cf. *quōcircā* et, en osque, *annud* « circuitū » et « causā ». *Circō* n'existe que dans *idcirco* (déjà dans Plaute); *circiter* est formé sur le modèle de *propter*, *obiter*. La forme à répétition *circumcirō* appartient surtout à la langue populaire, qui recherche les formes expressives. De là, à basse époque, *circumcirō*. Il y a aussi un adjectif *circāneus* : « a dicitur *uicis* quae *uolians circum facit*, P. F. 37, 22, et *circūdiūrius* dans l'Itala. *Circā* a survécu dans les langues ibériques. M. L. 1937.

Circum sert de premier terme à de nombreux juxtaposés verbaux : *circumagō*, -dō, *dūcō*, -eō, -ferō, -scribō, etc., dans lesquels il correspond au gr. *περι-*. Beaucoup de ces juxtaposés ou de noms dérivés sont des calques du grec, par exemple *circumcaesūra* (Lcr.) = *περικαπή*, *circumdūcō* = *περιάγω*, *circumferentia* = *περιφορά*, *circumflexus* = *περιπλάγιος*, *circum(m)itus* = *περιτοδος*, Cic., Or. 204, *περίφρασις*, Quint. 12, 10, 16 (cf. *circumititō*, *circumlocutiō* = *περίφρασις* (cf. Quint. 8, 6, 61), *circumstantia* = *περτοσσις*, et aussi *περιτοχή*; *circumuiagus*, Hor., Epod. 16, 41. = *περιπορος*, etc. Quelques-uns de ces verbes expriment une idée de ruse, d'hostilité, par exemple *circumdūcō*, où le sens général « mener autour » a amené à celui de « duper, tromper » (cf. *circum-ire*, -uenire, *interuortere*); cf. Plt., Asin. 97, *qua me, qua uorem... potes, circumduce, aufer*, et avec un complément à l'ablatif, Ba. 311, *si me illo auro tanto circumduserit; de là, circumductiō*, Cap. 1031. L'image vient sans doute de la langue militaire « cerner, investir », cf. gr. *περιάγω*. Dans *circumscribō* (uni à *dēcipiō* dans Cic., Acad. 2, 46), le sens premier est sans doute « enfermer dans les termes d'un contrat ou d'un raisonnement captieux », d'où *circumscripsiō*; cf. Sénèque le Père, Contr. exc. 6, 3, *circumscripsiō semper crimen sub specie legis inuoluit. Quod apparet in illa legitimum est; quod latet, insidiosum. Semper circumscripsiō per ius ad iniuriam peruenit*.

A *circus* se rattachent encore *circulus* (*circulus*) : cercle et objet en forme de cercle (gâteau, plat); orbe d'un astre; réunion, assemblée (cf. *corōna*), M. L. 1947; irl. *cercol*, *siorcall*, britt. *cylich*; *circellus* : cerceau, M. L. 1939; sorte de saucisse : c. *isciātius* (Apicius 2, 60).

Dérivés : *circellio* : sorte de moine mendiant, mot de formation populaire, abréviation de *circumcellio*?; *circolor*, -āris (et *circulō*) : circuler, M. L. 1946; *circulātor*, qui *circumeundo artem exercet, uel qui homines circum se colligit*, « jongleur ambulante, charlatan »; *circulāris*, bas latin; *circes*, -itis m. (fait comme *pedes*, -itis) : Varr., L. L. 6, 8, *magni dicebantur circēs ani*; P. F. 37, 23, *circēs circuli ex aere facti*. — M. L. 1940. De *circes* dérivé sans doute *circitō*, -ās « perturbō » (Sén., Epist. ad Luc. 90, 19), glōse *κιννάδα*, d'où *cir-*

ciūtor (Gloss.). Conservé en roumain, M. L. 1943. De *circē* : *circānea... auis, quae uolans circuitum facit*, P. F. 37, 22.

circō, -ās (bas latin), dénominateur attesté à basse époque de *circus*, *circum*, doublet de *circumēō*, et de *meurē* dans toutes les langues romanes; cf. M. L. 1938, B. W. sous *chercher*, où il a éliminé *quaerere*, et en gall. *cyrchu*.

circiōtor « celui qui fait des rondes, veilleur de nuit » (nom donné aux esclaves chargés de la surveillance des aqueducs et à certains gradés de l'armée impériale) semble dérivé directement de *circus* (cf. *portus/portitor*) plutôt qu'un doublet de *circu(m)itor* abrégé sous l'influence de *circus*, malgré Vég., Mil. 3, 8, p. 85, 8, *idoneos tribunos et probatissimos eligunt, qui circumeant uigilias et renuntiant, si qua emeruerit culpa, quos circumitores appellant, nunc militiae factus est gradus et circiōtores uocantur*. M. L. 1944.

circinus m. : compas, cercle. Attesté depuis César; *circinō*, -ās : former un cercle autour de, arrondir, M. L. 1942 et 1941; *circinātiō* (mot de Vitr.) et peut-être *circen*, -inis (lecture douteuse; cf. Thes. s. u.), cf. « cerne » et « cerner ». It. *cercine*, irl. *cercenn*, gall. *cyrchin*.

circius m. : 1° vent du nord-ouest, mistral. Cf. Gell. 2, 22, 20, *Galli... circium appellat a turbine, opinor, eius et uertigine*. Désigne surtout un vent qui souffle dans la Gaule méridionale. Est-ce un terme des Grecs de cette région? Un doublet *cercius* est attribué à Caton par Aulu-Gelle 2, 22, 23. 2° vertige, tournis (Gl.). Le mot est resté dans le domaine où il était employé en latin; cf. M. L. 1945.

Le grec a à la fois *κύκλος* et *κίρκος* « anneau ». Comme *circus*, ce sont des formes « populaires » à redoublement brisé et vocalisme *i* du groupe attesté par *curuus* et, avec élargissement, par v. sl. *kriuō* (v. sous *curuus*). Il est toutefois probable que *circus*, comme *gyrus* et *toruus*, est un terme technique, emprunté du grec, plutôt qu'apparenté à *κύκλος*, *κίρκος*.

circis, -is f. : oiseau de mer (attesté depuis le poème de ce nom). Du gr. *κίρκος* « oiseau de mer », cf. *δελφίνος*, Hes. Cf. le suivant.

cirris, -idis f. : poisson de mer (dorade), de *κίρκος*, cf. *κίρκος* « jaune ».

circus, -i m. : touffe de cheveux ou de poils; puis tout objet analogue : huppe, franges, etc. Depuis Varron. M. L. 1949. De là *circātus* et *cirritus*; *cirritiō* (Gloss.)? Mot « populaire » sans étymologie. Le rapprochement du gr. *κύκνος* (v. M. Niedermann, Symbolae gr. Rozwadowski, I, p. 109) est peu vraisemblable.

cis : en deçà, en deçà de (s'oppose à *uls*, *ultis* et aussi à *trāns*). Rare (comme son opposé *uls*), tend à être remplacé par l'ablatif de l'adjectif dérivé *citer*, *citrā*, sur le modèle de *ultrā*, *intrā*; est à peu près absent de la latinité impériale et ne subsiste que chez les historiens et les juristes, e. g. Pompon., Dig. 1, 2, 2, 31, *Luirī cis Tiberim constituti sunt et ultis Tiberim*, et dans quelques composés tels que *cisalpinus* et *cistiber* (reformé sur *cis Tiberim*).

Dérivés du radical *ci-* : *citer*, -a, -um : qui est en deçà de; rare et archaïque, remplacé par son comparatif *citerior*; se dit surtout des lieux, quelquefois du

temps. Superlatif *ciūmus* (cf. *ultimus* et v. h. a. *hitumum*, *hitamun* « premier »), rare; *citrā* « en deçà de, sans aller jusqu'à, sans atteindre », d'où, à l'époque impériale, « en outre » et « sans » (cf. Wackernagel, *Vorl. ü. Synt.*, II, 234 sqq., sur un développement de sens analogue dans irl. *cen*). Attesté depuis Cicéron. De là *citrā quam*; *citrō* : adverbe toujours joint à *ultrō* dans *ultrō citrōque*.

Appartient au groupe de démonstratifs indiquant l'objet rapproché qui est représenté par omb. *ciue* « *citrā* », *simu*, *gimu* « retrō »; got. *hi-* (par exemple *himma daga* « aujourd'hui »), gr. **ky-* dans ion. *θήμepov* = att. *τήμepov* « aujourd'hui » et ion. *σῆτος* = att. *τήτος* « cette année-ci », lit. *šis*, v. sl. *si*, arm. *s* (radical du démonstratif de 1^{re} personne) ; got. *hidre* « ὄδω, hūc » rappelle *citrā* pour la forme (cf. sous *contrā*) ; hitt. *kās* « hic ».

V. *ciō* et *ceu*.

cisium, -i (*cissium*) n. : chaise à deux roues, cabriolet gaulois. Depuis Cicéron. De là : *cisiarius* : voiturier; *cisiānus* : Gaulois; cf. Vendryes, MSL 19, 60.

ciōrium, -i n. : instrument tranchant. Tardif (Végèce). Doublet de **caesōrium* d'après *abs-cidō*, etc.

cista, -ae f. : panier d'osier (-a *uiminea*) profond et cylindrique avec couvercle; cassette, coffre; corbeille mystique. M. L. 1950; germ. : v. isl. *kista*, etc., et de là finn. *kistu* « caisse »; celt. : irl. *ciste* (et *cess?*), gall. *cist*, *cest*. Emprunté au gr. *κίστη*, mais a fourni des dérivés et des composés latins : *cistarius*; *cistula* (déjà dans Plt.); *cistella*, M. L. 1950 a, et *cistellārix*, cf. la pièce de Plaute *Cistellāria*; *cistellārix*; *cistellula*, m. h. a. *zisterel* « casque »; *cistifer*.

cisterna (cf., pour le suffixe, *cauerna*, *taberna*, *nassiterna*) : citerne. M. L. 1951; *cisterninus*.

Il se peut que le mot soit venu à Rome par l'Étrurie. La *ciste* est un objet très fréquent chez les Étrusques; le mot *cisterna*, par sa terminaison, rappelle les mots étrusques en -*erna*; v. Ernout, Philologica I, p. 29 sqq. L'omb. *cisterno* semble emprunté au latin.

cithara, -ae f. : *appellabatur effigies quaedam arguta et loquax ridiculi gratia, quae in pompa uehi solita sit*, P. F. 52, 17, qui cite un exemple de Caton. Peut-être étrusque, comme *petreia*, de sens voisin, et *Dossennus*. Ce seraient des personnages figurant dans les processions et les jeux venus d'Étrurie.

cithara, -ae f. : cithare. Emprunt savant au gr. *κίθαρα*. Une forme populaire ayant subi le traitement latin de la voyelle médiane est attestée dans l'App. Probi, 23 : *cithara non citera*. Les représentants romans remontent soit à la forme savante *cithāra* : esp. *guitarra* « guitare », soit à *citera* : ital. *cetera* « lyre »; M. L. 1953. C'est aussi *citera* que représente l'emprunt v. h. a. *zitera*, all. mod. *Zither*. Cf. le cas de *elephas* (fr. *olifant*), de *adamas*, *castanea*, etc.

Dérivé : *citharistria* (cf. *psaltria*), dans Térance « joueur de cithare ».

ciō, **cius**, etc. : v. *ciō*.

ciōcaia : v. *caō*.

citrus, -i f. : thuya, cédratier. M. L. 1957.

Dérivés : *citrum* n. : bois de thuya (déjà dans Caton) ; *citrium* n. : 1° cédrat ; 2° sorte de citrouille ; **ciuriolum*, M. L. 1956. Cf. encore *citreus* ; *citrētum* ; *citrōsus* ; *citrāgō*, *citreāgō* : citronnelle, mélisse. M. L. 1955.

Le même mot *citrus* a servi pour désigner deux arbres tout à fait différents : le « thuya » (qui se dit en gr. ξέδρος aussi bien que θύτα) et le « cédratier » (cf. Pline 13, 103). *Citrus* n'est pas emprunté directement au gr. ξέδρος ; mais tous deux peuvent être des emprunts indépendants à une langue indo-européenne ; et l'on peut penser aussi à un intermédiaire étrusque. Les noms du cédrat et du cédratier en grec (ξύτρον, κύτρον, κύτρεά) semblent être, au contraire, des emprunts au latin ; cf. Fohalle, Mém. Vendryes, 166 sqq.

citus : v. *ciēd*, *ciō*.

ciuis, -is c. (ancien *ceuiis* ; abl. *ciui* et *ciue*, acc. pl. *ciuis*, *ceuias*, cf. Thes. III 1220, 35 sqq., 45 sqq.) : membre libre d'une cité, à laquelle il appartient par son origine ou par adoption ; citoyen [citoyenne] libre, concitoyen [-ne] ; cf. Plt., Pe. 749, qui... *commercarius ciuiis homines liberos* ; s'oppose à *hostis*, e. g. Plt., Tri. 102, *hostisne an ciuiis comedis parui pendere, à socius, à peregrinus*. Ainsi le *ciuis Rōmānus* s'oppose au *socius Latinus*. Ancien (Loi des XII Tables), usuel.

Dérivé abstrait : *ciuitās* : 1° condition de citoyen (cf. *libertās, societās*), e. g. Cic., P. red. in sen. 2, a *parentibus nobis uita, patrimonium, libertas, ciuitas tradita est* ; droit de cité ; 2° ensemble des citoyens, Cic., Sext. 42, *tum conuenientia hominum, quae postea ciuitates nominatae sunt ; tum domicilia coniuncta, quas urbes dicimus* ; et, par suite, « siège d'un gouvernement, cité, État », Cic., Off. 1, 25, *administrare ciuitatem* ; et de là, avec passage au sens concret, synonyme de *urbs* par opposition à *ager*, Cic., Verr. 2, 121, *non solum ex agris, uerum ex ciuitatibus suis profugisse*. Traduit ainsi πόλις et πολιτεία. *Ciuitās*, dans le latin tardif, s'est ainsi substitué à *urbs* et à *oppidum* ; v. Löfstedt, Phil. Komm., p. 174. — Ancien, usuel ; demeuré avec le sens de « ville » dans les langues romanes. M. L. 1959 ; gall. *ciwedd*, *ciwedd*.

Adjectifs : *ciuiicus* (cf. *hosticus*) : de citoyen, civique, civil ; M. L. 1958. Tend à être remplacé par *ciuilis* (cf. *hostilis*) : même sens. Dans la langue du droit, s'oppose à *militāris* ; en philosophie, traduit le gr. πολιτικός, e. g. Cic., Fin. 4, 5, *unus locum in philosophia, quem ciuilem recte appellatur uidemur, Graeci πολιτικόν, a social* ; et aussi « sociable », Cic., Fin. 5, 66, ut *(hominis natura) habeat quiddam ingenuum quasi ciuile aique popolare, quod Graeci πολιτικόν uocant*. Joint à *hūmānus, iustus*, etc. De là : *ciuiliter* et *ciuiulitas* = ἡ πολιτική et, à basse époque, « affabilité, civilité » (joint à *hūmānitās*, comme *ciuilis* à *hūmānus*), avec les contraires *inciuilis*, -*litās*, -*liter* tous tardifs.

Sans correspondant sûr en osco-ombrien, car *ceus* de la table de Bantia peut être emprunté au latin. Mais ancien dans le vocabulaire du Nord-Ouest : cf. got. *heiuwa-frauwa* « οικοδοποτής », v. h. a. *hiwo* « mari », *hiwa* « épouse », pl. *hi(w)un*, *hiwiski* « familia » ; et germanique a, suivant son usage, un élargissement *-en-, et le latin un élargissement *-i-, peut-être d'après *hostis*, d'une racine **kei-* ; toutefois, l'anglo-saxon *hid*, *hizid* « famille »

remonte peut-être à un ancien **keiwitā* d'après Wackernagel, Gött. Nachr. 1914 (*Aktenstudien* II), 36. En baltique et en slave, il y a une formation à -m- : v. pruss. *seimins* « familia », lit. *šeimà* et *šeimyna* « familia », v. sl. *semtja* « familia ». Le rapport avec skr. *śeṓah* « aimable » est en l'air. — En latin, où le vocabulaire familier a pris en partie un caractère officiel, *ciuis* a servi à désigner le « membre de la cité », comme *hostis* « étranger, hôte », a désigné l'ennemi, et le dérivé *ciuitās* a remplacé l'ancien nom du « peuple », du groupe formant unité politique ; osq. *touto*, omb. *totam* (acc. sg.), irl. *tiath*, got. *þiuda*, lit. *tautā* ; ce mot a disparu du latin (v. cependant *tōtus*). *Ciuis* faisait couple avec *hostis*.

clacendix (*claxendix*), -*icis* m. : *genus conchae*, P. F. 40, 26 (lire *calcendix*?). Origine, formation et sens obscurs. Attesté dans un fragment de Plaute (Vidul. 11) et dans les gloses. Cf. *cozendix*.

clādēs, -*is* f. : destruction, désastre (généralement au sens passif, tandis que *caedēs* a le sens actif ; toutefois, quelques exceptions, surtout poétiques, cf. Thes. III 1241, 53 sqq.). Pour la formation, cf. *caedēs, labēs*. Ancien ; fréquent dans la langue militaire ; dans la langue commune, synonyme énergique de *calamitas* « fléau ». Ni dérivés, ni composés. Non roman.

Sans doute apparenté à *-cellō* 2 ; le sens premier serait « fait d'être abattu ». Sur un rapport possible avec *clāuos*, v. Cuny, MSL, 18, 430.

clam, *clanculum*, *clandestinus* : cf. *cēlō*, -*ās*.

clāmō, -*ās*, -*āui*, -*ātum*, -*āre* : pousser des cris ; crier (transitif et absolu) ; crier après, proclamer. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1961.

Dérivés et composés : *clāmōr* (arch. *clāmōs* d'après Quint. 1, 4, 14), -*ōris* m. : cri, clameur, acclamation. A souvent un sens collectif. M. L. 1961 a ; et irl. *clam-par*, *glam* ; *clāmōsus* (postclassique, cf. *fragōsus*) : plein de cris ; *clāmātor* : criard ; *clāmātorius* ; *clāmīō*, -*ās*. *Acclāmō* = ἐπι- ou προσβοά : crier vers, pousser des cris en faveur de ou contre quelqu'un, acclamer ; *con-clāmō* : crier ensemble, ou de toutes ses forces, se mettre à crier, en particulier c. *mortuum* « appeler une dernière fois le mort », d'où l'expression proverbiale *iam conclamatum est* « tout est fini » ; *dēclāmō* : crier bruyamment et à déclamer, s'exercer à parler à haute voix », d'où, dans la langue de la rhétorique, le sens spécial de *dēclāmātiō* : exercice de la parole, sujet de déclamation et, par suite, « discours banal et vide, déclamation » ; *dēclāmātor* : qui s'exerce ou qui exerce à la parole (opposé à *ōrātor*) ; *exclāmō* : s'écrier, s'exclamer, M. L. 1971 ; *exclāmātiō*, terme de rhétorique = ἐκφώνησις ; *inclāmō* : crier après, crier sur, crier contre (cf. *inrepeō*) ; *prōclāmō* : crier ouvertement, plaider bruyamment terme de droit, « p. in ou ad libertatem » ; *reclāmō* : se récrier contre, réclamer ; et aussi : répéter, renvoyer les cris ; *suclāmō* : répondre par des cris, souvent avec nuance péjorative, d'où *suclāmātus* (époque impériale) « décrié ». Presque tous les composés de *clāmō* ont des doubles en *-clāmīō*. Il est à noter que *clāmātor* semble une création de Ciceron ; le mot n'est pas attesté avant lui et le Pseudo-Asconius, Diu. in Caec., p. 119, note, non *declamatores, sed clamatores... Tullius uocat*. — *Clāmātiō*, *clāmātus*, -*ūs* n'apparaissent qu'à très basse

époque ; il y a un exemple de *clāmīutiō* (Plt., Most. 6). *Clāmō* a la forme d'un dérivé d'un nom, formé comme *fāma* et qui aurait disparu au profit de *clāmōr* formé sur *clāmō*, comme *amor* sur *amō*. Même racine que dans *calō*, q. u., *clārus*.

clangō, -*is*, -*ere* (parfait *clangū* non attesté en dehors de la Vulgate) : crier (de certains oiseaux, aigle, corbeau, oie, paon, etc.) ; retentir, résonner (se dit de la voix ou d'un instrument). Ancien (Accius), mais peu usité.

Dérivés et composés : *clangor* (poétique, époque impériale) ; *in-*, *re-clangō*.

Élargissement d'une forme expressive à **kl-* initial, gr. *κλάω*, *κλαγγή*, etc. ; cf. *plangō*. V. la remarque sous *calō*.

clarnus, -*I* m. : se trouve seulement dans le schol. de Perse, in prol., *satira est genus clarni uel lancis multis ac uariis frugum generibus plena. Clarnus potest appellari discus uel mensa quae referta sacrificiis Veneri consueuit offerri*. Étrusque ?

clārus, -*a*, -*um* : clair. Apparenté à *clāmō* et *calō*, *clārus* a dû s'appliquer à la voix et aux sons, *clāra uox*, etc. (cf. *dēclārō* ; *clarisonus*, traduction du gr. λογόφοπος) ; puis il s'est étendu aux sensations de la vue, *clāra uis*, *clārum caelum* « clair, brillant », puis aux choses de l'esprit, *clāra cōsilia, exempla*, etc., et même aux individus et aux choses : « illustre, brillant, glorieux » (par opposition à *obscūrus*), d'où la formule *uir clārissimus*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1963.

Ces divers sens se retrouvent dans les dérivés : *clārītās* et *clārītūdō* ; *clārō*, -*āre* (ni *clārātus*, -*ūs*, ni *clārātor*, -*itō*, mais *dēclārātus*) ; *clārō* est rare, la forme à préverbe d'aspect « déterminé » *dēclārō* est la seule fréquente) ; *clārō* et *clārēsco*, -*ere*. Un terme de la langue rituelle est *clārīgō*, -*ās* « réclamer à haute voix de l'ennemi ce qu'il a pris » (se dit de Fétiacus) ; *clārīgātiō*, même formation que dans *lūtīgō, pūr(i)gō*, etc. ; d'où peut-être *clārīgītō* dans Lucr. 5, 947. A basse époque apparaissent *clārificus* (d'après *magnificus*) et *clārificō* surtout dans la langue de l'Eglise ; *clārīcāns* (Apul., d'après *albicāns*). Pas de *clāror*.

Composés : *dēclārō*, -*ās* : manifester, annoncer à voix haute, déclarer ; avec les dérivés ordinaires ; *exclārō* : éclairer, illuminer (Vitruve), M. L. 1972, et 2973 **exclārīare*, v. B. W. éclairer et éclaircir ; *inclārēsco*.

V. *calō*. Pour la forme, cf. *gnārus*.

classicus, -*um* : v. *classis*.

classis, -*is* f. : le sens premier est sans doute « appel », *classis iūniōrum* « appel des jeunes gens », par opposition à *classis seniōrum*. Désigne ensuite les diverses sortes de « classes » de citoyens susceptibles d'être appelés sous les armes : *partes populi classes uocamus quae quinque fuerunt*, Serv. A. 7, 716, et, d'autre part, la « troupe » convoquée sous les armes dans *classis clipeata, classis procincta* ; cf. P. F. 48, 22, *classes clipeatas antiqui dicebant, quos nunq exercitus uocamus* ; et 49, 10, *classis procincta : exercitus instructus* (cf. 294, 3 ; 295, 2). *Vetustius enim fuit multitudinem hominum quam nauium classem appellari*, P. F. 251, 20. Puis, *exercitus* ayant servi à désigner l'armée de terre, *classis* s'est spécialisée dans le sens de « flotte » et *classiarius* a signifié « de la flotte,

marin ». Dénominatef : *conclassāre* : *classēm iungere* (Gloss.) M. L. 2115 a ? Irl. *class*. Mais *classicus* a gardé le sens ancien, cf. Varr., L. L. 5, 91, *classicos a classe, qui item cornu canunt, ut tum, cum classes comitiis ad comitiatum uocant*. De là, *classicum* (sc. *cornū*) : trompette, clairon qui sert à appeler les classes. M. L. 1964 ; B. W. *glas*. Le pluriel *classici* (sc. *ciues*) désigne aussi les citoyens appartenant à la première des classes créées par Servius Tullius ; de là le sens de *scriptōres classici* « écrivains de premier ordre », d'où « classiques ». Cf. Gell. 6 (7), 13, 1 et 19, 8, 15.

Les anciens rattachent *classis* à *calāre*, cf. Quint. 1, 6, 33, *sūt et classis a calandō* ; mais la dérivation ne s'explique pas. Les mots en *-ssis* sont rares en latin, et surtout l'origine du groupe *-ss-* est reconnaissable, *cassis, messis, tussis*. L'emprunt à un imaginaire gr. *κλάσις* (= ion.-att. κλάσις), qu'indique Denys, Ant. 4, 18, *κλάσεις, κατὰ τὰς Ἑλληνικὰς « κλάσεις » παρονομαζόμενες... καὶ τὰς κλάσεις ἀρχαίον ἐκάλουν « κλάσεις »* n'est qu'une étymologie populaire. Terme technique qui peut être emprunté à l'étrusque.

V. *calō*.

clātri m. et *clātra*, -*ōrum* n. (forme populaire *crācli*, issue de *clātri* par métathèse réciproque (*clātri* > **crātri* > *crācli*) dans l'App. Probi 209) : barreaux, treillis de bois ou de métal destiné à fermer une ouverture (porte, fenêtre) ou à déterminer un enclos. M. L. 1966 ; gall. *cladr*. De là : *clātrātus* et *clātrō*, -*āre*. Sans doute emprunt ancien (Caton) au dor. **κλάτρωρα*, att. *κλάτρωρα*. Pour l'absence d'aspirée, cf. *tās* ; et pour l'*ā*, *crāpula*.

clāua, -*ae* f. : bâton (noueux?), massue. Attesté de- puis Plaute. M. L. 1975.

Dérivés et composés : *clāuula* : scion, M. L. 1983 ; *clāuulāris* (*clabu-*), -*rius* (*cursor*) ; tardif ; *clāuicula* (Apul., Sol.) ; *clāuiger* (poétique, épithète d'Hercule) ; *clāuātor* (rare) = κωννήτης. D'après Cuny, MSL 18, 426 sqq., *clāua* serait, à l'origine, le collectif de *clāuos*, *clāuos*, qui désigne souvent « un nœud du bois ».

V. *cellō*, *clādēs*. Omb. *klawlaf* « *clāuulās, clūnis* » ?

clau- ; *clāuis*, *clāuus* (*clāuos*), *claudō* :

1° *clāuis*, -*is* f. : clé, loquet, barre. Ancien, usuel. Panroman, M. L. 1981. Il est difficile de décider si le mot est apparenté ou emprunté au gr. dor. *κλάτης* (ion. *κλήτης*, acc. att. *κλειν* de **κλήν*) issu de **κλάφλις*. Mais la dérivation en est purement latine : *clāuicula* (doublet vulgaire *cabicola*, fr. *cheville*, B. W. s. u.) : petite clé ; vigne de la vigne, M. L. 1979 ; *clāuiculāris* ; *clāuiger* : portier-clé (Janus) ; *conclāuis* : d'où *conclāue* n. *Conclāuia dicuntur loca quae una clauē clauduntur*, P. F. 34, 8 ; *conclāuātus*, id. 50, 21.

Du reste, *clāuis* et *clāuos* désignent le même objet ; à l'origine, la serrure primitive se composait d'un clou ou d'une cheville passée dans un anneau. A mesure que les choses se sont compliquées, la langue a différencié dans l'emploi *clāuis* et *clāuos*.

2° *clāuus* (*clāuos*), -*i* m. : cheville (sans doute de bois à l'origine, puis de fer), clou (*clāuus annālis*, P. F. 49, 7) = ἥλος ; dans la langue nautique : cheville tenant la barre du gouvernail, puis le gouvernail lui-même (cf. Enn., A. 483) ; dans la langue médicale : clou, bouton,

l'épithète arduus, le proverbe cliuo sudamus in imo ; et le sens de « collis » que le mot a pris en bas latin. Thes. 1357, 63 sqq., et qui est conservé dans certains parlers italiens, cf. M. L. 1993.

Dérivé de cliuōsus : montagneux, accidenté. cliuis, -e = proclivis. Rare et technique (Frontin, Gromat.) ; dans la langue augurale, cliuia auspicia dicebant quae aliquid feri prohibebant ; omnia enim difficilia cliuii vocabantur, unde et cliui (-uia?) loca ardua, P. F. 56, 10 ; cliuia f., nom d'oiseau (de mauvais augure).

Composés de acclivus (-uus dans Festus, s. u. cliuellae) « oblique erectus » ; declivus ; proclivus (-uus) « penchant en avant ; d'où « enclin à » et « facile » ; proclivium « pente ». Abstraits en -tās correspondants : ac-, de-, proclivitatēs.

40 cliuellae, -arum (critellae dans Mulom. Chironis ; sur la dissimilation, v. Meillet, BSL 30, 126) : bât. Ancien, usuel. Le pluriel sé justifie parce que l'objet est double. A été rapproché de cliuis, clinis, cf. P. F. 152, 9, dicuntur non tantum eae quibus sarcinae conligatae mulis portantur, sed etiam locus Romae propter similitudinem, et in uia Flaminia loca quaedam deuexa subinde et adcliuua. Est etiam tormenti genus eodem nomine appellatum.

Dérivé de cliuellarius, -a, -um. L'ombrien a un accusatif kletram « lecticam » de *klei-tra-m, auquel correspondrait en latin un substantif *clitra (ou *clitrum) dont cliuellae est le diminutif.

La dissimilation de l-l en r-l, normale en italique commun et encore à date ancienne en latin, fait attendre *critellae ; en fait, il y a trace d'une forme dialectale non romaine cretellae dans des gloses (v. les faits dans l) Thesaurus) ; la conservation de cliuellae suppose que *cleitrae a existé encore en latin ancien. Le correspondant le plus proche de v. lat. *cleitrae, ombr. kletram, est pour la forme got. kleipra « σκινη, σκινης », apparenté à gr. κλισία, κλισιον « cabane, tente », et, avec un autre vocalisme radical et un autre sens, à v. angl. hlæder, v. h. a. leiura « échelle ». Le sens initial est indiqué par irl. cliath « crâsis », gall. clwyd « claie » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 121). Il s'agit d'objets en bois appuyés obliquement les uns aux autres, de manière quelconque.

La racine *klei- est attestée dans tout l'ensemble de l'indo-européen. Mais il n'y a aucun présent qui ait subsisté dans deux langues. La forme du présent diffère d'une langue à l'autre : skr. prayati « il appuie », lit. šlejti « j'appuie », v. sax. hlinōt et v. h. a. hlinēn « appuyer », all. lehnen, gr. κλίνω (de l>*κλίνω), à côté du parfait κέκλιται. En latin, tout se passe comme si un présent à suffixe nasal *clinā, non attesté, avait fourni un fréquentatif de type ancien à voyelle longue comme celāre, d'où in-clināre, de-clināre ; le simple clināre semble secondaire, on l'a vu (cf. le cas de oc-cupō en face de capiō, etc.). Un ancien *kleinā- ou *klinā- est vraisemblable. — L'i de acclinis, reclinis et de triclinitium engage à grouper ces mots particulièrement avec -clinō.

Le suffixe *-wo- observé dans cliuis se retrouve dans le groupe des mots germaniques qui indiquent un « tumulus funéraire », une « tombe » ; got. hlaiwa, v. norv. run. hlaiwa, etc. Lit. šleivias « aux jambes torses » est loin pour le sens ; cf. irl. clōen « qui est de travers » (cf. claudus?). Le sens de « endroit en pente, colline, mon-

tagne » se retrouve dans got. hlain, gr. κλίτος et κλίτός, lit. šlaitas, peut-être arm. learn « montagne ».

Quant à ombr. kletram et lat. cliuellae, cf. irl. cliuhar « haie », gall. cledren « clôture », got. kleipra « σκινη, σκινης », v. h. a. (h)leiura « échelle » et, pour le sens, gr. κλισία, κλισιον, let. slita « clôture en bois » (v. Meringer, IF., 16, 147), irl. cliath « crâsis » ; d'après M. Vendryes, Rev. Celt., 46, cf. gall. clud « charge », de *kloiwā.

Le sens de « néfaste » attaché à cliuiuis rappelle irl. clē, v. gall. cledd et got. kleiduma « gauche » ; cf. lat. scaeva, sinistra auis.

clipeus (clupeus), -i m. et clipeum (d'après scūtum?) n. : bouclier rond et creux, allant du cou jusqu'au mollet, d'où l'étymologie populaire quod clepet i. e. celet, Isid., Or. 18, 12, 1. Ancien (Plt.) ; technique. Passé en irl. : clípió.

Dérivés : clipeāsus, d'où clipeō, -āre ; Clipeārius nom propre ; clipeolum (Hyg.) ; clipellarius, -rium (Not. Tir.) ; clipeocentrus, hybride de clipeus, et κέντρον, tardif.

Les manuscrits ont indifféremment clipeus ou clupeus ; dans les inscriptions, clupeus est plus fréquent. Il est impossible de déterminer quelle est la forme la plus ancienne et les grammairiens donnent une étymologie de l'une et de l'autre, expliquant clipeus « από τοῦ κλέπτω », clupeus « a cluendo » (l). L'incertitude du vocalisme et du genre indique un emprunt, vraisemblable pour ce terme technique (cf. cassis, cuspis, galea, parma, gladius, lorica, lancea, etc.). Cf. subina et sibina ; lumpa et limpa.

La finale rappelle d'autres mots en -eus : balteus, calceus, culleus, puteus, etc., sans doute de provenance étrusque.

cliuellae, cliuius, cliuus : v. cli-.

cloāca, -ae f. (clouāca, Varr. et inscriptions ; cluāca, Varr., Sall., blâmé par l'opp. Probi, GLK IV 198, 12, cloaca non cluaca ; formes tardives clōca, clāca, co(u)ā-cla) : égout, cloaque. Ancien, usuel. M. L. 1994.

Dérivés : cloacālis ; cloacō, -āre « inquināre », P. F. 58, 1 (cloacare L) ; cloacārius ; cloacīnus conservé dans l'épithète Venus Cloācina, Cluācina.

Rattaché par les Latins à un verbe *cluere (*cloāre) « purgare », cf. Pline 15, 119, myrtea uerbena Romanos Sabinosque... purgatos in eo loco, qui nunc signa Veneris Cluacinae habet. Cluere enim antiqui purgare dicebant ; cf. Serv. auct., Ae. 1, 720, Cloacina, quia ueteres cluere purgare dicebant. Mais ce verbe *cloāre, *cluere, sans exemple, est peut-être une invention de grammairiens pour expliquer clōaca, Cloācina (Clu-), dont la formation est obscure.

Tout ceci est douteux. Mais il y a une racine *kleu- ; à laquelle cloāca peut appartenir.

Le présent gr. κλύω « je lave, je nettoie » est de type dérivé. Le germanique a le groupe de got. hlūrs, v. h. a. (h)lūtār « pur, propre », le celtique, gall. clír « propre », et le lituanien šliūju (prét. šlaviaz) « je nettoie » et, dialectalement, šlavū (même sens), qui sont plus éloignés.

eloc(e)a, -ae f. : synonyme de campāna « cloche », attesté seulement à très basse époque (viii^e siècle). Origine incertaine. Passé dans les langues romanes, M. L. 1945, B. W. s. u. ; le celtique a : irl. cloc, gall. cloch ;

de là, sans doute, le germanique : ags. clugge, v. h. a. glocka.†

eloppus, -a, -um (Gloss.) : boîteux ; γωλός, lordus (lurdus), pandus. M. L. 1997, et 1996 *cloppicære, fr. clocher et clopin-clopant. La gémmination expressive de la consonne intérieure caractérise des adjectifs marquant une difformité, cf. lippus (pour le -pp-, cf. stoppus) ; pour cl-, cf. claudus et gr. γωλός. Demeuré en gallois : cloff.

clucidātus : v. glu-. *cludō ou cluden, -inis? : épée de théâtre. Ne se trouve qu'à l'ablatif cludine dans Apul., Apol. 78 ; et le texte est contesté.

clueō, -ēs, -ēre ; cluō, -is, -ēre (clueō est la forme uniquement employée par les anciens auteurs ; cluō n'est attesté sûrement qu'à partir de Sénèque, Thes. III 1360, 81 sqq., et semble fait sur κλώω) : s'entendre dire ou nommer, avoir la réputation de ; souvent en bonne part, e. g. Plt., Ps. 591, quae (facinora) post mihi clara et diu clueant, par suite « avoir de la réputation, être célèbre », cf. inclutus, inclitus (O. Prinz, Glotta 29, 138) ; « glorieux, illustre » (sur lequel les grammairiens ont peut-être refait clutus, cf. clutum dans le Thes.). Les gloses ont conservé la trace d'un substantif cluor : δῶξα (cf. decor, honor) ; et d'un adjectif cluior, nobilior, CGL II 510, 5 et V 627, 10 ; cf. aussi praelivus (Mart. Cap.), praelivens « ualde clarus et iustus ». Par extension, cluere a pris le sens de « avoir un nom », par suite « exister », et, ce sens s'étant affaibli, est devenu synonyme de esse dans Lucr., e. g. 2, 525, primordia rerum infinita cluere. Comme clueō avait un sens voisin du passif, il en a parfois reçu les désinences, peut-être par analogie avec uideor, e. g. Plt., Ps. 918, stratioticus homo qui cluere ; Pacuvius, Trag. 194 ; Varr., Men. 356. Mot archaïque, qui appartient surtout à la langue héroïque ou épique, repris à basse époque. Pas de perfectum attesté. Cf. peut-être les noms propres : osq. Kluuatiis « Clouātius », lat. Cluentius, Clouentius, volsq. Cloil « Cloelius », ombr. Kluuier, gén. « Cluiii », etc.

La racine *kleu- était celle qui, en indo-européen, signifiait « entendre », cf. tokh.†klausō « oreille ». La forme verbale principale qu'elle fournissait était un aoriste radical athématique qui a subsisté, notamment, dans véd. clrudhi, gr. κλύθι « écoute » et arm. luay « j'ai entendu ». Les langues qui ont conservé la racine ont recouru à des présents nouveaux : skr. cṛṇōti « il entend », de *kṛneu- ; irl. cluinethar « il entend », Meillet, MSL 15, 337. Lat. clueō et cluō résultent d'adaptations proprement latines, de même que le gr. κλέ(φ)ομαι « je suis connu ». Dans plusieurs langues, ce verbe a été remplacé par d'autres, en latin par audīō (v. ce mot). — Le -clutus qui est dans in-clutus répond à skr. cṛudāh, gr. κλυτός, qui ont le même sens ; cf. aussi irl. -cloth, qui sert de prêtérif à cluinethar. Si le latin n'a que inclitus, c'est que, originellement, l'adjectif en -to figurait d'ordinaire au deuxième terme de composés. Il n'y a pas de raison de croire que cluor réponde à skr. cṛudāh, gr. κλέ(φ)ος « gloire » ; ce peut être une formation proprement latine ou une imitation du grec. — Les formes slaves et baltesques, v. sl. slovoj « je m'appelle », etc., n'enseignent rien pour le latin.

clūmao : folliculi hordei, P. F. 48, 15. V. glūma.

clūnis, -is et clūnēs, -ium (usité surtout au pluriel, comme natīs ; cf., toutefois, Hor., S. 2, 8, 94) m. et f., cf. Charisius, GLK I 401, 4, clunes feminino genere dixit Melissus... sed Verrius Flaccus masculino genere dici probat, quoniam -nis syllaba terminata anima carentia nominatio singulari masculina sunt, ut panis cinis crinis et similia : fesses, croupe. Ancien, populaire ou technique. Le plus souvent synonyme de natēs, quoique Martial 3, 53, 2 emploie les deux mots en les différenciant ; se dit des animaux comme de l'homme. Le singulier est sans doute secondaire.

Dérivés de clūnāclum (et clūnābulum) : cultrum sanguinariū dictum, uel quia ad clunes dependet, uel quia clunes hostiarum diuidit, P. F. 43, 2 ; clūnālis (rare et tardif) ; clūniculus (-la?).

Cf., avec le même sens, irl. cluanīn, gall. clun f., skr. cṛnīh c., av. sraonīs f., lit. šlaunis f. et v. pruss. slauinis, v. isl. hlauin « fesse » n. Le rapport avec gr. κλόνικι « os sacrum », κλόνιον ὀσχεόν, ἄρχικι, ὁσφικι n'est pas déterminable.

clūō : v. cloāca.

clupea (clipea), -ae f. (Gloss.) : lamprillon. M. L. 1998. Mot tardif. Origine inconnue.

clūra (clūna), -ae f. : nom d'un singe (Gloss.) ; clūri-nus (Plt.). Peut-être de κλόουρος, avec une finale refaite sur simia ; clūna « à klōnis tritus », P. F. 48, 11, est une déformation populaire.

clustringō : quod super lacte nat quasi oleum, CGL III 599, 20 ; 604, 40. En rapport avec clostra?

enasonas : acus quibus mulieres caput scalpunt, P. F. 46, 1. Sans doute accusatif pluriel d'un gr. *κνᾶσων, de κνᾶω.

co- : v. cum.

coāctus, coāctilis, coāgmentum, coāgulum : v. cōgō sous agō.

coacula, -ae f. : caille. Onomatopée. Mot mal attesté en latin ; ne figure que dans une glose : larix, coacula, CGL III 567, 60, où larix doit être une graphie fautive savante de gr. λαρίς « mouette » (cf. miler pour miles, etc.). On trouve, toutefois, dans les gloses de Reichenau, éd. Labhardt, n° 2975 : coturnix : quaccola. Le mot est sans doute d'origine germanique ; cf. v. h. a. quahala, wahlta, holl. kwakkel « caille » ; v. Kurt Hertz, Die Reichenauer Glossen (Halle, 1906), p. 46 sqq. C'est avec le sens de « caille » qu'il a passé dans les langues romanes, où il a concurrencé coturnix. M. L. 2004 ; B. W. s. u.† Cf. aussi quarquara.

coax : onomatopée du cri de la grenouille (gr. κοάξ) ; coaxō, -ās. M. L. 2007.†

coe(c)olobis, -is f. : sorte de vigne espagnole (Colum., Plin.) Mot donné comme espagnol et non latin.

coccum, -i n. (coccus m. tardif) : kermès, graine servant à teindre en écarlate ; par suite, « écarlate » et « vêtement d'écarlate ». Emprunt au gr. κόκκος, attesté depuis Horace. M. L. 2009 ; B. W. sous coque. Irl. coig, gall. coch « rouge ».

Dérivés : coccuus, coccinus (= κόκκινος), M. L. 2008 ; coccineus.

cocceus, -i m. : coq. Attesté seulement dans la Loi Salique. Onomatopée; cf. *coco*, *cucurru*; gr. $\kappa\omicron\kappa\omicron\zeta\omega$, v. isl. *kokkr*, et *cuculus*. M. L. 4732; B. W. s. u.

coecētum, -i (coecētum) n. : *genus edulii ex melle et papauere factum*, P. F. 35, 6. Sans doute emprunt au gr. $\kappa\omicron\kappa\omicron\tau\acute{\omicron}\nu\acute{\omicron}$ influencé par *coquō*, ou à $\kappa\omicron\kappa\omicron\epsilon\acute{\omicron}\nu\acute{\omicron}$ avec changement de suffixe, d'après *morētum*, *fiētum*.

coc(h)lea, -ae f. (*coelia* blâmée par l'App. Probi, GLK IV 198, 6; *coculea* (d'après *coculum?*), *cuchlia*) : colimaçon, escargot. Puis tout objet ayant cette forme. Emprunt au gr. $\kappa\omicron\gamma\lambda\lambda\alpha\varsigma$ masculin; pour le changement de genre, cf. *catapulta*, *charta*. Attesté depuis Caton. Roman, avec toutes sortes de déformations, cf. *clocea* (mss. TL de Palladius), *clocea*, *claucula*, CGL V 278, 11; M. L. 2011.

Dérivés : *coc(h)leāre* et *coc(h)leārium* n. : cuiller, cuillerée; cf. Mart. 14, 121, *sum cochleis habilis sed nec minus utilis ouis*. | *Numquid scis potius cur cocchleare uocer?* M. L. 2012; v. angl. *cuchlere*, gall. *cogloa*.

coeciō, -ōnis (coccio, P. F. 19, 1) et **coetiō**, -ōnis m. : courtier; synonyme de *arillātor*. Rare et sans doute vulgaire; cf. Gell. 16, 7, 12, et *agasō*. La forme *coctiō* a donné ital. *sozzone*, v. fr. *cosson*, cf. M. L. 2017.

Dérivés : *coctiōnor*, -āris; *coctiōriō* (?) : *tabernarius* (Gloss.), cf. fr. *cuisire*, M. L. 2215, mais se rattache peut-être à *coquō*. Étymologie populaire dans P. F. 44, 15, *coctiones dicti uidentur a cunctatione, quod in emendis uendendisue mercibus tarde perueniant ad iusti pretii finem*. Peut-être étrusque; cf. Ernout, *Philologica* I, p. 42.

coclāca, -ae f. : *e dicuntur lapides ex flumine, rotundi ad coclearum similitudinem*, P. F. 35, 4. Rare et tardif; emprunt sans doute à l'accusatif du gr. $\kappa\omicron\gamma\lambda\lambda\alpha\zeta$, venu par la langue médicale.

coeles, -itis (gr. Κόκλις) : *luscos coclites dixerunt anti-qui, unde et Cyclops coclites legimus dictos, quod unum oculum habuisse perhibentur*, Serv., Ae. 8, 649. Usité comme nom propre, soit pour traduire le gr. $\kappa\omicron\beta\lambda\omega\psi$, soit comme surnom. Peut-être emprunté par la voie de l'étrusque, v. E. Fiesel, *Namen d. griech. Myths im Etr.*, p. 35. Pour la finale, cf. *termes*.

coco, **coco** : onomatopée imitant le cri du coq (Pétr., Sat. 59, 2). Cf. *coccus*, *cucurru*.

cocturnix, -icis (et *cōturnix*) f. : caille. — *appellatur a sono uocis*, P. F. 33, 8. Pour le suffixe, cf. *cornix*, *spinturnix* « sorte de hibou ». On n'est pas au clair sur le rapport de *cocturnix* et de *cōturnix*; l'abrègement, non attesté avant Ovide, de l'o dans *cōturnix* est sans doute dû à l'influence de *cothurnus*. — Attesté depuis Plaute. M. L. 2289.

Les mots germaniques comme *Kwakkel* ou *Wachtel* sont d'un autre type; cf. *coacula*.

cōdex (*caudex*), -icis m. La confusion est constante entre *cō-* et *cau-* pour ce mot. Les inscriptions ont *cōdex*; les manuscrits semblent avoir réparti les formes : *caudex* est plutôt réservé au sens d'« arbre », *cōdex* au sens de « livre ». D'après le scholiaste de Térence (Eugraph. Hau. 877 rec. a), *caudex* serait une fausse graphie urba-

nante comme *cautēs* : *caudex est truncus arboris; conuersa o in au, fit pro codex caudex, sicut pro cote cautis*. Sens premier « tronc d'arbre », cf. *caudica* : « barque creusée dans un tronc d'arbre », Isid., Or. 19, 1, 27 (it. *cocca*, fr. *coche*, M. L. 1775; B. W. sous *coche* III); puis « tablettes à écrire », cf. Varr. ap. Non. 535, 11, *antiqui plures tabulas coniunctas codices dicebant*; et, par extension, « livre ». A l'époque impériale, le rapport avec le sens initial est si bien effacé qu'Ulpien parle de *codices membranei uel chartacei*, Dig. 32, 52 pr. (comme nous parlons de « plumes d'acier »). Spécialisé dans le sens de « livre de comptes » et, dans la langue du droit, dans celui de « recueil de lois, code », M. L. 2022. De ce sens dérive *cōdicillus* : 1° tablette à écrire, d'où « lettre, mémoire, petit livre », et spécialement « rescrit du prince »; 2° écrit qui complète un testament, *codicille*.

Au premier sens de *cōdex*, *caudex* se rattache *cōdicārius* (*cau-*) : « *nāuis* : sorte de bateau de bois usité sur le Tibre; *cōdicārii* : bateliers du Tibre, cf. de Saint-Denis, Ét. class., XIV, 1946, p. 59; v. *ratis*; *excōdicāre* (-*cau-*), synonyme de *extirpare* ou de *ablaqueare*, cf. Pall., Ian. 1, *ablaqueandae sunt uites, quod Itali excōdicare appellant*.

Sans étymologie connue. Peut être faut-il songer à un rapport avec *cōda*, *cauda*. Le suffixe de *cōdex*, *caudex* est le même que celui de *uertex* « cime d'un arbre », *apex* « sommet, pointe ».

coemētērium, -i n. : cimetière. Emprunté par la langue de l'Église au gr. $\kappa\omicron\mu\eta\tau\acute{\omicron}\rho\iota\omicron\nu$. A côté de cette transcription livresque existent des formes de la langue parlée, comme le montrent les graphies avec itacisme *cimētērium*, *cimēterium*, *cymē-*, *coemi-* (sans compter *coemeterium*, *cae-* d'après *caementa*, dont le rapprochait l'étymologie populaire); ces formes ont passé dans les langues romanes; cf. M. L. 2023; B. W. s. u. et Thes. s. u.

coemō : v. *emō*.

coeō : v. *eō*.

coepī (et *coepi*), -isti, **coeptus** : j'ai commencé. *Coepi* est le parfait à sens absolu d'un composé **co-apīscō(r)* ou **coapiō*, cf. *apiō*, et signifie proprement « je me suis mis à ». Encore trisyllabe chez les archaïques comme *coēgi*; mais le rapport avec *apiō* n'apparaissant plus, le groupe *oe* a été traité comme une diphtongue (e. g. Tér., Ad. 190), qui s'est ensuite réduite à *e*; d'où des confusions fréquentes entre *coepi* et *cēpi*, cf. Thes. III 1422, 13 sqq., et la glose de Festus, P. F. 62, 7, *deinceps qui deinde coepit, ut princeps qui primum coepit*. Étant donné la confusion qui s'est établie en latin entre le parfait proprement dit et le passé historique, *coepī* a pris le sens de « je commençai », à côté de celui de « j'ai commencé ». Aussi, pour remédier à cette ambiguïté, dès les plus anciens textes, la langue a créé un présent *coepiō* (Plaute, Caton, Cécilius) et un dénominatif tiré de *coepitum*, *coepiō*, -ās, -āre (Tér., Lucr., Cic. Arat. 131, Fin. 5, 9, 24, où Cicéron emploie *coepat*, présent (et aussi *incipiō*), par opposition à *coepi*, passé) dont l'emploi se développe dans la prose impériale, notamment dans Tacite (cf. *inceptō*, à côté de *incipiō*; il est possible que *inceptō* ait contribué à la création de *coepiō*), ou d'autres verbes : *occipiō* (archaïque), *incipiō*. Sur *coeptus* a été bâti le

participe futur *coepturus*. *Coepi* n'a pas passé dans les langues romanes.

Sur l'emploi du passif *coeptus sum* avec un infinitif passif, comme *potestur, quitur*, v. Ernout-Thomas, *Syntaxe lat.*, 2^e éd., p. 208.

V. *apiō*. Sur le sens « il commence » de hitt. *epzi*, de **ep* + la particule réflexive *-za*, v., en dernier lieu, Friedrich, *Staatserträge*, II, p. 154.

coerceō, -ēs : v. *arceō*.

coīa (*cufia*), -ae f. : coiffe. Bas latin; un exemple dans Ven. Fort. Cf. Glosses de Reichenau, n° 321, éd. A. Labhardt : *teristrum genus ornamentum (sic) mulieris, quidam dicunt quod sui cufia uel uita*. Mot étranger? M. L. 2024; B. W. sous *coiffe*.

cōgiō, **cōgō** : v. *agō*, *agiō*.

cognātus : v. *nāscor*.

cognōmen : v. *nōmen*.

cognōscō : v. *nōscō*.

cohors (*chōrs*, *cōrs*; *curs*, *curtis* tardif), -tis f. Dissyllabe souvent chez les poètes et dans les transcriptions grecques anciennes ($\kappa\omicron\theta\omicron\rho\varsigma$, Polyb.), cf. Diom., GLK I 431, 22, *omnis uox dissyllaba priorem syllabam... acui... cum alterutra positione longa est... ut cohors*. Mais dans les inscriptions de l'époque impériale, très souvent monosyllabe et transcrit en grec par $\chi\omicron\theta\omicron\rho\eta$ ou $\chi\omicron\rho\varsigma$, $\kappa\omicron\theta\omicron\rho\varsigma$; la scansion *cōrs* est fréquente, cf. Thes. III 1549, 81 sqq. Abl. sg. *co(h)horti*, g. pl. *co(h)hortium*. Terme de la langue rurale « enclos, parc à bétail ou à instruments agricoles, basse-cour »; *cohortes sunt uillarum intra maceriam spatia*, Non. 83, 11; sens conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 2032, *cohors*, -ōre; 2033, *cohortile*. Dans la langue militaire, s'est spécialisé dans le sens de « division du camp » et « troupes cantonnées dans cette division » et est ainsi arrivé à désigner une subdivision de la légion, cf. Cincius ap. Gell. 16, 4, 16, *in legione sunt centuriae LX, manipuli XXX, cohortes X*, et la « suite » d'un chef. — Ancien, usuel. Panroman (v. B. W. *cour*) et celtique : ir. *cuairt*, *cuirt*.

Dérivés : *cohortālis* (*chor-*, *cor*); *cohortālinus*; *cohorticula* (*cur-*).

De **co-ghtis*. V. *hortus*.

cohom (*coum*), -i n. : *sub iugo medio cauum, quod bura extrema addita oppilatur, uocatur coum a cauo*, Varr., L. L. 15, 235. Désignerait donc une cavité du joug dans laquelle viendrait s'encasturer l'extrémité du timon de la charrue. Toutefois, pour Festus, *cohum* désigne la courroie qui sert à attacher le timon au joug : *cohum lorum, quo temo buris cum iugo conligatur, a cohibendo dictum*, P. F. 34, 26. Si le sens premier est bien celui de « cavité », il faut sans doute y rattacher la glose : *cohum, poetae caelum dixerunt, a chaos ex quo putabant caelum esse formatum*, P. F. 34, 28; cf. Diom., GLK I 365, 18, *Verrius et Flaccus in postrema syllaba aspirandum probauerunt : cohum enim apud ueteres mundum significat, unde subtractum incohare*.

L'histoire du mot est obscure, parce qu'il n'est pas attesté en dehors des grammairiens et que ceux-ci ont été préoccupés d'identifier *cohum* dans le sens de « ciel » au gr. $\chi\omicron\alpha\omicron\varsigma$. Mais il est possible que l'explication de Varro soit la bonne et que *coum*, dans les deux sens, soit

un doublet, sans doute dialectal, de *cauum*. On sait, en effet, que *cauus* représente un ancien *cauos*, qui s'est, du reste, maintenu dans certaines formes romanes (cf. *cous*, dans M. L. 1796 et *Einf.*, § 143, p. 160; Juret, *Phonétique*, p. 342). L'h de *cohum* serait purement graphique et destinée, comme dans *ahēnus*, à marquer une prononciation dissyllabique, en évitant le groupe *-uu-* (= *-ou-*); la graphie *choum* serait influencée par $\chi\omicron\alpha\omicron\varsigma$. L'explication par une racine **qagh-* n'est pas plus sûre. V. *incohāre*.

coīnquō (*coīnquiō*), -is, -ere : verbe conservé par le rituel des frères Arvales, dans l'expression *luci coīnquendi*, et que l'abrégé de Festus glose par *dēputāre*, P. F. 56, 10, et aussi par *coercēre*, P. F. 57, 23 (sens non attesté). De là, le nom de la déesse *Coīnquenda*; pour la formation, cf. *Commolenda*. Étymologie incertaine.

cōlaepium, -i n. : boulette de viande. Doublet populaire (Pétr. 70, 2) de *cōlyphium* (Plt.), emprunt au gr. $\kappa\omicron\lambda\omicron\phi\iota\omicron\nu$, diminutif de $\kappa\omicron\lambda\eta\nu$ « cuisse ».

colaphus, -i m. : taloche, coup de poing. Transcription « savante » du gr. $\kappa\omicron\lambda\alpha\phi\omicron\varsigma$ déjà dans Plaute, comme *colaphizō* (Ital.; *colapizati*, CGL IV 220, 19) de $\kappa\omicron\lambda\alpha\phi\iota\omicron\omega$. A côté de ces formes de la langue écrite ont existé des doublets populaires *colpus* (Lex Sal.) avec syncope de l'ā intérieur (cf. *caldus*, etc.), auquel remontent les formes romanes du type *faucis*, *coupl*, cf. M. L. 2034, B. W. s. u., et gallois *culff*, *clwff*; et **colopus* (cf. *colopus* dans les manuscrits de Quintilien 6, 3, 83), dont dérivent le *percolopāre* de Pétrone, 44, 5, et le *colopidiāri* (= *colopizāri* avec *-di-* issu de *z*) du Pseudo-Soranus, Epit. 69. *Colopus*, issu de *colpus*, est une forme dialectale qui présente un phénomène d'« anaptyxe » osque; cf. Buck, *Osc.-Umbr. Gramm.*, § 79 et 1; Ernout, *Philologica* II, p. 151.

cōleus, -i m. (usité surtout au pluriel) : $\delta\rho\chi\iota\varsigma$, *testis*, *testiculus*; semble, toutefois, désigner un autre objet dans Cic., Fam. 9, 22, 4, « *Testes* » *uerbum honestissimum in iudicio, alio loco non nimis*, et *honesti a coleī Lanuini* », « *Cliternini non honesti*.

Dérivés et composés : *cōleātus* et *excōliātus* : *excōstrātus* (Gloss.); *culiō* (lat. *cōleō*), -ōnis m. (Gloss.) : *fa-mex, spado defluree culionibus*. Mot populaire (Labérius, Priap., Mart., Pétr.), sans étymologie claire, passé dans les langues romanes, cf. M. L. 2038, *cōleus*; 2036, *cōleō*. Cf. *culleus*?

colisatum, -i n. : mot gaulois cité par Pline 34, 163 et désignant une sorte de chariot.

collēga, **collēgium** : v. *lex*.

colliciae (*colliquiae*), -ārum f. pl. : *tegulae, per quas aqua in uas defluere potest*, P. F. 101, 13, gouttières faites de tuiles concaves; et rigoles chargées de séparer des terres les eaux pluviales et de les mener dans les fossés. Cf. P. F. 64, 8, *delicia (deliquia, Vitr.) : est tignum quod a culmine ad tegulas angulares infirmas uersus fastigium collocatur : unde tectum deliciatum et tegulae deliciares*.

Dérivé : *colliciaris* (*tēgula*); cf. aussi *colliquiāria* (Vitr.).

Peut-être à rapprocher de *elicēs*, cf. ap. Colum. 2, 8,

3, ut patentes liras crebrosque sulcos aquarios, quos nunnulli elices uocant, faciamus, et omnem umorem in collibus atque inde extra segetes deriuemus; et dans P. F. 101, 11, inlicium dicitur, cum populus ad contionem dicitur, i. e. euocatur. Vnde et collitiae tegulae e. q. s. Sans doute apparenté à liquor, liza; les graphies collitiae, deliciae seraient dues à un rapprochement avec les adjectifs du type elicius, dérivé de laciō; elles peuvent aussi être dérivées du pluriel elices. V. lax et liqueō.

collis, -is m. (et f. d'après Priscien, GLK II 169, 10, conformément à la tendance générale des thèmes en -i, mais sans exemples sûrs) : colline, cf. Ov., Ars 2, 74, monte minor collis, campis erat altior aequis, et « col », B. Afric. 37, 5, in hoc iugo colles sunt pauci. — Ancien, usuel. M. L. 2051.

Dérivés : collinus, substantivé à basse époque, collina f. (Grom., p. 314, 12 et 13) : colline, M. L. 2049; collicululus, collicululus; collicosus; *collianus (fundus), forme douteuse; collifana f., tous rares et tardifs; composé collamontium? dans une Tab. Deuot., cf. Thes. s. u. Rappelle lit. kálnas « colline », got. hallus (sans doute de *hálnuz) « rocher » et, avec vocalisme radical zéro, v. angl. hyll « colline », gr. κολωνός, κολώνη « colline ». Lit. kálnas, qui s'accorde pour l'intonation avec kéli « élever », fait supposer *koln-, à quoi lat. collis ne contredit pas si, comme en grec, i. e. s' est amui après syllabe comprenant a; alors le rapport avec columen (v. ce mot), de *kelamen-, deviendrait clair. V. sax. holm « colline » (et, avec un sens dérivé, v. isl. holmr « île ») est aussi parent. Cf. cellō, celsus.

collūcō : v. lūcus.

collum, -i n. (collus m. chez les archaïques, cf. Thes. III 1658, 73 sqq.) le succès de collum a pu être déterminé en partie par le collectif pluriel colla, qui est fréquent, et en partie par le fait que beaucoup de noms de parties du corps sont neutres en latin) : cou (sens propre et sens figuré, et dérivés). — Ancien, usuel. M. L. 2053; irl. coll?

Dérivés et composés : collaris adj., et subst. n. collāre (scil. ferrum ou uinculum) et collārium (v^e siècle) : collier, M. L. 2042, B. W. s. u., v. h. a. chollāre; dēcollō, -ās, M. L. 2506.

Collus est issu de *kol-so-s (comme uelle de *uel-se). Cf. got. hals « cou » m. On s'est demandé si ce mot est à rattacher au groupe de *kel- « en haut », v. celsus, ou à celui de *kel- « tourner », v. colō. En faveur de la seconde hypothèse, on peut mentionner gr. πρᾶχλος en face de τροχός, qui est contesté, et lit. káklas « cou », dont la ressemblance avec gr. κύκλος « cercle », etc., est frappante; enfin, v. sl. vratī « cou » en face de vratīti « tourner » : cf. uertō.

collīra (collira), -ae f. : sorte de pain ou de galette. Emprunt populaire (Plaute), puis langue de l'Église) au gr. κολλύρα; conservé dans quelques parlers romans, notamment de l'Italie du Sud. M. L. 2055.

cōlō, -ās : v. cōlum.

cōlō, -is, colui, cultum, colere : colō est issu de *kelō; la labio-vélaire existe encore dans inquilinus, Esquiliae. *kelō est devenu phonétiquement *kelō, puis la labio-vélaire a perdu son appendice vélaire de-

vant o : quolundam qu'on lit CIL I² 364 est une fausse graphie archaisante, cf. cēlō. Alors que dans les langues congénères la racine a le sens de « se mouvoir », « se trouver habituellement dans », en latin colō s'est spécialisé dans le sens de « habiter » et « cultiver »; les deux sens apparaissent également attestés dès l'époque la plus ancienne, les deux idées étant connexes pour une population rurale, cf. agricola. Dans le sens de « habiter », colō a été concurrencé par le composé incolō (cf. Diff. éd. Beck, p. 47, 2, colimus deum uel agrum, incolimus solummodo agrum) et surtout par le fréquentatif de habēō, habitō. Des expressions comme colere uitam, c. seruitūtem (cf. Thes. III 1678, 39 sqq.) gardent peut-être le sens ancien de la racine « se mouvoir habituellement dans ».

Comme le dieu qui habitait un lieu en devait être le protecteur naturel, colere, en parlant des dieux, a pris le sens de « se plaire à, habiter dans, avec », puis « protéger, chérir »; cf. Vg., Ae. 1, 16, quam (= Karthaginiem) Iuno fertur terris magis omnibus unam | posthabita coluisse Samo, où Servius note : ueteres colere dicebant, etiam cum maior minorem diligeret. Puis le sens s'est étendu, et colō désignant vice versa le culte et les honneurs que les hommes rendent aux dieux a signifié « honorer, rendre un culte à » : superior colitur, non colitur inferiorem, a pu écrire le même Servius, B. 3, 61.

Colō « cultiver » a pris également le sens moral que le verbe a en français : colere uirtutem, artes, etc.; et l'adjectif verbal cultus signifie le plus souvent « cultivé moralement, élégant, orné », cf. excultus et le privatif incultus (avec l'abstrait incultus, -ūs). Usité de tout temps. M. L. 2037.

A colō se rattache un substantif en -a, -cola seulement dans les composés (cf. -uena dans aduena) : accola; incola : agricola, siluicola, caelicola (= οἰκονοῦχος, Esch.); cf. peut-être domicilium, dérivé de *domicola? En dérive également :

colonus m. : celui qui tient lieu du propriétaire, qui cultive en son lieu et place, « fermier » au sens technique et légal du mot (pour la valeur du suffixe, cf. patrōnus « celui qui fait fonction de père », en face de pater); puis par extension « cultivateur » (par opposition à pās-tor) : habitant d'une colonie (= gr. ἀποικός), qui lui aussi vient s'établir à la place des incolae. Colōnus a un féminin colōna et des dérivés : colōnia « ferme » et « colonie » (sens abstrait et concret), d'où germ. Kōln, gall. Colun; colōnicus; colōniārius; colōnātus, -ūs m. (bas latin juridique).

Dérivés en cult- : cultiō : culture (sens physique et moral). Classique, mais rare (Cicéron et, après lui, St Ambr., Arn.); cultūra : culture (sens physique et moral), M. L. 2333; cultus, -ūs m. : culture (sens propre dans Cic. et T.-L.); mais beaucoup plus employé au sens moral « éducation, culture, civilisation »; d'où « manière d'être ou de se vêtir, mode »; dans la langue religieuse, « culte »; cultor, cultrix : habitant, cultivateur, et, au sens moral, « qui cultive, qui honore »; cultō, -ās, CGL II 263, 5, et cultātor, Ibid., IV 203, 8. M. L. 2380.

Composés : accolō : habiter auprès de; accola m. (opposé à incolā), M. L. 81; excolō : cultiver avec soin, parfaire; incolō : habiter dans; incola m. : habitant; dans la langue du droit, traduit le gr. πάροικος ou μέτοικος,

par opposition à ciuis, cf. Dig. 50, 16, 239, incola est qui in aliquam regionem domicilium suum contulit, quem Graeci πάροικον appellant; Ibid. 50, 1, 29, incola et his magistratibus parere debet apud quos incola est, et illis, apud quos ciuis est; de là, incolātus, -ūs (tardif); percolō : honorer grandement (archaïque et postclassique) et en bas latin « habiter, cultiver »; recolō : cultiver à nouveau (sens propre et figuré). Ancien, usuel et classique.

A la racine de colō se rattachent aussi : Esquiliae (Es-) f. pl. : nom d'un quartier situé primitivement hors de Rome et incorporé à la ville par Servius Tullius. Esquiliae est à colō comme reliquiae à linqūō. De là : Esquilinus; inquilinus : habitant et spécialement « locataire »; inquilina.

La racine *kel- indiquait l'idée de « circuler autour » (v. collum). La forme du présent qui est conservée dans colō se retrouve dans skr. cdrati (à côté de meut) existe une forme dialectale cālati) « il circule, il se meut »; av. cārati (même sens); hom. πέλομαι (forme éolienne) « je me meus, je deviens » (avec aor. ἐπλομαι) et créet. τελομαι « je serai », cypr. τεναί « il sera ». A la différence de l'indo-iranien et du grec, le latin a développé un emploi avec valeur transitive. Le grec et l'indo-iranien indiquent que la racine ne fournissait pas de parfait; c'est pour cela que le perfectum latin est colui, forme nouvelle dans une racine monosyllabique (cf. cultus). Pour le sens général de la racine, il faut tenir compte du gr. πάλωμαι « je vais et viens, je fréquente », sens qui se retrouve aussi dans πλώω. — Les autres langues ont des formes nominales de la racine, notamment des formes signifiant « cercle, roue », sans redoublement dans la forme de type archaïque (nom thématique du genre neutre à vocalisme radical e), v. pruss. kelan, v. isl. huel (et avec vocalisme altéré dans v. sl. kolo), avec redoublement (naturel dans un terme technique), v. collum, dans skr. cakrāh, cakrām, aves. caxrēm, tokh. A kukāl, B kōkale; v. angl. hweohl et hwōl (indiquant deux places du ton différentes), gr. κύκλος, κύκλα. — Le sens de la racine ressort bien du second terme de composés tels que gr. βου-κύλος, αἰ-πόλος, ἀμφίπολος, indiquant le personnage qui circule autour du bœuf, de la chèvre, (du maître) et s'occupe d'eux; le sanskrit a, de même, paricarah (c- d'après cārati); l'italique a connu le mot, comme on le voit par lat. anculus (v. ce mot). Cf. skr. dīwā-karāh « soleil » (qui circule le jour). Le sens de « s'occuper de », qui apparaît clairement ici, explique une partie des sens latins de colō. — Lat. colus « quenouille » rappelle gr. πῶλος « pivot, pôle » et aussi « terre retournée »; cf. πολεῖν et πολεῖν « retourner la terre ». Ce dernier sens est à rapprocher du sens agricole pris par colō en latin; ce sens s'explique par le caractère rural de la classe qui dominait à Rome durant la période ancienne.

colōr (ancien colōs, cf. Thes. III 1713, 9 sqq.), -ōris m. : couleur, teint. La couleur servant souvent de caractère distinctif, ou étant ajoutée à un objet pour en dissimuler l'aspect réel (cf. l'opposition de color et de corpus, Cic., Ac. 2, 34), color a pris des acceptions spéciales, notamment dans la langue de la rhétorique : 1^o aspect, caractère particulier du style (color tragicus, poëticus, peut-être à l'imitation du gr. χρώμα); 2^o aspect feint

(« sous couleur de; conter des couleurs »); par suite, « droit de colorer la vérité, prétexte, raison spéceuse »; Don., Ph. 282, haec apud iudices μετὰθεως αἰτίας dicitur, h. e. translatio causae facti quem uolgo colorem nominant. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 2056.

Dérivés et composés : colōrō, -ās, usuel et ancien, M. L. 2057; d'où colōrābilis (rare), colōrātio, -tor, -tus, -ūs : χροῖσις, -tura : χροῖσιμός, tous rares et techniques; concolorāns; decolorō; colōrārius (Gloss., Schol. de Perse = chrōmatārius); colōrinus (Gloss.), colōrius (tardif), peut-être reformé sur discoloriūs (Pétr. 97; pour la formation, cf. in-iurius, nefārius); colōriōzō (hybride à suffixe grec qu'on trouve dans Diosc. 2, 63, formé d'après χρῶζω); colōrificius. Nombreux adjectifs composés dont le second terme est color : con-, dē-, dis-, bi-, multi-, albi-, auri-, uersi-color, etc., la plupart rares et poétiques, faits sans doute sur le type grec δίχρους, δίχρωμος, λευκόχρους, etc.

La comparaison avec le développement du sens de skr. vārah « ce qui recouvre », d'où « couleure », montre que le mot est à grouper avec cēlō. Cf. aussi gr. χρός et χρώμα. Le germanique a, avec un vocalisme radical zéro, qui s'applique dans des dérivés, des thèmes secondaires tirés du thème en *-es- attesté par lat. colōs : v. h. a. hulsa « gousse », hulst « couverture », got. hulistr « couverture ». — Le vocalisme radical o de color rappelle celui de honōs.

colostra (colustra), -ae f.; colostrum, -i n. (on trouve plus souvent, semble-t-il, dans les auteurs, le féminin colostrā, mais les grammairiens enseignent que le nom est neutre. Le féminin est peut-être tiré du pluriel neutre colostrā, -ōrum, le nom étant assez souvent attesté au pluriel) : premier lait. Appartient surtout à la langue pastorale; terme de tendresse dans Plaute. M. L. 2058.

Dérivés : colostrānus; colostrātio; colostreus « délicieux » (Cassiod.).

Terme rural, d'origine obscure. Le rapprochement avec color et skr. carah « peau du lait », got. hulistr « κάλυμμα » se heurte au sens, colostrā désignant seulement le premier lait : aut statim mulctum aut post fetum, cf. Serv., Ae. 5, 73, à moins d'admettre une spécialisation secondaire de sens, invérifiable. V. clustrīgō?

1. colpus : v. colaphus.

2. colpus, -i m. : 1^o golfe; 2^o vulve; 3^o ulcère. Emprunt au gr. κόπος attesté depuis St Jérôme et passé avec des déformations diverses (colpus, golfus, v. Thes. s. u.) dans les langues romanes. M. L. 2059; B. W. goulffre.

colubra, -ae f. et coluber, -brī et -bris m. (colubra est la forme la plus ancienne (Plaute); coluber n'apparaît qu'à partir de Virgile : Serv., Ae. 2, 471, colubram nonnulli promiscuum nomen tradunt, quod ut sonantius fieret finxit masculinum, ut diceretur coluber (Ovide a six fois colubra contre un exemple de coluber) et est rare avant Apulée et Tertullien; la flexion coluber, -bris est tardive et rare; l'App. Probi blâme colober, GLK IV, 199, 2; les formes romanes remontent à colqbra, M. L. 2060, B. W. s. u. : serpent (venimeux), uenenatis... colubris, déjà Lucr. 5, 27 et passim; cf. à basse époque uipereus coluber, Victorin. leg. dom. 20.

R. R. 3, 5, 16, *pisciculi ultro ac citro commetant*. Rare, archaïque et familier.

comminus : v. *manus*.

commoetāculum : v. *mūtō*.

commūnis, commūnicō : v. *mūnis*.

cōmō : v. *emō*.

cōmoedia, -ae f. : comédie; *cōmoedus, -ī m.* : comédien; *cōmicus* : comique. Emprunts au gr. κωμῳδία, -δος, -ωδός; anciens (Plt.), usuels, mais toujours sentis comme étrangers; les dérivés et composés sont de type grec, comme ceux de *tragoedia*. Formes savantes en roman.

compāgēs, compāctus : v. *pangō*.

compedēs : v. *pēs*.

compendium : v. *pendō*.

compēsō : v. *pendō*.

compereō, compescō : v. *parcō*.

comperiō : v. *pariō*.

compilō : v. *pīla*.

compitum : v. *petō*.

compos : v. *potis*.

concha (conca), -ae f. : coquille, coquillage; conque; par suite tout objet fait de coquillage ou ressemblant à un coquillage : vase fait avec un coquillage; sorte de mesure; concavité, voûte du palais. Emprunt au gr. κόγχη déjà dans Plaute (avec *conchīa, κογχίτης*) et Caton, demeuré avec des sens divers dans les langues romanes. M. L. 2112; en germanique : ags. *cocce*, et en celtique : irl. *coca*.

Dérivés : *conchātus, concheus*; *conchula (conc(u)la)*, M. L. 2113. A la même famille appartient *conchulium (conchi-, concī-, conchilium, Gloss.)* : coquillage, pourpre = κογχύλιον. M. L. 2114. V. André s. u.

conchis, -is f. (*cunchis* forme ancienne, cf. Prisc., GLK II 26, 26) : fève avec sa robe. Cf. gr. κόγχος. De là, *conchīc(u)la* et *conciclātus* (Apic.).

conciēns : v. *inciēns*.

conciūm, -ī n. : convocation, *a concalando, i. e. uocando*, P. F. 33, 27; d'où « assemblée, réunion » (dans les villes d'Italie), en particulier « assemblée de la plèbe » (par opposition aux *comitia*), puis « réunion, ensemble » en général. Correspond à gr. σύγκλητος (sc. ἐκκλησία); trad. σύγκλητος chez Lucrèce. Ancien, usuel. M. L. 2114 a. Le lieu où se tenaient des assemblées s'appelait *conciābulum*, mot qui a fini par désigner l'assemblée elle-même (cf. *cōnsilium*). Comme c'était dans ces assemblées qu'on se réunissait pour conclure des affaires, traiter des marchés, terminer des différends, former des alliances, etc., le verbe *conciō, -ās*, qui signifiait tout d'abord « assembler, réunir », a pris des sens divers correspondant à cette activité des *conciūa, conciābula* : concilier, se concilier (par opposition à *abalienāre*); procurer, acheter, acquérir, cf. Plt., Tri. 856, *eo conductor melius de me nugas conciliauerit*; et aussi P. F. 54, 26, *conciātrix dicitur quae uiris conciliat uxores, et uxoribus*

uiros. C'est du sens de « acheter » que dérive celui de *inconciliāre*, verbe plautinien (Ba. 550-551; Mo. 613; Pe. 883-884, cf. *incomitiāre*, Cu. 400) qui veut dire « tromper (dans une vente), mettre dedans », cf. P. F. 95, 7, *inconciliasti : comparasti, commendasti, uel; ut antiqui, per dolum decipisti*, et dans lequel *in* a un sens péjoratif comme dans *iniciō* (cf., au contraire, *alliciō*), *illaqueō, inescō, indūcō*.

Autre composé : *reconciō* : rassembler, réconcilier; ramener; restaurer, recouvrer, avec les dérivés ordinaires.

V. *calō, -ās*.

conciūnō, -ās, -ānī, -ātum, -āre (et *conciūnōr?*) : arranger; nettoyer, préparer. Terme technique, ancien, de sens concret, dont le sens varie avec les objets auxquels il est joint : *c. āream, trapētum, lucernam*, etc. Emploi obscur dans Naev., B. P. 38, *insulam... | urit, populatur, uastat, rem hostium conciūnat*, où le verbe semble synonyme de *corripō, confundō*. Au sens figuré; composer soigneusement (son style, etc.), *conciūnare* est apte *componere*, P. F. 33, 25, « soigner, inventer ». Dans la langue familière, construit avec deux accusatifs, s'emploie comme substitut expressif de *facere, reddere*; de là Non. 43, 17 : *conciūnare est facere, ut Plautus Amphitryone (529) : lacrimantem conciūnas tu tuam uxorem... Sed proprietas uerbi haec, quod apud ueteres cinnus positionis genus ex multis liquoribus confectum dici solet*. Sans doute l'étymologie populaire; peut-être faut-il songer à une parenté avec *cincinnati*, cf. *conciūnātor* dans Colum., 1, préf. 5, *capitum et capillorum conciūnatores* et la traduction par συμπλέω des gloses. Le développement de sens serait le même que dans *cōmere, comptus*.

Formes nominales et dérivées : *conciūnus* : bien arrangé, harmonieux, bien fait. Se dit de toute espèce d'objet, du corps, du visage, du discours (= κομψός). Synonyme familier de *commodus*. — De là *conciūnitūdō* formé par Cic., Inu. I 25, qui l'abandonne ensuite pour *conciūnitās* (= κομψότης, κομψετα); *inconciūnus* (Gell. 7, 12, 4), *-itās* (id. 2, 26, 4), *disconciūnus*; *conciūnis, -e*; *conciūniter*; *conciūnātor, -itō* (Caton), *-tūra* (Gloss.), *-mentum, -iticius* (rares et tardifs); *ex-, re-conciūnō*.

conciplō : P. F. 54, 16, *conciplauisti, dictum a Naeuio (com. 132) pro corripuisti et inuolasti*. Repris dans ce sens par Apul., Apol. 96 : *c. bona*. — Semble supposer un substantif **conciplum* « fourre-tout »? Cf. *capulum, -lus*; *dēcipula* « piège à oiseau », *muscipula (-lum)*. Mais comme tous les autres exemples de *conciplō* se rapportent à un composé de *capulō* « couper », il se peut que la glose de Festus soit due à un faux rapport avec *capulum*, de *capitō*. †

conciāue : v. *clau-*.

concors, -dis adj. (*concordis*, Caec.; *-dius*, GIL VIII 8530) : de même, cœur, uni de cœur; ὁμόνοος. Ancien, classique, usuel.

Dérivés : *concordia f.* : concorde (divinisée), accord (avec influence de *chorā*, cf. Quint., I. O. 5, 10, 124, etc.); *concorditās* (Pac.); *concorditer, -dē*; *concordō, -ās* et ses dérivés. Contraire : *discordis* (*discordis*, Pompon.); *discordia, -ae* (*Discordia*, Enn.; *-diūm, Calp.*); *discordō*, etc. V. *cor*; *c(h)orda*.

condalium : v. *condulus*.

condemnō : v. *damnō*.

condiō, -is, -iui, -itum, -ire : assaisonner, relever, épicer (sens propre et figuré); spécialement « emballer ». Ancien, technique, usuel. M. L. 2123.

Dérivés : *condimentum* (**condimen*, M. L. 2122); *conditiō* (Varr., Colum.); *conditor* (tardif), *conditus, -ūs* (Col.); *conditāneus, conditārius, conditūra* (Col.).

Terme technique. Sans étymologie sûre. Le rapprochement de *condō* offre des difficultés de forme et de sens (cf., toutefois, la spécialisation de *conficiō*).

condō : v. *dō*.

condoma (conduma, Grég. Tur.), -ae f. : ensemble de la maison. Bas latin, peut-être adaptation de συνοικία = *condominium*. Les notes tiriennes ont aussi *condomina*, cf. Du Gange, s. u. *condamina*. M. L. 2124.

condulus : *anulus*, P. F. 34, 16. Cf. *condalium* : *similiter anuli genus*, P. F. 34, 17. *Condalium* est dans Plaute; *condulus* n'est connu que par la glose de Festus.

Emprunt à une langue orientale, cf. skr. *kūṇḍalām* « boucle d'oreille, bague », comme le suppose Thurneyssen, ou au gr. κωνδύλος, κωνδύλιον « articulation (particulièrement des doigts) ». Pour la façon dont se portait cet anneau, cf. Rich, s. u.

condurdum, -ī n. : nom d'une plante inconnue dans Plin. 26, 26.

condus : v. *condō*, sous *dō*.

cōnea : v. *cicōnia*.

confarreātiō : v. *far*.

conferna, confereuō : v. *ferrūmen*.

confestim : v. *festinus, -nō*.

conflāgēs : *loca dicuntur in quae undique confluent uenti*, P. F. 35, 21. Douteux. Si la glose est exacte, peut-être apparenté à *conflāre* (cf. *flāre*) et influencé dans sa finale par *conflugēs*, que cite Nonius 62, 15 : *loca in quae riuī diuersi confluant, et par confragēs*, glosé par Isid., Or. 14, 8, 27, *loca in quae undique uenti currunt ac sese frangunt*.

Un exemple de *conflugēs* dans Livius Andronicus; pas d'exemple des deux autres. Traduisent peut-être des adjectifs grecs comme σύμπνοος, σύπρρος, σύπρροτος.

***confriua (com-?)** : mot de forme et de sens obscurs qu'on lit dans une scolie de Tércence, An. 88 : *symbola... est conferentia quam rustice uocamus confriuum* (= pique-nique?). Sans autre exemple, et sans doute corrompu. La conjecture *confrusa* de F. Muller, *cena ex uariis frustis siue sportulis composita*, est sans valeur; il n'y a pas en latin de verbe correspondant à *frustum*.

***confuit, confutūrum, confore** : formes d'un composé de *sum, cōsum*, employé en sens de *ēuenire, fieri, simul esse*. Verbe très rare, qu'on rencontre chez Plaute, Mil. 941; Tércence, Andr. 167, et chez quelques auteurs de basse époque, V. Thes., sous *confuit*.

confūtō, -ās, -ānī, -ātum, -āre : 1° abattre, faire tomber (sens physique); 2° réfuter, convaincre d'erreur, confondre (sens figuré, souvent joint à *confundere*, opposé à *confirmāre*). Ancien (Plt., Cat.), classique, mais

assez rare; désuet dans la langue impériale. Non roman. Les deux sens sont également attestés à date ancienne; le sens de *commiscere* indiqué par Non. 87 à propos de Titin., Com. 128, *cocus magnum ahenum, quando feruit, paula confutat trua*, semble issu d'une confusion avec *confundō*.

Dérivés : *confūtatiō* (Rh. Her.), *-tor* (tardif).

refūtō, -ās : 1° refouler, repousser (sens physique); 2° réfuter (sens moral, Cic., etc.).

Dérivés : *refūtatiō* (Cic.), *-tor, -tōrius, -tābilis* (et *irrefūtatus, -tābilis*), tardifs.

Comme *confūtō* est devenu synonyme de *coarguō, confundō, refūtō* l'est de *redarguō, refellō*. Classique, fréquent dans Cicéron, rare à l'époque impériale. M. L. 7165. Pour *refūsāre*, v. M. L. 7164.

Composés d'un verbe **fūtō* qui n'est pas usité comme verbe simple, sans doute l'étymologie est incertaine. Le sens matériel, sans doute le plus ancien, inclinerait à rapprocher les mots signifiant « battre ». V. *fūtō* et *fat(t)uō*.

conger, -grī m. (*gonger*, mss.; *congrus*, Gloss.; *gungrus*, Prisc., GLK II 26, 26; *gongrus*, Charis., GLK I 84, 23) : congre. Ancien, usuel; M. L. 2144 (les formes remontent en partie à *grongus*). Emprunt au gr. γόγγρος ou mot « méditerranéen » de même origine. Sur la correspondance γ = c, voir Fohalle, dans Mél. Vendryes, 165 sqq., et Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. Le développement de *conger* a dû être favorisé par l'existence des autres mots en *con-*.

congeriēs : v. *grēō*.

congerrō : v. *gerrae*.

congūis, -ī m. : conge, mesure romaine, valant le huitième d'une amphore, ou six setiers. Attesté depuis Caton; technique. M. L. 2146.

Dérivés : *congūilis*; *congūiarius* : qui contient un conge; et *congūarium* : vase d'un conge; distribution faite au peuple d'une de ces mesures de vivres; par extension, « gratification, pot-de-vin ».

Emprunt au gr. κογγίον. (Antiph.) diminutif de κόγγη, κόγγος, qui, outre le coquillage, désigne aussi une mesure pour les liquides (Hippocr., etc.). Cet emprunt, direct ou indirect, a pu subir l'influence de *modius*.

congruō : v. **gruō*.

cōnīueō, -ēs, -iui, -ēre et conīuō, -is, -xi, -ere (cf. Prisc., GLK II 478, 11; 479, 5; Thes. IV 320, 44 sqq. Les inscriptions et les bons manuscrits s'accordent à écrire *conīueo*; la graphie *con-* ne se trouve que dans les manuscrits inférieurs, cf. Thes. IV 320, 41 sqq.) : fermer (transitif et absolu, cf. Plt., Mo. 830), se fermer; et plus spécialement « fermer les paupières, fermer les yeux ». Sens dérivé : 1° fermer les yeux sur, être indulgent pour; 2° être d'accord (surtout à l'époque impériale).

Dérivés : *cōnīuium* « κάλυξ βόδου μεμικώς » (Gloss.) et *incōnīuius* (Apul., Amm.), *incōnīuiens* (Apul.) « qui ne ferme pas les yeux »; *cōnīuentia* : 1° sens propre dans Chale. Transl., p. 45^B, [*palpebris*] *obductis uis illa ignis intimi conīuentia tegminis* (ὄταν ταῦτα ἐμμύθη) *coerretur*; 2° indulgence, connivence; *cōnīuolus* : *co-*

Dérivés et composés : *colubrīnus*; d'où *colubrīna* f. = δρακοντίς μεγάλη, couleuvre; *colubrīarius* (épithète de noms de lieux); *colubrifer* (Ovide, Lucain d'après οφιοῦχος, cf. *anguifer*); *colubrimodus* (Coripp.). Sans étymologie claire. Peut-être emprunt au gr. χέλυδος (Havet, ALLG 4, 142).
 cōlum, -i n. (*cōlus*, CGL III 324, 54, 5) : passoire, filtre à vin (*iunceum uel sparteum*, Col. 12, 16, u.); tamis, nasse. Attesté depuis Caton; roman. M. L. 2062. Dénomatif : *cōlo*, -ās : filtrer [couler]; d'où en bas latin *cōlātūra*, *cōlātūrium*. *Cōlo* s'est substitué à *fluō* dans les langues romanes, où il est partout attesté; cf. M. L. 2035 et 2035 a. Composés : *dē-*, *ex-* (M. L. 2978), *in-*, *per-*, *re-*, *trāns-*cōlare.

Terme technique de la langue rustique, sans doute non romain. Joint à *quallus* (*quālus*), qui désigne un objet de même nature et de même forme, dans Vg., G. 2, 241-242, *tu spisso uimine quallus | colaque prelorum fumosis deripe tectis*. Toutefois *quālum* est de sens plus général et désigne toute espèce de panier d'osier, cf. *quisillus*, -larius.
 [Sans étymologie claire.]

columba, -ae f. et *columbus*, -i m. : colombe, pigeon. Correspondant à l'oiseau sauvage *palumbēs*, cf. Serv., Ae. 5, 213, de *his domesticis columba* V. dicit... *nam agrestes palumbēs uocantur*. Sur le genre, cf. Varr., L. L. 9, 56, *tum omnes mares et feminae dicebantur columbae, quod non erant in eo usu domestico quo nunc*; <nunc> *contra, propter domesticos usus quod internouimus, appellatur mas columbus, femina columba*. Toutefois *columbus* se lit déjà dans Plaute, Ru. 887, à côté de *columba*, Mi. 162. Les deux formes sont représentées en roman, M. L. 2066. Passé en germanique; ags. *cul(u)fre*, et en celtique : irl. *colum*, gall. *colomen*.

Dérivés : *columbāre* (*columbar*) n. (d'un adjectif *columbāris*); *columbārium* : 1° colombier, pigeonier; 2° niche pour les urnes funéraires, M. L. 2063 a; *columbīnus*, M. L. 2064; *columbīna* « verveine »?; *columbula*, M. L. 2065; *columbor*, -āris « se becqueter »; etc.

La comparaison de lat. *palumbēs* (v. ce mot) et de v. sl. *golubī* « pigeon » (cf. r. *golubōj* « bleu ») engage à voir dans *col-* la désignation d'une couleur; le grec a, en effet, *κόλυμβος* « petit grèbe », à côté de *καλινός* « noir, sombre ».

columbārēs (*olīuae*) : olives confites. Déformation populaire (Pallad.) de *colymbades* (*olīuae*) = κολυμβάδες ἔλαια qu'on lit dans Colum.; v. Niedermann, B. Ph. Woch., 1911, 1433.

columen, -inis n. : faite, partie supérieure; en architecture « poutre faîtière »; « sommet ». Semble identique à *culmen* (plus récemment attesté, seulement depuis Varron, semble-t-il; sur Plaute, Tri. 85, v. Leo, ALLG 10, 278), avec lequel il est souvent confondu dans les manuscrits et dont il serait un doublet, comme *tegumen* double *tegmen*; cf. Donat, Ph. 287, *columen*, *culmen*. An *columen*, *columna*, unde *columellae apud ueteres dicti serui maiores domus*? Les Acta fratrum Arualium emploient indifféremment *sub diuo culmine* et *sub diuo columine*. Les dérivés sont du type *culm-* : *culmineus*, -ālis, -āris, *culmināre* (Mart. Cap.). La différence de

forme provient peut-être d'une flexion *columen*, *culminis* de **col(u)men-es* sur laquelle on aurait reconstruit deux séries : *columen*, *culminis* et *culmen*, *culminis*. Mais *columen* s'emploie aussi avec le sens de « soutien, appui », comme *columna*, ainsi Plt., Cas. 536, *senati columen, praesidium populi*; Tér. Ph. 287, *columen uero familiae*, où Donat note : *sustentatio uel decus, unde columnae dictae*. L'homonymie de *columna* a dû jouer un rôle dans ce changement de sens; à l'époque impériale, *columen* n'est plus guère employé que dans un sens métaphorique, voisin de *columna*, tandis qu'à *culmen* est réservé le sens de « sommet », etc. V. B. W. *comble*.

V. *collis*, mais aussi *cellō*, *celsus*.

**columis* : *saluus*? L'authenticité de la forme est douteuse. Un accusatif *columen* est donné une fois dans Plaute, Tri. 743, par les manuscrits palatins, tandis que l'Ambrosianus a correctement *incolumem*; *columis* au sens de « *saluus*, sain et sauf » est dû au fait que l'on croyait, à basse époque, reconnaître dans *incolumis* un *in-* augmentatif : cf. *impinguis* « ualdē pinguis », *inopimus* « ualdē opimus », *permane inquietus*, Didasc., Apost. 21, 27, éd. Hauler, où l'original grec porte μένε ἡσυχός. *Columis* « *saluus* » est exactement comparable à *becilli*; *aegroti, infirmi, insani*, CGL V 563, où *becillus* apparaît avec le même sens que *imbecillus*. V., à ce sujet, M. Niedermann, IF 26, 52 sqq. La création de *columis* a pu être favorisée par un rapprochement avec *columna*, dû à l'étymologie populaire; cf. Isid., Or. 10, 55.

columna, -ae f. (une forme *columa* est attestée par Quint. 1, 7, 29 et signalée comme barbarisme par Pompeius, GLK V 283, 11; elle est sans doute refaite sur *columnella*) : colonne; et au sens imagé « pilier, soutien », déjà dans Enn., A. 348, *regni columnam*; emploi rare et surtout attesté dans la langue de l'Église, où *columna* traduit στήλη; le latin classique dit plutôt *columen* dans ce sens. Les Latins établissent un rapport entre *columna* et *culmen*, *columen*, cf. P. F. 48, 7, *columnae dictae quod culmina sustineant*; Serv., Ae. 8, 664, *columnae mortuis nobilibus superponuntur ad ostendendum eorum columen*, M. L. 2069. Celt. : irl. *coloma*, gall. *colof*.

Dérivés et composés : *columnātus* : qui s'appuie sur des colonnes; de là *columnātum*, -nāta n. : colonnade(s); *columnātiō* = περίστυλον; *columnāris* et *columnar* n. « carrière de marbre »; -rius; *columnella* : colonnette; colonne (d'un livre); soutien, pied de table. Surnom. M. L. 2067; *columnellāris* m.; *columnellus* (bas latin) : dent angulaire ou canine de la mâchoire supérieure; dent de l'œil. M. L. 2068; *intercolumnium* (Rhet. ad Herenn.).

Un rapport avec *columen* et *cellō* est probable. Le rapprochement avec sl. *kolo* « roue » (v. sous *colō*) ne trouve en latin aucun appui.

colūrium, -i n. : sorte de colonne brute. Mot de très basse époque (Sidoine), à rapprocher sans doute de la glose d'Hésychius κολουρία : ἀποτομία; cf. *colūrus* = κέλυρος, *muilārus* (terme métrique) et *colūri*, -ōrum m. pl. : cercles qui divisent la sphère.

colurnus : v. *corulus*.

colus, -i et *colus*, -ūs m. et f. (confusion constante entre les deux formes et les genres; toutefois, le féminin

semble plus fréquent avec les formes de la 4^e déclinaison, qui sont sans doute les plus anciennes, comme le prouve le diminutif *coluc(u)la*; cf. *acus/acuc(u)la*. Il se peut, d'ailleurs, que, comme pour *domus*, un thème en -o- ait existé à côté du thème en -u- : quenouille. Sur la forme et l'emploi de l'instrument, voir Rich s. u. *colus*, *fusus*, et l'Attesté depuis Plaute. Les gloses ont conservé les diminutifs *coluc(u)la*, *colucella* et, avec dissimilation du premier l, *conuc(u)la*, auquel remontent le fr. *quenouille* premier l, *cunch(a)la* « Kunkel », *chonachla*; *conucella*; et le v. h. a. *cunch(a)la* « Kunkel », *chonachla*; *conucella*; cf. dans Diosc. 3, 93 W ἀρακωλίς (sorte de chardon dont la tige servait à fabriquer des fuseaux)... Ῥωμαῖοι περὶ σπινουμ, οἱ δὲ φούσους ἀγρέστις, οἱ δὲ κουνοῖα βούστιχα. M. L. 20641, *colucula* et *conucula*; *incolicāre*. M. L. 4360. Irl. *cuigel*.

V. *colō*.

com : v. *cum*.

coma, -ae f. : emprunt au gr. κόμη « chevelure », de caractère surtout poétique. Le mot a été latinisé, assez vite pour fournir des dérivés proprement latins : *comāns* (attesté à partir de Virgile, tandis que le verbe *comō*, -ās et *comor* est beaucoup plus tardif [Tert., St Aug.] et refait sur *comāns*, *comātus* : *non est enim uerbum como*, dit Servius, Ae. 3, 468); *comātus* (cf. *Gallia comāta*); *comula*; les noms *Comātius*, -tullus, -tilla; les composés *bi-*, *harri-* *comis* et les hybrides *aceroscomis*, *erythrocomis*, *leucocomis*. Ancien, usuel, panroman (sauf français). M. L. 2071.

combennōnēs : v. *benna*.

combretum, -i n. : plante ressemblant au *baccar*?, cf. Pline 21, 30 et 133, et André, *Lex.*, s. u. Il s'agit sans doute d'un ancien collectif en -etum, cf. *dumetum*, etc., qui a servi ensuite à désigner la plante elle-même (cf. *bolētum*). Mot gaulois selon Bertoldi?

Le rapprochement souvent indiqué avec le mot isolé lit. *šveñdrai*, qui désigne une sorte de roseau, est en l'air. L'indo-européen n'admet pas, en général, k... dh...

combūrō : v. *bustum* et *ūrō*.

comes, -itis c. : qui va avec, compagnon [de marche]. On l'explique généralement par **com-ūs* (v. *eō*), cf. *pedes*. L'e du nominatif au lieu de i attendu (**comis*) s'expliquerait par l'influence de *equus*, *miles*. Pour la forme et le sens, cf. σὺνοδος. Mais *comes* peut avoir été fait sur le modèle de *equus*, qui a entraîné *pedes*. Ancien, usuel. — La notion de marche est bien sentie des anciens; mais, dans l'usage, *comes* a le sens large de « compagnon », ἑταῖρος. Le *comes* accompagne souvent un supérieur; cf. Ulp., Dig. 47, 10, 15, 16, *comitem accipere debemus eum qui comitetur et sequatur et, ut ait Labeo, siue liberum, siue seruum, siue masculum, siue feminam; et ita comitem Labeo definit « qui frequentandi cuiusque causa, ut sequeretur destinatus in publico priuatoque abducus fuerit »*. Il accompagne notamment les magistrats en fonction, les proconsuls, par exemple, et, à l'époque impériale, des *comites* sont attachés officiellement aux empereurs (*comites ordinis primi, secundii, tertii*) et chargés de différentes fonctions (*comitiua*, cf. *comitiānus*), d'où fr. *comte* (v. fr. *cuens*), it. *conte*, esp. *conde*, cf. M. L. 2078, 2081, **comitiua*, *comes stabuli*, M. L. 2078 a; B. W. *connétable*. Irl. *coem*.

Dénomatif : *comiō*, -ās (et *comitor*) avec ses composés; d'où *concomiō*.

cōmis, -e adj. (la forme ancienne est peut-être *cosmis*, qu'on lit dans l'inscription de *Duenos*, CIL I² 3; toutefois, le sens du mot y est incertain) : bienveillant, affable, indulgent, aimable, opposé par Cic. à *asper*, Rep. 1, 50, comme *comiātis* à *seueriātis*, Or. 34, Bru. 148; cf. Thes. III 1791, 6 sqq.

Emploi assez rare; à partir de l'époque impériale ne se rencontre plus que dans Horace, Ovide, Tite-Live, Tacite, Fronton, Apulée et Ausone. La langue de l'Église et les écrivains vulgaires l'ignorent. Ni comparatif, ni superlatif. Non roman.

Dérivés : *comiter*, *cōmitās*.

Si *cosmis* est la forme ancienne, on pourrait songer à voir dans *cōmis* un composé de la racine **smei-* « rire, sourire », et le sens premier serait « qui sourit avec », cf. *cōmis frōns*, *cōmēs oculi*, T.-L. 1, 22, 5; Ov., Ars 5, 510, et le gr. φλομεμδής.

cōmissor, -āris, -ārī (*cōmessor*, graphie récente qui a subi l'influence de *comēsse*, *comēsus*, cf. *cōmēssatiō*, Thes. III 1789 sqq.; et CGL IV 41 et 408) : faire bombe. Emprunt ancien (Plaute) et populaire au gr. καμάζω (pour l'i, cf. *moechissō*), qui a fourni des dérivés proprement latins : *cōmissābundus*, *cōmissātor*, *cōmissātiō*. La forme est influencée par le type en -ίζω, qui a fourni le gros des verbes empruntés par le latin au grec. Passé au déponent comme *opsōnor*, peut-être d'après *epulor* et parce que le verbe désigne une activité à laquelle le sujet est particulièrement intéressé.

comitiūm, -i n. : désigne non pas le fait d'accompagner, mais le lieu de réunion, *comitiūm qui locus a coeundo*, i. e. *insimul ueniendo est dictus*, P. F. 34, 13, puis « l'assemblée ». Souvent joint et opposé à *forum*. Il doit s'agir d'une formation indépendante, du même type que [sō]stitiūm; **com-*, servant de premier terme de composé nominal, a été traité autrement que dans *co-eō*, où il est préverbe, cf. skr. *sām-ūih* f. Le pluriel *comitia* désigne les assemblées légales et convoquées par le magistrat (par opposition à *contio* « réunion-publique ») : *comitia calata*, *cūriāta*, *centuriāta*.

Dérivés : *comitiālis* : *diēs c.*, *morbus c.* « le haut mal, l'épilepsie » : *prohibere comitia dicitur uitare diem morbo qui uolgo quidem maior, ceterum ob id ipsum comitiālis appellatur*, F. 268, 13; *comitiō*, -ās « aller aux comices, désigner dans les comices »; *incomitiō* « insulter en public » (mot plantinien). Pour la forme et l'emploi, cf. *conciūm*. V. *eō*, *ire*.

commeātus, -ūs m. : v. *mēō*.

commendō, -ās : v. *mandō*.

commentum, -i n.; commentor : v. *mēns*, *miniscor*.

commerciūm : v. *merz*.

commētō, -ās, -āre : fréquenter, aller sans cesse vers, e. g. Plt., Cap. 185, *meus scruposam uictus commetat uiam*; Tér., Haut. 444, *paterere filium commetare* (ex schol.; *commetare* codd.) *ad mulierculam*.

Semble un fréquentatif de *com-mēō*, cf. Sisenna, fr. inc. 2, *in eam paludem multi piscium commeat*, et Varr.,

niuoli oculi sunt in angustum coacti coniuentibus palpebris, P. F. 36, 20; *conioula, occulta*, id. 53, 21.

Cf. *nictus, nictiare*. *Cōnixi* est sans doute la forme ancienne (Turpillius; *coniūi*, Ninnius, de date incertaine, mais sans doute de l'époque impériale) la racine comporte, en effet, une gutturale et se présente sous la forme **kneig*-h- à en juger par got. *hneivan*, v. h. a. *hnigan* « sich neigen », etc. Le sens premier est sans doute « s'appuyer », qu'on trouve du reste attesté pour *nictiare*. Il y a parenté possible, mais plus lointaine, avec *nitor, nixus*, cf. *nixārē*. Mais cette racine **kneig*-h- serait contraire au principe suivant lequel une racine finissant par sonore aspirée ne peut commencer par une sourde. Les formes germaniques concordent mal entre elles. Omb. *conegos*, kunikaz « genū nixus » est énigmatique.

coniux : v. *iungō*.

cōnōpium (-pēum), -ī n. : emprunt au gr. *κωνοπέιον* « moustiquaire », a ensuite désigné le lit de repos recouvert par la moustiquaire; cf. *Juv. 6, 80*; *Vulg., Judith 10, 19*, *Holofernem sedentem in conopio*. M. L. 2453; B. W. *canapé*.

cōnor, -āris, -ātus sum, -ārī (quelques traces de *cōnō* actif dans la langue vulgaire, cf. *Theo. IV 346, 44 sqq.*) : le sens premier semble avoir été « se mettre en marche », cf. *T.-L. 45, 23, 15*, *Atheniensium populum fama est celem et supra vires audacem esse ad conandum, Lacedaemoniorum cunctatorem et uix in ea, quibus fidit, ingredientem*; P. F. 134, 17, *muginari est nugari et quasi tarde conari*; *Enn., Scen. 336, itiner...* *conatum* (cf. *Pac., Trag. 45*; *Vg., Ae. 10, 684*); *Tér., Ph. 52, at ego obuiam conabar tibi*; *Pac., Trag. 227, si ire conor*; *Afran., Com. 47, qui conere noctu calcantum rus ire*. De là « entreprendre, essayer », souvent, mais non nécessairement, avec une idée d'effort, due peut-être à l'influence de *cōnitor*, avec lequel il est parfois confondu, cf. *Theo. IV 349, 58 sqq.* — Ancien et usité à toutes les époques, mais non conservé dans les langues romanes, sauf peut-être dans un dérivé logoud. M. L. 2109 a.

Dérivés : *cōnāmen* (poétique); *cōnāmentum*; *cōnātus, -ūs m.*; *cōnātiō* (Sén.).

L'explication par **co-uēnor*, avec la racine qui est dans *Venus, uēnor*, est peu vraisemblable. Peut-être itératif-intensif, apparenté au gr. *κωνειν* « ἐπιτελεσθαι, ἐπεργειν », uniquement dans Hes. et sans étymologie : ce rapprochement limité à deux langues est peu probant.

conquiniscō, -is, -quēxi, -iscere : -o *caput inclino*, *Prisc., GLK II 508, 28*; -ere *inclinari*, *Non. 84, 14*. Rare et archaïque, deux exemples de Plaute, un de Pomponius. Avec un autre préverbe *conquiniscō* : -ere est *proprie inclinari*, dit *Non. 146, 22*, citant deux exemples de Pomponius. Mots sans doute populaires. Pas de dérivés.

Le présent *conquiniscō* comporte une double caractéristique, un suffixe nasal qui se retrouve dans le v. sl. *išteznōti* « disparaître » (de **is-čeznōti*) en face de *kaziti* « détruire » et le suffixe complexe -iscō, courant en latin. Le perfectum *conquēxi* et l'adverbe *cozim* (v. ce mot) montrent la forme simple **kweg*-. L'e de *conquēxi* doit être long, sinon l'on attendrait **cozi*. La racine se retrouve dans v. isl. *hvikā* « branler, fléchir » (prét. *hvāk*),

hvikull « branlant, peu solide ». — Dans *cozus, cozim, incozāre*, il y a l's du désidératif (avec influence de *coza?*); cf. le type *noxa*.

consius, -a, -um adj. : qui partage avec quelqu'un la connaissance de quelque chose, confident, complice, conscient. Ancien, usuel.

Dérivé : *conscentia*, calque du gr. *συνείδησις* (Rhet. Her., Cic., langue de l'Église). V. *sciō*.

cōnsēns, cōnsentēs : uniquement attesté dans l'expression *Di Cōnsentēs*, qui désigne le conseil des douze grands dieux, dont l'origine est étrusque; cf. *Varr., R. R. 1, 4, 4*. Ordinairement expliqué comme le participe d'un composé de *sum, cōnsum*, très peu usité. Mais rattaché par les Latins à *cōnsentiō* (Arn., *Nat. 3, 40*, en fait le synonyme de *complotis*); cf. *P. F. 57, 14, consensia sacra, quae ex multorum consensu sunt statuta*; et *CIL III, 1935, consensio deorum Marciana Sozomene imperio fecit*, comme si l'adjectif était issu par haplogie de **cōnsent(i)entēs* (cf. *sententia*). Cf. le suivant.

cōnsentāneus, -a, -um : v. *sentīō*. Une dérivation de *cōnsēns* est moins vraisemblable, étant donné *dissentāneus* (Cic., *Part. 7*) et *assentāneus* (Gloss.); toutefois, cf. *praesentāneus*. Croisement?

cōnsiderō, -ās : v. *sidus*.

cōnsiligō, -inis f. : espèce d'hellébore (vert?), plante médicinale et magique. Même suffixe -igō que dans *siligō*, autre nom de plante, d'origine égéenne incon nue. V. Ernout, *Philologica I, p. 177*; André s. u.

cōnsilium : v. *cōnsulō*.

Cōnstua; Cōnstuius : v. *Cōnsus* et *serō* « semer ».

cōnsobrinus : v. *soror*.

cōnsol(i)da, -ae f. : consoude, plante. Semble fait sur gr. *σώφρονον*. M. L. 2168 ; m. h. a. *cunsele* « Günsel ». De *cōnsolidāre*; cf. *solidus*. Cf. *peruinea*.

cōnsōlor : v. *sōlor*.

cōnsors : v. *sors, serō*.

cōnsternō, -ās, -āui, -ātum, -āre : abatre. Ne doit pas être séparé de *sternō, -is*; cf. *prōstīgāre* à côté de *stīgere*. V. *sternō*.

cōnsul, -is m. (ancienne forme *consol, cosol*, *CIL I² 7, 8*; cf. *Theo. III 562, 27 sqq.*) : consul, nom donné aux deux premiers magistrats de la république romaine. Origine obscure. Pour les anciens, c'est, semble-t-il, un post-verbal de *cōnsulō*, cf. *Acc., Praet. 39, qui recte consulat, consul cluat*; *Varr., L. L. 5, 80, consul nominatus qui consuleret populum et senatum*; *Cic., Leg. 3, 8, regio imperio duo sunt, iūque a praeeundo iudicando consulendo praetores iudices consules appellamino*; *Den. Hal., Ant. 4, 76, 2, traduit consules par συμβούλους ἢ προβόλους*, etc.; cf. les témoignages dans le *Theo. IV 252, 8 sqq.* Mais *cōnsulō* lui-même se laisse difficilement expliquer. Si le sens de « consulter, mettre en délibération dans une assemblée » incline à voir dans le mot le préverbe *con-* (*com-*), le second élément ne se laisse pas déterminer, faute de pouvoir retracer avec exactitude l'origine et les fonctions des magistrats dits *cōnsulēs* et le sens premier de *cōnsulō*. La ressemblance entre *cōnsul*

et *praesul* est troublante, mais peut être fortuite; et, du reste, *cōnsulō, -is* ne peut guère être un dénomiatif de *cōnsul* : on attendrait plutôt **cōnsulō, -ās*. MM. *Peder-sen* et *Muller Izn.* ont supposé une parenté avec *cōnsēō*, sen et *Muller Izn.* ont supposé une parenté avec *cōnsulō* étant le vocalisme *o* provenant d'un causatif, mais ni le sens, ni la forme ne s'expliquent bien. M. *Thurneysen*, comparant osq. *kūmparakineis* « cōnsiliū », *comparascus* parant osq. *kūmparakineis* « cōnsiliū », *comparascus* ter « cōnsulta erit », qu'on rapproche de lat. *compescō* (qui est loin par le sens), a imaginé de rapprocher gr. *ἐλεῖν* « prendre » de la racine **sel-* (v. *Boisacq. s. u.*); mais cette racine n'est pas représentée en latin (sur *solinō*, v. ce mot). Les autres tentatives d'explication sont moins plausibles encore (par exemple, *cōnsiliū*, thèse d'un emprunt, qui n'est pas impossible, mais qui reste indémontrable; v. *Leifer, St. z. antiken Aemterwesen I 296, n. 2*. Demeuré dans quelques dialectes romans. M. L. 2177; et en irl. *consal*).

Dérivés et composés : *cōnsulāris*; *cōnsulātus, -ūs m.*; *prōcōnsul* : nominatif tiré de l'expression [*legatus*] *pro consule* « délégué tenant lieu du consul », comme *duumvir* a été tiré du génitif pluriel *duumvirum*, etc. De la *prōcōnsulāris*, etc.

cōnsulō, -is, -uī, -tum, -ere (graphies anciennes *co(n)sulo*, cf. *Theo. IV 576, 40 sqq.*; l'existence d'un simple *solinō* qui, d'après *Messalla* cité par *Festus 476, 24*, aurait le sens de *cōnsulō* est problématique, car le même *Festus*, p. 160, 3, glose *solinunt* par *solent* : la forme tardive *cōnsuleō* est refaite sur *cōnsului*) : 1° réunir pour une délibération; consulter (une assemblée, en particulier le Sénat; se dit des consuls e. g. *Q. Marcius J. f. S. Postumius L. f. cos. senatum consulerunt apud aedem Duolnai, SC Ba.*; *T.-L. 2, 29, 5, senatus tumultuose uocatus tumultuosus consulit*; *24, 22, 6, nulla de re neque conuocati neque consulti fuerant*; cf. *Theo. IV 581, 22 sqq.*; d'où *Plit., Men. 700, consulam hanc rem amicos*); 2° délibérer (emploi absolu) et « mettre en délibération » (emploi transitif); cf. au passif *SC Ba., quom ea res cosoleretur*. D'où *senātūs cōnsultum* : délibération du Sénat, sénatus-consulte; *iūris cōnsultus* : qui est consulté sur le droit, jurisconsulte.

Dans la langue commune, *cōnsulere* construit avec le datif a aussi le sens de « veiller aux intérêts de, pourvoir à »; il est synonyme de *aestimāre, facere* dans l'expression *boni cōnsulere*.

Adj. *cōnsultus*, sens actif et passif : qui a délibéré, sage, réfléchi; qui a été délibéré : *cōnsultum cōnsilium*, *Plit., Mi. 602, Gell. 2, 19, 4*; subst. *cōnsultus; cōnsultum*; adv. *cōnsultē, cōnsulō*. Dénomiatif *cōnsulō, -ās* de même sens que *cōnsulō*. Contraire : *incōnsultus*. De *cōnsulens* : *consulentia* (très tardif).

A *cōnsulō* se rattache : *cōnsilium* (cf. *exulō/exilium; *concalō, *conculo/concilium*) : 1° endroit où l'on délibère; conseil, assemblée délibérante, cf. *Plit., Mi. 197, dum ego mihi consilia in animum conuoco et dum consulo | quid agam*; *Cic., Phi. 4, 6, 14, senatum, i. e. orbis terrae consilium, delere gestit* et l'expression fréquente *consilii sententia*, cf. *Theo. IV 459, 49 sqq.*; 2° consultation, délibération, résolution prise (*capere, intrē cōnsiliū*) : est *aliquid faciendi aut non faciendi excogitata ratio*, *Cic.* De là, dans la langue commune, « projet, des-

sein », et, avec mise en relief, « dessein mûri et réfléchi », d'où « bon conseil, sagesse, prévoyance ». M. L. 2164. *Irl. coisil, britt. cysyl*.

Dérivés : *cōnsiliōr, -āris* (et *cōnsiliō*, M. L. 2163) : délibérer = *βουλευομαι*; *cōnsiliārius* : *βουλευτικός* et *σύμβουλος*; *cōnsiliātor, -trix*; *cōnsiliōsus* (rare et archaïque) « *cōnsilii plenus* ».

Cōnsus, -i m. (le dérivé *Cōnsuālia* suppose une ancienne flexion *cōnsus, -ūs* d'un thème en -u-, sans doute ancien nom abstrait personnel et divinisé? Cf. *Iānus, Iānuālia* et *Sancus, Sanguālis*) : ancien dieu chthonien dont le temple ou l'autel était situé sous terre; cf. *Serv., Ae. 3, 636, Consus autem deus est consiliorum* (étymologie populaire, cf. *P. F. 36, 19*), *qui ideo templum sub circo habet* (cf. *Tert., Spect. 5*, et *nunc ara Conso illi in circo demersa est ad praes metas sub terra*) *ostendatur esse consilium*. Il est identifié avec le *Nep-tūnus equestris*; cf. *Serv. auct. Ae. 8, 635, Romulus celetes se Neptuno, equestri deo, qui et Consus dicitur, editurum proposuit... Iste Consus et eques Neptunus dicitur, unde etiam in honorem eius circenses celebrantur*. Aux *Cōnsuālia*, chevaux et mulets étaient couronnés de fleurs et exemptés de travail. Semble sans rapport avec *condō* ni avec *Cōnsiuus*; *abscōnsus* est une forme récente. Peut-être d'origine étrusque. Cf. *Ernout, Philologica II, p. 173 sqq.*

contāminō, -ās, -āre : proprement « entrer en contact avec » : *contaminare contingere est* (*Donat, Gloss.*), sens rare, le verbe ayant pris un sens péjoratif « souiller par contact », cf. *Don., An. 16, -re proprie est manibus luto plenis aliquid attingere et polluerre*, puis plus généralement « souiller, contaminer, salir » (sens physique et moral). Dans la langue littéraire (Térence), a le sens spécial de « rendre méconnaissable en mélangeant ».

Formes nominales : *contāmen* (attesté seulement à très basse époque : *Carin. adu. Marc., Mart. Cap., Cod. Iust.*); *contāminātio, -tor, -bilis*, tous trois tardifs et appartenant presque exclusivement à la langue de l'Église; *incontāminātus* (déjà dans *Varr., R. R. 3, 9, 16*); *incontāminābilis* (latin d'Église).

A *contāminō* s'apparentent : *attāminō*, synonyme de *attīngō*, attesté à basse époque, surtout dans la langue de l'Église, e. g. *Ambros., in Psalm. 118, 14, noli... attāminare luxuriam et illa te contaminare non poterit*; *intāminātus* : non souillé (trad. de *ἀμικτος*, *Hor., C. 3, 2, 18*; *Tert.*, fait d'après *intāctus*); *intāminābilis* (latin d'Église); un verbe *intāmināre* est également supposé par une série de dérivés romans, M. L. 4478.

Contāminātus s'oppose à *integer* (cf. *Cic., Top. 69, ut anteponanatur... integra contaminatis*) et l'adjectif a été rapproché de *contāgiō, contingere*, e. g. *Cic., Dom. 108, qui aliqua se contagione praedae... contaminauerunt*.

Un rapport avec *tangō* a été établi par les Latins. *Intāminātus* supposerait donc un verbe **iāminō* (rétabli conjecturalement et à tort par quelques critiques dans *Festus 500, 7* et *P. F. 501, 4*, où les manuscrits portent : *temerare, uiolare sacra et contaminare*), lequel à son tour supposerait **iāmen*, de **lag-s-men* (cf. *exāmen*, de **ex-ag-s-men*, en face de *agmen*) « fait de toucher, contact (impur) ». Ce **iāmen* pourrait être un ancien terme du vocabulaire religieux; cf. l'emploi de *tangō* dans la loi de Numa, *P. F. 248, 5, pelex (pae-*

aram Iunonis ne tangito : si tanget (lire tagit?), Iunoni crinibus demissis agnum feminam caedito ; et le fameux : mulier, noli me tangere. — Mais on ne trouve à date ancienne que *contāminō* et *contāgiō* (*contāgium*, *contāgiēs*) ; quant à *contāmen*, étant donné la date tardive à laquelle il apparaît, il semble bien, non pas le primitif de *contāminō*, mais un dérivé post-verbal de ce verbe, bâti sur le type *exāmen*, *exāminō*, et *intāminātus* est une création analogique récente. — *Autāminō* semble, de même, refait sur *contāminō*, d'après le rapport *contingere/atingere*. Voir J. B. Hofmann, IF 53, p. 187 sqq ; Pisani, Ibid., p. 27. Groupe obscur.

contemplō, -plor : v. *templum*.

contentus, -a, -um : v. *teneō*, *contineō*.

continor (-nuor), -āris, -ātus sum, -ārī : rencontrer. Verbe rare, archaïque (Sisenna) et repris par les archaïsants de l'époque impériale (Apol., Panég., etc.). Souvent écrit *continuar* par rapprochement avec *continuus* ; mais ce n'est peut-être qu'une étymologie populaire ; le rapprochement avec *contio* n'est pas plus assuré. Non romain.

continuus : v. *teneō*, *contineō*.

contio, -ōnis f. : — *significat conuentum, non tamen alium quam eum qui <a> magistratu uel a sacerdote publico per praeconeum conuocatur*, P. F. 34, 1. Du sens de « assemblée, réunion publique », on passe à celui de « discours prononcé devant le peuple assemblé » ; de là *contionor*, -āris et ses dérivés ; pour le sens, cf. gr. ἀγορεύω et ἀγορεύω, de ἀγορά. — Ancien, usuel, classique. Rare après Hadrien.

L'ablatif *contionidū* du SC Ba. indique le sentiment qu'on avait de l'étymologie **co-uentio* (les graphies de l'inscription sont étymologiques plus que phonétiques).

contrā (et *contrā?*) Les exemples de la brève sont rares, Enn., A. 563 ; Inc. 30 ; cf. Thes. IV 738, 13 sqq ; Lindsay, *Early Lat. verse*, p. 116. Un doublet *contrō*-figure dans *contrōuersia*, *contrōuersus*, cf. *ultrō/ultrā*, *citrō/citrā*. Préverbe, adverbe et préposition (suivie de l'accusatif) : contre, en face de, au contraire ; correspond à gr. ἀντί, ἀντιπ, ἐξ ἐναντίας. Ancien (surtout dans l'emploi adverbial, dominant chez Plt. et Enn., seul attesté chez Térénce), usuel. Panroman. M. L. 2187, et **contrā*, 2191. B. W. *contre*.

Dérivé : *contrārius* = ἐναντιος, M. L. 2190, irl. *contrarda*, *coarsna* ; dérivé tardif *contrārietās* = ἐναντιότης, et même quelquefois « contrariété ». *Contrā* sert de premier terme à des composés verbaux qui sont d'anciens juxtaposés, type *contrādicō* (« dernier conservé dans les langues romanes, M. L. 2189). — Formes renforcées de basse époque : *ē contrā* (Ital.) ; *incontrā*, M. L. 4361 ; *trānscontrā* (Vitr.).

V. *cum*.

L'osque a *contrud*, qui répond à lat. *contrō*. Le type *contrā* est parallèle à celui de osq. *ehtrā*, etc. — Le gotique a un type parallèle en -*pro* à la question *unde* : *alþaþro* « ἀλλὰ πῶθεν », *hwæþro* « πῶθεν », etc. ; de même, *afþaro* « ἀπὸ πῶθεν », à côté de *aftra* « εἰς τὸ ὄπισθα, πάλιν ». Le gotique a *hwadre* « πῶ », à côté de *hwæþro* « πῶθεν », *hidre* « ὄδε », etc. ; le sens y concorde, mieux qu'en latin, avec l'origine de l'adverbe qui repose sur d'anciens abla-

tifs. — Il est probable que ces formations adverbiales présentent le suffixe marquant opposition de deux notions ; lat. *extrā* rappelle *exter(us)*, etc. Mais l'emploi de formes de ce genre pour des adverbres indiquant le lieu n'est pas particulier à l'italique et au germanique : *tra* joue un grand rôle en indo-iranien, ainsi skr. *ātra* « ici », *itāra* « là », etc.

contropō, -ās : v. *tropus*.

contubernālis : v. *taberna*.

contumāx, -ācis adj. : sans doute ancien terme de la langue rurale, où il s'applique à un animal rétif, cf. Thes. IV 798, 39 sqq ; 797, 30 sqq., « désobéissant, récalcitrant », d'où « arrogant, entêté », dans la langue de l'Église sert à traduire ἀναθεός. Spécialisé dans la langue du droit avec le sens de « réfractaire, contumace », cf. Hermog., Dig. 42, 1, 53, 1, *contumax est qui, tribus edictis propositis uel uno pro tribus, quod uolgo peremptorium appellatur, litteris euocatus praesentiam sui facere contemnit*. — *Contumācia* est souvent joint à *superbia* (Cic., Verr. 2, 4, 41, 89 ; 2, 3, 2, 5, etc.), opposé à *obsequium* (Tac., A. 4, 20).

Composé : *percontumāx* (Tér.), -ācia.

Les anciens le rattachent soit à *contemnō*, soit à *tumēō* ; cf. Vel., GLK VII 76, 7, *in contumacia melius puto « i » seruari : uenit enim a contemnendo, tametsi Nisus et contumacem per « u » putat posse dici a tumore*. Mais le rattachement à *contemnō* est plus fréquemment suggéré, sans qu'on puisse dire qu'il soit plus vraisemblable, la dérivation, le sens premier de l'adjectif restant obscurs ; un rapport avec *contumēlia* n'est pas plus démontrable. V. le suivant.

contumēlia, -ae f. : affront, marque de mépris, outrage, injure. Différent de *iniūria*, cf. Pac., Trag. 279, *patior facile iniuriā, si est uacua a contumelia* ; Caec., Com. 4, *facile aerumnā ferre possum, si inde abest iniuria* : | *etiam iniuriā, nisi contra constat contumelia*. Ancien et usuel ; fréquent dans *contumēliam facere*, cf. Thes. IV 802, 73 sqq.

Les Latins le rattachent à *contemnō*, cf. Sén., Const. 11, 2, *contumelia a contemptu... quia nemo nisi cum contemptis tali iniuria notat*. Formation étrange : cf. *fidēlis*, *crudēlis* ? M. Benveniste, *Formation des noms en i.-e.*, p. 42, la rattache à un substantif **con-tum-ēl* « gonflement, insolence, provocation » (cf. *tumēō*?). A basse époque est attesté *contumia* (*contimia*).

Dérivés : *contumēliōsus*, -sē ; *contumēliō*, -ās (rare et tardif).

contus, -ī m. : emprunt (attesté depuis Varron) au gr. κοινός « perche, gaffe ». Conservé en espagnol, M. L. 2191 a.

Dérivés : *contārius* ; *contātus*, -ī (= κοινότητος).

Dénominateur composé : *percontor*, -āris (*percontio*, archaïque) : sonder (au sens moral), cf. Cic., Fin. 2, 1, 2, *percontando atque interrogando elicere aliis opinionem*. La graphie *percontor* (*percontor*?) est la seule correcte ; *percunctor* est dû à un faux rapprochement avec *cuncta* ou *cunctor*, comme l'indique Festus, 236, 4, qui, tout en signalant la bonne étymologie, se prononce pour la mauvaise : *percunctatio* (*percontatio* dans l'abrégé) *pro interrogatioe dicta uidetur ex nautico usu, quia conto*

percontant, cognoscuntque nauigantes aquae altitudinem. Ob quam causam etiam ait Verrius secundam syllabam per « o solere scribi. Mihi id falsum uidetur ; nam est illa percunctatio, quod is, qui curiose quid interrogat, percunctariis (lire per cunctas res it, ou percunctari solet) uel recte per u litteram scribitur. — Ancien (Naevius, Plt.), usuel et classique, mais presque uniquement de la prose. Conservé en logoud., espagnol et portugais ; cf. M. L. 6400, *percōntāre*.

Dérivés : *percōntātiō*, -tor, -tātūsus (tardif).

conūbium : v. *nūbō*.

conuexus, -a, -um : *conuexum est ex omni parte declinatū, qualis est natura caeli, quod ex omni parte ad terram uersus declinatū est*, P. F. 51, 17. Non attesté avant Cicéron, souvent appliqué au ciel : *conuexa caeli*. Cf. *concauus*.

Dérivés tardifs : *conuexitās* et *conuexiō*.

Autres composés : *dēuexus* : incliné, qui descend (cf. *dēclīnus*) ; *dēuexus* (rare et tardif) : convexe ; *subuexus* : qui va en montant (opposé à *dēuexus*, T.-L. 25-36).

D'un adjectif **uexus* qui est formé comme *cozus*, *nozus* ; cf. peut-être *uexāre* et le groupe de mots auquel appartient *uexāre*. Mais les sens sont très différents.

conuiciūm, -ī n. : ensemble de cris, charivari, clameur (souvent de réprobation, *alicui conuiciūm facere*).

Dérivés : *conuicior*, -āris : reprocher à grands cris ; *conuiciātor* (Cic.) ; et, rares et tardifs : *conuiciōsus* ; *conuiciolium* ; *conuiciāria*.

Conuiciūm est un collectif qui désigne le « fait de pousser des cris ensemble », à la poursuite ou devant la maison de quelqu'un pour lui reprocher une faute ; cf. Ov., Rem. 507, *nec die blanditius nec fac conuicia posti*. Cf. *flagitium, pipulum* et *occēntiō*, *uaguliō*. Double étymologie dans Festus, - a uicis, in quibus prius habitatum est, uidetur dictum, uel immutata littera quasi conuocium, P. F. 36, 28, dont la première, reprise par Usener, R. M. 56, 19, Wackernagel, Festschr. Kretschmer 293, semble n'être qu'une étymologie populaire ; pour la formation, cf. *conciūm*.

On peut d'autant moins séparer le groupe de *uōz*, *uocāre* que le sens de « cri » s'y rencontre : v. pruss. *wachis* « cris », arm. *gočem* « je crie ». Mais l'i n'est pas expliqué, pas plus, du reste, que celui de *suspiciō* en face de *suspicio*. Croisement avec *uicus* ?

conuūta : v. *uūō*.

conuoluulus, -ī m. : 1° ver-coquin, chenille de vigne, tū ; 2° liseron. De *conuoluō* ; cf. *inuoluulus*.

cōpa, **cōpō** : v. *caupō*.

cophinus, -ī m. : *uas ex uirgulis aptum mundare sterora et terram portare*, Isid., Or. 20, 9, 9. Emprunt au gr. κόφινος ; passé dans les langues romanes, M. L. 2207 ; et en germanique : angl. *coffin*, v. h. a. *koffer*, *kuffer*. Depuis Labérius et Colum. ; fréquent à basse époque.

coprea (-ia), -ae f. : synonyme de *scurra*, emprunté au gr. κοπραία. Depuis Suétone.

Dérivé : *incopriō*, -ās (Commod.).

cōps, **cōpia** : v. *ops*.

cōpula (*cōpla*, Sofer, p. 166), -ae f. : lien (cf. M. L.

2209 et 2211, *cōpulum*, **clōppā*, **clōpum*) ; et, au sens figuré, « liaison, enchaînement de mots ». De **co-apula*, dérivé de *apīō*. Ancien, usuel. Dénominateur : *cōpulō*, -ās (et *cōpulo*) : lier, réunir, assembler, associer = συμπερικλεω, M. L. 2210 ; d'où *cōpūlatum* « mot composé », trad. du gr. συμπεικλυμένον, *cōpūlatius* = συμπεικλυτικός ; *cōpūlatiō*, terme de grammaire, etc.

coquō, -is, **coxī**, **coctum**, **coquere** : cuire (sens physique et moral, e. g. Plt., Tri. 225, *egomet me coquo et macero et defetigo* ; de même *concoquō*). A aussi le sens de « mûrir » (transitif, en parlant du soleil), d'où *praeco*, -cis et les formes plus récentes *praecoquus*, *praecoquus* « πρόωπος », et de « digérer ». S'emploie dans ces acceptations également au sens moral « mûrir (un projet), mijoter ». Usité de tout temps. Panroman, M. L. 2212 (**coocere*) et germanique : *kochen*, etc. Sur les graphies *quoguo* et *coco*, v. Thes. IV 925, 28 sqq.

Nombreux dérivés en *coqu-*, *coc-* formés sur le thème du présent et en *coct-* sur le thème du supin : *coquus* (*coquos*, *coccus* ; n. pl. *quaci*, CIL I 364), -ī m. : cuisinier (élargissement d'un nom racine avec vocalisme o ancien ? cf. gr. ἀρο-κόπος avec dissimilation pour **κόπος*) ; *coquūsus* (*coci-*) ; d'où *coquīna* (*coci-*) : cuisine ; *coquīnō*, -āre : faire la cuisine ; *cocibilis* (-*qui*-) ; *coquester* (Gloss.), qui ont tous survécu dans les langues romanes ; cf. M. L. 2213, *coquīna*, **cocīna* ; 2214, *coquīnāre*, **cocīnāre* ; 2215, *coquistro* ; 2216, *coquus* ; 2014, *cocibilis*. Sur le groupe, v. M. Niedermann, Mus. Helv. 2, 2, p. 125 (1945). Le germanique a v. h. a. *chohhōn*, *chuhhīna*, *choh* ; le celtique : gall. *cegin* « cuisine », *coaza*, *coeth* de *coeth*, *coctus* ; irl. *coca*, *coic*, *cucann*. « coquus, coquīna », *cui-tenn* « culina ».

cocula : *uasa aenea coctionibus apta. Atii cocula dicunt ligna minuta quibus facile decoquantur obsonia*, P. F. 34, 24. Fréquentatif : *coquūō* (attribué à Plaute par P. F. 54, 6) et *coctiō* (P. F., ibid.).

coctiō, M. L. 2018 ; *coctor* ; *coctūra*, M. L. 2020, tous trois de l'époque impériale, tandis que *decoctor* est dans Cicéron ; *coctilis* ; *coctius* « qui mûrit vite » (Pline) ; *coctōrium* (Dioscor., cf. M. L. 2019) ; *coctārius*, *coctiliārius* (Gloss.) ; cf. encore M. L. 2016, **coctiāre*.

Composés : *concoquō* : cuire ensemble ou entièrement et « digérer » (= συμπεσσω) ; *concoctiō*, M. L. 2116 b, c ; *dēcoquō* : réduire par la cuisson (transitif et absolu) ; faire banqueroute (manger tout son bien) ; *dēcoctiō*, -tor ; *excoquō* : achever de cuire ou chasser (extraire) par la cuisson, M. L. 2985 ; *excoctiō*, *excocta*, M. L. 2977 ; germanique : v. h. a. *scotto* ; *percoquō* ; *recoquō* : recuire, retremper (des épées), M. L. 7128 a ; 7125, *recoctus*. — Second élément de composé dans *aulicoctus* et *ollicoctus* (ou **ollicoctus* comme *praecoctus*?) ; *praecoctus* conservé partiellement dans les langues romanes, avec des altérations, cf. M. L. 6712, *praecoquus* ; B. W. s. u. *abricot*. Le rapport de *culina* avec *coquō* est douteux. V. aussi *popa*, *popina*.

L'indo-européen commun **pekʷō* a passé à **kʷekʷō* en italo-celtique : cf. gall. *pobi* « cuire », v. *quinque* et *quercus*. Ce présent se retrouve dans v. sl. *pekō* « je cuis » (forme altérée *kepū* en lituanien), alb. *pek*, skr. *pācāmi* (même sens), tandis que le grec a un présent dérivé *πέσσω*, att. πέτρο. — Tokh. B *papaksu* « cuit ». Lat. *popina* est emprunté à l'osque. — La notion de « maturité » est liée à la racine depuis l'indo-européen, cf. gr. πέπων,

πέπρωτα et skr. *pakvāh* « mûr » ; mais le latin ne l'a que dans *coctius* et dans le composé *præcox* ; cf. *mâtūrus* ; pour le contraire, *crūdus*.

cor, **cōrdis** n. (encore scandé *cōr*, c'est-à-dire **corr*, de **cord* dans Plt., Pe. 802, Poe. 390 a, Mi. 1058 ? : déjà abrégé dans Lucilius) : 1° cœur ; 2° cœur en tant que siège de l'âme, Cic., Tusc. 1, 18, *allic cor ipsium animus uidetur*, ex quo *excordes*, *uecordes*, *concordesque dicuntur* ; 1, 41, *ne tam uegeta mens aut in corde cerebrosae aut in Empedocle sanguine iaceat* ; siège de l'intelligence et de la sensibilité : Isid., Or. 11, 1, 118, *in corde omnis sollicitudo et scientiae causa manet* ; Varr., L. L. 6, 46, *cura quod cor urat* ; Lact., Opif. 10, 11, *cor quod sapientiae domicilium uidetur* ; Schol. Pers. 1, 12, [*physici dicunt*] *hominis corde sapere*. Usité de tout temps. M. L. 2217 ; B. W. cœur.

Dérivés et composés : *cordatus* : avisé, sage ; mot d'Ennius repris par les archaïsants, M. L. 2228 ; *recorder*, -*aris* : se remettre dans l'esprit, M. L. 7129 ; *excors* (ancien, classique) et *excordor* (Comm.) ; *uēcors*, *uēcordia* ; *socors*, *socordia*, qui se rattachent plutôt à la notion d'intelligence ; *concors* (v. ce mot), *discors* et leurs dérivés, à la notion de sensibilité (cf. toutefois *όμοβολα*) ; **concordium*, M. L. 2117. Sur le croisement de sens entre ces composés et *c(h)orda*, v. ce dernier. *miseriōrs*, *miseriōrdia*, termes de l'époque républicaine, spécialement affectionnés par Cicéron, qui disparaissent de la latinité d'argent pour réapparaître à basse époque (v. *miser*) ; *mundicōrs* ; *praecordia*, -*ium* n. pl. ; enveloppe du cœur, cœur (dérivé en -*i*), M. L. 6713 ; *prāui*-, *torticordius* (Aug. in Psalm. 146, 7, cf. *crassiūnīus*, etc.) ; *Verticordia*, surnom de Vénus ; *corculum* : petit cœur (terme de tendresse ; surnom de Scipio Nasica ; attesté chez Plaute et repris par les archaïsants), M. L. 2227 ; *corcillum* (Pétr.), *cordolium* : peine de cœur, mot plautin ; cf. *καρδιαγία* (Gal.), M. L. 2229 ; *cordicitus* adv. (Sid.) d'après *rādicītus*. En outre, la langue populaire a tendu à remplacer la forme monosyllabique par une forme plus pleine, *corātum*, attestée par une *tabella deuotionis*, peut-être analogique de *fiatūm* « foie » ; v. M. Niedermann, Glotta 2, 52, et Neue Jahrb. f. klass. Altertum 29, 315 et M. L. 2220. De là **corātium*, auquel remontent fr. *courage*, prov. *coratge*, etc. Pour *corutium*, v. ce mot.

Le nom du « cœur », qui est presque partout neutre, est au fond le même dans toutes les langues indo-européennes. Il est probable que le nominatif-accusatif était de la forme **k'erd*, conservée dans hitt. *ker* /*kardi*-, gr. *κῆρ*, v. pruss. *seyr* (Voc.) ; de là *siran*, Ench.), et que les autres cas reposaient sur *k'rd*, conservé dans lat. *cordis*, *cordi*, *corde* sur quoi a été refait un nominatif accusatif **kord* italique ou latin. Le nominatif-accusatif pouvait être élargi par -*i*, d'où arm. *sirt*, de **k'erdī*, instr. *srtiū*. Le lituanien a, lituanien oriental *šerdis* (acc. *šėrdī*), donc supposant **k'erd-* au sens de « moelle d'arbre », et, dans l'ensemble du domaine, *širdis* (acc. *šėrdī*), d'après le type *šėrdī* « cœur ». L'*i* de *šerdis*, *širdis* est sans doute ancien ; mais le lituanien garde des formes de **k'erd-* et **k'rd-* dans lit. or. *šėrdy* (gén. pl.) et dans v. lit. *širdes* (gén. sg.), *širdy* (gén. pl.). Sur **k'erd-*, le germanique a bâti un thème en -*n*-, neutre : got. *haurto* (gén. *hairtins*). Le nom du « cœur » est obtenu souvent au moyen de

suffixes de dérivation comprenant -*i* : v. irl. *críde*, gall. *cráidd* ; hom. *καρδίη*, att. *καρδίη* ; v. sl. *srūdīce* (à côté du dérivé *srēda*, de **k'erdā* « milieu »). Le hittite a *kar-diš* « cœur ». — L'indo-iranien a un mot parallèle, mais commençant par une sonore aspirée : véd. *hṛdāh* (gén. abl.), gāth. *ṣrādā* (instr.), pers. *dīl* (de **d'rd-*) ; véd. *hṛdayam*, av. *ṣrədaēm*. — Pour le rapport qu'on a envisagé, sans raison, avec *crēdō*, v. ce mot.

corallium (*cūralium* ; *cōralium* ; *corallum*), -*i* n. : corail. Emprunt au gr. *κοράλλιον*, *κοράλλιον*, *κοράλλιον*. Depuis Lucrèce. Les formes romanes remontent à *corallum* et, isolément, à *corallium*, M. L. 2219 ; l'irl. *curel* à *cūralium*.

cōram : adverbe (uniquement dans cet emploi chez Plaute) et préposition avec ablatif « face à face, en face [de] », κατά πρόσωπον, ἐνώπιον. Le rapport avec *ōs* est peut-être encore senti dans Tér., A. 269, *uecor coram in os te laudare amplius*. Souvent joint à *praesēns*, *adsum* ; de là le sens de « en personne ». Attesté dans toute la latinité. Non roman.

Composé : *incōram*. Rappelle par sa finale *clam*, *palam*, mais la façon dont *cōram* est formé n'est pas claire. Aucune préposition latine n'en rend compte.

corbis, -*is* m. et f. (le féminin semble plus ancien et plus classique, cf. Thes. IV 948, 3 ; on a un doublet *corbēs* dans Char., GLK I 40, 2, *corbēs* dans Egm. Bob., GLK V 561 ; 35 ; abl. *corbī* dans Caton, Agr. 136, mais *corbe*, Cic., Sest. 82 ; Ov., M. L. 14, 644 ; Pétr. 33) : panier en osier, en forme de pyramide ou de cône, usité surtout dans l'agriculture : c. *messōria*, c. *pābulātōria* ; corbeille, M. L. 2224. Irl. *corb* « chariot » ; v. h. a. *churb*, *chorp* (passé en slave).

Dérivés : *corbula*, M. L. 2226 ; et tardif *corbicula*, M. L. 2222 ; cf. **corbicus*, M. L. 2223, et les noms propres *Corbiō* (attesté aussi dans les gloses comme nom commun, cf. *piscis* / *pisciō*), *Corbulō* ; *corbitor*, Fest. 452, 28 (?) ; *corbita* (sans doute féminin d'un adjectif *corbitus*) : -*ae* *dicuntur naues onerariae, quod in malo earum summo pro signo corbes solerent suspendi*, P. F. 33, 13, cf. Rich. s. u. ; M. 2225 (?).

Fait partie d'une série de mots (sans doute venus d'une langue méditerranéenne) qui désignent des objets tressés ; v. M. Cohen, BSL 27, p. 81 sqq., notamment p. 99.

corbita : v. *corbis*.

coreus, -*i* m. : mal de ventre ou de poitrine. Mot rare et tardif de la langue médicale ; cf. gr. *κοροχυλή*. En dérive peut-être : *corcinor*, -*aris* (*cro-*) (un exemple tardif). Ital. *corcoro* « grouillement dans le ventre », de *corculus* ?

corda : v. *chorda*.

cordus (*chor-*), -*a*, -*um* : né ou récolté à l'arrière-saison ; Varr., R. R. 2, 1, 19, *dicuntur agni cordi qui post tempus nascuntur, ac remanserunt in uoluis intimis ***uocant chorion (= χόριον) a quo cordi appellati* ; P. F. 57, 13, *corda frumenta quae sero maturescunt, ut fennum cor-dum*. Terme de la langue rurale, attesté depuis Caton ; cognomen *Cordus*. *Chordus* est représenté par des dérivés en provençal, catalan, espagnol, portugais, sicilien,

M. L. 1883, et en britt. *cordd-lan* « parc à moutons » ; *c(h)ordum* (sc. *fennum*) « regain » dans certains dialectes italiens (et **recordum*, M. L. 7130) ; cf. aussi **c(h)ordiscus*, M. L. 1882 ; alb. *kerdi* « petit enfant », de **cordinus*.

La graphie *chordus* a été influencée par *chorion*. Sans étymologie.

ergō : *apud antiquos pro aduerbio quod est profecto ponebatur*, P. F. 33, 11. Pas d'exemple dans les textes. Est peut-être un composé de *ergō*, **co-ergō*.

coriandrum, -*i* n. (*coriandrū* m., Caton ; forme dissimulée *coliandrum*) : coriandre, plante. Emprunt au gr. *κοριάνδρον*, M. L. 2232. V. h. a. *cullintar*, ags. *celandre*. V. André, *Lex.*, s. u.

corium, -*i* n. (*corius* m., Plt., Varr.) : cuir, peau travaillée d'un animal, cf. Serv., Ae. 1, 211, *quidam mox de tracta coria pelles dici, subacta autem et iam medicata coria appellanda tradunt* ; et, d'une manière générale : *peau, écorce, peau d'un fruit* (cf. *mālicorium* dans Pline), *peau qui recouvre un liquide (= crusta)*, revêtement de maçonnerie. Le sens de « arrière-faix » qu'on trouve dans Soranus, cf. Thes. IV 953, 75, n'est sans doute qu'une latinisation de gr. *χόριον*. Varr., R. R. 2, 1, 19 (v. *cordus*), transcrit le mot grec *chorion* dans ce sens, et le pseudo-Soranus a *corion*. — Ancien, usuel. M. L. 2233.

Dérivés et composés : *coriarius*, -*a*, -*um* et *coriarius* m. ; *coriāceus* (d'où l'italien *corazza* qui a fourni le français *cuirasse*) ; *coriāgo* : coriège, affection cutanée des animaux ; *coriāginōsus* ; cf. aussi **coriāmen*, M. L. 2231 ; *coriolium* ap. Fest. 222, 15, d'où sans doute *Coriolānus* ; *excoriō*, -*ās* (rare et tardif) ; *dūricorius* (Cloat. ap. Macr.) ; *mālicorium* : écorce de la grenade.

La racine **sker-* de irl. *scaraim*, etc., qui a été signalée sous *carō*, apparaît souvent sans *s-* initial, ainsi gr. *κερω* « je coupe, je tonds ». Elle se prête alors à indiquer un objet qu'on détache, et notamment la « peau, l'écorce » ; on a ainsi, en indo-iranien, skr. *cārma* « peau » (et av. *čarəman-*), en slave *kora* « écorce » (en face de *skora* « peau »), v. isl. *hęrundr* « peau ». Lat. *corium* est une forme dérivée peut-être d'un thème racine **ker-* qui figure avec élargissement *-*en-* dans *carō*, et ici avec **iyo-* ; skr. *cārma* et v. sl. (*s*)*kora* sont d'autres dérivés du même thème non attesté. En lituanien, *karnā* signifie « tille » (écorce fine de tilleul). — Cf., d'autre part, lat. *cortex* et *scortum*. — Pour le sens, cf. gr. *δέρμα* en face de *δέρω*.

cornix, -*icis* f. : corneille, oiseau prophétique, cf. Plt., As. 260 ; Isid., Or. 12, 7, 44. Ancien, usuel.

Dérivés : *cornicula* (et **cornicula*) : même sens, M. L. 2238 ; britt. *cornigl* ; *cornicor*, -*aris* : verbe créé par Perse, au témoignage du scolaste 5, 12, « crier comme la corneille » ; *Corniscæ* [*deae*] : cf. P. F. 56, 14, *Corniscarum diuarum locus erat trans Tiberim cornicibus dicatus quod <in> Iunonis tutela esse putabantur*. Étymologie populaire ?

L'ombrien a une forme en *a*, *curnaco* acc. sg., *curnase* abl. sg., cf. *lornix* et *fornāz* ; c'est peut-être à **cornacula* que remontent lat. *cornaccia* et les formes romanes que M. L. suppose dues à un croisement. Pour la finale, cf. *curnix*.

Le mot appartient, avec *coruus*, à un groupe de mots

expressifs, variables d'une langue à l'autre : cf. gr. *κόραξ* « corbeau » et *κορώνη* « corneille » ; v. h. a. *hraban* « corbeau » et *hruah* « corneille » (et autres mots germaniques) ; irl. *erū* « corbeau ». Dans les langues orientales, il y a des formes à *k* : skr. *kāraśāh* « corneille », proprement « qui fait le cri de (*raśā*) 'kā' », cf. *kaka* (mot de glossaires), pol. *krak* « corbeau » à côté de lit. *kraukia*, « il croasse » (cf. v. isl. *hraukr* « cormoran », skr. *krōcati* « il crie », gr. *κρωγή* « cri », etc.), et des formes à *k'* : lit. *šarka* et russe *sorōka*, serb. *srāka* (à côté de *surāka*, etc.), alb. *šōre* « corneille ». — Tandis que le latin a *clangō*, etc., les mots expressifs à *kr-* initial, fréquents ailleurs, y sont rares : v. *crepō* et surtout *crōciō*.

cornū (sur la quantité de l'*u*, long chez les poètes, cf. Thes. IV 962, 41 sqq. ; même quantité pour *gelū*, *genū* ; l'allongement semble secondaire), -*ūs* n. (*cornus*, Varr., Men. 131 ; *cornum* assez fréquent, Thes. IV 962, 77) : 1° corne et « substance dont est faite la corne, matière cornée » ; puis tout objet fait en corne ou en forme de corne, cor : *cornua quod ea quae nunc sunt ex aere tunc fiebant bubulo e cornu*, Varr., L. L. 5, 117 ; d'où *cornicen*, -*inis*, M. L. 2236, *cornuārius* ; arc, entonnoir, lanterne ; 2° extrémité, pointe, aile d'une armée, bras d'un fleuve, bec, défense (d'éléphant), corne de la lune, aigrette de casque, extrémité des vergues, etc. Mêmes sens dans le gr. *κέρας*, qui a dû souvent servir de modèle aux emplois de *cornū*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2240 ; B. W. *cor* et *corne*. Irl. *corn*, gall. *corn*, etc.

Dérivés : *cornuus* : de corne, corné ; *cornēsō*, -*is* ; *corniculum* (*cornuc(u)lum*, cf. M. L. 2239) : petite corne, croissant, et « aigrette de métal », récompense militaire, d'où *cornicūliārius*, nom donné sous l'Empire à un officier subalterne ou à un secrétaire civil ; *cornūtus*, M. L. 2242 ; *cornūlum* (rare et tardif) ; **cornēola* ? M. L. 2235 a.

Composés : *cornicen*, v. plus haut ; *corniger* (*κερατοφόρος*), -*fer*, -*pes*, *cornuipeta* (tardif) ; *excornis* (Tert.) ; *unicornis* = *μονοκέρας* (Pline), M. L. 9072 ; *capricornus* = *αίγονόρας*.

Cf. *κάρνον* « τὴν σάλπιγγα Γάλαται Hes. », et l'hybride gaulois-latin *carneuātus* « cornūtus », gall. *caru* « sabot de cheval », got. *hauru* « corne », etc. D'un peu plus loin, le mot est apparenté à gr. *κέρας* (dont l'*α* est ambigu, pouvant représenter *η* ou *α*) et à skr. *cr̥ṅgam* « corne », où il n'y a pas trace du dissyllabisme de la racine, manifeste dans le groupe de *cerebrum* (v. ce mot), quand le sens est « corne ». La forme *cornū* résulte peut être d'une ancienne métathèse de **kṛw-n* ou d'une contamination de **kr-n* et de **kr-u*. Mais l'élargissement -*u-* se retrouve dans le dérivé *ceruus* et les formes correspondantes (v. ce mot), *κέρας* (*κέρυθος*) « casque », *κορυφή* « sommet ».

cornus, -*i* f. (*cornus*, -*ūs*, Stace) : cornouiller et cerisier sauvage. Ancien (arbre du Palatin dédié à Mars). M. L. 2241. Germanique : v. h. a. *kornulboun*, ags. *corntrēo*.

Dérivés : *cornum* : cornouille ; *cornētum* ; *corneus*, cf. *cornea*, M. L. 2235 ; *corneolus*, douteux, peut se rattacher à *cornū*, *corneus* de *cornū* ; *cornūlia* (Orib.). Pour *colurna*, *hastilia ex corno arbore facta*, P. F. 33, 15, cf. *corulus*. Hybride : *cornocerasium*.

corocottas

Corvus ne peut être séparé du gr. κρόνος « cornouiller » et du lit. Kírnis « dieu protecteur des cerisiers » ; l'arbre était connu à date ancienne en Italie et on en a trouvé trace dans les palafittes de Suisse. Cf. cerasus. Sans doute de la racine *ker/kor-, qui désigne un objet dur : cornū, etc. V. André, Lex., sous cornum et cornus.

corocottas (cro-, corocattas), -ae m. : nom d'un animal d'Éthiopie, la hyène? Attesté depuis Pline ; emprunté au gr. κοροκότ(τ)ας, lui-même provenant d'une langue africaine.

corōna, -ae f. (chorōna d'après χορός? V. Thes. s. u.) : couronne. De là tout objet en forme de couronne : cercle, et cercle d'auditeurs, corniche, etc. Mot sans doute emprunté au gr. κορώνη, comme coronis à κορώνις, M. L. 2247, mais ancien et complètement latinisé. Sert aussi de cognomen (étrusque?). Panroman, M. L. 2245 ; passé en germanique : m. h. a. Kron(e) et en alb. kunore ; en celtique : irl. corann, coroin, gall. coryn. Dans le latin médiéval, corōna signifie souvent « candélabrum pensile » (par exemple, Poet. Lat. med. aevi II 552, 567), ce qui explique le terme allemand Kronleuchter (M. Niedermann). Dénominaif : corōnō, -ās, M. L. 2246 ; diminutif corōlla, M. L. 2243 et 2244, d'où a dû être tiré un adjectif *corōllarius, substantivé dans corōllarium : petite couronne (qu'on donnait à titre de gratification supplémentaire aux acteurs), par suite, dans la langue des mathématiciens, « corollaire », conséquence supplémentaire d'une démonstration (Boèce, pour traduire le gr. πόρισμα).

corpūs, -oris n. : corps (par opposition à l'âme, cf. Thes. IV 1001, 57 sqq.) ; d'où « corps inanimé, cadavre » (peut être à l'imitation du grec, qui oppose σώμα « corps du mort » à δέμας « corps vivant »), cf. Thes. IV 1013, 3 sqq. Cette opposition entre corpus et anima a eu pour conséquence que corpus a désigné, en outre, tout objet matériel (par opposition à ce qui est insaisissable, cf. Serv., Ae. 6, 303 ; omne quod potest uideri corpus dicitur), « substance, matière » (tronc d'un arbre, etc., cf. Thes. IV 1019 sqq.). Comme le corps se compose d'un ensemble de parties (tête, membres, tronc), corpus s'emploie pour désigner des choses formées d'une réunion « corps, ensemble, corporation » (Thes. IV 1020, 62 sqq.). Tous ces sens correspondent à ceux du gr. σώμα, qui a dû influer sur le développement sémantique de corpus. — Attesté de tout temps. Panroman, M. L. 2248, et celtique : irl. corp, gall. corff.

Dérivés : corpusculum : petit corps, corpuscule ; corpulentus : -is Ennius (inc. 34) pro magnis dixit ; nos corpulentum dicimus corporis obesi hominem, P. F. 54, 24 ; corpulentia : corpulence et « corporalité » (latin ecclésiastique) ; corporeus : corporel, charnel ; corporalis (latin impérial), attesté pour la première fois dans Sénèque pour traduire σωματικός, comme incorporalis pour traduire ἀσώματος ; toutefois, corporāliter est dans Pétrone, Sat. 91, cf. animalis ; corporālitās (langue de l'Église) ; corporō, -ās : tuer, faire un cadavre (sens ancien), « fournir un corps » et au passif « prendre corps » (latin impérial) ; corporātus (cf. animātus) ; corporāscō, -ās : s'incarner ; corporātus : incarnation (latin ecclésiastique), réfection des parties du corps (cf. recorporō, -ātus) ; corporation (= collégium),

Novell. Sev. 2, 1 ; corporātūus (langue médicale) et recorporātūus ; corporātūra = σωματα (langue impériale) : corpulence, corps ; incorporeus (latin impérial, cf. Gell. 5, 15, 1, corpusne sūt uox an incorporeum, hoc enim uocabulum quidam fincerunt, proinde quod Graecae dicitur ἀσώματος) ; concorporō ; incorporō : incorporer, incarner (tous deux du latin impérial, surtout ecclésiastique), et excorporō (s. l. tardif).

Le mot latin pourrait être un élargissement en -et- d'un thème *kpp- attesté en indo-iranien : véd. kpp- (instr.) « forme, beauté », av. kərəš, kəhrəp- « forme, corps ». Le vieux prussien a peut-être un autre élargissement dans kermens « corps » ; on peut aussi rapprocher v. sl. ěrěvo, r. čerěvo « corps, ventre », où l'absence de -p- s'expliquerait phonétiquement. Le grec κεραις « diaphragme, esprit, intelligence » peut aussi être rapproché. L'i de v. angl. hrif « ventre » ne va pas sans difficulté de sorte que le rapprochement du mot germanique n'est pas sûr ; il exclurait, du reste, celui de v. sl. ěrěvo et v. pruss. kermens. En somme, groupe obscur. Cf. Vendryes, Rev. celt., 44, 315.

corrāgō (corā-), -inis f. ? : langue de bœuf, plante (Pseud. Apul., Gloss.). — Attribué aux Lucani par le Ps. Ap., 41.

corrīgia, -ae (-gium n.) f. : lacet de soulier (Varr.), puis courroie, lanière, fouet. Ancien (Varr., Cic.), technique. M. L. 2253 ; gall. carrai ; *excorrīgiata, M. L. 2287. Étymologie populaire dans Isid., Or. 19, 34, 13, -ae e coriis... uel a colligatione.

Sans doute mot du vocabulaire italo-celtique ; cf. v. irl. conrig « j'attache ensemble », cuimrech de *kom-rig-om « lien ». Cf. peut-être aussi m. h. a. ric, gén. rickes « lien ». Étant donné le sens technique, un emprunt au gaulois n'est pas invraisemblable ; cf. Henry, Lex. breton, p. 236.

corroco? : nom d'un poisson de mer dans Ausone. Forme et sens incertains. Cf. corrococo « petite dorade blanche » à Hossegor (Landes)?

corrūda, -ae f. : asperge sauvage. Attesté depuis Caton. Mot rustique selon Columelle. Inexpliqué.

corruēgus, -i m. : galerie de mine (Pline). M. L. 2260 b. Cf. peut-être arrugia. V. runcō 1.

cortex, -icis m. et f. (mais le féminin est surtout poétique) : écorce (spécialement de liège) ; différent de liber, cf. Cic., N. D. 2, 47, 120, obducuntur libro aut cortice trunci. — Ancien, usuel. M. L. 2263. Irl. coirt. V. André, Lex., s. u.

Dérivés : corticulūs (Colum.), M. L. 2265 a ; corticeus, d'où *corticea f. représenté en ital. et dans les langues hispaniques, M. L. 2265 ; corticiātus, M. L. 2264 ; corticōsus.

Composés : dē-, ex-corticō, -ās, M. L. 2288 (pour *ex-corticem, v. B. W. écorce) ; scorticātura (Orib.) contrepep « sauant » de excor-.

Appartient au groupe de lit. kertū « je coupe, j'abats », v. sl. ěrētū, ěrēsti « couper », kratūkū « court » (tandis que lit. kartūs a pris le sens de « amer »), skr. kṛatū, av. kərəntāiti « il coupe », skr. kṛtīh « couteau » et kṛtīh « peau ». Le sens de « écorce » s'explique par celui de « chose séparée » ; c'est ainsi que, de la racine *(s)ker-

non élargie par -t-, le slave a kora « écorce » en face de skora « peau » ; v. sous corium. Le germanique a de même v. h. a. herdo « uellus » (v. pour le sens l'étymologie de uellus en face de uellō). Pour le suffixe, v. Ernout, Philologica I, p. 146.

Pour une autre trace, hypothétique, de *kert- en latin, v. cēna.

1. cortīna, -ae f. (la variante tardive curtīna que condamne l'auteur du de dub. nom., GLK V 575, 7, ne suppose pas nécessairement un ð ancien, cf. furnus/fornāz) : chaudron (qui servait soit à cuire, soit aux foulons) ; ce cuve que portait le trépied d'Apollon et couvercle de cette cuve sur lequel s'asseyait la Pythie pour rendre des oracles (poétique dans ce sens ; cf. cortimipōtēs, Lucil.) ; par analogie, plafond en forme de voûte ou autel en forme de trépied ; cf. Rich. s. u. Ancien et usuel.

Dérivés : cortīnula (Amm. Marc.) ; cortīnāle : cave où l'on faisait bouillir le vin.

Le groupe de irl. coire, gall. pair « chaudron », v. isl. hœrr « écuelle », skr. carūh « chaudron » est assez éloigné ; plus encore r. čara « coupe » avec ě radical. Terme technique. Sans étymologie.

2. cortīna, -ae f. : rideau. Mot tardif (Ambr., Vulg., Schol. Hor., Isid.), dérivé de co(h)ors > cors, calqué sur le gr. αἰλαῖα, qu'on dérivait de αἰλῆ et que la langue classique s'était contentée de transcrire par aulaeum, aulaea, e. g. Hor., A. P. 155. Sans rapport avec le précédent. Passé dans les langues romanes : it. cortina, fr. courtine, etc., M. L. 2266, et en germanique : all. Gardine.

cortumīō, -ōnis f. : contemplation intérieure. Mot de la langue augurale cité par Varron, qui le rattache à cor : quod, cum dicunt conspicionem, addunt cortumionem, dicitur a cordis uisu ; cor enim cortumionis origo (L. L. 7, 9). Étymologie populaire?

corulus, -i f. : noisetier, coudrier. Déjà dans Gaton.

Dérivé : colurnus, issu par métathèse de *corulnus (cf. ficul-nus, popul-nus), peut-être sous l'influence de quernus, acernus, eburnus, ou du gaulois *collo-, de *costo- ; Festus semble avoir confondu cornus et corulus dans la glose colurna : hastilia ex corno arbore facta, P. F. 33, 15 ; corulētum : coudraie. Les formes romanes remontent à colurus, cf. M. L. 2271, 2270 ; B. W. coudrier.

Issu de *koselos ; cf. irl. coll, gall. coll, v. h. a. hasal, v. isl. hasl, qui ont le sens du mot latin, et sans doute lit. kasulas « pique de chasseur ». Mot du vocabulaire du Nord-Ouest.

corus, -i m. : cor, mesure de capacité. Mot hébreu venu par la Bible.

coruscus, -a, -um (on trouve dans les gloses une forme corisc-, représentée dans le port. corisco ; un doublet coruscus est dans l'Itala, J. et l'App. Probi enseigne coruscus, non scoriscus. On y voit la même alternance sc-, c- à l'initiale que dans corium, scortum, etc. La forme avec c aurait dû son triomphe à une dissimilation, cf. siscidū et sistō. Toutefois, scoriscus est bien tardif et peut s'expliquer comme scrapula (= crapula), screpas, scussores, studū, scarpinet qu'on trouve dans les Gloses, cf. Theander, Ex Aa Gloss. interpretationis collectanea, Erasnos 23,

1, 53, n. 2) : qui s'entrechoque (se dit de la cime des arbres), qui grelote. Plt., Ru. 526, nam omnia corusca prae tremore flabulor. Appliqué aux astres, à l'éclair, « scintillant, étincelant », d'où substantivé à basse époque coruscus m. « éclair », cf. M. L. 2268 et 2267.

A coruscus correspond la forme verbale coruscō, -ās : 1° cosser (se dit des animaux qui se heurtent de la tête, comme gr. κεραιζω), s'entrechoquer ; 2° étinceler, briller (développement de sens comparable dans micō, -ās) ; 3° brandir (transitif).

Tardifs : coruscātiō, -cāmen, -cālis, -cābilis ; coruscifer. Le type de coruscō rappelle celui de aerscō (v. ce mot). Pour la racine, cf. gr. σκαλω « je bondis ». Dès lors, on partirait de la forme verbale pour expliquer coruscus, cf. BSL 26 (79), p. 22. Le gr. a κορυπτα et κωπισσα, que Thurneysen a rapprochés de coruscō (GGA 1907, p. 206).

coruus, -i m. : 1° corbeau (prophétique comme la corneille) ; 2° poisson de mer, coracin vulgaire, ou petit castagneau, ainsi appelé à cause de sa couleur noire (= κορακίνος) ; 3° machine de guerre (sorte de grappin?), cf. Vitr. 10, 13, 3, coruum demolitorem, quem nonnulli gruem appellant ; joint à ferreae manūs par Q. Curce 4, 2, 12 et 4, 3, 26 ; 4° scalpel ; 5° nom d'une constellation. Ancien ; paroxan, M. L. 2269, et pour les formes grecques corax, coracīnus, M. L. 2221, 2218.

Dérivé : coruīnus (cognomen, cf. Gell. 9, 11), M. L. 2268 a.

V. cornix. Pour le suffixe, cf. m. irl. crū « corbeau », de *krowos, et, dans un autre groupe, ceruus.

corydalus, -i m. : alouette huppée. Emprunt au gr. κορυδαλος, déformé en coreddalus (Greg. Tur.), corēdulus, cordolus par l'étymologie populaire.

cōs, cōtis f. : pierre à aiguiser, queux. Ancien, bien que, par hasard, non attesté avant Cicéron. M. L. 2275. Cf. cautēs.

Dérivés : cōticula : pierre de touche ; petit mortier. Conservé en sicilien et en calabrais, M. L. 2284 ; cōtiārius : rémouleur (Gloss.), cf. cōtiārium, M. L. 2283 ; cōtula ou cōtulus (l'ablatif pluriel est seul attesté), M. L. 2288 ; cōtōria (cōtāria?) : carrière de pierres à aiguiser. Cf. encore M. L. 2286, *cōtius ; peut-être aussi la glose de P. F. 63, 10, decotes, togae detritae ; decōtō, -ās : dépouiller (= exorō), dans la Loi Salique.

Nom d'action, avec suffixe secondaire -t-, d'une racine attestée par skr. cīṭāti : il aiguise », skr. cānah « pierre à aiguiser » (forme prākritique), pers. sār (même sens), gr. κάσος « pomme de pin, cône » ; peut-être arm. sur « tranchant ». La forme à degré zéro est attestée par skr. cīdāh « aiguise », irl. cath « sage » et lat. catus (v. de mot), peut-être arm. sayr « tranchant » (substantif). A côté, il y a un type à -i- : skr. cydāti « il aiguise », av. saēniš « pointe » et v. isl. hein, v. angl. hān « pierre à rasoir » ; mais la situation n'est pas comparable à celle de la racine de pōtus, pōculum. V. aussi cautēs.

coosim : v. coxim.

coosus, -i m. : -i ab antiquis dicebantur natura rugosi corporis homines, a similitudine uermium ligno editorum, qui cossi appellantur, P. F. 36, 11. La glose de Festus réunit un substantif coosus, -i (coosis, Pline, d'après uermis ; cusus, Gloss. ; coosus, Mul. Chir.) m. : ver du bois,

espèce d'artisan, et ver intestinal (= *terēdo*), M. L. 2278 et 2277, **coassicus*; et un adjectif *coassus*, -a, -um : à la peau rugueuse, d'où proviendraient le surnom *Cossus* et les gentilices *Cos(s)idius*, *Cossinius*, *Cossutius*. Mais le surnom *Cossus* semble étrusque, et le nom du ver est sans étymologie.

costa, -ae f. : 1° côte, *στάθῃ*; 2° côté, flanc. Attesté depuis Plaute. Panroman, M. L. 2279.

De même que *latus*, le mot a dû s'employer à basse époque comme adverbe ou préposition avec le sens de « à côté de, auprès », cf. M. L. s. u.; le v. fr. *encoste* remonte à *in costa*. — *In costa* a sans doute été abrégé en *costa*, comme *ad-*, *dē-latus* en *latus*.

Dérivés : *costālis* (Vég.); *costānus* : Varr., R. R. 5, 5, 8, [*boues*] *corpore bene costato*, d'où *costātum*, M. L. 2280; *costula*, M. L. 2280 a.

Il n'y a aucun mot identique ailleurs. Mais la forme rappelle celle de v. sl. *košt* « os », et ce mot lui-même semble inséparable du groupe de lat. os (v. ce mot), skr. *āsthi*, etc. Il y aurait donc ici une sorte de préfixe **k-* semblable à celui qui figure dans *caper capra* (cf. A. Meillet, Roczn. Slaw. 9, 74), mais l'existence de ce préfixe a été contestée : v. *aper*.

costium, -i n. (*costus*, *costos* f.) : *costus*, plante. Emprunt au gr. *κόστος*, qui lui-même doit être emprunté à skr. *kūṣṭhāḥ*. Passé en ags. *cost*.

cōthō(n), -ōnis m. (f.); **cōthōnum**, -i n. : port. Mot sémitique ; cf. Serv., Ae. 1, 427, *portus effodiunt*, i. e. *cotona faciunt*. Carthaginiens *cothone fossa utuntur*, non naturali portu.

cothurnus, -i (*coturnus*) m. : 1° brodequin de chasse; 2° cothurne tragique, (d'où « enfure » du style, etc.). Emprunt au gr. *κόθουρος*; demeuré dans quelques dialectes italiens, dont les formes supposent **cothurnus*, M. L. 2282. Dérivés tardifs : *cothurnātus*, -nātio, -nōsus.

cotonea, -ae f. : Pline 1, 26, 26; 26, 42 : *alus autem, quam Galli sic uocant, Veneti cotoneam*...; nom de la grande consoude chez les Vénètes.

cotōneus, -a, -um (-nius; *qudenaeus*, Ed. Diocl.; *quidonius*, Diosc.; *cetonijs*, Ps. Hier.) : de cognassier; *cotōneum* (sc. *mālum*) : coing. Ancien (Caton). Ordinairement interprété comme une déformation due à un intermédiaire étrusque de *κοδόνωος*, adjectif dérivé de *Cydon*, -ōnis « crétois »; cf. *Cydonia* (-nia) : Cydon, ville de Crète (La Ganée) et Pline, 15, 37, *mala, quae uocantur cotonea et graece Cydonea, e Creta insula aduecta*; mais peut provenir d'une langue d'Asie Mineure, cf. Nehring, Glotta 13, 11 sqq. Alcman a une forme *κοδόμων*, et Hésychius une glose *κοδόνας* : *σῖκα χειμερινά*. V. aussi Solmsen, Z. Gesch. des Namens der Quitte, Glotta 3, 241 sqq. M. L. 2436; Vendryes, BSL 25 (1924), 41. Germanique : v. h. a. *chutina*, v. angl. *cod-oeppel*, all. *Quitte*, de *quida*.

cottabus, -i m. : transcription du gr. *κότταβος* « jeu du cottabe », employé plaisamment par Plt., Tri. 1011, au sens de « coups »; -i *bubuli*, demeuré en napol. dans le sens de « tête », M. L. 2286 a.

cottana, -ōrum n. pl. : figure de Syrie, de petite taille. Emprunt, attesté depuis Pline, au gr. *κόττανα*, lui-même

emprunté à l'hébreu *qōtanna* « petit ». La forme *cottana* a subi l'influence de *coctus*.

cotidiā(i) (c'est la graphie la plus anciennement attestée; on trouve aussi *cotidiā* et, plus tardivement, *quotidiā*); les indications des grammairiens reposent sur des constructions étymologiques arbitraires) adv. : chaque jour, *σημέριον, καθ' ἡμέραν*. Ancien, usuel, M. L. 6974.

Dérivé : *cotidiānus* (*quot(i)di-*) : quotidien, M. L. 6973.

Vraisemblablement issu du locatif **quot(i)* (de **quot(i) diē*, cf. *pridiā*, *postridiā*, etc. Le premier élément semble être l'adjectif dérivé de *quot*.

Le -u- de *cotidiā* est sans doute expressif, comme dans la forme romane **tottus* (avec o fermé) en face de *tātus*, de it. *tutto*, fr. *tout* (toute). Étant isolée de *quot*, la forme n'a pas subi d'abord l'action analogique par laquelle le *qu-* de *quis*, etc., a été restauré dans les formes de l'interrogatif indéfini (v. sous *quis*, *quā*, etc.).

cōturnix : v. *cocturnus*.

Couella, -ae f. : surnom de Junon, qu'en tant que déesse lunaire, on invoquait le jour des Calendes; Varr., L. L. 6, 27. Origine inconnue.

couinnus, -i m. : chariot, char de guerre. Mot technique, qui apparaît seulement sous l'Empire (Mela, Luc., Mart., Sid.) et a toujours été senti comme étranger.

Dérivé : *couinnarius*.

COUUM : v. *cohum* et *cauus*.

COXA, -ae f. : 1° hanche, os de la hanche, et par extension « cuisse »; cf. Cels. 4, 27, *coxas et poplites*; 4, 30, *coxis proxima genua sunt*; 2° par analogie, « angle rentrant » (Grom., Hyg.). — Attesté à partir de Nigidius, mais *coxendicēs* est dans Plaute, Ba. 1159, et Caton, Agr. 160. A remplacé dans les langues romanes *femur*, qui n'est demeuré que dans un parler rhéto-roman, cf. M. L. 2292, 3240. Panroman; britt. *coes* « jambe ».

Dérivés : *coxale* : vêtement couvrant les hanches (rare, tardif); *coxiarius* (Pelag.); *coxendix* f. (i, Plt., Lucil.; i, Ser. Samm. 695, 991) : articulation de la hanche : *ossa ex acetabulis pernerarum, circa quae coxendices uertuntur*, Pline 28, 179; *uertebrae in coxa* (cf. *coxendix* « genus conchae ») et *coxendicus* (Pelag.).

Le mot doit désigner une articulation en général, car les mots correspondants s'appliquent à des articulations diverses : irl. *coes* « pied », v. h. a. *hahsa* « partie de derrière de l'articulation du genou », skr. *kākṣāḥ* et *kākṣī* « aisselle ». Cf. aussi *coxim* et *cozus*, mais le rapprochement de *axis* est douteux; cf. *aper* et *costa*.

coxendix : v. le précédent.

COXIM, **COSSIM** adv. : à croppetons (rare et populaire; trois exemples en tout : Pomp., Varr., Apul.). Cf. *incaxi*, -ās : Non. 39, 8, *incoxare in coxam sidere*. *Pomponius Pannuceatis* (97) : *neque interim cacandi causa unquam incoxauit nae*. Non attesté en dehors de ce passage. Le rapprochement avec *coxa* semble dû à l'étymologie populaire; la racine est la même que dans *conquinscō*. — *Cossim* représente une prononciation vulgaire, peut-être dialectale.

COXUS, -a, -um : boiteux, synonyme de *claudus* (rare et populaire; C. Cilnius Maecenas, Gloss.); rom. esp. *cojo*.

Dérivés : *coxō*, -ōnis (Non. 25, 13); *coxōsus* (Gloss.); *coxiō*, -ās (id.) : boiter.

V. *conquinscō*. Rapproché par l'étymologie populaire de *coxa*. Même formation avec -s- désidératif que *laxus* et *anzius*, *noxius*.

CRĀBRŌ, -ōnis (et formes dissimilées de basse époque *crābō*, *cābrō*; c'est à *cābrō* que songe Isid. quand il écrit : *crābrones uocati a cabo, i. e. caballo, quod ex his creentur*, Or. 12, 8, 4) m. : frelon. Ancien, M. L. 2293. Les formes *scabro*, *scabro*, *scabro* ont été influencées par *scarabaeus*; cf. Isid., Or. 12, 8, 4, *ex his [crābronibus] iterum saepe nascuntur scarabaei, unde et cognominati sunt* : avec épenthèse *crābro* (Gloss.), croisement de *crābrō* et de *κράβρος*, v. Thes. s. u.

De **crāsrō* (v. Benveniste, *Origines*, p. 175), comme on le voit par les mots du même sens : v. h. a. *hornuz* et néerl. *horzel*, lit. *širšū*, et des dérivés variés tels que *širšys*, *širšlys* (acc. pl. *širšilius*), etc.), v. sl. *srūšent* et slovinc *sēršel*.

Des formes de certains parlers des anciennes régions ombriennes et osques offrent f, ainsi *škārafōni*, *škārafōna*; voir l'atlas de MM. Jaberg et Jud, carte 462, à l'article *calabrone*. La forme à -ara-, qui a été dissimilée en -ala-, doit donc provenir de parlers osco-ombriens. C'est l'extension de cette forme qui a déterminé le bizarre rapprochement avec *scarabaeus*, rapprochement que la langue fait réellement, à en juger par la syllabe initiale du mot dans la plupart des parlers italiens où il se rencontre. Et c'est ce rapprochement qui explique comment *scarabaeus* a reçu f sur le domaine osco-ombrien, comme on le voit par la carte *scarafaggio* de l'atlas Jaberg-Jud.

cracatius, -i m. ? : nom de poisson dans Anthimus 46, sans doute l'esturgeon. Cf. Thes. s. u.; gaulois d'après Niedermann, Mél. Jud, 145.

cracca, -ae f. : vesce sauvage (Pline, NH 18, 142).

cracentēs : v. *gracilis*.

cracerō, -ās (*caecērō*, etc.); *crācō*, -ās : croasser (Gloss.) Onomatopée.

crāmātum, -i n. : mélange de vin et d'eau (Orib.). De *κράμα*.

crānum, -i n. (*crāna* f.) : crème de lait. Attesté seulement dans Venant. Fort. et dans les gloses. Sans doute gaulois. M. L. 2294; B. W. sous *crème*.

crāpula, -ae f. : 1° état d'ivresse, fumées du vin; 2° résine qu'on mêlait au vin (pour produire l'ivresse?; cf. Pline 23, 46). A basse époque, *crāpula* désigne aussi bien l'excès de nourriture que l'excès de boisson et arrive même à s'opposer à *ebrietās*; cf. Isid., Sent. 2, 43, 1, *esca crapulam, potus ebrietatem generat*. Emprunt ancien, latinisé, au grec populaire *κραπέλη* (peut-être par un intermédiaire étrusque, cf. *Sāturnus*, *Saeturnus*, et *scaena*, *paelex*), avec dérivés proprement latins : *crāpular*, -āris; *crāpulanus*, -rius, -ātio (tardif); *crāpulentus* (formé sur *uīnulentus*, *somnolentus*, *temulentus*, non attesté avant Amm. Marc.), -ōsus (tardif et

rare). Sur le mot, v. A. Vaillant, Rev. des ét. slaves, 15, 1935, p. 229.

crās (falisque *cra*?) adv. : demain. Ancien, usuel, M. L. 2296. Conservé seulement dans certains dialectes italiens et en vieil espagnol et vieux portugais. Remplacé ailleurs par un descendant de *dē māne*; cf. M. L. 2548; B. W. s. u.

Dérivés : *crāstinus* (cf. *prīs-tinus*, *sērōtinus*, etc.); d'où *procrāstinō*, -ās : remettre au lendemain (cf. *comperendinō*, *procrāstinātio*).

Tandis qu'un mot indo-européen pour « hier » est conservé dans plusieurs langues (cf. *heri*), il n'en subsiste pour « demain » aucun qui se trouve dans deux langues. Skr. *crāḥ* « demain » est isolé tout comme lat. *crās*, qui doit néanmoins être ancien. L'av. *sūrām*, accusatif « de bon matin », convient pour le sens, mais non pour la forme.

crassus, -a, -um : gros, épais (sens physique et moral), gras; s'oppose à *tenuus*, à *liquidus*, à *macer*. Ancien, usuel et classique. Panroman, M. L. 2999. *Crassus*, appuyé sur *grossus*, d'après lequel il a tendu à devenir *grassus* (cf. Thes. IV 1103, 52; Martyrius, dans GLK VII 176, 14, et M. L. s. u. et 4427, **ingrassiare*), a eu une vie plus active que *pinguis*, qui n'est guère représenté en dehors du domaine italien. *Crassus* est employé comme surnom, mais non *pinguis*. Les langues romanes attestent aussi **crassia*, M. L. 2298.

Dérivés : *crassitūdō* (*grassi-*), ancien et fréquent; *crassitūs*, *crassitēs*, *crassēdō*, formés comme *pinguēdō*, sont de l'époque impériale; *crassō*, -ās, *incrassō* (époque impériale) et *crassescō*, -is, *crassāmen* (*grassā*) et *crassāmentum* : dépôt, lie; *crassatio* (Pelag.), *crassundia*, -ōrum : gros intestin (cf. *crepundia*); *crassius*, *κράχουος* (Gloss.).

Composés : *crassificō* (bas latin); *Crassipes*, *Crassupes*, surnom; *crassiuēnius*, Pline 16, 66 (pour la formation, cf. *calcicerebrius*, etc.).

Adjectif expressif à vocalisme a et à s geminé; cf. *bassus*; sans étymologie. Le rapprochement avec *crātis*, qui est souvent enseigné, n'est justifié ni par le sens, ni par la forme. Cf. *grossus*.

crātēra (*crētēra*), -ae f. : cratère. Emprunt oral et populaire fait sur l'accusatif de gr. *κράτης*, ion. *κρητήρ*, -ος, devenu *cratera* et passé par là au genre féminin. La langue littéraire transcrit le mot grec et écrit *crāter* (d'où irl. *crethir*). *Crētēra* dénonce sans doute un intermédiaire étrusque; cf. *acerra*.

crātis, -is f. (employé surtout au pluriel *crātes*, -ium; toutefois, Plaute a un accusatif singulier *crātim*, Poe. 1025) : désigne tout objet tressé ou à claire-voie : clai(s), treillis, herse (*occa*, (*hīrpezz*), fascines, bouclier, etc. Ancien; technique. M. L. 2304.

Dérivés : *crāticūs* : lait de clai(s); - *pariēs*, conservé en italien, M. L. 2302; *crāticula* (-um n.) : gril, grille, M. L. 2303, irl. *greidell*, gall. *gradell*; *crāticulātum*; *crātiō*, -is : herser.

On serait tenté de rapprocher le groupe de v. h. a. *hurt* « clayonnage d'osier » en posant **krt-*, c'est-à-dire **krt-*, si le grec n'avait *κράτος* « corbeille », *κρητλα* « clayonnage », et le sanskrit *crātī* « il attache ». Pro-

blème non résolu. Le rapprochement germanique reste possible à condition de séparer les autres mots ; on peut y joindre v. pruss. korto « haie », pocorto « Schwelle ». Terme technique, dont il n'est pas surprenant que l'étymologie fasse difficulté.

craxantus (crassantus), -f m. : sorte de crapaud. Un exemple, sans doute du ve siècle, dans un petit poème de l'Anthol. 390, 17.

Sans doute gaulois ; cf. les noms propres celtiques Craza, Craxanius, Craxantus et, pour le suffixe, truxantus. V. A. Thomas, Bull. du Cange 3, 1927, p. 49 sqq ; M. L. 2304 b.

crêber, -bra, -brum : qui pousse dru ; s'est dit d'abord des plantes : crêbra silua, -um salicium, -i rami, d'où, dans la langue commune, « nombreux (avec idée accessoire de « serré, pressé »), fréquent, qui arrive ou se succède coup sur coup ». Avec un complément : « abondant en ».

Dérivés : crêbriatās, crêbriatūdō (archaïque) : fréquence ; crêb(r)escō, in-, per-crêb(r)escō, -is « devenir fréquent, se répandre, s'accroître », souvent avec perte par dissimilation du second r ; crêbrātus (Pline). — Ancien, usuel. Non roman.

V. crêscō, crêscō. Crêber peut être issu de *krês-ro-s, d'un mot racine *krês-, cf. cerês, ou de *krê-dh-ro-s.

crêdō, -is, -didī, -ditum, -ere : transitif et absolu : 1° mettre sa confiance en, croire (c. alicui, alicui rei et, dans la langue de l'Église, c. in alqm) ; 2° confier quelque chose à quelqu'un, prêter (c. aliquid, d'où crêditum : crédit, prêt ; crêditōr : créateur, prêteur (par opposition à dēbitum, dēbitōr) ; crêditārius : dépositaire (bas latin) ; 3° croire quelqu'un ou quelque chose (avec l'accusatif ou la proposition infinitive) ; 4° en incise, crêdō s'emploie comme opinōr, gr. οἴμα. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2307 ; crêditus, M. L. 2308 ; 2308 a.

Le substantif correspondant à crêdō est fidēs, cf. fidem habēre, et les exemples cités par Meillet, MSL 22, 215, auxquels on peut joindre Cés., B. C. 3, 1, 2, cum fides tota Italia esset angustior, neque creditae pecuniae soluerentur. Ni crêditōi ni crêditus, -ūs n'existent, et crêditōr n'est employé que dans le sens technique de « créancier ». Il n'y a pas d'adjectif pour dire « qui croit à » ; fidēlis et crêdulus ont des sens particuliers.

Dérivés (proprement latins) : crêdibilis et incrêdibilis, -iūs ; crêditōr, cf. plus haut ; crêdulus : crédule (même sens péjoratif qu'en français, sauf à basse époque ; irl. credal) ; crêduliātās et incrêdulus (premier exemple ap. Hor. — ἀπιστος), M. L. 4362, -iās (post-classique). Cf. aussi *crêdentia, M. L. 2306.

Composés : accrêdō : ajouter foi à (archaïque, M. L. 86) ; concrêdō : confier et « se confier », M. L. 2117 a ; discrêdō (bas latin), crêdē d'après diffidō, pour traduire le gr. ἀπιστος. Dérivé tardif : crêdiō, -ās (Fulg.).

« Termes religieux à l'origine, le verbe latin crêdō et le substantif fidēs avaient pris, dès le latin ancien, des emplois de plus souvent profanes, par suite de l'effacement de la vieille culture indo-européenne et de la domination de plus en plus grande prise par la culture matérielle du monde méditerranéen. Le verbe fidō n'a jamais que cette valeur profane à toute époque. Mais l'introduction du christianisme est venue rendre à crêdō

et à fidēs un rôle religieux, quand crêdō a été affecté à traduire πιστεύω, et fidēs à traduire gr. πίστις. Et ainsi fidēs s'est remis, en pleine période romane, à servir de substantif verbal à crêdō. Mais il y avait là une situation fautive ; et, suivant un procédé courant du latin (type benevolentia en face de benevolēns), on a fait *crêdentia, qui est représenté d'une extrémité à l'autre du domaine roman, du roumain à l'hispanique et au français. Le français a trois représentants de ce mot : le représentant normal de *crêdentia, à savoir créance, qui servait encore au sens de « croyance » au xviii^e siècle et qui s'est spécialisé dans un emploi technique et juridique ; une adaptation de ce mot sous l'influence de croire, je crois, croyant, à savoir croyance ; enfin, l'emprunt à l'italien crêdenza. Mais le mot foi n'a pas disparu pour cela. Et, actuellement encore, du moins dans la langue écrite, celui qui croit confesse sa foi. Grâce sur tout au christianisme, les résultats de la vieille contamination des deux groupes de mots subsistent jusqu'à présent » (Meillet, MSL 22, 218). V. M. L. 2306.

Terme religieux conservé seulement en indo-iranien et en italo-celtique. Les formes celtiques, v. irl. creidim et gall. credaf « je crois », attestent que le -d- de crêdō n'est pas un ancien -d- simple ; la façon dont *krêd-dh- a passé à lat. crêd- n'est pas exactement déterminable. Et, en effet, véd. crādadhātī est un juxtaposé de grāt, qui se trouve isolé des formes de -dhā-, et du verbe dādhati « il pose ». Les formes avestiques du type de zrazdō- ont subi une assimilation. Les deux termes *krêd- et *dhē- étaient indépendants en indo-européen, comme on le voit par le védique ; du reste, la sourde k et la sonore dh ne coexisteraient pas dans un mot en indo-européen. — En latin et en celtique, le second élément est de la même forme qui apparaît dans le type con-dō, etc. (v. sous faciō). On a souvent supposé un rapport entre le premier terme du juxtaposé, qui est en védique grāt, et le nom du « cœur » (v. lat. cor). Mais les formes divergent, et rien ne prouve qu'il y ait dans le rapprochement, dans la mesure où il s'est peut-être établi, autre chose qu'une « étymologie populaire » (v. Ernout, Mém. S. Lévi, p. 85, et Vendryes, Rev. celt., 44, 90). — V. aussi fidēs.

crefrat : v. cernō.

cremauculus (cra-) : attesté dans GGL II 145, 32 : xpoμαυκα : pendet, unde cremauculus. Hybride, représenté dans les langues romanes (cf. fr. crémaillère), à côté de *cremasculus et de la forme purement grecque cremaster. M. L. 2310 ; B. W. s. u.

cremō, -ās, -āui, -ātum, -āre : brûler (noter le « pléonasme » igni cremāre, dans César, BG I 4, 1). Transitif, se dit surtout des cadavres. Ancien et usuel. M. L. 2309.

Dérivés et composés : cremium (surtout au pluriel) : fagots pour allumer le feu, broussilles. Mot rustique, Colum. 12, 19, 3, tenuibus admodum lignis, quae eremia rustici appellant, fornacem incendimus. Peut-être influencé par gremia, de gremium « brassée de bois » ; cremābilis ; crematiō ; cremātor ; con-, de-, ex-, re-, cremāre ; tūricremus (poétique).

Peut-être d'un élargissement en -em- de la racine attestée par v. isl. hyrr « feu », got. hauri « charbon » (v. carbō), lit. kuriū, kūrī « faire du feu » (v. sl. kuriti

« chauffer » est un causatif secondaire). L'ombrien a le nom d'instrument krematra, qui semble indiquer ce qui sert à faire cuire, ce qui a cuif. Le rite de l'incinération des cadavres, d'abord inconnu en Italie, semble avoir été introduit par les envahisseurs qui y ont apporté le latin et l'osco-ombrien.

cremor, -ōris m. : bouillie, décoction. Attesté depuis Plaute jusqu'à Mulom. Chironis. Le gaulois curmi (Marcel.), curmen (Gloss.) « bière » qu'on rapproche est bien loin comme sens et attesté à date trop tardive pour que l'hypothèse de l'emprunt soit convaincante. Peut-être apparenté à cremō (cf. clāmōr, clāmō).

*crēna, -ae f. : entaille, cran. Peut-être dans Pline 11, 180. M. L. 2311.

crēō, -ās, -āui, -ātum, -āre : produire, faire pousser, faire grandir ; d'abord terme de la langue rustique, où le rapport avec crē-scō est encore sensible, e. g. Cat., Agr. 62, aliud stercus herbas creat ; Colum. 3, 18, 4, oculi uiūs... non materias sed radices creat ; par suite, dans la langue courante, se dit de toute espèce d'êtres ou d'objets ; « faire naître », Cic., Fin. 5, 38, quas [res] et creat natura et tuetur ; Lucr. 2, 1151, tellus uix animalia parua creat, quae cuncta creauit ; Pline 11, 117, puluis in luna et ueste lineas creat ; Cic., Rep. 4, 1, patria... est antiquior parens quam is qui creauit, d'où au passif creāri, creātus (avec, pour synonyme, dans la langue poétique, crétus) = gignī, nātus, e. g. Cic., Off. 1, 22, quae in terris gignantur, ad usum hominum omnia creari. Cf. encore Enn., frg. ur. 99, in eo monte aram creat (= il élève) Caelo ; 130, dicitur Vesta hanc urbem creauisse ; Cic., Balb. 31, princeps ille creator huius urbis Romulus. Dans la langue du droit, creāre a pris le sens spécial de « élever à une magistrature, nommer, élire », T.-L. 4, 4, 2, pontifices, augures... ab Numa Pompilio creati sunt ; Cic., Leg. 3, 9, qui comitiatu creare consules rite possint. La langue de l'Église s'est beaucoup servie du verbe avec le sens de « créer », c'est-à-dire « faire naître du néant », pour traduire κτίω, cf. Aug., Ciu. 22, 14, qui creauit cuncta de nihilo ; et elle a développé dans cette acception l'usage de creātor et fait creātūra « création » et « créature » (double sens qu'elle donne également à crētiō traduisant κτίσμα, κτίσις, cf. Aug. fid. et symb. 4, 5), qui n'est attesté qu'à partir de Tertullien et de l'Itala. Creātor, creātō, creātrix, bien que classiques, sont, du reste, rares avant que la langue de l'Église ne s'en empare. Creātō n'est attesté avant l'Itala et Papilien que par un seul exemple de Cicéron, Leg. 3, 10 ; pour creātor et creātrix, les exemples sont un peu moins rares, mais encore très peu nombreux ; cf. Thes. s. u. Creāre est bien représenté dans les langues romanes, M. L. 2305 et 2305 a ; et en celtique : gall. creu ; irl. creaudr, creadur, etc. (savants).

Composés de crēō : prōcreō : procréer, engendrer, et ses dérivés prōcreātor, -trix, -tiō (cf. prōgignō) ; recreō : faire pousser de nouveau, donner une nouvelle vie ou une nouvelle vigueur à, ranimer, reconforter (joint à reficere, restituer, reparāre) ; recreātor, -tiō (époque impériale). De creātus la langue de l'Église a formé increātus (= ἄκτιστος), increābilis.

La formation, peu claire, rappelle celle de beāre en face de bonus. Pour la racine, cf. sans doute crēscō, crēber.

creper, -a, -uum : obscur, puis « douteux ». Archaïque et rare ; d'origine sabinienne d'après Varron, L. L. 6, 25, crepusculum a crepero : id uocabulum sumpserunt a Sabiniis, unde ueniunt Crepusci nominati in Amiterno qui eo tempore erant nati, ut Luc(i) prima luce in Reatino ; crepusculum significat dubium ; ab eo res dictae creperae dubiae, quod crepusculum dies etiam nunc sit an iam nox multis dubium ; cf. ibid. 7, 7. Irl. crepscul (mot savant). — Tardif : crepusculascō (Sidon., epist. 8, 3, 2).

Crepusculum semble dérivé d'un substantif *crepus, de *crepos n., qui rappelle gr. κρέπας, le latin ignorant le groupe cn- à l'initiale ; mais il y a difficulté à supposer soit une parenté originelle, soit un emprunt (par l'étrusque ? Cf. Devoto, St. Etr. 2, 232). Crepusculum semble formé sur dilūculum « le petit jour », tiré régulièrement de dilūescō.

crepida, -ae f. : sandale. Emprunté de l'accusatif du gr. κρηπίς, κρηπίδα, devenu crepida par suite du déplacement de l'accent sur l'initiale (toutefois crepidō a conservé la longue) et crēpida par un rapprochement dû à l'étymologie populaire avec crepō, cf. Isid., Or. 19, 34, 3, crepidas... est autem genus [calceamentū] singulari forma et idem utriusque aptum pedi, uel dextro uel sinistro. Crepidas autem dictas quod cum sono stringantur, siue a pedum crepitu in ambulando. La crepida est une chaussure spécialement grecque ; le terme latin est solea. Crepida n'est pas attesté avant Catulle et Cicéron, mais crepida est dans Plaute, P. 464.

Dérivés : crepidula ; crepidarius ; crepidatus ; crepidō, -inis f. : base (d'un temple, d'un autel, etc.) par analogie avec la semelle qui constitue la crepida ; mur d'un quai ; trottoir ; avancée, saillie d'une corniche. Chez Pline et Dioscoride, crepis et crepidula désignent une plante épineuse. Cf. carpisculum.

crepō, -ās, -ui, -itum, -āre : craquer, claquer, pétiller, péter (= pēdō, cf. crepitus) ; se dit de tout ce qui se fend ou éclate avec bruit, notamment du bois, des portes, des étoffes, etc., par suite « se fendre, se rompre, crever » ; s'est même dit à basse époque (et sans doute dans la langue populaire) des êtres vivants, e. g. Vulg. II par. 25, 12, praecipitauerunt eos... qui uniuersi creperunt (= διεσπρήνυον). S'applique par extension à toute espèce de bruit et, transitivement, à la parole (dans la langue familière) : « faire sonner haut, crier après, se plaindre bruyamment » ; cf. increpō. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2313.

Dérivés : crepax (adj. ἄ. λ. de Mécène, cité par Sén., Ep. 114, 5, sans doute populaire) ; crepitus, -ūs m. : craquement, claquement, bruit ; crepor (rare, bas latin) ; crepulus (rare, bas latin) ; -crepus dans l'adjectif archaïque perterricrepus ; crepitulum « ornementum capitis ; id enim in capitis motu crepitum facit », P. F. 46, 4. Cf. aussi M. L. 2312, *crepanāre ; M. L. 2314, crepātūra. Composés hybrides plautiniens, à suffixe grec en -ida : crūri-, oculi-crepida.

Fréquentatif : crepiō, -ās : craquer bruyamment ou souvent, M. L. 2316 ; d'où crepiāculum et crepiācillum : hochet.

Composés : concrepō : se mettre à craquer ou « craquer avec force » ; transitif « faire retentir ensemble ou avec force » (poétique et postclassique, d'après concāmō) ; discrepō : faire entendre un bruit discordant,

d'où « être en désaccord avec » (s'emploie comme *discordō*, *discordō*) ; *discordantia* : désaccord ; *increpō* : élever la voix contre, gronder (it., esp., port. *increpar*) ; *percrepō* (*percrepis* dans Varr., Men. 124, comme *tonimus*, id., ibid. 132, d'après *sonāre*, *sonere*) : résonner fortement et « retentir ».

dēcrepītus : v. ce mot.

Crepō appartient (avec *cornīx* et *crōciō*, v. ces mots) au groupe des mots expressifs à *kr-*, dont il y a, dans plusieurs langues, des formations de types variés : gr. κρᾶζω, κρῶζω, κρᾶγγή, κρηγή, κρέμβολον, skr. *krāṭati* « il crie », v. sl. *krīcati* « crier », etc. Il n'y a pas lieu de rapprocher plus particulièrement une forme à *-p-*, de sens très différent, comme skr. *krpate* « il gémit » (aor. *akrapīṣṭa*). Il y a une formation parallèle avec *kl-* dans sl. *klopōtū* « bruit intense ». — Pour la finale, cf. *strepō*.

crepundia, -ōrum n. pl. : 1^o jouets (hochets, poupées, petites haches, petites épées d'or ou d'argent, petits animaux, etc.) que les enfants portaient suspendus au cou et qui servaient de marques de reconnaissance (*ἀναγνωρισματα*) (cf. Plaute, Cist. et Rud., *passim*), en particulier la *bulla aurea* que portaient les enfants nobles, petite sphère creuse contenant une amulette ; 2^o par extension, dans la langue impériale, « maillots, langes » ; cf. Pline, H. N. 14, 270.

Le sens de « hochet, claquoir », qui est bien attesté, par exemple, dans Justin 30, 1, 9, *instrumenta luxuriae*, *tympana* et *crepundia*, incline à faire de *crepundia* un dérivé de *crepō*, par l'intermédiaire d'un adjectif non attesté **crepundus* ; cf. *iracundus*, *iracundia* ; toutefois, M. Leumann, Gnomon 9, 240 sqq., croit que le mot est d'origine étrusque, comme l'est l'usage de la *bulla aurea* que *crepundia* aurait d'abord désigné.

crepus, -i m. = *capere* (?). Autre nom des Luperci d'après la glose de l'abrégé de Festus, 49, 18, *crep[us]*, i. e. *lupercos dicebant a crepitu pellicularum quem faciunt uerberantes. Mos enim erat Romanis in Lupercalibus nudos discurrere et pellibus obuias quasque feminas ferire. Un féminin crepa « capra » est cité par le même, 42, 7, *caprae dictae quod omne uirgultum carpant, siue a crepitu crurum. Vnde et crepas eas prisci dixerunt. Forme et sens obscurs.**

crepusculum : v. *creper*.

crēscō, -is, **crēui**, **crētum** (non attesté, on a seulement *crētus*), **crēscere** : pousser, croître, et par suite « arriver à l'existence, naître » ; cf. *crētus*, employé uniquement en poésie, comme *sātus*, au sens de *nātus*, e. g. Vg., Ae. 2, 74, *quo sanguine cretus* ; 8, 135, *Dardanus... Electra Atlantide cretus*, calque du gr. κρηυός. Le rapport avec *crēd* est marqué dans Lucr. 6, 527, *cetera quae sursum crescunt sursumque creantur* et *quae conrescunt in nubibus*. Sens dérivé : grandir et « augmenter, se multiplier », synonyme de *augēscō*, auquel il est joint par Caton, Orig. 95 a. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2317.

L'adjectif correspondant à *crēscō* est *crēber* (v. ce mot), le verbe transitif est *crēd*. Cf. aussi *Cerēs*, *cerus*.

Dérivés : *crēmentum* : croissance, et aussi « ce qui fait croître, ou naître », cf. Isid. 9, 5, 5, *-m enim est semen masculi* (attesté d'abord chez Varron et Valère Maxime ; reparait ensuite dans l'Itala et chez Tertulien).

lien) ; *crecentia*, -ae (Vitr.). Il n'y a trace ni de *crētū* (pour éviter une confusion avec *crētū*, de *cernō*?), ni de *crētus*, -ūs.

Composés : *accrēscō* : s'accroître et « venir s'ajouter » ; M. L. 87 ; *accretiō* ; *concrēscō* : se former ou s'accroître par agrégation ou par condensation, d'où « se condenser » et, d'un liquide, « se congeler, prendre (la glace prend) ». D'où *concrētus* : formé par agrégation ou condensation des parties, et par suite « condensé, épais », et par extension « matériel » ; e. g. Cic., N. D. 1, 75, *quae [species deorum] nihil concreti habeat, nihil solidi*, et finalement opposé à *discrētus*, comme s'il venait de **concrēnō*, par les écrivains de la basse latinité ; v. *cernō*, *concrētū* et *concrētus*, -ūs (rare) : condensation, concrétion et « matérialité », servant à traduire συγκριτος, συγκρησις ; *dēcrēscō*, *dēcrēmentum* : décroître ; et *excrēscō* s'élever en croissant, former des excroissances (terme médical), d'où *excrēscēntia*, -ium n. pl. : excroissances ; *excrēmentum* (tardif) : élévation, prééminence, accroissement ; *incrēscō* : grandir [dans], M. L. 4363 ; *incrēmentum* : croissance, augmentation, et « ce qui sert à accroître, progéniture » ; dans la langue de la rhétorique, traduit αἰζησις « gradation » ; *prōcrēscō* : croître en avant, pousser, cf. *prō-crēd*, *prō-gignō* ; *recrēscō*, M. L. 7131 ; *succrēscō* : croître par-dessous, repousser ; se reproduire, succéder.

Pour des interférences avec *cernō*, v. Ernout, Philologia I, 83 sqq.

Le rapprochement avec arm. *serem* « j'engendre », *serm* « semence » semble évident. Le caractère dissyllabique de la racine, indiqué par *crēscō*, *crēber*, engagé à rapprocher, de plus, lit. *šerūi*, *šerūi* « nourrir » et gr. ἐκρῶσα « j'ai rassasié », peut-être osq. *karanter* ; *uescuntur* » et par suite lat. *Cerēs*, *Cereris*, osq. *Kerri* « *Cereri* ». Cf. aussi *prōcrēs* et *carēntis*.

crēta, -ae f. : craie. Souvent précisé par une épithète, c. *argentāria*, *figlina*, *fullōnia* ; *Carica*, *Cimolia*, etc. ; cf. Thes. IV 4185, 11 sqq. Ancien, usuel. M. L. 2319. Passé aussi en germanique : v. h. a. *crīda*, all. *Kreide*.

Dérivés et composés : *crētula* : argile blanche dont on cachetait les lettres ; *crētūsus*, *crētus*, *crētūceus*, *crētōsus*, *crētārius*, *crētulentum*, CIL VI 10298, *ius uestimenta cretea purgandi* ; *crētūfōditus* (Ulp., Gaius) ; *in-crētō*, -ās (époque impériale). Étymologie inconnue.

crētēra : v. *crāter*.

crētū, -ōnis : v. *cernō*.

crībrum, -i n. : crible. Ancien, usuel et classique. Panroman, souvent sous des formes altérées par des dissimilations tardives, attestées dans les gloses *cribrum*, *cribrum*, **cībrum*, **cībrum*, cf. Thes. s. u. et M. L. 2324.

Dérivés : *cribrō*, -ās (*cribrō*, Marcel. Emp., Chir. ; *cribō*, Diosc. ; *scribō*, Ital., de *exercibrō*), M. L. 2322 ; *cribrārius* (Pline) ; *cribellum*, *cribellō*, -ās, doublets tardifs de *cribrum* (Pallad., Chir., Marcel.), M. L. 2320-2323 ; *in-*, *per-cribrō* (rares et tardifs).

On trouve aussi dans les gloses une forme *creprat* : *siftid* (ags.), CGL V 351, 11, dont l'e et l'f dénoncent le caractère dialectal.

Cribrum, de **krei-dhro-m*, avec suffixe d'instrument, a ses correspondants dans le celtique : irl. *criathar*, v. gall. *crūitr*, et le germanique : v. angl. *hrīdder*, v. h. a.

riera. A la notion de « cribler » se rattache l'adjectif got. *hrains* « pur » (all. *rein*). Le sens de « séparer » demeure dans gall. *crip*, *crib* « peigne » ; cf. Pedersen, *Vergl. Gramm.* II 93.

V. *cernō*.

orientas : *quisquilias paleas* (Gloss.). Sans doute mot gaulois, v. M. L. 2324 a et b.

crimen, -inis n. : apparenté à *cernō* (cf. *discrimen*, de *discernō*) a dû d'abord signifier « ce qui sert à trier, à décider », puis « décision » ; mais, en passant dans la langue du droit, *crimen* s'est spécialisé dans le sens de « décision judiciaire », in *crimen uocāre*, *addūcere*, et « objet sur quoi doit porter la décision, grief, inculpation », souvent, du reste, avec nuance péjorative : « fausse accusation, calomnie ». Puis l'accusation se confondant avec le crime (*scelus*) lui-même, *crimen* a fini par désigner « le crime ». A perdu tout contact avec *cernō*. Ancien (Plt.), classique, usuel. Formes romanes savantes.

Dérivés et composés : *crīminor*, -āris (et *crīminō*) : incriminer, et ses dérivés *crīminātor*, -iō ; *crīminālis*, -nēsus ; composé négatif dans la langue de l'Église *incriminātū* « irréprochabilité ».

Est le correspondant exact de gr. κριμα, attesté depuis Eschyle et surtout usité dans la langue des Évangiles ; y a-t-il eu influence de l'un sur l'autre ? V. *cernō*.

crinis, -is m. (et archaïque f. ; cf. Thes. IV 1201, 75 sqq.), usité surtout au pluriel *crīnēs*, -ium : cheveux ; chevelure de femme. Semble avoir désigné, à l'origine, une coiffure spéciale en forme de tresses (d'où *criniculus*, *crinicula* = *fūniculus*), cf. l'expression *crīnēs capere* « prendre les tresses », qui se dit de la fille qui se marie, et les gloses de Festus, où une parenté — sans doute fictive — avec *cernō* (de **crinō*) est indiquée, *crīnes a discretione dicti quam Graeci κριων appellunt. Nam idem eos κριωνας uocant*, P. F. 46, 19, et *senis crinibus nubentes ornantur, quod is ornatus uetustissimus fuit...*, Fest. 454, 23. Cette séparation en six tresses se faisait à l'aide de la *hasta caelibāris* (P. F. 55, 3), puis les tresses ainsi obtenues étaient maintenues à l'aide de *uittae* (cf. Plt., Mī. 792 ; Tib. 1, 6, 67 sqq., etc.) et la coiffure tout entière portait le nom de *tutulī* (Varr., L. L. 7, 44 ; Fest. 484, 32). *Crinis* a désigné ensuite toute espèce de longue chevelure, puis tout objet y ressemblant (queue d'une comète, etc.) ; cf. *crīnīta stella* = *κρητης* ; v. André, sous *crinis*). Ancien, usuel. M. L. 2326 ; B. W. *crin*.

Dérivés : *crīnītus* déjà dans Ennius, c. *Apollō*, M. L. 2327, d'où à l'époque impériale *crīnīto*, -is et *crīnīta* f. : capillaire (Ps.-Ap.) ; *crīnālis* (époque impériale) et *crīnāle* « peigne » ; *crīniculus* (époque impériale) formé comme *fūniculus*, dont il a le sens « tresse, corde » ; *crinicula*.

Composés : *crīniger*, *crīnisatus* (Sid.).

V. *crista*. Sans doute de **cris-ni-s*.

criobolium, -i n. : sacrifice d'un bœuf ; dérivé à terminaison latine du gr. κριόβολος, cf. *taurobolium*, d'où a été extrait *crīō*, -ōnis, mot attesté dans une inscription du I^{er} siècle après J.-C., CIL II suppl. 5521.

crīsō (*crissō*), -ās, -āui, -ātum, -āre : se déhancher (sensu obsceno). Se dit de la femme ou de la femelle,

comme *crēuō* se dit du mâle ou du *pathicus*. Mot vulgaire (satiriques, priapées), avec gémée expressive : cf. *fellō* et *felō*. Le gr. κριω « grincer, crisser », irl. *criss* « tremblement », sont loin pour le sens.

crispīō, -is, -īre : caqueter (de la poule). Suétone. Terme expressif en -iō, cf. *drindriō*, *mintriō*, etc.

crispus, -a, -um : frisé. Se dit de la chevelure, puis de tout objet dont le dessin rappelle une chevelure frisée : *abies crispa*, *brassica crispa*. Du sens de « ondulé, crépu » on passe à celui de « qui ondule », avec idée de mouvement, ainsi dans Pacuvius 226, *linguae bisulcis actu crispo fulgere*, nuance qui s'est développée dans le dénomina tif *crispāre*, e. g. Vg., Ae. 1, 313, *bina manu lato crispans hastilia ferro* = gr. δύο δοῦρε τινάσσων. A l'époque impériale, *crispus* se dit métaphoriquement d'un discours « bien peigné, soigné ». Attesté de tout temps. M. L. 2329. Germanique : v. h. a. *chrīsp*, etc.

Dérivés et composés : *crispō*, -ās : friser (transitif et absolu), faire onduler, brandir, M. L. 2327 a ; *crispicō* (Gell.) ; *crispūūdō* (Arn.) ; *crispulus*, M. L. 2328 a ; *crispicapillus* : οὐλόρηξ (Gloss.) ; *crispisculcāns* ; *incrispātio*.

Ancien **krīpsos* (pour la métathèse, cf. *uespa*), qui se retrouve seulement en celtique : gall. *crych* « frisé, crépu » et le nom propre gaulois *Crizos* ; lat. *Crispus* sert aussi de nom propre.

crīssion, **crīsson** et **crīssonus** : cresson (Diosc., Gloss.). Non latin, sans doute germanique ; cf. all. *Kresse*.

crista, -ae f. : crête (des gallinacés), puis « huppe, aigrette » ; et tout objet qui rappelle une crête par sa forme ou sa position ; aigrette de casque, dentelures de feuille, sauge-verveine (plante), crête d'un mont ; clitoris (dans Juvénal 6, 422). Mêmes sens dans gr. λρός. Attesté depuis Varr. et Lucr. ; usuel. Panroman. M. L. 2330, *crista*.

Dérivés et composés : *cristātus*, M. L. 2331 ; *cristulā* f. (Col.) ; *cristiger*.

Cf. *crinis*. Les rapprochements d'autres mots sont aventurés.

croc(c)us : roc. Mot d'origine germanique attesté dans la glose : *uncinus crocus uel aspidiscus*, CGL V 624, 42. Dénomina tif *incrocō* « accrocher », v. fr. *encrouer*. M. L. 4780 et 4363 a (lire *incrocāre*) ; B. W. sous *croc*.

crōciō (*crociō*), -is, -īre : croasser. Ancien (Plaute) ; *crōcītus*, -ūs m. : croisement, à côté duquel l'abrégé de Festus signale une forme *crōcātīō* « *coruorum uocis appellatio* », P. F. 46, 11, qui suppose un verbe *crōcāre* (cf. *crācō*). Fréquentatif : *crōcītō*, -ās, M. L. 2336.

V. *cornīx*. — Les mots baltiques de même forme ne se rapportent pas spécialement au corbeau : lit. *krōkiū*, *krōkti* se dit du grognement du cochon et du fait de ronfler ; mais sl. *krakati* signifie « croasser », ainsi que gr. κρῶζω. Lit. *krāukiū* signifie « je croasse, je ronfle » ; got. *krūkjan* se dit du coq.

crocodilus, -i m. : crocodile. Emprunt au gr. κροκόδειλος. L'emprunt, oral et populaire, a dû d'abord se faire sous la forme *crocodillus* avec métathèse de *croen cor-* (cf. *corocātarius*, *phrygiō* dans Plaute) et gémination de l pour rendre le z grec ; cf. Havet, ALLG 9, 135,

crocotillum

et Man. de crit. verb., §§ 1076 c et 925 a. Le mot sous cette forme n'entrant pas dans l'hexamètre dactylique, les poètes ont recouru à la transcription du mot grec : crocodilōn adorat, Juv. 15, 2. Attesté depuis Varron et Cicéron ; diversement altéré dans les manuscrits (cocodrillus, corcodrillus, crocodrillus, etc.). Irl. corcardull.

crocotillum : ualde exile. Plautus (Gl. 408) : « extortis talis, cum crocotillis crusculis », P. F. 46, 6. Leçon peu sûre ; les manuscrits divergent ; Festus cite ailleurs le vers avec cum todillis crusculis, 480, 24.

crocus, -i f. et crocum, -i n. : safran. Emprunt au gr. κροκόσ, mais latinisé ; a fourni une série de dérivés latins croceus, crocātus (-tum n.) à côté de crocinus = κρόκινος, crocōtinum = κροκότινος ; crocōta, -ae f. (Plt.), d'où crocōtārius (crocōta, -tārius), crocōtula. M. L. 2337 et 2335, crocea.

crotalum, -i n. : sorte de castagnettes ou de claquoir. Emprunt au gr. κρόταλον (le mot latin est crepitaculum, crepitacillum). Conservé en italien. M. L. 2339 ; gall. cle-teirou ; irl. crotla (de crotalia).

Dérivés : crotalissō, -ās ; crotalistrā, grecs.

crotoīdō, -ās : crier (de la cigogne, Suét.). Var. grotolō, cf. glottorō.

crota, -ae f. : instrument de musique (Ven. Fortun.). Mot celtique : c. Britannā.

crūdēlis ; crūdus ; cruentus : v. cruor.

crumel(l)um, -i n. (cromella Gl.?) : sorte de légume (Grég. de Tours, Glor. Conf. 96). Diminutif de grumula? V. André s. u.

crumilum, -i n. : besace? Hordeum et uiciam miscuiset in crumilum, Paul. Nol., Ep. 23, 7. Cf. le suivant.

crumīna (crumēna), -ae f. : bourse, ou plutôt « sac-coche » portée en bandoulière, sacculī genus, P. F. 53, 7. Ancien (Plt.), populaire.

Dérivés : crumilla ; crumīno (Ven. Fort.). Peut-être étrusque. Le grec a γρομεία. V. R. Pfister, IF 1938, 200.

cruror, -ōris m. : la comparaison atteste que ce nom a dû désigner d'abord la « chair crue, saignante » ; mais, en latin, la « chair » s'exprimant par carō, le mot cruror s'est spécialisé dans le sens de « sang répandu ou coagulé, flaque de sang », par opposition à sanguis « sang qui se trouve dans la circulation », distinction observée par les bons auteurs ; cf. Lucr. 2, 194-195, quod genus e nostro cum missus corpore sanguis/emicat exultans alba spargitque cruorem, etc. Attesté à partir de Varron dans toute la latinité.

Dérivé : cruentus : sanglant, d'où cruentō, -ās, et incruentus : non sanglant (-a uictōria). M. L. 2343.

A un mot racine *crū- se rattachent :

1° crūdus, -a, -um (cf. herbi-dus, lici-dus), adjectif qui marque à la fois l'état « saignant, sanglant », e. g. Ov., Pont. 1, 3, 16, horrent admoias uolnera cruda manus, et l'action « qui fait saigner, couler le sang », d'où « cruel, violent », Plt., Tru. 643-644, ego facio dicat me in diebus pauculis/crudum uirum esse. Sur le sens de « saignant » s'est greffé celui de « cru, non cuit » (cf. crūdaster Anthim.) et crūdus s'est opposé à coctus, dont il est devenu le contre-pied exact, comme

le synonyme grec de crūdus, ὀμός, s'oppose à πέπων ; de là le sens de « non digéré », cibus crūdus (par opposition à cibus coctus, concoctus), et « qui ne digère pas » (d'où crūdītās « indigestion » et « crudité, chose indigeste », cf. gr. ὀμότης, et à basse époque crūdītās crūdītō, -ās ; -tātō, -tō, crūdītus opposé à coctūus) « vert, non mûr » et « vigoureux », cruda deo uiridisque senectus, Vg., Ae. 6, 304, etc. Panroman. M. L. 2342 britt. criz.

De crūdus « saignant » dérivent : crūdēscō : saigner, quam magis effuso crudescunt sanguine pugnae, Vg., Ae. 7, 788 ; d'où incrūdēscō (Not. Tir.) et recrūdēscō : je saigne de nouveau, je me rouvre, qui s'est d'abord dit blessures, avant de s'employer au sens figuré.

2° crūdēlis (cf. crūdēscō) : qui se plaît dans le sang, qui fait couler le sang, cruel, qui a dans ce sens remplacé crūdus. De là crūdēlītās, M. L. 2341, 2341 a (formes savantes) ; crūdēlēsco (Ps.-Aug.). Sur la forme, v. Benveniste, Orig. de la formation des noms en i.-e., p. 42.

3° crūdārius : argenti uena in summo reperta crudaria appellatur, Plin. 33, 97 ; crūdārium : ὀμώλιον, GGL II 482, 6.

La forme initiale est un nom radical qui est conservé dans att. κρέα « viande » (valeur collective), de *κρεφα, av. arū « chair saignante », v. polonais kry « sang » (v. sl. krūvōl en est l'ancien accusatif, devenu nominatif-accusatif) ; cf. m. irl. crú (gén. cró) et m. gall. creu « sang répandu ». De là sont dérivés des substantifs de formes diverses, avec *-yo- : skr. krayam « chair crue », lit. kraujas « sang », v. pruss. krawian (neutre) et krawyo (nominatif-accusatif pluriel neutre) ; avec -s- : skr. krawīh avec le dérivé av. (r)uvisyant-, gr. κρέας ; mais osq. krustatar « cruentatur » (?) est incertain. Les adjectifs sont de formes aussi diverses : avec vocalisme long de dérivation, *krēwo- dans v. isl. hrá, v. h. a. (h)rá « non cuit » — suffixe *-do- dans lat. crūdus ; cf. jōrd, sūdus ; forme en *-ro- dans skr. krūrāh, av. arūrō « saignant ». L'explication de crūdus par une dissimilation de *krū-ro-s est hasardeuse. Lat. cruor est ambigu : on y peut voir un ancien thème en -r/-n (alors la forme en r du nominatif-accusatif neutre aurait été étendue à tout le substantif, qui aurait changé de genre), et seul le dérivé cruentus aurait trace de la forme en -n- (le skr. krūrāh dérivant de la forme en -r-) ; on peut y voir aussi la forme masculine du suffixe *-es-, et alors le type serait celui de hōnōs ; cruentus serait un dérivé de *krū- cela fait évidemment des difficultés.

cruppa : grosse corde, κάλιος παχύς, GGL II 118, 16, M. L. 2344. Mot tardif, d'origine inconnue.

crup(p)ellārius, -i m. : gladiateur bardé de fer. Mot celtique cité par Tacite, A. 3, 43, adducuntur a Saerouino e seruitiis gladiatorae destinati quibus more gentico continentium ferri tegimen : crupellarios uocant, inferendis ictibus inhabiles, accipiendis impenetrabiles.

erupta (erupta, cripta), -ae f. : portique couvert. Emprunt de la langue de l'architecture au gr. κρυπτή ; a désigné dans la langue commune toute espèce d'endroit couvert et souterrain, et spécialement une « grotte », sens dans lequel il est demeuré dans les langues romanes. M. L. 2349 ; B. W. s. u. Passé en germanique : v. h. a. gruft, et en celtique : irl. cripta, gall. grott (de *grutta) V. Ernout, Aspects, p. 25.

crūs, -ūris n. (usité surtout au pluriel crūra, d'où le féminin singulier crūra dans Mulom. Chironis, Itala) : jambe (de l'homme et des animaux) ; patte. Par extension : souche. Quelquefois « pied ».

Dérivés : crūsculum (Plt., Gl. 408 et Gramm.) ; crūrās.

Composés plautiniens : crūricrepida (hybride à suffixe grec) ; crūrifragius ; tardif acquicrūrius, Mart. Cap., trad. de Iσοκαλής. Ancien, usuel. — N'a pas passé dans les langues romanes, où il a été remplacé par camba (gam-). V. ce mot.

Le rapprochement arm. srunk' « jambe » qui a été proposé est phonétiquement impossible. Il n'y a, du reste, pas de nom indo-européen de la jambe.

crūsta, -ae (ū attesté par les langues romanes) f. : croûte, revêtement rugueux et durci, c. luī, pānis, locus-tārum, flūminis, ulcerum ; terme technique : revêtement appliqué sur une surface plane, plaque de marbre, rapportée sur un objet et formant un bas-relief, ciselure (par opposition à emblēma « haut-relief »). Attesté depuis l'époque classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 2345.

Dérivés et composés : crustārius, -a, -um ; crustārius, -i : ciseleur ; crustāre : incuster ; crustōsus (Plin.), M. L. 2346 ; crustula : crusticulātus (Plin. Val.) ; crustum : sorte de pain ou de gâteau ; crustulum, M. L. 2347, d'où clustrum ; crustulārius, -āus, -inus ; incrustiō, -ās.

On rapproche gr. κρύος « froid glacial », κρόσταλλος « glace, cristal » (emprunté par le latin et demeuré dans v. fr. crestail, M. L. 2350) ; v. h. a. roso et rosa « croûte, glace », v. isl. hríska « frissonner », et, sans l'élargissement -s- : lett. krevė « croûte » (notamment d'un glacier), kroveši « boue glacée à la surface d'un chemin » ; v. isl. hrápr « croûte » et irl. cruaid « dur ». Cf. cruor?

crux, -cis f. (et m. chez les archaïques, Ennius, T. Gracchus ; cf. Thez. IV 1255, 15 sqq.) : désigne différentes sortes d'instruments de supplice : pal (in cruceum suffigere), potence (pendere in cruce), croix (cruci affigere). S'est dit aussi d'une torture morale et, par métonymie, pour désigner celui ou celle qui tourmente. La formule de malédiction, in malam crucein ire, correspond à notre « aller se faire pendre ». L'usage du supplice de la cruz n'apparaît pas à Rome avant les guerres puniques, et Tertullien (ad nat. I 18) le fait remonter à l'histoire de Régulus ; il était fréquent chez les Carthaginois. Dès Plaute, le mot est entré dans l'usage courant, comme on le voit par les locutions proverbiales où il figure, et il n'a cessé d'être usuel. Particulièrement fréquent dans la langue de l'Église. Panroman. M. L. 2348. Passé en germanique : v. h. a. kruzi « Kreuz », et en celtique : irl. croch, etc.

Dérivés : crucius : quod cruciat. Vnde Lucilius (1146) unum insuauae crucium dixit, P. F. 46, 12 ; cruciō, -ās : torturer (sens physique et moral), avec tous ses dérivés : cruciātus, -ās, -bilis, -amentum, -bilitās (Plt.), -ārius, etc., et ses composés intensifs con-, dis-, excruciatē. Certains voient dans crucius un postverbal de cruciō ; mais la formation du verbe s'expliquerait difficilement. Le sens de « crucifier », de même que les

composés crucicola, crucifer (gr. σταυροφόρος), crucifigō, crucifixor, appartiennent à la langue de l'Église. Sans doute emprunté à une langue méditerranéenne, peut-être le punique. Terme de civilisation.

cubitus, -i m., cubitum, -i n. (le neutre est réservé surtout au sens de « coude ») : coude, articulation du bras et de l'avant-bras ; coude ; courbure, inflexion (Plin.), peut-être sous l'influence du gr. ἀγκών. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2354 ; got. kubitūs, irl. cubat, gall. cufydd.

Dérivé : cubitālis : relatif au coude ou à la coude ; long d'une coude. M. L. 2353 a. De là cubital, -āis n. : coussin de coude, ὑπαγκώνιον ; *accubiō, fr. accoter.

Mis par les anciens en rapport avec cubāre, cf. Aug. Quaest. hept. 2, 105, (cubiti)... quibus inebunt recumbentes, ce qui n'est sans doute qu'un jeu de mots (cf. Plt., Cas. 853). Les formes grecques κόβιτον (Hippocr. 410, 34), κυβέτιζω « je heurte du coude » (Épicharme) sont siciliennes et peuvent provenir du latin ou avoir la même origine (suditalique?). Cf., toutefois, l'emprunt de brachium.

cubō, -ās, -uī et -ūi, -itum (mais cubātūrus), -āre : verbe duratif, marquant l'état (par opposition à -cumbere, cf. plus bas) « être couché, être alité ; coucher ». Se dit, au sens obscène, c. cum aliqūō, aliqūā, d'où concubīnus, concubīna : homme ou femme vivant en concubinage ; concubinātus, -ūs m. : concubinage (reconnu par la loi) ; concubiūs, -ūs ; d'un malade : c. puerperiō, Plt., Tru. 475, et à basse époque concubō, -ās, concuba, -ae f., M. L. 2128. Ancien, usuel. M. L. 2351 ; britt. (corn.) cova. En français, cubāre s'est spécialisé dans le sens de « couvrir », où il a remplacé inebare, tandis que collocāre prenait le sens de « coucher » ; cf. pōnere donnant fr. pondre, etc. V. B. W. couver.

Dérivés : cubiculum : chambre à coucher, M. L. 2352, et celtique : irl. cubachail, gall. cuddigl ; cubiculariūs, -a, -um ; -us m. : valet de chambre ; cubile (n. substantivé d'un adj. cubilis) : tout endroit pour se coucher, lit, tanière, nid, M. L. 2353, et *cubulum, 2355 a ; cubiūs, -ūs m. : fait d'être couché (rare), d'où irl. cubat « lectus » et got. kubitūs « conuiuium » ; cubitiō (St. Aug.) ; cubitōi (Colum.) ; cubitōrius (Pétr.) ; cubiō, -ās : coucher habituellement ; cubitiō, -tor, cubitiōi, tardifs.

Composés : accubō, -ās : être couché auprès (surtout dans un repas, d'où accubiūtum) ; concubō (v. plus haut) ; concubiūs, adjectif joint à nox : moment de la nuit où tous sont couchés ; concubiūtum : heure du coucher ; cf. *cubium « camp », M. L. 2355 ; dēcubō ; excubō : être couché dehors ; excubiāe : garde de nuit, et ses dérivés ; *excubulāre (?), M. L. 2990 ; incubō : être couché dans ou sur ; couvrir (sens physique et moral) ; incubus ; incubō, -ōnis m. : incube, M. L. 4364-4365 ; occubō : être couché, reposer auprès (avec l'idée de mort, cf. occidō, occidō) ; p̄cubō : être couché en avant, le long de ; p̄cubitiōrēs : sentinelles avancées ; recubō : être couché en arrière, sur le dos, M. L. 7135 ; succubō : être couché dessous ; succubō, -ōnis, -ba : débauché(e).

*cumbō, -is (le perfectum est le même que dans cubō ; cf. le cas de sedō, sidō : sedī et de stō, sistō : stēi) : type à infixé nasal et à voyelle thématique, marquant le fait

que l'action s'accomplit, attesté seulement dans les composés qui correspondent aux composés en *-cubō*, pour marquer l'aspect « déterminé » (procès arrivant à son terme); *accumbō* : se coucher auprès, se mettre à table, M. L. 88; et germanique : got. *anakumbjan*, et **accubitiāre*, M. L. 87 a; *dēcumbō* : se mettre au lit ou à table; et aussi : tomber mourant; *discumbō* : s'attabler; *incumbō* : se coucher, reposer sur (sens physique et moral, cf. « in-comber »); et par extension « se donner tout entier à une tâche » ou « peser de tout son poids sur »; *occumbō* (le plus souvent joint à *mortem*, *morte* ou *morti*) : se coucher pour mourir, tomber (cf. *occidō*, *oppetō*, *obēō*); *prōcumbō*; *recumbō*; *succumbō* : succomber (à); *supercumbō* (Col.).

Le mot se retrouve dans fal. *cupa* « cubat » (?), pél. *incubat* « incubat » (emprunté au latin?), sab. *cumba* « lectica » (v. ce mot). On rapproche got. *hups* « ὀσφός » et gr. ὀσφός « cavité iliaque », et surtout v. isl. *hapa* « se mouvoir en arrière », tous mots qui n'éclairent guère le groupe latin.

Les formes verbales ont remplacé, on ne sait pourquoi, celles de **leg-*, qui a, en revanche, subsisté dans les formes nominales; v. *lectus*. La racine de gr. *καίμαι* n'est pas représentée dans les dialectes occidentaux.

cubus, -i m. : dé à jouer, cube. Emprunt au gr. ὀσφός. Depuis Varron. Formes savantes en français.

Dérivé : *cubula* f. : sorte de gâteau? (Arn., Nat. 7, 24).

cuci : nom d'une espèce de palmier, Pline 1, 13, 18; 13, 62.

cucubīō, -is, -īre (*cucubīō*) : huer, crier (du hibou). Cf. *cicum*, *cucūlus*.

cucullus, -i m. : capuchon; cornet de papier (Mart. 3, 2, 5). Sans doute mot d'emprunt, illyrien ou gaulois. Cf. le nom du dieu gaulois *Cucullātus* et les groupes *c. bardaicus* ou *bardocucullus*; *c. liburnicus*; *c. santonicus* (de Saintes), M. L. 2359; *cuculla* : même sens, mais se dit du capuchon des moines, M. L. 2356. Passé en germanique : m. h. a. *gugere* « sorte de casque », de **cucul(l)ella*, v. h. a. *cuculā*, m. h. a. *gugel*, de *cuculla*; et en celtique : irl. *cochull*, brt. *cougoul*, gr. mod. *κουκούλα*, alb. *kukul'*.

Dérivés et composés : *cucul(l)liō*, -ōnis m. : petit capuchon (attesté depuis Caton), M. L. 2358, et *cucul(l)lunculus* (Festus); *cucutium* : coiffe; prépuce (pour **cucullium* influencé par *praeputium*, M. L. 2370); **cucullīata*, -ae : alouette huppée, M. L. 2357; *bardocucullus*.

cucūlus (*cucūlus*, Plt., Hor.; *cucūlus*, Carm. Philom.; souvent écrit *cucullus* ou *cucullus* dans les manuscrits), -i m. : coucou. Nom de l'oiseau, et aussi terme d'injure, « amant adultère », Plt., As. 923, 934 (d'après l'habitude qu'aurait le coucou d'aller pondre dans le nid d'un autre oiseau); et « amoureux transi » (Plt., Ps. 95, Tri. 246), sans doute à l'imitation du gr. ὀσφός; de là le sens de fr. *cocu*. Désigne aussi une plante : *cuculus siue strumus*, *siue strychnos*, Pline. Panroman. M. L. 2360.

Dérivé : *cuculō*, -ās : crier coucou. Cf. *cucubīō*.
Mot expressif, du même type que irl. *cuach*, gall. *cog*, gr. ὀσφός, v. sl. *kukavica*, skr. *kōka*, *kokilāh*. Isidore

cite encore une forme *ciculus* qu'il attribue aux Hispani et un autre nom, également expressif, du coucou : *tucus*. V. Sofer, p. 12.

cucuma (*cucuma*, co-), -ae f. : coquemar; petite haignoire. M. L. 2361 (et 2362, fr. *coquemar*(4)). V. h. a. *chuhmo*, -ma et gr. *κοκκομα*.

Diminutifs : *cucumula*, -mella, -mellum (co-). *Cucuma*, *cucumula* sont attestés depuis Pétrone. Les formes avec co- initial sont influencées par *coquō*. Étymologie inconnue.]

cucumis, -eris (*cucumer*, -eris; et *cucumis*, -is, -im, -ī, *cuccumis*, etc.; sur la variété de forme et de genre, cf. Thes. IV 1282, 40 sqq.) m. : concombre. Attesté dès Plaute. M. L. 2364.

Dérivés : *cucumerārium* (tardif) : plan de concombres, M. L. 2363; *cucumerācius*.

Sans doute mot méditerranéen comme *cicūta*, etc. Cf. gr. *κόκκιον* « τὸν σικκόν », Hes., et *κόκκία* « γλυκεία κόκκωντα, id. »; pun. *cumsisesar* « concombre sauvage ».

cucurbita, -ae (co-) f. : courge, gourde; et « ventouse » (faite d'abord avec ce fruit). Attesté depuis Varron. M. L. 2365. Passé en germanique : ags. *cyrjet*, v. h. a. *kurbia*.

Dérivés : *curcubitula*, -lāris : ive; *cucurbitella* : colombine, M. L. 2367, 2368; **cucurbitēa*, M. L. 2366; *cucurbitūus*, -inus, -itiis, -tārius, -tātio.

On rapproche parfois un mot sanskrit isolé, *carbatah*. Coïncidence accidentelle, sans doute; cf. le précédent et *cucūta*, *cicūbita*.

cūcurru : cri du coq (Afran.); *cūcurriō*, -is : coqueiller (Suét.). Cf. *cicirrus*; *coco*, *coco*; *cūculus*.

cucutia, -ae f. : sorte de courge. Plin. Val. 5, 42, *omne legumen quod restrictionem facit...*, *cucumeres*, *cucutias*, *sorba*. M. L. 2369.

cucullum : cf. *cucullus*.

cūdō, -is, -dī (*cūsi*, sans doute refait sur *cūsum*; *cūdi* doit remplacer une ancienne forme à redoublement), -(s)um; -ere : battre (les grains, les fèves; d'où le proverbe *istaec in me cūdetur faba*, Tér., Eu. 381); battre le métal, forger. Ancien, mais rare et technique; s'emploie à basse époque au sens figuré. Cf. *cūdis* (attesté seulement dans les grammaires et les glossaires) et *incūdi*, -ūdis f. : enclume, avec des formes obliques du type *incūdinis* en bas latin (cf. *glandinis*, *lendinis*), d'où un nom *incūdis*, CGL VI 562, et *incūdō* (Ven. Fortun.). Sur ces formes et une altération secondaire *incūgūis*, v. B. W. s. u.; M. L. 4367; *Einf* § 177, et Thes. s. u.

Dérivés tardifs et rares : *cūsiō*, *cūsor*, *cūso*, -ās (**cūsiāre*, M. L. 2424 a). — Composés : *accūdō* : ajouter en forgeant (δ. λ. Plt.); *excūdō* : faire sortir en battant ou en forgeant, et, comme *excūdō* dans la langue des éleveurs de volaille, « faire éclore », puis par image « produire »; *incūsi*(s)us : forgé, travaillé au marteau; *prōcūdō* : produire en forgeant, forger (sens propre et figuré); *subcūsi*, -ūdis et *subcūdō*, -inis f. : tenon, queue d'aronde, cf. Rich. s. u.

Le présent *cūdō* résulte de l'élargissement par **de-* de l'ancien présent radical athématique attesté par v. h. a. *houwu* « je bats », lit. *kduju* « je bats, je forge », v. sl. *kovō* et serbe *kūjem* « je forge ».]

cūdō, -ōnis m. : casque en peau de bête. Seulement dans Sil. Ital. 8, 493; 16, 59.

La rareté et l'apparition tardive du mot semblent indiquer un emprunt : on trouve en avestique *xaōdō* « casque » avec un *x* issu de *kh*, indice d'un terme technique.

cūiās, -atiis; **cūius**, -a, -um : v. *quis*. M. L. 2371.

culeita (-tra, Pétr. 38, Gloss., conservé dans it. *coltrice*, esp. *colcedra*), -ae f. : matelas. Ancien; roman. M. L. 2372; B. W. *couette*. Celtique : irl. *colcaid*, etc.

Dérivés : *culciūla*, -tella, *culcītārius*, -ī m.; *culcītōsus*.

Cf. skr. *kūrcāh*, m. « balle, ballon, etc. »?

culex (*cūlix*), -icis m. : 1^o cousin, moucheron; 2^o plante indéterminée : inule? Ancien. M. L. 2373.

Dérivés : *culiculus*, -cellus; *culicāre* : moustiquaire (culicidare); *culiculēgium* (Diosc.) : herbe aux puces, *κόνκχα* (Diosc.) (cf. *pūlēgium*).

Cf. irl. *cūil* « moucheron », de **kūli*, mot celtique commun. Même suffixe que dans *pūlex*, *cimex*; v. Ernout, *Philologica* I, 141 sqq.

culigna, -ae f. : petite coupe; emprunt au gr. *κολύγη*, rare et archaïque (Caton, Varr.).

Dérivé : *culilla* (-lus, *cululla*), peut-être venu par l'étrusque.

culina, -ae f. : cuisine. Même sens que *coquīna*. Ancien usuel. A basse époque, a pris quelquefois le sens de *latrina*, et aussi de « sépulture pour pauvres gens ». Passé en germanique : ags. *cylin*.

Dérivé : *culinārius*, adj. et subst.

Sans doute apparenté à *coquō*, mais déformé sous l'influence de *cūlus*, les latrines étant le plus souvent attenantes à la cuisine. La variante *colina*, *colīna* de certains manuscrits est une fausse graphie étymologisante.

cūliō, -īre : Gloss., -it (*perculiit*?) *vehementer percussit*; Schol. Hor., Sat. 1, 5, 38, *culina* i. e. *coquina* ab eo quod *culiat* (?) *carbones*. Sans exemple dans les textes. Peut-être invention de grammairien pour expliquer *per-culit* et *culina*.

culleus, -i m. (*culleum*, Caton, bas latin) : sac de cuir, outre servant au transport des liquides, de la contenance de 20 amphores ou 91 litres; on y enfermait aussi les parricides. Il faut sans doute lire *culleus* dans la glose de Festus : *culleus quoque masculine dixerunt. Est enim tormenti genus e corio*, P. F. 53, 5. Usité de tout temps; technique. Germanique : ags. *cylle*, etc.

Dérivés : *culliolum* : -a *cortices nucum uiridium, dicta a similitudine culleorum*, P. F. 44, 4; conservé en corse, M. L. 2375; *culleāris*, -rius; *culliculum*.

Rappelle gr. *κολεός* « fourreau, gaine », *κόλυρος* « fourreau, sac ». Sans doute mot de civilisation méditerranéenne, avec *ll* de type « populaire »; le supplice des parricides, *poena cullei*, est d'origine étrusque; cf. Latte, *IR. E. Suppl.* 7 (1940), s. u. *Todestraf*, p. 1640; et *culleus* se range dans les mots en *-eus* d'origine étrusque, cf. *clipeus*.

cullio : ὀσφός, sorte de poisson (Gloss.).

culmen, -inis : v. *columen*, M. L. 2376; **culmineum*, M. L. 2377.

culmus, -i m. : chaume, tige des céréales. Attesté depuis Varron. Conservé dans le port. *colmo*, M. L. 2378, all. *Kulm*, irl. *colmh*, en grande partie remplacé en roman par **calmus* sous l'influence de *calamus* (gr. *κάλαμος*).

Dérivés tardifs : *culmeus*, *culmōsus*.

Cf. v. h. a. *halam*, *halm*, let. *salms* (même sens que *culmus*); dérivés féminins, avec même sens : r. *solōma*, serbe *slāma* et tch. *slāma* (avec intonation rude de l'élément radical), peut-être v. pr. *salme*. Le caractère dissyllabique ressort de formes grecques à vocalisme zéro : *καλάμη* « chaume » (où le vocalisme zéro s'explique) et *κλάμας* « roseau » (d'après *καλάμη*?), que le latin a emprunté (v. *calamus*); le même vocalisme se retrouverait dans gall. *calaf* « roseau » si le mot n'est pas emprunté.

culpa, -ae (ancien *colpa*, d'après Prisc., GLK II 27, 12) f. : faute (désigne plutôt d'abord un état de faute que l'acte commis, *delictum*, *scelus*, *peccatum*; cf. *in culpa* esse, et Cic., Rab. perd. 1, 2, non C. *Rabirium culpa delicti, non invidia uitae... in discrimen capitis uocauerunt*); aussi *culpa* ne s'emploie pas au pluriel. Terme général, susceptible d'acceptions particulières; dans la langue du droit, *culpa* désigne la « négligence »; cf. Thes. IV 1301, 54 sqq.; Hor., S. 2, 6, 6, et s'oppose à *dolus malus*, cf. Proc., Dig. 18, 1, 68; Vg. emploie *culpa* pour désigner le mal coupable de la contagion, G. 3, 468, comme *uitium*, 3, 454; cf. Pallad. 14, 5, 6, etc. Ancien, usuel. M. L. 2379.

Dérivés : *culpō*, -ās (fréquent, mais non employé par Cic. et Cés.) : reprocher une faute à, blâmer (opposé à *laudāre*) quelqu'un ou quelque chose; par suite « accuser, inculper »; *culpātō*; *culpātor* (tardif); *culpābilis* (à partir d'Apulée); *culpiōs* (Plt., Ci. 495). Composés : *exculpō* (un exemple tardif); *inculpātus* (Ov.) : qu'on ne peut blâmer = ἀψευχός (Soph.), ἀψεχοτός, ἀναμάτητος; *inculpātus* (Prud.); *inculpātum* (Cod. Theod.).

Le rapprochement de irl. *col* « feinte » (masculin) (Stokes, *IF* 12, 191) est sans valeur.

Le sens de osq. *culupu* est incertain, et le mot peut provenir du latin.

Sans étymologie, comme *multa*, *causa*.

culter, -trī m. (et *cultrum*, cf. plus bas; *cultrus*, *cultra*, *colter*, Gloss.) : toute espèce de couteau, rasoir; en particulier, « coute » de la charrue. Spécialisé dans le sens de « tranchant, taillant », dans l'expression in *cultrum collocatus* « placé sur le tranchant », qui se dit de pierres ou de briques placées de manière à montrer leur partie étroite. Le genre animé du nom est remarquable; toutefois, le neutre est aussi attesté, notamment dans l'abrégié de Festus et dans les gloses; cf. *rastrum*, *rutrum*, etc. Ancien, usuel. M. L. 2382. Ags. *culter*, gall. *cwltr*, irl. *coltar*.

Dérivés : *cultellus* (*cun-* et *cultellum*, App. Probi 16) : petit couteau, M. L. 2381 (gall. *cytell*, *contell*), spécialisé en roman au sens de « couteau », tandis que *culter* était réservé au « coute » de charrue; *cultello*, -ās et *excultellātus* (Grom.), *cultellullus*, *cultellārius*, *cultrārius* m. : officiant qui ouvrirait la gorge de la victime avec un couteau; *cultrātus* : en forme de couteau. *Culter* semble dérivé d'une racine **kel-*, alternant avec

*skel qu'on a dans gr. *σκαλός* « houe », v. isl. *skalm* f. « couteau »; cf. peut-être *celtis*, mais ce mot n'est pas sûr. On peut supposer aussi que *culter* reposerait sur un ancien **kertrō* qui aurait subi une dissimilation (à une date autre que celle où s'est produit le type *cancer*). La racine serait celle de *carō*, etc. Hypothèse en l'air.

culullus, -ī m., **cululla**, -ae f. (*culillus*?) : mot d'Horaire (C. 1, 31, 11; A. P. 434) qui, d'après le scolastique, désigne une sorte de vase rituel, dont se servaient les pontifes et les vestales. V. *culigna*.

cūlus, -ī m. : cul. Mot populaire (satiriques, graffiti, priapées), mais non plautinien. Conservé dans toutes les langues romanes, M. L. 2384, où il a fourni des verbes comme *acculer*, *reculer* (qui a dû se dire d'abord de la marche en arrière des bêtes de somme).

Dérivé et composé : *cūlosus*, *hirticūlus*, adaptations de εὐρύς, δασύπρωκτος. V. *apocolō*. Peut-être *cūlo*, -ās (Pétr. 37, 2) ; *cūliola* : τριβάς (Gl. II 164, 9).

Cf. irl. *cūl*, gall. *cūl* « dos », prāk. *kūla* « en arrière-garde »? — Sl. *kyla* et v. h. a. *hōla* « hernie » ont aussi été rapprochés ; mais le sens est éloigné. Cf. *cunnus*.

cum (ancienne forme **com** ; **con-** **co-**) : « avec », préverbe et préposition accompagnée de l'ablatif-instrumental (et, à basse époque, avec l'accusatif, ou plutôt le cas régime unique). Un emploi adverbial n'est pas attesté. Souvent joint à des adverbes marquant l'égalité ou la simultanéité : *simul cum*, *pariter cum* ; marque la simultanéité : *cum primā luce*, ou le moyen avec lequel on fait quelque chose, ou les circonstances qui accompagnent l'action. Avec certaines expressions telles que *agere cum*, *bellum gerere cum*, le sens est voisin de celui de *contra*, le partenaire étant aussi l'adversaire. L'indépendance originelle de la place de la préposition apparaît encore dans certains emplois comme *quicum*, *mācum*, etc., où la particule est postposée. Usité de tout temps ; conservé dans les langues romanes (sauf en français ; v. avec dans B. W.). M. L. 2385.

Cum sous les formes *com-*, *con-* et *co-* (cf. Heraeus, ALLG 13, 51 sqq.), suivant la nature du phonème qui suit, est un préverbe fréquent. Au sens concret, il marque la réunion : *eō/coeō*, *loquor/colloquor* ; souvent, il sert seulement à modifier l'aspect et il indique le procès arrivant à son terme : *faciō/conficiō* « j'achève », *speciō/conspiciō* « j'aperçois » ; *cadō/concidiō* « je tombe tout d'un coup » ; cette nuance de sens tend, du reste, à s'affaiblir et la forme à préverbe à se substituer à la forme simple, sans valeur spéciale : e. g. *cōnsuō* à *suō*, etc.

Dérivé : *contrā*, *contrō*.

V. aussi *comes*, *commūnis*, etc.

Cette préposition est commune aux parlers italiques : osq. *com*, *con*, ombr. *cum*, avec l'ablatif (représentant l'instrumental), comme en latin, et aux dialectes celtiques : gaul., v. irl. *com-*, *co-*, gall. *cyf-*, *cyn*, etc. La préposition est postposée dans lat. *mēcum*, *quibuscum*, etc. ; pareil usage est fréquent en ombrien : *erucum* « avec lui » ; et plusieurs fois avec un sens moins fort : *asa-ku* « à l'autel », *testru-ku pēri* « au pied droit », etc. Comme préverbe, *cum-* a des correspondants en osque, ainsi *kūmbened* « convenit », *comparascuster* « consulta erit », en ombrien, ainsi *kumultu*, *comultu*

« commolito », kuvertu, couertu « reuertito », en falisque *cuncaptum* « conceptum », etc., et fréquemment en celtique : gaul. *com-*, *con-*, irl. *com-*, *co-*. La nasale n'est pas essentielle. Lat. *co-hors*, *coeō*, *contio* n'ont pas de nasale et le celtique atteste largement *co-*. La nasale est donc ici cette nasale mobile qui figure souvent à la fin des mots indo-européens sans valeur sémantique propre.

— L'osco-ombrien a un dérivé inconnu au latin : osq. *comōno* « comitia », ombr. *kumne* « (in) comitio ». Hors de l'italo-celtique, ce préverbe n'a pas de correspondants nets ; la ressemblance de got. *ga-mains* « commun » et de lat. *com-munis* suggère un rapprochement ; le *g-* au lieu de *h-* attendu devrait alors s'expliquer comme sonorisation spéciale à un mot accessoire ; mais il n'y a pas trace de la forme à nasale. — Véd. *kām*, v. sl. *kū* se construisent seulement avec le datif, pour indiquer la destination. — Il est d'autant moins évident que gr. κοινός « commun » repose sur **komyos* que le traitement -ov- de **omy-* en grec n'est pas établi autrement. V. M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, § 142.

cum : lorsque. V. *quom*.

cūmatilis, -e : couleur de flot. Adjectif hybride tiré à l'aide du suffixe -tilis du gr. κύμα. Création plaisante de Plaute, qui le joint à *plūmātilis*, Ep. 233, reprise par Titinius et Commodien.

cumba, -ae f. : -m *Sabini uocant eam quam militares lecticam, unde uidetur derivatum esse cubiculum*, P. F. 56, 36. Cf. *cubō*, -*cumbō* ; à ne pas confondre avec *cumba* « barque » et avec *cumba* « combe, vallée », mot gaulois ; gall. *cumm*. M. L. 2386.

cumba, -ae f. : barque. Emprunt ancien au gr. κύμβα ; usuel ; demeuré en catal. *com* « auge », M. L. 2440 ; germanique : ags. *cumb*, v. h. a. *gikim-bod*? Diminutif *cumbula*. La graphie *cymba* est rare et « savante » ; de même, la forme *cymbium* (= κύμβιον).

cumera, -ae f. (*cumerum* n.) : sorte de panier avec couvercle dans lequel on portait les objets rituels lors de la célébration d'un mariage ; servait aussi de coffre à grains (Varr., Hor. S. 1, 4, 53 ; Ep. 1, 7, 30). Sans étymologie : étrusque? La *cumera* était portée par le *camilus* (v. ce mot).

cuminum, -ī n. : cumin. Emprunt ancien (Caton) au gr. κύμινον, lui-même sans doute d'origine orientale ; cf. Thes. IV 1379, 16 sqq. A basse époque apparaissent des formes *cominūm* (*cominus*) et *cininūm*, représentées dans les langues romanes, M. L. 2442. Passé en germanique : v. suéd. *kumin*, etc. (de là finn. *kumina*), et en celtique : irl. *cuimín*.

Dérivé : *cuminātus* (Pall., Apic.).

cumipha, -ae f. : sorte de gâteau, mentionné par S^t Ag., mor. Manich. 2, 26, 51. Mot étranger.

cummi indécl., **cummis**, -is (*gum-*) f. : gomme. Emprunt direct, ou par un intermédiaire (étrusque?), au gr. κύμμι, lui-même emprunté à l'égyptien, où le mot désigne le produit de l'*ἔκκωνθα*. Les manuscrits hésitent entre *cummi* et *gummi* ; et de bonne heure il y a tentance, comme pour *piper*, à fléchir le nom, qui devient *cummis* (*gum-* ; acc. *cummim* dans Cat., Agr. 68, 2), *gūmen*, -inis (Pallad., d'après *glūten*?), *gummus*, -ī (Gar-

gil. Mart.) ou **gūmma* qu'attestent les langues romanes ; cf. M. L. 2388 et 3916.

Dérivés : *cumminō* (*gum-*, Pall.), -ās : produire de la gomme ; *cummīnōsus* ; *cummītiō* (*gum-*, Col.) ; *gum-mātus*, *gummeus*, *gummōsus*.

-**cumque**, -**cūnque** : v. *quom*.

cumulus, -ī m. : comble, tas qui dépasse la mesure ; cf. P. F. 14, 1, *auctarium dicebant antiqui quod super mensuram uel pondus iustum adiciebatur, ut cumulus uocatur in modio*. S'emploie au propre et au figuré. Par extension « surplus » et aussi « monceau, amas, tas » (synonyme tardif de *aceruus*) ; « levée de terre entre deux sillons » (Col. 2, 4, 8). Ancien, usuel. M. L. 2390 ; irl. *cumull*.

Dénominafif : *cumulō*, -ās : mettre le comble à, combler (sens propre et figuré) et « entasser, accumuler », M. L. 2389 ; composé d'aspect perfectif : *accumulō* « combler » et « accumuler » ; en particulier, « exhausser les arbres » et leurs dérivés.

La racine pourrait être celle qui est dans *in-ciēns*. Mais ce n'est qu'une hypothèse vague. W. Schulze a rapproché κύμα « vague » (= gonflement) et son groupe, KZ 57, 275, ce qui ne vaut pas mieux. Cf. *tumulus*.

cūnae, -ārum f. pl. (Plaute ne connaît que le pluriel et Charisius, GLK I 33, 8, enseigne que le mot n'a pas de singulier ; mais le singulier est déjà dans Varr., Men. 222, et a passé dans les langues romanes ; cf. M. L. 2391) : berceau. Il a dû exister un dénominafif **cūnāre* « bercer », d'où dérivent *cūnābula* (depuis Cicéron) et *incinābula*, -ārum (depuis Plaute) : même sens que *cūnae* ; et, par extension, « nid d'oiseau, ruche » ; au sens figuré : patrie, débuts, etc.

Autres dérivés : *cūnulae* (Prudence), M. L. 2400 ; *cūnāria* : berceuse, nourrice (ξ. λ., CIL VI 27134).

On a proposé de partir de **koi-nā* (cf. εὐ-νή, κλῆνη?) en rapprochant gr. κοιτή « couche » à côté de κείμαι. Mais les langues occidentales n'ont pas trace de la racine de gr. κείμαι et de véd. *çāye* « je suis couché ». Il ne semble pas y avoir de nom indo-européen du berceau ; cf. Schrader-Nehring II² 654.

cunctor, -āris, -ātus sum, -ārī (et archaïque *cunctō*, cf. Thes. IV 1393, 1) : temporiser, s'attarder, hésiter ; cf. Enn., A. 370, *unus homo nobis cunctando restituit rem*.

Dérivés : *cunctiō*, -tor, -bundus ; *cunctāmen* (tardif), -mentum (un exemple de Mart. Cap.). Ancien, comme le prouve le surnom *Cunctātor*, usuel et classique ; mais devient de plus en plus rare sous l'Empire. Non roman, sauf roumain ; **cunctināre*? M. L. 2391 a. Pour *percunctor*, v. *conius*.

Fréquentaif, d'une racine qui semble se retrouver dans *gānkate* « il hésite » et, sans doute, dans got. *hāhan* « suspendre », v. h. a. *hangēn* « être suspendu ».

cunctus (*conctos* acc. pl. m., Carm. Aru. 4), -a, -um : tout entier ; au pluriel, *cuncti* « tous (sans exception) ». Ancien et classique ; mais assez rare sous l'Empire, surtout dans la langue populaire ; l'emploi de *cunctus* au sens de *quisque* attesté depuis Stace est artificiel. Non roman.

Dérivés et composés tardifs : *cunctim* (Apul.) ; *cunc-*

tātum ; *cunctālis* ; *cuncti-cinus*, -*parēns*, -*potēns* créés pour renouveler des composés en *omni-*.

Les Latins expliquent *cuncti* par *co-iuncti* ; cf. Ps. Asc., Diu. in Caec. p. 100, -i. *simul omnes quasi coniuncti* ; P. F. 44, 9, -i *significat quidem omnes, sed coniuncti et congregati*, *at uero omnes, etiamsi diuersis locis sint*. Le sens ancien était, en effet, peut-être « rassemblé », par exemple *cunctus senatus populusque*, T. L. 9, 6, 7 ; et l'adjectif est fréquent avec des collectifs. De là, *cunctus* aurait signifié « dans son ensemble » et, au pluriel, « tous ensemble, tous sans exception », pour devenir ensuite le synonyme fort de *omnis* et de *tōtus*. Phonétiquement, cette étymologie se défend mal. L'explication par **con-citus* (de *ciō*) n'est pas meilleure. Rien de sûr.

cuneus, -ī m. : coin (à fendre le bois ou à serrer des assemblages) ; et tout objet ayant cette forme : section d'un amphithéâtre, formation de bataille en coin (cf. *serra*, *aciēs*, etc.), casier à vin, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2396 et B. W. *coin*, *quignon*. Passé en celtique : gall. *cyn*.

Dérivés : *cuneō*, -ās : former un coin, fendre ou serrer avec un coin (peut-être reformé sur *cuneātus*, qui est beaucoup plus fréquent), M. L. 2392, 2393 ; *cuneolus* : petit coin, M. L. 2395 ; *cuneātum* ; *excuneātus* (Apul.).

On rapproche skr. *çūkaḥ* « barbe d'épi, aiguillon d'insecte », av. *sūkā-* « aiguille » et skr. *çūhā* « broche » ; de plus, lat. *culex*, le tout hypothétique. Un terme technique de ce genre a des chances d'être emprunté. On penserait alors au gr. γώνιος, venu en latin par l'étrusque cf. les autres mots en -eus : *balteus*, *clipeus*, etc.

cunica, -ae f. : -as *solidas latas digium pollicem facito (in trapeto)*, Gat., Agr. 20. Hapax de forme et sens incertains ; v. Thes. s. u. ↑

cuniculus, -ī m. : 1° lapin. Attesté depuis Catulle 25, 1. D'origine espagnole d'après Pline 8, 217, *leporum generis sunt et quos Hispania cuniculos appellat, fecunditatis innumeræ famemque Baliaerum insulis populatis messibus afferentes* (cf. Elien, H. An. XIII 15, qui donne *κύνυλος* (transcription de *cuniculus*) pour un mot ibère ; 2° terrier, galerie, mine (on trouve aussi le n. *cuniculum* dans ce sens, P. F. 43, 19, et Vég., Mil. 4, 24). Attesté depuis Cicéron, fréquent dans la langue militaire. Conservé avec les deux sens en roman, M. L. 2397. Passé en germanique : v. h. a. *küniclin*, *künin* ; et en celtique : irl. *coinn*, gall. *conicil*.

Dérivés : *cuniculārius* : sapeur, mineur (Vég.) ; *cuniculāris* (*herba*) : nom d'une plante (Marcellus, Med. 14, 57) ; *cuniculōsus* (Catul.) ; *cuniculātor* (= fossor, Schol. Stat.) ; *cuniculātum*.

Cuniculus a la forme d'un diminutif (cf. *lauricēs*). Il n'y a pas de nom indo-européen du « lapin », ni du « lièvre ». On a rapproché, pour justifier l'origine ibérique, basque *unchi* « lapin ».

cunila (*cunila*, Plt., Tri. 935? ; sur *colena*, v. A. Thomas, Bull. du Gange, V 113) -ae f. : = *κονίλη* « sarriette ; origan, marjolaine », M. L. 2397 a ; d'où *cunilagō* : co-nyze mâle. Passé en germanique : v. h. a. *quēnala* « Quendel ». V. André, *Lexique* s. u.

†*cuniō, -is, -ire : -re est *stercus facere, unde et inquinare*, P. F. 44, 11. Sans autre exemple. Conservé peut-être dans certains dialectes italiens. M. L. 2398. IV. *ancunulenus*.

cunnus (ū, *connus*), -ī m. : *sinus muliebris quem uolgo cunnum appellant*, Soran., p. 9, 4 ; glosé κούθος. Ne se rencontre guère que dans les satiriques, les priapées, les graffiti. On l'évite en parlant, au dire de Cicéron, Or. 45, 154 ; Fam. 9, 22, 3. M. L. 2399. De là : *cunniō* (cf. *cōlēō*), *cunnilingus*.

Mot vulgaire avec gémisée expressive. Cf. gr. κούθος ἢ πυγή ἢ γυναικεῖον αἰδοῦν, Hés. ; κούθος (même sens) ; gall. *cwthr* « rectum » ; persan *kun* « derrière » ; et *cūlus* ?

cūpa, -ae f. : manivelle de moulin à huile, poignée (Caton). Emprunt au gr. κώπη ; le passage de ω à ū attesté sans doute l'intermédiaire d'un dialecte suditalique, comme l'osque, ou de l'étrusque. Diminutif : *cūpula*.

cūpa, -ae f. : tonne, barrique, cuve en bois, généralement en sapin, cf. Pline 16, 42, et munie de cercles, comme nos tonneaux actuels, cf. Pétr., Sat. 60. Sert surtout à contenir des liquides (*uinum*..., de *cupa*, Cic., Pis. 67), mais aussi des grains. Par ressemblance de forme : niche dans un colobarium. M. L. 2401. De là : v. h. a. *kuofa* ; all. *Kufe* ; irl. -*cube*, *cupa* ; gall. *cib*, *cibell*.

Dérivés : *cūpārius* : tonnelier ; *cūpula* : tonnelet, tombe, M. L. 2410 ; *cūpella*, M. L. 2402 ; germanique : all. *Kübel*.

V. *cuppa*.

Cf. skr. *kūpaḥ* « trou, puits », gr. κώπη τρώγη (Hés.) et κώπελλον « verre à boire », v. isl. *kufr* « coque de vaisseau ». Les rapprochements sont vagues comme presque toujours quand il s'agit de noms d'objets usuels. L'étrusque *kupe* est obscur.

cupeneus, -ī m. : prêtre d'Hercule ; mot sabin d'après Serv., Ae. 12, 539 ; le rapprochement, proposé par Cortsen, *Etr. Stands- u. Beamtenüel*, p. 128, avec l'étrusque *cepen*, titre de certains prêtres, soulève des difficultés. Attesté seulement dans Vg. et Stace.

cupiō, -īs, -iūī, -iūm, -ere (et *cupire*, Lucr. 1, 74, etc. ; cf. Thes. IV 1529, 32 sqq.) : 1° désirer, avoir envie de (s'oppose à *metuere, odiisse*), anciennement construit avec le génitif : *cupiunt tui*, Plt., Mi. 964, cf. gr. ἐραμαι, etc. ; Wackernagel, *Vorles*, 1, 67 sqq. ; 2° employé absolument avec le datif et souvent joint à *fauere* : être partisan de (classique, mais rare), favoriser. Usité de tout temps. Se dit souvent d'un désir violent et instinctif, sensuel ; d'où *cupidus, cupidō, -inis* f., qui, personnifié, change de genre et traduit le gr. Ἔρως. *Cupidō*, formé comme *libidō, formidō*, est évité par les prosateurs classiques, qui lui préfèrent *cupiditas* (v. le tableau comparatif des emplois de *cupiditas* et *cupidō* dans Thes. IV 1411, 75 sqq.), tandis que les poètes dactyliques ne connaissent que *cupidō*. *Cupitor* n'est pas attesté avant Tacite ; *cupitio* n'existe pas, ni *cupitus, -ūs*. Inchoatif : *cupiscō, -is* : très rare et tardif ; cf. M. L. 2408 ; sans doute tiré du composé :

concupiscō, -is, -iūī, -iūm (*concupiō* n'est attesté qu'à

très basse époque) : être pris de l'envie de. *Concupiscō* est remarquable par le préfixe et par le suffixe qui concourent à en marquer l'aspect « déterminé », comme dans *conlibescō*. Cf. l'opposition dans Cic., Tusc. 3, 19, *si sapiens irascitur, etiam concupiscit; proprium est enim irati cupere*.

Dérivés : *concupiscentia* = ἐπιθυμία dans la langue de l'Église ; *concupiscibilis* = ἐπιθυμητικός, etc.

Les langues romanes ont conservé *cupere, cupire*, M. L. 2403 ; *cupidus*, M. L. 2407, et attestent **cupiditare*, M. L. 2405, fr. *convoiter*, etc. ; **cupidietas*, M. L. 2406 B. W. s. u. ; le bretonique *cupio, cybydd*.

Composés : *discupiō* : je crève de désir (langue familière) ; *percupiō*.

A *cupiō* s'apparentent :

cuppēs (Plt., Tri. 240) : gourmand, goinfre ou « débouché », avec gémisée expressive, cf. *flaccus, gibber, vorrus*, etc. *Cuppēs* a servi de cognomen, cf. Donat, Eu. 256 ; *cuppēdō, -inis* (cf. *Forum Cuppēdinis*) f. : gourmandise (d'où « désir » dans Lucr. 1, 1082 ; 3, 994, etc.) et « friandise » ; *cuppēdiūm* (Plaute) ; *cuppēdia* (Cic., Gell., Amm.) ; *cuppēdinārius*, où, par suite de la spécification de sens, les Latins croyaient reconnaître *cupiō* et *esse* « manger », par opposition à *in-edia*. *Cuppēdiūm, cuppēdō*, comme le fr. *gourmandise, friandise*, avaient à la fois le sens abstrait et le sens concret ; cf. Plt., Stt. 714 ; Cic., Tusc. 4, 26.

Le présent *cupiō* est dérivé, comme on le voit par le perfectum *cupiui*. Le latin a remplacé les mots anciens signifiant « désirer » (v. *Venus, uenor* et *aeruscō*) par un mot nouveau expressif. On rapproche ordinairement de *cupiō* des mots de dialectes orientaux dont le sens est éloigné : skr. *kūpyati* « il bouillonne, il se met en colère », et v. sl. *kypiū* « il bout » (où il y a un ancien ū ; cf. lit. *kūpu*, qui se dit de l'eau qui s'échappe d'un vase par suite de l'ébullition ; lett. *kūpu* « je fume »). L'image serait semblable à celle que présente l'emploi figuré de *ardeō* et en grec de ἐπιθυμέω en face de θυμέω. — Peut-être ces présents sont-ils dérivés d'un thème radical athématique dont lit. *kvēpia* « il répand une odeur » serait aussi dérivé ; lit. *pa-kviimpū, pa-kvipti* signifie « se mettre à répandre une odeur ». Le rapprochement de gr. *καπνός* « fumée » et de *κάππος* ψυχή, πνεύμα (Hés.) est rendu douteux par l'α (le x s'expliquerait à la rigueur par dissimilation) ; on pense également à lat. *uapor*, où il y aurait eu aussi dissimilation (**kwap-* devant aboutir à *pap-*). Tout cela incertain, fuyant, parce qu'il s'agit d'un verbe de caractère affectif.

cuppa, -ae f. (ū) : coupe. Panroman. M. L. 2409. Le témoignage des langues romanes (cf. fr. *coupe* et *cuve*) indique qu'il y avait un mot à consonne gémisée différent de *cupa* ; cf. aussi, sans doute, la glose de GGL V 584, 1, *copa uas uinarium, quod uolgo per u et duo pp proferunt, sed melius o et per unum p dicunt copam, copon siquidem Graeci dicunt profundum, a quo copam dicimus ; uas uero balnearium non copa per o, sed cupa per u, eo quod nos intra se capiat*. Toutefois, en latin, il n'y a d'attesté que *cūpa* « cuve », quelquefois écrit *cuppa* (sur cette graphie, v. Thes. IV 1140, 55). Mais peut-être y a-t-il eu croisement de *cupa* et de *cappa* (Pellegrini, *St. it. fil. cl.* 17, 379). V. aussi A. Graur, *Les consonnes gémisées en latin*, p. 171. Cf. M. L. s. u. *cūpa* ; et

Wien. St. 25, 97. Passé en germanique : v. h. a. *kopf, ags. cuppe* ; et en irl. *copp*. †

cupressus, -i et **-ūs** f. (et m. dans Enn.) : cyprès. *Cupressi mortuorum domibus ponebantur ideo quia huius generis arbor excisa non renascitur, sicut ex mortuo nihil iam est sperandum, quam et ob causam in tutela Diis patris esse putabatur*, P. F. 56, 3. Cf. Serv., Ae. 3, 64 ; 6, 216, etc. Irl. *cuipris*.

Dérivés : *cupresseus, -inus* ; *cupressētum* ; composé : *cupressifer*.

Le latin littéraire a emprunté directement au grec *cuparissus*, cf. Thes. IV 1438, 33 sqq., et *cuparissias*. Quant à *cupressus*, la phonétique semble exclure un emprunt direct au gr. κυπάρισσος ; les deux mots, grec et latin, doivent avoir été empruntés indépendamment à une langue méditerranéenne. Pline 16, 41, d'après Caton, Agr. 151, 2, fait venir le cyprès de Tarente : *cupressum Tarentinam commemorat, credo quod primum eo uenerit, ut il auratū est importat d'Asie* ; cf. Id. 16, 216, 236. M. L. 2443, *cuparissus* (formes savantes).

cuprum, -i n. : cuivre. Adjectifs dérivés : *cupreus* ; *cuprinus* (= κούπρινος).

Cuprum, qui a remplacé *aes* dans le sens de « cuivre » et qui apparaît pour la première fois dans Pline 36, 193, s'explique par *cuprium* [aes] « le bronze de Cypr » ; l'emprunt est sans doute ancien et la forme est due peut-être à l'influence des autres noms de métal en -um : *aurum, ferrum, argentum* ; *cupreus* ne provient pas directement de *cuprinus*, mais a été refait d'après *aureus, ferreus*, etc. M. L. 2445, *cuprum* ; M. L. 2444, *cupreus* (cu-). Passé en germanique : v. h. a. *kupfar*, et de là en finnois ; ags. *cipersealf* et en gall. *cohyr* ; aussi en alb. *k'ipre*.

cūr (ancien *quōr, qūr* ; cf. Thes. IV 1438, 79 sqq.) : pourquoi. Adverbe en -r du thème **kuo-*. Usité pendant toute la latinité, tant en prose qu'en poésie. Dans la latinité impériale, *cūr*, comme *quārē*, est employé sans valeur interrogative, comme conjonction causale équivalant à *quia* (lui-même ancien interrogatif, cf. *quianam*), e. g. Verus Fronto, p. 116, 12 N., *multum fratrem meum obiurgavi, cur me non reuocauit* ; Vég., Mil. 3, 3, 4, *exercitus... irasci se simulat cur non ducatur ad bellum*. N'a pas survécu dans les langues romanes, qui ont recouru à une forme plus pleine, du type fr. *pourquoi*, it. *perche*, etc.

Dérive évidemment du thème **kwo-/kwi-* du relatif-interrogatif. Mais sans correspondant exact ailleurs ; peut-être skr. *kar-hi* « quand », v. h. a. *hwār* « où », mais le sens est lointain.

cūra, -ae (forme ancienne **koiśā*, cf. péligien *coisatens = cūrauerunt*, et les formes épigraphiques *coirauit, coerauit*, cf. Thes. IV 1495, 82 sqq. La graphie *curare*, CIL IX 3574, peut avoir une diphtongue fausement archaisante ; *coraueront*, à Préneste, CIL XIV 2847, représente sans doute un traitement dialectal de *-oi-*. L'ombrien *kuraia, kuratu* « cūret, cūrātō » est certainement emprunté) : soin, souci (opposé à *neglegentia, incuria*) dans toutes les acceptions françaises du mot et correspond à ἐπιμέλεια, θεραπευα, φρονις, comme le traduisent les gloses ; d'où, dans la langue administrative, « direction, charge » ; dans la langue du droit, « cura-

telle » (cf. *cūrator, cūrātiō*) ; dans la langue médicale, « soin, traitement » (opposé à *causa*) ; dans la langue érotique, « objet ou cause de soin(s), de souci(s), amour, objet aimé (= μέλημα) ». Ancien, usuel. M. L. 2411 ; gall. *cur* ; irl. *cuir*.

Dénomiatif : *cūrō, -ās* « prendre soin ou souci de », généralement suivi de l'accusatif ; mais on trouve aussi le datif dans Plt., Tri. 1057, *qui rebus curem publicis* ; Tru. 137, St. 679, Ru. 146, Men. 51, 53, construction sans doute ancienne. Le sens de « curer, nettoyer » que le verbe a pris dans certaines langues ou parlers romans provient sans doute de l'expression *cūrāre corpus* ; cf. Serv., G. 4, 187, « *curare corpus* » si de *hominibus dicamus, et cibo et laucaro intellegimus, uel alteruto* ; cf. *cutem, pelliculam cūrāre* (Hor.). Panroman. M. L. 2412 et 2413, *cūrātus* « curé » ; *excūrātus* (Plt.) « bien soigné », d'où *excūrāre* (rare et tardif, M. L. 2991).

Dérivés : *cūrābilis* (Juv.) ; *cūrātiō* : occupation ; cure médicale. traitement ; charge (d'une magistrature, e. g. *munerum, iudiciorum*, etc.), curatelle, tutelle ; *cūrātor* : *lārō* ; *-es dicuntur qui pupillis loco tutorum dantur ; siue illi qui rei frumentariae agrisque diuidendis praepositi sunt*, P. F. 42, 14 ; cf. M. L. 2412 a ; *cūrātūra, -ae* (archaïque) ; *cūrāmen* : traitement, etc.

cūrīōsus (sans doute formé par l'intermédiaire d'un adjectif **cūrīus*, cf. P. F. 52, 22, *curionem agnum Plautus* (Au. 562, 3) *pro macro dixit, quasi cura macruisset*, comme *noxa, noxius, noxiōsus* ; *anxius, anxīōsus* ; *cūra* ne pouvait former que **cūrōsus*, comme *fāma, fāmōsus*) : qui prend soin, qui s'inquiète de ; et, avec nuance péjorative, « curieux (de), indiscret » ; à l'époque impériale, *cūrīōsus* désigne un « espion » (cf. en argot français le « curieux » (= juge d'instruction) ; *cūrīōsitas*). — Un adjectif *-cūrīus* figure comme second élément de composé dans *domicūrīus* (tardif, CIL VIII 2797), un adjectif *-cūrus* dans *uio-cūrus*, cf. Varr., L. L. 5, 158 ; CIL VI 29697, X 5714.

Composés : *incūria* : incurie, négligence (cf. *iniūria*) ; et *incūrīōsus* ; *incūrātus, incurābilis* (Chir., Vég.) ; *secūrus* : libre de soins ou de soucis (*ab aliquā rē vis-à-vis* de quelque chose), d'où « confiant, assuré » ; et, en parlant de choses, « qui ne cause pas de soin(s) ou de soucis, sûr ». Pour la formation, cf. *sēdulus*, M. L. 7776. Conservé en celtique : gall. *segur*, et en germanique : v. angl. *sicor*, etc. ; *secūrīūs* ; *assēcūrāre*, M. L. 720.

Composés de *cūrō* : *accūrō* : donner des soins à, s'acquitter de ; *percūrō* : soigner jusqu'au bout, guérir ; *prōcūrō* : s'occuper de, pourvoir à, avec leurs dérivés. Cf. aussi le juxtaposé devenu composé dans la langue épigraphique : *cūragō, -is* « *cūram agere* » ; d'où *cūragulus, cūragendārius*, synonyme de *cūrīōsus* (Cod. Theod.).

Le rapprochement de gr. *τέτρημαι* « je suis abattu, triste, inquiet » se heurte au fait que le τ grec suppose une labio-vélaire *kw* qui en péligien aboutirait à *p*, non à *c* : or, le péla. a *coisatens*. Pas d'autre rapprochement. V. M. Hauser, *Der röm. Begriff cura*, Bâle, 1954.

cūralium, -i n. : v. *coralium*.

curculiō, -ōnis (et *gurguliō*) m. : charançon. Ancien (Plt.). M. L. 2414.

Diminutif : *curculiunculus*.

Sans doute mot populaire à redoublement intensif, comme *gurguliō*.

curcuma, -ae f. (*curcuba*, Mulom. Chironis; *cucurba*, Isid., Or. 19, 4, 2) : muselière; et par extension objet de cette forme, cf. Isid., l. cit., *spirae: funes, quibus in tempestatibus utuntur, quas nautici suo more cucurbas uocant*. Le gr. *χορκόμου* (cf. Hes., ἐν κημῶν χορκόμου) peut provenir du latin. Rare et tardif.

cūria, -ae f. : curie, division du peuple romain d'ordre à la fois politique et religieux (comme *tribus, centuria*), dont les historiens anciens attribuent l'institution à Romulus (cf. Cic., Rep. 2, 14) et qui est peut-être d'origine étrusque (Fest. 358, 21 s. u. *rituales*). De là : *cūriālis* (comme *tribūlis*); *cūriātus* (*comitiā cūriāta*); *cūrio* : prêtre de la curie (cf. *cūriōnus* d'après P. F. 43, 103; cf. *epulōnus*, s. u. *epulum*); *excūriō*, -ās (Varr.). *Cūria* a désigné aussi l'endroit où se réunissait la curie pour célébrer son culte (cf. Festus 180, 32) et, par extension, le lieu où se réunissait le Sénat (généralement un temple), puis l'assemblée du Sénat.

Étymologie incertaine; le volsque *couehriū* abl., qu'on interprète par *co + un dérivé de *uir*, est obscur; l'étymologie ancienne qui rattache *cūria* à *cūra* n'est qu'un calembour.

Il n'est pas impossible que *cūria* repose sur *ko-wiriāyā, v. *uir* : le mot *tribus* est un vieux mot italique. Mais il n'est pas exclu non plus qu'un mot de ce genre soit emprunté (à l'étrusque?).

curis, -is (*quiris*, Isid., Or. 9, 1, 84; acc. -im, abl. -ī) f. : lance. Les Latins s'accordent à y voir un mot sabin, et ils en font dériver *quiris*, -itūs. Cf., entre autres, P. F. 43, 1, c. *est Sabine hasta. Vnde Romulus Quirinus, quia eam ferebat, est dictus, et Romani a Quirino Quiritēs dicuntur. Quidam eum dictum putant a Curibus, quae fuit urbs opulentissima Sabinorum*; Ov., F. 2, 477. *Curitis* : épithète de Junon porte-lance, cf. P. F. 43, 5. Pas d'étymologie. Sur l'hésitation entre *cur* et *qui-*, v. *Quiritēs*.

currō, -is, **cucurrī** et **cecurrī** (plus ancien d'après Aulu-Gelle 6, 9), **cursum** (non phonétique, analogique, sans doute, de *pepulī, pulsus*), -erē : courir. Se dit des hommes, des animaux et, par extension, des objets inanimés (voix, pluie, astres, temps, etc.). Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 2415.

Dérivés : *currus*, -ūs m. : char, désignant d'ordinaire un objet d'apparat, survivance officielle du char de guerre, dont l'usage militaire avait cessé (sur les différentes espèces, v. Rich, s. v.); pour la formation, cf. *gradus*, en face de *gradiōr*, et *impetus*, en face de *petō*); *curriculum* : course; carrière, M. L. 2415 a; *currilis*, *currilis* (c. *equus*), adjectif de l'époque impériale, qui s'est substitué sans doute à *currilis*, spécialisé dans un sens particulier, et dont le rapport avec *currus* n'était plus senti; *currāx* (rare et tardif); *currilis* adj. (sur la graphie *curr-*, très rare, v. Thes. IV 1542, 49 sqq.; la quantité *cūr-* est bien attestée) : de char. Épithète appliquée d'abord à un siège, *sella* (cf. Rich, s. u.), dont l'usage paraît d'origine étrusque. Ce siège, posé sur un char, était réservé aux rois, plus tard aux plus hauts magistrats, consuls, préteurs, édiles « curules » pour les distinguer des *aediles plēbei*, qui n'avaient droit qu'à un tabouret, *subsellium*. De là : *magistrātus, aedilis, aedilitās currilis*; et l'emploi poétique de *currilis* substantivé, cf. Thes. IV 1545,

1 sqq. — Cf. aussi *triumphus currilis*, Mon. Anc. I 21. — Même dérivation que dans *tribus, tribūlis*; pour la simplification de la gémée, cf. *canna, canālis, cursus*, -ūs m. : course, cours. Panroman, M. L. 2417; *curstira*; *curstim*; *cursor* (irl. *curstir*); *curstōrius*; *curstōrium* : poste, courrier; *curstilitās* (Fulg.). Conservé dans quelques parlers romans; M. L. 2416; **curruulus*, 2415 b. **Curstō* n'existe que dans les composés.

Pour *equiritia*, v. *equus*.
Fréquents : *curstō*, -ās : courir sans cesse ou vivement; *curstio*, -ās : faire des courses fréquentes; *incursio* : faire des incursions.

Curro et *curstō* ont fourni de nombreux composés dont les valeurs sont généralement voisines. Toutefois, les composés de *curro* s'emploient plus souvent au sens moral ou figuré, et l'idée de « courir » y est souvent effacée ou affaiblie; les composés de *curstō* ont gardé davantage leur sens concret.

ac-currō, ac-currī (ac-currī) : accourir. Panroman, sauf romain. M. L. 89, et *accursus*, esp. *acoso*; *concurrō* : 1° courir ensemble ou en masse; marcher l'un contre l'autre (de deux armées, etc.); de là, « être concurrent, (latin juridique); 2° s'accorder, se rencontrer (en vue de, in, ad) et par suite « concourir à » (où c'est l'idée de simultanéité et d'accord qui domine); *concurus, concursio* : choc, rencontre, concours; *dēcurrō*, M. L. 2509; *dēcurus, dēcursiō* : action de descendre en courant; marche militaire, défilé; *discurrō* : courir de tous côtés; à basse époque, trad. *διελθεῖν* au sens de « discourir », M. L. 2663; *excurrō*, M. L. 2992; *incurrō*, v. B. W. *encourir*; *intercurrō*; *occurrō*; *percurrō* (sens physique et moral); *praecurrō*; *prōcurrō*; *recurro* : revenir en courant, avoir recours à, M. L. 7138; *succurrō* : courir au secours de, secourir (= *subuenire*); se présenter à l'esprit (*aliciū*), M. L. 8412; *supercurrō*; *transcurrō*.

Presque tous ont des dérivés en -sus, -siō, -sor. Composés de *curstō* : *concurstō* : courir ensemble, se heurter; *discurstō* : courir en tous sens; *ex-*, M. L. 2993, *in-, inter-, oc-, per-, prō-, recurstō*, avec les noms dérivés en -atiō et -atōr.

Cf. le mot celtique connu par irl. *carr* « char », gaul. *carros* latinisé en *carrus* (v. ce mot) et qui, grâce au latin, a fait une grande fortune pour désigner une voiture de charge — et un nom germanique du « cheval » : v. isl. *hross*, v. angl. *hors*, v. h. a. (*hros*, de **hrussa*). Le vocalisme **ur* (curlō, sans doute de **krstō*) ne se retrouve pas en celtique; le vocalisme **ru* du germanique est à noter. Le latin a un perfectum à redoublement, normal là où il y a un perfectum radical sans alternance vocalique. Groupe germanique et italo-celtique se rapportant aux chars et aux chevaux, dont l'importance était capitale dans le monde indo-européen; cf. *rota*.

curtiō (Gloss.) : *ἐγδνα, uipera*. Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 2420. Semble sans rapport avec *curtus* ou avec *curuus*.

curtus, -a, -um : tronqué, écourté, d'où « châtré » ou « circoncis ». Depuis Lucilius. Panroman, M. L. 2421; et germanique : v. h. a. *churz*, etc., et celtique : irl. *cūirtir* « eunūchus »; alb. *škurte*. Dénominaif : *curtiō*, -ās : couper, retrancher, M. L. 2418 (et **curtiō*, M. L. 2419; **excurtiō*, 2994); *dēcurtiō*.

Adjectif en -to-, avec un élément radical **kur-*, du

même type que v. russe *kurnāj* (de **kurñū*) « écourté » (r. *kornosyj* « au nez court », *kornoičij* « aux oreilles coupées »). Le type en -ur- près de la racine **sker-* se retrouve dans lit. *skursti* « être misérable » (prét. *skurdau*), par exemple *su-skurdēs* « arrêté dans sa croissance », cf. v. h. a. *scurz* « court ». Le type en -r- s'explique dans une racine qui admet un élargissement -u-; or, on a lit. *kūvis* « hache » et russe dial. *čero* « faucille ». — La racine est celle qui se retrouve dans *carō, corium, cortex* et *scortum*.

curtūcus, -ī m. : sorte de barque faite de joncs recouverts de peaux. Mot celtique, très tardif (Gild. Brit. chron.). Irl. *curach* suppose *curūca*.

curūlis : v. *curro*.

curuus, -a, -uum : courbe, courbé (opposé à *rectus*). Attesté à toute époque. M. L. 2423.

Dérivés et composés : *curuō*, -ās : courber, M. L. 2422; *curuābilis*; *curuāmen*; *curuātio*; *curuātūra*; *curuātās*; *curuēdō* (tardif); *curuēsco*, -is; *concuruō*, M. L. 2419; *incuruō*, M. L. 4366; *prō-, re-curuō*; *incuruus*, tiré de *incuruō*; *prōcuruus*; *recuruus*; *incuruēsco*, -is (archaïque); *incuruātio*, -bilis; *incuruiceruūcus* (Pacu.) d'après le gr. *κρητόχυρον*?; **curuia*, M. L. 2422 a.

Même vocalisme que dans gr. *κρητός* « courbé » et dans irl. *cor* « circuit », gall. *cor-wynt* « tourbillon (de vent) ». L'élargissement -u- qui explique ce vocalisme radical apparaît dans lat. *curuus*, mais aussi dans irl. *cruid*, gall. *crwnn* « rond ». La racine, sans -u-, apparaît dans gr. *κρητός* « recourbé » et dans des élargissements en *-ei- avec **wo-* : lit. *kreivas*, v. sl. *kriāv* « courbe ». De pour. cf. *circus*. Pour le suffixe, cf. *prauus*.

cusculium, -ī n. (*cusculium*) : graine de kermès (Pline). M. L. 2224.

cuspis, -idis f. : pointe de lance (lisse, par opposition à *spiculum* « pointe barbelée »); puis l'arme tout entière : javelot, lance, et tout objet pointu : trident, etc. Attesté depuis Pomponius. Conservé dans quelques dialectes italiens, cf. M. L. 2425; germanique : ags. *cosp*, etc.; irl. *cuisp*.

Dérivés : *cuspidō*, -ās : rendre pointu; *cuspidatim*.
Même flexion que *capis, cassis*.

Origine inconnue. Sans doute emprunté, comme beaucoup de noms d'armes.

cuspus, -ī (Gloss.) m. : sandale de bois. Cf. *cuspatōr* dans Lyd. Mag. 1, 46, p. 48, 1 W. *Cuspus* est conservé dans l'italien septentrional, cf. M. L. 2426. Sans doute emprunté tardif à une langue inconnue.

cussilire : *pro ignauo dicebant antiqui*, P. F. 44, 6. Sans autre exemple, et sans explication.

custōs, -ōdis c. : garde, gardien, gardienne (sens propre et figuré). Ancien et usuel. Déformé à basse époque en *custor* (*qustor*, GIL III 3, 399), d'après les noms d'agents en -tor, et demeuré dans quelques dialectes romans, M. L. 2427, et en v. h. a. *kustor* « bedeau, sacristain », all. *Küster*; gall. *costad* (mot savant).

Dérivés : *custōdia* : 1° garde. Souvent joint à *uigilia*. Dans la langue militaire, le pluriel *custōdiae* (qui se justifie parce que la nuit se divise en plusieurs

gardes), comme *uigiliae*, a le sens concret de « la garde, les gardes »; 2° endroit où l'on garde, prison, et même, à basse époque, « prisonnier » (cf. le développement concret de *creatiō, creatūra*); de là : *custōdiola*; *custōdiārius*, -rium; *custōdiō*, -ās (Itala, Luc. 8, 29); *custōdiātōrium* : amulette (Gloss.), tous rares et tardifs; *custōdela* : garde, protection (rare, archaïque), d'après *tūela?*; *custōdiō*, -is, -iū (-iī), -itum, -ire : garder (ancien et usité), avec les composés rares : *con-, prae-, super-custōdiō*.

Formation sans autre exemple en latin et sans étymologie.

cutiō, -ōnis m. : cloporte; cf. Marc., Med. 9, 33, *cutiones bestiolae sunt multipedes cute dura et solida quae tactae complicant se in orbem pilulae rotundissimae, poly-podas Graeci appellant*.

Sans doute dérivé en -ō(n), de *cutis*, comme *nāsō/nāsus, buccō/bucca*, etc. Ce serait « la bête à grosse peau ».

cutis, -is f. : peau. Le sens premier est sans doute « enveloppe, couverture extérieure », tandis que *corium* désigne le cuir qu'on découpe. C'est ainsi que Pline emploie *cutis* pour désigner la peau des fruits, l'enveloppe terrestre, etc. Le rapport évident avec gr. *κότος* était senti par les Latins, comme le montre la glose de Festus, P. F. 44, 21, *cutis Graecam habet originem. Hanc enim illi dicunt κότριν*. Mot du langage populaire (cf. Thes. s. u.) attesté à date ancienne, mais assez rare, sauf chez les écrivains techniques (Celse et Pline), représenté dans certains dialectes de l'italien, cf. M. L. 2432; cf. aussi *cutica*, M. L. 2429; **cuticea*, M. L. 2430; **cutina*, M. L. 2431; **excutiōre*, M. L. 2999.

Dérivés et composés : *cutiō* (v. ce mot); *cuticula* : petite peau, pellicule; *inter-cus*, -tis adj. : qui est sous la peau (et par image « dissimulé, secret), substantivé *intercus* f. (sc. *aqua*) « hydropisie », tiré sans doute de *inter cutem* (comme *sēdulus* de **sēdolo*), cf. Planc. ap. Cic., Fam. 10, 18, 3, *intra cutem subest aliquid ulceris*; d'où *intercutāneus*; *dēcutire* (un exemple de Tert.); *re-cutitus* « écorché » et « circoncis ».

La glose de P. F. 100, 24, *intercutitus : uehementer cutitus, hoc est ualde stupratus*, et 98, 22, *inter cutem flagitatos dicebant antiqui mares qui stuprum passi essent (de pathicis)*, provient peut-être d'une méleure de l'ablatif *intercutibus* qu'on lit dans Caton, Or. frg. 8, 2, et Pacuv. ap. Gell. 13, 8, 5.

Cutis est un élargissement en *t* d'un mot radical **kut-*; l'ablatif est *cutē* et l'i de *cuticula* (Juv. 11, 203) peut avoir été créé pour éviter le tritubé; l'accusatif *cutim*, rare, est sans doute d'origine dialectale. Le thème ancien était de la forme *(s)kūt-, *(s)kūt-, comme on le voit par les dérivés des diverses langues : gr. *ἐγ-κωρί* « jusqu'à la peau » conserve la trace de **kut-*; dérivé en *-es- dans *κότος* « enveloppe », et aussi dans *κότος* « peau travaillée, cuir »; v. h. a. *hūt*, v. angl. *hyd* « peau », v. pruss. *keuto* « peau » et lit. *kiutas*, plur. *kiutōs* « enveloppe (de grasse, etc.) »; et le -zu- attesté par le lituanien provient soit de *urdhī*, soit d'une ancienne forme **kēut-* au nominatif du thème consonantique attesté par gr. *ἐγ-κωρί*. V. *obscūrus*.

cuturnium, -ī n. : *uas quo in sacrificiis uinum fundebatur*, P. F. 44, 12. Cf. plus loin *gutius* et *cuturnium*

déformés par l'étymologie populaire, d'après *gutta* et *guttur*. Mot de rituel, non attesté dans les textes. Sans doute du gr. κάθων en passant par un intermédiaire étrusque, *quitum* : le rapprochement avec *guttur* peut avoir été favorisé par la fréquence de la finale *-rn-* en étrusque.

cyathus, -i m. : coupe, vase à boire. Emprunt ancien (Plt.) au grec κάθος, de caractère populaire. On trouve à basse époque les graphies *quiatus*, *cuatus*, *quattus*, dont dérive sans doute *cattia*, attesté dans les gloses, CGL I 521, 54, et demeuré dans les langues romanes; cf. M. L. 2434, et *cyathina*, 2433. — Dénominateur : *cyathissō*, -ās (= καθίζω), Plt.

eyclamen, -inis n. : cyclamen, plante. Emprunt au gr. κυκλαμίνον (-νος), déformé sous l'influence des autres noms de plantes en *-men*, type *grāmen*, *legūmen*, etc. Non attesté avant Pline, qui emploie la forme grecque *eyclaminos*. Calque latin : *orbiculāris*.

eyenus, -i m. : cygne. Emprunt d'abord savant et poétique au gr. κύκνος, qui a détrôné *olor* et qui est passé dans les langues romanes sous la forme *cicnus*, v. fr. *cisne*; cf. M. L. 2435, *cyenos* et *cycinos*. Attesté depuis Lucrèce et Cicéron, qui en a deux exemples, mais sans doute plus ancien, comme le prouve l'emploi proverbial : *quid enim contendat hirundo cygnis*, Lucr. 3, 7.

Dérivé : *cygneus* (*quigneus*, Gloss.) = κύκνεα.

eydōneum : v. *cotōneum*.

cylindrus, -i m. : cylindre. Emprunt au gr. κύλινδρος, effectué par la langue scientifique et par la langue rustique (Caton), où le mot désigne un « rouleau ». Nombre

de formes romanes remontent à **colondra*, c'est-à-dire à une forme influencée par *columna*, cf. Serv., G. 1, 178, *cylindro* : i. e. *lapide tereti in modum columnae*, et les gloses, où *cylindrus* est expliqué par *semicolumnium*, M. L. 2437.

Dérivé latin : *cylindrātus*.

cŷma, **cŷma**, -ae f. : emprunt latinisé (Lucil.), avec changement de genre et passage à la 1^{re} déclinaison, au gr. κύμα « *summitas olerum uel arborum* », Isid., Or. 17, 10, 4. Une prononciation *cima* est fréquemment attestée par la graphie; c'est à *cima* que remontent la plupart des formes romanes, M. L. 2438.

cŷmatium, **cŷmatium**, -i n. : emprunt fait par la langue de l'architecture au gr. κυματίον « cimaise ». M. L. 2439.

cymba : v. *cumba*.

cymbalum, -i n. : cymbale. Emprunt au gr. κύμβαλον (Catul., Cic.). M. L. 2441; irl. *cimbal*.

Dérivés : *cymbalissō* (Hemina), -lāris, -lārius.

cymīnum : v. *cumīnum*.

eyparissus : v. *cupressus*.

eyprum : v. *cuprum*.

cytīsus, **cutīsus**, -i f. (*cytisum* n.; *quitīsus*, Diosc., Schol. Vg. Medic. 10, 7) : cytise. Emprunt au gr. κύτις (attesté depuis Varr.), passé dans les langues hispaniques : esp. *codeso*, et en toscan *ciuso*. M. L. 2447.

Le mot grec ne désigne pas notre cytise commune, mais une plante fourragère, sans doute une grande luzerne; cf. Pline, NH 13, 130.

dacruma : v. *lacruma*.

dactylus, -i m. : Emprunt au gr. δάκτυλος (d'origine sémitique) demeuré dans les langues romanes avec le sens de « datte » (*dactilus*, Apicius) et de « pholade, dail », ainsi appelé « *ab humanorum unguium similitudine* », Pline, 9, 184. M. L. 2457; B. W. s. u.

daeculum, -a : CGL I 84, 91; M. L. 2458. Voir *falx*.

daedalus, -a, -um : -am a *uarietate rerum artificiorumque dictam esse apud Lucretium* (1, 7) *terram, apud Ennium* (Inc. 46) *Minerum, apud Vergilium* (Aen. 7, 282) *Circen, facile est intellegere, cum Graeci δαιδάλεον significant uariare...*, P. F. 59, 26.

Emprunt poétique (Enn., Lucr., Vg.) au gr. δαίδαλος de sens à la fois actif : *natura daedala rerum*, Lucr. 5, 534, et passif : *daedala signa*, id. 5, 145 (= δαιδάλεος).

daemōn, -ōnis m. : emprunt au gr. δαίμων. Varron n'emploie encore que le mot grec : κακός δαίμων, Men. 539. Latinisé seulement dans Apulée; surtout fréquent dans la langue de l'Église (où il a pris un sens spécial d'« esprit infernal, démon »); c'est ainsi que St Aug. crée *daemonicola*, Ciu. d. 9, 19, et St Jér. *daemoniarius*. Celtique : irl. *demun*, gall. *gevan*. — *Daemoniosus* semble avoir été créé sur le participe grec féminin δαίμωνισσα, dont la finale aurait été assimilée aux formations suffixales latines en *-osus*; cf. *daemoniacus* à côté de *daemonicus* = gr. δαίμωνικός.

dagnades : *sunt autum genus quas Aegyptii inter potandum quoque coronis deuincire soliti sunt, quae uellicando morsicandoque et canturiendo adsidue non patiuntur dormire potantes*, P. F. 60, 11. Mot étranger? Cf. δακνίς ὀρνέου εἶδος, Hes.

daliuum : *supinum ait esse Aurelius, Aelius stultum. Osorum quoque lingua significat insanum. Santra uero dici putat ipsum, quem Graeci δελαιον, i. e., propter cuius fatuitatem quis misereri debeat*, P. F. 59, 17. Mot d'origine et de sens incertains, non attesté dans les textes.

dalmatica (scil. *uestis*) f. : dalmatique, tunique large à manches longues originaire de Dalmatie. Mot de basse époque (éd. de Diocl.). M. L. 2463 et 2462, *dalmata* « *sabot* » (comme *gallica*).

-dam : particule généralisante ou indéfinie, qu'on a dans *qui-dam*; v. *dum*.

dāma : v. *damma*.

damaliō, -ōnis f. : génisse; emprunt latinisé, avec suffixe *-ōn*, au gr. δάμαλις (Lampr.). Cf. *dam(m)a*.

damaseōna, -ōrum n. pl. : prunes de Damas. Dérivé de *damascus*, transcription du gr. Δαμασκός. Attesté à

D

partir de Pline. M. L. 2464. Le nom de la ville, qui était célèbre par la qualité de ses aciers et de ses laines (cf. Thes. Onomasticon III 24, 28-32), est aussi demeuré dans les langues romanes. M. L. 2465, *Damascus*.

Damia, **damium** : *sacrificium quod fiebat in aperto in honorem Deae Bonae, dictum a contrarietate, quod minime esset δαμείον, i. e. publicum. Dea quoque ipsa Damia et sacerdos eius damiatrix appellabatur*, P. F. 60, 1. Sans doute emprunt au gr. Δαμία, déesse adorée à Épidaure, où elle était associée à Αἰγυγία, et à Égine, cf. Hdt. 5, 81 et 85; Paus. 2, 30, 4; l'homonymie de *damium* et de gr. dorien δάμιον (= att. δήμιον) doit être fortuite. *Damiatrix* suppose un verbe dénominateur **damīare* « célébrer le culte de Damia » ou peut avoir été bâti directement sur *damia*, cf. *uindēmia/uindēmiatrix*. Sans exemple dans les textes.

damma (*dāma*), -ae c., mais surtout masculin; féminin dans Hor., C. I 2, 13; le genre masculin a entraîné la création d'une forme *dammus* (*damus*, Not. Tir. 108, 73; cf. M. L. 2466) : *daim*. Attesté depuis Virgile. Roman. Passé en germanique : v. h. a. *tām*, ags. *dā*; le breton *dem* provient du fr. *daim*. Diminutifs : *dammula* (Apulée, langue de l'Église), *dam(m)ulus*.

Un rapport avec *domāre* n'est pas plausible, à cause du sens. Mot étranger, peut-être celtique; cf. irl. *dam allaid* « cerf » (*dam* signifiant « bœuf », comme gr. δαμάλης, -λη). Cf. *damaliō*.

damnum, -i n. : dommage, perte, dépense. S'oppose à *lucrum*, cf. Plt., Cap. 327, *ubi... damnum praestet facere quam lucrum*, à *inrēmentum*; s'allie à *sumptus* (Ps. Asc., Verr., p. 175), *iacitura*, *détrimentum*. En droit, désigne quelquefois les « dommages et intérêts » payés pour une perte matérielle (Loi des XII tables), et par extension l'« amende » (le mot propre est *multa*) ou la peine (*poena*). Quoi qu'on en dise parfois, aucun rapport n'est senti en latin entre *damnum* et *dare*. L'expression *damnum dare* n'est pas une figura etymologica; le sens est « causer un dommage » (s'opposant à *damnum facere* « faire une dépense, une perte », e. g. Plt., Ci. 106, Tru. 228 (*damnum dare*); Ba. 1032, 784, etc.; cf. Thes. V 30, 29 sqq.). Dans Plt., As. 182, *neque ille scit quid det, quid damni faciat*; Tru. 81-82, *eadem postquam alium repperit qui plus daret, | damnosiorum meo exinde immouit loco*, l'allitération n'implique pas un rapport étymologique. Il est donc impossible d'appuyer sur les sens et emplois attestés à date historique un rapport entre *dō* et *damnum*. Attesté à toutes les époques; surtout au pluriel chez les poètes. Bien représenté dans les langues romanes, ainsi que *damnāre*, M. L. 2467-2468; B. W. *dam*. (et *dommage*) Alb. *dam*, *dem*.

Dérivés et composés : *damnosus* : 1° qui cause des pertes, coûteux; 2° qui fait des pertes ou des dé-

penses, prodigue; *indemnīs* : sans dommage, indemne (à partir de Sén.); *indemnīās* (Jurisc.); *damnō*, *-ās* : « *damnō adficere* » (Nonius), cf. Plt., Tri. 829, *nobilēst apud homines pauperibus te (= Neptunum) parcere solitum, diuites dannare atque domare*; cf. aussi l'expression *damnāre aliquem uōī* (*uōīō*), les formules d'héritage *heres meus dannas esto*; *legatum per damnationem*, et la glose de Non. 276, 18, *are est ehere-dare*. Lucilius *Sat. lib. XI* (22) : *... hunc Tullius, inquam, | index heredem facit, et dannat alii omnes*. Dans la langue du droit, *damnāre*, usité d'abord dans le sens de « frapper d'une amende », e. g. Cic., Verr. 1, 38, *minoris HS triciens praetorium hominem non posse dannari*, s'est dit ensuite de toute espèce de châtiement : « condamner » (opposé à *absoluō*), d'où *indemnātus* « non condamné » (depuis Plt.), de même que le composé *condemnō* (cf. *condōnō*) créé pour marquer le fait de la condamnation (aspect déterminé). *Damnāre* s'est employé au sens propre comme au sens figuré; dans la langue de l'Église, il a servi à traduire ἀναθεματίζω; à basse époque, on le trouve au sens de « fermer », e. g. Arat. Act. 2, 111, *-āre uiam*, comme fr. « condamner une porte ». *Condemnō*, dans la langue grammaticale, a traduit aussi δεικνύω.

Damnō et *condemnō* ont de nombreux dérivés : *dam-nābilis*, *damnātiō*, *condemnātiō*, etc.
De *damnō* : irl. *damnaim*, gall. *daoni* (au sens religieux « damner »).

damnicifus (Plt., Pall.) : qui cause des pertes, d'où *damnicifō*, *damnigerulus* (Plt.).

Damnās : de la langue du droit, usité seulement dans la formule *damnās estō* « qu'il soit condamné à ». Sans doute forme dialectale de *damnātus* avec syncope de la voyelle brève finale; cf. osq. *Bantins* « Bantinus », ombr. *pihaz* « piatus », etc. Hypothèse invraisemblable de Brugmann, I. F. 34, 397 sqq., qui fait de *damnās* un substantif abstrait **damnā(i)s* « la condamnation ».

On a rapproché gr. δάπνο « je partage », δάπνη « dépense », δάπλης « généreux »; le sens est éloigné : les correspondants grecs de *damnum* sont ζήμια, βλάβη, ou φθορά. Le rapprochement avec *daps*, souvent proposé, est indémontrable; toutefois, l'identité de *damnum* et des mots arm. *tawn*, v. isl. *tafn* est séduisante. Peut-être ancien terme religieux (cf. *damnāre uōī*)? V. *daps*.

dannus, -i m. : « cūrātor uici ». Mot gaulois, qu'on trouve dans une inscription des Tréueri, CIL XIII 4228; v. Loth, ap. Rev. celt., 38, 380. Composés : *platio-dannus* « cūrātor locōrum », CIL XIII 6776; *arcanto-dan(os)* « cūrātor argentī ».

danus : *generator uel generatio* (Gloss.). Emprunt au gr. δάνος? Cf. *danista*, de δανειστής, d'où dérive *danistārius*.

dapinō, -ās, -āre : ἄ. λ. de Plt., Cap. 897, *aeternum tibi dapinabo uictum, si uera autumas*. Emprunt comique au gr. δαπνώω, avec influence de *daps* : « offrir (en sacrifice) ».

daps, -is f. (souvent au pl. *dapēs*; sg. *dapis* Juvenc.) : *apud antiquos dicebatur res diuina quae febat aut hiberna sementi aut uerna... Itaque et dapitice se acceptos dicebant antiqui, significantes magnifice, et dapaticum negotium amplum ac magnificum*, P. F. 59, 21. Sens premier : sacrifice, cf. Gaŭs, Inst. 4, 28, *pecuniam acceptam in dapem, i. e. in*

sacrificium impendere. De là, « repas rituel qui suit le sacrifice » : Cat., Agr. 50, 2, *ubi daps profanata comestaque erit*. Le pluriel s'explique par la valeur collective du mot. En passant dans la langue profane, a désigné toute espèce de mets, nourriture, repas; cf. Liv. Andr., Carm. fr. 7, *quae haec daps est?* = Od. α 225, τίς δάψ.

Dérivés : *dapālis* : épithète de Jupiter « à qui l'on offre un sacrifice », cf. Caton, Agr. 132; *dapāticus* (cf. *cēnāticus*); *dapāticē*, cf. plus haut.

Archaïque, conservé seulement dans la langue de la poésie à l'époque impériale.

Mot racine, comme *ops*, mais à vocalisme *a*, populaire. Cf. Benveniste, *Don et échange dans le vocabulaire i.-e.*, Ann. sociol., 1951, p. 16 sqq.

Terme de la langue religieuse conservé aussi par les dérivés arm. *tawn* « fête » et v. isl. *tafn* « animal pour le sacrifice ». Un mot parallèle, mais différent, est conservé dans v. angl. *tiber* « sacrifice », gr. δειπνον et, peut-être, v. h. a. *zebar* « animal de sacrifice ». Cf. *damnum* et gr. δάπνη, δάπνω.

dapsilis, -e : abondant, riche. Archaïque et post-classique. Emprunt au gr. δαψιλής avec influence de *daps* et substitution de suffixe.

Dérivés : *dapsilitas* (Paul. Nol.), -ter.

dardana, -ae f. (?) : nom de plante. Sans doute corruption de *bardana*.

dardanārius, -i m. : spéculateur sur les blés. Mot tardif (Ulpien), dérivé sans doute du nom de la région, *Dardānia*, d'où provenaient les blés. Un rapport avec *danus* est peu vraisemblable.

darpus, -i m. : nom d'un petit quadrupède dans Ptolém. Silv. Non latin. V. Bertoldi, BSL 32, 149.

daugia : v. *laugia*.

-dē : particule postposée qui figure dans l'archaïque *quam-de*, ombr. *pane*, *ponne*, osq. *pan*, *pūn*. Sans doute identique à gr. *-de* dans *ōde*, *dē*, etc. Le *-de* de *inde*, *unde* peut s'y rattacher, mais admet une autre origine. V. *dē* et *quam* et *dōnec*.

dē : particule invariable, usitée surtout comme préposition et préverbe. Ne se trouve plus isolément que dans la locution proverbiale *susque dēque* glosé *plus minusue*, P. F. 371, 4. En tant que préposition, *dē* accompagne un ablatif et, comme *ab* et *ex*, marque l'origine, l'éloignement, avec une idée accessoire de mouvement de haut en bas (comme dans gr. κατὰ), nuance bien conservée dans certains composés : *deorsum*, *dēicere*, *dēscendere*, mais qui ne lui est pas nécessairement attachée; cf. Lucr. 1, 788, *a caelo ad terram, de terra ad sidera mundi*; Cic., Fin. 1, 62, *migrare de uita*. Sert aussi à désigner l'extraction : *oleum quod de matura olea fit*, Cat., Agr. 65, 2; une partie prise dans un tout : *ūnus dē mulīs* « un d'entre la foule » = *ex*, gr. παρὰ (v. *dēbeō*); et dans cette valeur partitive se rencontre là avec le génitif (*ūnus multōrum*), auquel il a de bonne heure tendu à se substituer; cf. *quō dē genere* à côté de *cuius generis*; Sall., Cat. 35, 2, *ex nulla conscientia de culpa*; Cic., Att. 2, 24, 3, *uis de rebus conscium esse Pisonem*. Du sens de « en partant de », on est passé à celui de « à la suite de », Plt., Mo. 697, *non bonust somnus dē*

prandio, et au sens moral de « d'après, conformément à », *dē sententiā, dē industriā*, qu'on trouve en osque, *dat senateis tanginud* « dē senātūs sententiā » (= gr. κατὰ acc.), ou « au sujet de », Plt., Au. 700, *ibo intro ubi de capite meo suu comitia* (= *nept* et génitif); concurrencé par *super* dans ce sens. — Comme on l'a vu à propos de *ab*, la préposition *dē*, forme plus pleine et qui avait l'avantage de commencer par une consonne, a tendu à se substituer à *ab* et à *ex*, tout au moins dans la langue parlée, cf. Thes. V 46, 40 sqq., et a fini par les éliminer dans les langues romanes.

Comme *ab* et *ex*, *dē* a servi à renforcer un certain nombre de particules, adverbess, prépositions, dont certaines apparaissent de très bonne heure : *dēhinc*, *dēinde*, *dēsuper*. Cet usage s'est beaucoup développé dans le latin populaire, cf. *deante*, *dēcontrā* (= ἀνεστρντ), **dēcrās* (d'où *dēcrāstinātō*) et *dēmāne* (demain), *dēforās*, *dēforis* (blâmé par Cleonius, GLK V 21, 22), M. L. 2520; *dēinter*, *dēintrā*, *dēintus* (dans), *dēlongē* (= μακρόθεν), *dēmagis* « ualdē magis », Non. 98, déjà attribué aux *antiqui* par P. F. 62, 18 : *pro minus (l. nimis) dicebant antiqui*; *dēretō*, M. L. 2582; *dēsub*, *dēsubter*, *dēsubtus*, *dēsubitō*, M. L. 2607, *dēsuperne*, *dēsuprā*, *dēsursum* (blâmé par Quint. 1, 5, 38), *dētrāns*. Cf. aussi de *ex* attesté dans l'Italia, Matth. 18, 28, et demeuré en roman, M. L. 2514.

Sur it. *da*, rhéno-rom. *dad*, *da*, v. Recueil Niedermann, p. 207.

Dē sert de préverbe dans un grand nombre de composés verbaux, où il marque souvent, comme on l'a vu, un mouvement de haut en bas. Il peut indiquer aussi une action faite d'après un objet : *dēscribō*, *dēpingō*, un déplacement : *dēplanō*, et par suite un changement d'état; il peut aussi, marquant l'éloignement, avoir une valeur privative ou diminutive : *dēargentō* (Lucil.), *dēartuō*, *dēcapitō*, *dēcollō*, *dēficiō*, *dēsum*, *dēmēns* (cf. *āmēns*), *dēbilis*, *dēdecus*. Il a pu servir à indiquer l'achèvement : *dēbellō* « livrer un combat qui met fin à la guerre », *dēuincō* « vaincre définitivement » (et *dēcrepitus*?). C'est par là que s'explique le sens de superlatif qu'il exprime, par exemple, dans *dēpererō*, « j'aime à mort » *deamō*, etc. Du reste, dans les verbes comme dans les adverbess, il arrive souvent que le sens de *dē* (comme celui de *ex*) soit affaibli et que le préverbe serve simplement (comme dans les adverbess et les prépositions) à renouveler une forme simple vieillie et usée : *dealbō* (M. L. 2488 a), *deambulō*, *dēargentō* (Vulg.), *deaurō* (M. L. 2489), *dērelinqūō* d'après *dēserō*. Usité de tout temps. Panroman; cf. M. L. 2488.

La longue de *dē* est constante. Dans *dēhinc*, *dēin* > *dēin* (monosyllabe), l'abrègement peut être dû à la présence devant voyelle. Mais on peut se demander si le *-dē* qui apparaît dans *in-de*, *un-de*, en face de *hin-*, *illim* et *illin-*, *istim* et *istin-*, n'est pas une forme brève de *dē*, postposée? Toutefois, cette particule peut être rapprochée du *-de* de *quandē* (v. *quam*), qu'on retrouve en osco-ombrien et dont le rapport avec *dē* n'apparaît pas.

Pour les dérivés, v. *dēterior* et *dēmum*. V. aussi *dēnique*.

V. Sommerfelt, *Dē en italo-celtique* (Oslo, 1920); *dē* se retrouve exactement en celtique : irl. *dē*, gall. *dē*, et ne se retrouve que là. L'osco-ombrien a des formes à vocalisme *a* : osq. *dat* (et comme préverbe : *da-dikat-*

ted « dédicait »), ombr. *da-*, préverbe dans *da-etom* « delictum » (équivaldrait à lat. **dē-ium*). Sans doute apparenté à *dō* de *dōnec* et *quandō*. — Au contraire, *ab*, *ex* et *au-* ont des correspondants hors de l'italo-celtique.

dēbeō, -ēs, -uī, -itum, -ēre (forme refaite *dehibuisti* dans Plaute, Tri. 426, comme *praehibeō* assez fréquent) : proprement « avoir en le tenant de quelqu'un », de **dē-habeō*, comme *dēgō* de **deagō* « devoir » (*alqd alicuī*) (s'oppose à *praebere*), se dit de l'argent (*pecūniam*) ou de tout autre objet. De là : *dēbitum* : « le dû, la dette » et *indēbitus*; *dēbitor* « débiteur », qui s'oppose à *crēditor*, ainsi Cic., Sest. 94, *bona crēditorum ciuium Romanorum cum debitoribus Graecis diuisisse*. — *Dēbere* s'emploie également avec un infinitif complément pour marquer l'obligation de faire une chose (cf. *habeō*), e. g. Cat., Agr. 119, *quid facere debeas*, et, dans ce sens, peut être impersonnel, comme *oportet*; ainsi Varr., L. L. 8, 61, *dēbuisse aiunt... ut aucupem sic pisci(cū)pem dici*. Cf., pour le sens, gr. ὀφείλω. La valeur d'obligation a tendu à s'affaiblir et parfois *dēbeō*, à basse époque, ne sert qu'à former une sorte de futur périphrastique, comme gr. μέλλω, cf. Eugipp., Seu. 31, 4, *oppida in quibus debent ordinari*, ou à introduire une hypothèse, S^t Avit, p. 74, 1, *quae professio sua... etiamsi censeatis quod grauaere me debeat*; tous sens qui se retrouvent dans le fr. *devoir*. Ancien, usuel. Panroman; cf. M. L. 2490, 2492, 2493, *dēbere*; *dēbita*, -tum, B. W. *dette*; *dēbitor*.

dēbilis, -e (*dēbil*, Enn., A. 324, comme *famul*) : infirme, estropié, débile. Se dit du corps en général (dans la Vulgate trad. *υλλός*; et correspond à ἀνάπηρος) ou d'une partie, jambe, pied, main; cf. Celse 4, 9, *coxarum dolor hominem saepe debilitat* (= fait boiter); Tite-Live le joint à *claudus*, 21, 40, 9; à *mancus*, 7, 13, 6; etc. Ancien, usuel. Conservé comme adjectif dans quelques formes romanes ou dans le verbe composé *endeble* « harasser » (prov., cat., esp.). M. L. 2491; et *indēbilis*, 4369.

Dérivés : *dēbitiās*, -tō, -āre et ses dérivés.

Composé dont le second terme doit renfermer un correspondant du mot conservé dans skr. *bālam* « force ». *bāliyān* « plus fort » et v. sl. *boliti* « plus grand »; gr. βελτίων, βέλτιστος. Le *b* initial indique un terme populaire; et, en effet, le mot n'est pas védique; il est de ceux que le sanskrit a pris, avec *l*, à des parlers autres que ceux sur lesquels repose le védique le plus ancien.

dēcānus : v. le suivant.

decem (forme vulgaire *decim*, fréquente dans les inscriptions) inclcl. : dix. Nombre parfait, cf. Vitr. 3, 1, 5, *quem perfectum numerum Graeci τέλειον dicunt, perfectum autem antiqui institerant numerum qui decem dicitur*; c'est-à-dire fin de série dans la numération décimale. De là, exprime une idée de grande pluralité, e. g. Plt., Ba. 128, *si decem habeas linguas*, comme *decem milia* (= *μυρία*) exprime un grand nombre indéfini. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2497.

Dérivés : *decumus*, puis *decimus* (pour le vocalisme, cf. *optumus*, *optimus*) : dixième; *decuma*, *decima* f. : dime, M. L. 2503, gall. *dēgwm*; *decimō*, -ās : déci-mer (δεκατέω, δεκατάω) et ses dérivés, *dēcimō* « choisir, trier » (Macr.); *decimārius*.

De *decuma*, -mō proviennent : v. sax. *dēgmo*, v. h. a. *tēhhamōn*, *tēhmon*.

decimānus (*decu-*) : 1° *decimanus* appellatur *limes* qui fit ab ortu solis ad occasum, alter ex transuerso currens appellatur *cardo*, P. F. 62, 25. L'origine de ce sens est expliquée dans Grom., p. 367, *limes qui pro eo quod formam X faciat decumanus est appellatus*; 2° *decumana* oua dicuntur et *decumani fluctus*, quia sunt magna. Nam et ouum decimum maius nascitur, et fluctus decimus fieri maximus dicitur, P. F. 62, 27. Le sens de « très grand » vient sans doute de ce que l'on choisissait, pour offrir aux dieux, le plus gros des dix œufs, etc., ou de ce que l'objet arrivant à la fin d'une série de dix héritait de l'idée de grandeur contenue dans le nombre; 3° de la 10^e cohorte, d'où porta *decumāna*, substantivé; *decumānus* : percepteur de la dime (pour la forme, cf. osq. de km an n i u i s, de la dédicace d'Agnone; sens mal déterminé).

decius : attesté comme nom propre *Decius*, osq. *De-kis*; *decies*, (-ēs) : dix fois.

decānus (bas latin) : chef d'un groupe de dix hommes (fait d'après *primānus*, etc., avec influence du gr. *δέκα*); désigne, par suite, toute espèce de dignitaires civils, militaires ou religieux, en particulier le « doyen », cf. M. L. 2496 et *decāna*, M. L. 2495; *decānicus* : demeure des dizéniers. V. h. a. *tēhhan*, b. all. *deken*, irl. *decan*.

dēni, -ae, -a, distributif : dix par dix (sans doute d'après *nōni*); *dēnarius*, -i (scil. *nummus*) m. : denier; monnaie valant à l'origine dix as et qui conserva son nom quand sa valeur fut passée à seize as. M. L. 2553; v. angl. *dīnor*, *dīnere*, gall. *dīnair*.

december, -bris (scil. *mēnsis* exprimé ou non) m. : décembre. Cf. *september*, *october*, *november*; Varr., L. L. 6, 34, *dehinc Quintus, Quintilis et sic deinceps ad december a numero*, M. L. 2498; irl. *decimber*. Dérivé : *decembrius*. *decimātrus* : dixième jour après les ides, chez les Falisques; cf. *quinqūātrus*.

decurēs : *decuriones*, P. F. 63, 8; *decuria* : division du peuple romain, sans doute à l'origine groupe de dix *equitēs* commandés par un *decuriō*, cf. *centuria*, *centuriō*; puis tout groupe de dix : *d. iudicum*, *appāriūrum*, *seruōrum*, etc. M. L. 2508; germanique : v. isl. *dekor*, m. b. all. *deker*, etc. De là : *decuriō*, -ōnis m.; *decuriō-nātus*, -ūs; *decuriō*, -ās : répartition dans les décuries.

Composés en *decem*, *decu-*, *dec-* : *decemplex* et *decuplex* (d'après *du-*, *quadru-*); *decemprimus* (singulier tiré du pluriel *decem primū* « les dix premiers citoyens d'une ville »); *decemuir* (tiré de *decemuiris*); *decennis*, *decennium*, *decennālis*; *decunz* : mesure de dix onces; *decuplus* et *decuplo*, -āre; *decussis*, -is m. « ab *decem assibus* », Varr., L. L. 5, 170, cf. *centussis*. S'abrège en *decus* et se note par le signe X; de là *decussō*, -āre, *decussatiō*, -tim, cf. Colum. 3, 13, 2, in *speciem Graecae X litterae decussauimus*, M. L. 2510.

Anciens juxtaposés où *decem* est le second terme : *ūndecim*, *duodecim*, etc., avec leurs dérivés *ūndecimus*, etc.

Cf. aussi *uiginti*, *trigintā*, *centum*.

La nasale finale de *decem*, cf. omb. *desen-duf* « duodecim », fait en général partie intégrante du nom de nombre « dix »; cf. skr. *dāca*, gr. *δέκα*, got. *iathun*, irl. *deich* n, arm. *tass* (avec un vocalisme réduit), etc. Toutefois, les composés tels que *decuplus* et le dérivé *decuria*

n'ont pas de nasale; on peut penser à une analogie de *centuplus*, *centuria*. Mais par omb. *tekuries*, *decurier* « *decuriūs* », le fait semble italique commun, si le mot ombrien n'est pas emprunté au latin; l'osque a un nom propre *Dekkviarim*, « **Decuviārem* »; l'omb. *tek-vias* est douteux; Vetter le traduit par « *münificae* » (T. E. II b 1). Or, on retrouve un thème en -u- en germanique : got. *-tigjus*. La forme sans nasale apparaît aussi dans *decies*, qui peut être d'après *quinquies*, *series*, ... *centies*. V. *centuria*.

L'ordinal *decimus* est ancien; cf. skr. *daçamāh*, av. *dasamō*, et, avec élargissement, irl. *dechmad*, gaul. *decametos*. Cette forme est du type *septimus* et de *nōnus*; on voit qu'il y avait m dans *septem* et *decem*, n dans *nouem*. Ceci ressort aussi des dérivés baltiques : v. pruss. *dessims*, lit. *desimtas*, cf. gr. *δέκατος*, got. *taihunda* « dixième », en face de v. pruss. *newints*, lit. *devintas* « neuvième », avec formation en -to-, secondaire par rapport au type *decimus*.

-*gintā* dans *uiginti*, -*gintā* dans *trigintā*, etc., sont des formes d'un dérivé en -t- de *decem*, à vocalisme radical zéro; cf. skr. *daçāt-*, v. sl. *deset-*, lit. *dēsimi-* et gr. *δέκαδ-*. V. *uiginti* et *triginti*.

La formation de *december* et des autres noms de mois en -ber est obscure. M. Benveniste, BSL 32, 73, lui suppose une origine étrusque; et l'on peut se demander si une pareille influence n'a pas agi sur *decurēs* (cf. *lucērēs*) et, par suite, sur *decuria*, *centuria*.

dēcērima : v. *carpō*.

decet, -uit, -ēre : il convient. Correspond pour le sens à *πρέπει*, *decēns* à *πρέπειον*, *εὐπρεπής*; *decēntia* a sans doute été créé par Cicéron pour traduire *εὐπρέπεια*, cf. N. D. 2, 145, *colorum... et figurarum... ordinem*, et, ut *ita dicam*, *decēntiam oculi iudicant*; d'où, à l'époque impériale, *indēcēns* (= *ἀπρεπής*), -*center*, -*centia* et même *indēcō* (Pline); Cicéron emploie *dēdecet* au sens de *ἀπρεπεί*. De même, le composé archaïque *condecet* traduit *συμπρέπει* (peut-être avec influence de *conuenit*); mais le *condecēntia* que le Thes. prête à Cicéron, De Or. 3, 200, est suspect. Impersonnel à l'origine, comme le prouve la construction avec l'infinitif « passif », Plt., Mi. 737, *desisti decet*; Am. Prol. 35, *iniusta ab iustis impetrari non decet*. Souvent joint à *oportet* : Mer. 750, *sic decet, sic fieri oportet*. Peut s'employer absolument : *sic decet*; et quand la personne est exprimée, elle est à l'accusatif : ut *puđicam decet*. Ce n'est que secondairement, sans doute quand *decet* a tendu vers la construction personnelle, que cet accusatif a pu être remplacé par le datif (d'après *conuenit*?); Plaute dit, Tri. 490, *deos decet opulentiae et factiones*, et Am. 820, *istuc facinus... nostro generi non decet*. La construction personnelle est, du reste, assez rare et surtout poétique. Ancien et usuel. M. L. 2500. Adjectif en -*bilis* tardif : *decēbilis*, M. L. 2501 : *d. deō* = *θεοπρεπής*.

A *decet* se rattachent deux substantifs : *decus*, *decor*, et un adjectif : *dignus* :

decus, -oris n. : bienséance, décence, dignité; d'où « honneur » (cf. *dēdecus*) et « beauté », la beauté physique s'accompagnant de la dignité morale. Mais ce dernier sens est plutôt réservé à *decor*. Traduit à la fois *εὐπρέπεια* et *δέξα*. Ancien (Plt., Cat.), usuel.

decor, -oris m. (surtout poétique, à cause du genre

« animé »; attesté depuis Laevius) : différencié par les glossateurs de *decus* : Isid., Diff. 1, 163, *decus ad animum refertur, decor ad corporis speciem* (cf. *honōs*), distinction qui correspond, du reste, souvent à la réalité. Le sens de « *δέξα*, *honōs* » est tardif. Les dérivés proviennent de *decus* et *decor*, indifféremment :

decor, -oris adj. (archaïque et postclassique) et *dēdecor*, *indecor*(is); *decōrus* (*decorīter*; *dē-*, *indecōrus*; *decorōsus*, *dēde-*, *inde-*, tardifs, d'après *formōsus*, *gloriōsus*) : *decorum* traduit *πρέπον*, Cic., Or. 70; *decorō*, -ās (*decorō* à basse époque) : orner, embellir, d'où *decorātus*, M. L. 2507; *decorātiō*, -men, -mentum, tardifs et rares; *indecorō* (Acc.); *indecorābiliter* (id.); *indecorōsus* (Hilar.); *con-*, *dēdecorō*.

dignus, -a, -um (d'après les grammairiens, l'i de *dignus* serait long, et on le trouve avec *apez*) : digne; sur l'i de *dignus* dans les langues romanes, v. Meyer-Lübke; Einfl., § 122. Comme dans *quinque*, l'indication de la quantité marque sans doute une notation de la prononciation fermée de la voyelle, normalement liée à la quantité longue en latin. Le rapport avec *decet* apparaît bien dans Plt., Mo. 52, *dignissimumst : decet me amare et te bubulcarier*; *dignum* est synonyme de *decet*. Pour la formation, cf. *lignum* et *legō*, *tignum* et *tegō*, *plēnus* et *pleō*. Sens : « qui convient à, digne de » et « qui mérite ». Correspond pour le sens à gr. *ἄξιος*. Construit avec l'ablatif : *d. aliqui rē*; la construction avec le génitif est rare et mal attestée, sauf à basse époque. S'emploie dans les sens laudatif ou péjoratif, indifféremment : *d. laude* comme *d. supplicio*. Ancien, usuel. M. L. 2641 (la plupart des formes romanes sont savantes); B. W. *digne*.

Dérivés : *dignitās* : mérite, dignité, haut rang (sens abstrait et concret; se dit spécialement des charges honorifiques dans l'État, cf. *potestās*), M. L. 2640; *dignō*, -ās (*dignor*) : juger digne, daigner = *ἀξιῶ*, *δέχομαι*, M. L. 2639, B. W. s. u.; *dignatiō* (Cic.). Composés : *indignus* et ses dérivés *indignor* (*indignāre*, M. L. 4378), -*gnatiō*, etc.; *condignus* : également digne, *ἰσότημος*; *dēdignor* (= *ἀπαξιῶ*, latin impérial) : repousser comme indigne; *dēdignatiō*; et **disdignāre*, M. L. 2366; B. W. sous *daigner*.

On ne voit guère d'autre moyen de donner une étymologie au verbe *decet*, avec son adjectif *dignus*, que d'en rapprocher le groupe athématique de hom. *δέχο* « il recevait » et de véd. *dāsti* « il rend hommage à ». L'ombrien *tiçit*, TE II a 18, *façia tiçit* est contesté : *decet* ou *licet*? V. Vetter, *Hdb.*, p. 195; l'i de *tiçit* est singulier en face de *decet*. Le thème en -ēs-, représenté par lat. *decus* et *decor*, est à rapprocher de skr. *daçasyati* « il cherche à plaire à, il sert », dont le primitif **daçāç* n'est pas attesté. — Le gr. *δέξα* « opinion, réputation, gloire » doit être fait sur un désidératif de la racine de *δέκω*, etc., comme lat. *noxā* en face de *noceō*. — V. aussi *discō* et *doceō* (et *dexter*?).

dēcētēs : v. cōs.

dēcrepitus, -a, -um : décrépité. Mot du langage familier, uniquement appliqué aux vieillards ou à la vieillesse (Cic.; Tusc. 1, 94).

Se décompose, évidemment, en *dē* + *crepitus* (de *crepare*), mais la modification de sens n'est pas claire. Bréal suppose que la vieillesse décrépité est comparée à un

mur qui se lézarde ou à un arbre qui se fend. Mais le sens du préfixe serait étrange; *dē-* marquant d'ordinaire la cessation, le manque (à moins de supposer qu'il marque ici l'achèvement : *dēcrepitus* « qui achève de se fendre »). Les anciens l'expliquent de différentes manières, par *despērātus*, *iam crepera uita*; ou encore par *quia propter senectutem nec mouere se, nec ullum facere potest crepitus*, P. F. 62, 12; ou par *quod iam crepare desiderit*, i. e. *loqui cessauerit*, Isid., Or. 10, 74, etc. Cf. Thes. s. u. — Walde, I. F. 39, 92, voit dans l'emploi de *dēcrepitus* une image analogie à celle qu'on a dans *homo est bulla, animam ebullire*.

Expression imagée de la langue familière, dont le sens apparaît fixé dès les premiers exemples et dont, faute de pouvoir en suivre l'évolution, on ne peut fixer l'origine avec certitude.

decuria, decussis : v. *decem*.

dēfendō, -is : v. *fendō*.

dēfrutum, -ī (ū dans Plt., Ps. 741; ū dans Vg., G. 4, 269; inscriptions et manuscrits *defrictum*, Mul. Chir. *defritum*) n. : vin cuit, raisiné. — a *deferuendo*, Palladius 11, 18, 1; cf. Varr. ap. Non. 551, 18, *sapam appellabant quod de musto ad mediam partem decozerant; defretum* (sic codd.), *et ex duabus partibus ad tertiam redegerant deferuefaciendo*. Terme de la langue rustique, attesté depuis Plaute et Caton.

Dérivés : *dēfrutō*, -ās; *dēfrutariūs*, -ium.

On rapproche v. h. a. *briuanu* « brasser », thrace *βρῦρος*, qui désigne une boisson fermentée (cf. *brisa*), ἰγρ. *ἰπέφρῦσεν* = *ἰπέφρῦσεν*, Hes. V. *ferueō*; *fermentum*.

dēgener : v. *genus*.

dēgīnō : v. *gīnō*.

dēiērō : v. *iūrō* s. *iūs*.

deinceps : v. le suivant.

deinde (*dē-inde*, puis *deinde* dissyll.), **dein** adv. : à la suite, ensuite. Usité de tout temps. Conservé dans quelques langues romanes, M. L. 2525. *Deinde* est la forme la plus ancienne; *dein* en est une forme abrégée : Cic., Or. 154, *ain pro aine... dein etiam saepe et exin pro deinde et pro exinde dicimus*. *Deinde* seul est attesté épigraphiquement; *dein* (comme *proin*, etc.) se rencontre seulement devant consonne. La comparaison de *dehinc* suffit à prouver que *deinde* est antérieur à *dein*. De ce dernier a été tiré *deinceps* : successivement, à la suite. Correspond à gr. *ἐξῆς*, *ἐπεξῆς* : souvent joint à *inde*, *postea*, *deinde*, cf. gr. *ἐπειτα ἐξῆς*. Attesté seulement depuis la Lex Repet. (adjectif) et Varron (adverbe). Usuel, mais non roman. *Deinceps* est un ancien adjectif, comme on l'a vu, s. u. *capio*; cf. *princeps*, et on le trouve dans ce sens, Lex Repet. CIL I² 583, *iudex deinceps faciat pr(incipi) cessante, iem quæstor*). Mais, en dehors de cet exemple, il n'est employé que comme adverbe; et le *deinceps* die d'Apulée n'est qu'un barbarisme, amené par le rapprochement avec *incipio* et influencé dans sa flexion par *anceps*; cf. P. F. 62, 7, *deinceps qui deinde coepit ut princeps qui primum coepit*.

dēlectō (-tor) : v. *laz*, *laciō*.

dēlēō, -ēs, -ēul, (*dēlūi* tardif; cf. Thes. V 433, 61), -ētum, -ēre : Prisc., GLK II 490, 8, a « *dēleo* » cuius

simplex in usu non est, « deletum » ; a « delino » « delitum » nascitur ; ibid. 19, « deletum » a « deleo » unde et « letum » ipsa res quae delet, quasi a « leo » simplici nascitur quod in usu non est, ex quo « deleo deleui ». Confusion de *dēlinō* (v. *linō*) et de **dē-oleō*, cf. *ab-oleō*? Deux sens : 1° effacer, biffer (déjà dans Caton, Or., frg. 2), cf. *aboleō* ; 2° détruire, raser. Traduit gr. ἀπ- ou ἐξολοίω. Cf. *dēlēticius* = χάρτης ἀπαλιπτος, καλλιψηφτρον. Ancien, classique, usuel. Conservé dans le prov. *delir*, M. L. 2533.

Autres dérivés : *dēlētīo* (rare, un exemple de Lucilius ; repris par la langue de l'Église) ; *dēlētior* (rare et tardif ; mais Cicéron a hasardé une fois *dēlētior* en l'introduisant par *paene*, Harusp. resp. 49) ; *dēlētīlis* (Varr., -is spongia « éponge à effacer ») ; *dēlēbīlis* et *indēlēbīlis* (Ov. = ἀνελέπτως, Isocr.) ; *dēlēticius* (Ulp.) ; v. plus haut, « palimpseste ».

V. *ab-oleō*, *ab-oleū*.

délérus : v. *lira*.

dēlibērō, -ās, -āui, -ātum, -āre : délibérer, mettre en délibération (absolument, ou avec complément précédé de *dē*, ou à l'accusatif : *res dēlibērāta*), et, par extension, « résoudre, décider de ». Attesté depuis Plaute ; appartenait plutôt à la langue écrite.

Dérivés : *dēlibērātiō* ; *dēlibērātius* : -m genus = γένος συμβουλευτικόν ; les deux mots sont surtout employés par Cicéron et Quintilien ; *dēlibērāmentum* (Labér.) ; *dēlibērābundus* (T.-L.) ; *dēlibērūm* (Gloss., d'après *arbitrium*). Les anciens font dériver *dēlibērāre* de *libra*, *libella*, ainsi P. F. 65, 3, a *libella qua quid perpenditur dictum*. Mais on attendrait **dēlibrāre*. Cf. Rhét. Her. 3, 2, 2.

Semblerait plutôt être un composé de *liberō* spécialisé dans un sens imagé, comme *resoluere*?

dēlibūtus, -as, -um : oint, arrosé, trempé de. Seul, l'adjectif est ancien (Plaute) et attesté dans la bonne langue ; des formes verbales telles que *dēlibuī*, *dēlibuītur* ne figurent que dans Tertullien, Solin (III^e siècle de l'ère chrétienne) et sont manifestement refaites sur *dēlibūtus*. L'adjectif présente sans doute le degré zéro **lib-* de la racine **leib-*, cf. *libō*, -ās. Peut-être influencé par *imbūtus*, inexpliqué.

dēlicātus, -a, -um : voluptueux, délicat (dans tous les sens du mot français), tendre, efféminé, raffiné, mignon. Se dit des personnes comme des choses : *dēlicatissimo litore*, Cic., Verr. 2, 5, 40, 104 ; *dēlicata nauigiā*, Suét., Vit. 10. Ancien, usuel. M. L. 2538, 2537, **dēlicātīare*.

Dérivés et composés : *dēlicāt(i)tūdō* (bas latin et rare) ; *indēlicātus*.

Étymologie douteuse. Celle de Festus, P. F. 61, 14, *dēlicata dicebant deis consecrata, quae nunc dēdicata. Vnde adhuc manet dēlicatus quasi luxui dīcatu*, ne s'appuie sur aucun exemple et semble de pure fantaisie. *Dēlicātus*, quelle qu'en soit l'origine, a subi l'influence de *dēliciae* : Isid., Or. 10, 70, *dēlicatus quod sit dēlicis pastus, uiuens in epulis et nitore corporis* ; cf. Sén., De breu. uit. 12, 7, *audio quandam ex dēlicatis (si modo dēliciae uocandae sunt uitam et consuetudinem humanam dēdiscere)...*

dēlicia, **dēliciae** : v. *colliciae*.

dēliciae : v. *lax*, *laciō*.

***dēlicios**, -a, -um : sevré. Adjectif restitué dans Varr., R. R. 2, 4, 16, *cum porci depulsi sunt a mamma, a quibusdam dēlicii (dēlicii codd.) appellantur*. Peut-être faut-il joindre *dēliculos*, qu'on lit dans Cat., Agr. 2, 7, *armenia dēlicula, oues dēliculas*, dont le sens est incertain. On l'explique par **dē-lic-us*, composé de **lac*, forme sans suffixe de **lact-* ; d'autres y voient un doublet de *dēlicuus*, de *dēlinquere*, dont il y a un exemple dans Plt., Cas. 205, ce qui ne convient ni pour le sens ni pour la forme. Groupe obscur.

dēlinō : v. *lénis*.

dēlinō : v. *linō*.

dēliquium : v. *linquō*.

dēlirō : v. *lira*.

dēlphīnus, -ī m. : dauphin. Emprunt ancien (Accius) et latinisé au gr. δελφίς, -ίνος et passé dans les langues romanes, M. L. 2544, et en irl. *deif*. La poésie et la prose impériale ont préféré la transcription du mot grec : *dēlphīn*, *dēlphīs*, -īnis. Cf. *abacus*.

dēlūbrum, -ī n. (souvent au pluriel) : temple, sanctuaire, sans qu'il soit possible de préciser le sens dans la littérature, quoique l'App. Probi note, GLK IV 202, *inter templa et delubra hoc interest quod templa ubi simulacra sint designat, delubra uero aedem cum porticibus designat*, ni d'en déterminer la signification primitive, que les commentateurs font varier au gré de leurs fantaisies étymologiques. Cf. Macr., Sat. 3, 4, 2, *Varrō libro octauo rerum diuinarum delubrum ait alios aestimare in quo praeter aedem sit area assumpta deum causa... alios in quo loco dei simulacrum dedicatum sit, et adiecti, sicut locum in quo figerent candelam candelabrum appellatum, ita in quo deum ponerent nominatum delubrum* ; P. F. 64, 6, *delubrum dicebant iustem delibratum, h. e. decoratum quem uenerabantur pro deo* ; cf. Serv. auct., Ae. 2, 225, *Masurius Sabinus delubrum effigies, a delibratōne corticis*. Cincius, frg. Serv., Ae. 2, 225, *delubrum esse locum ante templum, ubi aqua currit, a deluendo* (cette étymologie est celle qui est adoptée généralement) ; cf. Isid., Diff. 1, 407, *a sunt iustae fontes habentia ad purificandos et abluendos fideles...* Le mot est attesté à toutes les époques, mais est d'un emploi plus rare que *templum* et semble d'un niveau plus relevé. Cf. *po(l)lūbrum*?

-**dēm** : particule postposée qui s'ajoute à un certain nombre de formations pronominales ou adverbiales : *idēm*, *quidēm*, *uidēm*, *pridēm*, etc., pour en préciser la valeur. Sans doute apparentée à -*dam*, -*dum*. Pour -*em*, cf. *enim*.

dēmō : v. *emō*.

dēmum adv. (*dēmus* dans P. F. 61, 21, *dēmum quod significat post, apud Liuium* (dub. 44) *dēmus legitur. Alii dēmum pro dumtaxat posuerunt*). — Si *dēmus* est réel, il est à *dēmum* comme *aduersus* à *aduersum*. Le Servius auctus, Ae. 6, 154, définit *sic dēmum* : *ad postremum, h. e. nouissime*. *Dēmum* est peut-être un superlatif formé sur *dē*, comme *summus* est formé de **sup-mo-s* et comme *extrēmum*, *postrēmum* le sont de *ex*, *post*. Souvent joint à *igitur*, *tum*, *nunc*, *ibi*, etc., qu'il précède.

Dēmum, qui signifiait « de là et pas plus loin », a pris la nuance de « précisément, exactement », *tum dēmum*, et par suite de « seulement ». Cf. *dēterior*. A peut-être servi de modèle à *extrē-*, *postrē-*, *suprē-mus*. Usité de tout temps ; non roman.

dēnārius : v. *decem*, *dēni*. De là gr. δηναρίον, d'où skr. *dīnārah* « dinar ». Passé aussi en v. isl. *dinere*, v. angl. *dīnor*.

dēni : v. *decem*.

dēnicālēs : v. *nez*.

dēnique adv. : enfin, à la fin. Conclut une énumération, une argumentation, une gradation ; de là son sens de « pour tout dire, en un mot, même ». Confondu avec *tandem*, dont il a le sens temporel. Il est à noter que *dēnique* introduisant une dernière proposition se place presque toujours avant le premier mot ; accompagnant, au contraire, le dernier terme d'une énumération, il se place le plus souvent après celui-ci, comme un enclitique. Usité de tout temps ; non roman.

Pour la forme, cf., en partie, *dōnec*. Le premier terme est *dē-* (cf. *dē-mum*), employé avec valeur adverbiale et suivi des deux particules -*ne* (v. cette particule ; cf. *quoic-ne*, etc.) et -*que* (avec valeur indéfinie ; cf. *quisque*). V. -*que*.

dēns, **dentis** m. (ancien thème consonantique : abl. *dente*, gén. pl. *dentium* ; cf. Varr., L. L. 8, 68 ; *dentium* est analogique de *gentium*, etc.) : dent de l'homme ou des animaux ; s'applique par extension à tout objet de forme ou d'usage comparable ; cf. Non. 462, 3, *dentes non solum quibus cibus adteritur, sed omnia quibus aliqui exsecari (exsi-) uel teneri potest Vergilius dici uoluit* (G. 2, 406 ; Ae. 6, 3) : dent de la charrue, du peigne, du râteau, de la fourche, de l'ancre, etc. S'emploie aussi au sens figuré, comme notre « avoir la dent dure ». Usité de tout temps. Panroman, avec passage partiel au genre féminin attesté dans Cass. Fel., Greg. Tur., v. B. W. s. u. M. L. 2556 (*dēnte*).

Dérivés et composés : *dēntātus* : garni de dents, denté, dentelé (= lit. *dantiotas*), M. L. 2560 ; *dēntōsus* (Gloss.) ; *dēntālis*, d'où *dēntālia*, n. pl. (et tardif *dēntāle*) : partie de la charrue où s'enclave le soc ; dents de râteau, M. L. 2559 ; *dēntāneus* : dentelé (de l'éclair) ; *dēntārius* : dentaire ; *dēntāria* : jusqu'ame ; *dēnticulū* : petite dent, faucille, dentelure, M. L. 2564 ; d'où *dēnticulātus* ; *dēntiō*, -īs : faire des dents, d'où *dēntiō* et par haplogie *dēntiō*, M. L. 2565 ; *dēntex* (*dēntix*) m. : poisson de mer, denté vulgaire, M. L. 2561 ; *dēnticāre* (Gloss. Pap.) ; M. L. 2563). *Dēntātus*, *Denticulus* sont aussi des surnoms romains.

Composés avec *denti(-)* : pour premier terme : *dēntar-paga* : hybride de Varron (cf. gr. δδοντάργα) ; *dēntar-cum* : transcription du gr. δδονταργών ; *dēntifrangibulus*, *dēntilegus*, créations plaisantes de Plaute ; *dēntifricium* = δδοντότριμμα (Pline) ; *dēntiscalpium* = δδοντόλαβρον (Martial).

Composés avec *dēns* pour second terme : *bi-dēns* (ancien **dwi-dēns*) adj. : 1° qui a deux dents, d'où subst. masc. *bidēns* « hoyau », M. L. 1087, et *bidentīō* : *fodiō* (Gloss.) ; 2° victime (généralement brebis) de deux ans, qui en est à sa seconde dentition ou qui a ses dents

supérieures et inférieures ; cf. Gell. 16, 6, 12, P. *Nigidius... bidentes appellari ait non oues solas, sed omnes bimas hostias* ; ibid. *Hyginus... quae bidens est, inquit, hostia, oportet habeat dentes octo, sed ex his duo ceteris aliores per quos appareat ex minore aetate in maiorem transcendisse*. Cf. P. F. 30, 17 et CGL V 172, 38. Par contre, *ambidēns*, *quae superioribus et inferioribus est dentibus*, qu'on lit dans P. F. 4, 28, semble un mot créé par le glossateur sur le modèle de ἀμφόδους (ἀμφόδους) pour expliquer *bidēns*. A l'époque impériale, *bidēns* est devenu simplement un synonyme poétique de *ouis*, sans autre précision ; *bidental* (nominatif substantivé de l'adjectif *bidentālis* ; cf. *fāgūtal*) : *locus fulmine tactus et expiatus oui*, Diff. GLK VII 523, 24 ; *bidentālis* m. : prêtre chargé du sacrifice du bidental ; sur le sens, v. Usener, Rh. Mus. 60, 22, et Wissowa, PW III, 429.

tridēns : qui a trois dents ; substantif masculin « trident », d'où les épithètes poétiques de Neptune *tridentifer*, -ger, -potēns ;

ēdentī, -ās : édenté, casser les dents (très rare, Plt. et Macr.), M. L. 2828 ; *ēdentulus* : adjectif joint par Plaute à *uetulus* et repris en bas latin.

Mot pan-indo-européen. Le latin garde ici un thème qui est attesté par skr. *dān*, acc. sg. *dāntam*, gén. sg. *dāntāh*, avec une alternance vocalique dont la différence entre v. isl. *gnunn* (plur. *tepr* de **tandiz*), v. h. a. *xand* et got. *tunþus* fournit aussi la trace. Le baltique a généralisé la forme à vocalisme o : lit. acc. sg. *dañiū* (sur quoi a été fait le nom. sing. *dantis*), gén. plur. *dantiū* et v. pruss. *dantis* ; le celtique, la forme à vocalisme zéro : gall. *dant* (et irl. *dēt*). Lat. *dēns* peut reposer sur **dnt-* ou sur **dent-*. Les formes grecques δδών, ἰδδόντος (en éolien ἔδωντες) indiqueraient un rapport avec le groupe de *edō*, etc., dont ce serait le participe ; sur le vocalisme radical zéro au participe, v. sous *sum*, *ab-sēns* et *sōns* ; mais on peut aussi penser à une ancienne étymologie populaire ; v. Benveniste, BSL 32, 78, qui rattache ces mots à la racine **denk-* « mordre ». †

dēnsus, -a, -um : serré, épais, dense, touffu (opposé à *rārus*) ; d'où dans la langue poétique, avec un ablatif, « couvert de » (à l'imitation, sans doute, du gr. δασός ; cf. Ov., M. 3, 155, *uallis erat picis et acuta densa cupressu* et γῆ δασή ὅλη παντοίη, Hdt. 4, 21). Ancien, usuel ; traduit πικνός dans la langue de la rhétorique.

Dérivés et composés : *dēnsitās* (époque impériale) ; *dēnsēō*, -ēs (*dēnsī* non attesté en dehors de GLK I 262, 14 ; poétique), d'où *dēnsētus* (Macr.), *dēnsēsō* (Greg. Tur.) ; et *dēnsō*, -ās, *dēnsābilis*, *dēnsātiō*, -tūus, *dēnsitātus* (rares et tardifs) ; *addēnsō* (Pline) ; *addēnsēō* (Vg.) ; *condēnsō* (synonyme de *conspissō*), M. L. 2120, d'où *condēnsātiō* et *condēnsus* (poétique et postclassique) : serré, épais ; *condēnsus* n., qui, dans la langue de l'Église, traduit δασός, δρυμός ; *condēnsātiō* ; *condēnsēō*, ἄ. λ., Lucr. I 392.

Dēnsus, *dēnsāre* sont peu représentés dans les langues romanes ; cf. M. L. 2557 et 2558 et 151, *addēnsāre*, où ils ont été concurrencés par *spissus*. Mais *dēnsus* a donné le gall. *dwys* ; *condēnsō* : *cynnwys*.

Cf. hitt. *daššūš* « fort, dur » ; gr. δασός et le dérivé δαυλός « épais, touffu ». L'amuissement de -s- dans δαυλός est normal ; δασός devrait reposer sur une forme expressive **δασσος*, non attestée. Mais W. Schulze,

Berliner Sitzungsber., 1910, p. 793, explique δαός par *d̥n̥s̥i̥s avec σ maintenu après η. Une forme radicale δασ- est aussi conservée dans δασκόν· δασὸν et δασπέταλον· πολυφύλλον (Hes.), peut-être dans δάσκιος « qui donne une ombre épaisse ». Mais l'alb. *dent* « j'épaissis » fait penser à un type *d̥nti-. Le latin a un thème en o *d̥ens-os ou *d̥n̥so-s en face des thèmes en -u du grec et du hittite, ce qui est exceptionnel. V. H. Frisk, *Griech. etym. Wört.*, sous δαός, δαυλόσ.

dēnuō : v. nous.

deorsum (*deorsus* est rare ; *dorsum*, Sent. Minuc. ; dissyllabe chez les poètes) adv. : en bas, de haut en bas. S'oppose à *sūrsūm*, auquel il est joint dans l'expression *sūrsūm deorsum*. Sur *deorsum* a été formé dans la langue vulgaire *desūsum*. Les manuscrits ont aussi les formes accessoire *deosum* (cf. *susum, russum, etc.*), *diosum, iūsum, iōsum(m), iosso*. Ancien, usuel. Panroman, M. L. 2567, 2566 ; B. W. *jusant*.

V. *uertō*.

depsō, -is, -uī, -tum, -ere : pétrir ; d'où « assouplir » (quelquefois au sens obscène ; cf. *molō, dolō*). Rare et technique (Caton, Varron). M. L. 2576.

Dérivés et composés : *depsiticius* (Caton) ; *condespō* (Caton, Pomponius).

Emprunt au verbe technique grec δέψω « je pétris, je tanne » (δέψα « peau tannée ») ; v. H. Frisk, sous δέψω.

dēpūgis : v. *pūga*.

dēpūuīō : v. *pūuīō*.

dēraubāre : Not. Tiron. 128, 53. Emprunt bas latin au verbe germanique *roubon* « rauber », renforcé par le suffixe *dē-*.

derbiōsus, -a-, -um (Theod. Prisc., Eup. faen. 37) : v. *serniōsus*.

derbitae, -ārum f. pl. (Gloss.) : dardres. Représenté dans les dialectes du nord de l'Italie, en rhéto-roman, français, provençal et catalan ; M. L. 2580. La langue classique emploie *impetigō*. *Derbitae*, qui n'apparaît que dans les gloses, doit être emprunté, peut-être, au celtique avec b pour v (cf. gall. *tarwyden* « dardre », etc.).

Le mot remonte, en tout cas, à l'indo-européen ; cf. les formes à redoublement lit. *dedervinō* « dardre », v. angl. *teter* (même sens), skr. *dadrūh* « éruption » (sur la peau) ; d'un thème *derw- /drw-, élargissement de *der-? Cf. gr. δέρω « je gratte », etc.

dēs : v. *bēs*.

dēsceisēō : v. *sciō*.

dēsēs : v. *sedēō*.

dēsiderō : v. *sidus*.

dēsuiāre : *desinere*, P. F. 63, 28. Hapax peu sûr. V. *sinō*?

dēspiciō (*dī-*), -ās, -āui, -ātum, -āre : vider un animal, ouvrir le ventre (bas latin). Est-ce un ancien terme de la langue augurale « examiner les entrailles » (cf. *speciō, conspiciō*) passé dans la langue commune? Cf. Rufin, Hist. 11, 26, *neatis paruulis despiciasque ob fibrarum inspectionem uirginibus*. Ou bien un dérivé de *spica* « enlever le grain de l'épi » et, par suite, « vider »? Conservé dans le roumain *despică*. M. L. 2600.

desticō, -ās, -āre : crier (en parlant de la souris), chicoter ; cf. Suét., frg. p. 250, 3.

dēstinō : v. *stanō*, s. u. *stō*.

***dēter**, **dēterior**, **dētērrimus** : Prisc., GLK III 508, 19, a « de » antique « dēter » [deriuatur], unde et « dēterior, dētērrimus » quae tamen alii a « dētero » uerbo facta esse putauerunt. — *Dēter* n'est pas attesté dans les textes. Cf. aussi P. F. 64, 12, *deteriae porcae, i. e. macilentae*. Pour le sens : *dēterior dicitur qui ex bono in contrarium mutatur et fit malus*, Claud. Don., in Ae. 8, 326. Ancien, usuel ; d'où à basse époque et dans la langue de l'Église : *dēteriōrō*, -ās, *dētērescō*. Non roman.

**Dēter* est fait comme **ex-ter*, *dēterior* comme *inferior*, *dētērrimus* comme *pauperrimus*.

dētērāmen, -inis n. : charpie (Pélag.). Contamination de *trāma* (-men) et *dētrahō*.

dētrectō : v. *tractō*.

dētērimētum : v. *terō*.

dētūdēs : *esse detunso, deminutos*, P. F. 64, 20. V. *tundō*.

deunx : v. *ūnus, uncia*.

deurode? : mot qui se trouve dans Pétr., Sat. 58, 7, de sens obscur. Bücheler et à sa suite E. Thomas, *Stud. z. lat. u. griech. Sprachgesch.*, Berlin, 1912, p. 111 sqq., l'ont expliqué par le grec δέυρο δῆ « ici donc », « viens ici », dont on se sert pour appeler un chien. Ce serait l'équivalent du *accede istoc* du même chapitre, § 11. Mais cette explication ne va pas sans difficulté et la syntaxe de la phrase qui te *deurode* facit reste douteuse. Texte corrompu?

deus, -ī (ancien *deiuos* attesté épigraphiquement) m., **dea** (*deiuā, deūā*), -ae f. : dieu, déesse. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2610. Ancien dérivé signifiant « lumineux » ; conservé avec sa valeur adjectivale dans certaines expressions consacrées : *sub diuō columine, culmine* dans les Acta fratrum Arualium, cf. Thes. V 1658, 51 sqq. ; *sub diuō caelō* attesté par Capet, GLK VII 105, 19, d'où *sub diuō, sub diuom, diuom fulgur* ; cf. *dius*. Avant que l'on considérât le ciel lumineux comme animé et divinisé ou comme inanimé, on disait *Deiuos, Deus, Deiuā, Diua* ou *deiuom*. *Deus* est issu phonétiquement de *deiuos* > **doi(u)os* > *deus*. La déclinaison régulière devrait être : sg. *deus, diue, diuī, diuō, deum, diuō(d)* ; pl. *dī, deum* (**dīuōm*?) *dīs, diuōs* ; mais sur le nominatif *deus* s'est constituée une déclinaison normalisée *deus, deī, deō*, de même que d'après le féminin *diua* et les cas obliques *diuī, diuō, diue*, le nominatif *dīuus* s'est maintenu ou a été restitué. A date ancienne, *deiuos, deiuā* (*dīu-*) sont employés pour désigner la divinité : des inscriptions archaïques portent : *deiu. nouesede* « dī nouensidēs » ; *sei deo sei deiuāe sacrum* ; Varron, L. L. 5, 58, cite une vieille formule *dīui qui potes* = θεολ δνατολ. Mais, en cet emploi, *deus, dea* tendent à remplacer *dīuus, diua*, qui, à l'époque impériale, ne sont plus guère usités que dans la langue poétique. La langue réserve *dīuus* pour désigner les personnages divinisés, notamment les empereurs ; *dīuus Augustus*. Cet usage a fini par être érigé en règle ; ainsi Servius, Ae. 5, 45 : *dīuom et deorum indifferenter plerumque ponit poeta, quamquam sit dis-*

cretio ut deos perpetuos dicamus, diuos ex hominibus factos... sed Varro et Ateius contra sentiunt, dicentes diuos perpetuos, deos qui propter sui consecrationem timentur, ut sunt di manes. Sur les emplois de *deus* et *dīuus*, v. W. Schwering, IF, 34, 1-44. — *Deus* n'a pas de vocatif attesté avant Tertullien, qui écrit *dee* (d'après att. θεε?), adu. Marc. 129 ; cette forme est, du reste, très rare ; la langue de l'Église dit *o deus*. Horace emploie *diue*. Les formes de nominatif-vocatif et de datif-ablatif pluriel sont normalement *dī, dis* ; ce sont les plus fréquemment attestées par la scansion des comiques et des classiques ; usuel ; d'où sont récents et analogiques de *deus* ; *dīi, diīs dei, deis* sont récents et analogiques de *deus* ; *dīi, diīs dei*, sont aussi récents (cf. de *is, ī, eī, iī*), cf. Capet, GLK VII 109, *dei non dīi* ; *nam et deabus Cicero dixit ; igitur deis ratio diīs consuetudo*. — *Deis* est attesté pour la première fois dans Catulle, 4, 22. Le génitif pluriel est *dīuom* ; mais l'ancien *deum* est maintenu dans les formules (*prō deum fidem*, etc.) ; *deorum* est une innovation. Sur *deus* a été aussi bâti un féminin *dea* (la forme ancienne est *dīua*, que, du reste, la poésie a gardée longtemps comme substantif ou comme épithète), auquel on a fait, pour éviter les ambiguïtés, un datif-ablatif pluriel *deābus*. L'adjectif de *deus* était anciennement *dīus* (v. ce mot) ; dans l'usage latin courant, c'est :

dīuinus, -a, -um (*dēuīnus*, CIL I 603, 16, osq. *deiuināis* « *dīuinis* », *deina, dina* « *diuina* », CIL I² 366, à Spolète) : 1° concernant la divinité, divin ; 2° inspiré par la divinité ; d'où *dīuinus, diuīna* « divin, devin, devinresse ». Les deux sens se retrouvent dans les dérivés. Au premier se rattachent *dīuinūtas*, non attesté avant Cicéron (opposé à *hūmānūtas* et peut-être fait sur le gr. θεός-της, θεότης), *dīuinūius* = θεόθεν ; au second, *dīuinō, -ās* « deviner », *dīuinālis, diuīnātio* = μαντική, d'où *praediūinō* (rare) et *praediūinus* (Pline), -ātiō. Cf. M. L. 2703, *dīuināculum* (Ital., Ruf. = μαντεῖον) ; 2704, *dīuināre* ; 2705, *dīuinus* ; britt. *deuin*.

À la langue de l'Église appartient l'abstrait *dēiūs* (calque plus exact du grec que *dīuinūtas*) et les composés tels que *deificus* (= θεόςος), *deificō* et ses dérivés.

Lorsque à Deivai « Diuae » et deivinai « diuinis » ; l'ombrien, *deueia* « diuinam ». De plus, pour « jurer », l'osque a le verbe dérivé *deiuatūd* « iūrātō », etc. La forme thématique **deiuo-*, en face de **dīyeu-* (v. *Iuppiter* et *dīs*), désignait dès l'indo-européen les êtres « célestes » en général, par opposition aux hommes, terrestres par nature (v. *homō*) ; le vocalisme radical *e*, en face de **d(i)yeu-*, est constant ; on a skr. *devā* « dieu », av. *daṇvō* (au sens de « démon »), v. pruss. *deuywis* (Vocab.), *deiuas* (Ench.), lit. *dēiōas*, iri. *dīa* (gaul. *dēvo-*), v. isl. *tiwar* (au pluriel), v. h. a. *Zio*, etc. Panindo-européen, sauf grec.

Les dérivés désignant une déesse varient d'une langue à l'autre : skr. *deuī*, lette *dīeue* « déesse », lit. *deivē* (au sens de « fantôme »). La forme latine *dea* est dérivée de la forme *deu*, qui elle-même résulte d'innovations phonétiques latines peu anciennes.

V. *dīus*.

dextāns, -ntis m. : les 10/12 de l'unité ; cf. P. F. 64, 24, *dextans dicitur quia assi deest sextans, quamadmodum duodeuiginti et deunx*. Forme de **dē sextāns*, abrégée comme les noms des autres divisions de l'unité.

dexter, -tera, -terum (*tra*, -trum) : l'osco-ombrien

ne connaît que les formes sans *e*, ombr. *testru-ku destruo*, *destram-e* « ad dexterum, in dexteram », osq. *destr-st* « dextra est ». En latin, les formes pleines et les formes sans *e* se rencontrent indifféremment à toutes les époques : les secondes semblent plus fréquentes, surtout à l'époque impériale ; d'ailleurs, chez les dactyliques, toutes les formes pleines formant crétive, du type *dēxtērī*, étaient exclues. Néanmoins, le comparatif, attesté à partir de Varron, est toujours *dēxtērior* ; cf. Thes. V 920, 49 sqq. Superlatif archaïque *dēxtimū* très rare et non attesté après Salluste (correspond à *sinistimū*) ; *dēxtērrimus* dans Palladius. Sens : 1° droit, par opposition à *sinister* « gauche », ce qui explique la forme, cf. gr. δεξιτερός à côté de δεξιός ; d'où *dēxt(e)rā* « à droite », adverbe employé quelquefois comme préposition (de même que *sinistrā*), sur le modèle de *extrā*, etc. ; cf. Wackernagel, *Vorles.* II 215 ; 2° qui vient du côté droit, en parlant des présages, d'où « favorable » : P. F. 65, 6, *dextera auspicia, prospera* (cf., toutefois, une trace de la croyance contraire dans Varron cité par Festus 454, 2 sqq. ; Cic., Diu. 2, 82 ; Plin. 28, 35 : *[despuendo] repercutimus dextrae clauditiis occursum*) ; 3° qui sait se servir de sa main droite, habile (sens non attesté avant l'époque impériale), d'où *dēxt(e)rē, dēxtēriās* d'après δεξιότης? (T.-L.). Usité de tout temps. Sert aussi de cognomen, *Dexter, Dester*, etc. Panroman, sauf roumain, M. L. 2618, mais concurrencé par *droit, de directus*.

Dérivés et composés : *dēxt(e)ra* : la [main] droite ; *dēxtella*, Cic., Att. 14, 20, 5 ; *dēxtālis* f. (sc. *secūris*) : outil de charpentier, hache, doloire ; n. pl. *dēxtālia* (-liolum) : bracelet = περιδέξια (bas latin), M. L. 2619, 2620 ; *dēxtātrius* : tourné vers la droite ; *dēxtātiō* (tous deux bas latin), -tor ; *dēxtroiuugus* (Tab. deut.), cf. δεξιούσιος ; *dēxtorūsum* (-sus) ; *dēxtrochērium* : hybride, synonyme de *dēxtālia* (bas latin) ; *ambidexter* (Italia) : traduction du gr. ἀμφοτεροδέξιος ; *Dēxt(e)rius*, -(e)*riūsus* ; **dēxtērās*, M. L. 2621.

Le radical est indo-européen ; l'opposition de deux notions indiquées dans gr. δεξιτερός (en face de ἀριστερός « gauche ») et dans lat. *dexter* (en face de *sinister*) n'est pas marquée d'ordinaire : gr. δεξιός, skr. *dākṣiṇah*, av. *dašina-*, lit. *dēšinas* (et cf. v. sl. *desnica* « main droite »), got. *taihswa*, iri. *dess*. On rapproche souvent *dexter* de *deest* : simple possibilité. Il n'y a pas de raison de croire qu'un -i- se soit amui entre -ks- et -tero-, -tro- en itaque : *dexter* est à gr. δεξιτερός ce que got. *taihswa* est à gr. δεξι(φ)ός, gaul. *Dexsiva*. L'i que présente le grec, l'indo iranien et le Baltique n'est ici, comme en bien d'autres cas, qu'un élargissement sans valeur organique.

diabolus (*diabulus, za, ziabolus*), -ī m. : emprunt fait par la langue de l'Église (Ital., Tert.) au gr. διάβολος « diable » ; M. L. 2622 ; B. W. s. u. V. h. a. *tiuval* « Teufel », iri. *diabul*, etc. Formes savantes.

dīaconus, -ī m. : autre emprunt fait par la langue de l'Église (Ital., Tert.) au gr. διάκονος « diacre ». M. L. 2623 ; iri. *decan, diacon*, etc. Nombreux dérivés et composés tardifs.

Diālis : v. *dīs*.

Diāna, -ae (*Diāna, Ov.*, M. 8, 353 ; *Diūiāna*, Varron,

si ce n'est pas une reconstruction étymologique sans réalité; *Iāna Lūna*, forme attribuée aux *rustici* par Varr., R. R. 1, 37, 3) f. : Diane, déesse nocturne, c'est-à-dire, Lune : *Dianam autem et Lunam eandem esse putant*, Cic., N. D. 2, 68; proprement « la lumineuse », *dicta quia noctu quasi diem efficeret*, Cic., *ibid.*, 2, 69; cf. *Iupiter Dīanus*; identifiée secondairement avec Artémis. Diane est la déesse qui préside aux opérations magiques et son nom est demeuré dans les langues romanes avec le sens de « fée, sorcière », etc., M. L. 2624. Sans doute dérivé de *dīus* par un intermédiaire **diuivus?*; cf. étr. *ivo*; la scansion d'Ovide a gardé la quantité ancienne.

dica, -ae f. : procès. Transcription du gr. δίκη; rare, uniquement employé pour des choses grecques.

dix, **dicis** f. ; -dex, -dicis m. ; **dicō**, -is, **dicī**, **dictum**, **dicere**; **dicō**, -ās, -āui, **dicātum**, **dicāre** : formes alternantes de la racine **deik- /dik-* « montrer »; cf. gr. δείκνυμι et δίκη. L'osque et l'ombrien ont également l'alternance: osq. *deik u m*, *deicum* « dicere », omb. *teitu*, *deito* « dicere » et osq. *dicust* (avec *i*), omb. *dersicust* « dicauerit »; cf. encore osq. *da dik atted* « dēdicāuit »; pour omb. *tika m ne*, v. plus bas, sous *dicō*. La parenté avec le grec a été vue par les Latins; cf. Varr., L. L. 6, 61, *dico originem habet Graecam, quod Graeci δείκνω*. Le latin a conservé deux mots-racines à voyelle brève :

1° **dix*, *i*, nom d'action. Inusité en dehors de l'ancienne formule juridique et religieuse passée dans la langue commune *dicis causā* ou *grātiā*, glossée νόμου ou λόγου χάριν « à cause de la formule », d'où « par manière de dire, pour la forme »;

2° -dex, -dicis m., nom d'agent. Usité seulement comme second terme de composé (cf. -spex, -ceps, -fex) dans *index*, -icis; *iūdex*, -icis; *uindex*, -icis (?), cf. osq. med-diss, pour lesquels on attendrait **iūdx*, **iūdx*, **uīdx*. Les nominatifs en -dex ont été refaits sans doute sur les formes en -ex, -icis où l'e était phonétique, comme *artifex*, *opifex*, etc., les Latins ayant le sentiment qu'à un i intérieur en syllabe ouverte correspondait un ē en syllabe finale fermée. *Index* « celui qui montre, qui indique » (qui a servi, en particulier, à désigner un doigt de la main, « celui qui sert à montrer »), d'où *indicium*, *indicāre*, M. L. 4372, 4375-4376; *indiciua* : « praeium indicis »; *iūdex* « celui qui montre le droit, juge », d'où *iūdicium*, *iūdicāre*, M. L. 4599-4601; *uīdex* (le premier terme du composé et, par là, le sens ancien du mot sont obscurs) « garant, qui revendique, vengeur »; *uīdicāre*, *uīdicāre*, M. L. 9347-9349.

dicō, -is, **dicī**, **dictum**, **dicere** (**dicō** **dicēti** est encore attesté dans les inscriptions de l'époque républicaine; les formes en *i* n'y apparaissent pas avant la Sententia Minuciorum [117 av. J.-C.], qui a *disserunt*; certains manuscrits ont aussi des graphies avec *ei*, cf. Thes. V 967, 27 sqq. Le parfait a un *i*, c'est-à-dire le degré *e* de la racine, le participe *dictus* un *i*, c'est-à-dire le degré zéro de la racine, comme l'atteste Aulu-Gelle, 9, 6, confirmé par l'ital. *detto*) : dire. Usité de tout temps. Panroman, M. L. 2628. Le verbe qui signifie « montrer », dans les autres langues, s'est spécialisé en latin, comme en osco-ombrien, dans le sens de « montrer, faire connaître par la parole, dire ». Le sens de « désigner » est encore sensible dans une phrase comme : *segar, ut insitui, diuinum illum uirum quem saepius fortasse laudo*

quam necesse est. — Platonem uidelicet dicis, Cic., Leg. 3, 1. Comme *ōrāre*, *dicō* a un caractère solennel et technique : c'est un terme de la langue de la religion et du droit : *iūs dicere* (cf. *iūdex* et osq. med-diss) « exposer le droit », *causam dicere* « exposer une cause », *sententiam dicere* « faire connaître son avis », « *exponere* » « prononcer une amende », *diem dicere* « fixer un jour devant le tribunal », etc. C'est aussi le terme qu'on emploie pour désigner les magistrats : *dicere dictatōrem, magistrum equitum, consulem, aedilem, tribunum militum, collegam*. Si *dicō*, par affaiblissement du sens ancien, peut s'employer pour *loqueri*, l'inverse est impossible, cf. Cic., Or. 32, *aliud uidetur esse oratio, nec idem loqui quod dicere : disputandi ratio et loquendi dialecticorum sit, oratorum autem dicendi et ornandi*. En passant dans la langue commune, *dicere* a perdu ce caractère solennel (cf. *censō*, etc.), mais on en retrouve la valeur technique dans la plupart des composés : *abdicō* : refuser d'adjuuger, ne pas accorder, dont le contraire est *addicō* : adjuuger, accorder. *Dicō* et *addicō* font partie des *tria uerba* du préteur : *dō, dicō, addicō*, M. L. 153.

condicō : conclure un arrangement; *condicere est dicendo denuntiare*, P. F. 56, 28; cf. Gaius, Inst. 4, 18, *condicere... denuntiare est prisca lingua*; « convenir d'un jour » : *condictum est quod in communi est dictum*, P. F. 34, 21; M. L. 2121 a. De là *condictio* : accord des parties prenant jour en présence du magistrat pour comparaître devant le juge, cf. Gaius, Inst. 4, 18; *condicticius*, cf. *con-dicō* sous *dicō*; v. aussi **excondicō*, M. L. 2983, B. W. *excondicere*; *ēdicō* : proclamer un édit, publier, ordonner (*ēdictum* [d'où *irl. edocht*, *ēdicere*]); *indicō* : proclamer, déclarer, imposer; *i. bellum, i. tributum, i. exercitum* : fixer une destination à l'armée. L'abstrait *indictio* rappelle v. h. a. *in-zih*, V. M. L. 4373 a, 4374; *l'irl. a indacht* « indictae », etc.

interdicō : interdire (v. ce mot); **praedicō** : prédire, fixer d'avance, recommander ou ordonner (= *praecipio*), avertir; **prōdicō** : fixer d'avance, différer, ajourner (= *prōferre*) p. *diem*.

Tous ces verbes appartiennent à la langue du droit et de la religion. A cette dernière aussi appartiennent, au moins à l'origine, les juxtaposés dont les éléments se sont soudés à date récente : **beneficō** : prononcer des paroles de bon augure; **maledicō** : prononcer des paroles de mauvais augure, verbes qui, en passant dans la langue commune, ont pris le sens de « dire du bien de dire du mal de » (cf. *maledicēns*, *maledictum*), mais qui, repris par la langue de l'Église, sont chargés à nouveau des sens religieux : « bénir, maudire », de εὐλογεῖν, κακολογεῖν, le premier ayant emprunté lui-même le sens de hébr. *brk*. M. L. 1029-1030, 5258; *irl. maldacht*, *britt. mellidh*.

Aux participes de *dicō* se rattachent les formes négatives : **indicēns** (depuis Térance) : qui ne dit pas oui, qui ne consent pas; *mē indicente*, ou *nōn indicente* « sans ou non sans mon aveu »; **indictus** : non dit, dont on ne parle pas, non plaidé, *indicta causa*; indécible (latin impérial).

dicō, -ās (formes anciennes en -ss- du type *dicassil*) : présent en -ā-, duratif, correspondant au déterminé **dicō**, -is, avec la même alternance que dans **dicō**, -is et **ē-ducō**, -ās, **lābor**, -eris et **labō**, -ās, cf. Vendryes, MSL 16, 303 : 1° dire solennellement, proclamer; 2° dans la

langue religieuse : donner par un engagement solennel, **dedicō**, consacrer; **dicātio** : déclaration formelle par laquelle on s'engage à devenir citoyen d'une ville; **dicātor**, Lex Spolet., CIL XI 4766. L'ombrien, T. E. II a 8, a une forme *tika m ne* « dēdicātiōne » qui correspondrait à un latin **dicāmne*, mais le sens en est contesté (v. *Dicamno*, selon Vetter, *Hdb.*).

abdicō : -re non solum de patris facto potest dici, quod est familia abicere, sed rem quamlibet negare, Non. 450, est *forma* tika m ne « reconnaître », Pac., R³, 343, 25; « se refuser à reconnaître », Pac., R³, 343, 25; « se refuser à accipio, natum abdicō, par suite « exclusion de la dio nec accipio », avec le réfléchi : *sē abdicāre* « abdiquer, déshériter »; et, plus tard, « se retrancher de, se priver de ». Dans la langue impériale, **abdicāre** prend le sens de « exclure, repousser »; **abdicātio** « abandon d'une charge, exhérédation, renoncement »; **abdicātus** : terme de dialectique traduisant le gr. ἀποφατικός « négatif », par opposition à **dēdicātus**, καταφατικός.

***addicō**, -ās? M. L. 152. **dicō** : composé exprimant l'aspect « déterminé »; *proprie dicendo deferre*, P. F. 61, 12; 1° consacrer aux dieux en termes solennels, cf. Val. Max. 1, 8, 4, *rite me... dedistis riteque dedicastis*. L'osque a de même *dkatet* « dēdicāuit »; 2° déclarer solennellement, cf. Caelius, Hist. 9, *legati quo missi sunt ueniunt, dedicant mandata*; Cic., Flacc. 79, *haec praedia etiam in censum dedicasti*; et là, dans la langue commune, « déclarer, indiquer »; **dēdicātio**, M. L. 2512; **dēdicātus**, cf. plus haut.

praedicō : proclamer, publier (cf. *praecō*); par suite « vanter ». Dans la langue commune, « annoncer » et, par affaiblissement, « dire ». Dans la langue de l'Église, « prêcher », M. L. 6718; d'où *irl. pridchim*, *britt. prezec*; **praedicātio**, **praedicātor**, M. L. 6719; **praedicātus** « affirmatif, dénonciatif ».

Indicō, **iūdicō**, **uīdicō** servent de dénominatifs à *index*, *iūdex*, *uīdex*. Pour *indicārius*, v. M. L. 9675.

dicō, -ōnis f. : terme de droit « parole, formule de commandement », d'où « commandement, autorité »; cf. T.-L. 26, 24, 6, *Acaranas... restitutum se in antiquam formulam iuris ac dicionis eorum*; 1, 38, 2, *dedistisne uos... in meam populique Romani dicionem*.

condicō : 1° formule d'entente entre deux personnes, condition fixée de part et d'autre, cf. Donat, Andr. 79, *est pactio certam legem in se continens*; cf. Plt., Ru. 950, *sero ei condicionem hoc pacto* « arrangement, pacte (= συνθήκη) »; Cic., Att. 8, 11^d, 8, *ego condicionibus... illi armis disceptari maluerunt*; condition, convention, spécialement de mariage : *conueniae condicio dicebantur cum primus sermo de nuptiis et earum condicione dicebatur*, P. F. 52, 28, par suite « parti »; 2° situation résultant d'un pacte et, en général, « situation, condition » (souvent joint à *fortūna*) : *hūmana condicio*; souvent avec un sens péjoratif; de là le sens de « esclavage » (cf. notre « être en condition ») dans la langue de l'Église; **condicionālis** : terme technique de la grammaire et du droit : 1° conditionnel (= υποθετικός); 2° d'esclave; substantivé : esclave (langue de l'Église). Sur **condicio** et la graphie **conditiō**, v. Ernout, *Philologica* II, p. 157 sqq.

-**dicus**, -a, -um; et -**dicus**, -i m. : second terme de composés, d'un type moins archaïque que celui de *iūdex*, *index*, *uīdex* : **causidicus** : avocat; **iūridicus**, formé

d'après *iūridictiō*, *iūris peritus*, etc. « relatif à la justice, juridique »; **faticidicus** : fatidique; **uēridicus** : véridique; **maledicus** : médisant.

dicax : moqueur, railleur. Don., Eun. prol. 6, -es *dicuntur qui iocosis salibus maledicunt*. Noter la différence avec *loquax*. **Dicōtās**, **dicōculus**.

dictio f. : fait de dire. Terme de droit : *testimonii dictio*, Ter., Phorm. 293; cf. Thes. V 1005, 66. Dans la langue littéraire et dans la langue de la rhétorique et de la grammaire, traduit surtout le gr. λέξις [λόγος, φράσις]. **Dictor** n'est attesté qu'à basse époque (St Jérôme, St Augustin et dans les grammairiens); **dictus**, -ūs m. : synonyme de **dictio**, rare et tardif; **dictūra** (Virg. gramm.).

dicteria, -ōrum n. pl. : plaisanteries. Rare (Nov., Varr., Mart.). De δεικ-ήριον? Mais les sens diffèrent. **dictābolāria**? : mot de Labérius cité par Fronton, p. 156, 5.

dicō, -ās, fréquentatif et intensif de **dicō** : dire à haute voix, répéter, dicter. M. L. 2630; all. *dichten*, cf. Ernout, *Philologica*, II, p. 185 et s. *irl. deachdaim*. D'où **dicātā** n. pl.; cf. **dictātum** dans les langues romanes, M. L. 2631; **dictāmen**, CIL VIII 5530; **dictātiō**; **dictiō**, -ās : dire souvent, répéter.

A **dicāre** se rattache sans doute étymologiquement :

dictātor m. : dictateur « a **dictando** », Prisc., GLK II 432, 25; cf. T.-L. 8, 34, 2, *dictatoris edictum pro numine semper obseruatum*. Cf., d'autre part, Varr., L. L. 5, 82, *quod a consule dicebatur cui dicto omnes audientes essent*, explication qu'on retrouve dans Cic., De rep. 1, 40, 63, *dictator ab eo appellatur quia dicitur*. Mais, dans l'emploi, **dictātor** et ses dérivés **dictātura**, **dictātorius**, etc., sont sans rapport avec **dicāre**. Ils forment un groupe de sens indépendant. Cf. Mommsen, *Hdb. d. römisch. Altert.*, t. II, 1, 136. *irl. dictator*.

A en juger par le grec, où le présent δείκνω est une formation relativement récente, et par l'indoiranien, où l'on a skr. *dīdāmi* « il montre » (et l'intensif véd. *dediṣte*), av. *dāesayeiti* (itératif-causatif) « il montre », il n'y avait pas, pour cette racine, d'ancien présent thématique à vocalisme radical en e. La forme italique attestée par lat. **dicō**, avec un correspondant osq. *deikum*, *deicum* « dicere », *dicans* « dicant », omb. *teitu*, *deitu* « dicō », n'a de correspondant qu'en germanique : got. *ga-teihan* « ἀπαγγεῖλαι », v. angl. *tēon* « accuser »; v. h. a. *zihan* (même sens); mais un présent germanique de ce type peut toujours être secondaire. Le v. h. a. *zeigōn* « montrer » a un autre vocalisme radical que lat. **dicāre**. — Le perfectum **dicāt** est un ancien aoriste en -s-, comparable à gr. *δειξα*, qui doit être ancien, et au moyen skr. *adiksi* « j'ai montré »; cf. *gāth. dāsī* « tu as montré ».

La forme nominale athématique conservée dans lat. **dicis causā**, et dont **dicō** doit être dérivé, se retrouve, avec un autre sens, dans skr. *dik* « région » (thème *dip-*). Il n'y a aucune raison d'admettre que **dicis** est une transcription de δίκη (ἐνεκα). — Le gr. δίκη « justice » en est aussi un dérivé, comme skr. *dīpā* « région » et peut-être v. h. a. *zeiga* « indication » (qui est proche de *zeigōn* « montrer »). — Au second terme de composés, **dik-* a normalement valeur de nom d'agent; l'emploi de *iūdex*, osq. med-diss (gén. medikeis), nom de

magistrat, est celui qu'on attend. — Pour le sens particulier de *in-dex*, cf. peut-être v. h. a. *zēha* « orteil » (c'est-à-dire « doigt »). — L'existence d'un athématique **deik-* fait comprendre une forme alternante **deig-* qui apparaît dans le dérivé got. *taiſns* « signe » et qui explique peut-être lat. *digitus* (de formation obscure).

Le sens général de la racine était « montrer ». Mais on voit par gr. *διδάξ* et par la forme germanique qu'elle a servi à désigner des actes sociaux de caractère juridique. Et c'est ainsi qu'elle est parvenue au sens de « dire ». L'usage de la racine pour désigner une déclaration en forme s'est prolongé en latin, où un dérivé aussi évidemment récent que *dictātor* a fourni le nom d'un magistrat.

dida, -*ae* f. (Gloss. et bas latin) : sein, mamelle et « nourrice », comme *mamma*. Mot du langage enfantin ; cf. *ἰδία*, *ἰδία* et catal. *dida* « nourrice », sarde *dida* « tétine » et en germanique : v. angl. *tūt* « tétine », etc. V. *tiūlla*.

dīdātīm : *diuisim* (Gloss.). Sans doute d'un verbe *dīdāre*, cf. *dedāre*, M. L. 2511.

didintriō, -*is*, -*ire* : crier (en parlant de la beetle). Anthol. 762, 61. Cf. *drindrīō*.

dīerectus [-*a*, -*um*] : employé surtout par Plaute avec les impératifs *ī*, *abī*, au sens de *ī in malam crucem*. Emploi différent dans Cu. 244, *lien dierectus est*; Men. 442, *ducit lembum dierectum nauis praedatoria*. Adverbe : *dīerectē* (et *dīerectē* trisyllabe) ; substantif : *dīerectum*.

Étymologie et sens peu sûrs ; cf. Ramain, Rev. Phil. 22, 297 sqq. ; Nonius, 49, 24.

dīēs, -*ei* (-*ei*, -*e*) m. et f. : jour ; espace d'une journée. Le genre est commun au singulier, e. g. Lex Repet., CIL I² 533, 63, *ubi ea dies uenerit quod die iusei erunt adesse*, et Cic., Dom. 45 ; au pluriel, presque exclusivement masculin : *dīēs festi*, *nefasti* (exceptions rarissimes, cf. Thes. s. u. V 1023, 70 sqq.). Même au singulier, le masculin est plus fréquent et semble aussi plus ancien, comme on le voit dans *Dīēs-piter* et dans l'ancien locatif fixé dans les expressions *postridiē*, *meridiē*, *diē quinti*, *cottidiē*, etc. Le féminin est dû sans doute, d'une part, à l'influence de *nox*, ancien féminin, avec qui *dīēs* formait un couple antithétique (cf. *dīēs noctesque*, *nocte diēque*, *diē (dīū) noctūque*), et de *lūx*, et, d'autre part, à l'influence des autres noms de la 5^e déclinaison, tous féminins, parmi lesquels *dīēs* s'est trouvé rangé par suite d'accidents phonétiques ; cf. plus bas. Le latin vulgaire semble avoir conservé le genre féminin, comme le prouve le juxtaposé *dīēs dominica* > fr. *dîmanche* ; cf. M. L. 2738 ; toutefois, le masculin est également attesté dans les langues romanes (esp. *domingo* et les noms des jours du type *lundi*). Sur le genre, voir Ed. Fraenkel, Glotta 8, 24 sqq., 1917 ; Wolterstorff, ibid. 12, 112 sqq. ; H. Zimmermann, ibid. 13, 79 sqq. ; P. Krestschmer, ibid. 12, 151 sqq. ; 13, 101 sqq. ; Wackernagel, ibid. 14, 67. Statistique des formes dans Thes. s. u. V 1, 1024, 5 sqq.

Le nominatif *dīēs* est refait d'après *diem* ; le nominatif phonétique devrait être **dīūs*, conservé dans l'expression *nudiūs tertius*, *quartus* « [c'est] maintenant le troisième, quatrième jour [que] », dans le dérivé *diurnus* et peut-être dans *Dias Fidius* ; cf., toutefois, *dīus*.

C'est par là que *dīēs* a été rattaché à la 5^e déclinaison d'autres formes du même thème apparaissent dans l'ancienne expressive de *Diēspiter* ; cf., entre autres, Mar. Sat. 1, 15, 14, qui en fait le dieu du jour et de la nuit lumineuse, *Iou-is*, et dans des formes d'adverbes telles que *dīūs*, *dīū* (v. ce mot), *inter-dīū*, ou des expressions comme *sub dīū* (v. *dīūs*), etc. Cf. aussi *deus*, *deiuos*.

Dīēs désigne le jour lumineux (divinisé dans *Diēspiter* ; cf. *Diālis* dans *flāmen Diālis*), par opposition à la nuit ; cf. Suét., Igm. p. 149, *dies est solis praesentia* Hyg., Astr. 4, 19, p. 120, 13, *diem noctis definituram quamdiu sol ab exortu ad occasum perueniat*. C'est de ce sens que dérive sans doute le sens de « ciel » attesté chez quelques poètes de la latinité impériale ; v. Wackernagel, *Vorles.* II 34. — *Dīēs* désigne aussi le jour de vingt-quatre heures, de minuit à minuit : Paul, Dig. 2, 12, *more Romano dies a media nocte incipit et sequentis noctis media parte finitur* ; Serv., Ae. 5, 738, *dies est plenus qui habet horas XXIV... dicimus autem diem a parte meliore* ; unde et usus est ut sine commemoratione noctis numerum dicamus diernum... Ce sens est conservé dans le nom des « jours » de la semaine dans les langues romanes : *Lūnae*, *Martis diēs*, etc. ; cf. M. L. 5164, 5382, 5519, etc. De ce sens dérive le sens de « unité de temps » puis de « suite de jours, temps, durée » ; cf. Tér., Haut. 422, *[audio] diem adimere aegritudinem hominibus* ; Cic. Att. 7, 28, 3, *me non ratio solum consolator... sed etiam dies*. De là *dīū* « longtemps » (v. ce mot). Usité de tous temps. Panroman. M. L. 2632. Irl. *die*.

Dérivés : *dīālis* : glosé *cottidiānus* ; un exemple dans Cic., Facet. dict. 25, *consules dīales habemus* ; Cicéron joue sur le mot en faisant allusion au *flāmen Diālis*, cf. *aequidīālis* (Festus), *noem-dīālis*, *meridīālis* ; *dīārium* (surtout au pluriel *dīāria*) : ration d'un jour, éphémère, M. L. 2625 ; *dīcūla* f. : court répit (d'un jour). Rare et archaïque ; *dīescō*, -*is* (Gloss.), forme d'après *lūcēscō* ; *diurnus*, fait sans doute sur *nocturnus*, v. *nox* : de jour. Le neutre *diurnum* a remplacé les formes trop courtes issues de *dīēs* (déjà dans M. L. Chir. 658 ; Cael. Aur., Acut. 2, 39, 228) : ital. *giorno*, fr. *jour* et catal. prov. *jorn*, et confondu avec *diurnus*, M. L. 2700 (cf. *hibernus*) ; *dīū* : v. ce mot. Cf. aussi *diurnārius* « qui diurnum scribit », de *diurnum* « journal » (*acta diurna*, etc.) ; de *diurnata* : brit. *diurnod* « journée » ; **subdiurnare*, M. L. 8354.

Dīēs figure comme second terme dans des adverbes qui sont le plus souvent formés d'un adjectif au locatif auquel s'ajoute *diē* : *hodiē* (v. ce mot), *cottidiē*, *meridiē* (v. ce mot), *perendiē* (dont le premier élément serait le locatif d'un thème **pero-* [comp. le locatif *alFév*] ; v. Wackernagel, *Altind.* Gr. II 1,47), *postridiē* (*postridūō*, Plt., *pridiē* (et, à basse époque, *interdiē*, doublet de *interdiū*), sur lesquels ont été bâtis des adjectifs : *cottidiānus*, *meridiānus*, *pridiānus*, *hodiernus* (cf. *hesternus*, *diurnus*), *perendinus*. *Perendinus* présente le même second élément que *nūndinae*, -*arum* (scil. *feriae*). La forme se dénonce comme ancienne (cf. plus bas) ; le type *cottidiānus* est plus récent. De *meridiē* a été tiré un nominatif *meridiēs* « midi », qui a fourni un dénominatif *meridiās* « faire la méridienne ou la sieste » ; de *perendinus* est dérivé le terme juridique *comperendinō*, -*are* « aujourd'hui ». Cf. aussi *aequidīēs* (Gloss.).

Composés en -*diuum* : *biduum* : « espace de deux jours » ; *triduum*, d'où *triduanus*, Irl. *tredan* ; *quadrūdiuum* (*quatri-*).

Le *di* de *biduum*, *triduum*, *quadrūdiuum* étonne en face de l'*r* des autres composés : *biceps*, *triceps*, etc., et aucune explication pleinement satisfaisante n'en a été donnée. Wackernagel a supposé que l'*r* a dû d'abord apparaître dans *triduum*, dont l'ablatif *tridūō* aurait subi l'influence de *postridiē* (comme, inversement, *postridūō*, Plt., Ml. 1081, celle de *tridūō*) ; l'*r* se serait étendu ensuite aux autres formes.

D'une racine **dei-* « briller » (dans skr. *ādīdet* « il brille »), qui est médiocrement attestée, l'indo-européen avait deux formations comportant des élargissements, l'une en **eu-*, désignant le « ciel lumineux », le « jour » (considérés comme des forces actives, divines), l'autre en **en-*, qui a subsisté seulement au sens de « jour ». Les deux sens ont subsisté en latin.

L'élargissement en **eu-* apparaît sous deux formes, l'une athématique, avec vocalisme radical au degré zéro, l'autre thématique, avec vocalisme radical au degré -*e* (v. *deus*). La flexion du thème du type **dyeu-*, **dyeyu-* comportait au nominatif et à l'accusatif singuliers une diphtongue au premier élément long qui a subsisté au nominatif, d'où le type véd. *dyāh*, *dī(yā)h*, auquel répond gr. *Zeús*, cf. lat. *-dius* (v. ci-dessus), et qui s'est réduite à -*z* à l'accusatif, d'où véd. *dyām*, *dī(yām)*, hom. *Zḗv* (qui passe à *Zḗvax*) et lat. *diem*. C'est sur cet accusatif *diem* qu'a été fait le paradigme de *dīēs*, et ce mot a été réservé au sens de « jour », tandis que le type de *Jouis* a été réservé au nom du dieu principal (pour le « ciel », on a recourus à un nom neutre désignant la chose, *caelum*). Au locatif, le védique a *dyāvi*, et il y a dû exister aussi une forme à diphtongue longue indo-européenne **dyēu*, **dyeyū* (conservée probablement dans *dīū* « de jour »), avec un doublet **dyē*, **dyēy*, sur laquelle repose sans doute lat. *diē* dans *postridiē*, etc. Pour d'anciens juxtaposés de ce genre, avec locatif, cf., par exemple, skr. *anye-dyūh* « un autre jour », *pūrve-dyūh* « le jour d'avant ». Au génitif-ablatif, la forme était **diw-e/os*, conservée dans véd. *diwā* et gr. *Δι(Φ)ός*, cf. arm. *tiv* « jour », mais que l'italique a éliminée ; il a généralisé le type *Jouis* d'après l'ancien locatif (v. sous *Iuppiter*). L'irlandais a *dia* « jour », *in-dīu* « aujourd'hui », et le gallois *dyw* « jour ».

Ce qui introduit un doute sur l'explication donnée du type *postridiē* par un ancien locatif *diyē(u)*, c'est que le sanskrit a un composé *a-dyā* « aujourd'hui », à quoi répond exactement le type lat. *h-o-diē*. Le véd. *dyā* est mystérieux ; mais le *diē* de *hodiē* y répond évidemment. Resterait alors à expliquer la forme du locatif des adjectifs dans les juxtaposés tels que *postrī-diē*, etc.

Le type *bi-diuum* doit reposer sur un dérivé de la forme **diwo-m*, parallèle au type *-dina-* du sanskrit, dérivé de la forme en -*n*.

L'élargissement **en-* n'est conservé en latin que dans les composés *nūndinae*, *perendinus* qui en sont dérivés, de même que skr. *-dina-* dans *puru-dina-* « qui a beaucoup de jours », *madhyam-dina-* « du milieu du jour », etc. L'irlandais a un dérivé *tré-denus* « espace de trois jours ». Le même radical zéro figure dans le thème slave *di-* (nom.-acc. *dīni*, gén. *dīne*) « jour », tandis que le

vocalisme *e* figure dans le dérivé baltique : v. pruss. *deinan*, lit. *dēnà* (acc. sg. *dēnà*) « jour » ; le même se retrouve dans le composé got. *sinteiho* « del, πάντοτε ».

Le groupe d'où est issu lat. *dīēs* indiquait le « jour » en tant qu'il est lumineux. Pour indiquer l'espace d'une journée, l'indo-européen avait d'autres mots tels que skr. *dhar*, hom. *ἡμαρ*, arm. *awr*. Le latin n'en a rien gardé et il a donné à *dīēs* les deux valeurs. Le grec a, au contraire, généralisé *ἡμερα*. Il ne serait pas sans intérêt de comparer la répartition des formes en **dy-* (type lat. *Jouis*) et en **diy-* (type lat. *diem*), en québécois et en latin. Il est à noter que, de même que véd. *dī(yām)* est courant, cf. lat. *diem*, on a d'ordinaire véd. *dyāvi*, cf. lat. *Joue*.

digitus, -*i* m. (gén. pl. *digitum*, Varr. ap. Charis. I 126, 25 ; on trouve à basse époque *dicūta* f. et *dicūta* n. pl., cf. Thes. V 1122, 70 sqq. ; ce dernier a subsisté dans les langues romanes, à côté de *digitus*, cf. M. L. 2638 ; une forme *dicūus*, blâmée par l'App. Probi, GLK IV 198, 10, se trouve dans des inscriptions vulgaires, à côté, d'ailleurs, de pures fautes d'orthographe comme *icidōs* ; la forme contractée *dictus*, Varr., Men. 408 ap. Non. 117, 20 et Catull. 66, 73, est peu sûre) : doigt (de la main et du pied de l'homme et des animaux) ; mesure de longueur égale à la largeur d'un doigt. *Digitus* est le terme général ; chaque doigt a un nom particulier : *pollex*, *index* (ou *salūtāris*, *dēmōnstrātiuus* ; *digitus index* dans Hor., Serm. 2, 8, 16, où il y a peut-être trace d'une parenté possible entre *digitus* et *dicō*), *fāmōsus* (dit aussi *medius*, *summus*, *impudicus*, *infāmis*, etc.), *quartus* (*ānūlāris*, *honestus*, *medicus*), *minimus* (*auriculāris*, *ultimus*) ; cf. Thes. V 1127, 16 sqq. Figure dans de nombreuses expressions figurées et proverbiales, cf. Thes. V 1126, 62 sqq. ; 1131, 40 sqq., en particulier dans l'expression biblique *digitus dei*. Se dit également des branches secondaires des arbres (cf. *palma*, *palme*). Dans le pseudo-Apulée, Herb. 87, et dans les gloses, *digitus (-tum) Veneris* désigne une plante aussi nommée *caput (cerebrum) canis*. Ancien, usuel ; panroman. M. L. 2638 ; B. W. *doigt*. Irl. *doit* ?

Dérivés et composés : *digitō*, -*are* : *δακτυλοδεκτώ* (Gloss.) ; *digitālis* : de la largeur du doigt ; *digitāle*, *digitābulum* : doigtier, gant (dé), cf. gr. *δακτυλόβρα* « gant » ; panroman. M. L. 2637, B. W. *de* ; *digitātus* : muni de doigts, fessipède (Plin.) ; *digitulus* : petit doigt ; *digitillum (-tillum* ; *digitellus* m.) : grande joubarbe ; *sēquidigitus* : un doigt et demi (cf. *sēquipes*) ; *Sēdīgītus*, surnom romain : « qui a six doigts » ; *interdigitia*, -*orum* : espace entre deux doigts.

Aucun rapprochement net. Comme il n'y a pas de nom indo-européen commun du « doigt », *digitus* doit être une forme populaire sur laquelle il n'est possible de faire que des hypothèses. Le groupe germanique de v. h. a. *zēha* « doigt de pied » est différent de toute manière. Sans doute dérivé d'une forme **deig-* alternant avec **deik-* ; v. *dicō*, in fine.

digmus : v. *deceit*.

diligō : v. *legō*.

dīlūō, *dīlūnium* : v. *lauō*.

dīmidius : v. *medius*.

diocēsis, -is f. : emprunt au gr. διοίκησις « administration d'une province, diocèse ».

diplōma, -atis n. : emprunt au gr. δίπλωμα ; forme savante avec des doublets populaires diplōma, -ae et diplōma, -um (sous l'influence de duplus) : 1° diplôme, brevet ; 2° sauf-conduit, passeport (sens spécial au latin). Depuis Cicéron.

dirēctus : v. regō. diribēō, -ēs, -ul-, -itum, -ere : distribuer (terme technique), dénombrer les suffrages. De dis-habēō avec amoussement de h et sonorisation de s intervocalique. Dérivés : diribitiō, -tor, -tōrium. Termes rares.

dirimō : v. emō. dirus, -a, -um : de mauvais augure, sinistre. Terme de la langue religieuse ; cf. Cic., Diu. 2, 15, tristissima exia sine capite, quibus nil uidetur esse dirius, et Leg. 2, 8 fin ; substantivé dans dirae, -arum f. pl. : « mauvais présages, malédictions, imprécations » ; et déifié dans Dirā et Dirāe « les Furies ». En passant dans la langue commune (où, d'ailleurs, il est assez rare et garde une couleur noble et poétique, comme le dérivé rare, mais classique, diriuās), l'adjectif a pris le sens plus général de « funeste, redoutable, etc. ». Mot sabin d'après Serv. auct., Ae. 3, 235, S(A)binī et Vmbri, quae nos mala, dira appellat.

Le rapprochement avec la racine *dwei- de hom., δέ-δ(φ)ουκα, δέδ(φ)μεν, arm. erknēm « je crains », et, avec élargissement dans dirae, -arum f. pl. : « mauvais présages », est possible si dirus est vraiment un mot dialectal (cf. di-ennium à côté de bi-ennium ; v. Ernout, Et. dial., p. 153 sqq.). Même formation que clārus, rārus ?

dis- : particule usitée seulement comme premier terme de composés. L's peut s'amuir devant sonore, ainsi didō, direrō, diligō, dimouēō, dīnumerō, dirigō, diuellō, se sonoriser en r à l'intervocalique : dirimō, où s'assimiler : dir-ferō ; dis- ne subsiste clairement que devant p, t, c et devant s. Marque la séparation, l'écartement, la direction en sens opposés (discurrō, diuersus), et par suite le contraire, la négation, et s'oppose à con- : placidō/displicō, similis/dissimilis, faciliis/difficiliis, concors/discors, cf. discondūcī, disconuenit, discooperiō, formations populaires ; sens que les langues romanes ont bien conservé, cf., entre autres, M. L. 2666, *disdignāre ; 2670, *disjējūnāre ; 2680, displicāre. Quelquefois sert à renforcer le sens du verbe simple : discupio « je crève de désir », distaedet « je crève de dépit », disperēō, dispuedet, dirumpor, etc. Correspond souvent pour le sens à gr. διά : distendō = διατείνω, distō = δέστην, diuerbium = διλόγοσ.

Di- et dē- sont souvent confondus en bas latin. Lat. dis- se retrouve en ombre. dis-tera-linsust « irritum fecerit » (?), v. Iira, et peut-être dans v. h. a. zir- (all. mod. zer-, élargissement de zi-, ze-) et alb. tš-. Le gr. διά semble aussi apparenté, soit qu'on tienne -s, d'une part, et gr. -α, de l'autre, pour des additions à di- (pour -s, cf. abs, etc.) ; pour gr. -α, cf. παρὰ à côté de παρ-, etc.), soit que gr. δια repose sur *diō.

Dis : v. diues. discepō : v. captō, sous captō. discernō, discernimē : v. cernō. discidium : v. scindō et excidiō. discipulus : v. discō.

discō, -is, didici, discere (pas de supin, ni de participe passé) : apprendre (par opposition à docēō « faire apprendre, enseigner » ; cf. Cic., Dom. 141, docere anaximandrum, sic in oratione qui facit, quam ipse didicisset). Le participe de discō est doctus Plt., Mer. 522, pol docta didici. Ancien, usuel. M. L. 2654, discens (conservé dans les dialectes italiens), et 4380, *indiscere. Britt. dyscu.

Dérivés : discipulus : élève, disciple (par opposition à magister) ; discipula (plus rare). Correspond au gr. μαθητής, condiscipulus à gr. συμπαθητής. Ancien usuel ; les formes romanes et celtiques sont savantes. M. L. 2658 ; irl. discipul, etc. ; disciplina f. : 1° enseignement, éducation, discipline, et spécialement « discipline militaire » (d. militiā, d. rei militaris) ; 2° sens concret : enseignement, matière enseignée (= μάθημα). Déformé par jeu de mots en disciplina. Dérivés didici, didici, didici, etc. V. O. Mauch, Der lat. Begriff disciplina, Fribourg, 1941.

Quelle que soit l'étymologie de discipulus, les anciens ne le séparaient pas de discō, auquel le sens le rattache étroitement ; cf. T.-L. I 28, 9. L'étymologie par didici (du reste à peine attesté, v. Thes. s. u.) est sémantiquement difficile à maintenir, malgré praecipio.

Composés de discō : addiscō : προμαρθάνω ; condiscō : apprendre tout à fait (= καταμαρθάνω) ; dēdiscō : désapprendre ; ediscō : apprendre à fond ou par cœur ; perdiscō : apprendre de bout en bout ; praediscō : apprendre d'avance.

Discō est à peine représenté dans les langues romanes qui ont recouru à apprehendere ; cf. M. L. 154 et 554, B. W. s. u. et comprendre ; M. L. 4380, *indiscere. La forme didici du perfectum et l'emploi de doctus relie discō à docēō ; donc, discō repose sur *di-doctō comme poscō sur *porc-scō. L'a du gr. διάκω « j'en seigne » s'explique malaisément dans une racine *dek- néanmoins, on ne saurait guère séparer discō de δέδωκα et de δάσσει malgré V. Schulze, Kl. Schr., p. 305, qui considère δέδωκα comme une innovation hellénique formée sur l'aor. hom. δέδων et explique discō par *di-scō (v. dans le lieu Debrunner, Mél. Boisacq., p. 251 sqq.). Dans le mot grec, le redoublement en est venu à faire partie intégrante du radical : διάδοκω, δάσσει. Et ceci rappelle lat. discipulus, dont la formation est, du reste, énigmatique. Groupe obscur. V. docēō.

discus, -i m. : disque, palet ; plateau, cymbale. Emprunt du gr. δίσκος. Attesté depuis Plaute. M. L. 2664, B. W. dais. Germanique : v. h. a. disc, all. Tisch, etc. et celtique : irl. diosg, tesc, britt. dysc, dyegyl.

disertiō : v. quatiō. disertio, -ōnis f. : attesté seulement dans la glose de P. F. 63, 20, disertiones : diuisiones patrimoniorum inter consortes. Sans doute de disserō, contraire de cōserō. disertus, -a, -um : qui s'exprime bien, disert. Incomposé de disertim, disertē « clairement, explicitement,

en termes exprès », qui dans Liv. Andr. traduit le gr. ἀρκετός. Du sens de « clair » on est passé à celui de « qui parle bien » ; cf. Cic., De Or. 1, 94, eum statuebam disertum qui posset satis acute atque dilucide... dicere. — Terme de la langue écrite.

Dérivés : disertim (Liv. Andr.), -itē (Plt.) ; disertitudo, disertitudo (?), -tulus, ces derniers tardifs. Disertus est rattaché par les Latins comme par les modernes à disserō : Varr., L. L., 6, 64, ut olitor disserit in areas sui cuiusque generis res, sic in oratione qui facit, disertus ; de même Cic., De Or. 1, 240 ; Diu. 4, 105 ; P. F. 64, 1 ; Isid., Or. 10, 65. Mais la brève de disertus fait difficulté, comme l'a vu Priscien, GLK III 56, 24, ubique produciuntur « di », excepto « dirimo » et « disertus ». On ne peut guère expliquer l'I et la simplification de la gemination par l'action de la loi mamma/mamilla. Peut-être de dis + artus « disposé ou qui dispose avec art », ou « qui dispose bien » (cf. disertio), l'r de artus ayant empêché la sonorisation de l's du préverbe ? On n'a pas de certitude.

disperō, disertiō : v. serō « entrelacer, tresser ». dissipō : v. supō, sipō.

1. diū, dius (ū?) : pendant le jour. Ancien cas de diēs (v. ce mot) conservé dans la locution noctū diūque (usité seulement chez les archaïques et les archaïsants) et dans interdiū, plus tard interdiē d'après hodiē, etc.

Il est probable que noctū a été fait d'après diū « de jour ». Mais le dérivé diurnus, fait sur diu-, doit l'avoir été d'après nocturnus, cf. gr. νύκτωρ « de nuit », νύκτερος, νυκτερινός « nocturne ».

dius : même sens que le précédent. Deux exemples dans la locution noctū diūque : Plt., Mer. 882 ; Titin., Com. 43. On a aussi interdius, perdius (Gell., fait secondairement sur pernox). Dius peut être un génitif (cf. l'emploi de noctis, νύκτος et les génitifs skr. diadh, gr. Δι[Φ]ός) ou une formation analogique, comme le génitif skr. dyōh.

V. diēs. 2. diū : longtemps, depuis longtemps. Sans doute contamination avec diū « pendant le jour » d'un ancien *diū ; v. dūdum. De même que diū « de jour » avait un doublet dius, son homonyme a eu un doublet diūs (cf. quandius, CIL VI 6308, 13101) qui témoigne de la confusion entre les deux formes.

Le sens de « longtemps » a dû se développer par contact avec le sens de « tout un jour », diū multumque ; de même que diēs a pu désigner, comme on l'a vu, « la suite des jours ». Dans ce sens, l'adverbe a un comparatif et un superlatif : diūtius, diūtissime, et aussi, d'après diū, dont la dernière syllabe pouvait s'abrèger par l'action de la loi des mots iambiques ; cf. Thes. V 1557, 53 sqq., diūtius, diūtissime. Le t de diūtius a été sans doute emprunté à l'adjectif diūtinus, pour éviter un groupe impossible *diu-ius. Diūtinus, ancien, classique, a un suffixe -ino- comme crastinus, pristinus, annōtinus, cf. skr. divātanaḥ. Diūturnus (la brève est attestée dans Ovide, à moins qu'il ne faille scander Djūturnus), qui n'apparaît pas avant Cicéron et Varron, est une contamination de diurnus et de diūtinus. Diurnāre « diū ulnere » est un ἄ. λ. de Claud. Quadrig., cf. Gell. 17, 2, 16.

Diūsculē (St Aug.) est fait d'après longiusculē. Composés : iamdiū, tamdiū, quamdī, aliquamdī. Attesté de tout temps. Conservé dans quelques dialectes romans. M. L. 2699.

diuersus : v. uerō. diues (diues, Plt., As. 330?), -itis et dis, dītis (abl. diū, cf. Thes. V 1587, 55 sqq. ; gén. diūm, Sén., Herc. O. 648 ; diūm, Tert., Uxor. 2, 8), adj. et subst. : riche. — Les formes contractes apparaissent surtout en poésie et dans la prose impériale. La flexion ancienne devait être diues(s), diūs ; sur diūs on a refait un paradigme diuitis, etc., de même que sur diūs un nominatif di, déjà dans Plaute et Térence ; cf. Thes. V 1588, 15 sqq. Mêmes doublets pour le comparatif et le superlatif diuītor, diuītissimus et diūtor (Plt., Au. 809), diūtissimus, pour le substantif diuītiae et diūiae (déjà dans Plt., Cap. 170), dans diūtō (Accius, Turpilus) et diūtō (beaucoup plus fréquent ; premier exemple dans la Rhét. à Hér.). Par contre, on a seulement diūscō. Dis a servi à traduire le nom du dieu grec Πλούτων qu'on rapprochait de πλούτος. L'adjectif s'emploie abusivement et avec un complément au génitif ou à l'ablatif : diues pecoris, Vg., B. 2, 20 ; diues aruis, Vg., Ae. 7, 537. Se dit des personnes et des choses. Ancien, usuel. Non roman ; v. B. W. sous riche.

Dérivés : diuītiae, diūiae f. pl. : richesses. Pluriel collectif. Ancien, usuel ; diuītō, diūō, -ās : enrichir ; diūscō : s'enrichir ; praediues adj. : très riche.

Diues est dérivé de diuus par Varr., L. L. 5, 92, diues a diuo qui, ut deus, nihil indigere uidetur. Les dieux indo-européens étaient distributeurs de richesses (hom. δῶρετες ἑτάων), donnant en partage (skr. bhāgah, v. perse bāga, v. sl. bogū « dieu »). Dès lors, on peut se demander si diues ne serait pas fait comme caeles (caelites), ce qui concorderait avec l'étymologie de Varron. Simple hypothèse pour expliquer un adjectif qui n'a aucun correspondant hors du latin ; le pléignien des « diues? » est obscur ; cf. Vetter, Hdb. n. 214.

di-uidō, -is, uisī, -ulsum, -uidere (composé de dis + uidō, qui n'est pas attesté comme verbe simple) : séparer, diviser, répartir, disjoindre (une question ; terme de la langue politique). Ancien, usuel ; M. L. 2701 a. De diuīsus la langue populaire a tiré *diuīsāre attesté par les langues romanes ; M. L. 2706.

Dérivés : diuidius, -a, -um (archaïque et rare) : divisé ; diuidia (archaïque et usité presque exclusivement dans la locution [hoc] mihi diuidia est « ceci m'est une cause de déchirement » ; toutefois, Accius emploie diuidia, -diae comme synonyme de discordia, M. L. 2702 ; diuidius : divisé et « divisible » (classique), d'où indiuidius : « indivis » et « indivisible ». Adjectif attesté à partir de Cicéron, chez lequel il sert, entre autres, à traduire le gr. ἄτομος, cf. Fin., 1, 6, 17 ; indiuidiūs (Tert.) ; diuidiūs (Dig.) ; diuidicula n. pl. : antiqui dicebant quae nunc sunt castella, ex quibus a riuo communi aquam quisque in suum fundum ducit P. F. 62, 1 ; diuīsor ; diuīsio (et diuīsūra, diuīsus, -ūs) ; diuīsibilis (langue de l'Église) et indiuisibilis, calques sur μέτρος et ἀμέτρος. Si l'ombrien v et u signifie « diuiditō » et ues (accusatif pluriel) « partis », on peut y voir un ues-, issu de *weidh-

mais la forme et le sens sont contestés; cf. Vetter, Hdb., p. 218 et 228. Le sens a amené en latin la fixation du préverbe dis-. A en juger par le sanskrit, la racine ne fournissait pas de présent thématique, et la forme lat. -uidō repose sur un ancien présent athématique. Le sanskrit a : vidhyati « il perce » (avec un causatif, non védique, vedhayati), vindhāte « il manque de ». — L'adjectif en -io-, diuinus, est fait sur le perfectum en -s-, diuīsi, qui indique l'absence d'un ancien aoriste radical et d'un ancien parfait. Un rapport avec uidaus est possible. L'explication de -uidō par *ui-dhō, opposé à condō (cf. Wackernagel, Vorles. 2, 168), se heurte au fait que le préfixe *ui- n'existe pas en latin.

diuinus : v. deus.

diurnō : v. diū 2.

dius : v. diū 1.

dius, -a, -um : du ciel, divin; et « lumineux », cf. P. F. 65, 20, dium quod sub caelo est extra tectum ab Ioue dicebatur, et Dialis flamen, et dius heroum aliquis a Ioue genus ducens. Ce dernier emploi appartient à la littérature et est imité du gr. διος; cf. le dia deārum d'Enn., A. 22, traduisant le gr. δια θεών. Mais, dans la langue religieuse, dius signifie plutôt « du ciel » : dium fulgur alternant dans les inscriptions avec diuum fulgur, cf. Thes. V 1642, 31 sqq.; dea dia désigne « la déesse du ciel » (= Junon); dium « le ciel », cf. F. 198, 86, [flamen] dialis, quia uniuersi mundi sacerdos qui appellatur dium, d'où sub diuō « i. e. sub caelo », Ps. Asc., Verr. 2, 51, p. 236, 10 St., alternant avec sub diū, forme fléchie (locatif?) de diūs, ancien nominatif de diēs « jour lumineux » et avec sub diuō, cf. Thes. V 1658, 32 sqq. Le jour lumineux et le ciel se confondent avec le dieu, comme les Latins l'ont encore senti; cf. Varr., L. L. 5, 66, hoc idem magis ostendit antiquius Iouis nomen : nam olim Diouis et Di(e)spiter dictus, i. e. diēs pater; a quo dei dicti qui inde, et dius et diuum, unde sub diuo, Dius Fidius. Itaque inde eius perforatum tectum, ut ea videatur diuum, i. e. caelum. — Dius, dans Dius Fidius (cf. gr. Ζεύς Ἰδίων), est équivoque; ce peut être l'ancien nom du jour, cf. diēs, ou l'adjectif substantivé et divinisé. — Formes rares et archaïques, peu vivantes et surtout maintenues par la langue religieuse. De sub diū a été tiré subdiālis, attesté chez Pline et dont le pluriel neutre subdiālia traduit le gr. ὑπαθρία; Ammien dit subdiuiliis.

L'osque a Diuīuiai « Diāe » v. Vetter, Hdb., n. 140. L'adjectif est ancien; il répond à skr. diuīdhā « céleste », gr. διος (de *diuīyoc) « divin ». Le vocalisme radical à degré zéro est normal au point de vue indo-européen dans ce dérivé. V. deus.

diuus, diua : v. deus.

dō, dās, dedī, dātum, dāre. Verbe primaire qui diffère des verbes de la première conjugaison par la brièveté de l'a : dāre, dāmus, etc.; l'a de dās, dā est dû à la tendance à allonger les formes monosyllabiques de sens plein; en composition l'a reparait : reddite, d'où reddis, redde, analogiques. L'a de dāre a fait passer les composés dans la 3^e conjugaison : dēdāre, reddēre; les composés ainsi formés se sont confondus avec ceux de la racine *dhē- « poser » tels que condō, crēdō, etc. V. ci-

dessous. Le futur est dābō; d'où l'ancien futur du composé reddābō (Plaute), qui a été éliminé par reddam lieu de posē legam; l'imparfait est dābam; reddēbam au lieu de *reddibam est fait sur legēbam. L'époque archaïque a conservé quelques formes aberrantes : une 3^e personne pluriel d'indicatif présent élargie avec un suffixe -ne [no- : danunt, v. Thes. V 1659, 65 sqq. (cf. produnt, solunt, de prodeō, soleō), et un subjonctif et un optatif de la forme duam, duim, v. Thes., ibid. 78 sqq.; cf. P. F. 25, 12, adduus (lat. adduis?), addidēre; produim porro dederit, Fest. 254, 16; interdum (Plaute). Le latin ne connaît le verbe que sous la forme simple; reddō doit sans doute s'analyser red-dō, comme red-dux, plutôt que *re-didō; l'osco-ombrien a, au contraire, une forme à redoublement, comme le gr. δίδωμι : ombr. teftu, diristu « datō », tefa, darsa, dirsa « det »; osq. didēti « dabit » (futur fait sur le présent). Le perfectum lat. dedi est un ancien parfait à redoublement comme gr. δέδοται et skr. dadā; l'ombrien a aussi dēdē « dedit », l'osque dēded. Le roumain suppose une forme *dedāre, M. L. 2511.

Sens : donner; s'oppose à capere « prendre, recevoir », comme gr. δίδωμι à λαμβάνω. Dare aliquid alicui « donner quelque chose à quelqu'un »; ou avec l'accusatif marquant le but : dare nuptum « donner en mariage », uēnum dare « donner en vente », d. in conspectum « donner en spectacle », d. ignem in aram, Plt., Tru. 476, in splendorem dari; As. 426, dare ad mortem; dare sē « se donner » (alicui, alicui rei; in : dare sē in fugam), dare manus « donner les mains » (en parlant d'un ennemi vaincu). S'emploie absolument ou, le plus souvent, avec un complément concret ou abstrait; peut être suivi d'un infinitif : dare pateram, obsidēs; dare poenam (-nā); donner une amende, c'est-à-dire « être puni »; dare ueniam, tempus, operam, malum; d. bibere. A pris aussi le sens de « livrer, remettre, procurer ».

Dans la langue familière, sē dare s'emploie avec un adverbe, sē bene, male dare, dans un sens analogue à celui de sē bene, male habere, praebere; cf. Cael. ap. Cic. ad Fam. 2, 15, 2. Usité aussi avec un adjectif en -tu (participe passé passif), à la place d'un parfait, pour insister sur l'achèvement de l'action, e. g. Vg., Ae. 12, 437, Nunc te mea dextera bello [defensum] dabit (= facit ut defensus sis), Liv. 8, 6, 6, cf. Thes. s. u. dō, 1697, 27 sqq., construction qui correspond à l'emploi de habeo avec le même adjectif en -tus.

A partir du IV^e siècle, on trouve l'impersonnel datur suivi d'un infinitif passif dat (aliquis), datur intellegi avec le sens de sbōc sra « il est donné à comprendre que, il est aisé de comprendre que »; cf. Thes. s. u. V 1690, 38 sqq.

Souvent employé pour le composé edere : motus dare comme edere motus; dare forās scripta comme edere librum (Cic., Att. 13, 22; 3); haec ubi dicta dedit = edit dū; de la dare dans le sens de « publier, faire connaître », datur dans le sens de « dicitur ». On trouve dabo in uerfamem (δῶσω ἐπ' ὑμᾶς), Itala Ezech. 26, 29, là où la Vulgate traduit par imponam uobis. Ce développement sémantique a été favorisé par le fait que, avec les composés de dō, sont venus se confondre les composés de la racine *dhē- « placer » (v. facio), si bien que souvent il est impossible de dire à quels composés on a affaire : edō correspond aussi bien à ἐδίδωμι qu'à ἐπέδωμι,

entre lesquels, du reste, la différence de sens est petite; addō est glosé à la fois προσδίδωμι et προστίθημι. On peut dire dare nōmen et facere, indere, addere nōmen alicui. Dans sacerdos, le second terme appartient à la racine *dhē-, cf. sacra facere, sacrificium; Pedersen, MSL 22, 5 sqq.

Il se peut, d'ailleurs, qu'il y ait eu dans les formes attestées fusion de verbes originaires distincts : dans uēnum dare, pessum dare, on a sans doute affaire à dare « donner », comme dans nuptum dare; mais perdo, uendō, avec leurs passifs pereō, uenēō, s'expliqueraient mieux en partant de *dhē- « placer » : perdo, pereō rappellent le couple interficiō, intereō. L'état de choses était tellement trouble que dare a pu être employé avec tellement trouble que « placer » dans le juxtaposé circum dare, dont les éléments n'ont été soudés qu'à date relativement récente. De même, satisdō s'emploie conjointement avec satisfaciō. Dans la forme également, les deux verbes se sont confondus et crēdō, qui n'est pas un composé de dō, a des formes crēduam, crēduim, comme duam, duim.

Dō est ancien et usuel, mais a subi de bonne heure la concurrence du dénominatif, plus plein et plus régulier, d'aspect indéterminé, dōnāre. — Représenté néanmoins dans toutes les langues romanes, sauf en français. M. L. 2476; B. W. donner.

A la forme dō- de la racine de dō- se rattachent : dās, dōtis f. : dot (sens propre et figuré, d'où le pl. dōtēs « dons »). Ancien thème consonantique : l'ablatif est dōie; le génitif dōtium (attesté à côté de dōtum) est récent et analogique des thèmes en -i imparisyllabiques.

Dérivés : dōtātus, dont on a tiré ensuite dōtō, -ās (époque impériale), M. L. 2756; dōtālis, cf. M. L. 2756 a; *dōtārium, M. L. 2757; indōtātus.

dōnum n. : don (concret), cf. fē-num, etc. Ancien, usuel. Panitalique, v. Vetter, Hdb., sous dūnum. Panroman, sauf roumain. M. L. 2749. Dénominaif : dōnō, -ās, qu'on retrouve en osque, du unat ed dōnāuit : faire don de (aliquid alicui, ou aliquem aliquā rē, d'où dōnātus « qui a reçu en don »). Au sens de « faire don de » s'est ajouté celui de « faire remise de, pardonner »; culpa grauis precibus donatur saepe suorum, Ov., Pont. 2, 7, 51. Ancien, usuel. M. L. 2746.

Dérivés et composés : dōnāmen (tardif); dōnāria, -orum n. pl. : endroit du temple où l'on déposait les offrandes (cf. aērarium), puis « offrande » et « récompense militaire », M. L. 2747; dōnāticus (Caton); dōnātius « donné par l'empereur », d'où dōnātium; dōnābilis (archaïque); dōnātio (classique), dōnātor, dōnātrix (latin des juristes de l'époque impériale); condōnō, -ās (composé d'aspect déterminé) « faire abandon ou remise de, pardonner », M. L. 2125; redōnō (Hor., C. 2, 7, 3; 3, 3, 3 = gr. μεταδίδωμι; différent de reddō); dōnificō (Hyg.). Cf. aussi *addōnāre, M. L. 456; perdōnāre, attesté dans l'Ésope latin de Romulus, M. L. 6405.

Au degré dā- de la racine appartiennent : dātio : fait de donner; classique, mais rare, surtout terme de droit = δόσις, M. L. 2484; dātus, -ūs m. : ibid.; dātor : δότηρ et δώτωρ, rare; attesté six fois dans Plaute, puis un exemple dans Virgile et dans Silius; repris ensuite à partir de Tertullien; dātius : terme de

droit, dātius tutores « qui nominatim testamento dantur » (Gaius); terme de grammaire traduisant δατιώσις : dātius casus ou casus dātī, M. L. 2485; dātio, -ās : donner.

Tous ces mots sont rares et d'un emploi plutôt technique. Dātio n'a pas tenu devant dōnō.

Composés verbaux en -dō. Étant donné que, pour les Latins, il n'y avait qu'une seule sorte de composés en -dō, il a semblé conforme au sentiment qu'ils avaient de leur langue de donner ces composés dans l'ordre alphabétique, en indiquant pour chacun d'eux à quelle racine, celle de dare ou la racine indo-européenne *dhē-, il est vraisemblable qu'ils se rattachent :

abdō, -is, -didī, -dium (*dhē-), cf. skr. apadadhāti « il retire », gr. ἀποτίθημι : mettre à l'écart, éloigner, et par suite « recouvrir, cacher ». A l'époque chrétienne, abdūtum est encore usité; mais abdō a été remplacé par abscondō, occultō, etc. Non roman.

addō (addūō, Gloss., est refait sans doute sur adduim) : 1^o « placer auprès, appliquer », correspond à προστίθημι, cf. Plt., Cap. 808, cui me custodem addiderat; T.-L. 26, 16, 3, licitor uiro forti adde uirgas; 2^o « ajouter ». Mais le grec a aussi προσδίδωμι. Additio, additamentum correspondent à πρόσθεσις, προσθήκη; additiuus traduit ἐπιταγματικός. Composé : inaddō, M. L. 4329.

condō (rac. *dhē-) = συντίθημι et κατατίθημι : 1^o « mettre ensemble, réunir (des choses éparses) » : Varr., L. L. 7, 1, uerbum quod conditum est e quibus literis, oportet, cf. inconditum « confus, non rangé »; de là condere urbem, moenia, carmen « réunir les éléments d'une ville, d'un rempart, d'un poème », et par suite « bâtir, fonder, créer, composer (= compōnere) ». A ce sens se rattachent conditor : fondateur, créateur = κτιστής (irl. conditor); conditiō : action de fonder, création = κτίσις. Le sens ancien apparaît encore dans le nom du dieu Conditor « qui procède à la mise en grange des grains ».

2^o D'expressions comme condere mustum, condere messem in horreum (hoirreō), pecūniam in crumēnam s'est développé le sens de « enfermer, mettre à l'abri, déposer » (par opposition à prōmere, comme le condus « esclave chargé de serer les provisions » s'oppose au prōmus, qui est chargé de les mettre à table); cf. conditiuus « de conserve », adjectif de la langue rurale (-a olea, etc.; peut-être y a-t-il eu jonction avec condō « confire »), conditōrium « magasin »; d'où « cacher », « enfoncer » : condere alqm sepulcrō; d'où à l'époque impériale le sens de « tombeau » qu'a pris conditōrium. Dans ce sens de « cacher », condō a été doublé par une forme renforcée : abscondō, -ditum (et tardifs abscondi, abscondimus = ἀποκρύπτω, qui a supplanté abdō. Abscondō, outre le sens physique et moral de « cacher », a aussi dans la langue nautique le sens technique de « perdre de vue »; cf. Vg., Ae. 3, 291, protinus acrias Phaeacum abscondimus arces, où Servius note abscondimus nauticus sermo est; cf. Plat., Prot. 338, ἀποκρύπτειν γῆν. Abscondere est demeuré dans les langues romanes : roum. ascunde, ital. ascondere, v. fr. escondre, esp. esconder. M. L. 41 et 42; B. W. sous cacher. Cf. aussi recondo : cacher de nouveau et « mettre à l'écart, enfouir », etc. M. L. 7128.

dēdō : donner une fois pour toutes, donner sans condition; terme de la langue militaire : dēdere sē « se rendre », d'où dēditio, dēditicius. Le sens technique est

marqué par Donat, Ter. Andr. 199, dare est quod repetas, dedere ad perpetuum; et damus etiam amicis, dedimus tantum hostibus. Racine *dō-; = ἐδίδωμι; a un correspondant en osq. d ad id « dédiderit », da [da] « dédat ».

dōdō : distribuer, répartir. Correspond à διαδίδωμι mieux qu'à δατέωμι.

ēdō : mettre au jour, publier = ἐδίδωμι. D'ou ēditus « qui est en vue », et par suite « élevé » (= excelsum) et aussi « issu (de) » : Maecenas atavis edito regibus, Hor., Od. 1, 11; ēditō, editor. Un mélange de *dō et de *dhē- n'est pas exclu.

indō : mettre sur ou dans; ἐντίθημι et εἰστίθημι. obdō : -ere obponere uel operire. Correspond pour le sens à προτίθημι.

perdō : perdre, dans le sens de « donner ou dépenser inutilement » et « ruiner, détruire, mener à sa perte ». A pour passif peredō, mais le participe est perditus. Différent de amittō, cf. Rhet. Her. 4, 44, 57 Decius amisit uitam ac non perdidit. Mais la langue populaire l'emploie dans ce sens. Peut correspondre à παρατίθημι dans le sens où la langue homérique emploie π. κεφαλήν, ψυχὴν « exposer sa tête ou sa vie ». Mais le développement de sens est propre au latin; v. per. Panroman; M. L. 6403. Composés : dēperdō (depuis Cicéron et Lucrèce); disperdō (depuis Plaute et Caton, fréquent dans la Vulgate), confondu souvent avec dispersō. M. L. 2570 a.

prōdō : livrer, trahir = προδίδωμι. praedidit : « [particulièrement] doué de ». Se rattache évidemment à dōtus.

reddō : rendre = ἀποδίδωμι. Panroman, sauf roumain; la plupart des formes romanes remontent à *reddere, forme faite analogiquement sur prendere. M. L. 7141.

subdō : mettre sous (= υποτίθημι), d'ou « soumettre » (= υποτάσσω), « substituer » (cf. succedere), « suborner ». tradō : livrer, transmettre, trahir. Correspond à la fois à διαδίδωμι et à προδίδωμι. M. L. 8828-8830.

Tous ces verbes peuvent avoir des noms d'agents en -tor, des abstraits en -tio et des adjectifs dérivés en -ivus, -icius, etc.

La racine indo-européenne *dō-, *do- « donner » fournissait un aoriste radical athématique; véd. dāt « il a donné », moyen adita; gr. ἔδωκα, ἔδομεν, ἔδοτο; ill. doto; arm. e « il a donné », tur « donne » (de *dō), à côté de tam « je donne », où ta- repose sur *dō-. Une forme à redoublement, skr. dādāmi « je donne », gr. δίδωμι, fournissait un présent qu'a conservé l'osco-ombrien, v. les formes citées plus haut, et vest. didet « dat », pél. dida « det » (cf. aussi v. lit. dāsti) « il donne », v. sl. dasti « il donnera », 3^e plur. dadeŕŕi « ils donneront ». En indo-européen occidental, le thème radical simple fournissait un présent d'aspect déterminé que le latin a conservé dans dō, damus. — Cette racine a disparu en celtique (où se trouve, en revanche, le correspondant de skr. rā- « donner ») et en germanique. Le perfectum dedit est à rapprocher du parfait skr. dadē, gr. ἔδοται; il se retrouve dans osq. deded, ombr. dede « dedit ». Sur hitt. dā- « prendre », v. Benveniste, Don et échange dans le vocabulaire indo-européen, Ann. Sociol. 1951, 8 sqq.

La racine *dhē-, *dhe- « poser » fournissait de même aux langues orientales un aoriste : véd. dhāt, moyen

dāhita; gr. ἔθηκα, ἔθεμεν, ἔθετο; arm. ed « il a posé », dir « pose » (de *dhē-). Une forme à redoublement, skr. dādāmi « je pose », gr. τέθηκα, lit. dest(i) « il pose » (d'ou dedū « je pose »), fournissait un présent. En Occident, le thème radical simple fournissait un présent d'aspect déterminé que conserve le germanique occidental : v. h. a. tuon, v. angl. dōn « faire », en face de got. ga-deps « action », v. h. a. tāt et de v. sl. dala « œuvre ». Le latin a conservé ce présent déterminé dans les formes à préverbe ou dans les juxtaposés, en les confondant phonétiquement avec la racine précédente; et c'est ainsi qu'on a lat. crēdō en face de véd. crād-, dadhāti « il croit » (v. crēdō). Le présent simple, avec le sens de « faire », a été tiré d'une forme dérivée : v. faciō, tout comme l'arménien a anem « je pose » et le slave le duratif dējo « je pose ». — Il est résulté de là que les formes telles que condō, tradō, etc., peuvent passer pour appartenant à la fois à *dō- « donner » et à *dhē- « poser ». Le perfectum est à redoublement : crēdidit, condidit, etc. (cf. osq. -ffed, de *ffefed, dans pruffed « posuit »), aamanaffed « faciendum cūravit » qui concorde avec dedit, mais répond aussi à gr. τέθεικα, véd. dadhē. Le présent est remplacé par faciō (v. ce mot).

Le nom-racine n'existe qu'avec élargissement -t- dans dōs, dōtis; cf. hom. δῶς « don » chez Hésiode, avec le dérivé δωτήν. V. Benveniste, art. cité.

Le substantif indiquant le « don » a deux formes, suivant les langues : gr. δῶρον, v. sl. darŭ, arm. turk' et lat. dōnum, osq. dūnum, ombr. dunu, skr. dānam, alb. Ëve, irl. dán (thème en -u).

Condus (et prōmus) sont formés sur coquus.

Le nom d'agent dator a subi l'influence de datus, cf. gr. δωτός (de la racine *dhē-, le nom d'agent est factor d'après faciō); il n'y a pas lieu de le rapprocher du gr. δωτήρ plutôt que de δωτήρ. — Pour expliquer les formes archaïques du subjonctif duam, duim (et aussi crēduam, crēduim, par exemple), il faut supposer que la racine *dō a admis, au moins dialectalement, un élargissement -w-. L'ombrien a pur-douitu « porricitō » à côté de purdiōm « porrectum », le falisque douid « duat ». On rapproche cypr. δωφανο (optatif) « il peut donner ». Les formes baltiques, lett. dāvā « dōnāre », lit. dovant et davanā « don », ont peut-être le même -w-. Sur un nom d'agent au second terme d'un composé, v. sacer-dōs (*dō- de *dhō-), en face de sacrificium.

doceo, -ēs, -ul, doctum, -ēre : causatif à vocalisme; (cf. moned et meminī), « faire apprendre, enseigner »; en particulier « faire répéter » une pièce, docere fabulam = gr. διδάσκειν. Se construit avec deux accusatifs, de la personne et de l'objet : doceo pueros grammaticam, d'ou doctus litteras. Ancien, usuel. M. L. 2700 (v. fr. dūre, prov. dozer) et doctrina, 2711 (formes rares, savantes).

Dériver et composés : docilis (-bilis) : docile; docilitās; indocilis; documen (archaïque) et documentum : enseignement, leçon; doctus : instruit, savant (britt. doeth); indoctus : ignorant; condoctus (Plt.) : qui connaît à fond; doctor : qui enseigne; doctrix (tardif); doctrina : enseignement, science, culture scientifique ou philosophique (cf. tōnsor, tōnstrina); M. L. 2711; irl. doctŕ, britt. doethur; doctrinālis (tardif); doctiloguus : qui parle avec science, éloquent (Enn.); docticanus, -ficus, -loquāz, -sonus (tous rares et peu

tiques); doceo : enseigner à fond; perdoceo : même sens; dādoceo : faire désapprendre à quelqu'un (cf. dē-discō); condocēfaciō (Cic., Auct. b. Afr.); prodoceo (Hor., Ep. I 1, 55 = προδιδάσκω); doctiō, -ās (5^e Aug.).

Pour la forme, doceo rappelle gr. δοκέω (aor. ἔδοξα) « je crois », δοκέει « il semble ». Il s'agit de formes dérivées, en face du présent athématique qu'attestent hom. δέχο « il recevait », δέχμενος « recevant », ce qui explique ion. dor. lesb. δέχομαι, att. δέχομαι. Le verbe a ce même thème dans dāpti (d'ou dāpti, dāpnōti) « il honore, il sacrifie à ». En slave, il y a un dérivé docti « trouver » dont le vocalisme radical e indique le caractère secondaire. — Le sens de lat. doceo (et de discō) est dérivé; le grec a, de même, δίδασκα, avec une valeur factitive, qui s'explique, comme dans discō, par le redoublement. Il est probable que lat. decet est aussi apparenté. Mais on ne peut faire que des hypothèses sur la façon dont le sens a évolué dans doceo, d'une part, et decet (v. ce mot), de l'autre. — L'adjectif en -io doctus, par sa différence avec le type monitus, ancien dans les causatifs, atteste que doceo s'est trouvé auprès d'un présent athématique et confirme le rapprochement avec hom. δέχο.

dōdrāns, -antis m. : les 9/12 de l'as. D'ou dōdra, -ae f. dans Ausone : boisson composée de neuf ingrédients (cf. le « punch »); d'ou dōdrālis, dōdrantālis, -tārius.

Forme abrégée de dēquadrāns; pour l'abrégement, cf. dēxiāns. Les noms des fractions de l'as sont hors des règles générales de la formation des mots latins.

doga, -ae f. : sorte de vase. Emprunt tardif (Vopisc.) au gr. δογή ou δοχή, d'ou dogārius : πορτογαλιός (Gloss.). V. B. W. sous douce. M. L. 2714-2715. Germ. *dōga, m. h. a. dūge, etc.

dolābra : v. dolō, -ās.

dolō, -ēs, -ul (dolitus sum attesté épigraphiquement), -itum, -ēre (formes tardives doleunt, doliens) : éprouver de la douleur, avoir mal, souffrir (physiquement et moralement). S'emploie impersonnellement : Plt., Men. 439, mihi dolebit, non tibi, si quid ego stulte fecero; mais le plus souvent avec un sujet animé ou inanimé : Tér., Hay. 934, ah! nescis quam doleam; Plt., Mer. 388, animus mihi dolet; absolument ou avec un complément à l'accusatif (subjectif ou objectif) : oculos dolere, Front., Amic. 16; meum casum lucrumque doluerunt, Cic., Sest. 69, 145, ou à l'ablatif, seul ou précédé de ab, de, ex. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2721.

Formes nominales, dérivés et composés : dolor m. : douleur. Ancien, usuel, panroman. M. L. 2724; dolōrius (tardif), M. L. 2725; et indolōrius, -rius, traduction tardive de ἐνδύλονος; indolōria f.; *indolōriare, M. L. 4384; doliūsus (cf. pavor, pauidus, etc.), non attesté avant Cael. Aurel.; dolentia f. (archaïque, Laevius), dérivé de dolens, dont Cicéron a formé indolentia pour traduire ἀπάθεια, comme indolēns traduit ἀπάθεια; -doliūm, dans le substantif plautinien cordoliūm, d'ou doliūm, CIL V 1729, rimant avec gaudiūm, cf. lugium; doliū, -ās : être douloureux (Caton). En bas latin, à côté de dolor apparaît une forme dolus (relatée sur le génitif pluriel dolōrum commun à dolor et à dolus?), qui est demeurée dans les langues romanes,

à côté de dolor : fr. deuil, it. duolo, esp. duelo, etc.; cf. B. W. s. u.; M. L. 2727 et Thes. s. u. dolor, 1827, 25 sqq. De dolus est dérivé un adjectif *dolōsus attesté par l'adverbe dolōsē « dolōrosē », CIL XII 1939. Ce dolus « deuil » a éliminé dolus « ruse », pour éviter la confusion due à l'homonymie.

Rapproché ordinairement de dolō; le sens premier serait « recevoir des coups, être battu » : caput mihi dolet « la tête me bat », d'ou « la tête me fait mal, j'ai mal à la tête »; cf. lugeō. Étymologie incertaine.

dōlium, -i n. : vaisseau en poterie; jarre à huile, à vin, à grains, etc. Correspond à gr. πτόος. Ancien (Caton, Plaute). M. L. 2733.

Dérivés : dōliāris; dōliārius; dōliolium.

La matière dont est constitué le dōlium exclut, au point de vue latin, un rapprochement avec dolāre; et l'ō, du reste, fait difficulté.

Toutefois, si l'on tient compte de irl. delb « forme », gall. delw, de m. h. a. zel « pièce de bois cylindrique, billet », un rapprochement lointain avec le groupe auquel appartient dolāre n'est pas inadmissible. Il y a, du reste, un mot slave voisin du mot latin pour le sens : m. bulg. dālī, bulg. delva « pot de terre », le slave commun *dily rappelant le -w- de irl. delb. Le sens étant technique, on ne peut s'attendre à des rapprochements exacts permettant de poser un original indo-européen.

dolō, -ēs, -ūl, -ātum (dolitus dans Varr., d'après Non. 99, 15, d'après politus?), -āre : tailler, équarrir, façonner le bois, cf. Cic., Acad. 2, 104, non enim est e saxo sculptus aut e robore dolatus, puis la pierre avec la dolabre. Terme technique et concret. « Comme la manière de se servir de cet instrument consistait à donner des coups répétés, on emploie aussi le même mot dans le sens de battre vigoureusement, Hor., S. 2, 5, 22 » (Rich). Sens obscène dans Pompon. 82, dolasti uzorem (cf. molō, depsō, battus), repris par Apulée dans le composé dēdolō. Ancien, usuel. Panroman (sauf portugais). M. L. 2748.

Dérivés et composés : dolābra (-brum Ital.) : hache, pic, pioche (cf. Rich, s. u. et dolātus). M. L. 2747; dolābrātus; dolābella : hachette, serpette (sert aussi de cognomen, cf. Fenestella); dolāmen (Apul.); dolātūlis (tardif); dolātorium, trad. gr. λαζευτήριον, d'ou dolātōria, -ae f., M. L. 2749; dēdolō; dēdolō : dégrossir. M. L. 2828 a.

La racine a un sens technique, qui est visible dans les formations intensives du grec : δαίδαλος « travaillé avec art », δαιδάλλω « je travaille avec art » et dans δέλος f. « tablette à écrire ». On a lit. dalis « part » (d'ou dalyti « partager » et v. r. dolt (même sens), v. pruss. dellieis « partage » et delljks « morceau ». En celtique, il y a une forme à -o- : irl. fōdlīm « je sépare », à côté de delb « forme, figure ». Skr. dālati « il crève, il éclate », dalam « morceau, part ». Le sens technique apparaît dans les formes à élargissement -gh- de irl. dluigim « je fends », v. isl. telgia « couper, tailler », lit. dalgis « faux ». V. dōlium?

dolō, -ōnis m. : 1^o épieu, canne à épée; 2^o petit hennier, voile de misaine. Emprunt au gr. δόλων. Depuis Varron.

dolor : v. *doleō*.

dolsa, -ae f. : gousse : *alii* (de *alium* « ail ») *dolsas nouem, Ioue barba dolsas similes*, Misc. Tir., p. 65, 17. Mot de très basse époque; non latin. M. L. 2726.

dolua, -ae f. : chenille = *eruca* (Eucher.). M. L. 2729. Gaulois? Cf. fr. *douve*.

dolus, -i m. (*dolum* n. depuis l'Itala) : ruse, tromperie. — On a soutenu que le mot n'avait pas, au moins à l'origine, un sens péjoratif net. Aquilius, ami et collègue de Cicéron, définissait le dol « cum esset aliud simulatum, aliud actum » et l'abrégé de Festus, P. F. 60, 29, note : *doli uocabulum nunc tantum in malis utitur, apud antiquos autem in bonis rebus utebantur. Vnde adhuc dicimus sine dolo malo, nimirum quia solebat dici et bonus*. Toutefois, il n'y a pas d'exemple de *bonus dolus* et l'adjonction de *malus* à *dolus* peut provenir du même souci de précision qui fait écrire *quod sine malo pegulatu fiat* dans la Lex de XX Quaest. CIL I² 587, 5, ou *mala fraus*, Plt., Tru. 298. Labéon (Dig. 4, 3, 1, 2) a défini le dol « omnem calliditatem, fallaciam, machinationem, ad circumueniendum, fallendum, decipiendum alterum », et la langue commune n'emploie *dolus* qu'avec une nuance de blâme. Ancien, usuel. Non roman; fr. *dol* est un mot savant; v. *doleō*. Comme, en latin vulgaire, on disait *dolus* au lieu de *dolor* (v. plus haut), d'aucuns, par réaction, s'imaginaient que, pour parler correctement, il fallait dire *dolor* dans le sens de *dolus*. De là vient, dans la version latine du Psaume 23, verset L, le texte grec des Septante καὶ οὐκ ἔπισθεν ἐπὶ δόλω est rendu par *nec iurauit in dolore* (Psalt. Veron.).

Dérivés et composés : *dolosus* (rare et poétique = *δόλος*) ; *subdolos*, *sedulos*, ancien juxtaposé formé de *se dōlos* (CIL I 200, 40) « sans tromperie », d'où « avec zèle », dont a été tiré ensuite l'adjectif *sedulus*, v. Plt., Ba. 477, « empressé, zélé » (= *δδολος*), d'où *sedulitas*. Il n'y a pas de verbe dérivé « être rusé, trompeur », qui se serait confondu soit avec *dolere*, soit avec *dolere*.

Osq. *dolom* « *dolum* », *dolud* « *dolo* », comme en latin, avec l'adjectif *mallo* « *malus* » (cf. le gr. *δολφ* *πονηρῶ*, si ce n'est pas un calque du latin). — On rapproche souvent v. isl. *tal* « compte, discours » et *tāl* « ruse, tromperie », qui sont des mots germaniques communs. Mais on peut se demander si le mot *dolus* n'est pas emprunté au gr. *δόλος* « piège, ruse », et s'il n'a pas pénétré à Rome par un intermédiaire suditalique; *dolosus* serait fait sur *δολέει*. Le grec n'a pas non plus de verbe dérivé. *Māc(h)ina*, *poena* sont aussi empruntés.

domesticus, domicilium, dominus : v. *domus*.

domō, -ās, -uī, -itum, -āre (et *domāui*, *domātum*, formes analogiques) : apprivoiser, dompter (sens propre et figuré). Ancien et usuel.

Dérivés et composés : *domiō*, -ās : même sens (premier exemple dans Vg.) ; *domitor* (*domātor*), *domitrix* ; *domitus*, -ūs m. (Cic.) ; *domitūra* (Colum., Plin.) ; *indomitus* (cf. *ἀδμητος* en face de *ἀδμητῆς*) ; *domābilis*, *domefactus*, tous deux de l'époque impériale et de la langue poétique ; *edomō*, -ās (surtout poétique et prose impériale) ; *edomitō* (Ven. Port.), cf. *Edomino* (Arn.). Les langues romanes se partagent entre *domāre* et

domitāre; l'ital. *domare*, l'esp. et le port. *domar* remontent au premier, le fr. *dompter* et le prov. *donar* au second. M. L. 2731, 2742; cf. aussi 2744, *domitus*.

La racine est dissyllabique, de la forme **domā-*, **dmā-*. L'*ā* de *domāre* est l'*ā* de la racine alternant avec *o* conservé dans *domitus*, *domui* et dans *domitor*. Il y a trace d'un présent radical dans les formes homériques *δαμῶ, δαμῶσαν*, ce qui a entraîné un aoriste hom. (*ἐ-δάμασσα, δαμῶσα* et par suite un présent *δαμῶζω*, et dans des formes irlandaises dérivées, à sens transformé, *ni daim* « il ne souffre pas », *ad-daim* « il admet, il avoue », etc. Le hittite *al-damašzi* « il fait violence à », *tameššuwen* « nous avons vaincu ». Et il y a, d'autre part, un présent à nasale, dor. *δαμῶμαι*, ion. att. *δαμνημι*, irl. *damnatm* « je dompte ». L'*o* de lat. *domāre* est sans doute celui d'une forme à vocalisme plein de présent, **domā-*, soutenu par celui d'un causatif, cf. got. *ga-tamjan*, v. h. a. *zamian* « apprivoiser ». A en juger par les formes telles que *grbhāyati, mathayati*, l'*ā* de véd. *damāyati* est issu de **dmā-*. Le v. isl. h. a. *zamon* « apprivoiser », à côté de l'adjectif *zam*, v. isl. *tamr* « apprivoisé », est pareil au présent *domāre*, mais n'a pas pour cela de rapport direct avec le verbe latin qui, comme on le voit par *domui*, *domitus*, est issu d'un présent radical avec extension de *ā* de **dmā-*, **dmā*, et qui ne saurait passer pour un verbe dérivé. Le latin n'a pas conservé trace du type **dmā-*, du gr. *δαμῶμαι, δαμῶτός*, ion.-att. *δαμνημα, δαμητός*; il n'a plus que **dmā-*, conservé aussi dans skr. *dāntā* « dompté », etc. Il a généralisé le vocalisme *o* dans toute la conjugaison, d'où *domitus* et *domitor*, en face de skr. *damitā* « celui qui dompte ». Comme le grec a affecté le vocalisme *e* à *δέμα* « je construis », il n'a pas trace du vocalisme *e*, dont la racine signifiait « dompter » n'a, d'ailleurs, aucun sens net; car le sens rend douteux le rapprochement de got. *ga-timan* « convenir », *ga-temiba* « de manière qui convient ».

Sur *domō* et *domus*, voir l'important article de M. Benveniste, *Homonymies radicales en indo-européen*, BSL LI, 1955, p. 14 sqq. Il démontre préemptoirement que les deux mots n'ont, à l'origine, rien de commun et que *domus*, de son côté, doit être séparé de la racine **demō-* « bâtir ».

domus, -i et *domus*, -ūs f. : maison; de là *domi*, locatif, « chez soi, à la maison », par opposition à *peregrī, foris* et à *militiāe*. Comme le grec *οἶκος*, *domus* désigne la maison en tant que symbole de la famille : *domus tu nostra tota salutem*, Cic., Att. 4, 12, et aussi « l'école, la secte ». Le genre est féminin et remarquable en face du gr. *ὁ δόμος*, skr. *dmāh* m. Pour le sens, voir l'observation faite sous *forēs*.

Les deux flexions de *domus* semblent correspondre à d'anciennes différences de thèmes, l'un en -u- : v. sl. *domŭ* (gén. *domu* ; du reste en partie ambigu entre thème en -o- et en -u- comme le mot latin), skr. dérivé *dmānaḥ*, l'autre en -o- : gr. *δόμος*, skr. *dmā-h*, deux masculins (cf. v. irl. *doim* « dans la maison »). Mais le thème en -o- semble le plus ancien et le seul attesté tout d'abord ; cf. J. B. Hofmann, IF 49, 109 sqq., et Ernout, *Philologia* I, p. 105 sqq. La déclinaison en -u- a tendu à prévaloir sur celle en -o-, parce que les féminins sont plus nombreux dans la 4^e déclinaison : c'est

ainsi que le génitif en -i, fréquent à l'époque archaïque, ainsi remplacé à l'époque classique par -ūs; le datif singulier est le plus souvent en -ui (sur lequel à un moment donné s'est refait un génitif en -uis); le datif-ablatif pluriel est toujours en -ibus, le nominatif pluriel en -ūs. Par contre, l'ablatif singulier est le plus souvent en -ō, l'accusatif pluriel, en -ōs. Les cas marquant le lieu se rattachent au thème en -o- : *domi*, *domō*. Ancien, usuel. — Supplété dans les langues romanes par *casa* et *mānsio* (et partiellement *hospitale, familia*), n'a survécu en italien que dans une acception spéciale : *d. ecclesiae*, *duomo* « cathédrale » (la forme française remontant sans doute à gr. *δομα*, cf. M. L. 2730; B. W. s. u.), M. L. 2745. Emprunté en m. irl. *dom*-, *dam*-.

Dérivés et composés : *domesticus* : domestique, familial; d'où « privé, national ». Non attesté avant la Rhét. à Hér. et Cic. M. L. 2732. Même suffixe que dans *rūsticus, uitiāticus, siluāticus*, etc. Le -e- ne peut s'expliquer directement, car le groupe de *domus* n'offre pas de thème en *-es- (sur gr. *δέμας*, v. ci-dessous; le sens est très loin). Ceci a amené à supposer que *dom-esticus* aurait été fait par opposition à **row-es-ikos* (v. sous *rūs*); mais cette forme elle-même est hypothétique. Pour le e de *domesticus*, cf. *sequester* en face de *secus, intestinus* en face de *intus* et, en général, *caelestis, agrestis* et *caelestinus, agrestinus, clandestinus*. Autre explication dans Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, p. 67. De là *domesticātus*, -ūs (tardif) (d'après *magistrātus*); *domesticitās* (Iré.) = *οικειότης*; *domuscula* et *domunculula* f. (époque impériale); *domicilium* : domicile (déjà dans Plaute). Plus abstrait que *domus*; aussi, souvent employé figurément. Appartient à la langue du droit : Cic., Arch. 4, 9, an *domicilium Romanæ non habuisti*? Étymologie du second terme incertaine; peut-être faut-il partir de **domicola*, dont serait dérivé *domicilium*, ce qui trancherait la difficulté relative à la gutturale; *domicēnium* (Mart.); *domiporta* (ap. Cic., Diu. 2, 133); *domi-seda*; *Domidūcus*, -a; *domicūrius*, etc.; *domitius* (*deus*) ap. Aug. Ciu. D. 6, 9, et *Domitiānus*; *domu(m)itō* (Pac.); *domūsio* (Varr., Pétr.), de **dom(i)ūsio*.

dominus m., *domina* f. (*domnus*, Lex Agr.; *domna*, 1^{er} siècle après J.-C.) : maître, maîtresse de maison. Le rapport avec *domus* était senti des Latins; cf. les vers cités par Cic., Off. 1, 39, 139, *o domus antiqua, heu quam dispari/dominare domino*. S'oppose à *seruus* (comme *erūs*), *uiliūs, ancilla, familia*. Désigne par extension toute espèce de maître : maître de maison en tant qu'hôte recevant des amis, d'où *dominium* au sens de « repas, festin »; maître des jeux; maître du peuple, tyran, despote (cf. le sens de gr. *δεσπότης* qui a pu influencer sur l'évolution du sens de *dominus*) : Cic., Rep. 2, 26, *uidesne ut de rege* (scil. *Tarquinio*) *dominus extiterit? Hic est enim dominus populi quem Graeci tyrannum uocant*; de là *dominor*, -āris (*dominō*, **addomino*, M. L. 1455); *dominātiō*-, -āris, -itūs. Dans la langue de l'Église, *dominus* traduit le gr. *κύριος* « le Seigneur ». Usité de tout temps. Pan-roman; les formes romanes remontent à *domnus, domna*, cf. les composés tardifs *domnaedius, domnifunda*, -*praedia* (inscriptions). M. L. 2741, 2733; *dominium* : 1^o droit de propriété (terme juridique);

2^o repas, festin (cf. plus haut). M. L. 2740 : *dominicus* : du maître, du seigneur, d'où *dies Dominica* (ou *dominicus*; B. W. sous *dimanche*) « le jour du Seigneur » = *κυριακή ἡμέρα*. M. L. 2738; irl. *domnach*; *dominicida* = *κυριοκτόνος* « meurtrier du Seigneur »; dérivés *dominicārius*, -cālis. — *dominiculus* (Dig.). Cf. encore M. L. 2734, *dominedeus*; 2735, **dominiāre*; 2736, **dominiārium*; 2737, **dominicellus*, -a. V. B. W. sous *demoiselle*.

Voir aussi *condoma, conduma*, peut-être composé tardif d'après *συνδομα*. M. L. 2124; **condominium*, 2124 a. Les thèmes **domo-* et **domeu-* sont dérivés d'un mot-racine **dem-* qui subsiste dans des formes isolées, notamment le génitif **dem-s* : véd. *dām-patiḥ* et *pātir dām* « maître de la maison », gâth. *ḍang patiḥ* (même sens) et, en grec, *δεσπότης, δεσπονας, δεσπόζω*, qui supposent un ancien **dems-pot-* (*dems-pod-*). L'Avesta a aussi un locatif *dām*, le grec un nominatif-accusatif neutre *dō* (*δῶμα* doit être une adaptation du doublet **δωμ*; cf. arm. *tun*) et, au premier terme d'un composé, *δῶμα-ρεδῶν*, littéralement « sol de la maison ». En arménien, le même thème apparaît dans *tun* (de **dōm*) « maison », gén. *tan* ; et il y a une trace indirecte de **domu-* combiné avec *tun*, *tan* dans *tanu-tēr* « maître de maison ». M. Benveniste a signalé, dans l'article cité sous *domō*, p. 20, que *domus* est « un terme institutionnel » et que « c'est même peut-être ce caractère qui a influencé la suffixation de lat. *domus* » à côté de *domo-* (lat. *domō, domi, dominus*), le thème **domu-* de lat. *domus*, v. sl. *domŭ*, véd. *dāmūnas-* est conforme à un type en *-u- de dénominations de parenté et de société : lat. *tribus*, av. *zantu-*, *dahyu-*, skr. *bandhu-*. — On ne sait par quelle action le lituanien a remplacé **domo-* par *nāmas* (généralement au pluriel : *namai* « maison »); l'ancien locatif *namō* « à la maison » joue le même rôle que lat. *domi*.

Tandis que, en indo-européen oriental, le « maître de maison » est indiqué par un juxtaposé dont le second terme est *pot-* (comme dans lit. *vēs-pat-* « maître de tribu » et dans véd. *viṣpātiḥ* « chef de viṣ- » [cf. *uicus*], *jāspātiḥ* « chef de *gēns* », le latin se sert d'un dérivé du thème *domo-*; ce dérivé est formé comme *tribūnus* de *tribus* (qui montre qu'il ne faut pas partir de *domu-*) et comme, en gotique, *piudans* « roi », littéralement « chef de *piuda* », *kindins* « *ἡγεμών* », littéralement « chef de *kind* », c'est-à-dire de *gēns*.

On est tenté de rapprocher *domus*, etc., de la racine de gr. *δέμα* « je construis », *οἶκος* « architecte »; mais le parfait *δαμνημα* et le substantif *δέμας* « corps » montrent que cette racine est dissyllabique et, par suite, ne concorde pas avec le thème **dem-* « maison ». Le groupe de got. *timrjan* « *οἰκοδομεῖν* », *timrja* « *τέκτων* », v. isl. *timbr* « bois de charpente » n'enseigne rien. A cette racine **demā-*, **dmā-*, se rattache le nom iranien de la « maison »; gâth. *dmāna-*, d'où av. réc. *nmāna-*, pers. *mān*. Mais le nom indo-européen **dem-* de la « maison » semble isolé, comme le nom **weik-* du « clan ».

dōnec (*dōnicum*, archaïque; *dōnique*, Lucr. 2, 1116; *dōneque*, Itala) : « jusqu'au moment où », puis « tant que, aussi longtemps que » (sens secondaire attesté depuis Lucrèce en poésie et depuis Tite-Live dans la prose), « tout le temps que, jusqu'à ce que ». Synonyme de *dum* et, comme lui, a dû s'employer à l'origine sans valeur

ductor : guide, chef. Mot de style noble, traduit dans la poésie épique le gr. ἡγῶν; ductilis (langue impériale) : qu'on peut conduire ou tirer; malléable. M. L. 2788; ductim, adverbe; ductarius : qui sert à tirer (Vitrave); subductarius (Caton).

Fréquentatif : ductō, -ās (archaïque et postclassique), même sens que dūcō, et aussi « séduire, tromper » x. M. L. 2787. De là ductiō, -ās (Plaute).

Composés de dūcō, -is : abducō = got. af-tiuhan et, pour le sens, gr. ἀπάγω « emmener, éloigner, faire sortir » et « dériver, détourner »; quelquefois avec idée de violence ou de séduction. Don. A. 259, ducimus volentes, abducimus inuitos; Sén., Ben. I 9, 4, nemo uxorem duxit nisi qui abduxit; abductiō (langue de l'Église, IV^e siècle); addūcō = got. at-tiuhan : tirer à soi, amener, M. L. 160; condūcō, transitif et absolu : α) transitif 1^o conduire, mener ensemble, réunir, contracter (συνάγω); 2^o engager, louer (μισθῶ; cf. locāre sous locus). Se dit d'abord des hommes : c. operāriōs, coquōs; joint à cōgere par Cic., Tull. 27, si quae familia... et homines aut seruos aut liberos coegisset aut conduxisset. Appliqué ensuite aux choses : c. domum, aedēs, etc. De là conductus, -i, conductum, -i n.; β) absolu, 3^o personne singulier et pluriel « se rencontrer avec, convenir à » (= congruit, convenit). Plt., Ba. 56, huic aetati non conducti... latebrosus locus. Cf. le sens de dūre en vieux français. Panroman, sauf romain; mais le sens montre que, comme dans le cas de *com-mandāre remplaçant commendāre, le mot roman ne continue pas le mot latin ancien et résulte d'une combinaison de cum- et de dūcō à basse époque. Cf. M. L. 2127 et 2128, conductum. Dérivé : conductibilis (Plt.; Tri. 55) = ātibilis, ātilis. Le dérivé conductiō reflète les sens multiples du verbe. Il signifie : 1^o location, louage; 2^o traduit dans la langue de la rhétorique, συναρθρωμός; 3^o dans la langue médicale, συναρμός « contraction ». Autres dérivés : conductor « locataire », conducticius, conductiela.

dēdūcō : emmener; tirer de haut en bas (les fils), d'où « filer » et, par suite, « composer » (un poème); « retirer, réduire; faire descendre, baisser »; d. uācem, d'où dēducta uāz. Dérivé : dēductiō : action d'emmener; diminution, déduction.

didūcō : emmener de côté et d'autre; séparer, diviser, disperser.

ēdūcō : mener au dehors, faire sortir, élever (cf. ēducatus et ēditus); quelquefois pris dans le sens de educāre.

indūcō : 1^o mener, conduire dans. De là animum ou in animum inducere « se mettre dans l'esprit » (avec l'accusatif ou une proposition infinitive), animum inducere ad « amener son esprit à »; 2^o en langue de théâtre : introduire un personnage sur la scène; par suite, « représenter »; 3^o mettre sur, couvrir, enduire : i. postēs pice, i. coria super laterēs, i. uariās plūmās (Hor., A. P. 2); souvent confondu dans cet emploi avec induere; 4^o tirer une ligne et « biffer »; 5^o tromper, mettre dedans (cf. circumdūcō et inconciliō). M. L. 4383. Outre les sens du verbe, le dérivé inductiō a servi à traduire des expressions techniques du grec : ἐπαγωγή, induction logique; personarum ficta inductiō = προσωποποιία; erroris inductiō = ἀποκλήνησις. Pour inductilis, v. M. L. 4384.

intrōdūcō; obdūcō (sens spécial : couvrir; cf. operiō, officiō); perdūcō, M. L. 6405 a; prōdūcō : produire, prolonger; prōdūciō; redūcō (redd-, e. g. Lucr. I 228) :

ramener, réduire, M. L. 7149; sēdūcō; subdūcō, M. L. 8355; trādūcō : mener au delà; faire passer; donner spectacle; traduire. M. L. 8831.

dūcō a un correspondant exact dans le verbe germanique signifiant « tirer », représenté par got. tiuhan « ἔχειν »; il y en a une forme expressive dans v. h. zucken « tirer vite » et peut-être dans l'intensif gredidōssesōth : ἔκασθαι, Hes.; gall. dygaf « je traîne » repose sur *dūkō; v. J. Loth, Rev. celt., 20, 79. Le verbe a eu sans doute quelque chose de populaire (mais non en latin, cf. dux); l'albanais a nduk « j'arrache (les cheveux) ». Des deux racines *wedh- et *deuk- signifiant « conduire », le celtique a gardé surtout la première et le latin la seconde. — M. H. Pedersen, Vergl. Gr. d. kelt. Spr., II, p. 475, envisage la possibilité que *deuk- soit un juxtaposé d'un préverbe *d- et de *euk-; cf. ad in fine.

L'emploi du nom racine dux simple avec valeur de nom d'agent est exceptionnel (cf. cleps et rēx). Le germanique n'a, comme on l'attend, qu'un type composé. v. angl. heri-igo, v. h. a. heri-zogo « chef d'armée ».

dūdum adv. : autrefois, depuis un certain temps; spécialisé ensuite dans le sens de « il y a longtemps, depuis longtemps ». Désigne encore dans Plaute un moment peu éloigné aussi bien qu'un passé lointain; ainsi ut dūdum « aussitôt après que », Au. 705; le sens est équivoque dans une phrase comme Am. 683, sic salutate atque appellas quasi non dūdum uideris « comme si tu ne m'avais pas vu tout à l'heure » ou « comme si tu ne m'avais pas vu de longtemps ». Surtout employé dans les locutions haud dūdum (archaïque, perdūdum, Plt., Sti. 575), iamdūdum, quamdūdum. Le mot a une couleur antique. Cicéron et Virgile l'emploient, mais non César ni Salluste. Disparaît à l'époque impériale, tandis que iamdūdum continue à vivre à côté de iampridem. Non roman. — Sur diū considéré comme résultant d'une contamination, v. ce mot.

Il semble impossible de ne pas reconnaître dans dūm une forme enclitique de la particule dum et, quant à dū-, de ne pas rapprocher dūrāre au sens de « durer ». Il y a, en effet, un groupe de mots indo-européens indiquant la longue durée : arm. tew « durée », hom. δῆρῆ (ancien δῆρῶν) « depuis longtemps » correspondant à arm. erkar « long » (en parlant du temps), de *dwar-, gr. δῆν (ancien δῆν) « depuis longtemps », v. sl. davi « depuis longtemps », davnā « ancien »; i.-ir. dū-ra « loin, lointain »; hitt. tuwa « loin », tuwala-, de *dwa-lo- « lointain »; cf. Benveniste, BSL 33, 142.

duellum : v. bellum.

dūi- : v. duo et bi-.

dūim : v. dō.

dulcis, -e : doux au goût (par opposition à amarus : Publ. Syr. 144, dulce etiam fugias fieri quod amarum potest). Par extension, « doux » dans tous les sens de l'adjectif, au physique et au moral, comme gr. γλυκύς, γλυκερός, dont il est synonyme. Ancien et usuel. Panroman. M. L. 2792; B. W. s. u.

Dérivés : dulcia n. pl. (tardif) : douceurs, sucreries; d'où dulciarius; dulciola, -orum (Apu.).; dulciulus; dulcēdō; dulciūs (très rare; anté- et postclassique);

dulciūdō (rare); dulcor m. (tardif), M. L. 2793. Ces deux derniers créés d'après amāriūdō, amāror; dulciāmen (Diosc.); dulciātus (Gloss.). De dulcor a été tiré dulcorō, -ās (langue de l'Église); dulcō, -ās (bas latin); M. L. 2791; dūlcō (rare) : adoucir; indulcō, M. L. 4384 a; dulcēscō, -is : s'adoucir.

Quelques composés poétiques en dulci- sur le modèle des types grecs en γλυκω-; dulcifer (Enn.), dulcaci-dus = γλυκώπιος, dulcilequus, dulcioreloquus (Laevius), dulcitrādi (Diosc.) = γλυκώριζα, dulciucus = μελιπύδος.

On est tenté d'établir un rapport avec gr. γλυκύς « doux », γλυκύος « vin doux », en admettant que γλυκύος reposerait sur *dūiku- et qu'il y aurait eu assimilation. Hypothèse non vérifiable. Pas d'autre rapprochement.

dulgo, -ere : livrer en représailles, mot de la loi Salique, sans doute d'origine germanique; v. Thes. s. v.

dum (dunc, époque impériale, d'après tum, tunc) : particule temporelle marquant la simultanéité de deux actions qui se déroulent. S'emploie :

1^o Sans valeur subordonnante (cf. Ernout-Thomas, Synt. lat.², p. 370). Se trouve avec ce sens dans des phrases corrélatives, cf. Quint. 9, 3, 16, Catullus in Epithalamio (62, 45) : dum inrupta (intacta, codd. Cat.) manet, dum cara suis est, cum prius dum significet « quoad », sequens « usque », où il n'y a peut-être qu'une imitation du gr. ἕως... ἕως. L'exemple d'emploi isolé de dum qu'on cite dans Plt., Ru. 779, ne peut être retenu, le texte, conservé seulement par l'Ambrosien, étant lacunaire et incertain. Dum subsiste encore comme second terme des composés : dū-dum « pendant ce temps » et « de temps en temps », nōn-dum « pas encore » (et nē-dum) uix-dum. Se joint souvent comme enclitique soit à des adverbes ou à des mots exclamatifs, soit à des impératifs : aegēdum, abidum, circumspicedum (cf. le ἔγχε δῆ grec), ehodum, primum dum (= πρῶτον μὲν ou δῆ), quidum, etc., comme particule de renforcement définie par le glossaire de Placide, dum aduerbium hortantis est, analogue au gr. δῆ, au fr. donc dans « donne donc », etc. (cf. dunc dans les langues romanes, M. L. 2795 : la forme dunc est attestée épigraphiquement à basse époque, CIL III 1903, 8; 14406 a, CE 619, 2; 1305, 2; 1549, 10, avec le sens de « pendant que »; elle est évidemment construite d'après tum, tunc); le type fr. donc doit résulter d'une contamination avec tunc ou être issu de dum-que?

2^o Avec valeur subordonnante « dans le temps, tout le temps que » et, de là, « jusqu'à ce que ». Dans le premier sens, dum est suivi régulièrement de l'indicatif présent, quel que soit le temps de la proposition corrélatrice, pour marquer le déroulement simultané de l'action : dum haec geruntur, Caesari nuntiatum est, Caes., BG 1, 46, 1. Toutefois, cette syntaxe tend à s'oublier et dum peut à peu arrive à se construire comme cum, dont il est voisin par le sens : dum haec in Apulia gerebantur, Samnites... urbem non tenuerunt, T.-L. 10, 36, 16 (le premier exemple de cette construction est sans doute dans Cic., p. S. Rosc. Am. 91; v. Landgraf ad l.); à basse époque, on trouve même dum pour cum, cf. Thes. V 1, 2218, 40; 2229, 20. — Dans le sens de « jusqu'à ce que », dum est suivi de l'indicatif ou du subjonctif de

volition ou de possibilité, suivant la nuance que veut exprimer l'écrivain (cf. priusquam). — Enfin, dum s'emploie dans le sens dérivé « pourvu que »; dans ce cas, il est souvent accompagné de modo : dum modo. Ancien, usuel; v. E. Löfstedt, Z. Ursprung u. Gebrauch d. Partikel dum, Strénā Philol. Vpsal., 1922, 408 sqq.; Brunner, Entwicklung der Funktionen der lat. Konjunktion dum, Tübingen, 1936. — Demeuré dans les langues romanes, soit sous la forme dunc, de *dumque, v. B. W. donc (panroman, sauf romain), soit via à interim, cf. ital. (d)omentre, v. fr. (en)dementres, cf. dum interim, M. L. 2794. — Sur bas lat. dunc, v. W. von Wartburg, Franz. etym. Wörtl., sous dunc.

On peut se demander si dum ne serait pas formé comme tum et cum; alors on rapprocherait -dam dans quidam, -dem dans idem. Mais -dam et -dem n'ont pas d'étymologie. D'autre part, on n'explique pas ainsi la notion de durée qui est essentielle à dum. Ceci conduit à envisager la possibilité d'un lien avec la racine qui indique la durée dans dūdum (où dum figure, du reste, comme second terme) et dūrāre : v. dūdum.

dum-taxat (avec assimilation duntaxat) : particule limitative formée de la réunion de dum et d'un subjonctif d'un verbe *taxō désidératif de tangō (cf. uisō, uideō). Proprement « jusqu'à ce qu'il puisse toucher » (peut-être d'abord en parlant de la balance, v. Thes. s. u.), c'est-à-dire « jusque-là », « seulement », « en n'allant pas plus loin » (avec valeur restrictive, comme tenus). Avec subordination : « dans la mesure où » (Lucr. 2, 123). Les deux éléments sont encore séparés dans la loi de Bantia, CIL I² 582, [quei uolet dum minoris] partus familias taxat, liceto; cf. Festus 288, 34, cum quis uolet magistratus militare, dum minore parti familias taxat. Ancien et classique, mais rare; sous l'Empire, surtout employé dans la langue du droit ou dans des expressions artificielles et archaisantes, comme si dumtaxat = si modo, Gell. 1, 13, 6, etc. Non roman.

dūmus, -I m. : ronces, broussailles. Ancienne forme dusmus d'après P. F. 59, 3 : dusmo (l. dusmoso?), le dusmus, incultum des Gloss. peut provenir de Festus), dusmo in loco apud Liuium (frag. 39), significat dumosum locum. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : dūmētum (dumectum quasi dūmicetum d'après P. F. 59, 6; la forme dūmectum est analogue des autres dérivés où le suffixe s'ajoutait à la gutturale du thème, comme salictum, cārectum, fructetum; cf. lumecta, (h)umecta, rūdecta, uirecta) : ronceraie; dūmōsus; dūmicola f. (Avien, d'après siluicola); dūmālis (Mart. Cap.); dūmēscō.

On compare irl. doss « buisson » (douteux d'après H. Pedersen, V. Gr. d. kelt. Spr., I, 56) et m. h. a. zūsach « broussailles », v. h. a. zir-zūsōn « débroussailler ».

dūne : v. dum.

duo, duae, duo : deux. Ancienne forme de duel, qui a tendu à prendre la flexion du pluriel. Duo sert pour le masculin et le neutre; la forme duae est sentie comme pareille au type illae, bonae, etc.; la langue vulgaire a créé un masculin dui et un neutre dua, cf. Quintilien I, 5, 15. Le génitif duorum a tendu à remplacer un plus ancien duom, dum, l'accusatif duos, un ancien duo identique au nominatif. A basse époque, enfin, duo tend à

devenir indéclinable (comme il l'est déjà en grec chez Homère). Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 2798. *Duo* figure dans *duodecim* et, sous une forme réduite, dans *dūcentī*, -ae, -a (cf. *trēcentī*), M. L. 2799 et 2784. Cf. aussi *dubō*, *dubius*.

Dérivés et composés : *duālis* : duel. Adjectif sans doute créé par Quintilien (cf. Inst. Or. 1, 5, 42) dans l'expression *duālis numerus*, qui traduit *δὐκόσ ἀριθμός*. De là, à basse époque, *duālitās* « le nombre deux » (= gr. *διδάξ*). Cf. *plūralis*, *plūrlitās*.

dubius : v. ce mot.

duplex : plié en deux (se dit d'une étoffe, d'un vêtement) ; divisé en deux ; double ; cf. *simplex*, *triplex*, etc. ; pour le second élément du composé, v. *plicō* sous *plectō*. S'emploie aussi en poésie, comme gr. *διπλοῦς*, avec des objets qui vont par paires : *duplicēs oculi*, *duplicēs palmae*, emploi où il finit par être un substitut de *duo*. Au sens moral, « ambigu » et « fourbe ». Ancien, usuel et classique.

Dérivés : *dupliciter* ; *duplicārius* m. « soldat qui reçoit double solde » ; *duplicō*, -ās, M. L. 2801 (surtout roumain ; les autres langues romanes ont des représentants de *duplāre*) ; *duplicatiō* (latin impérial), mot savant qui a pris différentes acceptions techniques et a servi, entre autres, à traduire le gr. *διπλασιασμός* ; *duplicātor* (Sid.) ; *conduplicō* (cf. *congemino*) ; *duplicitās* (Tert.) ; *dupliculārius*, *διμορφίτης* (Gloss.) ; *duplicāmen* (Diosc.).

duplus, -a, -um : double, M. L. 2802 ; v. irl. *diabul*. Cf. *triplus*, etc. Substantivé : *duplum* et *dupla* « le double » ; *dupliō* : le double (cf. *tālīō*). Attribué aux *antiqui* par P. F. 58, 14. Se trouve dans la loi des XII Tables. Sert aussi à traduire *διπλασιῶν*, le double du nombre parfait (six), c'est-à-dire « douze » ; *dupliātās* (Gloss.) ; *duplō*, -ās : doubler ; *duplātiō* (Dig.). Appartient au latin juridique ; la langue classique dit *duplicō*. Panroman, sauf roumain. M. L. 2800 ; *duplāris*, -rius.

dupondium, -ī n., *dupondius* m. (et *di-* ; pour le second terme du composé, cf. *pendō*, *pondus*, *pondō*) : 1° dupondius, monnaie valant deux as ; 2° mesure de deux pieds. Dérivé : *dupondiārius* (*di-*).¹

On ne peut déterminer si lat. *duo* représente un ancien **duwō* répondant à gr. *δύο* et à arm. *erko*, de *erko-iasan* « douze », ou si l'*ō* est abrégé de *ō*, d'après la tendance des mots iambiques, comme dans *ego*, *bene* (de **egō*, **dwenē*), cf. véd. *d(u)ṣā*, hom. *δύω*, v. sl. *dūsa*, lit. *dū*, arm. *erku*. Ce qui ferait préférer la première hypothèse, c'est que, comme gr. *δύο*, lat. *duo* n'a pas de formes distinctes pour le masculin et le neutre (à la différence de l'indo-iranien, du slave, du baltique, etc.). — [Le nominatif féminin *duae* est superposable au nominatif-accusatif duel, véd. *d(u)ṣē*, v. sl. *dūvē*, lit. *doi*, sans doute irl. *dí* (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, II, § 470, p. 120 sqq.). Compris comme un nominatif, il a entraîné un accusatif *duās*. — L'extension des formes de pluriel qui se développe en latin à l'époque historique et qui a pleinement abouti en roman est complète déjà en ombrien : nom. masc. fém. *dur*, acc. fém. *tuf*, nom.-acc. neutre *t u v a*, dat.-abl. *t u v e s*, *t u v e r*, *duir*. — Là où, comme en latin, la catégorie du duel a disparu, apparaît la tendance à donner à « deux » une flexion de pluriel.

Pas plus en latin qu'ailleurs, l'ordinal de « deux » n'est tiré de la racine du nom de nombre ; on se sert d'*alter*, qui a remplacé d'autres mots (v. *iterum* et *ceterum*). — Un autre substitut des anciens adjectifs indiquant l'opposition de « deux » est *secundus*, adjectif en -*undus* en face de *sequor*.

L'adverbe signifiant « deux fois » repose sur une forme à **dw-* initial, tandis que *duo* repose sur un ancien **duwō* ; *bis* répond à skr. *dvīh*, av. *biš*, gr. *δῖς* ; v. *bi* et *binī*.

Au premier terme de composés, l'ancien **dw-* est représenté par lat. *bi-* ; v. ce mot. — Le type *du-* de *duplex*, et sans doute de *dubius*, se retrouve en ombrien dans : *tupler* « binis », *dupla* « binās », en face de lat. *duplus*, *tuplak* (acc. sing. n.) en face de *duplex*, *du-persuā* « bipedibus » et dans le dérivé *dui* « iterum ». Hors de l'italique, on cite seulement lette *du-celes* « voitures à deux roues » ; mais on ne voit pas comment s'expliquerait *du-* s'il n'est pas ancien ; du reste, l'*i-* de **dw-* n'est pas radical, non plus que celui de *tri-* (lat. *trēs*). Jules Bloch a fait remarquer que, dans l'Inde, on lit *dupada-* « bipède » chez Asoka et *djuhōa-* « qui a deux langues », etc., en pali.

duouir (*duum-*), -ī m. Le singulier est tiré du pluriel *duo uiri* ; le doublet *duumuir*, de la forme de génitif *duum uirum*. On a dit d'abord *duum uirum arbūtrū* ou *iudiciō*, puis *duumuir* et *duumuir*. Le procédé de formation s'est étendu aux désignations d'autres magistrats : *triumuir*, alors que Caton disait encore *si trium uirum sim* « si j'étais des très uiri » ; *quinqueuir*, *decemuir*, etc. Cf., de même, *sexprimus*, *nōngentus* et gr. *δεκάμπατος*, et Waackernagel, *Vorles.* I 90.

Dérivés : *duumuirātus*, -ūs m. ; *duumuirālis*, -iūs (Cod. Théod.), -uirālicius (Inscr.).

duplex, **duplus** : v. *duo* et *plectō*.

dūracinus : v. *dūrus*.

dureō (*durgō*), -ōnis m. : 1° sorte de navire ; 2° poisson de mer = *δούρων*, Isid., Orig. 19, 4, 10.

dūrēta, -ae f. : sorte de baignoire en bois. Mot espagnol d'après Suét., Aug. 82, 2 ; peut-être celtique. Le gr. *δουρτη* est loin.

dūreus, -a, -um : ligneus. Transcription de *δούρεος*, cf. *dūrateus*, dans Lucr. 1, 476.

durgō, -ōnis m. : = dorcas (Itin. Anton.). Peut-être même mot que *durcō*.

dūriō, -ōnis m. : sorte de mime ; joint à *turpiō* et à *sanniō* par Mar. Merc., Subn. 4, 3. De *dūrus* « à la tête dure », cf. *dūricorius*, ou de *Δουρῶν*?

dūrō : v. *dūdum* et *dūrus*.

dūrus, -a, -um : dur. Sens physique et moral « dur au toucher » et « dur de cœur, à la tête dure ». Subst. n. *dūrum* (sc. *lignum*) « bois dur » ; *dūra* pl. « duretés, épreuves ». Ancien, usuel. M. L. 2808 ; et celtique : irl. *dúr*, britt. *dúr*.

Dérivés : *dūriter* (sans doute d'après *crūdēlīter*), ancien, usuel et classique ; *dūrē*, rare et plus récent, cf. Thes. V¹ 2313, 11 sqq. ; *dūritia* (-tīes), usuel, M. L. 2806 ; *dūritās* (rare, Cic.) ; *dūritūdō* (archaïque) ; *dū-*

riusculus (très rare) ; *dūriōsus* : *perdūrāns* (Gloss.) ; *dūrēō*, -rēscō (tardifs) ; *dūrō*, -ās : durcir, endurcir. Sens transitif et absolu ; cf. Lucr. 5, 1360, *atque opere duro durarent membra manusque*, en face de Vg., B. 6. 35, *tum durare solum et discludere Nerea ponto/coeperit*.

Ce dénominatif de *dūrus* doit être, à l'origine, différent de *dūrō* « je dure », qui semble appartenir à la même racine que *dū-* que l'on a dans *dū-dum*. Mais la parenté des concepts « dur » et « qui dure » a dû favoriser la confusion ; souvent *dūrārē* « durer » s'oppose à des mots des concepts « dur » et « qui dure » que se rattachent les emplois comme Plt., Mi. 1249, *durare nequeo/quin eam intro*, et le sens de « endurer », e. g. Vg., Ae. 8, 577, *patior quemuis durare laborem*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2805. Germanique : v. sax. **dūrōn* « dauern ».

dūrō se rattachent : *dūrābilis*, -bilitās (époque impériale) ; *dūrāmen* (Lucr.) ; *dūrāmentum* « vieux bois de la vigne » et « callosité » (Mul. Chir.) ; *dūrētum* (Gloss., cf. *asprētum*) ; **dūranīō* (durillon) M. L. 2804 et *dūranīōsus* ; *edūrus* : très dur (Vg.) ; *edūrō*, -rēscō ; *indūrō*, *indūrēscō* (époque impériale), cf. M. L. 4386 et 4387 ; *obdūrō*, M. L. 6011 (et **abdūrō*), *obdūrēscō*, *obdūrēfaciō* ; *per-*

dūrō ; *dūracnus* : qui a la chair adhérente au noyau, dur. Épithète appliquée à certains fruits (*cerasea*, *persica*, *ūua*). Les Latins y voyaient un composé de *dūrus* + *acinus* et ce serait une traduction de *σκληρόσαρκος*, *κοκκος*, cf. *dūricōrius* (Cloat.) ; l'explication par nom de la ville *Dyrrachium* (ancien **Duracium*), cf. Keller, *Lat. Volksetym.*, 232 sqq., est peu vraisemblable. Ancien (Caton) ; M. L. 2803. Autres composés : *dūribarbus*, -bis (Vindic.), *dūribuccius* (Gloss. Ansil.), *dūricors*, -cordius, -cordia (tous tardifs, langue de l'Église, cf. *σκληροκόρδος*), *dūricorius*, *dūripēs* (= *σκληρόπους*) (Gloss.). — Sur *obdūrāre* « boucher », dû peut-être à une confusion tardive avec *obturāre*, v. Niedermann, *Emerita* XII (1944), p. 74.

Pour *ōridūrius*, v. *ās*.

Aucune étymologie sûre. Osthoff, *Et. Parerga*, 111 sqq., a supposé une forme dissimilée de **dūrōsus* et rapproché skr. *dūrūdh* « rude, fort », irl. *dron* « solide », lit. *drūtas* « fort, solide », gr. *δρῶν* « ἰσχυρόν », Ἄργεῖοι, Hes., et *δρῶς* « arbre, chêne » (v. Benveniste, *Word*, 10 (1954), p. 258). Pas d'autre exemple de cette dissimilation peu vraisemblable.

dusius : *daemon immundus, incubus*. Gaulois, d'après S^t Aug., Ciu. D. 15, 23 ; Isid. 8, 11, 103.

dux : v. *dūcō*.

E

eā : v. is.

(h)ebenus, -if. : ébène; (h)ebenum, -i n. : bois d'ébène; (h)ebeninus (-neus), -a, -um. Emprunt au gr. ἔβενος, ἔβένωκος, qui lui-même provient d'une langue africaine. Non attesté avant Vg. M. L. 2816. Irl. *eabon*. Germanique : v. h. a. *ebēnus*.

ēbrius, -a, -um : ivre. Sens propre et figuré; souvent joint à *satur*, opposé à *sōbrius*. Ancien, usuel. M. L. 2820. Germanique : v. h. a. *iōari*, d'où m. h. a. *iōer*, et *so-brius* > v. h. a. *sūvar*.

Dérivés : *ēbriētās*; *ēbriācus* (sans doute dans Labérius et sûrement dans la Vulgate) formé comme *merācus* de *merus*, M. L. 2818, it. *imbriaco*, fr. *ivraie*, etc.; *ēbriolus* (Plt.); *ēbriolātus* (Labér.); *ēbriōsus* (Cic.) formé d'après *uīnōsus*; *ēbriōsūtās*; l'existence des doubles *ēbriācus*, *ēbriōsus* a un pendant dans *herniācus*, CIL XII 5695, *herniōsus*; *ēbriō*, -ās (Macr.) et *ēbriāmen* « boisson enivrante » (Tert.); *inēbriō* (Plin., Sén.), M. L. 4389; *dēbriō* (Fulg.); cf. aussi 2819, **ēbriōnia*.

Rapproché de *bria* « uās uīnārium » par les Latins; cf. Charisius, GLK I 86, 16. Le sens de *ēbrius* serait « qui a vidé la coupe » (cf. *ēpōtus*); mais *bria* est à peine attesté et à basse époque et semble tiré de *ēbrius*. D'autre part, le rapport avec *sōbrius* est évident, *sōbrius* voulant dire d'abord non pas « sobre », mais « qui n'a pas bu, qui est de sang froid ». Le premier terme du composé est *sē* ou **swe-* (cf. *so-cors*); en face de *ēbrius*, il y figure, semble-t-il, une forme de timbre *o*, comme dans *extorris* en face de *terra*, *medi-tullium* en face de *tellus*. Il résulterait de là que *ēbrius* serait ancien; mais on ne trouve ailleurs rien qui y réponde, et l'on ne peut faire sur l'origine de *ēbrius* que des hypothèses non contrôlables.

ebulcalium (epocalium), -ī n. : *ungula caballina* (Gloss.). Mot gaulois. †

ebulus, -ī f. et m. (*ebulum*, -ī n.) : hièble, sorte de sureau. Le masculin remplace un ancien féminin; le neutre a sans doute désigné la baie avant de désigner l'arbre lui-même. Ancien (Caton). Il y a eu contamination de *ebulus* avec le mot gaulois correspondant *odocos* (M. L. 6039) dans les gloses *educu*, *ebucone*, etc. M. L. 2821. En dérivent : bret. *éol*, ags. *eofole*.

Dérivé : *ebulinus*.

M. Niedermann, Mél. Meillet, 100, rapproche le nom balteque et slave du « sapin »; v. pruss. *addle*, lit. *ėglė* (de **edle*); v. sl. *jela*, tch. *jedla*. La forme de i. l. *aidlen* « sapin » fait difficulté (v. Mikkola, IF 23, 126). Et le sens ne concorde pas, même pour le mot balteque et slave.

ebur, -oris n. : ivoire, objet d'ivoire. Ancien, usuel. Irl. *eabur*.

Adjectifs dérivés : *eburnus*; *eburneus*; *eburneolus* (cf. *corneolus*); *eboreus* : d'ivoire. Le dernier adjectif a passé dans les langues romanes, où il a pris la place de *ebur* fr. *ivoire*, M. L. 2817, d'où angl. *ivory*, etc.; *eburātus* (déjà dans Plt; cf. *aurātus*); *eborārius* : ouvrier en ivoire.

Ebur est neutre comme les noms de matière : *aurum*, *argentum*, *marmor*, *lignum*, etc. Sa déclinaison est sans doute calquée sur celle de *robur* et de *marmor*. Il est évident que les Latins ont connu l'ivoire avant l'éléphant, aussi ont-ils deux mots pour désigner les deux choses, mais *elephantus*, *elephas* se dénonce comme un emprunt récent, qu'on peut dater; v. plus bas, s. u. Le grec dit ἔλεφας pour désigner à la fois l'éléphant et l'ivoire. L'emploi de *elephas*, *elephantus*, au sens de « ivoire » en latin n'est qu'une imitation littéraire de l'usage grec (Vg., G. 3, 26; Ae. 3, 464; 6, 895). †

Évidemment emprunté, comme ἔλ-ἐφᾶς (dont le premier élément est obscur); la forme la plus proche qu'on connaisse est égyptien *āb*, *ābu*, copte *šbou*, *šbu*. On ne connaît ni l'origine du mot ni la voie par où il a passé en latin.

ec- : v. ecce.

ēcastor, ēdepol : par Castor, par Pollux. Formules de serment, devenues des jurons familiers servant à appuyer une affirmation ou une négation (cf. gr. *ἐκαστοῦ* *Kāστορα*). *Ecāstor* est réservé aux femmes, *edepol* enclitique est souvent réduit à *pol*. On trouve aussi *mēcastor* (cf. *mehercules*); et les glossaires citent encore *eiānd*, *equirine* « iusiurandum per Iunonem per Quirinum » non autrement attestés; cf. aussi *edi medi* « par Divus Fidius » (Titin., frg. 8). Usités surtout dans la langue des comiques. — Le *ē* initial de *ēcastor*, *ēdepol* rappelle celui de *equidem* en face de *quidem* ou de osq. *etantu*, ombr. *etantu* en face de lat. *tantus*; le *-dē-* de *edepol* est embarrassant; il s'y cache peut-être une forme très réduite du vocatif de *deius*, *deiuē*; *-pol* est un hypocoristique de *Pollux*.

ēcaudis, -e : v. *cauda*.

ecce : voici, voici que. Implique souvent une idée de soudaineté ou d'imprévu. Ancien, usuel. M. L. 2822 (ēce).

Ecce est fréquemment joint aux démonstratifs dans la conversation : *eccillum*, *eccillam*, *eccistam*, e. g. Plt., Am. 778, *em tibi pateram, eccam*; Mer. 434, *eccillum uideo*; Au. 881, *filiam ex te tu habes*. — *immo eccillam domi*; Cu. 615, *certe eccistam domi*. Ces formes renforcées du démonstratif ont fini par remplacer les formes simples, cf. *ecce ista* = *ista*, Pergr. Aeth. 14, 2 et 3, *ecce hic*, *ibid.* 15, 1, et ont eu une grande fortune dans les langues romanes; cf. fr. *celui*, *cet*, *ici*, *-ci*, etc. Dans

les composés *ecca*, *eccum*, *eccam*, *eccos*, il n'y a pas trace du *h-* de *hun-c*, *hōs*, *han-c*, qui est une addition secondaire (v. *hic*); il n'est pas évident que *eccum* ne repose pas sur **ekk-om*; mais **ekk-hom* aurait abouti au même résultat (sans particule épideictique, qui aurait fait double emploi).

Eccum a été de bonne heure considéré comme une sorte de particule démonstrative de même sens que *ecce*; d'où des emplois comme Plt., Am. 120, *nam meu' pater intus nunc est eccum Iuppiter*. Cf. ital. *ecco*, M. L. 2824. A *ecce* se rattachent : *ec-quandō* (-ne); *ecquis*, *ecqui*; *ecquisnam*, *ecqualis*, interrogatifs d'impatience ou d'insistance appartenant à la langue parlée, composés de la particule qu'on a dans *ecce*. *Ecquis* veut dire : « voyons, y a-t-il quel'un ? »; *ecquandō* : « quand donec ? ». Cf. *ēnumquam*. Plt., Mo. 906, *ecquid placeat ? | donec ?*. — *Ecquid placeat me rogat ? immo hercle uero placeat*. La scansion *ecquis* s'explique par la proclise, cf. Thes., L. L. V 2, col. 52, 80. Tend à disparaître dans la latinité impériale.

ecce : particule de la langue familière « bon, voici ! ». Sans doute de *ecce* + *re(m)*. Étymologie populaire dans P. F. 68, 1 : *eccece iurisiurandi est, ac si dicitur per Cere-rem, ut ecceor edepol. Alii eccece pro ecce positum accipiunt*. Cf. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 34.

Le *ec-* se trouve toujours devant gutturale, dans *ecquis* comme dans *ec-ce*, de sorte qu'on ne voit pas si la forme ancienne était **ek-ke* ou **et-ke*. Dans le premier cas, on rapprochera le démonstratif osq. *ek-a-k* « hanc », *ek-l-k* « hoc », où *ek-* a le même rôle que *h-* dans lat. *hic* (v. ce mot); la formation de osq. *ek-kum* « item » n'est pas claire.

Une particule *et-* ne se retrouve pas en italique; et « aussi » n'entre pas en considération (cf. J. B. Hofmann, dans Thes. L. L. V 2, col. 52, 53 sqq.); le *ed* de ombr. *ed-ek*, *ers-c*, en face de osq. *id-lk* « id », est évidemment *id-* plus ou moins altéré, comme on le voit par osq. *iz-ic*, ombr. *er-ek* « is », et n'entre pas davantage en considération ici. — Le second élément *-ce* est la particule enclitique *-ce*, connue par les démonstratifs et par divers ad-verbés.

ecclēsia, -ae f. : assemblée. Emprunt à gr. ἐκκλησία; attesté depuis Pline le Jeune, généralisé par la langue de l'Église dans le sens de « assemblée des fidèles, église (sens abstrait et concret, a concurrence basilica) » et passé dans les langues romanes (*ecclēsia*, v. B. W. s. u.). M. L. 2823. En celtique : v. irl. *ecclis*, britt. *eglwys*.

Dérivé : *ecclēsiola*.

echinus, -ī m. : v. *ēr*. M. L. 2825. Dérivés latins : *echineus*, -ūs, -a, -um. — Cf. aussi *echinastrium* « géranium » (Diosc.), de *echinus* « nom d'une herbe piquante ».

ec-quis : v. *ecce*.

edepol : v. *ēcastor*.

edō, ēs, ēdi (*edidi*, récent et vulgaire), ēsum, ēsse : manger (sens propre et figuré). Ancien présent athématique qui a gardé toutes les vieilles formes susceptibles de subsister en latin : ind. prés. *ēs*, *ēst*, *ēstur*, *ēstis*; impér. *ēs*, *ēstō*; inf. *ēsse*; ancien optatif *edim* (auquel se substitue *edam* à l'époque impériale).

Les formes athématiques ont un *ē*, par opposition aux

formes thématiques; cf. Meillet, BSL 22, 163 et 23, 70. Cet *ē* s'est étendu à l'adjectif en *-io-*, *ēsus*, qui a été formé secondairement. La langue a tendu à normaliser la flexion du verbe et à remplacer par des formes thématiques *edis*, *edit*, *edere*, etc., attestées dès le 1^{er} siècle de notre ère, les anciennes formes. L'irrégularité de la flexion et le manque de corps des formes, en partie monosyllabiques, condamnaient *edō* à disparaître, et il a été concurrencé par des formes plus expressives et plus régulières, *mandere* (proprement « mâcher ») et surtout *manducāre* (déjà dans Pomponius). Toutefois, la forme à préverbe plus longue et expressive, *comedō*, que Pétrone met dans la bouche des convives du festin de Trimalcion, et qui est fréquente dans la langue de l'Église (Ital., Vulg.), où elle traduit *κατεσθαι*, et jusqu'en bas latin, a survécu en espagnol et en portugais : *comer*, M. L. 2077; on sait, d'ailleurs, par *con-dūcō*, *com-mandō*, etc., que le préverbe com- a joué un grand rôle dans le développement du roman. V. Thes. V 2, 100, 16 sqq. Ernout, *Aspects*, p. 155; B. W. sous *manger*.

Dérivés et composés : *edāx* : vorace, *edāciūs*; *inedāx* (Gloss.); *edō*, -ōnis m., Varr. ap. Non. 48, 19; *edulus* glossé *comestor*, *consumptor*, formé comme *bibulus* (cf. *ficēdula*, s. u. *ficus*) et peut-être *ellum* (de *edulum*?) : *coctlearium* (Gloss.); *edūlis*, d'où *edūlia* n. pl. « comestible(s) », sur lequel a été refait à basse époque *edūlium* (cf. *cuppēdia*, *cuppēdium*); *ēsor*, -ōris m. (Front.); *ēsus*, -ūs m. (de **ēssus*) « le manger », employé surtout au datif *ēsui esse*, *ēsui condī* (**ēsio* n'est pas attesté; *ēsor* ne semble exister que dans Fronton); *ēsūtō*, -ās (*ēs-*), fréquentatif archaïque (Plt., Caton); *ēsuriō*, -īs : avoir faim, M. L. 2918 a; *ēsuriēs*, -ei f. (tardif); *ēsuriālis* (Plt.); *ēsuriō*, -tor (Martial).

ēscā, -ae f. : nourriture; dans la langue des pêcheurs « amorce, appât, éche »; sens qu'il a gardé dans les langues romanes. M. L. 2913. Adjectif composé : *uēscūsa* (v. ce mot). *Edūsa*? : v. ce mot; *ēscālis* (époque impériale), *ēscārius* (Plt., Varr., Plin.), cf. P. F. 67, 27, *escariae mensae uocantur in quibus homines epulantur*. *Escārius* est demeuré en logodorién au sens de « jabot, gésier », M. L. 2915; le dérivé **ēscariola* a donné le toscan *scariola*, d'où provient le fr. *escarole*, M. L. 2914; *ēsculentus* (cf. *sūculentus*, *faeculentus*, etc.) « bon à manger, nourrissant »; *ēsculentia*; *pinguēdō* (Gloss.); *escifer* (Paul. Nol.); *ēscō*, -ās (et *ēscor*, -āris) (Solin); *ēscātilis* (Tert.); *adēscō*, -ās (tardif), M. L. 163; *inescō*, M. L. 4392; †

in-edia f. : privation de manger (ancien, classique). Les formes verbales à préverbe, peu usuelles pour la plupart, n'offrent pas le passage de *e* à *i* :

adedō : se mettre à manger, par suite « ronger, dévorer ». Surtout employé au participe *adedūs*; *ambēdō* : manger tout autour, dévorer; *ambēsus*; *ambēstrix* (Plt., Cas. 778?; Amm. 29, 3, 9); *comedō* : manger entièrement, dévorer; *comedō*, -ōnis « qui sua bona consumit » (et *comedūs*, -ī?, cité par P. F. 50, 29 à côté de *comedō*); *comēsor*, -ōris m. (*comestor* d'après le féminin *comestrix*, *comessor* d'après *comissāri*); *comestor* a entraîné à son tour *comestus*, *comestio*, -ōnis, *comestūra*, *comestibilis*, -e (tous tardifs, sauf *comestus* : Itala, Gaius, Isid., etc.), M. L. 2078 b; *exedō* : dévorer; *ezēsor* (Lucr.), **exedō*, -ōnis, M. L. 3000 a;

excomedō, -comestio : rare, tardif : Chir., Hier., Orib.); *peredō* : consumer, dévorer. *Peresia*, cf. F. 236, 24, *Peresiam* et *Bibesiam* Plautus (Curc. 444, *Peribesiam* codd. Plt.) *finxit sua consuetudine, cum intellegi uoluit cupiditatem edendi et bibendi; obedō* : usité seulement au participe *obesus* (v. ce mot); *subedō* : ronger, miner.

La racine **ed-* « manger » fournissait en indo-européen un présent athématique, mais n'avait sans doute ni aoriste ni parfait (l'aoriste est emprunté à d'autres racines en sanskrit, en arménien et en grec). Le présent offrait des formes radicales : **ed-*, conservé dans hitt. *ed-*. I gr. ἔδωκα, ἔδουσα (de ἔδ-οντα, ἔδων (formes sur lesquelles ont été faites quelques formes thématiques, telles que ἔδω), dans le futur grec ἔ-δ-ομαι (ancien subjonctif), dans l'impératif hom. ἔδοι « mange », sur lequel a été fait ἔδοιος et, avec passage au type thématique, got. *itan* « manger », **ed-* dans lit. *ē-mi, ēs-t(i)*, v. sl. *ēmī* (d'où *jamī*), *estū* (d'où *justū*); **ed-* dans arm. *utem* « je mange » (passé au type thématique). L'a de skr. *dā-mi* « je mange » peut reposer sur *e* ou sur *o*. Le vocalisme *o* ne figure que dans le nom grec de la « dent », ὀδόν, ὀδόντα (ancien participe); la forme à vocalisme radical zéro n'a subsisté en latin que peut-être dans le nom de même sens — si ces mots appartiennent bien à la racine; v. *dēns*. A en juger par lat. *edunt* (sur lequel ont été faites les formes thématiques *edō, edimus*) et par *edim* (ancien optatif), par hom. ἔδοισα, par skr. *dānti* « ils mangent », optatif *adyāti* « il peut manger », le vocalisme à *e* a été souvent étendu aux formes du présent où l'on attendrait le vocalisme zéro. — Le verbe **ed-* n'est conservé en celtique que dans peu de traces.

Comme il n'y avait pas d'ancien parfait, le perfectum a dû être fait secondairement : *ēdi* ne saurait remonter à l'indo-européen. Les langues germaniques ne concordent pas entre elles pour la formation des préterits : got. *at, etum*; v. h. a. *āz*.

En celtique, il y a des formes supplétives. M. H. Pedersen, *V. G. d. K. Spr.*, II, p. 559, attribue à la racine **ed-* certaines formes irlandaises peu claires de verbes signifiant « manger ».

Lat. *esca* rappelle lit. *ēdesis* « nourriture des animaux ». Mais lit. *ėškà* « appétit », *ėškūs* « glouton » sont des formations desideratives tout autres que *esca*. Formation parallèle, peut-être d'après *esca* : *pōsca*. Cf. peut-être v. h. a. *ās* « charogne ».

ēdō : v. *dō*.

ēduco, -ās, -āui, -ātum : élever (un enfant), instruire, former. Ancien, usuel.

Dérivés : *educator, -tiō, -trix* (classiques); *educāus, -ūs* (Tert.).

Forme à degré réduit de la racine de *dūcō, -is* de sens duratif; attestée seulement en composition (comme *cupō* dans *occupō, -pellō, -ās* dans *ap-pellō*). La spécialisation de sens l'a détaché de *dūcō*.

Edusa(ū)? : nom de déesse qui préside à l'alimentation des enfants, jointe à *Pōtina*, que Varron ap. Non. 108, 15, dérive de *edō, edūlis* comme *Pōtina* de *pōtīo*. Variantes tardives : *Edūla, Edūca* (Tert., Aug.). — La forme est bizarre, et c'est peut-être un arrangement

(par étymologie populaire) d'un nom étrusque. V. Altheim, *Röm. Rel. Gesch.*, I, 78.

effātil(i)ātum : *exertum, quod scilicet omnes exertio brachio sint exflatī, i. e. extra uestimentum filo contextum*, P. F. 73, 17. Les gloses ont des formes avec *b* : *exfabillauero, exfabillabit* à côté de *effāfillatus*, et aussi avec *p* : *expapillato*, sous l'influence de *papilla*. Se trouve dans Plt., Mi. 1180 (*exfabillato* est la leçon des manuscrits palatins; l'Ambrosianus semble avoir *expal-liolato*, mais la lecture est très incertaine). V. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. Forme et sens obscurs.]

effū(t)itiō : v. *jūis* sous *fundō*.

egēō, -ēs, -uī (rare), *-ēre* (pas de supin, mais Tert. adu. Marc. 4, 24, a un participe futur *egūura*) : être dans le besoin (pris absolument, sens usuel dans Plt. et Tér.); être privé de, avoir besoin de, manquer de (suivi du génitif et de l'ablatif; un exemple avec *quicquam* dans Plt., Men. 121). Pour le sens, cf. Sén., ad Luc. 9, med., *sapiens eget nulla re; egere enim necessitatis est*, et Cic., Parad. 46. Usuel à l'époque républicaine, mais d'un emploi plus rare dans la langue impériale (voir le tableau comparatif des emplois de *egēō, careō, egēns, indigere* dans Thes. V 2, 253, 50 sqq.). Non roman.

egēnus « qui manque de » de **eges-nos, egēstās* « manque, besoin » (cf. *terrēnus, terres-tris et tempus/tempestās*) semblent supposer un ancien neutre en *-es* : **egos, egēstās* ne peut avoir été formé sur *egēns*, dont le dérivé devrait être *egēntia*, qui n'est attesté qu'au v^e siècle après J. C. (d'après *indigentia*). De *egēstās* dérive **egēt(u)ōsus* (bas latin), cf. *quaestiuōsus*.

Composés : *indigus*, adjectif poétique (Lucr., Vg., Luc., Tac.), de **end-ego-s*, avec le même maintien du préfixe **end-, ind-* que dans *indipiscor, indaudis* (peut-être d'après *prodigus*?) ; un doublet *indigis* est conservé dans un exemple de Pacuvius ap. Cic., De or. 2, 46, 193, *cum aetate exacta indigem | liberum lacerasti (indigem d'après inopem?)*; *indigēō*, qui a parfois le sens dérivé de « sentir le besoin de, désirer » ; le participe *indigēns* s'emploie substantivement : *indigentēs* « les indigents » (Cic.); *indigentia*, mot cicéronien; *indiguus* (Apl., Paul. Nol.), sans doute d'après *exiguus*, rattaché fausement à *egēō*.

Présent en *-eō* indiquant l'état (type *manēō, careō*), ce qui a entraîné le perfectum en *-uī*. — On rapproche quelques mots germaniques : v. isl. *ekla* « manque », v. h. a. *eko-rōdo* « seulement ». Osq. *egmo* de **egmā* « rēs » est très incertain : sens premier « rēs necessaria » d'après *χρημα*?

Ēgeria, -ae f. : nom d'une nymphe qui par calembour étymologique a été rapproché de *egerō* (d'où l'initial peut-être secondaire et qui permettrait au nom d'entrer dans l'hexamètre); cf. P. F. 67, 25, *Egeriae nymphae sacrificabant praegnantes, quod eam putabant facile conceptum cluo egerere*. Sans doute étrusque, comme *Camēnae*, ou « sabin ».

egō (fal. *eko, eqo*). Nominatif du pronom personnel de la 1^{re} personne du singulier. Les autres cas sont formés sur un autre thème : gén. *meī* (génitif de l'adjectif possessif *meus, -a, -um*), dat. *mihi, mī*, acc. *me(d)*, abl.

mē(d); v. l'article *mē*. Sur cette opposition de thèmes entre *ego* et *mē*, v. Meillet, MSL 22, 52. *Ego*, dans la langue littéraire, s'emploie pour mettre en valeur la personne et pour l'opposer à d'autres : *scio ego* « je sais bien, moi » ; *ego scio* « moi, je sais ». Aussi est-il souvent renforcé par des particules *-met, -pte* auxquelles peut s'adjoindre *ipse* : *egomet ipse, mēmet ipsūm, mihīpte*, ou suivi de *quidē, uerō*, etc. Toutefois, dans la langue parlée, *ego* a perdu de bonne heure une part de sa valeur intensive et n'a plus été que l'exposant de la 1^{re} personne à côté de *tū, ille*, etc. C'est le sens qu'il a souvent chez Plaute, e. g., Am. 41, *nam quid ego memorem...*? Les formes romanes remontent à une forme réduite **eo* provenant du passage de *ego* au rôle de mot accessoire; cf. M. L. 2830, *ego, *eo*. Panroman.

Le lat. *ego* a généralement un *o* bref en face de l'*ā* de gr. ἔγώ (cf., toutefois, *egō* dans Plt., Au. 457; Cis. 745, etc.; v. C. F. Müller, *Plaut. Prosod.*, 30 sqq.; Lindsay, *Early lat. verse*, p. 158). Mais, si les formes anciennes en *-ō* correspondent au gr. ἔγώ, il ne s'ensuit pas nécessairement que les formes en *-ō* résultent toutes d'un abrégement iambique, car, en dehors des formes en *-ō* du gr. ἔγώ et du latin ancien, on ne trouve ailleurs que des formes en *-ō*. L'indo-iranien (où le *h* sanskrit est isolé à skr. *ahām*, av. *aəm*, v. perse *adam*, et c'est sans doute à la même finale que répond le *-a* de v. isl. *-ka* (-ga) en face de got. *ik*, v. isl. *ek*, v. angl. *ic*, qui suppose **egō* (le vénète *ego*, le falisque *ego, eko* sont ambigus). Ce doit être aussi une voyelle brève qui a figuré dans l'original de v. pruss. *es*, lette *es*, à côté de v. pruss. *as* (forme usuelle), lit. *as* (qui suppose une initiale *o*). Du reste, dans hitt. *uk, ug*, il n'y a pas de voyelle finale; et rien ne prouve qu'il y en ait eu une dans les formes baltiques. Le v. sl. *azū* (et sl. commun **jazū*) suppose un ancien *ō* initial; le *-ū* de la finale slave repose sur un *o* bref, sans doute suivi de nasale. Arm. *es* n'enseigne rien, sauf le timbre *e* de l'initiale. En somme, la forme indo-européenne est à poser comme **egō* alternant avec **ēgo* et la nasale finale mobile qui figure dans beaucoup de formes indo-européennes. Omb. *ef, osq. iiv* sont douteux.

ēgregius : v. *grez*.

egula, -ae f. : sorte de soufre pour blanchir les laines (Pline).

eh : eh, hé ! Interjection, attestée CIL IV 1112, *aidili, eh, habes te bene*. Cf. *ēcastor, edepol*.

ehem, hem : interjection « tiens ! ». Marque la surprise et souvent l'étonnement joyeux.

ehu (*ēhu*), *heu* : hélas ! Marque la tristesse et l'abattement. Cf. *heu*, dont *ehēu* semble un renforcement expressif. La variation de quantité de la voyelle initiale correspond à une différence d'intonation.

ehō : interjection dissyllabique : hoï ! Sert à appeler, comme *heus*. Marque aussi l'étonnement ou sert à renforcer une question : hein, quoi?

ei (*hei*) : interjection marquant la douleur ou la peine, correspondant à « aïe » ou à « hélas, malheur ! ». S'emploie seul ou avec un pronom au datif : *ei mihi*. Renforcé de *oi*, dans *oiei*; cf. Plt., Mi. 1406; Tér., Eu. 716.

Cf. *oi*; et *ehēu, heu*. Ces interjections se retrouvent un peu partout, dans les langues anciennes comme dans les langues modernes, sous des formes plus ou moins semblables. Cf. aussi *a(h), ō, hui*, etc.

eia (*heia*) : ah ! oh ! hein ! allons ! Interjection marquant l'étonnement, l'exhortation, l'admiration. Du gr. *eia*.

ēiērō : v. *iūs, iūrō*.

ēiulō (*eiulō*), *-ās, -āre* : se lamenter (absolu), déplorer (transitif). Terme expressif, évité par la langue classique; déjà dans Plaute. Sans doute dérivé de *ei, cf. ululō*; et le gr. *αλα, αλάζα*.

Dérivés : *ēiulātiō, -tus, -ūs*; *ēiulābundus*, etc.; *ēiulūd, -ās* (Lucil.).

Conservé en italien et dans les langues hispaniques. M. L. 2836.

ēlect(u)ārium, -i n. : électuaire. D'après Keller, *Lat. Volksetym.* 74, serait un emprunt au gr. ἐλεγκτόν (Hipp., Diosc.) (cf. *eclygma, elygmaticum* de ἐκλεγμα), rapproché et dérivé de *electus* sur le type *sanctus, sanctuārium*. M. L. 2838; B. W. s. u.

Pour M. Niedermann, ce serait plutôt une adaptation du gr. ἐλατήριον « laxatif » (transcrit *elatērium* chez Marcellus Empiricus, 31, 3, qui l'explique par « succus cucumeris siluatici »). Un doublet *elactuārium* est à la base de l'ital. *lattoaro* et de l'emprunt allemand *Latwerge*, m. h. a. *latwārje*. *Elactuārium* serait un contre-pel pour **elatuārium*, dû au fait que le latin vulgaire *-ct-* s'était assimilé en *-t-* et que l'étymologie populaire rapprochait le mot de *lac, lactis*. Toutefois, dans les traductions latines de Dioscoride, le mot traduit le gr. ἐλεγκτόν.

ēlegāns : v. *legō*.

elementum, -i n. (surtout au pluriel *elementa, -ōrum*) : 1^o principes, éléments; 2^o connaissances élémentaires, rudiment; 3^o lettres de l'alphabet, alphabet. Usuel et classique; non attesté avant Lucrèce et Cicéron. De là gall. *elfen* « élément », bret. *elovenn* « étincelle ».

Dérivés : *elementārius, elementicius* (tous deux d'époque impériale); *coelementiātus* (Tert.).

Elementum recouvre dans tous ses emplois le gr. στοιχεῖον, qu'il traduit; cf. Cic., Acad. 1, 7, 26, *illa initia, et ut e Graeco uertam, elementa* (= στοιχεῖα) dicuntur. Or, στοιχεῖον signifie d'abord « rang, rangée, série » (cf. στοιχία, στοιχος), puis rangée de lettres, τὰ στοιχεῖα; par extension, le mot désigne les lettres en tant qu'éléments de la syllabe et du mot (cf. Lucr. 1, 197, *ut uerbis elementa uidemus*), puis, d'une manière plus générale, les éléments ou principes des choses, des sciences, etc., comme l'a montré en détail Diels, *Elementum*. Cette similitude absolue de sens entre στοιχεῖα et *elementa* a amené à supposer que *elementum* serait dérivé de LMN, seconde série de l'alphabet latin. Mais on voit mal pourquoi le nom de ces lettres aurait été adopté. L'explication par **elephantum* « lettre d'ivoire » (de ἐλέφας) proposée par Diels (avec une dissimilation d'origine étrusque comme dans *Melchepanta*; de Βελεποφόντης?) et reprise par Vollgraff, *Mnem.* 1949, p. 89 sqq., est indémontrable; mais la conservation de *e* devant le (où *ē* était vélaire) n'est pas favorable à une origine pro-

proment latine et dénonce plutôt un emprunt. Adaptation d'un mot étrusque?

elēmosina (*ele-*), -ae f. : aumône. Emprunt fait par la langue de l'Église (Tert., Ital.) au gr. ἐλεημοσύνη; latinisé. D'où *elēmosinarius* : qui fait l'aumône, charitable (tardif). Roman. M. L. 2839, **alemosyna*, **alemosina* (d'après *alō?*); v. h. a. *alamuosan*; irl. *almsan*; britt. *alusen*.

elephantus, -i (puis *elephās* et *elephāns*, -antis) m. : 1° éléphant; 2° « ivoire », et aussi « éléphantiasis »; 3° nom d'un poisson de mer ou d'un céphalopode et d'un crustacé (homard?). Attesté depuis Plaute et Ennius. *Elephantus* est sans doute une forme populaire bâtie sur le génitif ἑλεφαντος de gr. ἑλεφας (cf. *abacus*), mais avec notation « savante » de l'aspirée. L'emprunt a dû se faire pendant la guerre contre Pyrrhus; les Latins, faute d'en connaître le nom, avaient d'abord recouru pour désigner l'éléphant à la périphrase *Lūca bōs*; cf. Varr., L. L. 7, 39. Le mot, qui d'abord servait uniquement à désigner l'animal, a emprunté dans la suite tous les sens du mot grec. C'est ainsi qu'il a été employé concurremment avec *ebur* (v. ce mot) et que Lucrèce et Serenus Sammonicus s'en sont servis pour désigner une maladie inconnue sur le sol italique et spéciale à l'Orient, l'éléphantiasis; cf. Lucr. 6, 1114, *est elephas morbus qui propter flumina Nilī | gignitur Aegypto in media neque praeterea usquam*. — *Elephantus* est la forme la plus anciennement attestée; puis la langue savante a réagi contre ce qui lui apparaissait comme une forme barbare et a adapté la transcription du mot grec : *elephās* ou *elephāns* (comme *adamāns* à côté de *adamās*). Les dérivés *elephantinus*, *elephantiasis* (d'où irl. *elefenti*) sont aussi purement grecs; mais on trouve à basse époque des dérivés de sens médical d'aspect latin : *elephantia*, -tiarius, -tiacus, -tiōsus.

Les représentants du mot dans les langues romanes sont plutôt de caractère savant : v. fr. *olifant*, v. ital. *lio(n)fante*, prov. *olifan*, *aurif(i)an*, M. L. 2841; de même irl. *elefant*. En pénétrant dans les langues germaniques, *elephantus* a changé de sens et a servi à désigner le chameau : got. *ulbandus*; v. h. a. *albanta*, v. angl. *olfeñd*, etc. — Il est curieux, cependant, que toutes ces formes présentent un *o* qui est conforme aux exigences de la phonétique latine (cf. *oleum* de ἔλαι(φ)ον), mais qui n'est pas attesté dans la langue écrite; des faits de ce genre se retrouvent; ainsi **urulāre*, sur quoi repose fr. *hurler*, est conforme à la phonétique latine, tandis que l'absence de dissimilation dans *ululāre* surprend. Cf. aussi *adimās* en face de *adamās* (terme technique, comme fr. *olifant*), rom. *comperāre* et **seperāre* (sous *parāre*), etc.

elix, -icis f. (surtout au pluriel; un exemple de singulier dans Ov., M. 8, 237) : canal de drainage. Technique. M. L. 2847. Tardif : *elicātōrēs* : ὄδροσκόποι (Gloss.). V. *colliciae* et *liqor*; et *laz*.

elleborus, -i (*hell-*) m., et **elleborum**, -i n. : emprunt au gr. ἑλεβορος (ἐλ-). Le terme appartient à la langue médicale; le mot latin correspondant est *uērātrum*. M. L. 2850. Passé en breton : *elvor*.

Dérivés latins : *elleborō*, -ās; *elleborōsus*; fr. *aliboron*.

ellum, **ellam** : tiens, le voici; s'emploie comme *eccum*, dont il est synonyme; cf. Plt., Cu. 277-278, *parasium tuom | uideo currentem — ellum — usque in platea ultima*. — Mot de la langue parlée, attesté seulement chez les comiques.

Peut-être de **en-lo-m*; les formes romanes attestent un *e* ouvert, donc bref. M. L. 2851. Ceci supposerait que l'ē de *en* est dû au monosyllabisme; l'ē aurait subsisté dans **en-lo*. Mais *ellum* peut avoir une autre origine (de **em-illum* > **em-(i)lum* > *ellum*) et l'ē de *en*, être ancien.

elychnium, -i n. : mèche, lumignon. Emprunt (Vitr.) au gr. ἑλκύνιον, correspondant à lat. *linamentum*, passé dans les langues romanes sous des formes contaminées par le rapprochement avec *lūcōe* (*inlunium* dans Apicius); cf. M. L. 2852, **lūcīnium*.

elogium, -i n. : 1° semble être le gr. ἐλεγίον transformé par l'étymologie populaire, qui a assimilé l'ē initial au préfixe *e-* et a modifié le vocalisme inférieur par un rapprochement avec *λόγος* et *eloquī* (cf. *antelogium* = πρόλογος, Plt.), *elogia Solōnis* « les distiques de Solon », d'où « épithape » (en vers; déjà dans Caton); 2° courte formule (d'où *elogiō*, -ās, Cael. Aurel.), et spécialement en droit : clause, disposition particulière, chef d'accusation. Confondu avec *eulogia*; v. B. W. sous *éloge*. Les mots relatifs à l'Élégie, *elegia*, -gion, etc., ont été directement transcrits du grec.

elucus, -a, -um (quantité inconnue) : -m *significat languidum ac semisomnum, uel, ut alii uolunt, alucinatorem et nugarum amatorem, siue halonem* (?) i. e. *hesterno uino languentem, quod ἑολον uocitant Graeci*, P. F. 66, 18, qui, 89, 12, à une forme *helucum*. Ne figure guère que dans les glossateurs; cf. Gell. 4, 19, 1; 16, 12, 3, qui cite l'étymologie de Cloatius Verus rapprochant *elucus* de *alucino* : *alucinari factum scripsit ex eo quod dicitur Graece ἑλδεν, unde elucum quoque esse dictum putat a littera in e uersa, tardidatem quamdam animi et stuporem, qui alucinantibus plerumque usu uenit. Cf. helluor?*

elutriō : v. *eluo*, sous *lauō*.

em : v. *is*.

em : particule « tiens »; sans doute impératif syncopé et devenu invariable du présent d'aspect « déterminé » de *emō* (au sens ancien de ce verbe); cf. Plt., Capt. 859, *cedo manum*. — *em manum* « donne ta main. — prends-la », où *em* correspond à *tene* qu'on lit v. 838; « *em* », hoc cum gestu offerentis dicitur, Schol. Bomb. ad Ter. Phorm. 52. Souvent joint à *tibi* : « tiens, voilà pour toi ». Joint à *ille*, *illic*, s'accompagne d'un geste démonstratif : Plt., Merc. 313, *si unquam uidistis pictim amatorem, em illic est*. Quelquefois employé seul, avec le même sens, e. g. Trin. 541. Diffèrent de *hem* et de *en*. Forme de la langue parlée qui n'est guère attestée en dehors des comiques; supplantée par *en* (avec laquelle on l'a confondu) et *ecce*.

embractum : v. *imbractum*.

embrimium, -i n. : sorte de coussin ou de matelas (Cassien; Gloss.). Bas latin.

embroca (*in-*, *im-*), -as (*embrocē*) f. : pansement hu-

mide. Emprunt tardif de la langue médicale au gr. ἐμ-βροχή; de là *embrocō*, -ās.

emem : v. *is*.

emineō : v. *minae*.

eminus : v. *manus*.

emō, -is, **ēmī**, **ēmpium**, **emere** : sens premier « prendre », encore attesté dans les glossaires, P. F. 66, 21 : *emere, quod nunc est mercari, antiqui accipiebant pro sumere*; cf. 4, 30, *abemio significat demito uel aufero* : *emere enim antiqui dicebant pro accipere*; 332, 30, *redemptores proprie atque antiqua consuetudine dicebantur qui, cum quid publice faciendum <a> aut praebendum condizant effecerantque, tum demum pecunias accipiebant. Nam antiquitus emere pro accipere ponebatur : at hi nunc dicuntur redemptores, qui quid conducerunt praebendum uenduntque*. Ce sens est conservé dans *em* et dans les composés : *adimō*, *cōmō*, *dēmō*, *dirimō*, *eximō*, *interimō*, *perimō*, *prōmō*, *sūmō*. Cf. aussi *praemium*. A l'époque historique, *emō* apparaît spécialisé dans le sens de « prendre contre argent, acheter », seul attesté dans les textes (depuis Plaute), en opposition à *uendō*, par une restriction dont on retrouve l'analogue dans le fr. *acheter*, de *accaptāre*, et aussi dans le gr. λαμβάνω (cf. Aristoph., Pax, 1263, etc.). Une fois que *emō* eut pris ce sens, ceux des composés dans lesquels le simple n'apparaissait plus clairement par suite de contractions s'en sont détachés et la langue leur a créé un parfait en -si : *cōmpsi*, *dēmpsi*, *prōmpsi*, *sūmpsi* (au lieu de l'ancien *surēmi*) en face de *adēmī*, etc. C'est *capio* qui a exprimé le sens de « prendre » dans le verbe simple, mais non dans les composés (v. *praehendō*; cf. *uideō* : -spiciō).

A *emere* « acheter » se rattachent les dérivés : *emāz* (opposé à *uendāz*) adj. : qui aime à acheter; *emāciūs* f., *ēmpior*, -tiō, -tiōnālīs, -tōrius; *ēmpius*, -ūs, -ticius, -tius; *ēmpitō*, -ās (rare, époque impériale, sans doute d'après *uendiō*, classique et usuel), *ēmpituriō*, -is et les composés : *coemō*, -is, -ēmī, -ēmpium (*coēmpio* avec apex sur l'e dans le Mon. Ancyr. III 11) : acheter (où le préverbe marque l'aspect « déterminé »), noter *cōmpitiōnālīs* dans Plt., Ba. 976; *coēmpitiō* : achat, spécialement employé pour désigner une forme de mariage dans laquelle il y avait une sorte d'achat de la femme par le mari; *redimō* : racheter, prendre à ferme, affermer; acheter ou prendre en échange de, M. L. 7144; *redēmpior* (= *conductor*), *redēmpitiō* (= ἀπολύτρωσις), qui dans la langue de l'Église ont pris le sens de « acheter » et transcrit le mot « rédempteur », M. L. 7142; *redēmpitiūra* (époque impériale); *redēmpitiō*, -tiō, -ās.

A *emere* « prendre » se rattachent, au contraire, *abemere* : enlever. N'est attesté que dans les glossaires et a été remplacé par *dēmō*, cf. plus bas, et *adimō* : « prendre à soi », puis « enlever »; dérivés tardifs : *adēmpitiō*, *adēmpior*; *cōmō*, -is, *cōmpsi*, *cōmpium*, -ere : sens premier « prendre ensemble, réunir, combiner », sens dans lequel Lucrèce emploie encore l'adjectif *cōmpius*, e. g. 1, 950, 3, 259, 4, 31, et le substantif *cōmpius*, -ūs, 3, 845; cf. aussi P. F. 35, 18, *comptum genus libaminis quod ex farina conspersa faciebant*. S'est spécialisé dans le sens de « attacher les cheveux, peigner, coiffer »; c. *capillōs*, *comam* (peut-être *comā* et *comāns* ont-ils joué un rôle dans cette évolution de sens); de là « bien peigner » et,

par extension de sens, « orner, embellir »; *cōmpius* « bien peigné, soigné » et son contraire *incōmpius*, traduisant κομψός et ἀκομψός, auxquels les a rattachés l'étymologie populaire. Lucrèce emploie le pluriel *cōmpūs* au sens de « tresses, chignon », 1, 87, *cui simul infula uirgineos circumdata comptus*; cf. **comptiāre*, M. L. 2107; *excomptiāre*, 2982; *dēmō*, -psi : enlever (proprement d'un endroit élevé : Varr., R. R. 1, 39, 3, *quae ex arboribus dempta*), puis simplement « enlever, retrancher, ôter »; *dēmpitiō* (rare, Varr., L. L. 5, 6 et 176, repris dans la langue de l'Église); *dēmīa* dans *uindēmīa* et dans le composé plautinien *uirgīdēmīa*; — *dirimō*, -ēmī : séparer, disjoindre, dissoudre; et par suite « interrompre, remettre » (= *differō*) ou « détruire »; *dirēmptus*, -ūs m. : séparation (un exemple de Cic., Tusc. 1, 71); *dirēmptiō*, -tor (bas latin); *eximō*, -ēmī, -ēmpium (d'où **exemptiāre*, M. L. 3004) : mettre à part, mettre hors de, par suite « chasser, enlever »; délivrer. En parlant du temps : *eximere diem*, proprement « chasser le jour », par suite « passer, perdre ». Dérivés : *eximius* (= ἔξοχος, ἔξαπερος) : mis à part, qui se détache des autres, et par suite « excellent, hors de pair ». Peut-être à l'origine terme rituel : P. F. 72, 3, *inde dici coeptum, quod in sacrificiis optimum pecus e grege eximebatur, uel quod primum erat natum*. Conservé en gascon; cf. M. L. 3017; *eximietās*. Autres dérivés : *exēmpitiō*, -tor, -tilis, -tus, -ūs (Vitr.); *exemplum* : v. ce mot; *interimō*, *interemō*, -ēmī : détruire, faire périr (cf. *interficiō*). Ancien (Plt.), classique, mais rare, ne semble pas attesté après Quintilien. Dérivés tardifs : *interēmpior*, -trix, -tiō, -tibilis; *perimō*, *peremō* : détruire (cf. *perdere*), Fest. 236, 7, *peremere Cincius in libro de uerbis priscis ait significare idem quod prohibere*; at *Cato in libro qui est de militari pro uitare usus est*. Dérivés : *perēmpitiō*, adj. de la langue augurale : -a *fulgura*, cf. Fest. 236, 19, 284, 12; *perēmpitiō* (S^t Aug.), -tor (latin impérial); *perēmpitiōrius* : 1° qui détruit; 2° dans la langue du droit « préemptoire », *peremptorium edictum inde hoc nomen sumpsit, quod perimeret disceptationem, h. e. ultra non pateretur aduersarium tergiversari*, Dig. 5, 1, 70; — *praemium* : v. ce mot;

prōmō, *prōmpsi*, *prōmpium* : mettre en avant, mettre au jour, tirer de, publier, exprimer. D'où : *prōmus*, -i m. : dépendier, économe (qui va chercher les provisions, cf. *condūs*). Les formes *prōmum*, -i, *prōma cella* (Tert.) « garde-manger » sont secondaires; *supprōmus* (Plt.) *prōmpius* : tiré hors de, mis à découvert, par suite « mis à portée de, facile, aisé » et aussi « disposé à (souvent joint à *parātus*), dispos » et « agile, rapide, prompt ». M. L. 6776.

Dérivés et composés : *prōmpitiō*, -ās (Plt.), Iréquen-tatif de *prōmō* « distribuer »; *prōmpiti(u)ārius* : relatif au garde-manger, d'où *prōmpiti(u)ārium* n.; *prōmpitulus* (S^t Jér.); *prōmpitiūdō* (tardif). De *prōmpius* : *imprōmpitus* (époque impériale, rare); *prōmpius*, -ūs m. : usité seulement dans l'expression *in promptū* (*esse, habere, gerere*, etc.) « à découvert, à portée de la main »;

exprōmō : produire, faire connaître, faire éclater; *sūmō* : v. ce mot.

L'ombrien a emantur « accipiantur » et, sur une borne, *emps* « emptus » (emprunté?); l'osque à *peremest* « perimet », *peremust* « peremerit », au sens de

inhibere; et *peremust* « percéperit »?, sens douteux, cf. Vetter, *Hdb.*, p. 22. L'irlandais a un correspondant exact de *emō* : *air-fo-emim* « je sais », etc. — Les formes slaves et balkaniques indiquent un ancien présent athématique; car le présent a le vocalisme radical zéro, avec aspect « déterminé » (qui se retrouve en latin et qui explique le sens de « acheter » : acte de prendre parvenu à son terme) : v. sl. *imō* « je prends »; et *üz-imō* « j'enlèverai »; lit. *imū* (inf. *imūi*, cf. v. pruss. *imu*) « je prends »; le vocalisme *e* se retrouve dans le présent « indéterminé » : v. sl. *jemljō* « je prends » (cf. v. pruss. *immimāi* « nous prenons »). — Il y a chance pour que la forme *emi* du perfectum soit une création relativement récente, comme *ēdi*, et dès lors le type *sūmpsi* n'aurait rien de surprenant; toutefois, le lituanien a *ēmē* « il a pris ». — Si l'on veut rapprocher le groupe synonyme de got. *niman* « prendre » (qui n'a rien de commun avec gr. *νίμα* « je partage » pour le sens), on peut admettre que *n-* y serait le reste d'un ancien pré-verbe **nī* (qui se retrouve dans v. h. a. *nidar* « en bas ») soudé au verbe et aux formes nominales qui s'y rattachent; le lette *a*, de même *niemu* « je prends », avec *n̄* caractéristique. — Cette racine ne se retrouve pas en grec, arménien et indo-iranien, où l'idée de « prendre » est rendue par une racine différente pour chaque langue.

émolumentum : v. *molō*. En dernier lieu, Benveniste, *Latomus*, 1949, p. 3-7.

empaestāus, -a, -um : gravé en relief (Varr.). Latinisation de *ἐμπαεστήος*; d'où *empaestātor* (Inscr.).

emplastrum, -ī n. : terme médical emprunté au gr. *ἐμπλαστρον*. Un doublet *emplastra* f. est attesté, ainsi que les dérivés *emplastrō* (im-), -ās, *emplastrātiō*, -tor, *emplastellum* (Mul. Chir.). Passé dans les langues romanes, M. L. 2863; et v. h. a. *pflastur*.

ēmungō : v. *mungō*.

ēmussitāta : v. *amussis*.

en : v. *in*.

ēn : même sens que *ecce*, et, comme celui-ci, peut-être accompagné d'un nominatif ou d'un accusatif; Vg., B. 5, 65, *en quattuor aras | ecce duas tibi, Daphni, duas altaria Phoebō*. On trouve à l'époque impériale en *ecce* réunis. *En* s'emploie souvent dans les mouvements emphatiques ou pathétiques; Vg., Ae. 1, 461, *en Priamus*; 612, *en ego uester | Ascantius*; ou le trouve dans des interrogations pressantes; Vg., Ae. 6, 346, *en haec promissa fides est?*; aussi est-il souvent joint à *umquam usquam*, cf. P. F. 66, 27, *enunquam* glossé *ecquando*, cf. gr. et *ποτε*. L'interjection est destinée à attirer l'attention de l'interrogé, de sorte que la question prend par là plus de force. Avec l'impératif, *en* rend l'ordre plus vif : *en age, en agedum, en aspice* (Ov., Am. 1, 3, 31; cf. gr. *ἦν ἰσοῦ, ἦν ἰδε*); avec le futur, *en* joint à l'interrogation une idée de souhait, comme le gr. et *ποτε*; cf. Vg., B. 1, 68; 3, 6. M. L. 2866.

A en juger par *ellum* (v. ce mot), P^e de *en* résulterait d'un allongement latin, normal dans une monosyllabe. Mais l'étymologie de *ellum* est douteuse et la longue de *en* peut être ancienne (gr. *ἦν*).

encaustus, -a, -um : peint à l'encaustique. Terme technique de la langue des peintres, emprunté au gr.

ἐγκαυστός. Le neutre *encaustum* (*encaustum*) a désigné l'encre de pourpre dont les empereurs se servaient pour leur signature (cf. *encaustūri libri* « archives publiques », Cod. Theod.); et de là le sens général de « encre » (v. fr. *enque*) pris par le mot dans les langues romanes (à côté de *atrāmentum* et de *tinctā*). M. L. 2869 et B. W. sous *encre*; germanique : m. h. all. *inket*, etc. Cf. aussi M. L. 2868, *encausticus*, et 2870, **encaustire*.

endo : v. *in*.

enim : en vérité, en fait, assurément, réellement. Particule affirmative, en général placée après le premier mot principal de la phrase (cf. *etenim*, comme *atamen*), mais qui peut être en tête, tout au moins dans la langue parlée, quand on veut lui donner une valeur particulière, e. g. Plt., Tri. 1134, *enim me nominat* « c'est bien moi... » ou même après tout mot de la phrase dont on veut souligner l'importance, cf. Vg., Ae. 8, 84, *in litore conspicitur sus, | quam pius Aeneas tibi enim tibi, maxima Iuno, | mactat*, qui reproduit sans doute une ancienne forme rituelle. Se trouve exceptionnellement aussi en troisième place, cf. Varr., R. R. I 18, 7, *biuium nobis enim ad culturam dedit natura*; 2, praef. 1, *ut ruri enim, sans raison apparente*. Souvent joint à des ad-verbales de sens voisin, *certē, nempe*, surtout *uērō*, d'où les formes renforcées *enimuērō, uēnumeniuerō*. Du sens premier on est passé au sens de « en effet », et la particule a servi à confirmer la réalité d'une affirmation précédente et à en introduire la preuve : Plt., Asin. 808, *has non sunt nugae, non enim mortualia. Enim* est usité de tout temps, mais pas plus que *nam* n'a subsisté dans les langues romanes.

Lorsque a une forme correspondante, mais avec une voyelle initiale différente *ē* ou *ī*, *eī*, *inim*, *inim*, *enim*, au sens de « et », qui s'exprime par *et* en latin et en ombrien; de même, pél. *inom*; l'ombrien a *eine, enem* et *enu, enom, ennom* (aussi *enumek*, etc.) au sens de lat. *tum*. Il ressort de là, d'une part, que le sens de *enim* est dû à un développement latin (du reste, *enim* se place autrement que les mots osques et ombriens, qui figurent en tête de la phrase ou de ces groupes); de l'autre, que *enim* est apparenté à *nun-c*. C'est une particule du groupe de *nunc, nam, nem-pe*, etc. (v. ces mots), apparenté à v. h. a. *ener* « celui-là », arm. *na* « celui-là », v. sl. *onū* « celui-là », etc. — Le passage de **enem* à *enim* s'explique par le caractère accessoire du mot; cf. *indecim* en face de *decem*. Le vocalisme *e* est conservé dans *nempe*. Pour P^e initial, cf. osq. *e-tanto*, gr. *ἐ-ταίωτος*, etc.

ennam : *etiamne*, P. F. 66, 23. Sans autre exemple; sans doute corrompu; i. *en iam?*

enocēlis (Gloss.). Déformation de *ἐγκέλιος* : anguille. **enōs** : v. *nos*.

***ēns, entis** : participe présent supposé de *sum*, dont Priscien, GLK III 239, 5, attribue l'invention à César, mais comme d'une forme théorique, créée en vertu de l'analogie : *Graeci autem participio utuntur substantiuo* (scil. *ἔν*)... *quo nos quoque secundum analogiam possemus uti, nisi uisus deficeret participii frequens. Quamvis Caesar non incongrue protulit « ens » a uerbo « sum, es », quomodo a uerbo « possum, potes », a potens ». En dehors de ce témoignage, ne semble pas attesté, pas plus que le substantif *entia*; dans les deux passages de Quint,*

I. O. 2, 14, 2 et 8, 3, 33, il faut sans doute lire *et quentia, ut queens*, et non, comme les anciens éditeurs, *atque entia, ut ens*, v. l'édition de Rademacher, et l'apparat ad loc. Il n'y a pas de forme attestée en latin pour traduire τὸ ἐν, τὰ ἐντα, et le substantif correspondant à *oēta* est *essentia*; cf. Sén., ad Luc. 58, 6 et 7. Le participe présent de *sum* est *-sēns*, usité seulement dans les composés tels que *ab-, praec-sēns*; *Cōnsētis* est douteux, et si *sōns* « coupable » est à l'origine un participe de *sum*, il n'a plus, pour les Latins, aucun rapport avec le verbe. V. *essentia*.

ēnsis, -is m. : épée. Même sens que *gladius*, d'après Quint. 10, 1, 11, mais surtout réservé à la langue de la poésie, comme *ēnsifer, ēnsiger* (imitation du gr. *ἐνσιφής*, désignant Orion), *ēnsipotēs*. Diminutif : *ēnsiculus* = *ἐνσιφιδιον* (Plt.). Le caractère poétique et littéraire du mot explique qu'il n'ait pas passé dans les langues du reste, les noms d'armes se renouvellent et s'empruntent avec les objets qu'ils désignent; *ēnsis* a été supplanté par *gladius*, qui doit être celtique, et celui-ci a subi dans les langues romanes la concurrence de *spatha*, qui est grec; cf. M. L. 8128; Couissin, *Les armes romaines*, p. 489.

Le mot a un correspondant exact dans skr. *asiḥ* « épée » et n'en a pas d'autre. Il est possible, mais incertain, que gr. *ἀσπ* soit apparenté. L'*i* de *ēnsis* n'est pas plus essentiel que celui de *axis*.

enthēa, -ae f. : épargne; matériel d'une exploitation; greniers publics. Emprunt tardif fait par les juristes au gr. *ἐνθήκη*; de là *enthēcatus, -carius*. M. L. 2876.

enubrō : *inhibenti*, P. F. 67, 10. A rapprocher du même, 97, 12, *inebrae aues quae in auguriis aliquid fieri prohibent, et prorsus omnia inebra appellantur quae tardant uel morantur agentem, et 97, 11, inhibere* : *iniungere sed melius cohēbere*.

Enubrō semble le datif d'un adjectif **enuber*, de **enhabros*, forme ancienne, sans doute tirée du rituel, remarquable par la forme ancienne du préfixe *en*, l'amuissement de *h*, le son *u* pris par *ā* en syllabe interne devant la labiale *b* et l'haplologie du suffixe **enubhro* > **enuber*, cf. *crēber* (si toutefois la forme ne remonte pas directement à **en-(h)abros*, cf. *taeter/taedet, piger/piget*). *Ineber* est une forme que son vocalisme dénonce comme plus récente. Les gloses ont une forme avec *i* : *enibrum*.

ēō, is, īī (ancien *ī* : *iūī* est rare et semble avoir été créé, d'après *audiūī, audiī*, pour éviter une scansion *īī*, sans abrégement de l'*i* initial, ou pour éviter une suite de trois brèves, e. g. *iuerat*, Catul. 66, 12; *iuisse* est, toutefois, attesté depuis Plt., Mo. 842; cf. Lodge, *Lex. Plaut.* s. u. *ēō*, et Thes. V 2, 626, l. 77 sqq.; nombreuses formes contractées *istī, istis, isse*, surtout dans les composés), **ītum, īro** : aller (aspect indéterminé, cf. *uādō*). S'emploie par extension d'objets inanimés : *aluus non īt, Caton, Agr. 157, 7; incipit res melius ire quam putaram, Cic., Att. 14, 15*. A aussi le sens fort, ordinairement réservé à ses composés *abire, exire* : *saepe hominem paulatim cernimus ire* (= *exire, οἰχεῖσθαι*), *Lucr. 3, 526; ī dies, Plt., Ps. 240* a. D'usage fréquent avec un supin, pour indiquer une action que l'on se dispose à accomplir, une intention de l'esprit portée vers un objet (comme

le fr. *je vais* dans « je vais faire », « il va pleuvoir »), e. g. *Caton ap. Fest. 280, 22, quae uiti prohibitum irem, quod in me esset, meo labori non parsi*; a ainsi été employé pour former l'infinitif futur passif du type *ductum īri*, cf. Plt., *Ru. 1242, mihi istaec uideatur praeda praedatum iri*. Usité de tout temps. A fourni quelques formes de la conjugaison du verbe *aller* dans les langues romanes, cf. M. L. 4545; B. W. sous *aller*, mais a subi la concurrence de formes plus pleines, *uādō et ambulō*; il semble que la langue ait évité les formes monosyllabiques et les formes du parfait simples pour recourir aux composés; cf. Thes. V 2, 627, 50 sqq.

Eō sort de **eyō*; les anciennes formes athématiques de la racine **ei-/i-* subsistent dans *is, it, iūs, ī, iē*, d'où *ire*; les formes à *-o-* sont passées au type thématique : *eō*, d'après la 3^e personne du pluriel *eunt* de **ey-ontī* (ancien athématique), comme toujours en latin : *imus* est dû à l'influence du type *audimus*. La 3^e personne du pluriel *int* conservée dans le Glossaire de Philoxène est trop mal attestée pour qu'on puisse en tenir compte. Le latin a généralisé le *ei-* (d'où *ī-*) dans la conjugaison *is, imus* (en face de gr. *ἴμεν*), *ibam, ibō*. Le vocalisme radical zéro n'apparaît qu'au participe *ītus* (dans *ītum est et subitus*) et au supin *ītum* (remplaçant un ancien *ītium*) (cf. *ītus, redītus, redītūrus*) avec les formations du même groupe et dans le substantif isolé, de forme très archaïque, *īter*. Le participe présente une alternance ancienne : *iēns, euntis* de **eyontes*. Quelques composés ont des formes de 3^e personne du pluriel d'indicatif présent archaïques avec un suffixe apparent *-n* : *obīnunt, prōdīnunt, redīnunt* (Enn.), cf. *dō, damunt*. Il est possible que ce soit fait sur une ancienne forme à désinence *-nt* de formes à préverbes, telles que **red-i-nt*. Le parfait *īī* est une forme récente, d'origine obscure, **ey-ei* ou *(i)yei, cf. *ombr. iust* « ierit »?

ītor, -ōris m. (n'est que dans les grammairiens); **ītorīa, -ae f.** : argent du voyage (Ps.-Aug.).

ītus, ūs m.; iūī : fait d'aller, marche. Tous deux classiques, mais rares. *ītus* est souvent joint à *redītus*. Les composés, au contraire, sont fréquents : *adītus* (M. L. 167); *ambītus, ambītūi, ezītus, introītus* (mot d'Église, d'où *irl. intrōūi, redītus, sādītūi*). Un abstrait *-ītium* figure aussi dans *ezītium, inītium*, etc.

A la racine de *eō* se rattachent : *iūō, -ās* : doublet de *eō*, rare et familier (Cic., *Fam. 9, 24, 2; Gell. 3, 18, 4; Plin. 9, 24*; peut-être Plt., *Mo. 129*). La quantité de l'*i* ne se laisse pas préciser en latin; l'ombrien semble remonter à **eiūō*. Interprété généralement comme un fréquentatif de *eō* (cf. *iūiō*); cf. *pendant ombr. etaians* « itent », *elato* « itātō », *ambr-etūo* « ambiūtō » (avec vocalisme radical *ei*), *irl. ethaid* « itat », gr. *ιτητόν* « itandum », cf. *Vendryes, BSL 25 (76), 1, 45 sqq.*, qui supposent l'existence d'un type ancien non spécial au latin **iūā*, **eiūā*. Composé : *adītō*, Enn., *Sc. 425*. Dérivé : *iūiō* (cf. *cantō* et *cantiō*), etc.

īter, īteris n. : hybride formé sur une flexion *īter*, **iūinis* (non attestée, mais ancienne et qui représente un type indo-européen **-ter/-ten-*, non attesté hors du hittite nom.-acc. *ītar* « route » (?) et du tokh. A *yār* « chemin », qui, étant féminin, doit être un dérivé de l'ancien mot attesté par lat. *īter*; v. Benveniste, *Origines*, p. 104; cf. le type lat. *īecur*), à laquelle s'est juxtaposée une flexion normalisée, *īter, īteris*. Sur *īteris*

a été refait, en outre, un nom.-acc. *iūner* : 1° parcours, chemin parcouru, marche, voyage : *iter ire, facere, habere*; *in iūnere*; *iter omne uīarum*, dit Lucr. 2, 266; 2° par extension, confondu avec *uia* : route, chemin, passage : *qua ibant, ab itū iter appellabant*, Varr., L. L. 5, 35, cf. *uerum iter gloriae et uiam gloriae*, Cic., Phil. 1, 14, 33. Usité de tout temps; demeuré partiellement en roman; cf. ancien fr. *erre, errer* dans « chevalier errant », M. L. 4555; B. W. s. u.; un verbe *iterare* au sens de *iter facere* est attesté à basse époque. *Iter* a des dérivés attestés à basse époque : *iūneror* = ὀδοπορεῖν; *iūnerarius*, -a, -um; subst. *iūnerarium*.

Pour *ubi*, v. ce mot.

Sur *eō*, *iter*, v. Ernout, *Aspects*, p. 145 et 156.

-es(s), -itis m., second terme de composé : celui qui va; v. *comes*, -itis.

Eō a fourni de nombreux composés, dont certains ont des sens spécialisés, ainsi *ineō* « commencer », *intereō* « mourir », *perēō* « périr, être perdu », *uēneō* « être mis en vente » (en face de *perdō, uendō*). Alors, comme dans le cas de *uideō/jaspiciō*, la langue a recouru à d'autres verbes pour exprimer l'idée d' « aller » dans les composés : cf. *ingredior, interueniō*, etc.

abeō : s'en aller de; skr. *apa-eti*, gr. ἔπει-εμι, got. *afiddja*; pél. *afidē* « abîti »? Souvent confondu avec *abeō* dans les manuscrits, malgré les recommandations des grammairiens. Composé double, poétique : *trānsab-eō* (cf. *trānsabigō*).

Dérivés : *abitus*, -ūs m., *abitiō* (archaïque et rare), *Abeōna*, nom ou épithète de déesse protectrice de la marche de l'enfant, cité par Tertullien et saint Augustin, à côté de *Adeōna*, cf. *Pōmōna*; *abitiūrium* « latrina publica » (Inscr.).

adeō : aller vers, s'approcher, aborder; *aditus*, -ūs m.; *aditiō*, -ōnis (rare).

ambiō : v. ce mot.

ant(e)ō : aller devant, dépasser (sens propre et figuré). Scandé toujours *antēō, antīre*, l'e de *ante* est purement graphique, comme celui de *de-* dans *desse*. Un doublet ancien, *antideō*, est dans Plaute.

circumēō : aller autour, entourer, encercler, cerner; circonvenir. Synonyme également de *ambire*; dans la langue de la rhétorique, « user de périphrases ou de circonlocutions »; *circu(m)itū*, -ūs m. : 1° circuit, révolution; 2° terme de rhétorique = gr. περιόδος (Cic., Or. 61, 204) ou περιήρασις (Quint); *circu(m)itiō*, -ōnis f. : ronde, circuit; circonlocution (déjà dans Tér.; cf. *ambāgēs*). — Pour *circiō* et *circior*, -ōris, v. *circus, circum*.

coeō = σύνεμι : 1° aller ensemble, se réunir, se rencontrer, en particulier « se réunir pour délibérer », d'où *coetus*, -ūs « assemblée » (= σύνδοδος; cf. aussi le composé purement nominal *comitiūm* s. u.); 2° s'accoupler, s'unir charnellement, d'où *coitus*, -ūs m.; *coitiō* : 1° rencontre; 2° coalition, conspiration; 3° = *coitus* (tardif). *de-eō* (Sall., Stace?) : artificiel d'après *abire*.

exēō : sortir (de) (panroman dans ce sens, M. L. 3018); franchir, éviter (avec l'accusatif); se terminer; *exitus*, -ūs m. : sortie, issue; d'où « fin, résultat » et « mort », irl. *ésh; exitiō* : sortie (rare); *exitium*, -i doublet de *exitus*, spécialisé par litote (cf. *exitus exitiālis* Cic., Verr. II 5, 12) dans le sens de « mort (violente), destruct-

tion » (donné à basse époque aussi à *exitus*, cf. Thes. V 2, 1538, 59 sqq.), etc., d'où *exitiālis*, -ābilis, -iōsus.

ineō, cf. omb. *enetu* « initō » : 1° aller dans, entrer dans; 2° commencer (absolu : *ex ineunte aeuō*), et transitif : *inire magistrātum*), entreprendre; 3° saillir (en parlant d'un mâle), d'où connaître une femme, i. *fēminam*; *iniutus*, -ūs m. (rare et poétique) : approche (= *aduentus*); commencement (rare); ce sens est plutôt réservé à *initium* : commencement, début, origine; au pluriel, « éléments ». Dans la langue religieuse : 1° auspices pris au début d'une entreprise; 2° cérémonies d'initiation, mystères; M. L. 4440 a, et celtique : irl. *inū*, britt. *gnyd, enes*. Dérivés : *iniitiō*, attesté seulement dans la langue classique au sens « initiateur » et le plus souvent au passif *iniitiāri* « être initié »; l'emploi dans le sens de « commencer » est très tardif et semble créé par besoin de renouveler l'expression. M. L. 4440 et **cominiitiāre*, M. L. 2079; B. W. sous *commencer*; *iniitiālis* (Apul.); *iniitiāmenta* (Sén.); *iniitiō* (Suét.); *iniitiator*, -trix (Tert.).

intereō : se perdre; par suite « être perdu, mourir »; *interitus*, -itiō; cf. skr. *antar-itah*; pour le sens donné par le préverbe, cf. *interdicō, interimō, interficiō*, M. L. 9676.

intr(o)eō : entrer dans; *introitus* : entrée (abstrait et concret), M. L. 4515.

obeō : 1° aller au-devant ou contre, rencontrer, survenir (= *occurrō*); parcourir; couvrir (*obducō*); affronter (o. *mortem*, d'où *obire*, absolument « mourir », cf. *occurrere, oppetere, occidere*); se coucher (se dit des astres = *occidō*); 2° entreprendre, et par suite « exécuter »; *obitus*, -ūs m. : 1° approche; 2° disparition, mort; coucher des astres (= *occāsus*). irl. *obaid*, M. L. 6011 c.

perēō : disparaître, cf. Plut., Cap. 537, *utinam te di prius perderent quam periisti e patria tua*; périr, être perdu; cf. omb. *per-etum* « peritum ». Sert de passif à *perdō*. Pas de substantif dérivé; *perditio* lui-même est très tardif (Lactance, Vulg.). Renforcé par *dis-* : *desperēō* (cf. *discrucio*). Le rapport avec *eō* a fini par n'être plus senti; la Vulgate a un futur *periet*. Panroman. M. L. 6415. Voir *per*. Pas de substantif.

praeēō (*praecō*) : aller devant, précéder. Dans le rituel, s'emploie en parlant du prêtre qui précède le magistrat en prononçant la formule consacrée : *praecire uerbis*, et simplement *praecire* « réciter le premier, dicter », et par suite « enseigner ». — Pour *praetor*, v. ce mot.

praetereō : passer auprès ou le long de; passer; dépasser; échapper à (*non me praeteriū*); omettre, négliger; *praeteritus* : passé; d'où *praeterita*, -ōrum « le passé »; dans S^t Hilaire, traduit le gr. τὰ παραλεπόμενα; *praeteritiō* (tardif) : omission = παράλειψις.

prōdeō : s'avancer, paraître au jour, [se] lever, pousser. M. L. 6768. Les dérivés *prōditiō, prōditus* sont à peine attestés et à très basse époque. La langue a évité les homonymies possibles avec *prōditus* de *prōdō*.

redeō : revenir, M. L. 7145; *reditus, reditiō* (rare). *Rediculus* : -i *fanum extra portam Capenam fuit, quia accedens ad Urbem Hannibal ex loco redierit, quibusdam perterritus uisis*, P. F. 355, 7.

**sēd-eō* n'existe pas; le latin dit *sēcōdō*. Mais *sēditio* existe à côté de *sēcessio*; d'où *sēditiosus*. Ancien (Plt.), usuel, classique.

subēō : s'approcher de; venir sous; venir à la place

de (cf. *succēdō*); subir, M. L. 8364; *subitus* : proprement « qui vient sans être vu » (nuance marquée par *sub*, cf. « qui vient sans être vu ») : d'où « soudain, subit », *subitiō* *subripitiō, sustrahō*, etc.) : d'où « soudain, subit », *subitiō* « tout à coup », *subitiare* « arriver subitement » ou « surprendre », mot de basse latinité qu'on peut considérer comme un dénominatif de *subitus* ou un fréquentatif de *subire*, cf. Niedermann, Emerita, XII, 1944, p. 82; M. L. 8366 et 8365, *de subitō*, M. L. 2607; britt. *disyfyd*; *subitiō* (Vulg.), -tor (Gloss.); *subitiarius* (déjà dans Plt.); *subitiānus* (époque impériale); *subitiānus* (Gloss.); *subitānter* (Fulg.), d'après *festinānter*; **subicula* « vêtement », M. L. 8361.

trānsēō : aller au delà, passer; *trānsire in* « se changer en »; *trānsire ad* « passer à ». Synonyme aussi de *praetereō*; *trānsitus*, -ūs; *trānsitiō*; *trānsitor* (Itala); *trānsitiārius*; *trānsitiuus* (terme de grammairien), M. L. 8855 a, b.

Enfin, il est possible qu'il faille rattacher à *eō nequeō* et *queō* : v. ces mots.

La racine **ei-*, **i-* fournissait un présent radical athématique qui n'était accompagné ni d'aoriste ni de parfait; pour ces aspects, on recourait à d'autres racines. Ce présent subsiste dans skr. *ēti* « il va », *imāh* « nous allons », *yānti* « ils vont », v. pers. *aitiy* « il va », gr. εἶσι, pl. ἴεν ἴαν, v. lit. *eiti* « il va ». † Pour avoir l'aspect « déterminé », le slave a recouru à un présent dérivé, v. sl. *ido* (de **idē*) « je vais », à côté d'un infinitif *iti*. L'ombrien a et u « itō » et un passif *ier* « itum sūt ». L'adjectif verbal en -to- la forme brève : skr. *itāh*; le « supin », la forme **aitu-*, skr. *ētum*. Le latin a généralisé la brève, sauf peut-être dans *simitū*? L'osque *amfret* est sans doute à écarter, v. Vetter, *Hdb.*, p. 11. L'irlandais a un type supplétif, *tiagu* « je vais », etc., où le groupe de *eō* semble n'avoir pas de place. Sur l'aspect indéterminé de la racine, v. MSL 23, 242 sqq. Pour *comes*, v. ce mot.

eō : ablatif neutre singulier de *is* employé avec le sens causal « pour ceci, pour cette raison » et annonçant généralement un relatif qui suit : *eō... quod, quia, quoniam*; *eō... quō, ut, quin*. Joint à *id* dans le composé *ideō* « ceci parce ».

eō : particule locative « à ce point, jusque-là », *eō loci*, généralement avec idée de mouvement, de marche vers un but dans l'espace ou le temps; cf. *adeō, usque eō* (*eō usque*, M. L. 2877) (avec leurs correspondants relatifs *quoad, quousque*). S'oppose à *ibi*, qui indique le lieu sans mouvement, et à *inde*, qui indique le point de départ. *Adeō* : proprement « jusque-là » et « précisément », « à ce point, tellement » : *adeō... ut* « au point... que ». Ancien, usuel. Non roman.

V. *is*.

epiphania, -ōrum n. pl. et *epiphania*, -ae f. sg., *epiphaniae* : emprunt au gr. τὰ ἐπιφάνεια [τῆρά] fait par la langue de l'Église. M. L. 2879; passé aussi sous une forme savante en irl. *epiphain*.

epirædium : v. *raeda*.

episcopopus, -I m. : surveillant, gardien, protecteur. Emprunt au gr. ἐπισκοπος, spécialisé dans la langue de l'Église au sens de « évêque ». De là : *episcopālis*, *episcopātus, episcopium*, -pia, *episcopō*, -ās, CIL V 7136, I. M. L. 2880; germ. *ībiscep* « Bischof »; irl. *epscop*, etc.

epistula, -ae f. : proprement « envoi », Cic., Quint.

fr. 3, 1, 3, § 8, *uenio nunc ad tuas litteras quas pluribus epistulis accepi*, spécialisé dans le sens de « envoi de lettre », puis « lettre » elle-même (= *litterae, cōdicillī*).

Emprunt au gr. ἐπιστολή, mais latinisé, comme le montre le traitement u de o intérieur. Déjà dans Plaute, usuel, classique. Fréquent dans la liturgie romaine (fr. *épître*) et passé par là en got. *īepistulans* acc. pl., irl. *epistil*.

Dérivés : *epistolāris*, -rius. *Epistolium*, -licus sont des transcriptions du grec.

epithema, -atis n. : topique. Emprunté par la langue médicale au gr. ἐπίθεμα, passé dans quelques langues romanes; it. *pittima*, esp. *bizma*, etc. M. L. 2881.

epitomō, -ōs f. : abrégé. Emprunt au gr. ἐπιτομή, latinisé en *epitōma* (Flor.), d'où *epitōmō*, -ās (rare, tardif).

eporaediae : v. *raeda* et *equus*.

epulum, -I n. sg. et *epulae* f. pl. (un singulier *epula* est attribué aux *antiqui* par P. F. 72, 18; la forme la plus fréquente est *epulae*; le neutre singulier désigne plutôt le repas dans son ensemble; le pluriel, le repas envisagé comme composé de plusieurs mets). Terme de rituel désignant un repas de sacrifice, un festin d'ordre religieux; cf. *epulum Iouis* et les VII *uirī epulones* chargés de préparer aux dieux les lectisternes, et P. F. 68, 26, *epolonus* (cf. Plt., Pe. 100, *coepulonus*, nominatif en -us refait sans doute sur le génitif pluriel *epulonum*, d'après *colonus*; cf. *cūriōnus, decūriōnus*) *dicebant antiqui quos nunc epulones dicimus. Datum est autem his nomen quod epulas indicendi Ioui ceterisque dis potestatem haberent*; id. 76, 16, s. u. *ferias* : *aliae [sc. feriae] cum festo, ut Saturnalia, quibus adiungebantur epulationes ex prouentu fetus pecorum frugumque*; Cic., Leg. 2, 25, 63; Off. 2, 16; Hor. C. 3, 8, 6, etc.; souvent un repas de funérailles (Cic., Vat. 3). En passant dans la langue commune, *epulum, epulae*, comme *daps*, ont pris le sens général de « repas, festin » et même « plat ». De là *epulāris* adj., *epulor*, -āris et ses dérivés, *coepulor* (Ambr.) ; *epulō* m., sert aussi de *cognōmen*. Ancien, usuel. Non roman.

Cf. sans doute *Ops, opēs, opus*, groupe qui se rattache à des mots indo-européens ayant une valeur religieuse; cf., pour la forme, v. isl. *afī*, v. angl. *afol* « force » et, pour le sens, skr. *āpaḥ* « cérémonie religieuse », avec *ā*, a côté de *apaḥ* « opus », v. h. a. *uoba* « fête ». Le vocalisme e, à côté de o, est normal; cf. *nebula*.

equidem : v. *quidem*.

equifer : v. *equus* et *ferus*.

equirine : *iusiurandum per Quirinum*, P. F. 71, 17. V. *ēcastor, edepol*.

equirria : v. *equus*.

equissetum : v. *equus* et *saeta*.

equus, -I m. (*equos, ecus*; la graphie du nominatif et de l'accusatif *equus, equum*, qui est incorrecte, est à l'imitation des autres cas *equi, equō*, etc.) : 1° cheval; 2° machine de guerre analogue à l'*aries*, cf. plus bas, *eculeus*. — Nom ancien et générique de l'animal, auquel on a donné un féminin *equa* avec un datif-ablatif pluriel *equābus* dans la langue des éleveurs. Les noms particu-

liers sont *asturcō, caballus, canthērius, mannus* et, à basse époque, *burricus, burricus*. *Equus* n'a pas subsisté dans les langues romanes, cf. *caballus*; mais *equa*, terme spécifique, a survécu en partie, cf. M. L. 2883; B. W. sous *jument* (dans la lex Met. Vipasc., GIL II 5181, 1, 17, *equa* s'oppose à *caballus*, comme, dans la lex Salica, *iumentum*).

Dérivés : *equō, -ās (equor?)* : aller à la corvée de chevaux (terme militaire, cf. *agror, annōnā*, etc.); *equārius, -a, -um* (rare; cf. M. L. 2884, *equārius* > esp. *yegüero*); *equinus, M. L. 2884 a*; *equinālis* (tardif); *e. (herba) prèle*; *equile (equāle, Mul. Chir.) n.* : écurie; *equiō, -ire* : être en chaleur; *equimentum* : prix de la saillie (cf. *catulio*); *equisō (equisō, Gloss., d'après muliō, et equisius, Iul. Val.)* : palefrenier (cf. *agāsō*); *equolus, eculus, -a*; *eculeus* : 1° poulain; 2° chevalet; instrument de supplice, sans doute sorte de pal, sur lequel on plaçait les esclaves pour en obtenir des aveux, cf. *hinnus [h]in[n]uleus*;

eques, -itis m. : cavalier (le sens de « cheval » que signalent certains grammairiens, à la suite d'Aulu-Gelle 18, 5, dans un exemple d'Ennius, *quadripes eques* (A. 237), est douteux; sans doute faut-il entendre l'expression d'Ennius comme formée d'un groupe asyndétique désignant le cavalier et sa monture; toutefois, cette interprétation erronée a entraîné quelques emplois, sporadiques et tardifs, de *eques* avec le sens de *equus*, notamment dans Grégoire de Tours, cf. Bonnet, *Le latin de Grég. de Tours*, p. 284; voir les exemples dans le Thes. V 2, 717, 20 sqq., et les justes doutes de F. Haverfield, *Class. Rev.* 13 (1899), p. 305.) Au pluriel, *equitēs* : chevaliers, membres de l'ordre romain de ce nom, qui comprenait à l'origine les hommes appelés à servir dans la cavalerie (*equitātus*) et qui, par la suite, a désigné une catégorie de citoyens possédant un certain cens et certains droits, mais qui, dès la fin de la république, avaient cessé de faire un service militaire particulier. De *equo-is?* Pour la formation, cf. *ἐκπότης*. — De là : *equester, -tris, -tre* (ou aussi un masculin *equestris*) : de cavalier ou de cavalier; *equiō, -ās* : monter à cheval, servir dans la cavalerie, manœuvrer (= *ἐκπεδῶ*), d'où *ab-, ad-, circum-, in-, inter-, ob-, per-, praeter-, super-equitō* (époque impériale); *equitābilis* (= *ἐκπεδῶμος*) et *inequitābilis* (= *ἀνεκπεδῶτος*), Curt.; *equiātus, -ūs m.*; *equitiū m. n.* : haras; *equitiārius, M. L. 2885*.

Composés : *equirria, -ōrum n. pl. (equiria, ecurria)* : courses de chevaux, cf. Varr., L. L. 6, 13, et Götze-Schoell, *ad loc.*, de **equi-curria* avec haplogogie; *equisaetum (equisais, equisētū)* : cauda *caballi*, prèle des bois (= *ἐκπεδῶτος*), M. L. 2884 b, B. W. s. u.; *equiferus* (Plin.), *equifer* (Gloss.) : cheval sauvage, cf. *ouifer, capri-fer*, fait d'après le type grec *ἐκπαγρός*; *equimulga m.* (Sid.), trad. du gr. *ἐκπεδῶλύγος* (Hom.), cf. *caprimulgus*.

Equos répond à **epos* du gaulois (dans *Epo-* des noms propres et *eporēdis* dans Pline), *irl. ech, v. angl. eoh* (cf. got. *aithwa* dans le composé *aithwatundā*), skr. *āpvaḥ, av. aspō, v. perse asa-*. Le *qu-* répond ici à *-k + w-*, comme on le voit par l'indo-iranien, par lit. *asvā* (v. lit. *eschwa*) « jument », et par le *-nt-* ou *-x-* de gr. *ἐκπότης, ἔκος* (dont l'i est inexplicable, v. Boisacq, s. u.). Le féminin *equa* est une formation nouvelle, comme lit. *asvā* et skr. *āpvaḥ*; le gr. *ἐκπότης*, masculin-féminin,

serve l'état de choses indo-européen. Le cheval avait pour les chefs indo-européens une grande importance, à cause de l'usage du char de guerre; cf. *currō*.

Lat. *equos* doit être ancien, à en juger par gr. *ἐκπότης*. Par opposition à *eques* a été fait *pedes* (v. ce mot sous *pēs*). *Equisō* semble fait sur *agāsō*, lui-même obscur.

(h)ër, èris m. : 1° hérissure; 2° machine de guerre composée d'une poutre hérissée de pointes de fer qu'on plaçait devant les portes pour en défendre l'entrée. La forme monosyllabique est rare et on y substitue ordinairement un dérivé : *ericcius, -i m.* C'est *ericcius* (sur l'i, v. Thes. V 2, 776, 46), qui a survécu dans les langues romanes, dont certaines formes supposent **ericciō, -ōnis, M. L. 2897*. Panroman. V. B. W. s. u. On trouve aussi, à partir de Pline, *erināceus* (vulg. *irē-*) (d'après *gallināceus*), qui désigne aussi un autre animal, *hyrax syriacus*, ou le lapin? V. Thes. s. u.

Adjectif : *ericinus* (Aug., joint à *leporinus*). Les glosses ont aussi un adjectif *ericciatus* (noté *iri-*), CGL V 542, 30 : *hirsutus, iriciatus*, cf. fr. « hérissé ».

La perte de l'h initial dénonce un mot de la campagne. Plaute, Capt. 184, a un accusatif *irim* qui, si la forme est exactement transcrite, a un i issu de ē également dialectal. A côté de ce mot, les Latins ont emprunté au gr. *ἐχίνοσ* la forme *echinus* pour désigner l'oursin (cf. Pl., Rud. 297) et le hérissure en tant que comestible. *Echinus* a été aussi emprunté dans le sens de « échine d'un chapiteau » (Vitr.), de « pot en métal », d' « écorce de châtaigne », tous sens qui appartiennent à des langues techniques. Il en a été tiré un adjectif *echinatus* (Pline). Le mot est demeuré dans quelques dialectes italiens avec le sens de « oursin », M. L. 2825.

Le seul correspondant exact est *χρη ἔχινος*, Hes. Mais le nom semble apparenté à une série de mots désignant des « piquants durs » tels que v. h. a. *grōt* « pointe de rocher, arête de poisson, barbe d'épi », v. angl. *granu* « moustache », *irl. garb* « rude », etc.; tout ceci probable, mais lointain. Cf. peut-être aussi *χοῖπος* « porc », de **χοπιος?* — et, plus loin, *hippus, hirtus* et *horro?*

erēscō (her-), -is, (h)erctum, -eere : partager une succession entre les héritiers. Terme de droit usité dans les expressions *actio familiae patrimonii, rei familiaris, hereditatis erescundae*; et (*h)erctum* « partage »; (*h)erctum ciere* « appeler les héritiers à partager l'héritage » (*erctum* est ici un supin et l'expression équivaut à *ditūsum prou-cāre*), et (*h)erctum cītum, non cītum*, cf. P. F. 72, 20, *herctum cītum (diuisio patrimonii)* (suppl. Heraeus) *quae fit inter consortes*; Gell. 1, 9, 12; Serv., Ae. 8, 642 (à propos de *ercto non cito*); et le composé *inertia* : *indūius*, P. F. 97, 27.

Mot technique et rare, dont le sens exact était perdu à l'époque classique, cf. Cic., de Or. 1, 327; la graphie sans h est mieux attestée; l'h semble dû à l'influence de *hērēs*. Non roman.

Pas d'étymologie claire.

erēmus, -a, -um, adj. : désert; *erēmus, -i f.*, subit. Emprunt tardif venu par l'Église au gr. *ἐρημος*, en un temps où les oppositions de quantité ne subsistaient plus. Prudence le scande *erēmus* (en conservant la place de l'accent; cf. *butyrum*) et les formes romanes remontent à ce type, cf. M. L. 2894, *erēmus*. Le dérivé *erēmīa* est emprunté à *ἐρημίτης*, M. L. 2890. On a aussi

erēmīa (Ital.); *erēmōsus*; *erēmīō, -mīūs*; *erēmīticus*; *erēmīō* (Cass. Fel.); *erēmōdicium* « défaut, contumace » = *ἐρημοδικιον* (Ulpien).

ergā : v. *ergō*.

ergastulum, -i n. : prison d'esclaves. Sans doute adaptation de *ἐργαστήριον*, avec désinence latine (d'après *stābulum, uinculum*): De là *ergastilus* (lire *-stus*) « esclave en prison » ou, d'après Non. 147, 5, « gardien de prison » (Lucil.); *ergastulāris, ergastulārius* (époque impériale). Le mot proprement grec *ἐργαστήριον* a été emprunté tel quel au sens de « atelier ». A la même famille appartient *ergata m.* « cabestan », de gr. *ἐργάτης* (Vitr.), demeuré en roman, M. L. 2894.

ergō : particule invariable, qui peut s'employer absolument comme conjonction ou comme postposition avec un complément au génitif : *corruptum significat idem quod apud Graecos οὐκὼν* (la scansion *ergō* indiquée par Festus n'apparaît qu'à partir d'Ovide, cf. Quicherat, *Thes. poet. s. u.*, et Thes. V² 759, 10 sqq.; c'est un effet de la tendance à abrégér les voyelles finales, d'abord dans les groupes iambiques, puis dans tous les autres groupes); *producte idem quod χάριν, hoc est gratia, cum scilicet gratia intellegitur pro causa*. Sed *illud superius etiam sine exemplis notum est; hoc inferius sic formatur cum dicimus de aliquo : statua donatus est honoris uirtutis ergo, i. e. honoris uirtutisque causa*, P. F. 73, 1. Les deux emplois se ramènent au sens unique de « en conséquence de ». *Ergō* employé absolument est souvent joint à une interrogation ou à un ordre pour les renforcer, comme *donec, ainsi donc* du français : « va donc, c'est donc toi ». On le trouve aussi dans un récit pour reprendre un exposé interrompu par une digression : « je disais donc ». Souvent renforcé par *igitur, itaque*. Dans ce sens, *ergō* est fréquent, mais n'a toutefois pas survécu dans les langues romanes en dehors de la langue scolastique; v. B. W. sous *ergo* et M. L. 2895. *Ergō* avec le génitif est archaïque; il est surtout conservé dans des formules de la langue officielle ou juridique et semble disparu de la langue parlée; cf. Thes. V² 759, 27-79. Ni Plaute ni Térence, qui emploient *ergā*, ne le connaissent. A l'époque classique, seule la langue de la poésie épique en a conservé quelques traces; cf. Lucr. 3, 78 et Commentaire de Ernout-Robin, ad loc. *Ergō* est toujours postposé au substantif qu'il détermine : *uirtutis ergo, cuius rei ergo*. Cet usage (comme l'emploi du génitif avec le mot) est en faveur de l'origine nominale de *ergō*; cf. la construction de *causā, grātiā, finī, tenus*; et *ergō* est sans doute formé de la préposition *ē* plus l'ablatif d'un substantif verbal de *regō* : **ē rogō* « en partant de la direction de », locution dans laquelle la voyelle brève interne aurait été absorbée phonétiquement après r. V. aussi *corgō*. Sur la fréquence d'emploi de *ergō, igitur, itaque* chez les auteurs, v. Thes. V 2, 760, 26 sqq.

A ergō se rattache *ergā*, sans doute formé analogiquement sur les couples *ultrō/ultrā, citrō/citrā*, etc. *Ergā* est seulement préposition, jamais conjonction. Il s'accompagne de l'Accusatif et signifie « dans la direction de », au sens local (rare, attesté à basse époque, mais sans doute par reprise de l'usage ancien), et plus fréquemment « à l'égard de, envers » (sens classique et français, qui s'est conservé dans toute la latinité). Dans

la langue de Plaute, *ergā* est le plus souvent postposé au mot qu'il qualifie, comme *ergō*, e. g. Trin. 1128, *si quid amicium erga bene feci*. Mais, à mesure que l'origine nominale de la préposition s'est effacée, cet usage s'est perdu et, chez Cicéron, *ergā* précède toujours le mot qu'il détermine. Les grammairiens latins enseignent qu'*ergā* s'emploie seulement avec idée de bienveillance, au rebours de *in*, qui marque une idée d'hostilité; mais la distinction est loin d'être observée, surtout dans la langue familière. *Ergā* est peut-être conservé en vieux portugais, cf. M. L. 2892.

erica, -ae f. : ériche, bruyère en arbre. Emprunt au gr. *ἐρ(ι)κῆ*, latinisé à côté de la transcription *erice*; de là *ericaeus, *eracula, -ae*. M. L. 2896, 2898.

ërigō : v. *regō*.

(h)erneum, -i n. : sorte de gâteau, cuit dans un pot, (*h)irnea*, dont fait mention Caton, Agr. 81. Peut-être mot dialectal, cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. *irnea*.

ÿërō : v. *aerō*.

errō, -ās, -āui, -ātum, -āre : 1° errer, aller à l'aventure (d'où *errantēs*, Cic., N. D. 3, 51 = *πλάνητες*; *inerrantēs* = *ἀπλανείς*); 2° sens moral « s'écarter de la vérité, se tromper »; *auius errat saepe animus*, Lucr. 3, 463, etc. Ancien (Plt.), usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 2904.

Dérivés : *errō, -ōnis m.* : vagabond (Hor.); *errōneus* (époque impériale = *ἐκτρέπος* « pêcheur, hérétique »); joint à *-ōris* (ancien, usuel, classique; cf. *amor/amō*); *errātio, -tor, -tus, -ūs* (rars et tardifs); *errātum* (cf. *peccātum*); *errābundus* (Catul., Lucr.; cf. plus tard *uagābundus*); *errāticus*, cf. Gell. 3, 102; M. L. 2905; *errātīlis (-cius)* (surtout terme de la langue rurale, où il se dit des plantes); *errulius, errolus* (Evagr.); *errātius* (attesté par le témoignage des langues romanes), M. L. 2906; *errantia, -ae* (Accius).

Composés : *aberrō, M. L. 19*; *dē(e)rrō*; *exerrō* (latin impérial), M. L. 3005; *inerrō*; *oberrō*; *pererrō*, qui à l'époque impériale remplace *peragrō, percurrō*, par besoin de substituer une expression neuve à une locution usée.

Formation en *-ā* d'un radical (peut-être désidératif) **ers-* qui se retrouve nettement dans got. *airzeis* = *πλανάμενος*, *airzjan* = *πλανάω* (causatif). Le rapprochement avec le groupe de skr. *irasydāti* « il se met en colère » est fuyant de toute manière.

ërūca, -ae f. (ërūcum n. tardif) : 1° chenille; 2° roquette, plante dont la tige velue rappelle la chenille. Attesté depuis Horace, mais sans doute ancien. Cf. peut-être le nom propre *Erūcius* (mais la quantité de l'u est contestée). M. L. 2907. Les formes *ürūca* (Plin.), *ürica* sont influencées par *ürō* en raison de la vertu aphrodisiaque de la plante. Cf. *festūca, lactūca*, etc., et *ër?*

ërudīō : v. *rudis*.

ërūgō : v. *ruetō*.

erūs, -i m.; *era, -ae f.* (forme ancienne *esa, domina* dans les Glosses?; la graphie avec h, *herus*, influencée par *hērēs*, est incorrecte) : maître, maîtresse, par opposition à *seruus, famulus*. Le mot est souvent mis dans la bouche des esclaves, e. g. Plt., Am. 452 (c'est Sosie qui

parle), *nonne erae meae nuntiare quod erus meus iussit licet?*

Dérivé : *erilis*, archaïque (Plt., Enn., Tér.) et repris par les poètes de l'époque d'Auguste (pas d'exemple dans la prose). Fait sans doute d'après *seruilis*.

Composé : *erifuga*, Catulle 63, 54, fait sur *trānsfuga*.

D'après Festus, P. F. 73, 7, il aurait existé un substantif *eritūdō*, synonyme de *seruitūdō* et formé comme lui. Mais il n'y en a pas trace dans les textes, pas plus que de *eritium* (Gl.) fait sur *seruitium*.

Erus, concurrencé par *dominus*, est rare ; la prose classique ne l'emploie guère (Cic., Off. 2, 7, 24 ; Rep. 1, 41) ; il ne semble plus attesté après Horace et n'est pas représenté dans les langues romanes.

Le gaulois a, dans les noms propres du type *Esus*, un thème *esu-* qui semble être un nom de divinité, mais avec *ē*, d'après Lucain 1,445, qui ne s'accorde pas avec l'*ē* de *erus*. On a vu dans *erus* un ancien mot, employé notamment avec valeur religieuse, qui se retrouve soit dans hitt. *ešā-* « maître », cf. J. Friedrich, *Hethit. Wörterb.*, dans le thème iranien *ahū-* « maître, génie président à quelque chose », et dans le nom religieux skr. *dsurāḥ* = av. *ahūra-*, désignant un type de divinités de caractère moral. On aurait donc ici un terme de l'ancien vocabulaire religieux conservé en indo-iranien et en italo-celtique, mais devenu profane en latin. Mais le rapprochement de skr. *ahū-* est contestable, et, sauf *densus*, et *domus*, il n'y a guère d'exemple d'un thème en *-o/e-* latin correspondant à un thème en *-u-* indo-iranien.

eruscum -I n. : nom tardif de la ronce, *rumex* (Misc. Tir. 55 ; 4 et 7), *ruscus, rubus* ; cf. André, Rev. Phil. 1954, p. 56.

eruum, -I n. (*eruus, -oris* n., Venant. Fort. 327, 10) : ers, lentille. Attesté depuis Plaute ; *erullia, -ae* f. : petite lentille, genre de gesse ou de vesce ; *a Gracco sunt dicta, quia illi eruum ῥόπος, erulliam ἐπέβινθος appellānt*, P. F. 72, 20 ; M. L. 2909 ; *erudceus* (Theod. Prisc.). Les formes romanes remontent à *eruus, -oris* (v. fr., prov. *ers*) et à *erum* (e. g. catal. *er*), attesté, du reste, dans les gloses, CGL III 390 ; M. L. 2940, et *Einf.*³, p. 184 ; J. B. Hofmann, *Gnomon*, 14, p. 42. Passé en v. angl. *earfe*.

Le rapport avec gr. ῥόπος « vesce » et ἐπέβινθος « pois chiche » est d'autant plus difficile à établir que le suffixe *-vθo-* indique, pour le grec, un emprunt à une langue égéenne. D'autre part, un mot semblable se retrouve en germanique, mais avec un *w* qui exclut le rapport avec β du grec : v. h. a. *araweis* « pois », etc. Il s'agit sans doute d'emprunts indépendants dans chacune des trois langues à une langue inconnue d'un pays dont l'ers est originaire, sans doute l'Asie Mineure, ou de la Méditerranée orientale. Cf. *cicer*.

erysipolas, -ātis n : emprunt fait par la langue médicale au gr. ἑρυσίπτελος, passé dans la langue populaire et de là dans quelques langues romanes (it. *risipola*). M. L. 2944.

ēscā, ēscāriola : v. *edō*.

eschara, -ao f. : escharre. Emprunt livresque au gr. ἐσχάρα, passé dans la langue commune sous des formes altérées, *escara, scara, iscara, asc(a)ra*, d'où *escarōticum*,

qui ont survécu dans les langues romanes. M. L. 2915 a.

escō, -is : v. *sum*.

esox (δ?) , -*ocis* m. (et *isox, isex, issicius tardif*) : poisson du Rhin, sans doute le saumon (Pline). De là *esocina* f. « vivier pour l'*esox* ». Mot étranger, dont le celtique a l'équivalent : irl. *eo* (gén. *iach*), gall. *eog* « saumon » ; la finale rappelle *camōz*.

Esquiliae : v. *colō*.

essedum, -I n. (*essedā, -ōrum* n. pl., d'où *essedā, -ae* f.) : chariot à deux roues. Le mot et l'objet qu'il désigne ont été empruntés aux Gaulois par les Romains. Attesté à partir de César et Cicéron. Virgile le qualifie de *Belgica*, G. 3, 204. Cf. *carrus, petrorium, carpentum*, etc.

Dérivé : *essedarius* (déformé en *assidarius*, CIL XIII 1997).

essentia, -ae f. : essence. Terme philosophique qui semble avoir été créé par Cicéron (cf. Sén., ad Luc. 58, 6, et Sidoine, Epist. [carmen 14] 4), quoique Quintilien en attribue l'invention soit à un certain Plautus, soit à Sergius Flavius (Verginius F. *Spalding*, *Sergius Plautus Teuffel*) ; v. Thes. V 2, 862, 53 sqq.). Traduit ἡ οὐσία. A été bâti sur *esse* d'après le type *pati, patiēns, patientia* ; *sapere, sapiēns, sapientia*. Il n'y a pas de participe **essēns* ; cf. Aug. loc. hept. 3, 32, p. 577, 3, dans Thes. V², 1875, 35. *Essentia* a pu servir de modèle à *substantia*, attesté à partir de Sénèque. *Essentia* a remplacé *nātūrā*, trop général et imprécis ; cf. Aug., mor. Manich. 2, 2, 2. Ne figure dans les textes qu'à partir d'Apulée ; a été répandu par les théologiens : de là les dérivés tardifs *essentialis, -liter, -liās*, et même *essentiās*. V. Piganol, *L'Empire chrétien*, p. 370-371 et la n. 30 ; Blaise, *Dict. s. u.*

et : et ; particule servant à unir deux mots et deux phrases. S'emploie pour ajouter quelque chose à une idée déjà exprimée : « et aussi, et de plus, et même », Plt., Amp. 266 sqq., *etenim uero quoniam formam cepi huius in med et statum | decet et facia moresque huius me habere similis item* ; ou, avec valeur temporelle, pour indiquer qu'une action succède à une autre : « et alors ; et après », cet emploi indiquant le sens ancien. *Et... et*, répété deux ou plusieurs fois, sert à marquer, comme le gr. *καί*... *καί*, une connexion spéciale entre deux ou plusieurs termes : « à la fois... et », Plt., Bacch. 427, *discipulus et magister perhibebantur improbi. Et* peut accompagner les adjectifs et les adverbies marquant la parité ou la ressemblance, mais cet usage semble secondaire et résulte de la confusion qui s'est établie entre *et* et *atque, ac*. Du reste, dans ce rôle, la langue a toujours préféré cette dernière particule. *Et* tend à remplacer l'enclitique *-que*, dont il est synonyme et avec lequel il peut être en corrélation ; cf. Cic., Brut. 302, *memor et quae essent dicta contra, quaeque ipse dixisset* ; de même que, lorsqu'un des deux termes est négatif, la corrélation est... *neque* ou *neque... et* (et non pas *et non*, qui a un sens spécial « et non pas ») ; cf. Cic., Fam. 10, 1, 4, *neq miror et gaudeo*. Usité de tout temps et, dans la langue populaire de l'époque impériale, élimine peu à peu ses synonymes. Panroman. M. L. 2919 (sur des emplois de *sic* au sens de *et* dans les langues romanes, notamment en roumain, v. M. L. 7892 et Stolz-Leu-

mann-Hofmann, *Lat. Gr.* 5, p. 659). Est souvent joint à *nam* : *nam et, cf. καί γάρ* ; forme avec *enim* le composé *etenim* « et aussi ». Cf. aussi :

etiam : particule de liaison, temporelle ou de renforcement, obtenue par la juxtaposition de *et* et de *iam* dont l'*i* a été vocalisé : *ētiam*, cf. *nunciam, quoniam*. Le sens premier était temporel : « et maintenant, maintenant encore », e. g. Varr., L. 6, 54, *ibi olim fano conantebatur omne quod profanum erat, ut etiam fit quod praetor urbanus quotannis facit*. Cf. *nōn... etiam* « pas encore ». Sur cet emploi s'est greffé le sens de « encore, aussi, de plus, et en outre, même ». *Etiam* est souvent joint à *quoque* ; il peut être répété dans le groupe d'instante *etiam atque etiam* « encore et encore ». Joint à *sistance etiam atque etiam* « encore et encore ». Joint à *sed*, il s'oppose à un *nōn modo* (n. *solum, tantum*) précédent : *nōn modo... sed etiam*.

Etiam sert encore de particule affirmative « et (cela) encore », voisine de notre « oui » ; cf. Cic., Mur. 31, 65, *miseri cordia commotus ne sis. — Etiam... — In sententia permaneto. — Vero...* ; et il arrive à s'opposer à *nōn* : *aut etiam, aut non* = « soit oui, soit non » ; cf. Hor., Sat. 2, 5, 91. *Etiam* est le premier terme de juxtaposés qui tendent à se souder : *etiāmdum, etiāmnunc (-nūm), etiāmtum, etiāmsi* (cf. *etsi*, dont il est le renforcement).

L'ancienne particule **eti* se retrouve dans gr. ἔτι « de plus, encore ». En pélignien et en ombrien comme en latin, elle a servi à signifier « et » à côté d'un plus ancien ombr. *enom, enu* (et *enem, ene*) « tum », osq. *inim, v. enim*. Le gaulois a *etic* « et ». Le gothique a différencié *ip* « alors, mais, et » du premier terme de composé *id- ip* dans *id-wait* « *βασιδός* ». Au sens de « au delà », qui paraît être le sens initial, l'indo-iranien a skr. *atī, av. atīti, v. perse atīy*. — Un développement de sens analogue s'observe pour **ēpi* : cf. skr. *āpi* « en outre, aussi », gr. ἐπί « sur », à quoi répond arm. *ew* « aussi, et » (synonyme exact de lat. *et* et *etiam*) ; et de même pour gr. *καί* dont l'étymologie n'est pas exactement connue.

Sur une parenté lointaine avec *ad*, v. ce mot, in fine.

etā : conjonction, semblable au gr. *καί* et, introduisant une restriction à une affirmation précédemment énoncée. Peut avoir une valeur : 1° coordonnante, comme gr. *καίτερ, καίτοι*, e. g. Cic., Att. 9, 10, 2, *do, do poenas temeritatis meae. Etsi quae fui illa temeritas !* « Et pourtant... » ; 2° subordonnante, comme gr. *καί* « même si », c'est-à-dire « quoique », avec souvent *tamen* pour corrélatif. Peut être renforcée de *tam*, d'où *tametsi*, ou de *tamen*. Ancien, usuel et classique ; semble évité par la poésie de ton élevé (un exemple dans Vg., Ae. 9, 44). *Etiāmsi, tam(en)etsi* appartiennent plutôt à la langue parlée. Voir le tableau des emplois de *etsi, etiāmsi, tametsi, tamenetsi* dans le Thes. V 2, 964, 75 sqq. ; les deux derniers beaucoup plus rares. Cf. *quamquam*.

eu, euge, eugepōs : bien, bravo. Exclamations de la langue comique, empruntées au gr. εὖ, εὖγε, εὖγε (κα-) *καί*.

euallō : v. *uannus*.

eu(h)āns : criant « évohé ! ». Participe-adjectif créé par les poètes (Catul., Vg.) à l'imitation du gr. εὐχῶν ; cf. *eu(h)ē* = εὐότ. La forme livresque *euāns* a gardé le vocalisme du modèle grec, tandis que dans *ouō, -ās*, l'o est conforme à la phonétique latine ; et la différence de sens s'est accompagnée d'une différence de forme.

euax : hourrah ! Exclamation marquant la joie (Plt., Enn.) sans doute empruntée à un gr. non attesté *εὐάξ ; cf. Hofmann, *Lat. Umgangspr.*, p. 27. Cf. *euhān* ; *euohe, eu(h)āns* de εὐών, εὐόγ, etc.

eugeneus, -a, -um : noble, généreux. Épithète du vin, de la vigne. Mot de la langue rustique (Caton, Colum., etc.), emprunté à un gr. *εὐγένειος, ou latinisation de εὐγενής.

eugium, -I n. : -*um media pars inter naturalia muliebria*, Non. 107, 26. Du gr. εὐγεῖον, cf. εὐγεῖος « fertile ». Seulement dans Lucilius et Labérius.

euīdēns, -dentis : qui se voit de loin, évident ; *euīdenter* adv. Adj. employé par la langue philosophique à partir de Cic., Acad. 2, 17 et 18, pour traduire εὐαργής, comme *euīdentia* traduit εὐάργεια. Sur *euīdēns* a dû être bâti *euīdeor* qu'on lit dans Arnohe. Le sens médiopassif de l'adjectif se retrouve dans *uehēns* « qui est véhiculé » en face de *uehō* « je véhicule », *gignēntia* « les créatures » en face de *gignō* « j'engendre », *animās*, etc.

eunūchus, -I m. : eunuque. Emprunt au gr. εὐνούχος, attesté depuis Térance.

Dérivés : *eunūchō, -ās* (Varr.) ; *eunūchiō, -ās* (Ital.), à côté de *eunūchizō* ; *eunūcha* (Soran.). Irl. *eunach, britt. conych*.

ex, ē, ec- : préverbe et préposition. La forme de la particule dépend de l'initiale ou du groupe initial du mot suivant. *Ex* est constant devant voyelle ; *ec* ne se rencontre qu'en composition devant *f* : *ecerō, ecfārī, ecferō*, et, du reste, le *c* du préverbe tend à s'assimiler : *effero*, etc. *Ex* préverbe se réduit à *ē* devant les sonores *b, d, g* et les sonants *l, m, n, r, i* et *u* : *ē-bibō, ē-dicō, ēgredior, ēligō, ēmittō, ēnātō, ērigō, ē(i)licio, ēuādō* (cf. *seuiri*) ; il subsiste aussi devant *c, qu* : *excutiō, exquirō* (peut-être réduit dans la prononciation à *es-*, comme le montre la graphie *esquiliae*), devant *s* : *essequor, exstō* (prononcés *essequor, exstō*, qui sont, du reste, graphiquement attestés) ; devant *t* : *extrahō*. Devant *p* on a différemment *ē* (d'après le type *ēbibō*) ou *ex* : *ēpōtus*, mais *expellō*. V. Ernout, *Philologica* II, p. 198 sqq.

Pour *ex* préposition, les règles, tout en étant généralement les mêmes que pour *ex* préverbe, sont moins strictement suivies. Ainsi on trouve constamment *ex lege, ex parte, ex loco*, et inversement *ē somnō*. On lit dans Cic., Rep. 6, 14, *qui ex corporum uinculis tamquam e carcere euolauerunt*. D'une façon générale, la langue familière ou parlée préfère *ex* ; *ē* est une forme de la langue écrite. Le sens premier est : hors, hors de (avec la nuance « de l'intérieur de »), et *ex* s'oppose à *in*, comme *ab* s'oppose à *ad*. Ce sens explique que *ex* s'accompagne de l'ablatif. *Ex* préposition s'emploie avec les verbes l'ayant déjà pour préverbe : *exire ex urbe* (comme *exire urbe*), et aussi, par extension, avec des composés de *dē-* ou de *ab-* : Cés., B. G. 4, 2, 3, *ex equis desiliunt*. Sur le sens de « hors de » se sont greffés différents sens dérivés : 1° en quittant, à la suite de (sens temporel), à partir de ; 2° à la suite de (sens causal), conformément à (*ex animi sententiā*, etc.), du fait de, d'après, selon ; 3° « de », marquant de quelle matière un objet est fait ou tiré : *statua ex aurō*. A ces sens dérivés se rattachent diverses locutions qui se sont fixées

dans un sens donné : *ē regiōne* « en partant de la direction, en ligne droite », *ex rē* « en partant de l'intérêt de, conformément à l'intérêt », etc.

En composition, *ex* marque l'idée de sortir : *ex/egredior, gradior/egredior, rudis/erudiō* ; quelquefois avec une idée accessoire de mouvement vers le haut : *efferrō (ec-), extollō, euehō*. A cette idée s'apparente l'idée d'absence ou de privation ; d'où les composés du type *expers, exsanguis, edentulus, exanimis*, etc., avec les dénominatifs *exossāre* (Plt.), *exanimāre*, etc. Dans les inchoatifs, *ex-* marque le changement d'état, le passage d'un état à un autre : *excandescō, efferruscō* ; de même dans les dénominatifs du type *efferrō* (de *ferus*), *externō, exacerbo*, etc. A l'idée de sortir s'est jointe l'idée d'achèvement : *bibō/ēbibō, doceō/ēdoceō, faciō/ēficiō, hauriō/exhauriō* ; cf. *puiser/épuiser*. Dans cet emploi, la force du préverbe est souvent affaiblie et le composé n'a d'autre sens que le simple, cf. *uinciō/ēuinciō, uitiō/ēuitiō*, d'où, à basse époque, des formes comme *elanguēō, elanguescō*. Certains de ces composés sont des calques du grec, comme *expurgō = ἐκαθαίρω; emungō = ἀποπιπασσω*. *Ex* a servi aussi, comme *ab* et surtout *de*, à renforcer des formes adverbiales : *exaduersus (-um) = aduersus* « en face », tiré de *ex aduersō* ; *ē contrā* (Itala) ; *exinde, exin* (qui n'est pas identique à *exin* ; cf. *illim, istim*) « ensuite, depuis ». Usité de tout temps. Comme *ab*, *ex* a été supplanté dans les langues romanes par *de*, mais a fourni de nombreux composés verbaux, à valeur intensive ou privative, dans les langues romanes ; cf. M. L. 2928 sqq.

Dérivés : *exter (exterus)* : du dehors, étranger. Classique (Cic., Cés.), cf. M. L. 3086, et *extera*, 3087, les « étres » d'une maison ; employé surtout au pluriel : *-ae gentēs, nātiōnēs*. Bien que comportant déjà un suffixe de comparatif, *exterus* a été doté d'un comparatif *exterior, -ius* (opposé à *interior*), cf. *exteriorus*, M. L. 3089, et d'un superlatif *extremus* « le plus éloigné, extrême », de sens local et temporel, physique et moral, formé sans doute à l'aide du suffixe *-morsur* un instrumental en *-ē*, cf. *postēr-, suprēm-* ; ou formation analogique d'après *dē-mum*? Subst. n. *extrēmum* « extrémité ». Ce superlatif est la forme la plus employée ; à basse époque, on lui crée un comp. *extrēmior* (Apul.) et un superl. *extrēmīssimus* (Tert.) ; cf. *postērīssimus*, etc. M. L. 3103 et 3104, **extrēmāre*. Un autre superlatif est *extimus*, issu de **ex-tomus* ; cf. *intimus*. Rare, non attesté après Plin. A *exter* se rattachent *extrā* (*extrād*, S. C. Bac.) : adverbe et préposition (suivie de l'accusatif) « au dehors » (s'oppose à *intus*) ; « hors de » (s'oppose à *intrā*), puis « sans » (cf. *cūrā*), « sauf, excepté ». M. L. 3095. L'osque a de même *ehtrad* « extrā » ; l'ombrien *apētre* « ab extrā ». Composés : *extraordinārius* (classique) ; **extrō* (cf. *intrō*), conservé dans *extrōsum (-sus)*, M. L. 3104, d'où Afranius, sur le modèle de *intrā*, a tiré un verbe *extrō, -ās* ; cf. Non. 104, 20, *Afranius Auctione* (5) : *simul limen intrabo, illi extrabunt ilico* ; *externus* (cf. *internus*), qui tend à remplacer *exterus* (il est difficile de décider si le verbe *ex(ternō)* et l'adjectif *externātus* (Catul. 64, 71 et 165) se rattachent à *externus* ou à *sternō* ; le sens qui le rapproche de *aliēnō* indique, en tout cas, une influence de *exter-nus*) ; *extrāneus* (cf. *intrāneus*), formation sans doute populaire, surtout attestée à l'époque impériale, M.

L. 3098, irl. *echtran*, britt. *estron* ; d'où *extrāneus* (Apul.) ; *extrārius* (rare, mais classique ; cf. *constrārius*) ; *extrinsecus* : du dehors, de l'intérieur. Adverbe formé de **extrim* (cf. *exim, illim, istim*) et de *secus* comme *intrinsecus*, usité comme adjectif dans Tert. et Grég. Tur. ; *extrōrsus* (gramm.), M. L. 3104.

Lat. *ex* répond à gr. *ἐξ* pour le sens, pour l'emploi pour la forme. La forme *ē* est issue de **egz*, c'est-à-dire de la forme de **eks* devant toute consonne sonore, occlusive ou sonante ; il en est de même de omb. *ē* (noté *ē* *ehē*). L'osco-ombrien semble avoir généralisé la forme *ē* dans toutes les positions : osq. *est int* « extant », *eh pēl* la *tas* « set » « expillātae sunt », omb. *eheturstahamu* « ext terminātō », *ehueltu* « iubētō ». L'irlandais a *ess*, qui sert de préverbe ; *eks* est attesté en gaulois. La forme *ass*, qui, en irlandais, sert de préposition, doit reposer sur **oks*, forme à degré zéro. On s'explique de même le slave commun **jls* (devant consonne sourde), **jla* devant tout phonème sonore, y compris les voyelles *ī, ū, sl. is, iz* (sans *jer* final), pol. *s, z*. Devant voyelle le traitement **egz* attendu a été éliminé en latin ; il y a eu généralisation de *ex*. Le lituanien a généralisé *iš* (le vieux lituanien connaît encore *iz*) et le lette *iz* ; en pruss. *is* est ambigu. Arm. *ē* avec l'ablatif pour indiquer le point de départ doit aussi être rapproché.

En dehors des adverbos osco-ombriens cités plus haut, lat. *exter, extimus* n'a de correspondant qu'en celtique : gall. *eithyr* « excepté », *eithaf* « extrême, dernier », irl. *im-echtar* « extrémité, bout ».

Les langues où, comme en indo-iranien et en germanique, **ud* s'est largement développé (got. *ut* « au dehors, hors de », etc.) n'ont pas gardé **eks*. — D'autre part, il est remarquable que le grec n'a aucune forme du type de *exter, extrā*, malgré l'importance de *ἐξ* ; en revanche, *ἔσπερος* y répond à skr. *ūtaraḥ* « extérieur », *ἔσπαστος* à *uttamdh* « extérieur », av. *ustamō* ; le grec, le slave, le balte ont ainsi une place intermédiaire entre l'italo-celtique, d'une part, et l'indo-iranien et le germanique, de l'autre. Les formes italiques telles que lat. *exter, extimus* ont l'air d'être nouvelles.

EXACUM (-con), -I n. : sorte de centauree purgative (Plin. 25, 68). Mot gaulois.

EXAGIUM, -I n. : balance, pesée (bas latin). Cf. *agina, exigō, exāmen*. Non emprunté au gr. *ἐξάγιον*, comme l'a supposé Cuny, MSL 18, 424 ; mais c'est le mot grec qui provient du latin. M. L. 2932 ; fr. *essai*.

1. **EXĀMEN**, -inis n. : aiguille, languette sur le fléau de la balance ; par suite « pesée, examen, contrôle ». De là *exāminō, -ās* « mettre en équilibre, peser ; examiner », M. L. 2937, avec ses dérivés, pour la plupart tardifs : *exāminātiō, -tor, -trix, -tōrius*.

2. **EXĀMEN**, -inis n. (*exāmina, -ae* f. dans Vict. Vit.) : essaim d'abeilles ; puis « troupe, bande, nuée (d'oiseaux, de sauterelles, etc.) » ; *exāminō, -ās* « essaimer », M. L. 2936-2937. irl. *esamin*.]

Les deux *exāmen* sont étymologiquement un seul et même mot, qui se rattache à *xigō* et provient de **ex-ag-men*, cf. *iumentum* de *ioumentum* ; la forme à préverbe est indépendante de la forme simple *agmen*, qui ne comporte pas d's. La diversité de sens, qui s'explique par la diversité de sens de *xigō*, a eu pour effet de les

séparer l'un de l'autre dans le sentiment linguistique des Latins. Pour *exāmen* « essaim », cf. gr. *ἐσπεός* *ἐσπεός*, et peut-être *ἐσπεός*, que certains rattachent à *ἐσπεός*, d'autres à *ἐσπεός*.

EXAMUSSIM : v. *amussis*.

EXANCLŌ : v. *anclō*.

EXBOLUS : v. *Naeuius in Tunicularia* (103 R.) « *exbolus aulus quassant* », *quae ciciuntur, a graeco uerbo ἐκβολή dictum*, Varr., L. L. 7, 108. Lire *exbolus*?

EXBRŌMŌ : v. *brōmus*.

EXBURAE, EXBURĒS : — *exinteratas, siue exburae, quae exhiberunt, quasi epotae*, P. F. 69, 26. Inexpliqué. Pas d'autre exemple.

EXCATARISSŌ -ĀS, (attesté dans Pét., Sat. 67, 10, sous la forme de parfait *excatarissasti*) : sans doute de *ex* + *xabaplika* au sens de l'argot « nettoyer » (quelqu'un de son argent).

EXCĒTRA, -ae f. : 1° serpent (hydre de Lerne) ; 2° terme d'injure « vipère ». Rare et archaïque. La forme rappelle *mulcetra* (cf. *mulceō*), *porcetra* (cf. *porcus*), *fulgetra* (à côté de *fulgetrum*) et *ueretrum*, tous mots de caractère populaire. Sur l'hypothèse d'un emprunt au gr. *ἐχέτρα* par un intermédiaire étrusque **echitra*, v. De voto, St. Etruschi, 2, 338 sqq. ; 3, 283.

EXCĒDĪŌ, -ōnis f. (l' est bien attesté, cf. Plt., Cu. 534, sept. troch. : *sēd capse illa qua excidionem facere condidici oppidii*, ce qui rend impossible l'étymologie de Festus, P. F. 70, 14, *excidionem urbis a caedendo dictam manifestum est*. Inseparable de la forme *excidium*, *excēdium* et de *excindō* (cf. e. g. Tac., A. 13, 39, 2, *excindere parat castella* ; pour le doublet, cf. *oblitium, oblitio*) ; sans rapport avec *excēdō*, ni avec *excidō*. Cf. *discidium*. L'hypothèse de l'existence de deux mots *excidiō* et *excidiō* est peu vraisemblable. V. Thes. s. u. *Excidiō* ne semble pas attesté en dehors de l'exemple de Plaute ; *excidiūm*, plus fréquent, n'est ni dans Cicéron, ni dans César. V. *scindō*.

EXCĒDĪŌ : v. *ciō*, sous *ciēō*.

EXCĒDĪŌ : v. *claudō*.

EXCĒMENTUM : v. *cernō*.

EXCĒMENTUM : v. *crēscō*.

EXCĒLCĀTOR : v. *scultātōres*.

EXEDUM, -I n. : plante inconnue, qui guérit de la léthargie. Plin. 24, 175.

EXEMPLUM, -I n. : échantillon ; exemple, modèle ; copie, exemplaire. Ancien, usuel. M. L. 3003 ; irl. *esimul, sompla*. *Exemplum* est proprement l'objet distingué des autres et mis à part pour servir de modèle ; cf. *emō, cīmō, eximius*. Sur le développement du p, v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 165.

De *exemplum* dérive l'adjectif *exemplāris*, usité surtout sous la forme neutre substantivée *exemplar, -āris* « modèle » et « copie, exemplaire », qui est distingué de *exemplum* par Festus, P. F. 72, 5 : *exemplum est quod sequamur aut uitemus. Exemplar ex quo simile faciamus. Illud animo aestimatur, istud oculis conspiciuntur*. Sur le

pl. n. *exemplāria* a été formé à basse époque *exemplārium*. Dérivés tardifs : *exemplō, -ās* ; *exemplāus*. V. H. Kornhardt, *Exemplum*, Göttingen, 1936.]

EXENTERŌ, -ās, -āul, -ātum, -āre : arracher du ventre, éventrer, vider. Verbe plautinien (Epid. 183, 320, etc.), créé d'après gr. *ἐξεντερίζω*, repris par la langue impériale. Cf. *euiscerō*.

EXERCĒDŌ, -cēs, -cul, -cĭtum, -cāre : 1° poursuivre, chasser, e. *ferās*, Dig. 7, 1, 62 ; 2° agiter, ne pas laisser en repos : *corporā... adsiduo uarioque exercita motu*, Lucr. 2, 97 ; *ambitio... animos hominum exercebat*, Sall., Cat. 11, 1 (le participe *exercitus* est joint à *sollicitus*, Cic., Mil. 2, 5 ; à *inquietus*, Plin., Ep. 7, 2, 2) ; par affaiblissements successifs : « travailler », e. *humum* ; puis « pratiquer, exercer » (avec un complément de chose, e. *artem*, ou de personne, e. *aliquem, e. sē*).

Dérivés :

EXERCĪTUS, -ūs m. : sens premier « exercice », cf. Plt., Ru. 296, *pro exercitū gymnastico et palaestrico hoc habemus* ; spécialement « exercice militaire, revue militaire » (*imperāre, dimittere exercitum*). De ce sens abstrait on est passé au sens concret de « soldats rassemblés pour l'exercice ou pour la revue ; armée », par un développement comparable à celui qu'on observe dans *classis, legiō*. Le sens de « armée » donné à *exercitus* apparaît dès les premiers textes ; les historiens opposent *exercitus* à *classis* ou à *equitatus*. *Exercitus* étant ainsi spécialisé, le sens de « exercice » est passé à *exercitiō, -itiū* et surtout à *exercitiātio, -tator*.

EXERCĪTOR « entraîneur, maître de navire » ; *exercitiō, -ās* : 1° exercer fréquemment, exercer ; 2° agiter, troubler ; surtout employé au participe *exercitiātus*, à côté de *exercitius* « éprouvé, tourmenté » (sens moral).

Tardifs : *exercibilis, exercipes*.

Exercēd est un composé de *arceō*, mais la spécialisation de sens a effacé tout rapport sémantique avec le simple.

EXĒIR : *purgamentum, unde adhuc manet suffitio*, P. F. 69, 29. Sans autre exemple. Peut-être forme corrompue d'un verbe **exfīō*, apparenté à *suffiō*.

EXĒLŪI : *effusi, ut merat pro mersat*, P. F. 71, 13. V. *fundō*.

EXIGUUS, -a, -um : proprement « exactement pesé » (*exiguus numerus*), puis de là « trop strictement pesé », et par suite « exigu, étroit », etc. ; substantivé *exiguum* n. : *-m spatii* « un peu d'espace ». Adv. : *exiguō, -guē* ; subst. *exiguūtas* « petit nombre » (Cés., B. G. 3, 23, 7), « petite quantité » (Colum. 7, 5, 5), où apparaît encore le sens ancien, et plus généralement « exiguité, petitesse ». Composé : *perexiguus*.

Non attesté avant TERENCE, classique, usuel. Non roman.

Exiguus est l'adjectif dérivé de *xigō* dans le sens technique de « peser », comme *ambiguus* de *ambigō* (cf. *contiguus, assiduus, relicuus*, etc.). La restriction de sens est comparable à celle qu'on observe dans *mediocris, modicus* et fr. *congru*. Sans rapport, comme le croyaient les Latins (cf. Caesellius ap. Cassiod. 204, 17, et Isid., Or. 10, 88), avec *indigēō* (dont l'adjectif est *indigus*), ni avec *exilis*.

exilis, -e : fin, mince, maigre, sec; au sens moral, « faible, pauvre ». Joint à *exiguus*, à *macer*, à *inānis*, à *ieiūnus*. Opposé à *tumēns*, *plēnus*, *grauis*. Attesté depuis Plaute (Sti. 526), classique, usuel. Non roman, sauf dans une forme isolée, tirée de *exilia*, M. L. 3014 a.

Dérivés : *exiliter*, *exiliās*.

Étymologie inconnue. Corsen, d'après Festus, P. F. 71, 4, tirait *exilis* de *ex* et *ilia*; le sens initial aurait été « efflanqué »; mais la dérivation fait difficulté, comme le sens. Ni le rattachement à *egeō* ni l'explication par **ex-ag-slis* ne satisfont non plus. Sans rapport avec *exiguus*.

exim; **exinde**, **exin** : v. *ex*.

eximius : v. *emō*.

exolēscē, **exolētus** : v. *alō*, *adulēscō*.

exorcismus, -i m. : exorcisme. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. ἐξορκισμός; d'où *exorcizō* (-*ciō*) et ses dérivés (cf. *baptizō*).

ex(s)pectō : v. *speciō*.

expediō : v. *ipes*.

expergiscor : v. le suivant.

expergō, -is, -pergī (?), -pergitus (Lucr. 3, 929, d'où *expergitū* adv., Apul.), -pergere : éveiller, réveiller. Verbe archaïque, remplacé à l'époque classique par le composé, déjà dans Plaute, et du reste rare : *expergefaciō*, d'où *expergefactiō* (tardif); et chez Apulée et Aulu-Gelle, *expergeficus*, -*ficō*, -*ās*. De *expergō* il existe un inchoatif déponent de sens moyen, *expergiscor* (-*scō*, Pompon.), -*eris* : « s'éveiller », qui, rapproché de *pergō* par l'étymologie populaire lorsque *expergō* fut sorti de l'usage, lui a emprunté l'adjectif verbal qui forme son parfait *experrectus sum*; cf. P. F. 69, 17, *experrectus a porrigendo se uocatus, quod fere facimus recentes a somno*, et Non. 47, 4, *exporrectum : extentum*, avec une citation de Varron où *exporrectus* (confondu avec *experrectus*; v. *porgō*) est employé au sens de « réveillé ». Les grammairiens ont ensuite établi une distinction entre *expergitus* et *experrectus*; ainsi P. F. 70, 12, *experrectus est, qui per se uigilare coepit; expergitus ab alio excitatus quem solemus dicere expergefatum*. La forme *expergiscere* est représentée dans les langues romanes, M. L. 3043, et v. Jud, Revue de ling. romane, II, p. 204.

En admettant une dissimilation, on a supposé que *expergiscor* était à rapprocher du présent av. *fra-γρισμνō* « s'éveillant », c'est-à-dire de la famille de véd. *jāgārti* « il veille » et gr. ἐγείρω « j'éveille », ἐγρήγορα « je suis éveillé ». Isolé en latin, *expergiscor* aurait passé dans le groupe de *regō* auquel appartient *pergō*; mais la dissimilation supposée (st sans autre exemple en latin, et l'adj. *expergitus* semble de formation récente. — La notion de « veiller » est exprimée, du reste, par *uigil*, qui appartient à un groupe occidental.

exerior, -iris, -iri : v. *periculum* et *peritus*.

explō, -ās, -āre : v. *pilō*.

explicit : forme tardive d'indicatif de *explicō*, créée sur *explicui*, *explicium*, création favorisée par l'existence de *incipiō*, avec lequel *expliciti* faisait un couple antithétique; cf. Bonnet, *Le lat. de Grég. de Tours*,

432 sqq.; Thes. V 2, 1738 s. u. Uniquement usitée dans les souscriptions de manuscrits avec le sens de « finir, s'achève ». V. *plectō*.

explōdō : v. *plaudō*.

explōrō, -ās, -āui, -ātum, -āre : battre le terrain, reconnaître, explorer (sens propre et figuré); et par suite « faire l'essai ou l'épreuve de » (par rapprochement avec *experior*). Ancien, usuel et classique.

Dérivés et composés : *explōrātor*, qui dans la langue militaire a pris le sens d'« éclaireur » et aussi d'« espion »; *explōrātrix* (Cassien); *explōrātiō*; *explōrātorius*; *inexplōrātus* (T.-L.). Les étymologies anciennes ne séparent pas *explōrō* de *plōrō*, *implōrō*, mais il doit y avoir beaucoup de fantaisie dans une étymologie comme celle de Festus, P. F. 69, 21 : *explorare antiquos pro exclamare usos, sed postea prospicere et certum cognoscere coepit significare. Itaque speculator ab exploratore hoc distat quod speculator hostilia silentio perspicit, explorator pacata clamore cognoscit*. Peut-être *explōrāre* est-il un ancien terme de chasse et se disait-il des battues où l'on chassait le gibier à force de cris. Ainsi, du sens de « faire une battue », on serait passé à celui de « battre le terrain ».

Un autre essai d'explication a été proposé par Cuny, Mél. Havet, p. 85 sqq., qui fait de *explōrō* un composé de **plōrō* dénominalif d'un substantif hypothétique **plōrō* « sol, terrain », apparenté à v. iri. *lār*, all. *Flur*, V. *plānus*.

exporgō : v. *porrigō*, sous *regō*.

expretūs : adj. qui figure dans un vers contesté de Plt., Ba. 446, *ut magister quasi lucerna uncto expretus linco*. Le sens semble être « enveloppé, entortillé »; mais aucune des explications proposées n'est satisfaisante. Il n'y a rien à tirer de Festus, P. F. 69, 18.

Exquiliāe : v. *colō*.

ex(s)ternō : v. *externus*, sous *ex*, et *sternō*.

extā, -ōrum (un gén. pl. *extum* dans Pac. ap. Cic., Or. 46, 155; on trouve aussi *extae* f. pl.) n. pl. : viscères. Le terme appartient à la langue augurale et désigne généralement le foie, la vésicule biliaire, le cœur et les poumons. Toutefois, d'après Pline 11, 197, *exta homini ab inferiore uiscerum parte separantur membrana*. Étymologie populaire dans P. F. 69, 9, *exta dicta quod ea dis prosectentur, quae maxime extant eminentique*. — De **ex-secta*? Cf. *prōsecta*, *prōsiciae*.

Dérivés et composés : *extāris* (*aulam extarem* « pot à faire cuire les tripes »; Plt., Ru. 135, forme dissimulée, par suite du voisinage de *aula*, de *extālis*, v. Wackernagel, IF 31, 256); *extālis* (Chir., Vulg.) : gros intestin, rectum; *extispex* m. (Acc.); *extispicium*, -*spicus*; **extilia*. M. L. 3090 b.

extemplō : v. *templum*.

exterus, **externus** : v. *ex*.

extō, **existō** : v. *stō*.

extorris, -e : exilé. Synonyme de *exul*, auquel il est joint dans une formule citée par Aulu-Gelle 2, 11, 1, *exul extorrisque esto*. Cf. encore le rapprochement de

extorris et de *solum* ap. T.-L. 5, 30, 6, *agere alqm extorem ab solo patrio ac dis Penatibus in hostium urbem*. Adjectif composé de *ex* + *torris* apparenté à *terra*. Vieux mot demeuré usuel et classique.

Vocalisme -o- à noter au second terme d'un composé; cf. *mediūllum* et peut-être *sōbrius*. C'est le type *illustre* par *πατέρας*, *ἀπάτρος*, *ἑσά*, *φωτόζοος*.

extrā, **extrēmus** **extrinsecus** : v. *ex*.

exul, **exsul**, -lis c. : exilé. Ancien, usuel; iri. *esul*.

Dérivés : *exulō* (-*lor*, Lact., Hyg.), -*ās* : être exilé et ses dérivés tardifs *exulātiō*, -*tor*, -*tus*; *ex(s)ilium* : exil, M. L. 3016; v. h. a. *ihsilī*, d'où *exiliō*, -*ās* (depuis Irén.), M. L. 3015; *exilica causa*, *quae aduersus exulem agitur*, P. F. 71, 6; *ex(s)ulāris*, Apul.; *exulāticus*; *exiliāticus*.

Ex(s)ul est mis en rapport par les Latins avec *solum* : *omnes scelerati atque impii quos leges exsilio affici uolunt, exsules sunt, etiamsi solum non mutarint*, Cic., Parad. 4, 2, 31; cf. aussi l'expression consacrée *exiliū causa solum*. De là la graphie *exalatum* dans l'Ambrosianus de Plt., Tri. 535. Mais, si on lit *exsul* dans les manuscrits, les inscriptions ne connaissent que la graphie *exul*, *exilium*. Cf. *extorris*, *extorrāneus*, *extermiō*. Doit plutôt se rattacher à la racine verbale qu'on a dans *amb-ulō*; v. ce mot.

exuō, -uis, -uī, -ūtum, -uere : dévêtir, dépouiller; *exūus* « dépourillé ». M. L. 3110 a. Sens propre et figuré. Ancien et usuel.

exuuia f. pl. (surtout poétique) : dépouille d'un animal, vieille peau du serpent; vêtements enlevés par quelqu'un, cf. Plt., Men. 191, *induuiae tuae atque uxo-*

ris exuuiae, par suite « dépourilles d'un ennemi » : Vg., Ae. 2, 275, [*Hector.*] *exuuias indutus Achilli*. *Exuuia* est formé comme *rel(i)iquiae*; le second u doit noter un phonème de transition entre u et i voyelle : cf. *fluuius* en face de *-fluus*.

A *exuō* s'oppose : *induō* « revêtir », proprement « mettre sur soi »; avec le préfixe *ind-*, cf. *endo*, *indui*, d'où, par analogie de *indūtus*, coupé *in-dūtus*; *exuatae* (lire -*tiae*?) : *exuuia*, P. F. 70, 4. S'emploie également au médio-passif *induor*, *indūtus*; forme pronominale *se induere* « se mettre dedans »; *se induere in laqueum*, Plt., Cas. 113, et par suite « se transformer en » : *cum se nux plurima siluis induet in florem*, Vg., G. 1, 188. Sans rapport étymologique avec *ἐνδύω*, *ἐνδυός*, malgré l'homonymie et la synonymie. Mais le verbe grec a pu influencer sur les emplois qui ont été faits de *induō*.

Dérivés : *indūuia* f. pl. (archaïque et rare) : vêtement qu'on met sur soi; *indūus*, -*ūs* m. : fait de mettre sur soi (opposé par Varron à *amicus*, v. *amicciō*); *indūtilis* « qu'on peut mettre ou entrer dans »; *indūtilis uomeris*, Cat., Agr. 135, 2; *indūcula* f. « chemise de femme » (Plt.); mot sur lequel on a sans doute formé *subūcula* « vêtement de dessous »; *indūmentum* n. et *super-induō*, -*mentum* (Suét., Tert.). Cf. peut-être aussi *reduuia* « envie aux doigts ». Pour *indusium*, v. ce mot.

Exuō, *induō* sont composés d'un verbe *-*ewō*, *-*owō* qu'on retrouve dans le composé ombrien *an-ouihimu* « induimino »; cf. arm. *aganim* (avec vocalisme initial a-), v. sl. -*uti* « mettre sur soi » et, avec restriction de sens, av. *aōbrəm* « soulier », lit. *aiūi* « mettre des souliers », *aiūti* « porter des souliers », *auklē*, lette *aukla* (même suffixe que dans *sub ūcula*). V. *uestis* et *ōmentum*.

L'étymologie des mots commençant par *f* est obscure par le fait que lat. *f* admet des origines multiples, à savoir, pour n'envisager que des exemples sûrs :

- bh* : *ferō*.
 - dh* : v. *fecundus*.
 - g^{wh}* : v. *formus*.
 - ghw* : v. *ferus*.
 - dhw* : v. *forēs*.
 - s* dans *sr* : *frigus*.
 - m*- par dissimilation : v. *formica*, et peut-être dans **mr*- : v. *fremō* (et cf. *hibernus*) ; **ml*- : v. *flaccus*.
 - gh*- devant *u* : v. *fundō*.
- Un phonème d'une langue inconnue dans des mots d'emprunt : v. *ficus*.

En revanche, *f* ne représente *φ* dans aucun emprunt ancien au grec ; *fūr* ne peut sortir du gr. *φῶρ* que par un intermédiaire, peut-être étrusque ; mais v. *persōna*.

Dans ces conditions, les rapprochements ne peuvent passer pour établis que là où les éléments communs autres que l'initiale sont nets. L'initiale n'enseigne presque rien.

faba, -*ae* (doublet dialectal falisque *haba*) f. : fève. Ancien, usuel. Panroman ; M. L. 3117. Emprunté par le gr. : *φάβα*, et l'irl. *seib* ; passé en basque *baba* et en berbère *bau*.

Dérivés : *fabātus* (-*a puls*, F. 344, 10 ; *Fabātus* sert aussi de cognōmen) ; *fabārius* (*fabāriæ Kalendæ*, cf. Macr., Sat. 1, 2) ; *fabālia* et *fabālia*, -*ium* n. pl. : tiges de fèves ; *fabāceus* (-*cius*), M. L. 3118, et *fabācia* f. : purée de fèves (cf. *foeciā* « fougace ») ; *fabāginus* (Caton), cf. *oleāginus* ; *fabātārium* n. (tardif) : pot à fèves. Peut-être faut-il y rattacher le gentilice *Fabius* (Plin. 18, 10) et *Fabūcius*, -*bācius*, -*bidius*. Dérivés en -*ulus* : *fabulus*, -*i* « fève » et « peau de la fève » ; *fabūlis* = *fabālis*, M. L. 3126 ; *fabulōnia*, -*ae* = *δοσκῶμος*. Cf. aussi *fabiolum* = *καπατίτις*, Diosc. 4, 65 W ; *fabiola* (bas latin) ; **exfabicāre* « écusser, vaner », M. L. 3006 ; v. aussi B. W. sous *stageolet*. La fève semble avoir joué un grand rôle dans l'alimentation des Romains, comme on le voit par les *fabāriæ Kalendæ*, calendes de juin, ainsi nommées parce qu'on y offrait aux dieux les premières fèves, et par le rôle de la fève dans les proverbes comme dans les rites et les superstitions populaires.

Cf. v. pruss. *babo* (fém.) et sl. *bobŭ* (s. *bob*, **bo*bā ; r. *bob*, *bō*bā ; etc.) masc. ; même sens ; on est tenté de poser un original **bhabo*- féminin, terme de la langue populaire à vocalisme *a* et *b* intérieur (on ne peut admettre *bh* intérieur : le traitement de *barba* y contredit). Le rapport avec v. isl. *baun*, v. h. a. *bōna*, etc., qui désigne la même plante, n'est pas clair ; le *b* intérieur, peu courant en indo-européen, ne se retrouve pas dans ce mot germanique. Mot de la langue de civilisation du

nord-ouest de l'Europe, comme *sz*- « semer » (v. *serō*).

faber, -*brī* m. (gén. pl. *fabrum*) : 1° ouvrier qui travaille les corps durs (métaux, pierre, bois, ivoire, etc.) ; fauchonier. Le sens est généralement précisé par une épithète : *f. aerārius*, *ferrārius*, *ignārius*, etc., ou simplement par le contexte : Plt., Cap. 1027, *eamus intro, et accessatur faber, ut istas compedis tibi adimam*. Designation la plus souvent un ouvrier en bois (charpentier, menuisier) ou en fer (forgeron). C'est avec ce sens de « forgeron » et de « forge » que *faber* et *fabrica* ont survécu dans la plupart des langues romanes. M. L. 3120-3121. Il y a aussi un emploi adjectif bien moins fréquent : *faber*, -*bra*, -*brum* : travaillé ; puis *fabrē* « de maître d'ouvrier » (et *affabrē*, puis *affaber* (Gloss.), *infabrē*). L'emploi adjectif n'est pas attesté avant Ovide, mais *fabrē* est dans Plaute.

Dérivés : *fabrica* f. (ancien adjectif substantivé) Plin. 16, 225, emploi encore *fabricæ artis*, cf. Dig. 33, 7, 19) : 1° métier, travail d'une matière (abstrait et concret), objet fabriqué ; 2° atelier, particulièrement « forge », bâtiment ; dénominatif *fabricæ* (et *fabricor*, d'après *operator*) ; *perfabricō* : travailler, fabriquer (sens propre et figuré), et ses dérivés, *fabricatō*, -*tor*, etc., M. L. 3122 ; *fabrīlis* : « d'ouvrier » et « de forge », -*is fūmus*, M. L. 3123 ; *fabricus*, -*cēnus* (tardifs) ; *fabriō*, -*is* (Ven. Fort.) : Cf. encore les composés *fabrēfaciō*, *fabrificatiō* (Tert.) et les noms propres *Fabricius*, -*ciānus*, *Fabrāteria*, *Faberius*, -*iānus*.

A moins qu'on n'explique arm. *darbin* « forgeron » par un ancien **dhōbhr*-, ce qui est possible, lat. *faber* n'a pas de correspondant exact avec son sens (le pol. *faber* est emprunté au latin). On a aussi rapproché le groupe de got. *ga-daban* « *κρῆπαν* », v. isl. *dafna* « renforter », lit. *dabā* « nature, caractère », pol. *doba* « moment favorable », v. sl. *po-dobiti* « adapter, rendre convenable », v. sl. *dobrŭ* « *ἀγαθός*, », et *doblŭ* « *ἀριστός*, *δοξίμος* ». — Le *p* germanique, ancien *b*, de v. h. a. *taphar* « brave » ne concorde pas avec le *b* de *daban*. — En somme, étymologie trouble. Du reste, les mots relatifs à la métallurgie ne sont pas clairs pour la plupart et l'extension en est médiocre. V. *ferrum*.

faber, -*brī* m. : dorée (poisson). Cf. Colum. 8, 16, *faber qui et in nostro Gadium municipio generosissimum piscibus adnumeratur, eumque prisca consuetudine xaeum (= ζαῖον) appellamus* ; et Plin. 9, 68. Même mot que *faber* ; la dorée s'appelle aussi « le forgeron », probablement par suite de l'aspect enfumé que ce poisson présente par places.

fabeus, *fabea* : v. *faveus*, sous *fauēō*.

fābula, *fābella* : v. *for*, *fārī*.

faciō (*faciō*(l)ō), -*ās*, -*āre* : crier (de la grive). Subst.

Anth. Forme peu sûre (cf. *cac(a)illō?*). On dit aussi *tracūō*, *accōiō*.

faciō(l)ō, -*ōnis* f. : dessèchement des plantes. Latinisation déformée de *σφακελιμός* (Ital.).

facessō : v. *faciō*.

facētus, -*a*, -*um* : 1° élégant, bien fait, etc. Cf. Quint. 6, 3, 20, *facietum... non tantum circa ridicula opinor conuincere; neque enim diceret Horatius facietum carminis genus* (S. 1, 10, 44) *natura concessum esse Vergilio. Decoris hanc magis et excolit cuiusdam elegantiae appellatorem puto*; 2° spirituel, plaisant, cf. *faciētē* surtout fréquent dans *faciētē dictum*.

Facētus se dit des personnes comme des choses et des objets concrets comme des opérations de l'esprit : cf., par exemple, Plt., Mi. 147, *facietis fabricis et doctis dolis*; Mo. 43, *facietis... uicitibus* (toutefois, cet emploi est rare). Pour les Latins, en effet, l'adjectif dérive de *faciō*, cf. Don., Eu. 427, *facietus est qui facit uerbis quod uult*; et la figura étymologica de Plt., As. 350, *extemplo facio me facietum et magnificum uirum*; St. 656, *fecisti facietas*, et Ep. 412, *facete fecit*. Mais la dérivation *facētus* de *faciō* est sans exemple, et la glose : *faces dicebant antiqui us fides*, P. F. 77, 19, semble une création de grammairien pour expliquer *facētus*. Le cas de *parēns* en face de *pariō* et de *sententiā* en face de *sentiō*, qu'a invoqué Müller Jzn, Museum, 1933, col. 288, est autre. *Facētus* rappelle le type *acētus*, *uegētus* (de *acēō*, *uegēō*), etc. Sur l'explication par un dérivé de *fax*, v. ce mot. Ancien, usuel ; non roman. Pas d'étymologie.

Dérivés et composés : *faciētia* (usité surtout au pl. *faciētias*, cf. Thes. VI 40, 33 sqq. ; un exemple dès Plt., St. 729) : élégance(s) ; trait(s) d'esprit ; *faciētō*, -*as* et *faciētior* (rares et tardifs, Sid., Ven. Fort.) ; *infaciētus*, presque uniquement employé dans la litote *haud (nōn) infaciētus* « non sans esprit » ; *perfaciētus*.

faciēs : v. le suivant.

faciō, -*is*, *fēci*, *faciētum*, *facere* : verbe italique ; osq. *fakiiad*, omb. *fācia*, volsque *façia* « faciat », osq. *sefaciut*, omb. *fakust* « *fēcerit* », prénestin *sheshaked* « *fēdit* ». Le prénestin et l'osque ont un parfait à redoublement, en face de la forme à alternance du latin *fēci* (cf. gr. *ἔθηκεν*), qui, sous la forme *feced*, figure déjà sur le vase de Duenos ; l'omb. *facust* a sans doute perdu un redoublement. Impératif présent *fac*, de **faci*, comme *dic*, de **dice* (à côté de *face*, Catulle, etc.) ; anciennes formes en -*s*, *facō*, *facim* (dont une forme de passif *faciatur*, ap. T.-L. 22, 10, 6). Les temps de l'infectum du passif sont empruntés à une verbe actif d'aspect duratif signifiant proprement « devenir » : *fiō*, *fieri* (archaïque *fiere* (?), *fieri*), *fiēbam*, *fiam* (pas de participe présent), qu'on retrouve dans osque *fii et* « *fiunt* » et dont quelques formes sont conservées en roumain et dans certains dialectes italiens. M. L. 3288. La signification passive donnée à ce verbe a amené la création de quelques formes passives, comme *fieri* (d'emploi normal) et *fitur*, *fiēbantur* (rares et archaïques, cf. Thes. VI 84, 80 sqq. ; un exemple de *fitum est* est resté dans Liv. Andr., Od. 30). Du reste, l'analogie a amené la création de quelques formes passives du type *faciātur* (Titinius, Com. 97), cf. Thes. VI 83, 1 sqq. ; et les composés de *faciō* ont à l'époque classique leur passif en -*facior* : *adfacior*, *confi-*

cior, tandis que l'époque archaïque connaît encore des formes en -*fiō* : *confi*, *desfi* (repris par Vg. et sur lequel Plt. a fait *superfi*, *interferi*, formes qui sont demeurées dans les composés du type *calesfiō*. Composés en -*faciō* : *ad-*, *con-**faciō*, etc.

Le verbe appartient à une racine qui signifiait « mettre, placer, poser » (*πῶναι*), ou, dans l'emploi absolu, « se mettre, se placer ». Le sens ancien est « poser, placer » ; le passage au sens de « faire » a dû se faire par des emplois techniques : cf. en gr. *ἐν δ'ἔτιθει νεῖον*, Il. 18, 541 : là-dessus (sur le bouclier d'Achille) il posa (c'est-à-dire « il représenta, il exécuta ») un champ nouvellement défriché ; *δέρπου... ὀλον... ἐμῆλε θεσπέμναι*, Od. 20, 394 : le repas qu'il devait placer (c'est-à-dire « dresser » et « préparer ») ; *sacrum facere* (v. *sacerdās*) « placer (sur l'autel) un sacrifice », d'où « faire un sacrifice » ; v. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 252. Le sens de « poser, placer » apparaît encore nettement en latin dans le simple et surtout dans ses composés et dérivés. Dans le simple, dans des expressions comme *facere magni, nihili* « poser comme étant de grande, de nulle valeur » (cf. *μουσικῆς τίθησ τῶς λόγους*, Plat., Resp. 376 e, et *πολλοὺ ποιέσθαι*) ; *facere nōmen alicui* (comme *indere nōmen alicui*, *δνομα θεῖναι τι*, Od. 19, 403) ; *f. modum irac* ; *dicendi finem f.* ; *f. multam* ; *f. aliquem regem* « poser quelqu'un comme roi » (cf. *θεῖναι τινα ἀρχιμητήν*, Il. 1, 290) ; *fac, quaeso, qui ego sum, esse te* « pose que c'est toi qui es moi », Cic., Fam. 7, 23, 1 (cf. *θεῖμεν δὴ τὰς πόλεις ἐν τῷ τότε χρόνῳ διαφθελεσθαι* ; Plat., Leg. 677 c). Dans l'emploi absolu, *facere cum aliquo*, *aduersus aliquem* « se mettre avec, contre quelqu'un » (d'où *faciō*, proprement « position », e. g. Plt., Trin. 452, *cum uostra nostra non est aequa facio*, sens constant dans Plaute, cf. plus bas) ; ce sens a été important dans le vocabulaire politique, cf. *desfere*. Le sens de « [se] placer » peut seul expliquer l'emploi pronominal ou absolu de *se facere*, ou *facere* (ce dernier, dans ce sens, attesté seulement à l'époque impériale ; mais c'est une survivance d'un usage ancien) au sens de « se mettre en marche, se déplacer » ; cf. le sens absolu du désidératif *facessō* « s'en aller » (à côté du sens transitif de « accomplir »). Dans les composés, le sens de « [se] placer » apparaît net dans *praeficiō* « mettre en avant », *prō-ficiō* « avancer » (et *prō-fic-iscor* « se mettre en route »), *desficiō* « quitter (son poste), faire défaut », *officiō*, etc. Cf. aussi *faciēs*, *superficiēs*. Toutefois, c'est le sens de « faire » qui est vivant, et c'est sur celui-là que se développent les emplois nouveaux du verbe ; aussi la langue a-t-elle recouru à un autre verbe, *pōnō* (composé de **po-sinō*), pour exprimer l'idée de « poser, placer ». *Faciō* dans le sens de « faire » peut s'employer absolument ou avec un complément. Absolument, il a entre autres le sens de « être efficace » (et aussi « convenir à », cf. Thes. VI 122, 42 sqq.), e. g. *chamaeleon facit ad difficultatem urinae*, Plin. 22, 46 (cf. gr. *ποιῶ*) ; *bene, bellē facere* « faire bien, aller bien ». Un autre sens, ancien, est le sens religieux de « faire un sacrifice », e. g. *facere uitulā*, Vg., B. 3, 77, et au passif *cum pro populo fieret*, Cic., Att. 1, 13, 3. L'ombrien emploie le même verbe, avec l'accusatif, cf. T. E. I a 3 *tre buf fetu* « tris boués facitō » (= *sacrificatiō*), d'où l'adjectif *façefele*, T. E. II b 9. Cf. l'emploi de *πέζω* et de skr. *kāromi* et le composé *sacrufex* (*sacerdās*). Le sacrifice est « l'acte »

par excellence. Sur le sens de « faire » se greffent de nombreux sens voisins : « causer, exciter », *facere metum, moram* ; « exercer », *argentariam facere* ; « travailler », cf. *aurefex, ari-, carni-fex, stratio facta* (cf. gr. ὀνόματα πειρομένη). Du sens de « travailler » on passe au sens de « faire artificiellement », cf. *facticius*. C'est du sens de « travailler » que dérivent des expressions comme *facere barbam, capillos, unguis* « faire la barbe, les cheveux, les ongles » ; cf. *f. aquam* = *aquari*, Thes. VI 89, 36 sqq.

Faciō peut avoir pour complément une proposition infinitive : Varr., R. R. 3, 5, 3, *desiderium marcescere faciō uolueres* (cf. ἄμενεν με τῆδ' ἔθηκε τὴν νόσον, Eur., Her. 990). Ainsi s'expliquent *cal(e)faciō, arēfaciō*, etc., dont les éléments sont encore quelquefois séparés : *faciō are*, Lucr. 6, 962 ; cf. Cat., Agr. 47, 157, *ferue bene faciō* ; Varr., R. R. 2, 9, *consue quoque faciunt* ; 3, 4, *excande me fecerunt cupiditate*, et dans lesquels *arē-, feruē-*, etc., doivent représenter d'anciens infinitifs en *-ē*, qui peuvent être abrégés par l'effet de la loi des mots iambiques.

En raison du sens vague de la racine, *faciō*, comme notre verbe « faire », comme le gr. ποιεῖν, δρᾶν, peut servir d'équivalent à un verbe de sens plus précis, précédemment exprimé ou non : Hor., S. 1, 4, 64, *ne facias quod Ummidius quidam* « ne va pas faire comme un certain Ummidius » (proprement « ne te place pas dans la situation... »). Il peut s'employer en litote, comme substitut pudique de certaines expressions qu'on évite : ainsi *facere* = *coire*, Pêtr. 87, 9, *quare non facinus?*, ou encore *facere* = *caçare* ; cf. le fr. « faire ». Un sens plus vague encore apparaît à l'époque impériale dans des emplois impersonnels tels que St Aug., Serm. 25, 3, 3, *numquam fecit tale frigus, numquam fecit tales aestus*, et dans celui que nous révèle la glose *uesperesit* : *sero facit*, CGL V 335, 25 (à côté de *sero-fit*, ibid. 253, 15), qui ont passé en français : « il n'a jamais fait un tel froid » ; « il fait sec » ; « il so fait tard ».

Facere est représenté avec le sens de « faire » dans toutes les langues romanes, M. L. 3128 ; cf. aussi *facienda, *facienda*, 3129.

Fréquentatifs de *faciō* : **-factō, -ās?* : non attesté, sauf dans les composés (*af-factō, cal(e)-, frigē-, ol(e)-factō*), en dehors d'un exemple unique dans un texte du v^e siècle ap. J.-C. Cf. Explan. in Donat. Gramm., IV 548, 21, *iniueniuntur quae de absolutis in frequentatiua non transeunt, ut « faciō »*. *Neque enim « factō » dici potest, nisi composito uerbo, ut est « calefactō »*. Le fréquentatif de *faciō* est : *factūō, -ās* ; cf. Gell. 9, 6, 3, *faciō, factus [facit] factio*, et Thes. VI 139, 5 sqq. *Factiō* est attesté depuis Plaute, et il est demeuré classique. Et seul *factiō* a des dérivés attestés : *factiōtor, -tatiō, -tamentum*.

facessō, -is, -iū, -itum : desideratif de *faciō*, dont il a le sens transitif et le sens absolu : 1^o chercher à faire (*negotium facessere*, Cic., Verr. II 4, 142) ; s'empreser d'exécuter, *Vg., Ae. 4, 295, imperio laeti parent ca iussa facessunt* (imité d'Ennius, A. 59?) ; ou « faire venir, attirer », cf. Cic., Diu. in Caec. 45, *ne innocenti periculum facessieris* (-*seris* var.) ; 2^o se mettre en route, s'en aller ; e. g. Pacuuius, Trag. 326, *facessite omnes hinc* ; Tac., A. 16, 34. Rare, bien qu'attesté depuis Ennius et Plaute jusqu'à Venant. Fort. et Ennodius. Pas de dérivés.

Nom racine et adjectifs : *-fex, -fctis* m. : nom racine

attesté seulement (cf. *-dex, -spez*) comme second terme dans les composés désignant des noms d'agent : *eri-auru-, carni-, opi-, ponti-fex*, etc., auxquels peuvent correspondre des noms neutres en *-ficium* : *aedificium* (sans **aedifex*), *artificium*. La forme *offex* : qui *officiū* (Gloss.) semble refaire sur *officiū*, tiré lui-même de *officiō*.

-ficus, second terme de composé ; il a un comparatif en *-ficientior*, un superlatif en *-ficientissimus* (cf. *-uolus*) : *beneficus, maleficus, magnificus, munificus, praeficus* (cf. *praeficiō*), *ueneficus*, auxquels peuvent correspondre des noms féminins, marquant l'activité, en *-ficientia* : *beneficientia, maleficientia* (à côté du nom neutre de l'acte *beneficium, maleficium*), *magnificientia* ; et des verbes dénominaux en *-ficio, -ficor* : *aedificō, amplificō, sacrificō, gratificor*, etc. Ce type de composés en *-ficio, -ās* a eu un grand développement, notamment dans la langue des chrétiens, qui ont multiplié ces formes lourdes et qu'ils jugeaient expressives : les français les a conservées dans le type *amplifier*, etc. **-ficiōx, -ācis* : *efficiōx*, comme *peruiciōx* (sans **uiciōx*). Cf. P. S. Baecklund, Die lat. Bildungen auf *-ficio*. -*ficus, Uppsala*, 1914.

factus, -a, -um, souvent substantivé au n. *factum*, pl. *facta* : fait, acte ; *dicta et facta, benefacta, bonum factum*, etc. ; de là l'adverbe *profectō* « assurément ». Conservé en britt. *faeth* « cultivé ». L'adjectif *factus* « fait » a un contraire *infectus* « non fait », dont le neutre *infectum* s'emploie dans la langue grammaticale (Varron) pour désigner les temps du présent (qui marque l'action non achevée) par opposition aux temps du parfait, *perfectum*. *Infectus* est ancien et classique ; mais, sauf quelques survivances dans la langue du droit (par exemple, *infecti damni* comme *indicta causa*), il ne semble pas avoir survécu dans la langue impériale, qui voit se développer *imperfectus*. L'homonymie avec *infectus*, de *infectio*, avait des inconvénients.

De *factus* dérive *facticius* (cf. *emptus, empticius*, etc.) qui non sponte fit », artificiel (s'oppose à *nātūrus, sponte nascēns*), cultivé, travaillé ; par suite « créé de toutes pièces, inventé », ... *genus... facticiorum deorum*, Aug., loc. hept. 2, 138. S'emploie en grammairerie pour traduire le gr. πειρομένης, M. L. 3132 ; B. W. Jéliche.

facilis (ancien neutre *facul*, comme *simul, procul*, l'ancien tombant après l ou r, cf. *animal, calcar*) : adjectif en *-ilis* comme *ag-, doc-, hab-ilis*, etc., qui a le sens passif et le sens actif : 1^o faisable, d'où « qui se laisse faire, facile à faire » ; 2^o qui laisse faire, indulgent, e. g. Ter. Hau. 217, *facili me utetur patre*. De là le double sens de *facilitās*. De *facilis* le substantif dérivé a deux formes, une phonétique, *facilitās* (cf. *simulitās*), et une analogique, *facilitās*, que la langue a différenciées dans l'usage ; cf. P. F. 77, 6, *facul antiqui dicebant, et faculter pro facile* ; unde *facultas et difficulter uidentur dicta. Sed postea facultas morum facta est, facultas rerum. Facultas « faculté, possibilité » peut s'employer au pluriel avec le sens concret de « ressources, facultés », comme le diminutif *facultula* (-*tāticula*). De *facilis* : *difficilis* (*difficulis* dans Varr.) et *difficultās* (pour la valeur privative du préfixe, cf. *dif-fidens, dissimilis*) ; *perfacilis*.*

Il n'y a pas d'adjectif **facibilis*, correspondant à l'ombrien *façefelee*.

faciēs, -ēi f. : façon, forme, aspect, Varr., L. L. 6, 78, *proprio nomine dicitur facere a facie, qui rei quam faciō*

imponit *faciem*. *Vi fctor cum dicit « fringo » figuram imponit... sic cum dicit « facio » faciem imponit*, et le charpilre d'Aulu-Gelle 13, 30, *non hactenus esse faciem quae uolgo dicitur*. Le mot est employé dans ce sens jusqu'à l'époque impériale, où, par une restriction comparable à celle de *figura*, il se spécialise dans le sens de « façade », e. g. CIL XIII 8170, *praetorium ad nouam faciem est restitutum*, et de « figure, face ». De là, dans la langue des traducteurs de la Bible, in *faciē, in faciem* = ἐπὶ προσώπου, et de nombreuses locutions analogues avec *ad, ab, ante, contra*, du reste dérivées du grec (*ad faciem* = πρὸς πρόσωπον).

Faciēs est à *faciō* comme *speciēs* à *speciō*, etc. Un doublet **facia* est attesté par les langues romanes, M. L. 3130 ; cf. *glaciēs* et *glacia*. La glose *facēs* est sans réalité ; v. *faciūs*.

Dérivés et composés : *super-ficiēs* (*-ficium*, Lex Agr.) : surface (proprement « fait d'être placé au-dessus ») ; aspect extérieure ; *superficiarius* (Sén.), *-ciliis* (Ter.).

faciāle n. (substantivé d'un adj. *faciālis*) : mouchoir, προσώφηνον (tardif). Cf. *faciergium* n. : essuie-face. Mot de l'Église ; très tardif, comme *manu-tergium*.

Cf. aussi, sans doute, *bifax, difax* « διπλωματός, διπλωματικός » (Gl.).

facinus, -oris n. : acte (bon ou mauvais), action, cf. Serv., Ae. 1, 51, *bonum facinus et malum facinus dicitur*... Dans la langue familière, « chose », comme *negotium* : *mirum facinus* (Plt.), *Figura etymologica* dans Plt., Au. 587, *hoc est serui facinus frugi, facere quod ego persequor*. A l'époque classique, se prend souvent en mauvaise part ; cf. Cic., Verr. 2, 5, 66, qui emploie en gradation *facinus, scelus, parricidium* ; d'où *facinorōsus* = *scelestrosus*. Cf. Reichenbecher, *De uocum scelus facinus usu*, Iena, 1913. Même suffixe que dans *fē-nus* (r. ce mot).

La formation, étant tirée de l'élément radical complexe *fac-de-faciō*, ne peut passer pour indo-européenne ; mais elle est parallèle à celle de av. *varšna* « acte », en face de *varəzəyēti* « il agit », et sans doute à celle de skr. *śhah*, av. *aēnō* « acte violent ».

faciō : reflète les deux sens de *facere* « faire » et « placer » : 1^o manière de faire, façon (rare ; deux exemples dans Plt., Ba. 843 et Ru. 1371, *quae haec factio est?* ; les autres exemples sont très tardifs), usité comme terme de droit, *testamentī factiō*. Conservé dans le sens de « façon » par les langues romanes, M. L. 3133 ; 2^o « position », e. g. Plt., Ci. 493, *neque nos factione tanta quantu sumus* « groupe [de gens appartenant au même métier ou au même parti], parti, faction, cabale ». Cf. P. F. 76, 23, *factio et factiosus initio honesta uocabula erant ; unde adhuc factiones histrionum et quadrigariorum... Modo autem nomine factionis seditiō et arma uocantur*.

-Factiō désigne spécialement le parti des nobles (par opposition à *partēs*), e. g. Sall., Iu. 41, 6, *nobilitas magis factione pollebat* ; aussi est-il souvent joint à *opēs*, comme *factiōsus* à *diues*, et désigne « le beau parti, le haut rang » (également dans le sens de « parti matrimonial », comme dans fr. « c'est un beau parti » ; cf. Plt., Au. 167, 226-227). Du sens de « cabale » est parti le sens de « machination, tromperie, fourberie » que *factiō* a pris dans la langue impériale ; cf. Thes. VI 134, 66. Diminutif : *faciuncula* (Tert.).

En dehors de *faciō*, les substantifs dérivés de *faciō*, abstraits ou concrets, ne sont attestés que rarement et dans des sens techniques :

factor : au jeu de balle, le *factor* s'oppose au *dator* (Plt., Cu. 297) ; dans la fabrication de l'huile, Ca. on appelle *factiōrēs* « qui oleum fecerint », Agr. 145, 3 ; cf. 67, 1, *factoribus dei in factus olei sextarios* (de là *facturium* n. « endroit où l'on fait l'huile », « pressoir » huile », sens conservé dans l'ital. *fattoio* et dans certains dialectes romans, cf. M. L. 3134 ; cf. le sens spécial de *of-ficiō, confector*). Ce n'est que dans la langue de l'Église qu'on trouve *factor* employé pour traduire *ποιητής* ; et c'est là un calque du grec, comme *factura* de *ποίησις*.

factus, -ūs m. : mesure d'huile faite ; Pline 15, 25 : *premi plus uam centenos modios non probant. Factus uocatur... Factus tres gemino foro a quaternis hominibus nocte et die premi iustum est; factura, -ae* f. : un seu exemple dans Pline, 34, 145, *aliubi u na boniorem praestat [ferro]... aliubi factura*. Le mot est bien représenté dans les langues romanes ; M. L. 3136. On emploie surtout le n. substantivé *factum*, *-ī* et *facta, -ōrum*, que les langues romanes ont toutes gardé. M. L. 3135.

Verbes composés : *ad-ficiō* (*aff-*) : mettre dans une certaine disposition (physique ou morale), affecter, toucher. Se dit d'abord indifféremment en bien ou en mal ; P. F. 2, 21, *adfecta femina uel in bonam partem dicitur, uelut honorata, uel in malam, quasi ad extremum periculum adducta*, puis plus spécialement en mal, cf. Non. 519, 32, *affici malis tantum consuetudo praesumpsit, cum sui positum et bonis. M. Tullius De Officiis lib. I* (149) : « sicuti aliquo honore aut imperio affectos obseruare et colere debemus ». — *Varro Eumenidibus* (121) : *coronam ex auro et gemmis fulgentem gerit, | luce locum afficiens*. — De là *adfectus, -a, -um* = *aeger, languidus*, etc., M. L. 255 ; *affectus, -ūs* m., d'où *irl. affacht*, gall. *affych*, *afēuh* ; *affectiō* f., qui ne semblent pas différer de sens à l'origine et servent à traduire le gr. διδάσκω. Cicéron préfère *affectiō* à *affectus*, qu'il n'emploie qu'une fois, et le définit, de Inu. I 95, 36, *affectio est animi aut corporis ex tempore aliqua de causa commuatio (commodatio* A). Puis peu à peu les deux mots se spéciaisent : *affectus* tend à prendre le sens de *πάθος* et *affectiō* celui de *στοργή*. V. Blaise, *Dict.*, s. u. M. L. 254.

affectō, -ās : sens premier « se mettre à », *affectare uiam, iter* ; par suite « entreprendre, essayer d'obtenir, rechercher » ; et dans ce sens il sert à traduire le gr. ζηλοῦν dans la langue de la rhétorique, « affecter » ; e. g. Quint. 3, 11, 21, *affectata subtilitas*. M. L. 253, *affactare* ; 253 a, *affecare* ; B. W. sous *affeterie*.

conficiō (avec préfixe marquant l'aspect déterminé) : achever, cf. Don. An. 167, *confectum negotium dicitur uel confecta res quae ad plenum periciuntur*. Ancien, usuel, classique. Du sens général sont dérivés des sens spéciaux, notamment dans les langues techniques : achever (c'est-à-dire « achever la destruction », cf. *confector ferarum*, Suét., Aug. 43, et *confectorarius, confecturius* « qui procc conficit et condit », *confectorium, χορησφοργεῖον* (Gloss.), d'où **ezconficere*, M. L. 2984 ; cf. en gr. ἐπιπάτω et διεργάζομαι, ἐξεργάζομαι « consumer, détruire, dissoudre, digérer » ou « confire », qui est demeuré dans les langues romanes. M. L. 2133 apparaît déjà dans *pernas...* et *lardum conficimus*, Pallad. 13, 6 ; cf. aussi Thes. IV 199, 3 sqq. En espagnol, le verbe

le sentiment latin et par étymologie populaire, rattaché à fāri; cf. Varr., L. L. 6, 54, hinc [sc. a fando] fana nominata, quod pontifices in sacrando faci sunt finem, et Thes. VI 274, 59 sqq. Dans l'usage courant, le mot désigne un « temple » et s'est confondu avec templum, delūbrum, aedēs; ainsi on lit dans la Lex uiciana Furfensis, CIL I² 2, 756, sei quei ad hoc templum rem deiuinam fecerūt... pelleis coria fanei sunt. Cf. le nom de lieu Fānum Fortānae et Fānestris (d'après campestris?). Chez les écrivains chrétiens, fānum (probablement de cause de fānāticus) est opposé à templum, ecclesia; cf. Hier., ad lou. 1, 10, non templa dei uiuentis, sed fana et idola mortuorum. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : fānāticus : 1° qui appartient au temple, -a pecūnia; 2° serviteur du temple (spécialement de Bellone, la Grande Mère, Cybèle, Isis, Sérapis). Par là le mot a pris une valeur péjorative et, chez les auteurs chrétiens, le sens de « païen »; des glossaires le rapprochent de lymphāticus et Mécène en a tiré un verbe fānor, -āris « se démener comme un possédé », cf. Sén., Ep. 114, 5.

*fānō, -ās : dénominatif de fānum sans doute extrait par Varron, L. L. 6, 54, du composé profānō dans la distinction qu'il établit entre profānus et profānātus : profanum quod est ante fanum coniunctum fano... profanatum quod sacrificio quodam fanatur, i. e. ut lege fani sit, cf. les références de Goetz-Schoell, ad loc.; profānāre, lui, est attesté à date archaïque et différent de profānāre issu de profānus : cf. Caton, Agr. 50; ubi daps profanata comestaque erit; 132; Ioui caeste profanato; Fest. 270, 5, Hercules cum ad aram, quae hodieque maxima appellatur, decimam bouum... profanasset...

fānister (Not. Tir.) : de fānum, d'après magister? profānus : « profane », par opposition à sacer; cf. P. F. 257, 3, profanum quod non est sacrum. Plautus (fr. inc. 38) : sacrum an profanum habes parui penditur; et 298, 35. Par suite, « impie » et « non initié, ignorant ». Substantif : profānūtas (Tert.). Dénomina tif qui ne semble pas attesté avant l'époque impériale : profānō, -ās « profaner » avec ses dérivés. V. H. Wagenvoort, Mnemos., 1949, 319-332.]

confānēsēs, -ium : qui ont le même temple (Inscr.). Un diminutif dialectal de fānum est attesté par la glose de P. F. 91, 29, hanula : parua delūbra, quasi fanula. V. fēriāe, pour les formes osco-ombriennes, et fās.

far, farris n. (pluriel rare) : frumenti certa species sicut adorem, Serv., Ae. 5, 745; lépeautre, sorte de blé, dont les anciens distinguaient plusieurs variétés, cf. Colum. 2, 6, 3; Varr., R. R. 4, 9, 4, etc.; et aussi « farine », comme son dérivé farina. Joue un grand rôle dans le culte, aussi y joint-on souvent l'adjectif pius : far pium... quo peragi mos fuit sacrificiorum munia, Arn. 7, 26; cf. Cāt., Agr. 83; Vg., Ae. 5, 745, etc. Ancien, usuel. M. L. 3186.

Dérivés : farreus : de blé, de farine; farreum (sc. libum) : gâteau de farine usité dans les sacrifices; farreātus, farreātū, usité surtout dans les composés confarreatiō et diffarreatiō (sur l'origine de ce dernier, v. Stolz-Leumann, Lat. Gr.², p. 194, qui compare les oppositions contrahere [distrahere, etc.]; cf. Gaius, Inst. 1, 112, farreo in manum conueniunt uoces per quoddam genus sacrificii quod Ioui Farreo fit; in quo farreus panis adhibetur, unde etiam confarreatio dicitur; Serv., G. 1, 31, farre [nuptiae fiebant] cum pontificem maximum et Dilem flaminem per fruges molam satsum coniungebantur, unde confarreatio pellabatur; et P. F. 65, 17, diffarreatio genus erat sacrificii quo inter uirum et mulierem fiebat dissolubilis. Dicta diffarreatio quia fiebat farreo libo adhibito. C. W. Westrup, Recherches sur les formes antiques de mariage dans l'ancien droit romain, Copènhague, 1943.

Autres dérivés plus rares : farrārius (-eārius), farrātus (rare), d'où peut-être far(r)atūtia (Gloss.), far(r)ārius (Apic.); farrāreus (-cius); farricus (Apic.). farrāgō, -inis f. (cf. simlāgō) : appellatur id quod ex pluribus satis pabuli causa datur iumentis, P. F. 84, 41 Varron, R. R. 31, 5, en donne deux étymologies, una quod ferro caesa ferrago dicta, aut quod primum in farrea segete fieri coepta. L'étymologie populaire qu'il donne en premier lieu, favorisée par la dissimilation, a influé sur la prononciation du mot, et c'est à farrāgō que remontent les formes romanes, ital. ferrana, esp. herren, etc., M. L. 3201 (mais l'italien a aussi farragine « motte »). Sur le type en -āgō, etc., v. Ernout, Philologica I, p. 165 sqq.

farina (avec simplification phonétique de -rr-) f. : farine. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3197. Nombreux adjectifs dérivés : farināceus; farinārius : -m cribrum, Caton, cf. M. L. 3198; farinārius, -i (= molinus, mola, Lex Salica); farinātus; farinōsus; farinulentus (cf. faculentus); *farineus, M. L. 3198 a. Diminutif rare et tardif : farinula.

farrēō, -inis f. : sorte d'ulcère ou de dartre, sans doute d'aspect farineux (cf. furfures). Même formation que albedō.

Le mot se retrouve dans osq. et fal. far, ombr. far (même sens), et lat. farrea a son pendant exact dans ombr. fasiu, farsio. On n'en a de correspondants qu'en germanique dans v. isl. barr « céréales », v. angl. bere « orge », got. barizeins « xplotvov » et en slave dans v. sl. brašno « τροφή », russeборошно « farine de seigle ». Comme faba, c'est un mot particulier au groupe de civilisation du Nord-Ouest.

*fara(bu)ris : mot dont l'accusatif se trouve dans une inscription des environs de Trèves, CIL XIII 4131, et qui désigne un édifice non précisé. V. Thes. s. u.

farrēō, -is, -si, -tum (-sum, -cūm) : le participe farrus est le plus ancien; farsus apparaît à partir de Pétrone; farrētus est de basse époque), -frrō : terme d'élevage et de cuisine : 1° engraisser (des animaux vivants); 2° farcir et, de là « garnir, emplir, fourrer, bourrer ». Ancien; technique ou familier. M. L. 3192; 3206, fartus; 3205, farsus.

Dérivés et composés : farrimen n. : 1° hachis, farce; 2° par image, tumeur, farcin. M. L. 3191; B. W. s. u.; farrciminosus; -minālis.

Dérivés en fart- (fars-) : *fars, forme rare attestée à l'acc. fartem, fartim, abl. farte (Plt., Fest.), refaite peut-être sur fartim adv. (Lucil., Apul.) d'après partim/pars; fartus, -ūs m.; fartor (farsor) : cf. P. F. 78, 27, fartores nomenclatores qui clam uelut infererent nomina salutarum in aurem candidati; fartūra (farsūra) et *farsūrāceus, M. L. 3204; fartilis (farsilis); fartidus; fartiliū; farticulum; fartisus.

conferrēō, -is : composé d'aspect déterminé, très rare

farreus : v. far.

aux formes personnelles; ne se rencontre guère que dans l'adjectif confertus « bourré [de] », usité surtout dans la langue militaire, au sens de « serré, épais »; efferrō; inferrō, infarciō : bourrer, fourrer dans, M. L. 4395; inferticius (Orib.); referrō, surtout usité dans l'adjectif refertus : bourrer, remplir, M. L. 7152; suffertus (rare et populaire; Lucil., Suét.) : bourré.

farcinō, -ās et suffarcinō; doublets vulgaires de farciō, sufferrō, sans doute d'après le type sarcina, sartus, avec influence secondaire de sagināre. Farcina, qu'on lit dans un scoliaste de TERENCE (Eugr. in Andr. 769), semble une création de grammairien.

Le rapprochement avec frequēs, qu'on fait souvent, ne rend pas compte du vocalisme. — Le rapprochement avec gr. φάρσος « je serre l'un contre l'autre, je bouche » va bien pour le sens, mais se heurte au principe suivant lequel une racine commençant par une sonore aspirée ne se termine pas par une soude. Le grec a φάργγυμι (φάργγυμι), φάργγυμι, dont le γ en face de x laisse supposer un ancien présent athématique. Le vocalisme lat. -ar- est « populaire ». Si l'on admet que lat. f peut représenter un ancien *ph (v. fallō), le rapprochement avec φάρσος serait possible, le *ph étant aussi « populaire ».

1° farfara, -ae f. (Gl.) : sabot ou queue de cheval (plante); 2° farfarum (farferum, qu'il faut sans doute lire dans P. F. 78, 25, au lieu de farfenum), farfaria, Diosc. : farjugium, Plin., -i n. : tussilage. Attesté depuis Plt., Poe. 478. Mot populaire, de forme instable et de sens variable, du reste non romain, comme l'indique le maintien de f intérieur, sans doute préitalique. L'origine étrusque n'est pas démontrable (Bertoldi, Mél. van Ginneken, p. 161; Quest. di metodo, p. 271). Cf. le nom d'un affluent du Tibre, Farfarus (tiré de *Farfar), latinisé en Fabaris; cf. Ov., Met. 14, 330, et Vg., Ac. 7, 175; v. Ernout, Philologica II, p. 209 sqq. Conservé sous des formes altérées dans les parlers de l'Émilie et de la Toscane. M. L. 3195.

farrō : sans doute graphie fautive de sarrō, dans Aulsebrook, Mos. 130; cf. Niedermann, Mus. Helv. 2, 2 (1945), p. 128.

farior : forme corrompue qu'on lit dans une citation de la Loi des XII Tables (8, 22) faite par Aulu-Gelle, 15, 13, 11, qui se sieriit testarier libripensue fuerit, ni testimonium fariatur, improbus intestabilisque esto. Schoell a conjecturé fariatur en rapprochant infitiāri. Mieuc vaudrait lire fateatur. Il est évident, en effet, que farior ne pourrait être qu'un dénominatif de *fārius non attesté en dehors des grammairiens, qui semblent l'avoir extrait de nefārius, et qu'on attendrait un subjonctif farietur et non l'indicatif fariatur.

-fārius, -a, -um : adjectif reformé sur bifāriam et qui a servi à former toute une série d'adjectifs ou d'adverbes multiplicatifs : bi-, tri-, quadri-, multi-fārius, etc., et -fāriam. Le mot latin bifāriam rappelle le type skr. : bī-dhā « double ». Différent de fārius : adjectif forgé par les grammairiens pour expliquer nefārius, qu'ils rapprochaient de fāri.

farnus, -i f. : Irène (Vitr.). Sans doute parent de haxinus (cf. Olck, P.W. VI 621).

Dérivé : farneus, conservé sous la forme féminine dans certains dialectes italiens, M. L. 3200.

fās n. : indéclinable. Les anciens rapprochent fās et fāstus du verbe fāri « parler ». Virgile donne pour génitif à fās le gérondif fāndi, Ae. 1, 543, deos memores fāndi atque nefāndi (que Servius glose par iusti atque iniusti); cf. aussi Ae. 2, 779, nec te... portare Creusam fas... aut [Iuppiter]... sinit, où le Servius auctus note : fas pro fato. Le rapport établi par les Latins entre fās et fāri, fātum apparaît dans des emplois comme Vg., Ae. 1, 205, undimius in Latium sedes ubi fata quietas ostendunt : illic fas regna resurgere Troiae; cf. aussi plus bas, s. u. fastus, Varr., L. L. 6, 29. — Fās est un mot du type iūs, mōs et s'emploie comme ceux-ci dans des locutions impersonnelles : fās est comme mōs, iūs est. On a une phrase de type nominal dans ne fās, dont les deux éléments se sont soudés pour aboutir à nefās, comme dans necessis, necesse; de là des emplois comme per fās et nefās (T.-L. 6, 14, 10, etc.; cf. Thes. 6, 295, 44 sqq.). La forme infās : ἀθέμιτον pro nefas, qu'on trouve dans les Gloses, n'est pas attestée dans les textes et n'a pu être construite qu'au moment où fās était considéré non plus comme un substantif, mais comme un adjectif indéclinable, et sur le type infandus, à côté de nefandus.

Le sens de fās est « permission ou ordre des dieux », « droit divin », par opposition à iūs « droit humain », auquel il est souvent joint dans la formule ius fasque est; cf. Serv., G. 1, 269, fas et iura sinunt : i. e. diuina humanae iura permittunt : nam ad religionem fas, ad homines iura pertinent. Personnifié et divinisé, cf. T.-L. 1 32, 6. Ancien, usuel, classique.

De fās dérive fāstus, comme iūstus de iūs; de nefās, nefāstus, et aussi nefārius (depuis Cicéron) comme iniūrius de iūs, sans doute sous l'influence de fāri; fāstus : autorisé par la loi divine ou par le droit religieux, nefāstus « non autorisé ». L'épithète s'applique surtout aux jours : dies fasti per quos praeoribus omnia uerba sine piaculo licet fari... dies nefasti, per quos dies ne fas iuri praetorem : do, dico, addico, Varr., L. L. 6, 29, 30. De là vient que fāstū (sc. diēs) a servi à désigner les calendriers où ces distinctions sont faites : fastorum libri appellantur in quibus totius anni fit descriptio, P. F. 78, 4. — Rapproché de festus, cf. P. F. 78, 5, fasti enim dies festi sunt, et Cic., Verr. 2, 4, 151; P. F. 257, 13, profesti dies : procul a religione numinis diuini. Tous ces mots ont disparu du vocabulaire en même temps que les croyances et les usages qu'ils représentaient.

Fās est ordinairement rattaché, avec les Latins eux-mêmes, à fāri; ce serait un mot racine. Mais, à part fātum, le groupe de fāri, fāma, fābula n'a pas de valeur nettement religieuse en latin, ni même dans la plupart des autres langues; et, là où il a une valeur religieuse, ce n'est pas celle de fās. Dès lors, on est tenté de se demander si fās ne présenterait pas l'allongement normal des monosyllabes (cf. dās en face de dātis) et si l'on ne pourrait pas rapprocher fēriāe, fānum (v. ces mots); fās di-dhā « double ». Différent de fārius : adjectif forgé par les grammairiens pour expliquer nefārius, qu'ils rapprochaient de fāri.

farnus, -i f. : Irène (Vitr.). Sans doute parent de haxinus (cf. Olck, P.W. VI 621).

Dérivé : farneus, conservé sous la forme féminine dans certains dialectes italiens, M. L. 3200.

fascia : v. fascis.

fascinus, -i m. (*fascinum* n.) : 1° maléfica, sort que l'on jette à quelqu'un ; cf. Gell. 16, 12, 4, *Cleatius Verus fascinum appellat quasi baseanum*. (= gr. βᾰσκᾰνον). Dérivés : *fascinō*, -ās ; *fascinātiō*, -tor, -tōrius, Vg., B. 3, 103, *nescio quis teneros oculos mihi fascinat agnos* ; *fascinābulum* (bas latin) ; 2° amulette en forme de phallus que l'on portait pour écarter le mauvais œil (*fascinum depellere, submovēre*), cf. Porph., Hor. Epod. 8, 18, *fascinum pro uirili parte posuit quoniam praefascinandis rebus haec membri deformitas apponi solet* (sur le fait lui-même, cf. Varr., L. L. 7, 97) ; et par suite « phallus », cf. Aug., Ciu. 6, 9, p. 265 ; Arn., Nat. 4, 7, [*Tutunū*] *immanibus pudendis horrentique fascino... inequitare matronas*. M. L. 3214 ; B. W. *fasciner*.

Composés tardifs : *effascinō*, -ās (Plin., Gell.) ; *praefascinō* (Porph., Not. Tir.).

praefascinī (-nē) : en éloignant le mauvais œil ou le mauvais sort ; d'où « pour bien dire, sauf respect, sans offenser personne ». M. Niedermann signale, Phrynichos, p. 159, éd. Rutherford : βασκάνιον λέγουσιν οἱ ἀρχαῖοι, οὐ προβάσκάνιον.

Fascinus ressemble trop au gr. βᾰσκᾰνος « qui ensorcelle » pour qu'on ne leur suppose pas une origine commune : la correspondance anormale β = f peut s'expliquer par une origine thraco-illyrienne. βᾰσκᾰνος est sans doute un dérivé du verbe βᾰσκειν. λέγειν, κακολογεῖν Hes., correspondant à l'att. φᾰσκειν ; *fascinus* désignerait à l'origine « un charme » ; cf. Catul. 7, 12, *mala fascinare lingua*, et Virg., B. 7, 28. Par là s'établirait un rapport lointain avec le groupe de *for*.

On a rapproché aussi *fascinus* de *fascis*, *fascia* ; ce serait une opération magique par laquelle on ligoterait la victime. Il est possible, en tout cas, que *fascinus* ait subi l'influence de *fascis*. V. Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wört.* s. u., et H. Frisk, *Griech. etym. Wört.*, sous βᾰσκᾰνος.†

fascis, -is m. : paquet lié par une corde, et le plus souvent « fagot, botte », mais aussi « faix, fardeau », Vg., B. 9, 65, *ego hoc te fasce* (sc. *haedorum*) *leuabo*, où Servius note *fascem aut onus*. Au pluriel, *fascēs*, -ium « faisceaux » composés de baguettes de bouleau ou d'orme liés par une courroie et quelquefois munis, au centre, d'une hache, que les licteurs portaient devant les hauts magistrats de Rome comme symbole de leur pouvoir de frapper et de mettre à mort. Aussi *fascēs* s'emploie-t-il souvent pour désigner le pouvoir consulaire, et même le pouvoir tout court : *fascēs rapere, praeferre, submittere* ; f. *laureātū, uersī, frāctī*. Ancien, usuel. M. L. 3214 ; B. W. *faiz*. Irl. *faisg*, britt. *fsg*, *fsgl*, *fascenn*.

Dérivés : *fasciculus* m. : 1° faisceau, botte, gerbe ; et « poignée » (c. *manipulus*) ; 2° rouleau de livres ou de lettres ; *fasciculāria*, -ōrum (Vég.) ; *fascina* (Caton) f. : fagot, fascine, M. L. 3210 ; *fascālis*, -e, sc. *lictor* (bas latin et *quinque*, -sez-) ; *fasciātum* (Quint.) ; *fasciger* (Paul. Nol.).

A *fascis* se rattache : *fascia* (fā-?, cf. Thes.), -ae f. : bande, bandelette (d'étoffe) qui servait à de nombreux usages, à emmailloter l'enfant, à tenir la poitrine, à serrer la jambe, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3208. Passé en got. *fāskja*, v. h. a. *fāsci*.

Dérivés : *fasciō*, -ās : bander, M. L. 3209 ; *fasciola*

f., -lum n. (Chir.) : bandelette, cf. M. L. 3212, 3213 ; *fasciolō*, -ās (tardif).

Cf. ir. *basc* « collier » ? (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. Kelt. Spr.*, I, p. 77 ; mais le rapprochement avec des mots grecs est bien incertain).

faseolus : v. *phasēlus*.

fastidium : v. *fastus* 2.

I. *fastigĭo*, -ās, -āui, -ātum, -āre : incliner, effiler, croquer en pente ou en pointe. Sans doute reconstruit postérieurement sur *fastigātus* « qui se termine en pointe », Pline 18, 172, *quarto generi [uomerum] cuius auctor in mucronem fastigata*, ou « qui va en pente » (en considérant le sommet où les deux côtés de l'angle viennent se rencontrer), cf. Cés., B. G. 2, 8, 3, *collis fronte leniter fastigatus* ; 4, 17, 4, *prone ac fastigata* ; C. 2, 10, 5, *fastigata atque ordinatim structo tecto* ; T. 44, 9, 6, *fastigatam, sicut tecta aedificiorum sunt, testudinem faciebant [militēs]*. Le sens apparaît dans la dédicace d'Hygin, Mun. castr. 49, *fossae species est fastigata uel Punica. Fastigata dicitur, quae a summa latitudine lateribus deuexis in angustiam ad solum coniuncta peruenit*.

En s'appliquant aux plantes, *fastigāri* « devenir pointu, s'effiler » est devenu synonyme de « croître en hauteur, pousser, grandir » : Plin. 18, 52, *frumenta uenturo tempore fastigantur in stipulam*. De là, à basse époque, l'emploi de *fastigātus* pour *sublimis*, de *fastigāre* pour *in altum ducere*.

II. *fastigĭum* n. : pente, inclinaison, cf. Cés., B. G. 2, 73, 5, *scrobes trium in altitudinem pedum fodiebantur paulatim angustiore ad infimum fastigio* ; en architecture « toit » en pente et formant pointe au sommet, par opposition aux toits plats ; cf., entre autres, Cic., ad Quinct. fr. 3, 1, 14 ; haut d'un fronton, formé des deux côtés convergents du toit, par suite fronton tout entier, fait d'un édifice, *aedificii summum*, P. F. 78, 8, puis « cime » (d'un arbre), « sommet » d'une montagne (= *cacūmen*) et même, à l'époque impériale, « niveau supérieur », sans que l'idée de pente soit encore sensible, e. g. Curt. 4, 19, *inimae a fundo maris in altitudinem modicam opercreuerat, nondum tamen aquae fastigium aequabat*. S'emploie également au sens moral : faite des grandeurs point culminant ; de là « point principal » : *sed summum sequar fastigia rerum*, Vg., Ae. 1, 342. En grammaire (= *cacūmen*).

Dérivé : *fastigĭo*, -ās, qui tend à se substituer à *fastigāre* ; cf. Thes. VI 324, 60 sqq. — M. L. 3217 a ; *fastigĭo* provient du germ. *first*, v. B. W. s. u.

Semble apparenté à *fastus* ; pour la formation, cf. *castus*, *castigō* ; et *uestigō*, *uestigium* ; *fatigō*.

On rapproche souvent skr. *bhr̥gītiḥ* « pointe », ir. *fastig* « pointe, partie supérieure d'un objet » et *borr* « fer » v. isl. *brodd*-, v. h. a. *borst* « pointe ». Le tout peu de la focalisme a du latin à l'air « populaire ».

1. *fastus* : v. *fās*.

2. *fastus*, -ūs m. : air orgueilleux ; orgueil, faste, orgueil ; cf. Vg., Ae. 3, 326, *stirpis Achilleae fastus in nemque superbum*. Terme surtout poétique et de langue écrite, qui s'emploie au singulier comme au pluriel (cf. Thes. VI 329, 16 sqq.) ; n'apparaît en pro-

qu'à partir de Sénèque, en poésie à partir de Catulle. — Sens premier « hauteur », cf. *fastigium*, comme *superbia* ?

Dérivés : *fast(u)ōsus* : qui fait le dégoûté, orgueilleux (époque impériale) ; *fastidium* n. : dégoût, dédain, mépris ; cf. Cic., Off. 1, 190, *in rebus prosperis... superbia... fastidium arrogantiamque fugiamus*. Ancien et usité dans toute la latinité. Semble une contamination de *fastus* (avec lequel il se confond souvent, cf. Vg., B. 2, 15, *superba pati fastidia*, et Tib. 1, 8, 69 et 75) et de *taedium*, qui est de sens voisin, cf. Festus, 496, 6, *taedium antiqui interdum pro fastidioso, interdum quod omnibus taedio esset, ponere soliti sunt*. Ce *taedulus* a disparu au profit de *fastidiosus* « dégoûté, dédaigneux » et « qui provoque le dégoût ». Dénominafif : *fastidiō*, -is : faire le dédaigneux ou le dégoûté, repousser avec dédain ; ancien, usuel et classique ; et à basse époque *fastidiō*, -ās (cf. *taediāre*), cf. Thes. VI 308, 65 sqq. ; demeuré sous cette forme dans les langues romanes, ainsi que *fastidium*, *fastidiosus* (par exemple, esp. *hastiar*, -tio, -tioso) ; cf. M. L. 3215-3217 et B. W. sous *fācher*. Autres dérivés, très rares : *fastidilis*, -dibilis. — Arien rapprochement net.

fateor, -ēris, *fassum sum*, *faterī* : 1° avouer, généralement dans un sens péjoratif « reconnaître sa faute, son erreur, etc. », Plt., Au. 738, *fateor peccauisse* ; 2° proclamer. Cf. osq. *fatium* « fāri ». Dérivé avec raison de *fāri* par les anciens ; cf. Varr., L. L. 6, 55, *ab eodem uerbo fari...*, *fassi ac confessi, quia fati id quod ab [h]is quaesitum. Faterī est un uerbo d'état normalement dérivé d'un nom d'agent *fat-* à voyelle brève, cf. gr. φᾰτός et φᾰσις « parole, discours » ; l'emploi du médio-passif — du reste concordant avec celui de *fātur* — s'explique par le sens du même verbe, le sujet parlant étant particulièrement intéressé à l'aveu qu'il fait. L'importance des formes à préverbes donne lieu de croire que l'original de *con-fiteor*, *pro-fiteor* a précédé *fateor* ; car le nom d'agent *fat-* n'est normal qu'en second terme de composé. On remarque, à ce point de vue, l'existence de *in-fitiāe*, dérivé de **in-fat-*.

L'adjectif en -*to*-, *fassus* (ou plutôt *con-fessus*, *professus*), n'appartient pas originairement au verbe *fateor* ; c'est un dérivé de *fāri*, issu de **fāri-tos*, comme *uisus* de **ueid-tos* > **ueit-to-s* > **uissos* > *uis(s)us*, obtenu indépendamment et rattaché ensuite à *fateor* (cf. *docōc* et *doctus*). Pas de substantif dérivé ; le simple *fassiō* est attesté une fois dans les gloses ; seuls existent les composés *confessiō* et *professiō*, ce qui est conforme à l'usage ancien : *uentiō* est une rareté, tandis que *conuentiō*, *inuentiō* sont courants. On a un composé archaïque avec préfixe négatif dans *infitiāe*, -ārum, usité seulement dans l'expression *infiitiāis ire* « nier » et d'où provient le dénominafif *infiitiāri*. *Fassus* lui-même est rare ; on trouve à la place *confessus*, où le préverbe marque le caractère acquis de l'aveu ; cf. Cic., Caec. 9, *ita libenter confictur, ut non solum fateri, sed etiam profiteri uideatur*. La langue de l'Eglise a aussi choisi *confiteor* dans le sens de « avouer, reconnaître, confesser ses fautes ou sa foi » pour traduire le gr. ὁμολογᾶν, ἐξομολογᾶν, συνομολογᾶν (cf. H. Rheinfelder, dans *Die Sprache* I 1949) ; les exemples de *fateor* sont très rares, cf. Thes. VI 338, 70 sqq., en face de *con-fiteor*, IV 227, 35 sqq. ; 228, 15 sqq. ; 236, 26 sqq., etc. *Confessus* se rencontre avec

le sens passif « avoué, reconnu » dès la loi des XII Tables ; sur les autres formes de passif de *confiteor*, v. Thes. IV 226, 37 sqq.

confessiō « aveu » apparaît à partir de Cicéron ; le mot a eu une grande fortune dans la langue de l'Eglise, où il traduit ἐξομολόγησις, ainsi que *confessor*, dont le sens profane est en partie attesté (deux exemples tardifs, cf. Thes. IV 192, 43 sqq.). Par contre, *confessōrius* appartenait à la langue du droit (Ulpien : *confessōria actiō*). De là : ir. *cuibidil*, *coibse*, *confessoir* ; britt. *cyffes*.

profiteor, -fessus sum : avouer hautement ou publiquement, proclamer, promettre ; *sē profitiēri* « se proposer, s'offrir ; déclarer, faire une déclaration [de candidature, de fortune, etc.] » ; *professae* [fēminae] « prostituées professionnelles qui ont donné leur nom sur les registres de l'édile », Ov., F. 4, 866. D'après *profiteri sē medicum, grammaticum* (Cic., Tusc. 2, 4, 12), on a dit *profiteri medicinam, grammaticam* : professer, enseigner la médecine, la grammaire ; et même absolument *profiteri* « enseigner » (e. g. Plin., Ep. 2, 18, 3), d'où, à l'époque impériale, *professor*, *professorius*, *professōnārius* (Inscr.), *professius* (Serv.). *Professiō* a des sens correspondants aux sens de *profiteor* : déclaration, promesse, profession. Le britt. *profes* est un mot savant.

Autre composé : *diffiteor* : désavouer, nier. Assez rare, mais classique (Plancus ap. Cic., Fam. 10, 8, 4 ; Ov., Am. 3, 14, 28), fait sur *confiteor* d'après le modèle *confidō* [dāfidō].

De infifif : *infitiālis* (quaestiō), terme de rhétorique ; *infitiātiō*, -tor, -trix.

On trouve aussi un exemple de très basse époque de *dēfiteor* (hybride de *diffiteor* et de *dēnegō*) et l'abrégé de Festus a un infinitif *infiteri* : *non fateri*, 100, 5, dont le participe se retrouve dans la glose : *infidentes* : ἀποφύμενοι. Sans exemple dans les textes ; sans doute formé secondairement sur **infitus*, *infitiāe*.

fatica, -ae (ua-) f. : autre nom de l'herba sōlāta, sōlānum « morelle » (Ps.-Ap. 75, l. 17 n.). V. André, *Lex.*, s. u.

fatigō, -ās, -āui, -ātum, -āre : sens premier « faire crever » ; s'est sans doute employé en parlant des animaux, particulièrement des chevaux, cf. Vg., Ae. 1, 316, *uel qualis equos Threissa fatigat | Harpalyce* ; Curt. 4, 15, 31, [*Alexander*] *plures equos fatigauerat [equitando]*. Par affaiblissements successifs : « harasser », « accabler », « fatiguer » ; et même, à l'époque impériale, « importuner, vexer, railler », d'où, dans Sidoine, *fatigātorius* employé pour *facetus*. Cf. le fr. « crever, se crever, être crevé ». Dans le sens de « fatiguer », les auteurs emploient indistinctement *fatigō* et *dēfatigō* (*dēfatigō*), tous deux déjà dans Plaute. Le mot, par son sens, se prête volontiers à recevoir un préverbe indiquant que le procès arrive à son terme ; cf. *dēperōc* à côté de *perōc*. Il est à noter que *fatigātiō* n'est attesté qu'à partir de Titc-Live ; *dēfatigātiō*, par contre, est dans Cicéron et César. Mais le terme le plus ancien et le plus fréquent est *lassitūdō*. Par contre, si *fessus* est de bonne prose, *lassus* ne l'est pas. De *fatigō* a été tiré un nom postverbal **fatigā* attesté par les langues romanes, cf. M. L. 3220. Dans Tertullien, *infatigābilis* ; dans Pline et Sénèque, *infatigābilis*, *indēfatigābilis*, *indēfatigātus*, formes emphatiques à côté de *indēfessus*. Dérivé sans doute de *fatis* ; cf. *castus*, *castigō*, etc. M. L. 3220 a.†

*fatis, -is : usité seulement dans l'expression *ad fatim*, dont les deux éléments se sont soudés pour former l'adverbe *affatim*, d'où on a même extrait à basse époque un simple *fatim* « abondamment » (cf. *examussim*). Le sens premier est « fente, crevasse » ; *ad fatim* veut dire « jusqu'à crever, jusqu'à éclater », et c'est d'abord joint aux verbes signifiant manger, boire, cf. Plt., Poe. 534, *edas de alieno quantum uelis usque ad fatim* ; *ibid.* 867, Men. 91, puis, par affaiblissement, « à satiété, tout son saoul ». Est resté familier ; Cicéron ne l'emploie que dans les lettres, par exemple pour surenchérir sur *satis*, Att. 16, 15. Rare.

Dérivé : *fatiscor*, -eris (époque républicaine), *fatisco* (époque impériale), pas de parfait, adj. *fessus* : se lézarder, se fendre ; cf. Lucr. 5, 308, *delubra deum simulacraque fessa fatisci*, Vg., Ae. 1, 123, [naues] *accipiunt inimicum imbrem rimisque fatiscunt*. Par suite « tomber en ruines » et « s'épuiser », puis « se laisser, se fatiguer », et ce dès les plus anciens textes, ainsi Pacuvius, Trag. 154, *numquam fatiscar faceré quod quibo boni*.

La forme *fessus*, tirée de *defessus*, comme *gressus* de *ingressus*, a été généralisée au lieu de **fassus*, sans doute pour éviter l'homonymie de *fassus*, adjectif de *faeor* ; le sens propre « lézardé, fendu » apparaît dans l'exemple de Lucrèce cité plus haut, *defatiscor*, -eris, *defatiscus* (langue de l'Église) : forme « déterminée » indiquant le procès arrivé à son terme (cf. *fatigō* et *défetigō*), usitée surtout au participe *defessus*. De *defessus* est attesté à partir de Virgile le composé *indefessus*, traduction du gr. ἀνάστατος ; **infectus* n'existe pas, et ceci contribue à indiquer le caractère secondaire de *fessus*, décelé par la voyelle e. L'importance de la forme « déterminée » *defessus* ressort de la généralisation de *fessus*. Les formes *defeiscencia*, *defeisciō* sont tardives. A *fessus* ne correspond aucun substantif : cf. *fatigō*. — *Fessus* a été supplanté par *lassus* dans les langues romanes.

Sur ce groupe, v. W. H. Kirk, A. J. of Philol., LII (1932), p. 364, et B. Axelson, *Unpoet. Wörter*, p. 29.

fātum, -ī n. : destin ; correspond pour le sens au gr. εἰμαρμένην (-μένωv) ; souvent personifié et déifié *Fātum* ou *Fāta*, -ōrum ; de là, dans la langue populaire, le masculin *fātus* (cf. *caelus* et *caelum*), Pétr. 42, 71, 77, et féminin *fāta*, qui a survécu dans les langues romanes, M. L. 3219, B. W. sous *fē*, sur un domaine beaucoup plus étendu que *fātum*, M. L. 3222, concurrencé par *sors*, et en celtique, dans brit. *fawd*. Ancien, usuel.

Le destin en tant qu'inévitable et imposé aux hommes comporte souvent une nuance péjorative et *fātum* a pris les sens de « destinée malheureuse, malheur » et « terme fixé par le destin, mort » (et, par extension, en poésie, « ombre, cadavre »). Ce double sens se retrouve dans l'adjectif *fātilis* : fatal, et par là « meurtrier » ; *f. diēs* « jour de la mort » ; cf. aussi fr. *feu*, B. W. s. u., de **fātātus* ? Dérivé tardif et rare : *fātilitās* (cf. *necessitās*). Cf. aussi *Fāticulus* Serv., Ae. 7, 47, et *fātuculus* « devin », attesté par l'Italien, M. L. 3221.

Composés : *fāi-canus* (-cinus) (Ov.), -dicus, -fer, -legus, -loquus, -loquium, de couleur poétique ; *bonifātus* et *Donifātus* (avec influence de *faciō*), *Maliifātus* (bas latin).

Fātum est, comme l'a vu Varron, L. L. 6, 52, du

groupe de *for* ; *fātum* est à *for* ce que *tētum* est à *tēgō* : *ab hoc [sc. fari] tempora quod tum pueris constituunt Parcae [sando, dictum fatum et res fatales]*. Cf. Enn., A. 19, et Vg., Ae. 1, 261 cité s. u. *for* ; Manu Leumann, IF 45, 105 sqq.

I. *Fatuus, Fatua* : nom d'anciennes divinités italiennes identiques à *Faunus, Fauna* (cf. Varr., L. L. 6, 52 et 55, et les références de Goetz-Schoell, ad loc.), dont dérive, selon Justin, 43, 1, 8, le verbe *faturo*, -āris « être inspiré » : *Fatua... Fauno uxor... quae uelut per furorem futura praemonebat. Vnde qui adhuc inspirari solent fatuari dicuntur*. — Se retrouve en osq. *Fatuveys*, gén. sg. « *Fatui* », cf. Vetter, *Hdb.*, n° 165. La quantité de l'a de *Fatuu* est incertaine ; c'est arbitrairement que les dictionnaires le donnent comme long, d'après *fātus*.

II. *fātuns, -a, -tum* : 1° sot, imbécile, insensé, fou ; traduit μωρός, joint à *stolidus, stultus, insipientis*, etc.) ; fat (cf. Pétr., Sat. 46, 2) ; 2° fade, insipide (= *insulsus*), cf. Mart. 13, 13. — Le sens le plus ancien est le sens moral (Plt., Tér., etc.) ; le sens de « sans goût » appliqué aux choses n'apparaît pas avant l'époque impériale ; v. Thes. s. u.

Dérivés : *fatūtās* « sottise » (classique, mais rare) ; *fatūr*, -āris « faire le fou », Sén., Apocol. 7 ; *infatū*, -ās « rendre sot, infatuer » (classique) ; *infatūtās* (S^t Jér.) ; *fatūtō*, -ās (Arn.) ; *faiuōsus* (Ital.). Du nom propre *Fatunius* dérive sans doute le nom de la « plaine » *faiuina* (rosa, Ps.-Ap. 64).

Les formes romanes (fr. *fade*, *fa*) supposent un type **fatidus* (d'après *sapidus*), v. M. L. 3223 et B. W. sous *fāde*.

Étymologie inconnue. On ne peut décider si *Fatuu* et *Fatua* sont le même mot que l'adjectif *fatus* ; mais il est possible que le nom de ces vieilles divinités italiennes, de caractère prophétique, ait servi par dérision à désigner des personnages qui déraisonnaient ; cf. le sens péjoratif de *hariolor*. Le rattachement à *fātor*, fréquentatif de *for*, cf. P. F. 78, 22, *fantatur* : *multa fantur*, n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

fauō, -ōs, *fāui* (de **fau-uī*), *fautum*, *fauēre* (noter un impératif *foue* qu'on lit sur la base d'une bilette-amulette d'or du temps de la seconde guerre punique : *foue* L. Corneliai L. J., et sur lequel on s'est appuyé pour fonder l'hypothèse d'une flexion *fouēō/fauēre* avec une alternance de vocalisme fondée sur la différence d'accent, comme dans **coūō*, *cauēre* ; mais, outre que cette alternance n'est établie par rien de sûr, le sens et la construction différencient *fauō* et *fouēō* ; le premier signifie « favoriser » et est suivi du datif : *f. Romānis, laudi dicitur* ; le second seulement « chauffer, réchauffer » et se construit avec l'accusatif : le *foue* de l'inscription citée plus haut peut être une simple méprise du graveur et l'on ne saurait faire état de la glose de P. F. 77, 15, *Foui, qui nunc Fauī appellantur*, pour justifier un passage de *fou* à *fau*) : être bien disposé, être favorable. S'emploie absolument, cf. Ov., Epist. 3, 88, *Marte fauente*, ou avec un complément au datif. *Fauē* a d'abord appartenu à la langue religieuse ; il désigne souvent la bienveillance des dieux ; un emploi rituel subsiste encore dans l'expression *fauēre linguis* (Ov., *uerbis, uocibus*), réduite quelquefois à *fauēre* à l'époque

impériale, où, du reste, elle n'est plus qu'un archaïsme ; Serv. auct., Ae. 5, 71, *praeo magistratu sacrificante dicebat « fauete linguis, fauete uocibus », h. e. bona omnia habete aut tacete*, et Sén., Dial. 7, 26, 7, *hoc uerbum non, ut plerique existimant, a fauore trahitur, sed imperat silentium, ut rite peragi possit sacrum nulla uoce mala obstrepete*. Le vieux mot *fauentia* a la même valeur, cf. P. F. 78, 14, *fauentia bonam ominacionem significat. Nam praecones clamantes populam sacrificiis fauere iubebant. Fauere enim est bona fari* (étymologie tirée du rapprochement avec le gr. εὐφημία), *ut ueteres poetae pro silere usi sunt fauere*. Un texte d'Accius montre bien la valeur religieuse de *fauēō, faustus*, Trag. 511, *ciues om(c)inibus faustis augustum adhibeant | fauentiam, ore obscaena dicta segreget*, où le poète a multiplié à dessein les termes techniques : *omen, faustus, augustus, fauentia, obscaenus. Fauēō* est un de ces nombreux termes passés de la langue religieuse dans la langue laïque. Il a pu se dépouiller à ce point de son sens primitif qu'Ennius l'emploie comme synonyme de *uelle*, A. 419 : *matronae moeros complent spectare fauentes (= gaudentes, puis uolentes)*, et Vg., G. 1, 18, *ansis, o Tegae, fauens*, où l'on pourrait avoir *uolēns* (synonyme de *libēns*) et où le Servius auctus note « *fauere... ueteres etiam uelle dixerunt* ». Ancien, usuel. *Fautum* a sans doute survécu en espagnol et en portugais ; cf. M. L. 3224.

faustus (par l'intermédiaire d'un substantif neutre **faos*, thème en -os/-es- non attesté, mais qui doublait *fauor*, comme *decus* double *decor*, et dont *faustus* dérive, comme *onus* de *onus*, *iustus* de *iūs*, etc.) : « qui grandit heureusement » (d'où les noms propres *Faustus*, -a, -ulus, etc.) ou « qui fait grandir heureusement » : Non. 426, 15, *faustum quasi a fauendo dictum ac per hoc prosperum ac propitium, précédant fēlix « fécond » dans la formule quod bonum faustum felix fortunatumque sū, cf. Cic., Diu. 1, 45, 102 ; Tér., Andr. 956, o faustum et felicem diem ; cf. les formules geni publici faustae Felicitiatis, CIL I^a, p. 214 ; Val. Max. 1, 8, 8, diuus Iulius, fausta proles eius [urbis]. De faustus sont dérivés : *faustus* : P. F. 83, 3, *faustulum porcillum, feturam pecorum* ; *Faustūās* : nom de déesse adjointe à Cérés : *nutri rura Ceres almaque Faustitas*, Hor., Od. 4, 5, 18 ; *infaustus*, M. L. 4394.*

fauor : faveur ; et, sens concret, « marque de faveur, applaudissement », etc., cf. *clāmōr*. Non attesté avant Cicéron, qui l'introduit avec des réserves, Sest. 115 : *qui rumore et, ut ipsi loquuntur, fauore populi tenetur et ducitur*, et Epist. frg. 8, 8 : *eum amorem et eum, ut hoc uerbo utar, fauorem in concilium aduocabo. Fauor* est formé sur *fauēō*, comme *amor* sur *amō* ; a dû remplacer un ancien neutre **faos* ; cf. plus haut, *faustus*.

Dérivé : *fauōrābilis*, attesté à partir de Velleius Paterculus ; *infauōrābilis* (Dig.). Irl. *fabhā*.

fautor (*fauitor* dans Plaute, Am. Prol. 67, 78, 79, et dans Lucil. 902 ; fém. *fautrix* à partir de Térence) : qui favorise, protecteur. Suivi du génitif ou du datif.

Cf. aussi les formes peu ou mal attestées *fauca* (*fabea*), -ae, *faucus*, -ī (Gloss.) : esclave favorite ou favori, peut-être dans Plt., Mi. 797 ; *fauisor*, -ōris, synonyme tardif de *fautor* ; attesté à partir d'Aulu-Gelle et peut-être création artificielle d'écrivains archaïsants ; d'où *fauisō* (Gloss.).

Le rapprochement de v. sl. *goveiti* « religiose uerēti »

avec *fauēre* est plausible au point de vue phonétique comme au point de vue sémantique. Mais l'ambiguïté de *g* (*g* ou *gh*) en slave et de *f* en latin rend la concordance d'autant moins probante que lat. *a* devant *w* et sl. *o* sont aussi ambigus et que lat. *u* intervocalique admet plusieurs origines. Arm. *g* de *goveim* « je loue » est issu de **gh* ou de **w* ; le rapprochement avec les mots latin et slave est aussi plausible. — Rien de sûr.

faulla -ae (avec *i longa*, CIL V 3143 ; les langues romanes dans lesquelles le mot est représenté attestent aussi *failla*, blâmé par l'App. Probi, GLK IV 198, 8, **faliua*, M. L. 3226 ; c'est à **faliua* et **faloisca* que remontent les formes germaniques : v. h. a. *fal(a)wisca*) f. : cendre, braise, suie : *a est deserta igni scintilla*, Serv., Ae. 3, 573 (cf. Ae. 6, 227), en particulier « cendres volantes », cf. Pelagon. 110, *cinerem leuem, i. e. fauillam quam appellant*. Terme moins général que *cinis*, comme le montre l'emploi qu'en fait Suét., Tib. 74, *cinis e fauilla et carbonibus* ; mais, dans l'usage courant, ne diffère guère de *cinis* ; on trouve même parfois les deux mots dans un emploi exactement opposé à celui qu'on attendrait, cf. Plin. 19, 19, *regum inde funebres tunicae corporis fauillam ab reliquo separant cinere*. Ancien, mais d'emploi plus restreint que *cinis*. N'est représenté que dans les dialectes italiens et ibériques.

Dérivés (tardifs) : *fauillāceus, fauillāticus, fauillāscō*. Forme à vocalisme réduit qu'on tire de **fouilla* > *faulla* (cf. *caueō, faueō*), mais l'a peut s'expliquer autrement. V. *foueō*. Cf. *scintilla*.

fauis(s)ae, -ārum f. pl. : vieux terme du vocabulaire religieux : *ae locum sic appellabant, in quo erat aqua inclusa circa templā. Sicut autem qui putant fauissas esse in Capiolio cellis cisternisque similes, ubi reponi erant solita quae in templo uetustate erant facta inutilia*, P. F. 78, 10, dont la définition provient de Varron, cf. Gell. 2, 10, 3. Mot sans doute étranger ; étrusque ? Même finale que dans *cauis(s)ae, mantissa*. Pas d'exemple dans les textes. Cf. *foaea* ?

Faunus, -ī m. (usité aussi au pluriel *Fauni* (poétique), sans doute d'après gr. *Φαῦνος, Σάτυρος* ?) : ancienne divinité italique, de caractère agreste et silvestre, qui a pour sœur et femme *Fauna* ou *Fatua*. La forme *Fones, di siluestres* (Gloss.) est corrompue. On rapproche généralement *ombr. fons* « fauēns », nom. pl. *foner*, et on l'explique par *a fauēdis frugibus* ; mais ce n'est là, sans doute, qu'une étymologie populaire, sans rapport avec le caractère primitif du dieu. Comme sa fête se célèbre aux *Lupercalia* et que son culte se confond partiellement avec celui de *Lupercus*, on a songé à le rapprocher de gr. *θαῦνον ὄφιον* Hes., et à y voir un ancien « dieu-loup » ; on l'a comparé aussi au *Daunos* apulien (issu de **dhaunos* ?). En tout cas, traité comme une divinité indigène, fils de Picus, petit-fils de Saturne et père de Latinius (v. Ov., F. 3, 291 sqq.). — Le rapprochement de m. irl. *buā* « bon, favorable » est à rejeter.

Faunus, -ī m. : le *Faunus*, vent tiède d'ouest qui souffle au printemps, souvent qualifié de *tepīdus*, ce qui l'a fait rattacher par les Latins à *foueō* ; cf. Plin., H. N. 16, 93 ; Isid., Or. 13, 11, 8. Mais c'est aussi le vent fécondant, sens dans lequel Virgile l'assimile au Zéphyre qui féconde les cavales (cf. Vg., Ae. 3, 120 ; Sén., N. Q. 5,

16, 4), et d'après Pline, l. I., les *rustici* l'appellent *caulitid* (de *catulid*) parce qu'il est : *genialis spiritus mundi a fouendo dicitur... gestiente natura semina accipere eaque animam inferent omnibus sativis*. — Le passage de *o* protonique **fo*uónius à *fa*uónius n'est pas sûr (cf. *faueō* et *faucilla*) et la dérivation fait difficulté (le cas de *Alcædōnius*, *Aquilōnius* est tout autre). L'explication par *faueō* n'est pas moins hasardeuse. — Le mot est représenté dans les dialectes italiens et en espagnol, M. L. 3227, et passé en germanique : v. h. a. *fōnno*, -na « Föhn ».

faustus : v. *faueō*.

fauus, -i m. : rayon de miel. *Fauus* est employé proverbiallement comme symbole de la croissance heureuse ; cf. Pétr. 43, *itaque creuit, quicquid creuit, tamquam fauus* ; 76, *quicquid tangebam crescebat tamquam fauus*, cf. aussi id., ibid. 35, 5 et 39, 15, sans doute par un rapprochement dû à l'étymologie populaire avec *faueō*. Le rayon de miel figure dans les sacrifices offerts à Cérès (Vg., G. 1, 344) et à la Terre (Plin. 25, 107). Ancien, usuel. V. M. L. 3228 et 3227 a, **faulūs* (roumain, italien, espagnol, portugais ; non français).

Sans étymologie.

faux, -eis f. ; **faucēs**, -ium : 1° gorge, en tant qu'entrée du tube digestif et de la trachée artère ; gosier et aussi la gorge en tant que partie extérieure du cou ; 2° gorge (dans une montagne, cf. Serv., Ae. 11, 516, -es dicuntur uinera inter duos montes locata augusta et peruia, dicta a faucium similitudine) ; entrée étroite d'une ruche, d'une caverne, d'un vase (cf. *labra*), goulot, goulet. Ancien, usuel. M. L. 3225. Le pluriel est seul usité à bonne époque, cf. Varr., L. L. 10, 78, *quædam non [consuetudo patitur] ut si dicias pro fauces, faux*. Le génitif pluriel est toujours *fauces*, mais il n'est pas attesté avant Cic., Tus. I 37 ; l'accusatif est *faucēs*, non *faucis*. Le singulier ne se rencontre qu'à l'époque impériale en poésie (Hor., Ov., etc.) et à basse époque en prose. Les formes romanes remontent à *fōcem*, *fōcēs* ; du reste, la graphie *fōcēs* est assez fréquente pour qu'on en soit venu à différencier par le sens les deux formes ; cf. Isid., Diff. 2, 60, *fauces sunt angustæ fistulae, quasi foces, per quas uocales spiritus... exiliens sonum emittit*.

Autres formes avec *ō* : *fōcāle* n. « fouldard de cou », neutre d'un adjectif **fōcālis*, conservé en logoudorien avec le sens de « mal de gorge », angine, M. L. 3397 ; *fōcāneus* « qui croît entre deux rejets » (comme dans une gorge) ; *fōcānum* « faucēs » (Marcell.) ; *offōcō* (Sén., Flor.) ; *suffōcō* : suffoquer, étouffer, M. L. 8431, et *præfōcō* : obstruer, étrangler (époque impériale) et leurs dérivés. Toutefois, *offūcāre* : *aquam in fauces obsorbendam dare*, P. F. 211, 10, semble bien prouver l'ancienneté de la diphtongue ; cf. *causa/accūsō* (il est vrai que les formes romanes remontent à *offōcāre*, **affōcāre*, M. L. 6046).

Cf. aussi la glose *fa(ū)cillāre* : στραγγαλλῶσαι.

Aucun rapprochement sûr.

fax, **facis** f. (abl. *face*, Cic., Verr. 5, 75 ; le gén. pl. *facium* n'est enseigné que par un grammairien récent, frg. Bob. GLK V 562, 26 ; acc. pl. *facēs*) : torche, flambeau. Sens propre et figuré. Ancien, usuel. Diminutif : *facula* (d'où *faculārius*, Gl.), cf. M. L. 3137 (germanique : v. h. a. *facchala* « Päckel », etc. ; britt. *fağl*) et 3127, **facilla* ; 3131, **facile*.

Il n'y a rien à tirer de la glose de P. F., 77, 19, citée s. u. *facētus*, dont le *facēs* est sans doute imaginaire. Les Latins ne connaissent d'autre nom nominatif que *fax* (Enn., Sc. 33 ; Varr., Men. 486, etc.) ; l'ablatif *est facē* (Vg., Ae. 3, 719). Dès lors, l'explication de *facētus* comme étant un dérivé d'un thème en -*ē*, **facēs* (H. Pedersen, *La 5^e décl. lat.*, p. 60) ne tient pas.

Le rapprochement de lit. *žvakė* « lumière » et de gr. διαφάσειν « διαφάνειν » est en l'air. Mot technique, d'origine inconnue.

feber, -brī? Ne figure que dans Varr., L. L. 5, 79 : *fiber ab extrema ora fluminis dextra et sinistra maxime quod solet uideri (cf. fiber « castor »), et antiqui februm dicebant extremum, a quo in sagis fimbriæ et in iocore extremum fibra, fiber dictus*. Peut-être créé par Varron pour expliquer *feber* et *fibra*? V. Pisani, *Homm. Niedermann*, p. 270.

febris, -is f. (acc. en -im, abl. en -ī ; un doublet dialectal *hebris* est attesté par Servius, Ae. 7, 695) : fièvre (= πυρετός ; aussi les anciens le dérivent-ils à *feruere*, Varr., Men. 33). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3230, *febris*. Passé en germanique : v. h. a. *febar* « Fieber » ; et en irl. *febra*, *fabhras*.

Dérivés et composés : *febricula* : πυρετιον ; *febriculōsus* : qui a ou qui donne la fièvre (i dans Catulle 6, 4) ; *febriculentus* (Marcellus) ; *febrīō*, -is (à partir de Colum.) : avoir la fièvre ; d'où *febrilis* (Cael. Aurel.) ; *febrēsō*, -is (Solin.) : être pris de fièvre, M. L. 3229 ; *febriciū*, -ās (depuis Celse et Colum. ; i dans Mart. 9, 98, 20) : synonyme de *febrīō*, que Thurneyssen suppose tiré d'un adjectif **febriciūs*, formé comme *sollīciūs*. Mais *febriciū* peut être tiré directement de *febris* d'après *fēlix* : *fēliciūtō* ; cf. le suivant : *febriciōsus* (Vég.) ; *febrīfuga* f. : nom de la petite centaurée (Vég., Marc.). *Febricius*, *febricō* sont mal attestés ; cf. Thes. s. u.

Il n'y a pas de nom indo-européen de la « fièvre ». Comme le lituanien a *drugys* « fièvre » en face du verba slave signifiant « trembler », ainsi slovène *drgati*, on peut supposer que *febris* appartient à la racine signifiant « trembler », qui figure notamment dans gr. τανθαροῦω « τρέμω ». La forme originelle serait de type à redoublement : **dhe-dhri-*. V. *querquerus*. Étymologie peu sûre, mais les autres sont plus incertaines encore, notamment le rattachement à *foueō* par une forme **dhegh-ri-s*, imaginaire.

februus, -a, -um : qui purifie, purificateur. Ancien adjectif de la langue religieuse, d'origine sabine d'après Varr., L. L. 6, 13. Personnifié, *Februus* devient le nom d'un dieu infernal d'après Servius, G. 1, 43 : *duo menses a Iano et Februo nominati sunt. Februus autem est Iulii pater cui eo mense sacrificabatur*, cf. Macr., Sat. 1, 13, 3, *lustrari... eo mense ciuitatem necesse erat, quod statui [Numa] ut iusta dis Manibus solueretur*. — *Februa* (*Februālis*, *Februīlis*, *Februāta*) est une épithète de Junon, peut-être femme de *Februus* et divinité infernale. — Le neutre *februum* se dit avec le sens de « purgamentum » de toute offrande purificatoire, et en particulier du sel chaud ; cf. Censor. 22, 13, 14, *Lupercalibus salem calidum ferunt, quod februum appellant* ; mais cf. aussi Ov., F. 2, 19 ; 4, 726 ; Serv. auct., Ae. 8, 343.

Dérivés : *februō*, -ās ; *februamentum* (Censor.) ; *februārius* [mēnsis] « mois des purifications », dernier mois de l'ancienne année romaine ; cf. Varr., L. L. 6, 34, ... *februarium a die februatō, quod tum februatū populū, i. e. lupercis nudis lustratur antiquum oppidum Palatinum gregibus humanis cinctum* ; et P. F. 75, 23, *februarius mensis dictus quod tum, i. e. extremo mense anni, populū februaletur, i. e. lustraretur ac purgaretur, uel a Iunone februatā quam alii Februaletm, Romani Februlim uocant, quod ipsi eo mense sacra fiebant, eiusque feriae erant Lupercalia, quo die mulieres februantur a lupercis amiculo Iunonis, i. e. pelle caprina ; quam ob causam is quoque dies Februalet appellabatur. Quaecumque denique purgamenti causa in quibusque sacrificiis adhibentur, februa appellantur. Id uero quod purgatur, dicitur februatum*. Il semble, d'ailleurs, que plusieurs cérémonies d'origines différentes se soient confondues : une cérémonie de *lustratiō* ; des sacrifices expiatoires aux dieux infernaux ; un rite de fécondation (les Lupercalia).

On trouve dans Lydus, de Mens. 4, 25, un témoignage relatif à un mot **feber* (= πένθος) qui serait à l'origine de *februus* : Λαβέων ἀπό τοῦ πένθος λέγει κληθῆναι τὸν φεβρούριον. Φεβρὸν γὰρ παρὰ Ῥωμαίους τὸ πένθος προσγορεῖται. Peut-être y a-t-il ici une allusion à une étymologie qui rapprochait *februus* de *febris*, ou simplement un mot forgé par un grammairien pour expliquer *februm*.

Le nom du mois *febr(u)ārius* est demeuré dans les langues romanes, M. L. 3231 ; et en irl. *febrai*, britt. *chweffor*.

Sans étymologie indo-européenne : le rapprochement de skr. *ganḍharva*, gr. Κένταυρος, proposé par Dumézil, est à écarter. Sans doute mot indigène (sabin?), comme beaucoup de termes religieux ; cf. *cupencus*, *camēna*, *Fēōnia*, *Mārs*, etc.

fēcundus, -a, -um : fécond. Se dit de la terre, des semences, des femelles, etc. Ancien, usuel. M. L. 3232.

Dérivés : *fēcunditās* (classique) ; *fēcundō*, -dātōr (tar-dif). Composés : *infēcundus*, *infēcunditās* ; *per-*, *prae-fēcundus*, tous deux de l'époque impériale.

Ancien participle, cf. *fācundus/for* ; *irā-*, *iū-*, *rubi-*, *uerē-cundus* ; soit six adjectifs de cette sorte ; v. Stolz-Leuman, *Lat. Gramm.*, p. 227 ; les expliquer par l'imitation de *secundus* est chimérique ; d'ordinaire, pour obtenir des adjectifs en -*undus* de thèmes terminés par voyelle, on recourt à -*bundus* (v. ibid., p. 226 sq.). M. Benveniste, BSL 34, p. 186, et *Origines*, p. 141, a expliqué les formations en -*cundus* par un participle de la racine **kū-* « se gonfler ». Cf. *fēmīna*, *fē-tus* (adjectif et substantif), *fē-num*, *fē-līx*, *fēlō*, etc., et, d'autre part, *jūlius*.

Une racine **dhe-* « téter, sucer, traire » est représentée d'un bout à l'autre de l'indo-européen : irl. *denim* « je tette » ; v. h. a. *īān* « sucer » ; hom. θῆσαι « sucer, traire » (et θήσατο) et τῆθη « nourrice » ; γαλαθῆνός « qui tette le lait » ; véd. *dhātave* « pour téter » ; skr. *dhā-tri* « nourrice » ; sans doute arm. *diem* « je tette » ; *fēmīna* est le reste d'un participle présent moyen d'un présent radical **dhe-* et signifie littéralement « qui allaite » (pour la forme, cf. *alumnus*). Un suffixe commençant par -*l-* est fréquent : lat. *fēlō*, *fēlīx* ; omb. *feliuf*, *filiu* « lactan-

tēs » ; gr. θηλή « tétin, mamelle », θήλος « nourricier, femelle » ; lit. *prim-dėlė* « primipare » ; lett. *dēju*, *dēt* « sucer » ; lit. *dėlė* « sangsue » ; alb. *del'e* « mouton » ; skr. *dhātrīh* « sugant ». V. aussi *fēnum* et *fēnus*.

Cette racine **dhe-* « téter » se distingue de la racine **dhe-* « poser » en ce qu'elle est accompagnée de formes à -*i-* : skr. *dhāyati* « il tette » et *dhēnā*, *dhēnūh* « vache » ; v. sl. *doje*, *dojiti* « téter, traire » ; got. *daddjan* et v. suéd. *daeggja* « allaiter » ; arm. *dayl* « premier lait ». A ce groupe se rattache lat. *filius* ; cf., pour le sens, litte *dēls* « fils ». Le slave *dētīc* « enfant » et *dēva* « jeune fille » ont un *e* ambigu (de *ē* ou de **əi*). Les formes à *i* bref de v. h. a. *īla* « sein de femme » et d'irl. *del* « tétin » ne sont pas claires.

fel, **fellis** n. : bile, fiel et « vésicule biliaire » ; *fel appellatum quod sit folliculus gestans umorem qui uocatur bilis*, Isid., Or. 11, 1, 128. Désigne par image, comme le gr. χόλος, la colère, l'envie, en raison de son amertume : Vg., Ae. 8, 219-220, *hic uero Alcidae furis exarserat atro | jelle dolor*. Ancien. Panroman. M. L. 3234 ; B. W. *fel*. V. *bilis*.

Dérivés et composés : *fellus* : de fiel ; *fellitus* : rempli de fiel (d'après *mellitus*) ; *fellineus* : couleur de fiel (d'après *sanguineus*) ; *fellōsus* et *fellinōsus* (cf. *sanguinōsus*) ; *fellidūcus* = χολαγωγός ; *fellifluus*, tous termes de la langue médicale. Juxtaposé : *fel terrae* : centaaurée (ainsi nommée à cause de son amertume). M. L. 3237 a.

Fel forme un couple avec *mel*, auquel il est souvent opposé ; cf. Plt., Cas. 223, *fel quod amarum est, id mel facit* ; Ci. 69, *Amor et melle et felle est fecundissimus*, et Thes. VI 424, 19 ; les deux flexions ont dû réagir l'une sur l'autre.

Rappelle le groupe de mots indiquant une couleur jaune qui est aussi représenté en latin par *flōrus* et *flāuus* (v. ces mots). On a de même en slave un ancien *žlūtū* « jaune » (s. žūt. r. žolt) à côté de s. žūt (gén. žūct), r. žolē « fiel ». Sl. *žlūt* est à rapprocher de lit. *geltas* « jaune ». A en juger par le latin, ces mots auraient un *gh-* initial. — Il y a un autre groupe, représenté en latin par (*h*)*olus* et par une forme qui semble dialectale *helus* (v. ces mots) qui commencent par *gh-* : v. sl. *xelenū* « vert », v. sl. *žlūči* « fiel ». C'est à celui-ci qu'appartiennent gr. χόλος, χολή « bile, fiel », av. *zāras-ēa* « et le fiel » et sans doute v. h. a. *galla* « bile, fiel ». Il faut se demander si le groupement du nom du « fiel » soit avec le groupe de v. sl. *žlūt* « jaune », soit avec celui de lat. *helus*, (*h*)*olus*, v. sl. *xelenū* « vert », ne serait pas secondaire ; le type de gr. χόλος, v. sl. *žlūči* paraît ancien ; se serait f de *fel* qui résulterait d'un changement de groupe du mot (étymologie populaire ou mot d'origine dialectale). Le -*ll-* de lat. *fel*, *fellis* admet plusieurs explications, peut-être issu de -*ln-* comme germ. *galla* de **gal-lōn*, i.-e. **ghol-n-*, ou simplement gémination « populaire » expressive (pour la forme, cf. *mel*).

fēlēs, -is (*fēlis* ; *faelēs*, *faelis*) f. : nom générique de petits carnivores, entre autres « chat, chatte (sauvage) ». Glosé αλοουρος et aussi v. angl. *merih* = *mustela*. Joint à *mēlēs* « blaireau, martre » par Varron, à *mustela* « blette, fouine » et à *uierra* « furet » par Columelle.

Dérivés : *fēlineus* et *fēlinus*. Cf. M. L. 3235.

Aucun rapprochement clair; la ressemblance avec *mēlēs*, également isolé, suggère l'idée d'un emprunt à une langue inconnue (alpine?).

feliō, -īs, -īre : se dit du cri de la panthère : *pardorum est felire*, Suét., *frg.* p. 247. Quantité de l'e incertaine. De *felēs*?

fēlix, -icis : qui produit des fruits, fécond (= *ferāx*), fertile : *felices arbores Cato dixit, quae fructum ferunt, infelices quae non ferunt*, P. F. 81, 26; sens encore conservé à l'époque impériale dans la langue populaire, cf. Plin. 24, 68, *wolrus infelicem arborem eam appellat quoniam nihil ferat, nec seratur umquam*; quelquefois aussi « fécondant » (*f. Vertumnus*). Double en ce sens *fēcundus*; aussi *fēlix* s'est-il spécialisé au sens de « favorisé des dieux, heureux » (dans ce sens employé par la poésie impériale pour rendre μακάριος « les bienheureux »), et aussi « favorable, propice » : Vg., Ae. 1, 330, *sis felix nostrumque leues quaecumque laborem*, où Servius note : *propitia. Felix enim dicitur et qui habet felicitatem et qui facit esse felicem*; cf. aussi *f. hostia*, G. 1, 365, et *Feliciō*, Pétr., Sat. 60, 8. Ancien, usuel. Toutefois, l'adjectif n'est représenté qu'en roumain, où il y a aussi un dérivé d'un verbe **feliciāre* non attesté, M. L. 3234 b et 3236. Cf. aussi *Feliciānus*, M. L. 3234 a.

Dérivés et composés : *felicitās* : fécondité, fertilité; et surtout « bonheur »; au pluriel avec le sens concret « bonheurs »; *felicitō*? (un seul exemple très tardif); *feliciōsus* (Greg. Tur.)?; *infelix*, usuel et classique; *infelicitās*; *infeliciō*, -ās, archaïque, usité seulement dans la formule *dī infelicitat*.

On dérive *fēlix* d'un substantif **felā* « mamelle », qu'on rapproche de *felō* et de gr. *θήλα*. En principe, -ic-, élargissement de -i-, est en latin un suffixe féminin. Le sens original aurait donc été « qui donne du lait »; mais il n'y en a aucune trace dans les emplois attestés de *felix* en latin.

V. *fēcundus*.

fēlō (fēllō), -ās, -āil, -ātum, -āre (les inscriptions, presque toutes vulgaires, ont plutôt la graphie *fēlō, fēlātor*; les manuscrits ont plutôt la graphie avec gémination expressive de la liquide *fēllō*, que semble confirmer la forme du dialecte abruzze *fēllatē*, M. L. 3237) : têter; de là, sensu obsceno, « sucer » (*pēnem lambere, fēll(ū)ātor, fēll(ū)ātrix*). Attesté depuis Plt., Ps. 422 : *iam ille felat filius*.

Dérivés, très tardifs et rares : *fēllitō*, -ās; *fēllebris* (-*libris*) « qui tette »; *fēllātus*, -ūs « tétée ».

V. *fēcundus*.

fēmina, -ae f. : femelle, femme, par opposition au mâle. Ancien participe en -*meno*-, substantivé, mais dont l'emploi comme adjectif est bien attesté, Plt., Mi. 489, *non... me matrem... sed feminam esse*; T.-L. 31, 12, 9, *incertus infans... masculus an femina esset*. Peut se joindre à un substantif masculin ou féminin désignant un animal, dont il précise le sexe : *agnus femina* (Loi de Numa), *agnus mās idemque femina*, T.-L. 28, 11, 3; *fēmina bōs, musca femina*, Plt., Tru. 284, etc., par opposition au type *equus mās*. Aussi tend-on à différencier *fēmina de mulier* : Isid., Diff. I 588, *fēmina... naturale nomen est, generale mulier*; Tert., Or. 22, *Euum nondum uirum expertam deus mulierem ac feminam cognominauit, feminam qua sexus generaliter, mulierem*

qua gradus specialiter. Souvent joint à *uozor, coniuor, mulierona*; e. g. Cic., Verr. 4, 97, *eius uozor, femina prima*; compagnie du « mari » : Ov., M. 8, 704, *senex (Philemon) et femina coniuge digna*, par un développement de sens qu'on retrouve dans *homō. V. mulier*.

Fēmina peut s'employer aussi du genre des substantifs, comme *fēmininus*; cf. Varr., L. L. 5, 61, *mas ignis quod ibi semen; aqua femina quod fetus ab eius uozore*. A aussi, comme dans le fr. *māle, femelle*, diverses acceptations techniques, e. g. Vitruv., 6, 8, 11, *cardinibus ex torulo masculo et femina inter se coartatis*; se dit des plantes, des pierres précieuses, etc. A subsisté dans la plupart des langues romanes, M. L. 3239, B. W. s. u., et en celtique : irl., gall. *femen* (savant). De **femellia* (scil. *cannabis*) provient le germ. *Fimmelhanf* (b. all. *femel*).

Dérivés : *fēmineus*, substitut surtout poétique de *fēmininus* impossible dans l'hexamètre; *fēmininus* (formé comme *masculinus*, auquel il s'oppose) : *fēminin*, M. L. 3239 a. En grammaire *fēmininum* (*genus*) traduit τὸ θῆλυκόν, comme *masculinum* τὸ ἀρσενικόν; *fēminātus* (rare); *fēmella* (très rare; trois exemples, dont un de Catulle, mais conservé en français et en provençal, M. L. 3238) : 1^o petite femme, 2^o grand femelle; *fēmināl*, -is n. = *cunnius* (Apul., cf. animal *janima*); formation peut-être favorisée par le rapprochement de *femur, feminis*; *fēmināle* n. : nom d'une plante, molène, bouillon blanc (Diosc. 4, 3), v. André, *Lex.*, s. u. Composé : *effēminō*, -ās, V. *fēcundus*.

femur, -inis (-oris) n. : cuisse; évoque souvent l'idée de « parties sexuelles », comme *inguina*, d'où le sens de *feminalia* « quibus pudenda teguntur ». La flexion ancienne est *femur, -inis*, qui a dominé jusqu'à l'époque de Suétone (*feminis* étant appuyé sur *inguen, -inis*), où le génitif *femoris* prend le dessus. Le nominatif *femen* semble avoir été imaginé par les grammairiens (Roman. ap. Charis., GLK I 131, 2; Serv., Ae. 10, 344, 788) d'après *feminis*. En bas latin apparaît *femus* d'après *tempus, pectus*. Étymologie populaire dans Isid., Or. 11, 1, 106, *femora dicta quod ab ea parte a femina sexus uirū discrepat* (cf. *feminal*). Ancien, usuel. Non roman; v. *coxa*. Ernout, *Aspects*, p. 139 sqq.

Dérivés et composés : *fēminālis*, usité surtout au pl. n. *fēminālia* : caleçons, braies; et *femoralia* (depuis l'Italie); *interfeminium* (Apul.) : pudendum muliebre.

Le nom est d'un type indo-européen archaïque. Mais en dehors du groupe de gr. *τοῦλον* et de skr. *sākhī, sākhīnāḥ*, peu clair lui-même, la « cuisse » ou l'« articulation de la cuisse » n'ont pas de nom indo-européen connu. Il n'y a aucun moyen de rapprocher v. sl. *bēdro* « cuisse », qui lui-même est isolé. Les noms des parties du corps ont souvent un caractère « populaire » et des formes aberrantes, bien qu'anciennes : cf. *crūs*.

fēndicæ, -arum n. pl. f. : sorte de tripes (= *hīrae, hīllae*). Ne se trouve que dans Arnob., Nat. 7, 24.

-fēndō, -is, -dī, -fēnsum, -fēndere (simple non usité; cf. Prisc., GLK II 435, 4, *nunc in usu simplex non est, quomodo nec « fēndo » nec « spicio »... ex quibus composita sunt multa ut offendo, defendo*). Les gloses ont

une forme *fēnus* : *iratus*, qui sans doute est tirée étymologiquement de *infēnsus* : le sens devrait être « frapper, heurter », comme le montrent les composés : *defēndō, -is, -dī, -sum, -ere* : repousser, écarter (l'en-nemi, etc.), cf. Enn., Sc. 6, *serua ciuiis, defende hostis, cum potes defendere*; *defēndere uim ab aliquo*, puis, par « enallage », *defēndere aliquem a uī, defendere prāta a pecore*, d'où le sens de « défendre, protéger »; *indēfēnsus*. Dans la langue de la Bible, sert à traduire ἐκδικεῖν « venger, punir ». Dérivés : *dēfēnsor, dēfēnsiō* et *dēfēnsō, -ās* (et *fēnsō*, Diosc.), *dēfēnsiō*, -ās, etc. Cf. M. L. 2517, *dēfēnsor*; 2518, *dēfēnsum*. Britt. *difēn*.

infēnsus : acharné contre, hostile (à). Ancien (Plt.), usuel, souvent confondu avec *infestus*. Dérivé : *infēnsō, -ās* : s'acharner contre, ravager (Tac.).

offēndō, -is : heurter, choquer, blesser (sens physique et moral); *offēndiculum* (Varr.), *offēnsus, offēnsa, offēnsiō*, etc., et *offēnsō, -ās* : « heurter », et ses dérivés.

Le présent *-fēndō*, sur lequel est bâti tout le groupe des formes latines, est le substitut d'un ancien présent radical athématique, comme v. sl. *ido* « je vais » en face de lat. *ii, gr. eīai*; pour le suffixe, cf. *cūdo, iēdo, pellō*, etc.; ce suffixe fournit des présents « déterminés ». Ce présent radical athématique est clairement conservé en indo-iranien : véd. *hanti* (3^e pl. *ghāntī*) « il frappe », av. *jaīnti*, et en hittite : *kuenzi* « il frappe », 3^e pl. *kuanzi*; le gr. ἀπέπατο ἀπέπαθεν, Hes., est donc un ancien imparfait de **ghwen-*. Le grec a créé aussi un présent dérivé : *θηλω*, en face d'un aoriste ἔθεον (fait sur des formes de présent athématique); cf. aor. ἐπεσθον et parfait πέπαται; φόνος « meurtre ». Le slave a fait passer le présent au type thématique, d'où *zenō* « je chasse, je poursuis », avec infinitif *gūnāti* (cf. v. prussien *gunnaimi* « nous poussons »); le lituanien a de même *genū, giūti* « chasser ». L'irlandais a recouru à l'ancien itératif : *gonim* « je blesse, je frappe », cf. v. sl. *gonjō* « je poursuis ». Le germanique et l'arménien n'ont gardé que des formes nominales, telles que v. isl. *gunnr* « combat », arm. *gan* « rossée ». Il faut sans doute y rattacher *perfinēs* (v. ce mot).

fenestra, -ae f. : = θύρα, trou pratiqué dans une paroi, meurtrière, trou percé dans le lobe de l'oreille; et par extension « fenêtre », comprenant le trou (*lūmen*) et la croisée. Ancien, usuel. M. L. 3242, *fēnēstra*. V. h. a. *fenster*; irl. *feinester*; britt. *fenester*.

Dérivés : *fenestrātus* : muni de fenêtres, d'où a été tiré un verbe *fenestrō*; *Fenestella*, nom propre (cf. *Do-labella*), nom d'une porte de Rome et d'un historien; *fenestru* (Apul.); *fenestrellula* (Greg. Tur.).

Origine inconnue. On pense à un suffixe d'instrument; mais *-*trā* est à peine représenté en latin (cf. *aplustra* gréco-étrusque). L'étymologie ancienne « ἀπό τοῦ φάβου », Non. 36, 11, n'est qu'un jeu de mots. Il y a eu aussi une forme *fēstra, ostium minusculum in sacario*, Macr. 3, 12, 8; P. F. 80, 27, dont *fenestra* est peut-être une déformation due à un rapprochement avec *fabula*. Une origine étrusque n'est pas impossible : ce sont les Étrusques qui semblent avoir organisé la vie urbaine en Italie; mais aucun fait linguistique précis ne l'indique (les noms propres étr. *Fnes-ci*, lat. étr. *Fenestius* sont peu probants); v. G. Alessio, *Aevum*, 1941, 545 sqq., qui suppose un original étr. **fnestra* (?).

fēnus, -i n. (*faenium*; *faenisice* dans la Sententia Minuciorum, CLL I³ 584; Varron, L. L. 7, 96, signale déjà l'hésitation entre les deux formes : *in pluribus uerbiis A ante E alii ponunt, alii non... sic faenisicia ac fenisicia*). Les formes romanes remontent à *fēnus*; *faen-* semble une forme refaite par « hyperurbanisme ». Un masculin *fēnus* apparaît à basse époque. Pluriel rare, mais non sans exemple (Ov., *Apul.*, *Vulg.*) : foin. Ancien, usuel.

Dérivés : *fēnārius*; *fēneus*; *fēnile* (*fēnilia*); *faenōsus*; *fēnu(u)lum* « fenouil » (*fēni-*, passé en irl. *fenel* et en germanique : v. h. a. *fēnihil* « Fenichel »), dérivé : *f(a)eniculinus* (Plin. med. 2, 20). Composés anciens et techniques : *fēnisex* (-*seca, -sector*), *fēnisicium*; juxtaposé : *fēnum graecum* « fenugrec ».

Comme la plupart des termes rustiques, le groupe de *fēnus* est abondamment représenté dans les langues romanes : cf. M. L. 3247, *fēnum* (panroman et celtique; britt. *ffwyn, foen*); 3246, *fēnuculum*; 3245, *fēnisicia*; 3244, *fēnile*; 3243, **fēnia*; 3241, **fēnāre*; 3241 a, *fēnārius, -ria*.

Fēnus se rattache peut-être, comme *fētus, fēcundus*, etc., à *fē-* (cf. *plēnus, donum*) et signifierait proprement le « produit [du pré] ». Bréal rapproche la restriction de sens qui s'est produite dans *frumentum* « fruit, jouissance », puis « blé, froment »; cf. de même le fr. *regain*. *Fēnum, frumentum* seraient des preuves de l'ancienne importance de l'agriculture dans la vie sociale des Romains. Le rapport entre *fēnum* et *fēnus* « produit de l'argent, intérêt » a été senti par les Romains; cf. P. F. 76, 9; 83, 8, etc.; la langue a utilisé dans des sens différents les deux formations. Le sens est éloigné de celui de la racine indo-européenne **dhe-* « téter ». Mais on voit par *fēcundus, fēlix* que le sens de certains mots du groupe s'est élargi en latin.

fēnus (fae-), -oris (et **fēneris* attesté par les dérivés *fēnerō* et *fēnebris*) n. : intérêt de l'argent prêté, prêt à intérêt; différent en cela de *mutuum* « prêt à charge de réciprocité », cf. Plt., As. 248, *si (uiginti minas) mutuas non potero, certumst, sumam fenore*; s'oppose à *sors* « le capital », cf. Plt., Most. 561, *mihi neque fenus neque sortem argenti danunt*. Sur l'étymologie, cf. Varr., De Serm. Lat. III ap. Gell. 16, 12, 7, *fenus... a fetu et quasi a fetura quadam pecuniae parientis atque increscentis*. Idcirco et M. Catonem et ceteros aetatis eius feneratorum sine A littera pronuntiassent tradit [Varr] sicuti fetus ipse et fecunditas appellata. Même enseignement dans Festus, P. F. 76, 9, qui rapproche le gr. *τόκος*; cf. *pecū, pecūnia*. Ancien, usuel. Les inscriptions et les manuscrits hésitent entre *fēnus* et *faenus*.

Dérivés : *fēnerō (fēneror)*, -ās, avec tout son groupe *fēnerātus*, etc.; *fēnebris* : relatif à l'intérêt (cf., pour la forme, *fūnebris*); *fēnusculum* (Plt.).

Le mot *fēnus* se comporte pour la forme vis-à-vis de *fēnum* comme le thème en -*es*- de skr. *rēknaḥ* « chose qu'on possède » vis-à-vis du thème en -*no-*, v. h. a. *lēhan* « prêt », etc. Le groupe suffixal -*nes*- sert à former des substantifs relatifs à la propriété, au prêt, etc. Cf. lat. *mānus, pignus*; gr. *δένος, ἀρσενος, κρήνη*; skr. *āpnah* « possession » (v. lat. *ops*), *drāvinah* (v. av. *drānoḥ*) « bien », etc.

-fer : second élément de composé ; cf. /ferus.

fērālis, -e : concernant les morts ou les enfers. Terme religieux. Fērāles diēs : jours du mois de février où se célèbrent les Fērālia, dis manibus sacraata festa, a ferendis epulis uel a feriendis pecudibus appellata, P. F. 75, 20 (étymologie populaire). Dérivés tardifs : ferāliter ; ferālitās. Le rapprochement avec ferō est enseigné depuis Varron et même amène Ovide à scander une fois Fērālia, F. 2, 569 : hanc, quia iusta ferunt, dixere Fērālia lucem. Cf. peut-être fēriae, festus. On a rapproché aussi lit. doāsē « esprit », m. h. a. getwās « fantôme » ?

ferāx : v. ferō.

fer(e)tum : v. fertum.

fericulum (et fericulum, fericulum dans Pét. ; cf. P. F. 293, 11 : praefericulum, uas aeneum sine ansa patens summum, uelut peluis, quo ad sacrificia utebantur). -ī n. : proprement ce qui sert à porter, d'où : 1° « plat », Schol. Hor., Sat. 2, 6, 104, -a sunt... et uasa quae plena pulmentariorum ponantur in canistris, et « contenu du plat, mets » ; 2° brancard, civière servant à porter toute espèce d'objet dans les cérémonies, les images des dieux, etc. Mot technique. Fericulum est analogue pour la forme à gr. φέρτρον, hom. φέρτρον « brancard » (avec un dérivé φαρτρᾶ « carquois ») et skr. bhāritrām « bras (ce avec quoi l'on porte) », et représente *bher-ilo-m, *bhera-ilo-m. Du reste, φέρτρον a été emprunté par les Latins, qui l'utilisent dans le sens de capulus ; cf. Varr., L. L. 5, 166, lectus mortui (quod) fertur, dicebant feretrum nostri, Graeci φέρτρον ; cf. M. L. 3249.

V. ferō.

ferē (l'ē est attesté par Servius, Ae. 3, 135, et par la métrique ; ferē est dû à l'abrévement iambique, cf. Thes. VI 492, 4 sqq.), fermō (sans doute forme de superlatif pour *ferimē) adv. : 1° environ, à peu près, presque. Souvent employé dans ce sens avec une négation : nōn ferē, nēmō, nīl ferē, etc. ; 2° « le plus souvent ». Pour l'identité de sens de ferē et de fermē, cf. Varr., L. L. 7, 92, ferme dicitur quod nunc fere. — Fermē est un archaïsme beaucoup plus rare que ferē, employé par certains auteurs archaïsants ou soucieux de la forme rare (Tac., Gell., qui emploie ferme modum au lieu du banal propemodum, cf. Thes. VI 522, 2 ; 524, 49) ou provincialisants (T.-L.) ; il est évité par les poètes. Ferē est ancien, classique, usuel (Cicéron a 302 exemples de ferē contre onze de fermē, dont trois sont poétiques, sept dans les traités philosophiques, un dans les traités de rhétorique ; pas un seul dans les discours ; v. les statistiques du Thes. VI 492, 13 sqq.), et B. Axelson, Unpoetische Wörter, p. 136 sqq. Non roman.

Faute de pouvoir suivre le développement de sens, achevé dès les plus anciens textes, on ne saurait rien dire de l'étymologie. Le rapprochement avec firmus, frētus n'est pas impossible, mais il est indémontrable. Ce qui suggère ce rapprochement, c'est all. fast « presque » à côté de fest « solide ».

ferentārius, -ī m. (surtout au pl. ferentārii) : « auxiliaire » et « troupes auxiliaires », Varr., L. L. 7, 57, a ferendo... aut quod ii equites dicit, qui ea modo habebant arma quae ferrentur, ut iaculum..., cf. Vég., Mil. 3, 14 ; définition différente dans Caton, cité par Festus 506,

25, Cato eos ferentarios dixit, qui tela ac potiones militibus proeliandibus ministrabant ; cf. encore P. F. 75, 14, auxiliare in bello a ferendo auxilio dicit, uel quia fundis et lepidibus pugnabant, quae tela feruntur, non tenentur appellati, définition empruntée à Varron, cf. Non. 520, 10 ; 554, 24.

Les Latins le dérivent de ferēns à l'aide du suffixe -ārius, qui peut s'ajouter à des participes : praesentārius, sedentārius, manifestārius. Le suffixe -ārius est fréquent dans la langue militaire ; cf. primārius, rōrārius, ueterārius (à côté de primānus, ueterānus), ballistā-, sagittārius. L'hypothèse qui dérive ferentārius d'un participe aoriste *ferēns, de ferō (comme parēns), se heurte au fait que ferō est déféctif et n'a que des formes de présent ; ensuite on voit mal pourquoi ces soldats seraient seuls appelés « ceux qui frappent ». Mot rare et de caractère technique, qui a pu être déformé par l'étymologie populaire.

fercola (uītis) : sorte de vigne inconnue (Colum.). Peut-être faut-il lire fercola, de ferrum ?

Feretrius : épithète de Jupiter à qui l'on offrait les dépouilles opimes ; de là les étymologies proposées par les Latins : ab hoste ou a foedere feriendo ou ob exuuiis ferendis ; cf. Prop. IV 10, 45 sqq. ; Festus 204, 13, et P. F. 81, 16. Sans doute étymologies populaires. Mais le sens précis de l'épithète nous échappe.

feretrum : v. fericulum.

fēriae, -ārum f. pl. (ancienne forme fēsiae attestée par Festus 76, 17 et 323, 6 ; cf. festus) : fête(s). Singulier très rare et tardif ; les textes classiques ne connaissent que le pluriel ; un exemple de fēria dans P. F. 75, 22, fēria a feriendis uictimis uocata ; cf. aussi GLK suppl. 241, 15, pluraliter dicuntur fēriae, licet abusiue dicatur prima fēria, secunda fēria. Le singulier est surtout fréquent dans la langue de l'Église, cf. Thes. VI 505, 20 sqq. ; il s'applique aux différents jours de la semaine : prima, secunda, tertia fēria, pour éliminer les anciens noms païens. Les formes romanes remontent au singulier : it. fiera, fr. foire, port. feira. M. L. 3250. Les anciens distinguent fēriae « repos, chômage en l'honneur des dieux » de diēs festus « jour de fête », cf. P. F. 76, 17, ... aliae [sc. fēriae] erant sine die festo, ut nundinae, aliae cum festo, ut Saturnalia, quibus adiungebantur epulationes ex prouentu fetus pecorum frugumque. Les fēriae étaient fixes (statiuae) ou mobiles (conceptiuae) ; cf. Thes. VI 503, 34 sqq.

Dérivés : fēriālis (rare et tardif), irl. fērōil ; fēriātus, M. L. 3251, sur lequel on a refait à basse époque un verbe fēric(r) ; fēriāticus (rare et tardif).

festus : 1° de fête ; ordinairement joint à diēs : d. festus (cf. fastus, s. u. fās) ; 2° qui célèbre la fête, oisif, joyeux. Le neutre a été substantivé : festum = ἡ εὐτυχία, d'où le pl. festa (avec ē, difficile à expliquer en face de fēriae, fānum) auquel remontent les formes romanes : it. festa, fr. fête, esp. fiesta, M. L. 3267 ; irl. fes, festa. Dénominafif : fēstō (Gloss.). — festiūsus (archaïque et postclassique, Plt., Apul., langue de l'Église ; Cicéron ne l'emploie guère que dans des passages familiers, cf. Laurand, Étude sur le style des discours de Cicéron, 2° éd., p. 339) : de fête, d'où « joyeux, charmant » ; festiuitās (ancien et classique) ; festiuitē ; festiuiō (tardif). — pro-

des boissons fermentées semble remonter à la période indo-européenne commune ; cf. defrutum et brisa.

ferō, fers, tetuli puis tuli, lāsum, ferre : la conjugaison de ferō est supplétive. Ferō a fourni les formes du présent où sont conservés des restes de la conjugaison athématique : ind. prés. fers, fert, fertis ; impér. fer, ferō, ferte ; inf. ferre. La racine de ferō étant essentiellement durative n'a pu fournir de parfait. Le parfait (tetuli, le supin et le participe lāsum, lātus (de *lātum, -tus, cf. gr. λῆρός) sont empruntés à une autre racine, celle de tollō. La complexité de cette conjugaison a eu pour résultat la disparition du verbe dans la langue populaire, où il a été remplacé par un verbe de sens plus concret et de flexion plus régulière, portare, qui a seul survécu dans les langues romanes ; cf. M. L. 3258, qui signale seulement ferit en vieux campidanien et feri en vieux portugais. Verbe italique commun : cf. omb. fert u fertō, ferest « feret », volsque ferom « ferre », marrucin ferenter « feruntur », etc.

Le sens est « porter » (réfléchi) « se porter » ; l'emploi absolu est mal attesté et à date tardive (Celse ?, cf. Thes. s. u. 561, 53 ; l'emploi de ferēns au sens de « se portant », e. g. Corn. Nep., Dat. 4, 5, n'est pas probant) ; le sens de « se porter » (avec idée adjoindte de mouvement) se rend surtout par le pronominal sē ferre ou le médio-passif ferri ; mais le composé differre, comme le gr. διαφέρω, s'emploie absolument avec le sens de : « se porter de divers côtés ; différer ». Cf. aussi fors.

Un ancien sens de ferō est « porter dans son ventre, être fécondée » (d'où forda « [femelle] pleine »), emploi où il a été concurrencé par gestāre. En parlant des plantes, ferō a signifié « produire », d'où ferāx, fertilis.

Du sens de « porter », avec aspect « indéterminé », on passe naturellement au sens de « supporter » : ferre iniuriās, aerumnās, etc. D'autre part, à ferō s'adjoint souvent une idée accessoire de mouvement : ferre lēgem « apporter (proposer) une loi devant le Sénat » ; rapporter (un bruit, une nouvelle) : fama fert, ferunt, ut ferunt ; et au passif ferri « être rapporté » : per ora ferri, e. g. Acc., Trag. 669, quorum genitor fertur esse ops gentibus, transformation de l'ancienne tournure impersonnelle du type fertur... Aurelianus dixisse, conservée, par exemple, dans Vopisc., Aur. 24, 3. Enfin, de l'expression agere ferreque « pousser devant soi (le bétail razzé) et porter (sur son dos) [les objets pillés] » est issu le sens de « emporter » (= auferre, tollere) ; Plt., As. 487, numquam hinc feres argenti nummum « ravir » (Vg. B. 5, 34, postquam te fata tulerunt) ; d'où « voler » ; cf. peut-être fūr, furtum.

A la racine de ferō se rattachent de nombreuses formations nominales où le latin a généralisé le vocalisme e et qui expriment l'idée de porter, d'apporter, ou l'idée de fertilité.

1° D'abord un adjectif -fer, -fera, -ferum (où l'e doit être analogique de ferō, ferre ; cf. toutefois les noms de fleuves ligures Porcobera, Gandobera, si ces mots signifient bien « qui porte des saumons », « qui porte des cailloux ») qui fournit des composés correspondant au type grec en -φόρος et au type arménien en -wor (de *bhorā-) : bi-fer (= δίφορος), frūgi-fer, igni-fer, signi-fer, lūci-fer, etc. Le latin a lucifer là où le grec a λευκοφόρος et l'arménien une forme ancienne lusawor « lumineux » à côté de la forme nouvelle lusaber « qui apporte

festus : -m diem dicebant qui festus non erat, P. F. 209, 10 ; cf. F. 298, 30, profestum facere est tanquam profanum facere.

Le mot fānum peut reposer sur *fasnom ; le vocalisme /fas- de la racine *fēs- est attendu dans un dérivé. Ce qui montre que cette étymologie est correcte, c'est que le correspondant de fānum a en osco-ombrien la forme /fēs de la racine : pél. fesn-, osq. fiisnū (acc. fiiisnam), omb. fesnfa-e « in fānum », ce vocalisme s'expliquant par le fait qu'il s'agit d'un dérivé en -ā (cf. le type lit. dēnā « jour », zēmā « hiver »).

La racine *fēs-, *fas- n'a pas de correspondant hors de l'italique. Comme *dhē-, *dha- « poser » a toujours eu une valeur religieuse (cf. skr. dhāma « institution », gr. θέμα et le sens de lat. faciō, sacer-dōs, crēdō, etc. ; gr. θέμα et le sens de lat. faciō, sacer-dōs, crēdō, etc. ; v. aussi l'article fētiālis), on est tenté de poser un ancien élargissement *dhēs- qui serait représenté par italique *fēs-. Cf. peut-être aussi lat. fās, fānum.

feriō, -is, -ire (verbe déféctif ; une 3° personne de pluriel avec élargissement en n, ferinunt, est attestée par Festus 160, 3 ; 362, 5. Au témoignage des grammairiens, feriō emprunte son parfait à percutiō, icō : percussit, icō (feriō est rare et tardif ; huit exemples dans le Thes.), et son participe à icō : ictus, cf. Phocas, GLK V 438, 13 ; toutefois, feritūrus apparaît à la fin de l'Empire) : « frapper », dans tous les sens du mot : frapper l'ennemi, un mur, la monnaie, une victime, à la porte ; frapper un traité, à cause de la victime qu'on frappait pour la circonstance, cf. Varr., R. R. 2, 4, 9, iniitius pacis, foedus cum feritur, porcus occiditur. Enfin, feriō appartient à la série des mots imagés qui expriment dans la langue familière l'idée de « dépouiller, voler », comme le fr. « taper, estamper, rouler » ; Tér., Ph. 46/7 (dans la bouche d'un esclave), porro autem Geta | ferietur alio munere, ubi era pepererit ; Prop. 3, 3, 49-50 ; 4, 5, 44 ; cf. l'édition du Pseudo-Dolus de Lorenz, p. 49 et n. à 455, et l'emploi de uerberare, deuerberare, percutere, uorsare, tangere. Ancien, usuel. M. L. 3253 et 3252 : *ferināre, et B. W. férir (vieilli). Pas de dérivés. Composé : referiō (Plt.).

Présent dérivé, substitué à un ancien présent athématique de la forme *bher-, *bhor- ; tandis que le latin a généralisé le vocalisme e, on a le vocalisme o dans la forme passée au type thématique barū « j'insulte » en lituanien et dans les présents cités barjo « je combats » en vieux slave, et, en germanique : v. h. a. berjan, v. isl. beria « frapper ». On comprend ainsi comment le présent lat. feriō, tiré d'une racine qui ne fournissait ni aoriste ni parfait, n'est accompagné d'aucun perfectum. En conséquence, il n'y a pas de noms verbaux, ces noms étant liés en latin au groupe du présent, cf. le cas de ferō, lātus. Cf. forō, ferula ?

fermō : v. ferē.

fermentum, -ī n. : ferment, levain = ζύμη. Ancien, classique. M. L. 3254. De là : fermentō, -ās et ses dérivés ; fermentescō, -is (Plin.) ; fermentācius (comme focācius) ; fermentōsus (tardif).

Les correspondants les plus proches sont v. angl. beorma « levain » et gaul. Borma, qui désigne une source bouillonnante. Fermentum doit s'analyser *bher-men-tom, le thème étant fourni par une forme non élargie de la racine de feruēō (v. ce mot). L'usage du levain et

la lumière » (cette dernière constituée de manière pareille à lat. *lucifer*). Le sens de *-fer*, dans la plupart de ces composés, est « produisant » (cf. *ferāx, fertilis et fonda*) : *frūgifer, ignifer, etc.*; le sens de « portant » étant exprimé par les composés en *-ger* : *armiger, lāniger, etc.* Étant donnée cette répartition, on attendrait **signifer*. Comme l'a suggéré Niedermann, la langue a peut-être évité, par euphonie, d'employer *-ger* lorsque le premier terme du composé renfermait un *g*. Ce type s'est étendu à l'infini dans la langue poétique et dans les langues techniques. Toutefois, on ne compte guère qu'un dénominateur : *uocifero(r)*, d'un **uocifer* du reste non attesté.

2° Puis des adjectifs tirés du présent *ferō* avec suffixes :

ferāx (cf. *bibāx, emāx, dicāx, etc.*) : fertile, d'où *ferāciūs* (Col.).

fertilis (formation sans doute analogique d'après le type *frūgifer*/*fructilis, dūcō/ductilis*, dont on a extrait un suffixe *-tilis*; la forme normale serait **ferilis*, comme *facilis*) : fertile, d'où *fertilitās*. Pélignien *fertiliū* « fertilité » (?) peut-être emprunté au latin. Sur *fertilis* a été bâti *fertus* (Avien), d'après *textus/teutilis*.

fertum? : v. ce mot et *floriferum*.
-ferus conservé dans des adjectifs employés par la langue religieuse : *arferia aqua, quae inferis libabatur, dicta a ferendo*; *sive us uini quod sacris adhibebatur*, P. F. 10, 23. Adjectif sans doute d'origine dialectale; cf. l'ombrien *affer tur*, et Ernout, *Élém. dial. s. u.*; *inferius* : *inferium uinum*, Caton, Agr. 132, 2; 134, 3, d'où *inferiae* : *sacrificia quae Dis Manibus inferabant*, P. F. 99, 26, qui, rapproché de *inferi*, a pris le sens de « sacrifices en l'honneur des morts » (χαρά αἰ ἐπὶ τῶν νεκρῶν σπονδαί, *sacrificia inferorum* disent les glosses), comme l'adjectif dérivé *inferiālis* (Apul.).

3° Un substantif *ferculum*, q. u.
Un adjectif de sens technique, appartenant à la langue rustique et sans doute non romain, présente le voca-
lisme *o*, c'est :

**fordus*, usité seulement au féminin, *fonda bos* « quae fert in uentre », dont il existe un doublet dialectal *horda*; de là le dérivé dialectal *hordicālia, -ium* cité par Varr., R. R. 2, 5, 6, et le composé *fordicidia* (dial. *hordicidia*) *-drum* n. pl. désignant les fêtes en l'honneur de Tellūs, données le 15 avril, où l'on sacrifiait des femelles pleines; cf. Varr., L. L. 6, 15; Ov., F. 4, 630 sqq. On ne peut déterminer ici si le *o* de *fordus* repose sur i.-e. *or* ou sur *r*. Même suffixe que dans *gravidus, crūdus*.

Pour *fors, fortuna*, v. ces mots.
Le participe en *-tus* étant *lātus*, les substantifs verbaux en *-tor*, en *-tiō* et en *-tus*, qui se lient normalement au participe en *-tus*, ne se forment pas de la racine de *ferō*. Il n'y a pas de substantif *fertor*, cf. Varr., L. L. 8, 57 : *non fit ut messor, fertor*; bien qu'on lise dans les glosses *inferior* : *παράθετος*, qui rappelle ombrien *arfer tur, arsfertur* = **adferitor* et que la langue de l'Église ait créé *offeritor, -ōrium*. Toutefois, en bas latin apparaît un dérivé *fertōrius* (*-a sella*) dans Caelius Aurelianus; *fertūra* est dans Orientius. D'autre part, *lātor, lātiō* n'existent que dans l'expression technique *lēgis, lēgum lātor, lātiō*. Mais les formes composées sont assez nombreuses : *ab-lātiō, con-lātiō, etc.* Elles appartiennent, du reste, surtout à la langue écrite et sont en partie des

calques du grec. *Lātūra* « portage » (d'après *ueclātura*) n'appartient qu'à partir de Sénèque, *lātūrarius* « porteur », qu'à partir de saint Augustin.

Composés de *ferō* :
afferō (*ad-*), *atūli, allātum* (*ad-*) : apporter = ἐπιφέρω; cf. got. *atbairan*, phryg. ἀββαίρη; *auferō, abstulī, ablātum* : emporter = ἀφαίρω, ἀποφέρω. De là *ablatiō, -ōnis* : enlèvement, qui, dans la langue de la grammaire et dans la langue de l'Église, traduit ἀφαίρεσις, ἀφαίρεμα; *ablātūius* = ἀφαίρετικός. M. L. 9642.

anteferō : 1° porter devant; 2° préférer.
circumferō : porter autour, répandre, etc. = περιφέρω, avec le postclassique *circumferentia* = περιφέρεια. S'emploie aussi dans la langue religieuse pour désigner une procession de caractère lustral; cf. omb. *a mifret, a ferum, anferener* « circum-ferunt; cf. omb. *-ferendi* ».

conferō = συμφέρω : porter ensemble ou au même endroit; avec de nombreux sens dérivés; « contribuer à; comparer; mettre aux prises; réunir, conférer »; « transporter » (sens physique et moral : *c. culpam in aliquem*); et *sē conferre* « se transporter » dans lequel le préfixe donne au verbe l'aspect « déterminé ». De là : *collatiō, -tor, -tiūs, -ticius, collātus, -ūs* (rare). De *collāta* provient le brit. *collo*.

dēferō, -tuli (*detolerū*, Lex Repet.) = καταφέρω : emporter ou apporter (souvent avec idée accessoire de haut en bas); remettre entre les mains de : *dēferre negotium, bellum ad aliquem* ou *alicui*; en particulier, dans la langue du droit, *dēferre nōmen ad iudicēs*, d'où *dēferre reum*, dénoncer; *dēlātōr* (mot de l'époque impériale, lorsque la *dēlātiō* fut devenue une profession); *dēlātiō* (Cic.) ; *dēlātōrius, dēlātūra* (tardifs).

differō, distulī, dilātum = διαφέρω : 1° porter de côté et d'autre, disperser; répandre un bruit, un nom, d'où « diffamer »; 2° remettre à plus tard, différer; d'où *dilātiō* « remise, délai », et en droit *dilātōrius*; 3° [se] porter de côté et d'autre, être différent; d'où *differētia* créé par Cicéron sur le modèle de διαφορά (irl. *diffir*), *differētūs* dans Lucrèce (*differētia* était banni de l'hexamètre) et *indifferēns* également créé par Cicéron pour traduire ἀδιάφορος; cf. Fin. 3, 16, 53, *quod enim illi aduopon dicunt, id mihi ita occurrit ut « indifferens » dicerem*.

ec-ferō (*effero*), *-fers, extulī, elātum, ec-ferre* = ἐκφέρω : porter dehors, emporter (sens physique et moral). De là différents sens : 1° porter en terre; 2° produire, faire sortir de terre; par suite « exprimer » (*e. uerba, sententiam*) et « élever, exalter » (cf. *extollō*), d'où *sē effere* « s'enorgueillir »; *elātus*; *elatiō*.

inferō = ἐπιφέρω et ἐπιφέρω : porter dans ou contre (souvent avec idée d'hostilité, *signa, arma inferre in*); emporter dans la tombe, enterrer : *illatiō mortui*; introduire; apporter : *i. tributum* (époque impériale). M. L. 4398. Dérivés techniques : *illatiō* « inférence, conclusion » = ελεφορά; *illātūius*.

offerō, obtulī, oblātum : porter devant, présenter; spécialement « offrir »; et dans la langue religieuse : offrir à Dieu, consacrer, sacrifier (v. *oblāta*), M. L. 6043, et germanique : v. sax. *offrōn*, etc.; celtique : irl. *oifrider* « offertur », *offraū, oifrend*, brit. *offeren* « offerendum ».

Dérivés tardifs : *oblatiō, -tor, -tiūs, -ticius*.
Dérivés en *-fer* : dans la langue de l'Église, *offerō*

rium, cf. Isid., Or. 6, 19; *offeritor, -ōris* (Commod., Instr. 30). Le *offerumenta dicebant quae offererebant*, P. F. 207, 6, provient sans doute d'un contresens de Festus; v. *offermentum*.

perferō : porter à travers ou jusqu'au bout; par suite : endurer (souvent joint à *patior, perpetior*), et : accomplir, exécuter. Dérivés tardifs : *perlātōr, -trix, -tiō*.

praefero : porter devant, présenter; mettre avant, préférer. Dérivés tardifs : *praelātōr, -tiō*. Du latin ecclésiastique *praelātus* dérive irl. *prelaid*.

prōferō = προφέρω : produire au dehors, avancer, étendre, publier, etc. Dérivés : *prōlātiō* (classique, Cic., Cés.) : prolongation, remise, extension; production, prononciation. Il semble que certaines acceptions de *prōlātiō* doivent s'expliquer par une influence de *lātus* et de *dilātō*; de même qu'il s'est créé un verbe *dilātō*, rattaché à *differe*, *dilātum*, cf. Thes. s. u.

referō, -fers, retulī, rel(ā)tum : rapporter, rendre (*pār pari referre, grātiam referre*); reproduire, représenter, répéter, répondre; terme de droit *referre ad senātum* : mettre en délibération devant le Sénat, en référer à; *in tabulās publicās referre*. De là : *relātiō*, terme de droit « motion, proposition »; et « rapport, récit », etc.; *relātus, -ūs* m. (Tac., Sén.); *relātōr* « rapporteur »; *relātūius* (tardif).

sufferō (*sub-*), *sustulī, sublātum* = ὑποφέρω : supporter, souffrir. Ancien, usuel. Panroman (type fr. *souffrir*). M. L. 8428; B. W. s. u. Il est à noter que *sublātiō* se rapporte à *tollō* et signifie « élévation, exaltation », etc. C'est en partie un calque du gr. ἔρσις.

superferō (époque impériale) : placer par-dessus; élever; *superlātiō* (terme de rhétorique, cf. ὑπεροχὴ); *superlātūius* (terme de rhétorique et de grammaire) : ὑπεροχικός, θετικός.

trānsferō, trānstulī, trānslātum (trālātum) = μεταφέρω : porter au delà, transporter; d'où « transplanter, transcrire, traduire »; en particulier, dans la langue de la rhétorique, trad. *μεταφέρω* « employer métaphoriquement ». Dérivés : *trā(ns)lātiō* : transfert, traduction, métaphore = ἀλληγορία, μεταλήψις, μεταφορά, μετά- ou παράφορα (irl. *translāit*); *trā(ns)lāticius*, terme de droit : 1° transmis par tradition, coutumier, héréditaire : *-m edictum*; de là, à l'époque impériale, « consacré, usuel, commun »; 2° métaphorique; *trā(ns)lātūius*, terme de rhétorique : *-a cōnstiūtūtiō*; *trā(ns)lātūia, -ae* = μεταλήψις; *trānslātōr*; *trānslātus, -ūs*. M. L. 8855 c.

refert : v. ce mot.

La racine i.-e. **bher-* « porter » fournissait, par exception, à la fois un présent thématique, largement attesté : skr. *bhārāmi*, v. sl. *berō*, got. *baira*, v. irl. *berim* (*-biur*), gr. *φέρω*, arm. *berem* et aussi un présent athématique attesté par véd. *bhārti* « il porte », hom. *φέρετε* et par le latin *fers, fert, etc.* (omb. *fer tu* « fertō » est ambigu). Les formes personnelles à timbre *-o-* de la désinence sont du type thématique : *ferō, ferunt, etc.*, comme dans tous les présents athématiques maintenus en latin. On notera qu'il n'y a pas ici d'ancien optatif comparable à *sim, eim*, mais seulement *feram, ferās*. — Cette racine ne fournissait ni aoriste ni parfait, de sorte que le grec a recouru à *ἔφερον, ἐνήνευμαι*, l'irlandais à *rouic* (3° personne du singulier), le latin au groupe de *telulī, lātus*, qui sert en même temps en face de *tollō*; pas plus que le latin, le grec n'avait d'adjectif en *-to-* de la racine *bher-*

(il recourt en partie à *οιστός*). Le slave a une forme secondaire : *biranū, bīrazū, bīrai*. En arménien, c'est l'ancien imparfait *eber* « il a porté » = skr. *abharat*, gr. *ἔφερε*, qui sert d'aoriste en face du présent *berē* « il porte ». — Une autre singularité consiste dans la coexistence d'un type monosyllabique, celui de *fert*, etc., et d'un type dissyllabique. Sous *ferculum*, on a vu *fericulum* et ses correspondants sanskrits et grecs; cf. véd. *bhāri-man-* « action de porter » et serbe *brēme*, russe populaire *beremja* « fardeau » en face de véd. *bhārman-*, gr. *φέρμα*.

Pour le sens de *fonda*, cf. serbe *brēda*, russe *berēzaja* « pleine » (et la traduction lituanienne qui a été substituée : lit. *nesėčia* « enceinte »); ceci suppose un nom radical **bher-t*, **bher-d* et **bheret*-, **bherō-d*-. Le germanique a got. *gabaurps* « naissance », etc. L'irlandais a *breth* et *brūh* « grossesse » (fait de porter), *birū* « féconde » (d'où « vraie »), *combrūt* « enceinte ».

Un emploi religieux apparaît dans omb. *arfertur, arsfertur*, qui désigne un prêtre, et répond à skr. *prabhartar-*, av. *fra-bortar-*; il y a ici un curieux archaïsme. Le latin lui-même a *arferia* (dialectal), *inferiae* (forme comme *essequiae*) et peut-être *fertum* (v. ce mot).

Fērōnia, -ae f. : nom d'une vieille divinité italique, sabinie d'après Varr., L. L. 5, 74, en rapport avec *Tellūs* et qui plus tard fut identifiée à Junon. Origine incertaine, étrusque d'après W. Schulze, *Latine. Eigenn.*, p. 165 (comme *Populōnia, Mellōnia*?). — L'e est toujours scandé long; la forme avec *ē* des transcriptions grecques provient d'un faux rapprochement avec *ferō* comme pour *ferālia*. — V. Deecke, *Die Falisker*, § 36, et R. Bloch-G. Foti, *Rev. Phil.*, 1953, p. 65 sqq.

ferōx : v. *ferus*.

ferrum, -i n. (sans pluriel) : fer; objet de fer, fer de hache, de lance, d'épée, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3262.

Dérivés : *ferreus* : de fer (sens physique et moral : *ferus et ferreus*, cf. gr. αἰθέρος); *ferrea* f. : sorte de râtelier, cf. *ferrea*, M. L. 3259; *ferreola* (uitis), v. *fercola*; **ferriolum*, M. L. 3260; *ferrātus* : muni d'un fer, d'où **ferrāre*, M. L. 3256; cf. aussi 256, **afferrāre*; 4399, **inferriāre*; *praeferrātus*; *ferramentum* : instrument de fer, outil (cf. fr. dialectal *fer(ri)ement* « hache à couper le bois »), M. L. 3255; *ferramentārius*; *ferrātulis* (Plt.); *ferrārius* : qui concerne le fer; *ferrārius* m. : forgeron, M. L. 3257; *ferrāria* f. : 1° forge; 2° mine de fer; *ferrāgō* : rouille, M. L. 3261; *ferrāginosus* (cf. *aerūgō, rōbīgō, etc.*); *ferrāgināns* (Tert.). Composés plautiniens (sans doute sur le modèle des composés grecs en *σίδηρο-*) : *ferri-terus, -terium, -tribāx* (hybride, cf. *τρίβω*), la finale rappelle celle de *audāx*), *-crepīnus*; *ferrifodīna* (Varr.).

L'origine de *ferrum* est obscure; on sait que le « fer » n'était pas connu dans le monde indo-européen et, par suite, les noms de ce métal diffèrent d'une langue à l'autre. L'usage du « fer », qui est si important chez les Celtes, avec un nom tout autre, a dû se développer après la séparation des Celtes et des Italiotes. On rapproche v. angl. *bras, broes* « bronze » et l'on suppose un emprunt pour le mot latin (peut-être par un intermédiaire étrusque) et le mot germanique (cf. accadien *parzillu* « fer »), phén. *barzel*, ce qui ne fournit rien de net.†

fer(r)ūmen, -inis n. : soudure (Plin.). Dénomina-tif : fer(r)ūminō, -ās, con-fer(r)ūminō (Plin.) « souder », d'où fer(r)ūminātiō. La graphie ferūmen est rare et ne se ren-contre que dans les manuscrits de Pline, où, du reste, se trouve aussi ferrūmen. Cette dernière graphie est de beaucoup la plus fréquente ; elle est sans doute due à un rapprochement que les sujets parlants auraient fait avec ferrum, si ferūmen est apparenté, comme on l'a supposé, avec skr. dhruvāh « firmus », dharānah « sustinēns » et avec les composés conferuere, employé par Celse au sens de coalēscere, en parlant des os qui se ressoudent, et conferua « conferve » (*conferua, M. L. 2131), plante aquatique, qui passait pour avoir la propriété de recol-ler les plaies, ainsi nommée a conferuminando, dit Pline 27, 69 ; cf. consolida « consoude ».

V. aussi offerūmenta. La racine serait celle de skr. dhārayati, av. dārayēiti « il tient », skr. dharād « celui qui tient », etc., de arm. dadarem « je cesse » et de v. sl. sū-draoū « fort, bien por-tant », qui semble se retrouver dans lat. frētus, firmus (et ferē?). Chacun des représentants latins supposés de la racine fait quelque difficulté soit pour la forme soit pour le sens. Le rapprochement de feruēd n'est pas plus satisfaisant. Mot technique.

fertilis : v. ferō.

fertum (ferctum, firctum), -ī n. : sorte de gâteau de sacrifice, qu'on offrait joint à struēs (v. ce mot) ; ferctum (firctum codd.) genus libi dictum quod crebrius ad sacra ferebatur, nec sine strue, altero genere libi, quae qui adje-rebant struferctarii appellabantur, P. F. 75, 17 ; et stru-ferctarios dicebant qui quaedam sacrificia ad arbores ful-guritas faciebant, a ferto scilicet quodam sacrificii genere, id. 377, 2.

Mot du vieux rituel agraire (Caton, Frères Arvales) que les Latins rattachaient à ferō (Festus, GGL V 628, 62 ; Isid., Or. 6, 19, 24). Cf. ombr. aġfertur « adfertor » (v. plus haut, p. 229) et peut-être flōri-fertum (v. flōs) ; osq. fertalis, nominatif pluriel d'un adjectif que Buck traduit par : (ceremonies) celebrated with sacrificial cakes, v. Vetter, Hdb., p. 75. Mais cette étymologie ne rend pas compte de la graphie ferctum, qui est aussi fré-quenté que fertum (v. Thes. s. u.) : faut-il admettre que le c de ferctum est artificiel, comme dans arctus ; mais d'où proviendrait-il (de ferctulum?) L'explication par ferō n'est peut-être qu'une étymologie populaire ; la racine *bher- ne fournissant pas d'adjectif en -to.

feruēd, -ēs, feruūl (feruūl), -āre et feruō, -is, feruūl, feruāre (archaïque) ; cf. Quint. 1, 6, 7) : bouillir, être bouillant ou bouillonner. De là « être brûlant, brûler » (sens physique et moral), « écumer, fermenter », « s'agi-ter fiévreusement ». Mais feruēns ne s'emploie guère qu'au sens de « bouillant, brûlant ». La forme feruō semble la plus ancienne ; cf. fulgō et fulgeō, etc. Ancien, usuel. M. L. 3265 (feruēre).

Dérivés et composés : feruor, -ōris m. : bouillonne-ment, chaleur, ardeur (sens physique et moral) ; feruū-dus, M. L. 3265 a, et praefervūdus (archaïque et post-classique) ; conferuēd (Celse), dē- (Vitruv.), ef- (Lucr.), in- (Caton), per- (Mela), re- (Cic.), suf- (Ps.-Ap.) ; feruēdō, -is et con-, dē-, ef-, in-, re-feruēdō ; feruēfaciō, con-, dē-, ex-, in-, per-, suf-feruēfaciō ; feruāra =

φλεγμονή ; effersūra « inflammation » (Orib.). V. dē-frutum et fermentum, fretum.

Le celtique a le même élément radical, au même sens, dans irl. berbaim « je bous », gall. berwi « bouillir » ; le gaulois a Boro à côté de Bormo pour désigner une source bouillonnante. La racine se trouve hors de l'Italo-celtique, avec et sans élargissement -u- et avec des sens plus ou moins proches de celui de « bouillonner ». Dans l'Avesta récent, ava-barante se dit des eaux qui dévalent, uz-barante des eaux qui jaillissent en bouillonnant ; véd. bhuvradāh « agité » se dit notamment de l'eau. Le thraco-α βοῦρος ὁ κρήνωος (v. dē-frutum) ; cf. alb. brum « levain » (cf. all. Brot, de *braupa « pain au levain ») lit. bridujūs signifie « je me pousse avec violence » ; germanique : v. h. a. briuwan « brauen ». Cf. aussi att. φρεάτος (de *φρηφρα) et arm. albear « source » ; πορρωρα « je me soulève en bouillonnant », en face du présent intensif véd. jārbhurīti, qui indique un mouvement rapide (v. Streitberg-Festgabe, p. 258 sqq.) ; et irl. brenn- « jaillir », avec le causatif bruinnim « je fais jai-llir », v. irl. topur « source », irl. tipra (même sens). Le groupe germanique de got. brinnan « brûler » est plus loin pour le sens.

ferula, -ae f. : férule, plante à longue tige qui servait à donner des verges légères, d'où le sens de « fouet » ; cf. le gr. φέρουξ. Depuis Varron. M. L. 3263. V. h. a. fērla.

Dérivés : feruleus, -āceus, -āris (bas latin) ; feru-lāgō = θάψλα.

Cf. ferio? Isid., Or. 17, 9, 95, -a uocata a medulla. Nam illam Varrō tradit esse ferulae medullam, quam ἀσπιδέ-λου Graeci uocant. Nonnulli a feriendo ferulam dicunt. Peut-être étymologie populaire. Cf. festuca?

ferus, -a, -um : sauvage (par opposition à mānsuē-tus), farouche ; fera f. (scil. bestia) : bête sauvage. Ferus emprunte son comparatif et son superlatif au composé ferōx. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3264 ; B. W. fer.

Dérivés et composés : ferinus : de bête sauvage (« carō ») ; feruās ; efferō, -ās, sur lequel a été refait efferus, d'où efferuās ; perferus (Varr.) ; *ferāmen, M. L. 3248 a. ferōx : est à ferus comme atrōx à āter (v. ce mot) ; f. est saeuus et indomabilis, translatum a feritate, Non. 304, 36. S'emploie aussi au sens de « intraitable, orgueilleux » et « orgueilleux de, fier de » (avec ablatif).

Dérivés : ferōcia, -ciās, -citer ; ferōciō, -is (archaïque et postclassique, cf. ἀγριαλως) ; ferōculus (familier) ; praeferōx (latin impérial). Une forme réduite sēnifer est dans Vg., Ae. 8, 267 ; cf. caprifer, equifer, ouifer, calques du gr. αἰγί-πρωκτορος ; v. Sommer, Rh. M. 56, 636 sqq. ; sur feriferus « furēns », v. N. Niedermann, Glotta 1, 265.

Il y a des correspondants, mais seulement avec la forme onomatopéique, provenant sans doute du nominatif de la forme athématique attestée par gr. θήρ (θόλ. φήρ), lit. žovėris « bête sauvage » (fait sur acc. sg. žovėri = θήρη ; on a v. lit. žovėri [gén. plur.]), v. pruss. swirins (acc. plur.) « bêtes sauvages » ; v. sl. žovėri. Ici lat. f. repose sur gh suivi de w. La forme latine est dérivée, sans corres-pondant exact, mais dont le caractère secondaire semble indiqué par l'absence de comparatif et de superlatif propre ; v. Pisani, Stud. ital. di filol. class., 1935, 306.

*fescennōe : uocabantur qui depellere fascinum cre-debantur, P. F. 76, 16. Glose obscure à corriger en fescen-ninoe (nominatif pluriel archaïque en -oe issu de -oi) et à rapprocher sans doute de celle-ci : Fescennini uersus, qui caneantur in nuptiis, ex urbe Fescennina dicuntur, allati, siue ideo dicti, quia fascinum putabantur arcere, P. F. 76, 6. Cf. étr. Fescenna et le nom de la ville falisque Fescennia.

fessus : v. fais.

festinō, -ās, -āul, -ātum, -āre : « se hâter » et « hâter » (absolu et transitif) avec une idée de précipitation, d'après Caton, Or. fig. 11, 4 ap. Fest. 268, 2, aliud est properare, aliud festinare : qui unum quicquid mature properare, aliud festinare : qui multa incipit neque perficit, is transigit, is properat ; qui multa incipit neque perficit, is festinat. Mais la distinction est loin d'être toujours obser-uvée. Ancien, usuel de tout temps. Non roman.

festinus : hâtif. Premier exemple dans Salluste ; ap-partient surtout à l'époque impériale.

festinus, -e? : un exemple de Titinius, Com. 103, cité par Non. 482, 31, haec res me facit festinem. La forme pourrait être, toutefois, le subjonctif de festinō, ct. Thes. s. u.

festim adv. : en hâte (d'où le grammairien Virgile a tiré un simple festim). Ancien, usuel. M. L. 2132 a? — Confestim semble supposer un substantif *festis « hâte », cf. raptim, d'où pourrait provenir festinus, comme canī-cus, marinus dérivent de canis, mare, et festinō. Toutefo-fois, étant donné l'antériorité de festinō sur festinus, il est possible, comme l'enseigne le Servius auctus, Ae. 9, 486, que festinus soit un postverbal de festinō (comme anhelus de anhelō, etc.), et le verbe pourrait provenir d'un substantif dérivé *festiō, *festinis (avec alternance -iō/n-in- dans la flexion, comme en celtique et en osco-ombrien, cf. Buck, Osc. Umbr. Gr., § 181). — De festinō : festinābundus, -biliter ; festinātivō (classique) ; festinānter (id.) ; festinātum (archaïque) ; festinātor (tar-dif) ; festināntia (id.) ; festinātus, -ūs (id.) ; festinātūs (Gloss.) et af-, prae-, refestināre (rares, archaïques ou tardifs).

On n'a pas d'autre rapprochement que celui qu'a pro-posé Osthoff, IF 5, 291 sqq., avec irl. brass « rapide, vif » et gall. brys « hâte ».

festō? : verbe employé dans une formule augurale citée par Varr., L. L. 7, 8, templum tescumque festo in sistrum... templum tescumque festo dextrum. Texte très incertain ; cf. Goetz-Schoell et Kent, ad l., Fay. Am. Journ. Phil. 35, 253.

festuca-, ae f. (festūcum n., Itala ; cf. fr. fétu en face d'it. festuca) : 1° brin de paille, fétu ; folle avoine ou coquioline ; 2° baguette (dite aussi uindicta) dont le lic-teur touchait la tête de l'esclave affranchi ; 3° mouton, masse pour enfoncer les pieux, hie pour aplanir le sol (cf. fr. « demoiselle »), ainsi nommée par antiphrase. A ce sens se rattache festucō, -ās (solum, terram, etc.). An-cien, usuel. M. L. 3268.

Dérivés : festucārius, festucula. Sans étymologie. Cf. ferula?

fēstus : v. fēria.

fētōd (fae-) : v. foetōd.

fētūlis, -is m. : fécial, prêtre d'un collège de vingt

membres fondé par Tullus, suivant un rite emprunté aux Éques, d'après T.-L. 1, 32, 5. Le chef du collège s'appelait pater parātus. Les prêtres étaient vêtus de blanc et couronnés de verveine et chargés des rites qui précédaient la déclaration de guerre ou la conclusion des traités de paix, etc. ; cf. Varr., L. L. 5, 86, fētiales, quod fidei publicae inter populos praerant ; nam per hos fiebat ut iustum conciperetur bellum et inde destium (?) ut foedere fides pacis constitueretur ; ex his mitebantur ante-quam conciperetur, qui res repeterent, et per hos etiam nunc fit foedus. Ancien terme du rituel, bien qu'attesté seulement depuis Cicéron et Varron.

La racine *dhē- (étudiée sous faciō) indique en indo-iranien une règle, une loi ; av. dātam « loi religieuse, loi », skr. dhāma « loi, institution », et le grec α θέμα « statut, institution, loi », avec le pluriel θέματα. Il est donc possible qu'il y ait eu en italique un mot *fēti-dont fētūlis serait le dérivé (cf. aussi festus, feriae?)

*fē-, fētus, -a, -um : fécondé ; d'où au féminin « [fe-melle] pleine, grosse de » ; et par extension, comme effēt-us, « qui a mis bas » et « qui a cessé d'enfanter ». Colu-melle, 7, 3, 26, oppose agiles et fetuae à tardiores et graui-dae. Puis « fertile ». Synonyme poétique de plēnus. — Le féminin fēta de la langue rustique désigne spéciale-ment la « brebis » (cf. Vg., B. 1, 49), comme irl. birū désigne la « truie » (v. sous fēro) ; de là fētinus = ouillus en bas latin.

fētus, -ūs m. : grossesse, portée, action de mettre bas ; et par métonymie « petit (d'un animal) », par opposition à partus, cf. Paul., Sent. 2, 17, 7, ex die emptionis et fetus pecorum et ancillarum partus ad emptorem pertinent ; puis « fruits, productions de la terre » ; fētūra : temps de la gestation (nunc appello feturam a conceptu ad par-tum, Varr., R. R. 2, 1, 18), reproduction, etc. De là fētūro, -ās, -ātus (tardif).

fētō, -ās (latin impérial) : transitif et absolu : 1° faire des petits, pondre ; 2° féconder. Fētō est le dénomina-tif de fētus ou l'intensif d'un verbe *fēō non attesté, qui a dû disparaître par suite de la concurrence que lui faisait ferō, et aussi de son caractère monosyllabique. Com-posé : superfētō, trad. ἐπιπρωέω (Plin.).

Autres dérivés et composés : fētifer, -ficus, -ficiō ; fētō-sus et fētuousus ; effētus ; d'où effētō, -ās (bas latin) ; con-fēta sūs : dicebatur quae cum omni fetu adhibebatur ad sacrificium, P. F. 50, 19. — Les langues romanes ont conservé fētū, M. L. 3269 ; fētāre, 3270 ; *fētō, 3272 (fr. faon, v. B. W. s. u.) ; fētus, 3273.

V. fecundus.

fiber (feber) ; cf. Varr., L. L. 5, 79, s. u. feber, et Schol. Verg. Bern. G. 1, 59, castors... Latini febras dicunt ; une autre forme, sans doute celtique, beber (biber), est dans Prisc., GLK II 150, 13 ; dans Phédre, App. I 28, 1 (133 Havet) Cod. Vaticanus ; Schol. Iuv. 12, 34 et les gloses, cf. fr. bièvre, ital. bevero, M. L. 1012 et B. W. sous castor) ; -brī m. : castor.

Dérivé : fibrinus (bebrinus) ; cf. Fibrenus, nom d'une rivière du Latium qui passe près d'Arpinum.

Mot à redoublement, signifiant littéralement « brun » (cf. lit. bėrus « brun » et v. h. a. bero « ours »), qui a servi en indo-européen à désigner le « castor ». Le sens de « brun » est conservé dans skr. babrūh, dont on s'est servi pour désigner l' « ichneumon » (la mangouste). Le

redoublement est de la forme *bha- dans v. pruss. *bebrus*, lit. *bēbrus* et *bēbrus*, gaul. *bebrinus*, *Bebronna*, corn. *befer*; de la forme *bho- dans russe, tchèque, polonais *bobr*; de la forme *bhe- ou *bho- dans av. bav. (cf. skr. *babhrūh*); de la forme *bhi- dans gaul. *Bibrax* (cf., toutefois, Vendryes, MSL 13, 395), sl. *bibrŭ* (d'où serbe *dābar*). L'e/i de v. angl. *beofor*, v. h. a. *bibār*, v. isl. *biorr* est ambigu. Les deux formes lat. *fiber* et *feber* peuvent donc être anciennes l'une et l'autre; mais les formes en *i* et en *o* du slave peuvent être récentes, et le polonais *Bierbaa*, nom de rivière, atteste un ancien *bebrŭ- en slave. L'u du type skr. *babhrūh* est ancien, car on a des dérivés d'un élargissement -u-, v. h. a. *brŭn* « brun », gr. *φῶπος φῶψ* « crapaud ». Mais, le plus souvent, le mot désignant le « castor » est un dérivé en -o-; tel est le cas en latin.

fibra, -ae f. : filament des racines, fibre, veine; dans la langue augurale : « division du foie, lobe », puis le « foie » lui-même et, par extension, « entrailles ». Ancien, usuel. M. L. 3277.

Étymologies diverses et douteuses chez les anciens; Festus rapproche *fibra* de *fimbria*, P. F. 80, 4 : et *fibras iocinerum* et *fimbrias uestimentorum dicimus*; Varron, de *fiber*, *feber* (v. ce mot), et Servius après lui explique *fibra* par *extrēmīās*, G. 1, 120. Le sens premier a pu être « fente », cf. *fibras radicum*, Cic., Tusc. 3, 13, qui doit désigner l'endroit où la racine se divise pour donner naissance à d'autres racines; ce sens de « fente » est encore dans Plin. 30, 33 prael. 1, *persequimur omnes eius [sc. telluris] fibras*. Ce sens suggérerait une parenté avec *findō*, cf. Cic., Diu. 1, 16, *quid fissum in estis, quid fibra ualeat*; mais on ne voit pas le moyen de joindre les deux mots phonétiquement.

Sans étymologie claire. Cf. peut-être *filum*?

fibula, -ae f. : agrafe, broche; boucle, fermoir. Se dit proprement de toute pointe qu'on enfonce (cf. *figere*) dans un objet pour le maintenir. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 3278 et 3276, *fibella*. Germanique : v. angl. *fibulae*, *fyfele*?; celtique : ir. *sibul*.

Dérivés et composés : *fibulō*, -ās : agrater; *fibulātio* : cheville, crampon; *fibulātōrius*, gr. *φ(ε)ῦδ(ου) λαρόφι(ο)* « partie du vêtement attachée sur l'épaule avec une agrafe »; *affibulō*, M. L. 257; *dif-*, M. L. 2668 (**dīs-*), *ex-*, *refibulō*; et surtout *infibulō*, -ās : attacher avec une agrafe, infibuler; *suffibulum* : *uestimentum album, praetextum, quadrangulum, quod in capite Vestales sacrificantes habebant, idque fibula comprehendebatur*, P. F. 475, 4. Cf. Rich. s. u.

V. *figō*.

fidūlia : v. *ficus*.

Ficus, -i et **ficus**, -ūs f. (la déclinaison *ficus*, -i semble la plus ancienne; *fica*, Orib.) : 1° « figuier » et « figue » (il n'y a pas de neutre pour désigner le fruit, alors que le grec a *σῦκα σῦκῆ* et *σῦκον*); 2° fic (sorte d'ulcère, généralement à l'anus, ou *in locis uerecundioribus*, Marc., Méd. 7, 82), cf. gr. *σῦκον* « sexe de la femme », et le sens obscène de l'ital. *fica*. Ancien (cf. le *Ficus Rūminālis* et Plin. 15, 77), usuel. Panroman. M. L. 3281, et germanique : v. angl. *fic*, v. h. a. *fic*, etc.; celtique : ir. *fic*, *ficuldae*, etc. V. aussi *carica* et *cottāna*.

Dérivés : *ficula* f. (Plt., S.i. 690); *ficārius* « vendeur

de figues »; *ficāria* : plant de figuiers, cf. M. L. 3278 a. *ficulnus*, -neus (formé sur *ficus* d'après *populus/populnus*, etc.; et même, sans doute d'après *colurnus*, issu lui-même de *cornulus*, *ficurneus*, dans la Mulomed. Chiron. et chez Pelagonius; v. Glotta II, 54); *ficātum* n. (sc. *iecur*) : d'abord terme de cuisine « foie garni de figues », cf. Hor., S. 2, 8, 88, *ficis pastum iecur anseris albae*, calque du gr. *σῦκάρων* de même sens, puis, dans la langue populaire, simplement « foie » (cf. la substitution de *cerebellum*, autre terme de cuisine à *cerebrum*), e. g. Cael. Aur., Sign. Diaet. Pass. 93, *ex icecore, h. e. ficato, sanguis prociuitur*, et passé avec ce sens dans les langues romanes, où *ficātum* a remplacé *iecur*, M. L. 3494, *sykoton, ficatum, ficātum, ficātum* (v. Ernout, *Aspects*, p. 128, et B. W. s. u. *foie, figer*); *ficētum* n. : lieu planté de figuiers; *ficūtor*, *ficūtās*, mots de Novius, cités par Nonius 109, 21 (cf. *olus/olitor, oliuitās*, etc.); *ficūtō* (cf. *oliuātō*, *agricolūtō*, etc.); *ficōsus* : couvert de fics (Mart., Priap.) ; *ficēdula* f. « bec-figue », gr. *σῦκα* (λ)α, M. L. 3279, formé comme *acr-*, *mon-*, *nit-*, *querqu-ēdula*. Les anciens l'expliquaient comme formé de *fic* + *ēdula*, adjectif de la racine de *edō* « manger », mais le degré long de la racine est sans autre exemple dans les adjectifs seconds termes de composés, et il n'y a là sans doute qu'une étymologie populaire; mais la formation est inexplicable. Cf. aussi P. F. 82, 26, *Ficoclea* : *pulus ficulneus*, sans doute non propre; cf. *Ficulea*, nom d'une ville de Sabine sur la via Nomentana près de Fidènes, d'où *Ficulēnsis* (*Ficolēnsis*), *Ficuleātes*; *Ficelliae*, -ārum, nom d'une place sur la Quirinal; *Ficāna*, petite ville du Latium sur la route d'Ostie, cf. Fest. 298, 8, et *Mārs Ficānus*; *ficum mālum*, M. L. 3279 a.

Le mot ne peut être emprunté au grec : la forme grecque *σῦκον* (et béot. *τύκων*) n'expliquerait ni *f*, ni *i*. Mais la parenté manifeste avec le mot grec oblige à supposer un emprunt de l'une et l'autre langue à un groupe de langues parlées dans le bassin méditerranéen (cf. *cupressus, rosa, uinum*). L'arm. *f'us* « figue » doit être emprunté à un mot de même famille. Il s'agit du nom d'un fruit obtenu par culture dans la région méditerranéenne dès avant l'extension du grec et des langues « italiqnes ».

fidēlia, -ae f. : *samium uas ad usus plurimos*, Non. 543, 25; pot (en terre ou en verre), jarre, etc. Attesté depuis Plaute.

Le mot est donné pour étranger, on le voit. L'élément radical rappelle celui de gr. *πίθος* « jarre », ion. *πίθων* (lac. *πιθῶνα*, chez Hésychius), sorte de réceptacle pour le vin, et de v. isl. *biða* « pot à lait ». Le forme att. *φιδέλη* du rapport avec ion. *πίθος* ne s'explique pas en grec, pose un problème. D'une langue à l'autre, les formes ne concordent pas; sans doute emprunt à une langue non indo-européenne. — Le sens de lat. *ficus* est tout autre.

fidēs, -ium f. pl. : ancien pluriel de même origine que gr. *σπίδες* : *χορδαὶ μυσικήαι* (Hes.) et *σπίθ* d'où on a tiré, à l'époque classique, un singulier *fidēs*, *fidis* : cordes de la lyre; puis « lyre, cithare » (au lieu des termes propres *lyra, chelys, cithara*). De là : *fidicula* (*fidiculae*); *fidicen*, -cina, -cinius (f. *fidus*); *fidicinō*, -cinus, -ciniarius.

Sans doute emprunt à une langue non indo-européenne.

fidēs, -is f. (et -ei, -e; datif toujours dissyllabique à l'époque classique ou archaïque; le premier exemple de la scanstion *fidēs* est dans Manilius); forme à degré zéro de la racine *bheidh-/bhidh-, cf. *fidō* et gr. *πίθο*, *πίθη*. Ce nom en -e- est surprenant : on attendrait *fidēs*, *fidis*, comme *sēdēs*, *sēdis* (cf., toutefois, *jamēs*). Étant donné que *fidēs* sert de substantif à *crēdō*, le nom est peut-être une contamination de *bhidh- nom racine et de *kred-dhē- (v. *crēdō*), cf. Meillet, MSL 22, 215 sqq.) : « foi, croyance », au sens religieux; cf. *prō diuom fidem*, 1° « foi, croyance », au sens religieux; cf. quelques locutions sens qui n'est conservé que dans quelques locutions toutes faites et qui reparaît seulement à l'époque du christianisme, où la langue de l'Église se sert de *fidēs* pour traduire *πίστις* comme de *crēdō* pour traduire *πιστός*, cf. Isid., Diff. 4, 486, *fidēs st credulitas qua deum rebo*, cf. Isid., Diff. 4, 486, *fidēs st credulitas qua deum confitemur*; id., Or. 8, 2, 4, *fidēs est qua ueraciter credimus id quod nequaquam uidere ualemus*; 2° dans la langue du droit, où le mot a pris toute son extension, « engagement solennel, garantie donnée, serment »; d'où « bonne foi, loyauté, fidélité à la parole donnée », etc. : cf. *bonā fidē* « sous bonne garantie »; *fidem dare, accipere*; Enn., A. 32, *accipe daque fidem foedusque feri bene firmum*; *fidē(i) crēdere, committere, iubere* (d'où sont sortis les composés tardifs *fidēcommittō*, -*commisum*, -*missarius*, *fidē(i)promittō*, *promissor*, *fidēiunctō* et *fidēius*, M. L. 3282 a; cf. encore *fidēdictor*, *in fidē esse*, *in fidem dicitur se tradere*, *in fidem suam tutelamque recipere*, etc. La notion a été divinisée, d'où *Fidēs* « la Bonne Foi » (traduisant le gr. *Θέμις*), cf. Enn., Sc. V^a 403, *o Fides alma apta pinis t iusiurandum Iouis*; et le commentaire de Cic., Off. 3, 29, 104. Dans la langue de la rhétorique a servi à traduire *πίστωσις*. Le rapport entre *fidēs* et *foedus* était senti par les anciens, comme on le voit par le vers d'Ennius cité plus haut et par la glose de Festus, P. F. 74, 3, *foedus appellatum ab eo... quia in foedere interponatur fidēs*.

Dérivés : *fidēlis* = *πίστος*, équivalent de *fidus*, cf. Serv., Ae. 1, 113, *fidum, fidelem. Vtrumque nomen idem significat*, quoique le Servius ajoute : *quamuis quidam uelint fidum amicum, fidelem seruum dici*. N'a de sens religieux que dans la langue de l'Église, e. g. Lact., Inst. 4, 13, 26, *qui credunt in eum [sc. deum] ac uocantur fideles*. De *fidēlis* dérivent *fideliās* et *fideliūter*; et les contraires *infidēlis* (ancien, classique), -*iās*, -*iter*. *Fidēs* et ses dérivés sont bien conservés dans les langues romanes, grâce sans doute à l'Église; cf. M. L. 3285, *fidēs*; 3283, *fidēlis*; 3284, *fideliās*; et en celtique : britt. *fydd*, ir. *fidil*.

Composés : *perfidus* (cf. *perīurus*) « perfide », que l'on explique par *qui per fidem decipit* (Plt., Mo. 500, *per fidem deceptus sum*), mais où *per-* peut marquer la déviation (v. *per*). Ancien, usuel et classique. De là *perfidus* f. (pluriel concret dans Plt.), avec son dérivé *perfidiosus* (déjà dans Plt.), dont la création a été favorisée par l'existence de *malitiosus, insidiosus*. M. L. 6409.

V. *fidō* et *crēdō*. Cf. Fraenkel, Rh. Mus. 71, 1916, 187-199; R. Heinze, Hermes 64, 140-166.

Fidius : v. *Dius* et *fidēs*.

fidō (les graphies avec *ei*, *feido*, *diseidens* qu'on lit sur les inscriptions datent d'une époque où *ei* et *i*

étaient confondus), -is, *fidus sum* (? Priscien, GLK II 420, 11 enseigne qu'il y a un parfait en -si, **fstis*, sans exemple; dans la langue de l'Église, on trouve souvent *fidēs*, *fidēre*, verbe d'état reconstruit sur *fidus*, et les langues romanes attestent, en outre, **fidāre* « confier », cf. M. L. 3282, B. W. sous *fier* (et *confidāre*, M. L. 2134), dénominal-transitif, bâti également sur *fidus* et qui devait être usité dès l'époque chrétienne, comme le montre le dérivé *fidāmen* qu'on lit dans le Carm. ad Sen. 83 attribué parfois à Tertullien), *fidēre* : avoir confiance à ou en (complément au datif ou à l'ablatif, surtout au datif de la personne : *fidere sibi*, comme *μαρτυρεῖν τῷ*; dans la langue de l'Église, *fidere* in comme *crēdere* in). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *fidus* : digne de foi, fidèle, M. L. 3287 (avec son contraire *infidus*); à basse époque, synonyme de *fidēns*, cf. Thes. VI 706, 21; **fidāre*, *fidēre*, *fidāmen*, v. plus haut; *fidūcia* f. : confiance; dérivé d'un adjectif formé comme *cadūcus*? *Fidūcia* est voisin de *audācia* par le sens, cf. Cic., Inu. 2, 163 et 165; et Non. 310, 19, *fidūcia est audācia*; Serv. auct., Ae. 2, 61. De là *fidūciō*, -ās et *in-*, *of-fidūciāre* (bas latin); *fidūciarius*, *fidūciāliter*, termes de la langue du droit. *Fidūcia* est conservé en espagnol et portugais, cf. M. L. 3286; *fidēntia* f. : mot de la langue philosophique de Cic., Inu. 2, 163, *fidēntia est per quam magnis et honestis in rebus multum ipse animus in se fidūciae certa cum spe collocat*; 165, *fidēntiae contrarium est diffidentia... audācia non contrarium, sed appositum est ac propinquum*.

fidustus : v. *foedus*. Les gloses ont aussi *fidunculus* : *πίστος*.

L'i bref de *fidius* dans *Dius fidius*, nom du dieu de la Bonne foi, rappelle la forme de *fidēs*, *fidēlis* (v. ces mots).

Composés de *fidō* : *confidō*, -*fidus sum* : avoir confiance. Souvent avec une nuance péjorative (cf. *audāx*) sensible surtout dans *confidēns*, *confidentēter*, *confidentia*. *Confidēns* « qui a trop grande confiance en soi » a pris le sens de « audacieux, insolent, impudent », *θαρσαλός*, cf. Cic., Tu. 3, 14, *qui fortis est, idem est fidens, quoniam confidens... in uitio consistit*.

diffidō : manquer de confiance en, *ἀπιστώ*. *Diffidentia* = *ἀπιστία*; attesté à partir de Cic., Inu. 2, 165, cf. plus haut, s. u. *fidēntia*.

praefidēs, -*ter* (rare, mais dans Cicéron). *foedus*, -*eris* : v. ce mot.

La racine est la même que celle de gr. *πίθομαι* « j'ai confiance, je me fie » (avec le factitif actif *πίθεω* « je persuade »), aor. *πίθων* (chez Homère), parf. *πίποιθα*. L'emploi de *fidus sum* pour le perfectum concorde avec la flexion moyenne de *πίθομαι*. A part la concordance de *πίθομαι* et de *fidō*, les thèmes appartenant aux deux racines ne concordent pas en grec et en latin. En itaque même, il n'y a pas de concordance sûre : ombr. *combitatu* « nuntiātō, mandātō » est loin pour le sens et pour la forme (ce serait une forme à redoublement, du type de hom. *πειθεῖν* « persuader »). La racine a reçu en latin et en grec un large développement, alors qu'elle s'éliminait ailleurs. On rapproche le groupe de alb. *bē* « serment ». Pour expliquer le b- initial de got. *bidjan* « prier », en face de la racine i-e. *g^ohedh-* « prier » de gr. *θεσσασσα*, *πίθος*, etc., on est tenté d'admettre l'influence d'un représentant germanique non attesté

de la racine *bheidh- « se fier, persuader » ; mais c'est une pure hypothèse.

fifeltarēs : mot qui se trouve seulement dans la *lex uiciana Furfensis*, CIL IX 3513, où il semble désigner des magistrats municipaux. Mot dialectal, non latin, d'origine et de sens obscurs, et dont la forme même est suspecte.

figō (et un ancien *fiuō*, P. F. 81, 23, *offuebant* « claudébant sēris », Gloss. Latin III, p. 153), -is, **fixi**, **fectum** (Varr., R. R. 3, 7, 4 ; Lucr. 3, 4), puis **fixum**, -ere : *ficher, enfoncer* ; d'où « fixer » et « transpercer » (sens physique et moral). Ancien, technique, usuel. M. L. 3289. Sur l'inscription relative aux Bacchantales se trouve l'infinitif *figier*, remarquable pour l'orthographe — *i* indiquant un ancien *i*, et non la diphtongue *ei* — et pour le sens : les consuls ordonnent, en parlant de la *tabula* contenant le texte, *utei eam figier* (être fixée avec des pointes ; il s'agit d'une table de bronze) *ioubeatis ubei faciliudem gnoscier potisui*. L'adjectif *fixus* s'est spécialisée dans le sens de « fixé, qui tient bien », cf. M. L. 3337, et a fourni le dénominateur **fixāre*, M. L. 3335 (cf. *adfixō*, -ās, CGL III 400, 6), d'où sans doute **fixicāre* à côté de **figicāre*, v. B. W. sous *ficher*, M. L. 3336 et 3290. *Fixiō*, *fixor*, *fixorius* sont rares et tardifs ; de même *fixus*, -ūs ; *fixiura* (Tert., Vulg.) : atteinte, blessure ; marque de clous ; *fixula*? V. aussi *fibula* (de **fiuibula*?).

Composés : *affigō* : enfoncer dans ; et « accrocher à, attacher à », M. L. 259 (*adfixō*, v. plus haut) ; *configō* : attacher au moyen de clous, transpercer, M. L. 2134 a, 9651 ; *confixiō*, -ōnis (bas latin) ; *confixilis* ; *dēfigō* : enfoncer, fixer de haut en bas, fixer ; dans la langue religieuse « déclarer d'une manière inébranlable » : *quae augur uitiosa, dira defixerit, irrita sunt*, Cic., Leg. 2, 8 ; dans la langue de la magie *dēfigere nōmen*, Cf. Ov., Am. 3, 27, 9, *defixit nomina cera* « fixer un nom sur la cire ou sur une tablette de plomb pour l'envoûter, l'immobiliser [et l'empêcher de nuire] », d'où *dēfixiō*, souvent synonyme de *dēuōtiō* ; *infigō* : fixer, ficher dans, M. L. 4402 ; et 4401, **infixiāre* ; *offigō*, peut-être *offimentum* ; *praefigō* : fixer en avant (classique) ; *refigō* : déclouer, desceller, d'où : abolir, abroger (des lois) ; *suffigō* : fixer en dessous ou par derrière ; *suffictus*, M. L. 8429.

L'i de omb. *fiktu* « *figitō* », *afiktu* « *affigitō* » s'accorde avec la forme de l'inscription des Bacchantales pour indiquer un ancien *i*, qui se retrouve dans lit. *dijgstu*, *dijgti* « pointer », *djygūs* « pointu », en face de lit. *dēgiu*, *dēgti* « ficher, planter ». On n'a aucun autre rapprochement qui semble sûr. Le *u* de l'ancienne forme *fiuō* indiquerait une labiovélaire ; *figō* serait une forme récente refaite sur *fixi*. — Sur lat. *finis*, v. ce mot.

figulus, figūra : v. *fiugō*.

Filius, -i m. (voc. *filii*) : fils ; **filia**, -ae f. (dat. abl. pl. *filiabus* pour éviter l'ambiguïté, cf. Charisius, GLK 1 129, 13, *filiabus in testamentis ob discernim sezus aut Plinius dicit consuesse* ; 54, 10, *libertabus filibusque, quod iurisperiti instituerunt, ambiguitatis scernenda gratia*) : fille. Attestés à toutes les époques. Ont pris dans la langue de l'Église, et comme *frāter*, *soror*, un sens affectif ; *filii*, à basse époque, dans la langue du droit et dans la langue commune, désigne, d'une manière géné-

rale, « les descendants », cf. Thes. VI 757, 62 sqq ; 758, 75 ; Blaise, *Dict.* s. u. Panromans. M. L. 3295, 3303. *Filius, filia* sont apparentés à *fellare* ; cf. Plt., Ps. 442 s. u. *felō* ; sur l'alternance, v. Meillet, *Intrad.* 8, p. 169. Toutefois, le nom est indépendant du verbe et rien n'y rappelle plus dans l'usage le sens de « nourrisson qui tette ». C'est le nom du père, et non celui de la mère, au génitif, qui accompagne le patronymique pour le préciser. Le nom de la mère n'est ajouté que dans les tituli étrusques, e. g. CIL I² 2023, C. *Proenikus* *Titiaenat(us)*, dans les désignations d'esclaves qui n'ont pas de père légal, et dans les tituli gaulois. La descendance par la mère n'existe pas légalement ; l'indication des deux parents dans les noms propres est également fort rare, et *filius*, quel qu'en soit le sens premier, est en rapport avec *pater* beaucoup plus qu'avec *māter*. La société romaine est fondée sur le régime indo-européen du patriarcat, non du matriarcat. V. Funck, ALLG VII 73 sqq.

Dérivés : *filiolus, -la*, diminutifs tendres et familiers, M. L. 3302 ; v. h. a. *fillōl* ; *filiastra, -tri*, synonyme de *priuinignus* « beau-fils », M. L. 3297 ; *filiastra* ; et, dans la langue des Pères de l'Église, *filialis, filiālis, filiātio* ; *filietās* = *υιότης* ; *filificium* = *τεκνοποδία* (Cael. Aur.) ; cf. aussi M. L. 3296, **filiānus*.

L'italo-celtique a perdu les noms indo-européens du « fils » (got. *sunus*, etc.) et de la « fille » (got. *dauhar*, etc.). Ces noms ont été remplacés par des noms nouveaux, familiers, ou fabriqués. C'est ainsi que le nom celtique de la « fille » est **enigenā* « née dans [la famille] », irl. *ingen*, et le nom irlandais du « fils » est de la forme familière **māggos* (irl. *mac*, gén. *maqi* dans les inscriptions ogamiques) ; l'osco-ombrien a *puklo* « fils », v. puer. Le lat. *filius* est de la famille de *fecundus*, etc. (v. ce mot) ; il a passé du sens de « enfant qu'on élève » au sens de « fils » parce que le vieux nom avait disparu par suite de quelque interdiction et qu'il fallait le remplacer (cf. le groupe slave de *dēva* « jeune fille », *dēti* « enfant »). Le nom ne comporte pas de dérivés anciens. La formation féminine de *filia* est toute secondaire. Sur l'emploi de (g)nātus, (g)nāta comme substitués de *filius, filia*, v. *nāscor*.

filix, -icis f. (forme ancienne ; le doublet *felix* est sans doute dû à une dissimilation des deux *i*, favorisée par l'étymologie populaire, qui rapprochait *filix* de *felix*, *infelix*, cf. Caper, GLK VII 106, 2 ; ou lit aussi dans les manuscrits *filix*, cf. *varex* ; et à basse époque apparaît une forme *flicca* (refaite sur *flicula*?), cf. Thes. VI 759, 35 sqq.) : fougère. Attesté depuis Virgile. Cf. M. L. 3294, *filix* ; 3298, **fliccāria* ; B. W. s. u.

Dérivés : *flicula* (*flicicula*), cf. Plin. 26, 58, *poly-podi, quam nostri fliculam uocant* ; Marcell., Med. 25, 37, *herbae pteridis, i. e. fliculae, quae ratis gallicae dicitur, etc.* ; *flicium* (*fel-* ; *flectum*), M. L. 3300 ; *felicata patera dicta, quod ad felicis herbae speciem sui caelata*, P. F. 76, 14 ; *felicones mali et nullius usus, a felice dicti*, id. 76, 21 ; *flicina* = *radiolus (-um)* ; *fliciteron* (*fel-*) ; Diosc., déformation de *θηλυπερας* d'après *filix, felix*.

On n'a proposé de rapprochement qu'avec gaul. *belu-vovra*, v. h. a. *bilisa*, *russu belend*, dont le sens « just-quiame » est tout autre.

filtrum, -i n. : « lana coactilis » (Gl.), *filtra, centones* ; *fil(is)trus* : *fimbria*. Latinisation tardive d'un mot germanique, M. L. 3305 ; B. W. sous *feutre*.

filum, -i n. : fil. De là : fil de l'épée (Ennius), fil du discours ; ligne, trait et particulièrement « trait du visage », *oris lineamentum* dit Non. 313, 16. De ce sens dérive celui de « forme », qui a dû s'employer d'abord dans la langue des artistes : *scitis scitum filum mulieris* dans la langue des femmes », Plt., Mer. 755 ; *filum non* « un beau brin de femme », Plt., Mer. 755 ; *filum non malum*, Lucil. 816 ; cf. le sens de « ligne » en français. Toutefois, il est possible que *filum*, au sens de « forme », appartienne comme *figūra* à la racine de *fiugō* et qu'il y ait eu à l'origine deux mots différents. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3306.

Dérivés : *filō*, -ās, substitut populaire et tardif de *nēre*, cf. *neuerant* : *filauerunt* (Gloss.), qu'il a remplacé dans les langues romanes, M. L. 3293, d'où **filandāria*, M. L. 3292 a ; *filamentum* ; *filātura*, M. L. 3293 a ; *filatim* ; cf. aussi **filacia*, M. L. 3292, et *afilō*, M. L. 260 ; *exfilō* (rare).

Le rapprochement avec lit. *gįsła* (zémaite *gįsna*), v. pruss. -*gislo*, v. sl. *žila* « veine, tendon » et avec arm. *յիլ* « tendon » est séduisant ; le j arménien suppose une aspirée initiale **g^h* comme lat. *j*. — Peut-être lat. *funis* a-t-il le même élément radical ; v. ce mot. Cf. aussi *fibra*.

fimbriae, -arum f. pl. (le singulier n'apparaît qu'à très basse époque) : franges d'un vêtement. Désigne aussi les tresses d'une chevelure, les radicales du poireau. Attesté depuis Varron, Cicéron, usuel. M. L. 3308 ; B. W. sous *frange*.

Dérivé *fimbriātus*.

Il a été proposé des hypothèses diverses ; aucune ne s'impose. Un mot de ce genre a chance d'être emprunté. Cf. *fibra*.

finus, -i m. et fimum, -i n. (les grammairiens le donnent comme masculin et sans pluriel, cf. v. fr. *frens* ; mais le neutre est aussi employé, sans doute sous l'influence de *stercus* ; dans bien des cas, le genre ne peut être discerné) : fumier (*stercus quod a ventre purgatur ; stercus animalium* ; etc.). Ancien, usuel. Souvent joint à *stercus*, dont il est synonyme et qui a influé sur le genre et sur la flexion ; cf. M. L. 3311, *finus et femus, -oris*, d'où M. L. 3310, **fimorāre* (à côté de **fimāre*, M. L. 3307) ; M. L. 3310 a, **fimorārium*.

Dérivé : *finētum, -i*, et **finiāta*, **femīta*, M. L. 3309. Le fr. *fumier* suppose aussi **finārium*, M. L. 3307 a. Influencé, comme fr. *fumer* (une terre), par *fūmus*, en raison de la fumée qui s'échappe du fumier en fermentation. V. B. W. sous *fumer, fumier* et *fiente*.

Ancien rapprochement sûr. Cf. peut-être *suffō* et *foetō*, *foetō* (avec alternance *ae/i* comme dans *acemulus, imitor*).

fiindō, -is, fidī, fissum, findere (parfait très rare : trois exemples, en dehors des grammairiens, Cels. 8, 4, 6 ; Amm. 18, 8, 12 ; Not. Tir. 74, 85 ; la forme est, du reste, anormale ; car un perfectum radical est en principe caractérisé soit par une alternance vocale, soit par le redoublement ; peut-être ancienne forme à redoublement, **ffidī*, remplacée par une forme simple tirée des composés) : fendre. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 3312.

-fidus, -a, -um : second terme de composé, dans *bidfidus* = *διδυμῆς, tri-fidus*, etc. Le neutre de *fissus, fissum* est substantivé dès Plaute avec le sens de « fente » ; Cicéron dit *fissum iecoris*. N. D. 3, 14, et Celse *ani fissa* « fissures à l'anus », 5, 20, 5 ; *fissa* est à l'origine de fr. *fesse*, cf. M. L. 3329 ; B. W. *fesse* et *fesser*.

Dérivés en *fiss-* : *fissiō* f. (rare) ; *fissilis*, M. L. 3327 ; *fissūra*, M. L. 3330 ; *fissōrius, -a*, M. L. 3328 ; *fissiculō, -ās*, terme de la langue augurale « découper les entrailles » (cf. *fissum iecoris*, plus haut) ; *fissipes* (Auson.) traduisant *σχιζόπους*.

Le fr. *fente* suppose un participe **finditus*. Composés : *confindō* (un exemple dans Paneg. Mess. 173) ; *diffindō* « faire éclater en fendant » ; spécialement, dans la langue religieuse ou juridique, *diffindere diem (dē omīne)* « séparer en deux », d'où « faire remettre » une affaire (*differre*), cf. fr. *disjoindre* ; *effindō* (*ec-*), très rare, un exemple de Manilius, et **exfindicāre*, M. L. 3307 ; *infindō* : fendre en enfonçant (Vg., Val. Flacc., Dig.) ; *perfindō* (Prisc.) ; **refindicula*, M. L. 7154.

Racine bien attestée en sanskrit et en germanique. En sanskrit comme en latin, le présent est à nasale infixée : *bhīndāmi* « je fends » ; le passage à la forme thématique s'explique bien en partant du pluriel *fin-dunt*, cf. skr. *bhīndānti* « ils fendent », du participe présent, etc. La forme en -to-, *fissus*, est du même type que skr. *bhīndh* (et *bhitam* « morceau »). En germanique, la formation du présent thématique got. *beita* est normale ; le verbe y a un sens limité : « je mords », all. *beissen*. Gr. *κτερό* « souche, pièce de bois » peut reposer sur **bhid-tro-*, comme l'a vu F. de Saussure ; d'autre part, le sens de gr. *πελομαί* « j'épargne » peut s'expliquer par l'idée de « se séparer » ; mais ce sont de simples possibilités.

fiugō, -is, finxi, fectum (*finctus* à basse époque, cf. Thes. VI 770, 47 sqq., et fr. *feint*, etc.), -gere : proprement « modeler dans l'argile », cf. *figulus* « potier », *fictilis* « modelé dans l'argile », -*ia uasa*, etc., et substantivé *fictilia* n. pl. « vaisselle d'argile » ; puis « façonner dans toute matière plastique, façonner la pâte », cf. *fictor* « pâtissier » et « sculpteur » ; *fictores dicti a fingendis libis*, Varr., L. L. 7, 44, cf. Enn., A. 121 ; et *fictores dicuntur qui imagines uel signa ex aere uel cera faciunt*, Serv., Ae. 8, 634 ; *figūra* f. : Varr., L. L. 6, 78, *fictor cum dicit figo, figuram imponit* ; Isid., Diff. 1, 528, *figura est cum impressione formae alicuius imago exprimitur, ueluti si in cera ex anulo effigiem sumat, aut si figulus in argillam manum uoluntque aliquem exprimat, et fingendo figuram faciat*. Puis par extension : « façonner » (d'une manière générale, sens physique et moral), d'où « presser, toucher », Ov., F. 5, 409, *saepe manus aegras manibus fingebat amicus*, et Her. 20, 137 ; « reproduire les traits de, représenter » ; et « imaginer, feindre, inventer » ; sens particulièrement fréquent dans l'adjectif *fictus*, et qui s'est maintenu dans les langues romanes, cf. fr. *feindre*, M. L. 3313 ; B. W. s. u. Usité de tout temps.

Nombreux dérivés en *fig-* et en *fict-* : *fiugulus* m. (et tardifs *figlus* ; *figel*, dialectal comme *famel* = *famulus*, « potier ») ; *fig(u)linus* (*figi*)*linus* adj., d'où *fig(u)līna* (*ars*) *f.* ; *fig(u)līnum* (*opus*) *n.* ; *figulāris* (archaïque) ; *figulō, -ās* (tardif) et ses dérivés, M. L. 3290 a. *Figulus* est un cognomen fréquent dans les gentes *Marcia* et *Nigidia*.

figmen (rare et tardif), *figmentum* (tardif, appartient surtout à la langue de l'Église, où il traduit *πάρομα*, *σφήλ*, *ποίημα*, *τὰ γλυπτὰ*, *ποίησις*, etc.): représentation figurée, statue, etc.; imagination (sens concret), fable, invention.

figūra (formé avec le suffixe *-ūra* directement sur la racine, et non dérivé du supin comme les autres noms du même type): proprement « plastique »; d'où figure donnée à une chose, configuration, figure; souvent joint à *speciēs*, à *forma*, *habitus*, etc. Lucrèce et Cicéron emploient *formae* (*-māi*) *figūra* « la configuration du moule »; au sens concret *figūra* traduit le gr. *σχῆμα* en mathématique ou en rhétorique; sert à rendre aussi *εἰδωλον*. Emprunt savant: iirl. *figor*. Dénominaif: *figūrō*, *-ās* « façonner, donner figure » qui traduit *σχηματίζω*, cf. Quint. 9, 1, 13, *oratio σχηματισμένη* l. e. *figurata* par opposition à *ἀσχηματιστος* *figuris carens*, et qui a donné de nombreux dérivés: *figurātiō*, *figūrātīus*, etc., tous de l'époque impériale, et des composés: *affigūrō*; *configūrō*; *configūrātiō*; *dēfigūrō*, rare et tardif, M. L. 2518 a; *exfigūrō*; *praefigūrō*, *rēlatiō*; *refigūrō*; *transfigūrō* (= *μεταπλάσσω*, *μεταμορφώω*), *transfigūrātiō*, également tardifs.

Autres dérivés: *figūrālis*, *-liās*, *-līter* (tardifs).

-figiēs: conservé dans *effigiēs*, v. plus bas.

filum: forme (?). V. ce mot.

fictilis; *fictor*: v. plus haut (*fictor*, CGL III 201, 11); *fictrix* (Cic.); *fictiō*: formation, création; *fictiō nōminis* = *ὀνομασποια*; *f. personarum* = *προσωποποια*; en particulier dans la langue de la rhétorique « supposition, fiction »; *ā fictiōne* = *καθ' ὑπόθεσιν*; terme de droit *fictiō legis*. Le nom n'apparaît pas avant l'époque impériale; surtout fréquent chez Quintilien, qui l'a peut-être inventé, cf. Inst. Or. 6, 3, 61; *ficticius*: inventé, feint (cf. *facticus*), *frelatē*: *oleum*, *uīnum ficticiūm* (époque impériale); *fī(n)ctiōsus*; *fictōria* (*ars*) (tardif).

Composés: *affingō*: imaginer en outre, ajouter en inventant, attribuer (faussement); sur lequel Aulu-Gelle a fait *affigūrō*; *confingō*: imaginer ensemble, ou concerter; inventer de toutes pièces; *dēfingō*: façonner (rare), M. L. 2519; *diffingō*: transformer, refaire; *effingō*: 1° faire disparaître, d'où « essuyer », Cat., Agr. 67, 2, *fiscinas spongia effingant*; Cic., Sest. 35, *e foro spongiis effingi sanguinem*; 2° *fingendo exprimere*, *ἐκπιέσσειν*, reproduire, représenter en relief; d'où *effigiēs* (*-gia*, archaïque): portrait, image (généralement en relief), effigie, et *effigiō*, *-ās* (depuis Apul.); *in-* (M. L. 4402 a), *per-*, *transfingō*, rares et tardifs (en partie d'après le gr. *ἐκ-*, *μεταπλάσσω*), qui sont doublés par les composés de *figūrō*.

La racine i.-e. **dheig'h-* fournissait un présent radical athématique dont le véd. *dēhmi* « je lute, je fixe par du mortier » conserve la forme ancienne, et dont got. *digandō* « *πάσας* » est une trace. La racine avait deux aspirées, comme on le voit, outre la forme germanique, par osq. *f ei h ūss* « *mūrōs* » et par la comparaison de gr. *τεῖχος*, *τοιχος* « mur, rempart, paroi ». Le g. latin s'explique dans *fingō* par l'n qui précède, dans *figūra* par l'u qui suit (cf. *liguriō*); osq. *f ei h ūss* résulte de la contamination de **dheig'h-* et de **dhoig'h-* (cf. les formes grecques *τεῖχος*, *-ου* et *τοιχος*, *-ου*). Le présent *fingō* est du type à nasale infixée, comme *pingō*, *findō*; le

latin n'ayant hérité d'aucun perfectum, il a été fait une forme *finxi* toute nouvelle; l'osque a une forme à redoublement fiftikus « finxerit », le falisque a *sfikēd* « finxit », cf. *sefacid* en face de *fēci*, v. Vetter, *Hdb.*, p. 43; Lejeune, *Fest. Sommer*, p. 145 sqq. La gutturale finale était une paléatole: l'Avosta a *-daezayēi* « il entasse », *paīr-daēza* « enclos » (mot que les Grecs ont hellénisé en *παράδεισος*), et le vieux perse *dīdā* « mur, enceinte ». Le thème latin de type **dheingho-* semble se retrouver dans une partie au moins des formes de l'irlandais: *com-od-ding* « bâtir » (*cunutgim* « je bâtis »), v. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.* II, p. 505 sqq. Le sens propre de la racine est « façonner (de la terre) ». Ce travail de la terre aboutit à faire un tas, un mur de terre: arm. *dizanim* « *ἐπιθροζομαι* » (verbe radical, sûrement indigène, et non emprunté à l'iranien), *dēz* « tas », ou de la poterie, ainsi got. *daigs* signifie « argile ». Le latin a développé surtout ce second sens, et l'osque offre le premier.

finis, *-is* (abl. *finī*, Lucr. 2, 978; Plt., Men. 859; Caton, Agr. 28, 2, 113, 2, mais Varron enseigne *fine*, Roman. ap. Charis., GLK I 122, 28; acc. pl. en *-iūs*, CIL I^a 584, 3, 28, etc.) m. et f.; le masculin est sans doute plus ancien; le féminin est dû à l'analogie des autres thèmes en *-i-* où les féminins dominent, cf. *fūnis*: 1° borne (= *ὄρος*), limite d'un champ, d'un territoire, cf. *finiōr* « arpenteur », *finitimus* (*-timus*) « limitrophe », *confinia*, *-iōrum* n. pl. « confins »; Plt., Poe. 49, *regiones, limites, confinia determinabo*: *ei rei ego finiōr factus sum*. Il est difficile de dire ce que *finis* désignait primitivement (cf. Bücheler, R. M. 60, 219), mais le caractère matériel de *finis* n'est pas douteux; c'est souvent un arbre qui sert de *finis*, ainsi Varr., L. L. 7, 9, *in hoc templo faciundo arbores constitui fines*; Agenn., Grom. p. 31, 24 Th., [*arbores*] *finium causa agricolas relinquunt*; CIL III, p. 944, *domus partem dimidiāam... cum suis saepibus, saepimentis, finibus, aditibus... habere* (*licet*); cf. aussi *facere finem* « mettre un terme »; proprement « placer une borne », cf. gr. *τελος* δ'ἔθηκε Ζεὺς καλῶς, Soph., Trach. 26; 2° au pl. *finēs*, *-iūm* « frontières d'un pays » et le pays limité par elles, cf. Cés., B. G. 1, 10, 5, *in fines Voycontiorum... peruenit*. Par extension « fin » (*τελευτή*) et « but » (*τέλος*). C'est dans ce sens que l'emploi la langue philosophique pour traduire les termes grecs correspondants: *de finibus bonorum et malorum*. Par contre, dans la langue de la grammaire et de la rhétorique, *finitivus* traduit *ὀριστικός*, *infinitivus*, *ἀόριστος* et *ἀπαρέμφατος*. *Finis* à l'ablatif s'emploie avec la valeur de *tenuis* « jusqu'à », et comme *tenuis* peut être accompagné de l'ablatif (archaïque; cf. Plt., Men. 859, *serem osse fini dedolabo... viscera*; Caton, Agr. 28, 2, [*arbores*] *operio terra radicibus fini*), ou, plus fréquemment, du génitif: *fine inguinum ingrediuntur mare*, Sall., Hist. frg. 3, 38. La construction avec l'ablatif est évidemment la plus ancienne, qu'on y voie un ablatif véritable comme celui que suit *tenuis* et gr. *μέχρι* ou un instrumental: *osse fini* « avec l'os pour limite ». Cf. it. *fino* a.

Ancien, usuel; bien représenté dans les langues romanes, ainsi que *finiō*, M. L. 3314, 3315; et en celtique: iirl. *finid*, britt. *fin*.

Dérivés: *finalis* (tardif; surtout terme de gram-

mire traduisant *τέλειος* et de philosophie traduisant *τελικός*, que Cicéron transcrit en grec sans oser le traduire, Fin. 3, 55, [*bona*] *ad illud ultimum pertinentia*; *sic enim appello quae τελικά dicuntur*; *nam hoc ipsum instituiamus, ut placuit, pluribus verbis dicere, quod uno non poterimus, ut res intellegatur*; *finalitās*. *finitivus*, *-ivus* (cf. *maritimus*): limitrophe, voisin; *finitimi*, *-orum*: les voisins; *finitima*, *-orum* n. pl.: les pays limitrophes.

finiō, *-is*: limiter, délimiter (= *ὀρίζω*, cf. Cic., Diu. 2, 92), borner (sens physique et moral); par suite « finir » (absolu et transitif) et « déterminer, définir ». — De là: *finiōr*, *finitivō*, *finitivus*, *infinitus* et *infinitivō* (Cic., Fin. 7, 21 = *ἀπείρατος*), *infinitivus* (sc. *motus*), *infinitās*, *infinitibilis*, tous termes savants (iirl. *infinit*). Composés: *circumfiniō*: limiter tout autour; *confiniō* (un exemple d'Irénée glossé *ὄμοπα*): *dēfiniō* = *δοκιμώω* « délimiter, définir, déterminer » (sens physique et moral); *dēfinitivō*: *δοριστικός*, *-ivus* = *δοριστικός*; *praeфиниō*: délimiter par avance, fixer, régler.

Composés de *finis*: *adfinis* (*af-*, ar- d'après Prisc., GLK II 35, 4): 1° *-es in agris vicini, siue consanguinitate coniuncti*, P. F. 10, 15; cf. Modestin, Dig. 38, 10, 4, *adfines sunt iuri et uxoribus cognati, dicti ab eo quod duae cognationes, quae diuersae inter se sunt, per nuptias copulantur et alteri ad alterius cognationis finem accedunt*; 2° qui participe à, complice (généralement péjoratif *a culpae, uitiō*); *adfinitās*; *confinis* (cf. *conterminus*); qui possède les mêmes frontières, limitrophe, *συν-*, *ὄμο-* *oros*; *confine* n., sur le pluriel duquel ont été formés *confinius*, *-a*, *-um*, et *confinium* n., passé en gallois *cyffin*; *confiniditās*, *-e*.

Aucun rapprochement sûr. Le rapprochement avec *figō* est possible si l'on admet que *finis* aurait indiqué une marque, sur un arbre par exemple, v. Tesnière, BSL 30, p. 176 sqq., sur les dénominations slaves; on partait de **fig-sn-is*. Simple hypothèse. M. V. Bertoldi, Mus. Helv. 1948, p. 69 sqq., rapproche *finis* et *fūnis* et y voit deux aspects d'un mot « méditerranéen »; la limite d'un terrain ayant d'abord été marquée par une corde. Ce rapprochement, déjà indiqué par Isid., Or. 15, 14, 1, et repris par Bréal, MSL 15, 137, et Niedermann, Gl. 19, 7, ne va pas non plus sans difficultés.

fiō: v. *faciō*.

firmus, *-a*, *-um* (*firmis*, Ital., d'après *fortis* ou d'après *infirma*?) : ferme (sens physique et moral comme gr. *βέβαιος*), d'où « solide, fort (souvent opposé à *imbēcillus*), durable ». Ancien, usuel. M. L. 3320. L'i *longa* qu'on trouve dans les inscriptions, CIL IV 175; VI 1248 et 5230, est contredit par les langues romanes, qui attestent *firmus* (it. *fermo*, fr. *ferme*; cf. toutefois esp. *firme*). Le sens de « fermé » qui s'est développé dans le v. fr. *ferm* et surtout dans *fermer* rappelle des emplois comme Ov., Rem. 623, *uolnus in antiquum reddit male firma cicatrix*; Tib. 1, 2, 6, *firma ianua* (cf. Thes. VI 815, 21 sqq.); Ov., Pont. 1, 2, 24, *firma sera*. V. J. Fahrrenschon, *Firmus. Gesch. d. Bedeutungen dieses Wortes*, Munich, 1938; B. W. sous *fermer*.

Dérivés: *firmier*; *firmiūs* f.: fermeté, solidité, autorité (trad. *ἀσφάλεια*), M. L. 3319, v. fr. *fertē*; *firmiūdō* f. (même sens que *firmiūs*, mais plus rare, tombe en désuétude après Tacite); *firmō*, *-ās*: affermir, for-

tifier; affirmer, confirmer, M. L. 3318 (a suppléé en français le verbe *clere*) a fourni le v. angl. *feormian*; *firmātor*, *-itiō* (rares et tous deux d'époque impériale); *firmāmen* (très rare et poétique, Ov., Sén. trag.) et *firmāmentum*: appui, renfort; terme de rhétorique « démonstration, argumentation » (cf. *confirmātiō*); dans la l. de l'Église traduit *στερέωμα* « firmament » (d'où iirl. *firmamint*, britt. *ffurfafen*). Cf. peut-être aussi les noms propres *Fermus* et *Hirmio* (falisque); *affirmō*, *-ās* = *διαβεβαίω*, affirmer. Seul le sens abstrait est attesté; le Thesaurus n'a que deux exemples de *affirmāre* au sens concret « affermir », et tous deux d'Apulée; M. L. 260 a. De là, dans la langue de la rhétorique, *affirmātiō* (= *διαβεβαίωσις*); *affirmātivus* (contraires de *negātiō*, *negātivus*), et, dans la langue du droit, *affirmātor*; *circumfirmō* (Col., c. *uitem*); *confirmō*: consolider, fortifier, affermir (sens abstrait et concret); confirmer (uni à *comprobō*) et « affirmer »; *confirmātiō*, attesté à partir de la Rhétor. à Hérénus, terme surtout de grammaire et de rhétorique (= *ἐπιβεβαίωσις*, *ἐπικώρωσις*), *-tor*, *-tivus*; *infirmō*: fixer dans (Cael. Aur.); *offirmō*, transitif et absolu: persister, durer (Plt., Tēr.); endurcir, affermir; *offirmātus*: résolu, obstiné; *refirmātus* (tardif): rétabli; *infirmus*: faible (sens physique et moral) et, tardif, *infirmis*, cf. *imbēcillus*, *-lis*, etc.; *infirmitās*, M. L. 4403, 4404; *infirmō*, *-ās*: affaiblir; terme technique « infirmer, annuler » (i. *lēgem*, *fīdem testis*, etc. = *ἀκυρῶς*, *ἀκυρώω*); *infirmitiō* (terme de Cicéron).

Le rapprochement de *firmus* avec le groupe de skr. *dhārdyati* « il tient » (v. *sus fer(r)ūmen* et *frētus*) est d'autant plus séduisant que le sanskrit a des mots importants à suffixe en *-m*: *dhārma* et *dhārmak* « chose posée, loi ». On peut aussi penser au groupe de lit. *dūr̃ti* « se durcir ». Dans les deux hypothèses, l'i n'est pas expliqué; s'il n'est pas dialectal (cf. *stircus* à Lucrèce, en face de *stercus*, et, à Préneste, *Mirqurios*), il s'agit d'un vocalisme « populaire ».

fiscus, *-Im*: panier ou corbeille d'osier, employé surtout dans le pressage du raisin ou des olives (cf. *fiscina*, *fiscella* « moule à fromage blanc », *fiscellus*, P. F. 80, 2, *fiscellus casei mollis appetitor, ut catillones catillorum ligurriores*); puis « corbeille à serrer l'argent »; de là, sous l'Empire, « partie du revenu de l'État destinée à l'entretien du prince », par opposition à sa fortune personnelle (*rēs priuāta principis, ratiō Caesaris*) et au trésor de l'État (*aerarium*). Cf. Pseud. Ascon., Verr. 212, 9 Stangl, *fisci, fiscinae, fiscellae spartea sunt utensilia ad maioris summae pecuniae capiendas. Vnde, quia maior summa est pecuniae publicae quam priuatae, ut pro censu priuato, « aerarium » dicitur pro loculis et arca thesauri, pro sacello « fiscus ». Inde « fiscus » pecunia publica, et « confiscare » dicit solet. Ancien: Plt. (*fiscina*) et Caton (*fiscella*), Lucil. (*fiscus*). Le sens de « corbeille » (à olives, à fromages) s'est conservé dans les langues romanes, surtout dans les dialectes italiens; cf. M. L. 3326, *fiscus*; 3324, *fiscina*; 3323, *fiscella*; 3325, **fiscula* (cf. *fisc(u)lum* dans Isid., Or. 20, 14, 13). Sur une confusion entre *fiscina* et *piscina*, v. Keller, *Lat. Volksetym.*, 44. Composé: *suffiscus*; — *joliculus testium arietinorum, quo uebantur pro marsuppio, a fisci similitudine dictus*, P. F. 403, 11.*

Au sens de *fiscus* « trésor impérial » se rattachent *fiscalis* (-*lia* n. pl. « tributa »), *fiscarius* et *confiscō*, -*ās*, dont a été tiré *fiscō* (Lex Sal.).

On a rapproché *fidelia*, qui se laisse expliquer par **fides-l* ; on poserait **fīd-s-co*-. Mais les sens divergent trop. Terme technique, sans doute emprunté.

fissa : v. *findō*.

fistula, -*ae* f. : conduit, tuyau, canal ; puis « chalu-meau, flûte » (= *σῦρυξ*) ; dans la langue médicale, « fistule », peut-être à l'imitation du grec ; cf. Cass., Fel. 20, *fistulas Graeci syringas appellant et sunt ulcera pendiginosa et intrinsicosa callosa neque in cicatricem uenientia*. Ancien, technique. M. L. 3332. Diminutif : *fistella* (Pélagon.), M. L. 3331.

Dérivés : *fistulātus*, M. L. 3334 ; *fistulāris* ; *fistulōsus* ; *fistulō*, -*ās* (*fistulor*) = *σῦριξω*, ital. *fischiare*, M. L. 3333 ; *fistulātor* ; *fistulēsco* (Fulg.).

Cf. peut-être les noms propres osques : *Fistelū* « Pistelia », *Fistlus* « Fisteli ».

Aucun rapprochement net. Terme technique.

fitilla, -*ae* f. : sorte de gâteau usité dans les sacrifices. Sans doute terme rituel d'origine dialectale, pour **fitilla*, cf. Ernout, *Élém. Dial.* s. u. L'ombrien a *fikla* « fitillam ».

fituō : v. *fīgō*.

flaccus, -*a*, -*um* : pendant, mou, flasque. Surnom fréquent ; par exemple du poète Horace ; osq. *Flakis*. Se dit, entre autres, des oreilles, cf. *auriflaccus*, CGL III 330, 46. Attesté depuis Varron. Rare, populaire ; M. L. 3343, it. *fiacco*. V. B. W. sous *flaque*, *flaque*.

Dérivés : *flaccō*, -*ēs* ; *flaccōscō*, -*is* ; *con-flaccōscō* ; *flaccidus*, M. L. 3342 (v. fr. *flaistre*, d'où *fletrir*) ; *flaccor* m. (tardif) ; peut-être *flacculum* (-*lus*?) ; mot de sens obscur, cf. Thes. s. u. ; *Flaccilla* (Martial, etc.).

Flaccus a la géminee caractéristique des adjectifs marquant une difformité physique : cf. *broccus*, *lippus*, etc., et le vocalisme populaire *a*. Si *ml-* peut aboutir à lat. *fl-*, on rapprocherait gr. dor. βλάξ (*βλαξός*) « mou, paresseux, sot » et le groupe de irl. *mláih* (d'où *bláih*) « tendre, mou », skr. *mlādh*, av. *mraō* « amolli par le tannage » et, de plus, gr. βλαχρός « faible », plus loin, gr. βλαχός, etc. Étymologie séduisante, mais douteuse.

fladō, -*ōnis* m. : flan, sorte de gâteau. Mot germanique qu'on lit dans Venantius Fortunatus, Vita Radeg. 15, 35. M. L. 3444.

flagitō, -*ās*, -*āul*, -*ātum*, -*āre* : acriter interpellare, Isid., Diff. 1, 230 ; *cum clamore et pertinacia petere*, Difer. ed. Beck 58, 25.

Dérivés et composés : *flagitātor*, cf. Plt., Mo. 768, *sol... quasi flagitator astat usque ad ostium* ; *flagitātio* ; *dif-*, *ef-*, *re-flagitō* (Catul. d'après *petō*).

flagitium, -*i* n. : charivari fait à la porte de quelqu'un pour protester contre sa conduite, réclamation bruyante et scandaleuse, scandale ; cf. Plt., Mer. 417, *neque... quicquam eueniet nostris foribus flagiti* ; Ps. 556, *si non dabis, clamore magno et multo flagitare* (cf. *conuicium*) ; et, par extension, l'action elle-même qui provoque le scandale, « chose scandaleuse, honte » (sens concret ; cf. *flagitatus*, qui se dit des *pathici* ; v. Thes. VI 841, 49 ;

843, 67), « faute » (sens fréquent dans la langue militaire v. Donat ad Ter. Eu. 382). Cf. Usener, Rh. Mus. 56 (1901) 5 sqq. ; M. Reichenbecher, *De uocum quae sunt « scelus flagitium, facinus » apud priscos scriptores usu*, Iena, 1911. — Ancien, usuel ; *flagitiosus* : scandaleux, honteux, dés-honorant et « déshonoré » (non attesté avant Cicéron). *Flagitium* semble formé comme *seruitium* (à moins qu'il ne soit dérivé directement de *flagitō* comme *gaudium* de *gaudeō*, *iurgium* de *iurgō*) ; *flagitō* est un fréquentatif intensif ; tous deux ramènent à une forme **flāg-* « faire du bruit » de **bhlāg-*, qui est peut-être en alternance avec **bhlāg-* qu'on a dans *flagram*, *flagellum*.

Comme gr. φλοῖστος « bruit sourd », appartient à un groupe mal déterminable de mots expressifs (cf. *flēō* et plus loin, *plangō*).

flagrō, -*ās*, -*āul* (*flagrātus sum*, cf. CGL II 72, 29), -*ātum*, -*āre* : flamber, être en flammes (*flagrat ignis*) ; être enflammé (sens propre et figuré) : *flagrant oculis*, *flagrāre irā* ; brûler (de ou pour). On trouve dans le cod. Justinien 1, 2, 53 (54), 1 et 9, 13, 1, 1 (au 533) l'expression *flagrante crimine*. Ancien, usuel, classique. Conservé partiellement en roman, cf. M. L. 3348 et 3348 a. **flagror*. Souvent confondu avec *fragrāre* dans les manuscrits ou dissimilé en *fraglāre*, cf. Thes. VI 846, l. 30 sqq.

Dérivés et composés : *flagrant*, *flagrancia* f. ; *con-flagrō* : être embrasé ; s'enflammer, brûler, se consumer (*incendiō conflagrāre*) ; *conflagrās* « consumé », d'où on a tiré à basse époque *conflagrāre* transitif, *conflagrātio* ; *deflagrō* : 1° être détruit par l'incendie, 2° s'éteindre (= *deferuēsco*), cesser de brûler (T. L. Tac.) ; *deflagrātio*. Tardifs : *circum-*, *in-flagrō*.

V. sous *fulgō*. Le sens de *flagijs* épithète de Jupiter dans osq. I uvei Flagiū est contesté ; v. Vetter, *Hdb.*, p. 85.

flagram, -*i* n. : sorte de fouet, ou plutôt de martinet, composé de plusieurs lanières garnies de boutons de métal ou d'os et qui donnait des coups pesants plutôt qu'il ne cinglait ; de là *pinsetur flagror*, Plt., Mer. 416. *Flagram* a tendu à être remplacé de bonne heure par son diminutif *flagellum* (*fragellum* dans l'Appendix Probi, cf. W. A. Baehrens, p. 68), qui désigne un fouet plus léger, cinglant et coupant : *sectus flagellis*, dit Hor., Epod. 4, 11. *Flagellum* désigne toute espèce d'objet semblable au fouet ; le sens de « léau » est attesté par St Jérôme, Is. 28, 33, p. 385, *gith et cyminum uirga executiuntur et baculo quae uulgo flagella dicuntur*. Ancien, usuel. M. L. 3346-3347. V. h. a. *flegil*, etc., « Flegel » ; celtique : irl. *srogell*, britt. *flangell*, *frewyll*, gr. mod. φρογγέλλιον.

Dérivés : *flagiō*, -*ōnis* (l. *flagrō*?), nom donné aux esclaves ; formation de type populaire comme *uerberō* ; *flagrātor* : *-es dicebantur genus hominum, quod mercede flagris caedebantur*, P. F. 79, 9. Composés : *flagrifjer* (Auson.) ; *flagritriba*, hybride formé par Plt., Ps. 137, *de flagram* et *triba* ; cf. *ulmi-triba*, *ferri-triba*. Il n'y a pas de verbe *flagrō* « donner du fouet » (malgré *flagrātor*), sans doute à cause de l'homonymie de *flagrō* « flamber », à laquelle semble penser Plt., Am. 1030, *quem... faciam feruentem* (synonyme de *flagrantem*) *flagris* ; *flagellō*, -*ās* (depuis Ov.) ; *flagellō-ōnis* (Gloss.) ; *flagellātio* (tardif), etc. V. B. W. sous *feler*.

On ne rapproche que v. isl. *blaka* et *blakra* « frapper de côté et d'autre ». Terme technique, de formation expressive, comme *flagitō*, *plangō*, etc. Sans rapport avec *flagrō* ; l'homonymie est secondaire.

flāmen, -*inis* m. : flamme, titre donné au prêtre attaché au culte d'une divinité particulière, *f. Diālis*, *Fūri-cū*, *Martiālis*, *Volcānālis*, etc., cf. Varr., L. L. 5, 84 ; *ndis*, *Martiālis*, *Volcānālis*, etc., cf. Varr., L. L. 5, 84 ; 7, 45. Le *flāmen* est distinct du pontifex et de *Pantistes*. Il est caractérisé par l'apex de laine qui surmonte son bonnet ; aussi les Latins, faute de mieux, dérivèrent-ils son nom de *flāmen*, cf. Varr., L. L. 5, 84, et Thes. VI 849, 21 sqq. Usité de tout temps. La forme du mot contraste avec le genre, comme dans *augur* ; cf., toutefois, *poetiv*. Certains ont supposé l'existence de **flāmō*, qu'ils tirent de *flāmōnium*, -*i* « dignité de flamme », cf. *stāmen* et *σῦλωμ*, mais *flāmōnium* peut être issu par haplogogie de **flāmōnium* (cf. pour le suffixe *caerimōnia*, -*nium*) ; du reste, les dérivés de *flāmen* sont en *flāmin-* : *flāminica* : femme du flāmen Diālis et prêtresse de Junon ; *flāminius* « du flamme », *flāminālis*, *flāmināus*, *flāminicus*, etc. Cf. les noms propres *Flāminius*, *Flāminius*.

On ne peut donner une étymologie sûre. On rapproche souvent le v. isl. *blōta* « sacrifier », *blōt* « sacrifice », got. *blotan* « honorer ». D'autre part, on ne saurait tenir pour exclu le rapprochement souvent fait avec le terme religieux skr. *brāhma* indiquant la « prière », *brāhmā* « prêtre », quoique l'a latin fasse quelque difficulté et que l'r de *brāhmā* puisse être ancien ; mais le rapprochement de ces mots sanskrits avec v. isl. *bragr* « poésie » qu'a proposé Osthoff est loin de s'imposer. Ce qui engage à ne pas abandonner le rapprochement séduisant de *flāmen* avec skr. *brāhmān-* m., *brāhman-* n., c'est la concordance fréquente des termes religieux entre l'italo-celtique et l'indo-iranien. V. Dumézil, *Flamen-brāhman*, 1935.

flamma, -*ae* f. : flamme (sens propre et figuré). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 3350. V. b. all. *Flamma*, britt. *flamm*.

Dérivés : *flammula* : 1° petite flamme ; 2° flamme, bannière, ainsi nommée de sa couleur jaune (Iyd. mag. 1, 8) ou de sa forme, M. L. 3353 ; *flammeus* : de flamme, enflammé ; couleur de flamme (épithète de diverses fleurs, *phlox*, pensée, cf. *φλόγινος*) ; *flammeum* n. : voile jaune de flamme que portaient l'usor *flāminis Diālis* et toute mariée le jour de ses noces : *flammeo amictur n'ens unus boni causa, quod eo assidue utebatur flaminica, i. e. flaminis usor, cui non licebat facere diuortium*, P. F. 79, 23 ; de là *flammeolus*, *flammeolum* ; *flammearius*, -*i* : *-i* infectores flammie coloris, P. F. 79, 19 ; *flammō*, -*ās* : transitif et absolu, sens propre et figuré, « enflammer » et « flamber », M. L. 3352 ; *flammātus* sans doute antérieur à *flammō* ; *flammābundus*, M. L. 3351 ; *flammeōscō*, -*is* : s'enflammer ; *flammidus* (ApuL, d'après *fulgidus*) ; *flammigō*, -*ās* (Gell.), formé comme *fūmigō* ; *flammōsus* (rare et tardif).

Composés : *inflammō*, ancien, usuel et classique, M. L. 4405, d'où *inflammātio* ; *con-*, *dē-*, *suf-* *flammō*, tous trois tardifs.

Composés en *flāmini-*, tous poétiques et pour la plupart récents, sauf *flammifer*, et sans doute faits sur le

type grec φλογοειδής : *flāmini-comāns*, -*cremus*, -*fer* (= *πυρόφορος*), -*fluus*, -*gena*, -*ger* (d'où *flammigerō*, -*ās*), -*pes*, -*potens*, -*uomus*.

V. sous *fulgō*. Le -*mm-* indique une formation « populaire » expressive.

flasca, -*ae* f. et *flaseō*, -*ōnis* m. : flacon. Mot de très basse latinité, emprunté sans doute au germanique (la glose d'Hésychius, φ(λ)άσκων « είδος ποτηρίου, n'indique rien sur l'origine) ; sur *flasca*, v. Isid. 20, 6, 2, et Sofer, p. 132 ; cf. M. L. 3355, *flaska*, -*kun*.

flāuus, -*a*, -*um* : *color uidetur e uiridi et rufo et albo concretus*, Gell. 2, 26, 12 ; traduit gr. ξανθός « jaune (doré), blond ». Épithète des cheveux ; de là le gentile *Flāuius*, osq. *Flauies* « Flāui ». Attesté depuis Ennius. Surtout poétique. Fr. *flou*, v. B. W. s. u. Pour le suffixe, cf. *furvus*, *fulvus*, *gilius*, *heluus*. Sur un croisement avec *blāuus*, v. Sofer, p. 108.

Dérivés : *flāueō*, -*ēs* ; *flāuidus*, M. L. 3361 (conservé dans un dialecte italien du territoire des Hirpini) ; *flāueōscō*, -*is*. Composés tardifs : *flāuicōmāns*, -*comus*, poétiques (= *ξανθοκόμητος*).

Adjectif sûrement ancien, mais aucun rapprochement net : l'adjectif poétique *flōrus* ne se laisse rapprocher que si l'on admet le passage de **ōnos* à *-āuus*, comme dans *ocāuus* — si l'a de *ocāuus* ne provient pas d'une dissimilation. Le rapprochement de *fel* « fiel » et de lit.

gēlus « jaune », etc., se heurte au fait que la racine, ici monosyllabique, ne rend pas compte du vocalisme de *flāuus*. La racine de lit. želti « verdier » et de gr. χλωρός (v. *holus*) semble dissyllabique, ce qui irait avec *flāuus* (de **bhl-wo-s*), mais ne concorde pas avec le *f* initial. On pourrait rapprocher aussi v. isl. *blār* « bleu sombre », v. h. a. *blāo*, qui ont aussi le suffixe -*wo-* usuel pour les adjectifs désignant les couleurs ; la racine occidentale serait **bhlē-*, **bhlō-* (dans lat. *flōrus* ; *flāuus* est ambigu). Enfin, M. Niedermann, I. F. 15, 121, a mentionné lit. *dūlswas* « grisâtre », qui expliquerait *f*, mais va médiocrement pour le sens (v. *fuluus*). On ne peut rien décider, quoique la parenté de ces mots soit vraisemblable.

flazzus (*flazius*) : épithète de Jupiter, CIL X 1, 1571 (inscription de Pouzzoles), sans doute identique à *flagijs*, avec palatalisation. V. *flagrō*, in fine.

flebotomus : v. *phle-*.

flectō, -*is*, *flexi*, *flexum*, *flectere* : courber, fléchir, infléchir (sens propre et figuré comme le gr. κάμπτω). Par extension « faire tourner, diriger la marche de, diriger » ; et aussi « détourner, changer » ; cf. Enn., A. 203, *quo uobis mentes, rectae quae stare solebant | antehac dementes sese flexere uia(i)?* Dans la langue de la grammaire : « fléchir » (*κάμπτω*) et « dériver » ; *flexus* a le sens de περιστόμενος. Ancien, usuel ; mais peu représenté en roman. M. L. 3365, B. W. sous *flancher* et M. L. 3369 a *flexus*. Irl. *sléchtaim*.

Dérivés : *flexus*, -*ūs* m. : inflexion, détour, etc., d'où *flexuosus* ; *flexuositas* ; *flexio* ; *flexura* : courbure ; *flexō*, -*ās* (Caton), M. L. 3368 ; *flexilis*, *flexibilis* et *inflexibilis* = *εκαμπτός* Composés poétiques en *flex(i)-* : *flexanimus*, *flexiloquus*, *flexipedes* (*hederae*), cf. *καυψίπους*, dont le sens est d'ailleurs différent. Certaines formes romanes supposent aussi **flecti-*

cāre (?) cf. M. L. 3366; mais **conflexire*, ibid. 2136, est des plus douteux.

Composés : *adflexō* (rare), M. L. 262; *circumflexō*; *dēflexō* : détourner et « se détourner »; *dēflexus*, -ūs m.; *inflexō* : infléchir; *inflexio*; *reflexō* : courber, détourner en arrière, retourner; *reflexio*; *reflexus*, -ūs m. (Maçr., Apul.), calques du grec.

La formation est la même que celle de *plectō*, *nectō*; la racine ne se retrouve pas ailleurs. Si *f* peut représenter *ph*, comme on l'a supposé sous *fallō*, on pourrait envisager que la forme *flec-* supposerait une forme populaire à côté de *plectō*; un **phlek-* aurait existé à côté de **plek-*. Mais il n'y a aucun témoignage à ce sujet.

1° *flēmina*, -um n. pl. (le singulier est mal attesté) : -a dicuntur cum ex labore uiae sanguis defluit circa talos, P. F. 79, 14; 2° *fleumon* : — est feruor stomachi, Isid. 4, 7, 7. Déformations du gr. φλεγμονή sous l'influence du type en -men, -minis (cf. *tormina*, *uermina*) (devenu *flegmōn*, -ōnem dans Végèce); avec -γμ- > -um-, cf. *fleuma* = φλέγμα (Cael. Aur.); *pegma* n. peuma, App. Pr. 85; *sauma* < *sagma*. — *Flēmina* est attesté depuis Plaute et usuel dans la langue médicale au sens de « inflammation des jambes »; le *fleumon* d'Isidore est un autre emploi du grec.

Dérivé : *flēmīnōsus* (Chir.).

flēō, *flēs*, *flēui*, *flētum*, *flēre* : -re est cum uoce lacrimare, Serv., Ae. 11, 59; = ὀδύρομαι « pleurer, verser des larmes; pleurer sur » (transitif et absolu; sens propre et figuré). Ancien et usuel, comme *flētus* « fait de pleurer »; mais appartient surtout à la langue écrite (dans la Vulgate, *λάλω* est le plus souvent traduit par *plōrō*; cf. W. Baehrens, *Skizze d. lat. Volksspr.*, p. 52). Les grammairiens le différencient de *lacrimāre*, *plōrāre*, cf. Differ. ed. Beck, p. 66 : *lacrimare leuius strictura cordis est, flere grauioris affectus est, plorare uiolentioris*; mais la différence n'est pas observée pratiquement, cf. Serv., Ae. 6, 427, *sane ploratus tantum lacrimarum est, plancus, tantum uocum, fletus ad utrumque pertinet, quae plorumque confundunt poetae*. Il est joint à *lacrimāre* par Ennius, A. 103, sans que le sens diffère beaucoup : *maerentes, flentes, lacrimantes*; cf. Ov., M. 7, 683, *flentibus haec lacrimans heros memorabat*, à côté de 14, 305, *flentem flentes amplectimur*. On comprend que le verbe n'ait pas survécu dans les langues romanes, où il faisait double emploi avec *lacrimāre*, qui avait l'avantage d'être plus plein, plus régulier et d'être associé à un nom, *lacrima*; et avec *plangere*, *plōrāre*, de sens plus expressif; v. Löfstedt, *Philol. Comment. z. Peregr.*, p. 320 sqq.

Dérivés et composés : *flētus*, -ūs m.; *flēbilis*, qui, appliqué à une voix plaintive, douloureuse, brisée par les larmes, a pris le sens dérivé de « faible » qu'il a conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 3362, B. W. s. u. : *exclusus flebile cantat amans*, Oul., Rem. Am. 36; *dæmones flebilis uulnant*, Paul. Nol., Carm. 20, 57. Dans certains parlers de France, un *affligé* est un infirme; *flētijer* (Aus.); *af-fleō* (Plt., d'après *arrideō*); *dēfleō* et, tardifs et rares, *circum-*, *con-*, *ef-fleō*.

Appartient à un groupe de mots expressifs dont les formes varient d'une langue à l'autre; cf., en latin même, *flāgiō*, *fligō*, et, en dehors, v. isl. *beliu* « mugir »

et *byllia* « résonner fortement », v. h. a. *bellan* « aboyer »; lit. *bilūti* « parler » et lette *biluot* « pleurer », lit. *balsan* « voix », skr. *bhaṣati* « il aboie » et *bhāṣate* « il parle », gr. φάλακρος « bavardage ». Le sens original du verbe s'étant affaibli, *flēre* a perdu sa raison d'être et n'a été maintenu que par la tradition littéraire.

fleumon : v. *flēmina*.

flexuntēs (*flexuntae*, Varr. ap. Serv., Ae. 9, 609) *equitum nomen saepe uariatum est... Celeres sub Romulo regibusque appellati sunt, deinde flexuntae, postea troasuli*, Plin. 32, 35. Sur les diverses formes du mot dans les manuscrits, v. Thes. s. u.; dans Hesychius 248, 599, on lit φλεξεντής.

M. Vendryes, Rev. Celt., 40 (1923), p. 430, en fait le participe d'un verbe **flexō* de **dhlegh-s-e/o-*, désidératif de la racine occidentale **dhlegh-* qui marque l'obligation. Le mot aurait désigné ceux qui « étaient obligés » au service par le fait qu'un cheval leur était donné par l'État (*equitēs equō publicō*), soit ceux qui, après la reconnaissance *equitum*, étaient reconnus comme ayant droit à un cheval. Mais le mot peut être étrusque, comme *trossuli*, et la formation est en faveur de cette dernière hypothèse (cf. *Accheruns*, *Arruns*, etc.).

fligō, -is, -xī, -ctum, -ere : battre. Très rare et archaïque (Liv. Andr., Acc.); *flictus*, -ūs m. « choc, coup », également rare, a été repris aux archaïques par Virgile, Silius, Ausone; cf. Serv., Ae. 9, 664. Par contre, les composés à préverbe sont usuels :

af-fligō : abatte (sens physique et moral), M. L. 263; *afflictus*, -ūs, *afflictio* (tous deux rares et tardifs); *afflictor*; *afflictō*, -ās intensif de *affligō*; *confligō* (transitif et absolu) : « heurter » et « se heurter » fréquent dans la langue militaire : « se rencontrer avec »; d'où *conflictus*, -ūs (irl. *conblicht*), -tiō, rares tous deux; *conflictum* (tardif); *conflictio*, -ās et *conflictor*, -āris (transitif et absolu); *conflictatiō*; *effligō* : abatte; *efflictum* adv. archaïque, toujours avec *amāre*, *dēperire*, etc.; *efflictō*, -ās (Plt.); *infligō* : synonyme fort de *iniciō* : heurter contre, lancer contre, infliger à; *infectus*, -ūs, -tiō, tous deux rares et tardifs; *prōfligō* (*prōflictus* dans Aulu-Gelle 15, 5, 2).

Un intensif-duratif en -ā- est attesté par le composé *prōfligō*, -ās : abatte, achever, ruiner (ancien, classique), d'où *prōfligātor*, -tiō. Cf. aussi *confligatiō*. N'est pas représenté dans les langues romanes.

Appartient à un groupe de mots expressifs qui divergent entre eux; cf. lette *blīēxi* « battre » (et *blātūti*), v. sl. *bliznā* « cicatrice », gr. *βλίζω* et *φλίζω* « je serre, j'écrase ». Le germanique a, avec -u-, got. *biggan*, v. h. a. *bliuwan* « frapper », et le grec a une autre forme dans *φλάω* « je meurtris, je broie » et *φλάειν* « déchirer avec bruit ». Cf. les autres mots expressifs à *fl-* initiale : *flō*, *flēō*, *flūō*, *flāgiūm*, *flagrum*.

flō, -ās, -āui, -ātum, -āre : souffler (transitif et absolu); technique « fondre » (le métal pour la monnaie), *aes flātum*, etc.). Ancien, usuel.

Dérivés : **flō*, -ōnis dans *cini-flō*; *flātor*, -ōris m. « souffleur, fondeur » et « joueur de flûte »; *flātilis*, *flātus*, -ūs m. : souffle, vent; *flātūra* (tardif, ainsi que ses dérivés *flātūrālis*, *flātūrārius*); *flāmen*, -inis n. équivalent poétique de *πνεῦμα*, usité surtout au plu-

riel; *inflāmen* (Fulg.); *flābrum* (surtout au pluriel) : *flābra* (poétique) « souffles du vent », M. L. 3340 a; *flābilis* « de souffle, d'air » = πνευματώδης, πνευματικός et *inflābilis* (rare et tardif); *flābellum* « éventail, soufflet », M. L. 3338 et **flābiolum*, 3339, B. W. sous *flageolet*; *flābulāre*, M. L. 3341; *flābellijera* (Plt.); *flābellō*, -ās; *inflābellātus* (Tert.).

A flō, à l'époque impériale, tend à se substituer une forme plus pleine *flāō* (cf. *nātō* et *nō*), -ās attestée depuis Arnobe (avec un composé *reflātō* dans Oribase), qui seule a passé en roman : it. *fiatare*, prov. *flazar*, M. L. 3357. Le roman a conservé aussi *flātus* et **flātor* (absolument, contamination de *flātus* et de *foetor*); cf. M. L. 3358 et 3359; B. W. sous *fleurer*.

Composés : *af-flō* : souffler vers ou contre, insuffler, inspirer (= ἐκπνεῖω, καταπνεῖω); *afflātus*, -ūs m., M. L. 261, et **inafflō*, 4331; *circumflō*; *conflō* : réunir ou former en soufflant, fondre (une statue, etc.), d'où, sens figuré, « former, forger, réunir », etc., employé souvent par image sans que le sens étymologique apparaisse. Apparaît à basse époque comme synonyme de *inflāre* « gonfler », sens technique, peut-être ancien dans les langues romanes : ital. *gonfiare*, etc., cf. M. L. 2135; *dēflō* (rare) : souffler sur et « faire fire de »; *difflo* : souffler en tous sens; *efflō* : exhaler; *inflō* : souffler dans ou sur, enfler, gonfler (sens physique et moral, cf. *tumēō*), enfler le ton; M. L. 4406, *inflātus*, -ūs m.; *inflātiō* « enflure, gonflement; flatulence » et « inflammation »; M. L. 4407, *perflō* : souffler à travers; *perflātus*, -ūs; *perflābilis* : perméable à l'air, et aussi « capable de vibrer aux souffles »; *prōflō*; *reflō* : souffler en arrière, M. L. 7155; *sufflō* : souffler, gonfler, M. L. 8430. A remplacé *flō* dans tout le domaine roman; *sufflātiō*; *exsufflō* et ses dérivés, qui dans la langue de l'Église ont pris le sens de « exorciser, exorciseur », d'après gr. ἐκπνεῖω (britt. *cis-sufflat* « détracteur »?).

Il n'y a aucun correspondant exact. Mais il y a des mots expressifs présentant la même initiale : v. h. a. *blāen*, v. angl. *blāwan* « souffler », et aussi v. h. a. *blāsan* (même sens), avec -ē- en face de la forme latine en -ā-. Les autres mots à *fl-* initial sont aussi à rapprocher; v. *flēō*, *fluō*, et surtout le groupe de *follicis*.

flōccēs (*flōcēs*) : — ... *prisco uoce significare uini faecem e uinaceis expressam, sicut faeces oleis*, Cell. 11, 7, 6. Attesté depuis Caecilius; rare, technique. *Flōccēs* semble confirmé par le lucquois *fiogia*, M. L. 3376. Comme *frācēs* et *faecēs*, mot technique de la viticulture, non indo-européen.

flōccio, -ī m. : flocon de laine; duvet. Le génitif s'emploie dans la langue familière avec les verbes d'es-time : *floci faciō*, *pendō* dans le sens de « faire peu de cas de », comme notre « pas un fêtu ». Cf. *naucius*. Ancien, usuel. Panroman, M. L. 3375; B. W. *floche* et *flocon*, et passé en germanique : v. h. a. *floccho*.

Dérivés : *flocculus*, M. L. 3374; *floccosus*, M. L. 3373; peut-être *flocō*, -ās, cf. Thes. s. u.; *floccim* : *fortuitu, i. e. subitaneo casu* (Gloss., où il y a peut-être confusion de deux gloses).

Composé : *dēflocō*, -ās « dégarnir de sa laine » (mot de Plt., Cas. 967); *dēflocātus* : dégarni de sa laine, c'est-à-dire de ses cheveux, Plt., Ep. 616.

Mot expressif qui n'a pas de correspondant exact.

flōrus, -a, -um : blond (se dit des cheveux; de là son emploi comme cognomen). Adjectif de la poésie archaïque, synonyme de *flāuus* d'après Servius, Ae. 12, 605, qui l'attribue au *sermo Ennianus*. Rare, souvent confondu avec *flōreus*, dont il n'est pas parent, au moins immédiatement.

V. *flāuus*. Même suffixe que dans *χλωρός*, *ερυθρός*.

flōs, -ōris m. (trace isolée de neutre dans Tér., Bu. 319, où A¹ a *flos ipsum*?) Le témoignage est plus que suspect; sur d'autres traces de neutre à basse époque, v. Thes. VI 927, 61 sqq.; sur des traces de féminin, ibid. 70) : fleur; puis, par image, 1° la fleur apparaissant comme la partie la plus belle de la plante, dont elle se détache par sa place comme par son aspect : *flos salis* (= ἄλως ἄνθος), *f. nitri*, *aeris*, *aerāminis*, *plūm̄bi*; *f. farinae*; puis *f. poetūrum*, *f. iuuentūtis* (= ἤρης ἄνθος) *f. Italicæ*, etc.; 2° la floraison étant considérée comme la plus belle époque de la plante, *f. aetātis* « la fleur de l'âge »; 3° en considérant l'odeur, *f. uini* « le bouquet du vin ». La première barbe étant comme la fleur des joues, Virgile dira, Ae. 8, 160, *prima genas uestibat flore iuuentas* en songeant sans doute au gr. ἄνθος (v. λ. 320). Usité de tout temps. Panroman, M. L. 3382.

Dérivés et composés : *flōreus*; *Flōra* « Flore »; *flōrālis*, cf. vest. *mense Flusare* « mēse Flōrālī », et rom. *florar* « avril », M. L. 3378; *flōrēō*, -ēs (**flōrire* dans les langues romanes, cf. M. L. 3380) : celtique; britt. *flur*, *Fflur*; *dēflōrēō* (Col.); *prae-flōrēō* (Plin.); *flōridus*, M. L. 3379; *flōrētum* (Gloss. d'après *dūmētum*, etc.); *flōriārium* (cf. *uiridiārium*; tardif et rare); *flōrēscō*, -is; *dē-*, *ef-*, *in-flōrēscō*, M. L. 4408; *re-flōrēscō*; *flōrulentus* (tardif, d'après *rōrulentus*); *flōrōsus* (Ven. Port.); *flōsculus*; *flōscellus* (Apul.); *flōscellārius* et **flōriscellus*, M. L. 3381; *dēflōrō*, -ās; *dēflōrātiō*, -tor (tardif, langue ecclésiastique, cf. gr. ἀπωθίζω); *prae-flōrō*; *prae-flōrātus* (époque impériale = προανθέω); *flōrifertum* : *dictum quod eo die spicae feruntur ad sacrarium*, P. F. 81, 5 = ἀνθοφορία sans doute forme récente bâtie sur *flōrifjer*; *flōri-color*, -comus; *flōrifjer* (= ἀνθοφόρος), -ger, -genus, -legus (= ἀνθολόγος), -parus, tous poétiques.

Le mot est italique commun; on le voit par les dérivés osc. *flousoi* « Flōrō », *Fluusaī* « Flōrae », *Fiuusasiais* « Flōrālibus », sabin *Flusare* « Flōrālī ». Élargissement par -s- (suffixe nominal -es- ou suffixe de désidératif ?), qui a un pendant en germanique : m. néerl. *blosen* « fleurir », v. angl. *blōstma* « fleur ». L'élément radical n'est connu que sous la forme **bhlō-*, dont le celtique et le germanique ont des dérivés divers : irl. *bláth*, gall. *blawd* « floraison » et got. *bloma* (masculin) « fleur », v. isl. *blóm* « fleur » (neutre); v. h. a. *bluot* et v. angl. *blāed* « floraison »; v. sax. *blōian* « fleurir ». V. *folium* et peut-être *flāuus*.

fluō (graphie *flo-* dans *conflouant*, Sent. Minuc., 117 av. J.-C.; sur la valeur de cette graphie, v. Niedermann, *Mélanges F. de Saussure*, p. 58 sqq., et L. Havet, *Man. de crit. verb.*, § 914), -is, -xī, -ctum, -ium, -xum, -ere : couler (= *πέω*); par extension « s'écouler, couler uniformément, tomber mollement; se laisser aller sans retenue »; cf. *fluēs*, *fluxus*. Ancien, usuel. Non roman (v. *colāre*).

Dérivés et composés : *fluor*, -ōris m. : écoulement,

flux, diarrhée (cf. ῥέυμα, ῥέσις); en particulier au pluriel « flux menstruel », sens conservé en roman, cf. fr. *fluxes*, M. L. 3390; B. W. sous *flux*; *Fluōnia*, surnom de Junon : -m *lunonem mulieres colebant quod eam sanguinis fluorem in conceptu retinere putabant*, P. F. 82, 4; *fluidus* (*flūuidus*, Lucr. 2, 464, 466, d'après *uidus*) : fluide, mou; *fluidō*, -ās (Cael. Aurel.); *fluentum* (neutre d'un adjectif *fluentus*, cf. *eriuor-eruentus*; ou plutôt tiré d'un ancien nominatif pluriel de *fluens*, *fluenta*; Cf. Leumann, dans Stolz-Schmalz, *Lat. Gramm.*, 5^e éd., p. 196 a, α), attesté surtout au pluriel *fluenta*, -ōrum « flot, courant »; *fluentisonus* (Catulle; cf. *clāri*-, *raucisonus*, trad. de πολυφλοισκος sans doute d'après Ennius); *fluentō*, -ās (Ven. Fort.); *fluentia*, -ae (Amm. Marc.); *fluibundus* (Mart. Cap.); *fluēscō*, -is : devenir liquide ou fluide (Aug.); *fluitō* (*flūidō*, Lucr.), -ās : flotter; -*fluus* « qui coule »; Serf de second terme à de nombreux adjectifs composés, comme gr. -ροος; d'abord aux adjectifs correspondant aux composés de *fluō* : *prōfluus*, *perfluus*, *superfluus*, *confluus*, etc. (auxquels correspondent souvent des noms en -*fluuium*, *prōfluuium*, *confluuium*, etc.), ensuite à des composés artificiels et poétiques : *tābifluus*, *dulcifluus*, *blandi*-, *splendi*-*fluus*, etc.; cf. le type grec καλλιρροος.

flūmen, -inis n. (cf. ῥέυμα) : courant, eau qui coule (sens conservé en poésie, *flūuius* désignant plutôt le fleuve); cf. Varr., L. L. 5, 27, *fluuius, quod fluit, iem flūmen : a quo lege praediorum urbanorum scribitur : a stilliciāda fluminaque ut ita cadant fluantque*; puis « fleuve, rivière » (sens propre et figuré); M. L. 3388. Dérivés : *flūmineus* (poétique); *flūminālis* (bas latin) et *trānsflūminālis* (Gloss.); *Flumentāna porta Romae appellata quod Tiberis partem ea fluuisse adfirmant*, P. F. 79, 21. *Flumentāna* est sans doute fait d'après *Nomentāna porta* « la porte de Nomentum »; cf. Keller, *Lat. Volksetym.* 23.

fluuius, -ī (*flouius*, Sent. Minuc.) m. (*fluuius* f. dans Accius et dans Sisenna d'après Non. 207, 6) : fleuve. Ancien adjectif; cf. *pluō/pluuius*; classique, mais moins fréquent que *flūmen* et évité par César. M. L. 3391 (formes savantes). Noter le genre animé en face de *flūmen*. *Fluuius* a désigné d'abord le fleuve, personnifié et divinisé; cf. gr. Ποταμός « le dieu Fleuve ».

Dérivés : *fluuiālis* (et *trānsfluuiālis*, langue de l'Église, hébraïsme); *trānsfluuiō*, -ās; *fluuiātus*; *fluuiātus*; *fluuiātus* « trempé dans l'eau courante » (Plin.); *fluuiolus*.

Composés : *diffluuiō*, -ās : diviser en deux courants; terme technique, cf. Colum., *d. uitem*; *quadrifluuium* : qui coule (ou se sépare) en quatre directions (terme technique, Vitr.), cf. *quadrifluus* (Prud.).

Dérivés en *fluct*-, *fluz*- : *fluctiō* : mot de Plinē et de Caelius Aurelianus traduisant ῥέσις et ῥευματισμός et synonyme de *fluxus*, -xiō, *prōfluuium*.

fluctus, -ūs (et aussi *flucti*, *fluctus*, cf. Thes. VI 945, 15 sqq.) m. : courant, flot; spécialement « flot de la mer » (surtout au pluriel dans ce sens); et par suite « agitation, tempête ». Cf. gr. κύμα. M. L. 3385.

Dérivés : *fluctuō*, -ās et *fluctuor* (T.-L., Sén., Plin.) : être agité par les flots, s'enfler, se soulever (= κυμαίνω), flotter; **fluctulārē*, M. L. 3384; *fluctuātio* (langue impériale, rare); *fluctuātum* (archaïque), *fluctuōsus* = κυ-

ματίας, κυματώεις. Nombreux composés poétiques *flucti*-cola, -color, -fragus (= κυματοσγή, κυματοσκή), -gena, -ger, -sonus, -uagus, etc.

fluus, -a, -um : qui coule, d'où « flottant, fluide », lâche, mou » (sens physique et moral), d'où *fluō*, -ās (inscription chrétienne); *fluxus*, -ūs m. : écoulement, flux. Non attesté avant Plinē, M. L. 3394; *fluxio* f. (bas latin); *fluxūra* (Colum.) : liquor musti, jus de raisin moult; *fluxilis*, -ibilis (bas latin); *fluxuātio* (Ital.) *fluxuōsus* (Gloss.); **fluxina*; **fluxināre*, M. L. 3393. Pour la formation, cf. le type, sans doute ancien, nement désidératif, de *luxus*, *noxā*, etc.

Composé de *fluō* : *affluō* : couler vers, affluer (sens propre et figuré, cf. Cic., *Diu.* 1, 61, *siue deest natura quippiam, siue abundat atque affluit*, d'où « être abondamment pourvu de », *affluentia*).

āfluō? : verbe qui semble avoir été inventé pour traduire le gr. ἀπορρέω, sur le modèle de *abundō*. Le plus souvent confondu avec *affluō*; cf. Thes. s. u.; *Haverl. Man. de crit. verb.*, §§ 155 et 938.

confluō : se réunir en coulant, confluer (sens propre et figuré), dont le participe *Confluentēs* et son dérivé *Confluentia* ont joué un grand rôle dans la toponymie; cf. P. W., IV 871 sqq., et fr. *Conflens*, *Conflans*, *Confolens*, *Conffoulens*, all. *Coblentz*, M. L. 2136 a; *confluus*; *confluuium* (Varr.), cf. *compluuium*; *confluuius* (bas latin); *conflugēs*, -um (scil. *aguae*), archaïque, confluent de plusieurs cours d'eau; *dēfluō* : couler de haut en bas; dériver de (sens propre et figuré) et aussi « se perdre en coulant, s'écouler entièrement, s'évanouir ». Tardils : *dēfluus*, *dēfluuium* (Plin.); *dēfluxus*, -xiō; *dēfluō* : s'écouler de toutes parts (sens propre et figuré); *effluō*; *influō* : couler dans ou sur soi, glisser, s'insinuer dans; *influus*, -zus, -xiō, tardils; *interfluō*; *praefluō* (époque impériale) = προρρέω; *praeterfluō* (Caton); *prōfluō* : couler en avant, prendre sa source dans; *prōfluuium*, etc.; *refluō*; *subter*-, *superfluō*; *trānsfluō*.

Ce groupe de mots remplace le groupe indo-européen de skr. *s-āwati* « il coule », gr. ῥέω, etc., qui n'est pas représenté en latin, alors que le celtique en a plusieurs formes nominales; ainsi irl. *srúaim* « cours d'eau » en face de lat. *flūmen*. L'élimination de **sreu-* a pu être favorisée en latin par l'homonymie qui se serait produite avec le groupe de *fruo*. — Avec *fruo*, le groupe de *fluō* a en commun d'avoir des formes avec et sans gutturale : *fluō*, *fluuius*, -*fluus* et *fluxi*, *confluges*, *fluuius*. Le cas est d'autant plus embarrassant que, après *u*, le *g*^w semble s'être réduit à *g* dès l'indo-européen. — Peut-être y a-t-il eu contamination du groupe indo-européen de **sreu-* « couler », qui aboutissait en latin à **frou-*, et d'un groupe **bhleu-* qui indique l'émission d'un liquide (influence de *pluō*?) Le groupe slave de *pl* s. *bljujō* « je crache » (serb. *bljujēm* « je vomis ») semble indiquer un ancien **bhleu-*. Le grec a φλόω « je sours », je coule en abondance », ἀπορρέω « ἀπερρέω », Hés., à quoi se rattachent des nms d'êtres divins indiquant ce qui sort en abondance : Φλοῖος, Φλοῖα, surnoms de Dionysos et de Korē, en tant que dieux de la végétation, et Φλωεός (éphés. Φλωεός), autre épithète de Dionysos. Ce serait le substantif actif *flouius*/*fluuius* qui aurait entraîné le groupe. — A côté de φλόω, le grec a aussi des formes élargies par -*g*- : φλόωω « je sours »

ἀνώφλωξ (-φλωγος) « ivre de vin » qui rappellent lat. *flug*-. Originellement, ce groupe diffère essentiellement de celui de **sreu-*. Le groupe de **sreu-* se rattache à une racine simple signifiant « aller, glisser ». Le groupe de **bhleu-* se rattache à une racine simple signifiant « se gonfler ». Le présent φλόω signifie « je déborde », φλόωται « ampoule », πομφόλωξ « bulle d'eau » et φλοῖα « je suis gonflé, je suis en fleur ». Ce serait de la notion de se gonfler, sortir en coulant » que serait venu le sens de *fluō*, sous l'influence de **sreu-* que remplaçait ce groupe en latin. On ne peut qu'entrevoir ici une histoire compliquée.

flustra, -ōrum n. pl. (singulier mal attesté) : — *dicuntur cum in mari fluctus non mouentur, quam Graeci μάκτραν uocant*, P. F. 79, 11; Suét. ap. Isid., *Nat.* 44, *flustrum* (*flustra sunt* Gloss.) *munio maris sine tempestate fluctuantis, unde Naueius Bello Punico* (frg. 51) *sic ait : onerariae onustae stabant in flustris, ut si diceret, in salo*. Mot sans doute archaïque (repris par Tert., pall. 2) de sens mal fixé. Apparenté à *fluō*?

fūta, -ae f. : sorte de murène, originaire de Sicile; cf. Varr., R. R. 2, 6, 2; *Macr.*, *Sat.* 3, 15, 7. Peut-être emprunt au gr. πλωτή (cf. *plotta*), par un intermédiaire osque, d'où Pz rendant un *ō*, et influencé par un faux rapprochement avec *fluō*.

fōcāle : v. *faux*.

fōcīlō : v. *fouedō*.

focus, -ī m. : foyer (domestique, demeure des dieux Lares, Pénates), par opposition à *ara*; de là *pro aris et focis*. Ancien, usuel. Sens propre et figuré. Signifie aussi « feu, habitation ». Le sens de « foyer » est voisin de celui de « feu » et, dans la langue populaire, *focus* s'est substitué à *ignis*, cf. *focus facere*. Dans la langue des traducteurs de la Bible et dans celle des médecins, *focus* traduit déjà le gr. πῦρ. Aussi est-ce *focus* et non *ignis* qui est représenté dans les langues romanes. Panroman. M. L. 3400; et celtique : britt. *foc*.

Dérivés : *foculus*, -ī m. : petit foyer (de l'autel) (cf. *foculum*, sous *fouedō*); *foculāre* n.; *focārius*, -a : esclave, garçon ou fille de cuisine; *focāria* « concubine », *Cod. Just.* 5, 16, 2; *focācius*, depuis l'Italie (*f. panis, focacea* « fouace »), M. L. 3396; et germanique : v. h. a. *fohanza*; *focāris* (*petra*) « pierre à feu », *Isid.* 16, 4, 3; cf. M. L. 3398 et 3399, **focilis*. Pour **affocō*, v. B. W. sous *affouage*.

Une racine de forme **bhok-* n'est pas normale en indo-européen. Il n'y a donc pas lieu de rapprocher le mot arménien, également isolé, *boç* « flamme », dont la forme ne répond du reste pas exactement à celle de *focus*. Mais les Latins ont rapproché *focus* de *fouedō*, comme il est naturel.

fodiō, -is, *fōdi*, *fossus*, -ere (un doublet *fodire* est attesté également dans Caton, Plaute (*cafodiri*, *Mi.* 315, 374) et, dans la latinité impériale, chez Columelle, Ulpien, Ammien, Gromatic, Dioscoride; Ennius emploie d'après *fodere* un participe *fodentēs*, A. 504; l'abrégé de Festus, 74, 13, signale un infinitif d'un intensif-duratif en -ā, *fodāre*) : fouir, fouiller, creuser, percer; = οκάπτω, φπόσω. Ancien, usuel. M. L. 3401, *fodere* (et *fodire*, cf. fr. *fouir*).

Dérivés en *fod-* et en *foss-* : *fodicō*, -ās, formation populaire; cf. *fricō*, *uelliō* (à côté de *friō*, *uella*) : fouir, percer, M. L. 3403; **fodiculō*, -ās, M. L. 3404; fr. *fouger* et *fouiller*.

fōdina f. : mine, M. L. 3404 a (*argenti*-, *auri-fōdina*); *fossa* f. : fosse, M. L. 3460, *britt. fossi*, *fossō*, -ās (et *confossō*); *fossāum* n. (langue des arpenteurs et des militaires comme *uallātum*) : fossé, M. L. 3461; *fossula*, M. L. 3462 a; *fossiō* (terme technique de la langue rurale); *fossor* (item); *fossilis* « qui effodit potest »; *fossōrius*; *fossōrium* n. « bêche », M. L. 3462; *fossūra* (Vitr., Colum.); *fossicius* (Varr., Vitr.); *fossārius* m. (bas latin) : fossoyeur; *fossibilis* (Arn.).

Composés de *fodiō* : *confodiō* : creuser, et spécialement « percer d'un trait, transpercer » (aspect déterminé; sens physique et moral); *circum-* (v. B. W. *serfouir*); *dē-*, *ef-* (ec-) et *peref-*, *in-*, M. L. 4409; *inter-*, M. L. 4489 a; *per-*, *prae-*, *re-*, *suf-*, *trāns-fodiō*; *refossus*, M. L. 7157.

Le présent *fodiō* suppose un présent radical athématique à vocalisme e/o qui, comme la plupart des formes de ce type, a disparu presque partout, mais dont le balte et le slave ont aussi des restes importants sous des formes diverses : v. sl. *badō* « je pique » (aor. *basū*), lit. *bedū* « je pique, je creuse » et *badai*, *baditi* « piquer, heurter », lette *bedu* et *bezu* « je creuse », v. pruss. *embaddusisi* « plongés » (au figuré, dans le malheur). Pour le sens, cf. lette *bedre* « fosse », v. pruss. *boadis* traduisant all. *stich*, et, en celtique, gall. *bedd* « tombeau »; got. *badi* n., all. *Bett*.

foedus, -eris n. (ancien **bhoid-o/e-s*; cf. *foederatei*, SCB; *foedere*, abl. *Lex Iul. mun.*; v. Thes. s. u. 1001, 81 sqq.) : traité (public ou privé). Usité de tout temps. Non roman.

Dérivé : *foederātus*, qui a sans doute remplacé un ancien *foedustus* (cf. *onustus* et *onerātus*, *sceleratus* et *scelerātus*) ou plutôt **foeidustus* dérivé de **foidos*, forme de neutre ancienne à diphtongue -ei-; cf. Varr., L. L. 5, 36 : *foedus quod fidus Ennius scribit dictum*; et *fidustus* dans P. F. 79, 26 : *fidusta a fide nominata quae maxime fidei erant*. — De *foedustus* les gloses ont conservé le composé *confoedustus* (à côté de *confoeditus*), non attesté dans les textes. — De *foederātus* a été tiré à basse époque le verbe *foederā*, -ās (depuis Min. Fel.), sur lequel a été créé *confoederō*, *confoederātus*.

Dans le composé archaïque et poétique *foedi-fragus*, le thème **bhoido-* survit peut-être; mais, en composition, le latin a souvent des formes de ce genre en face du thème en -es- : ainsi *uulni-ficus* en face de *uulnus*; cf. *homicida* de **homō(n)*.

Foedus résulte de la contamination d'un thème en -o-masculin **bhoido-* et d'un thème neutre **bheido-* (cf. *pondus* et *modus*). Même racine **bheidh-* que dans *fidd*. Le genre neutre s'explique parce que *foedus* a dû désigner à l'origine un acte engageant la foi (cf. *ferire foedus*) : cf. le sacrifice d'un porc par les fétaux lors de la conclusion du traité; v. les citations de Festus, sous *Peretrius*, et de Varron, sous *fétales*. La conservation de la diphtongue oe fait difficulté : maintien d'une graphie archaisante dans un mot de la langue juridique (cf. *poena*, *moenia*?). Mais ceci ne vaut pas pour l'adjectif

foedus. Essai d'explication dans Lejeune, RÈL. XXIX, 1951, 97 sqq.

foedus, -a, -um : 1° affreux, repoussant ; 2° qui enlaidit, outrageant. Souvent joint à *taeter*. Se dit de la forme, *foeda species*, de la saveur, *foedus sapor*, de l'odeur, *herba odoris foedi*. Assez fréquent dans ce sens : *cimices foedissimum animal*, Plin. 24, 17 ; *multae bestiae insectantes odoris intolerabili foeditate depellunt*, Cic., N. D. 2, 127. Conservé en corse, en logoudorien et dans les langues hispaniques ; cf. M. L. 3406.

Dérivés : *foedō, -ās* (poétique) ; *foeditās*.

Aucun rapprochement net comme pour *taeter, turpis*, etc., le sens précis étant indéterminable. Pour la diph-tongue, cf. le suivant.

foetēd, -ēs (*foetēd, fētēd*) : puer. Attesté seulement au présent. Usité de tout temps. Conservé en espagnol et en portugais, comme *foeter*, **foetibundus*, et dans quelques dialectes italiens, M. L. 3407-3410 (avec *ē* ouvert?).

Dérivés : *foetor, -ōris* m. : puanteur ; *foetōrōsus* (tardif) ; *foetidus* ; *foetidō, -ās* (tardif) ; *foetēsco, -is* ; et à basse époque *foetōsus, foetulentus* ; peut-être aussi *foetūtinae* « rés foedae » (rare, depuis Apul.), que M. Leumann dérive toutefois de *fētus*.

Le groupement qui a été proposé de *foetēd* avec *fmus* et avec *foedus* est incertain, la forme du mot n'étant elle-même pas sûre (v. Thes. VI 1008, 9 sqq. ; le palimpseste de Plaute a *foetet*, Gas. 727 ; la leçon *fetet*, Ps. 422, est une restitution conjecturale ; les manuscrits palatins ont généralement *fetei* ou *fetet*). Et l'on n'a aucun autre rapprochement précis. Le sens du mot inclinerait à le ranger parmi les mots à diph-tongue *ae*, indiquant une infirmité, *aeger, caecus, taeter, paedor*, etc., donc à préférer la graphie *foetēd* ; cf. toutefois *foedus*.

folium, -ī (*folia* f. en bas latin, Oribase, Diosc., cf. Thes. VI 1011, 48 sqq.) : feuille ; puis, comme la Sibylle inscrivait ses prédictions sur des feuilles de palmier : feuille d'écriture, feuille de papier (= *charta*). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3415 ; B. W. s. u.

Dérivés : *foliolum* (époque impériale, cf. M. L. 3413, **foliola*) ; *foliōsus*, M. L. 3414 ; *foliāceus* « en forme de feuille » ; *foliātus*, M. L. 3413 a ; *exfoliō, -ās* (Apic.), M. L. 3007 a ; *foliātūra* (Vitr.) ; *foliātūlis* (Ven. Fort.), M. L. 3412.

Composés : *aquifolium* ; *quinquefolius* (= πεντάφυλλος) ; *n. quinquefolium* ; *centifolia* (*rosa*) ; cf. *trifolium* (et **trifolium* d'après τριφυλλον) : trèfle, M. L. 8899 ; *caerifolium*, 1469.

Il y a deux rapprochements possibles, mais qui s'excluent. On peut rapprocher gr. φύλλον « feuille » de **bh^hlyo-* et gaél. *bile* « petite feuille, fleur », gaul. *Ble-vouvtic* (nom de plante chez Dioscoride), et, de plus loin, v. isl. *blað*, v. h. a. *blat*, etc. « feuille » ; on poserait un thème **bhel-*, qui serait représenté par des dérivés divers ; lat. *folium* reposerait sur une forme **bhol-*. Mais, d'autre part, le celtique a un mot **dal-*, **dul-* (avec *d* ambigu : ancien *d* ou *dh* ? et des vocalismes *-al-*, *-ul-* reposant sur *-ol-*, *-ul-*) dans gaul. *πεμπέδουλα* « quinquefolium », irl. *duille, duillen* « feuille », gall. *daill* « feuilles » ; cette seconde possibilité ôte le droit d'affirmer le rapprochement d'abord séduisant avec gr. φύλλον, etc. (le

fait que φύλλον a été rendu par *folium* dans *caerifolium* n'enseigne rien). V. *flōs*.

follis, -is m. : sac ou ballon de cuir gonflé d'air ; ballon à jouer ; soufflet de forge (φύσα) ; bourse de cuir. Ancien, usuel. Panroman, dans des sens divers, M. L. 3422 ; en celtique : britt. *ffall* « gros, corpulent » ?

Dérivés : *folleō, -ēs* (St Jérôme) ; *follescō, -is* (Gloss., bas latin) ; *folliculus* m. : petit sac ; balle ; gousse, cosse ; coque, cocon ; poche, vessie, vésicule, scrotum, M. L. 3419 et 3418 ; **follicellus* ; *follicularis, -lōsus, -lāsus* (Gloss.) ; *follicō, -ās* : respirer comme un soufflet, M. L. 3417 (cf. *foedicō*, etc.) ; *foliāris* adj. (bas latin) : Marcell., Chron. II, p. 95, 498, 3, *nummis quos Romani Terentianos uocant, Graeci follares...* ; *foliinus*, Prisc., cf. M. L. 3420 ; *foliitus*, Plt., Epid. 351. Cf. aussi M. L. 3421, **folliolus* ; 4408 a, *infolliāre* ; 8432, **suffollicāre*.

foliis : fou (cf. CGL V 568, 58 ; 621, 24) est sans doute le même mot que *foliis* « soufflet ». Ce sens a pu se développer dans des emplois comme Aug., Serm. 127, 1, *adhuc tumes, foliis inflatus* ? et *uacuis foliis* (Gloss.). Toutefois, il semble y avoir eu une forme *folius* ; cf. Vita Caes. Arel. 2, 42, *folle homo, quid mentiris* ? V. B. W. sous *fo*.

Avec d'autres formations, le germanique a des mots voisins pour le sens et pour la forme ; aussi avec *-ll-* expressif, notamment v. isl. *boltr* et v. h. a. *ballo* « balle », *bolla* « bulle d'eau ». Ces mots font partie d'un groupe étendu dont le sens est « se gonfler, être gonflé par le souffle », etc., et auquel appartenaient *flāre*, d'une part, peut-être *flūō*, de l'autre. Avec un élargissement *-gh-*, on a got. *balgs* « soufflet » et gaul. *bulga* « sac de cuir » emprunté par le latin, irl. *bolg* « sac, ventre », avec un verbe v. isl. *belgja* « gonfler », un participe v. isl. *bolgenn* « gonflé ». Il y a des formes multiples et quasi insaisissables de ce groupe de mots. On notera, entre autres, gr. *παφάζω* « je bouillonne, je suis en ébullition ».

fōmentum : v. *foveō*.

fōmes, -itis m. : — *sunt assulae ex arboribus, dum caeduntur, excussae...* *Fomites alii uocari putant scintillas, quae ex ferro candenti malleis excutiuntur; dictae autem ita, quia igni nunt confoatae. Pari modo assulae, quae sunt securibus excussae*, P. F. 75, 1 ; « bois sec, copeaux pour allumer ou pour nourrir le feu » ; au sens moral : ce qui exflamme ou excite, foyer, etc. N'est guère employé dans ce sens que par les auteurs chrétiens.

De ce sens de « matière, aliment » s'est développé le sens de *māteriēs, surculus, truncus*, dans lequel le mot est employé à basse époque. Attesté depuis Salluste ; non roman. Rattaché par les anciens à *foveō*, sans doute avec raison. Pour la forme, cf. *tarmes, caespes, limes, stipes*, tous mots du vocabulaire rustique. Les glosses ont aussi : *fōmēd* : πελεκω, *dolō* ; *fōmīd, -ās* (Carm. Priap.) ; *fōmīat* : *fōmītibus* *exassulat* ; *defōmīatum* : *a fōmītibus succisum, quibus confoueri erat solitum*, P. F. 66, 9.

Fōnēs : v. *Faunus*.

fōns, fontis m. (féminin en bas latin, cf. Thes. VI 1022, 38 sqq., fr. *la font* ; thème en *-i* : le génitif pluriel est *fontium* ; ablatif singulier en *-i* ou en *-e* (*fontei* et *fonte* dans la Sent. Minuciorum), accusatif pluriel en *-is*

ou en *-ēs*, cf. Varr., L. L. 8, 66 ; 9, 112 : source, fontaine ; = gr. πηγή, κρήνη. Sens propre et figuré ; dans la langue de l'Église s'emploie pour désigner l'eau du baptême ; *fōns baptisimī, baptisimatis*, et l'endroit où l'on baptise, cf. fr. *font*. Panroman, sauf roumain. Usité de tout temps. M. L. 3425.

Dérivés : *fontānus*, d'où *fontāna* f. (sc. *aqua*), v. B. W. *fontaine* ; M. L. 3426 ; et en celtique : gall. *fynnon*, etc. ; *fontāneus* ; *Fontānālia, -ium* ; *fontālis* ; *fonticulus* m. ; *fontinālis* ; *Fontinālia* (cf. *Fontinālis, -lia*) ; *Fontēus* ; *fontius* (Gramm.) ; *fontiusus* (Orib.), d'après *nātiusus* ?

Composés savants : *fonti-cola, -gena*. Rattaché par les anciens à *fundō*, cf. P. F. 74, 28, sans doute à cause de la prononciation avec *o* fermé, notée *fontes*, signalée par Prisc., GLK II 27, 1, *uestissimī... proferentes « fontes » pro « fontes »... quae tamen iunioribus repudiata sunt quasi rustico more dicta*, et qu'on retrouve sur un cachet d'oculiste, cf. Thes. VI 1028, 31. Sur cette prononciation, v. Baehrens, *Sprach. Komm.* z. *App. Probi*, p. 54, et cf. *frōns, fruns*.

Omb. *Funtlere, Fondlire* « in Fontulis (?) » est un nom propre sur lequel on ne peut rien appuyer. On rapproche skr. *dhānāti, dhanātī* « il court, il coule ». Le vocalisme *-o-* indique un ancien nom-racine ; la forme en *-ti-* ne peut être que secondaire ; cf. *mōns*. Sans doute vieux mot religieux (cf. les noms de vieilles divinités *Fōns, Fontus*), qui ne se retrouve nulle part ailleurs.

for, fāris, fātus sum, fārī (*for* n'est pas employé, cf. Macr., exc. Gram. V 654, 25, *neq. dor. nec for admittit auctoritas* ; *fāris, fāmur, fāminī* n'existent que chez les grammairiens ; ne sont employés que *fātur, fātur*, l'im-pératif *fāre* (un exemple de *fāminō* dans P. F. 77, 20), l'infinitif *fārī, fārīer* [Vg., Ae. 11, 242], le participe *fāns*, le gérondif et le participe en *-ndus*, le supin *fātū*, le futur *fābor, fābitur, fābimur* et les temps composés du passé) : parler. *Fatur* *is qui primum homo significabilem ore mitit uocem. Ab eo ante quam ita faciant, pueri dicuntur infantes; quem id faciunt « iam fari »*, Varr., L. L. 6, 52. En dehors de ce sens, le mot a une couleur poétique et archaïque ; cf. Enn., A. 19, *quem Venus... fata docet fari* (v. *fari donauit*), *diuinum pectus habere* ; Vg., Ae. 1, 261, *fabor...* et *fatorum arcana mouebo*. Il apparaît déjà désuet à Cic., de Or. 3, 153 ; à partir du 1^{er} siècle après J.-C., il ne se trouve plus que dans la langue littéraire et dans certaines formules.

Ses participes s'emploient avec le sens passif : *fātus*, d'où *fātum, -ī* (v. ce mot), *fātārī* attesté par Prisc. III, 486, 12 et P. F. 78, 22, *fātatur, multa fātatur; fātandus* avec ses contraires *infāndus* (= *δέκτος, ἀρρητος*, puis *δέκματος*) et *nefāndus* (peut-être plus récent que *infāndus* et influencé par *nefās*), cf. Catulle 64, 406, *omnia ianda, nefanda malo permixta furore* ; d'où *nefandārius* (Not. Tir.). Cf. aussi *nefāns*, employé au pluriel neutre *nefantiā* avec le sens de *nefanda* par Lucilius et Varron ap. Non. 489, 14 ; de même *infāns facinus* dans Cicéron.

Dérivés et composés : *fācundus* (v. pour la formation *fēcundus*) : disert ; Varr., L. L. 6, 32, *qui facile fātatur facundi dicit* ; d'où *fācundia* f. : facilité de parole, puis « éloquence ». Mots anciens, évités par la prose classique (ne se trouvent ni dans Cicéron, ni dans César, ni dans la Rhétorique à Hérennius, etc. ;

cf. Thes. s. u.) et même par la poésie soignée. Repris à l'époque impériale par affectation d'archaïsme. Il en est de même pour les composés *infācundus, per-fācundus*.

fāmen, -inis n. : parole. Tardif, sans doute d'après *φήμα, φήμα* ; *affāmen* est déjà dans Apul., Met. 11, 7. *fābula* : conversation, d'où « sujet (ou objet) de conversation, récit » ; en particulier : 1° récit dialogué et mis sur la scène, f. *scenica*, f. *ad actum scenarum composita*, pièce de théâtre ou fable ; 2° *fābula* comme *uerbum* s'opposant à *rēs, facta* désigne un récit mensonger ou fictif, cf. *a fabulis ad facta uenire*, Cic., Rep. 2, 3 fin ; Plt., Cap. Pro. 52, *haec res agetur nobis, uobis fabula* ; d'où *fābulae* ! « Chansons ! » ou « Histoires ! » ; *fābulōsus, fābulōse, fābulōsitas* (Plin.) = *μυθολογία* ; *fābulāris* (f. *historia*), synonyme récent de *fābulōsus*, M. L. 3124 ; irl. *faball* et *bablōir* ? Dénomina-tif : *fābulor, -āris* (avec un doublet *fābulō*) : con-verser, causer avec ; et simplement « parler », sens déjà attesté dans Plt., Tri. 480 : *rem fabulare* (à côté de *rem hercle loquere*, Ep. 285) ; « raconter, inventer », cf. l'emploi de gr. *μῦθος, μυθολογία*. A supplanté *loquī* dans certaines langues romanes, notamment dans les langues hispaniques. M. L. 3125. Composé : *confābulor* (= *colloquor*, familier), *confābulātūō* (Ital.). Dérivé : *fābella* : fable, petite pièce. D'où *fābellāre* (-*rī*), attesté dans les Glosses et confirmé par les langues romanes, M. L. 3119 ; *fābellātūō, -tor* = *μυθολογος* (Ital.). *Fābulinus, -ī* m. : Varron ap. Non. 532, 20, ... *cum primo fari incipiebant, sacrificabant diuo Fabulino*.

adfor, -of : rare, archaïque et poétique ; usité à l'indicatif présent (mais non à la 1^{re} personne du singulier), au participe passé, à l'im-pératif singulier, à l'infinitif : parler à = *adloquī*. Sur l'emploi dans la langue augurale, v. *ecfor*.

confor : synonyme tardif et artificiel de *conloquor* (Cassiod.).

ecfor (*ef-*) : synonyme de *eloquor*, qui appartient au vocabulaire religieux ; cf. dans la langue augurale (avec sens passif) : *effārī templa dicuntur : ab auguribus effantur qui in his fines uat*, Varr., L. L. 6, 53, et les références de Goetz-Schoell, ad loc. En dehors de cet emploi, le verbe a un caractère solennel et appartient surtout à la langue poétique. Dans la langue de la dialectique, *effārī* signifie « établir une proposition, un axiome », d'où *effātum* (et aussi *prōfātum*) dans le sens de *δέλωμα*.

praefor : appeler ou invoquer d'abord. Terme religieux, synonyme de *praefere* ; cf. Caton, Agr. 141, 2, *Ianum Iouemque uino praefamino* ; T.-L. 22, 1, 16, *cetera, cum decemuri libros [scil. Sibyllinos] insperissent, ut ita fierent quemadmodum cordi esse diuis (e) carminibus praefarentur* ; *praefandus* « qu'on doit nommer en s'excusant, déshonnête ». Dans la langue commune a le sens de « dire tout d'abord ; commencer par dire » ; *praefātūō* ; *praefātūuncula* ; *praefātus, -ūs, -men* (tardifs).

profor : synonyme archaïque et poétique de *proloquor* ; a aussi le sens de *praedicere*. A l'époque impériale apparaît *profātus, -ūs* « parole, prononciation ».

Le grec a un présent correspondant à *fātur*, à savoir dor. *φάμ*, ion.-att. *φήμ*. Le préterit hom. *φάτο* a des désinences moyennes comme lat. *fātur*. La racine se retrouve, en outre, dans v. angl. *bōian* « se vanter », v.

baju « je raconte », *basni* « récit », arm. *bay* « dit-il », *san* « discours » et *bay* « parole » (cf. gr. *φῶνις*, *φῶσις*). Une valeur religieuse apparaît notamment dans v. sl. *baltij* « sorcier » (d'ou « médecin »). Le sens de « raconter » et « énoncer, déclarer » domine dans la racine.

Le lat. *fātum* appartient à ce groupe ; le *fātum* serait une « énonciation » divine. Quant à *fās*, qui est plus éloigné, v. ce mot.

V. aussi *fāma* et *fateor*.

forâgô : v. *forâ*.

forâs : v. *forês*.

forbea, -ae f. : -m *antiqui omne genus cibi appellabant quam Graeci φαρβήν uocant*, P. F. 74, 7 ; cf. CGL V 457, 44, *forbea* (sic codd.) : *omnis herba*. Sans autre exemple. Peut-être création de grammairien pour rapprocher *herba* de *φαρβή*.

forceps, -ipis m. (f. dans Ov., M. 12, 277) : pince, tenailles de forgeron ; pince de dentiste. Dans la langue militaire : troupe disposée en forme de tenaille ou de V pour recevoir l'ennemi qui avance en forme de coin (*cu-neus*) ; se confond dans ce sens avec *forfex*, q. u. Ancien, usuel. Une forme étymologique *formucapēs* est dans l'abrégé de Festus, 81, 10, *formucapēs forcipēs dictae quod forma capiunt i. e. feruentia* ; v. Thes. VI 1049, 79 sqq., qui est peut-être une reconstruction faite d'après le grec *κράβηρα*. On trouve aussi *forpez* (sans doute d'après *ίρpez*) ; par contre, *forfex* semble être un autre mot, malgré Charisius.

V. *formus* et *forfex*.

foreo : *quam nunc falliscum appellamus, nunc culter, alias securis qua pontifices in sacris utuntur*, CGL V 22, 2 ; cf. 501, 35 : *foreo* : *falliscum uel cultrum uel securum*. Sans autre exemple, et sans explication.

foretis (-tus) : v. *fortis*.

forda : v. *ferô*.

forem : v. *sum* et *fuî*.

forês, -ium et **foris**, -is f. : porte (de maison, particulièrement celle qui s'ouvrait au dehors, Serv., Ae. 1, 449). Un nominatif singulier *forês* est attesté par Donat, Ad. 264 ; les manuscrits de Plaute ont parfois la leçon *fores*, cf. Thes. IV 1057, 70 ; mais *foris* est la graphie courante et correcte ; l'ablatif est toujours *fore*, non *fori*, mais il est attesté dans des groupes métriques tels que *in fore*, là où *in fori* serait amétrique et à une époque où l'ablatif en -i tendait à disparaître (Hor., Ov.) : il est donc impossible d'en rien conclure en faveur de l'existence en latin d'un thème consonantique semblable à celui qu'atteste le pluriel skr. *dōrah*. Le génitif pluriel est à peine attesté ; on lit une fois dans Plt., Cu. 158 (troch. sept.), *placide egredere et sonitum prohibe for(i)um et crepitum cardium* (B a *forum* et *cardium*) ; la correction *forium* est exigée par le mètre et semble sûre ; dans Vitr. 6, 3, 6, *forium* est une correction de Rose, aujourd'hui abandonnée pour *ostiorum* de Iocundus ; les manuscrits ont *eorum* ou *earum*. Le singulier est employé (Plt., Mi. 154), mais beaucoup plus rare que le pluriel, au point que les grammairiens rangent *forês* parmi les noms sans singulier ; cf. Thes. VI 1058, 23. Ancien, usuel, classique. Diminutif : *foricula* f. (rare), *foriculâ*

rius (Inscr.). Pas d'autres dérivés : pour désigner le « portier », Plaute dit *iānior*, Varron *ostiarus*, et on lit dans la Vulgate *portarius*. Pour *forēnsis*, v. *forum*.

Composé : *biforis* (-rus, Vitr.), sans doute calque de *διθυρος*.

A un doublet **fora* se rattachent les adverbes *foris* (ablatif locatif pluriel), *forās* (accusatif pluriel) « dehors, au dehors » (sans mouvement et avec mouvement), attestés dès les plus anciens textes et renforcés à basse époque, d'ou *ā forās*, *ā foris* ; *dē forās*, *dē foris* ; employés aussi dans la langue vulgaire comme prépositions, e. g. Apul., Apol. 50, *foras corporis* (avec le génitif d'après gr. *ἐξω*) ; Met. 1, 21, *foris urbem*, où ils ont concurrencé *extrā* ; cf. *forās mūrāneus* (d'après *intrā*, Greg. Tur.). *Foris* s'oppose à *intus*, de là *forinsecus* formé sur *intrin-*, *extrinsecus*. Cf. aussi *forum*, *forus*, *afforēs* (oculi), Orib.

Foris, *forēs* « porte » n'est pas représenté dans les langues romanes, où ont survécu *ostium* et *porta* ; mais les adverbes *forās*, *foris* y sont bien attestés, M. L. 3431, v. B. W. sous *hors*, de même que *a* et *de foras*, *foris* (esp. *afuera*, ital. *affuori*, fr. *dehors*, etc., M. L. 265), les dérivés de la basse époque : *forānus* (-neus) « étranger », M. L. 3428-3429 ; *forasticus* « farouche », M. L. 3432 ; *foretis* (Diplom. de Childebert, Mon. Germ. Dipl. imp. I n. 5, p. 7, 42). Cf. F. Brall, Lat. *foris*, *foras* im Gallo-romanis, bes. im Französischen, Breslau, 1918, et B. W. sous *forêt*.

Le thème **dhuwr* « porte » s'employait essentiellement au pluriel, ainsi qu'on le voit par v. sl. *dotri*, lit. *dūrys* (gén. pl. *dūrī*), v. h. a. *turi* (et v. angl. *duru*, de *dhuwr*-s, acc. pl.) et skr. *dōrah* (avec *d*, par suite d'une altération secondaire), acc. *dūrāh*. Le latin *foris* peut être issu de **dhuwr*-, comme *bonus* de *duenos*, etc., ou représenter une forme **dhuwr-*, avec le vocalisme du pluriel. Le singulier n'apparaît que secondairement, ainsi dans v. sl. *dotri*, lat. *foris* ou arm. *duin* (passé aux thèmes en -n-).

Le dérivé en -a- a le vocalisme radical zéro : hom. *θῶραι* (et postérieurement un singulier *θῶρᾱ*), gall. *dor*, arm. *durk* (pluriel, avec valeur de singulier ; gén. abl. dat. *draç*). Lat. *forās* doit son vocalisme à *forês*. — Le germanique a un dérivé en -o- : got. *daur* « porte » (neutre) ; le celtique un dérivé de forme complexe : ir. *dorus* (neutre) « porte » ; le grec a *θύρατρον*, l'albanais a *dereç* « porte ».

La notion de « dehors » est souvent exprimée par des formes signifiant « à la porte » : outre lat. *forās*, *foris*, on a arm. *durs* (locatif et accusatif) « dehors », gr. *θῶραç* (c'est-à-dire **θῶραç-δε*) « dehors » et *θύρα* : *ἐξω*, Hés. En gotique, *faura-dauri* traduit *πλατεία*. La « porte » clôt non la maison, mais l' « enclos », au point de vue indo-européen ; de là le dérivé **dhuwrō-* désignant l'enclos qui, aujourd'hui encore, dans l'Europe orientale, entoure la maison : v. sl. *dvorŭ* ; mais v. perse *duwarayē* signifie « à la porte » ; ainsi s'explique lat. *forum*, *forus* (le vocalisme de omb. *furu*, *furo*, même sens, est incertain) ; v. ce mot. Qui est hors de l'enclos est dans la campagne : v. *peregrē sous ager*. Mais l'opposé propre de *foris*, *forās*, c'est *domi*, *domum* ; de même que *domus* indique moins la bâtisse (ordinairement nommée *aedēs*) que le siège de la famille à laquelle préside le *dominus*, le mot *forēs* désigne l'accès de la « domus » plutôt qu'un objet matériel ; c'est sans doute la raison pour laquelle

le mot a été éliminé, dans le sens de « porte », au profit de formes de sens plus concret, tandis qu'il est demeuré comme adverbe.

forfex, -icis, f. (usité surtout au pluriel *forficēs*, -um) : ciseaux, cisailles ; forces pour tondre. Souvent confondu avec *forceps*, mais désigne un instrument différent ; cf. App. Prob. GLK IV 202, 14, *inter forfices et forcipes hoc interest, quod forfices incisoriae esse designat, forcipes uero tenaces esse demonstrat*. Les gloses distinguent *forceps* : *κράβηρα* et *forfex* : *φαλκίς*. Diminutif : *forficula* ; dénominalif : *forficō*, -ās (Chir. 66). Rare et technique. M. L. 3435-3437.

Le j intérieur de *forfex* n'est pas conforme à la phonétique romaine. Si une forme dialectale a prévalu, c'est sans doute sous l'influence de composés tels que *artifex*, *opifex*, etc. — La racine pourrait être celle de skr. *barhakaḥ* « coupant » et « charpentier », v. h. a. *barta* « hache » et gr. *πέθω* « je détruis ». Mais il est imprudent de rien affirmer sur l'origine de mots techniques comme *forceps*, *forfex*, qui peuvent être empruntés et déformés par l'étymologie populaire.

foria, -ae f. (et *foria*, -ōrum?) : foire, diarrhée. Mot vulgaire, rapproché de *foris* par étymologie populaire. M. L. 3438, qui note *foria* avec *ō*.

Dérivés : *foriō*, -īs (con*foriō*, roumain *cuferi*, M. L. 2137) ; *foriolus*, -ī m., M. L. 3440 ; *foricae* f. pl. « cabinets publics » ; *foricarius*.

Il a été proposé des rapprochements divers dont aucun ne s'impose. Isl. *gor* « pus » et v. angl. *gor* « fumier » ont des sens assez différents.

fōrma, -ae f. (ō attesté par l'apex dans les inscriptions et par les langues romanes) : forme (sens concret), moule, cf. *Lex Rubria*, CIL I² 592, 2, 2, *pecunia... signata forma p[ublica] P[opuli] R[omani]* ; Colum. 7, 8, 7, *caseus uel manu figuratur, uel buzeis formis exprimitur* ; de là « objet fait à la forme » ; Cic., Mil. 86, *clarissimorum uirorum formas (= imagines cereas Claudiorum)*, en particulier *forma appellatur puls miliacia ex melle*, P. F. 73, 26, cf. le fr. *fromage*, anciennement *fromage*, de **formaticum* ; puis « forme donnée à un objet matériel ou abstrait » (= *μορφή*, *τύπος*) ; dans ce sens, souvent joint à *faciēs*, *figūra*, *speciēs*, dont il ne se différencie guère ; en particulier, « belle forme, beauté (physique) » (cf. gr. *Μορφό*, nom d'Aphrodite à Sparte), d'ou *formōsus*, proprement « fait au moule », par suite « bien fait, beau » au sens concret (cf. gr. *εὐμορφος*, *μορφήεις*, de même sens) ; v. Ernout, *Philologica* II, 78 sqq. Dans la langue philosophique, *fōrma* correspond à *speciēs*, *εἶδος*, cf. Quint. 5, 10, 62 ; dans la langue de la rhétorique, traduit le gr. *χαρῶντρον*. Ancien, usuel. M. L. 3441. Celtique : ir. *foirm*, britt. *furf* et bret. *fourondec* « fromage ».

Dérivés : *fōrmō*, -ās : proprement « mettre en forme » (*materia fōrmata* s'opposant à *materia rudis*), puis « former, façonner », M. L. 3443 ; *fōrmātor*, -trix, -tura ; *fōrmāmentum* (Lucr.). Composés : *confoर्मō* (cf. *describō*, *dēpingō*) ; *dēfoर्मō* : 1° ébaucher, décrire (cf. *describō*, *dēpingō*) ; 2° défigurer, déformer ; *ef-foर्मō* (tardif, d'après *effingō*) ; *infōrmō*, *praeformō* (époque impériale) ; *refoर्मō* ; *trānsfoर्मō* (d'ou britt. *trawffurpio*), qui presque tous ont des dérivés en -tor ou en -tio.

fōrmālis : qui sert de type, de moule (terme technique, usité en grammaire, en droit, en arpentage, etc.) ; *fōrmābilis* (tardif) ; *confoर्मālis*.

fōrmāceus (Plin.) : moulé, fait à la forme. Plin. 35, 169, *in Africa Hispanique et terra parietes, quos formaceos appellat*, emploi conservé en espagnol, cf. M. L. 3442, emprunté en germanique : v. h. a. *fōrmāziz*. **fōrmāticus* : v. plus haut.

fōrmārius, -ī, *fōrmāria*, -ae (très basse époque) : qui sert d'exemple (terme de la langue monastique) ; *fōrmāster* (joint à *luculentāster*, Titin.) ; *fōrmāstrum* n. : *opus pistōrium* (Gloss.).

fōrmōsus : v. plus haut. A subsisté en roumain, en vieux vénitien, en espagnol et en portugais, M. L. 3450 ; tandis que les autres langues romanes ont conservé le diminutif affectif *bellus*, la forme espagnole suppose une forme dissimulée **fōrmōsus*, cf. Meyer-Lübke, *Einf.*³, p. 159. Dérivés : *fōrmō(n)sulus* ; -*sitas* ; -*ās*.

fōrmula f. : 1° forme délicate ; 2° forme, règle, système ; spécialement dans la langue du droit « modèle juridique » (primitivement « loi rédigée et publiée in *fōrmā* »), « formule », de là : *fōrmulā cadere* « être mis hors de cause » ; *fōrmulārius*.

fōrmella (tardif) : petit moule ; conservé dans l'ital. *formella*, M. L. 3444 ; *fōrmellus* : sorte de fromage.

Composés en -*fōrmis*, correspondant souvent à des types grecs en -μορφος :

infōrmis (= *ἀμορφος*) : informe (sur lequel ont été faits *confoर्मis* (= *συμορφος*) ; *dēfoर्मis* (-mus) « laid, hideux », contraire de *fōrmōsus* ; *trānsfoर्मis*, d'après *con-*, *dē-*, *trāns-fōrmō*) ; *bi-*, *tri-*, *multi-fōrmis* ; *tauri-fōrmis* (Hor. = *ταυρόμορφος*).

Les anciens (cf. Don. ad Ter., Ph. 107-108) rattachent *fōrma* à *formus* « chaud », *forvus*, *fornax* ; ce n'est qu'une étymologie populaire, malgré Müller-Graupa, Gl. 31, 129.

Aucun rapprochement satisfaisant : l'ō fait une difficulté particulière. Sans doute emprunté. La fermeture de l'ō devant r + consonne rappelle le passage de e à i dans les formes dialectales *stircus*, *Mircurius*, osq. *amirkatud*. Un emprunt à gr. *μορφή* est possible, par un intermédiaire étrusque. Il s'agit d'un terme technique, concernant une industrie florissante chez les Étrusques. M. Benveniste envisage la possibilité d'un **mōrma* avec une dissimilation comme dans *formica*. V. Ernout, *Aspects*, p. 66.

formica (*furmica*, App. Prob., GLK IV 197, 27), -ae f. : fourmi. Ancien. Panroman. M. L. 3445 ; B. W. s. u.

Dérivés : *formicula*, M. L. 3448 (*formiculōsus*) ; *formicinus* ; *formicōsus*, M. L. 3447 ; *formicō*, -ās : chatouiller, démancher ; avoir des fourmis, cf. *μυρμηκίζω* ; M. L. 3446, d'ou *formicā(b)ilis* ; *formicolōn*, Isid., Or. 12, 3, 10, déformation de *myrmecolōn* ; *formicāria* (Gloss.) = *μυρμηκωτόργλη*.

Les noms, divergents d'une langue à l'autre, de la « fourmi » commencent par -m ou par une forme dissimulée de m-. On a ainsi ir. *moirb*, v. isl. *maurr*, v. sl. *mraviti*, arm. *mrjūn* (gén. *mrjman*), av. *maoiris*. Le lat. *formica* doit résulter d'une dissimilation de **mormi-* (cf. *formidō*), forme à redoublement qui rappelle gr. *μω-μῆξ* et, avec dissimilation, *βῆρμαξ*, *βῆρμαξ*, *δῆρμαξ* ; le

skr. *vamrāh*, *vamrī* a aussi une dissimilation et, en outre, des altérations ultérieures. Le -ur- de *furnica* peut donc être ancien. — Les noms d'insectes, n'appartenant pas au fonds noble du vocabulaire, sont sujets à toutes sortes d'altérations populaires; cf. *pālex* et *uermis*. *Formica* en face de *μυρμηξ* rappelle *lōrica* en face de *θώραξ*, *seneca* en face de *senex*. M. Niedermann fait remarquer qu'une formation parallèle à lat. *formica*, à savoir skr. *valmikah*, signifie « fourmière » et non « fourmi ».

formidō, -nis f. : 1° sens concret « épouvantail », terme de la langue des chasseurs; Sén., Dial. 4, 11, 5, *cum maximos ferarum greges linea pinnis disiuncta continet et in insidiis agat, ab ipso effectu dicta formido*; objet d'épouvante; 2° sens abstrait : effroi, épouvante; l'Épouvante personnifiée et divinisée. Ancien, usuel et classique. Conservé seulement dans un dérivé du vieil espagnol, M. L. 3449.

formidō, -ās (*formidor*, Itala, d'après *ueoreor*?) : 1° absolu « avoir peur, s'épouvanter »; 2° transitif « redouter; s'éloigner avec effroi de » (= *ἀφορμῶν* dans Sén., cf. Thes. VI 1094, 76 sqq.); composés : *reformidō*; *praeformidō*. Dérivés : *formidāmen* (Apul.); *formidābilis* (non attesté avant Ovide et Sénèque); *formidatiō*, -tor (bas latin, rares); *formidulosus* (cf. *meiculōsus*, fait, du reste, d'après *periculōsus*) : 1° sens actif « qui remplit d'effroi »; 2° sens passif « qui est plein d'effroi » (ancien, classique); *formidōsus* (Itala).

Le sens de *formidō* incline à le rapprocher de gr. *μορμῶ* « épouvantail ». C'est une forme à redoublement, avec même dissimilation que dans *formica*, et dont la dérivation est la même que dans *cupidō*, *libidō*, qui désignent aussi des états d'âmes violents ou des forces déterminant ces états d'âme. Le rapprochement avec *forma* au sens de all. « Gespenst », d'où serait issu *formidō* « Gespensterfurcht », suggéré par Noiden, *ad Aen.* 6, 290, p. 215, est à rejeter, le sens de « fantôme » étant évidemment secondaire dans *forma*. Mais l'étymologie populaire a pu associer les deux mots.

formus, -a, -um : chaud. L'adjectif n'est plus conservé que chez les grammairiens pour expliquer *forceps* et *formax*. Il a été remplacé par *calidus*; cf. P. F. 74, 6, *forceps dicitur quod his forma, i. e. calida, capiuntur*.

Dérivé : *formidus* (adjectif créé par Caton, Inc. 23, d'après *frigidus*; cf. P. F. 73, 24, ... *Cato ait de quodam aedificio* : « aestate frigidō, hieme formido »). Cf. aussi **deformus* dans P. F. 73, 24, ... *exta quae dantur deforma appellantur*.

La forme ancienne de l'adjectif avait le vocalisme *e* conservé dans gr. *θερμός*, arm. *jerm*. Le vocalisme *o* est celui du substantif : skr. *gharmāh* « chaleur », v. pruss. *gorme* « chaleur », lett. *garne*; il a été transporté dans l'adjectif, d'où av. *garomō* « chaud » qui concorde avec lat. *formus*. La racine fournissait un présent radical athématique dont le slave conserve le participe nom. plur. *gorōšte* « brûlant »; les formes verbales sont dérivées de manières diverses : v. sl. *goriti* « il brûle », *gorēti* « brûler », lit. *gariū*, *garēti* « brûler », irl. *guirid* et *fo-geir* « il chauffe », gr. *θερμαίω* « je me chauffe », le présent en *-nu- est secondaire dans skr. *ghṛṇōti* « il brille » (chez les grammairiens) et arm. *jernum* « je me chauffe ». Le latin n'a pas conservé le thème en -es- attesté par skr. *hārah* « ardeur » et gr. *θερός* « été ». — A la même

racine appartiennent sans doute lat. *furnus*, *fornāx* (v. ces mots), avec les correspondants slaves **gŕnŭti* dans v. sl. *grŭnicārj* « *καρμαίος* », r. *gorn* « foyer », tch. *hrace* « pot » et skr. *ghṛṇāh* « chaleur ». L'-ur- de *furnus* peut reposer sur **gwhornos* ou **gwhŕnos*; cf. v. isl. *gorn* « feu » et skr. *ghṛṇāh*, v. sl. *grŭni*.

fornāx (*furnāx*); inscription du 1^{er} siècle ap. J.-C., -ācis f. et m. : fourneau, four. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 3451; v. h. a. *furnāche*; irl. *uirnéis*. Souvent usité au pluriel.

Dérivés : *fornācula* : petit four; *fornācālis*; *Fornācālia*, -ium n. pl. : *sacra erant cum fur in fornaculis torrebant*, P. F. 73, 19; cf. 82, 30. Tardifs : *fornācarius*, M. L. 3450 a; *fornāctor*.

furnus, -ī m. (*fornus*; *fornum* n. dans Varr. cité par Non. 531, 28, *fornum et fornaces dicuntur a formo...*); four. Panroman, M. L. 3602; et celtique : irl. *sorn*, britt. *fwrn*.

Dérivés et composés : *furnāceus*; *furnārius*, M. L. 3601; *Furnius*; *praefurnium* (Cat., Vitruv. = *πρωτογέτω*).

Les deux mots ont été différenciés dans l'usage : *furnus* désigne le four à pain (*furnārius*, le boulanger); *fornāx*, le four industriel (four à poterie, à métaux, à chaux, four de bain). *Furnus* correspond à *ἱρνώς*, *fornax* à *κλίμωκος* (que, du reste, le latin a emprunté au grec).

Fornāx, *furnus* ont été expliqués ci-dessus sous *formus*. Mais on peut aussi rapprocher *fornix* « voûte, arc »; cf. le grec *κλίμωκος* à côté de *καμάρα*, le four étant en forme de voûte, cf. Rich. s. u. *Fornāx* serait à *fornix* comme **cornax* que suppose **cornacula*, ital. *cornacchia*, est à *cornix*. On ne peut rien affirmer sur l'origine d'un mot technique comme *fornix*.

fornix, -icis (*fur-*) m. : arc, arche, voûte. Attesté depuis Ennius. A l'époque impériale, *fornix* dans le sens d'« arc triomphal » a tendu à être remplacé par *arcus* (*F. Fabianus*, dit Cic., Verr. 1, 7, 9, mais *Arcus F.*, Sén., Const. Sap. 1), cf. Rich. s. u.; et *fornix* s'est spécialisé dans le sens de « voûte (souterraine), poterne voûtée » et spécialement « chambre voûtée » comme en habitaient le bas peuple, et notamment les prostituées (Hor., S. 1, 2, 30; Juv. 11, 173, etc.). De là le sens pris dans la langue populaire et spécialement chez les chrétiens par *fornicor*, -āris (*fornicō*; *exfornicor* [Ital.] et ses dérivés *fornicārius*, -tor, -trix, -itiō, sens qui a seul survécu dans quelques dialectes romans; cf. M. L. 3452, *fornicāre*; 3453, **fornicium* (tous deux avec ?) — Plinius, Vitruve n'emploient *fornicatiō*, *fornicātus*, etc., que dans le sens architectural.

V. *furnus*.

forō, -ās, -āre : percer, trouer, forer. Ancien, technique. M. L. 3430; B. W. sous *forer*.

Dérivés et composés : *forāmen* : trou, M. L. 3427 (d'où *forāminā*, *forāminārius* : *ρωγμολήτης*), *forāmentum* (Gloss.); *forābilis*; *forātus*, -ūs m., -tura f., tous deux tardifs; *forārum* et sans doute *forāgō* « *filum quo textrices diurnum opus distinguunt, a forandō dicitur* », P. F. 80, 16; *efforō*, *inforō* (Plinius, Plit., Curc. 40), cf. *forum*, *perforō*, -ās et ses dérivés, *transforō*.

La racine se retrouve dans : v. h. a. *borōn* « percer », gr. épique *καρβῶσι* « ils labourent » (Callimaque), *φάρος* « terre labourée », arm. *brēm* « je déterre, je creuse » (*kerka-bir* « qui creuse la terre »), alb. *birë* « trou ». Sans doute de **bhorō*, formation en -ā, à valeur durable, comme *duō*, -ās, etc. V. *feriō*.

fors, -tis f. (en tant que nom commun, n'est usité qu'au nominatif singulier *fors* et à l'ablatif *forte* [on n'a jamais **forti*, peut-être pour éviter des confusions avec *fortis*]; les autres cas sont fournis par *fortiāna*; en tant que nom propre, joint à *Fortiāna*, *Fors Fortiāna* s'emploie à tous les cas du singulier; cf. Thes. VI 1129, 73 sqq.; sur pélignien *forte* « fortunae »? gén., v. Vetter, *Hdb.*, n° 214) : hasard, chance. Souvent divinisé et associé à *Fortiāna*; opposé à *cōnsiliūm*, *fātum*, etc. *Fors* est issu d'un ancien **fortis*, cf. *sors*, etc. Un rapport — réel ou imaginaire — avec *ferō* était établi et a donné lieu à de nombreuses figures étymologiques; cf. Enn., A. 197, *Quid... ferat fors uirtute experiamur*; Cic., Att. 7, 14, 3, *ut fors tulerit*, etc. A côté de *fors* a existé un thème en -u- **fortu-*, attesté par les dérivés *Fortiāna* (cf. *portus*/*Portiūsus*), *fortiūtus*. *Fors* a dû son triomphe à l'appui de *sors*, avec lequel il faisait couple.

Fors s'emploie adverbialement, au nominatif absolu formant une sorte de phrase nominale : Vg., Ae. 5, 232, *et fors aequatis cepissent praemia rostris/nī...*, ou avec *sū* : *forsū* (= *fors sū*), Hor., S. 1, 6, 49. *Fors*, *forsū* peuvent être renforcés de *an* : *forsan*, *forsitan* « peut-être », accompagnés généralement du subjonctif à l'époque républicaine; à l'époque impériale on trouve aussi l'indicatif. A côté du nominatif s'emploie aussi l'ablatif *forte* (fréquent dans *sī*, *nisi forte*), qui a fourni des dérivés de formation obscure *fortasse*, *fortassis* (plus récent, semble-t-il, et plus rare que *fortasse*), qui peuvent être aussi accompagnés de la proposition infinitive (e. g. Plit., Most. 782) ou de *an* et du subjonctif (e. g. Acc. Trag. 121; v. Thes., s. u.). *Forsit* a survécu en italien *forse*, *forsi*, M. L. 3454.

Dérivés de **fortu-* : *fortiūtus* (i dans Hor., Od. 2, 15, 17; dans Juv. 13, 225, etc.), il faut scander non pas *fortiūtus*, mais *fortiūtus*, avec u consonne (comme i dans *abjes*, *omnija*, etc.; cf. *gratuūtus*), ce qui permettait au mot d'entrer dans l'hexamètre) : *fortui*. Un adjectif *fortiūtū* est attesté à côté de *fortiūtō*; cf. *sinitū*.

forsan, **fortasse** : v. *fors*.

fortax, -acis m. ? : mot de sens incertain « base, fondation » qu'on lit dans Caton, Agr. 31, 1. Du gr. *φόρος*? V. Thes., s. u.

Fortiāna, -ae f. (féminin substantivé d'un adjectif *fortiānus*; *Fortiāna dea*) : 1° la Fortune, divinité = *Τύχη*; 2° la fortune, bonne ou mauvaise (f. *secunda*, *prospera*, *aduersa*), opposée à *ratio*, jointe à *cāsus*. S'emploie au singulier comme au pluriel, cf. Plit., Ru. 674, *sese ut ferant res fortunaequae nostrae*. Comme c'est plutôt la bonne Fortune que l'on invoque, ou à laquelle on pense, *fortiāna* sans épithète a tendu à signifier seulement la « bonne fortune » et *fortiānātus* « favorisé de la fortune » (cf. les contraires *infortiānium*, *infortiānātus*). De là le sens pris par le pluriel concret *fortiānae*, -ārum « dons de la fortune » et en particulier « richesses ». Le singulier s'est même employé dans ce sens à partir d'Horace,

Ep. 1, 5, 12, *quo mihi fortunam, si non conceditur, uti?* Usité de tout temps; emprunté en irl. *fortán*. — Dans certaines langues romanes, italien, roumain, vieux provençal, a le sens particulier de « tempête » non attesté dans les textes latins, mais qui devait être usité comme euphémisme dans la langue des marins. M. L. 3458; B. W. s. u.

De *fortiānātus* ont été tirés *fortiānō*, -ās, du reste peu usité et qui ne semble pas avoir vécu longtemps dans la langue impériale; *fortiānium* (Ennius); *infortiānium* n. : substantif dérivé d'un adjectif **infortiānus* non attesté (cf. *teitūnus*/*teitūnium*) et remplacé par *infortiānātus*. Mot archaïque, de la langue comique, souvent en litote pour désigner le châtement qui menace l'esclave; repris par les archaïsmes de l'époque impériale, Apulée, Macrobie, et sur lequel a été refait *fortiānātus*. *Infortiānātus* « infortuné » a eu le même sort. Autres dérivés tardifs : *infortiānūs*, -niōsus.

On rapproche d'ordinaire le groupe de *ferō*, cf. *fors*; mais skr. *bhṛtiḥ* « acte de porter », arm. *bard* « fardeau », got. *ga-baurps* « naissance » sont loin pour le sens. Le sens de gr. *συνφορᾶ* « rencontre » tient avant tout au préverbe, et le préverbe est aussi pour beaucoup dans le sens des verbes germaniques tels que v. sax. *giburian* « arriver, se rencontrer » (all. *gebühren*). On n'ose affirmer aucune étymologie.

fortis, -e : *frugi et bonus, siue ualidus*, P. F. 74, 14; fort (physiquement et moralement), f. *equus* (Ennius, repris par Lucr. et Vg.), *fortissima ligna* (César), *fortis familia*, Plit., Tri. 1123 (où le sens est voisin de *diues*, *locuples*, cf. Pe. 845), *fortissimus uir*; « bien fait » (et par suite « beau », en parlant d'une femme, cf. Plit., Mi. 1106, *aequid fortis uisast?*); de là « courageux, brave », cf. gr. *ἀνδρεῖος*. Mais ce dernier sens est secondaire, de même que le sens de « courage » pour *fortiūtō*; et c'est le sens de « fort » qu'on a conservé les langues romanes; de même que l'adjectif *fortiter* est dans la langue parlée l'équivalent de *ualdē* (= *multum*), cf. Thes. VI 1165, 80 sqq.; J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 76. Usité de tout temps. Panroman, M. L. 3457. Le pluriel neutre *fortia* s'emploie poétiquement au sens de « actes de force ou de courage », cf. Vg., Ae. 8, 509, *seraeeque ad fortia uires*; de là l'emploi, dans la langue de l'Église, de *fortia* au sens de « force », cf. Prud., Apoth. 1061, *ne maiestas sua fortia perdat*; Comm., Apol. 40, [*deus*] *demonstrauit fortia Pharaone decepto*, qui a passé comme féminin dans les langues romanes, M. L. 3455, avec un dénominateur **fortiāre*, M. L. 3456, tous deux panromans (sauf roumain).

Dérivés et composés : *fortiter*; *fortitūdō* (*fortiūta* n'existe pas; *fortiūs* n'est que dans les glosses) : *forticulus* et *fortiusculus* (tardif et rare); *fortescō*, -is (un exemple de Laevius); *fortificō*, -ās (tardif); *fortiōsus* (Virg. gramm.); composé : *confortō*, -ās (*-fortiō*, d'après *confirmō*, etc.), utilisé comme synonyme de *rōborō* dans l'Itala et conservé dans les langues romanes, M. L. 2138; *praefortis* (Tert.). L'explication de *fortasse*, -sis par un optatif en -ss- de **fortō* (non attesté) est de pure fantaisie.

L'abrégé de Festus a les glosses : *horctum et fortum pro bono dicebant*, 91, 14; *fortes* (l. -tis?) *frugi et bonus siue ualidus*, 74, 14; et dans le texte de Festus on lit,

474, 26, itaque in XII (1, 5) cautum est ut idem iuris esset Sanatibus quam Fortibus, i. e. bonis (cf. 426, 28). On interprétait généralement *fortius* (et le dialectal *horctus*) comme un doublet de *fortis*, ancienne forme de *fortis*; mais *fortis*, *fortus* sont peut-être des noms d'une peuplade latine, cf. Thes. s. u.

Si la glose de Festus est exacte, ce qui est contestable, il faudrait partir d'un ancien *fortis*, donc d'une racine terminée par gutturale; cf. toutefois *osq. fortis* « fortius » de la Tab. Bant., l. 12. La racine **dher-*, qui figure dans *firmus*, etc., a, d'ailleurs, une autre nuance de sens. D'autre part, le rapprochement avec skr. *dīrphati* « il affermit », *dīrphāh* « ferme », av. *darozayēiti* « il attache fortement », *darzrō* « ferme, solide », lit. *dīrzas* « courroie » n'est possible que si l'on sépare gr. *δράσσομαι* « je saisis », v. h. a. *zarga* « clôture » et si l'on pose **dhergh-*. Le rapprochement le plus plausible serait dès lors avec av. *dražaitē* « il tient », v. sl. *družiti* « tenir », gr. *τρέπομαι* « je me coagule » (fut. *θρέψομαι*); pour le sens, cf. gr. *ταρφός* « épais », *τρόφος* « gros, bien nourri »; mais il n'y a pas évidence, tant s'en faut. Le rapprochement avec skr. *barhāyati* causatif « il augmente », d'une racine **bhergh-* n'est pas meilleur.

forum, -i n. (*forum* m. vulg.) : a dû désigner à l'origine l'enclos qui entoure la maison (cf. *forēs*, *forus*), l'enclos devant la tombe (*forum antiqui appellabant quod nunc vestibulum sepulchri dicari solet*, P. F. 74, 21; cf. Cic., Leg. 2, 24, 61). Dans la langue rustique, il a le sens technique de « partie du pressoir où l'on disposait les grappes ou les olives à écraser ». Le mot a eu une fortune particulière dans le sens de « place de marché » : *f. boarium*, *olitorium*, etc.; cf. Varr., L. L. 5, 145 sqq., qui le distingue de *macellum* « marché couvert »; et il a servi à désigner nombre de villes : *Forum Aliēni*, *F. Apūi*, *F. Aurēlium*, *F. Cornelium*, etc. En raison de l'influence de citoyens, urbains et campagnards, qui s'y rencontraient, le Forum devint le centre des affaires publiques et privées, le lieu où se réglaient les contestations, les procès, et c'est autour de cette place que s'élevaient les monuments publics les plus importants : tribunaux, curies, temples, etc. De là, *attingere forum* « toucher aux affaires publiques », *forum agere* : *cum is qui provinciae praest... civitates vocat et de controuersis eorum cognoscit*, P. F. 74, 20. Cicéron oppose *forum* et *iurisdictionem* à *ferro* et *armis*, Verr. 2, 4, 54. *Forum* en est venu ainsi à désigner « le barreau, la tribune »; *forēnsis*, -e à signifier « qui concerne l'éloquence politique ou judiciaire ». Mais, d'assez bonne heure, peut-être déjà dans Varron et Cicéron, *forēnsis*, faussement rapproché de *forās*, *foris*, et opposé à *domesticus*, a pris le sens de « étranger, extérieur », e. g. *forēnsēs uīlēs*, Plin. 14, 42; cf. M. L. 3434.

Conservé partiellement dans les langues romanes avec des sens divers et dérivés. M. L. 3459; B. W. fur. Cf. les adjectifs *assi-*, *circum-*, *con-*, *infrā-forāneus* (-*forānus*), tous rares.

inforō, -ās : mot de Plaute, Cu. 401, qui équivoque avec *inforō* « mettre en perce », fait d'après *incomūiō*.

V. *forēs*. Omb. *furo*, furu « forum » est sans doute emprunté au latin.

forus, -i m (usité surtout au pluriel *fori*, et peut-être *fora?*; cf. Charis., GLK I 71, 29, *masculina autem tabu-*

lata nauium... quamuis Gellius (hist. frg. 32) *fora nauium neutraliter dixerit* : sens général « espace libre ménagé ou réservé », qui prend des acceptions spéciales dans les langues techniques : 1° passage dans un vaisseau, tablier du pont, espace entre les bancs des rameurs, etc.; 2° places réservées à certaines personnes dans un spectacle (T.-L. 1, 35, 8); 3° planchers superposés dans une ruche (Vg., G. 4, 250), d'où *forulus* : i. e. *armarium* uel *locus librorum*, GGL V 653, 15, cf. Juv. 3, 219; 4° sillons ou allées tracées dans un champ ou dans un jardin, planche (Colum. 10, 92).

Peut-être même mot que *forum*; la différence de genre s'est accompagnée d'une différenciation de sens. V. *forēs*.

fossa : v. *jodiō*.

fouea, -ae f. : fosse; spécialement « fosse où l'on prend les animaux » (sens le plus fréquent); « trou du serpent, tanière, terrier »; « trou, lacune ». Ancien, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens du Nord, M. L. 3463; celtique : britt. *faw*. Cf. *fauissa*, et P. F. 77, 15, *Foui*, qui *nunc Fauis* appellatur, *dicti quod princeps eius ex ea natus sit, cum qua Hercules in fouea concubuit*. *Alii putant eum primum ostendisse quemadmodum ursi et lupi foueis caperentur*. Dérivé : *foueālis* (Cassiod.). Formation comme *cauea*.

Le rapprochement avec hom. *χετή* « trou du serpent », médiocre pour le sens, n'explique pas f initiale du latin. *Fouea* est peut-être à rapprocher de *fauissa*; étrusque? V. Ernout, *Philologica*, I, p. 35.

fouēō, -ēs, **fōūi**, **fōtum**, -ēre : 1° chauffer, réchauffer (sens physique et moral); par suite « soutenir, favoriser », etc., voisin, dans ce sens, de *fauēs*, avec lequel il est souvent confondu ou il allitère : C. E., p. 492, 22, *fauēas... ac... fouēas*; 2° dans la langue médicale « faire des lotions », chaudes d'abord, puis indifféremment chaudes ou froides; cf. Celse 4, 2, 4, *multa aqua prius calida, post egelida fouendum os caputque*; 1, 5, *os quoque multa frigida aqua fouendum est*; et *praeſotus*, Cael. Aur., Tard. 4, 2. Usité de tout temps. Non roman.

Dérivés et composés : *fōtus*, -ūs m. (époque impériale); *fōtor* (S⁴ Aug.); *fōtrix?* cf. Thes. s. u.; *fōuitiō* (Chir.); *fōculum* (attesté seulement au pluriel); *Fō* est assuré par Plt., Pe. 104; le mot est donc distinct de *foeculus* qu'on lit dans Juv. 3, 262, et *bucca foeculum excitat* (où *foeculum* est l'accusatif du diminutif de *focus* au sens de « brasier ») : réchaud; *fōculō*, -ās (*fōcūl(l)ō*, -or) « réchauffer » et *refōcūlō*; *fōcūlātō*, P. F. 75, 10; *fōmentum* (*fōmen*, tardif) : ce qui sert à réchauffer ou à rallumer; dans la langue de la médecine « cataplasme chaud, fomentation », puis toute espèce de remède calmant ou lénitif; d'où : *fōmentō*, -ās; *fōmentatiō*; *con-*, *refouēō*. V. aussi *fōmes*; pour *fauōnius*, v. ce mot.

Causatif (du type *moneō*) de la racine qui fournit skr. *dāhati* (causatif *dāhāyati*), av. *dažaiti* « il brûle » (*dā* initial dans véd. *dāhāk* « il a brûlé »), lit. *degū*, alb. *djek* « je brûle ». V. tch. *dahněti* « brûler » a un ancien *d*. Le sens de « cendre », qui apparaît dans gr. *τέρεππ* « cendre brûlante », se retrouve dans lat. *fauilla*; le vocalisme **dh^ggh^h*, attesté par ce mot latin, est celui de l'irl. *daig* « feu ». Le grec a aussi *θερπανάς* « éprouveuse,

Hes. On rapproche v. pruss. *dagis* « été » (pour le sens, cf. lat. *actās*) et got. *dags* « jour » (simplement possible).

fractēs, -um f. pl. (un singulier *frax* est dans le glossaire de Philoxène) : marc d'olives = gr. *στέμφυλα*. Attesté depuis Caton. Rare, technique.

Dérivés : *fraceō*, -ēs (attesté par l'abrégé de Festus et Placide); *fraccēscō*, -is (*fraccēscō*, avec c geminé dans Non. 62, 2, comme *flaccō*, *flaccēscō*, formes populaires à gemination de consonnes) « se décomposer, rancir »; *fraciūsus*, conservé dans les dialectes italiens, cf. M. L. 3465.

On a rapproché des mots comme v. isl. *dregg* « levain, lie », v. pr. *dragios*, v. lit. *dragės*, qui reposent sur **dhregh-* « lie, dépôt »; et, d'autre part, v. irl. *mraich*, d'où *braich*, gall. *drag* « malt » (que Pedersen rapproche de lat. *marcere* (v. ce mot) dans V. Gr. d. kelt. Spr., I, p. 162). Mais peut-être mot d'emprunt, comme *faex*.

fragilis, **fragor** : v. *frangō*.

fragrō, -ās, -āui, -āre (*ā* dans Catulle 6, 8, où le manuscrit présente la forme dissimulée *flagrans*, qu'on retrouve en bas latin *flagrō*, *efflāgrō* et *fraglō*) : exhaler une odeur forte ou agréable.

Dérivés : *fragrantia*, -ae f.; *fragratiō* (bas latin).

Mot poétique et de la langue impériale, qui semble inconnu à la langue archaïque; non attesté avant Catulle; en tant que terme expressif a pénétré dans la langue populaire et de là dans les langues romanes, M. L. 3476 (*fra-* et *flagrāre*; v. B. W. sous *flairer*); et en celtique : britt. *flair* « pet », *fleirio* « puer », etc.; et M. L. 3477, **fragrāre*.

Le rapprochement avec skr. *ghrāti* et *jighrati* « il sent » est séduisant pour le sens; mais il ne rend pas compte de la forme du redoublement, ni de f initial. On rapproche, d'autre part, v. h. a. *bracko* « chien de chasse »; simple possibilité.

frāgum, -i n. (n'est guère employé qu'au pluriel *frāga*, -arum, d'où le singulier féminin *frāga*, -ae dans Pseud.-Apul., Herb. 37) : fraise(s). Attesté depuis Virgile. M. L. 3480, *fragum*; 3478, **fragula*.

Sans doute emprunt au même mot, d'origine inconnue, **srāg-* qui a fourni le nom *βᾶξ*, *βᾶγός* du « raisin » en grec. Mais un rapprochement (secondaire) avec *fragere* n'est pas exclu.

***frāgus** : *recuruatio populiis quae et suffraginatio* (Gloss.). Sans doute création de grammairien pour expliquer *suffragō*.

framea, -ae f. : framée, mot germanique; cf. Tac., Germ. 6.†

frangō, -is, **frēgi**, **frāctum**, **frangere** : briser, abattre (sens physique et moral). Voisin de *rumpō*, qui semble, toutefois, signifier plutôt « rompre par éclatement, déchirer ». Aussi dit-on *frangere iram*, mais non *rumpere iram*; la différence est la même qu'entre « briser » et « rompre » en français, où l'on dit « mes espérances sont brisées », et non « sont rompues », mais indifféremment « j'ai la tête brisée » ou « cassée » ou « rompue », comme en latin on trouve *si membrum rupit* (l. *rupsit?*) dans la loi des XII Tables et *frangere brachium*, Cic., De Or. 2,

62, 253. Usité de tout temps. — Au rebours de *rumpō*, *frangō* a une nombreuse famille.

Formes nominales et dérivées : *frāgus*, -a, -um, adjectif second terme de composés : *con-frāgus*, cf. *confraga* « fourrés »; *nau-fragus* « qui brise son navire, qui fait naufrage », d'où *naufragō* et ses dérivés, *naufragium* n. (d'après gr. *ναυαγός*, -γλα, -γινω, -γέω); *foedi-* (archaïque et poétique), *ossi-*, *saxi-*, *siluifragus* (Lucret.); *lumbifragum* (mot plautinien, comme *crūrifragus*, Poe. 886; *crūrifragum*, dont Apulée, Met. 9, 23, a tiré un simple *fragium* : *crūrum fragium*).

fragor : 1° fait de briser, brisure, fracture; 2° bruit produit par l'objet qui se brise, fracas; sens dans lequel *fragor* s'est spécialisé, tandis que le sens de « brisure » passait à *fractūra* et, dans la langue impériale, à *fractiō*, sans doute de création récente. *Fragōsus* : cassé, brisé; âpre, raboteux, et « bruyant »; et *con-fragōsus* : pierreux, rocailleux, rude, âpre, raboteux; *fragilis* : fragile, frêle, d'où *fragilitās* et *infragilis*; *fragēsō*, -is (Acc., Gloss.); *fragmen* n. (usité surtout au pluriel *fragmina*) : fragment, débris. Archaïque et poétique, suppléé par le dérivé *fragmentum*.

Dérivés en *fract-* : *fractiō*, -tor et *confractiō* (tardif), -tōrium (langue de l'Église); *fractamentum* (id., Gloss.); *fractārius* (Pline); *fractillum* (Gloss.); *fractūra* (depuis Caton); *fractūrārius* (Itala); *fractus*, -ūs m. (Gramm.), et *confractus*, *infractus*, *refractus* (Prob. App., GLK IV 193, 9). Sur *fractum* > fr. *frais*, v. B. W. s. u.

Composés : *con-*, M. L. 2139; *dis-*, *ef-* (*ec-*), *in-*, M. L. 4412 (et *infractiō*); *of-* (*offringi terra dicitur cum iterum transverso sulco aratur*, P. F. 217, 7), *per-*, *prae-*, *re-*, *suffringō* avec des doublets en *-frangō* refaits sur le simple *of-*, *con-*, *dē-*, *dīs-*, *ef-*, *in-*, *re-*, *sub-frangō*, M. L. 266 et 266 a, 4412, 8634. Cf. aussi *refractārius* (Sén., Ep. 73, 1), *refractāriolus* (Cic., Att. 2, 1, 3), qui, par le sens, sont plus proches de *refragor* que de *refringō*.

Il semble qu'il faille rattacher à la racine de *frangō* les formes avec *ā* du type *suff-frāgor*, -gium et *refrāgor*. Peut-être y a-t-il là une image semblable à celle qu'on a dans *supplōdō*.

Nombreux représentants dans les langues romanes : M. L. 3482, *frangere* (cf. fr. *freindre* et *enfreindre*), panroman; 3466, *fracta* « rupture », ital. *fraitā* « clôture » (faite de branches brisées?), etc.; 3468, *fractum*, fr. *frais*, *frait*, *fret*; 3468 a, *fractūra*; 3469, **fragellāre*, ital. *sfragellare*; 3470, **fragiciāre* (dial. nord-ital.); 3471, *fragilis*; 3472, *fragium* (napol., sarde); 3473, **fragmentāre* (roumain); 3474, *fragor*, v. fr. *freour*, *frayeur*; 3475, *fragōsus*, esp. port. *fragoso*; 3479, *fragulāre* (sarde); v. fr. *fräullier*; 3481, **fragum* (prov. galic., port); 6113, *ossi-frāga*, fr. *orfraie*; 7160, *refringere*, *refrangere*; 7158, *refragium*, v. fr. *refrai*; 8434, *suffringere*, **suffringere*, v. fr. *soufraindre*; d'où 8433, *suffracta* (*soufraite* et par dérivation *souffreteux*, B. W. s. u.). Cf. aussi en celtique : br. *freuzā*, de **fractō*.

La racine se retrouve dans got. *brikan* « briser », etc.; c'est une racine en *-e-* dont *frēgi* conserve la forme longue qui a son correspondant en germanique dans les formes en *brēk-* du prétérit; *frangō* est donc le présent à nasale infixée avec une forme **bhrōg-* de la racine, cf. got. *ga-bruka* « fragment ». — Il y a une racine

Fam. 3, 7, 6; l'emploi absolu est très rare (trois exemples dont un de Properce, les deux autres tardifs); la construction avec le datif (qu'on trouve, par exemple, dans T.-L. 6, 13, 1, *multiplicitudo hostium nulli rei praeterquam numero freta*) est analogique de *fidēns*. Ancien, usuel, non roman.

frētus, -ūs m. (Gloss. : f., θάπος; et Symmaque). Cf. peut-être omb. *frite* qu'on interprète ordinairement par *frētū*, *fiduciā*.

Le sens rappelle skr. *dhārayati* « il tient », etc.; v. sous *fer(r)ūmen* et sous *firmus*. — La racine étant monosyllabique, l'-ē- serait un élément de formation indiquant l'état (type *sedēre*), ce qui convient pour le sens.

fricō, -ās, -uī, -ctum, (et *fricōi*, *fricātum*), -āre : frotter. Ne s'emploie qu'au sens concret, contrairement à *terere*, qui admet aussi le sens moral (*tempus terere*), et appartient sans doute à la langue populaire. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3501; B. W. *frayer*.

Dérivés, presque tous techniques : *frictiō* (Celse), -tor, -trix (rares, tardifs); *frictus*, -ūs m. (Mart. Cap.); *frictūra* (Ps.-Apul.); *fricātiō* (Celse), -tor; *fricātus* (Plin.); *fricāmentum*, M. L. 3500; *fricātūra*, M. L. 3502; *perfrictiō* « écorchure » (Plin.), tous de la langue impériale. Les langues romanes attestent aussi **fricicāre*, M. L. 3503; **frictiāre* et **frictiāre*, M. L. 3505, 3506; -*fricium*, usité surtout dans *dentifricium*.

Composés : *af-, circum-, con-* (c. *genua sensu obsceno*), *dē-*, M. L. 2520 a; *ef-*, M. L. 2829?; *in-* (et *infriculo*, Pelag. Vete. 31), *per-, prae-, re-*, M. L. 7159; *suf-fricō*. V. *frīō*; cf. *fricō* *fricō*, etc.

***frigō**, -is? : *frigit corrupta prima syllaba significat erigū. Accius Meleagro* (461) :

frigit fricantem corpus atrum occulte abstruso in flumine. idem in eadem (443) :

frigit
Sactas, rubere ex oculis fulgens flamme.
Frigrere est et frigitire cum sono sussilire... Afranius Priuigno (245) :

... *neptis porro de lecto frigit* (Non. 308, 6 sqq.).

La première partie de cette glose repose sans doute sur une mauvaise lecture de Nonius, qui a dû confondre *erigō* avec *frigō*. Le verbe attesté dans la seconde partie est à rapprocher de *fringilla*, *fringitiō*.

frigō, -is, -xī, -ctum (et -zum), -ere : rôtir, griller, frire. Le sens spécial de « frire » est secondaire. Le sens premier est « faire sécher par la cuisson, cuire à sec »; cf. Caton, Agr. 106, 1, *sesquilibrium salis frigit*; Plt., Ba. 767, *frictum cicor*, et CGL V 456, 27, *frixi cicoris : fabae siccatæ in sole*, etc.; mais c'est au sens de « frire » que songe Isidore quand il écrit, Or. 20, 2, 23, *frizum a sono dictum, quando in oleo ardet*. Rapproché de *φρύγευ* par Festus : *frigere et frictum a Graeco uenit φρύγευ*, P. F. 80, 24. Ancien, technique. Panroman. M. L. 3510 et 3522, *friza*; 3504, **fricta*.

Dérivés : *frizor* (Gloss.); *frizōrius*; *frizōrium* (et *frizōria*, **frizōria*, M. L. 3524); *frizūra* f., M. L. 3526, B. W. *fressure*; *frizō*, -ās (Cael. Aurel.); cf. aussi *fricticulae* (S^t Jér.); *fricticus* (Orib.); et M. L. 3508, **frictūra*; 3523, **frizoolum*.

Composés : *con-, ef-, re-frigō*.

Cf. omb. *frehtu, frehtef*, T. E. II a 26; IV 31, « *frictum, frictas* »?

Sans doute mot expressif; on trouve ailleurs, au même sens, des mots semblables, mais différents : gr. *φρύγειν* « je fais griller », skr. *bhrijyati* « il fait griller », etc. Cf. groupe de *frigitūō*.

frīgus, -oris n. (et à partir de saint Augustin *frīgus* masculin d'après *calor, sudor*, M. L. 3513, et à très basse époque *frigora, frigura* féminin construit sur le neutre pluriel, cf. M. L. 3515) : froid, froidure et aussi « fraicheur » : *frigus captabis opacum, frigida Tempe* (Vg.) au sens moral « froideur ». Le double sens, physique et moral, se retrouve dans *frigeō, frigidus*, qui s'opposent à *caleō, calidus*; cf. ad Herenn. 4, 15, 21, *re frigidissima cales, in feruentissima frigēs*. Cf. pour le sens *ψύχος, ψυχρός*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *frigeō*, -ēs, -xī (-uī) (les grammairiens enseignent que le parfait est *frizī*, qu'on lit dans Liv. Andr., Od. 17, ... *Vlixī frizit prae pauore*; *cor*; *frigū* est récent. Dans la plupart des cas, il est impossible de décider si l'on a affaire au parfait *frigeō* ou de *frigesco*) : être froid, M. L. 3509; *frizit* (Greg. Tur.) : frisson; *frigesco*, -is et ses composés *dē-, in-, inter-, per-, refrigesco*, M. L. 7159 a, dont le parfait est *perfrizī* (d'où *perfrictiō* « refroidissement » (Plin.), *perfrictiuncula* (M. Aur.); *refrizi*; *frigeō*, -ās rare (Catul., Cael. Aur.), mais le composé *refrigerer* est fréquent et classique; dans la langue de l'Église, il traduit *ἀναπαύω, ἀναψύχω* « rafraîchir, soulager », le substantif *refrigerium* a pris le sens de « apaisement, consolation »; cf. aussi *dē-, per-frigerō*; *frigeō*, -is et -*factō*, -ās; *frigidus* (*frigidus* d'après *calidus*, cf. App. Probi, *frigidus non fricidus*) « froid », M. L. 3512 (*frigidus* d'après *rigidus*?); et *perfrigidus, frigidulus; frigiditas* et *frig(i)dor* (tardif); *frig(i)dosus* (Cael. Aur.); *frig(i)darius* (cf. *caldarius, epidarius*) tiré du féminin substantif *frig(i)da* « eaux froides », d'où *frig(i)darium, -ī* (savoyard *frédier*, non cité par M. L.); *frig(i)daria, -ae*; *frig(i)dō*, -ās et *infrigō*, *frig(i)dēscō* (tardifs); *frigēdo* (Varr.); *frigorōsus* (très tardif; M. L. 3514); cf. aussi *frigoriticus* (Greg. Tur.), sans doute d'après *paralyticus* et les adjectifs de la langue médicale en -*icus* tirés du grec; *frigorificus* (Gell.).

Frigus semble avoir dans gr. *φρύγος* (de **srigos*) un correspondant exact. De même que le latin a *frigeō*, le grec a des formes verbales telles que le parfait *φρίπει* et un présent *φρύγω*. On propose, de plus; des rapprochements incertains avec le baltique.

fringitiō, -is, -ire : *fringilla auis dicta, quod frigus cantet et uigat, unde et frigitire*, P. F. 80, 19; « chanter (en parlant du pinson); chantonner, bavarder » (Ancien (Eran., Plt.) et repris par les archaïsants. Mot familier.

De *fringitiō* existent des variantes : *fringul(i)tiō, fringut(i)tiō*; cf. aussi *frigō, frind(i)tiō, frin(i)tiō*; *fringilla*; *frisiō*. Mot expressif de forme mal fixée, qui fait penser notamment à gr. *φρυγίζω* (nom d'oiseau) et lit. *bruzgū, bruzgēti* « faire un bruit léger, crépitan ». Cf. *frigō*.

frind(i)ō ou **frindō**? : *merulorum frindere* (?) uel *zinzare*, Suet. 252, 2 Reiff.; *frindit merulus*, Thes. Gloss.

Cf. *frītāmentum* : *uox merulae*, CGL II 580, 42; *frītinn(i)ō*, -is : *pullos peperit frītinnientis*, Varr., Men. 565; *cicadarum frītinnire*, Suet. 254 Reiff.

fringilla, -ae f. (*fringuilla*, -us, ce dernier dans Martial IX 54, 7. Polem. Silvius et les Gloses) : pinson, fringille; M. L. 3516, *fringilla*.

frīō, -ās, -āre : réduire en morceaux; concasser, broyer. Rare et technique (Varr., Lucret., Plin.). N'est guère employé qu'au passif.

Dérivés : *frīabilis* (Plin.); *infrīō*, -ās (Caton, Varr., Cels., Plin.).

Au même groupe appartient *fricāre*, qui présente un élargissement « populaire » en -*k*- (v. Meillet, MSL 23, 50). Ni l'une ni l'autre des deux formes ne se laisse rapprocher d'un mot identique d'une autre langue. Un rapprochement avec le groupe de irl. *meirb* « mou », v. h. a. *maro* « mûr, tendre », gr. *μαραινόμεν* « je m'épuise » est vague; le skr. *mrityati* « il se désagrège » est moins loin, avec son -*i*- (élargi par -*t*-); de même hitt. *marrīya-* « émettre, broyer (du sel) », de **mra-*, v. Benveniste, BSL 33, 140. Mais l'hypothèse reste fragile et le traitement *mr > fr* latin est peu sûr. — Peut-être mot expressif; v. *frigō, frigitūō*.

On rapproche aussi le groupe de *frīuolus*, sans plus de précision. Le sens de *refriua* (*fabā*) est trop incertain pour justifier un rapprochement.

frisiō, -ōnis m. : loxie; oiseau dit aussi « bec croisé ». M. L. 3520. Sans doute onomatopée, comme *frītinn(i)ō*, etc.

frīt : *iltud... summa in spica iam matura, quod est minus quam granum uocatur frīt*, Varr., R. R. 1, 48, 3. En dehors de Varron, semble se retrouver dans Plt., Mo. 595, *ne frīt (nec erit codd.) quidem*. Cf. *ne... hīlum*.

frītillus, -ī m. : cornet à dés. Attesté depuis Sénèque. Onomatopée?

frītinn(i)ō, -is : gazouiller, chanter, babiller (se dit des oiseaux, des cigales). Cf. *fringilla, fringutiō*; *frītāmentum uox merulae* (Gl.); *frītilla (fru-)* : *λυγξ* (Gloss.); et *inn(i)ō, tiinn(i)ō*. Verbe expressif. M. L. 3521 a; B. W. *fredonner*.

frīuolus, -a, -um : *a sunt proprie uasa fictilia quassa. Vnde dicta uerba friuola, quae minus sunt fide subnixā*, P. F. 80, 9. Rare à l'époque républicaine; un seul exemple dans Rh. ad Herenn., 4, 11, 6; toutefois, une comédie perdue de Plaute avait pour titre *Friuolāria*; surtout employé à l'époque impériale et chez les auteurs chrétiens au sens de « vain, futile, frivole; sans valeur ». Cf. le suivant?

frīuolum, -ī n. : terme de droit tardif, semble le diminutif d'un nom **frīuus*, -oris non attesté; désigne une brouille passagère entre époux; cf. Ulp., Dig. 24, 1, 32, 12, *si diuortium non intercesserit, sed frīuolum, profecto ualebit donatio, si frīuolum quieuit*; cf. Isid., Or. 9, 7, 26, *frīuolum est, cum eo animo separantur, ut rursus ad se inuicem reuertantur. Nam frīuolum est uelut quassae mentis et effluxae nec stabilis. Proprie autem frīuola uocantur fictilia uasa inutilia*. Cf. *frīō*?

frōns, **frontis** f. (*fruns* dans Ennius d'après Charis.,

GLK I 130, 29; cf. Juret, *Phonēt.*, p. 340, et Thes. VI 1348, 10; sur la prononciation *frōs*, cf. *ibid.* 16; sur la longueur de l'o, *ibid.* 1347, 75. Il est difficile de dire si *frōns* est un ancien thème en -*i*- ou non; le nominatif *frōns* est tardif et rare; le génitif *frōndium* est dans Sénèque et Columelle, mais *frōndum* est aussi attesté; on a quelques graphies d'accusatif pluriel en -*is*, mais les manuscrits de Virgile ont *frōndes*; cf. Thes. VI 1348, 35, 55 sqq.) : feuillage, feuillée. Singulier collectif; s'emploie néanmoins au pluriel, dès Ennius, A. 261, *russescut frōndes*. Ancien, usuel. M. L. 3532.

Dérivés : *frōndeus* : de feuillage; cf. M. L. 3530, *frōndia*, Thes. VI 1348, 59 sqq.; *frōndōsus* feuillu, M. L. 3531; *frōndōsiūs* = *ἐπιφύλλος* dans S^t Jérôme; *frōndārius* : où l'on met des feuilles (Plin.); *frōndātor* m. : émondeur qui coupe les feuilles; d'où *frōndātiō* f. (cf. *hilitor*, etc.) et *defrōndō*; *frōndēō*, -ēs : être en feuilles; *frōndēsco*, -is et -*ef-* : se couvrir de feuilles; *frōndicō*, -ās (tardif) : avoir des feuilles, cf. *fructicāre, radicāre*; *frōnducula* : *quae ex frōndibus amputantur* (Gloss.).

Composés poétiques : *in-frōns* (adjectif = *ἄφυλλος*) : sans feuillage, sans arbres; *frōndi-comus* = *φυλλόκομος*; -*fer* = *φυλλοφόρος*; -*fluis* = *φυλλόρροος*; -*sonus* (Eug. Tolet.).

Il a été proposé divers rapprochements dont aucun ne s'impose.

frōns, **frontis** f. (et masculin chez les archaïques; cf. Non. 204, 25 sqq.; P. F. 80, 12, 136, 15, etc.; Thes. VI 1353, 9 sqq.; cf. les hésitations pour *finis* et *fūnis*; quelques graphies *fru[n]is, frōs*; ablatif *frōntē*, génitif pluriel en -*ium* e. g. Hor., C. 1, 1, 29; accusatif pluriel en -*is*, Ov., F. 1, 135 R.) : front, partie du visage correspondant à gr. *μετωπον* (dont *frōns* a tous les sens), souvent considéré comme le miroir des sentiments, d'où *frontem contrahere, remittere, ferire*; *frōns seuera, hilara*. Dans cette acception est souvent synonyme de *uultus, ōs*, et comme ce dernier a pu prendre un sens péjoratif : « avoir le front de », « être effronté »; *frōns dūra* se dit comme *ōs dūrum* et est peut-être plus ancien. Nombreux sens dérivés : front, devant d'une chose, par opposition à *tergum, latus*; cf. *ā fronte*, *ā lateribus*; cf. aussi le sens de « faire front », c'est-à-dire « tenir tête »; aspect extérieur (par opposition à *mēns*). Terme technique de la langue militaire « front d'une armée ». Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 3533.

Dérivés et composés : *frōntō*, -ōnis m. : qui a un grand front (cf. *buccō, capitiō, nāsō*, etc.); *frōntālis*, usité presque uniquement au pluriel neutre *frōntālia* : fronteau, tête de des chevaux, M. L. 3534; *frōntātus* dans *frōntāti* (scil. *lapidēs*) m. pl., Vitr. 2, 8, 7 « pierres de front »; *frōntōsus* (bas latin) : effronté. Cf. aussi *effrōns* (bas latin); *frōntispicium* (tardif; cf. Thes. s. u.); *affrōntō*, M. L. 267; *refrōntat* : *repelliū a fronte* (Gloss.).

Aucun rapprochement plausible. Il n'y a pas de nom indo-européen du front.

***frontesia** : *ostenta*, Gloss. Plac. V 22, 22. Rapproché de *βροντή, βροντησκέρανος* (Ar., Nub. 265) par Bücheler, Rh. Mus. 39, 409; mais peut-être étrusque; cf. *ōtr. frontae = fulguriator* (inscription bilingue de Todj).

fructus : v. *fruar*.

frūgi : v. *fruz*.

***frūmen**, -inis n. : gosier? Mot de glossaire; cf. Donat ad Ter. Ad. 950, « *agellist hic sub urbe paulum quod locitas foras / huc demus qui fruatur* » : *fruat*... est *alatur*, quia « *frumen* » dicitur *summa gula*, per quam cibum lingua demittit in ventrem; Ph. 322, « *fructus* » cibus quia « *frumen* » dicitur *tractus gulae* qua *cibus* in alium demittitur; Eu. 816, *frui*... est *uesci*, a « *frumine* » quod est *summa pars gulae*, etc. Si l'explication de Donat était exacte, il en résulterait que le sens ancien de *frui* serait « se nourrir de » et que le sens de « jouir de » résulterait d'un développement secondaire (comme dans *uēsci*, auquel Donat pensait peut-être), tandis que *frūgēs*, *frūmentum*, *fructus* auraient conservé le sens ancien et, par conséquent, ne présenteraient pas une restriction analogue à celle qu'on observe dans *fēnum*, etc. Mais il se peut que *frūmen* — si le mot a vraiment existé, ce dont on est en droit de douter — ait une autre origine que *frui* (on en a rapproché φάρυγξ); et le correspondant en gotique de *frui*, *brukjan*, a aussi le sens général de « jouir de, se servir de ».

frūmen, -inis n. : bouillie pour les sacrifices. Ancien terme du rituel, conservé par Arnobe, Nat. 7, 24. V. *fruar*. M. L. 4412 a, **infrūmināre*?

frūmentum, -i n. (les grammairiens enseignent que le nom n'a pas de pluriel, tout en reconnaissant que *frūmenta* s'emploie, cf. Char. I 34, 23; Diom. I 328, 19, etc. En fait, il y a de nombreux exemples du pluriel, cf. Thes. VI 1417, 55 sqq., notamment chez César : comme en français « le blé » et « les blés »; cf. Plin. 18, 152 : *imber in herba utilis tantum, florentibus autem frumento et hordeo nocet... marescentia frumenta imbre laeduntur, et hordeum magis*) : se dit de toutes les céréales à épi (cf. Paul. Dig. 50, 16, 77), et spécialement du blé, froment (*tritium*, *ador*), et est compris dans le terme plus général *frūgēs* qui désigne les produits issus du sol, par opposition à *fructus* les produits des arbres; cf. Cic., N. D. 3, 36, 86, *ubertas frugum et fructuum*, et à *legūmina*. Il ne semble pas qu'il y ait un ancien nom spécifique du blé : *ador* est sans étymologie sûre et peut être emprunté; *frūmentum* est un terme général. L' « orge », au contraire, a un nom indo-européen. *Frūmentum* est demeuré dans les langues romanes, cf. *formento*. fr. *froment*, etc., cf. M. L. 3540; mais ces langues ont aussi, pour désigner le « blé », un autre substantif plus répandu remontant à un type **blatum*, d'origine germanique; cf. M. L. 1160 et B. W. sous *blē*.

Dérivés : *frūmentor*, -aris : vient de la langue militaire « aller chercher du blé », cf. *aquor*, *pābulor* : *frūmentātiō*; *frūmentātor*; *frūmentārius* : relatif aux céréales ou au blé; *f. ager*, *f. lēx*, etc.; *frūmentārius*, -i m. : négociant en blé, etc.; *frūmentāceus* (tardif, fait sur *triticeus*); *frūmentālis* (Cassiod.); *frūmenticius* (St Jér.); *frūmentifer* (bas latin & λ. synonyme de *frūgifer*). V. *fruar*.

frūnīscor : v. le suivant.

fruar, -eris, *fructus sum* (sans doute avec *ū* et à l'époque impériale *fruitus sum*, sur le modèle *tuor*, *tuitus*

sum; cf. Thes. VI 1423, 27 sqq., d'où *fruitiō*, -ōnis (bas latin), *frui* : avoir la jouissance de, et spécialement « jouir des produits, des fruits de » (suivi généralement d'un ablatif instrumental; quelques exemples archaïques ou postclassiques d'accusatif, e. g. Cat., Agr. 143, *pabulum frui occipito ex Kal. Sept.*, cf. Thes. VI 1423, 66 sqq.). Souvent joint à *ūi* « se servir de » (en général à *possidere* « posséder » pour en être différencié; Anton. de Term. CIL I² 589, 1, 31, *quod... habuerunt possederunt usui fructeque sunt*; Cic., N. D. 2, 152, *plurimis... mariūm rebis fruimur atque utimur*, etc.); et le groupe *ūsusfructus* « droit d'user d'une chose et de jouir des fruits produits par elle ». Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *fructus*, -ūs (génitif archaïque *fructūs* (cf. *fructū*) m. : 1^o droit de percevoir et de garder en propriété les fruits produits par la chose, jouissance de ces fruits, fruit, profit; 2^o sens concret : récolte, fruit (surtout au pluriel), produit(s) de la terre, des arbres, d'un animal; bénéfice retiré de, revenu. — Bien que le fruit de l'arbre se dise spécialement *pōmum*, le terme générique *fructus* peut s'employer dans ce sens spécial, cf. Cat., Agr. 102, *olea si fructum non fert proclaeae | uel possem fructus escutere ipsa meos*. On sait que le français a différencié *fructus* « fruit », terme général, de *pōmum* spécialisé dans le sens de « fruit du pommier, pomme », et a éliminé *mālum*. Pannerman. M. L. 3537; germanique : v. h. a. *frucht*, etc., celtique : gall. *frwyth*. De là : *fructuārius* : qui concerne les fruits, qui rapporte; *fructuārius* : rejeton de la vigne qui donne des fruits (cf. *pampinariūm*); *fructuārius*, -i m. : usufruitier; *fructuōsus* : fructueux, fécond, et *infructuōsus*. — *Fructesca* (St Aug.) : déesse des moissons.

Composés : *fructifer* = καρποφόρος; *fructiferō*, -ās; *fructificō*, -ās (attesté à partir de Columelle) et *fructio*, M. L. 3536; *dēfruar*, -eris, à peine attesté; *dēfrūmentum*; *perfruar* (classique); *perfructiō* (tardif).

frūnīscor, -eris, -itus sum : doublet archaïque de *fruar*, cf. Aulu-Gelle 17, 2, 5, qui rapproche pour la forme *factor* et *fatiscor*. Inconnu de la langue classique; repris à basse époque, notamment dans la langue des inscriptions. Un composé *infrūnītus* est dans Sén. uit. bea. 23, 3 et signalé par l'abrégé de Festus, P. F. 80, 24, *frūnīscor* et *frūnītum* dicit Cato; nosque cum adhuc dicimus *infrūnītum*, certum est antiquos dixisse *frūnītum*. Pour la forme, cf. *conquinīscō*, qui présente la même accumulation de suffixes.

Dans une société rurale comme l'ancienne société romaine, les substantifs *fructus*, *frūgēs*, *frūmentum*, par une restriction de sens naturelle, ont servi à désigner les produits de la terre. Cette spécialisation est sans doute italique commune; cf. ombr. *frif*, *fri*, accusatif pluriel « frūgēs », osq. *fruktatiuf* « fructatiō, fructus ».

Le rapprochement de got. *bruks*, v. angl. *bryce* « utilisable » et de got. *brukjan*, v. angl. *brūcan* « utiliser » avec *frūg-* (cf. *frūgēs*, *fructus*) est évident. La spécialisation pour les choses agricoles, qui tient à l'importance qu'avait la campagne pour les anciens Romains et qui apparaît dans *frūx*, *fructus*, ne se retrouve pas en ger-

manique. — Mais il est difficile d'expliquer le présent *fruar*, sans g. Il n'y a pas en germanique trace d'une labiovélaire répondant à *g^w*, qui, du reste, ne serait pas normale après u. Il faudrait poser un ancien **bhrūg-ue-*, avec un élément de formation -w- comme dans *uīuō*; mais rien hors du latin n'autorise cette hypothèse. Cf. *frūx* et *frūmentum*.

frūstrā (sur la quantité de l'a final, v. Thes. VI 1429, 37 sqq.; Lindsay, *Early latin verse*, p. 116. Il est probable que *frūstrā* est la forme la plus ancienne [il s'agit sans doute d'un accusatif pluriel neutre adverbial]; sans doute d'un mot à être rangé dans les adverbies en -trā du type *extrā*, *suprā*, etc.) adv. : en pure perte, en vain. Fréquent dans l'expression de caractère familier *frūstrā esse* « être dupe » : *ne frustra sis* « ne t'y trompe pas » (Plt.); *frūstrā habere* « duper, tromper ».

Dénominateur : *frūstror*, -aris (et *frūstrō*) : 1^o absolument « traîner les choses en longueur, tergiverser »; 2^o transitivement « rendre vain »; et « tromper, abuser, frustrer »; *frūstrātor*, *frūstrātiō*, etc.; *dēfrūstror* (Plt.).

Les anciens rattachaient *frūstrā* à *fraus*; il s'agirait d'un de ces mots obscurs où l'on trouve alternants *au*, *ō* et *ū*; cf., par exemple, *naugae*, *nūgae*, etc. Plus usité que *nēquiquam* (v. Thes. s. u.); non roman.

frustum, -i n. (ū attesté par les langues romanes) : morceau (f. *pānis*, *lardi*, *carnis*; se dit surtout des aliments). Ancien, usuel. M. L. 3544.

Dérivés : *frustulum* n., M. L. 3543; *frustillum*; *frustātium*; *frustillātium* « en morceaux »; *frustulentus* (Plt., d'après *esculentus*?); *dēfrustō* (tardif). Cf. M. L. 3542, **frustiāre* « froisser ».

La phonétique permet de rapprocher soit irl. *bruid* « il brise » (v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 478), v. russe *brīsnūi* « gratter, raser » et tout le groupe slave de ce mot (v. Berneker, *Et. sl. Wört.*, I, p. 90), v. angl. *brisan* « briser », soit gall. *dryll* « fragment », got. *drūhsnos* « ἀδάμωα, φύλα », lit. *drūžas* « petit morceau », lette *druska* « miette ». Une décision est impossible.

frutex, -icis m. (et quelquefois féminin) : 1^o arbrisseau; 2^o jeune pousse, rejeton d'un arbre; d'où « branche, ramée, taillis » (le plus souvent au pluriel). Ancien, usuel. Pour la formation, cf. *cortex*, *caudex*, *latez*.

Dérivés : *fruticō*, -ās (*fruticor*) et *effruticō* : pousser des rejetons (souvent confondu avec *fructificō*, cf. Ernout, *frutex*, *fruticō*, dans Rev. belge de Philol. et d'Hist., t. XXVI, 1948, p. 85 sqq.); *fruticēsco*, -is (Plin.); *fruticō* (tardif); *fruticōsus* : qui pousse des rejetons; *frutectum* et *fruticētum* n. : taillis, fourré; *fruticōsus*.

Ancien rapprochement sûr.

***frutis** : surnom de Vénus; cf. P. F. 80, 18, *frutinal*: *templum Veneris Frutis*, et Solin II 14. Emprunt par l'intermédiaire de l'étrusque au gr. Ἀφροδίτη?

frūx, -gis f. (mot racine; toutefois, le singulier est rare; la forme la plus employée est *frūgēs*, -um; le nominatif singulier *frūgis* indiqué par Varr., L. L. 9, 76, est sans exemple; cf. Thes. VI 1448, 17 sqq.) : le singulier, féminin comme *lux*, etc., donc de genre « animé », a dû désigner la force fécondante du sol, la récolte; le

pluriel, de sens concret, désigne les produits du sol; cf. Varr., L. L. 5, 37, *quod segetes ferunt, fruges, a fruendo fructus*; et, plus spécialement, les céréales. Terme plus général que *frūmentum*; cf. Plin. 18, 48, *sunt prima earum [scil. frugum] genera : frumenta, ut triticum, hordeum; et legumina, ut faba, cicer*. M. L. 3546.

frūgi indécl. : ancien datif de *frūx* employé d'abord dans des locutions telles que *esse frūgi bonae* « être capable de donner une bonne récolte, ou un bon revenu »; de la terre, s'est ensuite étendu à l'homme, Plt., Ps. 468, *tamen ero frūgi bonae*; cf. les locutions analogues, Poe. 892, *erūs si tuus uolt facere frugem*; Tri. 278, *certa est res ad frugem applicare animum*. — *Bonae frūgi* s'est réduit à *frūgi*, qui a été considéré comme une sorte d'adjectif invariable, cf. Don., Ter. Ad. 958, « *frūgi homo* » *utilis ut fruges*, et muni d'un comparatif et d'un superlatif *frūgālior*, -issimus, d'un adverbe *frūgāliter* (sur lesquels à l'époque impériale on a refait *frūgālis*, du reste très rare, et à basse époque un nominatif *frūgus*, *frūgis*, cf. Thes. Gloss. emend. s. u.), d'un nom abstrait *frūgālitās*, cf. Cic., Tu. 3, 18, *frugalitās... a fruge, qua nil melius a terra*. Ennius a même employé *frūx* pour *frūgi homō*, cf. A. 314, et Thes. VI 1455, 21 sqq.

Le contraire de *frūgi* est *nēquam* (cf. Cic., De Or. 2, 248; Plt., Pe. 454; Colum. 1, 9, 5), qui a évolué de la même façon.

De *frūx* : *frūgēsco*, -is (Tert., Prud.); *frūgāmentum* : -a *a frugibus appellata*, P. F. 81, 7 (sans autre exemple). Composés : *frūgifer* : καρποφόρος; *ferēns* (Lucr.); *legus* (Ov.), *parēns* (Ven. Fort.), *parus* (Lucr.), *perdius* (-perdus?), mot créé par Plin. 16, 110, pour traduire l'homérique ὀλεστικάρτος.

L'ombrien a aussi *frif*, *fri* « frūgēs » accusatif pluriel. Le latin et l'ombrien sont les seuls à avoir conservé ce mot racine, qui n'apparaît ailleurs que dans des dérivés. V. *fruar*.

fu : fi. Interjection marquant le dédain ou l'aversion. Cf. gr. *φῦ*, *φῦῖ*, et *fufae*. Onomatopée labiale; cf. fr. *peuhl*, *pfu*, etc., de la langue familière.

fuam, fui : v. *sum*, pour l'emploi; *fūtāuit* : *fuit* (cf. P. F. 79, 5, cité sous *fūtō*); *fūtāuere* : *fuere*, CGL V Plac. V 22, 14 et 30.

Le groupe de *fui*, *fuam* appartient à une racine dissyllabique dont le sens concret de « croître, pousser » est conservé seulement par le grec φάω et l'arm. *busanim* (aor. *busay*) « je pousse », *boys* « plante », cf. aussi skr. *bhāmih* « terre », mais qui, dans la plus grande partie du domaine indo-européen, a pris le sens de « devenir » et a servi à compléter le système de la racine **es-* « exister », laquelle fournissait seulement un présent et un parfait. Le perfectum *fui* doit donc reposer sur l'aoriste, qui est représenté par gr. *ἔφῦ*, « il a poussé » et par skr. *ābhū* « il a été », v. sl. *by* (*bystū*), lit. *bū-k* « sois »; l'irlandais a de même *boi* « a été ». Le degré zéro de la racine devant consonne est nécessairement de la forme *ū* : skr. *ābhū*, gr. *ἔφῦ*, v. sl. *byti*, lit. *būti*; un *u* bref ne peut apparaître que devant voyelle, ainsi dans gr. φάω, dans lat. *būo* « il a été » (qui sert de prétérit à *esmi*, *esū* « je suis »), et de même dans lat. *fui* et *fuam*, ou dans le subjonctif du perfectum, osq. *fuid* « fuerit ». C'est donc sur les deux formes fondamentales qui servaient l'une de perfectum, l'autre de subjonctif — subjonctif

autonome, indépendant du présent, suivant l'ancien usage italo-celtique — qu'ont été faites les formes nouvelles *fore*, *forem* et *futūrum*; même chose a eu lieu en osque, où *fusid* répond à lat. *foret* et où, de plus, le prétérit et le futur de l'inflectum sont tirés de *fu-*: imparf. osq. *fufans* « erant », futur osq. *ombr. fust* « erit », *ombr. furent* « erunt », et même en ombrien un impératif *futu* « estō ». De même que l'u bref de gr. *φύσις*, *φύσις* provient de *φύομαι*, en face des formes anciennes à *ū* telles que *φύλι*, *φύλον*, « tribu », l'u bref de *fore* (ancien **fusi*), *forem* et de *futūrum* provient de formes telles que *fui* et *fuam*; ceci en atteste le caractère secondaire. Le procédé remonte haut; en irlandais, on trouve parallèlement des formes telles que *buith* « être », *ro-boith* « on a été ». La racine de *fui* est entrée ainsi dans la conjugaison du verbe « être ». Le mélange est allé loin en celtique (v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II, p. 419-441) et en germanique occidental: v. h. a. *bis* « tu es », etc. Le grec et l'arménien n'en ont pas trace.

Entrée dans la conjugaison du verbe « être », dont elle fournit, outre le perfectum, la survivance isolée *forem* et les infinitifs futurs *fore*, *futūrum*, la racine de *fui* a perdu en latin son existence propre. Elle ne fournit aucune forme nominale. La traduction du datif osque *fuu* trié de la table d'Agnone par « Genetrici » est aujourd'hui abandonnée, pour revenir à la traduction *filiae*, proposée par Thurneysen; v. Vetter, *Hdb.*, nos 147 et 123 b et e.

La racine avait si bien pris le caractère d'un auxiliaire qu'elle a servi à former des formes grammaticales. L'imparfait italo-celtique du type de osq. *fufans* « erant » et de lat. *legēbam*, *amābam* présente un morphème **fā-* qui est manifestement la racine de *fui* avec la caractéristique de prétérit *-ā-* qui figure dans lat. *eram* et dans le type lit. *būuo* « il était », arm. *cnay* « je suis né », etc.; dans le futur lat. *monē-bō* (fal. *pipafo* « je boirai », *carefo* « carēbō »?), il y a une formation parallèle dont le second terme est sans doute le même subjunctif dont on a en vieux slave la 3^e plur. *bo* « qu'ils soient ».

D'autre part, il faut citer *fiō*, qui, à l'inflectum, sert de passif à *faciō*. V. aussi peut-être *fut(t)uō*.

**fuās* : *faciās*, CGL V 361, 35; *fuat* : *faciat*, IV 412, 1; *fuet* : *faciet*, V 629, 10.

Formes sans autre exemple. Si elles sont correctes et ne résultent pas d'une confusion avec *fuam* ancien subjonctif de *sum*, elles s'expliqueraient comme les formes *duim* et *credūās* anciens subjunctifs de *dō* et appartenant à la racine **dhē-* de *faciō*, sans l'élément *-k-*. Mais leur isolement les rend suspectes; peut-être faut-il lire : *fuās* : *fūs*, etc.; cf. *ombr. fuia* « fiat ». V. *faciō* in fine.

I. *fūcus*, *-ī* m. : *fucus*, algue marine, lichen roccella; teinte que l'on en tire, rouge, fard (sens propre et figuré), déguisement. Ancien (Plt.), usuel, non roman; passé en celtique : gall. *fug* « tromperie ».

Dérivés et composés : *fūcō*, *-ās* : teindre, farder, gr. *φύκι*, *fūcō*, *-ōnis* : gl. *ἐργόμοκος* « flatteur » (cf. *fullō*, etc.); *fūcātus*, *-tiō*; *fūcūlis*, P. F. 82, 1; *fūcōsus*; *fūcīnus*; *in-*, *of-*, *per-fūcō*, *-ās* : jeter de la poudre aux yeux; *offūciāe* : fards, tromperies.

Correspond au gr. *τὸ φύκος* avec changement populaire de genre et de déclinaison (cf. *cēsus*); la correspon-

dance *f* : *φ*, au lieu du *p* attendu, indique que le mot grec est d'origine étrangère (sémitique) ou que les deux mots sont des emprunts indépendants à la même langue. v. Ernout, *Aspects*, p. 50 sqq., 63.

II. *fūcus*, *-ī* m. : bourdon, faux-bourdon. Ancien (Plt.). Non roman.

Du nom racine **bhei-* de l'« abeille », dont des dérivés figurent dans : v. sl. *bīčela*, lit. *biūts*, v. pruss. *biūte*, v. h. a. *bīni*, irl. *bech*. On suppose **bhoi-ko-s*; Kluge, comparant v. angl. *bēaw* m. « taon », part de **bhokw-*, mais le sens est différent.

fuāe : « pouah »; *interiectio mali odoris*, CGL IV 240, 2. Familier; cf. *fu*.

fugiō, *-is*, *fūgi*, *-itum*, *-ere* (doublet *fugire*, *fugitū*, *fugitū* dans la langue vulgaire, v. Thes. VI 1475, 35 sqq., qui a passé dans les langues romanes, v. M. L. 3550, cf. *fodere* et *fodire*) : fuir (transitif et absolu), s'enfuir (éviter de (avec l'infinitif)); échapper à; être exilé, banni (les sens sont à peu près les mêmes pour ceux de gr. *φεύγω*, qui a pu, du reste, exercer une action sur le verbe latin). Usité de tout temps. Panroman.

Formes nominales et dérivés : *fuga*, *-ae* f. : fuite, M. L. 3548, B. W. sous *fuir*; *britt. fo*; *causatif fugō*, *-ās* mettre en fuite, M. L. 3549, et ses composés *au-*, *dē-*, *dif-*, *ef-*, *re-fugō*, tous rares et tardifs; *fugālia*, *-ium* n. pl. : fêtes pour célébrer l'expulsion des rois; *fugāx* adj. : fuyard; *fugītiuus* : fugitif, M. L. 3553; *fugītiuus*, *-a* esclave fugitif, *-ve*; *fugītiuārius*, *-ī* « qui poursuit [ou qui accueille] les esclaves fugitifs »; *fugītiuōsus*, *φύγιος* (Gloss.); *fugitor*, *-ōris* m. : *ἀ. λ.*, création plaisante de Plt., Tri. 723, d'après *bellātor*; *fugiō*, *-ās* : chercher à fuir, éviter (archaïque et familier). Sur *fugiō* d'après l'analogie de *fugiō/fuga* a été créé **fugia*, qui est à l'origine du fr. *juite*, M. L. 3552; *fugēla*, *-ae* f. (archaïque) et *confugēla*; *fugibilis* (Boèce = *φευκτός*).

Composés en *-fuga*, *-fugus*, *-fugium* : *per-*, *re-*, *trans-fuga* m.; Fest. 236, 10, *perfugam Gallus Aelius ai qui liber aut seruus sua uoluntate ad hostes transierit; qui idem dicitur transfuga*; *pro-fugus*; *re-fugus*; *ef-*, *per-*, *re-fugium*, M. L. 7161; *rēgīfugium*; *suffugium*.

Composés de *fugiō* : *au-* (M. L. 781 a), *con-*, *dē-*, *dif-*, *ef-* (*ec-*), *per-*, *pro-*, *re-*, *suf-*, *trans-fugiō*, dans lesquels le sens du verbe demeure inchangé et précisé seulement par le préverbe.

Dérivé d'un présent athématique **bheug-* que le grec a fait passer au type thématique : *φεύγω*, *ἐφυγον*. Le même thème existait comme nom racine d'action conservé dans l'accusatif gr. *φύγα-δε*; on en a au nominatif le dérivé hom. *φύξια* et ombrairement le dérivé *φυγί*, qui a son pendant exact dans lat. *fuga*. Le lituanien a aussi un présent dérivé *būgstu* « je prends peur » (avec une forme allongée de l'u radical), un causatif *bauginti* « effrayer » et un adjectif *baugūs* « craintif ». — En revanche, le *-gh-* intérieur oblige à séparer got. *biugan* « plier », apparenté à gr. *πτύχ-* (*πτύσσω*) et sans doute à la racine sanskrite *bhuj-* « plier », où le *bh-* initial représenterait un ancien groupe de consonnes et où *-j-* est sans doute le résultat d'une dissimilation.

fulciō, *-is*, *fulsī*, *fultum* (à basse époque *fulciū*, *fulcitum*), *fulcre* : étayer, soutenir, supporter; et par suite

« affermir, fortifier ». Ancien, usuel. M. L. 3554, 3564 (*faltus*).

Formes nominales, dérivés et composés : *fulcrum* n. (noté aussi *fulcrum*, Gloss.) : support, étai; pied [de lit, etc.]; *fulcra* : lecti ornamenta, CGL, Scal. V 600, 9). *fulmen*, *-inis* n. : très rare; mais semble bien attesté, Cic., Balb. 34; Ov., Am. 1, 6, 16; 2, 1, 15-20 (v. Thes. VI, 1525, l. 29 sqq.). L'homonymie de *fulmen* (issu de *fulgria*, sur laquelle, du reste, joue Ovide, a fait triompher le dérivé *fulmentum* (*fulmenta* f. dans Caton); *fulpher* (rare et poétique); *fulcimentum* (époque impérimen (rare et poétique); *fulcitra* f. (époque impériale, Vitr., Colum., Plin., Hor.), d'où *fulor* *-itrix* à basse époque; *fulcipedica* f. : terme d'injure dans Pét. 75, 6 « ban-fulcipro »; *affulciō*, M. L. 267 a; *circumfulciō*; *confulcro* (Vg.); *infulciō* : enfoncer (époque impériale, Sén., Suét.), M. L. 4413, 4414; *perfulciō* (tardif); *prae-*, *Suét.*, M. L. 4413, 4414; *soutenir* (de M. L. 8435. Cf. aussi M. L. 3563, **fulcōrium* et **refulta*, 7162).

Étymologie incertaine. L'indo-européen n'admet pas de racine commençant par la sonore aspirée nécessaire pour rendre compte de lat. *f* et finissant par une sourde. Sans doute forme à finale assourdie d'une racine **bhelg-*; la forme à *c* différenciail cette racine de *fulgō*. On rapprocherait v. isl. *bládkvi*, v. angl. *bealca* « poutre », lit. *balžiena*, *balžėnas* « pièce de bois servant à soutenir quelque chose »; on explique ainsi exactement lat. *fulcrum*. Peut-être gr. *φράγγυ*.

fulgō, *-is* (forme archaïque, attestée par la poésie, cf. Thes. VI 157, 63 sqq.) et *fulgēō*, *-ēs* (forme usuelle et classique, Cic., Catull., Varr., etc.), *-sī*, *-ēre*, *-ēre* : « briller » en parlant des astres, des phénomènes lumineux du ciel, et spécialement de l'éclair; de là le sens de « lancer des éclairs » (auquel il faut sans doute rattacher la glose de P. F. 82, 13, *fulgere prisci pro ferire dicebant, unde fulgur dictum est*), e. g. *Ioue fulgente, tonante*, Cic., N. D. 2, 25, 65 et Vat. 20; l'emploi impersonnel de *fulgit, fulget* « il éclaire »; cf. Cic., Diu. 2, 72, 149, *si fulserit, si tonuerit, si tactum aliquid erit de caelo*. Usité de tout temps. Conservé seulement dans une forme romaine, M. L. 3554 a, et en irlandais, dans le dérivé *fulgen* « ignis ».

Formes nominales, dérivées et composées : *fulgor*, *-ōris* m. : « éclat », sens physique et moral, cf. *splendor*, *ardor*, etc.; *fulgur*, *-uris* n., normalisation d'une ancienne flexion *fulgus, fulgers* encore attestée sporadiquement, cf. Thes. VI 1517, 74 et 1518, 9 sqq., et conservée dans certaines langues romanes, cf. Meyer-Lübke, *Einf.*, § 179; B. W. sous *foudre* : éclair (= *ἀστραπή*), M. L. 3555. De là : *fulgurō*, *-ās*, impersonnel et personnel qui a tendu à remplacer *fulgēō* dans le sens de « lancer des éclairs », avec ses nombreux dérivés et composés, M. L. 3556; *fulguriō*, *-is* « frapper de la foudre », surtout employé au participe *fulguritus*, cf. Varr., L. 5, 70; P. F. 82, 8; *fulgurālis*; *fulgureus* (tardif).

fulmen, *-inis* n. : foudre, coup de foudre, différencié de *fulgur*, e. g. Sén., N. Q. 2, 57, 3, *fulgur quod tantum splendet, et fulmen quod incendit...* *fulmen est fulgur intantum* (= *κατανύς*). Plus fréquent que *fulgur*, cf. Thes. VI 1518, sauf dans la Vulgate, mais non roman.

Dérivés : *fulminō*, *-ās* : fulminer, lancer la foudre (impersonnel et personnel), foudroyer (transitif), avec

ses dérivés et son composé *diffulminō*; *fulmineus*; *fulminātus*.

Autres dérivés : *fulgetrum* (et *fulgetra* f.) : sorte d'éclair, différencié de *fulgur, fulmen*, sans que la distinction se laisse préciser clairement, cf. Thes. s. u. Pour la forme, cf. *ueretrum*; *fulgidus* : brillant, qui éclaire; *fulgēsco*, *-is* : commencer à briller; composés de *fulgēō* : *ef-* (*ec-*), *of-*, tous deux d'époque impériale, *prae-*, *re-*, *suf-fulgēō*, presque uniquement poétiques.

La racine indo-européenne **bhelg-* devait fournir un présent radical athématique qui n'est attesté nulle part, mais que supposent la longue radicale de véd. *bhrđjāte*, av. *brāzaii* « il brille » et le manque de concordance entre gr. *φλέγω* « j'enflamme » et lat. *fulgō* et *fulgēō*. Le grec a le nom d'action *φλόξ* (*φλογός*) « flamme ». Le vocalisme de lat. *fulmen* et *fulgur* a été déterminé par celui de *fulgō*, *fulgēō* (*fulsi* est aussi fait sur *fulgō*); le grec a *φλέγμα* « embrasement », *φλεγμονή* « inflammation » et *φλογός* « flamme ». Le vieux haut allemand a *blecchen* « devenir visible », de *blakjan*. — Un vocalisme à degré zéro **bhlg-* apparaît peut-être dans les formes baltiques et slaves, qui ont le suffixe **ske/o* : v. sl. *blištiq* (*blištiiti*), *blištai* « briller » (avec type *-i/-ē-* des verbes indiquant l'état), lit. *blizgū*, *blizgėi* « briller » (avec *-g-* de *-gsk-*; cf. le type gr. *μίσγω*), et ce vocalisme concorderait avec celui de lat. *flagrō* et *flamma*. Les formes latines n'admettent pas d'autre explication; mais les formes slaves *bliskū* et *bleskū* « éclat » supposent des diptongues *-ei-* et *-oi-*; ces formes pourraient être faites secondairement sur le verbe; mais le germanique a des formes reposant sur **bhelg-* : v. isl. *blīkia* « briller », v. angl. *blīka* « briller », etc. On ne peut donc rien affirmer. Du reste, **bhelg-* et **bheligh-* sont des formes élargies de la racine **bhel-* « briller » de skr. *bhālam* « éclat », v. sl. *belū* « blanc », v. isl. *bāl* « feu », gr. *φάλλω* « λαμπρύνει », Hes., etc.

Flagrāre est un dérivé d'un mot **flagro-* ou **flagrā-* non attesté, qui a pu disparaître par suite de son homonymie avec *flagram*; cf., avec un autre vocalisme, norv. *blakra* « briller, faire des éclairs ». Quant à *flamma*, le *-mm-* ne peut s'expliquer ni en partant de *-gm-*, cf. *agmen*, etc., ni en partant de *-gsm-*, cf. *exāmen*. Il y a eu gémination expressive de la consonne médiane.

fulgō, *-inis* (*fulligo*, CGL II 74, 11) f. : suie. Ancien. M. L. 3558, *fuligo* et **fulligo*. Cf. *cāligō*, *rōbīgō*, *origō*, etc., Ernout, Philologica, I, p. 175 sqq.

Dérivés (tardifs) : *fuliginātus*; *fuliginēus*; *fuliginōsus*. Il faut sans doute y rattacher *fulina* : *coquina*; *fulinārius* : *coquus*, *coquaster*; *fulināre* : *coquināre*, qu'on trouve dans les Gloses et qui doivent être des transformations plaisantes de *culina*, influencées par *fuligō*.

Dérivé d'un thème **dhūli-*; cf. lit. *dūlis* « nuage, vapeur, fumée (servant à enfumer les abeilles) », skr. *dhūli*, *dhūli* « poussière »; le lituanien a, d'autre part, *dujā* « poussière fine ». Le sens de « objet mis en mouvement vif » était celui de la racine, et l'on s'explique ainsi irl. *dūil* « désir ».

fulix, *-icis* (*fulica*, *-ae*) f. : foulque, poule d'eau. Depuis Afranius. Des traces de la double flexion subsistent dans les langues romanes; cf. M. L. 3557 et *Einf.*, p. 187. Diminutif : *fuliculus* m. (Gloss.).

Cf. v. h. a. *belihha* « poule d'eau », et peut-être gr. *φαλάρις*, skr. *balākā* « cigogne »; et, pour la formation, *corniz*, etc.

fullō, -ōnis m. : 1° foulon; 2° sorte de scarabée (qui saute comme le foulon). Ancien, usuel. M. L. 3562.

Dérivés : *fullōnius*; *fullōnicus*, subst. *fullōnica* f. (scil. *ars* ou *taberna*); *fullōnicō*, -ās (bas latin), -cātiō (= γαρφαρίδι); *infullōnicātus* = ἀνεραρός (Gl.). Un verbe *fullō, dont le participe *fullātum* figure dans les Gloses, CGL III 322, 36, est supposed par les formes romanes : fr. *fouler*, it. *fozzare*, etc.; cf. M. L. 3560. Cf. aussi 3561, *fullicāre. Le germanique a : v. angl. *fullere* et *fullian* « fouler ».

Terme technique de type populaire, sans étymologie certaine.

fuluus, -a, -um : 1° brillant (se dit des astres, de l'Olympe, etc.); 2° couleur de feu, fauve. Cf. Gell. 2, 26, 11, *fuluus... uidetur de rufo atque uiridi mixtus in aliis plus uiridis, in aliis plus rufi habere*. Ancien, poétique ou technique. M. L. 3565 (*fūlus*).

Dérivés : *fuluāster*, -tra, -trum (Ps.-Apul.); *fuluidus* (Itala); *fuluor*, -ōris? (douteux; cf. Thes. s. u.); *Fuluius*, -uia, -uianus (-a herba, Plin. 26, 88), -uia-ster. Certaines formes romanes du type fr. « fauve » remontent à *falous*; CGL IV 24, 5, 23, qui est sans doute germanique. M. L. 3174.

Le groupe le plus ordinairement rapproché est celui de lit. *gelias*, v. sl. *žltū* (serbe *žut*) « jaune »; cf. sous *fel*. Des formes à *gh-* prépalatal sont signalées sous *holus*. Sur *flāuus* et *flōrus*, de racine dissyllabique, v. ces mots. Le suffixe *-wo- est courant dans les adjectifs désignant des couleurs; cf. *flāuus*, *heluus*, *rāuus*, etc. On le retrouve notamment dans v. h. a. *gelo* « jaune » et dans lit. *geišvas* « jaune ».

Le même suffixe se retrouve dans lit. *dūlsvas* « grisâtre » que M. Niedermann a rapproché I. F. 15, 120 sqq. Enfin, M. Burger, Rev. Ét. lat., 8 (1930), p. 227 sqq., repousse les deux étymologies à cause du sens et, comparant gr. *αἴθων* à côté de *αἴθω*, rapproche de manière séduisante le verbe latin *fulgō*, *fulgeō*.

fūmus, -ī m. : fumée. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 3572.

Dérivés et composés : *fūmō*, -ās : fumer (employé surtout absolument; l'emploi transitif est rare et tardif), panroman, M. L. 3566 (et celtique : bret. *fu*, *fu*); *fūmābundus* (Ital.) et *ef-*, *suf*, M. L. 8436; *trānsfūmō*, composés d'époque impériale; **affūmō*, M. L. 268; *fūmescō*, -is (Isid.); *fūmeus*; *fūmidus*; *fūmōsus*, M. L. 3569, 3571; *fūmārium* m.; *fūmāriolum* n. : cheminée, M. L. 3567, 3568; *fūmāria* f. : nom d'une plante, *καπνός ἢ κορυδάλλον* : *fūmigō*, -ās : fumer (emploi absolu) et enfumer; en médecine « faire des fumigations », de là *fūmigābundus* (Ital.); *fūmigium*; *fūmigatiō*; *ef-* et *suf-fūmigō*, M. L. 3570; *fūmi-fer*, -ficus (= χαρμωποτικός); *fūmus terrae* m. : fumeterre, M. L. 3573.

Cf., avec le même sens, skr. *dhūmāh*, v. sl. *dymū* (s. *dīm*, *dīma*; r. *dym*, *dīma*), lit. *dūmai* (au pluriel), v. pruss. *duimis* (gr. *θύμός* « force vitale, courage » est trop aberrant pour être rapproché; c'est une formation

propre au grec, à rapprocher de *θῶω* « je m'élançai »; cf. toutefois hitt. *tuhhima-* « halètement » de **dhūmō*; B. S. L. LII, p. 75 et s. Le germanique a, avec un sens différent et un autre vocalisme, v. h. a. *toum* « vapeur » et, de plus, avec un autre suffixe, got. *dauns* (féminin) « vapeur ». V. lat. *suffiō* et *fūligō*.

funda, -ae f. : fronde. Puis par extension toute espèce d'objets comparables à la fronde : chaton de bague, trameil, bourse; et aussi la balle de plomb qu'on loge dans la fronde; enfin « bandage », sens tardif sous l'influence du grec. Ancien. M. L. 3577 (*fūnda*); B. W. sous *fronde* et *fonte*. Celtique : irl. *bann*, *sonn*?

Dérivés : *fundītor* : frondeur; formé comme *iānditor* (de *iānus*) et sur lequel sans doute a été fait *librītor*, e. g. Tac., A. 2, 28; *fundibulum* n.; *fundibulus* m. (hybride latino-grec, cf. *justibalus*) : *σφενδόνη*, « fronde » et « frondeur », M. L. 3582 a; *fundibali* : *λαθόδοκος* (Gloss.); *fundibalo*, -ās; *-balarius*, *-balator* (Itala); *fundālis* (Prud., ou *fūnālis*?).

Funda a subi l'influence de *fundō*, auquel le rattachait l'étymologie populaire; cf. Isid., Or. 18, 10, 1, *funda dicta eo quod ex ea fundantur lapides, i. e. emittuntur* (cf. hom. βέλεα χέσθαι). C'est un mélange de *funda* et de *fundō* que provient *fundiō*, -āre « lancer avec la fronde » employé au figuré par Plaute; *f. uerba*, comme *fundere uerba*. De même, c'est par suite d'un rapprochement avec *fundō* que *fundibulum*, qui proprement désigne l'entonnoir, cf. M. L. 3583, a pu être confondu avec *fundibulus* et désigner la fronde.

A *funda* plutôt qu'à *fundus*, mialgré Varron, semblent se rattacher *fundula* « impasse, cul-de-sac », *fundulus* « saucisson, andouille ».

Mot technique, sans doute emprunté au même mot qui a, d'autre part, fourni le synonyme grec *σφενδόνη*, dont Porigine indo-européenne est très douteuse (on compare *σφενδόνη* « impétueux »). Dans l'armée romaine, les frondeurs semblent avoir été des *auxiliārēs*, originaires des Baléares (cf. Cés., B. G. II 7, 1); de même dans l'armée d'Hannibal. Il n'y a pas lieu d'accepter le rattachement, proposé par Cuny, BSL 37 (1936) 1-12, de *funda* et *σφενδόνη* à la racine **bendh-* « lier », par une évolution sémantique « bandage, ceinture », puis « bourse » et « fronde », tout ceci arbitraire.

fundō, -is, *fūdi*, *fūsum*, *fundere* : 1° verser, répandre. Correspond à gr. *χέω*, se dit des liquides, et spécialement d'un métal en fusion; de là le sens technique de « fonder » conservé dans les langues romanes. Par analogie s'est appliqué à toute espèce d'objets, matériels ou non, qui se répandent d'une manière régulière et ininterrompue (grains, sons, larmes, odeurs, paroles, rayons, lumière, vents, etc. : cf. *fluō*); d'où le sens de « produire en abondance » (se dit de la terre); 2° terme technique de la langue militaire « disperser, mettre en fuite » (souvent joint à *fugāre*, avec lequel il allitère). Pronominal : *se fundere* « se répandre, s'étendre au loin ». Participe : *fūsus* « qui se répand, diffus, prolixe ». Usité de tout temps. M. L. 3581; B. W. *fondre*; celtique : gall. *fynnu*, etc.; cf. peut-être aussi M. L. 3582, 3584, **fundiāre*, **fundicare*.

Dérivés en *fund-* et en *fūs-* : *fundibulum* : entonnoir, M. L. 3583, sans doute refait sur le composé

plus ancien *infundibulum*; *fūsiō* (rare), non attesté avant Cic., N. D. 1, 15, 39, dans un passage sans doute traduit du grec : *Chrysiippus ipsum mundum deum dicit esse et eius animi fusionem (= χόσιν) uniuersam*; conservé dans le fr. *foison*, M. L. 3612; les composés *con-*, *dis-*, *ef-*, *prō-*, *trāns-fūsiō* sont, au contraire, usités. Cf. aussi *fūsiōnāticum* : *ὀλιστικόν* (Gloss.); *fūsor*, terme technique : fondeur en métaux (dans l'Itala, traduit *ὀλόχθος* « échanson », *pincerna*, et à une féminin *ninfusitrix*; v. Thes.); *fūsilis* : fusible; *fūsūra* : fonte, fusion (Plin.); *fūsus*, -ūs m. : rare, ne semble pas attesté en dehors de Varr., L. L. 5, 123, *sons unde funditur e terra aqua uiua, ut fistula a qua fusus aquae*; *fūsorius* : *χωνευτικός*, qui se met en fusion (Gloss.); *fūsorium* : évier.

Composés de *fundō* : *af-fundō* (*affūsō*, -ās, M. L. 269 a); *circumfundō* (= περιχέω); *confundō* : verser ensemble et « confondre » (cf. συγχέω), M. L. 2141; *confūsiō* = *σφραγισμός*; *dēfundō* « tirer » du vin (= καταχέω), M. L. 2524; *dif-fundō* (= διαχέω); *effundō* (= ἐχέω); *infundō* (= ἐχέω), M. L. 4415; *interfundō*; *offundō* « répandre devant soi, envelopper »; *perfundō* « verser à travers, inonder », M. L. 6410; *praefundō* (rare, post-classique); *prōfundō* « répandre en abondance » (= προχέω); *refundō* « reverser, refouler, rejeter, rendre liquide » M. L. 7163; *suffundō* (= ὑποχέω); *trānsfundō*, M. L. 8854 a.

funditō, -ās : v. *funda*. Dans les formes précédentes, le latin a généralisé le *-d-* de *fundō*; mais certaines formes ne présentent pas cet élargissement. Ainsi :

1° *exfuit* : glosé *effusi* par P. F. 71, 12 (sans doute lire *exfuit*; la quantité de la voyelle intérieure n'est pas attestée directement). Le composé suppose un simple **futus*, auquel se rattache peut-être **fūāre*; v. plus bas.

2° *fūtis*, -is f. : *uas aquarium uocant futim, quod (l. quo?) in tricinio allatam aquam infundebant*, Varr., L. L. 5, 119. De *fūtis* a été tiré un dénominatif **fūtio*, -is (*fuitio*, Priscien, GLK II 131, 25) conservé dans le composé *effūt(i)ō*, -is « répandre des paroles, bavarder » (doublet *effūtāre* dans les gloses, cf. Thes. Gloss. s. u.). Classique, mais avec une nuance familière. De là : *effūticius*, -a, -um (Varr.).

3° *fūtillis* (et *futilis*) : qui s'écoule ou qui laisse s'écouler facilement; substantif neutre *fūt(i)ile* : vase à eau usité dans les cérémonies religieuses. S'emploie surtout au sens moral : « indiscret, frivole; futile »; cf. P. F. 79, 7, *futilis dicuntur qui silere tacenda nequeunt, sed ea effundunt. Sic et uasa futilia a fundendo uocata*; Isid., Or. 10, 109; CGL Plac. V 19, 16. En dérivent : *fūt(i)ilitās*; *fūt(i)ilitier*; *effūtillis* « qui nihil retinet », CGL V 619, 8.

La racine **gheu-* « verser » fournissait un acoriste athématique qui est conservé dans hom. *χύω*, etc.; le présent gr. *χέω* est isolé; le sanskrit a le présent à doublement *juhōti* « il verse » (en libations), il sacrifie. Il y a un *ū* dans gr. *χύλος* « suc, jus » et *χῆμός* « suc », comme dans lat. *fūtis*, peut-être aussi dans alb. *dile, dile* « cuire ». — Pour obtenir un présent, les langues occidentales ont recouru au suffixe **-de/o-*, d'où got. *giutan* « verser ». Le latin combine le même suffixe avec la nasale infixée, d'où *fundō*, en face de *fūdi*; le participe *fūsus* a été fait secondairement sur *fūdi*; une forme an-

cienne bâtie directement sur la racine est attestée par *exfuit* (pour **fuitō*, v. *confuitō*). Le grec a une formation intensive : *κόχω* « couler », Hés., avec un verbe *κοχῶδρα* (chez Théocrite), *κοχῶδρῶν* « s'écouler en abondance ». On peut rapprocher aussi arm. *joyl* « fondu » (se dit d'un métal) et peut-être jew « forme ».

fundus, -ī m. (*fundus*, -ūs dans Paul. Dig.; traces d'une flexion *fundus*, -eris dans Greg. Tur., cf. Thes. VI 1574, 2 sqq.; sur la forme de latin vulgaire *fundora* (pluriel), v. Meyer-Lübke, *Einf.*, p. 184; B. W. sous *fond*) : 1° fond (de toute espèce d'objets : sol, mer, fleuve, vase, armoire); 2° fonds de terre : *fundi appellatione omne aedificium et omnis ager continetur; sed in usu urbana aedificia aedes, rustica uillae dicuntur; locus uero sine aedificio in urbe area, rure autem ager appellatur; idemque ager cum aedificio fundus dicitur*, Dig. 50, 16, 211. Toutefois, de très bonne heure, *fundus* a désigné la « terre »; par opposition à *aedes*; e. g. Plt., Tru. 174, *sunt mi etiam fundi et aedes*; 3° terme de droit, synonyme de *auctor*, « celui qui donne une base à, qui confirme ou ratifie » (v. Gell. 19, 8, 12); se dit surtout du peuple, cf. P. F. 79, 2, *fundus dicitur ager ad similitudinem fundi uasorum. Fundus quoque dicitur populus esse rei quam alienat, hoc est auctor*, et Thes. VI 1580, 53 sqq. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3585.

Dérivés et composés : *fundō*, -ās : donner un fond à, maintenir sur un fond, fonder, M. L. 3580, et ses dérivés : *fundāmen* (poétique), *fundāmentum* « fondement, base (sens propre et figuré) », M. L. 3579; irl. *fundaiment*; *fundātor* (non attesté avant Vg.); *fundatiō* (Vitr., Itala); *funditus* : depuis le fond, de fond en comble (cf. *radicius*); *suffundō*, -ās, M. L. 8437; **affundāre*, M. L. 269; **confundāre*, M. L. 2140; **exfunderāre*, M. L. 3009; *exfundō* : éuertō (un exemple tardif); **infundāre*, M. L. 4415 a. On y rattache la forme osco-latine de Lucrèce, CIL I 2 401, *fundatid* « deposuerit? », v. Vetter, *Hdb.*, p. 164., mais cette forme est peu sûre, cf. Ernout, *Textes archaïques*, n° 91.

fundānus : épithète de *mūniceps*, *mūnicipium*, cf. Gloss., *fundanus rusticus qui fundos colit, et pāgus/pāgānus*, etc.; de là *Fundānius*, -a, noms propres.

profundus : *profundum dicitur in quod altum est ac fundum (longe habet)*, F. 256, 19. Ancien, usuel, classique. M. L. 6772 et 6771, **profundicāre*.

lātifundium (époque impériale, Plin., Sén., Pétr.) : vaste domaine.

Pour *fundulus*, *fundula*, v. *funda*. *Fundus* appartient à un groupe de mots évidemment apparentés les uns aux autres, mais dont les formes diffèrent trop pour qu'on puisse poser des originaux indo-européens. L'explication de ce fait — qui est de caractère religieux — a été fournie par M. Vendryes, dans un mémoire cité sous *mundus*, l'une des formes du groupe. Le mot le plus proche de *fundus* est irl. *bond* « plante du pied », gall. *bon* « base ». Il y a une forme **bhūdhd-* dans gr. *ποθύνη* « fond, pied (d'une montagne) », etc. (cf. Porzig, Wörter u. Sachen 15, 1933, 112-139), skr. *budhāh* « sol, base », v. h. a. *bodam* « sol ». Il y a *-d-* dans v. isl. *botn*, v. angl. *botm* « fond » et gr. *πύδαξ*. Le *-d-* latin et celtique est donc ambigu. — Mais on ne peut même affirmer que *f-* du latin repose sur *bh-*; car

s substantifs en *-is* : *finis*, etc., sans doute *stis*; Lucrèce écrit *aurea... funis*, 2, 1154, dans ce où il songe à l'homérique *αεργή χρυσόφυς*, etc.; accusatif *fūnem*, ablatif *fūne* attesté par un seul exemple de *fūnī* dans Caton, Agr. 22. tif pluriel est en *-ium*; quelques exemples d'*-is* dans Caton, Agr. 26; Sisenna hist. 26, 4, 575; 8, 708): corde, câble. Souvent joint à *it* il est différencié: semble désigner une corde se; cf. P. F. 481, 1, *thomices Graeco nomine... iae restes ex quibus fiunt funes*. Ancien, usuel, is des locutions proverbiales. M. L. 3589; cel. *suanem*, britt. *fun*.

rēs : *fūniculus* (*fūniculum* tardif, sans doute à ion du gr. *σχοινίσμα*; *fūnicula* comme resti-) : petite corde; *fūnalis* : de corde, de volée), en dehors du timon (on trouve aussi *fūnās* ce sens); *fūnale* n. : torche faite d'une corde de cire; *fūnetum* (Plin. 17, 174); **fūnāmen*, 574.

rēs : *fūnambulūs* = *σχοινοβάτης*; *fūnirepus fūnitortor* (Gloss.) = *σχοινοπλόκος*; *sēmifū. μισχοίνιον*.

rapprochement sûr (v. *finis*). Si *ū* repose sur *oi*, on pourrait rapprocher lat. *filum*.

-eris n. (anc. *foinos*?, cf. Mar. Victor., GLK *ex libris antiquis... pro « funus » « fo(ſ)nus »*); au sens général (le convoi se dit proprement, souvent au pluriel collectif, *fūnera*, le deuil it plusieurs cérémonies. Mais la loi des s emploie le singulier, 10, 4 et 10, 5. Servius Ae. 2, 539, *funus est iam ardens cadaver; quod tur exsequias dicimus; crematum, reliquias; am, sepulcrum*; mais cette explication repose ologie populaire qui rapproche *fūnus* de *fūnis* « torche », cf. Varr. ap. Serv., Ae. 6, 224, et 11, 143. Ailleurs, Servius, Ae. 3, 22, note : *apparatus mortuorum funus dici solet. Du cérémonie funèbre »* on est passé en poésie au *nort* », cf. Thes. VI 1604, 52 sqq., et de « *causis* de « *causē* de mort, destruction, ruine ». uel. Non roman.

ūs : *fūnebris* : relatif aux funérailles, funèbre, *s-ri-s*; *fūnerūs* (poétique, époque impériale); *us*; *fūnerālis*, *-rūsus*, tardifs; *fūnestus* : morte; *fūnestō*, *-ās* : exposer à la mort, souiller rime, déshonorer; *fūnerō*, *-ās* (époque impé-)lébrer les funérailles; *fūnerātiō*; *fūnerātiūs*. e complexe **-nes* indique des faits de carac- ; on a vu ci-dessus *fēnus*, et cf. *mūnus*. Sur adical, on ne peut faire que des hypothèses tes.

m. : voleur; dans la langue de l'Église « le ncien, classique. M. L. 3590; v. irl. *fūr*, etc. s et composés : *furtum* : vol (sens abstrait et *furia* « produit du vol »). Panroman. M. L.). Composé : *furtificus* (Plt.). Le vol s'accom- secrètement, *furtiūm* s'est employé par déri- vec le sens de « stratagème, ruse secrète », cf. 10, 735, *haud furto melior, sed fortibus armis*. sens de « secret, clandestin » qui s'est déve- ns *furtim*, *furtiūs* « volé » (Plt.) et « furtif »

secret » (à partir de Cic.). Le sens s'oppose donc à celui de *latrō*.

fūrōr, *-āris* (et *fūrō*) : voler; et surtout « soustraire, dérober », M. L. 3591, et **fūricāre*, M. L. 3597, B. W. *fourgon*; *fūrātor*; *suffūrōr* (joint à *suppilō* par Plt., Tru. 566).

fūrāx : enclin au vol, voleur; *fūrācitās*; *fūrāciter*; **fūrāus*, M. L. 3600; *fūrīnus*.

fūrātrina (Aplul.) : vol. Sans doute mot archaïque repris par Apulée, dérivé de *fūrōr*, comme *lā(u)trina* de *lāuō*. *Fūrātrīnus* : surnom de Mercure?

fūrō, *-ōnis* m. : furet, M. L. 3603 (f. et **furiō*); B. W. sous *furet*; *fūr mellāris*, nom d'un animal inconnu (le blaireau? *mēlō-mēlēs*, Isid., Or. 12, 2, 40) dans Polem. Silv.; *fūrōnia* : *αλέπτρια* (Gl.).

fūrunculus (sans doute diminutif de *fūrō*, attesté dans les langues romanes avec le sens de « voleur », cf. *homō/homunculus*) : tige secondaire de la vigne (qui dérobe la sève aux tiges principales), bosse de la vigne à l'endroit du bouton et, par comparaison, « furoncle ». M. L. 3607; B. W. s. u.

Semble inséparable de gr. *φῶρ*, comme déjà l'indiquent Serv., G. 3, 407, ... *certe a graeco uenit; nam fur φῶρ uocatur*. Mais l'*ū* (et sans doute le *f* initial) suppose un emprunt ayant passé par l'étrusque; à moins que *φῶρ* et *fūr* ne remontent tous deux à un même original non indo-européen (cf. *fūcus*) et n'aient été rattachés à *φῶρ*, *ferō* par étymologie populaire appuyée sur le sens de *ferre* dans une expression comme *agere ferreque*. — A remplacé *cleps*; v. *clepō*.

fūrca (*ū*), *-ae* f. : fourche à deux dents; toute espèce d'instrument en forme de fourche, en particulier instrument de supplice. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3593. Germanique; v. angl. *force*, etc.; celtique : irl. *forc*, etc.

Dérivés et composés : *fūrcāus*; *fūrcula*; *fūrcilla*, M. L. 3594; *fūrcillō*, *-ās*, *-ātus*; *fūrcifer* « pendard »; *fūrc(ul)ōsus* (bas latin); *bifūrcus* : qui bifurque; *bifūrcum* n. : bifurcation; **quadrifūrcum*, M. L. 6917; *trifūrcus*, *-cium*. Le sens de ces composés est curieux. Ils ne signifient pas « qui a deux, trois, quatre fourches », mais « qui a la forme d'une fourche à deux, trois, quatre dents »; cf. *bifidus*; **confūrcium*, M. L. 2142; **infūrcāre*, 4415 b; *interfūrcium*, 4490. — M. Niedermann, et après lui F. Brender, *Rückkläuf. Ableit. im Lat.*, Bâle, 1920, ont soutenu que *fūrca* devait être tiré de *fūrcula*, dont le suffixe d'instrumental aurait été interprété comme un suffixe de diminutif (cf. *falcula* et *falx*), le sens de *fūrcula* ne comportant pas de nuance diminutive; cf. le nom propre *Fūrculae Caudinae*, dans lequel *fūrcula* est conservé (dans T.-L. 38, 7, 9, on lit *fulturis* et non *fūrculis*); le diminutif usité étant *fūrcilla*.

Aucun rapprochement sûr; v. Niedermann, IF. 15, 104, et Glotta 19, 4 sqq.

fūrfur, *-ris* m. (le plus souvent au pluriel *fūrfurēs*, féminin depuis Celse, d'après *palea*, etc.) : tégument des grains, son; petites écailles (pellicules de la tête); cf. gr. *πύρρον* (surtout au pluriel *πύρρα*), *πύρρασις*. — Ancien; surtout technique. M. L. 3595.

Dérivés : *fūrfuriculae* (tardif); *fūrfureus* (f. *pānis* = *πύρρασις*, *πύρραδης*), M. L. 3595 b; *fūrfurārius* (tardif), M. L. 3595 a; *fūrfurāceus* (tardif); *fūrfurōsus* :

couleur de son (Plin.); *fūrfurāculum* : vrille, tarière (d'après *perforāculum*?, v. Thes. s. u.); *fūrfuriō*, *-ōnis* m. : oiseau inconnu?

Mot expressif à redoublement. Cf. le groupe de arm. *borot* « lépreux »?

furnus : v. *forñāz*.

fūrō (et plus tard *furiō* d'après *insāniō*), *-is*, *-ere* (parfait *fūruī* à peu près sans exemple; on emploie *insāniū*) : être fou (avec idée accessoire d'agitation violente), être hors de soi, égaré; être furieux. Se dit des hommes et, par extension, des choses (vent, mer, tempête, etc.); *fūribundus*. Ancien (Enn.), usuel.

Formes nominales et dérivés : *fūror*, *-ōris* m. : fureur. Cicéron distingue *insānia* (*μωνα*) de *fūror* (= *μελαγχολία*), Tu. 3, 5, 11. Le *fūror* est un accès qui peut frapper même le sage, tandis que l'*insānia* ne peut l'atteindre. Néanmoins, *fūrō* traduit *μωνεσθαι* dans Hor., G. 2, 7, 28, etc. — Formes savantes en roman. M. L. 3604.

fūra adj. (classique); *fūraciter*, *-cītās* (rare); *furia* f. employé surtout au pluriel *fūriae* : furie(s), fureur(s) (sens concret); personnifié et divinisé *Fūriae* : les Furies, qui comme *Dirae* sert à traduire *Εἰμενίδες*, M. L. 3596. De *furia* : *furiōsus* (ancien, Lex XII Tab.), usuel, classique, roman, cf. M. L. 3599; cf. *rabies*, *-biōsus*; *furiālis* (poétique); *furiātus* (poétique), dont on a tiré *furiō*, *-ās* (poétique, époque impériale) : rendre furieux; *furiāz*; *furiātilis*? (v. Thes.). Composés (rares et tardifs) : *dē*-, *inter*-, *per*-, *prae*-*fūro*.

Dans v. sl. *burja* « *λαϊκάφ* », *-r-* ne peut être que suffixal : une racine n'admet pas la forme **bheur-*. On ne peut non plus rapprocher skr. *bhurāti*, qui est parent de *feruō* (v. ce mot). En revanche, on peut rapprocher gr. *βορπιῶν* « s'élançant », *βορπι-βος* « bruit, tumulte », v. angl. *drām* « cris, chants joyeux » et av. *dvaraiti* « il se précipite » (en parlant d'êtres mauvais).

Fur(r)ina, *-ae* f. : nom d'une ancienne divinité, de caractère inconnu : *nunc uix nomen notum paucis*, dit Varr., L. L. 6, 19. De là : *fur(r)inālis*, *Fur(r)inālia*. Martianus Capella y associe *Fura*. En rapport avec *fūr*? Ou étrusque? Cf. *Lauerna*.

fūruus, *-a*, *-um* : sombre, noir. *Veteres Romani fūruum atrum appellauerunt*, Gell. 1, 18, 4; cf. pour l'emploi Sén., Contr. 1, 1, 23, *fūruus diēs* = d. *āter*. Adjectif archaïque, conservé presque uniquement en poésie. Même formation en *-uo-* que dans *flāuus*, *fuluus*, *giluus*, *heluus*, *rāuus*.

Dérivé : *fūruēsco* (Mart. Cap.).

V. *fuscus*.

fūscīna, *-ae* f. : fourche [à trois dents], trident; foène. Ancien, technique. M. L. 3610.

Dérivé : *fūscinula* (tardif). Sans étymologie.

fūscus, *-a*, *-um* : noir, sombre. Comme *candidus*, peut s'appliquer à la voix : sombre, indistinct. Classique, usuel. M. L. 3611. Ainsi que beaucoup d'adjectifs en *-cus* (*caesus*, *mancus*, etc.), a dû d'abord s'appliquer à l'homme; désignerait une couleur foncée, soit du corps, soit des cheveux, d'où l'emploi comme surnom de *Fuscus*, *Fuscinus*.

Dérivés et composés : *fuscūās* (Apul.) ; *fuscōdō* (rare et tardif) ; *fuscō*, -ās (poétique) : noircir, obscurcir ; *fuscātor* (Luc.) ; *infuscō* ; *infuscus*, -a, -um ; *offuscō* : obscurcir ; d'où « ternir l'éclat, avilir, dégrader » (latin ecclésiastique) ; *offuscus* ; *offuscātō* ; *suffuscus*, -culus.

Le rapport de *furus* et de *fuscus* est comparable à celui du v. angl. *basu* et de l'irl. *baso* « rouge ». L'élément radical est le même que celui de v. angl. *doz*, *dosk* « sombre » (angl. *dusk*), identique à *fuscus*, et, avec un autre suffixe, de v. angl. *dosen* « brun sombre ». Pour la variation de suffixe, cf. *casus* et *cānus*.

fūstis, -is (ū d'après le témoignage des langues romanes et du celtique ; abl. *fūstī*) m. : bâton. Ancien (Loi des XII Tables), usuel. Panroman. M. L. 3618 ; B. W. sous fūi. Passé en celtique : irl. *sūist* « fléau », gall. *ffust*.

Dérivés et composés : *fūsticulus* (tardif), M. L. 3616 ; *fūsticellus* (Glos.), M. L. 3615 ; *fūstellus* (Gloss.) ; *fūsterna* f. : tête du sapin, partie exempte de feuilles ; *fūstuarium* : bastonnade (déjà dans Cic. ; neutre d'un adjectif *fūstuarīus* qu'on trouve en bas latin) ; *fūst(i)ārius* (tardif) ; *fūstīgō*, -ās (Cod. Theod., Gloss. Philox.) : fustiger, bâtonner, M. L. 3617 ; cf. *μαρτυροῦν* ? ; quantité de l'i incertaine ; i comme dans *castīgō*, *fatīgō* ? i dans M. L. ; *fūstitudinus* (de *fūstis* et *tundō*), adjectif forgé par Plt., As. 34 ; *fūstibalus* : fronde attachée à un bâton ; hybride formé comme *fundibālus* ; *fūstō*, -ās et *dēfūstō* « bâtonner » (bas latin). Cf. aussi M. L. 3614, **fūstāgō* « rondin » ; 3619, **fūstulāre* « rosser » ; B. W. *futaine*. Pour *fūsticellus* « petit fuseau », M. L. 3615, v. le suivant.

Étymologie incertaine (celtique d'après Kuryłowicz, Mél. Vendryes, 204). *Fūsterna* semble avoir une finale étrusque ; cf. *nassūerna*, etc. Sur *fūstis* et les mots désignant le bâton, v. Manu Leumann, Z. *Bedeutungsgesch.* v. *fūstis*, Hermes 55 (1920), 107.

fūsus, -ī m. (et plus tard *fūsum* n.) : fuseau ; employé

surtout au pluriel. Attesté depuis Catulle, mais sans doute ancien. Panroman, M. L. 3620. De là : **fūstāgō* « fusain », M. L. 3608 ; **fūsellus* ; **fūscellus*, par contamination avec **fūsticellus*? M. L. 3615.

Étymologie inconnue.

futis, futiō, futilis : v. *fundō*.

***futō**, -ās, -āre : attesté dans P. F. 79, 5, *future ar. guere est, unde et confutare. Sed Cato hoc pro saepius fuisse posuit*. La glose de Festus confond deux verbes : 1° un fréquentatif du groupe de *fu-am*, *fu-i*, qui aurait été employé par Caton (?) ; 2° un *future futāre* dont proviendraient *con-fūtō*, *re-fūtō*, non autrement attesté et qui est sans doute une reconstruction arbitraire faite sur les composés. V. *confūtō*.

On a rapproché le groupe de *fundō*, mais les sens ne coïncident pas. Les autres rapprochements sont aussi incertains ; le plus vraisemblable est celui du germanique : v. isl. *bauta* « frapper, donner des coups », v. angl. *bēatan*, v. h. a. *bōz(z)an*, etc., d'une racine **bhau-/bhū-*.

futuō, -is, -uī, futūtum, -uere : foutre, avoir des relations avec une femme.

Dérivés : *futiūr*, -trix (et *fortrix*, Tabell. defix.), -tiō ; *confutuō* ; *dē-*, *ecfutuō* : épuisé par la débauche (cf. pour le sens du préfixe *effētus*). Mot vulgaire (satiriques, graffiti, priapées). Panroman (en partie satiriques, graffiti, priapées). Cf. M. L. 3622 ; celtique : bret. *fouzaff*. Même formation que *battuō*. Cf. irl. *bot* « penis » et v. isl. *beytill* « membre génital du cheval »?

L'explication par la racine **bhū-* (v. *fuam*) ne rend pas compte du caractère expressif du mot ; sans doute à rapprocher de **fūtō* « battre », l'idée de *future* est souvenant exprimée par un mot signifiant « frapper, heurter » ; cf. gr. βυτέω (βλα?) , χροῶω, παῖω, lat. *molō*, fr. vulg. « tirer un coup ».

Dans les mots dérivés de l'indo-européen, lat. *g* repose sur un ancien **g*, sans flottement. Mais le γ grec a servi en latin à noter la sourde *k* avec prononciation prépalatale : *ce*, *ci*, et devant consonne. Le fait est d'origine étrusque ; mais il est curieux que, pour δ et β, il n'y ait rien de pareil. Or, d'autre part, on note que, dans les emprunts à des langues étrangères, comme *gladius*, *gubernāre*, *gummi*, un *g* latin représente une sourde de la langue qui a fourni l'emprunt. Les remarques de M. Fohalle, Mél. Vendryes, p. 157 sqq., ne résolvent pas entièrement la question ; v. Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. L'usage s'est maintenu, car, en roman, on trouve un flottement entre *cattus* (cf. *chat*) et **gattus* (it. *gatto*) ; le gr. κῶλπος a donné *golpus*, etc. ; M. Scheuermeier, *Einige Bezeichnungen f. d. Begriff « Hülle » in den rom. Alpindialekten* (thèse de Zurich, Halle, 1920, a étudié la question de ces mots romans, p. 31 sqq.

gabaliūm, -ī n. : plante aromatique d'Arabie (Plin. 12, 99).

gabalus, -ī m. (et *gabulum*, Gloss.) : gibet, potence. Synonyme de *furca*, sans doute d'origine celtique ; cf. irl. *gabul*, gall. *gafl*, bret. *gaol* « fourche » ; en germanique : v. norr. *gafl* « Gabel ». Déjà dans Varron ; populaire. V. B. W. *gabe*. M. L. 3624, **gabalaccos*, qui est à l'origine du fr. *javelot*.

gabata, -ae(*gau-*?) f. : écuelle, jatte. Attesté depuis Martial, populaire, sans doute d'origine étrangère (cf. ἄδατος, Hés., et gr. mod. γαβάθα ; Isid., Or. 20, 4, 11, *gavata... quasi cavati... sic et Graeci haec nuncupant* ; hébr. *kab*), représenté en roman par *gabata* « jatte », d'où irl. *gabāt*, M. L. 3625, et en germanique : v. h. a. *gebiza* ; mais *gaita* « joue » semble être un autre mot, cf. M. L. 3706 a ; B. W. sous *joue*. On a aussi à basse époque *gaussa*, v. Thes. s. u.

gaberina (*gabarna* ; *zaberna*, édit de Diocl. ; *zabarra*) : arca, ubi uestes ponuntur aut quodlibet aliud (Gloss.). Cf. ital. *giberna* ; M. L. 9586, *zaberna*.

gabinātus, -a, -um : portant l'ancien vêtement de Gabii (Nepotian. 1, 13), *Gabino ritu cinctus*.

gaesum (gē-), -ī n. : *grauē iaculum*, P. F. 88, 5 ; *telum Galliarum tenerum. Vergilius lib. VIII* (661) : *Alpina coruscat | gaesa manu*, Non. 555, 9. Mot emprunté au gaulois (cf. irl. *gae*, apparenté à v. h. a. *gēr*, gr. γαῖος, skr. *hēgaḥ*), déjà dans Varron et César ; de là *gaesātī* : mercenaires gaulois armés du *gaesum*. Cf. *cateia*, etc.

gaem (ge-), -ī n. : nom de plante (la giroflée ou la benoîte?) dans Pline 26, 37. Origine inconnue.

gagānus, -ī m. (ou mieux *cagānus*) : nom donné au roi des Huns (Greg. Tur., Franc. 4, 29). Le grec byzantin a γαγάνος. Mot turc? Cf. *khan*.

G

gagālēs, -is m. : jais (Plin.). Emprunt au gr. γαγάλης (sc. λθός), M. L. 3635.

***gaitanus**, -a, -um (*gaitanum*) : qui sert à panser, pansement (Marc.). Sans doute gaulois ; v. Thes.

gāius, -ī m. : geai ; **gāia**, -ae f. : pie. Dénominations nouvelles et très tardives (Polemīus Silvīus, Orib. lat.) qui ont remplacé les noms anciens du geai, *grāculus*, et de la pie, *pica* (v. ces mots). Identiques au cognomen *Gāius* (trisyllabique dans Lucil. 422, Catulle 10, 30, Martial et Stace ; la scansion dissyllabique n'apparaît que dans Sidoine et Ausone), *Gāia*, dont l'usage est ancien et panitalique : fal. *kaios*, etc., v. Vetter, *Hdb.*, Wörterverzeichnis, à côté de *Gāivius* : fal. *Cauio*, *Cauia*, osq. [ga]a vi eis, etc. On s'est demandé si c'était le nom du geai qui avait été employé comme surnom, ou si c'était le contraire (la même question s'est posée pour le nom du brochet, *lūcius*, et pour *Gracc(h)us*) ; ou enfin si les deux mots, le nom commun et le nom propre, étaient indépendants (v. Niedermann, IF 26, 55 et 56* ; Anthropos XXXVII-XL, 1942-1945, p. 823 sqq., et Leumann, Thes. s. u., qui voit dans *gāius* une onomatopée). *Gajus*, *gaja* sont demeurés dans les langues romanes, cf. M. L. 3640 ; B. W. *geai*.

Dérivé? : *gāiolus*, -ī m. : mot de sens obscur qui chez Stace, Silu. 1, 6, 17, semble désigner un gâteau (en forme de geai?)

galaticor, -āris : vivre comme les Galates (Tert., Ieiu. 14).

galba, -ae m. : nom d'un chef des *Suessiōnēs*, cf. Cés., B. G. 2, 4, 7 ; 13, 1 ; en latin, attesté comme surnom de la gens Sulpicia, dont le sens est déterminé par Suétone, Galb. 3 : *qui primus Sulpiciorum cognomen Galbae tulit cur aut unde traxerit ambigitur... [putant] nonnulli quod praepinguis fuerit uisus, quem galbam Galli uocent ; uel contra quod tam exilis quam animalia quae in aesculis nascuntur, appellanturque galbae. — Galba signifie « le Gras », et l'épithète aurait servi à désigner une sorte de ver ou de larve, le « bombyx aesculi », sans doute en raison de sa forme rebondie (à moins qu'il n'y ait là deux mots distincts à l'origine et rapprochés par l'étymologie populaire). Peut-être *galbulus* « pomme de cyprès » (Varr.), d'après André, *Lex.*, s. u. Cf. v. isl. *kalfi* « mollet » (angl. *calif*)?. Mot populaire.*

galbanum, -ī (*galbanus*, tardif) n. : résine produite par une plante ombellifère de Syrie. Emprunt dont la forme a pu être influencée par *galbus* ; le grec a γαλβάνη et l'hébreu *helbānah*.

Dérivé? : *galbaneus*. Attesté depuis Virgile. Le mot, dont l'a intérieur n'a pas subi l'apophonie, a dû être emprunté assez tard ; il appartient à la langue médicale.

galbei, -ōrum et **galbeae**, -ārum m. et f. (*calbi et calba*, Gloss.), **galbeum** n. sg. : *ornamenti genus*, P. F. 85, 12; on trouve *galbeos* dans un texte de Caton cité par Fest. 320, 23, *mulieres operatae auro purpuraque; rete, diadema, coronas aureas, ruscea* † facile † (*fascias?*), *arsinea, galbeos, lineas, pelles, redimicula*, dont il faut rapprocher la forme *calbeos* de l'abrégé de Festus 41, 2, *calbeos armillas dicebant quibus triumphantes utebantur, et quibus ob uirtutem militie donabantur*. Cf. encore Suét., Galb. 3, *alii [Galbam cognominatum esse credunt] quod in diuturna ualitudine galbeo, i. e. remediis lana inuolutis uteretur*, où le mot désigne un cataplasme, une emplâtre, ainsi nommé à cause de sa couleur jaune : *galbus*? — Plutôt terme emprunté (cf. *pluteus, balteus*, etc.).

galbus, -a, -um : vert pâle, jaune. Attesté seulement dans les gloses, où il est traduit par *χλωρός*.

Dérivés : *galbeus*? (cf. le précédent : *galbinus*, Pétr., Mart., Juv.) : « vert pâle » (ou « jaune », sens pris par l'adjectif dans les langues romanes, M. L. 3646) et « qui s'habille en vert ou en jaune », d'où efféminé, « coquet », et *galbineus* (Vég.), demeuré dans un dialecte roman, M. L. 3645; *galbinatus*; *galbulus*, d'où *galbula*, -ae f. et *galbeolus* « loriot » (Martial, à côté de *galbina auis*, id., et de *galbus* : *Ἰχθυοστρούθιον*, dans les gloses; variante *galgulus* dans Pline, 30, 94, confirmée par les langues romanes, cf. M. L. 3647, *galbulus* et *galgulus*); *galbulus* m. (f.; v. *galba*).

A part *galbeus* (dont la parenté avec *galbus* n'est pas sûre) et *galbulus*, tous ces mots appartiennent à la latinité impériale; et la date tardive de leur apparition fait penser à une origine étrangère. Sans doute même formation que *albus* (suffixe *-bho-*).

On pense à la famille de *heluos, holus*, etc.; mais, dans le groupe italique, ni le *g* ni le *al* ni le *b* ne s'expliqueraient. L'hypothèse d'un emprunt au gaulois ne repose sur rien de précis, sauf qu'elle expliquerait peut-être les difficultés phonétiques. En somme, étymologie inconnue, à ceci près que le radical *gal-* évoque un groupe de mots indo-européens.

galea, -ae f. : casque de cuir (*cassis de lamina est, galea de corio*, Isid., Or. 18, 14); puis « casque en général » (*g. aenea, aerea*; cf. S. Reinach ap. Daremberg et Saglio, II 1429 sqq.); huppe. Attesté depuis Plaute. M. L. 3648.

Dérivés : *galeāris* et *galeāris* adj. « de casque »; *galear* n. : perruque; *galeārii* m. pl. : valets d'armée (chargés de l'entretien des casques?); *galeātus* « casqué »; d'où *galeō*, -ās; *galeola* f. (diminutif).

galerum n. (et *galērus*, Vg., Ae. 7, 688; *galēra*, C. Gracch.?) : *pilleum ex pelle hostiae caesae*, Serv., Ae. 2, 683, « bonnet de fourrure »; par suite « perruque »; *galēritus* et *galērita auis* « alouette huppée », M. L. 3650; *galericulum*; *Galērius* n. propre. Sur *galleta* « sorte de seau », CGL V 564, 48, v. M. L. 3656.

Galea représente évidemment le gr. γαλήνη, qui désignait, à l'origine, un casque fait ou plutôt recouvert d'une peau d'un petit animal carnassier, belette ou autre, qui passait pour transmettre au guerrier ainsi casqué ses vertus combattives et son amour du sang. Même développement que dans *κυνέη* (sc. δοπέ) « peau

de chien », puis « casque » en général; cf. L. S. s. u. La dérivation de *galērum* n'est pas expliquée.

galena, -ae f. : galène, sorte de minerai de plomb (Pline) = *molybdaena*. Sans doute mot étranger.

galērum : v. *galea*.

galium, -i n. : transcription de γάλλον, autre nom de γαλέοφικς « chanvre bâtard ». M. L. 3653.

galla, -ae f. « noix de galle. Attesté depuis Vg. D'où en germanique : v. angl. *galluc* « Gallapfel ».

Dérivés : *gallula* dimin.; *gallacula* : brou de noix M. L. 3655, *galla*; 3657, **galleus*; 3659, **gallicus*; *galliciola* : v. *galliocae*. Origine inconnue.

***galla**, -ae : sorte de vin grossier? Sens peu sûr; un seul exemple de Lucilius, 501 M., cité par Non. 445, 17 et P. F. 85, 8, *quae gallem bibere ac rugas conducere uentris [ferre acerco, oleis, decumano pane coegit]*. Peut-être en rapport avec le précédent et ainsi nommé à cause de sa couleur ou de son amertume?

gallica, -ae f. : galoche, chaussure gauloise (Cic.).

Dérivés : *gallicula*; *gallicārius*, -cārus. *Gallica* (scil. solea) est le féminin de l'adjectif *Gallicus*, cf. M. L. 3660, dérivé de *Gallia*.

gallica (sc. *nux*) : noix gauge. Cf. M. L. 3659; B. W. *galletin*. De *gallicus*.

gallidraga, -ae f. : nom d'une plante de la famille des chardons : *-am uocat Xenocrates leucacantho similem, palustrem et spinosam*, Plin. 27, 89. Origine inconnue.

gallus, -i m. : coq. Ancien (Plt.). M. L. 3664. Irl. *gal*, alb. *gél*.

Dérivés : *gallō* « βιάζω » (Gl.); *gallina* : poule, géline. Cf. *rēx, rēgina*. Sans doute féminin substantivé d'un adjectif en *-inus*, cf. *diuus/diuinus*. M. L. 3661. Précisé, comme *auis*, par une épithète : *g. Africana* « pintade ». *Gallus, gallina* ont été concurrencés dans les langues romanes par *pūllus, pūlla*, cf. Thes. s. u. et M. L. 6828. Le fr. *coq*, qui est une onomatopée, est isolé, M. L. 4732; *gallinula* : poullette; *gallināceus* : de poule, M. L. 3662; *g. gallus* « coq », d'où *gallināceus* « coq »; *cunila gallinācea* : sarriette; *pedes gallinācei* : fumeterre; *gallinārius* : relatif aux poules ou au poulailler; *gallinārium* « poulailler », M. L. 3662 a; *gallulāscō*, -is : *pūbescō* (Novius, cité par Non. 116, 28), de *gallulus*.

Composé : *gallicinium* « chant du coq, heure de la nuit où les coqs chantent », dont un dérivé subsiste en provençal, M. L. 3658; juxtaposé : *gallicrūs*, -ūris n. : pied de poule, plante. Cf. encore M. L. 3663, **gallius* « tacheté, bariolé ».

Si ce nom ne désigne pas simplement le « gaulois », de même que les Grecs appellent le coq *μῆδος, περικόξ* (v. von Wilamowitz-Moellendorf, *Phil. Unt.*, I, 78; Niedermann, I. F. 18, 78), ce serait un nom expressif appartenant au groupe de *gall. galw* « appeler », v. isl. *kalla* « appeler », v. sl. *glasŭ* « voix » et *glagolati* « parler ». Le gr. κάλλιον « crête de coq », καλαίς « poule » est loin pour la forme.

gallus, -i m. : prêtre castrat de Cybèle; emprunt au gr. γάλλος usité surtout au pluriel. Les Latins le dérivent de Γάλλος, rivière de Phrygie, tributaire du Sagaris, *quia qui ex eo biberint in hoc furere incipiunt ut se praeuient uirtutatis parte*, P. F. 84, 25. De là *archigallus, galliambus*, de ἀρχιγάλλος, *γαλλιαμβός; et un dénomminatif *gallō*, -ās (*gallor?*) « bacchère », dans Varr., Eum. 150, cité par Non. 119, 1.

gamba, -ae f. : patte, jarret du cheval et, plus généralement, des quadrupèdes (Chir., Vég.).

Dérivés : *gambōsus* : qui a la patte ou le jarret enflé; *supragamba* (Vég.).

Emprunté sans doute par la langue des vétérinaires et des éleveurs au grec, où *καμπή* « courbure » désigne, en particulier, l'articulation d'un membre, cf. Arist., H. A. 2, 1 (l'hypothèse d'une origine gauloise manque de preuve). D'abord réservé aux quadrupèdes et spécialement au cheval, il a été ensuite appliqué dans la langue populaire aux hommes et a supplanté le nom propre de la jambe, *crūs*, qui n'est pas représenté dans les langues romanes. Le fr. *jambon* est encore voisin du sens original. Les formes romanes, très nombreuses, remontent à *gamba* et *camba*, cf. M. L. 1539; B. W. s. u. Pour l'alternance *c/g, p/b*, cf. *gubernāre*.

gambarus : v. *cammarus*.

gamma, -ae f. : nom de la lettre grecque Γ; employé pour désigner des objets de forme semblable, en particulier chez les *gromatici*.

Dérivés : *gammātus* (cf. *thetātus* « marqué du θ », initiale de θέντος); *gammula*.

***gammus** (Gloss.) : sorte de cerf. Uniquement dans les gloses; représenté dans les langues hispaniques. M. L. 3668. Ibère? Rappelle à la fois *camōx* et *damnus*.

***gandeia**, -ae f. : nom d'une sorte de navire africain (Scol. de Juvénal, 5, 89). Mot sans doute étranger.

gāneum, -i n. (Plt., Tér., Varr.), **gānea**, -ae f. (Cic., Sall., T.-L., Tac.) : taverne, bouge; *antiqui locum abditiū ac uelut sub terra dixerunt. Terentius* (Ad. 359) : « *Vbi illum quaeram? credo, abductum in ganeum?* », P. F. 85, 17. Conservé en vieil italien, cf. M. L. 3672.

Dérivés : *gāneō*, -ōnis m. et *gāneus*, -a (Gloss.); *gāneūrius*; *gāneō*, -ās (*gāneor*, Gloss.); *gāneōsus* (Gloss.). Mot de caractère populaire; origine inconnue. L'origine grecque donnée par les grammairiens latins est sans preuve. Cf. *alea*.

[**gagadia** (*gagadia*), -ae f. : sorte d'argile. Mot étranger, cité par Pline 33, 72. Cf. basque *andyelo* « terre argileuse »?]

gangraena (*gangrena, can-*), -ae f. : gangrène. Emprunt au gr. γάγγραινα, attesté depuis Lucilius. Formes populaires en *can-*, d'après *cancer*. M. L. 3673.

ganniō, -is, -īre : japper, glapir (se dit des chiens et des renards, des femmes en rut dans Juvénal, 6, 64, d'où les gloses *ganniō σαύξῃ, ganit λαχνεύει*); au figuré « gronder »; Plt., Incert. 3, *ganniō odiosus omni totae familiae*; par affaiblissement « bavarder ». Technique et populaire. M. L. 3576.

Dérivés : *gannitus*, -ūs; *gannitiō*. A basse époque

apparaissent aussi les formes : *gannat* : *χλευάξει*; *gannātor* : *χλευαστής* (Gloss.); *gannātūra*. Pour le changement de conjugaison, cf. *grunnire* et *gruniāre*, etc. Composés : *ogganniō* (Tér.); *ingannātūra* (Gl.); **ingannō*. M. L. 4416.

Verbe expressif, comme *garrīō*, -īre. Le slave a de même *gognati* « murmurier ».

ganta, -ae f. : oie blanche et de petite taille. Mot germanique cité par Plin., 10, 54. Conservé en vieux français et en provençal; cf. M. L. 3678. V. *anser*.

***gantula**, (*can-*), -ae f. : nom d'un oiseau nommé en gr. ἀτταγήν « francolin »? (Orib.). — Semble différent de *gania* et de *catula* (v. *catta*), mais des confusions ont pu se produire.

***garbula**, -ōrum n. pl.? : nom d'une chaussure, donné par Lyd., De mag. 1, 2, sous la forme γάρβουλα.

***gargala**, -ae (*gargarila?*) f. : nom de la trachée artère, Orib., Eup. 2, 166. Rappelle *gurgulio* et γαρφαλίω. Cf. peut-être v. h. a. *gurgula* « Gurgel ». Cf. M. L. 3685 *garg*.

gargarizō (-issō), -ās : emprunt au gr. γαρφαρίζω, déjà dans Varron, latinisé; *gargarizātiō*, etc.

garrīō, -is, -iū (-iū), -ītum, -īre : babiller, bavarder. Mot de la langue familière. Conservé dans quelques parlars romans. M. L. 3691.

Dérivés : *garrulus* (ancien, usuel); *garrulō*, -ās (tardif, M. L. 3692, conservé dans les langues hispaniques); *garrulūtas*; *garrō* « garrulus » (Gloss.); *garrītus*, -ūs; *garrulātio* (tardifs).

Composés (rares et tardifs) : *ad-*, *circum-*, *con-*, *inter-garrīō*.

Il ne semble pas que le verbe s'applique au cri d'un animal déterminé. Ce n'est qu'à une époque relativement tardive qu'il s'emploie en parlant d'animaux, du reste divers : chien, grenouille, oiseaux, cf. Thes. VI 1693, 45 sqq. Dans la langue archaïque, *garrīō* n'a que le sens de « bavarder »; *garrulus* se dit de toute espèce d'êtres ou de choses.

Verbe expressif (comme *ganniō*) et comme *gingriō*, *grundīō*. Il y a une série de mots comprenant *g* et *r* qui désignent des bruits, ainsi en latin des noms d'animaux comme *grūs* (v. ce mot) et *graculus*, le verbe *grundīō*, etc. Cf. gr. γαρριώμεθα : λουδορούμεθα, Hes., et γαρφαρίς : θόρυθος, Hes., à côté de γήρυς (dor. γήρυς) « voix », v. sax. *karm* « plainte », norv. dial. *karra* « caqueter », v. h. a. *kerran* « crier », v. irl. *gairm* « appel », *-gairiu* « j'appelle » et gall. *garm* « cri », etc.

garum, -i n. : sorte de sauce de poisson. Emprunt au gr. γάρων, -ος, attesté depuis Varron. V. Thes. s. u.

Dérivés : *garātus* (Apic.); *garismatium* (Cassiod.). Sur *garus* (*garos*) « poisson » (Plin. 31, 93), v. M. L. 3694.

***gasaciō**, -ōnis et **gasaciūs**, -i m. : adversaire en justice. Latinisation du germ. **ga-sakja* (Lex Sal.). V. Thes. s. u.

***gastra**, -ae f. (nominatif non attesté) et **gastrum** n. (Gloss.) : sorte de vase à panse arrondie, dont le nom est tiré du gr. γάστρα, γάστρη, cf. Hom., Σ 348 (Pétr. 70,

79). L'emprunt semble être suditalique; cf. M. L. 3700, *gastro*.¹

gaudeō, -ēs, gāuisus sum (*gāuisi*, Liv. Andr. et Cass. Hem., d'après Prisc., GLK II 420, 12), **gaudēre**: se réjouir, être joyeux. Ancien, usuel. M. L. 3702, 3709; B. W. *jourir*.

Dérivés et composés : *gaudium* n. : « joie », concret et abstrait; s'emploie au singulier et au pluriel. Le pluriel est particulièrement fréquent dans la langue parlée, comme on le voit par l'usage de Plaute; il est imposé à la poésie dactylique (d'où *gaudium* devant consonne est exclu) et a fini par éliminer *gaudium* à basse époque : cf. les formes romanes du type fr. *joie*, v. B. W. s. u.

Le *gau* d'Ennius, dont l'authenticité est, du reste, contestée, n'est qu'un barbarisme artificiel, comme *do* (v. *domus*), *cael*. Cic., Tu. 4, 6, 13, essaye de différencier *laetitia* et *gaudium* : *cum ratione animus mouetur placide atque constanter, tum illud gaudium dicitur; cum autem inaniter et effuse animus exsultat, tum illa laetitia gestiens uel nimia dici potest; distinction que l'usage ne confirme pas*. Panroman (sauf roumain). M. L. 3705.

Dérivés et composés : *gaudiō, -ās* (tardif); *gaudiālis, gaudibundus* : tous deux dans Apulée; le dernier est conservé en provençal, M. L. 3703; *gaudimōnium* n. (populaire; Pét., Vulg.) : joie; cf. *tristimōnium*; *ad-, con-* (cf. *col-lactor*), *per-, prae-, super-gaudeō*, dont certains traduits *προσ-, συν-, επιγαίω* dans la langue de l'Église; **gāuēscō* (*gāuiscō*), *-is, gaudificō* (Gloss.); *gaudiuigēns* (Inscr.). Il n'y a pas d'adjectif **gaudiōsus*.

Le rapprochement de dor. γᾰῶεω, ion.-att. γᾰῶθῶ est naturel. Mais la racine est γᾰῶθ- : parf. dor. γέγαθα, att. γέγηθα. On ne retrouve donc ici que l'élément radical **gā-* avec un élargissement -θ- (ancien *-dh-). Le même élément radical se trouve, avec élargissement -w-, dans hom. γᾰῶν « se réjouissant » (de **γᾰF-ye*?) et dans le verbe à nasale γᾰῶμαι « je me réjouis ». La formation latine aurait le même élargissement -w-; mais la façon dont le latin est arrivé à *gaudeō* (avec *d* ancien), *gāuisus* ne devient pas claire pour cela. On ne se tire de la difficulté qu'avec des explications compliquées et arbitraires : *gaudeō* serait formé comme *auedō*, d'un adjectif **gāuidus*, tiré lui-même d'un ancien verbe **gāu-eyō* (cf. *auēō, auīdus, audēre*); *gāuisus* serait dû à l'influence de *uideō, uīsus*. Tout ceci est en l'air.¹

gāuis, -ae f. : mouette (Plin., Apul.). M. L. 3708. Mot expressif. Nom propre : osq. Gaa viis « Gāvius ». Cf. *Gāius*?

gaulus, -i m. : 1° plat rond (Plt.); 2° *genus nauigii paene rotundum*, P. F. 85, 11; cf. Gell. 10, 25, 5. Emprunt au gr. γαυλός et γαυλός.

***gaulus, -i m.** (Gloss., Isid.) : mélange. Forme contestée, mais semble conservée en italien. M. L. 3706.

gaunacum, -i (*gaunaca f.*; *gaunapes*, Caes. Arel.) n. : sorte de pelisse persane ou babylonienne. Emprunt au gr. γαυνακίς (lui-même venu de l'assyrien *gaunakka*) déjà signalé par Varr., L. L. 5, 167; cf. Goetz-Schoell, ad loc. D'où *gaunacarius*. V. E. Schwyzer, Ztschr. f. Indologie, VI, 1928, p. 234-243.

gausapa, -ae f. (*gausape*; *gausapum* n.) : 1° étoffe épaisse et à longs poils, introduite à Rome vers l'époque d'Auguste; vêtements, lingerie faits avec cette étoffe; 2° perruque. Emprunt au gr. γαυσαπάς (*γαυσαπάς* dans Strabon), qui est sans doute lui-même emprunté.

Dérivés : *gausapātus*; *gausapinus*.

gāza, -ae f. : trésor du roi de Perse; puis, d'une manière générale, « trésor royal, trésor, richesses ». Emprunt au gr. γάζα, lui-même iranien; cf. Mela 1, 64, *gaza* (sic *Persiae aerarium uocant*), et Q.-Curce 3, 13, 5, *pecunia regia, quam gazam Persae uocant*. Attesté à partir de Cornélius Népos et Cicéron; le pluriel, déjà dans Lucrèce, est poétique. Les poètes scandent *gāza*, cf. Lcr. 2, 37; Vg., Ae. 1, 119, etc. V. Thes. s. u.

ge(h)enna, -ae f. : emprunt fait par la langue de l'Église au gr. γέεννα, lui-même transcrit de l'hébreu. Adj. *gehennālis*. V. B. W. *gēne*.

gelū n. ([ū Nux, 106; Dracont., Mens. 24; cf. *genū*) *gelum n.*; (*gelus, -ūs m.*) : gel, gelée; et, par affaiblissement, « froid » (et poétiquement « froid de la vieillesse »). Ancien, usuel. Panroman (sauf portugais). M. L. 3718. Irl. *geal*.

Dérivés et composés : *gelidus* : gelé, puis « glacé » (sens physique et moral); de là *gelidē* = ψυχρός; et même « frais », e. g. Vg., G. 2, 488 (cf. *frigus*); *gelidus* est arrivé à s'opposer à *calidus*, sur lequel il est peut-être formé : *gelida aqua, calida aqua*; et le sens de « gelé » a été réservé à *glaciālis*; *ēgelidus* : 1° qui ne gèle plus, tiède; 2° très glacé (-augmentatif); *praegelidus*, M. L. 3717.

gelō, -ās : geler (transitif et absolu), M. L. 3714; *gelātiō* (latin impérial); *gelātus, -ūs* (bas latin); *gelāmen* = *alūmen* (Soran.); *congelō*, M. L. 2143; *od-, circum-, ē-, prae-, re-*, M. L. 7167, *sub-gelō*; *gelēsō* (*gelāscō*) et *congelāscō, -is*; *congelātiō*; *gelefactus* (Ven. Fort.). Il est probable que les formes à préverbe consonant antérieures aux formes simples; cf. *conglaciō* et *glaciō* sous *glaciēs*.

delicidium n., *-dia f.*; M. L. 3716. V. aussi *glaciēs*.

Le latin n'a, en somme, qu'un nom de la « gelée », *gelū*, avec ses dérivés; on ne peut guère invoquer la forme tardive γέλα « πάργη » qu'Étienne de Byzance (v^e siècle ap. J.-C.) attribue aux Oques, v. Vetter, *Hdb.*, p. 367, ni la glose γελαδρόν « ψυχρόν » (Hes.), dont l'origine est inconnue et la forme contestée. La racine fournissait sans doute un présent athématique, à en juger par la forme en -o- du présent v. isl. *kala*, v. angl. *calan* « geler », qui a entraîné l'adjectif got. *kalds* « froid »; le degré *ō* apparaît dans v. angl. *col*, v. h. a. *kuoli* « frais » et le degré zéro dans v. isl. *kuldi* « froid » (substantif dérivé) et *kul* « vent froid ». Le vocalisme *e* du latin ne se retrouve pas en germanique. *Glaciēs*, dont la formation n'est pas claire, laisse entrevoir une forme de racine dissyllabique. Dès lors on est tenté de penser à lit. *gėlmenis* « froid vif », *gelumā* « froid piquant »; mais ces mots ont été, en tout cas, introduits dans le groupe de *gėli* « piquer » et l'on n'en peut guère faire état. Le slave a *goloti* « glace », dont la formation est obscure.

geminus, -a, -um (usité surtout au pluriel) : jumeau,

jumelle; au masculin pluriel *geminī* : jumeaux, en astronomie « les Gémeaux ». Par extension, *geminus* s'emploie au sens de « double » ou de « deux » (poétique, imité de l'emploi du gr. δίδυμος, cf. Vg., Ae. 6, 788, *huc geminas nunc flecte acies*), et aussi de « ressemblant » (comme un jumeau à un autre), cf. Cic., Rosc. Am. 40, *par est auaritia, similis improbitas, eadem impudentia, gemina audacia*. Le sens de « testicules » (Ital.) est un calque de δίδυμοι. Ancien, usuel. M. L. 3723. Celtique : irl. *geman, geimein*, britt. *gefell* (de *gemellus*).

Dérivés : *geminō, -ās* : doubler (transitif et absolu); apparier, accoupler, M. L. 3722 a; *geminātiō*, terme de grammaire « redoublement »; *geminātūra*; *geminālis* (Diosc.); *Geminus*, prénom, *Gemenio*, noms propres; *congeminō*, M. L. 2143 a; *congininus*; *congeminātiō* (= ἀναδίνλωσις); *ingeminō* (Vg.); *geminūtādō* (d'après *similitūdō*, Pacuv.).

geminus : adjectif de même sens que *geminus*, mais surtout poétique. Le diminutif est plus tendre et plus expressif. M. L. 3721; B. W. s. u.; cf. *gemellipara* (Ov. = δίδυμοτόκος), *gemellar* neutre substantivé d'un adjectif **gemellāris*, usité surtout au pluriel *gemellāria*, qui s'est féminisé en bas latin *gemellāria, -ae* : hüllier (composé de deux burettes accouplées).

Composés multiplicatifs : *trigininus* (cf. τριδύμος); *bi-, quadri-, septem-, centum-geminus*.

Cf. en outre, ap. M. L. 3720, **gemellicus*, formé d'après *germānicus*, en vertu de la tendance de la langue à rapprocher, et souvent à confondre, *geminus* et *germānus*.

Un mot indo-européen désignant un produit double commençait par *γ-* : skr. *yamāh* « apparié, jumeau », av. *γᾰmō* « jumeau », lette *jamis* « fruit double, épi double », et *jamis* « mettre un toit », irl. *emuin* « jumeaux » et *do-emat* « ils protègent » (v. à ce sujet Pederesen, V. Gr. d. kelt. Spr., II, p. 512 ε; Endzelin, dans *Letisch-deutsches Wort.* de Mühlenthal, p. 117). Le sens engage à rapprocher *geminus*; mais on voit mal comment concilier les formes. Ombr. *gomia*, kumiaf « grauidās » semble appartenir au groupe de gr. γέμα « je suis plein », v. sl. *zimq* « je presse », irl. *gemel* « lien ». Le rapport entre *geminus* et une racine **gem-* « serrer, presser » (cf. *gemma, gemō*) serait pareil à celui qui existe entre skr. *yamāh* et la racine *yam-* « tendre, tenir ». Le *g* latin serait dû à une étymologie populaire.

***gemio, -ōnis m.** : mot qu'on lit sur une inscription d'Afrique du v^e siècle, cf. Journ. des Savants, 1930, 25, et qui semble désigner un mur de clôture, cf. *gemiones, maeriae*, Gl. Sans doute étranger.

gemma, -ae f. : 1° bourgeon, ceil de la vigne; 2° pierre précieuse, puis « bijou, objet précieux ou brillant », etc.

Le sens premier est bien celui de « bourgeon », quoi qu'en pense Cicéron, Or. 24, 81; De or. 3, 155; celui de « pierre précieuse » est dérivé par analogie de la forme et de la couleur. Toutefois, ce dernier est plus fréquent, dans le mot simple comme dans les dérivés, le premier n'apparaissant que dans la langue technique des arboriculteurs. Ancien, usuel. M. L. 3725. Emprunt germanique : v. h. a. *gimme*; celtique : irl., gall. *gem*.

Dérivés : *gemma*, M. L. 3726; *gemmeis* : orné de pierres précieuses (cf. *aurum/auress*); *gemmātus*

« muni de bourgeons » ou « orné de gemmes »; *gemmōsus* (Apul.); *gemmārius* (tardif); *gemmāns*, d'où *gemmō, -ās*, cf. *comāns, lactāns*; *gemmāscō, gemmēscō, -is* et *ingemmēscō* (Isid.); *gemmifer* (Prop.); *bi-, trigeminis* (Col.); *nigrogemmeis*; *progemmō*.

On explique généralement ce mot par **gemh-mā*, en rapprochant lit. *žėmba* « il germe », v. sl. *pro-zębnūti* « germer » (s. *zėnuiti*, même sens). La racine de v. sl. *žębq* « je déchire » et de gr. γόμφος « cheville, clou », skr. *jam-bhah*, v. sl. *zqbū* « dent », etc., est la même; mais elle n'est pas représentée en italo-celtique. — Ceci conduit à se demander si *gemma* ne serait pas une forme à consonne intérieure gémisée de la racine **gem-* « presser » signalée sous *geminus*. Simple possibilité indiquée ici pour faire sentir que le rapprochement admis n'est pas certain.

gemō, -is, -uī, -ere : gémir (transitif et absolu). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3722; B. W. sous *geindre*.

Dérivés et composés : *gemebundus* (Ov., cf. *fremebundus*, Acc.); *gemitus, -ūs m.*, M. L. 3724; *gemibilis* (= στενακτός, Hier.); *gemitiōris* (Plin.); *gemōniae* (*scālae*) (toutefois, le rapprochement peut être dû à l'étymologie populaire, v. W. Schulze, *Zur Gesch. d. Latein. Eigennamen* 108, 279); *gemulus* (Apul.), cf. *querulus*; *congemo*; *congemisō* (langue de l'Église) = συστενέω; *ingemo*; *ingemisō* (-*mēsō*), M. L. 4417, cf. *gemisō* (Claud.); *ingemius*; *regemō* (Stace).

Pas d'étymologie sûre. On a souvent rapproché gr. γέμα, etc. (v. le groupe sous *geminus*); le sens ancien serait alors « je suis pressé, oppressé » (cf. une image analogue dans *lūgeō*). Hypothèse pure. Pour la forme, cf. *fremō, premō, tremō*.

gemursa, -ae f. : durillon; *sub minimo digito pedis tuberculum quod gemere faciat eum qui id gerat*, P. F. 84, 10 (étymologie populaire). Le mot est attribué aux *prisci* par Plin. 26, 8, et ne semble pas se retrouver ailleurs.

Origine inconnue.

genae, -ārum f. pl. (le singulier est très rare) : joues. *Genas palpebras putat Ennius cum dicit hoc uersu* (A. 532); « *Pandite, sultis, genas et cordē relinquit somnum. Alii eas partes putant genas dici quae sunt sub oculis* » (cf. Plin. 11, 157, *infra oculos malae homini tantum, quas prisci genas uocabant*). *Pacuuus genas putat esse qua barba primum oritur, hoc uersu* (362) : « *Nunc primum opacat flore lanugo genas* », P. F. 83, 19. Ancien (XII Tables), usuel; mais peu représenté dans les langues romanes, où *gena* s'est trouvé en concurrence avec un mot nouveau, **gauta* (cf. *caput et testa*), M. L. 3727, 3706 a; B. W. *joue*.

L'existence d'un doublet ancien **genu(s)* « joue » est supposée par l'adjectif dérivé conservé dans la glose *genūni dentēs* : *quod a genis dependet*, P. F. 83, 28.

La forme *genu-* comprise dans *genūni dentēs* répond à celle de irl. *gin* (*geno*) « bouche », gall. *gen* « joue, menton », got. *kinrus* « mâchoire, joue », skr. *hanuh* « mâchoire » (le *h* doit provenir d'une étymologie populaire), gr. γένυς « mâchoire inférieure », la plupart féminins. Une forme **gonz-dh-* est attestée par lit. *žandās* « mâchoire », lette *zūds* « menton » et l'on en rapproche naturellement gr. γνάθος « mâchoire », avec un autre

vocalisme. Sans doute de la même famille que γωνία « angle », comme genū. La forme gena du latin s'explique par le genre féminin; cf. nurus, nora; elle a permis de différencier le nom de la « joue » de celui du « genou », v. genū. Elle a pu être favorisée par l'existence de mala(e).

gener, -erī m. (dat. abl. pl. generibus dans Acc., R³, 64, d'après patribus, etc.) : gendre, par opposition à socer; quelquelfois « beau-frère ». Ancien; panroman. M. L. 3730.

Composé : progener : -um appellat auus neptis suae uirum, P. F. 257, 2.

Comme tous les noms relatifs à la famille de la femme, le nom du « gendre » n'a pas de forme fixe en indo-européen. Mais il y a des formes qui semblent apparentées les unes aux autres, tout en différant dans le détail; dans ce nom, qui n'appartenait pas au vocabulaire fondamental de l'aristocratie, il s'est produit toutes sortes d'étymologies populaires et d'adaptations. Le gr. γαμβρός a subi l'action de γαμέω. Le « gendre » est présenté comme un « parent » vague; lette znuōtis répond à gr. γαμβρός « parent », cf. skr. jñāthi (même sens); ceci indique que lit. žentas et v. sl. zeti (serbe zeti) sont de la même racine *g'ens-, *g'nē- « engendrer », qui n'est pas autrement représentée en slave et en balkique. La forme gena, CGL II 32, 45, qu'en a rapprochée M. Niedermann, Mém. linguist. A. Meillet, p. 109, n'est qu'une faute de copie pour gener, due au voisinage de gentēs. L'albanais a tosk. dender, et l'indo-iranien, skr. jāmāā, av. zāmātar-, pers. dāmād, à côté de skr. jāmih « apparenté », jārah « prétendant »; le -tar- indo-iranien est secondaire, comme on le voit par av. zamaoya « frère du gendre ». Il résulte de là que gener appartiendrait au fond à la famille de gignō. Hit. gaena- « parent par alliance » est peu clair. Il semble bien qu'il y ait là un terme de politesse, n'impliquant aucune parenté réelle.

genista (genesta, -tra; ginestra), -ae f. : genêt (Vg., Plin.).

Origine inconnue; panroman, sauf roumain. Les formes romanes remontent à genēsta (logoud., fr.), ginestra, ital. ginestra; cf. v. h. a. *ginist, all. Ginster. M. L. 3733 et B. W. s. u. Pour la variation de la finale, cf. ballista et ballistra; de la voyelle, arista et aresta; lepesta et lepista. V. André, Lex., s. u.

genitor, genius : v. le suivant.

genō, -is et gignō, -is, genū, genitum, gignere : engendrer, puis, par extension, « produire, causer » (sens physique et moral). La forme sans redoublement et à vocalisme e de la racine est attestée — du reste rarement — jusqu'à Varron, à l'actif et au passif : genit, genunt, genat, genitur, genuntur, genī. Mais la forme usuelle au présent est la forme à redoublement et à degré zéro, gi-gn-ō, d'aspect déterminé, qui est usité de tout temps, et il se peut que genō ait été refait secondairement sur genit.

Le perfectum est genuī et le supin genitum. Le présent (g)nāscor est une autre forme de la même racine : et c'est avec ce présent qu'est lié l'ancien adjectif en -to- de la racine, (g)nāus. Le participe présent neutre pluriel gignentiā s'emploie parfois pour désigner « tout ce qui pousse » et en particulier « les plantes ». Formes romanes très rares et douteuses. M. L. 3760 a, 3761.

Composés de gignō : in-gignō : usité seulement au parfait ingenuī et au participe ingenuit : inculquer, au la naissance (v. fr. engenouir, prov. engenoir, M. L. 4421); prō-gignō : prolonger sa race en engendrant; et simplement « engendrer, produire » (cf. prōducere). Il y a tendance en latin à renforcer les formes de la racine *gena- avec le préverbe prō- : ainsi prōgignō, prōgnāus, prōgenerō, prōgenitor. Cf. de même prōcreare, prōsāpia.

Composés plus rares : ēgignō (Lucr.); congignō (Plin.), d'après congenitus?; regignō, cf. les composés de (g)nāscor.

Formes nominales et dérivés : 1° genitor m.; genitrix f. : celui, celle qui engendre ou a engendré. Correspond au gr. γενέτωρ (-τήρ), γενέταιρα; Posque Genitai « Genitae » (cf. Genita Mana dans Mart. Cap. 2, 164; Plin. 29, 58) est plutôt à comparer avec γενέτωρ. Genitor, -trix appartiennent surtout, comme leurs correspondants grecs, à la langue poétique; Cicéron n'en a que de rares exemples, dans des passages de style soutenu. La distinction originelle entre pater et genitor est, du reste, le plus souvent abolie; Ennius, A. 113, dit bien o pater, o genitor, où les deux mots semblent distincts; mais, A. 456, o genitor noster Saturne traduit l'homérique ὁ πάτερ ἡμέτερε Κρονίδη. Toutefois, un fils impubère, ou un célibataire, peut être revêtu de la patria potestas; il sera pater familiās sans être genitor. Composés : prōgenitor, -trix. Irl. genitir.

geniūra f. (époque impériale) : 1° génération, natalité; 2° créature (langue ecclésiastique; cf. creatūra); genitālis, geniābilis = γόνιμος. Appartient à la langue de la poésie et à la prose impériale; genimen (rare et tardif, Vulg., Tert.); produit, progéniture. Calque du gr. γέννημα; cf. N. T. Matth. 3, 7; geniō : γεννώ (Gloss.). ingenuus = ἀγεννητος et ingentogenitus = ἀγεννητογενής (langue de l'Église).

2° genus, -eris n. : = gr. γένος; naissance, race (souvent en bonne part « noble naissance », cf. generāus, cf. Enn., Sc. 334 V³, pol mihi fortuna magis nunc desti quam genus); par suite « toute réunion d'êtres ayant une origine commune et des ressemblances naturelles » : g. hominum, g. hūmānum, piscium g., à la différence de gēns, qui ne s'applique qu'aux hommes. Le sens s'en est étendu aux choses abstraites et inanimées, et le nom a pris le sens de « classe, genre », dicendi genus. Dans la langue philosophique, sur le modèle du grec, qui oppose γένος à εἶδος, genus s'est opposé à pars, species, e. g. Cic., Or. 4, 16, nec uero sine philosophorum disciplina genus et speciem cuiusque rei cernere... nec tribuere in partes possumus. De même generalis « générale, qui se rapporte à un genre ou à une espèce », s'est opposé à specialis, singulī, comme en grec γενικός s'oppose à εἰδικός, et a pris le sens de « général », cf. Cic., Off. 1, 27, 96; Quint. 12, 2, 18; de la generalitās (v^e siècle), M. L. 3738; irl. generāille. Adv. generaliter = γενικώς.

Autres dérivés de genus : generō et ingenerō, -ās (ce dernier fréquent dans Cic.); engendrer. M. L. 3734 et 4418. De là : generālis (époque impériale), M. L. 3732; generātor (Cic., Vg.), -trix (tardif), -torius (latin de l'Église); generābilis (Plin.); generātiuus (= γεννητικός Boèce); generāscō (Lucr.); congenerō : engendrer ensemble; tardif, tiré sans doute de congenerātus qui est dans Varr. et Colum.; congener =

γεννήτης (Plin.); prōgenerō (cf. prōgnāus à côté de nāscor); generādim : par espèces; en général (opposé à singulū);

generōsus : de [bonne ou noble] race; se dit des hommes, des animaux, etc.; par suite « de sentiments nobles ou généreux »; generōsitas (époque impériale). Cf. γενναίος, γενναίότης.

dēgener, -eris (époque impériale : cf. dēdecor, de decus), d'après δγενής, δουγενής; dēgenerō : dégénérer (classique, depuis Cic.) et exgener (Nov. Justin.).

bigener, -a, -um : de deux races, bātard; attesté depuis Varron, calqué sans doute sur διγενής.

Pour genuinus, v. genū.

geniuius : 1° relatif à la génération (Apollō Geniuius de Caton est identique à Phoebus Genitor de Valerius Flaccus), original, générique; 2° terme technique de grammairre : g. cāsus (Quint., Suét., où il remplace le patricius cāsus de Varron) traduit le gr. γενναῖο πτώσις.

3° genius, -ī m. (genium tardif, d'après ingenium) : Aufustus : genius, inquit, est deorum filius, et parens hominum ex quo homines gignuntur. Et propterea Genius meus nominatur, quia me genuit, P. F. 84, 3. Le Genius est d'abord une divinité génératrice qui préside à la naissance de quelqu'un : genium dicebant antiqui naturalem deum uniuscuiusque loci uel rei uel hominis, Serv., Ae. 1, 302; puis la divinité tutélaire de chaque individu, avec laquelle celui-ci se confond; de là des expressions comme indulgere geniō et les sens de « inclinations naturelles, appétits » et « génie » (sens dans lequel genius double ingenium). Le sens ancien apparaît dans le dérivé geniālis, en particulier dans geniālis lectus : geniales sunt proprie lecti qui sternuntur puellis nubenibus : dicti a generandis liberis, Serv., Ae. 6, 603; et dans geniālia « rites du mariage ». D'après indulgere geniō, l'adjectif geniālis a pris le sens de « qui sacrifie à son génie, qui se donne du bon temps, joyeux » : geniālis diēs, geniālis diui (Cérès et Bacchus); même sens dans les dérivés tardifs geniātus (congeniātus, Cassiod.), geniālūās. Cf. aussi dēgeniāre.

4° gēns, gentis f. (ancien thème en -i-; génitif pluriel toujours en-ium, accusatif pluriel souvent en -is, -eis; depuis l'Italie, le pluriel gentēs est aussi masculin, cf. Thes. VI 2, 1843, 7 sqq.) : proprement la gēns est le groupe de tous ceux qui se rattachent par les mâles à un ancêtre mâle [et libre] commun. La communauté d'origine de tous les membres d'une gēns, gentīlēs, se révèle par la communauté du nom, gentīlicium nōmen, qui est le nom de l'ancêtre éponyme (May et Becker, Précis, p. 40). Cf. P. F. 83, 20, gentilis dicitur et ex eodem genere ortus, et is qui simili nomine appellatur, ut ait Cincius : « Gentiles mihi sunt qui meo nomine appellantur ». Gēns, à l'origine, désigne donc le « clan ». Mais le sens du mot s'est soit étendu, soit rétréci à mesure que la notion du « clan » s'effaçait, et gēns a servi à désigner la famille, la descendance, la race, et aussi la nation, le peuple (cf. gr. γένος); de là, à basse époque, congentilis = ὁμογενής. À l'époque impériale, gentēs désigne les nations étrangères, par opposition au populus Rōmānus; de là, dans la langue de l'Église, l'emploi de gentēs pour traduire le gr. τὰ ἔθνη les « païens » (le mot grec lui-même étant une traduction de l'hébreu goi dans

ce sens), par opposition aux Juifs et aux chrétiens; v. F. Löfstedt, Syntactica, II, p. 464 sqq. Gentilis, gentilitās offrent un développement de sens parallèle. Sur la différence entre gēns, genus et natiō, v. Thes. s. u., 1843, 25 sqq. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3735; et celtique : irl. genti, britt. gwys.

Autres dérivés : genticius (rare; Tac., Tert., Gloss.), adjectif formé sans doute d'après ciuicus. Gentiliticus (-licus) est à gentilis comme nataliticus à natalis. Cf. aussi gentilitius adv. (Tert. d'après diuinus).

5° Mots en gen-, gn-, qui servent de second terme de composés :

-gena, -ae m. : second terme de composés du type indi-gena, dont la plupart appartiennent à la langue poétique et sont formés sur le type gr. en -γενής : uerbi-, urbi-, nūbi-, hirci-, palūdi-, nymphi-, folli-, sōli-, flammī-, spūmi-, aliēni-, igni-, amni-, omni-gena, etc. Sur l'existence présumée d'un ancien masculin en -genas, du type indigenas (cf. hosticapas, pāricidas), v. de Saussure, Mém. Havet, 469 sqq.

-genus, -a, -um : caeci-, nūbi-, primi-, multigenus, etc. Ce type semble avoir été ajouté après coup aux substantifs en -gena.

-genius, -a, -um : primigenius (primogenius); cf. gr. πρωτογενής.

-gnus, -a, -um : bignae « geminae dicuntur quia bis una die natae », P. F. 30, 22; beni-, malignus, M. L. 1034 et 5266; priuigenus, -ī; et aprugnus?, -gnus est devenu un simple suffixe, dont la parenté avec genus a vite cessé d'être sentie. Cette évolution a été favorisée par le fait que, par suite de l'homonymie, avec les composés en -gnus se sont confondus des adjectifs en *-no- du type salignus, ilignus (de salix, ilex), qui ont été coupés sali-gnus, ili-gnus, d'où abiagnus.

6° Autres composés : in-genuus : caractère inné, naturel (cf. ind-olēs), se dit des hommes et des choses, cf. Vg., G. 2, 177, nunc locus aruorum ingenuis; nature; en particulier « dispositions naturelles de l'esprit, génie » (dans les deux sens du mot français), cf. Plt., Cap. 165, ut saepe summa ingenia in occulto latent! et « invention ». Ancien, usuel. M. L. 4419; B. W. sous engin. Au sens de « génie » se rattachent ingeniōsus; ingeniātus (archaïque et postclassique); ingeniuius (Arn., S^r Jér.).

prō-geniēs f. : descendance (sens abstrait et concret); par suite « enfant, rejeton ». Se dit des êtres vivants et aussi des plantes : uitis progenies (Colum.). Cf. prolēs.

7° ingenuus : 1° qui prend naissance dans, indigène (sens de l'adjectif dans Lucr. 1, 230, unde mare ingenui fontes externa longe flumina/suppeditant?), où l'opposition de ingenui, externa est caractéristique; inné, natif, naturel, ingenua indoles, Plt., Mi. 632. 2° né de parents libres (par opposition à libertinus) et par suite « digne d'un homme libre, franc, ingénu » (cf. le développement de sens de liberalis) et même, en poésie, « délicat ».

Dérivés : ingenuitās et, dans des inscriptions de basse époque, ingenuilis, ingenuinus. Ingenuus est conservé dans les langues hispaniques, cf. M. L. 4422. Ingenuus est généralement rattaché à la racine *gena- et s'explique correctement par *en-gen-uo-s, avec le suffixe -uo- qu'on a dans adsiuus, uacuus, étymologie qui s'accorde avec le premier sens de l'adjectif. Mais le second

sens inclinerait plutôt à rapprocher ingenuus de genu- nus et, par là, à le rapprocher de genū. Peut-être le premier sens est-il un sens faussement étymologique, donné à l'adjectif à partir du moment où la signification en a été oubliée. Peut-être y a-t-il eu contamination de deux formations primitivement distinctes. V. M. Leumann, Glotta, 18, 270.

80 germen, -inis n. : germe, bourgeon, rejeton ; par extension, « descendance » : est quod ex arborum surculis nascitur ; unde et germani quasi eadem stirpe geniti, P. F. 84, 8. Attesté seulement depuis Lucrèce ; mais germānus est dans Ennius et Plaute, et la forme est sûrement ancienne. M. L. 3744. — De là : germinō, -ās « germer » et « laisser pousser », M. L. 3745, et *germiniāre, 3745 a ; germinātō, germinātus, -ūs (Colum., Plin.) ; germināscō, -is (bas latin) ; con-, ē-, praec-, prō-, re-germinō, termes techniques d'agriculture.

90 germānus : qui est de la [même] race, authentique, naturel, e. g. Cic., Agr. 2, 35, 97, illi ueteres germanique Campani. Souvent joint à frāter, soror, d'où germānus et germāna « frère » et « sœur » ; cf. Plt., Men. 1102, spes mihi est uos inuenturum fratres germanos duos/geminos, una matre natos et patre uno uno die ; sens conservé dans les langues romanes, M. L. 3742, notamment en espagnol et en portugais, à cause du sens spécial pris dans ces langues par frāter, qui désigne le « membre d'une confrérie religieuse » (cf. gr. ἀδελφός en face de φράτερ « membre d'une φράτρία »).

Dérivés : germāniūs ; germāniūs (d'après hūmāni- tus) ; congermānescō. — Sans doute de *germānūs. Pour la forme, cf. hūmānus, hūmāniūs.

La racine *g'en-, *g'n- « naître, engendrer » est largement représentée dans les langues indo-européennes ; elle ne manque guère qu'en balteque et en slave (v. cependant l'article gener). Elle fournit à la fois des formes verbales et des formes nominales.

Il y a un nom racine à valeur passive qui en sanskrit est jādā, et surtout, avec préverbe, prājād « postérité, descendance » ; le latin a la même forme, avec l'élargissement usuel *-yē-, d'où prō-gen-ies. Cf. av. fra-zaintiūš « postérité », élargissement par -ii- du même thème, et non mot en -ii-, comme le montre le vocalisme. Got. kuni « race, tribu », v. angl. cynn « descendance » représentent un dérivé de ce nom racine. Lat. indi-gēna est sans doute une formation relativement récente, comme aussi irl. ogamique enigena « fille ».

Un thème en *-es- est attesté par lat. genus, gr. γένος, skr. jānāh (génitif jānāsah) « race, famille » ; cf. aussi arm. cin « naissance », nom verbal près de cnamim « je nais ».

Le nom d'agent est genitor, avec le féminin genitrix ; cf. gr. γενέτωρ et γενέτηρ, avec le féminin γενέτειρα ; skr. jāniū « celui qui engendre », féminin jānitri. — Arm. cnael « parents » a une forme à part.

Des formes de type *gnē-, gnō- de gr. γυνός « parent », γνήσιος « de naissance légitime », le latin n'a rien gardé. Il a réservé *gnō- à la racine de (g)nosco.

La racine est dissyllabique. Mais, par suite d'actions analogiques, il y a un nombre de cas où elle est de forme monosyllabique. Par exemple, alors que lat. genitum est la forme attendue, le skr. jāntūh « créature » est analogique. Le védique a à la fois jāniman- et jānman-

celui-ci favorisé par le fait que la forme évite l'accumulation de brèves : le lat. germen (avec le dérivé germenus, dont le détail est obscur) repose sur *gen-men (cf. carmen).

L'adjectif en *-to- de la racine dissyllabique est skr. jātāh « né », av. zāto, lat. (g)nātus (pél. enatois « nâlis ») got. -kunds (himina-kunds « έπουβνος », etc.). Ce mot a servi pour former des noms désignant la parenté : co-gnātus, agnātus. C'est ce qui a permis à la forme germanique de devenir l'équivalent d'un simple suffixe (v. M. Cahen, Mél. Vendryes, p. 74 sqq.).

Avec le nom de l'année à l'accusatif, decem annō nātus, il a pris le sens de « âgé de », comme gr. γερωνος.

L'abstrait en -iti- correspondant est nātio, cf. omb. natine « nation, gente ». On trouve à Préneste le sens de « naissance » : nationu cratia « pour une naissance ». La formation de gēns est comparable à celle de v. al. kind (féminin) « race » (le gotique a un dérivé kindun « έγεμων » qui suppose le même mot) ; cf. v. h. a. kind (neutre) « enfant ». Il résulte de là que gēns n'est guère ancien, malgré son air archaïque : c'est un abstrait nouveau, fait sur genō, etc. ; les abstraits en -iti-, en dehors des composés, sont de formation nouvelle.

Au second terme des composés, le latin offre -gnus, notamment dans priuignus, et le groupe a un sens dévié : benignus, malignus, assez nouveau, puisque bene et male y ont une brève qui résulte d'une innovation latine ; ce le type gr. νεο-γνός « nouvellement né » (v. Jacobsohn, Xάριτες, 449), peut-être germ. *erkno- « authentique » (got. airkhs, v. h. a. erkan), si er- est un premier terme de composé.

Le mot genius est un dérivé latin. On trouve la formation en *-yo- en indo-iranien et en germanique. Même formation dans le neutre ingenium.

Les formes verbales indo-européennes sont mal conservées ; celles qui se trouvent sont en partie peu archaïques ; le germanique n'en a que le causatif v. angl. cennan « engendrer », cf. skr. jānyati « il engendre, dont le latin n'a pas l'équivalent.

La forme thématique de skr. jānati « il engendre » et du présent archaïque lat. genō est inattendu dans une racine dissyllabique ; le fait que gr. έγεμων sert d'aoriste montre qu'il y a quelque chose de trouble. L'aoriste arm. cnay « je suis né » se rattache à la même forme.

La forme à redoublement de gr. γέγονα « je deviens » et lat. gignō « j'engendre » indique, comme on l'attend, le procès arrivant à son terme.

Pour le sens de « naître », il y a des dérivés variés : le type à *-ye/o- se trouve à la fois dans skr. jāyate « il naît », av. sayeyte et dans le présent irl. -gainiur « je nais », l'arménien recourt ici à cnamim « je nais », fait sur l'aoriste cnay. Le lat. (g)nāscor a pu être fait avec *-ske/o- sur l'élément radical à vocalisme zéro ; la différence de vocalisme suffisait à distinguer (g)nosco, fait sur un aoriste *gnō-.

Le latin a ainsi constitué deux groupes, celui de gnō, gēns, genius, ingenuus, ingenium, etc., et celui de nāscor, nātus, nātio, nātūra, dont le rapport n'est plus senti. Le premier de ces groupes maintient l'idée de « descendance », et, en particulier, de « descendance authentique », de « parenté reconnue », par suite de « groupe social fondé sur la parenté » ; l'autre exprime

plutôt le fait de la « naissance » ; mais nātio, nātūra, cognātus, cognātus montrent que le sens ancien avait laissé des traces.

gēns : v. genō 40.

gentiāna, -ae f. : gentiane. Devrait son nom au roi illyrion Gentius qui l'aurait découverte ; cf. Pline 25, 71. Sur des désignations semblables en grec, v. Cuny, MSL 19, 194 sqq. M. L. 3735 a (formes savantes).

genū u. (genū à la coupe dans Vg., Ae. 1, 320 ; Ov., M. 12, 347 ; les formes varient : genus m. Lucil. ap. Non. 207, 29 ; genum, -i n. Front. genua, -ōrum depuis Vitruve. Sur la déclinaison, v. Thes. VI 2, 1874, 80 sqq.) : genou. Ancien, usuel. — Un sens général « articulation » se montre dans le diminutif geniculum « coude ; objet coudé » (Vitr.). Dans le sens de « genou », a tendu à être remplacé (peut-être par analogie avec articulus) par le diminutif neutre geniculum, ou, sous l'influence de genū, geniculum déjà dans Varron, et qui a fourni de nombreux dérivés : geniculātus, d'où geniculō, geniculō, et congeniculō (Caes., Sisenna) « genū reduplicatō cadere » ; ag-, in-, pro-geniculō : γουνοποια (Gloss.), geniculātio, geniculōsus ; in-geniculus : i. Hercules, nom d'une constellation correspondant à ε γουνον du grec ; cf. ingeniculō, -ās, M. L. 4420. Genū est à peine attesté dans les langues romanes, alors que geniculum est pan-roman ; cf. M. L. 3736, 3737.

A genū se rattache, au moins étymologiquement, l'adjectif dérivé :

geniuus : inné, natif, authentique. Synonyme de genuinus, rare, mais employé par Cic., Rep. 2, 15, 29. Il est à remarquer que l'adjectif n'est attesté, semble-t-il, que dans des sens figurés et avec des noms abstraits : g. uirtutis, g. honoris, g. pietatis, et non avec les noms du fils et de la fille, dont il devait être à l'origine l'accompagnant naturel et où il a été éliminé par ingenuus.

Tant que ce mot était rattaché à gignō, gignere, la dérivation en demeurait inexplicquée, la racine *gen- comportant aucun thème en -u-. On sait maintenant que l'adjectif ne dérive pas de genus, mais de genū. Pour témoigner qu'il reconnaissait l'enfant nouveau-né pour sien et l'admettait dans la famille, le père, à l'origine, le prenait à terre, où il avait été déposé, et le plaçait sur ses genoux ; et l'enfant ainsi reconnu était dit geniuus. L'expression s'est conservé en latin ; mais, le rite de reconnaissance étant tombé en désuétude, la parenté avec genū n'a plus été sentie et l'adjectif a été rattaché à genus et même employé seulement dans un sens dérivé ; cf. ingenuus, s. genō, 7.

Autres dérivés et composés : genuile : γουρόδεσμος ; genudrus (lire genus(c)larius?) = γουνοθης ; genufactō = γουνολάβω (langue de l'Église) ; in-, pergenud (Gl.).

Le nom du « genou » en indo-européen a une forme définie, mais avec des vocalismes divers qui tiennent à ce que la flexion comportait des élargissements. La forme du mot varie : hitt. genou, gr. γόυ, skr. jānū (d'accord avec pahlvi zānūk), lat. genū présentent trois vocalismes distincts. Il y a un élargissement -r- dans le nominatif-accusatif arm. cunr « genou » (le pluriel est cungk') et un élargissement -n- dans gr. *γουφατος (hom. γούφατος, att. γούρατος), véd. jānūi « les (deux) genoux ».

Le vocalisme à degré zéro apparaît dans des dérivés comme gr. γύρον « jarret », γούξ « à genoux », got. kniu (dérivé thématique) « genou » ou des composés comme gr. γούπετος ; véd. jānu-bddh- « qui presse les genoux », pra-jū « qui a le genou en avant ». C'est sans doute sur une forme de ce genre que repose irl. glun « genou ». Par des formes irlandaises qu'a étudiées M. Loth, Rev. Celt. (1923), p. 143-152 (cf. toutefois Thurneysen, KZ 57, 69 sqq.), et par une forme sogdienne qu'a rapprochée M. Benveniste, BSL 27 (1926), p. 51, on voit que l'usage de faire reconnaître l'enfant en le mettant sur les genoux de son père (v. Homère I 455, τ 400) a abouti à des formes linguistiques. Cet usage semble attesté en latin par genuinus. On peut se demander dès lors si le nom genū du « genou » ne devrait pas être rapporté à la racine de gignō et même si le vocalisme e de lat. genū ne serait pas dû à une influence de genō. Cf. toutefois genae.

geniuus : v. genū et genae.

genus : v. genō 20.

gerdius, -i m. f. : tisseur (Lucil.). Sans doute emprunté au gr. γέρδιος, γερδιός.

germen, germānus : v. genō, 80, 90.

gerō, -is, gessī, gessum, gerere « porter (sur soi) ; cf. les composés armi-ger, corni-ger, saeti-ger » ; mais la différence avec ferre est souvent insensible (cf. gerulum et lātūrus sum employés conjointement, Plt., Ba. 1002-1003). Très voisin également de habēre « tenir », cf. gessus, sē gerere et habitus, [sē] habēre. Ovide écrit, M. 7, 655, mores quos ante gerebant | nunc quoque habent. Pourtant, gerere comporte fréquemment une idée accessoire d'activité propre et de consentement du sujet, qui se montre dans rem gerere (bene, male), magistrātum gerere « prendre sur soi, se charger volontairement de » ; cf. Varr., L. L. 6, 77, contra imperator quod dicitur res gerere, in eo neque facit neque agit, sed gerit, i. e. sustinet, translatum ab his qui onera gerunt, quod hi sustinent. De là, par extension, « exécuter, accomplir, faire », cf. mōrem gerere alicui « accomplir le caprice de quelqu'un » ; res gestae ; gesta, -ōrum (synonyme de acta) ; gerundium, -i (d'après participium) ; gerundius modus, dérivé par les grammairiens du participe futur passif gerundus « mode de l'action à accomplir » ; d'où irl. gerind. Attesté de tous temps. Mais gerō, qui faisait double emploi avec facere et portāre, n'est pas représenté dans les langues romanes ; gesta s'est maintenu dans des formes savantes en vieux français et en provençal, M. L. 3749.

Dérivés : 1° en ger- : -ger (-gerus), -a, -um second terme d'adjectifs composés, cf. plus haut armi-ger, etc. (sur la différence de sens avec les composés en -fer, v. ferō), et mōri-gerus, v. mōs ; à basse époque, pilligerō, -ās (Mul. Chir.) ; -geriēs, -ei f. : dans congeriēs ; gerulus m., gerula f. : porteur, porteuse, terme général qui s'est spécialisé dans les langues techniques. Gerula dans Pline désigne l'abeille ouvrière ; dans les langues romanes, il est appliqué à différents objets servant à porter : hotte, cuve, etc. M. L. 3747. Composés plautiniens : salūti-, scūtigerulus, gerulif-gulus (Ba. 381).

2° en gest- : gestio : administration, gestion (classique, mais rare ; Cic., Inu. 1, 26, 38 ; 2, 12, 39) ; gestus, -us m. : manière de se tenir, port, attitude, geste ; d'où gestuosus (Gell., Apul.) ; gestor : porteur (très rare, Plt., Dig.) ; glosé aussi γυμναστής ;

gestō, -ās : fréquentatif de gerō, dont le sens souvent ne diffère guère du simple ; cf. Plt., Pa. 427 sqq., homines qui gestant quique auscultant crimina | si meo arbitrato liceat, omnes pendeant, | gestores linguīs, auditores auribus. Spécialement : « porter en litière » ; et « porter un enfant, être enceinte » (déjà dans Plt. par substitution à ferō) ; 2° enfin gestō est glosé γυμνάω, gestor, γυμνάζομαι. Dérivés : gestāmen (poétique et postclassique) : ce qui est porté, armes, boucliers, etc. ; ce qui porte, en particulier « litière » ; gestānus, -ūs ; gestātiō, gestātor, -trix, gestātōrius (-ria, -rium substantivés), gestābilis, tous de l'époque impériale ; gestio, -ās (archaïque).

gestiō, -is : faire des gestes violents, sous l'effet d'une émotion (généralement agréable), être transporté, exulter ; gestiō qui subita felicitate exhilaratus nimio corporis motu praeter consuetudinem exultat, P. F. 85, 13 (cf. Serv., G. 1, 387) ; de là « brûler de, désirer ardemment » (suivi d'un infinitif complément). Composé : praegestiō.

Gestiō est dérivé de gestus, comme singuliō de singultus. Les verbes dérivés en -iō servent souvent à marquer un état physique, cf. Ernout, Morphologie, § 229. Ancien, usuel. M. L. 3749 a.

gesticulator, -āris (époque impériale ; Cicéron dit gestire, gestum agere) : gesticuler (Pétr., Suét.). Semble créé pour remplacer gestire spécialisé dans le sens abstrait de « brûler de » ; d'après le modèle iaciō : iaculator. Il est difficile de dire si gesticulator est un dénominatif de gesticulus (-lum) ou si le mot est tiré du verbe. Gesticulator apparaît, en tout cas, avant gesticulus, qui n'est pas attesté avant Tertullien. De là gesticulātor, -tiō.

Composés de gerō : ag-gerō : apporter, amonceler ; d'où aggestus, -ūs (latin impérial), M. L. 277 b ; aggestiō (bas latin) ; aggeriēs, M. L. 277 a ; cf. aussi agger ; congerō : entasser ; congeriēs « masse, tas », M. L. 2145 ; terme de rhétorique traduisant συναρτοματός ; congestus, -tiō ; congesticius (cf. empticius) ; digerō : porter de côté et d'autre, répandre, distribuer (cf. Digesta, -ōrum, le Digeste, proprement « Choses classées », nom des Pandectes) ; par suite, dans la langue médicale : 1° répartir les aliments dans l'organisme, digérer (= concoquere) ; 2° dissoudre, relâcher. M. L. 2636 (formes savantes). Nombreux dérivés et composés, la plupart techniques et livresques : digestiō, digestus, -ūs : distribution, digestion ; digestivus, digestilis, -ibilis, digester ; digestōrius et indigestus : non rangé, confus ; langue médicale « qui ne digère pas » ou « non digéré » ; indigestiō, -tus, -ūs, indigestibilis ; egerō : porter dehors ; langue médicale « évacuer » ; d'où egeriēs « excrément », egestiō, egestus, -ūs ; egestivus : purgatif ; ingerō : porter dans, introduire ; ingestiō (bas latin) ; intergerō (tardif), d'où intergerivus (pariēs) : mur mitoyen (Plin.) ; ogerō (Plt.) : synonyme archaïque de aggerō ; praegerō : porter devant ; praegista, -ōrum (Cael. Aur.) = rēs ante gestae ; regerō : reporter, amener, retirer (sens propre et figuré) ; et particulier : reporter sur une liste ou sur un livre ;

regesta, -ōrum « liste, registre », d'où britt. restr., de gesta (influence du français?) ; suggerō : mettre dessous, apporter dessous ; fournir (cf. suppediō), procurer ; gérer (latin impérial) ; suggestum ; suggestiō, -tus, -tus, supergerō (Col.).

*antegeriō (anti-) « de préférence ». Adverbe archaïque cité par Festus et Quintilien, mais non attesté dans les textes.

Un verbe comme gerō n'a guère de chance d'être emprunté ; mais on ne trouve dans les autres langues indo-européennes rien qui ressemble nettement au *gest- lat. gerō, gestus. On rapproche souvent v. isl. keis (généralif kasar) « congeriēs », kasta « jeter », mais cela n'éclaircit pas le groupe latin. Il est exceptionnel qu'un verbe radical de type aussi archaïque n'ait pas de correspondance hors du latin.

gera, -ae f. (usité surtout au pluriel) : gerrae cratae uimineae, P. F. 83, 1. Emprunt au gr. γέρον, γέρον, lui-même d'origine inconnue. Semble différent, malgré l'étymologie populaire, du suivant.

gerrae : « sottises », exclamation ironique sans doute empruntée au grec de Sicile, où γέρα désigne les attraits de l'homme ou de la femme. A ce second gerrae se rattachent probablement gerrō (cf. ddr. Γέρον) et gerrō, -ōnis (congerrae dans Fest. 382, 20), mots de langue comique ; cf. P. F. 35, 15 ; cerrones (l. ger-), leu et tnepti... V. Thes. s. u.

gerrēs (girris Gloss.), -is m. : poisson, sans doute sorte d'anchois, glosé γαυίδες, Gloss. Philox. Conservé en français, italien, provençal. M. L. 3746 ; cf. jarret, qui désigne le picarel.

Dérivés : gerricula et peut-être gerrinus (Plt., Ep. 233).

gestiō : v. gestus, s. u. gerō.

geum : v. gaeum.

*gousiāo, -ārum f. : gosier (Marcell. Empir.). Sans doute gaulois. M. L. 3750 ; B. W. s. u.

gibber, -a, -um ; gibbus, -a, -um (la forme la plus ancienne semble gibber, qui est dans Varron ; gibbus est de l'époque impériale) : bossu. Ancien (Lucil.). Technique ou familier. — Substantif gibber, -ris n. ; gibbus, -i, gibba, -ae : bosse, gibbosité.

Dérivés : gibberōsus, cf. tuberōsus ; gibbōsus, tous de l'époque impériale ; gibbula (Chir.) ; gibbātus, -a, -um (Anth. 204, 12) ?

Les langues romanes attestent gibbus, *gibbulus et des déformations *gimbus (gimberōsus, CGL III 620, 74 ; gembrōsus, Isid., Quaest. test. 48, p. 206 b ; cf. sambūsus, sambūsus, etc.), *gubbus, *gumbus, *gilibus (roum. gheb, cf. Graur, Mém. ling. 26) ; un dérivé *gibberitius, M. L. 3755, 3754, 3753. L'emploi de gibber comme adjectif et substantif a son correspondant dans l'emploi de über, tüber et de püber.

Mot expressif que M. Trautmann, KZ 42, 372, a rapproché de lette gibstu, giba « se courber », gibbis « bossu » et de v. sl. keifr « de travers, bossu ». La forme germanique usuelle est v. isl. skeifr, v. angl. scäif « de travers ». Cf. v. isl. kippa « reculer ». La forme *gubbus attestée par des langues romanes et le vénitien gufo indiquent

une interférence avec gr. κῦφος « courbé en avant », κῦφος « bosse ». — Les mots qui désignent cette infirmité ont ailleurs des formes voisines : skr. kubiḥ « bossu », pers. kūz et m. h. a. hogger.

*gigarus, -im (?) : draconteum, serpentine. Gaulois d'après Marcellus, Med. 10, 58. V. André, Lex., s. u.

gigas, -antis m. : emprunt littéraire au gr. Γίγας, -ωντος d'origine inconnue. Passé dans la langue courante comme nom commun et de là dans les langues romanes, sous la forme *g'agante(m). M. L. 3758 ; B. W. sous géant.

Dérivé : gigantēus.

gigeria, (gizeria), -ōrum n. pl. : entrailles de volaille, gosier. Terme de cuisine attesté seulement au pluriel, quoique le fr. gésier remonte à gigērīum, M. L. 3760 ; B. W. s. u. Les manuscrits de Nonius, p. 119, 18, attribuent à Lucilius une forme gizerini (lire gizeriani?), mais le texte est peu sûr, et, serait-il exact, on ne pourrait décider si la forme remonte à Lucilius ou représente une prononciation contemporaine de Nonius ou du copiste. Sur gizeriātor, v. gingriō.

Schuchardt, Z. f. rom. Phil. 28, 444 sqq., a supposé que le mot a pu être emprunté à une langue iranienne, où il désignait le « foie » (cf. persan mod. jigar « foie » ; v. leu). Une origine punique a été aussi proposée (v. Thes. s. u.).

gignō : v. gen-, genō.

*gilarus, -i : carvi commun (Marc.). Gaulois? Cf. gigarus.

gillō, (gellō Gloss.), -ōnis (bas latin) m. : bocal, vase à rafraîchir. Glosé βουβάδιον, Gloss. Philox. Diminutif : gellunculus.

Origine inconnue. Semble sans rapport avec gelū (cf. Niedermann, E und i, p. 65).

gilius, -a, -um : isabelle, alezan clair. Adjectif rare et technique qui désigne une nuance de la robe des chevaux ; cf. Varr. ap. Non. 80, 3 ; Vg., G. 3, 83 ; Isid., Or. 12, 1, 50.

Origine obscure (celtique?), comme galbus, galbinus. Forme « populaire » à vocalisme i qui fait penser à helius pour le suffixe ; cf. flāuus.

gingiliphus : v. gingriō.

ginglus, -ae f. (surtout au pluriel gingluae) : genive(s). Attesté depuis Catulle. Panroman. M. L. 3765 (avec un doublet gincloa).

Diminutif : gingiula (Apul.).

Il n'a été fait que des rapprochements vagues sur lesquels on trouvera une discussion détaillée par M. Éd. Schwyzer, KZ 57, p. 260 264 et 274-275. La forme rappelle celle de salua et fait penser à un dérivé à redoublement *gen-g-ua.

gingriō, -is, -ire : gingrire anserum uocis proprium est. Vnde genus quoddam tibiārum caiguarum gingrinae, P. F. 84, 12. Cf. gingrum : φωνή γινός (Gloss.) ; gingrius, -ūs. L'abrégé de Festus, P. F. 84, 14, a une glose gizeriator : tibicen, qu'il faut peut-être corriger, avec O. Müller, en gingriator. — A la même famille se rattache la forme d'ablatif gingiliphō qu'on lit dans Pétr.,

73, 4, qui rappelle gr. γυγλισμός : γαργαλισμός ἀπό χειρῶν, γέλως, Hés. Une sorte de flûte s'appelle en grec γύργαρος, γύργρος, γύργρι.
Cf. garrō, autre verbe expressif. Le redoublement est du type de cancro-.

ginuus : v. hinnus.

*girba : pila ubi titanāe pistantur, CGL V 298, 32. Mot de Cassius Felix, traduisant le gr. δαυός. Sans doute d'origine sémitique, cf. Helmreich, ALLG 1 327.

girlingus, -i (Isid., cf. CGL V 601, 4 ; 620, 3) m. : cylindre tourné par une manivelle pour tirer de l'eau d'un puits ; moulinet ; dévidoir.

Mot expressif, sur l'origine duquel on ne peut faire que des hypothèses vagues. V. Cuny, MSL 19, 198. Cf. all. Gargel. M. L. 3685, garg.

git (indéclinable) : nigelle, plante (cf. Pline). Mot sémitique. Formes vulgaires et tardives : gitius, giutus, gutter, etc. M. L. 3768 a, gitius. V. André, Lcx., s. u.

gizeria : v. gigeria.

glaber, -bra, -brum (glabrus vulgaire et tardif) : sans poil, glabre ; substantif glaber m. : esclave épilé (et favori). Attesté depuis Plt. Technique ou familier.

Dérivés : glabrō, -ās (dēglabrō, Paul, Dig.) ; glabrēsco, -is ; glabrēta, -ōrum n. pl. « places dénudées » (tous trois dans Columelle) ; glabrūtās (Arn.) ; glabrāria, -ae f. (Mart. ; cf. caluus/caluāria) ; glabellus, diminutif de tendresse dans Apulée ; glabrōsus, synonyme de φολός (Herm.) ; Glabriō, surnom de la gens Aelia. Glaber est représenté en toscan ; glabrāre en roumain, cf. M. L. 3769-3770 et 2669. *disglabrāre. Forme à suffixe *-ro- et vocalisme à radical zéro, normal dans ce type (cf. rüber), d'un adjectif qui apparaît sous d'autres formes en germanique : v. h. a. glāt « poli, brillant », v. isl. gladr « brillant » et lit glodūs « lisse » (glōdiū, glōsti « polir »), v. sl. gladi-kū « poli » (avec le dérivé gladiū « polir »). Hors de ce groupe de langues, le mot ne se retrouve pas.

glaciēs, -ei f. (et glacia, -ae, ce dernier seul demeuré dans les langues romanes, M. L. 3771) : glace. Attesté à partir de Varron et Lucrèce ; surtout poétique ; rarement employé au pluriel (e. g. Vg., G. 4, 517).

Dérivés : glaciō, -ās (transitif et absolu) « glacer » et « geler » et conglaciō. Le composé est attesté avant le simple ; conglaciō est déjà dans Cicéron et dans Caelius, glaciō est de l'époque impériale. Étant donné son sens, il est naturel que la forme à préverbe ait été créée la première ; la forme simple en a été extraite par la suite ; cf. congelō et gelō. Adjectif glaciālis, qui a tendu à remplacer gelidus, dont le sens s'était affaibli. Inchoatif glaciēsco (Plin.).

V. gelū. Suffixe -yē- (cf. aciēs), formation radicale obscure.

gladius, -i m. (gladium, cf. Lucil. 1187 ; Varr., L. 5, 116 ; 8, 45 ; 9, 81, d'après scitūm?, cf. balteus et balteum) : épée, glaive et « espadon » (poisson). Attesté depuis Plt. (cf. Capt. 915). Au contraire de ensis, vieux mot demeuré isolé (exception faite des composés littéraires) et conservé uniquement par la poésie, gladius, mot de la langue courante, fréquent en prose et en poé-

sie, est passé dans les langues romanes (cf. M. L. 3773, et en celtique : m. irl. *glædhe*) et a fourni en latin des dérivés : *gladiarius*; *gladiolus* (*gladiola* attribué à Mesala par Quint. 1, 6, 42), -i m. « petite épée »; *gladiolus hortiensis* « glaive », M. L. 3772; *gladiator* (attesté depuis Tér.) et ses dérivés (*gladiatūra*, Tac.); *gladiunculus* (11^e siècle, d'après *pūgiunculus*?).

Il n'y a pas de verbe *gladiar*; *gladiatus* (très tardif, Greg. Tur.) semble fait sur le type *toga, togatus*, *gladiator* sur *gladius* comme *uindemiator* sur *uindemia*, *olitor* sur *olus*. Mais Cicéron emploie *digladior*, sans doute d'après *dimicis*.

Cf. irl. *claid-eb* « épée », gall. *clddyf*, etc.

Ce doit être un mot venu par les invasions celtiques, comme *carrus*; v. Vendryes, M&L. F. de Saussure, 309 sqq.

glæsum (*glæsum*, qui est plus conforme à l'étymologie; *glessum*), -i n. : ambre jaune, succin (Plin., Tac.).

Dérivé : *glæsiarius* (-a insula).

Le nom de l'ambre est originaire de Germanie (*Aestii*), comme l'ambre lui-même; cf. v. h. a. *glās*, v. angl. *glæðr*, etc.

glama : v. *gramia*.

glāns (et *glandis*, Gloss.), **glandis** f. : gland (du chêne); puis objet en forme de gland; balle de plomb de la fronde; gland du pénis. Cf. *βάλανος*, Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3778. — La forme de glossaire *glā(n)dine*, *βαλάνη*, CGL II 34, 13, suppose un doublet **glānden* ou *glandis*, génitif *glandinis*, cf. M. L. *Einf.*, § 177; une forme *glāndō* (féminin) est dans Avien; cf. *lendō* sous *lens* et *incus* sous *cūdō*.

Dérivés : *glandium* n. : glande (terme de cuisine), languier; *glandulae* f. pl. : glandes du cou, appelées aussi *tonsillae*, amygdales; glandier, M. L. 3777; irl. *glaine*; *glandulosus*; *glandionida* (Plt., Men. 210), hybride joint à *perdnōida*; *glandarius* : qui produit des glands, M. L. 3774. Composés : *glandi-fer* (= *βαλανιφόρος*). V. aussi *iūglāns*.

Certains dialectes italiens ont des formes qui remontent à *glandeola*, *glandiola* (Gloss.) et *glandicula* (ce dernier attesté dans les grammairiens). M. L. 3775, 3776.

Il a dû y avoir une forme simple du nom du « gland » dont la formation féminine dérivée lit. *glāz*, etc., porte trace. Le grec a un autre dérivé, aussi féminin, *βάλανος* et l'arménien un dérivé, aussi thème en **-no*, *kalin* (génitif datif ablatif *kalnoy*). La forme latine a son pendant dans v. sl. *želqd*, qui est masculin et dont le vocalisme, surprenant dans un dérivé, provient sans doute du nom radical d'où est dérivé lit. *glāz*. — Ce nom de fruit est du genre animé, à la différence des noms de fruits comestibles. — Les formes gr. *βάλανος* et surtout lat. *glāns* indiquent une forme **gela-* (et **gelo-*), **gelo-*, **glā-* de l'élément radical.

***glārāns**, -antis (Plin. Val. 4, 4) : chassieux. Forme sans doute corrompue. Cf. peut-être *glama*, *gramia*.

glārea, -ae f. : gravier. Attesté depuis Caton. M. L. 3779.

Dérivé : *glārōsus*.

Seulement des hypothèses incertaines.

glastum (ou *grastum*), -i n. : guède (Plin.). Mot gaulois. M. L. 3779 b.

glattiō, -is, -ire : glatir, japper (Suét., frg. 161, p. 250, 1 R.). M. L. 3781. Dérivé *glattiō*, -ās. Cf. *glaciō*, *glaciō*, *blatiō* (iō), etc. Verbe expressif. B. W. *glapir*.

glauciō, -is : molles... quos Graeci *κινδύοντες* uocant, qui, cum loquantur, glauciunt aliquatenus ut oues (Phy. siogn. 115, p. 134, 13); *glauciō*, -ās (de *catulis*, Anthol. 762, 60). Cf. le précédent et *glōciō*.

glaucus, -a, -um : glauque, d'un vert (ou d'un bleu pâle ou gris. Emprunt au gr. *γλαυκός*, poétique ou technique; depuis Accius, en prose depuis Columelle; sur les sens dans Vg., G. 3, 82, v. P. d'Hérouville, *A la campagne avec Virgile*, 2^e éd., p. 103. A côté de *glaucus* existe une forme populaire, latinisée, *glaucaima*, -ae dans Plt., Mi. 148 (cf. *incuma*). Composés hybrides *glaucomāns* (Juvencus), *glauciuidus* « clārus » (Gloss.) sur lequel v. Fohalle, Musée belge, 1924, p. 56. Les autres dérivés sont des transcriptions du grec. Cf. *glauca* « perce-neige », M. L. 3781 a; *glauca* « uiola », *glaucinus*, tous tardifs.

glōba, -ae (*glā-*) f. : 1^o boule, boulette et « morceau »; 2^o spécialisé dans la langue rustique au sens de « motte de terre, glèbe » (seul ou avec un complément déterminatif : *g. agrī, g. terrae*), de là en poésie le sens de « sol » (Vg., Ae. 1, 531). A basse époque désigne enfin un impôt sur la terre. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 3782 (avec un doublet osque **glifa?*). Sur la graphie, v. Thes. s. u.

Dérivés (tous d'époque impériale) : *glēbula*, M. L. 3783; *glēbālis*; *glēbārius*; *glēbōsus*; *glēbātio* : impôt sur la glèbe; *glēbulentus*; *glēbātium*.

Cf. lit. *glēbiu* « j'embrasse », *glōbiu* « j'embrasse » et *glābju* « je conserve »; pol. *globig* « j'assemble, je presse ». Cf., en germanique, v. h. a. *klāftra* « mesure des bras étendus ». L'z de *glēba* et du mot germanique indique un ancien nom radical athématique d'où la forme latine est dérivée. C'est l'élément initial **gl-* qui porte l'essentiel du sens; car le latin a, d'autre part, *glomus*, dont la racine est ancienne (v. ce mot), et *glōbus*? En vieil anglais, *climban* « grimper » a à la fois la nasale et le bh.

V. aussi *glūs*.

glennō, -ās : glaner. Attesté dans la Lex Sal. Latinisation d'un mot gaulois; cf. irl. *diglaim*. M. L. 3784. B. W. s. u.

glīciō, -is, -ire : jargonner, cri de l'oie. Cf. *glīciō*, *glōtiō*. Verbes expressifs.

glīs (et tardifs *glir*, *gliris*, *glirus*), **glīris** m. : loir; peut-être aussi nom de poisson, cf. *gliz* : *τρούτος* (Gloss. Philox.). Attesté depuis Plt. M. L. 3787 (certaines formes romanes supposent **glere* comme le fr. *loir*; cf. CGL V 537, 35; Meyer-Lübke, *Einf.*, § 115, y a-t-il eu une flexion *glis*, **gliris?*) et 3786, **glirulus*. B. W. *loir*.

Dérivé : *glīrarium* n. : endroit où l'on engraisse les loirs (Varr.).

On a rapproché skr. *gīrik* « souris ». Étymologie populaire dans Festus, 348, 9, *regliscii*. *Plautus...* etc.

clī- (u)nde etiam *glires dicitur sunt, quos pingues efficit somnus*; les loirs étant engraisés pour être mangés, cf. Varr., R. R. 3, 15.

glīsō, -is, -ere (forme déponente *glīscor* chez les archaïques, cf. Non. 22, 13; 481, 5; le triomphe de la forme active est sans doute dû à l'influence de *crēscō*) : -ere *crecere* est. *Gliscerae mensae, gliscentes, i. e. crescentes, per instructionem epularum scilicet*, P. F. 87, 22. Peut-être ancien terme de la langue des éleveurs (« s'engraisser », sens que le verbe a encore dans Columelle : *ocellus paleis gliscit*, 7, 11, 1; puis « augmenter, croître » (à moins que le sens de « s'engraisser » ne soit dû à un rapprochement avec *glis*, fait par l'étymologie populaire; cf. le précédent); enfin « être transporté, exulter »; Se dit du physique comme du moral, avec un sujet abstrait, comme un sujet concret. Employé parfois en parlant d'un feu (e. g. Lucr. 1, 474). Ancien (Plt.), mais assez rare; sans substantifs dérivés; la forme d'adjectif *gliscerae* de P. F. est sans doute corrompue (l. *gliscere* (*dicitur*) *mensae*). Ne semble plus attesté après Tacite.

Composés : *con-* (d. λ. Plt.), *re-glīscō* (Plt.).

Sans étymologie claire. Skr. *ṛjdyati* « il se précipite » est isolé et le sens en est tout autre.

glisomarga, -ae f. : sorte de marne, Plin. 17, 46. Mot celtique (sans doute du groupe de *glūs*). M. L. 3788 (*glison*); B. W. *glaise* et *marne*. Cf. *acaunumarga*.

glītus : *glītus* : *subactis, leuibis, teneris*, P. F. 87, 19; cf. Caton, Agr. 45, 1, *locus bipalio subactus siet, beneque terra tenera siet, beneque glītus siet*; et la glose *glū : humus tenax*, CGL V 604, 7 (d'après *glūs?*). A rapprocher de *glūten*. Sans doute forme expressive, de **glēi(i)-os*.

***glōba**, -ae f. : sorte de vêtement (Lyd.)?

***glōba**, -ae u. iunctūra (Gloss.). Forme et sens douteux; v. Thes. s. u. M. L. 3790.

glōbus (-bum, Gloss.), -i m. : 1^o boule, balle, sphère, globe; cf. Cic., N. D. 2, 18, 47, *cum duae formae praesentantes sint, ex solidis glōbus (sic enim σφαῖραῖν interpretari placet), ex planis autem circulus aut orbis qui κέντρος graece dicitur*; 2^o dans la langue militaire : formation dense, peloton (cf. *aciēs, serra, cuneus*); de là : foule dense, masse. Ancien, usuel et classique.

Dérivés : *glōbbō*, -ās : mettre en boule (usité surtout au passif); *glōbulus* m.; *glōbōsus* (= *σφαιροειδής*; *glōbūtūs* (Macr.); *glōbūtium* (Amm. Marc.); *glōbeus* (bas latin); *conglōbō* : réunir en boule, masser, pelotonner, et ses dérivés.

Les langues romanes attestent **glōbellus*, M. L. 3791 (sur *gabellum, lubellum... quasi glōbellum* dans Isid. 19, 29, 6, v. Sofer, p. 136 sqq.); **glōbilia*, M. L. 3792; **glōbula*, 3793; **glōbuscellum*, 3794, fr. *luissel*. Cf. *glēba* et *glomus?* Aucun rapprochement sûr.

glōciō, -is, -ire : glousser. Attesté depuis Columelle. M. L. 3795. Cf. *glātiō*, *glāciō*, *glōtiō*, *glūtio*, *glūtio* et *glōciāre* (l. *glōciāre?* cf. *glāciō*) : *gallinarum proprium est cum ouis incubiturae sunt*, P. F. 87, 17; *glōctorō* : craqueter (cri de la cigogne).

Verbe expressif à *gl-* initial. Cf. v. angl. *cloccian*.

glomus, -eris n. (et *glomus*, -i m.?). Les langues romanes attestent *glomus* et **glemius*. Il y a eu contamination de deux formations : **glemus*, -eris (cf. *glomerare* et, pour l'e, vén. *gemo*, it. du Nord *giemō*, et *glomus*, -i; cf., pour ce procédé, *modus* et *pondus*). L'o de *glomus* est bref; la scansion *glōmere* dans Lucr. 1, 360, n'est qu'un expédient pour éviter le tribrache dans l'hexamètre) : peloton, boule. Ne diffère guère de *glōbus*; cf. *glōbus Parcārum = glomus* P., Bücheler, CLE 492, 6, et aussi l'abrégié de Festus, 87, 14, *glomus in sacris crustulum, cymbi figura, ex oleo coctum appellatur*. Ancien. M. L. 3801.

Dénominafif : *glomerō*, -ās « mettre en boule, pelotonner », M. L. 3798, avec les dérivés ordinaires : *glomerāre* (Lucr.), *glomerātio* (Plin.), *glomerābilis*, *glomerārius*, *glomerōsus*, *glomerātium* (Aetna) et les composés ad- (ag-), M. L. 278, et *con-glomerō*. Cf. aussi M. L. 3800, **glomellus*, et 3799, **glomiscellum* (*glomusculum*, Gloss.).

Cf. irl. *glomar* « muselière, mors », lit. *glomdiū* « embrasser », et le groupe germanique de v. angl. *climman* « grimper ». V. le groupe de *glēba* et aussi *glūs*.

glōria, -ae f. : renommée (= *fāma*, e. g. Plt., Mi. 524, o *scirpe, scirpe, laudo fortunas tuas, | qui semper seruas gloriam aritudinis* « ton renom de sécheresse »); spécialisée dans le sens de « bonne renommée, gloire », équivalent du gr. *κλέος*, et par dérivation, avec nuance péjorative, « gloriole ». S'emploie également au pluriel avec le sens de « vantardises », cf. Plt., Mi. 23, ou de « titres de gloire » (concret), cf. Plt., Tru. 889. Ancien, usuel, classique. Fr. *gloire*, v. B. W. s. u. Irl. *glōir*.

Dérivés et composés : *glōrior*, -āris « se glorifier »; *glōriātio* (mot formé par Cic., Fin. 3, 8, 28); *glōriātor* (Apul.); *glōriābōndus*; *glōriōsus* : glorieux, souvent avec nuance péjorative : « vaniteux, vantard », cf. le *Miles glōriōsus* de Plt.; *glōriola* (Cic., Fam.); *glōrificus*, -ficō (langue de l'Église, cf. *clārifico*); *inglōrius* : sans gloire, d'où *glōrius*; *inglōriōsus* (Plin.).

Étymologie inconnue. Forme dissimulée de **gnōria* d'après Ribezzo, Riv. indo-gr. ital., 10, 296, qui compare *ignōrō*. Mais pareille dissimilation est sans exemple (cf. *gnārus*).

glōs, **glōris** f. : belle-sœur; *uirī soror, a Graeco γαλώος*, P. F. 87, 16. Mot connu surtout par les grammairiens et les glossateurs; deux exemples dans les textes. N'a pas survécu dans les langues romanes, pas plus que *leuir*, ou *ianitricēs* ou *frātrix* « uxor frātris », P. F. 80, 8.

Nom indo-européen de la « sœur du mari »; le latin n'a plus que des traces de ces noms spéciaux, importants dans la famille indo-européenne de type patriarcal, mais qui partout perdent leur importance dès que chaque nouveau marié a une maison propre; *ianitricēs* n'est guère aussi connu que par des gloses. Cf. gr. *γαλώος*, *γλώος*, sl. **zūliva* (russe *zōlwa*, serbe *zāona*) et la forme altérée arm. *ial*, même sens.

glōttorō, -ās : doublet de *glōctorō*. V. *glōciō*.

glōbbō, -is (*glūpsī*, *glūptum?* non attesté, semble-t-il, mais on a *dēglūptus* dans Plaute), -ere : écorcer, peler (transitif et absolu; sens obscène dans Catulle 58, 5 = gr. *λέπω*). Ancien, rare et technique. A peine représenté dans les langues romanes : une forme *glūbare*, attestée

dans les gloses : glubauit, excoriauit, CGL V 205, 37, est peut-être demeurée dans un dialecte italien d'après M. L. 3804, comme *exglubare, dans le prov. esgluá, M. L. 3010?

Dérivés : glüma, -ae f. : pellicule des graines, balle du blé, peau des figues ; cf. P. F. 87, 20, glüma hordei tuniula, dictum quod glubatur id granum. Vnde et pecus glubi dicitur, cuius pellis detrahitur. Attesté dans Varr., R. R. 1, 48, 1 sqq., qui dit l'avoir lu dans Ennius. Lu clumae dans P. F. 48, 15. M. L. 3805.

Composé : déglübbō : écorcher, dépouiller. Un intran-sitif glubēō, -ēs est dans Caton. Répond au verbe germanique : v. h. a. kliban « fendre », v. sax. clioban « se fendre », v. isl. kliüfa « fendre ». Le gr. γλόφα « je taille, je sculpte, je grave » indique que ces formes thématiques sont des adaptations d'un ancien présent radical athématique. Le vieil islandais a kiofna « se fendre ».

Glüma est sans doute issu de *glubh-smā.

glucidatum : suaue et iucundum. Graeci enim γλωκόν dulcem dicunt, P. F. 87, 21 ; cf. la forme lucidatus : suaui attribué à Naevius par Varr., L. L. 7, 107. Sans doute d'un verbe *glucidō, tiré d'un adjectif *glucidus formé sur γλωκός d'après acidus, auquel il s'opposait.

glüma : v. glübbō.

glünniō, -is : roucouler (Romul.). Onomatopée ; cf. glöciō, grünniō, etc.

glüō, glüis : v. le suivant.

glüten, -inis n. : glu. Attesté depuis Varron et Lucrèce. Autres formes : glütinum (Lucil.), et plus récentes : *glütiis, -inis (cf. sanguen et sanguis) ; glütiis, -is (Marcell.) m. puis f., sur lequel a été fait à basse époque un nominatif glüis (Vég., Aus., sur le type salüs, -iüs), demeuré dans les langues romanes. M. L. 3806 ; britt. glud.

On trouve dans le glossaire de Philoxène glüō : συ-στώφω ; mais il semble qu'on ait là une reconstitution artificielle d'un verbe d'après le glüius de Caton, lu faussement glüius, glüuius. Ou bien glüō a-t-il été fait sur glüis d'après le modèle acus, acüō?

Dérivés : glütiinō, -ās : coller, recoller (les lèvres d'une blessure), et agglütiinō : coller contre, προσκολλῶ ; conglütiinō : coller ensemble, souder ; dē-, dis-, re-glütiinō ; glütiinōsus : collant, visqueux ; glütiinātor : relieur ; glütiinātiō ; glütiināmentum : reliure ; glütiinārius : fabricant de colle ; tous termes techniques qui apparaissent seulement dans la latinité impériale.

V. glüius.

La racine — sans doute élargissement de la forme en gl- qui se trouve dans glēba et glomus — est attestée par des formes verbales en celtique : irl. glenaid « il s'attache », etc. (v. Marstrander, Observations sur les présents i.-e. à nasale infixée en celtique, p. 10 et 31), en germanique : v. isl. kllina, « endure », et, avec l, v. h. a. klenan « endure », etc., en balteque : lit. glžū « j'enduis, je colle », en grec, avec suffixe en γε/ο- : γλόχουαι « je me colle à ». Noms à suffixe *-mo-, *-mā- : v. angl. clām « argile ». Le slave a *gljŕ (r. glěj, etc.) « argile », et russe glina (v. sl. glēnū « salive, mucus », et glintnū « d'argile »). Le grec a γλωκός « glu, gomme, crasse huileuse ». Le -t- de glüten est l'élargissement d'un nom radical athématique ; sur glüten issu de *glü-ter, v. Ben-

veniste, Formation des noms en i.-e., p. 104. Le lituanien a glitūs « glissant », le gr. γλωκρός « gluant » et γλῶκρον « gluon », Hes. (forme populaire), comme glüius.

glütüō (glütiō), -ōnis m. : glouton (populaire, époque impériale). M. L. 3808 ; glütüō, -is et inglütüō : avaler, engloutir ; et aussi « glousser » dans les gloses : glütüō κροσσά βρονς, CGL II 34, 30 ; M. L. 3807, 4423 ; glütüō, -iūs ; glütüitiō (glütütiō par haplogogie) ; glütüus, -iūs également dans Marcellus avec le sens de « meureur » (Les langues romanes attestent aussi glütüus (v. fr. gloutin), M. L. 3810, avec le sens de « glouton » ; *glütüitiā, M. L. 3809, sans doute analogique de gutturniā).

Autres composés tardifs : dē-, in-, sug-, trāns- glütütiā, cf. aussi subglütütius (Orig., Gl.), d'où *sugglütütiā, subglütütiō « hoquet ».

Formation populaire à gémée expressive ; cf. l'onomatopée glutglut « glouglou » (Anthol. Burm. 129, 16).

La forme la plus semblable se retrouve en slave : *glütü (r. glot, etc.), *glütüati « avaler » (r. glütü, etc.), avec l'itératif v. sl. po-glütüati « xaxantivati ». Le celtique glui « edacitās », glutār « edāx » provient du latin. Le mot est du groupe de lat. gula, inglutit, cf., d'une manière générale, uorāre.

glütütiō : v. glöciō.

Glüneus : v. naeusus.

gnārus, -ās, -ūm : 1° qui connaît, qui sait (avec génitif) ; 2° sens passif, « connu » (rare, surtout du poète Tacite). Ancien et classique, mais rare. Le groupe ne se conservant pas, à en juger par nāscor, nāscor, narrō, il y a lieu de croire que gnārus a subi l'influence de ignārus, qui est plus usuel ; peut-être aussi est-ce un archaïsme. Ni comparatif, ni superlatif. Un adjectif gnārus est dans Plaute (Poe. Prol. 40, Mo. 100) a été repris par Arnobe et Ausone ; et ignārus est aussi attesté dans les gloses, de même qu'une forme verbale gnāruar : γνωρίζω dont l'origine est obscure.

On trouve encore chez les glossateurs des formes verbales : gnarigauit apud Liuium significat narrauit ; gnariuisse, narraisse, P. F. 85, 1 ; gnariur = γνωρίζω (avec une variante en o singulière, gnoriur, peut-être influencée par ignōrō). De *gnārigō dérive gnārigatiō (cf. clārigatiō). La langue archaïque connaît aussi prōgnārē : aperit (cité par P. F. 84, 22), prōgnariar (Plt., Enn.), gnārūs (Sall.), pēgnārūs (Sall. Apul.).

On explique souvent par *(g)nār(ūr)ō le verbe narrō -ās « faire connaître, raconter » (sens causatif), puis dans le langage familier, « dire » ; cf. la formule : Quid narraas ? ou Narra mihi. M. L. 5829. Mais narrō est plutôt un dénominatif de (g)nārus, avec une gémée expressive de l'r, cf. uārus/Varrō ; ce serait une forme originellement populaire.

De gnārus, narrō, nombreux dérivés et composés : gnārōsus (Gloss.) ; narrātor, narrātiō, mot de la rhétorique, non attesté avant Cicéron (= διήγησις, διήγημα, narrātus, -ūs m. (Ov.), narrātiuncula (Quint., Plin.), narrābilis (Ov.) et innarrābilis, inēnarrābilis (= ἀνεκλάλητος), narrātūsus (gramm. tardif) et inēnarrātūsus (Tert.) ; dēnarrō, ēnarrō (avec ses nombreux dérivés), praenarrō, renarrō ; inēnarrātus (Gell.)

De gnārus le contraire est : ignārus « ignorant » et « ignoré » (cf. ignōsus, nescius, caecus, etc.), par exemple Sall. Iu. 18, 6 ; Vg., Ae. 10, 706. A ignārus se rattache le dénominatif ignōrō, -ās « ignorer », dont le vocalisme a subi l'influence de ignōtō à la suite d'une dissimilation (cf. Meillet, MSL 13, 361) que favorisait la parenté entre les deux mots. Ancien, usuel. M. L. 4258. De ignōrō dérivent : ignōrātiō (mot de Cic. = ἄγνοια), ignōrāntia, ignōrābilis ; ignōra (Itala), sans doute d'après ἄγνοια.

V. nāscō.

(g)nāscor (g)nāstus : v. nāscor.

(g)nāuus : v. nāuus.

(g)nāxus : v. nitor.

(g)nāscō : v. nāscō.

gōbius (cō-, gūbius, gūfus), -ī m., gōbiō, -ōnis m. : poupon. Emprunt au gr. κωβίος, cf. Fohalle, Mēl. Venedryes, p. 166 ; pour le changement de suffixe, cf. auca/caciō, etc. M. L. 3815-3816.

*golais : nom récent de la « tortue » dans les gloses. Mot non latin. Cf. Landgraf, ALLG 9, 434 ; Roensch, Neue Jahrb., 117, 799.

gompus, -ī m. : large cheville en forme de coin ; pierre de la bordure d'un trottoir en forme de coin ; cf. Rich. s. u. Emprunt tardif au gr. γόμπος (Stace, Tert.), latinisé en gonfus (Stace, Silv. 4, 3, 48), passé dans le fr. gond. M. L. 3819 ; B. W. s. u.

grabātus, -ī m. (cra-, grabb-, grabatus et grabātum, crebbatum n.) : grabat. Passé en celtique : britt. cravaas « chiviers ». Emprunt au gr. macédonien κραβάτος, κραβέτιος, attesté depuis Lucilius. Diminutif : grabātulus (tardif), cf. M. L. 3827 ; dérivé : grabātarius, glosé κλινονοτικός (Gloss. Philox.). Les gloses le dérivent d'un graba « caput », non autrement attesté, cf. Lindsay, ALLG 10, 228 ; mais graba semble un emprunt au slave du Sud glava.

grac(e)itiō, -ās, -āre : crier (de l'oie). Onomatopée (Anthol.). M. L. 3829 a.

gracilis, -e (fém. gracila, Luc. ap. Non. 489, 21 ; Tér., Eu. 314, d'après Euphrasius, cf. sublima, sterila) : maigre (opposé à pinguis dans Pline, 24, 33), mince, grêle ; de là, à l'époque impériale, « pauvre » ; dans la langue de la rhétorique, « simple, sans ornement », traduisant le gr. λοχρός ; cf. Gell. 7, 14, 1 sqq. Ancien, usuel. M. L. 3829.

Dérivés : gracilentus (archaïque) et gracilēns (Laev. ap. Non. 116, 11) ; graciliūs = λοχρότης ; graciliūdō (Acc.) ; gracilēscō (Amm.) ; composé : gracilipes (Publ. Syr. ap. Petr. 55 = λοχροσκελάης).

Gracilis semble se rattacher à un verbe *graceō dont on trouve trace dans la glose de P. F. 46, 16 : cracentes (pour gra-), graciles. Ennius (A. 505) succincti gladiis media regione cracentes.

Pas d'étymologie sûre. Même suffixe que dans exilis, merilis.

graculus (gracc-?), -ī m. (grācula, -ae f. et dans Varron et les gloses gragulus, cf. Niedermann, IA 18, 78,

grallus, graulus) : ſgeai, choucas. Attesté depuis Varron, mais ancien ; cf. le uetus adagium : nihil cum fidibus graculo, Gell. praef. 19. M. L. 3830 ; cf. fr. graille ; B. W. sous graillement. Ainsi nommé de son cri « gra, gra » d'après Quint. 4, 6, 37 ; Isid., Or. 12, 7, 45. Toutefois, dans Auct. Carm. Philom. Anthol. 762, 25, la leçon gallina gracillat est peu sûre ; il faut lire cacillat. A grāculus (gracc-) se rattache peut-être le cognomen Grac(h)us (dont, toutefois, l'origine étrusque a été supposée par W. Schulze, Lat. Eigenn. 172, 554) ; cf. Gaius.

Fait, avec garrō, partie des mots à gr- initial désignant des bruits. Cf. sl. grajati « croasser » et grakati, v. h. a. krājan « chanter (se dit du coq) », v. isl. kraka « corneille », lat. grūs, etc.

grādūsus : épithète de Mars, dérivé de gradior par les Latins, a gradiendo in bello ulro citroque, P. F. 86, 15. Rapprochement inadmissible en raison de l'ā de grādūsus (seul Ov., M. 6, 427, le scande avec ā, cf. Egeria). Origine et sens inconnus ; l'ombr. Grabouius n'est pas plus clair.

gradus, -ūs m. : pas ; d'où marche (par opposition à cursus), allure, étape. Dans la langue militaire, du sens de « endroit où l'on est arrivé », on est passé à celui de « position », delectus de gradu, Cic., Att. 16, 15, 3 ; stabili gradu « de pied ferme », T.-L. 6, 12, 8. — Gradus s'est spécialisé aussi dans le sens de « pas que l'on fait pour grimper une échelle, un escalier ; marche (pour le différencier de passus) » : d'où « degré » (sens propre et figuré), puis « rang ». Depuis Ennius ; usuel. Panroman, sauf roumain et français, v. B. W. sous degré. M. L. 3831. Celtique : irl., britt. grād.

Gradus est à gradior comme impetus à impetō. — A gradus plutôt qu'à gradior se rattachent gradatiō « gradin » et, dans la langue de la rhétorique, « gradation », κλίμαξ ; gradātus, -ūs ; gradātim « par degrés » ; gradārius (equus) « qui marche au pas ou à l'amble » ; gradilis (époque impériale) « qui a des degrés » ; gradālis (pugna) « pied à pied » (tardif, qui est à l'origine de v. fr. graal, M. L. 3830 a. Cf. encore : grallae, -ārum f. pl. : « échasses » de *grad-s-lae ; grallator.

gradior, -eris, gressus sum, gradī : marcher. Rare, quoique ancien (Enn.) et classique ; tend à être remplacé par ingredior (cf. cēdō et incēdō) ; gressus est refait sur ingressus, etc. (cf. fessus), sans doute parce que l'aspect indéterminé de gradior ne comportait guère l'expression du parfait qui s'exprimait surtout dans les composés : con-, in-, ad-gressus ; le dérivé itératif grassor a l'a attendu.

Dérivés : gradibilis ; gressus, -ūs (synonyme poétique de gradus, non attesté avant Vg.) : pas, marche ; au pluriel « foulées d'un cheval ». Sans doute refait sur congressus, progressus ; gressiō (Pacuvius ap. Macr. 6, 5), d'après con-, progressiō, etc.

grassor, -āris, intensif-duratif de gradior : marcher, s'avancer ; au sens moral : procéder. Souvent avec l'idée d'hostilité et nuance péjorative (g. uenēdō, Tac. 4, 3, 39) qu'on retrouve dans grassator : vagabond, coureur de routes, brigand ; grassatiō, -tura : brigandage. Terme sans doute familier ; ne se trouve ni dans Cicéron (qui emploie grassator, Fat. 15, 34) ni dans César.

Gradior a fourni de nombreux composés, la plupart

anciens et classiques, dans lesquels le préverbe ne fait que préciser le sens du simple; *ad-* (ag-), *con-*, *dē-*, *dī-*, *in-* (indu-), M. L. 4430-4431 **ingredere*, *ingressus*, *intrō-*, *prae-*, *prae-*, *prō-*, *re-*, *retro-*, *circum-*, *sup-*, *super-*, *trans-* *gredior* (ce dernier seulement dans Salluste et Tacite). Quelques-uns de ces composés ont, chez les archaïques, des formes appartenant à la 4^e conjugaison, ainsi : *adgredimur*, Plt., As. 680, Ru. 299; *aggredimur*, Pacuv., Trag. 310; *adgredior*, Plt., Pe. 15; *adgrediri*, Tru. 251, 461; *adgredier*, Mer. 248, Ru. 601; cf. *fidō*, *fidere* et *effodiri*. En outre, l'abbé de Festus cite les participes *adgretus* (Enn., A. 588) et *egretus* (P. F. 6, 4 et 68, 14), dont la formation est obscure; cf. Sommer, *Hdb. d. lat. Laut-u. Formenl.*, p. 600. Quelques formes actives sont aussi attestées, ainsi un impératif *progredi* (Nov. ap. Non. 473, 23); *egredia*, Peregr. Aeth., Greg. Tur.; cf. *aggredere*, M. L. 279 a. Aux composés de *gradior* correspondant des abstraits en *-gressio* ou *-gressus* qui sont pour la plupart usuels, dont Cicéron, en particulier, fait un fréquent usage et qui s'emploient soit dans le sens propre, soit pour traduire des termes techniques grecs; ainsi *aggressio*, qui traduit *ἐπιπέφυκα*, *digressio* = *παπέδατος*, etc. Les dérivés du type *aggressor*, *aggressura* sont rares et tardifs.

Adjectifs de formation secondaire et appartenant à la langue savante : *con-*, *retro-* *gradus* (-*gradis*); et sur le modèle de composés en *-άτης* : *anti-*, *herbi-*, *spissi-*, *tardi-* *gradus*, cf. *σχονοβάτης*.

Le lituanien a *grīdijū*, *grīdyti* « aller, se promener », peut-être avec voyelle réduite, comme en latin, et le gotique *grīd* (accusatif singulier) « βαθμόν », peut-être avec ancien *e*. D'autre part, il y a une forme de présent à nasale : irl. *in-greinn*, *do-greinn* « il poursuit », v. sl. *grědъ* « je viens »; dans ces deux groupes, il n'est attesté aucune forme sans nasale et les verbes sont isolés. Peut-être faut-il rapprocher aussi av. *aivi-grədmahi* « nous commengons »; mais ceci de manière encore plus douteuse; si le rapprochement est admis, on aurait ici une survivance du présent athématique que lat. *gradior* aurait remplacé. — Dans l'ensemble, le groupe est obscur.

Graecus, -a, -um : Grec, -cque. Surtout employé au pluriel *Graeci* = οἱ Γραικοί. Emprunt ancien, avec un doublet, moins fréquent, appartenant surtout à la langue épique et poétique, *Grāi* ou *Grāii*. Il est remarquable que les Latins aient pris pour désigner les Grecs un nom très rare dans la littérature grecque, et tardivement attesté, au lieu de la forme normale et courante *Ἕλληνες*. Il s'agit sans doute d'une forme populaire empruntée par la voie orale et qui peut-être ne provient pas de Grèce, mais d'Illyrie; cf. P. Kretschmer, *Einkl. in d. Gesch. d. gr. Spr.*, 280 sqq.; Glotta 3, 351 et 30, 156; Solmsen, *KZ* 42, 207 sqq. *Étr. Creice*.

De *Graecus* le latin a tiré une série de dérivés : *graecō*, *Graecia*; *Graeculus*, *Graeculiō* (Pétr.); *Graecālis*, *Graeciēnsis*; *graecānicus* (cf. *tuscānicus*); *graeciūtas*; *graecor*, *-āris* « vivre à la grecque » et *con-*, *per-* *graecor*; *graeciūtim* (Tert.); *graeciōsō*, *-ās* (Plt., cf. *atticiōsō*); *Graecigena* (Aug., cf. *Troiūgena*).

L'adjectif *Graecus* a subsisté dans toutes les langues romanes, sous cette forme ou sous des formes dérivées. M. L. 3832; B. W. s. u. et *grēgeois*; en germanique :

got. *Kreks*, v. h. a. *Criahhi*, etc., et en celtique : irl. *gréic*, britt. *groeg*, *gryw*.

grallae : v. *gradior*.

grāmen, -inis n. : sens premier « nourriture des animaux herbivores; pâturage »; et par suite « herbe »; quelquefois « chiendent ».

Le sens de « gazon » en tant que nourriture apparaît encore nettement dans l'usage; cf. Hor., C. 1, 15, *ceruus graminis immemor*; Juv., 8, 60, *quocumque gramine equus*. — *Grāmina* signifie « pâturages » dans Vg., G. 1, 55, 6, *arborē fetus atque iniussa uirescentia gramina*; 2, 200, *non liquidū gregibus fontes, non prima mina derunt*; B. 5, 27, *nulla neque libauit quadrupes nec graminis attingit herbam*. Ancien, usuel. M. L. 3833.

Dérivés et composés : *grāminosus* : de gazon, d'herbe. M. L. 3836; *grāminōsus* (cf. *herbōsus*); *egrāminālis* (Vict. Vit.); *ingrāminō* (Gl.). On n'a pas **grāminum*; le suffixe *-men* s'est maintenu sans élargissement dans un certain nombre de mots ruraux et techniques; cf. *germen*, *sēmen*, etc.

Cf. *grāo* « je ronge » et *grāōsus* « fourrage vert » peut-être aussi skr. *grāsati* « il dévore », irl. *greim* « becchée », v. isl. *krás* « friandise ». Peut-être d'une forme désidérative du type **gr-* de la racine **gr-*, sur laquelle v. *uorāre*. Le germ. *gras* suppose une initiale aspirée **ghr-* (cf. *hordeum*).

gramiae, -ārum (ā?) f. pl. : *oculorum sunt uitia, gramiae glamas uocant*, P. F. 85, 26. *Gramiae* est emprunté à gr. **γράμια* (cf. *ἰ γράμιον*), dont viennent *γράμια*, *γράμιον*, *γράμιον*, etc., v. *Fris. u.*, et n'est pas apparenté à *gramiae*. Les dictionnaires donnent de *gramia* un dérivé *gramiōsus*. Mais Non. 119, 15, cite la forme *grammō(n)sis* dans un sénatus-consultum (Caecilii (R³ 286) : *grammonsis oculis ipsa, atratis titibus*); et la même forme se retrouve dans les glosses de Landgraf, ALLG 9, 403 sqq.; Glossar. Latina III, 119. *Grammōsus* suppose un substantif **gramma*, avec le même génémation que le mot gotique cité plus haut. Ce **gramma* a pu être dérivé un adjectif **gramius* ou *gramiae* serait le féminin pluriel substantivé. Mot rare, populaire. Aucune des formes n'a passé dans les langues romanes.

On rapproche got. *grammīpa* « becchée » (avec génémation expressive?), dont le sens est plus général, et v. sl. *grīmědi* « chassie », dont la formation n'est pas claire.

grammatica, -ae f. : grammaire. Emprunt au gr. *γραμματική*; cf. Cic., Fin. 3, 2, 5. Cicéron emploie *grammatica*; Quintilien y substitue la transcription du gr. *grammaticē*; *grammaticus* « grammairien »; *grammaticālis* (Serv., Macr.). Les représentants romans sont les mots livresques, cf. M. L. 3837, 3838; de même irl. *grammādē*.

grammōsus : v. *gramiae*.

grana, -ae f. (Itala, Iud. 10, 3); **granus, -i m.** (Isid. 19, 27, 3) : raié dans la chevelure; moustache. Cf. Itala, l. l., *comam discriminauit, i. e. granam* (et par ailleurs *granus, i. e. capillus supra labia*). Latine tardive d'un mot germanique, v. norv. *grana*, h. a. *grana* « moustache ». Isidore le joint à *cinna* et attribuant l'un et l'autre aux Gots. V. Sofer, p. 136.

grandia : *μεγάλα*, CGL III 183, 33 (sans doute sans rapport avec *grandias* : *offas carnis*, CGL V 600, 67, qui semble être une faute pour *glandias*), demeuré en roman avec le sens de « son (du blé) ». M. L. 3840 b. Neutre pluriel de *grandis*?

grandis, -e : grand. Se dit indistinctement des hommes et des choses, du physique et du moral; fréquente dans la langue rustique en parlant des produits du sol arrivés au terme de leur croissance, de même que *grāndis*, *grāndescō*, M. L. 3840 a (*ingrāndescō*, Colum., d'après *inrēscō*), *grandijer*, *grandiscāpius* (Sén., Ep. 86, 19); cf. Caton, Agr. 141, 2, *Mars pater, te precor uti tu fruges frumenta uineta uirgultaque grandire beneque eumina derunt*; Colum. 2, 20, 2, *grandescunt frumenta*, cf. Non. 115, 1 sqq., sans qu'on puisse déterminer si c'est là l'emploi le plus ancien; toutefois, la vieille prière conservée par Caton montre que cette acception remonte haut. Souvent *grandis* prend la nuance de « âgé » : *grandis nātū*, *aeuō*, d'où le composé *grandaeuus* (poétique et postclassique); cf. *longaeuus* = *μακροταλῶν*, et simplement *grandis* : *g. arātor* (Lucr. 2, 1164), d'où fr. *grand-père*, *grand-mère*; *grandaeuitās* (Pac., Acc.). Appliqué au style : « grand, sublimé » (déjà dans Cicéron, fréquente dans Quintilien); de là *grandiloquus* = *μεγαλοφωνος*; *loquium*. Ancien, usuel; de caractère plus concret que *magnus*, et par là plus usité dans la langue parlée. Panroman, sauf roumain. M. L. 3842 et 4426, *ingrandire*. Diminutif familier : *grandiculus* (*grandiusculus*). Dérivés : *grandiūtas* (Cic.), *-iter*; composés : *per-*, *prae-*, *sup-*, *us-* *grandis*; *grandijer* : fertile, fécond.

Les anciens semblent établir un rapport entre *grandis* et *gradus*; ainsi Plt., Au. 49, *testudineum istum tibi ego grandio gradum*, et Cu. 118, Ep. 13, Tru. 286; Tér., Ad. 672, *an sedere oportuit | domi uirginem tam grandem* (noter l'antithèse entre *sedere* et *grandem*); Cic., Lael. 4, 10, *non admodum grandis natu, sed tamen iam aetate prosectus*. Mais ce n'est là qu'une étymologie populaire. L'étymologie de ce mot « vulgaire » à vocalisme a est inconnue. Le mot indo-européen signifiant « grand » est représenté en latin par *magnus*.

grandō, -inis f. : grêle. Ancien (Plt., Mo. 138), classique. M. L. 3843.

Dérivés : *grandinat*, *-āre* : grêler, M. L. 3841; *grandineus*, *-nōsus* (tardif). Cf. aussi **grandeola*, M. L. 3840. Quantité de l'a inconnue. Étymologie populaire dans P. F. 88, 9, *guttae aquae concretae solito grandiores*.

Le mot rappelle deux formes assez différentes, mais de même sens, sl. *gradū* (où *gra-* est slave commun) et arm. *karhut* (avec redoublement; de **ka-krut*?). Formation « populaire » à nasale infixée, de même que le substantif arménien à redoublement.

grānum, -i n. : grain, graine. Se dit des plantes : *gr. triticū*, Plt., St. 558; cf. Varr., R. R. 1, 48, 2; puis, par extension, de parcelles d'autres substances : *g. salis*, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3846; et celtique : irl. *grān*, *gairnēl*; britt. *grawn*.

Dérivés et composés : *grāneus*; *grānea f.* (scil. *puls*) = bouillie; *grānātus*; *grānāta* (scil. *māla*) et *grāndūm* « grenade » et « grenadier » (Colum.); *grānāticius*; *grānārium* (usité surtout au pluriel *grānāria*) « grenier », M. L. 3839; *grānātus, -ūs m.* : rassemblement

des grains (Caton); *grānōsus* (Plin.); *grānēscō, -is* (bas latin); *grānūlum* (tardif) : petit grain, graine; *grānifer* (Ov.); *ēgrānō, -ās* (Marc.). Cf. aussi M. L. 3844, **graniare*; 3845, **grānica* « grange ».

L'un de ces termes du vocabulaire de l'agriculture qui vont de l'italo-celtique au balte et au slave et qu'ignorent grec, arménien et indo-iranien; avec même sens : irl. *grān*, gall. *grawn*, got. *kaurn*, v. sl. *zrūno* (serbe *zrno*); dérivés de sens différent : lit. *žrnis* « pois ». Les formes italo-celtiques, slaves et baltes indiquent *-ra-* (-r-) ; cf. skr. *jīrnāh* « broyé ».

graphicus, -a, -um : emprunt latinisé au gr. *γραφικός*, qui appartient à la langue des peintres : « exactement reproduit, ressemblant », d'où « achevé, parfait, accompli »; Plt., Tri. 1024, *graphicum furem et graphicē* « tout à fait ». Type de l'emprunt à la fois pédant et populaire au grec. Hors des écrivains techniques, Plin et Vitruve n'apparaît plus après Plaute que dans Aulu-Gelle et Apulée.

graphium, -i n. : poinçon pour écrire. Emprunt au gr. *γραφίον* (Sén.), qui se substitue à *stilus*. Dérivés latins : *graphiolum*; *graphiarius*; *graphiarium* : étui à poinçons. Dans les glosses apparaît le sens de « greffe, greffon ». M. L. 3847. Irl. *graif*; gall. *grephiou*.

grassor : v. *gradior*.

grassus : v. *crassus*.

gratilla, -ae f. : gâteau de sacrifice (Arn. 7, 24). Inexpliqué.

grātus, -a, -um : adjectif de sens passif et actif qui s'emploie des personnes et des choses, quoique Cicéron et César préfèrent *grātiōsus* quand il s'agit des personnes; 1^o passif, « accueilli avec faveur ou reconnaissance, agréable (souvent joint à *acceptus*), favori ». Cicéron le différencie à plusieurs reprises de *iucundus* « qui cause du plaisir, de la joie »; cf., par exemple, Att. 3, 24, 2, *ista ueritas, etiam si iucunda non est, mihi tamen grata est*; Fam. 4, 6, 1; 5, 15, 1; 10, 3, 1; 13, 8, 2; cf. encore ibid. 1, 17, 6; Rosc. Amer. 18, 51, etc.; 2^o actif, « reconnaissant, qui à de la reconnaissance ». Ancien, usuel et classique. Le neutre *grātum* a été substantivé et a passé dans les langues romanes, it. *grato*, fr. *gré*. M. L. 3848. Panroman, sauf roumain; britt. *graz*. Composés : *grātificus* (bas latin) : obligeant; *grātificor, -āris* (attesté depuis Cicéron) : obliger, gratifier, faire présent de; *grātificatiō* (Cic.). Ces mots ont été fort employés dans la langue de l'Église pour traduire des mots grecs, e. g. *grātificus* = *χαριστήριος*.

2^o *ingrātus* (cf. *ἀχαρισ* et *ἀχαριστος*, *ἀχάριτος*) : 1^o passif : qui n'est pas accueilli avec reconnaissance, ou qui ne mérite pas de reconnaissance; 2^o actif : qui n'a pas de reconnaissance; ingrat; *ingrātia, -ae f.* (*ἀχαριστία*) : usité seulement dans la bonne époque à l'ablatif *ingrātū* (formé d'après *grātū*) : à contre-cœur. C'est seulement dans Tertullien qu'on trouve *ingrātia* « ingratitude »; *ingrātūdo* (tardif); *ingrātificus* : *i. Argiui*, Acc. ap. Cic., Sest. 56, 122, « ingrat » : de là, dans la langue de l'Église, *ingrātificatiō*; *ingrātificatiō*. Intensifs : *pergrātus* (Cic.); *praegrātus* (Luvenç.).

3^o *grātes, -ium f. pl.* (usité seulement au nominatif et à l'accusatif dans les expressions rituelles *grātes (-tis),*

agere, habere, soluere, etc.; seul Tacite a un datif grātibus): marques de reconnaissance, actions de grāces (aux dieux), remerciements. Attesté depuis Plaute. Rare, de couleur archaïque; remplacé par grātiae.

4° grātia, -ae f.: 1° abstrait « reconnaissance ». Cic., Inv. 2, 66, le définit: gratia est in qua amicitiarum et officiorum alterius memoria et remunerandi uoluntas continetur; 2° concret « acte par lequel on s'acquiert de la reconnaissance »; par suite « service rendu »; 3° « faveur, crédit, influence »; 4° agrément, beauté, grāce (se dit des personnes et des choses). Fréquent avec ce dernier sens dans la langue poétique, comme l'adjectif grātiosus. Traduit le gr. χάρις; l'ablatif grātīā = χάριον; Grātiae = Χάριτες; dans la langue de l'Église = χάρισμα. L'ablatif pluriel grātīs (puis grātis) s'emploie avec valeur adverbiale « gracieusement, sans exiger de salaire ». Ancien, usuel, fréquent dans des locutions verbales: grātias agere, referre; grātiam facere alicui delicti (cf. Sall., Cat. 52, 8; Jug. 104, 5). M. L. 3847 a. Celtique: irl. grās, greit; grasacham « grātias agāmus »; grātiosus: en faveur, populaire, influent; quelquefois « obligeant, complaisant ».

5° grātor, -āris (archaïque et poétique; la prose classique dit grātulor): témoigner sa reconnaissance, remercier, féliciter, congratuler. Grātor n'a d'autres dérivés que grānter (tardif) et grātōrius qu'on lit dans Sidoine; les dérivés sont fournis par grātulor.

6° grātulor, -āris: rendre grāces (aux dieux), cf. Naevius 24; Enn., Scaen. 209; remercier; féliciter, congratuler. Ancien, classique; fréquent dans Cicéron. — On explique ordinairement grātulor comme étant issu de *grātī-tulor par haplogie, d'après opitulus/opitulus « deus opitulatur homini; homo grati(tulatur) deo » (M. Leumann, Gnomon, 13 (1937), p. 35). Mais alors que opem ferre est fréquent, grātēs, grātem ferre semble ne se rencontrer jamais (grātēs referre est une autre expression). Aussi vaut-il mieux imaginer que grātulor est le dénominateur d'un adjectif *grātulus, dérivé de grātor comme querulus de queror, etc.

Dérivés: grātulābundus; grātulātiō « action de grāces », -tor, -tōrius; composé: congrātulor.

7° grātūlitus (grātōlitum et non grātūlitum, cf. fortūlitus et pūitā dans Stace, S. 1, 6, 16): gratuit (opposé à mercennārius). Classique, usuel. — Semble dérivé d'un thème en -u- *grātu-, cf. fortūlitus.

Walde a comparé, de manière séduisante, osq. brateis « grātiae » et pél. bratom « grātum (= mīnus) », ce qui permet de rapprocher le groupe indo-iranien à valeur religieuse: skr. gīr (génitif gīrāḥ) « chant de louange, louange », grādi « il chante, il loue », av. garō (génitif singulier) « de louange, de chant de louanges » et lit. giriū, girti « louer, célébrer », v. sl. žrāti « sacrifier ». Lat. grātus répondrait à skr. gīrāḥ « célébré » et lit. girtas (même sens) et grātēs à gūrtiḥ. Il s'agirait d'un vieux terme religieux. La racine est dissyllabique. Sur ce groupe, v. M. Leumann, dans le compte rendu cité plus haut, et Frisk, Eranos, 38, 26 sqq.]

*grāuāstellus? mot de Plaute? On lit, Ep. 620 (trochaïque septénaire), sed quis haec est muliercula et ille grauastellus qui uenit? Mais les manuscrits se partagent entre grauastellus (P) et rauistellus (A). Festus a connu les deux leçons, car l'abrégé porte: grauastellus, senior,

Plautus (Ep. 620): « qui est grauastellus qui aduenit... Vt puto, grauastellus a grauitate dictus, p. 85, 23, et rauī coloris appellantur qui sunt inter flauos et caeteros quos Plautus (Ep. 620) appellat rauistellos. « Quis... quit, « haec est mulier et ille rauistellus qui uenit? » (399). L'étymologie de grāuāstellus donnée par Festus n'est qu'une étymologie populaire que contredit la différence de quantité de l'a dans grāuis et grāuāstellus. Grāuāstellus ne pourrait être que le diminutif d'un *grāuāster (cf. pediāstellus, Mil. 54), non attesté. Mais il vaut mieux sans doute considérer grāuāstellus comme une corruption de rāuāstellus, dérivé de rāuus; cf. surdus/surdaster, caluus/calūaster, fuluus/fulūaster; olea/oleāstellus, etc.

grauis, -e: pesant, lourd, grave. Correspondant au gr. βαρῦς (auquel, d'ailleurs, il s'apparente), comme grāuās à βαρῦτης; s'emploie au physique comme au moral; se dit des sons (par opposition à acūtus, cf. δῆξος et βαρῦς; cf. grauior = βαρῦρονος), des odeurs (cf. graueolens = βαρῦροδῶτης), des climats, des aliments, de la marche (grauipes [cf. leuipes] = βαρῦπόπους), etc. peut se prendre dans un sens péjoratif, comme molestant (cf. grauiō, grauior et βαρῦνός en grec) ou laudatif: a du poids, de l'autorité, de l'importance (souvent dans cette acception opposé à leuis, e. g. Plt., Tri. 684; Cic. Rosc. Com. 2, 6; ce qui explique *grauis attesté à côté de grauis dans les langues romanes, cf. M. L. 3855). Ancien, usuel. Panroman. Irl. graif.

Dérivés: grauiās, M. L. 3856; grauior.

Grauis désigne spécialement un état physique de lourdeur ou d'accablement, en particulier celui de la femme enceinte, de la femelle pleine; de la grauidū, M. L. 3854, et ses dérivés grauidō, -ās (ingrauidū, M. L. 4429), grauiditās, grauidulus.

Autres dérivés: grauiō, -ās: peser sur, alourdir, accabler, opprimer, aggraver; grauior, -āris: « trouver pesant »; par suite « dédaigner, refuser de ».

grauēscō, -is: s'alourdir; devenir enceinte ou pleine; s'aggraver. A ces verbes se rattachent: grauiāmen (Lar. dif); grauiōtio (Cael. Aurel.): pesanteur physique, oppression; grauiēdō f. (langue médicale, cf. torpēdō, etc.): lourdeur de tête et spécialement « rhume »; grauidulus; grauiābilis « qui oppresse »; grauiātim; grauidū grauiūtō f. (Vitr.); grauiificus; grauiefaciō; et les composés: agrāuō, -ās: alourdir, aggraver, M. L. 273; agrāuātio (langue de l'Église); agrāuāscō, -ūscō (cf. graueōscō; praegrauō (transitif et absolu): surcharger, écraser; et être trop pesant; cf. praegrauis, praegrauidus (époque impériale).

Cf. aussi M. L. 3853, *grāuiāre; *grāuiāre (cf. leuiāre) et *aggrēuiō, 279 b; 4428, *ingrāuiāre; *ingrēuiāre; v. B. W. sous grief, greuer.

Comme, à en juger par leuis, sūdūis, tenuis, les anciens adjectifs thèmes en -u- sont représentés en latin par des formes en -ui-, il n'est pas douteux que grauis est à rapprocher de skr. gurūḥ, av. gourūš, gr. βαρῦτος, got. kaurus « lourd ». Peut-être aussi irl. bair « lourd » (?; v. Rev. Celt. 27, 85). Le lat. *grāui- repose sur une forme *grāu- ou l'u-, ayant une forme consonantique n'élidait pas le s précédent. En effet, le sanskrit a grārimā « pesant », et une forme à voyelle longue est conservée dans persan giran « lourd ». — Pour

forme *grāu-, noter skr. grū-muṣṭih « pleine poignée », irl. brūth « masse de métal, lingot », lette grāus « lourd » (et lat. brūtus, si c'est un emprunt à un parler osco-ombrien). V. leuis.

graulus: v. graculus, M. L. 3850.

gremium, -i n.: proprement « ce que contient une brassée » (cf. le pluriel gremia, -ōrum « brassées de bois ou d'épis, fagots, gerbes », d'où gremiālis dans le Dig. 24, 3, 7, 12, si arbores caeduae fuerunt uel gremiales), c'est-à-dire l'espace délimité par les bras et la poitrine, « giron, sein »; cf. Cic., Cael. 24, 59, abstrahi e sinu gremioque patriae; Diu. 2, 41, 86, [Iuppiter] puer lactens Fortunae in gremio sedens, mammam appetens. Attesté depuis Rinnius; usuel. Les dialectes italiens méridionaux ont conservé gremia au sens de « gerbe », M. L. 3860; d'autres dialectes ont gremium « giron », M. L. 3861.

On rapproche lit. grāmātas « assemblée, tas » (si le mot n'est pas emprunté au slave) et sl. gromada « tas »; skr. grāmāh « groupe d'hommes, village »; peut-être v. tel. kremia « presser », v. h. a. krimman « courber, tordre ». Forme élargie en -em- (cf. premō en face de pressus) de la racine *ger-, de gr. ἀγείρω « j'assemble », etc., qui figure aussi dans lat. grex.

gressus: v. gradus, gradior.

grex, gregis m. (f. dans Host., Lucr. et latin impérial): désigne une réunion d'animaux ou d'individus de même espèce, le troupeau en tant que détail se disant pecus; cf. Cic., Phil. 3, 13, 31, greges armentorum reliquique pecoris. En particulier « troupe de comédiens, compagnie ». Ancien, usuel. M. L. 3865. Irl. graig; brit. gre.

Dérivés et composés: gregālis: appartenant au troupeau ou à la troupe, d'où « commun, vulgaire » (= κτηνώδης, Ital.); gregālēs « camarades »; gregārius: du troupeau, de la troupe; g. pāstor, M. L. 3859; g. miles; gregō, -ās « réunir en troupeau » (latin impérial, M. L. 3858), d'après congregō, M. L. 2146 a; gregātim et sēgregātim; gregiculus (bas latin); congregō, attesté dès Varron et Cicéron, et qui a fourni de nombreux dérivés; sēgregō: séparer (du troupeau), isoler, écarter (ancien, usuel, classique). D'autres composés sont réunis dans la glose de Festus, P. F. 21, 20, abgrege est a grege ducere; adgrege ad gregem ducere; segregare ex pluribus gregibus partes educere; unde et egregius dicitur e grege lectus. Quorum uerborum frequens usus non mirum si ex pecoribus pendet, cum apud antiquos et patrimoniam ex his praecipue constituerint, unde adhuc etiam pecunia et pecunia dicitur. Pour le sens de egregius, cf. eximius. On a encore dē-gregāre (Stace), disgregāre (bas latin). — Les adjectifs tardifs et rares congreg et sēgrex ont été formés secondairement sur les verbes con-, sē-gregāre.

Forme populaire, avec une sorte de redoublement brisé *gre-g-, de la racine qui est dans gr. ἀγείρω « j'assemble », γάγαρα: πολλά, Hes., γάγαρα « foule remuante », quidam Graeci greges γάγαρα, Varr., L. 5, 76; peut-être skr. ganāḥ (de *grnd-) « troupe foule ». — Cf. gremium.

grillus, -i (gryl-) m.: grillon. Les formes romanes

remontent à grillus ou grillus. M. L. 3900; B. W. s. u. Germanique: v. h. a. grillo; celtique: irl. grell. Dénominateur: grillo, -ās.

Onomatopée; le grec α γρύλλος, γρύλος, mais qui désigne le « porc » ou le « congre ».

grōma, -ae (grūma) f.: appellatur genus machinulae cuiusdam, quo regiones agri cuiusque cognosci possunt, quod genus Graeci γρόμωνα dicunt, P. F. 86, 1. Emprunt technique au gr. γρόμωα, doublet de γρόμωα, avec dissimilation de la nasale qui semble indiquer un intermédiaire étrusque (v. Schulze, Sitzb. d. Berl. Akad., 1905, 709); cf. étr. Memrun = Mémrun, Achmemrun, Achmemrun = Ἀγαμέμνων. Le changement de genre et le passage à la 1^{re} déclinaison soulignent le caractère populaire du mot.

Dérivés: grūmare; grūmāri « diriger, aequare » (Gloss.); dēgrūmō (Enn.): arpenrer, aligner; grūmāticus: relatif à l'arpentage; grūmāticus m.: arpenteur (tardif).

*gromis: déformation de c(h)romis « poisson de mer », dans Polem. Silv.

*gromph(a)ena, -ae f.: plante inconnue, peut-être variété d'amarante (Plin. 26, 40); et aussi oiseau inconnu (Plin. 30, 146). Sans doute grec: γρόμφανα?

*gronna: loca palustria et herbosa. Un exemple dans l'Anth. 762, 23. Bas latin; v. du Cange, s. u. gronna, -nia.

*grosa: sorte de racloir d'orfèvre. Ne se trouve que dans Arnobe, 6, 14. Sans doute mot étranger; illyrien? Forme peu sûre.

*grossus, -i m. et f.: figue précoce ou tardive qui n'arrive pas à maturité (Caton, Agr. 94). Diminutif: grossulus.

grossus, -a, -um: gros. Synonyme attesté depuis Columelle de crassus, sur lequel a été refait *grassus.

Dérivés: grossiūdō (Vulg., Sol.), grossitiēs, grossēsco, grossāmen (tardifs); adv. comp. grossius. Panroman; cf. M. L. 3881 et 3880, *grossia. Osthoff, IF 4, 226, a rapproché le synonyme irl. bres, corn. bras de *grues-. — Mot expressif, populaire.

gruglō: v. gurgulō.

*grūma, -ae f.: baie de fruit sauvage (St. Ambr.). Forme douteuse; v. Thes. s. u. et grumulum (de *glumulum?).

grūma: v. grōma.

grūmus (grummus, Acc. ap. Non. 15, 20), -i m.: terrae collectio, minor tumulo, P. F. 86, 4, « tertre ».] Rare et technique. Diminutif: grūmulus, M. L. 3889 et 3887. Semble sans rapport avec grāmūs « pēpin de raisin, noyau » et « gossier » (pomme d'Adam?) que supposent un certain nombre de formes romanes. M. L. 3888, 3890; v. André, Lex., sous cromella? Pas d'étymologie sûre.

grunda, -ae f.: στέγη καὶ τὸ ὑπὲρ τὸν πολυῶνα ἔσοχον [ὑπόστεγον] (Gloss. Philox.), CGL II 36, 24; Gloss. Lat. II 163, « gouttière, gargouille ». Composés: sūgrunda (sub-); sugrunda, Varr., R.

R. 3, 3, 5); les langues romanes supposent un *ü*; déformation *subrunda*, CGL III 365, 14, cf. M. L. 8438 a, avant-toit, entablement, larmier. On trouve aussi dans Vitruve *suggründium*, *suggründatio*; *suggründarium*: sépulture à auvent pour les enfants morts en bas âge; cf. Rich, s. u.

Mot technique, sans étymologie sûre et susceptible d'altérations.

gründiö et **grunniö**, -is, -ire: gronder, grogner, en parlant du porc. Ancien; cf. Non. 464, 33. M. L. 3893.

Dérivé et composés: *grunnitus* (*grund-*), -üs m.; *dē-sug-gründiö* (rares et tardifs).

Les langues romanes attestent également *grünium* « groin » (qu'on trouve dans la traduction latine d'Oribase), M. L. 3894, et *grüniäre* « grogner », ibid. 3893. Pour le changement de conjugaison, cf. *rabere*, *rabäre*, *glociö* et *glociü*, etc. Peut-être faut-il rattacher à *gründiö* l'adjectif *grundulis* (l. *gründilis*?), attesté dans Non. 114, 29, *Gründules Lares dicuntur Romae constituti ob honorem porcae quae triginta pepererat*. Les formes en -nn- sont sans doute dialectales; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. Cf. toutefois *ganniö*, *hinniö*. La forme récente *grünium* peut être, comme l'a suggéré Niedermann, un postverbal de **grünäre*, issu régulièrement de *grunnäre* d'après la loi de *manilla*; *grunnäre* aurait été rétabli d'après *grunnöt*, *grunnunt*.

L'un des mots en *gr-* indiquant des bruits. Cf. *gariö*, *gräculus* et *grüs*; gr. γῆρ, γῆρῶ, etc.

-gruö, -is, -ore. Attesté seulement dans la glose sans doute corrompue *gruü*, *inuenü*, CGL V 429, 15, 502, 59, et dans les composés:

1° *congruö*, -is: se rencontrer, être d'accord (de même sens que *conuenire* et comme celui-ci peut s'employer personnellement et impersonnellement). Attesté depuis Plaute; classique, usuel. Dérivés: *congruus* (archaïque et postclassique), *congruentia* (époque impériale), *congruent* (Cic.), *congruütas* (Prisc., pour traduire σύμβαμα) et les contraires *excongruus* (Symm.), *incongruus*, *-gruëns*, *-gruentia*, *-gruütas* attestés à l'époque impériale.

2° *ingruö*, -is: se jeter sur, tomber sur. Terme de la langue militaire (déjà dans Plt., Amp. 236); ne se trouve ni dans Cicéron ni dans César. Sans dérivés.

Pas d'étymologie sûre.

grüs, -is f. (masc. dans Hor., S. 2, 8, 87; nom. *gruis* dans Phèdre 1, 8, 7): grue. Depuis Lucilius. Panroman, M. L. 3896 (et **gruilla*, 3882).

Dérivés: *gruö*, -is: crier (de la grue), cf. P. F. 86, 12, *grueré dicuntur grues, ut sues grunnäre*. Adj. *grüinus*, -a, -um; *grüina* f.: geranium tuberosum (gr. γερῶν), Diosc.

Nom originellement expressif qui a pris des formes diverses dans les différentes langues. La formation en -u- du latin se retrouve, avec un autre vocalisme, dans lit. *gervé* et dans v. russe *žeravü* (serbe *žerävo*). Il y a une formation en -n-, avec des vocalismes divers, dans gall. *garan* (gaul.-lat. *tri-garanos* « aux trois grues »), v. angl. *cran*, gr. γέρανος, arm. *k'ruk* (gén. *k'ňkan*) [de **gör-* ou **gür-*]. V. h. a. *chranuh*, v. angl. *cranoc* ont à la fois -n- et -u-. La racine semble être dissyllabique du type **gerv-*. Le g du groupe expressif **gür-* (cf. les mots

à *gr-* initial indiquant des bruits) n'est pas *g^o*: gr. γῆρ, voc. celt. **garano-*.

grutae, -arum f. pl.: hardes (cf. *scruta*); rare et tardif. Du gr. γρότη.

Dérivés: *grutarius* = γρυτοκόλης; *grutarium*.

gryllus: v. *grillus*.

gryphus, -i m. (*grifus*, etc.): latinisation tardive du vulgaire du nom grec du griffon, γρόψ, transcrit *gryphus* par la langue littéraire (e. g. Vg., B. 8, 27); cf. aussi *Grippus*? M. L. 3901, et germanique: v. h. a. *grif*, *grifo*; irl. *grib*.

***guaranis?**: nom d'une couleur de la robe du cheval d'après Isid. 12, 1, 53: *ceruinus est quem uolgo guaranis* (var. *gauranis*) *dicunt*. Forme et origine incertaines; v. Sofer, p. 21 sqq. Cf. peut-être francisque *wrainjo* « étalon », M. L. 9573.

gubba, -ae f.: citerne. Mot hébraïque (St Jér.).

gubellum: matata. V. *globus*.

gubernö, -äs, -äre: gouverner, sens propre et figuré. Emprunt technique de la langue nautique, ancien et latinisé, au gr. κυβερνώ, avec les deux valeurs; de là les formations latines: *gubernaculum*, *gubernator*, etc. *guberniö* « gubernator » (Gloss.), *gubernius* (Lab.), *gubernia* (bas latin); *gubernum*, attesté au pluriel *gubernia* dans Lucilius, cité par Non. 490, 29, et qui est resté sur *gubernaculum* comme *pugna* sur *pugnäre*, ou tiré de *gubernaculum* considéré comme un diminutif; cf. **retinac(e)* « réne(s) » et *retinaculum*. Panroman, sauf roman main. Formes en partie savantes. M. L. 3902-3905.

On a supposé qu'il y aurait eu un intermédiaire entre le grec et le latin; mais l'hypothèse n'est pas nécessaire. v. Ernout, *Aspects*, p. 24; Fohalle, *Mélanges Vendryes*, p. 157 sqq. La plupart des termes nautiques sont empruntés; cf. *aplustre*, *pröra*, etc.

gubia, -ae f.: gouge; M. L. 3906. Mot tardif (Végèce) une autre forme *gubia* est attestée dans Végèce et par Isid. de Séville et les gloses et est représentée dans quelques dialectes romans, M. L. 3911, avec un doublet **gubius?* Sans doute celtique: irl. *gubán* « aiguillon ». Sur l'origine de *gubia*, *gubia*, voir M. Niedermann, dans *Archivum Romanicum*, 1924, 5, 440 sqq., et Vendryes, R. Celt., 41 (1924), p. 502-503.

gufiö, -önis m.: souche, cep. (Cass. Fel.). Mot tardif, punique? Cf. André, *Lex.*, s. u.

güfö, -önis (CGL V 272, 40) m.: chouette. M. L. 3908. Cf. *büfö*.

***guffus**: grossier. Attesté sous la forme *bicerra uertit guffa* (var. *rufa*); v. M. L. 3907.

gula, -ae f.: partie de la bouche par laquelle on avale; gosier, cou, et aussi, dans la langue populaire, « bouche » = *ös*; cf. Plt., Au. 302-303, *quin, quom ut dormiunt, follem optringit ob gulam* | ... *ne quid animae forte emittat dormiens*, auquel répond dans le vers suivant *etiamne opturat inferiorem gutturem?* Par suite « gosier », « mandise », « gloutonnerie », sens attesté depuis Salluste et Cicéron, à l'époque impériale. Panroman. M. L. 3910. B. W. *gucule*.

Au dernier sens se rattachent *gulö*, -önis m., M. L. 3913; *gulator* (Gloss. Philox.); *gulösus*, M. L. 3914; *gulösitas*, et M. L. 4434, **ingulläre*; M. L. 7179, **reguläre*? Cf. aussi *subguläris*, CIL VI 1770. Il y a parenté entre *gula* et *gluttiö*, *ingluuies*, comme l'indique déjà l'abrégé de Festus, dans une glose du reste fort confuse dont toute la seconde partie est erronée, 99, 21: *ingluuicia a gula dicta. Hinc et ingluuiosus et glutto, gula [gumia, guttur, † guttuus et gurgulio].* Il s'agit de formations expressives remontant à des formes diverses et à des élargissements d'une racine **gel-* (et **gel-*) apparentée à **gür-* qui apparaît dans *uoräre* et dans *gurges*, *gurguliö*; cf. *gluttiö*.

Sur les dissimilations de *g^o* en *g-* et peut-être *g^o* en *-l-* entraînés par le redoublement, v. Grammont, *Dissimilation consonantique*, p. 178. La forme **gel-* (avec *g^o* dissimilé); peut-être avec influence d'une tendance à l'onomatopée; cf. *glou-glou* se retrouve dans irl. *geitim* « j'avale » et dans v. h. a. *kela* « gosier » (à côté de *quer-chala*): aussi dans skr. *galah* « gosier » (époque) et, de manière surprenante, dans persan *güü* (même sens). Le vocalisme de *gula* est à rapprocher de celui de arm. *ekul* « il a avalé » (*khanem* « j'avale ») et de *gurges*. Cf. aussi skr. *gilditi*, à côté de *giräti* « il avale ». — V. le groupe de *uoräre*.

***gulliocae**: *nucum iuglandium summa et uiridia putamina*, P. F. 87, 27. Pas d'autre exemple. Les gloses ont aussi: *galliocla, cortice nucis iuglandis uiridis per quem corpus humanum intellegi uolt* (scil. Lucilius), Plac., CGL V 24, 18; *gulluca, xapurotula; guttulliocae, xäpuxa* *μακρά παρὰ Λουκελά, cf. Thes. s. u.* Forme et sens peu sûrs. Semble différent de **gallica*, qui a fourni le nom de la noix dans certains dialectes français. M. L. 3659.

gumia (*go-*), -ae c.: gourmand, glouton. Mot de Lucilius sans doute emprunté à l'ombrien *gomia*, *kumia* f « graiduis »; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. A subsisté en espagnol, M. L. 3915.

gummi: v. *cummi*.

gunna, -ae f.: peau, fourrure (Anthol. 209, 4); *gunnarius* « fourreur » (VI^e siècle). Mot tardif, étranger. M. L. 3919.]

***gunt(h)a**, -ae f.: sorte de sépulture, CIL XI 6222. Dérivé = *guntarius*. Transcriptions grecques: γύντη, γουντάριον. Mot étranger, tardif.

gurdus, -a, -um: lourd (sens propre et figuré); épais, lourd, balourd. Mot vulgaire (Labérius, cf. Gell. 16, 7, 8). Bien représenté dans les langues romanes, M. L. 3920, et passé en gall. *gurdä*. *Gurdonicus*, qu'on lit dans Sulpice-Sévère, Dial. 1, 27, 2, ne dérive pas de *gurdus*, mais semble d'origine gauloise.

Si le β- de gr. βραδός « lent » repose sur **gür-* (ce qui n'est pas évident: β- peut être issu de *mr-*), on rapprocherait cet adjectif, en supposant un ancien **gürd-*. Pour un mot populaire de ce genre, une étymologie indo-européenne ne s'impose du reste pas; mais l'origine espagnole, enseignée par Quintilien, I 5, 57, est sans preuve. V. F. Schoell, IF 31, 313 sqq.

gurges, -itís m.: 1° gouffre, abîme; 2° gosier (popu-

laire, Lucil.), cf. *ingurgüäre*. Sens propre et figuré, souvent joint à *uorägö*, e. g. Cic., *Sest.* 52, 114, *gurges ac uorago patrimonii*. Formes vulgaires tardives: *gurga*, *Gromat.*, p. 330, 19; *gurgus*, Orib. lat., bâties sur **gurgüö* analysé en **gurgüö* fréquentatif, demeurées dans les langues romanes. M. L. 3921, 3923; B. W. *gorge*.

Composés: *ägurgüö* « vomir » (Plt.); *ingurgüö*: engouffrer, ingurgiter, avaler; *sé ingurgüäre*: se gorger, se plonger dans; *ingurgüätus* (d'où *gurgüätus*, *Cassiod.*): gorgé, saoul. Au même groupe se rattachent *gurguliö* et *gurgustium*, v. ces mots. Le sens premier est « qui engloutit, qui dévore ».

Mot expressif du groupe de *uoräre*, qui admet des formes à redoublement avec des altérations diverses, ici **gür-ge-t-s*. Cf., en latin même, *gurguliö*. Avec vocalisme e, le germanique a: v. isl. *kuerk* « gosier », v. h. a. *querca* (même sens; à côté de *querchala*). Les formes arméniennes à redoublement, *kokord* et *orkor* « gosier », sont aussi tout autres. Pour la forme *gur-*, cf., en latin, *gula* et, hors du latin, sl. **gürdlo* « gosier » (v. sl. *grülo*, s. *gřlo*, pol. *gardlo*). Pour le sens, cf. gr. βάρβαρον « gouffre ».

gurguliö, -önis m.: gosier, oesophage. Attesté depuis Plaute. Rare. M. L. 3922. Passé en germanique: v. h. a. *gurgula* « Gurgel ».

Mot expressif à redoublement, comme v. h. a. *querchala* « gosier », v. *gula* et *gurges*; cf. aussi *curculiö*. Cf. *murmur*, etc.

gurgulö (*gru-*), -äs; **gurguriö**, -is, -ire: crier, hennir, glousser (Gl.). Onomatopée.

gurgustium, -In: mauvaise auberge, gargote (Cic.); *genus habitationis angustum, a gurgulione dictum*, P. F. 88, 6. A basse époque, *gurgustium* apparaît confondu avec *guttur* et dérivé de *gurges*, comme le montrent la glose *gurgustium: gutturem*, CGL V 206, 20, et la graphie *gurgutium*; cf. *gürgütia*, M. L. 3924. Cf. le diminutif *gurgustiolum* (*gurgustiolum*) qu'emploie Apulée au sens de « méchante gargote ».

gustus, -üs m. (quelques formes de *gustum*, -i à l'époque impériale): 1° goût, fait de goûter, dégustation (= gr. γῆστας); 2° au sens concret, goût d'une chose (= *sapor*); 3° échantillon, spécimen pour déguster; 4° terme de cuisine: entrées (= *gustatiö*). Attesté depuis Plaute (Cist. 70). Panroman. M. L. 3927.

Le verbe correspondant à *gustus*, qui répondrait à gr. γέσμαι, a disparu. L'abrégé de Festus, 63, 7, a une glose *degenere: degustare* (de **dē-gus-n-ö*, avec un *n* suffixe) qui a son pareil dans les formes archaïques du type *danunt, prodununt*. Ce verbe a été remplacé par son itératif intensif:

gustö, -äs: goûter; goûter à. Sens propre et figuré. A aussi le sens de « faire un petit repas, goûter »; cf. Plin., Ep. 3, 5, 11, *post solem plerumque frigida lauabatur, deinde gustabat, dormiebatque minimum*. Ancien, classique. Panroman. M. L. 3926. Dérivés et composés: *gustator* m. (*digitus* = δεικτικός λιχωνός, St Jér.); *gustatiö* « sens du goût » (= γῆστας) et « entrées » (Pétr.); *gustätus*, -üs (Cic.); *gustäbilis* (Ambr.); *gustätorium* (Plin., Pétr.); *gustäticium* (Inscr.); *dägustö* « goûter de »; *ingustö* (Tert.); *gustäticium* « donner à goûter »; *praegustö*; *praegustator*; *ingustätus* « dont on n'a pas goûté », création

d'Hor., Sat. 2, 8, 30, sur le modèle gr. ἄγευστος; *ingustabilis* (Plin.); *regustus*, M. L. 1719 a.

Le substantif *gustus*, avec son vocalisme radical surprenant à degré zéro (le même que dans *portus*), a des correspondants exacts en celtique : irl. *gus* « valeur, force », et en germanique : got. *kustus* « δοκιμή, essai », etc. — Le verbe dérivé v. h. a. *kostōn* « goûter », qui est limité au germanique occidental, a subi l'influence de *gustāre*. Il serait imprudent de partir d'un type ancien **gustā* dont sortiraient les deux formes. Irl. *-gúisiu* « je souhaite » est un dérivé différent.

Le fait qu'on n'a en latin que des présents dérivés *dēgunō* (sans doute *dēgunō*) et *gustō* n'est pas fortuit. Sans doute gr. γούσσει « je goûte » et got. *kiusa* « je choisis » semblent indiquer un présent thématique **geuse*. Mais le fait que le sanskrit a seulement *juṣāte* « il jouit de » et irlandais *do-go* « il choisit » indique qu'il y a eu substitution — ordinaire en germanique, fréquente en grec — d'un présent thématique à un ancien présent athématique; c'est ce que confirme v. lat. *dēgunō*. Le vocalisme de lat. *gustus* et got. *kustus* dans en thème en *-*teu-* doit provenir de formes verbales à radical de la forme **gus-*.

La racine signifiait « éprouver » et, en particulier, « goûter » et « apprécier, aimer ». Il y a eu un causatif-itératif skr. *joṣyate* « il prend plaisir à » et got. *kausjan* « choisir » (le causatif germanique a été emprunté à la fois en roman : fr. *choisir*, et en slave : v. sl. *kusiti* « goûter »). Pour le sens, on notera v. perse *daušīdā* « ami », av. *zaōša* « agrément » et alb. *deša* « j'aimais ».

gutta, -ae f. : goutte et « tache en forme de goutte », « suc, larme » et « myrrhe » = gr. στικτή (Ital.); par extension « petite partie ». Au pluriel *guttae* : « gouttes », ornement d'architecture, en forme de gouttes de pluie. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3928. Irl. *goit*.

Dérivés : *guttō*, -ās (et *guttiō*, -is, *guttiō*), conservé dans les gloses, « goutter, dégoutter »; *guttātus* : tacheté, moucheté; *guttula*; *guttatim*. Cf. aussi M. L. 3929, **guttiāre* « goutter »; 2831, *ēguttiāre*.

Forme expressive à consonne intérieure géminée. Le u peut être issu d'une voyelle très réduite après un *g^w*; alors on rapprocherait arm. *ka'tn* « goutte ».

guttur, -uris n. (masculin dans Plt. et dans la langue vulgaire, cf. Au. 304, cité s. u. *gula*, et Non. 207, 16) : gosier, gorge; même sens que *gula*; cf. *laqueo gulam*

frere de Sall., Cat. 55, 5, et *parentis olim si quis in manu | senile guttur frerit*, d'Hor., Epod. 3, 1. Ancien usuel. M. L. 3930; B. W. *goitre*.

Dérivés : *gutturōsus* : goîtreux, le goître se dit *tumidum guttur*, cf. Juv. 13, 162; et Plin. 14, 177, *gutturaria* : tumoris inflatio, CGL V 601, 5. M. L. 3930 a.

Mot expressif, d'origine obscure. Cf. peut-être hitt. *kuttar*, *kuttan* « cou ».

gutturium (*guturnium*, *guturnum*, Gloss.) : *uno quo aqua in manus datur, ab eo quod propter oris angustias guttatim fluat*, P. F. 87, 28. V. *cuturnium*; et **guturnia*, s. u. *gluttus*.

guttus (*gūtus*), -I m. : *qui unum dabant ut minuatim funderent, a guttis guttum appellarunt*, Varr., L. L. 124. Vase à col très étroit. Peut-être emprunt au gr. *κώθος déformé par l'étymologie populaire ou venu par l'étrusque. M. L. 3913. Cf. le précédent.

***gutuater**, -tri m. : prêtre gaulois (Inscr.). Mot celtique.

gymnasium, -I n. : gymnase. Emprunt au gr. γυμνάσιον, ancien (Plt.), usuel. Mais tous les dérivés sont de type grec.

gynaecium, -I n. : gynécée. Du gr. γυναικείον. A basse époque, *gynaeciālis*, -ciārius; v. Thes. s. u.

gypsum, -I n. (et *gypsus*) : gypse. Emprunt au gr. γύψος, latinisé, d'où *gypseus*; *gypso*, -ās (et *prae-gypso*); *gypsātus*, -psārius. M. L. 3936.

gyrus (*gū*, *girus*), -I m. : cercle, rond, circuit; volute. Terme technique emprunté au gr. γύρος par les dresseurs de chevaux; cf. Vg., G. 3, 115, *frena Pelethronia Lapithae gyrosque dedere*; employé métaphoriquement par Cic., De Or. 3, 70; Off. 1, 90; par les poètes pour remplacer les formes de *circulus* exclues de l'hexamètre. Latinisé; de là *gyrātus* (*gi-*) (Pline) et, à partir de l'Itala, *gyrō*, -ās « tourner » et « faire tourner en rond »; *regyrō* « retourner » (Flor.) et des expressions adverbiales comme *pergyrum*, *ingyrō* = *circum*. Tous deux sont passés dans les langues romanes. M. L. 3938, *gyrus* et **giurus*; 3937, *gyrāre*; B. W. *vire*. Dans la langue de l'Église : *gyrouagus* (Bened. reg.).

Sur le contrépel *goerus*, v. Niedermann, cité sous *lagōna*.

ha (ā?) : exclamation. Forme très rare et tardive, qui n'est sans doute qu'une graphie incorrecte de *a(h)*.

haba : v. *haba*.

habēnae : v. *habeo*.

habēō, -ēs, -ui, -itum, -ēre : transitif et absolu « tenir » et « se tenir »; puis « posséder, occuper » et finalement « avoir ». Sur cette évolution qu'on retrouve dans plusieurs langues, et notamment dans le gr. ἔχω, v. Meillet, *Le développement du verbe « avoir »*, dans ANTI-ΔΡΟΝ, Festschr. J. Wackernagel, 9-13. L'emploi absolu est bien attesté, cf. Plt., Men. 69, *ille geminus qui Syracusis habet in face de Enn.*, Trag. 294, *quae Corinthum arcem altam habetis*; mais dans ce sens *habēre* tend à être remplacé par le fréquentatif *habūō*, déjà dans Naevius (d'où dérivent *habūitiō*, M. L. 3962-3963; *habūtiō*, *habūtiō*, *habūtiō*, M. L. 3961); *habūtiō*, et ad. co., in. post-*habūtiō*. Le sens de « tenir » apparaît dans les expressions *habēre comitia*, *contionem*, *senātum* (sens italique et resté très classique; cf. osq. *comono ne hipid « comitia ne habuerit »*); *hoc habet « il en tient »*, dans l'emploi de [sē] *habēre* avec un adverbe *bene*, *male*, e. g. Dolab. ap. Cic., Fam. 9, 1 : *Tullia nostra recte ualet; Terentia minus belle habuit*; c'est ce sens de [sē] *tenir* » qui explique *habūtus*, -ūs m. « main-tien » (cf. gr. ἔχτις), repris par le fr. *habitu*, irl. *aibit*, et ses dérivés : *habūtiō* (= *σῆμα*, rare, mais déjà dans Térrence, M. L. 3964; *habūtiō* « avoir telle manière d'être » (Cael. Aur.), et l'adjectif de la langue grammaticale *habūtius* (Char.) s'appliquant aux verbes indiquant l'état; *habilis* « qui tient bien, bien en main », h. *ansis*, *galea*, *arcus*; *habilis ad « bien adapté à »* (cf. *aptus*), M. L. 3960, et *habiliās*, *inhabilis*; *habēna* f., substantif en -no- (cf. *fē-num*) « courroie qui sert à tenir, jugulaire » et au pluriel « rênes [qu'on tient en main] », demeuré en celtique : irl. *abann*, gall. *afwyn*; diminutif *habēnula* « petite languette de chair »; dans les composés *abhībēō*, ἔ. λ. Plt., joint à *abstō*, Tri. 265; *adhībēō* « appliquer à (sens physique et moral), tenir contre »; *adhibitiō* (tardif); *cohibēō* « tenir ensemble, contenir »; *cohibilis* et *incohibilis*, -bilitē; *cohibitiō* (tardif); *dirībēō* « écarter l'un de l'autre, trier (les bulletins de vote) », *diribitiō*; *exhibēō* « produire en dehors », *exhibitiō*, -tor, -tōrius (tardifs); *inhībēō* « maintenir dans », d'où « arrêter »; *inhibitiō* (Cic.), et « infliger (un châtement); exercer sur quelqu'un une autorité », cf. *btyō*; *perhibēō* : 1° fournir, p. *testimōnium*, *operam*; 2° répandre un bruit, ut *perhibent (= ut ferunt)* et finalement « nommer, désigner »; *prohibēō* (osq. *pruhpid* « prohiberit ») (*prōbēō*, Lucr. 1, 977; 3, 864, d'après *praebeō*) « tenir à l'écart », « empêcher » et *prohibitiō*, -tor (tardif), -tōrius; *redhibēō* « [faire] reprendre »; *redhibitiō* (terme de droit), -tor, -tōrius; *dēbēō* « tenir de quel-

H

qu'un », de là « devoir » (v. ce mot et cf. M. L. 2490, 2492, 2493), refait en bas latin en *dehabēō* « avoir en moins »; *praebeō* (ombr. *prehabia*, *prehubia* « *prae-hibeat* ») « présenter » et « fournir » (*sē praebeō* « se présenter, se montrer »), cf. *praebenda*, **probenda*, M. L. 6708 (le britt. *prounder* semble provenir du fr. *proven-dier*); *antehabēō*, *posthabēō* « faire passer avant, après » et, à date tardive, *subter*, *superhabēō* (Apul., Celse). Cf. encore la construction avec deux accusatifs : *habēre aliquem sollicitum* « tenir quelqu'un dans l'inquiétude »; puis *habēre deōs aeternōs ac beatōs* « tenir les dieux pour éternels et bienheureux »; de là, au passif, *habeo* « je suis tenu, je passe pour » (cf. *perhibēre*, -rī) et la construction avec un adverbe : *unum hoc sic habeto*; cf. Thes. VI 3, 2443, 51 sqq. Du sens de « tenir » on passe à celui de « posséder », employé aussi, absolument, e. g. Plt., Rud. 1321, *pessumumst habuisse et nil habere* (d'où *habentia* f. « avoir, bien »; ἔ. λ. de Claud. Quadrig.); puis simplement de « avoir », Hor., S. 1, 4, 34, *fenum habet in cornu, longe fuge*; et, dans un sens plus vague encore, Cic., Brut. 161, *quattuor et triginta tum habebat (= nātus erat) annos*. — Ces emplois ont pu mener au sens impersonnel de « il y a », que le verbe a pris à basse époque, e. g. Anthimus, De obseru. cib. 33, *quis, quae dicitur auctarā, bona est, sed puto hic non habere* (« mais je pense qu'il n'y en a pas chez nous »); Pereg. Aeth. 23, 2, *inde ad sanctam Teclam habebat de ciuitate forsitan mille quingentos passus*, cf. Löststedt, *Komment.*, p. 43; Thes. VI 3, 2461, 78 sqq. — *Habēō* a servi encore à former de nombreuses locutions verbales; cf. h. *initium*, *finem* (classique); h. *rigōrem*, Chir. 326; h. *concupiscentiam*, Pereg. Aeth. 5, 7; h. *janem*, v. Löststedt, *Komment.*, p. 147.

Habēō, comme gr. ἔχω (et peut-être à son imitation), peut être suivi d'un infinitif, Cic., Att. 2, 22, 6, *de republica nihil habeo ad te scribere*, dans le sens de « avoir à, pouvoir », construction qui a impliqué rapidement une idée d'obligation, qu'on sent déjà dans Varron, R. R. 1, 1, 2, *rogas ut id mihi habeam curare*; de là chez les écrivains ecclésiastiques l'emploi de *habēre* = *dēbere* ou *mēllō*, par exemple : Tert., Apol. 37, *si inimico iubemur diligere, quem habemus odisse?*; adu. Marc. 4, 40, *ouis ad uictimam duci habens*, qui est à l'origine de futur roman. V. Thes. VI 3, 2452, 65-2458, 82.

D'emploi avec le participe passé pour exprimer le parfait tels que *domitās habēre libidinēs*, Cic., De Or. 1, 43, 194, « tenir domptées ses passions », on est arrivé à des locutions telles que *comptum ego habeo*, Sall., Cat. 58, 1; *quod me hortaris ut absoluum, habeo absolutum suauē*... Erog. ad Caesarem, Cic., ad Q. fr. 3, 9, 6, où la périphrase ne diffère guère du parfait *comperi, absolui*, et qui achèvement *habēō* vers le rôle d'auxiliaire; v. Thes. 2455, 65 avec bibliographie. — Usité

publicae haruspices consuli, cum eo qui responderit, capite punitur.

Le premier terme du composé *haruspex* est expliqué comme un mot signifiant « boyau », à rapprocher peut-être de *hernia, hira*; cf. v. *isl. gorn* (pluriel *garnar*) « intestin » et v. h. a. *garn* « fil. *lit. žarna* « intestin », alb. *zorr* « intestin », gr. χορδή « boyau », skr. *hirā* « veine », *hīraḥ* « lien, ceinture ». Le mot *haruosus* en serait un dérivé, direct ou indirect, avec le suffixe *-lo-* qu'on a dans *figulus*, par exemple. — L'étymologie proposée par Alfred Boissier, MSL XI 330 et XII 35, qui expliquait *haru-* par l'assyrien *har* « foie », longtemps abandonnée, a retrouvé des partisans à cause des ressemblances entre l'haruspicine étrusque et l'haruspicine babylonienne; cf. J. Nougayrol, Bull. Acad. Inscr. et Belles-Lettres, 1955, p. 509 sqq. *Haruspex* serait un composé hybride étrusco-latin (?).

hasta (*asta*, Inscr.), -ae f. : 1° lance, pique = ἔγχος 2° tout objet en forme de lance. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4072.

Dérivés et composés : *hastula*, M. L. 4073 et 4073 a, *hastula regia*, nom latin de l'« asphodèle »; *hastatus* : -i *dicti qui primi hastis pugnabant*, Varr., L. L. 5, 89, d'où *hastō*, -ās (Frontin); *hastile* n. « bois de la lance », M. L. 4072 a; *hastiliarius*; *hastarius* (*hastiā-*); *hastifer* (Inscr. = ἀχρηφόρος). Le germanique a emprunté (h)*asta* : v. h. a. *ast*; (h)*astula*, v. angl. *aestel*; l'irl. a *ceastal*.

La lance est le symbole de la propriété quiritaire : aussitôt en plantait une devant le lieu où se faisait la vente des biens des débiteurs du trésor public : de là l'expression *sub hastā uenire*; *hastārius praetor*, *hastārium* « ubi uenduntur bona proscriptorum ». De *sub hastā* la langue juridique a même dérivé *subhastō*, -ās « vendre à l'encan », *subhastārius*, *subhastatiō*.

L'ombrien a, avec vocalisme o, *hostatu* « *hastātōs* », *anhostatu*, *anostatu* « *nōn hastātōs* »; l'irlandais a *gat* « verge » (à côté de *gas* « tige qui pousse ») et le gotique *gazds* « aiguillon », le vieux saxon *gard* « bâton ». Il résulte de là que le -st- de *hasta* reposerait sur **zdh-*, passé à **sj-*, d'où -st-, et que l'a latin et irlandais représenterait une voyelle réduite en face de l'o ombrien ou un vocalisme « populaire »; l'a germanique est ambigu. Le rapport avec v. sl. *gvozd* « clou » serait plus douteux, à cause du -o- slave.

haud (*haut*, *hau*) : négation intensive, ce qui en explique l'emploi dans la langue familière et dans la conversation et la fréquence dans les litotes : *haud facile*, *hau longē* (= *propē*), *haud sanē commodum* (= *perincommodum*), *hominem haud impūrum* (= *h. ualdē lautum*), *haud mediocris* ur, etc. ; *haud unquam*, *haud quāquam* (où la valeur intensive de *haud* est corroborée par l'emploi de *nē* avec *ē* dans *nēquāquam*) ; *hau sciō*, *haud sciō* ; *haud dum* (qui ne semble pas attesté en dehors de Tite-Live et de Sil. Ital.).

Haud semble être la forme syncopée d'un ancien mot autonome, comme *hllum*, etc. (on en rapproche le substantif irlandais *gau* « mensonge, tromperie » ; cf. Thurneyson, IF 21 179), qui primitivement se serait ajouté à la négation pour la renforcer (cf. Plt., Ba. 1037, *neque ego hau committam ut...*), puis, finalement, aurait pris

la valeur négative comme fr. *pas, point, rien*. L'emploi en est limité ; il est fréquent chez les auteurs anciens mais devient de plus en plus rare à mesure que l'on s'approche de la période classique ; César en a un exemple ; Cicéron s'en sert surtout dans des formules toutes faites (cf. toutefois Cat. Mai. 23, 82, où *haud* a une valeur emphatique) ; Horace, qui l'emploie dans les Satires et dans les Epîtres, l'évite dans les Odes, les Marouzeau, MSL 20, 83. Pourtant, cette forme de négation est bannie de la langue populaire (Vitrive, Plutone) ; cf. Wackernagel, *Verles*. II 256 et Thes. L. L. VI 3, 2558, 76 sqq. Non représenté dans les langues romanes.

La négation est, on le sait, sujette à se renouveler pour le besoin de l'expression (cf. gr. *οὐ*, arm. *ոգ*, aussi nouveaux). Sur l'origine de formes de ce genre, si l'histoire n'en est pas fournie par des textes, il est difficile de faire des hypothèses précises.

hauriō, -is, **hausi**, **haustum** (et aussi, à l'époque impériale, **hausus**, **hausurum**, par exemple dans Vg., Ae. 1, 383, sans doute d'après *haesi*, *haesum* ; et même *hauriū*, *hauriū* dans Varr. d'après Prisc. GLK II, 540, *hauriūm*, *hauriūrum* dans Apulée), **haurire** : puiser, h. *aquam ex puteō*, sens physique et moral : *omnia dicitur hausta e fonte naturae*, Cic., Fin. 1, 21, 71 ; par suite « vider », Vg., Ae. 1, 738, *ille impiger hausit* « *spumantem patenam* » et « avaler d'un trait, engloutir », d'où « dévorer, consumer », e. g. Col. 8, 17, 11, *qui dentibus caret, aut lambunt cibos aut integros hauriunt* ; Sil. 3, 654, *nos tellus haurit* ; Tac., H. 4, 60, *cunctos incendium hausit* ; métaphoriquement, *haurire oculis*, *auribus*, d'où h. *animō*.

Par analogie, *haurire* s'emploie avec le sens de *foedere*, *effodere* « creuser, percer », ainsi Ov., M. 11, 187, *humumque effodit*... *terraeque immurmurat haustae*, par suite *haurire latus*. Ancien, usuel. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 4082 (*horire*).

Dérivés et composés : *haustus*, -ūs m. : action de puiser ; trait (boire d'un trait) ; *haustor*, -ōris m. (rare, époque impériale) : celui qui puise ; *haustiō*, (h) *hausturum*, -i : v. plus bas ; et *hauritiō*, -iōris, -iōrium (Itale) = ἀντλήθηρον, M. L. 4083 ; *dehauriō*, de(h) *hauriō* : v. plus bas ; *exhauriō* : épuiser (sens physique et moral) ; *in-exhaustus* (Vg. ; = ἀνεξάντητος) ; *perhauriō* (rare ; Plt. (?), Apul., Tert.).

On trouve dans Caton, Agr. 66, 2, l'impératif du composé sous la forme *deorito* ; d'autre part, l'infinifit sardé *orire* suppose une forme latine sans diphtongue. Le dérivé *hausturum* « machine à puiser de l'eau » est attesté sans h initial dans les manuscrits de Lucrèce 5, 516 ; de même, le manuscrit C de Plaute a *peraurienda*, Mil. 34 (*peraurienda* cett.). — Il est difficile de dire quelle est la forme authentique du verbe : *hauriō*, **auriō* ou **ōriō*. Il faut noter, à propos de cette dernière, que la tradition manuscrite de Caton n'a guère d'autorité, étant donné sa date récente, et que la forme sardé peut représenter une prononciation dialectale (le dialecte du Frioul a *uri*, *auri*).

Le rapprochement avec gr. *αἶω* « je puise » (à côté de *ἐξαιώθη* : *κράττα*, *πυράστις* « papillon qui se brûle à la lumière » ; trace de l's intérieur dans l'a attesté par *καθαῖα* : *ἀφαιάει* Hés. ; l'esprit doux de *αἶω* n'est

donc pas attique) et avec v. isl. *ausa* « puiser », *austr* « acte de puiser » est séduisant ; le h serait une addition secondaire, comme dans *hālāre* ; mais on ne saurait voir dans la forme *austrum* des manuscrits de Lucrèce une survivance de la forme ancienne et cette graphie est sans doute fautive. V. Frisk, sous *αἶω* 2.

hebdomada, -ae (eb-) f. : semaine. Doublet populaire de *hebdōma*, attesté depuis Aulu-Gelle, fréquent dans la langue de l'Église, fait sur l'accusatif grec ἑβδομάδα (cf. *absida*, *lampada*, etc.) ; Isid. 5, 32. M. L. 4090 ; *hebdōmādarius*, cf. *septimānarius* ; *hebdomadālis*.

hebeō, -ēs, -ēre : être émoussé, obtus (sens physique et moral). Ne semble pas attesté avant l'époque impériale ; mais *hebes* est déjà dans Enn. et Plt. ; *hebescō* dans Cic.

Formes nominales et dérivés : *hebes*, -ētis (accusatif *hebem* dans Ennius, A. 426, et Caecilius d'après Charisius, GLK I 132, 6, cf. *quietem* et *requiem* ; *herem* et *heredem* ; *mānuem*, *mānuētem*) : émoussé (s'oppose à *acūtus*, s'emploie au physique comme au moral) ; cf. gr. ἀβήως opposé à δέξω ; *hebescō*, -is (class.) ; *hebetō*, -ās, d'où *hebetatiō* (époque impériale), *hebetatus*, -us et l'adjectif *hebetus* (Gl.) ; *hebetatix* (Plin.) ; *hebetescō* (époque impériale) ; *hebetudō* (Macr., S^t Aug.) ; *hebitus* ; *hebefaciō* (bas latin).

Aucun rapprochement sûr. En latin, l'adjectif apparaît antérieurement aux verbes, qui en sont peut-être des dérivés secondaires (cf. toutefois *teres* et *terō*). Le sens technique fait penser à un emprunt.

hedera, -ae f. (*edera* dans P. F. 72, 23, mais *hedera*, 89, 16) : lierre. Ancien. Panroman. M. L. 4092 ; et celtique : irl. *eden*. Semble avoir été rattaché à **hendō* (cf. *prachendō*) par les anciens ; cf. P. F. 72, 23, *ederam flumini Diali neque tangere, neque nominare fas est, quod edera uincit* (de *uincitō*) *ad quodcumque se applicat*. V. André, *Lex.*, s. u.

Dérivés et composés : *hederaceus* (all. *Hederich*) ; *hederatus* (Tert.) « couronné de lierre » ; *hederosus* ; *hederiger* (Cat.) = *κισσοφόρος*.

Aucun rapprochement clair ; la forme du mot est incertaine, *hedera* ou *edera* ; toutefois, les transcriptions grecques ont toujours un é-, avec esprit rude.

hei : autre forme de *ei*, employée surtout pour marquer la peine, la douleur. Cf. *heu* et *eiulō*. Cf. aussi *heia*.

heleia (*hal-*), -ae f. : corde, trait ; *helciarius* « haleur », et M. L. 4099, *helciaria* ; *helcium*, -i « collier du haleur » (Apul.). Hybrides dérivés de *ἑλω*.

helix, -icis f. : 1° sorte de lierre ou d'osier ; 2° hélice. Emprunt savant au gr. ἑλιξ (Plin., Vitr.) ; demeuré en prov. *euz*, M. L. 4100, et en celt. (écoss.) : *eilig* « lierre ».

helluor (*heluor*, *ell-*), -āris, -ātus sum, -ārī : se gorger de, engloutir, dévorer. A peu près uniquement dans Cicéron.

Dérivés : *hel(l)uō*, -ōnis m. : glouton, qui dévore (Tert., Cic.) ; cf. P. F. 88, 15, *heluo dictus* [est] *immoderate bona sua consumens, ab eluendo ; cui aspiratur, ut auiditas magis exprobetur ; fit enim uox incitator* (étymologie fantaisiste) ; *hel(l)uatiō* f. : gloutonnerie.

Terme d'injure à consonne gémée caractéristique, que Cicéron joint à *gurgis* ; cf. Pis. 17, 41, *ille gurgis aique heluio, natus abdomini suo* ; Dom. 47, 124, *ille gurgis heluatus tecum simul rei publicae sanguine*. A peu près inconnu de la langue impériale. Un participle *helluabundi* : *multum bibentes, ebriosi* est dans CGL V 207, 11.

Mot expressif, d'origine inconnue.

heluella, -ae f. : petit légume, petit chou ; et « helvelle ». Cf. Cic., Fam. 7, 26, 2, *fungos, heluellas, herbas omnes ita condiunt, ut nil possit esse suauius* ; la glose de P. F. 94, 28, *heluella* : *olera minuta*, semble considérer le mot comme un pluriel neutre. *Heluella* semble le diminutif de *heluola*, glosé *λαχανάκια* dans le Gloss. de Philoxène.

Sans doute diminutif de *heluus* ; cf. fr. « la verdure ». Mot rare.

heluus, -a, -um : *heluacea genus ornamenti Lydii, dictum a colore boum, qui est inter rufum et album, appellaturque heluus*, P. F. 88, 18. Attesté en outre dans Varr., R. R. 2, 5, 8. Outre *heluaceus* existent les adjectifs dérivés *heluius* (*Heluius*, osq. *Heleuius*, pél. *heleuis*), *heluenaceus* (-cius, -ceus), *heluelus* (*heluolus*), *heluinus* « jaunâtre », qui s'appliquent à une sorte de vigne et au vin qu'on en tire ; *heluidus*, Isid. 19, 28, 7. Tout ce groupe de mots appartient à la langue rustique. Cf. sans doute *heluella*. Sur *heluennāca uitis*, v. André, REL XXX, 1952, 430.

Heluus est peut-être conservé dans le port. *relva* « gazon » qu'on explique par **helua*, M. L. 4103 ; et en germanique : v. h. a. *zlo*, etc.

L'ε devant -lu- suppose qu'il faut partir de **ghelwo-*, non de **ghelwo-* ; en lituanien, les adjectifs en -swas indiquent l'idée de « tirant sur » : *geiswas* « tirant sur le jaune », *žalswas* « tirant sur le vert » (v. Leskien, *Bild. d. Nom. im Lit.*, p. 195) ; cette valeur du suffixe rend compte de l'emploi de *heluus*. Cf. toutefois lit. *žėlėwas*. Pour l'étymologie, v. *holus*. V. aussi *galbus*, *gilius* et *flauus*, *fuluus* ; et pour le suffixe, *rāuus*, etc.

hem : hein? Exclamation, marquant surtout l'injection. Cf. *chem*, qui sert à exprimer l'étonnement.

hēmierānia, -ae f., **hēmierānium** n. : emprunt au gr. ἡμιερᾶνια « moitié de la tête », spécialisé dans le sens de « douleur affectant un côté de la tête, migraine ». Formes populaires : *ēmigrānium*, *migrānium*, M. L. 4104.

hēpar, -atis (-aris, tardif) n. : foie. Emprunt de la langue médicale au gr. ἥπαρ ; d'où *hēpariarius* (Plt.). Peu représenté dans les langues romanes, v. M. L. 4108.

hēr : v. *ēr*.

herba, -ae f. : herbe. S'emploie au singulier et au pluriel ; se dit de la jeune pousse : *adhuc tua messis in herba est*, Ov., H. 17, 263 ; des mauvaises herbes, Vg., G. 1, 69, *officiant laetis ne frugibus herbae* ; des simples. Souvent accompagné d'un nom au génitif ou d'un adjectif qui précise le sens : *h. admirābilis*, *asināria*, *deniāria*, *Herculis*, *herclānia*, *lactāria*, *Mercuriālis*, *montāna*, *phoenicia*, *Sabina*, *salūtāria*, *sanguināria*, etc. ; v. André, s. u. — Sur le sens de *herbam dare*, v. P. F. 88, 10 L. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4109 ; celtique : irl. *oiriber* « herbārium ».

Dérivés et composés : *herbula* (et *herbulātus*, M. L. 4110); *herbuscula* (tardif, Mart. Cap., formé d'après (*h*)*olusculum*) : herbette; *herbāceus*, *herbeus* : [couleur] d'herbe; *herbāns* ou *herbēns* (Apol.) : herbeux; *herbāria*, -ae f. : botanique; -ium : hercier; -ius : herbériste; *herbāticus* (tardif), cf. *aquāticus*, etc. : herbivore; *herbescō*, -is et *ob-herbescō* : devenir herbu; *herbidus*; *herbidō*, -ās (tardif) : rendre vert; *herbilis* *anser* : herba *pastus* qui *gracilior* est *quam frumento altus*, P. F. 89, 20 (cf. *altilis*, *fartilis*); *herbōsus* : herbeux et « couleur d'herbe », M. L. 4111; *herbāgō* : « ποταμογενῶν » (Diosc.); *herbānus* (Inscr.); *herbitum*, -ium (l. *herbetum?*), *locus in quo herbae nascuntur* (Gloss.); *exherbō* : désherber (Colum.), M. L. 3012. — Composés artificiels et poétiques : *herbifer*, -gradus, -potēns (cf. le type grec πομφάγος).

Aucun rapprochement connu. Sans doute survivance d'un mot rural prélatin.

herescō, heretum : v. *erciscō*.

hercle : juron familier, particulier aux hommes. Avec *mē* : *mehercle*, à côté de *mehercules*, forme plus pleine, reformée sur le nom proprement latin *Hercules*. Peut-être survivance de l'étrusque *hercle*. Certains y voient le vocatif d'un thème en *-o*, **Herclō*, qui apparaît dans le vestinien *Herclō*, CIL I² 394, et le datif osque *Herclūi*.

hērēs, -ēdis (accusatif *hērem* dans Naevius cité par Non. 86, 33; cf. *hebem*) : la forme se retrouve en roman, et fr. *hoir* repose sur *hērem*) : d'abord seulement masculin (l'enfant mâle seul pouvant hériter à l'origine), puis de genre commun à l'époque impériale, *secundus*, *secunda hērēs* : héritier légal.

Malgré Festus, qui enseigne que *heres apud antiquos pro domino ponebatur*, P. F. 88, 28, le sens ancien du mot est bien « héritier » : c'est par plaisanterie que Plaute l'emploie pour « propriétaire », Men. 477 et 493. De même, c'est par extension de sens que *herēdium* a signifié « petit domaine rural » : c'est d'abord la part minimum inaliénable qui doit revenir à l'héritier; cf. Varr., R. R. 1, 10, 2, *biua iugera quod a Romulo primum diuisa dicebantur uiritum, quae heredem sequerentur, heredium appellarunt*; de là le sens de *praedium paruolum* que lui donne P. F. 89, 1, cf. Plin. 10, 50, in *XII Tabulis legum nostrarum nusquam nominatur uilla, semper in significatione ea hortus, in horti uero heredium*.

Autres dérivés et composés : *hērēdiūs* : héritage (sens abstrait et concret); *hērēdiūrius*; *hērēdiolum* : petit héritage (Colum.); *hērēdipeta* (Pétron.); *cohērēs*, -ēdis (Cic.); *cohērēdiūs* (tardif); *exhērēs* « déshérité »; *exhērēdō*, -ās (classique, dérivés d'époque impériale); *ex-in-hērēdiū* (tardifs); *prō-*, *sub-hērēs*, termes de droit, rares et tardifs.

Il n'y a pas de verbe « hériter » en latin classique; *hērēdiō*, -ās n'apparaît que dans la langue de l'Église (*hērēdificō* dans Irénée), sans doute pour traduire ἀληθῶς, ἀληθονομῶ; et pour « déshériter » Plaute dit *exhērēdem facere*; mais Cicéron a *exhērēdō*. Terme de droit, ancien, usuel. Les langues romanes ont conservé *hērēs*, M. L. 4115; *hērēdiāre*, 4113; *hērēdiūrius*, 4114; *exhērēdāre*, 3012 a. Le britt. *aer*, *her* est un mot savant.

Étant donné que l'irlandais a *orbē* et le gotique *arbi*

« héritage » en face de lat. *orbis*, il est naturel de rapprocher lat. *hērēs* de gr. ἕρως « dépoillé »; plus précisément, on a même rapproché gr. ἕρως « collatéral » qui hérite à défaut d'un proche parent ». Les hypothèses qui ont été proposées sur la formation de *hērēs* et de ἕρως sont incertaines.

heri adv. : hier (doublet *heri* avec *i* dans Tēr., Eu. 188, *heri minas uiginti pro ambobus dedi* sén. iamb.). La forme normale est *heri*, devenue *here*; cf. Quint. 1, 4, 7; 1, 7, 22; P. F. 22, 23; l'*i* est la désinence du locatif comme dans gr. ἀέλ en face de ἀέλς; l'*i* de *heri*, sans autre exemple, est analogue des autres locatifs de thèmes consonantiques du type *rūrī*, *temperī*, *Carthaginiī*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4115 a; B. W. s. u.

Dérivé : *hesternus*, formé comme *aeternus*, *sempiternus*, et *hodiernus*, *nocturnus*, *diurnus* et, tardif, *modernus*. Substantivé : *hesterna* scil. *diēs* (Ital., etc.). L'indo-européen, qui n'a pas d'adverbe commun pour « demain » (v. *crās*), en avait un pour « hier ». L'initiale comporte des alternances de forme du groupe initial comme *humus* : gr. ἕρως, ἔχθός, irl. *in-dhē*, gall. *de*, des formes à -y- en indo-iranien : skr. *hyāh*, av. *zay*, persan *di*, et des formes simples : lat. *heri*, de **ghes-*, v. h. a. *gestaron*, sans doute aussi alb. *dje*.

La formation de l'adjectif est à rapprocher de la forme germanique : v. h. a. *gestaron*, v. angl. *geostor*. En latin, le type a servi largement dans les adjectifs indiquant le temps.

***heriēs**, -ēi f. ? : volonté. Figure dans une sorte de litanie que nous a transmise Aulu-Gelle 13, 23, 2, *Luani Saturni, Salaciam Neptuni, Horam Quirini, Virides Quirini, Maiaam Volcani, Heriem Iunonis, Motes Martis Nerienemque Martis*, où *Heriem Iunonis* semble équivaloir à *nūmen Iūnōnis*. A rapprocher peut-être la fin de vers d'Ennius, A. 104, *Nerieniem Mauortis et Herem* (*Herem conii*, Meursius : *herclēm, erdem codd.*), où il faut sans doute lire *heriem* dissyllabique avec première syllabe longue « par position » (du reste, toute la prosodie de ce passage est très trouble; cf. les réflexions d'Aulu-Gelle sur la scansion de *Nerienem*). Cf. aussi la glose de P. F. 89, 6, *herem Marteam antiqui accepta hereditate colebant, quae a nomine appellatur heredum, et esse una ex Martis comitibus putabatur*, où *herem Marteam* est comparable à *Heriem Iunonis* et identique à l'expression rétablie par conjecture dans le fragment d'Ennius et où, par conséquent, il faut peut-être lire *her*(*i*)*em*. Le nom, sans doute dialectal, a disparu en latin et ne s'est maintenu que dans des formules rituelles obscures et corrompues; mais la racine se retrouve dans le causatif *horior*, *hortor*, proprement « faire vouloir », et elle est bien représentée en osco-ombrien; cf. osq. *heriam* « uim » (Buck), « delectum » (Vetter); v. *horior*.

herna n. pl. ou f. sg. ? : mot marse d'après l'abrégé de Festus, 89, 24. *Hernici dicti a saxis quae Marsi herna dicunt*; cf. Serv., Ae. 7, 684.

On a rapproché av. *zarštoa* « pierre ». Peut-être mot indigène.

hernia, -ae (δ d'après les langues romanes; graphie *hirnia*, *hirnea* dans les Gloss., cf. le jeu de mots du Ca-

lalepton 12, 8) f. : hernie (v. fr. *hargne*, *hergne*). M. L. 4116.

Dérivés : *herniōsus*; *herniacus*, CIL XII 5695 (cf. *coeliacus*).

Rare, non attesté directement avant Celse et Martial; le terme proprement latin est *rāmes*, *rāmiōsus*.

Cf. *haru-spez?*

herpēta, -ae f. : herpès. Forme populaire, latinisée et faite sur l'accusatif de gr. ἑρπης (cf. *lampada*), à côté de la transcription savante *herpēs*.

herus : v. *erus*.

hēta, -ae : *res minimi pretii... Alii pusulam dixerunt esse quae in coquendo pane solet adsurgere, a qua accipi rem nullius pretii cum dicimus : non hetae te facio*, P. F. 88, 24. Sans autre exemple. Mot populaire à consonne gémée expressive. Les gloses ont la forme *hitta*, expliquée, d'après Festus, par ἑπιτή βολα, *membranum in carne*; φλακτις ἀπρον. Peut-être simplement le gr. ἰτα (comme fr. *iota*); cf. Niedermann, *Gnomon*, 3, 1927, p. 351.

heu : hélas, interjection servant surtout à marquer la douleur. Accompagné souvent d'un accusatif : *heu me miserum*. Ancien, usuel et classique. Cf. (*h*)*ei* et *cheu*. M. L. 4122.

heus : hola, ho, hé ! Exclamation servant à appeler ou à interpellier. Accompagne souvent un vocatif. Ancien, usuel. Cf. *eho*.

hibernus : v. *hiems*.

hibiscum (-cus f., *ibiscus*, *ebiscus*), -i n. : sorte de mauve (Vg., Buc.). La forme neutre semble la plus ancienne, cf. Thes. s. u. Le gr. ἵβισκος (Diosc.) doit être une transcription du latin; le grec dit ἑλαῖα ou ἀγρία μάδρα. M. L. 4127, 5275. Celtique?

hic, haec, hoc(e) : démonstratif de la première personne, et par suite de l'objet le plus proche : « celui dont je parle, celui que je montre, celui-ci ». Sert à annoncer ce qui va suivre : *hōc ut*, etc. Usité de tout temps. Partiellement confondu dans les manuscrits avec *is*, surtout au nominatif masculin pluriel *hi* et au datif ablatif *his*. Nominatif pluriel masculin archaïque *heis*, *hisee*, v. Thes. VI 3, 2699, 69 sqq. Le neutre est demeuré seul ou en composition, et figure encore dans le « languedocien » *oc* et le fr. *oui* de *o il* où *o* est issu de *hōc(e)* employé dans le sens de *ūa*; v. Thes. VI 3, 2746, 56 sqq. et cf. B. W. sous *ū*. M. L. 4158. V. plus bas les formes adjectives.

Hic est scandé bref à l'époque archaïque; cf. Lindsay, *Early latin verse*, p. 119, § 9, et p. 163, § 33; une graphie *hec* est attestée sur une inscription, CIL I² 9; la scansion longue est de règle, au contraire, chez les classiques, où la quantité brève n'apparaît plus qu'exceptionnellement. *Hic* représente une prononciation emphatique *hicc*, avec gémation de la gutturale, du reste attestée épigraphiquement, CIL IX 60, analogique de *haec*, où la gémée est issue de **hōd-ce*, et qui s'est maintenue dans les formes romanes, cf. M. L., I. 1. Les formes de génitif et de datif sont tantôt dissyllabiques *hui(i)us*, *huic*, ce qui est la règle dans la poésie classique,

tantôt monosyllabiques; cf. Lindsay, op. laud., p. 64, § 35.

Adverbe de lieu : *hic* (de *hei-ce*, cf. fal. *heio*, *hec*, *fe*) « ici », M. L. 4129, *hic*, **hicee*; *hōc*, *hūc* « ici » (avec mouvement) et **hō-* dans *hōrsum*. M. L. 4159, *hōc*, **hocce*, et 4223, cf. *hūcscueque*; *hāc* « par ici », M. L. 3965, cf. *hāc-propter* (rare), *hāc-tenus*, M. L. 3967; *hinc* « d'ici », M. L. 4134, et *dehinc* (cf. *deinde*), déjà dans Plaute, mais évité par les classiques et surtout usité dans la latinité impériale, cf. Thes. s. u.; *exhinc* (tardif, cf. *exinde*); cf. aussi *hō-diē*, *hōc annō*, M. L. 4161, 4163, et *eccum*; *ecce hic* « ici ».

Comme *iste* et *ille*, auxquels il s'oppose, le démonstratif *hic* se compose d'une particule et d'un ancien démonstratif.

Le -ce (-c) final est une particule enclitique postposée aux formes courtes telles que *hi-*, *hod-*, *hum-*, *hui-*, etc., d'où *hic*, *hocc(e)*, *hunc*, *huic*; ce -ce (-c) ne s'ajoute pas nécessairement à une forme longue telle que le génitif *huius*; ce n'est pas un élément essentiel; au pluriel, on n'a guère que *hi*, *hae*, *hās*, *hōe*, *hōrum*, *his* (mais neutre *haec*, peut-être pour le distinguer du féminin).

Le démonstratif est au fond le même que celui qui, à l'état isolé, sans particule préposée et sans -ce postposé, sert d'anaphorique : *is*, *ea*, *id*. Ce démonstratif, apparenté à skr. *ayām*, génitif singulier *asya*, est obtenu à l'aide de deux radicaux distincts, **ei-*, *i-* et *e-/o-*. En indo-iranien, il indique l'objet rapproché. Le nominatif masculin -i- est identique à *is*, qui a seulement en plus la désinence -s; la différence est la même que celle entre skr. *sā* = gr. *ō* et skr. *sāh* = gr. *δς*. Le neutre correspondant à *is* est pris à la racine *i-* : *id*; celui qui correspond à *hi-c* est de la racine *o-* : **hōd-ce*, d'où **hocce*, *hoc(c)*. Le féminin *h-ae-c* est fait comme *quae*. Le détail des formes de *is* et de *hic* diffère; ainsi le génitif : *eius*, d'une part, *huius*, de l'autre. Mais les radicaux sont les mêmes.

La particule préposée *h-* est sans doute apparentée à skr. *hi*, av. *zi*, gr. -χι. Elle se retrouve au premier terme du composé *hō-diē*, qui, sauf la particule initiale, répond à skr. *a-dyā* « aujourd'hui », littéralement « ce jour-ci » (pour la formation, cf. gr. *σήμερον*, cité sous *cis*). V. aussi *hōrnus*.

L'osco-ombrien a, au sens de *hic*, le même radical qui figure dans *hic* et *is*, parfois sans aucune particule, ainsi, au datif singulier, ombr. *esmei* « huic », cf. skr. *asmāi* « à celui-ci »; le plus souvent avec des particules autres que *h-*, par exemple ablatif singulier osq. *ek-s-u-k*, ombr. *ess-u*, nominatif pluriel féminin osq. *ek-as*, *ek-as-k* accusatif pluriel féminin osq. *ek-ass*, etc. Ces formes justifient l'analyse qui a été faite ici de lat. *h-ae-c*, *hās*, etc.

hiems (*hiemps*; et *hiemis*, Cat.), **hiemis** f. : mauvaise saison, hiver; mauvais temps, tempête. Toutefois, ce dernier sens, bien qu'attesté en prose (Cic., Plan. 40, 96 fn; Nep., Att. 10 fn), semble un terme technique de la langue nautique; il est surtout fréquent dans la poésie impériale, où il peut être une imitation de gr. χειμών, χεῖμα. Ennius et Lucrèce, César, Varron et le plus souvent Cicéron emploient *hiems* au sens de « hiver »; cf. Enn., A. 424, *aestatem autumnum sequitur, post acer hiemps ū*. En poésie, quelquefois « froid, frisson »

et au pluriel « années » (d'un vieillard). Ancien, usuel. Non roman (cf. plus bas).

Dérivés et composés : 1° *hiemālis* : d'hiver, tempéteux ; *naugatio longa et hiemalis*, Cic., Fam. 6, 20, 1 ; *hiemō*, -ās : 1° passer l'hiver (dans ce sens tend à être remplacé par *hibernō*) ; 2° être en tempête, *hiemat mare*, Hor., Sat. 2, 2, 17 (cf. *χειμάζω*, *χειμαλνῶ*) ; 3° impersonnel, *hiemat* « c'est l'hiver, il fait froid » ; 4° faire refroidir, congeler (Pline) ; *hiematiō* ; *exhiemō* (Ital.) ; *perhiemō* (d'après *pernoctō*, Colum.).

2° *hibernus* : d'hiver ; *hiberna* n. pl. : quartiers d'hiver ; *hibernum* (sc. *tempus*) (à partir de Minuc. Fel., cf. aussi Vg., Ae. 1, 266) « hiver » (*hibernus*, Mul. Chir.), qui a remplacé *hiems* dans toutes les langues romanes, M. L. 4126 ; et le dénominateur *hibernō*, -ās : hiverner. Panroman. M. L. 4124, et *exhibernāre*, 3012 b ; *hibernālis* (cf. *autumnālis*) ; *hibernāculum* (époque impériale), cf. *tabernāculum* ; *hibernātiō* (Gl.) = *παρὰ χειμασ*.

Une forme à degré zéro **him*- figure dans des adjectifs composés *bimūs* (de **dwi-him-os*), *trimūs*, *quadrīmūs* « de deux, trois, quatre ans », mots de la langue rurale, s'appliquant aux animaux qui, nés au printemps, en été ou en fin d'année, ont passé deux, trois, quatre hivers, par opposition à *hōrnūs*, *anniculus* et *annōtinūs*. L'origine de ces adjectifs n'avait pas échappé aux anciens ; cf. Cassiod. (ex Eutyche), GLK VII 200, 5, *bimūs*, *trimūs*, *quadrīmūs quasi a bis, ter, quater, hieme dicta*. Ces adjectifs, en passant dans la langue commune, se sont ensuite appliqués aux enfants ; mais, dans les langues romanes, ils n'ont survécu qu'avec leur valeur ancienne, cf. M. L. 1107, *bimūs* ; 8907, *trimūs* ; 6919, *quadrīmūs*. De *bimūs*, *trimūs*, *quadrīmūs* existent aussi les dérivés *bimulus*, *bimātus* « âgé de deux ans » et *bimātus*, -ūs m., etc. Il n'y a pas d'adjectif pour dire « d'un hiver » (tandis que le grec a *χειμασ*, le latin recourt à des dérivés (présents) de *annus* : *anniculus*, *annōtinūs* ; v. Meillet, MSL 23, 146 (cf. aussi *uivulus*). Après *quadrīmūs*, on a des composés de *annus* : *quinguenis*, *sexennis*, etc. M. W. Schulze a noté que Horace oppose *bimūm*, *quadrīmūm merum* à *uinum quinquēnne*.

Les formes de *hiems*, -*himus* et *hibernus* sont toutes anciennes. Elles appartiennent à une racine indo-européenne désignant les frimas, l'hiver, la neige.

Le mot *hiems* est d'un type archaïque ; il repose sur un thème à vocalisme radical zéro **g'hi-* suivi d'un élément *-*em-* qui ne se retrouve guère à l'état de suffixe. Le même mot existe en iranien, où l'on a av. *xyā*, gén. *zimō*, au sens de « hiver ». — Le même vocalisme que dans *hiems* apparaît dans un nom de la « neige » : gr. *χιών* (gén. *χιώνος*), arm. *jiwn* (gén. *jean*) ; le latin a un autre nom de la « neige » aussi indo-européen, *nix*. — Pour la racine, cf. av. *zayana* « d'hiver ».

En face de cette forme, il y a des dérivés à vocalisme radical *e-*. En -*ā-* : v. sl. *zima*, lit. *žemā*. Souvent un mot en -*n/-r-*, notamment gr. *χειμα* et *χειμών* « hiver », avec les adjectifs *χειμασ* et *χειμερνώσ* « hivernal » ; le latin *hibernus*, de **gheimrinos*, est du même type ; le *b* résulte d'une dissimilation (v. *formica*, *formidō*) ; le suffixe -*no-* joue un rôle analogue à celui qu'on a dans *diurnus*, *nocturnus*, *hesternus* (v. *heri*). Le sanskrit a le locatif *hēman* « en hiver » et le dérivé *hemantāḥ*

« hiver », l'albanais *dimen* « hiver », le hittite *gimmanas*, de **gimants*, élargissement du thème simple *gima-*. — L'arm. *jmejn* « hiver » a reçu le vocalisme radical zéro de *hiems* et des dérivés tels que lat. *himus*. Ce même vocalisme apparaît dans le dérivé de la forme en -*r-* : gr. *χιμασ*, *χιμαρα* désignent la « chèvre » qui a passé un hiver et qui a ses premiers chevreaux. Norv. *gimber* désigne la « brebis » qui n'a pas encore eu d'agneau ; dans la *Lex Salica* on a *ingimus* « bête d'un an ».

Pour le sens, le type lat. *bimūs* est à rapprocher de gr. *χειμασ*, etc. Pour la forme, cf. gr. *δύσ-χιμασ* « où le climat est dur », *μελάγχυμα* « taches noires dans la neige ». Le skr. *himā-* est sans doute tiré de seconds termes de composés, tels que *śatāhimā* « qui a cent hivers ».

Sur les formes celtiques, v. gall. *gaem*, irl. *gam* « hiver » ; V. Pedersen, *V. G. d. kelt. Spr.*, I, p. 66.

hietō : v. *hiō*.

hilarus, -a, -um ; **hilaris**, -o : joyeux. Emprunt au gr. *ἠλάρος*, attesté depuis Plaute. *Hilarus* est la forme ancienne ; *hilaris* a subi l'influence de *tristis*, avec lequel il forme un couple antithétique ; cf. Hor., Ep. 1, 18, 89, *oderunt hilarem tristes, tristemque iocosi* ; Quint. 11, 3, 67, 72, 79 ; Cic., Att. 12, 40, 3. Une forme tardive *hilarus* avec apophonie (cf. *camera*, *ciera*) se lit CIL II 3684 (Iles Baléares). L'adverbe ancien est *hilarē* ; *hilariter* n'apparaît qu'à basse époque (S^a Aug. ; Vulg.). Non roman.

Dérivés et composés : *hilarulus* (Laev.) ; *hilariculus* ? (Sén., cf. *tristiculus*) ; *hilarō*, -ās ; *hilaritūdō* (archaïque) ; *hilaritās* (classique) ; *exhilarō* (Cic., Fam. 9, 26, 1, surtout fréquent dans la langue impériale) ; *exhilaratiō* (Aug.) ; *exhilarior* (bas latin) ; *hilarificō* (Itala) ; *hilarēsō* (Aug.) ; *hilarēns* (Visio Pauli) ; *hilarissō* (Isid.).

hilla(e) : v. *hira*.

hilum, -i n. : *hilum putant esse quod grano fabae adhaeret, ex quo nihil et nihilum*, P. F. 90, 7.

Hilum, dont le sens précis n'est pas autrement connu (Nonius le définit seulement *breve quoddam*, 121, 3 ; et l'explication de Varron repose sur un faux rapprochement avec *hilla*), s'emploie comme particule avec le sens de « tant soit peu », cf. Lucr. 4, 515 *et libella aliqua si ex parti claudicat hilum* ; 3, 514, *aliquid prorsum de summa detraxere hilum* ; de même *perhilum*, Lucr. 6, 576, *summa magis mediis, media imis, ima perhilum* ; cf. l'emploi de *frit*, *floccus*, *naucius* dans des locutions négatives. *Hilum* peut être suivi d'un génitif, cf. Lucr. 3, 220, *neq. defuit ponderis hilum*, où *hilum* = *quicquam*, comme déjà le notait Varron à propos du vers d'Ennius, A. 14, *quae dedit ipsa capiti neque dispendi facit hilum*. Le plus souvent, *hilum*, *hilō* accompagnent une négation ; cf. *neque hilum* dans les exemples de Lucrèce et d'Ennius cités plus haut, auxquels on peut ajouter Lucr. 3, 518, 783 ; 4, 379 ; 5, 1409, *neque hilo | maiorum interea capiunt dulcedinis fructum*. De là : *nihilum nilum*, *nihilū nīlū*, *nihilō nīlō*, de **ne hilom*, etc., formes renforcées de la négation, et *perhilum* « très peu » (Lucr.), comme *perpaulum* (Cic.).

Nihilum, négation, est le plus souvent réduit à *nihil*,

nīl, comme **ne oinom*, *noenu* à *nōn*. La brève de *nihilum* semble bien attestée dans Plaute ; cf. Lindsay, *Early Lat. Verse*, p. 121. Elle est peut-être dans *nihil* un effet de la loi des mots iambiques, comme dans *mīhī*, et en même temps abrégement phonétique devant *l* final (cf. *animāl*, *calcār*, etc.). De *nihil* elle se serait étendue aux formes trisyllabiques. Du reste, *nihil* est une graphie étymologique. On prononçait *nīl*, comme *mī*. L'élision abrégée des mots accessoires. Mais *nihilum*, *nilum* signifiant « le néant » ou employé avec sens fort, conserve sa forme pleine, cf. gr. *ὀδὸν*.

Mot expressif à date ancienne, *nihil* a perdu de sa valeur et il est mal attesté en roman, M. L. 5922 a ; le français a été amené à y substituer le nom de la « chose » : *rem*, d'où *rien* ; les autres langues romanes ont des substituts divers : it. *niente*, etc.

Dérivés et composés : *nihilō*, -ōnis m. (Gloss.) : *ὀδδαμῶνός* ; *nihilōminūs* (*nīlō*) ; *nihilōsētius* : néanmoins ; *adnihilō*, -ās : mot forgé par la langue de l'Église pour traduire *ἐξουθενῶ* ; Hier., Ep. 106, 57, *nisi forte ἐξουθενῶσας non putabis transferendum a despezisti*, *sed secundum istius temporis disertissimum interpretem « adnihilasti », uel « adnullasti », uel « nullificasti », et si qua alia possunt inueniri apud peritos portenta uerborum*. Pas d'étymologie connue.

hine : v. *hic*.

hinnīō, -īs, -īre : hennir. Ancien. M. L. 4136 ; B. W. 6. u.

Dérivés et composés : *hinnitus*, -ūs m. ; *adhinnīō* ; *hinnibundus*, -bilis (tardif).

L'aspiration de *hinnīō* a sans doute été transportée dans *hinnus*, emprunt au gr. *ἵννος*, *ἵννος* « mule », produit d'un mulet et d'une jument (cf. Pline, HN 8, 174), et ses diminutifs *hinnulus* (M. L. 4138 a), *hinnulus* (confondu avec *inuleus*), cf. Varr., L. L. 9, 28. Certaines formes romanes supposent **hinnitūlāre*, M. L. 4138.

Onomatopée, sans étymologie.

hin(n)uleus, -a : v. *inuleus*.

hinnus, -i m. : v. *hinnīō*. La forme *ginnus* qu'on lit dans certaines éditions de Pline est une correction de Pintianus, d'après Aristote, qui emploie *ἴννος* ; l'existence de *ginnus* en latin est très douteuse, v. Thes. s. u.

hiō, -ās, -āul, -ātum, -āre : être béant ; se dit en particulier de la bouche ; de là « rester bouche bée » (devant quelqu'un ou quelque chose), et par suite « convoiter ». Dans la langue de la rhétorique, « faire des hiatus ». Même développement dans *χαίλω*, *χάσκω*, *χάσκω*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *hiātus*, -ūs m. : ouverture (de la bouche) ; fente, crevasse ; hiatus ; convoitise (Tac.) ; *hiantia*, -ae f. (Tert.) ; *hiatiō* (Apul.) ; *hiātūra* (gl.) ; *hiātimēbris* (Mart. Cap.) ; *hiāscō*, -is (Caton et Gargil.) ; *hiscō* : s'ouvrir, ouvrir la bouche ; *dehiscō* (Varr.) ; *hietō*, -ās (*hietor*, Laber. ; cf. *oscitor*), archaïque et rare (sans doute de **hi-iō* avec dissimilation du second *i*, comme dans *sociētās*) ; *hiulcō*, -ās (Cat., Fortun.) ; *hiulcus*, qui suppose un adjectif **hiu-*

lus (de *hiō*, comme *credulus* de *credō*), d'où un verbe **hiulō* dont serait dérivé *hiulcus*, cf. *petō*, *petulāns* et *petulcus* ; *hiulcātō* ; *in-hiō*, -ās : être bouche bée devant, convoiter ; *interhiō* (Tert.) ; *sēmihians*. Aucune de ces formes n'est demeurée dans les langues romanes.

Le présent *hiō*, *hiāre* se superpose à lit. *ziōju*, *ziōti* « être béant » et à serbe *zjām*, *zjāti* « ouvrir la bouche » (v. sl. *zēje* « je suis béant » répond sans doute exactement à lit. *ziōju* ; cf. aussi v. h. a. *giēn* « être béant » et *gewōn* « ouvrir la bouche toute grande ») et *hiscō* peut-être à v. angl. *giscian*, mais surtout, avec un autre suffixe, à v. isl. *gina* « être béant », v. sl. *zinq*, *zinqti* « ouvrir la bouche, devenir béant ». — La racine a comporté des élargissements, ainsi dans v. angl. *gipian* « haleter » ; et il est difficile d'écarter un rapprochement approximatif avec gr. *χαίλω* et *χάσκω*. Les formes osc. *eehiān* *asūm*, omb. *ehiato*, qu'on traduit par « émittendārum, émissōs, émissum », sont loin pour le sens.

hippacō, -ās : s'ébrouer ; *est celeriter animam ducere, ab equi halitu, qui est supra modum acutus*, P. F. 96, 5. Cf. *hippitāre* : *oscitare, badare*, CGL V 601, 18 (et *exhippitāre*). Un simple **hippāre* « sangloter, hoqueter » est supposé par l'esp. *hipar*, port. *hippar*, M. L. 4139, si ce ne sont pas simplement des onomatopées.

Non attesté dans les textes. Rappelle certains mots expressifs du type tch. *řipati* « haleter ». Cf. le précédent. Le rapprochement de *ἵππος* n'est qu'une étymologie populaire.

hippacō, -inis f. : -es *naues quibus equi uehuntur, quas Graeci ἵππαγῶος dicunt*, P. F. 89, 28. De *ἵππαγῶος*, avec suffixe proprement latin -*ō*, -*inis*, sans doute d'après *ambāgō*, *indāgō*. On trouve aussi dans les gloses *hippāgō* m. au sens de « cocher » ; forme de *ἵππαγῶος*, influencée par *agāsō*, *equisō*.

***hir** (ir) ? : creux de la main, main. Le mot n'est attesté qu'à partir de Charisius chez les grammairiens et les glossateurs qui hésitent sur le genre (masculin ou neutre), la flexion (indéclinable, ou *hir*, *hiris*), la forme même (avec ou sans aspirée) ; le passage de Lucilius (1155 M.) où il semblait figurer est manifestation corrompue.

Peut-être s'agit-il d'une forme fictive que les grammairiens ont cru reconnaître à tort dans le vers de Lucilius mentionné plus haut et qu'ils ont expliquée d'après le contexte. En tout cas, l'incertitude du mot rend aventureux tout rapprochement, bien qu'on ait souvent comparé *hir* avec gr. *χιελ*, arm. *jejn*, alb. *dors* (on cite aussi des mots tochariens A, *tsar*, etc., dont la forme n'est pas claire, et hitt. *kessar*, v. Duchesne-Guillemin, BSL 39, 211 sqq.). Ces mots désignent la « main » en tant qu'elle prend.

hira, -ae f. : *hira, quae deminutiu dicitur hilla, quam Graeci νῆστω, intestinum est, quod ieiunum uocant*, P. F. 90, 3. Mot rare (Plt., Apul., Arn.) ; *hillae* pl. « tripes » : *Lūcānicae*.

Le rapport avec *haru-* de *haruspez*, etc., n'est pas clair.

hirciae, -ārūm f. (sorte de hachis (Arn. 7, 24). Cf. *ircuus*.

que Pétrone, 38, 12, met dans la bouche d'un illettré : *ipso enim homo melior non est* « il n'y a pas homme meilleur que lui ; on n'est pas meilleur que lui », montre par quelle évolution *homō* a pu arriver en français à former l'indéfinitif « on », d'abord dans les phrases négatives (peut-être sous l'influence de parler germaniques ; cf., toutefois, l'emploi « positif » de *homō* dans Pégr. Ath. 13, 1, *si tamen labor dici potest ubi homo desiderium suum compleri uideat*) ; v. B. W. sous *homme*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 4170.

A *homō* se rattachent les diminutifs *homullus*, *homuncio* (pour la formation, cf. *senecio*), *homunculus* et les composés *sēmihomō*, *homi-cida* m., *-cidālis*, *-cidium* n. (conservés dans les langues romanes sous des formes savantes, M. L. 4168-4169), *-cidiatōr* (Gloss.), *-diōsus*, etc. Dans *homicida*, il y a eu substitution d'un thème en *-o* (**homō*-) au thème en *-n* (**homōn*-) comme dans *nuncupō* (de **nōmo-cupō*, **nōmi-cupō* ; gr. ἀνομομαχία, ἀνομομαχία, etc. Le procédé n'est pas spécial aux thèmes en *-n*, cf. *foedi-fragus*, *uolnificus*, etc.). Le composé *hominicola* est récent et créé pour traduire ἀνομομαχία (langue de l'Église) ; de même *hominiciplacēs* = ἀνομομαχία (Schol. Hor.). Il n'y a pas d'adjectif dérivé de *homō*. L'adjectif qui lui correspond pour le sens, *hūmānus*, ne s'y laisse pas rattacher étymologiquement, tout en en reproduisant les diverses acceptions :

hūmānus, *-a*, *-um* : 1° humain, qui concerne l'homme, propre à l'homme = ἀνθρώπινος, ἀνθρώπινος, cf. Tér., Hau. 47, *homo sum : humani nihil a me alienum puto*, et, tardivement, « qui convient à l'homme », Theod. Prisc. 3, 2, *cibi humaniores* ; 2° par suite « véritablement digne d'un homme, cultivé, policé » et « qui a des sentiments humains, bienveillant, humanitaire » (= φιλάνθρωπος), sens qu'on retrouve dans *hūmāniūs*, *hūmānius* et dans *inhūmānus*, *inhūmāniūs* ; 3° « humain », c'est-à-dire « qui peut arriver à un homme mortel » : *si quid mihi humanum contigerit*, litote ; cf. l'adverbe *hūmānius*, ainsi différencié de *hūmānius* et opposé à *diuinius* : *si quid me fuerit humanius*, Enn., A. 125. M. L. 9674.

Sur l'évolution de sens de *hūmāniūs*, v. Bolkenstein, Doelger-Festschr., 62.

En dehors de *hūmāniūs* et de *inhūmānus*, *-niūs*, les dérivés et composés de *hūmānus* sont rares et tardifs. La langue de l'Église a créé *hūmānō*, *-ās* (usité surtout aux participes *hūmānātus*, *hūmānandus*) pour traduire ἀνθρώπος « changer en homme », *hūmānātūō* = ἀνθρώποποιος et *inhūmāniūs* « incarné, devenu homme », *inhūmāniūtō* « incarnation » ; Oribase a *hūmāniūs* (d'après *caninus*). Cassiodore crée *hūmāniiformiūs* d'après ἀνθρωπομορφικός.

Tandis que la notion « homme » est exprimée par celle de « mortel » en indo-iranien (skr. *mārtā*, av. *mōrtā-*), en arménien (*marā*), en grec (βροτός), par substitution d'un mot intelligible à une forme dont le sens premier était effacé, dans gr. θωτός (*thōtōs*), elle l'est par la notion de « terrestre » en balte : lit. *žmūs*, *žmogūs* (au pluriel *žmōnēs*), etc. ; en germanique : got. *guma*, etc. (dont il reste une trace dans *Brāutigam*), et en celtique : irl. *duine* (pour l'initiale, cf. γθ- de gr. γθών, sous *humus*). La variété du vocalisme radical, qui a subsisté jusqu'en italique et même en latin, où *homō* et *hemō* sont attestés l'un et l'autre, montre que la forma-

tion a conservé sa souplesse dans le développement particulier de chaque langue. Les formes osco-ombriennes mettent hors de doute que l'o radical de *homō* est ancien. Le sens de « terrestre » représentait l'opposition avec le « dieu » « céleste » a dû se maintenir longtemps. Cependant, en latin, où l'on a, d'une part, *humus*, de l'autre, *hemō*, *homō*, la coupure est faite dès avant l'époque historique.

Quant à l'adjectif *hūmānus*, qui ne peut s'expliquer en partant de *homō*, il n'a été fait sur l'étymologie que des hypothèses inconsistantes. L'indépendance étymologique de l'adjectif rappelle le cas de *pūblius* en face de *populus*. M. Vendryes fait remarquer que l'irlandais a un pluriel *dóini*, qui semble supposer **doinyo-*, en regard du singulier *duine* ; or, l'ū de lat. *hūmānus* pourrait reposer sur **oi*.

honōs (puis *honor* ; *honōs* est usité jusqu'à l'époque impériale, où *honor* prend le dessus ; du temps de Quintilien, *honōs* était vieilli, cf. Inst. Or. 1, 4, 13), *-ōris* m. : honneur décerné à quelqu'un, dieu, homme, mort (le sentiment de l'honneur se disant plutôt *honestum*, cf. Cic. Brut. 81, 181, *cum honos sit praemium uirtutis iudicio studioque ciuium delatum ad aliquem, qui cum sententiis, qui suffragiis adeptus est, is mihi et honestus et honoratus uidetur*), charge honorifique ; cf. au pluriel « les honneurs » (= τιμαί), *kursus honōrum*. En poésie, par métonymie, « qualité qui vaut de l'honneur à quelqu'un », d'où spécialement « beauté » (peut-être par influence de *decor*, *-ōris*), cf. *honestamentum*. Ancien, usuel, classique. Panroman (sauf roumain). M. L. 4171 et 4172, *honorāre*. Celtique : irl. *onoir*.

Honōs a fourni des dérivés en *honor-* et en *honōr-* ; les premiers semblent supposer une flexion **honōs* (**henos*?), *-ōris* d'un substantif neutre qui aurait existé à côté de *honōs* comme *decus* à côté de *decor*, cf. *fānus/fānestus* ; les seconds se dénoient comme récents.

1° *honestus* : honoré et « honorable, honnête, beau (cf. *decōrus*) » ; à basse époque « riche » (trad. πλοῦτος) ; terme de la langue philosophique *honestum* n. : *aut ipsa uirtus est, aut res gesta uirtute*, Cic., Fin. 5, 23, 66 ; *honestum id intellegimus quod tale est ut, detracta omni utilitate, sine ullis praemiis fructibus per se ipsum possum iure laudari*, id., ibid., 2, 14, 35. De là : *honestās* (de **honesti-tās* avec haplogogie ? cf. *tempus, tempestās*) ; *honestiūtō* (archaïque, d'après *pulchrūtō*) ; *honestō*, *-ās* ; *honestamentum* « ornement, parure », d'après *ornamentum* ; *cohonestō* (classique) ; *dēhonestō*, (M. L. 2524 ; *dēhonestus*, *dēhonestamentum*, *dēhonestiūtō* (époque impériale) ; *inhonestus* (ancien, classique) : sans honneur, c'est-à-dire « déshonoré » et « déshonorant, déshonnête » ; *inhonestās*, *inhonestiūtō* (langue de l'Église) ; *inhonestō*, *-ās* (Ov. = ἀτιμώω) ; *inhonestamentum* (archaïque).

2° *honōrō*, *-ās* (*honōror*, tardif, d'après *ueneror*?) : honorer et « embellir » ; *honōrātus* : honoré et honorable ; *honōrātūō* (Arn.) ; *honōrus*, seulement attesté à l'époque impériale, comme *inhonōrus*, et peut-être formé d'après *decōrus* (*indecōrus*) ; *honōrābilis*, *-bilitās*, *-ter* (Apul.) ; *dēhonōrō* (bas latin) ; *honōrārius* : donné à titre d'honneur ; *honōrārium* (*dōnum*) : honoraire(s), à l'époque impériale, cf. Dig. 50, 13, 1, *in honorariis aduocatum*, etc.) (de là *honor* « honoraires du clergé » (Cypr.) ; *honōrō* « payer le clergé ») ; dans la langue du droit, *honōrārium iūs* : *dicitur quod ab honore praetoris uenerat* ;

horreficulus et ses dérivés ; *honōrificō* (= ὀδοῦζω) ; *honōripeta* (Gloss.) ; *honōrifer* (Tert.) ; *exhonōrō* « déshonorer » (Aug., Vulg.) ; *inhonōrus* (*-ris*) (latin impérial, sans doute d'après ἄτιμος) ; *inhonōrātus* (Cic.), de là *inhonōrō* dans Tert. (= ἀτιμώω) ; *inhonor* (cf. *dēdecor*) ; *inhonōrābilis* ; *inhonōrātūō* (langue de l'Église) ; *inhonōrificus* (Sén.).

Pas d'étymologie. Le vocalisme radical o d'un thème en *-es-* est surprenant (cf. toutefois, *colōs* (*-lor*), *onus*). Sur le sens, v. F. Klose, *Die Bedeutung von honos u. honestus*, Breslau, Eschenhagen, 1933.

hōra, *-ae* f. : heure, division du jour. Emprunt au gr. ὥρα (Plt.) ; *hōrae*, *-ārum* : horloge ; *Hōrae*, *-ārum* : transcription du gr. Ὥραι, filles de Zeus et de Thémis qui présidaient aux changements de saisons. Ancien, usuel, classique. M. L. 4176. Germanique : all. *Uhr*? ; celtique : irl. *uar*, britt. *awr*.

Dérivés et composés : *hōralis* ; *hōrārium* n. (Censor.), mot latin correspondant à gr. ὀρολόγιον, du reste emprunté lui aussi (*hōrologium* et *hōrolegium* ; *hōri-*, App. Probi, comme *spicilegium*) et passé dans les langues romanes, cf. M. L. 4183 ; B. W. s. u. ; et en germanique : v. h. a. *orlei* ; *hōrāriolum*, M. L. 4177 a ; *sēmihōra* ; *sēsquihōra*, *trihōrium*.

horēniūs : v. *holcōnia*.

horēnia : v. *fortis*.

horda, *hordicālia*, *-ēdia* : v. *fero*, *fordus*.

hordeia, *-ae* f. (?) : coquillage ou mollusque inconnu (Plt., Cas. 494), dont le nom est mis plaisamment en rapport avec *hordeum*.

hordeum (doublet dialectal *fordeum* attribué aux antiqui par Quint. I 4, 14 ; cf. Terentius Scaurus, GLK VII.11.6), *-i* n. : orge. — Le pluriel *hordeae* est dans Vg. B. 5, 36 ; G. I, 210, 317 et dans Plin. 18, 56 ; il semble pourtant avoir été peu usité et dû à une nécessité prosodique ; cf. Quint. 1, 5, 16, et la critique de Bavius et Mevius à propos de Géorg. 1, 200 : *hordeae qui dixit, superest ut tritica dicat*. Mot ancien ; cf. Plin. 18, 72 : *antiquissimum in cibis hordeum, sicut Atheniensium ritu appareret et gladiatorum cognomine qui hordearii uocabantur*. M. L. 4180.

Dérivés : *hordeolum* (*hordeolum*, *hordiolum*, CGL III 363, 66) « orgelet », cf. gr. κριθιόν, M. L. 4179 ; *hordeaceus* (*-cius*) ; *hordeārius* ; *-a pira* : poires mûres à l'époque où l'on fauche l'orge ; *hordiarium aes*, *quod pro hordeo equiti Romano dabatur*, P. F. 91, 10 ; *hordiar*, *-āris* « être gonflé par un excès d'orge » (Pelag.). Cf. v. h. a. *gersta* « orge » et hom. κρι, gr. κριθή (de **ghrōzdāh* ?), alb. *driō*, *driōe* « orge ». Le *-d* latin est ambigu ; le germanique a **-t* ou **-d* et le grec *-θ* issu de **-dh*. — Arm. *gari* « orge » a une forme encore plus différente. Cf. *horreō*?

hōria, *-ae* f. (*hōreia*, *ōria*) : barque de pêcheur. Diminutif *hōriola*. Rare et archaïque (Plaute). Origine inconnue.

**horior* ; *hortor* (*horior*, *hortō*, arch.), *-āris*, *hortātus sum*, *hortāri* : proprement « faire vouloir », d'où « exhorter, encourager ». La forme normale *hortor* n'est que le fréquentatif-intensif du simple *horior*, en-

core employé par Ennius, A. 432, *prandere iubet hortiturque*, qui use peut-être aussi de la forme non syncopée *hortiatur*, A. 346 ; cf. CGL V 74, 16, *hortiandum : hortandum*. *Hortor* a éliminé *horior*, qui, par suite de l'amusement de l'h initial, risquait de se confondre avec *orior*, et aussi parce qu'une formation expressive convenait à l'idée exprimée par le verbe. *Hortor*, à son tour, a été renforcé par des préverbes qui lui donnent une valeur « déterminée » : *ad*, *ex*, *co*-*hortor*.

Dérivés : *hortātus*, *-ūs* ; *hortiūtō* ; *hortiātōr*, *-trix* ; *hortiūtōrius* ; *hortiāmen* (poétique et prose impériale) ; *hortiāmentum* ; *hortiūtius*.

Composés : *ad-hortor* : se mettre à exhorter, ou adresser des exhortations à ; *cohortor* : exhorter ensemble ; *dēhortor* : dissuader par exhortation (cf. *dēprecor*) ; *exhortor* (*-itō*) : exhorter (fréquent, classique ; substitut emphatique de *hortor*, dont le sens va s'affaiblissant) ; *inhortor* (Apul.), avec leurs dérivés, e. g. *exhortiūtō*, *-tor*, *-tōrius*, *-tūius* (= προτροπικός, παρορητικός qui appartiennent à la langue écrite. Ancien, usuel. Non roman ; mais **conhortāre* est conservé en provençal et dans les langues hispaniques, M. L. 2147.

Le sens indique que *horior* est un causatif, comme *sōpio*, mais avec o bref, parce que la racine italique avait des formes à vocalisme *e* conservées en osco-ombrien. La racine joue, en effet, un grand rôle en osco-ombrien, où elle fournit le verbe signifiant « vouloir » : osq. *herest* « uolet », omb. *heri* « uult », *heriest* « uolet », etc., avec participe *heriū* « consultō », et conjonction : *heris e uel*. Elle se retrouve sous des formes diverses, en germanique : v. h. a. *ger* « désirant », *gerōn* « désirer », v. sax. *gern* « désireux de », etc. ; en grec : χαίρω (aor. ἔχαρην) « je me réjouis », χάρις, χαρὰ « grâce, joie », χάρην « ardeur belliqueuse » ; en indo-iranien : skr. *hāryati* « il prend plaisir ».

Les formes diffèrent d'une langue à l'autre ; le latin ne concorde pas avec l'osco-ombrien dans le détail. Cf. *heries*.

hōrnus, *-a*, *-um* : de la saison, de l'année. Adjectif de la langue rurale. L'ablatif *hōrnō* a été utilisé comme adverbe avec le sens de « cette année » ; cf. Lucil. 28, 23, *utrum anno an homo te abstuleris a uiro*?

De *hōrnō* a été dérivé *hōrnōtinus*, formé comme *annōtinus*, *sērōtinus*, *rumpōtinus*. *Hōrnus* et son dérivé ne semblent plus usités après Columelle. Ces vieilles formes isolées, qui ne se rattachaient à aucun substantif existant dans la langue, ont été remplacées dans les langues romanes par des dérivés de *annus*, dont la formation et le sens apparaissent immédiatement ; cf. *hōcannō*.

Composé dont le premier terme est le même que celui de *hōdiē* et dont le second est un adjectif dérivé du nom de la « nouvelle saison », de l'« année qui recommence », non attesté autrement en latin : got. *jer*, av. *yārō* « année », pol. *jar* « printemps », gr. ὄρος « année » et ὄρα « saison » (surtout « printemps »). Le mot rappelle v. h. a. *hiuru* (de **hiuarū*) « cette année », al. *heuer*. — Le *-y* initial de ce mot, se trouvant en position intervocalique dans le composé, s'est amui en latin (**ho-yor* > **hōr*-). Pour le suffixe *-no-*, cf. *uernus*, *hodiernus*, etc.

horreō, *-ēs*, *-uē*, *-ēre* : se dresser (en parlant des poils du corps) : *in corpore pili, ut arista inspicia hordeorum*, Varr., L. L. 6, 45 (avec rapprochement de *horreō*

et hordeum par étymologie populaire?); être hérissé; frissonner [d'effroi], souvent joint à tremō. Avec un complément, « frissonner devant quelque chose, à la pensée de, avoir horreur de » (cf. φρίσσω); de là horrendus « qui fait frissonner ». Du sens de « être hérissé », on passe au sens (rare) de « être effroyable », Col. 1, 4, 9, *quaedam loca frigoribus hiemis intolerabiliter horrent*. Ancien, usuel. Non roman.

Verbe expressif; de là le grand nombre de dérivés.

Dérivés et composés : *horror* m. : hérissément, frisson, horreur, M. L. 4190; *horridus* : hérissé; de là « à l'aspect sauvage, horrible », M. L. 4188 et 4187, **horridor*; *horridulus* (familier, Plt.); *horrēscō*, -is : avoir le poil qui dresse, se hérissent, frissonner, M. L. 4185; *horribilis* : horrible; *horrentia*, -ae (Tert.); *horrifer*; *horrificus*, -fici, -ficabilis (tous poétiques); *horricomis* (= φριγγός, Apul.); *horripilō*, -ās, cf. gr. φριγγίλω (de **horripilus*, non attesté, semble-t-il), M. L. 4189; *horripiliō*, mots de la langue ecclésiastique (avec des graphies *obri*, *obbr*-, *orri*-, d'après *obrepere*); *horrisonus* (poétique); *abhorreo* : s'écarter avec horreur de; avoir horreur de; et par affaiblissement « être étranger ou opposé à, en contradiction avec ». Jusqu'à Suétone, le verbe est construit avec *ab*, mais, à partir de cet auteur, on le rencontre avec l'accusatif : *abhorreo aqm*, ou *alqd*, ce qui devient la construction régulière. En bas latin apparaît *abhorrescō*, qui est demeuré dans les langues romanes, M. L. 23; *cohorrescō* (Cic.); *exhorreo* (rare, Col., Juv.); *exhorrescō* (classique, usuel); *inhorrescō*; *perhorreo* (rare, tardif); *perhorrescō*; *perhorridus* (T.-L.); *subhorridus* (Cic., Sest. 9, 21).

Pas d'étymologie sûre. Toutefois, on est tenté de rapprocher arm. *garšim* « j'ai horreur de » et skr. *ghṛśuh* « excité », *hṛgāte* « il a une horripilation de joie ». Cf. peut-être le groupe de (*h*)*ēr*, *hīrtus* et *hordeum*.

horreum, -I n. (*horreus*, bas latin; *horrea*, Calid. ap. Non. 208, 27) : grenier, grange; *h. publicum* « grenier public »; par suite « magasin, entrepôt, garde-meuble ». La glose de Festus, *horreum antiqui farreum dicebant a farre*, P. F. 91, 6, semble être une invention de grammairien pour expliquer *horreum*. Ancien, usuel. M. L. 4186.

Dérivés : *horreolum* n. (Val. Max.); *horrearius* m. : gardien des greniers de l'État (époque impériale); *horreaticus* : concernant les greniers (Dig.).
Pas d'étymologie.

hōrsūm adv. : de ce côté-ci. Archaïque (Plt. et Tēr., de *hō-worsum*). V. *seorsum*.

V. *hic*.

horior : v. *horior*.

hortus, -I m. (*ortus*) : enclos, propriété close de murs (cf. la citation de Plin. 19, 50, s. u. *hērēs*, et le sens du composé *cohors*), puis « jardin ». Quelquefois, d'après le gr. κήπος, désigne le *puendum muliebri*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4194; peut-être got. *aurtīgards*; angl. *orchard*.

Dérivés et composés : *hortulus* m., d'où *hortulō*, -ōnis; *hortillō*, CGL V 601, 35; **hortilla*, M. L. 4193; *hortellus*; *horticellus*; *hortulānus*; *hortuālis* (Ps.

Apul.); *hortēnsis*, M. L. 4192, et *hortēnsius* (Plin.); *horticola*; *hortinus*; *hortua*, -ōrum n. pl., tardif, d'après *pascua*?; *hortāria* f. : piment (Apic.), avec influence de *hortor*? Pour les noms propres *Hortēnsius* et *Hortalus*, osq. Hūrtiis, Hurtenantius, v. Schulze, *Lat. Eigen.*, p. 176 sqq. V. aussi *cohors*.

Hortus seul est conservé d'une façon générale dans les langues romanes; les dérivés ne survivent que dans des dialectes isolés; en français, *hortus*, entre autres, a été concurrencé par le mot germanique, v. sax. *gardo*, etc. (peut-être étymologiquement apparenté à *hortus*), est tenté de croire que c'est un composé dont le premier terme serait *hosti-*; mais l'amuissement de *i* serait l'espagnol et le portugais. V. B. W. s. u.

Cf. osq. hūrz, hūrtūm « enclos sacré » (dans la dédicace d'Agnone); cf. γόρος « enceinte (de cour, de bergerie) »; peut-être irl. *gori* « champ », *lub-gori* « jardin ». Lat. *co-hors* repose sans doute sur **co-hortis*, de **ghrti-*, gall. *garth* « jardin », bret. *garz* « haie » supposé **ghrti-*. Comme une racine **ghert-* est impossible en indo-européen, on est amené à rapprocher la racine de skr. *hṛati* « il prend » (intensif *jarīharti*) et de gr. γερ « main », arm. *jern* et alb. *dore* (même sens), v. aussi gr. ερχομαι « maniable ». Le sens d'osque *heriā* ad est contesté : *uelit non capiat* d'après Vetter, *Hdb.*, n. 4. Le latin lui-même a *hara* « étable pour animaux » (v. ce mot). Lat. *hortus* serait donc un mot du type de gr. φέρτος « fardé ». On en pourrait rapprocher le groupe germanique de v. isl. *gardr*, v. h. a. *gard* « enclos » en supposant une accentuation **ghortō-*. Mais, à côté de *garth* « enclos », le gallois a, au même sens, *gardol* (v. Rev. celt., 43, 212), et le balte a lit *sardis* « enclos où l'on garde les chevaux », v. pruss. *sardis* « Zaun » qui indiquent une forme à élargissement *d* ou *dh*. Le v. sl. *gradū* « enclos, ville » a chance d'être emprunté en germanique; car **garda-* s'est largement étendu. Cf. aussi tokharien B *kerceci* « palais royal ». Le vocalisme de hitt. *gurial* « citadelle » fait difficulté.

(*h*)*osa*, -ae f. : jambière; pantalon (Isid. 19, 34, 9). Mot germanique; v. Sofer, p. 138. M. L. 4195; B. W. *housseau*.

hospes, -itīs c. (Accius écrit, Erig. 51, *hospitem depositam interemes*; mais, comme pour *sospes*, *antistes*, *sacerdōs*, la langue a créé un féminin en -*ia*, qui apparaît déjà dans Plt., Mi. 495; d'après ce féminin analogique et le nominatif pluriel *hospita*, par exemple Ae. 3, 377, régulier, puisque les seconds termes de composés sont des thèmes consonantiques, il a été refait secondairement un adjectif *hospitiūs*; cf. Vg., Ae. 6, 93, *hospita coniuu* « une épouse étrangère ») : hôte, c'est-à-dire celui qui reçoit l'étranger, *hostis* (cf. *hospitium*, *hospitālis*), aussi en raison sans doute de la réciprocité des devoirs d'hospitalité : hôte reçu, étranger = ἔξω Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4197. Celtique : gall. *yppyd* (de *hospitiem*).

Dérivés et composés : *hospitium* n. : hospitalité, relations d'hospitalité; logement réservé à un hôte, chambre de passage, M. L. 4200; *hospitiolum* (Dig.); *hospitālis* : hospitalier (= ἔξω, ἔξωτός), concernant les hôtes, d'où *hospitālia*, -um n. : chambre d'hôte, M. L. 4198, **hospitāle*; *hospitāliūs*; *hospitiarius*; *hospitōr*, -ōris : recevoir l'hospitalité, ἔξωτος (*hospitiō* dans Aug., M. L. 4199), et *adhospitiō*; *hospit-*

(*adulm* (Dig.); *hospitator* (Apul.); *hospitiuus* (bas latin); *hospitiolum*.
cohoespes; *inhospes*, usité seulement au féminin singulier et au neutre pluriel *inhospita* (époque impériale) = ἔξωτος; *inhospitālis*; *inhospitāliūs* (Cic., Tusc. 4, 11, 25) = ἔξωτος; *hospitiūcida* = ἔξωκτόνος (Gloss. Philol.).

Hospes est un thème consonantique : ablatif singulier *hospie*, génitif pluriel *hospitum*. Le mot exprime le sens anciennement exprimé par *hostis* (v. ce mot), et l'on est tenté de croire que c'est un composé dont le premier terme serait *hosti-*; mais l'amuissement de *i* serait surprenant. Quant au second terme, on ne peut faire à ce sujet que des hypothèses. Par *com-posit* en face de *potis* (v. ce mot), on sait que, au second terme de composé, le thème est **pot-*; et l'on voit par *egues* en face de gr. ἑρτορός que la forme en *e*, **pet-*, serait phonétiquement explicable; mais le sens n'est pas clair (v. Benveniste, *World*, 10 (1954), p. 262). On pourrait penser à un nom verbal en face de *petō*. Donc, comme pour *sospes*, l'étymologie n'est pas évidente.

Le péligien a une forme, sans doute hypocoristique, *hospus*.

hostia (accusatif *hostiam*, dans P. F. 74, 9, sans doute dialectal; *ostia*, Inscr.), -ae f. : victime offerte aux dieux comme offrande expiatoire pour apaiser leur courroux, par opposition à *uictima*, victime offerte en remerciement de faveurs reçues; cf. T.-L. 22, 1, 15, *ea prodigia partim maioribus hostiis partim laetentibus procurarentur*; puis « victime » en général, et confondu avec *uictima*; cf. (Gall.) *humanis hostiis aras ac templa funestant*, Cic., Font. 10, 21, et *Galli pro uictimis homines immolant*, Cés., B. G. 6, 16, 2. Ancien, usuel. M. L. 9671?

Dérivés et composés : *hostiola* (Gloss.); *hostiātius* (joint à *candidātus* dans Plt., Ru. 270); *hostispicēs* : *aruspicēs* (Gloss., d'après *extispicēs*).

Étymologie discutée. Sans doute faut-il rapprocher *hostia* de *hostire* « acquiesce » (que l'on fait dériver de *hostis*), *redhostire* « referre grātam »; cf. Festus 334, 9, *redhostire : referre gratiam* (ici, une série d'exemples dont le texte est altéré) ... *nam et hostire pro aequare posuerunt* (cf. id. 414, 37 sqq.). *Ennius in Cresphonie* (113) : *Audi[s] atque auditis hostimentum adiungio*; Plt., As. 377, *atque promitto, inquam, hostire contra ut merueris*; et 172, *par pari datum hostimentum, opera pro pecunia*; et P. F. 91, 11, *hostimentum : beneficii pensatio*; Non. 3, 26, h. : *aequantum*; CGL V 209, 3, h. *dicitur lapis quo pondus aequatur*; *hostia* : *aequala*, Gloss. Plac. V 25, 25; cf. peut-être encore *hostus* « récolte d'un olivier » (qu'on mesure dans un boisseau à l'aide de l'instrument dit *hostārium* « lignum quo modius aequatur »; CGL V 503, 36; 622, 6, et Prisc., GLK II 6, 24); *Hostilina* « déesse qui veillait à ce que les épis forment une surface égale ». Cf. E. Benveniste, *Don et échange dans le vocab. i.-e.*, An. Sociol., 1951, p. 12 sqq.

Sans doute l'abrégié de Festus explique-t-il *hostia*... *ab eo quod est hostire ferire*, P. F. 91, 9; et Nonius, 121, 14, a la glose *hostire est comprimere, caedere, dictum ab hostia*, Pacuvius Teucro (345) : *nisi co(h)erco | proteruitatem aique hostio ferociam*. | *Hostire, offendere, laedere*. *Laelius Erotopaegnon lib. II* (1) : *nunc quod meum admissum nocens | hostiū uoluntatem tuam*. Mais les

exemples cités sont obscurs; c'est ainsi que le texte de Pacuvius invoqué par Nonius comme exemple du sens de « *comprimere, caedere* » est cité par Festus, p. 334, sous le lemme *redhostire : referre gratiam*. En tout cas, le sens de *hostire* « ferire » peut être secondaire et dater d'une époque où, le sens premier de **hostia* « compensation » ayant été oublié, le mot a été compris comme signifiant « victime, animal immolé »; cf. l'évolution du sens de *maclare* et *immolare*. Mais on ne peut rien affirmer. *Hostia* est dérivé de *hostis* comme *uictima* de *uincō* par Ov., F. 1, 335-336.

hostiō : v. *hostia*.

hostis (doublet dialectal *foctis* attribué aux antiques par P. F. 74, 9 : *foctim pro hoste*), -is m. : étranger, hôte, cf. Varr., L. L. 5, 3, *hostis... tum eo uerbo dicebant peregrinum qui suis legibus uteretur, nunc dicunt eum quem tum dicebant perduellem*; cf. Cic., Off. 1, 12, 37; P. F. 91, 7; Festus, 414, 37 sqq., *status dies <cum hoste> uocatur qui iudici causa est constitutus cum peregrino; eius enim generis ab antiquis hostes appellabantur quod erant pari iure cum populo Romano, aique hostire ponebatur pro aequare*; sens conservé dans la loi des XII Tables, *aduersus hostem aeterna auctoritas esto*; le mot s'est spécialisé dans le sens de « ennemi public », aux dépens de *perduellis*, par opposition à *inimicus* « ennemi privé »; cf. Cic., Imp. Pomp. 10, 28, *qui (Pompeius) saepius cum hoste conflixit quam quisquam cum inimico concertauit*. Pour le passage du sens de « étranger » à « ennemi », cf. Rac., Athal. V 6, *L'étranger en fuite et le Juif est soumis*; Béranger, *Ma dern. chans., L'étranger envahit la France | Et je maudis tous mes succés*. A l'époque impériale et en poésie, *hostis* prend le sens de « ennemi » en général, de même que *inimicus* s'emploie pour *hostilis*; cf. Vg., Ae. 11, 83-84, *indutosque inibet truces HOSTILIBUS armis | ipsos ferre duces INIMICAQUE nomina figi*.

Dérivés : *hosticus* (archaïque et postclassique, ni dans Cic. ni dans Cés.; peut-être formé d'après *ciuiticus*); *hosticulus* (Not. Tir.); *hostilis* (comme *ciuitilis*); *hostiliūs* (Tert.); composés : *hosticapas* « *hostium captor* », P. F. 91, 15; *hosticida* (Gloss.); *hostifer* (poétique et bas latin); *hostificus* (archaïque et poétique, formé d'après *gaudificus*).

Hostis, usité de tout temps, a survécu dans toutes les langues romanes, cf. M. L. 4201; il a passé en partie au genre féminin, sous l'influence de sa terminaison en -is, et il a pris le sens d'un collectif : cf. v. fr. *ost*, le sens de « ennemi » étant rendu par *inimicus* (*inamicus*), M. L. 4435. Cf. Greg. M., Ep. 2, 32 : *si huc perrezerit ipsa hostis*.

Le mot ne se retrouve ailleurs qu'avec le sens de « hôte » : got. *gasts*, v. isl. run. -*gastiR* et v. sl. *gostī*. Comme le sens de « hôte » a été pris en latin par *hospes* (v. ce mot), on a été conduit à employer *hostis* en insistant sur la notion de « étranger », d'où est sortie la notion de « ennemi » dans des conditions dont le détail précis n'est pas attesté, mais qui rappellent l'évolution analogue qu'on observe dans *ciuis*. Cf. Plt., Tri. 102, *hostiane an ciuis comedis, parui pendere*. V. Benveniste, art. cité, sous *hostia*.

hostus (gén. -ūs?) m. : produit de la récolte d'un olivier.

Cf. Caton, Agr. 6, 2, *si in loco crasso aut caldo seueris, hostus nequam erit et ferundo arbor peribit*; et Varron le définit exactement, R. R. 1, 24, 3, *hostum uocant quod ex uno facto olei reficitur. Factum dicunt quod uno tempore conficiunt, quod alii CLX aiunt esse modiorum, alii ita minus magnum, ut ad CXX descendat, exinde ut uas(a) olearia quot et quanta habeant, quibus conficiunt illud*. Dans Varron, le mot désignerait plutôt le « produit d'un pressurage », d'où l'explication par *haurire*, **hōrire* « épuiser ». Mais ce peut être un sens et une étymologie populaire. S'y rattache sans doute *hostōrium*; cf. *hostia*.

hñe : v. *hic*.

hui : exclamation d'étonnement ou d'admiration. Langue familière.

hūmānus : v. *homō*.

humēō : v. *umēō*.

humerus : v. *umerus*.

humilis : v. *humus*.

(h)umor, (h)umidus : v. *umor*.

humus, -I f. (comme les autres noms de la terre, *telūs, terra*; par réaction du genre sur la forme, ablatif *humū* dans Varron cité par Non. 488, 5 sqq., génitif *humūs* dans les inscriptions; inversement, quelques traces du genre masculin dans Laevius et T. Gracchus) : terre (en tant que partie basse), sol; locatif *humī* « par terre, sur le sol »; cf. Varr., L. L. 5, 23, *terra, ut putant, eadem et humus*; *ideo Ennius* (Sc. 411 V.) *in terram cadentis dicere « cubitis pinsibant humum »*, et *quod terra sū humus, ideo is humatus mortuus, qui terra obrutus... et dicitur humilior qui ad terram demissior, infimus humillimus, quod in mundo infima humus*. Souvent mis en rapport par l'étymologie populaire avec (h)umidus. Pas de pluriel.

Dérivés et composés : *humilis* « qui reste à terre, qui ne s'élève pas de terre », et au sens moral « humble, bas », etc.; *humiliter*, -iās, -iātula, -iātūd (Gloss.); *per-humilis, thelohumilis* (très tardifs); et à basse époque *humiliō* (*humild*, cf. *leuāre/leuis*, etc.), *humilitiō* et *humilitū*, -ās = *κατανώβω* (cf. *nōbilis, nōbilitiō*), *humilitiō* (Gloss.); *humilificō* (Tert.), tous termes fréquents dans la langue de l'Église; *humō*, -ās « enterrement » (les morts), d'où *humatiō*, -tor (rare), -tus, -ūs m.; *inhumātus* « non enterré », sens classique : ce n'est qu'à partir de Pline qu'on voit apparaître *inhumāre* avec *in-* local, « mettre en terre, inhumer », d'où *inhumātor* : *pollinctor* (Gloss.); *circum-*, *ob-humō*. Il est à noter que les Latins n'ont jamais eu **terrāre*, **interrāre* dans ce sens. Cf. aussi *homō*.

Humus se rencontre à toutes les époques. Mais le mot courant est *terra*, qui l'a supplanté dans les langues romanes; les représentants de *humilis* sont de la langue savante; cf. M. L. 4235. Le celtique a : *irl. uim, humal*; le britt. *uŷyll, uŷyllod*.

Des deux noms indo-européens de la « terre » qui figurent en grec, le latin n'a pas conservé celui qui répond à gr. *gā* et à all. *erde*. L'autre, *gēōn, gēōn, gēōn*, a pour correspondant le mot dérivé *humus*, qui, dès la date la plus ancienne, tend en italo-celtique à être remplacé par le groupe de *terra*. Ce nom avait à l'initiale

une forme alternante, à groupe de consonnes dans véd. *gēdh*, locatif *gēdmi*, génitif *gēdmh* (et *gēdmh*), gr. *gēōn*, v. *irl. dū* (génitif *don*), v. Rev. celt., 40, 437, à consonne simple dans gr. *gēōn* et sans doute dans av. *zā*, génitif *zēmō*, locatif *zemi*. Le hittite a *tegan*, génitif *dagan*, loc. *dagan* issu de **g(h)edhōm-*, le tokh. A *ikam* (B *kan*) « terre », dont la dentale rappelle celle de gr. *gēōn*; cf. Pedersen, *Groupement*, 41 sqq., et aussi Kretschmer, Glotta, 20, 65. Au lieu du nom racine, il y a des dérivés, en -ā : gr. *gēōn* et *gēōn* (avec le composé *veo-γῆ-α-* « nouveau, étrange »), en -y- suivi de voyelle longue dans v. sl. *zēmja* et lit. *žėmas*, en -o- dans lat. *humus*. Malgré la forme en -o-, lat. *humus* a gardé le genre féminin en général; le locatif *humī* peut appartenir au type consonantique : cf. *Karhāgini* et l'adverbe *heri*, et M. Niedermann se demande si le nominatif *humus* n'en serait pas tiré.

Lat. *humilis* rappelle gr. *χαμαλός* et *χαμηλός* (de dérivé en -ā) pour les suffixes. En tenant compte du sens de ces mots et de lit. *žėmas* « bas », *žėmyn* « en bas », lette *zem* « sous », v. pruss. *semmai* « en bas », on admettrait un radical **hom-* « terre » pour expliquer l'adverbe osco-ombrien attesté par omb. *hondra*, *hutra* (et *hnutrus*)? « infra », *hondomu* « infimō », osq. *hnutris* « inferis »; il s'agirait, comme dans *infra*, d'un mot artificiel, créé pour des raisons religieuses; en osque, le mot figure dans la table d'exécration de Vibia.

V. le dérivé *homō*.

Le traitement u de l'o radical n'est pas clair; cf. le cas de *umerus* (et de *hūmānus*!).

hybrida (*ibrida*; *hybris*, *ibris* dans Dracontius), -ae m. : hybrid., bâtard, de sang mélangé. Se dit des animaux et des hommes. Sert de cognomen, notamment à Q. Varius de Sucre, *propter obscurum ius ciuitatis* (Val. Max. 8, 6, 4). Terme technique de couleuvre populaire; peut-être demeuré en celtique : britt. *efrydd* « estropié »? A rapprocher sans doute des gloses : *iber, hulo-vox* et *imbrum, huloonov*, *πρόβατον*, cf. Plin. 8, 199, (*musimonum*)... e genere et ouibus natos prisci umbros (si, toutefois, il ne faut pas lire *umbros*, v. *umber*) uocauerunt.

La graphie *hybrida* est celle des meilleurs manuscrits d'Horace et de Valère Maxime et se retrouve dans les inscriptions (CIL IX 4013); elle a sans doute été influencée par un faux rapprochement littéraire avec *ὄβρις, ὄβρισμα*; cf. Eurip., H. f. 181, *τετρασκελὲς ὄβρισμα*.

hymnus, -I m. : hymne. Emprunt au gr. *hymnos*, fréquent dans la langue de l'Église, qui en a dérivé *hymnizō, hymni-dicus, -sonus; hymnificāus; hymnoperius*. Celtique : *irl. imnon*.

hyoseyamos (-*mum*), -I m. : jusquiame. Emprunt d'abord savant au gr. *δοσκάμος*, depuis Celse. Passé dans la langue courante avec des déformations diverses (*eosci-*, *iusqui-*, *uosqui-*, *bosqui-*). M. L. 4250.

hysex, -leis (*isex*) : nom d'un animal inconnu dans Plin. Valer. Peut-être corruption de *esox*.

hystrix, -icis f. : porc-épic. Emprunt au gr. *ὄστρον*. M. L. 4250 c.

Dérivé : *hystriculus* : aux poils raides (depuis Tert.); confondu dans les gloses avec *hirsuticulus, δασυπόικρον*.

iacca, -ae f. ? : mangeoire, crèche (Vég., Mulom. 1, 56, 5). Mot populaire, attesté par ce seul exemple et conservé dans les parlers sardes; cf. M. L. 4561 a. L'explication par *iac(c)ulum* est invraisemblable.

iaceō, -ēs, -uī, -ēre « être dans l'état de quelqu'un ou de quelque chose de jeté », « être gisant (enterré), être étendu » et « être abattu », sens physique et moral (opposé à *stare*). Le verbe, marquant l'état, est surtout employé aux temps de l'infinitif; le parfait a uniquement la valeur de passé. Pas de supin; l'adjectif *iacitūrus* est rare et récent. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4562; B. W. *gisant*.

Ni substantifs, ni adjectifs dérivés, sauf un *iacentulus* de la Lex Burg.; toutefois, certaines formes romanes supposent **iacile*, **iacina*, **iacium* « lit », cf. M. L. 4564, 4565, 4566, et un dérivé **iaciare* « être couché », M. L. 4563.

Composés : *adiaceō* (= *παράκειμαι*), cf. M. L. 169 et 168, **adiacēns, adiacentia* (Aug.), substantif sans doute tiré du nominatif pluriel *adiacēntia, -ium* « régions voisines » qu'on trouve dans Tacite et Pline (v. B. W. sous *aisance*), *circum-*, *con-*, *dē-*, *inter-*, *ob-*, *prae-*, *re-*, *sub-*, *iacere*, tous d'emploi rare, souvent très tardifs et créés à l'imitation des composés de *κείμαι* et évités (sauf *adiacere*) par Cicéron et César. Quintilien emploie *circumiacentia, -ium* pour désigner le « contexte »; Rufin *subiacentia, -ae* pour traduire το *ὀπιοκείσθαι*; Boèce *iacere* pour το *κείσθαι* « la situation », etc.; cf. Thes. VII 1, 31, 37 sqq. — V. le suivant.

iaciō, -is, *iēcī*, *iacium*, *iacere* : jeter, lancer. Usité de tout temps.

Formes nominales, dérivés et composés : un second terme -*ier*, -*icis* des composés : 1° *ob(i)er*, *ōbieris* « ce qui est jeté en avant, digue, obstacle; barre de porte, barrières ». Le nominatif singulier est à peu près usité; *obez* est refait sur *obieris*; Virgile et Ovide scandent *obier* comme un dactyle; Silius, 4, 24, *ōbieris*, par réaction de l'orthographe sur la quantité.

2° *subieris* f. cité par Fest. 394, 33 (cf. Gell. 4, 17), *subieris Ennius* in *Achille* *pro subiectis posuit cum dixit nubes* (2) : « *Per ego deum subieris umidas; unde* (inde codd.) *oriur sonitu saeuo* (et) *spiritu* »; proprement « ce qui s'étend en dessous ».

iacus, -ūs m. : jet, lancement. M. L. 4569; en particulier « fait de lancer par dessus bord », *iacum mercium facere leuandae nauis causa*, Dig. 14, 2, 1 sqq., sans qu'on retrouve dans *iacūra, -ae* (cf. Cic., Off. 3, 23, 89), qui en est venu à signifier « perte, dommage ». Ni **iaciō*, **iacior* n'existent dans le simple. De *iacūra* : *iacitūtor, -āris* (Ital.), *iacitūtorius* « qui frequenter patitur iacuram » (Gloss.).

iaculus : de jet; substantivé dans diverses acceptions techniques : *iaculus* (scil. *fūnis, laqueus*) : lasso; *iaculus*

I

(*serpens*) : sorte de serpent qui se jette sur sa proie; *iaculum* (*rēte*) : épervier (d'où *rēteiaculārī* (Fronton)); *iaculum* (*tēlum*) : javelot, M. L. 4570. Dénomatif : *iaculor, -āris* (*iaculō*) « lancer, darder, frapper d'un trait », et au figuré « lancer des paroles, etc. », avec ses nombreux dérivés; *eiaculor* (-*lō*).

Fréquentatifs de *iaciō* : *iaciō*, -ās : lancer, jeter souvent ou avec force; et par suite : 1° agiter (sens physique et moral); 2° mettre en avant (sens moral), *sē iaciāre, iaciāre genus, nōmen* « jeter sans cesse en avant » et « vanter »; cf. *iaciātor, iaciātiō* et *iaciantia* (ce dernier usité seulement sous l'Empire et au sens figuré). Adjectifs : *iaciābundus* (à partir d'Aulu-Gelle), *iaciābilis* (Greg. Naz.), *iacianticulus* (tardif). *Iaciāre* (*iectāre*; cf. M. L., *Einf.*³, p. 158), qui, à basse époque, s'emploie comme synonyme de *iaciō* (il traduit βέβηλα dans les textes chrétiens), a seul subsisté et a remplacé *iacere* dans les langues romanes, M. L. 4568. Panroman, sauf roumain; *iacitiō*, -ās (T.-L., Plf.) : même sens que *iaciō* et mêmes dérivés tardifs.

Iaciō a fourni de nombreux composés en -*iciō* : *abiciō, adiciō, circumiciō, co(n)iciō, dēiciō, dissiciō, ēiciō*, etc., dont le préverbe, quand il se termine par une voyelle *co-*, *dē-*, *ē-*, *prō-*, *rē-*, est tantôt scandé long, quelle que soit la quantité de sa voyelle : *coiciō, dēiciō, ēiciō, prōiciō, rēiciō* (c'est-à-dire *co-i-iciō, dē-i-iciō*), tantôt se contractant avec l'i qui le suit : *ēiciō, rēiciō*, cf. *rēi, ēi* et *rēi, ēi*; *ei(i)us* dissyllabe et *ēius*. Quand le préverbe se termine par une consonne : *ab-*, *ad-*, etc., il est généralement scandé long; mais il y a des traces de scansion brève; et *amicire*, dont la parenté avec *iaciō* n'était plus sensible, a toujours la première syllabe brève. L'état de choses est ici complexe et obscur et ne semble pas pouvoir s'expliquer uniquement par la phonétique; les composés à préverbe « vocalique » ont dû exercer une action analogique sur les autres; de même aussi les formes de parfait, du type *ab-icēi*, dans lesquelles le préverbe était long « par position ». La graphie a dû aussi jouer un rôle. Il est possible qu'à l'origine *abiciō* se lisait et se prononçait *abiciō*, avec un groupe -*ii-* noté par un seul i; à cause de l'averion des Latins pour les groupes *ii* et *uu* (cf. *iuenta* = *iuuenta*, *oinuor-sei* = *oinuor-sei*, etc.; v. M. Niedermann, *Mélanges* F. de Saussure, en particulier, p. 61 et 63, n. 1). Une confirmation indirecte de ce fait se trouve dans des graphies comme *deiciū* (présent) du *Mediceus* et du *Romanus* dans Vg., G. I 133, etc. (cf. Havet, *Manuel*, § 920), qui sont exactement comparables aux graphies du type *seruos, uolt*, etc. Mais la graphie par un seul i dissimulait l'allongement « par position » du préverbe et a amené les scansions du type *abiciō, adiciō*, qui semblent, du reste, postérieures à *abiciō, adiciō*, cf. Thes. s. u. V., entre autres, Mather, *Harv. Stud.* 6, 84-

151; Exon, Hermathena 13 (1904), 129-162; Lind-say, *Early latin verse*, p. 140; Niedermann, *Phonet.*, p. 34 sqq.

abiēciō, -is, *abiēci*, *abiectum*, *abicerē* (= ἀφίημι et, pour le sens, ἀποβάλλω) : jeter loin de soi, rejeter; jeter à bas, abaisser (sens physique et moral); *sē abicerē* : se jeter à bas, se jeter aux pieds de; se laisser abattre (Cic., *Tusc.* 2, 23). De là *abiectus* : bas, abattu (sens moral), abject (cf. ἀπόβλητος); *abiectiō* « abjection, bassesse » (seul sens classique; ce n'est qu'à très basse époque que *abiectiō* a désigné le « rejet »).

adiēciō (προσβάλλω) : jeter en outre ou auprès; souvent, simplement « ajouter » (= *addere*); de là *adiectiō*, *adiectiuus*, dont le neutre traduit le gr. ἐπιθετον (irl. *adiecht*); *adiectum*, M. L. 170.

amicia, -is, -ire : v. ce verbe.
circumiciō : jeter autour, entourer (= *circumdare*, περιβάλλω); *circumictus*, -ūs m. : enceinte (cf. περιβάλλω).

coniēciō (co-) = συμβάλλω et συνήμι : jeter ensemble, rassembler; dans la langue augurale : « conjecturer » (de *coniēcere sortēs*). Souvent synonyme de *colligō*; employé souvent aussi comme pronominal : *coniēcere sē* : c. *sē in jugam, in pedēs*, le préfixe, parfaitif, marquant l'aspect déterminé de l'action. De là *coniectus*, *coniectiō*, *coniector* « devin », *coniectura*. Composé : **exconiēciō* dans quelques dialectes italiens, M. L. 2984 a.

dēiciō : jeter à bas (κατάβαλλω), M. L. 2529, *dēiectus*.
dissiciō (*dissiciō*) : jeter de tous côtés, disperser, dissiper (διαβάλλω). La forme et la graphie *dissiciō* sont difficilement explicables. On admet, sans preuves, l'influence analogique de *dissecō*, *dissipō*; cf. Sommer, *Hdb. d. lat. Laut- u. Formenl.*, 2^e éd., p. 266. *Dissiciō* lui-même est une forme refaite; phonétiquement on attendrait **diciō*, comme *diiungō*. Sur l'ablatif *disice*, v. *obicēs*.

ēiciō : jeter dehors, chasser (ἐβάλλω).
iniciō : jeter dans ou sur (ἐπιβάλλω et ἐνήμι).
intericiō : jeter entre, interposer; d'où, dans la langue de la grammaire et de la rhétorique, *interiectiō*; cf. Quint. 1, 4, 19; et 8, 2, 15, *interiectiō... ut medio sermone aliquam inserant sententiam* (traduit le gr. παρεθέσις); irl. *interiecht*.

obicēs : jeter devant, opposer. Cf. *obicēs*.
praēiciō (Festus).
proēiciō (cf. *proiectad* « *proicitō* », Lucrèce, CIL I² 401, mais la forme est incertaine; gr. προήμι) : jeter en avant, et « jeter en dehors, rejeter »; *prōiectus*, M. L. 6774 « [enfant] abandonné »; *prōiectura*.

reiciō : rejeter; d'où *reiculus* (Varron, mot de la langue rustique comme *dēlicus*) : de rebut. M. L. 7183.

subiciō : jeter sous, soumettre (= ὑποβάλλω et ὑποτίθημι), etc.; M. L. 8368, *sūbīcere*, et 8367, **sūbīcāre*. Pour *subicēs*, v. *obicēs*.

supericiō (Hor.).
trānciō et *trānsiciō* : jeter au delà; faire traverser. M. L. 8842, 8844, 8845.

Sans apophonie : *inter-*, *per-*, *prae-*, *subter-*, *super-*, *supra-*, *trāns-* *iaciō*.

Iaciō a à son tour fourni de nombreux composés qui doublent les composés de *iaciō* : *coniectiō*, *disiectiō*, *ēiectiō*, M. L. 2835; *in-*, M. L. 4441; *ob-*, *prae-*, *pro-*, *re-*,

M. L. 7189; *sub-*, *super-*, *tra-* *iaciō*, M. L. 8843, avec quelques formes sans apophonie.

Iaciō, *iēci* est à gr. ἵκημι (de **yi-yē-mi*) « je lance en avant, je jette », ἵκη ce que *faciō*, *fēci* est à τίθημι, ἔθηκα seulement la forme sans élargissement n'est pas conservée comme, en regard de *faciō*, elle l'est dans *con-* *red-dō*, etc., ou au second terme de composé *sacer-* *dicō*. Toutes les formes à préverbe sont du type de *con-* *faciō* etc. Rien ne prouve, il est vrai, que l'h initial de *faciō* repose sur un ancien **y* plutôt que sur **s*; mais le rapprochement de *θημι* avec *serō*, *sēui* (v. ce mot) est à écarter pour le sens, tandis que la concordance de sens de *θημι* et de *iaciō* est complète à tous égards; et les composés se répondent exactement. Quant à *iacēō*, il s'oppose à *sedēō*, comme en slave *ležati* « être couché » s'oppose à *sedēti* « être assis »; cf. aussi, pour la forme, lit. *gulėti* « être couché » en face de *gulėti*, *gulti* « se coucher ». Ainsi que le montre l'emploi, la forme est récente en latin, de même que *pendēō*, où se retrouve le -d- du suffixe du présent de *pendō*; comme pour *iacēō*, il n'y avait pas de parfait propre à *pendēō*, et il n'en a pas été créé; la création de la forme peu courante *iacēt* tient à ce que l'on ne pouvait, à cause du sens, employer *iēci* comme perfectum de *iacēō*.

iāiūnus : v. *iēiūnus*.

iam, adverbe de temps : désormais, dès maintenant, déjà, bientôt. Se dit du présent (par opposition à *mox*) et du futur immédiat, mais peut s'employer aussi en parlant du passé, comme le fr. « déjà ». Souvent joint à un impératif pour exprimer la hâte ou l'impatience. Du sens de « au moment où je parle », on est passé à celui de « précisément », puis « en vérité », et *iam* a pu s'ajouter à une affirmation pour la renforcer; cf. Cic., *Brut.* 18, 70, *pulciora etiam Polycleti et iam plane per-* *fecta*.

Redoublé, *iam* indique l'instantanéité de l'action, *iam iam linquo acies*, Vg., Ae. 12, 875; *iam iamque uidet bellum*, Cic., Att. 16, 9 fin. Joint à *nunc*, il signifie « dès à présent », cf. *nunciam*; avec *nōn*, il a le sens de « ne... plus ». *Iam* forme le premier terme d'adverbes composés : *iamdiū*, *iamdūdum*, *iampridem*. Il figure aussi comme second terme dans *iam, nunciam, quāniam, quispiam, uspiam*. Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain), seul ou renforcé par une autre particule. M. L. 4572; B. W. déjà, *jadis*, *jamais*.

Iam appartient au type des adverbes en -am tels que *iam, quam, nam, -dam*, qui est peu représenté hors du latin. *Quam*, qui se retrouve en osco-ombrien, n'a un correspondant qu'en arménien (v. *quam*). Il n'est donc pas surprenant que *iam* n'ait pas de correspondant. On rapproche le groupe germanique de got. *ju* « maintenant » et les groupes balteque et slave de lit. *ju*, v. sl. *ju* « maintenant »; lat. *iam* serait à got. *ju* ce que *nam* est à got. *na* « maintenant » (v. sous *nu-* *di-*, *nunc*). L'élément radical serait celui de *is, ibi, ita, etc.* Cf. peut-être *iuenis*.

ianitricēs f. pl. : femmes de frères (Dig., Isid.). Le mot n'est attesté qu'à basse époque et seulement au pluriel. Seule une glose a *ianitrix*, σύννομος, CGL II 446, 58. Il a été déformé par l'étymologie populaire; en particulier, il a emprunté au type *genetrix* son

fixe. L'i intérieur, qui ne peut s'expliquer qu'en syllabe ouverte, suppose que le passage de **ianitrix* à *ianitrix* est peu ancien. Comme la plupart des termes indiquant l'alliance ou la parenté, a été remplacé par des appellations nouvelles, dans les langues romanes.

Vieux terme, désignant la « femme du frère du mari », de la série des noms indo-européens indiquant les membres de la famille du « mari » (cf. *socer*, *socrus* et *iuur*). Semble n'avoir survécu en latin que dans la langue juridique (cf. la remarque faite sous *glōs*). La langue juridique est attestée par lit. *jēntē* et les formes du type **yanet-* est attestée par lit. *jēntē* et les survivances grecques, hom. ἐλευτερες (au pluriel, comme en latin) et le datif singulier ἐλευτερι d'une inscription grecque de Lydie; la forme du type **yanet-* sur laquelle repose *ianitricēs* survit dans véd. *yātā* (thème *yātar-*), phryg. *ιανατερα*. On ne peut déterminer le vocalisme radical de sl. **jetry* (v. russe *jatry*, v. pol. *jatry*). — Le nom arménien *ner* de la « femme du frère du mari » doit être apparenté; mais la forme n'est pas expliquée; v. Cuny, *Recherches sur le vocalisme en nostratique*, p. 66.

iantō, ientō : v. *iēiūnus*.

iānuā : v. le suivant.

iānus (*Iānus*), -ūs : dat. *Iānuī* dans Fest. 204, 17 L. *Ianuī Quirino*; et *Iānus*, -i m. : passage, cf. Cic., N. D. 2, 27, 67, *transitions perueia iani nominantur*, et spécialement, à Rome, passage voûté, galerie où se tenaient entre autres les banquiers et les changeurs. Personnifié et divisé, *Iānus* symbolise le passage par ses deux visages opposés l'un à l'autre et placés l'un devant, l'autre derrière la tête (*Iānus anceps*), et par la forme de son temple, qui comporte également deux portes opposées. A *Iānus* est consacré le mois de Janvier, *Iānuārius* (scil. *mēnsis*), qui est devenu le mois de passage d'une année à l'autre, *Iānus* étant considéré comme le dieu des commencements : *penes Ianum sunt prima, penes Iouem summa*, Varr. ap. Aug., Ciu. D. 7, 9; sa colline est le *Iāniculūm*. Il est aussi un dieu rural : *I. Consiuus*, comme *Ops*, mais secondairement. Attesté depuis Caton. *Ētr. ani*?

Dérivés (en grande partie de **iānu-* et non de **iānc-*) : *iānuā* f. : passage, entrée, cf. Vg., Ae. 6, 106, *infēni ianuā regis*; 6, 127, *atri ianuā Ditis*; de là « porte (de maison particulière) »; *iānuālis* (*iānalis*, Ov.) : *iānuālis porta*, cf. Varr., L. L. 5, 165; *iānuā* n. : *libi genus quod Iano tantummodo delibatur*, P. F. 93, 5 (cf. *Ceriale libum*, Ov., F. 1, 127); *iānitor*, -itrix : portier, portière (cf. *portus/portitor, holus/holitor*, etc.); *iāneus* : *iānitor*, P. F. 92, 2; *Iānigena* (Ov.). Les formes romanes et celtiques (irl. *enair*, britt. *ionawr*) remontent à *iānuā*, **iēnuā*; *Iēnuārius* (attesté épigraphiquement, v. Lindsay, *Lut. Spr.*, p. 18, et Niedermann, *Contrib. à la crit. des gloses lat.*, 27 a 3; cf. *iāiūnus* et *iēiūnus*). Panroman, sauf roumain, cf. M. L. 4575, 4576, et *Einf.* 3, p. 158; B. W. s. u. *Iānuā*, au contraire, est peu représenté dans les langues romanes, où sont demeurés surtout les représentants de *ostium* et de *porta*.

Le rapprochement usuel avec véd. *yāti* « il va (en véhicule) », ht. *jōti* « aller (en véhicule) », ne convient pas pour le sens; ces mots ne se prêtent pas à fournir

le sens de « passage », à plus forte raison de « passage destiné à des piétons » et la racine *yā-* n'est pas attestée hors de l'indo-européen oriental. — Irl. *dih* « gué » est loin de toutes manières. Les dérivés attestent l'ancienneté du thème en -u-, comme dans *Cōnsus*, *Sancus*.

Peut-être nom de divinité indigène; utilisé comme nom commun. Associé à *Iūturna*, sa femme, et à *Sātūrnus*, qu'il avait accueilli à Rome.

iaspis, -idis f. : jaspé. Emprunt d'abord savant au gr. ἱασπις passé dans la langue commune avec des déformations (*iasper* dans les traductions d'Oribase). M. L. 4251 a; B. W. sous *diaprer*.

iber : v. *ibrida*.

ibex, -icis m. : chamois (Plin., Isid., S^t Jér.). M. L. 4251 b. « Sans doute mot alpestral comme *camoz* » (M. Niedermann).

Dérivé : *ibicinus* (Pl. Val.).

ibī : ici (sans mouvement; remplace toutefois *eō* en bas latin). Sens local et temporel. En corrélation avec *ubi*. Usité de tout temps. M. L. 4252; B. W. y.

Composés : *ibidem* : ici même, au même endroit; *inibi* : en cet endroit, en ce moment; *inibi esse* « être sur le point de se faire » (archaïque, bien qu'encore dans Cicéron).

Pour le radical, v. *is*.

La formation a été influencée par celle de *ubi*. Le -dh- intervocalique attesté par skr. *ihā* (prak. *idho*), av. *idā* aurait abouti à *d* dans cette influence. Ombr. *ife*, *ife* « *ibi* » ne permet pas de juger si l'action du type *ubi* est de date italique commune ou de date latine.

ibisus : v. *hi-*.

ibrida : v. *hybrida*.

icō, -is, *icē*, *icetum*, *icero* (i attesté par la scansion dans Lucr. 3, 160, *icū*; 4, 1050, *icimur*, et par la graphie dans Pl., Mi. 205, où l'Ambrosianus a *icū* (avec *ei = i*), malgré Prisc., GLK II 509, 22, qui enseigne que l'*i* est bref au présent; *icidō* a été faussement tiré des composés de *iaciō*; cf. Prisc., GLK II 497, 18, et Gell. 4, 17, 4. Les formes d'actif, infectum et perfectum, et de passif, infectum, sont rares et pour la plupart archaïques, cf. Non. 132, 33; chez Cicéron et après lui, elles ne figurent guère que dans l'expression fixée *foedus icere*, où *icē*, doublant *percussū*, sert de parfait à *feriō*; cf. Neue-Wagener, *Formenl.* 3, III 417. Les seules formes usitées sont le participe *ictus* et les temps périphrastiques qu'il sert à former) : frapper. Même sens que *ferire*, qui lui-même n'a pas de perfectum. *Ictus* est en quelque mesure le participe en -tus de *feriō*, et le nom d'action *ictus* sert, en effet, à *feriō* (dont la racine ne fournit pas de perfectum) et à *percutiō*, *percussū*.

ictus, -ūs m. : coup (sens propre et figuré), battement (de la mesure, du pouls). On en dérive le port. *eito* « série », cf. M. L. 4254, mais l'étymologie est contestée; cf. Corominas, *Vox Rom.* XII, 1954, p. 374; *ictuātus* (Greg. Tur.) ; *ictiō* : *missiō*, βολή (Gloss.).

Sans correspondant clair. On cite βερέα « άκόνητον Hes. », et cypr. γμαμενος, qui semble dérivé d'un substantif γμα « coup », avec d'autres mots plus lointains.

Icona, -ae f. : image. Forme tardive tirée de l'accusatif de ἐκών; cf. *lampada*, etc.

***Ida**, -ae f. (?) : mot sans doute ibérique, attesté dans les C. E. 479, 5 avec le sens de « territoire, contrée ». En tout cas, non latin.

idcircō : pour cela, pour cette raison ; *idcircō quod = idēō quod*. Cf. *quōcircā = quāpropter, quāobrem, quārē*. Synonyme de *idēō*, sans doute créé pour renforcer par le renouvellement une expression vieillie. Doit être de création relativement récente, bien qu'on le trouve déjà dans Plaute. D'emploi plus rare que *idēō*, sauf dans Cicéron ; v. tableau comparatif dans Thes. s. u.

idem, eadem, idem : pronom-adjectif d'identité composé de *is* + la particule *-dem* qu'on retrouve dans *ibidem, indidem, itidem, tantidem, totidem*, etc. Proprement « celui précisément », puis « le même ». Souvent joint à des pronoms personnels ou démonstratifs : *ego idem* « moi précisément », *hic idem* « celui-ci même ». Souvent employé dans les comparaisons : *qui et moribus eisdem essent quibus dominus*, Cic., Verr. 2, 3, 25, 62. On voit que le corrélatif de *idem* est *quī*; mais, d'après l'analogie des autres mots introduisant une comparaison, on rencontre aussi après *idem*, *aque, ac, et, quam* (*quasi*), *ut*, et même l'ablatif [*Homerus*]... *eadem aliis sopitus quiete est*, Lucr. 3, 1038 (l'ablatif est plus vraisemblable que le datif d'après *similis*). *Idem* n'a pas survécu dans les langues romanes, où il a été remplacé par des formes dérivées de *ipse*. Composé : *identidem* (de **idemitidem*?) : de même et de même, à plusieurs reprises. La formation est obscure. Créations tardives : *identitās* (= ταυτότης) ; *idemloquium* (= ταυτολογία).

L'étymologie de *idem* a été beaucoup discutée et l'on n'est arrivé à rien de certain. Au point de vue latin, *idem, eadem*, etc., et de même *idēdem, itidem, tandem*, etc., se coupent naturellement en **is-dem, ea-dem*, etc., *ibi-dem, *ita-dem, *tam-dem*, etc., et une particule *-dem* n'a rien de surprenant en regard de *-dam, -dum*. Mais le neutre *idem* a un *-d* simple, à la différence de *quoddam, quiddam*; ceci suggère une coupe *id-em*. Or, l'abrégé de Festus, 67, 5, a une glose *emem, eundem* (et un glossaire porte *imeum, τὸν αὐτόν*, CGL II 77, 23, qu'il faut sans doute corriger en *imeum* ou *emem*, à moins qu'il ne faille couper *im-eum*?); le *em-* qui est ici serait l'accusatif de *is*, qui est attesté par ailleurs; le *-em* final serait une particule pareille à celle qu'on a dans le démonstratif skr. *im-dm* « celui-ci »; dès lors *idem* se couperait *id-em* et répondrait à skr. *id-dm* « ceci ». Une particule lat. *-em* figure, du reste, dans *id-em*, avec la même valeur que dans *idem*, et, avec un sens plus vague, dans *quid-em, aut-em, tam-en* (de **tam-em*?) ; v. aussi sous *enim*. Mais il ne résulte pas de là qu'il faille lire d'une fausse coupe de *idem* ou *eodem* la particule *-dem*; le *d* de *ead* s'est amui trop tard, et la forme *idem* ne se coupait pas naturellement en *i-dem*. Tout se passe donc comme s'il y avait eu une particule *-em*, d'origine indo-européenne, et une particule *-dem*, de même type que *-de* (*quan-de*), *-dam, -dum* (v. la bibliographie dans Stolz-Leumann, *Lat. Gram.*⁵, p. 285). Le procédé qui consiste à exprimer l'identité par un démonstratif suivi d'une particule d'insistance se retrouve en ombrien, avec *er-ont* « idem », *isunt* « item », *surur-ont* « item »,

etc., et en arménien, où l'on a : *so-yn, do-yn, no-yn* « même », avec les trois démonstratifs personnels ; le latin n'ajoute la particule qu'au démonstratif anaphorique à ceci près, les types ont même structure. L'osque *idum* « idem » doit sans doute s'analyser *is-id-om*.

identidem : v. *idem*.

idēō : composé de *id* accusatif neutre de relation (« et ») et de *ēō* ablatif instrumental de *id* qui annonce ou reprend un *quod* (et secondairement un *quod* ou un *ut*) qui suit ou qui précède, donc proprement « ceci par ce [que], pour que ». C'est là l'emploi premier de *idēō*; cf. Lucr. 1, 1054-1056, *ideo mundi naturam stare sine ullis icibus externis... quod in medium atque omnia nixa*. L'ablatif *ēō* n'est d'ailleurs pas nécessairement exprimé; cf. Tér., Hec. 368, *laetae exclamant : « uenit ! », id quod me asperant*. Puis *idēō* s'est employé absolument avec le sens de « pour cette raison ». Ancien classique. Cf. le précédent et *idcircō*.

idōta, -ae m. : ignorant. Emprunt au gr. ἰδοτάς, terme de la langue des écrivains et des artistes, passé dans la langue commune, et notamment dans la langue de l'Église, avec son dérivé *idōticius*, M. L. 4255.

idōlum, -ī n. : image. Terme de la langue philosophique, emprunté au gr. εἰδωλον; répandu par la langue de l'Église au sens de « statue de faux dieu ; idole » avec ses composés ; passé en germanique : ags. *idel-gild* et celtique : irl. *idal*, britt. *idol*.

idōneus, -a, -um : propre à, apté à. S'emploie absolument ; ou avec un complément introduit par *ad*, *in* ou au datif, ou même à l'ablatif (d'après *dignus*) ; plus rarement avec *in* ou avec l'infinif. Comme *dignus*, peut être également suivi de *quī*; cf. Cic., Lael. 1, 4, *idoneus mihi Laeli persona uisa est quae de amicitia disseret*. Ancien, usuel, classique. Appartient surtout au vocabulaire de la prose (les poètes préfèrent *aptus*). Comparatif tardif : *idōneior* (Dig.). Adverbe : *idōnē* (trans.) Substantifs : *idōneitas* (St Aug.) ; *idōnitās* ; *idōniā*, (Loi Sal.) ; *peridōneus* (classique). — N'est demeuré que dans le v. fr. demi-savant *aoine* (= idoine), M. L. 4256 et irl. *idan*.

Étymologie obscure. Certains y voient un dérivé de *idēō*, issu de *id(e)ōneus* par dissimilation et comparatif *ultrōneus, extrāneus*. Osthoff, IF⁵ 2, 290 sqq., l'explique comme dérivé de **id-dō* « vers ceci » ; pour *dō*, cf. *dōneus* et v. h. a. zo, all. zu. Construction arbitraire.

***iduriō**, -ōnis m. : mot de sens inconnu, qui figure dans une inscription, CIL VIII 23422 ; cf. Thes. s. u.

idūs (*eidūs*, cf. osq. *eidūs* « Idibus », thème en *-uum* f. pl. : les ides, division du mois qui tombait le 15 en mars, mai, juillet, octobre, et le 13 dans les autres mois. Mot étrusque d'après Varr., L. L. 6, 28, *ab eo quod Tusci itus, uel potius quod Sabini idus dicunt*; cf. crobe, Sat. 1, 15, 17, attribue également aux Étrusques un verbe *idūare* : *diuidere*, purement imaginaire. Ancien usuel ; conservé en campidanien, M. L. 4257 ; et en celtique : irl. *id*.

Dérivés : *idūlis* ouis... *quae omnibus idibus mactabatur*, P. F. 93, 3 ; *idūarius*, CIL II 4468. L'explication ancienne par une racine indo-

Mot de type populaire à redoublement expressif, de forme instable et sans étymologie. La longue initiale est peut-être une longue de « position », comme dans *maior*, et faut-il lire *ieiiūnus*.

igitur : *nunc quidem pro completionis significatione ualet, quae est « ergo »*. *Sed apud antiquos ponebatur pro « inde » et « postea » et « tum »*, P. F. 93, 7. Particule de liaison, signifiant « alors » et « donc », qui se place, comme *enim*, tantôt en tête de la phrase, si on veut lui donner une valeur forte, tantôt (le plus souvent) après le premier mot, s'il est considéré comme enclitique (*tum igitur* quinze fois dans Plt., qui a deux fois *igitur tum* ; *igitur deinde*, St. 86 ; *igitur demum* quatre fois contre un exemple de *demum igitur* ; cf. Lodge, *Lex. Plaut.*, s. u.) ; on le trouve aussi, mais plus rarement, à l'intérieur de la phrase, cf. Plt., Epid. 151, *quid illa flet fidicina igitur* ; cf. Quint. 1, 5, 39.

Chez Plaute, le sens de « alors » pour *igitur* est encore fréquent ; la conjonction est souvent jointe à un mot interrogatif comme *quid*, et pléonastiquement à *tum* ou à *post* pour les renforcer ; cf. l'emploi du fr. « alors » dans la conversation. En corrélation aussi avec *ubi, quandō*. Cf. Lindsay, *Synt. of Pl.*, p. 99. Du sens temporel on est passé facilement au sens logique ; il en est de même pour « donc » en français. Usité de tout temps. Non roman.

On a supposé que *igitur* serait *agitur* avec le traitement *i* d'intérieur du mot ; en effet, *igitur* se trouve souvent employé comme mot accessoire après le premier mot de la phrase. Mais Lindsay, *Lat. Spr.*, p. 630, et Brugmann, IF 16, 495, ont écarté cette idée, assez arbitraire, parce que, à date ancienne, *igitur* est souvent en tête de la phrase. Le mot serait dès lors sans étymologie. Aussi J.-B. Hofmann, dans Walde-Hofmann, *Lat. et. Wört.*, s. u., retient-il l'hypothèse suggérée par la forme du mot.

ignārus : v. *gnārus*.

ignāuus : v. *nāuus*.

***ignia** : *uitia uasorum fictilium*, P. F. 93, 14. Non attesté en dehors de cette glose. Emprunt au gr. ἰγνία, ἡσύχη, Hésych.?

ignis, -is m. : feu. Se dit aussi au pluriel, *ignēs*, comme *aguae*, et comme *agua*, auquel il s'oppose et avec lequel il forme couple (cf. *igni et aquā interdicere*), a le genre animé ; cf. Varr., L. L. 5, 61, *mas ignis, quod ibi semen* ; *agua femina, quod fetus ab eius umore*. Souvent employé en poésie pour désigner des objets faits de feu ou qui répandent de la chaleur ou de la lumière : éclairs, astres. En est arrivé à désigner l'éclat lui-même : *ignis oculorum, metalli, smaragdī*. Au sens moral se dit des « feux » de l'amour, de la colère, etc. ; et Virgile arrive à dire *meus ignis, Anyntas*, B. 3, 66, dans le sens où les poètes du xviii^e siècle dirent « ma flamme ». Noter enfin l'emploi de *ignis* dans *sacer ignis* « feu sacré, érysipèle ».

Ignis, ancien, usuel, mais concurrencé par un terme nouveau et plus concret, *focus*, n'a pas passé dans les langues romanes, sauf dans un dérivé attesté en vieux roumain, M. L. 4257 a.

Dérivés : *igniculus* : petit feu ; *ignicula* : πυροπαλις

peenne signifiant « briller » (il s'agirait de « nuits claires, en pleine lune », cf. lat. *aedes* (v. ce mot), a été abandonnée parce que la racine est de la forme **aidh-* dans les langues occidentales. La forme osque y contredit et le sens n'y est pas favorable ; car αἴθω signifie « je brûle » plutôt que « je brille ». Mais on n'a trouvé aucune autre étymologie indo-européenne qui satisfasse. Les mots étrusques cités supposent plutôt un emprunt du latin à l'étrusque, et il n'y a pas de raison de ne pas se tenir à l'indication de Varron.

iecur (*iocur*, époque impériale), **iecoris** ou, plus tardif, **iecinoris** (*iocinoris, -eris*) n. : foie. Souvent au pluriel dans la langue populaire, cf. gr. τὰ ἕπατα (Sept.), fr. « les foies », le foie se composant de plusieurs parties ; v. Vendryes, Rev. Phil., 36, 204. La flexion ancienne devait être *iecur, *iecinis* ; le génitif *iecoris* a été refait sur le modèle *tempus, temporis* ; *iecinoris* est une contamination de **iecinis* et de *iecoris* (le *iocinus* cité par Charisius, GLK I 48, 20, est refait à son tour sur *iocinoris*) ; cf. *iter et femur*. L'o de *iecur* est sans doute dû à l'influence du vocalisme de la syllabe suivante.

Dérivés : *iecusculum* : petit foie. Fait d'après *corpusculum*, avec le sentiment que *r* de *iecur* représentait un ancien *s* ; cf. *rōbur, rōbustus, honor, honōs, arbor, arbōs*, etc. C'est ainsi que s'expliquent les nominatifs *iocinus* et *femus* dans Audollent, *Defix. Tab.* 135 ; **iecurānum* : *uictimarium*, P. F. 101, 23.

Bas latin : *iecorōsus* « (h)épaticus », CGL II 582, 13, et *iecorālis*, II 325, 29 ; *iecorūticus* ; *iocinerōsus* ; *iequāria* (?)

Usité de tout temps en latin, *iecur* a été remplacé dans les langues romanes par un terme de cuisine, *fictium* ; v. *ficus*.

Mot indo-européen à suffixe *-r/n-* et variation du vocalisme radical : *ē* dans skr. *yákrī, yaknāb*, pers. *jigar*, v. lit. *jeknos* ; *ē* dans gr. *ἕπαρος, ἕπατος*, av. *yākarō* ; le mot est altéré dans lit. *eknos, āknos* (on a aussi *jāknos*) et dans arm. *ieard* (pour *l*, cf. v. pruss. *lagno*, si *l* n'y est pas une simple faute), et a disparu dans d'autres langues : germanique, slave, celtique.

ieiiūnus, -a, -um (*ieiiūnus*, Plt.) : qui est à jeun, affamé ; de là « maigre, sec, pauvre », etc., M. L. 4582. Sur *ieiiūnum* « intestin grêle » (= νῆστις), v. Celse, 4, 1, et Isid. 9, 19, 65.

Dérivés : *ieiiūnium* n. « jeûne », comme (*in*)*fortūnium, pecūnia*, M. L. 4581 a ; celtique : irl. *oine, ré-ōin* ; *ieiiūnitās*, comme *opportūnitās* ; *ieiiūnosus* (ġ. A., Plt.), comme *pecūniōsus*. A basse époque apparaît dans la langue de l'Église *ieiiūnō, -ās* (et *ieiiūnor*) « jeûner » et ses dérivés, M. L. 4581 a ; et 2670, **disieiiūnāre* ; *ieiiūnidicus* (Gell.), traduction de ἰσηρολόγος.

ieiiūnus est sans doute en rapport avec le verbe : *ientō* (*iantō*), *-ās* et *ieientō* (*ieientō*) : faire son premier déjeuner ; d'où *ieientāculum* (*īā-*), *ieientāculum* (*īan-*), P. F. 473, 1). Les manuscrits se partagent entre les formes en *-ā-* et les formes en *-e-*, les formes à redoublement et les formes sans redoublement ; cf. Non. 126, 8 sqq. ; Plt., Cu. 73 ; Suét., Vit. 7, 3 et 13, v. Skutsch, ALLG 7, 527. De même, les formes romanes remontent à *ieientāre* et *ieiantāre*, M. L. 4584, et *Einf.*³, p. 158 ; comme à *ieiiūnārius* et *ieiiūnārius*.

(G1.) ; igneus (igneolus) : de feu, igné ; ignitus (Cic.), sur lequel on a refait à basse époque igniō (Prud., Ital.) ; ignūtilus (Tert.) ; ignātus (Orib.) ; ignēscō, -is : s'enflammer ; ignārius (ignārius, ignārius) i. lapis « pierre à feu », d'où igniārius (Plin.), igniāri n. pl. « briquets » ; igniābulum n. « ignis receptaculum », d'après acētābulum ; ignicāns (Jul. Val., d'après albicāns).

Nombreux composés en igni- : igni-fer, igni-color, igni-potēns, etc., poétiques et faits sur des modèles grecs en πυρ-, πυρι-, πυρο- ; ignefaciō, tardif, d'après feruē-faciō.

Il n'y a pas en latin de représentant de la forme de genre inanimé (neutre) attestée en ombrien pir, purōm-e « in ignem », pure abl., cf. gr. πῦρ, etc., pas plus qu'il n'y a un nom neutre de l'eau en face de omb. u tur, gr. ὕδωρ, etc. : v. unda. Le correspondant de ignis se retrouve dans skr. agniḥ (auquel est emprunté le hitt. Agniš), mot de caractère religieux (mais non en iranien), et dans v. sl. ognjī, lit. ugnis, lette ugnis.

Le slave paraît avoir le degré o du vocalisme radical, et le lituanien le degré zéro (sous forme u-) ; l'a sanskrit est ambigu ; ignis suppose *agnis ou *ngnis.

ignōbilis, -e : v. (g)nōscō et nōmen.

ignōminia, -ae f. (-nium, Comm.) : ignominie, déshonneur qui résulte, pour un civil, du blâme infligé par le censeur (nota cēnsōria) ou, pour un soldat, de la cassation de grade ou du renvoi infamant (opposé à la mis-siō honesta) infligé par un général. Cf. Non. 24, 5, ignominia est nominis nota. M. Tullius de Republica lib. IV (6) : censoris iudicium nihil ferre damnato obfert nisi ruborem. Iaque, ut omnis ea iudicatio uersatur tantum modo in nomine, animaduersio illa ignominia dicta est. Terme technique de la langue du droit ; attesté depuis Lucilius. A basse époque traduit ἀσχημοσύνη « incécence ».

Dérivés : ignōminiosus (époque impériale) ; ignōminio (Gell.).

Composé de in privatif + nōmen, cf. nōmen et cognōmen, ignōbilis. Pour la formation, cf. iniūria ; infāmia.

ignōrō : v. gnārus. M. L. 4258.

ignōscō, -is, -ere, ignōui, ignōlum (on trouve aussi un participe futur ignōsciūrus à côté de lignōturus, cf. nasciūrus) : pardonner, i. aliquid alicui. Ancien, classique. Remplacé en roman par perdōnō.

Les dérivés ignōscētia, ignōscibilis sont très rares et tardifs (ignōscētia pl. Gell. 6, 3, 47, cf. indugentia ; ignōscibilis = συγγνωστός, T. Castricius, rhéteur contemporain d'Hadrien, ap. Gell. 13, 22, 1). Le « pardon » se dit uenia, qui est le substantif de ignōscō, ou ignōscēdi ratiō (Cic., Sex. Rosc. Am. 1, 3).

Les grammairiens latins voyaient dans ignōscere un composé avec le préfixe privatif in- ; cf. la glose ignoscere : non noscere, Loewe, Prodrōmus 409, et Thes. gloss. emend. s. u. ignōscō. Mais la négation in- ne s'emploie pas devant un verbe, cf. plus loin sous in- ; et c'est arbitrairement que l'on suppose (encore récemment Im-misch, Glotta, 19, 16-24) que ignōscō aurait été créé sur ignōscēns (sis, fuās) ; l'exemple de indecēt formé sur indecēns n'est pas probant, car indecēt est rare et d'apparaît pas avant Pline le Jeune, tandis que ignōscō est

ancien et usuel. D'autre part, le participe présent n'est pas d'un usage tellement fréquent ; et, sémantiquement, il a qu'une ressemblance extérieure ; cf. Vg., Ae. 2, 424, licet obruimur numero ; 8, 223, fugit illic ocior Euro. Sous l'Empire, n'est plus employé que par les poètes et, à basse époque, par Grégoire de Tours avec le sens de « donc ». V. Ernout, Philologica, I, p. 125. Expliqué comme ire licet, ce qui cadre avec la construction plautinienne : illic parasiticae arti maxumam malam crucem, Cap. 469, où illic équivalait exactement à ire licet. Du même type sont scilicet, uidelicet, avec la même formation d'infinifits que dans calefaciō, etc. Certains voient dans le premier terme l'impératif de eō : licet « va-t'en ; c'est permis », ce qui est moins vraisemblable. Illic : premier sens « sur place » ; cf. Non. 325, 7, ilico, in eo loco. Naeuius Belli Poenici lib. VI (44) : septimum decimum annum ilico sedent. Par suite, s'emploie en parlant du temps « sur le champ », sens déjà dans Plaute, et le seul qui se soit conservé. Cf. statim, extemplō et gr. ἀνά οὐ κατὰ τόπον, ἐπὶ τόπου. Illic est issu de *en stlocōd > *(n) s(t)locō(d) > ilico (v. locus). Il n'y a jamais eu de double t dans le mot ; la graphie tardive illico est due à un faux rapprochement avec illic. Le mot semble appartenir au langage familier : fréquent dans les comiques, rare chez Cicéron, inouïté chez les dactyliques à cause de sa forme ; cf. J. B. Hofmann, Lat. Umgang., 84.

Illic est issu de *en stlocōd > *(n) s(t)locō(d) > ilico (v. locus). Il n'y a jamais eu de double t dans le mot ; la graphie tardive illico est due à un faux rapprochement avec illic. Le mot semble appartenir au langage familier : fréquent dans les comiques, rare chez Cicéron, inouïté chez les dactyliques à cause de sa forme ; cf. J. B. Hofmann, Lat. Umgang., 84.

ignōtus : v. nōscō.

illex, -icis f. : yeuse, chène vert. Depuis Ennius : Les langues romanes attestent aussi un doublet illex, sans doute d'origine dialectale, cf. M. L. 4259 ; Einf. 3, p. 14.

Dérivés : illicēus, M. L. 4262, et celtique : ir. illece, illicētum, M. L. 4261 ; illicīnus, cf. M. L. 4263, *illicīna ; ilignus, iligneus.

M. Cuny, IF 26, 21, a supposé un mot « méditerranéen » qui se retrouverait dans le second terme de gr. αλγ-θαψ, sorte de chène à glands comestibles. Le gr. θαξ (Hes.) est plus proche.

ilia, -ium n. pl. (déclinaison hybride ; datif pluriel iliīs dans Celse 4, 1 ; singulier rare et de forme incertaine ileum, ile, ilium, refait secondairement sur le pluriel ; bas latin ilia, -ae f.) : flancs, parties latérales du ventre qui s'étendent depuis le bas des côtes jusqu'à la naissance des cuisses. Se dit des animaux et de l'homme ; i. dūcere, trahere, rumpere. Attesté depuis Catulle 63, 5 (dans un passage dont le texte est, du reste, peu sûr) au singulier (?) avec le sens de iugum. M. L. 4260.

Composés tardifs : interilia ; subilia (Mul. Chir.), d'où *subiliāre, M. L. 8362 a, « tondre sous les flancs » ; par contre, l'adjectif iliōsus (Plin. 20, 26) se rattache plutôt à ileus, transcription de ελεός « obstruction intestinale ». Peut-être aussi exiliāsus (Tob. deut) ; cf. exiliū uātus.

Le rapprochement de gr. ἰλα μῦρα γυναικεία est loin pour le sens, et celui de ἕζος « flancs », loin pour la forme.

Illicet : semper illicet finem rei significat, ut actum est. Sic iudices de concilio dimitebantur, suprema dicta cum praeco pronuntiasset « illicet », quod significat ire licet. Donat, Phorm. 208 (cf. Plt., Cap. 90, Ps. 1182). D'abord formule de congédiement, fréquente dans la langue des comiques, analogue à nil was moror, indiquant que tout est fini (dans une assemblée, une cérémonie funéraire,

etc.) ; puis que tout est perdu, qu'il n'y a plus rien à faire. A tendu à se confondre avec ilico, avec lequel il n'a qu'une ressemblance extérieure ; cf. Vg., Ae. 2, 424, licet obruimur numero ; 8, 223, fugit illic ocior Euro. Sous l'Empire, n'est plus employé que par les poètes et, à basse époque, par Grégoire de Tours avec le sens de « donc ». V. Ernout, Philologica, I, p. 125.

Expliqué comme ire licet, ce qui cadre avec la construction plautinienne : illic parasiticae arti maxumam malam crucem, Cap. 469, où illic équivalait exactement à ire licet. Du même type sont scilicet, uidelicet, avec la même formation d'infinifits que dans calefaciō, etc. Certains voient dans le premier terme l'impératif de eō : licet « va-t'en ; c'est permis », ce qui est moins vraisemblable.

Illic : premier sens « sur place » ; cf. Non. 325, 7, ilico, in eo loco. Naeuius Belli Poenici lib. VI (44) : septimum decimum annum ilico sedent. Par suite, s'emploie en parlant du temps « sur le champ », sens déjà dans Plaute, et le seul qui se soit conservé. Cf. statim, extemplō et gr. ἀνά οὐ κατὰ τόπον, ἐπὶ τόπου.

Illic est issu de *en stlocōd > *(n) s(t)locō(d) > ilico (v. locus). Il n'y a jamais eu de double t dans le mot ; la graphie tardive illico est due à un faux rapprochement avec illic. Le mot semble appartenir au langage familier : fréquent dans les comiques, rare chez Cicéron, inouïté chez les dactyliques à cause de sa forme ; cf. J. B. Hofmann, Lat. Umgang., 84.

ille, illa, illud (et avec particule épideictique illic, illicē, illic) : celui-là ; cela ; lui, elle. S'oppose à hic et à iste dans le système des trois démonstratifs personnels. Pour opposer ce qui est près à ce qui est loin, on emploie souvent hic : hic... ille ; hoc... illud : celui-ci... celui-là ; ceci... cela. Quelquefois a une valeur emphatique : Xenophon, Socraticus ille, Cic., De Or. 2, 14, 58. Est souvent joint à d'autres pronoms : ille ipse, idem ille ; et même hic ille « lui-même, le même, celui-là » ; cf. Plt., Mo. 162, haec illa est tempestas mea ; Vg., Ae. 7, 255, hunc illum satis externa ab sede profectum | portendi generum... La valeur de ille est moins nette que celle de hic et de iste, et elle a tendu à s'affaiblir. Dans la langue parlée (comédie, etc.), ille tient souvent le rôle du pronom personnel de la 3^e personne, e. g. Plt., Am. 752, audiūstin tu hodie me illi dicere ea quae illa autumat ; et 766, nimis demior, Sosia, | qui illic illi me donatum esse aurea patera sciat. Quand le système ancien du démonstratif s'est disloqué, ille a tendu à remplacer is, sans doute pour substituer une forme plus pleine à un monosyllabe, et l'a finalement éliminé ; près d'un substantif, ille a fini par se réduire à la valeur d'article préposé ou postposé en roman. Cf. Lindsay, Synt. of Plautus, p. 46 ; F. Muller, Z. Gesch. des Artikels, IF 42, 1-60.

Formes locales : illi(c) ; illō, illūc ; illum, illinc ; illā(c), illē, s'emploie précédé de la particule ecce : eccillum, eccillam, cf. eccistum. Ce sont ces formes composées qui ont fourni le démonstratif du type celui (v. fr. cil), etc., tandis que ille, s'étant affaibli, fournissait le pronom de la 3^e personne il(s), elle(s), lui, le, les, leur, et l'article le, la, les ; cf. M. L. 4266 et B. W. sous il et le, la, les. Panroman.

Les formes adverbiales de ille ont également survécu ;

cf. M. L. 4265, illac, *illāce (panroman) ; 4268, illic, *illice ; 4269, *illinc, *illince ; 4270, illōc, *illōce.

La structure de ille doit être la même que celle de hic et de iste, c'est-à-dire qu'on y cherche une particule initiale suivie d'un ancien démonstratif. Mais les deux éléments sont obscurs.

Le premier terme comprend l ; et, en effet, il y a une particule de la forme ol- dans de vieux textes (v. l'art. ollus) qui rappelle le ul- de uis, ultrā et le ol- de olim. L'ombrien a ulu, ulo « illic », et l'osque ulas « illius ».

On a affaire au groupe de l indiquant l'objet éloigné ; v. uls, ultrō, olim et alius. L'irlandais a ce même radical l dans irl. t-all « là », etc. (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 556), et l se retrouve notamment dans v. sl. lani (*ol-n) « l'année dernière ».

Au second terme il peut y avoir l ou n ; car *il-ne, *ol-ne donnent ille, olle aussi bien que *il-le, *ol-le.

Or, il y a pour l'objet éloigné un radical n, notamment dans sl. onā, lit. ańs, arm. na, ayn, v. h. a. enēr, ion.-att. ἐκείνος, etc. τῆνος.

On ne peut donc sans arbitraire analyser ille.

inlex (ē) : v. lex.

inlex (ē) ; inlicio (il-) : v. lax ; lacio ; illectio.

imāgō, -inis f. : image (avec tous les sens du mot français) et par suite « représentation, portrait, fantôme (poétique), apparence (par opposition à la réalité) ». Dans la langue de la rhétorique : image, comparaison. Correspond à gr. εἰκών et à φαντάσμα, comme imitor, imāginor à εἰκάζω et à φαντάζω (toutefois, le latin dit aussi figūrā). Ancien, usuel. Les formes romanes sont en partie savantes. M. L. 4276. Représenté en v. angl. dans moeg-wite « Aussehn » et en irl. imāgin, imaig ; gall. awain.

Imāgō suppose peut être un verbe à radical *im-, dont il serait dérivé comme uorāgō est dérivé de uorā, sans doute par l'intermédiaire de uorāx. De ce verbe existe le fréquentatif : imitor, -aris (et imitō chez les archaïques) ; chercher à reproduire l'image, imiter. Imitor a de nombreux dérivés : imitator, -trix, -tiō, -tābilis (et inimitābilis, Quint. = ἀμιμητός), -tāmen (mot d'Ovide), -tāmentum (époque impériale), -tātius, -tātōrius (tous deux tardifs) ; composé : *reimitō, M. L. 7185.

De imāgō existe, à l'époque impériale, le dénomina-tif imāginor (et imāginō), créé peut-être sur φαντάζω, avec les dérivés attendus : imāginārius, -natio (= φαντασία), -nābilis, -nālis (d'après εἰκονικός), etc. (cf. M. L. 4274 et 4275). On y trouve aussi imāginēus, imāginifer, imāguncula, etc. La langue de l'époque républicaine ne connaît que imāgō, imitor ; imāginōsus (Catul. 41. 8).

Cf. aemulus ? Sans étymologie claire.

imbēcillus, -a, -um (-cillus, -e) ; et, à basse époque, imbecillus avec c géminé, cf. imbecillitas, Pereg. Aeth. 3, 4, et bacillum sous baculum) : faible, sans force (opposé à ualens ou à firmus) ; se dit du corps et de l'esprit. La forme imbēcillus est la plus ancienne et la plus fréquente ; le superlatif est imbēcillissimus. Ancien (Accius) ; usuel et classique.

Dérivés : imbēcillitas et, dans la langue de l'Église, imbecillitas ; imbecillor.

On trouve dans les Scolies de Leyde de Juvénal 3, 28 l'explication imbecillis : quasi sine baculo ; étymologie

cf. *incrédulus* = ἀπιστος; *illabōriōsus* = ἀλάματος; *illacrimābilis* = ἀδάκρυτος; *illaesus* = ἀελαβής; *illae-tābilis* = ἀχαρήτος; *illamentāsus* = ἀλάματος, etc. Cette formation s'est étendue à des substantifs : *inapparātio* (= ἀπαρκαυσία), *infinitiō* (= ἀπειρία), *imperurbātio* (= ἀκαθάρσια), *indefinitio* (= ἀδιορίσια), *inēruditiō* (= ἀπειροσία, ἀμαθία), etc. Ce sont des formes de la langue écrite et savante; les langues romanes en offrent peu d'exemples : les seules formes abondamment représentées sont *infāns*, dont le sens ne correspondait plus à l'étymologie; *infirmus*, spécialisé dans le sens de « malade, infirme » et sans rapport sémantique avec *firmus*; *inimicus*, loin également de *amicus*; *insipidus*, *insapīdus* « fade », en face de *sapidus*, spécialisé le plus souvent dans le sens de « sage »; *integer*, dont le rapport avec *tangō* n'apparaissait plus nettement; *inuitus*, en face duquel il n'y a pas de simple **uitus*. Quelques autres adjectifs ont survécu sporadiquement : *immundus* : log. *bundū* « diable », M. L. 4289 (mot d'Église); *incrēdulus*, M. L. 4362 (autre mot d'Église); *iners*, M. L. 4390; *iniquus*, M. L. 4439; *insulsus*, M. L. 4476; *intactus*, M. L. 4477; *invalīdus*, M. L. 4526. Par contre, les langues savantes ont repris et développé cette formation à l'infini.

In- représente la forme à degré zéro **n-* de la négation *nē* (v. ce mot); devant consonne, il répond à indo-iran. *a-*, gr. ἀ-, germ. *un-*, celt. *an-*; un composé comme *ignōtus* répond exactement à skr. *ājñātaḥ*, gr. ἄγνωτος. Devant voyelle, l'indo-iranien a *an-* et le gr. ἀν-; lat. *in-* devant voyelle est analogique de la forme employée devant consonne; on attendrait **en-*. En revanche, l'osco-ombrien *an-*, employé devant consonne, ainsi dans osq. *am-prufid* « improbable », omb. *an-takres* « intégris », est analogique de la forme employée devant voyelle, qu'on a dans omb. *an(h)ostatu* « inhabitatōs ».

In : préverbe et préposition. N'existe plus à l'état de particule indépendante; une trace de son indépendance ancienne demeure peut-être dans les tméses, du reste artificielles, de la poésie dactylique du type *inque gredi*. *In* représente un ancien *en* (cf. sans doute *enmanom* de l'inscription de Duenos, CIL I² 4, *en urbid*, inscription du lac Fucin, CIL I² 5), dont l'*e* passait phonétiquement à *i* devant certains groupes de consonnes (cf. *imber*, *inciens*, *simplex*), et en position atone (toutefois, on ne peut guère faire état de l'opposition *enque* (tonique), *inaltō* (atone) qu'on lit sur l'inscription de la Colonne Rostrale, CIL I² 25, en raison de l'inconséquence et des fautes de graphie du texte); la forme de *in* s'est ensuite généralisée : « en, dans » et « sur », en parlant de l'espace et du temps, que l'on considère les choses en état de mouvement vers un but (*in* et l'accusatif : gr. ἐς), d'où un sens moral de « pour, en vue de » ou de repos (*in* et l'ablatif-locatif : gr. ἐν). Le sens est le même quand *in* est préverbe : cf. *sum* et *insum*, *ferō* et *inferō*, *eō* et *inēō*, *mittō* et *immittō*, *inciō* et *iniciō*, etc. *In-* s'ajoute souvent à des inchoatifs, pour marquer l'entrée dans un état nouveau : *incalēscō*, *inuerāscō*, *insuēscō*, etc. Le plus souvent se place devant le mot qu'il détermine; mais la langue poétique l'emploie aussi postposé, le plus souvent dans des groupes substantif + adjectif : *tempore in omni*, Lucr. 1, 26, etc. Panroman. M. L. 4328. B. W. sous *en* et *dans*.

La littérature archaïque ou archaisante a conservé quelques traces d'une forme renforcée de *in* : *en-* *indu*, cf. P. F. 67, 2, 12 et 15, qui a subsisté dans plusieurs composés : *indāgō*, *indaudīō*, *indipiscor*, *indigēō*, *indigēs*, *indigūmentia*, *indolēs*, *induō*. La langue poétique hellénisante (Ennius) a en outre gardé, non construit, quelques formes de mots, qui autrement n'auraient pu entrer dans l'hexamètre, du type *indēbilis*, *indūpēvātōr*.

In, dans le latin vulgaire, a servi, comme *ab*, de préfixe à renforcer certains adjectifs : ainsi *inante*, M. L. 4361; *incontra*, M. L. 4361; *inēdram*, Apul.; *insimul*, M. L. 4465; *intunc(e)*, M. L. 4518. Il y apparaît aussi comme préfixe impingatif, par exemple *inopīmus* « valde quīmus », *impinguis* « valde pinguis » d'après *impinguis* *insobrius* « valde sobrius », *innoxius* (conjecture de Mar-tin, dans Commodien, Inst. I 28, 3) « valde noxius »; cf. Niedermann, *Essais d'étym. et de crit. verb. lat.*, p. 67.

Cf. gr. ἐν, en face de ἐνί (le latin ne permet pas de déterminer si le point de départ de *in* est en ou enī) et, avec degré zéro, lit. į (sans doute v. sl. oŭ(n), avec vocalisme zéro sous forme **ŭn*). On retrouve en osco-ombrien *en*, mais presque toujours postposé : osq. *entom-en* « in censum », omb. *arvam-en* « in arum », pél. *pritom-e* « in prius »; toutefois, l'osque a une forme *en ituas* (latinisme?). À côté de ces formes, on a soit l'ancien accusatif, soit l'ancien locatif; le latin, qui a gardé le locatif que dans des survivances telles que *Rōmae, domī, Karthāginī*, a remplacé le locatif par la forme commune d'ablatif-instrumental-locatif la figure *in*. — La forme *en*, d'où *in*, du latin peut représenter soit **en* (cf. gr. ἐν, got. *in*), soit **n* (cf. lit. *in*). L'osco-ombrien a, comme préverbe, *an-* à côté de *en-* *an-* peut représenter **on-* devant voyelle, ainsi dans omb. *anouihimu* « induimīnō »; de là *an-* se serait étendu par analogie, ainsi dans omb. *anendū* à côté de *enendū* « intenditō ». Mais l'ombrien a encore en *en* « inītō ». Le hitt. *anda* « dans, à, sur » correspond à *en*.

Comme préposition et préverbe, l'indo-iranien n'a pas de correspondant du lat. *in*, etc., mais ā, dont on a, sous forme brève, un correspondant dans sl. *-e*, lit. *-e* postposés.

À *in* se rattachent une série de formations dérivées *inter*, préverbe et préposition (un seul emploi adverbial dans Val. Fl.) « entre ». Proprement « à l'intérieur de deux », par exemple Cic., Verr. 2, 2, 52, *dies XLV inter binos ludos* « quarante-cinq jours dans l'espace compris entre deux jeux ». S'emploie au sens local « entre » parmi » ou temporel « durant, dans l'espace de ». Serait le premier terme à de nombreux adjectifs composés *inter-* (sur lequel on a refait *interhaec*, *interibi*, *interim*, cf. *intrinsecus*; la finale est la même que celle de *extrinsecus* en face de *extrinsecus*, *illinc*, *istinc*, etc.); peut-être demeuré en v. espagnol, cf. M. L. 4513 a), *interdum*, *interdū* (*dīs*), qui ont plutôt le sens temporel.

L'abrégé de Festus signale aussi, p. 98, 25, *interdūtim* et *interdūtim* comme doublets anciens de *interdūtim*, *interim*; le premier de *interdūtim*?, le second d'après *interdūtim*?

Comme préverbe, *inter-* (*intel-* devant un *l* qui suit, *intel-legō*) a le sens de : 1° « entre », *inter-calō*, *calō-*

-pōnō, *-ueniō*, etc.; 2° « par intervalles, de temps en temps », *inter-aestuō*, *-mittō*, *-uisō*; 3° enfin, dans quelques composés, *inter*, comme *per*, introduit une idée de privation, de destruction, de mort; cf. *intereō*, *inter-ficiō*, *interimō* (cf. *perēō*, *perimō*); aussi *interdicō* (de là, la valeur intensive de *inter-morior*, *inter-necō* dans la langue familière). Ce dernier sens est ancien, comme le montre l'existence dans les gâthās de l'Avesta de *antar-mraye* (v. *interdicō*). Toutefois, l'origine n'en est pas aussi claire que pour *per*. Peut-être faut-il partir de la valeur spéciale prise par *interdicō* (ou ses équivalents) dans la langue religieuse, où l'interdiction, la prohibition devait être marquée à l'origine moins par le verbe lui-même que par l'ablatif qui l'accompagnait : *interdicere alicui igni et aquā* « prononcer contre quelqu'un l'interdit qui l'éloigne du feu et de l'eau ». *Interdicō* a pu servir de modèle aux autres composés qui sont souvent employés comme litotes (e. g. *interficiō* en face de *occidō*) et qui ont à côté d'eux des composés en *per-*, de type plus courant, avec une valeur semblable : *perdō*, *perēō*; v. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en i.-e.*, p. 120. — Pour *intersum*, *interest*, v. ces mots.

Inter est bien représenté dans les langues romanes, M. L. 4485 a et 2526, *deinter* (depuis l'Italie); il figure aussi dans le groupe *interambōs* « tous les deux », ital. *entrambi*, etc., M. L. 4486. Il a servi aussi à former des composés tardifs du type *intercilium* = μεσοπέδιον (tiré de *inter cilia*, cf. *intercus*, *interuallum*); **intercozum*, M. L. 4488; **interfurcium*, 4490; **interriuscum*, 4497; *interignium*, 4498; **interuisicum*, 4500; **interuile*, 4501; *intermedium*, 4492 (cf. *permedium* « parmi »).

Locatif, ancienne forme en **ter* ou **teri*, qui a des correspondants hors du latin. Le vocalisme radical n'est pas net. Il y a un vocalisme plein, avec un *a* ambigu, dans skr. *antar* (et *antari-* dans *andrikāyam* « atmosphère »), v. *antar*, v. p. *antar*; degré zéro dans v. h. a. *untar* « entre ». Le celtique, ambigu, a v. ir. *eler*, *etar*, corn. *ynter*. L'osco-ombrien a un *a-* initial qui ne peut être que prothétique : osq. *anter*, omb. *anter*, *ander*; ceci peut répondre à l'initiale de v. sl. *otr* « à l'intérieur », dont le *o* initial pourrait, il est vrai, reposer aussi sur **on-*.

À côté de *inter* il a dû y avoir un adjectif **interus* « du dedans, intérieur », qui n'est plus usité, parce que le suffixe marquant l'opposition de deux a cessé d'être productif en latin (cf. *alter*, *uter*), et qui a été remplacé par la forme nue du suffixe de comparatif, *interior*, comme dans tous les cas comparables, *exterior*, *superior*, etc. De *interior*, le neutre pluriel a été employé comme substantif : *interiōra* « l'intérieur »; cf. M. L. 4490 a. A *interior* correspond un superlatif *intimus* (cf. *extimus*) « tout à fait intérieur, intime », cf. gr. ἐνδοτατος, ἐσώτατος; substantif au neutre pluriel *intima*, *-arum* « la partie intime », M. L. 4503, et au masculin *intimus* « un intime ». Dénomiatif (tardif) : *intimō*, *-ās* : faire pénétrer dans; spécialement « faire pénétrer dans les esprits, intimier ». Il y a aussi des dérivés, l'un classique et usuel, *inter-nus* (cf. *exter-nus*, etc.); l'autre, tardif et rare, *interulus* : -a *tunica*. A **ent(e)ro-* se rattachent les adjectifs, anciens ablatifs :

intrō : à l'intérieur (question *quō*); cf. Lucil. 1215 (Marx). Adverbe, puis préposition à basse époque (Orose, Chiron, etc.). M. L. 4514 et 2527, *deintro*. D'où *in-*

trōsum, *intrōrsus* (opposé à *extrōrsus*), M. L. 4515 a; v. *uertō*; et les composés dont *intrō* est le premier terme, *intrō-dūcō*, *-eō*, *introitus*, M. L. 4515, *-rumpō*, *-spiciō*.

intrā, prép. : à l'intérieur de, sans dépasser, dans les limites de (contraire : *extrā/citrā*). M. L. 4508.

Hors du latin, *interus* a des correspondants (pour le vocalisme radical, cf. ce qui a été dit de *inter*) au sens de « intestins, entrailles » : gr. ἔντερα, arm. *anderk*, véd. *āntrām*, skr. *āntrām*, v. isl. *idr*; le slave a à la fois *jętro* « foie » et *otroba* « entrailles ». Au sens général : skr. *āntarāḥ*, av. *antiāro*, à côté de skr. *āntamāḥ*, av. *antama-* et lat. *interior*; *intimus*. En revanche, le groupe opposé de *extrā*, *exterior* est propre au latin.

De *intrā* dérive sans doute : *intrō*, *-ās* : aller à l'intérieur de, entrer dans : i. *limen*, *postēs*, *pōmērium*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4511. Ni dérivés, ni composés. La langue recourt à *intrōitus* (classique) pour désigner « l'entrée ». Une étymologie souvent adoptée le fait dériver de *in* + *trō*, verbe hypothétique dont le participe présent serait conservé dans la préposition préverbe *trāns*; mais, outre que *trāns* peut être autre chose qu'un participe, les Latins ne séparaient pas *intrāre* de *interus*, *intrā*, comme le montre le vers d'Afranius (R³ fr. 5) qui oppose à *intrāre* une création analogique *extrāre* : *simul limen intrantem, illi extrabant ilico*. La formation de *intrāre* rappelle celle de *penitus*, *penetrāre*, cf. aussi *recontrō*, *-āre* dans Tertullien; et le type de dénomiatif est aussi régulier que dans *minister*/*ministrō*, *magister*/*magistrō*. Cf. ags. *inne* « vers », *innian* « entrer ».

A *inter* se rattache encore l'adjectif de l'époque impériale *interāneus* (d'après *extrāneus*), substantif au neutre *interāneum* dans le sens de *intestinum*, peut-être sur le modèle de gr. ἔντερον; cf. M. L. 4487, *interanea*. Cf. aussi *interāmen* (comme *abdōmen*) dans Oribase et *interāmenta*, *intrālia* (Gl. Reich.); B. W. *entrailles*.

intus, correspondant à gr. ἔντρος, avec un suffixe indo-européen qui est bien attesté en sanskrit, grec et latin; le latin n'a pourtant pas le correspondant de *ἐνδο-*, ἔντρος à côté de *ex* : de l'intérieur (= ἐνδοθεν; sens ancien; c'est le sens, du reste, des formations adverbiales en *-tus*, *sub-tus*, *caeli-tus*, *radicis-tus*, etc.); cf. Plt., Amp. 770, *intus pateram proferto foras*; puis simplement « à l'intérieur » (question *ubi*), cf. Apul., Met. 8, 29, *intus aedium*, sans doute d'après gr. ἔντρος *oblatāc*. M. L. 4520; et 2528, *deintus* (fr. *dans*), *abintus*.

De *intus* dérive *intestinus* : de l'intérieur. Substantif *intestinum*, *-i* n. (surtout au pluriel et féminin *intestinae*) « l'intestin », cf. gr. ἔντερον, et *intestinus* m. M. L. 4501 a (*stentina*, issu de **istentina*, avec métathèse). Cf. aussi *intestinarius* (= *subaedānus*); *excintesterō* comme *exenterō* (un exemple tardif).

L'e intérieur ne saurait guère s'expliquer par l'influence du type *fānus*/*fūnestus*, *tempus*/*tempestās*, *tempestivus*. L'explication de Brugmann, IF 28, 295 sqq., par **entero-sino-*, skr. *antara-shā-* est peu vraisemblable. Cf. *clandestinus* et *caelestinus*. L'hypothèse qui rattache

intestinus à *intezere* (cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*⁵, p. 225) n'est pas davantage à retenir.

ina, -ae f. : mince feuille de papier; *ilia dicta ab ino, quae pars chartae est tenuissima*, P. F. 92, 31; cf. 71, 4. Emprunt à l'Accusatif de gr. *τε, τῶς*.

inānis, -e : vide (par opposition à *plenus*; joint à *uacuos, cussos*, cf. Lucr. 1, 439, *scilicet hoc id erit uacuum quod inane uocamus*), de là « vain » (sens moral) et « privé de, manquant de ». Dans la langue philosophique, *ināne* traduit *τὸ κενόν*. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *inānitas*; *inānie* (mot plautinien); *inānio, -is* (rare, Lucr. et Pline); *inānitiō* (Isid.); *inānitus* (Gloss.), d'après *κένωσις*; *inānimentum* (Plt.); *exināniō* (classique, usuel); *exinānitiō*, etc.; *inānescō*. Composés : *ināniloquus* (Plt.) = *κενολόγος* (cf. *inānilogistae*, Plt., Ps. 255), d'où *ināniloquium* = *κενολόγιον, κενοφονία* (Ital.).

Sans doute composé dont le premier terme serait *in-* négatif et dont le second est obscur.

inaurēs : v. *auris*.

incānus : v. *cānus*.

incardium, -ī n. : cœur du bois (Vit. patr.). Emprunt au gr. *ἐγκάρδιον*, peut-être à corriger en *incardium*. L'influence de *cardius* s'explique mal, en raison de la différence de sens.

incendō : v. *candō, candēō*.

incentiō, incentiuus : v. *incinō*, s. u. *canō*.

***inceps** : *deinceps*, P. F. 95, 10. De **in-cap-s*; cf. *exim*, etc., et *is*. Forme non attestée dans les textes et peut-être tirée arbitrairement de *deinceps*.

incessō, -is, -iui (un parfait *incessi* dans Tac., H. 2, 23; 3, 77; Luc. 5, 680), **-ere** : attaquer (sens physique et moral; synonyme de *inuādō, petō*). De là *incessus* avec le sens de « attaque » dans Tacite, alors qu'ailleurs *incessus* a seulement le sens de « marche » (cf. *incēdō*). Semble une formation désidérative de *incēdō*; cf. Fest. 226, 18 : *petissera antiqui pro petere dicebant, ea quidem forma uerbi qua sunt lacessere et incessere*. Toutefois, étant donné l'apparition tardive de *incessō*, qui ne semble pas attesté avant l'époque impériale, il est possible qu'il soit formé sur *incessus*, d'après le rapport *impetus/petō*, par besoin de renouveler l'expression. Il est peu vraisemblable que *incessō* ait été refait sur *incessi*.

incestus : v. *castus*.

***inceior** (Pacuvius, Trag. 386) : v. *cicur*.

inciēns, -entis adj. : pleine, se dit d'une femelle. Difficile à séparer du gr. *κύνω* « je suis enceinte » et de skr. *gṛāyate* « il se gonfle » (cf. *cumulus*?). La ressemblance avec le mot grec et le caractère technique du mot, qui est de la langue des éleveurs (Varr., Plt., Col.), amènent à se demander s'il n'y aurait pas d'emprunt au gr. *ἐγκυος* avec substitution d'un suffixe de participle présent d'après *ἐγκυέω*, comme dans *praegnāns*, q. u.

Conciēns semble une forme créée par Apulée, Mund. 23, sur *inciēns* analysé *in-ciēns* (de *ciēō*).†

incilis, -e : adj. employé au singulier dans *Jossae* « fossé, tranchée »; ou au pluriel *incilia, -ium* « fossae quae in uisibus ad deducendam aquam sunt derivationes de riuo communi factae », P. F. 94, 23. Technique et rare.

Nom d'instrument qu'on a parfois rattaché à *incidō* « ex eo dictus quod incidatur » Ulp., Dig. 42, 21, 1, 5.

Pour la formation, cf. *ancile, ancilia*.

incilō, -ās, -āre : *incerepare uel improbare*, Non. 14, 36, qui cite des exemples d'Accius, Pacuvius, Lucilius. En dehors de ces exemples, ne semble attesté que dans Lucr. 3, 963. Pas de dérivés. Sans étymologie.

incipiō : v. *capio*.

***incitēga** : *machinula in qua constituebatur in conuulsi uis amphora, de qua subinde deferrentur uina*, P. F. 94, 23. Emprunt au gr. *ἐγκυθία* venu peut-être de l'étrusque. Non autrement attesté.

incitus, -a, -um; incitae, -ārum : v. *citus, citius, citiō*.

inclutus : v. *clueō*.

incohō (*inchoō*); sur la graphie, v. Thes. VII 1, 956 56 sqq.). **-ās, -āui, -ātum, -āre** : commencer, entreprendre, ébaucher. D'après Servius, Ae. 6, 252, *tum regio regi nocturnas incohāt aras*, le mot appartenant au vocabulaire religieux : *est uerbum sacerorum*. Mais, en dehors de cet emploi, aucun exemple attesté ne confirme la remarque de Servius; le *nouum delubrum incohāre* de Cic., Dom. 51, peut s'expliquer par le sens ordinaire. Peut-être Servius le faisait-il dériver du gr. *κοπή* « libation ». Ancien (Enn.), classique. Peut-être conservé en provençal, cf. M. L. 4359 b. Dérivés : *incohātiō, -tor, -tius, -mentum*, tous tardifs. Étymologie obscure (le verbe est rattaché par les uns à *cohō* « pièce du joug où s'adapte le timon », *incohāre* serait [se] mettre sous le joug, [s']atteler à », *incohūm* *cere* (ce qui ne va pas avec le sens religieux que Servius attribue à *incohāre*); d'autres le rapprochent de l'akkad. « capiat » et *incohāre* serait équivalent de *incohāre*. Vocalisme?

Une forme radicale *coh-, cah-* n'a guère de chance de remonter à un type indo-européen. La graphie *coh-* semble influencée par des considérations étymologiques : rapprochement de *χάος* ou de *χόν*.

incola : v. *colō*.

incolumis, -e : intact, sans dommage, sain et saillant vivant (par opposition à *mortuus*). Joint à *saluus* (L. 29, 27, 3). Mis en rapport avec *calamitās* dans la phrase de Cic., Planc. 5, 12, *incolumis a calamitate iudicium*.

Dérivé : *incolumitās*, expliqué par Cic., Inu. 2, 169, *salutis tuta atque integra conseruatio*. Ancien (Plt.), classique; rare à l'époque impériale. Non roman.

A pris en partie la place de *saluus*; c'est un terme tout profane en regard de *saluus* qui est lié à *salūti*.

Évidemment à couper *in-columis*; sur le second terme du composé, v. *calamitās, clādēs, *cellō* (2) et **colūm*.

incoxō : v. *cozim*.

ineroō : v. *croccus*.

incumō (*inco-*), **-ās, -āre** : passer à la toise. Mot technique de la langue militaire, attesté à basse époque (Passio Maximiliani). Se dit des recrues. Dénominaatif (*Passio incumma*, emprunt populaire au gr. *ἐγκύμμα* « en-taille » (cf. *incomma*, Vég., Mil. 1, 5, *procuriatem tiro-um ad incomma scio semper exactam*), la toise étant marquée d'un certain nombre d'encoches fixant la taille réglementaire. Pour la forme, cf. *glaucoma*.

includria : v. *cūra*.

includs : v. *cūdō*. M. L. 4367.

indāgō, -inis f. : terme de vénerie « action de pousser le gibier à l'intérieur d'une enceinte entourée de filets et de chasseurs; encerclement »; puis au sens concret « enceinte, réseau, cordon (de chasseurs, etc.) »; enfin, à l'époque impériale, « investigation, poursuite ». Attesté depuis Hirtius (mais le verbe est dans Plaute); doublet tardif : *indāgēs, -is f.*

A *indāgō* correspond un verbe *indāgō, -ās* (comme à *cāligō, cāligāre; formidō, formidāre; propāgō, propāgāre*) et *indāgōr* déponent (Varr., L. L. 5, 95) « suivre à la trace, traquer, dépister », puis, dans la langue commune, « rechercher » et « découvrir ».

Dérivés : *indāgatiō, -tor, -trix, -tus, -ūs, -bilis*. Non roman.

Sur *indāgātus* coupé *in-dāgātus* a été formé à basse époque *perdāgātus* (Claud. Mamert.) = *peruestigātus*; cf. *inuestigātus*.

De *ind-* (pour le préfixe, cf. *ind-audiō, ind-ipiscor*) + *ag-*; cf. *amb-āgēs*.†

inde : adverbe de lieu, du groupe de *is*, corrélatif de *unde*, marquant l'origine, le point de départ dans l'espace ou dans le temps « à partir de là, ou de ce moment ». S'emploie également à la place d'un ablatif partitif ou d'origine (avec *ex*), e. g. Plt., Amp. 429, *cadus erat uini, inde (= ex eō) impleui hirneam*, d'où le sens de fr. en. Cf. *indidem* « du même endroit ». Fournit le second terme de nombreux composés; cf. *deinde* (*dein*), M. L. 2525; *exinde* (*exim*), *perinde*, *proinde*, M. L. 6773; *subinde*, M. L. 8363. Ancien, usuel. M. L. 4368.

A juger par *hin-c, istim, illum* et par *exim*, l'élément *-de* serait une particule non essentielle à la forme. peut-être la même qu'on trouve avec *ē* dans *dē*; un *i* qui peut répondre à un ancien **-dē* figure dans des adverbes arméniens indiquant le point de départ : *anvi* « de là », *usti* « d'où », *andust* « de là », etc. Mais on ne voit pas d'où sort la finale lat. *-im* : elle n'a de correspondant nulle part. Or, *unde* rappelle v. sl. *kođq, kođū* (*otū kođu* a le sens de *unde*), où il y a une nasale comme dans *inde*.

indemnis : v. *damno*.

index : v. *dicō*.

indigena, -ae c. : indigène (opposé à *aduena*), autochtone = gr. *ἰθα-, αὐθι-γενής*. De **endo-gena*, v. *gignō* 50.†

indigēs, -ētis : épithète appliquée à une catégorie de dieux, *Di indigetes*, qui s'oppose aux *di Nouensides* (*Nouensiles*) et qui semble désigner — tout au moins

aux yeux des Latins — les dieux nationaux (*Di patrii Indigetes*, Vg., G. 1, 498), par opposition aux dieux nouvellement établis, cf. T.-L. 8, 9, 6, *Iane, Iuppiter, Mars pater, Quirine, Bellona, Lares, Di Nouensiles, Di Indigetes, diui quorum est potestas nostrorum hostiumque, Dique Manes, uos precor, ueneror*... Le Jupiter adoré à Lavinium s'appellait *Iuppiter Indiges*. Plus tard, quand on chercha un nom à ce dieu, on y vit Latinus, ou plus souvent Enée, qui était le fondateur de Lavinium; de là *Indigetem Aenean* dans Vg., Ae. 12, 794. Désigne toutes les puissances actives, de caractère religieux, qui, pour les anciens Romains comme pour tout l'ancien monde indo-européen (v. Usener, *Götternamen*), entouraient l'homme et que l'on invoquait dans les *indigitamenta*.

Étymologie inconnue, comme le sens exact du mot; cf. Thes. s. u. Le sens de ombraegetus, qu'on traduit par (*dis*) *Anticibus* (T. E. II a 14) nous échappe.

indigitō, -ās : appeler les dieux par leur nom, invoquer. Vieux terme du rituel, conservé seulement par les glossateurs (un seul exemple dans un texte de Tert., Ieiu. 16); cf. Thes. s. u.†

Dérivé : *indigitamenta, -ōrum* : *incantamenta uel indicia*, P. F. 101, 15 L.; *nomina haec numinum in indigitamentis inueniuntur, i. e. in libris pontificalibus, qui et nomina deorum et rationes ipsorum numinum (numinum var.) continent*..., Serv., G. I 21.

Origine obscure; ni le rattachement à *aiō* (par une forme **ind-ag-itō*), ni la dérivation par *indiges*, auquel pensaient les Latins, ne satisfont; encore moins la dérivation par *digitus* (cf. Kretschmer, Gl. 31, 154).

indolēs : v. *alō*.

***indrutiō, -ās** : exubérer. Hybride bas latin, dérivé du gaul. **druto*.

indu, endo : v. *in*.

indulgeō, -ēs, indulsi, indultum, -ēre : être complaisant, indulgent ou favorable à (avec le datif *indulgere sibi, genio, animo*), par suite « se laisser aller à, s'abandonner à »; *i. dolōre, lacrimis* (avec l'accusatif chez les archaïques, e. g. *i. iram*, Lucil. ap. Non. 325, 36); *indulge hospitio*, Vg., Ae. 4, 51 : *indulgent uino*, Ae. 9, 165; cf. Non. 325, 33 sqq. Le sens premier était peut-être « accorder de l'espace ou du temps », ou « se relâcher pour »; « faire bonne part à »; cf. le sens technique dans Vg., G. 2, 277, *indulge ordinibus* « espace davantage les sillons ». Dans la latinité impériale, *indulgere* a pris le sens de « accorder par faveur, concéder » : *indulgere alicui usum pectiniae*, etc. D'où, à basse époque, *indultum* n. et *indultiō, -tor* (Tert.), *indultus, -ūs* m. « permission, faveur ».

Autres dérivés : *indulgētus* (rare et archaïque); *indulgentia* (classique) « douceur » (*i. caeli*, Vg., G. 2, 345), « indulgence, complaisance », qui à basse époque a le sens concret de « faveur » accordée à quelqu'un, spécialement « pardon, remise d'une faute ou remise de l'impôt ». *Indulgere, indulgentia* sont à peine représentés dans les langues romanes. M. L. 4385 et 4385 a.

Selon M. Vendryes, R. celt., 40 (1923), p. 429, *indulgeō* représenterait **en-dhlgē-ē* de la racine **dhlgē-* qui marque le droit ou l'obligation; irl. *dhiged* « devoir,

loi », *digim* « j'ai le droit, je mérite », thème en *-ye/yo-*, **dhlgh-ye/o-* ou **dhlgh-ye/o-*. « *Indulgere* représenterait le thème en *-ē-*, marquant l'état, de cette racine et signifierait « être dans la situation de quelqu'un sur qui un autre a des droits » ; *indulgeō aliquid* veut dire « quelqu'un a des droits sur moi » ; d'où « j'ai des devoirs, des obligations, des complaisances envers quelqu'un ». Mais jamais *indulgere* ne signifie « avoir des devoirs, des obligations envers quelqu'un » ; au contraire, le verbe s'emploie plutôt d'un supérieur vis-à-vis d'un inférieur : « avoir des complaisances pour », le cas contraire se disant *mōrem gerere*. D'autre part, il faut tenir compte du sens concret de *indulgere*, qui est sans doute le plus ancien. S'il en est ainsi, on peut rapprocher gr. δολιχός, skr. *dirghāh* « long », gr. ἐνδελεχός « continu », v. sl. *dligū* [et hitt. *dalugi-* « long »], dont, en latin même, L. Havet, MSL 6, 233 sqq., rapprochait *largus* ; cf. Gauthiot, MSL 18, 345. Mais la coupe *ind + ulgēre* est aussi possible (cf. *ind-ipsicor*, etc.). L'étymologie reste donc incertaine, comme le sens premier du verbe.

induō : v. *exuō*.

India : Inde ; **Indus** : indien. Emprunt au gr. Ἰνδός, Ἰνδία ; v. B. W. sous *dinde*.

indūsium, -i n. : vêtement de femme. Dérivés : *indusiātus* « vêtu de l'indusium » ; *indusiārius* « tailleur qui fabrique l'indusium ». Mots plautiniens, repris par Apulée et Martianus Capella, par affectation d'archaïsme.

Les étymologies de Varron, qui dérive le mot soit de *induō*, soit de *intus*, sont sans valeur. *Indūsium*, *indusiātus* sont empruntés, comme nombre de noms relatifs au vêtement et à la parure, au gr. ἐνδύσις, ou *ἐνδύσιον, de ἐνδύω « revêtir ».]

industria, -ae f. : zèle, activité ; pluriel concret *industriarum* « efforts » ; souvent employé à l'ablatif *industriā* (avec ou sans *ex, de*) « de propos délibéré, à dessein », et aussi à l'accusatif avec *ob* : *ob industriā*. Ancien (Enn., Plt.), classique, mais rare, surtout à l'époque impériale.

industrius : zélé, actif, attentif, etc. (joint à *gnāuus* par Cic., Verr. 2, 3, 21, 53 ; à *acer*, Tusc. 5, 20, 57 ; opposé à *ignāuus*, Tac., A. 12, 12 ; *industriē* est joint à *diligenter* par Cés., B. G. 7, 60) ; *industriōsus* ; *industriocr*, -aris (bas latin).

Les anciens avaient déjà reconnu dans *industrius* un composé, dont la forme ancienne *industrosus* (l. sans doute *endo-*) est donnée par P. F. 94, 15, qui la glose « quasi qui, quicquid ageret, intro strueret et studeret domi » ; pour le sens de *struere*, cf. Caton, Or. inc. 19 : *iure, lege, libertate, republica communiter uti oportet ; gloria atque honore, quomodo sibi quisque struxit*. Cette explication a souvent été considérée comme une étymologie populaire, à tort sans doute. M. J. B. Hofmann l'a défendue en rappelant homér. βυροδομῶν, cité par Bréal, *Essai de sémantique*, p. 145 ; et M. Benveniste, R. Phil. XXII, 1948, p. 117, l'a confirmée en montrant que *industria* a bien originellement le sens de « activité secrète », *industrius* celui de « qui machine secrètement », et il est tenté d'y voir un « calque sémantique » de βυροδομῶν. La substitution de *-ius* à *-uus* serait due à l'influence du groupe des adjectifs en *-ius* (cf. *glōria, inglorius* ; *iniūria, iniūrius*, etc.).

indūtia, -ārum f. pl. (singulier archaïque d'après Aulu-Gelle 19, 8, 13) : suspension d'armes, trêve. *Indūtia sunt pax castrensis paucorum dierum, belli feriae*. Varr. ap. Gell. 1, 25, 2. Attesté depuis Plt. ; rare et technique ; demeuré peut-être en italien. M. L. 4388. Correspond pour le sens à ἐκεχειρία. Rappelé dans sa formation le type de substantif féminin pluriel *infantiae, suppetiae, -arum* et, au moins par le suffixe, *ōtium*, dont l'étymologie n'est pas claire. L'explication qui dérive le mot d'un adjectif de sens privatif **in-dū-tus* « qui ne fait pas la guerre » (cf. *duellum*), v. Osthoff, IF 6, 17, se heurte au fait que la suspension d'armes n'implique pas la fin de la guerre : *bellum enim manet, pugna cessat*, dit Aulu-Gelle 1, 25, 4. On a pensé à couper *ind-ūtia* et à rapprocher gr. αἰτώσις « vainement », αἰσιός « vain, inutile » et le groupe de v. isl. *auðr* « vide, désert ». Mais cette étymologie reste très incertaine ; les autres le sont encore plus ; v. Walde-Hofmann, s. u.

indunia : v. *exuō*.

inebrae : v. *enubrō*.

inedia : v. *edō*.

ineptus, -a, -um : v. *aptus*.

iners : v. *ars*.

infandus : v. *for*.

infāns, infantis (sur la nature de l'i, v. *censeō*, s. f. ; les langues romanes ont restitué i ; cf. *infantia*, M. L. 4393) : adjectif formé de *in-* privatif et du participe de *for* « qui ne parle pas, incapable de parler » ; épithète s'appliquant surtout aux jeunes enfants, *infāns puer*, cf. Plt., Poe. Prol. 28 ; Lucil. 486, 566. Lucrece emploie encore le substantif dérivé *infantia* avec le sens de « incapacité de parler ». Puis *infāns* substantivé, *infantia* se sont employés au sens « enfant » (cf. le développement de sens de gr. νήπιος, « enfance » ; c'est à ce sens que se rattachent les dérivés et composés (tous d'époque impériale) : *infantiarius, infantilis* (d'après *puerilis*), *infantulus, -ula* ; *infantiō* « nourrir comme un enfant » (Tert.) ; *infanticida, -cidium* (Id.). Comme la période dans laquelle l'enfant est considéré comme incapable de parler finit à sept ans (cf. Quint. 1, 1, 18), on conçoit que *infāns* ait pu désigner l'enfant dans le sens ordinairement réservé à *puer*. Columelle dit *ab infante, Celse ab infantibus* dans le sens de *ā puerō, ā pueris*. De plus, *infāns* formait couple avec *parentis*. Panroman, sauf roumain. M. L. 4393, 4393 ab ; B. W. s. u. — En arménien, c'est l' « animal » qui est désigné : *anasun* (littéralement « qui ne parle pas »).

Les participes proprement dits n'entraient pas en composition (v. Wackernagel, *Altind. Gramm.*, II 1, p. 193 sqq.) ; et ce n'est qu'en vertu de développements secondaires que, même avec **n-* négatif, où le développement s'est produit le plus, il a été fait quelques composés de ce genre ; en latin, les cas tels que *infāns, insciēns, insolēns, incōns* sont demeurés exceptionnels.

***Infendere** : ἐπιτείνειν, ἐνδραματίσαι (Gloss.). Peut-être composé de *-fendō*, comme *offendō*, ou tiré secondairement de *infēnsus*.

infēnsus : v. *fendō*.

Inferiae, -ferius : v. *-ferius* sous *ferō*.

Inferior : v. *ferō*.

Inferus, (*infer* ap. Cat., Agr. 149, 1, *super inferque vicinus*), -a, -um : qui se trouve par dessous, par opposition à *superus* ; de là substantivé, *Inferi, -ōrum* « les habitants du monde souterrain » ; *Di Inferi*, par opposition à *Di Superi*. Ancien (Enn.), usuel. N'est mentionné que dans un seul dialecte du Tessin, M. L. 4400 ; tenu que dans un seul dialecte du Corse, M. L. 4394 a. *Infēra* est demeuré en corse, M. L. 4394 a.

Infra : en dessous (par opposition à *suprā*), plus bas. Adverbe et préposition (avec l'accusatif) ; sens physique et moral. Confondu avec *intrā* à basse époque, M. L. 4410 ; *inferior, -ōris* (par opposition à *superior*) : qui est plus bas ; s'emploie de l'espace et du temps (de là le sens de « plus jeune, descendant »), du rang : *inferiōres* « les inférieurs » ; *infimus* (anc. *infumus*), -a, -um : qui se trouve tout au bas. Forme refaite pour remplacer *imus*, qui avait perdu sa transparence étymologique.

Dérivés : *infimātis* (création de Plt., St. 493, qui l'oppose à *summatēs*) ; *infimās* (Amm.) ; *infimō* (Apl.). A basse époque, la forme ayant cessé d'être comprise comme un superlatif, on rencontre le comparatif *infimior* (Iren.).

Inferus a un doublet *infernus* (cf. *supernus, internus*, etc.) ; d'où *inferna, -ōrum* « les demeures des dieux Inferi » ; *infernās, -ātis* (Vitr.). La langue de l'Église a employé *infernus* m. dans le sens de « enfer », cf. *infernum*, panroman, sauf roumain, M. L. 4397, celtique : irl. *ifern*, britt. *uffern* ; germanique : ags. *fern*, et en a tiré un adjectif *infernalis*.

Lat. *inferus, infimus* répond évidemment à skr. *ādharah* (av. *adarō*), *adhamāh* « qui est au-dessous », à côté de *adhāh* « en bas » ; le gotique a *undar* « sous » et l'arménien *und* « sous » (entre autres sens). Mais *f* n'est pas conforme à la phonétique du latin de Rome ; et la forme du mot serait dialectale, ce qui s'expliquerait par les emplois religieux de ce groupe (*inferi*, etc.). Toutefois, le sentiment qu'on avait affaire à un mot composé de *in* (comme dans *inferō*) a pu jouer. Pour le sens de *infra*, cf. *secus*.

Infestus, -a, -um : 1° dirigé contre : *infestis pilis procurere*, Cés., B. G. 3, 93 ; *infestis signis* ; « hostile à, acharné contre » ; *gens infestissima nomini Romano*, Sall. C. 52 ; 2° « exposé au danger ou aux attaques, périlleux, menacé, infesté » : *infestum iter*, Cic., Phil. 12, 10 ; *filiū uita infesta*, Cic., Rosc. Am. 11, 30 ; *omnia infesta serpentibus*, Sall., Ju. 89 ; opposé à *tūtus*, T.-L. 2, 49 ; cf. Gell. 9, 12, 1. Souvent confondu avec *infēnsus*, parfois même avec *infectus*. Ancien (Plt., Cas. 676) ; classique. Rare à l'époque impériale ; demeuré en espagnol, M. L. 4400 a.

Dénommatif : *infestō, -ās* « attaquer » et « infester » (Bell. Alex.). Dérivés tardifs et rares : *infestatiō, infestator*.

In-festus contient sans doute le même second élément que *manifestus*, mais l'origine en est incertaine.

Inficiō : v. *faciō*.

Infilt : il se met à, et spécialement « il commence à parler ». Synonyme de *incipit*, rare, archaïque et poé-

tique ; usité seulement à la 3^e personne du singulier de l'indicatif présent. De *in + fit* de *fiō* ; cf. l'opposé *dēfit* « il manque ». V. Thes. s. u.

Infitiāe : v. *fateor*.

Infra : v. *inferus*.

Infula, -ae f. (usité en prose surtout au pluriel *infulae*) : sorte de collier ou de diadème de caractère rituel, fait de flocons de laine teints en rouge et en blanc et noués à des intervalles réguliers par un ruban, *uitta*, de manière à former une longue tresse, assez semblable à un chapelet. Ancien, bien que non attesté avant Cicéron.

Dérivés : *infulātus* « qui porte l'infula » et, dans Festus, la glose *exinfulabat* : *exer[c]ebat ; infulas enim sacerdotum filamenta uocabant*, P. F. 71, 25.

Ce terme religieux semble dénoncé par son *f* comme étant dialectal ; cf. toutefois la réserve faite sur *inferus*. Formes romanes savantes, sauf peut-être en espagnol. Origine inconnue.

Infumus, -fimus : v. *inferus*.

ingenium : v. *genō*.

ingēns, ingentis adj. : très grand, immense ; joint par Cicéron à *immānis, immēnsus*, Verr. 2, 3, 46, 110 ; de Or. 3, 19, 70. Sur la valeur emphatique de *ingēns*, v. Tér., Eu. 391-392, et Cic., Lae. 26, 98. Se dit des hommes et des choses. Comparatif et superlatif peu usités. Pas de dérivés. Attesté depuis Ennius, mais rare à l'époque républicaine ; fréquent chez les poètes (199 exemples chez Virgile contre 19 de *immēnsus*) et chez les prosateurs de la latinité d'argent (Tite-Live, Sénèque), semble tomber en désuétude à partir du second siècle de l'Empire ; toutefois, reparaît fréquemment dans Aug., Ciu. D. (46 exemples contre 11 de *immēnsus* et 31 de *infinitus*), et dans la Peregr. Aeth., qui en a 20 exemples. Non roman.

Adjectif expressif qui n'a pas de correspondant évident (cf. peut-être gr. γίγας) et qui a disparu en vertu de l'usure qui atteint normalement les mots ayant une valeur affective. V. Ingverson, *Eranos* 48, 65.

ingenuus, -a, -um : v. *genō*. M. L. 4422.

ingluuiēs, -ēi f. : plis de graisse du visage, d'après Varron cité par Serv., G. 3, 431 : *ingluuiēs tori sunt circa gulam, qui propter pinguedinem fiunt atque interiectas habent rugas*. Toutefois, le mot ne se rencontre qu'avec le sens de « gosier, gorge, jabot », cf. M. L. 4424, et aussi « glotonnerie » (langue familière). Les anciens le rattachent à *gula* ; cf. P. F. 99, 21, *i. a gula dicta, hinc et ingluuiosus et glutto*. Substantif d'un verbe **ingluō* (cf. *ingluuiēs : inluō*) apparenté à *gluttiō, inglutire* ; cf. M. L. 4423.

ingruō : v. *gruō*.

***ingrūsia** : ἰνγρούσια ἡ παρὰ Ῥωμαίους τὸ τοῖς ἀσθενέσι δίδόμενον σιτίον, ὃ οὕτε ζῆν οὕτε ἀποθνήσκειν ποιεῖ (Suid.).

Sans autre exemple et sans explication.

inguen, -inis n. (usité le plus souvent au pluriel *inguina, -um*, d'où la bas latin *inguina, -ae*, Isid., Or. 4, 6, 19 ; autres formes tardives : *inguinem, inguinēs* (cf.

sanguen et sanguis), *inguinōrum, inguem* : 1° enflure, tumeur ; 2° aine ; 3° endroit où la branche part du tronc (Plin.). Depuis Lucilius. M. L. 4433.

Dérivés : *inguinalis*, adjectif et nom de plante, amelle = βοσώνων ; -*arius* (Grég., Iren.).

Lucilius, qui fournit le premier exemple de *inguen*, l'emploie dans le sens de « enflure, tumeur » : *inguen ne existat, papulae, tama, ne boa noxit* (Luc. 1195), sens qu'on retrouve dans Celse 3, 5. D'autre part, *inguen* est exactement superposable, pour la forme, à gr. ἀδήν, -έως « glande » ; le rapprochement, proposé par de Saussure, MSL 6, 53, est séduisant, quoique gr. & admette d'autres origines que -*n* et que δ puisse reposer sur **d* ; mais v. isl. *ǫkk* « enflure » et **ǫkkvinn* « enflé » ont aussi les représentants de **n* et **g^u*, ce qui appuie l'étymologie.

initium : v. *eo*, *ineā*.

inlucius : v. *lauō*.

innusulus, -*i* (*im-*) m. : *avis genus quam alii regulum, alii ossifragum dicunt*, P. F. 99, 23 ; *ales ex genere aquilarum est, sed minor uirium quam aquilae; quae nolueris raro et non fere praeterquam uere apparet, quia aestum algoremque metuit. Appellatur autem ita, quod subito et inexpectata se inmittat*. id. 101, 1.

Ancien terme de la langue agurale, tombé en désuétude et dont le sens était perdu à l'époque impériale ; cf. Plin. 10, 8, *quidam post Mucium augurem uisos non esse confirmare; ego (quod uerisimilius) in desidia rerum omnium non arbitror agnitos*. Emprunté ?

inolēscō : v. *alō*.

inquam, inquit : « dis-je, dit-il », employé en incise quand on rapporte ses propres paroles ou les paroles de quelqu'un ; souvent après un mot sur lequel on veut attirer l'attention de l'auditeur ou du lecteur ; notamment dans des anaphores. En dehors de *inquam, inquit*, on rencontre aussi, mais plus rarement : *inquis* (classique), *inquimus, inquitis, inquitunt, inquitat, inque, inquitō* (Pl., Tér.), *inquitat, inquitēs, -quiet, inquit, inquitī* ; cf. Kühner, *Lat. Gramm.*, 2^e éd., I, p. 823. A basse époque, sur *inquit, inquis* s'est créée une 1^{re} personne *inquitō* (d'après *aīō*) ou *inquō* ; d'où *inquiens* (Vulg.). La création même de ces formes, qui n'ont pas eu de vie véritable, montre que *inquam* avait cessé d'être employé. C'est surtout une forme de l'époque républicaine.

Inquam a l'air d'un subjonctif dont le sens serait « veux-je dire ». S'apparente sans doute à *insequē, insecē* ; v. ces mots. Pour le vocalisme, cf. hom. ἔσπετε (de **ēv-spete*) à côté de ἐνέπω. Mais on ne voit pas comment **insequam* aurait abouti à *inquam* (cf. *tranquillus* ?).

inquinus : v. *colō*.

inquinō, -ās, -āui, -ātum, -āre : souiller, salir (sens physique et moral). Ancien, classique. Demeuré peut-être en catalan et en espagnol, M. L. 4450 a. Rapproché de *cutire* par P. F. 44, 11, *cutire est sterco facere, unde et inquinare*.

Dérivés, rares et tardifs : *inquinābulum* (Gloss.), *inquināmentum, inquinātio* ; composé : *coinquino*

(fréquent dans la langue de l'Église, où il traduit μαίωτο), d'où *coinquino*.

Si *cutire* a un *ū* et repose sur **quoini*, on pourrait rapprocher le *quinā-* de *inquināre* ; il y aurait alternance vocalique.

**insequō, *insecō* ? : 1^{re} personne non attestée. N'existent que les formes : *insequis* « narras, referas » (Gloss.) ; *insecē, insequē* « dic » ; impératif traduisant gr. ἐνέπω (Liv. Andr., Enn.) ; *insecit* « dixerit » (Enn. Inc. 36 ; cf. P. F. 99, 10). Enfin, Caton aurait employé un participe *insecenda*, où le préfixe est privatif, au sens de *infanda*, semble-t-il ; mais le passage d'Aulu-Gelle, 18, 9, 1 sqq., relatif à cet exemple est corrompu. Cet auteur cite aussi une forme de substantif pluriel *Inseciōnēs = narratiōnēs*.

Verbe vieilli dont il ne reste que des débris ; composé **en-sekw-ō*, d'une racine **sek^w-* « dire », dont on aurait peut-être le subjonctif dans *inquam* et d'autres formes dans *inquis, inquit*. Les formes *insecē, insecenda* sont reformées par analogie sur **insecō*, de **insequ(u)ō* avec chute phonétique du *u* devant *o*, et sur *insecit, inseciōnēs*, où le *k^w* perdait son appendice labiovélaire devant consonne.

L'ombrien a généralisé -*k* : pru-sikurent « pronuntiauerunt », sukatu « déclaratō ».

La racine **sek^w-* « dire » est bien attestée : v. gall. *hepp* « inquit », irl. *insec* « discours », hom. ἐνέπω (im-pér. aor. ἔσπετε, de **ēv-spete*) ; v. isl. *segja* et v. h. *sagēn* « dire », lit. *sakaiti, sakyti* « dire » (lit. or. *seiti* « je dis »), v. sl. *sočiti* « indiquer ». Le sens de « raconter », qui est maintenu en latin, se retrouve notamment en celtique : irl. *scél*, gall. *chwedl* « récit, nouvelle » et en lituanien : lit. *pāsaka* « conte, récit ». La racine **sek^w-* indique une déclaration publique, un récit fait devant un public, etc. Une racine homonyme a fourni *sequor* « je suis » et, dans d'autres langues, des formes comme got. *saihwān*, all. *sehen* « voir ». Peut-être est-ce la même à l'origine, mais rien ne l'indique plus en latin.

I(n)sicium, I(n)sicia, -iārius : v. *secō*.

insideō, insidiae : v. *sedeō*.

Insignis : v. *signum*.

Insilia (gén. -*ium* ?) : mot désignant un organe du métier à tisser, dont le sens précis est inconnu et qu'on rattache ordinairement à *insilio* (comme *insidiae* à *insidiō* ?). Ne se trouve que dans Lucr. 5, 1353.

Insipō, -supō : v. *supō, sipō*.

Institutus : v. *serō*.

Insolēns : v. le suivant.

Insolēscō, -is (-*ēui* tardif d'après *inolēui*), -*ere* : se gonfler, s'enfler (sens physique et moral) : s'enfler d'orgueil ; cf. *tumēō, intumēscō*. Rare ; attesté chez Caton et, à son imitation, dans Salluste, puis Tacite et Justin, au sens physique que se ne rencontre que dans Tertullien et saint Jérôme : *uterus insolenscens*, dit ce dernier ; mais dis que Caton, ap. Gell. 6, 13, 15, écrit : *ne Romantolentarent*. Il faut sans doute en rapprocher *insolēns* dans le sens de « excessif, arrogant, insolent », cf. Nep. Tim. 1, nihil unquam neque insolens, neque gloriosum ex ore eius

ezit, etc. ; mais le rapport entre les deux mots est obscur. On rattache d'ordinaire *insolēns* à *soleō* (même formation que *injāns, insōns*) : du sens de « inaccoutumé », on serait passé à « qui passe la mesure ordinaire, excessif, etc. », et *insolēscō* aurait été bâti sur *insolēns* avec influence de *inolēscō* ; c'est ainsi que Tertullien aurait, sur *soleō*, bâti *casolēscere*. Le sens physique de *insolēscō* « se gonfler » serait récent et dérivé. M. Pokrovskij, KZ 35, 230 et Bull. Acad. Sc. de l'U. R. S. S., 1927, p. 127 sqq., a rapproché *insolēscō* des verbes germaniques du groupe de all. *schwellen* « se gonfler », ainsi got. *ufswalleins* « ποσειδῶς ». *Insolēns* appartient à la même racine, puis, en vertu de l'homonymie, aurait été ensuite rapproché de *soleō, insolūtus* (à moins qu'il n'y ait eu à l'origine deux homonymes qui se seraient confondus) ; mais la présence du préfixe *in-* devant un verbe marquant l'état est sans exemple. On a expliqué aussi *insolēscō* comme fait par opposition sur *exolēscō*, coupé *ex-solēscō*. Tout ceci incertain, des actions analogiques diverses ayant pu s'exercer.

De *insolēns* dérivent : *insolentia* (classique), *insolenter*.

Instar n. indéclinable, usité seulement au nominatif et à l'accusatif : équivalent, qui tient la place de (glosé ὁμοίωμα, ἀντίτυπον, τὸ ἰσότυπον) ; cf. Cic., Brut. 51, 191, *Plato mihi unus instar est omnium*. Le sens premier est peut-être technique : « poids que l'on place sur un plateau de la balance pour faire équilibre, contre-poids » (*instare, institor*) ; cf. Cic., Off. 3, 3, 11, *ut omnia... uix minimi momenti instar habeant* ; Ov., Her. 2, 30, *sed scelus hoc meriti pondus et instar habet* ; Virgile, Ae. 6, 865, dit de Marcellus : *quantum instar in ipso, où instar, instauramentum, équivalait à pondus, momentum, c'est-à-dire gravitās* ; cf. l'emploi de *momentum* dans T.-L. 3, 12, 6, *iuenem egregium, maximum momentum rerum eius ciuitatis* ; cf. encore Colum. 12, 8, *irim cribratam quae sit instar pondo quincunsem et trientem*. Par extension : « valeur égale, image, ressemblance, compensation » (cf. T.-L. 28, 17, 2). *Instar* s'emploie souvent comme apposition suivie d'un génitif ; cf. Vg., Ae. 2, 15, *instar montis equum* ; de là, à l'époque impériale, ad *instar* « à l'image de », d'après ad *exemplar*.

Le sens technique fait penser à gr. *στάρη*, nom de poids (et de monnaie), aussi de la racine **sithā-*. Mais l'histoire du mot reste obscure. Ne semble pas attesté avant l'époque classique (Cic., Cés.). La forme *instar* sans *e* final est comparable à *biber*, mais semble plutôt être le neutre d'un adj. (cf. *exemplar*) qu'un infinitif à finale syncopée. Terme commercial, pour lequel une influence étrusque est possible.

Instaurō, -ās, -āui, -ātum, -āre : renouveler, recommencer, réparer, restaurer. Glosé ἀναεοῖ, *redintegrat, renouat, recuperat*. Peut-être ancien terme du rituel ; cf. l'emploi technique des dérivés : *instauratiū ludi*, Cic., Diu. 1, 26, 55, *instauratiō ludōrum, instauraticius diēs*. — Verbe rare, surtout technique. *Instaurō* est la forme anciennement attestée, avec le sens de « recommencer, restaurer ». Mais, à l'époque impériale, ce sens semble inconciliable avec le préfixe *in-* ; aussi à *instaurō* se substitue dans cette acception *restaurō* (d'après *restitūō, institūō*), qui ne semble pas attesté avant Tacite ; et inversement *instaurō* passe au sens de « offrir (pour

la première fois) », cf. Tac., H. 2, 70, 6, *laetus ultro et tam propinqua sortis ignarus instaurabat sacrum dis loci* ; dans Vg., Ae. 4, 63, *instauratque diem donis*, il faut comprendre « et elle renouvelle chaque jour ses dons (aux dieux) ».

Dérivés : *instauratiō, -iticius, -itius ; restauratiō, -tor* (tardifs).

Les anciens rapprochent *instar*, ce qui est impossible, mais qui a le mérite de fixer le sens à la fois de *instar* et de *instaurāre*. Le verbe a dû d'abord signifier « donner en compensation, en équivalent » pour une cérémonie religieuse manquée, non conforme aux rites, etc., et par suite, dans la langue commune, « renouveler, refaire », etc. Cf. Serv., Ae. 2, 15, *instar nomen indeclinabile est, licet Probus* (Cath. gr. 4, 17) *instaris declinauerit ut nectaris. Et caret praepositione quamuis Sereus lyricus ad instar dixerit. Instar autem est ad similitudinem, unde non restaurata, sed instaurata dicuntur aedificia ad antiquam similitudinem facta*. Conservé dans le v. fr. *estorer*, M. L. 4470 ; *restaurāre* dans it. *ristorare*, M. L. 7249.

Le maintien de la diptongue *au* à l'intérieur du mot dans *instaurāre* fait difficulté. Étymologie obscure : on rapproche gr. *σταυρός* « pieu » ; v. isl. *staurr*, got. *stuirjan* « établir solidement ». Faute de pouvoir retracer l'histoire du mot, on ne peut rien affirmer. Le simple *staurō* attesté à basse époque est une création récente, qui semble sans rapport avec *instaurō* : v. ce mot.

Instigō : v. *stingō*.

Instita, -ae f. : ornement attaché à la *stola* d'une matrone romaine, consistant en un volant très large ou draperie cousue à la ceinture et tombant jusqu'à terre. Dérivé de *instō, -āre* ; cf. *antistes, -stita*.

Institor, -ōris m. : colporteur, revendeur. Ne semble pas attesté avant l'époque impériale. Dérivé : *institoriū*. De *instistō* « celui qui s'établit, s'installe avec son étalage ».

Insubidus, -a, -um : sot. Adjectif rare, attesté dans Aulu-Gelle et Macrobe. V. *subidus*. L'étymologie cui *nihil subit in mentem* n'est qu'un calembour !

Insula, -ae f. : île ; par suite « pâté de maisons » formant un flot entouré par des rues qui l'isolent du reste de la ville, comme la mer isole l'île ; puis « maison de rapport », par opposition à *domus, aedēs*.

Dérivés : *insulānus* (-*neus* tardif), *-ārius, -ātus, -āris, -ēnsis, -ōsus*.

Les anciens expliquent *insula* comme si c'était le féminin d'un adjectif **insulus* issu de **en salos* « qui est en pleine mer » (cf. *sēdulus*, de *sē dolō*, etc.), gr. ἔναλος (-λιος) : *insulae dictae proprie quae non iunguntur communibus parietibus cum uicinis, circumitque publico aut priuato iunguntur, a similitudine uidelicet earum terrarum quae in fluminibus ac mari eminent, suntque in salo*, P. F. 98, 31. Mais il peut n'y avoir là qu'une étymologie populaire (cf., toutefois, all. mod. *Eiland*, v. sl. *ostrovū*). L'indo-européen n'a pas de nom connu pour « île » et les noms indo-iranien et slave indiquent une file fluviale. Le gr. *vāsoς* (ion.-att. *vīsoς*) a l'air d'un mot égéen ; on a peine à ne pas penser à un rapport avec *insula*, qui proviendrait aussi du même groupe que

dor. *vāsoo*, on ne sait par quel intermédiaire, et la phonétique fait des difficultés. Le rapport, séduisant, avec *irl. inis*, gall. *ynys* « fle » n'est pas plus clair. Attesté depuis Plaute. Roman. M. L. 4475; passé, par le roman, en v. h. a. *insulle*(e), *isila*. Sur *paene insula* (Catul. 31, 1), v. Benveniste, *Le français moderne*, 1955, 1.

Insulsus : v. *sallō*.

intāminātus : v. *contāminō*.

integer : v. *tangō*.

intendō, -tus etc. : v. *tendō*.

inter, interior, intimus : v. *in*.

interāmenta, -ōrum n. pl. : agrès intérieurs d'un navire, varangues. Terme technique de la langue nautique, attesté une fois dans Tite-Live 28, 45, 15, correspondant à gr. *ἐντρώπεια*; pour le suffixe, cf. *armāmenta*.

interānea, -ōrum : v. *inter*, sous *in*. M. L. 4487.

intercapedō : v. *capidō*, p. 96.

intercus : v. *cutis*.

interdicō, -is, -xī, -ctum, -ero : terme de la langue du droit : prononcer (*dicere*, cf. *iūs dicere, iūdex*) la formule qui met fin à un litige entre (*inter*) des personnes; rendre un arrêt : *praetor interdixit de ui, Cic.*, Caec. 8, 22; *praetor interdixit ut unde deiectus esset eo restitueretur*, id., ibid. 28, 80; de là *interdictum* n.; cf. Gaius, Inst. 4, 139 sqq., 142 sqq. L'arrêt étant le plus souvent prohibitif, *interdicere* signifie en général « interdire », cf. Gaius, Inst. 4, 439 sqq., *certis ex causis praetor aut proconsul auctoritatem suam finiendis controuersis interponit... formulae uerborum quibus in ea re uitur interdicta cum aliquid prohibet fieri...*, et la proposition complète de *interdicō* est introduite par *nē*; mais, comme on l'a vu plus haut par les exemples de Cicéron, ce n'est pas là un usage exclusif. Toutefois, il semble que les interdits prohibitifs soient les plus anciens; et le sens premier serait bien « interdire » (cf. Daremberg-Saglio, s. u.), ce qui est conforme à l'étymologie. Les gâthas de l'Avesta ont, en effet, *antara-mruye* « interdicō », qui correspond pour la composition, l'emploi et le sens à *interdicō*, v. Meillet, BSL 25 (76), 1, 104. Sur la valeur du préverbe, v. *inter*, s. u. *in*. La construction ancienne est, comme le montre le rapprochement de l'iranien, *i. alicui aliquid rē*, qui est maintenue dans la formule d'interdiction religieuse *igni et aquā alicui interdicare*. Mais des constructions analogiques sont nées : *i. alqm aliquid rē*; *alicui aliquid*; *alicui dē aliquid rē*; *i. alicui ut* (sans valeur prohibitive); *i. alicui nē*, ou l'infinitif.

Dérivés : *interdictiō, -tor, -tōrius, -tus, -ūs* (ces trois derniers tardifs).

interest : v. *intersum*.

interficiō : v. *faciō*.

interim, inter-dum, -nus, -ior, -ātim, -duātim; **intimus** : v. *inter*, sous *in*.

interpolō, -ās, -āre : -re est immittere et interponere et nouam formam ex uetere fingere... et est tractum ab arte

fullonia qui poliendo diligenter uetera quaeque quasi in nouam speciem mutant. Plautus Amphitruo (317) :

illic homo me interpolabit meumque os finget denuo, Non. 34, 1. Terme technique de la langue des foulons qui correspond pour le sens au gr. *ἐπιπόλιος*; il y a un adjectif *interpolus* (*interpolis*) glosé *ἐπιπόλιος* et qui signifie « retapé, remis à neuf » : *Si uestimenta interpola quis pro nouis emerit*, Dig. 18, 1, 45; (*discernere*) *uestem interpolem a sincera*, Fronton, p. 161, 2 N. De là « falsifier » et « falsifier en introduisant dans un texte, interpoler » (cf. Cic., Verr. 2, 1, 158).

Interpolō est-il le dénominatif de *interpolus*, ou -polō est-il a *poliō*, comme *ducō, -ās à dūcō, -is*? Dans ce cas, *interpōlus* serait reformé sur *interpōlō*, comme *inuīdus* sur *inuidēō*. Les dérivés tardifs de *interpolō, interpolātor, -tiō*, etc., n'ont que le sens figuré. Ancien, usuel, Non roman.

Sur le rapport entre *poliō* et *interpolō*, v. Vendryes, *Donum natalicium Schrijnen*, p. 702 sqq. Cf. *poliō*.

interpres, -etis m. et f. : intermédiaire, courtier, chargé d'affaires; puis chargé d'expliquer, truchement, interprète; glosé *ἐπιμνησκός*. Ancien (Plt.), usuel, classique. Dénominateur : *interpretor, -āris* : « expliquer, interpréter » et « traduire ». Le sens de « être courtier » n'est pas attesté. De là *interpretatiō*, etc.

Le sens de « courtier, négociateur » semble être le plus ancien; cf. Plt., Cu. 434, *quod te praesente isti egi, teque interprete* (il s'agit de l'achat d'une esclave); Cic., Fam. 10, 11, 3, *utor in hac re* (les négociations avec Lépide) *adiutoribus interpretibusque fratre meo et Latere* et *Furnio nostro*. Il s'agit sans doute d'un terme de la langue du droit comme *sequester*. Le second terme du composé -pres est peut-être une forme nominale tirée d'un verbe disparu signifiant « acheter » ou « vendre » (cf. pour la formation *locupletis* et *plere, super -stes* et *stare*), apparenté à *pretium*; v. ce mot.

intersum, -es, -fui, -esse : 1° être entre, parmi; d'où, par extension, « assister à » (classique); 2° impersonnellement, *interest* « il y a de la différence entre »; *inter hominem et beluam hoc maxime interest quod...*, Cic., Off. 1, 4, 11. De ce sens « il y a une différence entre le fait qu'une chose se fera ou ne se fera pas », par exemple *quid interfuit, homo audacissime, utrum hoc decerneres an...*, Cic., Verr. 2, 3, 61, on est passé facilement au sens de « il importe, il est de l'intérêt de », cf. *ἀναγερν. Interest alicuius ou meā, tuā* (d'après *meā, tuā, referē*), *ad, avec ut, nē*; avec une particule interrogative *utrum...* an ou an, *quālis, quantum, quis*. Ancien, usuel, classique.

intertrigō, -inis f. : écorchure produite par le frottement, excoriation.

Dérivé : *intertriginōsus*. Le rapport avec *terō, tritus* a déjà été vu par Varron, L. L. 5, 176. Cf. *impetigō* et *intertrimentum*.

interuallum, -In. : d'abord terme de la langue militaire : *opus pedum CX quod est inter uallum et legiones, ... a quibusdam interuallum nominatum*, Hyg., De milit. castr. 6; cf. Isid., Or. 15, 9, 2, *-a sunt spatia inter capita uallorum*. Tiré de *inter uallōs*, comme *intercus* de *inter cutem*, etc. A servi de modèle à *interspatium* (Tert.).

En passant dans la langue commune, le mot a pris

le sens général de « intervalle (*dē locō*), interruption (*dē tempore*), distance (sens physique et moral), pause ». Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *interuallātus*, d'où *interuallō, -ās* (Amm.); *interuallatiō* (Cael. Aur.).

intestīnus : v. *intus* sous *in*.

intrā, intrō : v. *in, inter*.

intrinsecus : adverbe formé de **intrim-secus* (cf. *extrinsecus*) : à l'intérieur. Rare, archaïque et postclassique. De là, à basse époque, un adjectif *intrinsecus, -a, -um* (Cassiod.). M. L. 4513 a.

v. *in, inter*.

***intrīō** : *infundō* (Gloss.). Présent tardif fait sur le parfait *intrūi, intristū* et *intrimentum*; cf. CGL IV 99, 14, *intrio* : *infundo uel<u>* : *tute <hoc intristi>* (citation de Tér., Ph. 317). Cf. *contrīō* (Itala).

intrō, -ās : entrer. V. *intrā*, sous *in*.

intubus, -ī m. (*intibus, intubum, intubum* n., *intuba, -iba* f., Gloss.) : chicorée, endive. Lire : le gr. *ἐντροβόν* (Geop.) avec un diminutif *ἐντροβόν* (Gloss.) doit provenir du latin, v. André, *Lex.*, s. u. Depuis Pomponius Panroman (sauf roumain). M. L. 4521, sous la forme *intibia* : it. *endivia*, etc.

intus : v. *in*.

inueniō, -is, -uēni, -uentum, -uenire : venir sur ou dans; d'où « tomber sur, rencontrer, trouver, découvrir; avoir des facultés d'invention ou d'imagination » (rétorique). Dans la langue familière, *sē inuenire* « s'y retrouver ». Le rapport avec *ueniō* n'apparaît plus dans l'emploi; le sens de « trouver, inventer » (sans différence avec *reperiō*, cf. Plt., St. 109, 110) est dominant dans le verbe comme dans les dérivés : *inuentor, -trix, inuentiō* (terme de la rhétorique), *inueniuncula, inuentus, -ūs, inuentarium* (Dig.), *inuenticius, inuentibilis* (*inueni-*); *ad-* (= *ἐνευελοχα*), *red-inueniō*, ces derniers tardifs. Le passage au sens de « trouver » a pu se faire par des emplois comme *inuenire uiam*, Tér., Eu. 247, *i. uestigia*. Le sens de « venir dans » est mis en évidence par Vg., Ae. 6, 8 : *pars densa ferarum | tecta rapit siluas, inuentaque flumina monstrat*. Le russe a de même *na-iti* « trouver ». Ancien, classique; non roman (mais *inuentare* est représenté, cf. M. L. 4527 a, et l'italien a *rinvenire*; v. B. W. *trouuer*). La différence entre *inueniō* et *reperiō* est peu sensible, mais *inueniō* est plus populaire que *reperiō*, et celui-ci disparaît de la basse latinité; cf. Löfstedt, *Philol. Comm. z. Peregr. Aeth.*, p. 234; *Syntactica*, II, 342, n. 3.

inui : synonyme de *incubi* « ab ineundo passim cum animalibus », Isid. 8, 11, 103. Formation en -us du type *assiduus, praecipuus*, s'il n'y a pas là une étymologie populaire : il y a, en effet, un dieu *Inuus*, mentionné par Vg., Ae. 6, 775, et identifié à Pan et à Faunus, dont l'origine et le nom sont inexplicables.†

inuidēō, -ēs, -uīdī, -uīsum, -uīdēre (quelques traces de *inuidere* à basse époque) : glosé correctement *βροχαίω*, CGL II 256, 29, et correspondant pour la forme à gr. *ἐπιόδω*; proprement « jeter le mauvais œil à » : *i. alicui aliquid* avec datif de la personne intéressée et

accusatif de l'objet, comme *ignoscere*; la construction avec le génitif (Hor., S. 2, 6, 84), sans doute d'après le gr. *φθονεῖ τινος*, rappelle l'emploi du génitif après *egere, priuare*, avec l'ablatif (Tite-Live, Tacite, etc.). L'emploi de *fraudare* (*alqm alqā rē*). Le sens et l'emploi sont indiqués par Cicéron, Tu. 3, 9, 20, *nomen inuidiae, quod uerbum ductum est a nimis intendo fortunam alterius, ut est in Melanippo* (R³ 424) : « *quisnam florem liberum inuidit meum?* » *Male latine uidetur, sed praecclare Accius. Vt enim « uidere », sic « inuidere florem » rectius quam « flori ».* *Nos consuetudine prohibemur; poeta ius suum tenuit et dixit audacious.* — De là dans la langue commune « envier », sens qui domine dans *inuisus* « odieux », *inuidendus* « enviable », *inuidus* « envieux » refait sans doute sur *inuidēō* d'après *avidus, audeō*, d'où *inuidia*, M. L. 4534, sur lequel a été bâti *inuidiosus; inuidencia* (Cic.); *inuisor* « envieux » (tardif et rare, comme *osor*); *inuidiatus* (Vit. Patr.).

Il y a allusion à la croyance au mauvais œil, dont le caractère indo-européen est établi par les déformations du nom de l'œil (v. sous *oculus*), cf. R. Wuensch, Berl. Phil. Woch., 1917, p. 77. Le slave exprime l'idée de « hair » par *ne-zaviděti*, où intervient aussi le verbe « voir », mais d'une manière peu claire. Cet emploi de *inuidēō* a été rendu possible par le fait que, en face de *uideō*, les formes à préverbes ayant le sens de « voir » sont fournies par -*spiciō* : *inspicio*, etc. V. la *Latine*. *Gramm.* de Stolz-Schmalz-Hofmann, 5^e éd., p. 412. Sur la valeur de *in-*, v. *ignōscō*.

inuitō, -ās, -āui, -ātum, -āre : inviter (*alqm ad cēnam, in hospitium; teclō, hospitiō; inuitāre ut*); puis dans un sens plus large : *i. hostes ad dēditiōnem* « encourager à ». On trouve aussi dans la langue familière *sēsē inuitāre* « se bien traiter », cf. Non. 320, 35. Ancien, usuel. Conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 4535, et **conuītāre* (sous l'influence de *conuīuium*), M. L. 2201. Étymologie inconnue. Les anciens vouyaient dans le préverbe non le *in-* privatif, mais le *in-* de sens local, comme le montrent les rapprochements qu'on lit, par exemple, dans Lucilius, XXX (616), *contra haec INVITASSE aut INSTIGASSE uidentur*; Cic., Cat. M. 57, *ad quem fruendum non modo non retardat, uerum etiam INVITAT atque ADLECTAT senectus*.

Il doit donc y avoir ici un préverbe *in-* et un fréquentatif ou un dénominateur de l'adjectif **uītus*; cf. *inuitus*? Le sens ancien serait « bien traiter, bien accueillir » (cf. *sē inuitāre*); le sens de « inviter » serait secondaire.

Dérivés : *inuitatiō, -tor, -trix, -tiuncula, -tōrius, -tus, -bitis, -mentum*.

inuitus, -a, -um : = *ἐκων* (*δέκων*), qui agit malgré soi, contre son gré : *inuitā Mineruā*, i. e. « *aduersante et repugnante natura* » (Cic., Off. 1, 110), *inuitō nūmine*. Sur l'emploi de l'ablatif absolu, v. Wackernagel, *Vorles.*, I, p. 283. Ancien, usuel. M. L. 4537.

Composé du préfixe privatif *in-* et d'un adjectif en -*to*, à sens actif **uītus* formé de la même racine qu'on a dans *uī-s* « tu veux » (v. ce mot); cf. skr. *uītāh* « qui plaît, agréable »; *uītīh* « jouissance », etc. Les autres rapprochements proposés sont douteux.

inula, -ae f. : aunée, plante (depuis Lucr.). Sans doute emprunt de type populaire au gr. *ἐλέιον* avec

permutation de *l* et de *n* par substitution de suffixe ou métathèse du type **alēna* < **anhēla*. Le mot serait venu comme terme de cuisine, la racine de l'*inula* confite dans le vinaigre étant employée comme assaisonnement; cf. Hor., Sat. 2, 2, 44; 2, 3, 51. La forme française et l'emprunt germanique, v. angl. *eolene*, remontent à **alēna* qu'on lit dans les Gloses, à côté de *elna*, *ella*, *enula*. Roman. M. L. 4522; B. W. s. u.

Inuleus, -I m. (et *inulea*): faon. Peut-être emprunté d'abord par la poésie (Prop., Hor.)? Le grec a ἐνελος *venēlos*, Hes.; pour la finale, cf. *eculeus*; la longue initiale peut être un expédient métrique, pour éviter le tribraque; cf. *Italia*, *egeria*, etc. Les graphies tardives *hinnuleus*, *hinnula* (Arn.), *hinnulus* (St Ambr.), M. L. 4138 a, *hinnicula* (Ps.-Aug.), *hinuleāginus* (Probus in Verg. G. 1, 16) ont subi l'influence de *hinnus*, *hinnulus*.

inuolō, -ās, -āuī, -ātum, -āre: voler, πλέπω. Mot de la langue familière; cf. Catulle, 25, 6, *remitte pallium mihi meum quod inuolasti*; Pét. 43, 4, *ex qua [hereditate] plus inuolauit quam illi relictum est*. Les gloses expliquent *inuolāre* par *in uolam*, i. e. *in manum includere*, CGL IV 100, 23; V 78, 34; ce serait quelque chose comme « escamoter, empaumer ». Mais *uola* ne semble pas avoir été très usité en latin; il n'y en a pas trace dans les langues romanes et *inuolō* est plutôt un composé de *uolō* « je vole », qui dans la langue des chasseurs s'appliquait à l'oiseau de proie se précipitant sur les volailles pour les emporter; cf. en français le terme de fauconnerie « voler la perdrix » (du faucon), etc., d'où est venu le sens de « voler » (d'un voleur). V. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*⁵, p. 26. De là, le mot serait passé par image dans la langue populaire. Conservé dans les langues romanes (fr. *embler*). M. L. 4538; B. W. *emblēe*.

Dérivé: *inuolātor*: κλέπτης (Gloss.).

inuoluulus, -I m.: sorte de ver ou de chenille qui s'enroule sur elle-même (Plt.). De *inuoluō* (cf. *conuoluulus*). V. h. a. *wulluh*, etc., de **inuoluulus*?

Inuus: v. *inuū*.

īō: interjection exprimant la joie; cf. gr. *īō*.

iocus, -I m. (pluriel *iocī*. et collectif neutre *iocā*): jeu en paroles, plaisanterie. *Iocus*, *ioca* s'opposent à *serium*, *seria*, dans un couple antithétique en asyndète *ioca seria*; cf. Cic., Fin. 2, 26, 85, *quicum iocā, seria, ut dicitur*. Uni également à *lūdus* « jeu en action »; cf. Cic., Off. 1, 29, 103, *ut ad ludum et iocum facti uideamur*; T.-L. 28, 42, 2 *ludus et iocus*. De là *per iocum* « par jeu, par plaisanterie ». Ancien, usuel. A supplanté *lūdus* dans les langues romanes, M. L. 4588. Panroman.

Dérivés: *iocor*, -āris et **iocō*, M. L. 4585; **iocārius*, M. L. 4585 a; *iocōsus* (d'où irl. *geocach*); *ioculus* (Plt.), *ioculor*, -āris et **ioculō*, M. L. 4586; *ioculāris*, M. L. 4587; *iocista* « qui uerbis iocatur », CGL V 305, 17; 601, 48, hybride tardif avec suffixe grec. *Iocor* et *ioculor* ont à leur tour fourni les dérivés ordinaires. Souvent rapproché de *iuuō*, d'où *icundus*.

L'intonation douce de *o* dans lit. *jūkas* « plaisanterie » est embarrassante; le lituanien a aussi *jūktis* « rire ». On rapproche des mots signifiant « formule pronon-

cée »: ombr. *iuka*, *iuku* « précés, uerba », et, dès lors, m. gall. *iūh* « manière de parler, langue », v. h. a. *jehan* « prononcer une formule », dont le sens est éloigné.

Iouis: v. *Iuppiter*.

ipse, -a, -um; gén. *ipsius*, dat. *ipsi*: pronom-adjectif intensif appartenant au groupe des démonstratifs qui, comme le gr. *αὐτός*, sert à mettre en relief une personne ou une chose, ou à l'opposer à d'autres: « même, lui-même, elle-même (et pas une autre); propre; en personne », et aussi à affirmer l'exactitude ou l'authenticité. Joint à un nom de nombre, signifie « exactement, précisément » (par opposition à *ferē*), e. g.: *triginta dies erant ipsi, cum, Cic.*, Att. 3, 21. Par extension « en soi, par soi, de soi-même » (cf. gr. *αὐτός* = *αὐτόμαρος*); en ce cas, souvent renforcée par *sponte suā*.

Dans la langue familière, d'abord sans doute celle des esclaves, *ipse*, *ipsa* désignent le maître, la maîtresse (en personne); cf. la réponse des Pythagoriciens: *ipse dixit* (*αὐτός ἐφη*), Cic., N. D. 1, 5, 10, et la glose *ipse: pronomen honoris est*.

Étant donné son sens intensif, *ipse* peut être renforcé par la particule *-met*, *ipsemet*; cf. aussi *ipsippe* [l. *ipsippe?* ou bien *-ppe* représente-t-il une forme à géminée expressive?]: *ipsi neque alii*, P. F. 93, 15). La langue familière lui crée même des superlatifs: *ipsimus* (employé au sens de *dominus* dans Pétrone); *ipsissimus*, cf. gr. *αὐτότατος*. *Ipsē* est souvent joint aux pronoms démonstratifs: *hic, ille*, ou personnels: *egometipse, sēmetipsūm*. L'intensif étant voisin pour le sens du pronom d'identité *idem* (cf. Pemploi de *αὐτός* en grec), qui lui-même n'est qu'un *is* renforcé, *ipse* et des formations dérivées de *ipse* se sont substituées à *idem* dans les langues romanes: e. g. *istum ipsum* > *it. stesso*; *ipse* dans certains cas est devenu démonstratif: *ecce ipse* > sud-ital. *quessu*, esp. *aquese*, etc., ou relatif: *qualem ipsum* > *it. qualesso*, etc. Le sens s'est affaibli au point que, dans un groupe de parlers romans, *ipse* a fourni l'article pour lequel les autres parlers ont recouru à *ille*. De *metipsum* est dérivé le v. fr. *medesme*, fr. *même*, ital. *medesimo*; de **ne ipse unum*, l'ital. *nessuno*, etc. Panroman. M. L. 4541 et 5554; B. W. *même*.

Ipsē est formé de *i-* nominatif sans désinence à côté de *is* (cf. *ali-quis*) + une particule de renforcement *-pse*, analogue pour le sens à *-pte*. La langue archaïque a encore des formes *eapse*, *eōpse*, *sapsa*, *sumpse*; cf. aussi l'adverbe *reāpse* = *rē eāpse*, *rē ipsā*. Sur le modèle de *ille*, la finale de *ipse* a été fléchie, tandis que le thème devenait invariable. A l'époque archaïque, la langue hésite entre *ipsus* et *ipse*; le neutre est toujours *ipsum*; *ipsud* n'apparaît qu'à très basse date, quand *ipse* et *iste* tendent à se confondre. Dans la prononciation courante, *ipse*, qui avait en partie le caractère de mot accessoire, devient *isse*, comme le montrent les dérivés des langues romanes; cf. ital. *esso*, *medesimo*. C'est à une prononciation de ce genre que se réfère l'anecdote de Suétone rapportant qu'Auguste *legato... consulari successorem dedisse ut rudi et indocto, cuius manu issi* (codd. *ixi*) *pro ipsi scriptum animaduertit*, Suét., Aug. 88. De là sans doute *issula* « petite maîtresse », Plt., Cl. 450. — Sur les formes *sumpse*, *sapsa*, v. *sum* pronom.

L'osco-ombrien a des formes voisines dont l'interpré-

tation étymologique n'est pas évidente: osq. *essuf*, *esuf* « ipse », ombr. *esuf*; v. Buck, *Osc. Umbr. Gram.*, § 197, 5; Vetter, *Hdb.*, p. 200.

La particule *-pse* ne se retrouve pas hors de l'Italique. Elle est évidemment composée. Il s'y trouve, d'une *éopie* est gléssé par Festus *eo ipso*, P. F. 97, 21; on a *éopie* dans *mīhi-pte*, *mēd-pte*, etc.; sur cet élément *-pe*, *-pte* dans *mīhi-pte*, *mēd-pte*, etc.; et sur cet élément *-pe*, v. l'article spécial. — D'autre part, il y a *-se*, qui rappelle la *particula augens* de l'irlandais. Le contraste de *ipse* la *particula augens* suggère l'idée que *-pse* appartiendrait au *éopie* et *-pte* aux cas obliques, ce qui répondrait à l'opposition ancienne de skr. *sá* (nominatif) à *ta-* aux autres cas.

Le hittite a *pát* « même ». Sur un rapport possible entre *pát* et lat. *-pse*, *-pte*, *-pot* (dans *potis*), v. H. Pedersen, *Hittitisch u. die anderen i.-e. Spr.*, p. 77 sqq.; et en dernier lieu Benveniste, *World*, 10 (1954), p. 259 sqq.

***ipsilles**: *bratteae in uirilem muliebremque speciem expressae*, P. F. 93, 21; cf. F. 398, 28, *<subsilles sunt quas> ali ipsilles uo<cant, lamellae in sacri>s, quae ad rem <diuinam omnium quae adhibentur maxime <creduntur necessa>rium*. *Ipsilles* est rétabli dans le texte et l'abrégé d'après la glose de Festus lui-même; les manuscrits ont *ipsulices*, *ipsullices*, *iipsullices*. Sans autre exemple et inexpliqué. V. *subsilles*.

***ipsillicēs**: *αὐτόπικτα φύλλα*, CGL II 91, 66. Cf. *pliocō*.

Ira (graphie *eira* dans Plt., Tru. 262, 264, qui joue sur la ressemblance entre *eiram* et *eram*), -ae f.: colère. S'emploie au singulier et au pluriel. Correspond au gr. *ὄρη* et, à son imitation, désigne quelquefois en poésie la « passion », le « désir violent »; cf. Vg., Ae. 2, 575; Hor., S. 1, 2, 71. Celtique: irl., britt. *ir*.

Dérivés: *irāscor*, -eris, *irātus sum*: se mettre en colère, et *sub-irāscor*, -rātus (Cic.); *irācundus*: irascible; *irācundia*: irascibilité. Ancien, usuel; roman, cf. M. L. 4542, 4543, 4544, et **adirāre*, 166. A basse époque apparaissent aussi: *irāscēntia*, *irāscibilis* (= *θυμικός*, St Jér.) et *inirāscibilis* (= *ἀσπρόγυτος*), *irāscūtius*.

Les anciens différenciaient *irā*, *irātus* de *irācundia*, -cundus; cf. Cic., Tu. 4, 12, 27, et Benveniste, BSL 34, 186; mais, en pratique, *irācundia* est souvent le synonyme plus plein de *ira*; cf. Plt., Cu. 533, *non ego nunc mediocri incedo iratus iracundia*. La confusion est constante dans le De Ira de Sénèque.

Étymologie mal déterminée; on ne sait même pas si lat. *r* représente ici *s* ou *r*. Le seul rapprochement plausible — mais nullement évident — est celui avec skr. *īśrāh* « vif », hom. *ἰερός* « vif », v. isl. *eisa* « se porter vivement en avant ». Dans ce groupe, il y a des mots qui, par le sens, rappellent lat. *ira*: av. *aēsmo* « colère », lit. *aistra* « passion violente ». V. aussi gr. *ὀστρος* et *ὄσκα* chez Boissacq.

***irceus**, -I m.: *genus farcininis in sacrificiis*, P. F. 93, 10 et 101, 9. Sans exemple. Sans doute à rapprocher de *hircaie*.

Irīō, -ōnis m.: vélar et vélar, plante dont le nom grec est ἐρίσιμον (Plin.). Sans rapport avec *iris*, qui vient du grec.

Irōnia, -ae f.: ironie. Emprunt savant (depuis Cicéron) au gr. ἐρωπεία.

Dérivés tardifs: *irōnicus*, -cē. M. L. 4545 a, b? Celtique: irl. *irōin*.

irpex, **irpus**: v. *hir-*.

irritō (*in-*), -ās, -āuī, -ātum, -āre: provoquer, exciter, d'où « irriter ». Ancien (cf. Plt., Cap. 485), classique.

Dérivés: *irritāmen*, -mentum; *irritāiō*, -tābilis, -bilitās; *irritātor*, -trix, -tus, -ūs, tous littéraires et en partie tardifs.

La langue impériale (Pline, Columelle, etc.) emploie aussi dans le même sens *prōritō*, formé d'après *prōuocō* (*prōritātor*, Itala), pour renouveler l'expression; et Priscien, GLK III 67, 20, cite un simple *ritō* qu'il a peut-être recréé d'après *irritō*. Les rares représentants du verbe dans les langues romanes remontent à *irritāre*. M. L. 4547. Mot expressif, sans étymologie.

irritus (*in-*), -a, -um: v. *reor*.

irrumō, -ās: donner à sucer; mot vulgaire de sens obscène opposé à *fel(l)ō* (Cat., Mart.), employé comme terme d'injure; cf. fr. *bougre*, *foutre*.

Dérivés: *irrumātor*, -itō, -bilitēr.

V. *ruma*, *rumis*.

***irtiolā** (*uītis*): sorte de vigne (Colum., Pline). Sans étymologie. Le rapport avec *Hirtius* est en l'air.

is, **ea**, **id** (ancien accusatif *im*, *em* « eum », P. F. 92, 1; 41, 7; 67, 23; nominatif pluriel *eis*, *eis*, *ieis* (inscription de l'époque républicaine); datif-ablatif *ibus*, e. g. Plt., Mi. 74; le génitif pluriel *eum* attribué aux « anti-qui » par P. F. 67, 23 est sans exemple): adjectif-pronom de renvoi (et non démonstratif; aussi ne comporte-t-il pas de particule épideictique, comme *hic*, *istic*, *illic*). Reprend ou annonce souvent un relatif précédemment énoncé ou qui va l'être: *quōd annō... eō annō, ou eō annō... quōd*; cf. Cic., Off. 2, 6, 22, *male res se habet cum quod uirtute effici debet, id temptatur pecunia*. De là les groupes: *is qui*; *id quod, ideō quod* (cf. *ideō*) et *propterea quod, quia*; *quōd... eō* (*quō magis... eō magis*); *eō, id... ut*; *in eō est ut*. *Is* est proprement le corrélatif de *quī*. On le trouve même joint à *quī* de manière pléonastique dans des phrases comme Plt., Tri. 1023, *inter eosne homines condanilo te redipisci postulas? | quorum eorum unus surripuit currenti cursori solum*. Peut reprendre également un substantif sans relatif, par exemple Plt., Poe. 302, *aurum, id fortuna inuenitur, natura ingenium bonum* de l'or, cela se trouve par hasard... »; T.-L. 1, 19, 1, *urbem nouam, conditam ui et armis, iure eam legibus de integro condere*. Ainsi *is* a pu s'employer dans des suites comme Tér., An. 221 sqq., *fuit quidam senex | mercator: nauem is fregit apud Andrum insulam*; | *is obiit mortem*; Cés., BG 1, 12; *flumen est Arar... id flumen...*

Is, qui avait une valeur faible et des formes monosyllabiques facilement élidables ou méconnaissables, a été concurrencé par les démonstratifs, surtout par *ille*, à mesure que le sens de ceux-ci s'affaiblissait et que la langue tendait à les remplacer eux-mêmes par des formes plus pleines et plus expressives dont témoignent les langues romanes. *Is* n'a survécu qu'en liaison avec *ipse* dans *idipsum*, *it. desso*. M. L. 4256.

Des cas anciens de is ont subsisté dans les adverbes de lieu *eō* « là », avec idée de mouvement (cf. *quō*), *adeō*, *eō usque*, M. L. 2877; *eā* « par là », ancien ablatif féminin, scil. *uiā*; cf. *eātenus*. Cf. aussi *anteā*, *postēā*, *praeterēā* (en face de *posthāc*, *praeterhāc*); *arorsum ead*, Sc. Bac., osq. *post exac* (= *posthāc*), Tab. Bant. Au même thème que *is* appartiennent *ibi*, *inde* (et *im* : *exim*, *interim*), *ia*, *item*, *itidem* et *iterum*. L'ablatif *eō* « pour cela » a servi aussi de particule à sens causal; cf. *eō quod* (qui dans le bas latin a pris le sens de *quod*), *id eō*. Le radical de *is* a fourni les composés *idem*, *ipse* et figure dans *hic*.

Is, *ea*, *id* est dérivé d'un thème **ei-*, *i-*, élargi en **eyo-*, **eyā-* (au féminin) pour la plupart des cas.

En indo-européen, le radical **ei-* servait à fournir la forme du nominatif : skr. *ay-ām* (masculin), *iy-ām* (féminin), *id-ām* (nominatif-accusatif neutre); le reste de la flexion était obtenu avec **e/o-* : skr. *ā-sya* (génitif), *ā-smai* (datif), etc. Cet état de choses se maintient dans la forme latine à particule préposée servant de démonstratif : *h-i-c*, accusatif *h-un-c*, *h-o-diē*. Dans la flexion de *is*, les formes de **e/o-* ont été remplacées par le dérivé *eo-* : *eum*, *eō*, *eī*, etc. — Outre l'indo-iranien, le type **ei-/e-/o-* se retrouve en germanique : got. *is* (le neutre est *itā*). — Les formes des autres langues manquent de netteté.

En osco-ombrien, on a osq. *iz-ic* « is », *i ūk*, *ioc* « ea », *id-ik* « id », *ion-c* « eum », *iusk* « ii », *eisun-k* « eorum » et omb. *er-ek* « is », *er-ek id*, *er-un* « eorum », etc. Il y a un datif du type ancien dans omb. *esmei* « huic », cf. skr. *āsmāi* « à lui ».

Sur le parallélisme des formes de *is* et de *quis*, v. Ernout, Morphologie, § 108 sqq.

iste, *ista*, *istud* (et avec particule épideictive *isti-c*, *istaec*, de **ista-i-ce*, *istuc*; avec particule interrogative *isticine*, de **isteece-ne*) : pronom et adjectif démonstratif « celui-ci, ce, cet », dit de la 2^e personne, parce qu'il renvoie généralement à une personne ou à un objet dont un interlocuteur a parlé ou auquel on s'adresse; a pris de là, dans la langue du barreau, une nuance péjorative « l'individu dont tu parles ou que tu défends [et qui est méprisable] », sens qu'il a aussi dans la langue courante; cf. *quae est ista praetura?* « quelle est cette préture qui est tienne? », Cic., Verr. 2, 2, 18, 46; *cum enim tuus iste stoticus sapiens dixerit*, Cic., Ac. 2, 38, 119; *non erit ista amicitia, sed mercatura*, Cic., N. D. 1, 44, 122; *amici est ista mollities, non uirtus, inopiam paullisper ferre non posse*, Cés., B. G. 7, 77. Le sens personnel de *iste* apparaît ensuite affaibli et, à l'époque impériale, a tendu à remplacer *hic* dans le sens démonstratif; cf. Marouzeau, MSL 20, 80. Panroman, seul ou précédé de *ecce* (cf. Peregrin. Aeth. 14, 2 et 5). M. L. 4553; B. W, ce, cet, cette, ces.

Adverbes de lieu : *istic*, *istūc* (-*tōc*, -*tō*), *istinc* (-*tim*), *istāc*; *istōrsum* (Tér.) : cf. *hōrsum*.

Iste se compose d'une particule préposée *is-* et d'un démonstratif *-te*; la structure est donc comparable à celle des deux autres démonstratifs personnels, *hic* et *ille* (v. ces mots).

La particule *is-* ne se retrouve pas hors du latin. Il est difficile d'y voir une forme fixée de *is*. L'ombrien a une formation parallèle à celle de *iste*, mais avec particule *es-* dans omb. est u « istum », est u, *esto* « ista », etc.

L'élément fléchi est le démonstratif correspondant à skr. *id-*, *-id*, gr. *to-*, *τᾶ-*, got. *pa-*, *þo-*, etc. Le nominatif singulier était de la forme skr. *sā*, *sā*, gr. *ὁ*, *ᾧ* (non plus que le slave, qui a *tū*, *ta* au nominatif, et le lituanien, qui a *tās*, *tā*. — Le radical du démonstratif est resté largement représenté dans les adverbes anaphoriques *tum*, *tam* et leurs dérivés, dans *toi*, etc. (v. ces mots), tandis que les adverbes de lieu appartenant au groupe de *is* : *ibi*, *eō*, *inde*.

Dans l'autre langue qui a constitué un système de démonstratifs personnels, l'arménien, c'est aussi le radical *i-* qui a fourni le démonstratif de 2^e personne : *-d*, *da*, *ayd*, etc. Et, en effet, le démonstratif à radical *i-* servait à montrer ou à renvoyer à quelque chose de déjà nommé; il n'indique ni ce qui est proche, comme les démonstratifs représentés en latin par *hic* et par le groupe de *cis*, *citrā*, ni ce qui est éloigné, comme les démonstratifs à **n-*, **l-* et **w-*.

issula : v. *ipse*.

ita : adverbe du même thème que *is*, *id*, signifiant « ainsi ». Spécifie une chose dite ou qui va être dite : *ita constitui fortiter esse agendum*, Cic., Clu. 19, 51. Répond à une question posée : « comme je dis, comme tu dis », etc., d'où « oui »; ainsi Plt., Mi. 1262, *militem pol | tu aspexit*. — *Ita*; Tér., An. 849, *quid istic tibi negoti est?* — *Mihin?* — *Ita*.

Ita est le corrélatif de *ui*, comme *is* de *qui*, *ibi* de *ubi*, etc.; ainsi : *non ita amo ut sani solent | homines*, Plt., Mer. 262; *ut homost, ita morem geras*, Tér., Ad. 431; de là, dans les formules d'affirmation, *ita me Venus amet ut ego te numquam sinam* « Puisse Vénus m'aimer dans la mesure où... aussi vrai que », Plt., Curc. 209. *Ita* s'emploie même seul dans ce sens, *solicitata, ita uiuam* (aussi vrai que je veux vivre), *me tua ualeatudo*, Cic., Fam. 16, 20, 1. *Ita* peut annoncer une chose qui va être dite, ainsi *ita est amor : ballista ut iacitur*, Plt., Tri. 688; de là *ita... ut* « ainsi... en quelque sorte, dans la mesure où » : *et tamen ita probanda est mansuetudo, ut adhibeatur rei publicae seueritas*, Cic., Off. 1, 25, 38. C'est de cet emploi qu'est sorti le sens de *ita* ut consécutif : de telle manière que, de telle sorte que, tellement que. Usité de tout temps. Non roman; cf. toutefois M. L. 4554.

itaque : « et ainsi », par suite « les choses étant ainsi », conformément à ce qui précède; c'est pourquoi, aussi ». *Ita constitui fortiter agendum, itaque feci*, Cic., Clu. 19, 51; *Dumnorix ciuitatis suo beneficio habere obstrictas uolebat. Itaque rem suscipit*, Cés., B. G. 1, 9, 3 et 4.

item : même sens que *ita*, mais avec une particule *-em* ajoutée, cf. *idem* (v. ce mot). A également ut pour corrélatif : *proinde eri ut sint, ipse item sit*, Plt., Amp. 60. A tendu néanmoins à se différencier de *ita* en prenant le sens de « de même, également, aussi », peut-être sous l'influence de *idem*; cf. *Romulus augur cum fratre item augure*, Cic., Diu. 1, 48, 107. De là l'emploi dans une énumération : *item... tertio... quarto*, Varr., R. R. 1, 16, 3.

itidem : adverbe formé de *ita* + *dem*, avec particule de renforcement. Même sens que *item*. Particulièrement fréquent dans la langue des comiques, qui reproduit la langue de la conversation; ne semble plus employé à

L'époque impériale, sauf chez les écrivains archaïsants.

Seul adverbe ancien de la famille de *is* qui ne soit pas adverbe de lieu (par ailleurs, on a *tum*, *tam*, etc.). C'est en effet une forme indo-européenne conservée, répondant à skr. *iti* « ainsi » (du radical *u-*, l'Avesta a de même *uiti* « ainsi »). L'*-a* final, issu de *i-e* : **3*, y est demeuré, tandis qu'il est amui dans le corrélatif lat. *ui* (à côté de *aliui*, il est vrai, et de *ui-que*, *ui-nam*; mais *aliui* peut avoir été bâti sur *ita*, et *uique*, *utinam* peuvent être issus de **utei-que*, **uteinam* avec abrégement jambique). L'ombrien a, avec particule postposée, *itek* « ita ». Cet adverbe s'est maintenu seulement en itatique et en indo-iranien; il serait du groupe des mots de la langue technique religieuse et juridique; *ita* a dû figurer dans des formules; en sanskrit, *iti* s'est conservé notamment dans les énonciations.

Italus, Italia (*i* chez les dactyliques par nécessité métrique, e. g. Vg., Ae. 1, 2) : Italien, Italie. Osq. *vitelliū*, *vitelliū* « Italia »; et *Vituli*, *Vitulāria uia*. Sans étymologie. Le rapprochement de *uiuius*, qui fait de l'Italie « la terre des veaux » (F. 94, 9 L.), n'est qu'un calembour. Sans doute mot indigène (illyrien?).

iter : v. *eō*.

iterum adv. : pour la deuxième fois, *semel atque iterum*. Ancien, usuel. Conservé seulement en v. logoud. M. L. 4557.

Dénominateur : *iterō* : répéter (d'où « dire sans cesse, aller-répétant » : *infidum esse iterant*, Plt., Tri. 832), renforcé à basse époque par le préfixe *re-* : *reiterō* (Donat). Dans la langue rustique, *iterō* a pris le sens technique de « labourer une seconde fois » (d'où les gloses *iterat* : ὀρόρατ, CGL II 94, 14; *iteratum*, πάλιν ἀραφέν etc.; pour le sens, cf. fr. *biner*), sens qui est passé dans les langues romanes; cf. e. g. esp. *hedar*, M. L. 4556, et *reiterō*, M. L. 7188.

Dérivés : *iteratō*; *iteratōius* (terme de grammaire) = *frequentatōius*; *iterabilis* (bas latin); *iterāmen*, *iterāim*, *-āō*, *iteritās* (tardifs).

Du groupe de *is*, il y avait deux formes de l'adjectif marquant opposition de deux; l'une repose sur *i-*, c'est celle de skr. *ūarāh* « autre » (par rapport à un seul terme) et de lat. *iterum*, neutre devenu adverbe; l'autre repose sur **e/o-*, c'est celle de omb. *etram-a* « ad alteram », av. *atārō* « celui-ci (de deux) » [corrélatif de *yātārō* « le quel (de deux) »], v. sl. *jeterū* « un » (qui a perdu son sens propre, par suite du fait que le suffixe *-tero-* n'est plus vivant en slave). — Cf. aussi lat. *ceteri*.

itō : v. *eō*.

iuba, -ae f. : 1^o crinière du cheval ou de tout autre animal; 2^o toute espèce d'objet comparable, aigrette, panache, etc. Ancien (Enn.), usuel. Conservé seulement en logoud. M. L. 4595. De là *iubātus* (Naev.).

Bugge, BB 14, 58, a supposé que *iuba* serait quelque chose de bouillonnant et a rapproché *iubeō* (v. ce mot). Hypothèse pure que le sens n'appuie pas.

iubar, -āris n. (quelquefois m.) : *dicitur stella Lucifer, quae in summo quod habet lumen diffusum, ut leo in capite iubar*, Varr., L. L. 7, 76; cf. id., ibid. 6, 6. Le nom a d'abord désigné l'étoile Lucifer (φωσφόρος ἄστρος en grec) « *quod splendor eius diffunditur in modum*

iubae leonis », P. F. 92, 13, et par suite l'éclat qu'elle répand : *quintus ab aequoreis nitidum iubar extulit undis | Lucifer*, Ov., F. 2, 149. Mot uniquement poétique, auquel aucun correspondant n'est connu. V. le précédent.

iubeō, -ēs, iussī (infinitif parfait contracté *iusse*, futur *iussitur*), iussus, iubēre (formes d'inflectum et de perfectum à diphthongue ou dans le SC des Bac., *ioubeatis*, *iouiset*, mais la métrique n'atteste que *iūbeō*, et le maintien de *-ss-* dans *iussī* suppose la brièveté de l'*u* : peut-être y a-t-il eu, à date ancienne, une opposition *iūbeō* : **ioussī*; on est amené à le supposer d'après la graphie *iussī* constante à l'époque archaïque, cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr.⁵ § 242, et dont le *ioubeatis* du SC des Bac. ne serait qu'un reflet) : verbe à la fois de la langue technique et de la langue commune. Sens général : « ordonner » (par opposition à *uetāre*). Dans la langue du droit public, s'emploie des résolutions politiques, des lois votées par le *populus* avec le sens de « décider », *senatus decreuit populusque iussit*, Cic., Verr. 2, 2, 67, 161; *quae scisceret plebs aut quae populus iuberet*, Flac. 7, 15 (cf. *iussit ac scita*, Balb. 18, 42); *Tullum Hostilium regem populus iussit*, T.-L. 1, 22, 1, etc. Sur ce sens général se sont greffés des sens particuliers, plus faibles, e. g. L. *Aimilius*..., *agrum oppidumque, quod ea tempestate possedens, item possidere habereque ioussit* (« a autorisé »), *dum populus senatusque Romanus uellet*, CIL I² 614 (189 av. J.-C.). La langue familière l'emploie dans des formules avec le sens de « engager, inviter à, souhaiter » : *Dionysium iube saluere*, Cic., Att. 4, 14; *sperare nos amici iubent*, Cic., Fam. 14, 1, 2. De là, à basse époque, le sens de *uolō* pris par le verbe : *iube considerare* (« veuille examiner »), *pater, codicem istum*, Vit. patr. 3, 30.

S'emploie absolument ou avec un complément qui peut être soit un accusatif (*ei prouinciam Numidiam iussit*, Sall., Iu. 81, 1) ou une proposition complétive à l'infinitif ou au subjonctif. Le passif *iubeor*, *iussus* a le sens de « recevoir un ordre ». Ancien, usuel et classique; mais tend à être remplacé par des formations plus expressives : *imperāre* et, dans les langues romanes, *commandāre*, **ordināre*. Non roman.

Formes nominales : *iussum* (surtout au pluriel *iussa*) n. : ordre(s); *imissus* (Hor.) « qui n'a pas reçu d'ordres », sans doute d'après gr. ἀπέλευστος. Le substantif *iussus*, -ūs n'est usité qu'à l'ablatif *iussū* « sur l'ordre de », sur lequel a été fait *imissus* « sans l'ordre de » (cf. *grātis* et *ingrātis*); *iussio* est de basse époque (Dig., Lact., Vulg.); *iussor* est un mot de glossaire; *iussōrius* est également très tardif.

La coexistence de *iubeō* et de *iussus* suppose une racine de la forme **yeudh-*. Or, le lituanien a *judū*, *judėti* « se mouvoir en tremblant » et *jundū*, *jūsti* « commencer à s'agiter », qui admet le sens figuré : lit. *jaudinti* signifie « éveiller une passion, séduire »; pol. *judzić* signifie « exciter, séduire »; skr. *ud-yodhati* signifie « il bouillonne, il part en colère ». L'idée de « mettre en mouvement » subsisterait-elle à l'état de trace dans *iuba*, *iubar*? En indo-iranien et en grec, s'est développée le sens de « combat » : skr. *yūdih-* « combat », d'où *yūdhate* « il combat » (av. *yūdyeinti* « ils combattent »), hom. ὑδμην (datif) et ὑδμην « combat ». Les mots

signifiant « ordonner, commander » différent d'une langue à l'autre.

iūbilō, -ās, -āro : pousser des cris, crier après ; verbe de la langue rustique. *Vt quiritare urbanorum, sic iubilare rusticorum*, Varr., L. L. 5, 58 ; *rustica uoce inclamare*, P. F. 92, 2, 3. Cf. aussi *iūbilatus* : *κρωγῆ ἐγροβίων*, CGL II 354, 56. Ancien (Accius). Le substantif *iūbilum* (-lus), qui n'apparaît qu'à partir de Silius Italicus, semble rebâti sur *iūbilō* d'après le couple *sībilus, sībilō*. Dans les glosses, *iūbilat* est expliqué par *sībilat* ; *iūbilat miluus cum uocem dat*, CGL IV 102, 30 ; *iūbilum* par *sībilum*, peut-être par confusion avec *iugō, -is*, qui s'emploie du cri du milan. *Iūbilō* a subsisté dans la langue de la Vulgate, et il est probable qu'il a influé sur la forme de *iūbilaeus* (-laeum), gr. *ιωβηλαῖος*, hébreu *iōbēl* (conservé en irl. *iubail*), dont l'étymologie populaire l'a rapproché, comme le sens de *ιωβηλαῖος* a influé sur lui. C'est seulement, en effet, dans la langue de l'Église que *iūbilare* a la nuance « pousser des cris de joie » (à l'occasion du jubilé). Les dialectes romans dans lesquels *iūbilare* a subsisté l'ont conservé avec le sens de « crier après, appeler ». M. L. 4597.

Sans doute, faire *yū ; cf. gr. *ιύω*. Pour la formation, cf. *sībilare*? V. *iugō*.

iūcundus : v. *iuuō*.

iūdaeus : juif. Emprunt au gr. *ιωδαῖος*. Attesté depuis Cicéron. Roman. M. L. 4598 ; B. W. s. u.

iūdex : v. *iūs*.

iugera : v. sous *iugum, iungō*, n° 9.

iūgis : v. sous *iugum, iungō*, n° 8.

iūglāns f. (génitif pluriel *iūglāndium* ; *iugulans*, codd. Varr., R. R. 1, 16, 6, avec épenthèse de u, cf. I 55, 4, *gymnasium*, etc.) : s'emploie seul ou joint à *nux* : sorte de noix, *quod cum haec nux antequam purgatur similis glandis, haec glans optima et maxima a Ioue et glande est appellata*, Varr., L. L. 5, 21, 102. De *Ioui(s) glāns*, gr. *Διὸς βάλανος*, cf. Gav. Bassus ap. Macr. 3, 18, 3. Conservé dans un dialecte italien. M. L. 4606.

iugō (*iugiō*?), -is, -ero : *iugere mīlū dicuntur cum uocem emittunt*, P. F. 92, 21. De là *iugilō* (Anth. 733, 11). Cf. *iūbilō*.

iugulum, iugulae : v. *iugum*, n° 5.

iugum, iungō, etc. La racine indo-européenne *yeug-/yug- présente en latin des formes sans nasale infixée à voyelle brève (type -iux, -iugus, mot racine ; *iūgum, iūgis, iūges, iūgulum*) ou à voyelle longue, issue d'un ancien -eu- > -ou- (type *iūgera, iūgis, iumentum*), et des formes à nasale infixée (présent *iungō* et ses dérivés et composés) :

1° *coniux* (*coiux* ; *co(n)iuux*, graphie influencée par *coniungō*), -ūgis c. : époux, épouse. Le genre est commun, mais l'emploi féminin est le plus fréquent ; le masculin est surtout poétique ; la prose dit *uir* ou *maritus*. Il se peut que le nom ait d'abord été employé seulement au pluriel — où il est d'ailleurs attesté — comme parentés. *Coniux* féminin est du vocabulaire noble ; la comédie emploie *uxor* ; et la forme paraissant ambiguë, on voit apparaître parfois un nominatif *coniuga* (cf. sa-

cerdōta, antiistita, etc.). *Coniux* ne se trouve qu'une fois dans Plaute, Am. 475 (pour désigner, du reste, Amphitryon et dans la bouche de Mercure) ; Térence n'a qu'une fois *coniugium*, An. 561.

Dérivés : *coniugium* : est *legitimum personarum inter se coeundi et copulandi nuptiae* ; *coniugium dicitur quia coniuncti sunt, uel a iugo quo in nuptiis copulantur, ne resoluti uel separari possint*, Isid., Or. 9, 7, 20. Conservé en sarde, M. L. 2149 ; *coniugālis* (*coniugālis*, Ov., par nécessité métrique) : du mariage ; cf. *coniugāles*, cf. Varr. ap. Non. 528, 14, *dis coniugālibus Pilumno et Picumno in aedibus lectus sterneratur* ; cf. *seiuux*, Velius, GLK VII 77, 18.

Avec la même valeur, le grec a *σύ-ζυξ, ὁμό-ζυξ*. Skr. *sam-yuj-* signifie « lié d'amitié ». Avec un suffixe secondaire -en-, got. *ga-juka* « compagnon ».

2° *iugus, -a, -um* : uni, joint ensemble : *uasa olearia instructa iuga*, Caton, Agr. 10, 2 ; et « qui unit », épithète de Junon, d'après gr. *Ἥρα Ζυγία*, cf. P. F. 39, 30, *Iugarius uicus dicitur Romae, quia ibi fuerat ara Iunonis Iugae, quam putabant matrimonia iungere*. Cette forme simple n'est sans doute pas ancienne ; elle a dû être tirée du composé qui est relativement ancien et usuel. Composés : *biugus* : attelé avec un autre, ou attelé de deux chevaux ; de là *biugum* n. (sc. *iumentum*) et *biugi* m. (sc. *equi*) : attelage à deux chevaux ; *quadriugus* (-iugis) : attelé à quatre [chevaux], d'où *quadriugi* ; cf. aussi *inter-, intrō-iugus* (Inscr.) ; *coniugus* = *σύν-γος* ; *coniugulus* (Caton) ; *coniuglae* « *ζευκτῆρες* » (Gloss.).

De *biugus, quadriugus* sont issues les formes synopées *biga* f. pl. (sc. *equae*) et *quadrigae* « attelage, char à deux, à quatre [chevaux] » (le singulier *biga, quadriga* n'apparaît qu'à l'époque impériale, Sén., Plin., St.). *Biga* est demeuré en roman, M. L. 1095. La langue rustique a dû employer *quadriga* dans le sens de « attelage de quatre bœufs », conservé dans quelques dialectes romans ; cf. M. L. 6918. Dérivés : *quadrigārius*, adjectif et substantif masculin « cocher d'un attelage de quatre », employé comme cognomen ; *quadrigālis, -tus* ; cf. P. F. 87, 12, *item nummi « quadrigati » et « bigati » a figura caelaturae dicti*.

3° A côté de *iugus* existe un doublet *iūgis* (avec *ū*) ; cf. *iūges : eiusdem iugi pares. Unde et coniuges et seiuges*, P. F. 92, 22, qui vient des composés : *coniugis* (différent de *coniux*), attesté par CGL V 447, 29, *coniugis, consociatus*, par la glose de Festus ; *iniugis* : 1° « qui n'a pas encore porté le joug » = *ἄζυγος* ; cf. P. F. 104, 7, *iniuges boues qui sub iugo non fuerint* ; 2° terme de grammaire « sans conjonction » (*ἄζυγος*) ; *seiugis*, cf. Sol. 4, 2, *seiuges gentes ad unum morem coniugare* ; et *biūgis, quadriūgis, seiūgis, -is* (scil. *currus*) m. : « attelage à six chevaux », dont le doublet *seiugae* figure dans Isidore.

Élargissement par -i- du type *yug- de *coniux* ; la forme en -is est usuelle dans les adjectifs ; cf. *imberbis*, etc.

4° *iuges* : *auspicium est cum iunctum iumentum sterco fecit*, P. F. 92, 12 ; cf. Cic., Diu. 2, 36, 77, *hinc simile est quod nos augures praecipimus, ne iuges auspicium obueniat, ut iumenta iubeant diiungere*. Le Servius de Daniel, Ae. 3, 537, a la forme *iugētis* : *iugētis*

enim dicitur augurium quod ex iunctis iumentis fiat ; et on trouve dans les glosses *iūgites* : *συνεζυγμένοι*. Il semble donc s'agir ici d'un *iuges, -itīs*.

5° *iugulum* n. et *iūgulus* m. : endroit où le cou se joint aux épaules et à la poitrine, attaches du cou, gorge. Attesté depuis Plt., Mer. 613. M. L. 4609. De là : *iugulō, -ās* « égorger, étrangler » (sens physique et moral), *iugulātor*, tous deux conservés dans quelques dialectes romans, M. L. 4607 et 4608 a ; *iugulātio, -ris uēna* (Vég.) (**iugulāria*, M. L. 4608), -*ātrix, -ātorium* (tardifs). S'y rattache également :

Iūgula, -ae : étoile de la constellation du baudrier d'Orion, dont le nom s'est appliqué ensuite à la constellation tout entière, d'où le pluriel *Iugulae* ; cf. Varr., L. L. 7, 50, *iugula, signum quod Accius appellat Oriona... huius signi caput dicitur ex tribus stellis, quas infra duae clariae, quas appellant umeros ; inter quas iugo uidetur iugulum, Iugula dicta*. Cf. Plt., Amp. 275. Désigne aussi deux étoiles situées dans le Cancer, appelees *Aselli* (Manilius).

On retrouve le même suffixe *-lo- dans skr. *yugalam* « couple », ce qui n'autorise pas à restituer un mot indo-européen. Le grec a *ζεύγη* « courbure, arc du joug » ; cf. Gundel, *De stellarum appellatione*, Giessen, 1907, p. 175 sqq.

6° *iūgum* n. : joug, pièce de l'attelage, attachée à l'extrémité du timon par une courroie (*lōrum*) ou une cheville entrant dans un trou (*cohum*) et formant deux arcs qui emboîtaient le cou des animaux sur lequel il portait (*i. curuum*) ; par extension « attelage uni sous un même joug » ; « mesure de terre labourée par une paire de bœufs » : *in Hispania ulteriore metiuntur iugis : iugum uocant quod iuncti boues uno die exarare possint*, Varr., R. R. 1, 10 (cf. *iugerum*). Puis « joug », symbole de domestication et de servitude sous lequel on faisait passer les vaincus ; il était formé de deux lances fichées dans le sol réunies par une troisième transversale ; cf. *sub iugum mittere, sub iugō*. Par analogie de forme « chaîne continue de montagnes » et même « sommet d'une montagne » (d'où *iugōsus* « montueux » dans Ovide d'après *montuosus*) et en général tout objet rappelant le joug par l'aspect ou par l'usage : joug servant à porter des fardeaux (= gr. *ἄσπλα, ἀνάφορον*), fléau de balance, barre transversale reliant deux montants d'un châssis (cf. *iugumentum* « linteau d'une porte », Caton), banc d'un bateau ; cf. Rich., s. u. Panroman. M. L. 4640.

Dérivés et composés : *iugālis* : de joug (et de mariage), M. L. 4603 ; *iugārius*, 4604 et **subiugārium*, 8369 a ; cf. aussi **iugāstrum*, 4605 (conservé en roumain) ; *subiugiū* (s. *lōra*, Caton), conservé en sarde, M. L. 8370 ; *subiugālis* (Ital., Prud., Vulg.), d'après *ὑποζύγιος* ; **coniugula*, M. L. 2151. *iugum* se retrouve exactement dans hitt. *yugan* « joug », gr. *ζυγόν*, skr. *yugām*, got. *juk*. Le lituanien a introduit dans le substantif la nasale de *jūngiu*, d'où *jūngas*. En slave, v. sl. *igo* repose sur **iġo* (ancien **yugo-*), comme on le voit par tch. *jho* ; mais il s'y est mêlé une influence de **yeuges-* (v. *iugerum*) indiquée par des formes slavonnes telles que *ižesa* et par l'accentuation russe *igo*. Il est malaisé de fixer la forme primitive du mot brittonique, v. gall. *iou*, qui est féminin. Arm. *luc* « joug » a reçu l- par quelque accident secon-

daire. Mot indo-européen bien établi qui se rapporte à l'attelage, comme les vieux mots *equus, rota, axis*.

7° *iūgō, -ās* : unir, joindre, attacher (la vigne). Dérivés : *iugātor* (tardif) ; *iugātiō*, terme technique de la langue rustique ; **iugastrum* « orme », M. L. 4605 ; *iugābilis* ; *iugāmentum* (Gloss.) ; *iugātinus*, épithète de Jupiter.

Iugō est un présent duratif en -ā- correspondant à *iungō, -ere* (cf. *dicō | dicō*, etc.) plutôt qu'un dénominatif de *iugus, iugum*. Composés : *abiugō* (Pac.) ; *coniugō* : joindre ensemble, unir, combiner. Conservé en sarde, M. L. 2148 ; *coniugātō* f. : non attesté avant Cicéron, qui l'emploie pour rendre *σύνζυγα* « parenté étymologique » ; cf. *coniugāta uerba* (= *συνεζυγμένοι*), Top. 3, 12 et 9, 38 ; a servi également à rendre *σύνζυγα* au sens de « conjugaison ». Ce n'est qu'à partir d'Apulée et d'Arnone qu'on le trouve au sens général de « union », *coniunctio*. Toutefois, Catulle, 61, 45, emploie *coniugātor* en parlant de l'Hymen, et Caton a un adjectif *coniugulus* ; *diūgō* (Arn.) ; *seiūgō* : doublet, rare et tardif, de *seiūgō* ; *subiugō* : mettre sous le joug, subjuguier, M. L. 8369 ; d'où un *subiugus*, postverbal, et *subiugum* n., nom d'un animal inconnu, dans Pline 30, 146 ; *iniugātus* « ἄζυξ » (Sidoine).

8° *iūgis, -e* : continu, adjectif usité surtout en parlant de l'eau : *i. aqua* « eau qui coule sans interruption » ; en bas latin et dans la langue de la Vulgate, s'emploie de toute espèce de choses : *holocaustum, conuiuium iūge*, etc. Dérivés tardifs : *iūgiter* (et *iūge*), *iūgitās* ; composé : *iūgi-fluus* (Paul. Nol.).

De **yeug-is*.

9° *iūgus, -eris* n., usité au pluriel *iūgera, -ibus, -um* ; et *iūgerum, -ī* : il s'agit d'un ancien neutre en -os/-es, **yeugos/-es*, identique pour la forme à gr. *ζεύγος, -εος* ; sur *iūgera* a été fait le nominatif singulier *iūgerum* (Varron) au lieu de **iūgos* > *iūgus*, attesté, du reste, par Priscien, mais non usité ; c'est que les noms de mesure de ce genre sont plus employés et plus connus au pluriel qu'au singulier. D'une façon analogue, du génitif pluriel *sestertium* on a extrait un nominatif singulier *sestertium*. Le mot désigne une mesure de terre qui correspondait originellement à la surface labourée en un jour par un couple attelé de bœufs ; expression du type fr. *journalé* ; *hommée* (de terre), etc., arpent, mesure de 240 pieds de long sur 125 de large (environ 25 ares). Cf. le sens de *iugum* et de l'ancien fr. *joug*. Pour **es-*, cf. slave *ižesa* « jougs », cité sous *iugum*. Demeuré en celtique : irl. *iuger*. Le vieil anglais a *gycer* « joug » (cf. got. *jukuzi* « joug », avec un u intérieur surprenant) ; vocalisme et sens de **yugo-*. Dérivés : *iūgeratum, -atiō, -ālis*, tous tardifs.

10° *iumentum* n. (de **youg-s-men-to-m*, cf. *iouumenta* dans l'inscription du Forum CIL I² 1) : attelage (de chevaux, mules, etc., par opposition à *bouēs* ; cf. Paul., Sent. 3, 6, 74, *iumentis legatis boues non continentur*). De bonne heure *iumentum* a pris le sens de « bête d'attelage » et spécialement de « cheval », cf. Cic., Att. 12, 32, *iumento* (= *equō*) *nil opus est* ; Nep., Tim. 4, *uectus iumentis iunctis* ; T.-L. 21, 37, *non iumenta solum, sed elephanti etiam*. Dans les langues romanes où il est conservé, le mot sert à désigner l'« âne » ou la « jument », parce que, dans les exploitations rurales, on emploie souvent

au transport la « jument poulinière », cf. M. L. 4613; irl. *iument*. Dérivés : *iumentarius*, *-ālis* (St Amb.).

Forme *-s-men-to- du suffixe, comme dans *sāmentum*; cf. *ex-āmen* en face de *agmen*, et aussi *iūmen*.

11° *iungō*; *-is*, *iūnxi*, *iunctum* (l's de *iūnxi* et le maintien de la nasale attestent le caractère relativement récent de ce parfait) : « atteler », cf. Pac., R³ 397, *angues ingentes alites iuncti iugo*; « unir par paires, deux à deux », e. g. *cur dextrae iungere dextram non datur*, Vg., Ae. 1, 408; et simplement « joindre, unir, réunir ». Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 2620.

Dérivés et composés : *iūngula*? attesté sous la forme *iungla* : *ἵγνια ζευκτικά*, CGL II 94, 5; cf. M. L. 4621; et 2451, *coniun(n)gula*; *iunctiō* f. (rare, un exemple de Cic., Tu. 1, 29, 71, peut-être refait sur *coniunctiō*), M. L. 4616; *iunctus*, *-ūs* (un exemple de *iuncti* dans Varr., L. L. 5, 47) : *iunctūra* (plus fréquent, mais non attesté avant l'époque impériale), M. L. 4618; *iunctor* (Dig.), M. L. 4617; *abiungō* (ἀποζεύγγωμι) : détacher du joug, dételer, séparer; *adiungō* : adjoindre, M. L. 171; *adiunctiō*, *-tor*; *coniungō* (συνζεύγγωμι) : attacher, atteler ensemble; unir par le mariage (cf. *coniux*), M. L. 2450; *coniunctiō* : union, réunion; usité dans des sens techniques par la langue de la rhétorique et de la grammaire et par celle de la philosophie : liaison de mots dans la phrase; conjunction (συνδεσμός); proposition conjonctive d'un syllogisme (= σὺζυγία); de là *coniunctiuius*, trad. συμπλεκτικὸς et συνζευκτικὸς; *deiuungō* (rare) : dételer; *disiungō*, *diūiungō* (= διαζεύγγωμι) : désunir, disjoindre, séparer, M. L. 2670 a; *disiunctiō*, mot fréquent dans Cicéron, opposé à *coniunctiō* et, comme lui, de sens technique = διαζεύξις, διεζευγμένους; *disiunctiuius* = διαζευκτικὸς, cf. *disiunctum* = διεζευγμένον ἔλεγμα; *iniungō* (ἐνζεύγγωμι) : 1° attacher dans, sur, ou à; 2° synonyme de *impōnō* « infliger, imposer » : *iniungere ciuibus aeternam seruitutem*, Caes., B. G. 7, 77; *iniunctiō*, qui à basse époque a le sens de « ordre, injonction », sans aucun rapport sémantique avec *iungō*, M. L. 4442; *seiuungō* : séparer, éloigner; *seiuunctiō* (terme de rhétorique); *subiungō* = ὑποζεύγγωμι : soumettre au joug, soumettre (= *submittere*, *subicere*), mettre dessous; dans la langue impériale : mettre après, adjoindre, ajouter, M. L. 8374; *subiunctiuius* (terme de grammaire) : *s. modus* « le subjonctif », *-ae coniunctiōnēs* : conjonctions de subordination; *subiunctōrium* = ὑποζεύγτων (Ital.).

Il subsiste peu de formes radicales sans affixe telles que véd. *ayujī* « je me suis attelé ». Le présent indo-européen le mieux attesté est celui à nasale infixée; le sanskrit à *yundākti* « il joint, il attelle » (3^e pl. *yūñjānti*). Éliminé ailleurs, ce type est remplacé en lettônianien par un dérivé en *-ye/o-*, lit. *jūngiu*, et en latin par la forme thématique *iungō*. Un aoriste en *-s* est attesté par véd. *ayaukṣam* et par gr. *ἔζευξα* (sur lequel est fait le présent ζεύγωμι); le latin *y a*, comme dans tous les cas pareils (cf. *strinxī*), introduit la nasale du présent, d'où *iunxi*, et aussi, ce qui est moins courant, *iunctus*, en face de skr. *yuktāh* « joint ».

12° *iūxtā* adv. et prépos. : de manière à toucher; tout auprès, tout auprès de. Synonyme expressif de *apud*, *prope*. Par suite « l'un à côté de l'autre, sur le même

plan, au même niveau », ce qui fait de *iūxtā* un synonyme de *aeque*, *pariter* chez certains écrivains, sans doute dans la langue familière : *iūxtā ac si = aeque ac si*. Attesté depuis Plaute, qui l'emploie avec *cum*; employé surtout comme adverbe à l'époque républicaine. Ne se trouve comme préposition qu'à partir de Caellius. *Iūxtā* s'est employé également avec le sens de « conformément à » (cf. *secundum*), à basse époque, et dans la langue de l'Église. Ce sens a survécu dans les langues romanes, M. L. 4644 (sur l'ŷ, voir Juret, MSL 20, 137). De *iūxtā* les langues romanes attestent le dérivé **iux-tāre*, M. L. 4645.

iūxtim : doublet archaïque et rare de *iūxtā* (Liv. Andr., Sisenna; repris par les archaisants). Cf. *iunctim, coniunctim*.

On explique ordinairement *iūxtā* comme issu de **iugistā* (*uiā*), superlatif d'un adjectif **iugos*, mais cette formation est sans exemple. *Iūxtā* présente sans doute le même *s* de desideratif que *mixtus*.

Iūlius (i consonne) : nom d'une gens à laquelle appartenait Jules César, qui prétendait descendre de Iūlius (ou Ascanius), fils d'Énée. Après sa mort et son apotheose, le mois de *Quin(c)tīlis*, où il était né, lui fut consacré et prit son nom : *iūlius mēnsis*, qui a subsisté sous cette forme, ou sous une forme dérivée, dans les langues romanes, M. L. 4612; et en celtique : irl. *iul*, comme en germanique : all. *Juli*. V. *Iuppiter*.

iūmentum : v. *iugum*, n° 10.
iūncus, *-ī* m. : jonc. Attesté depuis Plaute. M. L. 4619.

Dérivés et composés : *iūnceus*, M. L. 4615; *iūncetum* n.; *iūncinus* (*-na* « jonc », Grom.); *iūncosus*; *iūncinālis* « ὄνδοβρυχις » (Diosc. 3, 460); *iūncosco*, *-is* « pousser en jonc » (*dē uiti*); *eiūncidius* (Varr., Plin.). Sans étymologie sûre.

iūngō : v. *iug-*, n° 11.
iūniperus (*jiniiperus*, App. Probi; *iunipirus*, manuscrits de Caton, Pline, passim, d'après *pirus*?), *-ī*, t. : genévrier; genièvre. M. L. 4624.

Dérivé : *iūnipereus*. Sans étymologie; cf. toutefois gaul. *iupicellos* (Ps.-Diosc.). Panroman; les formes des langues romanes remontent à **iuniperus*; cf. *iunicia*, *ienicia* sous *iūnix*; et Meyer-Lübke, *Einf.*, 3, p. 158.

iūnius : v. *Iūnō*.
iūnix (*iūuenix*? rétabli par conjecture dans Plt., Mi. 304), *-icis*, f. : génisse. Rare. M. L. 4626; les langues romanes attestent aussi une forme dérivée **iūnicia* et **ienicia* (cf. *ieniperus*). M. L. 4622; B. W. s. u.

Ancien féminin en *-i-* de **yūwen-* (v. *iūuenis*), cf. skr. *yūni*, élargi par **-k-*, comme dans le type en *-trix* du féminin des noms d'agent. Pour le masculin, cf. *iūuencus*.

Iūnō, *-ōnis* f. : Junon, déesse italique, assimilée plus tard à Héra. C'est la déesse des femmes, qui ont chacune leur *Iūnō* comme chaque homme a son *genius*; c'est par elle que jurent les mères de famille (*Eiūnō*); cf. Alcémène, Plt., Amp. 831, *per supremi regis regnum iuro et matrem familias | Iunonem, quam me uereri et*

mentere est par maxime. Elle préside aux mariages et aux accouchements, *Iūnō Prōnuba, Lūcina*. La planète que nous appelons *Vénus* porte le nom de *stella Iūnōnis*.

Dérivés : *iūnōnius* et *iūnius* (sc. *mēnsis*) : mois de juin, M. L. 4625; irl. *iuin*, germ. *Juni*; d'où *Iūni-jūla*; *iūnōndis*; *iūnōnicola*, *-gena*, composés artificiels et poétiques.

N'a sans doute aucun rapport avec *Iuppiter, Iouis*. Rien, du reste, n'indique que l'ŷ de *Iūnō* repose sur une ancienne diphtongue *ou*; le nom étrusque est *uni*. On rapproche *iūuenis, iūnix*.

Iuppiter, Iouis m. : Jupiter, dieu du jour lumineux. *Iuppiter* est une forme de vocatif avec gémination expressive de l'initiale du second terme du composé; l'emploi du vocatif étant le plus fréquent, la forme de ce cas a pris le rôle du nominatif *Diēspiter*, qui est, du reste, attesté, e. g. Plt., Poe. 739; Varr., L. L. 5, 66; 9, 75 et 77. A côté de *Iuppiter*, on trouve dès Ennius un nominatif *Iouis* (*Diouis*, ap. Varr., L. L. 5, 66) fait d'après les cas obliques sur le modèle *ciuis, ciuem*, etc. *Iouis* figure dans *Iouis diēs* « jeudi », M. L. 4594 (forme remplacée par le dérivé **iouia* dans certains dialectes italiens, M. L. 4591), et britt. *dydd Iau*; dans *iouis barba* « joubarbe », M. L. 4593; l'adjectif dérivé *iouialis* est conservé en logoudorien, M. L. 4592. Dérivés servant de cognōmina : *Iouinus, Iouiānus*, et *Iūlius* de **Iou-il-*, cf. osq. *iūvilas, diūvilam* **ioui-las*, *-lam*, etc. Cf. aussi *iūglans*. Sur l'emploi de *Iuppiter* en roman, v. M. L. 4628.

Cf. skr. *dyauh*, gén.-abl. *dyāvā*, loc. *dyāvai* « ciel lumineux », avec l'apposition *pūtā*, pour indiquer le rôle de « chef de famille » de cette personnalité divine : *dyāvāh pūtā*, en regard de la terre, qui est une « maîtresse de maison » et une « mère », *mātā*; gr. *Ζεύς*, Δι(τ)ῆς, omb. *Iupater*. Suivant son habitude, le latin emploie pour tous les cas autres que le nominatif-vocatif un même thème, qui est ici celui du vocatif : *Iou-* repose sur **dyen-*. Le fait est italique commun; on a ainsi le datif osq. *Diūvei*, omb. *Iuve*. *Diem* est l'ancien accusatif de ce mot (v. *diēs*); le sentiment du lien entre les mots a subsisté dans *Diēspiter*. — V. aussi *deus*.

iūrgō (*iūrigō* dans Plt., Mer. 119; cf. *pūrigō* et *pūrgō*), *-ās*, *-āui*, *-ātum*, *-āre* : se quereller, se disputer. Cf. Non. 430, 26, *iurgium et lis hanc habent distantiam. Iurgium leuior res est... M. Tullius de Republica lib. IV* (8) : « *admiror nec rerum solum, sed uerborum etiam degantiam. « Si iurgant », inquit : beneuolorum concertatio, non lis inimicorum, iurgium dicitur.* — *Et in sequenti* (8) « *iurgare igitur lex putat (uetat?) inter se uicinos, non liigare* ». Terme de la langue familière.

Dérivés et composés : *iūrgium* n. : querelle, dispute, brouille; séparation entre l'homme et la femme (différent de *diuortium*, Dig.), d'où *iūrgiare*, M. L. 4631; *iūrgiosus*; *iūrgatiō* « iūris actiō », P. F. 92, 9; *-tor*, *-trix*, *-tōrius*; *obiūrgō* (*obiūrgō*) : gourmander, blâmer; *obiūrgatiō*.

Le rapport avec *iūre agō* est-il plus qu'une étymologie populaire? Semble fait sur *iūs*, comme *liūgō* sur *lis*.

iūrō : v. le suivant.
iūs, iūris n. (ancien *ious*; cf. CIL I² 583, 19, 123-122 av. J.-C., *ious* à côté de *iudicem*) : droit. Le mot

a dû signifier à l'origine « formule religieuse qui a force de loi », d'où l'emploi du pluriel *iūra* (*iūra lēgēsque*); *iūdex* : celui qui dit la formule de justice »; *iūs orāre*; *iūsque fāsque est, iūs iūrāre* « prononcer la formule sacrée qui engage », d'où *iūsiurandum*. La valeur religieuse ancienne transparaît encore dans les expressions *iūstae nūptiae, iūsta funera, auspicia*, dans l'opposition de *iūre* à *uiūō* (*creātus*). Néanmoins, le rapport sémantique entre *iūs* et *iūrō* n'est plus senti en latin : *iūs* n'y a plus que le sens « laïque » de « droit, justice » (par opposition à *fās*), *iūs ciuile, i. gentium*; cf. Serv., ad Georg. 1, 269, *ad religionem fās, ad homines iura pertinent*; et de « tribunal, magistrat », in *iūs ire, ambulāre*, etc. Toutefois, pour Cicéron, la connaissance de *iūs* était encore une obligation des pontifes : *pontificem bonum neminem esse nisi qui ius ciuile cognosceret*; et Tite-Live, 9, 46, parlant de Cnaeus Flavius, scribe d'App. Claudius, écrit : *ciuile ius repositum in penetralibus pontificum euulgauit*. Attesté de tout temps; non roman (cf. *regō, rēctus*).

Nombreux dérivés, composés et juxtaposés qui ont à leur tour fourni des familles nombreuses :

iūstus, *-a*, *-um* (de **iouistō*?) ; cf. peut-être *iouestod* « iūstō(d) », sur la pierre du Forum, CIL I² 1 — mais le sens est peu sûr — et la glose de P. F. 93, 12, *iouiste* [l. *iouestē*?], *compositum a Ioue et iuste*) : conforme au droit, juste. Usité de tout temps. Formes romanes savantes. M. L. 4635; celtique : irl. *iust* « iūstum », *uis* « iūstus ». D'où *iūstitia* et les contraires *iniūstus* et *iniūstitia*; *iūstium* n. : vacance des tribunaux, arrêt de la justice; cf. *sol-sitium* et *stō*; *iūstificus* (Catulle), *-ficō* (Tert), *-ficiō* (= δικαιομα, δικαιοσις, δικαιοσύνη langue de l'Église), *-ficiōr*.

iniūrus : *-m, periūrum*, P. F. 97, 20; Plt., Pers. 408. Cf. *periūrus* et *periūrium*; *iniūrius* (archaïque). De là *iniūria* f. : *ex eo dicta est quod non iure fiat : omne enim quod non iure fit, iniuria fieri dicitur : hoc generaliter. Specialiter autem iniuria dicitur contumelia. Interdum iniuriae appellatione damnum culpa datum significatur : interdum iniquitatem iniuriam dicimus*, Dig. 47, 10, 1. M. L. 4442 a.

Dérivés : *iniūriōsus*, qui remplace *iniūrius*; *iniūrior*, *-āris* (tardif); *iniūriō* (Ital.).

perīurus, qui se rattache originellement plutôt à *iūs* qu'à *iūrō*, quoique par le sens il ait été rattaché à *iūrō*, ainsi que son dérivé *perīurium*.

Juxtaposés : *iūris* et *iūre-cōsultus*, *-peritus*; *iūris-dictiō* (mais *iūridicūs*), *-prūdēs*, *-tia*.

iūdex (ancien *ioudex*) m. : celui qui montre ou qui dit le droit, juge. Panroman. M. L. 4599. De là *iūdicō*, *-ās* : juger. Panroman. M. L. 4600, et celtique : irl. *iudic*; *iūdicium* : jugement, tribunal, M. L. 4601; *iūdicialis*; *iūdicarius*. En passant de la langue du droit dans la langue commune, *iūdex* et ses dérivés se sont dépouillés de leur sens technique pour prendre le sens plus large de « estimer » et même « penser » (cf. *arbitror*). Cf. le mot « juger » en français et, inversement, la restriction de sens de *κρίνω*. Il en est de même de *iūstus, iniūria*. *Iūdicō* a fourni de nombreux dérivés : *iūdicatiō*, *iūdicatus*, etc., et composés : *ab-iūdicō* « enlever par un jugement »; *adiūdicō* « adjudger, attribuer »; *diū-dicō* « décider par un jugement », *discerner*; *praēiūdicō*

« juger en premier ressort » et « préjuger », d'où praeiudicium : jugement antérieur, précédent ; jugement anticipé, préjugé et préjudice.

iūrō, -ās (de *iōuesō?) ; cf. peut-être iouesat « iūrat » de l'inscription de Duennos, CIL I² 4, dont le sens est obscur et contesté ; *iourō ; cf. contiourese, S. C. Bac.) : dénominateur de iūs, prononcer la formule rituelle (cf. iūs iurandum, iūrāre in uerba magistrī), jurer, prêter serment. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4630.

Dérivés : iūrāmentum : serment, jurement ; forme tardive (d'après sacrāmentum) qui se substitue à iūs iurandum et qui a passé sous des formes savantes dans les langues romanes, M. L. 4629 ; iūrātus : qui a juré, et iniūrātus : sans avoir juré ; iūrātor : celui qui fait un serment, ou qui fait prêter serment ; iūrātio, -tiōnis, -tōrius.

Composés : ab-iūrō : nier ou refuser par serment : a. crēditum, pecūniam (= ἀποβουμν) ; adiūrō : adjurer, affirmer par serment ; con-iūrō : jurer ensemble, se conjurer (= συνβουμν) ; con-iūrātī : con-iūrātio ; e-iūrō : même sens que abiūrō ; obiūrō : -are iureiurando obstringere, P. F. 207, 2.

D'autres composés présentent un ē intérieur qui doit reposer sur un ancien ū, ainsi :

dēiērō, -ās (on trouve déjà la forme refaite dēiūrō dans la lex Repet., CIL I 198, 19, et assez souvent dans les manuscrits et chez les grammairiens ; Apulée emploie en outre une forme déponente deiētor, Met. 10, 15) ; Prisc., GLK II 27, 16 : deiētor, peierat pro deiurat peiurat. Pour le sens = ἀνοβουμν, jurer avec force. Le verbe, d'emploi assez rare, est archaïque (Plt., Tér., Lucr., Varr.) ou postclassique. Donat, Hec. 771, enseigne que le mot a deux sens, suivant la quantité de l'initiale : -at deos iurat... aut ualde iurat... si corripit deiētor « deos iurat », si producte, « ualde iurat » (Eun. 331), distinction tout artificielle ; la variation de quantité de l'initiale est la même que dans eiciō/eiciō. — dēiērātio, CIL VI 10298, 9.

eierō (à côté de eiūrō refait sur iūrō) : récuser un juge, abjurer. Technique : bonam cōpiam eierāre « se déclarer insolvable ».

peierō (peiiērō, perierō ; cf. Plt., St. 299, perieratiunculas A, periuratiunculas P ; Horace, C. 2, 8, 1, perieratī ; Bern. 363, perierat ; Luc. 6, 749 ; Bern. 45 ; v. Uesner, Fleck. Jahrb. f. kl. Phil. 91 (1865), p. 226 sqq. Hofmann, IA 28, 61 ; à côté de periiūrō, forme refaite) : faire un faux serment, se parjurer ; cf. Cic., Off. 3, 108 ; Hor., Od. 2, 8, 1, iuris... peieratī = periiūrī.

Vieux terme juridique et religieux dont le correspondant se retrouve en indo-iranien dans des formes fixées : véd. yōh « salut ! » et la vieille formule oīm ca yōh ca, av. yaoz-dadāiti « il purifie, il rend rituellement pur ». On rapproche aussi alb. jē « permission », ce qui est plus douteux. — La question se pose de savoir si v. lat. ious repose sur un ancien *ye/ous ou sur *yewos ou *yowes. La première hypothèse est celle que suggère le mot indo-iranien. A l'appui de la seconde, on cite iouesod de l'inscription du forum, qui signifie peut-être iūstō (l'interprétation est incertaine) et qu'appuierait la glose obscure de Festus citée plus haut. Goldmann, dans sa Duennoschrift, écarte le iouesat « iūrat » qu'on a souvent supposé.

L'ā de iūstus est long et repose sans doute sur une

ancienne diphtongue. L'u de irl. huise « juste » paraît être bref. Et, à en juger par les composés peierat, dēiērāre, le latin a aussi trace d'une forme à degré calique zéro : *yus-, qui est celle que l'on attend dans les dérivés. La forme iūrō aurait subi l'influence de iūs à laquelle aurait échappé les composés grâce au timbre de la voyelle y et phonétiquement à l'explication de peierāre par peior (Brugmann, IF 12, 396) est in vraisemblable.

iūs, iūris n. : sauce, jus ; bouillon. Ancien. Conservé en français et provençal. M. L. 4633.

Dérivés : iūrulentus (cf. pūrulentus), iūrulentia (Tert.) ; iūsulum (Cat.) ; iūsulārius ; iūsullum (Erfurt.), M. L. 4634, et britt. iscell ; iūsulātus ; iūsulātus.

Cf. skr. yūh « bouillon de viande ». C'est le mot indo-européen qui indique un mets confectionné avec de la viande cuite dans une sauce. On a souvent des dérivés du mot radical : skr. yūgam et aussi une forme à suffixe fixe *-n- : yūg-ān- qui fournit les cas autres que le nominatif-accusatif ; v. sl. juza, lit. jūše et v. pr. iūss (en baltique, désigne une soupe de poisson). On rapproche aussi gr. ζῆμα « levain », qui est loin pour le sens et pour la forme. Sur irl. hih glosant lat. pulv. et v. gall. iot, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 65.

iusquiamus, -ī m. (Pallad., Vég.) : forme corrompue de hyscycamus = gr. ὑσκόμαχος. Sur qui = xu, v. Niddermann, Emerita, XI, p. 268 sqq.

iūsum (iosum, iussu, iusu, iosu) : « en bas » ; opposé de sūsum. Attesté dans saint Augustin. Semble une déformation tardive de deorsum > *diossom > iūsum, sous l'influence de sūsum, avec lequel il formait couplet. M. L. 2567.

Dérivé : iūsānus (iōs-).

*iutta (iota), -ae f. : soupe. Mot tardif (Rufus, VI^e siècle), non latin. M. L. 4636.

iūturna, -ae f. : nom d'une nymphe, sœur de Turnus et jointe à Voltumnus, sans doute d'origine étrusque, comme semble l'indiquer sa finale. Les rapprochements avec diūturna où avec iuuō reposent sur des étymologies populaires.

iuuenicus, -a, -um adj. formé à l'aide du suffixe -os sur le thème *iuuen- qu'on a dans iuuenis, iuuenilis, jeune (en parlant des animaux) : iuuenicus équus, Lucr. 5, 1074. Usité surtout avec valeur de substantif comme iūnix, dans un sens restreint par la langue rustique : iuuenicus « jeune taureau », iuuenica « jeune génisse », M. L. 4641. Les poètes de l'époque impériale l'emploient dans le sens de « jeune homme », « jeune fille », à l'imitation de gr. ἰουέος, δῆμαλις. La langue de l'Église connaît le diminutif iuueniculus, -la (adjectif et substantif), M. L. 4639, et les langues romanes attestent un second diminutif *iuuenicellus, M. L. 4640. Cf. aussi iuuenārius (negōtiātor) ; iuuenicūlēsco (d'après adulēsco), St Ambr. ; Iuuenicus, -ātus.

La phonétique de iuuenicus est inattendue ; en latin, on devrait avoir *iuuincus. Le mot est peut-être d'origine dialectale ; cf. ombr. iueka, iuenga « iuuenca » ; v. cupencus.

V. iuuenis. Terme d'éleveur qui pense surtout à l'âge

des animaux ; cf. des expressions comme bimus, bidēs et tridulus. Faits analogues dans v. sl. junct, au sens de lat. iuuenicus, et lit. jaunikis « fiancé » et « jeune animal ».

iuuenis, -is adj. m. et f. (pas de neutre), comparatif iūnior, M. L. 4623 (fr. « gindre » subst.), pas de superlatif : jeune (se dit de l'homme). Usité surtout comme nom iuuenis m. et f. : jeune homme, jeune femme. L'emploi comme adjectif et le genre féminin sont sans doute récents et secondaires, du reste rares. On sait que les Latins placent le iuuenis entre l'adulēscoens et le senior, dans la période qui s'étend à peu près de vingt à quarante ans ; cf. Gell. 11, 28, 1, eos (milites) ad aetatem XLVI iuniores, supraque eum annum seniores aptellauit (Seruius Tullius). — Iuuenis est un thème en -nis (le génitif pluriel est toujours iuuenum), qui, comme -nis, v. Ernout, Philologica I, 135. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4642. Les formes romanes de iuuenis, ainsi qu'il gijoune, reposent sur *iuoenis, avec le vocalisme qui se retrouve en ombrien et en indo-iranien ; v. plus bas.

Dérivés : iuuenicus, iūnix (v. ces mots) ; iuuenta « jeunesse », scil. aetās, cf. CIL X 4362 (surtout poétique), par opposition à senecta (aetās, sept fois dans Plaute contre un exemple de senecta seul, v. F. Schoell, IF 31, 310), M. L. 4643 ; iuuentās, -ātis f. (surtout poétique) personnifiée et désignée correspondante à Hébé ; iuuentūs, -ūtis f. : forme normale, de type ancien, qui trouvait un point d'appui dans senectus : 1^o jeunesse, considérée comme une force active ; 2^o « jeunesse », collectif, iuuenum multiūdō. Sur le groupe iuuentūs, senectūs, v. Ernout, Philologica I, 225 sqq.

De iuuenis sont dérivés iuuenālis (d'après uirginālis), M. L. 4638 a ; iuuenilis (d'après puerilis), qui sont employés comme adjectifs. A l'époque impériale apparaît iuuenēsco (= ueuēlō), créé sur le modèle de adulēsco, senēsco, et plus tard iuuenāscō d'après puerāscō. Horace emploie iuuenor, A. P. 246, qui est glosé ueuēplō et qui traduit plutôt ueuēloμαι, et les gloses ont iuuenent : ueuēplōstov, CGL II 94, 19. Cf. encore iuuenta f. (Filastr.), iuuenulus (Greg. Tur.), iuuenālēs, CIL V 5134 ; Iuuentius, -tiānus.

Pour le intérieur de iuuenis, cf. les composés de uenō, où l'e se maintient devant un -i- de syllabe suivante, cet -i- étant ici un élargissement destiné à fournir un nominatif clair, comme dans canis. La flexion est en -n- pour le reste.

Iuuenis doit être rapproché des mots du type aeuom (g. u.) et signifie « celui qui est dans la force de l'âge » ; les iūniōres formant la catégorie de citoyens s'opposant aux seniōres.

Le sanskrit a le même vocalisme radical que le latin : yūva « jeune », acc. yūvānam, gén.-abl. yūvādhī (cf. lat. iūnit), etc. ; mais l'Avesta a dans le nominatif singulier le vocalisme a (représentant e) qu'a le sanskrit dans yōviyas- « plus jeune » (cf. le comparatif m. gall. ieu, v. ir. óa « plus jeune »), yōvištah « le plus jeune » ; cf. ombr. iouie « iuuenēs ». Le baltique et le slave ont un dérivé, sans doute à ordāhi, lit. jāunas « jeune », v. sl. junū. Le suffixe à prépalatale de skr. yuwaçh « jeune » est chose à peu près unique ; la gutturale doit être ancienne, à en juger par les formes parallèles :

lat. iuuenicus « jeune bœuf », gall. ieuanc, ir. oac « jeune », ou, avec vocalisme radical zéro, comme en latin, got. juggs « jeune » (comparatif jūhiza). Le dérivé iuuenta rappelle got. junda « jeunesse » (sans que la rencontre implique communauté originelle), tandis que le reste du germanique a une forme en -ti- : v. h. a. jugund, etc., iuuentūs rappelle ir. óitiu « jeunesse » (véd. yuwa-tih, qui signifie « jeune fille », est indépendant de ces noms de notion) ; la conservation de la forme en -tūs s'explique par la valeur spéciale du mot.

iunō (iou- dans iouent « iuuent » d'une inscription latino-falisque, CIL I² 364, avec o provenant d'une dissimilation graphique ? — comme dans flouius ; adiouanto, Rev. Arch., 1933, 398 ; adiouta, CIL I² 1805), -ās, iūū, iūtum (et iuūtum dans iuūtūrus ; iuūtūus dans Theod. Mops.), -āre : faire plaisir à (surtout à l'impersonnel iuuat). Iuuaire... in utroque (scil. in sensu et in animo) iuuar, ex coque iucundum, Cic., Fin. 2, 4, 14 ; par suite « aider ». Dans ce dernier sens a tendu à être remplacé par le perfectif à valeur intensive (moyenne?) adiuuō et son fréquentatif adiūtō ; iuuō ne dépasse guère dans la littérature le I^{er} siècle de l'Empire. A subsisté pourtant en italien et en logoud. M. L. 4638.

Dérivés et composés : iuuāmen, -mentum, tous deux bas latins (comme adiuuāmen, -mentum). adiuuō, -ās : venir en aide à (Ancien, usuel. iūtrix (Inscr.) ; iuuantia, -ae f. ; iuuābilis (Boèce).

Dérivés : adiūtōr, -trix, -tōrium, M. L. 173 ; adiūmentum, etc. Ennius a un futur du perfectum adiūtērō (cf. Cic., Cato mai. 1, 1), et Catulle 66, 18, iū(u)erint (subjunctif parfait), cf. Neue-Wagener, Formenl.³, III, p. 492. La brève de ces formes est étonnante et adiuro doit sans doute se lire adiūrō, forme du type nōrō, dēuōrō (= dēuōerō) ; adiuro n'étant qu'une graphie destinée à éviter la confusion avec le composé de iūrō, adiūrō. Cette graphie, mal comprise, a donné lieu chez les élégiaques comme Catulle et Propertius (2, 23, 22) à la scansion trisyllabique iu(u)erint. adiūtō (et adiūtōr), -ās : aider. Attesté depuis Plaute. Intensif expressif appartenant à la langue parlée ; banni de la prose classique. Panroman. M. L. 172.

Dérivé : adiuuābilis (Plt.). dēiuuō (Plt., Tri. 344, et Didasc. apost. 29, 15).

A iuuō se rattache aussi (cf. Cic., Att. 16, 16 b, 17) l'adjectif iucundus « plaisant, agréable », formé avec le même suffixe que fē-cundus, etc. Ancien, usuel et classique. Rapproché de iocus par étymologie populaire, d'où la graphie iōcundus.

Dérivés : iucundē ; iucunditās ; iucunditūdō (Gloss.) ; iucundō, -ās (latin ecclésiastique) « réjouir, charmer » = ἐντροφός, traduit au passif εὐφραίνουμαι ; composés : iniucundus, -ditās (d'après ἀγδής, ἀγδία, cf. insuānis). Noms propres Iucundus, -diō, -dillus, -ditus.

Pas d'étymologie sûre. V. Specht, KZ, 1938, 207, et 1944, 52, qui rapproche skr. āvati « il aide ».

ir. iou, gall. yw : if. Emprunt tardif au gaulois ; cf. ieu, gall. yw : le germanique a v. h. a. iwa « Eibe ». Cf. taxus. M. L. 4560.

iuxtā : v. iugum, n^o 12.

K

k : ancienne lettre de l'alphabet latin, correspondant au *k* grec, usitée à l'origine pour noter l'explosive gutturale sourde devant *a* (cf. *kaput*). A disparu rapidement de l'usage au profit de *c* et n'est plus conservée

que dans quelques mots où la tradition l'a maintenue. *Kaeso*, cognomen noté *K.*; *kalendae*, noté *K.* ou *Kal.* et parfois *Karthägö*.

kalendae : v. *calendae*.

***labarum** (-rus vulg.), -In. : bannière, étendard impérial. Attesté à partir de saint Ambroise; passé en grec byzantin sous la forme λάβρον, λάβαρον. Étymologie inconnue; cf. Pisani, Rc. Acc. Linc., s. VI, v. 8, p. 338.

labeônia, -ae f. : nom d'une plante, identique au *marrubium*, gr. πράσινον (Diosc. 3, 109). Dérivé de *labium*; cf. *labeō(n)*.

lābēs, -is f. : tache, sens physique et moral; cf. P. F. 108, 17, *macula in uestimento dicitur, et deinde μεταφορικώς transfertur in homines uituperatione dignos*. Dérivé : *lābēcūla* (Cic.). Identité complète de forme avec *lābēs* « chute »; les dictionnaires étymologiques modernes, Bréal-Bailly, Walde, Muller, concluent, contre Curtius, à l'existence d'un seul mot qui aurait d'abord signifié « chute », puis « ce qui cause la chute » ou « ruine », puis, par affaiblissement et restriction de sens, « défaut » (sens, du reste, non attesté), et finalement « tache », au sens concret. « C'est une dégradation du sens, dit le dictionnaire de Bréal et Bailly, qui peut être rapprochée de ce qui a eu lieu en français pour le verbe *abîmer*. » Mais *lābēs* est employé simultanément par les mêmes auteurs dans le sens de « tache, souillure » et dans le sens de « ruine », sans qu'il y ait trace d'une évolution d'un sens vers l'autre. Dans l'esprit des Latins, il y avait là deux mots distincts et Cicéron avait conscience de ne pas employer le même terme quand il écrivait, dans le sens (physique et moral) de « chute, ruine » : ... *tantos terrae motus in Italia factos esse ut multis locis labes factae sint terraeque desederint*, *Diu.* 1, 35, 78; *innocentiae labes ac ruina*, *Flac.* 10, 24; [*Verres*] *labes atque perniciēs prouinciae Siciliae*, *Verr.* 1, 1, 2; *ad illam labem atque eluuiem ciuitatis peruenire*, *Dom.* 20, 53; et dans le sens de « souillure » (physique et morale) : *habeo quem opponam labi illi atque caeno*, *Sest.* 8, 20 (cf. 11, 26); *saeculi labes atque macula*, *Balb.* 6, 15; *animi labes nec diuturnitate euanescere nec annibus ullis elui potest*, *Leg.* 2, 10, 24. On ne pourrait admettre le passage de *lābēs* « chute » à *lābēs* « souillure » qu'en supposant, sans témoignage, quelque situation spéciale — pour la langue religieuse? — où il aurait été déterminé par une conception bien définie. — *Lābēs* « chute » est plus anciennement attesté (Enn., *Plt.*) que *lābēs* « tache » (Cic., époque impériale). Tous deux appartiennent à la langue écrite. Voir *lābor*. Les représentants romans sont rares et de sens éloigné. M. L. 4806.

labia, -ōrum (*labiae, labae*) n. pl. : lèvres. La forme *labia* a été de bonne heure interprétée comme un féminin singulier; d'où *labiae* et *labae*, déjà dans Plaute [cf. *labrae*; une influence de *genae, mālae* est possible]; v. Nonius 210, 27 sqq. Le singulier est très rare (*labium* dans *Serenus ap. Non.*, l. 1.; *labia* avec sens technique

L

dans *Caton, Agr.* 20, 2). Même sens que *labrum*, quoique les grammairiens s'efforcent de l'en distinguer; ainsi *Donat, ad Eun.* II 3, 45, *labra sunt superiora, labia inferiora*; cf. *Charisius, GLK I 103, 4, labra et labia indistincte dicuntur, et deminutio labella, non labiae, ut quidam uolunt... Verrius autem Flaccus six distinxit : modica esse labra, labia immodica, et inde labiones (labiones) dici*. En réalité, *labeō* « lippu » est un surnom, comme *capitō* « qui a une grosse tête », *frontō, nāsō*, et c'est le suffixe qui lui donne son sens augmentatif; cf. gr. γελών. Dérivés de *labeō* : *labeōsus* (*Lucret.*). Sur *labeō* comme nom de poisson (le « labre »), v. *Schuchardt, Zts. f. roman. Phil.* 31, 641.

Labia, labiae sont archaïques et postclassiques et appartiennent sans doute à la langue parlée, comme le prouve la création de *Labēō* (en face duquel *Labrō* n'existe pas); la langue classique emploie *labra*. M. L. 4805 et 4808.

V. *labra*.

***lāb- /lāb-** : 1° *lābor*, -eris, *lapsus sum, lābi* : glisser (sens propre et figuré), chanceler, s'échapper (des mains, etc.); au sens moral « commettre une faute » (cf. *peccāre, cadere*). Souvent joint à *cadere*; cf. *Cic., Phi.* 2, 21, 51, *labentem ac prope cadentem rem publicam fulcire*; *Bru.* 49, 185, *in aliqua re labi et cadere*. Ancien, classique, usuel.

2° *lābō*, -ās, -āui -ātum, -āre : glisser de manière à tomber, s'affaisser, s'écrouler (sens physique et moral). Ancien, classique et usuel. La différence entre les deux verbes consiste en ce que *lābi* peut se dire d'un glissement qui n'est pas suivi de chute : désigner, par exemple, le rampelement du serpent, la marche du navire, le vol d'un oiseau, la course d'un astre, la marche insensible des années, tous sens que n'a jamais *labāre*. Pour la valeur du type en -ā-, cf., par exemple, *oc-cupāre, ē-ducāre*. L'alternance ā/ī est parallèle à ce qu'on rencontre dans *dūcere, dūcere* et *ēdūcāre, dūcāre*. En dehors de ce cas, les emplois se recouvrent souvent. A côté de l'exemple des *Phi.* 2, 21, 51 cité plus haut, on trouve dans *Cic., Mi.* 25, 68, *ominis... rei publicae partis aegras et labantes*, etc. Du reste, il a dû se produire des confusions dans les manuscrits. Aucun des deux n'est représenté en roman.

Formes nominales et dérivés : *lābēs*, -is f. : chute; mot formé comme *caedēs*, etc.; conservé dans quelques dialectes italiens, B. W. *lave*; M. L. 4806. Dérivé en -ēs d'un thème radical, comme *sēdēs*. *Lābīna* « place glissante » (*Ital.*; cf. *Isid.*, *Or.* 16, 1, 4); cf. *labīna, lapsus inferens, aquae per uiam alluiones* (*Aug., Ps.-Hier., Gloss.*), et M. L. 4807; *lābōsus* (*Lucil.* 109, *iter labosum atque lutosum*, qui n'explique pas, malgré *Muller*, le passage de *lābēs* « chute » à *lābēs* « tache »). *Lābō-*

sus est formé d'après fragōsus; lābidus (Vitr.), d'après solidus; lābilis (Ter. Maur., Amm., Arn.); lābundus (Acc.); lābidundus (Tiberian).

lapsus, -ūs m. : glissement, chute (sens physique et moral), M. L. 4906; *ezlapsus, 3019 a.

lapsōsus (Gloss.), cf. lābōsus; lapsiō : un exemple de Cic., Tu. 4, 12, 28, haec in bonis rebus facilitas nominetur, in malis proclivitas, ut significet lapsionem; lapsō, -ās, -āre (non attesté avant Vg., rare et surtout poétique) : glisser à plusieurs reprises, tomber sans cesse; lapsēlis = γλωσσός (Gloss.); lāpsinōsus (Cassiod., d'après uorāginōsus); lāpsūra (Gloss.).

Composés : 1° ad-, col-, dē-, dī-, ē-, il-, inter-, per-, prae-, praeter-, prō-, rē-, sub-, super-, trāns-lābor, dans lesquels le préfixe ne fait que préciser la signification locale donnée au verbe ou l'aspect (comme dans collābor).

2° de lābō : lābāscō, -is (lābāscor; labescō, -cor, Gloss.) et collābāscō (d'aspect déterminé) : chanceler, s'écrouler. Surtout archaïque (Acc., Plt., Tér., Lucr.); labe-faciō (ancien, classique) et son intensif : labefactō, -ās : faire tomber, abattre (mot favori de Cicéron), et collabefactō (rare et poétique). Passif : labefiō, collabefiō, mais labefactiō (époque impériale); illabefactus (Ov. = ἀσάλευτος) : indestructible.

Aucun des rapprochements auxquels on a pensé ne satisfait : got. slepan « dormir » est exclu par le sens et par la voyelle ā; de même v. isl. slápr « homme ivre » et, par suite, v. h. a. slaf, all. mod. schlaff, comme v. sl. slabŭ « mou »; lit. slōbŭ « avoir une faiblesse » a un ō qui ne saurait être ancien. Pour rapprocher skr. lāmbati « il pend », il faut supposer un type populaire où -m- serait un procédé expressif. S'il y a entre ces mots des parentés réelles, ce ne peut être que s'il s'agit d'un groupe de mots expressifs à fortes variations de forme et de sens. C'est ce qui, à la rigueur, permettrait de rapprocher le substantif labr.

labor (labōs), -ōris m. : travail (en tant qu'effort fourni), labeur; souvent avec un sens accessoire d'effort fatigant, d'épreuve(s). Le genre animé (cf. sopor) indique qu'à l'origine le mot désignait une force agissante. On admet souvent que labor, -ōris s'apparente à lābō, -ās et lābor, -ēris et que le sens en a d'abord été « charge » (sous laquelle on chancelle); sens qu'on peut retrouver dans des emplois comme : saxa si sint in locis tectis, sustinent laborem; sin autem in aperitis, friantur et dissoluantur, Vitr. 2, 7, ou dans des phrases où labor accompagne leuis, leuāre ou grauāre; cf. Plt., Cap. 196, decet id (= aerumnam) pati animo aequo : si id facietis, leuior labos erit; cf. aussi Vg., G. 2, 343, nec res hunc tenerae possent perferre laborem; Aen. 2, 707-708, ceruici imponere nostrae... nec me labor iste (la charge que tu es) grauabit; et labōrō a le sens de « plier sous la charge, ou sous le choc », par exemple dans Hor., Od. 1, 9, 1 sqq., uides ut alta stet niue candidum / Seracae, nec iam sustineant onus siluae laborantes; id., ibid., 2, 9, 6 sqq., aquilonibus / querueta Gargani laboranti; cf. aussi Cés., B. C. 2, 6, 2. De là on serait passé au sens de « peine, souffrance, fatigue » (supportée dans l'accomplissement de quelque tâche, cf. πόνος) : belli, Lucinae labōrēs; sur la différence entre labor et dolor, v. Cic., Tusc. 2, 15, 35, interest aliquid inter laborem et dolorem... labor est func-

tio quaedam uel animi, uel corporis, grauioris operis et muneris; dolor autem motus asper in corpore alienus et sensibus); puis, par un nouvel affaiblissement, au sens de « travail, effort, labeur » (cf. aerumna). Mais le mot qui désigne le travail, c'est, dans la langue classique, opus (résultat), opera (activité). Labor s'emploie très communément dans la langue rustique, où les travaux sont particulièrement durs : boum labores, dit Vg., G. 4, 118 et 325; laborare frumenta ceterosque fructus, Tac., G. 45; de là les sens techniques de « labour, labourer » conservés dans les langues romanes; cf. M. L. 4809, 4810 (panroman, sauf roumain). Celtique : irl. lawor, lubair, britt. lafur.

Dérivés : labōrō, -ās : être à la peine ou à l'ouvrage, lutter péniblement, être en péril (en parlant de combattants, cf. πονέω); souffrir; se donner de la peine, s'inquiéter de (le plus souvent employé absolument, l'emploi transitif n'apparaît qu'à l'époque impériale, e. g. Tac., G. 45, cité plus haut; labōrātīō, -ōis (tardif); allabōrō (= ἐπιπονέω) « se donner un surcroît de peine » (Horace); collabōrō (Tert.); ūlabōrō « travailler à » (Tac.); labōrātus « travaillé, laborieux »; ūlabōrātus = ἄπονος « non travaillé, sans peine »; tous deux postclassiques; elabōrō : obtenir ou réaliser à force de peine ou de travail, accomplir tous ses efforts à; labōriōsus : laborieux (sens actif et passif), formé sur factiōsus, religiōsus?; labōrifer (cf. χαματιφόρος, Ov.). V. B. W. labourer.

labra, -ōrum n. pl. (singulier rare, e. g. Plt., Mer. 310; Tér., Ad. 559; précisé par une épithète, l. superius, Cés., B. G. 5, 14) et, secondairement, labrae, -arum (acc. pl. labras, tab. deuotionis; v. Ernout, Rec. textes arch., n° 410; cf. labiae) : lèvre(s) de l'homme ou de l'animal. D'où les sens techniques de « bords d'un vase, d'un fossé », etc. (cf. χεῖλος). Ancien, classique, usuel. M. L. 4813. Les formes romanes remontent pour la plupart à labra et à labia.

Dérivés : labella, -ōrum, diminutif de tendresse; labrōsus (Celse) « aux larges bords »; labrātum, φιλῆνια βασιλῆων (Gloss.); labrātura (Chiron). Laberius?

Le seul rapprochement est avec un groupe de mots expressifs du germanique : v. angl. lippa m., v. h. a. lefa, v. iris. lepur, v. h. a. leffur. Terme populaire, comme le montrent la variété des formes, la consonne géminée de v. angl. lippa et le vocalisme de lat. labrum, labium, avec l'a « populaire », en face de l'e germanique. Il n'y a pas de nom indo-européen commun pour la « lèvre ». Le mot représenté par skr. śṣṭhah n'a le sens de « lèvre » qu'en indo-iranien (cf. lat. auium, ostium); en slave, ustina « lèvre » est un dérivé de usta « bouche »; gr. χεῖλος est isolé, de même que arm. surt'n.

labrum : v. laud.

labrūsea, -ae (sil. uitis ou ūua; doublet lambrusca dans CGL III 542, 20; les formes romanes remontent à la- et à lambrūsea, M. L. 4814; cf. sabucus et sambucus, etc.) f. : lambruche, vigne sauvage (Vg., Plin.). Panroman. Labruscum, -i n. : fruit de la vigne sauvage.

Rappelle laburnum. Pour le suffixe, cf. asinusca (de asinus), ceruisca (de ceruus).

laburnum, -i n. : aubour, arbre (cytisus laburnum) (Plin.). M. L. 4815. La forme aubour repose sur alburnum par étymologie populaire. Cf. uiburnum. Sans doute le mot d'emprunt; la finale rappelle le type (étrusque?) laburnus.

lact (formes accessoires : lacte, archaïque, cf. Non. 483, et Plaute; lact, Varr., L. L. 5, 104; les manuscrits de Pline hésitent entre lact [M dans 11, 232, 236] et lacte, 24, 100), lactis n. : lait (de femme ou de mammifère) et lait (suc) de plantes. A côté du neutre, la langue populaire connaît un masculin : acc. lactem, Pêtr. 71, 1; nom. lactis dans Oribase latin; cf. aussi lactēs). La variation entre lac et lacte a dû dépendre à l'origine de l'initiale du mot suivant, comme dans ac et atque, nec et neque : lac devant consonne, lacte devant voyelle; lac semble être une construction de grammairien. A l'époque classique, la première forme paraît plus littéraire; c'est la seconde qui est représentée dans les langues romanes. Attesté de tout temps. Panroman; féminin dans quelques dialectes. M. L. 4817. Celtique : irl. lucht, britt. laeth.

Dérivés et composés : lacteus : de lait, laiteux, conservé dans certains dialectes romans, M. L. 4829; circumlacteus = ὁ γαλακτίας κύκλος; lacteolus (poétique, Catulle); lactans, sur lequel semble avoir été formé lactō, -ās, qui a fourni à son tour les composés tardifs ablatō (traduction de ἀπογαλακτικῶν), allactō, M. L. 351; elactō (Gloss.); lactens, doublé de lactans, d'où lactēō : être allaité et être en lait; lactēsco, -is : se changer en lait; lactārius, cf. P. F. 105, 13, lactaria columna in foro oliitorio dicta quod ibi infantes lacte alendos deferabant; lactaria herba, euphorbe, M. L. 4827; lactāris (Marc.). lactōsus (Gloss.) = γαλακτώδης; lactiulosus = λιπογαλακτός (Pêtr., Sat. 57, Gloss.), cf. siliulosus, Hor., etc., et *lactiulum, M. L. 4830; lactineus : blanc comme le lait (tardif, d'après uirgineus); lactūca (latūca, tardif) f. (scil. herba) : laitue, féminin d'un adjectif *lactūcus qui est à lactō comme cadūcus à cadō; lactuca lactens, dit Plin. 20, 67, M. L. 4833; et germanique : v. h. a. latūh « Lattich »; celtique : irl. lachtoc; lactūcārius, -ārius; lactūcinus, lacticinium. Cf. encore M. L. 4834 et 4831, *lactuscula, lactinuscula « euphorbe »; lactilāgō, lactāgō (Diosc. = χαμαιδάφνη) « lauréole » ou « fragon » (Pseud.-Ap. 27, 6), cf. tussilāgō; lactrinus; lactiulārius (Diosc.); Lacturnus « dieu qui veillait sur les blés en lait » (Aug., Ciu. d. 4, 8, 4) : étym. populaire? La finale semble étrusque, comme dans Sāturnus; Lacturcia?; etc.

Composés : collecteus, -a, M. L. 2040; collaciāneus, -a (d'après collectāneus) : frère ou sœur de lait (d'où le simple lactāneus, Inscr.; cf. coalāneus). Composés en lact- (sur le modèle des types grecs en γαλα- : lactiolor, -ger. Cf. aussi delicus.

Sur lactō et ses composés, v. Ernout, Philologica I, p. 59 sqq. Un nom général du lait ne figure pas dans le vocabulaire de l'indo-européen. Il n'y a que des formes populaires du langage technique des femmes. Véd. dādhi, dādhih ne se retrouve pas plus loin que dans v. pruss. dādans, et skr. payāh, av. payō (à côté de paēma) plus loin que dans lit. pēnas. Les noms sont neutres et

les formes diffèrent entre elles. Ce qui rappelle lat. lac de plus près, c'est gr. γάλα, γάλακτος dont on a des formes aberrantes : hom. γάλαος (περγυλαγής), créét. γάλαος, γάλακον : γαλαθρόν, Hes., etc. Les noms celtiques sont faits de la racine de lat. mulgēō (v. ce mot). Le germanique, le slave, l'arménien ont autant de mots distincts. Un nom radical, sans l'élargissement en -i, figure peut-être dans delicus.

Pour l'emploi d'un féminin lactēs « laitance de poisson », cf. r. mōlōki (même sens) en face de mōlōko « lait »; sur un autre nom, v. l'article lactēs.

1. lacca, -ae f. : sorte de tumeur aux jambes des animaux (Chir., Vég.), M. L. 4818; laccōsa, même sens (Chir.).

2. lacca : plante identifiée dans les gloses à ancūsa (= ἄγκουσα, ancluse, plante à racine rouge) et calcatrippa. Sans doute emprunt au gr. λακκὰ ἄγκουσα. (Ps.-Democr.). D'où (pellis) lacchēna, Edict. Diocl. 8, 5.

laccānium, -i n. : plante du pied. Attesté dans l'Italia, Act. 3, 7 [cod. h.], où le mot correspond à gr. σφυρά, Vulg. plantae. Altération populaire de calcāneum sous l'influence de lacca 1?

laccar, -aris n. : plante inconnue servant à la teinture (Plin., Valer. 2, 17, 7), peut-être identique à lacca 2. Cf. baccar et lappa pour la formation.

laccātum, -i n. : vin épicié (?); CIL XV 4733. Peut-être dérivé du mot suivant.

laccus, -i m. : fosse, citerne (CIL III 6627). De gr. λάκκος.

Dérivé : laccārius (Cod. Iust.). Cf. lacus. M. L. 4820; m. h. a. lache.

lacer (lacerus, Prisc., GLK II 534, 7; Ven. Fort.), -a, -um : déchiré, lacéré, et aussi « qui déchire » (Ov., M. 8, 880). Sens spécial donné par les gloses « curtatis auribus », cf. plus bas dans P. F., et Thes. Gloss., s. u. Ancien (lacerō est dans Ennius), ni dans Cicéron, ni dans César. Surtout poétique et de la prose impériale. Il est difficile de dire si lacerō est le dénominateur de lacer ou si, au contraire, lacer(us) en est le postverbal. Verbe : lacerō, -ās : déchirer, lacérer, mettre en pièces (sens physique et moral), lacerāre bona, cf. gr. hom. χηράρα δαρδάπτειν. Ancien, usuel et classique (Cic.). Non roman. Dérivés et composés : lacerātīō, -ābilis, -āmentum, -ātor = διακεκοσμένη, -άρις, -άτιρα (tardif); dilacerō, collacerātus, illacerābilis (Sil. = ἀσπάρακτος). Festus réunit dans une même famille lacer, lanius, lacinia, lacerna; cf. P. F. 105, 4, lacerare, diuidere, comminuere est; ex quo dictus est lanius, qui disci(n)endo lacerat pectora; lacinia quod pars uestimenti est; lacerna, quod minus capiti est; lacer, quod auribus curtatis est, et lacerum, quodcumque est in corpore imminutum. Cf. lancinō. — Lacerō peut être formé comme tolerō, lamberō; et lacer(us) être un postverbal de lacerō.

La coexistence de la forme ā nasale infixée lancinō et de lacer montre qu'il s'agit d'une vieille famille de mots (cf. sancio : sacer). Le grec a, en effet, λακ-, λακ- dans ἀπέλαρα : ἀπέρωγα Κύριοι, Hes., et ἀτ. λακκί « déchirure, lambeau », d'où λακκίω « je déchire »; aussi λακκη : ῥάκος, Κρήτες, Hes. En albanais : lakur « nu », l'ekure « peau, écorce ». — En supposant le sl. x issu

d'une forme populaire à *kh*, on rapproche de plus pol. *lah* « haillon », russe *lózma* « haillon ».

lacerna, -ae f. : manteau ample à capuchon, ouvert en avant et attaché par une boucle sous la gorge. Le mot, de caractère populaire, opposé par Cicéron à *toga* (Phil. 2, 30, 76), ne semble pas attesté avant la fin de la République.

Dérivés : *lacernātus*; *lacernula*.

La plupart des mots en *-erna* sont populaires, souvent suspects d'être empruntés à l'étrusque. Le rattachement à *lacer* n'est qu'une étymologie populaire.

lacerta, -ae f.; **lacertus**, -i m. (les deux formes sont également attestées, comme en gr. *σαύρα* et *σαύρος*) : 1° lézard; 2° poisson indéterminé glossé *τρέχουρος*, saurel? Attesté depuis Cicéron. M. L. 4821.

V. *lacertus*. Pour le double sens, cf. *locusta*.

lacertus, -i m. (surtout usité au pl. *lacerti*; n. collectif *lacerta* dans Acc., d'où *lacertum*, Gloss.) : muscles du bras supérieur, par opposition à *brachium* : *subiecta lacertis brachia sunt*, Ov., M. L. 304; par extension « muscles de l'épaule » et « muscles » en général, « force musculaire »; en poésie, « bras ». Semble le même mot que *lacertus* « lézard »; cf. *μῦς* en grec et le rapport *mūs* : *mūsculus*. Ancien (Lucil.), classique. M. L. 4821 a et 4822. Irl. *laghairt*.

Dérivés : *lacertulus* (Apol.); *lacertōsus* (et *lacertuōsus*, d'après *neruōsus*).

Aucun rapprochement sûr.

laccessō : v. *laz*.

lachanizō, -ās : synonyme vulgaire de *languere* (cf. Suét., Aug. 87), fait sur le gr. *λάχανον* « légume », d'après *bēizō* (v. ce mot).

lacinia, -ae f. : a désigné d'abord un flocon de laine qui n'est pas tortillé en forme de frange (*fibria*), mais qui reste en touffe. Transporté ensuite à d'autres objets qui rappelaient la forme pointue ou globuleuse de l'objet, par exemple les deux excroissances que la chèvre a sous la mâchoire inférieure (Plin. 8, 76), et surtout la frange, le bord, le pan d'un vêtement, puis, par extension, une pièce de terre, une parcelle de cette forme. Attesté depuis Plaute. Conservé seulement en logoud. M. L. 4823.

Dérivés : *laciniōsus* : découpé, dentelé, frangé, puis : compliqué, ennuyeux, etc. (époque impériale); *laciniātum* (Apol.).

On rapproche *lacer*.

laciō, **laccessō** : v. *laz*.

***lacrimūsa**, -ae : lézard vert (Polem. Silv.). M. L. 4826. Mot étranger, d'origine inconnue, comme *lacerta*.

lacruma (*lacrima*), -ae f. (ancien *dacrima* au témoignage de P. F. 60, 5 : *dacrimas* (l. *dacrui*?) *pro lacrimas* *Liuius saepe posuit, nimirum quod Graeci appellant δάκρυον*); usité surtout au pluriel *lacrimae* : larme(s). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4824. — Une forme tardive *lacrimus* m. et *lacrimum* n. au sens de « larme, sève des plantes » et « blanc de l'oeuf » figure dans les traductions de Dioscoride et d'Oribase, d'après *δάκρυον* (ov). La graphie tardive *lachryma* et même, avec influence du

grec, *lachryma* (CIL I² 1222) n'a pas plus de valeur que la graphie *sepulchrum*.

Dérivés et composés : **lacrumō** (*lacri-*), -ās (à basse époque *lacrimor* [d'après *lāmentor*, *lacrimor*]) : pleurer, verser des larmes, M. L. 4825 (toutefois répandu que *plōrāre*, plus expressif, cf. Sén., Ep. 1, et comme tel adopté par la langue populaire); **lacrimōsus** : qui verse ou qui fait verser des larmes; **δάκρυόδης**; **lacrimābilis** (poétique et postclassique); **-burndus**; **lacrimula**; **lacrimātiō**, -iōrius; **collacrima** (Tér.); **dēlacrimō** (Col.); **illacrimō** (classique); **sub-lacrimō**; **illacrimābilis** = *ἀδάκρυτος* (poétique) etc.

Il y a un thème en *-u-* dans gr. *δάκρυον* (le pluriel *δάκρυον*), fréquent, a entraîné la formation d'un singulier *δάκρυον* et un thème à *-o-* dans got. *tagr*, iirl. *der* (lat. *dis* que gall. *deigr* suppose un thème en *-u-*). Il y a une autre forme à **dr-* initial, dans v. h. a. *trahan* et sax. *trahni* (pluriel) « larmes »; c'est à celle-là que répond le pluriel arm. *artasuk*, de **drak'u* (avec un singulier *artaswr*, de **drak'ur*); l'absence de *r* dans les premières formes peut résulter d'une dissimilation. Le groupe oriental de l'indo-européen a des formes semblables mais sans *r* ni dentale initiale : skr. *dṛu* et *apṛu*, *asru-* et lit. *āsara* (le slave se sert d'un tout autre mot *sliza*); le tokharien A a de même *ākār*. Le *d-* de **dr-* fait sans doute partie des « préfixes » dont le vocabulaire populaire indo-européen a d'autres exemples (cf. *aper*).

En dehors de Festus, il n'y a pas d'exemple dans les textes de *dacruma* ou *dacrima*, et c'est peut-être l'invention du grammairien; mais les manuscrits de Plaute ont de nombreux exemples de *lacruma* avec *r*. Malgré les apparences, *lacruma* n'est pas le correspondant de *δάκρυμα* : on attendrait **lacrumen*, avec *r* en face de *-μα*; d'autre part, l'élargissement en *-u-* d'un thème en *-u-* en latin est sans exemple. *Lacruma* comme l'ont vu Bréal et Bailly, est un emprunt fait d'abord par la langue poétique au gr. *δάκρυμα*, dérivé de *δάκρυω*; l'*ü* (devenu *i* comme dans *optimum*, *optimus*) s'explique soit par l'accent sur l'initiale (cf. *ancora* *ἄγκυρα*), soit par l'existence d'un doublet *δάκρυμα* en grec, refait sur *δάκρυον*. Pour le passage de *d* initial à *t*, cf. *dingua* et *lingua*, *lēuir*, *odor* et *oleō*, *solum* et *solum*. Une influence de *lacērāre* (*lac(e)rāre*), cf. Isid., Differ. 227, est possible.

Lacrima, **lacrimō** ont éliminé peu à peu le groupe de *stēd*, *stētus* : v. ces mots.†

lactēs, -ium f. pl. (singulier seulement chez Priscien, 1^o intestin grêle de l'homme et du mouton; appliqué à *hillae* chez les autres êtres, cf. Plin. 11, 200); 2^o laitance. Attesté depuis Plaute. M. L. 4828.

Dérivé : ***lacticulum** « ris de veau ». M. L. 4830.

Il est malaisé d'écarter la notice de Priscien, GLK 213, 2, *a graeco γαλακτιδες dictae et seruauerunt quoniam quoque idem genus*. Ce serait un calque du gr. Cf. all. *Milch* et *Milchner*.

lactō : v. *laz*.

lactoris f. : sorte de plante lacteuse; euphorbe (Plin. 24, 168). M. L. 4832. Formation étrange;

france d'un grec *δῆρις*, -idos? Le *lacteris* des Gl. semble une déformation de *λαθυρίς*, autre plante.

***lactirion**, -i m. : poisson inconnu. Mot tardif (Polem. Silv.), peut-être dérivé de *lac*. Cf. A. Thomas, Romania 35, 182.

lactica : v. *lac*.

lactina : v. *lacus*.

lactinar : v. *lacus*.

lacus, -ūs m. (dat. abl. pl. *lacubus*; *lacus*, -i à basse époque, Vulg., Cassiod.) : *lacus*, *lacuna magna ubi aqua contineri potest*, Varr., L. L. 5, 26. Désigne toute espèce de réservoir d'eau, diffèrent en cela de *palus*, *stagnum*; *lacus* (*lacus Albānus*), réservoir d'eau public à Rome (*lacus Curtius*, etc.); bassin; citerne (à eau, à huile, à vin); puis, par extension, tout objet en forme de réservoir : unget, huche, panneau de plafond (cf. *lacunar* et sax. *trahni* (pluriel) « larmes »); c'est à celle-là que répond le pluriel arm. *artasuk*, de **drak'u* (avec un singulier *artaswr*, de **drak'ur*); l'absence de *r* dans les premières formes peut résulter d'une dissimilation. Le groupe oriental de l'indo-européen a des formes semblables mais sans *r* ni dentale initiale : skr. *dṛu* et *apṛu*, *asru-* et lit. *āsara* (le slave se sert d'un tout autre mot *sliza*); le tokharien A a de même *ākār*. Le *d-* de **dr-* fait sans doute partie des « préfixes » dont le vocabulaire populaire indo-européen a d'autres exemples (cf. *aper*).

Dérivés et composés : **laculus**, CIL IV. 2374; **lacuculus** (Col.); **lacūna** (*lacūna* avec assimilation de l'a à l'u suivant) : i. e. *aque collectio*, *a lacu deriuatum*, *quam alii lamam, alii lustrum dicunt*, P. F. 104, 14; **laculla** (lu-) : fessette (Varron). *Lacūna* est le féminin d'un adjectif **lacūnus* qui est à *lacus* comme *portūnus* à *portus*, etc.; *lacūna*, scil. *agua* « eau de citerne », puis la « citerne » elle-même, « fosse, bassin » (surtout poétique dans ce sens); et dans la langue commune « cavité, creux », et par suite « vide, lacune ». M. L. 4835; v. h. a. *lahha*.

Sur *ablacus* « circa uitis codicem dolabra terram diligenter aperire et purgatis omnibus uelut lacus efficere », v. *laqueus*.

lacunar (*lacūnārium*, Vitr.) : caisson ou panneau dans un plafond à compartiments, qui forme des creux semblables à un bassin; *non enim a laqueis dicitur, sed ab eo quod sunt lacus*, Serv., Aen. 8, 25. *Lacunar* est le neutre d'un adjectif **lacūnāris*; cf. *exemplar* et *exemplāris*. Le grec dit *φάτνωμα*. Cf. *laquear*. Autres dérivés : **lacūnō**, -ās : lambrisser; **lacūnōsus** : qui présente des creux, des cavités; **lacūnārius**, *λακοκοποιός*, Gloss.; **lacūneus** (tardif). A *lacus* se rattache peut-être le nom de la ville des Éques, *Sublaqueum* (= *Subiaco*), cf. Front., Aquad. 93.

Cf. de l'italo-celtique jusqu'au slave : iirl. *loch*, v. isl. *lagr* et v. angl. *lagu*, v. sl. *loky*, avec le sens de « pièce d'eau, lac, marais ». — Le grec *λάκος* « trou, fosse, réservoir » pourrait reposer sur **lacFo-*.

***lada**, -ae f. : sorte de casia (Plin. 12, 97). Mot étranger. De là *ladanum* : gomme du ciste. Est-ce le même mot que *leda* « cistis cyprius », avec son dérivé *ledanum*, qu'on lit aussi dans Plin. 12, 75 (transcription du gr. *λῆδος*, *λῆδανον* (λά-) d'origine sémitique)?

***laccasin** : sans doute transcription de *λακάζετον* « fellère », dans Pétrone 42, 2, employé comme terme injurieux; cf. fr. *foutre*.

laedō, -is, -is, -sum, **laedere** : frapper, blesser (sens physique et moral), faire injure ou dommage à, léser; *laeue* *crimina maiestatis* (Ammien); *laesus*, M. L. 4844;

illaesus (époque impériale = *ἀδολής*). Ancien, classique.

Dérivés : **laesio** : attaque (terme de rhétorique; Cic., De Or. 3, 53, 205); à basse époque « lésion, dommage, tort », M. L. 4843, et ***laesiāre**, 4842; **laesūra** (rare, tardif); **laesibilis** (bas latin). Les formes romanes sont rares.

Le sens de « heurter, choquer » qui est disparu du simple est maintenu dans les composés : **allidō** : heurter contre, briser; **collidō** : entrechoquer; **collisio**, **collisus** (rares); **ēlidō** : faire jaillir en pressant, écraser; d'où **ēlisio**, employé au sens propre par Sén., Ep. 99, 18, *ēlisio lacrimae*, et qui, dans la langue de la grammaire, traduit le gr. *ἐξθλιψις*, ce qui montre bien l'identité fondamentale de sens entre *laedō* et *θλιβω*; **ēlisus** « usé », conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 2846; **illidō** : heurter ou briser contre; **illisus** « choc »; **oblidō** : écraser en entourant, étouffer (rare, mais classique). On peut se demander si *laedō* n'est pas dans le même rapport avec *lassus* que *caedō* avec *cadō*, *cassus*. Le vocalisme radical a est le même que celui des adjectifs indiquant des infirmités, comme *aeger*, *blaesus*, *claudus*, etc., et que celui de *caedō*, *claudō*, *scandō*, *spargō*. Pour un radical de ce genre, on ne s'attend pas à trouver une correspondance indo-européenne. La ressemblance avec le verbe isolé v. isl. *lesta* « maltraiter » semble fortuite.

laena, -ae f. : étoffe de laine à longs poils dont on se servait pour faire différents vêtements de dessous (surtout de caractère rituel), puis ces vêtements eux-mêmes : *toga duplex* (= *χλαίνα διπλή*, Od. 19, 226); *duarum togarum instar*, Varr., L. L. 5, 133, *uestis regia, uel sagum iualice dictum*, CGL V 306, 56; *toga duplex qua infibulati flamines sacrificant* (cf. Cic., Brut. 14, 56). Mot rare et technique, que la langue poétique recherche. M. L. 841. Le rapprochement avec gr. *χλαίνα*, *χλαίνας* est déjà dans Festus, P. F. 104, 18, *quidam appellatam existimant Tusce, quidam Graece, quam χλαίνα dicunt*. Mais il s'explique mal, de quelque manière qu'on essaie de l'interpréter. Il y a eu peut-être un intermédiaire étrusque. Le cognomen *Laenās* est étrusque.

laetus, -a, -um : adjectif de la langue rustique, « gras »; cf. Vg., G. 1, 1, *quid faciat laetas segetes*; 2, 520, *glande suas laeti redeunt*; 3, 310, *quam magis exhausto spumauerit ubere mulctra* | *laeta magis pressis manabant flumina maminis*. S'emploie, comme on voit, des animaux, des terres (Caton oppose *ager laetus* à *ager siccus*, Agr. 61, 2), des moissons, du lait, etc. Dans la langue augurale, *laetum augurium* « augure qui promet l'abondance, la prospérité »; dans celle de la rhétorique, *nitidum quoddam genus est uerborum et laetum*. En passant dans la langue commune, l'adjectif a pris de sens de « à l'aspect plaisant ou riant, joyeux »; *litterae tuae partim laeta, partim tristia continent*, Plin. le J., Ep. 5, 9, 1. Ancien, classique, usuel. Le sens original et le sens dérivé se retrouvent dans les dérivés.

laetō, -ās : engraisser, fumer; *l. sterilia* (Pallad. 1, 6, 13); et **laetor**, -āris : se réjouir; *laetandum magis quam dolendum casum tuum*, Sall., Ju. 14, 22; *laetāmen* : engraissement, engrais, fumier; *laetitia* : 1^o fécondité, fertilité : *l. loci* (Colum.), *l. pābuli* « abondance de four-

rage »; 2° joie, gaité : dicitur exultatio quaedam animi gaudio efferventior euentu rerum expetitarum, Gell. 2, 27, 3, opposé à maestitia, tristitia.

Au sens de « joyeux » se rattachent les termes de la langue écrite : laetificus et ses dérivés; collaetor, qui, dans la langue de l'Église, traduit συχαλω; laetabilis et illaetabilis, composé poétique traduisant εχθαρις; ainsi que l'inchoatif laetiscō (Sienna ap. Non. 133, 2), laetitudo (Acc.), laetitudo, laetiās (tardif; cf. hilaritās).

Dans les langues romanes, les dialectes italiens ont conservé laetāre, laetāmen avec leur sens technique, M. L. 4846 et 4845; laetus, laetiua sont représentés avec le sens de « joyeux », cf. fr. lie dans chère lie, liesse, B. W. s. u.; M. L. 4847-4848; *exlaetiāre, M. L. 3019.

Aucun rapprochement net pour ce mot populaire à vocalisme a.

*laetus (letus, litus) : serf. Transcription tardive (Pagneg. 5 [8], 21, 1) d'un mot germanique; laeticus, Cod. Theod., cf. lethik, v. fr. (homme) lige, etc. M. L. 4993 a.

laeuus (laeuus), -a, -um : laeva sinistra... a laeva, laetrum sinistrum, et laetrosum, sinistrosum, P. F. 104, 12; gauche (qui est à ou qui vient de gauche), d'où deux sens : 1° défavorable (nūmina laeva, par opposition à nūmina dextra) comme en grec; ou « malchanceux, mal inspiré »; 2° dans la langue des augures, au contraire, « favorable, propice », parce que les Romains, suivant le rite étrusque, en se tournant vers le sud pour prendre les augures, avaient l'orient à leur gauche : laeva prospera existimantur quoniam laeva parte mundi ortus est, Plin. 2, 142; sens rare, sans doute archaïque et usité surtout en poésie. Substantivé : laeva, -ae f. (sc. manus) : la main gauche; laeuum, laeva n. pl. « la gauche ». Ancien; non roman; mais irl. laeb. S'y rattachent l'adverbe laeuōsum « à gauche » (cf. dextrōsum), les noms propres Laeuus, Laeuinus, Laeca (?), Laelius.

Laeuus correspond exactement à gr. λα(F)ός et à v. sl. lěvŭ; même suffixe et même diphtongue à vocalisme « populaire » a que dans scaeuus. Les adjectifs signifiant « gauche » sont nombreux et se trouvent chacun dans peu de langues, à la différence de celui qui signifie « droit » (v. dexter). Ils sont, du reste, sujets à se renouveler. Sinister a un suffixe de comparatif comme ερισ-τρός, osc.-ombr. nerthro-, gr. νερίτρως. Laetrum, laetror(s)um, cités par Festus, ont subi l'influence de dexter, sinister, dextror(s)um, sinistror(s)um.

Le sens de « courbé vers la terre » indiqué par Servius, G. 3, 55 : laeui (sc. boues) quorum cornua ad terram spectant (par opposition à licinŭ), indique peut-être une parenté avec une racine *lē- « courber »; pour le sens, cf. en dernier lieu Lane, Language, 11, 195.

*lagalōpex, -eicis f. : nom d'un animal qu'on trouve dans Martial VII 87, 1, aurita... lagalopece; transcription d'un mot grec *λαγαλόπηξ, formé comme χηναλόπηξ.

laganum, -I n. (lagana f., Orib.) : beignet. Emprunt au gr. λάγανον, attesté depuis Hor., S. 1, 6, 115.

lagōis, -idīs f. : nom d'un oiseau (Hor., Sat. 2, 2, 22), le lagopède? D'un gr. λαγωίς, cf. λαγώπους.

lagōna, (lagūna, lagoena, -gēna, -gaena, -cūna), -ae f. : cruche de terre à large ventre. Sans doute emprunt au gr. ὄ et ἦ λάγυνος, lui-même d'origine étrangère (la forme tardive λάγυνος semble influencée par le latin), attesté depuis Plaute. Forme mal fixée; lagoena est sans doute un contrépel de lagūna, comme goerus est sans doute à la difficulté de rendre l'upsilon de γυρῆς. déd = Ἀνακωνίδης, colaephium et coryphion (Theat. v. L. Havet, MSL IV 410; Vendryes, Intensiv. Ind. 1943, p. 271. Les inscriptions ont lagōna et lagūna. Passé en germanique : v. h. a. lagella, Lägell.

Dérivés : lagūnāris « en forme de bouteille » (Grom.), lagūnāria, -ae f., CIL VI 9488; laguncula, -lāris, tous tardifs.

lāicus, -a, -um : laïque. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. λαϊκός. Dérivé de laïcālis (VI^e siècle). Roman, fr. lai. M. L. 4853; celtique : irl. laech, britt. leic; et germanique : all. Laie.

*lallsiō, -ōnis m. : anon sauvage. Mot africain d'après Plin. 8, 174.

lallō, -ās, -āre : « dire la, la », chanter pour endormir les enfants; cf. CGL V 620, 47, lallo se proprie quoad agit femina in crepudiis, et le scholiaste de Perse, l. 16; correspond à gr. λαλέω; lallus m. (lallum n.), (Aus.). Une glose donne aussi lallare : lac trahere. Des onomatopées de ce genre se trouvent dans gr. λαλακ « bavard », lit. laiūoti « bégayer », etc.; cf. M. L. 4860.

lāma, -ae f. : fondrière, flaque d'eau, bourbier; mot rare, qu'on trouve dans Ennius, Hor. Ep. 1, 13, 10 et dans l'abrégé de Fest., P. F. 104, 45, et dont dérive sans doute lāmātus, malpropre (Gloss.). M. L. 4862.

Un mot pareil se trouve en balteque : lit. lomā (acc. sg. lōmā), lett. lāma « endroit bas dans un champ ». L'intonation de l'o lituanien indique que le mot ne serait pas ancien en balteque. La coïncidence, limitée au letto-lituanien, peut être fortuite.

*lamberō, -ās : -at, scindit ac laniat, P. F. 105, 10. Un seul exemple dans Plt., Ps. 743, meo ludo me lambebas, de sens obscur (cf. meo me lacassis ludo, Poe. 236). On pourrait y voir un dérivé de lambō, du type tolerō, recuperō, en face de tollō, recipiō, mais le sens ne semble pas s'y prêter. Le lamberat de Lucilius est équivoque, v. le suivant.

lambō (-biō époque impériale), -is, -hi (rare, un exemple de plus-que-parfait dans Lucilius 585, lamberat, que, du reste, certains considèrent comme l'indicatif présent de lamberō; lambū, Vulg., d'après sorbui; lampsi, Ital.), -bitum, -ere : lécher (se dit d'abord du chien, = λάπτω), puis de l'homme (= λεύγω, lingō); au figuré : caresser, effleurer, baigner. Ancien, usuel. Représenté en logodourien et dans les langues hispaniques. M. L. 4865, suivant lequel certaines formes remontent peut-être à lamberō?

Dérivés : lambitus, -ūs m.; lambiō, -ās; lambiō, -is (tous trois rares et tardifs). Composés : al-, de-, e-, prae-lambō, tous rares et tardifs, où le préfixe ajouté au simple les nuances ordinaires; uniquement de la langue écrite.

Présent à infixe nasal d'une racine expressive, attesté

avec *b- dans v. angl. lapian, v. isl. lepia « laper ». v. h. a. laifan « lécher », et avec *-ph- (phonème expressif par lui-même) dans arm. lap'em « je lèche », gr. λαπέω et λάπτω; cf. *lappāre, M. L. 4905. Vocalisme a de type populaire. L'infixe nasal de lambō rappelle qu'on sait, d'ailleurs, que le latin a développé le type à infixe nasal. — En balteque et slave, il y a une variante parallèle avec -k- : lit. lakti « lécher » (en parlant de lait), serbe lōkati « laper », etc. Cf. labia, labra?

lāmentum, -I n. (usité au pluriel, d'où le féminin singulier lāmēna dans Pacuvius, R³ 175) : lamentation[s]. Correspond à gr. θρήνος. Ancien, usuel.

Dénomatif : lāmētor, -āris (et à basse époque lāmētōr, panroman, saut roumain, M. L. 4867) : se lamenter; et ses dérivés : lāmētātio, -tor, -trix, -tābilis, -tārius (Plt., Cap. 96; cf. dotārius, manifestārius), etc.; illāmētātius (Vulg. = ὀκλαυστος, ἀπένθητος).

Pour le sens, lāmētum, qui est souvent analysé en lā-men-to-m, d'une racine *lā- avec suffixe d'instrument, ne va qu'avec arm. lam « je pleure » (dont l initial peut reposer sur *kl- ou *pl- aussi bien que sur l-) et avec gr. λαλεῖν « parler » (on a aussi λάλημεναι). Sur *lā- « aboyer », v. lātrāre. D'autre part, l'irlandais a un représentant de *lā- dans liim « je reproche, j'accuse »; cf. got. lailoun « εὐοιδόρησαν ». Ceci posé, on peut d'autant moins rien affirmer sur l'origine de lat. lāmētum que l'a y peut résulter de quelque allongement compensatoire.

lamia, -ae f. : 1° vampire, ogresse, croquemitaine; 2° poisson inconnu. Emprunt au gr. λάμια (depuis Lucilius). M. L. 4868. S'y rattache : lamium, -i n. : ortie morte, ou ortie royale, nom vulgaire de la mercuriale annuelle (Plin.), ainsi désignée à cause de la forme de sa fleur.

lāmīna (lāmīna, lamna), -ae f. : lame, feuille mince généralement de métal, l. plumbi, aes in lāmīnās tenēre, etc., l. ardēns ou simplement l. « lame rougie servant au supplice des esclaves », puis, par extension, tout objet plat et mince : pièce de monnaie (ainsi nommée de la barre de métal à fronner), cartilage de l'oreille (cf. la(n)na, λοβός ὀτιου, Gloss. Philox.), ruban, etc. Depuis Plt. et Cat.; technique, usuel. Les formes romanes remontent à lamīna et lamna. M. L. 4869. Celtique : irl. lann, britt. lafn.

Dérivés : lāmella, M. L. 4866, et germanique : m. h. a. lāmel, etc.; lāmellula; lamnula (latin ecclésiastique); lāmīnōsus, lamnicus, tardifs. Terme technique, d'origine obscure; sans doute emprunté.

lampadiō, -ōnis (lappaiō, lapatio, Gloss.) m. : oignon (trib.) Sans rapport visible avec lapathum « petite seille », malgré A. Thomas, Mél. L. Havet, 515 sqq.; v. André, Lex., s. u.]

lampāgō, -inis f. : saxifrage (Pseud.-Apul. 98, 9). Cf. lampāgō? Même variation mp/p que dans sabbucus, samnucus, gibbus et gimbus, etc.

Mots populaires de forme incertaine.

lampas, -adis f. : emprunt au gr. λαμπάς; dans la langue vulgaire, lampada, -ae d'après le type grec issu de l'accusatif populaire τὴν λαμπάδα : lampe. Ancien,

usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4870; irl. lampo. Dérivés et composés tardifs : lampadārius, porteur de torche ou de lampe (Suétone dit seruus praelucens); lampadifera, CIL VIII 8, 993. Sur λαμπω a été bâti directement lampō, -ās, d'où lampābilis (Cassiod.).

Les noms grecs de la « lampe » ont aussi été empruntés par l'iranien (arm. lambar a passé par un intermédiaire iranien). Cf. lanterna.

*lamp(ā)eda (lampetra? et lamprida, Anthimus, avec var. naupreda, nauprida), -ae f. : = μύρανια (CGL III 570, 36, et V 621, 25). Panroman, saut roumain, M. L. 4873; et germanique : v. h. a. lampfrida « Lampreze ». V. A. Thomas, Romania 35, 185, et Schuchardt, Z. f. rom. Phil. 30, 724. Mot gaulois?

lāna, -ae f. : laine. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 4875.

Dérivés : lāneus « de laine », M. L. 4888; lānāris, Varr. (l. pecus) et lānārius : l. herba « herbe à foulon, saponaire »; subst. lānārius, -a : ouvrier, ouvrière en laine, M. L. 4876; irl. lannner; lānāria : manufacture de laine; lānātus : laineux (uirga lānāta, attribut du flāmen Diālis), d'où lānō : ἐπιφοπέω, Gloss.; lānestris (tardif, Vopiscus) formé comme terrestris, cf. peut-être lanerum, s. u. lauerum; lānicus : qui a une toison (tardif, Arnobe); lānōsus, M. L. 4895, et ses dérivés; lāniūm n. (et lānitia, -tiēs f.) : lainage, toison (cf. caluus/caluitium); lānūgō : duvet, poil follet (cf. aerūgō, ferrūgō); lānūgīnōsus : duveté; lānula (Cels.).

Composés : lānificus, -ficium, M. L. 4893; lānifex (Fronton); lānifer, -ger; lānitor (Gloss.) = ἐπιπλότης; lānipenāens, -pendius, -dium (cf. pēnsium), lānipes, lānoluculus : qui lana tegit oculi uitiūm, P. F. 105, 18; lānicutis (Laber.); lānificārius, CIL IV 1190.

L'abondance des adjectifs et composés montre l'importance de la laine dans la vie domestique ancienne. Répond à skr. ṛnā, av. varnā, v. sl. vlŭna (s. vŭna), lit. vilna, got. wulla, all. Wolle (même sens) et repose sur *wŕnā, *wŕb-nā. Le dérivé en -es-susé par lānestris et peut-être lanerum (v. lauerum) se retrouve en grec : dor. λᾶνος, ion.-att. λῆνος (mot poétique). Le mot celtique, irl. olann, gall. gwlan, a une structure différente. — Sans doute apparenté à lat. uellus (de *wel-no-s), v. ce mot. — Pour l'élevage du « mouton » en indo-européen, v. ouis, arīs, agnus.

lancea, -ae f. : lance. Mot étranger, espagnol d'après Varron ap. Gell. 15, 30, grec d'après Festus, qui rapproche le gr. λόγχη, P. F. 105, 17. Les deux mots peuvent provenir indépendamment d'une même langue, peut-être le celtique, l'arme étant attribuée aux Gaulois par Sisenna, cf. Non. 556, 8, et aux Galates par Diod. 5, 30, 4; cf. m. irl. do lécin « miltō »? Ancien. Panroman, sauf roumain. M. L. 4878; gr. mod. λαγκία, v. sl. lōšta. L'all. Lanze vient du français.

Dérivés (tardifs) : lanceātus : en forme de lance; lanceō, -ās (Tert.), conservé dans les langues romanes, M. L. 4879; lanceola (Apul.), M. L. 4883; lanceolātus : lancéolé; lanceārius; lancīarius : lancier (Amm., Cass.), M. L. 4880; lanceātor (tardif).

L'arme était étrangère aux Romains à l'origine; c'est après qu'elle a été adoptée par eux que les dérivés du

mōt se sont peu à peu créés. *Cateia*, *gaesum*, *mataris* semblent être aussi d'origine gauloise.

lancinō, -ās, -āul, -ātum, -āre : mettre en pièces, déchirer (sens physique et moral). Premier exemple, semble-t-il, dans Catulle; évité par la prose classique; reparait dans la latinité impériale (Sén., Plin., Arn.); rare. La forme usuelle et classique est *lacerō*; ni *lancinō* ni *lacerō* ne sont romans (cf., au contraire, *laniō*).

Dérivés : *lancinātiō* (Sén.); *lancinātor* (Prud.). V. *lacer*.

landica, -ae f. : clitoris. Le mot ne figure que dans les Priapées, les inscriptions et dans les gloses, où il est traduit par *ἐσχάρδιον*, mais devait être usité dans la langue populaire, comme on le voit par l'allusion que Cicéron fait à ce mot, Fam. 9, 22, 2, à propos des équivoques obscènes : *Meminī in senatu disertum consularē ita eloqui* : « *Hanc culpam maiorem an illam dicam?* » *Potuit obscenius?* M. L. 4886 (anc. fr. *landie*).

***langa**, -ae f. (*langūrus*, i. m.) : lézard, dont l'urine passait pour formé en se solidifiant l'ambre appelé *langūrium*, ou aussi *lyncurium* (de *lynx*); cf. Plin. 37, 34. Mot étranger, peut-être celtique.

languēō, -ēs, -uī, (*lanxi*, tardif), -ēre : languir, être alangui, affaîssé. Ancien (Lucil.), usuel, classique. M. L. 4889 : **languire*.

Formes nominales et dérivés : *languor* : languueur (depuis Plt., classique), M. L. 4894; *languidus* : languissant, M. L. 4890; *languidulus*; *languēō* (Gloss.), cf. *torpēō*; *languitās*; *languētūdō* (cf. *hebētūdō*); *languēsco*, -is : s'alanguir; *languēfaciō* (Cic., Leg. 2, 15, 38, *incitare languentes et languescere excitatos*); *languificus* (Quint. Curt.); *ēlanguēō*, *ēlanguēsco*, *ēlanguidus* : formes renforcées à l'aide du préverbe *ē-* qui appartiennent à la latinité impériale. — Les formes romanes de caractère « populaire » sont rares (roumain, macédonien, logoudorien).

La racine, qui comporte sans doute un *s*-initial, **slag*, paraît être la même que celle de *laxus* (v. ce mot). Le grec en a, semble-t-il, des formes à infixes nasal expressif dans des dérivés : *λάγγων* « traînard », *λαγγάζω* « je me relâche, je me détache », peut-être *λαγγεύει* « féquye (Hes.) ». Outre *λαγγεύει*, il y a un élargissement *-u-* dans v. isl. *slakkua* « s'éteindre ». Groupe de type populaire.

lanio, -ās, -āul, -ātum, -āre : déchirer, mettre en pièces. Usuel, classique. S'emploie au sens concret, puis, dans la langue impériale, au sens figuré. M. L. 4892; les représentants de *laniare* ont dans certaines langues romanes le sens de « se lamenter », par suite de l'habitude rituelle qu'avaient les anciens, surtout les femmes, de se déchirer la poitrine ou les bras, ou de s'arracher les cheveux pour manifester leur douleur. Cf., pour le développement du sens, *plangere*.

Formes nominales et dérivés : *lanio*, -ōnis m. (tardif); *lanius* m. (déjà dans Plt.) : découpeur, boucher, vicinaire; *laniolum* n. : petite boucherie (Fulg.); *lanienus* : de boucher, -a *taberna* (Varr.), d'où *laniena*, -ae f. (déjà dans Plt.; peut-être antérieure à *lanienus*, et de suffixe étrusque?); boucherie.

laniārius, -a, -um; *laniārius* m.; *laniārium* (cf. *carriārium*); *lanio*nis; *laniātor*, -tōrium, -tūra (Gloss.) =

μακελάριος, μακελλείον, κρεοπωλείον; *laniolum* (Fulg.) *laniātus*, -ūs m.; -tiō, -mentum (Aug.); *dilānio* (Prud.) *chirer*.

Le sens ancien est « déchirer » (avec les ongles, les griffes, les dents); il est évident que *lanio* ne peut avoir le dénomiatif du substantif *lanius* attesté seulement avec le sens secondaire de « découpeur, boucher ». *Lanius* doit être un postverbal de *lanio*, comme *incubus* de *incubō*, etc.; un adjectif **lanius* « décharné » est supposé par le logoudorien *landzu* « maigre »; cf. M. L. 4894.

V. *lanista*.

lanista (*lanistra*, Gloss.), -ae m. : maître de gladiateurs. Terme technique employé par Cicéron, souvent avec une nuance injurieuse.

Dérivés : *lanisticus* (Pétr.) : de gladiateurs (cf. *artopta*, *artopticius*); *lanistātūra* (Lex Iulia Munatiana, l. 123) : profession de *lanista*, d'après *gladiātūra* (Tacit.), *quaestūra*, etc.

Mot étrusque, d'après Isid. 10, 159. La formation en *-a*, de caractère populaire, appuie cette indication (*laniena*, *uernā*, etc.). *Lani* est un nom propre étrusque. Rappelle, toutefois, le type *danista*. Le groupe est peut-être à rapprocher de *lanio*, etc. V. F. Muller, *Alt. Wört.*, p. 228, et Herbig, IF 37, 165; mais aussi B. Hofmann, *Idg. Jb.* 7, 3.

la(n)na : v. *lāmina*.

lanterna (et *laterna*, par étymologie populaire qui rapproche le mot de *lateō*; *lanterna*, Itala), -ae f. : lanterne. Emprunt à gr. *λαμπτήρ*, déjà dans Plt. Panroman, sauf roumain. M. L. 4896; et m. h. a. *Laterna*. La forme en *-erna* indique peut-être un intermédiaire étrusque; cf. *cisterna*, *nassuerna*, etc. V. *lūcerna* sous *lanx*. Dérivé : *lanternārius*.

Le mot *λαμπτήρ* a aussi été emprunté par le moyen-iranien (*lamtēr* en pehlvi de Tourfan). Cf. *lampas*.

lānūgō : v. *lāna*, et André, *Lex.*, s. u.

lanx, -eis (abl. *lance*, d'après Varr., L. L. 10, 62) : plat, plateau (circulaire ou rectangulaire). Ancien (cf. la vieille procédure *lance et licio*), technique, non roman. En particulier « plateau de balance », d'où *bilāns* f. « à deux plateaux, balance », qui a remplacé le mot ancien *libra*; M. L. 1103. Diminutifs : *lancula*, Vitr. *languila* avec *g* d'après *lingō*? Varr., L. L. 5, 120); *lancla*, Gloss.; *lancicula* « petite balance » (Arn.); **lancoela*, M. L. 4882; *lancellā* (St Aug.), M. L. 4881.

Rappelle gr. *λέκος* (chez Hipponax), *λεικός* (chez Épicharme), *λεικόνη* (en attique). Emprunt à un mot méditerranéen d'où viendrait, d'autre part, le mot latin? Le mot n'a pas un aspect latin.

***lāparis** : nom d'un insecte (Polem. Sil.). Tardif d'après Niedermann, corruption de *λαμπρός* (on a dans les Gl. *lapiris*).

lapathum, -i n. (-*thus*, -*thium*) : petite oseille purgative. Gr. *λάπαθος* (-*θον*). Depuis Lucil. Roman. M. L. 4897. V. *rumex*.

lapis, -idis (abl. *lapī* dans Enn.) m. (f. dans Enn.), 1^o pierre; et tout objet en pierre ou qui rappelle la pierre : « borne milliaire ou frontière », « monument

prendre, statue », « homme stupide »; 2^o pierre précieuse. Ancien; cf. l'ancienne formule citée par P. F. (Plt. 11, usuel. Terme général, souvent précisé par une épithète : *L. harēnaceus* (-*nōsūs*), *L. sectilis*, *L. uiuus*, *L. Alabaster*, *Gabinus*, *Tiburtinus*, etc. A subi à basse époque la concurrence de *petra*, qui l'a supplanté dans presque toutes les langues romanes. M. L. 4901.

Dérivés et composés : *lapidō*, -ās : 1^o lapider, jeter des pierres à; 2^o impersonnel : il tombe des pierres. M. L. 4898; gall. *labyddio* (mot savant); *lapidatiō*, -tor; *lapidāmen* (Gl.); *dilapidō* : 1^o joncher ou cribler de pierres (sens rare; Colum. 10, 330, *Iuppiter... grandine dilapidans hominumque boumque labores*); 2^o dilapider, gaspiller. Sens sans doute familier (un exemple dans Tér., Ph. 897; repris seulement à très basse époque et surtout dans la langue de l'Église), M. L. 2642 a; cf. *dilacerō*; *ēlapidānus* : nettoyé de pierres (Plin.); *dilapidō*, -is : se changer en pierre (Plin.); *lapideus* : de pierre (cf. *lapidius*, M. L. 4899); *lapidōsus* : pierreux, -sitās; *lapidārius* (-*ris*) : de pierre, chargé de pierres, gravé dans la pierre (-*ae* littéraire); *lapidārius* (-*ris*) m. : lapidaire; *lapicula*; *lapisculus*; *lapillus* m. : petite pierre, caillou, conservé dans les dialectes italiens méridionaux, M. L. 4900; *lapillēsco* (-*isco*) (Tert.); *lapillulus*, etc.

Composés : *lapi-cida* : tailleur de pierres; *lapicidinae* (*lapicidinae*, avec métathèse, favorisée par l'influence des mots en *-cen*, *-cina*, *-cinium*, du type *tibi-cen*, *-cina*, *-cinium*) : carrière de pierres; *lapicidinārius*; *lapidicaeor* (Inscr.); *lapidifer* (Ps.-Aug.).

On rapproche omb. *vapeēr-e* « lapide, sellā », etc. Pas d'autre rapprochement, car *gr. λέπας* « rocher nu » est suspect d'appartenir à la famille de *λέπω* et, en tout cas, loin pour le sens. Sur le celtique, v. J. Loth, *Rev. Celt.*, 44, 293. — Les noms de la « pierre » diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre (v. *saxum*).

lapistrius : v. *rapum*.

***lapit** : *dolore afficit*, P. F. 105, 21. Étymologie populaire dans Non. 23, 7, *obdurefacit, lapidem facit*. *Paniculus Periboea* (276) : *lapit cor cura, aerumna cor conficit*. Sans autre exemple.

lappa, -ae f. : bardane, gratteron, etc. Depuis Vg. Panroman. M. L. 4903; cf. Joret, *Rev. Phil.*, 37, 241-250. Terme général, précisé par différentes épithètes : *l. boaria*, *canāria*, etc.; v. André, *Lex.*, s. u.

Dérivés : *lappāceus* : qui ressemble à la bardane, -um, M. L. 4904; *lappula*; *lappella* « langue de chien »; *lappāgō* (*lampāgō*, cf. *sābūcus* et *sambūcus*) : même sens (Isid., Gl.); v. Sofer, p. 5 et 169. Mot en *-agō*.

Mot de type populaire à vocalisme a et à gémée expressive (cf. *lacco*). Évoque *lippus* « collant »; mais le *i* de *lappa* ne se concilie pas avec l'*i* de l'adjectif. *lappō* : v. **lāb*-*lāb*-. *laquear*, -ris n. (neutre de l'adjectif *laqueāris*, usité surtout au pluriel *laqueāria*) : plafond à caissons, lambris. Même sens que *lacunar*. Il semble y avoir eu remanence de *lacus* et *laqueus*. Le Servius auctus, Ae. 1, 26, atteste qu'à côté de *laquear*, *laqueātus* on trouve des graphies *lacuar*, *lacuātus* (cf. *Sublaqueum*). Mais il

n'y a pas de raison décisive d'admettre que *laquear*, *laqueātus* proviennent de *lacus* : le plafond à caissons a pu se dire *laquear* par assimilation aux mailles d'un filet ou à la boucle d'un nœud coulant (*laqueus*); il y aurait là une autre image que dans *lacunar*. Pour la formation, cf. *alueus*/*aluear* (e).

Dérivé : *laqueārius* m. : 1^o lambrisseur; 2^o gladiateur armé du *laqueus*.

laqueus, -i m. : lac, lacét, nœud coulant. Terme de chasse; employé ensuite au sens figuré « piège, trappe ». Ancien (Plt.), usuel. Panroman. M. L. 4909.

Dérivés et composés : *laquear* (v. ce mot); *laqueō*, -ās : prendre aux lacs (époque impériale; surtout au participe *laqueātus*), M. L. 4907 (fr. *lacer*, etc.), et *ablaqueō*, terme technique de la langue rustique « déchausser un arbre », *ablaqueātio* (forme contestée); certains préfèrent lire *ablaquō* (attesté dans Varr., R. R. 1, 29, 1) et en faire un composé dénomiatif de *lacus* « fosse », mais il ne semble pas que *lacus* ait jamais formé de verbe, et, du reste, la composition serait bizarre; enfin, le texte de Pall. 2, 1, *ablaqueandae sunt uitae, quod Itali excodicare appellant*, exclut la dérivation de *lacus* : *ēlaqueō* « dégager du piège » (tardif, d'après *expediō*?); *inlaqueō* : enlacer; *inlaqueātus* : -m *alii pro unctio utuntur, alii pro soluto*, P. F. 100, 19; **laqueulus*, M. L. 4908.

Terme technique qui est sans doute emprunté, comme beaucoup de mots en *-eus*. Étrusque? La parenté avec *lax*, *lacio* ne se justifie guère.

Lār, **Lāris** usité également au pluriel **Lārēs**, -um, -ium (ancien *Lases*?; cf. Varr., L. L. VI, 2, et le *Lases* du Carmen Fr. Aru.; toutefois, les formes étrusques n'ont pas l's) m. : Lare(s), esprits tutélares, considérés comme les âmes des morts, chargés de protéger la maison (*Larēs familiārēs* ou *Lār familiāris*), la cité, les rues, etc.; par métonymie, le foyer lui-même, M. L. 4910.

Dérivés : *Larālia*, -ium « fête des Lares »; *Larārium* « sanctuaire des Lares »; hybride tardif : *Larophorum*.

Les *Larēs* semblent avoir été, à l'origine, des divinités infernales, ou plutôt des « esprits » infernaux, qui poursuivaient les vivants et qui furent transformés par la suite en divinités tutélares; cf. P. F. 273, 7, *pilae et effigies uiriles et muliebres ex lana Conpūalibus suspendebantur in conpitis, quod hunc diem festum esse deorum inferorum, quos uocant Lares, putarent, quibus tot pilae quot capita seruorum, tot effigies quot essent liberi ponebantur, ut uiuis parcerent, et essent his pilis et simulacris contenti*. Ce sens originel rend probable la parenté avec *lārua* (trisyllabe dans Plaute) « esprit des morts qui poursuit les vivants, spectre, fantôme ». *Lārua* rappelle par le suffixe *Menerva*, *Minerva*, qui semble bien emprunté à l'étrusque *Menrua*. *Lār*, *lārua* peuvent avoir la même origine : on sait l'importance du culte des morts et des divinités infernales dans la religion étrusque. V. Ribezzo, *Etrusco-Lat. Lar, Lara, Larunda*, Riv. Ind. Gr. It., 1937, p. 156. A *Lār* se rattachent sans doute *Lāra* « mātēr Larum » identique à *Mānia*, *Lārunda*, que Varron dérive du « sabin », L. L. 5, 74, et qui a une finale étrusque; cf. étr. *Laran*, *Laruns*, nom de divi-

nité. Cf. aussi Lārtius; Lārōnius; Lārentia; Lārentālia : coniugis Faustuli, nutricis Remi et Romuli, Larentinae festa, P. F. 106, 1; Lārentinae diēs, Varr., L. L. 6, 25. La quantité de l'a fait difficile.

largus, -a, -um (ā CIL VI 32521 b 2) : abondant; qui jaillit en abondance (se dit surtout des sources, des fleuves, etc.); sens qu'on retrouve aussi dans largitio, cf. Cic., Off. 2, 15, 52, LARGITIO quae fit ex re familiari FONTEM ipsam benignitatis EXHAURIT; et largiusculus : l. haustus, Sol. 7, 4; d'où « qui donne en abondance, généreux, large » (au sens moral; dans le sens physique, le latin dit lātus; largus a supplanté lātus grâce à l'appui de longus, avec lequel il formait couple par l'identité de la finale; d'où largāre = laxāre, Orib., et *allargō, M. L. 352); largāus. Ancien, classique, usuel. Panroman. M. L. 4912. Emprunté également en gallois llara, lari « mitis, mansuétus »; et en bret. lary- « généreux ».

C'est le sens de « généreux, qui répand des largesses » qui a persisté dans les dérivés : largitor (largē); largitio, adverbe (Afr.); largitās; largitūdō; largiusculus (Solin); largior, -ioris (comme blandior de blandus); largitiō, -tor, -tiōnālis; largīmentum (Fulg.); dilargior (Caton); elargior, d'après effundō (époque impériale).

Composés, rares et poétiques : praelargus; largi-ficus, -flius, -loquus (Plt.).

Aucun correspondant sûr. On ne cite plus l'ingénieur rapprochement avec skr. dirghāh, v. sl. dlügū « long » et lat. indulgēō qu'a pourtant rendu plausible L. Havet, MSL 6, 353 sqq.†

lāridum, lārdum, -ī n. (lārīda sc. carō, Cod. Theod. 8, 4, 17) : lard. Ancien (Plt., Cat.). Panroman, sauf roumain. M. L. 4915.

Dérivé : lārdārius « charcutier », CIL XII 4483. Pas d'étymologie.

larix, -icis f. et m. : mélèze (Vitr.). M. L. 4916, et *melica, 5481 a; passé en germanique : v. h. a. lericha « Lärche », et en celtique : irl. learóg.

Dérivés : lorictum, -ī n., M. L. 4914; lariceus; loricium : résine de mélèze, M. L. 4913; larignus et Larignum.

Aucun correspondant sûr. Les mots celtiques comme m. irl. dair désignent un autre arbre, le chêne. Sans doute mot d'emprunt (celtique?; cf. Bruch, IF 41, 377; ou plutôt « alpestre », comme camox, etc.); n'est guère connu que dans les Alpes. Cf. salix. V. Vitruve, 2, 9, 1, et Jud., Arch. f. d. St. d. n. Spr., 121, 95 sqq.

*lar(s), -tis m. : chef militaire. Mot étrusque? Cf. étr. larō (nom propre).

lārua, -ae (lārūa, trisyllabe chez les archaïques) f. : esprit des morts qui poursuit les vivants, d'où lārūātus : -i, furiosus et mente moti, quasi laruis exterriti, P. F. 106, 5; fantôme, spectre. Attesté depuis Plaute. Sens dérivé : « épouvantail » et « masque » (en tant que représentation des vivants). Comme ces fantômes, dans la croyance populaire, n'avaient du corps que le squelette, lārua a désigné aussi un pantin en forme de squelette (Pétr. 34, 8). Adjectifs : lārūālis (époque impériale) « spectral, squelettique » et larueus (Ven. Fort.), larua. De lārūātus, seule forme attestée à date an-

cienne (Plt., joint à cerritus), ont été tirés à l'usage époque un verbe lārūō, -ās (Apul., Firm.) et un adjectif lārūāticius (d'après lūnāticus).

V. Lār. Sur fr. larve, v. Benveniste, Le français moderne, 1955, p. 5 sqq.

lasanum, -ī n. (-nus, Pétr., comme catinus) : marmite pot (de chambre), etc. Emprunt au gr. λασάνων, attesté depuis Hor.

Dérivé : *lasanīa > it. lasagna, M. L. 4917.

laseulus, -a, -um : folâtre, joueur, pétulant. Se dit des animaux, des enfants : -a capra, puella (Vg.). De là « provoquant, agaçant » (cf. petulāns, prociāz), et par suite « qui provoque le désir, lascif, licencieux » (se dit des personnes et des choses : lascivium femur, Ov.). Mêmes développements de sens dans lascivūsus (Tardif); lascivulus (Laev.); lascivū, -viter; lascivū, -is et lascivūcia (déjà dans Plt. et Pac.); lascivūsus (cf. licentiusus). Lascivus rappelle nocivus/nocō; uacivus/uacō, et les adjectifs en -co-, du type uascus, cascus, luscus, etc. Ancien, classique, non roman.

Dérivé complexe et expressif. On rapproche des mots différents du mot latin et divergents entre eux : gr. λαλῶμαι « je désire vivement », λάσθη « envie », v. sl. laska « flatterie », r. lāsuj « désireux », skr. lāsati « il joue », lālasah « désireux » (mot populaire entré dans la langue savante comme on le voit par l; tout le groupe est « populaire »).

lāser (lāser seulement dans Marcellus), -ris n. (lāser, lasar, forme de basse époque, et laseris, lasaria) suc provenant du silphium. Lāser semble une forme abrégée de lasserpicium, lāserpicium (faite sur le modèle de cicer, piper, siser, etc.); lasar rappelle āsar, passer. Lasserpicium est issu de lac + serpicium (sīrpicium; lac sīrpicium dans Solin 27, 49), adjectif dérivé de sirpe (cf. rāpicius de rāpum), correspondant latin-étrusque de gr. σίρπιον. Le composé, ayant cessé d'être compris, a fini par désigner la plante elle-même; cf. Plin. 19, 38, lasserpicium quod Graeci σίρπιον uocant, cuius sucum uocant laser.

Dérivé : lāserātum (lāsa-) : sauce au laser.

lāserpicium (lasser-), -ī n. : v. le précédent; lāserpicifer (Catulle = αλασιφοφόρος); lāserpicīarius (Pétr.).

lassus, -a, -um : las. Le sens ancien est peut-être « qui s'incline, qui tombe en avant »; cf. Vg., Aa. 9, 436, lassoue papauera collo.

L'adjectif est déjà dans Plaute, mais semble évité par les puristes, qui lui préférèrent fessus; il n'est ni dans Cicéron ni dans César; cependant, ceux-ci employèrent lassitudo. Lassō, -ās ne semble pas attesté avant l'époque impériale, quoique Plaute ait déjà dellāssātus, Asin. 873 (cf. defessus); lassēscō, elassēscō apparaissent dans Pline; Catulle a lassulus; Rufin, lassābundus. Les langues romanes ont gardé lassus et lassāre. M. L. 4920-4921 (panromans, sauf roumain).

On rapproche le groupe germanique de got. letan « laisser », lats « δεινρός », v. isl. lōskr « mou, lâche », sans doute gr. ληθεῖν « κοπιᾶν, κερμαρτέναι (Hes.), ληθησας « κερμαρτός, κοπιᾶσας (id.) »; peut-être lit. lēnas « lent, tranquille », v. sl. lēnū « paresseux » (lat. lēnis est latin

(latrō sens), tous rapprochements douteux parce que ces mots indiquent une racine *lā-. Cf. peut-être lassus serait à laedō comme cassus à caedō. Sur lātrās, v. M. L. 4918. Le vocalisme a et la géminée expressive indiquent une forme populaire.

lātōna, -ae f. : sorte de navire (transportant du vin). Vit. Caes. Arel. 2, 9 (8), p. 487, 18 (?).

lātōd, -ās, -uī, -ēro : être caché. S'emploie absolument ou avec un complément au datif ou à l'accusatif : lātōd se caché à, échapper à, être inconnu à; cf. fallō, lātōd (Enn.), usuel. Non roman.

Dérivés : lātēbra (avec ē, parfois lātēbra d'après la fautive analogie de tenebrae, où l'e est bref de nature, mais où il y a quelquefois longue « par position ») f. : cachette, souvent au pluriel, plus ancien que le sincipit. Fréquemment joint à tenebrae, cf. Plt., Poe. 834-835, itaque in totis aedibus tenebrae, lātēbrae; Cic., Sest. 4, 9; lātēbrōsus, lātēbrōsa (Plt.); lātēbrātium (Gl.); lātēbrō, -ās (Geg. Tur.); latibulum : retraite, tanière, et latibulor (lāō) (archaïque); lātūd, -ās : se cacher, faire défaut; lātōscō (rare; Cic., Arat. 183); de- et ob-lītēscō, tous deux classiques, mais peu employés à l'époque impériale; lateus, -icis m. : cachette (Commod., Apol. 174), formé sur lātōd, d'après lātēbra, uertō. — Ce groupe de mots indique un état; l'acte correspondant est exprimé par occulere, cēlāre; l'adjectif en -tus est donc occultus. Du reste, on recourt au participe présent latēns (cf. patēns en face de pateō).

Lātēre s'oppose à patēre et latibulum est formé comme latibulum.

Si l'on admettait que i.-e. *th est toujours représenté par gr. τ, comme dans certains exemples clairs (πατός, etc.), le rapprochement avec gr. λαθάνω « je suis caché », λαθρός « caché » et dor. λάθω (ion. λήθω), qui est évident, supposerait que -θ- grec est un élargissement et que lat. lātōd serait formé comme fateor en face de fari. Du reste, le grec a λήτο, λήτο· ἐπελάθετο (Hes.), d'où il résulterait que la dentale est un élargissement dont les formes peuvent être diverses. Mais le θ expressif semble représenté par gr. θ dans certains cas. Dès lors, lat. lat- pourrait répondre exactement à gr. λαθ-. Cf. Benveniste, Formation des noms en indo-européen, p. 192. Les autres rapprochements proposés, comme celui de v. isl. lóm « tromperie », sont en l'air.

later, -eris m. : brique faite de terre, crue ou cuite (criudus, coctilis). Même sens que gr. πλιθός. Ancien (Solin, Plt.); technique. M. L. 4924; irl. later.

Dérivés : laterculus : briquette et gâteau de cette forme; et, par analogie également de forme, laterculum n. : registre (latin impérial); ou autre nom de la passiquame (Ps.-Apol. 4, 25); laterculēnsis; laterārius, lātō laterāria f. « briqueterie »; latericius « bâti en briques » (cf. caementicius), M. L. 4925 a (avec influence de latus?); Laterānus; laterīna (cf. figlīna (Pétr.); et sans doute Laterēnsis. Terme technique sans étymologie.

laterīāna (-tīāna) n. pl. : (pira) sorte de poires, sans doute originaires de Laterium, en Arpinum. Cf. Laterēnsis, Abellāna sous Abella. On le dérive du nom d'homme Laterius.

latex, -icis m. (f. dans Accius) : profluens aqua dicitur. Vltimur tamen hoc uocabulo et in uino, P. F. 105, 23. Terme presque uniquement poétique et noble. Lucrèce l'emploie pour désigner toute espèce de liquide, absinthii laticem, 1, 941; liquoris uitigeni laticem, 5, 15; laticum frugumque cupido, 4, 1093. Pas de dérivés; non roman.

Latex est généralement considéré comme un emprunt au gr. λάτος « reste de vin qu'on jette au jeu de cottabe » (cf. Boisacq, s. u.). Mais on ne s'explique pas comment aurait pu se faire le passage du sens précis et technique du mot grec au sens très général du mot latin.

*latiārius (CIL VIII 19994) : épithète de sens obscur, appliquée peut-être à un gladiateur (?). Cf. latiāriter « en latin » (Mart. Cap., Sid.)?

latīnus, -a, -um : latin. Adjectif dérivé de Latium (à côté de Latiālis, -ris, épithète de Jupiter). De là latīnūs défini quae sermonem purum conseruat, ab omni uitio remotum; uitia in sermone, quominus is latinus sit, duo possunt esse, solecismus et barbarismus, Rhet. Her. 4, 12, 17. Latīnus, latīnē, latīnūs se sont ainsi opposés à barbarus, et latīnē a pris le sens de « en bon latin, en bonne langue »; cf. le développement roman. M. L. 4927; et celtique : irl. laiten, laitnoir; britt. ladin. Nom propre : Latinius. Dérivés bas latins : latīnō, -ās et latīnizō, -ās (d'après graecizō). Quant à Latium, l'étymologie en est inconnue.

*latītiāuerunt : Cato posuit pro saepe tulerunt, P. F. 108, 20. Supposé un fréquentatif *latiūtō, dérivé de lātum supin de ferō. Forme unique.

Lātōna, -ae f. : Latone, mère de Diane. Emprunt latinisé au grec dorien Λατώ, cf. Artemōna (Plt.) = Ἄρτεμώ, avec influence de Bellōna, matrōna? Toutefois, un intermédiaire étrusque n'est pas impossible; cf. Eva Fiesel, Namen d. Griech. Mythos im Etrusk., p. 73.

-lātōr : v. ferō.

lātīna : v. laudō.

latrō, -ōnis m. : soldat mercenaire grec, fantassin (seul sens attesté dans Plt.); par suite (à l'époque classique), brigand, voleur de grand chemin; pion (au jeu de dames; dit aussi latrunculus). Sans doute formé sur praedō auquel il est joint, par exemple Dig. 50, 16, 118, hostes hi sunt qui nobis, aut quibus nos publice bellum decreuimus; ceteri latrones aut praedones sunt. Formation populaire et péjorative en -ō, -ōnis (l'hypothèse d'un emprunt direct à un gr. *λάτρον non attesté, formulée par M. Leumann, Gnomon 13 (1937), p. 30, est inutile et indémontrable). Ancien, classique. Conservé avec le sens de « larron » en roman. M. L. 4931 (panroman, sauf roumain) et 4932, latrociniūm, Eynf. 3, p. 177; et en celtique : irl. lator, latrann; britt. lleidr.

Les anciens avaient déjà reconnu dans latrō un mot appartenant au groupe de gr. λάτρον, λατρεύς, λατρεύω. Mais l'étymologie populaire l'a rapproché en même temps de latus, -eris et de lateō; cf. Varr., L. L. 7, 52, latrones dicti ab latere, qui circum latera erant regi atque ad latera habebant ferrum, quos postea a stipitatione stipatores appellarunt, et qui conducebantur : ea enim merces Graece dicitur λάτρον. Ab eo ueteris poetae nonnumquam milites appellat latrones... quod item ut milites (sunt)

cum ferro, aut quod latent ad insidias faciendas, explicatio reprise par le Servius de Daniel, Ae. 12, 7; cette étymologie a pu avoir une action sur le sens en latin vulgaire, à en juger par le sens du fr. larron.

Dérivés et composés : latrunculus (cf. fūrunculus); latruncularius, -lātor; latrunculō; latruncārius (époque impériale); latrō-cinor, -cinium, mots du vocabulaire militaire, comme tirōcinium, et formés sur tubicen, -cinitius; latrōcinālis, -cinātiō (époque impériale); v. Ernout, Philologica I, p. 81.

lātrō, -ās, -āre : aboyer. Sens propre et dérivé; ce dernier déjà dans Ennius, A. 584, animus cum pectore latrat (à l'imitation de l'homérique ὄλακτέω). Ancien, usuel. M. L. 4928; v. B. W. sous aboyer.

Dérivés et composés : lātrātus, -ūs, M. L. 4929; lātrātor, -tiō, -torius, -bilis; adlātrō « gronder, aboyer contre »; circumlātrō; conlātrō, même sens; dēlātrō; elātrō « crier avec force » (Hor., cf. ἐξολακτέω, Plut.); illātrō; oblātrō; tous de l'époque impériale (mais oblātrārix dans Plt.).

Cf. skr. rāyati « il aboie », v. sl. laje et lit. lōju « j'aboie », alb. l'eh « j'aboie ». Le verbe latin est dérivé d'un substantif non attesté appartenant à cette racine. Cf. aussi gr. ὄλακ « j'aboie ». — Un rapport avec lat. lāmentum est possible, mais indémontrable.

lātus, -a, -um : large. De *silātōs? Cf. F. 410, 34, silāta genus erat nauigiū lātum magis quam altum, sic appellatum a latitudine; sed ea consuetudine qua sticum pro locum, silitem antiqui pro litem dicebant. Silāta serait une forme populaire à consonne géminée intérieure. Ancien, usuel, mais v. largus. M. L. 4935; B. W. large.

Dérivés et composés : lātitūdō : largeur; lātitia (tardif, CIL V 26259; cf. *lātia, M. L. 4926, et *allātio, M. L. 353); dīlātō, -ās : élargir en écartant, dilater (classique, opposé à contrahō); dīlātātio, -tor (tardifs); elātō (Cassiod.); inlātābilis (Gell. = ἀπολαχής); pour prōlātō, v. prōferō, sous ferō, Ernout, Mél. Paoli, p. 269 sqq. Lātus sert de premier terme de composé dans lāti-clāuius, -a, -um, adjectif dérivé de lātus clāuus : -a tunica, et substantif lāticlāuius m. « sénateur, patricien »; lāticlāuium (lāticlāuus) « laticlave »; lātifundius : lata possidens (Gloss.); lātifundium n. : grande propriété (latin impérial; cf. Plin. 18, 35, uerumque contentibus latifundia perdidere Italiam, inuit uero et provincias). Autres composés : lātifiscō, πικτύσος (Itala), d'après amplifiscō; lātifolius = πικτύφυλλος (Plin.); lātiloquēns, πικτύλλος (Gl. Philox.).

L'initiale ancienne *sil- que donne lieu de supposer la forme silāta a amené à rapprocher le verbe slave stelje, stliti « étendre ». Il y aurait donc eu une forme *stelō- à côté de *sterō- (sur lequel v. lat. sternō, strātus). On a rapproché aussi le groupe de skr. tala- « surface » (cf. tellūs?), qui est loin pour le sens et pour la forme. Le latin n'a rien conservé de la racine *spletho- de v. irl. lethan « large », gr. πικτύος, etc.; c'est le groupe de paleō qui y est représenté. Comme lateō, le verbe paleō indique un état et ne fournit pas d'adjectif en *-to-, d'où le recours à lātus.

lātus « porté » : v. tollō et ferō; lātura, -rārius (tardifs).

latus, -eris n. : flanc, côté. Désigne d'abord une partie du corps (cf. pour la formation pectus, tergus), puis l'ensemble, l'emploi de lauāre au sens de « se baigner » s'oppose à ā fronte, ā tergō. La parenté à laterē, ex laterē désigne celle des frères et des sœurs : sunt et ex lateribus cognati, ut fratres sororesque, Dig. 38, 10, 10, § 4. À basse époque, on trouve latus employé comme préposition dans dēlatus : dēlatus sē (Grom.; cf. aussi ad latus Itin. Burdig., p. 11, 3). Dēlatus a, été ensuite réduit à latus (fr. lès, lez), voir, entre autres, Wackernagel, Vorles. II 164, et cf. irl. le, la « auprès de, chez, par » à côté de lah « côté ». Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 4934.

Dérivés et composés : laterāmen (Lucr., qui a aussi glomerāmen, de glomus); laterālis (Lucil.), M. L. 4935; latericius, avec influence de later, M. L. 4925 a); latusculum : petit côté; collaterō, -ās (Mart. Cap.) « se tenir de chaque côté »; collaterāneus (époque métréviengienne).

Cf. irl. leth « côté », qui est aussi thème en *leth- (cf. gall. led « demi »). Le vocalisme radical zéro du mot latus est surprenant. Le celtique a un thème en *-tu-, irlandais « côté », que rien n'autorise à rapprocher de leth. Le rapprochement de irl. leth avec lethan « large » et le groupe de gr. πικτύος n'est recommandé par rien. En somme, il y a ici un mot italo-celtique; il n'est pas sûr, prenant que ce mot ne se retrouve pas ailleurs : les mots signifiant « côté » diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre. Sans rapport avec lātus.

lauer, -eris f. : berle, plante; gr. ὄλον (Plin.), M. L. 4953 a. Origine inconnue. Pour la finale, cf. acer, cicer.

Lauerna, -ae f. : lauerniones fures antiqui dicebantur quod sub tutela deae Lauernae essent, in cuius luco obsecuro obdormio solitos furta praedamque inter se lauerunt. Hinc et Lauernalis porta uocata est, P. F. 104, 28. Cf. le nom propre Lauerni.

Les gloses réunissent sous lauerna divers sens, par exemple : qui filios alienos seducit, i. e. latro, uel de iurum siue ferramenta latronum, CGL V 523, 20.

Sans doute étrusque; cf. Lavelnās; Ernout, Philologica I, p. 29 sqq.

*lauerum (lanerum codd. dett.) : uestimentum genus lana sucida confectum, P. F. 105, 20. Sans autre exemple.

La leçon lanerum fournirait seule une bonne étymologie; v. lana.

lauō, -ās, lauā, lauātum, -āro et lauō, -is, lauī, lautum, -ero : la racine signifiant « laver, baigner » a donné en latin deux verbes, un en -ā-, marquant d'abord l'état et s'employant absolument avec valeur réfléchive; l'autre à voyelle thématique en -o/e- marquant l'action et s'employant transitivement; cf. stāre et sistere. Havet, ALLG 15, 153 sqq.; Jacobsohn, KZ 40, 113 sqq. 42, 150; Hartmann, Glotta 3, 163. On a donc eu :

I. lauō, -ās : se laver, se baigner; cf. Plt., Tru. 322 sqq. piscis ego credo, qui usque dum uiuunt lauanti, | minus lauare (lauari, Varr., L. L. 9, 106) quam haec lauare. Phronesium. | Si proinde amenitur mulieres diu lauanti, | omnes amantes balneatores sient;

II. lauō, -is : laver, baigner; cf. id., ibid. 902, puer

opus est cibo, opust est matri autem quae puerum lauauit, et les exemples rassemblés par Nonius 503, 38 sqq. Toutefois, l'emploi de lauāre au sens de « se baigner » n'est vite perdu. Dans une expression comme manūs lauāre « se baigner, se laver quant aux mains », manūs a été considéré comme le complément d'objet, et lauāre, par suite, a été traité comme un verbe transitif, auquel on a donné un médio-passif, lauor. Dès Plaute, on rencontre le médio-passif lauāri (cf. Poe. 220, 229), dont l'usage s'est généralisé à l'époque classique, e. g. Caes., B. G. 4, 1, 10, atque in eam se consuetudinem adduserunt ut... lauarentur in fluminibus; et lauare y a déjà le sens de lauare « laver, baigner », cf. Poe. 223. Seul le parfait lauāuit s'emploie encore avec le sens moyen — ce qui est normal; cf. reuertit in face de reuertor. Aussi lauere n'est-il plus conservé que par la poésie et a-t-il fini par disparaître. Les gloses n'ont que des formes de lauāre, qui est seul demeuré dans les langues romanes. M. L. 4951 (panroman). Du reste, lauere, réduit à -luers, a largement subsisté dans les formes munies d'un pré-verbe et dont, par suite, l'aspect est « déterminé », comme l'est celui de sistere, -cumbere en face de stāre, cubāre. De lauāre le supin est lauātum; cf. Plt., Ru. 382, etiam qui it lauatum in balineas; de lauere, lautum.

De lauāre dérivent : lauābrum et lābrum : baignoire, cuve, bassin pour se laver; lābrum Veneris « bassin de Vénus », v. André, Lex., s. u.; lābellum (Caton, Agr. 10; Col.), conservé en italien, où souvent il désigne un tombeau, ainsi nommé pour sa ressemblance avec une baignoire, M. L. 4804; cf. aussi M. L. 4812, *labrellum; lauācrum (cf. gr. λουτρόν et pour le suffixe ambulācrum) « bain d'eau » (par opposition à « bain de vapeur »); lauātiō « action de se baigner », puis « appareil d'un bain »; lauātor; lauātorium « lavoire », M. L. 4952; lauātrāra (Vitae Patr., Orib.), M. L. 4953; lauātrina; lātrina « lavabo », « cabinet » (doublet lātrinum dans Labérius), M. L. 4952 a, 4930; lauandāria « quae ad lauandum sint data », mot de Labérius, cf. Gell. 14, 7, 5. V. André, Lex., s. u. Inchoatif : lauāscō, -is (Aldh. Gramm.).

Composés : *lauō ou *zluō, -ās (employé par Plt. au parfait elāui, par exemple Asin. 135, nam in mari reperi, hic elauī bonis « j'ai été nettoyé de mes biens », et au participe elautus); exlauitus, M. L. 3020; dēlauō, -ās (tardif) : enlever en lavant et « laver »; circumlauō, -ās (Hygin.; Salluste, Hist. Igm. 2, 56, emploie circumlauō, -is); inlauō? seulement praelauitus dans Theod. Prisc. 1, 27 : Apulée a praelauere; sublauō, -ās (Celse, époque impériale); *experlauāre, M. L. 3044. Sauf elauō, dont, du reste, le présent n'est pas attesté et devrait être phonétiquement *zluō, -ās, tous ces composés sont récents.

De lauō, -is, au contraire, sont issus un grand nombre de composés en -luō, -is, d'après lesquels, à l'époque impériale, s'est reformé un verbe simple luō, d'où lūtor, mot de glossaire, « laveur » (cf. clūdō, sculpo, d'après clūdō, insculpo). On a ainsi : ab-luō = ἀπολούω « enlever en lavant, effacer, nettoyer, purifier » (sens physique et moral; ce dernier fréquent dans la langue de purification, absolution »; *ablūmen, M. L. 31 a; abluuio, -uium « action d'emporter en lavant » (en parlant d'un cours d'eau), par opposition à aluuio; al-luō : enlever en lavant, baigner; alluuiēs « inondation, dé-

bordement »; alluuiō « inondation, terrain d'alluvion »; col-luō : laver, arroser (archaïque et postclassique); col-luuiēs (-uiō, -uium) : sens technique « réunion des eaux de lavage, de vaisselle, etc. »; cf. colluuiaris porcus..., qui cibo permixto et colluuiē nutritur, P. F. 49, 27; d'où « mélange malpropre, lie, tourbe » (sens figuré); diluō : délayer; diluuium (-uiēs, -uiō) : déluge, M. L. 2643; irl. dile, britt. diluw; eluō : enlever en lavant (sens propre et figuré), laver, purifier, M. L. 2854; et aussi « se laver », cf. Plt., Rud. 579, cho an te paeniet | in mari quod elauī, ni hic in terra iterum eluam; eluuiēs « écoulement au dehors, débordement, cours de vent; inondation », M. L. 2854 a; d'où « abîme, précipice produit par l'inondation »; elūtio : action de laver, purification; eluuiō, -ōnis : inondation (Cic.); elūtus « détrempe, fade »; et sans doute elūtio, -ās (dérivé de *elūtio?) : rincer (mot populaire; Labérius ap. Gell. 16, 7, 5) et décanter, transvaser »; illuō (in-)? mal attesté; illuuiēs « inondation » (M. L. 4273), à ne pas confondre avec le mot archaïque et postclassique inluuiēs, où inest privatif (= gr. ἀνουσία); cf. Lucilius ap. Non. 126, 2, hic cruciatur fame/frigore, inluuie, imperfundie, inbalnitie, incuria, d'après inlōtus, inlūtus; interluō : baigner entre, arroser; interluuiēs (époque impériale); prō-luō : laver en coulant, emporter dans son cours, laver, inonder, etc.; prōluuiēs (-uiō, -uium) : inondation, flux; surabondance (= profusio) et prōluuiosus (tardif); sub-luō : laver en dessous, couler au pied de, baigner; subluuiēs : boue, vase, suppuration.

Cf. aussi malluuium, pelлууium; polūbrum, et dēlu-brum.

De lauō, -is l'adjectif verbal est lautus ou, avec réduction de la diphtongue, lōtus. La langue a réparti les deux formes dans des emplois différents :

lautus s'est spécialisé dans le sens de « élégant, distingué », par suite « riche, honorable ». Le sens de « baigné lavé » est à peine attesté et ne dépasse pas Térènce (cf. Ad. 425). De là lautē adv.; lautitia (surtout au pluriel) : élégance, magnificence. Cf. P. F. 104, 9, epularum magnificentia. Alii a lauione dictam putant, quia apud antiquos haec elegantiae, quae nunc sunt, non erant, et raro aliqui lauabat. Cf. peut-être aussi lautia. Le sens de « lavé » apparaît encore dans l'adjectif féminin : lauticia, farina appellabatur ex tritico aqua consperso, P. F. 105, 10 (pour la formation, cf. empticus, etc.), et dans Lautulae, locus extra Vrhem, quo loco, quia aqua fluebat, lauandis uisum exercebant, P. F. 105, 11; lautitās (Gloss.); lautiusculum (Apul.).

lōtus a gardé le sens de « lavé, baigné »; de là lōtio (Vitr.), lōtor, lōtura (Plin., Mart.) : lavage; lōtus, -ūs (Celse); illūtus (in-); formes accessoires illautus, illūtus « non lavé, sale »; inlūtibarbus (Apul.); lōtium n. : urine (depuis Caton; M. L. 5129); lōtulentus (Titin.); lōtiātis, lōtiōsus (tardifs). Sur l'origine de lōtium, cf. Isid. II, 1, 138, urina... uulgo lotium dicitur quod eo lota, i. e. munda, uestimenta efficiuntur. Sur l'emploi de l'urine pour laver les dents et les vêtements, cf. Catulle 39, 19; Diod. V 33, 5; Strabon 3, 164; v. Sofer, p. 70 et 175.

lōmentum : 1° ce qui sert à laver, savon ou pâte de toilette, faite de farine de fève et de riz; 2° bleu céleste (par comparaison avec la couleur de cette pâte?). Le verbe lauō se retrouve en ombrien : manf... vutu

« manūs lauitō », de **lowetōd*. Hors de l'italique, on n'a de correspondant que pour la racine. Le celtique a notamment un nom d'instrument : gaul. *laurō* glossé « balneō », irl. *lōthar* glossé « peluis », cf. gr. λουτρόν, λουτρόν; v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, p. 60-61 et 63. Le grec a des formes verbales obscures : λούω, λούωμενος, etc. L'arménien a *loganam* « je me baigne », qui rappelle lat. *lauare*. Le germanique offre des substantifs tels que v. isl. *lauðr* « lessive », *laug* « bain chaud »; v. h. a. *louga* « lessive ». On n'arrive à poser aucune forme indo-européenne précise; mais la parenté de tous ces mots est certaine.

**lauricēs* : lapereaux pris sous la mère. Le mot ne se trouve qu'au pluriel dans Pline, 8, 81, qui le donne comme espagnol : *fetus uentri (cuniculorum) exsectos, uel uberibus ablato, non repurgatis interaneis... laurices uocant (scil. Hispani)*, M. L. 4941; v. h. a. *lōrīhhi(n)*. — *Cuniculus* est aussi donné comme espagnol. Cf. *lepus*.

lauriō, -*ōnis* m. : serpolet (Plin. Val.). Sans-doute de *laurus*.

laurus, -i et *laurus*, -ūs f. : laurier. Arbre consacré à Apollon et dont les feuilles couronnaient les généraux triomphants, etc. De là « couronne triomphale ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4943; B. W. s. u.; et germanique : v. h. a. *Lōrboum*; celtique : irl. *laur*, gall. *lawr-wydd*; gr. mod. λάρος; bulg. *lawr*.

Dérivés : *laureus* « de laurier », M. L. 4940, substantivé à l'époque impériale *laurea* [sc. arbōs] « laurier » ou *l. [corōna]* « couronne de laurier »; d'où *laureatus*, sur lequel a été refait *laureō*, -ās; *laurinus*, M. L. 4942; *laureolus*, diminutif de *laureus*; *laureola* « feuille de laurier, petite couronne de laurier »; *lauriculus* « petit laurier »; *Laurētum*, *Lōrētum* (avec réduction de la diphtongue) : lieu planté de lauriers, sur l'Aventin; *laurāgō* : laurier alexandrin; *lauriō*? V. André, *Lex.*, s. u.

Composés poétiques en *lauri-* : *lauri-comus*, -fer, -ger (imités du grec θαυρηφόρος, -κόμος), -potēns. Cf. aussi *laurocina*, χαμαιδάφνη (Gloss.). Sur *lorandrum* (*lorandrum*, *rodandrum*), corruption de *rhododendron* (avec haplogie et influence de *lōrus* « laurus »), et *laurorosa* (Diosc.), nom du laurier rose, v. Sofer, p. 99.

Plante méditerranéenne dont le nom est, évidemment, emprunté à une langue indigène, non i.-e. L'existence de θαυρον, θαυρα en thessalien, de λάφρα à Pergame, et aussi de θαυμιός glossé δάφνη πικρά, donne lieu de supposer que les mots grecs et latins reposaient sur des originaux apparentés entre eux.

laus, -dis (thème consonantique; abl. *laude*, g. pl. *laudum*; *laudium* est rare et secondaire) f. : éloge, louange, titre de louange, mérite, valeur, gloire. Ancien (Liv. Andr.), usuel au singulier et au pluriel. M. L. 4944; B. W. *lods*.

Dénominafif : *laudō*, -ās : louer, célébrer. Panroman. M. L. 4938-4939; et celtique : gall. *lawdu*.

Dérivés : *laudātio*, -ior, -trix; *laudābilis* et *illaudābilis*, *illaudātus*; *laudātus* = ἐγκωμιστικός (Quint.); *laudātōrius*; *laudābundus*; *ad-laudō*, *adlaudābilis*; *con-laudō* « combler d'éloges »; *conlaudātio*; *dilaudō* : louer en tous points (Cic., ad Att., où le préverbe a la même valeur augmentative que dans *dis-*

cupiō, *dispereō*, etc.); *elaudō* (rare, v. Thes.) des composés, l'a radical est maintenu par analogie la forme phonétique se confondrait avec le grec de *lūdō*.

Le sens ancien de *laus* devait être « fait de nomme de cifer », le mot s'est spécialisé dans une acception favorable. *Laudō* a gardé quelques traces de ce premier sens, qui n'est pas ignoré des anciens; cf. P. F. 103, 25, *laudare apud antiquos pro nominare*, et 66, 24, *laudare plus quam nominare*; Gell. 2, 6, 16, *laudare significat prisca lingua nominare appellareque*, cf. 13, 20, Plaute dit, Cap. 426, *Iouem supremum testem laudat*; Virgile emploie *illaudātus* (sans doute calque du grec μῆτος), G. 3, 5, qu'Aulu-Gelle, l. 1., explique par « *illaudābilis qui neque mentione aut memoria ulla dignatur neque umquam nominatus est* ». Cf. une spécialité comparable dans *grāre*, dans *fama*, *infāmis* et dans gr. ἀλως, ἀλώς. Le développement du sens de *laus* comparable a pu être aidé du fait que *laus*, *laudare*, *laudatō* servaient à désigner l'appel suprême que l'on adresse au mort, puis l'éloge funèbre qui s'est ajouté à cet appel; pel (cf. *supremae laudēs*, *laudātio funebris*, fr. 10, 10, « laudes »; Cic., Mu. 36, 75, *quem cum supremo etiam Maximus laudaret*).

Aucun rapprochement net. M. Vendryes signale titre de possibilité, irl. *luaidim* « je mentionne, je loue », le germanique a une forme **leu-t* dans *liuþōn* « chanter, louer », etc. Mot à diphtongue en

laustae (*lapidēs*) f. : ardoise, pierres plates. Mot grec ou ibère, attesté épigraphiquement; cf. Bücheler, ALLG 2, 605. M. L. 4946.

lautia, -ōrum n. pl. : présents d'hospitalité; *lautiae quae lautia dicimus*, et *dantur legatis hospitii gratia*, P. F. 60, 6. Terme technique de la langue du droit public. Cf. T.-L. 28, 39, 19, *locus inde lautiae legati praescriptus*; et S. C. de Ascl., CIL I² 588 (78 av. J.-C.). Comme on ne sait pas en quoi consistaient ces présents, ni quelle est la forme la plus ancienne du mot, on ne peut rien affirmer de son étymologie. Les uns le dérivent de *lautus*, les autres le rattachent à *dare* (cf. *dantur uerba ueritō*), chacune des deux explications soulève des difficultés. Le mot *lautia* conservé dans les langues hispaniques et sans doute un autre mot; cf. M. L. 4949.

lautumiae, -ārum f. pl. : carrières de pierre. Rapprochement latinisé (déjà dans Plt.) au gr. λάρυλα, dont la forme *lātomia* n'est que la transcription. L'u intérieure de *lautumiae* est issu régulièrement d'un o devant une syllabe intérieure ouverte; cf. *maximus*, etc. Mais la diphtongue initiale fait difficulté; on a supposé qu'elle répondait à une prononciation dialectale **lāo-* ou qu'elle peut être un fait d'assimilation, comme dans *lacuna*, etc. Phénomène contraire dans *agustus augustus*.

laŕ, -lex; *laciō*, -is, -ero; -licio; *laccessō*, -is, -lactō, -ās; -lectō, -ās, -āre. *Lax*, *laciō* sont attestés seulement par les glossateurs; e. g. P. F. 103, 25, *decipiendo inducit*; *lax etenim fraus est*; id. 104, 11, *laciū : inducit in fraudem. Inde est allicere et laccessō inde lactat, illectat, oblectat, delectat*; id. 25, 14, *laciō est perducit aliquem in rem, dictum a uerbo laciū, decipit. Hinc descendit illicere et oblectare, i. e. per-*

fractem inducere. Cf. encore id. 100, 12, *inlex, correpta sequenti syllaba significat inductor, ab inliciendo. Plautus (Asin. 221) : « esca est meretrix, pectus (l. lectus) inlex ».*

De tous ces témoignages il résulte qu'il a existé un mot-racine *laŕ* « appât, ruse, tromperie, séduction », lequel s'apparentait un verbe *laciō* « attirer, séduire ». A *laciō* correspondait un désidératif *laccessō* et un fréquentatif *lactō*, -ās, -āre. *Laciō*, *lactō* ont fourni de nombreux composés; enfin, comme seconds termes de composés, existent aussi le nom d'agent *-lex* et le nom d'action *-licium*. On a ainsi : 1° *laccessō* (participe *laccessiēns*, St Jér., d'un présent *laccessiō* refait sur *laccessiui*; et *laccessō*, tardif, par confusion de suffixe) : chercher à attirer dans un piège; provoquer, harceler; d'où « attaquer, assaillir » (sens physique et moral, propre et figuré). Ancien et classique; peu usité dans la prose impériale. Dérivés tardifs et rares : *laccessitor*, -itiō; *illaccessitus*.

2° Composés de *laciō* : *alliciō*, -is, -lexi, -lectum, -ere : attirer, séduire, M. L. 362 a; *allector*, *allectiō* (tardifs); *allicefaciō* (époque impériale).

3° *laciō* : détourner par ses séductions (Titin., *Lucilius*); de là *deliciae* (singulier rare; un exemple dans Plt., Ru. 426, *operam ludo et deliciae dabo*) et *delicium* « séduction, perversion », cf. Plt., Mo. 15, *tu urbanus uero scurra, deliciae populū*; par suite « plaisir favori, délices » et, au sens concret, « mignon », cf. Cic., Diu. 1, 36, 79, *amores ac deliciae tuae, Roscius* (auquel il faut sans doute rattacher *deliciatus*, q. u.), M. L. 2539; *deliciatus*; *delicio*, -ās synonyme tardif de *delectō*, et *indelicio* (-cior) trad. de ἐνεπαρτομα; *delicioiae*; *delicium*.

4° *delicio*, -is, -licui (-lexi), -licitum (souvent confondu avec *elicio* dans les manuscrits) : faire sortir par ruse (terme militaire) ou par magie (terme religieux, e. *Iouem, Manēs*); cf. *Iuppiter Ellicius*, Ov., F. 3, 313-328; Varr., L. L. 6, 94, et les références de Goetz-Schoell, ad l.; *excelebra*, Plt., Ba. 944; *elecebrae argentariae*, Plt., Men. 377, cf. P. F. 66, 25 (même formation que *uerebra/ueritō*, etc.).

5° *indicio*, -is, -lexi, -lectum : attirer dans un piège, séduire; *inlex*, cf. plus haut; *inlicium*, *illicium* : appât, séduction, dans la langue du droit public, « appel »; *inlicium uocare antiqui dicebant ad contionem uocare*, P. F. 100, 11, cf. id. 101, 12, et Varr., L. L. 6, 94; *illecebra* (partout au pluriel); même sens et nom de plante « orpin », Plin. 25, 162; *illecebrōsus*. D'où en bas latin : *illicia*, -amentum, -ātiō, peut-être par un faux rapprochement avec *illicitator*, v. *liceor*.

6° *pellicio* (-per-) : attirer par ruse, séduire; *pellecebra(e)* [Plt.]; *pelliciator* « qui pellicit ad fraudem », P. F. 225, 11 (ou bien de *paelex*?); *pellectiō*, -ior.

7° *proticio* : attirer en avant (Plt., Ov.). Cf. encore le composé *aqualicium* (*aqui-*) : *dicitur, cum aqua pluuialis remediis quibusdam elicitur, ut quondam, si crediderit, manali lapide in urbem ducto*, P. F. 1, 24.

On considère généralement *aqualicium* comme sans rapport avec *aquilex*, -legis (*aquilegus* dans Non. 332, 15, *legere rursum uidere, ab hoc et aquileg*) « celui qui recueille les eaux, inspecteur des eaux » (*indagator aqua-*

rum, dit Colum. 2, 2, 30) et glossé *aquam colligens*. Mais de *aquilex* existe aussi un génitif *aquileicis* (cf. Thes. s. u.) et c'est sûrement à *-lex* de *laciō* que pense Varron quand il écrit, Men. 444 ap. Non. 69, 14, *an hoc praestat Herophilus Diogenem, quod ille e uentre aquam mittit? at hoc te iactas? at hoc pacto utilior te Tuscus aquilex*. Il se peut qu'il y ait là deux mots distincts : *aquilex*, -licis, terme religieux, et *aquilex*, -legis, terme technique, ou que la langue ait transformé en *aquilex*, -licis en *aquilex*, -legis, quand l'ancien sourcier chargé d'attirer magiquement les eaux s'est transformé en ingénieur technicien, chargé de les recueillir (*legere*) et de les distribuer. De même, il semble bien que la langue ait fait dériver de *-lex*, *laciō*, d'après *aquilex*, *aqualicium*, certains mots techniques comme *inlicēs*, *canales in quibus aqua confluit in uis lapide stratis ab inliciendo dicti*, P. F. 100, 12, et *inlicium dicitur cum populus ad contionem elicitur, i. e. euocatur. Vnde et COLLICIAE tegulae per quas aqua in uis defluere potest*, 101, 12; *ELICES : sulci aquare, per quos aqua collecta educitur e liris*, 66, 22; *DELICIA est tignum quod a culmine ad tegulas angulares infimas uersus fastigatum collocatur : unde tectum delicatum et tegulae delicatae*, P. F. 64, 8. Mais ce rattachement n'a pas été complet, et les doublets *collicuae*, *deliquiae* prouvent que la parenté de ces termes avec le groupe de *liquor* n'a pas cessé d'être sentie. Cf. *colliciae*.

De *laciō* existe un itératif-intensif : *lactō*, -ās — est *dulcedine aliqua tenere, ad persuasionem inducere, unde et delectare et oblectare dicimus*, Don. ad An. 912. Archaïque (Acc., Plt., Tér.) et repris par la Vulgate. Composés relativement fréquents : *allectō* (Cic., Sén.), M. L. 355; **allectiō*, fr. *allicher*; *delectō* (*delector*) : attirer hors de, séduire (archaïque), puis, par un affaiblissement de sens dont on retrouve l'équivalent en français, simplement « charmer, délecter », d'où *delectabilis* (et *in-*), -tāmentum, -tātiō, -tātiuncula, M. L. 2532; britt. *dyleiuhio*; *electō* : verbe plautinien, As. 275, *Mer. 224*, cf. P. F. 66, 26; *illectō* (tardif), M. L. 4267, d'où *illectātiō*, -mentum; *oblectō* : attirer ou retenir par des charmes, charmer, plaire à; *sē oblectāre* « prendre son plaisir dans ». *Oblectō* est à *lactō* comme *obiectō* à *iaciō*. Dérivés : *oblectator*, -tiō, -men, -mentum; *oblectatoriū*; *oblectāneus*; *sublectō* : duper (Plt., Mi. 1066 a).

On rattachait généralement, avec les Latins eux-mêmes (cf. Thes. Gloss. s. u. *pellax*), à *laz*, *laciō*, les composés poétiques *pellax*, *pellacia* : *inuidia... pellacis Vlixis*, dit Vg., Ae. 2, 90, que le Gloss. de Placide explique par « *per blanditias decipientis* »; *placidū pellacia ponti*, Lucr. 5, 1004. Mais la forme correcte serait **pellex*, **pellacia*, cf. *inlex*. M. Pokrovskij, Bull. Acad. Sc. de Russie, 1920, p. 379 sqq., a rapproché *pellax* de *pellō*, ce qui est satisfaisant pour la forme, mais l'est beaucoup moins pour le sens, *pellere* n'étant jamais employé dans le sens très précis que Lucrèce et Virgile, et à leur imitation Arnobe, donnent à *pellax*, *pellacia*. On peut supposer avec plus de vraisemblance que *pellax*, *pellacia* ont été influencés par *fallax*, *fallacia*, auxquels ils s'apparentaient sémantiquement; cf. Thes. Gloss. s. u. Cf., d'autre part, l'influence de *fallax* sur *uerax*. La graphie *perlax*, attestée plusieurs fois, montre que pour les Latins *pellax* n'avait rien de commun avec *pellō*.

Laz, *laciō* appartiennent à un groupe de mots expres-

relegō : rassembler de nouveau, relire (époque impériale).

sēligō : trier, choisir (classique, Cic., Varr.); sēlectiō, -ior (S^t Aug.).

sublegō : cueillir, recueillir sous ou secrètement, choisir à la place de, soustraire; sublectiō (Tert.).

2^o Parfait en -lēxi : diligō, dilēxi : aimer; d'après Cicéron, de sens moins fort que amare, cf. Fam. 9, 7, 1, Clodius ualde me diligēti, uel, ut ἐμφατικώτερον dicam, ualde me amat; et aussi Isid., Diff. 1, 17, alii (scil. atque Cicero) dixerunt amare nobis naturaliter insinui, diligere uero electione. En antithèse avec negligō, ad Herenn. 4, 20, 28, diligere formam, negligere famam; cf. Cic., Att. 1, 5, diligentem... negligentem. Sur le participe présent diligēns, -tis : qui aime; de là « qui a du zèle pour, soigneux (de) », ont été formés diligenter; diligentia : soin, zèle, application (par opposition à negligentia). Dilictus s'est, à basse époque, confondu avec dilectus : levée; cf. P. F. 65, 1, dilectus militum, et is, qui significatur amatus, a legendi dicitur. La langue de l'Église a dilēctiō pour traduire ἀγάπη, στοργή (dilectiō tua, uestra), et dilector, -trix.

intellegō, -xi (quelques formes de parfait en -lēgi, par exemple dans Sall.) : choisir entre (par l'esprit), d'où « comprendre, connaître, s'apercevoir »; intellegēns : qui comprend, qui se connaît en, connaisseur, M. L. 4482; intellegentia (= νόησις) : faculté de discerner ou de comprendre, intelligence, entendement, connaissance (attesté depuis Tér.; surtout fréquent dans Cic.); intellegentiālis, -litās, -titās (tardifs); intellegibilis (époque impériale) et inintellegibilis (S^t Ambr.), traduisant νοητός et ἀνόητος ἀκατάληκτος; intellectus, -tis (surtout d'époque impériale), avec tous les sens de intellegentia et, en outre, ceux de « faculté de percevoir par les sens ou l'esprit », « sens (des mots) »; à basse époque : intellectūālis, intellectūālitās, etc. Irl. inleacht (mot savant).

neglegō (nec-) : négliger, dédaigner; neglegens dictus est non legens neque dilectum habens quid facere debeat, ommissa ratione officii sui, F. 158, 25; M. L. 5878. De là : neglegentia, M. L. 5879; neglegenter; neglectiō et neglectus, M. L. 5877, sont extrêmement rares; de même neglctor (S^t Aug.), neglectim (un exemple dans l'Anthol.). Les formes romanes sont aussi très rares. Neglegentia est dérivé directement de neglegēns (negli-) : le simple legentia n'existe pas.

Cf. les présents gr. λέγω « je cueille », alb. mb-l'eth « je cueille ». Le fait que gr. λέγω a servi à signifier « je dis » et lat. legō « je lis » indique quelque ancien sens technique, sans doute religieux et politique : legere senātum est caractéristique.

lēgō, -ās, -āui, -ātum, -āre : 1^o déléguer à quelqu'un la charge de faire quelque chose, en vertu d'un pacte, d'un contrat (lēxi), lēgare aliquid alicui; en particulier, dans la langue du droit privé, « déléguer à ses héritiers l'exercice d'une autorité posthume », e. g. pater familias uel super familia pecuniae sua legassit, ita ius esto, L. XII Tab.; de là lēgāre filio « imposer au fils héritier la charge d'un legs », lēgāre ab herede « grever l'héritier d'un legs » et, finalement, « léguer »; 2^o déléguer, députer quelqu'un pour faire quelque chose, lēgare aliquem ad aliquid; cf. lēgātus « délégué, député, fondé de pouvoir, lieutenant » (irl. legai).

Au premier sens se rattachent les dérivés : legātus « legs, part prise sur l'héritage et donnée à un autre que l'héritier légal »; lēgator « qui lègue, testateur »; lēgātarius : imposé à un légataire; et surtout lēgātarius « légataire »; lēgātus (Diog.).

Au second sens appartient, outre lēgātus, lēgātus, délégation, ambassade, lieutenante.

Composés de lēgō : ablegō : éloigner, reléguer; ablegātus; allegō : 1^o dépêcher, députer (se dit d'affaires privées, tandis que lēgō se dit plutôt d'affaires publiques, d'où lēgātus); 2^o à l'époque impériale, « alléguer (exemplum, merita) », M. L. 356 a; delēgō : déléguer (même double construction que lēgāre), confier, attribuer (au terme de droit : constituer un débiteur, subroger en ses droits; delēgator, -tiō, -tōrius).

relegō : 1^o écarter, reléguer : relegati dicuntur proprie quibus ignominiae aut poenae causa necesse est ab urbe Roma atque quo loco abesse, F. 348, 18; 2^o renvoyer sur quelqu'un; 3^o terme de droit : restituer par testament; relēgātus; praelēgō; trāns)lēgō (époque impériale). Pour collēga et collēgium, v. lēx. Lēgo est proprement le dénomiatif de lēx, le sens premier devant être « fixer par contrat » ou « charger par contrat ». Mais le rapport avec le nom a vite cessé d'être senti. Il est possible que lēgātus ait précédé lēgāre; cf. Stolz-Leumann Lat. Gr.⁵, p. 196. L'osque ligātuis « lēgātis » est sans doute emprunté au latin.

legula, -ae f. : pavillon de l'oreille, lobe, l. auris, cf. gr. λοβός? Toutefois, le mot ne se trouve que dans Sidoine Apollinaire; c'est peut-être une déformation de ligula. M. Niedermann rappelle l'emploi de l'allemand Löffel pour désigner les oreilles du lièvre et, dans la langue familière, les oreilles de l'homme.

legūmen, -inis (legūmentum, Gell. 4, 11, 4, d'après frumentum?) n. : légume. Il semble que le mot ait d'abord désigné les légumes à cosse, pois, fève, etc. : uiciam, lentem, cicerculam, eruilam ceteraque (Varr., R. 1, 32, 2) par opposition à (h)olus; c'est dans ce sens que l'emploie Vg., G. 1, 74, unde prius laetum siliqua quassante legumen; et ceci conduit à rapprocher λέβητος « ἐπέβητος (Hés.), dont le suffixe dénote, du reste, une origine non indo-européenne; cf. aussi λέβητις « cosse », qui rappelle la forme legarica citée par Varron, cf. plus bas, λέβος « cosse, gousse ». L'étymologie populaire a rapproché legūmen de legō; cf. Varr., L. 6, 7, 66, et R. 1, 32, 2, alii legumina, alii, ut Gallicani quidam, legarica appellant, utraque dicta a legendo, quod ea non secantur, sed uellendo leguntur, et le mot, dans l'usage courant, a fini par désigner toute espèce de légume, s'opposant à frūgēs; cf. Cic., N. D. 2, 62, 156, terra feta frugibus et uario leguminum genere. Quelle que soit la première partie du mot, elle a été munie d'un suffixe latin, de telle sorte que rien ne décele plus une origine étrangère. Quant à legarica, il est difficile d'y voir, avec Walde-Pokorny, une contamination de legūmen et d'agaricum.

Dérivé : legūminārius (époque impériale). Legūmen a supplanté (h)olus et a seul survécu dans les langues romanes. M. L. 4972.

lombus, -i m. : genus nauicellae uelocissimae quod et dromonis nomine appellamus, Fulg. Expl. Sermon. 564, 4.

Emprunt ancien (Plt., Acc.) au gr. λέμβος (d'origine égéenne), latinisé. Diminutif : lembunculus, souvent déformé en lenunculus (cf. Non. 534, 9), parce que l'embarcation était employée par les pirates et les trafiquants (lēmōnes) : piratici lembi, Curt. 4, 5, 18, d'où lembuncularius (Inscr.).

lemnisicus, -i m. : ruban, bandelette. De λημιτικός, d'où lemniscatus (Cic.).

lemurēs (ancien lemores, d'après Porphyron, ad Hor. Ep. 2, 2, 209), -um m. pl. : laruae nocturnae et terrificae, fiones imaginum et bestiarum. (Varo de Vita pop. Rom. l. 1 : quibus temporibus in sacris fabam iactant noctu ac dicunt se lemuriōs domo extra ianua eicere, Non. 135, 15 sqq.)

Dérivé : Lemūria (-rālia), -ōrum, et lemūrius, M. L. 4975. L'étymologie d'« Ov., F. 5, 451 sqq., 479-483, qui explique Lemūria par Remūria, est un simple calembour et n'explique pas Lemurēs, qui est antérieur à Lemūria. La différence de quantité de l'u dans Lemurēs et Lemūria (celui-ci seulement dans Ov., F. 5, 421) s'explique par le fait que Lemūriā était exclu de la poésie dactylique; cf. le glōmērē de Lucrèce).

On rapproche gr. λάμυια « fantômes » (dévorant les enfants), λαμβρός « goulu, avide »; on ne peut faire état de lit. lamoti, dont l'existence même n'est pas sûre. Sans doute non indo-européen.

lēna : v. lēnō.

*lēnis (līnes), -is m. : sorte de vase (Afran., Laber. cités par Nonius 544, 28). Forme peu sûre, peut-être emprunté au gr. ληνός.

lēnis, -e : doux (au toucher, s'oppose à asper), dans « doux » en général. Ancien (Plt., Enn.), usuel. Mais, une fois la signification confondue avec celle de dulcis, il n'avait plus de raison pour subsister, et il est peu représenté dans les langues romanes (roum. līn). M. L. 4977 et 8372, sublēnis, attesté CE 1618.

Dérivés : lēnitia (Mul. Chir., d'après mollitia); lēniter; lēniūs (qui ne semble plus attesté depuis Plin.); lēniūdō (archaïque); lēniō, -is : adoucir, charmer; lēnimen (rare et poétique); lēnimentum; composés d'aspect déterminé : delēniō (dēliniō) (ancien, classique, usuel) et ses dérivés; oblēniō, lēniscō, lēniō, lēnianimus, lēnificō, dēlēnificus (Plt.), lēnianimus (Schol. Tér.).

Sur le rapprochement, douteux, avec v. sl. lēnū, etc., v. sous lassus. Lēnis a remplacé peut-être un ancien *lēnus, sous l'influence de mollis. Sur les confusions entre lēnis et lentus, v. Löfstedt, Coniectanea, 81.

lēnō, -ōnis m. : maquereau, πορβοσοκός; lēna, -ae f. : maquerele. Ancien (Plt.), classique (Cic.), mais surtout populaire, comme le montrent, du reste, la formation en -ō, -ōnis et le féminin en -a (cf. caupō, cōpa). Sans doute emprunté. Non roman.

Dérivés et composés : lēnōnius; lēnullus; lēnunculus; lēnō, -ās (tardif) « trafiquer de »; lēnōcinor, -āris et ses dérivés; lēnōcinium, faits sur le type de tirōcinium, etc.

D'après le Dig. 3, 2, 4, lenocinium facit qui quaestura mancipia habet. Le lēnō aurait donc été, à l'origine,

celui qui tirait de l'argent du travail de ses esclaves, puis le mot se serait spécialisé dans le sens de « qui tire profit de la prostitution de ses esclaves femmes » (cf. la spécialisation de meretrix). Lēnōcinium, sous l'influence de lēnis, dont il a été rapproché, a pris le sens dérivé de « enjôlement, coquetterie(s) »; lēnōcinor, celui de « flatter, enjôler, cajoler », et, à l'époque impériale, a perdu tout sens péjoratif : Plin., Ep. 2, 19, 7, ut libro isti lenitas lenocinetur. Cf. P. F. 102, 18, lenones ab alluciendo adulescentulos appellati.

Sans étymologie connue. Il n'y a aucune raison de croire que lēnō ait été fait secondairement sur lēna et le sens de ληνάι « βόσκηαι Ἀρκαδίας (Hés.) est tout autre.

lēns, lendis c. : lente, œuf de pou (Plin., Ser. Samm.). Les gloses ont des formes lendis, lendix (lindex), lendina; et Marcellus Empiricus, un pluriel lendinēs, Isidoré et les gloses, lendix (-dex); les dérivés romans supposent lens, lēndem, lēndem (d'une flexion lendis (-den), lendinis, M. L. Einj.³, p. 186, semblable à celle de glandis (-den), -inis; lēndōnem (de *lēndō, -ōnis, comme glandō), lēndēm (-cem). Panroman. M. L. 4978.

Cette notion est désignée par des mots qui se ressemblent d'une langue à l'autre sans admettre un original commun. Cf. balt. *ginda (à en juger par lett. gūda, lit. glūda (avec dissimulation), v. irl. sned (féminin), gall. nedd (pluriel), gr. κοινδες, v. isl. gnit, ags. hnitu, v. h. a. (h)nit, alb. θενί, arm. anic. Terme populaire qui a été déformé de manières diverses. La forme lendix, lindex rappelle par la finale pulex, cimex; v. Ernout, Philologica I, p. 141.

lēns (lentis), lentis (avec ē) f. : lentille, gr. φακός. Ancien (Caton).

Dérivés : lentacula : lentille et objet en forme de lentille, petit vase à huile, taches de rousseur dites lentilles; lenticularis; lenticulatus; lentigō : taches de rousseur, M. L. 4981; lentiginosus; Lentulus (?). Mot sans doute emprunté; le slave a lēsta, de même sens; le gr. λάθος « vesceron », λαθούρις « épurge » est lointain. Les formes romanes remontent à lēns ou à lentacula, ce dernier plus répandu; cf. M. L. 4979 et 4980; B. W. s. u.; et le v. h. a. līnsin « Linse » semble provenir du latin.

lentiscus, -i f. (lentiscum n.) : lentisque, gr. σήγιος. Ancien (Caton), usuel. M. L. 4982. D'où lentiscinus, lentiscifer (Ov.). Le suffixe rappelle les noms grecs en -ισκος, cf. mariscos, mariscus, nom d'une sorte de jonc. Sans doute nom d'emprunt, rapproché de lentus à cause du suc résineux ou mastic produit par l'arbre.

lentus, -a, -um (ē) : souple, flexible, élastique; cf. Plt., Men. 94 sqq., iia istaec nigri' lenta uinclā sunt escaria; / quam magis extendās, tanto adstringunt artius; Vg., B. 1, 26, lenta uiburna; par suite « mou (sens physique et moral), indolent, nonchalant »; Vg., B. 1, 4, tu, Tityre, lentus in umbra; et « lent »; cf. Non. 337, 33, lentum significat tardum. M. Tullius De Republica lib. V (10) : « Marcellus ut acer et pugnax, Maximus ut consideratus et lentus ». A l'époque impériale, a même le sens de « persistant », cf. Plin. 8, 100, [panthera] uiuacitatis adeo lentae ut eiectis interaneis diu pugnet; « tenace » et « visqueux ». Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 4983; B. W. lent et relent. Irl. lēnta? V. lēnis.

Dérivés et composés : *lentō*, -ās « courber, ployer » et *allentō* (Gl.), M. L. 357; *lensor* (Plin.); *lentūia* (Colum.); *lentūiēs* (Aetnā) « flexibilité »; *lentūiūdō* « apathie, nonchalance »; *lenteō* (Lucilius); *lentēscō* « s'assouplir », M. L. 4979 a, et, par rapprochement avec *lentūscus*, *lenticentes*, *sensim se floentes*, de *uirgultis dictum*, CGL V 216, 26; *lentulus* (Cic., Att. 10, 11, 2); *lentipes* (Aus.); *dēlentiniātō* (Gloss.).

On rattache souvent à *lentus* les surnoms *Lentō*, *Lentulus*, mais cette dérivation est contestée (de *lens*, *lentis*, d'après Solmsen-Fraenkel; étrusque, d'après W. Schulze, *Lat. Eigenn.* 313, 322).

On rapproche le groupe germanique de v. h. a. *lindī* « doux, tendre »; rien de semblable dans aucune autre langue.

leō, -ōnis m. : 1° lion; le Lion (constellation); 2° espèce de homard (Plin. 32, 149) ou de plante (Col. 10, 260). Emprunt ancien. Le grec a de même *λέων*, *λέωντος*. Le féminin latin est *lea* (qui succède à un plus ancien *leō femina*), cf. *cōpō*, *cōpā*; *leaena* est la transcription de *λέαινα*. Panroman (dans des formes de caractère savant). M. L. 4984. Passé en celtique : irl. *leo*, etc., et en germanique : ags. *leo*, etc.; de même *leopardus* : irl. *liobard*.

Dérivé : *leōninus*. Cf. *leopardalis*, *leopardus*.

lepidus : v. *lepōs*.

lepīsta (*lepesta*, *lepasta*, *lepistra*, Gloss.), -aō f. : *genus uasis aquarii*, P. F. 102, 14. Emprunt oral au gr. *λεπιστή*. Mot ancien, vite disparu; v. Varr., L. L. 5, 123. Pour la variation de suffixe, cf. *ballista*, *aplustra*, etc.

lepōs (*lepor*), -ōris m. : grâce, charme. *Vrbanius elegans et mollis ac faceta; unde homines tales lepidi uocantur*, Gl. Plac., CGL V, 30, 17.

Dérivés : *lepidus* : gracieux joli; *lepidulus*; *Lepidus*, -dius; *illepidus*.

Lepōs ne semble plus attesté après Cicéron; *lepidus*, fréquent dans la langue de la comédie, est rare déjà dans Cicéron et à peine attesté à l'époque impériale (un exemple de *lepidus* dans Hor., A. P. 273, de *lepidē* dans l'archaïsant Aulu-Gelle 13, 10, 3). Non roman.

On rapproche souvent gr. *λεπτός* « mince, menu »; mais cet adjectif appartient évidemment à *λέπω* « j'écale », et ceci écarte le rapprochement; pour le rapprochement avec (F)έπω, lat. *uolup*, v. Benveniste, *Formation*, p. 155. *Lepidus* a été bâti sur *lepōs*, d'après le type *timor/timidus*. Il n'y a pas de verbe **lepeō*.

lepōs, **leptis** : v. *nepōs*.

lepra, -aō f. : lépre. Emprunt au gr. *λέπρα*, attesté depuis Plin. Répandu par la langue de l'Église, d'où *leprōsus*, et passé dans les langues romanes. M. L. 4989-4990.

lepus, -oris c. : 1° lièvre, hase; 2° le Lièvre (constellation); 3° *leporis auricula*, nom d'une plante (= *dicamnus*); 4° *aplysie*, mollusque. Ancien (Plt., Cat.), usuel. Panroman. M. L. 4991.

Dérivés : *lepusculus*; *levraut*; *leporārius*; et substantif *leporāria* : viande de lièvres; *leporārium* : garnelle (attestés en vieil italien, cf. M. L. 4987-4988); *leporinus*.

Emprunt à une langue méditerranéenne; cet animal n'a pas de nom indo-européen, peut-être parce qu'il était de mauvais augure et qu'on évitait de le nommer (v. Vaillant, *Slavia*, 9, p. 497, avec le renvoi à Schrader, *Nehring*, *Reallexikon*, sous *Hase*). Cf. le grec *μασσάλιος* (ibère?) *λεφρός* « lapin » (v. Boisacq, *Dict.*, sous *λεφρός*, avec les renvois, et B. A. Terracini, *Archiv. Glott. Italiano*, 20, 1 sqq.). La flexion du mot l'isole en latin. Serait-il sicilien d'après Varr., L. L. 5, 104, *lepus*, quod *Siculi uti ut Aeoilis quidam Graeci, dicunt λέπος*, quod *id.*, R. R. 3, 12, 6; *Niedermaun, Essais d'étym.*, Cf. *crit. verbale*, 1918, p. 30, et Bertoldi, *Zeits. f. rom. Phil.*, 57, 146. Mais la forme sicilienne peut provenir du latin; v. B. W. sans *lièvre* et *lapin*.

***leria** (ē?) : *ornamenta tunicarum aurea*, P. F., 102, 23. Sans doute grec; cf. Hes., *ληροί* τὰ περὶ τοῖς γυμνασίοις χιτῶσι κεκροσμένα.

***lessus** : lamentation funèbre? Le mot ne figure que dans un fragment de la loi des XII Tables, *mulieres genus ne radunt, nee lessum funeris ergo habent*, conservé par Cic., *Leg. 2*, 23, 59, qui ajoute : *Hoc ueteres interpretes Sex. Aelius L. Acilius non satis se intellegere dixerunt, sed suspicari uestimenti aliquid genus funebri; L. Aelius lessum quasi lugubrem euulationem, ut uox ipsa significat; quod eo magis iudico uerum esse, quia lex Solonis id ipsum uetat*. Sans étymologie.

lētum, -ī n. : mort, ou plutôt « trépas ». Mot archaïque (cf. la vieille formule citée par Varr., L. L. 7, 42, *ollus leto datus est*) conservé par la poésie comme terme « noble ». Pas de pluriel.

Dérivés et composés : *lētō*, -ās, synonyme très rare et poétique de *neō*; *lētālis* (époque impériale, d'après *mortalis*), *lētābilis*; *lētifer* (poétique) = *mortifer*; *lētificus*.

Aucun rapprochement sûr. La graphie *lētum* est due à un rapprochement avec *λήθη* (Varr., L. L. 7, 42); le verbe *leō* semble avoir été extrait de *dēleō* par Priscien pour expliquer *lētum*. IV. *aboleō*.

***leuaricinus** : nom d'un poisson (le lavaret?) dans Polem. *Silu*. M. L. 5001. Tardif, non latin.

***leuca** (*leuga*), -aō f. : lieue. Mot gaulois (cf. St Jér. in Joel 3, 18). M. L. 9689; bretonique : armor. *leo*.

Leucēsie : forme de vocatif du Carmen Saliare. L. ***Leucētie**? V. *lūcēō*.

***leucitis** : prix du sang. Mot germanique (Greg. Tur.; *Lex Sal.*).

leuir (*lae*), -ī m. : *uiri frater leuir est : apud Graecos δαχρ̄ appellatur*, Dig. 38, 10, 4, § 6. L'i, où est peut-être intervenue l'étymologie populaire : *quasi laeus uir*, Non. 557, 6, cf. notre « mari de la main gauche », indique sans doute une origine dialectale; cf. *lacruma*, *olere*, etc. N'est pas attesté dans les textes littéraires.

Comme *glōs* et *ianitricēs*, n'existe qu'à l'état de traces dans la langue du droit, en raison de la perte de l'institution de la grande famille.

Nom indo-européen du « frère du mari », établi par skr. *deṽā* (thème *deṽr-*), v. sl. *dēverī*, lit. *dēveris*, arm. *taygr*, v. h. a. *zeihhur*, v. angl. *tācor*, hom. *δαχρ̄*. L'orthographe avec diphtongue *laeuir* est celle qu'appelle

l'étymologie; la graphie *leuir* tient à ce que le mot n'est pas dans la littérature ancienne et provient de parlers ruraux.

leuis, -e : léger (sens physique et moral), opposé à *grauis*, e. g. Plt., Tri. 684; *Lucr.* 2, 225 sqq.; 5, 474 sqq.; Cic., *Agr.* 2, 17, 45; *Deiot.* 2, 5, avec des formations parallèles *leuitās* : *grauitās*; *leuō* : *grauō*; *leuitur* : *grauitatur*, etc. Correspond, pour le sens, exactement au gr. *κοῦρος*. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 5004.

Dérivés et composés : *leuiculus* : futile, de peu de poids (Cic., *Gell.*); *leuenna*, doublet vulgaire de *leuis* (*Labérius* ap. *Gell.* 16, 7, 11, *hominem leuennam*), qui semble avoir reçu une finale étrusque; (*leuis* (= *κωυφός*) : *le alléger* (quelque chose à quelqu'un, *l. onus*, *pau-pertatem aliquid*; ou *aliquid rei*), par suite « soulager » et dans l'argot, comme notre « soulager » et « soulever » français, « dérober », sens conservé dans certaines langues romanes, cf. M. L. s. u., et attesté en latin même par le dérivé *leuātor* que Pétr. 140, 15, emploie dans le sens de « voleur à la tire »; 2° *soulever*, *lever*, *élever*; sens qui apparaît à l'époque impériale : *Col.* 9, 12, 1, *apis se confestim leuat sublimius*, et qui a persisté dans les langues romanes, M. L. 5000. De là *leuāmen* « allègement » (seul sens attesté dans la littérature, où le mot a une couleur poétique; mais les langues romanes attestent un sens concret et technique de « levain », M. L. 4998); *leuāmentum* n. : allègement et allège, M. L. 4999; **leuātio*, etc.; *leuitum*, M. L. 5005, et les composés *alleuō* : alléger, M. L. 359; **alleuāmen*, M. L. 358; **alleuātum*, M. L. 360; *eleuō* : lever, soulever; enlever, ôter; diminuer; *eleuātio*, qui, en grammaire, traduit *ἔρως* et, au contraire, dans la langue de la rhétorique, correspond à *διασπυρός*; *releuō* : relever et soulager, M. L. 7192; *subleuō* : alléger, soulager et soulever, M. L. 8373, et leurs dérivés; *leuigō*, -ās (créé d'après *leuigō* de *leuis*) : doublet tardif de *leuō* (Apul., Cassiod., Greg. T.) et *perleuigō*.

A côté de *leuis*, il a dû exister un doublet **leuius* supposé par certaines formes romanes (cf. fr. *liège*), M. L. 5006, dont semble provenir le dénomatif *leuiāre* attesté en bas latin et conservé en roman, M. L. 5002, ainsi que les composés *adleuiāre* (*adleuiant*, *κωυφίζου-σιν*, Gloss.), M. L. 361; *subleuiāre*, M. L. 8374 (avec le sens de « soulager », la langue ayant réparti dans l'emploi *leuō* et *leuiō*); et un dérivé **leuiārius*, M. L. 5003. Mais il est plus vraisemblable de supposer que *leuiō* a été formé directement sur *leuis*, d'après le type *breuiō*, etc., et *leuius*, tiré de *leuiō*.

Composés de *leuis* : *leuidēnsis* (Cic., *Fam.* 9, 12, 2) : *uestis dicta quod raro filo sit, leuitique densata. Pau-tentis contra leuidensis dicta, quod grauiter pressa atque calcata sit*, *Isid.*, *Or.* 19, 22, 19. Étymologie populaire? *leuiifēci* : *ἐξουθέντων* (Gloss. *Philox.*); *leuifidus*, -pes, -sonnus (rare, archaïque), faits sans doute sur les types grecs *κωυφόνος* (Esch., *Soph.*), *κωυφόνος*.

Un adjectif correspondant, pour la forme et pour le sens, est conservé, mais avec vocalisme radical zéro,

dans gr. *ελαγός* « petit, court », v. sl. *līgū-kū* « léger ». Même vocalisme dans le comparatif irl. *laigiu* « moindre ». Le vocalisme du comparatif devait être anciennement *e*; *leuior* serait donc ancien et aurait entraîné *leuis*. *Leuis*, qui formait couple antithétique avec *grauis*, a entraîné la création d'une forme populaire **greuis*, que supposent les formes romanes du type fr. *grief*. Cet adjectif s'est souvent contaminé avec un autre groupe tout différent, signifiant « rapide », celui de gr. *ελαφρός*, v. h. a. *lungar*, lit. *leñgas* « léger », qui n'est pas conservé en latin; skr. *raghūh*, *laghūh* signifie à la fois « rapide » et « léger »; le comparatif *raghūyān* (*laghūyān*) appartient au groupe de lat. *leuis*, tandis que av. *rañjyō* (en face du féminin *raui* « rapide ») appartient au groupe de v. h. a. *lungar*. Got. *leihts* « léger » résulte de la contamination des deux groupes, comme aussi le comparatif att. *ἐλαττω*. Ces adjectifs présentent donc des actions et réactions multiples.

leuis, -e : poli, lisse (s'oppose à *asper*, comme *lēnis*, mais celui-ci s'est plutôt spécialisé dans le sens moral). Sur la confusion qui s'est produite tardivement entre *lēnis* et *leuis*, v. S. Walldén, *Philologus*, XCV, 142 sqq., et Löfstedt, *Coniectanea*, 73 sqq. Ancien (Cat.), usuel. Non roman.

Dérivés : *leuor*, -ōris m. (rare; *Lucr.* et *Plin.*); *leuiās* = *λεωτης*, qu'il traduit au sens de « dou-cœur de la voix » et de « style coulant » dans la langue de la rhétorique; *leuiūdō* (Lact.); *leuō*, -ās et *leuigō*, -ās (cf. *mitigō*) : aplanir, polir; *collēuō*; *leuāmentum* (Varr.); *leuifcō* (Hil.); *leuiginō* (Hist. Aug.); *leuicitus* (Cyp. Gall.); *leuiātio* (Cael. Aur.).

L'adjectif *leuis*, qu'on retrouve dans *Plin.* 20, 79, *brassica lea*, n'est que la transcription de gr. *λειος*.

On rapproche gr. *λεῖος* « lisse, poli », qui peut repousser sur **λεφος*, et *obliuiscor*. On rapproche aussi *lima* (v. ce mot). Les autres comparaisons sont lointaines. Cependant, v. *linō*.

lēx, **lēgis** f. : loi religieuse et, plus généralement, loi. L'ancien caractère religieux du mot s'est maintenu dans des formules comme celle du *uer sacrum*, qui a été conservée par *Tite-Live* 22, 10, 4, *qui faciet* (= sacrificābit), *quando uolet quaque lege* (= quōque ritū uolet facio; *quo modo faxit, probe factum esto*. Cf. aussi *CIL* I^a 756. Mais, en dehors de ces formules très rares, le mot apparaît comme laïcisé. Il désigne aussi bien les conventions passées entre particuliers (cf. *oleam faciundum hac lege oportet locare*, Cat., *Agr.* 145; *in mancipii lege*, Cic., *De Or.* 1, 39, 178, et l'expression *eā lege ut* « à la condition que ») que « l'ensemble des préceptes de droit acceptés expressément par l'assemblée des citoyens consultés à cet effet par le magistrat, *lēgem rogāre, rogātio*, et rendus publics par l'autorité compétente » (May et Becker). A la base du mot *lēx* il y a une idée de convention, de contrat exprès entre deux personnes ou deux groupes, et c'est en cela que la *lēx* diffère du *iūs* « formule dictée », puis, avec un sens collectif, « droit », et de la coutume, *mōs, mōrēs* (*māiorum*), *consuetūdō*; cf. ad *He-nen*, 2, 13, *consuetudine ius est id quod sine lege, aequae ac si legitimum sit, usitatum est*, et Cic., *Inu.* 2, 22, *consuetudinis autem ius esse putatur id quod uoluntate omnium sine lege uetustas comprobatur*. La coutume résulte d'une acceptation tacite. Le caractère spécial de la loi

explique, au contraire, qu'elle doit être écrite et promulguée. De là les expressions *légem figere* « graver la loi sur le bronze et l'afficher sur le forum », *légem delēre, perrumpere, perfringere* « effacer, briser la loi ». La langue de l'Église a repris le mot pour rendre les expressions « les lois de Moïse, la loi du Seigneur », et le mot, comme *fides*, s'est de nouveau chargé d'un sens religieux qu'il a conservé, à côté de son sens juridique, dans les langues romanes; cf. le français familier « la loi et les prophètes ». Panroman. M. L. 5008. Celtique: ir. *leig*.

Dérivés : *légiumus* : conforme aux lois, légal et, par suite, « juste, régulier, normal », M. L. 4971 (irl. *laghamhuil*), auquel, à l'époque impériale, vient s'adjoindre *légalis* (cf. *rēx, rēgālis*), M. L. 4968; *légitimarius* (Mul. Chir.); *légō, -ās* (v. ce mot); *léguleius* : homme de loi, chicanier (Cic., de Or. 1, 55, 236; cf. Quint. 12, 3, 11; sur ce mot, v. Keller, *Lat. Volksetym.*, 117).

Composés : *lēgerupa* et *lēgirupa*; *lēgirupus* (Prud.) : violateur de la loi, mot plautinien; *lēgerupio* (Pl., Ru. 709), sans doute abstrait féminin : violation de la loi, du contrat; *lēgicrepa* : νομοδικός (Gloss. Philox.); *ex-lēx* adj. (rare) : hors la loi; *in-lēx* (archaïque) = ἔνομος, sans loi; cf. P. F. 100, 15; *pruilegium* : ordonnance de loi rendue à propos ou en faveur d'un individu : *in priuatos homines leges ferri noluerunt : id est enim pruilegium*, Cic., Leg. 3, 19, 44. De là, à l'époque impériale, « privilège »; *lēgifer* (Ov.).

On discute pour savoir s'il faut rattacher *collēga, collegium* à *lēx* directement ou par l'intermédiaire du dénominateur *légō*. Bréal et Bailly adoptent la première hypothèse : *collēgium* est formé de *lex*, comme *consortium, confinium* de *sors, finis*. C'est une association régie par une règle particulière, Inscr. Or. 2447, *Lex collegii Aesculapii et Hygiae. Collegium augurum, Arualium, pontificum, tibicinum, fabrum. Collēga* est avec *collēgium* dans le même rapport que *conuiuium* avec *conuiuium*. Quelquefois, *collēgium* signifie la collégialité : Tac., A. 3, 31, *Sequitur Tiberii quartus, Drusi secundus consulatus, patris atque filii collegio insignis.* (B. B., *Dict. étym.*, p. 160). D'après ceci, il semblerait que *collēgium* soit antérieur à *collēga*. Mais *collēga* peut être à un **collēgō* (à vrai dire non attesté) comme *aduena, incolā* à *adueniō, incolō*. Il signifie « celui qui a reçu en commun avec un ou plusieurs autres un pouvoir », cf. Ulp., Dig. 50, 16, 173, *collegarum appellatione hi continentur qui sunt eiusdem potestatis* (cf., toutefois, Messalla ausp. ap. Gell. 13, 15, 4), et se rattache mieux à *légō* qu'à *lēx*. En ce cas, *collēgium* serait un dérivé de *collēga*. Il se peut que les deux mots aient appartenu d'abord au vocabulaire religieux; *collēgium* désigne le plus souvent un collège de prêtres; cf. Gaius, Dig. 47, 22, 4, *c. quam Graeci ἑταπέταν uocant*; et, plus loin, *sodales sunt qui eiusdem collegii sunt* (noter que les membres d'un *collēgium* ne s'appellent pas *collēgae*, mais *sodālēs*); cf. Lex Repet., CIL I 498, 10, *quēiue <ei>ei sodatis sist, quēiue in eodem collegio sist.* M. L. 2046.

Juxtaposés : *lēgis-, lēgum-lātor, -lātio*, faits d'après l'expression consacrée *légem ferre* « présenter, proposer une loi » (devant le Sénat) (cf. νομοθέτης), d'où *lēgis-*

datiō; et, dans la langue de l'Église : *lēgisdōctor* (μοδοδίακοσ), *lēgisperitus*, d'après *iurisperitus*.

Mot italique commun. L'osq. a *ligud* « légé », *ligu* « légibus », *ligatūls* « légātis », le marr. *lixs* « lēx », *līgō* « légēs », le prénestin *leces, leigibus*.

Tandis que *lēx* est un nom d'action, de genre animé, le correspondant indo-iranien est un neutre élargi en *-r/-n-* : véd. *rājāni* (locatif) « sous la loi de », av. *rāzān-* « loi religieuse » (sans rapport avec *regō*, comme on l'a supposé). Le mot est de ceux qui se rencontrent seulement en indo-iranien, d'une part, à l'Occident, de l'autre, comme *crēdō*, cf. Meillet, MSL 14, 392. Il est possible, mais non évident, que ce nom appartienne à la racine de lat. *legō*.

libella : v. *libra*.

liber (*libēr*, archaïque, d'après Quint. 1, 4, 177), -brī m. : 1° pellicule qui se trouve entre le bois et l'écorce extérieure (*cortex*), le *liber*, sur laquelle on écrivait avant la découverte du papyrus; cf. Plin. 13, 69 sqq., sans attesté depuis Caton; 2° le « livre » lui-même écrit sur cette matière (déjà dans Plt.). Le nom s'est conservé alors même qu'on avait cessé d'écrire sur le *liber* pour employer le papier, qui n'était pas fait avec l'écorce du papyrus, mais avec des bandes découpées dans la tige; cf. Plin., 13, 74 sqq. Demeuré partiellement en roman, M. L. 5014; en germanique : v. h. a. *libal* (avec dissimilation), et en ir. *lebor, lebroir, britt. llyfr*, etc.

A *liber* « partie de l'écorce » se rattache *delibrō, -ās* « écorcer, peler, terme technique de la langue rustique », cf. P. F. 64, 6, *delubrum... iustem delibratum*. Les autres dérivés se rapportent tous au sens de « livre » et n'ont plus rien de commun avec le premier sens : *librārius*, qui concerne les livres, d'où *librārius* m. : copiste, secrétaire (*l. scriba*) et « libraire »; *libraria* : librairie; *librarium* : bibliothèque (cf. *armarium*).

libellus : diminutif de *liber*, mais qui en diffère en ce qu'il désigne un ouvrage composé de plusieurs feuilles de papyrus mises les unes derrière les autres et reliées à la façon de nos livres modernes, au lieu d'être collées bout à bout de manière à former une seule et longue feuille enroulée en *uolumen*. Cette valeur propre de *libellus* s'est peut-être développée sous l'influence de *tabella*; ainsi Varron emploie *libelliō* au sens de *tabelliō*, cf. Non. 134, 26. *Libellus* a servi à désigner toute espèce d'écrits de peu d'étendue, lettre, journal, affiche, programme, plainte écrite, attestation, et particulièrement « pamphlet, libelle » et « pétition ». De là le sens de *libellus* et de *libellensis* « secrétaire chargé de recevoir les pétitions adressées à l'empereur et d'y répondre », de *libellarius* « fondé sur titre, sur contrat » (Cassiod.), de *libellatici* (formé comme *fanatici*), surnom donné aux chrétiens qui, en temps de persécutions, cherchaient à obtenir d'un magistrat un faux certificat attestant qu'ils avaient sacrifié aux dieux. M. L. 5010.

Autres dérivés : *libellulus*; *libellāris* (-e opus « livre »); *libellucius*, CIL XIII 1979.

Aucun rapprochement sûr. S'il y avait trace d'une forme **liber*, on songerait à rapprocher lit. *lupu* « j'écorce », v. sl. *lubŭ* « écorce ». Mais ces mots sont eux-mêmes isolés en indo-européen; et le rapprochement de *delibrō* (v. ce mot) ne suffit pas pour assurer l'existence d'un ancien **liber* en latin.

liber (les graphies *leib-* du type *leiberi* datent d'une époque où *i* et *ei* étaient confondus et ne prouvent rien pour l'existence de la diphtongue), -a, -um : libre. Terme plus vaste que *ingenuus* : *liberorum hominum alii ingenui sunt, alii libertini*, Gaius, Inst. 1, 10; se dit des personnes, des cités, des peuples; s'applique aussi à des noms de choses ou d'abstractions. S'emploie absolument ou avec un complément au génitif ou à l'ablatif : *l. cūrārum, l. metū, ā sumptū*; quelquefois avec un sens péjoratif « trop libre ». Usité de tout temps. M. L. 5012.

Dérivés : *libertās; liberō, -ās* : libérer, délivrer, {M. L. 5013, ir. *liobharaim*; spécialisé en roman dans le sens de « livrer », le sens de « libérer » étant passé au composé d'aspect déterminé, attesté depuis l'Itala : *deliberāre*, M. L. 2535; cf. aussi *eliberō* (Itala); dérivés *liberatiō, -tor; liberamentum* (Aug.); *liberālis*, qui, comme *ingenuus, generōsus*, est passé du sens de « qui concerne un homme libre » (*liberālis causa*) au sens de « digne d'un homme libre, généreux, etc. » (cf. ελευθεριος) : *liberales dicuntur non solum benigni, sed etiam ingenuae formae homines*, P. F. 108, 24, et *illiberālis, -līter; perliberālis; liberālitās; liberus, -ta* (cf. fal. *loferta*) : qui a été fait libre (par le *manū missor*) « affranchi, -e » (sans doute refait sur *liberālis*), M. L. 5014 a, et *collibertus* : compagnon d'affranchissement, M. L. 2047; *libertinus* « d'affranchi »; *libertinus* : affranchi et fils d'affranchi, d'où *libertō, -ās* (Lex Visig.), conservé en roum. *libert*, M. L. 5014.

Varron, L. 6, 2, et l'abrégé de Festus, p. 108, 5, attribuent aux « antiques » les formes *loebesum* et *loebertatem* au lieu de *liberum* et *libertatem*. Ces formes sont sans doute fausses; il ne semblerait pas qu'il y ait jamais eu des dans *liber*, et la diphtongue représentée par *i* n'est sans doute pas un ancien *oi*. *Loebesum* doit être issu d'un faux rapprochement avec gr. *λοβή, λελθεν*.

Pél. *loufir* « *liber* » et fal. *loferta* supposent que l'*i* de *liber* reposerait sur un ancien *ou* (qui peut être issu de *eu*); ceci justifierait un rapprochement avec gr. *ἐλεύθερος*; mais le passage de *-ou-* à *-i-* est sans autre exemple; et du reste le falisque a une variante [*loiferta*, Vetter 276 a. Un rapprochement avec v. h. a. *liuūi* « gens », lette *l'audis* « gens, peuple » et v. sl. *ljūdije* « *λαός, ἔθνος* » n'est pas exclu, mais ne s'impose pas. — V. aussi le nom propre ambigu *Libet* et l'expression, d'origine peu claire, *liberi*.

Libet (inscr. *Leiber*, dat. *Lēbrō*), -erī m. : divinité italique, cf. osq. *Lúv'reis* « *Liberi* », associé à *lúveis* « *Iouis* », assimilée à Bacchus, comme *Libera* a été assimilée à Perséphone. La forme osque, qui suppose une ancienne diphtongue *eu, ou*, semble exclure le rapprochement avec *libō* (λεβω). Mais, suivant Servius, ad Ge. 1, 7, le nom du dieu serait en sabin *Loebasius, Lebasius* « *quia graece λοβή dicitur res diuina* », avec même rapprochement que pour *liber*; de là, sans doute, la glose *Libassius*. Y a-t-il eu deux divinités différentes? Des contaminations ont pu se produire. *Libet* aurait été d'abord un dieu de la germination, si l'on en croit Varr. ap. Aug., Giu. D. 7, 3, *omnium seminum emittendum (potestatem habere) Libetum et Liberam, et ideo his etiam praesse, quae ad substituendos homines per-*

tinent; cf. Wissowa, *Rel.* 2, 298. Toutefois, Altheim, *Terra Mater*, p. 17 sqq., a montré par des rapprochements pertinents que le culte de *Libet* était identique à celui de Διόνοσος et que *Libet, Libera* devaient être, par des intermédiaires, la traduction de Ἐλευθερος, -θερα; cf. *Iuppiter Liber = Ζεὺς Ἐλευθεριος*. Un reflet de cette origine se trouve dans P. F. 103, 3, *Libet reperitor uini ideo sic appellatur quod uino nimio usi omnia libere loquantur*.

Dérivés : *Libera* (cf. sans doute illyr. *Loudera*, vén. *Louzera*); *Liberalia*.
V. *liber*.

liberī, -um (et *-drum*) m. pl. : nom collectif désignant « les enfants » par rapport aux parents et sans désignation d'âge. Le mot a une valeur technique et juridique qui n'est ni dans *puer*, ni dans *infans*. Le mariage s'accomplit *liberum* (*-rōrum*) *quaeundum* (*quaerendum, -dōrum*) *causā*. N'est pas usité au singulier et peut s'employer en parlant d'un seul enfant; cf. Dig. 50, 16, 140, *non est sine liberis cui uel unus filius unave filia est*, et Köhn, *Allat. Forsch.*, 117. La forme du mot l'a fait exclure de la poésie dactylique. On explique l'usage de *liberī* par le fait que, pour le *pater familiaris*, il y a deux classes d'individus, les *liberī* « les [enfants] de descendance libre » et les *seruī*; *liberī* correspondrait au γνήσιοι παῖδες; cf., en dernier lieu, Benveniste, *Rev. Ét. lat.* 14 (1936), p. 51 sqq., qui étudie le groupe *liber* et *liberī*; explication qui semble confirmée par le caractère du mariage primitif romain, d'abord réservé aux *gentes* patriciennes, c'est-à-dire libres et nobles; cf. C. W. Westrup, *Formes antiques du mariage dans l'ancien droit romain*, Copenhagen, 1943. Rattaché aussi au nom du dieu *Libet*, en tant que dieu de la croissance; cf. le texte de Varron cité sous le mot précédent. Ancien, usuel; non roman. Composé artificiel et tardif (Tert.) : *illiberis*, d'après *ἄτεκος, ἄπαις*.

V. *liber*.

libet : v. *libet*.

Libitina, -ae f. : déesse des morts et de la mort; puis la Mort elle-même (poétique). Comme c'est dans son temple que l'on gardait le matériel des pompes funèbres, *libitina* a fini par désigner ce matériel lui-même et l'entreprise des pompes funèbres : *l. facere, exercere*; *libitinarius* : entrepreneur ou employé des pompes funèbres; *libitinensis porta, l. iūcus*. Cf. une évolution de sens analogue dans *moneta*.

Les Latins ont mis en rapport *Libitina* avec *libet*, d'où les formes *Lubitina* et *Lubentina*, *Libentina*, et ils en ont fait une Vénus infernale; cf. Varr., L. L. IV fr. 7 ap. Non. 64, 15, qui rapproche *prolubium* et *lubido*, et encore L. L. VI 47 : *ab lubendo, libido, libidinosus* cités par Goetz-Schoell dans leur édition; CGL V 30, 14 : *est dea paganorum, libidinis dea, quam quidam Venerem infernaleme esse dixerunt : tamen et libitina dicitur lectus mortuorum uel locus in quo mortui conduntur*. Mais ce n'est là, sans doute, qu'une étymologie populaire. Il s'agit peut-être d'une divinité étrusque dont le nom serait en rapport avec le mot *lupu(ce)*, qu'on traduit ordinairement par *mortuus est*. L'expression bizarre *iūcus Libitina* (v. Schulze, p. 480, n. 9) s'expliquerait par le caractère étranger de la déesse.

libō, -ās, -āui, -ātum, -āre : faire une libation, offrir une libation ; et par extension « prendre une part de quelque chose (solide ou liquide) pour l'offrir aux dieux » ; cf. Vg., Ae. 5, 77, *hic duo rite mero libans carchesia Baccho | fundit humi, duo lacte nouo, duo sanguine sacro*, en face de Cic., Leg. 2, 8, 19, *certasque fruges certasque bacas sacerdotis publice libatio*. Sens ancien (Caton, rituel). De là, dans la langue profane, « prendre une part de, entamer, goûter, effleurer, extraire » (souvent opposé à *haurire*, cf. Cic., Diu. 1, 49, 110 ; 2, 11, 26 ; Tac., Dial. 31, 7) : *libare est aliquid leuiter contingere, ut si quis inuitatus ad conuiuium uel potum perexiguum quiddam de esca uel potione sumat*, CGL Plac. V 30, 19. Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *libāmen* (poétique) ; *libāmentum* : offrande aux dieux, libation, prémices ; *libātiō* (opposé à *epulae* dans Macr. 3, 11, 5, *mensa in qua epulae libationesque reponuntur*) ; *dēlibō* : entamer, prendre une part de ; *praelibō* : goûter d'avance (d'après *praegustō*) ; *prōlibō* (d'après *propinō*) ; *illibātus* : non effleuré, entier, -*bātiō* ; *illibābilis* (Lact.). En latin même, cf. *dē-libātus* (v. ce mot).

L'expression ombrienne pour « faire une libation » est autre : *uestiċia* « libāmentum », *uestikatu* « libātō », etc.

La parenté avec gr. *λεῖω* « je verse goutte à goutte, je fais une libation », *λοεῖω* « libation » (d'où *λοεῖται* « σπένδει, θύει », Hes.), *λεῖα* (accusatif) « goutte » est évidente ; *libō* semble le dénominatif tiré d'un substantif comparable à *λοεῖη* ; et *libō, libum* peuvent être empruntés (comme *liū*). — Ailleurs, on n'a que des formes sans labiale finale ; le groupe de sl. *liui*, lit. *lėti* « verser » est assez différent à tous égards. En tant que terme technique, *libāre* a dû remplacer un verbe de la famille de *spondeō* (v. ce mot). Cf. *libum* ?

libra, -ae f. : sens général « objet qui sert à peser » ; de là deux acceptions spéciales :

1^o livre, poids de 12 onces (environ 333 gr., sens de gr. *λίτρα*, cf. *as librālis*), unité monétaire romaine. M. L. 5015.

Dérivés et composés : *sēlibra* : demi-livre, formé sans doute sur *sēmōdius*, de **sēmimodius*, avec haplogogie comme dans *sēmēstris* de **sēmimēstris* ; l'explication par *sēm(i)s libra* est peu vraisemblable ; de toute façon, un mot de ce genre devait être abrégé, comme le sont, de manière anormale, les noms des divisions de l'as ; *libella* : petite monnaie d'argent d'un as (cf. *λίτρα*) : *simbella, quod libellae dimidium, quod semis assis*, Varr., L. L. 5, 174, de **sēmilibella* ; *librārius* (= *λίτρατος*), *librālis, librilis* : qui pèse une livre ; *libripēns, -pēdis m.* : celui qui pèse la monnaie, et spécialement « trésorier payeur aux armées » (cf. *pēdō*).

Libra a servi aussi à désigner une unité de mesure pour les liquides, spécialement pour l'huile, divisée en douze parties égales, comme la livre se divisait en douze onces.

2^o balance (= *σταθμός, τάλαντον*) à deux plateaux ou à contrepoids, cf. Rich. s. u. ; puis instrument destiné à prendre la hauteur relative entre deux endroits, « niveau » (dit aussi *libella*, ou **libellus* que supposent les formes romanes, M. L. 5009 et B. W. sous *niveau*).

Au sens de « balance » se rattachent *librile* « balance de balance » et « machine de guerre » ; cf. P. F. 1038 : *librilia...*, *saxa scilicet ad brachii crassitudinem in modum flagellorum loris reuincta* ; *librō, -ās* : balance, tenir en équilibre, d'où *librāmen* (bas latin) ; *librāmentum* ; *librātura* (Vég.) ; *collibrō* (Cat.) ; *perlibrō* (Vitr.) ; *aquilibris*, *aquilibrum* formés sur *ισομετρία, ισοπέλα* ; *aquilibris* : *ισοπέλας*. Cf. sans doute aussi *dēlibō*.

Au sens de « niveau » se rattachent : *librator* : fonctionnaire chargé de surveiller le niveau des eaux et, par suite, la consommation d'eau ; *libratiō* : nivellement.

Attesté depuis la loi des XII Tables ; usuel. Remprunté, comme la plupart des noms de monnaie ; cf. *castrum*, Sur l'étymologie, v. W. Schulze, KZ 23, 223 ; *Niederemann, Essais d'étymol.*, 32. — Les formes grecques et latines supposent un **librā*, d'origine inconnue, apparenté à des civilisations antérieures à l'arrivée des populations de langue indo-européenne.†

libum, -i n. (*libus*, Nigid. ap. Non. 211, 31) : gâteau de sacrifice offert aux dieux, généralement le jour anniversaire de la naissance ; puis, dans la langue commune, gâteau en général. Rattaché à *libō* par Varr., L. L. 5, 106, *libum quod ut libaretur, priusquam essetur, erat coctum* ; et 7, 43, *liba quod libandi causa fiunt*. C'est l'usage d'arroser les gâteaux sacrés ; cf. Ov., F. 3, 761, *melle pater fruiur, liboque infusa calenti | iure reperitur candida mella damus*. Ancien (Caton), classique, usuel.

Dérivé : *libārius* (Sén.).

liburnia, -ae f. : nom d'une plante dite aussi *argemōnia*. Sans doute dérivé de *Liburni*.

liburnus, -a, -um : de Liburnie (entre l'Istrie et la Dalmatie). De là : *liburnus* : portefaix (Juv.) ; *-a (-nicus) nāuis* : liburne, navire léger ; demeuré en ir. *lebur, libarn*.

***liceō, -ēs, -uī, -ēre** (usité seulement aux 3^{es} personnes du singulier et du pluriel et à l'infinitif) : être mis en vente, être mis aux enchères, d'où « être évalué à ».

liceor, -ēris, -itus sum, -ērī : mettre en chère (emploi absolu ou transitif), surenchérir sur ; et « évaluer, estimer ». La langue classique distingue dans l'emploi *liceō* et *liceor* ; mais, par ailleurs, les deux formes sont souvent confondues. Cf. *polliceor* et *polliceō*.

licitor, -āris, fréquentatif, archaïque et rare, de *liceor* : se disputer aux enchères et, par extension, « être aux prises avec, lutter » ; *licitatiō* : enchère ; *illicitator* (Cic.). Termes de droit, anciens et classiques, mais d'emploi assez rare.

Composés : *polliceor* (*polliceō*) : faire une offre (dans une vente), proposer une enchère ; cf. Plt., Mer. 438 sqq., *etiam nunc adnutat : addam se minus. — septem mihi. — nunquam edepol me uincet hodie. — commodis poscit, pater.* | — *nequiquam poscit : ego habeo. — at illic pollicuitur prior*. Puis, dans la langue commune : s'offrir, s'engager à, promettre.

pollicitor, -āris (archaïque et postclassique) : même sens, d'où *pollicitiō* : promesse, -*tor* (époque impériale).

Il est à remarquer que les substantifs *licitatiō, pollicitiō* sont tirés du dérivé et non du simple. Cicéron évite *pollicitiō*, auquel il préfère *prōmissum*, quoiqu'il emploie le technique *licitatiō*.

licet, licitum est (*licuit*), -**ēre** : être permis : *licere* est dit dicitur quod legibus, quod more maiorum institutis que conceditur. Neque enim quod quisque potest, id ei licet, Cic., Phil. 13, 6, 14. *Licitum* est est le parfait ancien de l'impersonnel (cf. *libitum est*) ; cf. Plt., Am. 617, *quin intro ire in aedis numquam licitum est*, mais *Ennius* emploie déjà *licuit*, Tr. 432 V². A l'époque impériale, *licet* est même employé au pluriel (cf. *libet*), e. g. *Sén.*, Clem. 1, 18, 2, *cum in seruum omnia liceant, est aliquid quod in hominem licere commune ius animantium uel.*

Licet peut s'employer absolument avec le sens de « je veux bien, soit » (cf. l'emploi plaisant que Plaute fait de la répétition de *licet*, Ru. 1212 sqq.) ; *per me licet* (cf. *per me stat*) signifie « je ne fais pas d'objection, j'au-torisé ». *Licet* peut être aussi suivi soit d'un infinitif passif impersonnel, ce qui doit être la construction antéposée : *intelligi iam licet nullum fore imperium*, Cic., Rep. 1, 38 ; soit d'un infinitif actif avec ou sans pro-nom : *modo liceat uiuere ; ut tibi id facere liceat ; licet nom : modo liceat uiuere ; si ciui Romano licet esse Gaditane id scire quod sit ; si ciui Romano licet esse Gaditane id scire quod sit ; Themistocli* ; soit du subjonctif, e. g. *Tér.*, Phorm. 347, *ludas licet* ; Cat., Agr. 83, *licetū faciat*. Dans cet emploi, il a tendu à devenir une simple conjonction concessive, d'abord avec le sens de « permis à », ainsi Cic., De Or. 1, 195, *fremant omnes licet, dicam quod sentio* « les autres pourront bien (auront beau) murmurer, je dirai pourtant mon sentiment ». Ce sens spécial de *licet* s'est peu à peu effacé et, à l'époque impériale, *licet, quamquam, quamuis* s'emploient indifféremment l'un pour l'autre. *Licet* est même suivi de l'infinitif : *licet inter gesta et facta uidetur quaedam esse subtilis differentia, autamen...*, Dig. 59, 16, 58.

Le participe *licēns* s'emploie avec le sens de « à qui il est beaucoup permis, libre, licencieux » ; de là *licentia* « liberté, permission », puis « liberté excessive, licence », qui, dans la langue de la rhétorique, traduit *κακηγησία*. Tandis que Cicéron oppose *libet* et *licet*, e. g. Quinct. 30, 94, *sin et poterit Nauius id quod libet, et ei libebit quod non licet, quid agendum est?*, il unira *licentia libidoque*, Verr. 2, 2, 33 ; et Tite-Live opposera *licentia à libertās*, 3, 37, *malle licentiam suam quam aliorum libertatem*. Cf. *licenter, licentiōsus*. Le participe *licitus* a le sens de « permis, licite » ; de là *illicitus*.

Les langues romanes ont conservé *licere* (fr. *loisir*), M. L. 5017 ; certaines formes remontent aussi à *licitia*, **licia* « permission », M. L. 5016 a, 5019, et à **licor* (prov. *legor*), M. L. 5020 a ; l'irlandais a *leccet* « licitus » (mot savant).

Licet figure comme second terme dans des juxtaposés comme *ilicet, scilicet, uidelicet*.

Il est vraisemblable que *licet* est le même verbe que *liceō* « je suis mis aux enchères » : *mihi licet* a pu vouloir dire d'abord « il est laissé à mon appréciation » et, par suite, « il m'est permis ». Cf. un développement de sens comparable dans *sinō*, qui veut dire à la fois « laisser » et « permettre ». Mais, pour un Latin, il n'y avait plus rien de commun entre *liceor* et *licet*.

Licet se retrouve dans osq. *likit ud, licitud* « licētō » (à moins que la forme ne soit empruntée au latin). Ailleurs, aucun rapprochement net.

licinus, -a, -um : -i boues qui sursum uersum reflexa

cornua habent, Serv. et Philarg. ad Vg., G. 3, 55. Glosé aussi *ἀνδραπέ*, Surnom dans les gentes *Fabia* et *Porcia*.

Dérivés et composés : *Licinius* (étr. *Leene*) ; *Licinianus* ; *relincius* (cf. *recurrus*) ; *relinciatum* (Gloss.).

Le rapprochement avec gr. *λεπρό* « andouillers du cerf » n'entre pas dans les correspondances phonétiques normales ; v. *laeus*.

licium, -i n. : 1^o lisse (gr. *λίτρος*), cordon employé dans le tissage pour séparer les fils de la chaîne, de manière à laisser passer la navette et le fil de la trame : Vg., G. 1, 285, *licia telae | addere* ; puis toute espèce de cordon, fil, ruban, etc., et même « toile » ; 2^o sorte de caleçon porté par le plaignant dans l'enquête faite *per lancem* et *licium*. Ancien (Loi des XII Tables). Panroman. M. L. 5020.

Dérivés : *liciatūs* « mis sur le métier » ; *liciatōrium* « ensouple » ; *liciamētum* « tissu », et sans doute *licinium* « filasse, charpie » et « Imèche » (mais, dans ce dernier sens, le mot semble être une altération de *elthychnium*), M. L. 5018.

Licium semble être le dérivé d'un mot-racine qui figure dans les composés *bilit* « δίπλωτος », *trilit* ou *trilitis*, *-icis* (et *trilitis*) : à triple fil, triplement tissé, *trilitis*, conservé dans les langues romanes (fr. *treillis*). M. L. 8903 ; B. W. s. u. ; d'où *trilitiārius*.

A *licium* peut-être faut-il encore rattacher *licinnus* : *οὐδωνόρον, ἐμπόδιον*, CGL II 519, 49 ; *licinae* (tunicae?) : *μίτριον*, CGL III 454, 51 ; *licinium* : — *uocatur quod texura eius ligata sit in totum*, Isid. 19, 22, 27 ; *multicius* (v. ce mot).

Terme technique sans étymologie.

licitor, -ōris m. (r d'après Aulu-Gelle 12, 3, 4 et dans les inscriptions) : licteur, officier public attaché à la personne de certains dignitaires romains, qu'il précédait, portant sur l'épaule les faisceaux, *fascēs*, et à la main droite une baguette, *uirga*. Les licteurs sont l'indice de la *potestas cum imperio*. Les Romains ne séparaient pas *licitor* de *ligare* : *lictores dicuntur quod fasces uirgarum ligatos ferunt*, P. F. 103, 1, et Aulu-Gelle, l. cit. ; cf. des emplois comme Cic., Rab. perd. 4, et T.-L. 1, 26, *i licitor, colliga manus* ; T.-L. 8, 7, *i licitor, deliga ad palum*, etc. Cette étymologie supposerait l'existence d'un verbe radical non attesté, **ligere* à côté de *ligare*. Mais c'est peut-être une étymologie populaire.

Dérivé : *licitorius*.

***licuia** : nom d'un vase indéterminé (poteries de Graufesenque). Mot indigène ? Ou de *liqueō* ?

liēn (*liēnis*, Celse), -**ēnis m.** : rate. S'emploie aussi au pluriel ; cf. gr. *σπλήν* et *σπληνες*. Attesté depuis Plt. et Cat. Non roman.

La longue de *liēn* est attestée par Priscien, GLK II 149, 7 : *in -en producta Latina generis sunt masculini liēn, rien uel ren, et splen, splenis* ; et par Martianus Capella 3, 279. Il vaut donc mieux admettre, avec Lindsay, *Early Lat. versé*, p. 203, une prononciation *liēn* monosyllabique, *liēnōsus* dans Plaute, qu'une forme *liēn* avec *e* comme l'on suppose Bechtel, GGN, 1899, 186, et Meister, *Lat. Eigenn.* 24. La synizèse est la même que dans *rēnēs* ; cf. Plt., Cu. 236 (sén. iamb), *sed quid tibi est?* — *Lien enicat rēnēs dolent*, à côté de *rēn* : *igm.* 110 (trochaïque) || *glaber erat tamquam rien*.

Dérivés : *liēnōsus*; *liēnicus* (= σπληνικός) : hypochondriaque.

D'une langue indo-européenne à l'autre, les noms de la « rate » offrent des ressemblances évidentes, sans pouvoir se ramener à un original commun. Lat. *liēn* (qui peut être un ancien **liēn-*) rappelle de loin skr. *plīhā* (thème *plīhān-*), de même que irl. *selg*, bret. *felc'h* rappellent av. *spərəza* (pers. *supurā*). V. sl. *slēzena* (de **selzena*) est loin de lit. *blūžnis*. Le grec α σπλῆν (emprunté par le latin, d'où *splēniacus*, *splēniticus*, etc.) et l'arménien *p'aycabn*, tous deux très aberrants, l'un avec *p*, l'autre avec *ph*. Des faits de ce genre s'observent pour d'autres noms, et, en particulier, pour d'autres noms de parties du corps; v. *lingua*.

***ligātus** m. : poisson inconnu (Aus. 393, 61). Le nom provient peut-être, comme l'a suggéré M. Niedermann, d'un contresens d'Ausone sur un vers d'Ovide, Tr. 3, 10, 49, *uidimus in glacie pisces haerere ligatos*.

ligum, -i n. : bois, spécialement « bois à brûler », par opposition à *materies* « bois de construction »; cf. Plin. 10, 206, *cornus non potest uideri materies propter exilitatem, sed lignum*, et Dig. 32, 1, 55. De là *ligna*, -ōrum « bûches », sens qui s'est maintenu dans les langues romanes; cf. esp. *leño* et *leña*. Du sens général de « bois » on est passé à des acceptions plus restreintes « noyau ou écale d'un fruit » (par opposition à la pulpe); « objet fait en bois, arbre, planche, tablette », etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5034. Celtique : britt. *lwyn* « buisson »?

Dérivés : *ligneus*, M. L. 5032 a; *ligncolus*; *lignōsus*, M. L. 5033; *lignārius*, -a, -um; *lignārius* « qui travaille le bois » = ἔλοκόροτος, M. L. 5032; *lignor*, -āris « ramasser du bois »; cf. *lignāre*, M. L. 5031; *lignatiō*, -tor; *lignifer*; cf. aussi *lignicida*, Varr., L. L. 8, 62. Les gloses ont aussi *lignāmen*, M. L. 5030, cf. **materiāmen*; *lignētum* (Gl.); *ligni-cola*, -faber, -fer, tous tardifs.

De **leg-no-m*; cf. *dignus* et *decet*, et sans doute *tignum* et *tegō*. Étymologie déjà dans Varr., L. L. 6, 66, *ab legendo ligna quoque, quod ea caduca legebantur in agro quibus in focum uterentur*.

ligō, -ās, -āul, -ātum, -āre : lier; sens physique, puis moral (celui-ci dans la langue de la poésie impériale; la prose classique dit *nectō* ou *obligō*); cf. Ov., M. 1, 25, *dissociata locis concordā pace ligauit*; et, dans la langue médicale, « bander ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5024.

Dérivés et composés : *ligāmen*, M. L. 5022; *ligāmentum*, 5023; *ligatiō*, 5025; *ligātūra*, 5026; *Ligārius*? cognomen; *alligō* : lier à, attacher à (que la langue classique préfère à *ligō*), M. L. 363; *colligō* : lier ensemble; *dēligō* : attacher et suspendre au pilori, cf. s. u. *lictor*, et Licin. ap. Non. 221, 15, *deligat ad patibulos, deligantur et circumferuntur, cruci defiguntur*... Est devenu par la suite un synonyme renforcé de *ligō*, cf. *dēuinciō*; *illigō* : lier dans ou sur, entraver; *interligō* : lier entre; *obligō* : lier autour, bander; cf. Cic., Tu. 2, 16, *medicūm requirens a quo obligetur*; Tac., A. 6, 9, *obligare uenas*. Le sens moral s'est particulièrement développé dans *obligāre*, *obligatiō*; cf. Cic., Leg. 2, 16, *uoti sponsio qua obligamur deo* (cette

obligation vis-à-vis du dieu comportait sans doute à l'origine le port d'un lien matériel qui symbolisait l'obligation; cf. *reliigiō*), Q. fr. 2, 14, *quem fac ut tua liberalitate tibi obliges*. Le verbe et son dérivé sont ainsi entrés dans la langue du droit; cf. Dig. 44, 7, 8, *obligationum substantia in eo consistit ut alium nobis obstringat ad dandum aliquid, uel faciendum, uel praestandum*..., M. L. 6012 a; *praeligō* : lier par devant ou par le bout (peut-être avec valeur magique dans Plt., Ba. 136, *o praeligatum pectus*); *reliigiō* : lier par derrière, M. L. 7194 a (*rele-*); *subligō* : lier par dessous, attacher en dessous; *subligar*; *subligāculum*; *subligatiōrium* (tardif) : caleçon. Les langues romanes attestent aussi **disligāre*, M. L. 2672, et **ligāre*, 5028.

Verbe du type *dicāre*. Si *licitor* est apparenté, il a existé une formation radicale, non attestée. On rapproche alb. *l'ib* « je lie », *l'ibe* « lien » et v. isl. *lik* « corde ».

ligō, -ōnis m. : houe, hoyau à long manche. Ancien (Caton), technique. M. L. 5035. Dérivé hybride : *ligōnizō* (Ps.-Aug.).

Rappelle gr. (du reste tardif) λέγος « houe »; mais la nature du rapprochement ne se laisse pas préciser.

ligula : v. *lingō*.

ligur(r)iō : v. *lingō*.

†**ligurium**, -i n. : sorte de légume (Isid., Or. 17, 11). Semble dérivé, comme le suivant, de *Liguria*; cf., toutefois, *legarica* sous *legūmen*.

ligurius, -i m. : sorte de pierre précieuse (Vulg. Exod. 28, 19; 39, 12); Isid., Or. 12, 2, 20. Peut-être corruption de *lyncūrium*; cf. Plin. 8, 137.

ligusticūm, -i (ū) n. : lièvre, plante (Col., Plin.), Corrompu en *leuisticum*, Vég., Vet. 3, 52, 2, cf. M. L. 5038, et in *lubestica* : v. angl. *lufestice*. Neutre de l'adjectif *Ligusticus* dérivé de *Ligus* « ligure, de Ligurie », comme l'indiquent Dioscoride III 51, 1 et Plin. 19, 165; cf. *liguscus* et *ligustinus*.

ligustrum, -i n. : 1° troène; 2° henné. Cf., pour le suffixe, *apiastrum*, *rāpistrum* « rave sauvage » et *oleaster*. Attesté depuis Virgile. De *Ligus*?

lilium, -i n. : 1° lis; 2° sorte d'ouvrage de défense qui par sa forme rappelle la fleur de lis, cf. Cés., B. G. 7, 73, 8. Attesté depuis Varron. M. L. 5040; et germanique; ags. *lilli* « Lilie »; v. h. a. *lilia*.

Dérivés : *lilinus*; *liliaceus* « de lis »; *liliētum*. A côté de ces dérivés, il existe un adjectif transcrit directement du grec : *lirinon* (= λειρινον, Plin.).

Semble provenir, comme le gr. λειριον, d'une langue méditerranéenne (copte *hrēri*, *hēli*). Cf. Meillet, MSL 15, 163, qui note que « le lis apparaît fréquemment dans les décorations crétoises d'époque minoenne », et M. Cohen, BSL 31, p. 37; Benveniste, ibid. 50 (1954), p. 43. La présence des deux *l* est contraire à la dissimilation de *l* du latin (cf. *Aleria* en face de Ἀλεξάνδρα). V. *rosa*.

lima, -ae f. : lime. Ancien (Plt.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5042.

Dérivés et composés : *limō*, -ās « limer », d'où « frot-

ter » (cf. Non. 339, 36 sqq.), polir, finir soigneusement » et aussi « diminuer », M. L. 5044; *limātus* : poli, élégant, raffiné; *limātulus*; *limātiō*; *limātor*; *limātūra*; *limārius* (*faber*, Inscr.); *limula* (tardifs et rares); *dēlimātus* (Plin.), d'où **dēlimō*, M. L. 2541; *dēlimātor* : διαφροντής (Gloss. Philox.); *ēlimō* : limer inégalement et « rompre en limant »; **limicāre*, M. L. 5049.

Aucun rapprochement sûr. Cf. *lēuis*?

limax, -acis c. : limace et aussi escargot (*cochlea*). Ancien, usuel. Roman. M. L. 5045, et **limāceus*, 5043; B. W. s. u.

Cf. russe *slimkū*, tch. *slimak*, pol. *ślimak*. On admet souvent que *limax* est emprunté au gr. λελμαξ, comme *cochlea* de κοχλιάς, mais le mot grec ne figure que dans Hérophilus et peut n'être que la transcription de la forme latine. L'*a* peut provenir secondairement de l'influence des adjectifs en -āx, -ācis, favorisée par l'étymologie qui dérivait *limax* de *limus* : *limax* a limo quod ibi uiuit, Varr., L. L. 7, 64. Cf. aussi v. pr. *slayx* m. (Voc.), lit. *slėkas* « lombric ». V. J. Corominas dans *Vox Romanica*, XII, 1954, p. 370.

limbus (f; ancien *lembus*), -i m. : bandeau ou ruban servant de lisière à une étoffe, d'où « bandeau zodiacal » (Varr.), « zone », etc. M. L. 5046; v. h. a. *limbal* « Limmel », de **limbulus*.

Dérivés : *limbātus* : bordé; *limbulārius* (-bō-) : qui fait des bordures (Plt.), θοσανοπαράτης (Gloss. Philox.).

Terme technique sans étymologie.

limen, -inis n. : seuil, gr. οὐδός, βηλός. S'emploie pour désigner le « pas » (*l. inferum*) et le « linteau » (*l. superum*) de la porte d'entrée; cf. Novius ap. Non. 336, 13. Ancien, usuel. M. L. 5047.

Dérivés et composés : *limināris*, M. L. 5050; *Limētinus* « dieu du seuil » (Tert.); *liminium* dans *postliminium* : terme de droit « retour dans la patrie avec réintégration dans les droits de citoyen », cf. Cic., Top. 8, 36; Festus, 244, 9. C'est de ce sens de *postliminium* qu'a été tiré secondairement un *liminium* glosé *captiuitās* ou *seruitium*, CGL V 603, 52; 620, 41; *ēliminō*, -ās (archaïque et postclassique) : chasser du seuil, expulser, bannir; *superlimen* (Ital.) = ὑπερθρονον, et *superlimināre*, -is (n.). Pour *sublimis*, qui est souvent expliqué comme étant issu de *sub limen* par « hypostase », v. ce mot.

Rattaché par étymologie populaire à *limis*; cf. P. F. 103, 5, *limis, obliquus*, i. e. *transuersus, unde et limina*. Un rapport sémantique avec *limes* est senti par les Latins; cf. P. F. 245, 4, *postliminium receptus dicitur qui extra limina, hoc est terminos provinciae, captus fuerat, rursus ad propria reuertitur*; et aussi *ēlimes*, s. u. *limes*.

Cf. *limes*.

limes, -itis m. : d'abord « chemin bordant un domaine », *l. decumānus* (de l'est à l'ouest), *l. prorsus*, *transuersus* (= *cardo*), *surruncius*; *lutosi* limites, dit Varr., R. R. 2, 8, 8; par suite « limite, frontière »; cf. P. F. 103, 6, *limites in agris nunc termini, nunc uiae transuersae*, et 103, 7, *limitatus ager est in centuriis dimensus*. Ancien, usuel. M. L. 5048.

Dérivés et composés : *limiō*, -ās (Varr., Plin.); *limitatiō*; et *dēlimiō* (Front.); *dēlimitatiō*; *limiāris* (-lis) (Varr.); *limiāneus* et *col-limiāneus* (tardif); *limiōtrophus*; *limiōtrophus*, hybride de *limes* et de τροφή, Cod. Theod. 11, 59, 3; *ēlimes* : ἀποικος, παρόριος, Gloss. Philox.; *illimitātus* (tardif) = ἀόριστος.

Dans les langues romanes, *limiāris* a été confondu avec *limināris*; cf. M. L. s. u. 5052; et B. W. *linteau*. Cf. *trāmes*.

Cf. *limen* et *sublimis*. L'osque *lim m f t u* « limitum » semble emprunté au latin. Le rapprochement souvent fait avec l'adjectif *limus* n'est pas inadmissible; mais il est incertain.

limen, -i n. : sorte de plante vénéneuse (l'ellébore?). Gaulois, d'après Plin. 27, 101.

limpidus, -a, -um : limpide, transparent. M. L. 5056.

Dérivés (rares et tardifs) : *limpidiūs*; *limpidō*, -ās (conservé dans les langues hispaniques, M. L. 5055); *ēlimpidō* (bas latin); *limpidō*, -inis (bas latin); *limpidatiōrius* (bas latin); *limpor*, -ōris (Lucil.), d'après *liquor*.

Limpidus semble supposer un verbe en -ēre (cf. *liquēre*, *liquidus*), ce qui rend peu vraisemblable la dérivation directe de *lumpā*, *limpa*. D'autre part, la rareté de l'adjectif, son apparition relativement tardive (premier exemple dans Catulle) font penser à une origine dialectale, osco-ombrienne; cf. Ernout, *Élém. dial.*, p. 191.

Aucun rapprochement sûr. Si le mot est osco-ombrien, le *p* y peut reposer sur **k^w*; alors, cf. *liquāre*, *liquēre*? Mais la vieille forme *lumpā* ne se concilie pas avec cette hypothèse. V. *lympā*. Y a-t-il eu croisement de *lympā* et de *liquor* (Wackernagel, ALLG 15, 220)?

limus, -i m. (*limum* n., Varr.; Grom.) : 1° limon, boue, vase; 2° lichen, aubier. Depuis Plaute. Panroman. M. L. 5058. V. André, *Lex.*, s. u.

Dérivés et composés : *limārius* = χοτικός (Tert.); *limāsūs*, M. L. 5054; *illimis* : sans vase, limpide (Ov.; cf. gr. ἔπιλος); *illimitātus* (Col.); *oblīmō*, -ās : couvrir de fange; *limi-genus*, -cola (Aus.).

Cf. v. h. a. *leim* « boue » et, avec s. initial, isl. *slim*, v. h. a. *slim* « boue » et sans doute gr. λεμιών « prairie humide », λετμαξ (même sens), λμνη « marais ».

limus, -a, -um (*limus* semble être la forme ancienne; *limis*, dans Amm. Marc. 20, 9, 2, provient peut-être de ce que *limis* a été pris pour un nominatif dans une expression comme *limis* [scil. oculis] *aspicere*) : oblique. Attesté depuis Plaute. Se dit uniquement de l'œil et du regard; cf. Varr., Men. 260 ap. Non. 133, 29, *neque post respiciens, neque ante prospiciens, sed limus intra limites culinae*. Substantivé dans *limus* et *limum*; cf. Tiro ap. Gell. 12, 3, 3, *licio transuerso quod limum appellatur cincti erant*; Vg., Ae. 12, 120, et Serv., ad l.

Dérivé : *limulus*.

Rapprochement incertain avec *limen*, *limes*, *sublimis*. Aucune étymologie sûre.

linea, -ae f. : proprement féminin substantivé de *lineus*, -a, -um « fil de lin » (*l. restis*); puis toute espèce

de fil, de corde ou de cordon, ligne de pêche, corde ou filet tendu par les chasseurs : cordeau de charpentier (= *στάθμη*, de là *ad lineam, rectā lineā*), cordon de perles enfilées, corde blanche qui marquait la ligne de départ ou d'arrivée dans un cirque, etc. Par analogie : ligne tracée (= *γραμμή*), ligne géométrique (cf. Gell. 1, 20, 7), ligne, lignage (latin impérial); cf. *στέμματα cognationum directo limite in duas lineas separantur, quarum altera est superior, altera inferior*..., Dig. 38, 10, 9. Ancien, usuel; technique. M. L. 5061. Irl. *líne*, britt. *lin*.

Dérivés : *lineāris*; *lineālis*; *lineātim* (Boèce); *lineārius*; *lineola* « petite ligne », M. L. 5062; *lineō*, *-ās* : tracer une ligne, mesurer au cordeau; *lineāmentum* « ligne, trait du visage », M. L. 5061 a, et v. h. a. *lenemet*; *delineō*; *delineāmentum*; *collineō* : ajuster ou viser en droite ligne. Tous ces mots dérivés de *linea* « ligne » n'ont plus aucun rapport sémantique avec *linum*.

lines : v. *lénis*.

lingō, -is, -xī, -ctum, -erē : lécher. Ancien, usuel. M. L. 5066.

Dérivés tardifs : *linctus*, *-ūs* (Plin.); *linctiō* (Greg. M.), *-tor* (Gl.).

Dérivés sans nasale : *liguriō* (*liguriō*, moins correct) : avoir envie de lécher (cf. *edō, esuriō*), être gourmand de, quelquefois avec sens obscène comme *λεχῶ, λεχάζω* (cf. *cunnilingus, menclilingia*); *ligurius* : *gullōsus, caillō*, *λχνος* (Gloss.); *ligurrītor, -tiō*; *abligurriō*.

lingula : cuiller. Souvent écrit *lingula*, soit par suite d'une confusion avec *lingula* (de *lingua*, qui a parfois le sens de « cuillerée »), soit parce que le mot a été reconstruit secondairement sur *lingō*. D'après Martial, 14, 120, *lingula* était la forme de la bonne société, *lingula* celle des ignorants : *quamvis me ligulam dicant Equitesque Patresque | Dicor ab indoctis lingula grammaticis*. Les deux sont attestés dans les langues romanes; cf. M. L. 5036.

Composés : *ablīngō* (Ital.); *dēlingō*, d'où *dēlinctus*, M. L. 2541 a; *ēlingō* (Ital.) = gr. *ἐκλεγω*; *oblingō*; *sublingulō*, *-ōnis* m. (Plt., forme peu sûre). Cf. aussi **linctāre*, M. L. 5060.

La racine indo-européenne **leig'h-* fournissait un présent radical athématique, qui est conservé dans véd. *reḡhi* (et *leḡhi*) « il lèche » (cf. av. *raēzaitē*), que la plupart des langues remplacent par de nouvelles formations : skr. *līhāi*, arm. *līzanem* (et *līzum*) « je lèche », gr. *λεχῶ* (et *λεχέω*), v. s. *liž* et lit. *lėžiū*, got. *bi-laigon* « lécher » et v. h. a. *leckōn* (formation expressive à consonne geminée d'où proviennent les formes romanes du type fr. *lécher*, v. B. W. s. u.; cf. *leccātor*, Gl., Isid.), irl. *ligim* « je lèche ». Le latin a recouru au type à nasale infixée *lingō*, qu'il a beaucoup développé, et à la formation expressive *ligurriō*.

lingua, -ae f. : langue, et spécialement langue en tant qu'organe de la parole; « langue, langage » (= *γλώσσα*). Comme le mot grec, désigne tout objet en forme de langue ou en contact avec la langue : langue de terre, embouchure d'une flûte, cuillerée (d'après *lin(g)ula*?), étamine, etc. Nom de différentes plantes : *l. agnina*, *bubula*, *canina*, *ceruina* (*ceruī*), *ueruēcina*;

cf. *βούγλωσσον, κυνόγλωσσον* (-σος) Usité de tout temps Panroman. M. L. 5067.

Dérivés et composés : *lingula* (= *γλωττις*) : *lingueta* de cuir dans un soulier, anche ou embouchure d'une flûte, sorte de poignard, extrémité d'un levier, la langue bien pendue, épithète de la langue populaire; pour la formation, cf. *uerbēna, uerbēnāca, rus/merācus*; 2° sole (poisson, cf. gr. *βούγλωσσα, 3° scolopendre, plante*; *linguōsus* (époque impériale, d'après *uerbōsus*, cf. *γλωσσώδης*): bavard; *linguātās* = *loquūtās*; cf. aussi les formations tardives *linguāx* (= *loquāx*, Gell.); *linguāxus, linguātulus* (Terz., Vulg.); *lingulus* « querelleur » (Anth.); *lingularium* : amende pour avoir trop parlé (Sén., Ben., 36, 1, d'après *congīarium*); *sublinguium* : épiglotte (Isid.); **sublinguāneus*, M. L. 8377; *ling(u)ella*, *γλωττήριον* (Diosc.).

Composés en *-linguis* : *ēlinguis* (= *ἐγλωσσος*) « sans langue, muet » et « qui n'a pas le talent de la parole » d'où *ēlinguō*, *-ās* « ôter ou couper la langue » (exz., M. L. 3002?); *ēlinguātīō* (Gloss. Philox.); *bi-, trilinguis* (= *δύγλωσσος*, etc.).

D'après Marius Victorinus, GLK VI 26, 3, la forme ancienne du mot était *dīngua*. *Lingua* est peut-être une forme dialectale (sabine?) dont l'adoption aurait été favorisée par l'étymologie populaire, qui rapprochait de *lingō* le nom de la langue.

Comme le nom de la « rate » (v. *liēn*), le nom de la « langue » offre, d'une langue indo-européenne à l'autre, des formes divergentes, mais qui présentent des ressemblances : skr. *jihvā*, av. *hizū-* (masculin), v. pers. *hizbāna-* (?); pers. *zubbān*), v. sl. *językū* (masculin), pruss. *īzuwis* (genre inconnu), got. *tuggo* = all. *Zungen*, irl. *teṅge* (génitif *teṅad*; genre indécliné). De même que dans lat. *lingua*, on observe une influence de la racine signifiant « lécher » dans arm. *lezu* (thème en -a-) en face de *līzanem* « je lèche » et dans lit. *lėžiūwis* (masculin) « langue » en face de *lėžiū* « je lèche ». Le grec a un mot aberrant *γλωττα* (ion. *γλάσσα*).

**linna, -ae* (f.?): nom d'un vêtement gaulois, d'après Isid. 19, 23, 3, qui le définit : *linnae saga quadra et mollia sunt. De quibus Plautus* (frg. 176) : *linna cooperata est tetrino Gallia*. Forme peu sûre; la citation de Plaute semble corrompue : v. Soffer, p. 175.

linō, -is, lēul (et *liuī*, forme secondaire créée d'après le type *sinō/siui*; *-liniū* dans l'Ital.), *līnum, linere* (attesté depuis Naevius); et *līniō, -is, līniū, -itum, -itō* (époque impériale, Col., Pall, Plin., Vitruv., d'après *liniō*?) : enduire. Terme technique, ainsi que les composés; à peine représenté en roman. M. L. 5063.

A *linō* se rattachent : *līnus, -ūs* m. (Plin.); *līnura*, enduit, d'où « rature, correction » et « tache »; *līnūrius* : qui a des ratures; *līnūrō, -ās* (tardif, Sid.).

De *liniō* dérivent : *līnimen, līnimentum, līnītus, -is*, liniment, enduit; *līnitiō*; *līnitor* : *χρίστης*; de *liniō, -is* (Sid.), *līniātura, χρίσις* (Gloss. Philox.).

Composés : *allinō* : mettre un enduit sur, imprimer une trace sur; *circumlinō* (*-liniō*) : enduire autour; *circumliuō*; *dēlinō* : frotter, barbouiller, oindre, et aussi « effacer », *ἐξελείφω* (confondu dans ce sens avec *dēleō*,

M. L. 2541 b), où ils ont été remplacés par un terme expressif, qui avait une flexion régulière; v. *laxus. Reliquiae* au sens de « reliques » est demeuré sous des formes savantes en celtique : irl. *reilic*, britt. *relym*, comme en roman. M. L. 7193.

Comme *iungō*, le présent *linquō* est une forme thématique remplaçant un ancien athématique à nasale infixée; cf. skr. *rinākti* « il laisse » (au pluriel *rinānti*), av. *-irinaxti*; le vieux prussien a de même *po-linka* « il reste » (avec la valeur absolue qu'offre le latin dans *dē-linguit*); un présent de ce type indique une action qui parvient à son terme, aspect qui convient bien à un verbe signifiant « laisser ». Un présent thématique, d'aspect « indéterminé » (par opposition au type *linquō*), se trouve dans lit. *lėkū* « je laisse », gr. *λεπω* (aspect « indéterminé » sensible, notamment, dans *λεπτομα* et dans les emplois absolus de *ἐκλεπω*, dont *dēlinquō* n'a pas ordinairement la valeur) et, avec un sens technique, dans got. *leihwa* « je prête » (sens dû sans doute au vieux nom du « prêt »), v. h. a. *lihan*, etc., cf. skr. *rēknaḥ*, av. *raēpnō* « héritage, propriété », dont le latin n'a pas gardé le représentant (l'aspect « indéterminé » y est mis en évidence). L'arménien a *lk'anem* « je laisse » (aor. *elik'* « il a laissé »; cf. gr. *ἔλαττε*). Le participe *re-lictus* est pareil à skr. *ūd-riktaḥ* « superflu », lit. *liktas* « laissé ». A *relictuus*, cf. l'adjectif skr. *rēkuḥ* « vide ». Sur irl. *lēcim* « je laisse », v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II 565. — V. aussi *liqueō*.

Une parenté de gr. *λετός* et lat. *lēuis* est suggérée par v. isl. *linr* « lisse, poli ». V. aussi *lippus* et *polire*?

linquō, -is, liquī, licium, linquere : laisser, abandonner, quitter. Ni substantif ni adjectif correspondant. *Linquō* est lui-même peu usité, bien qu'ancien (Naev., Plt.) et classique. La forme usuelle est un composé où l'aspect déterminé est souligné par un préverbe : *relinquō* (*rell-*) « laisser en arrière », qui, lui, a un adjectif *rel(l)iquius, -a, -um* (forme ancienne, cf. *contiguus*; *rel(l)iquius* est dû aux poètes dactyliques) « qui reste, restant »; d'où *rel(l)iquiom* (*-quom, -cuum*) n. « reliquat, somme restant à payer » (cf. Varr., L. L. 5, 175), sens sur lequel a été formé *reliquor -āris* et *reliquo* (Dig.), d'où *reliquātio, -tor, -trix*, et un substantif *rel(l)iquiae* « restes » (et « reliques », latin ecclésiastique), puis *reliquarium* « restant, héritage » (St Aug.). Cicéron a même *relictiō*; et l'on trouve dans Aulu-Gelle *relictus, -ūs* m., et dans Aug. *relictor. Relinquo*, à son tour, a été renforcé en *dē-relinquō*, qui a peut-être été fait à l'image de *dēserō*, avec lequel il allitère souvent dans Cic., Verr. 2, 3, 51, § 120; Caec. 35 fin., N. D. 1, 5, 11, et en *ab-, ob-, sub-relinquō* (latin ecclésiastique, calques du grec). Sur les différents sens pris en latin tardif par *relinquō* et sa famille, v. Souter, s. u.

Autre composé : *dēlinquō*. S'emploie quelquefois absolument au sens de « faire défaut » comme *ἐκλεπω*; cf. Serv., Ae. 4, 390, « *linquens* » *alii pro « deficiens accipiunt more antiquo, sicut « delinquere » pro « deficere »*; P. F. 64, 15, *delinquum solis a delinquendo dictum, quod delinquat in cursu suo*; id. 64, 19, *delinquum apud Plautum* (Cas. 207) *significat minus*; 2° *delinquere est praetermittere quod non oportet praeteriri* : *hinc deliquia et delicta*, P. F. 64, 17. Ce sens de « manquer au devoir, commettre une faute » est le plus fréquent (d'où *delictum*, ancien et classique, et, tardifs et rares, *delictor, delinquentia*). *Dēlinquō* dans le sens de « faire défaut » n'est pas usuel; c'est *dēficiō* qui est employé; *dēliquiō*, *dēliquium* semblent des calques de *ἐκλεψις*. Cicéron emploie *defectus solis*. Cf., toutefois, *delicus*. On trouve dans Solin *eliqium* (qui appartient à *ēliqūō, ēliquescō*) employé dans le sens de *dēliquium* : *eliqia lūnae* (par opposition à *adauctus*).

Linquō et ses composés n'ont pas passé dans les langues romanes (sauf peut-être *dēlinquere* en ital.,

linquor, -eris? : v. *obliquus*.

linter : v. *lunter*.

linter : v. le suivant.

linum, -i n. : lin; puis tout objet de lin : fil à coudre, ligne à pêcher, cordon de perles, corde serrée autour des tablettes, filet de pêche; cf. *linea*. Ancien (Caton), usuel. Panroman. M. L. 5073;

Dérivés : *lineus*, substantivé dans *linea*, q. u.; comme adjectif ne semble pas attesté avant Virgile; M. L. 5064; *linārius* m. (et *linārius*, CIL X 7330) : tisseur de lin; *lināmentum* « linge ».

linteus : de lin. Formation obscure : dérivé de **linton?*, ou avec suffixe *-teo-* marquant la matière? Cf. *robustus* dans Vitruve. Ou bien *linteus* est-il dû à *sparteus, dūrāteus*, coupés *spar-teus, dūrā-teus*? Ou bien d'origine étrusque, comme *balteus*? Cf. les *libri lintei*. De là : *linteum* : étoffe de lin et toute espèce d'objet en lin (ou en coton), serviette, mouchoir, essuie-mains, voile (= *uēlum*), M. L. 5072 (*linteum* et *lēn-*, cf. *Einf.*³, p. 180), et germanique; v. h. a. *linz*; *linteolum* : petit morceau de lin, mouchoir, M. L. 5070, et *līnēarius* (l. *pallium*, Prud.); *līntēamen* : linge; *līntēolus* : de linge, de toile; *līntēatus* : vêtu de lin; *līntēō, -ōnis* m. : tisserand; *līntēnārius*.

Composés : *lini-fer, -ger, -ficius*, tous de l'époque impériale.

L't du latin se retrouve dans les formes celtiques (irl. *lin*) et germaniques (got. *lein*, etc.), qui peuvent être des emprunts. Le grec a un mot pareil avec t : *λίνον*; la forme slave commune est aussi **linū* (r. *lěn*, etc.) et la forme battique a également t : lit. *linai* (pluriel), etc. Pour faire l'histoire du mot, il faudrait connaître exactement l'histoire de la culture du « lin » (v.,

en dernier lieu, Schrader-Nehring, Realexikon, sous *Flachs*). Le nom du « chanvre » (v. *cannabis*) pose aussi des problèmes embarrassants.

liô, -ās, -āre [recouvrir d'un enduit; délayer (Tert., Apic.). Emprunt au gr. *λειώω*.

Dérivé : *liaculum* !

liparea, -ae f. : pierre précieuse inconnue (Plin., Isid.). De *Lipara*?

lipō, -is, -ire : crier (en parlant du milan, Auct. Carm. Philom.).

lippus, -a, -um : chassieux. Attesté depuis Plaute; populaire. Demeuré dans un dialecte italien. M. L. 5075 et 5074 a, *lippidus*.

Dérivés : *lippō, -is* ; *lippitiūdō* ; *lippidus* : γλωσσίδης (Gloss.) ; *lippidō* (Fulg.) ; *lippēs*, pl. gr. λῆμαι « chassie » (Orib.) pl. (d'après *faecēs, frācēs*) ; *lippulus, lippōsus, lippescō, -is*, tous tardifs.

Adjectif expressif et familier, à consonne intérieure geminée; cf. *gramma, grammōsus* de sens voisin, et *lappa*. Seul représentant en latin de l'élargissement par *-p-* de la racine attestée en latin par *linō*; cf. gr. λῆμος « grasse (animale) », λιπαρός « gras », skr. *līmpdāti* « il enduit », lit. *lipūs* « collant », *līmpū* « je reste attaché à », v. sl. *līpēti* « être collé », tch. *lep* « glu », sans doute aussi got. *bi-leiban* « rester », *liban* « vivre ».

liquirīta, -ae f. : réglisse (Vég., Théod.). Déformation populaire du gr. γλωσσόριζα, sous l'influence de *liquor, liquere*, à cause des infusions qu'on faisait avec la racine de réglisse. M. L. 5079; emprunté en germanique : v. h. a. *laericia*. Cf., pour les déformations du mot en allemand, Keller, *Lat. Volkset.*, 63; et, dans les langues romanes, B. W. s. u. Sur *qui-* = *qu*, cf. *cydōnium* > *quit-*, gr. κωδώνιον, *cōtōnium*, et Vendryes, BSL 25 (1924), 41.

liquis : v. *obliquus*.

liqur, -eris (pas de parfait attesté), -i : couler, s'écouler, fondre;

liquēō, -ēs, liquī, licui? cf. Cic., N. D. 1, 42, 117; forme du reste rare et évitée en raison de son ambiguïté), **liquere** : être clair ou liquide; être filtré;

liquō, -ās, -āui, -ātum, -āre : 1° clarifier filtrer; 2° liquéfier.

Formes verbales dérivées d'une racine **leikw-/likw-*. *Liquor*, dont la première syllabe compte toujours pour longue, s'emploie seulement au sens de « s'écouler, couler »; cf. Vg., Ae. 9, 813, *tum toto corpore sudor liquitur*; 9, 679, *liquentia flumina* (toutefois, d'après Servius, il faudrait lire ici *Liquetia*, nom propre; cf. Havet, *Man. de crit. verb.*, § 174); 1, 432, *liquentia mella stipant*, etc., et au sens figuré dans Plt., Tri. 243 (crét.), *ilico res foras labitur, liquitur*. Rare, surtout poétique. Pas de dérivés; cf., toutefois, **liquōnāre*, M. L. 5079 a.

liquēō signifie « être clair, limpide », au sens propre et figuré; cf. la formule juridique *non liquet* exprimée par les initiales *N. L.* Se dit d'un liquide filtré (*uina liquentia*, Vg. Ae. 5, 238; cf. l'emploi figuré de *liquet* et de *defacatum* est dans Plt., Ps. 760); sens auquel s'adjoint celui de « être liquide ou fluide » [qui semble être dérivé

et plus tardif], e. g. Vg., Ae. 6, 724, *caelum ac terras liquentes* « les plaines liquides »; cf. Ov., *Fast.*, 547, *liquidō... aequore*. — A *liquēō* se rattachent *liquor, -ōris m.* : fluidité et, au sens concret, « liquide, liquideur », *liquidus* : clair, limpide, transparent et « liquide », la double scansion *liquor et liquor, liquidus et liquidus* (la dans Lucr., e. g. 4, 1259, *crassaque conueniant liquidus et liquida crassis*; la quantité longue, liée à l'ictus métrique, semble résulter d'une coupe syllabique *li-qui-dus* qui a pour effet d'allonger la syllabe, non la voyelle; cf. Havet, R. Phil. 20, 73 sqq.; Virgile ne connaît que *liquor, liquidus*); *liquescō, -is* : devenir liquide ou limpide; *liquefaciō, liquefō* : liquéfier, se liquéfier; et les dérivés ou composés de ces formes : *liquiditas* (tarif), *liquidiusculus* (Plt.), *eliquescō* (Varr.), *liquefaciō, etc.*

Cf. aussi *prōliquo* (transcrit *prolico*) : prolifère; *emmanare, effluere*. Varro : *demum ubi prolicuit dulcis uindeta* (Gloss. Isid.).

Liquāre « filtrer » (cf. Col. 9, 15, 12, *saccus quo uinum liquatur*) a aussi le sens de « liquéfier »; cf. Plin. 36, 62, *lapis liquatur igni*. De là *liquātorium* : filtre. Beaucoup de dérivés de *liquō*, attestés seulement à l'époque impériale, n'ont plus que le sens de « liquide », ainsi *liquidabilis* : liquéfiable; *liquāmen* (*liquāmentum*) n. : liqueur; en cuisine : sauce faite d'intestins de poissons liquifiés et ses dérivés *liquāminātus, liquāminārius*, gl. γλωσσόριζος, *liquāminōsus* : juteux; *liquārius* : qui conglomère les liquides; *liquātio* : fonte, fusion. Composés : *deliquō, -is* (depuis Varron), *eliquō et eliquium* (cf. *linguō*); *eliquātio* (Orib.).

À la même famille s'apparentent *elicēs, liza, elizius, prōlixus, v. liz, liza*; et aussi les formes du type *collicia*, qui dans le sentiment populaire se sont confondues avec les formes dérivées de *laciō* du type *elicius*; v. *lax et colliciae*; peut-être *sublucius* (pōns)? — *Liquere* et *liquidus* ont subsisté dans quelques dialectes italiens, M. L. 5076, 5077; *liquidāre* en roumain, M. L. 5076 a, *deliquere* dans quelques dialectes romans, M. L. 2542, 2536. Irl. *lechdach* « liquida » (scil. *cōnsonāns*), mot savant.

Le rapprochement avec irl. *fiuch*, v. gall. *gulip* « humide » est médiocre pour le sens. Celui avec persan *rēxtan* « verser » est plus satisfaisant; comme ce mot persan est inséparable de av. *raēdayeiti* « il laisse », il en résulte que *liquēō* serait un verbe d'état appartenant à la racine de *linquō* et que *liquor* serait à rapprocher de gr. λειπομαι; la racine de *linquō*, qui a eu plusieurs développements de sens divergents, aurait fourni des mots signifiant « être en état de laisser aller, en état liquide ». Le -s- dans *liza, lizus* est de même type que dans *lazus*, etc.

Cf. peut-être *limpidus*.

lira, -ae f. : billon (terme d'agriculture). Mot campagnard; cf. Col. 2, 4, 8, *liras rustici uocant easdem porcas, cum sic aratum est ut inter duos latius distantes sulcos cumulus siccam sedem frumentis praebet*. Pour Nonius, 17, 32, *lira est... fossa recta quae contra agros tuendos ducitur, et in quam uilgo terrae decurrat*. Ancien (*dēlirō* est dans Plaute), technique; cf. *porca*.

Dérivés et composés : *lirō, -ās* : Varr., R. R. 1, 29, 2, *terram... tertio cum arant, iacto semine, lirare dicuntur*; cf. Plin. 110, 180.

dēlirō : sortir du sillon et, par suite, « perdre le droit chemin, perdre la raison, délirer » (cf. notre « dérailler »); Varr. ap. GLK VII 72, 22, *sicuti boues, cum se a recto actu operis detorserint delirare dicuntur, ut qui a recta uia uitae ad prauam declinant, per similitudinem translationis uem delirare dicuntur*; cf. Non. 17, 32. Souvent écrit *dēlērō*, qu'on explique par un faux rapprochement avec ληπειν; cf. Caper, GLK VII 109, 6, *delirare et delerare ἀπὸ τοῦ λήπου*. Mais l'*ē* de *dēlērō* peut avoir une origine dialectale. Il s'agit de termes de la campagne, non romans, cf. Ernout, *Élém. dial.*, p. 150-151, et le même e se retrouve peut-être dans omb. *disleralinsust* « iritum (mais cette étymologie est contestée, v. Vetter, *Hdb.*, Tab. Ig. VI a 7). Conservé en italien, M. L. 2543, et en catalan, M. L. 2532 a. De là : *dēlirus* (*dēlērus*), M. L. 2534; *dēliriās*; *dēlirium* (Cels.); *dēliriātio*; *dēliriamentum* (Pl.).

Cf. v. pruss. *lyso*, lit. *lysia* « planche (de jardin) » et v. sl. *liza* « praesēd », v. h. a. *wagan-leisa* « sillon (tracé par une voiture) », got. *laists* « trace de pas », *laistjan* « suivre à la trace ». Par contre, got. *lais* « je sais » et *laistjan* « apprendre » ne peuvent être rapprochés; cf. E. Benveniste, *Engl. a. Germ. St.* I 1948, p. 1-5.

lis, litis (forme ancienne *silis*, puis *silis*; cf. P. F. 411, 14, conservée dans la formule épigraphique STL IVD. = *alibus iudicandis*; graphie avec *ei*, peu probante, dans A. de Plaute, Mer. 281, *leiteis*) f. : débat juridique dans lequel chacune des deux parties produit ses témoins devant le juge, d'où *lex contestārī* : procès. Défini par Varr., L. L. 7, 93, *quibus res erat in controversia, ea uocabatur lis*; différent de *rēs*, quoique la distinction soit subtile; cf. Cic., Mu. 12, 27, et May-Becker, *Précis*, p. 252. Dans la langue commune : débat, controverse, querelle.

Dérivés : *litigō, -ās* (formé comme *iurgō, rēmigō*); *litigium* (cf. *iurgium*); *litigiōsus*; *litigātor*, etc., tous termes de la langue du droit; *dēlitigō*, Hor., A. P. 94. Ancien, technique. Les langues hispaniques ont conservé *lis* et *litigō*, M. L. 5079 b, 5086; et aussi **ēlitigāre* attesté en v. fr., M. L. 2846 a. Demeuré en celtique : irl. *lis*, britt. *lid* « colère ».

Aucun rapprochement sûr pour ce terme technique, pas plus que pour *caus*(s)a; une initiale *stl-* a peu de chances d'être indo-européenne; l'initiale de *locus* fait la même difficulté.

***lisa, -arum f. pl.** : veines jugulaires? Attesté dans Claud. Don., ad Aen. 8, 289. Sens peu sûr; sans étymologie.

litania, -ae f. : prière. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. λητάνα; passé par le latin en celtique : irl. *leaddān*.

litō, -ās, -āui, -ātum, -āre : obtenir un présage favorable (se dit du sacrificant; cf. l'opposition établie entre *sacrificō* et *litō* dans Plt., Poe. 489, et Non. 424, 14) ou « donner un présage favorable » (se dit de la victime), puis, d'une manière générale, « offrir un sacrifice à » et « rendre propice(s), apaiser [les dieux] ». Cf. Lact., ad Stat. Theb. 10, 106, *inter litare et sacrificare*

hoc interest : sacrificare est hostias immolare, litare uero post immolationem hostiarum impetrare quod postules; Suét., Caes. 81, *hostiis cum litare non posset, introiit curiam spreta religione*.

Dérivés : *litātiō* (déjà dans Plt.), cf. T.-L. 27, 23, 4; *litātor*; *litātorium* = σπονδεῖον (Ital.); *litāmen* (St.); *litābilis* (époque impériale); composés : *eliūō* (Greg. Tur.); *peritō*.

Termes de la langue religieuse, disparus avec les pratiques elles-mêmes. Cf. sans doute gr. λητή « prière ». *Litare* semble être un dénominateur de **lita*. Emprunt (comme *libō*)?

***litra, -ae f.** : mesure de capacité pour les liquides. Mot tardif de la langue médicale emprunté au gr. λίτρα « livre de douze onces » (= *as librālis*), demeuré dans le latin médiéval et passé de là en français.

litēra, -ae f. (la graphie *leuera*, Lex Repet., CIL I² 583, 35, 123 av. J.-C., *litēra*, est due à un faux rapprochement avec *linō, litum*; les formes romanes remontent à *litēra*, graphie attestée CIL I² 588, 10, 78 av. J.-C.) : lettre de l'alphabet, caractère d'écriture, *litērarum ordinē* « en ordre alphabétique ». Correspond au gr. γράμμα, dont il a pris tous les sens. Le collectif *litērae*, comme γράμματα, désigne une lettre (= ἐπιστολή > *epistula*), puis toute sorte d'ouvrage écrit, et par suite « la littérature, les belles-lettres », et d'une manière générale « la culture, l'instruction » : *homo sine ingenio, sine litēris*, dit Cic., Verr. 2, 4, 44, 98 (cf. γράμματα dans Platon, Ap. 26 d). *Illitēratūs* est la traduction de ἀγράμματος. *Litēratūs* est une transposition maladroite de γραμματικός, et Varron, L. L. fr. 107, p. 227, Goetz-Schoell, remarque que *litēratūra*, la science qui concerne les lettres, l'art d'écrire et de lire, a été fait d'après le gr. γραμματική. *Litērātor* « maître de grammaire, celui qui enseigne les lettres, l'alphabet » traduit aussi γραμματικός, et Aulu-Gelle le « distingue de *litērās sciēns* « celui qui sait la littérature ». Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5087. Celtique : irl. *litr*, gall. *lythyf*. Autres dérivés et composés : *litēralis* : petit caractère; au pluriel, « petite lettre » et « petite connaissance de la littérature », mot qui semble créé par Cicéron (cf. γραμματέιον); *litērārius*, M. L. 5088 (?); *litērātio*; *litērātōrius*; *litērātulus*; *litērō, -ōnis* (terme de mépris); *litērōsus* (Cass. Hem. ap. Non. 133, 6); *oblitērō* (?). V. ce mot.

Étant donné que les sens de *litēra, litērae* sont calqués sur un mot grec et que l'alphabet latin est emprunté au grec (par un intermédiaire étrusque), il n'est pas invraisemblable que *litēra* lui-même soit, directement ou indirectement, d'origine grecque. Bréal rapproche la glose d'Hésychius : διαφεράλοφος « γραμματοδιδασκαλός παρὰ Κυπρίους; et il ajoute : « Διαφέρα sont les tablettes; *litēris mandare* serait donc « confier à ses tablettes ». On peut encore citer dans Hésychius : διαφέρα... γραμματίων. Pour *d* et *l*, cf. le rapport de διαφραμα et lacruma. » Un emprunt par voie étrusque est possible. Hypothèse ingénieuse et séduisante, mais non rigoureusement démontrable. Les autres étymologies sont sans valeur.

litūra : v. *linō*.

litus (graphie plus correcte et plus ancienne que *litus*), -oris n. : rivage de la mer, côte, littoral. *Litus est quousque maximus fluctus a mari peruenit*, Dig. 50, 16, 96; cf. Cic., Top. 7, 32, *solebat Aquilius quaerentibus quid esset litus, ita definire: quo fluctus eluderet*. Diffère de *ripa* « rive d'un fleuve », *ora* « rive d'un lac » et ne s'emploie pour ces mots que par extension de sens. Cf. Löfstedt, *Coniectanea*, 86 sqq. Ancien (Enn.), usuel; mais concurrencé dans la langue populaire par *ripa*. Conservé dans vén. *lido*. M. L. 5088 a.

Dérivés : *litorālis* (Catul., Plin.); *litorārius* (Itin. Ant.); *litorosus* (Vg., Ov.), cf. *aequoreus*; *litorosus* (Fab. Max.).

Aucun rapprochement sûr. V. E. Wifstrand, Göteborgs Högskolas Årssk. LII 1946, 1, 36.

lituus, -i m. : 1° bâton augural, recourbé et sans nœuds; cf. Cic., Diu. 1, 47, 30; T.-L. 1, 18, 7, qualifié de *Quirinalis* par Virgile; 2° trompette recourbée de même forme. D'où *liuēn*, -inis formé d'après *cornicen tubicen*; cf. Varr., L. L. 5, 91; *liuō*, -ās (Gl.).

Mot étrusque? Cf. Ernout, *Philologica* II, 234,

liuō, -ēs, -ēre : être livide, couleur de plomb, bleuâtre; poétique « être blême de jalousie », par suite « être envious de ». Même double sens, physique et moral, dans les formes nominales, dérivés et composés :

liuor, -ōris m.; *liuidus* (et *subliuidus*); *liuidulus* et *liuidō*, -ās (Paul. Nol.); *liuēdō*, -inis f. (Firm.), cf. *albēdō*, *rubēdō*; *liuēsō*, -is; *alliuēsō*, M. L. 367.

On rapproche *iri*, gall. *liuā* « couleur » et peut-être *sl. sliva* « prune », v. h. a. *slēha* « prune sauvage »; on cite chez Ovide, M. 13, 817 : *pruna... nigro liuentia succo*. Forme en -uo-, comme *fāuus*, etc.

lix (?); **lixa**, -ae f. On lit dans un glossaire : *lix, cinis*, CGL V 603, 25, glose dont on peut rapprocher le passage de Nonius, 62, 6, *LIXARUM proprietates haec est quod officium sustineant aquae uehendae; LIXAM namque aquam ueteres uocauerunt; unde ELIXUM dicimus aqua coctum. LIXA etiam cinis dicitur, uel uxor cineri mixtus; nam etiamnunc id genus LEXIUM uocatur. Varro de Vita populi Romani lib. I : « proinde ut ELIXUM panem ex farre et aqua frigida fingebant ».*

Il est difficile d'apprécier la valeur de la glose *lix, cinis*. Est-ce un mot du type *uōx*? Ou bien faut-il lire *lix*(*a*)? Quant à la glose de Nonius, elle confond deux mots différents : 1° *lixa* m. « valet d'armée », et aussi « revendeur, vivandier »; cf. P. F. 103, 17, *lixa* qui *exercitum secuntur questus gratia*, avec son dérivé *lixiō*, attesté dans la glose *lixiones, aquarum portitores. Lixa* a sans doute été rattaché par l'étymologie populaire à *lixa* « eau », sur le modèle de *calōnēs*. *Lixa* est un mot de type populaire en -a, comme *cacula*, de sens voisin; de même *lixiō*. Tite-Live a *sēmilia* comme terme injurieux. L'étymologie en est inconnue. Mot d'emprunt, peut-être étrusque; cf. *sculina*, etc.

2° *lixa* f. (scil. *aqua*), sans doute féminin substantivé de **lixus*, -a, -um; cf. *elixus*, *prolixus* et *liquor*. *Lixa* a dû signifier « eau pour le coulage de la lessive », puis « eau [chaude] pour laver »; cf. la glose *lixiō* : *εψω*.

De *lixa* dérivent les adjectifs *lixius* et *lixiuus*; cf. *cinis lixiuus*, *mustum lixiuum*, substantivés sous les formes *lixiuum* et *lixiua*, *lixiuum*; cf. Cael. Aur.,

Tard. 2, 3, 60, *aqua cineribus distillata, quam uolgo lixiuum uocant*. Cf. M. L. 5089, *lixiuum, lixiua; elixus*: cuit à l'eau, bouilli, M. L. 2849, et *elixare*, M. L. 2848; *elixātūra* (Apicius). En celtique : britt. *lleisw* « lixiuum ». V. B. W. *lisser*.

prolixus : v. ce mot.

V. *liuēdō* et *colliciae*. Les formes à -s reposent sur un élargissement du type désidératif; cf. *laxus*, *nozia*, etc.

lixābundus, -a, -um : *iter libere ac prolixe faciens*, P. F. 104, 1; cf. Thes. Gloss. emend. s. u. Mot de glossaire, sans doute tiré du vocabulaire de l'ancienne comédie, et qui semble supposer un verbe *lixō* (-xor?), dénominal de **lixus* ou de *lixa*?

***lixulae**, -arum f. : Varr., L. L. 5, 106, *circuli, quod mixta farina et caseo et aqua circuitum aequabiliter fundebant. Hos quidam qui magis incondite faciebant, uocabant lixulas et similixulas (is sēmi-?), uocabulo sabino*. Non autrement attesté.

locuplēs : v. *locus*.

locus, -i m. (pl. *loci* ou collectif n. *loca*; forme ancienne *silocus*, cf. P. F. 411, 14, et *ilicō*) : lieu, place, endroit. Varr., L. L. 5, 14, *locus est ubi locatum quid esse potest, ut nunc dicitur, collocatum. Veteres id dicere solitos apparet apud Plautum* (Au. 191) : « *filium habeo grandem cassa dote atque inlocabili* (l. *dote cassam atque inlocabilem*), *neque eam queo locare cuiquam*. » Apud Ennium (Sc. 388 V²) : « *O Terra Traeca, ubi Liberi Janum inelutum* [Maro *locauit*]. » Vbi quidque consistit, locus. Ab eo praeter dicitur locare, quod usque idem ita, quoad in aliquo constitit pretium. In(*de*) locarium, quod datur in stabulo et taberna ubi consistant. Sic loci muliebres, ubi nascendi initia consistunt. — *Locus*, qui sert à traduire gr. τόπος, en a pris tous les sens techniques : 1° endroit ou place d'un mal, région malade (cf. *τοπιχός*) et, au pluriel, « parties génitales » = τόποι, loci muliebres : *κόποι. μήτρας*; 2° endroit d'un ouvrage, passage; 3° terme de rhétorique ou de dialectique : fondement d'un raisonnement, principaux points d'une démonstration, sujet d'un discours. Κοινός τόπος est traduit par *locus communis*. Il a pris le sens de « rang, situation ».

Dérivés : *localis* : local, d'où *localitas* (tardif). *Locus* est conservé dans toutes les langues romanes, M. L. 5097 (et 5096, *locō* = *ilicō*), *localis* dans les langues hispaniques, M. L. 5093. Le celtique a : *iri. loc*; britt. *loc*, *logell* (= *locellus*), *logawd* (= *locātum*), *lacad*, *legi* (= *locō*).

Sans étymologie; v. la remarque faite sous *lis*. Pour *ilicō*, v. ce mot.

Les dérivés et composés *locō*, *loculus*, *locuples ilicō* ont pris des sens spéciaux :

1° *locō*, -ās : placer (sens propre et figuré). S'est spécialisé dans la langue du droit : *l. sē*, *l. operam suam, operās suās* « se placer, placer ses services moyennant salaire, se louer »; *l. rēs* « offrir en location ses biens ». Celui qui se loue est *locātor*, le louage se dit *locātio*; celui qui loue, *conductor*; le loyer, *conductio*. Aussi un contrat de louage s'appelle-t-il *locātio conductio* (*rērum, operis faciendū, operārum*); cf. May-Becker, *Précis*, 167-169. Du reste, *locāre* a tendu à s'employer aussi dans

le sens de *condūcere*, cf. « louer » en français. Ce sens de *locāre* a détrôné le sens premier de « placer » pour lequel la langue a eu recours au composé marquant l'aspect « déterminé », *collocāre*; cf. Varron, s. u. *locus*. Tous les dérivés de *locō* se réfèrent au sens de « louer » : *locārius* « loueur de places au théâtre », *locārium* « prix d'un emplacement »; *locātio*; *locātor*; *locātōrius*; *μ-σθωσιπαιός*; *locitō*, -ās; *elocō* : affermer, donner à bail; *ab-*, *ob-*, *re-**locō*. Ancien, usuel. M. L. 5094 et 5094 a, *locārium*; 2543 a, *dēlocāre*.

collocō « placer » (aspect « déterminé ») a pris le sens de « faire asseoir, coucher » (et *sē collocāre* « se coucher »), d'où « enterrer, ensevelir » et même « éteindre », c. *ignem*; cf. Thes. III 1640, 57. M. L. 2052; B. W. sous *coucher*. Composé : *recollocō*.

2° *loculus*, -i m. : spécialisé dans la langue de la menuiserie et de l'architecture dans le sens de « compartiment » et ensuite de « cercueil »; ce dernier sens a dû passer ensuite au second diminutif *locellus* « petite boîte », qui a subsisté dans les langues romanes avec cette acception; cf. v. fr. *luizel*, M. L. 5095.

Le pluriel *loculi* désigne un objet à compartiments, étui, serviette, porte-monnaie, cassette; cf. Hor., Ep. 2, 1, 75, *gestit enim nummum in loculos dimittere*; S. 1, 6, 74, *laevo suspensi loculos tabulamque lacerto*. De là dérivent *loculātus*, e. g. Varr., R. R. 3, 17, 4, *loculatae arculae, piscinae*; *loculōsus*, Plin. 15, 88, -m *putāmen*; *loculāmentum* : tout objet à compartiments; au pluriel, rayons d'une bibliothèque, d'une ruche; nids d'un pigeonier; *loculāris* et *locārius* (Inscr.). Le rapport avec *locus* est pour ainsi dire inexistant.

3° *locuplēs*, -tis (*locuplētus*, Venant. Fort.) adj. : riche en terre; de là « en qui on peut avoir confiance, qui offre des garanties »; cf. Non. 462, 11, *locupletis non magnarum opum tantummodo, sed et ad quamlibet rem firmos et certos M. Tullius dicit uoluit ad Caesarem iuniorum lib. II* (fr. 24) : « *nihil omnino certi nec locupletem ad hoc auctorem habemus*. » — et de *Officiis* lib. III (10) : « *accedit eo testis locuples Posidonius* »; puis « riche » au sens général, synonyme de *dīues*; le dénominal *locuplētō* a le sens général de « enrichir ». Dérivés tardifs : *locuplētātio*, -tor, -bilis.

De **loco-plē-t-s*, cf. *damnās*, *mānsūs*; *locus* étant ici synonyme de *λόπος* « lot de terre », « bien », cf. Vetter, Idg. Jb. 9, 142, n. 217, 2 (et v. Mommsen, *Staatsrecht*, III, 237 sqq.). Le rapprochement avec *locus* a été aperçu des Latins; Cicéron distingue *pecūniōsus* « a pecore » et *locuplēs* « a possessionibus locorum »; cf. Ov., F. 5, 281; Non. 42, 22 et Plin. 18, 14, *locupletes dicebant loci, i. e. agrī, plenos*, ceci d'après Nigidius ap. Gell. 10, 5, 2.

locusta, -ae f. (*lucusta*, Varr., L. L. 7, 39, et Gloss., v. Thes. Gloss. emend., s. u., cf. *purpura, rutundus*) : 1° sauterelle; 2° langouste (de même, dans certains parlés français, la crevette se dit « sauterelle »; cf. Littré, s. u., § 3; et B. W. s. u.). Pour le double sens, cf. gr. *καράβος* « escarbot » et « langouste » et *lacerta*. La quantité de la voyelle de la syllabe initiale est flottante. Juvénal, 1, 71, scande *Lōcusta* (*Lū-*), avec *ō*, comme nom propre; mais *lōcusta* en tant que nom commun a le plus souvent *ō*, du reste chez des auteurs tardifs; cf. Quicherat, *Thes. poet.*, s. u. Le mètre du vers de Naeuius, 63 W. Morel, *atque prius pariet lucusta lucam*

bouem, est obscur. La quantité est indéterminable dans Plt., Men. 924.

Les formes romanes supposent aussi **lacusta* (leçon de B² dans Plt., Men. 924); cf. M. L. 5098; *Einf.*, 180. Du reste, le mot a subi toute sorte de déformations. Le fr. *langouste* (v. B. W. s. u.), l'esp. et le prov. *langosta* supposent une forme avec *n*, déformation populaire d'après *longus*?; cf. Isid., Or. 12, 8, 19 = *locusta quod pedibus sit longis ueluti hasta*; le germanique : v. angl. *lopust*, *lopestre* suppose **lopostra* (cf. *genesta* et *ginestra*). Pour la finale, cf. *amalusta*.

Dérivés tardifs : *locustinus*; *locustula* (Gl.).

Le rapprochement avec lit. *lekiū*, *lėkti* « voler » et gr. *λαχάν* « sauter », *λάξ* « avec le talon », *λακτιζω* « je frappe du talon, je rue » a été fait souvent et le sens le suggère. Le vocalisme n'est pas déterminable; la forme serait isolée; sur l'étymologie de pareils mots, on ne peut rien préciser. Un emprunt est possible; v. Ernout, *Aspects*, p. 53.

lōdix, -icis c. : sorte de couverture grossière, fabriquée surtout à Vérone; cf. Mart. 14, 152, *lodices mittit docti tibi terra Catulli*. Passé en gr. mod. : *λῶδιξ*, *λωδίκιν*.

Dérivés : *lōdicula*; **lōdicus*, conservé en sarde. M. L. 5100 a.

Mot de l'époque impériale, sans doute emprunté (celtique?).

lolium, -i n. : ivraie. Ancien (Plt., Enn.), roman. M. L. 5112, *lolium* et **jolium*, qu'atteste peut-être la forme *iolio*, CGL III 631, 19.

Dérivés : *loliāceus* et *loliārius* « d'ivraie », -m *cribrum*, d'où, sans doute, *loliārium*, conservé dans le port. *joeira*, M. L. 5111.

Sans étymologie. Le germanique : v. h. a. *lollī* (all. *Lolch*) provient du latin.

lolligō, -inis f. : 1° calmar (Varr., Plin.); 2° excocet, poisson volant. Dim. *lolliguncula* (Plt., Cas. 493). Faut-il en rapprocher les surnoms *Lollius*, *Lollia*? Formation en -igō, comme *molligō*, etc.? V. Ernout, *Philologica* I, p. 178.

lōmentum : v. *lauō*, *lōtus*.

longāuō, -ōnis (*longāuus*, Arnob.; *longānō*, Apic., Chir.; *longāō*, Cael. Aur., Vég.) m. : gros intestin, rectum; saucisse : *tertium fartum est longauo, quod longius quam duo illa*, Varr., L. L. 5, 111. Mot rare et technique, de formation étrange (cf. *apezabō*, -uō); la diversité des formes semble indiquer une origine étrangère. M. L. 5114 a; v. h. a. *lungānwurst*.

longinquus : v. *longus*.

longurius, -i m. : perche droite et longue, bat-flanc. Mot technique (Varr., Cés.).

Dérivé : *longuriō* « perche » (désignant un individu long et mince); formation familière en -ō/-ōnis; cf. Non. 131, 27 : *l. i. e. longus. Varro Triphallo* *περ ἀπε-νόττος* (562) : « *ego nihil Varro uideo : ita hic obscurus, qui ante me est, nescio qui longurio* ».

Semble dérivé de *longus*, d'après le type des désidératifs en -urio; cf. *lingō*, *ligurrius*, etc. Cf. aussi *cacurius*, sous *cacula*.

longus, -a, -um : long. Se dit de l'espace et du temps, comme le gr. μακρός, dont il a tous les sens. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5119. En irl. long, gall. *llong*, de *longa* (nauis) « vaisseau ».

Dérivés et composés : *longē* (et *longiēr*) « loin » et « de loin », M. L. 5116. C'est sur *longē*, et non sur *longus*, qu'est formé *longinguius* « qui se trouve au loin, éloigné », M. L. 5116 a, cf. *propē*, *propinquus*. De là *longinquitas* et, à basse époque, *longinquo*, -ās; *elonginquo* (Ital., Ambr.); *longulus* « longuet »; *longitudō* (cf. *altitudō*, *latitudō*); *longitia* (bas latin, cf. *lūtia*); *longiscō*, -is, Enn. ap. Non. 134, 19; *longitrosus*, sic dicitur sicut dextrorsus, sinistrorsus, P. F. 107, 11; *longiturnus*, -turnitas (Vulg., Cassiod.), formés sur *dīturnus*; **longitānus*, cf. M. L. 5118; *elongō*, -ās : allonger; et « éloigner, s'éloigner » (Ital., Vulg., Ambr.), M. L. 2853 (ē et all-); *perlongus* (familier, rare), M. L. 6416; *longō* et *longiō*, -ās (tardif; le second d'après *breuidō*?); *longīna* trad. de λογχιτις « sorte de fougère » (Diosc.); *longisecus* : πέρρωθεν (Gl.); *prōlongō* (latin de l'Église) pour *prōferō*, *prōrogō*, d'après *prōlātō*?

longaeuus (poétique, cf. *grandaeuus*) ne semble pas attesté avant Virgile, peut-être simple traduction du gr. μακροῦν μακρόβιος, comme le substantif tardif *longaeuitās* (Macr., Ambr.) traduit μακροβιότης (Arist.); cf. *longiuiuāx* (Schol. Iuv.); *longanimis*, -iūs, -iēr, non attestés avant la Vulgate et Cassiodore et traduits de μακρόθυμος, -θυμία, eux-mêmes tardifs en grec et usuels dans la langue du Nouveau Testament; *longimānus* (= μακροχέει); *longipes* (Plin.), etc.

Cf. got. *laggs* « long »; le caractère du rapport avec irl. *long* « long » (et gaul. λογγο- dans un nom propre?) est discuté. Autre mot dans la partie orientale de l'indoeuropéen : skr. *dirghāh*, v. sl. *dlǫgŭ*, gr. δολγός; et hitt. *dalugaēš* (pluriel) « longs ». Pour *longinquus*, cf. *antiquus* et *oculus*.

lopada, -ae f. : patelle, *genus conchae marinae*; cf. Non. 551, 3. Emprunt oral et populaire fait sur l'accusatif du gr. λωπάς.

loquor, -eris, locūtus sum, loqui : parler, s'exprimer; *neque loqui possimus nisi e syllabis breuibus ac longis*, Quint. 4, 9, 61. S'emploie absolument, ou avec un complément « parler de », et avec un sens péjoratif « ne parler que de », d'où *loquāx* « bavard », *loquaciūs*, *loquaculus*. A remplacé dans la langue usuelle *fārī*, correspond à gr. φράζω. Cicéron et Quintilien opposent *loqui*, qui se dit de la conversation, à *dicere*, qui se dit du discours oratoire, cf. s. u. *dicō*; et Quint. 12, 6, 5, *omisso... tumore in quibusdam causis loquendum est*. Toutefois, ce sont les composés de *loquor* qui ont servi à traduire les termes grecs relatifs à la rhétorique, parce que les composés de *dicō* étaient déjà employés dans des acceptions spéciales; cf. *ēdicō*, *ēdictum*, *praedicō*. Ainsi, le composé *eloquor* « dire tout en parlant » (défini *cōpiāsē loqui*, Varr., L. L. 6, 57) ou « exprimer par la parole » a pris le sens de « parler avec art ou éloquence »; de là, *eloquēs*, *eloquentia* (non attesté avant Cicéron) et, dans la poésie dactylique, *eloquiūm* pour éviter le crétique; *elocūtio* traduit le gr. φράσις (d'où *elocūtillus*

(Apul.), *elocūtōrius*, *elocūtīria*; *circumlocūtio*, περιφρασις; *prōloquiūm*, *praeclocūtio* : πρόλογος.

Autres dérivés et composés : *loquior, -aris* (fréquentatif archaïque); *loquēla* (archaïque et poétique) : parole (cf. *querēla*), peut-être conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 5122, et *loquelāris* (grammaire); *locūtio* : action ou façon de parler; *loquentia*, peut-être refait sur *eloquentia*; *loquēsco*, -is (Hilar.); *alloquor* : adresser la parole à; *alloquiūm* (sans doute adaptation de παραμυθία, Hor.; cf. Varr., L. L. 6, 57, *adlocutum mulieres ire aiunt, cum eunt ad aliquam locutum consolandi causa*); *allocūtio*; *circumloquor*; *conloquor* (coll-) : s'entretenir avec; *colloquiūm*; *collocūtio*; *interloquor* : interrompre pour parler; *interlocūtio* : interpellation; *obloquor* : couper la parole et parler contre, injurier; *praecloquor* : parler le premier, faire un préambule; *praeclocūtio* : préambule, exorde; *prōloquor* : 1^o parler ouvertement, déclarer; 2^o dire d'avance; *prōloquiūm* : 1^o proposition (= πρότασις); 2^o préface (sans doute latinisation de *prōlogus*, *prōlogium*); *trāloquor* : dire d'un bout à l'autre.

Cf. aussi *blandi-*, *docti-*, *dulci-*, *falsi-*, *flecti-*, *magniloquus*, composés de la langue littéraire; *pauciloquiūm*; *multiloquiūm* (Plt., Merc. 31; Ital.); cf. πολυλογία (Platon, etc.).

Loquor, après avoir éliminé *for*, a été remplacé à son tour par un mot dérivé du grec introduit par la langue de l'Église, *parabolāre*, en italien, français, provençal, et le mot provençal a été emprunté par les langues hispaniques, qui ont aussi un représentant de *fābulāre*. — Étymologie populaire dans Varr., L. L. 6, 56 : *loqui ab loco dictum*.

Aucun rapprochement évident. On a rapproché irl. *luchur* dans v. irl. *ailuchur* « je remercie », *duiluchur* « je prie »; v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I 43 et II 650.

lōra, lōrea, -ae f. : piquette. Technique (Caton, Varr., Pline). L'ō semble confirmé par l'ital. *loja* et le germanique : v. h. a. *lūra*, *lūrā* « Lauer »; cf. M. L. 5125. Étymologie dans Varr., R. R. 4, 54 fin. : *expressi acinorum folliculi in dolium conciuuntur, eoque aqua additur; ea uocatur lora quod lota acina...*

lorandrum, -i (Isid.) n. : déformation populaire de *rhododendrum*. M. L. 7290. V. *rosa*.

***lordus** : *cloppus*. Emprunt tardif au gr. λωρδός CGL II 17, 27; III 330, 35, etc.

lōrica, -ae f. : cuirasse corselet, cotte de mailles; l. *linea* « jaquette de toile flottante ». Par extension, tout ce qui sert de rempart ou de défense : revêtement en ciment, parapet, etc. Cf. Rich. s. u. Ancien, technique, usuel. M. L. 5126. Celtique : irl. *iurech*, britt. *llurig*.

Dérivés et composés : *lōricula*; *lōricānus*, et secondairement *lōricō*, -ās; *lōricātiō*, -cārius; *lōricifer* = θωρακφόρος (Gloss.).

Correspond pour le sens exactement à gr. θώραξ. Souvent rapproché de *lōrum*, depuis Varr., L. L. 5, 116, *lorica quod e loris de corio crudo pectoralia faciēbant*; cf. *lectica*, en face de *lectus*. Mais il peut s'agir d'un emprunt technique à une langue inconnue. Le mot grec est lui-même sans explication. Sur -dex- en grec, v. Nehring, Glotta, 14, 185. Même formation dans *formica*.

lōrum, -i n. : courroie, lanière de cuir; d'où « rénes, laisse, fouet, ceinture », etc. Ancien (Plt.), technique. M. L. 5127. Passé en gr. λούρον, λουρίον.

Dérivés et composés : *lōreus* (cf. *lōria*, M. L. 5125 b); *lōrārius* « esclave chargé de donner le fouet »; *lōrātus*; **lōrāmen*, M. L. 5123, et *lōrāmentum*, M. L. 5124; *lōripēs* (= λιμαντόπους).

On rapproche hom. εἰληρα, dor. εἰληρα « rénes » et arm. *lar* « corde »; la différence de vocalisme indique que ε- et ā- seraient prothétiques dans εἰληρα et εἰληρα; du reste, Hétychius a εἰληρα ἡνία, qui indique un F- initial.

lōtium, -i : v. *lauō*. M. L. 5129.†

***lotia, -ae f.** : lotte. Très tardif; sans doute gaulois.

Lua, -ae f. : *Lua Sāturnī*, déesse italique ancienne, de caractère expiatoire, à laquelle on consacrait les armes prises à l'ennemi. Étrusque, comme *Sāturnus*? v. *luēs*.

lubet (puis *libet*), **lubitum est** et **libuit, lubēre** : avoir envie de. Ancien impersonnel : *mihī libet* « j'ai envie de, il me plaît de », d'où le parfait *libitum est*; cf. la forme d'impersonnel osque *loufr* conservée dans le sens d'une conjonction « uel ». L'usage s'est, du reste, maintenu longtemps de n'employer le verbe qu'à la 3^e personne du singulier, quoique le pluriel soit déjà dans Plaute, e. g. Au. 491. *Libet*, qui exprime le désir, est opposé souvent à *licet*, avec lequel il allitère; cf. Cic., Att. 14, 9, 4; Quinct. 30, 94. Ancien, classique. Non roman.

Dérivés : *lubidō*, *libidō*, -inis f. (cf. *cupidō*) : désir, envie, et particulièrement désir sensuel ou érotique, sens qui a passé dans les dérivés *libidinor*, -aris (Mart.); *libidinōsus*; *libidinārius* (Pseud.-Aug.); *libidinūs* (d'après *cupidūs*, Laber.). De *lubens*, *libens* « qui agit de son plein gré »; *lubentia* (archaïque, cf. *licentia*) : désir, plaisir; *libenter* (et *perlibens*, *perlibenter*); *libentiōse*, tardif, d'après *licentiōse*. Cf. encore *libitus*, -ūs; *adlubēsco*, -is (Plt., Mi. 1004); *colubet* (ou plutôt peut-être *collubēsco*, le verbe n'étant guère attesté qu'au parfait) « il me prend envie », dans lequel le préfixe marque l'aspect déterminé; *prōlubium* (archaïque; cf. Non. 64, 5 sqq., cf. *prōpudium*); *Lubia* (Serv. in Aen. 1, 720). Pour *Libitina*, v. ce mot.

Libet, comme *uis*, a servi de second terme à des indéfinis : *quilibet, quantus, quālis, -uter, quam, quot, quō, quā, ut-libet*, etc.; cf. M. L. 5014 b (douteux).

Racine indo-européenne de caractère sans doute populaire, ce qui rend compte de l'emploi de osq. *loufr* « uel » (différent de pél. *loufr* « liber ») et lat. *libet*; elle n'est pas connue de l'iranien et n'est pas proprement védique; elle apparaît dans l'Inde avec l, c'est-à-dire sous forme empruntée à la langue parlée : skr. *lūbhyaī* « il désire » (cf. *pauēō*, *pauīō*). Il y a un adjectif à vocalisme radical e, ancien, dans v. sl. *ljubī* (d'où *ljubīti* « aimer »), got. *liufs* « cher »; le germanique a aussi got. *ga-laubjan* « croire », *lubains* « espérance », v. h. a. *lob* « louange ».†

lubricus, -a, -um : glissant, d'où « qui s'échappe, mal assuré, qui cause la chute de », ou l'on tombe », et par suite « dangereux »; cf. Hor., C. 1, 19, 8, *uolus ni-*

mium lubricus adspici. A basse époque, « lascif, lubrique » : *oculine peccent lubrici*, Frud., Cath. 2, 193. Substantif *lubricum* : endroit glissant (propre et figuré). Ancien, usuel.

Dérivés : *lubricitas* (Cassiod.); *lubricō*, -ās (époque impériale) : rendre glissant, ou être glissant, M. L. 5132; *lubricōsus*, -cāiō (Ital.).

La prosodie plautinienne, où les groupes comme -br- n'allongent pas la syllabe, indique un ū, Mi. 852 (sén. iambique), *sed in cella erat paulum nimi loculi lubrici*, témoignage confirmé par la prose métrique, cf. Havet, *Man.*, § 322, et par la poésie classique. Toutefois, des dérivés français semblent supposer un ū; cf. A. Thomas, *Nouveaux essais de philol. fr.*, p. 292 sqq.; M. L. 2979, *excollūbricare*; v. fr. *escologier*.

Cf. got. *sluipān* « glisser ». La notion de « glisser » est indiquée par des mots de ce genre, à *sl- initial dans : v. isl. *sléipr* « glissant », v. h. a. *stifan* « glisser » et v. angl. *slidan* « glisser », lit. *slidūs* « glissant ». Type de mots expressifs, sans unité.

Lūca bōs : *apud Naevium* (frg. poét. 63, W. Morel) « atque prius pariet lucusta[m] lucam bouem ». *Luca bōs* elephants ab eo quod nostri, cum maximam quadripedem quam ipsi haberent uocarent bouem, et in Lucanis Pyrr(h)i bello primum uidissent apud hostis elephantos... *Lucanam bouem quod putabant, Lucam bouem appellasse*, Varr., L. L. 7, 39. D'après K. Meister, *Lat. Eigen.* I 42, *Lūca bōs* serait issu de **Lūcān(u)s bōs*; *Lūca(n)s* serait un nominatif osque comparable à *Campanas* de Plaute, Tri. 545.

lūcāna, -ae f. (*lūcānica, -cum*) : sorte de saucisse, ainsi appelée de la Lucanie, où on la fabriquait; cf. Varr., L. L. 5, 111. Conservé dans les dialectes italiens, M. L. 5134; en basque *lukainka* et en grec moderne.

Lūcerēs : nom d'une des trois anciennes tribus romaines (L., *Ramnes*, *Tities*). Sans doute étrusque *luxre*.

lucerna : v. *lūx*, *lūcēō*.†

***lucinus** : lanterne; emprunt tardif et populaire au gr. λυχνος; cf. *lucinare*, M. L. 5142; *lucinion* = λυχνιον, Per. Aeth. Différent de *lucinium*; v. *elychnium*.

lūcius, -i m. : brochet (Aus.). M. L. 5143. Certains voient dans ce nom d'animal le surnom romain *Lūcius* donné par plaisanterie au poisson (?) (cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*⁵, p. 193); mais les anciens rattachent *Lūcius* à *lūx*, v. plus bas, p. 372. En faveur de *Lūcius* cognomen = brochet (comme *Gaius* = geai), v. M. Nierdermann, *Vox romanica*, 1940, p. 185. Objections dans Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wört.*, s. u. Diminutif = *lūciolus* (Gl.). Mots tardifs, sans étymologie.

lūcrum, -i n. : gain, profit (souvent opposé à *damnum*) = gr. κέρδος. Souvent avec une nuance péjorative, conservée dans les représentants des langues hispaniques. Ancien (Plt.), usuel. M. L. 5146.

Dérivés et composés : *lucrus* : *dī Lucrī*, ap. Arn. 4, 132; *lucriō*, -ōnis : κέρδων (Pétr., Sat. 60, 8; Gloss.); *lucror*, -aris : gagner, cf. M. L. 5145, *lucrare*; d'où *lucrātor*, -tiō (tardif); *lucrātius* (classique); *lucrōsus* (époque impériale); *lucellum* : petit gain.

Composés en *lucri-* : *lucrifaciō* « gagner, faire un gain »; *lucrifīō* « être gagné »; *lucrificus* « qui porte pro-

fit », d'où *lucrificō* (Tert.), *lucrificābilis* (Plt.); *lucrifjer*; *lucrifuga* (Plt.), *lucripeta* (id.), *lucripetes* pl. (Cassiod.), *turpūlucricupidus* (id.).

La brièveté de l'u, bien attestée (cf., du reste, *lucelum*), interdit de joindre à ce groupe l'adjectif *lūculentus* (v. *lux*, 6). Les anciens y rattachent *Lucrinus*, sans doute par étymologie populaire; cf. P. F. 108, 24, *Lacus Lucrinus in uetigalibus publicis primus locatur erudendus omnis boni gratia, ut in dilectu censuue primi nominantur Valerius, Saluius, Statorius*.

L'alternance vocale de *lūcrum* avec *irl. luag* « salaire », v. isl. *laun* « salaire », gr. ἀπο-λαβὼ n'est pas normale (quoique non sans exemple; v. *auris* et *aurora*); il faut admettre que l'α de gr. λαβὼ serait du type « populaire ».

luctor, -āris, -ātus sum, -ārī (et *luctō, -ās* chez les archaïques) : lutter. Sens propre et figuré. Appartient d'abord à la langue de la gymnastique; cf. Plt., Bacch. 428, *ibi cursu, luctando, hasta, disco, pugilatu, pila/saliendo sese exercebant*. — *Lucta*, qui n'apparaît qu'à basse époque (Aus.), est formé sur *luctor*, comme *pugna* sur *pugnō*. Les substantifs de *luctor* sont *luctātiō* (classique), *luctatus*, *luctāmen* (d'après *certāmen*), *luctāmentum* (tardif), *luctiōrium* : « palaestra » (Gloss.). Les langues romanes ont conservé *luctāre* et *lucta* (pānromans), M. L. 5148, 5147. Sur *luctantes* « états », *quod erecti inuicem se teneant more luctantium*, v. Isid. 19, 19, 6.

Autres dérivés et composés : *luctātor*; *alluctor* : lutter contre (Apul.); *colluctor* : lutter avec ou contre; *colluctiō*; *eluctor* : lutter pour se dégager, se dégager; d'où *eluctābilis* (Sén.) et *ineluctābilis* (déjà dans Vg. = ἀκαταμάχητος); *il-, ob-, re-luctor*, tous d'époque impériale. Celtique : *irl. luctaire* « lanista ».

Sans doute fréquentatif; sur la racine on ne peut proposer que des hypothèses peu consistantes. Souvent rapproché de *λυγίζω* « infléchir, assouplir les membres »; c'aurait été d'abord un terme du gymnase.

lūcubrō, lūculentus, -a, -um : v. *lux, lūceō, 70*.

lucumō, -ōnis m. : chef suprême de chacune des douze confédérations étrusques. Désignation étrusque, qui a été prise par les Romains pour un nom propre; cf. T.-L. 1, 34, 1 sqq. Cf. *Tellāmō*?

lucūna : v. *lacuna*.

lucūns, -tis m. : -tem *genus operis pistorii*, P. F. 106, 27; cf. Non. 131, 19, qui cite deux exemples de Varron et un exemple de diminutif *luculentulus* dans Afranius (forme sans doute corrompue, cf. le Nonius de Lindsay, l. 1, qui semble devoir être corrigée, avec les gloses en *lucunculus, τυγγαντης*, qui rappelle *sanguunculus*; cf. Thes. Gloss. emend., s. u.); *luculentāster* (Titin.), avec influence de *lūculentus*. La finale rappelle celle de mots étrusques ou passés en latin par un intermédiaire étrusque : *Arrūns, Ac(c)herūns, -tis*. Ancien terme du rituel?

lūcus (ancien *loucos*, dans CIL I² 366), -f m. : bois; spécialisé dans la langue religieuse, avec le sens de « bois sacré »; cf. Serv., in Ae. 1, 310, *lucus est arborum multitudine cum religione, nemus uero composita multitudine arborum, silua, diffusa et inculta*. Terme noble

(comme *nemus*). Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 5152.

Dérivés : *lūcāris* : relatif au bois sacré; l. *pecūnia, Lūcāria festa*; subst. n. *lūcar* : appellatur *aes quod ex lucis captatur*. Dialectalement, *lūcar* désigne aussi le bois sacré; cf. inscription archaïque de Lucérie, CIL I² 401, *in hoc loucarid = in hoc lūcō* (cf. osq. *casnar*, en face de *cānus*, et *Caesar*, en face de *Caesō*). Les langues romanes supposent aussi **lūcarinus* « tarin », M. L. 5135; *lūculus* (Suét.).

De *lūcus* a dû exister aussi un dénominatef **lūcō, -ās* (à moins que **lūcō* ne soit un intensif-duratif en -ā-, du type *dūcō, -ās*, dont *lūcus* serait le substantif verbal?) qui figure dans les composés *collūcāre, interlūcāre, sublūcāre*, termes techniques de la langue des forestiers, dont le sens est « tailler les arbres, éclaircir (un bois) ». L'étymologie est indiquée par les textes : *conlucare dicebant cum profanae siluae rami deciderentur officientes lumini*, P. F. 33, 21; *sublucare arbores est ramos earum suppartare, et ueluti subius lucem mittere, conlucare autem, succisis arboribus lucem (locum, Lindsay) implere luce*, Fest. 474, 28; cf. l'emploi de *interlūcāre* dans Pline 17, 94. — Enfin, il est possible que l'épithète de Junon, *Lūcīna*, doive se rattacher à *lūcus* (cf. *uicinus/uicus*), mais les Latins n'établissaient aucun rapport entre les deux mots et dérivait *Lūcīna* de *lūx, lūceō*; cf. Varr., L. L. 5, 69. Voir Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.* 5, p. 224.

Le mot itaque **loukos* (osq. *lūvkai* « in lūcō ») signifiait étymologiquement « clairière »; on en a le correspondant exact dans v. angl. *lēah* « prairie », v. h. a. *lōh* « clairière avec des arbustes »; lit. *laukas* « champ » (« espace libre », par opposition à la « maison » avec son enclos), skr. *lokāh* « espace libre » et *ulokāh*, sans doute simplification du composé **uru-lokāh* « large espace ». Ce mot indo-européen désignait l'espace libre et clair, par opposition à ce qui est boisé — le bois, le couvert, étant le grand obstacle à l'activité de l'homme. Cf. le groupe de *lūx*.

lūdō, -is, -sī, -sum, -ere : jouer. Usité de tout temps. A peine représenté en roman. M. L. 5153 a.

lūdus, -i m. : jeu.

L'ū représente une ancienne diphtongue oi, attestée par les formes épigraphiques *loidos, loedos*, CIL I² 364, 675, 677, 678. *Lūdus* désigne surtout le jeu en actes, par opposition à *iocus* « le jeu en paroles, la plaisanterie », et le pluriel, *lūdī*, sert à dénommer « les jeux » de caractère officiel ou religieux, notamment les jeux donnés en l'honneur des morts, d'origine étrusque; cf. Tite-Live 7, 2. Toutefois, la distinction entre *iocus* et *lūdus* s'est peu à peu effacée; ainsi, dans Hor., S. 1, 4, 27, *amoto quaeramus seria ludo*. Quand elle fut abolie, il n'y avait plus de raison pour que les deux mots se maintinssent, et c'est *iocus, iocāre* qui a subsisté dans les langues romanes; la disparition de *lūdus* a dû coïncider avec celle des jeux publics qu'il désignait.

Lūdus, sans doute par une litote ou une antiphrase comparable à celle du gr. σχολή, a désigné « l'école »; de là *lūdī magister* « le maître d'école ». Dans *lūdō*, sur le sens de « jouer » s'est greffé celui de « imiter par jeu », *ciuem bonum ludit*, Cael. ap. Cic., Fa. 8, 9, 1, d'où « se

jouer de, se faire un jeu de », sens qui s'est développé dans *lūdibrium* : moquerie, dérision et objet de moquerie (formé sans doute sur *opprobrium*, avec lequel il forme un couple sémantique); *lūdificiō, -ās*; *lūdificor* : se jouer de, et ses dérivés.

Dérivés : *lūdus* et *lūdō m.*; *lūdīa f.* « joueur (joueuse) » professionnel qui figurait dans les jeux publics; cf. T.-L. 7, 2, 4, qui les fait venir d'Étrurie, peut-être par confusion avec *Lūdus* et parce que beaucoup de termes relatifs aux jeux sont étrusques (cf. *persōna, lanista, histriō, subulō*, etc.), v. Muller ap. Néhring, Gl. 14, 256; *lūdicer, -era, -crum* « qui a rapport au jeu », substantivé dans *lūdicerum*; *lūdimentum* : παίγνιον; *lūdior* : διαπαίζω (Gloss. Philox.); *Lūdōr, -ōris* (Schol. Iuv. 6, 105); *lūdārius* (Gl.); *lūdārius* (Scr. Hist. Aug.). De *lūsum* : *lūsor, -ōris m.*; *lūsō*; *lūsōrius*; *lūsō, -ās* (cf. **lūsicāre*, M. L. 5182).

Composés : *allūdō* : effleurer comme en jouant, badiner, plaisanter; toucher à en plaisantant, faire allusion; *collūdō* : jouer ensemble, être de jeu. A dû se dire de deux gladiateurs qui s'entendaient avant de combattre, etc., et s'est spécialisé ainsi dans la langue du droit au sens de « user de collusion, être de connivence »; d'où *collūsio, collūdiūm* (rare et tardif), *collūsor*; *dēlūdō* : se jouer de, tromper, quelquefois synonyme du suivant; *dilūdium* : repos des gladiateurs entre les jeux, répit (Hor.); *elūdō* : -ere *proprie gladiatorum est cum uicerint, et eludere est finem ludo imponere*, Don., Eun. 55. Autres sens : « enlever en jouant; parer un coup, esquiver, éluder; se moquer, se jouer de »; *illūdō* : *ἐπαίζω*, se jouer (de), railler, outrager, léser; *illūsio*, qui dans la langue de la rhétorique correspond à gr. *ἐρωσεία, χλευασμός*; *oblūdō* : jouer contre, se jouer de (Plt., Tru. 1067, Prud.); *praelūdō* (époque impériale) : préluder; *praelūsio* (Plin.); *prōlūdō* : s'essayer à, préluder; *prōlūdium*; *relūdō* : renvoyer la balle, riposter (rare, époque impériale).

Cf. aussi *allūdō, -ās, oblūdō* (Plt.), *illūdō* (Gell.).

Il n'y a guère de termes indo-européens connus pour cette notion; et il peut s'agir d'un terme emprunté avec l'institution, sans doute religieuse, qu'il désignait; l'origine étrusque est des plus probables. Toutefois, le vocalisme radical o du présent **loidō* peut indiquer un ancien présent athématique dont le grec aurait un autre dérivé : *λαίει « παίζει », λίκουσι « παίζουσι »* (Hes.); cf. peut-être *λίνδουσαι. ἀμύλλουσαι; λούδορος* « injurieux ». Racine commune au grec et à l'étrusque?

lūēs (*luis* tardif), -is f. : proprement « dissolution, pourriture », sens voisin de *tābēs* : *lues tabida*, dit Vg., Ae. 3, 139. Rapproché avec raison de *lūō* par les Latins : P. F. 107, 6, *lues est diluens usque ad nihil, tractum a Graeco λειω*. Figure dans le *Carmen frat. Aru.*, joint à *ruēs*, de *ruō*, où il désigne une maladie des céréales qui « fait couler » le grain. Terme technique, conservé par la poésie. Peut-être faut-il voir dans *lua* que cite Varr., L. L. 8, 56, dans l'expression *Saturni lua*, un doublet de *lūēs*; mais le sens en est obscur; cf. Goetz-Schoell, ad l.

Dérivé : *luēcula* (Gl., cf. *labēcula*). Conservé en logouorien. M. L. 5156.†

V. *luō* et *soluō*. Sans rapport avec un verbe **lūō*

« souiller » auquel on rattache *lustrum* « bauge », *polluō, lutum* « boue », gr. λῦμα.

lūgēō, -ēs, -xī, -etum, -ōre (formes tardives *lūgiō*, comme *doliō*, et *lūgō*, Inscr.) : être en deuil, porter le deuil. *Quid luget abstinere debet a conuiuiis, ornamenti, et alba ueste*, Paul. Sent. 1, 21, 14; *annum feminis ad legendum constituere maiores*, Sén., Ep. 63, 13; cf. ad Helu. Cons. 16. Puis, d'une manière plus générale, « pleurer quelqu'un » et « pleurer sur ». Ancien (Enn.), usuel; non roman.

Dérivés et composés : *lūgubris* (*lūgūbris*, Lucr. 4, 548) : de deuil, d'où *lūgubria* « vêtements de deuil » (sans doute dérivé d'un thème en -s-, cf. *funēbris*); *lūctus, -ūs m.* : deuil, M. L. 5149; *ēlūgēō* « ualdē lūgēō »; *prōlūgēō* : -ere *dicuntur qui solito diutius luget*, P. F. 253, 11; *lūctifer, -ficus, -ficābilis, -sonus, -uagus*, tous poétiques. A basse époque, *lūgium* (d'après *gaudium*; cf. *dolium*).

Comme gr. λυγρός, λυγαλέος « triste, digne de pitié », appartient sans doute à une racine signifiant « briser »; ces mots font allusion aux violentes manifestations rituelles de deuil. Cf. skr. *rujāti*, lit. *lūziū* « je brise » et *lūziū* « je me brise », v. h. a. *liohhan* « arracher », *irl. lucht* « partie, portion ». V. *luxus*.

***luma** (ū?), -ae f. : *genus herbae uel potius spinae*, P. F. 107, 22; *βοτάνη ὀμεία ἡδουσίμω, ἤν τινες ποταμογετόνα καλοῦσιν, ἄλλοι καλαμίνθη*, CGL II 125, 5; cf. Varr., L. L. 5, 137, *LUMARIAE sunt quibus secant lumecta, i. e. cum in agris serpunt spinae; quas quod ab terra agricola solouunt, i. e. luunt, lumecta* (?). Non attesté en dehors de ces passages. *Lumecta* semble une corruption de *dumecta*, P. F. 59, 6, qui doit être lui-même analogique de *salicta*. V. André, *Lex.*, s. u.

***luma** : *sagum quadrum*, CGL Scal. V 602, 70; Isid., Or. 19, 23, 3. Cf. Thes. Gloss. emend. s. u. Forme peu sûre; peut-être faut-il lire *linna*. V. Sofer, p. 75.

lumbrieus, -i m. (et, tardifs, *lumbrius, -ca, lumbrix*) : ver intestinal, ou ver de terre. Attesté depuis Plt. et Cat. M. L. 5158 et 5157, **lumbricula*.

Dérivé : *lumbriocōsus* (Diosc.).

Cf. gall. *llyngyr* « vers intestinaux »? La forme initiale du mot latin serait **longhr-*. Ce rapprochement, contesté, est sans valeur.

lumbus, -i; lumbī, -ōrum (ū; le singulier est rare) m. : 1° rein(s), râble (en tant que bas du dos), par extension organes sexuels (de l'homme), *in lumbis patris esse*; 2° souche de la vigne. Attesté depuis Plt. M. L. 5160; les formes des dialectes suditaliques remontent à un type osque **lunfu*, non attesté.

Dérivés et composés : *lumbulus*, M. L. 5159, v. h. a. *lumbal* « Lummel »; *lumbellus* (surtout termes de cuisine, cf. *cerebellum*); *lumbāgō* « uitium et debilitas lumborum », P. F. 107, 23; *lumbāre* : ceinture, caleçon (n. d'un adj. *lumbāris*); *lumbōnēs, cingula circa lumbos* (Gloss.); *lumbātorium, coxāle* (fibid.); *lumbifragium* (Plt.); *dēlumbis* et *ēlumbis, -e (-bus)* : sans forces, éreinté, cf. *dēpūgis; dēlumbō, -ās; praelumbō*. Cf. v. isl. *lend*, v. h. a. *lentī* et, avec un autre vocalisme, pol. *łędźwie* (même sens); v. sl. *lędviže* « lumbi », d'où « ψυχή » (sens dérivé).

*lumemulia : luma molia? (Acta f. Arual.). Non expliquée.

lūmen, lūna : v. lūx, lūcēō, 3^o et 4^o.

lumpa : v. lymphā.

lunchus, -ī m. : lance. (Tert.). Emprunt tardif au gr. λόγχος. Cf. lancea.

lūnter, puis linter, -tris m. (féminin dans César) : 1^o barque à faible tirant d'eau, faite d'un tronç d'arbre creusé; 2^o auge à raisin. Ancien (Liv. Andr., Cat.), classique. La forme lūnter, qui semble la plus ancienne (cf. Bücheler, *Kl. Schrift.* I 50), est aussi celle qui est demeurée en roman. M. L. 5071.

Dérivés : lūnterulus (lin-); lūnterius « batelier ».

Pas d'étymologie claire. Le rapprochement de norv. lūdr « tronç d'arbre creusé » se heurte à des difficultés phonétiques.

lūō, -is : v. lauō.

lūō, -is, lūī (Varr., puis lūī, lūīūrus, Claud.), -ere : payer, s'acquitter de; expier. Terme de droit dont le sens propre est « décharger » et qui s'oppose à obligāre; cf. Dig. 35, 1, 78, 6, luere fundum a testatore obligatum, et l'expression luere poenam, poenās. On trouve dans Festus 64, 26; 352, 4, les composés dēluere (diluere?)... a Graeco διαλύειν, et reluere, glosé resoluere, repignere, et luella (lire luēla?) « expiation » dans Lucrèce.

Lūō, bien qu'ancien (Cat.) et classique, est d'un emploi plus rare et a été remplacé par son composé soluō, qui indique le procès parvenu à son terme (v. ce mot). Conservé en sarde et en aragonais. M. L. 5155.

Cf. got. luna « λόντρον » et gr. λόντρον « rançon », à côté de gr. λύω « je délire, je dissous, j'affranchis », et luēs. — Avec forme désidérative, cf. got. fra-lūsian « perdre », fra-lūsnan « périr », v. h. a. lās « libre, déchargé ». Cf. luēus.

lupa, -ae f. : louve, prostituée. Déjà dans Plaute. Pour les Latins, l'identité de lupa « louve » et « prostituée » est certaine; Messaline, dans ses débauches, prend le surnom grec de Lycisca « la (Chienne)-Louve », cf. Juv. 6, 123, comme Lucien appelle une courtisane Λυκαίνη, Dial. Mer. 12, 1; cf. l'emploi figuré de canis. Lyciscus se trouve dans Hor., Epod. 11, 24, comme nom propre, et nom commun dans Ven. Fort., Isid.; Lycisca est un nom de chienne dans Vg., B. 3, 18.

Dérivés : lupor, -aris; Non. 133, 11, lupari est scortari uel prostitui. Atta Aquis Caldīs (3) : cum meretricie | nostro ornati per uias lupantur; lupānus (Commod., -ae feminae) et lupāna subst. (Cypri.); lupānāris (Apul.), d'où lupānar n. (formé comme Bacchānal, cf. M. Niedermann, KZ 45, 349); lupānārium (Dig.); lupula (Apul.); luparia, Pét. 37, sans doute formé avec le suffixe grec des synonymes πορνείτρια, εταίριστρια; v. E. Thomas, St. z. lat. u. gr. Sprachgesch., 89 sqq.; Ortmayr, Wien. St. 28 (1908), 169; Perrochat, *Festin de Trimalcion*, ad 1.

Il est à noter que l'emploi de lupa « prostituée » est attesté avant celui de lupa « louve ». Dans ce dernier sens, les Latins disaient, à l'origine, lupus femina. Mais, la lubricité ayant été attribuée à la louve (et non au loup; l'emploi de λύκος pour désigner des débauchés,

Anthol. 12, 250, peut être un reflet du sens de lupul, il a été créé un féminin spécial pour le mot considéré sous cet aspect. Lupus femina ne pouvait s'employer dans ce sens.

Lupercus, -ī m.; Lupercā, -ae f.; souvent au pluriel Luperci, -ōrum : proprement « le dieu (ou l'homme) Loup », « la déesse Louve » (qui allaita Rémus et Romulus dans la grotte dite Lupercal; cf. Arn. 4, 3, d'après Varr.); le pluriel désigne le collège des prêtres chargés de célébrer le culte du dieu, dans les Lupercālia, et qui, pour s'assimiler à lui, couvraient leur nudité d'une peau, d'abord de loup, puis de bouc (cf. Justin 43, 1, 7; et Frazer, dans son édition des Fastes d'Ovide II 267).

Lupercus correspond au Ζεύς Λυκαῖος des Arcadiens et se range parmi les dieux thériomorphes. Étymologie contestée : les uns en font un composé de lupus et arceō comme gr. λυκοῦργος; d'autres un juxtaposé de lupus et hircus (cf. Carcopino, Bull. Ass. G. Budé, 6, p. 17), mais l'e intérieur fait difficulté; d'autres, un dérivé comparable à Māmercus (de Māmers, Mars), mais Māmercus est issu de *Māmercius; d'autres, enfin — et c'est le plus vraisemblable — voient dans lupercus une formation comparable à celle de nouerca; v. Frazer, o. c., t. II, p. 337 sqq., et Böhmer, éd. des Fastes, t. II, p. 100. La présence de « prêtres-loups » en loup est en faveur de cette dernière explication.

lupinus, -ī m. (lupinum) : lupin. De lupus « l'herbe aux lous » (Wolfsbohne). M. L. 5170; v. h. a. lupina. Cf. M. L. 5171, *lupulus; 5172, lupinūca « houblon ».

Dérivés : lupillus; lupinārius; lupināceus; hybride lupinipūlus (Inscr.).

lupio, -is : crier (du milan), Suét. Onomatopée.

lupus, -ī m. (et f. dans lupus femina), lupa, -ae f. : 1^o loup, louve; 2^o loup, poisson vorace; cf. lupellus; spatangilius (= σπαταγγίλιος et σπαταγγίλιος), Gloss. Le loup ayant une forte mâchoire, lupus, lupātus ont désigné des objets en forme de dents de loup, grappin, scie, et spécialement un mors très dur : lupus, frēnum lupātum, lupātī (sc. frēni). Ancien, usuel; joue un grand rôle dans les croyances et les proverbes populaires. Panroman. M. L. 5163; B. W. s. u.

Dérivés : lupa (v. ce mot); lupinus « de loup » (id.) (-a ūa = strychnos, sorte de morelle à fruits noirs); lupārius : loupvier, loupveter, M. L. 5168; lupāria herba, unde lupi moriuntur (= λυκοκτόνον), Gloss.; lupicānus (conservé seulement comme nom propre, cf. M. L. 5169); lupicuda, fellenis (nom d'une plante: cauda lupi?, gl. parietaria; cf. Thes. Gloss. emend., s. u.); *allupātus, M. L. 373. Cf. aussi Lupercus.

Cf. skr. vṛkṣ, av. vṛkṣd, v. sl. olūkū, lit. vūkas, etc. « loup »; la forme germanique, got. wulfs, etc., offre un traitement de i.-e. *kw qu'on attribue à une assimilation au w initial. Le gr. λύκος réfléchit non *wkw- sur laquelle repose aussi lat. lupus. Le p latin représente la labio-vélaire indo-européenne, la forme venant sans doute de parlars osco-ombriens. Comme bōs, ce serait un de ces mots sabbins qui se sont introduits dans la langue de Rome. A Paris, on sait que la forme loup n'est pas non plus phonétique (c'est leu qu'on attend,

comme dans Saint-Leu). La forme de féminin en -a, lupa, est récente; la sanskrit a vṛkī. Toutefois, comme le nom samnite du loup est hīrpus, il n'est pas exclu que lupus soit issu, comme l'enseignement MM. Benveniste et Pisani, du croisement de deux formes *wkwō-, *lukwō-, skr. vṛkṣ, gr. λύκος et de *wlp-, lat. uolpēs, germ. wulfs, les deux animaux ayant des traits communs qui tendaient à les réunir. Cf. Bonfante, Lat. Vlpus et le nom ancien du loup, Latomus 3, 79 sqq.

lūra, -ae f. : os cullei uel etiam utris, P. F. 107, 26; désigne aussi une outre de peau (Aus., Periocl. Od. 10). Technique, populaire. M. L. 5174 (avec ū).

lurō, -ās et luror, -āris : manger voracement, bâfrer. De là : lurō, -ōnis : es capax gulae homines et bonorum suorum consumptores, P. F. 107, 26; lurcinābundus (Caton); collurcinātio (Apul.). Mot populaire évité par la langue classique. Lurō semble supposer un adjectif *lurcus de même formation que spurcus, mancus, broccus, etc.; le substantif lurcō sert de surnom, d'où Lurciō, Lurcinianus, M. L. 9691.

Cf. peut-être m. h. a. slurc « gosier », slurken « avaler ». Le rattachement à lūra proposé par Festus est en l'air.

lūror, -ōris m. : teint blême ou jaunâtre.

Dérivés : lūridus : luridi supra modum pallidi, P. F. 108, 3; lūridātus (Tert.).

Lūror, lūridus se disent de la bile; lūridus est glosé βερετικός et aussi ὄχρος, ὄχροτελής; maculae lūridae sont les taches de jaunisse. Il n'y a pas de verbe *lūrō; mais Varron a employé lūrēscō, cf. Non. 101, 31. Lūror n'est pas attesté avant Lucrèce et se retrouve après lui dans Apulée et Claudien; mais lūridus est dans Plt., Cap. 595. Les langues romanes ont conservé lūridus, M. L. 5176, dans des sens, du reste, tout à fait divergents (v. B. W. lourd), et lūridātus, M. L. 5175.

Aucun rapprochement sûr. Cf. liuor, liuidus.

lusciniā, -ae f. (luscinius m. à l'époque impériale; luscinus, luscina, rosciniā, Gloss.) : rossignol, oiseau dont le chant est proverbial.

Dérivé : lusciniola (déjà dans Plt., et *lusciniolus supposé par les formes romanes), même sens. Forme affective qui a subsisté dans les langues romanes. M. L. 5179, 5180. V. B. W. sous rossignol.

Dérivé de luscus, avec influence des composés en -cen, -cinus (tibicen, -cina, etc.), et ainsi nommé parce que le rossignol chante dans l'obscurité de la nuit? Cf. le jeu de mots de Commode (Lampride 10) : monopodios et luscinos eos quibus aut singulos tulisset oculos, aut singulos pedes fregisset appellabat.

On ne peut faire sur l'étymologie de ces hypothèses arbitraires.

luscus, -a, -um : borgne. C'est le seul sens attesté de l'adjectif, mais les dérivés signifient aussi « qui a la vue courte » et « qui voit mal le soir »; cf. Non. 135, 9, lusciosi qui ad lucernam non uident et μύσσοτες uocantur a Graecis. Varro Disciplinarum lib. VIII « uesperis non uidere, quos appellant lusciosos », idem Andabatis (29) « edepol idem caecus, non lusciosus est »; et P. F. 107, 24, luscitio (lire -tia?) : uitium oculorum, quod clarius uesperis quam meridie cernit; d'où luscitiōsus. Le sens

de lusca « caecilia, ἄσπης », CGL III 433, 9, est sans autre exemple.

Autres dérivés : luscinus, Plin. 11, 150 : qui altero lumine orbī nasceretur, Coelūs uocabatur; qui paruis utrisque, Ocellae; Luscini inuiriāe cognomen habuere; elusō, -ās « εκτυφλῶ » (Dig.), d'où eluscitiō.

Luscus, luscitiōsus sont déjà dans Plaute. Festus, 176, 15, a aussi des formes avec n initial, peut-être influencées par un rapprochement avec nox : nuscitiōsum Ateius Philologus ait appellari solitum qui propter uitium oculorum parum uideret. At Opillus Aurelius nuscitiōnes esse caeciūdines nocturnas; Aelius Stilo, qui plus uideret uesperis quam meridie, nec cognosceret nisi quod usque ad oculos admouisset.

Les langues romanes ont partiellement conservé luscus moins avec le sens de « borgne » (v. esp. lusco, v. prov. losc) qu'avec celui de « à la vue faible, myope » ou de « louche »; cf. M. L. 5181 et 1128, *bisluscus; B. W. sous louche I; l'emprunt irl. losc signifie « louche » et « aveugle ».

Mot populaire, d'origine inconnue. Pour le suffixe, cf. caecus.

*lussus, -ī (?) : frère du mari (Gl.). Roensch, Fleck. Jahrb. CXVII 798, rapproche glōs?

lūstrāgō, -inis f. : verveine (Ps.-Ap.). Ainsi appelée parce que c'était une plante lustrale (cf. lūstrum). L'autre nom latin est uerbēnāca, le nom grec λεποβοτάνη.

lūstrum, -ī (avec ū) n. : bauge et « endroit mal famé, bouge ». Lustra significat lacunas lutasas, quae sunt in siluis aprorum cubilia. Qua similitudine hi, qui in locis abdūtis et sordidis uentri et desidiae operam dant, dicuntur in lustris uitam agere. Et cum euisdem uocabuli prima syllaba productur, significat nunc tempus quinquennale, nunc populi lustrationem, P. F. 107, 2. Ancien, classique. De là : lustror, -āris (archaïque) : se vautrer (sens physique et moral), M. L. 5183; lūstrō, -ōnis (Naevius); lūstramentum : Dig. 48, 8, si quis lustramenti causa dederit cantharides; lūstruagus (Anth.). Sans doute de *lut-trom ou de *lu-strom, comme mōnstrum? Cf. lutum.

lūstrum : v. plus loin sous lūc-/lūc-. M. L. 5184.

lūstrum, -ī (avec ū, cf. P. F. 107, 2, cité sous s. u. lūstrum) n. : sacrifice expiatoire; cérémonie purificatrice; en particulier, purification accomplie par les censeurs tous les cinq ans. Vieux terme rituel; cf. T.-L. 1, 44, censu perfecto edixit ut omnes ciues Romani in campo prima luce adessent. Ibi exercitum omnem suouetaurilibus lustrauit, idque conditum lustrum appellauit. Par extension, lūstrum a désigné une période de cinq ans ou « lustre ». Comme la cérémonie de purification s'accompagnait d'une revue de l'armée (d'abord sans doute une procession circulaire, cf. circumēō, circumferō), lūstrō (lustror, Liv. Andr. ap. Non. 335, 30) a la double sens de « purifier » et « passer en revue », puis simplement de « parcourir », « parcourir des yeux », d'où dē-, per-lūstrō (classique).

Dérivés et composés : lūstrālis (-bilis, glosé περίβλεπτος); lūstratiō, -tor; lūstrāmen, -mentum; lūstricus : lustrici dies infantium appellantur, puellarum octauus, puerorum nonus, quia his lustrantur atque eis

nomina imponuntur, P. F. 107, 28; *lūstrificus* (Val. Flacc.); *collūstrium*: confrérie qui présidait à la purification des champs (CIL V 5005), cf. *collēgium*; *armi-, tubi-lūstrum*. Il semble que *illūstris*, *illūstrō* doivent se rattacher à *lūx*.

Comme on ignore la cause, le but et les rites du *lūstrum*, il est difficile de donner une étymologie du mot. Deubner, Arch. f. Religionswiss. 16, 127-136, traduit *lūstrum condere* par « den Unrat verbergen », Hartmann, Gl. 4, 164, rapproche *lūō* « délier », *λύω*, *λυάω* et compare Il. A. 314, εἰς ἅλα λύματ' ἔβαλον. — D'après Servius, Ae. 6, 229, *lustratio a circumlatōne dicta est uel taedae uel sulfuris*, ce qui pourrait suggérer une parenté avec *lūx*, *lucēō*, etc. (cf. Otto, Rh. M. 1916, 17, 40); mais le sens de *lūstrō* « éclairer » peut être secondaire et provenir d'expressions comme *lūstrāre flammis* (Vg., Ae. 4, 607); *l. lūmine* (Lucr. 5, 693, 1437); un croisement de sens et une influence de *lūx*, *lucēō* ont pu et ont dû se produire, et, dans un composé comme *collūstrō*, le doute sur l'origine est possible. On peut songer à un rapprochement avec *lauō*, **lou-s-tro-m*, mais la présence de l's devant le suffixe fait difficulté. Cf., toutefois, *mōnstrum*!

lūtor : v. *lauō*.

lūtra, -ae f. : loutre (Varr., Plin.), M. L. 5187. Certaines formes romanes supposent aussi **lutria*, **enitria* (du gr. ἑνώριος) et **ontra*; cf. M. L. s. u., et Corominas, Vox Rom., XII, 1954, p. 371.

Cf. skr. *udrah*, av. *udra-*, gr. ἑν-ὄρις, v. isl. *otr*, v. h. a. *ottar* « loutre ». Le *t* est comme dans *uter* « outre », qui a été rapproché du groupe de gr. ὄσος, mais sans qu'on voie comment. Quant à *l*, cf. le fait que l'arménien a *leard* « foie », en regard de skr. *yākr̥t*, et *luc* « joug », en face de skr. *yugām*. Tout ceci hypothétique. On a envisagé une contamination de **udrā* « loutre » et de *lutum* « boue », à cause de l'habitat de l'animal.

lūtum, -i n. (*lutus* m., Claud. Quadrig. ap. Non. 212, 7) : boue; argile de potier. S'emploie aussi au sens moral, avec valeur injurieuse. Ancien (Plt.), classique. M. L. 5189.

Dérivés : *lūō*, -ās : construire en boue ou en terre pétrie, salir de boue, M. L. 5185; *luteus* : fait de boue, ou couleur de boue, M. L. 9694; *lutēnsis* : qui vit dans la boue; *lutārius*, même sens (Plin.); *lutōsus* : boueux, M. L. 5186; *lutulentus*, M. L. 5188, d'où *lutulentassit* : *lutulentum fecerit*, CGL Plac. V 30, 19; *collutulentō* (Plt.); *lutāmentum* : aire de terre pétrie (Cat.); *lutēscō*, -is; *lutinae* : *πηλώματα* (Char.). Cf. aussi *lustrum* et *polluō*.

Cf. irl. *loth* « boue » (gén. sing. *loithe*), hom. *λόθρον* « souillure, sang souillé de poussière » (et gr. *λύμα* « souillure, dommage »).

lūtum, -i n. : gaude, plante qui sert à teindre en jaune; d'où « couleur jaune » (Vg., Plin.).

Dérivés : *lūteus*, *lūteolus* : de couleur jaune; *sublūteus*.

Sans étymologie claire.

***lūc-**/**lūc-**. La racine signifiant « être lumineux, éclairer » a fourni au latin une famille nombreuse :

1° un nom racine de genre animé **lūx**, **lūcis** f. : « lu-

mière » (considérée comme une activité, une force agissante et divinisée), et spécialement « lumière du jour » de là des expressions comme *ante lūcem*, *sub lūcem* (d'où les adjectifs *antelūcānus*, *sublūcānus*), *primā lūce*, et, avec l'ancienne forme de locatif en -i et le genre masculin sans doute sous l'influence de *diēs*, *lūci clarō*. *Lūx* en est même venu à prendre le sens de *diēs*; cf. Cic. Mil. 35, 28, *centesima lux est ab interitu P. Clodii*. *Lūx* est un terme plus général que *lūmen*, et leurs emplois ne se recouvrent pas; cf. *lūmen*. Usité de tout temps. M. L. 5190. A *lūx* on peut rattacher *Lūcius* (Lou-, osc. L. úvkis), *Lūcia* (M. L. 5138) « *primā lūce nātus* » (opposé à *Crepuscus*), cf. Varr., L. L. 1, 5 (v., toutefois, *lūcius* « brochet » et *lūceus* cité par Serv., Ae. 6, 725 (si, toutefois, il ne faut pas lire *lucens*); *lucēus est quod aliunde illuminatur*, *lucibile quod per se patet* (Gloss.); d'où *antelūcō*, adverbe (Apul.); *Lūcānus* « matinal » (usité comme nom propre, M. L. 5133) et *antelūcānus*, *sublūcānus* (Plin.) (cf. *anemeridiānus*); *Loucina*, *Lūcina* épithète de Junon, peut-être originairement dérivée, comme on l'a vu, de *lūcus*, mais rattachée par les Latins à *lūx* et expliquée par eux comme signifiant « qui met les enfants au jour », Junon Lucine étant la déesse des accouchements. Sur *Lūcina* ont été refaits à basse époque *lūcinus* (*lūcina hora*, Prud., adu. Symm. 2, 222), *lūcinōsus*.

Lūx figure comme premier terme de composé dans : *lūcifer* (= φωσφόρος), substantivé dans *Lūcifer* « l'étoile du matin », M. L. 5141; *lūcificus* et *lūcificō* = φωτίζω; d'où *elūcificō* « priver de lumière » (Labérius); *lūcifugus*; *lūcifugus* (-fuga, -fugāx), *lūciparēns*, *lūcipeta*, *lūcicator*, tous rares et poétiques.

Cf., enfin, *lucinium* : *stuppa lucernae*, CGL V 464, 2, déformation de *lychinium* (λύχινον) sous l'influence de *lūx*. Une autre forme de glossaire *lucinium* « cincinnella », est ambiguë, la quantité de la voyelle initiale étant inconnue. Certains dialectes italiens supposent une forme **lūcinare*, dont l'ü doit sans doute son origine à l'influence de *lucinus*, q. u. M. L. 5142.

2° un verbe marquant l'état : **lūcēō**, -ēs, -xī, **lūcēre** : être lumineux, luire, briller. Usité de tout temps. Panroman, sous la forme *lūcēre* ou **lūcīre*; cf. M. L. 5136, *Einf.*, 3, p. 192.

Dérivés : *lūcidus* : lumineux, brillant, M. L. 5140 (conservé dans les langues hispaniques), et *lūcidāre*, M. L. 5139; *lūcibilis* (v. plus haut); *lūcēscō*, -is : commencer à briller. Le substantif *lūcor* apparaît très tardivement (traduction latine d'Oribase) et est passé dans les langues romanes : fr. *lueur*, etc.; cf. M. L. 5144; B. W. s. u.

Il a dû aussi exister un adjectif **lūcētus* dont dérivent *Lūcētius* (ancien *Lucetios*), *Lūcētīa*, épithètes de Jupiter et de Junon; cf. P. F. 102, 4, *Lucetium Iouem appellabant quod eum lucis esse causam credebant* (pour la formation, cf. *facētus*, *facētia*; *uegō* / *uegetus*).

Il n'y a pas de verbe transitif **lūcāre*, correspondant à *lūcēre*, pour dire « éclairer, illuminer », sans doute à cause de l'existence de **lūcāre*, dérivé de *lūcus* (cf. toutefois *antelūcāre* dans Querol., p. 36, 21); sur les traces de composés de *lūcāre* dans les langues romanes, v. G. Tilander, *Dérivés méconnus du latin « lux, lucem » en français et en provençal*, Göteborgs Högskolas Arsskr., 1925, III 153-164). La langue a recouru à

d'autres dérivés, tels que (il) *lūstrō*, *illūminō*. Par contre, *lūcō*, *lūcēscō*, *lūcidus* ont fourni de nombreux composés : *ad-* (rare), M. L. 370; *circum-*, *col-*, *dī-lūcō* (et *dī-lūcēscō*), d'où *dīlūculum* : point du jour; *dīlūculāre*, sur lequel ont été faits *crepusculum* et *antelūculō* (Apul.); *dīlūcidus*; calque du gr. διαφανής (d'où *dīlūcidē*, *dātio*); *elūcō*; *elūcēscō* (= παραφαίνω, langue de l'Église); *elūcīdō* (Vulg.); *in-*, *inter-lūcō* (-*lūcēscō*) et *inter-lūcō* (Fronton); *per-* et *pellūcidus* (*perlūcidulus*); *praelūcidus*; *re-lūcō*; *relūcēscō*; *sub-* (*sublūcidus*); *trans-lūcō* (-*lūcidus*, comme *dīlūcidus*).

A la même racine se rattachent en outre :

3° **lūmen**, -inis n. (de **leuk-s-men* > **louksmen* > **lousmen* > *lūmen*) : lumière. Diffère de *lūx* en ce qu'il a dû désigner d'abord un moyen d'éclairage, une « lumière », avec le sens concret que donnait à la formation le suffixe *-men-*. Ainsi *lūmen* s'emploie au pluriel, mais rarement *lūx*, et seulement en poésie (Lucr. 5, 681; 5, 688); au contraire, la lumière du jour se dit *lūx* (opposé à *nox*); de là *sub lūcem*, *lūci clarō*, expressions pour lesquelles jamais *lūmen* ne se substitue à *lūx*. *Lūmen* s'emploie dans des acceptions techniques, comme nos mots « lumière, jour, regard ». Il s'emploie aussi, de même que *lūx*, comme terme d'éloge, à l'imitation du gr. φῶς. En tant que les yeux nous servent à percevoir la lumière et, en quelque sorte, à nous éclairer, ils peuvent se dire *lūmina* (surtout en poésie et peut-être à l'imitation du gr. φῶς). Usité de tout temps; panroman. M. L. 5161.

Dérivés et composés : *lūminōsus*; *lūmināre*, usité surtout au pluriel *lūmināria* « flambeau(x) », etc., M. L. 5162; B. W. sous *lumière*; *lūminō*, -ās (époque impériale), auquel la langue classique préfère le composé *illūminō* (comme *illūstrō*), avec ses dérivés *illūminātō*, etc., M. L. 4271, et **allūminō*, 372; *elūminātio* : φωτισμός (Gloss. Philox.); *elūminātus* : privé de lumière (Sid.), sans doute d'après le composé grec tardif ἀφῶτιστος; *praelūminō* (Tert.) = *praelūcō*.

4° **lūna**, -ae f. : lune. Proprement « la Lumineuse », *lūna* est l'ancien féminin d'un adjectif en *-na* (**leuk-s-nā* > **louksnā*, cf. prénestin *losna*; pour la forme, cf. *arēna*, *cēna*, *penna*). L'épithète, qui, comme gr. σελήνη, s'applique à une puissance active, de genre féminin, une « mère », a remplacé l'ancien nom masculin de la lune qu'on retrouve dans le nom du mois; v. *mēnsis*. Usité de tout temps; panroman. M. L. 5163. La lune était divinisée et avait sur l'Aventin un temple qui fut brûlé sous Néron (une divinité mâle, *Lūnus*, était adorée à Carrae). Un jour lui a été consacré dans la semaine, *lūnae diēs* et *lūnis*, d'après *illūnis* ou d'après *martis d.*? CIL V 2,8603; IX 6192. M. L. 5164; B. W. *lundi*. Emprunté en irl. *luan*, *lugna*, *lun*, en gall. *llun* et en m. h. a. *lūne* « Laune ».

Dérivés et composés : *lūnātus* : en forme de lune, et *lūnō*, -ās (Ov., Prop.); *lūnula* f. : -ae *ornamenta mulierum in similitudinē lunae, bullae aureae dependentes*, Isid., Or. 19, 31, 17; M. L. 5167; *lūnāris*; *lūnāticus* (cf. *fānāticus*) = σεληνιακός, σεληνόπληκτος, M. L. 5165; *illūnis*; *illūnius* : sans lune (époque impériale, calque de ἀσέλγηος, Thuc.); *interlūnium* n. (-*lūnis*, Amm.) : intervalle entre deux lunaisons; temps où la lune ne paraît pas; *medilūnius*; *plēnilūnium*.

5° **lūstrō**, -ās, -āui, -ātum, -āre : éclairer, illuminer. Terme poétique (Lucr., Vg.). Semble le dénominatef de **lustrum* « lumière », de **leuk-s-tro-m* (ou *lūk-s-tr-om*, cf. M. L. 5184, *lūstrum* « éclat »), de même sens que *lūmen*, avec suffixe d'instrument différent. La prose — sans doute pour éviter la confusion avec *lustrō* « purifier » — emploie le composé *illūstrō*, -ās, avec ses dérivés *illūstrātio* (ce dernier passé dans la langue de la rhétorique au sens de « hypotypose »), *illūstrāmentum* « ornement », etc. A **lustrum* correspond aussi un adjectif *illūstris* « lumineux », employé au sens propre et figuré (classique, usuel). On trouve aussi *sublūstris*, -e (époque impériale) « qui répand quelque lumière, où règne un demi-jour » (cf. gr. ὀλολαμπής), M. L. 8378. Cf. encore *lustrābilis*, glosé περιβλεπτός (Gloss. Philox.).

Il y a des traces de *illūstrāre* dans quelques dialectes italiens. M. L. 4272.

6° **lūculentus**, -a, -um : la quantité longue de l'ü exclut l'étymologie qui tire *luculentus* de **luculentus*; du reste, la chute de *r* serait inexplicable, et le cas de *lucellum*, issu de **lucrolom* > **lucrolom* > **lucerlom*, n'est pas comparable. D'autre part, *luculentus* ne veut pas dire « abondant en gain ». L'adjectif s'apparente à *lūx*; et le développement de sens « lumineux, brillant », puis « magnifique », est le même que celui de *splendīdus*. Il est glosé correctement φωτεινός, CGL II 474, 29; *splendīdus, luce plenus*, IV 110, 39 et 256, 3. Le rapprochement de *lucrum* et de *opulentus* a pu jouer un rôle dans la formation et dans la spécialisation de sens. Le terme appartenait peut-être d'abord à la langue augurale; cf. Non. 63, 11, *luculentum, pulchrum et bonum et perspicuum, dictum a luce*. Macer *Annali lib. I* (6) : *auspicia pulchra et luculenta commemorat*. Plautus *Cornicula* (65) : *pulchrum et luculentum hoc nobis hodie euenit proelium*. Cf. *luculentus diēs*, e. g. Plt., Ep. 341, *pro di immortales, mihi hunc diem dedistis luculentum*. Adjectif surtout employé à l'époque républicaine et tombé en désuétude sous l'Empire; repris par un archaïsant comme Apulée, Met. 2, 4.

Dérivés (rares) : *luculentitas* (Labér., Caec.); *luculentia* (Arn., Oros.), d'après *opulentia*; *luculentās* (Mart. Cap.).

7° **lūcubrō**, -ās, -āui, -ātum, -āre (ū dans Mart. 4, 90, 9, et Phèdre, App. 13, 14; les formes romanes supposent *lūcubrāre*, d'après M. L. 5150) : travailler à la lumière de la lampe, exécuter la nuit. Attesté depuis Varron.

Dérivés et composés : *lūcubrātio* « veillée à la lumière de la lampe, travail fait à la veillée »; *lūcubrātiuncula*; *elūcubrō* (-*bror*, Cic., Att. 7, 19) « composer à force de veilles », et ses dérivés; *illūcubrātus* : non travaillé (Sulp. Sév.).

Lūcubrō est sans doute le dénominatef de *lucubrum*, attesté et défini par Isid., Or. 20, 10, 8, *lucubrum* : *uocatum quod luceat in umbra* (étymologie populaire). *Est enim modicus ignis qui solet ex tenui stuppa ceraque formari*. Cf. M. L. 5151. Pour la formation, cf. *lābrum*, etc. V. Sofer, op. *laud.*, p. 140.

8° **lūcus** : v. l'article spécial.

9° **lūcerna**, -ae (avec *u* bref) f. : 1° lampe à brûler

de l'huile, par opposition à *candēla*, gr. *λύχνος*; 2° poison lumineux (? Plin. 9, 82). Dérivés : *lucernula*; *lucernāris*, -*rius*, -*lus*; *lucernifer*. Les formes romanes supposent **lūcerna* avec *ū*, d'après *lūceō*, M. L. 5137. Passé en germanique : got. *lukarn*, etc., et en celtique : v. irl. *lōcharn*, gall. *lugorn*. *Lucerna*, *lanterna* vont ensemble; aussi sont-ils souvent confondus; il est difficile de dire si l'*ū* de *lucerna* représente le degré zéro de la racine, qui n'existe pas ailleurs; et *lūcerna* représente peut-être une adaptation de *λύχνος* d'après *lanterna*. Pour la forme, cf. *nassiterna*, *caverna*, *taberna*.

La racine indo-européenne **leuk-* « briller » semble n'avoir fourni aucun présent radical. Mais il y avait un thème nominal radical que représentent véd. *ruce* (datif) « pour briller » et lat. *lūx*. Got. *liuhap* « lumière », v. isl. *loge* « flamme », arm. *loys* (génitif *lusoy*) « lumière », v. sl. *lučī* « lumière », *luča* « rayon » en sont les dérivés; cf. aussi irl. *lōche* « éclair », gaul. *Leucetios* (épithète du dieu de la guerre). lat. et osq. *Lūcētius*. L'adjectif, sûrement ancien, skr. *roḥāh*, gr. *λευκός* « blanc », irl. *luach* et gall. *llug* « brillant », et lit. *laukas* (dit d'animaux qui ont une tache blanche sur le front), n'est pas représenté en latin. Pour la forme, lat. *lūna*, prén. *losna* répondent à av. *raośna-* « brillant », tokh. *A lukšanu*, v. pruss. *laušnos* « Gestirne »; même mot dans irl. *luan* et v. sl. *luna*; pour le sens, cf. skr. *candrāmas* « lune » (v. *mēnsis*) et gr. *σελήνη* (litt. « brillante », de *σελας* « éclat »), tous mots féminins; autre formation dans arm. *lusin* « lune »; ces dénominations de même type proviennent de l'usage d'éviter le nom propre de la « lune » (v. sous *mēnsis*), astre dont l'action est puissante et dangereuse, en le remplaçant par une épithète se rapportant à une force interne de l'astre. A en juger par *lūzā*, le présent *lūceō* n'est pas dénominal; le sanskrit a *roḥyati*, l'Avesta *raoḥyeyiti* « il éclaire ». Le substantif *lūmen*, de **leuksmen*, rappelle la forme (différente) de v. sax. *liomo* « éclat ». — V. aussi *lūcus*.

luxus, -a, -um : luxé, disloqué, déboîté. *Luxa membra a suis locis mota et soluta, a quo luxuriosus : in re familiari solutus*, P. F. 106, 25. Ancien (Caton); technique. Substantif : *luxus*, -ūs : luxation. Dénominal : *luzāō*, -ās et ses dérivés de basse époque *luzātiō*, *luzātura*; **exluzāre*, M. L. 3021.

Comme *fluxus*, *luxus*, adjectif tiré d'un type désidératif. La racine est une forme élargie de celle de gr. *λύω*, lat. *lūō*. On a ainsi arm. *lucanem* « je délie, je détruis »; v. BSL 36, p. 4. V. aussi *lūgeō*.

luxus, -ūs m. : excès; et spécialement « excès dans la façon de vivre; luxe, faste, débauche ». Ancien, usuel et classique.

Dérivés : *luxor*, -āris, cf. Plt., Ps. 1107, *luxantur*, *lustrantur*, *comedunt quod habent*, glosé par P. F. 107, 21 : *luxantur a luxu dictum, i. e. luxuriantur*; *luxuria* (souvent écrit *luxoria*); *luxuriēs* f. : surabondance, excès, luxe; d'où *luxurior*, -āris (*luxuriō*) : être en

excès, être luxuriant, se livrer aux excès; *luxuriōsus*; *luxuriātor* (St Aug., comme *scortātor*).

Luxus est peut-être le substantif correspondant à l'adjectif *luxus* « luxé, mis de travers ». Le premier sens du substantif a dû être « fait de pousser de travers » et par suite, « fait de pousser avec excès ». Si *luxus* n'a plus que le sens de « excès » en général, le sens technique est bien conservé dans *luxuria* et ses dérivés. C'est un terme qui s'est appliqué d'abord à la végétation; cf. Vg., G. 1, 112, *luxuriam segetum tenera depascit in herba* et *luxuria foliorum*, ibid. 191; Col. 5, 6, 36, *uitis ualida et luxuriosa*; Plin. 17, 181, *si uitis luxuria se consumperit*; Col., Arb. 11, *cacumina uirgarum ne luxurientur*. Il s'est dit ensuite des animaux : *luxurians equus*, Vg., Ae. 11, 497, où le participe doit sans doute se traduire par « faisant des écarts » : *tandem liber equus campoque potius aperto* | ... | *emicat, arrectisque frenis ceruicibus alit* | *luxurians, luduntque iuabae per colla, per armos*.

Luxuriōsus s'est enfin appliqué aux hommes. *Luxuriēs* (-iā) est de même type que *esuriēs*; c'est une formation désidérative.

lympa, -ae f. : synonyme poétique de *agua*, surtout employé au pluriel (cf. l'emploi de *aguae*, *undae*). Personnifié et divinisé. *Lympha*, *Lymphae* : déesse(s) des eaux. Cf. P. F. 107, 17, *lymphae dictae sunt a nymphis. Vulgo autem memoriae proditum est, quicumque speciem quandam e fonte, i. e. effugit nymphae uiderint, iurandi non fecisse finem; quos Graeci νεμφολήπτους uocant, Latini lymphaticos appellant*.

Lympha peut être l'hellénisation d'une forme ancienne *lumpa* (et *limpa*, cf. Wackernagel, ALLG 15, 218) conservée dans la glose *lumpae : aquae uel undae*, CGL IV 362, 20 (cf. CIL IV 815), sans doute d'origine dialectale (cf. osq. Diumpais « Lymphis » et peut-être *limpidus*), et qui a été rapprochée de gr. *λύπη* par les poètes; cf. *Lymphieis* Νύμφαις, CIL I² 1624, et l'emploi indifférent de *Nympha* et *Lympha*, CIL III 1395 et XIV 3911. On peut admettre aussi que *lumpa* est un ancien emprunt populaire et représente une forme de *carne* avec dissimilation de la nasale initiale; cf. les formes populaires *leptis*, *molimentum* pour *neptis*, *nimentum*. Les dérivés *lymphātus*, *lymphaticus* sont des adaptations du gr. *νεμφολήπτος*; le verbe *lymphor*, -āris, semble refait sur *lymphātus*. Sur *lymphātus* ont été créés des dérivés tardifs : *lymphātus*, -ūs (Plin.), *lymphātū* (id.), *lymphāceus* « crystallinus » (Mart. Cap., ou *lymphaseus*, d'après *carbaseus*, selon J. B. Hofmann), et un actif *lymphō*, -ās « mouiller avec de l'eau » (Cael. Aur.). Non. 212, 4 cite, en outre, un substantif *lymphor*, de Lucilius, fait sur *liquor*; un composé *lymphiger* est dans Corippus.

lynx, -cis f. : lynx. Emprunt poétique (Vg., Hor.) au gr. *λύξ*. Dérivé populaire **lunceca*, passé dans quelques langues romanes (it. *lonza*, fr. once de **lonce*). M. L. 5192. De *lynxem* provient le v. h. a. *link*.

ma : onomatopée; cf. *mu*.

macis, -idis f. : fleur de muscade? Plt., Pseud. 832. Mot de sens contesté, qu'on a supposé forgé par Plaute; cf. J. B. Hofmann, Festschr. Kretschmer, p. 70; le latin tardif *macis*, issu sans doute d'une mélecture de *macir*, transcription du gr. *μάκιρ* (cf. Plin. HN 12, 32), semble sans rapport avec le mot plautinien. V. B. W.; André, *Lex.*, et Du Cange, s. u.

maccus, -i m. : sans doute adjectif osque; in *Atellana Oscanæ personæ inducuntur, ut Maccus*, Diom., GLK I 490, 20. Joint à *bucco* par Apulée, Mag., p. 325, 30, ce qui incline à le rapprocher de *māla*; *maccus* serait l'homme aux grosses mâchoires. Même formation expressive que dans *lippus*, *broccus*, etc., qui désignent des difformités physiques. Mais on peut songer aussi à un emprunt venu par la Sicile à un mot grec apparenté à *μακκόσιος* « être idiot », *Μακκόσιος* (cf. Schol. Arist. Equ. 62).

Dérivé : *Maccius*, osq. *Makkis*.

Le sardo logudorien a *makku* « fou », M. L. 5197. Sur la glose *maccum*, *κοκκολάχρονον*, v. Graur, *Mél. ling.*, 20.

macellum, -i (*macellus*, Mart. 10, 96, 9) n. : marché, halle; spécialement « marché aux viandes, boucherie », et même « abattoir »; cf. les gloses *macellum* : *κρεοπωλείον*; — *ubi occiduntur animalia, carnificina*, et *macellare, i. e. occidere*. Ancien, usuel.

Dérivés : *macellarius*; -a *taberna*; *macellarius* m. : marchand de comestibles; *κρεοπώλης*, *lanista* qui *carne ferro laniat*; *macellensis* « qui habite autour du macellum » (Inscr., Gloss.); *Macellinus*, sobriquet de l'empereur *Opilius Macrinus*. Le groupe est demeuré dans les langues romanes, cf. M. L. 5201, 5200; 5199, *macellare* (dont l'astérisque est à supprimer, le verbe étant attesté dans les gloses). Cf. aussi les emprunts germaniques m. h. a. *Metzler*, all. *Metzel*, *Metzger* (toutefois, ce dernier peut provenir du latin médiéval : *matiarūs*). Étymologie populaire dans P. F. 112, 14 : — *dictum a Macello quodam, qui exercebat in Vrbe laucinium; quo damnato censors Aemilius et Fuluius stauerunt ut in domo eius obsonia uenderentur*. Varron, L. L. 5, 146, indique que le mot était usité à Lacédémone et en Ionie : ... *antiquum macellum, ubi olerum copia; ea loca etiamnunc Lacedaemoniū uocant macellum, sed Iones [h]ostia [h]ortorum † macellectas [h]ortorum et castelli † macelli*; cf. Goetz-Schoell et Collart, ad loc.

Emprunt ancien au grec. Hétychius donne *μακέλα* « ἐργαταί, δρῦφακτοι; μάκελος » δρῦφακτος et *μάκελλον* (-λος) est attesté épigraphiquement. Le mot grec est lui-même emprunté au sémitique.

maeer, -era (-*cera*, Ital.), -**crum** : maigre. Ancien,

M

usuel. Sert aussi de cognomen; de même *Macrinus*. Panroman (et germanique?). M. L. 5202.

Dérivés : *maceō*, -ēs « macié infestāri » (Plt.; rare); *macor*, -ōris m. (Pacuvius); *maciēs* (classique), *macilentus* (archaïque et postclassique), sans doute d'après *gracilentus*; *maciō*, -ās (tardif), qui semble postérieur à *ēmaciō* (Col., Plin.); *macellus* (Lucil.); *macriūdō* (Plt.); *macriātās* (Vitr.); *permacor*, *permacēō* (Enn.); *macēscō*, *ēmacēscō* (formé sur *maceō*) et *macrēscō*, -is (Hor., formé sur *macer*), M. L. 5210; *ēmacrēscō* (Celse); *macefaciō* (Évagr.).

Il n'y a pas d'adjectif *macidus*; *macor* est à peine attesté, de même le diminutif *macellus*; le substantif usité est *maciēs*, qui a triomphé, peut-être grâce à l'appui de *tābēs*, de sens voisin. Les Latins établissaient une parenté entre *mācer* et *mācerō*, comme on le voit par les gloses : *macer*; *λεπτός* et *mācerō*, *λεπτόνω* (à côté de *μαρῶνω*). La parenté n'existe pas plus qu'elle n'existe entre *cārus* et *cāreō*.

Cf. hitt. *maklanti* « mince » (v. Benveniste, BSL XXXIII, p. 140); gr. *μακρός* « long », où l'*α* représente i.-e. *o*, comme on le voit par le substantif dor. *μακος*, ion.-att. *μακος* « longueur »; pour le sens, cf. *μακεδνός* « long, svelte, élevé ». L'adjectif germanique v. isl. *magr*, v. h. a. *magar* concorde si exactement avec lat. *macer* qu'on le suspecte d'être un emprunt.

mācerō (sur *mācerō* dans Symm., v. Havet, *Man.*, § 265), -ās, -āui, -ātum, -āre : attendrir par macération; *brassicam in aquam*, Cat., Agr. 156, 5; *grana in oleo*, Plin. 25, 135; faire macérer, détrempier; et par suite « énerver, affaiblir, épuiser, mortifier », e. g. Plt., Cap. 928, *et cura sati me et lacrumis maceraui*; 133, *uo maerore māceror* | *mācesco consensesco et tabesco miser*, ici rapproché intentionnellement de *mācēscō*. Ancien, usuel; toutefois n'est ni dans Cicéron ni dans César. M. L. 5203.

Dérivés : *māceriēs*, -ei (et *māceria*, Afran. ap. Non. 138, 10) f. : affliction. Un seul exemple. N'a pas subsisté dans ce sens parce que *māceria*, *māceriēs* avait un sens technique, celui de « mur de clôture », brut et sans revêtement, à l'origine fait de pisé et de torchis (c'est-à-dire de terre détrempée; cf. Don. ad Ter. Ad. 908, *māceriēs dicitur paries non altus de materia macerata*), puis de toute espèce de matériaux; cf. Varr., R. R. 1, 14, 4, ... *māceria : huius ferē species quattuor : quod sunt et lapide, ut in agro Tusculano, quod et lateribus coctilibus, ut in agro Gallico, quod et lateribus crudis, ut in agro Sabino, quod ex terra et lapillis compositis in formis, ut in Hispania et agro Tarentino*. Cf. M. L. 5204; irl. *macre*; gall. *magwyr* « mur », bret. *mācoer* « uallum ». Dérivés : *māceriātus* : clos de murs; *māceriātū* : θρήκωσις (Gloss. Philox.); *māceriola* (Inscr.).

Au sens de « macérer » se rattachent *mācerātiō*, *mācerāturā* (Novell.), *mācerēscō* (Cat.), *com-, per-, prae-mācerō* (Vitr.), *ēmācerātus* (Sén.).

Cf. gr. *μαγῆς* « pâte pétrie », *μάγειρος* « cuisinier » ; v. sax. *makōn* « bâtir » (littéralement « façonner la terre pour une construction en torchis »), « faire » ; v. sl. *ma-zati* « oindre, enduire » ; arm. *macanim* « je me colle », le tout d'une racine de forme *mag^h-, *mag^g-, alternant avec la forme *mak^h- que suppose gr. *μάσσω* « je pétris » en face d'aor. *μαγῆνα*.

machaera, -ae f. : épée. Emprunt au gr. *μάχαιρα* (lui-même emprunté au sémitique?), attesté depuis Ennius et Plaute et demeuré dans la latinité impériale ; fréquent dans la langue de l'Église.

māchina, -ae f. : 1° invention, machination ; 2° avec un sens concret « machine, engin ». Spécialisé diversement dans les langues techniques : machine de guerre ; échafaudage ; plate-forme où l'on exposait les esclaves ; machine à soulever ou à remuer des objets pesants, colonnes, vaisseaux, etc. — Le sens moral est en grec le sens initial ; le latin a fixé plutôt le sens matériel, en raison de l'existence de *dōlus*. Emprunt ancien et latinisé au gr. dorien *μαχινά* « moyen ingénieux employé pour obtenir un résultat, machine ». Usuel, classique. M. L. 5205.

Dénominatef : *māchinor*, -āris (= *μαχινάομαι* ; et *māchinō*, M. L. 5206), dont sont issus de nombreux dérivés : *māchinātor*, -tiō (classique) ; -tus, -ūs ; -tūsus ; -men, -mentum ; -ālis, -ārius, -ōsus ; *māchinula* ; ceux-ci de l'époque impériale.

Cf. aussi M. L. 5207, **machineus*. Le verbe *māchinor* conserve le sens moral du verbe grec.

machiō, -ōnis (*maciō*, *matiō*) m. : maçon ; *machiones* dicti a *machinis* quibus insistent propter altitudinem parietum, Isid., Or. 19, 8, 2. Étymologie populaire ; le mot, très tardif, est un emprunt au germanique. M. L. 5208 ; B. W. s. u.

macia : v. *mecia*.

maciēs : v. *macer*.

macis : v. *maccis*.

macus, **macte** : mot du langage religieux, qui s'emploie dans la prière accompagnant une offrande ou un sacrifice, dans la formule *macus sies, esto, ou macte esto* ; cf. Cat., Agr. 134, 2, 3, *Iuppiter te... bonas preces precor uti sies uolens propitius mihi liberisque meis domo familiaeque meae macus hoc fertu... Iane pater... macte uino inferio esto*. Le rapport entre *macus* et *macte* est obscur. On a rapproché (cf. Wunsch, Rh. Mus. 69, 127 sqq.) le type *macte esto* de la tournure grecque *δῆθε κῶρε γένοιο* Théoc. 17, 66 (= *δῆθεος, κῶρε, γένοιο*), avec attraction du vocatif sur l'attribut. Cette construction étant devenue intelligible en latin, *macte* aurait été considéré comme une sorte d'adverbe invariable. De là, dans T.-L. 7, 36, 5, *macte uirtute... este* ; 2, 12, 14, *iuberem (scil. te) macte uirtute esse*. La construction avec le génitif *macte animi* (e. g. Stace, Theb. 2, 495) est analogique du type *felix animi*.

Macus était expliqué par les anciens comme formé de *magis auctus*, *magmentum*, de *magis augmentatum*,

cf. P. F. 112, 13 et 113, 8, et Serv. ad Ae. 9, 641, toutes « étymologies populaires ». Dans la langue commune, *macte esto* est devenu une formule d'encouragement, par exemple T.-L. 10, 40, 11 *macte uirtute diligentiaque esto*, qu'il faut interpréter par « sois grand (honore) par ta valeur ». Ensuite *macte* a été employé absolument, comme formule de salutation, au même titre que (*hauca saluē*, et considéré comme une sorte d'impératif, e. g. Vg., Ae. 9, 641, *macte noua uirtute puer* ; Val. Fl. 6, 547, *macte, ai, o nostrum genus*. On trouve même, à basse époque, *macte* suivi d'un accusatif, avec le sens à peu près de « Gloire », ainsi Flor. 2, 18, 16, *macte fortissimam et meo iudicio beatissimam in ipsis malis ciuitatem!* et *macte quod*.

Dérivés appartenant tous au vocabulaire de la religion : *magmentum* « offrande [supplémentaire, sens développé sous l'influence de *magis* ; cf. Varr., L. L. 5, 112 ; Cornutus définit justement le mot « *quicquid mactatur* », cf. Thes. Gloss. emend., s. u.] offerte aux dieux » ; *magmentārius* (Varr., L. L. 5, 112).

A *macus* se rattache aussi le dénominatef : *maciō*, -ās (opt. *maciassint*, Enn.) : 1° honorer (les dieux) ; 2° immoler (une victime), sacrifier, d'où : mettre à mort.

Les étymologistes modernes y voient deux verbes différents, le premier, « honorer », étant le dénominatef de *mactus* ; le second se rattachant à une racine qui aurait fourni got. *mekeis*, v. h. a. *māki* « épée ». Mais il est vraisemblable que le sens de « immoler » est issu secondairement du sens de « honorer les dieux ». De « honorer par un sacrifice » à « offrir un sacrifice », le passage est facile. On a dit d'abord *mactāre Iouem pulle, hostiā*, puis *mactāre pullem, hostiam Ioui* ; cf. Cic., Vat. 6, 14, *puerorum estis deos manes mactare*, et Varr., ap. Non. 341, 34, *pullem dis mactant*. Il y a des changements de construction tout à fait semblables dans *circumdāre, dōnāre, suffundere*, etc.

Mactāre, interprété comme *magis auctāre*, est devenu dans la langue commune synonyme de *afficere, dōnāre* et s'est dit indifféremment en bonne ou en mauvaise part : *mactāre honōre, triumphō*, comme *mactāre malū, infortūniō* ; cf. Enn., Sc. 373, *qui illum di deaeque magno mactassint malo*. Ces expressions appartiennent à la langue de l'époque républicaine ; à l'époque impériale, le verbe ne se rencontre plus guère, que dans la langue poétique, avec le sens de « sacrifier, immoler » ; et plus généralement « tuer, détruire » (esp. *matar*).

Dérivés (rares) : *mactātus*, -ūs ; *mactābilis*, -e (tous deux à. l. de Lucr.) ; *mactātor* (Sén., Troa. 1002) ; *mactātiō* (Arn., Isid.).

Aucune étymologie claire. L'irl. *machtaim* « mactō » est emprunté au latin.

macula, -ae f. : 1° tache sur la peau ; puis « tache » en général (sens physique et moral, cf. *nota*) ; 2° maille d'un filet (dont le dessin et la disposition rappellent la tacheture de certains animaux). Ancien, usuel. M. L. 5212 ; B. W. maille I. Celtique : v. irl. *mocol*, britt. *magl*.

Dérivés : *maculō*, -ās, M. L. 5213, et *commaculō* ; *maculātiō*, -bilis ; *maculōsus* « tacheté » et « taché » ; à l'époque impériale, *immaculātus* (= *ἀσπίλος, ἀκαρπῶτος*), etc. ; *emaculō* : enlever les taches ; *immaculō* ; *macella* (Not. Tir.). Cf. aussi M. L. 5214, **maculentāre*, qui suppose un adjectif **maculentus* non attesté.

évité peut-être à cause de l'existence de *macilentus* ; **remaculum*, M. L. 8875.

Aucune étymologie sûre.

madaia, **perimadeia** : sorte de refrain accompagnant une danse, dans Pétrone, 52, 9. Origine et sens inconnus.

madēō, -ēs, -uī, -ōre : être mouillé, imprégné, imbu de sens physique et moral). Souvent employé dans la langue familière, au sens de *ebrius esse*, et par une nouvelle extension, à l'époque impériale, au sens de *satur esse, plenus esse, abundāre* ; cf. Prop. 4, 4, 76, *madent jercula diuitiis* (var. *deliciis*). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *madidus* (et dans les gloses *maredus, madidus*) : mouillé, imprégné, ivre ; gâté par l'eau, cuit à l'eau ; *madidō*, -ās (depuis Arn.) ; *immadidō* et *immadidus* (Avien) ; *mador*, -ōris (rare, ni dans Cic. ni dans Cés.), cf. M. L. 5217 ; *maderātus* : *umefactus* (Gloss.), peut-être corruption de *madidātus* ; *madēscō* ; *dē-, ē-, im-, per-madēscō* ; *madedaciō*, -faciō, *per-madedaciō*. Cf. peut-être aussi *matus*, **mattus*, M. L. 5428 ; *madulsa*, -ae f. : mot de Plt., Ps. 1252 (*de ebrii*), *ego nunc probe habeo madulsam* « j'ai maintenant une belle cuite », abstrait formé plaisamment sur *repulsa*, ou avec un suffixe vulgaire (étrusque?) analogue à celui de *gemursa*. N'est pas, comme le dit faussement l'abrégé de Festus, 113, 9, l'équivalent de *madidus*.

Le sens rappelle celui de gr. *μαδάω* « je suis humide, je coule, je tombe (en parlant des poils, notamment) », et la forme est la même que celle de irl. *maidid* « il se répand, il fait irruption, il est vaincu » (v. Pedersen, V. G. d. k. Spr., II, p. 574. Pour le sens, cf. peut-être irl. *ind-maid* « il se lave (les mains) » ; v. ib. Anm.). — La forme et le sens de skr. *madati* « il est ivre » excluent un rapprochement avec le verbe latin.

madulsa : v. *madedō*.

maena (*mēna*, Plt.), -ae f. : sorte de petit poisson, mendole. Emprunt au gr. *ματρη*. M. L. 5219 et 5220 a, **maenula*.

maeniānum, -i n. : -a appellata sunt a Maenio censore, qui primus in foro ultra columnas tigna proiecit quo ampliarentur superiora spectacula, F. 120, 1. Ancien (Cic.) ; conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 5220. Cf. *Maenia columnas, Maenium atrium*.

maerēō, -ēs, **maerui** (à peine attesté), **maestus**, **maerēre** : être affligé. Ancien (Enn.), classique. Le participe *maestus*, dont la parenté avec *maerēō* n'était plus sentie, a été traité comme un adjectif et muni d'un comparatif, d'un superlatif et d'adverbes : *maestē*, *maestiter*. Il a été de bonne heure condescendé par *tristis*, surtout en prose ; cf. Thes. VIII 46, i. 7 sqq.

Dérivés et composés : 1° *maeror*, -ōris m. : — est aegritudo *flexibilis*, Cic., Tu. 4, 8, 18 ; cf. l'emploi dans Att. 12, 28, 2 : *maerorem minui, dolorem nec potui, nec, si possem, uellem* ; 2° de *maestus* : *maestō*, -ās (Accius, Labérius) ; *maestitia* (rare à l'époque impériale) ; *maestitiūdō* (archaïque et repris par les archaïsants) ; *maestificus*, -ficō (tardif) ; *permaestus* (Dict. Cret.) ; *submaestus* ; *commareō* (Ital.), d'après *σλλυπέτο*.

Maerēō est un terme expressif, usité surtout en poésie à l'époque impériale. Non roman. Peut-être a-t-on évité la quasi-homonymie avec *maerō*.

On rapproche souvent *miser*, dont le vocalisme est autre et qui lui-même est sans étymologie. Pour la diphthongue, v. *aeger* ; pour l'alternance *ae/i*, cf. *acmulus* et *imitor*?

***maforte** (Gloss. ; variantes : *mafortēs*, *mafortia*, *mauors*, *mauortia*) : *matronale operitum quod in capite inponitur*. *Alibi per u inueni, mauortem*, lib. Gloss. ; cf. Thes. gl. emend., s. u. Attesté seulement à basse époque.

Sans doute d'origine sémitique ; cf. hébr. *ma'aforet* « vêtement de lin », peut-être par un intermédiaire grec.

māgālia, -um n. pl. (le singulier *māgāle* ne semble pas attesté en dehors des gloses) : huttes. *Quasi magaria, quia mager punica lingua uilla dicitur : erit ergo una lūtera commutata l pro r, magalia, tuguria, i. e. rotunda aedificiola in furnorum modum parua, quas alii casas uocant*, Plac., CGL V 82, 18. Mot punique ; cf. Plt., Poe., ProL. 86 ; v. Edw. Müller-Graupa, Philologus 85 (1930), 303 sqq. Cf. *map(p)ālia*.

magdalia (-liō, -lium), -ae f. : sorte d'emplâtre ronde. Terme tardif, tiré de gr. *μαγδαλία*, issu de *ἀπομαγδαλία*.

magida, -ae f. : grand plat pour servir à table. Emprunt au gr. *μαγίδα*, accusatif de *μαγῆς* ; déjà dans Varr., L. L. 5, 120. Spécialisé dans les langues romanes au sens de « pétrin », fr. dial. « maie », M. L. 5227 ; B. W. sous *pétrin*. Un doublet savant *magis*, -idis se trouve avec le sens de « pétrin » chez Marcellus Empiricus 1, 38 : *rasamen pastae quod in magide adhaeret*.

magira, -ae f. : art du cuisinier (Cat., Or. 84). De *μάγειρος* ; *magiriscium* : marmite (= **μαγειρίσκιον* (Plin.) ; *archimagirus*).

magister : v. *magis*, sous *magnus*.

magmentum : v. *macte*.

***mag-** ; **magnus**, -a, -um ; comparatif *māior*, c'est-à-dire *māior*, de **māg-yō-s*, superlatif *māximus*, -a, -um, *māximus* (fal. *maxomo*), de **mag-som-os* (l'*ā* est bref dans *magnus* ; dans *māximus*, l'*ā* à la même origine que dans *actus*) : « grand » (sens physique et moral), souvent avec idée accessoire de force, de puissance (cf. Svennung, *Unters. zu Palladius*, 486), de noblesse qui n'est pas à l'origine dans *grandis*, ce qui fait de *magnus* une épithète honorifique ou laudative de la langue « noble » : *dī magnī, uir magnus, maximus, magna eloquentia* ; cf. Cic., N. D. 2, 66, 167, *magna di curant, parua neglegunt*. Même sens dans les dérivés et composés (ceux-ci imités du grec) : *magnanimus* (= *μεγαλόθυμος, ψυχος*) ; *magnificus* ; *magniloquus* (= *μεγαλόφωνος*) ; *maiestās*, etc. Le neutre *magnum*, comme gr. μέγα, sert d'adverbe : *magnum clamāre*, mais rarement. *Magnus* s'emploie en parlant des mesures, poids, quantités, prix : *maximum pondus auri, magnum numerum frumenti, uim mellis maximam exportasse*, Cic., Verr. 2, 2, 72, § 176 ; de là l'emploi de *magnī, magnō* avec les verbes d'estime ou de prix : *magnī aestimāre, magnō uendere, emere, cōstāre*, etc. — Se dit aussi du temps : *homo magnus* ; *maior nātū* ; *maior* « l'aîné » ; *maiores* « les

ainsi, cf. Varr., L. L. 9, 16, et surtout « les ancêtres ». Dans des expressions analogues au fr. « grand-père, grand-mère » : *magnus socer, magna socrus, magna matertera, maior patruus, auunculus, etc.* *Magnus* est rare dans les langues romanes, où il a été supplanté par l'adjectif plus concret *grandis*, que la langue familière a préféré de bonne heure (ainsi l'auteur du Bell. Afric.). M. L. 5231; *maior* est conservé comme substantif. M. L. 5247; B. W. *maire*; irl. *britt. maer*; cf. *senior*.

Dérivés et composés : 1° *magnus* : *magnitūdō*, -inis f. (un exemple de *magnitās* dans Accius; un exemple, tardif, de *magnitiēs*); *magnārius* (époque impériale) « en gros » ou « en grand », *magnārius negotiātor*; *magnās-āis*; *magnāus*, -ī (tardif, Vulg.); cf. *μεγα-τῶν*, Sept.); *magnat*; *magnālia*, -ium; grandes choses, miracles (Tert., d'après *μεγαλεῖα*; cf. *minūtus*, *minūtālia*). Pas de verbe dénominal; pas d'adverbe **magnē*, que supplée un juxtaposé *magno opere*, de *magno opere*, proprement « avec grand travail, de toutes ses forces », dont le sens, comme celui de *ualdē*, *uementer*, s'est rapidement affaibli; *magnaeus* : *ἀρχαιογέρον* (Gloss. Philox.; la forme employée est *grandaeus*); *magnanimitas* (-*mis*) et *magnanimitās*, d'après *μεγάθυμος*, *μεγαδοφυλία* (Cic.); *magnidicus* (Plt.); *magnificus* et ses dérivés, M. L. 5230 a; *magniloquus* et ses dérivés; *magnipotentia* (tardif); *magnisonus*, -sonāns.

2° de *mai(i)or* : *maiestās* (formé sans doute d'après *honor/honestās*; toutefois, peut représenter une alternance ancienne, cf. *maiestas* s. u. *maia*), qui s'emploie au sens moral et avec valeur laudative, M. L. 5246 (britt. *maestawd*), sur *maiestās*, v. Dumézil, Rev. Phil., 1952, 7 sqq.; *maiusculus* : diminutif; cf. *plūs-culum*; *maiorinus* (époque impériale) : de la plus grosse espèce ou de la plus grande dimension; *maiorinus*, *maiorārius* (cf. *magnārius* et *minusculārius*). *Maiorinus* est demeuré, dans les langues hispaniques, au sens de « juge de district », M. L. 5249; *maiorō* (Gl.); *maiorātus*, -ūs. Cf. aussi *Māidrica* (et *Minōrica*), Isid. 15, 6, 44. L'a initial est bref, si la syllabe est longue par « position », comme dans *aiō*, etc.

3° de *māximus* : *māximē* : au plus haut degré, d'où « surtout, particulièrement », etc. Dans la conversation, s'emploie pour répondre affirmativement, comme *minimē* pour répondre négativement; *māximitās* (sans doute créé par Lucr. 2, 498 et repris par Arn. 6, 204); *māximātus*, -ūs (Inscr.) : dignité de la *Vestālis māxima*. M. L. 5445-5460.

Composés en *per-* : *permagus* (classique, mais rare; non attesté à l'époque impériale); *permagnificus* (Vulg.); *permāximus*.

magis adv. (et, avec chute de *s* final, *mage*) : plus, plutôt. Diffère de *plūs* en ce que celui-ci s'emploie surtout pour exprimer le nombre ou la quantité (*plūs* sert de comparatif à *multum*); cf. Cic., Leg. 3, 32, *uitiosi principes plus exemplo quam peccato nocent* « les mauvais princes nuisent davantage (causent plus de mal) par leur exemple que par leurs fautes »; *magis* signifierait « nuisent par leur exemple plutôt que par leurs fautes ». Mais la distinction, assez subtile, n'est pas strictement observée : on trouve *magis* ou *plūs diligē*, comme aussi *māximē* ou *plūrimum*. — *Magis* est l'ad-

verbe employé normalement en latin classique pour former les comparatifs périphrastiques, comme *māximē* adjectifs, dont le comparatif était inusité (type *strānus idōneus*), il s'est étendu à tous les autres, se substituant au comparatif en *-ior*, dont la valeur n'était pas nettement et allait s'affaiblissant. Dès Plaute, on trouve *magis opportūnus* (Mo. 574); *magis similis* (Am. 654) et même *mollior magis* (Au. 422). Cicéron emploie *magis quam*. De Or. 1, 190, *ars magis magna atque uber quam difficultas* et *obscura*. Mais, dans cet emploi, a subi la concurrence de *plūs*.

Magis est joint à *sed* avec le sens de « mais plutôt » pour indiquer une action qui s'accomplit de préférence à une autre; Enn., A. 272, *non ex iure manum conserutum, sed magis ferro / rem repetunt*. Il est arrivé ainsi à s'employer seul, avec cette valeur adverbative; cf. Sall., Iu. 85, 49 (c'est Marius qui parle à la plèbe); *neque quisquam parens liberis uti aeterni forent optant, magis uti boni honestique uitam exigerent*. — *Magis* est venu à remplacer *sed* dans la langue parlée et est passé dans les langues romanes avec ce double sens de « plus » (partiel) et de « mais » (général). M. L. 5228; B. W. s. u. Au sens de « plus », l'aire centrale du roman a passé à *plūs*, tandis que la région ibérique et la région dace demeuraient fidèles à *magis* (v. Bartoli, dans *Breviario di neolinguistica*, p. 114 sqq.). *Magis* peut être renforcé par un préfixe : *dēmagis* « ualdē magis », conservé en provençal et dans les langues hispaniques. M. L. 2546.

Dérivé : *magister*, -trī m., sans doute de **magist-tero-s*. L'étrusque a *macstr(na)*, *maestre(na)*, que Deecke et Cortsen ont rapproché de *magister*; cf. Leifer, *Stud. z. antiken Aemterwesen*, I, p. 136 et 242 sqq., et Mazzarino, *Dalla monarchia allo stato repubblicano*, 1945. Si le rapprochement est exact, il peut s'agir d'un mot d'emprunt, m. *populi*, m. *equitum*; cf. Varr., L. L. 5, 14, 82, *magister equitum, quod summa potestas huius in equites et accensos, ut et summa populi dictator, a quo is quoque magister populi appellatus*, et les rapprochements indiqués par Goetz-Schoell, ad loc. Le mot, dont le sens général est « maître, chef », appartient d'abord à la langue du droit et de la religion : m. *sacerōrum*, m. *Aruālium*, etc., et a pris toute sorte d'acceptions suivant les catégories auxquelles il s'appliquait, armée, marine, magistratures civiles, école, vie privée, etc. Cf. m. *uicōrum*, m. *conuuii*, m. *lūdi*, et tout simplement *magister* « maître d'école », et par suite « professeur, qui enseigne »; et, de là, « instigateur » (comme *auator*). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5229. Celtique : irl. *magister*, gall. *meistr*, etc., et germanique : v. h. a. *meistar*.

Dérivés : *magistra* f. : maîtresse, directrice; *magisterium* n., M. L. 5230; *magist(er)ō*, -ās (rare), « *regere et temperare est* », P. F. 139; 5, peut-être formé sur *ministrāre*, dérivé usuel et classique de *minister* (cf. *ministrāre*, etc.); *magistrātus*, -ūs (*magistrātus* Lucrèce, CIL I^o 401) m. : proprement la « maîtrise » du peuple (m. *populi*) et, par suite : 1° charge de magistrat; 2° le magistrat lui-même (cf. *exercitūs*); *magistrālis*, -e (tardif); *magistrārius* (d'après *praetoriānus*, etc.); *magistrās*, -āis (tardif, d'après *optimā*)

magisterium, -riālis (tardifs), ce dernier d'après *διδασκαλεῖον*. Composés : *com-*, *ex-*, *pro-*, *sub-magister*; *choromagister*, *lūdi-*, *pseudomagister*; *uicomagister*; *magistromētricius*, tous tardifs, en partie faits sur des dérivés grecs.

La formation de *magis* est étonnante. On attendrait *maius* (c'est-à-dire *maiius*), de **mag-yō-s*. Le degré réduit *-is-* de comparatif qu'on a dans les superlatifs gr. *πλεῖστος*, got. *maists*, n'existe ailleurs que s'il y a un autre suffixe. *Magis* doit donc être une adaptation, sous l'influence de *magnus*, d'un ancien **mais* correspondant à osq. *mais* « magis » de la table de Bantia; l'explication de osq. *mais* par un ancien **magyos*, cf. lat. *mai(i)us*, est exclue par le superlatif osq. *maimas* « maximae » et par ombr. *mestru* (féminin) « maior », qui supposent d'anciens **mais*. Il y avait sans doute en indo-européen occidental supplétisme entre un ancien positif du groupe de **meg-* et un « comparatif » du groupe de **mē-*, **mō* (irl. *már*, gall. *mawr* « grand », comparatif v. irl. *mōa* « plus grand »), à en juger par le type germanique de got. *mikils* « μέγας », *mais* « μάλλον ».

Lat. *magister* est formé comme ombr. *mestru* « maior », de même que *minister* est à rapprocher de osq. *minstreis* « minōris ». L'accumulation des suffixes est pareille à celle qu'on observe dans le type *interior*, *exterior*, mais en succession inverse. Toutefois, cette étymologie est contestée; et l'existence de la forme étrusque citée plus haut est troublante. Accommodation latine d'un mot d'emprunt?

Quant à la forme *magnus*, elle résulte, comme *mikils* en gotique et comme *μεγάλη*, *μεγάλα* en grec, d'un élargissement de l'adjectif radical conservé dans : hitt. *mekki* « nombreux » (nominatif pluriel *meqqasē*), gr. *μέγα* (sur quoi a été fait *μέγας*), v. isl. *mjök* « beaucoup », arm. *mec* « grand » (instrumental *mecaw*), alb. *mad* « grand », tokh. *Imakā*. L'addition d'un suffixe secondaire **no-* a entraîné le vocalisme radical zéro, d'où **mōg*. En védique, *mahā*, *māhi*, d'accord avec arm. *mecaw* (instrumental, a issu de *ā*) et gr. *μέγα*, montrent le caractère dissyllabique de la racine; le *h* est une innovation que ne présente, du reste, pas skr. *majmán* « grandeur ».

V. aussi l'article *Māia*.

magnēs, -ētis adj. et subst. m. : emprunt attesté depuis Cicéron, Lucrèce, Varron au gr. *μαγνηγ*, latinisé partiellement (acc. *magnētem* dans Cic.).

**magulus*, -lum : *Peribomius nomen archigalli cinaedi, quem magulum conspurcatum dicimus, qui publice impudicitiam professus est*, Schol. Iu. 2, 16. Pas d'autre exemple du mot, dont le sens est douteux; certains ont fait un masculin *magulus* diminutif de *magus*; d'autres, un neutre *magulum* et rapprochent la glose : γνάθος, τὸ μέγυλον (Gloss.). Mais les formes dialectales italiennes qu'on invoque à l'appui de ce dernier sens peuvent s'expliquer autrement que par un primitif **magulum*; cf. M. L. 5235.

magus, -ī m.; *maga* f. : mage. Emprunt attesté depuis Cicéron au gr. *μάγος*. Conservé dans le composé *aga. dymaga*. Employé aussi comme adjectif.

Dérivés : *magicus* = *μαγικός*, M. L. 5237 et 5226; *magia* = *μαγεία*, M. L. 5225.

maia : *medica uel obstetrix*, CGL III 9, 33. Transcription du gr. *μαῖα* (cf. *iātrōmēa*). Demeuré en roumain. M. L. 5244.

Māia (= *Maia*); *Māius* : *Maïum mensem Romani a Maïia, Mercurii matre, quam deam uolunt, uel a maiori-bus... uocauerunt*, Plac., CGL V 82, 83; cf. Varr., L. L. 6, 33, et les témoignages réunis par Goetz-Schoell, ad loc. *Māia*, qui est dite aussi *Māiestia* (Piso ap. Macr. 1, 12, 18, forme « étymologique » forgée pour expliquer *Māia*), est une vieille divinité italique, fille de Faunus et femme de Vulcaïn, cf. Macr. 1, 12, identifiée plus tard à la divinité grecque de même nom, fille d'Atlas et de Pléioné, mère d'Hermès, qui est une des Pléiades; cf. Vg., Ae. 1, 297 et G. 1, 225. C'est elle qui a donné son nom au mois de mai, *māius* (cf. osq. *Ma is Mais*), conservé dans les langues romanes. M. L. 5250; en celtique : irl. *mái*, etc., et en germanique : v. h. a. *meio*, all. *Mai*. *Māius*, *Māia* peuvent représenter **magio-s*, *magia* (cf. *aiō*) et s'apparenter à *magnus*, comme, du reste, les Latins l'avaient déjà vu; cf. Cornelius Labeo ap. Macr. 1, 12, 19, *Maïam... terram esse hoc adeptam nomen a magnitudine sicut et Mater magna in sacris uocatur*. Le rapport de *Māius* avec *maestus* « *lingua osca mensis maius* », P. F. 121, 4, est obscur.

māialis (= *maialis*) : porc châtre, porc gras; cf. Varr., R. R. 2, 4, 21, et : *porcus pinguis quod deae Maiae sacrificatur quasi matri Mercurii*, Isid., Lib. Gloss. 473, et Scal., CGL V 604, 44. Étymologie populaire? Attesté depuis Titinius; rare. M. L. 5245.

Dérivé : *māialina* (sc. *carō*), Gloss.

māiestas; *māior* : v. *magnus*.

maïuma, -ae f. : sorte de jeux spéciaux aux provinces orientales de l'Empire. Tardif (Lydus, De Mens. 4, 80, p. 133, 1, et Cod. Theod.). Cf. Ματωμαῖς, « appellatio urbium maritimarum Syriae ». Mot syriaque.

Māius : v. *Māia*.

māla, -ae f. (usité surtout au pluriel *mālae*) : mâchoire (supérieure) et « parties supérieures des joues »; la mâchoire inférieure se disant *maxilla*. Cf. Celse 8, 1, *maxilla est mobile os, malae cum toto osse, quod superiores dentes excipit, immobiles sunt*; et Plin. 11, 157, *infra oculos malae homini tantum, quas prisci genas uocabant*. Mais la distinction entre *māla* et *maxilla* n'est pas observée, et *maxilla* s'est dit également de la mâchoire supérieure : *maxillae superiores*, Plin. 11, 159, et s'est substitué à *māla* à partir de Celse lui-même. De *maxilla* dérivent *maxillāris* : -ēs *dentēs*, et *maxillō* glosé στρομοκονῶ (sans exemple).

Māla (Enn., Plt.) est plus anciennement attesté que *maxilla* (Cic.), mais n'est pas représenté en roman, où sont demeurés *maxilla*, -āris. M. L. 5443, 5444. De *māla* : *mālātus*, glosé *maxillātus*, CGL II 126, 25.

Pour la forme, cf. *āla* : *acilla*. Aucune étymologie sûre.

malacus, -a, -um : emprunt au gr. μαλακός (Naev., Plt.). Dérivé : *malacissō*, -ās. Les langues techniques ont

aussi emprunté *μαλακία* dans le sens de « calme plat » (de la mer) et de « inertie, atonie » (de l'estomac). M. L. 5254. Cf. *malaxō*.

malandria, -ae f. : abcès au cou des bêtes de somme (Plin., Chir., Marc.).

Dérivé : *malandriōsus*, M. L. 5255. Déformation populaire de *μελάδρον* « cœur du chêne »? (Keller).

malaxō, -ās : emprunt au gr. *μαλάσσω*, formé sur l'aoriste (comme *campō*; v. ce mot). Rare et populaire; cf. Gell. 16, 7, 7. Premier exemple dans Labérius; *malaxatiō* (tardif); *commalaxō*.

malignus : v. *malus*.

***malina, -ae f.** : flot montant (Marcel.). Gaulois?

malleus, -i m. : 1° maillet (= gr. *σφύρα* déjà dans Plt., Cat.), marteau; 2° morve, maladie du cheval (Végèce). Dans ce dernier sens, *malleus* semble une adaptation populaire du gr. *μάλις*; cf. aussi *mallō*. Panroman. M. L. 5268; B. W. *mail*. Diminutif : *malleolus* : 1° petit maillet; 2° projectile, en forme de maillet, destiné à mettre le feu aux vaisseaux, aux ouvrages de l'ennemi, etc.; cf. P. F. 119, 12; 3° crossette de vigne ou de tout autre arbre (d'où *malleolaris* dans Colum.). M. L. 5267 et 5267 a. Autres dérivés : *malleātus, malleātor, commalleō, -iō* (Grom.). — V. l'article *marcus*.

Mot technique de forme populaire, à gémée intérieurement, qui rappelle v. sl. *mlatiŕ, r. mōlot* « marteau » (v. Niedermann, IF 15, 116); on cite aussi v. isl. *miplnir* « marteau de Thor ».

mallō, -ōnis m. : 1° tige sèche des oignons; 2° tumeur au genou des chevaux. Le mot ne se trouve que dans les auteurs vétérinaires, avec les deux sens. Cf. CGL V 307, 5, *mallon* : *inflatus tuber sine dolore*. L'emprunt au gr. *μαλλός* « touffe de laine » qu'on trouve dans Caton sous la forme *mallus* ne se justifie guère ni pour la forme, ni pour le sens. V. le précédent.

***mallus, -i m.** : jugement. Mot germanique latinisé (Lex Sal.). De là : *mallō, -ās, mallobergus*. M. L. 5268 a. Cf. *manniō*. V. h. a. *mahal*.

malluuium, -i n. (*malluuiāe, -ārum f.*) : cuvette, bassin pour se laver les mains, gr. *χερόντιον*. Cf. P. F. 153, 13, *malluuium dicitur quo manus lauantur*; *malluuiāe quibus manus sunt lotae*; *pelluuiāe quibus pedes*. Certains différencient *malluuium* « bassin » de *malluuiāe aquae* « eau du bassin », mais la distinction ne semble pas fondée. Cf. *balneum* et *balineae*. Composé ancien qui n'est pas attesté en dehors de Festus; cf. *manīēle*.

De **man-lauuium*. V. *manus* et *lauō*.

mālō : v. *uolō*.

mālobathrum : malobathre. Transcription du mot grec, lui-même venu du sanskrit. V. André, s. u.

maltha : Non. 37, 6, *-as ueteres molles appellari uoluerunt, a graeco, quasi μαλακός. Lucilius lib. XXVII (38)* :

insanum uocant quem maltam ac feminam dici † uidet,

Sans doute emprunté au gr. *μάλαθα*, qui désigne un enduit mou (cf., dans ce sens, Plin. 2, 235 et 36, 181),

d'où *malti(h)ō, -ās*; et aussi un poisson de mer à chair molle. M. L. 5271.

malua, -ae f. : mauve. M. L. 5274; et germanique; v. angl. *mealuē*, etc.; celtique; britt. *malw*.

Dérivés : *maluāceus, -a, -um*, attesté depuis Cic.; *maluella* : molochina, Isid. 19, 22, 12; *maluauiscus* « guimauve » (Ps.-Ap., Isid., Gl.); v. Sofer, p. 130, et M. L. 5275, *malua hibiscus*.

Cf. gr. *μαλάχη, μαλόχη* et, chez Épicharme, *μολόχα*. On ne saurait poser un original indo-européen en partant de ces formes. Comme beaucoup d'autres noms de plantes (v. *laurus, menta*, etc.), sans doute mot pris à une langue méditerranéenne.

malus, -a, -um : mauvais, méchant. Usité de tout temps. Le comparatif et le superlatif sont empruntés à une autre racine; v. *peior*. Substantivé, *malum n.* : le mal (physique ou moral); et spécialement « le châtement, la correction » : *dabunt malum Metelli Naevio poetae. Malum* sert aussi de juron ou d'injure. Adverbe : *mālē*. S'oppose à *bonus, bonum, bene*.

Dérivés et composés : *malitia f.* (-*tiēs*, Ital.) : *uersuta et fallax nocendi ratio*, Cic., N. D. 3, 30, 75. Cor. répond plutôt à *κακοσυργία* qu'à *κακία*, cf. Cic., Tu. 4, 15, 34; *malitiōsus*; et *malitiōsitas* (Tert.); *malitās, -ātis* (Dig. 4, 2, 5?; lecture douteuse). Ne semble pas autrement employé, malgré l'existence de *bonitās*; par contre, **bonitia* n'existe pas; *malātus* (Gl. cf. *bonātus*); *malignus* : d'un mauvais naturel (de *maligno-s*, cf. *benignus, priuignus*), « méchant »; et, comme notre mot « méchant », s'emploie au sens de « chiche, avare »; cf. Vg. A. 6, 270, *sub luce maligna*; 11, 525, *angustiaeque ferunt fauces aditusque maligni*. Substantivé dans la langue de l'Église : *malignus = diabolus*. Dérivés : *malignitās* et *malignō, -ās* (-*gnor*), langue de l'Église.

male sert de premier terme à de nombreux composés, qui sont d'anciens juxtaposés : *maledictus = κακὴγορος, maledicō, -is* (et *remaledicō*, Suét.); *malefaciō, malefaciō, -ficiū, -ficiō* = *κακοῦργος, -γία*; *malesuādus, etc., maleuolus, -uolēns = κακὸβουλός; malicordis, glosē πονηροκάριος, etc.* Il se joint aussi, comme le grec *κακῶς*, à des adjectifs dans le sens du préfixe négatif : *male sānus = insānus, male fidus = infidus, perfidus*. Virgile emploie déjà *male numen amicum* au sens de *numen inimicum*, A. 2, 735. Les gloses ont *malebarbis, malibaribus (= imberbis), maleformis, malegrātus (= ingrātus)*. On voit se substituer à un préfixe usé *in-, im-*, une formation nouvelle et plus expressive; v. cf. Wacker-nagel, *Forles*. II 255, l'emploi de *bene* dans *bene magnus, etc.* Sont demeurés dans les langues romanes : *malus, M. L. 5273; male, 5257; malignus, 5266; malitia, 5266 a; maledicere, 5258; *malefactoria, 5259; *maleficare, 5261; maleficus, maleficium, 5263*, représentés et par des formes douteuses, 5263, 5262; *male habitus, 5264; *malifatus, 5265 a; B. W. mauuais, malesapius* : maussade.

Le celtique a les mots d'Église : irl. *maldachaim, maldacht* « *maledicō, -dictiō* »; de même le bretonique; cf. *bendith* « *beneficitiō* ».

Étymologie incertaine. L'osque *dolud malud* « *dolō malō* », *perum dolom mallom* « *sine dolō malō* » de la

Table de Bantia peut provenir du latin; le sens de *malus* est contesté. On a rapproché arm. *melk*, gén. *melac* « péché », lit. *mēlas* « mensonge », irl. *mellaím* « je trompe », gr. *μελέος* « vain », av. *mairyā-*, épithète d'êtres mauvais. Mais aucun de ces mots n'a le sens précis de lat. *malus*, et l'hypothèse d'un ancien terme religieux n'est pas appuyée par les emplois de l'adjectif en latin.

***mālus, -i f.** : pommier (Varr.); *mālum, -i n.* : pomme (déjà dans Plt.).

Dérivés : *mālinus; mālifer* (= gr. *μηλοφόρος*); *māliorium* : écorce de grenade; *mālogrānātum* « grenade »; *mālutum*, doublet de *mēlutum*; *mālārium*; *pōmārium* (Gloss., Lex. Sal.); *mālētum* (Suét.). Sens doute aussi *mālum terrae* « cyclamen » et « mandragore » (Ps.-Ap., Orib., Diosc.).

Mālus semble être refait sur *mālum*, sans doute emprunt au gr. *μήλον*, dor. *μάλον*, qui a remplacé le nom itaque de la pomme; cf. *Abella. Mālum* a servi à désigner tous les fruits à pépins ou à noyaux, par opposition à *nux*; cf. *mālus grānāta*; André, *Lex.*, s. u. Les langues romanes, qui n'ont pas de représentants de *mālum*, en ont d'un emprunt postérieur à la forme de *κομήν*, d'où *mēlum*, qui semble déjà attesté dans Pét., Sat. 56, 8, par exemple it. *melo*, log. *mela*, M. L. 5272; cf. *mēlāta* (Orib.) « compote de pommes », d'où **melimēlāta*, dérivé hybride du gr. *μελίμηλον* « marmelade » (v. Woch. f. kl. Phil. 34 (1917), 650 sqq.), esp. *mermelada*. Martial, 13, 24, a *melimēla*; sur *mēlofolia*, v. Plin. 15, 52; sur *mālomellum* (-*lus*), hybride tardif, v. Isid. 17, 7, 5, et Sofer, p. 100. Dans d'autres langues, telles que le français, c'est *pōmum* qui s'est spécialisé dans le sens de « pomme »; v. B. W. s. u. — S'autorisant de hitt. *maḫlan* (accusatif singulier), Cuny, dans Rev. hittite et asiatique, I, p. 31, a admis que **mālo-* serait indo-européen; mais *mālan* signifie non pas « pommier », mais « cep de vigne »; et, en tout cas, le rapprochement du mot hittite, quelle qu'en soit l'importance, ne prouve pas que le mot **mālo-* ait existé hors de la région méditerranéenne.

***mālus, -i m.** : mât de vaisseau; toute pièce de bois dressée verticalement. Déjà dans Ennius, technique. Non roman.

Si l'on rapproche v. isl. *mastr*, v. h. a. *mast* « mât » et, avec M. Thurneyssen, irl. mod. *maide* « bâton », m. irl. *ad-mat* « bois de construction », il faut partir de **mādo-* et supposer que le l est issu de *d*; les conditions de ce traitement l, dont le latin offre d'autres exemples (v. *lacruma, solium; oleō* : *odor*), sont obscures. Ici, une influence de *pālus* est possible.

Māmers, Māmerus : v. *Mārs*.

mamma, -ae f. : « nourrice, maman » et « mamelle »; d'où « protubérance en forme de mamelle » (Plin. 17, 118). Mot du langage enfantin; cf. Varr., *Cato uel de pueris educandis* (14) ap. Non. 81, 4, *cum cibum ac positionem buas ac pappas uocent, et matrem mammam, patrem itam*. Terme de tendresse qui désigne aussi la grand'maman. Se retrouve dans gr. *μάμμα, μάμη; μαμμάδος, μάμηνα αἰτείν, μαμμόρηπος*; et CGL V 115, 10, *mamme* (= *μάμη?*) : *moia, i.-e. auia*. L'irlandais a *mam* « maman » et *maimne* « mère nour-

ricière », l'albanais *meqe* « mère ». A côté, il y a un type à voyelle longue : bulg. et russe *mama*, pol. *mama*, lit. *momā* « maman » et v. h. a. *muoma* « tante maternelle ». Sur le groupe de v. h. a. *amma*, v. lat. *amma* (avec l'observation générale) et *amita*. Le sens et la forme des mots de ce genre sont instables.

Diminutif : *mamilla* : mamelle, tette; robinet (Varr., R. R. 3, 14, 2). Usité de tout temps. Les langues romanes ont gardé *mamma* au sens de « maman », réservant le sens de « sein, mamelle » à *mamilla*, M. L. 5277 et 5276; cf. aussi ags. *mamme*; irl. *mamn*.

Dérivés et composés : 1° de *mamma* : *mammō, -ās* : donner (ou prendre) le sein, M. L. 5277 a; *mammālis*; *mammātus*; *mammeātus* (Plt., Poe. 393, de **mammea*?) ; *mammōsus*; *mammula*, cf. M. L. 5277 b, *mammula*; *mammicula*; *Mammaea, Mammius, Mam(m)ulēius*; *Oinumama = Vnimamma*, traduction de *Ἀμαζών, CIL 1^o 566* (à Préneste); *bimammus* (Plin. 14, 40, b. uitis); *būmammus*, q. u.; *multimammia* (*Diāna, Jér.*). †

2° de *mamilla* : *mamillātus, -nus* (Plin., m. *ficus*); *mamillāris*; d'où *mamillāre n.* : soutien-gorge.

mamphūla, -ae f. : *panis Syriaci genus quod, ut ait Verrius, in clibano antequam percoquat, decidit in carbonibus cineremque*, P. F. 126, 11. Un exemple de Lucilius, Sat. 1250. Sans doute pour **mampūla* d'une racine *mpl* « tomber » attestée en hébreu et en araméen.

***mamphur** ? : *appellatur loro circumuolutum mediocris longitudinis lignum rotundum, quod circumagunt fabri in operibus tornandis*, P. F. 117, 32. Terme technique, sans doute dialectal, auquel devait correspondre une forme latine **mandar* que supposent certains dérivés romans. *Mamphur* lui-même est peut-être une corruption d'un terme osque **mamphar, *manfar*; cf. Ernout, *Élém. dial.*, et M. L. 5278; Jud, Arch. f. d. Stud. d. neueren Spr. 124, 403; et Thes. s. u.

Māna : v. *mānis, mānus*.

mānālis : v. *mānō*.

manceps, -ipis m. : terme technique du droit; proprement « celui qui prend en main » (quelque chose pour en devenir l'acquéreur ou en revendiquer la possession); cf. P. F. 137, 12, *manceps dicitur qui quid a populo emit conduciue, quia manu sublata significat se autorem emptionis esse*. De là *mancipium, -i n.* : 1° mancipation, fait de prendre en main (pour l'acquéreur d'un objet; cf. Gaius, Inst. 1, 119 sqq.; May-Becker, *Précis*, p. 117 sqq.); 2° au sens concret « chose acquise en toute propriété, propriété », et spécialement « esclave ». C'est ce sens dérivé de *mancipium* qui a donné sans doute naissance à la glose *manceps dictus quod manu capiatur*, P. F. 115, 19, à moins d'admettre qu'il y ait eu deux *manceps*, l'un actif, de **man-cap-s*, cf. *auceps*; l'autre passif, de **mancaptos*, cf. *deinceps, menceps*.

Dérivés : *mancipō, -ās* (*mancupō*) « vendre, aliéner par mancipation », d'où, à l'époque impériale, *mancipātus*, devenu synonyme de *seruus*; *mancipatiō*, etc.; *ēmancipō* : émanciper, mettre hors de tutelle; et « aliéner »; cf. P. F. 67, 20, *emancipati duobus modis intelleguntur : aut hi qui ex patris iure exierunt, aut hi qui aliorum fiunt dominii, quorum utrumque fit*

mancipatione. M. L. 2856? — *remancipō* (Gaius, Fest.); *manipiolium* (tardif).

Mancipium, attesté depuis Plaute, est demeuré en provençal et dans les langues hispaniques avec le sens de « valet, garçon », M. L. 5284; *emancipāre* a pris en galicien et portugais le sens de « dételer des bœufs ». M. L. 2856.

Pour *man-*, cf. *man-dō*, *man-tēle*, *man-suētus*; v. *manus*.

manciola, -ae f. : diminutif de *manus*, dans Laevius ap. Gell. 17, 7. M. L. 5283.

maneus, -a, -um : manchot, infirme de la main; cf., Dig. 21, 1, 12, *sciendum scaevam non esse morbosum praeterquam si imbecillitate dextrae ualidius sinistra utatur; sed hunc non scaevam, sed mancum esse dicimus*. Puis, plus généralement, « mutilé, estropié ». Attesté depuis Plt. Demeuré dans les langues romanes sous forme d'adjectif et dans le verbe dérivé du type it. *man-care* « manquer ». M. L. 5285; B. W. *manchot*; germanique : m. néerl. *mank*, ags. *bemancian*.

Le bret. *manc* « manchot » peut être emprunté au français.

emancō, -ās : rendre manchot (Labien. ap. Sen. Contr. 5, 33, 24); *mancaster* (Gl.); *mancaius* (Lex Sal.); *dēmancō* (Greg. Tur.).

De **man* + *ko-s*, avec un suffixe caractéristique des tares physiques; cf. *caecus* et *peccāre*?

mandō, -is, -di, -sum, -ere : mâcher (*dē animalibus*); de là « manger gloutonnement, dévorer » et, à partir de Pline (28, 101, 212), « manger » (comme *mandūcō*).

Dérivés et composés : *mandō*, -ōnis m. : glouton (Lucil.); *mandibulum* n. (-bula f.) : mâchoire(s) (post-classique); *com-*, *prae-*, *re-*, *super-mandō* (tous tardifs); *mandūcus* m. (cf. *cadūcus*); *mandūcō*, -ōnis « le baffleur », personnage à la fois terrible et grotesque, sorte d'ogre, devenu bouffon d'atellane; cf. P. F. 115, 20, *manduci effigies in pompa antiquorum inter ceteras ridiculas formidolosaeque ire solebat magnis malis et late dehiscens et ingentem sonitum dentibus faciens, de qua Plautus ait* (Ru. 535) : « *Quid si aliquo ad ludos me pro manduco loquem?* — *Quapropter?* — *Quia pol clare crepito dentibus* ». De là *mandūcō*, -ās (*mandūcō*, Lucil., Afran., Pomp.) : « jouer des mâchoires », qui dans la langue populaire s'est substitué à *edō*, *esse*. Exemple d'une expression forte et imagée se substituant à une expression devenue abstraite et usée; en même temps de remplacement d'un verbe irrégulier par un verbe régulier. *Mandūcō*, d'abord uniquement chez les comiques ou les satiriques, apparaît à la fin de l'époque républicaine dans Varron, R. R. 3, 7, 9, et il a pénétré dans la langue de la bonne société : Auguste l'employait; cf. Suét., Aug. 76; il est demeuré dans les langues romanes. M. L. 5292; B. W. *manger* (la péninsule hispanique a gardé *com-edō*, qui est expressif grâce à un préverbe et dont la forme a été normalisée, de manière à échapper à l'anomalie de *edō*, *esse*). Dérivés : *mandūcātor*, M. L. 5293; -*tiō*, -*bilis* (tardif, trad. βράσιμος); *com-mandūcōr* (Lucil.); *dē-*, *super-mandūcō* (tardifs).

A *mandō* se rattache l'adjectif *māsiūcus*, glosé *edāx*, P. F. 123, 1, issu sans doute de **ma(n)s-ūcius*, forme dé-

siderative (l. *māsiūcus*?), d'où provient *māsiūcō*, -ās « mâcher » (Pelag.). Pour *mas(s)ō*, *mānsō* « mâcher », v. ce mot.

Mot expressif, à vocalisme radical *a*. Le rapport avec gr. μάθειαι « γνάθοι » (Hés.), μάστομαι « je mâche », μαστάω « je mâche », hom. μάσταξ « bouche » et « pâ-lée » et avec μέστοκα τὴν μεμασμένην τροφήν (Hés.) μασούσθαι « μασόθου βραδέως » (Hés.) est indéterminable. Cf. m. gall. mant et v. h. a. *ga-mindil* « mors »?

mandō, -ās, -āui, -ātum, -āre : confier (alqd alicui), recommander à; donner mandat à, charger quelqu'un de; enjoinde à (= gr. ἐντέλλω); en particulier « charger quelqu'un d'annoncer » et « faire savoir » (époque impériale). Ancien (Enn.), usuel, classique. M. L. 5286.

Dérivés et composés : *mandātiō*, -tor, -trix, -tōrius, -rium (= ἐντολή, -λασίον); *mandātus*, -ūs (usité à l'ablatif, comme *iussū*, Cic.); *mandātum*; *mandātārius* (Dig.); *mandātēla* (Gaius, d'après *tūtēla*); *mandātūus*, terme de grammairie (cf. *imperātūus*).

amēndō : éloigner, reléguer; *amēndātiō*, joint par Cic., S. Rosc. 44, à *relēgātiō*; *admāndō* : mander près de soi (Not. Tir.); *commāndō*, composé d'aspect « déterminé » : recommander, confier (souvent joint à *crēdō*, *concrēdō*, *committō*); recommander quelqu'un, cf. Cic., Fam. 13, 54, *antea studiose commendabam Marcellum, d'où incommēndātus* (Ov.); quelquefois « commander » (par litote). A l'époque impériale, par affaiblissement de sens, « rappeler, invoquer, monter » (Tert.). Demeuré dans les langues romanes, surtout avec le sens de « commander ». Cf. M. L. 2084, *commendāre* (-*man*-); britt. *cymmyri*.

dēmandō (premier exemple dans T.-L., surtout fréquent dans Suét.) : remettre, confier. Demeuré dans les langues romanes, où, sauf en roumain, il a pris le sens de « demander », M. L. 2547; *dēmandātiō* « instruction, ordre » (depuis Tert.); *praemandō* : recommander, ordonner par avance; *remandō* (bas latin) : répéter une recommandation, notifier en réponse. Ces verbes ont, à leur tour, fourni des dérivés du type ordinaire, ainsi : *commēndātiō*, -tor, -dābilis, -dātūcus; *incommēndātus*. V. aussi M. L. 3023, **exmandāre*. De *mandātum* : irl. *mandail*.

L'étymologie *man(um)dō* « mettre en main » convient bien au sens (cf. *mandāre* = *in manus dare*, Plt., Men. 783) et trouve un appui dans les expressions grecques ἐργαίσιω, εἰς χεῖρα τίθειαι, mais on attendrait **mandere*, comme *uendere*, etc. Y a-t-il eu changement de conjugaison, comme dans *fordere* en face de *fordere*, etc., ou influence de *lēgāre*, *lēgātum*, de sens voisin? Il est difficile d'admettre que *mandāre* soit dû au souci d'éviter une homonymie avec *mandere*, et l'hypothèse d'un dénominateur tiré d'un adjectif composé **man-do-s* est en l'air.

Lorsque *a*, de même, *manafum* « mandāui », a manafed « mandāuit ». Pour le caractère rituel de certains mouvements faits avec la main, v. *manus* et les rapprochements germaniques : v. angl. *mund*, v. h. a. *munt* « main » et « protection » et irl. *montar*, *muinter* « épouse légitime » (celle qui est sous la main, c'est-à-dire sous la protection); v. d'Arbois de Jubainville, Rev. celt., 25, 2 sqq.†

mandūcō : v. *mandō*, -is.

mānē n. indéclinable (féminin à basse époque; cf. ital. *mane*) : matin; et adverbe « matin, de bon matin »; dans cette acception a un doublet archaïque *māni*, locatif-ablatif, cf. Plt., Amp. 253. Renforcé à basse époque par *dē* : *dēmāne* (Vulg.), demeuré dans les langues romanes avec le sens de « demain », M. L. 5294 et 2548; cf. aussi **manearna*, M. L. 5295. Panroman. Celtique : irl. *main*. *Māne* est le neutre de l'adjectif *mānēs*, doublet de *mānus* « bon » (v. ces mots), qui, appliqué à l'expression du temps, s'est spécialisé dans le même sens que fr. « de bonne heure », all. *bei guter Zeit* : Varr., L. L. 6, 4, *dici principium mane... quod bonum antiqui dicebant manum, ad cuiusmodi religionem Graeci quoque, cum lumen affertur, solent dicere φάος ἐπιθῆναι*. Cf. *mātūrus*, *Māiūta*, *mātūtinus*, qui a remplacé *māne* dans le sens de « matin », *Summānus*, sous *mānis*.

Mānius : surnom italice « ab eo quod mane quis initio natus sū »? P. F. 135, 26; ou bien dérivé de **mānis* (-*nus*) « bon »?

mānicō, -ās (latin de l'Église) : se lever matin = ὀρθρίζω; conservé en roumain, M. L. 5301. Sans doute d'après *albicāre*, *rubicāre*. Tardif : *mānicāiō*.

maneō, -ēs, **mānsī**, **mānsūm**, -ēre (un ancien supin **mantum* est attesté indirectement par les formes d'itératifs archaïques *manō*, -ās « saepe manēre », F. 118, 1; *ommentāns* (Liu. Andr.) « saepe obmanēs », F. 208, 3; cf. *meritō*, *putiō*) : 1° rester (sens absolu), d'où « demeurer, séjourner » (cf. μένειν); 2° attendre (sens transitif). Ancien, usuel, M. L. 5296; B. W. *manoir*. Celtique : irl. *manér*, bret. *manout*?

Dérivés et composés : *mānsiō* : fait de rester ou de séjourner (Tér., Cic.); lieu de séjour (*pecorum mānsiō*; *mānsiō equōrum* = ἵπποστάσιον), halte, étape (époque impériale) et par suite, avec développement de sens concret (cf. *legiō*), « maison » (où l'on fait étape), *mānsiō habēns tria tecta* : τριστεγα (Gloss.). *Mānsiō* s'est conservé à la fois dans le sens de « étable, abri pour les troupeaux » et de « maison » (où il a, avec *casa*, supplanté *domus* et *aedēs*), cf. M. L. 5311; B. W. s. u., et a fourni de nombreux dérivés attestés directement ou par les langues romanes : **mānsiōnāta*, M. L. 5313; **mānsiōnāticus*, 5314; **mānsiōnile*, 5316; *mānsiōnārius* « de passage », -*um coniugium*, Fulg.; subst. *mānsiōnārius* m. : *ostiārius*, qui custodit aedem (Gloss.), conservé dans les langues romanes avec le sens de « serviteur », M. L. 5312; *mānsiuncula* (Vulg.) : petite loge, chambre; *mānsor*, -ōris; *mānsōrius* (tous deux dans Aug.); cf. aussi M. L. 5322, **mā(n)sūm*; 5323, *mā(n)sūra*; 5318, **mā(n)suārius*; *mānsiō*, -ās (époque impériale, substitut de *manō*); *circum-*, *com-maneō* (= συμμένω, συνοικῶ), comme *commoror*; *immaneō* : rester dans (tardif et rare; calque de ἐμμένω); *intermaneō* : rester parmi (Luc.); *permaneō* : rester jusqu'au bout, M. L. 6417; *permānsiō* (Cic.); *remaneō* : rester en arrière, demeurer, M. L. 7194; *remānsiō* (Cic.), *remānsor* et *subremaneō*; *ēmaneō* : rester dehors, dépasser les limites d'une permission (terme de la langue militaire comme *remānsor*; de là *ēmānsor*, *ēmānsiō*). De *manēs*, la langue philosophique a tiré *manentia* (St Aug.) pour traduire μόνῃ, στάσις.

L'a n'est passé à *i* en aucun cas, grâce à quoi il n'y a pas eu conflit homonymique avec *ē-mineō*.

Il est douteux qu'il y ait eu un présent radical indo-européen, car gr. μένω « je reste » est isolé; le présent à redoublement μένωω a une valeur « déterminée ». L'*ē* de *manēre* a peut-être son correspondant dans le parfait gr. μεμνήκα; le latin a recouru à ce type faute d'avoir un présent radical ancien; *mānsūm* a été fait sur *mānsī*, qui est évidemment secondaire. L'arménien a une forme en -*a*- (suffixe -*ā*-; et la racine a un degré long *ē*) : *manam* « je reste ». En indo-iranien, il n'y a pas non plus de forme radicale simple; le védique a un impératif à redoublement *pari-mamandhi*; la racine existe aussi en iranien, et notamment dans persan *māndan* « rester »; av. *manaya-* suppose **mānaya-*.

M. H. Pedersen, V. G. d. k. Spr. II 456, admet que v. irl. *anaid* « il reste » répondrait à skr. *anūi* « il respire »; cf. *animus*. Il est difficile, cependant, d'écarter le rapprochement avec lat. *manēre* et arm. *manam* « je reste »; y aurait-il eu quelque contamination?

Mānēs (Dī), -ium m. : (Dieux) Manes. Le nom est généralement interprété comme le pluriel de l'adjectif *mānis* « les Dieux bons »; cf. Bücheler, C. E. 1164, 1, *Di Manes, manes sūtis*, épithète par laquelle on désignait par euphémisme les esprits des morts, et spécialement des parents (*dī parentēs*). La notion des *Mānēs* s'étant obscurcie, *Dī mānēs* est devenu une sorte de cliché employé en parlant des morts, et même d'un seul individu : *Dis Manibus coniugis* n'a guère d'autre sens que « à la mémoire sacrée de mon épouse ». Par extension, *Mānēs* désigne aussi le séjour des morts, e. g. Vg., Ae. 4, 387, *haec Manes ueniet mihi fama sub imos*. On le trouve dans Pline avec le sens de « cadavre ». Toutefois, Wackernagel, *Vorles.*, I, p. 86, voit dans *Mānēs* un pluriel correspondant au singulier gr. μῆνυς.

Dérivés : *mānālis*? Pour la formation, cf. *finis/finālis*, *fūnis/fūnālis*, etc. Mais les anciens le dérivait aussi de *māndre*, ce qui est plus vraisemblable; cf. le texte de Festus, p. 146, 174, et Varron ap. Non. 547, 17, cité sous *mānō*.

V. *mānia* et *mānis*.

mangō, -ōnis m. (depuis Varr.) : trafiquant qui maquette sa marchandise; spécialement « marchand d'esclaves; polisseur de pierres précieuses ». M. L. 5298 a.

Dérivés : *magōnicus*; *magōnicō*, -ās; *magōnium*. Cf. gr. μάγανον « tour de sorcellerie » (emprunté en latin dans le sens spécial de « machine de guerre, mangoneau »; cf. M. L. 5297 et v. h. a. *mange*, etc.), μάγανωεω. Probablement terme de l'argot des trafiquants; cf. Boisacq, s. u., et T. Kleberg, *Eranos Löfstedt*, 1945, 277 sqq. Pour la forme, cf. *cerdō*, *latrō*.

mānia, **māniōla** : *manias dicunt ficta quaedam ex farina in hominum figuras, quia turpes fiant, quas alii maniolas uocant. Manias autem, quas nutrices mitantur paruolis pueris, esse laruas, i. e. manes, quos deos deasque putabant, quosque ab inferis ad superos emanare credebant. Sunt qui Maniam laruarum matrem auiamque putant*, P. F. 115, 13. De *Mānēs*?

manica : v. *manus*.

manifestus : v. *manifestus*.

manipulus (-plus), -I m. : 1° poignée, et spécialement poignée de tiges que le moissonneur prend de la main gauche pour la couper avec la main droite; gerbe, botte; 2° étendard, enseigne d'une compagnie, parce que, disait-on, sous Romulus c'était une botte de foin portée sur une pique; cf. Ov., F. 3, 116-118. Peut-être plaisanterie de la langue militaire, la hampe que tient le porte-étendard étant assimilée à une poignée qui emplit la main? En tout cas, comme *cohors*, terme emprunté à la langue rustique; 3° manipule, compagnie: *manipulus, exercitus minima manus quae unum sequitur signum*, Varr., L. L. 5, 88. *Manipulus*, dont la formation n'apparaissait pas, a été traité comme un diminutif de *manus*, d'où *manuculus, commanuculus* et peut être *manuciolum* (-lus, v. *manus*). Attesté depuis Plt. Les formes romanes remontent à *manupulus, manuculus*. M. L. 5306.

Dérivés et composés: *manipulō, -ās; manipulōsus; manipularis* (-plāris), -rius, et *com-manipulus, -lāris, -lō, -ōnis; manipulatim*. Cf. encore *manipellus*: pincée (Celse); touffe (de cheveux). M. L. 5305.

Composé de *manus* dont le second terme est obscur (cf. *pleō?*). Pour le sens, cf. corn. *manal* « gerbe » (v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, p. 493).

mānis, -e; mānus, -a, -um: bon. Adjectif archaïque conservé par Varron, L. L. 6, 4 (cité sous *māne*); cf. les références de Goetz-Schoell, ad loc., entre autres Macr. 1, 3, 13, *nam et Lanuvinii mane pro bono dicunt*. Les formes **manuus, *manuis* (Fest. 132, 3; 133, 10 L.) sont sans doute corrompues. Les emplois substantivés de *mānis, -us*: *Mānēs* « les dieux Manes », *Māna* (*Geneta*) « Bonne Mère » (déesse des funérailles), *māne* « le matin », ont fait perdre le souvenir de sa valeur adjective; mais le composé *immānis* est demeuré, dont le premier sens est « méchant, cruel »; cf. Plt., Tri. 826 (*de Nuptuno*) *spurcificum, immanem, intolerandum, uesanum*; Cic., Verr. 2, 2, 24, 51, *hostis... nimis ferus et immanis*. Puis, par extension, « effroyable », et spécialement « effroyable par la taille, gigantesque, énorme »: Cic., Verr. 2, 3, 46, 110, *ingens immanisque praeda*, et confondu avec *immēsus*. De *immānis* dérivent *immānitās, immāniter*; et, isolé, *immānescō*, par contraste avec *mānsuēs*.

Summānus: v. ce mot.

Même racine **mā-* dans *mātūrus, mātūtus* (issus d'un substantif **mātus, -ūs* « bonté »; cf. osq. Maatūs « *Mātūs* », dat. pl.), comme l'indique P. F. 109, 4, *Matrem Matutam antiqui ob bonitatem appellabant, et maturum idoneum usui, et mane principium diei, et inferi di Manes, ut subpliciter boni appellati essent, et in Carmine Saliari Cerus Manus appellatur creator bonus*.

Les adjectifs signifiant « bon » diffèrent d'une langue à l'autre. De la même racine peut-être, le celtique a *irl. maith* « bon », etc. On n'ose faire état de gr. ματρός (Hés.); mais cf. sans doute phryg. *Māvης; μάνα; μάνα*.

manna, -ae f.: manne. Emprunt à gr. μάνα (cf. Pline 12, 62, *manna* « mica turis »), lui-même emprunté à l'hébreu et passé par l'intermédiaire de l'Eglise sous des formes savantes dans les langues romanes. M. L. 5307; en celtique: britt. *mann*, et en germanique: got. *manna*, etc.

***manniō, -is**: citer en justice. Mot germanique (Lex Sal.). Cf. *mallus*.

***man(n)isnauus, -I m.**: nom d'un magistrat (CIL V 3931). Origine et sens obscurs.

mannus, -I m.: poney, bidet. Mot d'origine étrangère, gaulois d'après Consentius, GLK V 364, mais plutôt illyrien, cf. G. Meyer, *Alban. Wörterb.*, 276, et dont la forme latine serait dialectale: *mannus*, de **mandus*; cf. messap. *Iuppiter Menzanas* (auquel on sacrifiait des chevaux), alb. *mes* « mulet »; cf. M. L. 5289, **mandus*. Attesté depuis Lucrèce.

Dérivé: *mannulus*. Cf. *blennus* et *blendius*.

mānō, -ās, -āui, -ātum, -āre: emploi absolu (le plus fréquent) et transitif, « couler en gouttes, dégoutter, suinter » et « laisser suinter, distiller »; *manare dicitur cum umor ex integro, sed non solido nimis per minimas suas partes erumpit*, P. F. 115, 1. Puis « s'écouler, se répandre (sens physique et moral); émaner de, découler de ». Ancien (Enn.), usuel, classique; mais assez rare, sauf dans la langue poétique, à l'époque impériale. Non populaire.

Dérivés et composés: *mānālis* adj.: *manalem fontem dici pro eo quod aqua ex eo semper manat*, P. F. 115, 4; rattaché secondairement à *Mānēs*, comme on le voit par la suite de la glose: *manalem lapidem putabant esse ostium Orci, per quod animae inferorum ad superos manarent, qui dicuntur Manes. Manalem uocabant lapidem etiam petram quandam, quae erat extra portam Capenam iuxta aedem Martis, quam cum propter nimiam siccitatem in Urbem pertraherent, insequeretur pluuia statim, eumque, quod aquas manaret, manalem lapidem dicere*, P. F. 115, 6 sqq. Mais l'explication par *Mānēs* semble être une étymologie populaire; *mānābilis* (Lucr.); *mānātiō* (Frontin); *manāmen* (Auson.); *dē-, di-mānō* (d'après *dē-, difluō*); *ēmānō* (surtout au sens moral, fréquent dans Cic.): découler de, émaner, se répandre; *ēmānātiō* (tardif); *intermānō* (Chalc.); *permānō* (usuel, classique); *permānenter* (Lucr.); *mānāscō; permānāscō, -is* (Plt.); *prōmānō* (Claud. Mamert.); *remānō*: couler en arrière (Enn., Lucr.); *summānus, -ās*: couler par dessous, arroser (mis en jeu de mots avec *Summānus*, Plt., Cu. 416). — Faut-il y rattacher *aque mānāle*, variante de *aque manīle*? Varr. ap. Non. 547, 7: *urceolum aquae manale uocamus, quod eo aqua in trulleum effundatur. Unde manalis lapis appellatur in pontificalibus libris, qui tunc mouetur cum pluuiae exoptantur; ita apud antiquissimos manale sacrum uocari quis non nouerit?*

Mānāre et *mānālis* semblent dérivés d'un substantif non attesté qui serait apparenté à *irl. mōin*, gall. *maenn* « marais, tourbe »; l'élément -n- après -a- est nécessairement suffixal; v. angl. *mōr*, v. h. a. *muor* « marais » sont plutôt du groupe de lat. *mare*.

mānsuēs, -ētis et **mānsuētus, -a, -um**: *mansuetum ad manum uenire suetum*, P. F. 117, 35: apprivoisé, domestiqué, dompté. Ancien, usuel. M. L. 5321. V. *suēs*.

Mānsuēs est ancien, avec le second élément du composé sous la forme athématique (cf. *compos, locuplēs,*

antistēs, etc.); *mānsuētus* est refait sur *suētus* comme *inquīētus* sur *quiētus*, à côté de *inquīēs*. Sur *mānsuēs* a été bâti un accusatif *mānsuem* (cf. *requiem* et *quiētem*). C'est sur l'adjectif qu'a été créé *mānsuēs*, -is, -suēūi « s'habituer à la main, s'apprivoiser »; Plaute et Térence ne connaissent que *mānsuēs, mānsuētus*; les formes personnelles de *mānsuēs* n'apparaissent qu'à partir de Varron.

Autres dérivés: *mānsuētūdō* f.: domptage (rare); douceur, mansuétude (sens ordinaire) = εὐπειθεα, appellation de l'empereur (IV^e siècle); *mānsuēfaciō, -fiō*, remplacé à basse époque par *mānsuētō, -ās* (Vulg.), M. L. 5319; *mānsuētārius*: dompteur (bas latin); *immānsuētus* (époque impériale; d'après *ἀνήμερος?*). Cf. aussi **mānsuētīnus* « matin », M. L. 5320; **mat(n)sus*, M. L. 5324 (avec influence de *maneō, mānsus*).

Pour la forme *man-*, cf. *man-tēle* et v. sous *manus*.

mantēle, mantīle, -is; mantēlum, -lium, -I n.: essuie-mains. La forme est mal fixée: *mantelum* (gén. pl. *mantelōrum* dans Festus 118, 16) est dans Lucilius 1206 (l'abl. pl. *mantēlis* des Acta Aru. a. 218 a 14 est peu probant); la forme usuelle est *mantēle*, pl. *mantēlia*, v. Thes. s. u.; le *mantēlium* « *ubi manus terguntur* » de Varron, L. L. 6, 85, est sans doute tiré du pluriel *mantēlia*.

Mantēlum peut représenter **man-terg-s-lom, mantēle* le neutre d'un adjectif **man-terg-s-lis*. On trouve aussi dans les gloses *mantela* et *mantile, mantilia*, formes qui peuvent être dues à l'influence des mots en -ilis ou, plutôt, à la confusion qui s'est produite entre *ē* et *i*. A basse époque, *mantēle*, spécialisé dans le sens de « nappe » a été remplacé dans le sens de « essuie-mains » par *manutergium*. M. L. 5325.

L'ombrien a *mantrahklū* (de *man-īrg-tlom?*). Pour *man-*, v. sous *manus*. Cf. *malluuium*.

mantellum, -I n.: manteau, couverture. Plt., Cap. 520, 521. A basse époque apparaît une forme *mantus*, ainsi définie par Isid., Or. 19, 24, 15, *mantum Hispani uocant, quod manus tegat tantum* (étymologie populaire): *est enim breue amictum, qui est sans doute une dérivation rétrograde de mantellum*, comme le suppose J. B. Hofmann. Dérivés de *mantus*: *mantuēlis* (*chlamys*); *mantuātus* « *ornamentum militare, i. e. paludatus* » (Gl.), rares et tardifs. Panroman, sauf roumain. M. L. 5326 et 5328; germanique: v. angl. *mentel*, etc.; irl. *matal*, etc. V. B. W. *mante, manteau*.

***mantia**: mûre. Mot dace (Ps.-Ap.).

mantica, -ae f.: poche, sac (qu'on porte sur le dos), besace, bissac.

Dérivés: *manticula; manticolor, -āris* (archaïque): *manticularum usus pauperibus in nummis recondendis etiam nostro saeculo fuit. Vnde manticulari dicebantur, qui furandi gratia manticulas attemptabant. Inde poetae pro dolose quid agendo usi sunt eo uerbo*, P. F. 118, 3; *manticulatiō, -tor, -rius*.

Rapproché par les anciens de *manus*, comme le montre la glose: *manticularia dicuntur ea quae frequenter in usu habentur, et quasi manu tractantur...*, P. F. 119, 4. Peut-être mot d'emprunt, cf. *mantum, mantellum*, de caractère populaire. Attesté depuis Catulle. Répandu dans les langues romanes. M. L. 5327 et 5327 a.

mantīsa (*māntissa*), -ae f.: supplément. Mot étrusque d'après P. F. 119, 9, *additamentum dicitur lingua Tusca, quod ponderi adicitur, sed deterius et quod sine usu est. Lucilius* (1208): « *mantisa obsonia uincit* ». Sans doute mot populaire; figure seulement dans Lucilius et Pétrone. Dans Lucilius, par opposition à *obsonia*, semble désigner quelque chose comme la « réjouissance » de nos bouchers, comme le suggère M. Niedermann.

mantīscinor: hybride plaisamment tiré de gr. μάντις, par Plaute, Cap. 896, sur le modèle de *uaticinor*; cf. aussi Donat, in Ter., Eun. 258 (*mantīcinor*).

mantō: v. *maneō*.

Manturna, -ae f.: déesse d'origine étrusque, comme le dieu *Mantus* (Serv. ad Aen. 10, 199); cf. pour le suffixe *Sāturnus, Iuturna*; étr. *mantrns* = **Manturnus*. Rattaché par l'étymologie populaire à *mantum*, de *maneō*, et invoquée *ut maneat noua nupta cum uiro* (Varr. ap. Aug., Ciu. D. 6, 9).

mantus: v. *mantellum*.

manua: v. *manus*.

manubiae (*mani-*), -ārum f. pl.: 1° proprement « ce qu'on tient en main », et spécialement, dans la langue augurale, la foudre de Jupiter, dont Festus, p. 114, 5, distingue trois sortes; 2° le plus souvent « argent obtenu de la vente du butin (*praeda*) pris à l'ennemi »; cf. Favorinus ap. Gell. 13, 24, 22, et May-Becker, *Præcis*, p. 117; fréquemment confondu avec *praeda, spolia*. Ancien (Naev.), classique.

Dérivé: *manubiālis*.

manubrium (*mani-*), -I n.: poignée, manche. Ancien (Plt.). Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 5333. Remplacé par *manica, manicum*, terme de la langue rustique; cf. CGL V 115, 17.

Dérivés: *manubiātus; manubriolum*, tous deux d'époque impériale.

V. *manus*. Formation obscure.

manifestus (*mani-*), -a, -um: expliqué par les Latins comme signifiant « pris à la main », par suite « pris sur le fait »; *fūr manifestus* (Lex XII Tab.); *manifestum furtum est quod deprehenditur dum fit*, Masur. ap. Gell. 11, 18, 11; *manifestus mendaciū, sceleris* « pris en flagrant délit de mensonge, de crime »; *teneor manifesto miser*, Plt., Tri. 911; d'où « que l'on peut saisir (sens moral); manifeste, évident ». Ancien, usuel et classique. Adverbes: *manifestō et manifestē* (tardif), *manifestim* (Cass. Fel., d'après *confestim*).

Dérivés: *manifestō, -ās* (latin impérial) et ses dérivés (*manifestatiō* = δηλώσις, Ital.), conservé en v. esp. et portug., M. L. 5304; *manifestārius* (synonyme anté- et postclassique de *manifestus*; cf. *primārius*, en face de *primus*, etc.).

Cf. *in-festus*? Si le premier élément est bien le nom de la « main », la formation est étrange en face de *maniceps* ou de *manūmissus*. L'abrégement de *manū-* en *manū-*, dû à l'action de la loi des mots iambiques, que suppose M. Leumann, *Lat. Gr.*⁵, p. 248, est peu vraisemblable en cette position; second élément d'origine obscure.

manus, -ūs f. (employé surtout au pluriel) : main, partie du corps humain ; symbole de la force et de l'autorité maritale du *uir* sur la femme, *mulier* ; de la puissance du *pater familiās* ; et instrument de lutte ou de travail ; de là, les expressions juridiques, militaires ou techniques : 1° *in manū esse*, *manūs inieciō*, *manū mittere*, le composé *manceps* (cette valeur juridique se retrouve en irlandais et en germanique ; cf. *rectus*) ; 2° *manum cōserere*, *uenire ad manūs* (*manum*), *dare manūs* « se rendre », *ēminus*, *cōminus* ; 3° *manū sata*, *urbs manū mīnūtissima* (opposé à *nāūrā*), *Praxiellus manus* ; *manupretium* (ū?, cf. Plt., Men. 544) « main-d'œuvre, salaire » ; « façon » (d'un ouvrage, par opposition à « rés » « matière », cf. Dig. 50, 16, 13). Sert à distinguer les deux côtés du corps : *laeuū*, *dextrā manū*. Désigne un objet ressemblant à une main : *manus ferrea* = χεῖρ σιδηρά, et a servi souvent à traduire des expressions techniques du grec avec χεῖρ.

De l'expression *seruus ā manū* (comme *ā lūteris*) a été tiré *amanuēnsis* « secrétaire » (Suét.), d'où ont été extraits à basse époque *manuēnsis* « πρόχειρον » (Gl.) et *admanuēnsis* (Cassian.).

Manus, en tant que synonyme de *uis*, *uirēs*, s'est employé comme lui pour désigner, dans la langue militaire, des « forces », c'est-à-dire des troupes. Ce n'est pas, comme on l'enseigne, du sens de « poignée d'hommes » qu'il faut partir : il n'y a pas dans cet emploi de *manus* d'idée diminutive ; cf. Cés., BG 5, 27, *magnam manum conducere* ; T.-L. 30, 7, 10, *Hasdrubalem propediem affore cum manu haudquamquam contentenda*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5339. Britt. *man*.

Dérivés et composés : *manicae* f. pl. (= χεῖρες ; singulier rare) : manches, brassards, manchettes, mitaines ; grappin ; menottes. De là : *manicarius*, CIL VI 631 : gladiateur muni de *manicae* ? ; *manicātus* : muni de manches ; *manicula* : manche de charrue. Cf. M. L. 5300, *manica* (passé en celtique : irl. *manic*, *muinchille*, gall. *maneg* ; germanique : v. h. a. *mēnikha*, et en alb. *mēngg*) ; 5303 a, *manicus* ; 5303, *manicula* ; 5302 a, **manicella*. Pour la forme, cf. *pedica* ; diminutif *manciola* (Laev.) « menotte » ; *manua* f. (latin impérial) : poignée, M. L. 5329, 5330 ; *manuālis* : que la main peut tenir, manuel, maniable, M. L. 5331 ; *manuāle* n. : étui de livre, manuel ; *manuārius*, même sens que *manuālis*, M. L. 5332 ; substantif (populaire, argot?) ; *manuārius* « voleur » (cf. *manuor*, -āris : *Laberius in mimis scripsit manuatus est pro furatus est*, Gell. 16, 7, 2) ; *manūtus* : *magnas manus habens* (Gloss.), cf. *cornūtus* ; *manuātus* (bas latin) : muni de mains ; *manucium* (*mani-*) n. : gant (Gloss.) ; M. L. 5333 a, **manuciare* ; *manuciolum* (cf. toutefois *manipulus*) : petite poignée, bottillon, bouchon de paille, M. L. 5334 ; *manulea* (*manuleus*) : manche de vêtement, manche de catapulte. Dérivés : *manuleārius* ; *manuleātus* (Plt.). Cf. encore *manipulus*, *manufestus*, etc., et les composés en *man-*, *mal-*, *manceps*, etc. ; *malluuiæ*, et ceux, récents, en *manu-*, *manufacilis* (St Jér.), *manuinspez* = χερσοκόπος, *manutigium* (Cael. Aur. = χερσάγλα), *manifolium* : personacia, etc. ; v. aussi M. L. 5335, *manum leuāre* ; 5336, *manu opēre* ; 5337, *manuparāre* ; 5338, *manupastus* ; 5340, *manutenēre* ; 5299 a, **manibella* ; *cōminus* : Vég., Mil. 3, 23, *cōminus, hoc est manu ad*

manum, pugnatur. Terme de la langue militaire ; c'est surtout pour désigner une lutte où l'on est aux prises que l'adverbe est employé (cf. gr. ἐν χερσίν). Le sens de « près » est dérivé, de même celui de « aussitôt », que Servius, ad G. 1, 104, affirme être en usage dans la Gaule cisalpine. V. Brugmann, IF 27, 243 ; *ēminus* : sans en venir aux mains, *ēminus fundis sagittis reliquique telis pugnabatur*, Cés., BC 1, 26, 1. Puis « de loin, à distance ». *Cōminus*, *ēminus* sont sans doute d'anciens adjectifs composés dont le nominatif est demeuré comme adverbe invariable.

Manus figure encore comme second terme de composé dans *anguimanus* (Lucr.) « à la trompe semblable à un serpent » ; *ūni-*, *quadri-*, *centi-manus* (= ἐκτόν-χερ, Hor., Ov.) ; Lucrèce, Horace, Ovide déclinent *angui-*, *centimanus*, -ūs, à l'imitation des composés grecs en -χερ ; les autres formes sont déclinées comme les adjectifs de la seconde déclinaison.

Les noms de la « main » diffèrent suivant les langues. De même que les types de skr. *hāsta* et de gr. χεῖρ (v. *horius*) ont des correspondants seulement dans deux aires dialectales étroites (v. cependant *praestō*), lat. *manus* n'a de correspondants que dans les dialectes occidentaux. Le mot est italique, en partie thème en -u- comme en latin : ombr. *man u v - e* « in manū », en partie thème en -i- : osq. *manim* « manum », en partie thème consonantique : ombr. *man f* (accusatif pluriel). L'ablatif ombr. *mani* « manū » est ambigu, parce que les thèmes ombriens en -u- ont tous l'ablatif en -i-. Le thème *man-* se retrouve dans lat. *mancus*, *man-ceps*, *man-dō*, *man-suētus*, *man-tēle*, *malluuiæ*. En ombrien, on a *mani nertru* « manū sin'istrā » au masculin. Hors de l'italique, cf. v. isl. *mund* (féminin) « main » et *mundr* (masculin) « droit de tutelle qu'on a sur la fiancée grâce au prix payé », v. angl. *mund*, v. h. a. *mund* « main » et « tutelle, protection » (noter le sens juridique, à rapprocher de *manceps*, *mancipium* ; sur irl. *mandar*, v. sous *mandō*), il y a ici le thème consonantique **mā-* élargi par un suffixe. Le type en -u- de *manus* rappelle celui de got. *handus*. — Le nom de la « main » est, en général, féminin (le genre masculin de skr. *hāsta* est secondaire). — En celtique, on a le dérivé corn. *manal* « gerbe » ; pour le sens, cf. *manipulus*. Cf. aussi gr. μάτη « main » ?

mānus, -a, -um : v. *mānis*.

mapālia, -ium n. pl. : *aedificia Numidarum agrestium, quae mapalia illi uocant, oblonga, incuruis lateribus tecta, quasi nauium carinae sunt*, Sall., Iu. 18, 8. Mot numide ou punique. Cf. *māgālia*.

mappa, -ae f. : serviette ; étoffe qu'on jetait dans le cirque pour donner le signal des jeux. Attesté depuis Gatōn, Agr. 11, 5 ; punique d'après Quint. 1, 5, 57. M. L. 5342, avec une forme dissimulée *nappa* ; cf. *mespila*.

Dérivés : *mappula*, *map(p)ella*. Cf. *matta*.

marceō, -ēs, -ēre : être fané, flétri (propre et figuré), languir. Attesté depuis Lucrèce ; rare en prose. M. L. 5345.

Dérivés et composés (tous de l'époque impériale) : *marcor*, -ōris m. ; *marcidus* (cf. *languidus*), M. L. 5346 ; *marcidulus* ; *marciūtūdō* ; *commarceō* ; *marcidat*, -ήκει, -ήκεται (Gloss.) ; *marcēsō*, -is et ses composés *com-*

dō-, *ē-*, *per-marcēsō* ; *marculentus* (Fulg.), comme *macilentus* ; *immarcēscibilis* (langue ecclésiastique) = gr. ἀμαρκανος ; *immarcibilis*, d'où *marcēscibilis* ; *marciūtō* (Gl., cf. *languitūdo*).

Terme expressif à vocalisme radical a. On rapproche (lit. *mārkti* « s'amollir », *mārkti* « rouir (le chanvre) ». V. Berneker, Slav. et Wört., II, 79, sous *morky*, et Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 163. Cf. *fracēs* et peut-être *marcus*).

marcus, -i m. : marteau, « *malleus maior* », Isid., Or. 19, 7, 2.

Dérivé : *marculus*. On trouve aussi *martulus*, *martellus*, *martiolus*. *Martellus* est la forme la plus représentée dans les langues romanes. M. L. 5379 ; B. W. s. u. ; et en celtique : britt. *morthol*, etc., *marcus*, *marculus* survivent à peine. M. L. 5347, 5348. La seule forme usitée en latin est *martulus*, *marculus* (attestée depuis Lucilius) ; *marcus* n'est attesté que par Festus, *marculus*, *deminutium a Marco*, P. F. 112, 23, et par Isidore.

D'après M. Niedermann, *Essais*, 32, et IF 15, 109, il faudrait partir de *martulus*, qui serait issu de **mal-to-* et s'apparenterait à *malleus* ; sur *marculus* interprété comme un diminutif aurait été rebâti *marcus* (cf. *man-tulum*).

Mārcus, -i : v. *Mars*.

***marcus**, -i m. : cépage, vigne. Gaulois d'après Colum. 3, 2, 26.

mare, -is n. (le thème consonantique **mar-* attesté par l'ablatif *mare* (Lucr.) et le génitif pluriel archaïque *marum* (Naev.) est sans doute secondaire) : mer. Usité de tout temps. Panroman, avec des formes féminines issues de *maris* f., v. Thes. VIII 377, 55 sqq., influence de *terra*? M. L. 5349.

Dérivés et composés : *marinus* : marin, M. L. 5359, et *permarinus* (T.-L. d'après *peregrinus*) ; *sēmi-*, *trāns-marinus* ; *maritimus* (-*tumus*) : maritime, M. L. 5362 ; *marimbulus* (St Aug.) ; *bimaris* (= διθάλασσοσ) ; *maritiēnsis* (Grom., comme *forēnsis*).

Mare est le terme courant ; les emprunts grecs *pelagus*, *pontus* appartiennent à la langue poétique, comme *aequor* ; de même, l'emploi de *sāl*, *sale* dans le sens de « mer » est imité du grec ; v. aussi *aequor* et *salus*, *salum*.

Ancien thème consonantique dont il y a des dérivés depuis le slave jusqu'à l'italique. Presque partout vocalisme o : irl. *muir* (gén. *mora*), gall. *mor* « mer » (gaul. *Are-moricī* « gens qui vivent près de la mer »), got. *ma-rei* (et *marī-saiws*), v. sl. *morje*, lit. *mārēs* (avec une nuance de sens commandée par le caractère de la mer en pays lituanien). Le vocalisme zéro de lat. *mare* n'est pas attesté hors du latin. Il n'y a pas trace du mot en sanskrit, en grec et en arménien. Cf. *mānāre*.

***marga**, -ae f. : marne. Mot gaulois d'après Plin. 17, 42 (cf. *acaunv-* (-*no-*), *gliso-marga*). M. L. 5351 et 5354, *margila* ; v. h. a. *mergil*.

margarita, -ae (-*tum* n.) f. : perle. Emprunt au gr. masculin μαργαρίτης, lui-même emprunté à l'Inde, latinisé (Varr., Cic.) ; pour le changement de genre, cf. *artopla*.

Dérivés : *margaritiō* (Inscr., cf. *ūniō*) ; *margaritiārius*, -tus ; *margaritifera*. M. L. 5351 a ; got. *marikreitus* ; celtique : irl. *margaréit*, britt. *myrierid*.

***margella** : κοράλλιον (Gloss.). M. L. 5353.

margō, -inis f. et m. : bord, marge. Ancien (*Lex Puteol.*), usuel. M. L. 5355 ; irl. *margan*.

Dérivé : *marginō*, -ās (langue impériale), d'où *ēmarginō*. Cf. aussi M. L. 5352, **margella*.

Dérivé en -n- d'un thème dont le germanique a un dérivé en -ā- : got. *marka* « frontière », etc. D'autre part, le persan a *marz* « pays frontière ». Le vocalisme a est celui d'un terme technique et, en effet, le mot n'appartient à aucune racine connue. Le celtique offre un mot qui semble apparenté, mais dont la structure est différente : irl. *mruig* « pays frontière, pays » ; gaul. *brogae Galli agrum dicunt*, Schol. Iuu. 8, 234 ; cf. *Allobroges*.

marisca (*ficus*) : variété de figue ; *mariscus iuncus* : grand jonc (Pline). Origine inconnue. M. L. 3560.

***marisca** : *coenum* (Gloss.). Latinisation d'un mot germanique ; cf. all. *mersch*.

***mariscalcus** : « agāsō » (Gloss., Lex. Sal.). Germ. V. B. W. *maréchal*.

***marisopa** : nom d'un poisson dans Polem. Silu. Tardif, non latin.

maritus, -a, -um : marié, accouplé ; **maritus**, -i m. : mari.

Comme adjectif, le mot se rencontre d'abord dans la langue de l'agriculture, Cat., Agr. 32, 2, *arbores facito uti bene maritatae sint* (cf. Col. 11, 2, 79, *ulmi uitibus maritantur* ; 4, 1, 6, *maritandae arbores*) ; c'est seulement dans la langue poétique impériale que *maritus* a le sens de « nuptial, conjugal », e. g. Prop. 3, 19, 16, *Iuno sacris quae praesidet alia maritis* ; Ov., Pont. 3, 1, 73, *socialis amor, foedusque maritum*. L'emploi le plus fréquent est celui de *maritus*, substantif masculin « mari », qui se dit aussi des animaux ; cf. Colum. 7, 6, 4 ; 8, 5 ; Vg., G. 3, 125, *quem legere ducem et pecori dicere maritum*. Dans Plaute, *maritus* s'oppose à *caclebs*, Mer. 1018 ; le terme par lequel il désigne le mari est *uir*. M. L. 5363. *Marita* « femme, épouse » n'apparaît qu'à l'époque impériale.

Dérivés et composés : *maritō*, -ās, M. L. 5361 ; *maritiālis* (époque impériale) ; *animarita*, CIL VI 30428, cf. *ūniuirā* (époque impériale) ; *bi-*, *com-maritus*. Le rapport, vrai ou faux, établi par les Latins avec *mās* apparaît dans des emplois comme Varr., R. R. 2, 10, 11, *tunc dicuntur catulire, i. e. ostendere se uelle maritari* ; Col. 8, 2, 12, *quae (feminae) ternae singulis (maribus) maritantur*.

L'hypothèse suivant laquelle *maritus* se décomposerait en **mari-to-* « pourvu de famille » est absurde, puisque **mari-* n'est attesté d'aucune autre manière. Ce **mari-* serait apparenté à lit. *mariti* « jeune fille » (cf. Wackernagel, IF 31, 255), gr. *μαίραξ* « fille, garçon », skr. *māryah* « jeune homme », et surtout avec gall. *merch* « fille », lit. *mergā* « jeune fille ». La spécialisation dans le sens de « mari » semble indiquer une influence secondaire de *mās*, bien que les deux mots

n'aient rien de commun à l'origine. Pour la formation, cf. *cerritus*.

Marmor : v. *Mārs*.

marmor, -oris n. : marbre; et objet de marbre (statue, etc.) ou qui a la dureté ou la blancheur du marbre, en particulier la surface blanche d'écumé de la mer (poétique). Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 5368; irl. *marmor*; germanique : v. h. a. *marmul*, *marmul*.

Dérivés : *marmoreus*; *marmorōsus*; *marmorārius*; *marmorātus*, d'où *marmorō*, -ās (tardif); *marmorātiō*; *marmusculum* (d'après *arbusculum*). Emprunt au gr. *μάρμαρος*; le changement de genre est dû à ce que les noms de matériaux et de métaux sont neutres en latin; cf. *ebur*, *aurum*, *argentum*, *aes*, etc. Finale en -or, d'après *aequor*, **ebor*, **rōbor* (gén. *eboris*, *rōboris*), et inversement *marmur*; cf. Quint. I, 6, 23, d'après *ebur*.

marō, -ōnis m. : nom d'un magistrat municipal, ombrien et étrusque, attesté épigraphiquement, CIL XI 5390 : *Post. Mimesius C. f. T. Mimesius Sert. f. ... marnes murum... faciendum coirauere*. — L'ombrien a, en outre, un dérivé désignant « la charge de *marō* », correspondant au type latin *magistratus*, *marōnātus*; cf. Vetter, *Hdb.*, n°s 233 et 236 — *Marō* est également usité comme cognomen.

Mot étrusque : *maru*, qui pas plus que l'osque *meddix* n'a pénétré en latin proprement dit.

marra, -ae f. : sorte de houe à large tête. Époque impériale (Colum.); sans doute mot d'emprunt? Le gr. *μαρρόν* *ἐργαλείον σιδηρόν* (Hes.) provient peut-être du latin. Assyr. *marru*. M. L. 5370.

***marrugia** (lire *marrūcina*?) : εἶδος παλιούρου <?> στὴ δὲ ἀκανθώδες δένδρον (Gloss.). Sans doute épithète tirée du nom propre *Marrucinus* : -a *ficus*, etc.

marruuium (*marrubium*, *mar(r)ubius*, *mar(r)ubio*, *marubis*, Gloss.), -i n. : marrube noir ou blanc (Pline, Col.). M. L. 5376. Sans étymologie.

Mārs, -tis m. : Mars, ancienne divinité italique, qui a été identifiée avec le dieu grec de la guerre, Arès. Le nom panitalique a des formes simples ou à redoublement : 1° *Māvors*, forme ancienne conservée en poésie (Lucr., Vg.), contractée en *Maurus*, CIL I² 49 (inscr. de Tusculum), puis *Mārs*, forme généralisée; 2° *Marmor* (Carm. Aru.), cf. osque *Mamers*, issue par dissimilation de **Marmart-s*; cf. *Mamercus* : *praenomen... Oscum ab eo quod hi Martem Mamertem dicunt*, F. 116, 2; *Māmertini*, ap. F. 150, 4 sqq.

Dérivés de *Mārs* :

Mārcus, prénom et surnom romain, issu de **Mārti-co-s* comme *Māmercus* lde **Māmeri-co-s*; l'ā est assuré par la graphie *Maarcus*, osq. *Μααρχος* à côté de *Markas*. De *Marcus* sont formés : *Mārcius*, -cia, -ciānus, -culus, -cellus, -linus, -liānus; *marciātum*? « sorte d'onguent » (tardif); *Mārcipor* (cf. *Quintipor*, *Gaipor*, cités par Festus 306, 17 sqq.), qu'on interprète par *Mārci puer*, mais le second élément est obscur.

Mārtius (*Māurtius*, poétique) « de Mars » : *M. mēnsis* « mois de Mars », originairement le premier de l'année romaine, conservé dans les langues romanes, M. L.

5383, et de là passé en germanique : v. h. a. *mārcus*, « März », etc., comme le groupe *Mārtis diēs* a fourni le nom du « mardi » dans les langues romanes, M. L. 5383 et en celtique : irl. *mairt*, etc.

Mārsi, forme dialectale issue de *Mārtiū* > **Mārtiū* *Mārsi*. Les Mārses passant pour pratiquer la sorcellerie, *mārsus*, *mārsiō* ont servi à désigner des sorciers, en particulier des charmeurs de serpents : cf. *mārsus*, *διδάκτρις*, *incantator serpentium* (Gloss.). *Mārtiālis*, *diūs*, *-tēnsis*, *-tinus*; *Māri*(s)piēr; *Mārticōla*, -gena. Étymologie indo-européenne; v. Ernout, *Philologica* II, p. 211 sqq.

marsuppium (*marsūpium*, *mārsi*), -i n. : poche, bourse. Emprunt au gr. *μαρσούπιον* attesté depuis Plaute. Le mot grec lui-même doit être un emprunt.

Dérivé : *massipiārius* « pick-pocket » (Not. Tir.).

***martēnsis lacertus** : poisson inconnu (Marcel.). Thes. s. u.

***martisīa** : *in mortario ex pisce fiunt*, Isid. 20, 2, 2. Inexpliqué.

martulus : v. *marcus*.

martyr, -ris m. : témoin, martyr. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. *μάρτυρ* (-της), latinisé; d'où *martyra* f. (et *martyrus*), *martyrārius*, *martyr(i)ālis*, *martyrium* (= *μαρτύριον*), *martyrizō* (cf. *baptizō*), **martyretum*, fr. *Marterey*, etc. M. L. 5385-5386 a. Celtique : irl. *martyr*, *martre*, etc.; v. h. a. *martyra*, etc.

***marūca** : mot de glossaire, traduit par le v. angl. *snegl* (all. mod. *Schnecke*), CGL V 372, 23, et conservé dans des dialectes italiens. M. L. 5387. Étymologie et origine inconnues.

mās, **māris** (gén. pl. *marium*; un n. *mare* est attesté à basse époque) adj. et subst. : mâle (opposé à *fēmina*, comme *ζῆρην* à *θῆλυς*). Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *masculus* (*masculus*, et *mascul* blâmé par l'Appendix Probi, cf. Thes. VIII 426, 79), adjectif et aussi substantif (pour remplacer le monosyllabe trop bref); cf. Plt., Ci. 705, *bona femina et malus masculus uolunt te*, M. L. 5392; irl. *mascul*, etc. L'emploi substantif a déterminé la création de l'adjectif *masculinus* (d'après *fēminūsus*), qui ne semble pas attesté avant l'époque impériale et qui en grammaire traduit le gr. *ἀρσενικός*; *masculēscō*, -is (Plin.); *masculētum* (id.); *masculātus* (Apu.), d'après *uirātus*, qui est dans Varron; *u. uir*); *com-*, *-ē-masculi* (Apu.), cf. *euirō* plus ancien); *sēmimās* (Varr. = *ἡμι-ανδρῶς*); *masculofēmina* (= *ἀρσενόθηλυς* (Iren.)); *masculūris* (Mar. Victor., comme *fēminālis*).

On voit mal comment *maritus* serait parent, à l'origine, de *mās*.

Les formes *mās* et *masculus* indiquent un radical *mas* qui n'a, hors du latin, aucun correspondant. L'ancien nom du « mâle » a pris un sens particulier; v. *uerres*.

***mascarpiō**, -ōnis m. : ζ. λ. dans Pétr., Sat. 134, 5, interprété généralement comme synonyme de *masturbātor*; sert aussi de nom propre, CIL XII 5876; Greg. T., Vit. patr. 16, 4. Sens obscur.

massa, -ae f. : masse, pâte; puis toute espèce d'objet

qui forme un bloc, un lingot. M. L. 5396; irl. *mās*, britt. *mass*. Emprunt, déjà dans Plt., au gr. *μάζα*; dérivé tardif *massālis* (Tert.), *massula*, *massārius*, **ad-massō* (roman), *massāceus*; *com-*, *im-massō*, -ās. Le mot latin a pris dès l'abord un sens plus large que l'original grec et il en est devenu indépendant.

***massaris**, -is f. : fleur de vigne sauvage. Mot étranger, sans doute africain, cité par Plin. 12, 133.

***mas**(s)ō, -ās (*mānsō*) : mâcher. Mot uniquement dans Theod. Prisc. (iv^e-v^e siècles ap. J.-C.), où il traduit le gr. *μασάσσομαι*. La date et l'emploi du mot inclinent à penser que c'est une transcription du gr. *μασ(σ)άσαι*, à penser que c'est une transcription de *mansus*, prononcé **māsus*, plutôt qu'un dénominateur de *mansus*, prononcé **māsus*, comme l'a supposé Cavallin, *Philol.* 91 (1936), p. 467. La gr. *μάσσω* « pétrir » ne convient pas pour le sens. La graphie *mānsō* de Non. 148, 10 pourrait avoir été influencée par *mansus*. Cf. le suivant. Certaines formes romanes supposent **submassāre*. M. L. 8379.

masticō, -ās = *μαστιχάω* (Marcel., Pelag., Apul.) « mâcher ». Le verbe a été rangé naturellement dans les formations, de type populaire, en -icō, cf. *morsicō*, et est demeuré dans les langues romanes. M. L. 5398.

Dérivés : *masticātiō*; *immasticātus* (Cael. Aur.); *praemasticō*.

mastic(h)ē, -ēs; **mastix** (-tex), -icis f. : formes tardives latinisées de gr. *μαστιχη* « mastic » et demeurées dans les langues romanes. M. L. 5399.

Dérivés : *mastic(h)ātum* (*uinum*); -*chinus* (Pall.); *grānomastix* (Isid.).

mastigō, -ās : fouetter (Ital.). Transcription de *μαστίγος*, dénominateur de gr. *μάστιξ*; cf. *mastigia* (Plt.) = *μαστιγία*.

mastrīca, -ae f. : vêtement de peau. Le mot et la chose sont venus de Sardaigne à Rome (cf. Quint. 1, 5, 8) : l'origine en est probablement phénicienne. On trouve aussi les graphies *mastruga*, *manstruca*, *manstruca* (Plt., Poe. 1313), *manstruga*.

Dérivé : *mastricātus*.

masturbor, -āris (et *masturbō*) : cf. CGL II 127, 44, *masturbat* : *manuurbat*, *δέπει καὶ δέπειται*. « Ἐστὶν δὲ ἔθιμα κοινῶν. Mot vulgaire (Martial). M. L. 5400. Peut-être déformation de *μαστροπέδος*?

Dérivés : *masturbātor*; *masturbō* f. (Mart.).

māsticius, -i m. : v. *mandō*, -is fin.

mataris, -is et **mafara**, -ae (*materis*) f. : javeline gauloise. Mot celtique (Sisenna, César). M. L. 5402.

mataxa (*met-*), -ae f. : fil, cordon. De gr. *μέταξα*, lui-même sans doute emprunté; depuis Lucilius. Panroman, sauf roumain. M. L. 5403.

Dérivé : *metaxārius*.

matella : v. *matula*.

mateola, -ae f. : bâton, manche de la houe? Mot de Caton, Agr. 45, 2, *cum taleam demittes, pede taleam operimito. Si parum descendat, malleo aut mateola adigito*. Technique et rare. M. L. 5425 a. **mateola*, et 5425, **matea*?

On rapproche v. sl. *motyka* « houe », skr. *matyām*

« herse », etc. S'il y a un original commun, il est risqué de le restituer.

māter, -tris f. : mère. Correspond à *pater*. Terme général, qui peut se dire des animaux (à l'exception de *genetrix* et *mamma*); cf. Varr., R. R. 2, 4, *porci cum matribus* (sens conservé dans beaucoup de formes dialectales romanes, cf. M. L. s. u.), même des plantes; cf. Vg., G. 2, 23, *hic plantas tenero abscondens de corpore matrum*; Plin. 12, 23, *superiores eiusdem rami in excelsum emicant, siluosa multitudine, uasto matris corpore*, où il désigne la branche mère, le tronc principal; *māteriēs*. Par image, *māter* a pu s'employer au sens de « cause, origine, source », etc.; cf. *μητρόπολις*. — *Māter* désignant la mère qui nourrit l'enfant, le mot peut servir à nommer aussi la nourrice. Il comporte, comme *pater*, une idée de respect, que n'a pas la forme familière *mamma*, et s'ajoute au nom d'une déesse, comme *pater* au nom d'un dieu, pour l'honorer (*Terra māter*), et sans que l'idée de maternité soit nécessairement impliquée dans l'appellation : *Vesta māter*. *Māter* est souvent accompagné du génitif *familiae* (-liās) : sur le modèle de *pater familiae*, cf. P. F. 112, 27, et May-Becker, *Précis*, p. 38 : « Le titre de *māter familiae* dont elle [la femme] est honorée a eu des significations diverses, mais il n'a jamais impliqué, comme celui de *pater familiae*, l'idée de la puissance exercée sur d'autres. » De même, *mātrimōnium* « maternité légale, mariage » et, à l'époque impériale, « femmes mariées, épouses » (au pluriel collectif *mātrimōnia*, comme *seruicia*, e. g. Tac., A. 2, 13, 3) est formé d'après *patrimōnium* et n'implique jamais l'idée de propriété, ni de droit sur les choses. Enfin, l'absence d'un adjectif **mātrius* correspondant à *patrius* s'explique par l'impossibilité pour la femme, dans l'ancien droit patriarcal, de posséder et de tester. L'adjectif de *māter* est *māternus*, formé avec le suffixe -*no-* marquant l'origine; cf. *acernus*, *eburnus*, etc. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 5406; cf. 5410, **maternalis*; 5411, **maternio*; 5420, *matrina*; B. W. *marraie*.

Juxtaposé : *mātris animula* « serpolet » *propter quod menstrua moueat*, Bertoldi, RLR 2, 147.

Autres dérivés : *mātrōna* (cf. *patrōnus*) : -*m dictam esse proprie quae in matrimonium cum uiro conuenisset, quoad in eo matrimonio maneret, etiamsi liberi nondum nati forent; dictamque esse ita a matris nomine non adepto iam sed cum spe et omine mox adipiscendi : unde ipsum quoque matrimonium dicitur; matrem autem familias appellatam esse eam solam quae in mariti manu mancipioque esset : quoniam non in matrimonium tantum, sed in familiam quoque mariti et in sui heredis locum uenisset*, Gell. 13, 6, 8 et 9. Comme *māter*, le mot comporte une idée accessoire de noblesse ou de dignité; de même l'adjectif *mātrōnālis*, e. g. T.-L. 26, 49, 15 : *oblitae decoris matronalis*, M. L. 5422 a. De là *Mātrōnālia*; *mātrōnātus*, -ūs (Apu.); *mātrōnēum* (très tardif, sur *gynēcaum*); *mātrōnicium* (Lyd., Mens. 4, 29); *commātrōna*.

mātercula, -ae f. : petite mère; diminutif affectif (depuis Plt.); cf. *anicula*.

mātertera : *matris soror* (par opposition à *amita*). Mot relativement nouveau formé en italique avec le suf-

fixe *-tero- marquant opposition de deux notions; cf. *auonculus*, etc. Composés juridiques : *ab-, ad-, pro-mā-tertera*.

mātrāstra : marâtre, CIL XI 6730, 4 : *hic est Hirculis qu[ia] a matrastra sua | periuū* (mosaïque d'Ancone). Cf. *patrāster*. M. L. 5415 b.

mātrigna (Gloss., et *mātrina*) : formé d'après *prīuīgnus*, conservé dans certains dialectes italiens, M. L. 5419, et en germanique : b. all. *meter(e)*, à côté d'une forme **matrea*, CGL 4, 262, 46, issue du gr. *matryia*, M. L. 5423.

mātruelīs m. : fils du frère de la mère; cousin germain du côté maternel. Formé sur *patruelīs*; *mātrimus*, -a, -um; *mātrimis*, -e : adjectif conservé dans le sens rituel, *matrimes ac patrimes dicuntur quibus matres et patres adhuc uiuunt*, P. F. 113, 5.

Mātrālia, -ium n. pl. (d'un adjectif **mātrālis*) : *Matris Matuae festa*, P. F. 113, 2, et *mātrātus*, -ūs; *Mātrae*?

mātrēscō : inchoatif qui semble créé par Pacuvius. Conservé par Non. 137, 6 et par les gloses; cf. ALLG 3, 407.

mātrīmus : *matris frater* (Gl.).

bīmāter : épithète de Dionysos, traduction du gr. *δι-μήτρος* (Ov.).

commāter (latin ecclésiastique). M. L. 2082; B. W. *commère*, *compère*; britt. *commazr*.

mātrīcidā, -dium (fait d'après *parrīcidā*, rattaché à *pater*).

mātrix, -icis f. (sans doute formé d'après *genetrīx*, *nutrīx*) 1° femelle pleine ou qui nourrit; arbre qui produit des rejetons, tronc principal (Suét., Aug. 94, 11; cf. gr. *μήτρα*), et par suite « matricule, rôle, registre » (cf. *mātrīcula*); 2° matrice (= gr. *μήτρα*, sens non attesté avant l'époque impériale et peut-être calqué sur le sens du correspondant grec); 3° synonyme de *genetrīx* dans Tert., e. g. Virg. uel. 5, *Eua matrix generis feminini*, ou de « *māter* » au sens figuré de « source, cause ». Attesté depuis Varron; panroman. M. L. 5422.

Dérivés : *mātrīcālīs*, M. L. 5416; *mātrīcula*, M. L. 5417; *mātrīcularīus*, M. L. 5418; *mātrīcārīus*. Pour **matrisilua*, v. *silua*.

Mot indo-européen, symétrique à *pater*. Attesté en osco-ombrien (avec valeur religieuse), osq. *Maatris*, omb. *Mātr* « *Mātris* », et en falisque *mate* « *māter* ». Cf. irl. *māthir*, v. isl. *mōdr*, dor. *μήτρη* (ion.-att. *μήτρη*), v. sl. *mati* (gén. *matere*), lette *māte*, arm. *mayr*, skr. *mātā* (acc. sing. *mātdram*), av. *mātar-*. La valeur de « femme mariée, maîtresse de maison » ressort de lit. *mōiē*, *mōiē* « femme mariée », alb. *motrē* « sœur » (primitivement la sœur aînée, qui remplaçait la mère). Elle est sensible dans lat. *māter*, où subsiste la dignité sociale de la *māter familiās* à côté du *pater familiās*; la valeur religieuse se voit dans *Vesta māter*, par exemple. La nuance du mot diffère, au moins à l'origine et dans la plupart des emplois, de celle de *parēs* (féminin) ou de *genetrīx*. Gaul. *Mātrebo* (datif pluriel) a aussi un sens religieux.

māteriēs, -ei et *māteria*, -ae f. : terme de la langue rustique, proprement « substance dont est faite la *māter* », c'est-à-dire le tronc de l'arbre considéré en tant que producteur de rejetons. Dérive de *māter*, comme

pauperiēs de *pauper*. Par extension désigne la partie dure de l'arbre, par opposition à l'écorce ou aux feuilles; cf. Col. 5, 11, 4, (*arbor*) *inter corticem et materiam*; 4, 21, 2, *uitis in materiem frondeque effunditur*. Comme c'est cette partie de l'arbre qui fournit le bois de charpente, *māteriēs* en est ainsi arrivé à prendre dans la langue des charpentiers, le sens de « bois », et spécialement de « bois de construction », par opposition à *lignum*; cf. Plin. 16, 206, *cornus non potest uideri materies propter exilitatem, sed lignum*. C'est à ce sens que se rapportent les dérivés :

māteriārīus « relatif à la charpente »; *māteriō*, -ōis « munir d'une charpente »; *māterior* « se procurer du bois » (joint à *frāmentor*, Cés., B. G. 7, 73); *māteriātus*; *māteriātō*; *māteriātūra*; *māteriōla*; *māteriūsus*; etc. et les formes supposées par les dérivés romans; cf. M. L. 5409, *māteries*, -ria, -rium (fr. *madrier*); 5407, *māteriāmen* (Lex Salica; fr. *merrain*); 5408, **māteria. mentum*.

Dans la langue commune, *māteriēs* s'est dit ensuite de toute espèce de matériaux : *ὡν ἔξωλον ἢ ἔξωλον τινῶν; materiam superabat opus*, dit Ov., M. 2, 5; et il a servi à rendre le gr. *ὡν* dans son sens figuré de « matière, cause, sujet, origine » : *materiam artis eam dicimus in qua omnis ars et facultas, quae conficitur ex arte, uersatur*, Cic., Inu. 1, 5, 17; *māteriōla* « petit sujet » (Tert.). *Māteriēs* a fini par désigner la « matière », par opposition à l'esprit, dans la langue philosophique et religieuse; de là, à basse époque, *māteriālīs* (= *ὡλωδός*), -līter et *immāteriālīs* (= *ἄνωλος*, Ambr.).

De même que *māter* désigne la nourrice, *māteriēs* a quelquefois le sens de « aliment »; ainsi Celse 2, 18, 3 sqq., *imbecillissimam materiam esse omnem caulem oleis*. Ancien, usuel.

mātertera : v. *māter*.

**matia* : mot de glossaire; *intestina (-nae), unde matiarū dicuntur qui eadem tractant aut uendunt*, CGL V 32, 7. On a aussi *matia*; *mat(i)ola*, *πεπρωρα* (in capite de escis). Conservé dans quelques dialectes romans. M. L. 5412. Peut-être identique à *mattea* « *frandiens* », déjà signalé par Varr., L. L. 5, 122, emprunté au gr. *ματτωρ*, *ματτωλα*, Arn. 7, 231. Pour *matiarūsus*, v. *macellum*.

mat(t)īānum (*mālum*) : sorte de pomme. De *Matius*.

mātrix; *mātruelīs* : v. *māter*.

matia, -ae f. : natte (tardif; August., schol. Juv.); *matiarūsus* : qui couche sur une natte (surnom donné par les orthodoxes à une secte de Manichéens); *matula*. Panroman, sauf roumain. M. L. 5424, *matia* et **natta*; et germanique : v. angl. *matte*, *meatta* « *Matze* ». Sans doute mot d'emprunt, comme *mapa*.

mattea : v. *matia*.

**mattia* : non attesté isolément; figure dans *matio-barbulus* « sorte de javelot » et *mat(t)iarūsus* « soldat armé de ce trait ». Tardif (Vég., Amm. Marc.). Non latin. Cf. *mataris*?

**maticiē* : *cognominantur homines magnarum matiarum atque oribus late pententibus*, P. F. 115, 3. A rapprocher peut-être de gr. *μάθουαι* γνάθου (Hes.). Gémilnée intérieure expressive.

matius : v. *matius*.

matula, -ae f. : vase, pot (employé aussi comme terme d'injure, cf. fr. *cruche*), pot de chambre. Attesté depuis Plaute. Populaire. M. L. 5429. Diminutif : *matella* f., d'où *matelliō*, -ōnis. Sans étymologie.

mātūrus, -a, -um : 1° qui se produit au bon moment, à l'heure favorable, *ὄρατος*, cf. Gell. 10, 11, 2-4; 2° qui se produit de bonne heure (par la même acception de « bon » que dans *māne*, *mātūrinus*). De là deux sens qui, en se développant, sont devenus contradictoires : 1° mûr, mûri; qui arrive à son plein développement, par suite « opportun » (synonyme de *tempestiūsus*) et aussi, par litote, « âgé, vieux » : *poma matura et cocta*, Cic., C. M. 19, 71; *filia matura uiro*, Vg., Ae. 7, 53; *animo maturus et aeuo*, Ov., M. 8, 67; *uiridis aeuī, maturus animi*, Claud. Mamert., anim. 29, p. 135, 15; *matura imperia* « ordres vieilliss », Just. 11, 5, 7. « Comme un dessein mûri est un dessein qui a demandé du temps, *mātūrus* se prend quelquefois dans le sens de « réfléchi, préparé à loisir »; *maturum consilium*, Cic., Diu. 1, 18 » (B. B.). A ce sens se rattachent *im-mātūrus* (= *ἄωρος*) et *praemātūrus* (cf. *praecox*), tous deux anciens et classiques; per-, rudi-, *sēmi-mātūrus*, tardifs; *mātūrēscō*, *ēmātūrēscō*; *mātūrēfaciō*.

2° qui se produit de bonne heure, hâtif, précoce : *maturae hiemes* « hivers précoces », Cés., BG 4, 20, 1; *mature feri senem*, Cic., C. M. 10, 32; *quibus rebus quam maturime occurrendum putabat*, Cés., BG 1, 33, 4.

Les deux sens se retrouvent dans *mātūrō*, -ās « mûrir » et « faire mûrir »; « hâter » et « se hâter ». Par contre, *mātūrītās* n'a guère que le sens de « maturité » (d'où *immātūrītās*); le sens de « hâte, promptitude » est rare et seulement d'époque impériale; l'auteur de la Rhét. à Hérénnius emploie dans ce cas *mātūrātio*, la langue ayant différencié dans l'emploi le nom dérivé de l'adjectif et le nom dérivé du verbe.

Ancien, usuel, classique. *Mātūrus* est dérivé d'un thème en -u-, **mātu-* non attesté; cf. *mātūta*, *mātūtinus*. Il est demeuré dans les langues romanes, M. L. 5433 (panroman), comme *matūrītās*, 5432; *matūrāre*, 5430 (panroman, sauf roumain); *matūrēscere*, 5430 a; **matūrīcāre*, 5431, mais seulement avec le sens de « mûr ». Cf. *māne*, au sens de « de bonne heure ».

La notion de « mûr » est exprimée de manières diverses suivant les langues; les expressions ne concordent pas, même quand elles appartiennent à une même racine, ainsi skr. *pakvāḥ* et gr. *πέπρω*.

matus, -a, -um : ivre. Mot vulgaire (Pétr. 41), qu'on retrouve dans les gloses : *matum est* : *humectum est, emollitum, infectum*, CGL V 604, 41. On lit aussi *matius* (*matus*) : *tristis*, CGL IV 114, 4; 237, 5; 536, 31; V 465, 6; 542, 40. Mais peut-être sont-ce deux mots différents. Le rapprochement de l'ital. *matto* est aujourd'hui contesté; cf. M. L. s. u. **mattus*, 5428; B. W. *mat*.

Mattus peut représenter une prononciation vulgaire (dialectale) de **madītus*; toutefois le rapprochement de *nītūdum*, ital. *netto*, ne prouve rien, si l'adjectif italien est emprunté au gallo-roman *net*, comme l'indique, sans preuve, M. L. s. u. *nītūdus*, 5929; B. W. *net*.

Mātūta, -ae f. : ancienne déesse italique, identifiée avec l'Aurore (Lucr. 5, 656), puis avec Leucothéa. *Mā-*

tūta est le féminin d'un ancien adjectif **mātū-to-s*, cf. *acū-tus*, etc.; l'épithète est généralement accompagnée de *Māter*, cf. CIL XI 6294, 6301.

Dérivé : *mātūtinus* : du matin, devenu *matinus*, cf. Anth. 339, 47; substantivé *mātūtinum* n.; le matin. Attesté depuis Sén. et Plin., a remplacé *māne* dans ce sens; roman. M. L. 5434; et celtique : irl. *maten*, britt. *metin*. On a aussi *mātūtinā* f., comme *sēra*, *uespera*. De là *mātūtinālīs*, -ārius (tardifs).

Mātūta ne diffère que par le suffixe de *mātūrus*; tous deux se ramènent, par l'intermédiaire d'un abstrait en -tu-, **mātu-*, à la racine **mā-* « bon »; cf. *mānis*, etc.

maurella, -ae (*mōrella*) f. : morelle, plante. M. L. 5680 b (*mōrellus*); B. W. s. u. On trouve aussi dans les gloses *maura* : *herba ficaria*, CGL III 590, 5. De *Maurus* « *Maure* », puis « brun foncé ». M. L. 5438; cf. m. h. a. *mōr* « cheval »; britt. *maour*.

Māuors : v. *Mārs*.

maxilla : v. *mālo*.

maxumus, *maximus* : v. *magnus*.

mē (ancien *mēd*) : accusatif et ablatif du pronom de 1^{re} personne dont le nominatif est *ego*. Le -d final, qui existait à date ancienne et qui est noté dans les plus anciens monuments épigraphiques (fibule de Manios, vase de Duenos, etc.) et littéraires (Ennius, Plaute), provient d'une particule postposée; cf. Meillet, MSL 22, 50. Le même radical a fourni le datif *mihī*, *mī*; l'ancien génitif *mis* (cf. *tis*), remplacé par *meī*, l'adjectif possessif *meus*, -a, -um. — *Meus* a un vocatif *mī*, qui est sans doute un ancien génitif-datif avon, correspondant à gr. *μοι* : *mī fili* « fils à moi », *τέκνον μοι*. Le pluriel *mī* est fait d'après l'analogie de *deus*, *dī*. S'emploie substantivé : *meum* « mon bien », *meī* « les miens ». M. L. 5449; 5450, *mēcum*; 5556, *meus*, -a. Panroman. B. W. *me*, *mon*.

Les thèmes de pronoms personnels étaient invariables en indo-européen. La forme simple apparaissait sans doute dans irl. *mē* « moi » (*is mē* « c'est moi ») et gr. *ἐγέ* (avec prothèse e), *μέ* et, avec voyelle longue, dans skr. *mā*, av. *mā* (atones); le plus souvent, on a des formes pourvues d'une particule d'élargissement, comme v. lat. *mēd*, skr. *mām*, av. *mām*, v. sl. *mę*, hitt. *ammuk*, got. *mī-k* (cf. gr. *ἐμ-γε*), vén. *mejo* (d'après *exo*). Pour l'ablatif, cf. skr. *māt*, av. *map*.

Le datif *mihī* est ancien, à ceci près que l'i de *mī* est issu de e (comme dans *tibi*): cf. omb. *mehe* « *mihī* » et véd. *māhya*, *māhyam*; la même prépalatale apparaît aussi dans le j de arm. *inj* « à moi », où se sont produites des altérations pareilles à celles qui ont donné à l'accusatif *is* « moi » sa forme (en général *-is* avec le *-s* déterminatif de l'accusatif).

L'ancien adjectif possessif était de la forme **mo-*, à en juger par skr. *mā-*, av. *ma-*, gr. *ἐμός* (avec prothèse), arm. *im* (gén. *imoy*, aussi avec prothèse). Le type lat. *meus* est secondaire, comme skr. *class. madiyah*, got. *meins*, tokh. A *nī*, lit. *mānas*, etc. Une formation du même type que celle du latin, mais indépendante, se trouve dans v. sl. *mojt*, v. pruss. *mais*.

mecia, -ae f. (*macia*?) : mouron rouge, *ἐρωγαλλίς* (Ps.-Diosc., Marc. Emp.).

meddix : *apud Oscos nomen magistratus est*, P. F. 110, 19. Mot osque : meddiss, du type *iūdex*, composé du mot racine **med* + *dic-* « celui qui montre le droit » ; cf. ombre mefs « droit » (de **medos*). V. *modus* et *medeor*.

medeor, -*ēris*, pas de parfait, **medēri** : donner ses soins à (complément au datif m. *alicui*, m. *morbo*). Ancien (Gaton ; vieilles formules). Apparaît dès l'origine spécialisée dans la langue médicale au sens de « porter remède à » (cf. la spécialisation *cūra, cūrō* et, en grec, de *θεραπεύω*), d'où *medēns* « médecin » ; *medēla* (archaïque) « remède » (cf. *loquēla, tutēla*), remplacé à l'époque classique par *remediūm* ; *medicus*, -*a*, -*um* et *medicūs* « médecin » ; *medibilis* ; *Meditrīna*, cf. Varr., L. L. 6, 21, et P. F. 110, 21 : *Mos erat Latinis populis, quo die quis [primū] gustaret mustum, dicere omnis gratia* : « *Vetus novum uinum bibo, ueteri nouo morbo medeor.* » A quibus uerbis etiam *Meditrīnae deae nomen conceperunt, eiusque sacra Meditrīnalīa dicta sunt*. De *medicus* sont issus de nombreux dérivés qui ont remplacé *medeor*, *medēla*, ainsi : *medicō*, -*ās* (et *medicor*), déjà dans Plt. ; *medicāmen* (-*mentum*) et leurs dérivés ; *medicīnus*, -*a*, -*um*, d'où *medicīna* (*ars*) ; *medicīnālis* : m. *digitus* « l'annulaire », trad. du gr. *λατρικός δάκτυλος*, v. M. Niedermann, Festg. f. H. Blümner, 329 sqq. ; *immedicātus*, -*cābilis* = *ἀθεραπεύτος* ; cf. M. L. 5459, *medicus* ; 5458, *medicīna* ; 5457, *medicōre* (v. B. W. mégisier) ; 5456 et 5456 a, *medicāmen* (-*mentum*). Le celtique a : irl. *midach*, britt. *meddyg* « *medicus* ». Cf. aussi *mīlomedicus* (Vég.) ; -*medicīna*. De *remediūm* : *remediō* (-*dior*), de l'époque impériale, M. L. 7194 a et b, et ses dérivés *remediābilis* et *irremediābilis* (= *λατός, ἀνίατος*). Cf. encore *medificō* (Greg. Tur.) ; *omnimedēns* (Paul. Nol.). *Medicō* et ses dérivés *medicātus*, *medicāmen* (-*mentum*) ont souvent le sens de « guérir par la magie » et, comme le gr. *φάρμακον*, ont pris le sens de « empoisonner » ; cf. cat. *metaina* « poison ».

Le fréquentatif *meditor* a gardé le sens général de la racine.

La racine **med-* se trouve d'un bout à l'autre du domaine indo-européen, au sens de « penser, réfléchir », souvent avec des valeurs techniques : « mesurer, peser, juger » ou « soigner (un malade) » ou « gouverner ». Le sens de « juger » conservé dans les autres dialectes italiens (cf. *meddix*) est inconnu en latin. Les formes latines et celtiques indiqueraient que la racine avait en indo-européen des formes athématiques : lat. *medeor* (avec le fréquentatif *meditor*) et, d'autre part, v. irl. *midiar* « je juge » (*con-midathar* « il domine, il a le pouvoir »). L'hypothèse est confirmée par la longue radicale de gr. *μῆδομαι* « je médite », en face de *μῆδομαι* « je m'occupe de, je médite », et par hom. *μῆδῶν* « chef », en face de *μῆδοντες*. L'irlandais a un prétérit *ro midar* « j'ai jugé » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 577). Les formes gr. *μῆδομαι*, *μῆδω* et got. *midan* « mesurer » résultent de passages secondaires au type thématique. Le gotique a, d'autre part, *milon* « λογίζεσθαι, φρονεῖν, σκοπεῖν ». Dans l'Avesta, on a *vi-mad-* « médecin » dans un passage du Vendidad, VII, 40, *mazdāysna vīmādāysūt vīmādāyanta* « qu'en médecins ils pratiquent médecine sur les mazdéens » (sur un exemple hypothétique de *mad-* « mesurer » dans l'Avesta, v. Bartholo-

mae, *Air. Wört.*, sous *mad-*). La formation de *Meditrīna* rappelle *latrina*.

Il y a eu aussi un substantif radical **med-*, dont hom. *μῆδεα* « pensées, desseins », arm. *mit* « pensée » (gén. pl. *mtac*) et v. isl. *mát* « évaluable », v. h. a. *māz* « mesure » sont des dérivés. A ces noms se rattachent des mots comme lat. *modius*, irl. *med* « balance » (thème en -*ā*) et gr. *μέτρος* (nom de mesure de capacité pour les choses sèches). Il est conservé au premier terme du nom de magistrature osque : *med-diss*, *med-deſ* gén. *medikeis* et son dérivé *meddikiaia* « in iudicio », mais le latin n'en a pas trace ; v. l'art. *meddix*.

Le mot latin *modus* est du type du gr. *λόγος* ; il est particulier au latin. Le rapport entre *medeor* et *modus* a été signalé par Isidore, Or. 4, 2, 1, *medeor a modo, i. e. a temperamento*. Il y a eu contamination avec le thème en -*es*- attesté par ombre mefs, *mers* « iūs » (et *mersto* « iustum »), d'où *modes-tus*, *moder-or*. Sur le groupe *medeor/modus* et l'origine du sens « médical » et son extension dans les langues indo-européennes, v. Benveniste, Rev. Hist. Relig., CXXX, 1945, p. 5 sqq.

V. aussi *mētor*.

mediast(r)inus, -*i* m. : esclave de rang inférieur, surtout urbain (opposé à *uilius* par Hor., Ep. 1, 14, 14). Nonius, 143, 4, écrit *mediastrius* (sans doute d'après *pistrinus*, etc.), qu'il glose *mediastrius non balnearum, sed ministros et curatores aedium legimus*, Lucilius lib. XV (19) : *uiliicum Aristocratem, mediastrium atque bubulicum*. — *Cato in Praeceptis ad filium* (7) : *illi imperator tu, ille ceteris mediastrius*. Sur les variations de forme, v. Thes., s. u.

Mediastrius semble dérivé de *medius* (cf. le nom propre *Agrestina, clandestinus*) et signifie « qui se trouve à la disposition de ». L'explication par un dérivé d'un **mediaster* hypothétique est moins vraisemblable. Terme rare et technique, de couleur populaire. V. Müller-Graupa, Gl. 31, 144, et Thesaurus, s. u.

medīca, -*ae* f. (scil. *herba*), emprunt au gr. *μῆδική* : sorte de fourrage originaire de Médie, luzerne (Varr.). Epithète de diverses plantes : -*a māla* : citronnier. Cf. M. L. 5455.

mediocris : v. *medius* et *ocris*.

medioximus : v. *medius*.

medipontus (*meli-*), -*i* m. : sorte de câble pour le pressoir ? (Gaton, Agr. 3, 5). Sens incertain, origine inconnue.

meditor, -*āris*, -*ātus sum*, -*ārī* (*meditō*), à partir de l'Italia) : s'exercer, s'appliquer à, réfléchir à ; étudier, méditer, répéter un rôle. Ancien, usuel et classique.

A désigné d'abord toute espèce d'exercice, physique ou intellectuel ; cf. Plin. 8, 113, *cerui editos partus exercent cursu et fugam meditari docent* ; 11, 87, *semper cauda scorpionis in ictu est, nulloque momento meditari cessat* ; 17, 127, *ramum edomari meditatione curuandi*. Puis la langue a plutôt réservé *exercere* aux exercices physiques, *meditari* à ceux de l'esprit. Cicéron le joint souvent à *cogitare* ; cf. Fam. 2, 5, 2, *ea para, meditare, cogita* ; Rep. 1, 22, 35 ; Phil. 2, 34, 85 ; 10, 2, 6, etc. *Meditātus*, qui se dit des personnes et des choses, signifie « préparé, travaillé, exercé » (opposé à *subitus* par Plin. le J.,

Ep. 1, 16, 2) ; *meditātio* « préparation, pratique, exercice » (beaucoup plus que « réflexion, méditation »), et *meditātiancula* ; de même *meditāmen*, -*mentum* (tous deux de l'époque impériale) ; cf. Plin., Paneg. 13, 1, *cum in illa meditatione campestri militariibus turmis imperatorum puluerem sudoremque misceres* ; Tac., H. 4, 26, 3, *ibi struenda acie, muniendo uallandoque et ceteris belli meditantis* (cf. gr. *μελέτη*) *militem firmabant*. Cf. aussi *meditātus*, -*ūs* (Apul.), *meditābundus* (Just.), *meditātius*, terme de grammaire (comme *dēsiderātius*) appliqué aux verbes en -*uriō*, *meditātor*, -*ōrius*, rares et tardifs.

Composés : *ēmeditor* (Apul.) ; *praemeditor* « s'exercer d'abord, prélever, préméditer » ; *praemeditātio* ; *praemeditātorium* (langue ecclésiastique) ; *immeditātus* (tardif) ; *permeditātus*.

Meditor est l'itératif de *medeor*, mais, comme *medeor* s'était spécialisé dans un sens technique, *meditor* s'en est détaché et la langue a tendu à le rapprocher de son synonyme grec *μελετώ* (sur *meletāre* en roman, v. M. L. 5475). La ressemblance des deux formes a favorisé le rapprochement, le *d* de *mediāri* ayant été considéré comme correspondant au *λ* de *μελετώ*, de même que *lacrima* correspondait à *δάκρυ*. — *Meditātio* traduit *μελέτη* ; *meditāmen* a été fait d'après *μελέτημα* ; *immeditātus* d'après *ἀμελέτητος* ; *praemeditor* sur *προμελετώ*.

medius, -*a*, -*um* : qui se trouve au milieu, intermédiaire, moyen (sens local et temporel) et par suite, au sens moral, « qui ne penche ni d'un côté ni de l'autre, indifférent, indéterminé ». A quelquefois le sens de *dimidiūs* « demi » ; cf. Varr., R. R. 3, 7, 9, *hieme demunt medium cibum*. Substantivé *medius* m. : médiateur ; *medius* n. : milieu, centre ; et, par extension, l'endroit vers lequel tout converge, « place publique, grand jour, société, masse » ; *esse in mediō* « être à la portée de tous » ; *rem in mediū proferre* « porter la chose en public » ; *in mediō relinquere* ; de là *abire ē mediō*, *ē mediō excōdere*, etc. Mêmes emplois en grec de *μέσος*, *μέσον*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5462 ; certaines formes dialectales italiennes supposent un doublet (osque ou grec *meōs?*) **mesus*. B. W. mi I.

Dérivés et composés : *mediē* adv. (rare et tardif ; premier exemple dans Tac., H. 1, 19, 1, dans un passage du reste contesté) ; *mediētis* : milieu, centre et « moitié ». Semble créé par Cicéron sur le modèle *socius/societas*, pour traduire le gr. *μεσότης* ; cf. Tim. 23, *uix audeo dicere medietates quas Graeci μεσότητας appellant*. Attesté dans les inscriptions de l'époque impériale avec le sens de « moitié », chez les auteurs de basse époque (Lact., Apul., Tert., Dig.), le mot a passé dans les langues romanes, M. L. 5461 ; *mediālis*, -*e* (bas latin), M. L. 5451, B. W. maille II ; *mediānus* (Vitr., postclassique), M. L. 5452, B. W. moyen ; *mediolium* : milieu (jaune) de l'œuf, *uittelus*. Rare et tardif.

mediō, -*ās* : couper par le milieu, être au milieu (Itala, M. L. 5453), d'après *μεσώ*, *μεσάζω* ; *mediāns* « demi » ; *mediātor* (Apul., latin ecclésiastique) = *μεσότης* ; *mediātrix* (tardif) ; *immediātus* : *ἐμεσος* (Rufin, Boèce). Cf. aussi M. L. 5454, **mediārius* ; 5460, **mediāna*.

dimidiūs (*demedius*, bas latin) : coupé par le milieu ; demi. Substantivé dans *dimidiā* (sc. *pars, portio*) f. et

dimidiūm n. « moitié », M. L. 2644 (*dimediūm*). De là : *dimidiō*, -*ās*, usité surtout au participe *dimidiātus*, « couper en deux par le milieu » ; *dimidiētās*, tardifs et rares. La distinction entre *dimidiūm* et *dimidiātum* est enseignée par Aulu-Gelle 3, 14, 8, *dimidiūm est, non quod ipsum dimidiātum est, sed quae ex dimidiato pars altera est*.

inter, *per*, *sub-mediūs* ; *sēmediātus*, tous rares. De *permediūs* dérive le britt. *perfedd*.

Composés en *medi-* : *mediūnius* (Mart. Cap.) ; *mediterrāneus* ; *mediterrēus* (Sisenna), cf. gr. *μεσόγειος* ; *meditullium* n. : centre, milieu (dont le vocalisme o de -*tullium* garantit l'antiquité ; cf. *tri-pudium* pour la forme, et aussi *ex-torris*). Neutre d'un adjectif archaïque *meditullius* « qui se trouve au milieu des terres » (v. *telus*). Cf. aussi dans les gloses : *uittelus*, *moillus* (= *mediolus*) *oui quod et meditullium dicitur*.

mediocris, -*e* (avec *ō* de **medio-ocris*, d'après Havet, *Man.*, §§ 322, 1437?) ; mais la formation est invraisemblable ; cf. Lindsay, *Early Lat. verse*, p. 206) : proprement « qui se trouve à mi-hauteur » (cf. *ocris*), d'où « qui se tient dans un juste milieu, moyen », et, par une restriction qu'on retrouve dans *modicus*, *modestus*, etc., « médiocre ». Souvent employé par litote avec une négation, *haud, non mediocris*.

Dérivés : *mediocriter* (Plt.) ; *mediocritās* ; *mediocriculus* (Caton ap. Fest. 142, 17).

A *mediocris* se rattache également *medioximus*, adjectif archaïque à forme de superlatif (cf. *maximus, prozumus*). Un rapport avec *mediocris*, *modus* était senti par les Latins ; cf. P. F. 110, 26, *medioximum, mediocre*, et Varr. ap. Non. 141, 5, *mortalem ad modum | medioxime, ut quondam patres nostri loquebantur*. Apparaît spécialement dans la langue religieuse : *di medioximi* (par opposition aux *di superi* et *inferi*). Rapidement sorti de l'usage, comme on le voit par le texte de Varon. Cf., pour l'emploi du superlatif, l'osq. *Iūviass messimass* « Iouiās (feriās) medioximās » (Vetter 86), qui a aussi une valeur religieuse.

Cf. aussi *meridiē*.

Adjectif indo-européen ; cf. osq. *meſiai* « *mediae* » (locatif singulier), skr. *mādhyah*, av. *maidya-*, hom. *μέσος*, *μέσος*, got. *midjis*, arm. *mēj*. En celtique, on a gaul. *Medio-nemeton* « sanctuaire du milieu » et irl. *mid* au premier terme de composés. V. sl. *mežda* signifie « limite ». — La gutturale qui figure dans *medioximus* est d'origine obscure ; mais le type de superlatif est ancien ; cf. osq. *messimass*, skr. *mādhyamh*, altération, sous l'action de **medhyo-*, d'un dérivé en *-*mo*-du type connu par av. *mašamō*, got. *miduma* « milieu », v. h. a. *mitāmo* « *mediocris* ». L'emploi de ce suffixe tient à ce que le « milieu » se détermine par rapport à deux extrémités, ainsi chez Homère, Z 181, *πρόσθε λέων, ὄπισθεν δὲ δράκων, μέσος δὲ χίμαιρα* ; c'est ce qui fait aussi que **medhyo-* a le suffixe *-*yo-*, et non *-*ro-*, qui indique opposition de deux termes seulement. Pour *medi-*, cf. *ali-*, p. 23 fin.

medulla, -*ae* f. : moelle. Usité surtout au pluriel collectif *medullae* « les moelles » (il y a une moelle pour chaque os), usage ancien conservé dans une certaine mesure en français. Le singulier ne s'emploie que pour désigner la moelle d'un certain os, par exemple la moelle

épineire, e. g. Plin. 11, 118, ou la moelle d'un arbre, ou encore au figuré : *suadae medulla* (Enn.), par imitation du grec *μυελός*. A côté de *med'ula*, certaines formes dialectales italiennes supposent **nerulla*, dont le *merilas* d'une tabella defixionis (Audolent 135) est peut-être une graphie déformée (cf., toutefois, les doutes de Wuenisch et de M. Niedermann, Mél. de Saussure, p. 78) ; v. M. L. s. u. ; Vendryes, MSL 15, 365 sqq. Ce serait la forme ancienne, si l'on admet la parenté avec irl. *smiur*, v. h. a. *smero*, proposée par Thurneysen, IF 21, 178 ; *medulla* aurait subi l'influence de *medius*, auquel le rattachait l'étymologie populaire. Tout ceci est douteux ; la forme du mot est équivoque : diminutif? gémignée expressive? Le gr. *μυελός*, auquel on songe, n'a pas non plus d'étymologie. Ancien (Plt., Cat.), usuel. Panroman. M. L. 5463 ; B. W. s. u.

Dérivés : *medullitus* adv., formé comme *funditus*, *radicitus* ; *medullula*. Les autres dérivés : *medullaris*, *medullösus*, *medullätus* (d'ou *emedullätus*, Plin.), *medullä*, *-äs*, *emedullö* (Ital., = *ἐκμυελῶ*) sont récents et imités du grec.

**medus* : quasi *melus*, quia ex melle fit, sicut calamitas pro *cadamitis*, Isid. 20, 3, 13. Mot germanique ; v. Sofer, p. 145. M. L. 5464.

mefitis (*mephitis*), -is f. : exhalaison méphitique (sulfureuse) ; cf. Servius, Ae. 7, 84, *mephitis proprie est terrae putor qui de aquis nascitur sulphuratis, et est in memoribus grauior ex densitate siluarum* ; personnifiée et divinisée (cf. Varr., L. 5, 49) sous la forme *Mefit(e)* en osque ; v. Vetter, n. 162. La conservation de *f* intervocalique et le sens même du mot qui désigne des exhalaisons d'origine volcanique attestent que le mot est suditalique. La variation *ph/f* est la même que dans *sulphur/sulfur* ; elle indique une hellénisation de la forme.

Dérivés : *mefiticus* (Sid.) ; *Mefitänus*. Sans étymologie connue. Terme préitalique, comme *sulphur*?

meinom? : forme très douteuse que certains veulent lire sur l'inscription dite de Duenos et qu'ils rattachent sans vraisemblance à la famille de *münus*.

meiö, -ere : pisser. Prononcé *meiö* ; la première syllabe est longue. Mot populaire, attesté depuis Catulle ; on ne peut décider si le parfait *mixi* et le supin *micium* sont formés directement de *meiö* ou empruntés à *mingö*. Il y a une forme tardive en *-ä*, *meiäre* dans Mulom. Chiron. (*miäre*, Inscr.), parallèle à *minsäre*, peut-être due à l'influence de *siäre* (v. *siat*), **pišäre* (mot expressif, panroman) ou de *caicare* et demeurée dans les langues romanes ; cf. M. L. 5468, 6544 ; B. W. pisser. — Composés : *com*-(cf. *concaö*) ; *dē*- (Gloss.), *ē*-, *in*-(Perse), *per*-, *sub*-*meiö* ; *submeiulus*. V. *mingö*.

mel, *mellis* n. : miel. S'emploie aussi au pluriel collectif ; Vg., B. 4, 30, et *durae quercus sudabunt roscida mella*. Ancien, usuel, souvent au sens figuré de « douceur », terme de tendresse : *mel meum* ; panroman. M. L. 5469 ; et celtique : britt. *mel*. Sur le couple antithétique *mel, fel*, v. ce dernier mot.

Dérivés : *mella*, -ae (Col.) : eau de miel ; *melleus* : de miel ; *melläceus* (comme *must*-, *uin-äceus*), et subs-

tantif *melläcium*, Non. 561, 18, *sapa quod nunc mel lacium dicimus, mustum ad mediam partem decoctum*. cf. fr. *mélasse*, M. L. 5482 ; *mellärius*, -a, -um ; *submellärius* : ouvrier qui recueille le miel ; *mellärium* (Plt.), avec gémignée expressive ; *melläculus*, *melläculum*, *melläculus* (*melculus*, Aug. ap. Macr. 2, 4), terme de tendresse ; *melligö*, -inis f. : propolis, verjus ; *mellitulus* : sucré, doux comme le miel ; *mellitulus*, *mellösus* ; *Mellöna* « déesse du Miel » ; *mulsum* : miel ; *mulsum* n. (scil. *uinum*) : vin mêlé de miel ; *mulsa* (sc. *aqua*) : terme de tendresse ; *mulseus* (Col., Plin.), *promulsis*, -idis f. : entrées (dans un repas), hybride formé sur un type grec comme *παροψός* ; *promulsäre*, -is n. : plateau à hors-d'œuvre.

Composés en *melli* : *melli-fer*, -ficö et ses dérivés -ger, -fluens, -fluus (= *μῆλιντος*), tous poétiques, sans *mellificus*. Sur *mälomellum*, v. Isid. 17, 5, et Sofer, p. 100. Sur *oleomela* (= *ἐλαιόμελι*), Isid. 17, 7, 11, v. Sofer, p. 56 sqq.

Hybrides tardifs : *hydro*-, *oeno*-, *omfaco*-, *oxy-melli*. Nom spécial du « miel » qui ne se trouve que dans une partie de l'indo-européen ; le nom indo-européen général du « miel » et de l'« hydromel », représenté par gr. *μέθυ*, irl. *mid*., etc., n'est pas conservé en latin. Cf. hitt. *milit*, gr. *μέλι*, *μέλιτος* (avec le dérivé att. *βέλτρον* « je cueille le miel »), irl. *mil* (gén. *mela*), got. *miliþ*, all. *mjalt* et arm. *mêr* (gén. *melu*, le passage aux thèmes en -u- résultant d'une contamination avec le thème **medhu-*) ; le groupe -ll- de lat. *mel*, *mellis*, peut représenter une ancienne gémignée populaire, comme dans *fel* ou être issu de *-ln- (v. Benveniste, *Formation*, p. 7) ou *-ld- ; la forme *mulsum* peut être faite d'après *salsus* ou même donne à supposer l'existence d'un verbe **mellö* qui serait parallèle à *sallö*.

melca, -ae f. : lait coagulé mélangé d'épices. Attesté pour la première fois au 1^{er} siècle après J.-C. ; cf. Buecheler, CEL 862. Sur l'origine du mot, généralement considéré comme germanique (all. *Milch*), v. J. Janko, Glotta 2, 38 sqq. (qui y voit, à tort, un terme proprement italique). M. L. 5471 a.

mēlēs (*mēlis*, *mae*), -is f. : martre ou blaireau (Varr., Plin.). M. L. 5474.

Dérivé : *mēlinus*. M. L. 5478 a? Doublet tardif *mēlö* (d'après *taxö*, *musiö*). Cf. *fēlēs*.

**mēlica*, -ae f. : Varr. ap. Non. 545, 4, *dolia atque apothecae triclinares, Melicas, Calenas obbas et Cumanos calices. De melicis?* Désigne une sorte de vase qui tirerait son nom de son lieu d'origine. Peut-être identique au suivant?

**mēlicae*, -arum f. pl. : Varr. R. R. 3, 9, 19, ... *gallinis... quas Melicas appellat falso, quod antiqui ut Thehim Thehim dicebant, sic Medicam Melicam uocabant. Haec primo dicebantur qua(e) ex Medica propter magnitudinem erant allatae quaeque ex iis generatae, postea propter similitudinem amplae omnes. Si l'explication de Varron est exacte, le passage de *d* à *l* est peut-être dialectal.*

meliöf, -ius ; gén. *meliöris* : meilleur ; sert de comparatif à *bonus*, à côté du superlatif *optimus*. Le sens a dû

d'abord être « plus grand » ou « plus fort ». Cf. *multus*, de même racine (toutefois, il n'y a rien à tirer de P. F. 109, 3, *mellom meliorem dicebant*. Le texte est corrompu et il faut sans doute lire, avec les gloses, *meliörompu* et cf. Lindsay, Class. Rev. 5, 10). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 5479 ; B. W. s. u.

Dérivés : *meliösculus*, diminutif familier, cf. *maiusculus*, etc. ; et, tardifs, *meliörö*, -äs (cf. *βελτιός*), M. L. 5480 ; *meliöratiö* ; *meliöröscö*, -is. Pas de substantif dérivé. V. *multus*.

La notion de « meilleur » est souvent indiquée par une racine différente de celle qui sert à exprimer la notion de « bon » : gr. *λοιόν* et *ἀμεινον*, got. *batiza*, v. sl. *lucii* (et *sulöi*), etc. Malgré leur aspect archaïque, ces comparatifs diffèrent d'une langue à l'autre ; ils se sont constitués indépendamment dans chacune.

mella, -ae f. : — *quam Graeci loton uocant, quae uolgo propter formam et colorem faba Syrica (Syriaca) dicitur. Arbor est enim magna, fructum ferens comestibilem, maiorem pipere, gustu suauem, unde et mella uocata est*, Isid. 17, 7, 9. V. Sofer, p. 56. Le rapprochement avec *mel* n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

mellum, -i (et *millus*, *millum*, forme employée par Scipion Émilien ; cf. P. F. 137, 3) n. : collier de chien de chasse, fait en cuir et garni de clous. Ne semble pas attesté en dehors de Varron et de Festus ; forme peu sûre ; la variation *e/i* peut être dialectale. L'ital. *mello* suppose *mällum*, M. L. 5484. — Cf. *monile*? Le *mellum* qu'on lit dans Varron, R. R. 2, 9, 15, doit être une simple faute de copie pour *mellum*, comme *baliolus* pour *baiolus* ou *simpulum* pour *simpu(u)ium*.

mēlö, -önis m. : melon, *πέπων*. Abréviation de *μηλοπέπων*, qui apparaît à basse époque et dans les gloses, sans doute d'après *pepö*.

mēlum : v. *mälum*.

mellus, -i m. ; latinisation archaïque de *μέλος* « chant », souvent transcrite sous sa forme grecque. Abl. *melo*, Acc., Tr. 404 ; acc. *melos*, Enn., A. 404 ; v. Thes. s. u. et Non. 213, 10 sqq. Lucrèce emploie les formes grecques *melo* = *μέλη* et *melicus* = *μελικός*, comme aussi les grammairiens.

membrum, -i n. : membre (= *μέλος*). Désigne toute partie du corps, non seulement les bras et les jambes ; cf. Cic., Fin. 3, 6, 18, *iam membrorum, i. e. partium corporis, alia uidentur propter eorum usum a natura esse donata, ut manus, crura, pedes, ... alia quasi ad quendam ornatum ut cauda pavoni, plumae uersicolores columbis, uiris mammae atque barba...* De là *membrum uirile*. S'est dit ensuite des parties d'un tout (*corpus*) ; des individus par rapport à un ensemble, des pièces d'un appartement ; traduit le gr. *κόλα* « membres d'une période ». Ancien, usuel, classique ; panroman, sauf roumain. M. L. 5488. Celtique : irl. *membur* et *membrum* (= *membräna*), britt. *memryn*, *memrwn*.

Dérivés : *membräna* f. : peau qui recouvre les différentes parties du corps, membrane, pellicule. S'applique par extension à différents objets, liber, tunique, enveloppe. Désigne spécialement la peau préparée pour écrire, parchemin (= *διφθέρα*) ; de là

membränarius : *διφθεροποιός*. Autres dérivés et composés : *membränula* (-lum) ; *membräneus* ; *membränäceus*, -nösus ; *membrätim* adv. ; *membrö*, -äs (tardif seulement au passif) ; *membrätus* ; *membrösus* (rare) ; *membrätüra* (Vitr.), cf. *corporätüra* : membrane ; *membripotens* ; *com-membris* (Aug.), comme *con-sors*, *com-par*, etc. ; *com-membrätus* ; *démembrö* ; *bi-* (= *διμελός*), *tri-*, *quadri-*, *è-membris*, etc., sur le type des composés grecs du type *τρι-κόλος*, *-σώματος*.

On rapproche skr. *mämsäm*, tokh. B *missa*, n. pl., v. sl. *meso*, alb. *miš*, arm. *mis*, got. *minz* « chair » ; le mot le plus proche pour la forme est irl. *mir* « morceau de viande » qui peut reposer sur **mämsro-* ; le sens initial de *membrum* serait donc « morceau du corps (d'un être vivant) ».

memini, -isti, -isse (impératif *mementö* ; participe analogique *meminens* déjà dans Liv. Andr., mais de caractère artificiel et d'emploi rare) : 1^o avoir présent à l'esprit, se souvenir ; 2^o faire mention de. Construit avec le génitif (rarement avec l'accusatif) ou avec la proposition infinitive. Parfait à redoublement, à valeur de présent. Ancien, usuel, non roman.

Composés : *commemini* (marque l'aspect « déterminé » ; n'est guère attesté en dehors de la période républicaine et des archaïsants) ; *rememini* (Tert., sans doute sur le modèle de *ἀναμνησθήσομαι*), cf. *com-*, *re-miniscor*, sous *mens*. Le substantif correspondant à *memini* est *memoria* ; *memor* sert de participe. L'identité de l'initiale a contribué à rapprocher les formes. Cf. le suivant.

La racine indo-européenne **men-*, qui indiquait les mouvements de l'esprit, a fourni des mots nombreux dont le sens précis est déterminé par la formation.

Le parfait *memini* repose sur une forme ancienne : cf. hom. *μémωνα* (pluriel *μémωνες*) « je projette, j'ai l'intention », véd. *manmé* « je pense » (peu attesté), et, sans redoublement, got. *man* « je pense, je crois ». — L'osque a un substantif à redoublement *memnim* « monumentum » (terme vulgaire dans une *tabella deuotionis* ; cf., toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 33).

Le présent, dont *com-*, *re-miniscor* sont dérivés, a ses correspondants dans irl. *domuinür* « je crois, je pense », lit. *mini* « il pense », v. sl. *mlnitü* « il pense » (souvent *mlnitü se*, où le réfléchi est substitué aux désinences moyennes), skr. *mányate*, av. *mainyeite* « il pense », et sans doute gr. *μάνωμαι* « je suis furieux ». — Le *memnus* de *com-memnus* répond à skr. *matáh* « pensé », lit. *miñtas*, got. *munds* et, sans doute, à gr. *αὐτό-ματος* « qui agit de son propre chef ». V. *miniscor*.

Du causatif *monéö*, *monitus* on rapproche, pour le sens, v. h. a. *manen* « rappeler, mentionner ». Cf. aussi skr. *mändyati*, av. *manayeyiti*.

Il y a deux formes de thème en -i-, l'une relative-ment ancienne, *mēns*, cf. skr. *matih* « pensée », l'autre, de type italo-celtique, *mentiö*, cf. irl. *air-miüu* « respect ». La forme *mēns* a été détachée, comme la forme *mors*, des formes composées ; cf. got. *ga-munds*, lit. *atmintis*, v. sl. *pa-męit* « souvenir ». Le latin n'a pas de mot neutre correspondant à gr. *μένος*, skr. *mānah*, etc.

memor, -oris (nominatif ancien *memoris*, *memore*, d'après Priscien, GLK II 354, 8) ; toutefois, l'ablatif *memori* des poètes dactyliques n'est pas probant, car il peut être créé comme *inopi*, *silici*, etc., pour éviter le

tribraque) : 1° qui se souvient ; 2° qui fait se souvenir. Ancien (*memorier* dans Plt.), usuel, classique. Cf., pour le sens, gr. *μνήμων* et ses dérivés.

Dérivés et composés : *memoria* f. : mémoire, souvenir, sens abstrait et concret, d'où au pluriel *memoriae* « mémoires » (masculin), « monuments commémoratifs » (latin ecclésiastique, et *memorium* d'après *μνήμα*), M. L. 5490 ; *memoriola* (Cic. ad Att. 12, 1, 2) ; *memoriālis* : m. liber, d'où *memoriāle* et *memoriālia* ; *memoriosus* (tardif) ; *immemoris* (et *immemoris*), ancien, usuel et classique, d'où *immemoria* (Dig.) ; *bona*-, *benememorius* (-*morius*) dans les inscriptions chrétiennes de basse époque.

memorō, -ās (-*ror*) : remettre en mémoire, rappeler ; d'où célébrer (le souvenir de) ; et simplement, dans la langue familière, raconter, dire (cf. *narrō*). Nombreux dérivés à l'époque impériale. Panroman, sauf roumain. M. L. 5489. Le celtique a *irl. mebuir*, membre « memoria », *memraigim* « memorō », britt. *myfyr* « memorius ».

memorar, -āris (latin ecclésiastique) : se souvenir de (sans doute influencé par *μνήσσομαι*).

commemorō : ne diffère guère pour le sens de *memorō* qu'emploient plus souvent les archaïques et les poètes. Cicéron et César préfèrent *commemorō*, cf. Thes. s. u., sans doute à cause de la valeur « déterminée ». Fréquent dans le latin ecclésiastique, comme les dérivés *commemorātiō*, etc. ; *immemorātus* (Hor., Ep. 1, 19, 33), transcription du gr. ἀμνημόνητος ; *immemorātio* (Vulg. = ἀμνησία) ; *immemorābilis* (Plt.) ; *praememorō* (latin ecclésiastique).

rememorar (Vulg., Tert., Isid.) : se remémorer. Formation tardive, qui apparaît d'abord dans la langue de l'Église, pour traduire ἀναμνησσομαι (cf. *rememini*), comme *rememorātiō*, dans la Vulgate, traduit ἀναμνησις de la version des Septante ; *rememorō*, M. L. 7195.

Cf. skr. *smāra* « il se souvient », av. *hišmaraiti* et *mimara* « memor ». Le latin a une forme à redoublement simple, tandis que gr. *μέμνηται* « souci » a un redoublement intensif, cf. *μέμνηται* « souci ». En germanique, cf. got. *maurnan* « avoir soin de », et v. angl. *ge-mimor* « nōtus ». *Memor* serait donc un mot expressif dont la valeur se serait atténuée et que l'homonymie aurait rapproché de *memini*. — Un rapprochement de la racine de *Morta* et de *mereō* n'est pas exclu. Cf. peut-être aussi *mora*?

Mēna, -ae f. : *dea mēnstruātiōnis* (citée par Aug., Ciu. D. 4, 44 ; 7, 2). Cf. *mēnsis*. Sans doute emprunté au grec *Μήνη*.

***menceps** : *mente captus*, attesté seulement par Priscien, GLK II 26, 13. Il est à noter que dans ce composé le second terme -*ceps* a le sens passif ; cf. *deinceps*, *manceps*. La langue classique ne connaît que *mente captus*. Peut-être création de grammairien.

menda, **mendāx** : v. *mendum*.

mendicus, -a, -um adj. et **mendicus**, -i subst. : pauvre, indigent ; mendiant. Cf. Cic., Fin. 5, 28, 84, *pauupertas si malum est, mendicus esse beatus nemo potest*. Ancien, usuel et classique. M. L. 5494.

Dérivés : *mendicum* n. : *uelum quod in prora poni-*

tur, P. F. 112, 2 ; *mendicē* adv. : *pauvrement, chichement* ; *mendicō*, -ās (-*cor*, Plt.) : mendier, M. L. 5493 ; *mendiciās*, usuel, M. L. 5493 ; *mendicōnium* (2°) (Laberius) ; *mendicōbulum* (Plt.) ; *mendiculus* (id.) ; *-culeia* (Gl.) ; *mendicōtiō*, -cātor, -cābundus (tardif) ; *ēmēndicō* (depuis Suét.).

De mendum. Le sens premier a dû être « qui a des défauts physiques, infirme », par suite « pauvre » et « mendiant » ; cf. fr. « un pauvre ». Mais a perdu tout contact avec *mendum*. Formation comme *amicus*, *amicus*.

mendum, -ī n. et **menda**, -ae f. (les deux formes ont subsisté dans les langues romanes, *mendum* en logone dorien, *mēnda* en italien et provençal, M. L. 5491 et 5494 a) : défaut (physique), faute (dans un texte) incorrection. *Menda* semble attesté depuis Lucilius et se trouve dans Ovide ; *mendum* est dans Varron et Cicéron ; cf. Thes. s. u.

Dérivés et composés : *mendōsus* : défectueux, fautif ; *ēmēndō*, -ās : enlever les fautes, corriger, amender ; *ēmēndātiō*, trad. de διόρθωσις ; B. W. sous amender. M. L. 2860 et ses dérivés.

mendāx adj. et subst. : 1° mensonger, faux, trompeur (sens poétique et dérivé) ; 2° menteur, menteuse. Ancien, usuel et classique. Cf. *uērāx*.

mendācium : mensonge ; -*ciunculum* (Cic.) ; *mendaciās* (Tert., d'après *uēriās*) ; *mendāciloquus* (Plt.), comme *falsiloquus*, *ψευδολόγος*, -*loquēs* (Ital.).

L'adjectif *mendus*, qui est très rare et tardif, semble refait sur *mendum*, *menda* pour traduire *ψεύδης* ; v. Thes. s. u.

Le sens est sans doute issu de l'acception spéciale de *mendum* « faute faite en écrivant (ou en parlant) », *mendacium in scriptura*, GGL V 621, 27 ; cf. Cic., Verr. 2, 2, 42, 104, *quod mendum ista litura correxit?* ; Plin. le J., Ép. 10, 75 (70), 4, *mendosum exemplar testamenti*. — *Mendāx* a dû s'employer par litote : « qui ne s'exprime pas correctement » (cf. la différence établie par P. Nigidius, ap. Gell. 11, 14, 1, entre *mendācium dicere* « dire une chose fautive sans le vouloir » et *mentiri* « mentir (sciemment) »). Il est à noter que *mentior*, qui n'a rien de commun avec *mendāx*, a dû vouloir dire « j'imagine », avant de signifier « je mens, je ne dis pas la vérité », par une litote analogue. De même, les Grecs n'ont jamais fait une distinction nette entre « mentir » et « imaginer, feindre ». *Mendāx*, *mendācium* ne sont pas représentés dans les langues romanes, où seuls ont subsisté *mentiri*, devenu actif, et ses dérivés ; v. ci-dessous.

Sans étymologie sûre. On pense à skr. *mindā* « défaut » (Wackernagel) et gall. *mann* « tache (corporelle), défaut » ; *irl. mennar*.

mēns, **mentis** f. (thème en -i-, gén. pl. *mentium*) terme très général de la racine **men-* « penser » et qui désigne, par opposition à *corpus*, le « principe pensant, l'activité de la pensée », l'esprit, l'intelligence, la « pensée » (sens abstrait et concret, e. g. Vg., Ae. 1, 676, *qua facere id possis, nostram nunc accipe mentem*), par suite « l'intention ». En raison de sa parenté de sens avec *animus*, auquel il est souvent joint (cf. *mēns animi*), s'emploie parfois poétiquement au sens de « courage » : *addere mentem*, Hor., Ep. 2, 2, 36 ; *demitunt mentes*,

Vg., Ae. 12, 609. A servi à former des locutions adverbiales du type *minitanti mente* (Lucr.), dont l'emploi s'est développé dans les langues romanes. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5496. Cf. aussi M. L. 5505, *mentāre* (tiré de *commentāre*?), et 5507 et 175, *ad mente habere*.

Dérivés et composés : *mentālis* (bas latin, blâmé par St Aug.) ; formé comme *spiritalis*, *corporālis* ; *amēns* et *dēmēns* « qui a perdu l'esprit » (ancien *amēntis*, d'après Prisc., GLK II 341, 18) ; *amēntia* (M. L. 5416) et *dēmēntia*. La différence établie par les grammairiens, Diff. Beck 35, 67, *amēns a tota mente submairiens*, Diff. Beck 35, 67, *amēns a tota mente submotus, demens deminutionem mentis patitur*, n'est pas justifiée par l'usage ; cf. Cic., Tusc. 3, 10, *quod animi affectionem lumine mentis carentem [maiores] nominauerunt amēntiam eandemque demēntiam*. De *dēmēns* Lucrece a un dénominatif *dēmēntiō*, -is, repris par Apulée et Lactance ; et à basse époque apparaît *dēmēntiō*, -ās « rendre dément » ou « être dément » (Lact., Ital.) ; *dēmēntiō*, cf. M. L. 2550 ; *dēmēnticus* et *dēmēnticō* « oublier » : *dēmēnticāstis* : *obliuioni tradidistis* (demeuré en italien, où il s'est substitué à **oblūtāre*, M. L. 2550 a). V. aussi *uēmēns* (*uehe*).

Dénominaif : **mentior**, -īris (et, à basse époque, *mentio*, auquel remontent les formes romanes) : ne pas dire la vérité, mentir. C'est là le sens le plus anciennement attesté, le plus fréquent et le seul qui ait duré. A côté, on trouve, dans la langue de la poésie ou dans la prose impériale, des emplois particuliers qui sont sans doute imités du grec, par exemple « imaginer, inventer », Hor., A. P. 151, *atque ita mentitur* (= *ψεύδεται* ; cf. le sens de *ψεύδος* « mensonge » et « invention, fiction ») *Homerus* ; Lact. 4, 15, 21, *poetae Orionem mentiuntur* (= *fiunt, ψεύδονται*) *in pelago incidentem* ; par suite « feindre », Mart. 5, 39, 26, *mentiris iuuenem tinctis capillis*. Ancien, usuel, panroman. M. L. 5510 ; *ad*, *com* (cf. *ad*, *con*-*fiŋgō*, *commentor*, d'après *καταψεύδομαι* dans Apul.) ; *ēmēntior* : forger en mentant ; ce dernier seul ancien (Plt.).

L'adjectif correspondant à *mentior* appartient à une autre famille : c'est *mendāx*, avec son dérivé *mendācium*. La langue écrite semble avoir ignoré les dérivés de *mentior* ; l'existence de *mentitiō* est plus que douteuse (ad Herenn. 3, 2, 37). Mais la langue populaire devait avoir créé ces dérivés et les langues romanes attestent l'existence de **mentitor*, panroman. M. L. 5511 ; *mentitiō* « mensonge » (Venant Fort., cf. Thes. s. u.), différent du *mentitiō* classique, M. L. 5508 ; **mentitiōnia*, -*nica*, 5509. B. W. *mensonge*. Les gloses ont aussi *mentitiōsus* et *mentitiōsus* ; cf. Thes. s. u.

mentio, -ōnis f. : mention (appel à la pensée ou à la mémoire), usité surtout dans l'expression *mentioŋem facere*, dont M. Benveniste, *Festschr. Debrunner*, p. 16 sqq., a montré le sens juridique spécial « faire des ouvertures de mariage », en étudiant *μνάομαι*. Mot fait sur le groupe de -*mentus* (*com*-*mentus*).

miniscor, -eris, **mentus** sum, **minisci**, attesté seulement dans les glossaires, cf. P. F. 109, 26, *miniscitur pro miniscitur antiquitus dicebatur* ; 112, 3, *mentum dicebatur pro commentum*, de sorte que l'i du radical n'a aucune autorité ; *miniscor* a pu être tiré des formes à

préverbe ; du reste, l'i pourrait être ancien ; cf. *cinis* et *similis* en face de *semel*.

comminiscor : imaginer, inventer ; Varr., L. L. 6, 44, *reminisci, cum ea quae tenuit mens ac memoria cogitando repetuntur, hinc etiam comminisci dictum, a con* » et « *mente* », *quom finguntur in mente quae non sunt*. Composé d'aspect déterminé ; ancien (Plt., Mo. 662, 668). De là : **commentum** : 1° invention, fiction, cf. Ov., M. 12, 54, *mixtaque cum ueris passim commenta uagantur* ; 2° livre (sens rare et tardif, e. g. Col. 7, 5, 17) ; 3° traduit aussi le gr. ἐθόρημα (Quint. 3, 10, 1) ; **commenticius** : inventé, imaginaire, idéal ; M. L. 2981, **excommentāre*.

emīniscor (extrêmement rare et mal attesté) ; **reminiscor** : se remettre dans l'esprit ; **reminiscentiae**, qui traduit, dans Tertullien et Arnobe, le gr. ἀναμνήσεις de Platon ; **recomminiscor** (Plt., Tri. 915).

commentor, -āris, -ātus sum, -ārī : avoir dans l'esprit ou se remettre dans l'esprit ; réfléchir à (*secum commentārī*), étudier ; traiter de, commenter (époque impériale) ; **commentatiō** « méditation, réflexion », traduit le gr. ἐθόρημα ; **commentātor** : ὑπομνηματιστής ; **commentārius** (sc. liber) : livre où l'on note ses réflexions, cahier de notes ; mémoire ; archives, formulaire exposé ; au pluriel, **commentārīi** « mémoires » et « commentaires » (= ὑπομνήματα). A l'époque impériale, il y a des scribes *ā commentārīis*, d'où l'adjectif de la langue administrative *commentārīēnsis* « greffier, contrôleur, secrétaire », etc. ; **recommentor** (Plt., Tri. 912).

Le sens de *commentor* s'accorde mal avec celui de *commentus*, et *commentārius* est différent de *commenticius* ; Cicéron peut écrire, Phil. 5, 12, *commentariis commenticiis... innumerabilis pecunia congesta* est. Aussi est-il peu probable que *commentor* soit dérivé de *commentus* ; il est plutôt tiré directement de *mēns*, comme *recondor* de *cor*. Cf. *mentāre* sous *mēns*.

V. *memini*.

mēnsa, -ae f. : table. Ce sens, qui est le seul attesté, est sans doute secondaire. Le sens premier semble être celui de « gâteau » sacré, rond et partagé en quartiers par deux diamètres perpendiculaires l'un à l'autre, sur lequel on disposait à l'origine les offrandes et les victuailles offertes aux dieux ; cf. la formule ancienne citée par P. F. 112 : *mēnsa frugibus iurato significat per mensam et fruges* ; et omb. *mēsa* « mēnsa, libum ». C'est à ce sens que se réfèrent dans l'Énéide la prophétie de Céléno (3, 255-257, à propos de quoi les gloses ont conservé l'explication : *mēnsas nunc panificia deorum Penctium dicit*, GGL V 222, 20) et son accomplissement (7, 107-117 : *heus, etiam mēnsas consumimus*). En passant dans la langue commune, *mēnsa* a pris le sens de « support sur lequel on place les mets » et, plus généralement, de « table à manger » et « service, repas », etc. (d'où l'adjectif *mēnsālis* : -e *uinum, argentum* ; cf. M. L. 5498, *mēnsāle* « serviette »), puis a désigné toute espèce de table, « comptoir, table de banquier », etc. A ce dernier sens se rattachent *mēnsārius* : banquier, changeur (cf. *τράπεζα, τραπεζίτης*) ; *mēnsulārius*, même sens, ce dernier dérivé du diminutif *mēnsula*, M. L. 5501 ; *mēnsōrium* (tardif) : vaisselle ; *mēnsātum* « par table » (Juvenc.). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5497 (mais évincé par *table*, v. B. W. s. u.) ; germa-

nique : got. *mēsa*, v. h. a. *mias* ; celtique : v. irl. *mias*, britt. *mavys*.

Le rapport avec *mētor*, souvent proposé, est tout à fait incertain.

mēnsis, -is m. (ancien thème consonantique, muni d'un nominatif en -is, comme *canis*, *iuuenis*, etc.) ; l'ablative est *mēnsē* et le génitif pluriel ancien *mēnsium* ; cf. ombr. *menzne* « mēse », de **mēns-en-*, sab. *mesene*, avec un élargissement -en- comme le latin a -i- au nominatif ; sans cet élargissement, l'ombrien a le dérivé anter-men-z-aru « intermēstrium » : mois. A l'origine, « mois lunaire », le nom du mois se confondant avec celui de la lune ; cf., avec le rapprochement étymologique de *mēnsis* et de *mēnsus* (cf. *mētor*), Cic., N. D. 2, 27, 69, *lunae cursus qui, quia mensa spatia conficiunt, menses nominantur*. Le pluriel *mēnsēs* désigne aussi les « époques » des femmes, *καταμήνια*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5500.

Dérivés : **mēstris* de **mē(n)s-tri-s* (et non **mē(n)s-ris*, qui aurait donné **mēbris*, cf. *fūnebris*), second terme dans *bi-, se-, tri-mēstris*, etc. Dans *sēmēstris* « de six mois » et « d'un demi-mois » se sont confondues deux formes d'origine différente, issues, l'une de **sex-mēstris*, l'autre par haplogie de **sēmī-mēstris*. De là *sēmēstrium*. *Trimēstris*, *trimēnsis* sont partiellement conservés dans les langues romanes ; cf. M. L. 8905.

mēnstruus, d'où *mēnstrua*, -ōrum, *mēnstruō*, -ās ; *mēnstruālis* (tardif), formé d'après *annuus*, *annuālis* ; *mēnstruōsus* (Gloss.) ; et les composés tardifs *bi-, tri-mēnstruus*, etc. ; *purimenstrio esse dicuntur qui sacrorum causa toto mense in caerimonis sunt, id est puri sint certis rebus carento*, Fest. 298, 13. *mēnsurnus* (deux exemples tardifs ; d'après *diurnus*).

Ancien mot indo-européen ayant signifié « lune » et « mois » et spécialisé souvent au sens de « mois », ainsi en latin (où *lūna* seul a le sens de « lune »), en celtique : irl. *mī* (gén. *mīs*), en albanais : *muaj*, en arménien : *amis* (gén. *amsoy*) ; le « lune » est nommée *lusin*, de la racine de lat. *lūna*) ; tokh. A *mañ*, B *meñe*. La forme est complexe. La racine paraît être **mē-*, sans doute celle de *mētor*, la « lune » étant l'astre qui mesure le temps ; de là un thème **mē-n-* conservé dans des dérivés en germanique : got. *mena* (masculin) « lune » et *imcnoþs* « mois » ; en balteque, dans le nominatif lit. *mėnù*. La forme conservée le plus souvent est un élargissement par -s- : le génitif lituanien de *mėnù* est *mėnes-io* (avec un suffixe secondaire) et la forme lette est *mėnesis* (*mėness*). En général, on n'a que **mēns-*, ainsi dans les formes italiques, celtiques, arméniennes citées ci-dessus ; de même gr. *μήν*, *μήνας* « mois » (à en juger par le génitif lesb. *μήνην*), avec le dérivé *μήνη* « lune » d'où provient sans doute lat. *Mēna*. Ce **mēns-* est simplifié en **mēs-* dans une partie des formes indo-européennes, d'où skr. *mās-*, iran. *māh-*, et, en slave, le dérivé pourvu de deux suffixes de dérivation *mēs-ę-ci* « lune, mois » (le thème skr. *candrāmas-* « lune », littéralement « lune brillante » [v. *lūna*] a dû être fait sur le nominatif *candrāmāh*).

Mēnsis est masculin comme le mot grec, ce qui prouve

le caractère secondaire de la désinence en -i- ; autrement, on attendrait le féminin.†

menta, -ae (ē) f. : menthe (depuis Caton). Panroman. *apiastrum, oleaster*, M. L. 5506 ; *mentiosa* (*herba*), Marcell., Med. 33, 8. Germanique : v. h. a. *minza*, etc. Nom de plante d'une langue méditerranéenne à laquelle le grec a aussi pris *μίνθη*.

mentigō : v. *mentum*.

mentior, mentiō : v. *mēns*.

mentula, -ae f. : membrum urile. Mot populaire (Catulle, Mart.). Les gloses ont une forme vulgaire *mentula*, CGL II 481, 40 ; cf. ital. *minchia* (dont l' est dû peut-être à l'influence de *mingere*, cf. M. L. 5513), et le composé *menclilingia*, vulgaire et tardif.

Dérivé : *mentulātus*. — Ni le rapport avec *mentia*, ni le rapport avec *mentum* ne s'imposent. Sur la parenté possible avec le skr. *mānthai* « il baratte, il obtient du feu par frottement », etc., v. en dernier lieu Vendryes, MSL 21, 39.

mentum (ē), -i n. : 1° menton ; 2° larmier (terme d'architecture). Depuis Plaute. M. L. 5514 ; a été remplacé dans certaines langues romanes par *mentō*, -ōnia, M. L. 5512 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *mentō*, -ōnis m. « au menton proéminent » (cf. *nāsō*, etc.) ; *mentagra* f. : 1° mentagre, sorte de dartre ; 2° lichen. Hybride formé de *mentum* et *ἀγρα*, d'après *podagra* ; *mentigō* f. : tao, maladie qui siège dans le museau des moutons, dite aussi *ostigō* (d'après *prōrigō*, etc.). M. L. 5507 a.

Cf. gall. *mant* « mâchoire, bouche », got. *munþs* « bouche », v. h. a. *munt*. Mot du vocabulaire occidental de l'indo-européen, sans doute dérivé de la racine **mēn-* « être saillant » ; cf. *mōns*, *ēmīneō* (sous *minae*).

meō, -ās, -āui, -ātum, -āre : aller, passer (rare, poétique et postclassique).

Dérivés et composés : *meātus*, -ūs m. : route, marche, passage, cours (des astres) ; veine ; lit d'un fleuve ; bras de mer ; pore, canal, conduit ; *meābilis* (Plin.), *meāculum* (Apul., Mart. Cap.), *meātor* (d'après *uātor*), tous rares ; *commēō* : « se mettre en marche, voyager, se rendre à, vers », composé d'aspect « déterminé », plus anciennement attesté (Plt., Ru. 322) et plus fréquent que *meō* ; à l'époque impériale, *commēans* « courrier » ; *commēātus*, -ūs m. : 1° action de se transporter ou de transporter » ; et, au sens concret, « passage » (depuis Plt.), « transport, convoi », et spécialement « convoi de vivres pour l'armée » (d'abord *frumentū commēātus*) ; 2° dans la langue militaire, « ordre de marche ou de transport » (*diēs commēātūs*), d'où « titre de permission, congé », et par suite « répit ». Ancien, usuel et technique ; M. L. 2083 ; britt. *cemiat*, *cimiat*. A *commēō* correspond sans doute dans la langue archaïque un fréquentatif *commētō*, -ās, q. u. ;

ēmēō (rare, tardif) ; *immeō* ; *permeō* (rare) ; *permeābilis* (Sol.) ; et *impermeābilis* ; *intrāns-meābilis* (Jord.) ; *praetermeō* ; *remeō* (ancien, poétique et postclassique) ; *re-* et *irre-meābilis* (Vg.) = ἀνπιόστροφος ; *subtermeō* (formé d'après *subterlābor*).

Cf. v. sl. *mimo* « à travers », *minjēti* « passer », pol. *mijać* « passer » et gall. *myndē* « aller » (Rev. celt., 35, 223). Sans doute même racine élargie dans *migrāre* et *miāre* ; v. ces mots. Cf. aussi *trāmes* et *sēmīta*.

merācus : v. *merus*.

***meratrum** : *est herba de qua comedunt serpentes et exiunt uetustatem*, CGL V 621, 30. Corruption (d'après *uēratrum*) de *μάραθ(ρ)ον* « fenouil », attesté chez Plinē sous la forme *marathum*.

mercēs, mercēdōnius, mercurius : v. *merx*.

merda, -ae (ē) f. : merde. Vulgaire ; panroman. M. L. 5520.

Dérivé : *merdaceus* (-leus, Priap., d'après *σμερδά-λεος*?)

Pas de rapprochement sûr. On rapproche souvent le groupe de lit. *smirdžiu*, *smirdėti*, v. sl. *smrǫždq*, *smrǫditi* « puer », qui est différent pour le sens, ou got. *smarnos* « σαρδάλιον », qui ne rend pas compte du d.

merēō, -ēs, -uī, -itum, -ēre ; **mereor**, -ēris, -itus sum, -ēri : recevoir comme part ou comme prix, e. g. Cic., Verr. II 4, 135, *quid arbitramini Reginos... merere uelle ut ab is marmorea Venus illa auferatur?* et la note d'Em. Thomas, ad l. ; se faire payer ; gagner (un salaire) ; *merēre* (-rī) *stipendia* « gagner sa solde », expression de la langue militaire, d'où, absolument, *merēre* (-rī) « servir à l'armée », déjà dans Varr. ap. Non. 344, 40, *qui in exercitu donati essent et equo publico mererent* ; de là *emeritus* « soldat qui a fini de servir » (cf. *effētūs*). Dans la langue commune, « mériter » (en bonne ou en mauvaise part) ; *m. laudem*, *supplicium* ; *m. bene*, *male* ; *m. dē* « gagner un salaire à propos de » et, par extension, « se conduire vis-à-vis de » ; cf. Plt., As. 148, *te ego ut digna es perdam atque ut de me meres*. Ancien, usuel. M. L. 5522. A *merēns* « qui mérite » s'oppose *immerēns* ; à *meritus* (actif et passif ; cf. Vg., G. 2, 515, ... *hinc armenta boum meritosque iuuenos* « qui ont gagné leur ration », cf. *merenda*), *immeritus*. De *meritus* sont formés *meritum* « prix, valeur ; salaire mérité ; service rendu (en bien ou en mal), mérite » ; *meritō* adv. « à juste titre » et *immeritō*. A *merēō* tend à se substituer un dénominatif *meritō*, -ās « gagner un salaire, servir », déjà dans Caton.

meritōrius : qui mérite salaire, ou qui procure un salaire ; qui se loue ; **meritōrium** : local loué ; en particulier : auberge, et lieu de débauche, *domus meretricis*.

merenda f. (ē) : repas de l'après-midi ou du soir ; *serae hora merenda*, Calp., Ecl. 5, 60 ; de *merēō*, comme *praebenda* de *praebēō*. Forme de la langue familière ou rustique ; ancien (Enn., Plt.). Rapproché de *meridiēs* par étymologie populaire ; cf. Isid., Or. 20, 2, 12. Dénomina-tif : *merendō*, -ās. M. L. 5521, 5521 a ; britt. *merenn* [arm.] V. P. Herzog, *Die Bezeichnungen d. täglichen Mahlzeiten i. d. rom. Spr.*, Zurich, 1916, p. 75-84 ; Sofer, 146 ; *merendula* (tardif).

meretrix f. : proprement « celle qui gagne un salaire, celle qui se fait payer » ; cf. Ov., Am. 1, 10, 21, *stat meretrix certo cuius mercabilis aere*. Comme *lēnō*, le mot s'est spécialisé dans la langue érotique. Dérivés : *meretricia* ; *meretricius* ; *meretricior* (tardif) = ἐτραπέζουα. Les représentants romans supposent une forme **mele-*

trix dissimilée comme *pelegrinus*. M. L. 5523 ; celtique : irl. *merrech*.

Composés de *merēō(r)* : *commereō(r)*, d'aspect « déterminé », souvent employé en mauvaise part, comme *commiūtō* : c. *culpam* ; *dēmerēō(r)* : anté- et postclassique, formé d'après *merēō* dé ; *ēmereō(r)* : est à *merēō* comme *efficiō* à *faciō*. Pour *emeritus*, cf. plus haut ; *permerēō(r)* (un exemple dans Stace) ; *prōmerēō(r)*. Dans ces composés, la particule sert simplement à renforcer un verbe expressif.

Pour *morta*, v. ce mot.

Cf. gr. *μερόμαι* « j'obtiens en partage », hom. *ἐμμορε* et *εἰμμοραί*, *μοῖρα* « part, destin », *μέρος* « part », etc.† et sans doute hitt. *mark-* « partager », v. Benveniste, BSL 33, 140. Gaul. *Ro-smerta* est le nom d'une déesse. La racine **smēr-* est peut-être la même que celle indiquée sous *memor*.

mergae, -ārum (ē) f. pl. : — *furculae quibus acerui frugum funt, dictae a uolucibus mergis* (étymologie populaire?) *quia, ut illi se in aquam mergunt dum pisces persequuntur, sic messores eas in fruges demergunt, ut eleuare possint manipulos*, P. F. 111, 6. Terme technique de la langue rustique, attesté depuis Plt. M. L. 5524.

merges, -ūis f. « ce qu'on peut prendre avec les *mergae* ; botte, gerbe » (Vg., G. 2, 517). Pour la formation, cf. *seges*, *teges*, -ētis. M. L. 5526.

Le rapport avec gr. *ἀμύργα* « je cueille » (des feuilles, des fruits) est tout au plus possible. Mot technique, sans étymologie indo-européenne.

mergō, -is, -sī, -sum, -ere (le supin *mersum* est récent et analogique de *mersi* ; une forme ancienne **merturn* est supposée par le fréquentatif archaïque *meritare* [Acc., cf. Non. 138, 20 ; P. F. 111, 19 ; Quint. 1, 4, 14] : plonger (sens propre et figuré, physique et moral). Ancien, usuel et classique. Peu représenté, et avec des changements de sens, dans les langues romanes ; cf. M. L. 5525.

Dérivés et composés : *mergulus*, -la, *mergunculus*) : 1° plongeon ; 2° sautelle, M. L. 5528 ; *mergorae* (l. *mergolae*?) : *situlae quibus aqua de puteo trahitur* (Gloss.) ; *mersiō* (Gloss.) ; *mersus*, -ūs, *mersūra* (tardifs) ; *mersō*, -ās (a remplacé *meritō*, comme *pulsō*, *pultō*) ; *mersiūtō*, -ās et *mergiūtō* depuis Tert. ; *immersābilis* (Hor. = ἀβάκτιστος) ; *com-*, *dē-*, *ē-*, *im-* (M. L. 4287), *prae-* (d'après *προκαταδύσθαι*), *re-*, *sub-mergō*, avec leurs dérivés ; *summersō*, -ās (tardif). M. L. 8380, *submergere* ; 8381, *submerguculāre* ; 8381 a, **submersire*.

La racine est **mēzg-* : skr. *mājīati* « il plonge », lit. *mazgōti* « laver » (itératif : « plonger à plusieurs reprises »). Une racine ainsi terminée par deux consonnes proprement dites est exceptionnelle en indo-européen ; sans doute racine du vocabulaire familier. Le rapprochement de skr. *madgūh* « sorte d'oiseau aquatique » et de *mergus* est contesté ; cf. Thes. s. u.

meridiēs, -ei m. : « midi » et « sud ». *Meridiēs* est un nominatif formé sur le locatif *meridiā*, issu de **mediei* celle qui se fait payer » ; cf. Ov., Am. 1, 10, 21, *stat meretrix certo cuius mercabilis aere*. Comme *lēnō*, le mot s'est spécialisé dans la langue érotique. Dérivés : *meretricia* ; *meretricius* ; *meretricior* (tardif) = ἐτραπέζουα. Les représentants romans supposent une forme **mele-*

meridiem cur non mediādiem? credo, quod erat insuavius. Le rapprochement de *merus*, dû à l'étymologie populaire, a pu influencer sur la forme du mot; cf. Pétr. 31, *mero meridiē*. Un adjectif *mediālis* est issu de **mediālis* par haplogie; cf. P. F. 111, 16, *medialem appellabant hostiam atram, quam meridiē immolabant*. Ancien, usuel. M. L. 5531.

Dérivés : *meridiānus* : « de, et du midi », M. L. 5529, d'où *pōmeridiānus* (classique, tiré de *post meridiem*; cf. Cic., Or. 47, 157); *meridiālis* (Gell.); *meridiō*, -ās « faire la sieste », M. L. 5530; cf. *μεσημέριον*, -ίζω. A basse époque : *meridiōnalis* (d'après *septentrionālis*); *meridiōnārius*.

merula, -ae f. (*merulus*, Auct. Garm. Philom. 6 et Gloss.) : 1° merle; 2° merle de mer; 3° machine hydraulique qui produisait un sifflement analogue à celui du merle. Surnom romain. Ancien. Panroman. M. L. 5534; B. W. s. u.

Dérivé : *meruleus*. Germanique : m. b. all. *merule*, etc.

Mot du vocabulaire occidental. Cf. gall. *mwyalch*, même sens (v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, p. 73). V. h. a. *amsala* « merle » est plus loin pour la forme. Terme populaire, comme l'indique la variété des formes; cf. la forme populaire de lat. *passer* et les variations des correspondants de *turdus*.

merus, -a, -um : -m *antiqui dicebant solum... at nunc merum purum appellamus*, P. F. 111, 12; « pur, sans mélange », *uinum merum* ou *merum* seul « vin pur »; par suite « véritable, authentique », *meri bellatores*, Plt., Mi. 1077, et « sans addition, seul, rien que »; cf. Varr. ap. Non. 344, 9, *Diogenem postea pallium solum habuisse, et habere Vlixem meram tunicam*. Développement de sens analogue dans *assus*. Ancien, usuel. M. L. 5535. Irl. *mer?*

Dérivés et composés : *merācus*, formation populaire (cf. *ēbriācus*, *sōbriācus*); *merāculus*; *merāculum*; *mericulum*; *merālis*; *merātus* (Marc. Emp.); *merārius* (Gl.) : *ὀλυσιπλόος*; *merāria* : *γεωστρίς*, -rium (-iolum) : *ἀκρατοφόρος*; *merulentus* (cf. *uinolentus*); *submerus*; *merobibus* (Plt.); pour le vocalisme en -o, cf. *ahēno-barbus*; *meribibulus* (Tert.); **ezemerāre*, M. L. 3024.

Le vocalisme radical e est celui qu'on attend dans un adjectif; cf. la glose irlandaise *ē-mer* : *i-nigle* (« est-à-dire « non clair »). Le sens initial de *merus* serait donc « clair ». Ceci justifie en quelque mesure le rapprochement avec gr. *ἀμαρῶσα* « j'étincelle, je brille », *μαρμαρῶ* « je brille », *μάμαρα* *λαμπρά* (Hes.) et skr. *māricih* « rayon de lumière ». Pour le sens, ce qui serait le plus près, ce serait v. angl. *ā-merian* « purifier ».

merx (*mers*; nom. *merces* dans Sall. ap. Char., GLK I 27, 22), *mercis* f. : marchandise. Dans la langue familière s'emploie, comme *negōtium*, *mercimōnium*, au sens de « affaire, chose », même en parlant de personnes; cf. Plt., Ci. 727, *mala mers, era, haec et callida est*. Ancien, usuel. M. L. 5536; B. W. *mercier*.

Dérivés et composés : *mercior*, -āris (et *mercō*, M. L. 5515) : faire commerce de; d'où *mercātor*, M. L. 5515 b; -tiō, -tus, -ūs, M. L. 5516; Irl. *marcat*, etc.; germanique : all. *Markt*; -tōrius, -tūra, etc.; *mercimōnium*, -ī n. (archaïque); *commercior*, -āris; *commers*

(Plt., Sti. 519), composé athématique, remplacé par *commercium* : — *est emendi uendendique inuicem inter commercia*; 1° sens concret : « comptoir », et même « marchandise »; 2° relations (d'abord commerciales), échanges, cf. Cic., Verr. 5, 21; Sall., Iu. 18, 6, *maximam et ignara lingua commercia prohibebant*. En fin, quelquefois, à l'époque impériale, « pouvoir rapproché » ou synonyme de *negōtium*; *emercor* (Tac. Ann.); *praemercor*.

Mercurius, -ī m. (*Mircurios* dial.) : 1° Mercure, dieu du commerce; 2° Mercure, planète; 3° garrot (dans la langue des vétérinaires); influencé du gr. *ἔρμα?* *Mercuri*(t) *diēs* « jour de Mercure », M. L. 5519; britt. *Mercher*. Le suffixe de *Mercurius* est le même que celui de *Titurius*, *Mamurius*, *Veturius* (étrusque?).

Dérivé : *mercuriālis*, -e : de mercure; substantif *mercuriālis* f. : mercuriale, plante, M. L. 5518; *mercuriāles* m. pl. : membres du collège des marchands.

A côté des formes à vocalisme e, on trouve des formes en -i : *Mircurios* à Préneste, *Mircurius* et *commercium* dans Varr., Fgm. 70 Goetz-Schoell, sans doute dialectales. En osque, on a *amirikum* « quæstum » (?) et *amiricatud*; cf. Vetter, *Hdb.*, n° 3, p. 31 et 25, qui conteste le sens de « immercātō », admis jusque pour le second. *Merx* est sans étymologie connue. Il est possible que *Mercurius* soit d'origine étrusque et que son culte n'ait été introduit que tardivement à Rome (495 av. J.-C.); mais ceci ne suffit pas à le détacher de *merx*, qui peut avoir la même origine et avoir été emprunté, comme maint terme de civilisation.

mercēs, -ēdis (acc. *mercem* à basse époque, cf. *herēdis* f. : 1° prix payé pour une marchandise; cf. Cic., R. Am. 29, 80, *una mercēde duas res assequi*, et spécialement pour un travail, « salaire, gage » et au figuré « récompense, punition »; 2° loyer, ferme; par suite « revenu, rentes ». Ancien. M. L. 5517. Irl. *meircit*. B. W. *mercit*.

Dérivés : *mercēdula*; *mercēdnārius* (*mercēdnārius*) adj. et subst. (opposé à *grātuitus*); *mercēdnārius* (époque impériale); *mercēdnārius* adj. et subst. : relatif à la paye, au salaire, payeur; *m. mēnsis* : « mois intercalaire » (proprement « qui solde le dû »); *mercēdnārius* : *mercennarium, quod mercede se tueatur?*, P. F. 111, 18; forme obscure, sans autre exemple, peut-être création comique d'après *aeditus*; *mercēdnālis*; *mercēdimerus* (Lucil., d'après *μεροειρος*).

***mesgus** : *serum* (Gl.). Mot gaulois, non latin. V. *miscēō*.

mespilum, -ī n. (-la f.) : nêfle. Emprunt au gr. *μῆσπιλον* (-λη), latinisé; d'où des formes phonétiques *mespulus* et dissimilées **nespilus*, *nespila*, etc. (cf. *mappa* et *nebulus*). V. Graur, *Mél. ling.*, p. 15. M. L. 5540; B. W. s. u. v. h. a. *mespila*, britt. arm. *mesper*. V. André, *Lex.*, s. u.

messis : v. *metō*.

-**met** : particule qui s'ajoute aux pronoms personnels (comme -*pte*, -*te*), pour mettre la personne en relief ou l'opposer à d'autres; souvent accompagné de *ipse* : *ego met ipse, sēmet ipsum*. Quelquefois aussi jointe aux adjectifs possessifs. A survécu dans les langues romanes, unie à *ipse*; cf. M. L. 5551, *metipse, metipsimus*, et aussi 5547, -*met*.

Le -t suppose qu'une voyelle finale s'est amuie. Ce -met ne se retrouve nulle part ailleurs. On ne peut l'expliquer que par la juxtaposition de deux anciennes particules; pour -m-, cf. osq. *tii-um*, omb. *ti-om* en face de v. lat. *tē-d* (cette particule était sûrement indo-européenne); cf. **eti* (v. et). Mais les combinaisons que l'on peut faire ainsi sont arbitraires.

mēta, -ae f. : tout objet de forme conique : 1° borne du cirque (composée de trois colonnes coniques); 2° meule inférieure d'un moulin à blé; 3° meule de foin, d'où *mētālis* « en forme de meule », M. L. 5549, *mētāle*; 4° *mēta sūdāns*, fontaine de Rome en forme de cône sur lequel l'eau se répandait d'en haut. — Du premier sens dérive le sens abstrait de « fin, extrémité », ou « point critique ». Terme technique attesté depuis Caton. M. L. 5548; germanique : m. b. all. *mīte* « Miete ». Dénominalif : *mētior*, -āris : délimiter par des bornes (*agrum, castra*, d'où *castramētior*, -*mētātiō*), dont le sens a été influencé par *mētior*; avec ses dérivés : *mētātor*, -tiō, -tōrius, -tūra; *mētātum* « habitāculum, hospitium » (tardi); *immētātus* (Hor.); *praemētātus* (Mart. Cap.). Diminutif : *mētūla*, M. L. 5554; v. B. W. sous *meule* II.

Aucun rapprochement sûr; cf. peut-être skr. *mēthih* « pila, potestas », Irl. *methos* « finès », v. isl. *meidr* « trabs », lit. *metas* « pālus ».

metallum, -ī n. : mine et « minéral, métal ». Emprunt au gr. *μέταλλον*. Depuis Varron. Latinisé, d'où *metallārius*, -a; *metallicus*, *metallifer* (époque impériale). Irl. *metial*.

***metella**, **metalla** : forme douteuse. Le mot ne semble se trouver que dans Végèce, Mil. 4, 6, *ut de ligno crates facerent, quas metellas* (var. *maclatas*, etc.) *uocauerunt, lapidiibusque compleverunt*. Terme de l'argot militaire, peut-être d'abord féminin de *metellus* « servant », *metella* [māchina]; v. le suivant; ou corruption plaisante de *metalla*?

metellus, -ī m. : -i *dicuntur in lege (re) militari quasi mercennarii*, F. 132, 13. Mot ancien, attesté dans Accius; a fourni le nom d'une famille de la gens Caecilia, peut-être d'origine étrusque; cf. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 188, 293.

mētior, -īris, **mēnsus sum** (et, à basse époque, *mētius sum*), **mētīri** : 1° mesurer (sens physique et moral), évaluer, estimer; 2° parcourir. L'n de *mēnsus* fait difficulté. Il n'est pas purement graphique, si l'on admet l'identité de *mēnsus* et de *mēnsa* (v. ce mot). *Mēnsus* aurait subi l'influence de *pēnsus*, auquel il était uni dans le couple *neque mensum neque pensum, mensa pensaeque*; cf. omb. *mefa spefa?* (Kretschmer, Glotta 8, 79 sqq.). Ou bien l'n est organique, comme celui de *mēnsis*, auquel le groupe de *mētior*, *mēnsus* est sans doute apparenté. La prononciation sans n de *permēnsus* signalée par le Servius Dan., ad Aen. 3, 567, ne prouve pas l'existence d'une forme ancienne **messus*, mais seulement l'amuissement de l'n, comme dans *mē(n)sis*. Ancien, classique, usuel. M. L. 5552.

Dérivés et composés : 1° de *mēnsus* : *mēnsiō* : mesure (rare, un exemple dans Cic.); *mēnsōra* (classique, usuel) et son dénominalif : *mēnsūrō*, -ās (Ital., d'après *μετρέω?*), *mēnsūrōr* (Gael. Aur.), tous

deux panromans. M. L. 5502, 5503. Celtique : Irl. britt. *mesure*.

Mēnsūrō a fourni, à son tour, de nombreux dérivés et composés : *mēnsūrātor*, -tiō, -lis, -bilis, et *immēnsūrābilis* (= *ἀμέτρητος*); *commēnsūrō*, -ātiō, -ābilis (cf. *συμμετρέω*, etc.); *dē-re-mēnsūrō* (tardifs).

immēnsus (= *ἐμπρός*) : sans mesure, immense; *immēnsum* : immensité; *immēnsūs*, -sibilis; *commēnsus*, -ūs m. : mot de Vitruve destiné à rendre le gr. *συμμετρεῖα*.

2° de *mētior* : *mētior* : mesureur, M. L. 5552 a; *admētior* : mesurer en plus; *commētior* : mesurer complètement, proportionner (Cic., Inu. 1, 26, 39; trad. du gr. *συμμετροῖ*), M. L. 2084 a; *dēmētior* (usité surtout au participe n. *dēmēnsus* « ration des esclaves »); *dimētior* : mesurer exactement, ou d'un bout à l'autre, d'où *dimētīens* traduisant le gr. *διάμετρος*; *dimēnsiō*; *ēmētior* : mesurer exactement, parcourir; *permētior* : mesurer en tous sens, traverser; *remētior* : mesurer de nouveau ou en sens contraire; parcourir en sens inverse.

Beaucoup de ces mots, qui sont techniques, sont faits sur des termes grecs.

Lat. *mētior* ne peut être que le dérivé d'un thème **mēti-* « mesure, combinaison mentale » qui se retrouve dans v. angl. *mæþ* « mesuro », gr. *μῆτις* « prudence, ruse » (d'où hom. *μητιάομαι, μητίετα*), skr. *māih* « mesure, connaissance exacte ». Il y a d'autres formations nominales, telles que hitt. *meþur* « temps, heure », got. *mel* « moment de temps », v. sl. *měra* « mesure », skr. *mātram* « mesure » (cf. gr. *μέτρον* avec *ἔ)* et v. russe *měnū* « mesure », skr. *pramānam*, v. perse *framānā* « commandement ». Il n'y a de formes verbales connues qu'en indo-iranien : véd. *māti* et *mimāti* « il mesure », persan *māyad* « mesurer ». Degré zéro dans skr. *mīta-*, av. *Imīta-* « mesurer »; cf. lit. *matūju* « je mesure ». — V. *mēnsis*, et sans doute *modus* (il s'agirait d'une racine **mē-*, diversement élargie), peut-être *mēnsa*.

metō, -is, **messuī** (rare, Caton), **messum**, **metere** : couper les récoltes, moissonner. Ancien, usuel. M. L. 5550.

Dérivés et composés : *messis*, -is; *messiō* f. (dans Varr., R. R. 1, 50, 1, et la Vulgate, et qui est demeuré dans les langues romanes, à côté de *messis*, M. L. 5542 et 5543 et B. W. s. u.); *Messia* « déesse de la moisson » (Suét., Tert.); *messor*; *messōrius* (*messuārius*, cf. le gén. pl. *messuum*) : m. *fax*, cf. M. L. 5544 et 5545; *messiūsus*, -a, -um; *messūra* (St Jér.), *messō*, -ās, attesté dans les gloses : *messō*, *θεπέλω*, CGL II 327, 50, et conservé dans les langues romanes, M. L. 5541; *dē*, -ē, *prae-metō*; *praemetium* : *quod praelibationis causa ante praemetitur*, P. F. 267, 1.

Une racine **met-* « couper une récolte, moissonner » ne se retrouve qu'en celtique : m. bret. *midiff* « moissonner », etc.; v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, p. 162 sqq. Hors de l'italo-celtique, plutôt qu'une correspondance simplement formelle avec lit *metū*, v. sl. *metō* « je jette », le sens appelle un rapprochement avec gr. *ἔμψ* « faucille », *ἀμάς* « je fauche » et avec v. h. a. *māen*, v. angl. *māwan* « moissonner ». Dans lat. *metō* et dans le celtique correspondant, il y a un suffixe de présent, donnant l'aspect « déterminé »; le perfectum, rare,

est évidemment secondaire; il n'y avait à l'origine qu'un présent sur lequel a été fait le reste des formes.

mētor : v. mēta.

metrum, -ī n. : mètre, mesure d'un vers. Emprunt technique au gr. μέτρον; passé sous des formes savantes en celtique: irl. metur, britt. mydr, et en roman. Quelques formes dialectales au sens de « mesure » en italien. M. L. 5553.

mettica (uītis, ūa) f. : sorte de vigne inconnue (Col., Plin.).

metus, -ūs m. (f. dans Naevius et Ennius) : crainte; dans la langue du droit « contrainte morale imposée à quelqu'un pour lui faire accomplir un certain acte, par la menace d'un mal imminent ». Ancien, usuel. Conservé en piémontais, provençal, espagnol, portugais; cf. M. L. 5555.

Dérivés et composés : metuō, -is (non représenté dans les langues romanes) et immetuēns (Gloss. = ἀφοβός); metuclōsus (meti-) (pour la longue, v. Plt., Am. 293, Mo. 1181, et cf. somniclōsus), formé d'après periculōsus : 1° craintif, timide; 2° effrayant (archaïque et postclassique); per-, prae-metuō.

Ancun rapprochement net. L'étymologie de Varr., L. 6, 48, metuere a quodam motu animi, cum id quod malum casurum putat refugit mens, n'a que la valeur d'une étymologie populaire. Les mots signifiant « craindre » diffèrent souvent d'une langue à l'autre; v. timeō. Sur la fréquence d'emploi de metus, metuō et de timor, timeō, v. Thes. s. u. V. Ernout, Philologica II, p. 7 sqq.

meus : v. mē.

*mezurāna (μεζουράνα, Ps.-Diosc.) : marjolaine. Mot oriental, déformé en maiorāna par influence de maior; v. M. L. s. u. amaracus et B. W. s. u. marjolaine.

mīca, -ae f. : parcelle, miette, grain. Depuis Caton. M. L. 5559, B. W. mie; germ. *mikka, b. all. mikke, etc.

Dérivés : micula, M. L. 5564; micārius : économe, qui ramasse les miettes (Pétr. 73, 6); micidus : mince, grêle (un exemple tardif); micātus, -ta; micina, M. L. 5561; *dēmīcāre, M. L. 2551.

Cf. gr. (σ)μυκρός? Appartiendrait alors au groupe de minor; v. ce mot.

mīceiō, -īs, -īre : crier (en parlant du bouc)? (Suét., Anthol.). Onomatopée. Cf. gr. μυκάομαι « bêler », etc.

mīcō, -ās, -aui, -āre : semble s'être dit d'abord d'un objet qui se ferme ou se contracte, puis s'ouvre ou se dilate, doigts, yeux, cœur, oreilles, étoile qui scintille; de là les divers sens du verbe : tressauter, palpiter, battre (dē corde), s'ouvrir et se fermer (cf. digītūs micāre « jouer à la moure »); clignoter; scintiller, d'où « briller » (poétique et dérivé) : uenae et arteriae micare non desinunt, Cic., N. D. 2, 9, 24; semianimesque micant oculi, Enn. ap. Serv., Ae. 10, 396; corque timore micat, Ov., F. 3, 36; stella micans radiis, Cic., Diu. poet. 2, 42, 110. Ancien, classique. Non roman.

Dérivés (très rares) : micātio; micātus, -ūs m.

Composés : dīmīcō, -ās, -aui (cf. Prisc., GLK II 472, 22; dīmīcui, Ov., Am. 2, 7, 2; 2, 13, 28) : s'ouvrir et se refermer, s'agiter en sens divers; cf. Mul. Chr. 279, auriculis dīmicat (en face de Vég., Mulom. 2, 10, mica-

būt auriculis); dans la langue des gladiateurs : faire des passes, s'escrimer, armis dīmīcāre; puis « livrer bataille, combattre »; dīmīcātio. Une influence de διακτύου est improbable et indémontrable.

ēmīcō (époque impériale) : jaillir, s'élaner hors de briller hors de (souvent synonyme de ēminēō); intermicō (poétique, époque impériale) : briller parmi; prae-prō-mīcō (rares); *submiculāre, M. L. 8381 b. Cf. gall. myg « briller » et v. corab. mikae « chigner ». Pour les autres rapprochements celtiques, v. J. Loth, Rev. celt., 46, 152 sqq.

mīcturiō, -īs = οὐρητιάω. V. mingō. Formation dé-sidérative.

mīgalē : musaraigne. Emprunt tardif (Mul. Chr.) au gr. μύγαλι.

Dérivé : mīgalinus : couleur de musaraigne.

mīgrō, -ās, -aui, -ātum, -āre : changer de résidence; s'en aller, sortir; émigrer, se changer. Sens concret et abstrait; transitif ou absolu, correspond à μεταβαίνει, μετακω comme à υπερβαίνο; cf. Gell. 2, 29, 16, cassididum migravit. Quelquefois « transgresser » (par opposition à seruāre, cōseruāre; cf. Cic., Fin. 3, 20, 67, Off. 1, 80, 31). Ancien, usuel, classique. N'est demeuré qu'en provençal; cf. M. L. 5565.

Dérivés et composés : migrāto (Cic.), -tor (Gloss.), admigrō (Plt.); com-, dē-, ē- (M. L. 2861), im-, prae-, re-, trāns-migrō et leurs dérivés.

On interprète ce verbe comme dérivé d'un adjectif *mīgro-, où la racine, de la forme mig-, serait un élargissement de la racine *mei- « changer »; v. meō, mēnis et mītō. Le gr. a aussi une forme à élargissement dans ἀμείβο « j'échange ».

mīles (mīless, Plt., Au. 528, de *mīlet-), -ītis m. (féminin n'apparaît que dans Ovide et semble artificiel) : soldat, terme générique; souvent employé au singulier avec le sens collectif « le soldat » i. e. « l'armée ». Particulièrement « fantassin » opposé à eques. G. Caes., BG 5, 10, 1. Usité de tout temps. Non roman (sauf roumain?; M. L. 5568); mais v. h. a. millizā; celtique : irl. mil, britt. milwr. Les anciens le rattachaient par étymologie populaire à mille; cf. Varr., L. 6, 48, milites quod trium milium primo legio fiebat, ac singulis tribus, Titensium, Ramnium, Lucorum, milia milium mitebant, et Lyd., Mens. 4, 72 (124, 12), χιλίους τρεῖς ὑπασισταίους ὁ Ρωμαῖος μόνους ἔταξε καὶ μίλιας ἄλλη ἀπὸ τοῦ ἄρθρου ἐκάλεισεν οὐλοὺ χιλίους, τὸ πρῶν αὐτῶν τὰς προσάγορουμένους. De là des graphies comme MILLES dans les inscriptions, d'après MEILIA.

Dérivés : militia : service militaire, d'où « campagne », domi militiaeque; militāris (militārius, Plt., Ps. 1048) : de soldat, militaire; à l'époque impériale, militāris m. « soldat »; mītiō, -ās : être soldat, faire campagne; cf. got. mīliōn; commilitiō, -ās (rare) = συνστρατεύομαι; commilitiō, -ōnis m. (très fréquent) formation en -ō/-ōnis de type populaire; commilitium n. : communauté de services militaires, camaraderie, communauté de goûts, etc.

La finale rappelle celle de eques, pedes, satelles, com. Pas de correspondant sûr; gr. δμῖλος « caterua, turba » est loin pour le sens. Peut-être d'origine étrusque, comme satelles.

millimindrum, -ī n. : nom vulgaire de la jusquiame dans Isid. 17, 9, 41. Inexpliqué; v. Sofer, p. 147 sqq., André, Lex., s. u. M. L. 5571.

millium, -ī n. : mil, millet. Attesté depuis Caton, ancien; le mil est employé dans les sacrifices (cf. Ov., F. 4, 743; P. F. 473, 12, s. u. suffimenta). Panroman. M. L. 5573; B. W. s. u.; germanique : v. angl. mil, v. h. a. milli; bret. arm. mell?

Dérivés : miliārius, cf. miliāria « cuscuté du mil », M. L. 5570, 5570 a; miliāca : ficēdula, ortolan; mīlīcaeus.

Nom de céréale qui semble indo-européen. On a trois formes différentes qui paraissent dérivées d'un ancien nom radical, avec des vocalismes variés : e dans gr. μείλον, e dans lit. mīlnos « sorte de millet », zéro dans lat. milium, de mīlīgo-, avec même vocalisme que dans celtum, et similis. Sur les noms du « millet », v. Symbolae gramm. in honorem J. Rozwadowski, p. 109 sqq. et, en particulier, p. 113.

mīlle n. (anc. abl. mīlli); pl. mīllia (graphie du mouvement d'Ancyre), mīllia (-lium, -libus) : un millier, mille (spécialement « un mille », mesure de longueur, abréviation de mille passuum); s'emploie aussi, comme recentif, pour désigner un grand nombre, indéterminé. Ancien substantif neutre, dont l'ablatif mīlli est encore usité chez les archaïques; cf. Gell. 1, 16; Macr. 1, 5. On disait mille annōrum, passuum, comme on a continué de dire duo mil(l)ia passuum. Peu à peu mille a été considéré comme indéclinable, sans doute d'après decem, centum, dont il est le multiple dans la numération décimale, et le substantif qui l'accompagne lui a été apposé : mille hominēs. Ainsi s'est établie la différence entre le singulier mille et le pluriel mil(l)ia. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5573; germanique : v. h. a. milla, etc. (de milia); celtique : irl. mile, britt. mil; gr. mod. μίλιον.

Dérivés et composés : mīllēsīmus : millième; mīllēnī : mille par mille; mīllēnārius; mīll(l)īē(n)s : mille fois; mīll(l)īārius : qui contient mille; d'où mīll(l)īāriūm n. : pierre milliaire; mille (mesure de longueur); millier, mille (nombre), M. L. 5577; m. h. a. mīler; mīllārensis (tardif, v. Thes.).

mīllipēda, millepeda, -ae f. : mille-pattes; milleformis; millemorbia, millimodus (tardifs). Cf. aussi M. L. 5575, mille grana, mille solōdum, etc.

Les graphies avec ei, meille, meilia sont sans valeur, car elles datent d'une époque où ei et ī étaient confondus. Sur le double l de mille, cf. argilla, stella.

Il n'y avait pas de nom indo-européen fixé pour « mille ». Les diverses explications proposées pour expliquer mille sont plus ingénieuses que convaincantes; cf., entre autres, Sommer, Hdb. d. lat. Laut- u. Formenl., p. 471.

mīllefolium, -ī (mīll(l)ifolium) -folia f. n. : plante que Plin., 24, 152, assimile au μυριόφυλλον des Grecs (Dioscor., Gal.), sans doute le « millefeuille aquatique », différent du millefeuille terrestre (achillea). Calque sémantique du mot grec. La forme μηλόφυλλον, plus tardive (Ps.-Diosc.), ne semble pas pouvoir être invoquée, comme l'a fait Keller, pour expliquer le mot latin; ce serait plutôt elle qui proviendrait du latin. Passé en

roman, M. L. 5574, et en celtique : britt. minfel. V. André, Lex., s. u.

millus : v. mellus.

mīlluus (-uos, trisyllabe; dissyllabe à l'époque impériale), -ī m. : 1° milan, oiseau de proie; 2° poisson volant (milan de mer?), dit aussi mīllūgō. Depuis Plaute. M. L. 5578. Pétrone, 75, 6, a un féminin mīllua « femelle de milan », employé comme terme d'injure.

Dérivé : mīllūnus; mīllūna f. : genus tibiae acutissimi soni, P. F. 110, 3. — V. nibulus.

On n'a pu faire que des hypothèses inconsistantes sur l'étymologie.

mīmus, -ī m. : mime. Emprunt au gr. μῖμος (CIL I 1861 et Lucil.). M. L. 5580.

Dérivés : mīma; mīmula, -lus; mīmīcus; mīmārius, etc.

mīna, -ae f. : mine, monnaie grecque. Emprunt oral et ancien au gr. μνᾶ, qui lui-même provient du sémitique. Celtique : irl. mann. Cf. nummus.

mīnae, -ārum f. pl. : saillie, avance d'un mur, d'un rocher, surplomb. Mīnae eminentio murorum quas pinas dicunt, Serv., Ae. 4, 88 : pendente opera interrupta mīnaeque | murorum ingentes; cf. 1, 163, hinc uastae rupes geminice minantur | in caelum scopuli. M. L. 5583. Du sens de « choses suspendues sur », on est passé au sens de « menaces »; cf. instāre, impendēre.

Dérivés et composés : mīneō, -ēs (-ui? non attesté, mais cf. ēminuī) : faire saillie, pencher. Attesté seulement dans Lucr. 6, 563, tum supera terram quae sunt extracta domorum | ad caelum magis quanto sunt edita quaeque | inclinata minent in eandem prodita partem; peut-être refait sur les composés usuels : ēminēō, synonyme de excellō : se détacher en saillie, s'élever hors de (souvent au sens moral), d'où eminentissimus uir; à basse époque, ēminētia « éminence »; ēminulus, -a, -um (Lucil.); imminēō, synonyme de instō, impendēō « être situé ou suspendu au-dessus; dominer, menacer, être imminent »; praemīneō, d'époque impériale, cf. praestō, praecellō; prōmīneō; trāsmīneō (Plt., Mi. 30) et prae-, super-ēminēō.

minor, -āris, spécialisé dans le sens moral de « menacer »; m. mortem alicui (proprement « suspendre la mort sur quelqu'un »). Cf. peut-être aussi adminiculum.

Dans la langue rustique et populaire, et à basse époque, apparaît une forme active minō, -āre (le déponent ayant été éliminé), avec le sens de « mener les animaux », le conducteur les menaçant de ses cris, de son fouet, etc.; cf. P. F. 23, 18, agasones equos agentes i. e. minantes; Apul., M. 3, 28, asinum et equos... minantes baculis exigunt; sens conservé dans les langues romanes, M. L. 5585 et n. h. a. menen. Composés : ēminō (Vulg.) : chasser hors de; prōminō (Apul.).

A minor se rattache l'adjectif mināx, -ācis, d'où dérive le substantif populaire minācia(e), qui s'est substitué à mīnae (conservé seulement dans le logoudorien, M. L. 5582 a); cf. Plt., Tru. 948 (en jeu de mots avec mīnae « mines », monnaie grecque), meliust te minis cernere mecum quam minaciis; cf. M. L. 5584. B. W. menacer, menace.

Autres dérivés : *minūtiō* (rare) ; *minūtōr*, -*āris* (*minūtō*) et ses dérivés ; *ad-minor*, -*minūtōr* (Ital. = *προσαπειδῶ*) ; *comminor* « se mettre à faire des menaces » ; *interminor* (-*minō*), contamination de *minor* et de *interdiō*, dans la langue des comiques ; *praeminor* (Apul.).

Aucune étymologie n'apparaît pour une forme *minae*, qui supposerait une racine **met-*. Mais on a peine à séparer *ē-minēō* de *mōns* ; l'ancien *minēt* de Lucrece ne suffit pas à garantir un ancien *minēō* : la forme peut être tirée de *ēmineō*, *prōmineō*, etc., qui sont courants. Il y aurait alors une étymologie. Car il y a une racine **men-* « être saillant » représentée en latin même par *mōns* (v. ce mot) et par *monile*, peut-être aussi par *mentum* (et *mentula*) ; mais *minae* ne pourrait être apparenté que si c'était un dérivé d'une forme radicale **mōn-* qui aurait abouti à **min-* dans les conditions où l'on a *cinis*, *sine* ; les conditions sont autres que dans *manēō*, *canem* ; cf. ce qui est dit de *mōns*. Mais pareille hypothèse est arbitraire.

Minerua (arch. et dial. *Menerua* = *Étur. Menerua, Menrua*), -*ae* f. : *dicta quod bene moneat. Hanc enim pagani pro s. pietatis ponebant*, P. F. 109, 27 ; cf. Fest. 222, 23, *promeneruat item* (i. e. *in carmine Saliari*) *pro moneat*. Rattaché ordinairement à la racine **men-*, cf. *mēns*. Mais le mot semble d'origine étrusque.

Dérivés : *mineruim*, nom d'une plante, *leontopodium* ; -*uālis* adj., -*ual* n. : cadeau ou salaire fait au professeur ; -*uālicium*.

mingō, -*is*, *mixi*, *mictum* (et *minxi*, *minetum*), -*ere* : pisser. Populaire ou technique. M. L. 5563, *mictum*. V. B. W. *pisser*.

Dérivés et composés : *mictiō*, *mictus*, *mictiō*, *micturiō*, *mictōrius*, *mictilis*, *mictuālis* ; *commingō*, M. L. 2085 ; *commictilis* ; *circum-*, *dē-*, *per-* *mingō*. Les gloses ont un itératif *mīnsāre* : *saepius mingere*, CGL IV 258, 25 ; V 207, 27 (cf. *pišāre*, M. L. 6544).

Lat. *mingō* est formé comme v. lit. *minžu* « j'urine » (la formation thématique à nasale infixée a été productive en latin et en lituanien) et *meiō* doit reposer sur **meig'hyō*, sans correspondant sûr hors du latin. Il n'y a pas lieu de mettre en doute, malgré l'apparition tardive de *mingō*, l'antiquité de la forme, comme le fait J. B. Hofmann. Plusieurs langues offrent des formations nouvelles : lit. *mežū* et lett. *mieznu* résultent d'altérations secondaires ; serbo-croate *mīžām* également ; de même aussi gr. *μυτζέω*, à côté de *μυτζέω* « οὐρῆσαι » (Hes.). Il y a un présent thématique dans skr. *mēhātī*, av. *mažāiti* « il urine », ainsi que dans v. sl. *mīga* « uriner » ; on ne peut dire si arm. *mizem* « j'urine » n'est pas dérivé de *mēz* « urine » ; cf. skr. *mehāḥ* « urine ». Cf. aussi tokh. B *miço* « urine ». Le sens de gr. *μυτζέω* « adultère » est isolé (cf. pourtant l'emploi de *mingere*, *meiere* au sens de *future* chez Hor., Sat. 2, 7, 52 ; Mart. 11, 46, 2). — Il n'y a pas lieu d'examiner ici si got. *maihstus* « fumier », etc., est apparenté.

minimus : v. *minor*.

miniscor : v. *mēns* et *memini*.

minister : v. *minor*.

minium, -*i* n. : minium, vermillon, cinabre. Origine

naire d'Espagne d'après Properce, qui le qualifie d'*Hiberum*, 2, 3, 11. Cf. le nom du fleuve *Minho*, ancien *Minus* : M. *fluuius Galliciae nomen a colore pigmenti sumpsit*, Isid. 13, 21, 32 (et 19, 17, 7). M. L. 5591.

Dérivés : *miniō*, -*ās* ; -*ātus*, -*āceus*, -*nus*, -*rius* ; *minus* (Apul.) ; *miniastrum*, -*niolum* (Not. Tir.). Emprunt germanique : v. h. a. *minig* « Mennig ».

minor et **minō** : v. *minae*.

minor, -*ōris* m. f., **minus** n. : moindre, plus petit. Le neutre *minus* s'emploie adverbiallement : « moins » (opposé à *plūs*, avec lequel il rime, plutôt qu'à *magis* : *plūs minus*, etc.) ; les expressions *magis minusus*, *magis aut minus*, *magis ac minus* forment, au contraire, un couple allitérant par l'initiale. *Minor*, *minus* servent de comparatifs à *paruus*, *parum*. — *Minor* s'oppose à *māior* (*maior*) et, comme celui-ci, s'emploie avec le sens temporel : *minor* (*nātū*) « le plus jeune », d'où *minōria* « les descendants » (opposé à *māiorēs*). — *Minus* « moins » s'emploie souvent avec des négations : *nōn minus* (*quam*), *nihil*, *nihilō minus*, et aussi comme forme atténuée de la négation (surtout dans la langue parlée), d'où *sī minus* (= *sī nōn*), *quōminus* (= partiellement *quin*). Cf. Wackernagel, *Vorles.*, II, 255 ; toutefois, le type de fr. « mécontent » peut s'expliquer par un préfixe germanique. Usités de tout temps ; romans, M. L. 5592, 5594 ; B. W. s. u. — Pas de substantif dérivé. Dénomina-tif : *minōrō*, -*ās* (langue ecclésiastique, Dig.), d'où *minōrātū* (Vulg.), -*tus* (App. Prob.) et *dēminōrō* (Tert.), *dēminōrātū* (Vulg.). *Minōrō* est une forme artificielle et récente ; cf. gr. *ἐλασσονόω* (Sept.), à côté de *ἐλασσόω* ; le verbe qui va avec *minor* en latin, c'est *minuō*, v. plus bas.

Dérivé : *Minōrica* (à côté de *Maiōrica*), Isid. 16, 4, 44 ; Sofer, p. 90.

minusculus, -*a*, -*um* : diminutif de *minus* ; cf. *maiusculus*, *plūsculus* : un peu plus petit. Appartient surtout à la langue parlée, comme les formations affectives ; dérivé : *minusculārius* (tardif). — *Miscellus*? Cf. *miscēō*.

minimus, -*a*, -*um* (*minimus* moins correct ; *minimissimus*, Arn.), comme *postrēmissimus*, etc.) superl. : « le plus petit » (dans tous les sens de *paruus*, *minor*) ; *minimū* « très peu, le moins de », « au moins » ; *minimē* : même sens et, dans la langue parlée, par opposition avec *mazimē* « pas du tout », cf. gr. *ἥραστα*. Ancien, usuel, M. L. 5587 ; dénomina-tif : *minimō*, -*ās* (Orib.), demeure en espagnol et provençal, M. L. 5586. Pas de substantif dérivé.

L'abrégé de Festus, p. 109, 25, porte la glose : *minerrimus pro minimo dixerunt*. Il est difficile d'expliquer cette forme, isolée de son contexte, dont nous ne savons ni l'époque ni l'origine. On a supposé (Thurneysen, KZ 30, 485) qu'elle avait été créée sur *minus* d'après le rapport *uetus*, *ueterrimus*. Toutefois, *ueterrimus* n'a pas été formé sur *uetus*, mais sur *ueter* qu'on lit dans Ennius. Il est possible que *minerrimus* soit une formation baroque, créée plaisamment par quelque auteur de comédies ou de mimes, pour aller, par exemple, avec *miserrimus*, *dēterrismus*, dans un groupe comme *miserrimus atque minerrimus*.

minuō, -*is*, -*uī*, -*ūtum*, -*ere* : diminuer (transitif et absolu), amoindrir. Usité de tout temps. Les formes

romanes supposent *minuāre*, M. L. 5593 (cf. *minuātūō*, *Eusth.*) ; **adminuāre*, M. L. 176.

Dérivés et composés : *minūtus* : petit, menu ; substantif populaire de *paruus* (v. ce mot) ; panroman, M. L. 5600, et irl. *minud* ; *minūtum* : petite partie d'une chose, en particulier petite pièce de monnaie ; *minūta* : minute ; *minūtulus*, conservé dans quelques parlers italiens, M. L. 5599 ; *minūtum* (rare) ; *minūtātum* (d'où *minūtātus*, Apul.) ; *minūtē* (classique) ; *minūtologium* (langue ecclésiastique = *μικρολογία*) ; *minūtūō* (latin impérial) ; la langue classique emploie *dēminūtūō* ; *minūtūus* (rare et tardif, tiré de *dēminūtūus*), opposé à *ductūus* ; *minūtia* (latin impérial), usité surtout au pluriel *minūtiae* : petites choses, petites détails, minuties ; *minūtō*, -*ās* (Ital.) ; **minūtāre*, M. L. 5597, 5598 ; B. W. *menu*, *menuiser* ; *minuisco* ; *minuitās* (tardifs).

minūtālis (Tert., latin ecclésiastique) : exigu, petit, chétif ; *minūtāl* n. : — *est species pulmenti uel fragmen panis uel ligo, uel species indumenti, uel illud quod ponitur in latrinis ad purgandum anum*, CGL V 621, 6. Pour le dernier sens, cf. Pétr., Sat. 47. M. L. 5596, *minūtālia*.

comminuō, -*is* : briser, mettre en pièces ; cf. P. F. 105, 4, *lacerare, diuidere, comminuere est*. Composé d'aspect déterminé.

dēminuō (*dēminuō* ne semble être qu'une corruption de *dēminuō*) : amoindrir (en enlevant), diminuer ; *dēminūtūō* ; *dēminūtūus*, -*a*, -*um* (gramm.) ; *imminuō* (ancien, usuel, classique) ; *imminūtūō* ; *imminūtus* (avec *in-* privatif, Dig.).

minister, -*trī* m. ; **ministra**, -*ae* f. : serviteur, servante (formé d'après *magister*, avec lequel il fait couple), aide servant, ministre d'un culte = *ὑπηρέτης*, -*της*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *ministerium* : fonction d'un minister, aide, ministère (B. W. *métier*) ; service (de table), M. L. 5589, d'où britt. *menestr*, *menestyr* « échanson », irl. *menstir* « ministerium » ;

ministrō, -*ās* : servir et « fournir, procurer ». Dans la langue nautique, « manoeuvrer », M. L. 5590. Dérivés : *ministrātor*, -*tīō*, -*tōrius*, etc. ; *ministrātrix* (Gl. Philox.). Le sens de « servir, serviteur » s'est développé sous l'Empire ; de là de nombreux dérivés dans ce sens ; *ministrālis* (Itala), M. L. 5588, -*ānus*, -*ārius* : *ὑπηρέτης* (Gl.).

administrō, -*ās* : aider, servir. Puis se dit de toute besogne que l'on accomplit, d'abord sous les ordres de quelqu'un. Dans la langue du droit public a pris le sens de « administrer, gouverner ». Le sens est tellement loin de *minister* que Tacite, A. 13, 6, 2, écrit : *proelia... et cetera belli per magistrōs administrari possent*. — *Administrō* a fourni à son tour de nombreux dérivés, dont *administer*, sur lequel ont été bâtis tardivement *com-*, *prae-* *minister* et *comministrō* (Tert., Hil., Macr.).

praeministrō, -*ter*, -*tra* (Gell., Apul.).

subministrō : fournir (cf. *suppediō*) et ses dérivés.

Le présent *minuō* est à rapprocher du thème du présent **minu-* qu'offre, avec un suffixe de dérivation, le gr. *μυνόω* « je diminue », à côté de quoi l'on a l'adverbe

hom. *μύνθηα* « un moment » et des composés à premier terme verbal tels que *μύνθωρος* « qui vit peu de temps ». On cite, de plus, britt. *min* « minor, minus », corn. *minow* « amoindrir ». On écartera l'*ἄνωξ* védique *minōti*, dont Wackernagel fait la critique. La racine **mei-* est claire dans skr. *mīyate* « il s'amoindrit, il dépérit » et dans le comparatif gr. *μείων* « moindre, plus petit » ; cf. peut-être *mica*.

D'autre part, il existait une racine **men-* indiquant la notion de « petitesse », qui est représentée par arm. *manr* « petit » (thème en -*u-*), *manuk* « enfant », hom. *μάνος* (avec première syllabe longue) et att. *μάνος* (l'opposition des quantités supposant **μανός*) « rare, clairsemé », sans doute apparenté à **μυνός* « seul » (hom. *μύνος*, att. *μύνος*), m. irl. *menb* « petit », lit. *meikas* « médiocre », tokh. B. *menki* « moindre », skr. *mandk* « un peu », hitt. *man-in-ka* « court, proche ». Le comparatif v. sl. *minjiti* « moindre » y appartient, ainsi que got. *minniza* « plus petit », *mins* « moins ».

En italique, il y a eu contamination. L'osque a, d'une part, le verbe *menvum* « minuire », de l'autre *min(s)* « minus », *minstreis* « minōris ». Lat. *minor*, *minus*, avec les dérivés, provient d'une contamination de **menu-*, etc., et de *minuō*. Le masculin *minor* a été fait sur *minus* d'après *maior*, *maius* ; il ne peut s'expliquer directement. Mais, dans *minus*, il y a un ancien -*u-*, comme on le voit par l'action que le mot a exercée sur le groupe de *plūs* (v. ce mot). Et en, effet, à date ancienne, ce n'est pas à un neutre *maius* que s'opposait l'adverbe *minus* ; c'est à *magis*. — *Minister* (cf. osq. *minstreis*), qui s'oppose à *magister*, peut reposer sur un ancien **mnis-tro-* ; une forme de ce genre a pu faciliter la contamination du groupe de *minuō* et de celui de l'ancien **men-*.

Minimus est formé avec le suffixe simple **mo-* de superlatif ; *minimus* est la seule forme correcte ; *minumus* a subi l'influence de *minus* et de *mazumus*.

En somme, histoire complexe et, par là même, hypothétique pour une part. Mais on ne peut rendre compte des formes attestées qu'en tenant compte de deux racines indo-européennes distinctes indiquant la petitesse : **mei-* et **men-* (**menu-*).

minō : v. *mingō*.

mintriō, -*is*, -*ire* : ravir (cri du rat) ; Carm. Philom., *mintrū*, var. *mintrat*). Cf. *drindriō*.

minurriō, (*minū-*?), -*is*, -*ire* : gazouiller. Rattaché par l'étymologie populaire à *minor*, *minus* ; cf. P. F. 109, 12, *minurritiones appelluntur auium minorum cantus*. Rare et tardif.

Cf. gr. *μυνορός*, *μυνόρομαι*, *μυνόρω* ; a même chance d'être une adaptation populaire des verbes grecs, d'après le type *ligurriō*, etc.

minus, -*a*, -*um* : au ventre glabre. Terme rustique, qui s'emploie des brebis ; cf. Varr., R. R. 2, 2, 6, *illuc oues, qua de re agitur, sanas recte esse... extra lusca(m), sudam, minam, i. e. ventre glabro*. Un autre sens est donné par l'abrégé de Festus, P. F. 109, 10, *minam Aelius uociatam aut mammam alteram lacte deficientem, quasi minorem factam*. Il est évidemment influencé par un rapprochement avec *minor* dû à l'étymologie populaire.

Peut se rattacher à la racine de *minuō* ; v. *minus*,

etc. Le gallois a moel « chauve, sans poils », que M. J. Loth rattache à un autre groupe, Rev. celt., 44, 298.

mīriō, -ōnis m. : monstre; mot rare, cité par Varron, L. L. 7, 64, qui donne un exemple d'Accius: miraculae a miris, i. e. monstris, a quo Accius ait: « personas distortis oribus, deformis, miriones », et qu'on retrouve dans les glossaires, e. g. Plac. V 33, 25, mirionem, turpem ueluti miriorem propter foeditatem. Repris par Tertullien au sens de « admirateur ». Dérivé de mirus avec suffixe en -ō, -ōnis caractéristique des formations populaires; cf. nāsō, captiō, etc.

mīrus, -a, -um : étonnant, étrange, merveilleux. Comparatif mīrius dans Titinius, 16, 1 R³, cité par P. F. 110, 6, et mīrius (Varr.); pas de superlatif; Plaute et Cicéron disent permīrus. Employé souvent dans des locutions adverbiales: mīris modis (d'où l'adjectif mīrimodus, à l'ablatif mīrimodis comme multimodis), mīrum in modum; dans des phrases nominales: mīrum nī (cf. nīmirum), mīrum quantum, mīrum quā, quid mīrum, quid hīc mīrus (Varr. ap. Non. 135, 26); cf. l'emploi grec de θαυμαστὸν ὄσον, θ. ὄς, θ. ὄ. ἴλιον, οὐδὲν θαυμαστὸν εἶ; quelquefois avec la copule: mīra sunt. L'emploi comme épithète est rare et réservé à mirābilis, qui dans le latin impérial a remplacé mīrus, comme mirābiliter a remplacé mīre. Plaute, Am. 1105, dit nimia mira memoras, mais la Vulgate, Jos. 3, 5, écrit cras faciet Dominus inter mirabilia. Ancien, classique.

Dérivés et composés: mīror, -āris (et mīrō, cf. Varr. ap. Non. 474, 26, passé dans les langues romanes, en roumain avec le sens de « s'étonner », dans les autres langues avec celui de « regarder, mirer », M. L. 5603; britt. miret): s'étonner, regarder avec étonnement ou admiration; mīrābundus (T.-L. et les archaisants); mīrātiō, -tor, -trix (rares, poétiques et tardifs); mīrāculum: chose étonnante et dans la langue religieuse, « prodige, miracle »; a tendu à prendre un sens laudatif; cf. P. F. 110, 4, miracula, quae nunc digna admiratione dicimus, antiqui in rebus turpibus utebantur, M. L. 5602; mīrācula, -ae f. (Plt., Ci. 407; cf. Varr., L. L. 7, 64); mīrābilis, d'où le pluriel mīrābilia, usité dans la langue de l'Église et conservé dans les langues romanes, M. L. 5601 (*merabilia), B. W. merveille, irl. mīrbail; mīrābiliās (Lact.); mīrābiliārius (Aug.); permīrābilis (Aug.); permīrandus: θαυμασιώτατος; admīror: même sens que mīror, mais plus souvent avec idée laudative, et ses dérivés, usuels et classiques;

dēmīror: renforcement familier de mīror (cf. dēperō); dīmīror (Gl.).

ēmīror (Hor., C. 1, 5, 8 = ἀποθαμάζω);

mīrificus: renforcement de mīrus, auquel il fournit son superlatif. Ancien classique; mīrificē; mīrificō (Ital.); mīridicus (Gl.).

On rapproche la racine de skr. smāyate « il sourit », v. sl. smějō se, smījati se « rire », lette smeju, smiēt « rire », gr. μειδέω « je souris », angl. smile. Le sens de lat. mīrus peut s'expliquer par là, mais médiocrement: à la source, on n'est ni « admirer » ni « s'étonner ». Pour la forme, on ne sait si r de mīrus repose sur r ou sur s. Dans le premier cas, on rapprocherait skr. smērah « souriant » et peut-être un mot vieil anglais smaere « lèvres », dans le

second v. sl. smězū « rire », où z peut reposer sur a. Étymologie incertaine, à peine plausible.

miscēō, -ēs, -uī, mixtum (mistum), -ēre: mêler, langer. Ancien, usuel. Doublet tardif (IV^e siècle), romain miscēre; cf. M. L. 5604; v. h. a. miscen.

Dérivés en -misc et en mixt-: 1^o -miscuus, -mīscuus, -a, -um, attestés dans promiscuus « mélangé »; promiscam: dicebant pro promiscue, P. F. 250, 26, ancien accusatif féminin employé adverbiallement; cf. Plaut. As. 366, operam promiscam dare, et Ru. 1182; promiscē. Il est à noter qu'un certain nombre de ces adjectifs en -uus ne figurent que dans les composés, cf. assiduus, contiguus, etc. On trouve aussi miscē (Cassiod.) et dans les gloses un verbe miscuō, avec un adjectif miscuātus.

miscellus (miscillus), -a, -um (archaïque et postclassique, M. L. 5603 a, miscellum); miscelliō, -ōnis appellatif qui non certae sunt sententiae, sed uariarum mixtorumque iudiciorum sunt, P. F. 110, 8.

miscellāneus (latin impérial): employé surtout au nominatif pluriel miscellānea « pot pourri » (peut-être mot de l'argot des gladiateurs, cf. Juv. 11, 20), forme comme collectāneus.

Miscellus est sans doute le diminutif de *miscellus qui est attesté indirectement par le verbe *miscellare, auquel remontent certaines formes romanes, M. L. 5606, B. W. mêler, et germaniques (v. h. a. miscellāne, côté d'autres qui supposent miscitāre, M. L. 5607, cf. miscitātus (Grom.). Sur un miscellus qui serait issu de *minuscullus, v. M. Leumann, Glotta 11, 1911, 1912.

A miscēō se rattache sans doute l'adjectif miscellus (conjectural; le manuscrit a mixcia) de Pétrone 45, de sens obscur: « mêle-tout, brouillon, gâcheur »; la formation serait comparable à celle de felix, per-

2^o mixtus, -ūs m.: mélange et, dans la langue technique, « mélange de semences », cf. Col. 6, 37, 7, technique qu'on retrouve dans les dérivés romans mixtum, mixtiō, mixtilia « mêteil », cf. mixtura; M. L. 5619-5622; B. W. mêteil.

mixtiō, -ōnis f. (latin impérial): mélange; mixtiō -ās (Mul. Chir.); mixtum.

mixtārius (?), cf. Non. 546, 20, mixtarium, quo cernus = κράτηρ.

mixticius (latin ecclésiastique), traduisant gr. μιχτικός; cf. fr. métris, M. L. 5618, B. W. s. u.

mixtura, M. L. 5622; irl. maistreadh; et mixtura -ās (Pall., Pelag.). Cf. aussi M. L. 5617, *mixtura.

Composés: ad-, -com-, im-, inter-, per-, prō-miscellus; immixtus « non mélangé » (Aus., = ἀμικτός); immixtus (rare, non classique); remiscēō, M. L. 7196.

Racine *meik- avec doublet *meig-: skr. mīkṛā « mêler »; cf. lit. maišau, maišyti. Le grec a le préfixe radical athématique, remplacé en lituanien par mīlētī miēsti « mêler »; le slave n'a que le causatif mēso, mēsti « mêler »; cf. lit. maišau, maišyti. Le grec a le préfixe secondaire μετρίωμι à côté de l'aoriste ἐμύγη. Le préfixe en *-ske- est bien présenté: gr. μίγω (sur celt. meig- irl. medg, etc.; v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, 111, d'une part, et, de l'autre, v. h. a. miscan, irl. mescantar « mêle », passé au type en -ā comme lat. miscēō est passé au type en -ē, commescatar « commiscentur ».

mixtus repose sur la forme désidérative à -s- qu'offrent skr. ā-mīkṣā « caillebotte », mekṣadyati « il remue, il agit ».

miser, -a, -um: 1^o malheureux, misérable; 2^o qui rend malheureux, misera orbitas, Cic., Fin. 5, 28, 84; misera et calamitosa res, Cic., Rosc. Am. 28, 77; miser: malheureusement, de façon à être malheureux, d'où « violemment, excessivement » (langue parlée). Ancien, usuel et classique. Conservé dans quelques formes romanes anciennes. M. L. 5608.

Dérivés et composés: miseria: malheur, misère. Souvent au pluriel avec sens concret « misères, infortunes »; miseritūdō (Acc.); miserimōnium (Labér.), comme tristimōnium; misellus, diminutif de tendresse, M. L. 5607; miserinus (Apl.); miseror, -āris (et archaïque miserō, M. L. 5608 a): « plaindre, s'apitoyer sur, prendre en pitié »; miserātio (-men, Juvenus) « aumône », trad. de ἐλεημοσύνη; miserātor = οὐκέρπων; miserābilis et immiserābilis (Hor. = ἀνελέητος); commiseror, -ātio, etc.

[mē] miseret; [mē] miseretur, misertum est: j'ai pitié; impersonnel, sur lequel sans doute a été créé le verbe personnel misereō, misereor, d'où miserescō et commiseror, commiserescō; misertor (Ven. Forl.).

misericos, -dis et ses dérivés misericornia, immisericos, etc. Traduit gr. ἐλεήμων, ἐλεημοσύνη. Peut-être imitation du grec familier εὐπλαρχνος (cf. σπλαγχνίζομαι).

Adjectif expressif sans correspondant connu. Le rapprochement avec maerō, maestus est incertain et sans intérêt. Gr. ἔλεος est, de même, un mot nouveau; les représentants romans de miser sont rares et n'ont pas vécu.

missa, -ae f.: 1^o remise (Cod. Theod. 6, 26, 3, -m facimus); 2^o congédiement, renvoi; 3^o messe, célébration de l'office divin. — Missa est le féminin substantif de l'adjectif missus; le sens de messe, dont l'origine a été contestée (cf. E. J. Dölger, Missa, Ant. u. Christ. 4, 1934, 271; 6, 1940, 81; E. Pax, Die Sprache, I, 1949, p. 87, 100), doit se tirer de l'expression missa catechumenorum « renvoi des catéchumènes » (après les premières prières et le sermon; v. Blaise, Dict. lat.-fr. des auteurs chrétiens, s. u.), qui ensuite s'est étendue à l'office tout entier (Ambr., Ep. 20, 4, premier exemple). Roman. M. L. 5610; B. W. s. u.; v. h. a. missa, messa, etc.

mīlis, -e: doux, douce. Se dit de la saveur, et en particulier des fruits, sunt nobis mīlia poma, Vg., B. 1, 81. Il s'y joint une idée de « mûr », « tendre »; cf. Plt., Mi. 1424, mitis sum equidem iustus (en jeu de mots avec mītis de mītō); cf. Non. 342, 11 sqq.; de là le sens de *mītius « blet » dans les dialectes italiens, cf. M. L. 5614 (avec un doublet dialectal *metius). S'applique aussi au moral; souvent joint à placācus, placidus (Vg., Ac. 8, 88), tranquillus, lenis, etc. Ancien, classique.

Dérivés et composés: mītēscō, -is; mītīgō, -ās et ses dérivés (cf. pour la formation lēuis/lēuigō), dēmītīgō (d'après delēniō); ē-mītēscō, -mītīgō (tardifs) immītīgābilis (Cacl. Aur. = ἀκαταπρόβντος); mītīficus, -ficus (cf. delēni-, molli-ficus); mītiusculus (Cacl. Aur.); mītio, -is (Apic.); mītiosus.

immītis, -e, opposé à dulcis par Plin. 13, 26; immītis ūna, Hor., C. 2, 5, 10; au sens moral, « cruel, farouche ». Ancien, mais évité par Cicéron et César; repris à l'époque impériale.

On rapproche gall. mwydion « parties molles », irl. mōth « mou, tendre », lett. atmiētē « attendre »; mītis représenterait un ancien *mei-ti-s (cf. lēnis, mollis), et, d'autre part, irl. mīn « fin » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 181 et 184). Le groupe de lit. mīelas, v. sl. mīlū « cher » diffère pour le sens. La racine est munie, suivant les langues, de différents suffixes, v. W. H. s. u.

*mītiseus: est ubi homo tenet pedes, cum sedet in equo, CGL V 621, 18. Sans autre exemple. Lire mēniscus = μνησκαός?

mitra, -ae f.: mitre. Emprunt au gr. μίτρα, attesté depuis Cicéron et latinisé.

Dérivés: mīrātus; mīrula; mītella; mītellitus (féminin mītellita dans Suét., Nér. 27).

mittō, -is, mīsi (compromesise, S. C. Bac.; missi dans Plt.), missum, mittere (de *smītō? cf. cosmīttere pro committere attribué aux antiqui par l'abrégié de P. F. 59, 5; le mītat de l'inscription de Duoenos est obscur: formation en -ā? La forme se retrouve dans une inscription de Tibur, publiée par L. Recii, R. d. R. Ac. d. Lincei, S. VI, v. 2, 448-471): « laisser aller, laisser partir, lâcher, lancer » et, avec un infinitif, « omettre de, cesser de »; au sens moral « omettre, passer sous silence »; par suite « envoyer ». Le sens premier est bien attesté; cf. Plt., Ru. 1015, mitte rudentem, secleste. — mittam; omīte uidulum; Hor., A. P. 476, mittere cutem et les expressions missum facere aliquem, manū missiō; Plt., Au. 651, iam scrutari mitto; Cic., Mur. 15, 33, mitto proelia, praetereo oppugnationes. C'est ce sens qu'on trouve dans missiō « renvoi, congé, quartier », dans les composés admītto, amītto, demītto, emītto, intermittō, omītto, permītto « laisser passer à travers », praetermittō, prōmittō, remītto, submittō, trāsmittō (trā-). Cf. encore missus, -ūs m. « fait de laisser aller », d'où « lancer (d'une flèche, etc.) », et « course de chevaux »; missum, -ī n. (et missārium): prix, ἀλλοιον (Gloss.); missilis et missibilis (tardif) « qu'on lance », et missile n. « arme de jet »; missilia n. pl. « cadeaux qu'à l'occasion de certaines fêtes on répandait dans le public »; missicius (miles) « soldat libéré ». De mittendus: mittendārius (Ruf., Cod. Theod.): fonctionnaire envoyé pour percevoir l'impôt.

Le sens de « envoyer » est dérivé, bien qu'attesté depuis Ennius (ap. Cic., Tu. 3, 13, 28), et a dû se développer dans des emplois comme mittere equos, Varr., L. L. 5, 153, etc.; Plaute crée un fréquentatif missiculō (Ep. 132), sans autre exemple, semble-t-il. A basse époque, mittere apparaît spécialisé dans le sens de « envoyer à table, mettre à table », d'où missus, -ūs « service », Lampr., Hel. 30; Capitoli., Pertin. 12; missōrium « plat » (glosant ferculum, lanx) et, dans les langues romanes, missus « mets »; cf. M. L. 5611, 5612, mittere « mettre », 5616, cf. B. W. s. u., Löfstedt, Syntactica II 379, le sens de « envoyer » étant exprimé par d'autres verbes, *inviāre, mandāre, et le composé trāmittere. Pour missa « messe », v. ce mot.

Composés : *amittō* : laisser s'échapper ou s'éloigner. *Quod nos dicimus dimittere, antiqui etiam dicebant amittere*, Don., Haut. 480 (cf. Plt., Mi. 1096); par suite « perdre » (différent, tout au moins à l'origine, de *perdere* « envoyer à sa perte, détruire, perdre irrémédiablement »); *omittere* « abandonner, omettre ».

admittō : laisser s'approcher admettre, M. L. 178; d'où « laisser faire » (*feri pati*, dit Donat, Eun. 761); de là *admittere in sē (culpam)* (différent de *committere*, qui indique l'acte criminel accompli ouvertement, punissable par la loi civile) « se rendre coupable (par faiblesse) »; dans la langue augurale, « permettre »; *admissiuae auēs* « oiseaux de bon augure », P. F. 20, 1; cf. Plt., As. 259, *quouis admittunt auēs*; dans la langue des éleveurs : conduire le mâle à la femelle (opposé à *submittere*), d'où *admissarius (armissarius)*, M. L. 177, cf. gall. *amās* (dē equō); *admissio*, *admissura*.

circummittō : envoyer de tous côtés.

committō : *ere proprie est insimul mittere; nunc eo utimur et pro facere, aut pro linquere, aut pro incipere*, P. F. 36, 4; mettre ensemble ou aux prises »; d'où « comparer » et aussi « confier, remettre à quelqu'un ». — De *committere legiōnēs* (e. g. Hirt., B. G. 8, 26, 2, *neque infirmas legiones hostibus committere uellent*) on a dit *committere pugnam*, et c'est ainsi qu'a dû se développer le sens de « commencer, entreprendre », « risquer », qui s'est spécialisé dans un sens péjoratif (cf. *commerēri*) « commettre une faute »; cf. Don., Ad. 159, *committet : perficiet, sed hoc proprie de illicitis et puniendis facinoribus dicimus*; Prisc., GLK II 404, 4, *committo : pro credo et pecco*. De là *committere ut* « commettre la faute de, s'exposer à ce que »; *commissum* « faute, délit », M. L. 2085 a. Panroman. M. L. 2086. Au sens premier de *committō* se rattachent *commissio* : terme technique « célébration des jeux » (proprement « fait de confier les jeux à quelqu'un »). Puis, dans la langue ecclésiastique, « engagement ». Confondu avec *commissum* et avec *commissura* : assemblage, jointure, raccordement; et « fissure » (= *rīma*), M. L. 2085 b.

dēmittō : laisser tomber, baisser, fermer (les paupières); *dimittō* : envoyer dans des sens opposés, renvoyer; *ēmittō* : laisser s'échapper, émettre; *ēmissarius* : émissaire, et aussi doublé tardif de *admissarius*, sans doute d'après *ēmissio sēminis*; *ēmissarium* : canal d'écoulement; *ēmissicius* (Plt.); *imittō* : lâcher sur ou dans, envoyer dans; *intermittō* : laisser un intervalle entre, d'où interrompre, cesser; *ōmittō* : laisser échapper, omettre (de **obmittō* > **ommittō* > *ōmittō*; cf. *mamma, mamilla*); sur *ōmittō*, v. Havet, *Man.*, § 265; *permittō* : envoyer à travers, laisser aller, permettre; *praetermittō* : laisser passer (cf. *praeterēō*); *prōmittō* : mettre ou envoyer en avant. Dans la langue augurale, synonyme de *portendō* « mettre devant les yeux » (cf. dans Plt., Poe. 1205 et 1209, l'emploi de *portentumst* et de *prōmisit*); puis, dans la langue commune, « promettre, s'engager » (synonyme de *pollicēor*). Ancien, usuel. Conservé sous des formes savantes dans les langues romanes. M. L. 6775. Le caractère originellement religieux de *prōmittō* est visible dans la phrase du SC. Bacch. : *neue post hac inter sed coniuora[se neue] comuouise neue conpōndise neue conpromesise uelet neue quisquam fidem inter sed dedise uelet*. De là

prōmissor (Hor., A. P. 134 = ἐπαγγέλης); *committō* : terme de droit « s'engager réciproquement à remettre la décision d'une affaire à un arbitre; promettre »; *comprōmissum*, -i n., et *reprōmittō*.

remittō : renvoyer, relâcher, faire remise de, M. L. 7197.

submittō : mettre sous, envoyer sous (cf. *admittō*); *submittere*, M. L. 8382.

trānsmittō, trāmittō : envoyer au delà; faire passer; transmettre; et aussi : passer, traverser (cf. *trānsēō*), M. L. 8849.

Le présent *mittō*, à côté du perfectum *misi*, ne peut être qu'une forme expressive à consonne intérieure éminée. Pas d'étymologie sûre. Le groupe de got. *smēitan* « ἐμπύκτεω » est trop loin pour le sens. On rapproche de manière séduisante une racine iranienne qui a un θ représentant th, consonne expressive comme le -t- de *mittō* : av. *māθō*, que Bartholomae traduit justement par *mittere*.

modius, -i m. (*modium* n.) : mesure (de capacité pour corps secs), boisseau; mesure de surface égale au 1/3 du *iūgerum* (sens rare); dans la langue nautique, trou où s'emboîte le pied d'un mât. Ancien, technique. M. L. 5629; B. W. *muid*. Germanique : v. h. a. *muid* etc.; celtique : i. l. *buide, muid*.

Dérivés : *modiālis*; *modiātio* (Cod. Theod.), M. L. 5626; *modiolus* : petite mesure. Usité dans de nombreuses acceptions techniques : moyen, barillet, panier, etc., cf. Rich., s. u. M. L. 5628 et 5627, **modiolum*; B. W. *moyeu*.

Composés : *sēmōdius* (v. *sēmi-*); M. L. 9709-9710, *sēsqui-, tri-, decemmodius*.

Modius semble être à *modus* comme *du-pundius, -dium* à *pondus*.

V. *medeor*.

modus, -i m. : mesure; sens général d'où dérivent des sens spéciaux : mesure de surface (la mesure de capacité s'exprimant par le dérivé *modius*), et surtout mesure agraire, *modus agrī*. A *modus* « mesure » se rattache **modellus*, M. L. 9698. Au sens moral et abstrait « mesure qu'on ne doit pas dépasser, modération, juste milieu ». Dans la langue de la rhétorique et de la musique « mesure rythmique, rythme » (souvent joint à *numerus*), « mesure musicale », de là *modūs facere* « faire la musique (d'accompagnement) »; *modus lydius*, équivalent du gr. μέτρον. Du sens de « mesure », *modus* est passé à celui de « limite » (= ὄρος), et aussi à celui de « manière de [se] conduire ou de [se] diriger » (= ἔργον) et, par généralisation, à celui de « manière, façon de faire » (souvent joint à *mōs*, avec lequel il allie, *mōre modōque*), d'où les locutions nombreuses *modū modum, ad modum, omnibus modis, huius modī, quōmodo* (et *quōmodo*, unifié), *quem ad modum*, qui, dans la langue populaire, se substituent à *ut*, trop bref (cf. l'emploi de *quōmodo* dans le *Satiricon*), et dont le premier a eu une grande fortune dans les langues romanes sous la forme apocope *quomo*, attestée plusieurs fois en latin (v. J. Pirson, *Festschr. Volmüller*, p. 61), fr. *comme*, esp. *cuemo*, port. *como*, etc.; cf. M. L. 6972; B. W. *u.*, etc. Le *quomōdi* (*comōdi*) qu'on lit sur des tablettes magiques (v. Jeanneret, *La langue des tablettes de*

écriture latine, Neuchâtel, 1918, p. 21) est dû à l'influence de *etiammodi, huius (ce)modi*. En grammaire, *modus* désigne la voix et le « mode » : *patiendī modus, faciendī modus*; en logique : le mode du syllogisme. Usité de tout temps. M. L. 5633. Celtique : i. l., britt. *mod, modd*.

modo (ablatif de *modus* abrégé par l'effet de la loi des mots iambiques) : en restant dans la mesure, justement. Puis *modo* a signifié « dans la mesure et pas plus »; par suite « seulement », par une restriction analogue à celle qu'on observe dans *tantum* « autant » (et pas plus), d'où « seulement »; cf. Plt., Mo. 200, *amata sum atque uari modo gessi morem (modo = sans aller au delà)*. De là les locutions restrictives *nōn modo* (correspondant à un *sed etiam*), *modo ut, modo sī (sī modo), modo nōn (= μόνον οὐχί)* et (*dum*) *modo* au sens de « pourvu que ».

Modo, comme le gr. ἔργον ou le fr. « justement », s'emploie aussi en parlant du temps présent, récemment écoulé ou qui va venir bientôt; e. g. Tér., Ad. 289, *modo dolores... occipiunt primum*, où Donat note *eui-*

denier hic « modo » aduerbium temporis praesentis est; An. 594, *domum modo ibo*; cf. Löfstedt, *Philol. Kommentar. z. Peregr. Aeth.*, p. 240 sqq. De là *modo... modo* (« tantôt... tantôt »); *modo... tum* (= *primum... deinde*); et *postmodo*. De *modo* « récemment » dérive l'adjectif bas latin *modernus* (= ἀρχαῖος), formé sur le modèle de *hesternus, hodiernus*. *Modo*, enfin, se joint à un impératif ou à un pronom personnel pour donner plus de vivacité à l'ordre ou à l'interpellation : *i modo; tu modo pōse deos ueniam*.

Le latin ecclésiastique a renforcé *modo* en *ā modo*, soudé ensuite en un mot, pour traduire ἀνάγρη, ἀπό τοῦ νόου, sur le modèle de *ab-ante*, etc. *Modo* au sens temporel est représenté dans quelques dialectes romans; cf. M. L. 5630.

admodum : adverbe formé de la soudure de *ad* et de *modum*, « jusqu'à la mesure, ou la limite », au contraire de *modo*, a pris un sens intensif « jusqu'à combler la mesure, à un haut degré, grandement, tout à fait, absolument, en tout ». Il a servi aussi de particule affirmative pour répondre à une question, comme *maximē*, ou gr. πάνω γε.

propemodo, -dum (ancien, classique) : à peu près. V. *propemodum* « outre mesure » (Liu. Andr. ap. Gell. 6, 7, 12).

Dérivés et composés :

1^o du thème **modo-* : *modulus* : petite mesure. En architecture « module », en musique « mesure, mode, rythme », M. L. 5632; *modulō (-lor)* : « régler, mesurer, moduler, rythmer » et ses dérivés; *ad-, ē-, praemodular*; *immodulātus* (Hor. ἀμετρος, ἔρρηθμος).

modicus : mesuré (avec le même sens restrictif que dans *modicis*) « modeste, parcimonieux, modique ». De là *modicōs, modiciās* (Fort.), *modiculus, -cātus* (bas latin) et *immodicōs* « démesuré, extravagant »; *permodicus*.

modificō (-ficor), -ās (-āris) : régler, limiter (depuis Cic.) et ses dérivés.

modimperātor : magister potandi in conuiuuis. Création artificielle de Varr., cité par Non. 142, 5.

conmodus (pour la formation, cf. *consonus*) : con-

forme à la mesure, mesuré, approprié à, d'où « commode, avantageux »; *commodum* : ce qui convient, avantage, aise, profit; traduit le gr. τὸ συμφέρον. Adverbialement : « à propos, justement ». De là : *commodē* « comme il faut »; *commodiās* « juste proportion », d'où « commodité », « moment favorable » (opposé à *opportuniās* « lieu favorable »), « avantage ». Dans la langue familière, en parlant de quelqu'un, « complaisance »; *commōdō, -ās* : ajuster, adapter; « donner à quelqu'un pour sa convenance ou son usage »; au sens absolu « se prêter à, obliger, rendre service ». M. L. 2086 a.

accommodō : adapter, conformer; *accommoder*; *prêter, attirer*; d'où *accommodus*; *accommodiō*.

incommodus : mal adapté, incommode, désagréable.

Incommodō, incommodiās; incommodesticus, formation plaisante de Plaute, dans une série d'épithètes en -icus : *uenaticus... molossicus... odiosissicus... incommodesticus*, Capt. 87; *percommodus; percommōdē*.

2^o du thème **modos/-es-* : *moderor, -āris* (et *moderō*) : maintenir dans la mesure, modérer, régler, gouverner; et avec sens restrictif « restreindre, diminuer » et ses dérivés et composés *moderatiō, -tor, -trix, -bilis* (Ov.), -men (Ov.), -mentum (tardif); *admoderor* (archaïque); *ēmoderor* (Ov.); *immoderātus* « sans mesure, immodéré, démesuré »; *immoderatiō*, etc.; *praemoderor* « préluder en mesure » (cf. *praecinō*, Gell.); *modestus* : qui observe la mesure, modeste, etc. D'où *modestia*, équivalent de σωφροσύνη d'après Cic., Tusc. 3, 8, et de εὐταξία; son contraire *immodestus, immodestia*, et son superlatif *permodestus; modestō, -ās* (Gloss.). L'usage a ainsi distingué *modicus* et *modestus*, distinction reproduite dans le fr. « modique » et « modeste ».

Modus est issu de la contamination de deux noms différents; l'un de sens abstrait et de genre animé, à vocalisme en -o-, *modus*; l'autre de sens concret et de genre inanimé, à vocalisme en -e-, **medos*, attesté indirectement par le dérivé *modestus* (cf. *scelus, scelestus*) et par le dénomiatif *moderor*. L'o de *modestus* est dû à l'influence de *modus, -i*; de même, c'est à *pondō* que *pondus, -eris* doit son vocalisme, au lieu de **pendus* attendu; cf. Meillet, *Introd.*, p. 260.

Modus appartient au groupe de *medeor*. Mais la parenté originelle n'est plus sentie par les Latins.

moechus, -i m. : emprunt au gr. μοιχός « adultère » de la langue populaire (comiques, satiriques), d'où *moecha, -ae f., moechor, -āris* (Cat., Hor., etc.), *moehissō, -ās* (Plt.), fait comme *graecissō, patricissō*, etc.; cf. Wackernagel, *Hellenistica*, Göttingue, 1907, p. 7 sqq.; *moechimōnium* (Labér.), à côté de formes purement grecques comme *moechia* (Tert.), *moehocinaedus* (Lucil.).

moene, -is n. : *moenia, -ium* (singulier très rare; un exemple dans Naevius, B. P. 60, *apud emporium in campo hostium pro moene (l. moeni?)*), cité par Festus, 128, 22, qui l'attribue faussement à Ennius; on emploie le pluriel, pour lequel on rencontre les formes *moeniōrum, moeniū*, sans doute sous l'influence de *mīrus*, ancien *moiros, moerūs*, apparenté à la fois par la forme et par le sens. La diphtongue s'est conservée dans *moenia*, tout au moins dans l'écriture, tandis que dans les

dérivés elle a abouti régulièrement à *ū* : *mūniō*, cf. *poena, pūniō*; *Poenus, pūnicus*. Le maintien de *-o-* dans *moenia* s'explique par le caractère technique du mot, plutôt que par la présence des deux *i* qui flanquent l'*n* (opinion de Fr. Muller, R. Ét. lat., I, 97; v. Niederermann, Phonét³, p. 63). Le sens en est bien défini par Festus, 128, 25, *moenia* : *muri et cetera munientiae urbis gratia facta; ut Accius in Hellenibus* (385) : « *Signa extemplo canere, ac tela ob moenia offerre imperat* ». Terme technique de sens plus large que *mūrus*, comme on le voit par le vers de Vg., Ae. 2, 234 : *diuidimus muros et moenia pandimus urbis*. D'où le sens de « construction » (e. g. Ae. 6, 549, *moenia lata uidet triplici circumdata muro*) et de « ville fortifiée » (= *oppidum*).

L'homonymie avec *mūnus* (ancien *moenus*, *moenus*) amène l'étymologie de Varr., L. L. 5, 141, *quod muniendi causa portabatur, murus, quod sepiabant oppidum eo moener, moerus*. Ancien, classique, mais rare à l'époque impériale en dehors de la langue poétique. Non roman.

Dénominateur : *mūniō*, *-is*, *-iū* (-*iū*), *-iūm*, *-iūre* : fortifier, munir (sens physique et moral), qui a fourni à son tour de nombreux dérivés et composés : *mūnitiō*, *-iūm*, *-iūcula* (Vulg.), *-iūr*, *-men* (époque impériale), *-mentum*, *-tūra* (tardif); *immūnitus*; *mūniō*, *-ās* (Cic.), cf. *τερχίζω*, *ἀτερχιστος* : *immūnitus* semble avoir été créé secondairement, parce que *immūnis* se rattachait à *mūnus*; *admoeniō* (Plt.) = *προτερχίζω*, cf. *admiūire*, M. L. 187; *circummūniō* « investir »; *com-mūniō*; *ēmūniō* (époque impériale); *immūniō* (Tac.), cf. *ἐντερχίζω*; *permiūniō* (époque impériale); *praemūniō* (classique) « fortifier par avance, prémunir »; *praemūnitiō*; *Summoeniūm*, *-i* n. « Quartier du Rempart » à Rome, d'où *summoeniānus* (comme *suburbānus*, *subrostrānus*); toutefois, les récents éditeurs de Martial lisent *Submemmūm*, *-memmianus*, I 34, 6; 3, 82, 2.

Le groupe de *moenia*, *mūrus* ne semble même pas italique commun, car l'osque a *feih ūss* « *mūrōs* » et de la racine de *fiŋgō*. Pas d'étymologie sûre (comme pour *urbs*).

mola : v. *molō*.

molemōnium, *-i* n. : nom d'une plante indéterminée qui provoque le vomissement (Plin. 25, 108; 26, 40). Origine inconnue, même finale que *argemōnium*, *scamōnium*.

mōlēs (tardif *mōlis*), *-is* f. : masse, et spécialement masse de pierre, digue, môle. S'emploie pour désigner une chose écrasante : *mōlēs pugnae, belli*; *m. mali*; *m. Martis* (cf. *μῶλος Ἄρως*)? Cf. Gell. 13, 23, 2. De là le sens de « fardeau, difficulté écrasante » : *tantae molis erat Romanam condere gentem*, Vg., Ae. 1, 33; ou « chose gigantesque, colosse » (*de elephantō*). Ancien, classique. Diminutif : *mōlecula* (rare et tardif).

mōlior, *-iris*, *-itus sum*, *-iri* : faire effort pour remuer ou pour se déplacer; s'emploie pour désigner le déplacement d'un objet lourd et encombrant, vaisseau, armée : *molientem hinc Hannibalem*, T.-L. 28, 44, 6; *dum naues moliantur a terra*, id. 37, 11, 12. De là « faire effort, peiner en vue de quelque chose, exécuter avec peine » : *muros optatae molior urbis*, Vg., Ae. 3, 132. Après s'être dit de toute espèce d'acte qui réclame un effort, a désigné, par affaiblissement de sens, tout acte qu'on ac-

complit ou qu'on prépare : *mōliri uiam, ier*, Vg., G. 1, 271, *insidias auibus moliri*.

De *mōlior* : *mōlitio* : effort, préparation laborieuse; *mōlior*, *-trix*; *mōlimen* (Lucr.), *-mentum* « approcher » (= *admoere*); cf. *āmōlior* : Don., Andr. 707, *āmōlior dicuntur ea quae cum magna difficultate et molimine submouentur et tolluntur e medio*. Mais ce sens s'est affaibli et *āmōliri* est devenu synonyme de *āmouere*, avec lequel il allitère dans T.-L. 28, 28, 10.

commōlior; **dēmōlior**; **ēmōlior** (rare, archaïque et post-classique); **immōlior** (rare); **obmōlior** (époque impériale); **praemōlior** (Tite-Live); **remōlior** (époque impériale, poétique); **immōliūis**, Lex Iul. municip., cf. *inaedificatiūis*.

A *mōlēs* se rattache également : **mōlestus** : qui est à charge, pénible; et simplement « ennuyeux » (cf. *odiōsus*). Ancien, usuel et classique. Non roman. Irl. *molach*.

Dérivés et composés : **molestē** : avec peine, *m. ferō*; **molestia**, M. L. 9699; **molestō**, *-ās* (et *molestor*); *per-sub-molestus*; **praemolestia**, dans Cic., Tu. 4, 30, 64, *alii metum praemolestiam* (= *προλύπησις*?) *appellabant, quod est quasi dux consequentis molestiae*.

L'alternance *ō/ō* entre *mōlēs* et *mōlestus* ne s'explique pas à l'intérieur du latin (l'influence de *mōdestus* supposée par Pedersen est peu vraisemblable). La racine de ces mots est donc de la forme **mel-*, avec alternance **mōl-*. La forme *molestus* peut reposer sur **meles-to-* et suppose un thème en **-es*; cf. lat. *sēdēs* en face de gr. *ἔδος*. On est amené à poser que *mōlēs* reposerait sur un thème radical, que *mōlior* serait une formation de causatif-itératif du type de *sōpiō* et que *molestus* serait dérivé d'une forme de la même racine à suffixe **-ēs*.

Contre un rapprochement avec *molō*, que rendrait possible le sens général de la racine, parle le fait que le grec a *μῶλος* « travail pénible » et *μῶλος* « à peine ».

mollestras : *dicebant pelles ouillas quibus galeas extergebant*, P. F. 119, 15. Sans doute emprunt au gr. *μολστή*, *μαλλοστή*, déformé par un rapprochement avec *mollis*, comme l'indique J. B. Hofmann, qui compare *aphlustre*, *fenestra*; la finale semble indiquer un intermédiaire étrusque.

mollis, *-e* adj. : mou, tendre (sens physique et moral, s'oppose à *dūrus*); par suite, souple, sans rudesse : *m. hiems*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5649. Plin. dit *mollia pānis* « mie de pain », 13, 82, sens qui s'est conservé dans le dérivé supposé par certaines formes romanes **mollitiāre*, cf. M. L. 5647, 5647 a. De *mollitia* substantivif est formé le dénominateur **mollitiāre* « attendrir le pain en le trempant » et, par suite, « mouiller ». Panroman. M. L. 5646; B. W. s. u.

Dérivés et composés : **mollitiō**, *-is*, *-iū* (-*iū*), *-iūm*, *-iūre* : amollir, apaiser, M. L. 5648 a, et *ad-*, *com-*, *dē-*, *re-* *mollitiō*; *ē-*, *re-* *mollēsō* (époque impériale); **mollitia** (M. L. 5650), *-iēs*, *-iūdō*, *-mentum*, *-tūrius*; **mollitulus**, *-cellus* (ce dernier conservé dans quelques formes romanes, M. L. 5648); **mollitina** f. (Novius); **mollēsō**, *-is*, d'où *mollēsō*, tardif; **mollificus**, *-ficio* (tardif) (et *mollificiō*, *-ficio*); **molluscus**, qui s'emploie d'une noix dont l'écale est tendre, et spécialement de la châtaigne, *m. nux* et simplement *mollusca*; et

aussi *molluscum* n. : loupe de l'éradle (Plin. 16, 68); **molligō** et **molligō** : variété de la plante dite *lappagō* « sorte de bardane » (cf. *asperūgō*). Composés littéraires : **mollipēs**, *-fluus*, *-comus*, *-testis* d'après des modèles grecs en *ἁπαλο-*.

Mōlis repose sur **mōldwis*, cf. skr. *mṛdūh* « tendre », gr. *ἀμαρδίνω* « j'affaiblis » et, avec un autre suffixe, gr. *βλαδάρος* « mou, flasque ». On pense aussi à arm. *mēlk* « mou », qui peut reposer sur **mēldwi-*; mais le vocalisme ne concorde pas avec celui du comparatif sanskrit *mṛdīyān* de *mṛdūh*. Du reste, i.-e. **mīdu-* repose sur un élargissement de la racine attestée par gr. *ἀμαλός* « tendre » (et peut-être *μῶλος* « affaibli »), dont il y a d'autres élargissements, notamment celui qu'attestent gr. *μαλθακόος* « doux, faible », v. isl. *mildr* « doux ». V. irl. *mēldach* « agréable » a un *d* qui peut reposer sur *old* ou sur *dh*; de même v. sl. *mładū* « tendre », v. pruss. *maldai* « jeunes ».

molō, *-is*, *-uī*, *-itum*, *-ere* : moudre; broyer le grain sous la meule dans un moulin. Quelquefois, comme le gr. *μῶλος*, employé avec un sens obscène : *βυῶ*; *per-molō* (Hor., S. 1, 2, 35), *molior* (Aus., Epigr. 30, 3); cf. *depsō*, *dolō*. Ancien, technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5642; cf. aussi 5741, *multus* « broyé ».

Formes nominales, dérivés et composés : **mola**, *-ae* f. : meule (souvent au pluriel) et « moulin » (sur les différentes sortes de moulin : *m. manuāria* ou *trūsātīlis*; *m. asināria* ou *māchināria*; *m. buxæa*; *m. uersātīlis*; *m. oleāria*, v. Rich., s. u.). Par extension, *mola* désigne la farine dont on saupoudrait les victimes avant de les sacrifier : *mola etiam uocatur far tostum et sale sparsum quod eo molito hostiae aspergantur*, P. F. 124, 13; de là *immolāre* : *est mola*, i. e. *farre molito et sale, hostiam perspersam sacrare*, P. F. 97, 22, et par suite « sacrifier, immoler », distingué de *maclare* par Serv., Ae. 4, 17, *olim hostiae immolatae dicebantur mola salsa tactae; cum uero istae et aliquid ex illis in aram datum, mactatae dicebantur*. Dans la Vulgate, *molae* désigne comme chez Theod. Prisc., Eup. 46, les « molaïres », sens qu'on retrouve dans l'adjectif *molāris* « de moulin, de meule », *lapis molāris*, et simplement *molāris* m. « meule » et « molaïre ». Panroman. M. L. 5641. Enfin, *mola* a désigné « l'embryon qui avorte, avorton » (Plin. 7, 63), sur le modèle du gr. *μῶλη* (cf. *aqueae mola* = *ὄστρομῶλη*, Gl.), sens qui s'est conservé dans le fr. « môle ». Cf. *Molucrum*.

molārius; **molendārius**, **molendinārius** (ceux-ci de basse époque); **molendinum** « moulin » (Aug.) ; **molendō**, *-ās* (Pompon., GLK V 309, 12); **molitinus**, *-a*, *-um* « moulin » (basse époque, panroman, saul roumain, M. L. 5644), passé aussi en celtique : gall. *melin*, irl. *mulenn*; en germanique : v. h. a. *mulīna*, et en alb. *muliri*; **molīnārius** (Gloss., panroman, saul roumain, M. L. 5643; passé en germanique : v. h. a. *mul(i)nari* « Müller », etc.); **molētrina**, *-ae* (archaïque, cf. *lātrina*) « moulin »; **molite** n. « manivelle d'une meule »; **molitiō** : *est custos molendini*, CGL V 621, 23. Cf. aussi *molitor* (Ulp.), *-itō* (Ps.-Ambr.); **molitiūra**, M. L. 5645, d'où fr. « mouture »; **emolō**, *-is* (Col., Perse); v. B. W. *emoulu*; **emolumentum** : proprement « somme payée au meunier pour moudre le grain », d'où « gain » (Cf. Cic., Fin. 3, 22; cf., toutefois, Benveniste, Latomus, 1949, 3-7); **commolō** : moudre, broyer. Dans la Mulom. Chir. est une forme *commolātus*; cf.

même variation dans le nom de la déesse *Commolanda* ou *Commolanda* du rituel des frères Arvales; *molō*, *-ās* dans l'Itala; *molitundanus* : *μολιτῶν* (Gl.). Les langues romanes supposent aussi **remolo*, **remolino*, **remolum*; cf. M. L. 7198-7199. Le celtique a : irl. *iomol* « immolatio ».

Le présent *molō* résulte du passage au type thématique d'un présent athématique **mola-/melo-/mōla-* qui a fourni des formes en *-o-* : got. *malan* « moudre » et lit. *malū* (inf. *malūti*) « je mouds »; en e : irl. *melim* « je mouds », v. sl. *meljō*, et à vocalisme zéro : gall. *malu* « moudre », cf. arm. *malem* « j'écrase ». Comme le celtique, l'italique offre des formes à vocalisme plein : o dans ombr. *kumultu*, *comoltu* « commolitō », e ou o (on ne peut décider) dans lat. *molō*, et des formes à vocalisme zéro : ombr. *maletu* « molitum », *kumaltu* « commolitō » (d'après le participe *kumates*, *comaitr* « commolitit »?); cf. aussi hitite *mallanzi* « molunt ». Au sens de « moudre », cette racine se trouve depuis le slave et le balte jusqu'à l'italo-celtique, tandis que, en grec, en arménien et en indo-iranien, la notion de « moudre » est exprimée par la racine de gr. *ἀλέω* « je mouds », arm. *alam* (même sens), qui n'est pas représentée en italique. Comme l'indique arm. *malem*, la racine a en Orient un sens général : « écraser »; on peut donc rapprocher skr. *mṛnāti* « il écrase », *mṛnāh* « écrasé ». Ce sens se retrouve, du reste, en Occident, ainsi got. *gamalwan* « συντρίβειν », v. h. a. *mullen* « mettre en pièces ». D'autre part, le grec a pour « meule » le mot *μῶλη*, avec vocalisme zéro sous la forme u qu'explique le *-u-* du type germanique de got. *ga-malwan*; le vocalisme de lat. *mola* est autre, soit que le mot grec et le mot latin aient été formés indépendamment, soit que *mola* ait reçu le vocalisme de *molō*.

Cf. peut-être *mōlēs*.

La technique de la « meule » se distingue de la technique, aussi indo-européenne, du « pilon » (v. *pīnsō*). Les deux pierres qui servent à moudre ne s'opposent pas comme les deux pièces de l'appareil servant à « pilonner », *pīlum* et *pīla*; toutes deux sont désignées par *mola*. Comme le grec, le latin n'a pas conservé l'ancien nom de la « pierre à moudre », skr. *grāvā* (masculin), lit. *gr̃nos* et v. sl. *žr̃ny* (féminin), irl. *bró*, etc.

molochina, *-ae* (*molocina*, *molucina*) f. : vêtement de couleur mauve ou tissé avec les fibres de la mauve. Emprunt au gr. *μολοχίνη*. Rapproché de *mollis* par l'étymologie populaire; cf. Non. 540, 24, *molucina* a *mollitie dicta*. De là *mollicina*.

Dérivé : **molocinārius** (Plt.).

moluerum, *-i* n. : *non solum quo molae uerruntur dicitur, id quod Graeci μολιχορον appellant, sed etiam tumor uentris, qui etiam uirginibus <incidere> solet [v. mola]...* Cloatius etiam in libris sacerorum : *Moluerum esse aiunt ligneum quoddam quadratum, ubi immolatur. Idem Aelius in explanatione carminum Salarium eodem nomine appellari ait quod sub mola supponatur. Aurelius Opilius appellat ubi molatur, Fest. 124, 2 sqq.* Sans doute emprunt au gr. *μολοχορος*, rattaché à *molō* par l'étymologie populaire (cf. *amilum*) et refait sur le type *inuolucrum*, de *uolūo*.

moma : v. *mamma*.

mōmar : Siculi stultum appellant, P. F. 123, 16 L. Mot grec. μωμος, avec finale en -ar, comme pél. casnar « senex » (v. cānus); cf. μωμαρ, Lycophr. 1134, éol. μωμαρ, μωμαρχία, Hes.

mōmen, mōmentum : v. moueō.

monachus, -i m; -cha f. : emprunts de la langue de l'Église au gr. μοναχός « moine », μοναχή « nonne », latinisés; doublets populaires monicus, monachus, passés en roman et en germanique : v. h. a. munch, et en irl. manach, gall. monach. M. L. 5654; B. W. s. u.

Dérivés : monachālis; monachātus, -ūs, -chium, -chulus, etc.

monārius, -a, -um : qui n'a qu'un seul cas, indéclinable; hybride tiré de μόνος avec suffixe latin (Gramm. Probus).

monastērium, -ī n. : emprunt (1^{re} siècle) au gr. μοναστήριον « monastère », avec un doublet populaire monistērium, auquel remontent les formes romanes du type monastier, le v. h. a. munistri « Münster » et l'irl. mainister. M. L. 5656.

Dérivés : monastēriolum, -tēriālis, -ticus, -tria.

monēdula (et monēcula), -ae f. : choucas, oiseau; terme de tendresse (Plt.). Ancien, usuel; l'oiseau passait, comme la pie, pour voler les pièces d'or ou d'argent; cf. Cic., Flac. 31, 76; Plin. 10, 77; 17, 99. M. L. 5657. Cf. fteōdula, sur lequel a peut-être été fait monēdula (avec influence populaire de monēta?).

monēō, -ēs, -uī, -itum, -ēre : causatif en -eyō avec degré o de la racine *men « penser », du type de nocēō, foueō, etc.; cf. mēns, proprement « faire penser, souvenir », et par suite « appeler l'attention sur, avertir ». Les glosses traduisent correctement monēō par ὑπομνήσκω, monumentum par μνημεῖον, Monēta par Μνημοσύνη. Monitor désigne proprement le « souffleur » : -es dicuntur et qui in scaena monent histriones, et libri commentarii, P. F. 123, 12; cf. CGL II 587, 44, monitor qui alii memoranti dicit oblita. — Monumentum (moni-) est tout ce qui rappelle le souvenir : uos monumentis commonefaciam bubulis, écrit Plt., St. 63, et particulièrement ce qui rappelle le souvenir d'un mort : tombeau (μνήμα), statue, inscription(s), etc. (cf. Varr., L. L. 6, 49, et les références de Goetz-Schoell, ad l.), sens conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 5672 (monu-, moni-, moli-mentum, ce dernier attesté CIL X 6375, d'après mōlēs et avec dissimilation n-m > l-m); celtique : britt. mynwent. Ce n'est qu'à basse époque qu'on voit apparaître monumentālis, monumentārius. A monēō se rattachent mōnstrum, Monēta, q. u.

Monēō est conservé dans l'esp. muñir « inviter », M. L. 5658; un fréquentatif attesté tardivement, monitāre (Fortun.), s'est maintenu en sicilien. M. L. 5661.

Autres dérivés et composés : monēla (-nella, Tert.); monitō, -tor, -tōrius (Sén.), -tum, -tus, -ūs; monitō, -ās (Ven. Fort.), qui tous développent le sens de « avertir »; ainsi, P. F. 227, 3, oppose obiurgatio post turpe factum, castigatio; monitio uero est ante commissum. — Monitor, à côté de son sens technique de « souffleur, nomenclateur », a souvent celui de « conseiller, guide, instructeur »; monitum, monitus « avertissement ». Il en est de même pour les composés : ad-, com- (et recom-

Cassiod.), prae-, re-, sub-moneō (rare), conservé dans quelques langues romanes; cf., entre autres, v. l. r. leur dérivés. Cf. aussi M. L. 180, *admonestāre. V. memini et mōnstrum.

Monēta -ae, f. : surnom de Junon, cf. Cic., Div. 45, 104, qui a servi à Livius Andronicus pour traduire Μνημοσύνη; puis nom du temple où elle était adorée et où l'on frappait la monnaie; par suite la frappe elle-même et la monnaie, sens conservé dans les langues romanes, M. L. 5659, en germanique : v. h. a. munizā « Münze » et munizāri « Münzer », et en celtique irl. monad. C'est à ce dernier sens que se rattachent monētālis « relatif à la monnaie, monnayé » et monētārius « monnayer ». Pour la formation, cf. obsoleū/solēū Lūcētius/lūcēō; facētus, etc. Toutefois d'après Assmann Klio, 6, 477 sqq. (cf. Babelon, R. Arch. 20 (1912), p. 419 sqq.), Monēta au sens de « monnaie » serait d'origine phénicienne, et emprunté comme la plupart des noms de monnaies, cf. as; et le rattachement à monēta serait dû à une étymologie populaire. On a pensé aussi à une origine étrusque, sans preuve.

monīle, -is n. : et mulierum ornatus dicitur et eorum praependens a collo, P. F. 123, 13. Depuis Afranius, R³ 204. Conservé dans le dialecte italien de Verone. M. L. 5660.

Dérivé d'un mot signifiant « nuque »; cf. skr. mānyā « cou », av. manaθrī, gall. munwgl et irl. maínt « cou ». Les notions de « nuque », de « objet saillant » étant liées, comme on le voit par gr. λόφος « colline » et « nuque » et hom. δειράς « éminence » en face de δειρή « nuque, cou » et par av. grīvā « éminence » et « nuque », on rapprochera donc lat. mōns, etc. (v. ce mot). Le mot signifiant « nuque » sert aussi à indiquer la « crinière » (d'un cheval); ainsi, le correspondant slave griva de indo-iran. grīvā signifie « crinière » et aussi, en russe, « éminence ». Cf. le sens germanique du mot parent de skr. mānyā dans v. h. a. mana, v. angl. manu « crinière » et aussi irl. mong « crinière »; ceci rend compte du second sens de monīle. Quant à l'autre sens, cf. irl. muin-torc « torqués », v. h. a. menni « collier », v. sl. monisto « collier » (formation obscure); de même, en slave, grīvna « collier », de griva, au sens ancien de « nuque, cou ». Le mot μανιάκις désigne en grec le « collier » porté par des guerriers barbares; il doit être d'origine gauloise; cf. aussi μάνοκος ou πρόνοκος, attesté par Pollux V 99 et par le scolaste de Théocrite XI 41.

monna, monnula, -ae f. (bas latin) : maman, épouse; terme de tendresse, de caractère populaire, à génitive expressive. Cf. nonnus, -a, mamma, etc.

mono- : préfixe grec (de μόνος « seul ») qui à basse époque a servi à former des composés hybrides du type monoculus (Firm.) = μονόφθαλμος, conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 5663 (Plaute dit ἄνοculus); monosalis (Ed. de Dioclétien), de μ. et solēus; soulia à semelle simple; monolōris (Vopisc.), de μ. et lōrum; monomaria (Inscr.). L'époque républicaine connaît déjà l'adjectif monogrammus « fait uniquement de lignes, ébauché, décharné » (Lucil., Cic.).

mōns, montis m. (thème en -i, anc. abl. monti, géa-

pl. montium) : mont, montagne. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5664; v. angl. munt. — Déjà rapproché de emineō par Isid., Or. 14, 8, 1.

Dérivés et composés : montānus, M. L. 5667, d'où montāna (Ital.), montānicula; cis-, trāns-montānus; Montianus « dieu des montagnes » et montuōsus (montuōsus, Vg., Ae. 7, 74), ce dernier formé d'après les dérivés de thèmes en -u- : saluōsus, fluctuōsus. A basse époque apparaissent montārius (Inscr.), monētārius, qui a survécu en espagnol et portugais, M. L. 5669 (et Montēsiani; cf. pāgēnsis); monticulus, monticellus (-cellulus), tous deux conservés dans les langues romanes, M. L. 5670, 5671. Cf. aussi *montānea, féminin d'un adjectif *montāneus (non attesté dans les textes, mais dont existe le dérivé montāniōsus, Gromat., Auct. Rei Agr.), M. L. 5666, qui est à montānus comme campāneus (-nius) à campānus; cf. aussi terrāneus.

Composés poétiques en monti- : monticola; montifer, -gena, -uagus, formés sur les modèles grecs en όπερ. Pour prōmontōrium, v. ce mot. Les langues romanes supposent aussi un verbe *montāre. Cf. M. L. 5668; B. W. monter.

Thème en *-ti-, mōns n'a cependant pas le vocalisme à degré zéro de ce type, que le latin a, par exemple, dans mēns. Ce doit donc être une forme faite sur un thème racine dont le brittonique offre, en effet, des dérivés différents, aussi avec vocalisme o : gall. mynydd « cou », v. bret. -monid (bret. mod. menez); v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., p. 33. Le même vocalisme e apparaît dans lat. monile (v. ce mot). D'autre part, il est difficile de séparer le groupe de ē-min-ē; v. sous minae. Hors de l'italo-celtique, cf. v. isl. mēnir « pointe de toit », et peut-être quelques mots aveugles peu attestés, cités par Bartholomae, sous man-3; dans Vend. III 20, la tradition indique, pour l'ἄραξ μαίτιμ (accusatif singulier), le sens de « pointe » d'une hauteur. V. aussi mentum.

mōnstrum, -ī n. : ut Aelius Stilo interpretatur, a monēdo dictum est, uelut monestrum. Item Sennius Capito, quod monstret futurum, et moneat uoluntatem deorum, Fest. 122, 8. Terme du vocabulaire religieux, « prodige qui avertit de la volonté des dieux »; par suite « objet ou être de caractère surnaturel », « monstre » : monstra dicuntur naturae modum egredientia, ut serpens cum pedibus, auis cum quattuor alis, homo duobus capitibus, iecur cum distabit in coquendo, F. 146, 32; et par extension, dans la langue familière, mōnstrum mulieris « monstre de femme », Plt., Poe. 273. M. L. 5665 a. A ce sens de « monstre » se rattachent : mōnstruōsus (mōnstruōsus), formation analogique en -uōsus, cf. portētūōsus; mōnstrōsiūs; mōnstrifer (-ger); mōnstrificus (-ficabilis), sans doute sur le modèle des composés grecs en τερατο-; mōnstrātiuus (Boèce); prōmōnstra « prōdi-gia », etc. Le dénominatif mōnstrō, en passant dans la langue commune, a perdu, au contraire, tout sens religieux et signifie seulement « montrer, désigner, indiquer » (ancien, mais évincé par la langue classique, rare dans Cicéron, non attesté dans César et Salluste; sans doute familier. Panroman. M. L. 5665). De même les dérivés et composés mōnstrātor, -tiō, -bilis (tous trois rares); commōnstrō (non attesté après Cicéron); dē-

mōnstrō, d'où dēmōnstrātor, -tiō, -tiuus (usité dans la langue de la rhétorique pour traduire ἔγκωμιαστικός et ἐπιδεικτικός), -iōrius, -bilis; prēmōnstrō.

A mōnstrum se rattache aussi mōstellāria, titre d'une comédie de Plaute imitée d'une comédie grecque intitulée Φάσμα « le fantôme ». Mōstellāria (sc. fābula) est le féminin d'un adjectif *mō(n)stellārius dérivé de *mō(n)stellum (Gl.), diminutif de mōnstrum.

V. moneō. Mais la formation est surprenante. Un autre terme religieux, lustrum, a aussi -strum.

monubilis, -e adj. : m. lapis, columna. Adjectif emprunté tardivement au gr. μονόβηλος, déformé par l'étymologie populaire, qui l'a rapproché de monumentum.

monumentum : v. monēō.

mora, -ae f. retard; arrêt, pause (dans le discours); mora temporis « délai »; barre d'arrêt, garde (d'une épée, etc.). Ancien, usuel.

Dérivés et composés : moror, -āris, absolu et transitif : 1^o tarder, s'arrêter, d'où par extension « séjourner », cf. Sén., ad Luc. 32, 1, ubi et cum quibus moraris; 2^o retarder, retenir. L'expression nil morārī « ne pas s'arrêter à, ne pas se soucier de » est issue de la formule par laquelle le consul levait la séance du Sénat : nil amplius uos moror, ou par laquelle le magistrat déclarait abandonner une accusation : C. Sempronium nil moror, T.-L. 4, 42, 8. De là Vg., Ae. 5, 400, nec dona moror. De moror dérivent morāe (Varr.) : moratiō (rare, époque impériale), -tor, -tōrius « dilatoire » (terme de droit = a cunctiō, -ae appellatiōnis; *morāe(u)lum (Plt., Tri. 1108); morāmentum (Apl.); et sans doute morāria, sorte de plante appelée aussi stationon ou chamaeleon.

Sur morōsus, morōsiūs = tardus, tardūs, v. E. Löfstedt, Erasos XLIV 340.

Moror est peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 5674, morāre (esp. morar, etc., « servir »); la langue a tendu à remplacer le simple par les composés plus expressifs dēmōror et remoror (tous deux déjà dans Plaute), dont le premier surtout est bien représenté dans les langues romanes; cf. M. L. 2552, dēmōrāre, et 7200, remōrāre. Le sens de dēmōror ne diffère guère de celui de moror. On trouve dans César, B. G. 3, 6, 5, nullo hoste prohibente aut iter demorante, mais 7, 40, 4, iter eorum moratur atque impedit. Virgile l'emploie quelquefois; Lentulus le fait allitérer avec dēineō, Cic., Fam. 12, 15. Remoror allitéré aussi avec retardō. La langue augurale a un adjectif remor-, -oris conservé par P. F. 345, 14, remores aues in auspicio dicuntur quae acturum aliquid remorari compellunt, et Aurel. Vict. Orig. Gent. Rom. 21 f. Remum dictum a tarditate quippe talis naturae homines ab antiquis remores dicit; cf. remora (archaïque) et le vers d'Ennius certabant urbem Roman Remoramne uocarent. Autres dérivés (tardifs et rares) : remorāmen, -tiō, -tor, -trix. Remora désigne aussi le poisson « echenais », Plin. 32, 6; cf. de Saint-Denis, Vocab. des animaux marins, s. u.

Autres composés : commoror : retarder, arrêter (transitif et absolu), séjourner (cf. commaneō). Dans la rhétorique, commorātiō traduit le gr. ἐπιμονή; cf. ad Herenn. 4, 45, 58, est cum in loco firmissimo, quo tota causa continetur, manetur diutius et eodem saepius reditur. A

basse époque, *commoratiō*, comme *habitatiō*, *mānsiō*, a pris le sens concret de « séjour, demeure », *κατοικησις*, *ἐπαυλις*; *immoror* : s'attarder dans.

Cf. aussi *immoranter*, *incunctanter*, *ἀνοπερβέτως* (Gloss. Philox.).

La racine de *mora* ne se retrouve que dans le verbe dérivé irl. *maraim* « je reste ». Le rapprochement avec *memor* est aventuré.

morāciae : -as *nucēs Tītiniūs* (185) *duras esse ait, unde fī deminutiue moracillum*, P. F. 123, 5. Non autrement attesté. Rapproché de *mora*, peut-être par étymologie populaire.

morbus, -ī m. : maladie. Distingué de *aegrōtatiō* et de *uitium* par Cic., Tu. 4, 13, 28, *morbum appellant totius corporis corruptionem*; *aegrotationem morbum cum imbecillitate*; *uitium cum partes corporis inter se dissident, ex quo prauitas membrorum, distortio, deformitas*. Ancien (Loi des XII Tables), usuel; non roman.

Dérivés et composés : *morboē* : *ἀσθενῶ*, GGL II 247, 34; *morbidus*, conservé dans les dialectes italiens, M. L. 5677, d'où *morbidō*, -ās (tardif); *morbōsus* (d'où *morbidōsus*, Gloss., contamination de *morbidus* et de *morbōsus*); *morbōsiūs*; *morbōscō*, tardif (Fortun.), qui a survécu dans le valencais *morbër*, M. L. 5676; *remorbescō* (formé d'après *recrūdēscō?*), Enn., Inc. 37; *Morbōnia*, formation plaisante, cf. Suét., Vesp. 14, comme *Populōnia*, *Mugiōnia*, etc.; *morbiifer*, -*ficus*, -*ficō* (Cael. Aur.; cf. *φοροποιός*, -*ποιῶ*) rares et tardifs. L'adjectif et le verbe qui correspondent le plus souvent à *morbus*, c'est *aeger*, *aegrōtō*.

La ressemblance avec *morior* doit être fortuite. Le nom de la « maladie » diffère d'une langue indo-européenne à l'autre, ce qui rend vain de chercher l'étymologie de *morbus*.

mordeō, -ēs, **momordī** (*memordī* et -*morsī*), **morsum**, -ere : mordre. Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5679. Les formes à *ē* *mordeō* que supposent les langues romanes ont dû être refaites sur *momordī*, *morsum*; cf. *tondere*, *spondere*, etc. — Sens physique et moral, propre et figuré, e. g. Cic., Att. 13, 12, 1, *ualde me momorderunt epistulae tuae*; Tu. 4, 20, 45, *morderi conscientia* (cf. l'emploi figuré de gr. *δάσσω*). Même emploi de *mordeāx*, *mordeciūs*, *remordeō*, cf. Lucr. 3, 827, *praeteritis male admissis peccata remordent*, qui s'est conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 7204, *remordere*, -*dere*; B. W. *remordere*.

Dérivés et composés : *mordeāx*, -*ācis*; *mordeciūs*; **mordācia* (formé comme *audācia* et supposé par les formes romanes, M. L. 5678); *mordāgō* : morelle noire; v. André, *Lex.*, s. v. formation du type *uorāx*, *uorāgō*.

mordeus, adv. : *δδαξ*. Sans doute ancien adjectif pris adverbialement. Est à *mordeō* comme *medicus* à *medeor*; cf. M. L. 5680 a; la forme d'ablatif *mordeciūbus* attestée par Non. 139, 32 dans Plt., Au. 234 (les manuscrits de Plaute ont *mordeicus*) semble amenée par le parallélisme de *cornibus*; le nominatif *mordex* n'est attesté qu'à partir d'Apulée; *mordeō*, -ās, M. L. 5680; *mordeciūtō* (Cael. Aurel., Diosc.); -*tiūs*; *emordeō*; *mordeūs* : *δερκτιός* (Gloss.); *morsum*, -ī (Cael. 64, 316, *laneaque aridulis haerentibus morsa labelis*), d'où *mōrsa* dans les langues romanes, M. L. 5689;

morsus, -ūs m. : morsure, M. L. 5691; fr. *mors*; *morsura* (Orib.); *morsiuncula*; *morsicō*, -ās, formation populaire en -*icō* comme *mordicō* (cf. *focticō*, *masicō*), M. L. 5690, d'où *morsicātiō*; *morsicātūm*; *morsicātus* (Diosc.).

Admordeō : mordre à (sens physique et moral), M. L. 181 et 182, **admordium*, **armordium*; *commordeō*, M. L. 2088; *dē*-, *prae*-, *re*-*mordeō*, M. L. 7201; *immor*-*sus* : mordu, entamé profondément.

Le seul rapprochement plausible est celui de *akimardati*, ved. *mṛadate* et *mardayati* « il broie ». En dehors de ces verbes, on ne peut comparer que des infinitifs dont le sens concorde peu avec celui de *mordeō* et dont les emplois divergent entre eux aussi bien que les formes. On ne cite aucune racine indo-européenne signifiant nettement « mordre ». La plus claire est celle de gr. *δάσσω*, qui a des correspondants hors du grec, mais que le latin ignore. Formation itérative comme *spondeō*.

morētum, -ī n. : mets rustique, composé d'herbes, d'ail, de fromage et de vin (Vg., Ov.). Dérivé : *mordearius*. Rappelle pour la formation *actum*, de *accō*.

Pas de rapprochement net. L'explication par **mortium*, cf. *mortarium*, que propose F. Muller se heurte à des difficultés à la fois phonétiques (dissimilation hors des conditions normales) et sémantiques.

morior, -eris, **mortuus** sum, **morī** : mourir; *mor*, -tis f. (thème en -i; acc. pl. *mortis*, Vg., Ae. 10, 854); gén. pl. *mortium*, Tac., H. 3, 28) : mort. Usités de tout temps. Panromans. M. L. 5681 et 5688. Celtique : *mor*, *marī* « morts ».

À côté de *morior*, -eris, il y a des traces d'une flexion en -i; on trouve des scansiones telles que *morimur* (Enn.), un infinitif *moriri* à l'époque archaïque. Cette dualité de conjugaison s'est maintenue dans les langues romanes, qui attestent à la fois **morere* et **morire* (ce dernier type étant le plus fréquent). Le participe futur est *mortūrus*, qui est sans doute fait d'après *peritūrus* et dont la forme s'est étendue à tous les verbes désignant la naissance par opposition à la mort : *nascitūrus*, *oritūrus*, *paritūrus*; sur le participe passé *mortuus* (-*tuus*), v. ci-dessous; *mortuus* s'est, du reste, simplifié dans la langue parlée; cf. les formes romanes du type fr. *mort*, ital. *morto*, M. L. 5695. De *morior* est conservé le vieux participe *moribundus*.

Dérivés et composés : *mortalis* adj. : mortel, souvent substantivé au pluriel *mortalēs*, terme usité fréquemment en poésie ou dans le style noble pour désigner les « mortels », c'est-à-dire les hommes, par contraste avec les « immortels », c'est-à-dire les dieux; opposition littéraire qui doit être à l'imitation du couple antithétique grec *βροτῶν*, *ἀβροτῶν*; le *mortalibus aegris* ou le *miseris mortalibus* de la poésie lucrétienne est la transcription de l'homérique *ἀνθρώπων βροτῶν*. Aussi *mortalēs* au sens de *hominēs* s'emploie-t-il chez les bons écrivains qu'en vue d'un effet emphatique. Virgile écrit, de même, *mortalia*, Ae. 1, 462, pour désigner ce qui concerne les mortels. Dérivés : *mortalitās* (premier exemple dans Cic., N. D. 1, 40, 26) : 1° condition mortelle, mortalité; quelquefois « mort »; 2° humanité (époque impériale), sens dérivé de *mortalēs*; *mortaliter* (latin ecclésiastique), M. L. 5691 a, 5692; irl. *martlaid*; im-

morālis; *immortalēs*; *immortalitās* (Cic.); *immortaliter*; *immortalitūs* (création de Turpilius d'après *diuultus*).

Morticiūsus : adjectif de la langue rustique, demeuré dans certaines langues romanes, M. L. 5694, et en celte : irl. *muirtehnenn*, qui s'applique aux animaux : irl. *muirtehnenn quid adsit*, Varr., L. 7, 84; d'où *morticiūsus*, -*ōrum* « carcasses, charognes », passé en germanique, sous la forme **morticiūsus* > ags. *myrten* (*fleesc*). F. Muller le suppose dérivé d'un adjectif **morticiūsus* et compare *canticum*, *hosriūsus* et *libertinus*, *repentinus*. On pourrait rappeler d'une manière plus topique *medeor*, *medicus*, *medicūsus*. Mais peut-être *morticiūsus*, qui ne s'applique qu'aux animaux, est-il simplement formé par analogie d'après les adjectifs en -*cinus* du type *berbecinus*, *bircinus*, *porcinus*, *sericinus*, *uacinus*. On a dit *morticiūsus carō* (d'où -*icō clāu* « cors au pied », Plin. 22, 103) d'après *berbecina carō*. Cf. aussi *morticiūsum* (Ruflin., Jérôm.).

De *mortuus* dérivent : *mortuālia* n. pl. : habits ou chants de deuil (archaïque, Naev.); *mortuārius* (Suét.); *mortuōsus* (Cael. Aur.); *mortuicola* = *νεκροκόπος* (Rustic.).

Un desideratif *morturiō* (*mor*-) est attribué à Cicéron par un grammairien de basse époque (Aug. Reg., OLK V 516, 17).

Mortifier (classique) = *θανατηφόρος*, -*ferō*; *mortificus*; -*ficō*, -*ās*; -*ficātiō* (latin ecclésiastique), -*ficābilis* (Lucret.); *mortigena* (Inscr.); *commorior* : mourir ensemble; *Commoriorientēs*, titre d'une comédie perdue de Plaute limitée des *Συναρτηθίσκοντες* de Diphile; *dēmoriōr* (cf. *dēperōr*), renforcement de *morior*; *ēmoriōr* : achever de mourir (aspect déterminé; cf. Plt., Ps. 1221) = *καταρτησάω*; *immorior* (poétique et prose impériale) : mourir dans, ou à propos de (calque de *ἐνθύσιον*, lui-même rare et poétique); *intermorior* : être en train de mourir; *intermortuus* : à demi-mort, et aussi « mort ». Ne diffère guère de *morior* : l'addition du préfixe semble due à l'influence de *interēō*, *interficiō*. Aussi *ob*-, *per*-*mortuus* (tardifs).

Certaines formes romanes supposent aussi **admorire*, **armorire*, M. L. 183; **admortiare*, **admortiare*, **admortire*, M. L. 184-186.

La racine i.-e. **mer-* « mourir » fournissait un aoriste radical athématique indiqué par véd. *amṛta* « il est mort » (opt. *muriya*); l'arménien a l'aoriste *meṛay* « je suis mort ». Le présent, nouvellement formé, diffère d'une langue à l'autre : skr. *mriyāte* « il meurt », av. *miryēite*, et aussi skr. *mārate*; v. sl. *mīrj* (avec un vocalisme autre que celui de skr. *mārate*); lit. *mīrštu* « je meurs »; arm. *meṛanim* « je meurs ». Lat. *morior* pose un problème : si, comme il est probable, l'o repose sur l.-e. o, le présent *morior* a été fait, ainsi qu'*orior*, sur une forme athématique à vocalisme o; si o représentait r, cet o serait dû à l'action de *mortuus*, *mors*. Dans une notable partie du domaine indo-européen, le verbe a disparu, remplacé par des euphémismes; ainsi en grec, ol *βροτῶν*, *ἀβροτῶν* et *μορτός* *ἀβθρωτος* (Hes.) en attestent l'existence ancienne; notre aussi l'imparfait du thème en **-te* : *ἐμorteν* *ἐπέθανεν* (Hes.).

En face de l'adjectif signifiant « vivant », i.-e. **gʷiwo-*, le celtique a une forme avec même finale empruntée à

la forme élargie **gʷiyeu-* de la racine **gʷeyə-*, **gʷiye-* /ō- « vivre » : irl. *marb*. Le slave et le latin ont, sans doute de manière indépendante, un compromis entre pareille forme et l'adjectif en **-to-*; cf. skr. *mṛtāḥ* « mort » et hom. *βροτός* (forme éolienne), soit sl. *mrtŭvŭ*, lat. *mortuus*.

Le nom de la notion, *mors*, repose sur **mṛti-*, sans doute tiré d'un composé, comme on l'entrevoit par v. sl. *sŭ-mrtŭf*. Comme dans skr. *mṛtīḥ*, il a été fait, d'après le verbe, une forme simple en latin; le cas est le même que celui de *mēns*.

moror : v. *mora*.

mōrōsus : v. *mōs*.

Morta, -ae f. : nom d'une des Parques; cf. Liv. Andr., *quando dies aduenient quem profata Morta est*, ap. Gell. 3, 16, 11, et Caesellius, *ibid.*, *tria sunt nomina Parcarum, Nona, Decima, Morta*. Correspond sans doute à *Δάχρη* et doit être de même racine que gr. *μοῖρα*; cf. *merō*. M. Marstrander, *Symbolae Osloenses*, 6, p. 52, écarte le rapprochement avec gaul. *Rosmerta* et préfère rattacher à *morī*, *mors*, le nom propre qu'il considère comme un « ancien abstrait comparable à *porta*, *multa* ». C'est peu probable; mais la forme a pu être influencée par un rapprochement avec *mors*.]

mortāriūm, -ī n. : 1° mortier, récipient où l'on pile et pétrit certaines substances avec un pilon, *pistillum*; puis tout objet ressemblant à un mortier; 2° substance triturée dans un mortier, pommade. Diminutif : *mortuolium*. Ancien (Plt., Cat.). Panroman, sauf roumain. M. L. 5693 et 5692 a; germanique : v. angl. *mortere*; v. h. a. *mortāri*.

Aucune étymologie sûre. Cf. *morētum* et *mordeō*.

mōrus, -ūs f. : mûrier; **mōrum** n. (bas latin *mōra*) : mûre. Panroman. M. L. 5696 (et germanique; de v. h. a. *mārboum* et *māras*, *mōrat* « vin de mûres », de **mōrātum*; celtique : gall. *muyar*, etc.) et M. L. 5696 a. Cf. aussi **mōricula*, M. L. 5681 a; **mōrinus*, 5684 a.

Cf. gr. *μόρον* « mûre »; trace de *ō* dans *μῶρα* *σικάμνα* (Hés.). Emprunt au grec, ou plutôt à une langue méditerranéenne, comme *ficus*, etc. Hypothèse peu vraisemblable chez Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I 67.

mōrus, -a, -um : fou. Emprunt au gr. *μωρός*, quelquefois substantivé : *mōrus*, *mōra* « un fou, une folle ». N'est guère attesté que dans Plaute, avec l'adverbe *mōrē* et le composé *mōrologus* = *μωρολόγος*. Allitére avec *mōs*; cf. Plt., Men. 571, *uitium maxime more moro molestoque*, et Tri. 668. Néron en avait tiré par plaisanterie un verbe *mōrāri* (équivoquant avec *morāri*) : *morari eum* [= *Claudium*] *inter homines desuisse, producta prima syllaba iocabatur*, Suét., Ner. 33. Cf. aussi *mōriō*, -*ōnis* (époque impériale).

mōs, **mōris** m. : manière de se comporter, façon d'agir, physique ou morale, déterminée non par la loi, mais par l'usage. Désigne aussi souvent la coutume : *mos est institutum patrium*, i. e. *memoria ueterum pertinentis maxime ad religiones caerimoniasque antiquorum*, F. 146, 3, et s'unit ou quelquefois s'oppose à *lēx*, e. g. Plt., Tri. 1037, *mores leges perdurerunt iam in potestatem suam*; 1043, *leges mori seruiunt*; Cic., Uniu. 11, 38, *legi morique parendum est*. S'emploie également dans le

sens de « caractère », et dans ce cas souvent au pluriel mōrēs « les mœurs », τὰ ἤθη; de là mōralis, qui traduit ἠθικός, créé par Cic. ...

Mōs dans le sens de « caractère » a souvent la nuance péjorative de « humeur, fantaisie »; de là mōrōsus « qui suit son humeur, difficile, capricieux, chagrin » ...

Mōs allitére souvent avec modus, e. g. mōre modōque. De là, en poésie et dans la prose tardive, l'emploi de mōs dans le sens de modus : ainsi mōre, in mōrem « à la manière de » ...

Enfin, en poésie, mōrēs est parfois abusivement employé pour lēgēs; cf. Vg., Ae. 1, 264, mōresque uiris et moenia ponet ...

De mōs existent les composés vulgaires benemōrius, dont le féminin est dans Pétrone 61, 7; malemōrius = κακομήτης (Gloss.), qui est sans doute à ne pas confondre avec les formes syncopées de benemeritorius. On a voulu y rattacher un superlatif benemeritissima qu'on lit sur une inscription tardive; cf. Boll. di archeol. dalmata 23, 343 et Glotta 11, 262. Mais ce dernier peut se rattacher à morior et désigner une personne dont la mort a été sainte. Du reste, il a pu se produire des associations d'idées qui ont amené des confusions de sens et d'emplois, et dans benemeritorius les uns pouvaient penser à mōs, d'autres à mors, d'autres à memoria.

Vnimōris = μωνότροπος (Ital.). Glose obscure dans P. F. 149, 5 L. : moscillis Cato (Inc. 33) pro paruis moribus dicit.

Mōs, ancien, usuel, n'a subsisté en roman que dans le fr. mœurs, M. L. 5698 et v. prov. mors, f. pl.; mais le celtique a : irl. mōs, morail « mōs, mōralis ».

¶ Sans doute mot indo-européen qui, pas plus que fās, n'a hors du latin un correspondant. Les divers rapprochements proposés ne satisfont ni pour la forme ni pour le sens. Cf., pour la forme, rōs, flos.

mōtacilla, -ae f. (mōticella) : hoche-queue; quod semper mouet caudam, Varr., L. 5, 76. Peut-être étymologie populaire. Il y a dans Hésychius une glose μωτ-τηξ · βρις ποίος. †

motarium, -i n. : flasse, charpie (Pelag.). Embarcation gr. μωρῶπιον, diminutif de μωρός, même sens.

moueō, -ēs, mōui, mōtum, mouēre : transitif « mouer, pousser » et « se mouvoir », sens allitérés surtout au participe présent mouēns et parait mōuētis. Cf. T.-L. 35, 40, 7, terra dies duodequadraginta mouētis. S'emploie, comme le gr. κινέω qu'il recouvre, au sens physique et au moral, e. g. mouēre animōs « exciter, ébranler »; et le sens moral est prédominant dans certains composés : commoueō, permoueō. Ancien, usuel, latinistique. Panroman (sauf roumain). M. L. 5703; B. W. s. u.

Dérivés et composés : mōtus, -ūs m., mōtiō (= κίνησις), tous deux classiques, mais le premier est plus fréquent et plus varié dans ses acceptions; mōtiō (rare, depuis Mart.); mōtōrius (tardif; terme de rhétorique mōtōria fābula, par opposition à stātorius comme στάσιμος à κινήσιμος); mōtiuncula (époque impériale); mōbilis, mōbilitās et immōbilis, -ilitās (= ἀκίνητος, ἀκινήσις); incommōbilitās (= ἀσθενεία) (Apul.); mōtiuus : relatif au mouvement (Chalcid.); mōmen n. (rare et poétique; surtout lucretien) remplacé par mōmentum, qui a à la fois un sens abstrait « impulsion, mouvement, changement » et un sens concret « poids qui détermine le mouvement et l'inclinaison de la balance », d'où des sens divers : 1° un sens moral « cause qui détermine une décision dans un sens, influence, motif »; 2° le mōmentum étant généralement un poids léger, « point, parcelle, petite division » et spécialement « petite division du temps »; mōmentum (temporis), synonyme de punctum, cf. ad mōmentum (tardif); 3° enfin, le mōmentum venant s'ajouter aux autres poids, « surcroît »; Irl. mōmint. Dérivés (tardifs) de mōmentum : mōmentāliter (Fulg.); mōmentāna (Isid.) : petite balance d'orfèvre; mōmentāneus, mōmentārius, mōmentānus « momentané ».

Fréquentatifs : mōtō, -ās (depuis Virg.); mōtātor, -ātoris; mōtōtiō (Gell.). Certaines formes romanes supposent aussi *mouitiāre, M. L. 5705, qui peut être, du reste, un dénominatif de *mōuita (fr. meute, v. fr. moue, M. L. 5704; B. W. s. u.

admoueō : approcher; admōtiō, -ō : emouēre : écarter, ébranler; gner; dans la langue juridique, enlever, dérober; admōtiō (Cic.); commoueō : mettre en mouvement, ébranler le sens « déterminé » apparaît encore dans Cic., Verr. 5, 95, (signum) nulla lababat ex parte cum... subiectis uocibus conarentur commouere; le préfixe a aussi la valeur augmentative, surtout au sens moral de « émouvoir »; M. L. 2089; Commotiāe Lymphae : ad lacum Cutiliensis a commotu, quod ibi insula in aqua commouetur, Varr., L. 5, 71; commōtiō, -tiuncula (Cic.), -tus, -ūs; -tō (tardif); commōtō, -ās (Théod. Prisc.); dēmoueō : chasser, détourner de (cf. dēpellō, dēiciō); dimoueō : écarter, disperser, dissoudre (une assemblée); ēmoueō : chasser de (ni dans Cic., ni dans Cés.), M. L. 3024 a (ex-); imōmōtus : immobile, inamovible (époque impériale); obmoueō (archaïque, cf. F. 222, 14); permoueō : agiter à travers; au sens moral « remuer, émouvoir profondément »; permōtiō (Cic.); permōtiātus (Commod., Instr. 12); prēmoueō : pousser en avant; étendre, agrandir; avancer (sens absolu); dans la langue philosophique, prēmōtia = τὰ προηγμένα (Cic., Fin. 3, 16, 52); prēmō-

mōtō, -ās, prēmōtiō (tous deux tardifs); remoueō : rame-ner en arrière, écarter; remōtiō; summoueō : écarter, chasser, bannir, M. L. 8383 a; summōtor (T.-L.); trāns-moueō.

La forme mōtus a son pendant en ombrien : comohota « oblata » (commoueō se trouve chez Caton avec le même sens). Skr. mōtati « il déplace », à côté de kāna-mūtaḥ « poussé par le désir », donne à penser que la racine est de la forme de celles de lat. spuō et suō (cf. ces mots). Ilors du sanskrit, on ne trouve que des formes en *eu- : cr. ἀεικασθεῖα « se déplacer, dépasser » et lit. māuju, mūdui « passer en frottant » (par exemple un vêtement). Lat. moueō serait un causatif-itératif du type de moneō.

mox adv. : bientôt. Dans la prose impériale, employé comme synonyme de post, ainsi paulo mox (Pline), ou de deinde; à basse époque, confondu avec modo. Souvent joint à quam pour former un adverbe interrogatif quam mox; cf. Fest. 314, 5, quam mox significat quam cito; sed si per se ponas mox, significabit paulo post, vel postea. Ancien, usuel (non dans César; se trouve dans les lettres de Cicéron); non roman.

Le mot se retrouve dans irl. mo, mos- « bientôt »; à ceci près, il y a des correspondants seulement en indo-iranien : skr. makṣā, av. moṣu « bientôt », donc un ad- verbe propre à l'indo-iranien et à l'italo-celtique. Irl. mo montre que la forme italo-celtique repose sur *moks, sans voyelle finale. Cf. pour la forme nox « de nuit » (locatif sans désinence).

mū : onomatopée, archaïque et familière, correspondant au gr. μῦ, usité surtout dans l'expression non facere mū « ne pas dire mot » ou dans Pétr. 57, nec me nec ma argutas. Cf. mūgiō, mussō, mutiō, mūtus.

*mūe/mucc-; mūcēō, -ēs, (-uī?), -ēre : moisir; se couvrir de fleurs, filer (en parlant du vin); Cat., Agr. 143, uinum quod neque accet neque muceat). Ancien, technique; conservé en gallo-roman. M. L. 5710.

Formes nominales et dérivés : mūcor; mūcidus « moisi » et « morveux », M. L. 5711, 5712; mūcēsco, -is.

mūcus, -ī m. : morve, mucus nasal (les langues romanes attestent aussi le sens de « champignon de la mèche d'une lampe »; cf. le fr. « moucher la chandelle »); sur l'emploi du pluriel mūcci en latin vulgaire, v. Graur, Mél. ling., p. 13; mūcōsus « morveux » et « moisi, mal mouché » (par opposition à ēmunctae nāris), d'où « qui manque de flair », cf. Festus, s. u. muger; mūcīlāgō (mucellāgō) : humeur muqueuse, mucosité; cf. tussilāgō; mūcīlāginōsus (Cass. Fel.); mūc(e)iniūm n. (Arn.) : mouchoir (d'après lacinia, *lacinium?); mūcēō : morve (Apul.); mūculentus : morveux. Mūcius.

À côté des formes à voyelle longue et à consonne simple existent des doublets à voyelle brève avec gémination expressive de la consonne, comme dans les mots qui désignent une difformité physique (cf. broccus). Certaines formes romanes remontent à mūccus, mūccōsus, *mūccuus, mūccāre (Orib. lat.), dont le composé exmūccō est attesté à Pompéi, CIL IV 1391, cf. M. L. 5706-5709, et on lit mūccūtūdō dans la Mul. Chir. Mūcere, mūcidus ont abouti à fr. moisir, ital. mucido; mūccāre à fr. moucher. V. B. W. moisir, motte.

Cf. gr. μύξας « morve, mucosité », μυκρή « nez », ἀπομύσσω « je mouche », peut-être lit. smunkū, smūkti « tom-

ber en glissant », v. angl. smūgan « glisser », etc., qui sont loin pour le sens, comme aussi skr. mūñcāti « il délivre ». Une autre forme de la racine, avec infixe nasal et gutturale sonore, apparaît dans mungō; cf. aussi mū-gil. Le sens premier est « être gluant, visqueux ».

mūcōrō (avec ū chez les poètes), -ōnis m. : pointe (de tout objet piquant, faux, dent, feuille); dans la langue militaire, « pointe de l'épée », par opposition à cuspis « pointe de la lance », puis l'épée elle-même. Par dérivation : pointe (au sens moral), acuité; et « extrémité » (effilée). Attesté depuis Ennius. M. L. 5712 a.

Dérivés : mūcōrānātus (Plin.), -tim.

On rapproche gr. ἀμυκαλάι « al ἀκίδες τῶν βελῶν παρὰ τὸ ἀμύσσω, donc ἀμύσσω « je déchire » et lit. muṣiū, muṣiū « frapper ». Simple possibilité.

mūfrius, -ī m. : terme injurieux, qu'on lit dans Pétr. 58, 13, iste qui te haec docet, mufrius, non magister. Étymologie et sens douteux; le maintien de f semble indiquer une origine dialectale; cf. Ernout, Élémt. dial., s. u.

mūfrō, -ōnis m. : moufflon. Attesté dans Polémus Silvius et conservé dans certains dialectes romans, notamment en sarde. M. L. 5715; v. B. W. s. u. Mot dialectal ou d'origine étrangère. Cf. Ernout, Élémt. dial., s. u. V. aussi musmō.

muger : dici solet a castrensibus hominibus, quasi muc-cosus, qui talis male ludit, F. 152, 4. Mot de l'argot militaire, « tricheur », non autrement attesté. On rapproche des mots irl. formūithe « absconditus », v. h. a. mūhhāri « brigand », de sens éloigné. Sans rapport avec mungō, malgré Festus.

mūgil (et mūgīlis), -ilis m. : muge, mulet. Cf. mungō; même formation que pugil/pungō. Properment « le gluant, le visqueux », ce qui explique l'usage auquel on l'employait pour le supplice des adultères pris sur le fait; cf. Juv. 10, 317, quosdam moechos et mugilis intrat; Cat. 15, 9, raphani mugilesque. M. L. 5717.

Pour le sens, cf. gr. μύζος, μύζων « poisson à peau visqueuse ».

mūgilō, -ās, -āro : crier (en parlant de l'onagre), Anth. 726, 53.

mūginor, -āris, -ārī : -ari est nugari et quasi tarde conari, P. F. 134, 17. Nonius donne un autre sens, 139, 4, muginari : murmurare. Lucilius lib. VII (25) : muginamur, molimur, subducimur. Atia Aquis Caidis (4) : ... atque ita muginantur hodie; atque ego occlusero | fontem.

Le verbe est dans Cic., Att. 16, 12, 1, dum tu muginari... cepti domesticum consilium, et dans Aulu-Gelle, 5, 16, 5. Pline, N. H. prooemium 18, attribue à Varron musinor : dum ista, ut ait Varro, musinamur (mussinamur, musitatur var.).

Pas d'autre exemple, semble-t-il. L'explication de Nonius provient d'un rapprochement, sans doute imaginaire, avec mūgiō. Mot populaire, qui a pu subir diverses altérations. Cf. bouñor, nāñnor.

mūgiō, -īs, -iū (-iū), -itum, -ire : mugir, beugler. Se dit des bœufs et, par extension, de tout bruit sourd et profond (son de la trompette, Enn., Inc. 7, bruit du

tonnerre, de la tempête, etc.). Onomatopée tirée de *mū* qui exprime le mugissement du taureau; Quintilien, 12, 40, 31, qualifie l'M de *mugiens littera*. Ancien, usuel. M. L. 5719. Certaines formes romanes supposent aussi *mūgīlāre*, **mūgūlāre*, M. L. 5718; cf. *mūgillātus* « μωγιλός » (Ital.).

Substantif dérivé : *mūgītus*, -ūs m., M. L. 5720. Les autres dérivés et composés sont rares et poétiques : *mūgītor* (Vesuvius, Val. Flacc.) ; *admūgiō* ; *dēmūgītus* « rempli de mugissements » (Æ. L., Ov., cf. ἀρωμακίωμα Anth.) ; *ē*, *im*- (cf. ἐπιμύζω), *re-mūgiō*. La glose de P. F. 57, 21, *commugento*, *conuocato*, semble s'y rattacher ; mais la forme en -ē ne s'explique pas en latin. Est-ce une forme dialectale? Cf. peut-être *Mūgius* (-giō?), *Mūgiōnia porta*, P. F. 134, 15.

L'ombrien a *magatu* « mutifié » avec le participe *muieto*. Le gr. μύζω, de **μυγ-γω*, signifie « je gronde, je grogne » ; le hittite a *mugā(i)*- « se lamenter, implorer ». Les formations faites sur *mū* diffèrent d'une langue à l'autre.

mulecō, -ēs, mulsī, mulecōre (le supin et le participe passé du simple ne semblent pas attestés) ; les exemples de *mulsus* que citent les dictionnaires proviennent non de *mulegō*, mais de l'adjectif dérivé de *mel* ; quant à *multus*, il a peut-être été évité en raison de sa double homonymie avec *multus* « abondant » et *mul(c)us* « trait » ; de *mulegō* ; les formes de composés sont soit en -to-, soit en -so-, cette dernière analogique du parfait en -si : *permulsus*, Varr., Cic., Cés., B. G. 4, 6, 5 ; *permul(c)us* dans Salluste (cf. Priscien, GLK II 487, 6 ; *dēmulsus* dans Aulu-Gelle 3, 13, 5) : toucher doucement, caresser, palper, lécher, flatter de la main ; d'où, au sens moral, « adoucir, apaiser, calmer ». Ancien, classique, mais de couleur poétique, en raison de son caractère affectif. A peine représenté en roman ; cf. M. L. 5725.

Dérivés et composés : *mulecōdō* : agrément, charme (époque impériale ; cf. *dulcēdō*) ; *mulecra* (μωλγῆ-θρον, Diosc.) : héliotrope, tournesol ; plante ainsi nommée parce qu'elle passait pour avoir des vertus calmantes ; pour la formation, cf. *fulgetra* et *excetra* (Ps.-Apol. 49, 11) ; *mulecōbris* (Chalcid.) ; *Mulciber* : *Volcanus a molliendo scilicet ferro dictus. Mulcere enim molliere siue lenire est*, P. F. 129, 5 (doublet tardif *Mulcifer*, d'après les autres composés en -fer) ; *mulcificō* (Gloss.).

admulecō (Pall.) ; *commulecō* (époque impériale) ; *dē-*, *ē-*, *per-*, *prō-*, *re-mulecō* ; et *emulecō*, -ās (Greg. Tur.). Le seul qui soit d'usage courant est *permulcō*. Pas de dérivés en *muls-* ou en *mūl-*.

Cf. skr. *mṛcātī* « il touche », dont le vocalisme à degré radical zéro indique un ancien présent athématique non attesté. Et peut-être aussi cf. *mulegō* avec le flottement *k'/g'* à la fin d'une racine qui fournissait un présent athématique.

Mulciber : v. *mulecō*.

mulecō, -ās, -āul (forme de futur *mulcassius* dans Plt., Mi. 163), **-ātum, -āre** : battre, maltraiter. Ancien, classique, mais assez rare, quoique attesté jusque dans Ausone. Dérivés et composés tardifs : *mulcāiō*, -tor ; *com-*, *dē-mulcō*. Non roman.

Pas d'étymologie sûre.

mulegō, -ēs, -sī, muletum (le -c- de *muletum*, purement graphique, a été maintenu ou rétabli pour différencier la forme de son homonyme *multus* ; un doublet *mulsūm* est dans *emulsūm* et dans *mulsūra*), -ēre : traire (s'emploie seul ou avec un complément). Ancien, technique. On trouve dans les gloses des formes de *mulegō* (comme *mordēre*), e. g. GGL IV 124, 43, *mūgiūr* ; cf. fr. ancien et dialectal « moudre » au sens de « traire ». Les autres langues romanes ont des représentants du *mulegōre*. M. L. 5729.

Dérivés et composés : *mulectus*, -ūs m. (Varr.) ; *mulsūra* (Calp.) « traite », ce dernier conservé en roumain, M. L. 5737 ; certaines formes romanes supposent aussi **mulecta*, M. L. 5726, et *mulsīō*, 5735 : *multrum* n., et *muletra* f., M. L. 5727 ; *muletrāle* n., M. L. 5728 ; *muletrārium* ; *mulegāre* n., tous signifiant « vase à traire » ; cf. aussi **mulsārium* ; **mulsōrium*, M. L. 5734, 5736 ; *emulegō* : traire jusqu'au bout, tarir, M. L. 2864 (ē- et ex-mulegōre, **exmulegia*) ; *immulegō* : traire dedans, verser en traçant (rare). Cf. aussi *capri-mulgus* « qui trait les chèvres », qui désigne soit un « chevrier » (Catulle 20, 10), soit un oiseau « engoulé-vent, tette-chèvre » (Plin. 10, 115), sans doute calqué dans ce sens du gr. αργο-θήλας, qui rappelle le type gr. ἰππη-, βοο-μολγός et *equimulgus*. En français, le verbe « moudre » conservé dans certains dialectes a été remplacé par « traire », de *trahere* (et aussi par « tirer »), sans doute pour éviter l'homonymie de « moudre » de *molere* ; cf. B. W. sous *traire*.

Au sens de « traire », on trouve un présent thématique de **mēlg'-*, **mēlg'*- dans un grand nombre de langues : lit *mēlzu* (supposant **mēlg'*-), v. sl. *mlyzō*, gr. ἀμύζω « je traie », v. angl. *melcan* « traire ». Mais le celtique a le vocalisme à degré zéro dans m. irl. *bligim* « je traie » (de **mligim* ; cf. le prétérit v. irl. *do-om-malgg*). Ce contraste indique un ancien présent athématique qui rend compte du vocalisme radical zéro de l'irlandais et du vocalisme à degré long supposé par l'intonation de la forme lituanienne. — En sanskrit, on a la forme ancienne du présent athématique et un sens général : *mārṣī* « il enlève en frottant », 3^e plur. *mṛjānti*. Un sens général apparaît aussi dans v. irl. *du-r-inmaile* gl. « prōmulgāuit », ce qui conduit à rapprocher lat. *prōmulgāre* (v. ce mot). — Le type de *monēō* est l'un de ceux auxquels recourent les langues qui ne gardent pas les anciens présents athématiques.

mulier, -eris f. (ancien **mulies*, comme l'indique le dérivé *muliebris* ; cf. *fānus/fānebris*) : femme, au sens général du mot : *mulieres omnes dicuntur quaecumque sexus feminini sunt*, Dig. 34, 2, 26, distinct de *uzor*, qui désigne la condition sociale et légale de l'épouse, cf. Tér., Hec. 643, *sed quid mulieris | uxorem habes* ; et spécialement « femme » (qui a connu l'homme), par opposition à *uirgō*, e. g. Quint. 6, 3, 75, *Cicero obiurgantibus quod sexagenarius Publilian uirginem duxisset* : « Cras mulier erit », inquit ; et même (symbole de faiblesse et de timidité) ; cf. Plt., Ba. 845, et en couple avec *uir*. — A la différence de *fēmīna*, n'est jamais employé comme adjectif et ne s'applique pas aux femelles. Correspond pour le sens à γυνή. Attesté depuis les XII^e Tables, usuel, et plus fréquent à date ancienne que *fēmīna* ; cf. B. Axelson, *Unpoetische Wörter*, p. 53. Par-

roman. M. L. 5730, *mūlier, mūliere* ; B. W. sous *femme*.

Dérivés : *muliebris* : de femme ; *muliebrīa* n. pl. : euphémisme pour désigner soit le « sexe » de la femme (*puellanda muliebrīa*), soit les « règles » (= *mēnstrua*), soit le « coït » (*muliebrīa pati*, Tac.) ; *muliebrīus* ; *muliebrītās* (à côté de *mulieritās*, tous deux dans Tertulien d'après *uirginitās*) ; *mulierārius* (classique, mais rare) et *muliebrīarius* « κατάρνας » ; *muliercula* : petite femme (souvent employé dans le vocabulaire galant de la comédie, avec nuance péjorative) ; d'où *mulierculārius* (cod. Théod.) ; *mulierō*, -ās : efféminer (*mulierōsus*) ; *mulierōsus* « mulierum appetēns », γυναιμαγής, adjectif de Plaute, Poe. 1303 (où les manuscrits se partagent entre *mulierōsus*, leçon de A, et *muliebrōsus*, leçon des palatins BCD) et d'Afranius, cf. Non. 28, 25, sur lequel Cicéron a bâti *mulierōsitās* pour traduire le gr. φιλογυνία, Tu. 4, 25 ; cf. Non. 142, 19 ; cf. *uirōsus*.

Le latin n'a rien gardé du nom indo-européen de la « femme » avec valeur noble, souvent religieuse : irl. *ben*, gr. γυνή, etc. *Mulier* est un nom nouveau, d'origine inconnue.

L'explication des anciens a *mollitia*... *uelut mollier* n'est qu'une fantaisie et n'autorise pas à voir dans *mulier* un ancien comparatif — dont la forme, du reste, serait sans exemple en latin.

mulleus, -a, -um : de couleur rouge ou pourpre. Adjectif appliqué spécialement aux brodequins (*calcei*) de cette couleur portés d'abord par les rois d'Albe, puis par les sénateurs qui avaient exercé une magistrature curule. Caton, Orig. VII 7, dit encore *calceos mulleos* et, après lui, *mullei* est employé seul dans le même sens. L'étymologie de Festus 128, 10, « *quos* (scil. *mulleos*) *putant a mullando dictos, i. e. a suendo* », est donc à rejeter ; et l'existence du verbe *mullāre*, non autrement attesté, n'est peut-être qu'une création des grammairiens pour expliquer *mullei*. — Rare et technique, conservé en macédonien et logoudorien, M. L. 5734 ; faut-il y rattacher le germ. *mula* « pantoufle » ? Les anciens établissent un rapport entre *mulleus* et *mullus*, -ī m., nom du « rouget » ou « surmulet de mer », *barbātus* m. ; cf. Plin. 9, 65, *nomen his* (scil. *mullis*) *Fenestella a colore mulleorum calceamentorum datum putat* ; et l'on pourrait considérer *mulleus* comme dérivé de *mullus*. Mais, si la glose de Festus est exacte, *mulleus* appartiendrait au vieux fonds du vocabulaire latin et serait plus ancien que *mullus*, qui n'est pas attesté avant Varr., R. 3, 17, 6, et qui est vraisemblablement emprunté au gr. μύλλος, μύλος. *Mulleus* et μύλλος seraient des représentants indépendants d'une racine **mel-* « tacher, souiller », dont les dérivés ont servi à désigner des couleurs dans diverses langues indo-européennes ; cf. skr. *malindh* « sale, impur, noir », gr. μέλας ; μύλος « ocre ou vermillon », gaul. (?) *melinus* « color nigrus » (sic), GGL V 371, 11 ; gall. *melyn* « jaune » ; lit. *mulvas* « rougâtre, jaunâtre », *mėlynas* « bleu », lett. *mėlns* « noir », lat. *Muluisus*?, etc. ; cf. Muller, s. u. *molloyos* ; Boisacq, s. u. μέλας. — Mais la plupart des mots en -eus du latin ne comportent pas d'étymologie indo-européenne. Il peut s'agir d'un terme technique emprunté, comme *calceus*.

**mullō* : v. le précédent.

mullus, -ī m. : surmulet (poisson) ; *m. barbātus* : rouget barbet. V. *mulleus*. Sur le sens, v. Préchac, Rev. Ét. lat. 14 (1936), p. 102 sqq. M. L. 5732 ; B. W. *mulet*.

mulsus ; mulsa ; mulsum ; mulseus : v. *mel*.

mūlta, -ae (ancien *molta*, CIL I² 366 ; les graphies *mūlta* sont dépourvues d'autorité, sans doute dues à un rapprochement avec *mulcō*, imaginé faussement par les grammairiens) f. : amende (= ζῆμις), payable d'abord en bestiaux, moutons et bœufs (cf. Varr., L. L. 5, 95 ; Gell., 11, 4), auxquels la loi Aternia substitua un équivalent en monnaie ; de là dans Festus 128, 1, -m *Varro ait poenam esse, sed pecuniariam*. Puis, en général, « punition ». Cf. aussi Varr., L. L. 5, 177, *cum (in) dolium aut culleum unum addunt rustici, prima urna addita dicunt etiam nunc* (scil. *multa*). Conservé seulement dans le dialecte de l'Engadine ; cf. M. L. 5738.

Dérivés : *multō*, -ās (et *multiō*, Cat.) : frapper d'une amende ; puis, dans la langue commune, priver quelqu'un de quelque chose par punition ; et généralement « punir, condamner à » ; *multiō* (Cic.) ; *multāticus* (*molt-*), -īcius (cf. *empticius*) : -a *pecunia, -um aēs* ; cf. *uiaticus*.

Mot italique, samnite d'après Varron ap. Gell. 11, 4, 5, osque au témoignage de Festus, P. F. 127, 14 ; cf., *molta* gén., Spolète, CIL I² 366 ; *molare* inf., Lucérie, CIL I² 401 ; *moltaico* abl., Firmum Picenum, CIL I² 383 ; osq. *molta* « multam », *moltaum* « multāre », *multasikad* « multatīciā », omb. *motar* gén. sing. « multae ». Sans correspondant hors de l'Italie.

multicius, -a, -um : épithète appliquée aux étoffes, non attestée avant Juvénal et qui semble correspondre pour le sens au gr. πολυμυρος. Le neutre pluriel *multicia* est substantivé et glossé *genus uestis pluribus coloribus confectae*, CGL V 653, 5, ou *genus uestis quae multalicia habet*, CGL V 524, 7 (cf. la leçon *multilicias* dans Valerian. Aug. ap. Vop. Aur. 12). Peut-être de **multicius*, cf. Plin. 8, 196, *plurimis liciis texere, quae polymita appellant, Alexandria instituit*, corrompu en *multicius* sous l'influence des adjectifs en -icius du type *emptus/empticius, nous/nouicius* ; etc.

mutilāgō (mutilāgō), -inis f. : autre nom de l'euphorbe ou τριθάλος ; ainsi nommée en latin à cause de son suc laiteux : *m. caprāria*, dans Ps.-Apol., Herb. 109, 18, dite aussi *caprāgō*. Appartient au groupe des noms de plantes en -āgō, -ilāgō, cf. *lappāgō, tussilāgō*, etc. ; v. Ernout, Philologica, I, p. 171. Ces formes, populaires et mal fixées, sont le plus souvent sans étymologie.

multus, -a, -um : abondant, nombreux : *cum auro et argento multo*, Plt., Ru. 1295. Le neutre *multum* s'emploie substantivement au nominatif et à l'accusatif avec un complément déterminatif : *m. auri* « beaucoup d'or » ; le pluriel *multī, -ae, -a* signifie « nombreux », *multī hominēs* ; substantivé, il désigne le grand nombre, la foule (cf. gr. οἱ πολλοί), d'où l'expression *īnus ē multīs* ; le neutre *multa* s'emploie dans des idiotismes, comme *nē multa* (scil. *dīcam*), *nē multus* « pour abrégé ». *Multus* se dit également du temps, *ad multum diem, multā nocte*, etc., ou de l'espace dans le sens de « qui se trouve en de nombreux endroits » ; de là le sens

de « qui se multiplie, qui se prodigue » (cf. l'emploi de πολός en grec, notamment dans Polybe) : *in operibus, in agmine atque ad uigilias multus adesse*, Sall., Jug. 96, 3; et parfois avec une nuance péjorative *heu, hercle hominem multum et odiosum*, Plt., Men. 316 (de même dans Catulle 112, 1); il est faux d'expliquer ce *multus* par **mulctus* ou par *molitus* (Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*⁵, p. 342). A quelquefois aussi le sens de « excessif »; cf. Corn. Nep., Att. 13, 5, *supellex modica, non multa*; Cic., N. D. 2, 46, 119, *nolo in stellarum ratione multus tibi uideri*. Mais il est impossible de décider lequel de ces deux sens : « abondant » ou « excessif » est le plus ancien. Adverbes : *multum* (sur l'emploi avec un adjectif, v. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 77) et *multō* (cf. πολύ et πολλώ). *Mūltus* est demeuré dans les langues romanes, M. L. 5740. Le comparatif et le superlatif sont fournis par un autre mot : *plūs, plūrēs, plūrimus*, q. u., tandis que *melior* sert de comparatif à *bonus*.

Dérivés : *multiūdō* : grand nombre; foule, multitude; en grammaire, *numerus multiūdinis*, où *multiūdinō* désigne le « pluriel »; *multēsīmus* (adjectif formé par Lucrèce sur le modèle de *centēsīmus*) : un entre plusieurs, *-a pars* : partie prise entre beaucoup; *multiotiēs* (tardif, d'après *totiēs*, etc.).

Nombreux composés en *mult-*, *multi-*; cf. *multanimis*; *multannus* (Gl.); *multibidus* (Plt.); *multicaulis*; *multifārius*; *multifidus*; *multiformis*; *multigenus* (-*generis*, -*generus*); *multiugus*; *multimodis* adv., et tardif *multimodus*, *-a, -um* (Apl.); *multiōdus*; *multiēps* et *multiēps* « scolopendre »; *multiēps* et ses dérivés *multiēps*, etc. Beaucoup de ces formes reproduisent des composés grecs en πολυ-, πολλ-, e. g. *multannus* = πολυαννης, *multangulus* = πολυγωνος, *multifructus* = πολυκαρπος, *multiēps* = πολυπους, *multiēps* = πολλαπλότος, etc.

Cf. gr. μάλα « beaucoup » et, peut-être, le mot lette à peine attesté *milns* « abondant ». V. *melior*.

L' de *multimodis* s'explique difficilement en partant de *multis modis*; mieux vaut y voir l'ablatif d'un composé, comme dans *omnimodis*, *mirimodis* (scil. *modis*).

muluiānum (*colōneum*) n. : genre de coing hybride. De *Muluis*.

mūlus, -i m., **mūla**, -ae f. (dat. abl. pl. *mūlabus*) : mulet et mule. Comme *asinus*, sert de terme d'injure. Ancien (Cat.). M. L. 5742. Germanique : v. h. a. *mūl*, etc.; celtique : irl., britt. *mul*; gr. mod. μούλαρι; bulg. *mūle*.

Dérivés et composés : *mūlinus*; *mūliō*, -ōnis m. : muletier; *mūliōnicus* et *mūliōnius*; *mūlāris*, -e : m. herba; *mūlicūrius*; *mūlomedicus*, -cīna (Vég.); *mūlocistārius* (Gloss.). Cf. *muscella* et *musmō*.

L'âne n'étant pas indo-européen, le nom du « mulet » doit être méditerranéen, comme celui de l'âne; sans doute asiatique. L'albanais a *mušk* « mulet ». V. Nierdermann, *Mél.* Meillet, p. 101 sqq.

mundus, -a, -um : propre, d'où soigné, coquet, élégant. Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5748. Le neutre *mundum* est employé dans l'expression (archaïque, Plt., Enn.) *in mundō habere* ou *in mundō esse* « avoir à sa disposition », « être à la disposition de », équivalent de *in promptū habere* ou *esse*,

où *mundus* a le sens de « équipé » (comme *ornatus*), sens qu'on retrouve, par exemple, dans Enn., A. 146, *Ostia munita est : idem loca nauibus pulcris | munda facit*. Cf. l'expression de Serv., Aen. 3, 204, *extra paginam in mundo* « dans l'espace libre (la marge) hors de la page ».

Dérivés et composés : *munditia* et *munditiēs* (archaïque), M. L. 5747 a; *mundō*, -ās (latin impérial) : nettoyer, M. L. 5744, et **mundiāre*, 5747; *mundātor*, -trix, -tōrius, -tiō (Ital.); *mundulus*, -a, -um (archaïque); *mundulē*; *mundē* adv., M. L. 5746; *munditer*; *com-*, *ē-mundō* : nettoyer, purifier (langue rustique, Coluin., Vulg.), M. L. 2865; *circum-*, *per-mundō* (Ital., d'après le gr. δια-, περι-καθαρω); *prae-mundō* (tardif); *immundus* : sale, impur, immonde, conservé en logodorien avec le sens de « diable », M. L. 4289 (cf. l'emploi de *mundus* dans la langue de l'Église, notamment dans l'expression *cor mundum*, d'où *mundicors*, Aug., *καθαρός τῆ καρδίας*) et ses dérivés; *mundicina* : dentifrice (Apl.), d'après *medicina*?; *mundificō* (bas latin); *remundō* (bas latin, conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 7203).

Mundus et ses dérivés sont fréquents dans la langue écrite comme dans la langue parlée. Dans la langue rustique, ils ont été employés en des acceptions spéciales (cf. *mundus ager*, Gell. 19, 12, 8) que reflètent les dérivés romans du type fr. *morder*, *émonder*, etc., B. W. s. u. Beaucoup de composés tardifs sont des traductions du grec dues à la langue de l'Église : *immundābilis* (Tert.) = ἀκαθάριστος.

mundus, -i m. (forme accessoire *mundum*, neutre dans Lucil. ap. Non. 214, 15 et Gell. 4, 1, 3) : toilette, parure de la femme. *Mundus muliebris est, quo mulier mundior fit : continentur eo specula, matulae, unguenta, uasa unguentaria, et si qua similia dici possunt, ueluti lauatio, riscus...*, Dig. 34, 2, 5. *Munditia* et *ornatus* et *cultus, haec feminarum insignia sunt; hinc mundum muliebrem appellatur maiores nostri*, T.-L. 34, 7, 9. Joint à *penum* dans Lucilius, l. 1, pour désigner l'ensemble des objets mobiliers d'une maison : *legauit quidam uxorī mundum omne penumque*. Il est possible que le mot ait désigné à l'origine « un coffre, une cassette »; cf. dans Apl., M. 6, 1, *operae messoriae mundus*, et spécialement le coffre de la mariée, dans lequel elle apportait son trousseau. De là le sens de « toilette, parure », favorisé par l'existence de l'adjectif *mundus*, auquel le substantif a été identifié par les anciens. Seul Festus identifie *mundus* « parure » et *mundus* « monde » en les rattachant tous deux à *moūere*, P. F. 125, 21 : *mundus appellatur caelum, terra, mare et aer. Mundus etiam dicitur ornatus mulieris, quia non alius est quam quod moueri potest. Mundus quoque appellatur lautus et purus*. En réalité, il semble qu'il y ait eu deux (ou trois) mots différents, un adjectif *mundus* et un substantif *mundus* « parure » et « monde ». V. le suivant.

mundus, -i m. : ensemble des corps célestes, cieux, univers lumineux. Semble bien être le même mot que *mundus* « parure », qui a été choisi pour désigner le « monde », sans doute à l'imitation du gr. κόσμος; cf. Varr., Men., Riese, p. 199, 4, *appellatur a caelatura caelum, graece ab ornatu κόσμος, latine a puritia mundus*,

et Cic., Un. 10; Plin. 2, 8. Cette équivalence de gr. κόσμος et de lat. *mundus* a été contestée par M. Vendryes, MSL 18, 305 sqq., qui, se fondant sur un emploi spécial dans lequel *mundus* désigne une cavité hémisphérique creusée dans le sol par où on communiquait avec le monde souterrain (cf. Caton ap. Fest. 144, 14 sqq., et 126, 9), voit dans *mundus* un mot apparenté à *fundus* et identique au celtique *dubo-*. Mais, d'après Caton lui-même (ap. Fest. 144, 18 sqq.), ce *mundus* infernal, *mundus Cereris*, avait été creusé à l'imitation du *mundus* qui est sur nos têtes : *mundus nomen impositum est ab eo mundo qui supra nos est*. Tout au plus peut-on admettre une contamination du groupe trouble de *fundus* et du mot *mundus*, indépendamment, pour désigner une entrée du monde infernal. Et, pour les Latins, *mundus* dans son acception ordinaire n'a jamais désigné que la voûte céleste en mouvement : *a motu eorum qui toto caelo conuincunt mundus*, Varr., L. L. 6, 3 (cf. F. 124, 20 sqq.; Isid., Or. 13, 11); *coelum enim apud ueteres mundum significat*, Diom. 365, 16, et les corps lumineux qui la peuplent; l'univers lumineux : *lucentem mundum*, dit Cic., Un. 10; *conuulsit micantia sidera mundus*, Cat. 64, 206; *m. arduus* (comme *ardus aethēr*), Yg., G. 1, 240; *m. aetherius*, Tib. 3, 4, 17. Ennius emploie l'expression *mundus caeli*, Sat. 6 sqq., ap. Macr. 6, 2, 26 : -- *mundus caeli uastus constitit silentio | Et Neptunus saeuus undis asperis pauisam dedit*. Ce sens est inconciliable avec celui de « fond » et il est possible que le *mundus* infernal n'ait rien de commun avec le *mundus* céleste et soit d'origine étrusque, comme *puteus*.

Désignant d'abord le « monde » en général, l'ensemble des corps peuplant le ciel, *mundus* se restreint, à l'époque impériale, à l'acception de « monde terrestre, terre, habitants de la terre, humanité », e. g. Hor., S. 1, 3, 112, *fastos euoluere mundi*; Luc. 5, 469, *spes miseri mundi*. Dans la langue de l'Église, il subit, à l'imitation du gr. κόσμος, une nouvelle restriction et désigne le « monde » par opposition au ciel : *regnum meum non est de hoc mundo*, Vulg. Ioh. 18, 36; cf. Aug., Serm. 46, 12, 28, *auctores mundi* « les écrivains profanes ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5749. Irl. *munnda*?

Dérivés : *mundānus*, adjectif créé par Cic., Tusc. 5, 3, 108, pour traduire κόσμος et repris seulement à basse époque (Marc., Avien.); *mundiālis* (latin ecclésiastique), *mundālis* et *super-mundiālis*.

Composés poétiques, à l'imitation des composés grecs en κομο- : *mundiger* (Anthol.); *mundi-potēns*, -*tenēns* (Tert.); *mundiugus* (tardif); *intermundus*, -*orum* n. pl. : création de Cicéron traduisant le gr. μετακόσμου.

Pas d'étymologie claire. L'hypothèse d'une origine étrusque a été avancée (une déesse *mundus*, *munth*, *munth*, dont le rôle est de parer et d'orner, figure sur plusieurs miroirs étrusques; v. Deecke, dans Roscher, Lexicon II 2, p. 3231). Sur le groupe de *mundus*, v. Kroll, *Festschr. Kretschmer*, p. 120 sqq., qui conclut par un « non liquet ».

***munḡō**, -is, -xi, -ctum, -gere : moucher. Attesté seulement dans les gloses, où il est traduit par μύσσω, et sans doute tiré de *ēmungō*. Dérivé tardif : *munctiō* (Arn.), d'après *ēmunctiō*.

Plus ancien est le composé : *ēmungō* : moucher et, dans la langue argotique, « nettoyer, dépouiller » : *me*

ēmunxisti mucidum, Plt., Ep. 494; *ēmunxi argento senes*, Tér., Ph. 682; cf. gr. ἀπομύσσω, dont c'est le calque, et notre « faire cracher ». Le participe *ēmunctus* « bien mouché, qui a le nez propre » prend le sens de « qui a du flair » (par opposition à *mucidus*, *mūcōsus*) : [*Lucilius*] *emunctae naris*, Hor., S. 1, 4, 8; cf. l'emploi de ἀπομύσσω dans Plaut., Rep. 343 a (1, 16).

Dérivés : *ēmunctiō* (Quint.); *ēmunctōrium*, au pluriel « mouchettes » (Vulg.).

V. *mūcus* et *mūgil*. Pour le flottement entre *c* et *g*, cf. le cas de *pingō* (v. ce mot). Outre ἀπο-μύσσω cf., avec un sens général, skr. *muñcati* « il lâche », v. russe *mūknuti sja* « passer », lit. *mūkti* « échapper »; avec **sm-* initial : lit. *smunkū*, *smūkti* « tomber en glissant », *smaukiū*, *smūkti* « mettre en faisant glisser », v. sl. *smykati sja* « s'échapper », pol. *smykac' się* « se glisser », pol. *smukac'* « enlever en frottant », v. angl. *smūgan* « se glisser ». Le grec a trace de σμ- à côté de μ- dans les gloses σμύσσειται, σμυκτήρ = μωκτήρ « groin », σμύξων = μύξων. Ce détail vient à l'appui du rapprochement de *ēmungō*, ἀπο-μύσσω avec lit. *mūkti*, etc.

mūniō : v. *moene*.

1^o **mūnis**, -e (ancien **moinis*, *moenis*) : qui accomplit sa charge ou son devoir, cf. P. F. 127, 7, *munem significare certum est officiosum; unde e contrario immunis dicitur qui nullo fungitur officio*; Plt., Mer. 105, *dico eius pro meritis gratum me et munem fore*. Adjectif rare et refait secondairement dans les composés du type normal *immūnis*, *commūnis* (de *mūnus*, cf. *barba/imberbis*).

1^o *immūnis*, -e (noté *inmoenis* dans Plt., Trp. 24) : exempt de charge; quelquefois synonyme de *ingrātus* (à cause du double sens de *mūnus* « charge » et « présent », v. le mot; de là le sens de *mūnis* dans Mer. 105); cf. Plt., l. 1, *amicum castigare ob meritam noxiam | inmoene est facinus*; et la glose du P. F. 97, 18, *immunis, uacans munere aliquotiens pro improbo ponitur ut apud Plautum*; et le scoliaste de Cic., Sest. 57, *o immunes Grai. Et haec uerba sunt de tragedia, in qua uerbum istud « immunes » ingratos significat quemadmodum munificos dicebant esse eos qui grati et liberales existerent*. Par dérivation « exempt de, exempté de »; traduit en poésie le gr. ἀμφορος (Ov., M. 13, 292). De là *immūnitās*.

2^o *commūnis*, -e (graphie étymologique *comoinem* acc. sg. dans le SC. Bacc.) : le sens ancien devait être « qui partage les charges », mais ce sens n'est pas attesté, et *commūnis* ne signifie que « commun » (par opposition à *proprius*) et correspond au gr. κοινός, e. g. Tér., Ad. 804, *communia esse amicorum inter se omnia*. De ce sens général sont dérivés des sens spéciaux : 1^o dans la langue grammaticale : *genus commūne*, *syllaba commūnis* (= *anceps*), *uerbum commūne*; 2^o dans la langue de rhétorique : *locus commūnis* = τόπος κοινός.

Du sens de « commun, qui est partagé entre tous » sont issus les sens de « bienveillant »; *commūnis infimis*, par *principibus*, Corn. Nep., Att. 3, 1; et aussi de « médiocre, vulgaire », et même, dans la langue ecclésiastique, de « sale, impur » (traduisant ἀκαθάριστος, κοινός). Le neutre *commūne* traduit τὸ κοινόν. M. L. 2091.

Dérivés : *commūniter*; *commūnitās* (= κοινότης); *commūniō*, -ōnis, mot de Cicéron au sens de « commu-

nauté » repris par la langue ecclésiastique au sens de « communion », d'où *excommunis*, -nīd, -ōnis, synonymes de *excommunicatus*, -cātīō; celtique : irl. *commān*, britt. *cymmun*.

Il a dû exister aussi un adjectif dérivé **mūnicus* (**moenicus*), cf. *cūius*/*cūicus*, *hostis*/*hosticus*, *amis*/*amicus*, *classis*/*classicus*, attesté en osque *mūnikū*. Du reste, l'abrégé de Festus, P. F. 141, 1, a la glose *mūnicus pro communicas dicebant*, qui semble attester l'existence d'un dénominateur *mūnicō*; et l'on trouve dans le Gloss. de Plac., CGL V 33, 13, *moenicare, communicare, dictum a moeni* (i. e. *operibus*, qui a encore l'ancienne diphtongue. C'est de **com-mūnicus* (et non de *commūnis*, qui aurait donné **commūniō*) qu'a été dérivé *commūnicō* (sans doute pour éviter une confusion avec *commūniō* de *mūniō*) « communiquer » (sens absolu et transitif) adopté par la langue de l'Église, demeuré dans les langues romanes sous la forme **communiciare* (*commi-*), qui y a le sens de « donner le repas du soir » (pris en commun). M. L. 2090. De là : *communiciābilis*, -tiō, -tiūs, -tiō, -tiōrius; *excommuniciō* (langue ecclésiastique), d'où irl. *escoimne*, britt. *escymmun*.

2° *mūnia*, -ium (arch. *moenia*) pl. n. : même sens que *mūnera* « fonctions officielles, devoirs, charges d'un magistrat ». La langue classique n'emploie le mot qu'au nominatif-accusatif; les formes de génitif et de datif-ablatif sont fournies par *mūnera*. Sur *mūnia* a été bâti un nominatif singulier *mūnium* qu'on trouve dans les gloses, traduit par *λεπτορῆγα*, CGL II 504, 37; 361, 40. Ce n'est qu'à basse époque (III^e et IV^e siècles de l'empire) que l'on trouve des génitifs *mūnium* et *mūniōrum*, des datifs-ablatifs *mūnibus* et *mūniis*. *Mūnia* est un archaïsme de la langue officielle; la forme vivante est *mūnus*, v. Benveniste, *Don et échange dans le voc. i.-e.*, An. Sociol., 1951, p. 15.

3° *mūnus*, -eris (pl. arch. *moenera* dans Lucr. 1, 29) n. : *significat officium* cum dicitur quis munere fungi. *Item donum quod officii causa datur*, P. F. 125, 18. Le sens de « présent que l'on fait » (et non que l'on reçoit) est secondaire, mais très fréquent; de là : *mūnerālis* (*lēr*); *mūnerō*, -ās (et *mūneror*) « faire présent de »; *rēmūnerō* (-ror) « récompenser, gratifier » et leurs dérivés, M. L. 5750 a; *mūnusculum* (Cic.). Sur cette double valeur de *mūnus*, v. Benveniste, *Don et échange dans le voc. i.-e.*, An. Sociol., 1951, p. 15.

Les devoirs d'un magistrat consistant notamment dans les spectacles offerts au peuple, *mūnus* a souvent le sens de « représentation, jeux offerts, combat de gladiateurs ». De là, à l'époque impériale, *mūnerārius* : relatif aux spectacles de gladiateurs; *mūnerātor* : celui qui donne des spectacles de gladiateurs; -tiō.

Composés en *mūni-* : *mūniceps* m. : proprement « celui qui prend part aux charges »; cf. P. F. 117, 8, *item mūnicipes erant, qui ex aliis civitatibus Romam uenisent, quibus non licebat magistratum capere, sed tantum muneris partem, ut fuerunt Cumanii Acerrani, Atellani, qui et civis Romani erant, et in legione merebant, sed dignitates non habebant*. Par extension, « habitant d'un municipes », *mūnicipium*. Autres dérivés : *mūnicipālis*; et (tardifs) *mūnicipātus* (= *πολιτευμα*), -pātium, -pātīō; *mūnicipiolum*.

mūnidator (CE 511); *mūnifex*; 1° -es, *militēs qui mu-*

nera facere coguntur (Vég., Mil. 2, 6), sens auquel se rattache *mūnificium*; 2° synonyme de *mūnificus*; *mūnificus* : qui accomplit les devoirs de sa charge, généreux (cf. *beneficus*); d'où *mūnificō*, -ās; -ficientia; *immūnificus* (Plt.).

D'une racine **mei-* « changer, échanger », attestée par lettre *miju*, *mū* « échanger », skr. *ni-mayate* « il échange », l'indo-européen a eu des dérivés en -n- qui sont largement représentés; ces mots ont servi à désigner des échanges réglés par l'usage, et plusieurs ont une valeur juridique. A lat. *mūnia* « fonctions officielles d'un magistrat », cf. v. irl. *móin* « objet précieux » (dag. *móini* « dons, bienfaits ») et gât. *maēnīš* « punition » (?). L'élargissement par *-es- dans *mūnus* est propre au latin; *-nes- figure souvent dans des substantifs de la même classe sémantique que *mūnus*, ainsi *fēnus*, *factenus*, *pignus*. Lat. *com-mūnis* est fait comme got. *gamaina* « commun »; autre composé : *im-mūnis*. Le lituanien a *maīnas* « échange » et le slave *mēna* « changement ». La racine est souvent élargie : v. *migrō* et *mutō*.

**mūnnitiō* : *morsicūtiō cibōrum*, P. F. 127, 3 L. Sans autre exemple et inexpliqué.

murcus, -a, -um; subst. *mureus*, -ī m. (Amm. Marc. 15, 12, 13) : mutilé; cf. la glose *murcus, curtus*, CGL V 371, 9; d'où « lâche » (qui se coupait le pouce pour ne pas servir) et « paresseux » : *murc(e)i* : *μαρκεῖς* (Gloss.). Attesté seulement à basse époque, mais sans doute ancien; apparaît comme cognomen dans Cic., Phil. 11, 12, 30. — Une forme *Murcus* est donnée aussi comme ancien nom de l'Aventin (T.-L. 1, 33, 5; P. F. 135, 15). C'est à cette forme que se rattache le dérivé *Murcius*, -a, -um, conservé dans *Murcia* *dea*, *Murcia uallis*, *Murciae mētae*. On ne sait s'il y a un rapport entre le nom commun et le nom propre.

Dérivés : *murcidus* (avec ū d'après Meyer-Lübke, ou plutôt ū fermé; cf. la fermeture de e en i dans les formes dialectales *stircus*, *Mircurius*, etc.) : indolent, paresseux. Mot de Pomponius, cité par Aug., Ciu. D. 4, 16, *dea Murcia quae praeter modum non mouret, ac faceret hominem, ut ait Pomponius, murcidum, i. e. desidiosum et inactuosum*; repris par Arn. 4, 9. Conservé en piémontais, portugais et galicien. M. L. 5752; *murcinārius* (Gl., Isid.). — *Murcidus* est à *murcus* comme *grauidus* à *grauis*. Y a-t-il eu un verbe **murceo*?

Mot populaire sans étymologie (got. *ga-maurgan* est parent de gr. *μαργός*, etc.). Même terminaison en -eus que dans certains adjectifs marquant des défauts physiques, *broc(c)us*, *caecus*, *mancus*, etc. Le sens de gr. *μαργός* « je consume, j'épuise » et de v. h. a. *maro* « tendre, mûr », *marwi* « tendre, mince, trop mûr » est loin de celui de lat. *murcus*; v. *frīd*. Le « sicilien » *μάρκος* « *καθόλου μη δουάμενος λαλεῖν, Συρακοσίοτι* (Hés.) semble emprunté au latin.

mūrēna (*mūrēna*), -aō f. : murène. Emprunt ancien (déjà dans Plt.) au gr. *μύρανα*, latinisé; de là *mūrēnula*. M. L. 5754. Semble sans rapport avec le cognomen fréquent dans la gens Licinia, dont la transcription grecque est *Μουρήνας* et qui semble étrusque. Sur le sens de « collier », v. Isid., Or. 12, 6, 43; 19, 31, 14.

mūrex, -icis m. : 1° coquillage d'où l'on tirait la

pourpre, puis la pourpre elle-même (Enn., Heduph. 11; Vg., Ae. 4, 262); 2° toute espèce d'objet qui par sa forme rappelait le murex : rocher dentelé (Vg., Ae. 3, 205), mors garni de pointes, chausse-trape, etc.; cf. Rich., s. u. De là : *mūricāus* : garni de pointes; *mūricus*, *mūricātum*; *mūriculus*; *mūrilegulus* (Jur.) : cueilleur de murex. Conservé dans quelques dialectes italiens; cf. M. L. 5755, *mūrex*; irl. *murac*.

Pareil mot doit être d'origine méditerranéenne; cf. gr. *μύραξ* « moule ».

**murisōnem* : *dixerunt a mora et decisione*, P. F. 131, 4. A passé de là dans les gloses, où il est traduit par *irrisor*, *lusor* (Plac. V 33, 5), ou par *callidus*, *murmurator*, ou par *ueterator*, *fallax*. — Pas d'exemple dans les textes. Forme et sens obscurs.

**mūricidus*, -a, -um (*murri-* dans Festus) : adjectif qu'on trouve dans Plt., Ep. 333, *uae tibi muricide homo*, et qui est glosé par l'abrégé de Festus, P. F. 112, 18, *ignauus, stultus, iners*. Sans autre exemple. L'étymologie **mūri-cidus* « qui tue les rats » a toutes chances de être une étymologie populaire. Peut-être traduction plaisante et équivoque du gr. *τοχυρόφρος* « perceur de murs (voleur) », comme le suggère M. Leumann, Lat. Gr.², p. 249.

muriēs -ei (*muria*, -ae) f. : saumure; *dicebatur sal in pila tunsum et in ollam foetilem coniectum et in iurno percoctum, quo dehinc in aquam misso Vestales uirgines utebantur in sacrificio*, P. F. 153, 5. Ancien (Plt., Cat.). M. L. 5756, *mūria* (avec ū).

Dérivés : *muriāticus* : confit dans la saumure; *muriāticum* : poisson confit dans la saumure; *muriārius* « vendeur de saumure ». Composé : *salimuria* « saumure » (Orib.); *saletoria* (Anthimus, De obs. cib. 29 et 43, Liechtenhan).

Mot technique, sans étymologie. Peut-être en rapport avec gr. *ἀμυρός*, de même sens.

muriola (*moriola*), -aō f. : sorte de piquette (Varr.). De *muria*?

murmillo, -ōnis (var. *myrmillo*, *mirmillo*) m. : sorte de gladiateur généralement opposée aux rétiaires; cf. Festus 358, 8, *retiariorum pugnantium aduersus murmillonem cantatur : « non te peto, piscem peto. Quid me fugis, Galle? » quia murmillonicum genus armaturae est* (cf. P. F. 131, 5, *murmillonica scuta dicebant cum quibus de muro pugnant. Erant siquidem ad hoc ipsum apta*), *ipsique murmillones ante Galli appellabantur; in quorum galeis piscis effigies inerat*... Terme technique. Peut-être dérivé de *μορμύλος*, autre forme de *μορμόρος* « mormo, spare », cf. *murmur*; v. Rich., s. u.; Darenberg et Saglio II 2, 1587. Cf. *histrīd*, *subulō*, etc.

Dérivés : *mirmillonium* : sorte d'armure gauloise, Schol. Iuv. 8, 199; *mirmillonius*.

murmur, -uris n. (masculin dans Varr. ap. Non. 214, 14; cf. *guttur*) : grondement, bruit sourd (l'emprunt à la langue écrite fr. *murmure* a pris une nuance de sens différente de lat. *murmur* par suite de la prononciation de l'u français). Ancien, usuel. Celtique; irl. *monnhar*.

Dérivés et composés : *murmurō*, -ās (*murmuror* dans Varr. et Claud. Quadrig., cf. Non. 478, 3; *commur-*

muror, Varr. ap. Non. 178, 9; *commurmuratus* sit, Cic., in Pis. 25, 61) « gronder, murmurer »; panroman, M. L. 5761; *murmuratiō* (époque impériale, rare), -tor (bas latin); *murmurillo*, -ās; *murmurillum* (tous deux plautiniens); *murmurabundus* (Apl.); *murmuriōsus* (Gloss.); *com-*, *dē-* (λ. & Uv., M. 14, 58), *im-* (poétique, époque impériale), *ob-* (époque impériale), *rē-*, *sub-* (*murmurō* (poétique, époque impériale); *murmurium* (bas latin).

Ce mot expressif, qui sert à désigner un bruit sourd, est indo-européen; cf. arm. *mīrmām* « je grogne » (de **mīrmām*), gr. *μορμύρω*, *μορμόρος*, *μορμύλος* « mormo », poisson de mer qui émet une sorte de grondement, et, avec simplification, lit. *murmēti*, *murmēti* « murmurer ». Le sanskrit a *marmarāḥ* « bruit ». Pour le redoublement, cf. *susurrus*, *turtur*. V. *iremo*.

murra, -aō f. : myrrhe, emprunt latinisé au gr. *μύρα* (ancien, Plt.).

Dérivés : *murrātus*; *murreus*; *murrācius*, mots de l'époque impériale.

murrina f. de l'adjectif *murrinus* de *μύρρινος* : — *genus potitionis quae Graece dicitur véκταρ. Hanc mulieres uocabant murlolam; quidam murratum uinum; quidam dici putant ex uuae genere murrinae nomine*, P. F. 131, 1. Mais il est probable que *muriola* n'a rien à faire avec *murra*.

murra, -aō f. : sorte de terre fine dont on faisait les vases précieux dits myrrhènes, *murrina* ou *murrea*. N'apparaît qu'à l'époque impériale. Mot sans doute iranien : *murrina apud Parthos gignitur*, Isid. 16, 12, 6.

**murriō*, -īs, -īre : *ire, clamare proprie murium*, CGL (Scal.) V 604, 33. On trouve aussi IV 366, 47, *muriuit*, *significauit*, qu'il faut peut-être y rattacher.

murtus, -ī (*murtus*, -ās, *murta*, -ae) f. : myrte. Emprunt ancien (Cat., Plt.) latinisé au gr. *μύρτος* (lui-même emprunté au sémitique), conservé dans les langues romanes, M. L. 5801, et en irl. *mir*; *murtum* = *μύρτον*, baie du myrte.

Dérivés : *murtāceus* (Celse); *murtātus* : assaisonné de myrtes, d'où *murtātum* (sc. *faricimen*); *murteolus*; *murtuus*; *murtinus* (= *μύρτινος*), M. L. 5803; *murtētum*, -ī n.

Les langues romanes supposent aussi un diminutif *murtella* (*myr-*) ; cf. M. L. 5802.

mūrus, -ī (ancien *moirus*, *moerus*, Enn., A. 419; Varr., L. L. 5, 141; cf. *moenia*) m. : mur (d'une ville, par opposition à *pariēs*, mur d'une maison), mur de défense; cf. *corōna mūrālis*. Par suite, au figuré, « rempart, défense ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5764. Germanique; v. h. a. *mūra*; celtique; irl., britt. *mūr*.

Dérivés et composés : *mūrālis*; *mūrō*, -ās (bas latin); *mūrātus* (Vég.); *mūrāna*, -ae f. (latin ecclésiastique); *extrā*, *intrā-mūrānus* (Script. Hist. Aug.); *infrā*, *intrā*, *forās-mūrāneus* (Greg. Tur.). M. L. 5758, **mūrīcārium*.

On rattache généralement à *mūrus*, *pomoerium*, -ī (*pomērium*) n. « espace consacré en dedans et en dehors de l'enceinte de Rome », puis « boulevard d'une ville »; cf. Varr., L. L. 5, 143, *oppida condebant in Latio Etrusco*

*ritu multi, i. e. iunctis bobus, tauro et uacca, interiore aratro circumagebant sulcum... ut fossa et muro essent munii. Terram unde exculperant, fossam uocabant et introrsum iactam, murum. Post ea qui febat orbis, urbis principium; qui, quod erat post murum, postmoerium dictum. Une forme *posimiriū* (lire *postmerium*?) est dans l'abrégé de Festus, P. F. 295, 4, *posimiriū*, pontificale pomerium ubi pontifices auspicabantur. Dictum autem pomerium, quasi promurium, i. e. proximum muro. Mais la forme fait difficulté. Les rites de la fondation d'une ville sont étrusques.*

V. *moene, moenia*. *Mūrus* a remplacé le mot indo-européen tiré de la racine **dheigh-* (cf. *finger*), qu'on trouve dans gr. *τείχος* et dans osque *feihūss* « *mūrōs* ».

mūs, mūris (gén. pl. *mūrum* et *mūrium*) m. : souris, rat. S'emploie aussi comme terme de tendresse ou d'innocence et comme cognomen. Joint à différentes épithètes, désigne divers animaux : *mūs domesticus, agrestis, arāneus* (-*nea*, cf. fr. *musaraigne*, M. L. 5765), *m. Ponticus* (= *μῦς ποντικός*), *Libycus, marinus* (cf. de Saint-Denis, *Vocab. des animaux marins*, s. u.), *Africanus, odorātus*; *m. montānus*, M. L. 5776 b. Le terme spécial pour désigner la souris est *sorex*. Ancien, usuel. Peu représenté dans les langues romanes, où ce sont les formes de *sorex, soricius* qui désignent la souris, et un mot récent **ratta* d'origine inconnue qui désigne le « rat ». M. L. 5764 a; irl. *mūr*.

Dérivés et composés : *mūrinus* : de souris, de rat, M. L. 5760 a.

mūsculus : petite souris, puis tout objet rappelant l'animal par sa forme ou son allure : sorte de poisson inconnu (de Saint-Denis, *ibid.*) ; mantelet (machine de guerre, cf. *testūdō*) ; barque (Rich compare l'emploi du mot *topo* « souris » chez les Vénitiens dans le même sens) ; muscle (cf. gr. *μῦς*, etc., *Iacertus* et l'emploi du fr. *souris* pour désigner un muscle du gigot), de là *mūsculosus* « musclé ». Cf. peut-être les gloses *geni[s]culae, muscellae*, CGL V 313, 19; *genesco, musscel*, *ibid.* V 298, 26. Ancien (Enn., Plt.), usuel. M. L. 5772.

mūscellus : *μῦς*, CGL III 205, 28; *mūscellārium* (Gloss.) : *uiuerrārium, γαδίστρα*.

mūscerda : crotte de souris (cf. *sucerda*), cf. P. F. 132, 7, *mūscerda prima syllaba producta dicebant antiqui sterces murum*; cf. *stercus*.

mūscipulum et **mūscipula** = *μωκίστρα* : piège à souris, puis « piège » (sens propre et figuré = *παρά*, langue de l'Église), M. L. 5770? ; *mūscipulātor* (Gloss.) : aigrefin; *mūrilegus, -ceps* (bas latin).

Cf. aussi M. L. 5757, **mūrīca*; 5760, **mūrīculus*; *mūsculus* « couleur souris », 5773 a.

mūsia, -ae (Gloss.) : -*ae nidi soricum*; **mūsiō** (*ū*?) ; **mūsiō** (Gloss.) : chat; cf. CGL V 621, 6, *mūsiō est cattus eo quod muribus sit infestus*, et Isid., Or. 12, 2, 38. M. L. 5776 a.

Mot indo-européen : skr. *mūh* avec dérivés *mūshā, mūsikā*, etc., pers. *mūš*, v. sl. *mysl* (d'où *mysica* « βραχίων »), alb. *mī*, gr. *μῦς* (l'o bref du génitif *μωός* est analogique), v. h. a. *mīs*. Le dérivé arm. *mukn* signifie à la fois « souris » et « musclé » comme *mūsculus*.

Il ne semble pas que les Latins aient distingué net-

tement la *souris* et le *rat* (du reste, le *rat* proprement dit est sans doute d'importation récente; les représentants de *ratta* désignent tantôt le rat, tantôt la souris), v. M. L. 7089 a; et B. W. sous *rat*.

Mūsaē, -ārum f. pl. (singulier plus rare) : Musée. Emprunt au gr. *Μουσα(ι)*, déjà dans Ennius, qui remplace *Camēnae*. Latinisé, employé au sens de « activité littéraire ou artistique » et même « chant, poème » usité comme surnom. Hybride tardif *mūsigena*. Cf. *māsica, mūsianus*.

mūsa, -ae f. : mouche. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5766.

Dérivés : *mūscārius* : qui concerne les mouches; substantif *mūscārium* : émouchoir, chasse-mouches (fait d'une queue de paon ou de cheval); feuillage de certaines plantes; *mūscula, muscella* : petite mouche; **mūsciō* : « gobe-mouches », nom d'oiseau attesté dans les langues romanes, cf. M. L. 5769. Le germanique a des représentants de *mūsa* : v. angl. *mūsc-floeg*; et de *mūsciō* : m. b. all. *mūsche*.

Dérivé à forme de diminutif en *-co/ca-* d'un thème racine dont on a une série d'autres dérivés ayant le même sens : lit. *mūš* et gr. *μῦς*, et, avec un autre vocalisme radical, v. sl. *mūha* (s. *mūha*, tch. *maucha*, r. *mūza*) à côté de *mūsica* « mouche » et de v. russe *myšca*, supposant *ū*; cf. lettre *mūsa* « mouche ». — Forme sans s dans v. isl. *mj* « mouche », v. sax. *muggia*, alb. *mīze, mīze*. — Arm. *mun* « mouche » peut reposer sur **muno-* ou sur **musno-*. Cf. aussi *mūstiō*.

mūscella, -ae f. : *μωλάριον*, CGL II 373 29. Rare; cf. CIL IV 2016, *mulus hic muscellas docuit*; un doublet *mūscellus* traduisant *δῶος* est dans l'Italia (cod. Legionensis, an 890). M. Leumann y voit un diminutif de *mūlus*, qui remonterait à **muksto-*. M. L. 5767.

Dérivé : *mūscellārium* n. : écurie à muets.

mūscerda : v. *mūs*.

mūsculus, -i m. : moule (mollusque). Depuis Plt., Ru. 298. L'ū attesté par les langues romanes, cf. M. L. 5773, semble le différencier de *mūsculus* (v. *mūs*), avec lequel on le confond généralement. Toutefois, *μῦς* signifie « rat » et « moule », et peut-être y a-t-il une variation de quantité, de type « populaire », comme dans *pūsus* et *pūtus*.

Pas d'étymologie. Certaines formes romanes représentent le mot grec **mytilus*, M. L. 5803 b. Germ. *muschel*, britt. *musgl*.

mūscus, -i m. : mousse (*ū* au témoignage des langues romanes). Ancien (Cat., Agr. 6, 2). Esp.-port. *musco*, etc. M. L. 5774; le fr. *mousse* vient du francique; v. B. W. s. u.

Dérivés et composés : *mūscōsus* (Catal.) ; *mūsciūsus* (Sid.). Certaines formes romanes remontent à un diminutif *mūsculus*, M. L. 5771; de même le gr. moderne *μωσκόυλα*; *ēmūscō*, -*ās* « enlever la mousse » (Col.).

Dérivé d'un thème indo-européen que supposent également lit. *mūsai* « moisissure » et *mūsos* (même sens), v. russe *māzū* « mousse », v. h. a. *mos* « mousse » (d'où provient le diminutif *mussula* dans Greg. Tur.) et, avec

un autre vocalisme, v. angl. *mēos* (même sens). — Pour le flottement entre *ū* et *ū*, v. Vendryes, dans *Mélanges Gluhmsky (Časopis p. mod. fil., 17)*, p. 148.

mūscus, -i m. : musc. Emprunt au gr. *μύσχος* (lui-même emprunté au persan), attesté depuis St. Jérôme. Dérivé : *mūscātus*. Roman. M. L. 5775.

mūsciūs, -a, -um : adjectif emprunté au gr. *μουσκῖος*, comme *mūsica* = *μουσική*. Latinisé; de là, l'adverbe *mūscitō* (= *μουσκῖός*), déjà dans Plaute; et les dérivés tardifs *mūsciārius, -i* : faiseur d'instruments de musique; *mūsciātus*; *immūsciūs* (Tert.).

mūsiō : v. *mūs*.

mūsiūsus, -a, -um : adjectif de l'époque impériale usité dans l'expression *mūsiūsum opus*; ou simplement *mūsiūsum*. Semble une adaptation de gr. *μουσικῖον* « mosaïque » (transcrit en latin par *mūsaicum, -seum*), bien que le mot grec dans ce sens soit tardif; v. Baehrens, *Sprachl. Komm. z. vulgärl. App. Probi*, p. 64; et de là *mūsiūsiūs, -i* m. : mosaïste. Pour la forme, cf. *archiūm* en face de *ἀρχαῖον*, d'après *Achiū* = Ἀχαιοί?

mūsmō (*mūsimō*), -**ōnis** m. : = *μωσμῶν*; désigne dans Pline, 8, 199, le même animal que *mūfrō*. Autre sens dans Non. 137, 22 sqq. : *mūsimones asini, muli aut equi breues. Lucilius lib. sexto : pretium emi qui vendit equum mūsimonem. Cato Deletorio : asinum aut mūsimonem aut arietem. Cf. Isid., Orig. 12, 1, 60; CGL V 507, 35 et 573, 5, mūsmo dux gregis* (cf. Servius ad Geo. 3, 446) *ex capra et arietē natus*; V 664, 13, *mūsimones breues muli equis similes*. Sur le double sens, v. Graur, *Mel. ling.*, p. 20; Marx, *Lucilius* 256.

mūsiūsiō, -ōnis m. : sorte de champignon, mousseron (Anthim.). M. L. 5777 **mūsiūsiō*; B. W. s. u.

mūssō (*mūssor*, Varr., Men. 102), -**ās, -āui, -ātum, -āre** : *are, murmurare. Ennius* (A. 182) : *in occulto mūssabat. Vulgo nero pro tacere dicitur, ut idem Ennius* (A. 446) : *non decet mūssare bonos*, P. F. 131, 9. Une forme du parler enfantin, *mūssiat*, est dans Gloss. Philox.; cf. *sissiat, κάθηται ἐπὶ βρέφους*, *ibid.*; on a aussi *mūssiūsus* : grognement (Charis.). Du sens de « parler bas, chuchoter, murmurer, se parler à soi-même », on est passé à celui de « ne pas ouvrir la bouche, rester silencieux ». Virgile écrira même, Ae. 11, 345, *cuncti se scire fuentur | quid fortuna ferat populi, sed dicere mūssant*.

Dérivés et composés : *mūssiō* (Amm.); *mūssiō*, -*ās* : même sens que *mūssō*; *mūssiōtiō, -tor* (tardifs). *Mūssō, mūssiūs* sont rares; Virgile n'emploie *mūssō* que par archaïsme, à l'imitation d'Ennius; *obmūssō, -mūssiō* (Tert.); *summūssus* : -i, *murmuratores, Naeciūs* (Trag. 63) : *odi, inquit, summūssos, proinde aperte dice quid sit*, P. F. 385, 1. *Mūssāre* est conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 5776 d. *mūssiūsus* (Exc. Bob., GLK I 535) est une forme artificielle faite sur *mūgiūsus*, etc.

Cf. aussi **rēmūssiāre*, M. L. 7205.

D'après Varr., L. L. 7, 1, *mūssare dictum quod mutilus (?)*; v. André, *Lex.*, s. u., et Ernout, Philol., cité sous *mūstellāgō*.

logue à *mūgiō, mutiō*) formée sur *mū* (comme *mūtus*) ou sur *mut*; cf. GLK 1, 240, 8, *mūtmūt non facere audet*. Toutefois, la forme indique au moins une influence du gr. *μῦσος*, de même sens, qu'on trouve dans Esch., Arist., et *summūssus* rappelle *σπομῖσσο* (Diph.).

mūstāx, -ācis m. : variété de laurier, ainsi nommée, dit Pline 15, 127, par Pompeius Lenaeus, *quoniam mustaceis subiceretur*. V. *Musteus*.

mūstēla, -ae f. (*mūstella*) : 1° belette, fouine; 2° poisson mal déterminé, lotte selon certains. Ancien (Enn., Plt.). M. L. 5787.

Dérivés : *mūstēll(ul)ula, -ae* f. ; *mūstēllinus, mūstēllātus, -a, -um* : [couleur] de belette; *mūstēllārium* : *γαλδίστρα* (Gl.); *mūstēllopardus*.

Pas d'étymologie claire. Cf. *nūtela* (et *mūs*?) ; I.

mūstellāgō, -inis f. : lauréole, arbrisseau. Correspond au gr. *χαμαιδάφνη*. Figure dans Ps.-Apul., Herb. 27, qui a la variante *mutillago* (58). Cf. *mutillagō*. V. Ernout, *Philologica* I, p. 171.

mūstiō, -ōnis m. : petite mouche. Cf. Isid., Or. 12, 8, 16, *bibiones sunt qui in uino nascuntur, quos uolgo mustiones* (musc- var.) *a musto appellanti* (étymologie populaire?). M. L. 5781.

Cf. *musca*. V. Sofer, 104, 175.

mūstriūcula, -ae f. : *est machinula ex regulis, in qua calceus nouus suitur*, P. F. 131, 18, qui cite un exemple (obscur) d'Afranius, *Com. 419*. La glose de Scaliger, CGL V 604, 14 : *mūstriūcola : machina ad stringendos mures*, confond le mot avec *mūscipula*.

mūstūs, -a, -um : nouveau; *musta uirgo* (Naev.) ; *musta agna* : agnelle nouvelle-née (Caton). Terme de la langue rustique; usité surtout au neutre substantivé *mustum* « vin nouveau, vin doux, moût » ; sens conservé dans les langues romanes. Ovide, M. 14, 146, emploie même *mustā, -ōrum* au sens de « vendanges, automnes », *tercentum musta uidere*. Ancien, technique. Panroman. M. L. 5783; et germanique : v. h. a. *most*, etc.

Dérivés : *mūstārius* : *m. urceus* (Caton); *musteus* : 1° nouveau, frais (*musteus caseus*); 2° doux comme le vin nouveau, *musteum mālum* « pomme douce », M. L. 5779; *mustulentus* : abondant en vin doux (*m. uentus*, Plt., Ci. 382); *mustāceus* n. : gâteau de mariage, fait de farine pétrée avec du vin doux, du fromage et de l'anis et cuit sur des feuilles de laurier (Cat., Agr. 121); cf. *testāceus*, etc.

Certaines formes romanes remontent à **mūstidus* et **mūstōsus*. M. L. 5780, 5782.

Pas d'étymologie claire.

mūtilus, -inis f. : fragon non piquant. De *mūtulus* (?) ; v. André, *Lex.*, s. u., et Ernout, Philol., cité sous *mūstellāgō*.

mūtulus, -a, -um : écorné; *m. bōs, -a capella*; cf. Don., Hec. 65, et logoud. *mutulus* « chèvre sans cornes », M. L. 5791; cf. irl. *molt* « mutilus (> *mutilus*?) uerux », et britt. *molt* (de **multo*) « mouton ». M. L. 5799; plus généralement « mutilé, tronqué, écourté ». S'emploie des personnes et des choses, au propre et au figuré.

S'y rattachent : *muticus* : usité dans *mutica spīca*, Varr., R. R. 1, 48, 3, M. L. 5787; *mutilō, -ās* (déjà dans

Tér.); M. L. 5789 et *admutilō*; *mutilātō*, *mutilitās* (tar-difs); *inmutilātus* (Sall. ap. Non. 366, 14) = *integer*, Cod. Theod. 4, 22, 1.

Certaines formes romanes remontent à **mutidus*, M. L. 5788. Cf. peut-être aussi M. L. 5793, **mūt*-, et 5792, **mutius*.

Pas d'étymologie certaine. L'adjectif qui sert aussi de nom propre se retrouve en osq. Mutil, Muttillieis « Mutilis, Muttillii ».

mutmut : v. *mussō*.

mūtō, **-ās**, **-āul**, **-ātum**, **-āro** : changer, échanger et « changer de lieu, déplacer » (et « se déplacer »). Transitif et absolu, e. g. T.-L. 9, 12, 2, *adeo animi mutaerant*, ut... Sur le sens péjoratif, v. Löfstedt, *Syntactica* II, p. 381. L'idée de changement est inséparable de celle de mouvement et les sujets parlants ont souvent associé *mūtō* à *moueō*; de là des emplois comme ceux qu'on rencontre dans Plaute, Am. 274, *nam neque se Septentrioines quoquam in caelo commouent* | *neque se Luna quoquam mutat*; Lucilius 674, *mutes aliquo te* (sens conservé en latin vulgaire, cf. Compagnon, *Vulgaris*, Glotta 8 (1917), p. 109, et dans les langues romanes; cf. v. ital. *mutare* « voyager », fr. *remuer*, etc., à côté de *muer* « changer [de peau] », etc.); cf. aussi le sens de *commoetācula*, *uirgae, quas flamines portant pergentes ad sacrificium, ut a se homines amoueant*, P. F. 56, 29; de **com-moitā-clom*, avec suffixe d'instrument **c(o)lo-*. Ces emplois et ce sens ont donné lieu à l'étymologie **mouitāre* > *mūtāre* « mouvoir fréquemment, déplacer », puis « changer ». Mais, d'une part, le fréquentatif de *moueere* est *mōtāre* et, d'autre part, le sens premier de *mūtāre* est bien « changer », comme le prouvent le dérivé *mūtūus* et les composés *commūtāre*, *permūtāre*; et la forme *commoetācula* enseigne que l'*ū* de *mūtāre* est issu d'un ancien *oi*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5785; B. W. *muer* (évincé par *changer*); germanique : v. h. a. *muzzōn*, etc.; britt. *mudo*.

Dérivés et composés : *mūtātō* : change, changement, échange; relai (où l'on change les chevaux); en rhétorique, traduit le gr. ὑπαλλαγῆ; écos. *mūth*; *mūtātor* (époque impériale); *mūtātōrius* (id.); *mūtātus*, **-ūs** (Tert.); *mūtātūra* (bas latin); *mūtābilis*, **-bilitas** (rare, mais classique); et *immūtābilis* (= ἀβάλλατος), **-bilitās**, tous termes de la langue écrite; *immūtātus* : non changé; *mūtō*, **-ās** (Gell.); *commūtō* « échanger », e. g. Plt., Tri. 59, *uin commutemus? tuam ego ducam et tu meam?*, puis simplement « changer »; *dēmūtō* : abandonner en changeant. Transitif et absolu (rare; archaïque [Plt., Cat.] et post-classique), souvent simple synonyme renforcé de *mūtō*, employé par la langue familière et repris par la prose tardive; *ēmūtō*; *immūtō* : changer (en), transformer. En rhétorique, *immūtāta orātō* = ἀλλογορία, *immūtātō* = ἀλλολωσις, μεταστροφή; *permūtō* : *permutatur, id proprie dici uidetur, quod ex alio loco in alium transfertur, ut commutatur, cum aliud pro alio substituitur. Sed ea iam confuse in usu sunt*, F. 234, 20; *inter-, sub-mūtō* (britt. *symud*); *trāsmūtō* (rare, mais classique), **-tātō**, M. L. 8855 d.

mūtūus : qui se fait par voie d'échange, mutuel, réciproque. Spécialisé dans l'emploi de *mūtūum argentum*,

d'où *mūtūum* n. : argent emprunté (à charge de revendre et à rendre sans intérêt, différent en cela de *fenus* « emprunt » (à peine attesté dans les langues romanes, M. L. 5799); sens dont dérivent *mūtūor*, **-āris** (*mūtūor* « emprunter », *mūtūātō*, *mūtūārius*, *mūtūāticius* (tardif, cf. *mutatocius*); *prōmūtūus* « payé d'avance, avancé »; *mūtūtor*, **-āris** (Plt., Merc. Prol. 58); *mūtūtor* (adv.). De *prōmūtūus* est dérivé *prōmūtūor*, attesté dans les gloses, où il est traduit par προδανέζομαι (Gloss. Philox.); de là *imprōmūtūare* (Gloss.; Lex Visig.), auquel remontent les formes romanes du type *emprunter*, M. L. 4319; B. W. s. u.

Il y a ici un ancien élargissement par **-t-** (**-th-**) de la racine **mei-* de *mūnia*, *migrō* (?), etc. Cf. skr. *mūdhā* « en alternance avec », v. sl. *mitē* (même sens), got. *maidjan* « κατηλέειν », *in-maidjan* « ἀλλάττειν »; lette *miētudt* « échanger », *mitē* « changer »; got. *maipms* « δῶρον » et v. isl. *meiðmar* « bijoux »; v. angl. *māþum*, v. sl. *mistl* « compensation (d'un attentat), vengeance ». Hors du latin, il y a des formes en **-u-** : skr. *mūhant* « paire », en face de av. *miθwaram* « paire », v. sl. *miūst* « alternativement », lette *miētus* « échange ». Cf. aussi le suivant.

mūtō (*mutō*), **-ōnis** m. = Priapus, membrum uirile (rare, Lucil., Hor.). Surnom romain.

Dérivés : *mūtōnium* (et *muttōnium*; *mūtūnium*, ap. Gloss.) : πέος; *mūtūniātus* : magno pene praedictus (Mart. 3, 73, 1).

Cf. le nom de dieu *Mūtūnus Tutūnus* (*Mūtūnus Tutūnus*, ap. Fest.), divinité priapique, symbolisant l'union des sexes dans le mariage, *cui mulieres uelatae togis praetextatis solebant sacrificare*, P. F. 143, 10.

Mūtō semble un nom en **-ō**, **-ōnis** du type *frontō*, *nāsō*, *buccō*, etc., qui marque un défaut ou une difformité physique; il ne figure que dans les satiriques; pour la forme en **-ō**, cf. *coleō*. *Mūtūnus* rappelle pour la formation *Neptūnus*, *Portūnus*, *Fortūna*, et est sans doute le dérivé d'un thème en **-u-**, **mūtū-*, et, avec géminee caractéristique, **muttu-*.

On a rapproché irl. *moth* « membrum uirile » et, de *Tutūnus*, *toth* « membrum muliebre »; cf. Mich. O'Briain, Z. f. kelt. Phil. 14 (1923), 325, et Thurneysen, Rh. Mus. 77 (1928), 335. V. aussi Herter, Rh. Mus. 76 (1927), 418.

Si le *moetino signo* de Lucil. 78, dont le sens est obscur, se rattache à ce groupe, on rapprocherait skr. *maithunam* « accouplement », et il s'agirait d'un mot du groupe de *mūtāre*.

Une troisième hypothèse considère le groupe divin *Mūtūnus Tutūnus* (*Tūtūnus*, cf. les *sōdālēs Tūtū*) comme d'origine étrusque, de même que *Picumnus*, *Pilumnus*, qui étaient aussi des dieux de la fécondité dans le mariage; l'étrusque a des gentilices *Mutu*, *Mubuna*. V. Bertoldi, *Questioni di metodo*, p. 259. Tout ceci incertain.

muttiō, **-is**, **-iui**, **-ire** : loqui. Ennius in *Telepho* (286) « *palam muttire plebeio piaculum est* », F. 128, 24. Terme de la langue parlée qui apparaît seulement chez les écrivains archaïques pour réparaître dans la Vulgate, et qui est représenté en roman, M. L. 5794. Le sens propre est « dire *mu*, souffler *mot* »; cf. Plt., Bacch. 800, *impinge pugnum, si muttuerit*.

Dérivés et composés : *muttiō* f. (Plt.); *dē*-, *ē*-*muttiō* (tardifs).

Se rattache sans doute au groupe des onomatopées commençant par *mu*; et plus spécialement à *mūtus*, défini par Non. 9, 17, « *sonus est proprie qui intellectum non habet* »; *muttum*, glosé γρό, qu'on trouve dans la langue familière; cf. Schol. Pers. 1, 119, *dicimus, « muttum nullum », i. e. nullum emiseris uerbum*. M. L. 5795; B. W. sous *mot*.

Cf. sous *mātus*, gr. μωττός.

mūtulus, **-i** (*ū*, cf. M. L. s. u.) m. : toute espèce de saillie de pierre ou de bois s'avancant au delà de l'alignement d'un mur; mutule, modillon, corbeau. Terme technique d'architecture (Varr., Vitruv.), et comme tel suspect d'être emprunté, sans doute à l'étrusque : cf. *tutulus*, *tutulus* et *Tutūnus*? M. L. 5797; et 5790, **muttilio*.

Mūtūnus : v. *mūtō*, **-ōnis**.

mutus, **muttum** : v. *muttiō*.

mūtus, **-a**, **-um** : muet. S'est dit sans doute d'abord des animaux qui ne savent que faire « *mu* » : *mūtuae pecudes*; s'est ensuite appliqué aux hommes (cf. le développement de sens comparable de *mussare*) : *uere dici*

potest magistratum legem esse loquentem, legem autem mutum magistratum, Cic., Leg. 3, 1, 2; puis aux choses : *mutum forum, elinguem curiam... uidemus*, Cic., post Red. 1, 3. Ancien, usuel; panroman. M. L. 5798; B. W. s. u. Irl. *mūt*; britt. *mud*.

Dérivés : *mūtītās* (Gloss.); *mūtēsco*, **-is** : devenir muet, M. L. 5786, tardif et peut-être tiré des composés plus anciens *im-* et *ob-mūtēsco* (Cic.).

Certaines formes romanes supposent *mūtulus* (cf. Audollent, *Tab. deut.* 219 A 10). M. L. 5796.

Des mots analogues se trouvent ailleurs : skr. *mūkaḥ*, arm. *munj*, gr. μυνδός et les formes d'Hésychius : μύδος, μωκός, μωναρός, μύτης, μύτις, μωττός. V. *mū*.

mūtūus : v. *mūtō*.

myrtus : v. *murtus*.

myxa, **-ae** f. : sébeste (Plin. 13, 51), v. *nixa*.

myxa, **-ae** f. : bec de lampe, lumignon. Emprunt (Martial) au gr. μόξα, latinisé et passé sous des formes altérées dans les langues romanes (fr. *mèche*, etc.). V. M. L. 5804 et B. W. s. u. Sans rapport avec le précédent.

N

nablum, -I (*nablum, naulium*) n. : sorte de harpe, d'origine phénicienne; hébr. *nēbel*, passé également en gr. *νάβλα(ς)*. Emprunt attesté à partir d'Ovide.

Dérivés : *nabliō*, -ōnis m. : *φάβλιος*; *nablizō* : *φάβλιω* (Gloss.).

nacca, -ae m. : -ae appellatur uolgo fullones... *quidam aiunt quod omnia fere opera ex lana νόκη dicuntur a Graecis*, P. F. 166, 7. Attesté dans Apulée, comme le dérivé *naccinus*.

Cf. *νόκος* « toison », *νάσσα* « fouler », *νόκτης*. Mot vulgaire, avec gémisée expressive; peut-être osco-grec, ou emprunté par l'intermédiaire de l'étrusque, comme un certain nombre de substantifs en -a. Le mot courant de la langue écrite est *fullō*. Semble sans rapport avec *Natta*, cognomen des Pinarii, et qu'on trouve dans Hor., S. 1, 6, 124 (où Porphyryon note *Natta pro uolgari et sordido homine posuit*), et Perse, 3, 31. A moins que tous deux ne soient des déformations, d'origine différente, de *νόκτης* (-*νάς*).

naenia : v. *nēnia*.

naeuus, -I m. : tache sur le corps, envie, verrue. Une forme réduite *neus* est attestée CGL IV 124, 6; les formes romanes remontent à *naeuus* et *neus*, cf. M. L. 5807.

Dérivés : *naeuus* : qui a des taches; *naeuolus*, *naeuulus* (époque impériale). *Naeuus* représente un ancien *gnaiuos*, conservé encore comme *praenomen* (abrégié en *Gn.*), *Gnaiuos*, *Gnaeuus* (tandis que *Naeuus* a fourni le nom d'une gens, d'où *Naeuianus*; cf. osq. *Gnaiuvs*; *Cnaiuvs* (gén.).

Étymologie inconnue; cf., pour la diphthongue et la structure, *laeuus*, *scaeuus*, etc.

nam : conjonction explicative, correspondant pour le sens comme pour l'emploi au gr. *γάρ*; toutefois, à l'encontre de ce dernier, se place le premier mot de la phrase. Les exemples de *nam* placés le second mot sont poétiques (Catulle 64, 304; Hor., Vg., e. g. Ae. 3, 379, *prohibent nam cetera Parcae* [scire] et suspects d'influence grecque.

1° *Nam* est, comme *enim*, une particule de sens affirmatif : « en vérité »; cf. Plt., Men. 537, *ubi illae armillae sunt quas una dedi?* | — *Numquam dedisti.* — *Nam pol hoc unum dedi;* et Mi. 1325. Ce sens est ancien, mais rare. Le plus souvent, *nam* sert à introduire un nouveau développement dans un raisonnement, une confirmation spéciale d'une affirmation générale : Cic., Diu. 2, 1, 3, *Magnus locus philosophiaeque proprius a Platone, Aristotele, Theophrasto, totaque Peripateticorum familia tractatus uberrime. Nam quid ego de Consolatione dicam?*, où *nam* correspond à peu près à notre « à ce propos ». En particulier, *nam* introduit une explication, un com-

plément, une justification, des exemples à l'appui d'une affirmation précédemment exprimée. En ce sens, il équivaut au fr. « car » : Plt., Ba. 368, *pandite atque aperte proptere ianuam hanc Orci, opsecro.* | *Nam equidem haud aliter esse ducō, quippe qui nemo aduenit.*

Peut être suivi de *que* : *namque* = *καὶ γάρ*. Le sens est celui de *nam* renforcé. *Namque* s'emploie surtout devant voyelle, pour éviter l'élision du monosyllabe. Se rencontre quelquefois en seconde place (premier exemple dans Varron, évité par Cicéron et César, repris par Tite-Live).

2° *-nam* enclitique s'ajoute à des pronoms ou à des particules de caractère interrogatif ou indéfini pour en renforcer l'indétermination : *quis, quia, ubi, quō, utinam* : *quisnam, ubinam, quianam* « pourquoi donc » *utinam* qui accompagne un subjonctif de sens optatif. A l'époque archaïque, on trouve encore quelques traces de l'indépendance de *nam*, e. g. Plt., Epid. 132, *perdidisti omnem operam.* — *Nam qui perdidit?*; Bacch. 1144, *quid tibi ex filio nam, opsecro, aegrest?*; Truc. 352, *num tibi nam, amabo, ianuā est mordax mea?*

Nam, bien qu'usité de tout temps, n'a pas survécu dans les langues romanes; en français, catalan, provençal, il est remplacé par *quārē*. M. L. 6934; B. W. ca.

Formation du type de *tam*, *quam* (v. ce mot), *-dam*, ne se retrouve pas hors du latin. Pour l'élément radical, cf. d'autres mots de type adverbial : *ne* (particule), *nam* (dans *nempe*), *enim*, *num*. Mais le latin n'a pas de démonstratif de la famille de v. sl. *oni* « celui-là », etc., à laquelle appartiennent sans doute ces adverbes.

nancier, **nanciō** : conservés seulement par les grammairiens; Priscien, GLK II 513, 18, cite un exemple du futur *nanciam* dans T. Gracchus; Festus, 166, 29, un exemple de *nancitor* : *nancitor in XII* (Inc. 1) *nactus erit, praehenderit. Item in foedere Latino « pecuniam quis nancitor, habeto »*; cf. encore P. F. 347, 5, *renancitor significat reprehenderit. Vnde adhuc nos dicimus nancicitur et nactus, i. e. adeptus.* Le simple a été remplacé par l'inchoatif *nanciscor*, -eris, *nactus* (*nactus*) *sum*, *nancisci* (cf. *apiscor/apio*, *paciscor/paco*) : rencontrer, trouver, obtenir; contracter (une maladie). Ni composés, ni dérivés. Ancien (XII Tables) et classique, mais rare à l'époque impériale, où l'on ne trouve que quelques exemples de *nactus*. Du reste, le verbe, étant donné son sens, ne s'emploie guère qu'au passif, de même qu'en grec la racine n'a fourni que des thèmes d'arisle et de parfait : *ἤνεργον, ἐνήνοχα*. Conservé en logoudorien. M. L. 5816, *nanciscere*.

nanciscor, *nactus* appartient à une racine indo-européenne dont les formes sont aberrantes. L'adjectif en -*to*-, lat. *nactus*, ne peut reposer que sur **nek-to*; la forme est donc comparable à celle de got. *bi-nahti* lat. « ἔξεστιν ». Comme *nancier* ne peut s'expliquer par

une ancienne forme à redoublement, il n'y a d'autre explication que par un présent à nasale, avec suffixe secondaire **ye/o-*, comme dans *uincio*; en effet, le latin a développé le type du présent à nasale infixée. — La racine se présente sous la forme **nek'* — avec des sens en partie spécialisés — dans skr. *nāpati*, av. *nasaiti* « il atteint », v. sl. *nesō*, lit. *nešū* « je porte » et en germanique, got. *bi-nah* « δέσ, ἔξεστιν », *ga-nah* « ἀρκεῖ », lit. *ga-nahs* « βανάς », *ga-nohjan* « περισσεύειν »; les formes à redoublement (avec prothèse grecque) : gr. ἔ-ve-γχε-*to*, *ἐβηνεμα* Il y a **η-* dans skr. *agnōti* = av. *as-civ*, *ēbheneva* « il atteint », arm. *hasi* « je suis arrivé » (d'où *nasaiti* « il atteint »), tokh. B. *enēk*- et skr. *amcah* « part » *nasanam* « j'arrive ». Tokh. B. *enēk*- et skr. *amcah* « part » ne sont pas clairs, non plus que les formes celtiques; le présent irlandais est de la forme *con-icim* « je puis », le présent irlandais est de la forme *do-icc* « il vient », etc., cf. gall. *di-anc* « s'échapper »; le prétérit est de la forme *do-ānac* « je suis venu, je suis arrivé », *do-tānac* « je suis venu », etc. ; l'a de ce prétérit est à rapprocher de celui de lat. *nactus*; la forme irlandaise concorde avec celle du parfait véd. *ānāca* « j'ai atteint ». — Il semble qu'une forme **nok-* de la racine, avec la caractéristique du désidératif, ait fourni *ob-nozius* « enclin à, sujet à » (v. ce mot); pour le sens, cf. gr. *ποδ-ηγετής, δι-ηγετής*. Ce mot a subi l'influence de *noxā*.

nānus, -I m. (*nannus*), **nāna**, -ae f. : nain, naine. Emprunt au gr. *νάνος, νάνος* (le mot latin est *pūmiliō*; cf. Gell. 19, 13, 2). *Nānus* apparaît pour la première fois dans Varr., L. 5, 119, où il désigne un vase grec (lequel, sans doute en forme de nain : *uas aquarium uocant futim... quo postea accessit nanus* (magnus cod. = *magnus, nannus*) *cum Graeco nomine, et cum Latino nomine Graeca figura barbatus*; cf. P. F. 185, 8, *nanum Graeci uas aquarium dicunt humilem et concauum, quod uolgo uocant situlum barbatum, unde nani pumilionis appellantur.* — *Nānus* passait pour vulgaire; il se disait aussi des chevaux et mulets nains; cf. Gell., l. 1. Panroman, sauf roumain. M. L. 5819. Irl. *nan*.

naphtha(s), -ae f. : naphte. Mot étranger : *ita appellatur circa Babylonem et in Austacenis Parthiae profluens bituminis lequidi-moda* (Plin. 2, 235), venu par le gr. *νάφθα(ς)*.

napurā, -ārūm f. ? : cordes; liens de paille. Terme de l'ancien rituel conservé par Festus, 168, 26, « *napurāscitio*, cum dixit pontifex, funiculi ex stramentis sunt, et 160, 16, « *pontifex minor ex stramentis napurāscitio*, i. e. funiculos facio, quibus suis adnectantur. Sans autre exemple.

On rapproche v. h. a. *snuaba* « bandelette » et v. sl. *snopū* « δεσμή ». Le mot aurait été conservé par suite de son usage religieux. Sur l'hypothèse d'une origine étrusque, v. F. Muller, *Mnemosyne*, 47, 1913, p. 120, et Goldmann, *Beitr. z. Lehre v. idg. Charakter d. etr. Spr.*, II, 60 sqq.; Bertoldi, *Quest. di metodo*, 232, 282.

nāpus, -I m. : navet (Col., Plin.). Panroman. M. L. 5821; B. W. s. u. : germanique; v. angl. *nēp*.

Dérivés : *nāpina* f. : champ de navets, M. L. 5820 a; *nāpicium* « sorte de rave ». Composé : *nāpocalis*, Isid. 17, 10, 9 (cf. *rauaculis*, Gloss.).

Le rapprochement proposé avec gr. *νάπυ* « mou-

tarde », autre forme de *νάπυα*, -*πυ*, ne satisfait pas pour le sens. Mot méditerranéen, d'origine obscure. Rappelle *rāpum*, de sens voisin.

nār : — *Sabini lingua sua dicunt sulphur*, Serv. auct. Ae. 7, 517. Nom d'un fleuve sabin aux eaux sulfureuses; cf. ombr. *naharcom* « Narcum ». Origine inconnue; sans doute mot prélatin, comme *sulp(h)ur*.

nardus, -I m. (*nardum* n.) : nard, essence de nard. Emprunt ancien (Plaute) au gr. *νάρδος*, lui-même emprunté au phénicien, qui le tenait du sanskrit.

Dérivés et composés : *nardinus* (= *νάρδιος*); *nardi-fer*, -*folium*; *nardocelticum*.

Le mot a pénétré dans les langues romanes et germaniques par la langue de l'Église.

nārēs, -ium f. : narines, ouvertures du nez, et par suite « nez, flair ». Désigne aussi les orifices d'un canal, etc. Le singulier, génitif *nāris*, ne se rencontre qu'à l'époque impériale, avec le sens de « nez », *nāsus*; on n'a pas de nominatif. L'accusatif *nārem* et l'ablatif *nāre* (Pers. 1, 33) ne peuvent donc servir à prouver l'existence d'un thème consonantique **nās-*; les manuscrits d'Horace ont l'accusatif pluriel *nāris*, qui, comme le génitif *nārium*, indique un thème en -i- : **nāsi-s*; sans doute allongement d'un ancien mot racine **nās-*. Ancien (Enn., Cat.); panroman. M. L. 5826; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *nārōsus*, *grandes nares habens*, CGL II 588, 1 (formation populaire), et *nārī-nōsus*; *nārīputēs* (Anth.); *nārīcornus*. Une forme *nārīcēs* (de *nārīx*) est dans les Gloss. Cf. aussi M. L. 5824, *narica*, *naricae*; 5825, **naricula*; 5825 a, **narina*.

La forme latine concorde avec lit. *nāsis* (féminin) « nez », v. pruss. *nozy* « nez ». Un mot radical **nās-* est attesté par le duel véd. *nāsā* = av. *nāhā*; cf. l'accusatif singulier v. pers. *nāham* « nez ». Une forme à ā serait indiquée par le génitif duel véd. *nasōh*; l'alternance ā/ā n'est pas normale; mais il s'agit d'un nom de partie du corps, de type « populaire », ce que confirme *nāsus* (v. ce mot). Formes dérivées à brève radicale : v. isl. *nasar* (pluriel) « nez » avec singulier, peut-être secondaire, *nos*, v. h. a. *nasa*; en slave, thème en -o- : *nosū* « nez ». Cette forme est à rapprocher de lat. *nāsus* (*nāsus*), dont le vocalisme radical est autre : s du slave est ambigu et peut reposer sur -ss- aussi bien que sur -s- simple. L'arm. *unēk'* (génitif datif *unēk*) « nez » ne se laisse pas rapprocher, et il ne ressemble même pas à gr. *ῥίς, ῥινός*.

nārīta, -ae f. : emprunt au gr. *ναρήτης* (ou plutôt à la forme dorienne correspondante), employé par Plaute, glosé *genus piscis minuti* (F. 166, 25; P. F. 167, 10) et conservé dans certains dialectes italiens de l'Adriatique. M. L. 5827. Les gloses ont *narria*.

Il n'y a pas à douter de l'emprunt; *narita* est le texte de Festus, *narica* une graphie fautive de l'Epitomé de Paul.

nārō : v. *gnārus*. M. L. 5829.

nāscor, -eris, **nātus** **sum**, **nāscē** (le participe futur **nāturus* n'est pas attesté et a été remplacé par *nascitūrus*, sans doute formé d'après *moriūtūrus*); ancien **gnāscor*; le g initial est encore conservé dans les formes substantivées du participe : *gnātus*, *gnāta*, et dans

agnātus, prognātus : naître, être mis au monde. Se dit des êtres vivants, des plantes et, par extension, des choses abstraites et inanimées. *Nāscētia* (comme *gignētia*) désigne « ce qui naît du sol », les plantes. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 5832, *nascēre*.

Formes nominales et dérivés : *nātus* : né. Suivi d'un nom de nombre accompagnant un nom à l'accusatif *annus, diēs, hōra, mēnsis*, il signifie « âgé de », *decem annōs nātus* (cf. l'emploi de gr. γενωτός). Suivi du datif ou de l'accusatif avec *ad*, il a le sens de « né pour, désigné naturellement pour ». Substantivés, *nātus, nāta* désignent le fils, la fille, *nāti* « les enfants », par opposition à *parentēs* : *caritas quae est inter natos est inter parentes*, Cic., Lael. 8, 27, et prennent souvent une valeur affective, notamment au vocatif *gnāte mī* « enfant né de moi » et, par conséquent, qui m'est particulièrement cher; et avec une épithète qui souligne ce caractère : *cārus, dulcis*. En outre, un diminutif *nātula* (cf. *puella*) apparaît dans les inscriptions à basse époque. *Nātus, nāta*, fréquents dans Plaute et dans la poésie, sont bannis de la prose classique en raison de cette valeur affective. *Filius*, au contraire, est le terme général et neutre. Cf. Marouzeau, R. Phil. 47, 69 sqq. Conservé en roman avec des sens dérivés. M. L. 5851.

Composé privatif : *innātus*, traduisant chez les Pères de l'Église ἀγενής, ἀγενήτος; cf. *ingenitus*.

Composé artificiel : (g)nāticidium = τεκνοκτολία (Gloss.).

nātus, -ūs m. : naissance. Usité seulement à l'ablatif, dans le sens de « âge », *homo māior, minor nātū*, etc.; *nātūlis* : de la naissance, natal (n. diēs). À l'époque impériale, *nātāles, -ium* : naissance, race, origine. Conservé dans les langues romanes avec le sens spécial de « jour de la naissance du Christ, Noël », M. L. 5845; cf. aussi *nātūlia*, ibid. 5844. Dérivé : *nātūlicium*, d'où *nātūlicium* n. « présent pour l'anniversaire »; *nātūlicia* (cēna) f. Conservé en celtique : irl. *notlaic*, britt. *nadolyg*.

nātūius : 1° né, qui a eu une naissance, un commencement (cf. γεννητός) : *Anaximandri opinio est nātūius est deos*, Cic., N. D. 1, 10, 25; 2° inné, naturel, naïf (par opposition à « artificiel »), natif, M. L. 5849; *nātūiuitās* (latin impérial, Dig., latin ecclésiastique), M. L. 5848 b. Cf. *abortūius, gene-, insi-ūius*.

nātīō : sens premier « naissance »; personnifiée et divinisée : *Natio quoque putanda est quae, quia partus matronarum tœatur, a nascentibus Natio nominata est*, Cic., N. D. 3, 18, 47. Dans la langue rustique, le mot a pris un sens concret et désigne la naissance des petits d'un animal, c'est-à-dire la « portée »; cf. Varr., R. R. 2, 6, 4, et P. F. 165, 4, *in pecoribus quoque bonus proventus feturae bona natio dicitur*, et sans doute CIL I² 60 (Préneste), *Oreucia Numeri nationu (= nationis) cratia Fortuna* (datif)... *donom dedi*; cf. aussi *nātīō dentium* (Cael. Aur.). Ce sens explique qu'il ait pu prendre celui d'ensemble d'individus nés en même temps ou dans le même lieu, nation = *natio, genus hominum qui non aliunde venerunt, sed ibi(dem) nati sunt*, P. F. 165, 3. *Nātīō* est devenu ainsi proche de *gens*, auquel il est souvent joint; cf. Cic., Font. 11, 25; N. D. 3, 39, 93; Imp. Pomp. 11, 31, etc. *Nātīōnēs*, dans la langue de l'Église, a servi, comme *gentēs*, à traduire

τὰ ἔθνη « les nations païennes », par opposition au peuple de Dieu. M. L. 5848 a. Dérivés : *nātūculū* (Not. Tiron.). *nātīōnātus, -ūs* (Inscr.).

nātūra : 1° action de faire naître, naissance, *nātūra pater* (sens rare et archaïque); 2° nature, caractère naturel (sens propre et figuré), par suite : ordre naturel des choses, *nātūra rerum*, traduisant φύσις; 3° élément substance (terme philosophique correspondant aussi à φύσις); 4° organes de la génération (cf. *nātūria, nātū-rālia, -ium*). Dérivé : *nātūralis* (et *nātūralibūs* dans Apulée) *nātūraliter, nātūralitās, nātūralitās, nātūralitātis* (Ter.), fait d'après φυσιοτεία de Clément d'Alexandrie; *innātūralis* (cf. le grec τὰ ἀφύσικα). — Le substantif *nātūra* a le même vocalisme que *nātus*; cf. *stātūra, stātus*, en face de *stātum, stātūrus*. Irl. *ndduir*.

Du radical *nāsc-* dérivent : *nāscētia* f. (Vitr.) « naissance », qui en bas latin a pris le sens de « tumeur naissante, excroissance », cf. ἐκ-, πρόσ-φους, M. L. 5831; *nāscibilis* (Ter.) et *innāscibilis* (id.), calques de γεννητός et ἀγενήτος.

Composés : *agnāscor* (de *adg-*) : naître à côté ou après *agnātus, -a* : agnat, parent du côté paternel; et enfant posthume; *agnātīō*, termes de la langue du droit.

cognātus = συγγενής « parent par le sang » (par opposition à *affinis* « parent par alliance »). Sur la différence entre *agnātus* et *cognātus*, cf. Paul., Dig. 38, 10, 2, *cognati sunt et quos agnatos Lex XII Tabularum appellat, sed hi sunt per patrem cognati ex eadem familia, qui autem per feminas coniunguntur, cognati tantum nominantur*, M. L. 2029; *cognātīō*. Sens tardif : « beau-frère ». Cf. Thes. s. u.

prōgnātus : né de, issu de, descendant de (archaïque et poétique, terme noble); *prōgnātīō* (tardif). Cf. *prōder, renāscor* (classique, usuel), d'où *renāscibilitās* (= ἀναγεννησις, latin ecclésiastique); *regnātus*.

dēnāscor (= *dēperēō, dēcrēscō*), rare (Varr., Cass. Hém.); *ēnāscor* (depuis Varr., rare), cf. *ezorior*; *innāscor*, surtout fréquent au participe *innātus*; *internāscor* (rare, époque impériale); *obnātus* (ā. λ., T.-L. 23, 19, 11); *sub-* (Ov.); *supernātus* (Cels., Plin.); *antenātus* (cf. M. L. 497), où peut-être les deux éléments sont seulement juxtaposés. Cf. aussi *praegnās*.

Un hybride **neonātus* est supposé par certains mots romans appartenant à la langue des pêcheurs, où ils désignent le « frai » et le « fretin ». V. M. L. 5888.

Pour l'étymologie, v. *gignō*.

nassa, -ae (*naza*) f. : nasse; *est piscatorii usi genus, qui cum intravit piscis, exire non potest*, F. 163, 23. Ancien, technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5838.

On a pensé à un rapport avec le groupe de *nectō*, v., sous ce mot, des formes celtiques à radical *nad-*.

nassiterna, -ae f. : sorte d'arrosoir; *-a est genus usi aquarii ansati et patentiis, quale est equi perfundi solent*, F. 168, 15. Mot archaïque (Plt., Cat.); les glosses ont aussi les graphies *nassiterna, nasiturna*.

Dérivé : *nassiternātus*.

Peut-être dérivé de *nās(s)us*; cf. dans Juv. 5, 47, *calix nasorum quattuor* « un vase à quatre becs ». Toutefois, un rapport avec *nassa* peut être également supposé. En tout cas, terme suspect d'être emprunté. Pour

la finale (étrusque?), cf. *cisterna*, etc.; Ernout, Philologica, I, p. 29 sqq.

nāsturtium (*-cium*), *-ī* n. : nasitort, cresson alénois; *noem accepit a narium tormento*, Plin. 19, 155, d'après Varr., Men. 384; cf. Moretum, v. 83 *quaeque trahunt acri molus nasturtia* (var. *-cia*) *morsu*. Étymologie populaire? Usuel en roman. M. L. 5841.

nāsus, -ī (ancien *nāssus* avec geminée expressive, cf. Plt., Mer. 310) m. et *nāsum* n., cf. Non. 215, 2; *nos*; 2e nez; 3e nez en tant qu'organe de l'odorat, flair (souvent dans un sens satirique); 3° bec (d'un vase, cf. *lucubrē*). Ancien, usuel, panroman. M. L. 5842. Sur les noms des différentes parties du nez : *columna*, la « ligne »; *pirula*, le « bout »; *pinnulae*, les « ailes », v. Isid. 15, 1, 48.

Dérivés et composés : *nāsō, -ōnis* : au long nez; *nāsica* (et *nāsica*, cf. M. L. 5833, 5834) « aduncus *nāsus*, curvō *nāsō* », formations populaires, toutes deux usitées comme surnoms, comme *Seneca* (cf. Vendryes, MSL 22, 104); *nāsūtus* (familier) « au long nez » et « qui a du flair » (comme un thème en *-ū* **nāsu-* n'est attesté nulle part, *-ūtus* doit être analogique; cf. *cornūtus*, etc.), M. L. 5843; *nāsāle, ornamētum eorum*, CGL Scal. V 605, 53; *nāsātor* : *run-cissātor* (Gl.); *dēnāsō, -ās* (Plt.). Cf. encore *Nāsidius, Nāsidiēnus* (osq. Nas eni « Nāsennii ») et *nassiterna*. Certaines formes romanes supposent **nāscicare, *nāscāre, *nāscicula, *pūtīnāsius*; cf. M. L. s. u.

V. *nārs*. Dérivation en *-o/-e* d'un ancien nom radical.

**nātinor, -āris* (quantité de l'a inconnue; l'i est sans doute long, comme dans *festinō, bovinor*) : *nātinatio* *dicebatur negotiatio et nātinatores ex eo seditiosa negotia gerentes*, M. Cato (Inc. 31) « ... *tumultu Macedoniae, Eburium, Samnites, Lucanos inter se nātinari atque faciones esse* », F. 166, 2. Non attesté en dehors de ce passage. Les gloses ont aussi *nātinā* « discordia ».

nātīō : v. *nāscor*.

nātis, -is; natēs, -ium (singulier rare, mais dans Hor., S. 1, 8, 46; cf. *clūnēs*) f. : fesse(s); croupion. Ancien (Plt., Enn.), populaire ou technique. Se dit de l'homme et des animaux. Un dérivé *nātica* est dans les glosses, CGL II 425, 63; cf. aussi IV 260, 39, *nātis et hae nates, nāticae latinum non est*; l'existence en est aussi attestée dans Ambroise et Soranus, cf. Svennung, *Untersuch. z. Pallad.*, 273, et confirmée par les langues romanes, cf. M. L. 5848 (panroman, sauf roumain), mais éliminé par fesse en français; v. B. W. s. u. Irl. *ndt*. Composé tardif : *internatium*.

On rapproche gr. νότος, νότον « dos ». Il y aurait alternance vocalique, du type de *cōs* : *catus*. H. Pettersson, IF 34, 225, rapproche, du reste, skr. *nītamah* « fesses »; mais la formation n'est pas claire et le fait que *nītamah* signifie aussi « penchant d'une montagne » n'est pas en faveur du rapprochement (cf., toutefois, le double sens de « croupe » en français).

nātō : v. *nā*.

nātrix, -icis f. (m. dans Luc, 9, 270; pour la quantité, cf. l'hexamètre de Lucilius, Sat. II 21, cité par Non. 66, 27, *si natibus nātrice* (= *pēnem*? Cf. gr. δρις dans ce sens) *impressit crassam et capitatum*; Lucain

scande *nātrix* comme Lucrèce *pātribus*; l'i rappelle celui de *formix, -icis*) : 1° serpent [d'eau]; peau d'anguille qui servait à fouetter les enfants; 2° coquesigruie (Plin. 27, 107). Non roman.

Mot occidental. Cf. gall. *neidr* (de **natrī*) et irl. *nāthir* (génitif *nathrach*; féminin) « serpent » et v. isl. *nāðr* « serpent » avec un féminin *nāðra*; got. *nadre* (génitif pluriel) « ἔχιδνα ». L'a de ces mots représente un ancien *ə* alternant avec un *ē*; cf. v. sax. *nādra*, v. h. a. *nātara, nātra* « serpent ». Ce vocalisme exclut un rapport originel avec le groupe de *nāre*. Mais la spécialisation de sens que présente le latin peut provenir d'une association avec *natāre* par étymologie populaire. Cf. *anguis et serpēs* pour le nom du « serpent ».

natta : v. *matta* et *nacca*.

nātūra : v. *nāscor*.

naucus ou *naucum, -ī* (nominatif non attesté) : génitif et ablatif seuls employés dans les expressions de la langue familière *nōn nauci* (*esse, habēre, facere*), qui équivalait à *nūhili, flocci et nauco dūcere* (Naevius). Rare, non attesté après Cicéron. Non roman. Le sens précis du mot est inconnu; v. André, *Lex.*, s. u. On lit dans Festus, 166, 11, *naucum ait Ateius Philologus poni pro nucio*; *Cincius quod oleae nucisque intus sit*; *Romius Stilo omnium rerum putamen, Glossematorum autem scriptores fabae grani quod haereat in fabulo. Quidam ex Graeco, quod sit vel xal oύχι, leuēem hominem significari. Quidam nucis iugulandis* (l. *iuglandis*), *quam Verrius iugulandam uocat, medium uelut disseppimentum*. Cf. Thes. Gloss. emend., s. u. Serait, comme *hīlum*, un terme emprunté à la langue rustique.

Pas d'étymologie connue.

nāuis, -is f. (ac. *nāuim* et *nāuem*, abl. *nāui* et *nāue*; sur l'existence d'une forme monosyllabique *nāui*(s) dans Ennius et Plaute, v. Lindsay, *Early lat. Verse*, p. 142) : navire, vaisseau. Terme générique. Ancien (Columna Rostr., Liv. Andr.), usuel. Le sens, tardif, de « nef » d'une église semble dû à l'influence de *ναός* « temple ». M. L. 5820; B. W. *nef*.

Dérivés et composés : *nāuālis* : naval; d'où *nāuāle, -is* et *nāuālia, -ium* n. : arsenal, chantier maritime = τὸ νηόγειον. Le fr. *navire* remonte à **nāuilium* (d'après le type *concilium*?), v. B. W. s. u.

nāuia, -ae f. : doublet populaire de *nāuis* : 1° conservé avec le sens de « vaisseau » dans le nom du jeu *aut caput* (*capita, caputa*) *aut nauiam* correspondant à notre « pile ou face »; 2° panier de vendangeur en forme de vaisseau, cf. F. 168, 30, et P. F. 169, 9.

nāuicula (*nauacula*), *nāuicella* (*naucella*) f. : barque; *nāu(i)culor, -āris* (Mart.).

nāuiculārius (*-ris*) : concernant le commerce maritime ou l'armateur; subst. *nāu(i)culārius, nauclārius* m. « armateur », *nāuiculāria* f. « métier d'armateur ». *Nauclārius* est sans doute une forme latinisée de *ναύκληρος* et munie du suffixe *-ārius*. Sans rapport avec *nāuicula*; l'épenthèse de l'u est la même que dans *Hercules*.

nāuigō, -ās : naviguer (cf. *rēmigō, litigō*, etc.) et ses dérivés *nāuigium, -giolum*; *nāuigātor, -tiō*, *nāuigābilis* et *innāuigābilis*, cf. *πλευρωτός* et *ἀπλευρωτός*;

naugiarius, CIL XIV 4144; ad-, ē-, in-, prae-, praeter-, re-, sub-, trans-nauigō; pernauigatus.

nauiger, nauia (dea); naufragus et ses dérivés, naufragium, naufragare, etc., latinisé en nauifragus (Vg., Ov.); calques du gr. ναυαγός, -γέος; nauistibulum, -i n. : uocabant antiqui uas aluui simile uidelicet a nauis similitudine, F. 168, 27; cf. uestibulum.

Emprunts directs au grec : nauita, -ae m. : matelot, de ναύτης. Latinisé en nauita sous l'influence de nauis (Cf. Plt., Men. 226 et Mi. 1430); nauitius; nauitilis (Aus.); nautea, nauisia, -ae f. (= ναύτης, ναύσις) : mal de mer, vomissement.]

Dérivés : nauseō, -ās (= ναυαίομαι); nauseābilis, nauseātor, nauseābundus; nauseola, nauseosus; nauisietās (Orib.). Cf. aussi nauarchus (nauchus, Gl.), nauclerus, naumachia, naupegus, naulum (= ναύλον), nauplus, nauicarius, nauitilus, etc. C'est aux Grecs que les Latins ont emprunté la plupart des termes de navigation, comme c'est d'eux (et sans doute des Étrusques) qu'ils ont appris la navigation elle-même.

Les langues romanes ont conservé nauis, panroman, M. L. 5863, et les diminutifs *nauica (nauca, nauis), M. L. 5859; nauicilla, 5860; nauicula, 5860 a; nauigāre, 5861; nauigium, 5862; naufragāre, 5854; nausea, 5857 (v. B. W. noise); nauclerus, 5852; naulum, 5855 (v. B. W. Inautonnier). Le germanique a : m. h. a. nāwe « Naue », de nāwe(n).

Ancien thème radical comportant ā constant (les formes à -au- résultent d'abrégements secondaires) : skr. nābh (acc. nāvam), gr. ναῦς (gén. νεώς de νῆος, ancien *νῆζος; acc. hom. νῆα). En latin, le mot est passé aux thèmes en -i- comme beaucoup d'autres thèmes consonantiques (cf. canis, iuuenis, et même bouis, Iouis à côté de bōs, Zedō, etc.). Il se retrouve aussi en celtique : irl. nau (gén. noe), en germanique : v. isl. nór « bateau », nau-st « endroit où l'on met un bateau », en arménien : naw, gén. dat. loc. nauī, instr. nawaw. L'accusatif lat. nāuem peut, du reste, reposer sur *nāwmi (cf. canis, canem).

*naupreda (-pri-), -ae f. : lamproie (Polem. Silv., Anthim.). Œgaulois?

*nauscit : cum granum fabae se aperit nascendi gratia, quod sit non dissimile nauis formae, Fest. 170, 21. Sans autre exemple et inexpliqué. Ni le rapprochement avec nauicum, ni celui avec nauis qu'indique Festus ne satisfait.

nautā : v. nauis.

nāuus, -a, -um (ancien gnāuus) : industrieux, diligent, actif.

Dérivés et composés : nāuō, -ās : accomplir avec zèle; n. operam « donner tous ses soins à »; nāuē, forme ancienne remplacée par nāuiter, et nāuanter (Cassiod.) : avec zèle, d'où « d'une manière accomplie »; nāuītās : zèle; nāuītēs (Gloss.); ignāuus : paresseux, lâche; ignāuia, que Commodien emploie avec le sens de « ignorance » d'après ignārus; ignāuō, -ās (Acc.); ignāuēscō (Tert.).

Formes anciennes (Enn., Plt.) et classiques, mais assez rares; peu employées à l'époque impériale et non représentées dans les langues romanes.

Doit représenter *gnōwos; cf. gall. go-gnaw « activité, actif », et, avec vocalisme ē, v. h. a. ir-chnān « reconnaître » (all. mod. erkennen), v. isl. knár « qui s'entend à la brave ». Pour le sens, cf. irl. -gnū « j'agis », etc. La racine doit être celle de (g)nōscō, non celle de gignō, nan, de « comprendre » à « pouvoir », et, en particulier, v. isl. kenn « éprouvé », v. h. a. kuoni « brave ». V. (g)nōscō et gnārus.

1° nē : forme brève de la négation, qui n'existe pas isolément (v. ci-dessous sous nē) et qui a été renforcée de diverses manières pour acquérir une valeur plus expressive, cf. ne-c (différent de neque, nec « et ne pas ») nei nī, ne-g-, nōn, etc.; subsiste encore dans d'anciens juxtaposés dont les termes sont devenus inséparables : nēcēssis, nēfās, nēfandus, nēfārius, nēfastus, nēparcūn, nēpus glōsō non purus, nequeō (?), nōlō, nēuis, nēuolō (de *nēuolō > nol(u)olō > nōlō), ne-uter, ne-utiquam, nīmīs de *ne-mis (?), nisi de *ne-sei avec assimilation de l'ē à l'i suivant; cf. semel et similis. Ne est également, quoique la quantité ne soit plus discernable, dans nesciō, dans nefrēs (v. nefrendēs); dans les formes contractés nēmō de *ne hemō, nōn (cf. plus bas), nāllus, numquam, nusquam, etc.; en fin de mot dans quin de *qui-ne, et sans doute dans sin.

La prose archaïque présente certains emplois de ne pour lesquels il est impossible de décider si l'on a affaire à nē ou à nē, par exemple dans le SG. Bac., dum ne minus senator[i]bus C adesit; ne minus trinum nundinum; dans la Sent. Minuciorum, l. 31, dum ne alium intro mitat nisi; l. 41, dum ne amplioem | modum pratorum habeant. Toutefois, dans cette inscription, étant donné que nē est remplacé par nei, nī (par exemple, l. 6, is ager uectigal nei siet; l. 30, nī quis possideto; l. 32, is eum agrum nei habeto niue fruimino; l. 34, nī quis prohibeto, niue qui uim facito, neiuē prohibeto quominus; l. 36, uectigal inuited dare nei debento; l. 40, niquis sicut niue pascat niue fruaturo), il est probable que ne est bref. Il le serait donc encore dans Varr., R. 2, 4, 21, castratur uerres commodissime anniculi, utique ne minores quam semestres.

Nē subsiste aussi dans la forme composée nēque « et ne... pas », formée de ne + que, qui alterne avec nec dans les mêmes conditions que atque avec ac. Neque, nec est panroman, M. L. 5868; B. W. ni. Ne est demeuré encore dans les groupes ne inde (?), cf. M. L. 5882 (étymologie douteuse, cf. B. W. sous néant, expliqué par *nec entem), et ne ipsi ūnus, 5883, à côté de neque ūnus, 5896. Il n'y a pas de groupe *nēue « ou ne pas », en regard de neque « et ne pas »; il n'y a que nēue (neu). — Forme réduite in-. V. ce mot.

2° nō : forme de la négation à voyelle longue, correspondant à osq. ni (avec i issu de ē fermé). N'avait pas de valeur subordonnante à l'origine, comme le prouve encore nē... quidem « non pas... même », nēquam, nēquāquam « d'aucune manière », nēquīquam « sans nul résultat, en vain » et aussi « sans raison » et la forme *nēmīca que supposent certains dérivés romans, M. L. 5885; nēue, qui anciennement pouvait s'employer là où la prose classique aurait employé neque (cf., inversement, l'emploi de neque pour nēue dans Cic., Att. 12, 22, 3, habe tuum negotium nec... existima), ut nē (cf. gr. ὄ-

13) Ennius ap. Cic., de Or. 1, 45, 199, quos ego ope mea | pro incertis certos... | dimitto, ut ne res temere tractent turbidas, dont les deux termes peuvent être séparés, Cic., Verr. 2, 4, 63, § 140, ut causae communi saluti ne deessent; qui nē, quomodo nē, utinam nē, modo nē, dum, dummodo nē.

Dans la répartition que la langue a faite de nē, nī, nōn, l'usage s'est établi de réserver nē pour l'expression d'une défense, d'un souhait, d'une éventualité, d'une concession, d'une restriction, etc., et nē est devenu la négation accompagnant l'impératif et le subjonctif, comparable pour le sens au gr. μή (qui n'a pas de correspondant en latin non plus que dans les autres langues indo-européennes qui vont du slave à l'italo-celtique); cf. μή πρῶτε et nē faciās, nē feceris. La locution ut nē est réduite à nē, qui est devenu ainsi une véritable conjonction de subordination, opposée à ut et employée dans le sens de « pour que... ne... pas, de peur que... ne ». De là l'usage de nē après les verbes marquant la crainte ou une interdiction, un empêchement, timeō, interdicō, impediō, caueō, etc.

3° nec : négation, qu'il ne faut pas confondre avec la forme réduite de neque. Surtout employée à l'époque archaïque; cf. Lex XII Tab. 5, 4, si inestato moriuri cui suus heres nec escit; 5, 5, si agnatus nec escit; et 5, 7; 8, 16; Caton, Agr. 141, 4, Mars pater si quid tibi... nec satisfactum est; se trouve encore dans Plaute, Naevius (cf. Fest. 158, 27) et jusque dans Catulle, 64, 83, funera nec funera = gr. τάφος ἔταφος, et Virgile, quod nec uertat bene, B. 9, 6, dans une formule traditionnelle de malédiction. A disparu, par suite, sans doute, de l'homonymie avec nec (doublet de neque), et ne s'est conservé que dans la formule juridique, rēs nec mancipi, et dans les anciens juxtaposés necopināns, necopinus, necūllus, Plt., Tr. 282, necumquam « ne umquam quemquam », P. F. 161, 1, et peut-être dans nequeō (v. queō). Les langues romanes ont aussi des représentants de nēc ūnus, neque ūnus « aucun ». M. L. 5875, 5896; B. W. sous personne.

En ombrien, c'est une forme de *nei élargie par -p = lat. -que qui équivaut à la fois à lat. nōn et à lat. nē : sue neip portust « si nec portarit ». T. E. 7 b, 3.

4° neg- : forme renforcée de ne, qu'on a dans negō, negōtium (v. ces mots). On pourrait penser à une particule -ge (cf. gr. γε); cf. le même procédé dans lit. negu « ne pas ». Mais pour neglegō, étant donné le doublet neclegō, on se demande si le g n'est pas dû à une sonorisation, nec et neg- représentant un ancien *ne-k (ne-g).

5° nī, ancien nei : négation formée de nē + i, même particule épideictique qu'on trouve dans le démonstratif, haec de *ha-i-ce, cf. οὗκ et οὐχί, osq. nei « nōn ». Le sens ancien est « ne... pas » sans valeur subordonnante, conservé encore dans nimirum, ancienne phrase nominale, « il n'est pas étonnant », demeurée comme adverbe, et quidni « pourquoi non? »; ou avec valeur subordonnante, équivalent à nē, e.g. CIL I² 591, eisque curarent... neiuē ustrinae... niue foci ustrinae uausa fuerent, niue stercus... fecisse concicisse uelii; SG. Bac. I² 581, nequis eorum Bacanal habuisse uelut, en face de sacerdos nequis uir eset (noter ici l'alternance de la forme renforcée nei en tête de la phrase et de la forme

réduite nē en position enclitique). Mais nī a de bonne heure été réservé aux phrases conditionnelles, ainsi Lex XII Tab. 1, 1, si in ius uocati, iō; ni it, antestamino; 8, 2, si membrum rupsit, ni cum eo pacit, talio esto. On voit ainsi nī s'opposer à sī, avec lequel il forme un couple, et il est vraisemblable que si a joué un rôle dans l'évolution du sens de nei vers la valeur de « si... ne... pas ». Nī est ainsi devenu synonyme de nisi, avec lequel il alterne indifféremment dans l'ancienne langue, e.g. Plt., Cap. 805, mira edepol sunt, ni hic in uentrem sumpsit confidentiam; et Poe. 839, omnia edepol mira sunt, nisi erus hunc heredem facit. Dans cet emploi, nī a été éliminé au profit de nisi, forme plus pleine et qui en hiatus ne prêtait pas à équivoque. César ignore nī; Cicéron l'emploie surtout dans des formules toutes faites ou dans les lettres familières : ni ita se res habet, haberet; quod ni ita sit, accideret, cf. Verr. II 4, 25, 55; et pro Caec. 23, 65, tum illud quod dicitur siue niue arridat; Fam. 7, 13, 1, moriar ni puto. La conjonction a été reprise à l'époque impériale, par affectation d'archaïsme, surtout chez les poètes; mais la langue parlée l'ignorait et elle n'a pas passé dans les langues romanes.

En indo-européen, *ne était la négation de phrase, alternant avec la forme à vocalisme zéro *n- au premier terme de composés (v. lat. in-). Ce *ne est clairement demeuré dans skr. nā, v. sl. ne, lit. ne, got. ni, irl. nī. Les formes latines telles que ne-uter montrent qu'il avait subsisté en italique; l'osque a aussi ne pon « nisi cum ». Du reste, le latin l'a gardé dans ne-que = osq. ne-p, ne-p et got. ni-h. — L'i de lat. nisi résulte d'une altération phonétique.

À côté de *ne, il y avait une forme à ē : véd. nā, got. ne « nōn » et « ne pas ». En italique, où, comme dans toutes les langues occidentales, il n'y a pas trace de la négation prohibitive *mē (skr. mā, arm. mi, gr. μή), nē a exprimé la prohibition : lat. nē; l'osque a de même ni issu de *nē pour la prohibition, à côté de ne- dans ne p(h)im « nē quem », nep « neu ». En latin, l'allongement régulier de la voyelle des monosyllabes autonomes suffirait, du reste, à rendre compte de la longue de nē qui, à la différence de ne, ne se lie pas à un mot suivant.

Dans plusieurs langues, *ne a été, pour autant qu'il ne se liait pas à un mot suivant, élargi, parce que la forme était trop brève et pas assez expressive. On a ainsi véd. nēt, ned, gāth. nōit, nāedā (naeīś « personne »), v. pers. naiy, v. sl. nī (notamment dans ni-kūto « personne », ni-čī, ni-čito « rien »), lit. nei « non plus, pas du tout » et « ni » (et nē-kas « personne »), v. h. a. nī « ne pas » (emphatique). L'italique a des formes correspondantes : lat. nī; osq. nei « nōn », ne « nē » et « nisi »; et l'on a neip (dans des phrases conditionnelles), neip; omb. neip, neip « nōn » et « nēue », « neque ». — En grec et en arménien, *ne a même été remplacé par d'autres mots (v. aussi lat. haud). Le latin a formé un groupe plus expressif encore que tous ceux-ci : *ne-oinom (v. nōn); pour le type, cf. gr. οὐδέν (gr. mod. ὅτι) et le plus ancien οὐδαμός, ainsi que v. h. a. nein, etc. — Le hittite a naitta.

-no : particule interrogative postposée au mot sur lequel porte l'interrogation et qui est le plus souvent

(mais non obligatoirement) en tête de la phrase. Peut être réduite à *-n*; *ain, audin, uidén* (avec abrègement iambique). *Nē* est la particule la plus fréquente et suppose généralement une réponse affirmative. On explique parfois ce *-ne* comme étant la négation *ne* employée dans une construction inversée marquant l'interrogation, avec le même sens que le fr. *ne... pas* dans « *ne vois-tu pas?* ». Mais ni *num*, ni *n* n'appartiennent au groupe de la négation; il y a d'autres hypothèses possibles pour expliquer *-ne*. Il y a des particules à *n*-initial qui n'ont rien de commun avec la négation, ainsi skr. *ná* « comme », lit. *ne* « comme », v. sl. *ne-go* « que », etc., et russe *no*, v. sl. *nū* « mais », etc. Dans l'Avesta, il y a une particule enclitique *-na*. D'autre part, *-nē* s'emploie dans la langue familière avec valeur affirmative (cf. *nam*), par exemple Plt., Mi. 309, *hocine si miles sciat*; cf. Lindsay, *Synt. of Plaut.*, p. 104; J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, 49-50; v. aussi Stolz-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 648. Cf., du reste, le *nē* affirmatif.

Ne s'ajoute à *nōn* pour former *nōnne* « n'est-il pas vrai que » (cf. gr. *ἀρά γε οὐ*), qui implique toujours une réponse positive; *neque*, usité dans le second membre d'une interrogation double, généralement dans une phrase de style indirect. *Nōnne* est déjà dans Plaute, cf. Lindsay, *Synt. of Plaut.*, p. 104 et 129, mais seulement devant voyelle; cf. Lodge, *Lex.*, 11, p. 131. La formation est la même que celle de *anne*. M. L. 5955.

C'est cette même particule qu'on a dans certains adverbes comme *pōne*, *superne*, *quandōne*, et sans doute dans *dēnique*, *dōnicum*.

nē: particule affirmative (identique au gr. *νή*); la forme *nae*, rare faite sans doute sur *val*, n'est pas correcte, cf. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 28-29). S'emploie le plus souvent dans la langue de la conversation devant un pronom personnel, *ne ego*, *nē tū*, *ne ille*, presque toujours en tête de la phrase ou après une interjection *edepol*, *medius fidius*, *hercle*. Toutefois, après une phrase interrogative du type *egone?*, Plaute emploie l'ordre *tune*, en vue du jeu de mots, e. g. Capt. 857, *Egone?* — *Tune*, repris Epi. 575, Mil. 439 (ex coniectura), Mot. 995 (?), Persa 220, Sti. 633, Tri. 634. La quantité de ce **ne* postposé ne se laisse ordinairement pas préciser; mais il est vraisemblable qu'il était long et se différenciat par là du *-ne* enclitique qu'on a dans la phrase du type *hocine si miles sciat*, Mi. 309, citée s. u. *nē*. Ne semble plus usité après Cicéron.

Comme beaucoup d'interjections, telles que *age*, *apage*, *hercle*, etc., pourrait être un emprunt de la langue familière au grec. Toutefois, on a vu ci-dessus l'enclitique *-ne*; et l'*ē* de ce *nē* comme du *nē* prohibitif peut résulter d'un allongement normal dans un monosyllabe autonome.

nebrundinēs : v. *neprendēs*.

nebula, *-ae* f. : brouillard, nuée. Ancien, usuel. Pan-roman, sauf roumain. M. L. 5865. Désigne aussi une matière transparente : *nebula lineae*, un « nuage de lin » (Publius Syrus, ap. Petr. 55), une plaque de métal très mince (Mart. 8, 33, 3); de là le sens de « oubliée » représenté dans certains dialectes romans. M. L. 5866; B. W. sous *nielle* II.

Dérivés : *nebulōsus*, M. L. 5867; *nebulōsus* (Arr. *nebulō*, *-ās* : obscurcir (tardif); *nebulō*, *-ōnis* m. : brouillard, n. *lucifugus*, Lucil. ap. Non. 19, 2, « esprit fumeux ou nuageux »; par suite « bon rien », — *dictus est qui non pluris est quam nebulae aut qui non facile perspicui possit qualis sit, nequam nugarior*, P. F. 163, 2. Mot familier comme beaucoup de surnoms en *-ō*, *-ōnis*; peut-être rattaché à *nebulā* par étymologie populaire. Dérivé : *nebulor*, *-āris* (Gloss. Philox.).

Cf. gr. *νεφέλη* « nuée » et v. isl. *niól* « obscurité », et avec *-lo*, v. h. a. *nebul* (masculin) « brouillard », irl. *né* (masculin, de **nebhlo-*), gall. *niwl* (de **nebhlo-*?); v. P. F. 163, 2. — Autre forme dans skr. *nābhāḥ* « nuage », gr. *νεφός* « nuage », v. sl. *nebo* (génitif *nebes*) « ciel ». Le hittite *alnebes-*, thème en *-es-* avec le sens de « ciel », comme le slave. Lat. *nimbūs* doit se rattacher à ce groupe, mais la forme fait difficulté; y a-t-il eu déformation sous l'influence de *imber*? — Sur lat. *nūbēs*, v. ce mot.

nec : v. *nē* 1, fin.

necerim : *nec eum*, F. 158, 1; P. F. 159, 1. V. *is*.

necesse, **necessum**, **necessus** : formes employées avec les verbes *sum*, *habeo*, pour former des locutions du type *necesse est*, *habeo* « il est » (« je tiens pour ») nécessaire, inévitable, indispensable », qui marquent une nécessité à laquelle il est impossible de se soustraire (sur la différence avec *oportet*, v. ce mot), comme le gr. *ἀνάγκη* (toutefois, tandis que *ἀνάγκη* forme le plus souvent une phrase nominale, l'emploi de la copule est normal avec *necesse*; cf. IF 42, 76). La forme la plus usuelle, et la seule qui soit classique, est *necesse*; *necessum* est archaïque ou archaïsant; *necessus esse* (l. *necessus esse*) est dans le SC. des Bacchanales; *necessus fuit* est la leçon du Bembinus dans Tér., Eun. 998, confirmée par Donat « *necessus nomen est* » (les calliopiens ont *necesse*), de même, dans Haut. 360, le Bembinus a *ut sit neccus*, les calliopiens *necesse*; dans les textes, la distinction entre *necessum est* et *necessus* (comme *opus est*) est le plus souvent impossible (e. g. Lucr. 2, 725; 4, 1006). — *Necesse*, *necessum* sont traités comme étant les neutres d'adjectifs **necessis*, **necessus*; *necessus esse* rappelle *opus esse*, sur lequel il a peut-être été créé par analogie, comme *necessum esse* rappelle *aequum esse*. Un substantif *necessis* a été rétabli conjecturalement par Lachmann dans Lucrèce 6, 815, où il lit *uis magna neccis* « la grande force de la nécessité » au lieu du *necesse* des manuscrits. Cette conjecture, si incertaine qu'elle soit, a servi de base à l'étymologie qui voit dans *necesse* un ancien juxtaposé *ne* + un substantif **neccis* (de *cedō*, dont la parenté avec *neccis* apparaissait déjà aux anciens; cf., plus bas, le texte de Festus 150, 19 sqq.) dont le premier sens aurait été « il n'y a pas moyen de reculer »; cf. l'adverbe *neccissim* « à reculer », de *recedō*. Les groupes *neccis est*, *neccis esse* tendant à se réduire en *neccisset*, *neccisset*, la langue les aurait faussement analysés en un adjectif neutre *neccis* + *est*; de même, *neccisus* représenterait *ne* + *cessus* (substantif verbal en *-tu*, du même *cedō*), sur lequel se serait construit le neutre *neccissum* (adjectif

ou *neccisus* (substantif); cf. *potest*, *sat est*. D'autres explications ont été proposées (cf., entre autres, Wachsmuth, *Verh.*, I 251), qui ne sont pas plus probantes. Pour les Latins, *necesse* est un adjectif, comme le montre la dérivation de *neccissus*, *neccissitudō* (cf. *bonus*, *bonitas*; *fortis*, *fortitudo*); mais, comme il était uniquement employé avec la valeur de neutre indéclinable, les autres emplois d'adjectif ont été réservés au dérivé :

neccissarius : nécessaire, inévitable (par opposition à *voluntarius*); substantif *neccissarius*, *neccissaria* : proche (mais non du même sang; diffère de *consanguineus*, comme gr. *ἀνεψιός* de *συγγενής*), puis « ami, amie intime »; *neccissaria*, *-ōrum* n. pl. « le nécessaire » (= *ἀνεψιαί*) : *neccissarium aui esse Opillus Aurelius in quo non sit cessandum*; *aut sine quo uiui non possit*; *aut sine quo non bene uiuatur*; *aut quod non possit prohiberi quin fiat*. — *Neccissarii sunt, ut Gallus Aelius ait, qui aut cognati, aut adfines sunt, in quos neccissaria officia conferuntur praeter ceteros*, F. 158, 19 sqq.

Comme on l'a vu plus haut, il existe de *necesse* deux substantifs dérivés : *neccissitas* et *neccissitudo*, que la langue a différenciés, réservant plutôt le sens de « nécessité » à *neccissitas* et celui de « relations d'amitié ou de parenté » à *neccissitudo*; on trouve même à l'époque impériale *neccissitudinēs* avec le sens concret des « amis » (cf. le fr. « relations »); cf. Gell. 13, 3, 1, *plerique grammaticorum asseuerant neccissitudinem et neccissitatem mutare longe differreque, ideo quod neccissitas sit uis quae piam premens et cogens; neccissitudo autem dicatur ius quoddam et uinculum religiosae coniunctionis, idque unum solitarium significet*. Enfin, dans les Didasc. Apost. et chez Fortunat apparaît un verbe *neccessō*, *-ās* : rendre nécessaire.

Quelques formes romanes, en partie de caractère savant, remontent à *nēcēsse*, *nēcēssitās*, *nēcēssaria*; cf. M. L. 5870-5872.

neclēgō (*neg-*) : v. *legō*.

neconē : ou non; v. *ne*.

neconōn : particule composée de deux négations, employée d'abord pour donner plus de force à une affirmation. Les deux négations sont encore souvent séparées dans la langue de Cicéron; à l'époque impériale, elles tendent à se souder, et le sens du composé ainsi formé s'affaiblit au point qu'il devient synonyme de *quoque*, *etiam*, e. g. Col. 8, 15, 6, *gratissima est et esca panicum et milium, nec non hordeum*. Cf. gr. οὐδὲ οὐ.

neco : v. *nez*.

nectō, *-is*, **nexui** (quelquefois *nexi*, les deux formes sont rares), **nexum**, **nectere** : enlacer; d'où lier, attacher, nouer. Synonyme de *ligāre*, cf. F. 160, 14; *nectere*, *ligare*; P. F. 207, 21 : *obnectere, obligare*. Ancien, classique. S'emploie au sens propre comme au sens figuré. Mais le sens propre ne se trouve guère qu'en poésie. La prose connaît le mot surtout dans son sens figuré et juridique. Quelques rares traces de *nexa* demeurent dans les langues romanes, cf. M. L. 5902; mais partout *nectere* a été supplanté par *ligāre*, *nōdāre* et leurs dérivés. Les grammairiens attribuent aussi aux anciens un doublet avec l's du désidératif *nectō*, *-is*, ainsi Priscien, GLK II 469, 12, qui cite de Liv. Andr. (ap. W. Morel, Pragm., 22) *nezebant multa inter se flexu nodorum du-*

bio; cf. Acc., Trag. 130 R³, où *neimus* est attesté par le mètre. Mais la forme *nectō*, *-ās* (qui serait à *nectō* ce que *amplexor* est à *amplector*) également citée par Priscien paraît reposer sur une fausse lecture du vers de Virgile, Ae. 5, 279, où la véritable leçon est *nicantem*.

De même, la forme de glossaire *noxae* : *colligatae* (cf. Lowe, Prodr. 371) doit être corrigée en *nexae*, comme *obnoxae* d'Accius, Trag. 257, en *obnexae*.

Dérivés et composés : *nezus*, *-ūs* m. : enlacement; lien, étroite; se dit spécialement en droit, à côté de *nezum* (Lex XII Tab. 6, 1), pour désigner l'obligation *per aes et libram*, acte solennel de prêt, comprenant l'usage de la balance (*libra*) et l'échange de paroles sacramentelles qui lient (*nectō*) le débiteur au créancier et qui sans doute se sont substituées à l'emploi d'un lien plus matériel; cf. *uinculum iuris, obligatiō solutiō*. Celui qui était ainsi engagé s'appelait *nezus*, cf. Varr., L. l. 7, 105; *neziō* (tardif); *neziilis* (*-liās*) et *neziālis*; *neziabilis*; *neziōsus* (tardif); *neziābundō* (id.).

adnectō (*an-*) : attacher à, M. L. 480; *annexus*, *-ūs* m. : annexion (Tac.); *annexiō* (bas latin) : liaison; dans la langue de la grammaire, traduit *ἔνωμα* « mauve coupe des mots »; *circumnectō*; *cōnectō* : attacher ensemble, *συνπλέγω* (cō-d'après *cōniue*?), d'où *cōnectum*, *-i* et *cōnectiō* traduisant en logique *συνπλοκή* et *συνημμένον δέλωμα*; *cōnectiōnis* (Gram.); *in-*, *inter-*, *prō-*, *re-*, *sub-nectō*. Pour *obnoxius*, v. ce mot.

Pour la formation, cf. *plectō*, en face de gr. *πλέκω*, et *flectō*, *pectō*. En considération du présent skr. *nāhyati* « il attache », on est tenté de partir d'une racine **negh-*. Mais, à part *nectō* et *nāhyati*, cette racine n'est appuyée par aucune forme. Or, en latin même, on a *nōdus* à côté de *nectō* et, en sanskrit, *naddhāḥ* « attaché » à côté de *nāhyati*. Ceci conduit à poser une racine **nedh-*; et, en effet, l'irlandais a *naidm* « lien », etc. Comme skr. *nāhyati* ne peut représenter phonétiquement un ancien **nadh-yati*, ce présent ne saurait s'expliquer que comme dénominatif d'un substantif **nah-* issu de **nadh-*; or, la racine ne fournit guère que ce présent, ce qui indique une origine dénomminative. Il ne devait pas y avoir de présent ancien; car l'irlandais n'a qu'un présent dérivé *nascim* « je lie » (bret. *naska*), sur lequel a été fait un parfait *nenaisc*. Un substantif skr. **nah-* n'est pas attesté; mais on a *akṣā-nāh-*, *upā-nāh-* « sandale », *parī-nāh-* « ce qui enclôt » (pour lesquels les grammairiens enseignent les nominatifs *upānāḥ*, *parīnāḥ*). Le vocalisme *ō* de *nōdus* ne peut venir que d'un ancien thème radical athématique. Dès lors, un présent ancien n'ayant pas existé, *nectō* serait une forme nouvelle créée d'après *plectō* et sur laquelle aurait été fait le perfectum. On peut se représenter, par exemple, qu'un ancien **nessus* aurait été remplacé par *nexus* d'après *plexus* et que *nectō* aurait été fait sur *nexus*. Tout ceci est hypothétique. Les formes germaniques sont difficiles à interpréter; elles supposeraient un élargissement *-i-* ou *-ā-* précédé de sifflante, soit **ned-s-i-* v. isl. *nisti* « agrafe », *nista* « agrafe »; v. isl. *nesta* « fixer » et v. h. a. *nestilo* « lien »; v. h. a. *nusta* « liaison »; cette dernière forme a le même vocalisme que irl. *nascim*; cf. v. h. a. *nusca* « agrafe ». Cf. lat. *nassa*?

nēdum : négation renforcée, qui surenchérit généralement sur une négation précédemment exprimée « à

plus forte raison ne pas; encore moins»; cf. *uixdum, quidum, nondum*. C'est là l'usage ancien (non dans Plaute, cf. Lindsay, *Synt. of Pl.*, p. 102, qui emploie seulement *nē*, e. g. Amp. 330, qu'on retrouve dans Sall., Cat. 11, 8); cf. Tér., Hau. 454, *satrapa si siet | amator, numquam sufferre eius sumptus queat; | nedum tu possis*. Ce n'est pas une négation « subordonnante »; mais, comme le mot exprime une impossibilité, il est souvent accompagné du subjonctif. *Nēdum* s'est ensuite employé sans négation précédemment exprimée, d'abord après des négations atténuées telles que *aegrē, uix*, cf. T.-L. 24, 4, 1, *puerum uixdum libertatem, nedum dominationem modice laturum*; ou encore dans des phrases dont le sens, sinon la forme, était négatif, e. g. Cic., Fam. 7, 28, 1, *erat enim multo domicilium huius urbis aptius humanitati tuae quam tota Peloponnesus, nedum Patrae* (entendez « le Péloponèse ne te convenait pas, à plus forte raison, Patras »). Par là s'explique qu'à l'époque impériale *nedum*, dont les éléments n'étaient plus séparés dans l'esprit du sujet parlant, ait perdu son caractère négatif pour devenir une particule de renforcement affirmative; e. g. T.-L. 7, 40, 3, *Quintius quem armorum etiam pro patria salietas teneret, nedum aduersus patriam, où nedum renchérit non plus sur nōn, mais sur etiam, et signifie « à plus forte raison ».*

nefās : v. *fās*.

nefrēndēs : — *arictes dixerunt, quod dentibus frendere non possent. Alii dicunt nefrendes infantes esse nondum frendentes, i. e. frangentes. Liuius (Trag. 38) : « quem ego nefrendem alui, lacteam immulgens opem ». Sunt qui nefrendes testiculos dici putent, quos Lanuuii appellant nebrundines, Graeci νεφρός, Praenestini nefrones, P. F. 157, 9.*

La glose confond deux mots distincts : 1° un adjectif *nefrēns* (*nefrēndis*) qui signifie « sans dents, qui ne peut mordre encore », cf. Varr., R. R. 2, 4, 17, *porci... amisso nomine lactantes dicuntur nefrendes, ab eo quod nondum fabam frendere possunt, i. e. frangere*; et Gloss. Scal. V 605, 16, *nefrēnditium, annuale tributum quod certo tempore rustici dominis uel discipuli doctoribus afferre solent, dumtaxat sit carneum, ut porcellus*; 2° un substantif désignant, dans certains parlars latins, « les reins », cf. Fest. 342, 35, *reines quos nunc uocamus, antiqui nefrundines appellabant, quia Graeci νεφρός eos uocant, dont l'y dénonce le caractère non romain. C'est de la confusion de *nefrōnēs* et de *nefrēndēs* que résulte la glose de Fulgence, Expos. Serm. Antiq., p. 559, 32, *coepere glonte efferre porcum castratum quem nefrendem uocabant, i. e. quasi sine renibus*.*

Au sens de « reins », cf. gr. νεφρός « rein » et v. h. a. *nioro*, v. isl. *nýra* (même sens). Ce mot indo-européen n'a qu'une petite extension; lat. *renēs* n'a pas d'étymologie. La formation de *nebrundinēs* (*nefrun-*) rappelle celle de (*h*)*arundō*; *nefrōnēs* en face de gr. νεφρός à la même élargissement que *colēō* en face de *colēus*.

nefrōnēs : v. *nefrēndēs*.

neglēgō : v. *legō* et *nec*, *neg-*.

negō, **-ās**, **-āui**, **-ātum**, **-ārē** (avec un participe *negibundus* de forme analogique (d'après *queribundus*)? dans P. F. 162, 11, *negibundum antiqui pro negante dicebant*) : 1° dire non, nier; opposé à *aiō*; par suite : refu-

ser, se refuser; 2° nier l'existence de, ne pas reconnaître. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5876.

Dérivés et composés : *negātio* (Cic.), *-tor* (Tert., par opposition à *confessor, martyr*), *-trix*, *-tōrius*; *negātius* (tardif); *negantia* f. (Cic., Top. 14, 57); *negātus*, *-iūs* (tardif).

negantiummuis, « qui refuse de payer », Apul., Met. 10, 21, 2, en antithèse avec *poscinumuis*, *negumō*, *-ās*; dans P. F. 162, 5, *negumate in carmine Cn. Marci uatis significat negare*. Fait d'après *autumō*; *negitō*, *-ās* (fréquentatif familier, Plt.). *abnegō* (non attesté avant Vg.) : refuser, nier, dénier; usité surtout dans la langue de l'Eglise pour traduire ἀρνεῖσθαι, ἀπαρνέσθαι « refuser de reconnaître, renoncer à »; *abnegātio* (bas latin) : 1° dénégation; 2° terme de grammaire traduisant ἀπόφασις « négation »; *abnegātius*.

dēnegō : nier (sens rare); refuser; dénier, M. L. 2554; *pernegō* : nier ou refuser jusqu'au bout; *subnegō* (très rare : un exemple de Cic., Fam. 7, 19 init.), conservé en portugais, M. L. 8385; cf. aussi **renegō*; renier, M. L. 7207, fait comme *renuō*; *innegātus* = ἀνεξάρητος (langue ecclésiastique).

Dérivé d'une forme *neg* de la négation *nec*. Cf. ce mot sous *ne*. On a de même *negōtium* et *neglēgō*.

negōtium, **-i** n. : *quod non sit otium*, P. F. 185, 5. Substantif tiré de phrases telles que *mihī neg* (ou *nec*)? *ōtium* [est]; cf. Plt., Poe. 858, *fecero | quamquam haud otiumst* : occupation, affaire; par suite « difficulté, embarras », et aussi dans la langue parlée, comme le gr. πρῶγμα « chose, affaire », cf. Plt., Mo. 458, *quid est negoti?*, qui reprend en le renforçant un *quid* est précédent (cf. *facinus, res, causa*). S'emploie aussi par euphémisme pour désigner des choses ou des actes qu'on ne veut pas expressément nommer. Quelquefois, comme πρῶγμα, s'applique à une personne (Cic., ad Quint. fr. 2, 14, 4). Ancien, usuel. M. L. 5881. Britt. *neges* (emprunt récent).

Dérivés : *negōtiōr*, *-āris* : faire des affaires, du commerce, trafiquer; *negōtiātor*, M. L. 5880, *-trix*, *-iūs*, *-tōrius*; *-itiuē* adv. = ἐμπορικῶς (Novell. Iustin.); *negōtiāns* m. : négociant; *negōtiālis* (opposé à *iuridicialis*, Cic., de inu. 1, 14, 14; = *πραγματικός*, Quint. 3, 6, 58, rare et technique); *negōtiōsus* : qui a ou qui donne de l'occupation (= gr. ἄσχολος); *negōtiōsitās* = πολυπραγμοσύνη, Gell. 11, 16, 3; *negōtiolum*. V. en dernier lieu Benveniste, Sur l'histoire du mot lat. *negōtium* (Ann. d. Sc. Norm. Supér. di Pisa, XX, I-II, p. 1-7), qui y voit une traduction du gr. ἀσχολία. Cf. m. h. a. *ūnmuoze* « manque de temps, occupation ». V. *nec*.

negumō : v. *negō*.

nēmō, **-inīs** (δ dans Hor., S. 1, 4, 1, 1; δ dans Mart. 4, 40; Juv. 2, 83; 7, 17; pas de pluriel; le génitif et l'ablatif sont évités par la langue classique, qui leur substitue les cas correspondants de *nūllus*); par contre, le datif est rare, mais classique, v. Neue-Wagener, *Formenl.*, 3^e éd., I 745, II 524 sqq.; sur les raisons de cette répartition, v. Wackernagel, *Vorles.*, II 270 sqq. Certaines formes sont bannies de la poésie dactylique; pas un homme, personne. L'étymologie **ne-hemō* était

connue des anciens, cf. Fest. 158, 14, *nemo compositum uidetur ex « ne » et « homo »; quod confirmatur magis quia una persona semper ponitur, nec pluraliter formari solet, quia intellegitur pro nullo*. Comme *homō*, est encore, à l'époque archaïque, employé en parlant de femmes, Plt., Cas. 182, *uicinam neminem amo merito magis quam te*. Mais le rapport avec *homō* s'est effacé au point que *nēmō* est souvent renforcé par *homō* dans la langue familière (cf. le type *au jour d'aujourd'hui*) : Plt., Pe. 211, *nemo homo unquam arbitratust*. Peut être également accompagné d'un indéfini : *nēmō quisquam, nēmō unus*. Ancien, usuel; mais tend à être remplacé par *nūllus*, parce qu'il n'était plus analysable en latin. Rare dans les langues romanes (roumain, dialectes italiens). M. L. 5886; remplacé par **necūnus*, **ne ips'ūnus*. V. *ne* et *homō*.

nempe : particule affirmative « certainement, sans doute, assurément ». Se place toujours en tête de la phrase, pour accompagner une affirmation, ou une interrogation dont la réponse est sûre. Comme *scilicet*, peut avoir une valeur ironique. Un doublet *nemut* est dans P. F. 159, 3, *nemut, nisi etiam, uel nempe*. Fréquent dans la langue parlée (Plt., comiques), où *nempe* est souvent réduit à *nemp'*. Attesté à toutes les époques. Non roman. Cf. *enim* (v. ce mot).

Pour le *-pe* final de *nem-pe*, *quip-pe*, cf. peut-être lit. *kai-p*. Le *p* de osq. *i-p* « ibi » est ambigu; s'il repose sur *k^w*, on pourrait songer à une origine dialectale? V. Meillet, MSL 20, 91.

nemus, **-oris** n. : bois (sacré) ; en particulier « bois sacré de la Diane d'Aricie »; de là *Nemorēnsis, rēx Nemorēnsis*. Attesté depuis Ennius. Terme surtout poétique et affectif; cf. P. F. 159, 2, *nemora significant siluas amoenas*. Déjà rapproché de gr. νέμηρ par Varr., L. L. 5, 36, *haec etiam Graeci νέμηρ, nostri nemora*; cf. Fest. 158, 2 sqq.

Dérivés et composés (tous poétiques ou de la prose impériale) : *nemorālis*; *nemorōsus* (-a *Zacynthos*, Vg., Ae. 3, 270, traduisant l'homérique ἄλγεσσα Ζάκυνθος I, 9, 24); *nemoreus* (Ennod.); *Nemestrinus deus* (Arn.); *nemoricultrix*; *nemoriuagus*.

Le caractère religieux du mot a un parallèle en celtique : ir. *nemed* « sanctuaire » et gaul. *uemyron* (peut-être emprunté par le germanique : v. fris. *nimidas* « sacra siluārum »), *Nemeto-dūrum, Medio-nemetum* « sanctuaire du milieu »; le sens initial doit être « clairière où se célèbre un culte ». En grec, la forme correspondante, νέμος, n'a dans les textes que le sens de « bois »; car la seconde partie de la glose d'Hésychius : νέμος : σὺδενδρος τόπος καὶ νομήν ἔχων, καὶ τὸ γυναικεῖον αἰθέριον (cf. κήπος : hortus muliebris), καὶ νάπος, καὶ τὸ τοῦ ὀφθαλμοῦ κοῖλον doit être altérée. On ne saurait déterminer s'il y a un rapport avec le sens, aussi religieux, de skr. *nāmah* (thème en *-es* comme *nemus* et νέμος) « inclination, hommage » = av. *nəmō*, en face de skr. *nāmati*, av. *nāmaiti* « il se pie, il s'incline ». Cf. Benveniste, BSL 32, 79 sqq.

nemut : v. *nempe*.

nēnia (*nae-*), **-ae** f. : *est carmen quod in funere laudandi gratia cantatur ad tibiam*, P. F. 157, 5; chant funèbre, thrène et mélopée; incantation; chanson en-

fantine, et au pluriel « bagatelles, futilités » (cf. notre « chansons ! »). Mot rare, de couleur populaire. Au premier sens se rattache sans doute le nom propre *Nēnia*, déesse des lamentations funèbres, conservé dans P. F. 157, 5 : *Nēniae deae sacellum extra portam Viminalem fuerat dedicatum*. Employé plaisamment par Plaute au sens de « fin » dans l'expression *facere naeniam* = *f. finem*. L'expression *soricina nenia* dans Plt., Ba. 889, est obscure.

Dérivés attestés dans les gloses : *nēnior* « uāna loquor »; *nēniōsus* (*ni-*).

Peut-être forme à redoublement; en tout cas, mot expressif. Un emprunt n'est pas exclu. Cicéron le dérive de *νῆπτα* (Leg. 2, 24, 62), non attesté; mais le grec a *νῆπταρον* « sorte de chant phrygien ». IV. en dernier lieu l'article de John L. Heller : *Nenia* « *καθῆγνον* », dans *Trans. of Amer. Philol. Ass.*, LXXIV, 1943, p. 245-268.

neō, **nēs**, **neūi**, **netum**, **nēre** : filer; par extension, « tisser, entrelacer ». Attesté depuis Plaute (Mer. 519). N'a pas survécu dans les langues romanes, sans doute en raison de son caractère monosyllabique; a été remplacé par le dénomiatif de *filum*, *filāre*.

Dérivés et composés : *nēmen*, *-inis* n. : fil, trame (très rare; un exemple dans une inscription et sans doute fait d'après *stāmen*; Tertullien, Marcien, le Digeste emploient la forme grecque *νήμα* ou sa transcription; conservée en espagnol, cf. M. L. 5884); *nētus*, *-ūs* m. (Mart. Cap.); *perneō* : tisser jusqu'au bout (poétique; Mart., Sid.); *reneō* (id.).

Cf. ir. *snit* « filer », etc. (v. les formes chez H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 663); gall. *nyddu* « filer », gr. *νῆπτα* (participle accusatif, Hes.), *νήν* (pour **sn-* initial, cf. hom. ἔννηρος) et *νήφα*, lette *snāju*, *snāt* « tordre de façon lâche, filer »; skr. *snāyati* « il vêt » n'est pas attesté dans les textes. En germanique, le sens est différent : v. h. a. *nāan* « coudre », got. *nepla* « aiguille ». Les formes nominales sont nombreuses et claires : ir. *snáthe* « fil », v. h. a. *snuor* « cordon » et got. *snorjo* « corbeille », skr. *snāyu* et *snāyuh* « lien, tendon ». Le latin a remplacé ce groupe nominal par *filum* (v. ce mot), ce qui a finalement entraîné la disparition de *neō*.

A côté de **snē-/*snō-*, il existe des formes de type **sneu-*, **senu-*, dans skr. *snāva* « lien, tendon, cordon », av. *snāwarē* (même sens), tokh. B *gnāura* « nerfs », gr. *νεῦπον* « fibre, corde, nerf », νεῦρά « corde d'arc », v. h. a. *senawa* « tendon » et v. isl. *snúa* « tordre, tortiller », v. sl. *snuju*, *snovati* « ourdir », lette *snaujis* « lacet, lacs ». — V. *neruus*.

nepa, **-ae** (*nepās*, *-ae*, Col.) m. : scorpion, animal et constellation. Mot africain d'après Festus, cf. P. F. 163, 12.

nepeta, **-ae** f. : cataire, herbe aux chats (Cels., Plin.); synonyme de *menta montāna*, *καλαμύθη δρενήν* (Ps.-Diosc., Vind. 3, 35, p. 47, 17). Il est à noter qu'une ville d'Étrurie porte exactement le même nom. M. L. 5889. Germanique : ags. *nepte*, *nefte*.

nepōs, **-ōtis** m. (commun à l'époque archaïque; cf. Ennius, A. 55, *Ilia dia nepos*, sans doute d'après *sacerdōs, custos*); **neptīs**, **-is** f. (doublets vulgaires et tardifs *lepos, leptis*) : petit-fils, petite-fille; et « neveu, nièce ». Désigne, d'une manière plus générale, le « descendant »

(surtout au pluriel : *magnanimos Remi nepotes*, Cat. 58, 5); en arboriculture, le « rejeton » (Col.). A aussi le sens péjoratif de « dissipateur d'héritage, prodigue, débauché » (cf. Cic., Cat. 2, 4, 7); d'où sont issus, à l'époque impériale, *nepōtor*, *-āris* « faire le prodigue »; *nepōtālis*, *nepōtālius*, *-ūs*, *-tiō*; *nepōtinus* (?); M. Niedermann compare notre « fils à papa ». Toutefois, ce glissement de sens, admis par les anciens (P. F. 163, 6), repose peut-être sur une étymologie populaire. Peut-être y a-t-il eu deux mots différents à l'origine : le texte de Festus, malheureusement lacunaire, semble indiquer la provenance étrusque de *nepōs* « débauché »; cf. F. 162, 18 sqq.

Diminutifs : *nepōtulus* (Plt.), *-a*; *nepōtellus*; *nepōtilla*; *nepticula*; *neptilla*. Conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 5890, *nepcs*; 5893 a, *neptis* (rare, remplacé comme *nurus*, *socrus* par des formations féminines en *-a* : *nepta*, *nepōta*; *neptia*; *nepōtia*, *nepōticia*, CIL V 4616, cf. M. L. 5894-5893). Composés : *abnepōs*, *abnepit* « arrière-petit-fils, petite-fille »; *pronepōs* (d'après *proavos*, comme, inversement, *ab-avos* d'après *ab-nepos*?); *proneptis*; *trinepōs* comme *tritauius*.

Terme indo-européen désignant la parenté indirecte : descendant autre que le fils, donc petit-fils ou neveu (ou même descendant d'une sœur) : skr. *nāpāt* (acc. *nāpātām*), v. pers. *nāpā*, av. *nāpā* (acc. *nāpātām*), gâth. *nāpū* (au locatif pluriel) avec un féminin skr. *nāpīh*, av. *nāpī-*; v. lit. *nepōtis*, *nepotis*, avec un féminin *neptē*. — En germanique occidental, v. angl. *nefa* et v. h. a. *nevo* « neveu » et v. h. a. *nift*, *niftilla* « nièce ». L'irlandais a *nia* (gén. *niath*) « fils de la sœur » et *necht* (cf. gall. *nith*) est glossé par lat. *neptis*. — Il y a un dérivé en **-iyo-* dans gr. *δνεψιός* « fils de la sœur » et v. sl. *neptij* « neveu » (s. *nētiāk* « fils de la sœur »), av. *nāptya* « descendant », *nava-nāptya* « neuvième génération », alb. *mbesë* « nièce » (peut-être emprunté à un lat. **nepōtia*?). — Lat. *pronepōs* est à rapprocher de skr. *pranaptar* « arrière-petit-fils ». Emprunts étrusques *nefts* « nepōs », *prumts* « pronepōs ».

Neptūnus, -I m. : Neptune; dieu marin. Usité de tout temps; conservé partiellement dans les langues romanes, avec un sens dérivé (fr. *lutin*); M. L. 5894. De là : *neptūnius*, *-a*, *-um*; *neptūnia* f. : nom d'une plante « mentha pulegium » (Ps.-Apl., Herb. 57); *Nep-tūnicola* (Sil.); *Neptūnālis*, *-lia*, *-icia*.

Le rapport avec av. *nāptā* « humide » est vague. Bien que la dérivation de *Neptūnus* ne s'explique pas par là, on ne peut s'empêcher de penser à l'importante figure religieuse indo-iranienne de véd. *apām nāpāt*, av. *apām nāpā* « descendant des eaux »; cf. *fortūna* à côté de *fortūnus*, en face de *fors*; le mot relèverait du vocabulaire religieux commun à l'indo-iranien et à l'italo-celtique. D'autre part, *Neptūnus* serait formé comme *tribūnus* et *dominus* s'il avait existé un **nepti-* « substance humide ». Emprunt étrusque *Neθuns*? V. en dernier lieu Brandenstein, Frühgesch. u. Sprachwissens., 1948, p. 151.

nepus (ū?) : *non purus*, P. F. 163, 15. Si la glose est exacte, *nepus* pourrait être un ancien terme de rituel, issu de **ne + pū-*, cf. skr. *pūta*, d'une racine **pew-*/*pū-*, qu'on a dans *pūrus*. Le second terme du composé n'aurait pas de voyelle thématique, ce qui

représente l'état ancien; cf. *compos* en face de *pois*, etc. V. *ne*.

***nequālia** (ē?) : *dērimēta*, F. 160, 2. Sans autre exemple. V. *nez*. Sans rapport avec *nēquam*.

nēquam : mot invariable composé de la négation *ne-* et de la particule indéfinie *quam*, cf. *per-quam*, *quāquam*, l'indéfini pouvant s'employer ainsi avec *nē-* (question, cf. *neuter*, etc., *nēquāquam*, *nēquiquam*. S'est employé d'abord comme adverbe avec *esse*, comme *ne male esse* avec le sens de *nihil esse* « ne rien valoir »; cf. Plt., As. 178, *quasi piscis iudemst amator lenae*; *ne frūgi bonae* : Plt., Ps. 463, *cupis me esse nequam*; *lameo frugi bonae*; mais l'emploi adverbial a subsisté chez Plaute dans des locutions comme *nēquam facere*, Plt., Poe. 159, *nēquam habere*, Tru. 161, expressions dans lesquelles Cicéron substitue à *nēquam* son dérivé *nēquiter*, cf. Tu. 3, 17, 36, *turpiter et nequiter facere*. Comme *frūgi*, *nēquam* a été muni d'un comparatif et d'un superlatif *nēquior*, *nēquissimus*. Il en a été dérivé un adverbe *nēquiter* et un substantif *nēquitia* (*-tiēs*).

Sur *nēquior*, *nēquissimus*, la langue populaire a rebâti un positif *nēquus* attesté dans les gloses (cf. aussi *nequo* : ἀπό μηδενός) que confirment les représentants romans du mot, M. L. 5895. Cf. encore *nēquula*, *deminutivum est a nequam*, CGL V 524, 14; 573, 22, formation populaire en *-a*.

neque : v. *ne*.

nequeō : v. *queō*.

nēquāquam : d'aucune manière, nullement. Négation renforcée (cf. gr. οὐδένως), à valeur affective, assez rare, mais attestée à toutes les époques.

nēquiquam : adverbe avec le sens de *frustrā* « en vain », composé de *nē* et de l'ancien ablatif en *-i* de neutre de *quisquam*. N'a pas proprement de valeur négative; mais un souvenir de son origine persiste dans le fait qu'il n'est jamais employé avec une négation. Rare dans la bonne prose (deux exemples de César; contre dix de *frustrā*), évité également par les juristes. Comme *nēquāquam*, a disparu assez tôt de la prose impériale et n'a pas subsisté dans les langues romanes.

Nerō, -ōnis m.; **Neriō**, -ōnis f. : mots sabins, conservés à Rome en tant que noms propres, le premier comme cognomen dans la gens *Claudia*, le second comme nom d'une vieille divinité guerrière, qui était la femme de Mars; cf. Plt., Tru. 515; Gell. 13, 23. *Nerō* est le synonyme de *fortis* (cf. Suét., Tib. 1, 2 et CGL II 133, 43, *Nero* : δνερωτός; IV 124, 22; V 468, 2, *neriosus resistens, fortis*); *neriō*, de *fortitūdō*. Lydus, Mens. 4, 4, cite, en outre, une forme νερωβη, féminin d'un adjectif avec le sens de δνερωβη. La flexion alternante *Neriō*, *-enis* (cf. *Aniō*, *-ēnis*) a été altérée de diverses façons pour en faire disparaître le caractère anomal. *Nerō* est une formation en *-ō(n)* du type *capitō*, etc., indiquant la qualité portée à un haut degré.

Dérivés : *Nerōnius* (*-neus*), *-niānus*, *-nēnsis*.

L'indo-européen avait, pour désigner l'homme mâle du guerrier, deux mots, l'un qui le désignait purement et simplement, **u̯iro-* (v. lat. *uir*), l'autre qui le dési-

nespula : v. *mespilum*.

nōue, **neu** : négation composée « et ne pas ». Généralement employée après un *ut* ou un *nē* précédent, dans des propositions prohibitives au subjonctif ou à l'impératif. De *nē + ue*; cf. *sīue*, *seu*. On trouve aussi dans l'ancienne langue *nīue*, de même que l'osque et l'ombrien ont *nei-p* « nēue ».

neuter, -tra, -trum : aucun des deux, ni l'un ni l'autre; οὐδέτερος. Dans la langue de la grammaire, « neutre », *neutra nōmina*, traduction du gr. οὐδέτερος; de là, à l'époque impériale, *neutrālis*, *neutrālīter*, termes savants passés en celtique : irl. *neutur*, britt. *neodr*. Ancien, usuel; mais manque dans les auteurs vulgaires de basse époque, qui lui substituent *nullus*. Non roman. De *ne + uter*; encore trisyllabique dans Plaute. Un doublet *neuter* est également attesté; cf. *neque ūnus*, dans M. L. 5896.

Composé : *neutrubi* (rare) : ni dans un endroit, ni dans l'autre. Pour l'union de *ne* avec un indéfini, cf. *nequis*, *neutiquam*.

Le *ne* subsiste dans *neuter*, *neutiquam*, à la différence de *nullus*, etc., parce que, devant l'*u* de *uter*, *uti*, il a dû persister pendant un temps une trace du *qu-* de *quis* etc.; v. sous *uter*, *ut*, etc. L'h de *hemō* n'a pas eu la même action dans *nēmō*. L'indéfini peut s'employer avec négation, comme on a en slave *ni-kūto* « personne », *ni-čī* « rien », etc.

ne-utiquam : nullement (cf. *nēquāquam*). Surtout archaïque. N'est plus attesté après Tite-Live. — V. *neuter*.

nex, **necis** f. : mort (donnée, violente, cf. Cic., Mil. 4, 10), meurtre; par opposition à *mors*; le sens de « mort naturelle » n'apparaît qu'à l'époque impériale. Mot racine désignant une activité (par opposition à *mors*, qui désigne plutôt un état); de là le genre animé et féminin (comme *lux*, *prex*, etc.). D'après Festus, *nez* désignerait spécialement la mort donnée sans blessure (pour différencier le mot de *caedēs*) : *neci datus proprie dicitur qui sine vulnere interfectus est, ut ueneno aut fame*, F. 158, 17; *occisus a necato distingui quidam, quod alterum a caedendo atque ictu fieri dicunt, alterum sine ictu*, F. 190, 5. Cette restriction de sens n'apparaît pas dans les textes; cf., par exemple, Enn. ap. Cic., de Or. 3, 58, 218, *mater terribilem minatur uitae cruciatum et necem*, etc. Mais on rapprochera le sens roman « noyer » de *necare*. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens; cf. M. L. 5901.

Dérivés et composés : *neco*, *-ās*, *necaui*, *necaum* (et *necuti*, sans doute d'après *nectus*, cf. *ēnectus*, formé directement sur la racine **nek-*; *ēnectium*, Gloss.) : tuer, mettre à mort. Ancien, usuel. Panroman; le verbe s'y est spécialisé dans le sens de « faire périr par l'eau, noyer », cf. M. L. 5869; B. W. s. u.; sens vers lequel achèvement des emplois comme *ore necaturas accipiemus aquas*, Ov., Tr. I 2, 36; *salsi imbres necant frumenta*, Plin. 31, 52; *aquae flammās necant*, id. 31, 2. L'évolution est achevée dans Sulp. Sev., Hist. 1, *deducti ad torrentem necati sunt*. Cf. Bonnet, Le lat. de Grég. de Tours, p. 286. Tardifs : *necaōtor*,

gault en évoquant sa qualité, **ner-*. Le latin de Rome a gardé que *uir*, d'où il a tiré *uirūus*, alors que le celtique a irl. *ner*, gall. *nerth* « force », suivant la valeur ancienne de **ner-*, cf. gr. ἡνερότης; skr. *nūndrah* signifie « généreux » et *sūntā* « générosité ». *Nerīō* conserve le souvenir de cette valeur indo-européenne. Le mot **ner-* a survécu en osco-ombrien : osq. *niir* « uir, princeps » (avec génitif pluriel *nerum*), omb. *nerf* (accusatif pluriel) « principis, optimates », à côté de *uīro* « uīros »; la différence de sens entre omb. *nerf* « principēs » et *uīro* « uīros » illustre la valeur ancienne des deux mots; le **ner-* représentant de *ner-* a disparu en latin parce qu'il ne pouvait qu'à exprimer une qualité, ce que souligne l'emploi de la dérivation dans *Nerō* et *Neriō*. Le mot **ner-* est bien conservé dans véd. *nar-* (souvent appliqué aux dieux) : accusatif *nāram*, instrumental pluriel *nābhīh*, etc.; av. *nar-* (souvent opposé à « femme »); et, avec préthèse nouvellement développée, dans gr. ἀνήρ, ἀνδρῆς et arm. *ayr*, *ain* (de **anre/ōs*).

L'osco-ombrien **nerro-* « sinister » est généralement rattaché au gr. *νερότος* « inférieur », mais peut s'expliquer, comme un euphémisme, par la racine **ner-* et désigner « la main forte »; cf. ἀριστερά. f

neruus, -I m. : 1° tendon, ligament, nerf; au pluriel *nerui* « muscles, nerfs » : *nerui quos τένοντιας Graeci appellant*, Cels. 8, 1; et aussi « membrum uirile », d'où « force, virilité »; 2° tout objet fait de tendons : corde d'arc, d'instrument de musique; instrument de supplice servant à entraver les criminels (d'abord fait de cordes, puis de chaînes de fer) : *neruum appellamus etiam ferreum uinculum quo pedes uel etiam ceruicis impediuntur*, P. F. 161, 12. Tous ces sens se retrouvent dans gr. νεῦρον et ont pu lui être empruntés, au moins partiellement. Ancien (Loi des XII Tab.), usuel. M. L. 5898.

Dérivés et composés : *neruia*, *-ōrum* n. (sur l'origine, v. Niedermann, N. Jahrb. f. kl. Alt. 29, 235) et *neruiae* f. : cordes d'un instrument de musique; *neris* = gr. νεῦρον et νεῦρα (Sept.); cf. M. L. 5897, *neruium*. Les formes romanes se partagent entre *nerus* et *neruius*, v. B. W. *nerf*; *neruulus*, -I m.; *nerualis* (n. *herba*, Scrib. Larg., « plantain », cf. τὸ πῶλονευρον, τὸ νευροειδέε, Diosc. 4, 16); *neruicus* (Vitr.); *neruiceus* (Vulg.); *neruinus* (Vég.); *neruōsus* (seul classique et usité) : tendineux, plein de nerfs; et vigoureux, musclé; d'où *neruōsē*; *neruōsiās*; *neruōsiōsus* (Gloss.), contamination de *neruicus* et *neruōsus*; *ēneruis* (*-iūs*) et *ēneruō*, *-ās* avec ses dérivés; *inneruis* (= *ἀνευρος*); *subneruō* (tardif) : couper les jarrets, trad. de νευροκοπεῖν. Cf. aussi sans doute *Nerua*, prénom de type populaire (= gr. νεῦρα); *Nerualia* (fabula), titre d'une comédie perdue de Plaute.

Le sens et l'aspect général du mot indiquent un rapprochement avec gr. νεῦρον, νεῦρα et avec av. *snāwar* (v. sous *neō*); le sens explique que le genre « animé » ait été admis. La forme gr. νεῦρο- est ce que l'on attend; mais, si un *u* consonne a été rétabli par quelque analogie, en partie parce que le radical est *snē-*, avec *ē*, il a pu y avoir un **snēwro-* qui, dans la langue populaire, aura été inversé en **nerwo-*; cf. *ālius* en face de *āllōs*, *paruus* en face de *paucus* et celt. **tarwo-* en face de *lat. taurus*. Ces inversions semblent être le fait du vocabulaire « populaire ».

-irix. Sur necātiō et ēnec(ā)tiō, v. Isid., Or. 5, 26, 17. ēnecō (-nicō) : M. L. 2873 (sur ēnecō « noyer », v. Thes. V 2, 563, 12 sqq.) ; interneceō : tuer jusqu'au dernier (conservé dans les dialectes italiens. M. L. 4493) : interneceatis hostibus (Plt.) ; pour le préfixe, cf. intereō, interficiō ; interneceāda (Isid.) ; de là interneceō f. (-cium n.) : massacre ; puis, avec idée de réciprocité développée par inter, « massacre mutuel » ; interneciēs (-ne-) ; interneceiūs ; perneceō (St Aug.) ; perniciēs, -ei f. : meurtrir, massacrer, et simplement « perte, ruine ». De perniciēs : perniciōsus (classique) ; perniciōsis, perniciōbilis (rares et non classiques, cf. ezitiōbilis).

dēnicālis, adjectif usité seulement au pluriel dēnicāles f. (scil. fēriae) ou dēnicālia : Cic., Leg. 2, 55, ... denicales, quae a nece appellatae sunt, quia residentur mortuis, et P. F. 61, 23, denicales feriae colebantur, cum hominis mortui causa familia purgatur. Graeci enim vevov mortuum dicunt. Formation obscure : dérivé de dē nece? Cf. parenālis, lustrālis.

noceō, -ēs, -ui, -itum, -ēre (une forme en -s-, noxiū chez les archaïques, cf. Lex XII Tab. 12 2 a ; ne boā noxiū, Lucil.) : causatif en -eye/o- avec vocalisme o de la racine *nek- dont le sens était d'abord « causer la mort de, préparer la mort à » (de là la construction avec le datif), cf. encore Cic., Caec. 21, 60, arma alia ad legendum, alia ad nocendum ; Luc. 8, 305, uolnera parua nocent (« causent la mort »), et s'est affaibli au point de ne plus être dans la langue courante que « nuire [à] », le sens de « tuer » ayant été réservé entre autres au dénommatif de nez, necāre. Ancien, usuel et classique dans ce sens. Panroman, sauf roumain. M. L. 5938 et B. W. s. u. De nocēs « qui nuit à, coupable » : innocēs « incapable de nuire, innocent » et nocentia (Tert.), reformé sans doute sur innocentia, qui est classique ; nocuus, innocuus, qui se substitue dans la poésie dactylique à l'amétrique innocēs et pénètre dans la prose impériale. M. L. 444 ; celtique : irl. ennac ; nocūus (depuis Phédre).

Tardifs : nocibilis, -bilitās ; nocumentum = βλάδη ; renocēō = ἀναδικῶ (Didasc. Apost.).

noxā : faute, dommage causé ; cf. la formule du férial dans T.-L. 9, 10, 9, ob eam rem noxam nocuerunt ; et Dig. 50, 16, 238, § 3, noxae appellatione omne delictum continetur. Puis, à l'époque impériale, le sens de « faute » ayant été réservé à noxia, noxa a désigné le « coupable », et aussi le « châtement » : cf. Just., Inst. 4, 8, 1, noxa est corpus quod nocuit, i. e. servus ; noxia ipsum maleficium, ueluti furtum, damnum, rapina, iniuria, et Fest. 180, 25, noxia, ut Ser. Sulpicius Rufus ait, damnum significat in XII. Apud poetas autem et oratores ponitur pro culpa ; at noxa peccatum, aut pro peccato poenam.

De noxa dérivent noxius (pour la formation, cf. anxius) « qui fait le mal, coupable », d'où noxia f. (scil. causa), qui s'est confondu avec noxa ; noxia avec le sens de « dommage » est déjà dans la loi des XII Tables, 12, 2 a : si servus furtum faxit noxiamue noxiū, cf. Fest. 180, 25 ; Pline et Térènce emploient noxia, non noxa ; noxālis, -e (terme de droit : n. actiō) ; noxiūōō (Acc.). De noxius : noxiālis (Prud.), noxiētās (Tert.) ; noxiōsus ;

innocius (cf. aussi innox, Isid., Or. 10, 125, et innox refait sur noxa) : qui ne fait pas de mal, innocent ; qui n'éprouve pas de mal ; innoxius ā « à l'épreuve, à l'abri de », cf. Sall., Ca. 39, 2 et 40. Joint par Plante à innocēs, Cap. 665.

Pour obnoxius, v. ce mot.

Le nom radical nez n'a pas de correspondant sûr hors du latin ; gr. νέκεξ « νεκρός (Hés.) est surprenant ; νεκρά « engourdissement léthargique » est dérivé de *nek- ainsi que νέκαξ « monceau de cadavres » et νεκρός « mort » (adjectif). Per-niciēs, inter-niciēs sont des dérivés de thèmes radicaux comme prō-gen-iēs, spec-iēs, etc. Le gr. νέκωξ « mort, cadavre » a un correspondant dans av. nasuš « cadavre » ; cf. lat. nequālia (que, toutefois, certains dérivent de nequam). Lat. ē-necius est à rapprocher de skr. nastāh, av. nastō « péri ». La racine ne fournissait pas de thème thématique ; le présent indo-iranien est skr. nācyati = av. nasyēiti « il périt, il disparaît ». Skr. nācyati « il fait péri » est formé comme lat. nocēō ; cf. v. perse nābaya-. Le causatif nocēō, le substantif de type désidératif noxa et nequālia offrent un affaiblissement de sens qui ne s'observe ni en indo-iranien ni en grec ; mais cf. I. tohk. B naksentr « blâment ». — Si l'on peut admettre une forme *nā- au côté de *nek-ū, on rapproche irl. éc « mort », gall. anglaire (même sens). Cf., enfin, v. isl. Nehalernia « déesse de la mort » et Nagl-far « [bateau] des morts ». Sur obnoxius, v. une réserve sous ce mot.

nī : v. ne, 5°.

*nibulus : vautour (CGL V 570, 2, nibuli id est auti). Sans autre exemple, mais confirmé par le témoignage des langues romanes ; cf. ital. nibbio, v. fr. nièble, etc. M. L. 5904. Comme l'a vu M. Niedermann, Contributions à la crit. et à l'explic. des gloses lat. (Neuchâtel, 1905), p. 32, nibulus, dont existe un doublet nibulus glossē miluus, CGL V 468, 8, est une forme dissimilée de miluus (prononcé milbus) ; cf. nefle en face de mapila et nappe de mappa.

nictiō, -is, -īre : -it canis in odorandis ferarum uentibus, leuiter ganniens... unde ipsa gannitio, F. 184, 3. Mot technique. Un exemple d'Ennius, A. 342. Les gloses ont nicto : latro ; mais nictō est invraisemblable, tous les verbes indiquant un cri étant en -iō. Peut-être y a-t-il là confusion de nictiō et nictō.

nictō, -ās, -āre (nictor, -āris) : cligner des yeux ; gnoter. A pour synonyme rustique cenno ; cf. CGL V 621, 39, nicto est quod rustice dicitur cenno. Fréquemment intensif d'un simple disparu, dont le substantif verbal nictus est encore attesté (Caecil., Labér.) ; cf. cōnuēō nitor. D'après Festus, 182, 30, le verbe se serait employé à l'origine dans le sens de « s'appuyer » : nictor et oculorum et aliorum membrorum nisu saepe aliquando conari, dictum est ab antiquis, ut Lucretius in lib. III (6, 836) : « hic ubi nezari [nizari codd. Lucr.] neque insisteret alis ». Caecilius in Hymnide (72) : « gerris sine dentes iacent, sine nictentur perticis ». Nouus in Macco Copone (47) : « actutum scibus cum in nervo nictare ». Vnde quidam nictationem, quidam nictum, Caecilius in Pugile (193) : « tum inter laudandum humilitudum tremulis palpebris percutere nictu : hic gaudere et mirarier ». Ancien ; non roman.

Dérivé : nictiō (Plin.). Composé : adnictō (Nae-vius). V. cōnuēō. Il est curieux que le slave ait un groupe *nigroti « nictāre », avec m- initial (v. Trautmann, Balt. sl. Wört., p. 174) ; aussi M. Benveniste, BSL 1937, 38, p. 280, dérive-t-il nictō de *mictō, itératif issu d'une racine *meig-.

nictus, ūs m. : v. le précédent.

-nideō : v. renideō.

nidor, -ōris m. : fumet, odeur qui s'échappe d'un objet qui cuit ou qui brûle, grailon. Ancien (Plt.) ; technique. M. L. 5912.

Dérivés tardifs : nidōrosus (Tert.) ; nidōrō (Not. Tir.).

Cf. att. νῖδαξ, hom. νῖδαξ « odeur de graisse brûlée », v. isl. Aniss n. « vapeur de la cuisson ». }

nidulus, -i m. : nid, nichée. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5913.

Dérivés et composés : nidulus, diminutif de tendresse, d'où nidulor, -āris ; nidāmentum (d'un *nidō, non attesté, remplacé par nidulor et nidificō) ; nidificus, -ficium (Apl., d'après aedificium), -ficiō, M. L. 5911 (mais le fr. nicher s'explique mieux par *nidicāre). Cf. aussi M. L. 5910, nidiculāre ; 5908, *nidāle ; 5909, *nidax « niais ».

Mot indo-européen *ni-zdo-, dont le premier terme est le préverbe ni- et le second une forme à vocalisme zéro de la famille de sedeō. Au sens de « nid », on a de même irl. net (irl. mod. nead), v. h. a. nest, et, avec des altérations sans doute voulues, lit. liadas, v. sl. gnědo (neutre) ; le sens général de « lieu où l'on s'établit » apparaît dans arm. nist et skr. nidāh. En tant que préverbe, *ni-, indiquant mouvement de haut en bas, existe en indo-iranien et en arménien ; la racine *sed- y était souvent jointe : skr. ni-sidati « il s'assied », av. nišihāiti, v. perse niy-asādayam « j'ai établi », arm. n-stim « je m'assieds ». De *ni- le slave et le germanique n'ont gardé que des dérivés : v. sl. nict « penché en avant », nizi « en bas », v. h. a. nidax « vers le bas ». }

niger (-grus, Orib. 495, 22), -gra, -grum : noir. S'oppose à albus, candidus. Au sens moral « funèbre, qui évoque une idée de mort ou de malheur » ; s'emploie en parlant du caractère, comme le gr. μέλας ; cf. Cic., Caec. 27 ; Hor., S. 1, 4, 85 (par opposition à candidus). Sur la nuance de sens qui le sépare de ater, v. ce mot. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5917.

Dérivés et composés : nigror m. (poétique) ; nigredō f. (postclassique) ; nigritia (-tiēs) f. (Plin., Cels.), M. L. 5921 ; nigritiōō (Plin.) ; nigraster (Firm.) ; nigellus, d'où nigella « nielle, nigelle » (Gloss.), M. L. 5915 et 5916 ; Nigellio ; nigridius, nigridius (Not. Tir.) ; nigricolor (= μέλιντροπος), et les composés tardifs et artificiels nigri-formis, nigro-gemmus, -rubēns ; les surnoms Nigrinus, Nigrina ; nigro, -ās : noircir (transitif et absolu) ; nigreō ; nigrescō, -is, M. L. 5919 ; nigricō, M. L. 5920 ; nigritiōō, -ās ; nigri-faciō, -fāō (tardifs) ; dē-nigro, -ās (intensif) ; cf. gr. ἀπομαλῶω ; sens propre et figuré : d. honorem famamque, Firmicus, Firmicus, Math. 5, 10 (In) ; dēnigrescō et innigro, innigrescō (tardifs) ; internigrans (Stace) ; per-, sub-niger.

Étymologie inconnue. Du reste, il n'y a pas d'adjectif indo-européen commun attesté pour « noir ».

nihil (nīl), nihilum : v. hilum. M. L. 5922 a.

nimbus, -i m. : nuage chargé de pluie ; pluie ; puis « nuage, nuée » en général, et spécialement « nuage doré qui enveloppe les dieux, nimbe, auréole » : proprie nimbus est qui deorum uel interantium capta quasi clara nebula ambire fingitur, Serv., Ae. 3, 585. Au sens figuré « pluie » (de traits, tombant dru comme la pluie, puis s'est dit de toute espèce d'objets), n. ielōrum, pedatum, etc. Ancien, surtout poétique. Conservé en italien. M. L. 5924. Irl. nimh.

Dérivés et composés : nimbōsus ; nimbātus (Plt.) ; nimbiifer, -uomus.

V. nebula et nūbēs.

nīmīrum : v. nī et mīrus.

nīmīs adv. : très, trop. D'abord employé avec la valeur d'un superlatif, sens encore usuel chez les auteurs archaïques et dans la langue familière ; cf. Plt., Mo. 511, nīmīs quam formido ; Enn. ap. Cic., Fin. 2, 13, 41, nīmium boni est cui nil est [in diem] mali, où nīmium boni traduit νεῖκος δὲλιώτατος d'Eurip., Hec. 2 ; hominem nīmium lepidum et nimia pulchritudine, Plt., Mi. 998 ; de même, nīmīō devant un comparatif à encore le sens de multō comme nīmīs, nīmium (ce dernier rare à l'époque classique) = multum dans nīmīs quam, nīmium quantum. Nīmīs s'est ensuite spécialisé dans le sens de « trop » (comme gr. ἄρα, ἄλλω), qui est le plus fréquent, souvent avec une négation nōn, haud nīmīs. Ancien, usuel ; toutefois, à basse époque, dans la langue populaire, repaît le sens de « beaucoup, très » ; cf., par exemple, Vulg., Ezéch. 37, 10, exercitus nīmīs grandis ualde (= πολλή σφόδρα). Conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 5925, mais a subi la concurrence d'une forme nouvelle *troppus. M. L. 8938 ; B. W. sous trop. Composé : praenimīs (Gell.).

Dérivés : nīmīus ; d'où nīmium n. : excès (opposé à parum) ; nīmīētās (époque impériale), cf. satiētās ; adv. nīmīē (tardif) ; nīmīopere (Cic.), cf. magnopere ; praenimīs, -mīum (Gell., Charis.).

L'hypothèse d'un *ne-mis > nīmīs, avec le sens de « pas plus petit », cf. le groupe de minus (osq. mins), est aventureuse. On n'en a, du reste, pas de meilleure.

ninguis ; ninguit : v. nix.

ningulus : « nullus », dans Fest. 184, 17, qui cite des exemples d'Ennius (A. 130) et du devin Marcius (2). Formation analogique d'après singulus ; non attestée en dehors de ces deux exemples.

*ninnium? : mot de forme et de sens incertains (les manuscrits palatins ont nīmium) qu'on lit dans l'Am-brosianus de Plaute, Poe. 371. Rappelle par l'aspect certains mots enfantins du type grec νῖνιον « poupée », etc., dont le sens, du reste, ne convient pas au passage de Plaute. V. Walde-Hofmann, Lat. Etym. Wört., s. u. }

nisi (nisei, SC Bac. ; nise, Lex Rubria ; nesi (?), Festus 164, 1) : particule de sens conditionnel composée de nē + sī abrégé par l'effet de la loi des mots iambiques, « non pas si ; à moins que... ne ; sauf le cas

où »; et par suite « si... ne... pas », cf. gr. *ἢ μὴ, ἔδν μὴ*. *Ni-*, toujours scandé bref dans Plaute, cf. Lindsay, *Early lat. verse* 208, ne peut résulter d'un abrégement de *nī* malgré l'osque *nei suae* « nī si », à moins d'admettre un abrégement proclitique, comme dans *siquidem*. Dans l'usage familier, la valeur de *-si* dans *nisi* s'est oblitérée et *nisi* n'a plus qu'un sens restrictif et équivaut à « seulement, sauf, sinon »; de là l'emploi de *nōn nisi* « non pas... si ce n'est » qu'on trouve accompagnant un ablatif absolu, de *nisi ut, nisi quod, nisi quia*; ou de *nisi* après *nihil, nihil aliud, nōn aliter*, où il joue le rôle de *quam*, et même quelquefois sans qu'une négation soit précédemment exprimée, e. g. Sall., *lug. 75, 3*. La condition s'est alors exprimée par un *sī* surajouté : *nisi sī* (fréquent dans Plaute, par exemple Am. 825, Cap. 530, Cu. 51, etc.). Le même fait s'est produit pour *quasi* renforcé en *quasi sī* et, en grec, pour *ἢ μὴ* et. Inversement, comme on l'a vu, *nī* a pris le sens de *nisi*. *Etsi, etiamsi* sont, au contraire, restés inchangés. Ancien, usuel. Non roman.

nītēla (*nītēlla*), -**ae** f. : lérot; écureuil; mulot (Plin., Mart.). M. L. 5927.

Dérivé : *nītēdula* : même sens (Cic.). La forme *nītēl(i)tinus*, dans Pline 16, 177, doit sans doute se lire *utellinus* « jaune d'œuf » (André).

Cf. *mustēla*. — *Nītēdula* rappelle pour la forme *fiēdula*.

nītēō, -ēs, -uī, -ōre : briller, être luisant, éclatant. Se dit souvent de l'éclat de la santé, de la propreté, de l'embonpoint, de l'aspect riant ou plaisant d'un corps ou d'un objet, maison, paysage, etc. Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *nītor, -ōris* m. : brillant, éclat (sens physique et moral); conservé en campidanie, M. L. 5930; *nītēla* (Apul., cf. *canēla*); *nītēdus*, M. L. 5929; B. W. sous *net*; *nītēdūtās* (Acc.); *nītēdiusculus* (Plt.); *nītēdulus* (Sulp. Sév.); *nītēdō, -ās* (remplacé dans les langues romanes par **nītēdiāre*, M. L. 5928), qui a déjà le sens de « nettoyer » dans Enn. ap. Non. 144, 12, *eunt ad fontem, nītēdant corpora*; *nītēscō, -is* (déjà dans Enn.); *ēnītēscō*, d'où *ēnītēō*; *interper-, praec-, re-nītēō* (tardif); *nītēfaciō* (Gell.).

Irl. *niam* « éclat » ferait penser à une racine **nei-* « briller » qu'on retrouve peut-être dans *renīdēō* (avec un morphème de présent *d* ou *dh*); *nītēō* serait bâti sur un adjectif **nītos*, comme *fateor*; sur le groupe en celtique, cf. Vendryes, *Rev. celt.*, 46, 245-267. Hypothèse incertaine.

nītor (ancien *gnītor*; la gutturale initiale est conservée dans P. F. 85, 21, *gnītor et gnīzus a gen[er]ibus prisci dixerunt*), -**eris, nītus**, puis **nīsus**, **sum, nīti** : s'appuyer sur (sens physique et moral); *nītēō* serait bâti sur un adjectif **nītos*, comme *fateor*; sur le groupe en celtique, cf. Vendryes, *Rev. celt.*, 46, 245-267. Hypothèse incertaine.

nītor (ancien *gnītor*; la gutturale initiale est conservée dans P. F. 85, 21, *gnītor et gnīzus a gen[er]ibus prisci dixerunt*), -**eris, nītus**, puis **nīsus**, **sum, nīti** : s'appuyer sur (sens physique et moral); *nītēō* serait bâti sur un adjectif **nītos*, comme *fateor*; sur le groupe en celtique, cf. Vendryes, *Rev. celt.*, 46, 245-267. Hypothèse incertaine.

nītor (ancien *gnītor*; la gutturale initiale est conservée dans P. F. 85, 21, *gnītor et gnīzus a gen[er]ibus prisci dixerunt*), -**eris, nītus**, puis **nīsus**, **sum, nīti** : s'appuyer sur (sens physique et moral); *nītēō* serait bâti sur un adjectif **nītos*, comme *fateor*; sur le groupe en celtique, cf. Vendryes, *Rev. celt.*, 46, 245-267. Hypothèse incertaine.

résulte de ce que le sentiment de l'existence de la gutturale ancienne a disparu.

Dérivés et composés : *nīzus, -ūs* m. : travail de l'accouchement, le sens de « appui, effort » s'exprime plutôt par *nīsus*; *ēnītor, ēnītus* : accoucher, enfanter; *nīzurīō, -is*, glosé *πρωτοκεῶ* (Gl. Philox.) en dehors du sens plus large que lui donne Nigidius ap. Non. 144, 19, *-it qui nīti uolt et in conatu saepius aliqua re perperit*. Ancien, usuel et classique. Non roman. Sur *nīza* « coccymela », v. Isid., Or. 17, 7, 10. *nīzor, -ōris* (poétique, Lucr., Vg.), intensif de *nītor*; *ad-, cō-* (v. *cōnor*), *-ē, -in-, ob-, re-* (langue impériale = *resistō, aduersor*), *sub-nītor*; *praenīsus* (Gl.).

nītrum, -i n. : nitre. Emprunt latinisé au gr. *νίτρον*, lui-même emprunté à l'égyptien. Dérivés latins : *nītrāria* f.; *nītrātus, nītreus, nītrōsus*.

nīx (*nīuis*, Orib.), **nīuis** (f) f. : neige. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5936.

nīuit (i) : ap. Pac., Paul. 4 (Non. 507, 29), *sagūtia nīuit, plumbo et saxis grandinat* « il neige ». Fréquentatif : *nīuitor* : *χνιττομα* (Gl.). Remplacé dans les langues romanes par **niūare*, M. L. 5930 b, et **niūicare* (-gā-), M. L. 5934; B. W. *neiger*.

Dérivés et composés : *nīuālis* : de neige; *niūarius*, usité surtout dans *niūarium cōlum, niūarius saccus* « filtre à neige »; M. L. 5934, *niūaria*; *niūātus* : *a aqua*; *niueus*, cf. M. L. 8386, *subniueus*; *niūōsus* : neigeux, M. L. 5935; *niūescō, -is* (tardif) : devenir blanc de neige; *niūifer* (Salu., G. D. 6, 2).

À côté de *nīx, nīuit* existent des formes à infixe nasal : *ninguit* (cf. omb. *nīnūtu* « nīnguitō »), *nīnzū*, qui a supplanté *nīuit* et a subsisté dans certains dialectes romans, M. L. 5926; *ninguis, -is* I. (Lucil., Lucr.); *nīnguidus*; *ningor* (Apul.); chute de neige.

Une trace du thème racine de *nīx*, nom d'action féminin, se retrouve dans l'accusatif *νίπα* chez Hésiode (à côté de hom. *νίπεας* « neige », *νίπεας* « neigeux »; le grec ayant pour la « neige » d'ordinaire *χνίω* répondant à arm. *jiwn*), cf. sans doute gall. *nyf* « neige » (v. J. Loth, *Mél. L. Havet*, p. 237), tandis qu'il y a un thème en -o- masculin dans deux groupes voisins : got. *snaiwās*, lit. *sniēgas*, v. pruss. *snaygis*, v. sl. *snēgū*.

Le type thématique de présent v. lat. *nīuit* se retrouve exactement dans av. *snaēzāiti* « il neige » (mais le nom iranien de la « neige », av. *safra-*, est isolé), gr. *νίπεα*, v. h. a. *snīwū*, lit. orient. *sniēga*; il représente sans doute un ancien athématique, car l'irlandais a le vocalisme radical zéro dans *snigid* « il neige » (et « il pleut »).

La forme à infixe nasal *ninguit* ne se retrouve que dans un groupe où, comme en latin, ce type s'est particulièrement développé, en balteque : lit. *sniēga* « il neige », inf. *sniēgti*.

nīza, -ae f. : *coccymela* quam Latini ob colorem prunum uocant, alii a multitudine enizi fructus nizam appellant, Isid. 17, 7, 10. Sans doute corruption tardive et populaire de *myxa*, v. Sofer, p. 100. Passé en arabe marocain : *nīs* « abricot ». V. André, *Lex.*, s. u.

nō, nās, nāul, nāre : nager, flotter (sens physique et moral). Attesté depuis Ennius. — *Nō*, en raison de son caractère monosyllabique, a tendu à être remplacé

par *nāare* bâti sur un adjectif **nāto-s* (cf. *fateor*) et confondu avec les fréquentatifs par les Latins, d'où la définition : *natare* : *saepius nare, ut dictitare, factitare*, F. 168, 2. *Nāare* apparaît dès Ennius et devient de plus en plus fréquent sous l'Empire. Lucrèce dit *nant oculi*, les écrivains qui le suivent *natant oculi* (e. g. Ov., F. 6, 673; Quint. 4, 3, 76). *Nāare* seul est représenté dans les langues romanes (avec une variante obscure **notāre*). M. L. 5846; B. W. *nager*.

De *nāare* dérivent : *natātor* (M. L. 5847); *-tiō, -itilis, -iticius, -itōrius*, d'où *natātorium* n. et *natātoria* f. « emplacement pour nager »; *innātoria* « piscine » (Ital.) doit provenir d'une haplogogie; *natātura* (Gloss.); *natātus, -ūs* (poétique, époque impériale); *natābulum; natābills; natābundus*. De *nāre* il ne semble pas qu'il y ait de dérivés, en dehors d'un adjectif composé *innābills*, f. λ. dans Ov., M. 1, 46, de caractère artificiel (= *ἐπιλευστοι*). Du reste, *innātabills* était exclu de l'hexamètre dactylique.

Par contre, *nō* et *nāō* ont fourni, chacun, des composés à l'aide des préverbes ordinaires : *ad-, ē-, in-, re-, super-, trāns-* (*trā-nō*); *ab-, ad-, dē-* (Hor., C. 3, 7, 28 = *κατανήχομαι*), *-ē-, in-* (M. L. 4443), *praec-, sub-, super-, super-ē-, trāns-* (*trā-nāō*); *inēnatābills* (Tert.).

Le présent indo-européen, de type athématique, est conservé dans véd. *sn̄dī* « il se baigne »; à ce présent ont tendu à se substituer des dérivés divers : *sn̄yate* en sanskrit classique, av. *snayēte* « il se lave » (et un causatif *sn̄ādayon* « qu'ils lavent »), gr. *νίχω* (qui doit être un ancien **vāχō*) « je nage », tokh. *nāskem* « ils baignent »; le latin a aussi un verbe de type dérivé [*nō, nās*]. — Le sens du verbe latin est « nager »; ce sens se retrouve dans irl. *snám* « fait de nager », gall. *naaf*, comme dans gr. *νίχω*. — On traduit omb. *sna t̄a*, *asnata* par *ūmecta, nōn ūmecta*. — Au second terme d'un composé, le védique a *gh̄rta-snd* « plongé dans le gh̄rta ».

nōbills : v. *nōscō*.

nōcēō : v. *nez*.

nōcūta : v. *noz*.

nōdus, -i m. : nœud; et toute saillie en forme de nœud : nœud d'un arbre, bourgeon, nodosité, renflement, chignon; nœud formé par une articulation (*κνώδος*); partie dure (d'un métal, d'une pierre, etc.); nœud qui retient chaque maille dans un filet; par suite, point d'intersection du Zodiaque et de l'Équateur. S'emploie aussi au sens moral, soit le sens de « nœud[s], liens » (n. *amicitiarum, religionis*), soit dans celui de « complication, difficulté qui arrête » : *incideramus in difficilem nodum*, Cael. ap. Cic., *Fam.* 8, 11, 1. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5948.

Dérivés et composés : *nōdō, -ās*, M. L. 5942; *nōdōsus*, M. L. 5946; *nōdōsītās* (S^t Aug.); *nōdābills* et *inēnōdābills* (déjà dans Acc.); *nōdāmen* (bas latin); *Nōdōtus* (-ūtus?), nom d'une divinité rustique citée par S^t Aug., *Ciu. D.* 4, 8, *praefecerunt ergo... geniculis nodisque culmorum deum Nodotum (-dutum)*; aussi *Nōdūtus, Nōduterēnsis*, Arn. 4, 7; *nōdulul*, M. L. 5947; cf. aussi M. L. 5943, *nōdēllus* (bret. arm. *nozellen?*), emprunt savant ou récent), Gl.; 5944, *nōdicāre*, et

482, **annōdicāre*; 483, **annōdulāre*; 5945, **nōdiculus*. *abnōdō* : enlever les nœuds des arbres (Col.); *ēnōdō*; *ēnōdis, -e*; *innōdō* (bas latin, M. L. 4445); *internōdium*; *renōdō* (Hor., *Epod.* 11, 28 = *ἀναδέω*); *renōdis*; *obnōdō* (Script. rust.).

centenōdia (plante) « aux cent nœuds » (Marcel.). V. *nectō*.

***noegeum, -i** n. : *quidam amiculī genus praetextum purpura; quidam candidum ac perlucidum... ut Liuius in Odyssia* (21) : « simul ac lacrimas de ore noegeo detestit » i. e. *candido*, F. 182, 18. Cf. CGL V 33, 27, *noegeum, nigrum pallium tenue*. Sans explication.

nōla, -ae f. ? : clochette. Avien., *Fab.* 7, 8, *iusserot (canem) in rabido gutture ferre nōlam*. Leçon douteuse; certains lisent *notam*; toutefois, cf., pour la quantité, *Nōlānus* dans Prud., *sc̄tēp.* 11, 208, et, pour le sens, *campāna*.

nōla, -ae : épithète appliquée à Clodia, tirée de *nōlō* « je ne veux pas », équivoquant avec *Nōla*, nom d'une ville de Campanie : *in triclinio Coam* (cf. *coeō, coitus*), *in cubiculo Nolam*, Cael. ap. Quint. 8, 6, 53.

nōlō : v. *uolō*.

nōmen, -inis n. : 1^o nom donné à une personne ou à une chose : n. *proprium, commūne*; n. *Latinum* (dans *socii nominis Latini*, cf. en ombrien *Turskum, Naharkum* numem, *Iapuzkum* numem, T. Eug. 1 b, 17). Distingué de *uerbum* par les grammairiens (comme *ἄνομα* de *ἔρημα*) : *in nōmine* « au nom de », *nōmen Domini* périphrase de la langue de l'Église équivalant à *dominus*; 2^o renom; 3^o en droit « nom d'un accusé » : *nōmen dēferre, accipere*; « nom d'un débiteur », d'où « titre de créance » : *tituli debitorum nomina dicuntur praesertim in iis debitis, in quibus hominum nomina scripta sunt, quibus pecuniae accommodatae sunt*, Asc. ap. Cic., *Verr.* 2, 1, 10, § 28. En tant que le nom s'oppose à la chose (cf. gr. *ἄνομα* et *ἔργον*), *nōmen* peut désigner « un vain nom », d'où *nōmine, sub nōmine* « sous le prétexte de ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5949.

Composés : *agnōmen, cognōmen, praenōmen* : les deux derniers sont seuls usités; *agnōmen* semble une création des grammairiens faite en vue de distinguer (*agnōscere*) les surnoms individuels des surnoms communs à tous les descendants d'une gens; cf. Diom., *GLK I* 312, 3, *proprium nominum quattuor sunt species : praenomen, nomen, cognomen, agnomen : praenomen est quod nominibus gentilicis praepositur, ut Marcus, Puplius; nomen proprium est gentilicium, i. e., quod originem gentis uel familiae declarat, ut Porcius, Cornelius; cognomen est quod uniuscuiusque proprium est et nominibus gentilicis subiungitur, ut Cato, Scipio; agnomen uero est quod extrinsecus cognominibus adici solet, ex aliqua ratione uel uirtute quaesitum, ut Africanus, Numantinus, et similia*. Il n'y a pas dans *nōmen* de g initial étymologique; *agnōmen, cognōmen*, et plus tard *agnōmentum, cognōmentum*, sont des formes analogiques faites sur le modèle *nōscō/agnōscō, cōgnōscō* (cf. Isid., *Or.* 1, 6, 4, *cognōmentum uolgo dictum eo quod nomini cognitionis causa superadicitur, siue quod cum nomine est*), dont *nōmen* était originellement indépendant (il est peu vraisemblable de supposer que *cognōmen* n'est pas appa-

renté à *nōmen* et doit être rattaché à *cognōscere*, représentant *co-gnōmen* « signe de reconnaissance », avec un *-gnōmen* équivalant à *γνώμη*. Mais, à l'époque historique, les Latins ne séparaient pas *nōscō* de *nōmen* (cf. P. F. 179, 13, *nomen dictum quasi nouūmen, quod notitiam faciū*) et Plaute emploie *ignōbilis* au sens de « homme sans nom » (et non « inconnu »), Amp. 440, *ubi ego Sosia nolim esse, tu esto sane Sosia*; *quando sum, uapulabis nisi hinc abis, ignobilis*. A basse époque, on trouve confondus *adnōmīnō* et *agnōmīnō* pour traduire *ἐπ-* et *προσπ-* ονομαζέω. Il y a eu là une étymologie populaire toute naturelle.

Autres dérivés et composés : *nōminālis*; *nōminālia* n. pl. : « jour où l'enfant recevait son nom »; *nōmināliūter*; *nōminōsus* = *glōriōsus* (Gl.); *nōminārīū* « qui savent lire les noms » (par opposition aux *syllabārīū*).

nōminō, -ās : nommer (*ὀνομαζέω, ὀνομαίνω*), panroman, M. L. 5950, et ses dérivés *nōminātūm, nōminātīō*, -tor, -tōrius, -tus, -ūs; *nōminātīus* (terme de grammaire n. *cāsus* = ἡ ὀνομαστικὴ [πρῶτος]; *nōminīō*, -ās (Lucr., pour éviter le tréquisse formé par les formes de *nōmīnō*); *innōminābilis* (Apuł., Tert.); *nōminātus* « célèbre » (Tert., d'après *ὀνομαστός*); *innōminātus* (Don.) = *ἀνονόμαστος*; *nōminōsus*; *fāmōsus* (Gl.); *innōminis* (Ps.-Ap.).

nōmenclātōr : esclave chargé d'appeler les noms des clients; *nōmenclātīō*, -clātūra. Cf. *calāre*; *adnōminatīō* = *παρονομασία*; *agnōmentum* (Apuł.) = *agnōmen*; *cognōmīnō*, *ἐπινομαζέω*; *cognōmentum*, -minātīō, etc.; *cognōmīnis* : qui a le même nom (= *ὁμώνυμος*), M. L. 2030 a.

dēnōmīnō (Rhet. Her.) : désigner par un nom, dénommer (= *κατονομαζέω*); *dēnōmīnātīō* (= *κατονομασία, παρονομία, παρονομασία*); *dēnōmīnātīus* (terme de grammaire) : dérivé; *prōnōmīnō* : donner un prénom, nommer en première ligne (bas latin).

prōnōmen : terme de grammaire « pronom », d'après gr. *πρῶτονος*; *prōnōminālis*, -nātīus; *prōnōmīnō*; *prōnōmīnātīō* : figure de rhétorique par laquelle on remplace un nom propre par une épithète, périphrase (traduction de gr. *ἐπὶνομασία*).

supernōmīnō (= *ἐπινομαζέω*) (Tert.). *ignōmīnia* : v. ce mot. — V. aussi *nūncupō*.

Le mot se retrouve exactement en indo-iranien (skr. *nāma* (inst. sing. *nāmnā* « par le nom », av. *nāma*; de même ombr. *nome*, abl. *nomne*. Même d. dans v. fris. *nōmia* « nommer » et sans doute aussi dans arm. *anun* (gén. *anuan*), avec prothèse. Formes à vocalisme *o* dans gr. *ὄνομα* (avec prothèse, d'où *ὀνομαίνω* « je nomme »), got. *namo* (pluriel *namna*); le mot est masculin en germanique occidental : v. h. a. *namo*, etc.). Le hittite *lāman* (gén. *lāmnas*) « nom », avec une dissimilation. Formes à vocalisme zéro, irł. *aínm*, gall. *enw* et sl. **jmě* (v. sl. *imě*, v. tch. *jmě* (gén. *jmene*)). L'e de v. pruss. *emmens*, etc., est surprenant.

nōn : ne... pas, non. Renforcement de la négation *nē* par l'addition du neutre de *ūnus*, ancien *oīnos*, d'où **nē oīnos*, encore reconnaissable dans les formes anciennes *noenum, noenu*; cf., entre autres, Non. 143, 31 qqq. La formation de *nōn* est exactement comparable à celle de *nullum*, ancien **ne oīnolom*, ou de *nihil*, ancien **ne hīlum*; la chute de *-um* est la même que dans

ce dernier et s'explique par la même raison. Pour le passage de *oe* à *ō* entre deux *n*, cf. *nōsus* de **nouos*. *Nōn* est surtout la négation du mode de la réalité, dicatif, et de la proposition principale; on la rencontre aussi devant le subjonctif à valeur conditionnelle. Son emploi dans les phrases prohibitives est enseigné comme incorrect; cf. Quint. 1, 5, 50, *qui tamen dicat pro illis ne feceris* : « non feceris », *in idem incidat pro illis quia alterum negandi est, alterum utandi*. Toutefois, les poètes ne l'évitent pas (cf. Catul. 66, 80, *non prius audite*). A l'époque impériale, *nōn* tend à se substituer à *nē* : *dummodo nōn* (Ov.), *dum nōn* (Plin. le J.), etc. *Nōn* + *ne* forme une particule interrogative qui sur pose une réponse affirmative. *Nōn* se place devant certains mots négatifs : *nōn-nihil* « pas rien », *nōn-namquam* « pas jamais », *nōn-nēmō*, *nōn-nullus* « pas personne » (*nōnnūllū*), litotes pour « une certaine quantité, quelquefois, quelques-uns ». *Nēmō nōn* (cf. *oōdēs oōdō*) au contraire, signifie « il n'y a personne qui ne... » tout le monde ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5951. Sur *nōne*, v. *-ne*.

V. *ne*.

nōnae, etc. : v. *noem*.

***noneolae** : *uocantur papillae, quae ex faucibus caprarum dependunt* (-dent), P. F. 179, 15. Inexpliqué.

nonnus, -i m.; **nonna**, -ae f. (latin ecclésiastique) moine, nonne. — Figure aussi dans les inscriptions de basse époque avec le sens de « nourricier, nourrice ». Sans doute mot enfantin, qui rappelle gr. *νήνοσ*, *νήνοσ*, *νήνα* « oncle » et « tante », etc. Cf. M. L. 5817, *nanna, nīnna, nonna*. Germanique : v. h. a. *nunna*, ags. *nunna*. Forme avec dissimilation : *monnula*, CIL VI 27009.

norma, -ae f. : équerre; cf. Vit. 7, 3, *anguli ad normam respondent*. Terme technique, employé aussi par image au sens moral de « règle, ligne de conduite ». Souvent joint à *rēgula*. Classique. Non roman.

Dérivés et composés : *normālis* « d'équerre »; *normātus*, d'où *normō*, -ās; et *renormātus*; *normātīō*; *normātūra*; *normula* f., tous termes techniques; *abnormis* (Hor.); *abnormitās* (Gloss.); *adnormō* = *ἰσθῆμι* (Charis.); *ēnormis* (latin impérial) « irrégulier » et surtout « énorme » (cf. *immēsus*, *immodicus*); *ēnormitās* et *inēnormis* (Apuł.); *dēnormō* (Hor., S. 2, 6, 9); *dēnormis*, -mātīō, -mātūra.

Sans doute emprunt à l'accusatif de *γνώμων* : *γνώμων*, par un intermédiaire étrusque (cf. *fōrma, grūma*).

nōs nom. acc., *nostrum, nostri* gén. (*nostrōrum, nostrārūm*); *nōbis* dat.-abl. : pronom personnel de la 1^{re} personne du pluriel, « nous ». Peut-être renforcé de *-met*. S'emploie emphatiquement avec la valeur de *ego*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5960.

Dérivés : *nōster*, également ancien et panroman, M. L. 5961; *nostrās* « de notre pays » (ne semble plus attesté après Pline); *nōstrāim* « à notre manière » (Sisenna; cf. *uātīm* dans Plt.). — Une forme avec préfixe, *enos*, existe peut-être dans la formule initiale du Carmen Fr. Arual : *enos Lasēs iuuate*, mais le texte est obscur. La brève de *nōster* est confirmée par le passage de *uoster* à *uester*.

Nōs représente une ancienne forme de cas régime;

cf. la forme atone skr. *naḥ*, av. *nō* qui servait d'accusatif-génitif-datif. L'*ō* de *nōs* peut résulter d'un allongement qui, en latin, est normal dans les monosyllabes autonomes; l'*ō* de *nōster* indique une ancienne brève. Pour expliquer l'*ō*, il n'est donc pas nécessaire de rapprocher les accusatifs gât. *nāc* (en face de *no*, datif-génitif), alb. *ne*, v. sl. *ny* (où, du reste, y peut représenter une forme à désinence d'accusatif pluriel; cf. v. pruss. *nōmams*, où la désinence s'est introduite). Cette forme de cas régime a remplacé l'ancien nominatif appartenant à d'autres racines, du type de skr. *vay-dm*, got. *weis*, hitt. *oēs* « nous », ou du type de lit. *mēs*, arm. *mek* « nous ». Cf. l'histoire de *uōs*, qui a pu servir de modèle. De même, en celtique, les formes irł. *ni* (*sni*), gall. *ni*, qui ne peuvent s'expliquer que par un vocalisme *e*, servent pour le sujet et pour le régime. — Le germanique a un vocalisme zéro : got. *uns* (accusatif-génitif-datif), d'accord avec hitt. *anz-as*.

Le datif-ablatif *nōbis* est formé comme v. sl. *namū* (datif), *namī* (instrumental).

L'adjectif dérivé *noster* est obtenu au moyen du suffixe marquant opposition de deux notions; ce ne peut être qu'une forme nouvelle, comme gr. *ἡμέτερος*. Ailleurs, le suffixe a la forme *-ro- simplement : irł. *arn*, got. *unsar*, v. isl. *vǫrr*, arm. *mer*, toutes formes indépendantes les uns des autres. L'indo-iranien a un suffixe tout autre : skr. *asmākaḥ*, etc. C'est avec le possessif ainsi formé qu'a été obtenue l'expression du génitif qui n'avait pas de forme propre en indo-européen, non plus que le datif ou l'instrumental.

nōscō (ancien *gnōscō*, attesté par les grammairiens et les inscriptions; *gnoscier* = *nōsci*, SC Bac.; *gnotu*, *cognitu*, P. F. 85, 22; cf. aussi *gnōbilis* et les composés *a-gnōscō*, *co-gnōscō*), -is, *nōui*, *nōtum*, *nōscere*. Un particule à voyelle brève figure dans les composés : *a-gnitus*, *co-gnitus*, *incognitū* (quant à *nota*, v. ce mot). Inchoatif, *nōscō* signifie proprement à l'inflectum « je commence à connaître, j'apprends à connaître, je prends connaissance »; ainsi dans le SC Bac. : *eam figier iou-beatis ubi faculmed gnoscier potisū* « faites-la afficher là où il soit le plus facile d'en prendre connaissance »; le sens de « je connais » est réservé au parfait *nōuī* : *si ego hos bene noui*, Cic., Rosc. Am. 20, 57. Les temps de l'inflectum s'emploient aussi dans la langue familière avec le sens de « reconnaître » (*agnōscō*) : *potesne*, *ex his ut proprium quid noscere?*, Hor., S. 2, 7, 89. Le particule *nōtus* a le sens de « connu » et aussi de « qui connaît » : *noui*, *notis praedicas*, Plt., Ps. 996; le pluriel *nōi*, -ōrum désigne les « connaissances », « les amis ». Ancien, classique, usuel. Non roman (cf. *cōgnōscō*).

Dérivés en *nōsc-* : *nōscūtō*, -ās : chercher à reconnaître, examiner; et « reconnaître » (Plt.); *nōscitābundus* (Gell.); *nōscentia*, -ae f. (Symm.); *nōscibilis* (Tert.).

Dérivés en *nō-* : *nōbilis* (*gnōbilis*, cf. Fest. 182, 12 : *nobilem antiqui pro noto ponebant et quidem per g litteram*, ut Plautus in *Pseudolo* (964) : *peregrina facies uidetur hominis atque ignobilis... Accius in *Diomede* (283) : *ergo me Argos cogniferam, nam hic sum gnobilis*. *Livius* in *† Virgo* † (3) † *ornamentu incendant † nobilii ignobiles*); *nō*; puis, avec restriction dans le sens laudatif (cf. *clārus, inclutus*), « célèbre, illustre »; le*

sens péjoratif est rare. En particulier, « de noble origine », d'où *nōbilēs*; *nōbilitās*; *nōbilitās*, -ās et *innōbilitātus* (Lamp.); *ignōbilis* : inconnu (v. *nōmen*), obscur, de basse origine; *ignōbilitās*; *praenōbilis*. Cf. aussi M. L. 5937, **nobilius*. Il n'y a pas de substantif *(*gnōmen*), *(*gnōmentum*), sans doute pour éviter la confusion avec *nōmen*; sur *cognōmen*, *agnōmen* (-*mentum*), v. *nōmen*; *nōtiō*, -ōnis f. : acte de prendre connaissance, examen (sens général et technique du droit : *notiones animaduersionesque censoriae*, Cic., Off. 3, 31, 111; *notioni XV uirum is liber subiciitur*, Tac., A. 6, 12, 3); dans la langue philosophique, « notion » : *notionem appello quod Graeci tum ἔνοιαν, tum πρόληψιν dicunt*, Cic., Top. 7, 31. Cf. *praenōtiō* même sens.

nōtiūta, -ae et *nōtiūtes*, -ei f. : « célébrité, fait d'être connu ou de connaître » (cf. les deux sens, actif et passif, de *nōtus*) « connaissance », « notion » (doublet de *nōtiō*); *nōtiūus*, -a, -um (Not. Tir.).

nōtiēscō, -is (poétique et époque impériale) : devenir connu; *ē*, *in-nōtiēscō*, même sens; *pernōtiēscō* (Tac., Quint.) : impersonnel.

nōtiēscō, -ās : faire connaître, notifier (archaïque, rare); -*ficus*; *nōtiēfaciō*.

ignōtus « inconnu » et « ignorant » (cf. *nōtus*, *ignārus* et *ἄγνωστος*); *nōtor*, -ōris m. (époque impériale); *nōtōrius*, d'où *nōtoria* f. : lettre d'avis, notice, avis; *nōtōrium* : accusation.

Composés de *nōscō* : *agnōscō* : reconnaître (dans tous les sens du verbe français); *agnitū* et (bas latin) *agnitor*, *agnitōnālis*; *agnoscentia*, -cibilis; *adagnōscō* (Sén.); *cognōscō* : même sens, en général, que *nōscō*, *agnōscō*, avec indication de l'aspect « déterminé », au moins dans la langue ancienne; cf., par exemple, Tér., Ph. 265, *unum cognorīs* (var. *cum norīs*) *omnis norīs* « est-on parvenu à en connaître un, on les connaît (aspect indéterminé) tous ». Souvent joint à un verbe contenant aussi le préfixe *com-* : Acc., Trag. 437 : *constitit, cognouit, sensū, collocat se in locum celsum*; Plt., Am. 441, *contemplo, cognosco*; Asin. 879, *conspicio, cognosco*. Dans la langue du droit : *cognōscere dē* « connaître de », ou *cognōscere*, absolument « faire une enquête ». Joint à *ignōscere*, Ter. Eu., Prol. 42; Hec., Prol. 3, 8. Par euphémisme « avoir des relations sexuelles » (cf. *γυνώσκειν*). A remplacé *nōscō* dans les langues romanes; cf. M. L. 2031 et 2030, *cognitūs*.

cognitū (usuel, classique) : connaissance (sens abstrait et concret; sens juridique). Équivalent à *nōtiō*, traduit κατὰ λέξ; *cognitōnālis* (*sententia*) (Cod. Just.); *cognitōnālīter* (id.); *cognitor* : surtout terme de droit : — *est, qui litem alterius suscepti coram ab eo, cui datus est, P. F. 49, 29*; par suite « défenseur », « juge », « témoin d'identité »; *cognitōrius* (Gaius) : relatif à l'avocat; *cognitūra* : terme de droit public « charge d'un agent du fisc »; *cognitūs*, -ūs m. (Apuł.); *cognōbilis* (Gell. 20, 5, 9, traduction du gr. *ἐπιτοκός*, et Caton); *cognōscibilis* (Boèce), -bilitēr (Vulg.); et *incognōscibilis* (Hilar. = *ἀγνωστος*); *incognitūs* (classique) : inconnu.

accognōscō (depuis Varron; cf. F. Thomas, *Recherches sur le... préverbe lat.* AD, p. 45), conservé dans le vieil italien et le vieux français, M. L. 80, ainsi que les dérivés **accognitūs*, -itō, M. L. 79; *recognōscō* (classique,

usuel, fréquent dans Cicéron ; ἀναγνωσκω), M. L. 7126 ; *recognitiō*.

dinōscō (= διαγνωσκω, Hor., Ep. 1, 15, 29 ; époque impériale).

ignōscō (?) : v. ce mot ; *internōscō* (ancien, ne semble plus attesté après Cicéron).

pernōscō ; *praenōscō*, cf. M. L. 6710 a **praecognitāre* ; *renōscō* (doublet tardif et artificiel de *recognōscō*, Paul. Nol.), où le préverbe ne fait que préciser le sens fondamental.

La racine signifiant « connaître » était, en indo-européen, homonyme de celle signifiant « naître, engendrer ». Les diverses langues ont différencié. La forme **g'ena-* n'a subsisté que peu au sens de « connaître », par exemple dans lit. *žinlitas* « signe ». Le vocalisme *o* figure dans des formes germaniques qui ont subi des réfections : got. *kann* « je connais » et *kannjan* « faire connaître ». Une forme à *g'on-* initial est établie par lit. *žinoti* « savoir » et arm. *caneay* « j'ai connu », *canawt* « connu ». La forme **g'nē-* a subsisté en germanique : v. h. a. *ir-chnāan* « reconnaître ». La forme qui a pris le plus d'extension est celle qui servait à l'aoriste, du type gr. ἔγνω, et au parfait, du type skr. *jāñāu*, cf. gr. ἔγνωκα. En slave, *znaje*, *znati* « connaître » est aussi un dérivé de cet ancien aoriste. **g'nō-* a survécu dans lat. *nōū*, qui sert de perfectum et qui peut reposer à la fois sur l'aoriste et sur le parfait sans redoublement ; l'u de *nōū* est identique à l'u du skr. *jāñāu* et le sens est celui d'un parfait. C'est sur ce même **g'nō-* qu'est bâti le présent *nōscō*, qui a un pendant exact dans v. perse *āšnāsiy* « qu'il prenne connaissance de », en regard de *adānā* « il connaissait » ; cf. skr. *jāñāti* « il connaît » et got. *-kunnan* « connaître, pouvoir ». Un présent de ce dernier type est rendu superflu en latin par l'emploi du perfectum *nōū* avec valeur de présent. De (*g*)*nōscō* il faut aussi rapprocher ép. ἔγνωσκω et la forme grecque ordinaire ἔγνωσκω. L'ancien adjectif en *-to-*, qui se serait confondu avec *nātus*, n'est pas conservé ; on a fait (*g*)*nōtus* d'après les formes verbales, de même que l'irlandais a *gnāth* « connu », le grec ἔγνωτός et le sanskrit *jñātāh* « connu ». Le *-na-*, qui est conservé dans lit. *pa-žintas* « connu » et got. *kunþs* « connu », apparaît dans *ignārus*, qui n'offrirait aucune ambiguïté ; v. (*g*)*nārus* et aussi *narrāre* ; il y a, d'autre part, *ignōrāre* ; cf. gr. ἔγνωρμος « connu » et ἔγνωρξω « je fais connaître ». V. aussi (*g*)*nārus*. La nouveauté relative de (*g*)*nōtus* en latin ressort de ce que, avec préverbe, il y a une autre forme, aussi secondaire : *co-gnitus*, *a-gnitus*, thématique, en face de gr. ἔγνως. La ressemblance de la forme tardive *nōtor* avec skr. *jñātar* est purement fortuite. — Les formes verbales de l'irlandais ne sont pas claires ; v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 546 sqq., et Marstrander, *Prés. à nasale inflexée*, p. 20 sqq. (Videnskapsselskapet skr. II [1924], n° 4).

nota, -ae f. : — *alias significat signum, ut in pecoribus, tabulis, libris, litterae singulae aut binae, alias ignominiam*, F. 182, 9 ; marque de reconnaissance, imprimée ou empreinte (souvent joint à *uestigium*), façon de désigner. En particulier, « caractère(s) » (*notae litterarum*) et « caractère abrégé, signe sténographique » ; d'où *notārius* : secrétaire, sténographe, M. L. 5964. Dans la

langue du droit, *nota cēnsōria* désigne la marque du droit de paraître en public qu'après la neuvième gîstres les citoyens repréhensibles ; ainsi *nota a praef. ante diem nonum idus semper*, Varr., L. L. 6, 28 ; *notā Nōndia (sacra)* ; *nōnānus* : adjectif de la langue militaire, n. (*miles*), soldat de la 9^e légion. Cf. encore *militaire*, n. (*miles*), soldat de la 9^e légion. Cf. encore *Neuna*, cf. Vetter, *Hdb.*, n° 364, nom d'une des trois Parques, à côté de *Decuma* « a partus tempestivum tempore », cf. Gell. 3, 16, 10 ; *Nōnius*, pél. *Nounis*, et *Noniar*. L'ombrien a une forme à suffixe *-mōsōria* ; et aussi « argument tiré de la définition d'un mot », *cum ex vi uerbi argumentum aliquid elicitur* Cic., Top. 2, 10 ; *an-* (M. L. 483 b), *dē-* (Cic., cf. *de orat. tātus*, M. L. 2555), *-ē-* (Quint.), *in-* (Hyg.), *per-* (Boëce) *prae-* (Aplul.), *sub-notō* (Sén.).

Dérivés et composés : *notula* f. (Mart. Cap.) : petite marque, M. L. 5964 a ; *notō*, -ās (Varr., Cic.) : pélagien par une marque, noter, remarquer, désigner, censurer, M. L. 5963 ; *notābilis*, -*bilius* ; *notārius*, 1^o remarque, notation ; 2^o application de la *nota cēnsōria* ; 3^o terme de rhétorique « peinture de caractère » ; et aussi « argument tiré de la définition d'un mot », *cum ex vi uerbi argumentum aliquid elicitur* Cic., Top. 2, 10 ; *an-* (M. L. 483 b), *dē-* (Cic., cf. *de orat. tātus*, M. L. 2555), *-ē-* (Quint.), *in-* (Hyg.), *per-* (Boëce) *prae-* (Aplul.), *sub-notō* (Sén.).

Aucune forme normale de la racine de (*g*)*nōscō* n'existerait l'ō de *nota*, où, du reste, rien n'indique la présence d'un ancien g initial. Pas d'étymologie claire.

Noiāmen est une création de grammairien pour expliquer *nōmen* ; *notāculum* « signe distinctif » (Min. Fel.) est fait sur *signāculum*.

notia, -ae f. : « fuitis alba ». Emprunt au gr. νότιος Pline, H. N. 24, 175, qui la définit *herba coriariorum*. Sur les déformations diverses du nom, v. André, s. v. La graphie *nautia* provient d'un faux rapprochement avec *nautea* (v. *nāuis*).

nouācula, -ae f. (-c(u)lum, Lampr.) : 1^o couteau à rasoir (= ἔσφυον) ; 2^o poisson de mer (le rason?). Attesté depuis Cicéron (Diu. 1, 17, 32). Conservé dans les langues hispaniques, M. L. 5965. Semble tiré, à l'aide du suffixe *-cula*, des noms d'instrument, d'un verbe **nouāre*, qui aurait disparu par suite de son homonymie avec le démonstratif de *nouus*, ou, suivant l'hypothèse de F. Muller, rattaché à *nouāre* « renouveler » par étymologie populaire.

Dérivé : *nouāculārius* « coutelier » (Gl.).

La racine **kes-* « gratter » fournissait un présent radical athématique, supposé par lit. *kāsu*, *kāsti* « creuser » (avec *kasau*, *kasjti* « gratter doucement ») et v. sl. *česati* « peigner, étriller ». On a rapproché irl. *cir* « peigner » qui serait dérivé d'un thème **kēs-*, supposant un type athématique, et, avec *-ss-*, irl. *cass* « bouclé, frisé », cf. v. sl. *kosa* « chevelure » ? De **kes-* il a été tiré des élargissements : **ks-es-* dans gr. ἔξω (aor. ἔξωκα) « je racle, je gratte » et ἔξαλω « je carde, je peigne ». Un élargissement **-eu-* est attesté par gr. ἔξω « je racle », ἔσφυον « rasoir » et skr. *ksurāh* « rasoir », ou, avec métathèse, par lit. *skisti* « raser ». Il y a une forme à double élargissement dans skr. *ksnāuti* « illémondre », *ksnānā* « pierre à aiguiser » et c'est sur cette forme que doit reposer lat. *nouācula* (de **ksnouā-tlo-*).

nouālis : v. *nouus*.

nouem indécl. : neuf. Usité de tout temps ; panroman. M. L. 5968.

Dérivés et composés : *nōnus*, -a, -um : neuvième heure ; *nōna* f. : la neuvième heure (qui marquait la cessation des affaires à Rome), cf. M. L. 5952, *nōna*, irl. *nóin*, britt. *nawn* ; et les dérivés, M. L. 5954, **nōnōis* « déjeuner » ; *nōnārius* « de la neuvième heure » ;

nōnāria f. (sc. *meretrix*) : prostituée (qui n'avait le droit de paraître en public qu'après la neuvième heure) ; *Nōnae* (acc. *nounas*, CIL X 2381), -*ārum* f. pl. : division du mois romain, *appellatae aut quod ante diem nonum idus semper*, Varr., L. L. 6, 28 ; d'où *Nōndia (sacra)* ; *nōnānus* : adjectif de la langue militaire, n. (*miles*), soldat de la 9^e légion. Cf. encore *militaire*, n. (*miles*), soldat de la 9^e légion. Cf. encore *Neuna*, cf. Vetter, *Hdb.*, n° 364, nom d'une des trois Parques, à côté de *Decuma* « a partus tempestivum tempore », cf. Gell. 3, 16, 10 ; *Nōnius*, pél. *Nounis*, et *Noniar*. L'ombrien a une forme à suffixe *-mōsōria* ; et aussi « argument tiré de la définition d'un mot », *cum ex vi uerbi argumentum aliquid elicitur* Cic., Top. 2, 10 ; *an-* (M. L. 483 b), *dē-* (Cic., cf. *de orat. tātus*, M. L. 2555), *-ē-* (Quint.), *in-* (Hyg.), *per-* (Boëce) *prae-* (Aplul.), *sub-notō* (Sén.).

nouies adv. : neuf fois (ombr. *nuvis*) ; *nouēni* : neuf par neuf ; *nouēnārius* : formé de neuf ; *nōncuplus* : qui vaut neuf fois (Boëce, d'après *decuplus*).

November (mēnsis) ou *Novembris* adj. : mois de novembre (le neuvième de l'ancienne année romaine), M. L. 5969 ; britt. *noimber*, germ. *november* (récent).

nūndinum (*nouundinum* dans le SC Bac., CIL I² 581 ; *nōndin[um]*, CIL I² 582, 31) : adjectif composé de *noem* + *din-* « qui a lieu tous les neuf jours », substantivé dans : 1^o *Nūndina*, déesse présidant à la purification des nouveaux-nés, qui avait lieu le neuvième jour après la naissance pour les garçons et le huitième pour les filles ; 2^o *nūndinum* : espace de neuf jours, intervalle entre deux marchés ; 3^o *nūndinae* (sc. *fēriae*) : jour de marché, et « marché », proprement « chômage (*fēriae*) du neuvième jour », M. L. 5996. De là *nūndinor*, -*aris* (*nūndinō*) « fréquenter les marchés ; trafiquer ; acheter ou vendre » (*ēnūndinō* Tert.) ; *nūndinālis* ; *nūndinārius* ; *nūndinātor*, -*ficius*.

nouendū, Mar. Vict. VI, 26 K ; *nouendūialis*, -e : adjectif du rituel, « du neuvième jour » ; *-e sacrum, sacrificium* ; en particulier, sacrifice offert au mort le neuvième jour après son décès : *nouendiale dicitur sacrificium quod mortuo fit nona die quam sepultus est*, Porphyr. ad Hor., Epod. 17, 49 ; subst. *nouendial* n. ; *nouennis*, -e adj. : de neuf ans (*Lact.*) ; *nōnuncium* n. : n. et *teruncium dicitur quod nouem unciarum sit, siue trium*, P. F. 179, 11 ; *nōnussis*, -is m. : neuf as, Varr., L. L. 5, 169.

Nouem fournit aussi le premier terme des multiples : *nōnāgintā* : quatre-vingt-dix, M. L. 5953, qui a donné de nombreux dérivés : *nōnāgēnārius*, *nōnāgēni*, *nōnāgēsimus*, *nōnāgēssis*, *nōnāgēs* ; *nōngenti*, -ae, -a (*nōningenti*) : neuf cents ; d'où *nōngēnārius*, *nōningēnārius*, etc.

Nouem (*neuen* dans *neuen* : *deiuo* « nouem deōrum », Vetter, *Hdb.*, n° 364) répond exactement à irl. *nóin*, got. *nium*, skr. *nāva*, av. *nava*, et, avec prothèse et altération secondaire, à gr. ἔννεα. L'ordinal *nōnus* a n. à la différence de *decimus* ; ceci montre que la nasale finale du nom de nombre « neuf » était n et non m ; et, en effet, le vieux prussien a *newints* « neuvième » en face de *desintis* « dixième » ; l'm du celtique (irl. *nómad*, etc.) et de l'indo-iranien (skr. *navamāh*, etc.) est analogique. Comme la formation de *septimus*, *octāuus*, *decimus*, le type de l'ordinal *nōnus* est plus ancien que les formes à suffixe *-to-* des dialectes de la région centrale, v. pruss. *newints*, got. *niunda*, hom. ἔν(F)ατος. Sur le second élément de *nūndinus*, v. diēs.

Nouensidēs, Nouensilēs : épithète appliquée à une catégorie de dieux, qu'on oppose aux *dī Indigetēs*, et qui, d'après Varron, L. L. 5, 74, serait d'origine sabinne : *Feronia, Minerua, Nouensides a Sabinis* ; cf. le marse *nouesede*. *Nouensidēs* est peut-être un composé de *nou-* (v. *nouus*) + **enses*, -*idis* (cf. *inseidē* et *obses*, *praeses*) ; le changement de *d* en *l*, que l'on donne souvent comme « sabin » est peut-être simplement dû à l'influence du suffixe en *-ilis* et des adjectifs en *-ensilis*. La forme la plus ancienne est en *-ides* (Varr.) ; *Nouensilēs* n'apparaît qu'à partir de Tite-Live. Comme on ignore l'origine et les attributs et fonctions de ces dieux, toute explication reste douteuse. Cf. Vetter, *Hdb.*, n° 364, qui les assimile aux *nouendū*, v. *nouendūialis*.

nouerca, -ae f. : seconde femme prise par un veuf, belle-mère, marâtre. Attesté depuis Plt. (Ps. 314). Conservé seulement en macédonien *nuercā* ; cf. M. L. 5970, *nōverca*. La graphie tardive *nouerca* a subi sans doute l'influence de mots grecs comme *monarca*.

Dérivés : *nouercaelis* (postclassique) ; *nouercor*, -*ārī* : se conduire en belle-mère (Sid.).

L'étymologie qui suppose *nouerca* formé sur un imaginaire **māterca* tiré de *mātercula* est invraisemblable, *mātercula* étant dérivé directement de *māter* avec le suffixe de diminutif *-colo-* ; et jamais les sujets parlants n'ont pu concevoir l'idée d'un mot **materca*. Cf. *luperca* ; et peut-être *uītricus*.

V. *nouus*.

nouicius : v. le suivant.

nouus, -a, -um : nouveau, neuf ; au superlatif, *nouissimus* « le dernier », souvent substantivé ; *nouissimē* « en dernier lieu ». Usité de tout temps ; panroman. M. L. 5972.

Dérivés et composés : *nouitās* ; *nouō*, -ās « innover, et « renouveler », puis « changer » dans la langue politique n. *rēs*, ou simplement *nouāre* « changer de régime » ; dans la langue rustique : *nouūtus ager* « champ labouré de nouveau », cf. gr. *vetō*, *vetōrōs* ; dans la langue de la rhétorique : *nouāre uerba* « créer de nouveaux mots ». Composés : *innouō* ; *innouātiō* ; *renouō*, M. L. 7212 ; *renouātiō*, -*tor*, -*itiuus* ; *renouāmen* (Ov.) ; *nouilānium* = *νεομηνία* (Vulg.).

Nouius, -ī, prénestin *Nouios*, CIL I² 561, m. : nom propre, surtout suditalique. Les langues romanes supposent aussi un nom commun **nouius* « nouveau marié » et « fiancé », M. L. 5971.

dēnuō, de *dē nouō*, cf. gr. ἐκ *καυρίξ* « de nouveau ». e. g. Plt., Mo. 117, *aedificiantur aedes totae denuo*, puis « une seconde fois » et, comme *rursus*, « en sens inverse ». Souvent joint explicitement à des verbes en re- : Plt., Poe. 79, *reuortor rursus denuo Carthaginem*. *nouālis* adj. : terme de la langue rustique (cf. *arūalis*, *rūālis*, *ouālis*) ; cf. Varr., L. L. 5, 39, *ager restibilis qui restituitur ac reseritur quotquot annis ; contra qui intermittitur, a nouando, noualis* : subst. *nouālis* (terra) f. ou *nouāle* (*solum*) n. : novale, jachère ; cf. gr. *vetōs* et ses composés. Demeuré dans les langues romanes, M. L. 5966. Une parenté avec *nouācula* est peu vraisemblable (cf. *nouūtus*).

nouellus : diminutif usité surtout dans la langue rustique (cf. *uetulus*, dans Plt., As. 340, *asinos... uetulos* ;

Cic., Lael. 67, *equis... uetulis*; Fin. 5, 39, *uetula arbor* opposé à *noeuella*, où il s'applique aux animaux et aux plantes : *n. capra*, Varr., R. R. 2, 3, 2; *noeuellae uineae*, id., ibid. 1, 31, 1; *noeuella, -ae* (sc. *uitis*) « nouvelle vigne », cf. romain *nuia* « jeune branche ». Ce n'est qu'à basse époque sous l'Empire que *noeuillus* a commencé à s'employer avec le sens de *nouus*, d'où le titre de *Nouellae* (scil. *constitutions*) et la création de *noeuellitas* par Tertullien; de *noeuella* provient le britt. *nuall*. *Noeuillus* a conservé son premier sens dans certains dialectes romans, ainsi logoud. *noeđđu* « jeune bœuf », à côté du sens général de « nouveau », qu'atteste le français par exemple; cf. M. L. 5967. Les dérivés ont tous un sens technique : *noeuellaster* (*-trum uinum* « vin nouveau »), *noeuellatum* : plant de vignes nouvelles = *νεοφυτεϊον*; *noeuellō, -ās* : planter de nouvelles vignes; et *renouellō* (Col.).

Cf. aussi le nom propre osque *Núvellum* « Nouellum », à côté de *Nōla* et de *Núvlanis* = *Nōlāni*.

noeuicius : novice. Autre terme technique; se dit surtout des esclaves nouvellement acquis. Renforcement de *nouus* au dire d'Alfénus ap. Gell. 7, 5, 1. Substantivé *noeuicium* (sc. *uerbum*) n. : innovation dans le langage, nouveauté. M. L. 5970 a; *noeuiciolus* (Tert.).

Noeuicius est à *nouus* comme *empticius* (qui s'emploie également d'esclaves, cf. Pétr., Sat. 47, 12), *suppositicius* sont à *emptius*, *suppositus*; sur cette formation, v. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 194.

Nouus répond à gr. *νεός* (de *νέφος*), hitt. *newaš*, skr. *ná-paḥ*, av. *nava-*, v. sl. *novŭ*, lit. *navas*. Le nom propre *Nouius* répond à irl. *núe*, gall. *newydd* (gaul. *Novio-*), got. *niujis*, lit. *naūjas*, skr. *nāyajāḥ*, gr. ion. *νεϊός*. Dans *nouerca*, il y a un dérivé d'un dérivé en *-ro-*, marquant opposition de deux; on a de même gr. *νεαρός* et, en arménien, *nor* (gén. *noroy*) est l'adjectif signifiant « nouveau ». Le dérivé *νεοτης* est fait comme *noeuīās*. Cf. *num, nunc*. Pour *nāper*, v. ce mot.

nox, noctis f. : nuit; déesse de la nuit. La déclinaison de *nox* est le résultat de la confusion d'un thème consonantique **noct-*, cf. gr. *νύξ/νοκτός*, et d'un thème en *-i- *nocti-* : l'ablatif est toujours *nocte* (*nocte diēque*), mais le génitif pluriel est *noctium*. A l'époque archaïque existe une forme adverbiale *noz* « de nuit », qui peut être un locatif sans désinence ou un génitif à finale abrégée **noct(e)s*; cf. gr. *νοκτός* « de nuit »; cet usage est ancien; de même got. *nahs* « de nuit ». Ce *noz* a d'ailleurs été remplacé par *nocte* et par un ablatif-locatif *noctiū*, employé en corrélation avec *diū* et qui s'emploie surtout comme adverbe « nuitamment », cf. O. Skutsch, Gl. 32, 307; *diū noctiūque*, et sous l'influence de *diū*, tandis que *diurnus* doit avoir été fait d'après *nocturnus*. Usité de tout temps; panroman. M. L. 5973.

Dérivés et composés : *nocturnus* : cf. *diurnus*, et *nocturnālis* (tardif); *noctua* : chouette. Sans doute féminin d'un adjectif *noctuosus, -a auis*; cf. *annus/annuus*, etc., M. L. 5941 (et **noctula*); *noctuius* (Plt.); *noctuiabundus* (Cic., Att. 12, 1, 2); *noctuiugilis* (Plt.); *noctēscō, -is* (rare, fait d'après *lūcēscō*); *noctanter* (Cassiod.), M. L. 5939.

Composés : 1° en *-noctium* : *bi-noctium* (cf. *biduum*); *aequinoctium* n. : équinoxe (cf. gr. *ἡμεροεῖα, -τῶς*,

συνώκτιον); 2° en *nocti-* : *-fer, -cola, -color, -lūca, -surgium, -uagus, -uidus*, dont la plupart sont des créations littéraires sur le modèle des composés grecs en *νοκτι-, νοκτο-*, e. g. *νοκτιλαμπής, -φαής*. Cf. aussi **noctiuolus*, M. L. 5940. La forme *noctipuga* (var. *noctiuga, -nuga*) est très incertaine; v. P. F. 181, 1. *pernox, -noctis* adj. : qui dure toute la nuit (cf. *pernoctis*). Non attesté avant Virgile; sans doute tiré de *pernoctem*, comme le verbe correspondant *pernoctāre* « passer la nuit » (cf. *peragrō*) et ses dérivés, pour lequel aucun simple **noctō* n'est attesté. *Pernoctō* a survécu dans quelques langues romanes, M. L. 6421.

Cf. aussi britt. *neithawr* « hier au soir », de **nact-*, v. J. Loth, o. c., p. 190.

Dès l'indo-européen, le mot, nom d'une force active, qui est féminin, comme *lux, nix*, comporte un thème en *-t* et un thème en *-i-* : véd. *nāk* (nom. sing.) *nāktī* (nom. m. duel) et *nāktīh* (nom. plur.) [le nom courant de la « nuit » en indo-iranien est **kšap-*]. — En germanique, thème en *-t* : got. *nahs*, etc. En balte et en slave, thème élargi en *-i-* : v. sl. *nošiti*, lit. *naktis*; mais trace du thème en *-k* dans lit. *nak-vijnė* « auberge pour coucher », *nak-voti* « passer la nuit »; le génitif pluriel lit. *naktiū* subsiste. L'irlandais a l'adverbe *in-nocht* « cette nuit », et le celtique en général se sert des formes de **nokt-* pour indiquer les temps : gall. *peu-nocht* « chaque nuit », *he-no* « cette nuit », etc. Ceci concorde avec l'emploi du groupe de skr. *nakt-* (qui est une simple survivance), ainsi skr. *naktamcarah* « qui circule de nuit » — *Nocturnus* est dérivé d'un thème en *r/ro-* attesté par gr. *νύκτωρ, νύκτερος, νύκτεριον* et par véd. *naktū-* dans instr. pl. *naktābhīh*, ce qui rappelle le groupe de hom. *ἡμαρ, arm. awr* « jour (durée) », opposé à *tiw* « jour (lumière) », et le type véd. *dhar* « jour (loc. *dham*) », instr. pl. *dhabhīh*. — L'élargissement *-ā-* (d'où les élargissements en *-ti-* et en *-ter/ten-*) est ajouté à un thème à gutturale aspirée, conservé seulement dans gr. *νύχα* « νύκτωρ et ἑνυχός » nocturne », *αὐτο-νύχ* « dans la même nuit ». C'est à ce *νύχ-* (de **noḡh-*, avec timbre *u* de la voyelle réduite) qu'est emprunté Po de *νύξ, νυκτός*. — Dans toutes les formes du mot anciennement connues, sauf cette forme grecque, le vocalisme était *o*; le hittite fournit le vocalisme *e* avec *nekuz* « le soir ».]

noxia; noxius, -a : v. *nox, noceō*.

nūbēs (et *nūbis*; *nūbs* dans Liv. Andr., d'après Serv. Ae. 10, 636; cf. *trabs* et *trabēs, -bis, plēbs* et *plēbēs*)-*is* f., et m. à l'époque archaïque : nue, nuage (sens propre et figuré). Ancien, usuel. M. L. 5974; B. W. n. 100.

Dérivés et composés : *nūbēcūla* : petit nuage; *nūbilus* : nuageux, M. L. 5975; *nūbilus* et *nūbilus* (confirmé par britt. *niwl*; l'irl. a *nyfel, de nūbila*); n. *nūbilum* : temps couvert; *nūbila* n. pl. : nuage(s); de là, à basse époque, *nūbilosus; nūbilārium* n. : hangar pour protéger le moisson contre la pluie; *innūbilus; innūbilus* : sans nuages (= *ἀνεφέλωτος*); *ob-, sub-nūbilus; nūbilō, -ās (nūbilor, Caton)* : 1° être nuageux; surtout employé comme impersonnel *nūbilat* « il y a des nuages »; 2° couvrir de nuages; de là : **annūbilō, M. L. 486 a, enūbilō* (Tert.), *innūbilō* (bas latin, M. L. 4447) et *obnūbilō; nūbi-fer, -ficus, -fugus, -genus, -ger, -uagus*, tous poétiques et tardifs.

Pour *obnūbō*, v. le suivant. Cf. gall. *nudd* « nuage », baluči *nōd* « nuée » et peut-être l'attache av. *snaaðō*, Vd II 22, qui peut s'interpréter par « nuée ». — V., d'autre part, l'article *nūbō*. On partait de la notion de « couvrir »; irl. mod *snud* « teint du visage » s'expliquerait par « couverture » comme *nūbō* « teint du visage ». Hypothèse pure. — La coexistence de *nebula* (v. ce mot), de *nūmbus* et de *nūbēs* suggère l'hypothèse que la forme du mot aurait été variée intentionnellement; cf. gr. *δ-νέφος* et *γ-νέφος* [de face de *νέφος*.]

nūbō, -is, -psī, nūptum, -ere : se marier à (*alicui*), épouser. Se dit d'abord de la femme; ce n'est que dans la langue vulgaire (Pomponius, R³ 87) ou tardive (Tert., St Jér., Vulg.), ou par dérision (comme *γαμέω* en grec, en parlant de la femme), que le verbe s'est employé en parlant de l'homme, pour lequel l'expression propre est de *domum ducere*; cf. *nupta* « la mariée » (avec ū, cf. M. L. 5998), *nuptula* (Varr. ap. Non. 357, 2), *nupta esse; dare, locare nuptum*. Usité de tout temps. Non roman.

Dérivés et composés : *nūbilis* (Vg. Ae. 7, 53); *nuptus, -ūs* m. (rare); *nūptiae* (vs. les noces) (pluriel collectif désignant l'ensemble des rites du mariage, cf. gr. *γάμος*); M. L. 5999, **nūptiae* et **nuptiae* (panroman, sauf espagnol et portugais); *nūptialis, -līter, nūptiabilis* (Not. Tir.); *nūptiātor* (St Jér., Gloss.); *nūptiālicius* (Dig.); *nūptō, -ās* (Tert.); *nūpturio, -is* (Mart., Apul.); *nuptōrium* : chambre nuptiale (Gloss.). De **nūptiālia* est issu le britt. *neithawr*. *Nuptiae* a subi l'influence de *noct-em*; cf. en dernier lieu Ernout, Philologica II, p. 230.

Composés (de l'époque impériale) : *dēnūbō* : quitter sa maison pour se marier (d'après *dēdūcō*); *enūbō* : se marier hors de sa classe (rare, seulement dans T.-L.); *innūbō* (rare); *obnūbō?*, cf. plus bas; *renūbō* (Tert.); *innūbus*, usité au féminin *innūba* « non mariée » (Ov. = *ἑμπεφοῖ*); *prōnūbus* (= gr. *παρόνυφος*), usité surtout au féminin; en particulier épithète de Junon, qui préside aux mariages; substantivé : *pronūbae adhibentur nuptiis quae semel nupserunt, causa auspicii, ut singulare perseueret matrimonium*, P. F. 283, 15. A *prōnūba* se rattache *prōnūbāre*, dont un exemple de participe présent se trouve dans St Jérôme.

subnūba, -ae f. : Ov., Her. 6, 153; *bi-, multi-*, composés tardifs imités du gr. *δ-, πολυγάμος*.

Cōnūbium, -ī : la longue qu'on trouve, par exemple, dans Vg., Ae. 9, 600, en *qui nostra sibi bello conubia possunt*, ou Ov., F. 3, 195, *extremis dantur conubia gentibus* : *at quae*, où *-nūbia* forme le dactyle cinquième ou quatrième, est due sans doute à un allongement artificiel de la poésie dactylique. Souvent aussi le mot est scandé comme trisyllabe par synizèse (*cōnūbium* avec ū par position); cf. Thes. IV 814, 55 sqq. Mais, là où la forme du mot ou du vers le permet, il semble qu'on trouve l'us scandé bref, ce qui est la quantité attendue; *cōnūbō* (Vg., Ae. 7, 253; Ov., M. 6, 428), *cōnūbālis*, etc.; cf. Thes., loc. cit., 70 sqq., 34 sqq. (la synizèse est moins vraisemblable).

Cōnūbium, dans la langue juridique, désigne le « droit de contracter mariage »; cf. Ulp. reg. 5, 3, c. est uxoris iure ducendae facultas; 3, 4, c. habent ciues Autemi cum ciuibus R., cum Latinis et peregrinis autem iia si con-

cessum est. Dans la langue commune, il désigne seulement le « mariage »; c'est un synonyme, surtout poétique, de *coniūgium*, sur lequel il a été formé. — Les gloses ont aussi *conubus, conubis, σύγγαμοι*.

Les anciens rattachaient *nūbō, nūpta* à gr. *νύμφη*, e. g. P. F. 173, 2, *nuptam a Graeco dictam. Illi enim <nouam> nuptam νέαν νύμφην appellanti*. Mais ils établissaient aussi un rapport entre *nūbō* et *nūbēs*, et Varron cite un mot *nuptus* « optiō », L. L. 5, 72 : *Neptunus, quod mare terras obnubuit, ut nubes caelum, ab nupti, i. e. optione, ut antiqui, a quo nuptiae, nuptus dictus*; comme Donat, ad Hec. 656, explique *nubere* par *operiri tegique* (cf. la glose obscure nuit : *operuit, texit*, CGL V 122, 29, où *nuit*, si la leçon est correcte, doit représenter un parfait **nūbō* > **nūū*, comme *obnūbō*); cf. Festus 174, 20, *nuptias dictas esse ait Santra ab eo quod νύμφεῖα dixerunt Graeci antiqui γάμων... Aelius et Cincius, quia flammeo caput nubentis obuolauerit, quod antiqui obnubere uocarint*, et P. F. 201, 4, *obnubuit, caput operiit; unde et nuptiae dictae a capitis optione*. Cf. aussi Serv. in Ae. 4, 374. Or, *obnūbō* n'a d'autre sens que « voiler [la tête] », et il semble difficile de le séparer de *nūbō*. L'objection émise par Solmsen contre ce rapprochement, Glotta 2, 78, est que le parfait attesté de *obnūbō* est *obnūbūt*; mais les exemples de ce parfait sont trop rares et trop tardifs (Ennodius, Cassiodore) pour être probants. Si le rapprochement est exact, *nūbere mariū* voudrait proprement dire « prendre le voile à l'intention du mari », et l'acte du mariage aurait été désigné par la cérémonie la plus importante du rituel, celle de la prise du voile (*flammeum*) qui symbolisait la perte de la liberté pour l'épouse et la réclusion dans la demeure du mari. *Nūbō* serait ainsi à *nūbēs* comme *caedō* à *caedēs*, etc.; cf. Benveniste, *Origines*, p. 157.

Le rapprochement souvent proposé avec v. russe *snubiti, pol. snębić* « rechercher en mariage » fait difficulté parce que ce terme s'applique au prétendant, non à la femme. Limité à deux langues, le rapprochement, si séduisant qu'il soit, n'a du reste qu'une valeur limitée.

Si l'on écarte le rapprochement avec v. russe *snubiti*, il reste à considérer les rapprochements qui ont été proposés pour *nūbēs*; ceux-ci sont bornés à l'indo-iranien et à l'italo-celtique.

Sur *conūbium* et son groupe, v. l'article de J. Wackernagel, *Festschr. Kretschmer*, 289 sqq.

nucleus : v. *nux*.

nūdiūs : usité seulement dans les groupes *nudiūs tertius, quartus, quintus*, etc.; cf. P. F. 173, 1, *nudiūs tertius compositum ex nunc et die tertio*. Composé de *nu* (cf. *nunc*) et du nominatif ancien *diūs*, qui, au sens de « jour », a été remplacé par *diēs*. *Nudiūs tertius* est une ancienne phrase nominale : « [C'est] maintenant le troisième jour », employée adverbiallement, comme *nīmīrum*, etc.

Dérivé tardif : *nudiūs tertianus*, glosé *τρίτημερής*. Conservé dans quelques dialectes romans, dont les formes supposent un ū de la syllabe initiale : *nūdiūs tertius*, M. L. 5987.

V. *num* et *diēs*.

nūdus, -a, -um : nu, dénudé. Avec l'ablatif, « dénué de, dépouillé de ». Quelquefois aussi, comme gr. *γυμνός*,

et peut-être à son imitation, « légèrement vêtu »; cf. Vg., G. 1, 299, nudus ara, sere nudus. Sens dérivé : sans ornement, simple; nūda ueritas. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5988.

Dérivés et composés : nūdulus, -a, -um (tardif); nūdūs, -ās, M. L. 5985; nūdātio; dēnūdō (depuis Enn. jusqu'à la Vulg., cf. ἀνογυνῶ); ēnūdō (rare, tardif); nūdipēs (= gr. γυμνώτους); nūdipedālia n. pl.; renūdō (époque impériale).

Tout se passe comme s'il y avait eu un adjectif radical, représenté par le dérivé thématique à vocalisme radical long v. sl. nagŭ, lit. nūgas « nu », et par des dérivés pourvus de divers suffixes : *no- dans skr. nagnāh et *eno- dans v. isl. nakinn, *e/oto- dans v. isl. nōkkuidr, got. naqaps et *-to- dans irl. nocht, gall. noeth, *edo- dans lat. nūdus (pour la coexistence de *-to- et *-do-, cf. lit. tvirtas et v. sl. tvrdŭ « ferme »); forme à e radical dans hitt. nekumanza « nu », de *negwants. Il y a des formes aberrantes, comme av. maynō et gr. γυμνός (et λυγνός, Hés.), dont la théorie fait difficulté. L'arménien même, avec m- initial comme dans la forme avestique, a un autre mot : merk, qui se laisse concilier avec les précédents. V. Vendryes, Rev. celt., 49 (1932), p. 299.

nūgae (nōgae, naugae?), -ārum f. pl. : bagatelles, plaisanteries, sottises, riens; nūgās agere « plaisanter, perdre son temps ». Ancien mot de la langue parlée, populaire ou familier, dont la forme est mal fixée.

Dérivés : nūgor, -āris; nūgātor, -trix, -tōrius; nūgāmēta (Apul.); nūgāx; nūgāciās; nūgālis (tardif), M. L. 5989; nūgālitās (Gloss.); nūgō, -ōnis (Apul.). Composés plautiniens : nūgi-vendus, -gerulus, -epilōquidēs (Per. 703); nūgiparus (Gloss.).

Dans quelques dialectes italiens se trouve un représentant d'un dérivé *nūgina, *nogina, cf. M. L. 5990, qui a le sens de « pépin de melon ou de citrouille ». Il est possible que ce soit là le sens ancien de *nūgae et que le mot ait été pris dans le sens imagé, comme naucaus, naucum (auquel il est joint par Ennius : illic nugator nili, non nauci st homo), hīlum, etc.

Pas d'étymologie.

nūllus, -a, -um adj. et pron. : nul, aucun. De ne + ūllus. Cf. ūnus. Se substitue, dès les plus anciens textes, à nēmō à certains cas et tend à l'éliminer dans la langue parlée. Le neutre nūllum au sens de « aucune chose » est rare; la forme qui le remplace est nihīl(um), nīl. S'emploie quelquefois en guise de négation renforcée. De même que nūllus sum veut dire « je ne suis plus rien du tout, je suis bien mort », nūllus peut se joindre comme une sorte d'apposition à un sujet exprimé ou non et au verbe de la phrase, e. g. Plt., As. 408, Libanum in tostrinam ut iusseram uenire, is nullus uenit (= il n'est pas venu du tout); Cas. 795, qui amat, tamen hercle, si essurit, nullum essurit (= il n'a fait pour rien, il n'a pas fait du tout). Ancien, usuel. Panroman sauf en roumain, où est conservé nēmō. M. L. 5992. Une forme renforcée *ne ipse ūnus est attestée par it. nessuno, v. fr. nesun, prov. neisun; cf. M. L. 5883.

Composés : adnūllō, -ās : dénominatif tardif, formé sur le modèle du gr. ἐξουθενῶ, fréquent surtout dans la langue de l'Église; nūllatenus « en aucune façon »

(tardif, d'après quātenus); nūllibi (id., glosé obdubitate nūllificō, -ās et ses dérivés (langue de l'Église). Peut-être aussi nūllātus et nūllidignus.

num : alors, maintenant. Particule temporelle qui dans ce sens, n'existe plus que postposée à etiam qui renforcée de la particule -ce dans nunc, nuncine, nunciam de *num-ce-ne, nunciam de *num-ce-iam. Num est usité surtout dans les phrases interrogatives qui comportent une réponse négative : num quid uis? proprement « maintenant (alors) désires-tu quelque chose? ». Peut être suivi de nam ou de ne, qui le renforcent, dans des interrogations qui marquent la surprise ou l'anxiété (num nōn se rencontre aussi dans num non uis, e. g. Plt., Au. 161) et surtout de quid, dans numquid, d'abord familier, qui, à l'époque impériale, dans la langue écrite, et notamment dans la Vulgate, a remplacé le simple num; cf. J.-B. Hofmann, Lat. Umgangsspr., p. 42; cf. gr. μῦτλ. Num ayant développé ce sens interrogatif, le sens temporel a été réservé à nunc, qui a servi à marquer le temps présent, par opposition à tum, tunc. Le rapport entre num et nunc s'est à ce point effacé que Plaute peut écrire, Tru. 546, nunc tu num neuis me uoluptas mea, | quo uccatus sum, ire ad cenam? Nunc, étant donné son sens actuel, a pu, comme vōv δὲ, ramener d'une hypothèse invraisemblable à la réalité présente. On le trouve quelquefois, avec des temps du passé ou du futur, pour mettre la chose immédiatement sous les yeux.

nunciam : toujours trisyllabique, a le même sens que nunc, en insistant sur l'instantanéité du procès envisagé. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Au sens de « maintenant », num et nunc sont évidemment apparentés à gr. vōv et vōv, vōv-ī, got. nu. v. irl. nū, v. h. a. nu « maintenant », lit. nū et nūnai, v. sl. nyně, skr. nū, nūnam « maintenant », hitt. nu « donc, alors ». Le latin a nū- dans nū-dius. V. aussi nūper (V. Get ad verbe indo-européen *nū-, tonique ou atone, avec nasale finale ou non, est sans doute apparenté au groupe de nous.

On peut concevoir que l'emploi interrogatif de num soit dérivé du sens de « maintenant » (v. Hofmann, Lat. Umgangssprache, p. 41 sqq.). Mais on peut aussi penser à quelque particule apparentée au groupe de ne, nem-pe, enim, etc., et qui serait de la forme de tum, cum, etc. Alors num aurait deux origines.

numella, -ae f. (employé surtout au pluriel) : sorte d'entrave ou de carcan, destinée à immobiliser des hommes ou des animaux pendant un châtement ou une opération. Ancien (Plt.), rare et technique.

numellātus, -a, -um : numella ligatus, i. e. uinctulo quo quadrupedes alligantur, CGL Plac. V 34, 2.

Étymologie inconnue.

nūmen : v. nūō.

numerus, -i m. : partie de l'ensemble classée à son rang, catégorie, compte et « nombre ». Numerus peut se dire de choses qui ne se comptent pas, comme de choses qui se comptent : magnus numerus frumentī, Cic., Verr. 2, 2, 72, 176, et magnus piratarum numerus id., ibid. 2, 5, 28. Esse in numerō ne veut pas dire exactement « être au nombre de », mais « être dans la catégorie de »; cf. aussi parentis numerō alicui esse,

Gic., Diu. in Caec. 19, 61 sqq., numerum alqm obtinere « occuper un certain rang », par opposition à nūllō numero esse; numeris omnibus « dans toutes les parties ». À l'époque impériale, numeri désigne les divisions d'une armée marquées par un numéro d'ordre, les « unités ». En outre, numerus a servi à rendre toutes les acceptations techniques du gr. ἀριθμός « nombre oratoire, mesure, rythme », « nombre grammatical », « la foule, le nombre » (par opposition à la qualité). Le pluriel numeri traduit ἀριθμοί « la science des nombres ». Ancien (Liv. Andr.), usuel, classique. Panroman, sauf espagnol et portugais (de même numerō). M. L. 5994. Celtique : irl. (n)umir, britt. nimer, nijer.

L'ablatif numerō s'emploie à l'époque archaïque avec le sens de « exactement, précisément, à point nommé, à temps »; et par suite « vite », et même « trop vite » par un développement de sens comparable à celui de nimis et de fr. trop. Cf. aussi le développement de sens de māturus.

Dérivés et composés : numerō, -ās : compter, dénombrer, M. L. 5993; numerātiō, -tor, -bilis (Hor., Ov. = ἀριθμητικός, comme innumerābilis, du reste plus fréquent et usité dans la prose classique = ἀναριθμητικός; cf. aussi innumerus (= ἀναριθμός); innumerālis (Lucr.); innumerābilitās (Cic.), -biliter, tous mots savants; numerālis, terme de grammaire : e nomen (Prisc.); numerārīus (tardif) : 1° calculateur; 2° i uocati sunt qui publicum nummum aerariis inferunt, Isid., Or. 9, 4, 19; numerius, -a, -um (très rare et tardif); numerōsus : 1° conforme à la mesure, rythmique ou rythmé (sens classique); 2° abondant, nombreux (époque impériale); d'où numerōsiter, -tās et innumerōsus (rares et tardifs).

abnumerō (Nigid. ad. Gell. 15, 3, 4); ad- (classique et usuel), con- (rare, tardif), dī- (classique), ē- (classique) « uis praepositionis perfectiua saepius uiget » (Thes.), per- (classique, mais rare), re- (archaïque), super- (bas latin), trāns- (Rhet. ad Herenn.) numerō; super-numerārīus : qui se trouve en surnombre (Vég.). Le nom propre Numerius remonte à Numasios, cf. prén. Numasios, datif, CIL I² 3, osq. Niumsieis, et doit se rattacher au sabin Numa. Sans rapport avec numerus; v. W. Schulze, Lat. Eigenn., 164, 197.

On rapproche gr. νέμω « je distribue, je partage »; et, pour le traitement phonétique, on rappelle uerus. Le tout peu clair.

Numidae, -ārum m. pl. : -as dicimus quos Graeci Nomadas, siue quod id genus hominum pecoribus negotiatur, siue quod herbis, ut pecora, aluntur, P. F. 179, 5. Emprunt oral au grec; le nominatif Numida est tiré de l'accusatif Νομάδα.

nummus, -i m. (gén. pl. nummum à côté de nummōrum) : monnaie, pièce de monnaie; spécialement n. (scil. sēstertius) « sesterce ». Ancien (Caton) et se retrouve en embr. num er « nummis » (qui, du reste, peut être un emprunt au latin). Non roman.

Dérivés et composés : nummārīus : relatif à la monnaie, à l'argent; monnayable, c'est-à-dire « véral »; nummātus : bien fourni de monnaie; nummulus : menue monnaie, et « mauvaise herbe », sans doute le « rhinanthé », Plin. 18, 259; nummulārīus : changeur, et « vérificateur des monnaies » (époque impé-

riale); nummulārīolus (Sén., Apocol. 9, 4); neganti-, posci-nummīus (Apul.).

Trinummus, titre d'une comédie de Plaute; cf. Tri. 842. Pour les Latins, nummus est un mot emprunté au grec; cf. Varr., L. L. 5, 173 : in argento nummi, id ab Sicilia, et Festus : nummus ex Graeco nomismate existimari dictum, F. 176, 35. Le grec de Sicile a bien une forme vōmūqs qu'on lit dans Épicharme et Sophron; cf. Pol-lux IX 79 sqq., qui l'attribue au dorien occidental et rapporte d'après Aristote qu'elle était en usage chez les Tarentins. Mais c'est vōmūqs qui paraît emprunté au latin, comme, du reste, un certain nombre de mots « siciliens »; le doublet vōmūqs, cf. Liddell-Scott, Lexicon, s. u., semble une hellénisation de la forme latine. Nummus peut provenir de vōmūqs « légal » (scil. sēstertius avec syncope de i et passage de o à u devant la labiale, comme numerus, uerius; pour le sens, cf. vōmūqs. Les noms des monnaies sont souvent empruntés et sans origine claire; cf. as, libra, mina, dracuma.)

numquam : v. unquam.

nunc : v. num.

nunciam : v. num.

nuncupō, -ās, -āui, -ātum, -āre : proprement « prendre le nom »; « prononcer le nom », puis « désigner par son nom, invoquer, proclamer », etc. Terme appartenant à la langue du droit et du rituel, considéré comme archaïque par Cic., De Or. 3, 153. Nuncupata pecunia est, ut ait Cincius in lib. II de officio iuriconsulti, nominata, certa, nominibus propriis pronuntiatā (Lex XII Tab. 6, 1) : « cum nexum faciet mancipiumque, uti lingua nuncupassit, ita ius esto », i. e. uti nominarit, locutus erit, ita ius esto. Vota nuncupata dicuntur, quae consules, praetores, cum in provinciam proficiscuntur, faciunt : ea in tabulis praesentibus multis referuntur. At Santra, lib. II de uerborum antiquitate, satis multis nuncupata conligit non directo nominata significare, sed promissa, et quasi testificata, circumscripta, recepta, quod etiam in uotis nuncupandis esse conuenientius, Fest. 176, 3. Le mot est généralement pris dans son sens technique; ce n'est qu'en poésie (Pac. 239, R³, cf. Varr., L. L. 6, 60) ou dans la prose impériale qu'il a été usité, avec ses dérivés, dans le sens de appellare.

Dérivés et composés (époque impériale) : nuncupātiō, -tor, -tūus, -tim; nuncupāmentum; connuncupō.

Dénominateur de *nōmi-ceps, comme auceptor de au-ceps. Pour le traitement de ō, cf. le traitement de ē dans sinciput. Pour la forme du premier terme de composé, cf. gr. αἰμοφόρυκτος et l'ancien thème en -n-αἶμα; lat. opi-fex et opus, homicida et homō, etc.

nūndinae : v. nouem.

nūntius (forme ancienne nountios, d'après Mar. Victor., GLK VI 12, 18; on trouve aussi nonitiata CIL I² 586, cf. noundinum et nondinum; quant au nouentium que Buecheler substitue au mouentium du manuscrit dans le Carmen Cn. Marci uatis, cité par Festus 162, 6 : quamuis mouentium duorum negumate, il n'a que la valeur d'une conjecture) : mot qui sert à la fois d'adjectif, nūntius, -a, -um « annonciateur », et de substantif : nūntius, -i m. « messager » et « message », nūntius et res ipsa et persona dicitur, P. F. 179, 1; nūntia f. « messa-

gère »; *nūntium* n. « message », d'après Servius, Ae. 11, 896, *nuntius est qui nuntiat, nuntium quod nuntiat*; cf. Varr., L. L. 6, 86, *ubi... de caelo nuntium erit*. L'emploi comme adjectif est le plus rare; du reste, dans les cas où le mot est en apposition, la valeur précise en est souvent indiscernable.

Terme de la langue religieuse et officielle, et spécialement de la langue augurale: *nūntia auis, nūntia fibra; nūntiatio* est opposé à *speciō*, Cic., Phil. 2, 32, 81, *non nuntiationem solum habemus, consules etiam speculationem*, et Fest. 444, 16. Cf. encore *Mercurius, nuntius Iouis*. Dans la langue du droit public, le *nūntius* est celui qui est chargé de faire connaître une décision de caractère public ou une proclamation elle-même; cf. Cic., Fam. 12, 24, 2, *quos senatus ad denunciandum bellum miserat, nisi legatorum nuntio paruisset*; dans le droit civil, *nūntius* désigne spécialement la « lettre de divorce »: *nūntium uxōri (re)mittere*. Ce sens technique se retrouve dans les composés *dēnūntiō, obnūntiō, renūntiō*. Ancien, usuel et classique. Formes romanes en partie de caractère savant. M. L. 5997.

Dérivés et composés: *nūntiō, -ās* (et *nōntiō*, cf. *nōntiata* cité plus haut); *nūntiatio* (terme religieux et juridique); annonce des auspices, déclaration au fise; *nūntiātor, -trix* (langue ecclésiastique et Dig.); *adnūntiō* (époque impériale): annoncer. Très fréquent dans la langue ecclésiastique pour *praenūntiō*; de là *adnūntiātor, -tio*, traduisant ἀγγέλλω et ses composés; *dēnūntiō* (langue du droit et du rituel): déclarer solennellement, faire connaître par message (*d. bellum*); présager; citer en témoignage. Dans la langue commune: annoncer, déclarer (d'après *dēclāmō, dēclārō*); *dēnūntiatio* = *dēlātiō*, Suét., Aug. 66; *dēnūntiātor* « policier » (époque impériale); *ēnūntiō*: faire connaître au dehors, dénoncer. Dans la langue de la grammaire et de la rhétorique, « exprimer, énoncer »; *ēnūntiātus* = ἀποφαντικός, ἀπαγγελτικός; *inēnūntiābilis* (Cens.); *internūntiō* (T.-L.); *internūntius*: interprète, intermédiaire; *obnūntiō* = *are proprie dicuntur augures qui aliquid mali ominis saeuumque uiderint*, Don., Ter. Ad. 547; « apporter une mauvaise nouvelle » et « s'opposer à »; *praenūntiō*: prédire; *praenūntius*; *prōnūntiō*: annoncer publiquement, d'où à haute voix, rendre une sentence, se prononcer; déclarer; prononcer (terme de logique); *renūntiō* (= ἀπαγγέλλω): 1° annoncer en réponse; proclamer le résultat d'une élection, et *renūntius, -tiātor, -tio*; 2° (avec *re-* dans le sens de « rejeter, refuser ») annoncer le retrait de, révoquer, reprendre, et « renoncer à », d'où, dans la langue de l'Église, *abrenūntiō, -tiatio* (cf. *abrelicius*, Tert.).

On ne peut préciser le rapport avec *nouus* autrement que par des hypothèses incertaines. Skr. *nāvate* « il mugit, crie, chante des louanges » (rac. *nā*), lett. *nauju* « crier, miauler », v. irl. *nūall* sont lo'n pour le sens.

**nuō, -is, -ore*: faire un signe de tête. Le verbe simple ne semble pas attesté en dehors des gloses *nūo, uēō*, CGL II 375, 65, *nūi, promisiū, nutum dedi*, IV 369, 30. Il a peut être disparu par suite de son homonymie avec un verbe **nuere* (également disparu) supposé par *nūtrix*. Mais il a laissé de nombreux dérivés et composés: *nūtus, -ūs* m. (classique): 1° signe de tête, et spé-

cialement signe de tête comme manifestation d'un ordre ou d'une volonté, *nūtus arbitriumque*; 2° *pa-nūmen, -inis* n.: terme religieux, *quasi nutus dei et potestas dicitur*, F. 178, 9; *n. dicitur, quasi nutus dei dictum ab nutu, (quod cuius nutu) omnia sunt, cui imperium maximum esse uideatur*, Varr., L. L. 7, 85.

Spécialement « puissance divine », d'où le sens con-cret de « divinité » que le mot prend à l'époque impé-riale. De là *numentar* (uel *numentum*) locus in quo numen consecratur pagani dicebant, CGL V 227, 10 *abnuō* (*abnuēō* dans Ennius d'après *prohibeo*) = ἀπονεύω « refuser d'un signe de tête, faire signe que non », opposé à *annuō, ἀνανεύω*; cf. Nigidius ap. Gell. 10, 4, 4. A perdu rapidement son sens concret pour devenir un synonyme de *negāre, abnegāre*. Fré-quent dans la litote *nōn abnuō*.

adnuō: accorder par un signe de tête; *innuō*: faire un signe de tête à; intimer, signifier; *renuō* (et, tardif, *rennuō*, d'après *an-, in-nuō*): rejeter la tête en arrière en signe de refus; *renūtus, -ūs* (Plin. le J.). Fréquentatif: *nūtō, -ās*: 1° faire des signes de tête, signifier par signes (déjà dans Plt.); 2° chanceler, bran-ler (sens physique et moral). De là: *nūt-men, -tis, -bilis, -bundus; ab-, ad-, re-nūtō*.

Aucune forme n'est représentée dans les langues ro-manes.

Cf. gr. *νεύω* « je fais un signe de tête » et skr. *nauti, nāvate* « il bouge, il se tourne ». L'abstrait *νεύμα* est formé comme lat. *nūmen*.

nūper adv.: récemment, nouvellement. Ancien, usuel, classique. Non roman. Généralement expliqué comme issu de **nouo-par-os* « nouvellement acquis », cf. l'em-ploi adjectif dans Plt., Capt. 718, *recens captum homi-nem, nuperum, nouicium*, mais semble plutôt formé de **nū* (cf. *nune*, etc., gr. *νῦν*) et de *-per*, comme *semper* et l'adjectif plautinien peut être analogique de *pauper*. Le superlatif *nūperrimē* (Cic., Rhét. ad Her.) indique que les Latins croyaient à la première étymologie (*nū-perrimē* comme *pauperrimus*); de *nūperrimē* a été tiré à basse époque *nūperrimus* (Cod. Theod.).

nurus, -ūs f.: bru, belle-fille. Adaptation latine d'un mot indo-européen. Doublet populaire: *nura* (et *norus, noras*). *Nurus* n'est pas représenté dans les langues ro-manes, dont les formes remontent à *nīra, nōrus* et sur-tout *nōra*; cf. M. L. 6000. Panroman; désuet en français.

Dérivés et composés: *nuricula; prōnurus; nepotis uxor*.

Le nom indo-européen de la « bru » était **snusō-*, qui est conservé dans gr. *νός* et arm. *nu* (gén. *nuoy*); à ce thème en *-o-* désignant une femme a été substitué un thème en *-ā-* dans des langues où le féminin en *-o-* n'a pas subsisté: skr. *snusd*, v. h. a. *snur* et v. angl. *snoru*, alb. *nuse*. Le latin *nurus* a subi l'influence de *socrus*; le latin populaire a *nora* (où *u* devant *r* non suivi de *l* a passé à *o*; cf. *fore*). I.

nuscitiō, -ōnis f.; *nuscitiōsus, -a, -um*: *nuscitiōsus* Ateius Philologus ait appellari solitum qui propter occu-lorum uitium parum uideret. At Opullus Aurelius nusciti-ones esse caecitudines nocturnas. Aelius Stilo, qui plus uideret uesperis quam meridiis, nec cognosceret nisi quod

ad oculos admoisset, F. 176, 15. Les gloses ont aussi *nuscitosus: qui plus uespere uidet. V. luscus*.

nūtrīō, -is, -iui, -itum, -ire (et *nūtrior*, Catal. 3, 4; cf. *nūtrior* dans Vg., G. 2, 425): nourrir de son lait, nourrir. *Nūtrīō* peut être une forme ancienne bâtie sur un nom **nūtri-*, avec suffixe sans gutturale. Toutefois, *nūtrīō* semble moins anciennement attesté que *nūtrico*; premier exemple, semble-t-il, dans Catulle, 61, 25. In-certainement de Cicéron, qui emploie *nūtritor* et surtout *alō*, connu de Cicéron, qui emploie *nūtrimentum*; cf. Or. 13, 42. Il est bien qu'il connaisse *nūtrīō*; cf. Or. 13, 42. Il est possible que *nūtrīō* ait été préféré par les poètes dacty-liqués à *nūtrico*, dont l'i est attesté dans Plaute, Mer. 509. L'emploi de *nūtrīō* est surtout répandu dans la langue impériale. Panroman. M. L. 6006.

Dérivés: *nūtribilis* (Cael. Aur.) et *innūtribilis; in-nūtritus*, M. L. 4447 a; *nūtrimen* (poétique, rare; a été conservé dans certains dialectes romans avec le sens de « veau de lait », « jeune bétail », etc. M. L. 6005, ce qui semble attester l'emploi de ce substantif en *-men* dans la langue rustique; cf. *laetāmen*, etc.); *nūtrimentum, -mentālis* (bas latin); *nūtritor* (non at-testé avant Stace), *-tōrius* (bas latin); **nūtrītiō* « nour-riture », M. L. 6007; *nūtritus, -ūs; nūtritiuus* (tar-difs); *nūtritura* (Cassiod.), M. L. 6007 a; *nūtrificō* (Gl.).

Composés: *ad-* (Plin.), *-ē* (époque impériale) « ui prae-pos. plane euania » (Thes.); influence de *ēducō?*), *in-* (id.), *re-* (Paul. Nol.) *nūtrire*.

nūtrīō, -ās (et *nūtritor, -āris*): nourrir (de son lait), et simplement « nourrir ». Verbe attesté surtout à l'époque républicaine, et du reste assez rare; le verbe qui correspond ordinairement à *nūtrix*, c'est *alō, -is*, et le nourrisson se dit *alumnus*. *Nūtrīcāre* est conservé surtout dans les dialectes italiens; cf. M. L. 6002.

Dérivés: *nūtrīcātus, -ūs* m.; *nūtrīcātiō*, tous deux archaïques ou repris par les archaïsants; *nūtrīcātō-ris*. Cf. encore M. L. 6003, **nūtrīcārius*.

Nūtrīcō avec son *i* ne peut être un dérivé de *nūtrix, -icis*. C'est sans doute une formation populaire qui est à basse époque comme *fodiō* à *fodiō*, etc.

nūtrīx (*nourtrix* sur une vieille inscription de Némis, CIL I² 45; scandé avec première syllabe longue chez les poètes dactyliques; mais les formes romanes remontent à *nūtrix*, etc.; v. M. L. s. u.). -*icis* f.: nourrice (sens propre et figuré). Ancien, usuel. S'emploie quel-quefois, dans Plaute, joint à un substantif masculin, e. g. Cu. 358, *inuoco alman meam nutricem Herculem*; cf. Tri. 510, où *nūtrix* se rapporte à un champ, *ager*. Le sens de « mamelle », dans Catulle, 64, 18, rappelle le gr. *ντρός* en face de *ττθθ*. M. L. 6008.

Dérivés et composés: *nūtrīcula* diminutif de ten-dresse;

nūtrīcius: nourricier; subst. *nūtrīcius* « père nour-ricier, tuteur »; *nūtrīcia* « nourrice » (bas latin), M. L. 6003 a; *nūtrīcium* « soins nourriciers », conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 6004; *nūtrīciō* (Inscr. tardive) « père nourricier », différent de **nū-trītiō*, de sens abstrait, cité plus haut.

La chronologie des faits latins montre que *nūtrix* ne

saurait être issu par haphologie de **nūtrītrix*, féminin de *nūtritor*. Ce dernier, de beaucoup postérieur à *nūtrix*, est formé sur *nūtrīō* et ne peut avoir pris naissance qu'à partir du jour où du sens de « allaiter », qui est primitif, le verbe était passé à celui plus général de « nourrir ». *Nūtrix* est formé directement sur une racine **sneu/snū-* « allaiter », avec le même suffixe qu'on a dans *genetrīx, meretrīx, obstetrīx*. La rencontre de **nūō* « j'allaite » (de la racine **sneu-*) et de **nuō* « je fais un signe de tête » a eu pour conséquence la disparition de l'un et l'autre verbes.

La racine doit être celle de skr. *snauī* « il sort goutte à goutte », qui se dit en particulier du lait de la mère. Le grec a avec degré *ο*: *νόα*: *πηγή*. *Λάκωνες*; avec degré zéro: *ἐνώθεν* *ἐτέχυντο* (Hes.), qui a chance d'être aussi une forme dorienne.

nūx, nūcis f.: noix; et généralement tout fruit à amande. Souvent accompagné d'une épithète n. *abel-lāna* (*auel-*), *gallica, graeca, grandis, minor, pinea*, d'où CGL Plac. V 35, 1, *nucispineum est quod rustici nucli-pineum dicunt*. Cf. encore *nux amāra* « amande amère », *castanea nūcēs* « châtaignes ». Le pluriel *nūcēs* désigne le « noyer »; cf. Plin. 16, 97, *inter primas germinant ulmus, salix, nuces*. Ancien, usuel. M. L. 6009.

Dérivés et composés: *nucleus, nucleus* m., dimi-nutif, cf. *acus/aculeus; equus/eculeus*, etc.: amande de la noix, Plt., Cu. 55, *qui e nucē nucleum esse uolt, frangit nucem*; et « amande » de toute espèce de fruit, « noyau », M. L. 5983; *nucleō; nucleātus; nucleolus* (tardifs); *ēnucleō* « enlever le noyau », employé au sens moral comme synonyme de *ēnōdāre, extrīcare* (classique, Cic.); *ēnucleātus*: pur, dépouillé de tout accessoire ou de toute souillure; *ēnucleāta, -ōrum* « essentiel d'une chose » (Vég.); *ēnucleātē* (cf. Non. 60, 3); *innucleātus; nucula, nucella*, M. L. 5984 et 5979; *nucleum* « plant de noyers », M. L. 5981; *nucāmentum* (usité au pluriel par Pline): fruits ou fleurs en forme de noix; *nucēus; nucinus*: de noix; *nucālis*: en forme de noix (Cael. Aur.); cf. M. L. 5977, B. W. *noyau*, et 5976, **nucāliāre* « dénoyauter ».

Composés en *nuci-*: *nūcifrangibulum* (Plt.); *nuciprū-num* (Plin.); *nucifolia* (Gloss.), calque de *καρυφύλλον*, etc.; v. André, *Lex.*, s. u.

Cf. aussi M. L. 5978, **nūcārius, -a* (germanique: m. b. all. *noker*); 5982, *nucicula*, qui ne semblent pas at-testés dans les textes, mais figurent dans les gloses, Thes. Gloss. emend. s. u.; Isid., Or. 17, 7, 23, a *nucicla*; 5980, *nucēola* « noisette ».

Cf. irl. *cnū* « noix » et les formes galloises correspon-dantes. Tandis que le latin, ou **kn-* initial s'est réduit à *n-*, a un élargissement *-k-*, le germanique a un élar-gissement **-d-*: v. isl. *hnót*, etc.; v. Vendryes, MSL 21, 41. Le mot n'apparaît pas hors des parlers occiden-taux.

nyma: nom d'une plante indéterminée (Plin. 27, 106). Cf. peut-être gr. *νύγμα* « piqure »?

nympha, -ae f.: nymphe. Emprunt savant ancien au gr. *νύμφη*, poétique. Formations hybrides tardives: *nymphālis, nymphigena*. V. *lymppha*.

modèle de *circā, circiter* (v. Leumann-Hofmann, *Lat. Gram.*, p. 506, 3).

oblāta, -ae : féminin substantivé de *oblātus*, participe de *offerre* qui dans la langue de l'Église a pris le sens spécial de « offrir à Dieu, sacrifier », d'après *προσφέρειν*. De la *oblāta* (*hostia*) « hostie », qui a aussi désigné un gâteau fait de la même pâte que l'hostie, « oubliée ». M. L. 6012; B. W. s. u.

oblectō : v. *lax, laciō*.

obliquus, -a, -um : oblique; d'où « indirect ». Sens physique et moral. En grammaire, *obliqui cāsus, obliqua orātiō*, par opposition à *rectus cāsus, recta orātiō*. Ancien (Cat.), classique, usuel. M. L. 6014 et 6013.

Dérivés (de l'époque impériale) : *obliquiās* (= *λογος*) ; *obliquō, -ās, -ātiō*. Composé poétique : *obliquoletus* = *λοξλας* (Gloss.).

A *obliquus* semble se rattacher un adjectif sans préfixe, *liquis*, qui se trouve avec le sens de « oblique » dans Frontin, Expos. Form., p. 32, Goes. On y rapporte aussi un verbe *linguor* (ou *liquor?*) qui se trouverait dans Acc., Brut. 1, 28, *dextrorsum orbem flammum/radiatum solis linguor* (varr. *liquier*) *clamsu nouo*, où le sens serait « j'ai cru voir » le disque flamboyant et rayonnant du soleil obliquer vers la droite suivant une marche nouvelle ». Mais ce *linguor* doit provenir de *linguō*, cf. *déliquium solis* « éclipse de soleil ». Hom. *λινωφης* « obliquement » est d'ordinaire rapproché de *λέκρος*, etc., ce qui l'éloigne du mot latin. Les autres explications sont incertaines.

oblitēscō : v. *lateō*.

oblitterō, -ās, -āui, -ātum, -āre : proprement « effacer les lettres », glosé *ἀπαλεῖψω γράμματα*, CGL II 232, 44 (sens très rare; cf. Tac., A. 11, 15, 2). Le verbe a été rapproché de *oblūtus* (d'où lagraphie *oblitterō*), et employé surtout dans le sens de « faire oublier »; cf. Non. 146, 28 : *oblitterare est obscurifacere et in oblivionem ducere. Accius Agamemnonidis* (42) : *inimicitias Pelopidum* / *extinctas iam atque oblitteratas memoria renouare*. Ancien, classique, mais rare.

Dérivés : *oblitterātiō* (rare, non attesté avant Plin.), -*ior* (Tert., Paul. Nol.); *oblitterus* : *Laevius oblitteram gentem pro oblitteram dixit*, Gell. 19, 7, 4. Sur la formation de cet adjectif, v. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 196 et 254.

obluisseor, -eris, oblitus (le *obluius* que Cassiodore, GLK VII 206, 1, dit avoir lu in *antiquis monumentis* n'est pas autrement attesté) **sum, oblitiscī** (forme contracte *obliscī* attestée par le mètre dans Accius, cf. Non. 500, 3 et 6, et dans Plt., Mi. 1359) : oublier (suivi du génitif comme *memini*) l'accusatif est plus rare et sans doute plus récent, surtout avec un complément de personne). Le participe *oblitus* a le sens actif « oubliés » et passif « oublié »; de là, à basse époque, l'emploi de *obluisseor* avec le sens passif; cf. Dig. 23, 2, 60, § 6. Usité de tout temps. Remplacé dans les langues romanes par un dénominatif tiré de *oblūtus*, **oblūtāre*, panroman, M. L. 6015; et **ezoblūtāre*, 3024 b, à côté de **dismemorāre* et **dimenticāre*, v. B. W. s. u.

Formes nominales et dérivés : *oblitor, -eris* m. (tardif, S^r Jér.; la langue classique dit *inmemor* ou *oblit-*

tus); *oblitiō* f. (classique); *obluius* (Varr., L. L. 5, 10) « tombé dans l'oubli »; *obluium* n. (usité surtout au pluriel *obluiātā*, création de la poésie dactylique pour remplacer *oblitiō*, cf. Mar. Victor., GLK VI 25, 10, qui cite *contāgiō* et *contāgiā*); *oblitiōsus*; *oblitiālis* (Prud.); *inoblūtus* (Ov. = *ἀληστος*).

« *Oblitiō* est une métaphore empruntée à l'écriture qu'on efface. C'est un mot de même famille que *oblittere* « effacer, raturer », Cic., Fin. 1, 17, *ut aduersa quasi perpetua oblitione obruamus*; Deiot. 13, *en quae umquam uetustas obruet, aut quae tanta delebit oblitiō?* » (Bréal). Une trace de ce sens ancien apparaît peut-être encore dans Plt., Tri. 1018, *tribusne te poteris* / *memoriam* (memoria codd.) *esse oblitiū*. — L'élargissement **-a-* de la racine **lei-* semble se retrouver dans lat. *lēuis*, cf. gr. *λεῖος*, et dans got. *af-linnan* (de **linʷan*) « ἀποχωρεῖν », qui est à noter aussi pour le sens.

***oblucuiasse** : *dicebant antiqui mente errasse, quasi in luco deorum alicui occurrisset*, P. F. 203, 13. Sans autre exemple.

obnoxius, -a, -um : soumis à, sujet à, exposé à. Généralement accompagné d'un complément au datif : *uxori obnoxius* (Tér.); *obnoxia* (datif) *obnoxia alicui* (T.-L.); *neq. fratris radiis obnoxia surgere luna* (Vg., G. 1, 396). S'emploie aussi absolument : *aut superbus aut obnoxius uidear* (T.-L. 23, 12, 9); *supplex et obnoxius* (Cic., ad Brut. 1, 17, 6).

Fréquemment employé dans la langue du droit, sans doute parce que l'adjectif a été rapproché de *noxia, noxius, innoxius*, comme l'indiquent l'étymologie de P. F. 207, 10 : *obnoxius poenae, obligatus ob delictum*, et l'emploi de *obnoxio*, dans Claud. Mamert., Stat. anim. 2, 9, et *alienis semet noxiis obnoxiantes*. Certains emplois inclinent à faire croire que l'adjectif a été rattaché aussi à *nectō, nezus*, qui indiquent, comme on l'a vu, un lien juridique; cf. S. Pantzersjelm Thomas, dans *Festschr. Alf Torp*, 150-153. Sur le sens, v. Gell. 6, 17.

Dérivés : *obnoxio* adv. (Plt. et T.-L.); *obnoxiosus* (archaïque) et *obnoxiosē*; *obnoxio*, v. plus haut; *obnoxietās* (tardif).

Comme dans *anxius, alsius*, il s'agit d'un dérivé de désidératif en *-s-*. La racine serait celle de *nancior*; v. ce mot.

oboediō, -is, -iui (-i), -itum, -ire : *oboedire, abaudire*, P. F. 203, 11. Cf. pour le préfixe *obsequi, obtemperare* : *obeir* à (datif). Le sens étymologique apparaît dans l'expression *dictō oboedientem esse*, synonyme de *dictō audientem esse*. Ancien, usuel et classique. Formes de caractère savant en roman. M. L. 6016. Irl. *oibid* « oboediens ».

Dérivés et composés : *oboedientia*; *oboediō, -tor*; *oboedientialiter* (bas latin); et, dans la langue de l'Église, *inoboediō, -diens* (= *ἀπειθής*); *-dienter, -dientia* (cf. *inobsequens, -tia, inobseruans, -uantia*, tous d'époque impériale); *inoboedus* (un exemple douteux dans Arn. 7, 43).

Cf. *audiō*. Mais la diphtongue *-oe-* est obscure. On attendrait **obidiō*. Essais d'explication dans Solmsen, *Studien z. lat. Lautgesch.*, p. 150, et Juret, *Phonét.*, p. 134.



ō, ōh : exclamation qui sert à appeler, à invoquer, ou qui marque une forte agitation de l'âme, étonnement, admiration, trouble, etc. Joint à un vocatif (ou nominatif appellatif) ou à un accusatif, suivant que l'on appelle quelqu'un ou que la pensée du sujet parlant se dirige vers un objet : *o Romule die* (Enn.) et *o miseris hominem mentes* (Lucr.); rarement (comme *prō*) à un génitif, e. g. Catulle 9, 5, *o nuntii beati*; cf. Luc., Pisc. 5, *ō τῆς ἀνασχυσίας*. Ce génitif peut s'employer seul, ainsi Plt., Mo. 912, *di immortales, mercimoni lepidi*. S'emploie aussi devant particule : *ō quam, ō utinam, ō sī*, etc. Cf. gr. *ὦ, ὦ*; got. *ō. V. ōhā*.

ob, obs (ce dernier usité seulement en composition; cf. *obs-olēscō*, sans doute formé analogiquement d'après *ex-olēscō*; *obstinere* *dicebant antiqui quod nunc ostendit*, P. F. 214, 12, cf. *abstineō*; *opstrudant* « aide trudent », P. F. 209, 9, où il est souvent réduit à *os-* : *ostendō, oscen*) : préverbe et préposition à sens local (avec l'accusatif; les exemples de *ob* avec l'ablatif ou le génitif sont très tardifs et dus à l'influence de *prō* ou de *causā*) : « devant, au-devant de » (cf. *obuius et obuiam, obiter*), et par suite « en vue de » (sens physique et moral; *ob rem*) ; « contre » (avec idée d'hostilité), « en échange de ». Le sens local est bien attesté encore dans les textes archaïques et jusque dans Cicéron (non dans César) en prose et dans la poésie impériale et chez les prosateurs archaïsants, cf. Lex XII Tab. 2, 3, *ob portum obuagulatū iū*, et il est demeuré dans les composés verbaux *obiciō, offerō, ostendō, obmouēō* (archaïque), *ommentō* (id.), *omitto, oppilo*, etc.; l'idée d'hostilité apparaît, par exemple, dans *obsum, officiō* en face de *prōsum, proficiō*. A l'époque classique, la préposition n'est plus guère employée qu'au sens figuré « en vue de »; ou bien, comme la cause et le but se confondent souvent, avec celui de « à cause de » : *ob cuius seruatos*. Du reste, l'usage en devient de moins en moins fréquent à mesure qu'on avance dans la latinité impériale; et *ob* ne se trouve plus guère alors que dans des locutions de caractère adverbial : *ob eam rem, quam ob rem, ob id, ob hoc*. C'est *prō, propter* (sur lequel a été refait sporadiquement *opter*, CIL VI 14672, 12), formes plus pleines, qui en prennent la place. Non roman. Dans un certain nombre de composés, *ob* semble avoir été, en bas latin, éliminé par *ab* : e. g. *accāsio* (pour *oc-*), *absurdēscō* (= *ob-*), *atturō* (= *ob-*), etc.

Le rapport de *obs-* à *ob-* est du même type que celui de *abs-* à *ab-*. Mais *ob* n'a pas un correspondant aussi exact que *ab, ex, in, de*, et il est impossible d'en donner une étymologie rigoureuse. L'osque a une préposition *ūp, op* (au sens de « apud »), mais qui se construit avec l'ablatif dans les trois exemples qu'on en a et qui sert à indiquer un point de repère, non une direction. L'ombrien n'a que *op(s)-* dans *ostendū* « ostenditō » et

peut-être dans un autre mot obscur, *ooserclom* « obseruaculum? » : le vénète a *op*. La forme la plus proche est celle de v. sl. *ob-* devant voyelle, *o* devant consonne, ainsi avec l'accusatif : *ob onū polū* « de l'autre côté, au delà » ; *o desnoje* « à droite », et, le plus souvent, avec le locatif au sens de « autour, près de, au sujet de ». Le lituanien a *apē* « autour » et, comme préverbe, *api-, ap-*. Le lituanisme de *ob* est aussi « aussi », et, sans doute, de indo-iran. *api* « près de, au delà de », est différent. Mais le grec a aussi *ὀπίθεν, ὀπίσω* « en arrière ». Pour skr. *abhi, v. ambi*.

***obaerāre** : *obloqui atque alterius sermonem molestā impedire : quod sumptum uidetur a paleis, quas Graeci ἄχρα uocant. Itaque et frumentum et panis non sine paleis aceruos dicitur, item lutum aceratum paleis mixtum*, P. F. 203, 5. Sans autre exemple. Le rapport avec *acus, -eris* indiqué par Festus n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

obaerātus, obaerārius : v. *ae*.

obba, -ae f. : *peculi genus, quod nunc ubba dicitur*. Varro : *obbas et Cumanos calices*, Non. 146, 8 sqq.; cf. *peculi genus uel ligneum, uel ex sparto*, id. 545, 1. Mot sans doute d'origine étrangère, attesté depuis Varron; rare; il y a une ville africaine *Obba* près de Carthage, cf. T.-L. 30, 7, 10.

obēsus, -a, -um : 1° proprement « rongé » (de *obedi, v. edō*), d'où « maigre, décharné », sens très rare : un exemple de Laevius cité par Non. 361, 16, et par Aulu-Gelle, 19, 17, 3, qui note : *obesum hic notauimus proprie magis quam usitate dictum pro exili atque gracilitate : uolgens enim ἀκόπως uel κατὰ ἀντιρροπῶν obesum pro ubere atque pingui dicit*; 2° *obēsus*, gras (non dans Cic., non attesté avant l'époque impériale) : *pinguis quasi ob edendum factus*, P. F. 207, 8. Pour le double sens, cf. *pōtus, prānsus*, etc.

Dérivés : *obēsūs*; *obēsō, -ās* (Col.).

obiēcō, -um m. f. (le singulier est rare; le nominatif *obez* est refait sur les cas obliques; on attendrait normalement **obiez*, comme dans *obiēcō, obiectum*, en face de *obiēcō*, cf. *subiēcō*, Enn., et l'ablatif *disice*, Carm. Epigr. 1526 A 6; sur ces formes, v. Gell. 4, 17, 10) : *o, pessuli, serae*, P. F. 204, 18; « barrés » ou « verrou » placés devant une porte pour la fermer; puis « obstacles ». Ancien (Plt.), technique. M. L. 6011 a.

obiter adv. : en passant, chemin faisant, incidemment. — Considéré par les Latins comme forme de *obiter*, comme *obuiam*, avec le sens de *per uiam*; cf. Auguste dans Charisius, GLK I 209, 18; Juv. 3, 241, *obiter legit aut scribet*. Toutefois, l'adverbe n'apparaît pas avant Labérius et n'est usuel que dans la langue impériale : aussi l'a-t-on expliqué comme tiré de *ob* sur le

obrendarius, -a, -um : adjectif tardif, de forme populaire, usité seulement dans la langue épigraphique, -a uasa « vases à recueillir les ossements ». De obr(u)endarius, dérivé de obruendus, cf. calendarius, molendarius, regendarius, et, pour la forme, quattuor > quator, etc.

obripilatio : graphie incorrecte de horripilatio, inflammation par ob-

obrussa, -ae f. : 1^o épreuve de l'or à la coupelle, essai d'un métal (cf. Plin. 33, 19); 2^o au figuré : pierre de touche, épreuve (déjà dans Cic., Brut. 258). Emprunt technique au grec ὄβρυζα (ou arrangement de ὄβρυζον ὄβρυζον), lui-même d'origine asiatique (hurri, hittite). V. Benveniste, Rev. Phil., 1953, p. 122 sqq. [Adj. obryzatus (Cod. Theod.). Cf. v. h. a. ubirguldī.

obscēnus (obscaenus, cf. Varr., L. L. 7, 96), -a, -um : terme de la langue augurale « de mauvais augure » (obscēnae auēs, canēs; obscēnum ostentum, etc.); par suite, dans la langue courante, « d'aspect laid ou affreux; qu'on doit éviter ou cacher; obscène »; obscēna n. pl. = τὰ αἰδῶτα; o. digitus = medius. Ancien, usuel, classique.

Dérivé : obscēnitas (classique).

Le sens technique semble le plus ancien; cf. Fest. 218, 16, ... cum apud antiquos omnis fere obscena dicta sint quae mali ominis habebantur. Mais l'étymologie du mot est inconnue; il n'y a rien à tirer de la glose de Festus 204, 24. Peut-être emprunté : la variation obscēnus, obscaenus rappelle celle de scēna, scaena qui semble supposer un intermédiaire étrusque entre le modèle grec et l'emprunt latin. Le rapport avec caenum ne se laisse pas justifier. De *ob-scae-nos « qui vient à gauche »; cf. scaeuus?

obscūrus, -a, -um : obscur (sens physique et moral). Correspond à gr. σκοτεινός; s'oppose à clārus. Usité de tout temps; panroman (sauf roumain). M. L. 6020.

Dérivés et composés : obscūritās, M. L. 6019 a; obscūrō, -ās, -ātio; obscūrēfaciō (Non.); obscūriscō, -is (Ps.-Aug.); inobscūrābilis (Tert.); cf. ἀσκότιστος, Greg. Nyss.); obscūri-dicus, -loquium, tous deux rares et poétiques; obscūrolūna (= σκοτοιμήνη), Ital.

La graphie par b montre que la langue coupait obscūrus, bien que le mot ne se laisse pas analyser en latin; cf. le b de obsōnium. De l'élément -scūrus, on rapproche skr. skauti « il couvre », skutāh « couvert » et v. isl. skuggi, v. h. a. scawo « ombre », v. h. a. scūr et scūra « grange »; v. isl. sky « ciel (couvert) ». Rapprochements plus lointains : lit. skūrā « peau, écorce » et gr. σκῦρος « peau travaillée, cuir », et scūtium? La racine n'est pas dissyllabique; l'ū de obscūrus est de ces ū qui existaient près de ū dès l'indo-européen et que, dans les Mélanges Chlumsky, M. Vendryes attribue au vocabulaire populaire; dans le même groupe de mots, le grec a xōros et σκῦρος, et, en face de lat. cutis (v. ce mot), le germanique a v. h. a. hūt, etc.

obsecrō : v. sacrō.

obses (opses), -idis m. : otage; puis « caution, garant, répondant ». Ancien, classique. Non roman. De *ob-ses-s, cf. praeses, mais le rapport avec sedeō, obsideō, obsidium n'est plus senti.

Dérivé : obsidatus, -ūs : condition d'otage (Amm.).

obsipō : v. supō.

obsolescō, -is, -uī (-uī, Prisc.), -ōtum, -ere : passer d'usage ou de mode (comme exolēscō, cf. alō); obsoletus : passé de mode, vieilli, usagé; et par suite « commun, vulgaire, négligé » et « flétri, souillé » (Hor., Sén.). Attesté depuis Cicéron et Varron; rare.

Dérivés et composés : obsolefaciō « faire tomber en désuétude » (Arn.); obsolefō; obsolefactus « avili, dégradé »; obsoletū, -ās : souiller, flétrir (Tert.).

Étymologie et histoire obscures. Ni l'explication par *obs-olēscō, ni celle par *ob-solēscō ne satisfont. Il a dû y avoir, comme pour exolētus, exolēscō, avec lesquels obsolescō, obsoletus sont intimement liés pour le sens, des contaminations et des influences qu'on entrevoit sans pouvoir les préciser.

obsōnium : v. ops-.

obstetrix : v. obstō, sous stō.

obstinēt : v. tenēō.

obstinō : v. stanō, s. u. stō.

obstūpus : v. stūpō.

obstri(n)gillō, -ās, -āuī, -ātum, -āre : glosé obstāre par Non. 147, 8, qui cite des exemples d'Ennius et Varron : « faire obstacle » et « blâmer » (Varr.). Sans doute forme populaire dérivée de obstringō, cf. conscribillō et scribō; sūgillō et sūgō, etc. Un substantif obstri-gillus « sandale tenue par des lacets », proprement « qu'on serre (stringō) par devant (ob) », est aussi attesté. La dérivation de striga est moins vraisemblable.

obtingō : v. tangō.

obtrectō : v. trahō.

obtūrō, -ās, -āuī, -ātum, -āre : boucher. Ancien (Cat., Plt.), classique (Cic., Fat. 5, 10) et attesté jusque dans la Vulgate, mais rare. Même préverbe que dans oppilō, oblinō, obstruō.

Dérivés : obtūrātiō (Vulg.), -mentum (Plin.), -culum, -tūrō figure aussi dans re-tūrō « déboucher », connu par une citation de Varr. ap. Non. 167, 6, et par Arn. 1, 31, et dans *at-tūrō que supposent les formes italiennes et hispaniques; v. M. L. 6025. Pas d'étymologie claire.

obuāgūlō : v. uāgīō.

obuiam, obuius : v. uia.

occa, -ae f. : herse. Ancien (Caton). N'est demeuré que dans le trentin okka. M. L. 6028.

Dérivés : occō, -ās; occātor, -tiō, -tōrius; cf. aussi M. L. 188, *adocceare; inoccō (Col.); occillō, -ās : un exemple du mot dans Plt., Am. 31, qui mihi aduenienti os occillet probe, et dans le sens de « labourer à coups de poing », et dans les Gloses, GGL II 260, 57, occillio (l. occillo), βωλοστροφῶ; occillator, βωλοκόπος. Pour le suffixe, cf. les verbes expressifs sorbillō, stringillō, sūgillō.

Le -cc- de occa est une ancienne gémisée qui n'a rien de surprenant dans un nom d'outil (cf. uannus). Le nom de cet instrument aratoire n'est pas fixé; en latin même, le nom rural était irpez, qui a survécu en roman;

et Virgile parle de uimineae crātes, non de occa ni de irpez. Mais des formes apparentées à occa se trouvent dans d'autres langues : v. gall. oect glosé « raster »; gall. et bret. oged et og (de *okā); et en germanique : v. h. a. egida, v. angl. egeðe, à côté de v. h. a. ecken « herser ». Le baltique a des formes à e initial : lit. ekėju, ekėti (aussi akėju), lett. ecėju, ecėt « herser », avec lit. ekėšios (akėšios), lett. ecėšas, mais v. pruss. aketes, ce qui a conduit Hirt à supposer que occa est issu de *okia > *otica. Le k baltique s'explique par une gémisée -kk- ou par un -kh-, aussi possible dans un mot « populaire ». On est tenté de rapprocher le groupe de ācer, ācris, etc., qui suggère la forme de l'objet : un k figure même dans le groupe de lit. akūtas « barbe d'épi », avec k issu de -kk- ou de -kh-. Hétychius donne pour le grec un nom ὄξῖνα « herse », qui rappelle ὄξος.

*occa : frutex qui in <prae>sepibus nascitur et habet prunellas rubeas (Gloss.)?

occāsio : v. cadō.

occhī : arbres d'Hyrcanie, semblables à des figuiers (Onésicrite, dans Plin. 12, 34). Mot étranger.

occlillō : v. occa.

occipiō : v. capiō.

occipitium : v. capui.

occulō : v. cēlō.

occupō : v. capiō. M. L. 6031.

ōciur, ōcius, ōcissimus : plus vite. Comparatif et superlatif; il n'y a pas d'adjectif au positif en regard. Ōciur est rare et poétique (depuis Livius Andronicus jusqu'à Lucain); en prose, il n'y a guère que Pline qui l'emploie (comme il emploie aussi ōcissimus). Il y a un adjectif ōcier dans Apulée, qui peut-être l'a pris à un archaïsme ou qui — plus vraisemblablement — l'a reformé d'après celeriter/celerius sur ōcius, ōcissimē, qui sont attestés chez Plaute et Térance, dans la langue classique et jusqu'à Pline. Un autre superlatif plus ancien, ōcimē (cf. proximē), est dans P. F. 211, 12. Vieux mot qui tend à tomber en désuétude.

L'adjectif représenté par skr. ācīh, av. āsūš, gr. ὀκός désignait, dans le vocabulaire de l'aristocratie indo-européenne, tout ce qui a le mérite d'être rapide : héros, chevaux, oiseaux, bateaux, etc. : πῶδας ὀκός Ἀχιλλεύς. Le latin n'a plus que les formes intensives, ōciur, ōcissimus; il faut rappeler cependant le premier terme de composés dans les mots archaïques : acupēs, acupediū, accipiter (v. ces mots), cf. hom. ὀκίποδες Ἴπποι; la différence du vocalisme entre l'adjectif et le « comparatif » aura entraîné la disparition du « positif ». La langue poétique a gardé les formes intensives : ōciur, cf. skr. ācīyān, av. āsyā, gr. ὀκίων, et les deux types de ōcimē et ōcissimus, en face de skr. ācīpṭhah, av. āsīšū, gr. ὀκιστος, peut-être l'adjectif ōcier (ὄκα est particulièrement fréquent en grec). Le celtique n'a d'autre

trace de ce groupe que le composé britannique v. gall. di-auc glosé « segnem », v. corn. di-oc glosé « piger », etc. Le groupe n'est pas conservé en germanique, baltique, slave, arménien. — La langue usuelle a recours à uēlōz celer, citius.

*oclopetā : mot de sens obscur qui semble désigner un animal (oiseau, poisson?) dans Pétr. 35, 4. L'indétermination du sens rend toute étymologie incertaine. Le rapprochement de Oclopecta, nom d'un cheval dans une tabella deuotionis, n'éclaire rien. V. Perrochat, Festin de Trimalcion, s. u., où sont résumées les diverses explications proposées.

ocquiniscō : v. conquiniscō.

ocreae, -arum f. (le singulier est rare, étant donné le sens du mot) : jambières. Peut-être mot d'emprunt à une langue non indo-européenne; cf. Plin. 7, 200 : ocreas et cristas inuenere Cares. Sert également de surnom. Rare et technique. Étymologies populaires dans Varr., L. L. 5, 116, « quod opponatur ob crus »; Fest. 192, 1 sqq., ocrem... montem confragosum... unde fortasse etiam ocreae sint dictae inaequaliter tuberatae. Demeuré en irl. ochar.

Dérivé : ocreātus.

ocris, -is m. : ocrem antiqui... montem confragosum uocabant, ut apud Liuium (Tr. 31) : « Sed qui (l. que?) sunt hi, qui ascendunt altum ocrim? », F. 192, 1. Sans doute dialectal; le mot proprement latin est collis. N'est guère attesté que dans les citations de Livius Andronicus faites par Festus et dans le composé medio-cris, qui sémantiquement en est tout à fait séparé (v. medius). Se retrouve dans les dialectes italiques : marucini ocrea gen. sg., ombr. uk ar, ocar « arx, mōns », et Ocriculum, Interocrea.

Le mot est indo-européen : hitt. lēhkur- « piton rocheux », irl. ochair « coin, bord », gall. ochr « bord », ion. ὄκρος (ῆ τε ὑπερέχουσα ὄκρος τοῦ δέστεου δέξεται γίνεσθαι, Hippocrate, chez Bechtel, Gr. Dial., III, p. 321), d'où hom. ὄκροίς « âpre, raboteux », skr. ācīh « coin ». Cf. gr. ὄξος et le groupe de lat. ācer, lēct. La voyelle de sl. ostrū « pointu », etc., est ambiguë.

octō (δ initial) indécl. : huit. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6035.

Dérivés et composés : octāuus : huitième, M. L. 6034, subst. octāua (hōra); ou octāua (pars) : huitième, taxe perçue à l'époque impériale, d'où octāuarius « relatif à la taxe du huitième » et subst. octāuarius : receveur de cette taxe; octāuānus : de la 8^e légion, usité au pluriel octāuāni; Octāuius, osq. Uhtavis; octōni-, -ae, -a : huit par huit; octiēs : huit fois.

Octōber (-bris), adjectif usité surtout dans Octōber (sc. mēsis) : octobre. Panroman, sauf roumain, M. L. 6036 (les formes romanes remontent en partie à *octobrius, *octufri (osque), *ocuember, anal. de september, de même irl. octimber); octāns m. : octant (Vitr.), M. L. 6033, irl. octaid; octōdecim; octōgintā (sur octāgintā, tardif, et octuaginta, médiéval, v. Lindsay-Nohl, Lat. Spr., p. 480; octuaginta a été refait tardivement sur septuagintā, qui lui-même est formé par analogie sur un ancien *octuagintā non attesté; v. Wackernagel, Verm. Beiträge, p. 47); panroman, sauf roumain, M. L. 6037; octōgēsimus,

octogies, octogēni; octingenti, -gentisimus, d'après septingenti; octennis; octennium; octogēnarius; octussis (d'après decussis); octipēs, octuplex (-plūs) sont faits d'après δακτύλος, δακτυλός, comme du reste la plupart des autres composés savants en octō : -phorus, -gonus, etc.

Lat. octō répond à gr. ὀκτώ, véd. aṣṭā, av. ašta, irl. ocht, gall. wyth (et à la forme sur laquelle repose lit. aštūni), à côté de véd. aṣṭā, got. ahtau. Les formes de l'ordinal varient d'un dialecte à l'autre; la plus archaïque doit être gr. ὄγδοος, avec un groupe sonore intérieur, de *ὄγδοφος. Lat. octāvus, à côté du nom de personne osque ūhtaavis « Octāvius », doit représenter un ancien *ok'tōw-o- où la sourde a été substituée à l'ancienne sonore d'après octō, de la même manière que dans septimus; mais il n'y a pas d'autre exemple de *-ōw- donnant *-āw- en latin : duom a subsisté. On se demande, d'après gr. ὄγδοος, si la forme ancienne n'aurait pas été oktoōw-, d'où lat. *octauo-; la longue de octāvus serait prise à octō. Un u se retrouve dans l'ordinal en germanique : got. ahtuda, etc., et dans lit. aštūnias.

oculus (populaire oculus; cf. oclāmen « ouverture », Mul. Chir. 628), -ī m. : œil; puis tout objet en forme d'œil, tache (d'une fourrure), œil de la queue du paon; bulbe de la racine du roseau; œil de la vigne, bourgeon (d'où inoculō, -ās « greffer » et ses dérivés, conservé, dans ital. inocchiare, M. L. 4449); œil de bœuf (plante); v. André, Lex., s. u. Se dit aussi de la vue de l'esprit. S'emploie comme terme de tendresse (quoique ce sens soit surtout réservé au diminutif ocellus; cf. gr. ὀφθαλμός, ὀφθαλμίδιον, Ar. Eq. 909); de là, dans Plaute, oculissimus et l'adverbe oculitus : quaque dicitur, ut funditus, penitus quo significatur tam carum esse quam oculum, P. F. 189, 3; oculus solis : παρθένιον (Diosc. 3, 145). Usité de tout temps; panroman. M. L. 6038. Irl. ugail « oculi ».

Dérivés : oculātus : 1° muni d'yeux; oculaire (qui voit de ses yeux : o. testis); 2° visible (d'où est tiré le verbe oculō, -ās tardif) avec ses composés *adoculare (attesté par les langues romanes, M. L. 189), exoculō (Plt., Apul.), inoculō, M. L. 4449, et peut-être l'obscur apoculare? (Pétr.); substantif dans oculata : poisson de mer, peut-être « lamproie », cf. M. L. 6037 a; oculus, même sens; oculātum adv. (Cassian.); oculāris; oculārius (époque impériale) : o. medicus; oculāre n. « pommade pour les yeux ». De oculārius est tiré oculāriūrus (faber).

ocellus : diminutif, surtout d'affection (conservé en campidanien, M. L. 6032); ocellulus (Gramm.); ocellātum, neutre d'un adjectif ocellātus « pierre ocellée; bille (d'agate?) »; Ocella, surnom romain.

Composés : unoculus (Plt. = μονόφθαλμος); oculiferus (Sén., ad Luc. 33, 3); et peut-être oclopeta (v. ce mot). Cf. aussi aboculis « aveugle ». M. L. 33; B. W. s. u.

Le nom de l'« œil » appartient à une racine qui fournit, d'une part, un désidératif, skr. ikṣate « il regarde », cf. le futur gr. ὄψομαι « je verrai » (le parfait gr. ὤπασα doit être secondaire), et, de l'autre, le nom radical de l'organe de la vision attesté par hom. εἰς ὄπια « vers le visage; en face » (aussi ἐνώπια); cf. aussi, au second

terme de composés, εὐ-ὄψ, εὐ-ὄπις (servant de féminin, cf. βο-ὄπις); il est possible que ce mot figure aussi dans les adjectifs tels que lat. ferōx, atrōx, etc. (v. atrōx). On notera, de plus, gr. πρόσωπον et skr. prāṭhika « visage », ānikam « face », irl. enech « visage ». Il y a, de ce nom, un dérivé thématique dans les types anīquus et longinquus, propinquus; cf. skr. āpāk « en arrière » et dr. kah « qui vient de loin », nīcā « d'en bas » et nīcā « bas », v. sl. nīcī. — Ce qui fait que le nom de l'« œil » varie d'une langue à l'autre, ce sont les croyances attachées au mauvais œil (v. inuideō); ceci résulte notamment de faits iraniens; dans l'Avesta, le nom correspondant au vieux nom neutre de la racine, à élargissement s (cf. v. sl. oko « œil », gén. očese), véd. akṣī (gén. akṣnāh), à savoir aśī, désigne l'« œil » d'êtres mauvais, en vieux perse, l'« œil » est nommé (h)u-časma, littéralement « bon œil »; on s'explique ainsi l'usage du nom iranien ordinaire, av. časma, et le fait que le sanskrit cakṣuh (aussi neutre) est formé autrement. Tandis que, pour « oreille », le latin a auri, aurēs, fait sans doute sur un ancien duel, il n'a rien qui réponde aux duels v. sl. oči « (les deux) yeux » (neutre), lit. akī, hom. ὄσσε, arm. ačk « yeux » (ce dernier sert comme pluriel). Dans la forme lat. oculus, de type dérivé, le suffixe -lo- indique ici un être actif, de genre animé (cf. figulus), et n'a pas valeur de diminutif; cf. Meillet, BSL 34, 131, qui cite lac. ὀπιδός qui a même suffixe. Le gr. ὀφθαλμός et le got. augo offrent des formations volontairement altérées et l'irlandais a remplacé le vieux nom de l'« œil » par le nom du « soleil » : súil. Le latin n'a pas conservé la forme à consonne géminée attestée par gr. ὄσσω (chez Hésychius) et par le k de akn « œil » en arménien; les graphies ocellus sont récentes et il n'y a pas d'exemple d'une scansion ocellus. — En somme, le nom de l'organe de la vision et du visage est presque partout tiré d'une racine dont la forme verbale sûrement ancienne est un présent désidératif; le lituanien, où les présents à nasale infixée se sont développés, a, de plus, ankū, ākti « recouvrir » ou « perdre » la vision. Pour « voir », on a recouru à des racines qui se rapportent à la connaissance, v. uideō, ou l'observation, v. speciō (qui fournit en latin les formes à préverbes).

ōdī, ōsus sum : haïr. La langue classique emploie seulement ōdī « je hais », parfait à sens de présent, dont l'ō alterne avec l'ō de ōdium; la langue archaïque connaît une forme déponente ōsus sum, par exemple Plt., Am. 900; cf. Festus 220, 2, qui rappelle le sens actif de perōsus; et Aulu-Gelle 4, 3, 8. Sur ōdī a été refaït un présent ōdīō, -is (cf. coepiō de coepi) fréquent dans la latinité impériale, et en particulier dans le latin de l'Église, qui a entraîné un parfait ōdīui dont le premier exemple est cité par Cicéron, Ph. 13, 19, 42. Ancien usuel, classique. Non roman. Adjectif : ōdibilis (Acc.; rare).

Formes nominales et composés : ōdium : haine et objet de haine ou de dégoût (ancien, usuel; M. L. 6038 a); ōdiōsus : odieux; qui, dans la langue familière, s'est affaibli et n'a plus signifié que « ennuyeux, insupportable » (cf. comme le fr. « c'est odieux »), sens qu'on trouve aussi dans ōdium, cf. molestus; ōdiōsius, formation plaisante de Plaute. De molestus a été tiré à basse

époque le dénominatif inodiāre conservé dans les langues romanes (cf. fr. ennuyer); cf. ALLG 12, 49, et M. L. 4448 (et *odiāre, 9701); B. W. s. u.; les notes tironiennes ont aussi odiāta.

ecōsus; perōdī, perōsus : formes renforcées de ōdī, ōsus. Ecōsus a subsisté dans quelques dialectes italiens. M. L. 3028.

La forme de ōdī et l'alternance ōdī : ōdium suffisent à indiquer que le groupe est ancien. Mais aucune langue n'en offre les correspondants exacts. On rapprochela arm. ateam « je hais » (aor. ateci) et v. angl. atol « laid » (all. ateam « pose-t-il des questions. — Étant donné qu'il y a des rapports tels que celui du gr. ἀπερος avec lat. aper (v., toutefois, ce mot), on est tenté de rappeler ici got. hatis « haine » et hatan, on est tenté de rappeler ici got. hatis « haine » et hatan, hatjan « haïr » et, par suite, gall. cawd « colère », irl. cais hatjan « haïne », et enfin le génitif osque cadeis « inimitia ». Le rapprochement de odor n'est qu'une plaisanterie.

odor (ancien odōs), -ōris m. : odeur (sens propre et figuré), souvent avec la nuance « bonne odeur, parfum », comme le français familier « odeur » (cf. la glose odor : ὀσώλια); et odorārius. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : odōrus et inodōrus (époque impériale = ὀσώδης); ōdōrō, -ās : exhale une odeur, M. L. 6040?; odōror, -āris : flairer, sentir une odeur; et inodōrō (Col.); odōrātus : qui exhale une odeur; odōrātus, -ūs m., -rātio (rare); odōrārius (Plin.) « parfumeur »; odōrāmen, odōrāmentum (tardifs) = θυμίαμα : parfum; odōrābilis (St Ambr.); odōrātilius (Ps.-Apul.); odōrifex (poétique); odōrificātus (St Ambr.); odōrisequus (Liv. And.); odefaciō, P. F. 189, 9 (v. oleō); odōristicus, Diosc. 1, 10.

Varron, L. L. 6, 83, signale aussi une forme ole : littera commutata dicitur odor, olor; hinc olet et odorari (et oloratus) et odoratus. La forme ne figure pas dans les textes (il n'y a, malgré Fr. Muller, aucune trace de *olos dans Plt., Ps. 841), mais se retrouve dans les Gloses et semble avoir appartenu à la langue parlée, car elle est représentée dans les langues romanes; cf. M. L. 6062. Par olor, il est possible de rattacher à odor le verbe oleō, qui en est difficilement séparable. V. oleō.

Odor représente un thème en *-es- qui est conservé aussi dans gr. ὀσώδης « qui a une mauvaise odeur », εὐ-ὄδης « bien odorant », et en latin même peut-être par ode-faciō, etc., et avec vocalisme zéro du suffixe, dans le premier élément du gr. ὀσφραίνωμαι « je sens (une odeur) », tandis que le grec a un autre type : dor. ὀδμή (hom. ion. ὀδμή), att. ὀδμή. La même racine apparaît dans une forme verbale, sans doute un ancien présent radical athématique, représenté par des présents en *-ye- : gr. ὄζω, d'une part, lit. ūdžiū « je sens (une odeur) », d'autre part. L'arménien a, avec h initial ajouté (comme dans d'autres cas analogues), hot « odeur » et hotim « je sens une odeur », et la forme intensive hotim « je flairer », avec un redoublement semblable à celui qu'offre le parfait gr. ὀδωδα. Pour le verbe, le latin a recouru, comme il a fait souvent, au type de sedēō, d'où oleō, olere (avec perfectum oluī, indiquant qu'il n'y avait pas d'ancien parfait, ainsi qu'on le voit par gr. ὀσώδα). L'l de oleō, en face de odor, rappelle le cas

de solium : sedēō, et aussi de lacruma, lingua; il y a ici un fait dialectal qui a été souvent discuté; v. Stolz-Leumann, Lat. Gramm., p. 128, avec la bibliographie indiquée, et Goidanich, Varietà etniche e varietà idiomatiche in Roma antica, dans Atti d. 1° Congresso di Studi Romani. Festus atteste l'existence d'un ancien ofefaciū. Une influence de oleum est ici possible. — Pour une autre racine se rapportant à l'odeur, v. fragrāre.

ōffa, -ae f. : boulette de pâte ou de viande, bouchée : penitam offam Naeuius (Com. 122*) appellat absegenm carnis cum coda : antiqui autem offam uocabant abscegenm globi forma, ut manu glomeratam pultem, Fest. 282, 12; cf. 260, 15. Ancien, usuel et familier : cf. le proverbe inter os et offam; sert de cognomen comme Ofella, -lus Offānius. Conservé dans les dialectes italiens, M. L. 6041 a, de même que le diminutif offella, id. 6042, attesté en latin sous la forme ofella avec f simple. Celtique; cf. britt. yffl.

Autres dérivés : offula, M. L. 6047; offārius (coccus), Isid., Or. 20, 2, 26; offāim (Plt.).

Terme technique, à -ff-, d'origine inconnue.

offendix, -icis (Gloss.) f. ? : ancien terme du rituel, désignant les nœuds du cordon servant à tenir l'apez; cf. l'explication et l'étymologie populaire données par Festus, 222, 13 : -ces ait esse Titius nodos, quibus apex retineatur et remittatur. At Veranius coriola existimat quae sunt in loris apicis, quibus apex retineatur et remittatur, quae ab offendendo dicantur. Nam cum ad mentum peruenitum sit, offendit mentum. La forme offendimentum qu'on lit dans l'abrégé de Festus semble tirée, par étymologie populaire, de offendit mentum.

Survivance latine isolée, dans le vocabulaire religieux, d'une racine qui a été importante en indo-européen, mais qui a tendu à s'éliminer parce qu'elle ne fournissait pas de présent viable. Le présent du type got. binda « je lie » provient d'une innovation germanique; la sanskrit a une forme, aussi nouvelle, badhndmi « je lie ». Le grec n'a que des noms : πείσμα « câble, cordage » (de *φενθ-σμα), πάσμα (et πείσμα) « pédoncule » (chez Hésychius) et πειθερός « parent par alliance (beau-père, beau-frère) » en face de lit. beñdras « compagnon » et de skr. bāndhuh « compagnon, parent par alliance ». Pour le celtique, W. Stokes a rapproché m. irl. buinne, burne « lien », etc. Même formation que dans appendix, etc. Quantité de l'i inconnue : long?

offendō : v. fendō.

offerūnta, -ae f. : couture, reprise, joint. Mot de Plaute, Ru. 753, dont l'ū est attesté par la métrique. Sans doute à rattacher à fer(r)ūmen et forgé plaisamment pour équivoquer avec offerō; v. p. 229. Sans autre exemple.

officina : v. opus, opifex.

officium, -ī n. : sens premier « travail, exécution d'une tâche, ou tâche à exécuter »; de *op(i)-fici-om (v. opus et cf. artifex, artificium) dérivé de opifex, avec la même réduction que dans officina (cf., toutefois, Juret, REL 16 (1938), p. 61). Le mot a pénétré dans la langue du droit public, où il a désigné les obligations d'une charge, les tâches du magistrat, puis les magistrats eux-mêmes; dans la langue philosophique, où il a servi à

traduire τὸ καθήκον « le devoir », cf. Cic., Off. I 3, 8, perfectum officium rectum uocemus, quod Graeci καθήκον...

Dérivés : officiosus : conforme au devoir ; officieux (Cic.) ; et inofficiosus (Apol.) ; officiosè adv. ; officiositas (bas latin, Sid.) ; officiperdus (Cato, Distich.) ; officialis (époque impériale) : relatif aux devoirs, libri officiales ; subst. officialis m., synonyme tardif de apparitor, M. L. 6044. irl. officel.

*offimentum n. (sans doute i long) : mot de glossaire, traduit par πηλόε, CGL II 138, 18 ; et elos, II 527, 1, que Bücheler interprète par ἕλος, faisant dériver le mot latin a figendo ; cf. offigō.

officō, officō : v. faux. M. L. 6046.

ohē (ohē) : holā ! Exclamation familière ; cf. gr. ὡή ; comme oi « aie ! » représente oi, oi.

oi, oie ! hélas ! aie ! (Plt., Tér.).

*ola : summi [h]umeri pars posterior, Isid. 11, 1, 62. Inexpliqué ; v. Sofer, p. 16.

olea, -ae f. : campus tellure fecundus, tales enim incolae oleas uocant. Mot gaulois cité par Grégoire de Tours, Conf. 78, p. 795, 4 ; cf. M. L. 6050.

olea, -ae ; oliua, -ae f. : olive, olivier ; oliuae columbarēs = ἔλαια κολυμβάδες ; cf. Niedermann, BphW. 1914, 1433. Masculin tardif oliuus « olivier » dans l'Oribase latin.

oleum, -i ; oliuum, -i n. : huile [d'olive]. La différence de ficus, rosa, etc., dont l'équivalent se retrouve en grec, mais qui ne viennent pas du grec, oliua, oleum proviennent du gr. ἔλαι(F)ᾶ, ἔλαι(F)ον et sont empruntés à un dialecte qui conservait le F au moment de l'emprunt : cf. Achiui de Ἄχαι(F)οί. Sur la date de l'emprunt, v. Fenestella dans Pline 15, 1. Comme c'est le fruit qui fournit le produit principal, la forme féminisée du grec ἔλαι(F)ᾶ désignait à la fois l'arbre et le fruit, l' « olivier » et l' « olive » ; la forme neutre ἔλαι(F)ον désignait le produit, l' « huile ». Un masculin ἔλαι(F)ος désignait l' « olivier sauvage », lat. oleāster.

L'o de oliua, oliuum atteste un l vélaire qui est normal devant ai et encore devant la forme ei (d'où l'ors lors de la réduction de ei à i) issue de ai en syllabe intérieure. Oleum est issu de *oleiuom, représentant *elaiwon, comme deus de deiuos ; oliuum est rebâti sur les cas obliques oliuī, oliuō.

Ces mots, entièrement latinisés de bonne heure, ont fourni de très nombreux dérivés à suffixes latins : oleāceus, oleārius, oleāris, oliuārius, oleōsus ; oleāginus (-gineus), -a uitis, Plin. 14, 38 ; oleātus ; oleāmen (Scribon.) ; oleāgō (Gloss.), nitor in corpore ex oleo uel sudore (cf. aussi o. : χαμῆλαια, Diosc. 4, 169) ; oleāster (-strum) « olivier sauvage » et variétés de bois ; oleāstellus, cf. pour le suffixe patrāster ; olēum, oliuētum « oliveraie » ; oliuēta,

-ae « récolte des olives » (archaïque ; cf. Fest. 220, 20, oleiūs, oliuītās, même sens ; oliuāns (Plin.), oliuā (Sid.) : qui cueille les olives, cf. (h)oliuor ; composé oliuifer (Vg.). Sur oleomela, adaptation de ἔλαιον...

Les langues romanes ont conservé oleum (en partie sous des formes savantes) : M. L. 6054, oliua, 6056, oleiuis, 6058 ; oliuētum, 6057 ; oleārius, 6051 ; oleāster, 6052.

En celtique : irl. ola, olegende ; britt. olew ; germanique : got. alew de *olewom ; v. h. a. ol(e) « Öl ».

oleō, -ēs, -uī, -ēre (doublet olō, -is, -ēre dans Plin. Mo. 278 ; Poe. 268 ; Afran., Pomp., cf. Non. 147, 1) exhaler une odeur, sentir. Ancien, usuel. M. L. 6053. Celtique : v. bret. eli « redoleat » ; peut-être gall. eli, etia « oindre, onguent ».

Dérivés et composés : olāx, olācitas, CGL Scal. V 606, 6 et 7 ; olor (v. odor), M. L. 6062 ; oliuītō (Scrib. Larg.) ; olenticētum, création d'Apulēe d'après senticētum ; olidus « qui sent », et, par euphémisme, « qui sent mauvais », cf. olētum, neutre d'un adjectif olātus « stercus humanum », P. F. 221, 8. Conservé dans un dialecte italien, M. L. 6055 a, ainsi que son dérivé *alidāre, id. 6055 (les glosses ont olido : ὄζω, CGL II 379, 43). De olētum : olētō, -ās (Frontin). Cf. peut-être aussi exolētus (v. alō).

ol(ē)faciō ; ol(e)factō (dont un doublet ancien olafaciō est attesté par Festus, cf. P. F. 110, 9) : sentir une odeur, flairer ; et leurs dérivés : olfactus, -ūs m., olfactōrium, -riolum « boîte à parfums », etc., tous tardifs.

adolēo : exhaler un parfum, cf. Thes. I 794, 31 ; inolēns, -tis (Lucr. = ἀνώδης) ; oleolō (Plt.) ; peroleō (Lucr.) ; praeoleō (praeolō, Plt., Mi. 41) : sentir d'avance ou de loin ; redoleō : renvoyer une odeur ; sens figuré « sentir (= avoir l'air), respirer » ; suboleō (rare), ne s'emploie qu'à l'impersonnel subolet mihī « l'odeur m'en arrive ; je flairer » (sens figuré) ; grauesuāue-olēns (anciens juxtaposés) ; -olentia, dont a été tiré le simple olentia (Tert.). V. odor.

olēri : v. aboleō.

olēscō : v. alō.

olim : à ce moment-là, un jour, une fois. Adverbe de temps marquant l'éloignement par rapport au présent, qui s'emploie du passé comme de l'avenir ou d'un moment quelconque indéterminé, mais non actuel. Prend ainsi le sens de « parfois, quelquefois ». Ce n'est qu'à l'époque impériale (Plin., Tac., Sén.) qu'il prend le sens de iamdiū. Le olim oliorum de Pétrone, Sat. 43, est obscur et peut-être corrompu. Ancien, usuel et classique.

Même thème que ollus ; pour le suffixe, cf. ezim, in-terim.

V. ille.

olītānus (-neus) : adjectif glosé uetustus. Tardif (Charis., Marcell., Gl.). Adjectif apparenté à olim, ollus. Cf.

olītāneus, praesentāneus, qui supposent *subitānus (v. soudain), praesentānus ; v. Thomas, Mél. Havet, p. 514.

olla : v. aula, M. L. 6059 ; ollārius, 6060.

olle, ollus, olla (neutre non attesté) : pronom démonstratif, doublet archaïque de ille, encore employé à l'époque de Varron dans des formules fixées ; cf. L. 7, 42 : ... comitis cum recitari a praecone, dicitur « olla centuria ». in funeribus indictiuis, quo dicitur « olla leto datus est ». Le nominatif olle est dans une loi de Servius Tullius citée par Fest. 260, 9, si parentem puer uerberit ast olle plorassit. Les poètes usent encore du datif singulier olli et des nominatifs et datifs-ablatifs pluriels olli, ollis. L'abrégé de Festus, 17, 23, note : ab olois dicebant pro ab illis ; antiqui enim litteram non geminabant, et 217, 2, ollic, illic. Cf. olim et uls, ultrā. V. ille.

olor, -ōris m. : cygne. Peut-être depuis Lucilius (268 M.) ; toutefois, le texte (Non. 200, 20) est corrompu. Surtout usité dans la langue impériale (poètes, Pline). Cicéron et Lucrèce ne connaissent que l'emprunt grec cygnus.

Dérivés et composés : olōrius ; olōrijer (Stace, Claud.).

Le mot ne se retrouve clairement qu'en celtique : gall. elcirh (pluriel) « cygnes », irl. ela « cygne ». Le grec a des mots de forme voisine, mais de sens différent : gr. εὐώπιος, désignant à ce qu'il semble un oiseau aquatique, mais peut-être faut-il lire ἐρωδιός « héron », et εἰα « oiseau chanteur des marais ». Ailleurs le « cygne » a des noms sans doute tirés de la blancheur de son plumage : ainsi v. h. a. albiz et sl. lebedi, et ceci conduit à rapprocher avec vraisemblance un groupe de mots signifiant « blanc », v. albus et alica, avec le renvoi à l'étude de V. Bertoldi. L'italique et le celtique auraient des formes à vocalisme e (olor de *elor devant l vélaire ; cf. holus).

*oluatium : Antistius Labeo ait esse mensurae genus, Fest. 222, 18. Sans autre exemple ; peut-être à lire oliuātium.]

olus, olusātrum : v. holus.

omāsium (omassum), -i n. : tripes de bœuf, gras double. Sans doute gaulois, glosé βόειον κόπαιον λιπαρόν τῆ τῶν Γάλλων γλώττῃ, CGL II 138, 29. Mot populaire, attesté depuis Naevius.

ōmen, -inis n. (osmen de Varr., L. L. 6, 76 et 7, 97, est peut-être une forme inventée pour justifier l'étymologie osmen ab ore) : présage. Le faux rapprochement de ōmen et de os (Cic., Diu. 1, 45, 102 ; Festus, P. F. 213, 2) a fait que ōmen a souvent le sens de « parole de bon ou mauvais augure ; présage donné par la voix », et ōnemen est souvent en rapport avec ōmen : bona nomina, bona omina, dit Cic., l. 1. Mais la formation *os-men serait sans exemple et dépourvue de sens ; le suffixe d'instrument -men s'ajoute à des thèmes verbaux (cf. lū-men, mō-men, nū-men, etc.), non à des thèmes nominaux. D'autre part, ōmen et son dérivé ōmināsus se disent de toute espèce de présages ; cf. Vg., Ae. 2, 691, da deinde auxilium aique haec omina firma, et Messala ap. Gell. 13,

14, 5, montem... auibus obscenis ominosum. Ancien, usuel et classique.

Dérivés et composés : ōminor, -āris (ōminō, Pomp.) : présager ; ōminātor, -tiō (rares) ; ōminōsus (cf. portentōsus) ; ōminālis et in-ōminālis : de mauvais présage (Gell., Macr.) ; inōminātus, dans -a cubilia, Hor., Epod. 16, 38 (calque du grec ἐθνικός?).

abōminor, -āris (abōminō) : la forme déponente semble la plus ancienne. Priscien, GLK II 380, 11, note comme une singularité l'emploi du passif par Verrius Flaccus : repousser comme un mauvais présage ; et, dans la langue commune, « s'écarter avec horreur de, détester, abominer » = ἐκχωρῶσα. Ancien, usuel. Dérivés (presque tous de la langue de l'Église) : abōminātiō « fait de repousser » et « chose abominable » (= βδελύγμα) ; abōmināmentum ; abōminābilis ; abōmināsus. M. L. 34 (?).

Omen représenterait *aug-s-men d'après Havet, MSL 4, 223, et s'apparenterait à augeō, augur, qui appartient également à la langue augurale. On ne peut faire que des hypothèses incertaines. Cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr. 5, p. 113.]

ōmentum, -i n. : membrane grasseuse qui enveloppe les intestins ; épiploon ou tablier ; par suite « membrane ». Le sens étant « ce qui recouvre, enveloppe », comme abdōmen (cf. Celse 4, 1 ; Plin. 11, 204, o. sunt membranae quae exta continent, Schol. Pers. 2, 47), on a pu imaginer que ōmentum remonte à *ouimentum (cf. ind-uō, ex-uō), avec réduction dialectale de ou à ō. Terme technique qui n'apparaît pas avant Catulle, suspect d'être emprunté, comme omāsium. La forme ōmen (Arn.) est refaite d'après mōmen, mōmentum.

Dérivé : ōmentātus (Apic.) !

ōmentāns : v. manēō.

omnis, -e : adjectif et pronom correspondant pour le sens au gr. πᾶς, πᾶσα, πᾶν « tout, toute ; tous, toutes », le neutre omne traduit dans la langue philosophique le gr. τὸ πᾶν. Au singulier, omnis a le sens indéfini « toute espèce de » ; omnis homo « tout homme ; l'homme en général » ; Cic., Off. 1, 43, 152, cum omnis honestas manet a partibus quattuor. Du sens de « en général », on est passé au sens de « dans l'ensemble » ; de là des emplois comme Cés., B. G. 1, 1 : Gallia est omnis diuisa in partes tres. — Tōtus signifie « entier, total » ; toutefois, au singulier, tōtus et omnis s'emploient souvent l'un pour l'autre, même chez Cic. et Cés., e. g. B. G. 3, 8, 1, omnis orae maritimae, et 3, 16, 1, totius orae maritimae.

Dérivé : omninō adv., « en totalité, entièrement ; en tout ; en général, dans l'ensemble ». Sert aussi de particule affirmative. Souvent joint à une négation qu'il renforce, comme notre « pas du tout, rien du tout ». Sans doute ablatif d'un adjectif *omn-in-us.

Nombreux composés en omni-, type omnimodis, dont beaucoup sont des imitations littéraires de composés grecs en παν- (e. g. omnipoētēs = πανκράτωρ).

Omnis, bien qu'attesté de tout temps, n'est guère conservé que dans les dialectes italiques ; cf. M. L. 6064. Partout ailleurs, il a été éliminé au profit de tōtus, totus.

Aucun mot pareil ailleurs. Les mots signifiant « tout »

diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre ; gr. πᾶς n'a pas non plus d'étymologie claire. On pense naturellement à un dérivé de ops.]

onager (-grus), -grī m. : emprunt au gr. ὄναγρος ; depuis Plaute.

oncō, -ās, -āre : braire (se dit de l'âne, Carm. Philom. 55, *oncat asellus*, où un doublet *oncō* est employé en parlant de l'ours, *ibid.* 50).

L'o initial de ce mot tardif montre qu'il est emprunté au gr. ὄγκουμαι ; cf. *roncō*.

onus, -eris n. : charge, fardeau (s'emploie au propre et au figuré). Ancien, usuel, classique. Conservé en logoudorien ? Cf. M. L. 6066.

Dérivés et composés : *onustus* : chargé, d'où en bas latin *onusiō, -ās* ; *onerō, -ās* ; *onerārius* : -a *nāuis* ; *onerōsus* (poétique et postclassique) et *inonerōsus* (Ignat.) ; *onerōsiūs* (Tert.) ; *dēonerō* (rare) ; *exonerō* : décharger ; *obonerō* (Rufin). Graphies artificielles *honus, honustus*, en jeu de mots avec *honōs*.

L'o radical ne s'explique pas directement dans un thème en *-es-. L'a du mot correspondant skr. *ānah* (gén. *dnasah*) « voiture de charge » est ambigu. Le grec a un dérivé d'un nom radical apparenté dans *ἀνάξ* « chagrin », lesb. *ἀνάξ* et *ἀνάξ* « importun, fâcheux ». Le vocalisme de *onus* peut venir d'une forme à vocalisme o de ce nom racine (cf. *honōs* et *pondus*) ou être dû à une assimilation *enos > *onos, *onus*.

opācus, -a, -um : -a *uocantur umbrosa* (Fest. 200, 5) « qui est à l'ombre » (opposé à *apricus* ; cf. Cic., Part. Or. 10, 36 ; Varr., R. R. 3, 14, 2) ; et par suite « obscur, où la lumière ne pénètre pas ». Ancien (Pacuv.), usuel, classique. A la différence de *obscurus*, ne s'emploie pas au sens figuré. M. L. 6069.

Dérivés et composés : *opācītās* (époque impériale) ; *opācō, -ās* : ombrager, M. L. 6068, et *inopācō* (Col.) ; *inopācus* = ὀσκιος (Gloss.).

On admet souvent qu'il y a ici un dérivé de la préposition *op-, ob-* avec un suffixe *-āko-. Mais pareil suffixe n'est guère usuel en latin ; du reste, il ne s'ajoute pas à des prépositions (le type de skr. *apāka-* est tout différent ; v. sous *oculus*). Et cette étymologie ne rendrait, en tout cas, pas compte du sens matériel de *opācus*. Donc, étymologie inconnue.

opalus, -ī m. : opale (Plin., Isid.). Sans doute mot d'emprunt ; le grec a ὀπαλίος, qui semble provenir du skr. *ūpalāḥ* « pierre ».

opera : v. *opus*.

operiō : v. *aperiō*.

opicus, -a, -um : autre forme du nom des Osques, cf. gr. Ὀπικοί et Fest. 204, 28, employé comme terme d'injure, « ignorant, sot ».

opifera n. pl. : v. *ops*.

ōpiliō (āpiliō), -ōnis m. : 1° berger ; 2° sorte d'oiseau, « genus auis », P. F. 207, 11, qui n'est pas autrement connu, peut-être la bergeronnette. Cf. *opunculo*.

Ancien (Plt., Cat.), mais rare ; la variation *ō/ū* est probablement d'origine dialectale.

Sans doute ancien composé dont le premier terme

serait *ouis* (v. *ouis*) et dont le second n'est pas clair. On explique arm. *hoviw* « berger » par **owi-pā* « gr. *ovis* ». Cf. gr. *ὄνομαζος*.

opīmus, -a, -um : gras (souvent joint à *adipālis, adipilis, pinguis*) ; par suite « fertile, riche » : *hostiae opimae, praecipue pingues* ; et *opima, magnifica et ampla*, F. 202, 22. Ancien (cf. Lex Numae 4, ap. Fest. 204, 13), usuel, classique. Spécialisé dans le groupe *spolia opima*, qui désignait les dépouilles enlevées par un général romain à un général ennemi qu'il avait mis à mort ; cf. Fest. 1. 1.

Dérivés : *opīmitās* (rare) ; *opīmō, -ās* (époque impériale) ; et *Opīmius*, nom d'une gens à Rome. Sans rapport avec *Ops*, malgré Festus.

Pas d'étymologie claire ; v. Benveniste, BSL 51 (1955), p. 31, qui rapproche gr. *πίμαλη* « graisse »]

opīnor (*opeinor* sur un miroir de Préneste, CIL I² 547) v. R. Bloch, Rev. Phil. 1952, p. 181 sqq.). -**āris, -ārum, -ārī** (doublet archaïque *opīnō, -ās*) : avoir une opinion, être d'une opinion ; souvent employé en incise, *opīnor, ut opīnor* « (comme) c'est mon opinion », cf. *ἐπιὸν δοκεῖ*. Les autres formes sont rares. *Opīnor* et le substantif correspondant *opīniō*, dans la langue philosophique, traduisent *δοξάζω, δόξα*, que les Grecs opposent à *ἀλήθεια, γνῶσις, ἐπιστήμη* et aux verbes correspondants ; *opīniō* a pris le sens de « croyance » (pour lequel il n'y a pas de mot apparenté à *crēda*, et que *fidēs* ne rend pas), souvent avec la nuance accessoire de « croyance imaginaire ou fausse », ainsi Cic., Scaur. *apud homines barbaros opinio plus ualet saepe quam res ipsa* ; *opīnātus* celui de « imaginaire » : -a *bona, mala*. Synonyme de *δόξα*, il est aussi devenu synonyme de *fāma* au sens de « réputation, renommée » ; de là, à basse époque, *opīnātus* au sens de « célèbre, fameux ». Au sens philosophique de *opīniō* se rattachent *opīnābilis*, qui traduit le gr. *δοξαστός, opīnātīlī* = *δόξασμα, opīnātōr* = *δοξαστής*, tous deux créés par Cicéron, sans doute d'après Platon (sur le sens de *opīnātōr* « collecteur de blé pour l'armée », v. les Cod. Iust. et Theod., St Aug., Epist. 268, 1) ; *opīniōsus* (Tert.). Lucrèce crée *opīnātus* (4, 465) parce que *opīnātīō* n'entre pas dans l'hexamètre. Ancien (Naev., Plt.), classique. M. L. 6073 a *opīniō*.

Autres dérivés et composés : *adopīnor* : création de Lucr. 4, 816, pour traduire *προσδοξάζω* ; *inopīnātus, necopīnātus* (classique, Cic.) « inattendu », sur lequel a été fait sans doute analogiquement *inopīnāns* (uniquement dans les historiens, non dans Cic.) ; *necopīnātus, inopīnātus, necopīnātus*. Il est difficile de dire si *opīnor* est dérivé de l'adjectif *opīnus* que supposent les composés *in-* et *nec-opīnus* ou si, au contraire, *inopīnus, necopīnātus* sont refaits d'après *in-* et *necopīnātus*. L'apparition tardive de *in-* et *nec-opīnus*, qui ne sont attestés qu'à partir de Virgile, donnerait à croire que ce sont des formes créées sur *opīniō* d'après le modèle grec *δόξα, δόξος*. Cf. *anhēlus* et *festinus*.

On a rapproché le groupe de *optiō, optāre* : *opīniō, opīnārī* seraient dérivés d'un thème en *-gen-, fait sur **op-*. Mais le sens diverge et la formation serait d'un type sans doute unique en latin (cf., toutefois, *festinō*). Donc étymologie obscure.

opīō : v. *optiō*.

opiter (ō) : *est cuius pater auo uiuo mortuus est, dicto uocabulo aut quod obitu patris genitus sit, aut quod anom ob patrem habeat, i. e. pro patre*, P. F. 201, 17. Usité seulement comme prénom ; cf. T.-L. 2, 17, 1 et 54, 3. L'orthographe par o et la quantité brève de l'o (Sil. Ital. 10, 13) excluent que l'on ait ici un composé de *anos* et de *pater*, composé dont la structure serait, du reste, contraire aux règles. Le premier terme de ce composé est donc indéterminé.

opitūlor : v. *ops*

oportet, -uit, -ēre : impersonnel « il faut », *deī* (comme pour *libet*, etc.), quelques traces de pluriel, e. g. *oportuerint*, Caec. ; *oportebant*, Tér., plus fréquentes à basse époque, v. Souter, s. u.). Marque à l'origine la convenance, le devoir moral plutôt que la nécessité ; c'est ainsi que Cicéron oppose *oportet* « il est bon de, expédient de » à *neccessesse est* « il est nécessaire de », *opus est* « il est besoin de » ; e. g. Verr. 2, 4, 39, § 84, *tamquam ita fieri non solum oporteret, sed etiam neccessesse esset* ; et Att. 13, 25, 1, *hoc fieri oportet et opus est*. Cf. encore Enn. ap. Cic., Tu. 2, 17, 39, *qui alteri exitium parat, eum scire oportet sibi paratam pestem... parem* (il est bon qu'il sache...). A servi ensuite à exprimer l'idée de devoir, d'obligation, Cic., Or. 22, 74, « *oportere* » enim perfectionem declarat officii, quo et semper utendum est, et omnibus ; « *decere* » quasi aptum esse consentaneumque tempori et personae. Ancien, usuel et classique. Formes romanes rares et douteuses. M. L. 6075. Pas de dérivés. Dans la langue familière, comme le fr. « devoir », sert à indiquer une probabilité, e. g. Plt., Ru. 568, *meās oportet intus hic esse mulieres* « Ce doit être... ».

A été expliqué comme issu de **op-uortet*, de **uortetō* qui s'apparenterait à *uertō* (cf. τροπέω, τρέπω et, pour le sens, *καθίπτει*). Mais le latin n'a pas, sans préverbe, de verbe pareil à v. sl. *orūtīti* « tourner », et l'étymologie reste en l'air. Rapproché de *opportūnus* par les Latins, d'où la graphie *oportet* fréquente dans les manuscrits et, inversement, *oportūnus*.

opperior : v. *periculum*.

oppidum, -ī n. : 1° ville fortifiée, place forte ; puis ville, en général, par opposition à *Vrbs*, réservée à Rome ; de là *oppidānus* (par opposition à *urbānus*) « provincial » ; cf. Cic., Brut. 69, 242, *oppidanum et inconditum genus dicendi* ; *oppidāni* chez les historiens désigne aussi « les habitants d'une place forte assiégée », et par suite les « assiégés » ; 2° synonyme de *carcerēs* « barrières du cirque », endroit d'où s'élancent les chars ; cf. Varr., L. 5, 153, *in circo primum unde emittuntur equi, nunc dicuntur carceres, Naeuius oppidum appellat* ; et P. F. 201, 6 sqq. Ancien (Plt., Enn.), usuel et classique.

Dérivés et composés : *oppidūm* (Cic., Hor.) ; *oppidāim* (Suét.) ; *oppidāneus* (Cod. Theod.) ; *inoppidātus* (= ἀόχητρος ; tardif et rare).

A la même forme, mais sans rapport de sens immédiatement visible, se rattache :

oppidō : adverbe de la langue familière, synonyme renforcé de *multum* qui appartient surtout à l'époque républicaine et était tombé en désuétude au temps de Quintilien ; cf. I. O. 8, 3, 25. L'abrégé de Festus, P.

F. 201, 9 sqq., en donne une étymologie peut-être populaire : *oppidō ualde multum. Ortum est autem hoc uerbum ex sermone inter se confabulantium, quantum quisque frugum faceret, utque multiuo significaretur, saepe respondebatur quantum uel oppido satis esset. Hinc in consuetudinem uenit ut diceretur oppido pro ualde multum. Itaque si qui in aliis rebus eo uiuntur, ut puta si quis dicat « oppido didici, spectauī, ambulauī », errant quia nulli eorum subici potest, uel quod satis est.*

Oppidō est l'ablatif n. d'un adjectif pris adverbialement, qui rappelle gr. *ἐπιπλέον* « solidement, fermement ».

Sur la façon dont *oppidum* peut se rattacher et à *oppidō* et au substantif indo-européen représenté par skr. *padām* « pas, trace de pas, lieu, place », gr. *πέδον* « sol, terre », arm. *het* (gén. *hetoy*) « trace de pas », omb. *peŕum, persom-* « trace », on ne peut faire que des hypothèses incertaines. — Le nom de « citadelle » représenté par skr. *pūr*, lit. *pilis*, gr. *πόλις* (*πόλις*) n'est pas attesté hors de ce groupe oriental de l'indo-européen. Le germanique et le celtique ont des dénominations isolées : v. h. a. *burg*, etc., et gaul. *dūnon*. Le lat. *oppidum* est aussi propre au latin.

oppilō, -ās, -āui, -ātum, -āre : boucher (un vase, une porte, etc.) ; *oppilātū*. Comme *obiūrō*, attesté depuis Caton jusque dans la Vulgate. Demeuré dans quelques dialectes romans, dont certaines formes supposent un doublet **appilāre*, M. L. 6076 (cf. *obturāre* et **atturāre*). De *pilō* (v. *pila*) ou de *pilum* ?

opportūnus, -a, -um : v. *portūnus*, sous *portus*.

***ops, opis f.** (le nominatif singulier du mot en tant que nom commun n'est pas attesté ; en tant que nom propre, il existe un nominatif *Opis*, Plt., Ba. 893, *Mi-nerua, Lato, Spes, Opis* (pes B obs C) *Virtus, Venus* ; et P. F. 203, 19, *Opis dicta est coniunx Saturni* ; mais *Opis* est une formation secondaire comme *bouis, Iouis, canis*, etc.) ; l'ablatif singulier est toujours *ope* dans les textes (*opid* de l'inscription falisque de Sardaigne, CIL I² 364, est analogique comme *bouid, coventionid* ; cf. Ernout, *Textes arch.*, n° 62), *Ope* ; on ne peut tenir compte de *opi* que Varron emploie à l'appui d'une fausse étymologie : *oppidum ob opi dictum*, L. 5, 141, ni de *inopi*, usité par les poètes dactyliques pour éviter le tribrache *inōpē*, et qui n'est pas plus probant que *memori*, etc.) ; le génitif pluriel est toujours *opum*.

Le sens est : 1° abondance ; d'où « ressources, richesses, force », cf. Cic., Att. 14, 14, 5, *omni ope atque opera enītar* ; souvent au pluriel collectif dans ce sens : *opēs*, cf. *diuītiæ, cōpiæ* ; 2° aide, assistance (o. *ferre, petere*, etc.). Personnifié et divinisé dans la déesse *Ops Consūta, Opis*, femme de Saturne, déesse de l'Abondance (sur *ope tōiesiai* de l'inscription de Duenos, v. Goldmann, *Duenosinschr.*, 109 sqq.) ; cf. P. F. 203, 18 : *Opis dicta est coniunx Saturni, per quam uoluerunt terram significare, quia omnes opes humano generi terra tribuit...* ; de là : *Opalia dicebantur dies festi quibus Opi supplicabatur*, P. F. 201, 3. Cette personnification montre que *ops* appartenait d'abord au parler rustique (sabin). La langue a évité le monosyllabe du nominatif ; il en est de même pour le composé *cōps*, cf. plus bas. Les autres cas de *ops* se rencontrent plutôt à l'époque

que réclament les dieux : *operari est deos religiose et cum summa ueneratione sacrificiis litare*, dit Non. 523, 8, qui cite, entre autres, Vg., G. 1, 339, *sacra refer Cæleri, laetis operatus in herbis* (cf. Propercé, 1, 33, 2); sens conservé encore dans la Peregr. Aeth. 15, 2 et qui apparaît aussi dans l'emprunt v. h. a. *opfarōn* « sacrifier ». Cf. *epulae*. Il est à remarquer que le dérivé *operor* (et aussi *operatō*, cf. *operatōnēs dēnicālēs*) a conservé l'ancien sens religieux qui est dans skr. *apaḥ* et ne se trouve plus dans *opus* ni dans *opera*.

Dérivés tardifs : *operātor*, *-trix*, *-tōrius*, *-tiuus*, *-tūd* (langue de l'Église); *operatō*, *-tor*. Cf. aussi *inoperor* (Itala = ἐνεργουμαι) et *inoperō*, et M. L. 190, **adoperāre*; 2152, **conoperāre*; 3025, **xoperāre* > ital. *scioperare*; et *inoperātus*. Le germanique a emprunté *operārī* (v. plus haut) et *operārius* : m. franc. *opperer*.

Le mot *opus*, apparenté au nom d'action *ops*, *opis*, se retrouve dans skr. *apaḥ* (gén. *āpasāḥ*) « œuvre ». Le vocalisme latin *o* vient du nom radical *op-*. Pareille action s'observe en védique, où existe *āpaḥ* « action religieuse, sacrifice », avec la voyelle longue attestée par v. h. a. *uoba* « fête », *uoban* « exercer » (et m. h. a. *uobo* « agriculture »). Le vocalisme *e* figure dans lat. *epulae*; v. ce mot. Le germanique a de plus v. isl. *afl* « force », *afla* « préparer, gagner », etc., et *efna* « accomplir », *efni* « matériel à employer ». Un dénominateur semblable à *operārī* se retrouve en osque et en ombrien : osq. *ūpsannam* « operandum », pft. 3 sg. *ūpsed*, 3 p. pl. *ūpsens*; omb. impér. *osatu* « opérator », part. *oseto* « operāta » (osq. *upsa tuh* « operālī »); cf. pélign. *upsaseter* « opérārētur » (passif).

ōra, **-ae** f. : *orae extremae partes terrarum, i. e. maritimae dicuntur, unde et uestimentorum extremae partes, quae quidem et primae dici possunt. Caeclius in Aethiōne usus est pro initio rei, cum ait (3) : « oram reperire nullam, quam expediam, queo »*, Fest. 196, 31; « bord » (d'un vase, d'une blessure, d'un vêtement, etc.); spécialement « bord de la mer » (*litus, ripa*); et aussi « zone, région »; cf. Enn., A. 114, *luminis oras* « les bords de la lumière », c'est-à-dire la région où aborde le nouveau-né au sortir des ténèbres. Attesté de tout temps. Les représentants romans remontent à *ōra* et *ōrum*. M. L. 6080. Celtique : irl. *or*.

Dérivé : *ōrārius* : côtier (technique, Pline).

Le sens de « bord d'un vêtement » a dû s'exprimer aussi par un diminutif **ōrula*, avec un dénominateur **ōrulare* que supposent les formes romanes du type « ourler » (panroman, sauf roumain). M. L. 6108; B. W. s. u.

L'adverbe *cōram*, qu'on ne peut séparer ni de *ōs* ni de *ōra*, indique que, malgré la forte déviation de sens, *ōra* doit être un dérivé de *ōs* : v. ce mot.

ōra, **-ae** f. : câble. Peut-être est-ce le même mot que *ōra* « rivage » employé dans la langue nautique avec le sens technique de « câble qui attache le vaisseau au rivage », par opposition à *ancorāle* « câble de l'ancre »; cf. T.-L. 22, 19, 10; 28, 36, 11; Quint. 4, 2, 41. V. Niedermann, dans Glotta 19, 5 sqq.

ōrārium : v. *ōs*.

ōrāta : v. *aurum*.

orbis, **-is** m. (ablatif ancien *orbī*; nominatif récent

orbis (d'après *urbis*?), Venant. Fort., Carm. 8, 5) : rond, cercle (plat ou creux, par opposition à *globus*); spécialisé dans différentes acceptions : *orbis terrae, terrarum* « cercle des terres, terre »; dans la langue militaire, *orbem facere* « former le cercle »; dans la langue astronomique, « cercle du Zodiaque »; *o. lacteus* « voie lactée »; orbite, roue, disque; poisson lune, etc. Ancien, usuel. M. L. 6083.

Dérivés : *orbitus* (rare) : en forme de roue; *orbīta* f. : 1° trace de roue, ornière (cf. *orbitōsus* « plein d'ornières », *exorbitāre* « dévier de la route tracée »); puis « trace » en général; 2° course, orbite (de la lune). M. L. 6084, *orbīta* (avec *ō*?, ou plutôt *o* fermée?); B. W. *orniēre*.

orbiculus : roulette, poulie, M. L. 6082; *orbicularis* « cyclamen » (Marc., Ps.-Ap.) et « envie, orgelet », d'après gr. *περὴλον*; *orbiculātus*; *orbicular* (Gloss.), Cf. peut-être aussi *orbicalus, urbicalus* « panaris » (Orib.; cf. A. Thomas, Mél. Havet, 520).

On a souvent rapproché gr. *ἐπέφω* « je couvre », *ῥοπος* « roseau (couvrant une maison) », *ῥοπή* « toit ». Mais ni la forme de la racine, qui est **rebh-* pour le mot grec, ni le sens ne recommandent ce rapprochement. Étymologie obscure.

Omb. *urfeta*, qu'on traduit par *orbīta*, T. E. II b 93, doit désigner un objet de forme circulaire (cf. *orbēs aenei* dans T.-L. 8, 20, 8) tenu en main dans une cérémonie religieuse.

orbis, **-a**, **-um** : « privé de » (déjà dans Enn., Plt.); et spécialement « privé de ses parents, orphelin, orpheline » ou « privé de ses enfants »; cf. P. F. 195, 9, *orba est quae patrem aut filios quasi lumen omisit*; quelques fois *orba* s'emploie avec le sens de « veuve ». Les dérivés et composés ont également le double sens : *orbītas, orbītūdō* (archaïque); *orbō*, *-ās* et ses dérivés; *orbīfōcō* (Aecius); *orbefaciō* (Gloss.); *Orbōna*. Ancien, usuel, classique.

On trouve dans Ov., M. 3, 518, *orbis lumine*, dans Pline 7, 124, *orbītas luminis* « perte d'un œil ». *Orbus* a été employé absolument dans le sens de « privé de la lumière, privé de ses yeux », comme le grec moderne *πρόος*; cf. la glose de Festus citée plus haut, Apul., Met. 5, 9, 2, *exorbāre*, Act. Petr. 20, p. 67, 15, et les gloses du type *orbis* : *πρόος, ὀφθαλμός, τυφλός*. Le rapprochement de *orbis* au sens de « orbite, œil » (cf. Vg., Ae. 12, 670, *ardentes oculorum orbis ad moenia torsit*); Ov., Am. 1, 8, 16, *gemino lumen ab orbe uenit*) a pu jouer un rôle dans cette spécialisation. C'est avec le sens de « aveugle » que *orbis* est demeuré dans les langues romanes; cf. M. L. 6086, *orbis*; B. W. *orvet*; M. L. 3026, *exorbāre*, tandis que le sens de « orphelin » était assuré par le représentant de *orphanus*, emprunté au gr. *ὀρφανός*, attesté dans la langue de l'Église (M. L. 6105). V. Löfstedt, Syntactica, II, p. 374 sqq.

Cf. arm. *orb* (gén. *orbov*) « orphelin » et gr. *ὀρφο-* (dans *ὀρφοδοξα*, *ἐπιτροποι ὀρφανῶν*, Hés., etc.), d'où le dérivé *ὀρφανός* « vide, dénué de » et « orphelin ».

Got. *arbi*, irl. *orbe* (si toutefois le mot germanique n'est pas emprunté au celtique) « héritage » présentent un développement de sens comparable à celui de *hērēs*. Les deux mots, à l'origine, signifiaient « privé » (de son père). Une différenciation s'est opérée en latin. Le dé-

rivé *hērēs* de la racine **ghēr-* a pris le sens de « héritage », tandis que *orbis* a gardé le sens de « orphelin ». L'allemand *Arbeit* appartient aussi à cette famille.

orca, **-ae** f. : *genus marinae beluae maximum, ad cuius similitudinem usa ficaria dicuntur; sunt enim teretes atque uniformi specie*, P. F. 195, 4 : 1° orque, épaulard (cf. Plin. 9, 12); 2° vase à gros ventre, tonne (à vin, à poisson salé); cornet à dés (Pompon.). Sert aussi de surnom. M. L. 6087, *orca*. En germanique : v. angl. *orc* « Krug »; néerl. *orek* « bēlta maritima ».

Dérivés : *orcula* (Caton), *orcularis*, qui se rattachent au second sens.

Contamination de deux mots différents à l'origine : *orca* « baleine », qui remonte à *ὄρυγα*, accusatif de grec *ὄρυξ*, sans doute par un intermédiaire étrusque (comme *sporia* en face de *σπορίδα*), a été rapproché par l'étymologie populaire de *orca*, emprunté à gr. *ὄρχη* « pot de terre où l'on met des poissons salés », à moins que *orca*, *ὄρχη* ne proviennent tous deux d'une langue méditerranéenne. Cf. Keller, Lat. Volksetym. 248; et Bertoldi, Quest. di metod., 290. Le latin *a*, d'autre part, *urceus*, évidemment de même origine; cf. aussi *urna*.

oreus, **-ī** m. (ancien *Vragus* d'après Verrius Flaccus ap. Fest. 222, 6; 1. *Vrgus* avec Fulv. Urs.?) ; nom d'une divinité infernale; « les enfers » eux-mêmes et « la mort ». Ancien (Naev., Plt.). M. L. 6088; fr. *ogre*, v. angl. *orc*.

Dérivé : *orcīnus*, adjectif employé dans la langue du droit : *orcīnī libertī* « affranchis par testament après la mort de leur maître »; d'où *Orcīnīanus* (Mart.) Étymologie inconnue. Étrusque, d'après Heurgon, *Hommages Niedermann*, p. 168 sqq. 1 Sur *orbīta*, v. *bēta*.

ōrdior, **-īris**, **ōrsus sum** (*ōrditus sum*, Sid., Vulg.), **-īri** : ourdir [une trame], commencer à tisser; puis, par extension, « commencer, entreprendre »; en particulier « commencer à parler ». Le sens de « commencer » a dû se développer par un rapprochement de *orior* et de *ōrdior*. Des confusions ont eu lieu entre les deux verbes; cf. *aborior*, *abortus*, *adortus*, s. u. *orior* et la glose *ortus est : ingressus est*, CGL IV 372, 52, qui se rapporte plutôt à *ōrsus*. Ancien, usuel. Panroman, dans le sens technique de « ourdir ». M. L. 6093, *ordire*.

« Le sens spécial « ourdir » en parlant d'une trame est le sens primitif. Pline 11, 24 (80), *Araneus orditur telas*. *Ordiri* *remittit*. Les composés *exōrdior* « monter une trame » et *redōrdior* « dévider » présentent une acception empruntée au même ordre d'idées. Cic., Or. 2, 23, *Perteze, Antoni, quod exorsus es*. Plaute, Ps. 399, *Neque ezordiri primum unde occipias habes | Neque ad detexendam telam certos terminos*. De l'idée de placer les fils sur le métier on est passé à l'acception générale « commencer », par une de ces extensions de sens dont toutes les professions et tous les travaux manuels ont fourni des spécimens au langage. V., par exemple, *recidiusus, aestimāre, praetextus*. Nous disons de même *remettre sur le métier pour recommencer*. — Une parenté entre *ōrdō* « l'ordre, la rangée » et *ōrdior* est possible. Il est intéressant que le sens spécial « ourdir » est le seul qui ait survécu en français (Bréal-Bailly).

Dérivés et composés : *ōrsa*, *-ōrum* n. subst. de

l'adj. *ōrsus* (rare et poétique) : commencements, entreprises; en particulier dans Virgile « paroles, discours » (d'après *sermōnēs serere, cōsere, texere*, etc.); *ōrsus*, *-ūs* (rare, poétique); *ōrsūrius* (bas latin); *exōrdior*; *exōrsa*, *-ōrum* (poétique); *exōrsus*, *-ūs* (Cic., De imp. Pomp. 4, 11); *exōrdium* : commencement d'une trame, cf. Quint. 5, 10, 71, et Fest. 200, 4; puis « commencement, exorde » (sous l'influence de *exorior*); *primōrdium*, usité surtout au pluriel *primōrdia*, décomposé en ses éléments par Lucr. 4, 28; *ōrdia prima* : premiers commencements; d'où à basse époque *primōrdialis*, *-līter*; *redōrdior* (seulement dans Plin., avec le sens technique, *redōrdiri fila rursusque texere*). Tardif : *ōrditūra* : structure (Ven. Fort.).

Le rapprochement avec les gloses d'Hésychius *ὄρθημα* : ἡ τολότη τῶν ἐπῶν et *ὄρθηον* : τὸν χιτῶνίσκον n'est pas satisfaisant pour le sens, même en ce qui concerne *ōrdior*. Le fait que *ōrdō* et *ōrnō* pourraient être parents de *ōrdior* le rend invraisemblable. Le sens de *ōrdō*, *ōrnō* indique un rapprochement avec la racine de *artus*, *armus* et de *ritus*; mais le détail des formes n'est pas expliqué par là. Cette étymologie, quoique vague, rend compte du sens de *ōrdior* : il y aurait eu spécialisation dans une langue technique.

ōrdō, **-inis** (avec *ō*, c'est-à-dire *o* fermé attesté par les langues romanes, cf. M. L. s. u., et par l'emprunt gallois *urdd*) m. : d'abord « ordre [des fils dans la trame] », cf. *seriēs*; et, dans la langue commune, « rang, rangée (sens abstrait et concret : *trēs ordinēs lapidum*), alignement, ordre » : *in ordinem, extra ordinem, ordinē*, etc. A pris ensuite dans diverses langues techniques des acceptions spéciales, notamment dans la langue du droit public, où *ōrdō* désigne la classe à laquelle appartient un citoyen, le « rang » : *ōrdō senātorius, equester, plēbeius*, dans la langue religieuse : *ōrdō sacerdotum, haruspīcum* (sens conservé dans la langue de l'Église, *ordinēs sacerdotum et leuitarum*, Vulg. 2, Esdr. 13, 20; cf. fr. « les ordres »); dans la langue militaire, « poste, rang, ordre de bataille » (cf. gr. *τάξις*); par suite, en vertu d'expressions comme *centuriō primī ordinis, ordinēs dicere, ōrdō* arrive à désigner un commandement, *ordinem alieui dare, adimere*, et même celui qui l'exerce : *tribunis militum primisque ordinibus conuocatis*, Cés., B. G. 6, 7, 8. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6094. Celtique : irl. *ord*, britt. *urdd*; germanique : v. h. a. *ordina, ordinōn* « Orden, orden ».

Il est à noter que *ōrdior* n'a pas le sens de « mettre en rang », mais de « commencer ». Le dérivé de *ōrdō* qui signifie « mettre en ordre », c'est *ōrdinō*; et les Latins ne sentaient pas une parenté entre *ōrdō* et *ōrdior*, ni entre *ōrdō* et *ōrnō*.

Dérivés : *ōrdinālis*, terme de grammaire, *ōrdināle nōmen* (= *κατακλιτικός*); *ōrdinārius* (non dans Cic., ni dans Cés.); conforme à l'ordre, ordinaire, régulier, usuel. Souvent employé par les langues techniques dans des acceptions spéciales : *ōrdināriū cōsulēs* (par opposition à *subjecti*); *-m oleum* (par opposition à *cibātum oleum*); *-a ōrditiō* (opposé à *breuiārium* ou *summārium*), etc.; subst. *ōrdinārius* m. : 1° (esclave) surveillant qui donne des ordres; 2° centurion de la première cohorte; 3° gladiateur dressé selon les règles (opposé au *cateruārius*). Cf. aussi Fest. 198, 9 : *ordi-*

narium hominem Oppius aut dici solitum scurram et improbum, qui assidue in lūibus moraretur : ob eamque causam in ordine staret aduentum praetorem. At Aelius Stilo, qui minime ordine uiueret... [Cato] in ea oratione quam scribit de suis uirtutibus contre Thermum (2) : « Quid mihi fieret, si non ego stipendia [in ordine] omnia ordinarius meruissem semper? » Sunt quidam etiam qui manipularum, ... quia infimi sit ordinis, appellatum credant ordinarium. A ordinarius s'oppose extraordinarius (classique), créé d'après extrā ordinem. I ordinā, -ās : 1° mettre en ordre, ordonner; spéciale- ment « écrire l'histoire de » (= συντάττειν); 2° à l'époque impériale : mettre l'ordre dans; par suite, gouverner : o. prouinciam; disposer de, répartir : o. magistrātūs; dans la langue de l'Église, ordonner un prêtre; dans la langue médicale, « ordonner, prescrire ». Cf. gr. διατάσσω. Dérivés : ordinātus, -tē; ordinātum (classique); ordinātiō (= τάξις, cf. Vitr. 1, 2; mot d'époque impériale), -tor, -trix, -itiuus et inordinātus (= διατακτος), etc. Usuel dans la prose et classique. M. L. 6090, ordināre, et 6091-6092, *ordiniāre, *ordinium; adorānāre, M. L. 192.

V. ordior. Ordinō a dû être refait secondairement, lorsque le rapport entre ordō et ornō eut cessé d'apparaître.

ōreae : v. ōs, ōris.

organum, -ī n. (organus, tardif) : emprunt au gr. ὄργανον « instrument, mécanique ». Surtout employé sous l'Empire (Vitr., Colum., etc.); o. hydraulica, Suét., Ner. 41; spécialisé à basse époque dans le sens d'« orgue », M. L. 6097. Celtique : irl. organ, britt. orian; germanique : v. h. a. organa, organa, etc. Cf. aussi M. L. 6096, *organium.

Dérivés : organarius, -nizō, -nulum (tardifs).

orichaleum, -ī n. : v. aurum.

ōriela, ōrielāria, ōriella : v. auris.

oridia : forme vulgaire de ὄρυζα (Apic.).

ōriga : v. auriga.

origanum, -ī n. (origanus) : origan. Emprunt au gr. ὀρίγανον; le dérivé origanitus (-tum uinum) est dans Caton, Agr. 127, 2. Demeuré partiellement en roman. M. L. 6099.

orior, -iris, ortus sum, oriri (on trouve aussi des formes de la 3^e conjugaison oreris, orere, ortur; oreretur, orerentur; souvent c'est la métrique qui décide du choix); le participe futur est oritūrus [cf. mortūrus] malgré ortus : se lever; cf. Vel. Long., GLK VII 74, 19 : oriri apud antiquos surgere frequenter significat, ut apparet ex eo quod dicitur : oriens consul magistrum populi dicit, quod est surgens; et T.-L. 8, 23, 15, consul oriens (usité surtout en parlant des astres, d'où oriens s'opposant à occidens); s'élançer hors de, sourdre, puis « naître, tirer son origine de »; ortus « né, issu de »; oriundus (surtout archaïque, encore dans T.-L. et Col.). Ancien, usuel et classique. A subi, toutefois, la concurrence de surgō, qui seul a survécu dans les langues romanes.

Dérivés et composés : origō : source (origō fon-

tium), origine; par suite, surtout dans la langue politique, « race »; et même, appliqué à des personnes, « ancêtre, fondateur », cf. Vg., Ae. 12, 166, Aeneas Romanae stirpis origo; M. L. 6100 (v. fr. orine). Au pluriel Originēs « les Origines », titre d'un ouvrage historique de Caton.

Dérivés (tardifs) : originālis « original » et « originel »; originārius; originātiō « étymologie » (Quint.); Abortiginēs (?).

ortus, -ūs m. (opposé à occāsus) : lever (d'un astre), naissance.

De Oriēns « l'Orient », substantivé : orientālis (époque impériale); cf. gr. Ἀνατολή, Ἀνατολή. Irl. oriens.

aborior : 1° mourir, disparaître; 2° avorter (sens rare et blâmé par les grammairiens, cf. Don., Hec. 398 : non est latinum « abortiva est » sed « abortum fecit »; et Non. 71, 21); abortus, -ūs m. (bas latin abortus, par suite d'une confusion entre orior et ordior, cf. aborta est dans la glose de Donat citée plus haut et abortiō, -sōrius) 1° avortement; 2° fétus. Dénomatif : abortō, -ās déjà dans Varr., R. R. 2, 14, et qui ne reparait plus qu'à très basse époque; M. L. 37; abortiuus; abortiō, -iō (Itala), M. L. 38; abortiō, -ōnis (Plt., Tru. 201); abortitium (St Jér.) : avortement; abortiscor, -eris : inchoatif employé par Lucrèce en parlant de la lune qui décroît graduellement. Suffixe d'inchoatif d'après nascor? adorior (aggredimur de longinquo; adorimur ex insidiis et ex proximo; nam adoriri est quasi ad aliquem oriri, i. e. exsurgere, Don., Ad. 3, 3, 50) : s'attaquer à, aborder (sens propre et figuré); commencer. Tite-Live emploie fréquemment l'expression oppugnare adortus, cf. 22, 9, 2; 24, 41, 8; 28, 3, 6. Le participe est adortus, mais à partir d'Aulu-Gelle apparaît adorsus, qui s'explique comme aborsus. M. L. 194, adorta.

coorior : se lever, surgir (aspect déterminé; se dit souvent de phénomènes naturels dont l'apparition est brusque : uentus, tempestās, nimbi; de soldats qui attaquent, etc.); exorior : se lever, surgir de; naître de; exortus, -ūs : lever; exortiuus; *exorta, M. L. 3027; oborior : se lever devant; suborior (rare) : jaillir par dessous.

Ortus a un correspondant exact dans omb. orto, ortum « ortum », urtas « ortae, surgentēs », etc.

Le présent lat. orior est une forme à suffixe de présent faite sur un aoriste attesté par hom. ὄρω, ὄρειν, ὄρεως, où apparaît le vocalisme de timbre o, en face de ἔρωτο ὄρω, ἔρωτο ὄρω, etc. (Hés.), et par hitt. arai- « se lever », véd. āria « il s'est élevé », arādh, etc. Le or- de ortus est ambigu, pouvant se rapprocher également du type ancien attesté par skr. rāh et du type secondaire de gr. ὄρω. L'i de origō a son pendant dans le groupe grec de ὄρνω (lesh. ὄρνω) « je remue, je soulève » et dans arm. ari « lève-toi », yareay « je me suis levé » (où figure l'i de oriiu, etc.) en face du présent y-añnem « je me lève ». — Mais les formes à élargissement -u du type de gr. ὄρω, ὄρονμα, etc., ne sont pas représentées en latin.

ōrnō (ō fermé, attesté par les langues romanes, cf. M. L. s. u., et par l'emprunt gallois add-urn « ornement », -ās, -āui, -ātum, -āre : apprêter; arranger, équiper; garnir, ornāre nāuis, conuulium, prouincias; sē ornāre ornatur ferro (miles), dit Ennius. Par suite « embellir,

orner », le sens de « équiper » restant réservé à instruō. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6103. Irl. ornighim, ornaid.

Dérivés et composés : ornātus, -ūs m. : sens abstrait et concret « apprêt, équipement, harnais » et « ornement »; ornātiō, -tor, -trix (époque impériale); ornātūra « garniture de robe » (tardif); ornāmentum, -tarius; inornātus (= ἀκόσμητος); adōrnō : même sens que ornō, M. L. 193; gall. addurn « ornement »; exōrnō; inōrnō (Tert.); perōrnātus (Cic.); perōrnō (Tac.); subōrnō : équiper, préparer en secret; puis « suborner », conservé en espagnol, cf. M. L. 8387. — V. ordō et ordior.

ōrnus, -ī f. : orne, ou frêne à la manne. M. L. 6104. Adjectif : orneus (Col.).

Ancien nom d'arbre; thème racine *ōs- attesté par des élargissements divers : v. sl. jasenī (r. jasen', s. jāsēn), lit. ūsis (gén. ūsēs) « frêne », gall. onnen « frêne » (supposant *osnā) et, avec un autre suffixe, v. isl. askr « frêne » et arm. haçi « frêne » (l'a fait difficulté). Puisque, dès lors, lat. r représente ici -s-, il faut admettre qu'une voyelle s'est amuie entre r et n, comme entre l et n dans ulna.

ōrō, ōrās, -āui (fut. ōrāssis dans Plt., Ep. 728), -ātum, -āre : prononcer une formule rituelle, une prière, un plaidoyer. Terme de la langue religieuse et juridique : orare antiquos dixisse pro agere testimonio sunt [quod] et oratores, et i qui nunc quidem legati, tunc uero oratores, quod rei publicae mandatas partis agebant, Fest. 218, 6; cf. rē inōrāti « sans avoir pu plaider la cause » (Enn., Cic.). Ōrāre deōs, c'est adresser une prière aux dieux : multa deos orans, Vg., Ae. 9, 24. Dans la langue du droit, ōrāre a le sens de « plaider une cause », soit absolument : ars ōrandi, etc., soit avec un complément : ō. litem, causam, et par là s'est rapproché de rogāre. Usité de tout temps. Le sens de « prier », qui est le plus fréquent dans la latinité, est aussi celui qui s'est maintenu dans les langues romanes; cf. M. L. 6081. Panroman; cf., toutefois, precāri. En celtique : irl. or, oraim « ōrō », irl. et britt. orōit, arawd « ōrātiō », irl. airecal, airicul « ōrāculum », britt. arawdr « ōrātor », mots savants.

Les deux sens « prier » et « plaider » se retrouvent dans les dérivés et composés de ōrāre :

ōrātiō : langage, et spécialement « langage préparé, éloquence, style » (par opposition à sermō, qui est le langage sans art), et par suite « discours, plaidoyer »; cf. Cic., Or. 19, 64; d'où, spécialement, « prose »; et in poematis et in oratione, dit Cic., Or. 21, 70. Le sens de « prier », προσευχή, n'apparaît qu'à partir de l'Itala; cf. Lölstedt, Phil. Komment. z. Peregr. Aeth. 39. La langue emploie les formes de *prex ou l'ablatif de ōrātus, -ūs : ōrātiō tuō.

ōrātor : ambassadeur chargé d'un message oral (sens ancien); puis « orateur »; ōrātōrius : oratoire; subst. ōrātōria : l'art du discours; ōrātōrium (langue ecclésiastique) : oratoire.

ōrāculum (-clum) : oracle. Le sens premier du mot serait, d'après M. Benveniste, R. Phil. XXII, 1948, p. 120, « lieu où l'on fait requête (au dieu) », comme augurāculum; et le sens de « oracle » serait le calque du gr. χρηστήριον, qui signifie à la fois « lieu de l'oracle »

et « réponse de l'oracle ». Il faudrait donc, selon lui, rejeter l'interprétation de Cic., Top. 20, 77 : « a ex eo ipso appellata quod inest in his deorum oratio. M. L. 6080 a.

adōrō : adresser une prière à, adorer (sert à traduire le gr. προσκυνῶ); M. L. 191; irl. adraim, etc.; adōrātiō (époque impériale = προσκύνησις); adōrābilis (Apul.), -itiuus.

exōrō : prier avec instance, fléchir par les prières, d'où exōrābilis et inexōrābilis (= ἀπαρτητος); exōrābula (Plt., Tru. 27); exōrātor (sans doute créé par Térence en jeu de mots avec ōrātor, Hec. Prol. 2); exōrātiō, -itiuus (langue de l'Église); exōrātōrium (Ital.). perōrō : « plaider à fond » et « achever de plaider », « conclure »; perōrātiō, qui traduit ἐπιλόγιος.

Les Latins faisaient de ōrō le dénominateur de ōs : oro ab ore, dit Varr., L. L. 6, 76 (comme iūrō de iūs), cf. Enn., Sc. 306, quam tibi ex ore orationem duriter dictis dedit, mais c'est sans doute une étymologie populaire (bien que ōs désigne la bouche en tant qu'organe de la parole), car nulle part ailleurs le mot correspondant à ōs n'a fourni rien de pareil. Rien n'oblige à voir dans osq. urust « ōrāuerit » un emprunt au latin (à cause du rhotacisme). Ōrō semble appartenir au groupe des mots qui désignent le fait de prononcer des paroles de caractère solennel (cf. dicere, fāri). Ce groupe est peut-être apparenté au gr. ἀρνέομαι « je nie », arm. uranam « je nie », gr. ἀρῶ « malédiction », hitt. ariya- « interroger l'oracle », etc. (v. BSL 26, p. 19 sqq.).

orphanus : v. orbis.

ōs, ōris n. (acc. orem, Orib. 26, 12) : « bouche » et « bouche en tant qu'organe de la parole », in ore esse hominum, unō ore, ōs suum aperire (Vulg.), etc., puis, par une extension de sens comparable à celle de uolus, « expression du visage, face, visage » et « masque » (cf. oscillum). Ōs, comme frons, s'emploie aussi avec un sens péjoratif : ōs dūrum, ou même sans épithète : nos-tis os hominis, nostis audaciam; Cic., Ver. 2, 2, 20, 48. Au figuré : embouchure, entrée, orifice (cf. ostium, orificium, et sans doute ōra, qui doit être un ancien pluriel collectif neutre « bouches (d'un fleuve) », puis « endroit où l'on aborde, rivage »). Même sens dans gr. στόμα Ancien, usuel. Remplacé dans les langues romanes par le mot expressif bucca.

Dérivés et composés : ōreae (aureae, cf. aureae et auriga) : bridon; freni, quod ore inserunt, dicti, P. F. 197, 6 (archaïque); ōrārium n. : mouchoir (iv^e siècle), passé en germanique : got. *aurali- n., v. h. a. orul; inōrus et inōris, -e : sans bouche (très rare); un exemple de Turp. 24. Non. 216, 7, inoras... ostreas, cf. P. F. 101, 24 = ἀστρομοί; oricus (?) : loquax (Gloss.); ōrificium (Macr., Apul.) : orifice, et « anus »; ōridūrus : σκληρόστομος (Gloss.), fait d'après ōre dūrō, cf. crassiuseniū, calcidicerebrius, etc.; ōripuitiūs (-puitiūs) : ἄζωτος (Gloss.).

V., de plus, ōra (cōram) et ōstium; auriga. Le thème ōs- se retrouve peut-être en hittite aiš, gén. iššāš « bouche » (cf. Sommer, Festschr. Hirt, 295 sqq.; Pedersen, Hitt. 47; Sturtevant, Language 14, 292) et dans des restes védiques et gâthiques : gén. sg. véd. āsāh = gâth. ānhō, instr. sg. véd. āsā = gâth. ānāhā

(graphie maladroite de *āhā*). Le sanskrit a des élargissements *ās(i)yam* et, aux cas obliques, loc. *āsān, āsāni*, gén. abl. *āsādā*, etc.; cf. le génitif av. *āhānō*. On signale, en celtique, irl. *á* « bouche » et, en germanique, v. isl. *oss* « bouche de fleuve » (thème **osa*). Mot radical court qui ne persiste, avec son sens propre de « bouche », qu'à date ancienne, dans des langues périphériques, le hittite, l'indo-iranien et l'italo-celtique, comme une survivance, et qui fournit surtout des formes dérivées ou élargies. — Gr. *ὄσρα* est aussi neutre.

osa : v. (h)osa.

ōscēdō, -inis (*oscīdō*) f. : 1° oscitation, bâillements fréquents (Gell. 4, 20, 9); 2° aphte dans la bouche des enfants (Ser. Samm., Isid.; confusion avec *ostīgō?*).

Même suffixe *-ēdō* que dans *grauēdō, torpēdō*, etc., qui a servi à caractériser les noms de maladies. *ōscēdō* semble supposer un adjectif **oscus* (cf. *mancus, broccus, maccus*, etc.) signifiant « à la bouche ouverte ». C'est peut-être à cet adjectif **oscus* qu'il faut rattacher *oscitō, oscitor* « bâiller », dont l'explication par *os + citō* fréquentatif de *ciō*, *ciō* est peu satisfaisante sémantiquement : « bâiller » n'est pas « remuer la bouche », mais « ouvrir la bouche ». — Toutefois, *ōscēdō* peut avoir été formé analogiquement sur *tussēdō*, cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 240.

ōscitō, -ās (ō? cf. M. L. s. u., *oscitor* (Plt., Turp.) : bâiller. D'où *ōscitatio*. Cf. *ōscēdō*.

Oscitare, ancien et usuel en latin, est peu représenté dans les langues romanes; et les formes attestées sont douteuses ou proviennent de contamination; cf. M. L. 6114. La langue parlée employait les termes plus expressifs *batāre, bataclāre*, dont la fortune a été considérable.

ōsculum, -i n. : diminutif de tendresse (cf. *corculum, melculum*) « petite bouche »; par suite, en raison de la forme que prend la bouche en baisant, « baiser », sens qui s'est développé dans des expressions comme *ōscula figere* « appliquer des petites bouches »; d'où *ōscular, -āris* (et *ōsculō* vulg.; il y a une forme avec diphtongue au dans P. F. 25, 28, *ausculari dicebant antiqui pro osculari, quod est os cum ore conferre*, qu'on retrouve dans les manuscrits de Plaute, Cas. 133, où cette leçon est appuyée par un jeu de mots entre *auscultāre* et *ausculari*; cf. *ōstium, austium*), différent par l'emploi de *ōsculō, osculatio* qui, dans la langue médicale, ont servi à traduire *ἀναστροφὴ, ἀναστροφῆσις*. A *ōscular* se rattachent *ōsculābundus* et les composés expressifs *ad-, dē-, ex-, per-ōscular*, évités par la langue classique. Sur la différence entre *ōsculum* et *bāsiūm, sāuiūm*, v. ces mots. Ancien, usuel, classique. Non roman.

ōscillum, -i n. : diminutif de *os, osculum*. Deux sens, le premier se rapportant au sens de *os* « bouche, orifice », l'autre à celui de *os* « visage » : 1° petite cavité au milieu des légumineuses, d'où s'élançait le germe (Colum.); 2° petit masque (= *σρομάτιον, προσοματίον*), surtout de Bacchus, qu'on suspendait aux arbres, notamment dans les vignobles, de manière qu'ils fussent agités par le vent. Cf. Vg., G. 2, 387 sqq., *oraque corticibus sumunt horrenda cavatis*, | et te, Bacche, uocant per carmina laeta, tibique | oscilla ex alta suspendunt mollia pinu.

De ce second sens dérive *ōscillō, -ās* « se balancer » (comme les masques) et *ōscillatio*.

Sur *ōscillum*, v. K. Meuli, *Mus. Helv.* 12 (1955), 214 sqq.

os (*oss*, puis *ōs*), **ossis** n. (doublet *ōssum*, cf. Charis. GLK I 139, 3, conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 6114; et *ossū, ossuum*, usité surtout au pluriel *ossua*, cf. Charis., ibid. 139, 4; **ossa* f. [Vindic.] : os. Attesté de tout temps; panroman.

Dérivés et composés : 1° de **ossus* : *ossesus*; *ossiculum*, diminutif technique ou populaire avec valeur affective et ses dérivés *ossiculātum* (Caec.), *ossiculāria* (Vég.); *ossōsus*; *ossifrāgus*, dont dérive le nom de « l'orraie », M. L. 6113 (avec un *ā?*); *Ossipāgna* « déesse qui raffermirait les os des enfants » (Arn., 30); *ossilāgō* « tumeur dure (semblable à un os) » (Vég., Pélag.); *ossilegus, ossilegium*, traductions de *ὄστρολογός, ὄστρολόγιον*; *exōs* (ō Lucr. 3, 721), *-ossis* (cf. opp.) d'où *exossō, -ās*.

2° de *ossu-* : *ossuariūs* (-a *ōlla*) et le n. *ossuariūm* « ossuaire »; *oss(u)osus*; *ossuculum* (*ossa*-Plac.), autre forme de *ossiculum* (cf. *genit- et genuculum*); *ossula* (Orib.), *-lum* (Gr. Tur.).

L'iranien offre la forme du nom de l' « os », sans aucun élargissement : av. *astam* (gén. pl.); *azdibiš, azdibiš* (c'est-à-dire *azdibiš* instr. pl.) et le sanskrit la même forme avec un élargissement *i/n* : *asthi* (nom.-acc. sg.), *asthādh* (gén.-abl. sg.). Le grec a un dérivé thématique *ὄστρον*; cf. hitt. *hašt-ai-* « os ». Le mot affecte en partie des formes populaires, ainsi qu'il ressort du *th* de skr. *asthi* et du *k* préfixe dans v. sl. *košti* (passé au féminin sous l'influence du nominatif pluriel *košti*); cf. peut-être hitt. *costa*. Un traitement *-ss-* de *-st-* dans lat. *os* (*oss*), *ossis* ne se retrouverait nulle part ailleurs; il ne reste donc d'autre hypothèse que de partir d'un ancien **oss-* et d'admettre que *-t-* ou *-th-* ne sont pas des éléments essentiels du nom de l' « os »; v. MSL 23, p. 259, et Benveniste, *Formation des noms en i.-e.*, p. 6 et 77. Si arm. *oskr* « os » repose, comme il semble, sur **ostar*, l'u de lat. *ossua* pourrait être ancien. La gutturale de gall. *asgwrn* « os » ne se concilie pas avec le *k* de l'arménien. Plusieurs langues ont des noms isolés, ainsi le germanique : v. isl. *bein*, etc., et le balteque : lit. *kaulas*, v. pr. *kaulan* (neutre), etc.

osen, -inis m. : terme de la langue augurale, s'appliquant aux oiseaux dont le chant est prophétique. De **obs-cen* « qui chante en avant », cf. pour le premier terme *os-tendō* et pour le second *tubi-cen*, etc. L'explication de Festus : *oscines aues auspiciūm ore facientes*, P. F. 215, 4 (cf. Serv., A. e. 3, 361), est une étymologie populaire. Rare et technique; pas de dérivés. Non roman.

ostendō, -is, -dī, -tūm, (-sum; *ostentūrus*, Cat., Or. 52, 2; *ostēnsus*, Varr.), **-erō** : proprement « tendre devant, exposer » (de **obs-tendō*), sens encore attesté, par exemple Caton, Agr. 6, 2, *ager qui soli ostentus erit*. Vg., G. 2, 161, *Aquiloni ostendere glaebas*; puis « mettre devant les yeux, montrer, indiquer ». De là *ostentum*, qui, dans la langue augurale, comme *portentum*, désigne un « présage » (irl. *ostenti*); *ostentāriūs* « relatif aux présages »; *ostentifer* (Gloss.); *praestendō* (Tert.) = *προαναπαίνο*.

Dérivés : *ostēnsiō* (Apul., Tert.); *ostēnsor* (Tert.); *ostēnsionālis* (Lampr.); *ostēnsiūs* (Boèce); *ostentus*, *-ūs* (rare, ni dans Cic., ni dans Cés.); *ostenlō, -ās* : fréquentatif-intensif de *ostendō*, dont il a les deux sens : 1° « présenter, offrir », o. *alicui iugula sua pro capite alicuius*, Cic., Att. 1, 16, 4; 2° « montrer avec affectation ou ostentation », sens qu'on retrouve dans les dérivés *ostentatio, -tor, -trix, -ticius*, etc. Se retrouve, en ombrien : *ostendū, ustu* « ostenditō ».

Ostendō, ostentō, tous deux anciens, usuels et classiques, ne sont pas représentés dans les langues romanes, où *māstrō* s'est répandu.

ōstīgō, -inis f. : maladie de la bouche du mouton (Col.); cf. *mentīgō*. Sur la forme, v. Ernout, *Philologica*, I, p. 178.

ōstium, -i (*ōstium* avec apex Mon. Anc. V 11, 14; *austia*, CIL I² 2216) n. : entrée, ouverture; en particulier « bouche d'un fleuve », d'où *Ōstia*, nom du port de Rome (féminin singulier dans Enn., A. 144, *Ostia munita est*), *Ostia Tiberina* « bouches du Tibre »; porte : *rectum ō* « porte de devant », *posticum ō* « porte de derrière ». Ancien, usuel. Roman.

Dérivés : *ōstiatium* : de porte en porte (classique); *ōstiatium* (époque impériale); *ōstiatius, -a, -um* : de porte; subst. *ōstiatius, -a* : portier, portière; *ōstiatium* : taxe sur les portes; *ōstitor*, CGL Scal. V 601, 34, d'après *iānitor, portitor*.

Les formes romanes conservées remontent à *ōstium* (attesté en latin vulgaire; cf. Marcell. Empir. XXVIII 37, gén. *ustei*), **ūstiatius, *ūstiatium* avec *ū* (alternant avec l'ō des formes classiques); cf. M. L. 6115-6117; et *Einj.* 3, p. 180; B. W. *huus*. La variation entre *ōstium, aūstium, ūstium* est la même qu'entre *rōdus, raudus, rūdus*, etc.; cf. *ausculari*. De *ōstiatius* provient irl. *aistire*.

Dérivé de *ōs*, sans doute ancien, car le letto-lituanien offre lit. *ustas* et *ustā* « embouchure de fleuve », lette *uosta, uōsta* « port », russe *ústje* « ouverture ». — V. *ōs*.

L'étymologie montre que le sens premier était « ouverture, bouche », sens conservé dans le nom de la ville d'Ostie. Par une restriction secondaire, *ōstium*, comme *porta, iānuā*, est devenu synonyme du mot indo-européen désignant l'entrée de l'enclos, *forēs*, qui a fini par disparaître.

ostracum, -i n. (*ostracus* m.) : est *pauimentum tessaceum* (Isid.). Transcription du gr. *ὄστρακον*, dont il existe des formes populaires **astracum, fr. aître* (tiré de la *straka?*, v. B. W. s. u.) et **astricum*, it. *lastrico*, v. h. a. *estrih* « dallage ».

ostrum, -i n. (*ostrea* f.) : huître. Emprunt latinisé au gr. *ὄστρεον*, le féminin est fait sur le pluriel. Ancien (Enn., Plt.), usuel. Panroman (sauf roumain); les formes romanes remontent à *ōstrea*. M. L. 6119. Celtique : irl. *oisre*, britt. *ostr, estr-en*.

Dérivés latins : *ostreārius; ostreātus; ostreōsus; ostrifer*. Cf. aussi *ostrum* : autre forme de *ὄστρεον*, spécialisée dans le sens de « pourpre »; de là *ostrinus; ostricolor*. Toutefois, M. Leumann, *Gnomon*, 13 (1937), p. 30, considère *ostrinus* comme emprunté à *ὄστρε-*

voç et *ostrum* comme formé sur *ostrinus* coupé *ostr-inus*.

ostriāgō, -inis f. : plante colorante. Se trouve dans Ps.-Ap. 28 et CGL III 541, 15 et 585, 10. Formation en *-āgō* du type *lappāgō*, etc. Cf. Ernout, *Philologica*, I, 165 sqq.

Sans doute de *ostria*, du gr. *ὄστρεον* « pourpre » (colorant). V. André, *Lex.*, s. u.

ōtium, -i n. : temps de repos, retraite, loisir, inaction. Opposé à *negōtium*, e. g. Cic., Off. 3, 1, *nostrum otium negoti inopia, non requiescendi studio constitutum est; spécialement « paix, tranquillité »* (par opposition à *bellum*). Ancien, usuel, classique. Conservé seulement en ancien provençal; cf. M. L. 6122.

Dérivés : *ōtiūsus* : oisif, qui est de loisir; et aussi « oiseux », M. L. 6121; subst. *ōtiōsus* m. : particulier, civil (par opposition à « militaire »); *militare nomen graue inter otiosos*, Tac., Agr. 40), d'où *ōtiōsitās* (Vulg., irad. *ἀγλα*); *ōtiolum* (familier, Cael. ap. Cic.); *ōtior, -āris* (rare, mais classique; opposé par Cicéron à *negōtior*); *inōtiōsus* (Quint. = gr. *ἀσχολος*); *negōtium*; v. ce mot.

L'idée que *ōtium* serait à rapprocher de got. *auþeis* « vide », gr. *αἰστος* « vide, vain », *αὔτως* « en vain » est écartée par le fait qu'il n'y a pas trace d'une graphie *au-* en latin. De plus les sens diffèrent. Pour la formation, cf. *indūtiae?*

***oualidia** (*oualoida*) : nom d'une plante, la camomille, dans Ps.-Ap. 23, 12. Origine et sens douteux.

ouis, -is c. : mouton. Mot épïcène à l'origine; cf. Gell. 10, 1, 4, qui rappelle la forme de la *minima multa* d'après Varron, amende qui consiste en un *unus ouis*, et qui ajoute : *ac nisi eo genere diceretur negauerunt iustum uideri multam*; encore dans Varron, le sexe était précisé par l'adjonction de *mās* ou *fēmīna*; cf. *ouis mās*, Varr., L. L. 5, 98; *ouis sēmimās*, Ov., F. 1, 588, et Non. 216, 25. Puis, les noms en *-is* étant généralement féminins et le troupeau se composant essentiellement de femelles (on sacrifie la plupart des mâles en bas âge), *ouis* a tendu à désigner uniquement la « brebis », tandis que *berberx* (*uerberx, uerueux*) était réservé au mâle (à côté de *ariēs*). Cette distinction n'a, du reste, pas subsisté et c'est à *berbicem* que remonte le féminin français « brebis ». On lit dans une glaise *ouis : uerberx*, CGL II 416, 24. *Ouis, ouem* n'est guère représenté en roman; il ne s'est maintenu qu'en roumain; cf. M. L. 6127; les autres langues ont recouru à *ouicula, *ouacula*, M. L. 6124, 6123 b, ou à d'autres mots : *fēta, pecora, ueruecem*; cf. W. von Wartburg, *Zur Benennung des Schafes in den rom. Sprachen*, Berlin, Raimer, 1918 (Abhand. d. Berl. Akad., phil.-hist. Kl. 10).

Dérivés et composés : *ouilis* : de mouton; subst. *ouile* n. : bergerie, parc à moutons, M. L. 6125; et par extension « enclos pour les votes au Champ de Mars »; cf. *equile; ouinus* (Ser. Samm.), M. L. 6126; *ouillus* (classique); *ouillinus* (tardif); *ouiaris, -a (-icus)* (rare); *ouicula* (tardif).

Ouifer (Plin., N. H. 8, 70, a *ouifera* pour désigner la girafe; cf. encore Ed. Diocl. 8, 25 = *τραγάλαφος*;

Vulg. Deuter. 14, 5; Apicius 8, 352), glossé *ovόβατον* & *γρον*, v. Thes. Gloss. emend. s. u.; cf. *ferus*.

ouicerda, -ae f. : crotte de brebis; cf. *muscerda*; *ouispez*, *ouium inspector* (Gloss.).

suouetaurilia (on attendrait *suouitaurilia*) n. pl. : sacrifice composé d'un porc, d'un mouton, d'un tau-reau.

ōpiliō : v. ce mot. Cf. encore les noms et surnoms *Ouius*, *Ouidius*, *Ouinus*.

L'ombrien a u^{vem}, uve « ouem », uvef, *oui* « ouīs ». De même quel^{skr} *āvih* et gr. *δ(F)ις* (hom. *δς*, att. *οίς*), lat. *ouis* désignait le « mouton » sans acception de sexe. C'est l'état indo-européen, et le slave ne distingue qu'à l'aide de suffixes secondaires : *ovt-nū* « bélier » et *ovt-ca* « brebis »; le lituanien a fixé *avis* au genre féminin : « brebis », et a créé *āvinas* « bélier ». Au sens restreint de « brebis », le mot a subsisté en germanique : v. isl. *aer*, v. h. a. *ouwi*, *ou* (et got. *awi-str* « bergerie »), et en celtique : irl. *ōi*. — Pour le nom du « bélier » en latin, v. *ariēs*.

ouō, -ās (parfait non attesté; du reste, les formes personnelles sont rares; la forme la plus fréquente est *ouāns*), *ouātum*, -āre : *ouantes*, *laetantes*, *ab eo clamore quem faciunt redeuntes ex pugna victores milites, geminata O littera*, P. F. 213, 7. Ancien (Plt., Ba. 1069), classique.

Le rapprochement avec *ouis* proposé par Bréal et le sens qu'il donne de *ouō* « immoler une brebis pour la cérémonie du petit triomphe », d'où « être triomphant », ne semblent pas justifiés. Aucun des textes relatifs à l'*ouātio* ne mentionne le sacrifice d'une brebis; cf. Gell. 5, 6, 20 sqq.; P. F. 213, 6; Plin. 15, 155. *Ouāre*, *ouāns* a le sens de « pousser des cris de joie »; cf. Vg., G. 1, 346, *omnis quam chorus et socii comitentur ouantes*; 423, *ouantes guttore corui*; Ae. 3, 189, *et cuncti dicto paremus ouantes*, sens qui concorde avec la définition de Festus citée plus haut. Le mot s'est spécialisé ensuite dans le sens de « se réjouir d'une victoire, remporter un petit triomphe », par la même évolution qui fait que *θραυμός*, l'hymne chanté aux fêtes de Bacchus, a désigné la cérémonie du triomphe. Dans ni l'un ni l'autre des mots l'idée de sacrifice n'est envisagée. *Ouō* s'apparente donc (ou est emprunté comme *triumphō*) au gr. *εβοί* « cri de joie qu'on poussait aux fêtes de Bac-

chus », *εβόζω*, et représente **ewaiō* avec passage de *ew-* à *ow-* comme dans *nouus* en face de *véfoc*.

Dérivés : *ouālis* (*corōna*); *ouātio*; *ouatus*, -ūs (Val. Fl.).

ōuum, -ī n. (*ouūs* et *ōua*, Orib.) : œuf. L'*ō* de *ōuum* est constant. L'*o* ouvert attesté par les langues romanes (v. fr. *uef*, etc.) provient d'une différenciation de la voyelle qui s'est ouverte devant le *w*; cf. Meyer-Lübke, *Einf.*, §§ 121, 128, 150. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6128. Celtique : irl. *ub*.

Dérivés et composés : *ōuātus* : 1° en forme d'œuf, ovale (= *φοειδής*); 2° moucheté; *ōuārius* : qui recolle les œufs; *ōuārium* : *φοφόρον* (Gloss.); *ōuiparus* : ovipare. Tardif, peut-être création d'Apulée, Mag., p. 298, 24, *uiuipari* et *ouipari* : *ita enim appello quae Graeci ζωοτόρα καὶ φυτόρα; ouificus* (Eust.); *ōuālis* (tardif), M. L. 6123 c; **eadōare*, M. L. 3028 a.

Le nom de l'« œuf » a l'air d'un dérivé de type indo-européen, à *vrddi*, d'un nom signifiant « oiseau » (cf. gr. *οἰωνός*). Le grec a de même deux formes : dor. **ωφεων* attesté par *δδεια τὰ φά, Ἄργυτοι* (Hés.) et *δεια χωρός* chez Épicharme; et **ωφίον*, attesté par Iesh. *ōton* et att. *φόν*. Mais, dans les formes germaniques et slaves correspondantes, il n'y a pas trace de *-w* intérieur : serbe *jáje*, et avec suffixe secondaire : v. sl. *ajica*, r. *jaicó*, etc., et v. h. a. *ei*, v. isl. *egg* (la forme ai- dans germanique **aiya*- n'indique rien sur la nature ancienne, **oi-* ou **ōi-*, de la diphtongue), etc. Les formes gall. *uy* et irl. *og* posent des problèmes (v. II. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, I, p. 66). Ceci conduit à se demander si le *w* des formes iraniennes, grecques et latines ne proviendrait pas d'une étymologie populaire. Le *x* de pers. *xāya* s'est développé en iranien (v. un essai d'explication, BSL, Comptes rendus, 130, p. 90 sqq.). Le *j-* de arm. *ju* « œuf » est énigmatique.

ōxālis : rumex. Du gr. *ὄξαλις* (Plin.). M. L. 6129.

oxus, -ī m. : *dolones... hos uolguis Graeco nomine oxas uocant*, i. e. *acutos*, Isid. 18, 9, 4. Emprunt tardif et populaire au gr. *ὄξυς*, substantivé et passé à la 2° déclinaison.

ozinosus adj. : atteint d'ozène (Pelag. 16, 63). Adj. dérivé de **ozina* (*ozēna*) forme vulgaire de *ozæna*, transcription littérale de *ὄζανα* (Plin., Theod. Prisc.).

pābō, -ōnis m. (Gloss.) : *uehiculum unius rotæ*, CGL V 606, 45 et 585, 15; *pabillus*, -ī m. (Lampr., Elag. 29). Mots de la basse latinité; sans doute empruntés.

pābulum : v. *pāscō*.

**pācō*; *pāx*, *pācis* f. : fait de passer une convention entre deux parties belligérantes (l'état de paix résultant de la *pāx* se disant plutôt *ōtium*, cf. *indūtiae*) : « *pacem a pactione condicionum putat dictam Sennius Capito, quae utriusque inter se populo sit obseruanda* », dit Festus 260, 13. Personnifié et divinisé : « divinité qui préside à la paix, Paix ». Sens dérivés : « agrément d'une convention ou d'une demande, sentiments qu'amène la paix, bienveillance »; cf. Vg., Ae. 3, 369, *Hic Helenus, caesis primum de more iuuenis, | exorat pacem diuom*; Cic., Rabir. 2, *pacem ac ueniam ab Ioue petere*; et les expressions *pāce tuā, sine pāce tuā* (Vg., Ae. 10, 31) « avec, sans ta bienveillance, c'est-à-dire ta permission »; *pāx Domini*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6317. Passé en irl. *pāca*, *póc* et en britt. *poc* au sens chrétien de « baisser (de paix) »; et au sens de « paix » : britt. *peoch*, *peuch*.

pāx est un nom d'action, de genre féminin, du type *nex*, *precēs*, etc., de la racine **pāk-* « fixer par une convention, résoudre par un accord entre deux parties », alternant avec **pāg-*, qui désigne surtout un acte physique; cf. *pāgō* (*pangere pacem* et *pacisci pacem*, T.-L. 9, 17, 7 et 9), *com-pāgēs*.

A cette même racine appartiennent les formes anciennes, *pacit*, *pacunt*, d'un verbe *pacere*, usitées dans la loi des XII Tab. 8, 2, *ni cum eo pacit, talio esto* « s'il ne conclut pas un accord avec lui »; 1, 6, *rem ubi pacunt, orato... ni pacunt* « au cas où ils terminent l'affaire par un accord »; *pacio*, -ōnis f., cf. Fest. 296, 35 : *pacionem antiqui dicebant quam nunc pactionem dicimus*; cf. *dicio*, -ōnis (en face de **dix*), et *legio*.

La langue classique a gardé l'inchoatif *paciscor*, -eris, *pactus sum*, *pacisci* (doublet *paciscō*, -is dans Naevius et Plaute), de même sens que *pacere*, et *pactio*. Le neutre de *pactus*, *pactum* « pacte, convention » (conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 6138, *pactum*, -a, et en germanique : v. h. a. *pfāhta*, d'où m. h. a. *pfahien* « pactaire ») s'emploie souvent dans des expressions *quō pacto, tāli pacto*, où *pactō*, *pactō*, par affaiblissement de sens, n'est plus qu'un équivalent de *modō, ratiōne*. Cf. encore *pactimōnium* (Aug., Epist. 61, 2). De *paciscor* existent les composés *compaciscor* (-pa-), d'où *compactō, dē, ex compactō* « de concert », *dēpaciscor, dēpaciscor* (usité par Cicéron, rare en dehors de cet auteur); *dēpectio* (Cod. Theod.); **dispaciscor?*, le participe *dispectus* (var. *dispestus*) est peut-être dans Apul., Met. 4, 26. L'adjectif composé *compactus* se rattache à *pāgō*.

P

Dérivés et composés de *pāx* :

pācō, -ās (inf. pass. *pakari* dans l'inscription de Duenos?) : pacifier; demeuré dans les langues romanes avec le sens spécialité d'« apaiser par de l'argent, payer », cf. M. L. 6132; B. W. s. u. (cf. *pactum* > esp. *pecho*, port. *peito* « impôt »); à l'époque impériale, *pācator*, -tiō, -tōrius; *perpācō* (T.-L., Flor.); *impācātus* (Vg.).

pācālis adj. (Ov.); *Pācēnsis* « habitant des colonies dont le nom commence par *Pāx* », par exemple *Pax Iulia*; *pācifer* (poétique); *pācificus* (= *εἰρηνώδης*) et ses dérivés : *pācificō*, M. L. 6136, etc.; *impācificus*.

Certaines formes romanes supposent aussi **pacidus*, M. L. 6135, créé sans doute d'après *placidus*, **pacētāre*, M. L. 6133; **expacāre*, 3029. Cf. aussi sans doute les noms propres dérivés : *Pācius*, *Pāccius*, osq. *Pakis*; *Pācūlus*, osq. *Paakul*; *Pācullius*, osq. *Pakullius*, lat. *Pācuuius*, mars. *Pacuies*, lat. *Pācōnius*, *Pāculeius*, etc.

L'existence d'une double forme **pāk-*, **pak-* et **pāg-*, **pog-* dans une racine qui fournit des formes radicales athématiques comme lat. *pāx* et comme le présent à infixe sur lequel reposent lat. *pāgō* et got. *fāhan* (de **fānhan*) n'a rien que de naturel.

L'ombrien a *paca* « causā » (adv.), *pase* « pāce » et *pacer* « propitius » (nom. pl. *pacers*); cf. marse *pacere* « propitium » et pél. *pacris* « pācati », comme *sacer*, -*cris*. L'u de osq. *prupukid* « ex antepactō » n'est pas clair.

Le grec, qui n'a pas de correspondant à la forme nominale *pāx*, a, en revanche, un aoriste radical dans l'*ἀπαξ* homérique *κατέπηκτο* « il s'est fiché en terre », A 378, à côté de *πάγη, ἐπάγη* qui est usuel. L'aoriste factitif *ἐπηξα* et le présent *πηγνύμι* ont été faits secondairement. Le parfait *πέπηγα* (*πέπηγεν* « il est fixé » chez Homère) est ancien, en face de lat. *pepigī*. A côté de cette forme à sonore, le grec a, avec le représentant de -k-, *πάσσαλος* (att. *πάτταλος*) « cheville, piquet » et *πάσσακ-* « pieu » (dat. mégarien *πάσσακα*, Aristophane, Ach. 763, et *πάσσακίουσα* : *πάσσαλευουσα*, Hés.). Cf. *pālus*.

Au contraire, le germanique a généralisé, pour la forme verbale, le type à -k-, et il offre le causatif v. sax. *fōgian* « adapter », etc.; et, en face de lat. *pāgō*, la nasale infixée marque un aspect déterminé dans got. *fāhan* « saisir » (parf. *faijāh*), v. h. a. *fāhan* (parf. *fāng*, partic. *gifangan*), comme dans lat. *pāgō*. En face de l'adjectif ombrien *pacere*, il y a got. *fajrs* : « convenable », etc. — Avec représentant de **g-*, on cite le mot représenté par v. sax. *fac* « enclos »; cf. *pāgus*, etc.

Sans doute à cause de son caractère athématique, qui entraîne des formes anomales, la racine n'est représentée dans la plupart des langues que par des mots isolés; on signale tch. pol. russe *paz* « joint ». La racine

de av. pas- « lier », à laquelle appartient skr. pācah « lien », semble exclue par le vocalisme.

paedagogus, -i m. : esclave qui accompagne les enfants, précepteur. Emprunt au gr. παιδαγωγός (Plt.).

Dérivés : paedagogō, -ās (Pacuv.); et tardifs paedagōga f., -gātus, -tās « éducation » (Tert.); paedogogium = παιδαγωγείον (Sén., Plin.); paedagogiānus (Amm., Cod. Theod.).

paedicō (pēdicō), -ās, -āre : être pédéraste. Dérivés : paedicō, -ōnis et paedicator. Mot vulgaire (Catull. 16, 1; satiriques, Priapées). Formé sur le gr. παιδικός, τὰ παιδικά « mignon »; l'i est dû à l'influence de pudicus (cf. dēpudicāre), avec lequel *paedicus formait un couple antithétique. Sans rapport avec pēdō, pōdex, malgré Buecheler (Kl. Schrift. I 104).

paedor, -ōris m. (rare, archaïque et poétique) : saleté, puanteur.

S'y rattachent : paedidus (très rare); paedidos (pe-, codd.), sordidos significat atque obsoletos, P. F. 248, 7.

Mots très rares. Il n'y a pas de verbe paedeō. Noter la diphtongue ae des mots qui marquent une difformité, une maladie, etc.; cf. aeger, taeter, caecus, etc.

paegniarius, -i m. : gladiateur qui se livrait à une simple escrime (Suét., Calig. 26, 8; Inscr.). Dérivé hybride de παίγιον « jeu ».

paelex (pel(l)ex; pelica, Gloss.), -icis f. : pelices nunc quidem appellantur alienis succumbentes non solum feminae, sed etiam mares (cf. Suét., Caes. 49). Antiqui proprie eam pelicem nominabant quae uxorem habenti nuba bat, P. F. 248, 1; « maîtresse d'un homme marié, concubine », puis « maîtresse » en général. Correspond à gr. πάλαξ, παλλακή cf. Paul., Dig. 50, 16, 144, avec lequel il est peut-être en rapport. Irl. caila.

Dérivé : paelicatus, -ūs m. : concubinage.

Mot vulgaire, comme l'indique la formation en -ex (cf. cimex, etc.), et de forme mal fixée. La graphie la mieux attestée est paelex; pellex semble dû à un rapprochement soit avec pellicis (cf. scortum), soit avec pellicio, cf. pellicitor. Ancien (lex Numae), usuel, non roman. On rapproche av. pairikā, nom donné à la séductrice qui fait tomber en faute les hommes pieux (pers. pari) fr. péri), gr. πάλαξ (le ll doit être une gémisée expressive), dont provient sans doute l'hébreu pilegēs « maîtresse »; et irl. airech, gén. airig « concubine ».

Si paelex provient du gr. πάλαξ, ce peut être par un intermédiaire étrusque cf. crāpula. Tous ces mots se ressemblent, sans se laisser réduire à un original commun, ce qui n'étonne pas pour un mot de ce sens.

paeminōsus : v. pēminōsus.

paene (pēne) : presque, peu s'en faut; gr. σχεδόν, Pas de comparatif. Un exemple de superlatif paenisume « il s'en faut d'un rien, d'un cheveu » dans Plt., Au. 466. Ancien, usuel, classique; rare à l'époque impériale. Non roman.

De là : paene insula (juxtaposé), paenulimus = παραιλύτος. Cf. aussi paenitē, et peut-être paenūria.

Aucun rapprochement sûr; mot à diphtongue en ae. paenitēf, -uit, -āre : impersonnel dont le sens premier est « je n'ai pas assez de; je ne suis pas content ou

satisfait de », Plt., St. 550-551, immo duas dabo, inquit ille adulescens, una si parumst; | et si duarum paenitē bī, addentur duae; Mi. 740, nil me paenitēt iam quasi sumpti fuerim tibi; cf. encore Cés., B. C. 2, 32, 12. Cic., Off. 1, 1, 2; Att. 1, 20, 3; 12, 28, 2; T.-L. 4, 58, 10. De là on est passé au sens, le plus souvent attesté, de « avoir du regret de, se repentir », qui a amené la graphie poenitē, influencée par poena. Le verbe tend à devenir personnel dans la langue parlée; de bonne heure on trouve les participes paenitēns, paenitēndus au sens de « qui se repent », « dont on doit se repentir » au sens Vulgate écrit paenitēmini et credite Euangelio, Marc 15. On a même sē paenitēre, réfléchi (Sort. Sangal. 2, 10). M. L. 6629 et 6630, poenitēre, poenitentia. Celtique : irland. pennit, penitencier; britt. penyd.

Dérivés et composés : paenitentia (depuis Publilius); paenitentialis (langue de l'Église); paenitēns, impenitēns, -entia (langue de l'Église); impenitēndus (Apul.), d'après gr. ἀμετανόητος. Les langues romanes supposent aussi *repenitēre, M. L. 7224; *expenitēre, id. 3053 a, toutes formes qui attestent l'influence de l'Église. V. B. W. repentir.

Paenitēt semble apparenté à paene; mais la dérivation en est obscure; y a-t-il eu un adjectif *paenitūs qui a servi d'intermédiaire?

paenula, -ae f. : manteau à capuchon. Emprunt au gr. ὀφθαλμός. L'absence d'aspirée atteste l'ancienneté relative de l'emprunt (cf. ampulla). Il le passage au genre féminin (cf. charta), peut-être un prototype dorien. Attesté depuis Plaut; usuel. V. Schwyzer, Mus. Helvet. 3, 1945, p. 50 sqq.

Dérivés : paenulātus, -eus, -arius; subpaenulāre (Not. Tir.).

paenūria (pēnūria), -ae f. : manque, besoin, pénurie. Ancien (Pac., Tér., Varr.), usuel, classique. Non roman. Pas de dérivé. Peut-être à rattacher à paene.

paetus, -a, -um : un peu louche; cf. strabonem/appellat paetum pater, Hor., S. 1, 3, 45. Usité comme surnom (Paetus Caecina; Paetina). Ancien (Plt., fr. 118 ap. Fest. 514, 12). Non roman. Diminutif : paetulus.

Étymologie inconnue; pour la diphtongue, cf. caecus paetus : v. pāgus.

pager (phager, p(h)agrus), -i m. : pagre? poisson mal déterminé (de mer, ou de rivière : -i fluviatilis, Plin. 37, 113); cf. de Saint-Denis, Vocab. des animaux marins, s. u. Emprunt au gr. πάγρος (pāgyros). Le nom subsiste en grec moderne, en Italie (pagro), en Sardaigne, au Baléares et en Espagne.

página, -ae f. : -ae dictae quod in libris suam quaeque optineant regionem ut pagi; uel a pangendo, quod in illi uersus panguntur, i. e. figurat, P. F. 247, 8. Classique usuel. Irl. pagin.

« Página a commencé par être un terme d'agriculture. Il désignait une treille. Plin. 17, 169 : Semper uero qui tanis seminari, hoc est ut quinto quoque palo singulis iugo paginae includantur. De là au sens figuré « une colonne d'écriture, une page ». Cf. la métaphore exarab. « écrire ». — De página vient compāgināre « joindre réunir » (B. B.).

página est à pangō comme angina, sarcina à angō, pāgō.

Dérivés : pāginula, pāgella (Cic.); pāginātus, -lis (tardifs); pāginō, -ās « bâtir » et « composer » (Paul. Nol., Ambr.); compāginō « composer » (Ital.); cf. M. L. 6147, pagināre; 6144, *pagēlla.

pāgus, -i m. : borne fichée en terre (cf. pangō), sens qui apparaît encore dans Vg., G. 2, 382, praemiaque qui ageris pagos et compita circum | Thesidae posuere (mais de « qui se repent », « dont on doit se repentir »); et la forme délimitée par des bornes, district. Souvent joint à vicus, qui désigne le centre des habitations. Ancien, usuel. Celtique : britt. pau.

Dérivés : pāgānus, -a, -um : relatif aux pāgi : -a léc.; subst. pāgānus, -i m. : habitant du pāgus, paysan (classique). De pāgānus dérivent : Pāgānālia n. pl. « fêtes du pāgus » (Varr.); pāgānicus, -a, -um : appartenant au village, villageois; -a (sc. pila) : balle de nature particulière employée d'abord par les paysans, cf. Rich, s. u.; Iuppiter -us; -ae feriae; pāgātum (commeuicātum). Composé : sēmipāgānus (Mart., Prol.).

Pāgānus, dans la langue militaire, a pris le sens de « civil » (comme urbānus) par opposition au soldat, qui était castrēnsis; cf. notre « civil » ou « bourgeois ». Dans la langue de l'Église, les pāgi étant demeurés longtemps rebelles à la christianisation, pāgānus a désigné le « païen » (comme gentilis, gr. Ἕλληγ; v. Bickel, Rh. M. XCVII, 1934, 1-43). On a supposé aussi que ce sens avait été créé en opposition avec miles Christi; v. en dernier lieu A. Piganiol, L'Empire chrétien, p. 382 et n. 104. V. en fin Chr. Mohrmann, Vig. Chr. St. 6, 109 sqq., et M. Leumann, Gl. 36 (1957), 148 qui voit dans pāgānus le correspondant du gr. ἐθνικός. C'est avec ce sens que le mot est passé dans les langues romanes, cf. M. L. 6141, et en irl. : pagan.

A ce sens se rattachent pāgāniās « païenneté » (Cod. Theod.) et pāgānismus, hybride formé à l'aide du suffixe grec en -ισμός sur le type ελληνισμός, χριστιανισμός (St Aug.); l'influence du grec est si forte que se créent pāgānita (Conc.), pāgānisti. L'emprunt de pāgānus en germanique au sens de cheval de ferme », westph. page, est peu sûr.

Bâti sur castrēnsis, pācēnsis, apparaît en bas latin un adjectif pāgēnsis (Geg. Tur.), dont provient it. pagese, fr. pays, etc.; cf. M. L. 6145; B. W. s. u. L'existence de *pāginus, M. L. 6148, est douteuse. V. pāz. Cf. aussi G. Bonfante, Tracce di terminologia palafitticola nel vocab. lat., dans Atti d. R. I. Veneto di Sc. L. e. A., 1937-1938, XCVII 2, p. 57.

pāla, -ae f. : altération de τάλλα (Mégasth.) du skr. tāla « palmier » : bananier; cf. ariera, Plin. 12, 24.

pāla, -ae f. : 1° bêche à lame de fer; 2° chaton d'une pelle; 3° pelle à vanner le blé (= πρῶον) et, par suite de sa ressemblance avec cet objet, « omoplate » (Cacl. et même : vertèbre (Mul. Chir.).

Composé : bipālūm, -i n. : labour à deux fers de bêche; bêche (cf. *bitrotium). Pāla est proprement « ce qu'on enfonce », pala a pangō, dit Varr., L. L. 5, 134, de *pag-s-lā; de là le sens de « bêche » et de « chaton » (qu'on enfonce dans la terre); le sens de « pelle » est secondaire. Ancien (Ca-

ton, Plt.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6154. Celtique : écos. fal, bret. peuln; germanique : néerl. pael. On lit aussi dans les gloses palata (palenta, palenia) : σφενδάκη δακτυλίου ὡς Ἰγγίνοσ ἐν τῶ... , CGL II 141, 10. V. pāz et pālus, pangō.

palaeurna (palacrana), palaga, -ae f. : flogging d'or. Mot espagnol, d'après Plin. qui l'emploie 33, 77. Cf. ball(u)uca, baluz.

palaestra, -ae f. : palestine, gymnase. Emprunt au gr. παλαίστρα. Depuis Plaute; usuel. Les dérivés sont grecs, sauf les verbes tardifs palaestrō, -ās et palaestrizō (Boèce).

Palagga, -ae (usité surtout au pluriel) f. : rondin pour déplacer les vaisseaux; levier. Emprunt oral et populaire au gr. φάλαγγα, accusatif de φάλαγξ. Dérivé : palangārius « portefaix »; cf. Non. 240, 20 L. Remplacé à l'époque classique par la forme hellénisée phalanga. M. L. 6455. V. plancus. Les formes désignant la « phalange » sont transcrites du grec : Lampride a phalangārius (Alex. 50, 5).

palagra : pustula rupta in cute, CGL III 604, 23. Déformation de pellagra, formé comme podagra, mentagra, d'après Niedermann, Festschr. Tappelet, 231 sqq.

palam adv. : en public, aux yeux de tous (souvent joint à apertē, luce, lūci; s'oppose à clam, secretō, occultō); fréquent dans esse palam « être de notoriété publique ». À l'époque impériale, palam, sans doute d'après clam, cōram, est traité comme une préposition suivie de l'ablatif. Ancien, usuel. M. L. 6155.

Formes renforcées : prōpalam (cf. prōpatulus), d'où a été tiré, à basse époque, prōpalō, -ās, -āre, glōse manifestāre; prōpalātum « omnibus notum factum »; ad-, in-palam; depālō « découvrir » (Ps.-Cypr.).

La ressemblance de russe pōlyj « ouvert, découvert » risque d'être fortuite; en ce sens particulier, les deux mots se trouvent isolés. Toutefois, palam rappelle plānus, qui ne se sépare pas aisément de v. sl. polje « champ » et, par suite, de russe pōlyj. D'autre part, le hittite a palhi-ka large ».

*palara, -ae f. : forme supposée par certains dans Anthol. 762, 11, dulce palara sonat, dicunt quam nomine droscam, et qui est conservée peut-être dans l'ital. palaia, M. L. 6156. Mais les manuscrits ont per ora, et peut-être faut-il lire, avec M. Niedermann, perola (= all. Pirol « Pfingstvogel » : merle doré); tout ceci très incertain.

palasea (plasea) : nom d'une partie des entrailles de la victime : quid palasea siue, ut quidam cognominant, plasea? Ex quibus est omentum pars quaedam... bouis cauda est plasea siligine et sanguine delibuta..., Arnob. 7, 24.

Palātium, -i n. : le Palatin, colline de Rome (étymologies populaires dans Fest. 245, 3), dont le nom, à l'époque impériale, a été employé par les poètes, puis, dans la prose de basse époque, pour désigner un « palais », parce que c'était sur le Palatin que s'élevait la demeure impériale. L'adjectif palātinus a pris aussi le sens de « du palais » et, substantivé, a désigné un officier du palais (Mart.). M. L. 6159. Celtique : irl. pālās, pelai; germanique : v. h. a. pjalanze, etc.

Mageinht. (Pegel)

Autres dérivés : *Palātua*, -ālis; *Palātuar*; v. Varr., L. 7, 45; Festus 476, 2.

palātum, -i n. (quelquefois *palātus*) : palais, voûte formant le toit de la cavité buccale. Employé par Ennius pour désigner la voûte céleste, *caeli palatum*, Inc. 16, peut-être à l'imitation du gr. ὀρεῖος; cf. Aug., Giu. D. 7, 8, p. 284, 2 Domb. : « quod... hiatus noster cum eo operimus mundo similis uideatur, unde et palatum Graeci ὀρεῖος appellant et nonnulli, inquit (Varro), poetarum Latini caelum uocauerunt palatum ». Considéré comme le siège du goût et employé pour désigner le goût lui-même, M. L. 6160. V. B. W., *palais*, II.

Étymologie obscure. Peut-être étrusque : cf. étr. *fa-lad* « ciel », d'après Fest., P. F. 78, 20. *Palātium* pourrait avoir la même origine; un mot prélatin?

1. **palea** (*palia*), -ae f. : menue paille, balle du blé; puis, à basse époque (Vulg.), la « paille » elle-même (panoroman dans ce sens, M. L. 6161, B. W. s. u.; le passage à ce sens s'explique, comme le suggère M. Niedermann, par le fait que l'on se servait primitivement, comme litière, de la balle de blé ou d'avoine, qu'on remplaça ensuite par de la paille; cf. Varr., R. R. 1, 13, 4, *operta stramentis ac palea*; 3, 10, *substernendum palea*); en celtique : bret. armor. *pell*, *pel*.

Dérivés : *paleālis*, -ris adj.; *paleāre* : tas de paille, M. L. 6163; *paleātus* : mêlé de paille; *paleārium* : grenier à paille (Col.).

Le slave et le baltique ont des formes à -ū/-w- au sens de « menue paille (susceptible d'être emportée par le vent quand on vane), balle de blé » : v. pr. *pelwo*, lit. *pēliūs*, lett. *pēlus*, *pēlawas* (pluriel), v. sl. *plěvy* « ἄχυρον » (s. *plěva*, r. dial. *polōva*, avec intonation rude radicale, supposant **pēlwā*, pourvu de *vr̥dhi*), et l'Atharvaveda, XII 3, 19, a, au même sens, l'accusatif pluriel *palāvan*, avec l'indiquant un mot de la langue courante, étranger au vieux fonds védique. Lat. *palea* n'a pas trace d'un -u- correspondant; cf. lit. *pelai* = lett. *peli* et russe dial. *pelā* (même sens). Le vocalisme radical zéro suggéré par lat. *palea* est celui qu'on attend dans un dérivé tel que ce mot.

2. **palea**, -ae f. : barbes du coq. Dérivé : *palear*, neutre usité surtout au pluriel : barbes du coq, fanons du bœuf; premier estomac des ruminants. Conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 6162.

Sans rapport visible avec *palea* « balle du blé ». Peut-être à rattacher au groupe de *pellis*?

Palēs, -is f. : *dicebatur dea pastorum, cuius festa Palilia dicebantur; uel ut alii uolunt, dicta Parilia quod pro partu pecoris eidem sacra fiebant*, P. F. 248, 17.

Le mot religieux est à rapprocher sans doute du second terme de *ōpiliū*. Quant à *Parilia*, l'r y résulte d'une dissimilation normale en latin. l

palla, -ae f. : grande mantille de femme, formée d'une pièce d'étoffe oblongue ou rectangulaire qu'on pliait de certaine façon avant de s'en revêtir (de là l'emploi du mot dans Horace pour désigner un rideau). Désigne aussi le vêtement que portaient les musiciens sur la scène; ou encore une jaquette gauloise. Ancien (Plt., Naev.), usuel. Britt. *pal*.

A *palla* se rattache : *pallium*, pièce principale du vé-

tement des Grecs, correspondant à la *toga* latine. M. L. 6168; B. W. sous *poële* II. De *pallium* dérivent : *palliū* (opposé à *togāus*) : vêtu du *pallium*; se dit des Grecs (cf. *fabula palliata* en face de *f. togata*); *palliatum*, M. L. 6167 a; *palliolātus*, -tim; *palliāstrum* (Apul. Germanique) : v. h. a. *pfelli*, m. h. a. *pfelle*, *pfellor*; celtique : irl. *caille*, etc.; peut-être aussi le dérivé *fallin* gr. *Palla*, *pallium* devraient être d'origine grecque comme les vêtements qu'ils désignent. Mais en grec on ne trouve rien à rapprocher, sauf peut-être φάρος, hom. φάρος. De **pār(u)lā*? Mot « méditerranéen »?

palleō, -ēs, -uī, -ēre : être pâle (ou jaune pâle; le verbe s'applique à des populations de teint foncé; de là vient qu'il puisse qualifier des objets de couleur jaune; l'or, certaines fleurs, etc.). Ancien, usuel, surtout dans la langue poétique.

Formes nominales et dérivés : *pallor* (nom de genre animé, comme *pauor*, et divinisé; cf. T.-L. I 27, 7), M. L. 6169; *pallidus*, M. L. 6167 (formes savantes); *pallidulus* (Catul.); *pallidiūs* (Gloss.); *pallēscō*, M. L. 6166; *expallēscō*; *com*-, *ex-pallidus* (époque impériale); *impallēscō* (Pers., St.); *perpallidus*.

Le -ll- de *palleō*, *pallidus* et de *pullus* appartient à la série des géminées expressives, comme sans doute -ll- du gr. πᾶλλος (adjectif vulgaire : τὸν οὐ τὸν πᾶλλον « la brebis brune », Théocr. 3, 99). La famille de ce mot, qui indique une nuance « pâle », du « bleu », ou du « bleu pâle », ou du « gris », est largement représentée. En dehors de *palleō*, *pallidus*, le latin n'a guère que *palumbēs* et *pullus* (v. ces mots). Mais ailleurs il y a nombre de mots bien attestés :

V. sl. *plavŭ* « λευκός » (r. *polosŭj*), lit. *palvas* « pâle, jaune clair », v. h. a. *falo* « pâle, livide », en face de av. *pouruša-* « gris » (en parlant des cheveux). L'accentuation de gr. πᾶλλος montre qu'il faut partir de **pallos*; le sens est « gris blanc », dit soit de « vagues », soit de poils rendus blancs par l'âge; avec vocalisme o : *pallos*.

Véd. *palitāh* « gris (par l'effet de la vieillesse) », fém. *palīknī* (avec l qui caractérise un mot pris à la langue courante, étranger au vieux fonds védique); att. πᾶλινός, ion. πᾶλινός « livide, sombre ».

Pers. *pūr* « gris, vieux » (de **parya-*), arm. *alil* « vagues » et « barbe, cheveux gris », d'où *alewor* « gris ».

Il y a eu sans doute un nom radical dont le lituanien, par exemple, a une série de dérivés : *pelē* « souris », *pelėis* « moisir », *plikas* « gris », etc. Cf. *palumbēs*.

pallium : v. *palla*.

palma, -ae f. : 1° paume de la main (et, par métonymie, la main tout entière); « palme » de la patte d'un palmipède (Plin. 10, 52), d'où *palmipēs*. Sens dérivés : « partie du tronc d'où s'élancent les branches » et spécialement « tronc du palmier » (par étymologie populaire? Cf. Keller, *Lat. Volksetym.* 62) et « fruit du palmier, datté » (*dactylus*); puis « branche de palmier, palme », et, celle-ci étant donnée aux vainqueurs comme symbole de la victoire (cf. T.-L. 10, 47, 5), la « victoire » elle-même; 2° dans la langue nautique, « pale » de la rame qui est au manche, comme la main aplatie est au bras. Ancien (Plt.), usuel, classique. Panoroman. M. L. 6170, 6171. Celtique : irl. *palm*, britt. *palſ*, etc. Sur les

différents sens de *palma* en botanique, v. André, *Lex.*, s. u.

palmus, -i m. : doublet de *palma* qui désigne encore une mesure de longueur égale au travers de la main ou « palme »; cf. *palmipedālīs* (et aussi *palmipēs*) « d'un pied et d'une palme »; diminutif : *palmulus* (Apic.).

Dérivés et composés : *palmula*, M. L. 6173; *palmāris*; *palmulāris*, -rius (irl. *falmaire*); *palmātus* (*tunica palmāta*, fréquente chez les Étrusques); *palmōnica*, *palmēnsis*, *palmēus*, *palmiceus*, -cius, *palmōsus*; *palmifer*, -ger; *palmētum*; *palmēsco*. — Dans la langue rustique : *palmes*, -itīs m. : *uitium sarmenta appellatur, quod in modum palmarum humanarum uirgulas, quasi digitos edunt*, P. F. 246, 1; M. L. 6172; *palmō*, -ās : échallasser la vigne et « marquer de l'empreinte de la main », d'où *palmizāre*. M. L. 6172 a.

expalmō, -ās « palmā percutō » (Ital., Aug.).

Lat. *palma* ne répond pas exactement à irl. *lám* « main » : on aurait **plāma*. Si l'on part d'une forme du type de gr. πᾶλα « paume de la main », il faudrait admettre qu'une voyelle s'est amuie après l dans *palma* (cf. toutefois, *alacer*, *alapa*, etc.). On ne peut décider si le type germanique de v. angl. *folm* « plat de la main », v. h. a. *folma*, répond à celui de irl. *lám* ou de gr. πᾶλα. Tous ces mots rappellent la racine qui apparaît dans lat. *plānus* (v. ce mot). Cf. aussi peut-être *palpor*, *palpus*. — On laissera ici de côté la forme, énigmatique, de skr. *pānīh* « main » et les formes, éloignées et qui pourtant semblent parentes, de lit. *dėlna* et v. sl. *dłani* « paume de la main ».

pālōr, -āris, -ātus sum, -ārī (*pālō* trans., Itala) : errer çà et là, se disperser, s'égarer, s'éparpiller. Verbe banni de la prose classique; ni dans Cicéron, ni dans César; surtout poétique et de la prose impériale. Usité au participe *pālāns*; *pālābundus* (Tert.). Pas de substantif.

Composés : *dispālōr*; *dispālēsco*, Plt., Ba. 1046 (ā. λ.). Nonius 101, 4 et, après lui, les Gloses citent une forme active (et transitive) *dispālāre*, expliquée par *sēparāre*; les Gloses ont aussi *dispalatam*, *diffugatam*; mais les exemples cités par Nonius s'interprètent aussi bien comme provenant de *dispālōr*. Bas latin : *impālō* (Lex Burg.).

On peut se demander s'il n'y aurait pas ici une forme à allongement radical, du type de *uēnāri*, *plācāre*, d'un **pal*- issu de **pōl* : cf. πᾶλός « errant », πᾶλῆν « fait d'errer ». Pure hypothèse.

palpebrae (et *palpetae*), -ārum f. pl. (le singulier n'est guère usité [Cels. 5, 26, 23]; *palpebrum* n. à basse époque, Non. 218, 24; cf. Ital., Cael. Aur.] : paupières. Sur la double forme, cf. Charisius, GLK I 105, 14, *palpetras* per T. Varro ad *Ciceronem XIII dixit; sed Fabianus... palpebras* per B; *alii dicunt palpetras* *genas*, *palpebras* autem *ipso* *pilos*. *Palpetra* semble appartenir à la langue vulgaire; cf. *palpetras* dans la Tab. Deuot. n° 3, publiée par M. W. Sherwood Fox, Amer. J. Phil., 33 (1912, 1; CIL I² 2520). Le rapprochement avec *pālāre* est dans Lactance, Opif. d. 10 init. : *ipsae palpebrae, quibus mobilitas inest, et palpitatio uocabulum tribuit...*; cf. Serv. in Ae. 4, 30. Les formes romanes remontent à *palpetra*; cf. M. L. 6176, *palpebra*, -tra, et B. W. s. u.

Dérivés (tardifs et pour la plupart de la langue médicale) : *palpebrālīs* (-ris); *palpebrō*, -bratiō; et *impalpebratiō*.

V. *palpus*, *palpāre*. Nom de partie du corps, de type populaire. La forme féminine -bra n'est pas rare dans les noms d'instruments : *terebra*, *uertebra*, etc. Au contraire, si -trum est courant, -tra est exceptionnel; il a dû être vulgaire, à en juger par *scutra*. Dans *palpetra*, ce suffixe vulgaire évitait l'accumulation des labiales. La forme *palpebra*, CGL III 85, 55, est peut-être due à la tendance à la dissimilation (cf. prov. *parpela*).

palpor, -āris (et *palpō*, -ās), -ārī : toucher légèrement de la main, tapoter, caresser, flatter; et « tâter, palper ». Usité de tout temps. Familier. M. L. 6175 et 6174, *palpābundus*. Le gall. *palſu* dérive de *palma*.

Forme nominale d'où *palpor* est sans doute dérivé : *palpus* (ou *palpum*; nominatif non usité), -i : caresse. Attesté dans Plaute (*palpō percutere, oprūdere palpum*).

Dérivés et composés : *palpō*, -ōnis m. : flatter (Pers.); *palpātiō*, -tiō; *palpāmen*, -mentum; *palpitiō*, -ās, fréquentatif employé absolument, « s'agiter vivement, palper »; *palpiatiō*, -tus, -ūs; *expalpō* (Plt.), glosé *ēliciō*. Tardifs : *palpābilis* (Ital.), -bilitās et *impalpābilis*; *palpātus*; *ad*-, *re*-, *sup*-*palpō*.

palpō offre le « redoublement brisé », comme *greg*; il n'y en a hors du latin aucun correspondant exact. Pour le sens de la forme, ce que l'on trouve de plus proche, c'est le groupe germanique de v. isl. *falma* « tâtonner, trembler de peur », got. *us-filmans waurdun* « ἔσπᾶλῆσοντο », v. h. a. *folian* « tâter, sentir ». Comme on le voit par *palpebra*, la notion qui est au fond est celle de mouvements répétés. Pour le sens de « paume de la main » de *palpus*, cf. le rapport entre arm. *ap'* (gén. *ap'oy*) « paume de la main » et gr. ἄπτω « je touche, j'attouche », ἀφή « touche », ἀπάσσω « je palpe, je caresse ». Du groupe de lat. *palpō* et des mots germaniques, on est tenté de rapprocher le groupe expressif de gr. φάλλω « je tire par secousses, je fais vibrer » et mélangé avec ἀφ- : ψηλαφάω « je tâte, je caresse ». Les possibilités de rapprochements de ces mots expressifs sont multiples; aussi toute démonstration échappe. — Cf. peut-être *palma* et *pollex*.

palūdātus, -a, -um; **palūdāmentum**, -i n. : *paludati in libris auguralibus significat... armati, ornati. Omnia enim militaria ornamenta paludamenta dici*, F. 298, 11, et : *Salias uirgines Cincius ait esse conducticias, quae ad Salios adhibebantur cum apicibus paludatas; quas Aelius Stilo scripsit sacrificium facere in Regia cum pontifice paludatas cum apicibus in modum Saliorum*, F. 439, 18. *Palūdātus* est un ancien terme du rituel dérivé sans doute de *Palūda*, épithète de Minerve, semble-t-il, qu'on trouve chez Ennius, A. 521, cité par Varr., L. L. 7, 37 : *corpore Tartarino prognata Paluda uirago... Paluda a paludamentis. Haec insignia atque ornamenta militaria; ideo ad bellum cum exit imperator ac victores mutarunt uestem et signa incinerunt, paludatus dicitur proficisci*. Il s'est appliqué spécialement au général entrant en campagne ou au consul partant pour sa province. — Sans explication.

palumbēs (*palumbis*), -is c. (et *palumbus* m., -ba f.,

conservé dans les langues romanes, M. L. 6184) : pigeon sauvage, ramier. Ancien, usuel.

Dérivés : *palumbulus*, terme de tendresse ; *palumbinus* « de pigeon », conservé dans les langues romanes avec le sens de « couleuvre de pigeon », M. L. 6180 ; *palumbārius* : φασσοφόρος (Gloss.) ; *palumbācius* (Grom.), *-bāris herba* (Ps.-Diosc.). Cf. le nom de ville *Palumbinum* dans le Samnium.

Cf. gr. πέλεια, πελειάς « pigeon sauvage », v. pruss. *poalis* « Taube » (Voc.) et, pour l'ensemble du groupe indo-européen, lat. *pallēō*.

Pour la formation, cf. *columba* et sl. *golōbi* « περτροπέ », en face de v. pr. *golimban* « bleu ».

pālus, -ī m. (*pālum*, Varr., ap. Non. 219, 21) : pieu, pal, échelas, pilori, poteau. Ancien (Plt.), usuel. Panroman. M. L. 6182. Celtique : britt. *pawl* ; et germanique : v. h. a. *pfāl*.

Dérivés : *pālō*, -ās : échelasser ; *pālātiō* (Vitr.) ; *pālāris* : de pieu, de poteau ; dans la langue militaire, *p. lūsiō* ou *pālāria* n. pl. : escrime contre un poteau, cf. Vég., Mil. 1, 11 ; *dēpālō*, -ās : délimiter avec des pieux (tardif), et *im-*, *prō-pālō* ; *paxillus* (et *paxillum*, Gloss.) : petit pieu ; païsseau ; cheville, clou, M. L. 6318 (*paxellus*). Cf. M. L. 6320, **paxo* « païsson ». — Composés : *tripaltes?* (uineae), *quod tria pala habent*, Varr., Men. 179 ap. Non. 219, 21 ; cf. M. L. 8911, *trappalum*, **tripalāre* ; B. W. *travail*.
De **pāk-sto*, v. *pangō*. — Cf. *pāla*.

palūs, -ūdis f. (*palūs* dans Hor., A. P. 65, avec reste d'abrégement iambique?) : marais. Ancien (Enn.), classique, usuel. Conservé dans les langues romanes, dont certaines formes supposent un doublet à métathèse **padūlis* (formé peut-être sur *Padus* par l'étymologie populaire). M. L. 6183.

Dérivés : *palūster* (-tris), M. L. 6184 ; *palūdōsus* ; *palūdester* (Cassiod.) et *padulestris* ; *palūdēnsis* (Inscr.). Composés tardifs et poétiques : *palūdi-cola*, -fer, -gena, -uagus.

Cf. skr. *palvādm* « mare, marais » et le mot, sans doute dérivé, v. h. a. *felawa* « saule ». La formation de *palūs* serait de même type que celle de *salūs*. — La racine est celle qui figure dans lit. *piliū*, *pilti* « verser », arm. *helum* « je verse » (aor. *heli*) et *ololem* « j'imonde ». Avec élargissement -u-, le grec a πάλω « je lave » et le latin *pluit* (v. ce mot). Cf., d'autre part, lit. *pēlkē* « marais », v. sl. *plakati* « laver » et gr. πλάδος « humidité », etc.

pampinus, -ī m. et f. (cf. Serv., Buc. 7, 58) : pampre. Ancien (Plt.), technique. V. And. é. *Lex.*, s. u. Panroman, sauf roumain. M. L. 6185.

Dérivés : *pampinārius* et -um n. : rejeton de la vigne qui ne donne que des feuilles (Plin.) ; *pampineus* (-nāceus) ; *pampinātus* ; *pampinōsus* ; *pampinō*, -ās : est ex sarmento coles qui nati sunt, de iis qui plurimum valent, primum ac secundum, nonnumquam etiam tertium relinquere, reliquos decerpere, Varr., R. 1, 31, 2 ; *pampinātiō*, -tor.

Sans doute, comme gr. ἀμπελος et les autres termes relatifs à la vigne et au vin, emprunté à une langue du bassin méditerranéen. Cf. géorg. *babilo*, etc. (Lafon, Rev. Ét. anc., 36, 49).

panaca, -ae f. : sorte de coupe ou de vase en terre (Mart. 14, 100 in lemm.). Mot de la Gaule cisalpine ou de la Rhétie.

panariciūm, -ī n. (Ps.-Apul., Gloss. ; *paranychiūm*, Marc. Emp.) : panaris ; forme corrompue de *paronychiūm*, charc sous l'influence de *pānus*. Panroman, sauf roumain. M. L. 6186.

panax, -ācis m. ; **panaces**, -is n. ; **panaceia**, -ae f. : panacée, nom donné à diverses plantes qui passaient pour tout guérir. Les formes latines ne sont que des transcriptions du grec.

Dérivé tardif : *panacinus* (Cael. Aur.).

panera : v. *impancrāre*.

pandō, -is, **pandī** (attesté seulement par Priscien et dans les composés ; ne semble pas employé par les auteurs. La forme à redoublement **pe-pend-ī* aura été évitée par suite de son homonymie avec le parfait de *pendō*), **passum** (et forme analogique *pāsum*, de la *Pansa* « qui marche les pieds écartés », surnom romain, et les doublets *dispessus* et *dispāsus*), **pandere** : étendre, déployer, écarter ; par suite « ouvrir » (en écartant, différent de *aperire* « ouvrir en ôtant un couvercle, operculum »). Usité de tout temps. Conservé dans quelques dialectes italiens ; cf. M. L. 6189.

Dérivés et composés en *pand-* et en *pass-* : *pandus*, -a, -um (est à *pandō*, comme *legus* à *legō*) : écarté, qui s'ouvre ; par suite « déjeté, évasé, infléchi, arondi, concave », épithète d'une déesse, *Dea Panda* ou *Pantica*, « quod uiam pandat », peut-être étym. popoul, cf. Varr., ep. Gell. 13, 22, 4, le couplet *Panda Cala* (Arn. 4, 3). M. L. 6193. De là *pandō*, -ās : [s]infléchir, et *pandātiō* : gauchissement du bois (Vitr.) ; *pandātile* « déboitement du genou » (Mul. Chir.) ; *pandus* : retroussé, d'où *repandirostrus* (Pac.) ; *Pandana porta dicta est Romae, quod semper pateret*, P. F. 246, 15 (étymologie populaire?) ; *pandex* : qui semper pandit ora ad potandum, GGL V 607, 15 ; de là **pandiculus*, d'où provient le dénominateur : *pandicular*, -āris : -ri dicuntur qui toto corpore oscitantes extenduntur, eo quod pandi fiunt, P. F. 246, 16, cf. M. L. 6191 ; *pandicularis* : dicebatur dies idem et communisarius, in quo omnibus dis communiter sacrificabatur, P. F. 246, 18.

passus, -a, -um : ouvert, écarté ; usité surtout dans l'expression technique *passa iua* « raisin sec » (qui s'est fendillé en séchant au soleil), d'où *passum* (sc. uinum) « vin de raisins secs », M. L. 6270 ; et 6205, *pansus* ; *passim* adv. : en se répandant çà et là ; en désordre ; *passārius*, -a, -um : -a *ficus* « figue étalée et séchée au soleil » (tardif) ; *passāles* : et oues et gallinae appellantur quod passim pascuntur, P. F. 249, 4 ; *passius* : qui se trouve çà et là, répandu, commun (bas latin), conservé dans une expression sarde, cf. M. L. 6269, et *passiuitas* « promiscuité » (Tert.) ; *passus*, -ūs m. (et tardif, *passus*, -i) : proprement « écartement des jambes », d'où « espace compris entre cet écartement ; pas ; mesure de longueur ». Panroman. M. L. 6271. Celtique : irl. *pass*, *spass*, *cassan*. De là **passāre* attesté par les langues romanes, M. L. 6267 ; **compassāre*, 2095 ; **expassāre*, 3033, etc.

De *pandō* : *dispandō* : étendre en tous sens, écarteler

(participe *dispessus*, Lucr.) ; *expandō*, M. L. 3030, et 3031, **expandicāre* ; *oppandō* (époque impériale) ; *praepandō* ; *repandō* (Apul.) ; *prōpānus* (id.).

Pas d'étymologie claire, à moins qu'on ne rapproche *pandō* et qu'on n'admette, dans la racine, une alternance entre dentale sourde et dentale sonore.

pandus : v. *pandō*.

pangō, -is, **pepigī** (et *pēgi*, forme créée pour remplacer le parfait à redoublement d'abord dans les composés avec préverbe, *compēgi*, *impēgi* ; *panxi* est une forme analogique rare), **pāctum**, **pangere** : *pangere*, *figere*, *unde plantae pangi dicuntur, cum in terram demittuntur, inde etiam uersus pangi uel figi in cera dicuntur*, P. F. 235, 5 (cf. 95, 29) ; « ficher, enfoncer, planter », *pangere finis, terminōs* ; par suite « établir solidement, conclure », *p. pācem* ; le verbe se rencontre dans ce sens avec *paciscor*, dont il est parent ; et aussi « graver dans la cire », d'où « écrire, composer, etc. » ; cf. Colum. 10, 151. Usité de tout temps. Non roman, sauf sous la forme *pactum* « comprimé ». M. L. 6138 a.

Pangō est un verbe à nasale infixée de la racine **pāg-* (alternant avec **pāk-*) dont la forme à voyelle longue se trouve dans *pāgus*, *pāgina* (v. ces mots) et dans *compāgēs*, -is f. « assemblage » (doublet de l'époque impériale *compāgō*, -inis f., d'où, dans la langue de l'Église, *compāginō*, -ās, -ātiō ; cf. *pāgina*) ; *impāgēs*, -is f. : traverse de porte (avec un doublet **impāgō* supposé par quelques formes romanes, au sens de « rayon de miel », M. L. 4291) ; *prōpāgēs*, -is et *prōpāgō* : provin, M. L. 6780, v. h. a. *propfo*, -a et m. h. a. *propfen* ; *prōpagmen* n. « prolongation » (Enn., A. 160) ; *prōpāgō*, -ās et *prōpāginō* « reproduire par provignement » et « propager » avec ses dérivés, sans doute fréquentatif en -ā- qui est à *pangō* comme *appellāre* à *pellere* ; *repāgēs*, terme poétique d'après Fest. 350, 16, qui la langue courante substitue *repāgula*, -ōrum n. pl. « barrières ; barres de porte ». Même racine dans *pāla*, *pālus*, *pastinum* ; v. ces mots.

Composés de *pangō* : *appingō* = *adfigō*, peut-être dans Tér., Ph. 438, où il allitère avec *attigeris*, et dans P. F. 8, 1 : *antipangente ualuarum ornamenta quae ante adpinguntur, i. e. adfiguntur* ; peut-être *appāgineculi* « ornements de faite » (Vitr.).

compingō (et dans les gloses *compāgō*, peut-être formé sur *compāgēs*, -gō, cf. *propāgō*) : assembler en serrant, serer (e. g. Plt., Amp. 155, *si tresuri me in carcerem compegerint*), former. A l'époque impériale, « composer » (= *compōnere*, *cōscribere*), sans doute d'après *pangō*. *Compactiō* : assemblé étroitement, compact ; d'où *compactiō* (Cic.), etc. ; *dēpangō* (usité surtout au participe *dēpāctus*) ; *expingō* : pousser dehors, M. L. 3046 ; *impingō* : enfoncer, planter dans (sens physique et moral), M. L. 4309 (et 4290, 4191?) ; *impāciō* (Sén., Q. N.) ; **impactō*, -ās, v. B. W. *empēcher* ; *oppangō* (oppēgi dans Plt.) ; *repangō* (Col.) ; *suppingō* : enfoncer, planter par dessous. Cf. aussi M. L. 3048, *expingere*, et 6146, **pagina* ; 6143, **pagella* « gliaux ».

V. *pacō*, *pāx*.]

pānicum : v. *pānus*.

pānis, -is m. (et *pāne* n., cf. Arn. 1, 59) : pain. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6198. Celtique : irl.

pāin. Sans doute ancien thème consonantique passé aux thèmes en -i- ; cf. *canis*. L'ablatif est *pāne* ; le génitif pluriel, *pānum*, selon Verrius ; et c'est pour satisfaire à l'analogie que César voulait qu'on dise *pānium* ; cf. Funaioli, GRF 518, 19. Le diminutif *pāstillus*, *pāstillum* : petit pain « et « pastille (en forme de petit pain) » ; cf. P. F. 249, 3, -s *forma parui panis, utique deminutium a pane*, et 298, 5, *pastillum est in sacris tibi genus rutundū*, semble indiquer que *pānis* remonte à une ancienne forme **pāsn-* ; le rattachement à *pasta* est peu vraisemblable, en raison de la date tardive de l'emprunt *pasta*.

Dérivés et composés : *pānārius* : ἀρτοποιός (Gloss.) ; *pānārium*, -riolum : corbeille à pain, panier, M. L. 6187, et germanique : v. h. a. *pfanārt*, etc. ; *pānicus* : de pain ; *pānōsus* (Cael. Aur.) ; *pānifex*, -feca, -ficcō, M. L. 6197 ; -ficcium (et *pānicium*, Cassiod.) ; *pānicocārius* (bas latin) ; et *pāstillus*, *pāstillarīus* ; *pāstillocāns* (Plin.) de *pāstillocō* (formé comme *claudicō*). Les formes *compāniō*, *compānia* qui se trouvent dans la Loi Salique et ont supplanté dans les langues romanes *contubernium*, *contubernālis*, ne sont pas proprement latines. *Compāniō* est le calque du germanique, got. *gahlaiba* ; cf. M. L. 2092, 2093 ; irl. *compān*.

Le **pāsnis* sur lequel repose lat. *pānis* rappelle la forme **pāski-* ou **pāski-* sur laquelle doit reposer arm. *hac* (instr. *haciw*) « pain ». V. *pāscō*. D'autre part, on cite une glose πανός : Μεσάπιος ; cf. Athénée III 111 c, mais qui peut provenir du latin.

panna, -ae f. : casserole. Mot de basse époque (CGL II 595, 49 ; V 117, 41 ; et poteries de Graufesenque).

La date tardive du mot et sa présence en Gaule semblent devoir exclure le rapport avec *patina*. Passé en germanique : v. h. a. *pfanna* « Pfanne », et partiellement en roman : fr. occidental *pan*, *pon* « cuve » ; port. *panela*, M. L. 6199. Britt. *pann* « coupe ».

pannus, -ī m. (*pannum*, Nov. ; dat.-abl. pl. *pannibus*, Enn., Pomp.) : morceau d'étoffe, pan ; souvent au sens péjoratif « lambeau, haillon ». Usité de tout temps, sauf dans la prose classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6204. Irl. (dérivé) : *cannadas*.

Diminutifs : *pannulus*, M. L. 6203 ; **pannellus*, attesté par les langues romanes, M. L. 6200 ; *panniculus*, d'où *pannicularīus*, -a, -um (Dig.) ; *pannunculus* (Not. Tir.). Autres dérivés et composés : *pannārius*, -a, -um, et *pannāria* n. pl. « présents faits d'étoffe » ; *panneus* : ῥάνωος (Paul. Nol., Gloss.) ; *pannōsus* ; *pannōsiūs* : ῥάνωος ; *pannūceus* (-cius), *p. mālum*, M. L. 6202, -ceātus ; *pannūcellium*, -ī n. (Varr.) : fil de trame, dévidoir ; *dēpannō* : dilacerō, M. L. 2369, **dēpanāre?*

Nom technique et familier, sans correspondant net. V. sl. *opona* « rideau » n'est pas séparable de *pinō* (v. lat. *pendeō*) ; c'est sans doute aussi à ce groupe de **pen-* « pendre » qu'appartient v. h. a. *fano* « drap, drapeau », etc. — Quant à gr. πῶνος ὑφασμα qui est sans doute un ancien **πῶνος* (cf. πῶνιάδεται, Théocrite), la forme en est différente.

pānus, *Pānsa* : v. *pandō*.

pantex, -icis m., usité surtout au pluriel *panticēs* : tripes, intestins, d'où « panse ». Mot de la langue popu-

laire. Depuis Plaute. Panroman. M. L. 6207; et 3032, **expanticāre*. Du v. fr. *panceire* provient a.l. *Panzer*. Dérivé : *paniōsus* (*uentur*), Serv. auct., Ae. 3, 217. Sur l'existence d'une forme **panicianus*, dérivée de *poniūcus* et déformée par l'étymologie populaire, v. M. L. 6651. Un autre sens apparaît dans la glose *pa(n)itices* (var. *paniceps*?) : ἔδικη κτηνῶν ἐν τραχίλω.

Pantica, -ae f. : autre nom de *Panda*, d'après Arnobe, 4, 3. V. *Pandus* sous *pandō*. La forme est inexpliquée. Cf. *patēō*?

pānus, -i m. : sous ce mot les dictionnaires rangent trois sens différents : 1° fil du tisserand (depuis Lucilius), sans doute emprunté au gr. dorien **πᾶνος*, cf. att. *πῆνος*, *πῆνον* « fil » et « bobine », dimin. *pānuncula* (Not. Tir.) ; 2° tumeur ou abcès (ainsi nommé par sa ressemblance avec une bobine?) ; cf. Cels. 5, 2, 10, *pānum a similitudine figurae nostri uocant*; Non. 149, 17, *pānus, trameae inuolucrum, quam deminutiue panuculam uocamus... est tumor quoque inguinum; ex formae similitudine sic uocatur*, qui cite des exemples d'Afranius et de Novius; diminutif : *pānicula* (*pānu-*) (Ps.-Ap., Scrib.), M. L. 6209, et *pānoclōsus* (Orib.) ; 3° épi à panicules, millet (Plin. 18, 54). A ce dernier sens se rattachent les dérivés : *pānicum* n. (-cium, Edict. Diocl. Paul. Nol.) : panic, sorte de millet; *pānicula* (*pānu-*) f. : panicule; *pāniculus* : chaume; conservés dans les langues romanes, M. L. 6194, *pānicium* (avec *i*; cf. germanique : v. h. a. *pfenih*) ; 6195-6196, *pānicum*, -culum.

Il est peu probable que les divers sens de *pānus* puissent s'expliquer par une même origine. Mais, en dehors de l'emprunt au grec, qui paraît sûr pour le premier, on ne peut rien affirmer.

papae : exclamation empruntée par la langue de la comédie au gr. *παπαί*; cf. *babae*.

***paparium** : mot de sens obscur qu'on trouve dans Sénèque le père, Contr. II 1 (9), 35 : *dicat enim accessitum seruum ut dominicae libidini paparium faceret*. Expression sans doute populaire. V. O. Immisch, Glotta 15, 150 sqq., qui l'explique par **paparium*, i. e. « *parariū personam agere* », et Th. Birt, ibid., 17, 71 sqq. D'autres font de *paparium* un dérivé de *pappō*, *pappa*. Tout ceci douteux. Lire **pararium*?

paparus, -i m. : jeune oie. Très tardif (Orib.). Inexpliqué.

pap(p)as : v. *pappa*.

papāuer, -eris n. (et m. dans Caton et Plt.) : pavot. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6210, passé en germanique : v. angl. *popi* (de **papāger*?).

Dérivés : *papāuerus*, -rātus, -a, -um ; *papāuerculum* (Ps.-Ap.).

Forme à redoublement, d'origine incertaine, dont la finale rappelle celle de *cadāuer*. On y a vu d'anciennes formes de participe parfait en *-wes*; mais *papāuer* ne se rattache à aucun verbe connu. En tout cas, mot de type populaire.

pāpiliō, -ōnis m. : 1° papillon ; 2° à l'époque impériale, « tente, pavillon » (à cause de la ressemblance des rideaux qui le fermaient avec les ailes du papillon). Depuis Ovide. M. L. 6211. Celtique : irl. *pupal*; britt.

pebyll « tente »; germanique : néerl. *pepel*; gr. *πέπλος*.

Dérivé : *pāpiliunculus* (Tert.).

Cf. les mots germaniques tels que v. sax. *fihold* « papillon ». Terme expressif sans étymologie claire.

papilla : v. *papula*.

1° **pappa**, -ae : mot expressif du langage enfantine désignant la nourriture; cf. Varr. ap. Non. 81, 2, *cibum ac potionem buas ac pappas uocent, et mammae mamma, patrem, tatam*.

Dérivé : *pappō*, -ās, et *papō* (cf. CGL V 525, 15 [papilla] *caput est mammae de qua exit lac, unde pappum est ut dicamus infantibus papa, i. e. manducant papare enim dicimus, non pappare; nam et ipso labiorum id ostendimus*) « manger », attesté dans Plaute et observé dans les langues romanes. M. L. 6214; B. W. *souppape*; et en germanique : all. *dipappe*. Cf. tchèque *papat* « manger ».

2° **pappa** m. : ailleurs, en grec notamment, la forme *pappa* est un nom familier, enfantin, du « père », *papa*, etc. Et la forme et le sens de ces mots enfantins diffèrent d'une langue à l'autre.

pappus, -i m. (cf. gr. *πάππος*) : 1° vieillard, grand père; 2° aigrette cotonneuse de certaines plantes (chardons, etc.), barbe, duvet; 3° nom populaire du séneçon ou érigeron (cf. *auia*, *seneciō*).

Deux mots différents se sont confondus dans *pappa*. L'un, ancien en latin, de formation semblable à *mamma* et, comme celui-ci, demeuré dans le vocabulaire familier (*maman*, *papa*), cf. M. L. 6213; l'autre, plus récent et passé du grec dans le vocabulaire du latin chrétien, *πάππας* > *pappa*, -ae et *pappās*, -ātis (d'après *abbās*, *abbātis*), terme d'affection et de respect appliqué d'abord aux évêques en général, puis spécialement à l'évêque de Rome, et qui est à l'origine du nom de « pape », qui, sémantiquement, s'est détaché de *pappa*.

pappō, **pappus** : v. *pappa*.

papula, -ae f. : bouton, pustule. Ancien (Luell., Afran.).

Dérivés : *papulō*, -ās : produire des boutons (Cael. Aur.); *papilla* : petit bouton ; -ae *capitula mammarum dictae, quod papularum sint similes*, P. F. 246, 8; d'où le « sein » lui-même; *papillāus*. Rattaché par les gloses à *pappa*; cf. CGL V 622, 37, *pappa uel papilla est mamma*. Quelques traces de *papula*, *papilla* dans les langues romanes. M. L. 6215, 6212. Irl. *popp*? *expapillātus* « de brachio usque ad papillam nudato » dans les gloses se réfère peut-être à Plaute; Mi. 1180, mais la glose est très incertaine; v. *effilātum*.

A cause de *papilla*, le plus probable est que *-ula* de *papula* est suffixal. Dès lors, on rapprocherait lit. *pāpātis* « mamelon du sein ». Mot de type familier, sans étymologie nette. V. le précédent.

papȳrus, -i m. f. (et *papȳrum* n.) : papyrus et « papier », puis « mèche (de lampe) ». Emprunt au gr. *πάπυρος* (attesté depuis Catulle). De là dérivent les formes à suffixes latins *papȳraeus*, *papȳriifer*, *papȳrinus*, *papȳriō*, *papȳrius*, toutes d'époque impériale. Cf. M. L. 6218, *papȳrus*, **papȳrus*, *papilius* (= esp. *papel*), *pāpy-*

res. et 6217, *papȳreus*, *papilius*, CGL V 381, 10. Germa-
nique : v. h. a. *paffur* « papyrus »; ags. *tapor* « bou-
gie », irl. *paiper*, britt. *pabwyr*.

pār, **pāris** adj. : égal; pair (*ludere pār impār*); pareil (avec superl. *parissimus*; *parisuma*, GIL I² 7). Souvent joint à *aequālis* (-bilis); cf. Cic., Inu. 2, 22, 67, *par est quod in omnes aequabile est*; à *aequus*, *similis*, *idem*, *paribus* qui le renforce. Substantif *pār*, *pāris* m. et f. : *cibum ac potionem buas ac pappas uocent, et mammae mamma, patrem, tatam*. *Pār* s'est dit « compagnon de table » (= *δύοκλινοσ*). *Pār* s'est dit « compagnon qui vont par paire »; cf. P. F. 247, 16, aussi d'objets qui vont par paire; cf. P. F. 247, 16, *paribus equis, i. e. duobus, Romani utebantur in proelio, ut eadente altero transirent in siccum. Pararium eas appellatur id quod equitibus duplex pro binis equis dabatur*. De là le neutre *pār* « une paire », souvent employé au pluriel *paria*. V. B. W. *pair*, *paire*. La synonymie de *aequus* a sans doute entraîné la création de la locution *pār est = aequum est*. Ancien, usuel. Panroman, et saut roumain. M. L. 6219, *par, paria*. Britt. *par*, et saut roumain. A *pār*, monosyllabe, ont tendu à se substituer des formes plus pleines : *parilis* (rare et poétique, fait d'après *similis*); de là *pariliās* (tardif); **parili-* (rare), supposé par certaines formes romanes (cf. *sōlīculus* et *sōl*). M. L. 6240-6241; B. W. *pareil* : *comparilis*, -iliās (tardifs); *parilia*, M. L. 6244 a.

Dérivés : *pariter*; *paritās* (rare et tardif; Arn., Boèce); *parārius* (v. plus haut). Il n'y a pas d'exemple sûr d'un verbe *parō*, -ās dérivé de *pār*. On cite, toutefois, Plt., Cu. 506, *eodem hercle uos pono et paro* : *parissimū estis hibus* (où il n'y a qu'un jeu de mots de Plaute entre *parissimus* et *parō* « préparer, disposer »), Sén., De Prov. 1, 1, 6; dans Cic., Fam. 1, 9, 25, il s'agit aussi de *parō* « prendre des dispositions ». Le verbe simple est remplacé par le composé *comparō*, v. plus bas. De *paria*, dérivé à l'époque impériale *pariō*, -ās « égaliser, apparier », et aussi « payer », sens issu de l'expression *paria facere* « balancer les comptes », M. L. 6239; B. W. *parier*. De *pariō* : *pariātū*, *pariātor*, *pariātōria* (bas latin).

Composés : *compār*, adjectif et substantif : pareil (le préfixe *com-* insiste sur la réciprocité, cf. *consimilis*); substantif « semblable, compagnon, -gne », spécialement « compagnon ou compagne pour la vie, mari, femme » (fréquent dans les inscriptions, d'où un féminin tardif *compara*). Ancien (Plt.), mais non classique; de couleur populaire. Dénommatif (attesté depuis Tér.; usuel et classique); *comparō* : comparer; *comparātio* = σύγκρισις, *ισωσις*; *comparātus*, -ūs; *comparātius* (= συγκριτικός), -iticius; *comparābilis* et *in-* (rare); *dispār* (cf. *dissimilis*), conservé dans quelques dialectes romanes, M. L. 2673, et *disparilis*, -iliās = ἀνόμοιος, ἀνόμοιος, ἀνομοία (Varr.); cf. aussi *disparō*, *disparātiō*, où semblent s'être confondus les sens de *pār* et de *parō*. Le celtique a : britt. *cymmar*, *cymharu* « compār, comparō »; irl. *comparit* « comparātius ».

impār : impair, inégal; et « qui n'est pas pareil », d'où « inférieur à »; et *impariter* (Hor., A. P. 75) = ἀνίσοσ; *imparilis* (tardif); *impariliās* (ἀνομοίότησ; rare, cf. Gell. 14, 1, 22; 5, 20, 1). Sur l'emploi de *dispār* et de *impār* dans les auteurs, v. Thes. VII 1, 517, 1 sqq. *suppār* : à peu près égal (rare, mais classique, d'après *παρμόιος*, etc.); d'où *suppārō* (Tert.).

Par contre, *sēpār*, qui n'apparaît qu'à l'époque impériale (Val. Flacc., Stace, Prud., Sol.), avec le sens de *dispār*, est une forme reconstruite sur *sēparō*, rattaché faussement à *pār*. Cf. encore M. L. 539, **apparium*.

Sur *aequiparō*, *aequipār*, v. *aequus*, sub fin.

Étymologie inconnue. Il n'y a pas de terme indo-européen connu pour « égal ». On songe à la famille de *pariō* (v. ce mot), *parō*, *pars*. Mais le sens reste à expliquer. L'ombrien a *pars est* « *pār est* ».

parabola, -ae f. : = παραβολή. D'abord simplement transcrit du grec sous la forme *parabolē*, puis emprunté par la langue de la rhétorique dans le sens de « comparaison » (Quint., Sén.), apparaît dans la langue de l'Église avec le sens de « parabole », « proverbe », et, dans la Vulgate, avec celui de « parole » (ce double sens de *parabolē* provenant de l'hébreu *pārehāl*), *assumptā parabolā* « ayant pris la parole » (e. g. Num. 23, 7), qui est demeuré dans les langues romanes, où (sauf en roumain) *parabola* a supplanté *uerbum*, grâce à la fréquence et à l'importance de son emploi dans la langue religieuse, et aussi à cause du sens de *uerbum* dans cette même langue (Wackernagel, IF 31, 262). Cf. M. L. 6221 et 6222, *parabolāre*. Irl. *parabibl* (mot savant). B. W., préface, p. xi.

Dérivés : *parabolicē*; *parabolō*, -ās « parler » (Rer. Merov. V, p. 378, 4). Différent de *parabolor*, -āris « risquer sa vie », v. Blaise, s. u.

parabolānus, -i m. : infirmier (Cod. Theod.). Déformation de παραβολανεύς.

parada, -ae f. : rideau, tente d'un vaisseau. Rare et tardif (Aus., Sid.). Peut-être celtique. Semble sans rapport avec l'iranien **partaka*- « rideau », pers. *parda*, emprunté par l'arménien (*partak*) et le syriaque, dans lequel le sens de « rideau » doit être le résultat d'une spécialisation secondaire, le sens premier devant être « division ».

paradisus, -i m. : parc. Emprunt (Gell.) au gr. *παράδεισος* (mot d'origine iranienne), vulgarisé depuis Tertullien dans le sens de « paradis » et passé par là dans les langues romanes. M. L. 6223. Celtique : irl. *pardus*, britt. *paraduwys*.

Dérivés et composés : *paradisiacus*, *paradisicola* (Prud.).

paragauda (et *paragaudis*), -ae f. : bordure de vêtement d'or ou de soie dorée; paragaude, vêtement orné de cette bordure. Bas latin; mot étranger, perse, v. Hübschmann, *Arm. Gramm.*, I, p. 227, n° 530, venu en latin par le grec.

Dérivés : *paragaudius*, -dātus.

paragaphus, -i m. : paragraphe. Emprunt savant au gr. *παράγραφος* (Isid. 1, 21, 8). M. L. 6225 (fr. *parafe*, etc.).

paralysis, -is f. : emprunt de la langue médicale au gr. *παράλυσις* (Pétr., Plin.). M. L. 6226.

paramus, -i m. : plateau (CE 1526 C3). Mot étranger, sans doute espagnol. M. L. 6228.

parasitus, -i m. : parasite. Mot de la comédie, emprunté au gr. *παράσιτος*; latinisé.

Dérivés : *parasita* f. (Hor., Plin.); *parasitor*, -*aris* (Plt.); *parasiticus*; *parasitaster* (Tér.).

paratragoedō, -*ās* : prendre des airs tragiques. Création de Plaute, d'après le gr. παρατραγοῦδέω.

parauerēdus : v. *uerēdus*.

Parca (usité surtout au pluriel *Parcae*), -*ae* f. : la Parque, nom générique des déesses chargées de filer la destinée de chaque mortel (leurs noms particuliers sont *Nōna*, *Decuma*, *Morta*, correspondant aux noms des déesses grecques *Clōthō*, *Lachēsīs*, *Atropos*).

Rattaché par Varron à *pariō*, cf. Gell. 3, 16, 9 sqq., étymologie généralement admise par les modernes. Cf. περρωμένη et Λάχρησις (de λαγγάνω).

parēō, -*is*, **peperēō** (classique, Cic., Cés.; formes secondaires *parsi*, notamment avec préverbe, *comparsit* chez Térèce, et *parcui*, Naev., d'après *arcui*), **parsum** et **parcītum** (participe futur *parsiurus*, T.-L.; *parciūrus*, S^t Jér.; et même, à basse époque, *peperitum*, *peperitum*), **parcere** : sens premier « retenir, contenir » (transitif) encore attesté dans l'expression rituelle conservée par P. F. 249, 1, *parcito linguam in sacrificiis dicebatur*, i. e. *coerceto, contineto, taceto*; cf. Plt., Mi. 1220, *parce uocem*, et Poe. 1035, *linguam pescas*. Spécialisé dans le sens absolu de « se contenir, se retenir », *parce pius scelerare manus*, Vg., Ae. 3, 42; puis « se contenir (en faveur de quelqu'un ou de quelque chose), épargner, ménager » (suivi du datif, p. *alicui* et, à basse époque, p. *ab*, d'après *abstinere ab*). Usité de tout temps. Conservé seulement en provençal. M. L. 6231 a.

Dérivés et composés : *parcus* : ménager, économe; et les composés expressifs *dēparcus* (Suét.); *praeparcus* (Plt.); *perparcē* (Tér.); *parsiōnīa*, -*mōnīa* (*parci-* et, à l'époque impériale, *parciās*; *imparcīent* (tardifs); *parciloquium* (Apul.); *parciprōmus* (Plt.); *parcior*, *parciūdō* (tardifs); *parsiō* (Gl.).

comperēō, -*is* (*compar-*); cf. P. F. 52, 26, *comparsit Terentius* (Ph. 44) *pro pescuū posuit* : s'abstenir de, épargner; *impercō* (Plt.); *repercō* (rare).

A la même racine, mais avec un suffixe d'inchoatif, appartiennent également les composés de sens divergent, dont la langue ne reconnaissait plus la parenté avec *parēō* : *compescō*, -*ui* (-*pescitum*, Prisc., GLK II, 511, 18) : contenir, retenir; par suite « maîtriser, faire cesser ». De **com-perc-sc-ō* comme *poscō* de **porc-sc-ō*. *Compescō* semble formé secondairement sur *dispescō* : tenir séparé, diviser. Attesté depuis Varron; synonyme de *disiungō*, usité surtout dans la langue impériale; *impescō*, P. F. 96, 13, qui l'explique par un faux rapprochement avec *pāscō*.

Pas d'étymologie connue.

pardus, -*i* m. : (léo)pard. Emprunt au gr. πάρδος attesté depuis Lucain; de même, *pardalis*, -*is* f. = πάρδαλις.

Dérivés : *parda* f. et *pardalium* (Plin.), -*licus*, -*linus*; *leopardus*, -*dalis*. Passé en germanique : v. h. a. *pardo*, all. *Pardel*.

parēns, -*entis* c. : « père » ou « mère », au pluriel **parentēs**, -*um* « les parents », c'est-à-dire « le père et la mère » ou « les pères et mères » (collectif); cf. en gr. ὁ τεκνών, ἡ τεκνοῦσα, et τεκνόντες. Le mot, surtout au sin-

gulier, appartient à la langue littéraire, à laquelle il fournit un substitut « noble » de *pater* et de *mater*, comme *genitor*, *genetrix*; dans l'usage, c'est le pluriel qui est le plus fréquent. *Parēns* s'emploie indifféremment comme féminin ou comme masculin; cf. *Materiae linguae*, Ling. Soc. of America, Language Dissertation, III, Middleton Odgers, Latin « *parens* », its meaning and uses, 1928. La loi dite de Servius Tullius porte : *si parentem puer uerberit, aut olle plorassit parens, puer diuis parentum sacer estod, uō parentem semble vouloir dire « un de ses parents » (le père ou la mère).*

A l'époque impériale, *parentēs* s'emploie, comme *patrēs*, pour désigner les ancêtres, et même les « parents » (*propinquī*), frère et sœur, etc.; cf. *nisi forte parentes militari uolgarique sermone cognatos et affines nominat*, Hieron., Apol. adu. Ruf. II, d'où *parentela* (d'après *clientela*, Capitol., Gord. 23). Ancien, usuel, Panroman. Cf. M. L. 6233, *parens*, *parēntes*, et 6234, *parēntātus* « parenté ».

Dérivés : *parentō*, -*ās* : faire une offrande ou un sacrifice aux dii *parentēs*; cf. lettre de Cornélius à son fils, Tibérius Gracchus : *ubi mortua ero, parentabit mihi et inuocabis deum parentem*. — *Parentālis*, d'où *Parentālia* (cf. *dēnicālēs*); *parentium* (tardif), etc. V. H. Wagenvoort, *Stud. i. Röm. Liter. Cult. u. Rel.*, Leyde, 1956, 290 sqq., et M. Leumann, *Gl.*, 36, 148 sqq., V. *pariō*.

parēō (et *parreō*, attesté et blâmé par Fest. 262, 16, *parret quod est in formulis debuit et producta priore syllaba pronuntiarī, et non geminō r scribi, ut ferret parēt. ut comparet, apparet*; cf. P. F. 247, 15, *parret significat apparebit* (de **parrō?*), -*ēs*, -*ui*, -*itum*, -*ēre* : paraître, apparaître. Dans la langue du droit, *parēt* = *uidetur*, e. g. Gai., Inst. 3, 91, *si parēt eum dare oportere*. Spécialisé dans le sens de « être présent à l'ordre de quelqu'un » (*parēre dictō alicuius*; cf. *obsequi*), par suite « se soumettre, obéir » (souvent joint à *obediēre*, *audientem esse*), d'où *pār(i)entia*, Cod. Theod., d'après *obediēntia*. Ancien (Enn.), usuel. Panroman. Toutefois, en dehors de la forme impersonnelle *parēt*, qui est de la langue du droit, la langue classique n'emploie le verbe qu'avec le sens d'« obéir », tandis que la langue parlée connaît le sens de « paraître »; cf. Vulg., Math. 20, 30, *parebit signum filii hominis in caelo*. Les langues romanes n'ont conservé que le sens de « paraître, paraître ». Composés : *appārēō* (= *ava-* ou *ἐπι-φαινεσθαι*) : 1° apparaître, être visible (sens physique et moral); *appāret* « il est visible [que] »; 2° sens technique, Serv., Ae. 12, 850, *apparent = uidentur, praesto sunt ad obsequium; unde etiam apparitores constat esse nominatos*. Ancien, usuel, classique. M. L. 535; *appārēscō* (tardif, 11^e/12^e siècles ap. J.-C.); appartient surtout à la langue de l'Église, M. L. 536; *appārītor* « appariteur » subalterne attaché à la personne d'un magistrat qu'il accompagne; joint à *uītor*, CIL I² 198; de là *appārītorius*; *appārītura*; *appārītiō* : 1° fonction d'appariteur; puis « fonction, ministère »; 2° dans la langue de l'Église = gr. ἐπιφάνεια, M. L. 538; *appārēntia* : 1° présence,

synonyme de *appārītiō* dans la langue de l'Église; 2° apparence (12^e siècle ap. J.-C.); cf. Firm., Math. 5, 8, *homines bonae appārēntiae*; *compārēō* « apparaître » et « comparaître »; *dispārēō* (Cassiod., Greg. Tur.) et **dispārēō*, M. L. 2674; *impārēns* « non parens, h. e. oboe-

diens », P. F. 96, 22.

Pas d'étymologie sûre. Il n'est pas aisé de concilier la forme de *parēō* avec les formes de gr. παρᾶειν « montrer ».

pār(r)icida(s), -*ae* m.; **pār(r)icidium**, -*i* n. : *pār(r)icidā* *quæstores appellabantur qui solebant creari causa rerum capitalium quaerendarum. Nam parricida non tantumque hominem occidisset dicebatur, sed qualemque hominem indemnatum. Ita fuisse indicat lex Numa Pompili regis his composita uerbis* [12]; « *Si quis hominem liberum dolo sciens morti duit, parricidas esto* », P. F. 247, 19. — Ancien, classique. De là : *parricid(i)ālis* (époque impériale); *parricidātus* (Caelius ap. Quint. 1, 6, 44); *parricidō*, -*ās* (Fulg.).

Quel que soit le sens étymologique du premier élément du composé, les Latins l'ont rapproché de *pater*, *parēns*; cf. Cic., Rosc. Am. 25, 70; Mil. 7, 17; Phil. 3, 7, 18; Tusc. 5, 2, 6; Quint. 8, 6, 35, etc. Le mot a désigné dans la langue juridique de l'époque impériale le « meurtrier d'un parent »; cf. Paul., Sent. 5, 24, 1, *lege Pompeia de parricidiis tenetur qui patrem, matrem, auum, auam, fratrem, sororem, patrualem, matrualem, patronum, patronam... occiderit*, et en particulier le « parricide ». Les glosses l'expliquent le plus souvent par πατρικόνος, *qui patrem occidit siue matricida*, quoique certaines le rattachent à *pār, paris* « qui homines occidit pares natura ». Sur *pār(ic)ida* a dû être formé *homicida*. *Pār(ic)idas* est formé comme *homicapās*; cf. gr. νεωκία.

Il est difficile d'expliquer phonétiquement le passage de **parricida* supposé à *pār(r)icida*. Aussi le premier terme est souvent rapproché de gr. dor. παός « parent » par les étymologistes modernes. J. Wackernagel, *Gnomon* 6 (1930), p. 449, critique ce rapprochement qui ne satisfait pas et, rapprochant les formes de moyen indien *posā*, *purisa*, *purusa*, qui supposent skr. **purṣa-* « homme », fait dériver *parri-* de **parso-*; *parricida* voudrait dire « meurtrier d'un homme », ἀνδρποφόνος. L'incertitude du sens ancien rend douteuse toute étymologie. V. Gernet, R. Phil. 63 (1937), p. 13-29; M. Leroy, *A propos de pār(r)icidas*, Latomus, VI, 1947, p. 17, et J. B. Hofmann, *Lat. etym. Wört.*, s. u.

pariēs (quelquefois scandé *parjēs*, cf. *abiēs*), -*ētis* m. : mur de maison, paroi; mur d'entredeux, mur mitoyen; de là les proverbes comme *tua res agitur, paries cum proximo ardet*, Hor., Ep. 1, 18, 84; *utrosque parietes linere*, etc. *Parjēs* a abouti dans la langue populaire à **parēs* (cf. *parietulus*, Inscr. christ., Diehl 3646), d'où une flexion **parēs*, *parētis* (avec généralisation de la longue — ou plutôt de la voyelle fermée — du nominatif et passage au genre féminin), attesté par les langues romanes; cf. M. L. 6242; B. W. sous *paroi*. Ancien (Enn., Cat.), usuel. Panroman. Britt. *parwyd*.

Dérivés : *parietinus* : de mur; au pluriel *parietinae* « murs délabrés, ruines, débris », M. L. 6244; *parietālis*; *parietārius*; *parietāria* « parietaire ». Cf. aussi **parietāna*, M. L. 6243.

Aucun rapprochement net. Il est tentant de rapprocher *it. tverii*, *tweriti* « embrasser » [si **tu-* peut donner

p- en latin, cf. *aperiō*?) ou v. sl. *prēti* « appuyer », *podūpora* « appui ». On compare aussi v. isl. *sparri* « chevron », etc. Mais ce ne sont que des possibilités.

Partlia : v. *Palēs*.

pariō, -*is*, **peperī** (fal. *pepara(i)*), **partum** (mais participe *pariūturus* sans doute d'après *oritūturus*, cf. *nasciūturus*, *moritūturus*), **parere** (et archaïque *parire*; un futur *pariō* dans Enn.) : enfanter, mettre au monde. C'est le sens usuel et classique; mais le sens ancien doit être « procurer »; le verbe, en effet, s'emploie de tous animaux; *gallinas teneras, quae primum parient, concludat*, Caton, Agr. 89; des plantes : *ut sarmentum in parientibus colibus uires habeat maiores*, Varr., R. R. 1, 32, 3, comme de toutes espèces d'acquisitions ou de produits : *neu tibi aegritudinem, pater, parerem, parsi sedulo*, Plt., Tri. 316; *parere sibi maximam laudem*, Cic., Off. 2, 13, 47; *obsequium amicos, ueritas odium parit*, Tér., An. 68; cf. *parta*, -*ōrum* n. pl. « les biens acquis »; *multa bona bene parta habemus*, Plt., Tri. 347. D'où la glose : *partam* : ποριστέισαν. On voit se manifester la parenté avec *parō*, -*ās* (qui est à *pariō* comme **capō* [dans *oc-cupō*] à *capio*, etc.), parenté qui était encore sentie des Latins, cf. Sall., Iu. 31, 17, *quod maius dedecus est parta omittre quam omnino non paruisse*; et Plt. qui, à côté de *partus* cité plus haut, emploie *parātus*, e. g. Ru. 38, *rem bene paratam comitate perdidit*. Le sens de « procurer, produire » apparaît encore dans les composés : *comperiō* « découvrir, se rendre compte », joint à *quaerere*, Tér., An. 90, *quaerebam, comperiebam*, où le préfixe *com-* marque l'aspect déterminé, qui ne doit pas se rattacher à *experior*; *reperiō*, -*is*, -*ire*, avec passage à la 4^e conjugaison, comme dans *amicire*, « trouver » (souvent synonyme pur et simple de *inueniō*, cf. Plt., Au. 620-621 : *perseruatobor fanum, si inueniam uspiam | aurum... sed si reperero*; Quint. 5, 10, 116, *reperire difficilium quam, cum inuenieris, argumentis adiuuare*), mais dont le sens premier est « se procurer », cf. Cés., B. G. 1, 53, 2, *perpauci... in tribus inuenitis salutem sibi repererunt*, leçon de tous les manuscrits qu'il est inutile de corriger en *repererunt* avec Heinsius; cf. Cic., Verr. 2, 1, 4, et Tite-Live 25, 7, 11. Sur le caractère littéraire de *reperiō* et sa disparition dans la langue vulgaire, v. E. Löfstedt, *Philol. Comm. z. Pe-regr. Aeth.*, p. 232 sqq.; la forme tardive *repperiō* a été influencée par le parfait; de là *repperior* à basse époque. C'est par une spécialisation analogue à celle qui s'est produite pour *ferre* que *pariō* a pris le sens de « procurer un enfant au mari » le plus souvent avec un datif d'intérêt « enfanter », sens maintenu dans les langues romanes, où le mot est représenté, cf. M. L. 6236. et en celtique, dans gall. *peri*; d'où *partus*, -*is* m. (gên. arch. *parti*, *partuis*) « enfantement » et « produit du ventre », « enfant » (cf. *fētus*; Gaius, Inst. 1, 78, *partus uentrem sequitur*; Cic., Tu. 3, 27, 79, *bestiae pro suo partu propugnans*), M. L. 6260 a; on trouve, du reste, aussi *partus* employé en parlant des plantes, Varr., R. R. 1, 8, 7, et un composé privatif *expartus*, comme *effētus* (Varr.); *parturiō*, -*is* : accoucher, et ses dérivés; *parēns*, *parentēs* (v. ce mot); dans la langue archaïque, *partiō*, -*ōnis*; *partiūdō*, cf. Non. 217, 28 (d'après *aegritūdō?*); *partura* (Varr.; comme *nūtura*); *partualis* (Tert.); *Partula* « dea partūs »; *puer-pera*, d'où *puer-*

perium; et les composés en -parus d'après les modèles grecs en -ρόχος (v. *duum*) : *prīmī-*, *duī-*, *uīui-parus*. Sur un substantif **properiēs* (Festus 280, 7 L.), v. F. Muller Jzn., Mnem. 68, 1930. Cf. aussi *Propertius*.

V. *parō*, *pars*, *pauper* et *opiparus*.

La notion de « mettre au monde » n'a pas d'expression connue en indo-européen; le groupe de *gignō*, *nāscor* a un caractère juridique et social, non physique. La parenté de *parāre* (v. ce mot) et le sens général de *parēns*, qui s'applique au père comme à la mère, montre que le sens initial de *pariō* n'est pas l'enfantement par la mère. De même, gr. τεκνίω a dû signifier à l'origine « produire ».

L'ancien participe *parentēs*, qui équivalait à *οἱ τέκνορες*, doit être une forme d'un thème, peut-être athématique, qui n'a pas survécu; cf. *sententia* en face de *sentio*. L'irlandais semble avoir le subjonctif en -ā correspondant : *r-a-āra* « qu'il accorde », à côté du prétérit *ro-ir*, etc.; v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 513. Le grec à un aoriste ἐπύρον « j'ai procuré » qui suppose un ancien thème de type athématique à vocalisme radical *o*, passé au type thématique; à côté, on a *πέπρωται* (πεπρωμένη « la destinée », cf. *Parca*). Avec vocalisme *e*, le lituanien a *perū*, *perūtī* « couvrir ». Le mot *pars* ne saurait s'expliquer directement : -ar- serait peu explicable, comme l'est, du reste, *irl. rann* « part » (cf. Pedersen, l. c., II, p. 52); il est fait sans doute sur les formes verbales telles que *pariō*, *parō*. La racine est dissyllabique; cf. skr. *pūrtām* « salaire ».

parma, -ae f. : bouclier rond. Déjà dans Enn.

Dérivés : *parmātus*, -a, -um; *parmārius* : fabricant de boucliers; *parmula*; *parmulārius* : gladiateur thrace, armé d'un bouclier rond.

Selon M. Niedermann, *Essais d'étym. et de crit. verb. lat.*, p. 36 sqq., *parma* serait une forme refaite secondairement sur *parmula*, lui-même issu par dissimilation de **palnula*, diminutif de *palma*. Mais *parma* est plus anciennement attesté que *parmula*, la dissimilation supposée est sans autre exemple et, enfin, le sens fait difficulté. Sans doute emprunté, comme maint nom d'armes. Mais l'hypothèse d'un emprunt au celtique ne repose sur rien.

parō, -ōnis m. : barque, cf. P. F. 248, 22. Emprunt au gr. παρόν comme le composé *myoparō*; cf. Non. 534, 16. Diminutif : *parunculus* m.

parō, -ās, -ānī, -ātum, -āre : 1° « préparer » et « se préparer, faire des préparatifs » (sens positif et absolu); cf. Sall., *Iu.* 76, 4, *contra haec oppidani festinare, parare*; T.-L. 42, 52, 2, *iussis militibus ad ier parare*; Cés., B. C. 1, 83, 4, *munitiones institutas parat efficere*, à côté de *sē parāre* (ad ou datif); 2° faire effort pour se procurer (intensif duratif en -ā de *pariō*), d'où par suite « se procurer », et en particulier « acquérir pour de l'argent », *serui aere parati*, Sall., *Iu.* 31, 11; d'où « acheter » : *cogito interdum trans Tiberim hortos aliquos parare*, Cic., *Att.* 12, 19, 1; cf. le composé d'aspect « déterminé » *comparāre*, ital. *comprāre* (de **comperāre*). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain, dans des acceptions diverses; cf. fr. *parer*, v. fr. *comperer*. M. L. 6229. Celtique : britt. *parawd* « parātus » et *darparu* « praeparō ».

Les dérivés de *parō* sont rarement employés; ce sont les dérivés des composés qui sont usuels; on trouve *parābilis* (classique); *parātus* (Cic., *Fin.* 5, 19, 53; Sall., *Gell.* 2, 27, 2; surtout Ov. et Tac.), remplacé par *apparātus*; *parātiō* (Afr., Sall., Dig.), remplacé par *parātiō*, *apparātiō*; *parātira* (Tér., Vulg.); *parātor* (St Aug.); *parātārius* (Apic.). Par contre, l'adjectif *parātus* « prêt à, préparé à » est usuel, ainsi que son contraire *imparātus*.

Composés : **anteparō*, M. L. 500 a; B. W. *emparer*; *apparō* : « préparer » et « se préparer », e. g. Cés., B. G. 7, 26, 3, *hoc facere noctu apparabam*, M. L. 534 et 537, **appariculāre*; *apparātus*, -ūs m. : « préparation » et « apprêt » (sens concret); *apparātiō*, -tor, -tōrium : « lieu où l'on prépare, sacristie » (latin ecclésiastique), -tura (Gloss.), -mentum, ā. λ., *CIL* XII 1567; *comparō* : [se] préparer; acquérir, acheter, M. L. 2094; *comparātiō*, -tor (latin juridique) = συνομηγής; -ticius (Tert.) = empticius; *disparō* : séparer (depuis Plt.); *disparāscō* (Claud. Mam.), britt. *disperod*; *imperō* (v. ce mot); *praeparō* : préparer; *praeparātiō*, etc.; *reparō* : 1° se procurer de nouveau (cf. *recuperō*), r. *amissās res*, ou se procurer par échange; 2° réparer, restaurer (= *reficere*, *recreare*), M. L. 7214; *reparātiō*, -tor, -bilis (et *ir- = ἀνανεώτος*).

sēparō (*sēperō*, iv^e siècle) : séparer, conservé dans les langues romanes avec différents sens spéciaux, dont fr. *sevrer*, M. L. 7826; *sēparātum*, -tiō, -tor, -trix, -tius, -tus, -ūs; *sēparābilis* (Cic.), d'où *insēparābilis* = ἀδιαχώριστος (époque impériale), *insēparābilitās*, *insēparātus* (langue de l'Église); **dissēparāre*, M. L. 2689; *sēpar*, v. *pār*.

Les langues romanes supposent aussi **imparō* « prendre en possession », cf. M. L. 4293. Les formes du type ital. *comprare* et fr. *sevrer* remontent aux formes phonétiques avec apophonie **comperāre*, *sēperāre*, tandis que les composés de la langue écrite ont conservé ou rétabli partout l'a de *parāre*, sauf dans *imperō*, *imperium*, dont la parenté avec *parō* n'est plus sentie. Cf., à ce point de vue, *adamās* et *adimās* et les représentants romans de *elephantus*. Mais, dans le cas présent, l'existence de *comperāre* a pu être favorisée par le désir d'éviter l'homonymie avec *comparāre* (de *pār*); *sēperō* peut être analogique de *comperō*.

V. *pariō*.

parochia (*parroc(h)ia*), -ae f. : paroisse (latin ecclésiastique). Déformation du gr. παροικία peut-être sous l'influence de πάροχος « pourvoyeur public » (Cic., *Att.* 13, 2, 2). Une dissimilation comparable à celle de *augurium* en *agurium*; cf. *diocēsis* de διοίκησις, a pu jouer un rôle ici, comme le signale M. Niedermann.

Dérivés tardifs : *parochēnsis* « de la paroisse »; *parochiālis*, *-chiānus*. Cf. M. L. 6249 et 6250, *parochus*. *Irl. parche*. V. Blaise, s. u.

paropsis, -idis f. : petit plat. Emprunt (Pétr.) au gr. παροψίς. Var. : *paroxis*, etc.; v. Vendryes, *BSL* 25, 42.

parra, -ae f. : oiseau de mauvais augure, mal déterminé : mésange ou orfraie? Attesté depuis Plt. Apparenté sans doute à :

pārus, -ī m. : sorte de mésange (Auct. Carm. Phi-

lom. 9). Un dérivé de *parra* est demeuré dans quelques dialectes romans. M. L. 6251.

L'ombrien *parfam*, *parfa* « parram » indique un ancien **parsā*. Le rapprochement avec gr. ψᾶρ « étourci » ou avec gr. σπογγίλος « moineau », got. *sparwa* « moineau », etc., n'a aucune précision, parce qu'il s'agit de termes populaires dont la forme est instable; v. *passer*.

pars, -tis (thème en -i- : anc. abl. *partī*, gén. pl. *partium*; cf. aussi *partim*) f. : part accordée à un individu sur un ensemble; cf. *partiarius colōnus*, *lēgātārius*; *particulō* : -ones dicti sunt coheredes quod partes patrimonii sumant, Non. 20, 6; *particeps*; partie d'un ensemble, cf. *parte* « en partie », *prō parte* (*meā, tuā*, *quō uirili parte*); *in partem*, etc., correspondant aux expressions grecques μέρος τι, κατὰ μέρος, μέγα μέρος, etc. Par dérivation, « côté » et « sens, direction » (fr. de toutes parts) : *is nunc in aliam partem palmam possidet*, Plt., *Mo.* 32. *Parra* a pris des sens spéciaux dans les langues techniques; il désigne, par exemple, les « parties du corps » et, par euphémisme, spécialement les « parties sexuelles » (τὰ τοῦ σώματος μέρη); les « parties d'un nombre » : *duae partēs* « les deux tiers » (τὰ δύο μέρη), etc. Au pluriel *partēs*, dans la langue théâtrale, désigne les « parties » d'une pièce confiée à un acteur, d'où le « rôle », *partēs agere*, sens qui s'est élargi en passant dans la langue commune, où *partēs* est souvent joint à *officium*, *minus*. Dans la langue de la politique, *pars* c'est « le parti » (comme gr. μέρος, μέρος) : *cum non liceret mihi nullius partis esse*, Cic., *Fam.* 10, 31, 1; dans ce sens, il est souvent employé au pluriel : *partēs*, qui, dans Salluste et Tite-Live, désigne le parti d'opposition, en particulier le parti populaire, *partēs populārēs*, par opposition à *factiō*, la caste noble. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6254. Sur *irl. cert*, *part*, britt. *parth*, v. Vendryes et Loth, s. u.

Dérivés et composés : *partiula* : parcelle (issu de **particēlla* que supposent les formes romanes, cf. M. L. 6257); et, en grammaire, « particule » (= gr. τὸ μέρος) ou « partie d'une phrase »; de là : *particulātum* (opposé à *summātum*), *particulāris* (Apul.); opposé à *uniuersālis*), -itās, -iuer; *particulātiō* (Mart. Cap.); *particulō* (v. plus haut).

partior, -iris, -itus sum (et *partiō*) : partager, M. L. 6259, B. W. *partir*; d'où *partiō* (= μεριστός et διαίρεσις), M. L. 6260; *partior*; *partiārius* (Tert.); *partilis*, *partiliis*, *partitum* et *partitiō*, tous très tardifs; *partibilis* = μεριστός (Boèce), etc.; *dispartio* (-tior), ancien, classique, M. L. 2679 (**dispar-*); *impartior* (plus fréquent que *impartior*) « faire part de; donner une part de », attesté en roman sous la forme *impartire*, M. L. 4294; *impartibilis* (tardif = ἀμερίσις); *impartilis* (id.); *bi-*, *tri-partitius* (-*partitius*), etc., adjectifs créés sur le type gr. διμερής, τριμερής qui remplacent dans la langue classique le vieux type *bifārius* et sur lesquels ont été faits postérieurement *bi-*, *tri-partiō*, -is, *bi-partiō*, etc.; *com-*, *dē-*, *dis-*, *sup-partior* (ou *partio*), tous rares et tardifs.

particeps, -cipis adj. : primitivement, sans doute, « qui prend une part (du butin) », par opposition à *princeps*, cf. Plt., *Men.* 135, *Most.* 312; puis, dans la langue commune, « qui prend part à », M. L. 6258;

participor, -āris (-cipō) : faire participer, donner une part de, partager; *participium*, -cipitiō, -cipātus. En grammaire, *participium* (Varr., L. L. 8, 58), *participiālis* (-pālis) ont servi à traduire gr. μετοχή, μετοχικός. Composé : *comparticeps* = συμμετέχος (Ital.). *expers*, -tis m. : qui n'a pas sa part de, exempt de. Une locution adverbiale *dē parte* est demeurée dans quelques parlers romans. M. L. 2570.

V. *pariō*. La parenté de *partiō* est douteuse.

***partecta**, -ōrum n. pl. : étage supérieur du cirque (?). Mot seulement attesté (deux fois) dans les Chronographes de l'année 354 ap. J.-C. V. Osthoff, *IF* VIII 27; Kretschmer, *Glotta* X 158¹.

parthiens, -a, -um : adjectif dérivé du nom des Parthes; -a *pellis* : parchemin, Dig. 39, 4, 16, § 7; v. fr. *parche*, M. L. 6256.

parturiō : v. *pariō*.

parum : peu, d'où « trop peu », souvent opposé à *nimius*, *nimum*, e. g. Cic., *Or.* 22, 73, *magis offendit nimium quam parum*, le sens de « peu » étant réservé à *paucus*, *paulum*. Ancien, usuel. Non roman.

Parum est la forme phonétique du neutre de *paruus* (cf. *parum praedicāre* en face de *parui facere*) qui est demeurée parce que, employée comme adverbe, elle s'est séparée de l'adjectif et n'a pas été normalisée dans la flexion.

Parumper : un peu de temps, en peu de temps. Cf. *nūper*, *paulisper*, *semper*.

V. *paruus*.

pārus : v. *parra*.

paruus (*paruuus*), -a, -um : petit. Les formes phonétiques seraient **parus*, **parua*, **parum*; *paruos*, *paruus* (-uom, -uum) ont été maintenus ou refaits d'après les autres cas où l'u se trouvant devant voyelle autre que *ō* se maintenait; v. *parum*. Comparatif et superlatif empruntés à un autre thème : *minor*, *minimus*. *Paruior*, *paruissimus* sont extrêmement rares (Cael. Aur.), comme en gr. μικρότερος, μικρότατος. Il en est de même du substantif dérivé *paruiās*, qui semble bien créé d'après μικρότης. Attesté de tout temps. Mais tend à être remplacé par des formations nouvelles (ainsi l'auteur du *de Bello Hispaniensi* n'emploie que *minūtus*, qui est panroman; d'autres auteurs tardifs préfèrent *modicus*; les langues romanes ont, en outre, des formes d'origine obscure qui remontent partiellement à **pikk-*, **pis-*, **pū-*, **pūt-*, M. L. 6494; B. W. *petit*). Non roman (comme *magnus*), sauf dans des formes qui remontent au diminutif :

paruuolus (*paruuulus*) : tout petit. Employé substantivement dans la langue populaire comme terme d'affection pour désigner un enfant; cf. Vulg., *Isa.* 9, 6, *paruuulus enim natus est nobis*, sens conservé par le prov. *paruuol*, M. L. 6262.

paruuiliās (latin ecclésiastique).

Composés artificiels : *paruipendō*, tardif, ancien juxtaposé; *paruiuibulus*, *paruiuicollis* (= μικροτάχης) (Cael. Aur.), *paruioloquium* (Boèce).

V. *paucus*.

pasecolus, -I m. : *ex aluta sacculus*, Non. 151, 10.

Cette valeur solennelle du mot **pater*- a eu pour conséquence une tendance à remplacer ce mot par un mot familier dans des langues qui représentent une civilisation déjà éloignée du type indo-européen : en gotique, c'est *atta* qui traduit *πατήρ*, et *fadar* ne figure que dans une appellation : *abba fadar* « *abbā* δ *πατήρ* », Gal. IV 6. En slave, c'est le dérivé *otac* de ce mot **atta* qui est la seule expression pour « père ». On conçoit que **pater*- ait toujours été le terme employé dans les généalogies : Darius dit en vieux perse : *manā piā Vištāspa* « mon père, c'est Vištāspa », etc. Cet emploi est général et a souvent déterminé un emploi de **pater*- dans la langue courante. De là vient que *pater* est en latin un terme usuel pour désigner le « père » au sens actuel du mot français. On a de même *patir* en osque, *athir* en irlandais, *hayr* en arménien, etc.

La flexion a été simplifiée en latin : à l'accusatif singulier on a skr. *pūdrām*, hom. *πατέρα*, en face duatif skr. *pitrē*, gr. *πατρί*. Mais, d'après *patrī*, *patre*, etc., le latin a généralisé *patr-* à tous les cas autres que le nominatif-vocatif singulier, et il a *patrem* comme *patrī*, etc. L'e du datif osq. *Patereī* « *Patri* » peut résulter d'une épenthèse.

Le dérivé *patrius* a des correspondants exacts dans véd. *pitr(i)yaḥ* « du père », gr. *πάτριος*; cf. peut-être m. gall. *etrydd* « maison paternelle » (J. Loth, Rev. celt., 42, 349). Il n'existe rien de pareil près de *māter* et *frāter*, et ceci tient à la situation unique du « père » dans la famille indo-européenne. Le grec a des dérivés *πάτρᾴ*, *πατρῴς* dont le latin n'a pas l'équivalent.

Patruus est à rapprocher de gr. *πάτριος* « frère du père » et de skr. *pitr̥yaḥ* (av. *tiiryō*, de **pturya-*); v. h. a. *faturoo* « frère du père »; pour la forme, cf. gr. *μητρειῶ* « belle-mère ».

patera, -ae (*patara*, comme *camara*) f. : patère, sorte de vase large et plat, aux bords évasés, avec lequel on répandait le vin soit sur l'autel, soit sur la tête de la victime. Ancien (Plt.), classique. L'explication par *patēō* (Macr. 5, 21, 4; Isid., Or. 20, 5, 2) n'est qu'une étymologie populaire. Peut-être doublet de *patina*, influencé par *cratera*. De *patera* dérive le diminutif : *patella*, -ae f. : -ae *uasula parua picata, sacrificiis faciendis apta*, P. F. 293, 13. Demeuré dans les langues romanes (cf. entre autres, fr. « poêle », M. L. 6286 et 6287, **patellio*), mais a perdu son caractère religieux et, par le sens, se rapproche plutôt de *patina*. Irl. *padhal*; britt. *padell*.

Dérivé : *patellarius* (Plt.).

***patēta** : genre de dattes caryotes (Plin. 13, 45). Mot étranger, transcription du gr. *πατητός*, Géop. 20, 9.

patina, -ae f. : bol, de terre ou de métal, servant à faire cuire les aliments; objet de forme comparable, mangeoire; sorte de pâte. Emprunt oral au gr. *πατήνῃ*, Ancien, classique. M. L. 6293.

Dérivé : *patinarius* : de ou à la casserole; subst. *patinarius* : gourmand, lèche-plats (Suét.). V. *patera*.

patior, -eris, passus sum, **pati** (forme active *patiās* dans Naev., R³ 67) : souffrir, être patient ou passif; supporter. Même sens que le gr. *πάσχω*, dont il a emprunté certains emplois techniques, par exemple en grammaire : *modus patiendi, passivus* (Quint.) = *παθη-*

τυχός; en médecine : *patiēns* = δ *παθών* « le patient », *passiō* « maladie » (Cael. Aur.), etc. *Patī* est souvent opposé à *facere*, comme *πάσχειν* à *δρᾶν*. Comme « souffrir », a le sens de « supporter, permettre que » (suivi de la proposition infinitive). Ancien, usuel. Con-*patire* (avec passage à la 4^e conjugaison), et 6292, *patiēns*; 6295, **patiūm*. Celtique : irl. *céss, paiss* « *passiō* »; britt. *peidio* « cesser »?

Dérivés et composés : 1^o de *patiēns* : *patientia*, *patienter*; *impatiens*, -tenter; *impatientia* = ἀνάστα (d'époque impériale); *patibilis*, terme de la langue philosophique (Cic.) « supportable », « sensible, capable de souffrir », remplacé dans cette acception par *passibilis* dans la langue de l'Église; « passif » (par opposition à *activus*), et *impatibilis* (*impeibilis*) = ἀπαθής; *passiō* : rare et tardif; c'est surtout un mot du latin ecclésiastique pour traduire le gr. *πάθος* dans le sens de « passion » du Christ; et de « passion », mouvement de l'âme (correspondant à classique *affectus*) avec une nuance péjorative. Il n'y a pas de substantif *passus*, sans doute pour éviter l'homonymie de *passus* « pas ». De *passiō* : *passionālis* (Tert., Cael. Aur.), -*nālis* et *im-*; *passivus* : terme de grammaire (Quint., Charis., etc., d'où *passivitas*) ou de la langue philosophique (Arn., Apul.). Dans le sens obscène « pédéraste passif », les Latins ont purement et simplement transcrit *παθητός*, comme ils l'ont fait pour *κίναδος*, sans essayer de le traduire (cf. aussi *paedico*); *perpetior* : souffrir jusqu'au bout, endurer; *perpassio* (classique); *perpassivus* (Sén.) « qui fréquenter aliquid patitur »; *compator* : verbe du latin ecclésiastique (Tert., Ital.) qui traduit *συμπάσχω*; *compassiō* (fréquent); irl. *compáis*, *compassibilis*, opposés à *impassibilis*, *impassibilitās*, qui traduisent ἀπαθής, ἀπάθεια; cf. Tert., adu. Prax. 29, p. 286, 9, *si impassibilis est pater, utique et incompassibilis; au si compassibilis, utique passibilis*. Très tardifs : *præ-patior*.

Le radical *pat-* de *patior* ne se retrouve exactement nulle part. On est tenté de rapprocher la racine **pē*, **pō-* de gr. *πήμα* « souffrance », *καλῆ-πυρος* « malheureux » qui existe près de *πένομαι* « je travaille péniblement »; *πόνος* « peine », *πένης* et *πενυχτός* « pauvre », sans doute aussi, avec élargissement, *πένθος*, *ἐπάθον*, *πέποθα*. *Patior* serait dérivé de **pātos* (<**pat-os*), cf. *jateor*?

patrō, -ās, -āui, -ātum, -āre (rare dans Cic., n'est pas dans Cés.) : achever, mener à bonne fin, exécuter, conclure. Peut-être ancien terme rituel; cf. T.-L. I, 24, 6, *pater patratus ad iusiurandum patrandum, i. e. sanciendum, fit foedus*. Le *pater patrātus* était un des deux fœciaux ou hérauts sacrés du peuple romain, qui reproduisait le costume de Jupiter Férétrien et portait le sceptre. *Patrāre* est sans doute le dénominateur de *pater*, comme *frātrāre* de *frāter*, *ministrāre* de *minister*. *Patrāre iusiurandum* « prononcer le serment en qualité de *pater* », *patrāre foedus, pācem* « conclure le traité, la paix en qualité de *pater* ». Le mot s'est dépouillé de son sens religieux à mesure que les cérémonies qu'il désignait sont tombées en désuétude. Souvent même, il a pris une nuance péjorative, cf. Quint. 8, 3, 44, ou,

dans la langue familière, un sens obscène (comme *facere*; cf. *expatrāre* = *effluere*, *z. λ.* Catulle 29, 16, et Schol. Pers. 1, 18, *patratio est rei venereae consummatio*) qui l'a fait éviter par les puristes. Il en est de même de *patrātor*, *patrātio*, tous deux rares, *patrābilis* (lardif); de *perpatrō*, *perpatrator*, -*tiō*, -*bilis*. Par contre, *impetrāre* est très classique. Celui-ci s'est spécialisé dans le sens de « obtenir »; le sens ancien apparaît encore dans Pl., Poe. 974, *incipere multo est quam impetrare facilius*, en face du sens classique, Cic., Lae. 20, 76, *in omni re considerandum est et quid postules ab amico, et quid patiare a te impetrari*.

Dérivés : *impetrābilis* (ancien); *impetrātor*, -*tiō*, -*tus*, -*ūs*, -*itius* (tous tardifs), M. L. 4306. L'abrégé de Fest., P. F. 253, 23, cite aussi *propetrare* : *mandare quid perficiatur; nam impetrare est exorare, et perpetrare, perficere*. V. aussi *impetrio*.

patruus : v. *pater*.

Patuleius : épithète de Janus, jointe à *Clāsius*, *Clūsianus*, « *quia bello caulae eius patent, pace clauduntur* », Macr. Sat. 1, 9, 16; cf. Ov., F. 1, 129. Peut-être étymologie populaire; cf. Bömer, éd. des Fastes, t. II, p. 23. Pour la forme, cf. *hiulcus, petulcus*?

***paui-**; 1^o **paueus**, -a, -um : peu, peu nombreux. Employé presque uniquement au pluriel : *pauci, paucorum* (paucum dans Enn.), *pauciorēs, paucissimi*, souvent substantivé, *pauci, pauca*; les exemples du singulier sont très rares et avec des noms collectifs (Hor., A. P. 203; Gell. 20, 1, 31). Panroman, sauf roumain. M. L. 6303.

Dérivés et composés : *paucies* adv.; *pauculi*, -ae, -a, diminutif familier; *pauciās* (classique, mais ne semble plus attesté après Quint.); *pauciloquium* (Plt. = *δλιγομθία*).

2^o **paullus**, puis **paulus**, -a, -um (au contraire de *paueus*, s'emploie uniquement au singulier) : petit. L'emploi comme adjectif est rare et archaïque (Tér., Titin., Varr.). On rencontre surtout le neutre *paulum* avec un génitif « un petit, un peu », et *paulō* (cf. *pusillus*). *Paullus* est, en outre, demeuré comme cognomen (et *Pollio*?).

Composés et dérivés : *paul(l)ātim* : peu à peu; *paul(l)ulus*; *paul(l)ulum*; *paul(l)ulātim*; *paul(l)isper* (avec *l longa*, CIL VI 27788; cf. *aliquantis-per, tantis-per*) « un peu de temps ».

3^o **pauillus**, -a, -um « tout petit » : *pauillum*, -i « un petit peu » (*per-* « un tout petit peu »); *pauillisper*; *pauillitās*; *pauillulus* : diminutifs familiers et expressifs, fréquents surtout dans la langue des comiques, et pour lesquels on trouve des graphies *paussillus*, -lulus (Plt., Stī. 163) influencées par *pusillus*.

Composés expressifs : *perpaucus, perpaulum, perpaul(l)ulus, perpaucillus* (Plt.).

Pauci est dérivé, avec suffixe -*ko-*, d'un mot qui figure aussi dans *paullus* et *pauper*, dans gr. *παῦρος* « en petit nombre, petit; court » et dans got. *fawai* « *δλίγου* »; cf. sans doute aussi gr. *παῦλος* « de qualité inférieure », dont le φ initial peut représenter un **ph* expressif, et même la forme complexe *φάσφος*. Le vocalisme radical a est chose courante dans un adjectif qui indique

une infirmité, une faiblesse, de même que le suffixe -*ko-*; cf. *casuus, flaccus, mancus*, etc. Aucun artifice ne permet de retrouver ce suffixe dans *paullus*, qui semble offrir le suffixe -*lo-* du diminutif, avec gémination expressive de -*l-*. *Pauper* est un ancien composé. La forme la plus embarrassante est celle de *paruus*; le rapport avec gr. *παῦρος* est évident, comme celui de *neruus* avec gr. *νεῦρον* et de *aluus* avec gr. *αῶδος*; mais, même si l'on n'avait pas la persistance de *taurus*, on ne saurait croire que **pauro-* ait passé à **paruo-* par une évolution phonétique spontanée : on ne sait au juste comment la chose s'est produite (v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, § 99 b, p. 111). De même, le celtique a **tarwo-* (gaul. *tarvos*) en face de lat. *taurus*, gr. *ταῦρος*, v. sl. *turŭ*. Les mots où apparaissent ces changements singuliers sont en partie des termes techniques ou familiers à vocalisme radical a.

paueō, -ēs, **paūi** (rare; Ov.), -āre : être frappé d'épouvante; puis, par affaiblissement de sens, « avoir peur [de] ». Emploi absolu et transitif. Ancien, usuel, mais évité par la prose classique.

pauro, -ōris m. : épouvante, puis « peur ». Panroman (sauf roumain). M. L. 6314, et **paurorea*, 6315; *Pauentia*, -ae f. : déesse de la Peur; *pauidus*, actif et passif : « épouvanté » et « qui épouvante » et son contraire *impavidus* (poétique = ἀφοβός); *pauescō*, -is; *pauiundus* (lardif); cf. *tremibundus*; *pauidō*, -ās (Comm.). *Paueō* a dû désigner d'abord un état de prostration, d'abatement, causé par un choc violent qui n'est pas nécessairement la peur; cf. T.-L. 7, 34, 7, *admiratione pauentibus cunctis*; Ov., F. 3, 362, *speque metuque pauent*. *Pauro* est différencié de *metus*, auquel il est joint dans Lucr. 2, 141, *hic exsultat enim pauro ac metus*. Le genre animé du même nom (cf. *sopor*) indique qu'il a dû désigner à l'origine une force agissante, non un état : *Pauro* est divinisé et a ses prêtres : *Pauroi*; *pauidus metus*, Ov., F. 1, 16, veut dire « la crainte qui paralyse »; cf. Vg., G. 3, 106; Ae. 5, 138. *Pauro* s'est ensuite appliqué à l'esprit; cf. Cic., Tu. 4, 8, 19, *paurem, metum mentem loco mouentem; ex quo illud Enni* : « *Tum pauro sapientiam omnem mi exanimato expector* ». Toutefois, le mot au sens de « peur » semble évité par Cicéron et César, peut-être en raison de son caractère trop expressif; Cicéron emploie *paueō* seulement dans les œuvres poétiques, *pauro* dans les œuvres philosophiques. A l'époque impériale, le sens s'en est affaibli et le mot est devenu synonyme de *timor* : Plin., 25, 17, dit *pauro aquae*; Celse 5, 27, 2, *aquae timor*, tous deux pour traduire *ὄροφοβία*. V. Ernout, Philologica II, p. 37 sqq.

Comme tous les mots expressifs, *paueō*, *pauescō* ont tendu à être renforcés : de là *pauidō*, -ās (poétique), *compauescō*, *expaueō*, *expauescō*, *expauidus*, *expauefaciō*, *perpauefaciō* (à côté de *pauefaciō*). Les langues romanes ont maintenu et développé ces formes; cf. M. L. 3037, *expauidus*; 3038, **expauidāre*; 3035, **expaudente* (-*paentāre*, -*pamentāre*); v. B. W. sous *épave*, *épouvanter*.

Paueō est sans doute un verbe marquant l'état, à suffixe ē, correspondant au verbe marquant l'action *pauidō*. Même opposition que dans *lubet* en face de skr. *lūbhayai* « il désire ». Le sens premier serait « je suis frappé », appliqué spécialement aux chocs de l'esprit. Cf. Isid., Or. 10, 230, *pauidus est quem uexat trepidatio*

mentis, habet cordis pulsationem, cordis motum. Nam paucere (l. paubre) ferire est, unde et pauimentum. — V. pauio.

*paueri : frumenta dicebant antiqui quae de uagina non bene eiebant, F. 298, 9. Sans autre exemple; forme douteuse. Lire paūri?

pauio, -is, -itum, -ire : battre la terre pour l'aplanir; niveler. Presque uniquement employé dans l'expression technique paubre terram. Mais il est probable que cette spécialisation est secondaire, comme on le voit par dēpuuio, obpuuio.

Dérivés et composés : pauimentum : terre battue; puis « pavé, dallage ». Déjà dans Cat., Agr. 8 et 19. Formes romanes en partie savantes, M. L. 6312; pauimentio, -ās; -iarius; pauicula : hie, demoiselle (avec suffixe de diminutif féminin, substitué par antiphrase au suffixe d'instrument neutre en -culum); pauic(u)lo, -ās (Gloss.); peut-être pauitēnsis (uestis) : sorte de feutre (foulé) opposé à leuidēnsis (Isid., Or. 19, 22, 19).

dēpuuio : battre (exemples de Lucilius, palmisque misellam dēpuuit me, et de Naev., Com. R³ 134); cf. P. F. 61, 14.

obpuuiat (lire obpuuit?), uerberat a puuendo, i. e. feriendo, P. F. 207, 13. Si puuio est une forme réelle, et non une faute de copiste pour pauio, ou une forme imaginée en vue d'un rapprochement avec pauio, elle serait refaite d'après les composés dēpuuio, obpuuio, comme sculpō, en face de scalpō, a été tiré de exsculpō.

Le rapport, souvent enseigné depuis Festus, avec gr. παῦω « je frappe » se heurte au fait que rien de certain n'indique dans παῦω, non plus que dans παῖω qu'on n'en peut séparer, la présence d'un F. Lit. piūti « couper », piūklas « scie » a un tout autre sens. En somme, étymologie obscure. V. pauo. Le vocalisme a est normal dans un mot de ce genre, technique ou familial.

paullus : v. paucus.

pauō, -ōnis c. (arch. pāuus, -i m. et pāua. -ae f., M. L. 6313 et 6310; sur paō, attesté dans une inscription tardive et dans les manuscrits de Sénèque, Martial, πάω dans l'édit de Dioclétien, v. Heraeus, Kl. Schr., p. 234, n. 1) : 1° paon; 2° sorte de poisson (Ambr., hex. 5, 2, 5). Ancien. Panroman; britt. paun, et germanique : v. h. a. pfāwo, etc.

Dérivés : pāuōninus; pāuōnāceus : en forme de queue de paon (-m opus, cf. Rich., s. u.).

Pāuus est dans Ennius et est repris par les auteurs de basse époque, notamment par la langue de l'Église; à la fin de l'époque républicaine, la forme usuelle est pāuō et le sexe est indiqué par l'adjonction de masculus, femina.

L'oiseau a été apporté de l'Inde. La forme gr. πάω se n'explique pas par des formes indiennes et le p de lat. pāuō ne se retrouve nulle part; sans doute dû à l'onomatopée, cf. paupulō. Sur le mot, qui reste obscur, v. Mémorial S. Lévi, p. 284 sqq.

pauper, -is adj. : pauvre. Sans doute composé de *pau-per-os « qui produit peu », cf. pau-cus et pariō, et

puer-pera, et ancien adjectif de la 2° déclinaison (cf. Varr., L. L. 8, 77, et la note de Goetz-Schoell, ad l.) passé à la 3° déclinaison sous l'influence de dūes, avec lequel il formait couple; cf. Tér., Ph. 276-277 : qui [iudices] saepe propter inuidiam adimunt diuitiū, au propter misericordiam addunt pauperi. La langue populaire a reconstruit plus tard une forme pauper, paupera, -rum, d'après le type liber, -a, -um (cf. Plt., frg. 67 L; Pét., 46), qui est demeurée dans les langues romanes. Toutefois, on peut penser que -per de pauper représente une forme athématique, normale dans les seconds termes de composés (cf. sacerdos, antistes, etc.). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 6305. Irl. pauper.

Pauper a dû se dire d'abord de la terre, des animaux : pauper ager, Tib. 1, 4, 23 (19). Dérivés : pauperies, -ei (archaïque, conservé dans la langue du droit au sens de « dommage causé par un animal »; cf. P. F. 246, 10, pauperies damnū dicitur quod quadrupes iacit, et Dig. 9, tit. 1); pauperium, paupertās, conservés tous deux dans les langues romanes, M. L. 6306, 6307; paupertō, -ās (familier) et paupertō (Vulg.); pauperculus (Plt.); pauperāscō ou -rēscō (bas latin) et im- (Vulg.); paupertinus (formé d'après liberīnus); paupertulula (It.).

V. paucus.

paupulō, -ās, -āre : crier (en parlant du paon). Onomatopée; le groupe initial pau- se retrouve, comme on l'a vu, dans le nom du paon, pauō.

pausa, -ae f. : pause, fin, halte. Archaïque et post-classique, usité surtout dans l'expression pausam facere, dare. Généralement considéré comme emprunté au gr. παύω; mais ce mot est rare et tardif en grec et, d'autre part, le changement de déclinaison de παύω, en pausa s'explique mal. Une influence de mora est peu vraisemblable. On peut se demander si pausa n'a pas été refait sur pausāre (attesté tardivement, mais sans doute ancien dans la langue parlée), bâti lui-même sur l'aoriste de παύω; cf. l'emploi de l'impératif aor. παύσαι « arrête » dans Plt., Tri. 187, et les formations du type campsāre, malaxāre, catapsāre. L'emprunt est technique, sans doute, et venu peut-être par la langue nautique : cf. pausārius.

Dérivés : pausārius : maître d'équipage, dit aussi hortiātor, qui donnait aux rameurs l'ordre de stopper. pausō, -ās : cesser (bas latin); cf. Cael. Aur., Tard. 1, 1, 16, cum capitū pauauerit dolor. Devenu synonyme de quiescō « se reposer » (cf. pausa : requies, CGL IV 138, 22, et pausāre se, Vita Caes. Arel. 2, 33); de là l'emploi de pausat in pace (= requiescit) et les formes repausō (transitif et intransitif = ἀναπαύω, -παύομαι, surtout employé par les chrétiens, conservé dans les langues romanes, M. L. 7218), repausātiō = καταλυτήριον. Pausō a survécu dans les langues romanes (sauf en roumain), où il a souvent le sens de pōnere, cf. M. L. 6308; B. W. s. u. De pausō = pau-sātiō, -bilis et impausābilis (tardif, rare = ἀληπτος).

pausia (pusia, posia), -ae f. : sorte d'olive. Ancien (Cat.), non expliqué.

pausillus : v. paucillus.

pāx : v. paō.

pāx : exclamation équivalente à notre « chut » ou « paix », qu'on trouve dans la langue comique; cf. Hé-sychius : πάξ... τέλος ἔχει; et κῶγξ ὁμοίως πάξ, ἐπιφώ-γμα τετελεσμένοις.

paillus : v. pālus.

-pe : particule enclitique intensive, cf. nem-pe, quip-pe, apparait encore, combinée à iam, dans quispiam, uspiam, etc.

Une particule pareille à lat. -pe ne se retrouve exactement que dans lit. kaip « comme » et taip, šeip « ainsi ». Le latin a, d'autre part, me-pte, sua-pte, cf. gr. τίπτε?, et aussi i-pse (v. ce mot).

pēcō, -ās, -āui, -ātum, -āre : broncher, faire un faux pas, sens encore conservé dans Hor., Ep. I 1, 8-9, solum senescentem mature sanus equum, ne | peccet ad extremum ridendus et ilia ducat. Employé surtout, comme le gr. σπάλλομαι, dans le sens moral de « commettre une faute ou une erreur, se tromper » (cf. titubō dans Plt., Mf. 248). Ancien (Enn., Cat.), usuel et familier. Très usité dans la langue de l'Église, en raison de son caractère populaire et expressif, de même que peccātum (qui traduit ἀμαρτία), peccātor (Tert.); et passé par là dans les langues romanes; cf. M. L. 6321, peccāre; 6322, peccātor; 6323, peccātum, et 6324, peccōsus. Irl. peccad; britt. pechu, pechod, pechadur.

Autres dérivés et composés : peccāmen, peccantia, peccātiela, peccātio, peccātorius, peccārix, peccātus, -ūs (? douteux); impeccābilis, impeccantia (= ἀναμάρτητος, -τησία), tous tardifs.

Le sens donne lieu d'imaginer que peccāre serait dérivé d'un mot *pecco- qui serait à pēs ce que mancus est à man- (v. manus). Mais pareil mot n'est pas attesté. L'ombrien pesetom, TE VI a 27 « peccātum » (ou « perditum ») est douteux. Pour le sens, cf. scelus et skr. skhālati « il fait un faux pas ».

peciulus (petiolus), -ī m. : 1° petit pied, petit sabot; 2° pétiole. Depuis Afranius; rare et technique. M. L. 6234 a. Selon Meyer-Lübke, peciolus est la seule forme que donnent les manuscrits, petiolus est une fausse graphie due aux éditeurs; cf. Rh. Mus. 72, 154. Cf. peculus et pecculus, diminutifs de pēs, dans Marcellus et Orbise; et tripeccia « trépied » (tardif)?

pectis (-idis?) f. ? : grande consoude (Ps.-Apul. 59, 25 et 127, 10). Grec. Dioscoride a πικρή.

pēcō, -is, pecti (et tardif pecui; cf. nexi et nexui de nectō, et pecti d'après Prisc.), pexum (et pectitum), pectere : peigner, carder; et, plaisamment, « rosser » (cf. fr. brosser, donner une peignée; all. fechten). Cf. pexio « laineux, poilu ». Ancien, usuel.

pecten, -inis m. : peigne, carde; puis tout objet analogue : sorte de plectre, coquillage; plante « aiguille de berger »; pubis (poils, os du pubis = gr. κρέας), etc. Panroman. M. L. 6328; et germanique : v. angl. pihien; celtique : gall. piuhyn; et pais de pexa (scil. tunica) : robe; et M. L. 6331, peccinuculus. Dénomatif : pectinō, -ās, qui a remplacé pectō à l'époque impériale et a passé dans les langues romanes, M. L. 6329; pectinārius : relatif aux peignes, et substantif : fabricant de

peignes, M. L. 6330; pectinātus : en forme de peigne; cf. P. F. 233, 4, pectenatum tectum dicitur a similitudine pectinis in duas partes deuezum, ut testudinatū in quattuor; l'adjectif a ici un e qu'on retrouve dans ombre. petenata; pectinātor, -atiō (= κτενισμός, Orib., eup. 4, 16), -atim, -ālis, tous tardifs; pectunculus : pétoncle, M. L. 6334; pectiō, -ōnis f. : peignage (Cael. Aur.).

Composés : impezus : non peigné; dēpectō : peigner et « donner une peignée »; oppectō (ob-) : ôter la chair après l'arrête (assimilée à un peigne), d'où « dépouille »; oppexus, -ūs m. (Apul.) : sorte de coiffure; repectō.

La formation de pectō est la même que celle de plectō et nectō; l'attique a πεκτώ « je peigne, je tonds »; et le -t- se retrouve dans lat. pecten, avec le correspondant à degré zéro de la racine, gr. κτέλες, κτερόεις. Germanique : v. h. a. fehtan « se battre », v. angl. fehtian, etc. Le gr. πέξω « je peigne, je tonds » a un correspondant exact dans lit. pešū « je tire par les cheveux, je tiraille ». Lat. pexus « laineux » offre l'élargissement -s-; cf. gr. πέκος « toison » et v. h. a. fahs « poils »; ou peut-être est-ce une formation en -so- comme laxus, etc. Arm. astr (gén. asu) signifie « toison », comme hom. πώκος V. pectus et peccū.

pēctus, -oris n. : poitrine de l'homme ou des animaux (c'est-à-dire sans doute la partie velue du corps; cf. pectō, pexus, etc.), considérée comme le siège du cœur et de l'âme (et aussi de l'intelligence, cf. Plt., Mf. 786, qui l'oppose à cor), par suite le « cœur » ou l'« âme », l'esprit. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6335.

Dérivés : pectusculum (tardif); pectorālis adj. : pectorāle n. « plaque de devant de la cuirasse, plastron » (cf. Rich., s. u.). Usuel; panroman, sauf roumain. M. L. 6332; pectorōsus : à large poitrine (terme de la langue rustique); appectorō, -ās (bas latin) « serrer contre sa poitrine », d'où simplement « serrer, presser », M. L. 540; dē-, im-pectorō; pectōreus.

Il a dû exister en latin vulgaire un adjectif *pectori-nus, formé comme uitulinus, dont le féminin, tiré sans doute de pectorina caro, a subsisté dans les langues romanes. Cf. M. L. 6333; B. W. poitrine.

Le tokh. A a pāsām, duel « les deux mamelles »; un mot pareil, différent par le vocalisme radical o au lieu de e et par la formation en -u-, se retrouve en irlandais : hucht « poitrine ». Aucun correspondant hors de ces deux langues. Du reste, les noms de la « poitrine » diffèrent d'une langue à l'autre. Pectus est à pectō comme uellus à uellō.

1° peccū n. (employé surtout au pluriel pecua, -uum, -ubus; terme collectif) : bétail, troupeau(x); cf. Naev. Ann. 159, 6, homines, pecua, beluassue. Par extension, « argent » (comme pecūnia).

Pecū est une forme ancienne (cf. la vieille prière dans Cat., Agr. 141, 3, pastores pecuaque salua seruassis); pecus, -oris et pecus, -udis tendent à s'y substituer.

Dérivés : pecūnus (cf. ferinus) « de bétail »; pecūnarius m. « éleveur de bétail »; pecūaria f. « élevage »; pecūōsus (Gl.); pecūālis = προβατικός, -ātus (tardifs); la glose pecucius « pastor » doit être une corruption de peccōsus.

2° pecillum, -ī n. : petite part du troupeau laissée

en propre à l'esclave qui le gardait (*peculiāris ouis*); puis « pécule » (*pecūlium castrēse*); propriété particulière; quelquefois dans un sens obscène (= *membrum uirile*). — Dérivé de diminutif.

Dérivés : *pecūliolum*; *peculiāris* (-rius), -ritās (= γρησότης, γρησόν ou οχκείότης, Greg. M.); *pecūliōsus*; *pecūliāsus*. Quelques traces de *pecūlium*, -iāris dans les langues romanes, cf. M. L. 6336, 6337. *peculor* (ū?), cf. Havet, *Man.*, § 322; R. Ph. 1907, p. 233; *depecūlāre* dans Lucil. 682 Marx), -āris « faire son pécule », spécialisé dans la langue politique avec le sens de « s'enrichir aux dépens de l'État, être concussionnaire ».

Dérivés : *peculātus*, -ūs m. (*pequ-*): concussion, *peculāt* : *peculatus furtum publicum a pecore dictum*, sicut et pecunia, eo quod antiqui Romanorum nihil praeter pecora habebant, P. F. 233, 6; *peculātor*, -tiō; *dēpeculō* (-lor) : piller, actif et déponent; cf. Cael., *Hist.*, 62, ubi senatus intellexit populum depeculari. *Peculor* ne peut être directement formé sur *pecūlium*, dont le dérivé serait **pecūlior*; mais il suppose un **peculus* (-rulum) non attesté. Pour l'ā, v. le mot suivant.

³⁰ *pecūnia*, -ae (*pegunia*, CIL. I² 582, etc.) f. : richesse en bétail; puis « argent, fortune, richesse » : *pecus a quo pecunia uiversa, quod in pecore pecunia tum consistebat pastoribus*, Varr., l. 1. L. 5, 95; par extension, « monnaie » et même, en bas latin, par une nouvelle spécialisation, « monnaie de cuivre »; cf. Lampr., *Alex.* Sev. 33, 3, *scenicis nunquam aurum, nunquam argentum, uix pecunia donauit*. Conservé, comme *pecūlium*, en macédonien, M. L. 6338. Sur le bétail numéraire, v., entre autres, Vendryes, *Rev. Celt.*, 42, 391 sqq.

Dérivés : *pecūniārius* (-rius, -lis); *pecūniōsus* (joint et opposé à *locuplēs*); *Pecūniola*, surnom romain. La formation de *pecunia* est pareille à celle du dérivé lit. *viršūnė* de *viršūs* « sommet » et du type slave en -ynji. On y observe le même ū; cf. également ū dans lat. *uerruca*, en face de l'u bref de lit. *viršūs*. Même ū encore dans *pecūlium*.

⁴⁰ *pecus*, -oris n. : collectif « troupeau, bétail ».

⁵⁰ *pecus*, -udis f. (masculin dans Ennius; un neutre pluriel *pecuda*, sans doute d'après *pecora*, dans Accius, Sisenna et même Cicéron (?)) d'après Non. 159, 11) : « tête de bétail », individuel; terme d'injure « bête ». La distinction de sens entre les deux mots, encore nette à l'époque républicaine, cf. Varr., R. R. 2, 1, 4, tend pourtant à s'effacer; Ovide, *Ibis* 459, dit *inque pecus magna subito uertare parentis*, où *pecus* = *pecudem*; et Columelle, 6, 27, 13, écrit *id genus pecudis* = i. g. *pecoris*. Une fois la distinction disparue, l'un des deux mots devenait inutile, et *pecus*, -udis n'a pas survécu dans les langues romanes, où *pecus*, *pecoris* seul est représenté; cf. M. L. 6339, *pecus*; 6325, *pecora*; 6326, *pecorārius*; 6327, *pecorina*.

Pecus, -oris et *pecus*, -udis désignent indifféremment le gros et le petit bétail, les animaux domestiques, par opposition à *ferae*; cf. Lucr. 1, 14, *ferae, pecudēs* « bêtes sauvages, animaux domestiques »; Cic., N. D. 2, 64, 160, *qua pecude (= sue) nil genuit natura fecundius*;

Varr., R. R. 2, 1, 12, *pecus maius et minus... de pecora maiore in quo sunt ad tres species natura discreti, boues, asini, equi...* Virgile, G. 3, 243, s'est servi de *pecudēs* pour opposer les quadrupèdes aux poissons et aux oiseaux. Mais l'un et l'autre ont dû d'abord s'appliquer spécialement aux bêtes à laine (cf. *pectō*), sens encore attesté; cf. Tibère ap. Suét., Tib. 32, 5, *boni pastores esse tondere pecus, non deglubere*; Vg., G. 3, 554, *balatusque pecorum*; et pour *pecus*, -udis, Juv. 13, 232, *pecudem spondere sacello | balantem*. C'est avec le sens de « brebis » que *pecora* est demeuré en roman, comme *pecorārius* avec celui de « berger »; cf. M. L. s. u. Le sens de *pecus* « embryon, fœtus », rare et tardif, semble imité du grec.

Dérivés (rares) : *pecorālis*; *pecorārius* : προβατάριος (Gloss.); *pecorōsus* (poétique); *pecorinus* (tardif); *pecudālis* (Plastr.); -diārius (Gloss.); *Pecudiif* (épithète de Siluānus); *pecusculum* (Juvencus 2, 589).

Un thème *pek'u-* n'est attesté qu'en indo-iranien, en germanique et en italique. Au neutre, il désigne le « bétail » en général, et notamment le « bétail » en tant qu'il est une forme de richesse : véd. *pācu* (forme rare) et, avec même place de ton, v. li. a. *fihu* « bétail » et got. *faihu* « κτήματα, χρήματα, ἀργύριον », et, inversement, gr. κτήματα « bétail »; v. Chantraine, R. Phil. 1946, 5 sqq. Au masculin, il désigne le bétail considéré comme des êtres vivants, souvent rapproché des « hommes », qui, pour le chef, représentent un autre moyen de puissance : dès les Iḡāthās, *pasūš* (accusatif pluriel) est rapproché de *virang*, et l'Avesta récent a le « dyanda » *pasu vira* « les troupeaux et les hommes ». L'ombrien a, toujours dans une même formule, *pequ* (= *pecua* pl. n.) à côté de *uira*, *uairo* « uirōs ». Cf. le rapprochement védique dans RV III 62, 14, où on lit *asmādhyam dvipāde cātuspadu ca paḥve* « à nous, aux animaux à deux et à quatre pieds »; l'opposition de *dvipāt* et de *cātuspat* pour désigner les « hommes » et les « animaux » repose sur un usage ancien, car l'ombrien a, pour la même opposition, *dupurgus*, *peturpurgus* « bipèdes, quadrupèdes », T. E. VI b. 10-11.

Au masculin, le védique accentue *paḥū* par opposition au neutre *pācu* dont le germanique atteste l'antiquité. Le latin a aussi une forme de genre animé, mais au féminin et avec l'élargissement -d- : c'est *pecus*, *pecudis*, tandis que, au neutre, le thème en -s-, *pecus*, *pecoris*, est la forme usuelle pour le singulier et a pris finalement, même au pluriel, le dessus sur *pecua*.

Un thème en -s- se retrouve en nordique, mais contaminé avec un représentant de **pok'o-* : v. isl. *far* « brebis ».

Le vocalisme radical zéro n'est conservé qu'en iranien, dans des dérivés, av. *šuyant-* « qui fait paître les brebis », *šsumant-* « qui a du bétail », et dans des composés au premier et au second terme. Dès l'indo-européen, le mot a le sens large de « bétail » et le sens étroit de « petit bétail, mouton », qui serait le sens ancien si l'on admet le rapprochement, du reste indémonstrable, avec le nom de la toison : gr. πέκος, πόκος, etc., et arm. *asr* (v. sous *pectō*). En védique, on parle d'un *paḥūm* (accusatif singulier) *devāntam* et *gōmantam*, troupeau composé de chevaux et de bovins. Dans l'Avesta, *pasūm* (accusatif singulier)

désigne plusieurs fois le « bétail » en général, mais a souvent le sens de « petit bétail » par opposition à *staura* « le gros bétail » (v. sous lat. *taurus*). Le sens qui apparaît dans lat. *pecūlium* et *pecunia* est pareil à ce qu'on observe dans got. *faihu* et v. angl. *fook* « troupeau » et « biens, propriétés ».

Les formes baltiques v. pruss. *pecku* et v. lit. *pekus* « bétail » supposent un ancien emprunt du baltique à une langue de type occidental. Le fait n'est pas isolé.

pedepressim; *pedetentim* (-temptim) : *pedetentim et pedepressim dictum est caute, quasi lenta et tarda itione*, Nou. 29, 3. Adverbes dérivés de *pede pressō*, *pede tentō* « le pied étant retenu ». *Pedepressim* n'est attesté que par Nonius; *pedetentim* est plus usité, mais surtout archaïque, quoique encore dans Cicéron, Tite-Live et Quintilien. La graphie *pedetemptim* a été influencée par *temptāre* (si toutefois ce n'est pas là la forme la plus ancienne; cf. Caton, Or., frg. 1, 23, *eam ego uiam pedetemptim temptabam*).

peda, *pedes*, *pedica*, *pedisequus* : v. *pēs*.

pēdis, -is c. (m., Nov. 107; f., Pl., Vid. 110) : pou. Ancien (Liv. Andr., Plt., etc.) : Tend à être remplacé par le diminutif : *pēdiculus*, *pēduc(u)lus*, -i m., seule forme attestée à l'époque impériale (Pétr., Plin., Gels.); cf. Non. 220, 25, *pēdis*, quem nos *pediculum* dicimus. Panroman. M. L. 6361.

Dérivés : *pēdicum* = φειρίασις (Lucil.); *pēdicōsus*; *pēdiculāris* (-rius), épithète jointe à *herba* « herbe à poux »; *pēdiculō*, -ās; *pēdiculātiō* (Gloss.) = φθειρα, φθειρασις; -lōsus.

Le nom de cet insecte diffère d'une langue à l'autre. Av. *paḥdu-* désigne un petit insecte nuisible. Cf. peut-être *pēdō*.

pedisequus : v. *pēs*.

pēdō, -is, *pēpēdi*, *pēditum*, -ere : pêter. Mot vulgaire (satiriques), M. L. 6345; *pēditum* « crepitus uentris; pet » (Cat. 54, 3); bien représenté, avec des dérivés, dans les langues romanes, M. L. 6358; B. W. s. u. Avec alternance vocalique : *pōdez* m. : derrière; proprement « le pêteur ». Pour la valeur du suffixe, v. Ernout, *Philologica* I, p. 133 sqq.

Composés : *oppēdō* (Hor.), *suppēdō* (cité par Cic., Fam. 9, 22, 4).

Il y avait en indo-européen un présent radical athématique **perd-* que suppose la comparaison de lit. *pērdziu* « je pète », serbe *pērdim*, av. *perōdan* (3^e plur.), skr. *pardate* (mot de glossaire), gr. πέρομαι (aor. ἐπαρόν), alb. *piērō*. A côté de **perd-* a existé un autre thème sigillant « vesser » : **pezd-*, **pezd-*, **bzd-*; c'est celui que, avec lat. *pēdō*, représentent slov. *pezdim* et russe *bzdity* « il vesse », lit. *bezdū*, *bezdėti*; cf. gr. βδέω. Pour *pōdez*, on notera que tch. *pezd* et lit. *bizadas* signifient aussi « derrière ». Le germanique a un autre type, aussi expressif, celui de v. isl. *fisa*, etc. V. lat. *uissio*; et *pēdis*?

pēdō, -ās; *pēdō*, -ōnis; *pedum* : v. *pēs*.

pedūlis : adjectif tiré de *pēs*, substantivé dans le sens de « chausson, guêtres »; d'où ital. *pedule*, M. L. 6362, et en germanique : m. h. a. *pedal*. V. *pēs*.

pegris, -idis f. : coquillage inconnu; Plin. 32, 150. Forme douteuse; grec non attesté; l're *pelarides*?

pēterō : v. *iūrō* sous *iūs*.

pēior (c'est-à-dire *pēior*), -ōris n., *pēius* adj. comp. : pire, plus mauvais.

peissimus (*peisu-*), -a, -um superl. : le pire, le plus ou très mauvais. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6367, 6440, *peissimus*. L'e de *peior* est bref de nature et c'est la syllabe qui est longue, comme dans *māior*, *eius*, etc. Il n'est donc pas besoin pour expliquer l'e ouvert, c'est-à-dire bref, des formes romanes, de supposer, comme le fait Meyer-Lübke, une influence de *peissimus* ou de *melior*.

Le dénominal *pēiorō*, -ās « empirer » n'est attesté qu'à basse époque (comme *minōrō*, *meliorō*, etc.); de même *peissimō*, -ās « maltraiter ». — *Peissimior* est un barbarisme tardif (Didasc. Apost.).

Peior, *peissimus* servent de comparatif et de superlatif à *malus*, comme *melior* et *optimus* à *bonus*. En indo-européen, les noms intensifs en *-yes- indiquent ce qui exerce avec force l'action indiquée par le verbe : skr. *yājīyān* désigne l'homme qui est, par excellence, un sacrifiant. La forme **pedyās-* sur laquelle repose *peior*, comme on le voit pas *peissimus*, désignerait ce qui fait particulièrement une chute, ce qui tombe; cf. skr. *pādyate* « il tombe », v. sl. *pāq* « je tomberai », v. angl. *featan* « tomber ». — De la même racine, le lat. *a pessum*, où apparaît clairement le sens de « tomber ». — V., du reste, l'article *pessum*.

pelagus, -i n. : mer. Emprunt au gr. πέλαγος (τὸ), demi-latinisé et traité comme un thème en o/e, tout en conservant le genre neutre (mais Lucrèce a encore le pluriel grec *pelage*, 6, 619). Depuis Pacuvius; poétique et prose impériale. Demeuré surtout dans les langues ibériques. M. L. 6369.

Dérivés : *pelagius* (Varr., Plin.); *pelagicus*. Cf. *pontus*.

pelécanus (*pelī-*, *pellī-*), -i m. : pélican. Emprunt tardif, latinisé, au gr. πελεκάνος.

pellāx, *pellācia*, *pelliciō* : v. *lax*.

pellis, -is f. : peau. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6377. Irl. *pell*. Germanique : b. all. *pell*.

Dérivés et composés : *pellārius* : peaussier, fourreur; M. L. 6373; *pellicius* (-ceus) : de peau, M. L. 6375, et v. angl. *pilece*, irl. *bellec*, *pellec*; *pellinus*; *pellius*; *pellēātus*, Paul. Nol., d'après *pellēātus*; *pellīō*, -ōnis m. (cf. *caupō*, *fullō*, *lēnō*) « fourreur »; *pellīōnārius* « pelletier »; *pelliger*; *pellicuā* : petite peau, pellicule; M. L. 6376. De là : *pelliculō*, -ās : couvrir avec une peau, boucher (Col.); *pellēsūna*, Varr., L. 8, 55, v. *suō*; *tentipellium*, cf. P. F. 500, 28; *uersipellis*, v. *uertō*.

La forme *pellirem* : *galerum qui fiebat ex pelle*, p. F. 225, 10, est à rejeter; cf. Lindsay, *Gloss. Lat.*, IV, p. 313.

Certaines formes romanes remontent, en outre, à **pellāmen*, M. L. 6372; les langues techniques ont conservé ou créé un bon nombre de ces substantifs en -men : cf. *laetāmen*, **māterāmen*, etc.

V. la remarque sous *palea*.

Cf. le groupe de v. isl. fjall « peau » (got. filleins « δερμάτινος » répond à lat. pellinus), gr. πελοράφος « pelletier » (Gloss.) et πέλλας (accusatif pluriel) « peaux » chez Pollux, tous mots à ancien -ll- de type « populaire », gr. ἐπιστόμαχος; sans doute aussi hom. πέλλα « vase à lait » (en cuir?), πέλλης λέκάνη Hés. (?); d'autres rapprochent lat. peluis, etc., ce qui fait difficulté pour -ll-. Cf., de plus loin, v. angl. filmen « pellicule », gr. πέμα « plante des pieds, semelle de chaussure », lit. plėnė et plėnės « pellicule », pet. r. plivá « peau, membrane », gr. ἐπίπλοος, etc.

pellō, -is, pepulī (en composition -pulī), pulsum, pellere « pousser (avec idée accessoire de « battre, frapper »), pellere terram, humum), puis « chasser » et, dans la langue militaire, « repousser, mettre en dérouté »; cf. Pellōnia « déesse qui met l'ennemi en fuite » (citée par Arn., S^t Aug.). Ancien, usuel, classique. S'emploie au sens physique et moral: nec habet ullum ictum quo pellant animam, Cic., Fin. 2, 10, 32. A pellō correspond le substantif pulsus, -ūs m. « choc, poussée » et, dans la langue médicale, « pouls » (p. uenārum, arteriārum; cf. pulsūsus, Cael. Aur.), demeuré dans les langues romanes; cf. M. L. 6839. Irl. cuilse. Pulsiō est rare et attesté seulement à basse époque (Arn.).

De pulsum, corn. polys « un moment ». De pellō existent de nombreux dérivés avec préverbes de sens local: ad- (ap-) pellō « pousser vers », qui, dans la langue nautique, s'emploie absolument avec le sens de « aborder »; as-pellō, de *abs-pellō « chasser, repousser »; com-, de-, dis-, ex- (M. L. 3041), im- (M. L. 4299), per-, prō-, re-pellō, auxquels correspondent des abstraits en -sus, -siō (ou en -sa; cf. repulsa, qui a pris le sens d' « échec d'une candidature »), et des noms d'agents en -sor. De compellō dérive le britt. cymhell, cymmell.

Pour *pellō, -ās, v. appellō. Pulsus est fait sur le présent *peldō, devenu pellō, comme tensus sur tendō; de même qu'il y a un tentus, conservé en face de teneō, il y a eu un *pultus à côté de pepulī, à en juger par pultāre qu'emploient encore Plaute et Térence (cf. meritō, *manitō dans ommentāns). D'après pulsus a été fait l'itératif-intensif pulsō, -ās, qui a éliminé pulō et s'est ensuite substitué à pellō comme étant plus expressif et aussi comme fournissant une conjugaison régulière: cf. pellere terram pede, Lucr. 5, 1402; p. ter pede terram, Hor., C. 3, 18, 15; p. humum pedibus, Catul. 61, 14; et pulsare tellurem pede libero, Hor., C. 1, 37, 1; lyra pulsa manu, Ov., M. 10, 205, et pulsare chordas digitis, Vg., Ae. 6, 647, etc. De là: pulsatiō, -tor, tous deux rares; pulsābulum « plectre ». Pulsāre a seul survécu dans les langues romanes, dont certaines formes supposent également un élargissement *pulsūāre; cf. M. L. 6837 et 6838. Germanique: m. h. a. pfulsen, néerl. polsen « pulsando pisces in rete adigere et anguillas captare ».

De pulsāre sont formés de nombreux composés: compulsō (Tert., Apul.); depulsō (Plt.); expulsō (Mart., Amm.); impulsō, M. L. 4323; propulsō (classique); repulsō (Lucr., S^t Ambr.).

Pepuli et pultāre montrent que la racine est ici *pel-. Le -ll- de pellō en face de pulsus suppose un présent à suffixe *de/o- indiquant l'aspect « déterminé » (procès aboutissant à un terme); la formation est la même que

dans tendō en face de teneō, tetinī, tentus, etc. (cf. le cas de -cellō, uellō, fallō, et v. aussi pendō). Toutefois, M. Vendryes, BSL 16, 301 sqq., préfère expliquer pellō par *pel-nō. L'ombrien a aipeltu « appellito, pellō mouëtō ». On rapproche gr. πέλλω « je secoue » (ad-l'aoïste hom. ἐμ-πεπλόων) et le dérivé arm. halacem « je poursuis », sans doute aussi gr. πελεμύω « j'agit violemment, je secoue », πόλεμος « combat ». Il y a peut-être un rapport avec le groupe de lat. palpus, pal-pāre, etc. La formation de présent *peldō, comme celle de tendō, a été occasionnée par le caractère athématique du thème verbal *pel-: ce thème est conservé dans l'aoïste hom. πέλω « il s'est heurté à ». Au vocalisme radical près, lat. pellō est à tendō ce que gr. πέλλω est à τείλω.

pelta, -ae f.: bouclier thrace. Emprunt au gr. πέλαστος. Dérivés: petiātus, petiifer, tous deux appartenant à la langue impériale.

pēluis, -is f. (trisyllabe chez les archaïques; acc. pēluim, abl. pēlūi, puis pēluē): bassin, chaudron. Attesté depuis Labérius jusque dans la Vulgate. Diminutif: pēluicula (Not. Tir.).

Cf. skr. pālāśi « sorte de vase » et, de plus loin, gr. πελκη « coupe » (avec dérivé πελκχη), v. isl. full « coupe »; pour πέλλω, v. sous pellic.

pemīnōsus, -a, -um (ē? ae?): qui se fendille, se crovasse: -a ārea, ap. Varr., R. R. 1, 51, 1. Sans rapport avec paedor, malgré Non. 163, 12, ni avec πημαίνα. Forme unique, peut-être corrompue: on a proposé per-rimōsa.

Penātēs: v. penus.

pendō, -is, pependī, pēnsūm, pendere; et pendeō, -ēs, pependī, pēnsūm, pendere: à la racine qui s'est fixée au latin sous la forme *pend- appartient deux verbes, l'un en -ē-, intransitif et marquant l'état: pendeō « être pendu, suspendu » (sens propre et dérivé « être suspendu dans l'attente, la crainte », etc.: animus tibi pendet, pendemus animis, etc.), l'autre à voyelle thématique et transitif: pendō « suspendre », d'où « peser » et, par spécialisation de sens, « peser de l'argent » et « payer ». cf. stipendium, les paiements se faisant anciennement au moyen de lingots non monnayés, aes graue, as libralis, etc., qu'on mettait dans la balance. Les deux verbes ont le même parfait pependī, de même que stetī est seul en face de stō et de sistō, etc.; l'adjectif verbal est pēnsus (de *pend-to-s), dont le neutre pēnsūm, substantivé dans le sens de « poids de laine à filer distribué aux servantes », a pris le sens général de « tâche à faire »; le féminin pēnsa, à basse époque, a le sens de « provisions pour un jour ».

Pendō, pēnsūm se prennent souvent au sens de « peser mentalement, évaluer, estimer »; de là: magni, parui, nihili pendere; nihil pēnsi habere; esse pēnsi. Pēnsūm a fourni un dénominatif pēnsō, -ās qui a tous les sens de pendere, auquel il se substitue à l'époque impériale, comme ses composés ont supplanté ceux de pendō: cf. compēnsō, dispēnsō, repēnsō, etc. De pēnsō est dérivé un fréquentatif pēnsiō, -ās déjà dans Cicéron avec le sens de « payer » et fréquent dans la langue impériale avec le sens de « peser dans l'esprit, penser ».

A pendō se rattache pendulus (cf. bibō, bibulus, etc.). Il a dû aussi exister des adjectifs *pendicus d'où provient *pendicare « pencher » (cf. prōnicōre) et *pendio-par *pel-nō. L'ombrien a aipeltu « appellito, pellō mouëtō ». On rapproche gr. πέλλω « je secoue » (ad-l'aoïste hom. ἐμ-πεπλόων) et le dérivé arm. halacem « je poursuis », sans doute aussi gr. πελεμύω « j'agit violemment, je secoue », πόλεμος « combat ». Il y a peut-être un rapport avec le groupe de lat. palpus, pal-pāre, etc. La formation de présent *peldō, comme celle de tendō, a été occasionnée par le caractère athématique du thème verbal *pel-: ce thème est conservé dans l'aoïste hom. πέλω « il s'est heurté à ». Au vocalisme radical près, lat. pellō est à tendō ce que gr. πέλλω est à τείλω.

Un substantif -pendium apparaît dans les composés: compendium: proprement « argent qu'on amasse », cf. Varr., L. 5, 183, compendium quod cum compenditur una fit, puis, en général, « gain, profit » (= lucrum s'oppose à damnum), et spécialement « économie de temps, raccourci, abrégé »; de là: compendiarius, compendiosus et compendiō, -ās (bas latin); dispendium « dépense, dommage », d'où « perte de temps, détour »; impendium « dépense » et « intérêt », dont l'ablatif impendiō est usité comme adverbe dans la langue familière avec le sens de « magnopere »; impendiosus; perpendium: équilibre (Orib.); suspendium « pendaison »; stipendium (v. stips). Un substantif pendix est attesté dans les Inscriptions; il figure aussi dans appendix f. « appendice, supplément », d'où appendicium, appendicula, et dans ampendicēs: dicebantur ab antiquis quod circumpendenter, quos nunc appendicēs appellamus. P. F. 19, 12. A pendix se rattache pendigō: carcasse d'une statue (Arn. 6, 16); sorte de tumeur (Vég. 2, 44 et 55), sens auquel se rattache l'adjectif pendiginōsus (Cass. Fel. 20).

A pēnsus se rattachent pēnsiō « payement, loyer », M. L. 6393; pēnsilis « pendant, suspendu » (d'où pēnsile n. « grenier suspendu », M. L. 6392, fr. poêle, B. W. s. u., et germanique: v. h. a. pfiesal, etc.); *pēnsiculum, non attesté, mais qui a fourni le dénominatif postclassique pēnsiculō, -ās « peser, examiner »; pēnsūra (Varr.), pēnsor, pēnsus, -ūs (tardifs).

Le vocalisme o de la racine apparaît dans pondō « en poids » (pondō libra; aurī argenti pondō), ablatif d'un thème masculin en o/e, *pondus, -i qui a disparu, en dehors de cette forme fixée par l'usage, au profit d'un thème neutre en -os/es, pondus, -eris, mais en influant sur le vocalisme de celui-ci (cf. modus), il y a aussi -pondium, second terme de composés dans dupondium, assipondium, interpondium (Gloss.), glosé παράλληλον (cf. pour la forme, modius); cf. mess. argora-pandes « argento-pondius ». De pondus dérivent pondusculum; ponderosus; ponderitās (Acc.); ponderarium, -rātura (tardifs); ponderō, -ās, avec ses dérivés ponderātū, -tor, -bilis, etc., et ses composés praeponderō « peser plus, emporter la balance », reponderō (bas latin) componderāns (Ps.-Apul.).

Les langues romanes ont conservé pendere, pēnsāre, le premier avec le sens de « pendre, suspendre » et « être suspendu », le second avec le sens de « peser » (et « penser »), en éliminant pendere; cf. B. W. s. u.; M. L. 6383, 6391 et 544, *appēnsāre. Pondus est à peine représenté, cf. M. L. 6646 (et en armor. poner?), et a été presque partout éliminé au profit de pēnsūm « poids », M. L. 6394. Le d de la graphie française est dû à un faux rapprochement avec pondus. Pondō a passé en celtique: ir. bonn, britt. punt, et en germanique: got. pund « Pfund » et de là en finnois; comme aussi un dérivé *pondarium: v. isl. pundari, m. h. all. punder, etc.; de

pēnsūm dérivent v. angl. pistic; celtique: ir. pis, britt. pwys; de pondus, britt. pŵn.

Dérivés et composés de pendō, pendeō, pēnsō: appendō: suspendre à, peser, M. L. 543; appendeō (Apic.); et *appēnsāre, M. L. 544; compendō (très rare); compendium, v. plus haut; compēnsō, -ās: peser une chose avec une autre; contre-balancer, compenser, M. L. 2097; britt. cymhwys; compēnsatiō: est debiti et crediti inter se distributio, Dig. 16, 2, 1; compēnsatiōis et recompēnsō, -satiō (VI^e siècle); dēpendō: payer, d. poenās, pecuniam; dépenser (époque impériale), britt. dibynu; d'où, dans la langue juridique, dēpēnsūm, dēpēnsiō; dēpendeō: pendre de, dépendre, dériver de; dispendō: dépenser, distribuer, M. L. 2676, britt. dispign « dispendium », et dispēnsa, M. L. 2677; dispēnsō, -ās: payer, dépenser, distribuer, M. L. 2678; dispēnsatiō, -tor, trix, -tōrius, -tūus; expēndō: payer entièrement, passé en germanique: v. h. a. spentiōn, etc.; expēnsūm, expēnsa « payement », M. L. 3042; expēnsō, -ās; impēndō: être suspendu dans ou sur (immineō); impēndō: « pendre dans », M. L. 4301, 4304; et surtout « dépenser à »; par suite « consacrer à »; impendium (sur v. bret. impenitiōn, v. J. Loth, s. u.); impēnsa: dépense; dans les langues techniques, « matériaux dépensés pour la confection d'un ouvrage », etc., sens conservé dans les représentants romans du mot, cf. M. L. 4303; B. W. empeser; et impēnsus, -ūs, impēnsatiō (tardifs). L'adjectif impēnsus « largement dépensé » s'emploie au figuré: impēnsūm studium; par suite, « généreux, abondant; considérable », d'où impēnsō (comme impendāō, cf. plus haut), M. L. 4304; perpendō: peser exactement, examiner avec soin; perpendō; praependeō: être suspendu par devant; prōpendeō: être pendu en avant, pencher vers (sens physique et moral); prōpēnsus, -sē, -siō; prōpendulus; repēndō: peser à nouveau ou en retour; payer en retour, récompenser; repēnsō; repēnsatiō, -trix; suspendō: suspendre (sens propre et figuré), M. L. 8486; suspēnsiō; suspēnsūra.

Le cas de pendō, pependī, pēnsūm est évidemment parallèle à celui de tendō, tetendī, tēnsūm. Mais, en face de tendō, on a le verbe exprimant l'état teneō, qui montre immédiatement que tout le verbe tendō est fait sur un présent à suffixe *de/o- qui sert à marquer le procès déterminé. De même, pendō doit être bâti sur une racine pen-; mais il n'y en a, en latin, aucun représentant (v. pannus), et sur pendō on a fait non seulement pependī, pēnsūm, mais aussi pendeō et pondō, pondus (cf., au contraire, tenus), c'est-à-dire que le présent pendō aurait fourni au latin tout un groupe radical. Le cas est donc moins clair que celui de tendō ou de pellō. On peut — mais ce n'est qu'une possibilité — rapprocher le groupe de v. sl. pro-pino, pro-peŭi « σταυρώσαι », v. russe o-pnu « έκτενώ », lit. pinū, pinti « tresser », arm. henum « je tisse », y-enum « j'appuie » et de got. spinnan « filer » (de *spenwe/o-?). — Le groupe de lit. spėndziū « je tends des pièges », avec l'itératif spandyti, est loin pour le sens.

Le sens de omb. a ppen tu, qu'on a proposé de traduire par impendiō, est mal déterminé; v. Vetter, Hdb., p. 196; Devoto, Tab. Ig., p. 326.

penes, penetrō : v. *penus*.

pēnis, -is m. (abl. pēnī, Naev., Com. 99) : « membrum virile » : hodie penis est in obscenis, dit Cic., Fam. 9, 22, 2 ; mais aussi « queue » (remplacé dans ce sens par cauda, cōda) Le sens de « queue » est conservé dans une expression rituelle ; cf. F. 260, 15, penem antiqui codam uocabant ; a qua antiquitate[m] etiam nunc offa porcina cum cauda in cenis puris « offa penita » uocatur ; et « peniculi » quis calciamenta tergerent, quod e codis extremi(s) faciebant antiqui qui tergerent ea. Dictus est forsitan a pendendo. Ancien, mais rare et populaire. Évité en raison de son sens. Non roman.

Diminutif : peniculus : brosse, balai, éponge ; peniculamentum : traîne de robe ; penicillus (-lum n.) : pinceau, M. L. 9702, 6390 ; certaines formes romanes remontent aussi à *pēnellus, M. L. 6389.

Dérivé du mot qui apparaît avec suffixe *-es- dans skr. pāsah = gr. πέος « membrum virile ». Sans doute élargissement par -n- d'un thème en -s- comme dans skr. cīrśān- près de cīrah « tête » [et élargissement par -i- de ce thème, comme dans unguis. Cf. aussi v. h. a. fasal « pēnis », fazel « foetus ».

penitus : v. *penus*.

penna (ancien pesna dans Fest. 222, 25), -ae f. : aile. Sans doute « ce qui sert à voler », de *pet-s-nā (le maintien de la géminée dans penna, au lieu de *pēna qu'on attendrait, cf. cēna, senī, tient peut-être au caractère expressif du mot ; v. Meillet, BSL 23, 1, 80. M. Niedermann, dans la nouvelle édition (1953) de son Précis de phonétique latine, p. 134 sqq., se demande si un ancien *petna n'aurait pas coexisté avec *petsna). Mais l'aile et la plume sont inséparables et penna désigne aussi la « plume », grosse plume des ailes et de la queue, par opposition à plūma, la petite plume couvrant le corps ; cf. Colum. 8, 2, 10. Penna, dans ce sens, se confond avec pinna et les deux mots sont constamment pris l'un pour l'autre (cf. F. Sommer, Krit. Erl., p. 15 ; bipennis est noté bipinnis dans Nonius et dans les gloses, etc.). Les formes romanes peuvent représenter indifféremment penna (avec e fermé) ou pinna, M. L. 6514 ; en germanique : v. h. a. zūar-phin, m. h. a. Pfinne, etc. ; en celtique : irl. penn « calamus ».

Penna désigne par extension tout objet de plume ou emplumé : plume d'une flèche et la « flèche » elle-même ; plume de l'écrivain (de là pennarium : καλαμοθήκη, Gloss.).

Dérivés et composés : pennātus : muni d'ailes, ou de plumes, ou de barbes (en parlant d'épis ; cf. P. F. 231, 5 : pennatas impennatasque agnas in Sak(i)ari carmine spicas significat cum aristis, et alias sine aristis ; agnas nouas uoluit intellegi) ; pennātulus (Tert.). Cf. *impennāre « garnir de plumes, empennar », supposé par les langues romanes, M. L. 4302 ; pennula (souvent confondu avec pinnula) ; pennescō, -is ; pennor, -aris (tardif), celui-ci bâti sur pennātus ; pennifer, -ger, -pes, -potēns (poétiques).

bi-pennis : qui a deux ailes ; désigne spécialement une hache : bipennis (scil. securis) f. : hache à deux ailes, c'est-à-dire à deux tranchants (emploi surtout poétique ; cf. W. A. Baehrens, Sprachl. Konm. z. App. Probi,

p. 50). D'après Quint. 1, 4, 12, serait composé non de penna, mais d'un adjectif *pinnus : nec miretur puer cur fiat... a pinno », quod est acutum (cf. Isid., Or. 19, 19, 11), securis utrinque habens aciem « bipennis », ne illorum sequatur errorem qui, quia a pennis duabus hoc esse nomen existimant, pennas cuium dici uolunt. Mais l'adjectif est peut-être une création de grammairiens.

Ce mot, de forme obscure, sans doute populaire, semble appartenir à la racine de gr. πέντα et skr. pātāmi « je vole », hitt. pattar, pettenās « aile », gr. πτόν et v. h. a. fedara « aile, plume », irl. én et gall. edn « oiseau », adan « aile », etc. V. petō.

pēnsō : v. *pendeō, pendō*.

pēnūria : v. *paenūria*.

penus, -oris (autres formes penus, -ūs f., penus, -ū m. et penū, penum n. ; cf. Gell. 4, 1, 2 et les références d'Hosius, ad loc. n. — Penus, à l'époque classique, ne désigne plus que les « provisions de bouche », le « garde-manger » : est enim omne, quo uescuntur homines, penus, Cic., N. D. 2, 27, 68, d'où le pluriel penora dans P. F. 231, 8, penora dicuntur res necessariae ad uictum cotidianum ; mais il a signifié à l'origine la « partie intérieure de la maison » (où ces provisions étaient cachées). Ce sens ancien apparaît dans un terme du vocabulaire religieux conservé par Festus 296, 12 : penus uocatur locus intimus in aede Vestae, tegetibus saeptus, qui certis diebus circa Vestalia aperitur. S'y rattachent :

1° penes : locatif sans désinence, usité comme préposition souvent postposée (avec l'accusatif) au sens de « chez, à l'intérieur de », d'où « au pouvoir, en possession de » ; cf. P. F. 20, 19 : apud et penes in hoc differunt, quod alterum personam cum loco significat, alterum personam et dominium ac potestatem ; quod trahitur a penitus. Usité le plus souvent avec un pronom ; rare et de couleur archaïque.

2° Penātes, -ium m. pl., avec même suffixe que dans nostrās, Arpinās (mais le singulier Penās, Penātis est une pure construction de grammairien ; cf. Fest. 298, 18, et P. F. 299, 7) : les dieux Pénates, dont les images étaient conservées à l'intérieur de la maison, dans le tablinum, derrière l'atrium.

De penus dérivent penārius dans penāria (sc. cella), penārius (locus) : garde-manger ; penārius « κελάριος » ; penuarium ; et pendōr, dans Caton (adu. M. Acilius IV 1), défini par les glossateurs : penatores qui penus gestant. D'après uenātor ?

De penes : penitus adv. : du fond, tout au fond (cf. intus, funditus, etc. ; on cite chez Plaute egreditur penitus, Ps. 132), profondément (sens propre et figuré) ; penitus, -a, -um (archaïque et postclassique) : qui se trouve au fond, intérieur ; penita, -ōrum ; penitē, formés sur penitus adv. ; penetrō, -ās ; pénétrer (sans), sens absolu et transitif. Formé sur penitus d'après intus intrō ; l'è est phonétique, cf. genitor, genitrix. De là penetrālis ; cf. Fest. 296, 27, penetrale sacrificium dicitur quod interiore parte sacrarii conficitur. Vnde et penetrālia cuiusque dicuntur... et P. F. 231, 1, penetrālia : sunt penatum deorum sacrarum : impenetrāle n. (Gloss.) ; penetrābilis et impenetrābilis (époque impériale) ; penetrātia, -tor (tardifs).

Ni lit. penū, penētī « nourrir », ni gr. πένουμαι « je

travaille péniblement », ni même le groupe de lat. pen-dō « ont des sens qui permettent un rapprochement. Malheureusement son aspect indo-européen, ce groupe de mots est assez étymologie.

penō, -ōnis m. : melon, pastèque. Emprunt au gr. πέπων, -ovos (attesté à partir de Pline). Une forme pépon, -inis, avec i phonétique, est dans les gloses COL III 541, 36, et a survécu en roman, cf. M. L. 6395, et en germanique : v. h. a. pēthemo, etc.

per : préverbe et préposition suivie de l'accusatif (l'ablatif ne se trouve qu'à basse époque, au moment où les cas tendent à se confondre). Comme préverbe, a le même sens de « à travers, pendant » (local et temporel) ; de bout en bout » (ueniō/perueniō, cf. skr. pāri-gram-).

On s'en est servi pour marquer l'achèvement, la perfection (faciō/perficiō), et aussi on l'a joint à l'adjectif (et à l'adverbe) pour former une forme de superlatif absolu dans des formations en partie, mais non nécessairement, populaires ou familières, nombreuses dans Ciceron : perfacilis « facile de bout en bout, tout à fait facile » (cf. gr. περικαλλής) ; perbene, perlongus, M. L. 6416, et même permaximus, perminimus, peroptimus, perpaucissimus, perpaucissimū (Colum.), ou à un verbe pour en renforcer le sens ; odi/perodi. Dans cet emploi, il est encore souvent séparé de son adjectif ; cf. Plt., Cas. 370, Cic., Att. 10, 1, 1, per enim magni aestimo. Cet emploi de per s'est particulièrement développé à basse époque, et Charisius condamne peroptimus. V. les exemples dans Souter et Löfstedt, Syntactica II 403 ; André, REL XXIX, 1951, 121 sqq. On le trouve isolément sous la forme perquam « tout à fait », avec même particule généralisante que dans l'opposé nēquam (emploi avec Intère, Tēr., Hec. 1).

Per indique, d'autre part, une déviation dans perō, perō, perimō (cf. osq. pertemust « perémerit »), peruertō, perperus, perfidus, periūrus, correspondant au gr. παραπτονοδος. V. aussi prauus ?

Comme préposition, per, outre le sens de « à travers, pendant », a le sens moral de « par l'intermédiaire de (per nuntium, per litterās, per interpretem) ; au moyen de ; à cause de ; au nom de ; par ». En ce sens, il a tendu à remplacer l'ablatif-instrumental, notamment avec les compléments du passif, cf. a, ab. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6396.

Per fait partie d'un groupe de prépositions et préverbes auquel appartient prō et por-, prae et se rattachent, d'autre part, pri-, prior et primus (v. ces mots). Le sens propre de ces mots est « en avant ». La forme est sans doute celle d'un ancien locatif, *peri, *per : skr. pāri, v. perse paryi, gr. περί, περ, got. fair, v. sl. prē, lit. per (v. Brugmann, Grundr., II 2, § 680 sqq., p. 864 sqq.). Les sens se sont développés de manières variées. Le sens de « en avant » est clair dans des cas tels que skr. pāry asti, gr. περίεστι « il surpasse », etc. ; avec l'ancien ablatif, en véd. viśvabhya bhāvanebhyas pāri « au-dessus de toutes les créatures » ; peripri adj. « très cher » (cf. περικαλλής), et de même, chez Homère : περί πάντων ἐμμεναι ἔλλων « au-dessus de tous les autres ». Avec l'accusatif, l'indo-iranien et le grec ont développé un sens de « autour » qui ne se retrouve pas ailleurs. Le sens de « à travers », qui est

d'ordinaire celui du latin et qui résulte d'un développement secondaire, se retrouve en slave et surtout en balkanique, où l'on a lit. per et v. sl. prē- à peu près avec la valeur de lat. per ; lit. pēr se construit aussi avec l'accusatif. — Le sens de déviation qui est celui de perimō, de perēō, perdō, perperus, se retrouve peu hors du latin ; toutefois, de même que le latin a per-uertō, l'ombrien a peretom « *peritum, perditum » ; le vieux prussien a per-weddā « qu'il séduise » ; et, avec fra- (mais non avec fair-), le gotique a fra-waurþanaī « καταφάρμακος » et frawardidedum « ἐφάρμακον ». L'Avesta a frajyāitiš « perte » (le contraire de la « vie » : jyātu-), ce qui est près de perēō. — Au lieu de per, l'osco-ombrien a pert : osq. pert viam « trāns uiam », pert-umum « perimere ». Le sens est plus près du sens étymologique que celui qu'a d'ordinaire lat. per. — L'emploi de per pour exprimer le superlatif absolu se retrouve en ombrien : per-akre « praestantem » ; M. M. Leumann, dans l'Ἀντίσωρον Wackernagel, p. 340 sqq., a sans doute eu tort de considérer qu'il s'agit de la particule qui figure dans þarum-per, etc. — Sur une trace de l'adjectif *pero- « qui est au delà », v. peregrē, sous ager ; v. aussi perendiē.

-per : particule postposée qui s'ajoute à certains adjectifs de sens temporel : nūper (voir ce mot), topper, semper et parumper, aliquantisper, paulisper, etc. Sans rapport avec le -per de super, Semper rappelle l'osque petiro-peri « quater ». Sans étymologie claire. Un rapport avec per n'est pas bien visible (toutefois, l'identité de per « per » et de petiroper « quater » en osque est troublante), non plus que celui auquel on pourrait penser avec -pe suivi d'une particule -r ; v. M. Leumann, Ἀντίσωρον J. Wackernagel.

pēra, -ae f. : sac, sacoché. Emprunt au gr. πήρα (d'origine inconnue) attesté à partir de Phèdre, mais le composé sacciperium (v. saccus) est dans Plaute ; les mots latins sont mantica, loculus. Terme populaire d'après P. F. 249, 6 : phascolia appellanti Graeci quas uulgas per[n]as uocat. Conservé dans un parler roman. M. L. 6397.

peragrō : v. *ager*.

perbitō : v. *baetō*.

perca, -ae f. : perche de mer (serran) ou d'eau douce. Emprunt au gr. πέρκα (Ov., Plin.). M. L. 6398, pēra, et 6401, *percula.

percellō : v. *-cellō*.

percipiō : v. *capio*.

percontor : v. *contus*.

percutiō : v. *quatio*.

perdāgātus, -a, -um : exploré. Se trouve seulement dans Claudius Mamertin, Stat. Anim. 2, 3 ; formé d'après indāgātus, coupé in-dāgātus.

perdir, -icis c. : perdrix. Emprunt au gr. πέρδιξ [depuis Varr.]. Panroman, sauf roumain. M. L. 6404 et 7403 a.

perdō : v. *dō*, M. L. 6403 (et dēperdō, 2570 a).

perduellis, -liō : v. bellum.

peregrī, peregrē, adv. : à l'étranger (question *ubi et quō*) et « de l'étranger » (question *unde*). *Peregrī* est la forme normale de locatif; *peregrē* a dû subir l'influence des adverbes du type *longē* de sens voisin.

Dérivés et composés : *peregrinus* (cf. *repente, repentinus*) : qui voyage à l'étranger, qui vient de l'étranger, qui concerne l'étranger (*praetor peregrinus*); *peregrinō, -ās* (-nor, -aris), -nātio. A basse époque apparaît une forme dissimulée *pelegrinus*, passée dans les langues romanes (fr. *pèlerin*, etc.). M. L. 6406; B. W. s. u.; en celtique : britt. *pererin*, et en v. h. a. *piligrim*. A partir de Tertullien apparaît l'adjectif *pereger* (*peleger*, CIL V 1703) « qui voyage à l'étranger », qui a survécu partiellement dans les dialectes italiens et en provençal, avec le sens péjoratif de « mendiant, miséreux », M. L. 6405 b. Autres dérivés : *peregrinulus* (Ven. Fort.); *comperegrinus* (Sid.); *peregrinūs* (Cic.); -*nābundus* (T.-L.).

Peregrē est un composé de *ager*; mais le premier élément est discuté. Meillet y voit un adjectif indo-européen **pero-* « lointain » (à vocalisme *e* normal dans les adjectifs thématiques indo-européens) qui se retrouve dans osq. *perum* « sans » et qui a son correspondant exact en skr. *pārah* « éloigné », cf. arm. *heri* « lointain » (v. *perendē*); *peregrē* a significé « en terre éloignée »; cf. pour le sens arm. *art-* « dehors » dans le composé *art-uli* « fourvoyé, égaré », et les dérivés tels que *artak's* « dehors »; ou dans une autre famille de mots : lit. *laukė* « dehors », locatif de *laukas* « champ » et v. irl. *immaig* « dehors » (avec et sans mouvement), accusatif et datif de *mag* « champ » (le mot celtique *magos* « champ, campagne », qui a remplacé **agro-*, est d'étymologie intertaine). D'autres linguistes voient dans *per-* la préposition *per* « à travers », ce qui est moins satisfaisant pour le sens.

perendīē adv. : après-demain; le surlendemain. Semble être seulement dans Plaute et Cicéron.

Dérivés et composés : *perendinus*; *comperendinus*, uniquement usité dans l'expression juridique : *c. diēs* « troisième jour auquel on renvoie une affaire »; *comperendinō, -ās* « remettre au troisième jour » et, à basse époque, « remettre » (sans précision de date); *comperendinātio*. Le simple *perendinō* (tardif, Prisc.) semble formé d'après le composé.

De **peren-diē* « le jour par delà », la comparaison de *pridē, postridē* montre qu'il n'y a qu'un élément dans *peren-* et qu'on ne saurait le décomposer en **per-en-diē*. Comme *ho-diē*, le premier élément *peren-* est un thème nu, normal dans un premier terme de composé. L'adjectif skr. *pārah*, dont le correspondant figure au premier terme de lat. *peregrē*, signifie « qui est au delà » et, en matière de temps, s'applique surtout à l'avenir : « ultérieur ». Le vieux perse, au contraire, a *paranam* « auparavant », tandis que irl. *hire* signifie « ulterior ». Omb. *perne* signifie « ante » et pernaiaf « anticās ». On est amené à supposer un dérivé en *-en- **peren-* qui serait à **pero-* ce que gr. *al(F)év* est à lat. *aeuom*. Inversement, got. *fairneis* signifie « antérieur, παλαιός ».

perennis : v. *annus*.

pereō : v. *eō*.

perfidus : v. *fidēs*. M. L. 6409.

***perfinēs** : *perfringās*, Fest. 222, 29. Seul exemple du verbe, tiré peut-être du Carmen Saliare. Subjonctif d'un présent en **nā-* d'une racine *dissy-* labique; cf. irl. *benaid* « il frappe » avec subjonctif *biā-*. La même racine se retrouve, sous une forme moins archaïque, dans v. sl. *bijō, bitii* « frapper ». Le latin a remplacé ce vieux verbe par le verbe populaire *caedō* étymologie claire *caedō*. — V. *pendō*.

Pergamum, -i n. (-ma n. pl.) : le nom de Pergame, déjà dans Livius Andronicus, « arcēs Itii », a désigné par extension toute sorte de citadelle ou de bâtiment sur une hauteur; *Pergama* : *omnia alta aedificia*, CGL V 555, 47; *arcē Troiae et per usum omnes arcēs Pergama dicuntur*, CGL V 555, 49. M. L. 6412.

Dérivé : *pergamēna* (-mīna), -ae f. : parchemin, dont l'invention est attribuée à Eumène, roi de Pergame; cf. Varr. ap. Plin. 13; 70; Isid., Or. 6, 11. M. L. 6411; B. W. *parchemin*. Germanique : v. h. a. *pergamīn*.

pergō : v. *regō*.

pergula, -ae f. : avancée. Désigne toute espèce de construction surajoutée ou en saillie, appentis, balcon, etc.; spécialement « treille ou berceau sous lequel on se promenait »; cf. Rich. s. u. Conservé dans ital. *pergola*. M. L. 6413. Sur le barbarisme *precula* attribué par Quint., I. O. 1, 5, 12, à Tinga Placentinus, v. Meyer-Lübke, KZ 30, 345.

De *pergō*? Cf. *tegō/tēgula*.

perhibeō : v. *habeō*.

periculum (-clum), -i n. : essai, épreuve; sens ancien (Plt.) resté classique dans *periculum facere*, cf. Cic. Verr. 1, 12, 34; puis « risque » (souvent joint à *discrimen*, qui a subi une évolution de sens parallèle : cf. Cic. Off. 1, 43, 154; Imp. Pomp. 5, 12; N. D. 2, 66, 166), « danger, péril », sens le plus fréquent à l'époque classique (dont l'évolution a pu être favorisée par le rapprochement avec *perire*); le sens de « essai, épreuve » étant réservé à *experimentum*. Dans la langue du droit, « procès » (comme gr. *κίβδηλος*, *κίβδηλεῖν* : x. *ψευδομαρτυρίαν*, Dém. 1033, 1), puis « arrêt ». Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain, dans des formes pour la plupart savantes, avec le sens de « péril ». M. L. 6414. Celtique : irl. *perecul*, britt. *perigl*.

Dérivés : *periculor, -aris* (Caton); *periculōsus*, qui a servi de prototype aux formations en -*iculōsus*, cf. *meiculōsus*, d'où *siticulōsus*, etc., cf. aussi *formidulōsus*; *periclitor, -aris* « faire l'essai, risquer de; être en péril » et ses dérivés.

V. le suivant.

perītus, -a, -um : qui a l'expérience de; d'où « habile dans » (avec le génitif : *p. rei militāris*). Ancien, usuel, classique.

imperītus (et *experītus*, Gloss. Plac. : *experītus*, non *perītus*, i. e. *extra perītiam positus*) et *perītia* (époque impériale), *imperītia* (Sall.), tous deux évités par Clodion et César.

superior, -iris, expertus sum : éprouver, faire l'expérience de. Le participe présent *experiēns* a le sens de « expérimenté, qui a l'expérience de »; *expertus* a souvent le sens passif « éprouvé » : *uir... expertae virtutis*, T. L. 3, 44, 3; et *inexpertus* (époque impériale). *Experire* a lieu de **experītus* a dû subir l'influence de *reperire, compertus*. Conservé dans quelques langues romanes. M. L. 3046.

Dérivés : *experimentia* et *inexperimentia* (Tert.); *experimentum; expertio* (Vitr.).

S'y rattache également, mais le sens est plus lointain, *opperior, -iris, opperitus* et *opperitus sum, opperiri* : attendre. Mot de l'époque républicaine; rare à l'époque impériale et employé sans doute par affectation d'archaïsme. Pas de dérivés.

Par contre, *comperio* et *reperio* se rattachent à *pario*. Toutefois, il a dû se produire des confusions dans l'esprit des sujets parlants, confusions dont *expertus* et *opperitus* sont la preuve.

Peritus, periculum supposent un verbe simple **per-* qui a disparu au profit du composé d'aspect « déterminé » *experior*.

Le groupe le plus proche est celui de *πεῖρα* (éol. *πεπει*) « épreuve, essai », *ἐμπειρός* (chez Sophocle) et *ἐμπειρός* (chez Callimaque) au sens de *ἐμπειρός*, etc.

Le verbe latin **perior*, conservé seulement avec préfixe, doit être un dénominatif du nom radical dont le gr. *πεῖρα* suppose l'existence. Ce nom radical a dû four-
nir, d'autre part, le dérivé germanique attesté par v. h. a. *fāra* « action de guetter, danger », avec un -*r-* qui doit provenir d'un thème radical. Ce thème radical appartient peut-être à la racine de gr. *πέρω* « je transpore, je traverse »; v. per. *portus* et *portō*.

L'arménien a une forme expressive à *ph-* initial : *porj* « essai », etc.

perimō : v. *emō*.

perinde adv. : proprement « de là tout à travers en continuant », e. g. T.-L. 8, 17, 10 : *si perinde cetera processissent* « si le reste marchait à partir de ce point en continuant ». L'adverbe a pris ensuite le sens dérivé de « en continuant de la même façon, d'une manière exactement semblable », qui est celui de l'époque classique dans *perinde ac* (ut, quasi) « tout comme [si] ». On le trouve plus tard employé seul avec le sens de « égale-
ment », e. g. *perinde odium prauis et honestis*, Tac., A. 2, 6; ou encore dans l'expression *haud perinde*, comme notre « pas tellement », avec un second terme de comparaison implicite : *coxendice et femore et crure sinistro non perinde ualebat* (scil. ac dextro), Suét., Aug. 80, 2. Ancien, usuel, classique. Non roman.

periūrus : v. *iūs*.

peritiēs, -ei f. : forme donnée par les manuscrits de Plaute et par Non. 153, 14; 218, 32; cf. aussi Donat, GLK IV 392, 17, et Julianus, *ibid.* V 324, 13. Même sens que *perniciēs*, dont ce n'est peut-être qu'une corruption. Un adjectif dérivé, *peritiūlis*, figure dans les manuscrits de Leyde de Lucr. 1, 451.

perna, -ae f. : 1° jambe tout entière (cuisse et mollet); en particulier « cuisse de porc, jambon »; puis branches qui tiennent au sol : *stolones cum perna*

sua auelluntur, Plin. 17, 67; 2° sorte de coquillage, dit aujourd'hui « jambonneau »; ou pinne marine (sans doute ainsi nommé à cause de sa forme, Plin. 32, 154). Ancien (Enn., etc.), technique. M. L. 6418, *perna*; B. W. *perle*.

Dérivés et composés : *pernix, -icis* adj. : agile, prompt (archaïque, poétique et postclassique); *perniciēs*, *pernicitās* (Cic.). Dérivé de *perna* comme *felix* de **fēla* (= gr. *θηλή*); cf. fr. *ingambe*; *perniō, -ōnis* m. : engeler aux pieds, ganser (Plin.), M. L. 6420; *perniunculus*; *compennis* : -es *dicuntur homines genibus plus iusto coniunctis*, P. F. 35, 24; *supernātū* : *dicuntur homines quibus femina succisa sunt in modum suillarum pernarum*, P. F. 397, 7; *pernōnidā*, Plt., Men. 210; *pernārius* « marchand de jambons ».

Cf. aussi **pernia, *expennicare*, M. L. 6419, 3045. *Perna* correspond au hitt. *paršna-* « haut de la cuisse, jambon », cf. Benveniste, BSL 50 (1954), p. 41; gr. *περνώ*, skr. *pārśnih*, got. *fairzna* « talon ». Pour le sens de « jambe, jambon », cf. les composés du type *περνωχορίς* « écornifleuse de jambons », Mén. Com. frg. 4, 148; etc. Du reste, lat. *pernix* « ingambe » s'explique mieux en partant du sens de « jambe » que de celui de « talon » : cf. Plt., Mi. 630, *pernix sum pedibus*.

perniciōs : v. *nox*.

pernix : v. *perna*.

pernox : v. *nox*.

pērō, -ōnis m. : sorte de bottine, faite de cuir cru et garnie de poils, surtout en usage dans l'armée. Non attesté avant Virgile (Ae. 7, 690).

Dérivé : *pērōnātus* : Sans doute en rapport avec *pēra*.

perperus, -a, -um : de travers; et *perperam* adv. L'adjectif est très rare (un exemple d'Accius ap. Non. 150, 11); l'adverbe, qui est du type *clam, palam, pro-
tinam*, assez fréquent, est ancien et appartient plutôt à la langue familière. De *per-* et d'un second élément peu clair, cf. *properus*. Pour le sens, cf. *perdō, pereō* et peut-être *prāuus*, sous *per-*.

Dérivés : *perperitūdō* (Acc.); *perperō, -ās* (Ital.). Les formes grecques *πέρπερος* (Polybe, Sextus, Arrien, *περπερία*, Clém.; *περπερότης*, Chrys.) attestées seulement à basse époque proviennent du latin.

perpes, -etis; perpetuus, -a, -um : qui s'avance d'une manière continue; ininterrompu; perpétuel. *Perpes*, de **per-pet-s* (cf. *impes, praepes* et *petō*), a été remplacé par *perpetuus*, que favorisait l'existence des synonymes *assiduus, continuus* et ne se trouve que chez Plt., Pac. Tr. R³ 188, et chez les archaïsants de l'époque impériale. De *perpetuus* dérivent *perpetuālis* (créé par Quintilien pour traduire *καθολικός*; cf. Inst. Or. 2, 13, 14); *perpetuārius; perpetuūis* (presque uniquement cicéronien); *perpetuō, -ās; comperpetuus* (Prud.); *perpetim* (Hil.). — V. *petō*.

perpetior : v. *patior*.

perpetrō : v. *patrō*.

perplexus : v. *plectō*.

perpressa : donné comme synonyme de asarum et de baccar par Plinè 26, 87 et 21, 132. Forme peu sûre (var. perpensa). V. André, Lex., s. u.

perseuērō : v. scuērus.

persibus : v. sibus.

persicus, -ī f. (persica arbor) : pêcher, M. L. 6429; persicum (et pessicum, CGL III 358, 74; pessica, App. Probi) n. : pêche. M. L. 6427 (pērsica). Germanique : v. h. a. pferisch. Adjectif dérivé de Persia, non attesté avant Columelle; tardif persus (cf. Gloss. Plac. V, 92, 10) « pêcher, pêche ». Cf. aussi M. L. 6428, pērsicāria. — V. persus.

*persillum : uocat sacerdotes rudiculum pīratum, quo unguine flamen Portūnālis arma Quirini unguūt, Fest. 238, 7; cf. P. F. 239, 2 : dicebant uas quoddam pīratum, in quo erat unguentum unde arma Quirini unguēbantur.

persollāta (persollāta, personāta, persōnācca), -ae f. : grande bardane.

De persōna? Cf. persōnāta, Plinè 25, 107, et persōnācia herba, Celse 5, 27, 10; Vég. 4, 21; Ps.-Ap. 36.

persōna, -ae f. : masque de théâtre (= πρόσωπον, προσωπειών); puis, avec un développement de sens qui reproduit en partie le développement grec, « rôle attribué à ce masque, caractère, personnage », et « personne », sens qui est déjà dans Cic., Att. 8, 11 D, § 7 : ut mea persona semper aliquid uideretur habere popolare; en bas-latin « honneur, dignité ». — En grammair, sert de même à traduire le gr. πρόσωπον « personne »; cf. Varr., L. L. 8, 20; 9, 24, etc. A ce dernier sens se rattachent persōnālis et impersōnālis = ἀπόσωπος; impersōnātius (Diom., d'après Actius, passiuis, etc.). Sur le sens théologique de « personne » (de la Trinité), v. Blaise, s. u. Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain, dans le sens de « personne ». M. L. 6430. Le sens négatif de personne en français est relativement récent. Irl. persan, persūn. La distinction entre persōna et rēs est constante en droit; on la trouve déjà dans Cic., De Or. 3, 14, 53.

Dérivés : persōlla (Plt.); persōnātus : masqué, d'ou « fictif, déguisé, affecté »; persōnālītās : personnalité (Paul. Nol.).

L'étrusque a persu, qui, à en juger par le monument où se lit le mot, désigne un masque (cf. Skutsch, Kl. Schr. 327). Persōna est fait comme Latōna (cf. en étrusque pumpu et pūmpuni, lat. Pompōnius). Le rapport entre étr. persu et gr. πρόσωπον est difficile à déterminer; on ne saurait rien dire à cet égard. V. De-volo, Studi Etruschi II, 309 sqq. Une influence — par association d'idées — de persōnō n'est pas impossible.

Le caractère technique de l'emprunt est marqué par le fait que persōna n'a jamais le sens de « face, figure, front » que πρόσωπον a en grec et qu'il n'y a pas d'expression correspondant à κατά πρόσωπον. On peut, en revanche, se demander si le sens de « personne » de πρόσωπον qui est tardif (Pol., N. T.), n'est pas dû à une influence de lat. persōna. V., sur le groupe, M. Nédoncelle, Prosōpon et persōna dans l'antiq. class., Rev. Sc. relig., 1948, p. 277 sqq.

persus, -a, -um : (bleu) foncé; pers. Attesté avec ce

sens seulement dans les gloses de Reichenau. Persus n'est sans autre chose que l'adjectif persus « de perse » qui à basse époque se substitue à persicus (v. ce mot) sicus comme poenus à poenic(e)us. On a soutenu aussi que persus était issu par méthèse de pressus au sens de « sombre, foncé », supposé dans Plinè 35, 32 et dans Plinè le Jeune, Ep. 8, 20, 4; cf. Wagner, Gl. 8, 237, 11; M. L. 6431; B. W. pers.

*perterminē : dicitur auspiciū quod fit cum de sine agrum peregrinum transgrediuntur, Mar. Vict., GLK VI 14, 21. M. J. B. Hofmann compare amperminē qui circa terminos prouinciae manent, P. F. 16, 18. Sans doute neutre d'un adjectif *perterminis, ancien terme du vocabulaire augural, même variation -us, -is que dans beaucoup d'adjectifs composés : imberbus et imberbis, etc.

pertica, -ae f. : perche; spécialement « perche à prendre des mesures », p. militāris, p. decempeda, qui servait à mesurer les lots concédés aux soldats; puis ce « lot » lui-même (cf. fr. « perche ») : quoddamque coloniae est assignatum, id uniuersum pertica appellatur, Front., Limit. Agr., p. 43 Goes. Ancien (Plt.), usuel, sert de cognomen. Panroman, sauf roumain. M. L. 6432. Irl. pertic.

Dérivés : perticālis, -rius, -tus.

Cf. ombr. percam « uirgam » (?), osq. perok « (s) perctis » (mesure). Pas de rapprochement sûr hors de l'Italique. M. Vendryes, Rev. celt. 48, 357, a rapproché le moyen gallois eρχyll « mat de navire », mais cette forme est unique et peu sûre et, du reste, le sens lointain.

pertināx : v. teneō.

perlineō, -ēs, -uī, -ēre (s'emploie absolument avec ad, rarement avec in ou per) : s'étendre sans interruption jusqu'à; par suite « s'appliquer à (sens physique et moral), tendre à, revenir à, concerner ». Britt. perthyng.

Dérivés et composés : pertinēter (Tert.); impertinēns (Mart. Cap.); appertineō (bas latin), demeuré dans les langues romanes, avec un doublet appertinēre, influencé par pars, dont le rapprochait l'étymologie populaire. Cf. M. L. 545; B. W. s. u.

Ce verbe fait sentir le rapport étymologique entre tendō et teneō.

peruicāx : v. uincō.

peruinea (peruica), -ae f. : pervenche. Ps.-Apuul., Herb. 58, et Plinè 21, 68 et 172, emploient l'expression composée uica peruica (uinea peruinca). Panroman, sauf roumain. M. L. 6437. De uincio? Le nom semble être d'une formule magique.

pēs, pēdis m. : 1° pied; de l'homme ou de l'animal. Le pied est considéré :

1° comme instrument de marche; de là : pedes, m. « piéton, fantassin », fait d'après eques, avec ses dérivés pedester, -tris, pediatūs, pediatāster, -tellus (Plt.), pediatō, -ās : πεζέω (Gloss.) et suppediatō (v. ce mot), pēda, -ae, attesté dans Fest. 230, 9 : pedam, uestigiū humani praecipue pedis appellasse antiquos in commu-

teriti quibusdam inueniri solet; de là -pedāneus dans -pedāneum « marche-pied »; dénomiatif -pedō, -ās « aller à pied », attesté seulement dans le composé -pedō usité dans la langue archaïque et en bas latin; pēdis, -ōnis m., cognomen et mot de glossaire, glosé que persus était issu par méthèse de pressus au sens de « sombre, foncé », supposé dans Plinè 35, 32 et dans Plinè le Jeune, Ep. 8, 20, 4; cf. Wagner, Gl. 8, 237, 11; M. L. 6431; B. W. pers.

*perterminē : dicitur auspiciū quod fit cum de sine agrum peregrinum transgrediuntur, Mar. Vict., GLK VI 14, 21. M. J. B. Hofmann compare amperminē qui circa terminos prouinciae manent, P. F. 16, 18. Sans doute neutre d'un adjectif *perterminis, ancien terme du vocabulaire augural, même variation -us, -is que dans beaucoup d'adjectifs composés : imberbus et imberbis, etc.

perlineō, -ēs, -uī, -ēre (s'emploie absolument avec ad, rarement avec in ou per) : s'étendre sans interruption jusqu'à; par suite « s'appliquer à (sens physique et moral), tendre à, revenir à, concerner ». Britt. perthyng.

Dérivés et composés : pertinēter (Tert.); impertinēns (Mart. Cap.); appertineō (bas latin), demeuré dans les langues romanes, avec un doublet appertinēre, influencé par pars, dont le rapprochait l'étymologie populaire. Cf. M. L. 545; B. W. s. u.

Ce verbe fait sentir le rapport étymologique entre tendō et teneō.

peruicāx : v. uincō.

peruinea (peruica), -ae f. : pervenche. Ps.-Apuul., Herb. 58, et Plinè 21, 68 et 172, emploient l'expression composée uica peruica (uinea peruinca). Panroman, sauf roumain. M. L. 6437. De uincio? Le nom semble être d'une formule magique.

pēs, pēdis m. : 1° pied; de l'homme ou de l'animal. Le pied est considéré :

1° comme instrument de marche; de là : pedes, m. « piéton, fantassin », fait d'après eques, avec ses dérivés pedester, -tris, pediatūs, pediatāster, -tellus (Plt.), pediatō, -ās : πεζέω (Gloss.) et suppediatō (v. ce mot), pēda, -ae, attesté dans Fest. 230, 9 : pedam, uestigiū humani praecipue pedis appellasse antiquos in commu-

p. 357, 29, quid si pedes pedicis coartentur? Dérivé tardif : impedio, -ās (Amm. 30, 4, 18, i. cassibus), cf. plus bas impediō; *pedis f. non attesté isolément, mais qui figure dans compedes « entraves » (thème en -t-, génitif pluriel en -ium, Plt., Pe. 420; accusatif en -is, id., ibid. 573; le génitif en -um n'est attesté qu'à partir de Tertullien; le singulier n'apparaît qu'à l'époque impériale; le masculin n'est pas attesté avant Lactance) et dans les dérivés : compediō, -is = συμποδίζω, ἐμποδίζω (peut-être refait sur compeditus « παρεδημένος », qui est la forme la plus ancienne et la plus fréquente); compedus, -a, -um (Varr.); compedo, -ās et compedo, -ōnis m. (Gl.); expediō : dégager d'entraves ou d'un piège; cf. Tér., He. 297, uix me illum abstraxi atque impeditum in ea expediui animum meum; Cic., Verr. 2, 2, 42, 102, uidete in quos se laqueos induerit, quorum ex nullo se unquam expedit, etc., puis « débarrasser; débrouiller (une affaire compliquée), mettre en ordre »; d'où « développer, expliquer ». Pris absolument « se tirer d'affaire »; d'où « avoir un résultat favorable », et simplement « être utile, expédient » (d'où expeditia « opportunité » (Boèce), expeditum « solution, exécution » (Tert., Ital.). Plaute emploie le verbe dans le sens de « aboutir », Amp. 521, nequiter paene expediuit prima parasitatio. Par image expeditus (miles) s'opposera à impeditus (indupeditus, Lucr., metri causa); de là expeditiō, -tiōnālis.

impediō : mettre dans des entraves, empêcher de marcher, cf. Ov., F. 1, 410, impediunt teneros uincula nulla pedes; puis, au sens figuré, « empêcher, embarrasser ». Ancien, usuel; impedimenta, -ōrum, spécialisé dans la langue militaire au sens de « équipement, bagages »; impeditiō (rare, mais dans Cic.); impeditor (St Aug.). Tend à être remplacé par impediāre. Là où Martial, 3, 58, 28, dit impeditam cassibus damam, Ammien dira impediāre cassibus. — Impediō n'est représenté qu'en vieil espagnol et en portugais, M. L. 4298, tandis que impediāre (de pedica) a eu une toute autre fortune, M. L. 4296; B. W. empêcher; cf. aussi *interpedire, M. L. 4494. Fréquentatif : impeditiō, -ās (Stace); praepediō (archaïque et postclassique); praepedimentum.

V. aussi peccō. Pour pelluuiāe, v. lauō.

Pour agrippa, v. ce mot.

Composés multiplicatifs : de pēs existent des composés dont le premier terme est un adverbe multiplicatif : bipēs, tripēs, quadripēs « à deux, à trois, à quatre pieds (ou pattes) ». C'est là un type ancien; cf. ombr. dupursus peturpursus « bipedibus, quadripedibus »; skr. doipād-, catūspād-, gr. δέτρας. Les autres dérivés de pēs ont fourni aussi des composés de ce type : cf./bipeda, bipedālis, bipedalium, bipedāneus, etc.

antepēs : pied de devant (Cic., Arat. 454).

Composés en -pod-, -pud-. A pēs se rattache également les composés : tripodō, -ās : danser (probablement sur un rythme à trois temps); forme qui figure dans le rituel des Frères Arvales : carmen descendentes tripodauerunt in uerba haec, etc. — Remplacé dans la langue courante par tripudiō.

tripudium : sorte de danse de caractère sacré, pratiquée entre autres par les Saliens et les Frères Arvales; puis « danse » en général. Terme du vocabulaire religieux; de là tripudiō, -ās, tripudiātio.

***pescaia**

Repudium et *propudium* sont sans doute à rapprocher de *pedet*.

Nombreuses formes conservées dans les langues romanes, dans des acceptions techniques : cf. M. L. 6439, *pes*, panroman, avec de nombreux dérivés : 6340, **peda*, 6341, *pédale*; 5342, *pédamentum*; 6343, *pédanéus*; 6344, *pédatio*; 6346, *pedester*, v. B. W. *piètre*; 6347, *pedica*; 4296, *pedicatio*; 6348, **pedica* « trace de pied »; 6349, *pedicellus*; 6350, *pediculare*; 6351, *pedicillus*; 6352, **pediculus*; 6353, **pedinare*; 6354, **pedinus*; 6356, **pediatalia*; 6357, *pediatare*; 6359, *pedō*, *-ōnis*; 6362, *pedūlis*; 6363, *pedunculus*; 7219, **rēpēdināre*; 7220, **rēpēdūtāre*; 8465, *sūppēdāneus*; 3040, *expedire*; 4494, *interpedire*; 8912, *tripēs*, *-ēde* et **tripetia*; gall. *trybedd*; en germanique : v. angl. *thripil*, etc. Sur *repedāre* dans les langues romanes, v. Y. Malkiel, *Stud. i. the reconstr. of hisp.-lat. wordfamil.*, p. 1 sqq. — En celtique, le brittonique a *peddyd* « petitēs », *pedestr* « pedestris », *pedol* « pedālis ».

Le nom **ped-* du « pied » se rencontre d'un bout à l'autre du domaine indo-européen. A en juger par gr. *πέδᾱ* et *πόδες*, arm. *oun* (nominatif-accusatif singulier) et *otk'* (nominatif pluriel) et par la quantité de skr. *pādām*, *pādāh*, qui reflète indirectement un ancien *ō*, le vocalisme de l'accusatif singulier et du nominatif pluriel était *o*. Le nominatif singulier avait *ō*, que représentent sans doute skr. *pāt*, gr. *πόδες* (avec une altération), l'accusatif got. *foṭu* (avec *ō* d'après un nominatif ancien en *ō*). Le latin a généralisé le timbre *e* des autres cas : cf. skr. *padāh*, gr. *πῆδ-* en composition; d'où *pēs*, *pedem*, d'après *pedis*, *pede* (ombr. *peñi*, *persi*), etc. La forme **ped-* se trouve au premier terme de composés dans lat. *pelluūiae* comme dans gr. *πέλυτρον* « courroie entourée autour du pied ». Au contraire, le vocalisme est *-o-* au nominatif pluriel des seconds termes de composés, comme on le voit par skr. *dvipādāh*, *catuṣpādāh*, et l'ombrien en a le reflet dans les ablatifs *dupursus* « bipedibus », *peturpursus* « quadrupedibus » et le latin dans *tripodāre*; l'*u* de *tripudium* en est, au moins indirectement, une trace. — Le timbre *e* de lat. *bipēs*, *quadrupēs* est secondaire. Le hitt. a *pada-* « pied » du type thématique. — L'ancien nom du « pied » a été remplacé en slave, en balteque et en celtique par des noms nouveaux, différents d'une langue à l'autre.

Sauf peut-être dans *oppidum*, le nom neutre **pedo-* attesté par ombr. *peṛum*, *persom* « solum », gr. *πέδων* « sol », arm. *het* (gén. *hetoy*) « trace de pas », skr. *padām*, lit. *pėdā*, v. isl. *fet* « trace de pas » n'est pas conservé en latin, où cependant le *peda* mentionné par Festus en est la trace.

Le mot *pedes* est fait sur le modèle de *eques* (cf. gr. *ἔπι-ο-τ-* dans *ἐπιποτα-*); la forme ancienne est indiquée par une forme indo-iranienne à élargissement *-i-* : skr. *paṭih*, v. perse *paṭis* « fantassin », et, avec *ē*, par lit. *pėščias* « qui est à pied ».

***pescaia** : in *Saliari carmine Aelius Stilo dicit aīi pētia ex pellibus agnina facta, quod Graeci pelles uocent* *pēssca* neutro genere pluraliter, F. 230, 12. Sans autre exemple.

***pesestās** : in *ter alia quae [in] inter precationem dicuntur, cum fundus lustratur, significare uidetur pestilentiam...*, F. 230, 26. Ancien terme du rituel provenant

de *pescaia*, du *Carmen Saliare?* Inexpliqué, peut-être corrompu?

pesimus : v. *peior*.

pressulum, -i n. : pessaire (Cael. Aur., Acut. 3, 18 184). Diminutif de *pressum*, *pressus*, emprunt au gr. *πῆσσω*, -ός Doublet : *pressarium* (I^{er} siècle).

pressulus, -i m. : verrou, pêne (ancien fr. *pesle*). Sans doute emprunt au gr. *πάσσωλος* déformé par l'étymologie populaire ou par un intermédiaire étrusque? Attesté depuis Plt. M. L. 6441 (*pressulum* et *pressulum*, CGL V 132, 129) et 6442, **pestellum*. Composé : *oppressulatus* (Pétr.).

pressum : proprement accusatif du supin d'un verbe signifiant « tomber » : *pressum dare* « faire tomber, abattre, ruiner » (cf. pour la construction *nuptum dare*); *pressum ire* « tomber, être ruiné ». S'est employé d'abord avec des verbes de mouvement; puis le sens originel de *pressum* n'étant plus senti, le mot a été assimilé aux adverbess de lieu du type *sursum*, *aduersum* et employé comme adverbe avec le sens de « au fond, en bas »; cf. Lucr. 6, 589 : *multae per mare pressum subsedere urbes* (et Lucr. 3, 674; Sén., Const. Sap. 2, 3).

Pour l'étymologie, v. *peior*, *pesimus* et *petō*, avec le renvoi à une note de J. Wackernagel.

pestis, -is f. : toute espèce de destruction (abstrait) ou de moyen de destruction (concret); mort, *malum pestem oppetere*; peste, fléau, épidémie. Souvent joint à *exitium*, *perniciēs*; *pestilēns* s'oppose à *salūber*, *pestifer* à *salūtārius*. Ancien (Enn., Plt.), usuel, classique.

Dérivés : *pestilentus* (Laeuv.); *pestilentia* (classique) à basse époque, *pestilentarius*, *-tiōsus*.

Pestilentus, à son tour, a été supplanté par *pestilēns*, rebâti sur *pestilentia* d'après le type *sapientia/sapiēns*. Au lieu de *pestilentia*, impossible dans l'hexamètre, Lucrèce emploie *pestilētās* (cf. *differtās* en face de *differentia*), sur lequel on a refait *pestilēs* (d'après *gracilius gracilentus?*, Arn.) et même *pestibilis* (cod. Just.). Les gloses ont aussi *pestimus* : *λοιμοφόρος* (d'après *pestimus?*).

Composés : *pestifer*, *-ferō*, *-ficō*, *-nuntius* (tardifs). Aucune étymologie claire.

-**petā** : v. *petō*.

petaminarius, -i m. : danseur de corde. Hybride latin (Firm., Salv.) formé sur *πετάμενος*.

petasō, -ōnis m. : jambon (Varr., R. R. 2, 4, 10; Mart. 3, 77, 6), importé de Gaule, d'après Varron. Le grec *πετάσιον* « jambon » (Athén.) peut provenir du lat. n. Diminutif : *petasunculus* qui signifie à la fois « jambonneau » et « petit pétase ». *Petasō* semble dérivé de *πέτασος* « chapeau de voyage », en raison de la ressemblance de forme; cf. aussi *petasō* : *linteum quo solent mulieres accingi* (Gloss.). — De *petasus* : *petasatus* « coiffé du pétase ».

petaurum, -i n. : tremplin; balancier. Emprunt au gr. *πέταρον* « balancier des danseurs de corde; tréteau ». De là *petaurista* m. « équilibriste »; *petauristarius* (le grec dit *πεταριστής*), avec suffixe latin; cf. *petaminarius*, *prōpōlārius*. Depuis Lucilius.

petīgō, -inis f. : sorte de dartre ou d'éruption cutanée (Gloss.).

Dérivés et composés : *petīgōsus*; *dēpetīgō* (Cat., Lucil.), glosé *λέπρα, λειχήν*; *impetīgō* : dartre vive, *impetīgō* (doublet *impetiz* dans P. F. 97, 8; cf. *apēdiz* et *penīgō*), M. L. 4306; *impetīgōsus* (-gōsus); s'y rattache aussi *petimen* : ulcère à l'épaule des bêtes de somme; cf. Fest. 228, 1. Attesté depuis Naevius et Lucilius. Formation en *-men*, comme dans certains termes techniques ou rustiques.

En raison de l'existence de *petitus*, etc., on pense à un rapport avec le groupe de *petō*. La formation de *petīgō* serait pareille à celle de *origō*. Mais il reste à trouver un fait précis qui rendrait compte du sens. Il est possible que *petīgō* ait été tiré secondairement du composé *impetīgō*, dont on peut rapprocher la formation parallèle *interīgō*, et *dēpetīgō*, bâti en opposition avec *impetīgō*. Sur ces formes en *-īgō*, v. Ernout, *Philologia* I, 175 sqq.

petilus (*petilis*, Plt. ap. Non.), -a, -um : -um, tenue et facile, dit Non. 149, 5, qui cite des exemples de Lucilius et de Plaute. Se retrouve dans une glose de Festus, 224, 2, dont le texte est corrompu : *petilam suram* + *seccam?* (l. *siccam?*) et *substrictam wolgo interpretat(n)ur*. *Seacuola ait ungulum albam equi ita dici*. A ce dernier sens se rapporte la glose : *petulus equus qui habet albos pedes*, CGL V 608, 61 (Gl. Scal.); conservé en germanique : lombard *petil*, etc. On ne sait s'il faut y rattacher le nom propre *Petilius* et le nom d'une fleur d'autonne non identifiée, *petellium*, qu'on trouve dans Pline, 21, 49; v. André, *Lex.*, s. u.

Le rapprochement avec *petō*, *petitus* demande à être appuyé par quelque fait propre à rendre compte du sens.

petimen : v. *petīgō*.

petiolus : v. *peciolus*.

petisium (*mālum*) n. : variété de pomme (Plin. 15, 50). Sans doute adjectif dérivé d'un nom propre.

petō, -is, -iui (-iū), -itum, -ere 1° « se diriger vers, essayer d'atteindre », d'abord avec idée accessoire de violence ou d'hostilité « se jeter sur, attaquer » (sens physique et moral); cf. Cic., Or. 68, 228, *gladiatores...* *petendo uehementer*; Nux, 2, *petere saxis*; de là : *petiō* : attaque — *nes proprie dicimus impetus gladiatorum*, Serv., A. E. 9, 439 (sens classique, cf. Cic., Cat. 1, 6, 15, bien attesté à côté du sens plus fréquent de « demande »); *petulus* (cf. *hiulcus*) : provocant, Serv., G. 4, 10, *haedi petuli dicit ab appetendo, unde et meretrices petulcas (= prouocantes) uocamus*; *petulāns*, participe d'un verbe **petulo* (cf. *postulo, ustulo*) : *petulantes et petulci etiam appellantur qui proteruo impetu petunt laedendi alterius gratia*, Fest. 226, 4; *petulanter, -tia*; *petīgō?* (v. ce mot); **par affaiblissement de sens « se diriger vers, gagner »* : p. *Cyzicum*, etc. (cf. dans Lucr. 3, 172, *terrae petitus* « le fait d'atteindre la terre »); et, au sens moral, 3° « rechercher, solliciter », cf. Sall., Ca. 25, 3, *libidine sic uocant [Sempronia] ut uiros saepius peteret quam petentur*, sens qui apparaît dans le desideratif (rare; Lucr., Cic., Tusc. 2, 62, Fest.) *petessō*, -is (*petissō*, puis tardivement *petiscō*, par confuson de suffixes, cf. **capissō* et *capiscō*); et enfin « demander » (*alqd ab alqō*; p. ut,

etc.), employé absolument dans la langue politique avec le sens de « solliciter un mandat, être candidat » et dans la langue du droit avec celui de « être demandeur », d'où *petitor*, *-trix*, *-tiō* (qui chez Sénèque traduit *ἔπισης* comme *expetibilis* traduit *ἀπετός*), *-tōrius* (*-tōrius* n. « requête », Cod. Th.); *petitus* (rare), *petiturio* (création familière de Cic., Att. I, 14, 7) et *competō*, *-itor*, *-itūō*. Adjectif de basse époque : *petāx* (Vulg.), compar. adv. *petācius* (Avien., Arat. 1758). L'évolution sémantique de *petō* a un parallèle dans celle de *rogō*, qui du sens de « se diriger, se tendre vers » (cf. *regō*) est passé à celui de « demander, interroger ». Ancien, usuel. M. L. 6444. Celtique : britt. *pedi*, *peden*.

Les deux sens « attaquer, se diriger vers » et « solliciter, demander » se retrouvent dans presque tous les composés : *appetō*, *-is* : approcher (intrans. *appetit diēs*); attaquer; chercher à saisir; d'où *appetēns*, *-tentor*, *appētūs*, usités surtout au sens moral et dont le dernier sert à traduire le gr. *ὀρμη* (cf. Cic., Off. 1, 101), *appetentia* (= *ὑπετίς*), *appētitiō* (cf. Cic., Fin. 3, 23; Ac. 2, 24; Tusc. 4, 12), *-tibilis*, *-tūtor*, mots savants. M. L. 546, 546 a.

competō : 1° se rencontrer avec; cf. *competum*, *compitum* « carrefour », M. L. 2099; *compūtālis* et n. pl. *Compūtālia* : *dies attributus Laribus uialibus*; *ideo ubi uiae competunt, tum in competis sacrificatur*, Varr., L. I, 6, 25; *compūtālicius*; 2° s'adapter, convenir à; d'où *compētēns*, *-tentor*, *-tentia*; 3° solliciter en même temps qu'un autre : *competere significat quod est honorem uel coniugium uel quiduis aliud aduersus alium petere*. Vnde *competitores*, ad saepe, Non. 276, 10; *competitiō*.

dēpetō = *dēprecor* (un exemple de Tert., adu. Marc. 4, 20).

expetō : 1° arriver (= *accidō*), e. g. Plt., Am. 174, *ergo in seruitute expetunt multa iniqua* (avec le datif; Mi. 393); 2° retomber sur (avec *in*), Plt., Am. 494-495, *non par uidetur facere delictum suum, | suamque ut culpam expetere in mortalem ad sinat*; 3° rechercher, désirer ardemment (ex- préfixe de renforcement), d'où *expetibilis* (Sén., Boèce), *expētitor* et le desideratif plautinien *expetessō*.

impetō : se jeter sur, attaquer (s'y rattache peut-être la glose obscure de P. F. 97, 10, *inipite* (l. *impetite?*) *impetum facite*. Rare, non attesté avant Lucain. Semble tiré secondairement de *impetus*. S'y rattachent les formations nominales :

impes, -tis m. : élan, assaut, choc, impulsion, instinct. Rare, poétique (Lucr.), doublet artificiel de *impetus*, dont certaines formes sont bannies de l'hexamètre, fait d'après *praepes*. Usité surtout à l'ablatif *impēē*.

impetus, -is m. : même sens; mais beaucoup plus usité et très classique. Conservé en toscan et en ancien français. M. L. 4307. Formation étrange; on attendrait **impētūtus*, comme *appētūtus*; cf. Cic., Off. 2, 3, 11, *animalia quae habent suos impetus et rerum appetitus*. L'hapologie de **impētūtus* > *impetus* soutenue par Wackernagel se heurte au fait que **petitus* n'existe pas; cf., du reste, *appētūtus*. Peut-être le mot, usité dans la langue militaire, aura-t-il été modelé sur des termes de sens voisin *ingressus*, *incursum*, *impulsus*, de *ingredior*, *incurrō*, *impellō*, qui avaient le même nombre de syllabes que le verbe correspondant (comme, inversement, in-

cessu semble avoir été fait sur *incessus*); cf., toutefois, *gradus* et *gradior*. De là *impetuōsus* (tardif).

oppetō : synonyme de *obīre* et employé comme lui, avec ou sans l'accusatif *mortem*, dans le sens de « affronter la mort, mourir ». Surtout poétique.

perpetō (tardif et rare); *perpetūsus*, synonyme de *perpetuōsus* dans Sén., ad Luc. 40, 28.

praepetō : uniquement dans Lucr. 4, 1152, et dans Festus pour expliquer *praepetēs auēs*, F. 286, 16, *nam antiqui praepetere <dicebant pro anteire>*; cf. P. F. 287, 10. V. *praepes*.

repetō : attaquer à nouveau (époque impériale); regagner, remonter à (sens physique et moral « se remémorer »); recommencer; redemander. Ancien, classique, usuel, M. L. 7222 a. D'où *repetitiō, -tītor*; *repetundae* (*pecūniae*), terme juridique désignant l'action intentée contre un gouverneur de province prévaricateur; *repetentia*, Lucr. 3, 851.

suppetō : se présenter, venir sous la main (cf. *sufficiō*), être à la disposition de; d'où « être en abondance, suffire » (cf. *succurrō, suppediō*). De là : *suppetiae* : ressources, aide, assistance; *suppetior, -āris* (Cic., Att. 14, 18, 2, et Apul.), tous deux de la langue familière.

À la même racine que *petō* se rattachent sans doute, outre les formes nominales *comptium, impes, impetus*, citées plus haut, les adjectifs composés *perpes, perpetuus, praepes* et *propitius*. V. ces mots; et peut-être aussi *pessum, penna, peiīgō* et ses composés, *hospes*.

Un nom *-peta* figure comme second élément de composé dans *hērēdi-peta, *oelo-peta* (?) et quelques mots tardifs ou populaires (cf. *lūci-fuga*, etc.). Arnohe IV 7, cite aussi une déesse *Peta quae rebus petendis praesto est* (?).

Le radical **pet-*, qui figure dans plusieurs langues indo-européennes, pose des problèmes qui ne se laissent pas résoudre d'une manière sûre. Le grec distingue un groupe signifiant « tomber » et un groupe signifiant « voler ». L'un et l'autre sont de forme dissyllabique; mais, pour « voler », on a *πετα-*, *πτᾶ-* et, pour « tomber », *πετε-*, *πτῆ-*, *πτω-*. Il y a, d'une part, *πέταμαι*, *ἐπτᾶν* (*ἐπτῆν*) et *ἐπτᾶτο*, *ποτάομαι*, etc., avec une forme thématique *πέτομαι*, *ἐπτόμεν* pour « voler » et, d'autre part, *πίπτω*, *ἐπίπτω* (*ἐπεσον*), *πέπτωκα*, *πεπτῆώς* pour « tomber ». — Pour « voler », le latin a *uolare* et la racine **pet-* ne survit que dans le composé ancien *praepes* et dans des formes isolées et obscures, *penna* et *accipiter*. — Pour « tomber », il s'est fixé une forme **ped-*, alternance de **pet-*, qui ne survit qu'avec sa valeur figurée dans *peior*, *pessimus*, *pessum* (c'est *caddō* qui a le sens de « tomber »); v. ces mots et le rapprochement avec skr. *pādāyate* « il tombe », v. sl. *pade* « je tomberai ». — Le présent thématique indo-iranien *pata-* indique un mouvement vif, pressé, un élan; ceci est net pour skr. *pātati* « il vole, il s'élançait » et pour av. *pataiti*; d'un rebelle, il est dit en vieux perse *ud-apataitā* « il s'est soulevé »; dans l'Avesta, ce thème s'applique particulièrement aux êtres mauvais. C'est le sens que présente lat. *petō*, avec un développement qui le rapproche du sens de *rogō*. M. Vendryes fait remarquer que le gallois a *hedeg* « voler », dont la forme rappelle celle de *rhedeg* « courir ». La hitte *peta-* (écrit *pedda-*) signifie « voler, courir, fuir ». — Sur les rapports entre

**pet-* et **ped-*, v. Wackernagel. Sitzber. d. Berl. Akad. d. Wiss., 1918, p. 381, n.

L'i de *petūsus*, etc., est un élargissement du type de ce qu'on observe dans *or-i-gō*, etc. (cf. *peūgō?*) à côté de gr. *ὀρίν* (F)ω, etc.

Le type de composé athématique *praepes, perpes, ar-*chaïque, n'a pas de correspondant en indo-iranien. L'emploi avec valeur de nom d'action de formes minies de préverbes *impetis, impete, impetibus* est insolite. Du reste, la formation de *impetus* n'est pas moins insolite; le seul substantif comparable est *gradus*; les deux mots forment une paire.

petorritum (*petorritum*, Festus), -i n. : voiture à quatre roues, d'origine gauloise. Cf. Fest. 226, 30 : p. et *Galicum uehiculum esse, et nomen eius dictum (esse) existimant a numero quattuor rotarum. Alii Osce quod <h>i quoque pitora quattuor uocent, alii Graece, sed alexicōs dictum.* La première partie de la glose de Festus est seule à retenir; *petorritum* fait partie des nombreux noms de véhicules empruntés, avec les véhicules eux-mêmes, à la Gaule par les Romains. Déjà dans Varron, cf. Gell. 15, 30, 7.

Sur *petora*, v. *quattuor*.
A en juger par ir. *roth*, gall. *rhod* « roue », cf. *rota*, le second terme aurait un *o* passé à *i* en latin, ce qui est phonétiquement normal; cf. *iliōc*. Mais on ne connaît pas la forme gauloise du mot et rien n'empêche de supposer qu'une forme *ret-* ou *rit-* de la racine ait passé en gaulois au nom de la « roue ». On ne peut décider.

petra, -ae f. : rocher, pierre; cf. Fest. 226, 12 : *petrarum genera sunt duo, quorum alterum naturale saxum prominens in mare, cuius Ennius meminuit lib. XI (Ann. 11, 365) : « Alte delata petrisque ingentibus petra... alterum manu factum, ut docet Aelius Gallus; »* *icta est qui locus dextra ac sinistra fornixem † expleturusque † (explet usque, Madv.) ad libramentum summi fornixis*. Emprunt ancien au gr. *πέτρα*, peut-être d'abord dans la langue des marins; le mot latin est *saxum*, et *petra* est évité par les bons écrivains. Mais a dû être courant dans la langue populaire; usité dans la Vulgate (en jeu de mots avec *Petrus*, de *Πέτρος*), Panroman. M. L. 6445; cf. aussi 6445 a, *petrarium*; 6446, *petrarius*; 6447, *petrica*. Germanique : de *petrāria*, v. h. a. *pfetarāri*, etc.; en celtique : brit. *pet-drun*, de **petrō?*

Dérivés et composés : *petraeus* = *πετραϊός*; *petrālis* (Cass.); *petrāria* = *parietina* « parietaire »; *petrēnsis* (Cael. Aur.); *petrōsus* (attesté dans Plin.); *petrōnius* (Grat. Cyneg. 202); *petrabulum*, déformation, à l'aide du suffixe *-bulum*, de gr. *πετρεβόλον* (Not. Tir.); *petrinus* (langue de l'Église) = *πέτρινος*; *petrapium* « persil », calque de *πετροπέλαγον*, M. L. 6448; v. Isid. 17, 11, 2.

***petreia**, -ae f. : p. *uocabatur quae pompam praecedens in coloniis aut municipiis imitabatur animum ebrum, ab agri uitio, scilicet petris, appellatam*, P. F. 281, 4. Sans autre exemple. Mot peut-être étrusque, comme *citeria*. Cf. le nom propre *Petreius*.

petrō, -ōnis m. : cf. Fest. 227, 1 : *petrones rustici a petrarum asperitate et duritia dicti.* Mais ce n'est sans

doute qu'une étymologie populaire. Dans Plaute, *petrō* est appliqué à un vieux bœuf, mais le sens précis du mot nous échappe, Capt. 820-822 : *qui petrōni nomen habuit uerueci sectario, | eum ego si in uia petronem pudebit consepsero.* | et *petronem et dominum reddam mortem miserum*. Sur les noms propres *Petrō*, *Petrōnius* (étr. *petru, petruna*), ombr. *Petrūnia*, etc., v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 209.

petulāns, petulcus : v. *petiō*.
peuxus, -a, -um : poilu, duveté (*-m folium*, Col. 11, 3, 26).

Dérivés : *pexiūs* : duvet d'une étoffe (Plin.); *pexiūtus* : couvert d'un vêtement à longue laine (joint à *gausapātus* par Sén.); *pexiō, -is* et *repexiō, pexiarbus*. V. *petiō*.

phaecasia, -ōrum (-sia f., Pêtr.) n. pl. : souliers blancs. Emprunt au gr. *φακασίων* (Sén.); *phaecasiātus* (Pêtr.).

phagō, -ōnis m. : hybride dérivé de *φάγω* d'après *clō, -ōnis* (Varr.).

[phalagga] : v. *palagga*.

phalerae, -arum f. (*phalera* n., Varr., Plin.) : phalères, plaques de métal servant de décoration; bijoux; clinquant. Emprunt oral et populaire au gr. *φάλαρα* comme le montrent l'apophonie et le changement de genre.

Dérivé : *phalerātus*, d'où plus tard *phalerō, -ās*.

phantasia, -ae f. (*fan-*) : idée, notion; et « fantôme, apparition; phase de la lune ». Emprunt au gr. *φάντασια*, qui a pénétré dans la langue populaire (cf. l'expression proverbiale *phantasia non homo*, Pêtr. 38, 16), à l'époque impériale, et a persisté dans les langues romanes; cf. M. L. 6458, *phantasia* (*phantasia, fundasia*), et 6459, *phantasiāre* (**pan-*). Même évolution dans *phantasma* = *φάντασμα* **phantagma*, fr. *fantôme*, M. L. 6460; d'où *phantasmor, -āris* (Iréen.), fr. *fantaisie*. V. B. W. *pantois*.

pharetra, -ae f. : carquois. Emprunt au gr. *φάρετρα* attesté depuis Virgile.

Dérivés latins : *pharetrātus* (Vg.); *pharetriger* (Ov.).

pharmacium, -i n. : poison, philtre; *pharmacus, -i m.* « empoisonneur » (Pêtr.). Emprunt de la langue impériale au gr. *φάρμακον*. Demeuré en roumain. M. L. 6462.

pharos, -i c. : phare. Emprunt de la langue impériale au gr. *Φάρος*. M. L. 6463.

phaselus (*fa-*), -i m. : haricot; barque en forme de haricot. Emprunt au gr. *φάσηλος* (Catulle). De là : *phascolus* (*faseolus, fasscolus, fassiolus*) déformé parfois en *passiolus*; cf. Keller, *Lat. Volksetym.* 63. M. L. 6464. Il est inutile de supposer, pour expliquer cette dernière forme, un type ancien avec *p* correspondant à *φ* initial. Sur *baselus*, corruption tardive de *phaselus*, v. Isid. 19, 1, 17, et Sofer, p. 111.

Dérivé tardif : *phaselāria* n. pl. : plat de fèves.

phāsīānus, -i m. (et *phāsīāna* f.) : faisán. Adjectif

substantivé dérivé de *Phāsīs*; attesté à l'époque impériale, cf. *Phāsīānae auēs*, Plin. M. L. 6465.

Dérivés : *phāsīānarius, -inus*.

philosophia, -ae f. : philosophie; *philosophus, -i m.* (et *philosophia*) : philosophe. Transcription du gr. *φιλοσοφία*, *φίλοσοφος*; *philosophor, -āris* (Plt., Enn.). Le mot est acclimaté de bonne heure, mais a toujours été senti comme étranger, de même que les dérivés. V. Nic. Stang, *Eranos* 11, 82 (superficiel). Irl. *felsub, felsube*.

phiala, -ae f. : coupe. Emprunt de l'époque impériale au gr. *φιάλη*, devenu dans la langue commune *fiála, fiola* (Schol. Juv. 10, 27) et passé sous cette forme en italien et en français (M. L. 6466) et en celtique : brit. *fiol*.

phlebotomus, -i m. : lancette. Emprunt tardif au gr. *φλεβοτόμος*, latinisé en *flebo-, fleu-tomus*.

Dérivé : *phlebotomāre* (*flebo-, fleu-*), M. L. 6467 (v. fr. *flieime*, fr. *flamme*). Passé aussi en germanique : angl. *fleam*, v. h. a. *fliedma*.

phlegma, -atis n. : flegme, humeur. Emprunt de la langue médicale au gr. *φλέγμα* (Pall., Vég.), passé dans la langue commune sous la forme *fleuma* (cf. *sauma*), *flemma*, et de là en roman. M. L. 6468.

phoba : tige d'une céréale de l'Inde (Plin. 18, 55). Mot étranger. †

phrenēticus, -a, -um adj. : frénétique. Emprunt au gr. *φρενητικός* (Cic., Diu. 1, 81), passé dans la langue commune avec métrathèse (*pher-, fer-*) et de là en roman. M. L. 6471.

phrixianus, -a, -um : de Phrixos; *-a toga* (Plin. 8, 195); désigne une sorte de laine de qualité supérieure. La graphie avec *v* provient d'un faux rapprochement avec *Phrygēs*.

phrygiō, -ōnis m. : brodeur en or. Formation latine (Plt., Varr.) dérivée de *Φρύγιος*; cf. *fullō*, etc. Plaute a aussi *phrygiō* (= sans doute **purgiō*); cf. *corcodillus*.

Dérivé : *phrygiōnius* (Plin. 8, 196). V. B. W. *frise*.

phthisis, -is f. : phthisie. Emprunt (Sén., Plin.) au gr. *φθίσις*. L'adjectif *phthisicus* est demeuré sous des formes populaires, **isis, tisisic* (cf. *tisana*), dans quelques parlers romans. M. L. 6472.

phyeis, -idis f. : gobie, sorte de poisson. De gr. *φύκις*. M. L. 6473.

phylactērium, -i n. : phylactère. Emprunt tardif au gr. *φυλακτήριον*. M. L. 6473 a; *flactērarius* : porteur de phylactère (Cael. Aur.).

pica, -ae f. : pie, M. L. 6476 (*pica* et **peica*); **pīcus, -im** : pivert, oiseau prophétique consacré à Mars, *pīcus Mārtis*, cf. Non. 518, 30. Ancien (Plt.). M. L. 6484 a. Celtique : ir. *becc*. V. B. W. *pic, pie*. Sur *Picēnum, Pī-centes*, v. Kretschmer, *Glotta*, 14, 86. — Il est à remarquer que la forme en *-ā* et la forme en *-o* désignent non une femelle et un mâle, mais deux oiseaux distincts. Cf. aussi M. L. 6484, **piculus*, et **pikkare* « piquer », 6495.

Ombre. *peico* « picum », *peica* « pīcam » indiquent la forme ancienne. Pas plus d'étymologie claire que pour

parra. On rapproche skr. *pikāh*, qui désigne une sorte de coucou, et all. *Specht*.

picea : v. *pix*.

Picumnus, -i m. : ancienne divinité italique, jointe à *Pilumnus* (v. ce mot), qui présidait avec son conjoint aux rites du mariage; cf. Varr. ap. Non. 528, 11 : *Pilumnus et Picumnus di praesides auspicii coniugalibus deputantur*. Varro de *Vita Populi Romani*, l. II : *natus si erat vitalis ac sublatas ab obstetrice, statuebatur in terra, ut aspiceretur rectus esse : dis coniugalibus Pilumno et Picumno in aedibus lectus sternerbatur.* Rattaché à *picus*, comme *Pilumnus* à *pilum*, ou à *Picus*, fils de Saturne, roi mythique du Latium, père de Faunus (v. *Vg.*, Aen. 7, 48) et aïeul de Latinus; tout ceci très obscur. La finale de ces noms rappelle celle de noms étrusques. *Vertumnus*, *Viumnus*, *Volumnius*, etc., et leur généalogie est étrusque; v. Ernout, *Philologica* I, p. 33; Benveniste, *BSL* 34, 11 sqq.; St. Etr. 7, 254; v. Blumenthal, P. W. *Realencycl.* XX, 2.

***picus** ou **pix**, -cis? : mot qui figure seulement dans *Plt.*, Au. 701, *picias* (sic BD *ici cum spatio init.* et rasura post alterum i E) *diuitiis qui aureos montes colunt | ego solus supero*. Nonius, qui glose le mot, p. 152, 6, lit *pici* dans le texte de Plaute, et son lemme porte *picos ueteres esse uoluerunt quos Graeci grypas uolunt*. — De ce substantif dérive un adjectif *picius* que Festus, p. 226, 2, cite en donnant l'étymologie : *piciati appellantur quidam quorum pedes formati sunt in spectem sphingum, quod eas Dori φῖκας uocant.* Cf. aussi P. F. 293, 13 : *patellae, uasula parua picata*. Emprunt ancien d'un grec dialectal. Sans autre exemple.

piger, -gra, -grum : lent; d'où « paresseux ». Le premier sens apparaît dans le vers d'Accius, *Chrys.* 267, cité par Non. 153, 33 sqq. : *melius pigrasse quam proferuisse nefas*. A l'adjectif *piger* s'apparente l'impersonnel *piget*, *piguit* et *piguitum est*, *pigère*, dont le premier sens « faire lentement, à contre-cœur » est attesté par l'abrégé de Festus, P. F. 235, 3 : *piget interdum pro tardari, interdum pro paenitere poni solet*. *Piget* s'est ensuite spécialisé dans le sens moral de « être fâché, affligé de; regretter » (souvent joint à *pudet*). Ancien, usuel, classique. M. L. 6487.

Dérivés et composés : *pigitia* (classique), M. L. 6493; *pigredō* (Vulg.) et *pigrūtūdō* (Greg. M.); *pigrūtās* (Gloss.); *pigror* (Lucil.); *pigredō*, -ēs; *pigrēscō*, -is; *pigrō*, -ās et *pigror*, -āris; *pigrūtō*, -ās; *pigrītor* (Vulg.), M. L. 6491, 6492; *repigrō* (tardif; formé d'après *retardō*); *impiger*, -grītia, -grītās, -grābilis (Gl.); *impigēs* (Cael. Aur.); *pigrēfaciō*. Aucune étymologie claire.

piget : v. *piger*.

***pigiciaea** (sc. *sacra*) n. pl. : mot obscur de Pétrone, 140, 5, de sens obscène, qui rappelle gr. *πυγίκεν* et, pour la finale, *Isiaca*, etc.; v. *pūga*.

pignus, -eris (et -oris) n. : terme de droit, gage fourni par le débiteur à son créancier; *pignus capere*, *pignoris capiō*. Dans la langue commune a pris le sens général de « gage, preuve, assurance »; dans la langue poétique de l'époque impériale, *pignora* désigne les « gages de

l'amour », c'est-à-dire les enfants, et s'est appliqué à toute personne chère. L'antiquité du mot est peut-être attestée par la forme antérieure au rhotacisme *pignosa*, citée par F. 232, 21, si ce n'est pas un archaïsme (on attendrait *pignesa*). Usuel. M. L. 6488.

Dérivés et composés : *pignerō*, -ās (*pignorō*, Cael. Aur.); passé dans les langues romanes, M. L. 6489; « donner en gage » et *dē-* (Lex Sal.), *op-*, *re-*, *pigneror*, -āris « prendre en gage »; *pignerātor* m. « prend en gage »; -tīō, -tīcius; *pignerārius*, -i (Ital.).

Le suffixe complexe *-n-es- fournit des termes juridiques relatifs notamment aux biens. Ainsi, le sanscrit a *rékna* « héritage, propriété ». En latin même, cf. notamment *fēnus*, *minūs* et, pour un mot fait à date relativement récente, *facinus*. Si l'on rapproche *pignō*, le *pignus* aurait été originairement une marque faite pour fixer le souvenir d'un engagement pris; simple hypothèse.

pila, -ae f. : balle, boule, pelote, etc. (v. André, *Lex. s. u.*). Ancien, usuel. M. L. 6498. Celtique : britt. *pel*. Germanique : all. *Pille*, angl. *pill*, etc.

Dérivés et composés : *pilula* : petite balle, pelote, pilule (Plin.), M. L. 6507; *pilārius* : jongleur; *pilicrepus* : joueur de paume (qui fait résonner la balle); *praepilātus* : emboullé (se dit d'un trait, d'une pointe de flèche, etc.); *praepilō*.

Le rapprochement avec *pilus* — parce que la balle est bourrée de crin — doit être une étymologie populaire : *pilae effigies uiriles et muliebres ex lana*, dit Festus, P. F. 273, 7.

pila « mortier » : v. *pīnsō*.

pila, -ae f. : pile, pilier; spécialement « brise-lames, jetée », M. L. 6497, et 6500, *pilāre* (neutre d'un adjectif **pilāris*), d'où provient aussi, par le germanique, le finn. *pilari*; cf. v. h. a. *pflāri* « Pfeiler », de *pilārium*.

Dérivés : *pilātim* : en forme de pilier; dans la langue militaire, « en colonnes serrées » (par opposition à *passim*); *pilārium* : assise de pierre faite pour recevoir les cendres des morts recueillies dans des urnes funéraires.

pilō, -ās : enfoncer comme un pilier, planter, empiler; cf. Host. ap. Seru. in Ae. 12, 121 : *hastam pilans prae pondere frangit*, où Servius note « *pilans* » i. e. *figens*; *pilātus* : -m *agmen*, *quod sine iumentis incedit, sed inter se densum est, quo facilius per iniquiora loca tramitatur*, Varr. ap. Seru. in Ae. 12, 121. Cf. aussi Enn., Sa. 4, *inde loci liquidas pilatasque aetheris oras/contemplor*, où Servius note « *firmas et stabiles significat, et quasi pilis iultas* ».

Du sens de « empiler » *pilāre* est passé à celui de « entasser » et, par suite, « piller, voler », qui n'est attesté que dans Ammien Marcellin; mais *pilātrix* est déjà dans Titinius, R³ 76, cité par Non. 102, 4, *pilātrix pallii*. Ce sens de « voler, piller » est surtout fréquent dans les composés : *compilō*, qui dans la langue littéraire s'est dit d'un écrivain qui en pile ou plagie un autre; cf. Hor., S. 1, 1, 121, d'où *compilator*, *compilatō* (le sens de *compilō* « rosser » dans Apulée, Met. 7, 18 et 9, 2, semble se rapporter à *pilum* « javelot » ou à *pila* « mur-

hostis. Cf., toutefois, le suivant. Pour *compilō* « rosser », v. *pila*.

Pas d'étymologie sûre. Peut-être identique à *pila* « pilier », employé par plaisanterie dans la langue des soldats? En tout cas, le rapprochement a pu se faire par étymologie populaire.

Pilumnus, -i m. : ancienne divinité italique, jointe à *Picumnus* (v. ce mot). « P. forme avec *Deuerra* et *Intercidona* une triade qui protège le nouveau-né contre les attaques de Silvain, le démon de la forêt. Aussi, dans la nuit de l'accouchement, trois hommes passent; l'un frappe le seuil d'une hache (*intercisiō*), l'autre d'un pilon (*pilum*), et le troisième balait le seuil (*dēuerrere*). Ces très anciens usages (St. Aug., Cité de D. VI 1, d'après Varron) paraissent avoir produit les trois dieux. *Pilumnus* était encore un dieu de la campagne; il passait pour avoir inventé le pilon (*pilum*) qui sert à broyer le grain. On lui donnait le nom de *Stercutius* quand on le considérait comme l'inventeur du fumage des terres; cette invention était attribuée aussi à *Picumnus*. *Pilumnus* est le père de *Dajunus*, père de *Turonus*. *Picumnus* a une individualité beaucoup plus vague et paraît être un simple reflet de *Picus* » (Lejay, note de l'Énéide X 76). — A été mis de bonne heure en rapport avec *pilum*, peut-être par étymologie populaire; v. *pīnsō*.

pilus, -i m. : poil, cheveu. Les deux sens sont bien attestés; cf. Ov., A. A. 3, 194, *duris aspera crura pilis*, et Sén., Tranq. An. 8, 3, *non minus molestum esse caluis quam comatis pilos uelli*; mais celui de « poil » est plus fréquent. Diffère de *capillus* en ce que celui-ci est plutôt un collectif, *pilus* désignant, au contraire, le poil ou le cheveu pris isolément. *Pilus* s'emploie, généralement avec une négation, comme notre « pas un cheveu; il s'en faut d'un cheveu, etc. », pour désigner une chose de peu d'importance : *non facere pili*; *ne pilo quidem*, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6508. Celtique : irl. *bil*; bret. arm. *palucha* « pesseler », de **pilucāre*?

Dérivés et composés : *pilō*, -ās : se couvrir de poils (Afran., *Novius*) et « épiler » (Mart.); cf. P. F. 225, 4 : *pilat*, *pilos habere incipit*; *alias pro detrahit pilos, a quo depilati* (cf. *populor* et *dēpopulor*, etc.); le second sens seul est demeuré dans les langues romanes, M. L. 6502; *pilōsus*, M. L. 6505; *pilātus*; *dēpilō*, -ās, M. L. 2574; *dēpilis*; *expilōr* (?), Lucil. ap. Non. 95, 15; *piligerō*, -ās (Mul. Chir. 569). Cf. encore *pilāmen*, M. L. 6499; *alipilus*, v. *ala*.

Aucun rapprochement valable. Il n'y a pas de terme indo-européen commun pour cette notion.

pimpinella, -ae f. : plante médicinale, pimprenelle? (Dynamid. 2, 25). M. L. 6508 a, **pimpernella*. Forme populaire à redoublement, d'origine inconnue. V. R. Hakamies, *Neuphil. Mitt.*, 1950, 34 sqq.

pina (*pinna*), -ae f. : pinne marine (coquillage). Du gr. *πίνα*, *πίνωα*. Passé en germanique : v. angl. *pincwinckle*.

pincerna, -ae m. : celui qui mélange les vins, échantson. Mot vulgaire et tardif emprunté à gr. *πυγέρηνος* (de *πίνω* et *χεράννωμι*; sur la forme grecque, v. He-

ter); sur *compilō* ont été formés *expilō*, M. L. 3047; cf. Dig. 47, 18, 1, 1, *expilatores, qui sunt atrociore fures*; A. *ἐκπορόται*, in *opus publicum dari solent*; *expilatiō* (Cic.), cf. *expoliō*; *suppilō* (mot de la langue des comiques) « piller secrètement, dérober » (cf. *surripio*, etc.). Ancien, rare dans la langue écrite, sans doute populaire; conservé partiellement en roman, M. L. 650 a. Les formes romanes du type « piller » supposent en outre un verbe **pilāre*, M. L. 6503; de même angl.

pilāre. Pas d'étymologie sûre. On a rapproché osq. *ehpeila* la tasset (Vetter, *Hdb.*, n. 80), qu'on traduit par « *erectae sunt* », c'est-à-dire « *erectae sunt* »? Souvent rapproché de *pīnsō* et identifié à *pila* « mortier », mais les sens diffèrent.

**pilates* : *genus lapidis*. *Cato* (Or. 5, 17) : « *lapis candidior quam pilates* », P. F. 273, 5. Sans autre exemple. Le rapport avec osq. *ehpeilatasset* (v. *pila*) est très douteux.

pilentum, -i n. (*pīlēs*, -*lentis*, Ven. Fort.) : voiture de gala à quatre roues, qui servait au transport des matrones dans les cérémonies publiques; v., entre autres, *Vg.*, Ae. 8, 665-666. Mot gaulois, comme *carpentum*; cf. Porphyr. ad Hor. Epist. 2, 1, 192.

pilleus (*pilleum* n.); les formes avec -*il-* sont mieux attestées que la graphie *pileus*; cf. Stolz, *Hist. gram.* I 224, -i m. : 1^o bonnet d'homme, de caractère rituel, fait originairement d'une peau de brebis non rasée, que portaient les pontifes, les flamines, les Saliens et que l'on donnait aux esclaves en signe d'affranchissement; symbole de la liberté, désigne par métonymie la liberté elle-même : *seruus ad pilleum uocare*, T.-L. 24, 32, 9; se coiffe du nouveau-né. Ancien (Plt.), usuel. M. L. 6504.

Dérivés : *pilleātus*, -a, -um; *pilleolus* (-lum), -i; *pillelāta* (*ūna*); *pilleō*, -ās (bas latin).

Cf. *pila* et *pilus*? On pense, d'autre part, à gr. *πίλος* (« teute »). Nombre de termes, généralement techniques, en -eus sont sans étymologie et suspects d'être empruntés : *bateus*, *clipeus*, *puteus* (v. ce dernier).

pilō, -ās : v. *pila*.

pilum « pilon » : v. *pīnsō*.

pilum, -i n. : javelot. Arme de jet, ancienne en Italie, mais d'origine contestée; cf. Couissin, *Les armes romaines*, p. 20 sqq. A fourni l'ait. *Pfeil* (v. h. a. *pfil*, *fil*); en celtique : gall. *pil-wrn* « trait ».

Dérivés : *pilānus* : soldat armé du javelot qui combattait au troisième rang, triaire; d'où *antepilānus* : soldat des deux premiers rangs; *praepilātus* (Amm.); -a *hasta*.

Des expressions *primum pilum* « premier manipule des triarii », *centuriō primī pili* « centurion du premier manipule des triarii » a été tiré un substantif *primipilus* *primo*; cf. *primiscrinus*, *duumuir*, *aboriginēs*, etc.), ce qui a fait croire à l'existence d'un substantif *pilus*. *Stetione* écrit, *Calig.* 44, 1, *plerisque centurionum... prius pilos ademūt*. De *primipilus* dérivent *primipilāris*, *primpilātus*, -ās.

A *pilum* se rattache peut-être *pilumnoe*, attesté dans la glose de Festus 224, 4 : *pilumnoe poploe in Carmine litiari, uelut pilis uti assuetti, uel quia praecipue pellant*

ἰριον, avec même suffixe que dans *mulctra*. L'i est peut-être dû à un faux rapprochement avec *pirum*.

pirus, -i f. : poirier; *pirum* : poire, M. L. 6525. Ancien (Caton). Panroman et passé en celtique : britt. *per*, et en germanique : v. h. a. *pira*, etc., M. L. 6524, et **pirula*, M. L. 6523 (cf., toutefois; B. W. *perle*).

pirācium (-iium), -i n. : poiré (tardif; sans doute formé sur *uinācium*, -iium); *pirastrum* « poire sauvage ». Emprunt à une source inconnue — comme tous les noms d'arbres fruitiers (v. *mālum*, etc.) — qui a fourni, d'autre part, gr. ἄπιος « poirier », ἄπιον « poire », sans que l'on voie d'où vient la différence portant sur l'a initial du mot grec. On partirait de **pi-so*; le traitement de -is- ne concorde pas avec celui qu'offre *serō*; mais il s'agit d'un emprunt.

piscis, -is (t) m. : poisson. Usité de tout temps. Panroman et passé en celtique. M. L. 6532; V. B. W. s. u.

Dérivés : *piscor*, -āris : pêcher, M. L. 6526 (et germanique : v. h. a. *pesčen*, etc.), et ses dérivés *piscātor*, -trix, M. L. 6528, 6530; *piscātiō* (tardif et rare); *piscātōria*, M. L. 6529; *piscātus*, -ūs (classique); *piscātūra*; *expiscor* : « est diligentissime quaerere ubinam pisces lateant : ergo tractum uerbum a piscatoribus », Don., ad Ter. Phorm. 382; *piscāria*, -a, -um; subst. *piscārius* « poissonnier »; *piscāria* « marché aux poissons », M. L. 6527; *piscina* f. : vivier, piscine, M. L. 6531, d'où *piscinārius*; *piscinensis*; *piscōsus*, M. L. 6533; *pisculentus*; *piscus*, -a, -um (Cassiod.); *pisculus*, -i et **pisculus*, M. L. 6533 a; *piscunculus* (Anthim.); *piscicapus*, -i m.; *piscisalsus* (Ed. Diocl.)? *porcopiscis*, M. L. 6664; *piscāriola* : χαμάρτος (Plin. Valer.). Celtique : britt. *pysc*, *pyscod*, *piscador*.

Il n'y a pas de nom indo-européen commun du « poisson ». Certains noms sont propres à un groupe, ainsi skr. *māsyah*, av. *masyō* ou sl. *ryba*, d'autres à de petits groupes dialectaux : gr. ἰχθυός, arm. *jukn* et lit. *žuvis*. Lat. *piscis* diffère de la forme thématique de got. *fišks*, etc., et irl. *iāsc* a un autre vocalisme. Ces trois mots sont apparentés, mais le détail des formes ne concorde pas.

pisinnus (*pitinnus*), -a, -um, adj. : petit (Marcell., Peregr. Aeth.); substantif *pisinnus*, -a : petit garçon, petite fille. Cf. Labeo ap. Schol. Pers. 1, 4 : *crudum manduces*, *Priamum Priamique pisinnos* (cf. Il. 4, 35) et App. Probi : *pusillus non pisinnus*. Sans doute mot du langage enfantin; cf. *pipinna*, *piulus*, *pitinnus*, **pititus* et *pisus*, *pusillus*. M. L. 6550, *pisinnus*, *pitinnus*. B. W. *petit*.

pistillum; **pistor** : v. *pinsō*.

pistrix, -icis f. : sorte de monstre marin, scie, espèce de squele; nom d'une sorte de navire; constellation de la baleine. Rare, surtout poétique. Déformation, sans doute par étymologie populaire, du gr. πίστρια, dont la transcription correcte *pristis* est, du reste, attestée. Virgile emploie *pistrix* comme nom commun dans la description de Scylla, Ae. 3, 427, *postrema immani corpore pistrix*, et *Pristis* comme nom propre pour désigner le vaisseau de Mnesthé, Ae. 5, 116, *uelocem Mnestheus agū acri remige Pristim*. Composé : *pistriger* (Sid.).

pisum, -i n. : pois (*Pisum arvense*). Non attesté avant

Varron, mais ancien, comme le prouve le cognomen *Pisō* (cf. *Caepiō*). M. L. 6543. Un diminutif **pisillum* est supposé par les formes romanes du type ital. *pisello*, M. L. 6534. Celtique : irl. *piss*, britt. *pys*; germanique : v. angl. *pisu*.

Emprunt. Le grec a πῖος « pois », avec un doublet neutre πῖον.

pitinnus : GIL VI 35915. Doublet de *pisinnus*.

pitaceum, -i n. : emprunt au gr. πικράσιον « tablette à écrire, billet ». Attesté à l'époque impériale avec divers sens : compresse (Cels.); étiquette, billet de tombola (Pétr.); pièce de cuir pour raccommoquer des souliers (Vulg.); affiche, placard (Aug.). Quittance, reçu (Cassiod.). M. L. 6547 (souvent dans le sens de « chiffon », puis « vétille »); cf. fr. *rapetasser*.

Dérivés : *pitaciolum* : sorte de scapulaire; *pitaciarium* « taxe prélevée pour le délivrement d'une autorisation » (Lex Metal. Vispasc., GIL II 5181, 58).

pituita, -ae f. : gomme, résine qui s'écoule des arbres; et « mucus, pituite, rhume ». Ancien (Cat.), usuel. Souvent scandé trisyllabe *pituita* (cf. *fortuitus*, *gratuitus*), d'où **pippita* (*pipita*, CGL II 151, 4) > fr. *pépie*, M. L. 6549; B. W. s. u.; germanique : v. h. a. *pîppfs*, etc. Panroman, sauf roumain.

Dérivés : *pituitarius* : -a *herba* « herbe aux poux », Plin. 23, 18; *pituitōsus*; *pituitās*; *pituitō*, -ās (Mul. Chir.).

V. *pinus*.

pitulus, -i m. : doublet de *pisinhus* dans Anton. Plac., Itin. 34, p. 181, 13 Geyer. M. L. 6544 a.

pius, -a, -um (*pius* ou *pius* avec *i longa* dans les inscriptions, d'où *pius* dans les langues romanes, cf. M. L. 6552; pas de comparatif; le superlatif *piissimus*, blâmé par Cic., Phil. 13, 19, 43, est fréquent à l'époque impériale; on trouve aussi *pienissimus* (d'après *beneficus*, *ficientissimus*), dont a été tiré un positif *piens*) : pieux (sens sacré et profane), qui accomplit ses devoirs envers les dieux, envers ses parents, etc. : *pius Aeneas*; *pius in parentes*, Cic., Off. 3, 23, 90. A peut-être signifié à l'origine « [au cœur] pur »; *piō* a souvent le sens de « purifier », par suite « effacer par un sacrifice, expier » : *piare damna*, *fulmen*; cf. Ov., M. 8, 483, *mors morte pianda est*; de même *expiare*, cf. Pers. 2, 33 [*puerum*] *lustralibus... saliuus expiat*; Cic., Rab. Perd. 4, 11, *expianandum forum Romanum a nefarii sceleris uestigiis*.

Dérivés et composés : *pietas* : piété (envers les dieux, les parents); sentiment du devoir; à l'époque impériale apparaît le sens de « pitié », cf. Suét., Dom. 11, 5 : *permittere, Patres conscripti, a pietate uestra impetrari... ut damnatis liberum mortis arbitrium indulgeatis*. Ancien, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6485. — *Pietācultrix*, composé poétique (Pétr.).

piō, -ās : purifier, expier; apaiser, rendre propice; honorer suivant le rite; *piabilis*; *piaculum* : sacrifice purificateur ou propitiatoire; puis « victime offerte en sacrifice »; et aussi « crime ou forfait exigeant un sacrifice purificateur », sens fréquent dans l'expression *piaculum est*; *piaculo*, -ās (Caton); *piāmen* (Ov.); *piāmentum*; *piātiō*; *piāria*; *expiō*; *expiātiō*; -tor, -trix, -tōrius; -tus, -ūs; *inexpiabilis*.

impius; *impiō*, -ās; *impietās*; *impiāmentum* (Cypr.); *impiandus* (Maecr.); *impietō*, -ās (Ital.).

Mot italice : osq. *Pihīdi* « Piō », omb. *pihaz* « piātus », *pihātu* « piātō »; *peihaner* (*pi*-, *pe*-) « piandi », marr. *peai* « piaē », volsq. *pihom* « pium »; omb. *pihā* « piāculō ». Sans correspondant exact ailleurs. Un rapport avec *pūrus* a été souvent supposé (*pius* de **piu-iyōs*?), mais ne se laisse pas démontrer.

pix, **picis** f. : poix. Ancien. Panroman (sauf roumain). M. L. 6553. Celtique : irl. *picc*, britt. *pyg*, *pek*; germanique : v. angl. *pik* « Pech »; de là finn. *piki*.

Dérivés et composés : *piccus* : de poix, d'un noir de poix; substantif féminin *picea* : pesse, sorte de sapin, M. L. 6479; *picinus* : -a *uitis*, Plin. 14, 42; *picātus* : enduit de poix, sur lequel a été reconstruit *picō*, -ās, M. L. 6477, d'où *appicō*, M. L. 547; *impicō*, M. L. 4308; *picārius*, M. L. 6478, d'où *picāria* : fonderie de poix; *picūla* : un peu de poix (tardif), M. L. 6483, et *picūlum* (Orib.). Cf. encore M. L. 6480 **picidus*; et *picuus* = *pinus* (Orib.).

Cf. le dérivé gr. πῖσσα et v. sl. *pitilū*, v. r. *pitilū*, lit. *pikis*, qui attestent l'antiquité d'un thème **pit-* « poix ». — Omb. *peiu* « piccus » repose sur **pik-yo*; formation parallèle à celle de lat. *piccus*, mais différente.

placenta, -ae f. : gâteau plat. Emprunt au gr. πλακῆντιον, -οντος (la forme latine est faite sur l'accusatif) déformé par un rapprochement avec *placō*. Attesté dès Caton. Conservé en roumain. M. L. 6556.

Dérivé : *placentārius* (Dig.).

1° placō, -ēs, -ul (et impersonnel *placitum est*), -ēre : plaie à. Usité de tous temps. Panroman. M. L. 6557; B. W. s. u.

2° plācō, -ās, -āui, -ātum, -āre : apaiser. Ancien, usuel, classique. M. L. 6555 (formes romanes rares).

Placō a sans doute commencé par être un impersonnel « il semble bon, il plaît, il agrée »; cf. *si dis placet*; *senatui placuit* (*placitum est*); *sic placitum est* (cf. gr. ἔδοξε) « ainsi en a-t-il été décidé ». A ce sens se rattache *placita*, -ōrum « opinions agréées, décisions, principes » (= gr. δόγματα) : *ueterum, sapientium placita*, etc.

A *placō* correspond le causatif *plācō* « je tâche de faire agréer à, de plaie à »; d'où « j'apaise, je réconcilie ». Pour l'opposition des quantités, cf. *sedēō*/*sedāre*. Toutefois, le rapport avec *placō* n'était plus senti; et *plācō*, qui se confondait par le sens avec *pacāre*, dérivé de *pāx*, a fini par disparaître; *pacātus* a remplacé *plācātus*, etc.

Dérivés et composés : 1° de *placō* : *placor* (Vulg.); *placencia* (Apul.); *placitiō* « satisfaction » (S^d Jér.); *placibilis* (Tert.) : plaisant; demeuré dans les langues romanes, mais, influencé par *pāx*, a pris le sens de « paisible », cf. M. L. 6558; *placidus* : qui ne signifie plus « qui plaît », mais « paisible, apaisé » (joint à *lēnis*, *quētus*), M. L. 6560; *placiditās*; *placidō*, -ās; *placidulus*, *implacidus* (Hor., Carm. 4, 14, 10; cf. gr. ἀνήμερος, ἀπράντρος); *placiō*, -ās (Plt.); *placius* (Gloss.). Cf. encore *placitum*, demeuré dans les langues romanes au sens de « débat juridique », fr. *plait*, *plaidier*, M. L. 6561, B. W. s. u., et celtique : gall. *plegyd*; **placiacāre*, M. L. 6559; *complaceō* : qui, à

l'époque de Plaute, marque l'aspect déterminé; cf. Plt., Amp. 106, *quantusque amator* [*Suppiter*] *sit, quod complacitūmsemel* (si toutefois ce n'est pas le parfait de **complacēscō*); repris à partir d'Apulée, mais avec valeur augmentative. Usité surtout dans la langue de l'Église; *displacēō* : déplaire (et *displacēre* supposé par les formes romanes, M. L. 2681); *perplacēō*.

2° de *plācāre* : *plācābilis*, -bilitās et *implācābilis* (= ἀπάωντος, ἀνήμερος), -bilitās; *plācāmen*, -mentum; -tiō; -tōrius; -trix; *dēplācō* (tardif).

L'hypothèse suivant laquelle *placō*, *plācō* appartiennent à une racine signifiant « être plat » (d'où « apla-nir »), cf. *planicus*, n'a dans le sens du groupe latin aucun appui précis (sauf peut-être dans *placidus*). Cf., du reste, tokh. B *plāki* « entente ».

1° **plāga**, -ae f. (usité surtout au pl. *plagae*) : filet de chasse qu'on tend au travers d'une route, etc., par suite « piège »; rideau tendu (cf. le suivant). Ancien (Plt.), technique, usuel. De là : *plagula*, -ae f. (et *plagella*) : rideau de lit, de litière; lé d'étoffe; bande de papier; *implagō*, -ās (Sid., d'après *irritō*).

2° **plāga**, -ae f. : étendue, espace (céleste), zone. Se dit du ciel et appartient au vocabulaire poétique et postclassique : *caeli plaga* (Poeta ap. Cic. Div. 2, 13, 30), *aetheria plaga*; *orientālis*, *septentrionālis plaga*. Il n'y a guère que dans Tite-Live que le mot désigne une région terrestre. M. L. 6562 a. Sur latin médiéval *plagia*, v. Aebischer, *Vox Rom.*, 1936, 225; B. W. *plage*.

On admet souvent que les deux *plāga* sont un même mot à l'origine. Le sens premier serait « chose étendue » (cf. πλάγος?); on invoque un développement de sens comparable dans gr. ζώνη. Mais l'hypothèse ne s'impose pas. La communauté de sens est vague et la place de lat. **plag-* dans une racine dissyllabique est insolite.

plāga, -ae f. : coup, par suite « plaie ». Identique au gr. πλάγη (dor. πλάγιά), auquel il est peut-être emprunté, mais s'explique aussi bien comme proprement latin apparenté à *plangō*, q. u. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6562. Irl. *plág*; britt. *pla* « fléau ».

Dérivés et composés : *plāgōsus* : qui aime à frapper; plein de coups (Hor.); *plāgō*, -ās (langue de l'Église), M. L. 6563; *plāgālis* (tardif); *plāgigerulus*, *plāgipatida*, *sescentoplāgus*, composés plautiniens.

plagium, -i n. : vol d'homme, plagiat. Emprunt au gr. πλάγιον.

Dérivé : *plagiārius* (classique) : qui mancipium uel pecus alienum distrahit seducendo, CGL IV 548, 21; qui inducit pueros et seducit seruos; CGL IV 548, 20, d'où *Venus plagiaria* (Maiuri, *Parola del Pass.* 3 (8), 162). Le sens de « plagiaire » apparaît dans Mart. 1, 53, 9; *plagiō*, -ās; *plagiātor*; *plagiācius*.

plāgūsia, -ae f. : sorte de coquillage, Plt., Ru. 298 (*plāgūsias striātās*). Sans doute de **pelagusia*, influencé par *plaga* « filet »?

planicus, -a, -um : aux pieds plats (glosé πλατόπους, στεγανόπους); usité comme cognomen (*Planicus*, *Planicius*, *Planciānus*). Le féminin *planca*, substantivé, a désigné une « planche »; cf. P. F. 259, 5 : *plancae tabulae planae*; ob *quam causam et planci appellantur qui supra*

modum pedibus planis sunt; cf. M. L. 6455 et 6571, **plancula*, et germ. *planke* (dialectal). Non attesté en dehors de Festus et des gloses. Cf. *plānus* et *plautus*. A pu se confondre en partie avec *palanga*, devenu *palanca*; v. M. L. 6455.

Formation populaire, comme *mancus* et comme *plautus*. Il y a aussi -k- dans gr. πλάξ (gén. πλακός) « surface plate », lett. *pluoku*, *plakt* « devenir plat », *plakans* « plat », etc. On peut se demander si la forme de *plancus* ne proviendrait pas de l'influence d'un présent à nasale infixée du type de lett. *pluoku*, non conservé en latin à date historique. V. *plānus*.

planētae, -ārum f. pl. : les planètes. Emprunt savant au gr. πλανήται (et πλανήτες) qui a remplacé *stellae errantes*, *errantiae* ou *errones* (Nigid.).

plangō, -is, -xī, -ctum, -ere : frapper (sens ancien, conservé par la langue poétique); spécialisé dans le sens de « se frapper [la poitrine, les cuisses en signe de deuil] », puis, à l'époque impériale, s'emploie comme terme expressif et pittoresque pour dire « se lamenter sur » et « plaindre » (et même « pleurer »), sens conservé dans les langues romanes. M. L. 6572 (panroman).

Dérivés et composés : *plangor*; *plancus*, -ūs, panroman, sauf roumain, M. L. 6570; *plancitō*; *plancitūsus* (d'après *luctuosus*); *plancitor*; *plangimōnium* (Vict. Tonn, d'après *tristimōnium*); *complangō*, demeuré dans les langues romanes, M. L. 2100; *dēplangō*, formé sur *dēfleō*, *dēplōrō*, dont il est le synonyme poétique.

V. aussi *plāga*.

Formation expressive comme *clangō*. Les formes verbales du latin ont été bâties sur un présent à infixe nasal qui n'a pas de correspondant dans les autres langues. La racine fournissait un présent radical athématique, comme on le voit par les formes dérivées attestées ailleurs et par l'alternance k/g : gr. πλάσσω (de **plāk-yō*) « je frappe, je blesse », avec un doublet à sonore, πλάζω « je frappe », que les anciens signalent en éolien et qui figure chez Homère (Φ 269, ε 389, M 285, etc.), parf. πέπληγμαi. (ion.-att. πέπληγμαi), aor. dor. πλάγεις à côté de att. ἐπλάγγην, hom. ἐπλήγγην, aor. factitif hom. πέπληγγον. Le got. **flokān*, dans *fai-flokun þo* « ἐκόπτοντο αὐτήν », L. VIII 52, est remarquable : on y voit l'emploi de la racine pour la manifestation du deuil ; c'est le sens du mot latin. Le v. h. a. *flohōhōn* « enchanter, maudire » n'est pas moins intéressant. Le v. sl. a *plāč* se « *plāčō*, *penbō*, *θρηγō* », le lit. *plākū*, *plākūti* « battre »; le balteque et le slave n'offrent que k. — La forme *plāga*, gr. dor. πλάγā (ion.-att. πληγή) « coup » est commune au grec et au latin.

I. planta, -ae f. : plante du pied. Ancien (Plt., Cas. 845), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6576.

Dérivés : *plantāris*; n. pl. *plantāria* « sandales »; « talonnières »; *plantō, -ās* : enfoncer en terre avec le pied, cf. *planta* suivant; *supplantō* : ὑποσκελλῶ, *pedem supponere*.

La forme *planta* ne se retrouve exactement nulle part; comme *unda*, ce doit être un substantif fait secondairement sur un présent à infixe nasal qui n'est pas conservé. La racine *(s)pletha- étant dissyllabique, cette formation à infixe est une création italique : comme le

balteque, l'italique a développé ce type; le lituanien a un présent — tout secondaire — du même type : *spilinti*, *splisti* « s'étaler », en face de *spletūi*, *splēsti* « étendre », lett. *plešu*, *plest*. De même qu'en grec, c'est le type de *(s)pletha- qui a fourni les formes verbales : *patō*, etc., et il ne reste de *(s)pletha- que des formes nominales telles que gr. πλατύς « large » en face de skr. *prthūh* et avec un autre vocalisme, lit. *platus*; cf. fr. *plat*, de **platus*, it. *piatto*, etc. La racine fournit le nom de parties plates du corps : gr. ὀμο-πλάτη « omoplate » et ir. *leithe* « omoplate », v. sl. *plešte* « épaule ». Pour le sens de « plante du pied », cf., avec d'autres formations, v. sl. *plesna* et v. pr. *plasmeno*. — V. *plānus*.

V. *plantāgō*.

II. planta, -ae f. : tige, rejeton qu'on détache des souches ou des troncs pour les planter; cf. Vg., G. 2, 23, *hic plantas tenero abscondens de corpore matrum* | *deposuit sulcis*; « plant », cf. Cat., Agr. 70, 1, *herbae sabiniae plantas tres*. Le sens de « plante », qui apparaît dans les langues romanes, M. L. 6575, n'est pas attesté dans les textes : le latin dit *herba*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. Le germanique a emprunté *planta* et *plantō* : v. h. a. *pflanza*, -zōn; de même le celtique; ir. *cland* « plantō », etc.

Si *planta* est le substantif postverbal de *plantō* « enfoncer avec le pied », spécialisé dans la langue rustique au sens de « enfoncer les rejetons, planter » (cf. *pugna* de *pugnō*) et conservé dans les langues romanes, M. L. 6578, l'identité de *planta* « plante des pieds » et *planta* « plant » serait secondaire. Les dérivés sont d'ailleurs les mêmes : *plantāris*, *plantārium*. Outre *planta*, *plantula*, *plantō* à des dérivés ordinaires : *plantātō*, *plantātor*, du reste tardifs. Les langues romanes supposent aussi une forme *plantō, -ōnis*, M. L. 6579, et **plantio* > fr. *plançon*. Composés : *complantō* (tardif : κομπαντοῦσθαι); *dēplantō*; *ex-, re-, trāns-plantō* (tardif, Ital.); *plantiger* (Plin.).

plantāgō, -inis f. : plantain (Plin.). Panroman. M. L. 6577.

De *planta* « plante (du pied) »; à cause de la forme des feuilles de la plante; pour le suffixe, v. Ernout, Philologica I, 165 sqq.

plantō : v. *planta*.

plānus, -ī m. : vagabond, charlatan. Emprunt au gr. πλάνος (Cic., Hor., Pét.).

plānus, -a, -um : plat, uni, plan (à deux dimensions); au sens figuré « qui va de soi, facile, aisé » (opposé à *arduus*); « clair, évident » (sens qui s'est développé dans *plānum facere*, *explānāre* « aplanir les difficultés, expliquer »). Cf. *plānē* adv. « clairement, uniment, tout à fait »; *plānissumē*, qui servent dans la langue familière à appuyer une affirmation forte, comme *ualdē*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6581. Substantifs : *plānum* : plaine; *dē plānō* « de plain-pied »; *plāna* : plane, doloire, M. L. 6567, d'où *plānula* : ἐγκοιλία (Gloss. Philox.), demeuré dans les langues romanes, M. L. 6580.

Dérivés et composés : *implānus* (rare, tardif); *plānitēs (-tia) f.* : plaine, M. L. 6574; *plānitūdō* : ὀμαλία (Gloss. Philox.); *plāniās* (Tac., Diol. 23,6); *plāniū-*

-rium (Gron.); *plānō, -ās* (demeuré dans les langues romanes, M. L. 6568); *plānāris*; *plānārius*, tous deux tardifs, Mart. Cap., Amm., Cod. Iust. (M. L. 6569); *plānēsēō, -is* (Paul. Nol.); *complānō*; *displānō* (Varr.); *explānō*, M. L. 3050, et leurs dérivés : *implānō* (Vulg., d'après *implānus*); *plānulo* (Plt.); *plānipēs, -pedius*. Cf. aussi **plania*, M. L. 6573.

On ne trouve à comparer que des mots assez différents. Le gaulois a le nom propre *Medio-lānum*; mais le sens de *lānum* y est inconnu; aucune forme d'une langue celtique ne donne lieu de croire que ce soit « plaine » : *Medionemetum* signifie « sanctuaire du milieu » et *lānum* doit indiquer quelque notion religieuse. C'est avec le verbe lit. *plōti* « aplatir, étendre », lett. « étendre une couche mince » que se groupe l'adjectif lit. *plōnas* « mince », lett. *plāns* « plat, mince », ainsi que le substantif lett. *plāns* « aire ». D'autre part, l'o que présente lat. *explōrāre* (arm. *lrik* « trottoir » est trop récent pour qu'on puisse en tirer parti) engagerait à séparer ir. *lár*, gall. *llawr* « sol », v. angl. *flōr* « sol, aire ». Il doit y avoir eu une racine **pel-*, **plā-* indiquant « ce qui est plat, étendu »; cf. gr. πέλκος, désignant des objets plats, πέλκος « la surface de la mer »; v. *palam*, *palma*, *plēnus* et *planta*, *plautus*. Groupe peu clair.

C'est à **plattus*, du gr. πλατύς, que remonteraient les formes romanes du type *plat*. M. L. 6586; B. W. s. u.

plasmō, -ās, -āui, -ātum, -āre : façonner, modeler (l'homme). Dénominal (tiré de πλάσμα, avec le sens de πλάσσω, qu'on trouve dans la langue de l'Église (Terl., Vulg., Ambr., etc.); *plasmātio* (Hier.), -tor, -tura (Orib., Terl.); *replasmō* (Irén.); Apicius a *plassō, -ās* emprunté directement du grec. Cf. *plastica, -cator*.

platalea, -ae; **platea, -ae f.** : sorte d'oiseau de mer, spatule, butor ou pélican. *Platalea* est dans Cic., N. D. 2, 124; *platea* dans Plin. 10, 115. De πλατύς, -τεῖα?

platanus, -ī (n. pl. *platanūs*, Vg., Cul. 123) f. : platane. Emprunt au gr. πλάτανος, d'où *platanētum*, attesté seulement dans les gloses; les écrivains emploient *platanus, -ōnis* = gr. πλατανών. M. L. 6582; *platanīnus*. V. Ernout, *Aspects*, p. 33.

plātēa, -ae f. : grande rue, place. Emprunt ancien (Plt.) au gr. πλατεῖα. M. L. 6583; passé en germanique; got. *plāþja* « Platea ».

Dérivé : *plateola*.

plātēnsis (plac-) : semelle. Mot très rare et tardif (Aus., Anthim.). Cf. le suivant.

plates(s)a, -ae (platis(s)a f. : plie, poisson (Aus.). Semble emprunté au grec; cf. πλατύς. M. L. 6584.

plātō, -ōnis m. : cerf (Apic.). D'après J. B. Hofmann, hypocoristique de *platyceros* = πλατύκερος (Varr., Plin.). Peut-être mot étranger.

***plattus** : v. *plānus*.

plaudō (*plōdō*, Varr., Men. 166 ap. Non. 478, 4; *-deō, -diō, -is*, bas latin), -is, -sī, -sum, -ere : battre (transitif et absolu), frapper l'un contre l'autre, faire claquer, claquer; spécialement « battre des mains, applaudir ». Ancien (Enn., Plt.), classique, usuel.

Dérivés et composés : *plausus, -ūs m.* : claquement, applaudissement; *plausor* (*plauditor*, Gloss.); *plausibilis*; et, à basse époque, *plausiō, -ōnis*; *plausilis*; *plausiō*; *plausare*, M. L. 6587.

applaudō; *applausus, -or*; *complōdō* (-*plaudō*); *displōdō* « distendre » (Varr., Lucr.); *explōdō* : chasser en battant des mains, huer : Cic., Parad. 3, 26, *historio exsibilatur et applauditur*; par suite « rejeter, repousser »; *explōsiō* (Cael. ap. Cic., Fam. 8, 11, 4). Il est à noter que *explōsiō* est attesté chez un correspondant de Cicéron, tandis que *plausiō* ne se trouve que dans Cassiodore : la langue classique dit *plausus*; *replaudō* (Apul.).

Dans les composés, *applaudō* est plus fréquemment écrit avec la diphthongue *au*, *complōdō*, *explōdō* avec *o*, sans qu'on voie la raison de cette répartition. Cf. *cōda*, *cāda*, etc.

Mot expressif, avec vocalisme *a*, à moins que *plōdō* ne soit la forme ancienne et que l'on ait fait *plaudō* par un urbanisme excessif (v. *cōda*). Origine incertaine. Un rapport avec *plautus* (*plō-*) est possible.

***plauromoratum** : sorte de charrette à roues en usage chez les *Raeti*, d'après Plin. 18, 172. La forme a été diversement corrigée : *plauromatum*, et même *ploum* (d'après les formes germaniques du type all. *Plug*) *Raeti*; v. Walde-Hofmann, s. u., et M. L. 6609, *ploum*. De toute façon, mot étranger, non latin : peut-être celtique plutôt que rétique, dont le second élément fait penser à *rota*, *petrorritum*, etc.

plaustrum (*plōstrum*, Caton, Varr.; *plaustra f.*, Sid.), -ī n. : chariot à deux roues, tombereau (*stridens p.*, Vg., G. 3, 536; Ov., Tr. 3, 10, 59). Ancien (Cat., Plt.), usuel, classique. Concurrencé par *carrus*, n'est demeuré que dans quelques dialectes romans, M. L. 6588; le bret. arm. *pleustra* peut provenir du français.

Dérivés : *plōstellum*; *plōstrārius*; *plōstrālia*; *plaus-trilicūs* « qui luit comme le Chariot » (Mart. Cap.); *plōstror, -āris* : faire le charretier (bas latin).

La graphie avec *au* peut être un « hyperurbanisme », avec influence de *plaudō*. La plupart des termes désignant des véhicules sont empruntés. Gaulois? Cf. *ploxe-num*?

plautus (*plōtus*), -a, -um : -i appellatur canes quorum aures languidae sunt ac flaccidae, et latius uidentur patere, P. F. 259, 1. Un doublet dialectal, d'origine ombrienne, *plōtus*, est signalé par Fest. 274, 9, avec le même sens que *plancus* : « *plotos appellanti* » *Vmbri pedibus planis* (notas. *Hinc soles dimidiatas, quibus utuntur in uenando* (quo *planius pedem ponant uo*) *cant semplotia, et...* (Macci) *poeta, qui Vmbri Sarsinas erat, a pedum planitia initio Plotus, postea Plautus coepit est dici*. C'est ce dernier sens qui est passé dans les langues romanes; cf. M. L. 6589.

Formation populaire, comme *plancus*. *Plautus* est-il un « hyperurbanisme » pour *plōtus*? V. *plānus*.

plēbs, plēps (*plēbis*), -bis et **plēbēs, -ei** (-ī) f. (le mot hésite entre la 3^e et la 5^e déclinaison; les formes du second type sont les plus anciennes; le nominatif *plēbēs* est dans Enn., Sc. 228; Lucil. 200; CIL I² 583, 12 (123/2 av. J.-C.), 585, 78 (111); *pleps* est attesté dans les manuscrits de Cic., Pis. 64, et confirmé par la mé-

trique dans Hor., Ep. I 1, 59; épigraphiquement : plebs, CIL XII 4333, 1, 12 (11 ap. J.-C.); gén. plebei et plebi dans les mêmes inscriptions de l'époque républicaine, CIL I² 582, 7 et 15; et aussi plebe (avec e fermé), 585, 11 (et plebi, 1, 6); cf. plebi-scitum et tribunus plebi; abl. plebē dans Ov. et Juv.; cf. plebe, ensemble des citoyens romains qui ne sont pas nobles. Plebes a populo eo differt quo species a genere; nam appellatione populi universi ciues significauerunt, connumeratis etiam patriciis et senatoribus; plebis autem appellatione sine patribus et senatu ciues significauerunt, Just., Inst. 1, 2, 4; cf. citation de T.-L. 2, 56, 12, faite au mot populus. Par suite, « multitude, populace » (notamment opposée aux clercs « ans la langue de l'Église. Différent d'abord de populus (v. ce mot), s'est ensuite confondu avec lui; mais les exemples de plebs dans le sens de populus sont très rares. Ancien, usuel. N'a survécu que dans quelques parlers italiens. M. L. 6591. Passé en britt. plwyf.

Dérivés et composés : plebei(i)us, -a; plebiūs (Cat., Cass. Hem., d'après ciuitās); plebēcula (et tardif plebicula); plebi(s)scitum; décret, décision de la plebe (ancien juxtaposé opposé à senātūs cōsultum); plebicola (Cic., formé d'après Publicola).

On admet généralement que plebs a été refait sur l'accusatif plebem d'après le type urbs/urbem; mais plebēs peut représenter l'élargissement en -ē d'un ancien nom radical *pleb- (cf. sedēs, etc.), d'après protēs, pūbēs.

M. H. Pedersen, *La 5^e déclinaison lat.*, p. 62 sqq. et 70 sqq., signale et semble accepter l'hypothèse de Brugmann suivant laquelle lat. pleb- representerait sur *plebh- et serait à rapprocher de gr. πλεθος, hypothèse ingénieuse, mais où l'on ne peut voir plus qu'une possibilité, la seule admissible, il est vrai, parmi les étymologies indo-européennes proposées. Le mot ne peut-il être emprunté, comme urbs et, sans doute, populus?

I. plectō, -is, plexī (plexuī), plexum, plectere: tresser, entrelacer, enlacer. Ancien, technique et rare; ni dans Cicéron, ni dans César, sans doute pour éviter l'ambiguïté qui résulte de l'homonymie de plectō « frapper »; usité surtout au participe plexus « tressé, entrelacé » et au figuré « embrouillé, ambigu »; cf. perplexus (qui n'est non plus ni dans Cicéron ni dans César). Celtique: gall. plethu (de *pletō); irl. clechtain.

Dérivés : plecta, -ae f. : entrelacs (Vitr.), M. L. 6591 a; britt. pleth; et des composés en com- : cymhlyg, cymmluŷ, etc. (v. J. Loth, p. 156); plectilis : enlacoé, embrouillé (Plt., Prud.) et replectilis (Ital.); plectūra.

Les composés ont tantôt la forme déponente, tantôt la forme active : amplector (variante amplotor, cité par les grammairiens, cf. Thes. I 1989, 21, dont l'o est obscur) et archaïque amplectō : embrasser (sens physique et moral); embrasser la cause de; amplexus, -ūs m.; amplexiō, terme de métrique traduisant ἐμπλοκή. De amplexus dérive l'intensif amplexor, -aris (arch. amplexō), d'où amplexatiō; examplexor.

amplector (complectō) : embrasser, étreindre (sens physique et moral); et aussi « contenir, comprendre »; complexus, -ūs : étreinte, embrassement; connexion (= gr. συμπλοκή); complexiō : complexion, combinaison. Terme de la langue de la rhétorique et de la philo-

sophie qui a servi à traduire différents mots grecs συναρίσις, συναλοφή, δίδυμα, περίδος, συλλογισμός; complexiōnis (κομπλεξιῶν); complexor, -aris (complexiō); peut-être demeuré en roumain, M. L. 2102).

implectō : entrelacer; implexus, -ūs; implexiō. perplexus, -a, -um; perplexiō (tardif); perplexim; perplexiās; perplexor, -aris; perplexābilis (Plt.). — Présente le même type en -sus que dans pexus, etc.

A côté de plectō il existe un intensif de la même racine en -a, et sans le t suffixal, usité surtout dans les composés applicō, complicō, explicō, implicō (cf. -duō -ās, -cupō, -ās en face de dūcō, -is; capiō, -is). C'est d'après ces composés qu'a été refait le simple plicō, au lieu de *plecō attendu (cf. sculptō d'après inculpō, etc.). Cet intensif paraît être sans rapport, tout au moins à l'origine, avec le dénominateur de -plex qui figure dans duplicō, multiplicō :

plicō, -ās, plicāū et plicūī, plicātum et plicitum, plicium dans les composés : plier, replier (poétique et post-classique; demeuré dans les langues romanes, M. L. 6601, plicāre et *plicāre, fr. plier et plier; cf. aussi 6600, *plīca, et 6602, *plīca; 6603, *plīctōria; replīcāre, M. L. 7222 d. Celtique : britt. plyg « pli ».

Dérivés : plicatilis; plicārix; plicātūra; plicitū (Prud.).

ap-plicō, -āū (-uī non attesté avant Cic.), -ātum (-iūm non attesté avant Pét.). : absolu et transitif « aborder, se diriger vers » et « appuyer, appliquer » (sens physique et moral); « ajouter » (tardif). M. L. 548 et 549, *applicūm.

circumplicō (Cic.); complicō : plier, rouler, enrouler; dans la langue des mathématiques, « multiplier », M. L. 2102 a; deplicō (Greg. M.). displicō : dissiper, déplier (Varr.?, Gloss., Greg. M.), M. L. 2680; explicō : dérouler, développer, déployer; au sens moral, « expliquer » (cf. explānō); M. L. 3052 et 3053, explicūm; B. W. sous explō; implicō : enlacer, enrouler, entortiller; engager (sens physique et moral); d'où le sens de « employer » en français, M. L. 4312, « emplette », de *implīca, M. L. 4313; B. W. s. u.); embarrasser; impliquer; implicitē adv.; implicatiō, -mentum, -ūra; implicātor, -eris (Plt.); in-terplicō (Stace); perplicātus (attesté, avec tmèse, dans Lucr. 2, 394); replicō (ancien, usuel; synonyme tardif de repetō, reuoluō), -atiō, -ābilis.

La même racine *plek- a fourni un mot -plex qui figure comme second terme de composé dans des adjectifs multiplicatifs : sim-, du- (v. duo), tri-, multi-plex, etc., peut-être dans supplex « qui se plie en se prosternant » (= submissus) et dans une forme ipsiplicēs conservée (ans les gloses, où elle est expliquée par ἀντὶ πτωκα φύλλα, CGL II 94, 66. On trouve aussi, à partir d'Arnobe, complex, fréquent dans la langue de l'Église, avec un sens péjoratif; cf. Isid., Or. 10, 50, complex qui uno peccato uel crimine alteri est applicatus ad malum; ad bonum uero nunquam dicimus compliceum : « complice ». Complex semble indépendant de complicō, qui est beaucoup plus anciennement attesté et n'a pas ce sens de « rendre complice, impliquer dans une affaire ». Tous ces mots, étant des adjectifs, ont été, malgré leur origine, assimilés à des thèmes en -i- : l'ablatif est simplici, duplici (à côté de simplice), le génitif pluriel simplicium. Ces adjectifs en plēx ont

souvent pour doublets des adjectifs en -plus du type simplex, duplex, triplus. A ces adjectifs en -plex correspondent le plus souvent des substantifs en -ciās, -simplicitās, des dénominateurs en -plicō : simpliciō (rare), dupliciō, multipliciō, avec les dérivés en -atiō, etc. Simplicis « qui n'est plié qu'une fois » a pris le sens moral de « non compliqué, simple, sans détour » et s'est opposé à duplex. Les composés en -plus ont seuls subsisté dans les langues romanes : simplex, M. L. 7930; duplex, M. L. 2802-2800; triplus, M. L. 8913; mais dupliciare est attesté, M. L. 2801; le britt. dyblyc sup-dupliciare est attesté, M. L. 2801; le britt. dyblyc sup-duplicem. Le rapport avec plectō n'est plus senti.

Le groupe de plectō, -plector se superpose exactement à celui du synonyme v. h. a. flehtan. Comme dans les verbes de sens voisins flectō, nectō, pectō, il s'y trouve un élément de dérivation *-te/o-. Une racine plus simple est celle de -plex (du-plex, etc.), qui se retrouve dans le groupe de gr. πλέωω « je tresse » et du skr. praṅghā « ouvrage tressé, corbeille ». Une forme plus simple encore, *pel-, figure dans gr. πηλος et lat. duplus, ombr. dupla « binās », etc.; cf. got. uwei-fts « doute ». Blargie par le même *-te/o qui figure dans plectō, cette racine se retrouve dans le groupe de got. falpan « plier », ainfa/s « simple », v. sl. pletō « je tresse » et dans la forme prākrite passée en sanskrit pūta- « pli ».

II. plectō, -is, -ere (parfait et supin non attestés) : frapper et « punir ». Attesté depuis Térance (Ph. 220). La langue classique n'emploie le verbe qu'au passif; l'actif n'apparaît que dans le code de Justinien et dans Ausone. Sans doute évité à cause de l'homonymie de plectō.

Dérivé : plectibilis (tardif).

Cf. lit. plėkiu, plėkti « battre » (avec la même nuance de « infliger une correction » qu'en latin), et peut-être plakū, plakti « battre, fustiger ». L'é de lit. plėkiu doit être la trace d'un ancien présent athématique, qui serait indiqué, d'autre part, par l'a de plakū, représentant sans doute un plectō o; l'étymologie n'indique donc nullement que lat. plectō ait eu un ē, comme on l'a supposé gratuitement. Cf. plangō?

plectrum, -ī n. : plectre. Emprunt au gr. πλῆκτρον (Cic., Nat. Deor. 2, 59); latinisé et passé en germanique; v. angl. plihht, etc. Composés : plectri-canus, -fer, -potēns, poétiques et tardifs.

plēnus : v. pleō.

*plē-; pleō, -ēs, plēuī, plētum, plēre : emplir.

Pleō ne subsiste que dans la glose de Festus 258, 35, plentur antiqui etiam sine praepositione dixerunt, et a été remplacé par des composés d'aspect déterminé : compleō, M. L. 2101; impleō, M. L. 4310, et *impliō, fr. emplir, et adimplēre (attesté à partir de Columelle) : it. adempiere, v. fr. aemplir, M. L. 165. Une forme de 3^e personne du pluriel en -n- est conservée dans P. F. 70, 3, explenunt : explent, cf. danunt, prodūunt; sur ces formes, v. Stolz-Leumann, Lat. Gram.⁵, p. 305. L'adjectif est plēnus « plein », usité de tout temps, panroman, M. L. 6596; d'où plēniter, plēnitās, M. L. 6595; plēnitudo; plēnarius (Cass. Fel.). A basse époque apparaît plētūra, d'après πλεθώρα?, conservé dans quelques formes romanes, M. L. 6597 a.

A côté de plēnus a existé plērus (cf. gr. πλήρης); cf. Fest. 258, 37 : plera dixisse antiquos testis est Pacuuius, cum ait (320) : plera pars pessumdatur. — Plērus ne subsiste plus que dans plērusque (formé avec la particule généralisante -que, cf. ubique), rare et archaïque au singulier (sauf dans le neutre adverbial plērumque « la plupart du temps »), employé surtout au pluriel « la plupart » ou « la plupart ». Au second terme de composé, on a -plēs de *plē-t-s (cf. le type superstes, compos) dans locuplēs.

Composés de pleō : adimpleō (v. plus haut); compleō : emplir entièrement, compléter, M. L. 2101; irl. complet, britt. cablyd; complémentum (rare, mais classique); completiō, -tiūs, -ior, -iōrium, incompletiō, tous tardifs; deploō : désemplir, vider (rare, technique); deplo-ūra (Edict. Diocl.); expleō : 1^o même sens que deploō : nauibus explebant sese terrasque replebant (Enn.), sens non attesté en dehors de cet exemple et sans doute créé par contraste avec repleō; 2^o emplir entièrement, combler (cf. ἐκπληρῆμι, ἐκπληρῶω); explementum; expletiō, -tiūs; expletus, M. L. 3051; inexplētus; inexplēbilis (= ἀπλητος); impleō (= ἐμπληρῆμι), ancien; forme la plus usitée, M. L. 4310-4311; oppleō : venir emplir (tient la place de *apploō qui n'existe pas); repleō : remplir; et « emplir »; repletus (cf. reperiō, referus), M. L. 7222 c; B. W. emplir; supplēō : compléter, suppler, M. L. 8466; supplémentum.

Pas d'inchoatif en dehors du tardif plēnescō (Eustath.).

De plēnus : plēnūnium : temps de la pleine lune (cf. aequinoctium); semiplēnus; plēnipotēns.

Enfin, les gloses ont les formes plēmināre : replēre, plēminabantur : replebantur, qui semblent supposer un substantif *plēmen (cf. -plémentum dans com-, sup-plémentum).

La racine dissyllabique signifiant « emplir » fournissait un thème d'aoriste de la forme *plē-, pla-, qui est conservée dans véd. aprā « il a empli », pūrhi « empli » et dans hom. πλήρο. Le présent diffère d'une langue à l'autre et est souvent un dénominateur : v. irl. linaim, ou une forme à redoublement : skr. piparti, gr. πίπλημι. Le latin l'a fait sur un ancien aoriste, d'où le type pleō. Le sens appelle considération de l'achèvement du procès; c'est pour cela que impleō, compleō, etc., ont prévalu sur le simple, dont il n'y a qu'une trace (en français actuel, la forme remplir a pris le dessus sur emplir).

La forme *plē- est, en latin, la seule qui ait survécu de toute la racine, à part le mot plus.

A l'adjectif indo-européen *plno-s attesté par skr. pūrṇāh, zd pər-na, v. sl. plūnū, lit. pilnas, got. fulls, irl. lán « plein », l'italique a substitué une forme ayant le même suffixe, mais comportant la plē- du verbe : lat. plēnus, ombr. plener, abl. pl. « plēnis ». — Pareille chose est arrivée en sanskrit, où l'adjectif en -to- est prātāh « empli », comme on a -plētus en latin, deux formes également secondaires.

Pour plēro- (plērumque, etc.), cf. gr. πλήρωω « j'emplis », πλήρης « plein ». Le grec a hom. πλείος, att. πλέως, à quoi répond sans doute arm. li « plein ».

Le latin n'a pas gardé d'adjectif du type gr. πολός « abondant », irl. (h)il « beaucoup ». Mais il a le groupe de plus (v. ce mot).

Quant à **plē-t-* de *locuplēs*, cf. les composés védiques, dont *prā-* « qui emplit » est le second terme.

L'explication de *manipulus* par **mani-plō-s* « qui emplit la main » se heurte à plus d'une difficulté.

plērus, plērusque, -plēs : v. *plēō*.

-plex, plicō : v. *plectō*.

plōrō, -ās, -āui, -ātum, -āre : se plaindre, se lamenter, pousser des cris de douleur ; « *plorare flere* [inclamare] nunc significat, et cum praepositione implorare, i. e. invocare : at apud antiquos plane inclamare... In Serui Tulli haec est (6) : « si parentem tuum uerberit, ista ille « *plorasset paren(s)*, puer diuis parentum sacer esto », id est (<in>) *clamarit, dix(erit diem)* », Fest. 260, 4 ; cf. encore « *endoplorato, implorato, quōd est cum quaestione inclamare. Implorare namque est cum fletu rogare, quod est proprie uapulantis* », P. F. 67, 12. *Plōrāre* est distingué de *lacrimāre* dans Sēn., Ep. 63, 1, *lacrimandum est, non plorandum* ; mais la langue populaire, à laquelle le mot semble surtout appartenir (v., en dernier lieu, Axelsson, *Unpoet. Wörter.*, p. 28), employait sans doute *plōrāre* comme synonyme expressif de *lacrimāre*, et c'est avec le sens de « pleurer » que le mot est passé dans les langues romanes. M. L. 6606. Panroman, sauf roumain.

Dérivés et composés : *plōrābilis* ; *plōrātus, -ūs* ; *plōrātūō, -tor* (tous deux tardifs) ; *complōrō* (époque impériale, cf. *conqueri*) ; *dēplōrō* (cf. *dēfleo*) ; *implōrō* : faire appel à ; implorer ; cf. Cic., Flac. 2, 4 : *quem enim alium appellem? quem obtester, quem implorem?* Il est douteux qu'il faille y rattacher *explōrō* (sur lequel v. *plānus*).

Pas de rapprochement satisfaisant. Mot expressif, comme *flēō*, dont le sens s'est affaibli. Le substantif correspondant est *lacrima(e)*.

plōstrum : v. *plaustrum*.

plotta, -ae f. : nom d'un poisson (*cyprinus rutilus*) dans Pline. Sil. — Emprunt récent au gr. *πλωτή* (cf. *lūta*), avec influence de **plattus*?

plōtus : v. *plautus*.

ploxenum (plozinum) ; les manuscrits ont les deux formes, -i n. : coffre de voiture. Mot employé par Galle, 97, 6, et glossé par Quintilien, 1, 5, 8, qui le donne comme gaulois : *Catullus plozenum circa Padum inueit*, et par Fest. 260, 1. Cf. *plectō* I?

plūma, -ae f. : plume qui recouvre le corps (différente de *penna, pinna*), duvet (cf. *plūmācium, -i* « lit de plume », conservé dans les langues romanes, M. L. 6111) ; puis « plume » en général. Ancien (Plt.), usuel. L. 6610 a. Celtique : irl. *clúm* ; britt. *pluf* ; et germanique : v. h. a. *pfum*, et *plūmārium* : v. h. a. *flūmāri*.

Dérivés et composés : *plūmeus, -a, -um* (Plin.) ; *plūmula* ; *plūmella* ; *plūmācium* (latin ecclésiastique, neutre de **plūmāceus*), M. L. 6611 ; *plūmālis* ; *plūmātus* ; plumé, couvert de plumes ; et aussi « brodé », cf. *plūmārius* « plumassier, brodeur » ; *plūmātile n.* « vêtement brodé ou garni de plumes » ; ou dérivé de *πλωμα* « infusion, eau sale », adjectif créé par Plaute, qui le joint à *cāmātilis* ; sur *plūmātus* a été fait *plūmō*,

-ās [se] plumer » ; *plūmēsco, -is* ; *plūmōsus, dē, im-, re-plūmis* ; *plūmiger* (Plin.), *-peda* (Catul.).

Terme populaire sans correspondant exact. Le rapprochement le plus séduisant est celui qui a été fait avec lit. *plūksna* « plume », v. pruss. *plauzdine* « lit de plume ». Il faut écarter, à cause du sens, le rapprochement avec v. h. a. *fliogan* « voler ». Les autres rapprochements proposés sont vagues et incertains.

plumbum, -i n. : plomb ; *p. album* « étain ». Ancien (Cat.), panroman. M. L. 6615, *plūmbum* ; britt. *plwm*.

Dérivés : *plumbeus* « de plomb » (sens propre et figuré) ; *plumbiō* (Polém. Silv.) « plongeon », M. L. 6614, et **plumbiāre* « plomber », **plumbiāre* « plonger », M. L. 6612, 6613 ; *plumbāgō* : 1° mine de plomb ; 2° tache de couleur de plomb sur certaines pierres ; 3° dentelaire, cf. *μολύβδωνα* ; *plumbō, -ās* et *circum-, im-, re-plumbō* ; *plumbātus* (lém. subst. *plumbāta* : 1° balle de plomb ; 2° knout) ; *plumbārius* ; *plumbātūra* ; *plumbōsus*.

Origine obscure, comme pour plusieurs autres noms de métaux. Sans doute emprunté, comme gr. *μολύβδος, μόλιθος, βόλαρος* dans plusieurs parlars doriens, etc., à une langue méditerranéenne (ibère? le plomb venait d'Espagne) ; le genre neutre est caractéristique des noms de métaux en latin (cf. *argentum*). L'm de *plumbum* en face de *μολύβδος* rappelle les doublets *sambūcus* et *sabūcus*, etc.

pluō, -is, pluī (ancien *plū(u)ī* ; cf. Varr., L. L. 9, 104), **plūere** : pleuvoir. Une graphie *plouō* est conservée dans la glose de Fest. 298, 4 : *pateram perplouere in sacris cum dicitur, significat pertusam esse* (cf. *fluō*). La langue vulgaire disait aussi *plouō* (comme *puerō* « puerō »), attesté dans Pétr., Sat. 44, 18, et c'est à cette forme que remontent les dérivés romans ; cf. M. L. 6610, *plūère* et *plōvère* ; mais il est peu probable que cette forme vulgaire continue une forme ancienne. La brève de *plūō* ne doit pas provenir des composés ; ceux-ci sont trop peu usités, par rapport au simple, pour avoir exercé cette influence ; et le parfait ancien *plūiī* ne se conçoit pas en partant d'un présent **plouit*. La forme *plouō* représente **plu-uō*, avec *o* notant *u* devant un *u* consonne ; cf. *flouius*. *Pluere* est un ancien verbe personnel : *caelum pluūt*, encore dans Mart. Cap. 6, 642 ; cf. gr. *Ζεὺς ὕει* ; *Iuppiter pluuius*, Tib. 1, 7, 26. Attesté de tout temps. Panroman.

Dérivés et composés : *pluor, -ōris m.* (Liber. 59 ap. Non. 220, 34) ; *pluuius* : de pluie, M. L. 6622 b ; subst. *pluuiā f.* « pluie », qui se substitue à *imber* dans la langue populaire (67 exemples de *pluuiā* contre 33 de *imber* dans la Vulg.), M. L. 6620, *pluuiā* et **plouia, *ploia* ; *pluuiālis (-ris)*, M. L. 6621 ; *pluuiā-ticus, -tilis* (cf. *fluuiātilis*) ; *pluuiōsus*, M. L. 6622 a ; *plūor, -ōris m.* « qui envoie la pluie » (St Aug.) ; cf. aussi M. L. 6622, **pluiciārius* : plouvier, pluvier ; *pluuiānus* (tardif) ; *compluō, -is* : arroser de pluie (surtout dans la langue de l'Église) ; *impluō, -is*. De là : *compluuium* ; *impluuium* : « impluuium, quo aqua inpluit collecta de tecto. Compluuium quod de diuersis tectis aqua pluuiālis confluit in eundem locum », P. F. 96, 10 ; *compluuiātus* « en forme de compluuium (c'est-à-dire « carré ») ; terme technique de la langue

rustique ; cf. Varr., R. R. 1, 8, 2 ; *-ae uitiēs*, Plin. 17, 164 ; *impluuiātus* : en forme d'impluuium ; *-a uestis* (Plt.).

perpluō, -is : laisser couler ; pleuvoir à travers ; laisser passer la pluie (ou l'eau) ; *repluō*.

Les noms de la « pluie » ont, en général, une faible extension. Le plus sûrement indo-européen est irl. *frass*, gr. *ἔρση* (ion.-att. *ἔρση*, hom. *ἔερση*, etc.), skr. *varśam* (et *vārsati* « il pleut »). Gr. *ὑεῖ* « il pleut » n'a un correspondant qu'en tokharien. Le nom germanique (got. *riġn*, etc.) est isolé. — De *pluit*, dont le sens est spécial, on ne peut rapprocher que des mots signifiant de manière générale « verser, faire couler » (sens qu'atteste en latin le composé archaïque conservé par Festus dans la glose *pateram perplouere* citée plus haut), lit. *piliū, piliū* « verser », arm. *helum* « je verse » (aor. *heli*) et *ololem* « j'inonde » ; v. ci-dessus sous *palūs*, d'où, avec élargissement *-u-* (même sens qu'en latin), skr. *plavayati* « il déborde », gr. *πλῶω* « je lave » et, avec un autre élargissement, v. h. a. *fliozan* « couler », etc. Le gr. *πλέω* de **πλέω* « je navigue », *πλοῖον* « navire », etc., est loin pour le sens.

Sur tout le groupe, v. Meillet, MSL 19, 178.

-plus : second terme de composé qui figure, à côté de *-plex*, dans des adjectifs du type *duplus* (v. *duo*), *simpplus* (depuis Plt.), *tripplus, quadrup(u)lus, -lor, -āris, -lātor, -ōris m., octuplus* (Cic.), *sexcuplus (sēxqui-, sexcutardif), decuplus, centuplus, sēscuplus, septuplus* (ces derniers tardifs). Se retrouve en ombre *dupla* « binās », *tupler* « binis », gr. *διπλός* (*διπλόος, διπλόος*), got. *wei-fls*. De *diplus* : irl. *diabul*. V. *plectō*.

plūs n. sg., gén. plūris, abl. plūre ; plūrēs, plūra pl. ; plūrimus, -a, -um : formes servant de comparatif et de superlatif à *multus*, qui a pris en latin la place du correspondant de gr. *πλῆθος*, etc. : « en plus grande quantité ». Le singulier *plūs* ne s'emploie qu'au neutre, soit au nominatif accusatif *plūs* : *si uolet, plus dato* ; *si plus minusue secuerunt* (Loi des XII T.) ; souvent opposé à *minus* : *plūs minus, plūs minusue* ; et accompagné d'un génitif : *plūs pecūniae* ; soit au génitif ou à l'ablatif accompagné des verbes d'estime ou de prix : *plūris esse, facere, aestimāre* ; cf. Varr., R. R. 1, 74, *ut plus reddant musti et olei, et pretii pluris* ; *plūre uendere, cōstare*. — *Plūs* accompagnant un adjectif a tendu de bonne heure, comme *magis* (q. u.), à remplacer le comparatif, e. g. Enn., Sc. 308 : *plus miser sim*. Cet emploi a dû être particulièrement fréquent dans la langue parlée (les exemples de la langue écrite en sont rares) ; et, dans ce sens, *plūs*, soutenu par *minus*, avec lequel il faisait couple, a concurrencé *magis*, auquel il s'est substitué complètement dans certains domaines. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6618. Le pluriel *plūrēs* s'emploie dans le sens de « plus nombreux » et « assez nombreux, plusieurs » ; cf. Cic., Imp. Pomp. 7, 19, *non posunt in ciuitate multi rem ac fortunas amittere, ut non plures secum in eandem trahant calamitatem* ; et Fin. 2, 28, 93, *summus dolor plures dies manere non potest*. Quand le sens de comparatif eut ainsi disparu de *plūrēs*, la langue tendit à lui bâtir un comparatif ; de là : *plūriōra, plēiora*, CGL II 409, 12, et Fulg., Myth. ; cf. le fr. *plusieurs*, qui suppose **plūsiorēs* (comme plus tard *plūrissimus*). Le neutre ancien est *plūra* : cf. *quid plūra*,

comme il est naturel dans une forme de comparatif qui est un ancien thème consonantique ; mais de bonne heure on voit apparaître *plūria* (cf. les formes citées par Aulu-Gelle 5, 21, 6 et *complūria* dans Tér., Ph. 614) ; et le génitif *plūrium* est la forme prédominante ; sans doute d'après *omnēs* : *omnia*, voisin de sens. — *Plūrimus* s'emploie rarement au singulier dans la prose classique en dehors de la formule *salutem plurimam dicere alicui* et du neutre *plūrium, plūrimi* (génitif).

Dérivés et composés : *plūriēs* adv. : un plus grand nombre de fois ; *plūrifāriam* (cf. *multifāriam*) (époque impériale) ; *plūritās* ; *plūritās* ; *plūritās* ; *plūritās* ; *plūritās* (tous mots savants de l'époque impériale, les représentants romans de *plūritās* appartiennent à la langue écrite ; cf. M. L. 6617) ; *plūsculum* : diminutif familier « un peu plus » ; décliné sous forme d'adjectif *plūsculus, -a, -um* (rare, mais déjà dans Tér., Ph. 665) ; d'où *complūsculī, -ae, -a* (Plt., Tér., Gell.) ; *plūscius*, d'après *nescius* ; *complūrēs, -ia*, dont la formation rappelle le type grec *συνπλέονες*, qu'on lit dans une inscription d'Argos du v^e siècle av. J.-C. ; v. BCH 34 (1910), p. 531 sqq. ; *-iēs*.

Composés tardifs en *plūri-* : *plūri-formis, -laterus, -uocus* (Mart. Cap.).

Plūs appartient à la racine de *pleō, plēnus* ; mais les formes ne s'expliquent pas aisément, et d'autant moins que les formes archaïques attestées sont peu instructives et troubles pour la plupart. L'adjectif signifiant « abondant, nombreux », dont le vocalisme varie d'une langue à l'autre (*e* dans got. *flu* « beaucoup » et irl. *hil* « beaucoup », *o* dans gr. *πλῆθος*, zéro dans skr. *purūh* « abondant »), n'est pas conservé en latin, où *multus*, d'origine obscure, a prévalu. — Le comparatif radical en **-yes-* est bâti sur la forme **plē-* dans irl. *lia* « plus », av. *frāyō* « plus », *frāētō* « le plus abondant », v. isl. *fleire* « plus », *fleistr* « le plus nombreux », gr. *πλεῖστος*. Le grec offre une forme autre et de type singulier : hom. *πλέες, πλέας, lesb. πλεας, πλεα, créét. πλεες, πλενας, πλεα* (avec *i* issu de *e* en hiatus) et, d'autre part, arc. *πλος* (singulier neutre) ; le type hom. *πλεῖον* et *πλέονες* ion.-att. *πλέον*, en est sans doute dérivé. L'arcad en *πλος* exclut l'hypothèse **πλεσ-*, qui a été faite. Dès lors, on ne saurait dire d'où est partie la forme latine. Une chose est évidente ; c'est que l'*u* de v. lat. *plous*, d'où *plūs*, est dû à la forme opposée *minus* ; *plous* est encore conservé dans le SG Bac., CIL I² 581, l. 19-20 (186 av. J.-C.), d'où classique *plūs*. On interprète d'ordinaire le *pleores* du Carmen fratrum Arualium comme représentant **pleiosēs* « plures » ; mais le rhotacisme est étonnant dans ce texte : on attendrait **pleoses* ; et, du reste, l'interprétation du mot est peu sûre. Mais Festus, 222, 8, a conservé une forme de superlatif : *plūsimā* « plūrima », qui offre une forme à degré zéro du suffixe **-yōs/-yēs-*, comme dans *πλεῖστος*. Le *plourime* de l'inscription du tombeau de L. Scipion, consul en 259 av. J.-C., peut devoir son *o* à *plous* ; de là *plūrimus*. Le *pleores* de Cicéron, Leg. 3, 6, s'expliquerait de même. Partir d'un degré **plō-* de la racine **plē-* et imaginer une forme **plō-sis* avec le même degré réduit du suffixe que dans *magis* n'est qu'une construction à priori. Quant à *plūrima* dans une inscription vulgaire du 1^{er} siècle av. J.-C., CIL I² 681, c'est une graphie incor-

recte dans une inscription pleine de fautes et qui prouve seulement que la confusion entre *ū* et *ou* était achevée à cette époque. — Irl. *lir* « aussi nombreux que » représente sans doute **pl-* + le suffixe d'équatif *-ir*. — Les formes de ce groupe sont diverses. V. en dernier lieu Beveniste, *Origines*, p. 54.

pluteus, -ī m. (et *pluteum* n.) : *plutei crates corio crudo intentae, quae solebant obponi militibus opus faciendibus, et appellabantur militares. Nunc etiam tabulae quibus quid praesepitur, eodem nomine dicuntur*, P. F. 259, 9. Désigne, d'une manière générale, tout ce qui est fait de planches, de claies, etc., réunies de manière à former une couverture ou un appui; en particulier, dans la langue militaire, « mantelet, parapet ». Ancien (Plt., Mi. 266), technique. Conservé dans les langues hispaniques avec le sens de « hutte de berger ». M. L. 6619.

Dérivés : *pluteālis* (lectus); *pluteārius* m. : fabricant de plutei.

Par la finale, rappelle *balteus*; peut-être étrusque comme lui, sans qu'on puisse rien affirmer.

po- : forme de préverbe qui figure dans *pōnō* (*poliō*?) et sans doute dans *porceō*, *polubrum*.

Cf. sl. *po-*, lit. *pa*, hitt. *pe-*, qui ont l'air d'une forme sans voyelle initiale du groupe de gr. *π* et *δ* (v. *ab*); cf. *post*. Mais on ne peut faire fond sur le *pa-* de *paruziāta* dans un passage de l'Avesta récent.

pōculum : v. *pōtus*.

podagra, -ae f. : goutte aux pieds. Emprunt au gr. *ποδάγρα*, comme *podager*, *podagricus* (= *ποδαγρός, -γρός*). Dérivé latin : *podagrōsus* (Plt.). M. L. 6624 (v. fr. *pouagre*).

pōdex : v. *pēdō*.

podismus, -ī m. : mesure au pied. Emprunt au gr. *ποδισμός* (Grom.), dont dérivent *podismō*, -ās; -*mālis*. Tardifs.

podium, -ī n. : socle, balcon, parapet. Emprunt de la langue impériale au gr. *πόδιον* « hauteur »; a souvent le sens technique de « balcon, loge réservée à l'empereur dans l'amphithéâtre ». Demeuré dans les langues romanes (fr. *puy*), avec son diminutif **podiolium*, M. L. 6626, 6627, et le dénomatif composé **appodiāre*, M. L. 550 (fr. *appuyer*). Cf. Du Cange.

poena, -ae f. : emprunt au gr. dorien *ποινᾶ* « compensation versée pour une faute ou pour un crime, rançon », « amende, expiation, punition, châtement ». Usité souvent au pluriel : *dare poenās; solvere luere poenās*. Personnifié et divinisé : *Poena, Poenae* (sans doute d'après le grec; cf. Varr. ap. Non. 390, 14). A l'époque impériale (et peut-être déjà dans Lucrèce), le mot a le sens élargi de « peine, chagrin »; cf. Plin. 2, 29, *in tantis uitae poenis*, et le sens de *poenōsus* « pénible » dans saint Augustin; de là le double sens de « peine » en français. Depuis la loi des XII T.; usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6628. Celtique : ir. *piān*, brit. *poen*; germanique : v. h. a. *pīna*, *pīn*, etc. *Poena, poenālis* « pénal » (époque impériale), *poenārius* (Quint.), *poenātor* (Gloss.), sans doute en raison de leur caractère technique, ont conservé leur diphtongue,

mais les autres dérivés et composés usuels ont un *ū* issu de la diphtongue : *pūniō*, -īs, -iū, -iī, -itum, -ire (poenire, Lucr. 6, 1238) : « punir » et « venger »; *pūniōtor*; *impūnis* : impuni; *impūne* (déjà dans Enn. et Caton [impone?], cf. *νήπιος*); *impūniās*; *impūnius*. Sur le vocalisme, v. Niedermann, *Phonétique*, 3^e éd., p. 63.

Pūniō ne peut être dérivé directement de *poena*, qui n'aurait fourni qu'un dénomatif en -āre. L'influence du groupe *moenia, mūniō*, qu'on a supposée, ne s'explique guère. On penserait plutôt à *feriō*, de sens voisin. Ou bien *pūniō* aurait-il été tiré de *impūnis*, qui semble plus ancien? Ennius, Plaute et Térence ont *impūne*, mais ignorent *pūniō*.

Poena a été sans doute d'abord un mot populaire, comme la plupart des anciens emprunts au grec, et a dû être emprunté pour désigner le châtement infligé à un serviteur.

Poenus, -ī m. : utilisé d'abord au pluriel *Poeni* « les Carthaginois »; cf. *Poenulus* (Plt.). L'emploi adjectif (e. g. *poeni leones*, Vg., B. 5, 27) est secondaire et tardif, l'adjectif dérivé étant *pūnicus*, avec son adverbe *pūnicē*.

Dérivés : *pūnicus*; couleur de pourpre (la pourpre venant de Phénicie [d'où *phoenicātus equus* : cheval bai, Isid. 12, 1, 49]; pour la formation, cf. *purpureus*). Ancien (Plt., surtout poétique); *pūnicāns*, même sens (Apul., d'après *albicāns*); *Pūnicānus* : à la mode punique (rare, mais classique, formé d'après *Rōmānus*).

Le nom est évidemment à rapprocher du gr. *φοινίξ*; *pūnicus* traduit *φοινίκεος*. L'ancienneté de l'emprunt se dénonce par l'absence d'aspirée et le maintien de la diphtongue dans *Poeni*. La variation *Poeni, pūnicus* rappelle celle de *poena, pūnire*. La forme *Poeni* en face de gr. *φοινίξ, -ίχος* indiquerait que le mot ne vient pas du grec. Il s'agit évidemment d'un emprunt populaire, à côté des transcriptions savantes du type *Phoenicē, Phoenix, Phoenissa, phoeniceus*, qui, du reste, s'appliquent surtout à la Phénicie et ne désignent Carthage que secondairement.

poēta, -ae m. : poète. Emprunt ancien, et fait par voie orale, au gr. *ποιητής* (ou à une forme dorienne).

Dérivés : *poētor*, -āris (rare, déjà dans Enn.); *poētria*, -ae (hybride, Cic.). Les autres formes *poēsis, poēma*, etc., sont des transcriptions savantes. V. *uātēs*.

pol : v. *edepol*.

polenta, -ae f. (et *polentum* n.) : farine d'orge (séchée au feu); polente. La syllabe longue initiale *poll-* est mal attestée; la seule scansion sûre est *pōlenta*. Usité de tout temps. M. L. 6634, *pōlenta*.

Dérivé : *polentārius* (Plt., Apul.).

V. *pollen*.

poliminta (*polimina*, ap. Arnob. 7, 24) : p. *dicebant testiculos porcorum, cum eos castrabant, a politione segetum aut uestimentorum, quod similiter atque illa curentur*, Fest. 266, 19 (étymologie populaire?).

poliō, -īs, -iū, -iī, -itum, -ire : verbe signifiant d'une manière générale « donner le poli ou le fini à un

objet » et qui a pris des acceptions spéciales dans les langues techniques : p. *lānās*; p. *uestēs* (v. *interpolāre*); p. *agrum* « nettoyer, défricher un champ »; p. *drātiōnem, carmina* « polir le style ». Plaute emploie *poliri* pour désigner les soins de la toilette féminine; cf. Poe. 221, *poliri, expoliri, pingi, fingi*, et 229, *ornantur, lauuantur, tergentur, poliuntur*. L'adjectif verbal *politus* s'oppose à *rudis* « non dégrossi, brut, grossier » et se dit du physique comme de l'esprit. Ancien (Loi des XII T.), usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6635 b.

Dérivés et composés : *politiō* (déjà dans Caton, p. *agrōrum, p. uestimentōrum*), -tor, -tura (époque impériale); *polimen* (Fulg.); *expoliō* : polir entièrement; *expolitiō* (classique); *perpoliō*, -politiō; *repoliō*; *dēpoliō*, -itiō (classique); *dēpolitum* : perfectum quia omnes perfectiones antiqui politiones appellabant, P. F. 63, 5; *impolitus* : non poli, brut, sans ornement; d'où *impolitia* (cf. P. F. 96, 26; Gell. 4, 12). Cf. peut-être *interpolō*. Sur *pol(i)ō*, -ōnis m. « astiqueur », sans doute identique au cognomen *Polliō*, v. Kübler, ALLG 8, 108.

Le rapprochement avec *linō* comporterait une coupe *poliō*. Mais la formation serait unique en son genre et le sens n'est pas celui d'un verbe d'aspect déterminé, indiquant un procès arrivé à son terme, comme on l'attendrait d'une forme à préverbe. Ce rapprochement est donc suspect.

M. Vendryes suppose, dans l'article cité s. u. *interpolō*, que le terme appartient à la langue des foulons, où il aurait signifié « battre, frapper la laine (ou l'étoffe) pour l'apprêter », et rapproche la racine qui existe en germanique sous la forme **felt* (= i. e. **peld-*), qui a fourni entre autres le nom du « feutre », all. *Filz*. Le **d-* de cette racine peut être un élargissement.

pollen, -inis n. (*pollis* m. et f.) : fleur de farine (sens conservé en sarde) (*pollinem polentae*, Cat., Agr. 156, 5); par suite « poudre très fine » : p. *tūris, piperis*, etc. Ancien (Cat.), technique. M. L. 6636. Même variation de genre que dans *sanguen* et *sanguis*.

Dérivés : *pollināris*, -rius, épithète jointe à *cribrum*; *pollināta*, M. L. 6640 a; *pollināceus*, -ninus (Gl.).

Cf. *polenta* et *puls*.

Comme en gr. *παιπάλη* « fleur de farine » à côté de *πάλη* « farine très fine », hom. *καλύω* « je délaye de la farine d'orge », lat. *pollen* est un mot expressif provenant du vocabulaire familial; il, que rien ne conduit à expliquer par *-*ln-* devant un suffixe -*u-*, est donc une gémination expressive, qui ne se retrouve pas dans le dérivé *polenta*; cf. *mamma* : *mamilla*. Le slave a des formes à redoublement signifiant « cendre » : *pēpelū* et *popelū*. Le latin a, d'autre part, *puls, pultis* en face de gr. *πότος* « bouillie » (si *puls* n'est pas un emprunt au grec, peut-être par un intermédiaire étrusque); le celtique offre des formes parentes, avec -*t-* gémigné : m. ir. *littiu*, gall. *lith* « purée, soupe à la farine » (v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I, p. 160). Le sanskrit a, de son côté, un terme sans doute aussi d'origine populaire avec son *l* : *pālam* « grains écrasés, bouillie ». — De plus loin, cf. lat. *puluis, pulmentum, pulpa* (de **pel-*?).

pollēō, -ēs, -ēre : être fort ou puissant; l'emporter, dominer. — Souvent joint à *possum*, avec lequel il allitère. Bien qu'attesté à l'époque classique et dans la littérature impériale, le verbe a une couleur archaïque; c'est un équivalent « noble » de *possum* : *pollēns* est dans Salluste, qui archaïque, mais non dans Cicéron. Non roman.

Dérivés et composés : *pollentia* : pouvoir, force (archaïque); Personnifié dans T.-L. 39, 7, 8; *antepollēō* (Apul.); *praepollēō* (ne semble pas attesté avant T.-L.), formés sur *ante-*, *praecellō*. Noms propres : *Pol-lentus*, -tiō, -tiānus, -tinus.

Le rapprochement avec ir. *oll* « grand », (h)uilliu « plus grand » est plausible, d'autant plus que *ollam* est le titre d'un degré supérieur en quelque ordre de connaissances. Mais on ne peut aller plus loin; et cela n'indique même pas si -*ll-* est ici -*ll-* gémignée expressive ou un ancien **-ln-*.

pollex, -icis m. : 1^o pouce; gros orteil; 2^o courson (cf. *reser*), noeud d'un arbre. Peut-être ancien adjectif. Joint comme tel à *digitus*, Caton, Agr. 20; Cés., B. G. 3, 13, 4. Panroman (sauf roumain).

Dérivé : *pollicāris* : d'un pouce; demeuré comme substantif avec le sens de « pouce » dans les langues romanes, à côté de *pollex*, M. L. 6637 et 6638 (cf. Orib. VI, p. 615). Cf. aussi M. L. 6639, **pollicāta*, et 6640; **pollicidāre*.

L'explication « *ab eo quod pollet* » (cf. Ateius Capito ap. Macr. 7, 13, 11; CGL V 556, 8; Isid., Or. 11, 1, 70) n'est qu'un calembour.

On rapproche v. sl. *palcet* « doigt » (où -*icet* est un suffixe secondaire du slave; cf. r. *bez-palyj* « sans doigts », pol. *paluch* « pouce »). Étant donné le sens, le -*ll-* peut provenir d'une gémination expressive, normale dans un mot de type populaire en -*ex*. Un rapprochement avec la racine signifiant « toucher, sentir » qui figure dans *palpare* n'est pas exclu : v. sl. *prásti* et lit. *pirštas* « doigt » ont été rapprochés de skr. *spṛcāti* « il touche ». — Tout ceci hypothétique.

polliceor : v. *liceō*, *liceor*.

pollingō, -is, -xī, -ctum, -ere : laver les cadavres et les préparer pour le bûcher. Attesté depuis Plaute jusqu'à la Vulgate.

Dérivé : *polli(n)ctor* (*pollictor*, Non. 157, 22) m. : celui qui fait la toilette des morts.

Une explication probable ne pourrait sortir que d'une histoire précise des usages. Rattaché à l'irl. *nigim* « je lave » par Vendryes, R. Celt. 47 (1930), 442-444.

polluceō, -ēs, -lūxī, -lūctum, -lūcere : placer des mets sur l'autel en vue d'un banquet de sacrifice, placer en offrande : *Herculi decumam pollucere* (cf. *decuma facta polueta*, CIL I² 531); *pollūctum* : offrande, banquet rituel; *pollūcibilis* : digne d'être offert en sacrifice, « somptueux »; *pollūcibiliter* (Plt.); *pollūcibilitās* (Fulg.); *pollūctūra* (Plt.); *pollūctē*; *pollūctāre* : consacrer (Gl.).

Vieux termes du rituel, conservés seulement chez les auteurs archaïques ou archaïsants.

L'explication par **por-lūcēō* « faire briller (?) » soulevée toute sorte d'objections. On a rapproché le groupe

de sl. *lučiti* « rencontrer » ; v. sur ce groupe Trautmann, *Balt. sl. Wörtl.*, p. 151 sqq. Le mot ne pourrait s'expliquer à coup sûr que si l'on connaissait l'histoire du rituel.

polluō, -is, -uī, -ūtum, -ere : souiller, salir (sens physique et moral) ; polluer (langue de l'Église). Classique (Cic.), appartient à la langue écrite. Non roman.

Dérivés et composés (tardifs) : *pollutiō* ; *pollutriā* ; *impollūtus* (époque impériale = ἀπιαντος) ; *impolluō* (tardif, d'après *inquindō*).

De **por-luō* : v. *lutum, lustrum*.

polubrum, -ī (ū?) n. : *pelluuium in sacrificiis uas quod nos peluem uocamus*, F. 286, 28 (et P. F. 287, 14) ; *polybrum, quod Graeci χερνιβα, nos trullium uocamus*. *Liuius* (Od. 5) : « *argenteo polybro, aureo eglutro* ». *Fabius Pictor lib. XVI* : « *aquam manibus pedibusque dato, polybrum sinistra manu teneto, dextera uasum cum aqua* », Non. 544, 20. Seuls exemples du mot. Sans doute de **po-luo-dhrom* ; cf. *lauō* ; et *dēlutūm* ?

pōlypus, -ī m. : 1° poulpe, pieuvre ; 2° *cutiō* (Marcel.). Emprunt ancien (Plt.) au gr. *παλῦπος* (dor.), latinisé. M. L. 6641.

Dérivé : *pōlypōsus* (Mart.).

pōmīliō : v. *pūmīliō*.

pomēlida, -ae f. : sorte de néflier (Isid. 17, 7, 12). Déformation de *πομηλιά* accusatif de *πομηλιάς* (cf. ἐπιμηλιάς), peut-être sous l'influence de *pōmum*. V. Soter, p. 57.

pomoerium, pomērium : v. *mārus*.

pompa, -ae f. : procession. Emprunt déjà dans Plt. au gr. *πομπή*.

Dérivés tardifs : *pompātus, -ticus* ; *pompālis, -bilis* ; *pompō, -ās* = *πομπεύω* ; *pompōsus* ; *dēpompō* ; *ex-pompō* = *ἐκπομπεύω*, *στρατητεύω* (langue de l'Église), etc. Celtique : irl. *poimp*.

pōmus, -ī f. : arbre à fruits ; *pōmum, -ī n.* : fruit. Ancien (Cat.), usuel. Panroman. M. L. 6645 ; B. W. *pomme*.

Dérivés et composés : *pōmārius* : de fruit ou d'arbre à fruit ; *pōmārius m.* : fruitier ; *pōmārium* et *pōmētum* : verger [de pommes, cf. *mālārium* : *pōmārium*, Gl.] (Fall.), M. L. 6642 ; *pōmāriolum* (tardif) ; *Pōmāriēnsēs* ; *pōmēlārius* (Gloss.) ; *pōmōsus* ; *Pōmōna* : déesse des fruits ; *nālīs* ; *pōmātium, mollis et liquidus cibus ex pomis* (Gloss.) ; *pōmātū* ; *pōmīfer*. Les diminutifs *pōmulum* et *pōmusculum* sont attestés à basse époque avec le sens de « petite pomme », qui correspond au sens pris par *pōmum* dans certaines langues romanes.

Pour la coexistence de *pōmus* et *pōmum*, cf. *pirus* et *pirum*. Aucune étymologie n'est connue. Doit être emprunté, comme le sont en général les noms latins de fruits. Les formes ombr. *pue mune, dat.* « **Pōmōnō* » ou « *Pōmōnī* », vest. *pōimūnen* « in *Pōmōnīō* », sont obscures ; cf. peut-être *Poemanae* d'une inscription d'Espagne, CIL II 2573.

pondus : v. *pendō*.

pōne : *grauī sono ponitur pro loci significatione*, F. 292,

16. Adverbe et préposition archaïque, repris par la langue impériale « derrière » et « par derrière ». Cf. *super-ne*. Cf. ombr. *postne* (opposé à *perne* « ante »), *pustnaiaf* « posticās ». Remplacé par *post*.

V. *post*. On ne peut déterminer si *pōne* repose sur **pos-ne* ou sur **post-ne* ; l'ombrien appuie la seconde explication, qui a aussi pour elle l'existence de *post*.

pōnō, -is, posuī, (puis posuī), positum, pōnere, Pōnō est issu de **po-sinō* > **pozno* > *pōnō*, composé d'aspect « déterminé » indiquant l'action arrivée à son terme. Le parfait ancien est *posuī* (*poseiuei*, CIL I² 638, 3, 132 av. J.-C.). *Posuī* a été fait sur *positum*, sur le modèle *monitum/monuī*, le rapport avec *sinō* ayant cessé d'être senti. Sens propre « mettre à l'écart ». S'emploie usuellement dans le sens de « poser, placer » ; mais la valeur ancienne apparaît dans des expressions comme *pōnere uitam, arma, dolōrem, p. oia* (Ov.) (à côté de *dēpōnere*, plus fréquent parce que *pōnō* apparaissait comme un verbe simple, cf. *sūmō*), où le verbe signifie « abandonner, déposer ». Usité aussi dans le sens de *prōpōnō* « proposer ». A remplacé *faciō* dans le sens concret de « placer ». A traduit dans le langage abstrait le gr. *τίθημι* comme *positiō, positiūra* (Lucr.) traduit *θεσις, θέμα* ; *positiuius, θετικός* (d'ou irl. *posū*). *Positiō* n'apparaît, du reste, qu'à l'époque impériale (*positor* « fondateur » est une création d'Ovide). Cicéron l'ignore, quoiqu'il emploie *prōpositiō* (= *πρόθεσις* et *πρότασις, πρόβλημα*), *compositiō* (= *σύνθεσις*), *dispositiō* (= *διάθεσις* et *οἰκονομία, τάξις*), *expositiō* (= *προέθεσις, πρόφασις*), *praepositiō* (= *πρόθεσις, προθήκη, πρόβλημα*). Cf. encore *appositum* = *ἐπιθετον, appositius* = *ἐπιταγματικός*. La langue de la rhétorique, de la grammaire et de la philosophie a ainsi calqué sur *τίθημι* et ses composés tous les termes techniques dont elle avait besoin. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6647, et **pōntiāre*, 6648.

En gallo-roman, *pōnere* s'est spécialisé dans la langue rustique au sens de « déposer ses œufs, pondre » (cf. *cu-bāre*), tandis que *pausāre* prenait le sens de « poser » ; v. B. W. s. u. Il est probable que la ressemblance de forme entre *pōnere, pausāre* et *pausātum, positum* a joué un rôle dans cette évolution. Le participe *pōnentem* (scil. *sōlem*) a désigné la région où le soleil se couche, le « ponent ».

Autres dérivés de *pōnō* : *positus, -ūs m.* ; *positūra* : position, emplacement (sens concret) ; *positor* (voir plus haut).

Pōnō a été traité comme un verbe simple et a fourni une nombreuse série de composés avec leurs dérivés : *ante, ap- (ad-)*, M. L. 551 et 552, *apposita* ; 553, *appositicius* ; *circum, com-*, M. L. 2103 et 2105, *compositus* ; *contra- ; de-*, M. L. 2572 et 2573, *dēpositum* ; *dis-*, M. L. 2682 ; *ex-*, M. L. 3054, et germanique : v. h. a. *spunōn* ; britt. *esponio* ; im- (et *superim-*), M. L. 4314, *inter-, op-, post-, prae-*, M. L. 6722, *praepositus* et *propositus* (irl. *propost*, v. h. a. *probost*, all. mod. *Profoss, Propst*) ; *prō-, re-*, M. L. 7225 ; *sē-, sup-*, M. L. 8469 ; *super-, trans-*, avec leurs dérivés et leurs composés. Presque tous ont un sens abstrait à côté de leur sens physique. Il n'y a pas de composé avec *abs-* (on pourrait avoir **aspōnō* comme *asportō*), sans doute à cause de la formation même de *pōnō*.

A basse époque, dans le Digeste et la langue de l'Église, apparaissent *impostor, impostūra* ; cf. Dig. 21, 1, 4, 3, *impostores aut mendaces aut litigiosi*, avec le sens conservé dans le fr. « imposteur, imposture ». Ce sens est dérivé d'un emploi de *impōnere* qu'on trouve déjà à l'époque de Cicéron dans la langue familière ; cf. Cic., Q. fr. 2, 6, 5 : *Catonī egregie imposuī Milo nos-ter* ; proprement « faire porter sa charge à quel'qu'un », *impōnere onus alicui*, puis absolument *impōnere* « tromper, imposer à ».

V. *po-*.

pōns, pontis m. : pont, passerelle. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 6649, et celtique : britt. *pont* ; quelques formes romanes sont féminines, comme ont tendu à le devenir les mots en *-is*, ce qui suppose sans doute un nominatif **ponsis*.

Dérivés et composés : *ponticulus m.*, M. L. 6650 ; *pontō, -ōnis m.* : bac, pont de bateaux, ponton, M. L. 6652 ; *pontilis, -e* (Vég.) ; *ponditōnum* (Isid., Or. 19, 1, 24) ; *dēpontāni* : *i senes... qui sexagenariū de ponte deiciebantur*, P. F. 66, 5 L. ; et *dēpontō, -ās* (Varr.) ; *pontārius* = *γεφροβάτης* (Gloss.) ; *pontarchus* (Inscr.). Pour *pontifex*, v. ce mot.

Les langues indo-européennes orientales ont pour « chemin » un mot dont le védique montre bien la flexion singulière : nom. sing. *pānthāh* = av. *panthā*, acc. sing. *pānthām* = av. *panthām* ; gén. sing. *panthāh* = av. *panthā*, instr. pl. *panthibhih* et loc. pl. *panthisu* ; le v. perse a *paθim* ; le slave et le vieux prussien ont normalisé, le premier avec vocalisme radical o : *poθi*, et le second avec vocalisme zéro : *pintis*. Le mot ne se retrouve clairement nulle part : l'arménien a *hun* « gué » ; le grec n'a que des formes thématiques : *πάτος* « chemin » et peut-être *πόντος* « mer » (au sens de « lieu de passage »). Sur osq. [p]ūnttram (ou [h]ūnttram) ; v. Vetter, *Hdb.*, p. 48. Pour la forme, lat. *pōns* serait superposable à v. sl. *paθt* (masculin) ; pour la spécialisation de sens, v. Benveniste, *Word*, 10, (1954), p. 256 sqq. Les noms du « pont » varient d'une langue à l'autre et même à l'intérieur d'une même langue, comme on le voit par les formes grecques : att. *γέφυρα*, béot. *βέφυρα*, créét. *δερφουρα*, lac. *δερφουρα*, et même chez Hésychius, *βουφώρα* *γεφώρα*. De même, en germanique, v. isl. *brú* (cf. peut-être gaul. *briva* « pont ») ne concorde pas avec la forme élargie v. h. a. *brucca*, v. angl. *brycg*.

ponticus, -a, -um : du Pont ; adjectif dérivé de *Pontus*, appliqué à des objets originaires de cette région : *ponticae nucēs* « sorte de noisettes », *mīs ponticus* « hermine », etc. Est demeuré dans ces acceptions dans certains dialectes italiens, cf. M. L. 6651 ; cf. aussi **panti-canus*, sous *pantex*.

pontifex (pontufex), -ficis m. : prêtre, pontife. — Considéré par les anciens comme un composé de *pōns* ; cf. Varr., L. 5, 83 : *pontufices... a ponte arbitror : nam ab his publicius est factus primum ut restitutus saepe, cum ideo sacra et uls et cis Tiberim non mediocri riu fiant*. La *secūris* (*secespita*) qui fait partie des insignes du grand pontife rappelle peut-être leur première fonction : Rome est la « ville du Pont » ; c'est le point par où normalement communique l'Italie du Nord avec l'Italie du Sud et le pont sur le Tibre est la raison d'être

initiale de la ville. M. Bonfante, après Taulber, Stzb. Ak. Heidelberg, 1931-1932, 2^e Aht., 67 sqq., a supposé — sans grande vraisemblance — qu'il y avait dans *pōns, pontifex* un souvenir de la civilisation des palafittes ; v. l'article cité sous *pāgus*. Mais l'explication de Varron n'est peut-être qu'une étymologie populaire, et le mot en latin n'a jamais désigné qu'un membre du principal collège des prêtres romains qui avait la surveillance du culte officiel et public, dont le chef était le *pontifex maximus* et dont rien dans les fonctions n'indique un rapport avec *pōns*. Ancien terme du rituel, conservé par la langue religieuse et officielle. Adopté par la langue de l'Église et passé par elle sous des formes savantes dans les langues romanes ; de même irl. *pontifex*.

Dérivés : *pontificius* ; *pontificālis* ; *pontificātus, -ūs* (= *ιερασύνη*) ; *pontificium* (cf. Löfstedt, *Eranos* XLIV 343).

V. *pōns*.

pontius, -ī m. : mer ; vague. Emprunt au gr. *πόντος* ; attesté depuis Ennius ; uniquement poétique. Composé : *pontiuagus* (Anth. Lat.). V. *pōns*.

popa, -ae m. : prêtre inférieur, chargé de conduire la victime à l'autel et de l'abattre avec un maillet ou avec le côté non tranchant de la hache (différent du *cultrārius*, qui l'achevait avec le couteau) et préposé aussi à l'entretien du feu, de l'encens, etc. Mot de couleur populaire, peut-être dialectal (osco-ombrien et de la même racine que lat. *coquō*, cf. osq. P. *Pūpidiis* (= *Pōpidius*) en face de *Cocidiūs*, et *popina*). Mais une origine étrusque n'est pas impossible ; la forme en *-a*, masculin de caractère populaire, serait en faveur de cette explication (cf. *scurra, uerna*, etc.). On a en étrusque *pupa, pupe, pupana*.

popia, -ae f. : cuiller, louche : *ζωμήρως*, CGL III 366, 30. Se trouve dans le Testamentum Porcelli et dans les Gloses. Mot vulgaire et tardif ; demeuré dans fr. *poche*. M. L. 6653 ; B. W. s. u.

popina, -ae f. : cabaret, gargotte, restaurant à bon marché. Mot emprunté à l'osque, de caractère populaire, correspondant pour la forme au lat. *coquina*.

Dérivés : *popinor, -āris* : fréquenter les cabarets ; *popinō, -ōnis m.* (cf. *ganēō*, etc.) et *compopinō* (Gloss.) ; *popinālis, -rius, -tor*.

poples, -itīs m. : jarret, [puis « genou »]. Columelle distinguant *poples* de *genū*, 6, 2, 13 : *oleo et sale genua poplitesque et crura (bouis) confricanda sunt* ; c'est par une extension de sens, fréquente en poésie, que Virgile dit, *Ae. 12, 926-927, incidit ictus | ingens ad terram duplicatō poplite Turnus*. Attesté depuis Accius ; classique. Pas de dérivés. Non roman. Semble bien une forme à redoublement, mais l'étymologie en est obscure.

poplicus : v. *populus*.

populō, -ās, -āuī, -āre (et *populor, -āris*) : ravager, dévaster (*agrōs*). Ancien, classique, usuel. La forme active est aussi anciennement attestée que le déponent (*populatur, Naev.* ; *populauit, Pac.* ; *depopulant, Enn.*, etc.). Mais il est impossible de prouver qu'elle l'a précédé et d'attribuer, comme le fait, par exemple, J.

B. Hofmann, *De uerbis... deponent.*, p. 44, *populor* à l'influence de *praedor*.

Dérivés et composés : *populābundus*; *populābilis* (Ov.); *populātiō*, -tor, -trix; *populānus*, -ūs; *compopulor* (tardif); *dēpopulō* (-lor), c'est dans Ennius, et ses dérivés; *perpopulor* (T.-L., Tac.), d'après *peruasio*.

L'explication du surnom de *Iūnō Populōnia* par « qui protège contre le pillage » est due à l'étymologie populaire; la forme correcte est *Iūnō Populāna*, sans doute dérivée de *populus*; cf. *campus/campānus*, etc.

On peut se demander si *populō* n'a pas été refait sur *dēpopulō* « Cēpeupler »; d. agrōs, etc., d'après *spoliāre/dēspoliāre*; *uastāre/dēuastāre*. Cf. aussi *dēpeculor* et *peculor*, *pilō* et *ēpilō*. V. toutefois, Skutsch, Glotta, 3, 203, qui soutient, sans grande vraisemblance, que *populor* a pu signifier dès l'origine « Cēpeupler ».

Étymologie incertaine.

populus, -i m. (*popol.*, Lex Bant., CIL I² 582, 14; *poplo*, CIL I² 40; *poplus*, *poplom*, CIL I² 614 (189 av. J.-C.), CIL I² 25 Colum. Rostr.; cf. aussi le *pulumnoe* *poploe* du Carmen Saliare) : peuple, ensemble des citoyens, cf. Cic., Rep. 1, 25, 39, *res publica*, *res populi*; *populus autem non omnis hominum coetus quoquo modo congregatus, sed coetus multitudinis iuris consensu et utilitatis communitate congregatus*; s'oppose à la fois au Sénat (cf. la formule *senatus populusque Romanus*) et à la plèbe (cf. T.-L. 2, 56, 12, *non enim populi sed plebis eum (tribunum) magistratū esse*). Toutefois, à l'époque impériale, quand a été per. u le sens de la vieille organisation sociale et politique, *populus* s'emploie pour *plēbs*; cf. Mart. 8, 15, 3, *dat populus, dat gratias eques, dat tura senatus*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6654. Celtique : irl. *popul*, britt. *pobl*.

L'adjectif correspondant est *pūblicus*. On a bien épigraphiquement *poplicod*, S. C. Bac., *poplice*, Lex Bant., et le nom propre *Popilius*, mais la graphie *poplicis* qu'on trouve dans la Lex Aclia repetundarum laisse entrevoir que *poplicus* est une graphie étymologique au lieu de *pūblicus* (comme sans doute *Poplicola* pour *Publicola*?); cf. aussi *poplicum* donné par A dans Plt., Ru. 562. L'adjectif qui sert à *populus* n'a rien à faire étymologiquement avec lui. Les textes littéraires ne connaissent guère que *pūblicus* (avec ū, cf. *poublicom*, CIL I² 402).

Dérivés et composés : *populāris* : du peuple, populaire; en particulier, dans la langue politique, correspond à gr. δημοτικός, δημογραφός, par opposition à *optimātēs* = οἱ ἀριστοί « les démocrates »; *populāris* a pris vite la même nuance péjorative que *populus*; de même *populāritas*. *Populāris* désigne aussi celui qui est du même peuple, du même pays (Plt., cf. Poe. 1039, 1041) et, par suite, prend un sens analogue à celui de *familiāris*. De là vient l'emploi dans le sens de « qui est au courant de, complice » : *populares coniurationis* (Sall.); *populāritas*; *populātum*; *populātio* (bas latin, Sédulius; la langue classique ne connaît que *populātio*, dérivé de *populor*); *populōsus*, *populōsitas* (tardifs); *popellus* : menu peuple; *Pop(u)lūfugia*, -arum. Voir aussi *populō*.

Mot italice : ombr. *puplum*, *poplom* « populum »,

fal. *Poplia* « Publia », ombr.-étr. *puplece* « Publicius », qui ne se retrouve pas ailleurs. Forme à redoublement simple se trouve dans *manipulus*. Rien ne permet de décider quelle peut être la racine, celle de *pellō*, celle de *plēō* ou quelque autre, ni s'il y a un rapport avec le radical de *plēbs*. Un emprunt n'est pas improbable, de même que pour *plēbs* (cf. étr. *pupluna* et le nom de ville *Populōnia*). *Populus* est le terme que Tite-Live emploie à plusieurs reprises pour désigner les douze cités confédérées d'Étrurie; cf. IV 23, 5, et IX 37, 12. Sur un rapport possible entre étr. *fufiuns/pupluna* et *populus*, v. Devoto, St. Etruschi, 6, 243 sqq.

pōpulus, -i f. : peuplier. Depuis Ennius (A. 577). Panroman (avec des altérations diverses). M. L. 6655; B. W. s. u.; passé en celtique : irl. *pobhuil*, en germ. *Pappel*, alb. *pl'ep*, et en slave, avec dissimilation : v. sl. *topol*.

Dérivés et composés : *pōpuleus*; *pōpulus* (Plt., Ca. 384); *pōpulus*; *pōpuleum*; *pōpuliifer* (Ov.). On a rapproché soit *πελεῖα*, ép. *πελεῖα* « orme », soit *ἀπελλόν* « αἰγίρος » « peuplier noir » (Hés.), qui soulèvent l'un et l'autre des difficultés de forme et de sens.

por- : forme de préverbe alternant avec *pro* et *per* qu'on a dans *pollicor*, *porgō*, *porriciō*, *portendō*, peut-être dans *pollingō*. Cf. *porrō*.

-por : second élément de composés que les grammairiens citent dans *Gaipor*, *Lūcipor*, *Mārcipor*, qu'ils expliquent par *Gai puer*, etc.

porca, -ae f. : -ae appellantur rari sulci, qui ducuntur aquae derivandae gratia, dicti quod porcent, i. e. prohibent aquam frumentis nocere (étymologie populaire); nam crebrioribus sulci limi uocantur, Fest. 244, 6; désigne aussi la partie préminente du sillon par opposition à *lira* : cf. CGL V 576, 37, *porca, quod constat in arando, quod defusum est, lira*; et P. F. 274, 19, *porcas, quae inter duos sulcos fiunt, ait Varro dici quod porrigant frumentum* (autre étymologie populaire). En Espagne, le mot s'appliquait à une mesure de terre, d'après Colum. 5, 1, 5. — Mot technique conservé en italien, catalan, espagnol et, avec un suffixe de dérivation, en roumain. M. L. 6657, *porca*.

Dérivés et composés : *porculētum* (Plin.) : champ divisé en *porcae*; *imporciō* (Col.), glosé αὐλακίω; *imporciōr* « qui porcas facit in arando », P. F. 96, 3, nom donné à une divinité rustique; cf. Serv., in G. 4, 21.

Cf. sans doute gallo-roman **rica* (fr. *raie*, prov. *rega*), M. L. 7299, gall. *rhych* « sillon » (avec trace du même mot, au datif pluriel, dans le composé irl. *etrigib*), v. angl. *furh*, v. h. a. *faruh* « sillon »; donc un mot indo-européen occidental **prkā* dont l'extension est moindre que n'est celle du mot représenté par lat. *lira*.]

porcastrum, -i n. (Ps.-Apul.) : pourpier. Le nom qui semble dérivé de *porcus* « pudendum muliebri » en raison de certaines propriétés de la plante, cf. Plin. 20, 210, qui serait « l'herbe à la matrice » (André), se présente aussi sous d'autres formes : *porcillāca* (Plin.), *porcillāgō* (Orib.), *porcacla* (Rufin, podagr. 34), *porulāca*,

etc.; cf. M. L. 6662 et 6679; passé en germanique : v. h. a. *burcel*, all. *Burzel*. Le fr. *pourpier* vient de *pulli*, v. B. W. s. u.

Mot populaire, de type mal fixé. *Porcastrum* est fait comme *oleaster* (cf. *porcaster*, -tra sous *porcus*), *porcel* comme *lappāgō*, *portulāca* comme *lingulāca*, etc.; l'ital. *porcellana* suppose **porcillāna*. V. *porcus*.

porcellio : v. *porcus*.

porcet : v. *arceō*.

porcus, -i m. : porc domestique. Nom générique : le mâle se dit *uerres*, la femelle *scrōfa*. Toutefois, Caton emploie *porcus* *femina* et *porca* pour désigner la femelle; l'ombrien a aussi *porca*, *purka* « porcās »; et *porcus*, *porca* sont tous deux attestés dans les langues romanes, cf. M. L. 6666, *pōrcus*, et 6656, *pōrca*. *Porcus* traduit aussi le gr. χοῖρος (ou ὕσσαξ) « pudendum muliebri », Varr., R. R. 2, 4, 10, cf. le sens de « porcelaine », coquillage en forme de vulve; *porcus marinus* (Plin.) désigne le « marsouin » ou cochon de mer (il n'y a pas lieu de distinguer, avec F. Muller, de *porcus* « porc » un **porkos* désignant un poisson, qui serait apparenté à gr. πέσκη, m. irl. *orc* « saumon », cf. ligure *Porcobera*; l'étymologie même de *marsouin* de v. h. a. *merisun* confirme l'identité avec *porcus*). Cf. les composés passés dans les formes romanes *pōrcōpiscis* (Gloss.), M. L. 6664 « dauphin »; **pōrcōspīnus* « porc-épic », M. L. 6665.

Dérivés : *porculus*; *porcellus*, -ulus « porcelet » (et *porcula*, -cella), M. L. 6660, britt. *porchell*; d'où *porcellio* : armadille, cloporte; ainsi nommé en raison de sa ressemblance avec le porc; cf. *cutiō*; *porcinus*; *porcellinus* : de porc; *porcina* (sc. *carō*) f., M. L. 6663; *porcinarius* : charcutier; -rium : porcherie; *porcarius* : porcher, M. L. 6659; *porcarius*, M. L. 6658; *porcetra* : truie qui a mis bas une fois (cf. Melissus et Pompon. ap. Gell. 18, 6, 4), dont la forme rappelle *exetra*; *porcilia* : jeune truie; *porciliāris*; *porculātiō* : élevage des jeunes porcs; *porculātor*; **porcile* : étable à porcs, M. L. 6661; *porcaster*, *porcastra* : petit cochon; *porcastrinus* (Orib.).

Cf. aussi *Porcius*, *Porcia*, gentilices romains. Sur l'existence d'une forme *proculēna* dans Plt., Mil. 1060, v. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 77 et 145. Mais les manuscrits palatins ont *proculēm* et les manuscrits de Priscien *porculēanam*.

Mot propre à une partie seulement de l'indo-européen et qui, à la différence de **sū-* (v. lat. *sūs*), désigne uniquement l'animal domestique. Cf. irl. *orc*, v. angl. *fearek* et v. h. a. *farah*, lit. *patšas*, et, pour désigner l'animal jeune : serbe *prāse*, russe *porosēnok* (pluriel *porosjāta*). Les textes de Varron sur lesquels on fonde l'existence d'un *porcos* grec sont obscurs ou corrompus (L. L. 5, 97; R. R. 2, 4, 17); le mot avec ce sens ne figure que chez Plutarque, où il est donné expressément comme un mot latin. M. Benveniste a donné des raisons de croire que *porcus* désigne surtout le jeune porc; cf. BSL 45, 1949, p. 74-91.

porgō : v. *porrigō*.

porriciō (*poriciō*), -is, -ēci et -ēxi, -ectum, -icere : synonyme de *prōdicere* (cf. Varr., R. R. 1, 19), usité surtout dans la langue religieuse au sens de « présenter

les entrailles de la victime », *exta por(r)icere*, d'où l'expression proverbiale *inter caesa et porrecta, ut aiunt*, Cic., Att. 5, 18, 1. Substantif dérivé : *porriciae* (Arn.).

Sans doute de **por + iaciō*; le double r est peut-être dû secondairement à l'influence de *porrō* ou de *porrigō*, avec lequel le verbe a pu se confondre (d'où le parfait *porrici*); l'abrégé de Festus 244, 4, a une forme avec r simple *poriciam* qu'il glose *porro iaciam*; et Non. 47-4, explique *porrectum est... porro iactum*. V. Wacker, nagel, *Forles. über Synt.*, II, 169.

porrigō, -inis f. : sorte de teigne (gl. πίτυρα); pityriase (Hor., Cels., Plin.); *porriginōsus*. Peut-être dérivé de *porrum*, *porrus* « poireau ». V. Ernout, *Philologica* I, p. 179.

Sur la confusion avec *prūrigō*, v. Svennung, *Untersuch. z. Palladius*, p. 599 sqq. M. L. 6667 a.

porrigō, -is : v. *regō*. M. L. 6667, et *exporrigō*, 3055.

Porrima : nom d'une déesse associée à *Postuerta* dans Ov., F. 1, 633, dite aussi *Aenteoria*, *Prōrsa*, et qui est sans doute une épithète de *Carmenta*; *Carmentis*, déesse de l'accouchement (?).

porrō adv. (*pōrrō*; Juv. 11, 9; *porod* sur une ciste de Préneste ancienne, CIL I² 560) : en avant, en continuant (se dit de l'espace et du temps), en allant plus loin. Marque souvent une progression dans un raisonnement; ou s'emploie aussi comme interjection d'encouragement. Ancien, usuel, classique. M. L. 6669.

Composé : *prōporrō* (Lucret.).

Adverbe du groupe de *prō*. Le gr. πόρρω (att. πόρρω) semble formé de même. L'existence de la forme *porod* (si l'inscription est authentique) à Préneste rend peu vraisemblable un emprunt au grec.

porrum, -i n. (*porrus* m.) : poireau. Ancien. Panroman. B. W. s. u.; M. L. 6670, *pōrrum*; germanique : v. h. a. *pforro*, etc.

Dérivés : *pōrriō* (Anthim. 17, 13), M. L. 6668; *por-rāceus* (Plin.); *porrina* (Cat.), et sans doute *porrigō*. Cf. gr. πρᾶσον. Sans doute mot méditerranéen, passé de manière indépendante en grec et en latin.

porta, -ae f. : passage; cf. Vg., Ae. 1, 82, *ac uenti, uelut agmine facto, | qua data porta ruunt*; sens encore conservé dans les expressions géographiques : *Portae quae alibi Armeniae, alibi Caspiae, alibi Ciliciae uocantur*, cf. gr. πόλαι; spécialisé dans le sens de « porte » (cf. la valeur de *iānus*, *iānuā*, surtout d'une ville (c'est-à-dire de « passage sous le rempart »), par opposition à *forēs* « porte de la maison »; cf. Ov., Am. 1, 9, 20, *hic (miles) portas frangit, ut ille (amāns) fores*). Mais cette distinction ne s'est pas maintenue et *porta*, doublé de *ostium*, avec le sens général de « porte », a éliminé *forēs* dans les langues romanes; v. B. W. s. u. Un doublet *portus* est conservé dans la loi des XII Tables; cf. Fest. 262, 19, *portum in XII (2, 3) pro domo* (erreur de Festus, il faudrait « *pro porta* » ou « *pro foribus* ») *positum omnes fere consentiunt : « cui testimonium defurri, [h]is tertius diebus ob portum obuagulatam iio »*. Cf. encore *Portūnus*, *angiportus*, -tum. La langue a réparti dans des emplois différents *porta* et *portus*, ce dernier ne signifiant plus que « port ». Ancien, usuel; panroman.

M. L. 6671 ; passé en germanique : v. angl. *port*, v. h. a. *pforta* « Pforte », etc., et en celtique : britt. *porth*.

Dérivés : *portula* : guichet, M. L. 6678 ; *portarius* (Vulg.) : portier, forme tardive, et sans doute vulgaire, faite comme *ostiarius*, qui s'est substituée à *iānitor*, M. L. 6673. Cf. aussi *porticus* et *portō*, -ās ; *trānsportāneus* (Cassiod.).
V. *portus*.

portendō, -is, -dī, -tum, -ere : ancien terme de la langue augurale composé de **por-* et de *tendō* « annoncer, prédire », cf. *ostendō* ; *portentum* : présage révélé par quelque phénomène étrange ou contraire aux lois naturelles ; de là « chose merveilleuse, monstruosité, monstre » (même développement que dans *mōnstrum*) ; *portentōsus* ; *portentifer*, -*ficus*, -*loquium*. Ancien, usuel et classique. Une distinction entre *ostentum*, *portentum*, *mōnstrum* est tentée par Fest. 284, 4 : *portenta existimantur quidam grauiā esse, ostenta bona : alii portenta quaedam bona, ostenta quaedam tristia appellari. Portenta, quae quid pro tendatur, indicent : ostenta, quae tantum modo ostendant ; monstra <quae> praecipiant quoque remedia.*

On notera que le -d- de *tendō*, suffixe de présent, ne figure pas dans *portentum*.

porticus, -ūs f. (un accusatif pluriel *porticos*, attesté épigraphiquement, suppose un doublet *porticus*, -i) : portique, passage couvert soutenu par une colonnade ; porche. Ancien (Enn., Plt.), usuel. M. L. 6675 ; et germanique : v. h. a. *pforih*, etc.

Semble dérivé de *porta*, *portus* comme *manica* de *manus* ; serait passé à la 4^e déclinaison sous l'influence de *domus*, *portus*, et au féminin sous l'influence de *domus* et de *στῶα*, qu'il traduit, influence favorisée par le fait que la plupart des substantifs thèmes en -u- sont féminins.

Dérivés : *porticula* (-culus) ; *porticuncula* ; *porticiatō* « colonnade » ; *porticulatō* ; *portier*.

portio, -ōnis f. : attesté d'abord seulement dans la locution *prō portione*, déjà dans Caton, Agr. 106, 2, *siquid plus uoles aquae marinae concinnare, pro portione* (« conformément aux parts de chacun, en gardant les proportions ») *ea omnia facio*, et demeurée dans la langue classique, cf. ibid. 57, 157, 7 ; Cic., Verr. 2, 4, 21, 46 ; 2, 5, 21, 35 ; F. 14, 32 ; Varr., R. R. 1, 18, 3, 4, mais qui ne se trouve pas dans César. De *prō portione* Cicéron a tiré un nominatif *prōportio* pour traduire ἀναλογία (cf., pour le procédé, *aboriginēs*), Tim. 4, 13 : *id optime assequitur quae Graece ἀναλογία, Latine (audendum est enim quoniam haec primum a nobis nouantur) comparatio proportionis (proportione var.) dici potest* ; et, § 24, il emploie le même groupe à l'accusatif : *eandem proportionem comparationemque* ; ailleurs il n'a que l'ablatif (cf. Merguet, *Lexicon*, s. u.). Toutefois, l'existence de ce nominatif et de cet accusatif est contestée ; cf. Plasberg, Rh. Mus., t. 53, p. 74-80 ; Varron use encore de *prō portione* pour traduire ἐνὰ λόγον, L. 10, 2 : *dīcam de quattuor rebus quae continent declinationes uerborum : quid sit simile ac dissimile, quid ratio quam appellant λόγον, quid pro portione quod dicitur ἐνὰ λόγον, quid consuetudo : quae explicat <a> declarabunt*

analogiam et anomaliam (cf. *m*). *unde sit, quid sit, cuiusmodi* (cf. 10, 37 et 36, 41, 42).

Ailleurs, Varron emploie une fois l'accusatif *proportionem*, L. 8, 57, et, en dehors de ce cas, uniquement l'ablatif *proportione*, L. 8, 50, 68, 78, 83 ; 9, 30, 48, 61, 62, 83, 103, 110 ; 10, 47, qui, dans la plupart des cas, pourrait se lire en deux mots. Le plus souvent, comme César, il se contente de transcrire le mot grec ἀναλογία. Le caractère récent de *prōportio* est confirmé par Quintilien 1, 6, 3 : *analogia praecipue quam proxime ex Graeco transferentes in Latinum proportionem uocauerunt* ; v. la note de Colson, *ad loc.*

C'est seulement à l'époque impériale et, semble-t-il, à partir de Plinē que l'on voit apparaître *portio* dans d'autres expressions que *prō portione* et, à tous les cas, de sa déclinaison, dans le sens de « proportion » ou simplement comme un équivalent de *pars* « portion, partie » : cf. *portionem seruare*, Col. 11, 2, 87, et *prō portione seruata*, id. 8, 11, 6 ; *luna aequa portione diuisa*, Plin. 2, 42, et *magna mortalium portio*, id. 8, 102 ; *ex his portio in Italia consedit, portio in Illyricis sinus penetrauit*, Just. 24, 4, 2 ; *quamuis quota portio iactis Achaëi*, Juv. 3, 61, et *portio breuissima uitae*, id. 9, 127. A la place de *prō ratā parte*, *pro suā parte* apparaissent *pro ratā portione* (Plin. 11, 40), *pro suā scilicet portione* (Quint. 10, 7, 18) ; à côté de *prō portione*, on trouve *portione* « proportionnellement » (Plinē, Col.), *ad portionem* (Plin.). Cf. encore *quādam portione, eādem portione* (Quint.), *suprā portionem* (Col.). Les dérivés sont tous tardifs. On a : 1^o de *portio* : *portiuuncula*, attesté à partir de Plinē, « petite portion » ; *portionālis* « partiel » (Tert.), *comportionālis* ; 2^o de *prōportio* : *prōportionālis* (Front.), *ālīter* (Cassiod.), *ālūtās*, *ābilīter* (tous deux dans Boèce) ; *prōportionālis*, -a, -um (Firm.).

Il n'y a vraisemblablement aucun rapport entre *portio* et *pars*. A en juger par *prō ratā parte*, l'ablatif *portione* doit être *prō ratiōne*, avec perte de r par dissimilation et amuïsement de d après r. Et le *portione* ainsi obtenu étant peu intelligible, on a fait *prōportione*, d'où *portio* et, par l'action de Cicéron, *prōportio*.

portisculus, -ī m. : -s *proprie est hortator remigum, i. e. qui eam perticam tenet, quae portisculus dicitur, qua et cursum et exhortamenta moderatur*, Non. 151, 18. Désigne à la fois l'officier de bord qui dirigeait la manœuvre des rames (*hortator, pausarius*) et l'instrument qui lui servait à marquer la cadence. Ce dernier sens est peut-être le plus ancien. Dans le fragment de Caton cité par Festus, 266, 23, *portisculus* (-lum?) est joint à *flagrum* : « *portisculus est, ut scribit Aelius Stilo, qui in portu mūdum dat classi. Id autem est malleus, cuius meminit Cato in dissuasiōne de rege Attalo et uectigalibus Asiae* (1) : « C. Licinio praetore, remiges scripti ciues Romanis » *sub portisculum, sub flagrum conscripti uenire passim* ».

Semble en rapport avec *portus* ; cf. *acisculus* en face de *acus, aciēs*.

portō, -ās, -āui, -ātum, -āre : faire passer, transporter, amener au port. Le sens ancien et le rapport avec *porta* (*portus*) apparaissent dans des expressions comme *nauius quae portare milites*, Cés., B. G. 5, 23, 3, etc., et *exercitum reportare*, ibid., 2. Mais, de bonne heure, *portō*, qui d'abord comportait une idée

de mouvement, s'est employé simplement comme synonyme de *ferō* et de *gerō* « porter », auxquels il s'est finalement substitué en raison de son caractère plus concret et de sa flexion plus régulière : cf. Sall., Ca. 6, 5, *sociūs atque amicus auxilia portabant*, en face de l'expression classique *auxilium ferre*. Dans la langue de l'Église, *portō* a même le sens de « supporter » : cf. Vulg., Isa. 53, *dolores nostros ipse portauit*. Ancien, usuel. Panro-
man. M. L. 6672. Celtique : britt. *porthi*.

Dérivés et composés : *portabilis* (Sid., Aug.) et *importabilis* (bas latin) ; *portatō* (Sall., Vitr.) ; *portātor*, -trix, M. L. 6674 ; *portātōrius* ; subst. f. *portātōria* (sc. *sella*).

ad- (ap-), M. L. 551 a ; *as-* (de *abs-*), *com-*, M. L. 2104 ; *dē-*, *ex-*, *im-*, *re-*, *sup-*, M. L. 8470 ; *trāns-portō* et les dérivés ordinaires, tous avec le sens concret, et tandis que les composés de *ferō* ont souvent un sens moral dérivé. L'omb. *portāia* « portet », *portatu* « portatō », *portust* « portauerit » semble emprunté au latin.

portulāca : v. *porcāstrum*.

portus, -ūs m. : sens premier « passage » (encore dans *port. porto* « passe » dans la montagne et fr. *Saint-Jean-Pied-de-Port*) et « porte » (cf. *porta, angiportus, Portūnus*, et P. F. 48, 25, *claudere et clauis ex Graeco descendit, cuius rei tutelam penes Portunum esse putabant, qui clauim manu tenere fingebatur, et deus putabatur esse portarum*). Dans la répartition des sens entre *porta* et *portus*, celui-ci a pris le sens de « entrée de port, port » (= λιμήν), le plus fréquent dans les langues romanes, cf. M. L. 6680 (panroman, sauf roumain), d'où le sens de « ville » de *port* en v. angl., irl. port, britt. *porth*, et *Portūnus* est devenu le dieu des ports, comme *Neptūnus* est le dieu de la mer ; cf. *Portūnālis flāmen*, F. 238, 9, et Varr., L. 6, 19, *Portunalia dicta a Portuno cui eo die aedes in portu Tiberino facta et feriae institutae. Portūnus est prope mentem un adiectif qui a fourni les composés :*

opportūnus : proprement « qui pousse vers le port », épithète appliquée d'abord au vent, terme de la langue nautique, en passant dans la langue courante, a pris le sens général de « qui vient à point, opportun » ; de là *opportūnē, opportūnitās* (= εὐκαιρία, d'après Cic., Off. 1, 40, 142). A *opportūnus* on a créé un contraire *importūnus* (cf. *importuna tempestas* dans Plt., Tri. 399, i. undae, Liv. Andr., Od. frg. 20, cf. *obnoxius, innoxius, -iūs*). Le rapport avec *portus* était encore senti par les Latins ; cf. Fest. 206, 19 ; P. F. 207, 18 ; 96, 16. La graphie *oportunus* est due à un faux rapprochement avec *oportet*. *Inopportūnus* est de création récente (Apul.).

Dérivés et composés : *portior* (comme *hōlior* de *holus, iānitor* de *iānuā*), qui a deux sens se rattachant au double sens de *portus* « passage » et « port » : 1^o passeur (désigne souvent Charon, πορθμεός), batelier, nocher ; à l'époque impériale « voiturier » et « porteur » (sous l'influence de *portō*) ; 2^o douanier, chargé de recevoir les droits de port, *portōrius* (issu par haplogie de **portūriūm*) ; *portūnsis* (*portēnsis*) : du port (d'Ostie, cf. *Ostiensis*) ; *portūsus* (Cic.) ; *importūsus* : sans port (Sall.), calque de *gr. ἀλιμενος*. De *portus* proviennent : fr. *port*, m. h. a. *port(e)*.

Le mot *portus* a des correspondants exacts dans av. *parstus* « passage, gué », mot général en iranien (pers. *pul* « pont »), v. h. a. *furt* « gué », gaul. *riu-*, v. bret. *riū* « gué ». La comparaison de l'italo-celtique, du germanique et de l'iranien montre qu'un thème **prtū-* est ancien ; le vocalisme e est normal devant le suffixe -*tu-* ; ce vocalisme n'apparaît ici qu'en nordique : v. isl. *ffjörðr* « baie ». Pour d'autres mots en *-*tu-* à vocalisme radical zéro ancien, cf. *gustus* et *artus*. Le sanskrit ignore le mot.

Ce mot appartient à une racine **per-* signifiant « traverser » : skr. *piparti* « il fait passer, il sauve », *pārdyati* « il fait traverser », gr. *περῶ* « je traverse, je transperce », etc. ; cf. *peritus*. Le fréquentatif lat. *portare* et le substantif *porta*, sans doute dérivé de *portāre* comme *pugna* de *pugnāre*, sont aussi des représentants de ce groupe, mais sans correspondant dans aucune autre langue. V. *per*.

pos- : v. *post*.

pōsca, -ae f. (*pusca*, Cael. Aur.) : breuvage composé de vinaigre, d'eau et d'œufs ; glosé δέξκαρον, πόςκα. Ancien (Plt.), usuel. De **pō* + *sca*, sous l'influence de *ēca* (de *ēds-ca*) coupé *ē-sca* ; demeuré dans les langues romanes, M. L. 6681. V. *pōtus*.

poscō, -is, **poposcē** (et *peposcē*, Val. Antias ap. Gell. 7, 9, 9 ; sur l'absence de supin et de participe en -tus, v. Meillet, BSL 23, 83), **poscere** : demander. Pas de substantifs dérivés ; ils ont été fournis par *postulō*, *precor* ou *petō*, *rogō*. A côté de *poscō* il y a un verbe comprenant un élargissement en -t- et une formation en -ā- (cf. *ustulāre* et *petulāns*), *postulō*, -ās. Mot italique. Le latin a réparti les emplois de *poscō*, *postulō* et *precor*, les deux premiers signifiant seulement « demander » en général ; *precor* s'est spécialisé dans le sens de « demander aux dieux, prier » (cf. *precēs*). Le vocalisme o de la racine apparaît dans *procus* et dans *prociuum*. Les anciens essayaient de distinguer *poscō* de *petō* ; cf. Serv., in Ae. 9, 192, *poscere secundum Varro-nem est quotiens aliquid pro merito nostro deprecimur, petere uero est cum aliquid humiliter et cum precibus postulamus*. Mais cette distinction artificielle n'est pas observée dans la pratique. Toutefois, *poscō* ne s'emploie pas dans la langue politique au sens de « être candidat » et, par contre, il a conservé la valeur ancienne de « demander en mariage » (Plt.), cf. *procus*, qui ne semble pas attestée pour *petō* ; v. Köhne, *Altlateinische Forschungen*, p. 24 sqq. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Composés : *dēposcō* : demander énergiquement ; synonyme aussi de *dēprecor* ; *exposcō* : synonyme de *exrō*, joint à *implōrō* par Cic., Mil. 34, 92 ; signifie aussi « demander la délivrance de » ; *reposcō* : redemander, réclamer. Cf. aussi *poscinummius* (Apul.).

Dérivés et composés de *postulō* : *postiliō*, -ōnis f. : terme du rituel « réclamation faite (ou victime réclamée) par un dieu à propos d'une omission ou d'une négligence » (cf. *cōnsilium/cōsulō*) ; *postulārius*, usité dans une autre expression rituelle -a *fulgura* « éclairs lancés par les dieux pour réclamer contre une omission » ; *postulātio*, -tus, -ūs ; *postulātor*, -trix, -tōrius ; *postulāticius*.

dēpostulō; dēpostulātor (rares et évités par les bons écrivains); expostulō (= exposcō); expostulātor, -tus, -ūs. V. *præc, præcēs et procus*.

La racine *prek'- ne fournissait pas de présent radical indo-européen. On a recouru à diverses formations dérivées, et notamment au type de présents en *ske/o- qui est attesté par skr. *prachāti*, av. *prāsaiti* « il interroge, il demande », par arm. *harci* « j'ai interrogé, demandé » (ancien imparfait); d'où le présent *harcanem* « j'interroge, je demande »; v. h. a. *forscōn* « rechercher ». Le présent latin *poscō* représente *porc-scō, de *prk-skō; le perfectum *poposci* a été fait sur ce présent avec redoublement parce qu'une alternance vocalique n'était pas possible; il remplace peut-être un perfectum radical antérieur; l'ombrien a *pepurkurent* « poposcerint »; mais cette forme a vocalisme radical zéro est sans doute faite aussi sur le présent; aucun parfait ancien n'est attesté en indo-européen pour cette racine et le sanskrit n'a qu'une forme faite secondairement et tardivement sur le présent, *paprachā*, comme lat. *poposci* sur *poscō*.

Avec préfixe, sans doute osq. *comparascuster* « consulta erit » (cf. skr. *sam-prachāmi* « je consulte »); k ú) m-parakineis « cōnsilii », que certains rattachent à *compescō*.

Il y avait, d'autre part, un itératif v. sl. *prosiui*, lit. *prašyti* « demander », le supin *prociitum* (v. sous *procus*) paraît être de ce type.

Le nom d'action *prek'* est représenté par *precem* (accusatif singulier), *precēs*, etc., d'où *precor*. Le même nom se retrouve dans skr. *prāt*, v. MSL 18, 315. Le v. h. a. *frāga* en est un dérivé. La valeur juridique de skr. *prāt* répond en quelque mesure à la valeur religieuse de lat. *precēs*. — Pour le sens, cf. omb. *pers-nim u* « precātor », perskulm « precātionem, sacrificium », avec une forme *perk-*, sans doute secondaire, de la racine; osq. *pestlóm, peeslím* « templum ».

Le sens de « demander en mariage », dont lat. *procus* offre un reflet, est attesté ailleurs, notamment dans lit. *piršti* « demander en mariage ».

Le celtique a un présent qui représente un type radical, anciennement athématique : irl. *arco* « je prie », v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 457 sqq.; ce thème n'est clairement conservé dans aucune autre langue; l'aoriste véd. *āprāt* n'enseigne rien de sûr.

1° *possideō, -ēs, -sēdī, -sessum, -sidēre* : occuper comme sien propre » (Benveniste), « posséder » (employé d'abord en parlant de biens-fonds; cf. la vieille formule du préteur, citée par Fest. 260, 35 sqq.); s'est appliqué ensuite à toute sorte d'objets et est devenu, par affaiblissement, synonyme de *habēre*. Ancien, usuel. M. L. 6683.

2° *possidō, -is, -sēdī, -sessum, -sidere* : prendre possession de, occuper.

Dérivés : *possessio* : acquisition, prise en possession; et « possession » (sens abstrait et concret); *possessiuncula*; *possessiuus* (terme de grammaire traduisant κτηνικός); *possessor*; *possestrix*; *possessorius*; *possessus, -ās* (Apl.).

Le second terme de ces mots étant *sedēō, sidō*, le premier ne peut être que *potis, pote, le sens l'indique; le traitement phonétique est le même que dans possum.*

Il y a donc ici apposition de *potis*, cf. *possum*; par la suite, on ne rencontre pas de formation du type *præc, obses*, etc., ou *insidiæ, dēsidiā*, etc. (le cas de *dissidiō* est à part; v. *dis*).

possum, potes, potuī, posso : pouvoir, être capable de. La conjugaison de *possum* est issue de la contamination du verbe **potēō, *potēre* (cf. osq. *putiād, potēdā*, etc.) [poteat, -ant = possit, -int], qui a fourni le thème du parfait, *potuī*, le participe *potēns*, et de la locution composée de l'adjectif *potis* et du verbe *sum*. **Potissum* n'aurait pu aboutir phonétiquement à *possum*. Il faut sans doute partir des formes dans lesquelles la copule pouvait être réduite à -s, -st, **potis*'(s), **poti*'(s), dans lesquelles le vocalisme e de *es*, est a été généralisé, peut-être sous l'influence analogique de l'impersonnel *potest, de pote est*, fréquemment usité à côté de la phrase nominale *pote* « il est possible ». D'autre part l's de *potis* tendait à s'amuir et *potis* devait aboutir à *pote* (cf. *magis* et *mage*). C'est cette double action qui a produit *possum*, sur lequel a été bâti analogiquement *possussum, possunt*, comme sur *potes* a été fait *potestis*. De ces formes il a été extrait un thème **pot-*, d'où **pot-sum* > *possum*, **pot-se* > *posse*, qui a remplacé un ancien *potesse*. C'est *possum* qui a rendu possible la formation de *possideō*.

Néanmoins, le sentiment de l'existence de *potis* dans *possum* n'a pas tout à fait disparu et, à l'époque archaïque, on rencontre encore les formes pleines — qui sont peut-être des reconstructions étymologiques « savantes » — *potissum, potis est*, et même, *potis* étant traité comme un mot invariable, *potissunt*, Plt., Poe. 227; *potissint*, Varr., R. R. 2, 2, 1; *potisui* (= *potissui*) dans une phrase impersonnelle, *uī facultatem gnoscier potisui*, CIL I² 581, 27, là où il faudrait au moins *pote sui*; de même qu'inversement *pote se* rencontre avec un sujet masculin, cf. Cat. 67, 1. Sur *potissim* a été bâti un imparfait *potissem*, dans lequel il faut voir, sans doute, non une haplogie de *potis essem*, mais une création analogique d'après le type *uelim/uellem de uolō*, avec lequel *possum* formait un couple naturel.

L'emploi impersonnel de *potest* a eu pour conséquence l'adjonction de la désinence d'impersonnel -ur aux formes ainsi usitées. A l'époque archaïque, on rencontre *potestur, possitur, poterātur, possētur* quand le complément de *possum* est un infinitif passif : cf. *nequītur et coepi*. — La langue populaire a refait secondairement sur *potuī* un présent *potēō*, représenté dans toutes les langues romanes, M. L. 6682, B. W. sous *pouvoir*, et qui, historiquement, n'a rien de commun avec le verbe italique commun attesté par l'accord de l'osque et du latin ancien *potēns, potuī*.

De *possum* dérivent les adjectifs savants *possibilia, impossibilia*, créés à l'époque impériale (Quintilien) pour traduire le grec δυνατός, αδυνατός, et sur lesquels ont été faits *possibilitiās* (Arn.), *impossibilitiās* (Apl., Tertullien), etc.

V. *potis*.

**postī, poste, post, postid, posteā, postideā* : *post* est issu de **pos-it* (cf. *ante* de **anti*); l'i en finale absolue a abouti à e (on a encore la forme *poste* dans Enn., II, 2, 16, 5, et Varr., L. 9, 60), celui-là seul, d'après la loi romaine sur la paternité, pouvant être qualifié

alique, nec et neque, animal et animāle). Finalement, la forme *post* s'est généralisée, tandis que l'e final du mot du sens opposé *ante* est constant : *postquam* (prononcé *posquam*; cf. Mar. Victor., GLK VI 22, 11), mais *antequam*; la raison de cette différence de traitement n'apparaît pas; l'osque a ant- comme *pūst*. **Posti* pouvait être renforcé de la particule -d(e); de là *postid* (*postid locōrum*, Plt., Poe. 144, etc.), d'où dérive *postian*. C'est sans doute d'après *postid*, dont l'origine n'apparaît plus, qu'a été construite l'expression *ad locōrum*. La forme *pos-* ne semble pas remonter à un indo-européen **pos-*, mais représenter *post*, dont le serait tombé dans certains groupes : *pōne, pōmerium, *postne, *posne*, etc., cf. *postmeridiānās* et *postmeridiānās* (Cic., Orat. 47, 157; Vel. Long. 79, 3) et *pōmerium* (Quint. 9, 4, 39); peut-être *pōmerium* (v. *mūrius*).

Post signifie « après, puis, depuis », « en arrière, derrière » au sens temporel ou local et s'oppose à *ante*. Comme *ante*, il est usité comme préverbe, adverbe ou comme préposition suivie de l'accusatif, au rebours de l'osque et de l'ombrien, qui « construisent » *post* avec l'ablatif; cf. Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, § 300, 6. Une trace de l'ablatif après *post* subsiste en latin dans les adverbes où *post* est renforcé d'une forme empruntée au thème des pronoms démonstratifs : *posthāc* (cf. osq. *post exac*), *postillā* (archaïque), *postea* (forme la plus fréquente). L'emploi de l'accusatif avec *post* doit provenir de la construction du mot de sens opposé *ante*, pour lequel l'antiquité de l'accusatif est attestée par l'accord de l'osque et du latin. Inversement, *anteā, antehāc* sont analogiques de *postea, posthāc*. On trouve aussi *postibi* (Plaute), *post inde, post hinc* (d'après *dehinc, deinde*), *post haec, post haec deinde*, mais il ne semble pas que la soudure se soit jamais faite entre ces éléments. *Post* joint à *quam* sert de conjonction subordonnante : *postquam, posteāquam*, dont les éléments peuvent être disjoints. L'emploi comme préverbe est rare, et sans doute récent : *post-habeō, -pōnō*. *Post, posteā* se sont maintenus dans les langues romanes, M. L. 6684, *post, pōs* (panroman), et **postius*, comme **antius*, v. H. W. puis; M. L. 6687, *pōstea*; cf. aussi *ad post*, M. L. 195 (comme *adpressum*, M. L. 196); *dē post* : fr. depuis.

De *post* dérivent : 1° *posterus* : qui vient derrière ou après, M. L. 6690, d'où *posterī* « les descendants »; *posteritas*; *posterō, -ās* (Pall.) = ὑστερέω « être en arrière »; *posterula* : poterne, M. L. 6689, B. W. s. u.; cf. aussi M. L. 6688, **posterid*, v. fr. *poistrōn*, etc.; *praeposterus* : sens devant derrière; cf. gr. ὑστερόπορος, πρὸσὑστερος. En grammaire traduit aussi ὑστερότερος. — *Posterus* a un comparatif *posterior* (opposé à *prior, superior*) et un superlatif *postremus* (opposé à *primus*); pour la forme, cf. *extrēmus, suprēmus*; à côté de ce superlatif dont la forme était peu claire a été créé *postremissimus*, employé par C. Gracchus, dans *Aluclle* 15, 12, 3, cf. *extrēmissimus*, etc.; M. L. 6694. *Postremitas* (Tert., anim. 53) fait sur *extrēmitas*.

2° *postumus* : qui vient le tout dernier, cf. Plt., 163 sqq., dans la langue du droit, a désigné l'enfant né après la mort du père (cf. Caesellius Vindex ap. Plt., 2, 16, 5, et Varr., L. 9, 60), celui-là seul, d'après la loi romaine sur la paternité, pouvant être qualifié

de « tout dernier » (v. M. Leumann, *Gnomon*, 9, 240); d'où la graphie *posthumus*, due à un rapprochement fait avec *humus, humāre*. Le suffixe est le même que dans *infimus, primus, decumus*, et l'adjectif a dû d'abord servir de prénom, dans la série des prénums numéraux qu'il terminait : *Quintus, Sextus, Decumus, Decimus* et, finalement, *Postumus*. De *postumus* dérivent *Postumius*; *postumō, -ās* : être postérieur (opposé à *anticipō*), *postumātus* (opposé à *principātus*), tous deux dans Tertullien.

3° *posticus* : qui se trouve en arrière (sens local); Fest. 244, 24, et *quae ante nos sunt antica* et *quae post nos sunt postica dicuntur*; et *dexteram anticam, sinistram posticam dicimus. Sic etiam ea caeli pars, quae sole inlustratur ad meridiem, antica nominatur, quae ad septentrionem, postica; rursusque diuiduntur in duas partes, orientem et occidentem*; et P. F. 263, 4, *postica linea in agris diuidendis ab oriente ad occasum spectat*. De là *postica, posticula* f. « porte de derrière », avec influence de *postēs*; *posticum, posticulum*, même sens (cf. M. L. 6692) et aussi « quartier de derrière », *posticius* (tardif, Fortunat), M. L. 6691. Sur *posticiaria*, v. *postēs*.

Posticus, étant l'opposé de *antiqus*, doit reposer sur **postiquos*, qui aboutissait phonétiquement à *posticus*.

4° *postilēna* : croupière, avaloire (cf. *antilēna*). Celtique : britt. *pystylwyn*.

posticipō, créé d'après *anticipō* (Claud. Mamert.). V. encore M. L. 6685, **posticinium* « souper tardif » (cf. *cēnāre*); 6686, *posterās*; 6692 a, *post illa*.

La forme de lat. *post*, omb. *post, pus, puste*, osq. *pūst*, *post* se retrouve dans tokh. B *om-post-am* « posteā ». L'élément *pos-* figure dans lit. *pās* « auprès », alb. *pas* « après », v. sl. *pozē* « après » et, avec un a d'origine ambiguë, dans la forme adverbiale : av. *pāskaf* (ablatif) et *pasica* (instrumental), v. perse *pasā*, skr. *paścāt* et *paścā* « après ». Lat. *posterus* et omb. *postra* « postérieurs » (opposé à *pretra* « priores »), osq. *pūstre* « in posterō », *pūstiris* « postérieurs » sont à rapprocher de lit. *pāstars*, lett. *pastars* « dernier ». A *postumus* cf. osq. *pustm[as]* « postremae », *posmom* « postremum ». V. *pōne*.

L'élément **pos* a l'air d'être le génitif-ablatif du groupe adverbial dont gr. *ἐπι* est un correspondant, représentant le locatif : lat. *ab* semble appartenir à ce groupe, ainsi sans doute que *po-* (v. ce mot).

postēs, -ium f. pl. (le singulier *postis* est rare) : jambage d'une porte, et par extension désigne la porte elle-même, comme *forēs*. Ancien (Enn.), usuel. M. L. 6693, *postis*. Celtique : irl. *posta?*; britt. *post*; et germanique : v. h. a. *phoste, pfost*, etc.

Dérivés tardifs : *posticium* (confondu avec *posticum*); *posticiaria* (Caes. Arel.).

On a proposé, avec quelque vraisemblance, de couper **por-sti-*, avec *por-* comme dans *por-rigō*, et la racine de *stāre* ; cf. néerl. *voorst* « faite (de maison) ». V. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I 339 et II 663.

postliminium : v. *limen*.

postmodō : un peu plus tard; à l'époque impériale, *post* a été interprété comme une préposition, d'où *postmodum*. Renforcement de *post*, d'abord de la langue parlée; cf. *propemodō*.

postrémus : v. *post*.

1^o postridiū adv. : le lendemain. Ancien locatif. *Pos-tridiānus* (tardif).

2^o postriduō : doublet plautinien de *postridiē*, créé d'après *biduō*. On a vu, sous *post*, que le locatif *postrī-* se retrouve exactement en osque.

postulō : v. *poscō*.

postumus : v. *post*.

potēns, **-entis** (participe présent, employé adjectivement) : puissant ; et, suivi d'un génitif, « qui a pouvoir sur, maître de ». Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *potenter* ; *potentia* (plus rare que *potestas*, peu fréquent à l'époque impériale), M. L. 6696 ; *potentor* (-iō) « gouverner » (langue de l'Église) ; *potentiātus*, -ūs, synonyme de *principātus* ; se dit surtout du pouvoir politique. Dans le latin de l'Église, se dit aussi des personnes : « un potentat » (cf. *potestātēs* « les puissances de ce monde ») ; *potentiālis* (Mar. Vict.) ; *potentiāliter* (Sid.) ; *potentiōficō* (Mar. Victor.).

impotēns (= ἀκράτης), qui a remplacé *impos* ; *impotentia* (= ἀκράτεια) ; *omni-*, *multi-*, *prae-potēns* (cf. *παρὰκράτης*), et des créations poétiques comme *armii-*, *Iuelli-potēns*, *plectripotēns* (Sid.), etc. V. *potis* et *possum*.

poticius : v. *putus*.

pōtiō : v. *pōtus*.

potis, **-e** : au positif ne s'emploie qu'au nominatif singulier masculin et neutre, soit dans la phrase nominale *potē*, *quantum pote*, *quam pote* ; *nil*, *quid pote* ; *quis potis ingentes oras evolvere belli* (Enn., A. 174), soit joint au verbe *sum* dans *potis*, *pote sum*. Le *diui qui potes* des livres auguraux cité par Varr., L. L. 5, 58, et qui traduit le gr. θεὸς δυνατὸς semble isolé. Encore le masculin et le neutre sont-ils confondus et *potis*, *-e*, comme *magis*, *mage*, *satis sat(e)*, se sont-ils employés indifféremment l'un pour l'autre, fait qui est évidemment lié à la possibilité d'amusement de *-s* et au passage de *-i(s)* à *-e* qui en résultait (v. *possum*). Sens premier « maître de, possesseur de » (conservé dans le dénominatif *pōtiō*, *potior*, *-iris* et sans doute dans *possidēs*), d'où « qui exerce le pouvoir sur, puissant ». A été éliminé dans ce sens au profit de *potēns* et s'est spécialisée dans celui de « qui peut, capable » ; et au neutre « possible » ; cf. la phrase nominale *ut pote* « comme il est possible », spécialisée, comme *nimirum*, et devenue conjonction explicative : *ut pote qui*. *Pote*, qui n'est sans doute qu'un doublet syntactique de *potis*, a fait l'effet d'un neutre.

Le comparatif *potior* « plus puissant » (cf. la citation d'un vieux poète dans Cic., Tusc. 4, 32, 69 : *qui plus pollet potiorque est pater*) a pris le sens de « préférable » (conservé peut-être en vieux logoudorien, cf. M. L. 6700). *Potius* signifie « de préférence », *potius quam* « plutôt que ». Le superlatif *potissimus* a encore le sens de « le plus puissant, le plus important » ; cf. Tac., A. 14, 65, 1, *potissimos libertorum veneno interficere* (où sans doute il y a archaïsme voulu) ; mais *potissimē*, *po-*

tissimum s'emploient dans le sens de « de préférence à tout le reste, surtout », comme gr. μάλαστα.

Dérivés et composés : 1^o *pōtiō*, *-is*, *-iui*, *-itum* : mettre au pouvoir de ; archaïque, encore dans Plt., Amp. 177-178, *hodie qui fuerim liber eum nunc/potiuit pater seruitutis* ; d'où *potiuis* : tombé au pouvoir de, Capt. 92, *nam postquam meū rex est potiuis hostium*.

2^o *potior*, *-iris*, *-itus sum* (l'inflectum a aussi des formes de la 3^e conjugaison : *potitur*, e. g. Vg., Ae. 3, 56 ; Ov., M. 13, 130, plus fréquent que *potitur*, Lucil. 200 ; Ov., Her. 14, 113 ; *potitur*, Manil. 4, 884, *potērētur*, Tér., Ph. 830 ; Cat. 64, 402 ; *poti*, Pacuv., Trag. 217, exemple isolé en face de *potiri*, forme usuelle, ou *potirier*, Plt., As. 916) : devenir maître de, s'emparer de ; être maître de. Ancien, usuel, classique. Se construit avec l'accusatif, l'ablatif ou le génitif, sans qu'une différence de sens apparaisse. Cicéron évite la construction avec l'accusatif, qui est surtout anté- ou postclassique (cf. Kühner-Stegmann, II, p. 382-384).

3^o *potestās* : pouvoir, puissance (= δύναμις). En particulier « pouvoir politique », « pouvoir du magistrat » ; d'où le pluriel concret *potestātēs* = αἱ δυνάμεις ; αἱ ἀρχαὶ « les pouvoirs », c'est-à-dire « les plus hauts magistrats » ; et au singulier *o hominum rerumque aeterna potestas*, Vg., Ae. 10, 18 ; cf. ital. masc. *podestà*, *potestà*, M. L. 6697. *Potestās* ne peut s'expliquer directement ; peut-être est-on parti du rapport *magis*, *maiestās*. Le nom d'agent *potitor* n'apparaît que dans Valère Maxime ; *potitiō* n'existe pas. Dérivé tardif : *potestātius* (Tert.).

Une forme *-pos* de **pot-s* (athématique, sans *i*) figure comme second terme de composé dans :

compos (abl. *compote*, cf. Thes. III 2136, 26 ; gén. pl. *compotum* ; doublet *compes* attribué aux *antiqui* par Priscien, GLK II 26, 13, v. plus bas) : en possession de, maître de ; et aussi, au sens passif, « possédé » (quelques exemples à l'époque impériale) ; *compotiō* « rendre maître de » (archaïque).

impos : usité seulement dans les expressions *impos sui*, *impos animi* « qui n'est pas maître de » (rare et archaïque ; remplacé par *impotēns*). Sur *compos*, *impos* Varron a reconstruit théoriquement un simple *pos*, *potis* non attesté ; cf. L. L. 5, 4 : *recto casu quom dicimus « inpos », obscurius fit, si dicas « pos[i] » quam « inpos » : uidetur enim « pos » significare potius « pontem » quam « potentem ».*

Enfin, une forme *-pes*, de **pet-s*, figure peut-être dans : *hospes* (gén. pl. *hospitum*), *sospes* (*scispes*), *compes* ; v. plus haut *compos*, et *hospes*.

Potis est seulement attesté comme prédicat en latin, tandis qu'il est substantif dans *hospes* et l'un et l'autre dans *sospes*. Les correspondants des autres langues sont substantifs.

A l'état isolé, l'indo-européen avait, pour désigner le chef d'un groupe de toute dimension — famille, clan, tribu — un thème **poti-* qui, notamment, sert pour le « chef de famille » : skr. *pātib*, av. *paītīs* « maître, époux », gr. *πότις*, spécialisé au sens de « époux », lit. *pāts* (gén. *patēs*) « époux » et « lui-même » (littéralement « le maître » ; cf., inversement, le sens de *ipsimus*, *ipsissimus* en latin familial), got. *-fafs* « maître » (*brūf-*

« Bräutigam »). En latin, *potis* n'a pas gardé ce sens parce que l'idée de « maître de maison » est exprimée par un dérivé : *dominus*. Au second terme d'un composé, la forme est **pot-* : gr. δεσπότις-α (littérale-ment « maître de maison ») est un dérivé secondaire de δεσποτ-, qui avait un doublet δεσποδ-, conservé dans le verbe δεσπέζω « je suis maître » ; lit. *vės-pats*, littéralement « chef de clan », est aussi un ancien thème en *-pos*, comme lat. *com-pos*, etc.

Le mot **poti-* n'a pas servi à désigner le « maître » seulement en latin non plus qu'en celtique ou en germanique — l'emploi qui s'est développé est l'emploi prédicatif, du type *potis sum*, d'où *possum*, qui rend compte aussi de l'usage de *potior*, *potius* et *potissimus*. Par là même, le latin n'a pas conservé le type féminin qui apparaît dans skr. *pātīnī* « maîtresse », gr. πότινα et δεσποτινα.

Le présent skr. *pātyate* « il est maître de » = av. *paityeite* n'est accompagné d'aucun autre thème verbal ; c'est donc un dénominatif, mais du thème indo-européen **pot-* conservé au second terme des composés, non du thème élargi **poti-*. Le lat. *potitur*, avec *i*, y répond exactement ; *potitur* peut se rattacher à *poti-*, quoique ce ne soit pas nécessaire. La construction de *potitur* avec l'accusatif et l'ablatif qu'on trouve en latin (accusatif chez Plt., Asin. 344) a ses correspondants en sanskrit, où *pātyate* peut être accompagné de l'instrumental et de l'accusatif.

A en juger par osq. *pūti ad* « possit », lat. *potēns* et *potis* sont des formes d'un dénominatif en *-ē* de **pot-*. Ce dénominatif, qui est un verbe d'état existant à côté du verbe d'action *potior*, n'est représenté en latin qu'au participe présent et au perfectum, ce qui va bien pour le sens. Il n'y en a pas trace hors de l'Italie.

Sur tout le groupe en indo-européen, v. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 259 sqq.

pot(i)us, **-I m.** : vase à boire (Ven. Fort.). Mot de très basse latinité, sans doute étranger, passé en roman, M. L. 6705 et B. W. sous *pot*, et de là en angl. *pot*, en alb. *poç*, etc. V. Du Cange, s. u.

1^o pōtus, **-a**, **-um** : adjectif de sens actif et passif (cf. *obesus*) « bu » et « qui a bu » ; cf. Varr. ap. Gell. 2, 25, 7, et « *cenatus sum* » et « *pransus sum* » et « *potus sum* » *dicamus*. Sert de participle à *bibō* ; de même *adpōtus* (Pl., Amp. 572).

2^o pōtō, **-ās**, **-iui**, **pōtātum**, **-āre** : boire (transitif et absolu) et « abreuver ». Ancien, usuel, classique ; d'où *pōtator* ; *pōtatiō* ; *pōtātorius* ; *pōtātus*, *-ūs* ; *pōtābilis*, *pōtāculum*, *pōtārium* (tardifs) ; *pōtāx* (Gloss., comme *bibāx*) ; *Pōtua* (Arn. 3, 115) ; *pōtiō*, *-ās* (Plt.) « boire souvent, beaucoup » ; *compōtō* ; *ēpōtō* (attesté surtout au participe *ēpōtus* ; les formes personnelles n'apparaissent qu'à partir de Martial) ; *perpōtō* : boire sans discontinuer, passer son temps à boire.

pōtor : buveur ; *pōtrix* ; *pōtōrius* : à boire ; *pōtōrium* : vase à boire, cf. gr. ποτήριον ; *pōtulentus* (cf. *esculentus*) ; *pōtus*, *-ūs m.* « fait de boire, le boire » ; *pōtiō* : boisson (cf. gr. ποσία) ; et spécialement « boisson magique », « poison » et « potion », cf. M. L. 6699 ; *pōtiōnō*, *-ās* : donner à boire (Garg. Mart.) ; *pōtiōnātorius* (Chir.) ; *Pōtina* (cf. Varr. ap. Non. 108, 15) ; *pōtiilis* : buvable (Varr., Cael. Aurel.) ; *repōtia*, *-ōrum n. pl.* ; *repōtiālis*.

pōculum (arch. *poconom*, *pocolo*), *-i n.* : de **pō-llc-m* « vase à boire », M. L. 6623 a ; *pōcillum* ; *pōcillator* : échanson (Apol.) ; *pōculentus* (d'après *uinolentus*) ; *pōculāris* (tardif) ; *dēpōculō* (Lucil.).

Les formes *potissō* (Sacerd.), *thermopōtō*, *potērimum* (Plt., Tri. 1014-1017) sont empruntées au gr. : ποτήριον, θερμopότηριον, ποτήριον.

Malgré la fréquence de l'emploi en latin, *pōtō* n'est pas représenté dans les langues romanes, où seul *pōtiō* a survécu partiellement, du reste avec un sens spécial (cf. fr. *poison*). C'est *bibere* et ses dérivés qui sont demeurés. Mais l'irlandais a *pōit*, *pōtaire* « pōtiō, pōtor ».

La racine signifiant « boire » offre une alternance singulière, avec ses deux formes : **pō-*, d'une part ; **pi-*, de l'autre. Le grec a les deux à l'aoriste : *πῶ* à l'impératif en lesbien (et, d'après πῶ, πῶθι) et *πῶθι* en attique. Le présent **pibe/o-* attesté par skr. *pībati* « il boit » et lit. *ibim* « je bois » est représenté par lat. *bibō* (v. ce mot). La forme **pō-* a été, d'ailleurs, généralisée en latin. Et l'on a *pōtus*, *pōtor* et *pōculum* ; le nom d'instrument a un correspondant dans skr. *pātram* « vase à boire » et le nom d'agent dans skr. *pātā* « buveur ». L'aoriste, représenté en védique par *apāt* « il a bu » et en grec par *ἔπιον* (fait sur 3^e p. plur. *ἔπιον*, participe *πίων*), et le parfait, représenté par véd. *papaū* et par gr. *πέπωκα*, ne sont pas conservés en latin, où un perfectum a été fait sur *bibō*. Le Baltique a, comme le latin, généralisé **pō-* : lit. *pūtā* « banquet », v. pr. *pōit* « boire ». Le slave a, au contraire, généralisé **pi-* : *pīti* « boire », etc. Le hitt. a, avec un élargissement en *-s-*, *paš-* « avaler ». La forme radicale **pa-*, indiquée par gr. *πέποτα*, etc., et par πότος « boisson », a peut-être son pendant dans le futur à redoublement fal. *pipafo* « je boirai ». — Pour le sens, il est à remarquer que la racine **pō-*, **pi-* est d'aspect « déterminé » : la forme radicale fournit un aoriste au védique et au grec ; la racine **ed-* « manger » fournissait, au contraire, un présent, mais pas d'aoriste : « manger » indique naturellement un procès qui se développe sans terme défini.

prae (ancien *prai* ; cf. *praefectos* « praefectus », CIL I² 398 ; *prae* s'abrège devant voyelle, cf. *prēusis*, Vg., Ae. 7, 524, où se contracte devant un *e* : *prēndō* de *prae(h)endō*) : en avant, devant (s'emploie de l'espace et du temps comme adverbe, préverbe et préposition accompagnée de l'ablatif) ; cf. Plt., Amp. 543, *abi prae*, *Sosia* : *iam ego sequar* (d'où *praetire*) ; préverbe (seul emploi dans lequel se soit conservé le sens temporel) dans *praeceps*, *praecipio*, *praedicō*, *praecānus*, *praecox*. Marque une idée de supériorité dans *praenitens*, *praecālaris*, *praecellō*, etc. De là *praenimum*, *praenimio* (Gloss.). Du sens de « en avant de, devant », on est passé à celui de « vis-à-vis de » ; et *prae* a pu arriver ainsi à signifier « en comparaison de » (même évolution que dans *prō*) : *uidebant omnes prae illo parui futuros*, Nep., Eum. 10, 4 ; de là les conjonctions de comparaison appartenant à la langue familière : *prae ut*, *prae quam* (cf. *prō ut*, *prō quam*), ce dernier correspondant pour la forme (non pour le sens) à omb. *prepa* « prisquequam », *prae quod*.

Prae, marquant l'antériorité, a pu également servir à marquer la cause (cf. *prō*). De là le sens de « à cause de » : *Viliū cor frīxit prae pauore*, Liv. Andr., Od. 16 (v. B. Kranz, *De particularum « pro » et « prae » in prisca lat. ui et usu*, Breslau, 1907) ; à l'époque impé-

riale, généralement dans des phrases négatives, pour marquer un empêchement : *nec loqui prae maerore potuit*, Cic., *Planc.* 41, 99. *Prae* est conservé en roumain avec le sens de « très » ; cf. M. L. 6707.

Dérivés : *praeter* (cf. *inter* et *in* ; *propter* et *prope* ; *subter* et *sub*) : en avant de ; d'où « au delà de » ; et par suite « en plus de », d'où « sans compter, outre, excepté » et même « sans » (tardif). Préverbe, adverbe et préposition : préverbe dans *praetereō*, *praetermittō* ; adverbe dans, par exemple, Cic., *Q. fr.* 1, 1, 5, § 16, *etiam in Graecis ipsis caendae sunt quaedam familiaritates, praeter hominum perpaucorum* ; préposition avec l'accusatif, e. g. Plt., *Amp.* 772, *illud praeter alia mira miror maxime*. De là *praeter... quam*, dont les deux éléments sont encore séparés dans Plaute et, par affectation d'archaïsme, dans Cic., *Leg.* 3, 19, 45, « outre que », et simplement « outre », qui remplace *praeter* dans son emploi adverbial, *praeter* se confinant de plus en plus dans l'emploi prépositionnel : *praeter... si* ; *praeter... quod*. Ancien, usuel, non roman.

praeterea : en outre, en allant plus loin, désormais ; confondu avec *praesertim* à basse époque ; *praeterhac*.
praeter propter : expression asyndétique archaïque signifiant « de loin comme de près » ; puis « tant bien que mal ».

Préposition du groupe de *prō*, mais sans correspondant propre sûr hors de l'italique, osq. *prai* (sens temporel *prai* Mamerthiais « ante Mārtiās fēriās »), ombr. *pre*, *pre*, avec l'ablatif comme en latin, et avec le même sens ; usitée également dans ces deux langues comme préverbe : osq. *praeufucus* « praefectus », ombr. *prehabia* « praebat ». Rien n'indique que *irl. ar* (*air*), *gaul. are-* (*Are-morici* « qui sont près de la mer ») aient eu une diphtongue finale. Dans v. pruss. *preit*, lit. *prē*, v. sl. *pri* « auprès », il y a la diphtongue en *e* qui caractérise le datif, à en juger par le vieux prussien, par lit. *prei-kālas* « enclume » et aussi par le slave ; le sens n'est pas exactement le même ; v., du reste, lat. *prī*. Le gr. *παρὰ* n'a pas d'autonomie : ce n'est en grec qu'une forme alternant avec *παρά*. V. h. a. *juri* « devant » est en tout cas bien différent de lat. *prae* †.

praebenda, -ae f. : secours accordé par l'État à un particulier. Mot de basse époque (Eugraph., Cassiod.). Demeuré dans les langues romanes avec un doublet **probenda* sous l'influence de *prouentus* ; cf. M. L. 6708 ; B. W. sous *provēnde* ; et germanique : v. h. a. *pfuonta*. De *praebēō*.

praebēō : v. *habēō*.

praebia, -ōrum n. pl. : amulettes qui écartent le danger des enfants (de **praihibia*, cf. *prohibeō*). L'étymologie de Varron, L. L. 7, 107, le rapproche bien de *praebēō*, mais en donnant au verbe le sens de « fournir » qui ne convient pas : *praebia a praebendo ut sit tutus, quod si(n)t remedia in collo pueris* ; l'étymologie de Verrius est meilleure : *praebia rursus Verrius uocari aut ea remedia... quod mala prohibeant*, *Fest.* 276, 7. Non attesté en dehors de ces textes et des gloses.

praecellō : v. *celsus*.

praepiceps : v. *caput*. M. L. 6709 a.

praecia : 1^o v. *proecō* ; 2^o v. *precus*.

praecidāneus : v. *caedō*.

praecipio, **praecipuus** : v. *capio*.

praecō, -ōnis m. : crieur public, héraut. Ancien (Plt.), usuel. *Ir.* *praechoine*.

Dérivés : *praecōnius* : de crieur ; *praecōnium* : charge de crieur public ; d'où « publication, appel » ; et spécialement « éloge (public) », *praedicatio alicuius rei et laus antecedens*. Ce sens de « éloge » est venu sans doute de l'habitude qu'avaient les *praecōnēs* de faire l'éloge au théâtre des pièces qu'ils annonçaient ; cf. la glose *praecōnium « laus antecedens theatrum »*, *CGL V* 474, 52 ; *praecōnor*, -āris et *praecōnō* (= *κηρύσσω*), M. L. 6711 ; *praecōnialis*, *praecōn(i)ātio*, *praecōnizō* (tardifs). A *praecō* on rattache quelquefois une forme *praecia* signalée par Festus ; cf. P. F. 250, 15 : *p. dicebant qui a flaminibus praemittēbantur, ut denuntiarent officibus manus abstinere ab opere, ne, si uideret sacerdos facientem opus, sacra polluerentur*. Mais le mot n'est sans doute qu'une forme abrégée de *praecāmiātōrēs* ou *praecolātōrēs* ; cf. *Fest.* 292, 3 et P. F. 293, 1.

Praecō représente peut-être **prai-dicōn-* (on s'autorise de Plt., *Sti.* 194 sqq. ; mais l'amuissement de *i* après *d* serait surprenant) ou **prai-wokōn-* : la racine **uek-* de *uocāre* rend bien compte du sens, technique et juridique.

praecoquis (-quus), **praecoqx** : v. *coquō*. M. L. 6712 ; André, *Lex.*, *praecoquum*.

praecordia : v. *cor*.

praeda, -ae f. (ancien *praida*, *CIL I* 249 ; pluriel rare, cf. toutefois Cic., *Agr.* 2, 23, 61 ; *Juv.* 11, 101) : ensemble des choses prises à l'ennemi, butin ; puis « proie » : *praeda canum lepus est*, *Mart.* 1, 22, 5 ; et aussi « gain, profit ». Ancien, usuel. *Panroman*. M. L. 6714. Celtique : *irl. praed, preid* ; *britt. praid* ; *germ. pride*.

Dénominateur : *praedor*, -āris (et *praedō*) ; *praedō*, -ōnis : pillard, brigand, pirate ; *praedōnius* ; *praedōnulus* (Cat.) ; *praedātor*, -tō, M. L. 6715-6717 ; *praedātrix* ; *praedātorius* ; *praedāticus* ; et à basse époque *dēpraedō*, *dēpraedātō* (Lact., Ital.).

Le rapprochement de *praemium* favorise l'étymologie **prai-heda* ; cf. *prae-hendō*. Pour la forme, cf. *praebēō* de **prai-habēō*.

praeditus, -a, -um : 1^o muni de, doué de (glosé *κεχωρηγημένος, ornatus, instructus*) ; 2^o à l'époque impériale (Marc Aur., Front., Apul.) « préposé à, qui préside à » (= *praepositus, praefectus* ; glosé *προεστώς*). Ce second sens s'est sans doute développé par suite de la confusion des deux racines **dō-/da-* et **dhz-/dha-* en composition. V. *dā*.

praedium : v. *praes*.

praedopium : v. *optō*.

praefectulum : v. *ferculum*.

praefectus, praefica : v. *faciō*.

praefescimī : v. *fascinum*.

praefecō : v. *fau.c.*

praegnās, -tis (et, par assimilation à un participe présent, souvent orthographié *praegnās* (-āns se confondant avec -ās dans la prononciation), cf. *inciēns* et *adamāns*) ; dans Fulgence, *praegnār*, -ācis, d'après les adjectifs en -āz, parce que -ae et -as avaient également fini par se confondre ; d'où *praegnācītās* ; cf. M. L., *Euf.* 3, p. 170) adj. : enceinte, grosse (d'une femelle), pleine (d'une femelle). S'est aussi dit des plantes et de toute espèce d'objet avec le sens de « rempli de ». Ancien (Plt.), classique, usuel. Les formes romanes remontent à un doublet **praegnās* ; cf. M. L. 6720.

Dérivés : *praegnātio* (déjà dans Varr.) = *κῆσις* ; et, attestés seulement à basse époque, *praegnō*, -ās : être grosse : *praegnātus*, -ās ; *impraegnō* : rendre grosse (tardif) ; cf. M. L. 4316 ; B. W. *imprégner* ; *britt. ymrain* ?

Distinction fondée sur l'étymologie, réelle ou imaginaire, entre *gravidā*, *praegnā(n)s* et *inciēns* dans P. F. 87, 1 : *gravidā est quae iam grauior conceptu ; praegnans uelut occupata in generando quod conceperit ; inciēns propinqua partui, quod incitatus sit fetus eius* (!).

On ne peut guère douter qu'il y ait ici *prae-* suivi d'une forme de la racine de (*g*)*nāscor*, (*g*)*nāus*, *gignō*. Ce peut être la forme à degré zéro *gnā-* de la racine suivie du suffixe -*t*- qui figure au second terme de composés et dans des dérivés ; cf. *comes* ; *obses*, etc.

praehendō (et *prēhendō* usuel dans Plaute ; *prēndō*, cf. Lindsay, *Early Lat. Verse*, p. 211 et 151), -is, -dī, -sum, -ere : prendre, saisir ; comme *capio*, gr. *λαμβάνω* ; se dit aussi des opérations de l'esprit ; de là le double sens, physique et moral, du verbe et de ses composés. Ancien, classique, usuel. *Panroman*, où il a remplacé *capio* au sens de « prendre ». M. L. 6736 ; B. W. s. u. *Praehendō* est composé de **prai*, *prae* + un simple **hendō* qui n'est pas attesté isolément, mais dont la racine figure dans *praeda*, et peut-être dans *hedera*.

Dérivés : *pre(he)nsio* (rare et technique) : droit de prendre quelqu'un (qu'ont certains magistrats) ; cf. Atei. Cap. ap. Gell. 13, 12, 4, *quoniam... tribunum plebis prisionem haberent* ; et Varr., *ibid.*, *in magistratu habent alii uocationem, alii prisionem*. De là le sens concret de « prison » dans les langues romanes (cf. *mānsio*), M. L. 6737 ; B. W. s. u. ; **prēnsibilis* supposé par *imprēnsibilis*, Gell. 11, 5, 4 (= *ἀκατάλητος*, employé par Cic., *Acad.* 2, 6, 18) ; *prēnsō*, -ās : s'efforcer de prendre (transitif et absolu) ; dans ce dernier sens, employé par Cic., *Att.* 1, 1, 1, comme synonyme énergique et familier de *petere* « être candidat » : *prēnsat unus P. Galba* ; puis « prendre avec force, serrer, presser » (souvent synonyme de *pressāre*, avec lequel il tendait à se confondre dans la prononciation). Dérivés : *prēnsātio* ; *prēnsitō*, -ās (Sid.).

Composés : *appre(he)ndō* : saisir (semble appartenir au langage familier ; les écrivains soigneux préférèrent *prehendō* ou *comprehendō*) ; se saisir de ; en bas latin « saisir par l'esprit, comprendre, apprendre ». Bien représenté dans les langues romanes, où il a éliminé *discere*, M. L. 554 ; B. W. s. u. ; *apprehēnsio* : 1^o action de saisir ; connaissance, intelligence ; 2^o *ἐπιληψία, κατάληψις* ; *apprehēnsibilis* (bas latin = *κατάληπτός*) *apprensō* (Grat.) ; *compre(he)ndō* : 1^o se saisir de (aspect

déterminé) ; saisir (sens physique et moral) ; 2^o sens collectif « prendre ensemble ou dans l'ensemble, comprendre, embrasser », cf. ad Her. 3, 16, 29, [*locos*] *memoria comprehendere et amplecti* ; Aug., *Ciu.* 12, 19, p. 524, *incomprehensibili comprehensione omnia incomprehensibilia comprehendit*. Cf. *κατα-* et *συν-* *λαμβάνω* ; *comprehēnsio* = *σύνληψις*, etc. *Panroman*, M. L. 2106 ; *dēpre(he)ndō* : saisir, prendre sur le fait ou à l'improviste ; surprendre ; découvrir. Conservé en roumain, M. L. 2574 ; *dēpre(he)nsiō* ; *dēprēnsa*, -ae ; **impre(he)ndō*, cf. M. L. 4317 ; B. W. *emprise* ; *reprehēndō* : prendre et ramener en arrière ; reprendre, recouvrer. Au sens moral, « reprendre, blâmer », en parallèle avec *offendō* dans Cic., *Ciu.* 36, 98, *cum in eodem genere, in quo ipsi offendissent, alios reprehēndissent*. M. L. 7227. De là *reprehēnsio*, *reprehēnsibilis* (et *ir-*, tardif et savant = *ἀφειγής, ἀφεκτος*), *reprehēnsor*.

La forme de *prae-hendō*, *pre-hendō* fait des difficultés. Tandis que *prae-hendō* s'explique bien — et le -*ai-* se retrouve dans le *praenderit* de Festus 166, 29 —, l'*e* de *prehendō* est isolé, obscur (il est à noter que *prehendō* peut être une graphie étymologique ; la scansion est souvent dissyllabique comme dans *de(esse)*). Le **hed-* qui est dans *praeda* rappelle v. isl. *geta* « atteindre », got. *bi-gitan* « trouver », v. angl. *for-gietan* « vergessen », etc. Le **hend-* de *pre-hendō* concorde, au contraire, avec la racine grecque de *χέισμαι* (de **χενδ-σομαι*), *χέχονδα*, *ἐχάδον* (d'où *χενδάνω*, avec nasale secondaire), alb. *gēndem* « je suis trouvé ». Sur le groupe, peu clair, de *irl. gaitaim* « je vole, j'enlève », v. H. Pedersen, *V. G. d. h. Spr.*, II, p. 356, avec le renvoi à *genni* « être compris dans, occuper un espace », *ibid.*, I, p. 39. On est amené à opérer à la fois avec **ghed-* et **ghend-*.

praeiudicium : v. *iūs*.

praemium, -ī n. : part de butin prise à l'ennemi et prélevée pour être offerte à la divinité qui a donné la victoire, ou au général vainqueur. De **prai-emiom*, **prae-emiom*, cf. le groupe de *emō* au sens de « prendre ». Joint à *praeda* par Vg., *Ae.* 11, 78 sqq. : *multaque praeterea Laurentis praemia pugnae | aggerat, et longo praedam iubet ordine duci* ; d'où, dans la langue commune, « profit, récompense légitime », au point qu'Ennius, *ap. Cic.*, de Or. 3, 36, 102, arrive à l'opposer à *praeda* : *nam sapiens uirtuti honorem praemium, haud praedam petit*. La paronymie de *praemium* et de *pretium* a dû influencer sur le développement du sens de *praemium*, qui à l'origine n'est qu'un synonyme de *praeda* ; cf. T.-L. 45, 37, 5, *praemium* (opposé à *poena*) *ita et pretium recte facti triumphum haberet L. Paullus pro egregie bello gaudis*. Ancien, usuel, classique. Les formes romanes sont savantes. M. L. 6721.

Dérivés : *praemior*, -āris (rare) ; *praemiātor*, -trix ; *praemiōsus*, employé par Caton au sens de *pecūniōsus* ; *praemiālis* (Aug.).

praepes, -etis adj. : « qui vole en avant », épithète de l'oiseau : *p. auis*. Terme de la langue augurale (cf. *Fest.* 224, 6 ; *Serv.* in *Ae.* 6, 15 ; *Gell.* 7, 6, 3, etc.), qui s'oppose à *infera* ; cf. P. Nigidius Figulus, *Augurii priuati lib.* I, dans *Fanioli*, *Gramm.*, frg. 38, p. 175, *discrepat dextra sinistrae, praepes inferae*, où *Aulu-Gelle* note « *ex quo est coniectare praepetes appellatas quae*

altius sublimiusque uolent »; de là l'emploi de *praepes* chez Ennius au sens de *altus*, dans le récit de la prise des auspices par Rémus et Romulus, A. 94, *praepēdibus sese pulcrisque locis dant*, à côté de A. 91, *praepes/laeua uolauit ausis*. Dans la langue commune, l'adjectif a le sens de « qui se porte en avant » : *praepete ferro*, Ann. A. 407 (cf. *impetus, impete*). Dans la langue poétique, l'adjectif substantivé est devenu synonyme de *ausis*; cf. *ales*. Issu de **prai-pet-s* (gén. pl. *praepetum*) de la racine **pet-*.

V. *petō*.

praepūtiūm, -ī n. : prépuce (depuis Varron); *praepūtiūm*, -tiō et *impraepūtiūm* (Tert.). Sans doute mot composé dont le second élément est obscur. Le rapprochement de *salapūtiūm* n'éclaire rien. Cf. peut-être **pūtus* sous *pūtus*.

De *praepūtiūm* il semble qu'ait été extrait un simple **pūtium* que supposent quelques formes romanes; cf. M. L. 6881.

praes, -dis m. (de **prai-uas* > **prae-(u)es*); on lit *praeuīdes*, CIL 1² 585, 46) : caution, donnant garantie à l'État créancier en faveur d'un débiteur qui a fait marché avec l'État (*maniceps*, cf. Varr., L. L. 5, 40). Différent de *uas* et *spōnsor*, qui désignent des cautions s'appliquant à des obligations entre particuliers. Terme technique de droit. Cf. gr. *προέγγυος* (*πρωγγυος* tables d'Héraclée), calqué sur *praes* au moment où ce terme était encore **praiuas*.

Dérivés et composés : *praedīum* (usité surtout au pluriel *praedia*) : proprement « garanties en immeubles demandées par l'État créancier aux *praedes* », ceux-ci devant être *locuplētēs* « possesseurs de terres »; cf. Asc., in Cic., Verr. II 1, 45, 115 : *praedes dicuntur saisdatas locupletes pro re, de qua apud iudicem lis est, ne interea qui tenet, diffidens causae, possessionem deteriorari faciat, tecta dissipet, excidat arbores, et culta deserat*; par suite « biens-fonds »; *praediolum*; *praediātor* (Cic.), -tōrius, -tūra; *praediātus* « muni de biens » (Apul., d'après *dōtātus*?); *compraedēs* : *eiusdem rei populo sponsores*, P. F. 35, 8.

V. *uas*.

praesēns, -sentis adj. : présent (dans l'espace, opposé à *absēns* ou, dans le temps, à *praeteritus, futūrus*) = gr. *παρόν*. Ancien, usuel, classique (v. sous *ab*). Il est à noter que *praesēns* est sémantiquement différent de *praesum*, qui signifie seulement « être à la tête de »; le sens de « qui préside » (Auson., ep. 21, 1) est artificiel. Ceci s'explique par le fait que, le participe n'existant pas près du simple *sum*, la forme *praesēns* n'est pas liée à *praesum*.

Dérivés : *praesentia* (d'où britt. *presen*, mot savant); *praesentārius* (archaïque) et, à l'époque impériale, *praesentalis*; *praesentāneus* : présent, instantané, comptant (argent); *substantif praesentāneum* (sc. *remedium*) : remède instantané; *praesentō*, -ās : présenter; *praesentātiō* et *repraesentō* (classiques); *praesentātiō*; *repraesentātiō*; le composé qui figure dans Cicéron et César avec le sens de « exécuter immédiatement, payer comptant » (aspect déterminé) est antérieur au simple. Cf. aussi *dēpraesentāriūm* et *impraesentāriūm* « instantanément », locutions archaïques

et populaires (Pétr., Caton), de *dē-*, *in-praesentia rerum*? Cf. *in rē praesentī*.

praesaepēs, **praesēpe** : v. *saepēs*. M. L. 6724.

praesēpiūm, -ī n. : sorte de chardon, trad. de *ἀπακυλλας*, Diosc. 3, 97, qui servait à faire des fuseaux.

praesertim adv. : particulièrement, spécialement, surtout : *p. quod, cum*; *p. si*. De *prae* + *sertim* qui s'apparente à *serō*, -is, *seruī*, *sertum*. Pour le sens, cf. *praecipuē*. Classique, fréquent dans Cicéron, mais rare dans la prose impériale; ne semble plus usité après Quintilien.

praeses, **praesideō** : v. *sedēō*.

praesiderō : v. *sīdus*.

praestes : v. *stō*.

praestigiae : v. *stringō*.

praestīnō : v. *stanō* sous *stō*.

praestō : adverbe, joint surtout à *esse*, *adesse* « sous la main, à portée », d'où « au service » : *esse praestō alicui*. Ancien, classique; rare à l'époque impériale. M. L. 6726. Bret. arm. *prest*?

Un adjectif *praestus* qu'on lit dans des inscriptions de basse époque paraît reformé sur *praestō*. A *praestō* (cf. le type *sedulus/sedulo*) il faut rattacher sans doute :

praestō, -ās, -āui (et *praestiū*, par confusion avec *praestō* de *stō*), -ātum, -āre : mettre à la disposition de (avec l'accusatif de l'objet et le datif de la personne intéressée : *praestāre alicui alicui*); et, par suite, « fournir, prêter » (ancien, usuel; fréquent à basse époque comme substitut expressif de *dare*, *praebere* (*praestāre operam*), et par suite panroman, sauf roumain, dans ce sens), M. L. 6725; souvent employé pronominalement : *praestāre sē*.

Les Latins établissaient un rapport, réel ou imaginaire, entre *praes* et *praestō*, cf. Varr., L. L. 5, 40, *praedia dicta, item ut praedes, a praestando, quod ea pignora data publice mancipis fidem praestant*, qui a eu pour conséquence le sens de « garantir » que présente fréquemment *praestō*. C'est à ce sens que se rattachent les dérivés d'époque impériale *praestātor*, *praestātiō*.

Il a été proposé de l'adverbe des explications diverses dont aucune ne s'impose : **prae-sitō* (v. *po-situs*), *prae-stō* (de la racine de *stāre*), **prae-uad-* (cf. *praes*), **prae-hesto* (cf. skr. *hastāh* « main », ingénieuse explication due à J. Wachernagel et proposée par lui à la *Versammlung des schweizerischen Philologengverbandes* en 1919, mais qui se heurte au fait que le mot sanskrit n'a de correspondant nulle part).

praestō, -stās, -stīti : v. *stō*.

praestōlor (σ dans Plt., Epid. 221), -āris, -ātus sum, -āri (et *praestōlō*, archaïque; cf. Non. 475, 31) : attendre, guetter; -ri *dicitur qui ante stando, ibi, quo uenturum excipere uult, moratur*, P. F. 250, 3; cf. Don., Eun. 975, *praestolari est praesto esse et apparere*.

Rare, surtout archaïque, repris à basse époque (Vulg., qui a aussi *praestōlātiō*). Sans doute mot de la langue parlée. Dérivé de **praestō-lo-s*?

praesul, -lis c. : celui qui saute en avant (cf. *salio*),

épithète du prêtre principal des Saliens qui dansait en tête de la procession annuelle, Cic., Diu. 1, 26, 55. De là deux sens dérivés : 1° danseur (cf. *praesultor* et *praesultator*); 2° président, directeur, chef (époque impériale); d'où *praesulor*, -āris; *praesulātus*, -tūs (= *προεσουλ*, latin ecclésiastique); d'après *cōsul*, *consulātus*.

praeter : v. *prae*.

praetextō, -texta : v. *texō*.

praetor, -ōris m. : préteur, titre donné à un magistrat romain dont les fonctions n'ont pas toujours été les mêmes. Les anciens font dériver ce nom, en raison du commandement militaire exercé au début par le préteur, de **prae-itor* « celui qui marche en tête », comme skr. *pura-ēdar-* (cf. *praesul*); v. Cic., Leg. 3, 3, 8. Mais il est possible que *praetor* soit (comme *magister*?) une déformation par étymologie populaire d'un terme étrusque : *purθ*, *purθne* que l'on a rapproché de gr. *πρωταυγος*; cf. Fr. Leifer, *St. z. antik. Aemterwesen*, 1, 83, 4 et 93 sqq.!

Dérivés : *praetōrius* (d'où *praetōriūm* n.), -riānus, -ricius; *praetūra* (cf. *cēnsūra*); *prōpraetor*.

prandēō, -ēs, -di (et *prandidi*, blâmé par Diom., GLK I 367, 17 : *errant qui dicunt prandidi*), **prānsūm**, -āre : déjeuner. Ancien (Plt.), usuel, classique. M. L. 6728.

Formes nominales et dérivés : *prandium*, -ī n. : déjeuner (du matin, dit aussi *ientāculum*, cf. *iēiānus*, et du midi, cf. P. F. 249, 12 et 296, 20; les noms désignant les repas ont été fréquemment intervertis). Ancien, usuel. M. L. 6730. Irl. *proind*, britt. *prain*. De là *prandiolum* (Not. Tir.), *prandiculum* (Fest.), -lārius, *prandiārius* (Schol. Hor.), M. L. 6729; *prānsus* : qui a déjeuné; *dēprāns* (Naev., Com. 20, comme *dēsēs*?); *imprānsus* : qui est à jeun; *prānsor* (rare, archaïque); *prānsōrius*; *prānsitō*, -ās.

Comme *prandium* désigne un repas pris dans la première partie de la journée, on a été tenté d'y chercher un premier terme *pran-* (ou *pram-*) du groupe de *prior*, *prī-*, etc. — et il ne manque pas, hors du latin, de formes à -m- comme lit. *pirmas* « premier » — et, au second terme, une forme à vocalisme zéro de la racine de *edō* (cf. gr. *ἔπι-στειν*). Tout ceci hypothétique.

prasinus, -a, -um : vert de poireau. Emprunt au gr. *πρασινός*.

Dérivés : *prasinātus* (Pétr.); *prasinianus* : partisan des verts (dans les courses du cirque). M. L. 6730 a.

prātum, -ī n. (*prātus* m., Gromat.) : pré, prairie. Ancien (Cat., Plt.); panroman. M. L. 6732. Celtique : corn. *praz*, arm. *prad* (de *prātum*); emprunt tardif.

Dérivés : *prātulum*; *prātālis*; *prātēnsis*; *prātēns*, -tentis (Apul., Met. 8, 18).

On rapproche irl. *rāith* « rempart de terre » (cf. gaul. acc. *rātin* et *Argentorātum*?). Mais ni le sens ni la forme ne concordent.

prātūra, -ae f. : vente (Arc. Dig. 50, 4, 18). De *πρωτορος*.

prāuus (*prāuos*), -a, -um : tors, de travers (opposé à *rectus*). Se dit des parties du corps (jambes, bras,

bouche, etc.); et s'emploie aussi au sens moral : *perverti, dépravé, mauvais*. Ancien, usuel, classique. B. W. *brave*?

Dérivés et composés : *prāuiiās*; *prāuō* : *στερηλῶ* (Gloss.), dont la langue classique ne connaît que le composé *dēprāuō*, -ās (opposé à *corrīgō*, Varr., L. L. 9, 11); *dēprāuātiō*; *imprāuō* (tardif); *prāuēsco*, donné comme transitif dans les gloses et traduit par *ἀναφθέρω*, *ἀφανίζω*, *στερησκω*; *prāui-cors* ou *-cordius*, -loquium (langue de l'Église).

Étymologie peu claire. On est tenté de rapprocher le sens de *per-* dans *perēō*, *perperus*, etc., qui est ancien (v. *per*). Le suffixe serait le même que dans *prīuus* et surtout que dans *curuus*, *toruus*. Mais, tandis que sl. *pravū* « droit » s'oppose à *kričiū* « oblique », lat. *prāuus* marche pour le sens avec *perperus*. Le difficile est d'expliquer *prā-*; par skr. *prōvaḥ* et lit. *pirmas* « premier », on sait qu'il y a des formes dissyllabiques : **per-*, **pr-*; le *prā-* de *prāuus* s'expliquerait donc : mais ceci oblige à poser pour le latin un type dont les correspondants sont lointains de toute manière.

prēcīus, -a, -um (*praecia*, *pretia*) : -a *utiis*, nom d'une sorte de vigne et de raisin (Vg., G. 2, 95; Plin. 14, 29). Synonyme de *praecoquus* d'après Servius. Cf. *Praeciānum* (*pirum*), Cloaf. ap. Macr. 3, 19, 6.

precor : v. **prez*.

prēlum, -ī n. (*prēlus*, Gloss.) : levier et poutre du pressoir; puis le « pressoir » tout entier (*torcular*). De **pres-lom* ou **pret-slo-m*, cf. *pressi* de *premo*. Ancien (Cat.), technique.

premo, -is, **pressi**, **pressum**, **premere** : presser (sens physique et moral), serrer et « serrer de près, enfoncer, planter; accabler », etc. Le sens général « exercer une pression sur » s'est nuancé de diverses manières suivant le mot auquel il était joint. Usité de tout temps. M. L. 6738 et 6745, *pressus*, cf. germ. *fressa* (et *persa* de *pressa*; 6739?), **premitus*; 6743, **pressia*. — *Pressus* a le sens de « contenu, retenu », d'où, dans la langue de la rhétorique, « concis » (opposé à *inflātus*) et « précis, exact »; l'adverbe *pressē* est arrivé à prendre le sens de « de près, près » qu'il a dans les langues romanes (comme gr. *ἄγγω* en face de *ἄγγω*), cf. M. L. 6742, et qu'on aperçoit déjà dans des expressions comme *uites pressius radere*, Pall. 12, 9; *pressius colla radere*, Vég., Vet. 1, 56. Cf. encore M. L. 196, *ad pressum*, d'où proviennent lit. *appresso*, fr. *après* (v. B. W. s. u.); cf. aussi **appressio*, M. L. 554 a. A *premo* correspond l'intensif *pressō*, -ās (souvent confondu avec *prēnsō*), évité par la langue classique, mais qui est dans Plaute et dans les poètes du siècle d'Auguste (cf. Ov., M. 8, 538; Vg., B. 3, 99, p. *uberā palmis*; Prop. 3, 15, 18); M. L. 6741, 6745.

Autres dérivés et composés : *pressim* adv. (Apul.; cf. *pedepressim*); *pressio* (rare et technique; Cés., Vitr.) : 1° pression; 2° sens concret : *pressio quod Graeci ὀνομαζουσιν appellant*; *pressor* « qui premit » (Charis. p. 219, 16 B); « qui rabat le gibier » (Isid., Or. 10, 282); *pressōrius*, d'où *pressōriūm* : pressoir, presse à étoffes, qui a remplacé *prēlum* dans les langues romanes, M. L. 6744; *pressūra* « coma » et « oppression » (époque impériale), d'où britt. *prysur*, *prysuro*; *pressulus*, *pressulē* (Apul.); *pressus*, -ūs m. (classique, Cicéron); *pressicius* (Gloss. -m, *πρέσιμον*,

CGL II 407, 43). Cf. aussi *Præma*, divinité nuptiale, citée par S^t Augustin et Tertullien, et *prælum*.

Composés : *apprimō*; *comprimō* et *compressiō*; *compressus*, -ūs; *compressō* (baslatin; dans l'Italia = ἐκ-θλίβω); *dēprimō* (demeuré en v. fr. *deprimbre*, M. L. 2575); *exprimō* : faire sortir en pressant, exprimer; d'où « modeler », cf. Plt., Pseud. 56, *expressam in cera ex anulo suam imaginem* (= *effingere*), et par suite « représenter, exprimer, prononcer »; et aussi « faire sortir de force, arracher »; *peccunia ui expressa et coacta*, M. L. 3057; *imprimō*, *impressiō* (= ἐντύπω, ἐντύπω-σις), M. L. 4318; *opprimō*; *reprimō*; *supprimō* : enfoncer en pressant, engloûtir : s. *nāuem*; par suite « faire disparaître, supprimer »; et aussi « cacher au fond » (= *abscondō*, *cēlō*).

Cf. aussi M. L. 6743, **pressia*; 6739, **premitus*.

La comparaison de *premo* et de *pressi*, *pressus* montre que l'élément radical est ici *pr-*. Dans *-em-*, il y a une caractéristique du présent qui rappelle certaines formes du tocharien B; v. MSL 19, p. 160 sqq. L'élargissement *-em-* indique un procès qui dure; en latin, on a ainsi *dor-m-iō*, qui indique le fait d'être en état de sommeil; v. aussi lat. *tremō* et cf. peut-être la racine **g^{em-}* (skr. *gam-*, got. *qīman*) en face de **g^{ā-}* (skr. *gā-*, gr. βᾶ-). Le latin aurait conservé ici trace d'un type très archaïque.

Quant à *pressus*, *pressi*, il faut partir de **pr-et-* ou *pr-es-*, avec un élargissement en *-t-* ou en *-s-*. La racine serait celle de skr. *sphurāti* « il heurte du pied », lat. *spernō*, etc.; mais les sens concordent mal; et les formes latines n'ont aucun correspondant précis. Ce qu'il y a de plus près pour le sens, c'est v. sl. *perę*, *pirati* « fouler du pied, πατέiv »; mais l'ensemble du groupe slave et balte est assez loin; le sens de « frapper » y domine. Le sens de « presser, serrer » s'expliquerait par l'emploi du suffixe **-em-* à valeur durative.

presbyter, -i m. : emprunt fait par la langue de l'Église (depuis Tert.) au gr. *πρεσβύτερος* « prêtre », avec doubles populaires *pr(a)ebiter* (d'après *praebēto?*), *prosbiter*, **probiter*; auxquels remontent certaines formes romanes. M. L. 6740; B. W. s. u. Celtique : irl. *grimitir*, *cruimther*, *prespiter*; britt. *prydrer*; germanique : v. angl. *preost*, all. *Priester*, alb. *prijt*.

Dérivés : *presbytera*, -*terālis*, -*terātus*, -*ūs*; -*terium*.

pretium, -i n. : prix, somme d'argent et de monnaie versée contre une chose ou un service; cf. *est operae pretium* « on est payé de sa peine ». Comme *τιμή*, *μισθός*, et peut-être à leur imitation, s'emploie quelquefois en poésie dans le sens de *poena*. Sur le rapport établi par les Latins entre *pretium* et *praemium*, v. ce dernier. Ancien (Liv. Andr.), usuel. Panroman. M. L. 6746.

Dérivés et composés : *pretiōsus*; *pretiōsitas* (rare); *pretiō*, -*ās* (Cassiod.); et *appretiō* (= *τιμώ* dans la langue de l'Église), *appretiātio*; *dēpretiō* (tardif); *dē-pretiātor*; *manupretium* : prix de la main-d'œuvre, salaire.

Aucun rapprochement sûr. On a souvent comparé le groupe de l'adverbe lette *preti* « en face », v. sl. *pretiū*, « contre », gr. *πρωτῶ*, etc. Mais le groupement de *pretium* avec *interpres* proposé par Bréal, MSL 3, p. 163 sqq.,

vaut mieux; ces mots se rattacheront à l'idée de « tra-
fiquer » : cf. gr. *πέρνημι*, etc.

a) ***prex**, ***precis** f. (nominatif et génitif singulier non attestés en dehors des grammairiens et des glossateurs; on rencontre seulement le datif *precī*, l'accusatif *precem*, tous deux antéclassiques, et l'ablatif *prece*; le pluriel *precēs*, -*um* est plus fréquent) : demande; spécialement « prière(s) ». Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *precarius* : qu'on obtient seulement par prière (opposé à *dēbitus*, *prō imperiō*); précaire, mal assuré; de là, en droit, *precarius* : *m est quod precibus petenti utendum conceditur tamdiu quamdiu is qui concessit patitur... qui precario concedit sic dat, quasi tunc recepturus cum sibi liberuū precarium solvere*, Dig. 43, 26, 1; adv. *precariō*; *precor*, -*āris*, -*ārī* : prier; panroman, M. L. 6733, *precare*, et 6734, **precāria*; 6735, **preciciāre*; et ses dérivés et composés : *precātiō*, -*tiuncula*, -*tiuus*, -*tor*, -*torius*, -*tus*, -*ūs*; *precāmen* (tardif); *ap-*, *com-*, *dē-*, *im-* *precor* et leurs dérivés. Britt. *deprecoit* = *dēprecātiō*.

V. *poscō*. Nom d'action, radical, de genre animé, féminin (cf. *lux*, *nex*, *uox*, etc.); ancien terme du vocabulaire juridique et religieux.

b) **procus**, -i m. : celui qui demande en mariage, prétendant (archaïque et poétique). De là : *prociās*, -*ās* (aussi archaïque), *prociātio* (Apul.) et *prociās* (ancien, usuel, classique), *prociāciās*, *prociācia* (d'après *audācia*); cf. Fest. 290, 23, ... *proci dicuntur qui poscunt aliquam in matrimonium*, Graece *μνηστῆρες*. *Est enim procare poscere, ut cum dicitur in iudice conlocando : « si alium procas, nūe eum procas », hoc est poscō; unde etiam meretrices procaes*.

Vocalisme o normal dans un nom d'agent, thème en *-o/e-* : cf. *toga* et *tegō*; *πρωτός* et *πρέχω*.

Un supin *procutum*, qui doit venir de **prōciō*, -*is* (Liv. Meilret, BSL 23 (70), 81 sqq.), est attesté dans Ciculus Andronicus; cf. P. F. 252, 3, *procutum cum prima syllaba corripitur, significat petulum*. Liuius (Odys. 7, cf. Iiom. a 248) : « *matrem <meam> procutum plurimi uenerunt* ». Un participe **procutum* du même verbe est encore dans P. F. 252, 1, *procutum testamentum dicebatur uelut procutum, prouocatum, i. e. irritum ac ruptum*. — *Procutum, procutus*, qui devaient servir d'abord de supin et de participe à *poscō*, ont été éliminés par des formes empruntées à *petō* : *petulum*, *petitus*.

V. *poscō*.

I. **prī** (**prior**, **primus**) : en avant, d'avant (cf. P. F. 252, 25, *prī... antiqui pro prae dixerunt*), adverbe de sens local et temporel, apparenté à *prō*, *per*, *prae*; cf. aussi gr. hom. *πρῶν*, créet. *πρεβ* (une fois), qui a fourni de nombreux dérivés et composés.

Ce *prī* concorde avec {pruss. *prei*, v. sl. *pri* (v. sous *prae*).

1^o *pridem* (de **prī-dem* ou **pris-dem*, cf. *priscus*) adv. : depuis longtemps, autrefois.

2^o *pridiē* adv. : la veille, le jour d'avant (ancien, classique). Cf. *postridiē*, *perendiē*. Dérivé : *pridiānus*.

II. **prior**, **prius**, comparatif issu de **prīyōs* : qui est en avant (dans le temps ou dans l'espace), précéden, premier (en parlant de deux). Avec idée de supériorité : supérieur (joint à *potior*). Subst. *prīorēs* m. pl., équiva-

valent poétique de *miōrēs*. Le neutre *prius* s'emploie avec le sens de « autrefois, auparavant » (cf. M. L. 6757); *prius quam*. A basse époque, *prīorsum* (*prīorsus*), opposé à *retrosūm*; *prīorātus* : priorité, préférence (Tert.). De *prior* : irl. *prīoir*.

Le latin n'a pas le dérivé de *prō* qui existe dans osq. *pruter pan* « priusquam », skr. *prātār* « de bonne heure » (cf. gr. *πρωτῶ*) ou dans gr. *πρότερος*, av. *fratarō* « le premier (des deux) », skr. *pratārām* « de plus ». Il a génériquer (en -ior dans l'opposition de deux, d'où les formes telles que *superior* et *exterior*. Ici, il a *prior*, en partant de *pr-* de *prō*, *prae*, *pri*, etc. C'est une forme nouvelle.

III. **primus** (le pélagien *pris-mu* « *prīma* » indique l'ancienne forme **prismo*) : qui est tout à fait en avant (*prīma puppis* « l'extrémité de la poupe »), le premier. Opposé à *postremus*, comme *prior* à *posterior*. Sert d'adjectif ordinal à *ūnus*, comme en grec *πρῶτος* à *εἰς*; v. M. Lejeune, BSL 29, p. 117 sqq. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6754. Celtique : irl. *prim*, britt. *prif*.

Au lieu de la forme **s^{mo-}* du suffixe qui est dans *facillimus*, *pigerimus*, *nouissimus*, il y aurait ici *-mo* comme dans *summus*. Dans *pris-* de pél. *pris-mu*, il y aurait la forme à degré zéro du suffixe des comparatifs comme dans *nou-is-simus*, mais devant **-mo-*, non devant **-s^{mo-}*. Pour le détail de la formation, on ne peut faire que des hypothèses. Du reste, les formes signifiant « premier » par rapport à plus d'un terme de comparaison diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre.

Dérivés et composés de *primus* :

primānus : de la première légion. Terme technique de la langue militaire; *primārius* : du premier rang, de premier ordre, M. L. 6749, panroman; *primās*, -*ātis* : originaire des premières familles; puis « du premier rang » (tardif). Même suffixe que *nostrās*, *optimās*, etc. Irl. *primait*; *primātus*, -*ūs* (tardif).

Tardif : *primāriola* = *primipara* (Soran., p. 77, 7). *primor* (ou *primōris*, nominatif inusité), *-ōris* : qui se trouve au premier rang ou à l'extrémité, *primōrēs digit*; *primōra labia*; *primōrēs*, -*um* (cf. *ductōrēs*); M. L. 6753. On l'explique comme tiré de *primō ore*, comme *sēdulus de sēdulō*, v. M. Leumann, Glotta 13, 32; mais peut être issu par contamination de *primus* et de *prior*. *primōtinus* (rare et tardif, d'après *sērōtinus*); *primulus* (Plt., Tér.); *primiūs* adv. (anté- et postclassique) : en premier lieu; d'où *primiūtus* = *πρωτόγονος* (époque impériale), M. L. 6752; *primiūtus*, -*ōrum* n. pl. : droit d'aïnesse; *primiūtātus*, -*ūs* : id.; -*tiūdis*; *primiūtiae* (poétique et classique) : prémices; premiers fruits. M. L. 6751. Irl. *primiū*.

Primus figure dans de nombreux noms propres : *Prīmānus*, *Prīmōsus*, *Prīmulus*, etc. C'était un nom de bon augure.

Nombreux composés en *primi-*, *primo-*, *prim-*, *prin-* (faits en partie sur des types grecs en *πρωτό-*) : *prīmāneus* : du premier âge (poétique et postclassique); *primiciarius* (v. *cēra*), M. L. 6750. Formations analogues : *primi-scriuus*, *primi-uirgus*. Le modèle en a été *primipilus*, cf. *pilum*; *primiformis* (tardif); *primigenius*, *primogenius* : né le premier; *primigenius sulcus dicitur, qui in condenda noua urbe tauro et uacca designationis causa imprimiuitur*, P. F. 274, 3; *Primigenia*, épithète de

la Fortune; *primigenus* = *πρωτότοκος* (rare); *primipara* (Plin.); *primipoiēns* (Apul.); *primo-creātus*, -*geniūlis*, -*geniūs*, -*plātus* (hybride de la langue de l'Église), tous de l'époque impériale; *primordium* : v. *ordior*; juxtaposés : *primum tempus*, M. L. 6753 a.; p. *uēr*.

apprimus (ad-), *apprimē*, adjectif et adverbe archaïques : « longē *primus*, *primē* », avec un préfixe ad- de renforcement.

princeps, -*ipis* : adjectif et substantif formé de **primo-caps* « qui prend la première part ou le premier rang, la première place » (pour la formation, cf. *quarticeps* et *maniceps*, *auceps*, etc.) : p. *senātūs*. Par extension, « chef » et « auteur ». A l'époque impériale, « premier de l'Empire; prince »; demeuré avec ce sens dans les langues romanes, sous des formes savantes, M. L. 6755. Le pluriel *principēs*, dans la langue militaire, désigne les soldats qui d'abord devaient occuper le premier rang, mais qui, par suite de remaniements dans l'armée, furent placés après les *hastati* tout en conservant leur appellation (cf. *praetor*). Les divers sens de *princeps* se retrouvent dans son dérivé : *principium* « commencement, principe » (surtout au pluriel dans ce sens, comme *primordia*, *elementa*); et aussi « premier rang d'une armée », « quartier général dans un camp ». Autres dérivés : *principālis* (-*pālis*, Lucr.) : primitif; principal; qui concerne le prince; substantif « premier magistrat » (irl. savant *prinsīopal*); *principālitas* (Tert., Macr.) : premier rang; *principāliter* (époque impériale); *principātus*, -*ūs* m. : = gr. *ἡγεμονία*, cf. Cic., N. D. 2, 11, 29 « premier rang, commandement en chef »; à l'époque impériale, « principat, règne »; *principō*, -*ās* (-*por*) : gouverner, régner sur (langue de l'Église); *principator*, -*tiō*; *principiō*, -*ās* (Aug.) : commencer. M. L. 6755 a., **principiāre*.

priscus, -*a*, -*um* : ancien, antique (et qui n'existe plus à l'époque où l'on parle). Ancien (Enn., qui le joint à *casus* : *quem prisci casci populi tenuere Latini*); assez fréquent dans Cicéron, n'est plus guère employé à l'époque impériale que par la langue poétique, où il comporte souvent une nuance de respect ou de vénération. Sert de surnom; cf. aussi *Prisciānus*, -*cillus*. Adverbe : *priscē* (Cic.).

pristinus, -*a*, -*um* : même sens; mais se dit de choses qui durent encore, e. g. *odio pristino incensa mulier*, Cic., Clu. 7, 18. Classique (Cic., Cés.); mais rare à l'époque impériale, quoiqu'on le trouve en poésie chez Virgile et Ovide et en prose chez Suétone, Columelle, Aulu-Gelle et Gaius.

Pas de substantifs dérivés; le latin dit *antiquiūs* ou *ueltiūs*. Adverbe : *pristinē* (tardif).

Ces deux adjectifs sont des dérivés d'une forme **pris-*, l'un avec le suffixe *-ko-* (cf. *casus*), l'autre avec la formation en *-inus* de *diūtinus* (à côté de *diūturnus*), *crāstinus*, etc. (v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, § 172, IX, p. 222); à en juger par skr. *nū-t(a)nah* « actuel », etc., *pristinus* est d'un type ancien. Quant à *priscus*, on n'en a pas plus que pour *pristinus* un correspondant exact; mais il y a une forme parallèle : arm. *erēp* « ancien », d'où « prêtre » (d'après *πρεσβύτερος*), thème en *-u-* supposant une diptongue en *-i-* (*ei* ou *oi*) suivie de **-sku-*. Le cas de gr. *πρέσβυς* est autre : c'est peut-être

un ancien composé; cf. les mots sanskrits en -gu- « allant ». Mais il faut retenir les formes à πρεσ- : θεσ. πρεσθεσθα, etc. (v. Bechtel, *Griech. Dial.*, I, p. 149), et πρεσ- : ion.-att. πρέσθος. Le pris- de lat. *priscus* peut resoper sur *preis-.

Cf. *primus, prior*.
pristis : v. *pistrix*.

prīuus, -a, -um : pris isolément, singulier, particulier; qui appartient en propre; cf. P. F. 252, 20, *prīuus priuauque antiqui dicebant pro singulis*. *Ob quam causam et priuata dicuntur quae uniuscuiusque sint; hinc et priuilegium et priuatus; dicimus tamen et priuatum cui quid est ademptum*. Rare et archaïque; remplacé soit par *prīuātus*, soit par *prōprius* et, dans le sens distributif, par *singuli*. Irl. *prīo?*

Dérivés et composés : *prīuō, -ās* : d'abord « mettre à part, exempter », *p. dolōre, exsiliō*; puis, avec nuance péjorative, « priver de », M. L. 6758; de là *prīuātus* (sc. *imperiō*) : privé, employé par euphémisme comme substantif *prīuātus* « un particulier » (= ἰδιώτης); *prīuātō* « dans le privé », demeuré dans les langues romanes, M. L. 6761, avec le dérivé **prīuātia*, M. L. 6760 (cf. *approuver*), et en britt. *prīawt, priod* « mari »; *prīuātīm; prīuāntia* n. pl., transcription du gr. στερητικός; *prīuātūs (-ticius)*, terme de grammaire traduisant στερητικός; *prīuāntia, -ae* f. : privation, suppression (ἀφαίρεσις; Mar. Vict., Cassiod.); *prīuātarius* « en propriété privée » (Ed. Diocl.).

Composés : *prīuilegium* : loi ou mesure prise en faveur d'un particulier, privilège; *prīuilegiārius*.

prīuīgūis, -gna m. f. : fils ou fille d'un premier lit (proprement « celui qui est né à part des autres »). Cf. Isid. 9, 6, 21 : *prīuīgūis est qui ex alio patre natus est; et prīuīgūis dicitur putatur quia prius genitus*. Vnde et uulgo anenatus. Sert aussi de *cognōmen*, parfois déformé en *Prīuigenus*, d'après *Prīmigenus*.

Prīuus pourrait être issu de **prei-u-os* (cf. *prā-uos, cur-uos*) « celui qui est en avant », et par suite « celui qui est isolé des autres ». Le S.C. des Bacchanales a encore la forme à diphtongue *preiuatod*. L'adjectif est italique commun : ombr. *prever* « singulis », *preve* « singillātīm »; osq. *preiuatud* « *prīuātō, reō* ». V. aussi *prōprius*.

prō, prōd- (cf. *prōdeō, prōdesse, prōdigō*; le *d* de *prōd* est issu sans doute de *-de*, cf. *antiid, postid*; *re* et *red*, *sē* et *sed*; la forme *prōd-* s'emploie uniquement devant voyelle, du reste d'une manière non constante, au rebours de *red-* : cf. *prōmō* et *redimō, prōlēs, prohibeō* (cf. osq. *pru-hipiā* « prohibuerit ») et *redhibeō*, ce qui a amené parfois à considérer *prōdeō, prōdigō* comme analogiques de *redeō, redigō*, mais l'hypothèse ne rend pas compte de *prōdesse*) : adverbe, préverbe et préposition. *Prō* comme préposition compte pour une longue; comme préverbe, il est bref ou long; ainsi *prōuehat atque prōpellat*, Lucr. 4, 194, mais *prōpellens*, 4, 286; *prōficiō, mais prōfiscor; prōpāgō* et *prōpāgō* (cf. *prōbus* et *prōnus*), etc.; les poètes usent suivant leur commodité de cette double quantité, cf. Lindsay, *Early Lat. Verse*, p. 151. *Prō* en tant qu'adverbe n'est plus usité que dans les locutions *prō quam, prō ut* (cf. *prae quam,*

prae ut) et dans *prōinde* (cf. *perinde*). Sens : « en avant, devant (sens local ou temporel, cf. *profugus, maus proauus, pronepōs*), sur le devant de » (avec l'idée accessoire de quelque chose qu'on a derrière soi; cf. *ante*). Ceci explique qu'à *prō* se soit liée l'idée de défense, de protection, d'où le sens de « pour » (demeuré dans les langues romanes, M. L. 6762), « dans l'intérêt de » (opposé à *contrā*), « à cause de »; cf. Plt., Tri. 26, *concastigabo pro commerita noxia* (alternant avec *q̄*); puis une idée de substitution « à la place de », *prō cānsule*, etc. : d'où simplement « comme »; *habere prō certō* « tenir comme (pour) certain »; et « en guise de ». *Prō* marque aussi une proportion : « selon, dans la mesure de, proportionnellement à », *prō uiribus, prō uirili parte, prō rata parte, prō portione*.

L'ablatif qui accompagne *prō*, comme aussi *prae*, est véritablement un ablatif, et non un locatif : *prō castris* veut dire « en avant en partant du camp », cf. gr. *πρὸ τοῦ τείχους*. Usité de tout temps. A basse époque, parfois confondu avec *prae*. M. L. 6762.

En osque, dans la table de Bantia seulement, et sans doute d'après l'usage latin, *pru*, de *prō*, a des constructions pareilles à celles de lat. *prō* : *pru meddizud* « *prō magistrātū* », *pru medicatud* « *prō iudicatō* ».

En tant que préverbe, la forme *pro-* se retrouve exactement dans ombr. *pru-* : *prusekatu* « *prōsecātō* », osq. *pru-*, Irl. *ro* (préverbe avec valeur spéciale), got. *fra-*, lit. *pra-*, v. sl. *pro*; skr. *pra-*, av. *fra-*; le hit. a *pra* (écrit *pa-ra-a*) « en avant »; mais **prō* n'est attesté nulle part comme préposition hors du grec, dès lors, même si **pro* a pu aboutir à ombr. *-per-*, ce qui n'est pas exclu, il n'y a pas de raison de croire que le *per* de ombr. *tuta-per*, *tota-per* soit un ancien **prō*. En grec, *πρὸ* offre encore beaucoup de traces de caractère adverbial, ainsi chez Homère, N 800, II 188, α 37, etc., et dans des expressions comme *οὐρανὸς πρὸ*, Ἰλιόθι πρὸ, ἠϊὸθι πρὸ, l'adverbe en -θι à valeur locative ne dépend pas de *πρὸ*. Une forme **prō* est attestée au premier terme de composés nominaux : gr. *πρῶ-πέποι*, v. sl. *pra-dēdū* « arrière-grand-père » (de même, le slave a *pa-mēt* « souvenir » en face de *pa-mtnje* « je me souviens »), v. pruss. *prā-butkas* « éternel », lit. *prō-pernai* « il y a deux ans »; à en juger par là, *ō* serait ancien dans lat. *prō-cluius, prō-geniēs, prō-nuba*, etc.; l'*ō* de lat. *prōgeniēs* est peut-être plus archaïque que l'*ā* du synonyme skr. *prajā*, qui peut devoir son *ā* à l'influence de *prajāyate* et il est issu de **prājāyah* (cf. lat. *pro-gnātus*), etc. Comme préposition, la forme ancienne serait **prād*, dont l'origine n'est pas claire. Ce *prād* a servi de préverbe, de sorte que l'on a eu *prō-sum, prōd-est*, etc., de même que, inversement, on a *prō-nepōs* (cf. skr. *prānapāt*) en face de *prō-nurus*, etc. Pour le sens de ces mots, cf. le parallélisme de lat. *prō-auus* et du synonyme v. sl. *pra-dēdū*.

J. Wackernagel, *Sprachl. Untersuch.* zu Hom., p. 238 sqq., a voulu établir une différence de sens dans l'emploi de *prō* et *prōd* en latin : *prō* signifierait « en avant », *prōd* indiquerait le « départ ». Mais on n'observe aucune distinction de sens dans l'emploi des deux préverbes, et le plus souvent c'est la métrique qui décide; ainsi *prōficiō*, mais *prōfiscor*; on trouve *prōfugio* et *prōfugio*; Lucrèce emploie *prōpāgare*, I 195, et *prōp-*

gent, I 16; et, dans un même vers, *prōuehat atque prōpellat*, 4, 194.

V. J. B. Hofmann, I. F. 44, 73.
Le groupe de *prō* est à rapprocher de ceux de *per, prae, prior*, etc.

prō (et *proh*; l'h sert seulement à noter la longue) : exclamation marquant l'étonnement ou l'indignation. S'emploie absolument, ou avec un vocatif ou un accusatif; quelquefois, comme *ō*, peut-être à l'imitation du grec *ὦ*, avec un génitif (Tertullien).
Sans doute identique à *prō*, à l'origine.

prober, -bra, -brum; probrum, -ī : neutre d'un ancien adjectif *prober* repris par Aulu-Gelle 9, 2, 9, *animalia spurca ac probra*, qui avait un double sens, subjectif et objectif, « digne de reproche » et « reproché ». De là le double sens de *probrum* « reproche (fait à quelqu'un) » et « acte digne de reproche, faute contre quelqu'un » (= souvent *stuprum*). Ancien, classique, usuel. L'emploi substantif de *probrum* provient peut-être de la locution *probrum est*.

De *probrum* dérivent : *probrōsus*, qui a supplanté *prober*; *probrōsiūs* (bas latin); *probrō, -ās*, glosé *oueritō*, usité seulement dans les composés *ex-probrō, op-(ob-)probrō* (archaïque) « reprocher », et leurs dérivés *ex-probratiō* (classique); *-tor, -trix* (Sén.); *-bilis* (Vulg.); *approbrium, -brīosus; opprobriatō* (Gell.); *opprobriamentum*.

Prober représente sans doute **pro-bher-os* « mis en avant contre quelqu'un »; le second élément appartient à la racine de *ferō*, cf. le sens de gr. *προβέρο*. Certaines gloses l'expliquent par *imputatio mali* ou *crimen proiectionum*. — V. *improperō*.

probus, -a, -um : de **pro-bho-s* « qui pousse bien (ou droit) », cf. *super-bus*; cf. Acc. ap. Cic., Tu. 2, 5, 13, *probus fruges suaute natura auentit*; Col., Arb. 3, 6, *probus ager*. S'est ensuite, comme *frugi*, appliqué aux hommes avec le sens moral de « bon, honnête, probe », e. g. *frugi et probum esse*, Plt., Mo. 133. Ancien, usuel, classique. Irl. *-prom* dans *am-prom* « *improbus* ».

Dérivés : *probitās* et *probō, -ās* « trouver bon; approuver »; et aussi « faire approuver; éprouver », d'où « démontrer, prouver ». Panroman, sauf roumain. M. L. 6764. Celtique : Irl. *promain*; britt. *profi*. Nombreux noms propres : *Probus, -biānus, -binus, -bilitiō*, etc.

De *probō* dérivent : *probatō*, d'abord de sens abstrait, équivalent à *δοκιμασία* (Cic., Off. 1, 144), employé à l'époque impériale avec le sens de « preuve » (concret, cf. *probationes* = *πίστεως*, Quint. 5, 10, 8); *-tor, -bilis, bilitās, -mentum* (tardif), M. L. 6763 (formes savantes), *-ticus* (St Jér.), *-tiusus* (époque impériale); *probatoria* (sc. *epistula*). A basse époque, de *probō* a été tiré le postverbal *proba* « preuve » (cf. *pugnare/pugna*); et à côté de *probātus* se forme *probitus*, e. g. CIL VI 2977 (d'après *probitās*).

Composés de *probō* : *approbō* : 1° « prouver » et « faire approuver »; 2° « approuver », M. L. 556; *approbatō*, qui, dans la langue philosophique, traduit *συγκατάθεσις*; *approbator, -tiusus; comprobō* (= *confirmō*); *reprobō* « réprover » (tardif, conservé dans les langues romanes, M. L. 7228 et 4453); *reprobatiō*, etc.

De *probus* : *approbus* (*ad-*) « ualdē probus »; *improbus*, d'où *improbiūs, improbō, -ās* : désapprouver, blâmer; *reprobus* (Dig., Vulg.). Mais *approbus, reprobus* sont peut-être faits secondairement sur *ap-, re-probō*.

Mot italique : ombr. *prufe* « *probē* », osq. *prufatted* « *probātū* », *amprufid* « *improbē* », mais les formes osco-ombriennes peuvent être issues de **prō-bho-s*, avec *ō*. Cf., d'autre part, véd. *pra-bhūh* « éminent, puissant ».

Pour le sens, on rapprochera v. angl. *from* « de bonne qualité, qui a de la valeur », v. h. a. *fruma* « utilité », en face de v. isl. *framr* « qui est au premier rang », gr. *πρόμος* et *πρώμος*.

***procapis** : *progenies, quae ab uno capite procedit*, P. F. 251, 18? Les gloses ont *procapis, proximus; procapibus, proximis*. Inexpliqué; sans doute corrompu.

procax : v. *prez*.

procella, -ae; procellō : v. *cellō*.

procerēs, -um m. pl. (singulier rare et tardif, Juv. 8, 26; Capit. Max. 2) : « les grands, les chefs ». Serait substitué à un ancien *proci* (d'après *pauperēs*?), si l'on en croit la glose de Festus, 290, 21, *procum patricium, in discriptione classium quam fecit Ser. Tullius, significat procerum. I enim sunt principes* (le reste de la glose se rapporte à *procus* « prétendant »; cf. Cic., Or. 46, 156, *centuriam fabrum et procum, ut censoriae tabulae loquuntur, ... non fabrorum aut procorum*... Terme archaïque, conservé seulement par la tradition littéraire et qui, à l'origine, a dû désigner une division du peuple romain. Rappelle pour la finale l'étrusque *Lucerēs*.

prōcērus, -a, -um : de grande taille; proprement « qui croît en avant »; cf. *crēsō*. Cf. *Cerus Manus* « créateur bonus », du Carmen Saliare, d'après P. F. 109, 7. Classique, usuel.

Dérivés et composés : *prōcērītās* (classique); *prōcērītūdō* (bas latin); *prōcērusulus* (Apul.); *imprōcērus* (Tac., Gell.).

En face de *crēsō* il a dû exister une forme **kerō-* de la racine; cf. arm. *serem* « j'engendre ». *Prōcērus* rappellerait pour la formation *sin-cērus*, q. u. V. *Cerus*.

***prōcēstria** : construction en avant du camp? : *p. dicuntur quo proceditur in muro. Aelius procestria aedificia dixit esse extra portam; Artorius procastria quae sunt ante castra*, P. F. 252, 5. Pas d'exemple dans les textes; les explications rapportées par Festus semblent bien des étymologies populaires. Mot d'emprunt?

procul, adverbe et préposition (ce dernier emploi est poétique) : à distance, au loin; loin de. Ancien, usuel. Non roman. Sans doute neutre d'un adjectif **proculis* (cf. *simul* et *similis, facul* et *facilis*) ou **proculus*. A *procul*, les Latins rattachaient *Proculus* : *-m inter cognomina cum dicitur qui natus est pater peregrinante a patria procul. Proculus sunt qui credant ideo dictos quia patribus senibus quos procul progressis aetate nati sunt*, P. F. 251, 14; et *Proculius, -lia*; mais c'est peut-être une étymologie populaire, et le nom semble d'origine étrusque.

Le mot peut se composer de *prō-* et d'un ancien adverbe à rapprocher de gall. *pell* « loin », gr. *τήλε* (éol. *τήλυ*) « loin » et *πάλαι* « autrefois », skr. *caramāh* « le dernier ». On a objecté que le sens de *procul* s'explique assez par *pro*; mais ce n'est pas une raison pour écar-

ter l'hypothèse que l'idée figurerait expressément dans la seconde partie de l'adverbe; les adverbies sont des formes affectives où un redoublement de l'expression a souvent lieu, ainsi dans *abhinc*, *exinde*, etc.

***proculiant** : *p. promittunt aut significare Antistius de iure pontificali lib. IX, F. 298, 21*. Sans autre exemple et sans étymologie. Sans rapport avec *procul*.

proeus : *v. prez.*

prøde : sorte d'adjectif invariable tiré de *prödest*, *prödesse*; cf. *prøde est*, CGL V 137, 26, d'après *pote, necesse est*; et de là *prøde fuit*, forme de parfait de *prösum* qui s'est constituée en bas latin, *prödefaciö*, *-ficiö*, *-fiö*, *-ficiötiö* (et, par extension mécanique, *prodefluö*, Orib., syn. 5, 6). Demeuré dans les langues romanes (sauf roumain). M. L. 6766 et 6767, **prödicäre*; B. W. *preux*, *prou*.

prödigiüm, *-i n.* : signe prophétique, prodige. Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *prödigiator* : *-es, harispices, prodigiorum interpretes*, F. 254, 29; *prödigiösus*; *prödigiälis*.

Étymologie contestée. La formation de *portentum* (cf. *tendö*), mot de sens voisin, et qui est joint à *prödigiüm* par Cicéron, Pis. 4, 9, engage à couper **pröd-igiüm*, de **pröd-agiüm*, dont le second terme s'apparenterait à *agö*. V., toutefois, *aiö*.

prödigiö, *-gus* : *v. agö*.

prödö : *v. dö*.

proelium, *-i n.* : combat, bataille. Ancien, classique, usuel. Ne présente souvent pas de différence sensible avec *pugna*; cf. *exitus proeliorum*, Cic., Fam. 6, 4, 1; *exitus pugnarum*, id., Mil. 21, 56; a parfois un sens plus concret : César dit *committere proelium* et non *c. pugnam*. Mais le dénominateur n'a pas fourni de composés en dehors du *déproeliantes* d'Horace, Od. 1, 9, 11, refait sur *dépuignö*, et les dérivés sont rares et tardifs (sauf *proeliiäris*, qui est dans Plt. : *pugnae proeliiärés*, Cu. 573). Non roman.

Dérivés : *proeliiäris*, *-e*; *proelior*, *-äris* (et *proeliiö*, Enn.) : « combattre » (plus rare dans César que *pugnö*); à l'époque impériale, *proeliiator*, *-iö*. Étymologie inconnue.

proflänus : *v. fänum*.

profectö adv. : de fait, réellement, assurément. Souvent renforcé par des particules : *p. hercle*, *p. enim*. Ancien, classique.

De **prö faciö*, avec abrégement de *ö* protonique; *v. factum* sous *faciö*.

proficiscor : *v. faciö*.

pröfundus : *v. fundus*; B. W. *profond*.

proinde, **proin** adv. : de là en allant plus loin, par suite; par conséquent. *Proinde atque*, *proinde ut* introduisent une comparaison marquant l'égalité « de la même manière que; de même que; comme ». De là *proinde quasi*. Ancien, usuel, classique. M. L. 6773.

prölés, **prölétärius** : *v. alö*.

prölixus : qui s'écoule ou s'épanche en avant, coulant, d'oü « facile, obligeant » et « long, étendu, proluxe ».

Dérivés : *prölixität*; *prölixitätö* (Pacuv.); *prölixö -äs* (Col.), etc. Peut-être *prölicere* : *emänäre* (Gloss. Isid.). *V. lira*, *liquor*.

prölogus, *-i m.* : prologue. Transcription du gr. *prö-logos* avec influence de *prö*; cf. *pröloquo*.

***prömellö** : verbe de forme et de sens obscurs qui figure seulement dans la glose de Festus, 301, 9 : *promellere, litem promovere*. Sans rapport avec *prömulcum*.

prömeneruat : *v. Minerua*.

prömö, **promptus** : *v. emö*.

prömulcum : *v. remulcum*.

prömulgö, *-äs*, *-äui*, *-ätum*, *-äre* : terme de droit public « faire connaître en public; publier; promulguer (une loi) ». Classique, usuel.

Dérivés : *prömulgätio* (classique), *-tor* (tardif).

Étymologie populaire dans P. F. 251, 1 : *ri leges dicuntur, cum primum in vulgus eduntur, quasi prouulgari*. Le verbe est sans doute à rapprocher de *mulgö* « traire », c'est-à-dire « presser ». *Prömulgäre*, intensif, duratif en *ä*, signifierait donc « faire sortir en exprimant, mettre au jour »; cf. Meillet, MSL 17, 62. Il est glosé correctement *promit uel profert*, CGL IV 148, 47. Ce sens de **melg-* se trouve en irlandais, ainsi *v. ir. du-r-inmailc*, gl. *promulgauit*; *v. H. Pedersen, Vergl. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 580.

promulsis : *v. mel*.

prömnturium (*prömontörium*), *-i n.* : promontoire, cap. Classique, usuel. Généralement considéré comme composé de *prö* + un dérivé de *möns* (cf. all. *Vorgebirge*, calqué sur le latin), mais la dérivation n'est pas claire. Le rapprochement de *tugurium* n'enseigne rien, car c'est sans doute par étymologie populaire que *tugurium* a été dérivé de *tegö* (d'oü les graphies *teg*, *tiö*). Le rattachement à *prömineö* fait également difficulté. A basse époque, on trouve dans les gloses une graphie *promunctorium* transcrite par *προμυνκτήριον*, influencée par *mungere*; cf. Keller, *Lat. Volksetym.*, 24.

prömus : *v. prömö*, sous *emö*; de là *pröma*, *-ae f.* (= *τῷ ταιεῖα* « celläria », Ital. ap. Tert.).

promuscis, **-idis f.** (Plin., Gloss., Isid.) : trompe de l'éléphant. Déformation populaire de *proboscis*; cf. Keller, *Lat. Volksetym.*, 70. M. L. 6777. ¶

prönus, **-a**, **-um** (*prönäs*, Varr.) : qui penche en avant, d'oü enclin à; qui a de l'inclinaison pour; bien disposé. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 6779.

Dérivés : *prönität* (Sén. le père); *prönö*, *-äs* (Sid.), M. L. 6777 a. Cf. M. L. 6778, **prönicare*? (*v. B. W. sous broncher*), et 2575 a, **déprönäre*. De **prö-no-*; cf. pour le suffixe *infer-nus*, *inter-nus*, etc. ¶

propägés; **propagmen**; **propägö** : *v. pangö*.

prope : adverbe et préposition de sens local « auprès, près » et « près de »; au sens moral « presque » (depuis Tér.). Comme préposition est suivi de l'accusatif, d'oü *propediem* « un jour prochain », *propemodum* « à peu près, presque » (à côté de *propemodo*; cf. J. Wackernagel, *Vorles.*, I 59). Ancien, classique, usuel. Il y a un comparatif *propior* avec un n. *propius* qui joue le rôle de préposition. Mais l'adjectif qui signifie « proche » est *propinquus*, ancien, classique, usuel; conservé dans quelques formes romanes, M. L. 6783; cf. *longinquus* et *antiquus*. Le superlatif de *prope* est *proximé*; de *propior*, *proximus*. De *proximus* dérivent *proximität*, *proximö*, *-äs* et *ad-proximö* (Ital., Vulg.); *proximätus*, *proximö*, *-is* (Cod. Théod.) : *melloproximus*, hybride formé de *mellos* et *proximus* (Cod. Théod. et Just.). *Proximus*, *proximö* sont représentés en vieux français et en provençal, M. L. 6794 et 6795; de même *approximö*, M. L. 559; *prope* et la forme renforcée *ad prope* ont aussi quelques représentants, M. L. 6781 et 197.

Propinquus a servi aussi à exprimer la parenté, comme *affinis* : *propinquü* « les proches », cf. gr. *ἐγγιστος*, *ἐγγιστεύς*. En dérivent : *propinquität*; *propinquö*, *-äs* et *approxinö*, *-äs* (Jér., Paul. Nol.) la langue commune a bâti *propio*, *-äs* (Jér., Paul. Nol.) et *appropio*, M. L. 557. Cf. aussi M. L. 6782, **pröpeänus* « prochain », B. W. s. u.; **repropiare*, M. L. 7229.

propter : dérivé de *prope*, comme *praeter* de *prae*, adverbe et préposition « auprès; [de], au bord [de] ». Le sens local, ancien (Cat., Plt.) et bien attesté jusqu'à Cicéron, tombe en désuétude à l'époque impériale; à partir de Tacite, où c'est peut-être un archaïsme voulu, il ne semble plus attesté. Le sens le plus répandu, déjà dans Cicéron, c'est le sens causal « à cause de, en raison de » (d'oü dérive le sens final « en vue de »). Même évolution que dans *ob*, que *propter*, mot plus plein et plus populaire, a fini par éliminer (cf. Stolz-Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.*, p. 504). Ce sens a pu se développer en parlant de locutions comme *propter uiam fit sacrificium, quod est proficiscendi gratia, Herculi aut Säncö, qui scilicet idem est deus*, P. F. 254, 12. De là *propterea* et *quäpropter* « pourquoi » et « c'est pourquoi ». Cf. *praeterpropter*.

Proximus, *proximä* montrent que *prope* repose sur un type **prokw-*, avec assimilation inverse de celle qu'offre le type *quinque*; c'est que **qw-* ne pouvait figurer devant *-r-*; l'assimilation a donc été renversée. Le *p* de *propter* est sans doute d'après *prope*. La formation des deux adjectifs qui constituent une paire, *propinquus* et *longinquus*, n'est pas claire; l'indo-européen n'avait pas de suffixe *-kw- : *antiquus* est un ancien composé; on rapproche un type grec qu'on coupe arbitrairement *ἀλλο-απός*, *τιλε-δ-απός* (v. BSL 28, p. 42 sqq.). Pour l'emploi de *propinquü* au sens de « proches (parents) », cf. *av. nabä-nazdišta-* « (parent) le plus proche du nombril ». — Cf. *procul*?

properus, **-a**, **-um** : rapide, qui se hâte. Adjectif archaïque (Caton, cf. Fest. 300, 3), conservé par la poésie et la prose poétique (Tacite); adverbies *properät* et archaïque *properiter*. Dérivés : *properö*, *-äs* : transitif (surtout en poésie) et absolu « hâter » et « se hâter » (différencié de *festinö*, q. u.); d'oü *properäns*, *-ter*; *properätus*, *-tim*; *properätio* (classique); *properantia* (Sall., Tac.); *properäbilis* (opposé par Tert. à *tardäbilis*); *approperö* (cf. *accelerö*); *déproperus*; *déproperö*; *exproperätus*; *improperö*, *-äs*; *improperanter* (avec *in-* local); *impro-*

perätus (avec *in-* privatif, Vg., Ae. 9, 798, sans doute calqué du grec *ἀνορθότατος*); *improperus* (Sil.); *praeproperus*, *-ranter*; *praeproperö*; *properitipés* = *ὠκύπους* (Catulle).

Non roman, pas plus que *festinö*.

La formation rappelle celle de *perperus*. Dans un cas comme dans l'autre, l'essentiel du sens vient du premier élément du mot. Sur *properö*, origine et emploi, v. F. Müller, Mnem. 60, 1933, 199-230. *Approperö* a subi l'influence de *prope*; de là *déproperö* « abire properé ».

prophéta, *-ae m.* (*proféta*) : emprunt au gr. *προφήτης* usité surtout dans la langue de l'Église, qui en a tiré des dérivés latins : *prophétia* (Vulg. = *προφητεία*); *prophetö*, *-äs*, *-äre* (à côté de *prophetizö*); *prophétätiö*; *prophétälis*; *prophétälis* (à côté de *propheticus* = *προφητικός*); *prophétissa f.* (cf. *abbatissa*), à côté de *prophétis* = *προφήτης*; *comprophéta*, *-iö*, *-äs* (Jér.). Britt *prophwyd*.

pröpinö (sur l'*ö*, v. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 151), *-äs*, *-äre* : porter une santé à, boire à la santé de; de là « verser à boire à quelqu'un; administrer (une potion) »; puis, par image familière, « passer, procurer quelque chose à quelqu'un » (Enn., Sat. ap. Non. 33, 9); emprunt au gr. *προπινω* latinisé, ce qui explique la variation de quantité du préverbe (cf. *prölogus*); de là *propinätio*, *-tor*; *propina* (d'après *popüna*, Isid., Or. 15, 2 fin.). Sur *propin* = *προπιειν*, v. Perrochat, *Festin de Trimalcion*, ch. 28, 3.

propinquus : *v. prope*.

propitiüs, **-a**, **-um** : propice. Terme de la langue religieuse qui s'applique aux dieux et qui, dans la langue commune, s'est étendu aux hommes et aux choses. Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *propitiö*, *-äs*; *propitiäbilis* (archaïque); *propitiätio*, *-tor*, *-triz* (langue de l'Église); *propitiätörium* (id.); *propitiätis* (Not. Tir.).

Doit appartenir au groupe de *petö* plutôt qu'être dérivé de *prope* (Wackernagel, *Vorles.*, II, 162). Le sens est à expliquer par des particularités de la langue religieuse. Cf. *petö* et *praepes*.

pröpöla, *-ae m.* : emprunt (Plt.) au gr. *προπώλης* « détaillant, revendeur, brocanteur ». Formes latinisées : *pröpölus*, CIL XII 1110; *pröpölärius*, CGL V 576, 56. Pour l'*ö*, *v. prölogus* et *pröpünö*.

pröprius, **-a**, **-um** : propre, particulier. Joint à *pecüliäris*, opposé à *communis*; synonyme de *idios*. Du sens de « qui appartient en propre », on passe à celui de « permanent » (joint à *perennis*, *perpetuus*, etc.). D'après les *Capitui* de Plaute, 862, et d'après l'inscription sur les *Judi saeculares*, le mot semble avoir eu un sens rituel; v. Lindsay, *The Capitui of Plautus*, 1900, ad l. Ancien, usuel, classique. Irl. *propir* « proprium » (scil. *nömen*); mot savant.

Dérivés et composés : *proprië* adv. (*proprium* dans Lucr. 2, 975, sans doute d'après *partim*, *propriätim* Arn.); *proprietäs* : caractère particulier, propriété, droit de possession, propriété; d'oü *proprietärius*, *-i* (langue du droit, Dig., Paul.); *proprietälis* (tardif); *propriö*, *-äs* : [s']approprié (rare, archaïque et post-

classique; *appropriō*, -*priātū*; *propriūficō* (bas latin). En grammaire, *improprius* traduit le gr. ἄφορος (Quint. 8, 2, 3); de là *improprietas*.

Le nominatif *prōprius* a été sans doute rebâti sur la locution *prō priū* « à titre particulier »; cf. *sēdulus*, *profānus*, d'après **sē dolō*, *prō fānō*. Dans **proprīus*, l'o aurait été absorbé par l'u précédent, qui se serait vocalisé, et l'i aurait été ensuite abrégé devant la voyelle ainsi formée, d'où *proprius* (sur des traces de *proprius*, v. Lindsay, *Early latin verse*, p. 144, et préface des *Captiui*, p. 19). L'explication par **pro-prios* (= *p(at)rios*) proposée par W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 111, et Wackernagel, *Festgabe Kaegi*, 40, ne convainc pas. *Proprietās* n'apparaît pas avant Cicéron, où c'est un calque de ἰδιότης; le sens de « droit de possession » appartient à la latinité impériale (Suét., Just., Juristes).

propter : v. *prope*.

propteruus : v. *proteruus*.

prōpudium : v. *repudium*.

prōra, -*ae* f. (doublet archaïque en -*i*-, *prōris*, acc. *prōrim* dû sans doute à l'influence de *puppis*; cf., pour l'alternance des thèmes, *παῦσις* et *παῦσα*; *burā* et *buris*) : proue de navire. Emprunt technique au gr. πρόρα. M. L. 6784.

Dérivé : *prōrēta*, -*ae* m. : homme de proue (Plt.). Ionien? V. B. Friedmann, *Die ion. u. att. Wörter im Lat.*, 18 sqq.

***proriga**, -*ae* m. : étalonnier (Plin., HN 8,156). Forme douteuse; cf. *auriga*?

prōrsūs (*prōs[sus]*), -*a*, -*um* : adjectif formé de **prō* + *uorsus* encore attesté dans Plt., Pseud. 955, cité par Varr., L. L. 7, 81, sous la forme *prōuersus* (opposé à *trānsuorsus*). Proprement « qui marche en droite ligne ». *Prō(u)orsus* > *prōrsus* > *prōs[sus]* par assimilation de *r* à *s*; cf. *dossum*, *rus[sus]* *um*. *Prōrsus*, *prōrsum*, avec le sens de « en droite ligne, sans obstacle », d'où « tout à fait » : *prōrsus perit*. Cf. *plānē*. Les formes romanes qu'on a voulu en faire dériver se concilient mal avec le sens de *prōrsus*; cf. M. L. 6785.

A *prōsus* se rattache *prōsa* (sc. *ōrātīō*) « le discours qui va tout droit; la prose »; cf. *Isid.*, Or. 1, 38, 1, et Don., Eun. 306, d'où *prōsarius* (Sid.); *prōsaicus* (Ven. Fort., d'après *λογικός*?). A *prōsa* s'oppose *uersus*. Irl. pros. Cf. aussi *Prō(r)sa*, nom d'une déesse de l'accouchement, opposé à *Postuerta*, dans Varr. ap. Gell. 16, 16, 4.

prōsāpia, -*ae* (*prōsāpiēs*, -*ei*) f. : descendance, progéniture. Archaïque, Cicéron le qualifie de *uetus uerbum*, Tim. 39, et Quintilien renchérit sur ce jugement, 1, 6, 40; 8, 3, 26.

On rapproche skr. *sāpah* « pénis », *sāpāyan* « futuēns ». V. *sōpiō*.

proscultō, -*ās* (*proscultor*) : mot de l'Italia trad. δια- ou παρασκόπτω (*explōrō*, *prospiciō*, Vulg.) « se pencher pour regarder, épier ». Formation analogique d'après *auscultō*? Ou apparenté à *sculta* (*sculca*), *scultātōrēs*? V. ces mots.

Prōserpina, -*ae* f. : emprunt au gr. Περσεφόνη (pél. *Perseponas* gén.), déformé par l'étymologie populaire, qui l'a rapproché de *proserpō*; Proserpine étant, comme le serpent, *proserpens bestia*, la déesse qui chemine sous terre. Un intermédiaire étrusque est possible : les formes étrusques sont *Phersipnai*, CIE 5091; *Phersipnei* (tombe dell' Orco, Tarquinia). Un miroir étrusco-latin de Cosa, CIL I² 558, porte *Venos Diouem Prosepnai*; v. G. Devoto, *Studi etruschi*, I, 1927, p. 255 sqq. et R. Bloch, *Rev. Phil.*, 1952, p. 182 sqq. L'i de *Prōserpina* doit être de même origine que celui de *techna*, *mina*.

De là : *prōserpināca* (*herba*), Plin. 26, 23; 27, 127 (altéré en *scorpinōca*, Apul., Herb. 18; cf. *scorpiō*); *prōserpinālis herba* dans Marc. Emp. 10 : polygone ou « renouée ».

prōsiciae, -*ārum* (-*ciēs*, -*cium*) f. pl. : v. *prōsecō*, sous *secō*.

prosper (*prosperus*), -*a*, -*um* (*prosperior*, (v. ; -*perimus*, Vell.) : qui vient bien, qui prospère. Ancien, usuel, classique. Les anciens l'expliquent comme issu de *prō spēre* « conformément à l'espoir »; cf. Nonius, 171, 24, *sperem ueteres spem dixerunt unde et prospere dicitur*; hoc est *pro spe*, et Tér. Ph. 895. La formation serait du type de *sēdulus*. Mais l'è fait difficulté : on attendrait **prospērē* (adverbe), **prospērō* (dénominalif); et sans doute n'y a-t-il dans l'explication de Nonius qu'une étymologie populaire.

Dérivés et composés : *prosperitās* et *prosperō*, -*ās*; *prosperefaciō*; *improsper*; *improsperē*, -*peritās*; *perprosper* (époque impériale).

Le rapprochement avec skr. *sphirāh* « riche, abondant », v. sl. *sporā* (même sens), sans être sûr, est possible.

prosternō : v. *sternō*.

prostibulum : v. *prostō*, sous *stiō*.

prosumia, -*ae* f. : *genus nauigii speculatorium paruum*, P. F. 252, 18. Deux exemples de Caecilius ap. Non. 536, 8 sqq. V. d'Alessio, *Riv. Fil. Istr. Class.*, 1944, 113.

prōtēlum, -*i* n. (ō dans Lucr. 2, 531; 4, 190) : terme de la langue rurale dont le sens est « fait de tirer en avant, trait ou tirage continu »; cf. le sens des dérivés romans de *protēlum*, M. L. 6790 a, et **protēlāria*, 6790; dans la langue commune, « suite ininterrompue ». Usité surtout à l'ablatif *prōtēlō* « tout d'un trait »; cf. Non. 363, 1 sqq. De là *prōtēlō* (synonyme anté- et postclassique de *prōdūcō*) « prolonger » et « pousser au loin », d'où, dans la langue militaire, « repousser » (peut-être par suite d'un rapprochement avec *iēlum*). Fausse étymologie dans P. F. 267, 2, *protelare*, *longe propellere*, ex *Graeco uidelicet τῆλε*, quod significat *longe*. — *Prōtēlum* est issu de **prō-ten-s-lo-m* et s'apparente à *tendō*, *teneō*, *tenuis*.

prōtinus (*prōtenuis*) adv. : en poursuivant sa route, en continuant; immédiatement après. Autres formes archaïques : *prōtinam*, cf. Varr., L. L. 7, 107, *protinam* (scil. *uiam?*) *a protinus continuitatem significans*; et *protinus*, *protenis*, cf. Afranius ap. Non. 375, 31 sqq. *Prōtinus*, comme *hāctenus*, semble bien un composé de

tenuis; d'après *protinam*, *protinis* (scil. *pedibus?*), on l'a expliqué aussi comme la forme de nominatif d'un adjectif *prōtinus*, -*a*, -*um* devenu invariable, comme *aduersus*, *rursus*, et on a comparé les adjectifs en -*tinus* du type *crāstinus*, *dīūtinus*, etc., skr. *diō-tandh* « diurnus ». L'o de *protinus* est bref chez Plt. et Tér., long chez Virg. (B. 1, 13, pour éviter le tr-braque). V. *tenuis* II.

prōteruus, -*a*, -*um* (graphie *propteruus* dans Festus, 444, 31, citant un vers de Pacuvius, R. 137, où la scansion réclame une syllabe longue (troch. sept.), *amplus, rubicundo colore et spectu propteruo ferox*; même longue dans Plt., Amp. 837 (troch. sept.), *audacem esse, confidenter pro se et proterue loqui*. Plaute et TERENCE ne semblent connaître que *proteruus*; cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 212. Après eux, on ne rencontre que *prōteruus*) : qui marche en aveugle? Cf. Ba. 612; effronté, imprudent. A l'époque classique, sous l'influence de *prōterō*, prend le sens de « qui reverse tout » (en parlant des vents; cf. Hor., Od. 1, 26, 2; Ep. 1, 66, 22; Ov., H. 14, 14).

Dérivés : *proteruē*, -*uiter*, -*uiās*, -*uia*, -*uiō*, -*is* (ces deux derniers, tardifs).

Étymologie incertaine comme le sens initial. On a proposé **pro-pter-uo*s; cf. gr. πτερός, πτερόν, skr. *pātram* « aile », qui serait dans le second élément de *accipiter*; cf. *petō*. V. Benveniste, *Origines*, p. 28.

prōuerbium : v. *uerbum*.

prōuincia : autre forme de *peruincia*.

prōuincia, -*ae* f. : terme technique du droit public, « charge confiée à un magistrat »; et spécialement « administration d'un territoire conquis »; d'où, par dérivation, « province ». Dans la langue commune a le sens général de « charge, fonction, mission ». Ancien, usuel, classique. Cf. fr. *Province*. Irl. *prouinse*.

Dérivés : *prōuinciālis*; *prōuinciātim*, -*ciola* (Vinc. Ler.).

Pas d'étymologie sûre. La glose de P. F. 520, 7, *uinciam dicebant continentem*, est trop obscure pour être utilisée. Une autre glose du même, 253, 13, *provinciae appellantur quod populus Romanus eas prouiciū, i. e. ante uiciū*, n'est qu'une étymologie populaire. Peut-être mot d'emprunt, déformé par de faux rapprochements?

prox : *bona uox*, uel ut quidam proba, significare uidentur, ut ait Labeo de iure pontificio lib. XI, Fest. 298, 16. Se trouve dans Plt., Ps. 1279. Sans autre exemple. Cf. *prox?*

proximus : v. *prope*.

prōdēns, -*dentis* adj. : qui prévoit. Ancien (*prudent* est dans Enn.), classique, usuel. Britt. *prudd*. Issu de *prōuidēs* > **prōdēns* > *prūdēns*; cf. Cic., Diu. 1, 49, 111, *quos prudentis possumus dicere, i. e. prouidentis*. Le rapport avec *prōuideō* est, on le voit, encore perçu; cf., de même, les définitions de *prudentia* données par Cicéron et rapportées par Non. 41, 28 sqq., Hort. 33, de Rep. VI (1) : *prudentia... quae ipsum nomen hoc nacta est ex prouidendo*. Toutefois, dans l'usage courant, *prūdēns* s'était détaché, phonétiquement comme sémantiquement, de *prōuideō* et avait pris le sens large de

« qui sait, qui est au courant de, expérimenté, sage », cf. *iūrisprūdēns*; *prudentia* est différencié de *prōuidētia* par Cicéron lui-même, Inu. 2, 53, 160 : *prudentia tribus partibus constare uidetur, memoria, intelligentia, prouidentia*, et défini par lui, Off. 1, 43, 153 : *prudentia, quam Graeci φρόνησιν, est rerum expectandarum fugiendarumque scientia*. — La langue a recouru alors pour exprimer l'idée de « prévoyance » à des formes nouvelles refaites sur le composé récent *prōuideō* et qui se dénotent comme des créations savantes : *prōuidus*, *prōuidēns*, *prōuidētia*, etc. (v. sous *uideō*).

Dérivés et composés : *prudenter*; *Prudentius*, -*tilla*, -*ticula* (= *Phronēsium*); *imprūdēns* « qui ne prévoit pas », « qui ne sait pas, ignorant »; *imprudenter*; *imprudentia* (classique).

prūina, -*ae* f. : gelée blanche; *dicta quod fruges ac uirgulta perurat* (étymologie populaire), P. F. 253, 19. Dérivé : *prūinosus*. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques langues romanes, dont le fr. *bruine*; cf. M. L. 6796.

On rapproche skr. *pruṣṣā* « givre », got. *friusa* (datif singulier) « φῦχος », v. h. a. *friosan* « frieren ». V. *prūriō*.

prūna, -*ae* f. : charbon ardent, tison. Ancien (Cat.), classique. Conservé dans quelques dialectes romans; cf. M. L. 6797.

Cf. le groupe de gr. πύρρημι « je brûle », v. sl. *para* « vapeur », etc.

prūnus, -*i* f. : prunier (Caton); **prūnum**, -*i* n. : prune; *prūnulum* : petite prune; *prūnellum* (Ven. Fort.); *prūnella* (Gloss.); *prūniceus* (Ov., M. 12, 272, d'après *prūniceus?*); *prūnārius* (Gl.).

Les langues romanes ont conservé *prūnus*, M. L. 6800; à *prūnum* elles ont substitué **prūna* ou **prūnea*, M. L. 6798, 6799, comme le germanique : v. isl. *plōma* « Pflaume », finn. (*pluumu*); *prūniceus* est demeuré en logoudorien, M. L. 6799 a.

Le grec a parallèlement *πρῶμνον* « prune ». On sait que les noms latins d'arbres fruitiers cultivés sont empruntés.

prūriō, -*is*, -*ire* : être échauffé ou en chaleur, démanger; sens moral « brûler de » (cf. *gestiō*). Ancien, technique et populaire. Conservé partiellement dans les langues romanes, avec des déformations par dissimilation; cf. M. L. 6802, *prūrire*, **plūrire*, **prūdire*.

Dérivés : *prūritus*, -*ūs*; *prūritūus*; *prūrigō*, M. L. 6801; v. Ernout, *Philologica* I, 179; *prūriginōsus*; *prūriōsus*; *perprūriscō* (Plt. et Apul.).

Dénominalif d'un substantif *prūris* de **preusis*; cf. *prūna*, *prūna* (v. ce mot). La même racine exprime l'idée de « brûlure » par le froid comme par la chaleur.

psallō, -*is*, -*ere* : jouer de la cithare. Emprunt au gr. ψάλλω; depuis Salluste. Dans la langue de l'Église : chanter des psaumes. Irl. *salland*, *saltir*; britt. *sallwyr* « psaltèrium ».

Dérivés : *psaltria* (Tér.); cf. *citharistria*; et tardifs *psaltrix*, *psaltrix*, trad. ψάλλουσα.

psalmus, -*i* m. : psaume. Emprunt (Tert.) au gr. ψαλμός. Latinisé, d'où *psalmi-cen*, -*sonus*. Prononcé **salmus*, v. fr. *saume*; irl. *psalm* (savant), *salm*. Cf. le précédent.

pseudo- : préfixe emprunté au gr. ψευδο-, qui, à l'époque impériale, a servi à former quelques composés hybrides : *pseudurbānus* (Vitr.), *pseudo-calidus*, *liquidus*, etc., surtout fréquents dans le vocabulaire de l'Église (v. Blaise). Cicéron avait déjà créé *Pseudocató* (ad Att. 1, 14, 6); et Plaute, *Pseudolus*.

-pte : particule de renforcement qui se place après les adjectifs (surtout à l'ablatif singulier) et, plus rarement, après les pronoms possessifs; cf. P. F. 409, 1, *suapte pro suo ipsius, ut meopte meo ipsius, tuopte tuo ipsius*. Cf. gr. πτε dans τπττε.

V. *-pe* et *ipse*. Cf. *-met* et *-te*. M. Benveniste la rattache, sans doute avec raison, *-pte* au groupe de *potis*, *potē*. Mais *-pse* fait difficulté.

1° **pūbēs**, -is f. : poil qui caractérise la puberté : *si inguen iam pube contigitur*, Cels. 7, 19. Joint et opposé à *capillus*, Plin. 34, 59. Par extension, « partie du corps qui se couvre de ce poil, pubis » (Vg., Ae. 3, 427, etc.); cf. gr. ῥῆη, qui désigne aussi les signes de la puberté, les organes sexuels et la jeunesse). Employé collectivement pour désigner la population mâle adulte, en âge de porter les armes et de prendre part aux délibérations de l'assemblée; cf. Plt., Ps. 126, *pube praesenti in contione* (parodie d'une formule juridique ancienne commentée dans la glose de P. F. 301, 3, *pube praesente est populo praesente, συνεδρωχός ab his, qui puberes sint, omnem populum significans*); T.-L. 1, 9, 6, *Romana pubes*; Vg., Ae. 7, 219, *Dardana pubes*, etc. (= *pūberēs*, qu'emploie César, B. G. 5, 56, 2, *omnes puberes armati convenire consueverunt*). A ce dernier sens se rattache l'adjectif *pūblichus*, qui pourrait être une contamination de **pūblichus* (non attesté, cf. *ciuiticus*) et de *poplicus*. Ancien, classique, usuel. M. L. 6806, **pubula*.

Dérivés : *pūbescō*, -is (= ἡβάσκω) : se couvrir de poils ou de duvets; arriver à la puberté. Ancien (Enn.), classique (Cic.). En poésie, « pousser, croître; arriver à son plein développement »; *impūbescō*; *repūbescō* (Col.). Un adjectif *pūbens* est attesté en poésie à partir de Virgile; mais il n'y a pas de verbe *pūbeō*, sauf peut-être à très basse époque (Cassiod.).

2° **pūberēs** (*pūber*, *pūbis*), -eris adj. et subst. m. f. : pubère, adulte : *p. puer qui iam generare potest. Is incipit ab annis XIV, femina uiripotens a XII*, P. F. 297, 2. Employé comme adjectif par Vg., Ae. 12, 413, avec le sens de « couvert de poils », plutôt que « adulte » (Serv.), *puberibus caulem foliis* (à côté de *pūbens*, même sens, Ae. 4, 514).

Dérivés : *pūbertās*; *impūberēs* (-ber, -bis), cf. ἀνήθος et dans les gloses : *pūberat*, *crescit*; *pūberāle*, ἐφήβοιον; *pūbertus*, -ia, ἐφηβός, d'où *pūbor*, -āris (Do-sith.); *dēpūbis*, -bem, *porcum lactantem qui prohibētus sū pubes fieri*, P. F. 63, 9. Il est difficile de fixer la forme ancienne de l'adjectif, dont le nominatif est rare et tardif (Serv., in Ae. 5, 146). La prose a les formes obliques du type *pūberem* (Cic., De Or. 2, 224), *pūberēs*, *impūberēs* (Cés., B. G. 5, 56, 2; B. C. 3, 14, 3). Les poètes et les prosateurs de l'époque impériale emploient de préférence *impūbis*, -e : T.-L. 9, 14, 11, *caedunt pariter... puberes impubes*, où le contraste est frappant; Vg., Ae. 9, 751, *impubes... malas*, etc. Le substantif dérivé *pūbertās* est dans

Cic., N. D. 2, 86. La double valeur, adjectif et substantif, de *pūbēs*, *pūber* rappelle celle de *uber* : mais *pūbēs* est du genre animé et féminin comme *plēbes*. Les formes obliques de l'adjectif peuvent avoir été influencées par la flexion de *uetus*, *ueteris* : *pūberem aetatem* s'oppose à *ueterem aetatem*; et l'adjectif simple **pūbis*, *pūber*, avoir été rebâti sur *impūbis* (cf. *innūbis*, gr. ἀνήθος), *impūber*, qui rappelle *dēpūber*. Histoire trouble et compliquée dont le détail nous échappe, faute de formes anciennes assez nombreuses.

Aucune étymologie sûre. On pense naturellement à skr. *pumān* « homme », acc. *pumānsam*, gén. *pumāsā*, mais la formation de *pūbēs* reste à expliquer; ceci rendrait compte que de *pū-*; v., sur ces faits, Solmsen, IF 31, p. 476. Une racine de la forme **pūdh-* ou **pūbh-* avec sourde initiale et sonore aspirée finale, est exclue et *-bēs* doit être un second terme de composé : racine de *fuī*, etc. (cf. *pro-bus*), ou **dhē-*? Sans rapport avec *puer*.

pūblichus, -a, -um (*publicum*, CIL I² 402) : qui concerne le peuple ou l'État, public (opposé à *privātus* comme δημόσιος s'oppose à ἴδιος); cf. *rēs publica* « les affaires de l'État ». Subst. *pūblichus* m. « serviteur de l'État » (= ὁ δημόσιος); *pūblichum* n. « domaine public »; in *pūblichō* « en public ». Adv. *pūblichē*. Ancien, usuel, classique. Les formes romanes sont savantes, M. L. 6805; de même, irl. *puplach*, *publican*.

Dérivés : *pūblichō*, -ās : rendre public, mettre à la disposition du public; d'où « confisquer » (cf. δημοσιεύω, -σμός). Le sens de « publier » ne semble pas attesté avant l'époque impériale, M. L. 6804 (formes savantes). De là : *pūblichatiō* « confiscation » (Cic.); *pūblichicus* « au nom du peuple ou de l'État »; *pūblichānus*, -a, -um, surtout substantivé : *pūblichānus*, i. m. « qui afferme les revenus de l'État; fermier général, publicain ».

V. *pūbēs* et *populus*. Sur le groupe *pūbēs*, *pūblichus*, v. Benveniste, R. Phil., 1955, p. 7.

puccinus : petit (Diehl, Inscr. christ. uel. 4023). De *puccinus*?

puđet, **puđitum** est et **puđuit**, -ōre : avoir honte. Verbe impersonnel, *mē puđet* (et *puđetur*, Pétr. 47, 4, cf. *ueretur*). Toutefois, la construction personnelle *puđeo* apparaît chez les comiques, e. g. Plt., Cas. 877. De là : *puđens* (et *impuđens*) et les adverbes *puđenter*, *impuđenter*; *puđendus*; *puđenda*, -ōrum « les parties honteuses » (= τὰ αἰδοία); *puđibundus*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *puđor* (cf. αἰδώς); *puđicus* (cf. *amicus* et *paedico*); *puđicitia* (opposé à *stuprum*, Cic., Cat. 2, 11, 25); personnifié et divinisé; *puđicundus* (Gloss.); *puđescit* (Min. Fel., Prud.); *puđibilis* (tardif); *puđimentum*, αἰδοίον (Gloss.); *puđefacit* (Gell.); *dispuđet* : forme à préfixe augmentatif (cf. *discupiō*, etc.), du vocabulaire de la comédie, reprise par Apulée; *puđorātus* (langue de l'Église); *expuđorātus* (Pétr. 39, 5); *puđorōsus* (Gloss.); *puđoricolor* (Laevius); *impuđentia* (ancien, Enn.), d'où *puđentia* (Apol.); *impuđicus*, -citia; *impuđicitūs* : *stupratus*, *impuđicus factus*, P. F. 96, 24; *dēpuđicōre*

(*Laberius*, d'après *dē-honestāre*, *dē-uirgināre*); *dēpuđet*, *dēpuđescō* (latin impérial); *suppuđet* (Cic., Fam., 9, 1, 2). Pour *repudium*, v. ce mot.

L'ensemble du groupe montre que le sens originel est « mouvement de répulsion ». On ne voit à en rapprocher que le groupe très différent de gr. σπείδω « je pousse, je me hâte » et de lit. *spaudziū* « je peine », m'efforce, je me hâte » et de lit. *spaudziū* « je peine », m'efforce, je me hâte ». Pour des valeurs psychiques des racines telles que **(s)teud-*, **(s)peud-*, cf. lat. *studeō*; v. aussi *stupeō*.

puer (*puero* avec *-ou-* dans CIL III, p. 962, n. 2; sans doute forme tardive) et populaire comme *plouebat* de Pétr. 44, 18; v. *pluō*), -rī m. et f. (toutefois, la langue tend à créer un féminin *puera*, déjà dans Liv. Andr., IF 31, p. 476. Une racine de la forme **pūdh-* ou **pūbh-* avec sourde initiale et sonore aspirée finale, est exclue et *-bēs* doit être un second terme de composé : racine de *fuī*, etc. (cf. *pro-bus*), ou **dhē-*? Sans rapport avec *puer*).

pūberis, -a, -um (*publicum*, CIL I² 402) : qui concerne le peuple ou l'État, public (opposé à *privātus* comme δημόσιος s'oppose à ἴδιος); cf. *rēs publica* « les affaires de l'État ». Subst. *pūberis* m. « serviteur de l'État » (= ὁ δημόσιος); *pūbericum* n. « domaine public »; in *pūbericō* « en public ». Adv. *pūbericē*. Ancien, usuel, classique. Les formes romanes sont savantes, M. L. 6805; de même, irl. *puplach*, *publican*.

Dérivés et composés : *puer(i)tia* (-tīes); *puerāscō* et *repuerāscō*; *puerilis*, -lītās (pour l'i, cf. *hostilis*, *ciuitilis*); *puerārius*; *puerāstātis* (Tert., cf. *pullārius*); *puerōsus*; *puerulus* (Gloss.); *puerāster* : ἀντίπαις (Gloss.); *puerulus* (Arn.); *puella* : fillette, terme de tendresse, fréquent dans la langue amoureuse (*puella* est beaucoup plus rare et refait secondairement sur le féminin; dans les couples, la forme de diminutif est normale pour le féminin, cf. *anculus* (*seruus*), *ancilla*, *adulescens*, *adulescēntula*; gr. παιδοσχη, etc.; v. W. Schulze, Lat. Eigenn., 418; E. Fraenkel, Glotta, I 286; J. Wackernagel, Glotta, 2, 6 sqq.); *puellāris*; *puellāscō*; *puellula*; *puellior*, -āris (Lahér. ap. Non. 490, 22?); *puellārius* (Solin.); *depuellō* = ἐκπαρθενεύω (Cael. Aur.); *puerpera*, -ae f.; *puerperius*; *puerigenus* (Fulg.). Tardifs : *puerinus*, -a (Diehl, I. C.); *puericellus* (Greg. Tur.).

Cf. peut-être aussi *Marci-por*, *Gaipor*. Mais *Naepor* semble étrusque : *Neipur*, *Naepurs*.

Cf. osq. pklr. m. « puerum, filium », pél. *puerōis* « pueris » et skr. *puṛāḥ*, av. *puṛō* « fils », avec une formation en **-tro-* en face de *-ero-* du latin.

Formations expressives apparentées dans *pūsus* et *pūsus*, *pullus*.

Groupe de mots de caractère familier. On en rapproche gr. πα(F)ίς, avec vocalisme « populaire » a.

pūga, -ae f. : fesse. Emprunt de la langue érotique au gr. πῦγῆ (Novius, Hor., cf. Non. 39, 30). Cf. *pūgē-*

siacu (*pigi-*, codd.) *sacra*, Pétr., Sat. 140; *dēpūgis* (Hor.) = ἀρτυρός; cf. *dēlumbis*.

pugil; **pugillus** : v. *pugnus*.

pūgiō : v. *pungō*.

pugna; **pugnō** : v. le suivant.

pugnus, -ī m. : poing; *pugnus a punctione*, i. e. *percutssu dicitur*, P. F. 243, 1; « poignée » (par exemple, Cat., Agr. 82). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6814, *pūgnus*. Irl. *cuan-ene*, *punann*. Peut-être même racine **peug-/pug-* que dans *pungō*, *pupugi*, avec suffixe *-no-* comme dans *sonnus*. Le poing est « ce qui sert à frapper »; la racine qui dans *pungō* a le sens spécial de « piquer » exprimerait d'une manière générale l'idée de « choc ». Cf. *pugil*, -lis m. (nom. *pugilis* dans Varr.; *ū* dans Prudence; même formation que *ugil*) : athlète qui pratique le pugilat, boxeur; d'où *pugilor*, -āris (-lō); *pugilātus*, -ūs; *pugilātiō* (Cic.), -tor (Arn.), etc.

De *pugnus* « poing » dérive le dénominateur *pugnō*, -ās, proprement « frapper, combattre avec le poing »; cf. Plt., Cas. 412, *oppugnātum os* « figure bourrée de coups de poing », mais qui a pris le sens élargi de « combattre, livrer bataille », M. L. 6813. Sur *pugnō* a été bâti le substantif postverbal *pugna* « arme de combat », cf. Plt., Cu. 572-573, *leno minuitur mihi | meaque pugnae proliarias plurimae optriate iacent?*, et surtout « bataille, genre de combat, tactique », v. fr. « poigne », M. L. 6811, comme *lucta* sur *luctāri*. De *pugnō* « combattre » sont issus de nombreux dérivés et composés se rapportant tous à ce sens et sans lien avec *pugnus* : *pugnār*, -ācis m. « combattif, batailleur »; *pugnāciter*, -cītās; *pugnātor*, -trīa, -culum, -tōrius, -bilis; *compugnō* = συμπολεμέω (non attesté avant Aulu-Gelle); *dēpugnō* « combattre avec acharnement » (d'après *dē-bellō*?); *expugnō* « prendre d'assaut » = ἐκπολιορκέω, Cés., Corn. Nep., non dans Cic. ni dans Sall.; *impugnō*; *oppugnō* « livrer bataille autour » (différent de *obsidēō* « assiéger, bloquer »), déjà dans Plaute; *prōpugnō* et *prōpugnāculum* « ouvrage avancé de défense »; *repugnō* « repousser en combattant », avec dérivés en *-ātiō*, -ātor. Cf. aussi M. L. 4322, *impugnāre* > empoigner, etc.

Sur *pugnāle* « poignard », v. B. W.; M. L. 6812. De *pugnus* « poignée » dérive *pugillus*, -ī m. (*pugillum* n.), qui a pris le sens de « poignée » à mesure que *pugnus* se spécialisait dans celui de « poing », M. L. 6809.

Dérivé : *pugillāris* [l'adjectif aurait un *ū* dans Juv. 11, 156, où le sens serait « de la grosseur du poing », *pugillāres uesticuli*]; mais certains lisent *pu-pillāres*, cf. Friedländer, ad loc., et le passage est obscur) « qui tient dans la main »; substantivé au pluriel *pugillāres* ou *pugillāria* dans le sens technique de « petites tablettes à écrire » (qui tiennent dans la main fermée). Celtique : irl. *polaire*, britt. *poullor-avr*. De là : *pugillātō* « porteur de tablettes »; *pugillātiō* « transport des tablettes »; *pugillārius* « fabricant de tablettes à écrire ».

Cf. l'élément radical du gr. πῦγ- dans πῦξ « avec le poing », πυγμαχός « pugiliste », πυγμαί « poing, pugilat »; v. *pungō*.

pulc(h)er, -c(h)ra, -c(h)rum (ancien *polc(h)er* d'après

Priscien; cf. GIL I² 640, *Pol[er]*; XI 6695, *Ap. Pulcri*; I² 1211, *pulcrat*; sur l'h de *pulcher*, cf. Cic., Or. 160, *quin ego ipse cum scirem ita maiores locutos esse, ut nusquam nisi in uocali aspiratione uerentur, loquebar sic ut « pulcros, Cetegos, triumphos, Cartaginem » dicerem; aliquando idque sero, conuicio aurium cum extorta mihi ueritas esset, usum loquendi populo concessi, scientiam mihi reseruaui*; l'introduction de l'h a été favorisée par l'étymologie qui rapprochait *pulc(h)er* de gr. πολύχρους; l'hypothèse d'une origine ou d'une influence étrusque reste sans preuve; cf. W. Schulze, KZ 33, 386, et Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*⁵, p. 131 : a dû d'abord signifier « fort, puissant », aussi bien que « beau » à l'origine (cf., de même, *fortis* avec le sens de « beau » et la formation de *bellus*); ainsi Hor., Ep. 1, 16, 60, *pulchra Lauerna* « puissante Laverne », C. 4, 4, 5, *merses profunda, pulchrior euenit* (cf. l'Horace de Heinze, qui l'explique par *polleō*!). Dans la langue rustique s'emploie pour désigner un animal « corpulent, plein d'embonpoint » : *pulcher bos appellatur ad eximiam pinguitudinem perductus*, Fest. 274, 28; et dans la langue religieuse se dit d'un animal sans défaut réservé pour le sacrifice; cf. Comment. in Lud. Saec. 1, 106. De là « beau » au sens physique et moral; appliqué aux dieux, aux hommes, aux choses; correspondant au gr. καλός qu'il traduit.

Dérivés et composés : *pulc(h)erē*; *pulc(h)riūdō* (classique et usuel); *pulc(h)riūs* (rare, Caecil.); *pulchellus*; *pulchrātia*, -ium (Gaton); *pulc(h)rescō* (tardif); *perpulc(h)er*.

Bien que d'usage courant et constant durant toute la latinité, n'est pas demeuré dans les langues romanes, où il a été supplanté par le diminutif affectif *bellus* ou par *formosus*, de sens plus concret (cf. *grandis* remplaçant *magnus*); v. Ernout, *Philologica* II, 80 sqq.

Sans étymologie. Les adjectifs signifiaient « beau, joli » différents d'une langue à l'autre.

pūlium (*pulēgium* et *pulēius*, Gloss.), -i n. : pouliot, plante aromatique, p. *martis*; dictame (Dynamid.). Attesté depuis Cicéron. Les formes romanes remontent à *pūljum*, M. L. 6815. Panroman, sauf roumain. Germanique; v. h. a. *polia* « Polei ».

Dérivé : *pūliātus*, -a, -um.
Sans étymologie.

pūlex, -icis m. : puce, puceron. Ancien; panroman. M. L. 6816.

Dérivés : *pūlicō*, -ās (Gloss.), φυλλίζω, M. L. 6817; *pūlicārius* (-ris) : -a (*herba*), φύλλον; *pūlicōsus*; *pūlicinūs*.

Les langues offrent pour « puce » des mots semblables, non réductibles à un original commun : skr. *pluṣi*, arm. *lu*, v. sl. *blūca* et lit. *blūsā*, v. angl. *fleah*, gr. φύλαξ; v. MSL 22, 142 sqq., 239 sqq. Cf., pour le suffixe, *cimex*, *culex*.

pullāria, -ae (-rium?) f. : sorte de tumeur des genives (Mul. Chir.). Déformation de *παρωλιξ*?

pullus, -i m. : petit d'un animal (cf. *poulain*, *poutre*); spécialement « poulet » : rejeton (d'une plante); cf. Cat., Agr. 51, *ab arbore abs terra pulli qui nascentur*. Dans la langue érotique : *puer, qui obscene ab aliquo amabatur*,

eius a quo amatus esset pullus dicebatur, P. F. 285, 3; de là *pullārius*, « qui concerne les petits des animaux »; « poulaire »; et = gr. παῖδαρχός; (Gloss.), et *pūliprema* dans Ausone, Ep. 70, 8. D'abord terme de la langue rustique; ancien (Plt., Enn.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6828, *pullus*, *pulla*.

Dérivés et composés : *pullō*, -ās : pousser, germer (Calp.), M. L. 6818; *pullātiō*, M. L. 6818 b; et *pūlescō* supposé par *repūlescō* (Col.); *pūlicinūs* (-cinūs) : poulet, « poussin » (Lampr.), B. W. s. u., M. L. 6820; et britt. *pylgaint* de *pūlicinūm* « point du jour » (cf. *gallicinūm*); *pullāstra* : poulette, it. *pollastra*, M. L. 6818 a; *pullāmen* (Mul., Chir.), fr. « poulain », formation en -men, du type de *ferāmen* « gibier » (Capitulaire « de uillis », ch. 36 et 62), v. fr. *ferain*, prov. *feram*; et *uūllāmen* Poetae aevi Carol., éd. E. Dümmler, I 630; v. Niedermann, N. Jahrb. f. d. kl. Altertum 29 (1912), p. 313 sqq.; M. L. 6817 a; *pullinūs* : des petits animaux; des poulains, -i *dentēs* (Plin.), M. L. 6822; -a (*carō*) : viande de poulet (Apic.); *pullinā*(ti)cus (Plin. Val.); *pullier*, -ira : poulet, poulette (Varr., R. R. 3, 9, 9; rappelle *porcetra*). Sur la formation, v. Niedermann, *Mnemosyne*, 3^e sér., 3 [1936], p. 270; M. L. 6825 et B. W. *poutre*; *pūlitis*, « couvée » (Varr., Col.); *pūllulus*, -i « petit », d'où *pūllulō*, -ās « faire des petits, pulluler », M. L. 6827; *pūllulascō* et *repūllulō* (Plin.), M. L. 7231. D'autres dérivés sont supposés par les langues romanes : cf. M. L. 6823, **pūllio*; 6826, **pūllius*; 6821, **pūllinācia*; 6819, *pūllicella* (Lex Sal.). Cf. aussi le juxtaposé *pūllī pēs*, M. L. 6824, « pourpier » (dit aussi « pied de poulet » en français populaire). En germanique de *pullāriūm* : m. b. all. *polre*.

Forme à gémination expressive, en face de got. *fula* « poulain ». Un rapport avec *puer* n'est pas exclu. Et, d'autre part, le grec a πόλιος « poulain ». L'u de arm. *ul* « chevreau » peut reposer sur *o* ou sur *u*. V. aussi *pūsus*, *pusillus*; et *pūtus*, *Pullus* pourrait s'expliquer par **put-slo*, cf. *quālus*.

pullus, -a, -um : brun foncé, noir; cf. Varr., R. R. 3, 12, 5, *lepus superiore parte pulla, uentre albo*; Col., 1 praef. 24, *nigra terra quam pullam uocant* (d'où le sens de *pullus* « (terre) meuble », en calabrais, M. L. 6829). De là *pullum* n. : vêtement noir; en particulier « vêtement de pauvre », d'où le sens dérivé de *pullus* « vulgaire, pauvre ». Ancien, usuel, technique. M. L. 6830.

Dérivés : *pullātus* (opposé à *albātus*) : vêtu de noir; *pulligō* (Plin. 8, 191); *pulleiniceps* (Aug. ap. Suet., Aug. 87, 2); *pūllulus*.

V. *palleō*.

pūllus : diminutif de *pūrus* dans Varr., Men. 462? Sens peu sûr; v. Non. 368, 33 sqq.

pulmentum, -i n. : ragoût, mets saucé; d'où, familièrement, « nourriture ». Ancien (Plt.). Conservé dans quelques dialectes romans, cf. M. L. 6832, *pūlmēntum*, à côté d'un doublet, non attesté dans les textes, **pūlmen*, M. L. 6831.

Dérivé : *pulmentāris*, -rius, d'où *pulmentāriūm* n. : pâtée pour engraisser la volaille; ragoût, fricot.

De même ombr. *pelmner* « pulmentī ».
V. *pulpa* et *potentia*?

pūlmō, -ōnis m. : 1^o poumon; 2^o nom d'un animal marin, sans doute la méduse, p. *marinus* (Plin.); cf. gr. ἀπτελέμων. Ancien, usuel, classique. Panroman. M. L. 6833, *pūlmō*.

Dérivés : *pūlmōneus* : de la consistance du poumon, spongieux; *pūlmōnārius* : pulmonique; *pūlmōnāceus*, ὄδαν -a *rādicula* « pulmonaire », plante; *pūlmunculus*, -i m. : excroissance charnelle (langue des vétérinaires).

On ne saurait déterminer s'il y a un rapport de parenté avec les mots de même sens : gr. πλεῖμων et v. pruss. *plauti*, lit. *plaučiai*, v. sl. *plušta*, ou emprunt au grec, avec métathèse. Formations aberrantes : pour cette partie du corps, les noms varient d'une langue à l'autre.

pūlpa, -ae f. : maigre de la viande, chair; est *caro sine pinguedine*, Isid., Or. 11, 1, 81 : pulpe (d'un fruit). Ancien (Cat.); panroman. M. L. 6834, *pūlpa*.

Dérivés : *pūlpōsus* : charnu, M. L. 6835; *pūlpāmen*, -mentum, de même sens que *pulmentum* (v. ce mot). Pas d'étymologie sûre. Sans doute apparenté à *pulmentum* et peut-être à *puls*? V. *pollen*.

pūlpitum, -ī n. (*pūlpitus*, bas latin) : tréteau, estrade (surtout au pluriel); d'où « scène de théâtre, tribune, chaire ». Roman : fr. *puipure*, etc. Irl. *pūlpit*; germanique : m. h. a. *pūlpit* « Pult ».

Dérivé : *pūlpitō*, -ās : planchéier. Ne semble pas attesté avant l'époque impériale. Mot technique, sans doute emprunté.

pūlpō, -ās, -āre : crier (se dit du vautour, Carm. Philom. 27).

pūlpus, -i m. : forme tardive (Plin. Val. 5, 30) de *polypus*, gr. πολύπους, sans doute rapproché de *pulpa*.

puls, -tis (et *pūltis*, *pūltēs*, tardif) f. : bouillie de farine; pâtée; purée. Ancien, classique, usuel. M. L. 6836, *pūls*. Celtique : irl. *colt*; germanique : v. h. a. *polz*.

Dérivés : *pūltārius* m. : soupière, conservé en espagnol *puchero*, M. L. 6840; *pūlticūla*; *Pūltō*.

Composé hybride : *pūltiphagus* (Plt., Mo. 828; cf. *Pūltiphagōnides*, Plt., Poe. 54); on a aussi *pūltificus* (-m jar) (Aus.).

V. *pollen*. Un emprunt au gr. πόλιος n'est pas impossible par un intermédiaire étrusque. L'aspect du mot est singulier et la flexion sans autre exemple.

pūlsō; **pūlsus**, -ūs; **pūltō** : v. *pellō*.

pūluīnus, -ī m. : coussin, oreiller, traversin; donné comme marque d'honneur aux personnages de marque. Désigne aussi tout objet ayant la forme d'un coussin : balustre d'un chapiteau imitant la forme bombée du traversin; dos d'une baignoire; levée de terre dans un champ; parler en dos d'âne. Ancien (Plt., Cat.), classique, usuel. Passé en germanique : v. h. a. *pfūliwi(n)*, v. angl. *pyle*.

Dérivés : *pūluīnar*, -āris (*pūluīnāriūm*, Gloss.), neutre substantivé d'un adjectif *pūluīnāris* : oreiller,

édredon. Désigne souvent un objet plus grand et plus riche que le *pūluīnus*; de là le sens de « lit d'apparat » dans les lectisternes; *pūluīllus* (diminutif), -nulus, -nātus, -nēnsis, tous de l'époque impériale. Étymologie indéterminée.

pūlus, -eris (*pūluer*, Gloss.) m. et f. : poussière, poudre. Spécialisé dans le sens de « poussière de l'arène ou du champ de course, de bataille » (cf. gr. κόνις); d'où le sens imagé « champ de bataille », puis « lutte, effort ». Ancien (Enn.), classique. Panroman. M. L. 6842, *pūlois* et *pūlus*, **pulus* (cf. *cinis*, *cinus*). Britt. *pylor*.

Pūlus, ancien thème en -u-, a subi l'influence de *cinis*.

Dérivés : *pūluerō*, -ās : couvrir de poussière, M. L. 6841; *pūluerātiō*; et, à basse époque, *pūluerizō*, -ās (Vég.), hybride à suffixe grec, formé sur κοιλίω; *pūluereus* et *impūluereus* (Gell. 5, 6, 21, formé sur ἀκόντιος, ἀκόντι νικῶν comme me l'a signalé J. B. Hofmann); *pūluerulentus*; *pūluerārius* (uīcus); *pūluerāticum* (-ca) « pourboire, salaire » (latin impérial); *pūluisculus* (-culum), M. L. 6843.

Cf. skr. *palāvaḥ*, lett. *pelus* (pl. « bal'e du grain », v. pr. *pelwo*). V. *pollen*.

pūlus : sorte de plante épineuse (Ps.-Rufin., Ios. ant. 9, 10)?

pūmella, -ae f. : bois de gui (Gl.). De *pōmum*? Cf. *pūmellus* « grenade » = *mālum pūnicum*. V. André, *Lex.*, s. u.

pūmex, -icis m. (les formes romanes supposent un doublet *pōmex*, cf. M. L. 6844, qu'on trouve dans les gloses), féminin dans Catulle 1, 2 : pierre ponce. Ancien (Plt.). Panroman, sauf roumain. V. h. a. *pūmiz*.

Dérivés : *pūmicō*, -ās : ponce (d'où *pūmica*, Grom.); *pūmicātor* : σμήκτης (Gloss.); *repūmicātō* (Plin.); *pūmicōsus* : de pierre ponce; *pūmicōsus* : poreux (Plin., Vitruv.).

Pour l'étymologie, v. *spūma*; la ressemblance de la « pierre ponce » et de l'éponge est frappante et a été signalée dès l'antiquité. L'ō de *pōmex* ne peut être que l'adaptation d'un *oi* normalement conservé en osque (la pierre ponce se trouve près des volcans); forme dialectale tardivement latinisée. Mais peut-être mot indigène, comme *sulp(h)ur*, rapproché secondairement de *spūma*.

pūmilīō (gén. pl. *poumilionom* sur une ciste de Préneste, CIL I² 560), -ōnis c. : nain, naine. Forme accessoire, sans doute dialectale : *pōmilīō*. Depuis Lucrèce. On trouve à basse époque et dans les gloses un adjectif *pūmilus* ou *pūmilis*; et *pūmilus* au sens de « nain » dans Stace et Suétone. Cf. le suivant.

Cf. gr. πυγμαῖος, Πυγμαλιών. *Pūmilīō* est la forme la plus ancienne; *pūmilus* en a été tiré secondairement, les formes en -ō, -ōnis paraissant vulgaires.

pūmula, -ae f. : espèce de vigne (naine?) sur le territoire d'Amiterne (Plin. 14, 37). Sans doute à rattacher au précédent et au groupe de *pu-er*, *pusus*, *putus*, etc.

pungō, -is, **pupugī** (*pepugī*); **punxi** dans les compo-

sés), punctum, -ere : piquer, sens physique et moral. Ancien, classique, usuel. M. L. 6850.

Formes nominales, dérivés et composés : pūgiō, -ōnis m. : poignard, dictus quod eo punctum pugnatur, P. F. 265, 5; pūgiunculus; punctum : point, petit trou fait par une piquette; point (de ponctuation), traduction de στυγή. De là « partie d'un tout grosse comme un point » : punctō temporis = στυγή καιρός, etc. Panroman, sauf roumain. M. L. 6847. Celtique : irl. ponc « punctum »; britt. pwygo, pwyth; v. angl. pynegan.

punctus, -ūs m. (Plin.) : piqué, point; punctiō (langue médicale) : point; d'où punctiuncula; punctūra (Cels.), M. L. 6848; punctulum (Apol.); punctillum (Sol.); punctōrium : instrument pour piquer (tardif), M. L. 6846; punctim : avec la pointe, opposé à caesim. Cf. encore M. L. 6845, pūnciare; M. L. 6851, *pūngellus; B. W. poinçon.

compungō (bas latin, parfait compugī) : piquer. Composé d'aspect déterminé. Très usité dans la langue de l'Église au sens moral (gr. κατανόσω) pour désigner la souffrance du remords. De là compunctus, compunctiō.

expungō : piquer tout en travers; effacer par des points (un nom), rayer; en particulier « effacer le nom d'un débiteur », d'où « donner décharge; décharger »; interpungō : διακεντέω; interpunctiō = διακεντήσις; perpungō (Cael. Aurel.), cf. M. L. 6424, perpunctus; repungō (Cic., Fam. 1, 9, 19).

V. aussi pugil. L'élément radical pug- pourrait appartenir au groupe des mots à (s)p- initial indiquant un choc (v. pudet, pugnus), comme stig- (v. instigare) au groupe de (s)t-. Sur *pinctiare « pincer », v. M. L. 6509 b et B. W. s. u.

pūnicus, pūnicus : v. Poenus; p. arbor : grenadier = φοινίξ.

pūniō : v. poena.

puppa (pūpa), -ae f. : petite fille, poupée. Mot du langage enfantin. Puppa présente la même gémée que acca, ama, pappa, putus. Les deux formes sont représentées dans les langues romanes, cf. M. L. 6852 et 6854 (all. dial. poppe?), ainsi que le diminutif pūpula, M. L. 6856. Sur puppa, pūpa, pūpula ont été formés les masculins puppus, pūpus, pūpulus, qui, du reste, sont rares et n'ont pas survécu. Sur pūpula, -lus est bâti un second diminutif pūpilla, -lus (avec ū, contrairement à mamma, mamilla, etc.) qui, dans la langue du droit, a pris le sens de « pupille, enfant mineur orphelin »; de là pūpillaris « de pupille », p. aetās, pecūnia; pūpillātus, -ūs. Pūpula, pūpilla désignent aussi la pupille de l'œil (cf. gr. κόρη), ou prunelle, ainsi nommée à cause de la petite image qu'on voit s'y refléter. Cf. M. L. 6853. Les gloses ont un verbe pūpior, παιδεύομαι CGL III 165, 21. Cf. aussi Pūpius, Pūpiānus, Pūpiānus, etc.?

Puppa a dû avoir également dans le langage enfantin le sens de « sein » (cf. lett. pups « sein », paupi « gonfler »), qu'on retrouve dans les langues romanes; cf. ital. poppa. De ce puppa est issu un dénominatif *pūppāre « têter », M. L. 6854, *pūppa 2. Cf. le double sens de mamnā.

puppis, -is f. (acc. puppim, abl. puppi et puppe) :

poupe d'un vaisseau. Ancien, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6855.

Pas d'étymologie sûre. Le mot s'oppose à prōra (proris); v. ce mot, qui est un emprunt.

pūpulō, -ās : crier (du paon). Onomatopée (Poet. Lat. Min. 1, 61, 26).

pūpus : v. puppa.

pūrgō, -ās, -āui, -ātum, -āre : purifier, nettoyer (sens physique et moral), purger; sē pūrgāre « se disculper »; et, à l'époque impériale, « excuser, justifier ». Ancien, classique, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6859.

Dérivés et composés : pūrgāmen (Ov. = καθαγμα); pūrgāmentum; pūrgātiō (= καθαρισμός), -tor, -trix, -tōris (cf. M. L. 6859 a) (irl. d'Église pūrgōit, pūrgatoir), -tōrius, -tūra; pūrgāticus (Not. Tir.); pūrgiā, -ās (Plt.); pūrgābilis (Plin.).

de-, ex- (M. L. 3059), per-, re-pūrgō. Pūrgō est issu de pūrgō (attesté encore dans le participe du composé plautinien perpūrgātus, Cf. Mi. 177), dérivé de pūrus; cf. leūgō, iūrgō, litigō. L'étymologie de Thurneysen qui dérive le verbe de *pūr- « feu », et ag-, d'après jāniōg, est invraisemblable.

purpura, -ae f. : pourpre. Désigne à la fois le coquillage (murex), la teinture qu'on en tire et l'étoffe ou le vêtement teint de cette couleur. Symbolise dans ce sens le pouvoir, et en particulier le pouvoir suprême : purpuram sūmere.

Emprunt ancien et oral au gr. πορφύρα, traité comme un mot purement latin, d'où l'adaptation du redoublement : cf. furfur, curculiō, etc.; a fourni de nombreux dérivés : purpureus (= πορφύρεος, cf. pūnicus); purpurātus (d'où purpurō); purpuraster (Galen.); purpurārius; purpurio (= πορφύριον; purpurissum (φύκος) = τὸ πορφύριον; purpurissa, épithète de Vénus; purpurissātus, etc. Panroman, sauf roumain. M. L. 6862. Celtique : irl. corcur, purpur; britt. porphor. Germanique : got. pūrupāra, pūrupurōn : « colorer de pourpre »; v. angl. purple, v. h. a. purpura. Les gloses ont aussi purpurilla, peut-être déformation par étymologie populaire de turturilla et qui est expliqué par locus in castris extra vallum in quo scorta prostant; nam apud ueteres, matronae stola, libertinae toga, prostitutae purpurea ueste utebantur. — Purpurilla est conservé dans le dialecte vénétien, M. L. 6863.

pūrus, -a, -um : pur, sans tache, sans souillure; et « pur de »; par suite « net, sans mélange », « exempt de ». L'adjectif appartient surtout à la langue religieuse; cf. plus bas l'emploi et le sens de pūrāre et pūrimēstriō. Correspond exactement à gr. καθάρος Ancien, panroman (sauf roumain). M. L. 6864. Celtique : irl. cūpūr; britt. pur.

Dérivés : pūrō, -ās, -āre (= καθαίρω), supplanté à l'époque historique par pūrgō, pūrificō, mais conservé dans une glose de Festus, 254, 9, propheta in Adrasto Iulius nominat antistes fanorum, oraculumque interpretēs (2) : « cum capita uiridi lauro uelare inperant prophetae, sancta ita caste qui purant sacra », et qui est attesté par le témoignage des langues ro-

manes, M. L. 6857 et 2576 a, depurare; cf. aussi impūrius, populaire, employé comme terme d'injure par Plaute et Térance et repris par Apulée; pūrē (superlatif archaïque pūrime dans Fest., P. F. 301, 7, purime tenuero : purissime tenuero), conservé en roman avec le sens de « seulement », M. L. 6858; pūri-man avec le sens de « seulement », M. L. 6858; pūri-ter; pūritās (rare et tardif d'après καθαρότης), M. L. 6860; pūrfaciō (Non.); pūrificus; pūrificō, -ficiō, -ficiōrius (époque impériale); impūrus; impūritiā, -ficiōrius (époque impériale); p. esse dicuntur qui sacrorum causa iās; pūrimēstriō : p. esse dicuntur qui sacrorum causa toto mense in caerimoniis sunt, i. e. puri sint certis rebus carendo, Fest. 298, 13. Sur pūtus et nepus, v. ces mots.

Lat. pūrus appartient à la racine dissyllabique de skr. pavār- « celui qui purifie », pavāram « instrument de purification », pūdāh « purifié », pūndī « il purifie ». C'est un terme de la langue religieuse qui, comme nombre d'autres de même genre, s'est perdu ailleurs. Le mot celtique, irl. úr, gall. ir « vert, frais », que l'on a rapproché, est pareil pour la forme à pūrus; le sens serait explicable à la rigueur; et de même, en germanique, v. h. a. fowen « cribler ». Cf. peut-être nepus; mais le rapprochement de pūtus fait difficilement; v. pūō.

Le rapport entre pūrāre et pūrgāre rappelle celui qui existe entre iūrō et iurgāre; mais, dans ce dernier couple, les sens ont divergé.

pūs, pūris n. (pl. pūra dans Plin.) : pus. S'emploie aussi comme terme d'injure (Lucil., Hor.). M. L. 6865.

Dérivés : pūrlentus (déjà dans Cat.); pūrlentia (tardif); pūrlentatiō, pūrtās (Cael. Aur.); *pūrlōnia (M. L. 6861. Un dénominatif *pūrō figure dans suppūrō (déjà dans Caton, Agr. 157, 3, (cancer) fistulosus subius suppurat sub carne), dont dérivent suppūrtatiō, -tōrius. De suppūrō a été extrait tardivement le simple pūrō (Marc. Empir.), et les gloses ont aussi depūrō.

Thème en -s- *puuos, comme gr. πύος « pus » chez Hippocrate, à côté de πύον, πύον Cf. skr. pūyati = av. pujeiti « il pourrit », gr. πύθα « je fais pourrir » (présent dérivé d'un ancien présent athématique non attesté); arm. hu « sang purulent »; lit. pūliai « pus » et puoēšiai « pourriture », pūviu, pūti « pourrir »; v. h. a. fūl « pourri ». — Lat. pūteō rappelle skr. pūtiḥ « pourri »; noter la brève de pūter.

pūsitō, -ās : crier (de l'étourneau), P. L. M. V 61, 17. V. le suivant.

pustula, -ae (pussula, pūsula; cf. P. F. 88, 25) f. : 1° bouton; 2° bulle. Terme technique. M. L. 6867.

Dérivés : pustulō, -ās; pustulātus et pūsulātus dans argentum pūsulātum « argent purifié » (qui a fait des bulles en cuisant); cf. Benveniste, Rev. Phil., 1953, p. 122, n. 4; pustulōsus et pūsulōsus; pustulēscō, -is; pustulātīō; pustulāgō = βήχων, tussilage. Le diminutif pustella, qui est dans les gloses, est conservé en roman. M. L. 6866.

D'une racine expressive *(p)hu- élargie par -s- dans pustula et dans r. pyzāt' « souffler fort », etc., et par -t- dans skr. phut-karōti « il souffle » (il fait phut), lit. pučū, pūsti « souffler » (à côté de puntū), gr. φύσα (de *φύστω) « soufflet »; le k' de arm. p'uk' « souffle » est d'origine obscure. Cf. aussi pūsiō.

pūsus, -i m.; pūsa, -ae f. : garçon, fille (Pompon. ap. Varr., L. L. 7, 28).

Dérivés : pūsiō, -ōnis m. : garçonnet; pūsiola (Prud.); pūsilus (avec ū; cf., toutefois, Hor., Sat. 2, 3, 216, Pūsilam, nom propre) : de toute petite taille, petit, faible et n. pusillum : un petit peu; pusillātus « breui[s] statūrā », CGL II 590, 41; d'où, à basse époque, pusillitās (langue de l'Église), pusillanimis (Vulg., langue de l'Église), glōsē ὀλιγοφως; pusillanimitās = ὀλιγο-, μικρο-φωχλα; pusillulus; perpusillus; pusin(n)a, Pucinnus (tardifs). Usités de tout temps, mais appartiennent surtout au vocabulaire familier (sauf dans la langue de l'Église).

Pūsus doit représenter un ancien *pūsus (de *put-so-s ou *put-to-s?); la brève de pusillus rappelle l'alternance mamma/mamilla, quātus/quāsillus. Cf. putus; et puer, pullus; pisinnus.

put(t)ia : v. puta 2.

pūteō, -ēre, -ēre (*pūte, v. fr. pour, etc.) : être pourri, gâté, corrompu; puer. Ancien, usuel.

Formes nominales et dérivés : pūtor, M. L. 6883, irl. pudar; pūtidus, souvent employé comme terme d'injure ou de blâme; se dit du style, cf. le fr. familier puant, M. L. 6878, britt. pwt; pūtidulus; pūtidusculus (Cic., Fam. 7, 5, 3); pūtescō, -is : se gâter, se corrompre (déjà dans Cat., Agr. 3, 4), M. L. 6876; ex-, re-pūtescō. Cf. aussi M. L. 6880, *pūtium, et 6879, *pūtināsius; 6888, pūtentulus.

Avec ū : pūter (-tris), -tris, -tre : pourri, qui se décompose ou se désagrège, M. L. 6875; irl. pudar, britt. pwr.

De là : putreō et putrēscō, M. L. 6885; impūtrēscō (Col.), M. L. 4326; putror (Arn.); putridus, M. L. 6887, et putridulus (Amm.); putribilis (Paul. Nol., Aug.); putrēdō, -inis (bas latin) et putrāmen (Cyp.); putrilāgō (Non.); putrōsus (Cael. Aur.); putrefaciō, -fīō, -fīō (Non.); impūtrēscō, M. L. 4326; impūtribilis (langue de l'Église = ἄσπικτος); impūtribiliter; putrimordāx (Boèce).

Cf. encore M. L. 6884, *pūtorius; 6886, *pūtriciāre. V. pūs.

puteus, -i m. (-teum n., Inscr.; putea, n. pl., Varr. ap. Non. 217, 1) : puits. Ancien, usuel, classique. Panroman. M. L. 6877. Celtique : irl. cuíthe, putte; britt. pydew. Germanique : v. h. a. pfuzzi, etc. Sur britt. putte « cunus », v. J. Loth, s. u.

Dérivés : puteālis : de puits, p. aqua, M. L. 6872; puteal n. (puteāle) : margelle de puits; et spécialement, à Rome, margelle dont on entourait certains lieux frappés par la foudre : p. Libōnis; puteānus (Col., Plin.); puteānus m. : puisatier, M. L. 6873. Un dénominatif composé *sūbpūteāre est supposé par certaines formes romanes, M. L. 8388. A puteus Varon rattache le nom de la ville Puteoli (M. L. 6874) et puteiculi (-lae), nom d'un lieu de sépulture sur l'Esquilin, mais propose également de les faire dériver de pūteō (malgré la différence de quantité), L. L. 5, 26 : « a puteis oppidum ut Puteoli, quod incircum eum locum aquae frigidae et caldae multae, nisi a putore potius, quod putidus odoribus saepe ex sulphure et alumine. Extra oppida a puteis puteiculi, quod ibi in puteis obruantur homines, nisi potius, ut Aelius scribit,

puticulae quod putescabant ibi cadauera proiecta, qui locus publicus extra Esquilias. Itaque eum Afranius putilucos in Togata appellat, quod inde suscipiunt per puteos lumen ». Cf. P. F. 241, 1.

puteus a la même finale que *balleus, calceus, pluteus*, ce qui laisse supposer une origine étrusque. Sur étrusque *puteal*, v. Sigwart, Glotta, 8, 159. Dans rapport avec *putāre* ou *putāre*.

putō : v. le suivant.

1. **pūtus, -a, -um** (sur la quantité de l'u, v. Aulugelle 7, 5, 5; Alfenu prononçait *pūtus* d'après *pūrus*, mais la brève est attestée par le mètre dans Plt., Ps. 1200; cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 103 et 213) : ancien adjectif presque uniquement employé dans la locution asyndétique *pūrus pūtus*, qui s'applique surtout à l'argent : *argentum pūrum pūtum* « argent pur [et] sans mélange ». Ancien, mais rare et de couleur archaïque; cf. P. F. 23, 10; 241, 4, qui attribue le mot aux *antiqui* De *pūtus* Varron, L. L. 6, 63, fait dériver le dénominatif :

2. **putō, -ās, -āui, -ātum, -āre**, dont le sens général serait « nettoyer, purifier », cf. Varr., R. R. 2, 2, 18, *uellus lauare ac putare*, et qui se serait spécialisé dans des acceptations techniques :

1° « émonder, élaguer les arbres », sens qui s'est maintenu jusque dans les langues romanes, cf. M. L. 6869, *putāre*, et en germanique dans les mots *poten* (all. dial.), *possen* (franc.); cf. aussi bret. *embouda* « greffer, enter », de *imputāre* (avec influence de *ἐμφυτον?*); v. B. W. sous *enter*.

2° « apurer un compte », *rationem putāre*; cf. Varr., l. l. : *putare... purum facere; ideo antiqui purum putum appellarunt; ideo putator quod arbores puras facit; ideo ratio putari dicitur, in qua summa fit pura: sic is sermo in quo pure disponuntur uerba, ne sit confusus atque ut diluceat, dicitur disputare*; et Gell. 7, 5, 6 sqq., etc. De ce second sens serait dérivé celui de « compter, calculer, estimer » et, d'une manière plus générale, « juger, penser », peut-être d'après *λογίζομαι*; cf. *aestimō, dūcō*, qui présentent des développements analogues. — *Putāre* et son composé *computāre* sont les verbes qui correspondent à *ratio*, le verbe *reor* étant rapidement sorti de l'usage.

Ce double sens de « élaguer » et de « calculer, penser » se retrouverait dans les dérivés et composés de *putāre*; cf., par exemple, *putāmen, amputō*, en face de *putātiuus, disputō, imputō*. Ainsi se seraient constituées deux séries qui sémantiquement n'ont rien de commun entre elles :

1° *Putā, -ae* f. : déesse qui présidait à l'émondage (Arr. 4, 7); *putāmen* (usité surtout au pluriel) : branches élaguées d'un arbre; puis « épuchures, écales d'un fruit », etc. Mot technique en *-men* de la langue rustique; *putātiō* : élagage, émondage. Sens classique; le sens de « estimation » n'apparaît que tardivement; *putātor* : élagueur (Varr., Plin., Col., Ov.), M. L. 6869 a, 6870; *putātorius* : *-a falx*, d'où *putātoria*, substantivé et conservé dans les langues romanes, M. L. 6871; **putō, -ōnis*, M. L. 6882; *imputātus* : non taillé; *amputō* : tailler tout autour, rogner; d'où « couper, muti-

ler » (sens propre et figuré); *amputātiō*; *dēputō* : tailler haut en bas; *exputō* : enlever en taillant, élaguer; *imputō* : enter, M. L. 4325; cf. aussi M. L. 4300, **imputāre*; *interputō* : faire des éclaircies, émonder; *supputō* : tailler par-dessous, M. L. 8387 b.

2° *putātiuus* : putatif (langue de l'Église); *putātiō* : compte, estimation (Macr., Dig.); *computō* (composé d'aspect déterminé); compter, cf. Plt., Mi. 204, *destrera digitis rationem computat*; mettre en compte. A remplacé dans ce sens *putāre*, spécialisé dans le sens de « penser », et est passé dans les langues romanes, ainsi que le bas latin *computus*, -i (postverbal de *computō*, comme *pugna* de *pugnō*), qui, au sens de « compte », s'est substitué à *ratio*, M. L. 2108, 2109; *computātiō* (irl. *compóitecht*), -tor; *dēputō* : compter, estimer (ant. et postclassique); *disputō* : examiner contradictoirement ou dans tous ses articles un compte (Plt., Au. 529); dans la langue de la rhétorique et de la dialectique, « exposer les arguments d'une cause; discuter de » (trad. *διαλογίζομαι*, cf. *disserere*); *disputātiō* (= *διαλογισμός*, Cic., Cés., Quint.), -tor; *disputātrix*, employé par Quint. 12, 2, 13, pour traduire *ἡ διαλεκτικὴ* (sc. *τέχνη*); *disputābilis*, etc.; *exputō* : examiner sous toutes les faces; comprendre (rare, mais d'époque classique, cf. *ἐκλογίζομαι*); *imputō* : mettre en compte; imputer, attribuer (usuel et classique; sur les différents sens, v. Ingrid Odelstierna, *De ui... gerundii...*, *accedunt de uerbo imputandi adnotationes*, p. 67 sqq.; mais les dérivés *imputātiō, -tor, -tiuus* sont de basse époque), M. L. 4324; B. W. *enter*; et germanique : v. h. a. *imputōn*, etc.; *reputō* : faire être faire les comptes, calculer; d'où « réfléchir, examiner » (classique, mais non dans César), M. L. 7232; *reputātiō* (époque impériale); *perputō* (Plt., Cist. 155); *supputō* (= *ὀπολογίζομαι*) : compter, supputer (époque impériale, comme les dérivés *supputārius, -iātiō, -tor*). Cf. aussi *apputāre* (Not. Tir.), M. L. 559 a.

L'impér. *puta, ut puta* s'est employé comme adverbe à basse époque, au sens de « par exemple, comme »; v. Blaise, s. u.

Il se peut, toutefois, que l'on ait affaire à deux racines originellement distinctes, l'une signifiant « couper », l'autre signifiant « purifier, épurer », et que les étymologistes auraient essayé de confondre sous un sens fondamental unique.

Ni l'u bref de *putus* en regard de l'ū de skr. *pūtāh* « purifié », normal dans une racine dissyllabique, ni le sens de « bien élagué » qui ressort de *putāre* ne permettent, semble-t-il, de rapprocher *pūrus* (cf. toutefois *pūter* en face de skr. *pūtāh*). En revanche, on peut rapprocher lit. *piduti* « couper », *piūklas* « scie », v. pruss. *piuclan*, traduit par *Sichel*, Voc.

puttus (pūtus) m.; **put(t)a f.** (p. : *meretrix*, Greg. Tur., Vit. patr. 19, 3) : petit garçon, enfant. Synonyme familier de *puer*; traduit par *μικρός* dans les Gloses, GGL II 165, 43 et 45.

Diminutif *putillus* dans Plt., As. 964 (septen. iamb.), *hirundinem, monerulam, passerulum putillum*. Pour la brève, cf. *mamilla, ofella, quasillus*. L'abrégé de Festus, p. 241, 8, attribue à Plaute un adjectif *putitiuus* (l. *puticius?*) mais, dans le passage correspondant des Bacchides, v. 123, les manuscrits de Plaute ont *poticiō*, dont la quantité de la voyelle initiale est incertaine et le sens

pyramis, -idis f. gr. *πυραμῖς*. Latinisé en *pyramida, -ae* (Claud. Mamert., Boèce).

pytissō, -ās : *ἀ. λ.* de Téreence, Hau. 457, de *πυτίσω* « cracher (le vin après l'avoir goûté) » (Etyrn. Magn., non attesté dans les textes). V. *spuō*.

pyxis, -idis (*puxis, buxis*, manuscrits de Juv. 13, 25) f. : boîte, cassette. Emprunt au gr. *πυξίς*, déjà dans Cicéron.

Dérivés : *pyxidicula* (Celse); *pyxidātus, -a, -um* (Plin.). Les dérivés romans et germaniques ont subi l'influence de *buxus* : v. ce mot. Irl. *piosa*.

obscur. Sur *pūtus*, conjecture de Scaliger dans le *Catalan*, 7, 2, v. Ernout, Rev. Phil., 1955, p. 52.

Les formes romanes remontent à *pūtus, putta, putāna* : ital. *putto, putta, puttana*, fr. *pute, putain*, M. L. 6890 (cf., toutefois, B. W., qui rapprochent *putain* de *pūtus*); le roumain *puchios* suppose **pūtulus*, M. L. 6889. Le nom propre *Pōtōnius*, cité par Varr., L. L. 7, 28, dans le pentamètre *Fili Potoni, sesquisenex puerum*, semble être sans rapport avec le groupe et d'origine étrusque; v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 216.

Cf. *puer, pullus*.
putiō : v. *pauō*.

quā : nominatif singulier féminin ou nominatif-accusatif pluriel de *quis* indéfini. Emprunté au thème du relatif **quo-*, a remplacé *quis* et *quia*.

quā : ablatif féminin du pronom relatif. Spécialisé comme adverbe de lieu au sens de « par où » (relatif ou interrogatif indéfini), sc. *quā* [*uiā, partē*]. A aussi le sens de « par quelque moyen, de quelque manière » (indéfini ; d'où *quā*... *quā*, e. g. Plt., Mi. 1413, « aussi bien... que »). Ancien (Lex XII Tabul. 7, 7), usuel. Figure dans *quāpropter*, *quātenus*.

quadr- : v. *quattuor*.

quadrigae : v. *quattuor* et **iieg-/iug-*.

quadrīmus : v. *quattuor* et *hiems*.

quaerō (*quairō*; épitaphe d'un Scipion, CIL I² 11), **-is**, **quaesitū** (-*is*), **quaestum** et **quaestum**, **-ere**. *Quaerō* représente un ancien **quaisō*; cf. *quaesō*, désidératif (issu de **quais-sō*), avec lequel les auteurs archaïques le confondent parfois; cf. Plt., Ba. 178; Enn., A. 145; Trag. 129, *liberorum sibi quaesendum gratia*. Le parfait *quaesitū* fait difficulté; on attendrait **quasē* > **quasē*, comme on a de *ārō*, *ussī* (le parfait *quasē* qu'on a dans une inscription en vers, CIL V 6842, est trop tardif et trop isolé pour qu'on puisse en faire état; et ce doit être une contraction de *quaesitū*, comme *audi*, qu'on lit CIL III 31 (environ 71 après J.-C.), ou une formation analogique d'après le type *haerēō*, *haesi*). A ce **quae*(*s*) correspond *quaestum*, comme à *ussī*, *ustum*. *Quaesiui* est le parfait du désidératif; cf. *capessitū*, *laccēsītū*, de *capessō*, *laccēsō*; une formation analogue est dans un verbe de sens voisin *petō* : *petiui*. A *quaesitū* correspond *quaesitum*, qui est d'un emploi général dans les composés de *quaerō* : *acquisitum*, *anquisitum*, *conquisitum*, *exquisitum*, *inquisitum*, *perquisitum*, *requisitum*. Sur *quaesitum* et *quaestum* se sont formés des doublets parallèles, dont certains se sont différenciés par le sens; cf. *quaestor* et *quaesitor*.

Quaerō signifie, comme gr. *ῥητέω*, « chercher, rechercher », « faire une recherche ou une enquête, s'informer (q. ab aliquo) », puis « chercher à » (q. ut ou l'infinitif), « demander », « chercher à se procurer », et quelquefois même « gagner, obtenir » (cf. les composés qui expriment l'aspect « déterminé » *acquirere*, *conquirere*). Cette dérivation de sens se retrouve dans *quaestus*, **-ūs** m., spécialisé dans le sens de « façon de rechercher l'argent », d'où « métier » (*quaestus meretricius*, *quaestum facere*) et « gain » (souvent joint à *lucrum*, e. g. Cic., Tu. 5, 3, 9; Verr. 2, 3, 44, 106; opposé à *sumptus*); de là : *quaestuariūs* « mercenaire, qui se vend » (Tert.), *quaestuōsus* « avantageux, profitable; qui recherche ou qui fait des profits ». — *Quaerere*, attesté de tout temps, est panroman (M. L. 6923), mais a été remplacé partiellement par

circāre, fr. *chercher*; v. B. W. s. u. Cf. aussi **querimō*, *nia*, M. L. 6924; **quaesticaire*, 6925.

Quaestio « recherche » a pris dans la langue juridique le sens de « enquête, interrogatoire », « chambre juridique (q. *perpetua*, etc.), et spécialement « enquête avec torture, question » (d'où, dans la langue de l'Église, *quaestio* « mettre à la question », *quaestio* « tortionnaire »); dans la langue philosophique, le sens de « question, question de savoir si, discussion » (= gr. *ζήτησις*, *ζήτημα*), cf. Cic., N. D. 1, 1, 1; Top. 15, 60; 24, 79; Inu. 1, 13, 18. De là en celtique : irl. *ceist*, brit. *ceist-*.

Dérivés : *quaestiuncula* et, tardif, *quaestio* « lettre ».

Le nom d'agent *quaestor*, usité surtout au pluriel, s'est appliqué d'abord à des magistrats chargés des enquêtes criminelles, *quaestōres parricidii* (cf. Dig. 4, 2, 2, § 23; Fest. 340, 25). Puis ils furent ensuite attachés à la gérance des comptes du trésor et se spécialisèrent dans ces fonctions financières (comme le *ζήτητης* grec); cf., pour le changement de sens, *praetor*. De là : *quaestura*, *quaestorius*, *quaestoricus*; **quaestorissa* f. « femme du préfet de la ville » (bas latin). Sont empruntés au latin : osq. *kvaisstur*, *kvaizstur*, omb. *kvestur*. Sur *kvestur* l'ombrien a bâti un dérivé *kvestretie* « *quaestura* », avec le même suffixe *-iur-* que dans *uhretie* « *auctura* » de *uhtur* « *auctor* ».

Quaestor a désigné le « juge d'instruction »; et, dans la langue philosophique de basse époque, il a traduit le gr. *σκεπτικός*.

À côté de *quaestus*, *quaestio*, on trouve aussi, à l'époque impériale, *quaesitus*, *quaesitio*.

De *quaerō* existent un désidératif *quaesō* (graphie *quaesso*, CIL X 2311) : « chercher à obtenir », encore usité dans l'ancienne formule de Caton, Agr. 141, 2 : *Mars pater te precor quaesoque uti sis uolens propitius*, et qui est demeuré comme formule de politesse, *quaesō*, employée en incise avec le sens de « s'il te plaît, je te prie »; et un itératif *quaeritō* « chercher sans cesse » (pour la forme, cf. *agō/agitō*), usité surtout dans la langue des comiques, d'où *requiritō* [Plt., Mo. 1003].

Composés : *acquirō* et **acquaerō* : rechercher ou se procurer en outre, acquérir; *acquisitio* (tardif); **acquisiō*, **-ās**, M. L. 111 a; *anquirō* (sans doute **am-quirō*, glossé par *circumquirere* par P. F. 20, 16), doublet de *inquirere*; assez employé par Cicéron, mais rare à l'époque impériale (dernier exemple dans Justin); *conquirō* (*conquaerō*) : rechercher, recruter; réquisitionner (cf. *conquisitor* : *-es dicuntur militum scriptores*, GLK V 658, 36); et aussi « rechercher ensemble, discuter » = *συζητεῖν*; cf. *συζήτησις*, Cic., Fam. 16, 21, 4, M. L. 2154; *disquirō* : chercher de tous côtés, M. L. 2683; *exquirō* : rechercher avec soin; enquêter; d'où *exquisitus* « recherché, raffiné, élégant »; *inquirō* : faire une en-

quête, M. L. 4451; *inquisitio*; *inquisitor*; *inquisitus* : non recherché (Plt. = *ἀζήτητος*); *perquirō* : rechercher tout à travers, de tous côtés, M. L. 6424 a; *requirō* : rechercher, M. L. 7235, 9706 (les formes romanes remontent à *requaerere*).

Pas d'étymologie connue, comme pour la plupart des mots à diphongue *ae* (v. *haerēo*).

quālis, **-e** : adjectif et pronom relatif et interrogatif « quel, de quelle sorte ou de quelle nature ». S'emploie en corrélation avec *talīs* « tel », ou absolument avec le sens de « de la nature que » dans des phrases relatives, ou de « de quelle nature » dans des phrases exclamatives ou interrogatives. Correspond pour le sens au gr. *ποιός*; ou *interrogatives*. Correspond pour le sens au gr. *ποιός*; de là *quālitās*, terme créé par Cicéron pour traduire *ποιότης*, cf. Acad. 1, 6, 24, *qualitates igitur appellauit ποιότητος Graeci uocant : quod ipsum apud Graecos non est uulgi uerbum, sed philosophorum*, et, plus tard, *quālitātius* = *ποιώδης* (Cassiod.). Adverbe : *quāliter* (époque impériale). — Ancien (Enn.), usuel. Tend à se confondre à basse époque avec *quī*, *quis*; e. g. Vitae patr. 3, 178, *quale uas est ex utrisque mundis?* Conservé dans les langues romanes, auquel il a fourni un pronom relatif et interrogatif. M. L. 6927; B. W. s. u. De *quālitās* : irl. *caididhech*.

De là : *quālicumque* « quel qu'il soit; quelconque »; *quālis quālis* : de quelque nature que (Dig.), et *quāliter quāliter*; *quālislibet* (bas latin); *quālisnam* (Apol.).

Pour la formation, cf. gr. *πῆλοκος* (dor. *πάλκος*) « de quel âge, combien grand », lit. *kōl*, *kōliai* « combien longtemps ». Suffixe *-li-*, mais après autre radical dans v. sl. *kōlikū* « quantus ». Les formations comportant *-li-* tiennent une grande place en latin; cf. *-ārius*, etc. V. *talīs* et *quis*.

quālum (*quālus*, *quall-* m.), **-ī** n. : panier d'osier tressé; sorte de filtre en osier, etc. Ancien (Caton), technique. Joint à *cōlum* par Vg., G. 2, 241 : *tu spisso uimine qualos | colaque prelorum fumosis deripe teclis*. A *quālum* correspond le diminutif *quasilus*, *quasillum* « petit panier; corbeille à laine », demeuré en campidanie. M. L. 6938.

Dérivés : *quasillārius*, *χορνοποιοίς* (Gloss.); *quasillāria* : esclave filandière.

L's simple de *quasillum* ne s'explique que si l'on suppose, avec V. Schulze, *Lat. Eigenn.* 462, que *quālum* repose sur **quas-slom* et *quasilum* sur **quassillum* (cf. *manma*, *manilla*). On rapproche v. sl. *koši* « *κόφνος* ». Mot technique auquel il serait risqué de chercher une origine indo-européenne, et sans doute emprunté comme *asinus*, *casa*, *rosa*, etc. (v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*⁵, § 128 c, p. 141).

quam (forme renforcée *quamde*, *quande* chez les *anti-*), Liv. Andr., et Enn., A. 97, 136; Lucr. 1, 641 et P. F. 313, 14; cf. omb. *pane* e dans *postertio pane*, VII a 46; *postertiu pane*, I b 40 « post tertium quam »; particule tirée du thème du relatif-interrogatif, signifiant « que, combien ». Peut avoir une valeur exclamative ou interrogative que n'a jamais *quom*. Corrélatif de *tam*, marquant l'égalité (cf. *tamquam*), *quam* s'est ensuite employé après le comparatif de supériorité : *maior quam*, *prior quam* (d'où *priusquam* et *postquam*, *antequam*; mais *simul ac*, *atque*), emploi dans lequel il a éliminé

l'ablatif et a remplacé *ac* ou *atque* après les mots marquant l'égalité, la ressemblance ou la différence : *idem*, *similis*, *alius*, etc. Se place près d'un verbe, d'un adverbe ou d'un adjectif pour le renforcer; cf. *nimis quam*, *ualdē quam*, *mīrē quam*, *sānē quam*, *quamplūrēs*, *plūrīnī*, *quamprimum*, *quam maximē*. Pour la forme, cf. aussi *nam*. Usité de tout temps. M. L. 6928.

L'osque a *mais... pan...* « magis... quam » et *pruter pan* « *priusquam* »; ce *pan* repose sur **pande*, comme on le voit par omb. *pane* « *quam* »; pour la forme, cf. v. lat. *quande* et omb. *pune*, *pone* de **quande*. Le correspondant de lat. *quam* est dans omb. *pre-pa* « *priusquam* »; cf. pél. *pam*. Hors de l'italique, on ne peut rapprocher que arm. *k'an*, qui répond pour le sens à lat. *quam*.

V. *quis*.

quamdū (-*dūs*, Inscr.; v. Thes. V 1561, 72 sqq.) : [depuis] combien de temps; et secondairement « aussi longtemps que, jusqu'à ce que ». A pour corrélatif *tamdū*. Ancien, classique. Conservé en provençal. M. L. 6929.

Dérivé : *quamdūcumque* (Aug.).

quamlibet (-*lu-*) : autant qu'il plaît; à loisir. V. *libet*.

quamquam (*quan-*), forme redoublée, à valeur indéfinie, de *quam* (cf. *quisquis*) : « de toute manière, pourtant »; et « quoique, combien que » (généralement suivi de l'indicatif, comme *quisquis*; quelques exemples de subjonctif dus sans doute à l'influence de *quamuis*). A pour correspondant *tamen*, comme *tam* est le corrélatif de *quam*. Ancien, usuel, classique (mais non dans César); le redoublement expressif indique une origine « populaire »; v. Axelson, *Unpoet. Wörter*, p. 124 n. Non roman.

quamuis : adverbe et conjonction marquant la concession : « autant que tu veux; quelque... que ». Dès l'époque classique, apparaît avec une simple valeur concessive, « quoique, bien que », etc.; cf. Cic., Verr. 2, 5, 168, *quamuis ciuis Romanus esset, in cruce tolleretur*. Au contraire de *quamquam*, est généralement accompagné d'un subjonctif. L'époque archaïque connaît encore *quamuis* avec valeur adverbiale, e. g. Plt., Mer. 687, *quamuis insipiens poterat persentiscere*; de même, *quamuis* peut être joint à *licet*; et même on trouve, au lieu de *uis*, d'autres formes de la conjugaison de *uolō* : *quam uolēs*, *quam uelis*, *quam uoltis*, etc. Le subjonctif ne « dépend » pas de *quamuis*; il est amené par le sens de la phrase.

Ancien, usuel, classique. Conservé en vieux italien. M. L. 6931.

quandō (fal. *quando*), conjonction appartenant au thème de l'interrogatif indéfini *quis* : 1^o « quand », relatif et interrogatif. Attesté dès les plus anciens textes avec le sens de *quom* « lorsque »; e. g. Liv. Andr., Od. 12, *quando dies adueniet quem profata Morta est*. La langue classique emploie *quandō* avec la valeur interrogative : *non intellegitur quando obrepit senectus*, Cic., Cat. M. 11, 38, ou causale : *quando igitur uirtus est adfectio animi constans*, Cic., Tu. 4, 34, le distinguant ainsi partiellement de *quom*; mais la langue familière ne fait pas cette distinction et tend de plus en plus à le substituer

à *quam*. Aussi est-il demeuré dans toutes les langues romanes, avec le sens de « quand », M. L. 6932, B. W. s. u.; 2^o adverbe indéfini au sens de « quelquefois, parfois », qui se place après *si*, *nē*, *num*, comme *quis*. La forme non enclitique est *aliquando*. La différence de sens entre *quando* conjonction et *quando* adverbe s'accompagnait, si l'on en croit Festus, d'une différence d'accent : *quando cum graui uoce pronuntiat, significat idem quod quoniam et est coniunctio; quando acuto accentu, tunc est temporis aduerbium*, P. F. 311, 6. C'est dire que, comme *quis*, *quando* était atone quand il était indéfini.

Quando peut-être renforcé de particules généralisantes : *quandōne*; *quandōque* « une fois que, le jour où »; *quandōcumque*; *quandōlibet* (Lact.); *quandōquidem* (avec abrévement de l'o, comme dans *siquidem*; sur la quantité, v. Baker, Class. Rev. 17, 313 sqq.). *Quandoque* (sous la forme *quandoc?*; v. F. 310, 21 et P. F. 311) est en corrélation avec *dōnec* (*dōnique*) dans la loi des XII Tables, VI 9, ... *quandoque sarpta, donec dempta erunt...* Le second élément de *quando* est sans doute identique au premier élément de *dōnec* : *quandō* est issu de **quam-dō*. La forme *quandō*, avec *ō*, résulte d'un abrévement secondaire de *ō* final.

Quando est en latin une forme nouvelle, qui n'a pas de corrélatif dans le groupe de *tum*, *tam*, etc., et qui ne se retrouve pas en osco-ombrien; c'est pur-um, qui, en osque, répond pour le sens à lat. *quandoque* (v. sous *quom*). La formation ne se retrouve nulle part. Le type lit. *kadā* (lit. or. *kadū*; et cf. *kadān-gi* « pour que ») n'a pas de nasale intérieure et suppose **-ān* final; il est difficile d'en séparer skr. *kadā*, gâth. *kadā* « quand ». Ces formes ne fournissent donc rien pour expliquer *quandō*, où l'on est amené à chercher lat. *quam* et *dō* (v. *dōnec*).

quantus, -a, -um : « combien grand »; neutre *quantum* adv. « combien ». A pour corrélatif *tantus*; *tantus...* *quantus* « aussi grand... que » et *tantum...* *quantum* « autant... que ». Correspond pour le sens à gr. *πόσος*; de là *quantūs*, formé sur *πόσότης* (d'après le modèle de *quālitās* de Cicéron), sans doute à l'époque impériale, et même *quantūūdō* (d'après *multiūūdō*) dans Cael. Aur. — Usité de tout temps; panroman. M. L. 6933; B. W. *quant*.

Dérivés : 1^o diminutifs : *quantulus*, *quantillus*; 2^o indéfinis : *quantuscumque*, *quantusuis*, *quantuslibet*, *quantuluscumque*, *quantuluslibet*, etc. Cf. aussi *quantūesper*, archaïque, « combien de temps », *quanteper*; *quantiocius* (= θάρρον, 1^{re} siècle).

Dérivé de *quam*; cf. ombr. *panta* « quanta ». L'arménien a, de même, *k'ani* « quantus » de *k'an*.

quāpropter : v. *propter*.

quāquā : adverbe indéfini, ablatif féminin de *quisquis*, au sens de « de n'importe quel côté, partout où »; cf. *quōquō*. Rare, archaïque.

quārō : conjonction, interrogative et relative; formé de la soudure de *quā rē*, proprement « par quelle chose ». Signifie « pourquoi? » et « c'est pourquoi »; « car », sens dans lequel il a supplanté *nam* dans les langues romanes. Ancien, usuel, classique. Fr., prov. et catal. *car*. M. L. 6934. Irl. *cair?*

quārtus : v. *quattuor*.

***quarquara** : caille. Figure seulement dans les gloses. cf. GGLIV 576, 35. Sans doute mot étranger. Formation des langues romanes à côté de *concula* (v. ce mot). M. L. 6935; B. W. *caille*.

quāsi (graphie *quasei*, CIL I 200, 27; la scansion *quāsi* est dans Lucr. 2, 291, et *deuicta quasi cogatur ferre patique*, mais la longue se trouve à la coupe penthémère et, par conséquent, est peu probante) : conjonction de comparaison : « comme si » et « comme », puis « à peu près, environ » (comme *tamquam*); cf. gr. *ὡς*. Souvent joint à *perinde*, *proinde*, *item*, *uidem*, *sic*, etc.; suivi pléonastiquement de *si* : *quasi si* (déjà dans Plt., Cas. 36; cf. *nisi si*). Ancien, usuel. M. L. 6937 (formes savantes) et 6930, *quam si*.

On l'explique généralement par *quam-si*; l'amaïssissement de l'm non compensé par l'allongement de l'a serait dû au caractère accessoire du mot. On trouve dans Plaute *quasi* employé dans des cas où la langue classique emploierait *quam si*, e. g. Mi. 482, *neque erit negotio | plus curat quāsi non seruitutem seruiat*; cf. Lindsay, *Synt. of Pl.*, p. 107.

quassō : v. *quatiō*.

***quāssum, quāsum** (Gloss.) : *quōmodō*. Sans doute de **quā-uorsom*.

quātenus (*quātinus*; la forme *quatenoc* que Festus, 312, 28, attribue aux *antiqui* doit sans doute se lire *quatenos*), conjonction relative et interrogative : « jusqu'au point où » et « jusqu'à quel point » (= *quousque*, sens propre et sens figuré); puis « dans la mesure où » et, avec valeur causale, « puisque » (sens qui ne se rencontre pas dans la langue classique). Enfin, on trouve également à basse époque *quātenus* employé avec la valeur de *quōmodō* et de *ut*. Ancien, classique, mais d'emploi assez restreint. Non roman. A *quātenus* correspond *aitēnus*, de la langue des juriconsultes.

V. *tenus*.

quatiō, -is (parfait inusité; Cicéron emploie à la place *quatefeci*, Ep. ad Brut. 1, 10, 4; les composés ont un parfait *-cussi, concussi, percussi*), **quassum, quātēre** : secouer (surtout poétique; la prose classique emploie un composé). Ancien (Enn.), classique, mais presque uniquement poétique à l'époque impériale; la prose préfère le composé d'aspect déterminé *concutiō*, ou l'intensif *quassō*, ou le composé *quatefaciō*, comme *tremefaciō*. Le participe *quassus* a pris le sens fort de « brisé (à force de secousses), mis en pièces, cassé » : *aula quassa, quassa uox*, etc. De *quassus* dérive l'itératif-intensif *quassō, -ās* « agiter fortement ou sans cesse », sens transitif et absolu : *quassāre caput* « branler la tête », mais *quassant capite* « la tête branlante ». Comme *quassus, quassāre* a aussi le sens de « briser »; *harundo quassata*, Vulg. Matt. 12, 20; de là fr. « casser »; cf. M. L. 6939 et 6942; B. W. s. u. D'autres formes romanes supposent aussi des dérivés **quassiare, *quassāre, *quatiāre*, M. L. 6940, 6941, 6944 a.

Le substantif de *quatiō, quassus* est à peine attesté (Pac. ap. Cic., Tu. 1, 21, 50) : on dit plutôt *quassātū*, qui est, du reste, assez rare. De *quassō* dérivent encore *quassābilis, quassābundus, quassātūra, quassātipennae* (Varr. = πεποδόντης, Aristoph.), tous rares.

Composés en *-cutiō* : *concutiō* : secouer violemment (sens physique et moral); d'où « terroriser » dans la langue des juriconsultes, e. g. Paul., Sent. 5, 25, 12 : *in insignibus alioris ordinis utuntur militiamque concutiunt quo quem terreat uel concutiant*. De là *concutiō* « exactiō per uim facta », qui semble surtout s'être dit des exactions commises par les soldats; *concursor*; *concessura* (Tert.), cf. l'emploi tardif de *διασελω* en grec (N. T., Luc. 3, 14); *decutiō* : faire tomber en secouant; *discutiō* = *διασελω* « écarter ou détacher en secouant, lézarder, dissiper »; et au sens figuré : 1^o « écarter, rendre vain »; 2^o « fouiller, débrouiller »; et finalement, dans la langue de l'Église, traduit le gr. *ἐξερτάω* « examiner, inspecter ». Même évolution dans *discussiō, discussor*. *Discussiō* est dans Macrobe, Somn. Scip. 1, 16, 8, avec le sens de *disputatiō*; dans la chancellerie du Bas-Empire, le mot désigne la révision des revenus publics dans une province; *discussor*, le magistrat chargé de cette révision. *Discussus*, au contraire, signifie dans Plin. « agitation, fait de secouer ». *Discutere* est conservé dans le v. fr. *descourre*, M. L. 2665; *excutiō* (prononcé *esc-*) : faire tomber ou chasser en secouant. Employé aussi au sens figuré « examiner » (= *exquirere*), M. L. 2998; et 2995, *excussa*; 2996, *excussio*; 2997, **excussorium*; 3000, **excutulāre*; *incutiō* : enfoncer en secouant, secouer, brandir contre, sur. Au sens moral = *incutere*; *incutere metum alicui* (s'emploie surtout des sentiments violents : peur, terreur, désarroi, etc.); *percutiō* : traverser en frappant; puis simplement « frapper » au point où » et « jusqu'à quel point » (= *quousque*, sens propre et sens figuré); puis « dans la mesure où » et, avec valeur causale, « puisque » (sens qui ne se rencontre pas dans la langue classique). Enfin, on trouve également à basse époque *quātenus* employé avec la valeur de *quōmodō* et de *ut*. Ancien, classique, mais d'emploi assez restreint. Non roman. A *quātenus* correspond *aitēnus*, de la langue des juriconsultes.

V. *tenus*.

quatiō, -is (parfait inusité; Cicéron emploie à la place *quatefeci*, Ep. ad Brut. 1, 10, 4; les composés ont un parfait *-cussi, concussi, percussi*), **quassum, quātēre** : secouer (surtout poétique; la prose classique emploie un composé). Ancien (Enn.), classique, mais presque uniquement poétique à l'époque impériale; la prose préfère le composé d'aspect déterminé *concutiō*, ou l'intensif *quassō*, ou le composé *quatefaciō*, comme *tremefaciō*. Le participe *quassus* a pris le sens fort de « brisé (à force de secousses), mis en pièces, cassé » : *aula quassa, quassa uox*, etc. De *quassus* dérive l'itératif-intensif *quassō, -ās* « agiter fortement ou sans cesse », sens transitif et absolu : *quassāre caput* « branler la tête », mais *quassant capite* « la tête branlante ». Comme *quassus, quassāre* a aussi le sens de « briser »; *harundo quassata*, Vulg. Matt. 12, 20; de là fr. « casser »; cf. M. L. 6939 et 6942; B. W. s. u. D'autres formes romanes supposent aussi des dérivés **quassiare, *quassāre, *quatiāre*, M. L. 6940, 6941, 6944 a.

Le substantif de *quatiō, quassus* est à peine attesté (Pac. ap. Cic., Tu. 1, 21, 50) : on dit plutôt *quassātū*, qui est, du reste, assez rare. De *quassō* dérivent encore *quassābilis, quassābundus, quassātūra, quassātipennae* (Varr. = πεποδόντης, Aristoph.), tous rares.

quattuor, invar. : quatre. *Quattuor* se déclinait à l'origine. L'osque a encore un neutre *petora* (cité par Festus 226, 3, sous la forme *piōra*; on a *petiopropter* « quatre » dans les inscriptions osques). L'invariabilité du mot est la conséquence d'un fait phonétique latin : **quattuorēs* > **quattuor(e)s* > **quattuor* > *quattuor*, par suite de l'absorption de l'e par l'r et de la réduction du groupe *-rs* à *-rr* (cf. *ter(r) de tris*) et de même que l'a

final du neutre **quattuorā* avait tendance à tomber; ainsi sont venus à se confondre, au nominatif, le masculin (aussi employé pour le féminin) et le neutre; dès lors, *quattuor* a été adjoint à la série des noms de nombre invariables qui, en indo-européen, commençait seulement avec « cinq ». En latin vulgaire, *quattuor* a été réduit à *quattor* (cf. *febrārius*, etc.); Ennius fait déjà un spondee de *quattuor*, A. 93) : de là ital. *quattro*, etc. Attesté de tout temps; panroman. M. L. 6945. Irl. *catar* « quattuor (euangelia) ».

Dérivés et composés : *quārtus* (*ā* attesté par l'apex, cf. Mon. Ancyr. 3, 22; v. Sommer, *Hab.*, p. 122) : quatrième. De **kw̥w̥r-to-s* avec degré zéro du premier élément du thème : on attendrait **quortus*, dont le féminin est conservé comme nom propre dans le prénestin *Quorta*; l'a de *quārtus* doit être analogique de *quattuor*. M. L. 6936; B. W. *quart*; irl. *quart* et *cairteal* « quartellus ». Substantivés : *quārtā* : quart; *quārtum* : quadruple; s'emploie pour désigner le rendement du blé; adv. *quārtum, quārtō*. De *quārtus* : *quārtānus* : -a (*febris*) « fièvre quarte », c'est-à-dire, selon la façon de compter des Latins (cf. Gell. 17, 22, 2), dont les accès reviennent tous les trois jours; *quārtāni* « soldats de la quatrième légion »; *quārtānārius*; *quārtārius* : 1^o quart d'une mesure; 2^o muletier payé pour une part d'un quart sur les bénéfices (P. F. 313, 10); *quārtātū* : pour la quatrième fois (Cat. ap. Serv., in Ae. 3, 314); *quārticeps* (Varr., L. 5, 52).

quārtocērius (cf. *primicērius*), Cod. Just. 12, 24, 7. Les langues romanes supposent aussi **ezquartāre, *ezquartāre*, M. L. 3061, 3062; cf. fr. « écarter »; v. B. W. s. u. De *quārtārium, quārtārius* proviennent v. angl. *cweartern, cweatern*; britt. *chwarthawr*.

Quater, invar. : quatre fois.

Dérivés : *quaterni* (et *quadrini*), -ae, -a distributif : quatre par quatre (cf. *bis/bini* et *tris* (*ter*)/*trini*), M. L. 6944; de là *quaterniō, -ōnis* m. : le nombre quatre au jeu de dés (cf. *ūniō*); groupe de quatre hommes (dans la langue militaire; cf. fr. *caserne*); cahier de quatre feuilles doubles dans un manuscrit, M. L. 6943; *quaternārius* : qui a quatre dans les deux sens; *quaterniās* (opposé à *trinitās*); *quaternātiō* (= τετρακτιώ); *quaterducātus, -ūs* m. (= *tetrarcha*, Ital.).

quātriō, -ōnis m. : le nombre quatre au jeu de dés, dit aussi *plānum*, Isid., Or. 18, 65. Cf. le précédent. Juxtaposé : *quattuordecim* : quatorze, M. L. 6946. Cf. aussi **quattuor pedā* « lézard », M. L. 6947.

Les autres composés et dérivés de *quattuor* ont des formes en *quadr-* au lieu de **quatr-* qu'on attendrait : *quadrus, quadrō*; *quadrini*, doublet de *quaterni*; *quadrāgintā, quadringenti, quadrimus*, et les nombreux composés en *quadr-, quadru-* (cette dernière forme devant labiale; cf. *quadrupēs, quadruplex*).

quadrāgintā inv. : quarante; littéralement « quatre dizaines ». Le *-rā-* de *quadrā-* peut représenter **r-*, dont c'est le traitement normal, ou *-rā-* avec le même *ā* que dans la finale de *tri-gintā*, etc. *Quadrā-* est sans doute un ancien neutre, **kw̥etr-*, cf. dor-ion. *τετράκοινα*; sur *-gintā*, v. *decem* et *uiginti*. Forme vulgaire *quarranta*, CIL XIII 7645, de **quadra[g]inta* > **quadranta* > *quar(r)anta*, M. L. 6912; *quadrāgesimus, -a,*

-um : quarantième. Le féminin *quadrāgēsima* a désigné dans la langue de l'Église le quarantième jour avant Pâques; d'où la forme « carême », etc. Panroman. M. L. 6911; et celtique : irl. *corqus*, britt. *garawys*; *quadrāgēs*; *quadrāgēni*, -ae, -a; *quadrāgēnarius*, -a, -um; subst. *quadrāgēnarius* m. : quadragénaire (Arn.); *quadrāgēsiss* « 40 as ».

quadrīngenti, -ae, -a : quatre cents. *Quadrin-* est sans doute analogique de *quin-* dans *quingenti*. La gutturale de *centum* s'est affaiblie en *g* dans *-genti*, comme celle de *decem* dans *uiginti*; *quadrīngentiēs*, etc. La forme *quadrīngenti*, donnée par C dans Plt., Ba. 1183, est sans autorité; il faut lire *quadrīngenti* avec abrévement iambique; cf. Ernout, *Comment. des Bacchis*, v. 934.

quadrus, -a, -um : carré (rare et tardif dans l'emploi adjectif). Usité surtout substantivement avec des sens techniques : *quadra* : carré; particulièrement « table à manger »; « plinthe d'une colonne », etc., cf. Rich, s. u.; *quadrum* : carré, M. L. 6921, *quadrus* et *codra*, et 6920, **quadro*. Sur *quadra*, *codra*, v. Skok, Arch. f. slav. Phil. 37 (1918), 83 sqq. Dénominalif *quadrō*, -ās : transitif et absolu, « équarrir » ou « être au carré » (se dit dans la maçonnerie de pierres qui s'assemblent bien); par suite « s'adapter, cadrer »; de là *quadrātus*; subst. n. *quadrātum* « carré ». Panroman, sauf roumain. M. L. 6914, 6915. De *quadrō* dérivent *quadrātio*, -tor, -tura, -tarius. Les langues romanes supposent un composé **exquadrāre*, M. L. 3060, le breton *coazrell*, **quadrrellum* (fr. *carreau*).

quadrāns, -antis m. : quart de l'as (= trois onces); et, l'as étant considéré comme unité, *quadrāns* s'est employé pour désigner le « quart » d'un tout : *iugerum*, *libra*, *sextarius*, *pēs*, *diēs*, etc. A fourni la forme savante « cadran ».

quadrās, -adis = τετρας (Jér.); *quadrassis* « 4 as ». *quadrantālis*, d'où n. *quadrantālis* : vaisseau carré de la contenance d'une amphore, cf. Fest. 312, 14; *quadrantārius*, -a, -um.

Quadrāns est comparable à *doctrāns*, *triēns* (en face de *bēs*, *bessis*); la désinence est une fausse désinence de particpe comme dans *adamāns*, etc.

quadrīgāe, -ārum f. : attelage à quatre, quadrigé. D'abord usité au pluriel; le singulier apparaît à l'époque impériale. M. L. 6918.

Dérivés : *quadrīgā-rius* (ancien, a servi de cognomen), -tus (q. *nummus*), -lis.

Il est inutile d'énumérer tous les composés en *quadrū-*, *quadrī-* (e. g. *quadrī-angulus* au lieu de *quadrangulus*, d'après *triangulus*), dont la plupart répondent à des types grecs en τετρα-, sur lesquels ils ont été partiellement formés; les langues romanes attestent, outre les formes conservées par la littérature, **quadricornus*, **quadrifurcum*, **quadrivium*; cf. M. L. 6916, 6917, 6922.

Comme le montre la comparaison de l'indo-iranien (skr. *catvārah*, av. *catvārō*), du grec (dor. τέτρος, etc.), du slave (četyre), de l'arménien (čork), de l'osque (*petora*), de l'irlandais (*cethir*), le nom de nombre « quatre » était fléchi, à la différence des noms de « cinq » à « dix » (v. *quīnque*). Il y avait même, comme pour « trois », pour le féminin une forme particulière (skr. *cātāsrah*, av. *catānrō*) que le celtique a conservée : irl. *cetheora*, gall. *pedeir* (en face de masc. *pedwar*), mais dont le

latin n'a plus trace et qui n'est conservée que dans les langues occupant des extrémités du domaine indo-européen : indo-iranien, d'une part, celtique, de l'autre.

Hors du type thématique, il n'est pas normal qu'une forme indo-européenne ait le vocalisme plein dans deux syllabes successives; le type skr. *catvārah* et dor. τέτρος est normal devant le vocalisme à degré zéro des autres cas, de l'accusatif, par exemple : v. sl. *četyri*, lit. *keturis*, lesb. *πέσορας*, att. τέτραρας. Au nominatif, le vocalisme zéro du premier élément est conservé dans arm. *čork'* (*čorek-hariwr* « quatre cents », etc.), et, sous forme de voyelle réduite, dans lat. *quattuor* et hom. *πέσορας* (compromis entre l'accusatif *πέσορας* et une forme de nominatif **πετρορας*, non attestée).

Le -u- de *quattuor* offre un traitement phonétique particulier.

Dans l'ordinal, une série de formes a le vocalisme e de la première syllabe devant la syllabe suivante au degré zéro : skr. *catvārhāh*, v. sl. *četvrtū*, lit. *keturias*, v. h. a. *flordo*, ion.-att. τέτρατος à côté de hom. τέτρατος, béot. πετρατος. Mais ce n'est pas la forme la plus ancienne : dans les dérivés, la première syllabe du mot est sujette à avoir le degré zéro; tel est le cas de la vieille forme indo-européenne à suffixe *-yo- : skr. *tūryah*, *turyah*, av. *tūryō* (avec trace de la gutturale initiale dans *-ā-tūririm*) « pour la quatrième fois » (ce suffixe se retrouve en britannique, v. BSL 29, p. 34), et ceci rendrait compte de prén. *Quortia*, où *-yo est remplacé par le suffixe *-io-, mais non de *-ār-* du lat. *quārtus*, dont l'*ā* est surprenant. Sur av. *tūryō*, v. Cuny, Rev. Ét. anc., 35 (1933), p. 81.

Le latin, qui conserve *bis* et **tris* (sous la forme *ter*), a aussi le correspondant de av. *čabrū* « quatre fois » dans *quater*, et c'est sur ce *quater* qu'a été bâti le distributif *quaterni*, du type *bīni*, *terni*.

Au premier terme des composés, on attend devant voyelle une forme à -ur-, du type skr. *catv-akṣāh* « qui a quatre yeux », et, devant consonne, une forme à -ru-, du type av. *čabru-gaošō* « qui a quatre oreilles », et gaul. *Petru-coriū* (nom de peuple), littéralement « les quatre armées » (cf. *Tri-coriū*); c'est ce type qu'a le latin dans *quadru-pēs*, etc., avec un *d* qui ne se retrouve nulle part, mais qui, comme le *g* de *uiginti*, *trigintā*, ou le *β* de gr. ἑβδομος, v. sl. *sedmū* « septième », ne peut être qu'ancien. L'ombrien a *peturpursus* « quadrupedibus », comme le sanskrit a *cātuspad-* « à quatre pieds », got. *fidurdōgs* « de quatre jours ». Le -d- se retrouve, du reste, dans une série de dérivés cités ci-dessus et aussi dans *quadrāgintā*, etc.

Le vocalisme a de *quattuor* figure dans toutes les formes; on a vu qu'il n'est pas ancien dans *quārtus*. Le τpu- de gr. τετρα-άδεια équivalant à τετρα-παιος indique un ancien **kwtu-*, en face de la forme à e radical, av. *čabrū*.

L'*ā* du premier terme de *quadrā-gintā* est le même qui figure dans le second. Le pluriel neutre indo-européen a eu à la fois **-ā* et **-a*, on le sait.

quaxō, -ās : -are ranae dicuntur cum uocem mittunt, Fest. 312, 21. Autre graphie de *coaxō*; cf. *quactum* =

quactum, dans Isid., Or. 20, 2, 35; *quāgulō* (Diosc.); *quingūna*, etc. On trouve aussi *quasal* (Gl.).

-que : particule enclitique unissant deux mots ou deux membres de phrase : *homīnesque deosque*; *domi duellique*; *at-que*, *ne-que* (il n'y a pas de *nōn-que*). D'un usage plus ancien que *et* qui a tendu à le remplacer, cf. Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.* 5, p. 656; du reste, peut être employé conjointement avec *et* (cf. gr. τε... καί), avec *at*. Assez souvent confondu avec -ue, comme *neque* avec *nēue*; cf. Lucr. 5, 984, 1234; 6, 114, etc. A été à peu près éliminé de la langue populaire à l'époque impériale. Non roman.!

-que, après les pronoms et adverbes qui se rattachent au thème du pronom relatif indéfini, joue le rôle d'une particule généralisante et, dans ce cas, le mot perd souvent sa valeur d'interrogatif ou de relatif : *quis/quisque*; *uter/uterque*, cf. omb. gén. sing. *putres-pe* (en face de osq. n. pl. *pūtūrus-pid*); *ubi/ubique*; *unde/un-dique*, *quandō/quandōque*, etc. Souvent -que est lui-même précédé de *cum*, qui le renforce : *quicumque*, cf. omb. *pisipumpe*; *ubicumque*, etc. Sur le groupe des pronoms et adverbes formés avec -que, v. P. Ferrarino, *Cumque e i compositi di -que*, Bologne, 1942. Cf. aussi *dénique*, *dōnec*.

Au sens de « et », et avec la même atonie et le même emploi enclitique; l'indo-iranien a des correspondants, skr. *ca*, av. *ča* et le gr. τε. Le mot a aussi existé en germanique dans la même condition : got. *nih* répond exactement à *neque*, qui se retrouve dans osq. n. ep, *nep*; le gotique a la forme -uh « et ». Pour la prohibition, alors que le latin a *nēue*, *neu*, l'osque a *neip*, *nep*, et l'ombrien *neip*, *neip*. L'a de irl. *nach*, bret. *nag* « neque » n'est pas clair.

La valeur indéfinie de **kwe* n'est pas moins ancienne. En grec, τε a souvent chez Homère une valeur indéfinie, en particulier dans ὄσπε, ὄστε. En védique, *yāh kṛc ca* « qui que ce soit qui » est courant. Les groupes du type de lat. *quisque* sont donc anciens.

L'arménien a o-k' « quelqu'un » dans des phrases négatives ou conditionnelles.

quēō, -īs, quīūl (quīi), quītum, quīre (impf. quībam, fut. quībō, pcp. quīēns, queuntis, à peine attesté) : pouvoir (surtout dans le sens de « être capable, être à même de », différent de *possum* « avoir la puissance de »). S'emploie surtout avec la négation *nōn*; l'emploi positif est rare et semble secondaire. La langue archaïque connaît des formes passives, du type *quītur*, etc., quand le complément est un infinitif passif : cf. *suppleri quēatur*, Lucr. 1, 1045 (comme *potestur*). Ancien, usuel et classique. Non roman.

nequēō (avec infixe nasal *nequinont*); cf. Fest. 160, 3 : *nequinont pro nequeunt, ut solinunt, ferinunt, pro solent et ferunt dicebant antiqui*. *Liuius in Odissia* (14) : « *parlim errant, nequinunt Graeciam redire* ». *Nequītum et nequītur pro non posse dicebant, ut Pacuius cum ait* (390) : « *Sed cum contendi nequītum ut* (l. s. c. c. *nequītum ui, clam, etc.?) clam tendenda est plaga*. » *Plautus in Satyrione* (112) : « *retrahi nequītur, quoquo progressa est semel* »; et *Cato Originum lib. I* (12) : « *Fana in eo loco compluria fuere : ea exaugurauit, praeterquam quod Termino fanum fuit : id nequītum exaugurari.* »

Pas de dérivés, sauf *quentia*, cité par Quintilien (v. *ēns*), mais non attesté dans les textes.

Sans doute faut-il partir d'une forme impersonnelle *nequītur* « cela ne va pas » de *neque* + *itur* (cf. P. F. 157, 15, *neceunt, non eunt*), impersonnel de *eō*, qui aurait entraîné *nequēō*, puis *nōn quēō*, avec extension de la négation normale, et enfin *quēō* sans négation. La fréquence de l'emploi du verbe avec la négation est en faveur de l'hypothèse. *Nequēō* a dû être associé à *nēquam*, malgré la différence de quantité de l'e. Le sens y prêtait. V. Osthoff, IF 6, 26 et 9, 179; K. Brugmann, *Demonstr.* 64, 2. Sur l'infinitif dans des phrases négatives, v. Delbrück, *Ved. Synt.*, p. 421.

quercus, -ūs (et *quercī*, cf. Pallad. 4, 7, 8) f. : chêne. Ancien (Enn.), usuel. Conservé en logoudorien, et sous la forme **cerqua* (avec passage aux thèmes en -a- causé par le genre féminin du mot), dans quelques dialectes italiens. M. L. 6951. Le français a un représentant d'un mot gaulois **cassānus*; cf. M. L. 1740; B. W. s. u.

Dérivés : *quernus*; *quercus*, -a, -um; *quercus*, dont le féminin substantivé est demeuré en italien, cf. M. L. 6949, *quērcea* (cf. *quercia* = χαλαδρος, german-druce, Diosc.), **cēcea*; *quercinus*, -a, -um (Tert.); conservé en italien et en portugais, M. L. 6950; *quercētum* et *quercētum* n. « chênais »; *quercūlānus*, -lārius; cf. Festus 314, 11. Noms propres : *Quercēns*, *Quercūnsia*, *Quarquēni* (illyrien).

Le *qu-* résulte sans doute de l'assimilation de *p-* à *-qu-* intérieur, comme dans *coquō*, *quīnque*. Cf. le groupe v. h. a. *foraha* « pin » et *jereh-eich* « aesculus ». Le thème en -u **perkwo-* semble ancien; cf. got. *fairguni* « montagnes (chênaises) », gaul. *Hereynia (silua)* et peut-être v. lit. *perkūnas* « dieu de l'orage ».

Sur la forme dissimilée *cerquus*, v. en dernier lieu Niedermann, *Emerita*, XII, 1944, p. 39.

queror, -eris, questus sum, querī : « pousser des cris plaintifs », se dit des personnes comme des animaux; puis plus généralement « se plaindre ». Transitif et absolu : *queri fortunas suas*. Ancien et classique, mais ne semble plus employé après le 1^{er} siècle de l'Empire. La langue de l'Église l'ignore. Le verbe n'est pas passé dans les langues romanes, qui ont évité peut-être l'homonymie de *quaerō*.

Dérivés en *quer-* et en *quest-* : *querēla* (*querella*); la forme en -ēla semble la plus ancienne, cf. Benveniste, *Origines*, p. 42), -ae f. : plainte; *querēlor*, -āris (Arn., Serv.); *queribundus* (rare, mais classique, Cic., Sull. 10, 30); *queritor*, -āris (Plin., Tac.); *querulus* (surtout poétique); *querulōsus* (bas latin) et *querelōsus*; *querimōnia*, forme ancienne (Plt.), demeurée partiellement dans les langues romanes, M. L. 6924 (*quaeri*-?); *querimōniūs* (Isid.); *questus*, -ūs m. (surtout au pluriel dans la langue classique) : plainte(s); *questiō*?, Cic., Bru. 142 (peut être une glose). Cf. aussi *Querulus* (1^{er} siècle), comme *Pseudolus*.

Composés : *conqueror* : se plaindre avec, cf. Plt., Mi. 155 : *conqueritur mecum mulier fortunas suas*; *questiō* : plainte en commun, spécialement devant un juge; cf. Cic., Inu. 1, 160, *questio est oratio auditorum misericordiam captans*.

Le rapprochement usuel avec skr. *čpāsīti* « il souffle

fort » n'est pas pleinement satisfaisant : les sens ne concordent pas d'une manière exacte et le latin n'a pas trace du caractère dissyllabique de la racine, net en sanskrit. Le sens de « pousser un sifflement » se retrouve dans v. isl. *húesa*, v. angl. *hwesan*. Le verbe latin est assez isolé.

querquerus, -a, um : adjectif employé au féminin dans *querquera*, scil. *febris*; cf. P. F. 309, 3, *querqueram frigidam cum tremore a Graeco κάραρα certum est dici, unde et carcer. Lucilius* (1194) : « *iactans me ut febris querquera* ». Et *alibi* (1277) : « *querquera consequitur capitisque dolores* ». Item Plautus (fr. 79) : « *is mihi erat bilis, querqueratus* ». Outre ces fragments, le mot ne figure que dans Aulu-Gelle, Arnobe, Apulée et dans les glosses.

Mot expressif à redoublement, sans doute terme médical venu du grec; cf. *καράρα*. — Si *febris* a signifié d'abord « frisson », *querquera* est l'épithète appropriée.

querquétula, -ae (*querquédula, quercédula, cercédula* [forme attestée par les langues romanes, cf. M. L. 6952; B. W. s. u.], *circédula*, etc., dans les glosses) f. : sarcelle. Depuis Varron; roman. Emprunt au gr. *κερκηθάλς*, influencé par *ficédula, monédula, acrédula*? Il est vraisemblable que l'étymologie populaire ait fait de la sarcelle une « mangeuse de chênes », comme on l'a supposé. *Querquétula* est la forme donnée par les manuscrits de Nonius 94, 3 dans la citation de Varron, Men. 576, *querquetulae natantes*.

En tout cas, formation expressive sur laquelle on ne peut faire que des hypothèses incertaines et vagues. Cf. *quarquara*.

quī, quae, quod : qui, que. Pronom relatif italique commun. Le thème est en -o-, **k^wo-*; il s'y est ajouté la particule épideictique -i; d'où le nominatif masculin **k^wo-i* > *quoi, quei* (cf. *quoi*, CIL I² 4, et *goi*, sans doute nominatif, inscription de Duerns, CIL I² 4; *quei*, CIL I² 7; *que*, CIL I² 1864), *quī*; le féminin *quae* représente **qua-i*. Le neutre n'a pas cette particule; cf. osq. pui, pai, púd « quī, quae, quod », ombr. *poi* (*poe, poie*) « quī », pu'ne « quod ». A côté de **k^wo-* existait un thème **k^wi-* qui a fourni les formes de l'interrogatif indéfini. Les deux thèmes ont réagi l'un sur l'autre et leur déclinaison est le résultat d'une contamination; l'accusatif singulier *quem*, le datif ablatif pluriel *quibus* sont fournis par le thème de *quis*. *Quī* est demeuré dans la plupart des langues romanes, cf. M. L. 6953, *quī, quem, quam*, et B. W. *quī, que, quoi*; un emploi de *qui* comme nominatif féminin apparaît dès l'Itala. Au thème du relatif se rattachent un grand nombre d'adverbes, d'adjectifs et de conjonctions; cf. *quā, quī, quō, quom, quālis* et *ubī, unde*, etc.

quī : forme d'ablatif-instrumental du thème de l'interrogatif *quis, quid*, employé dans divers sens :

1° particule interrogative, « en quoi », d'où « comment » : *quī fieri potest?*; particule indéfinie, jointe à des subjonctifs-optatifs : *quī illum di deaque magno maclassinat malo*, Enn. ap. Non. 342, 14. Sens « de quelque façon »; cf. gr. *πός*. Remplacé dans cette acception à l'époque classique par *utinam*; ne subsiste plus que joint à une conjonction ou à une interjection : *atquī, utquī, quippe quī; hercle, ecaster, pol, edepol quī*.

2° comme instrumental-ablatif invariable du pronom relatif, surtout dans la locution *quicum* (encore dans Vg., Ae. 11, 822); emploi archaïque, demeuré dans la langue familière : *ut sit quī utamur*, Cic., Att. 11, 14, 2. Cf. aussi *quīn*.
V. *quis*.

quia : a la forme d'un ancien neutre pluriel de *quis, quid*, employé d'abord sans doute avec valeur interrogative, sens. qu'a encore le composé archaïque, *quianam*, que Virgile a conservé, Ae. 5, 13; 10, 6 (cf. *quidnam* et gr. *τὸ γὰρ*); puis devenu particule causale : « parce que ». Usité de tout temps; mais la langue classique lui préfère *quod*. Cf. béot. *τα* « pourquoi » et mégar. *σα*; toutefois, Wackernagel, IF 31, p. 267 sqq., met en doute que ces formes soient d'anciens « pluriels neutres » parce que, à l'époque historique, le pluriel neutre de *quid* et de *ri* ne s'emploie pas ainsi.

Dans la langue vulgaire, *quia* sert, concurrence avec *quod*, et peut-être sous l'influence du gr. *ἐστὶν* substitué à *στ*, à introduire des propositions complétives; cf. Pétr., Sat. 46, 4, *dixi quia mustela comedit*. *Quia*, dans cet emploi, paraît s'être maintenu dans les langues romanes, où *quod* est pourtant beaucoup plus répandu; v. B. W. sous que II. M. L. 6954.

quicumque, quaecumque, quodcumque : adjectif et pronom relatif indéfini : quiconque, quelconque; n'importe qui ou quel, qui que ce soit qui. Le relatif s'est substitué ici à un ancien indéfini (comme dans *quidam, quilibet, quivis*) : Charisius, GLK I 91, 17, cite de Caton un pluriel *quescumque*. Les particules généralisantes -cum-que représentent **quom-que*; cf. CIL I² 582, 5, *quescumque*, et l'ombrien *pisi-pumpe*, cf. Buck, *Osc. Umbro. Gr.*, § 202, 3.

V. *quis* et *quom*.

quidam, quaedam, quiddam et quoddam : adjectif et pronom indéfini « un certain, quelqu'un »; le neutre *quiddam* a le sens de « quelque chose ». *Quidam* s'emploie souvent pour atténuer une affirmation : *uirtus quaedam* « une sorte de courage; un couragé, pour ainsi dire »; cf. Cic., Lael. 13, 48, *qui uirtutem duram et quasi ferream quandam esse uolunt*. Ancien, usuel. Non roman.

Quidam est issu phonétiquement de **quis-dam*; la particule -dam est à -dem, -dum comme *nam* est à *nem* (cf. *nem-pe*), *num*. La flexion ancienne devait être : m. f. **quidam, n. quid-dam*. **Quidam* a abouti à *quidam*, dont le premier élément s'est ainsi confondu avec le relatif *quī*; d'autre part, le désir de différencier le masculin du féminin a amené la création de *quaedam*. De là, finalement, le neutre *quoddam*, que la langue a utilisé pour des emplois adjectifs du mot, réservant l'emploi pronominal à *quiddam*. Même évolution dans *quilibet, quivis*, de **quis-libet, *quis-uis*.

quidem, particule enclitique de sens affirmatif : « en vérité ». Comme *certē*, a souvent une valeur restrictive : « du moins, par exemple ». Joint à la négation *nē* forme une locution qui, encadrant le mot sur lequel elle porte, correspond au français « pas... même » ou « non plus »; Cés., B. G. 1, 37, 2, *ne obsidibus quidem datis pacem redimere potuisse*. Se joint souvent à une particule pour la renforcer : *equidem* (qui peut se placer en tête de la phrase, comme *etenim*, etc.); sur l'emploi de *equidem*,

qui est normalement — mais non exclusivement — joint à la 1^{re} personne, v. Lodge, *Lex. Plaut.*, 508, 2; Lindsay, *Synt. of Plautus*, p. 97; et aussi Wackernagel, *Beitr. z. griech. Akzent*, p. 22; Skutsch, *Hermes*, 32, p. 94 sqq. (l'explication par *ego quidem* ne doit être qu'une étymologie populaire; cf. *ecaster*); *quandōquidem, squidem* (= *εἴτε*), où l'adjonction de l'enclitique peut entraîner l'abrégement de la voyelle précédente. Ancien (Plt.), usuel. Non roman.

On est naturellement tenté de chercher ici une forme du groupe de *quis, quid*, soit **quid-um* (v. sous *idem*), ou peut-être **que-dem*, avec une particule -dem, et e passant à i dans une particule enclitique. L'e de *equidem* ne peut être autre chose qu'une particule; cf. osque *e-tanto*, ombr. e-tant u, en face de lat. *tanta*. Toutefois, d'après *squidem, tūquidem*, l'è de *equidem* peut représenter un ancien *ē*. Sur *prakrit cia*, v. J. Bloch, *Langage* 29, p. 229 sqq.

quies, -ētis f. (une flexion *quies, quiei* (cf. *spēs*) est attestée par l'ablatif *quie* dans Laevius et par le composé *requiem, requiet, requiē*, etc.) : 1° repos, calme; d'où « repos du sommeil, de la mort, de la paix »; 2° pluriel de sens concret : lieu de repos, retraite, repaire (Lucr. 1, 405). Ancien, usuel et classique. A *quies* correspond un adjectif *quietus*, fréquent et classique, demeuré dans les langues romanes sous la double forme *quiesus* et *quētus*; cf. fr. « quitte » et « coi ». M. L. 6958; B. W. s. u. L'adjectif très rare *quies* (Naevius, Licinius, Macer) semble une forme artificielle refaite sur *inquietus*, forme athématique normale dans un composé. Le substantif *quies* est conservé seulement dans une glose : *quiesas, tranquillitas*, CGL V 512, 20, et ne semble pas avoir d'autre existence.

quiescō, -is, quiescēt, quiescētum, quiescere : (se) reposer. Conservé dans quelques dialectes romanes. M. L. 6955, *quiescere* et *quiescere*. Celtique : britt. *cwsc, cwsq* « sommeil », gall. *cysc* « quiescō », etc.; en germanique occidental, *quīt* de *quiescō*. De *quiescō* dérivent : *quiescō, -ās* (rare; Priscien, CIL III 4458, demeuré dans les langues romanes. M. L. 6956 et 6957, **quiescētāre*); *quiescētālis*, ancienne épithète d'Orcus, (Fest. 306, 24); *quiescētōtor* (et *quiescētōtor*) « pacificateur » (monnaies de Dioclétien); *quiescētōtorium* (tardif, synonyme de *sepulcrum*). A *quiescō* s'opposent *inquiescō* subst. : *inquies nocturna*, Plin. 14, 142; et adj. *inquies, -tis* (archaïque et postclassique), à côté de *inquiescō, -ās*; *inquiescētōtor*, conservé dans le v. fr. *enquetume*, M. L. 4451; *inquiescētōtor* (rars et tardifs). *Quiescō* a été doublé par *requiescō* « répit », puis simplement « repos ».

Composés de *quiescō* : *acquiescō* : se donner au repos, se reposer (sens physique et moral); de là « trouver son repos ou sa joie dans », cf. Cic., Lael. 27, *senes in adulescentium caritate acquiescimus*; ou « se calmer », cf. Cic., Ac. 2, 46, 141, *tu cum es commotus, acquiescis, assentiris, approbas*; et chez les juriconsultes et les Pères de l'Église le sens de « acquiescer ».

conquiescō, interquiescō, perquiescō (rare, Apul.); *requiescō, requiescētus*, d'où **requi(i)ētāre*, M. L. 7233; *requiescētōtorium*; et *irrequiescētus, irrequiescētibilis*, tous d'époque impériale et rares.
V. *tranquillus*.

Quiē est la forme à voyelle longue finale d'une racine dissyllabique qui se retrouve sous la même forme dans av. *šyāō, šāō* « heureux » et l'accusatif singulier *šāitīm* = v. perse *šiyātim* « bonheur, bien-être », et sous une forme **k^wi-* dans v. isl. *hwiela* « lieu de repos, lit » (et got. *hweila* « temps ») et avec vocalisme plein du premier élément dans v. sl. *pokoji* « repos », en face de *po-tije, po-cii* « se reposer ». Comme le type en -ti- n'était anciennement usuel qu'au second terme de composés, il est probable que le type *quiē* (ablatif singulier) est ancien. L'opposition entre les formes usuelles : *quiescēt*, mais *requiem*, tient à la différence d'étendue des deux mots. Sur arm. *hangēm* « je me repose », v. A. Meillet, BSL 37, 11.

quīn : particule d'opposition ou de renforcement « bien au contraire; bien plutôt, bien plus », souvent après phrase négative ou interrogative; cf. Cic., Fam. 7, 30, 1, *te nec hortor nec rogo ut domum redeas; quīn hinc ipse euolare cupio*; Att. 13, 26, 2, *credibile non est quantum scribam die, quīn etiam noctibus*. Souvent accompagné de *etiam*, comme dans le dernier exemple.

Quīn, dans ce sens, est identique à *quīn*, de *quī + ne*, particule interrogative dont le sens est « pourquoi ne... pas » (comme *quidnā*), cf. Tér., Hau. 831-832, *quid stas, lapis? | quīn accipis?* Le sens premier devait être « pourquoi non? », et *quīn etiam* signifie proprement « pourquoi non? et même... ». *Quīn*, comme *quārē, quia, quippe*, a ensuite perdu sa valeur interrogative dans cet emploi. *Quīn* sert aussi de particule subordonnante introduisant une complétive négative avec le sens de « par quoi... ne... pas; que... ne... pas; pour que... ne... pas; sans que »; e. g. Plt., Ru. 1070, *nulla caussa est quīn me condones cruci*. S'emploie souvent après des phrases négatives ou interrogatives : *non pote(st) quīn, nīl obstat quīn, nōn dubitō quīn; quid obstat, quis dubitat quīn*. Son substitut est *quōminus*; les correspondants après les phrases positives sont *nē, an, num, quārē, cūr*.

L'usage s'en est généralisé, et *quīn* s'est employé après une phrase négative, dans les relatives de sens consécutif, avec la valeur de *quī nōn*, e. g. : *Messanam nemo uenit quīn uiderit*, Cic., Verr. 2, 4, 4, § 7. Dans cette valeur, *quīn* est indifféremment sujet ou complément, avec un antécédent masculin, féminin ou neutre, singulier ou pluriel, e. g. *nulla Thessaliae fuit ciuitas quīn (= quae non) Caesari pareret*, Cés., B. G. 3, 81, 2; *horum autem nihil est quīn (= quod non) intereat*, Cic., N. D. 3, 12, 30; *nego ulla picturam fuisse quīn (= quam non) inspexerit*, Cic., Verr. 2, 4, 1, § 1. Il n'y a pas lieu de séparer ce *quīn* du précédent et de l'expliquer comme étant formé de *quī* (nominatif du relatif) et de *ne*; cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 785.

quīnque, -uicis m. : les cinq douzièmes de l'unité; en particulier, monnaie de cuivre pesant cinq onces et valant les 5/12 de l'as. Elle était marquée de cinq points; par suite, le mot *quīnque* et aussi la figure formée par des objets disposés les uns par rapport aux autres comme le sont les cinq points sur le dé à jouer, le « quīnconce ».

Dérivé : *quīnqueuicilis*.

De *quīnque* et d'une forme abrégée de *uncia*, cf. *deunx*.

quīnī etc. : v. *quīnque*.

Quinquātrūs, -uum f. (et *Quinquātrīa, -ium ou -ōrum*) : fêtes en l'honneur de Minerve ; les *maiorēs* se célébraient du 19 au 23 mars, et les *minorēs* ou *minusculae* ; le 13 juin. Les anciens rattachaient le nom à *quinque* ; seul Charisius le fait dériver à *quinquando*, i. e. *lustrando*. Il se peut, du reste, que *quinquāre* soit lui-même un dénomiatif de *quinque*, spécialisé dans la langue religieuse avec le sens de « célébrer les cinq jours » (du 19 au 23 mars) ; mais on peut se demander si *quinquāre*, dont il n'y a pas d'autre exemple, n'est pas une création de grammairien. D'après Varron, L. L. 6, 14, *Quinquātrūs* signifierait le « cinquième jour après les Ides », et c'est par erreur qu'on l'aurait interprété par « période de cinq jours » : *Quinquatrus, hic dies unus, a nominis errore obseruatur proinde ac sint quinque. Dictus ut ab Tusculanis post diem sextum Idus similiter uocatur Sexatrus, et post diem septimum Septimatrus ; sic hic, quod erat post diem quintum Idus, Quinquatrus ;* explication reprise et complétée par Festus, 304, 33 : *Quinquatrus appellari quidam a numero dierum qui ↑ fere his ↑ (l. feris his?) celebrantur. Quod scilicet errant tam hercule quam qui triduo Saturnalia, et totidem diebus Competalia ; nam omnibus his singulis diebus fiunt sacra. Forma autem uocabuli eius exemplo multorum populorum Italiscorum enuntiat est, quod post diem quintum Iduum est is dies festus, ut apud Tusculos Triatrus, et Sexatrus, et Septematrus, et Faliscos Decimatrus. Mineruae autem dicatum eum diem existimant, quod eo die aedis eius in Auentino consecrata est. Le pluriel *Quinquātrūs* et la déclinaison en *-ūs, -uum* rappellent le nom des Ides : *Idūs, -uum*. Peut-être d'origine étrusque, comme le nom de Minerve.*

Sur un essai d'explication de Wackernagel, v. *āter*.

quinque invariable : cinq. Usité de tout temps. Panroman. Les formes romanes supposent un *i* fermé analogique de *quintus* ; cf. Sommer, *Hdb.*, p. 57 ; on trouve dans la langue vulgaire une forme avec dissimilation *cinque*, CIL X 5939, qui seule a survécu dans les langues romanes ; cf. fr. *cing* en face de *quine* de *quīnus* et de *quinze* de *quīndecim*. M. L. 6964.

Dérivés et composés : *quīntus* : cinquième, de **quīntos*, M. L. 6966 ; irl. *cingt, quinct*. La gutturale est encore conservée dans les graphies *Quīnticius, Quīntilius*. Il l'osque a un nom propre *Pūntiis*, le péligien a *Ponties* correspondant à *Quīnticius*. De *quīntus* : *quīntānus* : qui occupe le cinquième rang ; *nōnāe quīntānae* : les nones qui tombent le cinq du mois (cf. n. *septimānae*) ; dans la langue militaire : *quīntāna (uia, porta) ; quīntāni* : soldats de la 5^e légion ; *quīntārius ; quīntilis (mēnsis)* : le cinquième mois (à partir de mars) ; *quīnticeps* (nom du *Caespiter mons* ; cf. Varr., L. L. 5, 50, 52, 54) ; *quīntuplex*. Certaines formes romanes supposent **exquīntiāre* (cf. **exquārtiāre*), M. L. 3063 ; *-tāre*, M. L. 3062 a ; B. W. *esquinter*.

quīni, -ae, -a : « chacun cinq » et « cinq par cinq », M. L. 6960 ; irl. *cin* (de *quīna*) ; d'où *quīnārius* « quinnaire » ; *quīniō, -ōnis* m. « réunion de cinq ; quine », M. L. 6964 ; *quīnquēis (-ēns)* : cinq fois.

quīndecim : quinze, M. L. 6959. De **quīnque decim* ; même syncope dans *quīngentū*. Dérivés : *quīndecimus ; quīndēni* (à côté de *quīnti dēni ; quīndēnārius ; quīn-*

decies. Quīndecemuir, singulier tiré du pluriel *quīndecemuirī ; quīndecemuirālis, -uirātus*.

quīnquāgīntā (et forme vulgaire avec dissimilation *cinquagīnta*, M. L. 6963) : cinquante. L'ā de *quīnquāgīntā* (et forme vulgaire avec dissimilation *quāgīnti ; *gīnārius ; quīnquāgīsimus* et, avec dissimilation, **cīnquāgīsimā* (scil. *dīes*) : pentecôte, cinquième jour après Pâques, M. L. 6962 ; irl. *cīncīgais*. Aussi *quīnquāgīēs* « 50 fois », *-gēssis* « 50 as » ; *quīngentū, -ae, -a* : cinq cents ; et ses dérivés. Ancienne forme *quīncēnti* d'après Festus 304, 22. Toutefois, le c peut n'être qu'une ancienne graphie du g (*quīdringentū*). Distributif : *quīngēni, -gēnārius*. *Quīnque* figure comme premier élément de composé dans de nombreux mots en *quīnque(e), quīncē-* (phonétique devant labiale), *quīnqui-, cf. quīncuplex* = *πεντάπλοος* (à côté de *quīnquplex*, Mart. 14, 4, 2 ; *quīnquplus*, cf. Sommer, *Hdb.*, p. 475) ; *quīncupēdālis ; quīnquefolium* : quintefeuille ; *quīnqueneruīa* « trixago, χαλκίδρος » ; **cīnquēdēntia ; *quīnqueneruī*, M. L. 6965 a, b ; *quīnquennis ; quīnquertium, -tīō*, mots créés par Livius Andronicus pour traduire *πένταθλον, πένταθλος*, etc. ; *quīncunx* et *quīncussis*. V. aussi *quīnquātrūs*.

La forme ancienne, à *p* initial et *k^w* intérieur, du nom de nombre « cinq » est indiquée par skr. *pāñca*, av. *panča*, arm. *hing* (*hngē-tasan* « quinze »), gr. *πέντε*. En italo-celtique, *p* initial est assimilé au *k^w* intérieur, d'où irl. *cōic* (où *l'o* est une altération phonétique de l'ancien *e* sous l'influence de la labio-vélaire), gall. *pimp*, gaul. *πεμπε-δουλα* « *πεντάφυλλον* », et lat. *quīnque*. Ce nom était invariable en indo-européen. Assimilation inverse dans *got. fimf*.

Le *-in-* de *quīntus* peut représenter **en-* ; cf. gr. *πέμπτος*, lit. *peñktas*, etc. Mais il y a eu une forme à **n* représentée par v. h. a. *finfto*, qui est peut-être la forme indo-européenne. L'*e* peut être analogique du cardinal.

L'ā de *quīnquāgīntā* est analogique. A en juger par skr. *pāñcāśatī*, gr. *πεντήκοντα*, arm. *yisum* (de **kingisun*), la voyelle intérieure était anciennement **ē*.

Le vocalisme *o* de l'osco-ombrien est ignoré du latin comme de toutes les autres langues : osq. *Pūntiis* « *Quīntius* », *pūntiis* « *quinquies* », et *pūmperias* = ombr. *pūmperias* « groupes de cinq ».

quīnquō : v. *Quīnquātrūs*.

quippe : de **quid-pe* (cf. *quīspiam*). Comme *quia, quārē*, ancienne particule interrogative, dont le sens était « pourquoi donc ? » et qui introduisait une explication qui suivait. La valeur ancienne apparaît encore nette dans des phrases comme Cic., Fin. 4, 3, 7, *a te quidem apte [dictum est] : quippe ? Habes enim a rhetoribus*. — *Quippe quoniam, q. quandō, q. cum, q. qui, q. quod, q. etenim* s'expliquent de même. Cette valeur interrogative de *quippe* s'est peu à peu effacée, et *quippe* est devenu une particule causale, synonyme de *enim, nam, cf. Cic., Mil. 12, mouet me quippe lumen curiae* (noter la place de *quippe*), ou de *quia* : Sall., Iu. 85, 5, *intellego aequos bonosque mihi fauere, quippe beneficia mea reipublicae procedunt*. On voit par *quippe, quia, quārē* quel rôle important la phrase interrogative a dû jouer dans le langage et que la phrase par demandes et par réponses a dû précéder la phrase à relations cau-

arbo *quirquir* est, que certains expliquent par *ubicumque* ; cf. J. Schmidt, KZ 32, 415 sqq. Douteux.

quis, quae (qua), quid, adjectif et pronom interrogatif indéfini : qui, quel, quoi ? et « quelqu'un, quelque, quelque chose ». Le féminin *quae* (interrogatif), *qua* (indéfini) est récent et emprunté à *quī*, cf. plus bas, s. u. *quisnam* ; de même, le nominatif pluriel *qui, quae, quae* s'est substitué à m. f. *quēs* (encore conservé dans le SC Ba ; cf. *quesquene*, Caton ap. Char., GLK I 91, 17 ; *quēsdam*, Acc. 447, Char. I 159, 7), de **quēyes*, n. *quīa*. Au dire de Servius, in Ae. 1, 95, Caton aurait encore un génitif pluriel *quium*. L'ancien ablatif singulier *qui* ne subsiste plus que comme particule. A l'époque classique, il n'y a de différence entre *quis* et *qui* qu'au nominatif singulier masculin et neutre ; et encore, dans certaines conditions de phonétique syntactique, *qui* se confond-il avec *quī*, par exemple *qui(s) uocat*, comme *di(s)uellō* ; c'est là sans doute le point de départ des confusions que l'on constate dans l'emploi de *quis* et *qui* ; v. E. Löfstedt, *Syntactica*, II, p. 79 sqq. *Quis* indéfini est enclitique (*dicit quis*) et s'emploie surtout après *si, nē* ; par ailleurs, on substitue *aliquis*. La forme de neutre *quid* est demeurée dans les langues romanes ; cf. M. L. 6953, 4 ; fr. *quoi*.

quis renforcé de particules généralisantes, d'origines diverses, a servi à l'expression de nombreuses nuances de l'indéfini. On a ainsi les pronoms :

quisnam « qui donc », de sens plus vague que *quis* (cf. *nam*) ; particule encore séparable chez Plaute ; cf. Au. 136, *quis ea est nam optuma* (avec un féminin *quis* qui est la forme ancienne, cf. le double genre de *τις* en grec) ; v. aussi Vg., G. 4, 445. Disparaît après le 1^{er} siècle.

quispiam, quaequam, quid- (*quip-*) et *quod-piam* : synonyme de *aliquis*, avec quelque chose de plus vague ; cf. *uspiam* et *quōpiam*. N'est plus guère employé après Cicéron. Issu de **quispe-iam* ; cf. *quippe*.

quisquam, quaequam (féminin *quisquam* dans le SC Bac. et Plt., Ci. 66), *quidquam* et *quicquam* : quelqu'un, aucun. S'emploie souvent dans des phrases négatives ou de caractère dubitatif ou interrogatif. De là l'usage de *nec quisquam* au lieu de *nēmō*. Souvent adjoind dans la langue familière à *nihil, numquam*, qu'il renforce. Disparaît après le 1^{er} siècle. Cf. aussi *nēquiquam, nēquāquam*.

quisque, quaeque, quidque (quic-) et *quodque* : chacun. A l'époque ancienne, souvent employé dans le sens de *quisquis*. Conservé dans les langues romanes, surtout dans des formes composées ; cf. M. L. 6968 ; B. W. sous *chacun*. Renforcé par *ūnus* ; d'où *ūnusquisque* ; à *quisque* correspondent les adverbes *ubique* « en chaque endroit, partout », *quāque* (Manil.), *quōque* dans *quōqueuersus*, attesté à côté de *quōquēuersus*.

quisquis : formation où le redoublement généralise le sens « qui que ce soit qui, n'importe qui, quel que ». Cf. aussi *quamquam* ; et *quōquō* « partout où » (Plt., Cic.), *quāquā* (Plt., Apul.).

V. aussi *quīlibet, quīuis* (cf. *libet et uolō*), *quīuis-cumque* ; *aliquis* (v. *alius*) ; *ecquis*.

Cf. aussi *quīcumque, quidam* et *quippe*.

Le groupe de *quis*, à la fois indéfini et interrogatif,

Ant. Ancien, usuel et classique. Non roman. V. K. Leroche, *De « quippe » particula*, Diss. Breslau, 1909, et W. Kroll, *D. wissenschaft. Syntax i. lat. Unterricht*, 63. Composé : *quippini* « pourquoi pas ? », certainement ». Pour la particule *pe, v. nempē*.

quirinānus, quirinānus, -a, -uum : adjectif qualifiant une variété de pomme, *-m mālum*. Dérivé sans doute de *Quirinius*.

Quirinus : v. le suivant.

quiris, -itis m. : à l'époque classique ne s'emploie plus qu'au pluriel *quirites*, comme synonyme de *ciues*. Le singulier est conservé dans la vieille formule : *ollus quis leto datus est, dans Iūnō Quiris* et dans quelques emplois poétiques. *Quiris* subsiste surtout dans les expressions consacrées : *populus Romanus Quiritium* ou *populus Romanus Quirites* ; *Quirites Romani* (en asyn-dete, sans doute comme *patres conscripti*, pour désigner l'ensemble du peuple romain) ; *ius Quiritium*. A l'époque impériale, on trouve *quirites* usité comme terme d'injure ou de reproche adressé à des soldats, comme notre « civil » ou « bourgeois ».

Il faut sans doute rattacher encore à *quiris* : *Quirinus, -i* : nom d'une vieille divinité italique, et adj. *Quirinus, -a, -uum* : *-a tribus* ; dérivé : *Quirinālis*, cf. Varr., L. L. 5, 51, *collis Quirinālis ob Quirini fanum : sunt qui a Quiritibus, qui cum T. Tatius Curibus uenerunt Romam, quod ibi habuerunt castra*. Cf. aussi *equirine* comme *caestor*.

Origine obscure ; v. P. Kretschmer, Glotta, 10 (1920), 147 sqq. (l'étymologie par **co-uiri-* est insoutenable). Pour les Latins, *Quiris, Quirinus* sont inséparables du nom de la ville de *Cures* et désignent l'élément sabin qui est venu se fondre avec l'élément proprement romain ; cf. Servius, in Ae. 7, 710 ; T.-L. 1, 13 ; Col., Praef. 19 ; Ov., F. 2, 475 ; Festus 304, 18 : *Quirinālis qui nunc dicitur, olim Agonus appellabatur, antequam in eum commigrarent fere Sabini Curibus uenientes post foedus inter Romulum et Tatium ictum. A quo hanc appellationem sortitus est, quamuis existimant quidam quod in eo factum sit templum Quirino iā dictum. Quirina tribus a Curentribus Sabinis appellationem uidetur traxisse. La forme *Virites*, dans le groupe *Virites Quirini* (v. sous *heriēs*), est obscure, peut-être corrompue. V. G. Dumézil, *Naissance de Rome*, p. 194 sqq. ; Otto, Rh. M. 54, 197 sqq.]*

La transcription de *Cu-* par *Qui-* a des analogues en latin : cf. *sterculium, quisquiliae, liquoritia, *quidina* de *κιδινια*, etc. ; v. Vendryes, BSL 25 (1924), 41.

quiritō, -ās : crier. L'explication de Varron, L. L. 6, 68 : *quiriare dicitur qui quiritum fidem clamans implorat*, n'est sans doute qu'une étymologie populaire, malgré *indigiāre, parentāre*, de *indiges, parēns*. Doublet : *quirriō, -ās* : grogner (du verrat et du sanglier ; Auct. Carm. Philom. 55).

Composé : *proquiritō, -ās* (Sid. Apoll., Ep. 8, 6, 7, « *ut decemuraliter loquar* »).

Sans doute onomatopée ; v. B. W. sous *crier* ; M. L. 6967.

quirquir : forme obscure conservée par Varr., L. L. 7, 8, dans une formule rituelle *ullaber* (et *ollaner*)

comprend, avec le relatif *quī*, de nombreux dérivés et adverb. tels que *quālis*, *quam*, *quot*, *quantus*, *quom*, etc., et, en outre, des formes dont le rapport est moins évident, quoique sûr : *ubi*, *unde*, *unquam*, *uspiam*, *usquam*, *usque*, *uter* (v. ces mots). L'indo-européen avait deux types exprimant l'indéfini et l'interrogatif comme en latin, l'un en *-i-*, sans distinction de masculin et de féminin : av. *čiš*, gr. *τίς*, hitt. *kuis* (*kuis-kuis* « quiconque », cf. *quisque*), qui se retrouve dans lat. *quis*, l'autre en *-e/o-* masculin neutre, avec *-ā-* pour le féminin : skr. *kāh*, *kā*, *kā*; got. *hwas*, *hwo*, *hwa* ; à ce type appartiennent des génitifs comme gât. *čahyā*, v. sl. *česo*, hom. *τέο* (att. *τοῦ*), v. h. a. *hves*. La forme en *-i-* a particulièrement subsisté au neutre : skr. *cū* (avec valeur adverbiale), v. sl. *či* (*či-to*) « quoi », opposé à *kū-to* « qui », arm. *-i* (en face de *oo* « qui »). Au pluriel, le latin a fixé ainsi *quia*, qui a un pendant dans gr. *-σσα* (att. *ἄ-ττα*).

Le groupe de **kwo-*, **kwā-* a souvent fourni le relatif, notamment en iranien, en slave, en grec, en germanique, en tōkharien, en arménien, et l'on peut en partie le suivre à l'époque historique. Le point de départ principal est dans des phrases du type : *je cherche qui est venu*, d'où : *je sais qui est venu*. En italique, le développement est achevé avant les premiers textes. L'originalité de l'italique consiste en ce que, au moins à certains cas, le type **kwi-* a été affecté à l'indéfini-interrogatif et le type **kwo-*, **kwā-* à l'emploi relatif. Une particule souligne souvent l'emploi relatif. On a ainsi v. lat. *quo-i*, d'où *quī* et *quod*, osq. *pui* et *pūd*, ombr. *poi*, en face de lat. *quis*, *quid*, osq. *pīs*, *pīr*, *pīs* et *pīd*, ombr. *sve-pis* « si quis », etc. La forme lat. *quae*, osq. *pāi*, *pāi*, *pae*, seule propre à caractériser le féminin, a servi aussi pour l'indéfini-interrogatif et a fini, en latin, par éliminer *quis* au féminin. La flexion de *quis* est parallèle à celle de *is* ; cf. Ernout, Morphologie, § 108 sqq. L'irlandais a *cia* et le gallois *pwyl* « qui (interrogatif) », etc.

Les emplois osco-ombrien et latin sont tout pareils. Ainsi l'on a lat. *quisquis* = osq. *pispis* (cf. hitt. *kuis-kuis*) et l'indéfini ombr. *pis-her* en face de *quilibet* (c'est *her-qui* indique en ombrien la notion de volonté).

quisquiliae, **-arum** f. pl. (et n. *quisquilia*, Pétr. 75, Gloss. Philox. Le féminin singulier est dans la locution *homo non quisquiliae*, cf. plus bas) : « *quisquiliae* dicitur putantur quicquid ex arboribus minutis surculorum foliorumque cadit : uelut quicquid cadit (!) ». *Caecilius* (251) : « *quisquiliae* uolantis, uenti spolia memorant ; i modo » ; et *Novius* in *Togularia* (88) : « *abi*, *deturba te saxo*, *homo non quisquiliae*. *Quid est?* », Fest. 340, 12. Les glosses l'interprètent par *αὐτοῦδα*. L'image est la même que dans *flocus*, *naucus*, *hilum*. Mot expressif à redoublement de la langue familière ; cf. gr. *κοκκυλάττα* M. L. 6968 a. Cf. Vendryes, BSL 25 (1924), 41.

quō : ablatif de *quī* employé comme conjonction (cf. *eō*, *ideō*) « par quoi ; pourquoi ; c'est pourquoi ; parce que » ; Varr., R. R. 1, 54, *miscella* (*uua*) *multo ante coquitur* : *quo* (par quoi, c'est-à-dire, c'est pourquoi) *prior legenda*. On a souvent *nōn quō* « non [parce] que », auquel répond un *sed quia*. S'emploie en corrélation avec *eō* devant un comparatif : *quō magis... eō magis* « plus... plus ». — *Quō* s'emploie aussi souvent avec valeur subordonnante dans le sens de « pour que par

là », marquant le but ; il est particulièrement fréquent devant comparatif, où la langue le préfère à *ut* ; la négation qui l'accompagne est *nē* ; cf. Cic., Fam. 7, 2, 1, T.-L. 34, 6, 14.

quō : où (opposé à *ubi*). — Adverbe de lieu, interrogatif-indéfini et relatif, marquant le but vers lequel tend un mouvement. Figure comme premier terme de composé dans *quoad* (*quoad*, Varr., R. R. 1, 1, 2), *quousque*, *quoadusque* (Lact.) « jusqu'où, jusques-à quand ; jusqu'à quel point ; jusqu'à ce que » (sur la répartition des formes dans les auteurs, v. Stolz-Leumann, Lat. Gr.⁵, p. 768), *quōrsus* (*quōrsum*) de **quōrsus*. Il existe aussi des formes correspondant aux pronoms indéfinis : *quōnam*, *quōpiam*, *quōquam*, *quōquō* (*quōquōrsus*), *quōcumque*, *aliquō*.

Conservée en v. logoudorien, M. L. 6939 ; les autres langues romanes ont seulement *ubi*, éliminant la distinction entre *quō* et *ubi* (cf. Apul., Met. 9, 39).

quōreā : conjonction « c'est pourquoi » ; déjà dans Cic., Diu. 1, 41, 93. Cf. *circus*.

quod : que, en ce que, parce que. Accusatif neutre de *quī* devenu particule de liaison, subordonnante ou coordonnante, introduisant une explication ou une proposition complétive. Se place au début d'une phrase, dans *quod si*, *q. nisi*, *q. utinam*, *q. contra*, proprement « quant à ce fait » (accusatif de relation). S'emploie aussi pour introduire une hypothèse, par exemple Plt., Au. 91 : *quod quispiam ignem quaerat* « quant au fait que quelqu'un viendrait chercher du feu », c'est-à-dire « pour le cas où ». Est souvent précédé de *eō*, *ideō*, *propterea*, qui en renforcent le sens causal.

Dès l'époque ancienne, une série de verbes peuvent avoir leur complétive introduite par *quod*, concurrentement avec la proposition infinitive, notamment les verbes marquant l'étonnement, la joie, la souffrance : *miror*, *gaudeo*, *doleo* *quod*. Cette construction s'est étendue aux autres verbes *dicendi*, *sentiendi*, éliminant finalement la proposition infinitive. Dans cet emploi, *quod*, comme on l'a vu, a été concurrencé par *quia*. M. L. 6970, 6971. — *Quod* s'est également substitué dans la basse latinité à d'autres conjonctions, telles que *ut*, *quia* (*statuere quod, ita quod, nullum dubium quod*), *cum*, ut (signifiant « depuis que »). — Sur ces emplois de *quod*, v. Ernout-Thomas, Synt. lat., 2^e éd., § 302 sqq.

quōiās (c'est-à-dire *quōiās*), **quōiās**, **-ātis** (et *quōiās* *quōiās*, -e) : pronom interrogatif, « de quel pays? » ; = gr. *ποδαρῶς*. Cf. pour le suffixe *Arpinās*, *nostrās*. Même syllabe longue initiale que dans *mai(i)or*, *ei(i)us*.

quōius, **quōius** (c'est-à-dire *quōiūs*, *cuiūs*), **-a**, **-um** : adjectif relatif-interrogatif marquant la possession, « à qui, de qui ».

Quōius est formé avec le suffixe marquant l'origine, *quōius*, le suffixe marquant la possession, comme *patris*.

Les deux adjectifs sont rares et tombent en désuétude à l'époque impériale. Un critique de Virgile lui reprochait d'avoir employé, B. 3, 1, *cūius*, -a, -um, qui passait pour rustique.

quom (puis **qu(ō)m**, **cum**) : « au moment où, lorsque,

quand, comme » ; puis, avec sens causal ou adversatif : « du moment que, puisque ; comme ; alors que, bien que » ; cf. *quoniam*, *quandō*. Particule temporelle se rattachant au thème du relatif (et sans valeur interrogative, à la différence de *quam*, cf. *quandō*). *Cum* n'est pas seulement conjonction de subordination. Joint à pas seulement une particule généralisante dans les propositions et adverb. du type *quicumque*, *ubicumque* « celui qui à un moment donné », etc. Il forme le premier élément de *quondam*. Il s'emploie aussi en corrélation avec *tum*, comme *quam* avec *tam*. Le couple *cum... tum* introduit deux actions envisagées simultanément et que l'on oppose et peut se traduire par : « d'une part... d'autre part » ; souvent à peu près synonyme de *nōn solum... sed etiam*. Pour la forme, v. aussi *num*. Usité de tout temps ; mais, à basse époque, semble avoir perdu de sa valeur et s'emploie souvent associé à d'autres conjonctions : *cum ut*, *quoniam cum*, *postquam cum*, etc. ; v. Läststedt, Verm. Stud., 61 sqq. Concurrencé par *quandō*, forme plus pleine, *cum* n'a pas subsisté dans les langues romanes.

Avec l'enclitique *-quam* marquant la généralité, la gutturale initiale a été traitée comme dans *ubi*, *uter*, *unde*, et l'on a *umquam*, à côté de *qu-cumque*. Cf., de même, *usque*.

Quom a un correspondant en osco-ombrien : ombr. *pisi-pumpe* équivalait à lat. *qu-cumque* et osq. *pūn*, *pon*, ombr. *pune*, *ponne*, reposent sur **quon-de*, dont la structure est pareille à celle de v. lat. *quam-de* (v. sous *quam*). L'adverbe italique est ancien : got. *hwan* « être », v. pruss. *kan* « si » = lit. *ką* « si » et, peut-être, v. sl. *ko-*, *kū-* dans *kogda*, *kūgda* « quand ». Pour le celtique, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 205.

quōminus : conjonction subordonnante s'opposant à *quō magis* et introduisant, comme *quān*, une complétive de sens négatif « par quoi, que... ne... pas ». Composé de *quō* et de *minus*, forme atténuée de la négation ; cf. *si minus* = *si nōn*, et *minimē*.

Se retrouve en osque *pod mins* ; les deux éléments apparaissent encore séparés dans Plt., Am. Prol. 84. Ancien, usuel et classique ; mais devient de plus en plus rare dans la latinité impériale. Non roman.

-quomque : v. *quom*.

quōmodo : adverbe interrogatif, exclamatif et relatif « de quelle manière, comment » et « de la manière que, comme » (avec un sens causal dans la basse latinité, sens conservé dans les langues romanes). S'est substitué à *ut* dans la langue vulgaire : *quomodo dicunt*, par exemple, remplace *ut aiunt* dans Pétr. 38. Est demeuré dans les langues romanes, seul ou renforcé d'autres particules ; cf. M. L. 6972 ; B. W. *comme*. — De là : *quōmodocumque*, *quōmodolibet*, *quōmodonam*.

quondam : adverbe temporel issu de **quom-dam* « à un moment donné ». S'emploie souvent en parlant du passé, « autrefois » ; quelquefois aussi du futur, cf. Vg., Ae. 6, 877, *nec Romula quondam | ullo se tantum tellus iactabit alumno*. Ancien, usuel, classique. Non roman.

quoniam : conjonction, d'abord de sens temporel, puis de sens causal « du moment que, puisque ». Le sens temporel est bien attesté dans Plaute, par exemple Tri. 14, *quoniam ei qui me aleret nihil uideo esse relicui*, | *dedi ei meam gnatam*. A basse époque, comme *quia*, introduit une proposition complétive, e. g. Vulg. 1 Joan. 2, 22, *negat quoniam Iesus non est Christus*. Ancien, usuel. Non roman. Sans doute de **quom + iam*, avec dissimilation du premier *m* et vocalisation du *yod* de *iam*, comme dans *etiam* ; cf. *cum iam*, Cat., Agr. 161, 2, et *quoniam iam*, Plt., Tru. 402 (l'explication de Prellwitz par **quoni* = ombr. *poni* + i.-e. *an* = *am*, Glott. 49 (1930), 121 et 123, est invraisemblable). L'emploi fréquent de *quoniam* dans les discours (v. Stolz-Leumann, Lat. Gr.², p. 753) fait penser que *quoniam* est une forme de *quom* renforcée dans le langage parlé. Formes romanes savantes. M. L. 6971 a.

quoque : conjonction : aussi (souvent joint à *etiam*, qu'il renforce, et placé en position enclitique après le mot qu'il détermine), également. Sans doute issu de **quō + que* « et par là ». L'abrègement serait de même nature que dans *quāst*, *siquidem*. — Ancien, usuel et classique. Non roman.

quōr : v. *cūr*.

quōrsus, **quōrsus** : v. *quō* et *uertō*.

quot adv. : combien (en parlant d'objets qui se comptent). A pour corrélatif *tot* ; cf. Tér., Ph. 454, *quot homines, tot sententiae*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *quōtus* « en quel nombre, quel » (dans une énumération ou un partage : *hora quota est?*, Hor., S. 2, 6, 44), M. L. 6975 ; *quotus-quisque* ; *quotcumque* ; *quotuscumque* ; *quotlibet* ; *quotiē(n)s* adv. : combien de fois ; *quotiēsimus* ; *quotiē(n)s-cumque* ; *quotēni* « combien, en quel nombre » (classique, mais rare) ; *quotumus* (archaïque) « en quel nombre » ; *quotuplex* ; *quotennis* « de combien d'années » (rare). Forme redoublée : *quotquot*. Cf. aussi *quotidiē*, *cotidiē* et *quotidiānus*, *cotidiānus*, **quotidium*, M. L. 6973 et 6974.

Skr. *kāti* s'emploie sans acception de genre, comme lat. *quot*, avec le même sens ; le hittite a *kuwatta*. Le grec n'a que le dérivé **kwōtyo-* : hom. *πόσος*, *πόσος* la forme latine *quotus* est isolée. Les formes celtiques reposent sur **kwē(i)ti* : v. irl. *cuit*, gall. *path*, bret. *pet*, *pez* ; cf. av. *čaiti*. — Cf. *quis*.

R

rabio (?), **rabis**, **-ere** : être enragé. Cf. Non. 40, 1 : *rabere dictum a rabie*. Varro, *Idem Atii quod Teiti* (217) : *quid est? quid latras? quid rabis? quid uis tibi?* — *Caecilii Hypobolimaes Rastraria* (89) : *rabere se ait*. Les formes attestées ne permettent pas de décider si le verbe est *rabio* ou *rabō*; le participe *rabentis*, de Paulin de Nole (23, 234), est peu probant. *Rabiēs* est en faveur de *rabio* (cf. *speciō, speciēs*), et la forme en *-yō* est usuelle dans les verbes de ce genre; le vocalisme a dénoncé un mot de type « populaire ». Germanique; v. angl. *rabbian*.

Formes nominales et dérivés : *rabies*, *-ei* (gén. *rabies* dans Lucr. 4, 1083) f. : rage du chien, *morbus caninus*, P. F. 339, 2; puis « rage », sens propre et figuré. Ancien (Plt.), usuel. Panroman, sauf roumain. Les formes romanes remontent à un doublet *rabia*, attesté dans Servius, Aen. 1, 200, et dans les gloses. M. L. 6980. Irl. *raibis*.

rabidus; *rabiosus*, M. L. 6981; *rabiosulus* (Cic.); et, dans la langue médicale tardive, *rabidō*, *-ās*, cf. *rabiat*, λυσαῖ, CGL II 168, 36, avec passage à la conjugaison en *-ā*. Cf. aussi M. L. 6979, **rabidiāre*.

On a rapproché avec vraisemblance le groupe radical de skr. *rābhaḥ* « impétuosité, violence », *rābhasāḥ* « impétueux », *rābhīyān* « plus impétueux », *rābhīṣṭāḥ* « très impétueux ». Ce rapprochement obligerait à séparer skr. *rābhaḥ* de la racine de *rābhati*, *lābhati* « il prend », qui a un autre sens et qui a *-l-* initial. Lat. *rab-* repose-rait sur **rbb-*. Le rapprochement serait, comme nombre d'autres, limité au sanskrit et au latin. Ce rapprochement écarterait celui qui a été aussi proposé avec gr. *ῥάβρος* « violent, impétueux », qui supposerait en grec une dissimilation antérieure à la prothèse de voyelles devant *r*, laquelle est très ancienne. L'existence du présent *rabio* va contre l'hypothèse d'un emprunt que le latin aurait fait d'un nom de maladie à quelque langue méditerranéenne.

Rabirius est à écarter; étrusque?

rabō, **-ōnis** m. : déformation plaisante de *arrabō* (= gr. ἀρραβών) dans Plaute.

rabula, **-ae** m. : braillard (Cic., Quint.). Expliqué par les anciens comme dérivant de *rabies*, cf. P. F. 339, 8; par L. Havet, ALLG 9, 526, comme issu de *rauis*, cf. *rauula* dans P. F. 355, 3 (v. *rāuis*, *rāuis*). Une origine étrusque — comme pour beaucoup de mots populaires en *-a* — n'est pourtant pas exclue; cf. Vetter, Glotta 15, 225. En tout cas, mot de type populaire.

Dérivés tardifs : *rabulārius*, *-lātiō*, *-lātus*; nom propre *Rabulēius*; v. Schulze, *Lat. Eigen*, p. 91.

rabulāna, **-ae** f. (sc. *pix*) : sorte de poix inconnue (Plin.).

rabuscula, **-ae** f. (sc. *uītis*) : sorte de vigne inconnue (Plin.).

raca (*racha*), **racana** : manteau, couverture; *huīlū* saxonice, CGL V 327, 45; cf. *raganus* (uel *nelle*, supscr.), *coopertorium uel panniculus*. Terme tardif (v. Souther, s. u.). M. L. 6983.

racōō, **-ās** (*rancō*), **-āre** : crier (se dit du tigre, Auct. Carm. Philom.). Cf. *racant coraces*, Gl. N. 249; et *ragiō*. V. aussi **rakanus* « grenouille » que supposent divers dérivés romans. M. L. 7019, et *roncō*.

racēmus, **-ī** m. : grappe; et spécialement « grappe de raisin » (le raisin se dit *ūua*, cf. Plin. 15, 115, (*poma racemis dependunt ut uuae, palmae*), puis le « raisin » lui-même; cf. Vg., G. 2, 60, *fert uua racemos*, et Copa 21, *sunt et mora cruenta et lentis uua racemis*. Ancien, bien que non attesté avant Virgile (mais *racēmor* est dans Varron), technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6984; B. W. *raisin*, de **racimus*.

Dérivés et composés : *racēmārius*; *racēmōsus*; *racēmōr*, *-āris* (et *racēmō*) « grappiller »; *racēmātus*, *-nātiō*; *racēmifer* (Ovid.).

Le rapprochement avec gr. *ῥάξ*, *ῥάγος* « grain de raisin, baie », est séduisant, bien qu'il soulève des difficultés phonétiques (*ā* latin = *ā* grec; *c* = *γ*), et l'origine du *ῥ* initial du grec est ambiguë (**sr-* ou **wr-*, v. *rādix*). Mot sans doute méditerranéen, comme les autres noms relatifs au vin et à la culture de la vigne.

***radia**, **-ae** f. : nom étrusque de l'églantier, d'après le Ps.-Diosc. de Vienne?

radius, **-ī** m. : baguette pointue (= *ῥάδος*); puis « rayon lumineux » (ordinairement représenté sous forme d'une lame à pointe aiguë, *ῥάκτις*), rai; rayon d'une roue (ainsi appelé parce qu'il rayonne du moyeu, comme les rayons d'un centre lumineux), rayon d'une circonférence; et, en général, tout objet pointu : épéron, ergot, dard; radius du bras; navette du tisserand (cf. gr. *ῥαπτίς*); olive allongée. Ancien (Cat., Enn.), usuel. Panroman. M. L. 6999. Irl. *raid*, britt. *raidā*.

Dérivés : *radiolus*, M. L. 6997; *-lum* : fougère (Ps.-Ap.); *radiātus*, antérieur, semble-t-il, à *radiō*, *-ās* (Firmicus), M. L. 6989; *radiōsus* (rare); *irradiō* (époque impériale), M. L. 4545 c; cf. aussi *ezradiāre*, M. L. 3064.

Les gloses ont un féminin *radia*, CGL II 409, 47; 477, 39 (cf. fr. *rai* et *raie*).

Pas d'étymologie sûre.

rādīx, **-icis** f. (sur la forme masculine, v. Niedermann, Emerita, XII, 1944, p. 55) : racine (sens propre et figuré); de là « base, fondement ». Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 7000; B. W. s. u.; et germanique : v. h. a. *ratich*, *retich*, etc., d'où finn. *rādiikka* Celtique : corn. *redic*, gall. *rhuddŷgi* (de **rudicula*, avec

influence de *rhudd* « rouge »). Sur les différents sens de *rādix*, *rādīcula*, v. André, *Lex.*, s. u.

Dérivés et composés : *rādīcītus* adv. « depuis, ou jusqu'à la racine » et *ezrādīcītus*; *rādīcula* : radicelle, radis, saponaire, M. L. 6996; *rādīcor*, *-āris* et *rādīcō*, *-ās* : prendre racine (latin impérial; demeuré dans quelques dialectes romans, M. L. 6992, et **arrādīcō*, M. L. 6971; *rādīcōsus*; *ērādīcō*, *-ās* : déraciner, arracher, M. L. 2887. Certaines formes romanes supposent aussi *rādīcina*, M. L. 6995 (Pelagon., Antid. Brux.); *rādīcāria*, 6994; **dērādīcō*, 2577.

Rādix et *rāmus* appartiennent à un même groupe, comme, d'autre part, se répondent pour le sens lit. *śakā* « branche » et *śaknis* « racine ». L'initiale latine n'enseigne rien : *r-* peut reposer sur *r-*, mais aussi, à ce qu'il semble, sur **wr-*. V. isl. *rot* « racine » offre la même ambiguïté. Il y a un *w-* initial sûr dans gall. *gwrysgen* « branche » et *gwraidd* « racines », à côté de ir. *frém* « racine ». Le rapport entre gr. *ῥαῖς* (lesh. *ῥαῖδα*, *ῥαῖς*) « racine » et *ῥάδιμος* « jeune branche, rejeton » « racine ». Le rapport entre gr. *ῥαῖς* (lesh. *ῥαῖδα*, *ῥαῖς*) « racine » et *ῥάδιμος* « jeune branche, rejeton » n'est pas clair. Le germanique a *got*. *waurts* « racine », etc. Les formes arméniennes **armn* (loc. *armn*) « tronc » et *armnīm* « je prends racine », *armat* « racine » n'ont pas de *w* initial. Groupe de mots populaires apparentés entre eux, mais dont les formes ne se laissent pas ramener à un original commun.

rādō, **-is**, **-sī**, **-sum**, **-ere** : gratter, enlever en grattant; d'où « écorcher », cf. *mulieres genas ne radunto*. Loi des XII Tables; « racler, raser (sens propre et figuré) ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6987; B. W. *rasor*.

Dérivés et composés : *rādula* : racloir (du peintre), M. L. 7001; *rādūm* (de **rād-lom*) et *rādūm*, *rādūla* (Gloss.) : racloir pour gratter le soc de la charrue, de façon à en détacher la terre; puis le « soc » lui-même, cf. M. L. 7022; *rāmen* « pulvis qui raditur de aliqua specie », CGL IV 278, 1, remplacé par *rāmentum* (usité surtout au pluriel *rāmēnta*, dont a été extrait un féminin singulier *rāmēnta*) : raclure(s), rognure(s), M. L. 7025; dérivé : *rāmētōsus* (Cael. Aur.); *rāstrum* et *rāster* de **rād-trom* (cf. *rāstrum*); pour le double genre, cf. *culter* et *cultrum*. Usité surtout au pluriel *rāstra* ou *rāstri*, ce qui s'explique par le fait que la tête de l'outil est formée de plusieurs dents (*r. quadridēns*, ap. Cat., Agr. 10 et 11) de fer ou de bois (lignes *rastris sarrīēndus*, Col. 2, 11, 4). Désigne un instrument qui sert à briser les mottes (*rastris glebas qui frangūt inertes*, Vg., G. 1, 94), qui tient à la fois de la fourche, de la houe ou du râteau. M. L. 7079; diminutif *rāstellum* (-us), M. L. 7078; B. W. *râteau*; ir. *rastal*; britt. *rascl* (de **rāsculum*); adj. *rāstrārius*.

rāsus : rasé, ras, M. L. 7082 (et *irrāsus* : non rasé, époque impériale); *rāsus*, *-ūs* (Varr., L. L. 5, 136); *rāsūra*, M. L. 7081; *rāsīō* (Cael. Aurel.); *rāsor* : *-es fādīcēs dicti quia uidentur cordas ictu radere*, P. F. 341, 4; *rāsōriūm*, *ῥαστήρ*, M. L. 7076 (Rufin., He-sych.); *rāsīlis* adj. (v. *rallus*); **rāsō*, *-ās*, non attesté dans les textes, mais supposé par *rāsāmen* « raclure » (Marcell. Emp.) et *rāsīō*, *-ās* (Suét.), cf. M. L. 7070 et 7075. Certaines formes romanes remontent à **ras-*

clāre, M. L. 7072; B. W. *racler* (dénominatef de **ras-culum*, doublet de *rāstrum*, cf. *ruiculum* et *rustellum*); **rasīcāre*, M. L. 7074; **rādīōria*, M. L. 6998; B. W. *radoire*.

Composés de *rādō* : *abrādō* : enlever en coupant ou en raclant; raser; gratter (comme notre mot français, s'emploie familièrement au sens de « dérober »; cf. *ton-deō*); *conrādō* (col-) : raser, gratter et « rafler » (familier); *dē*, *-ē*, *ir-rādō*.

Aucun rapprochement net. Le vocalisme ne se laisse concilier ni avec celui de lat. *rōdō* ni avec celui de skr. *rādati* « il gratte ». Mais une parenté semble probable; des difficultés de ce genre sont choses courantes dans les termes techniques.

raeda (*rēda*), **-ae** f. : voiture à quatre roues, sorte de char à bancs, d'origine gauloise; cf. Quint. 1, 5, 57 et 68.

Dérivés : *raedārius* (*rēdārius*), *-a*, *-um*; subst. *rēdārius* m. : cocher ou fabricant de voitures.

Composé : *epir(a)edium* : traits, attelage (Quint., Juv.). Hybride de *ēpi* et *raeda*; cf. *eporēdīas* (accusatif pluriel) m. « dresseurs de chevaux », gaulois dans Plin. 2, 123. Emprunt technique. Cf. *uerēdus*.

ragiō, **-ere** : attesté dans la glose *ragiō pullus* : ῥαῖται πῶλος, CGL III 432, 15, et confirmé par le témoignage des langues romanes : roum. *rage*, v. fr. *raire*, *rēer*, M. L. 7007; et B. W. sous *railler*. Cf. aussi M. L. 7008, **ragiūtāre*; 7009, **ragulāre*. Cf. *raccō*.

raia, **-ae** f. : raie, poisson (Plin.) I. M. L. 7016. Sans étymologie.

rallus, **-a**, **-um** : *ralla uestis dicta a raritate*. Plautus in *Epicuro* (230) : *tunicam rallam, tunicam spissam*, Non. 530, 15. Cf. Isid., Or. 19, 22, 23 : *ralla, quae uulgo rasilis dicitur*. Rare, technique.

rāllum, **rāmen** : v. *rādō*.

rāmes, **-itīs** m. : pieu, bâton (Col.). Le pluriel *rāmītēs*, par analogie avec les branches d'un arbre, désigne les « vaisseaux » des poumons, les bronches; cf. Plt., Mer. 138, Poe. 540. Ancien, technique ou populaire.

rāmex, **-icis** m. : sorte de hernie, varicocèle; cf. Cels. 7, 18, ... *integris tunicis rānex innascitur*; *καρκοσχίλην* Graeci uocant.

Dérivé : *rāmīcōsus* (*rāmītōsus*).

Rāmes et *rāmex* doivent être deux formes d'un même mot, *rāmes* étant plus anciennement attesté; v. Ernout, Philologica I, p. 145. *Rāmes* est à *rāmus* comme *palmes* à *palma*; *rāmex* (*rāmīx*), *rāmīcōsus* ont pu subir l'influence de *uārix*, *uāricōsus*.

La forme **ramica* supposée par le fr. *ranche* peut être dérivée de *rāmex* ou de *rāmus*. M. L. 7026.

Ramnēs (*Rhamnēs*, Cic., De Rep. 2, 20, 36) et **Ramnēsēs**, **-ium** m. pl. : Les Ramnes, tribu étrusque dont la réunion avec les *Titiēs* (*Titiēnsēs*) et les *Lucerēs* fonda la Rome primitive. Désigne par la suite l'une des trois centuries de chevaliers fondées par Romulus. Cf. Varr., L. L. V 55 et 81. *Ramnes*, *Ramnīus*, *Ramnēnia* supposent un étrusque **ramne*, parallèle à *titiē*, *luxre*, tous deux attestés; v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 218.

***ramnus** : *spinarum genus, lignum ex quo spinæ oriuntur* (Gloss.). Emprunt au gr. *ῥάμνος*,

*ramptāria cardus = ῥαμπαρὰ λευκή (Diosc.)?

rāmus, -ī m. : branche, rameau ; puis objet en forme de branche : « bras d'un fleuve », « jambage d'une lettre » ; s'emploie aussi au sens abstrait. Usité de tout temps ; panroman. M. L. 7035 ; B. W. rameau ; un collectif rāma est supposé par certaines formes romanes.

Dérivés : rāmulus et rāmūla, M. L. 7034, adj. rāmulōsus, M. L. 7033 ; rāmeus ; rāmōsus, M. L. 7034 ; rāmusculus (bas latin, d'où dans les langues romanes *ramūscellum et *ramūstēllum, M. L. 7036 et 7037) ; rāmālis, d'où le subst. n. rāmāle et rāmālia « branchage(s) ». Cf. aussi M. L. 7026, *rāmica ; 7027, rāmīlis.

V. rādīt.

rāna, -ae f. : 1° grenouille ; 2° baudroie. Depuis Varron. Usuel ; panroman (sauf roumain). M. L. 7038 ; v. B. W. grenouille et raine. Celtique : irl. ran, britt. ran. Diminutifs : rānula, M. L. 7047 ; rānunculus (remplacé dans les langues romanes par des féminins rānūcula (Romul.) et *rānūcula (rānicula), M. L. 7045 et 7046) « renoncule » (= gr. βαρπράχιον, dite aussi rānāria).

Repose sans doute sur une onomatopée (rana ab sua dicta uoce, Varr., L. 5, 78) ; mais on ne peut préciser le détail. On a rapproché rāgiō (v. ce mot) ; cf. aussi raccō, *rakanus. De *raksnā?

rancēō, -ēs, -ērō : être rance (rare) ; un exemple de rancēus dans Lucrece ; les gloses ont, en outre, rancet : rancidum est).

Formes nominales et dérivés : rancor (tardif) : odeur de rance ; au sens moral « dégoût, rancœur » (St Jérôme, Ep. 53, 1), demeuré dans les langues romanes (sauf en roumain), M. L. 7041 ; rancidus ; depuis Lucrece. Panroman, M. L. 7040 ; rancidulus ; rancēscō, -is, M. L. 7039 ; rancidō, -ās (Fulg.).

Un adjectif rancus, dont rancēō serait dérivé, figure dans les gloses : rancum, ραγγόν, CGL II 451, 3 ; cf. Niedermann, Glotta 1, 266 sqq. Toutefois, peut-être faut-il lire rancidum.

Pas d'étymologie sûre. Vocalisme a et suffixe *-ko-, caractéristiques des mots de ce genre ; cf. mancus.

rancō : v. raccō.

raphanus, -ī m. : raifort. Emprunt au gr. ῥάφανος. Attesté depuis Caton. M. L. 7051 ; et *rap(h)anella, 7050.

rapiō, -is, -uī, -ptum, -ere : ravir, emporter violemment ou vivement (sens physique et moral), prendre de force. Usité de tout temps. M. L. 7049 ; B. W. ravir, de *rapire. Celtique : britt. reibio.

Dérivés : raptum : pillage, rapt, rapiō uiuere ; rapīdus : qui emporte ou qui entraîne. Se dit spécialement du courant des fleuves (cf. rapiditās, qu'on ne trouve que dans cette acception) ; de là « impétueux, violent, rapide », M. L. 7054 et 7053, *rapidum ; à basse époque a existé un substantif rapida, -ae ou rapida, -ōrum pour désigner les « rapides » d'un fleuve ; v. O. Schultess, Indic. d'antiq. suisses, N. S. IX (1907), 190 sqq. ; rapidulus (Mart. Cap.) ; rapinae f. pl. (la langue classique ne connaît le mot qu'au pluriel ; le singulier rapīna n'apparaît qu'à l'époque impériale) : rapines ; M. L. 7055 a ; d'où rapīnō, rapīnāiō, -tor ;

*dērapinō, M. L. 2579 ; rapāx : rapace, ravisseur ; pl. subst. rapācēs c. « les bêtes de proie », M. L. 7048 ; rapāciūs ; rapō, -ōnis m. : ravisseur (Varr. ap. Non. 26, 32) ; rapier, σφῆρα πυρρίδι τοῦ χαλκῆος, CGL II 539, 20 ; 551, 43 ; raptim : violemment, et surtout « rapidement, en hâte » (rapienter, Ven. Fort.) ; raptiō (rare ; non classique), M. L. 7062, les composés sont plus usités ; raptor (non classique, mais fréquent) ; raptōrius (Cael. Aurel.) ; raptus, -ūs, M. L. 7063. Fréquentatif-intensif : raptō, -ās (et rapso, Auct. Bell. Afr.), expression forte et surtout poétique, M. L. 7060 et 7061 ; *rapiiāre ; raptiō (Gell. 9, 6 fin).

Composés : ab- (opposé à ēripīō, Plt., Cu. 597 ; Pe. 705), ad- (ar-), con- (cor-), dē-, dī-, ē- (M. L. 2901), in- (ir-), prō-, sur-ripiō (avec des formes contractes du type surpiō, surpire, surpīte, surpui, surptus, cf. surgo) qui ont à leur tour fourni des dérivés ; cf., par exemple, ar-repticiūs « possédé », qui dans la langue de l'Église traduit ἐπιρπτικός ; ar-reptiūs (Itala) ; sur-repticiūs, -iūs, etc. Corripīō, outre le sens perfectif de « se saisir brusquement de », a aussi celui de « ramasser ; rassembler », synonyme fort de colligere ; cf. Vg., Ae. 3, 176, corripio e stratis corpus (qui exprime le contraire de effusum corpus, cf. Lucr. 3, 176 et 113) ; et, par affaiblissement de sens, à l'époque impériale, le verbe est arrivé à être employé pour dire « diminuer, raccourcir » et s'est opposé à prōducere ; dans la langue de la grammaire, il s'est dit de l'abrégement des syllabes ; de même cor-reptiō.

Les autres composés présentent seulement les nuances de sens local ou les différences d'aspect que fait attendre le préverbe. Le sens de « prendre » y est resté, tandis qu'il a disparu dans la plupart des composés de capiō (on dit adimō, eximō, sūmō, etc.) : cf. accipīō et arripīō, dēcipīō, suscipīō et dēripīō, surripīō. Cf., de même, les composés de dicō et de loquor, de uideō et de speciō.

V. ūsūrpō sous ūtor.

Rapiō est un présent dérivé substitué à un ancien présent athématique, à en juger par lit. ap-rēpiu « je prends de force » ; cf. aussi alb. rjep « je prends, j'enlève » et peut-être gr. ἐρεπτόμενος « broutant, mangeant goulément ».

rāpum, -ī n. (rāpa, -ae f.) : rave. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 7065 ; irl. raibe ; germ. rape.

Dérivés : rāpulum et rāpula, M. L. 7064 ; rāpulātus (Apic.) ; rāpiciūs, M. L. 7052 ; rāpina : rave et « champ de raves », M. L. 7055 ; rāpistrum : ravenelle, M. L. 7056 (cf. pour le suffixe olēster ; sur lapistrus, Isid., Or. 17, 10, 20, v. Sofer, 139) ; rāpātum, γογγυλατόν, CGL III 248, 56. Cf. aussi rāpum terrae, rāpum porcīnum dans les gloses (= terrae mālum, coloquintida, cyclaminus) ; rāpanāpus (Dynam.).

L'absence de prothèse dans gr. ῥάπος et ῥάφος « rave », ῥάφανος ῥαφάνη « radis » et le ē de v. sl. rēpa « rave » permettent difficilement de voir ici un ancien mot indo-européen, comme on le supposerait d'après v. h. a. ruoba « rave » et lit. rāpė. La façon dont ces mots sont apparentés n'est pas déterminée. Cf. nāpus.

rārus, -a, -um : qui présente des intervalles ou des interstices (r. cribrum) ; clairsemé, espacé, poreux ; et par suite « épars », d'où « isolé » et « rare ». S'oppose à dēnsus ; cf. Vg., G. 2, 227, rara sit (terra) an supra mo-

rem si densa requiras ; Col. 2, 9, 6, rara seges ; à solidus (Lucr. 1, 347, etc.). Ancien (Liv. Andr.), usuel. Panroman (formes en partie savantes). M. L. 7067. Adverbe : rārō et rārē (Plt., Rud. 995 ; cf. Charis. 217, malgré Aulu-Gelle 2, 25, 8).

Dérivés et composés : rārūis (classique) ; rārūtūdō (archaïque) ; rārēscō, -is ; rārēfāciō (Lucr.) ; rārēnter (adverbe archaïque sans doute formé sur frequenter) et rārīter (Gloss.) ; rārīpīlus (Col.), -pēs (Ps.-Ruf.).

On a rapproché rāuis, rēte (cf. Varr., L. 5, 130, rete a rariuidine, et Vg., Ae. 4, 131, rara retia). Il s'agit d'une racine *er-, rē- : « séparer » qui apparaîtrait aussi dans lit. irū, irti « se dissoudre, tomber en ruines », ērdėti « se séparer », ardyti « séparer », v. sl. orūi « dissoudre, détruire », redūkū « rare ». Tout cela vague et ne fournissant avec les mots latins aucun rapport qu'on puisse serrer de près.

rasis, -is f. : sorte de poix brute (Col.). Cf. rēsina?

rāster, -trum : v. rādō.

ratiō : v. reor.

ratis, -is f. : nom gaulois d'une sorte de fougère (Marc. Emp. 25).

ratis, -is f. : assemblage de bois flottants ; radeau ; puis « bateau à fond plat » ; en poésie, substitut de nāuis. Cf. Varr., L. 5, 7, 23 : ratis... ubi plures mali aut asseres (iuncti aqua ducuntur. Hinc nauiculae cum remis retariis dicuntur). V. de Saint-Denis, Sens et évolution sémantique de ratis en lat. class., Les Ét. class., XIV, 1946, p. 55 sqq. Ancien (Naev., Enn.). M. L. 7088.

Dérivés : ratiūs, épithète donnée au quadrāns, « quod in eo et triente ratis fuerint effigies, ut nautis in asse », P. F. 341, 2 ; ratīrius, cité plus haut.

Souvent considéré comme apparenté à rārus, rēte en raison de sa construction à claire-voie. On l'a rapproché aussi de rēmus. Mais peut être un mot d'emprunt.

Ratumen(n)a [porta] : nom étrusque d'une porte de Rome. Cf. le nom de famille étrusque, ratumsna, ratumsna ; v. W. Schulze, Lat. Eigen., p. 591 f.

*rauca, -ae f. : ver qui se tient dans les racines du chêne (Plin. 17, 130) et qui infeste les segetes (Dig. 19, 2, 15, § 2). Sans étymologie.

raucus : v. rāuis.

raudus, (rōdus, rūdus), -eris n. : 1° lingot non façonné, e. g. Lucil. 1192, plumbi paxillum raudus ; 2° pierre brute, Acc. 438 R³, ... hinc manibus rapere raudus sazeum. Diminutif : raudusculum (rō, -rū-) : petite pièce de cuivre, employée notamment dans la formule de mancipation : rudusculo libram ferito ; adjectif dérivé dans Rōdusculāna porta ; appellata quod rudis et impolita sit relicta, uel quia raudo, id est aere, fuerit uincta, P. F. 339, 11.

Mot rare. Rattaché par les anciens à rudis ; cf., outre la glose de P. F. citée plus haut, Festus 320, 24. L'ablatif raudō dans la glose de P. F., si le texte est correct, semble attester un doublet *raudum, -ī ; cf. pondō et ponderē. Il existe un autre mot rādus, -eris « gravois » qui a été peut-être confondu avec celui-ci. Ce sont autant d'« étymologies populaires ».

Le d de raudus suppose un ancien d, et non dh (cf.

ruber, etc.). Il s'agit sans doute d'un ancien terme technique de la métallurgie. Dans v. isl. raudī « minerai rougeâtre » a pu intervenir une étymologie populaire, comme aussi dans v. sl. ruda « minerai ». V. sax. arut « minerai » a t issu de d, mais un a initial. Il y a ici des formes non réductibles les unes aux autres. Le flottement entre au, ō et ū (ou dans roudus chez Festus) en latin même est à noter. V. Kretschmer, Gl. 32, p. 7.

*raucielus, -ī (m. ?) : « Pinus cembra » (Plin. 15, 36). Forme peu sûre ; lire araucielus? Mot figure ?

rāuis, -is f. : enrouement. Mot archaïque, attesté dans Plaute (Au. 336, Ci. 304) et repris par Apulee ; cf. P. F. 341, 3, rāuim dicebant pro raucitate, unde et uerbum rāuio, rāuius. A la même famille appartient :

rāuus, -a, -um : rāua uox rāuca et parum liquida, proxime canum latratum sonans, unde etiam caudicibus pugnaciter loquens, rāuula, P. F. 355, 3. Exemple de Sidoine Apollinaire, qui scandē ā ; cf. Quicherat, Thes. poet. ; rāuulus. Celtique : bret. raouia, raouet. rāuula : cf. rabula ; rāuilla.

rāuio, -is? (un exemple de Plt., Poe. 778, douteux ; les manuscrits se partagent entre rāuio (leçon qui semble préférable) et aruio ; cf. Lindsay, Early lat. verse, p. 214. La longue de rāuio est étrange en face de rāuis ; lire rāuiero avec Havet? ; v., toutefois, Marx, ad Luc. 1289, qui fait dériver rāuio de rāuus d'après le double sens de gr. φαῖός ; rāuio, -iās (d'après P. F. 341, 3 ; cf. plus haut).

rāucus : Plt., Ci. 304, expurgabo hercle omnia ad rāucam rāuim. Conservé dans les langues romanes, M. L. 7093 ; v. fr. rou et enrouer. Dérivés : rāuciās, rāucēō (tardif). Les gloses ont aussi rāucī : βραγγ(ε)ῖα. Cf. encore *sūbraucāre, M. L. 8389, et ōbrucātus, *abrucātus, M. L. 6017. Composés : irraucēscō (Cic.), d'où rāuciscō (tardif) ; irraucus (Plin. Valer.) ; *inrucire, M. L. 4454. Pour le suffixe, v. mancus.

Rāuis, rāuis, rāuio sont à peine attestés et ont été remplacés par rāucus et ses dérivés. f

Aucun rapprochement sûr. Le grec a ῥάωω. V. rugiō. Sans doute mot expressif.

rāuus, -a, -um : gris. Rāui coloris appellantur qui sunt inter flauos et caesios, quos Plautus appellat (Epid. 620) rquistellos, P. F. 339, 3. Rare.

Dérivés : rāuidus (Col.), dont il existe une forme dérivée dans les langues romanes, par exemple fr. « rouan », M. L. 7100 ; Irāuulus (Sid.) ; Rāuiliae (l. Raouillae?) a rāuis oculis, quemadmodum a Caesius, Caesullae, F. 340, 30. f

Sur rāuastellus (rāuis-), v. grāuastellus.

Le rapprochement, tentant à première vue, avec v. h. a. grāo « gris » se heurte à des difficultés ; la ressemblance des formes n'est d'ailleurs pas grande ; le suffixe *-uo- est courant dans les adjectifs désignant des couleurs (v. sous cānus et heluus) et v. h. a. ā repose sur ē. Origine obscure.

re-, red- : préverbe marquant un mouvement en arrière (recēō, respiciō, redeō), ou un retour à un état antérieur (reficiō, restitūō), et par suite une répétition (recautiō), ou aussi un mouvement en sens contraire, qui détruit ce qui a été fait (reclūdō, renutiō, renuō, resignō, retegō, reuelō, etc.). — Red-, qui est peut-être

la forme ancienne (cf. Meillet, *Mél. Havet*, 273 sqq.), mais qui, à l'époque classique, n'apparaît plus que devant voyelle (*redarguō, rededō, redhibedō, redimō, reduuiae*, etc.), s'est employé aussi devant consonne; de là : *red-duc*; *reliigiō, reliquiae* (formes peu probantes toutes deux et qui sont peut-être des expédients métriques pour faire entrer ces mots dans l'hexamètre dactylique); et peut-être *remmōtus* (dans Lucr.). La question a été beaucoup discutée; v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 92, n.; R. Günther, *IF* 26, 97 sqq.; G. Schoenwitz, *De re praepositionis usu*, thèse Marburg, 1912; Vollmer, *Sitzb. d. bayr. Akad. phil.-hist. Cl.*, 1922, 4. M. L. 7102; B. W. re.

De *re-* dérivent un adjectif **recus*, qui figure dans *reciprosus*, et un adverbe *retrō* « en arrière », qui a le même suffixe de comparatif que *intrō* et qui, à partir d'Apulée, apparaît employé aussi comme préposition. *Rūsum* est formé comme *sūsum* : v. *uertō*. De *retrō* sont formés *retrōsum* (-sus, de *retrōuersus*) et des composés ou des juxtaposés tels que *retrōcedō*, etc.; cf. M. L. 7269, *rētro*; 7272, *retrōsum*. Les langues romanes ont aussi des représentants de formes renforcées d'un type comparable à celui de *abante, dēforis, de ex*, etc.; M. L. 198, *ad retro*; 2582, *dē retro* (cf. *de-intro*; M. L. 2527); v. B. W. *derrière, derrière*.

Particule itaque : l'ombrien a revestu « reuisitō ». On ne connaît ailleurs aucun correspondant. *Red-* est peut-être formé sur *prōd-*.

reapse : en réalité. *Reapse est reipsa, Pacuuius in Armorum iudicio* (26) : *si non est ingratum reapse quod feci bene*, F. 348, 14; *reque eapse, re ipsa*, P. F. 363, 4. Forme archaïque, dont Cicéron use encore et qui est décisive pour l'étymologie de *ipse*.

rebellis : v. *bellum*.

reburrus, -a, -um : aux cheveux retroussés (Aug., c. Faust. 5, 1, et Gloss.); *reburrium*; *Reburrius*. Le fr. *rebours* suppose **rebursum*, qui est sans doute une contamination de *reburris* et de *reuersus*; cf. M. L. 7105; B. W. s. u. V. *burra*.

recēns, -centis : nouvellement arrivé, frais (*piscis recēns, cōpiae recentēs*, cf. *veapōs*), récent. Le sens premier est peut-être « qui vient en droite ligne de »; cf. Cic., *Verr.* 1, 2, 5, *cum e provincia recens esset*; Att. 16, 7, 1, *Regini quidam eo uenerunt, Roma sane recentēs*; Vg., *Ae.* 6, 450, *recens a uolnere Dido* (cf. peut-être moy. irl. *cinim* « je jailliss », *cinis* « recens est »). Dans la langue médicale tardive, *recēns* : eau, d'après gr. *veapōn* (ἄωρον) « eau fraîche », gr. mod. *vepō*. Ancien (Cat., Plt.), usuel, classique. Panroman. M. L. 7109.

Dérivés : *recentō, -ās* : mot formé par Cn. Matus, cf. Gell. 15, 25, 1, Non. 167, 14, pour traduire *ἀνα-veouta* et représenté en roman, dans des acceptions dérivées (cf. fr. *rincer* et v. fr. *recincier*), M. L. 7110; B. W. s. u. *recentarius* : vendeur de vin frais (Inscr.); *recentaria* : *veapopōros* (Gloss. Philox.).

L'analyse en *re-cent-*, comportant rapprochement du second terme avec v. sl. *po-čino* « je commencerai », *kont* « commencement », n'est pas évidente. Si on l'admet, **re-cent-* serait un second terme de composé à valeur de nom d'agent, avec suffixe *-t-*. — Pour la forme, cf. *repēns*?

reciduius : v. *cadō*.

reciprocus, -a, -um : qui va en arrière comme en avant (se dit souvent de la mer); puis « alternant, réciproque, renversé ». Traduit à la fois *παλιντροφος* et *ἀντιπρόσπον*. De **reco-pro-cos*, composé d'adjectifs **reco-s* et **proco-s* dérivés des particules *re-* et *pro-* comme *anticus, posticus*, cf. skr. *ā ca pāra* ca. Étymologie encore sentie dans Ennius, *Androm.* 104 : *rursus prorsus reciprocāt fluctus feram*. Le dénominatif *reciprocāre* a été rapproché ensuite de *procare* par une fautive dérivation; cf. Varr., *L. L.* 7, 80, et Fest. 342, 13, *reciprocāre pro ultro citroque poscere usi sunt antiqui, quia procare est poscere*. Attesté de tout temps, mais assez rare.

recitō : v. *ciō*, sous *ciō*.

reclūdō : v. *claudō*.

recordor : v. *cor*.

rectus, -a, -um : dirigé en droite ligne, droit (sens physique et moral); s'oppose à *prāuus*. Subst. *recta, -ae* f. : *-ae appellantur uestimenta uirilia, quae patres liberis suis conficienda curant omnis causa : ita usurpata quod a stantibus et in altitudinem tectuntur*, P. F. 342, 3; *rectum* n. : ce qui est droit (joint à *honestum*). En grammair, *rectus cāsus* « le cas droit » (nominatif, opposé aux *obliqui cāsus*, qui sont fléchis) est la traduction du gr. ἡ ὀρθή (scil. πῶσις). Du reste, *rectus* a tous les sens de ὀρθός, qu'il recouvre exactement dans l'emploi. *Rectus*, usité de tout temps, n'est conservé que dans quelques dialectes romans, avec le sens adverbial de « tout droit »; cf. ital. *ritto*, M. L. 7134, et **indirēctum*, 4379; mais l'irlandais a *recht* « droit » (adjectif et substantif). Ital. ombr. *rehte*, fal. *rected*.

La forme la plus répandue est le composé *dirēctus*, ou plutôt *dērēctus*, cf. M. L. 2648, qui, outre le sens de « dirigé en droite ligne », a pris celui de « droit » opposé à gauche (*dexter*) et de « droit » substantif (= *iūs*); cf. l'opposition entre la Vulgate, *iustitiae... rectae*, *Psalm.* 119, 9, et l'Itala, *iura domini, directa*, pour traduire *δικαιοματῶν... εὐθεῖα*. Sur *directus*, v. Heumann-Thom., *Handlex. z. d. Quellen des röm. Rechts*, s. u. La substitution de *dirēctus, dērēctus* à *rectus* apparaît dans les composés *dirēctiāngulus, dirēctilīneus*, employés par Martianus Capella 6, 711 et 712.

Rectus est l'adjectif verbal de *regō*; l'allongement en *-ē* est de même nature que celui de *-ā* dans *actus*. L'existence du sens moral et juridique (cf. *uerbum directum habere* « avoir le bon droit »; proprement « la parole juste », dans Greg. Tur., *HF* 3, 7), qui se retrouve en germanique et en celtique, a entraîné la diffusion de **dērēctum* « droit » dans les langues romanes, au détriment de *iūs*.

Dérivés tardifs : *rectiūs*; *rectiūdō, -tātor*. Adverbes : *rectā* (sc. *uiā*); *rectō* (rare); *rectē*. Composés : *rectiāngulum* n. (Isid.) = ὀρθογώνιος, -a; *rectificatiō* (bas latin).

V. *regō*.

recupērō (*reci-*, Monument d'Ancyre), -ās, -āu, -ātum, -āre : recouvrer, reprendre. Classique, usuel. Dérivés : *recuperatōr, -tiā, -tōrius, -tius*. Conservé dans les langues romanes, M. L. 7136-7137, et en germa-

nique : v. h. a. *irkobarōn*, v. angl. *acofrian*. De *re + cup-er-ō*, sans doute avec le même élargissement que présentent *lamberō* (?), *tolerō*, en face de *lambō, tollō*.

rēda : v. *raeda*.

redimō, -is, -ilī, -lītum, -līre : ceindre, entourer. Classique, mais surtout poétique; la prose emploie plutôt *cingō, circumdō*.

Dérivés : *redimiculum* (*redimicula*, Fulg., *Serm.* 5) « bandeau ornant le front, collier, bracelets », etc.; cf. Fest. 336, 3 : *redimiculum uocant mulieres catellam qua maxime utuntur ornatus causa* (et Isid., *Or.* 19, 33, 5); d'où *redimiculō, -ās* (Gloss.).

Aucune des explications proposées n'est évidente.

On peut se demander si *redimiculum* (plus anciennement attesté que *redimō* et déjà dans Plt., *Tru.* 395) n'est pas un composé de *amiculum* (cf. *amicō* et *iacio*) sur lequel aurait été ensuite refait *redimō* d'après le type *cabō, cubiculum*, etc.

rediuuius, -a, -um : -m est ex uetustate renouatum, F. 334, 25; « restauré » (s'est dit d'abord de matériaux de construction), terme technique de la langue de l'architecture. Pour la forme, cf. (sous *cadō*) *reciduius* et *intergeruius* : -i *parietes dicuntur qui inter confines struantur et quasi intergeruntur*, P. F. 98, 11. Découvert par l'étymologie populaire en *redi-uius* « qui revient à la vie », a pris dans la langue de l'Église le sens de « qui revit, ressuscité », d'où la glose *rediuuia*; *παλίνζωα, ἀναστρόφα*.

Cl. *reduuiae*?

rēdō, -ōnis m. : sorte de poisson sans arêtes : la lotte? (Aus., *Mos.* 89; sans doute mot gaulois).

redux : v. *dūcō*.

reduia, rediua, -ae f. (surtout au pluriel) : envie(s) autour des angles (= *παρωνυχίε*). Un doublet *reliuium* est dans Festus 334, 5. La forme correcte semble être *reduia*; *rediuia* a été influencé par *redeō, redire*; *reliuium* par *luō*. De **red-uuia*, cf. *exuō, exuuiae*; et Gloss. *Plac.*, *CGL* V 39, 12 : *reduuiae dicuntur spolia serpentum, quibus quotquot annis senescunt sese exuunt, quasi quibus exutis in iuentam redeunt. Dicuntur enim induuiae, exuuiae, reduuiae*.

Dérivés : *reduuiōsus* (Laevius); *reduuiō, -ās* (cf. *Anth.* 19, 3; *Theas. gloss. emend.*, s. u.); peut-être aussi *rediuuius*.

rēfert : proprement « cela tend avec mon intérêt », de *rē*, ablatif de *rēs* (cf. Plt., *Cap.* 296, *tua re feceris*), et *fert*, employé absolument comme dans *uia fert ad urbem*, ou *Tēr.*, *An.* 188, *dum tempus ad eam rem tulit*; usité ordinairement dans le sens de « il est de l'intérêt de » et souvent confondu dans la langue classique avec *interest*. A pour « sujet » un pronom neutre *id, hoc, istuc, illud*, ou une proposition infinitive ou interrogative. L'emploi au pluriel est rare, mais attesté; cf. Plt., *Pe.* 593, *quae ad rem referunt*. Ancien, usuel, classique. Formule de la prose et de la langue courante. L'étymologie explique la syntaxe de *rēfert* : *meā, tuā, illius rēfert*. L'étymologie de *Skutsch*, adoptée par F. Muller et Wackernagel, *Vorles.* I 65-66, qui voit dans *meā rēfert* un ancien nominatif **meā rēs fert*, devenu *meā rēs* fert,

puis *meā rē fert*, est moins vraisemblable; cf. Bennett, *Synt. of early Lat.*, II, 378.

referatus : v. *farcio*.

refrāgor : v. *suffrāgor*.

refriua (*referiua* dans Plin. 18, 119) : adjectif féminin, usité comme épithète de *faba, refriua faba*, terme de rituel, d'origine et de sens obscurs; cf. Fest. 344, 12, *refriua faba dicitur, ut ait Cincius quoque, quae ad sacrificium referri solet domum ex segete auspicii causa* (étymologie populaire qui rapproche le mot de *referō*)... *Aelius dubitat an ea sit, quae prolata in segetem domum referatur, an quae refrigeratur, i. e. torreatur. Sed opinionem Cinci adiuuat quod in sacrificiis publicis, cum puls fabata dis datur, nominatur refriua*. Très rare.

refūtō : v. *confūtō* et *fūtō*.

rēgāliolus : v. *rēgulus*, sous *rēx*.

***regammāns** : ayant la forme d'un digamma = (Grom.).

regesta, -ōrum : registre, catalogue (tardif); cf. M. L. 7169 (formes savantes). Participe pluriel neutre de *regerere* employé dans la langue de la rhétorique au sens de « reporter, transcrire » (r. *aliquid in commentarios*, Quint. 2, 11, 7).

Dérivés : *regestorium, -ria* « trésor, trésorière ».

regillus, -a, -um : *regillis tunics, albis, et reticulis luteis utrique (<re>ctis, textis susum uersum a stantibus, pridie nuptiarum diem uirgines indutae cubitum ibant omnis causa; ut etiam in togis uirilibus dandis obseruari solet*, Fest. 364, 21. Rare, archaïque (Plt., Varr.). Dérivé de *regō* (cf. le sens analogue de *recta*), puis rattaché par l'étymologie populaire à *rēx, régia*; cf. Non. 539, 9 : *regilla, uestis diminutiue a regia dicta, ut et basilica*.

regimen : v. *regō*.

rēgina : v. *rēx*.

regiō : v. *regō*.

rēgnum, rēgnō : v. *rēx*.

regō, -is, rēxi, rēctum, regere : diriger en droite ligne (cf. *rectus, regiō*; *regere finēs* « tracer les frontières »; *rēgula*). Sens physique et moral; par suite « avoir la direction ou le commandement de ». Ancien, usuel, classique. M. L. 7168. — *Rectus* se dit aussi bien d'une ligne droite horizontale que d'une verticale; dans ce dernier sens, il s'oppose à *dēuctus, supinus*. C'est l'idée de verticalité qu'on trouve dans *arrigō, corrigō, ērigō, subrigō* (*surgō*) = got. *ufrakjan*; l'idée d'horizontalité dans *dērigō, dīrigō, porrigō* (*porgō*), *pergō*. L'*ē* de *regō* est absorbé et disparaît dans certains composés anciens : *pergō, porgō* (à côté de *porrigō*, forme refaite et plus récente), *surgō* (à côté de *subrigō*, forme d'époque impériale); cf. aussi **ergō*, supposé par les formes romanes, à côté de *ērigō*. Dans le cas de *surgō* et de *subrigō*, la langue a utilisé les doublets : *surgō* a été utilisé dans le sens absolu « se lever, se dresser » (conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 8475, et en celtique : britt. *sorc'ha*), sens dans lequel il a supplanté *orior*; *subrigō*, dans le sens transitif : *tot surrigit aures*, Vg., *Ae.* 4, 183. *Porrigō* a gardé aussi le sens transitif « étendre en avant,

tendre [la main]; allonger »; d'où « présenter, offrir », sens demeuré dans certaines langues romanes, M. L. 6667, et a fourni un composé, *exporgō* « étendre, dé-tendre, dériver ». *Porgō* n'a pu être utilisé dans le sens absolu à cause de l'existence de *pergō* « se diriger à travers; poursuivre sa route; continuer de » et a disparu. Festus, p. 244, 4, attribue le verbe aux *antiqui*, et en fait on ne le rencontre que chez les auteurs archaïques ou archaïsants, surtout en poésie, comme son composé *exporgō* (Plt., Ps. 1; Ep. 733; P. F. 70, 16). Ainsi se sont constitués les couples *surgō/subrigō* et *pergō/porrigō*. *Pergō, surgō*, dans lesquels les sujets parlants ne distinguaient plus les éléments du composé (au témoignage de Festus, 380, 32, il s'était même créé un parfait *surregū* et un participe sortus employé par Livius Andronicus), ont été traités comme des verbes simples et ont fourni à leur tour de nouveaux composés. A *pergō*, l'étymologie populaire a rattaché *expersgiscor, experrētus sum, expersgēfaciō*, qui sans doute n'avaient rien à voir à l'origine avec *regō*; cf. P. F. 235, 20, *pergere dicebant expersgacere. Surgō* (comme *sūmō, pōnō*) a fourni toute une série de composés à préverbes: *ad-(ar-), circum-, con-, dē-, ex-*, M. L. 3080, in- (et *insur-rēctiō*, mot de glossaire traduit par ἐπιστάσις), *re-surgō*, M. L. 7254; B. W. ressource. De ce dernier la langue de l'Église a tiré *resurrēctiō* pour traduire ἀνάστασις. — Sur *pergō* employé absolument, v. Skutsch, *Vergilius Frühzeit*, II 131, et Elter, Rhein. Mus., 41, 517 sqq.

Les autres composés de *regō* n'offrent que les modifications de sens amenées par le préfixe :

arrigō : 1° « dresser vers » et, absolument, « se dresser vers » (sensū obscōno); 2° « relever le courage de » (rare en prose; inconnu de Cicéron, qui emploie *erigō*); *arrectus, -a, -um* « aux oreilles dressées, attentif »; cf. M. L. 671; d'où **arrectiāre*, M. L. 670; *arrectiāria, -ōrum* n. pl. : « poutres droites »; *corrigō* « redresser (aspect déterminé) », *curva corrigere*. Très fréquent au sens moral; conservé dans quelques dialectes romans, ainsi que *correctus*, cf. M. L. 2251, 2252 a. Dérivés, avec le sens concret : *corrector, correctiō*; **accorrigō*, M. L. 2985; **ex-corrigō*, 2986.

dérigō (confondu généralement avec *dirigō*, bien qu'il y ait eu deux verbes différents à l'origine) : *dérigō* « diriger » (d'un endroit dans un autre, avec idée accessoire de faire passer de haut en bas; cf. Lucr. 2, 198 et *dérigere oculos, aciem*); **condérigō*, M. L. 2121; *dirigō* « mener dans différentes directions, tracer différentes voies à », puis simplement « tracer la voie à, diriger »; de là : *dirēctus* « en droite ligne, direct », *dirēctum* n. « la droite ligne » et les adverbies *dirēctō, dirēctē, dirēctim, indirēctum*, M. L. 4379; *dirēctiō* (rare); *dirēctōrius* (Cod. Theod.); *dirēctiāra* (Vitr.); cf. M. L. 2649, *dirigere, dērigere*; 2648, *dirēctus, dērectus*, irl. *dirēch*; 2647, *dirēctiāra*; 2645, **dirēctiāre*; B. W. dresser, droit.

érigō : dresser (sens physique et moral); *ērēctus*; *ērēctiō* (Vitr., Vulg.); *ērēctor* (langue de l'Église). Cf. M. L. 2899, 2, **ergere, *erectus*, et 2889 a; **adérigō*, 162.

Dérivés en *rēg-* : *regiō* (qui est à *regō* comme *legiō* à *legō*) « direction (en ligne droite), ligne droite »; *ē regiōne* « en ligne droite; en partant de la direction de », d'où « à l'extrémité opposée, en opposition

avec » : (*luna cum est e regione solis*, Cic., N. D. 2, 40, 103; cf. aussi la glose de P. F. 58, 2, *conregione, e regione*, qui se rapporte peut-être à une formule rituelle conservée par Varr., L. L. 7, 8, *inter ea conregione conspiciene cortumione utique ea ↑ erectissime* (l. *ea <rie> dixisse me sensi?*) *sensi. Regiō* désigne les lignes droites tracées dans le ciel par les augures pour en délimiter les parties; de là le sens « limites, frontières » et, par suite, « portion délimitée, quartier, région ». Les dérivés de l'époque impériale *regiōnālis, regiōnātīm* ne se rapportent plus qu'à ce dernier sens. *Regiō* est conservé dans l'ital. *riōne* et le v. fr. *royon*, M. L. 7173; *regimen* : conduite, direction (sens physique et moral). N'est ni dans Cicéron, ni dans César, M. L. 7170; *regimentum* : doublet tardif de *regimen* (Dig., Amm.), M. L. 7170 a; *regimōnium* (Gloss.), même sens; *regibilis* et *irregibilis* (rares et tardifs).

regendārius -ī m. : fonctionnaire du palais impérial (Not. dign. occ. 2, 2; Cassiod., uar. 11, 29).

Voir aussi *ergō*.

Dérivés en *rēct-* : *rēctus* (v. ce mot); *rēctiō* : direction, gouvernement (mot cicéronien, Fin. 5, 4, 11; 4, 22, 61); *rēctor* : conducteur, pilote, cocher, directeur, M. L. 7133; *rēctriā*; *rēctiūra* (rare et tardif); **rēctiāre*, M. L. 7132.

La racine **reg-* indiquait un mouvement en droite ligne. Elle a fourni des mots de sens divers suivant que l'idée « du mouvement, de l'extension » a été mise en évidence, ainsi dans gr. ὀρέγω (χεῖρ' ὀρέγων εἰς οὐρανόν, Hom.; ὄργυα « étendue des deux bras », c'est-à-dire 4 πύργος), ou l'idée de « ligne droite », ainsi dans skr. rjūh, av. erzūš « droit », avec l'intensif skr. rājīshah, av. razišō. Le groupe de lat. *regō* offre les deux types de sens. Comme la racine ne fournissait pas de présent radical non plus que de parfait, les formes verbales diffèrent d'une langue à l'autre; lat. *regō* et irl. *rigim* « j'étends » n'ont de correspondant exact que gr. ὀρέγω; or, ce type thématique est de ceux qui se sont développés après l'indo-européen commun, et le caractère secondaire de ὀρέγω ressort de ce qu'il a été créé d'autres types en grec : hom. ὀρεγνός à côté de ὀρέγω, et l'on a, d'autre part, ὀργνάσθαι dans la langue poétique. L'aoriste en -s- dans *rēxi* et dans gr. ὄρεξα est de même une forme secondaire. — Comme dans les autres cas où le présent radical n'existe pas, on a recouru à l'itératif-causatif; ainsi l'aveustique a rāyayēiti « il dirige », et le germanique, got. uf-rakjan « ἐκτείναι, ἐπιστάσθαι »; lat. *rogāre* appartient sans doute à une série parallèle. — Le sanskrit a un présent à nasale infixée rjāti « il dirige », et c'est sur une forme de ce genre à nasale qu'est fait tout le groupe balte de lit. *režiū* « je me dirige » (v. Trautmann, Balt. sl. Wört., p. 244). — Le sanskrit a aussi irajyāti « il dirige » avec un i- initial obscur. Il n'y a pas d'adjectif en *-to- à vocalisme radical zéro; on a des formes, anomalies et sans doute secondaires, à e comme irl. *ro-recht* « expansion est », got. *rahts* « εὐθός »; l'iranien a av. rāsta- et rāsta- (v. perser rāsta- « droit »), ce qui rend compte de lat. *rēctus* (où, du reste, e s'explique à l'intérieur du latin sans qu'on ait besoin de rapprocher l'ā iranien). — Pour le sens moral de « droit, justice », qui est ita-lique commun, à en juger par ombr. rehte « rectē », on

notera le mot celtique **rektu-* : irl. *rechi* « loi », bret. *reiz* « ordre », gaul. *Rektu-genos*. Cf. got. *garaihts* « δίκαιος », etc. Il semble donc qu'il y ait ici un usage indo-européen occidental.

V. aussi *rēgula* et *rēx*.

rēgula, -ae f. : 1° règle droite simple (différente de *norma* « équerre » et de *perpendicularum* « fil à plomb ») et, d'une manière générale, toute barre droite de bois ou de métal; 2° règle (au sens moral). Correspond au gr. κανὼν. Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). V. B. W. règle. Celtique : irl. *riagol*, britt. *reol*; germanique : néerl. *rijghel*, et, avec ē, v. angl. *reogol-*, v. h. a. *regula*?

Dérivés : *rēgularis* (non attesté avant Pline); *rēgulariter*; *rēgulātīm* (bas latin); *rēgulō, -ās* (Cael. Aurel.). *Rēgula* alterne avec *rēgō* comme *tēgula* avec *tēgō*. Les formes romanes remontent à *rēgūla, rēgūlāre*, M. L. 7177 et 7178, sous l'influence de *regere* ou du préfixe *re-*.

V. *regō*. L'ē de *rēgūla, tēgūla* semble supposer d'anciens noms racines non conservés. Il y a, du reste, un ē constant dans le vieux nom d'agent *rēx*, qui semble apparenté de loin.

rēgula, -ae f. : basilisca (Ps.-Ap.). V. *rēx*.

religiō (*relligiō* chez les poètes dactyliques), -ōnis f. : religion; scrupule religieux. S'emploie en bonne et mauvaise part : quelquefois « superstition ». Usité de tout temps. Le préfixe est *re-*, *red-* (cf. *reliquiae, reliquiae*); mais le second élément est obscur. Les Latins le rattachent à *relegere*; cf. le vers cité par Nigidius Figulus ap. Gell. 4, 9, 11, *religentem esse oportet, religiosus nefas* (L. ne fuas?), étymologie défendue par Cicéron, N. D. 2, 28, 72, qui *omnia quae ad cultum deorum pertinent diligenter retractarent, et tamquam relegerent, sunt dicti religiosi a relegendo, ut elegantes ex eligendo*... D'autres auteurs (Lact., Inst. 4, 28, 2; Serv. in Ae. 8, 349) rattachent *religiō* à *religere* : ce serait proprement « le fait de se lier vis-à-vis des dieux », symbolisé par l'emploi des *uitae* et des *stémύματα* dans le culte. On allègue en faveur de ce sens l'image lucrétienne, 1, 931 : *religionum nodis animum exsoluere*; cf. *religio iurisiurandi* « l'obligation du serment, le lien noué par le serment »; *testis religiosus*; *se domumque religione exsoluere*, T.-L. 5, 23, 10; *obicere, inciere religionem alicui*; *obstringere religione*; *religione liberari*, etc. Le sens serait donc : « obligation prise envers la divinité; lien ou scrupule religieux » (cf. *mihī religio est* « j'ai scrupule de »); puis « culte rendu aux dieux, religion ». Cf., toutefois, Otto, Arch. f. Religionswiss., 12, 533, et la dérivation en -iō d'un adverbe en -are est peu vraisemblable; il y aurait-il eu un doublet **religere*, cf. *licitor*?

Dérivés et composés : *religiōsus*; *religiōsē*, d'où *religiōsitas* (Apul.); *irreligiōsus* (époque impériale); *irreligiōsitas* (langue de l'Église). On trouve même *irreligiō* dans Apulée.

Sur *religiō*, v. W. W. Fowler, *The Latin history of the word religio*, Trans. of the third Intern. Congress of the Hist. of religions, II, Oxford, Clarendon Press, 1908; Kobbert, *De uerborum religio atque religiosus usu*, Kōnigsberg, 1910; Jouon, Rech. de sc. religieuse, t. 26 (1936), p. 181 sqq., qui défend l'étymologie de Cicéron. Pas de certitude.

rel(i)cius, -a, -um : v. *linquō*.

remeligō, -inis f. : *remeligines et remorae a morando dictae*. Plautus (Cas. 804) : « *quid nunc illae nunc tam diu intus remorantur remeligines?* », P. F. 345, 5. Un exemple d'Afranius en dehors de celui de Plaute. Sens obscur. Peut-être de **remellō*; cf. *promellō*.

**remillum* : *dicitur quasi repandum*, P. F. 347, 1. Sans autre exemple. Cf. *promellere?*

remora : v. *mora*.

remuleum, -ī n. (*remulcus* m.) : remorque. M. L. 7202. Emprunt (déjà dans Sisenna) au gr. ῥυμουλλός (cf. ῥύμα et ῥυμουλλέω dans Polybe), déformé sous l'influence du préfixe *re-* (la remorque servant pour ramener au port un vaisseau qui ne peut plus marcher à la voile ou à la rame) ou de *rēmūs*; cf. Isid., Or. 19, 4, 8 : *remulcum, funis quo deligata nauis magna trohitur uice remi*. Le mot s'emploie surtout à l'ablatif *remulcō*, ce qui a fait croire à un verbe *remulcō* (Non. 57, 20 et gloses, cf. Thes. Gloss., s. u., et M. L. 7201 a et b).

Sur *remulcum* décomposé en *re + mulcum*, la langue a bâti *prōmulcum*; cf. P. F. 251, 3 : *promulco agi dicitur nauis, cum scaphae ducitur fune*.

rēmūs, -ī m. : rame. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 7204; B. W. *ramer*; germanique : m. h. a. *riemo*; celtique : gall. *rwylf*; alb. *rem*.

Dérivés et composés : *rēmulus* « petite rame », M. L. 7202 a; *rēmex, -igis* m. : rameur (*rēmex* est refait sur *rēmigis*; la forme phonétique serait **rēmāx*, v. *agō*); *rēmigō, -ās*; *rēmigiūm* (ital. *remeggio*, M. L. 7196); *rēmigatiō* (Cic.); *rēmūaugus* (Varr.); *ērēmigō* (rare); *bi-rēmīs, tri-rēmīs* (cf. gr. δίρηρης, τριρηρης), etc., avec les doubles anciens en -rēmūs; cf. le tri-rēmism, septemesm de la Colonne Rostrale.

Ces dernières formes laissent supposer que *rēmūs* aurait eu la forme **s-mo-* du suffixe, bien connue par le grec et le lituanien. Pour « ramer », l'indo-européen avait une racine **er-*, **rē-*, **rō-* dont peu de langues offrent des formes verbales : lit. *iriū, iriti* « ramer » (présent en **-ye-* substitué à un ancien présent athématique), v. isl. *róa* « ramer » (le vocalisme *o* indique aussi un ancien présent athématique), irl. *ro-ráise* « ils ont ramé », etc. (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, II, 591). Le plus souvent, il ne subsiste que des formes nominales, mais en partie rattachées à des formes verbales, variables d'une langue à l'autre, qui ont disparu : skr. *arūā* « rameur », *arūrah* « rame », *arūtram, arūtram* « rame qui sert à gouverner »; lit. *irklas* « rame » (d'après *irti*); gr. ἐρέτης « rameur », ἐπέσσα, ἐπέτω « je rame » (tiré d'un nom d'agent ἐπετ- dont ἐπέτης est dérivé), ἐπετικός « rame » et -οπο- (-επο-) dans τριπόκτορος « à 30 rameurs » et -ερες dans τριρηρης, etc.; v. h. a. *ruodar* « rame » (d'après la forme verbale germanique en *rō-*); irl. *rám, rámae* « rame » (d'après des formes verbales en **rō-*). Le latin a généralisé *rē-*, non attesté ailleurs, mais indiqué indirectement par l'e de gr. ἐπέτης, etc. V. aussi lat. *ratis*?

rēnēs, -um m. pl. (gén. pl. *rēnium* dans Plin. 21, 175, etc.) : reins. Singulier rare. Usité de tout temps; panroman. M. L. 7206. Un doublet *riēn* est signalé par Festus, 342, 35 : *rienes quos nunc uocamus, antiqui ne-*

frundines appellabant quia Graeci νεφροδες eos uocant. Plautus in Satyrione (113) : male tibi euenisse uideo; glaber erat tamquam rien. — Rien est sans doute dû à l'influence de liēn.

Diminutifs : *rēnulus; rēnūculus*, attesté à basse époque (Marc. Emp., Vulg.) et demeuré dans certains dialectes romans, M. L. 7213; *rēniculus* (Marc. Emp.), M. L. 7209. Un dérivé **rēniō* est supposé aussi par les formes romanes du type *rognon*, B. W. s. u.; M. L. 7210. Adjectifs : *rēnōsus* (*riē*, être, vergetueux) (Gloss.), formé comme *liēnōsus*; *rēnāle* glossé *περιζωμα*; **rēnicus* (même suffixe que *mancus*), M. L. 7209 a. Certaines formes romanes remontent à un verbe **dērēnāre*, M. L. 2581; **disrēnāre*, 2685. Le fr. *érinter* a un autre préfixe.

Mot d'origine inconnue qui a remplacé *nebrundinēs* (v. *nefrēdēs*).

renidēō, -ēs, -ērō (parfait inusité; toutefois, *reniduit*, ἐμεδίσεν dans le Gloss. de Philoxène) : 1° briller, resplendir; 2° briller de joie, être radieux; et spécialement « rire, sourire » (cf. l'emploi de *ridēō* avec le sens de « être brillant, resplendir » appliqué aux choses, ciel, mer, etc.). Terme poétique, attesté depuis Lucrèce; en prose n'est usité qu'à l'époque impériale.

Dérivés : *renidēscō*, -is : ā. l. de Lucrèce 2, 326; *renidentia* (Tert., r. *infantum*).

Renidēō semble bien être composé du préfixe *re-* et a dû marquer d'abord la réflexion ou le renvoi de la lumière par un objet; ainsi dans Lucr. 2, 326, *aere renidescit tellus*. Mais il n'y a pas de simple **nidēō*. Le sens fait penser à *nitēō* (avec *l*), q. u.

rēnō, -ōnis m. : 1° vitichoura, sorte de renne; 2° vêtement en peau de renne.

Mot germanique ou celtique; cf. Varr., L. L. 5, 167, *sagum, reno, gallica* (scil. *uestimentum*); et Sall., Hist. 3, 104; César, B. G. 6, 21, 5; Isid., Or. 19, 23, 4.

reor, **rēris**, **ratus sum**, **rērī** : compter, calculer. Dans la langue commune, a pris, comme *puō*, *dūcō*, *aestimō*, etc., le sens affaibli de « penser, estimer, juger », la notion de « compter » s'exprimant par *putāre* et surtout par son composé *computāre*. Mais le sens précis et technique est demeuré dans l'adjectif verbal en -*io*- (à valeur passive), *rātus* « qui est compté » : *prō rātā parte* « suivant la part comptée à chacun »; *rata et certa spatia definire*, Cic., Tu. 5, 24, 59; cf. *rathabiūō* (Dig.) « ratification ». *Rātus* a pris aussi le sens de « qui entre, en ligne de compte, qui compte » et, par suite, « ratifié, approuvé » : *ratum facere aliquid*; de là l'adverbe tardif *ratē* (Claud. Mam., Cassiod.) et le composé négatif *irritus* : qui ne compte pas : *quod modo erat ratum, irritum est*, Tert., Ph. 951; par suite « vain, sans effet », *in irritum* « en vain », *irritāre* « invalider », Cod. Theod. — *Reor* est ancien et classique, mais dès l'époque de Cicéron il est rangé parmi les mots, « *quibus loco positus grandior atque antiquior oratio saepe uideri solet* » (De Or. 3, 38, 153); César l'ignore; Quintilien 8, 3, 26, le qualifie de *tolerabile*; mais, sous l'Empire, il n'y a guère que la poésie pour l'employer. Après le 1^{er} siècle, il ne semble plus attesté. Du reste, les formes de l'infectum ont toujours été rares; la seule forme usitée est *ratus*, sur lequel ont été faits sporadiquement *rābar*, *randum*, *rābaminī* attestés dans les gloses.

ratiō : compte; *ratiōnem habēre, reddere*; (*seruus*) ā *ratiōnibus*; et « matière de compte, affaires » (souvent joint à *rēs*, avec lequel il allitère; cf., par exemple, Cic., Verr. 2, 2, 70, § 172, *re ac ratione cum aliquo coniunctus*). De là sont issus de nombreux sens dérivés : « faculté ou façon de calculer », d'où « jugement, raison » et « méthode, doctrine, raisonnement »; enfin « raison déterminante » (souvent joint à *causa, argumentum*). L'ablatif joint à un adjectif équivalait souvent à *modō* et remplace un adverbe : *pari, simili ratiōne* = *p., s. modō* = *pariter, similiter*. — *Ratiō* est d'un emploi fréquent dans la langue de la rhétorique et de la philosophie, où il traduit λόγος en vertu du double sens du mot grec « compte » (cf. λόγον διδόναι, παρέχειν, qui équivalent exactement à *ratiōnem reddere*) et « raison », comme *ratiōnālis*, traduit λογικός; *ratiōnale*, λογειον (langue de l'Église); *ratiōnābilis*, εὐλογος; *irrationālis* (-nābilis), ἄλογος. Autres dérivés de *ratiō* : *ratiuncula* : petit compte (familier); *ratiōnārium* : livre de comptes (neutre substantivé d'un adjectif *ratiōnārius*); *ratiōcinor*, -āris : compter, calculer (v. Ernout, Philologia I, p. 73 sqq.), d'où *ratiōcinium*, -cinatiō, etc. V. aussi *poritiō*. *Ratiō* est demeuré au sens de « raison », dans les langues romanes, avec un dérivé **ratiōnāle*, non attesté dans les textes et qui semble avoir signifié « parler », où se reflète peut-être une influence du gr. λόγος « parole »; cf. M. L. 7086-7087; et **arratiōnāre*, 669.

De *rata* provient irl. *rath* et v. bret. *rad*, *ra* « stipulatiōnēs ».

Reor n'a pas de composés.

Sur tout ce groupe, v. Yon, *Ratiō et les mots de la famille de reor*, Paris, 1933.

Aucun rapprochement sûr, bien que le groupe soit, évidemment, ancien; le lit *rēju* « je mets en ordre » est trop isolé pour être convaincant. Le groupe de *got. rājo* « λόγος » est trop isolé en germanique et d'une forme trop singulière pour que l'hypothèse d'un emprunt au latin, faite par Bréal et confirmée par Kluge, ne s'impose pas, malgré l'existence du composé *garapjan* « compter ».

repedō : v. *pēs*.

repēns, -entis adj. : soudain. Classique et particulièrement fréquent dans Tite-Live, mais moins usité que le dérivé *repentinus*, formé sur l'adverbe *repenti*, comme *peregrinus* sur *peregrē*, -grī, et presque uniquement employé au nominatif. *Repentinus* se trouve surtout en prose. *Repēns*, *repentinus* sont rares dans la latinité impériale; tardif : *adrepentinus*.

Pas de substantif dérivé. Fulgence a un adverbe *repentināliter*.

On rapproche souvent gr. βέω « je penche ». Mais la ressemblance avec *recēns* suggère une analyse pareille; faudrait-il couper *re-pent-* et comparer le groupe de *pendō*, où *d* est secondaire?

reperiō : v. *pariō*.

replum, -ī n. : châssis, panneau d'une porte; montant vertical dressé au milieu de la cage de la porte pour servir de feuillure (Vitr.). Terme technique; le rapprochement de *repleō* ne convient pas.

rēpō, -is, -psī, -ptum, -erē : ramper; et « se trainer, cheminer lentement, se glisser ». Ancien (Enn.), clas-

sique. Il n'y a pas de substantifs *reptus* ni *reptiō* (cf. *serpō*); l'adjectif *reptilis* n'apparaît que très tardivement (1^{er} siècle) et sous forme de substantif neutre dans la Vulgate : *reptile* (= *serpēns*). V. M. L. 7222 et 7221, **reptiāre*.

Fréquentatif : *reptō*, -ās (non classique, surtout poétique; ne diffère guère de *rēpō* par le sens); *reptatiō*; *reptāius*, -ūs; *reptābundus* (?); et **subreptārius*, M. L. 8990.

Composés de *rēpō* : *ad-* (ar-), *con-* (cor-), *dē-*, *ē-*, *in-* (ir-), *intrō-*, *ob-*, *per-*, *prō-*, *sub-* (sur-) *rēpō*; de *reptō* : *in-* (ir-), *ob-*, *per-*, *reptō*, tous rares.

On a des correspondants exacts pour le sens, proches pour la forme dans lett. *rāpuōs*, *raptiēs* « ramper »; cf. lit. *replioti* « aller à quatre pattes ». — C'est plutôt *serpō* (v. ce mot) qui indique la façon de progresser du serpent.

reptus, -ī m. : « *rēnō* » (Isid.). Mot germanique; v. Söfer, p. 43.

repudium, -ī n. : répudiation de la femme par le mari. Semble se rattacher plutôt à *puet* qu'à *pēs*, malgré l'homophonie de *tripudium*, le sens de *puet* étant d'abord « mouvement de répulsion ». C'est à *puet* que les anciens rattachent *repudium*; cf. Festus, 350, 3 : -m *Verrius ait dictum quod fit ob rem pudendam. Accius* (682) « *repudiō eiecta ab Argis iamduum exulo* ».

Dérivés : *repudiō*, -ās « répudier, rejeter » (conservé en vieil espagnol, M. L. 7230); *repudiātor*, -tiō; *repudiōsus* (Plt., Pe. 384).

D'après *repudium* a été créé le terme rare *prōpudium* (avec un acte infamant que dans *prōstō*), qui désigne à la fois un acte infamant ou une personne infâme : -m *dicebant cum maledictio nudare turpitudinem uolebant, quasi porro pudendum. Quidam propudium putant dici, a quo pudor et pudicitia procul sint*, P. F. 253, 25.

Dérivés : *prōpudiōsus*; *prōpudiālis* : *p. porcus... qui uelut piammentum et exsoluto omnis contractae religionis est*, P. F. 274, 29. Terme de rituel, désignant une sorte de porc émissaire.

rēs, **rēi** et **rei** f. : sens ancien « bien, propriété, possession, intérêt dans quelque chose », encore conservé dans des expressions juridiques ou fixées par l'usage : *rēs familiaris* « bien familial »; *rēs publica* « propriété d'État, bien public » (opposé à *prīuātāe rēs*); *habēre rem* « avoir du bien » et *perdere rem* chez les comiques, e. g. Plt., Tri. 330, *habuine rem?* — *habuit*. — *qui eam perdidit?* Cf. encore les expressions *ad*, *in*, *ob rem*; *ex rē*; *ab rē*. Par suite « intérêt à débattre, affaire à traiter ou à discuter spécialement en justice », cf. Varr., L. L. 7, 93, *quibus res erat in controuersia, ea uocabatur lis*; puis « affaire » dans le sens vague du mot français : *mihī res est cum aliquo; quid rei mecum tibi est?*, etc. *Rēs*, désignant des biens concrets, a pu servir à exprimer ce qui existe, la chose, « la réalité » (cf. *reāpse*); *rē* a pris ainsi la valeur de gr. ἔργον (le mot indo-européen représenté par gr. ἔργον n'est pas représenté en italo-celtique), en opposition à *uerbum*, *uōx*, *opiniō*, *spēs*, *ūmor*, etc. (cf. *nātūra rerum*, où *rerum* équivalait à τῶν ὄντων neutre); et aussi les actions accomplies : *rēs populi Rōmāni, rēs gestae*; aussi les « choses » (par opposition aux personnes), dont le sens s'est affaibli et a pris

le vague du mot français : *mala, bona rēs; aduersae, secundae rēs; rēs diuina; rēs rustica*, etc. *Rēs*, en raison de son sens vague, a pu ainsi devenir un substitut poli d'un mot que la bienséance condamnait (cf. *facere*), e. g. CGL V 462, 1, <h>*irquitallus : puer cum primum ad res* (scil. *ad res uenerias*); cf. Pét., Sat. 61, 7 et 140, 9, *cum ergo res ad effectum spectaret*, comme le fr. « chose ». Souvent *rēs*, joint à un adjectif, équivalait simplement à cet adjectif neutre : *ea rēs = id; quamobrem, quārē* « c'est pourquoi ». *Rēs*, dans ce sens, a subi la concurrence de *causa*, qui par une évolution analogue était arrivé à une signification identique; bien qu'attesté de tout temps, *rēs* n'a subsisté que sous la forme d'accusatif *rēm*, fr. *rien*, ou dans quelques locutions composées d'emploi restreint; cf. M. L. 7236; B. W. s. u. — Pas de dérivé, sauf le diminutif *rēscula*, *rēcula*, -ae f. (très rare; un exemple de Plaute cité par Priscien; repris par les archaisants de basse époque); *rescella* (Greg. M., Vit. patr.); *rescellula* (Lex Burg.).

Pour *reus*, v. ce mot.

Le nominatif *rēs* a été fait sur l'accusatif *rem*, comme *dies* sur *diem*; l'importance particulière de l'accusatif dans ce mot ressort de la conservation de cette forme dans fr. *rien*. La forme *rem* d'accusatif singulier répond à véd. *rām*, attesté une fois et qui a entraîné l'accusatif pluriel *rāh* (aussi attesté une fois) et le composé *catā-rā* « qui ont cent richesses » (au duel). La longue *ē* de l'accusatif singulier est le degré long de la voyelle qui apparaît souvent comme *ā* en indo-iranien; véd. *bhād-raye* (datif singulier) et le thème *rayi-*, avec élargissement -i-. En indo-iranien, l'*ā* de l'accusatif singulier *rām* a tendu à se répandre par analogie et l'on a, par exemple, génitif singulier véd. *rāyāh*, av. *rāyō*. — Le mot indo-iranien signifie « richesse » : skr. *reṅā*, av. *raeōd* signifient « riche ». Le moyen gallois a *rai* (dissyllabique) « biens, richesse » (v. J. Loth, Mél. d'Arbois de Jubainville, p. 214). — En latin, *rem* (d'où *rēs*) est féminin; peut-être est-ce un simple hasard que, en regard du genre ordinaire du mot, qui est le masculin, l'unique exemple védique de l'accusatif singulier *rām* soit féminin (RV X 111, 7). Le sens de « biens, richesses » est le seul qui se retrouve en indo-iranien. Mais le sens de « affaire » est déjà italique; omb. *re-per fratrea* « pro rē collēgiī », ri es une « rei sacrae ». Le mot est de ces termes archaïques qui sont propres à l'italo-celtique et à l'indo-iranien. Cf. *reor?* et *reus?*?

resēda, -ae f. : réséda, plante (Pline 27, 131). De *residāre*, peut-être par étymologie populaire, à cause des vertus calmantes qu'on attribuait à la plante; cf. Pline, ibid.

reserō : v. *sera*.

reses : v. *sedeō*.

rēsīna, -ae f. : résine, gomme. Dérivés : *rēsīmula* (Arn.), *rēsīnāccus*, *rēsīnālis*, *rēsīnātus*, *rēsīnosus*. Attesté depuis Caton. Sans doute emprunté comme gr. ῥηίνη à une langue non indo-européenne. M. L. 7244, *rēsīna* et *rasīna* (d'après *rasis*).

restaurō : v. *instaurō*.

restis, -is f. (acc. *restim* plus fréquent que *restem*, abl. *restis* et *restē*) : corde, câble. Ancien (Plt., Cat.),

technique, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 7251; néerl. *rijste*.

Dérivés : *restitula* (conservé en logoudorien, M. L. 7250); *restitō*; *restitarius*, *ticularius*: cordier.

On a rapproché lit. *rēkstis* (gén. *rēksīōj*), qui désigne un « sac à fourrage » et aussi une « corbeille ». Or, ce mot appartient à un groupe radical, celui de *rezgū*, *rēksti*, qui désigne la technique du tressage; lit. *rēzgis* signifie « objet tressé, corbeille ». Cf. skr. *rājjuh* « cordage ». Bien qu'il soit impossible de poser un original indo-européen, cas ordinaire pour un terme technique, ces rapprochements sont à signaler. Le tressage est un procédé technique ancien et largement répandu.

rētae, **-ārum** f. pl. : arbres qui poussent sur le bord ou dans le lit d'un cours d'eau (Gabius ap. Gell. 11, 17, 4). De là dérive un verbe *rētō*, *-ās*; cf. Gabius, *ibid.*, et Fest. 336, 25 : *retanda locantur Pomptina flumin(a), i. e. purganda : retae enim uocantur arboreae quae apud fluuios eminent aut ex ipsis alueis extant*. Germanique : holl. *rete*, *reten*.

rēte, **-is** n. (souvent au pl. *rētia*, *-ium*, d'où un fém. sg. *rētia* et un n. sg. *rētium*), **rētis**, **-is** f. et m. d'après Priscien, GLK II 332, 14, qui lit *uidium retem* dans Plt., Ru. 942 [les manuscrits de Plt. ont *rete*], 984 (*B a rete, CD retem*); au v. 985, *rete* nomin. n. est sûr; au v. 900, les manuscrits de Plt. ont le pl. n. *retia*, tandis que Priscien atteste *retiam*; on lit dans Varron *obiecto rete*, R. R. 3, 5, 8, mais *rete cannabina*, *ibid.*, 3, 5, 11; Charisius, GLK I 15, atteste *hi retes* (à côté de *in retes meas*). L'ablatif est toujours *rēte* (non *rētī*); M. Niedermann suppose que la flexion ancienne devait être *rētīs* m. sg., auquel correspondait un collectif neutre pl. *rētia* d'où proviendrait *rēte* : filet, rêts, réseau. Mot technique et populaire, de forme mal fixée; peut-être emprunté. Panroman, sauf roumain, sous les formes *rētis* et *rētia*. M. L. 7255; B. W. *rets*. Celtique : britt. *rwyd*.

Dérivés : *rēticulum* (*rētīculus* m., Varr., la Vulgate emploie *rētīaculum*, qui s'est maintenu dans les dialectes italiens, M. L. 7257, cf. *rētiaculāri*, sous *iaciō*) : petit filet (à provisions; filet pour les cheveux, résille), M. L. 7260; *rētīculātus* : *-m opus* : maçonnerie en forme de filet, cf. Rich. s. u.; *rētīolum* (tardif; maintenu en roman, M. L. 7264); *rētīarius* : gladiateur armé du filet, rétiaire; *circum*, *-in*, *ob-rētīō*, *-is*, *-iū* (*-ii*), *-iūm*, *-ire*.

Certaines formes romanes supposent peut-être aussi **rētella*, **rētīcina*; cf. M. L., s. u.

Étymologie obscure.

**rētrīcibus* : *r. cum aut Cato in ea quam scribit, cum edisseratit Fului Nobilioris censuram* (1), *significat aquam eo nomine, quae est supra uiam Ardeatinam inter lapidem secundum et tertium; qua irrigantur horti infra uiam Ardeatinam et Asinariam usque ad Latinam*, Fest. 356, 17. Inexpliqué.

retrō : v. *re*.

retūrō : v. *ob-tūrō*.

reus, **-i** m. : défendeur (dans une cause). — Pour les anciens, *reus* était un dérivé de *rēs* et ils l'expliquaient par « celui dont le bien, l'affaire est en cause », cf. Cic.,

De Or. 2, 43, 183, *reos... appello non eos modo qui arguuntur, sed omnis quorum de re disceptatur : sic enim olim loquebantur*; cf. *id.*, *ibid.* 2, 79, 321; P. F. 337, 1 fendeur », « l'accusé » et même « le coupable », sens qu'il a conservé dans les langues romanes où il est représenté. Dans la langue religieuse, l'expression *uāi reus*, proprement « celui qui est en cause à propos d'un vœu », débiteur d'un vœu, a pris le sens particulier de « qui a vu son vœu s'accomplir ». Usité de tout temps. M. L. 7274.

Dérivé : *reātus*, **-ūs** m. (mot créé par Messalla selon Quint. 8, 3, 34, d'après les substantifs verbaux en *-tus*) : d'abord abstrait « condition de l'accusé; prévention » (d'où « culpabilité »); puis concret : « charge relevée contre un accusé, faute, crime »; « aspect extérieur d'un accusé ». Appartient à la latinité impériale, où, du reste, il est rare.

Le sens de *rēs* est éloigné; ce qui disent les anciens a chance d'être une étymologie populaire.

rēx, **rēgis** m. : roi; celui qui dirige seul les affaires de l'État; cf. Cic., Rep. 1, 26, 41, qui rattache *rēx* à *regō* : celui qui commande ou qui préside à : *rēx sacerdotum* (expression consacrée, sans doute ancienne, qui témoigne du caractère primitivement religieux du *rēx*), *rēx conuuii* (cf. βασιλεύς); par extension se dit dans la langue familière de toute personne riche ou puissante. Usité de tout temps. Panroman (avec des formes savantes). M. L. 7286. Irl. *ris*.

Dérivés et composés : *regulus* : petit roi, roitelet; abeille reine; sorte de serpent (= βασιλικός), basilic; *rēgina* : reine, M. L. 7171; *rēgius* : qui appartient au roi (cf. *patrius*), M. L. 7169 a; substantif féminin *rēgia* (*domus*) « palais royal »; sert de qualificatif à de nombreux objets, végétaux, etc.; *rēgālis* : digne d'un roi, M. L. 7166; *rēgāliotus* = βασιλικός; *rēgnum*, **-i** n. : règne, royaume; *rēgnō*, **-ās**, M. L. 7175, 7176 (formes savantes); *interrēgnum* : interrègne, sur lequel a été refait *interrēx*; *rēgīfugium* : *sacrum dicant quo die rex Tarquinius fugerit e Roma*. P. F. 363, 2; cf. *poplifugium*; *rēgīficus*, **-cē** (Enn., Vg.).

Le nom **rēg-* du « roi » est de ces mots de la langue politique et religieuse qui se trouvent en italo-celtique et en indo-iranien; cf. *lēr*. Sous forme verbale, la racine n'apparaît que dans l'Inde : véd. *rājīti* et, sous forme thématique, plus fréquente mais sans doute secondaire, *rājati* « il régné ». Sous forme nominale, avec valeur de nom d'agent, **rēj-* n'est attendu qu'au second terme de composés et, en effet, *rāj-* n'est courant en sanskrit qu'en cette position, ainsi *sam-rāj-* « roi suprême »; au simple, la forme usuelle est *rājan-* (nom. *rājā*, acc. *rājānam*, gén. *rājānah*, etc.), avec le féminin *rājñī* « reine »; le gaulois a de même beaucoup de noms propres du type composé de *Dumno-riz*. Toutefois, le védique n'ignore pas tout à fait le nominatif singulier *rājī* « roi », qui a pour correspondant lat. *rēx*, ir. *ri*; cf. peut-être aussi gaul. *Ritomagus*; la flexion du type génitif lat. *rēgis*, ir. *rig* n'a pas de correspondant exact en sanskrit au simple. Le féminin ir. *rigain* semble répondre à skr. *rājñī*; lat. *rēgina* (qu'on retrouve dans les dialectes italiens, marr. *regen[ai]*, dat. « *rēginae* ») est nouveau, du type de *gallina*, à côté de *gallus*. — Il est naturel

de penser que *rēx* appartient au groupe de *regō*, comme pour au groupe de *dūcō*. L'emploi de ces thèmes racines pour désigner des agents est chose exceptionnelle; ce doit être l'un des archaïsmes des langues périphériques du domaine indo-européen.

rhētor, **-oris** m. : orateur, rhéteur. Emprunt savant au gr. *ῥήτωρ* (déjà dans Cicéron; *rhētoricō* est dans Nonnius, *rhētorissō* dans Pomponius); *rhētorica* conservé dans quelques parlers romans, M. L. 7287; et en ir. *retairic*, *rihoirg*.

(r)h(e)ubarum, **-i** n. : rhubarbe. Mot tardif (Isid. 17, 9, 40, qui cite un mot *rheu* « racine »; gr. *ῥῆζ*, *ῥῆζον*, Diosc.). M. L. 7273; B. W. s. u.

(r)h(e)uma, **-atis** n. : catarrhe, rhume. Emprunt tardif au gr. *ῥέυμα*, passé dans les langues romanes. M. L. 7288.

rhododendron : v. *lorandrum* et *rosa*.

(r)hombus, **-i** m. : désigne comme le gr. *ῥόμβος* (*ῥόμβος*), dont il provient, tout objet de forme circulaire ou losangée : toupie, rouet, losange; rhombé ou turbot. Emprunt d'abord savant, puis passé dans la langue parlée. M. L. 7291; britt. **rwmp* « tarière ».

(r)h(on)chus : v. *ronchus*.

rhythmus, **-i** m. : rythme, cadence. Emprunt savant, attesté depuis Varron, au gr. *ῥυθμός*; passé par l'école en fr. *ryme*. V. B. W. s. u.; M. L. 7294 b, et en ir. *rūim*.

Dérivés : *rhythmicus* (Cic.); *rhythmica* f. (**-cē**) « rythmique »; *rhythmulus* (Diom.), etc.

rica, **-ae** f. : sillon. Mot gaulois demeuré en fr. *roie*, *raie*. M. L. 7299; B. W. s. u.

rica, **-ae** f. : pièce de drap, carrée et bordée d'une frange, que les femmes portaient en guise de coiffure et qui servait surtout aux prêtresses flamines ou dans les cérémonies religieuses. Cf. Varr., L. L. 5, 130; P. F. 369, 1; Fest. 342, 20.

Dérivés : *ricula* (dim.); *ricinus* (**re-**) : *-a mitra* (Varr. ap. Non. 539, 26); *ricinium* (**re-**) : coiffure en forme de *rica* que les femmes portaient en signe de deuil; *riciniātus* (**re-**) (Fest. 342, 23).

Termes archaïques (Lex XII Tab.; Act. Fr. Aru.) qui, après Varron, ne figurent plus que dans les gloses. Sans étymologie connue.

ricinus, **-i** m. : 1° tique, pou du mouton. Mot rural (Cat., Varr., Col., etc.), M. L. 7300, d'où *ricinosus* : *ῥεσπάρτος* (Gl.); 2° ricin, plante appelée également *cici* ou *eroton* (Plin. 15, 25); 3° mûre imparfaite : *ricinos Graeci uocant* (Plin. 23, 137).

Seul le premier sens est ancien et usuel. Il est possible que les deux autres appartiennent à un homonyme de tout autre origine.

Sans étymologie connue.†

rictō, **-ās**, **-āre** : crier, rugir, en parlant du léopard. Se trouve seulement dans Spartianus (III^e siècle après J.-C.); formé sans doute sur *rictus*; ou onomatopée.

rictus, **-ūs** (*rictum*) : v. *ringor*.

rideō, **-ēs**, **-sī**, **-sum**, **ridēre** : rire (sens absolu et transitif; cf. *ridere aliquem* et l'emploi passif : *tuum enim non sal, sed natura ridetur*, Cic., De Or. 2, 69, 279). Par suite « sourire », « avoir un esprit plaisant ». En poésie, peut s'appliquer aux choses, comme le gr. *γελάω* (cf. *renideō*) et *αἰδῶμαι*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7302. Les formes romanes remontent à *ridere*, sans doute formé sur *risi*, comme *ardere* (v. fr. *ardre*) sur *arsi*; cf. *ridamus* : *γελάσωμεν*, CGL III 416, 9.

Dérivés et composés : *risus*, **-ūs** m. : rire, ris (fréquent et classique; M. L. 7336) ; *risor* (rare); *-sorius* (Fu'g.); *risibilis* (tardif); *risiō* (Laev.); *risiculus* (Ps.-Cypri.); *risilliō*, **-is** (Greg. Tur.); *risilogramum* (Tert.); *risiō* (Plt.); *ridiculus*, de **ridulo*-s : risible; subst. m. *ridiculus* : bouffon; *ridiculum* : chose risible, plaisanterie; *ridiculārius*, *ridiculāria*, même sens; *ridiculāris* (Isid., Or. 8, 7, 7); *ridiculosus* (Plt., Arn., St Jér.); *ridibundus* (arch.).

ad- (**ar-**); *con-* (**cor-**); *dē-rideō*, d'où *dērisiō* : moquerie, dérision, M. L. 2585; et peut-être **dēridiāre*, M. L. 2583; *in-* (**ir-**), *sub-* (**sur-**) *rideō*, ce dernier conservé dans les langues romanes, M. L. 8477 (avec *ē*, comme *ridēre*).

Aucun rapprochement sûr. Faut-il penser à la racine skr. *krīd-* « jouer, danser »?

ridica, **-ae** f. (*retica*, *redica*, Gloss.) : piquet, échalas de vigne. Mot rural (Cat., Varr., Col.). Conservé dans une forme dérivée en roumain. M. L. 7303. Pour la forme, cf. *peritica*.

On rapproche gr. *ἐπιθεῶ* « j'appuie, je soutiens »; mais ce verbe grec est isolé en indo-européen et l'italique, en particulier, n'a rien qui y répond.

riēn : v. *rēnēs*.

rigēō, **-ēs**, **-uī**, **-ere** : être raide, rigide. Classique, usuel. Formes nominales et dérivés : *rigor* : raideur (sens physique et moral); rigueur, d'où *rigorō*, *rigorātus* (Plin.); *rigidus* : raide (cf. *rigida* [sc. *mentula*] chez les satiriques) et « qui raidit » : *rigidum frigus*. Glosé aussi *erectus* par Non. 380, 30, qui cite Vg., B. 6, 28, *tunc rigidus motare cacumina quercus* (peu probant), et G. I 508, *et curuae rigidum falces formantur in ensem*. Ancien (Enn.), usuel. M. L. 7314; *rigēsō*, **-is**, M. L. 7312 a, et *dērigēsō* (Vg.); *rigefaciō* (tardif); de *rigidus* : *rigiditās* (Vitr.); *rigidō*, **-ās** (très rare; un exemple de Sén.), M. L. 7313 a.

Tous ces mots expriment souvent l'idée accessoire de « être raide de froid » : Cicéron oppose *rigere frigore* à *uri calore*, Tu. 1, 28, 69; *prata rigent*, dit Hor., C. 4, 12, 3; *rigens aqua*, Mart. 14, 117; *uestesque rigescunt*, Vg., G. 3, 363; Lucrèce emploie *rigor* pour *frigus*, par exemple 6, 368, *prima caloris enim pars est postrema rigoris*; et *rigidum* est l'épithète de *frigus*, *ibid.* 1, 356. La langue a ainsi rapproché *rigidus* de *frigidus*, d'où le fait que les formes romanes de *frigidus* supposent en partie un *i* ouvert : it. *freddo*, fr. *froid*, en face de esp.-port. *frio*, avec *i* représentant *i*; v. B. W. s. u.; mais ceci ne suppose pas une origine commune.

Pas d'étymologie sûre.

rigō, **-ās**, **-āui**, **-ātum**, **-āre** : arroser, irriguer (un champ, etc.); répandre pour arroser; cf. T.-L. 5, 16, 9

(dans une vieille formule), *aquam Albanam... emissam per agros rigabis*; d'où en poésie l'emploi de *rigārī* au sens de « se répandre » (cf. *fundō* et *fluō*). Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 7312.

Dérivés et composés : *riguus* (époque impériale) « qui arrose » et « qui est arrosé »; *rigātū* (Col., Pall.); *rigātor* (Tert.), cf. osq. *regaturei*, datif, épithète de Jupiter; cf. Vetter, *Hdb.* p. 107; *rigātus*, -ūs (langue de l'Église).

irrigō (déjà dans Cat.), M. L. 4546; *irrigātio* (classique); *irriguus* (déjà dans Plt.). Sans étymologie.

rīma, -ae f. : fente, crevasse. Ancien (Cat., Plt.), classique, usuel. M. L. 7319.

Dérivés : *rimor*, -āris (et *rīmō*) : fendre. Dans la langue augurale, « fendre les entrailles pour les examiner », d'où, dans la langue commune, le sens de « sonder, explorer, examiner, fouiller », M. L. 7320; *rimula*; *rimōsus*. Tardifs : *rimātor*, -tō; *rimābundus*, -tū. Les composés **corrīmāre* et **dērīmāre*, supposés pour expliquer roum. *curmā*, M. L. 2254, *dārimā*, M. L. 2584, sont très douteux.

Lat. *rīma* admet des origines variées : **reimā*, **reidmā* et **reidsmā*, **reikmā* et **reiksmā* en rendraient compte, entre autres possibilités. Il serait vain d'essayer de préciser le détail. V. Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wört.*, s. u.

ringor, -eris, rī(n)etus sum, ringī : montrer les dents, gronder, grigner. Ancien (Pompon., Tér.), familier. Conservé dans quelques langues romanes sous la forme *ringere* (Gloss.), M. L. 7325; certaines formes supposent un dérivé **ringūlare*, M. L. 7326.

Dérivés et composés : *riktus*, -ūs m. et *riktum* n. : fait de montrer les dents, rictus, ouverture de la bouche; *subringor*, -eris : gronder sourdement.

On rapproche souvent v. sl. *regnati* « hiscère », serbe *regnati* « gronder », *režati* « montrer les dents »; *g* de v. sl. *reggū* « moquerie » indique une racine de la forme **reng-*. L'i de *ringor* serait donc dû à l'influence de *n* guttural; l'i de *riktus* serait analogique. On est devant une hypothèse que rien n'impose. Du reste, la racine ne se retrouverait pas, avec son sens précis, hors du latin et du slave. En tout cas, mot expressif.

rīpa, -ae f. : rive (surtout d'un fleuve, plus rarement de la mer). Ancien (Enn., Plt.), classique. Panroman, avec de nombreux dérivés. Cf. M. L. 7328; B. W. *riivière*.

Dérivés : *ripula* : petite rive, marge; *ripārius*, employé dans *ripāria hīrūdō* (Plin.) « hironnelle de rivage, martinet », d'où *ripāriola* (féminin de *ripāriolus* qu'on trouve dans les gloses avec le sens de *rēgāliolus*, glosé βασιλλικός, CGL III 416, 42), attesté dans quelques dialectes romans, M. L. 7329; *ripēnsis*; *ripāriēnsis*, adjectifs de l'époque impériale, formés comme *castrēnsis*, désignant les troupes stationnées sur le bord d'une rivière; *ripātim* : *ripānea loca designat : ita enim dicimus ripatim quasi uscatim, quasi ostiatim, quasi minutatim et cetera talia*, Gloss. Plac., CGL V 97, 8.1. Composés : **arripāre*, d'où fr. « arriver », etc., M. L. 675; B. W. s. u.

Cf. peut-être gr. ἐριπεῖν « tomber, s'abattre », ἐριπύνη « pente, côte, versant » et v. isl. *rifa* « déchirer ».

riseus, -i m. : malle, coffre (d'osier recouvert de peau). Emprunt au gr. ῥίξος (lui-même phrygien d'après Donat, Ter. Eun. 754), depuis Térence. M. L. 7333. **risca*.

rītus, -ūs (et -uis ap. Varr.) m. : rite. Terme du vocabulaire religieux : *ritus est mos comprobatus in administrandis sacrificiis*, Fest. 364, 34. Dans la langue commune, a le sens plus général de *mōs*, auquel il est souvent joint ou substitué; cf. P. F. 337, 4 : *ritus, mos vel consuetudo. Rite autem significat bene ac recte*. L'ablatif *rītū* s'emploie souvent avec le sens de **mōre*, *modō* « à la façon de ». L'adverbe *rītē*, déjà dans Plaute, Poe. 951 (à côté de *rītū*, Men. 395), a un *ē* bref qui suppose un thème en *i* ou consonnantique à côté du thème en *u* (cf. *noctē* et *noctū*). Adj. *riūtalis*. Ancien, classique. Appartient plutôt à la langue écrite. V. K. Heinz Roloff, Gl. 33, 36 sqq.

Forme à élargissement -i- de la racine étudiée sous *armus*, etc. Cet élargissement -i- est conservé dans gr. ἀρι-θμός « nombre », ῥή-ρι-τοι « sans nombre », v. irl. *rim* « compte », gall. *rhif* « nombre ». — Pour le sens, cf. la valeur religieuse de skr. *ritam*, av. *asām*, qui désigne l'« ordre » conforme à ce qu'exige la religion. — Pour le suffixe -tu-, cf. les mots cités sous lat. *artus*. — Sous une forme aberrante, on a ici l'une des concordances du vocabulaire religieux observées entre indo-iranien et italo-celtique.

riūtalis : v. le suivant.

riūsus (forme vulgaire *rius* blâmée par l'App. Probi. *riūsus non rīus*), -i m. : *uulgo appellatur tenuis fluvior aquae, non spe consilioque factus, uerum naturali suo impetu. Sed hi rīui dicuntur qui manu facti sunt, sive super terram fossa, sive subter (super codd.) ; cuius uocabuli origo ex Graeco (ῥεῖν) pendet*, Fest. 436, 20. Ancien (Enn.), classique. Panroman. M. L. 7341. *rius* et *riūsus* (ital. *rio*), d'où **riuscellus*, M. L. 7338 a. *Fr. ru*, *ruisseau*.

Dérivés : *riūulus*, M. L. 7340; *riūālis* adj. : de rivière. Usité surtout comme subst. m. pl. *riūāles* « les riverains », définis par le Dig. 43, 20, 1, si *inter riūāles, i. e. qui per eundem riūum aquam ducunt, sit contentio de usu*. Par une métaphore empruntée à la langue rustique, *riūāles* a désigné aussi les « rivaux » en amour, de là le sg. *riūālis* et le subst. *riūālitās*. Autres dérivés et composés : *riūāria* : ῥιῦή (Gl.) rivale (?); *riūinus* : ἀντιῥιῦος (Gloss. Philox.); *riūōsus* : ῥεῖροδῶδης (Gloss.); *riūō*, -ās (Paul. Nol.), d'où *corriūō* : faire couler ensemble, *corriūātio*, *corriūātus*, *corriūātus*; *dēriūō*, -ās; *dēriūātio*, -tiūs; *riūora*, -um (Agrim., sans doute d'après *litora*); *riūātim* (Macr.); *riūālicius* (-a *lez*, Fest.); *riūifinālis* (Sicul. Flacc.).

Une racine **rei-*, peut-être élargissement de **er-* qui apparaît dans *orior*, est attestée par skr. *riṅti* « il fait courir, il fait couler », v. sl. *riṅti se* « se précipiter » et v. sl. *rějo*, *rějati* « pousser, mettre en mouvement ». La forme à élargissement -u- qu'offre lat. *riūsus* explique des formes telles que skr. *ariṅvan* ou le participe *si* *otūrinovenū*. La notion d'émission, de cours d'un liquide figure dans v. sl. *rěka* « rivière », v. angl. *riþ* « rivage », v. irl. *riathor* « torrent » (v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spt.* I 66).

rixa, -ae f. : rixe, querelle (entre deux ou plusieurs).

M. L. 7342; *rizor*, -āris (et *rizō*); *rizātor*, -tōrius; *rizōsus* (Col.); *rizula*; *corrizor* (Ps.-Varr.); *Rixiō*, cognomen *Riza*.

Ancien (*rizor*, Plt.), classique (Cic., Verr. 2, 4, 66, § 148, qui joint *rixa* à *turba*; sur le différence entre les deux mots, v. Dig. 47, 8, 4); plus grave que *iurgium* cf. Tac., H. 1, 64, 2, *iurgia primum, mox rixa*; opposé à *pugna*, qui désigne un combat en règle : Tac., Dial. 26, 4, *non pugna, sed rixator*. On peut se demander si *rixa* n'est pas un postverbal de *rizor*, comme *pugna* de *pugnō*. *Rizor* peut être un désidératif-intensif du type *uexō*.

Si la formation comporte -s- désidératif, cf. peut-être gr. ἐπέλω « je brise, je fais écarter » et skr. *riṅati* « il arrache », *rikhāti* « il déchire ». Simple hypothèse.

Rōbigō : v. *rōbus*.

rōbur, -oris n. (ancienne forme *rōbus* dans Caton et Colum., de **rōbos*, cf. *rōbustus*; *rōbor* dans Luc. est fait d'après *rōboris*. Pour *rōbōsem*, v. *rōbus*; un acc. *rōbōrem* est dans Orib.) : chêne rouge, rouvre (sens conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 7354; B. W. s. u.) et le *quercus lānūginosa* d'après P. Fournier); puis toute espèce de bois dur ou coloré comme le chêne, cf. Vg., G. 2, 64, *solido de robore myrtus*, etc.; et aussi tout objet fait de ce bois, en particulier « carcan » et, par suite, « prison » où les condamnés étaient soumis à ce supplice; dans la langue médicale tardive, « crampe, tétanos », d'où *rōborātus*. — Le rouvre passant pour être le plus dur des bois, *rōbur* est devenu synonyme de « force, vigueur »; *rōbora exercitiūs* est une image de même nature que *flōs iuuentūtis*.

Dérivés : *rōbustus* : 1° de chêne; 2° robuste, fort (avec la nuance de « résistant, solide »); *rōbustitās* (tardif); *Rōbustus* s'est spécialisé peu à peu dans le second sens (M. L. 7356) et le premier a été réservé à un dérivé *rōbustus* (Vitr.) ou à des formes avec -r- : *rōboreus* (Ov., Col., Plin.), *rōburneus* (d'après *iligneus*, etc.); *rōborō*, -ās : fortifier, M. L. 7350, et *corrōborō*; *corrōboramentum*; *rōborāscō* (Novius); *rōborōsus*, -a, -um (Vég.) : -a *passiō* « crampe, spasme »; *rōborātium*, -i n. : enclos bordé de chênes; *rōborētum*, CGL II 281, 13 et 501, 17, d'où vient le fr. *rouvraie*, M. L. 7351; cf. aussi *rōboria*, M. L. 7352; **rōbullus*, M. L. 7353. Très tardifs : *rōborantia*, *rōborandus*, *rōborābiliter* (Greg. Tur.). Irl. *robhar?*, *robust*.

Rōbur représente un ancien **reudh-os*, de genre neutre comme les noms désignant la matière, et appartient à la racine **reudh-/rudh-* qu'on retrouve dans *rōbus*, *rūber*, *rūsus*, *russus*, etc. L'ō de *rōbur*, *rōbus*, au lieu de ū, traitement normal de la diphtongue *eu*, *ou*, témoigne de leur origine dialectale. La parenté de *rōbur* substantif et *rōbus* adjectif a été vue par les anciens; cf. P. F. 325, 1 : *robura rubro colore et quasi rufo significari, ut bouem quoque rustici appellant, manifestum est. Vnde et materia, quae plurimas uenas eius coloris habet, dicta est robur. Hinc et homines ualentes et boni coloris robusti. Robus quoque in carcere dicitur is locus quo praecipitatur malefactorum genus quod antea arcus robustei includebatur*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain.

rōbus, -a, -um (*rōbeus*, Inser., CIL VI 826; 30837b; cf. *rubeus*, sous *ruber*) : rouge. Mot de la langue rustique;

se dit de la robe des bœufs; cf. P. F. 325, 1, s. u. *rōbur*. Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 7355.

Dérivés : *rōbigō* : rouille (des blés, des métaux), nielle. Ancien (Plt.). M. L. 7348. Pour la formation, cf. *aerūgō*, *ferrigō*, etc. Personnifié et divinisé *Rōbigō* « la Rouille des blés », d'où *Rōbigus* « le dieu Rouille » et *Rōbigālia*, -ium n. pl. : *dies festus septimo Kalendas Maias, quo Robigo deo suo, quem putabant robiginem auertere, sacrificabant*, P. F. 325, 7; *rōbiginō*, -ās (Apl.); *rōbiginōsus* : rouillé.

Un substantif masculin **rōbōs* (cf. *robur*), différent de *robur* neutre, est peut-être conservé dans la glose de P. F. 14, 9 : ... *antiqui dicebant... robosem pro robore*.

Forme dialectale; v. *ruber*. Le caractère rural de *rōbigō*, indiqué par le traitement ō de la diphtongue en *u*, donne lieu de croire que le sens « rouille du blé » serait plus ancien que celui de « rouille du fer ».

rōdō, -is, -si, -sum, -ere : ronger. S'emploie au sens moral : *r. absentem amicum*, Hor., S. 1, 4, 81; cf. *uellicō* et fr. *déchirer*. Attesté depuis Luc.; classique. Panroman. M. L. 7358.

Dérivés : *rōsiō* (rare et technique, Celse, Plin.) : corrosion, M. L. 7382; *rōsor* (Ambr.); *rōstrum* de **rōd-tro-m* (cf. *rāstrum*) : ce qui sert à ronger, « museau » et « bec » (les représentants romans du mot ont le sens de « bouche » ou de « visage », dénotant une acception familière de *rōstrum* analogue à celle du fr. *museau*, *bec*, M. L. 7386, qui est déjà, du reste, chez les comiques et les satiriques); et, par suite de la ressemblance avec un bec, « éperon de navire » et tout objet en forme de bec, pointe de la serpe, de la charrie, bec d'une lampe, tête de marteau, etc. Le pluriel *rōstra* désigne la tribune aux harangues au Forum, les Rostres, ainsi nommée parce qu'elle était ornée d'éperons de navires pris aux Volques d'Antium pendant la guerre latine. De là : *rōstrātus* (-a *Columna*); *rōstrālis*; *rōstellum* et la formation plaisante *subrōstrāni* « piliers des Rostres » (comme *subbasilicāni*).

Composés de *rōdō* : *ab-*, *circum-*, *con-* (cor-) *rōdō*; *cor-rōsus*, M. L. 2257, d'où **corrōsāre*, M. L. 2256; *dērōsus*; *ērōdō*; *ērōsiō*; *ob-*, *per-*, *prae-rōdō*.

Certaines formes romanes supposent aussi **rōdōcāre* et *rōsticāre*, M. L. 7359 et 7380, comme **rāsticāre*. V. B. W. *ronger*.

Si l'on admet un thème radical de type athématique, **rōd-*, on peut concilier deux présents qui seraient passés au type thématique : skr. *rādāti* « il gratte, il bêche » et lat. *rōdō*. Le v. h. a. *rāzi* « âpre, sauvage » et le v. sax. *raite* « rat », l'un ayant *ē*, l'autre *a* issu de *o*, ne sont pas inconciliables; mais ces rapprochements sont trop vagues pour être convaincants. V. *rādō*.

rogō, -ās, -āni, -ātum, -āre : s'apparente sans doute à *regō*, le sens premier étant « s'adresser à » (cf. *appellō*, *petō*), puis « poser une question à, interroger » (avec deux accusatifs, e. g. Plt., Pe. 635, *ego patriam te rogo quae sit tua*); et aussi employé dans le sens de *petō* « demander », dont il a les constructions : *rogāre ut, nē*. Dans la langue du droit public, le mot a été pris dans des acceptions spéciales : de *rogāre sententiām aliquem* « demander à quelqu'un son avis (qui motive son

vote), on est arrivé à dire *rogare populum* « consulter le peuple »; cf. Cic., Ph. 1, 10, 26 : *consules populum iure rogauerunt, populusque iure scivit*; *rogare legem* « proposer une loi »; *rogare populum magistratrum* « proposer un magistrat à l'assemblée du peuple, faire désigner un magistrat ». Ancien, usuel et classique. Les dérivés et composés de *rogō*, à côté du sens général de « demander », ont presque tous un sens technique qu'ils ont pris dans la langue du droit. *Rogare* est demeuré en roumain et, sous forme savante, dans la plupart des langues romanes. M. L. 7361.

Dérivés et composés : *rogātiō* : 1° question, demande (classique, mais rare); 2° au sens technique : *r. est cum populus consultitur de uno pluribusve hominibus, quod non ad omnes pertineat, et de una pluribusve rebus, de quibus non omnibus sancitur. Nam quod in omnes homines resue populus scivit, lex appellatur*, P. F. 326, 17. Conservé au sens de « demande, prière » dans quelques langues romanes, cf. M. L. 7362, et sous forme savante par la langue de l'Église (les *Rogationes*); *rogātor* (même double sens); *rogātus*, -ūs m. (seulement à l'ablatif singulier); *rogātiuncula*; *rogāmentum* (tardif et rare); cf. aussi *roga* (Greg. M.), de *rogō*, comme *pugna* de *pugnō*, M. L. 7360 a. Nombreux noms propres (tardifs) : *Rogātianus*, -tēnsis, -tista, -tula, -tina, -tilla, généralement chrétiens.

rogitō, -ās (fréquentatif usité surtout dans la langue de la comédie); *rogitātio*; *ērogitō* (Plt., Capt. 952).

abrogō : 1° sens technique « demander l'abrogation de, abroger (= ἀνορθώ, ἀποφραζόμεναι) »; supprimer par la loi ou par décret »; 2° dans la langue commune, « enlever, supprimer » : *a. fidem*. Dérivé : *abrogātio*.

adrogō : 1° demander en plus, et, dans la langue du droit, « adjoindre, associer » (cf. *adscribō*), T.-L. 7, 25, 11, *dictatorem adrogari (consuli) haud satis decorum uisum patribus*; prendre pour héritier (de *eis qui filii loco heredem sibi adsciverunt*) et quelquefois « adopter »; à ce sens technique se rattachent *arrogātio* : *υιοθεσία*, forme spéciale d'adoption « *quae per populi rogationem fit* »; *arrogator*; 2° dans la langue commune, *arrogare* s'emploie avec *sibi* « s'arroger »; cf. Cic., S. Rosc. 89, *non enim tantum mihi derogo, tametsi nil adrogo*; d'où *arrogans*, *arroganter*, *arrogantia*. Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 676.

corrogō : glosé *συμπαράκαλῶ* « se procurer (à force de demandes) »; spécialement « inviter ». De *corrogata* est issu le fr. « corvée », B. W. s. u.; M. L. 2255; *dērogō* : 1° technique « déroger à une loi » - *are proprie est cum quid ex lege uetere quo minus fiat sancitur lege noua*, P. F. 61, 2; 2° dans la langue commune, « retrancher, soustraire »; *dērogātio*, -tor, -torius; *ērogō* : 1° fournir pour des dépenses publiques, prendre sur le Trésor (après avoir sollicité le consentement du peuple); 2° dans la langue commune, « payer, dépenser; distribuer de l'argent, des aumônes, etc. », par suite « ruiner », et même, dans Tertullien, « faire périr »; *ērogātio* : 1° dépense publique; 2° distribution de vivres, etc., faite aux dépens du trésor; 3° dans la langue de l'Église, « aumône », d'où *ērogator*. — Sous la forme *exrogare*, le verbe a le même sens que *dērogare*; cf. P. F. 72, 2, *exrogare*

est ex lege uetere aliquid eximere per nouam legem. De *ērogare* a été formé, avec une haplogogie, *supērogare* « payer en plus », d'où *supērogātio*.

irrogō : proposer une mesure contre quelqu'un; « infliger » : *i. multam*, etc.

interrogō : 1° demander les avis. Le verbe a d'abord s'employer avec un complément au pluriel; cf. Cic., Q. fr. 2, 3, 2, *Clodius interrogabat suos quis esset qui*; Suét., Caes. 21, 2, *i. sententias* à côté de *rogare sententiam*; puis, comme *rogō*, il s'est employé en parlant d'une seule personne au sens de « interroger », avec lequel il est passé dans quelques langues romanes, M. L. 4496; v. B. W. sous *demandar*; 2° sens technique : *lege interrogare* « questionner, poursuivre légalement »; *interrogātio*, -tor, -tiuncula, -tiuus, -mentum (Gloss.); *obrogō* : -*are est legis prioris infirmada causa legem aliam ferre*, P. F. 203, 3; *perrogō* : 1° demander successivement; 2° faire passer une loi (après avoir recueilli tous les suffrages) : *tribunus plebis legem perrogauit* (Val. Max., 8, 7, 4); *perrogātio* (Cic.).

praerogō : interroger d'avance. Adj. *praerogātius* (-a *tribus, centuria*; cf. Ascon. ap. Cic., Verr. 1, 9, 26 : *centurie* ou tribu appelée à voter la première et dont le vote entraînait généralement l'élection du candidat désigné par elle. *Praerogātia* a pris par là le sens de « premier choix; présomption favorable, pronostic »; et même, à l'époque impériale, de « prérogative, privilège »; *prorogō* : 1° proroger (les pouvoirs d'un magistrat); 2° dans la langue commune, « prolonger »; 3° d'après *erogō* « payer », a pris à basse époque le sens de « payer d'avance »; cf. Dig. 40, 1, 4, § 5, *si ei nummos prorogauit emptor*; de là : *prorogātio*, -tor, -tiuus (Sén.).

subrogō (sur-) : 1° subroger (se dit du président des comices qui propose un candidat autre que celui qui a été précédemment désigné); 2° substituer. V. *regō*.

rogus, -i m. (*rogum*, n. Afran. ap. Non. 221, 27) : bûcher funèbre. Ancien (Loi des XII Tables), classique. Distingué de *bustum* par le scholiaste C. de Lucain à propos de 8, 777-778 : *carpitur et lentum destillat Magnus in ignem | tabe iouens bustum*, où le scholiaste note : *stillante pinguedine flamma iuuatur; et rogum dicere debuit; nam « bustum » est ubi ustum est cadaver*. Mais les deux mots s'emploient indifféremment l'un pour l'autre.

Dérivés : *rogālis* (poétique, époque impériale; Ov., Stace, Sid.); *rogārius* : *νεκροκάυστης* (Gl.).

Le rapprochement avec *regō* est difficile à justifier, comme l'emprunt au gr. *ρύος* « meule de blé » (sicilien, Épicharme), qui provient peut-être du latin. Le sens initial serait « objet qui se dresse », cf. v. isl. *rakr* « dressé ».

Rōma, -ae f. : Rome, nom de la capitale du Latium, d'origine peut-être étrusque; v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 579 sqq.; les dérivés ont pris des acceptions spéciales dans les langues romanes; cf. M. L. 7368, *rōmaeus* (grec); 7369, *rōmāna*; 7370, *rōmānicō*; 7371, *rōmānus*; B. W. *roman*. Celtique : irl. *ruam, romda*; brit. *Rufawn, Rufair*. *Rōma* est passé en got. *Rīma*. Pour *Rōmānia*, v. Pignaniol, *L'Empire chrétien*, p. 414 et la n. 13.

roncus, -i m. : 1° croassement (Apul., Met. 1, 9); 2° ronflement (Mart.). Emprunt au gr. *ρόγχος*, latinisé. Dénominafif : *roncō*, -ās : ronfler; composé : *ronc(h)isomus* (Sid.). Les gloses ont une forme *runcō* qui présente la fermeture normale de o en u devant le groupe nasale gutturale; cf. *uncus*, etc. Onomatopée expressive qui a tendu à suppléer *steriō* et passée dans les langues romanes, M. L. 7294 *rhonchus*; 7292, *rhorchāre*; 7293, **rhorchiāre* (cf. *roncissātor*, Gl.), où elle a été concurrencée par un autre type expressif dérivé de **rūnf*; v. M. L. 7447 et B. W. sous *ronfler*. Celtique : britt. *rochan* « grogner ».

rōrārii, -ōrum m. pl. : soldats armés à la légère, chargés d'engager le combat ou les escarmouches préliminaires. Formation en -*arius* comme *ferentārius*, *triārius*, etc. L'explication de Varr., L. L. 7, 58 (cf. Goetz-Schoell, ad l.) : *ab rōre... idcirco quod ante rorat quam pluu n'est qu'une étymologie populaire. Mot technique rare, désuet après Tite-Live, d'origine inconnue.*

rōs, rōris m. : rosée. Ancien, classique, usuel. Conservé sous cette forme ou sous une forme dérivée dans les langues romanes. M. L. 7374 et B. W. *rosēe*.

Dérivés et composés : *rōrō*, -ās « être humide de rosée »; *rōrat* : 1° « il tombe du brouillard ou de la rosée »; 2° « mouiller de rosée, humecter » (transitif), M. L. 7373 a; *rōrātio*, -ōnis; *irrōrō*; **rōrālia*, M. L. 7373; *rōrēsco*.

A basse époque apparaît un composé *arrōdō* « couvrir de rosée, humecter » (Marcel., Cassien), qui refait en **arrāsō* d'après le nominatif *rōs*, sans doute pour éviter la suite de trois r, a supplanté *irrigō* en gallo-roman, fr. *arrosar*, etc.; v. B. W. s. u.; cf. **rōsāta* > rosée.

rōridus; *rōrulentus* (cf. *flōridus*, *flōrulentus*); *rōscidus* (peut-être analogique de *sūcidus* ou de *muscidus*; la mousse et les gouttes de rosée ou d'eau tombant en rosée vont ensemble), de là un dénominafif **rōscidāre*, supposé par des dérivés romans, surtout dans les langues hispaniques, M. L. 7378, *rōscidulus* (Gloss.); *rōrifer*, -fluus, -ger, tous trois poétiques, cf. gr. *ροσσοβόλος*; *rōriflō* (Philo). Cf. aussi *Rosca* : *in agro Reatinio campus appellatur, quod in eo arua rora umida semper seruntur*, P. F. 355, 5 (peut-être étymologie populaire).

↳ *rōs marinus* m. (et *rōsmarinum* n.) : romarin, M. L. 7383; André, *Lex.*, s. u.; *rōs terrae*, Ps.-Ap. 80, 50. Nom radical du même type que *mās* fixé en latin avec l'ō du nominatif, tandis que l'on a des dérivés en -ā dans lit. *rasā*, v. sl. *rosa*, véd. *rasā*, avec le même sens (cf. aussi skr. *rasāh* « humidité, goût »), av. *Ranhā* « nom d'un fleuve ». Le rapprochement, repoussé par Frisk, *Gr. etym. Wört.*, avec le synonyme gr. *ρόσος* (féminin) n'est admissible que si ce mot est doublement populaire, par son s dépréfixé et par son -oo- intérieur (qui aurait été réduit à -o- en ionien et en attique; le mot n'est pas chez Homère).

rosa, -ae f. : rosier et rose. Ancien et classique. Panroman. M. L. 7375. Celtique : irl. *rōs*; germanique : v. angl. *rōse*, v. h. a. *rosa*.

Dérivés : *roseus* : de rose, couleur de rose, M. L. 7379; *rosārius*, subst. n. *rosārium* « roseraie », m.

rosārius, *ροδοπώλης* (Gloss.); et **rosāriolum*, M. L. 7377; *rosāriēs*, CIL VI 30707; *rosāceus*; subst. n. *rosāceum* « huile de roses »; *rosālis*, dans *rosālis escae*; *Rosālia*, -ium « fête des Roses », M. L. 7376; *rosāns*, -tis; *rosātus*; subst. *rosātum* (n.); scil. *uinum*) = *ροδοτόν*; *rosātiō*; *rosētum*, synonyme de *rosārium*, irl. *rostan*; *rosa Graeca* : *λυχνίς ἢ ροδοδάφνη* (Gloss.); *hosa* « pomme rosat » (Ed. Diod.). Cf. aussi, sans doute, *rosina*, plante inconnue, Vég. 3, 13, 4. Au grec, le latin a emprunté *rhōdodendron*, déformé tardivement en *lorandrūm*, Isid., Or. 17, 7, 54; cf. *rodandrum*, *ροδοδάφνη* (Gloss.); v. M. Niedermann, *Contrib. à la crit. et à l'expl. des gl. lat.*, p. 41. M. L. 7290.

Il y a manifestement un rapport avec gr. *ῤοδόν* (depuis Homère), *ροδέα* « buisson de roses », et le mot iranien **ard-*représenté par pers. *gul* et par l'emprunt arm. *vard* qui désignent la même fleur. Une origine indo-européenne est exclue; rien n'indique un emprunt du latin au grec. Emprunt à une civilisation méditerranéenne où la plante aura été cultivée (cf. *lilium*, *uioia*, etc.); peut-être sémitique, cf. Mayrhofer, *Symb. Hrosny*, 74 sqq. Si le mot est passé par l'étrusque, le maintien de s ne surprendrait pas; mais le sens des mots étrusques *ruze*, *rusi* est inconnu.

rōstrum : v. *rōdō*.

rota, -ae f. : roue (de char, de potier; roue hydraulique, roue de supplice); poisson de mer indéterminé. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7387.

Dérivés et composés : *rotō*, -ās : faire tourner (in-usité dans la prose classique) et ses dérivés; fr. *rouer* et *roder*? V. B. W. s. u.); M. L. 7388, et **corrotō*, 2258; *rotundus* (et par assimilation *rutundus*, cf. Non. 60, 8; pour la forme, cf. *sequor*, *secundus*) : en forme de roue, rond; par suite « bien tourné » (en parlant du discours). Panroman, M. L. 7400 (les formes romanes supposent **retundus*, cf. B. W. *ron*; M. L. *Ein*,³, p. 159); *rotundula* f. « emplâtre » (tardif); *rotundiās*; *rotundō*, -ās : arrondir (**rotundiāre* dans les langues romanes, B. W. *rogner*, M. L. 7399) et *corrotundō* : façonner en arrondissant; *rotula* (et *rotulus* m. dans Calpurnius, ce dernier seul a passé dans les langues romanes, fr. *roûle*, B. W. s. u.; M. L. 7397) : petite roue. De là, en latin vulgaire, **rotulāre*, M. L. 7396, et **corrotulāre*, M. L. 2260 (britt. *crehyllys*?); *rotella* (Aug., Gl.), M. L. 7389, B. W. *rouelle*; britt. *rodell*. Autres dérivés tardifs : *rotābilis*, -bundus; *rotālis*, -rium, -tim, -tim (= *ροτάνη*).

A basse époque apparaît le composé *birotus* (Cod. Theod., Non.), souvent substantivé sous la forme *birotum* n. ou *birota* f. : voiture à deux roues, d'où *birotium* (attesté dans les gloses sous la forme *birodium*, CGL IV 488, 54 et Not. Tir. 112, 63), M. L. 1114, 1115 (qui note i, malgré *bitrēmis*).

Les formes dérivées des langues romanes supposent également **rōleus*, **rōleāre*, **rōtūcinus*, **rōtūclāre* (B. W. *erāller*), **corrōtiāre*, **corrōteolāre*, **corrōtūlāre*; cf. M. L. s. u.

La notion de « roue » s'exprime par des substantifs appartenant à des racines signifiant « circuler, courir »; c'est ainsi que le grec a *ροχός* en face de *τρέχω* (cf. *currus* et *curro*). Il y a, *bula* « roue », deux groupes de

formes en indo-européen, l'un de **k^wel-* « circuler » (v. lat. *colō*), d'où l'on a v. pruss. *kelan* (et sl. *kolo*), v. isl. *huel* à côté de skr. *cakrah*, gr. *κύκλος*, etc., l'autre de la racine de lit. *ritù*, *rísti* « rouler » et de v. irl. *rethid* « il court », *-ráih* « il a couru » (v. irl. *furráih* « il a secouru » = m. gall. *gwarawt*), *roihēs* (causatif) « qui pousse ». En indo-iranien, où la notion de « roue » est exprimée par la racine **k^wel-*, le substantif thématique skr. *rāṣah* = av. *raṣō* désigne le « char » ; il figure dans le composé qui désigne le « guerrier » : skr. *raṣeśihā* = av. *raṣeśiā* (littéralement « qui se tient sur un char de guerre ») et ceci montre l'importance du mot. Le mot est ignoré du slave, de l'arménien et du grec. Mais, du balte à l'italo-celtique, on le retrouve avec le sens de « roue » : lit. *rātas* « roue, cercle » et pl. *ratai* « char », v. h. a. *rad* (neutre ; mot propre au groupe allemand ; les autres groupes germaniques ont des formes de la racine **k^wel-*), irl. *roth* (masculin) ; la forme allemande *rad* est neutre comme v. isl. *huel* et v. pruss. *kelan*, mais a le vocalisme *o* du thème masculin, attesté par l'irlandais). La forme lat. *rota*, du type de *toga*, ne se trouve hors du latin que dans gall. *rhdō*, féminin. Le mot latin d'origine gauloise *petrorium* « char à quatre roues », ne donne pas le droit de poser un gaul. **rito-* ; car, dans un emprunt ancien, lat. *i* à cette place peut reposer sur une voyelle brève quelconque, *o* ou *e*, aussi bien que *i*. On notera les formations du diminutif lat. *rotula*, qui a de l'importance en roman, cf. lit. *ratelis* « petite roue », et du composé, lat. *birotus*, cf. lit. *doiṛatis* « à deux roues ». — L'adjectif *rotundus* doit être lié à une forme verbale, du type de irl. *rethim*, non conservée à date historique et devrait son *o* à *rota* ; toutefois, le *retundus* que supposent les formes romanes ne doit pas être ancien et résulte d'une dissimilation secondaire ; cf. *seror* en face de *soror*, etc.]

rotta, -ae f. : sorte de poisson (Polem. Silv.) ; gardon ou rotengle. Différent de *rota* qu'on lit dans Plinie. Celtique ? M. L. 7395.

1^o ruber, -bra, -brum : rouge. Ancien, classique. M. L. 7405 a.

2^o rubeō, -ēs : être rouge ; *rubescō* et *erubescō*, *erubescendus*, *irrubescō* (St., Sol.) : rougir (le premier demeure dans quelques formes romanes, M. L. 7406) ; **rubor, -ōris m.** : rougeur ; en particulier « rouge du visage amené par la honte ou la pudeur » ; puis la « honte » elle-même, M. L. 7413, et tardif : *rubrātus* ; *rubidus* (Suét., Vit. 172, *facies rubida plerumque eē uinulentia* ; cf. Gell. 2, 26, 14) ; *rubebō* f. (tardif) ; *rubicundus* (-cōsus, Dynam. ; -culus, Juv.) ; *rubeus*, qui a supplanté *ruber* dans les langues romanes, B. W. *rouge* ; M. L. 7408 ; *rubia, -ae f.* : garance (Vitr.), M. L. 7409 ; *rubellus, -a, -um, et rubellius*, d'où *rubellio* : ἐρυθρότης καὶ λέγεται οὕτως [Gloss.] et *rubellio* : poisson indéterminé [rouget ?], M. L. 7402 ; *rubellulus*, tous deux d'époque impériale ; *rubell(i)ānus* (Col., -ae uītes) ; *rubefaciō* (Ov., Sil.) ; *rūbrāns* (poët., tardif). Les langues romanes supposent encore des adjectifs *rubēns* (cf. v. fr. *rovent*), **rubolus*, **rubicinus*, **rubiculus* (fr. *rouille*), **rubivus*, qui étaient surtout usités dans la langue des éleveurs, cf. M. L. s. u. ; *rubio, -ās* (tardif). La même racine a fourni aussi des noms propres : *Rubrius*, osq. *Rufriis*, pél. *Rufries* ; *Rubrēnsis lacus, Rubicō*, etc.

rūbrica, -ae f. (sc. *terra* ; scandé *rūbrica* dans Pl., Truc. 294, Hor., Perse ; cf. *rūbidus*), proprement féminin substantivé d'un adjectif *rūbricus*, avec même suffixe que dans *puḍicus, mendicus* : terre rouge, ocre rouge qu'on servait notamment à écrire les titres ou articles des lois d'Étal et peut-être la loi tout entière, tandis que les décisions des tribunaux ou les édits du préteur étaient écrits sur un fond blanc (*album*). *Rūbrica* a désigné par là une rubrique, titre de loi, et ensuite la loi elle-même ; cf. Quint. 12, 3, 11, *se ad album ac rubricas transtulerunt*.
Dérivés : *rūbricātus* (Pétr.), d'où *rūbricō, -ās* (Ven. Fort.) ; *rūbricōsus* (Caton, etc., langue rustique).

Cf. aussi *rubus* ; *rubēta*. A *ruber* s'apparentent *rōbus, Rōbigō, rōbur, rūfus, russus*, et sans doute *rutulus*.

Pour « rouge », l'italique a hérité de deux mots : **rudhro-* et **reudho-*. L'ombrien offre l'un et l'autre avec une même valeur : *apruŕ rufu, purka rufra*, I b 24-27 = *abrof... rofu, porca... rofa*, VII A 3-6. En latin, *ruber* est le mot romain et *rōbus, rūfus* ont des caractères dialectaux, l'un, *ō* pour *ou* et l'autre, *f* inter-vocalique.

Lat. *ruber* répond à gr. ἐρυθρός, v. sl. *rūdrū* « rouge », v. isl. *rōdra* « sang » ; cf. skr. *rudhirā* « rouge », *rudhirām* « sang ».

Les formes du type dialectal *rōbus* et *rūfus* supposent une diphthongue radicale. Le vocalisme des adjectifs étant en *e*, on attend **reudho-*, que suppose, en effet, v. isl. *riodr*, v. angl. *reod* « rouge » ; mais got. *raups* et serbe *rūd* supposent **roudho-*, qui doit s'expliquer par l'influence de substantifs tels que v. isl. *rūðð* « couleur rouge », lit. *rauda* (même sens). Les formes celtiques (irl. *ruadh*, gall. *rhudd*), baltes (lit. *rūðas*, en parlant de chevaux) et italiennes ne permettent pas de discerner une origine *eu* d'une origine *ou*.

La racine fournit aussi des formes verbales comme gr. ἐρυθόω et v. isl. *riōða* « rougir ». Le latin n'a que la forme en *-ē* : *rubēre* ; cf. v. h. a. *rotēn* et v. sl. *rūðiti* « devenir rouge ».

Rubus est pareil à lit. *rūdas* « brun rouge ». *Russus* diffère de sl. *rusū* « roux » par ceci que l'*u* slave repose sur un ancien **ou*. V. h. a. *rost* « rouille » suppose **rudhs-to-*, et le lituanien a *raūsvas, rūsvas* « rougeâtre ».

rubēta, -ae f. : sorte de grenouille venimeuse (Prop., Juv., Plin.). Accolé comme épithète à *rāna* : *rānae rubētae*. Sans doute de *rubus*.

rūbidus, -a, -um (*ū* attesté par le mètre dans Pl., St. 230, *robiginosam strigilim, ampullam rubidam*, et Cas. 310, *aque ibi torreto me pro pane rubido*) : sens obscur ; les anciens semblent le rapprocher de *ruber rubeō*, malgré la quantité de l'*u* ; cf. P. F. 318, 20, qui cite Plaute. D'autre part, on a vu s. u. *ruber* que *rūbidus*, dans Suétone, ne peut avoir d'autre sens que « rouge » ; et Aulu-Gelle 2, 26, 14 définit *rubidus... rufus atrior et nigrore multo inustus*. Y a-t-il une confusion de deux adjectifs distincts ? Ou faut-il rattacher *rūbidus* à *rōbus*, avec variation dialectale *ōū* ? V. *rūbrica*.

rubus, -i m. (fém. dans Prud., Cath. 5, 31) : « ronce » et « mère sauvage » (*mora*) ; plus rarement « framboisier, framboise ». M. L. 7414. Irl. *rub*.

Dérivés : *rubeus, -a, -um* ; *rubēta, -ōrum n. pl.* (singulier non attesté dans les textes ; mais demeuré dans les langues romanes, M. L. 7407 : it. *rovetto* à côté de lomb. *roveda*) : buissons de ronces (cf. *dūmus, dūmētum*).
V. *ruber* et *rubēta*.

ruclia : lappa canaria (étrusque ? ; v. Ps.-Ap. 31, 28 n.).

ructū, ructus : v. **rūgō*.

rūdecus : v. *rūdus*.

rūdēns, -entis m. et f. : câble. Les anciens le rattachaient à *rūdō* ; cf. Fest. 322, 10, *rudentes, restes nauicae et asini cum uocem mittunt*, sans doute en vertu d'une étymologie populaire qui a pu agir sur le sens du mot (ainsi *rudentum sibilus* chez Pacuvius). Plaute, Ru. 1015, scande *rudentem* avec *ū* ; Virgile, au contraire, écrit *stridorque rudentum*, Ae. 1, 87, d'accord avec Lucrèce, Catulle, Ovide (cf. *rūdō*). Sans doute emprunté, comme la plupart des termes nautiques. M. L. 7417 b.

rūdis, -e : grossier, brut. Au sens moral, « non dégrossi (opposé à *politus*, cf. Plt., Poe. 189), inexpérimenté, inculte, ignorant, novice ». Souvent joint à un génitif : *rūdis rei militāris* (cf. *peritus*). Ancien, usuel et classique. M. L. 7420 et aussi **rūdus*, 7421.

Dérivés : *rūdītās* (à peine attesté ; un exemple dans Apulée) ; *rūdimentum* (non attesté avant l'époque impériale ; a appartenu d'abord à la langue militaire, qui l'a formé de *rūdis* d'après *elementum*) « rudiment » ; *rūdiārius* : *i dicuntur qui saga noua poliunt*, Fest. 322, 8.

Composé : *ērudīō, -is* « dégrossir » ; au sens moral, « former, instruire » ; *ērudītus, -itō, -tor* (tardif), *-bilis*, et *inērudītus* (depuis Cicéron, d'après ἀναδευτός) ; *inērudītio* (Vulg., Gloss.).

V. *rūdus*. La graphie *ērudīta*, CIL I² 1214, est un faux archaïsme et ne prouve pas l'existence d'un ancien **rod-*.

rūdis, -is f. : baguette ; particulièrement « fleuret du gladiateur » ; cf. *prima, secunda, summa rūdis*. Ancien (Caton), technique.

Dérivés : *rudicula* : baguette, spatule (cf. **rudica*, M. L. 7419) ; *rudiārius* : gladiateur qui a reçu du préteur une baguette, symbole du congé qui lui était accordé ; cf. Hor., Ep. 1, 1, 2.

Terme technique sans étymologie connue.

rūdō (*rūdō*, Ov., Vg. ; *rūdō* dans Perse 3, 9, forme conservée en provençal ; cf. M. L. 7418, *rūdēre*), *-is, -itū* (Apul.), *-itum, -ere* : crier, braire, grogner. Se dit de toute espèce de cris d'animaux, spécialement de l'âne ; s'est ensuite appliqué à l'homme ; cf. Lucil. 261 : *haec inquam, rudet e rostris atque he(u)liabit*. De là, dans Apulée, *rudor, ruditus*.

La variation de quantité de l'*u* représente une alternance ancienne *eu/ū* ; il s'agit d'un ancien présent athématique de racine dissyllabique : véd. *rodūi* « il gémit », 3^e plur. *rudanti*. Lit. *rāudmi* « je gémis » suppose un ancien **rōuda-* ; vocalisme *e* dans v. angl. *reotan* « pousser des plaintes ». V. sl. *rydati* « θρηνην, ὀλεων » est

un itératif. Le substantif lit. *raudā* (acc. *raūdq*) signifie « plainte, gémissment ». Pour la forme *ruditus*, cf. le type *petō* : *petitus*. V. *rugio, rumor*.

rūdus, -eris n. : gravois, plâtras, décombres ; menus moellons pour paver en blocage ; sorte de marne employée comme engrais (Col. 10, 8, 1). Terme technique. M. L. 7422.

Dérivés : *rūderō, -ās* : couvrir de gravois, faire un lit de blocage (Plin., Vitr.), et *ērūderō* ; *rūderārius* (r. *cribrum*, Apul.) ; *rūderātiō*. Il faut y rattacher l'adjectif *rūdecus* « couvert de gravois, pierreux », qu'emploie Caton, Agr. 34, 2 ; 35, 1 ; pour la formation, cf. *dūmectum*.

Ce substantif est un ancien **-d-* (et non **-dh-*), ainsi que l'adjectif *rūdis*, qui s'en laisse bien rapprocher par le sens ; noter *aes rude*. Mais ceci ne fournit pour ce groupe aucune étymologie. — Le mot *raudus* (*rōdus*), lui-même peu clair, n'a pu être rapproché que par l'étymologie populaire. Il y a eu tendance à confondre *raudus* et *rūdus*, comme le montre la glose : *rūdus* : βῶλος, χῶμα καὶ χαλκός ἀνεργάτος καὶ γῆς σαρρός,

rūfus, -a, -um : « rouge » et « roux ».

Dérivés : *rūfulus* : tirant sur le roux (Plt. et Plinie) ; *rūfō, -ās* : rougir, roussir (transitif) ; *rūfescō, -is* (absolu), tous deux dans Plinie. Souvent utilisé comme surnom ; de là : *Rufuli appellabantur tribuni militum a consule facti, non a populo : de eorum iure quod Rutili Rufus legem tulerit, Rufuli, ac post Rutuli uocati*, P. F. 317, 8. Le nom du loup-cervier *rūfūs* est donné comme gaulois par Plinie, N. H. 8, 70.

L'*f* intervocalique dénonce le mot comme dialectal ; et, en effet, en latin, le mot est rare, de couleur populaire ou technique, et ne se trouve pas dans la prose classique. N'est conservé que dans un seul dialecte italien ; cf. M. L. 7425. Le nom des *Rūtili* sans rapport avec *Rūfūli*, est sans doute étrusque ; v. Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 581³.

V. *ruber* et le doublet *rōbus*, aussi dialectal.

rūga, -ae f. (usité surtout au pluriel) : ride(s) ; pli(s) : *sulcare cutem rugis*, Ov., M. 3, 276. Ancien (le dénominateur usité déjà dans Plt.), classique. Les langues romanes attestent aussi le sens de « rue » ; cf. *ruga* : *rima uel similita* (lire *semitula*), Gloss. et M. L. 7426 ; B. W. s. u. Panroman, sauf roumain.

Dérivés et composés : *rūgō, -ās* [se] rider, faire des plis » ; *rūgōsus* « ridé » et « rugueux » ; *rūgātiō* ; *rūgōsitas* ; *rūginōsus*, tous tardifs ; et sans doute *rūgidus*, cf. CGL s. u. et M. L. 7427 ; *corrūgō, -ās*, M. L. 2260 a, d'où *corrūgis* : ridé, plissé, froncé (se dit d'un vêtement) ; *ērūgō* : enlever les rides (Plaute) ; *irrūgō*, M. L. 4547 a.

Cf. aussi M. L. 7430, **rūgula*.

Aucune étymologie claire. Toutefois, à cause de la concordance précise du sens, on hésite à écarter tout à fait lit. *raukas* « ride », *runko, rūkti* « se rider », *raukūu, raūkti* « rider », qui indiqueraient une forme athématique à *k* alternant avec *g*, fait courant.

V. *runcō*.

rugio, -is, -iro : rugir ; être enroué. Dérivé : *rugitus, -ūs m.* : rugissement (et fr. *rut*, v. B. W. s. u.) ; enroue-

ment (= ῥωγός). Attesté surtout à basse époque. La quantité de l'u est mal attestée en latin; l'auteur du Carmen Philomelae le fait bref, mais Quicherat, dans son Thesaurus, note : de quantitate primae syllabae nihil affirmare ausim; cf. Niedermann, Mél. de Saussure, p. 46, et les formes romanes supposent rūgīre, rūgītus, M. L. 7428, 7429. L'hypothèse d'une influence analogique de mūgīre (Kunst, Glotta, 1925, 109-112) est inutile. Panroman.

Cf. rūmor, runcō (et rūgō)?

Mots semblables — mais non pas nécessairement apparentés — dans m. irl. *rucht* « cri, hurlement », gr. ἐπυγύρα « mugissant » (et ὀπυγή, etc.) et v. sl. *rūzati* « hennir ». Le grec a aussi ῥόγω. Un élément ru-, susceptible d'être diversement élargi, a servi à désigner des bruits produits par des animaux. V. le suivant et rūdō.

*rūgō, -is, -ere : roter. Le verbe simple n'est pas attesté et ne figure que dans le composé *ērūgō*. Celui-ci est lui-même rare, en dehors du participe *eructus* (-m uinum « vin aigri », Gell. 11, 7, 3) et de la glose de P. F. 73, 8, *erugere semel factum significat quod eructare saepius*. De *rūgō subsiste le substantif verbal *rūctus*, -ūs m. « rot », ancien, usuel; panroman (sauf roumain), où il semble avoir été déformé en *ruptus*, qui figure dans la traduction latine d'Oribase, M. L. 7417 et B. W. s. u.; cf. *eruptō* (-tuō) dans Thes. V 2, 825, 44 sqq.; v. Ernout, Philologica II, 229 sqq. *Rūgō, *ērūgō* ont été remplacés par les intensifs *rūctō*, -ās (et *rūctor*), M. L. 7416; *ērūctō*. De *rūctō* : *rūctator*, -trix, etc., tous d'époque impériale. De *rūctus* dérivent *rūctūō*, -ās (Solin), *rūctūsus*, et *eructūō* (-tuor) depuis l'Italia. La scansion *ērūctō* dans Vg., Ae. 3, 632, *immensus, saniem eructans et frusta cruento*, prouve que l'è de *ērūgō* est-long et représente le préverbe *ē-* de *ex-*. Il n'a donc rien de commun avec l'è de *ēpūyua*, qui est prothétique. Le composé *exērūgō*, que Vahlen attribue à Ennius, A. 379, est imaginaire; il faut lire, avec anastrophe de la préposition, *contempsit fontes quibus ex erugū aquae uis*, où est à noter l'emploi absolu du verbe au sens de « s'échapper bruyamment » (cf. *rugitō*).

La racine indo-européenne signifiant « roter, avoir des renvois » fournissait un présent radical athématique que conserve lit. *riaugmi* (de *rēug-). Mais pareille forme n'a, en général, pas subsisté; elle a été remplacée par des types divers, ainsi lit. *rūgiu*, *rūgti* et *atsirūgtu*, *atsirūgti* à côté de *riaugmi*, *riaugēti*, et il y a aussi l'itératif lette *raūgātīs*. Le slave n'a que l'itératif : russe *rygāt'*, etc. L'arménien n'a aussi qu'une forme dérivée en ā : *orcām* (de *orūcam). Le grec a, comme il arrive souvent, la forme thématique : *ēpūyua*, et aussi *ēpυγγάvo*. Le latin a de même *ērūgō* (avec préverbe pour donner à la forme l'aspect « déterminé »). Mais le sens de la racine appelle des formes expressives, d'où la tendance à généraliser *rūctāre*. En face de m. h. a. *ite-rücken* « ruminer », le vieil anglais a de même la forme expressive *roecttan* (de *rūkatjan). En indo-iranien, on ne signale que le persan *rōy* et, avec préverbe, *ā-rōy*, substantif verbal supposant un verbe non conservé. Le celt. *ruchd* provient sans doute du latin.

V. *rugitō*.

ruīna : v. *ruō*.

rullus, -a, -um (Gloss.) : glosé *mendicus*; *rulla* : *χαρσική, ἀρπόροχος*. Non attesté dans les textes; sans doute identique au cognomen *Rullus*.

ruma, -ae et *rumis*, -is (cf. Plin., N. H. 15, 77; Fest. 402, 4) f. : mamelle d'un animal, pis. Mot archaïque, déjà désuet au temps de Varron, cf. R. R. II 1, 20; 2, 11, 5. Même double forme que dans *bāra* et *bāris*; accusatif *rumin* dans Pline. Selon M. Niedermann, *rumis* serait la forme ancienne; *ruma* serait dû à l'influence de *mamma*. La quantité de l'u n'est pas attestée directement dans ce mot; mais la voyelle devait être brève, si l'on en juge d'après le composé dénomina-tif *irrumō*, -ās « donner à téter, faire sucer » (v. ce mot), dont la scansion est sûre (cf. Catul. 16, 1; 28, 10, etc.), qu'il est impossible de séparer de *ruma*. Mais les Latins ont tendu à rapprocher *ruma* de *rūmen*, ce qui a amené des confusions de sens et de quantité : v. le suivant.

De *ruma* « pis » dérivent le dénomina-tif *rumō*, -ās, conservé seulement dans Festus, P. F. 333, 8 (et 339, 4), où, du reste, il est confondu avec *rūmināre* et donné comme un dérivé de *rūmen*, et ses composés *inrumō* et *subrumō*, -ās, celui-ci employé par Colum. 7, 4, 3; 12, 3, 9, et glosé pas Festus 400, 34 sqq., qui l'explique indifféremment par *rumis* et par *rūmen* : *subrumari dicuntur haedi cum ad mammam admoventur, quia ea (rum)is uocabatur, uel quia (a) rumine trahunt lacte sugentes*. — De Festus provient la glose *rumat* : *ἐπιρωματίζεσθαι*. A *subrumō* correspond un adjectif *subrumus* (*subrimus* dans F. 332, 12) « encore à la mamelle » : *subrumi agni*, Varr., R. R. 2, 11, 5 et 2, 11, 20.

rumigō, -ās (tardif; Apul. 4, 22; Gargil. Mart., Cur. boum. 15) : se rattaché mieux par la forme à *rumis* qu'à *rūmen*. Dans Apulée, du reste : *tunc uentri tam profundo seruiens iam ferme tertium qualum rumigabam*, le sens de « ruminer » ne convient guère; M. Vallette traduit « j'expédiais déjà une troisième corbeille », c'est-à-dire « j'avais ». Cf., toutefois, v. fr. *runquier*, *ronger*, terme de vénerie; v. B. W. sous *ronger*.

rūmen, -inis n. (et *rūma*, -ae f., *ex coniect.* dans Arn. 7, 24 et 25; et dans Serv., Aen. 6, 54, par suite de la confusion qui s'est produite entre *ruma* et *rūmen*) : premier estomac des ruminants, gosier, panse : *rumen est pars colli, qua esca deuoratur, unde rumare dicebatur quod nunc ruminare*, F. 332, 15 et P. F. 333, 8; Non. 18, 11 : *rumen dicitur locus in uentre quo cibis sumitur et unde redditur : unde et ruminare dicitur*. Pomponius Probstulo (152) : *Ego rumorem parui fucis, dum sui rumen qui impleam*. Mot rare, qui n'est guère attesté que dans les gloses.

Dérivés : *rūminor*, -āris et *rūminō* (époque impériale) : ruminer; et par suite « répéter, remâcher » (au sens figuré); *rūminātō*, -tor (tardif); *rūminālis* (Coranianus ap. Plin. 8, 206 : *-es hostiae*, qui semble en faire un dérivé de *rumis*).

Les Latins ont rattaché pour le sens à *rumis* : *Rūminus*, épithète de Jupiter nourricier (Aug., Ciu. D. 7, 11); *Rūmina* : déesse de l'allaitement, cf. Varr. ap. Non. 167, 24 sqq.; *Rūminālis ficus* : le figuier sous lequel Rémus et Romulus passaient pour avoir été allaités par la louve, cf. Varr. ap. F. 332, 8; qu'Ovide, F. 2,

412, *metri causā*, appelle *Rūmina ficus*, en opposition à *Rōmula ficus* !

La confusion qui s'est produite en latin entre *rumis* et *rūmen* a son écho dans les langues romanes, où sont demeurés avec le sens de « ruminer » : *rūmare* (rare, dans quelques dialectes italiens), M. L. 7437; *rūmigāre*, panroman, M. L. 7440; *rūmināre*, assez bien représenté, lui aussi, M. L. 7440 a. Il n'y a aucun représentant ni de *rumis*, ni de *rūmen*, remplacés par d'autres mots : *mamma*, *mamilla*, *pectus*, *panzex*, qui ont donné en français : *maman*, *mamelle*, *pis*, *panse*. Sur la spécialisation de *pis* « mamelle », v. M. L. 6335 et B. W. s. u.

On ne peut déterminer ni si *rumis* et *rūmen* appartiennent à un même groupe original, ni de quoi ce groupe se laisserait rapprocher; supposer un élément commun *rū- (avec une alternance brève/longue, comme dans *sūs*) ne mène à aucun rapprochement pré-cis (*rūgō* n'irait qu'avec *rūmen*); et les sens initiaux des deux mots sont très différents. La variation *rumis/ruma* semble indiquer un mot dialectal.

rumex, -icis c. (*rumica*, tardif; cf. *felica*) : 1° oseille ou patience (*ἀνάκθον τὸ λάκκον*); 2° *genus teli simile spari Gallici*, P. F. 331, 1, ainsi nommé par la ressemblance de son fer avec la feuille de l'oseille (rare dans ce sens; Lucil., Gell.).

Diminutif : *rumicula* : rhubarbe de montagne, patience des Alpes (Diosc.; v. *rumicaster*, *rumigastrum*). *Rumex* a dû désigner aussi la ronce, comme on le voit par les gloses du type *rūbo id est rumica* et par les dérivés romans; v. B. W. *ronce*, et M. L. 7439, 2.

Sans étymologie; mais forme en -ex, comme dans beaucoup de noms de plantes.

rumica : *κόκκηξ* (Gloss.). Inexpliqué.

rūmor, -ōris m. : bruit, rumeur publique. S'emploie au singulier comme au pluriel. Ancien, classique, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 7441. — Mot isolé; les rares dérivés ou composés sont archaïques et de création artificielle et n'ont pas survécu. L'abrégié de Festus, P. F. 9, 7, a conservé *adrumauit, rumorem fecit... quod uerbum quidam a rumine, i. e. parte gutturis putant deduci*. Le composé suppose un simple *rūmō (fait sur *rūmor*, d'après *clāmō*, *clāmcr*), dont le fréquentatif *rūmō* est attesté également par P. F. 333, 2 : *rumitant, rumigerantur, Naeuius* (B. P. 70) : « simul alius aliunde rumitant inter sese ». On cite encore : *rūmusculi*, -ōrum (Cic., Clu. 105), qui semble supposer un doublet neutre *rūmōs, à moins que ce ne soit une création analogique d'après *arōs* (-or-), *arbuscula*; *rūmiferō* (Plt., Amp. 688, avec haplogogie, d'après *uōciferō*[r]); *rūmificō*; *rūnigeror* (Plt.), d'où *rūmigerulus* (glosé *θρουλήτης*), -gerātō.

Seul représentant clair en latin de la racine attestée par skr. *rūti* (3° plur. *ruvānti*) et, avec passage au type thématique, *ruvāti* « il crie » (aussi *ruvati*), v. sl. *rope*, *rjuti* « crier » (avec des arrangements, *rovo* d'une part, *ruti* de l'autre). Le grec a *ὠ-ρῶμαι* « je hurle », où *ω-* n'est pas clair. — Le groupe de **reu-* apparaît avec des élargissements divers; v. lat. *rugitō*.

rumpia, -ae f. : épée, sabre. Emprunt ancien et fait par voie orale au gr. *ῥομφαία*, déjà dans Ennius, A. 390 v. Cf. Aulu-Gelle, qui donne ce mot comme thrace (10, 25, 2); T.-L. 21, 39, 11.

rumpō, -is, *rūpi* (sur un futur archaïque *rupsi*, v. Festus, cité s. u. *italiō*, et *dērumpō*), *ruptum*, *rumpere* : briser avec force, rompre (souvent avec une idée accessoire d'arrachement, d'éclatement : *r. inflata uesiculas*, Cic., Diu. 2, 14, 33; *r. pectora fremiu*, Lucr. 3, 297, d'où *sē rumpere* ou *rumpi*). Usité de tout temps. Le simple n'est attesté qu'au sens transitif; mais il a dû s'employer au sens absolu, comme les composés *ērumpō* « s'élançer hors (en brisant les obstacles), faire une sortie, une trouée »; *irrupō*, *prōrumpō*. *Rumpō* s'emploie au sens physique comme au sens moral : *r. membrum* comme *r. foedera*, *fidem*, *silentium*, etc. *Rumpere uiam* « forcer le passage, se frayer une route », d'où *rūpta* [uia], qui est à l'origine du *r. route*, M. L. 7452, et irl. *rōt*; cf. le sens de *rūptor*, *rūptūra* pris dans les dialectes romans où le mot est représenté, M. L. 7454, 7455, et les confusions entre *ruptus* et *rūctus*. *Rūmpō* est panroman, M. L. 7442; mais il a subi la concurrence des prototypes de « casser » ou « briser ».

Formes sans infixe nasal : 1° *rūpēs*, -is f. (*rūpa* dans Apul.) : roche; *rupes deruptaque saxa*, Lucr. 6, 539; précipice (cf. Hor., Ep. 1, 20, 15; 2, 2, 135), M. L. 7451. De là *rūpicapra* f. « chèvre de rocher, chamois »; **disrūpāre*, M. L. 2687.

rupex, -icis m. : bloc de pierre; d'où « balourd, lourdaud »; *rupicō*, -ōnis (Apul.); *rupina* : rocher (Apul.).

Cf. aussi *rupiāre*, conservé dans Fest. 320, 23 : *rupiāre... XII* (8, 2) *significat damnum dederit; praerupium* (Apul., Tert., Serv.) n. : escarpement.

rumentum : *abruptio*. Terme de la langue augurale d'après Fest. 332, 17.

2° Dérivés en *rūp-* :

rūptiō (Dig., Mul. Chir.) f. : effraction, rupture; *rūptor* (époque impériale), M. L. 7454; *rūptūra* (tardif et rare; Gell., Vég.), M. L. 7455, fr. *roture*, v. B. W. s. u.; **ruptiāre*, M. L. 7453.

irrupus (Hor., Od. 1, 13, 18) = *ἀρρεπτος* et *inabruptus* (Stace).

Composés de *rumpō* : *abrumpō* : détacher en brisant, déchirer (sens physique et moral); rompre brusquement (a. *sermōnem*), interrompre; *abruptus*, -a, -um; *abruptiō* (Cic.).

corrumpō : a dû signifier d'abord « faire crever ». S'est étendu ensuite à tout ce qui est susceptible de se gâter ou de se corrompre, sans que l'idée de « briser, rompre » ait été envisagée, cf. Cés., B. G. 7, 55, 8, *relicuum (frumentum) flumine atque incendio corruerunt*, et s'est employé aussi au sens moral (cf. *corruptiō*, *corruptor*, *corruptiōla*, *in corruptus* (classique) et les formes tardives *incorruptiō*, *-iēla*, *-itibilis*, *-itiuus*, *-tōrius* de la langue de l'Église = *ἀφθορος*, *ἀφθορία*); le sens de « mettre en pièces » étant réservé à *confringō*. Les formes romanes supposent un dérivé **corruptiāre*, M. L. 2261; B. W. sous *courroucer*; cf. M. L. 2262, **corruptum*, d'où irl. *corpte*.

**dērumpō* attesté dans le Gloss. de Placide, CGL V 61, 23 : *derupsit : dispersit*, mais qu'il faut sans doute lire *dērumpō*.

dēruptus : escarpé, à pic, M. L. 2587.

dirumpō : mettre en pièces; écarteler; déchirer (sens physique et moral), M. L. 2649 a.

ērumpō : transitif « faire sortir en éclatant ou en

brisant » (rare); *sē ērupere* « se précipiter hors de »; usité surtout au sens absolu; dans la langue militaire, « faire une sortie, forcer une ligne »; *ēruptiō*; *ēruptiō*, -ās (Tert.).

interrumpō : couper en brisant : *i. pontem, uiam, aciem*; et au figuré *i. sermōnem*; *irumpō* (-ir-) : se précipiter dans, foncer sur, forcer l'entrée de; *praerumpō* : briser, rompre par devant; usité surtout au participe *praeruptus*, synonyme de *abruptus*, *abscissus*; *prōrumpō* : transitif et absolu « [se] pousser avec violence en avant; faire jaillir, jaillir »; *subrumpō* (-sur-) : faire tomber en brisant (Arn.).

Le présent à nasale infixée *rumpō* est propre au latin, comme beaucoup d'autres de ce type. Mais la racine est ancienne; l'alternance *p/b*, attestée par la coexistence en germanique de *v. isl. rjúfa*, *v. angl. rēofan* « briser, déchirer » (et got. *biraubon* « dépouiller, piller ») et de got. *raupjan* « τῶλεν », *v. h. a. roufen* « arracher »; du reste, le sanskrit a le présent dérivé *rūpyati* « il a des tiraillements (dans le corps) »; à cause de *l*, le rapprochement avec skr. *lumpāti* « il brise » est dans des conditions particulières. Enfin, M. Rozwadowski a signalé pol. *rupić* « tirailler », *rypać* « briser », serbe *rupa* « trou ».

rumpus, -i m. : sarment entrelacé dans les branches de plusieurs arbres (cf. *trādus*), généralement dans l'*opulus*. Seul exemple dans Varr., R. 1, 8, 4 : *quartum est pedamentum natiuum eius generis, ubi ex arboribus in arbores traductis uitiibus uinea fit, quos traduces quidam rumpos appellant*. Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 7443, *rūmpus*. De là : *rūmpōtinus*, -a, -um : qui sert à enlacer la vigne; *rūmpōtinus* f. : viorne obier, ou toute espèce d'arbre support, v. André, *Lex.*; *rūmpōtinum* : lieu planté de hautains. Terme technique de la culture de la vigne sans doute emprunté au gaulois; cf. Colum. V 7, 1, *est et alterum genus arbuti gallici quod uocatur rumpotinum*. — L'*Opulus* auquel s'entrelace le *rumpus* est sans doute celtique.

La formation de *rumpōtinus* paraît celtique (v. Marstrand, *Une correspondance germano-celtique*, p. 16-18, dans les *Videnskabselskaps skrifter*, II, n° 8, de 1924, Oslo, et V. Bertoldi, *Mél. Schrijnen*, p. 295 sqq.). Ceci rend peu vraisemblable l'emprunt à gr. *ῥομπός* (cf. Cuny, *MSL* 19, 210 sqq.). Cf., toutefois, Bertoldi, *Quest. di metodo*, 267f.

rūna, -ae f. : *genus teli significat*. Ennius (A. 589) : « *runata recedit* », i. e. *proeliata*, P. F. 317, 11. Par suite, « rune », caractère d'écriture runique (Fort., *Carm.* 7, 18, 19). Rare, sans doute emprunté.

runcina, -ae f. : rabot. Emprunt au gr. *ῥοκάνη*, influencé par *runcō*. Les formes romanes remontent à *rucina*, M. L. 7445; B. W. *romanne*. Irl. *ruingenn*.

Dérivés : *runcinō*, -ās (ancien, Plt., Varr.); *dērun-cinō* (Plt., Mi. 1142), avec le sens figuré de « escroquer, flouer, rouler »; cf. *deasciārī* (de *ascia* « hache »), Mi. 884.

runcō, -ās, -āni, -ātum, -āre : sarcler (Cat., Varr.); épiler. M. L. 7444.

Dérivés et composés : *runcō*, -ōnis m. : sarcloir, M. L. 7446; *runca*, -ae (Col.) « *herba quae tollitur*

runcando »; **runcāgō* : fusain, M. L. 7443 a?; *runcātio*, -tor; *Runcina* : déesse du sarclage; *runcitō*; *runculeum* : *ῥεπῶνον* (Gloss.); *ēruncō*, -ās, M. L. 2908; *subruncius* (surr-) (Hyg.). Cf. aussi *dērun-ciant*, *dēpurgant*, P. F. 61, 7.

Runcina et *runcāre* paraissent supposer, comme *unda* et *planta*, un présent à nasale infixée non attesté à l'époque historique. La racine, qui se retrouve peut-être dans *rūga* (avec un *u* allongé) et aussi dans *arrugia* « galerie de mine », *corrugus* « canal de lavage » (si ces deux termes ne sont pas empruntés), serait celle de gr. *ῥύσσω* « je creuse, je fouille » avec hom. *καταρυχῆς* « enfoui en terre », mais aussi *ῥρυγή* « action de creuser », *ῥρυξ*, *ῥρυγος* « pic de tailleur de pierre ». Le *χ* de gr. *ῥρυγ-* peut représenter *-kh-*, forme populaire de *-k-*. Le lettre a *rūktū* « fouiller, remuer (la terre) ».

runcō : v. *roncus*.

ruō, -is, **ruī**, ***rūtūm**, (mais *rūturus*), **ruati** : transitif et absolu « renverser, ruiner »; et « s'écrouler, tomber brusquement sur ». Ancien, classique, usuel. L'emploi transitif du simple apparaît comme un archaïsme qu'on trouve chez les comiques et en poésie; mais les composés ont gardé ce sens : *adruō* : amonceler (de la terre); *dēruō* : faire tomber, précipiter, conservé avec le sens affaibli de « endommager, abîmer » en logoudorien, M. L. 2586; *dēruō* : détruire; *ērūō* : tirer de; *obruō* : accabler, écraser, puis « couvrir, cacher », et *exobruō* « efflodi » (rare, tardif); **obruicō*, M. L. 6018; *subruō* : saper, miner; *sēmīrūtus* : à demi ruiné, en face de *irruō* : s'élançer sur; *prōruō* : tomber en avant (qui a aussi le sens transitif de « faire tomber en avant »); *superruō* : se ruer sur. *Ruere* n'est conservé qu'en logoudorien, M. L. 7423.

Dérivés : *ruēs* « chute des épis », dans *Carm. Fr. Aru.*, *neue lue rue* = *neue luem, ruem*; *ruina* : chute, et « ruine »; d'où le pluriel au sens concret, *ruinae* « ruines », M. L. 7431, *britt. rewin*; *ruinōsus*; les langues romanes ont aussi un représentant de *rūnāre*, M. L. 7432.

rutrum : sorte de pelle ou de bêche, *dictum quod eo harena eruitur*, P. F. 321, 3; M. L. 7473 b.

rutellum : râcloir avec laquelle on fait tomber le grain qui déborde d'une mesure. De *rutrum* (-ter) ou de **rūtulum*, non attesté, mais que supposent certaines formes romanes, cf. M. L. 7474, et dont la forme, *ruculum* des gloses, CGL II 531, 38, n'est peut-être qu'une altération.

rutābulum : pelle à feu, fourgon : *est quo rustici utuntur in prouendo igne, panis coquendi gratia*; *Fest.* 318, 35. *Rutābulum* et **rutabellum* sont attestés dans les langues romanes; cf. M. L. 7471-7472; B. W. sous *rāble* I.

On rattache d'ordinaire à *ruō* le participe pluriel neutre *rūta* qui figure dans l'expression asyndétique *rūta caesa*; mais la longue de *rūta*, attestée par Varron, L. L. 9, 104, ne se concilie pas avec la brève de *dirūtus*, *obrūtus*, *ērūtus*, *sēmīrūtus*, attestés par le mètre, et du participe skr. *rūtaḥ* (il n'y a pas d'exemple du participe passé de *ruō*, et le participe futur attesté est *rūtūrus*, non **rūtūrus*, mais le fr. *ruer* semble supposer un fréquentatif **rūtāre*; cf. M. L. 7473; B. W. s. u.). On a

supposé que le mot appartiendrait à une autre racine représentée par *v. sl. ryje* « je fouille », ce qui conviendrait pour le sens : *rūta caesa* désigne, en effet, les objets extraits du sol (minéraux, pierres, sable, etc.) et les objets coupés sur le sol que le vendeur se réserve; cf. Dig. 19, 1, 17 : *si ruta et caesa excipiuntur in uenditione, ea placuit esse ruta, quae eruta sunt, ut harena, creta et similia; caesa ea esse, ut arbores caesas et carbones et his similia*. Mais cette racine n'est pas représentée en latin en dehors de cet exemple douteux et, d'autre part, les anciens ne séparaient pas *rūta* de *ruere*; cf. *Fest.* 320, 1, qui définit *ruta caesa* : *quae uenditor possessionis sui usus gratia, concidit ruendoque extrahit*. Le parfait *ruī* a été scandé anciennement *rūi*; cf. Varr., l. c. L'éty-mologie n'éclaire guère. La racine **ru-* « briser » du sanskrit est peu claire, médiocrement établie. Le groupe de *v. sl. rūpō*, *rūpati* « arracher » et de *ryje*, *ryti* « creuser » a des sens différents, ainsi que lit. *rāju*, *rāuti* « arracher (une plante avec une racine) ». Mais, en indo-européen, les formes *ī* et *ū* en face de *i* et *u* ne manquaient pas; M. Vendryes a marqué qu'elles ont souvent un caractère « populaire ». On rapproche aussi gr. *ῥοπιχθων* « qui fouille la terre » (?).

rūpēs; **rupex**; **rupīna** : v. *rumpō*.

rūrsūm, **rūrsus**, **rūs(s)us** : v. *re-* et *ueriō*.

rūs, **rūris** n. : campagne; par opposition à *domus* « maison » et à *urbis* « ville »; *rūs ire* « aller à la campagne »; locatif *rūrī* « à la campagne », auquel tend à se substituer l'ablatif *rūre*. Souvent employé au pluriel *rūra* « les champs, le domaine rural »; cf. gr. *ἄρπος*, *ἄρπος* de même sens. Usité surtout jusqu'au premier siècle de l'Empire. Diminutif savant : *rūsculum* (Gell.).

Le dérivé ancien de *rūs* est *rūsticus* (cf. *domesticus*) « campagnard, rustique », et, par opposition à *urbānus*, « grossier ». *Rūsticus* a fourni des dérivés et des composés *rūsticitās*, *rūsticārī* (classique), *rūsticātiō* (Cic.), -tor, *rūsticānus*, *rūsticulus*, *rūsticellus* (diminutifs familiaux), *subrūsticus*, etc. Les dérivés en *rūr-* sont plus récents, sauf *rūrō*, -ās (déjà dans Plt., *Cap.* 84, *dum rūrī rurant homines*, rare; *rūrōr*, Varr. ap. Non. 164, 23) et peut-être *Rūsina* (*Rūrīna*), nom d'une déesse rurale (Aug., *Giū.* D. 4, 8); *rūrālis*, *rūrātiō*, *rūrēstris* (formé comme *terrestris*, *siluestris*, *campestris*), *arrūrābilitē*, CIL IV 4126 (Pompéi), sont de l'époque impériale. Les composés *rūricola* (d'où *rūricolāris*, Ven. Fort. = *ἄρπο-κοῦ*), *rūricoga* semblent dus à Ovide; *rūsticola* est dans Ven. Fort.

Rūsticus seul a passé dans les langues romanes, du reste sous des formes savantes, M. L. 7468, en irl. *rūstach* et en germanique : *v. h. a. rustih*; *rūs*, sans doute à cause de son caractère monosyllabique, a été éliminé par un dérivé de *campus*. Du reste, le mot ne s'employait guère, comme *domus*, qu'aux cas ayant une valeur locale; acc. *rūs*, loc. *rūrī*, abi. *rūre*; au pluriel, seule la forme de nom. acc. *rūra* est attestée. Dépourvu, comme *domus*, de sens concret, *rūs* a été éliminé par un mot plus précis.

Les faits latins ne permettent pas de décider si *rūs* repose sur **rewos* (cf. *aes*), et alors on l'identifiera avec *av. rāvō* « espace libre » (*ravas-čarāt* désigne les animaux non domestiques, particulièrement ceux de la plaine),

ou sur **rūs*, et alors on rapprocherait l'élément radical de got. *rums*, *v. h. a. rüm* « espace libre », etc. En tout cas, les trois mots sont apparentés. Cf. irl. *rōe*, *rōi* « espace découvert, étendue de terre ».

rūsca, -ae f. : écorce. Tardif (vi^e siècle); mot celtique; gall. *rhisg*, etc. A donné le fr. *ruche*. V. B. W. s. u.; M. L. 7456.

rūscus (*ruscum* rustum n. ap. F. 322, 20, *rustum ex rubus*; *ū* d'après les langues romanes), -ī f. : petit-houx, fragon épineux. M. L. 7460, 7469, *rustum*; B. W. *brusque*.

Dérivés : *rūscus* (dans Caton, Or. 7, 8, cité par *Fest.* 320, 2). Un doublet **rūsteus* est supposé par **rūsteum*, auquel remontent certaines formes romanes, M. L. 7467; **rusculus* (-la), M. L. 7459 b.

rūscārius (-ae *faleōs*); *rūscidus* : -m *lignum, foliis spinosum uel humidum*, CGL IV 563, 50, cf. CG em. s. u. *ruscus*; *rūscō*, -ās « émonder ».

Cf. aussi **interruscum*, M. L. 4497. Les gloses ont de plus une forme *bruscus*, CGL III 571, 44 : *oximyrrne* (= *δξυμυρρίνη*) i. e. *bruscus*. Il semble qu'il y ait eu confusion de *bruscum* (*brustum*), *rūscus* (*rustum*) et peut-être aussi de **brūcus*, mot gaulois auquel remonte le type fr. « bruyère »; cf. M. L. 7460.

La glose *rusco*, *κολαργος κώραργος*, est inexplicable.

rūspor, -āris (*rūspō*, Tert.; *ū* d'après le témoignage de l'italien) : *crebro quaerere*, P. F. 323, 2; fouiller, sonder.

Dérivés et composés : *rūspinat* : *χερσοτριβεί*; *con-rūspor* (Plt. ap. P. F. 54, 10).

Mot de type populaire, attesté seulement chez Plaute, Accius et repris par Tertullien, Minucius Félix. Conservé dans ital. *ruspare* « gratter la terre » (se dit des poules). Sans étymologie.

rūssus, -a, -um : roux, rouge (Lucr., Catul. et bas-latin). M. L. 7466; néerl. *roos*.

Dérivés : *russeus* (époque impériale) : tirant sur le rouge, M. L. 7465; *rūssulus* : roussâtre; *rūsseolus* (tous deux tardifs), M. L. 7464; *rūssescō* : roussir (Enn.). *rūssātus* (*auriga*) : cocher de la faction des Rouges.

De **rudh-to-s* ou **rudh-so-s*. V. *ruber*.

rūta, -ae f. (*rūtus* Chir.) : rue, sorte de plante amère : *r. agrestis, hortēnsis, montāna, siluatica*, etc., v. André, *Lex.* Panroman (sauf roumain). M. L. 7470. Germanique : *v. h. a. ruta*, *v. angl. rūde*. Emprunt au gr. *ῥοτή*? Cf. Varr., L. L. 5, 103.

Dérivés : *rūtāceus* (-m *oleum*); *rūtātus*; *rūtula* : petit morceau de rue; *rūtārius* (Inscr.); *rūtīnus* (tardif).

rūta caesa : v. *ruō*.

rutābulum : v. *ruō*.

rutilus, -a, -um : d'un rouge éclatant; cf. Varr., L. L. 7, 83, *auri ... rutili et inde... mulieres ualde rufae rutilae dictae*. Ancien (Plt.), usuel.

Dérivés : *rutilius*, fréquent comme cognomen, cf. *Fest.* 320, 4; *rūtulo*, -ās; *rūtīlescō* (Plin.). *Rutili*, étrusque, est à écarter de *v. rūtus*.

Même si, sur le fondement de skr. *aruṇāḥ* et *aruṇāḥ*

« rougeâtre », on admet un élément radical de type **eru-*, **ru-*, à côté du groupe bien établi de *ruber*, etc.; la forme de *rutilus* ne sera pas éclaircie pour cela; la structure du mot reste énigmatique.

rutrāmina n. pl. : « gangue », CIL I² 5181 (Lex metal. Vipasc.). Mot technique, que l'on dérive de *rutrum*, mais que Niedermann, *Recueil*, p. 173, rattache à *rūdus*, -*eris*.

rutrum : v. *rūd.*

rutuba, -*ae* f. : glosé *perturbatio* par Nonius 167, 9, qui cite un passage, du reste corrompu, de Varron, *Sezagesi* 488 : *ergo tum Romae parce pureque uiuentis | uiuere † in patriam; nunc sumus in rutuba*. Se retrouve dans les Glossaires et peut-être dans Symmaque (*rutuba*, Epist. 1, 14, 37).

Sans rapport visible avec le nom d'une rivière de Ligurie, *Rutuba*, cf. Pline 3, 48, à moins de supposer quelque plaisanterie sur ce nom. Forme et sens douteux.

sabaia, -*ae* f. : sorte de bière. Mot illyrien, cité par Amm. 26, 8, 2 comme le dérivé *sabaīarius*. Cf. v. h. a. *saif* « Saft », rac. **sab.*?

sabanum, -*īn.* : pièce de toile (*linteum uillōsum*) servant à divers usages, torchon, serviette, peignoir. Emprunt tardif (Pallad., Vég.) au gr. *σάβανον*, qui est lui-même d'origine sémitique et signifie « tissu fait à Saban (près de Bagdad) ». Représenté en espagnol et en v. fr. *sacene*, cf. M. L. 7478; en germanique : got., v. h. a. *saban* et en v. sl. *savan* « linceul ».

sabbatum, -*ī* n. (surtout au pl. *sabbata*; les langues romanes attestent un doublet *sambatium*, cf. M. L. 7479, et v. *sa(m)ūicus*, *stra(m)bus*) : le sabbat. Emprunté à l'hébreu *sabbat* « repos » par l'intermédiaire du gr. *σάββατα*; apparaît dès l'époque impériale (Ov., Hor., etc.); panroman; irl. *sapat*, britt. *abat*; germanique : v. h. a. *sambazac*. Autres emprunts : *sabbatizō*, *sabbatismus*. Avec suffixe latin : *sabbatarius*. V. B. W. *samedi*.

sabina, -*ae* f. : sabine, plante. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 7482; v. h. a. *sevina*. Le rapprochement avec *Sabinus* « Sabins » est peut-être une étymologie populaire. Cf. *sabūcus*?

Sabīnī, -*ōrum* m. pl. : Sabins, ancien peuple italique dont la réunion aux Latins a contribué à former Rōme. Apparenté à *Sabelli* et à *Samnium*, d'où dérivent *Samnis*, -*itis*; *samnīticus*. Semble sans rapport avec *Sabus* (Silius 8, 423), dont l'*ā* fait difficulté. Cf. *Sabius*, *Sabidius*.

La forme indigène était *Safinī* : osq. *Safinim* « Samnium » (cf. Solmsen, *Untersuchungen*, p. 202).†

sabūcus : v. *sam-*.

sabulum, -*ī* (*sabulō*, -*ōnis* m.; formes syncopées *sabulum*, *sablō* dans Venant. Fort. et dans les gloses) n. : sable; et spécialement « gros sable, gravier ». Attesté depuis Varron; technique. V. B. W. s. u.

Dérivés : *sabulōsus*; *sabulēta*, -*ōrum* : sablières (Plin.) et **sabellum* (M. L. 7481), M. L. 7484, 5, 6. Germanique : b. all. *zavel*.

Il y a un rapport avec d'autres noms du « sable », gr. *ψάμμος* et *ἄμμος*, *ψάμαθος* et *ἄμαθος* (à côté de *ψαφαρός* « fin »?), avec v. isl. *sandr* et v. h. a. *sampt*, et même avec arm. *awaz*. Mais on ne saurait préciser. Mot populaire, dont il n'y a pas lieu de tenter de restituer l'original; le -*μ-* simple de *ψάμαθος*, *ἄμαθος* montre que *ψμ-* de *ψάμμος*, *ἄμμος* est expressif; le -*b-* de *sabulum*, qui peut reposer sur **bh-*, concorde avec le -*w-* de arm. *awaz*.

saburra, -*ae* f. : lest de navire, ballast. Dérivés : *saburrō*, -*ās*; *saburrālis*, -*ārius*. Ancien (Plt.). M. L. 7487-7488.

S

Terme technique, suspect d'être emprunté, dont l'aspect rappelle celui des noms propres *Mamurra*, *Suburra*.

saccharum, -*ī* n. (Plin.) : sorte de sucre, fait de la distillation des pousses de bambou. Transcription du gr. *σάκχαρον*, qui est lui-même emprunté au moyen indien *sakkarā*. Les formes romanes et germaniques remontent à l'arabe *sukkar*. M. L. 8441 a; B. W. s. u.

saccus, -*ī* m. (à d'après le témoignage des formes empruntées du celtique et du germanique) : sac (à blé, à argent, etc.); s. *uinārius* : sorte de panier ou de crible en osier dans lequel on passait le vin pour le clarifier, d'où *saccō*, -*ās* « filtrer »; s. *niuārius* : morceau d'étoffe placé au-dessus d'un vase, d'une coupe, etc., sur lequel on disposait de la neige ou de la glace pour rafraîchir le vin; cf. *colum*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 7489; celtique : irl. *sacc*, britt. *sach*, et germanique : got. *sak-kus*, v. h. a. *seckil* « bourse », de *sacculus*, etc.

Dérivés et composés : *sacculus*; *sac(c)ellus* (cf. *offa/ofella*); *saccuus* et *saccinus* (Vulg.) : fait de toile à sac; *saccārius*; *sacculārius* : coupeur de bourse; *saccellārius* : trésorier; *saccellō*, -*ās*; *saccellātūō* (Vég.); *bisaccium* (Pétr.); *bisaccia*, Gloss.) : besace, M. L. 1121; *saccipērium* : poche pour le porte-monnaie (Plt.), de *sacco* + un dérivé de *πήρα* « besace »; la forme *saccibuccis* (Arn.) : « aux joues gonflées comme un sac », n'est qu'une conjecture de Saumaise. — Les gloses ont aussi *saccia*, et *sacellōnēs* « sacculōs ».

Le mot se retrouve en gr. *σάκος*, qui l'a emprunté au sémitique *saq*, où il désigne une étoffe grossière servant à toute sorte d'usages : « cilice, tapis, couverture » et aussi « sac ». C'est dans ce sens secondaire que le mot a passé en latin; toutefois, dans le latin biblique, il a aussi le sens du classique *cilicium*. La façon dont ces mots ont été empruntés n'est pas exactement déterminable.

sacellum : v. *sacer*.

sacēna (*scēna*), -*ae* f. : *scena ab aliis a quibusdam sacena appellatur dolabra pontificalis*, Fest. 422, 32; et 444, 8, *scenam... utrum securis an dolabra sit ambiguitur... Liuius in Lydio* (Com. 2) : « *corruit quasi ictus scena, haut multo secus* ». Vieux terme du rituel, conservé seulement dans cette glose.

V. *secō*.

sacer, -*cra*, -*crum* (ancien *sakros* attesté dans l'inscription du Forum, CIL I² 1); cf. aussi *sacro-sanctus* (avec *ō*?); *sacer* est à *sanciō* à peu près comme **tagro* dans *in-teger* à *tangō*. Pas de comparatif (c'est *sanctior* qui en tient lieu); superlatif *sacerrimus* (rare, archaïque). À côté d'un thème en -*o/e-*, qui se retrouve en oscobrien : osq. *σακορο* (qui semble féminin), ombr. sa-

kra « sacrās », a existé en thème en -i- *sākri-, bien attesté par osq. sakrim « hostiam » (abl. sg. sakrid, abl. pl. sakriss) et ombr. sakre « sacrum » (nom. acc. sg. n.), avec abl. pl. *sacris*, etc., conservé en latin dans la langue religieuse, notamment dans l'expression *sācerem porcum*, *sācerēs porci* qu'on trouve chez les archaïques, cf. Fest. 420, 26 sqq.; dans Rud. 1208, Plaute a la scansion *sācerēs*, sûre; pour la longue, cf. lat. *ācer*, *āris*, en face de gr. *ἀσπος*, et *pacer* (ital.) sous *paco*.

Ce qui est *sacrum* (ou *sācre*) s'oppose à ce qui est *profānum*; ce qui est *sacrum* appartient au monde du « divin », *quicquid quod deorum habetur*, suivant l'expression de Trébatius (chez Macrobe II 3, 2), et diffère essentiellement de ce qui appartient à la vie courante des hommes; on passe du *sacer* au *profānum* par des rites définis, et les deux catégories sont bien tranchées. Le sens de *sacer* diffère de *religiōsus* (distinction artificielle dans Gaïus, Inst. 2, 3, *sacrae [res] sunt quae dis superis consecratae sunt; religiosae quae dis manibus relictae sunt*); cf. *Via Sacra*, *Sacer Oceanus*, etc. La notion de *sacer* ne coïncide pas avec celle de « bon » ou de « mauvais »; c'est une notion à part. *Sacer* désigne celui ou ce qui ne peut être touché sans être souillé, ou sans souiller; de là le double sens de « sacré » ou « maudit » (à peu près). Un coupable que l'on consacre aux dieux infernaux est *sacer* (*sacer esto*; cf. gr. *ἄγιος*), d'où le sens de « criminel » (*auri sacra fames*); cf. aussi *sacer morbus* = *ἐπιπνός* (épilepsie), *sacer ignis*; *ὄs sacrum* = *ἐπιπνός* *δέρειον*. Le n. *sacrum* désigne toute espèce de chose sacrée : *sacrum facere* « accomplir une cérémonie sacrée », d'où *sacrificiūs*, *-ficiō*, *-ās* (*-ficor* et *exsacrificō*, Enn.), *sacrificium* (cf. *ἐπιπορφέω*, *-ία*), *sacrificulus* (surtout dans l'expression *rex sacrificulus*, où *-ficulus* semble être à *-ficiō* comme *bibulus*, *legulus* à *hibō*, *legō*). V. plus loin *sacerdōs*, pour une forme plus ancienne du nom d'agent. Au pl. *sacra*, *-ōrum* « les cérémonies du culte » et le culte lui-même : *s. pública*, *s. priuāta*. Ancien, usuel, non roman, où il a été éliminé par *sanctus*, qu'a répandu l'Église. Celtique : l'irlandais a des mots d'Église : *sacraill*, *sacarbaic*, *sacrifs*, *sacramint*, *sacrista*.

Autres dérivés et composés : *sacellum* : diminutif du n. de *sacer*, substantivé dans le sens de « petit sanctuaire », consacré à un dieu, contenant un autel, mais dépourvu de toit, d'après Fest. 422, 15; *sacrarium* : endroit où l'on enferme les *sacra* (comme *armarium/arma*), cf. Dig. 4, 8, 9, « sanctuaire »; *sacrarius* m. : sacristain; *sacrānus*, *-a*, *-um* : *-i...* *Reate orti...* *dicti sacranī quod vere sacro sint nati*, P. F. 425, 1 (*primānus*, *primus*); *sacrima* : *... mustum quod Libero sacrificabant*, P. F. 423, 1 (cf. *καλλίμος* en face de *καλός*); *sacrō*, *-ās* : consacrer (cf. les formes osques du verbe fréquent, e. g. *sakararē* « sacratur », avec les dérivés osq. *sakaraklūm* « sacellum » et péliguien *sacaracirix* « *sacrātrix »); d'où le composé d'aspect déterminé *cōnsacrō* (*cōnsacrō*, M. L. 2155; celtique : irl. *coisceaim*, britt. *cyssegru*) et ses dérivés *cōnsacrātiō* et, à basse époque, *cōnsacrān(e)us* : *συμμόστος*; *dēsacrō* (*dēsacrō*), époque impériale (contamination de *cōnsacrō* et *dēdicō*); *exsacrō* (et *exsacror*) : exécuter, maudire; *obsacrō* : « *obsacrare est opem a sacris petere* », P. F. 207, 7, « prier au nom des dieux », avec *tmēse ob uōs sacro*, souvent formulé de la langue familière; employé en incise, avec

valeur affaiblie, cf. Plt., Au. 733 : *quo, obscuro, paco esse possum*, v. Bryant, Harv. Stud. 9, 123 sqq.; Wied. kernagel, Verm. Beitr. z. griech. Sprachk. 24, d'où *cahīscerō* (Plt.); *resacrō* : *resacrare solueret religione, uinculum reus populum comitiis orauerat per deos ut eo periculo liberaretur, iubebat magistratus eum resacrare*. Plautus (Au. 684) : « *resacroque, mater, quod dudum obsacraueram* », P. F. 353, 14; rare et archaïque. Cf. M. L. 7493, *sacrāre*; 7494, *sacrātum*, et 7494 a, **sacrista* (avec suffixe grec).

De *sacrō* dérive, en outre : *sacrāmentum*, terme de droit : « dépôt fait aux dieux d'une certaine somme comme garantie de sa bonne foi ou de la bonté de sa cause dans un procès »; cf. Varr., L. L. 5, 180, *ea pecunia quae in iudicium uenit in iudibus, sacramentum, a sacro; qui petebat et qui infitabatur, de aliis rebus uerique quingenos aeris ad pontem (l. pontificem?) deponebat, de aliis rebus iurimerto (certabant Collar) alio legitimo numero assum (l. actum?)*; qui iudicio uicerat, suum sacramentum e sacro auferbat, uicti ad aerarium redibat. Cf. Festus 468, 16 sqq. Il est probable que ce dépôt s'accompagnait d'une prestation de serment (*iūsiurandum*); de là le sens dérivé qu'a pris le mot; cf. Fest. 466, 2 sqq.; *sacramento dicitur quod (iuris iurandi sacratio) ne interposita actum (est)*, et P. F. 467, 3. C'est ce sens de « serment » que le mot a pris dans la langue militaire, où il s'employait d'abord dans une acception différente de *iūsiurandum*, le *sacrāmentum* étant personnel et volontaire, le *iūsiurandum* étant collectif et imposé; cf. T.-L. 22, 38, 2-5. Dans la langue de l'Église, *sacrāmentum* a désigné tout objet ou tout acte ayant un caractère sacré : mystère, révélation, sacrement, etc. (v. Blaise, s. u.). M. L. 7492; *sacrāmentarium* : sacramentaire. Sur *sacramentum*, v. H. Lévy-Bruhl, REL XXX, 1952, 296 sqq.

sacerdōs, *-dōis* c. (le féminin *sacerdōta* est récent, plus récents encore *sacerda*, CIL VIII 3307, 10575, fait peut-être sur *sacerdōs* prononcé *sacerdus*; et *sacerdōissa* (cf. *abbatissa*) : celui qui accomplit les cérémonies sacrées, prêtre en général; cf. Varr., L. L. 5, 83, *sacerdotes uniuersi a sacris dicti*. Passé par l'Église en celtique : irl. *sacart*, *sacerdote*, et en germanique : v. angl. *sacerd*. Dérivés : *sacerdōtium*, *-dōtialis*, *-dōtare*; *sacerdōtula*. De **sakro-dhō*-is, le second élément appartenant à la racine **dhē*-, v. *faciō* et *-dō*; le vocalisme du timbre o du second terme de composé est ancien. Thème consonantique : le génitif pluriel est *sacerdōtum*; pour la formation, cf. *locu-plēs*, *plē-i*-is. Vieux composé de type indo-européen, à côté duquel s'est formé en latin même le type récent *sacrificus*, voisin de *sacrificium*. V. H. Pedersen, MSL 22, 5.

sacrilegus (cf. *legō* et la citation de Non. 332, 23), qui du sens de « voleur d'objets sacrés », *ἐπερόλοος*, a passé au sens plus large de « sacrilège, profanateur »; *sacrilegium* (époque impériale); *Isacrifer* (Ov.); *sacrivola* (époque impériale) : victime, prêtre.

sacrōsanctus (ō, Orientais 2, 330; confirmé, selon L. Havet, Man., § 322, par la prose métrique; cf. Cic., Balb. 32, *si quidem sacrosanctum est*; et la « tmèse », *sacroque sanctus* (Plin. 7, 143) : adjectif appartenant à la langue du droit et de la religion, qualifiant une personne ou un objet dont le caractère sacré ou inviolable a été solennellement reconnu; cf. F. 422, 17 : *-m die-*

tum quod iure iurando interposito est institutum, si quis id uiolasset, ut morte poenas penderet, et Rosenberg, Hermes 48, 3. Sans doute juxtaposé formé de *sacrō* [ablatif instrumental de *sacrum*] + *sanctus* (cf. *uerisicum*). Les explications par un couple asyndétique *sa-militis*. Les explications par un couple asyndétique *sa-militis*. Les explications par un couple asyndétique *sa-militis* par un composé dont le premier élément serait la forme du thème nu *sacro*- semblent contredites par la quantité longue de l'o de *sacrō*- et soulèvent, du reste, d'autres objections. Toutefois, Tertullien recrée *sacrosanctus*.

sancio, *-is*, *sānxi*, (*sanciuī*, Pomp.), *sānctum*, (*sancitum*, Lucr.), *-ire* : terme de la langue religieuse et politique « rendre sacré ou inviolable » : *s. légem*; par suite « établir solennellement par une loi, etc. » : *s. lége ut*, et enfin « ratifier, sanctionner ». Alors que *sacer* signifie en certains cas « voué aux dieux infernaux, exécrable, etc. », *sancio* a aussi le sens de « proclamer comme exécrable », d'où « interdire so'ennellement », puis « punir » : *s. capite, supplicio, execrationibus publicis*. De là : *sānctus* « rendu sacré ou inviolable, sanctionné », cf. Ulp., Dig. 1, 8, 9, où la différence avec *sacer* est bien établie : *proprie dicitur sancta quae neque sacra neque profana sunt, sed sanctione quadam confirmata, ut leges sanctae sunt, quia sanctione quadam sunt subnixae. Quod enim sanctione quadam subnixum est, id sanctum est, etsi deo non sit consecratum* (cette différence de sens entre *sacer* et *sānctus* n'exclut pas la parenté initiale; l'état de *sānctus* est obtenu par un rite de caractère religieux; *sacer* indique un état, *sānctus* le résultat d'un acte); puis *sānctus* a reçu le sens du gr. *ἄγιος*, qui, lui-même, chez les juifs et les chrétiens, a reçu le sens de l'hébreu *qōdōš*; du sens de « consacré, établi, consolidé par un rite », on est passé ainsi à un sens essentiellement moral : « vénéré » et « vénérable », « vertueux » et, dans la langue de l'Ég ise, « saint ». *Sānctum* n. « sanctuaire » : *s. sancitōrum* (rendant τὸ ἅγιον, τὰ ἅγια, τῶν ἁγίων). Mais, dans le latin classique, *sānctus* est encore loin de cette valeur toute morale; chez Cicéron et Virgile, *sānctus* est dans une période de transition.

Dérivés : *sānciō* f. : sanction; *sāncior* (Tac.); *sāncitūs* « inviolabilité » et « sainteté »; *sāncitūdō*; *sāncitōnium*, *-mōniālis*; *sāncituārium* (époque impériale pour *sacrarium*); *sāncitēsco* (Acc.), et, dans la langue de l'Église, *sāncificus*, *-ficiō*, *-ficium*, *-ficiātō*, etc., calques du gr. *ἀγιάζω*, *ἀγιασμός*. Cf. M. L. 7569, *sanctus*; 7567, *sanctificare*; 7568, *sanctitās* [celtique : irl. *sant*, *saih*; britt. *sant*, *sancid̄r*, mots savants], tous mots qui ont pénétré dans les langues romanes par l'intermédiaire de l'Église.

Pour *Sancus*, v. ce mot.

La forme de *sancio* est pareille à celle de *uincio*; le même type que *uinci*, *uinctus*. Comme dans lit. *jūngiu* en face de lat. *iungō* (v. ce mot), il y a ici à la fois l'infixe nasal, qui s'est largement développé en latin et en balte, et le suffixe de présent *-ye/-z-*. L'a de osq. *saah̄tum* « sanctum » a l'air de supposer un ancien **sanktio*- en italique; l'ombrien a, de même, *sahatam* « sanctam ». Les objections de Kretschmer, Glotta, 10, p. 155 sqq., ne prouvent pas contre le rapprochement de *sacer* et de *sancio*, que Kretschmer n'écarte, du reste, pas absolument, et elles aboutissent à priver *sancio* de

toute étymologie. Du reste, de même que l'on a lat. *con-iūgāre* en face de *con-iūgere*, l'osque a *sakaht̄m* (pour **sakarahuier*?) « sacrificātur », à côté de *saah̄tum*, en face de lat. *sancio*. Un présent à nasale infixée tel que *sancio* indique le passage à un état de choses nouveau. Si, comme il semble, *sacer*, *sancio* est apparenté à hitt. *saklai*- « coutume, rite », le latin et le hittite auraient en commun une racine servant aux idées religieuses et juridiques du plus ancien vocabulaire indo-européen. En dehors de ce rapprochement, il est impossible de trouver un correspondant précis au groupe italique de lat. *sacer*, *sancio*. On rapproche v. isl. *sött* « entente, compromis », qui est de sens différent et où le caractère de la consonne finale n'est pas discernable. Ce mot scandinave ne doit pas être séparé du groupe de got. *sakan*, qui s'applique à toute discussion, à toute querelle de caractère verbal et, à en juger par le sens précis de v. isl. *søk*, v. sax. *saka*, v. h. a. *sahka*, etc., se rapporte originellement à une « affaire judiciaire », à un « procès », donc à quelque chose qui se règle au moyen de formules. Un rapprochement avec le groupe de *sacer*, *sancio* est donc possible. Le fait que le germanique a le représentant *k* d'un ancien *g* en face de *k* italique ne fait pas difficulté : la forme du verbe *sakan* donne lieu de croire qu'il s'agit d'une racine fournissant un présent aoriste radical de type athématique, ce qui rendrait aussi compte de lat. *sancio*; dans ces racines, le fottement entre sourde et sonore finale arrive souvent. Dès lors, rien n'empêcherait de rapprocher, d'autre part, le groupe de gr. *ἄζωμα* « j'ai un respect religieux pour », présent dérivé dont la forme s'expliquerait bien dans une racine fournissant un ancien présent radical athématique, *ἄγιος* « saint », *ἀγρός* « pur »; le rapprochement de ces mots grecs avec la famille indo-iranienne de skr. *yajati* « il sacrifie » n'est bon ni pour la forme ni pour le sens. Toutefois, les trois groupes de lat. *sancio*, de got. *sakan* et de gr. *ἄζωμα* ne comportent pas de concordances de sens ni de formes assez précises pour autoriser une affirmation. Il est curieux qu'aucun mot pour la notion de « sacré » ne soit attesté pour l'indo-européen commun : le vocabulaire proprement religieux varie beaucoup d'une langue indo-européenne à l'autre.

sācōma, *-atis* n. : contrepoids. Emprunt (Vitr.) à une forme dorienne correspondant à att. *σάκωμα*.

Dérivé : *sācōmārius*, *-a*, *-um* (tardif).

sacrima : v. *sacer*.

saeculum (*saeculum*), *-i* n. : génération (sens fréquent dans Lucrèce, au pluriel : *saecula hominum, ferarum, animalium; mortalia saecula*, etc.), correspondant à gr. *γενεά* et à *φύλον*; cf. avec Hom. η 206, *ἄγρια φύλα γένετων*, la traduction latine *fera saecula* et les exemples cités par Burger, *Les mots de la famille de φύω en grec ancien*, p. 83 sqq.; durée d'une génération, fixée, entre autres, à cent ans, « siècle », cf. Varr., L. L. 6, 11, *saeculum spatium centum annorum uocantur*, et P. F. 441, 4, *saecularium ludī apud Romanos post centum annos fiebant, quia saeculum annos centum extendi existimabant*; puis « longue période d'une durée indéterminée »; enfin, dans la langue de l'Église, « le siècle, le monde », traduction du gr. *αἰών*, qui lui-même s'est chargé du sens d'un mot

gisement -i-; car le celtique a une forme élargie : irl. *salann*, et il y a une autre forme élargie dans got. *salt* (neutre) et arm. *alt* (thème en -i-) « sel, saline ». Lat. *sallo* de **salō* n'a rien à faire avec un thème nominal en -d-; -de/o- y est le suffixe de présent connu par *tendō, cūdo, fallo*, etc. Vocalisme radical a qui n'a rien de surprenant dans ce terme technique.

salamandra, -ae f. : salamandre. Emprunt (Celse, Plin., Pét.) au gr. σαλαμάνδρα, déformé dans la langue populaire; cf. M. L. 7525.

salapitta, -ae f. : chiquenaude (Arn., Ital. Ioh. 18, 22, et Gloss.). Conservé dans un parler italien. M. L. 7526. De gr. σαλπ(γ)πιτής, avec épenthèse osque?

salapūtium, -i n. (*salaputium*) : nain, nabot (?). Mot familier (Catul. 53, 5), de formation et de sens obscurs. On a un cognomen *Salaputis*, CIL VIII 10570.

salar, -aris m. : sorte de truite, ou jeune saumon (Aus., Sid.). Cf. *salmō*.

salārīana, -ae f. : sorte de châtaigne (Pline). De *salārīs*?

salebra : v. *salīo*.

salgama, -ōrum n. pl. : conserves (faites dans le sel = ἄλας), Col. Le singulier *salgama* est plus récent.

Dérivés : *salgamārius* et sans doute *salmacidus*, glossé ἀλμυρός; **salmūria* « saumure ». M. L. 7543, 7545.

Sans étymologie.

salicastrum : v. *salix*.

Salii, -ōrum m. pl. : Saliens, collège de prêtres consacrés au service de Mars par Numa. Leur nom est rattaché à *salio* par tous les anciens, cf. Varr., L. L. 5, 85, *Salii ab saltitādo, quod facere in comitiis in sacris quo-tannis et solent et debent*, et les références de Goetz-Schoell, ad loc., et le composé *praesul* semble désigner à l'origine le chef des Saliens; cf., toutefois, F. 438, 27, *salios a saltiēdo et saltādo dictos esse quumvis dubitari non debeat, tamen Polemon aut Arcada quendam fuisse, nomine Salium, quem Aeneas a Mantinea in Italiam deduxerit, qui iuvenes Italicos ἐνὸπλιον saltationem docuerit*.

Dérivés : *Salīāris*, -e; *salīares cenae, epulae*, expressions dont dérive le sens de « somptueux, magnifique »; cf. Fest. 439, 7 sqq.; *Salīātus*, -ūs.

La forme *Salisubisli* (-lis?), génitif d'un nom de divinité (?), Catul. 17, 6, est obscure : de *salio* + *subsilio*?

salio, -is, **salū** (et *salūi*, *salii*, époque impériale), **salium**, **salīre** : sauter, bondir; cf. Plin. 10, 111, *ambulant aliquae [aues] ut cornices; saliant aliae ut passerres, merulae*; jaillir (*dē aquā*), palpiter (*dē corde*); saillir (transitif dans la langue des éleveurs); d'ou *salāx* « lubrique » et « aphrodisiaque ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7540; B. W. *salīr*. Irl. *salach* « salāx ».

Dérivés : *salāx* (cf. plus haut); *salācītās*; *Salācia*, nom d'une déesse marine, opposée à *Malācia* (v. *salum*); *salēbra*, -ae : aspérités du sol, ornière, cahot, M. L. 7527; cf. *lātebra, scatebra*; *salebrōsus* et *salebrātus, salebrītās* (tardifs).

salus, -ūs m. : saut, bond, puis « passage étroit, pas » (cf. Pas de Calais, Pas des Thermopyles), « dé-

filé » (sensū obscōnō, dans Plt., Cas. 922 et Gu. 561) et, comme ces endroits sont souvent couverts de bois ou de pâturages, « pâturage, herbage », et même « mesure de terre de 4 centuries » (Varr., R. R. 1, 10). Dérivés : *saluārius, saluātūm, saluēnsis, saluū salor*. Cf. *salus*, M. L. 7553, 7554, et *saluārius, 7552, salior* (et *salūtor*), *salūtiō* (Vég.). Celtique : irl. *sal*.

Salio a fourni de nombreux composés en -*salio* dans lesquels le préverbe précise seulement l'idée verbale de *ab-, ad-, circum-, de-, dis-, ex-, in-, prae-, prae-, re-, sub-, trans-silio*. Il faut noter seulement que *insulū* apparaît dans la langue de l'Église avec le sens de « insulte », sans doute sous l'influence de *insultāre*, qui est employé au sens moral déjà par Cicéron. Cf. aussi **assalīre, *assalū*, M. L. 713, 714. Pour *praesul*, v. ce mot.

De *salio* existe un itératif-intensif ancien et usuel, *salto*, -ās (*salūō*, Varr.), qui tend à se substituer à *salire* (comme *cantāre* à *canere*) dans le sens de « sauter », bien représenté dans les langues romanes, M. L. 7551, et en germanique : v. h. a. **salzōn*, v. angl. *sealtian*. Du sens ancien de « sauter à plusieurs reprises » est dérivé le sens technique de « danser »; de là : *salātōr, -trix, -tiō, -tiuncula, -iōrius, -tus, -ūs, saltābundus*, qui tous se rapportent à l'idée de « danser ». Comme *salio*, l'itératif *salto* a de nombreux composés qui sont en -*salto* : *ad-(as)-, dis-, ex-, in-, per-, prae-, re-, sub-(sus)-, trans-salio*. *Exsulō* et *insulō* ont souvent le sens moral qu'ont leurs équivalents du français savant *exulter* et *insulter*. Forme récente sans apophonie : *dēsaltō*. Dérivé secondaire : *salūtiō* (Hist. Aug.).

Le présent *salio* n'a d'autre correspondant exact que gr. ἄλομαι, qui a le même sens. Pas plus en grec qu'en latin, il n'y a trace d'un aoriste en -s-. La langue homérique a conservé un aoriste radical ἄλοτο, ἄλμενος.

salis(s)ātiō, -ōnis f. (Marc. Emp. et Gloss.) : palpitation, s. cordis, gl. παλμός Du gr. σάλασσα, cf. *comissātiō* et κομίζω; rattaché par étymologie populaire à *salio*, cf. Isid., Or. 18, 26, *salisatores uocati sunt, quia dum eis membrorum quaecumque partes salierint, aliquid sibi exinde prosperum seu triste significari praediciunt*.

salīua, -ae f. (pl. *salīuae*, ap. Lucr. 4, 1108) : 1° salive, bave. Se dit aussi de toute espèce de sécrétion visqueuse; 2° saveur (qui excite la salive); salive en tant que marque de désir ou d'appétit. Ancien (Lucr., Catull.); panroman (sauf roumain). M. L. 7541.

Dérivés : *salūārius* (Plin.); *salūārium* « mors »; *salūōsus, salūō, -ās, salūātum; salūātiō*, tous d'époque impériale.

Même formation que *gingiua*. Sans étymologie claire. Irl. *saile* peut être emprunté.

salīunca, -ae f. : valériane ou nard celtique (depuis Vg. et Plin.); dim. *salīuncula*. Celtique ou ligure?

salix, -icis f. : saule. Ancien; panroman. M. L. 7542; v. B. W. s. u. Cf., pour la formation, *larix*.

Dérivés : *salicastrum* n. : douce-amère qui croît parmi les saules, dite aussi *labrusca*, Pline, 23, 20, M. L. 7531, et irl. *soileastar*; *salignus* ou *saligneus* : de saule; *salictum* : saussaie, et *salicetum*, M. L. 7532-7534, gall. *salichou*; *salictārius*. Certains

formes romanes supposent **salicārius* et **saliceus*; cf. M. L. 7530-7533.

Salix a un correspondant dans irl. *sealh* « saule » (gén. *sallicch*). Dans v. h. a. *salaha*, v. angl. *sealh* « saule », la formation est différente (de **salhōn*-). Si l'on rapproche la forme que donne Théophraste, ἄλκη, pour le nom de « saule » en Arcadie, il faut admettre que la forme latine reposerait sur **s*^hlik-* (mais alors on attendrait plutôt **silix*) et la forme germanique sur **solk-*.

salmacidus : v. *salgama*.

salmō, -ōnis m. : saumon (Plin., Aus.). M. L. 7544. Mot gaulois. Cf. *Salmōna* « Salm », affluent de la Moselle, et *salar*. Passé en germanique : v. h. a. *salmo*.

salpa, -ae f. : saupe, poisson de mer (Ov., Plin.). Emprunt au gr. σάλπη. M. L. 7549.

salpūga (-*punga*), -ae f. : sorte de fourmi ou d'araignée venimeuse. Mot (espagnol d'après Plin. 29, 92?) déformé par l'étymologie populaire en *solipuga, solipugna, solifuga*; cf. P. F. 389, 4, *solipugna, genus bestiolae maleficae, quod acrius concitatusque fit ardore solis, unde etiam nomen traxit*. V. Sofer, p. 58, et Alessio, R. di Filol., 1938, p. 152, qui suppose un emprunt à un gr. σάλπηγος (σάλπηγος)? Sans étymologie.

saltem : particule invariable signifiant « du moins, au moins » et marquant une restriction, généralement après une proposition concessive commençant par *si*, tout au moins à l'époque archaïque, e. g. *si illud non licet, saltem hoc licebit*, Tēr., Eu. 639-640. Toutefois, l'opposition peut n'être pas exprimée; cf. Cic., Fam. 12, 23, 3, *ante hac quidem sperare saltem licebat; nunc etiam id erептum est*; entendez « il nous était permis au moins d'espérer (à défaut d'autre chose : *si nil aliud*) ». De cet emploi découle celui qu'on fait de *saltem* à l'époque impériale, où on le joint à *nōn*, *neque* avec un sens équivalent à celui de *ne... quidem*; cf. T.-L. 5, 38, 1, *ibi tribuni militum non praemunito uallo... non deorum saltem si non hominum memores, nec auspicato... instruunt aciem*. Ancien, usuel et classique. Ne semble plus attesté après Apulée; non roman.

Étymologie inconnue; la finale rappelle celle de *autem, quidem*, etc. De **s(i) al(i)tem*?

salus, -ūs m. : v. *salio*.

saluber, -bris : v. *saluus*.

salua, -ae f. : sauge (Plin.). Panroman. M. L. 7558. Germanique : v. h. a. *salbeia*. Sans doute de *saluus*, à cause de ses propriétés bienfaisantes. Le sens de « sauge » est secondaire. A l'origine, semble avoir désigné une autre plante; cf. Pline, 22, 147 et 26, 31.

salum, -i n. (et *salus* dans Enn., e. g. Sc. 195, *undantem salum*; le changement de genre est dû sans doute à l'influence de *mare*, cf. *sale*) : mer libre, mouillage devant le port; cf. T.-L. 37, 10, 10, *ante portum in salo*; 37, 13, 18, *pars in salo ad ostium portus in ancoris stetit*; Cic., Verr. II 5, 35, 98, *quadrirememque fluctuantem in salo reliquerat*. Peut-être emprunt au gr. σάλος, quoique le sens de « mouillage » ne soit pas attesté avant Poybe et puisse provenir du latin. Sur le mot « préi.-e. » *sal*, v. Battisti, St. Etruschi, XVI, 342 sqq.

salor, -ōris m. : couleur de la mer (Mart. Cap.)? Forme unique et peu sûre.

Les Latins y rattachent aussi *Salācia*, nom d'une déesse marine (qui s'oppose à *malācia*) et femme de Neptune; cf. Varr., L. L. 5, 85, *Salacia Neptuni ab salo*, avec les références de Goetz-Schoell, ad loc., et l'étymologie de Fest. 436, 14, *Salacia... quod salum ciet*. Sans doute étymologie populaire; *salācia* semble inséparable de *salāx*.

Pour *insula*, v. ce mot.

salūs, -tis f. : v. le suivant.

saluus (*saluos*), -a, -um : entier, intact; cf. Plt., Au. 207, *di me seruans, salua res est : saluom est si quid non perit*, et les expressions du type *saluā lege, saluō iure, saluīs auspiciis*; par suite « sauf, sain et sauf, en bon état » (souvent joint à *sānus* dans le couple alléchant *sānus saluus*); usité dans la formule de politesse *saluus sis*. Dans la langue de l'Église a pris le sens moral de « sauvé du méchant ou du mal par le Sauveur ». Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 7559. Adverbe *saluē*, usité surtout dans la langue de la comédie : *sain saluē?* Formule archaïque reprise par Apulée, e. g. Met. 1, 26. Le substantif correspondant à *saluus* est :

salūs, -ūtis f. (thème consonantique, abl. *salūte*) : état de celui ou de ce qui est *saluus*, bon état, salut, sauvegarde, conservation; souvent joint à *ops* dans *opem salūtemque ferre*; par suite « vie (sauve) » par opposition à « mort », *pestis, perniciōs : salūtem debere alicui*. Personnifié et divinisé dans la déesse *Salūs* « celle qui assure le salut » (*Salūs Sēmōnia*, Macr., Sat. 1, 16, 8); cf. Plt., Mo. 351, *nec Salus nobis saluti iam esse, si cupiat, potest*, par allusion à une formule usuelle; employé souvent comme formule de salut : *salūtem dicere, dare, reddere, accipere*. Dans la langue de l'Église a désigné le « salut » (= σωτηρία). M. L. 7555; britt. *sal*.

Dérivés et composés : 1° de *saluus* : *saluēō, -ēs, -ere* : être sain et sauf, bien portant, etc., usité surtout comme formule de salutation, *saluē, saluēō*, etc., souvent joint à *ualere* : *uale, salue*, Cic., Fam. 16, 9, 4, etc.; *saluō, -ās* : sauver. Bas latin, apparaît à partir de Végèce et remplace *seruō*, auquel ne correspondait aucun adjectif. Usité surtout dans la langue de l'Église, ainsi que les dérivés et composés : *saluātōr* = σωτήρ, *saluātiō, -mentum; saluificus, -ficō; resalūō*. Panroman (sauf roumain). M. L. 7557, 7557 a; britt. *salw, sylwadour*.

Noms propres : *Saluūis, -uinus, -uillus*. 2° de *salūs* : *salūber* (-*bris*), -*bris*, -*bre* « salutaire » et « salubre » (souvent opposé à *pestilēns*); quelquefois aussi « en bonne santé », M. L. 7556 a; d'ou *salūbrītās, -ter* et l'opposé *insalūber* (-*bris*); *salūāris* : salutaire (conservé par la langue de l'Église); *salūārīter*.

salūō, -ās : donner le salut, sauver. Sens rare et tardif; *salūō* est presque uniquement usité avec un sens affaibli dans des formules de politesse au sens de « saluer », comme les dérivés et composés : *salūātōr, salūātiō, cōnsalūō, obsalūō* (Festus), *persalūō, resalūō, insalūātus*, etc. Panroman. M. L. 7556; britt. *saludi*.

salūti-fer (poétique); *salūtificātōr* (Tert.); *salūtiger*

(poétique, tardif); saluigerulus : porteur de salutations (Plaute).

Salūs est, comme fidēs, un exemple d'un ancien terme religieux, passé ensuite dans la langue courante, puis repris par la langue de l'Église chrétienne, qui lui a redonné un nouveau sens relig.ieux. Saluō est de création récente; on disait dans la langue classique seruō, conseruō dans ce sens; saluō a été créé par suite de l'affaiblissement de salūō, qui, ne subsistant plus guère que dans des formules de politesse, n'avait pour ainsi dire plus rien de commun avec saluus, saluus; et de saluātor, saluātō; cf. Aug., Sermon 299, 6. C'est le gr. σωός, σωτήρ, σωτήρια qui a servi de modèle. Au III^e siècle après J.-C., il n'y avait pas plus de rapport entre saluāre et saluāre qu'il n'y en a en français entre « sauver » et « saluer ».

Saluus rappelle skr. sárvaḥ « entier, intact, tout », av. haurvō, v. p. haruva- « entier », gr. ὅλος (supposé par la correspondance hom. ὅλος, att. ὅλος), où le vocalisme radical est autre. Le mot indo-iranien s'oppose par le sens à skr. vīṣṇaḥ, av. vīšpō, v. p. vīsa-, qui se traduit par lat. omnis; en sanskrit, il a été fléchi comme vīṣṇaḥ; mais, à en juger par Y., LVIII 6, où le nominatif pluriel haurvā signifie « intacts », le fait n'est pas indo-iranien. En latin, saluus n'a gardé que le sens originel de « entier », avec la nuance « en bon état de santé »; et il n'a pas reçu la flexion du démonstratif, parce que c'est iustus qui a reçu le sens de « entier » et a pris en conséquence cette flexion; ceci n'empêche pas, du reste, que, pour rendre le sens de « intact, entier », sans aucune nuance religieuse, le latin a créé integer, qu'ont conservé les langues romanes. Le sens propre de saluus a été commandé par la valeur religieuse qui est attachée à ce mot et qui ressort de salūs. — Le vocalisme à degré zéro de lat. saluus se retrouve dans osq. salaṣ, sala vs « saluus », omb. saluom « saluum », etc., et dans le nom de notion lat. salūs, qui est ancien (v. BSL 28, p. 40 sqq.), tandis que av. haurvatās, qui y répond pour le sens, est un dérivé secondaire de haurvō. Les mots italiques supposent une forme de suffixe à voyelle initiale; cf. gr. ὅλος. Le vocalisme à degré zéro est sans doute ancien dans ces formes, et l'o radical de gr. ὅλος doit être pris à ὅλος.

Sans le suffixe *-mo-, on a en latin même solidus, avec -l- simple (cf. osq. suluh « omnino »?), et sollus, avec -l- geminé, ce dernier se retrouvant largement en osque : sullus « omnis », pélagien solois « omnibus », etc. La forme -ll- est du type des formes expressives à geminées, qui est courant en italique. La gemination se retrouve dans le nom propre Sallustius. De même gall. holl « tout entier ». Comme la racine n'est pas dissyllabique, irl. slán « entier, sain et sauf » ne s'explique pas directement; comme sánus s'associe à saluus (salua ac sana sunt, Plt., Mer. 176), il peut y avoir dans irl. slán une contamination.

Dans got. alls « πᾶς, ὅλος », etc., il y a, sans s initial, un mot pareil en tout à lat. sollus, gall. holl; il y a -l- simple dans ala- au premier terme de composés (got. in allaim alamannam « dans tout l'ensemble des hommes »), ce qui rappelle lat. sollus : solidus. — H. Pedersen, V. Gr. d. kelt. Spr., I, p. 411, enseigne que la forme sans s initial de irl. uile « tout, entier » résulte d'un passage de s- à h- en celtique; l'irlandais a, en effet, une ortho-

graphie huile, et le gallois a holl et ol « tout entier ». Quant à arm. olj, équivalent à lat. saluus pour le sens, on ne saurait dire s'il y a eu un s- initial. — La coexistence des formes avec et sans s- rappelle le cas de lat. sine : got. inu, etc.

Le germanique et le slave ont un autre mot hails, v. sl. cělū; sur v. pruss. kailūstikan, v. BSL 28, 42. sam : v. sum.

samardacus, -I m. : imposteur (S^t Aug.). Mot étranger? Mot gaulois?

samartia, -ae f. : erreur causée par une borne située aux confins de trois champs? (Grom., p. 360).

samauca, -ae f. : sorte de poisson (Polem. Silv.). Mot gaulois?

sambūca, -ae f. : 1^o sorte de harpe; 2^o machine de guerre qui servait à escalader les murailles, nom de l'organo chordae, sic in machina intenduntur funes, P. F. 435, 4. De là : sambūca « harpiste », sambūcina, sambūcistrā. Emprunt au gr. σαμβύκη, σαμβύκιστρα, qui est lui-même emprunté. M. L. 7560.

sambūcus, -I (Plin.); sabbūcus, Ser. Samm. et gloss. sabbūcus, sabūncus) f. : bureau; sambūcum (sab-), baie du sureau; sambūceus (-cius). — Depuis Lucille Panroman. Les deux formes samb- et sab- sont représentées dans les langues romanes, mais la seconde a plus d'extension que la première (cf. sabbatum et sabbatum). M. L. 7561-7562; v. h. a. būhila? Sans correspondant, sauf peut-être le dace saca, C. Cuny, MSL 16, 329. Même finale que dans albūca, lactūca.

sāmentum, -I n. : défini par Marc-Aurèle ap. Frontin, Ep. 4, 4, lingua Hernica pelliculam de hostia quam apicem suum flamen, cum in urbem introat imponit. Sans autre exemple; sans doute vieux terme du rite. De *sak-s-mento-m? Cf. sagmen.

samēra (samara), -ae f. : semence d'orme (Plin. Col.). Gaulois? Cf. fr. samare.

samius, -a, -um : de Samos; samia n. pl. : vaiselle de Samos; samia testa, samius lapis : tesson de vase ou pierre servant à polir; d'où samio, -ās : fourbir, polir (terme de la langue militaire, Vég.), M. L. 7563; samiator, gl. ἀκονητής; samiarium.

samolus, -I f. (?) : plante inconnue. Mot peut-être celtique; cf. Plin. 24, 104.

sampsā, -ae f. : pulpe d'olives triturée et conservée (Plt., Col.). M. L. 7564.

Sānātes : v. sdnus.

sancio, sanctus : v. sacer.

Sancus, -ūs (et Sancus, -ī récent) m. : nom d'une ancienne divinité italique d'origine sabine d'après Varro, L. 5, 66. Sancus signifierait « le ciel » d'après Lydus, De Mens. IV 90, et est identifié à Deus Fidius. Le mot est joint à Sēmō dans le groupe Sēmō Sancus (ou Sēmōcius). — Le dérivé Sanquālis, cf. -is porta appellata proxima aedi Sancus, P. F. 465, 6; -aus quae ostendit dicitur, II, 421, 1, prouve l'ancienneté du thème en -s-. L'ombrien a Sansio-, épithète des dieux *Fiso (Fis-

dius), Fisovio- et *Vesticio- de sens inconnu. On rattache généralement Sancus à sacer, sancio (cf. Ov., F. 6, 19, sqq., qui identifie Sancus et Sanctus, et CIL XIV, 248) comme Fidius à fidēs, ce qui justifie l'assimilation à Deus Fidius. Mais le groupe Sēmō (v. serō « semer ») Sancus ne s'explique pas par là; et la présence du thème en -s- n'est pas plus claire (cf. Consus, Ianus). Il y a là peut-être la trace d'une vieille divinité indigène, dont le culte primitif s'est perdu et qui a été rapprochée secondairement de sancio et assimilée au Deus Fidius Ζεύς Σανκίο, le dieu qui sanctionne.

sandala : v. scandala.

sandalium, -I n. : sandale. Emprunt au gr. σάνδαλον. Dérivés et composés : sandaliarius (Suét.); sandaligerula (Plt.).

sandapila, -ae f. : sorte de civière ou de bière grossière qui servait à porter en terre les corps des pauvres et des malfaiteurs. — Mot populaire, attesté seulement à l'époque impériale (Mart., Suét., Juv.), sans doute emprunté. Dérivés : sandapilo; νεροθάλαττης; sandapilarius.

sanguis (puis sanguis à partir de Vg.), -inis m. (arch. sanguen n., Enn., et sanguis, -gus, tardif) : 1^o sang (qui coule, diffèrent de cruor « sang coagulé »), pas de pluriel, sauf dans la langue de l'Église, uir sanguinum (Vulg.), uae ciuitati sanguinum (Ezech.), qui traduit sans doute un hébraïsme; 2^o sang en tant que constituant la parenté ou la descendance : sanguine coniuncti, Cic., Inuent. 2, 161; Sall., Iu. 10, 3; in suum sanguinem saeuire, T.-L. 40, 5, 1; o sanguen tui oriundum, Enn.; de là consanguineus = ὁμογενής, σύνγενής, consanguinitās; 3^o sang en tant que symbole de la force. Usité de tout temps. Panroman. La langue écrite de l'époque classique et de l'empire n'emploie que sanguis, mais les formes romanes remontent à sanguen. M. L. 7574.

Dérivés et composés : sanguineus : de sang, sanglant, et consanguineus, M. L. 7572; sanguinalis et sanguinariū; d'où sanguinaria f. « sanguinaire, renouée »; sanguinolentus et sanguilentus (-nentus, Orib.); sanglant, M. L. 7570; sanguinōsus : sanguin (langue médicale, Cael. Aurel. = αἱματώδης), M. L. 7573; sanguinō, -ās : saigner (époque impériale), M. L. 7571; sanguiculus : boudin de sang de chevreau (Plin., M. L. 7569 c); sangunculus (Pétr. 66, 2); sanguīga : sangsue, composé qui se substitue à hirūdō à l'époque de Pline (v. s. hirūdō), et sansūgia (Gloss.) par haplogogie, M. L. 7575; sanguī-uorus, -bibulus (tardifs); exsanguis (ancien, classique); exsanguinātus (Vitr.); exsanguinēscō (tardif). Il est vain de rappeler ici le groupe de skr. dṛk-, undh- « sang », signalé sous assyr, car il n'y a de commun aux deux groupes que s, et toute la formation de -anguis ainsi coupé demeurerait inexpliquée. Le balte a connu le groupe de skr. dṛk-; car le lette a encore asins (féminin) pour désigner le « sang »; mais le slave a généralisé le mot v. sl. krŭvŭt, etc., qui est de la famille de lat. cruor, et le lituanien a aussi kraujas « sang », en face de v. pruss. krawian (neutre) et krawia (féminin), Ench.; crauyo, Voc. Souvent les mots qui

désignent le « sang » sont d'origine obscure, ainsi gr. αἷμα, got. bloþ, irl. fuil, gall. gwæd. Le genre neutre est fréquent pour cette notion; sanguen se comprend donc bien; c'est le masculin sanguis qui est un peu surprenant. Comme dans lat. sanguen, il y a un radical dans gr. αἷμα et dans gall. gwæd.

saniēs (sanīa, Gl.), -ei f. : 1^o « sang corrompu » qui s'écoule des blessures, intermédiaire entre le sang proprement dit (sanguis) et le pus (pūs, tabum); cf. Cels. 5, 26, 20, ex his [uolneribus ulceribusque] exit sanguis, sanies, pus... sanies est tenuior hoc [sanguine], uarie crassa et glutinosa et colorata...; 2^o en poésie « bave du serpent », puis toute espèce de liquide ressemblant à la sanie. Ancien (Enn., Cat.). M. L. 7577.

Dérivés et composés : saniōsus (Plin.), M. L. 7579; saniō et exsaniō, -ās (technique, époque impériale), M. L. 3065 a; saniola (Cass. Fel.).

Pas d'étymologie. A en juger par des cas tels que aciēs ou prōgeniēs, serait le dérivé d'un thème radical représenté par lat. san-, mais dont aucun correspondant n'est connu. Les Romains étaient naturellement tentés de rapprocher sanguis; mais cela ne prouve rien.

sanna, -ae f. : grimace, moquerie (Pers., Juv.); sanīō, -ōnis : bouffon, paillasson, grimacier (déjà dans Cic.); sannō, -ās, sannātor et de-, sub-sannō, -ātor, -ātō, subsannium (tardifs), M. L. 8392. Emprunts populaires au gr. σάνας, σάννων. M. L. 7583.

Sanquālis : v. Sancus.

santerna, -ae f. : borax (Plin.). Sans doute mot étranger (étrusque?). Cf. Runes-Cortsen, Der etr. Text d. Agramer Mumienbinde, p. 72.

Santonicus, -a, -um : adjectif dérivé du nom de peuple gaulois Santoni, appliqué à différents produits qui en sont originaires, en particulier -m (absinthium) : santoline. M. L. 7583 b.

sānus, -a, -um : sain, bien portant (de corps ou d'esprit). Souvent joint à saluus. L'adverbe sānē « d'une manière saine » s'emploie comme ualdē avec une valeur intensive : sānē sapere, puis avec toute sorte de verbes ou d'adjectifs ou d'adverbes : sānē metuere, sānē bonus, sānē bene, s. sapienter; et, avec négation, hauđ, nōn sānē. Souvent joint dans la langue familière à un impératif qu'il renforce : i sane. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 7584.

Dérivés et composés : sāniūs : santé, M. L. 7580 (d'où *sāniūare, sāniōsus, Orib., M. L. 7581, 7581 a); sānō, -ās (et tardif sāniō, Mul. Chir.) : rendre sain, guérir (sens physique et moral), M. L. 7566; sānātō (Cic.); sānātor (Paul. Nol.); sānātorius (Cass.); sānābilis (rare, mais classique) et insānābilis = ἀνίατος; sāniūus, sānāria, sānātricia « péucédon », déformé en satanāria, v. André, Lex. (tous tardifs); con-, per-, praesānō, resānō (rares tous quatre et d'époque impériale); sānēscō (Col., Cels., Plin.) et resānēscō (d'après recrudescō?); sāniifer (Paul. Nol.). Sur sānāre « châtrer » dans certains dialectes romans, v. M. Leumann, KZ, 1942, 215.

insānus : malsain, malade; presque uniquement employé dans le sens de « qui n'est pas sain d'esprit, insensé, fou » et aussi « qui rend fou » (insāna herba,

i. e. laurus); cf. *Insāni montēs* traduisant le nom grec d'une montagne de Sardaigne, τὰ μαυρόνευα ὄρη. *Insānum, insānē* s'emploient aussi comme adverbos de renforcement, cf. notre « furieusement », dans la langue familière. Dérivés : *insānia*, mot courant ; M. L. 4455, *insāniās* (rare, mais dans Cic., Tusc. 3, 4, 8 et 3, 5, 10, Varr. ap. Non. 122, 24) ; *insāniō, -is* ; *uēsānus, uēsānia, uēsāniō, -is* : même sens que *insānus* ; cf. *uēcors*.

A *sānus* les anciens rattachent aussi *Sānātēs* ; cf. Fest. 474, 22 : *Sanates dicti sunt qui supra infraque Romam habitauerunt. Quod nomen his iuit quia, cum defecissent a Romanis, breui post redierunt in amicitiam, quasi sanata mente. Itaque in XII (1, 5) cautum est ut idem iuris esset Sanatibus quam Fortibus, i. e. bonis, et qui numquam defecerant a P. R. Sans doute étymologie populaire ; il s'agit vraisemblablement d'un nom propre du type *Arpinās*, cf. *fortis* s. u. *fortis*. V. M. Lejeune, R. Ph., 1951, p. 221.*

Aucun mot pareil ne se retrouve ailleurs, sauf peut-être en ombre. *sanēs* « sânis, intégris » ; T. E. IV 8 (emprunt?). Le vénète *sahnatei* dat., épithète d'une déesse *Reitia*, est obscur. Un rapprochement avec gr. *ταῖνω* « je guéris », etc., ne s'obtient qu'à l'aide d'hypothèses arbitraires. Pour irl. *slán*, v. sous *saluus*.

sapa, -ae f. : vin cuit jusqu'à réduction des deux tiers. Ancien (Cat.), technique. Dans les langues romanes, *sapa* a le sens de « sève » ; M. L. 7585.

Le sens de « sève » qui est celui des mots romans, it. *sapa*, fr. *sève*, etc., se retrouve dans un mot germanique semblable : v. isl. *safe*, v. h. a. *saf*, etc., ou, avec consonne géminée, v. angl. *saep*, etc. (si ces mots ne viennent pas du latin). D'autre part, arm. *ham* « goût » fait penser à lat. *sapio, sapius, etc.*

sāperda, -ae f. : *genus pessimi piscis*, F. 434, 7. Emprunt au gr. *σάπερδης*.

sapiō, -is, sapiui (-i), -ērō (parf. *sapui* dans Aug., C. D. 1, 10 et inf. *sapere* supposé par les formes romanes du type *savoir*, cf. M. L. 7586 ; *sapere* n'est pas représenté en roman) : avoir du goût, de la saveur (ou du parfum) ; s'emploie absolument des choses : *oleum male sapiet*, Cat., Agr. 66, 1 ; ou des personnes, le plus souvent au sens figuré « avoir du goût, du discernement ; être sage » ; *hic homo sapienter sapit*, Plt., Poe. 606 ; joint à *sentire*, cf. Plt., Poe. 1200, *nunc hinc sapit, hinc sentit quicquid sapit*, et Cic., Rep. 1, 65, etc. Transitivement : « se connaître en, comprendre, savoir ». Formule courante de la conversation : *si sapias, si sapias*. Usité de tout temps. Panroman. De là : *sapiēns* adj. et subst. « sage », *sapienter, sapientia* (= σοφία et φιλοσοφία ; Ennius emploie *sapientia* pour traduire σοφία et le marque expressément ; c'était une innovation), M. L. 7588 ; *persapiēns, insipiens, insipienter, -tia, sapientipotēns* (composé artificiel créé par Ennius, qui l'oppose à *bellipotēns*) ; *sapientificō* (Itala) ; *consipiō* : être dans son bon sens (rare, époque impériale) ; *dēsipiō* : n'être pas dans son bon sens (classique) ; *dēsipientia* (Lucr.) ; *resipiō, -iui (-i) et resipui* : reprendre ses sens, recouvrer la raison ; *resipientia* (Lact., pour traduire μετάνοια). Par contre, *resipiō* a presque uniquement le sens concret de « avoir le goût, la saveur de »

(cf. *redoleō*), e. g. Varr., R. R. 1, 54, 3, *mustum resipiū ferrum* ; cf. **resapium*, M. L. 7237 (la forme sans apophonie *resapiō* se lit dans Isid. 10, 236, et dans le Pseudo-Apulée ; v. Sofer, p. 108) ; ce n'est que tardivement qu'il est confondu avec *resipiscō*. Ont également le sens concret le substantif *sapor* « saveur, goût » et « sens du goût » (physique et moral), d'où *sapōrātus, -ōsus, sapōrus*, l'adjectif *sapidus* (époque impériale, Apul., Apicius), M. L. 7590 et 7587, et son contraire *insipidus* (**insapidus*), M. L. 4466 ; cf. aussi *mala sapidus* > fr. *maussade* et *florisapus*, CIL VIII 211, 90 ; *sapidulus*. Toutefois, le sens de « sage » pour *sapidus* apparaît dans Ausone. Pétrope a un composé *nesapius* « imbécile » (cf. *nesapus* « qui non sapit », Terent. Scaur., GLK VII 12, 4, forme populaire faite sur *nesicus*) qu'il met dans la bouche de Trimalcion, Sat. 50, 5 ; c'est à *sapius* que remontent le type roman *sage* et britt. *saib*, mais les formes romanes sont troubles ; v. B. W. sous *sage*.

Sapiō a un correspondant en germanique : v. sax. *an-sebbian* « apercevoir, remarquer », v. h. a. *int-seffen* (prêtre. -*suob*) « remarquer, goûter » ; cf. v. isl. *seft* « pensée ». La formation est la même que celle de *capit*. Mais il n'a pas survécu de formes telles que *captus* ou *cēpi*. En revanche, l'osque a une forme à *ē* unique en son genre : *sipus* « sciens », cf. volsque *sepu* « sciente », à ce *sipus* osque il faut sans doute rattacher *sibus* et *persibus*.

saplūtus : adaptation latine de *ζάπλουτος* (= δούπλουτος) « très riche », qu'on lit dans Pét. 37, 6, avec prononciation s de ζ initial ; cf. *Saguntum* = Ζάγυτιος.

sāpō, -ōnis m. : savon (Plin., Mart., Ser. Samm.), M. L. 7589 ; britt. *sebon* (mot savant). Dérivés : *sāpōnātum, -i* « eau de savon » ; *sāpōnārius* (Orib.). Mot d'emprunt, germanique ou celtique, désignant d'abord une substance propre à laver et à teindre les cheveux. Cf. all. *Seife* « savon ».

sappa, -ae f. : sorte de hoyau (Gloss., Isid.). Le britt. a *saffuy* « lance, pique ». Français *sape*, v. B. W. s. u. ; M. L. 9599 : *zapp-* (illyrien?).

sappinus (sapius), -i f. : sapin, sapine. Dérivé : *sap(p)ineus* ; d'où *sappinea* : partie inférieure du sapin et « pomme de pin ». Les manuscrits de Plin. ont aussi une forme *sappium* (16, 61). Ancien (Varr., R. R. 1, 6, 4), M. L. 7592.

Le v. fr. et prov. *sap* représentent un ancien **sappus*, prélatin ou gaulois ; et *sappinus* serait issu d'une combinaison de **sappo-* et de *pinus*, ou simplement dû à l'influence de *pinus*, favorisée par l'existence de formes comme *carpinus, fraxinus* : tout ceci, incertain. Le v. angl. *saeppe* (Gl., v. Hoops, *Waldbäume*, p. 226) doit être un emprunt adapté du latin.

sappirus, -i f. : saphir. Emprunt au grec d'origine sémitique *σάπυρος* attesté sous cette forme dans Plin. 37, 119 ; et plus tard sous la forme hellénisée *sapphirus (sapphrus, Fort.)*, d'où *sapphirinus, -rātus*, et fr. *safir, saphir* ; irl. *saifir*.

sapsa : v. *ipse*.

sarciō, -is, sarci, sartum (sarsum, tardif ; resarsurum, Suét., Claud. 6), -īre : défini par Festus, 428, 25, « in-

terum facere ». Le sens premier est sans doute « recoudre », cf. *sarcina* et *sarcimen* : suture (Apul.), *sarcinātrix* (Non. 56, 22) ; *sarculum* : alène (Gl.) ; et plus généralement « réparer, raccommoder ». Sens propre et figuré ; le participle figure dans le couple asyndétique *sartus lectus*, employé notamment dans le cahier des charges des bâtiments de l'État que l'entrepreneur devait s'engager à maintenir en bon état « clos et couverts » ; cf. Fest. 428, 25 ; Plt., Tri. 317 ; T.-L. 29, 37, 2. L'expression est devenue proverbiale ; cf. Cic., Fam. 13, 50, 2 : *hoc mihi da atque largire ut M'Curium sartum et lectum, ut aiunt, ab omni incommodo, detrimento, molestia, sincerum integrumque conserues* ; de là *sānē sarciō*. Ancien, usuel. M. L. 7599 et 7615, *sartum* ; B. W. *sertir*. Britannique : gall. *seirch*, de **sarcia*.

Dérivés et composés : *esarciō (exerciō)*, archaïque ; *resarciō ; sartor*, M. L. 7614, *-trix, -iūra ; sartāgō* : mélange, ramassis, fait de pièces et de morceaux ; *po poelle à frire* (= τήγανον), M. L. 7613 ; *sarcitector*, Isid., Or. 19, 19, 2 (*sarcitator*, Gloss.) ; *sarcōrius*, Col. (W. H.) ; *sarsōrius* (bas latin) ; *sarcimen* (Apul.) ; *sarcina* (usité surtout au pluriel) « paquet(s), bagage(s) » enveloppés d'abord dans une toile couverte (opposé à *fascis, impedita*), M. L. 7598. De là : *sarcinula*, diminutif affectif et familier ; *sarcinālis, -ārius (-e, -ium iumentum)* ; *sarcinōsus* (Apul.) ; *sarcinātus (sarcinōn* est pas attesté, mais l'époque impériale connaît *consarcinō*) ; *sarcinātor, -trix* : raccommodeur, -deuse.

La racine de *sarciō* n'a de correspondant exact nulle part ; en itaque, on a rapproché l'expression ombre. *sepe sarile*, qui se lit une fois (T. E. VI b 11) et dont les deux termes ont été traduits de manière conjecturale : *sānē sarīē*, mais que Vetter estime « noch nicht sicher geklärt » (*Hdb.*, p. 249). Hors de l'italique, cf. gr. *ἐρκος* « clôture », *ὄρκων* « enceinte, clôture » et hitt. *sarnik* « dédormager » ? Le vocalisme radical de lat. *sarc-* n'est pas surprenant dans un terme technique ; cf. *sarpō*, etc. La technique de la clôture qui est envisagée ici est celle du clayonnage.

sarcophagus, -i m. (*sarcophagum, sartophagus, sartofagus*, inscr.) : cercueil. Emprunt tardif (Plin., Juv.) au gr. *σαρκοφάγος (λίθος)* « (pierre) qui consume les chairs », passé en français. M. L. 7600 ; B. W. s. u. ; v. h. a. *sark*.

sarculum : v. *sar(r)iō*.

sarda, -ae f. : sorte de thon ; **sardina, -ae f.** : sardine (Orib.). De *Sardus* « Sardes », en raison de leur origine. M. L. 7603, 7604.

sarda, -ae f. : coralline, pierre précieuse ; **sardius, -a, -um et sardius m. subst., sardinus lapis** ; cf. *sardonix*, emprunts au gr. *σάρδιος, σαρδόνυξ*.

sardāre : « intellegere ». Infinitif d'un verbe **sardō*, employé par Naevius au titre de Varr., L. L. 7, 108, et de Festus, P. F. 429, 8. P. ut-être dérivé par plaisanterie de *Sardus* « comprendre » comme un Sardes », le nom des Sardes étant devenu proverbial de plusieurs manières.

sargus, -i m. : sargue, poisson (Enn.). Emprunt au gr. *σάργος*, demeuré dans les langues romanes, M. L. 7605. Diminutif : *sargulus*.

sariō, -ōnis m. : nom d'un poisson (la truite saumonée?) dans Auson., Mos. 130. V. *jaridō*.

sariō, -is, -iui (-i), -iftum (sartum, Col.), -īre (sariō, cf. Niedermann, Mél. Sauss. 46) : sarcler. Ancien (Cat., Plt.) ; technique. Rare dans les langues romanes, où il a été remplacé par *sarculāre*, qui est panroman. M. L. 7606 et 7615, *sartum*.

Dérivés et composés : *sar(r)iūtō, -tor*, M. L. 7607 ; *-tōrius*, 7608 ; *-iūra*, 7608 a ; *sarculum* (de **sar-ulo-m*) « houe, sarcloir », M. L. 7602 ; *sarculō, -ās* (époque impériale), M. L. 7601 ; *sarculātō ; resar(r)iūtō*, Plin. 18, 183 (lecture douteuse, mais cf. M. L. 7238) ; **sarcellum*, M. L. 7597. Cf. aussi M. L. 3066, *exsartum* (Lex Burgund.), fr. *essarts*. Terme technique, à vocalisme radical a, comme *sarpō* et v. ce mot.

saris(s)a, -ae f. : lance macédonienne. Emprunt au gr. *σάρισσα*.

sarma : v. *serna*.

sarmen, -mentum : v. *sarpō*.

sarpa, -ae f. : héron (Serv. ad G. 1, 364). Forme douteuse : de gr. *σέρπη* avec influence de *sarpō* ?

sarpō (sarpidō), -is, sarpsi (Gramm.), **sarpitum, sarpere** : tailler la vigne ; cf. P. F. 429, 1, *sarpta uinea, putata, i. e. pura facta, unde et uirgulae abscesae sarmenta. Sarpere enim antiqui pro purgare ponebant*. Ancien (XII Tables), technique. Panroman. M. L. 7612. Cf. fr. *serpe*.

Dérivés : *sarmen*? (Plt., Mo. 1114, texte corrompu) ; *sarmentum* : sarment, M. L. 7609 ; *sarmentōsus ; sarmentificus*. Cf. aussi M. L. 7610, *sarminium* (comme *sēmen, sēminium*) ; v. André, *Lex*.

Une racine **serp-* est attestée par gr. *σέρπηξ* « rejeton, scion », v. sl. *srǫpǫ* « δρέπανον » et lette *širpis* « faucille ». Le vocalisme a de lat. *sarpō* ne surprend pas dans un terme technique. Gr. *σέρπη* « faux, faucille » a un vocalisme ambigu. — Cette racine comporte peut-être un élargissement : cf. skr. *sr̥ṇī* « faucille » et lat. *serra* (et *sariō*?). Irl. *serr* « faucille », qui peut se rattacher à *sarp-*, est sans doute emprunté au lat. *serra*.

sarraca, -ae f. : hellébore (Ps. Dsc.). De *serra*.

sarrācius, -a, -um : -a *lactūca* (bas latin, pour *serrācius*) ; *sarrālia* « scarole » ; v. *serra*.

sarracum, -i n. (et *sarraca f.*) : sorte de chariot à roues basses et pleines. Mot vulgaire d'après Quint. 8, 3, 21. On trouve aussi *serracum*, cf. Juv. 3, 255 et 5, 23, et le grec a *σάρσσαι ἀμαξαι* (Hes.) et *σαράγαρον* (ed. Diocl.). Sans doute emprunt à l'illyrien, déjà dans Si-senna.

sartāgō : v. *sarciō*.

sat, satagō : v. *satis*.

satelles, -itis m. (surtout au pluriel) : garde(s) du corps ; satellite (sens propre et figuré). Dérivé tardif : *satellitium*. Ancien, usuel et classique. Étymologie inconnue ; sans doute mot d'emprunt, peut-être étrusque ? (v. Ernout, *Philologica I*, p. 46), le premier roi de Rome à qui la légende attribue des « satellites » étant Tarquin le Superbe. — V. *termes*.

satira : v. satur.

satis adv. (forme abrégée *sat* de **sate* issu de **sati* sans *s* final; cf. *satin* de **sati*(s)n(e), comme *uiden*) : assez et, à basse époque, « très » (Peregr. Aeth.), comme *nimis*. Souvent joint à *esse*, *habere* : *sat esse*, *sat habeo*. Peut avoir un complément au génitif : *satis uerbōrum*, etc. Muni d'un comparatif *satius* employé dans la langue courante avec le sens de *potius* : *satius est* « il vaut mieux ». Ancien (Enn.), usuel, classique. Représenté seulement en ancien fr. *sez*, M. L. 7617 ; remplacé par *ad satis*, panroman, sauf roumain, M. L. 199.

Satis unit à un certain nombre de verbes pour former des juxtaposés, dont le plus usité et le mieux sourd est *satisfaciō* « donner satisfaction à quelqu'un » (formes savantes en roman, M. L. 7618), d'où *satisfactiō* ; d'après ce mot, *satisfactiō*, *satisfactiō*, termes de la langue du droit. De *sat* a été formé *satagō*, -is (-*agiō*, -ās), usité surtout dans le sens de « en avoir suffisamment à faire », terme de la langue militaire, litote du genre de *labōrāre* « être à l'ouvrage » ; cf. Caton ap. Char's., GLK I 218, 2, *iam apud uallum nostri satis agebant* ; Auct. B. Afric. 78, 7, *Caesar alteram alam mittit qui satagentibus celeriter occurrerent* ; par suite « être affairé, se démener » (= *πολυπραγματώ*) ; d'où *satagiū* dans Sén., Ep. 98, 8.

Dérivés de *satis* : *satiētās* : abondance, suffisance, satiété. Comme il n'y a pas d'adjectif **satius*, le dérivé *satiētās* doit être formé analogiquement, peut-être sur *ebriētās*. De *satiētās* est issu, sans doute par haplogie, *satiās*, -ātis (n'est ni dans Cicéron ni dans César ; archaïque et postclassique, employé par Lucrèce pour éviter le tribrache de *satiētās*) ; *satiō*, -ās : rassasier, satisfaire (premier exemple dans Cicéron) ; *satiēs*, -ei f. (Pline, Juvencus) ; *satiētē*, *satiānter* ; *exsatiō* (époque impériale) ; *insatiātus*, *insatiābilis* « insatiable », traduction du gr. *ἄρατος*, et « dont on ne peut se rassasier » ; *insatiābiliter*. V. aussi M. L. 7919, *satiūm*, et *assatiēre*, M. L. 717.

A *satis* se rattache :

satur, -ra, -rum : rassasié (surtout de nourriture). Ancien (Carm. Fr. Aru.), usuel. M. L. 7621.

Satur est sans doute pour *satur-ro-s*, dérivé à l'aide du suffixe -*ro* d'un thème en -*u* **satur*.

Un féminin *satura* (scil. *lanx*), puis *satira* (époque impériale), substantivé à désigné une macédoine de fruits, de légumes, un mets composite, cf. Varr., Quaest. Plaut. II dans GLK I 486, 7, et P. F. 417, 1 ; et par dérivation, en littérature, une pièce de genres mêlés (cf. notre mot « farce »), pour s'appliquer spécialement ensuite à la satire d'Horace ou de Juvénal. C'est du moins l'explication des anciens, mais qui a chance d'être une étymologie populaire ; sur une origine étrusque du mot, v. F. Müller, *Zur Gesch. d. römischen Satire*, Philol. 78 (1923), 230 sqq. L'expression *per satiram* s'applique à une loi de caractère composite ; sur le sens et l'emploi de l'expression, v. Hammarström, *Eranos*, 25 (1927), 37 sqq.

De *satur* dérivent : *saturātus* (auquel la prose classique préfère *satiētās*) ; *saturō*, -ās, doublet de *satiō*, demeuré en roman, M. L. 7622, et les dérivés *saturāmen* (Paul. Nol.) ; *saturātio*, -tor, tous de basse époque ; *exsaturō*, -turābilis ; *insaturābilis*. Il en existe aussi un diminutif

familier *satullus* (Varr.) avec un dénominatif *satullus* (*id.*), qui est demeuré dans les langues romanes, *saoul*, etc., M. L. 7620. Le diminutif *satillum* qu'on lit dans Pl., Tri. 492, est peu sûr (*satillum*, Lindsay avec les manuscrits palatins).

Sati-, dans *satiētās* et *satiāre*, et aussi dans *satiētē*, etc., et *satis* ont l'air de formes adverbiales ; cf. pour la finale, gr. *χαρπ* : *χαρπς*, etc., ou lat. *sine* en face de még. *ἄρατος* ; l'explication par un ancien nom en -i, **satis* devenu invariable, est moins vraisemblable. Le vocalisme de *satis* est le même que vraisemblablement de hom. *ἄ-ρατος* « insatiable » à côté de l'adverbe *ἄρατος* « à satiété » ; got. *saps* « rassasié », v. h. a. *sat*, all. *satz*, irl. *sathech* « rassasié ». Le degré plein *ā* de la racine figure dans irl. *sāih* « satiété », got. *du sofa* « πρὸς ὑπερβολὴν », *ga-soþjan* « χορτάσαι », v. h. a. *rasassian*, *rasassias*, *sōtis* « fait de rassasier », v. pruss. *sāiūnari* « tu rassias ». Le grec seul conserve des formes verbales : hom. *ἄρατος* (infinitif supposant un thème radical de type athématique), *ἄρατος*, *ἄρατος*, *ἄρατος*, toutes formes où *ā* est conservé. — Les formes à -s-désideratif ont fourni des dérivés : irl. *sāsam* « je rassiasie » et, avec *ā*, gr. (ion. et lesb.) *ἄρατος* « je rassiasie », *ἄρατος* « acte de rassiasier ». — Lit. *sotus* et lat. *satur* indiquent une forme à -u- après -t-. Il y a un -u- ajouté à la racine directement : arm. *y-ag* « satiété », *y-agin* « je me rassiasie » (où *g* doit reposer sur un ancien *ω*), v. sl. *syti* « rassasié », *do syti* « à satiété », véd. *d-sinovan* (composé du participe d'un présent à infixe nasale à thème *si-n-*), d'après quoi a été fait *asinodh* « insatiable » (ou, inversement, le composé *d-sinovan* d'après *asinodh*). Racine dont les formes verbales ne subsistent qu'exceptionnellement et dont les représentants diffèrent d'une langue à l'autre, en raison des éléments affectifs qui s'associent à son sens, mais dont on entrevoit quelques formations anciennes. Les formes à *t* : **sā-*, **sat-*, *y* sont nombreuses ; *satis* n'est pas isolé.

satura : v. satur sous *satis*.

satureia, -ae f. : autre nom de la *cupula*, « sarriette » (depuis Ov.). Panroman, sauf roumain, M. L. 7623 ; B. W. s. u. Origine inconnue.

satureia, -ōrum n. pl. D'après André, *Lex.*, continuation de *satyrion* et de *saturcia* désignant des plantes aphrodisiaques (orchidées).

Sāturnus, -I m. (doublet ancien *Saeturnus*, CIL I 449) : Saturne, divinité italique ; la légende en fait le plus ancien roi du Latium, qui serait venu en Italie sous le règne de Janus. Identifié avec *Kρόνος* et devenu, par un rapprochement avec *sātus* dû à l'étymologie populaire, le dieu des Semaines, époux de *Ops Cōnsivia* (cf. Fest. 432, 17, *qui deus in Saliaribus Sat(e)urnus* (lire *Saeturnus*) nominatur, uidelicet a stationibus. Peut-être d'origine étrusque ; cf. F. Müller dans l'article cité s. u. *satur* et *v. crapula*. M. L. 7624. A fourni le nom d'un jour en celtique : irl. *dia satharann*, gall. *dydd sadwrn*, et en germanique : v. angl. *sāternesdag*, etc.

Dérivés : *sāturnius* (-I *uersus* « vers saturniens », quibus *Faunus fata cecinnisse hominibus uidetur*, cf. Fest. 423, 11) ; *Sāturninus* (gall. *Sadyrnin*) ; *Sāturnālis*, d'où *Sāturnālia* ; *Sāturniācus* ; *Sāturnālicus*, *Sāturnigena* (poétique).

sancaptilis (-se-), -idis f. : sorte de parfum. Mot de Plaute, Ps. 832, sans doute forgé par lui, comme *maccis*.
sancius, -us, -um : blessé, frappé. Se dit des personnes et des choses, du physique comme du moral. Dans la langue familière s'emploie, sans doute par litote, au sens de « ivre » (attaqué par la boisson, ainsi Pétr. 67, 11) et Enn. cité par Fulg., *Serm. ant.* 19, p. 117, *haec enim nimirum sauciavit se flore Liberi* ; cf. l'emploi de *perausu* (*flore Liberi*). Ancien (Liv. Andr., Enn.), usuel, classique. Non roman.

Dérivés : *sauciō*, -ās et *cōnsauciō* ; *sauciātio* (Cic., *Caec.* 15, 43) ; *sauciētās* (un exemple de Caelius Aurelianus).

Adjectif expressif à vocalisme radical *a* ; étymologie inconnue. Le sens de ombre. *sauitū* (T. E. VI b 60) est incertain.

sauillum : v. le suivant.

sauulum, -I n. : baiser amoureux ; cf. Serv., in Ae. 1, 150 ; *sauium uoluptatis... scorto sauium*. Ancien (Plt.), surtout familier.

Dérivés : *sāuior*, -āris (et *sāuiō*), d'où *dissāuior* (Q. Cic. in Cic. Fam. 16, 27, 2) ; *sāuiolum* (Catulle) ; *sāuiō* (Plt.).

D'après Kretschmer, Glotta 9, 228, serait issu par dissimilation de **suūium* (*suūis*), mot de la langue infantine ou amoureuse ; cf. *sauillum* dans Cat., Agr. 84, de **suūillum*, désignant une sorte de gâteau, et *sauia* *sauiia*, Apul., Met. 6, 8 ; *suūi* *sāuiātio* (Plt., Ba. 116). Cf. *bāium*.

saurix : v. *sōrix*.

saurus, -I m. : saurel, poisson de mer. Emprunt au gr. *σαῦρος* (Laevius), passé en roman, également avec le sens de « lézard ». M. L. 7627. Sans rapport avec *saurus* « brun clair, saur », M. L. 7626, sans doute germanique.

saxum, -I n. : pierre, et spécialement grosse pierre, roc, rocher : *saxum Tarpeium*, *saxum sacrum*. Ancien, usuel et classique, mais peu représenté dans les langues romanes, où il a été concurrencé par un mot nouveau, *pera*, M. L. 7631.

Dérivés et composés : *saxeus*, M. L. 7629 ; *saxōsus* ; *saxūtilis* (cf. *aquūtilis*) : qui se tient dans les pierres ; *saxiālis* (bas latin, cf. *glaciālis*) ; *saxūlum* (un exemple de Cic., De Or. 1, 196) et *Saxula* et *saxētum* : terrain pierreux (rare) ; *saxiūs* : dureté, nature pierreuse (Cael. Aurel.) ; *saxicola* : qui adore les idoles de pierre (langue de l'Égée) ; *saxifer* (Valer. Fl.) ; *saxifucus* : pétrifiant (épithète poétique de Méduse = *λυδοεργός*) ; *saxifragus* : qui se brise contre les rochers (Enn.) et *saxifraga*, -gum (-*frica*) : saxifrage ; v. André, *Lex.*, s. u. ; M. L. 7630 ; *saxigenus* (Prud.) ; *Subsaxana*, épithète de Cérès.

Pour la forme, *saxum* concorde avec v. isl. *sax*, v. h. a. *sahs* « couteau, épée courte » ; mais le mot germanique appartient à un groupe de noms indiquant des objets tranchants : v. h. a. *sega*, *sego* « scie », *segesna*, *segansa* « faux », etc. Les mots germaniques sont donc évidemment de la famille de lat. *secāre*. Le lat. *saxum* y peut aussi à la rigueur être rattaché, mais par un autre pro-

cès de sens : le rapport serait de même ordre que celui de lat. *rūpēs* avec *rumpō*, v. sl. *skala* « pierre, rocher » avec lit. *skeliū* « je fends » ; etc. Pour le vocalisme, cf. lat. *sacīna*, avec *sac-* issu de **sok-* ; mais l'*a* de v. h. a. *sahs*, etc., peut reposer sur *o* ; il n'est donc pas évident que le mot latin et le mot germanique doivent être superposés.

scabellum, **scabillum** : v. *scamnum*.

scabō, -is, **scābi** (un exemple de *scāberat* dans Lucilius, cité par Priscien, GLK II 507, 1), **scabere** : gratter, se gratter. Mot de la langue familière. Non roman ; le français, l'italien, le provençal ont *gratter*, *grattare*, *gratar* empruntés au germanique occidental ; cf. all. *kratzen*.

Formes nominales et dérivés : *scabiēs*, -ei f. (et *scabiā*) « aspérité, rugosité » et « gale, lèpre, démangeaison » (sens physique et moral). Ancien (Cat.) ; technique et familier. M. L. 7634. De là *scabiō*, *ψωριώ*, Pelag., *scabiālis*, *scabidus*, *scabiōsus*, M. L. 7635, *scabiūdō*, *scabiola*.

scaber, -bra, -brum (forme dialectale *scafer* : *iofus inaequalis*, CGL V 243, 27) : rugueux, raboteux (sens physique et moral), galeux, M. L. 7633 a ; *scabra*, -ōrum « dépôts, sédiments ». De là : *scabreō*, *scabrātus*, d'où **scabrāre*, M. L. 7636 (conservé en espagnol et portugais), *scabrēō*, *scabrēs* (Varr.), *scabridus* ; *scabritia* (-*tiēs*), Plin., Col.

Avec vocalisme *o* de la racine : *scobis*, -is f. (et *scobēs* dans Prisc., GLK II 320, 24) : râpures, raclure, copeau, etc. ; *scobina* f. : râpe, lécoine ; *descobinātus*, Varr. ap. Non. 99, 25 (cf. *deasciāri*, *dēbruncinātus* dans Plaute). Les formes romanes remontent à *scobina* et **scoffina*, ce dernier sans doute dialectal. M. L. 7729 ; B. W. *égoine*.

Scabō est un verbe technique à vocalisme radical *a* ; par *scobis*, on voit que la racine avait la forme (**skobh-*), **skobh-*. Le perfectum *scābi* a été fait sur *scabō*, peut-être par Lucilius. On ne saurait dire si l'on a *a* ou *o* dans got. *skaban* « gratter », lit. *skabiū*, *skōbti* « gratter », v. russe *skobli* désignant sans doute une sorte de couteau à racler. Le grec *a* dans le groupe de *σκάπτω* ; mais le sens est « creuser » et, en considération de pers. *skāfaḥ* « il fend », *kāfaḥ* « il creuse », dont *f* suppose **ph*, on ne peut dire si le *φ* de *σκάφο* « action de sarcler, bêcher », *σκαφῆ* « tombeau » et de l'aor. *ἐσκάφη* repose sur *bh* ou sur *ph* ; le *p* de lette *kaps* « tombeau » est ambigu, de même que celui de v. sl. *kopati* « creuser » ; le grec *a* dans *σκόπτω* « je frappe », *σκόπος* « coup, fatigue », etc. V. *scapula*. Il y a ici une racine d'emploi technique à formes variées et à sens variés ; v. *scobis*.

SCAENA : v. *scēna*.

SCAENUS, -a, -um : gauche, qui est à gauche ou qui vient de gauche. Usité surtout dans la langue augurale ou avec des sens figurés : subst. *scaena*, -ae f. « présage qui vient à gauche » ; *Scaeva*, *Scaeuola*, cognomen, « gaucher ». Comme *laevus*, a le sens de « d'heureux augure, favorable » ; cf. l'emploi de *bona scaeva* « bon présage » et *obscaeuare* dans Plt., St. 461, 672 (v. *strēna*), Ps. 1138, et le témoignage de Varr., L. L. 7, 97, *pueris turpicula res in collo quaedam suspenditur, ne quid obsit, bonae scaevae causa scaeuola appellatur. Ea dicta ab*

scæua, i. e. sinistra, quod quæ sinistra sunt bona auspiciâ existimantur. D'autre part, comme *sinister*, l'adjectif *scæuus*, peut-être d'après le grec *σκαίος*, a pris (du reste rarement) le sens de « gauche, maladroit » et aussi de « défavorable, sinistre » (surtout dans Apulée); cf. P. F. 443, 8 : *scæua res dicitur mala, quasi sinistra* : *σκαίων enim Græce sinistrum dicitur*; mais *scæua* avait conservé le sens de « présage » (indifférent, cf. Fest. 432, 26, *scæuam uolgens quidem et in bona et in mala res uocat, cum aiunt bonam et malam*). Ancien et repris par les archaïsants. Non roman. Outre *scæuola* et *Scæuinus*, on rencontre à l'époque impériale *scæuatiâs* (Gell., Amm., Apul.) fait sur le modèle de gr. *σκαίωτης*.

Les noms pour « gauche » sont divers (par contraste avec celui de « droite »; v. aussi *sinister* opposé à *dexter*). Le latin, qui a *laeuus* en face de *laicus*, a de même *scæuus* en face de *σκαίος*; formation parallèle, avec diphtongue a radical, ou emprunt? De *scæuus*, *σκαίος*, on rapproche lit. *kairê* « main gauche », mais qui semble provenir de **kairê*. Irl. *ciotan* « la gauche » et gall. *chwith* « gauche » ne concordent pas; à en juger par *scandō* et les cas analogues, le vocalisme a est une variante expressive et populaire (v. *sæuus*). Du côté oriental, il y a des mots analogues : skr. *savyâh* et v. sl. *šuji* « gauche »; sl. *šuji* indique un ancien **seuyo-*, avec vocalisme e. Cf. *obsca(a)enus*?

On a supposé pour *Scæuola* une origine étrusque (cf. Schulze, *Lat. Eig.* 369-419), de même que pour *Scæuia*; mais la démonstration n'est pas aussi probante que l'affirme W. Schulze. *Scæua*, *Scæuola* rentrent dans la série des nombreux surnoms en -a. Tout au plus peut-on penser à un emprunt au grec.

scala, -ae f. ? : *calices et calathi et scalae poculorum genera, ante ex ligno facta, inde et uocata* : *Græci enim lignum καλα uocauerunt*, Isid. 20, 5, 5.

Mot germanique : all. *Schale*, etc. V. Sofer, p. 154 sqq.

scâla : v. *scandō*.

scalmus, -i m. : dame ou tolet, cheville pour l'aviron. Emprunt au gr. *σκαλμός* (déjà dans Cicéron), passé dans les langues romanes. M. L. 7640.

scalpō, -is, -psī, -ptum, -ere : gratter. Ancien, populaire dans ce sens (comiques, satiriques, etc.). A pris dans la langue des graveurs et des statuaires un sens technique et a servi à traduire le gr. *γλόφος* « tailler, graver, inciser » et « sculpter ». Il n'y a pas de doute que la langue classique n'ait connu que *scalpō* et ses dérivés dans ces sens divers, et la différence que l'on a voulu établir entre *scalpō* = *ξέω* et *sculpō* = *γλόφος* n'est pas fondée. Varron ne connaît que *scalpō* (cf. L. L. 6, 96, « *scalpere* » a *σκαλεῖν*); Diomède également, GLK I 378, 31 : *scalpo, insculpo* : *quare « gemma sculpta » dicendum non « sculpta »; adiecta enim praepositione facit « sculpta »*. Mais à l'époque impériale, sur le modèle des composés *exsculpō* (déjà dans Plt., Ci. 541, avec un sens figuré), *insculpo*, on voit peu à peu se substituer à *scalpō* dans le sens technique un simple *sculpō*; et il s'établit une différenciation de caractère secondaire et récent entre *scalpō* « gratter » et *sculpō* « sculpter, tailler ». Les inscriptions de bonne époque et les bons manuscrits ne connaissent que les formes en a : les Acta frat. Arual. opposent correctement *sculptūra* (*marmo-*

ris) à *insculpō*; les index de Pline l'Ancien et de Vitruve montrent que les meilleurs manuscrits ont en majuscule les formes *scalpō*, *sculptor*, *sculptūra*; cf. Hülsem. Philol. 56, 388. Très souvent, là où les éditeurs lisent *sculptūra*, les manuscrits hésitent entre la forme en a et la forme en u; et la préférence donnée par les modernes à celle-ci n'est fondée que sur la différence de sens qu'on suppose arbitrairement entre *scalpō* et *sculpō* (l'article du dictionnaire de Georges, 8^e éd., est à ce point de vue entièrement faux) : ainsi, par exemple, dans Ov., M. 10, 248, M¹ a *scalspi* correctement, correction *sculpsit* adoptée par tous les éditeurs est de seconde main; dans Hor., S. 2, 3, 22, les manuscrits se partagent entre *sculptum* et *sculptum*; et la comparaison de C. 3, 11, 51 montre que cette dernière leçon est la bonne. La différence entre *scalpō* et *sculpō* est une différence non de sens, mais de date. Toutefois, la forme *sculpō*, d'abord évitée par les puristes, et attestée pour commencer dans les inscriptions de langue peu soignée (cf. Hülsem. l. l.), a vers le III^e siècle fini par éliminer *scalpō* dans le sens de « sculpter »; c'est à partir de cette date qu'elle a dû se répandre dans les manuscrits, d'où elle a souvent chassé un ancien et authentique *scalpō*; c'est ainsi que dans Cic., Ac., 2, 31, 101, tous les éditeurs lisent : *non est e saxo sculptus aut e robore adolatus*, alors que Cicéron a fort probablement écrit *sculptus* (cf. N. D. 2, 60, 150, *itaque ad pingendum ad fingendum ad sculpendum... apta manus est* ou *exsculptus... edolatus* (cf. Att. 13, 28, 2, *exsculperam*; 13, 47 a 1, *edolatus*). Il est à peu près certain que, jusqu'au milieu du second siècle de notre ère, les écrivains n'ont connu que *scalpō*. Dans les gloses, la différenciation entre les deux formes est achevée et l'on y trouve : *scalpō*, *sculptor*, *sculptum*, *sculptitium* (et naturellement *scalprum*, *scalpus*, *scapellum*, *scalpurio*, *scapellat*), comme aussi *sculpō*, *sculpsit* (et peut-être *sculpō*, -ās; cf. les gloses *scalpo γλόφος = γλόφος* et *sculptor*, et le composé *exsculpō*, -ās dans Aus., Idyl. 11, Préf.), *sculptor*, *sculptūra*, *sculptus*, *sculptilia*. Les langues romanes ont conservé *scalpere* et un itératif **scalpiāre*; l'ital. *sculpire* suppose un doublet **sculpire*, cf. M. L. 7643, 7644, 7754.

Formes nominales, dérivés et composés : *scalprum* (et *scalper* m., cf. *cultrum* et *cultus*) : outil tranchant. De ce sens général sont dérivés divers sens spéciaux dans les langues techniques : ciseau (s. *fabrile*); trançhet (de cordonnier); lancette, bistouri; canif; serpe; cf. Rich et Daremberg-Saglio, s. u. Demeuré dans les langues romanes, cf. fr. *échoppe*, M. L. 7645. De là *scalprātus* : en forme de serpe; *scalpus* (Gloss.), *scapellum* (-lus, Celse; **scarpellum*) : scalpel. M. L. 7642, et *scapellō*, -ās (Marc. Emp.), M. L. 7641; *sculptor*, *sculptūra* : graveur, gravure; sculpteur, sculpture; cf. Plin. 36, 5, 1, *sculptores marmorum*; *sculptorium* : grattoir.

scalpiūō, *scalpiūōō* (Gloss.) : démangeaison, prurigo; *scalpurriō*, -is, Plt., Aul. 467 (*scalpurio*, Gloss.); *scalpur(r)igō*; *scalticus* : dartreux (Theod. Prisc.).

exsculpō : arracher en grattant; faire sortir en creusant, d'où « faire sortir du marbre, sculpter » (cf. *exprimō*). Ancien (Plt.), comme le montre le vocalisme intérieur; *insculpō*, -is : tailler, sculpter dans (cf. *incidō*). — A côté de ces formes anciennes existent des composés récents qui ont maintenu l'a : *adsculpō*

(Apul.), *circumscalptus* (Plin.), *exscalpō*, *interscalptus*, *rescalpō*, tous avec le sens de « gratter »; *auri-*, *denti-*, *scalptum* : cure-oreilles, cure-dents (cf. *δοντολογίς*).

Terme technique sans étymologie claire, comme les autres verbes à vocalisme radical a (cf. *caedō*, *claudō*, etc.). Membre radical dans gr. *σκάλλω* « fouir » et *σκάλλω* « lève ».

scambus : v. *scaurus*.

scammum, -i m. : 1^o escabeau, marchepied, tabouret, banc; 2^o dans la langue rustique « banquette de terre entre deux sillons »; qui, dans la langue des agriculteurs, a servi à désigner la « largeur » d'un champ, par opposition à *striga*, sa longueur. V. Rich, s. u. Ancien (Enn., A. 96); technique. M. L. 7649 et 7648, **scammium*. Celtique : ir. *scamon*, britt. *yscafn*.

Dérivés : *scammātus* : en forme de *scammum*; *scammārium* : droit de banc; *scabellum* (*scabillum*, *scabellus*) : petit tabouret, escabeau; cf. Varr., L. L. V 168, *qua simpliciter scansione scabellum in lectum non alium, scabellum; in altiore, scammum*; 2^o instrument de musique composé essentiellement d'une semelle de bois très épaisse dans laquelle était insérée une lame vibrante, cf. Rich, s. u. M. L. 7633; *scabillārius* (Inscr.); *scamellum* (-millum) : doublet de *scabellum*, également représenté dans les langues romanes, M. L. 7647, en germanique : v. h. a. *scamal*, et en celtique : corn. *scavel*. V. B. W. *escabeau*.

Il y a, pour exprimer la notion de « appuyer » et « ce qui sert à appuyer », des mots à **sk-* initial et labiale finale, mais avec élément interne variable et des différences dans la forme de la labiale, soit skr. *skabhndī* « il étaye », *skambhāh* « étai, pilier », av. *fraskombō*, *frakmbanam* « étai, pilier » — lat. *scāpus* et dor. *σκάπτων*, att. *σκήπτρον* « bâton » — et, avec cela, gr. *σκαπτομαι* « j'appuie », *σκαπτόν* (et variante *σκαπτόν* d'après *σκαπτομαι*); v. lat. *scipio*. On peut penser à *σκάπτω* - *σκάπτο* et au groupe de gr. *σκήπτω*. Sur des mots de sens comparable et de forme **stebh-*, **stabh-*. v. W. H. s. u.

scandala (*sandala*, *scandula*), -ae f. : épeautre (Plin.). Sans doute mot étranger, demeuré en roman (italien, langues hispaniques). M. L. 7650.

scandalum, -i n. : pierre d'achoppement; dispute, scandale. Emprunt fait par la langue de l'Église (Terullien) au gr. *σκανδαλον*; d'où *scandalizō*, *scandalōsus*. Formes savantes : fr. *scandale* (v. B. W. s. u.); ir. *scandal*.

scandō, -is (parfait et supin non attestés), *scandere* : monter, gravir; dans la langue de la grammaire, « scanner » les vers, par allusion aux mouvements du pied qu'on levait et baissait pour marquer la mesure (cf. en gr. *ῥοις* et *θῆσις*). *Scandō* est ancien (Cat., Agr. 50, 2) et classique, mais rare, et remplacé par ses composés d'aspect déterminé *ad-* et *cōn-scendō*.

Dérivés : *scānsiō* (très rare, sauf au sens technique de « scansion »; on dit *ascensiō*); *scānsilis* (époque impériale); *scānsor* (Gl.); *scānsōrius* (Vitr.); **scānsus* n'existe pas.

scāla (de **skand-s-lā*; usité surtout au pluriel *scālae*) : échelle(s); marches d'escalier, M. L. 7637, et britt. *ysgol*. De là : *scālāris*, *scālārius*.

Composés : *ascendō* (*ads-*), *ascendī* et *ascendi* (à l'époque (cf. *prandīdī*; *ascendīderat*, Itala, Euang. Palat. Ioh. 6, 22) : monter; faire monter (Itala, Act. 9, 39, Cod. Laud., traduisant *ἀνῆγαγον* ελε); *ascendentis* « ascendants », terme de la langue juridique (opposé à *dēscendentis*); *ascensiō* (= *ἀνάληψις* dans la langue de l'Église), cf. M. L. 695; *ascensus*, -ūs m. : abstrait et concret, 1^o montée, 2^o degré, échelon, 3^o terme de rhétorique = *κλίμαξ*; *cōnscendō* : monter, spécialement « s'embarquer »; *cōnscēsiō* (rare); *cōnscēnsus* (tardif); *dēscendō* (parfait *dēscendi*, Valer., ap. Gell. 7, 9; Laber., *ibid.*) : descendre; *dēscēsiō*, -sus, M. L. 2589, britt. *discynn* et, dans la langue de l'Église, *cōndēscendō* = *συγκαταβαίνω*, cf. Cassian. Conl. 17, 20, 3, *cōndēscēdisse se et a perfectionis rigore aliquid relaxasse*; *escendō* (*esco-*) : monter, synonyme de *ascendō*, *escēsiō* (T.-L.), *escēnsus* (Tac.). *Escēsiō* a aussi le sens de « débarquement » : *escēnsio ab nauibus in terram*, T.-L. 22, 20, 4; *inscendō* : monter dans ou sur; *inscēnsus*, -tiō; *trāscendō* : s'élever au delà, traverser.

Ascendō est représenté en italien, espagnol, vieux provençal, mais a été concurrencé par un dérivé de *mōns*, fr. *monter*, etc.; v. B. W. s. u.; M. L. 5668; *dēscendō* est panroman, M. L. 2588; le gallois a emprunté *ascen* et *disgyn*. Sur **scandāculum* « échelle, sonde » que supposent certaines formes romanes, v. M. L. 7649 a.

Scandō a le vocalisme radical a qui caractérise des formes populaires, expressives, telles que *caedō*. Ce vocalisme n'a rien d'essentiel; c'est une déviation qu'explique le caractère particulier du mot; le védique a des intensifs : *canīṣkadati*, *kānīṣkan*. Le celtique offre le vocalisme -e qui est normal : m. ir. *scendū* « ils s'élancent », etc. (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. K. Spr.*, II, p. 616), gall. *cy-chwyn* « partir ». V. a est ambigu dans l'aoriste véd. *adhi-skān* « in-siluit », dans le parfait *cas-kanda* et dans v. ir. *sescaid*, qui ont sans doute d'anciens o radicaux. Le présent skr. *skāndati*, en face de l'aoriste athématique *skan*, doit avoir été fait secondairement; les anciennes formes à e radical ont dû s'éliminer du sanskrit, où elles se seraient confondues avec la racine *chand-* « sembler », racine dans laquelle *ch-* a été généralisé. Le terme technique gr. *σκανδαλον* « piège, pierre d'achoppement » a le même vocalisme, expressif et populaire, que lat. *scandō*. — Pour les racines à **sk-* initial signifiant « sauter », v. *scateō*.

scandula, -ae f. (et *scindula*, gr. *σχιδαξ*) : bardeau, petite planche servant à la couverture d'un toit. Attesté depuis Hirtius; technique. V. Rich, s. u. Les formes romanes remontent à *scandula* et *scindula*, M. L. 7652; à *scindula* le v. h. a. *scintala*, l'irl. *slind* « imbrex ». Le correspondant grec et la technique même de la fabrication du bardeau, que l'on obtient en fendant l'arbre suivant le fil du bois — c'est du moins ainsi que l'on procède en Savoie, où les chalets sont couverts avec des bardeaux de sapin — sont en faveur de *scindula*, quoique la présence de l'n soit étonnante.

Dérivés : *scandulāris*, *scandulārius*. Il doit s'être produit des associations qu'il est actuellement impossible de déterminer et qui rendent difficile de faire un départ entre l'origine réelle et l'« étymologie populaire ».

scandulāca, -ae f. : *genus herbae frugibus inimicae*

quod eas uelut edera implicando necat, P. F. 443, 10; cuscute, cf. scandala. Cl., pour la finale, portulaca. Autre forme : *scandulacium*. Le rapport supposé avec *scandō* n'est peut-être qu'une étymologie populaire.

scapha, -ae f. : barque. Emprunt (depuis Plt.) au gr. *σκάφη* latinisé, d'où *scapharius* : caboteur (Inscr.). *scaphō*, -ōnis m. : cordage [qui tient la barque] (Caec.); *scaphula* (tardif, Vég., Cael. Aur.). M. L. 7653. Celtique : britt. *cafat*; irl. *scaf*, *scabal*. De **scapa* provient le v. h. a. *scaf*.

***scaptos** (*scaptus*) : *sagitta*, Isid., Or. 18, 8, 2. Sans doute germanique; v. Sofer, 44.

scapula, -ae f. : sorte de vigne, synonyme de *uenacula*, Plin. 14, 34. Sans doute de *scāpus*.

scapulae, -ārum f. pl. (singulier rare et tardif, Vulg.) : épaules; sens techniques : bras d'une machine (Vitr.); croupe d'une montagne (Tert.). Ancien (Cat., Plt.), usuel; sert de cognomen : *Scapula*, d'où *Scapulānus*. Peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 7657, où il a été remplacé par *spatula*, v. B. W. *épaule*. Dérivés tardifs : *scapulāre* n., irl. *scabal* « scapulaire »; *scapulātus*, *interscapulae* = *μετασφρένων* (Cael. Aur.).

En ombrien, on lit une fois *destrame scapla* « in dextram scapulam ». L'explication du mot par la racine de gr. *σκάπτω* « je creuse », etc., qu'on justifie par le fait que les os des omoplates servaient de bèches à creuser la terre, est évidemment hypothétique; cf. la substitution postérieure de *spatula* à *scapula*. V. *scabō*; les omoplates ont pu, du reste, être nommées d'après leurs ressemblances avec des bèches. J. Bloch a signalé marathe *khaṣā*, de *skapaka*.

scāpus, -ī m. : désigne d'une manière générale toute espèce de montant ou de soutien; spécialisé dans les langues techniques avec diverses acceptions : fût de colonne (d'où le sens de « membrum uirile »), d'escalier, montant de porte, tige de candélabre, fléau d'une romaine, cylindre sur lequel on roulait les manuscrits, enroule de tisserand autour duquel est enroulée la chaîne; cf. Rich, s. u. Depuis Varron; technique. Dérivés : *scāpulus* (Greg. T.). M. L. 7656, **scapiculus*.

V. *scannum* et *scopa*. Peut-être emprunté au grec : cf. *σκάπτος* « ἰαδός » (Hes.).

scara, -ae f. : escarre. Emprunt tardif (Cael. Aur.) au gr. *σκάρα*, avec chute de l'e initial comme dans *scia*, q. u. M. L. 2915 a, *eschāra*.

scarabaeus, -ī m. : scarabée, escarbot, etc. (Phèdre, Pline). Sans doute dérivé du gr. *σκαράβος* « crabe »; pour la variation à l'initiale, cf. *corium* et *scortum*; le doublet **scarafaius*, M. L. 7658, doit être d'origine osque; v. *crabō*. Sur les contaminations qui se sont produites entre *escarbot* et *escargot*, v. B. W.

scarda, -ae f. : poisson inconnu (Pol. Silv.).

scardia, -ae f. : autre nom de l'aristoloche, Ps.-Ap., Herb. 19 (seulement dans la classe β des manuscrits; cf. Howald-Sigerist, p. 57, l. 27 et appar. crit. ad l.).

scarfia, -ae f. : coquille d'œuf (Gl.). Latinisation tardive d'un mot germanique.

scarizō, -ās : emprunt tardif au gr. *σκαρίζω* « s'agiter vivement » (Iren. I 24, 1; 30, 6).

scarificō, -ās (Colum., Pallad.), **scarifiō** (Scrib. Larg.); scarifier; adaptations de *scarifō* (*scarif-icitō*, -fātō), Col., Plin.; -*factiō*, Orib.), emprunt au gr. *σκαρίφάωμαι*, sous l'influence de *scarificō*, etc. M. L. 7662. L'origine de germ. *schreppen*, *schrappen* est douteuse.

scarpinat : forme de glossaire, d'un verbe *scarpināre* « gratter », que supposent quelques formes romanes, M. L. 7663. Appartient au groupe des mots populaires en *scar-*, cf. *scabō*, *scalpō*, et suppose peut-être un verbe **scarpō*, alternant avec *carpō*, cf. *corium* et *scortum*. Les gloses ont bien une forme *scarpo* : *eligo*, CGL V 578, 15; mais ce *scarpo* n'est qu'une « graphie inverse », par « hyperurbanisme » (cf. *scia* de *excarpō*, doublet vulgaire de *excarpō*; cf. *décadō* (Isid., Or. 16, 2, 10) en face de *décidō*).

scarus, -ī m. : scare (déjà dans Ennius). Emprunt au gr. *σκάρος*, demeuré en italien, espagnol, portugais, M. L. 7664.

scateō, -ēs (et doublet ancien *scatō*, -is, -ēre), -ēre : sourdre, jaillir (d'une source). Le verbe évoque une idée d'abondance; aussi est-il employé dans le sens de « déborder, grouiller, regorger de » (cf. *abundō*). Ancien (Enn.), technique.

Dérivés : *scatebra* f. : jaillissement; eau jaillissante; *scatebrōsus*; *scatur(r)ō*, doublet expressif de *scateō*, d'où *scaturra* (Varr. ap. Non. 172, 23) « source abondante »; *scatur(r)iginēs* (Front., Amm.); *scatur(r)iginōsus* (Col.). Les gloses attestent aussi *scatūō* CGL V 514 60 et 482, 53 (avec un doublet *scatūō* qui n'est peut-être qu'une faute de copiste); on y trouve aussi : *scatus*; *impetigo*, *sicca scabies*; *scaturio* (*scaterio* : *lepra*; confusion avec *scapturriō*?).

Il n'y a pas d'autre rapprochement clair qu'avec lit. *skastū*, *skataū*, *skasti* « sauter »; l'a du latin est du type des a du vocabulaire « populaire »; l'a lituanien est ambigu. — Si la racine ne se retrouve pas ailleurs, c'est que, pour « sauter », les formes expressives à *sk-* initial sont variées, ainsi gr. *σκαπρω*, *σκαπρω* (et *σκαπρω*, *καπαίνω*), sl. *skokū* « saut » (et tout le groupe), etc. On notera arm. *caṣti* « il jaillit » (avec forme à *č-* « populaire » *caṣti*), qui est intéressante pour le sens; le *č* initial arménien s'explique bien par **sk-*.

scauria : v. *scōria*.

scaurantus, -a, -um : pied bot, *cuius calces retrorsum abundantius eminent* (Gloss.). Surnom romain : *Scaurus*, d'où *Scaurinus*, *Scaurianus*.

Le grec a *σκαυρος*, ma's seulement dans les Hippia-trica, dont la date est fort tardive. Il est peu probable qu'il y ait eu emprunt du latin au grec, et le contraire est plus vraisemblable, étant donné l'ancienneté du mot en latin. Les gloses expliquent *scaurus* par *σκαμβός*, *σκαλός*, *σπερβέλιπος*, *βλασιόσπος*, mais ignorent *σκαυρος*, ce qui prouve que les rédacteurs ne connaissent que la forme latine de l'adjectif.

Adjectif à vocalisme radical a pour indiquer une infirmité. Cf. le type de *claudus*, *caecus*, etc. La structure du gr. *σκαμβός* (emprunté par Suet., Oth. 12, 1) est pareille. On rapproche skr. *khora* « boiteux », qui, comme *scaurus*, a un aspect « populaire » avec son kh.

scelus, -eris n. : 1^o mauvaise action, faute, crime;

2^o dans la langue familière, terme d'injure « vaurien, criminel ». Terme général, sans doute d'origine religieuse; cf. dans la formule du *uer sacrum* conservée par T.-L. 22, 10, 5, *si quis clepsit, ne populo scelus esto, neue cui cleptum erit*; et le sens de *scelerare* « souiller », opposé à *pius* dans Vg., Ae. 3, 42, *parce pius scelerare manus*; de même *sceleratus*, e. g. *scelerata terra*, id., ibid. 3, 60; *Scelerātus Vicus, Campus*, etc. On trouve aussi dans la langue familière *scelus* avec le sens de « malheur, infortune », et *scelustus* avec le sens de « malheureux »; cf. Plt., Cap. 762; Mo. 563, *ne ego sum miser*, | *scelustus, natus dis inimicis omnibus*. Les deux sens de « malheureux » et « misérable » sont réunis, As. 476, *sceleste, non audes mihi scelsto subuenire?* Ancien, classique, usuel. Non roman.

Dérivés : *scelustus* : très fréquent dans la langue de la comédie; Cicéron ne l'applique qu'à des choses ou à des mots abstraits : *res, facinus*; pour les personnes, il se sert de *scelerātus*; *scelerōsus* (archaïque et post-classique); *scelerō*, -ās (rare et seulement poétique; premier exemple dans Catulle) : souiller; *scelerātus* (très fréquent; cf. *scelerāta (herba)*, v. André, *Lex.*, s. u.), d'où *conscelerō* et *conscelerātus*. L'existence d'un adjectif *scelustus* dans Plaute est douteuse; v. G. Lodge, *Lex. Plaut.*, s. u. L'adjectif gallois *ysceler* est issu de *scelere*.

Évidemment ancien, mais sans correspondant. Le rapprochement avec skr. *skhālāi* « il fait un faux pas », arm. *szalim* « je fais un faux pas, je commets une faute » est possible (cf. *peccō*), mais ne s'impose pas; celui avec got. *skulan*, lit. *skelūti* « devoir » pas davantage, encore moins celui avec gr. *σκέλος* « jambe ». Faute de concordance exacte, on ne sort pas de vagues possibilités. Cf. encore hitt. *iškallā(i)* « briser, mutiler ».

scēna (et *saena*, graphie fréquente qui note sans doute un *ē* ouvert; aussi *scaina*, par « contrépel », CIL I² 1794), -ae f. : scène (sens propre et figuré); puis « spectacle, spectateurs ». Ancien (Plt.), classique, usuel. Irl. *scian*. Germanique : v. h. a. *giscin*, v. angl. *scin(n)* « phantasma ».

Dérivés et composés : *sc(a)enādis* (rare, Lucr.); *sc(a)enarius* (Amm.); *sc(a)enātilis* (Varr.); *sc(a)enāticus* (id.). Mais l'adjectif le plus employé est *sc(a)enicus* du gr. *σκηναϊκός* substantivé dans *sc(a)enicus*, -a « acteur, actrice », avec son adverbe *sc(a)enice* (Quint.); *proscenium* (-*scē*) : avant-scène; emprunt au gr. *προσκήνιον*, déjà dans Plaute; technique.

Le mot latin, avec tout son groupe, est emprunté au gr. *σκηνή*, dans la mesure où ce mot grec a un sens technique et s'applique à des choses du théâtre. Mais la forme ionienne-attique *σκηνή* ne rend pas compte de la graphie *saena*, et la forme *σκᾶνά* des autres dialectes ne fournit pas davantage une explication.

Un intermédiaire étrusque est possible; la graphie *saena* rappelle les transcriptions étrusques *Calaina*, *Laeis* de gr. *Γαλήνη*, *Λαίε*. Cf. aussi *Saeturnus*, *Aesculāpius*, *paelex* et, inversement, *crāpula*. Le mot ferait partie des mots relatifs aux jeux et au théâtre venus par l'étrusque : *lūdus*, *persōna*, *histrīo*, *sporta*, etc.

scēna : v. *sacēna*.

sceptrum (et *saeptum*, cf. *scēna*), -ī n. : sceptre.

Emprunt au gr. *σκηπτρον*, latinisé (depuis Lucr., Cic.); composés poétiques *sceptri-fer*, -ger = *σκηπτροῦχος* (Hom.), *σκηπτοφόρος* (Anth.).

schēda : v. *scida*.

schēdius, -a, -um : impromptu, fait sur-le-champ. Emprunt au gr. *σχηδιος*; d'où *schedia* : *genus nauigii inconditum*, i. e. *trabibus tantum inter se nexis factum, unde mala poemata schedia appellantur*, P. F. 451, 9. M. L. 7680.

schēma (*scē-*), -ae f. (puis *schēma*, -atis n.) : figure, aspect; figure de rhétorique, figure de géométrie. Plaute a seulement *schēma*, -ae (Am. 117, Pe. 463). Emprunt au gr. *σχῆμα* (les termes latins correspondants sont *habitus* et *figūra*), entré d'abord en latin par la voie orale et passé dans la première déclinaison, et par là rangé dans la catégorie des féminins, puis refait par la langue écrite sur le modèle grec plus fréquemment *σχῆμα*. Adverbe plautinien : *ineuschēmē*. M. L. 7684 a. Irl. *sciam*.

schidiae, -ārum f. pl. : copeaux. Emprunt (Vitr.) au gr. *σχίδια*, demeuré dans quelques langues romanes. M. L. 7689.

schisma, -atis n. : séparation, schisme. Emprunt de la langue de l'Église (Tert.) au gr. *σχίσμα*. M. L. 7693.

schoenus (-*num*), -ī m. : sorte de jonc, dont on tirait un parfum grossier dont se servaient les prostituées de bas étage; Plaute, pour cette raison, a *schoenicula*, Ci. 107. Emprunt au gr. *σχοίνος*.

schola (*scola*), -ae f. : école (sens abstrait ou concret), exercice d'école, etc. Emprunt au gr. *σχολή* (Lucil.), d'abord rendu par *lūdus* et dont le sens est ainsi défini par Festus, 470, 14, *scholae dictae sunt non ab otio ac uacatione omni, sed quod, ceteris rebus omissis, uacare liberalibus studiis pueri debent*. Le sens de « repos, lieu de repos » est conservé dans une expression technique : *schola lābri*, *schola aluēi* qui désigne une sorte de salle d'attente ou de repos dans les bains, cf. Rich, s. u., et dans *Octaviae scholae* « galerie d'Octavie » (Plin. 36, 29). Représenté en roman par des formes savantes, M. L. 7703; B. W. *école*. Irl. *scol*, britt. *yscol*; germanique : ags. *scol*, etc. Dérivés latins : *scholāris* (époque impériale), M. L. 7704; *antescholārius* (Pétr., CIL VI 14672, 9); *antescholānus* (Gloss.). Les autres dérivés : *scholasticus*, etc., sont des calques du grec.

scia, -ae f. : os de la hanche (Plin., Val.); *sciaticus* : qui a la goutte sciatique (id.); *sciaticum* (Ps.-Apul.); formes tardives de *ischias*, *ischiatricus*, -cum (avec t au lieu de d d'après *arthriticus*, etc.), du gr. *ισχιάδωός*. Cf. *scara*, *Spania*, pour *Hispania*, etc., par « hyperurbanisme ». M. L. 4549. Celtique : irl. *siatag*.

scida, -ae f. : feuille de papyrus, feuillet. *Scida* est la graphie des manuscrits de Cic., Fam. 15, 16, 1; Att. 1, 20, 7, et de Quint. 1, 8, 19; aussi a-t-on pensé à rattacher le mot à *scindō*, mais la formation serait sans exemple. D'autre part, le palimpseste de Pline, 13, 77, a la leçon *schida* (comme Martial 4, 89, 4), et Charisius, GLK 1, 107, note : « *scida* » ἀπό τοῦ σχίξεν. Ceci incline à penser que *sch(h)ida* est une déformation de *schēda* (cf. *schēdius* par étymologie populaire, sous la double influence de *σχίξω* et de *scindō*). De *schēda* dérive *schedula*

« cédule » (Hier., in Ruf. 3, 2). M. L. 7678, 7681. Irl. *sgeotha*; germanique : all. *Zettel*.]

scilicet adv. : évidemment (= δηλονότι), sans doute. Adverbe affirmatif, fréquent dans la langue parlée, souvent avec valeur ironique. Attesté de tout temps; non roman. Cf. *licet*.

L'étymologie *scire licet* apparaissait encore assez nettement pour que *scilicet* ait pu être accompagné, sans doute par recomposition étymologique, d'une proposition infinitive, complément de *scire*; e. g. Pl., Ru. 395, *nunc eam cum nauī scilicet abiisse pessum in altum*.

scilla, -ae f. : scille ou oignon marin. Emprunt au gr. σκίλλα, comme les dérivés *scillinus*, *scillites*. V. aussi *scilla*.

Sur *sylla* « sorte de luzerne », qui est sans rapport avec *scilla*, v. M. L. 8494 a.

scineus (*stinchus*, *stingus*), -i m. : nom d'un lézard (Plin.); transcription du gr. σκίνακος, dont la chair passait pour aphrodisiaque et qui a été pris pour un nom de plante à la même propriété, l'*orchis* ou *satyrion*; v. André, R. Phil., 1954, p. 60.

scindō, -is, *scicidī* (puis *scidi* tiré des composés), *scissum*, -ere : 1° fendre (*s. canēis lignum*, comme *findō*, de même formation); et par suite « déchirer », *s. uestem*; puis « arracher », *s. comam*; 2° par dérivation « diviser, séparer », quelquefois « interrompre ». Ancien (Naev.), usuel et classique. Ne semble pas représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 7719; certaines formes supposent un dérivé **scisāre*, M. L. 7725.

Dérivés et composés : *scidium* dans *di-scidium* « déchirement, séparation, divorce », synonyme de *discissio*, joint par Lucrèce à *percindere*, 6, 293; cf. Cypr., Un. ecll. 23, *scindi unitas non potest, nec corpus unum discidio compaginis separari*. Rien de commun avec *cadō*, malgré Walde; cf. gr. σκίλαμα, et aussi *ex(s)cidio*, *ex(s)cidium*, dont le rapport avec *excindō* est évident; cf. Vg., Ae. 1, 177, *nec posse Argolicis excindī Pergama telis*; et, 12, 655, *deiecturum arcēs Italum excidioque daturum*; mais des confusions ont pu se produire entre *cadō*, *caedō*, *scindō*, en raison du voisinage de sens, et, pour les composés de *caedō* et *scindō*, l'homonymie de certaines formes. Pour *excidiō*, le Thes. note : « ab *excindō*, ut uid. (cf. *excidium*) »; contra *cidio* : PAVL. FEST : p. 80 - *nem urbis a caedendo dictam manifestum est...* At fortasse re uera duae uoces i. *cidio* et *cidio* existisse putandae sunt; cf. *abscondo*, *occidio* (V. 2, 1231, 60 sqq.); *scissio* (Macr., *Vulg.*); *scissor* « écyeur tranchant » (Pétr.); *scissūra* (époque impériale); *scissus*, -us (Gloss.); *scissilis* (Cels.); *scissim* (Prud.), tous tardifs.

ab-scindō = ἀποσκιζω, souvent confondu avec *abs-cidō*; *circum*, *cōn-scindō*. M. L. 2156; *discindō* = διασκιζω; *excindō*; *interscindō* = skr. *antār-chid* « séparer en coupant »; *per-*, *prae-*, *prō-* (M. L. 6786), *re-*, *trān(s)-scindō*.

La racine de *scindō* fournissait un aoriste radical athématique, conservé dans véd. *chedma* « nous avons coupé » (le thématique *āchidat* est fait sur la 3^e plur. *āchid-an*, qui est attestée). Le présent est du type à infixé nasal dans véd. *chindāti* « il coupe », 3^e plur. *chin-*

dānti, comme dans lat. *scindō*. Le perfectum *scicidī* est comparable à skr. *chichide*. *Scindō* se comporte vis-à-vis de véd. *chindāti* comme *findō* vis-à-vis de skr. *bhīndāti* « il fend » de la racine *bhid-*. — A côté de la racine normale **skeid-*, établie par les faits sanscrits, il y a une forme expressive à -*kh-*, attestée par le groupe de gr. σκιζω (présent secondaire dérivé d'un aoriste athématique) et de véd. *khiddati* « il déchire », forme sans d'une racine *skhid-* aussi attestée : véd. *askhidat*. Le latin ne distinguant pas *kh* de *k* non aspiré, on n'a pas le moyen de décider si le groupe de *scindō* repose sur **skid-* ou sur **skhid-*. — Le verbe à vocalisme populaire, expressif, lat. *caedō*, est sans doute une forme de ce groupe. Sur les formes celtiques peut-être apparentées v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, 1, p. 77. Lit. *skēdiū* « je coupe (un liquide), je filtre » est ambigu : *k* peut reposer sur *k* ou *kh*, et sur n'importe quelle diphtongue en -i; mais le v. sl. *čistiū* « pur » indique *k* et sans doute i; sl. *čedūi* « δῶλκ'εν » à un ancien k. Le gr. de arm. *stem* « j'égratigne, j'écorche » doit reposer sur **skid-*; il exclut *skh-* et concorde ainsi avec véd. *chindāti*. Comme la racine fournissait un aoriste radical athématique, il a pu y avoir, à la finale, une alternance de la sourde et de la sonore, ce qui expliquerait que, à côté de v. angl. *scitan* « cacare », qu'on rapproche d'ordinaire, le germanique ait, avec des représentants de -t-, got. *skaidan* « séparer ».

scindula : v. *scandula*.

scinip(h)es (-*fes*, *cini-*), -um f. pl. : artison, ver du bois. Emprunt (attesté depuis Pétrone, Sat. 98) au gr. σκινίπες, κνίπες et σκνίπες.

scintilla, -ae f. : étincelle. S'emploie au propre et au figuré, et comme nom propre. Ancien, usuel. M. L. 7720.

Dérivés : *scintillula*; *scintillō*, -ās, M. L. 7724; *scintillatiō* (Plin.); *scintillōsus* (Cassiod.).

Mot expressif. Le vocalisme *i* joue un rôle pareil dans le nom grec de l'étincelle, σκινθῆρ, et dans gr. στῆλα; cf. *cicindela*.

sciō, -is, -iul (et *sciū*, d'où les formes contractes *scisti*, *scisse*, etc., fut. *sciō*), *scītum*, *scīre* : savoir; *sciēns* « qui sait » (opposé à *insciēns*, *imprudēns*, d'où le sens de « à bon escient ») substantivé *sciēns*, e. g. : *uitis pampinari, sed a sciente*, Varr., R. R. 1, 34, 1; *sciēns esse* « être au courant de », *scientem facere*, etc. *Sciēns*, traité comme adjectif, a un comparatif et un superlatif, comme *sapiēns*, et un adverbe *scienter*.

Le sens de « savoir » est le seul attesté pour *scire*; on trouve parfois, chez les historiens de l'époque impériale, le sens de « décider, décréter », e. g. T.-L. 26, 33, 10, *ut tribunus plebis rogationem ferret scireque plebs uti...* mais c'est par suite d'une confusion avec *sciscō*, due à ce que les deux verbes ont un même parfait et un même supin; de même, Tacite, H. 4, 80, 1, emploie *adscri* abusivement pour *adscri*. Ces exemples n'autorisent pas à conclure que le sens premier de *scīre* était « décider » encore moins à déduire que ce sens moral de « décider » provient d'un plus ancien sens physique de « séparer, trancher ». Ancien, usuel, classique. Peu représenté dans les langues romanes, où il a subi la concurrence d'un verbe de forme plus pleine, et plus expressif, *sapere*,

M. L. 7722, et 7727, *sciū*; 7239, *rescīre*. V. B. W. sous *savoir*.

sciscō, -is, *sciū*, *scītum* : inchoatif, « chercher à savoir, s'informer », par exemple Acc. ap. Non. 505, 15, *ibo ad eam ut sciscam quid uelint*; spécialisé dans la langue du droit public au sens de « discuter, débattre une question », *sciscere rogationem*, d'où *sciū* « j'ai débattu et je décide », par suite « je décrète », *scītum* « débattu et je décide », par suite « décision du peuple, de la cret », *populī*, *plēbī-scītum* « décision du peuple, de la plebe ». Le sens du parfait s'est ensuite étendu au présent (comme dans *nōscō* vis-à-vis de *nōiū*; cf. l'emploi de *sciscō* au sens de *sciō* dans Plt., Ba. 301-302, *uferimus aurum...* | *palam atque aperte, ut illi id factum sciscerent*); de là des emplois comme Cic., Leg. 2, 5, 13, *multa perniciose sciscuntur in populis* (joint à *sancire*). *scō scītor*, -āris : itératif intensif bâti sur *scītus* (de *sciscō*) « chercher à savoir » (archaïque, poétique et tardif). Évité par la prose classique, qui lui préfère la forme tirée de *sciscō* (comme *agiō* de *agō*): *sciscitor* (*sciscō*, Plt., Merc. 386); d'où *sciscitator*, -tiō, d'époque impériale. M. L. 7726?

Dérivés et composés : 1° de *sciō* :

sciūs : qui sait, doublet de *sciēns*, rare et non classique sous cette forme, mais très usité dans les composés : *cōnsciūs* = συνειδός « qui sait avec d'autres, conscient de, confident, témoin, complice ». Souvent joint à *mēns*, *animus*, ou accompagné d'un pronom au datif, e. g. Tér., Ad. 348, *consciā mihi sum a me culpam esse hanc procul*; d'où *cōnsciēntia* (= τὸ συνειδός) « connaissance commune, conscience, complicité », souvent avec une valeur péjorative. C'est le sens de *cōnsciūs* qui a amené Horace à créer *cōnscīre* sur le modèle de *συνοίδα*, Ep. 1, 4, 61, *nūl conscire sibi, nulla pallescere culpa*; *insciūs*, *nesciūs* (ce dernier fait sur *prāsciō*); *prāsciūs*. De *sciūs* apparaît à basse époque un diminutif *sciōlus*. De *sciēns* a été dérivé *sciēntia* : science (= ἐπιστήμη), britt. *sciānt*, *scient*; *sciēntiōla* (Aug., Arn.), *sciēntiālis*, *sciēntificūs* (Boèce); *insciēns* (formé sur *insciūs*), *insciēntia*; *scībilis* : qui peut être su (Tert., Mart. Capella); *nesciō* : « je ne sais pas », ancien juxtaposé dont les termes se sont soudés. M. L. 5899, 5900.

2° de *sciscō* :

scītus : adjectif en -*to*- marquant l'état (cf. *adolēscente/adultus*) « qui a appris à connaître, qui sait, savant »; se dit surtout des personnes, mais aussi des choses : *scītum cōnsiliū*; par extension, « bien fait », cf. Plt., Merc. 755, *sati scītum filum mulieris*, sens fréquent surtout dans le diminutif *scītulus* (Plt. repris par Apul., Arn.); *inscītus* : ignorant; *inscītia*. La langue distingue *insciēns*, *insciūs* de *inscītus*; le premier signifie seulement « qui ne sait pas », *haec insciēnt me euenerunt* « ces choses se sont faites à mon insu ». Dans *inscītus*, à l'idée d'ignorance se joint une nuance de blâme ou de mépris.

Sciscō a fourni un certain nombre de composés avec préfixe, dont les uns appartiennent à la langue du droit et ont un sens dérivé de celui de « décider »; les autres, au contraire, se rattachent simplement au sens de « savoir ». On a ainsi :

1° *adscri* : adjoindre par décret, ou officiellement, Cic., Rep. 2, 25, *regem alienigenam... sibi... populū*

adscriuit eumque... Romam Curibus acciuit; Leg. 2, 19, *deos... aduenas... publice adscrios*. En droit privé « s'adjoindre par adoption ». Dans la langue courante est devenu synonyme de *arcessō*, *adiungō*, *assimō*; cf. P. F. 13, 22. Sur *adscri* d'après *adscriū* a été formé *adscriō*, peut-être sous l'influence de *acciō*. *Adscriō* est rare : premier exemple dans Vg., Aen. 12, 38.

cōnsciscō : arrêter, décider en commun ou d'accord avec d'autres. Joint à *cōnsentiō*, *cōnsēdō*. Dans la langue commune, « arrêter, décider », surtout dans l'expression *mortem sibi cōnsciscere*. A basse époque, quelquefois synonyme de *sibi comparāre*.

dēsciscō « *sciscendō dēficere* », abandonner un parti, une alliance, etc., à la suite d'une délibération publique; cf. Caes., B. C. 1, 60, 5, *multae longinquiores ciuitates ab Afranio desciscunt*. Dans la langue courante est devenu synonyme de *dēficiō*, *dēsērō*; ainsi dans le Mon. d'Ancyre, 5, 28, *desciscem* est traduit par ἀποτάμευον.

2° *per-sciscō* : s'informer en détail (très rare et tardif, un exemple de Dict. Cret.).

prae-sciscō : chercher à deviner (Vg., Col.); *re-sciscō* : venir à savoir, apprendre par contre-coup (surtout langue familière, Plt., Tér.). *Resciscō* semble avoir été formé sur *resciscō*; cf. Geil. 2, 19.

L'italique n'a pas trace d'un correspondant du parfait indo-européen attesté par skr. *veda*, gr. (F)οῖδα, got. *wail* « je sais », que le celtique conserve, au contraire. Le latin a recouru à une racine qui n'a de correspondant dans aucune autre langue. On admet d'ordinaire que le sens initial serait « décider », plus anciennement « trancher »; cf. skr. *chyāti* « il coupe » et irl. *scian* « cou-teau ». Mais autre chose est « cribler, séparer », qui a fourni *cernō*, autre chose « couper ». Le sens de *dē-sciscō* est dû au préverbe, et *plēbiscītum* n'indique rien. Le rapprochement avec le groupe de « couper » est en l'air, tout en étant, semble-t-il, le seul possible. Des mots comme scit, *sciscō* n'ont pas de chance d'être des emprunts. Le hittite a « savoir » (de **sk-* *sēk-/sāk-*; cf. Vaillant, BSL XLII, p. 84 sqq).

scīpiō, -ōnis m. : bâton, sceptre. Surnom célèbre de la gens *Cornelia*. Ancien (Plt.), conservé surtout à l'époque impériale dans la langue de la chancellerie : *s. eburneus*. Non roman.

Cf. gr. σκίπροιαι « j'appuie », σκίπων « bâton », et v. *scannum*, pour l'ensemble du groupe; peut-être *cippus*?

scīrpus (quelquefois *sirpus*), -i m. : jonc. Ancien (Plt., Enn.). M. L. 7724; et germanique : v. h. a. *scīluf*, etc.

Dérivés : *scīrpeus* (*sir-*) : de jonc; *scīrpea* : panier de jonc, caisse de tombereau, M. L. 7723; *scīrpiculus*, -a, -um et *scīrpiculus*, -i m. (*scīrpicula* f.), même sens que les précédents, avec les graphies *sir-*, *surp-*; *scīrpō* (*sirpō*), -ās : tresser, lier avec du jonc; *scīrpula* : sorte de vignes.

Pas de rapprochement clair.]

sciūrus, -i m. : écueuil. Emprunt au gr. σκυροπος, devenu dans la langue populaire *sciūriolus*, par dissimilation du diminutif **sciūriolus*, CGL III 569, 76. M. L. 8003; B. W. s. u.

sclearea, -ae f. : nom de plante (salvia sclarea « sclérée, ormin, toute-bonne »). Tardif (Gargil. Mart., De med. 62, et Capit. carol. de uillis); cf. A. Thomas, Rev. Philol. 31 (1907), 199 sqq. Sans doute mot étranger, d'origine inconnue.

scloppus : v. sloppus.

scobis : v. scabō.

scolopendra, -ae f. : 1° scolopendre; 2° poisson de mer. Transcription du gr. σκολόπενδρα déjà dans Pline. Passé dans le latin vulgaire et de là dans quelques dialectes romans; v. M. L. 7730 et Schuchardt, Z. f. roman. Philol. 32, 238 sqq.

scomber, -brī m. : maquereau. Emprunt au gr. σκόμπος (depuis Plt.). M. L. 7733.

scopa, -ae f. : nom de plante, s. régia (Plin. 21, 28; 25, 44), variété d'ansérine. — Même mot que le suivant? V. André, Lex., s. u.

scōpae, -arum f. : balai. Le singulier est tiré du pluriel plus fréquent scōpae « brins, brindilles, balayures »; cf. Varr., L. L. 8, 7, unae dicuntur scopae; et 9, 24, scopae, non dicitur una scopa. Ancien (Naev., Cat.); technique et familier. Celtique : irl. scúap; britt. yscub, yscubawr. V. fr. escoupe et écouvillon.

Dérivés : scōpō, -ās : balayer (Vulg.); scōpārius : balayeur (Dig.); scōpulae, scōpiliae (Gloss.); scōpiō, -ōnis m. « raffe » ou « raffe », grappe de raisins sans grains; attesté aussi sous la forme scōpius. M. L. 7734, 7735, 7736, 7737.

V. le groupe de scāpus, etc.

scopulus, -ī m. : rocher, écueil. Emprunt ancien (Enn.) fait par voie orale et latinisé au gr. σκόπελος apparenté à σκῆπτωμα, v. Vendryes, Choix d'études, p. 124; s'emploie au propre comme au figuré. Dérivé : scopulosus. Panroman, sauf roumain. M. L. 7738; B. W. écueil.

scordalus, -ī m. : querelleur; scordalia, -ae f. Mots populaires de la latinité impériale (Pétr., Sén.). Sans doute mot d'argot grec *σκορδαλός, dérivé de σκόροδος, σκόροδος, par allusion à l'habitude de nourrir avec de l'ail les coqs de combats; cf. σκοροδίζω « nourrir avec de l'ail », et par suite « exciter, aigrir, exaspérer » (Aristophane).

scordiscus, -ī m. : selle de cheval; scordiscum, cuir cru; scordiscarius. Mots tardifs, de Scordiscī, peuple d'Illyrie.

scōria (scau-), -ae f. : scorie (Plin.). Emprunt au gr. σκωρία. M. L. 7739.

scorpiō, -ōnis m. (et doublets poétiques scorpūs, scorpūs) : 1° scorpion et rascasse; 2° nom de plantes diverses; 3° objets évoquant le scorpion, machine de guerre, fouet à pointes de fer, tas de pierres. Emprunt au gr. σκορπίος, Σκορπιών (nom propre). M. L. 7741, 7741 a et 7740 scorpaena. Irl. scoirp. Dérivés latins : scorpiōnius, scorpiacum. De scorpiōnem provient got. skaurpio.

scortum, -ī n. : 1° peau, cuir; 2° prostitué, prostituée (cf. le français vulgaire « peau ») « quia ut pelliculae subiguntur »; cf. Hammarström, Eranos 23 (1925),

104 sqq.; et aussi Don. in Eu. 424, abdomen in corpore feminarium patiens iniuriarum cotus scortum dicitur. Une forme scortis (d'après pellis?) est supposée par la glose; scortes; i. e. pelles testium arietinorum, ab eisdem pelli-bus dicti. P. F. 443, 8. Ancien; technique ou familier. Non roman.

Dérivés : scorteus : de peau, d'où scortea « écorce » dans les langues romanes, M. L. 7742 et B. W. s. u.; scortia : outre pour l'huile (Diocl.); scortinus. Au sens de « prostituée » se rattache : scortulum; scortillum; scortor, -aris (irl. cortan?); scortior, -tus, mots de la langue familière ou vulgaire.

Pour l'étymologie, v. corium. La racine est de la forme *sker-; cf. v. h. a. sceran « couper, tondre », irl. scaraim « je me sépare » et, pour le sens, v. sl. skora « peau », à côté de kora « écorce ».

scoruscus, scoriscus : v. coruscus.

scotōmia, -ae f. : ab accidenti nomen sumpsit, quod repentinas tenebras ingerat oculis cum vertigine capitis. Isid. 4, 7, 3. Adaptation tardive de gr. σκότωμα, v. Sofer, p. 155; scotōmō, -ās : étourdir; scotōmaticus.

scrattae (scrattae) : mot de Plt., Neruol. fr. 97 L., que Festus 448, 4 explique par « nugatoriae ac despiciendae mulieres... ab [h]is quae screa dicitur appellabant ». Fait partie d'un ensemble obscur : scrattae, scruppidae (scrupidae, Varr., L. L. 7, 65), striuabillae (striuabillae, Gell. 3, 3, 6), sordidae (tantulae, Varr., ibid.). Cf. Hammarström, Eranos 23 (1926), 111 sqq.

Mot de type populaire en -a, comme scurra, etc.; forme peu sûre (sartae P. F. 449, 1).

scratum : pellicium, in quo scartitae reconduntur, appellatum ab eadem causa qua scortum, P. F. 459, 7. Sans doute identique à scrotum, -ī n. « scrotum » (Cels.). Peut-être faut-il y rattacher scrūta, -arum « nippes, vieilles hardes » (v. ce mot), scrūtulus, scrūtillus « ventre de porc farci »? Cf. raudus/rōdus/rūdus; nōgae et nūgae. V. scortum.

On rapproche les formes germaniques du type v. h. a. scrotian « couper, tailler », scrot « coupe ».

screa n. pl. (cf. Fest. 448, 4 s. u. scrattae) : crachats. Peut-être le nom est-il tiré du verbe screō, -ās : cracher (en râclant la gorge, expectorer), dont dérivent screātor, screātus, uniquement dans Plt. et Tér., exscreō (cf. expuō), cōnscreor. Non roman. Sans doute onomatopée, comme les formes romanes dérivées de types *krak- (B. W. cracher), *rak-, *rūsp-, M. L. 4752, 7017, 7461. Cf. crepō. Mot expressif, comme spuō.

scrib(i)lita, -ae f. : tarte au fromage (v. Caton, Agr. 78); et de là scrib(i)litiarius. Rare et familier.

Rappelle certains dérivés grecs en -της; cf. W. Heraeus, Die Spr. des Petron. u. die Glossen, p. 4 (Kl. Schr. 59), et M. Niedermann, I. F. Anz. 29, 36; sans doute emprunté, comme de nombreux termes de cuisine. Mais le rapport avec στρέβλς n'apparaît pas.

scribō, -bis, -psī, -ptum, -berē : écrire. Correspond au gr. γράφω qu'il traduit, ainsi dicam scribere = ἔδεικν γράφειν; s'emploie au sens propre de « tracer des caractères », e. g. Plt., Ps. 132, quasi in libro quom scribuntur calamo literae, et se dit d'un écrivain qui compose une œuvre : s. historiam, poemata, etc.; s'emploie aussi dans

la langue du droit : s. legem, s. miliūs « enrôler des soldats », s. heredem, s. nummōs, pecūniam, alicui. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7745. Celtique : irl. scribaim, scriptur; britt. yscrif, yscrifen, Yscrethur; et germanique : v. h. a. scriban, etc.

Formes nominales, dérivés et composés : scriba m. : « proprio nomine antiqui et librarios et poetas vocabant; at nunc dicuntur scribae equidem librarii qui rationes publicas scribunt in tabulis, P. F. 446, 23, M. L. 7744 et B. W. scrivain; scribātus, -ūs m. (Cod. Just.); scrip-tor, spécialisé au sens « noble » de « écrivain » lorsque scriba, forme vulgaire en -a, eut pris le sens de « scribe, greffier »; scriptōrius; scriptōrium = γραφίον; scriptiō : écriture et « art d'écrire » (presque uniquement cicéronien); scriptiuncula (rare et bas latin); scriptilis (Amm.); scriptiōnālis (Mart. Cap.); scriptiō, attesté seulement dans Priscien, GLK II 429, 23; III 466, 17, et remplacé par scriptiō (classique); scriptura « écriture » et « art d'écrire », dans la langue de l'Église « les Écritures » et « l'Écriture », d'après le gr. γραφή, γραφά, M. L. 7746 a. Dans la langue du droit, scriptura a désigné une taxe sur les pâturages de l'État fixée par écrit; cf. Plt., Tru. 144 et 146; de là : scripturiarius : ager publicus appellatur in quo ut pecua pascantur certum aes est, quia publicanus scribendo conficit rationem cum pastore; F. 446, 23; scriptus, -ūs m. « greffe, secrétariat »; scrip-turiō, -is (Sid.).

Cf. aussi les noms propres Scribō, -bōnius, -nia, -niānus.

Scribō a fourni en outre, comme γράφω, un grand nombre de composés dans lesquels le préverbe précise le sens du verbe simple; à ces verbes composés correspondant généralement des abstraits en -tiō, des noms d'agents en -tor, des noms concrets en -tum, etc. On a ainsi adscribō (-ā) = προσγράφω « ajouter par écrit », ascriptiō, -ptor, ascripticius, ascriptitius (= accensus) ; circumscribō = περιγράφω; cōnscribō = συγγράφω et cōnscribillo, -ās (sur la quantité dans Catulle 25, 11, v. Havet, Man., § 265), M. L. 2157; dēscribō « écrire d'après un modèle, copier, transcrire » = καταγράφω; exscribō; inscribō = ἐγγράφω; inter-, per-, post-, prae-, p̄r-, re-, su(s)-, super-, trān(s)-scribō; de scriptus existe le composé négatif in-scriptus = ἄγραφος, cf. indictus. Un certain nombre de composés se sont spécialisés notamment dans la langue du droit, public et privé : au sens de « enrôler » se rattachent ascripticius, ascriptitius; cōnscribō, d'où cōnscripsi formant avec patres un couple asyndétique dans l'expression patres cōnscripsi : « nam patres dicuntur qui sunt patricii generis; conscripti qui in senatu sunt scriptis adnotati », P. F. 6, 22. — Perscriptiō désigne la rédaction exacte, par suite la teneur d'un acte public; praescribere « écrire en tête d'une loi » a pris le sens de « prescrire », et spécialement de « exciper, produire un moyen déclinatoire »; de même praescriptiō, praescriptitius; praescribō « publier par écrit, afficher » s'est entendu dans le sens de « afficher le nom et les biens d'un condamné, proscrire, confisquer », d'où praescriptiō, praescripturiō, -is (créé par Cicéron, qui le joint à sullaturō, Att. 9, 10, 6); rescribō a désigné sous l'Empire les réponses faites par l'empereur à une question et a pris le sens de « rendre un arrêt », d'où rescriptum; subscribō « soussigner une accusation » (se dit du censeur qui blâme un citoyen, ou d'un par-

ticulier qui accuse un citoyen); et de là subscrip-tiō, -tor. On voit par là l'importance du document écrit dans le droit romain.

Termes italiens : osq. scriptas « scriptae » et ombr. screhto « scriptum »; screithor « scripta » (e et ei étant des notations, exceptionnelles, de i). La notion d' « écrire », qui est rendue en perse par ni-pistam « écrit » en slave par pišo, pisati « écrire », cf. v. pruss. peisai « ils écrivent », est exprimée ailleurs par des racines signifiant « inciser »; tel est le cas de v. angl. wri-tan. Lat. scribō rappelle lit. zém. skrēbūi, skrēbiti « tracer des traits, dessiner », en face de lette scrip-tāt « inciser » et de v. isl. hrifa « gratter ». Le gr. σκαρῖπ-σθαῖ ἔδειν, σκάπτειν, γράφειν (Hés.) montre que -i- et la labiale résultent d'élargissements. Et, en effet, il y a un groupe de russe skrebū « je gratte », lette skrabu « je gratte », v. angl. scroopan « gratter ». Le rapport de lat. scribō avec ce groupe rappelle celui de got. grei-pan « saisir » et de lit. grebiu « je saisis » (fréquemment greibañ) avec skr. grbhndī « il saisit », v. sl. grabiiti « saisir », etc. Cf. scribis.

scriñium, -ī n. : écriñ, boîte ou cassette de forme circulaire servant à serrer des objets portatifs (livres, papiers, lettres; boîtes à parfums, etc.), spécialement « étui à livres ». Attesté depuis Horace; roman. M. L. 7746. Celtique : irl. scriñ, britt. yscriñ; germanique : v. h. a. scriñi.

Dérivés : scriñiarius : bibliothécaire, archiviste; scriñiolium. Mot technique qui n'a pas de correspondant sûr.

scripulum : v. scrūpus.

scrobis (et scrobs d'après Prisc., GLK II 320, 24), -is c. (semble d'abord avoir été masculin, cf. Plt. ap. Non. 225, 7; masc. dans Plin. et Colum.; serait devenu féminin d'après l'analogie des noms en -is); fosse, trou; s. uirginālis = pudendum mulieb (Arn.). Ancien, technique. M. L. 7747.

Dérivés : scrobiculus (Varr.); scrobātiō.

Cf. russe skrēbū « je gratte », lette skrabu (même sens), etc. V. scribō et le suivant. Cf. sans doute scabō.

scrofa, -ae f. : 1° truie. Sert également de surnom, comme Verrēs, Strūma (cf. Asina, etc.). M. L. 7748. Ancien (Plt.). Terme technique de la langue rustique, dialectal (cf. Ernout, Élémt., p. 225), comme l'indique f intervocative; 2° écrouelles (Mul. Chir.).

Dérivés et composés : scrofinus; scrofi-pascus (Plt.); scrofulae (Vég.); scrofulas, imitation du gr. χοιράδες, M. L. 7750 et 7749; *scrojellae, 7751 et B. W. écrouelles; *scrofulosus.

A basse époque apparaît une forme scroba porca quae generauit, CGL V 331, 23, influencée par scrobis, la truie étant considérée comme « la fouilleuse », ce qui explique le sens de scrofa (scroba) « écrou » dans les langues romanes (fr.; ital. du Sud scrofula; cf. esp. puerca « truie » et « écrou »); cf., toutefois, B. W. sous écrou. De *skrobhā; cf. peut-être γροιαφάς ὅς παλαία (Hés.).

scrotum : v. scratum.

scruppadae (scrupadae, ap. Gell. 3, 3, 6) : terme d'injure que Plaute applique aux femmes; v. scratuae.

Cf. Varr., L. L. 7, 65, *scruppedam* (-pidam) Aurelius scribit a *scauripeda*; Iuuentius comicus dicebat a uermiculo piloso qui solet esse in fronde cum multas pedibus; Valerius a pede ac *scrupæa*. De *scrūpipedā?

scrūpus, -i m. : caillou pointu. Employé aussi une fois par Cic., Rep. 3, 16, 26, au sens de « angoisse, souci », réservé d'ordinaire au diminutif *scrūpulus*; cf. P. F. 449, 5, *scrupi dicuntur aspera saxa et difficilia atrectatu; unde scrupulosam rem dicimus quae aliquid in se habet asperi*. (Enn.); rare. Doublet tardif *scrūpō* dans Isidore et les gloses. Non roman.

Dérivés : *scrūpeus*, d'où *scrūpea* f.; *scrūpōsus* (Pac.); *scrūpulus* (*scrī-*), *scrūpulum*, et *scriptulum* (-lus) par rapprochement avec *scriptum*, cf. Gharisius, GLK I 105, 5, *scriptulum quod nunc uolgus sine t. dicit*, et qui cite un exemple de *scriptulus* de Varron; du reste, les médecins grecs de l'Empire traduisent ce *scriptulum* par *γράφμα*) : 1° petit caillou; 2° scrupule, 24^e partie de l'once, puis de l'heure, etc., en général la plus petite division d'une unité de mesure (pour le double sens de « caillou » et de « poids », cf. *calculus* [Thes. III 143 sqq.], angl. *stone*); 3° au sens moral « petit ennui qui blesse », *incirere, eximere scrupulum*, joint à *aculeus* par Cic., Att. 1, 18, 2; de là « scrupule ». Ancien, usuel, classique. Celtique : irl. *scrupul*, « monnaie », d'où britt. *yscrubl* « bétail »; cf. pour le sens *peccāna, péculium*; germanique : all. *Skrupel* (tardif, savant). Dérivés : *scrūpulosus* « caillouteux » et « scrupuleux » (époque impériale); *scrūpulōse, -lōsi-tās* (rare et non classique).
Pas de rapprochement clair.

scrūta, -ōrum n. pl. : hardes, défroques, friperies. Synonyme de gr. *γράφη*. Populaire (satiriques; Vulg.). Non roman.

Dérivés : *scrūtārius*; subst. *scrūtārius*, -a « fripier, fripière », -um n. = *γράφουκόλετον*; *scrūtōr*, -āris (ét *scrūtō*) : fouiller (comme un chiffonnier, cf. dans les gloses *scrūtōr* = *γράφου*), scruter, explorer (sens physique et moral; avec ce sens déjà dans Ennius), irl. *scrutaim*; *scrūtātio* (rare, époque impériale), -tor, -trix (id.); *scrūtīno* (Vulg.); *scrūtīnium* (Apul., Vulg.), irl. *scrutan*, d'où **scrūtīniāre*, M. L. 7752-7753; *per-scrūtōr*, M. L. 6425.

Scrūtōr s'est dit d'abord des chiffonniers qui fouillent dans les tas de hardes, soit des enquêteurs qui fouillent les esclaves ou les voleurs; cf. Cic., Rosc. Am. 34, 97, *non excutio te... non scrutor*.

Pas de rapprochement sûr; cf. peut-être *scrautum*, *scrōtum*.

scrūtillus, -ī m. : *uenter suillus condita farte expletus*, P. F. 449, 2. Sans doute de *scrautum*.

scrūdicia, -ae f. : instrument aratoire (Isid.). Sans doute de *excūdere*; cf. *scia*.

sculca, -ae f. (*sculta*) : forces (militaires; Greg. M. ep. 2, 33 bis, 13, 23). M. L. 7753 a. Probablement germanique.

sculna, -ae c. : synonyme, vulgaire et rare, de *sequester* « arbitre, médiateur »; cf. Gell. 20, 11, 2; glosé *συνθηροφύλαξ*. — Mot étrusque?

sculpō : v. *sculpō*.

sculpōneae, -nef f. et m. : sorte de galoches à semelles de bois; cf. Rich. s. u. *sculpōneātus*. Sans doute de *sculpō*.

scultātōrēs (*exculcātōrēs*, Not. Dign.), m. pl. : soldats de l'infanterie légère. Mot tardif (iv^e siècle) de l'argot militaire, Vég., Mi. 2, 17; *scultātōria* (*exculcō*) : vaisseau éclairateur (Cassiod.). La graphie avec *ex-* doit noter une prononciation *escul-*. V. *sculca* et *proscultō*.

scultimidōnis : qui *scultimam suam quod est podicis orificium grati largiatur : dicta scultima quasi scortorum intima* (Gloss.).

scurra, -ae (et *scurrus*, *scurrō* dans les Gloss., cf. Thes. Gloss. s. u.) m. : « citadin », « civil », le plus souvent avec une nuance de mépris ou d'injure (opposé à *homomilitāris*, Plt., Ep. 15; cf. aussi Tri. 202, *urbani adidui ciues quos scurras uocant*); « galant, mignon, débouché », cf. Cic., Sest. 17, 39, de harusp. resp. 42, ad Herenn. 4, 14; usité surtout dans le sens de « bouffon » et « parasite », cf. Lejay, *Sat. d'Hor.*, p. 551 sqq. Dans le Bas-Empire désigne aussi un soldat de la garde de l'empereur (Lamprid., Alex. Sev. 61; Elag. 33), parce que ces soldats restaient en ville au lieu de faire campagne. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés : *scurrilis* (*scurilis*) (-bilis, tardif; cf. *seru-ilis*, *uern-ilis*), -iūs, -ter; *scurrula* (Apul., Arn.); *scurror*, -āris (Hor.).

Terme populaire, sans rapprochement clair. — Étrusque comme *sculna*?

scutāle, -is n. (ū?) : bourse ou courroie de la fronde. Uniquement dans Tite-Live; peut-être dérivé du gr. *σκούτος*.

scūtica (*scytica*, P. F. 449, 7), -ae f. : fouet à lanière de cuir, peau d'anguille. Attesté à partir d'Horace. Sans doute féminin de l'adjectif *scuticus*, i. e. *scythicus*, gr. *Σκυθικός*; le gr. *σκούτος* avec u long ne convient pas. M. L. 7758.

scutillus, -a, -um : -m tenue et macrum, et in quo tantum exilis pellicula cernitur, P. F. 441, 6. Sans exemple; étymologie inconnue.

scutra, -ae f. (*scrūta*, Ital. = *χρυσόπους*) : 1° sorte de plateau ou de plat en bois; 2° sorte de marmitte, cf. Serv., G. 1, 110, *uasa, ubi caleta solet fieri, scutrae appellantur*. — (Plt., Cat.); technique. Non roman.

Dérivés : *scūtella* (ét *scūtella* dans les langues romanes, par croisement avec *scūtum*) : plateau, écuelle, M. L. 7756; B. W. s. u.; celtique : britt. *ysgudell*; et germanique : v. h. a. *scuzila*; *scutiscum*, Cat., Agr. 10, 11 (avec suffixe grec?); *scutillus* (tardif). Sur *scutella*, qui est le diminutif phonétique de *scutra* (**scutra-lā* > **scutylā* > *scutella*), ont été refaits *scūta* (Lucil. ap. Prisc., GLK II 115, 8, *scūtām | ligneam in cerebro infixā*) et *scutula*, d'après le type *tabula, tabella*; cf. *martellus, martulus*. *Scutula*, outre une écuelle sans doute en forme de losange (Mart. 11, 31, 19), a désigné aussi dans les langues techniques des objets de forme semblable, entre autres des incrustations en marbre, des garnitures de robe (chez Plt., Mi. 1178, une sorte de cache-nez). Dérivés : *scutū-*

us; *scutlārius* « ouvrier marqueteur ou mosaïste », gr. *σκουλάριος*. N'a rien de commun avec *scutula* « cylindre, rouleau de bois » (César, B. C. 3, 40, 4), qui est emprunté au gr. *σκουτάριον*. Terme technique, aucun rapprochement sûr.

scūtum, -ī n. (*scūtus*, Turp.) : grand bouclier oblong, différent du *clipeus*; cf. Rich. s. u. Ancien (Enn.), classique, usuel. Panroman. M. L. 7759. Rattaché à *σκούτος* par les anciens; cf. P. F. 449, 7 : *σκούτος... graece pellis dicitur, unde... scuta quia non sine pellibus graec.*

Dérivés : *scūtārius*, -a, -um; *scūtārius* : fabricant de boucliers. Sous l'Empire, le pluriel *scūtārii* désigne les « gardes de l'Empereur » (Amm. 20, 4); M. L. 7755, fr. *écuyer*; *scūtātus*; *scūtulum*.]

On est tenté de rapprocher le groupe de skr. *skāuit* « il couvre »; cf. lat. *ob-scurus*. Mais irl. *sciath*, gall. *ysgwyd* et v. sl. *stūtū*, v. pruss. *staytan* (lire *scaytan*?), tous mots signifiant « bouclier », offrent une forme qui, si l'ũ latin repose ici sur *oi*, apporterait un rapprochement plus exact. Aucun fait actuellement connu ne permet de déterminer quelle est l'origine de *ũ* dans *scūtum*.

scyphus, -ī m. : coupe, vase à boire. Emprunt au gr. *σκύφος*, déjà dans Cicéron. Diminutif : *scyphulus* (*scypulus*). M. L. 7760. Celtique : irl. *escop*, *escibul*.

sē : v. *suū*.

sē : v. *sed*.

sēbum, -ī n. : suif, graisse. Ancien (Plt.), technique. Panroman. M. L. 7762; B. W. s. u.

Dérivés : *sēbōsus* : gras, sert aussi de surnom; *sēbō*, -ās (Col.), M. L. 9708; *sēbālis* (Amm.); *sēbāceus* (Apul.); *sēbāciārius* (cf. *sebbaciaria*, CIL-VIII 3028). Terme technique sans rapprochement net. Cf. *sapō*?

scēale (*sciale*), -is n. : seigle (Plin.). Les langues romanes attestent un *ā*, ce qui exclut le rapprochement avec *secō*; cf. M. L. 7763; B. W. s. u.; celtique : irl. *scul*, britt. *segal*; et germanique : v. h. a. *sihhila*, v. angl. *sicol*. Sans doute emprunté. Sur **consēcale*, v. M. L. 2157 a.

secespita, -ae f. : *cultrum ferreum oblongum, manubrio eburneo, rotundo, solido, uincto ad capulum argento auroque fixum, clavis aeneis, aere Cypro, quo flammis, flammicae, uirgines pontificesque ad sacrificia utebantur. Dicta autem est secespita a secando*, P. F. 473, 6. Vieux terme de rituel, de formation obscure. Le rapprochement avec *secāre* n'est peut-être qu'une étymologie populaire.

secessiōnēs : *narrationes*, P. F. 453, 19. Peut-être à rapprocher de *inseciones* « *narrationes* » qu'Aulu-Gelle attribue aux *antiqui*, 18, 9, 11. V. *inquam*.

scēcius : v. *sētius*.

scēcium : *libum est quod secespita secatur*, P. F. 473, 11. V. *secō*.

secō, -ās, -uī, *sectum* (mais *secātūrus*), -āre : couper, découper; griffer, taillader (sens propre et figuré); couper en deux, diviser (cf. gr. *τέμνω*), et aussi « trancher une question, décider ». Dans Vg., Ae. 10, 107, *quam quisque secat spem*, le verbe est sans doute employé

d'après *secāre mare, aurās, uiam*, et d'après le rapport que les Latins avaient faitement établi entre *secō* et *secta*, cf. Ae. 6; 899, *ille uiam secat ad nauis*, où Servius note « *unde et sectas dicimus habitus animorum et instituta philosophiae circa disciplinam* », Ae. 5, 658, *ingen-turque juga secuit sub nubibus arcum*. Ancien (Cat.), classique, usuel. Le verbe est bien représenté dans les langues romanes, où il s'est spécialisé dans les langues techniques, notamment dans la langue de l'agriculture, éliminant *serrāre* dans ce sens; v. B. W. sous *scier*, M. L. 7764; d'où **seca*, M. L. 7762 a.

Dérivés et composés : -*sez*, dans *resex* m. : jeune vigne taillée, M. L. 7242; *fēnisex* m. : faucheur de foin, d'où *fēniseca* (avec l'a des noms de métiers, etc.), refait sans doute sur *fēniseicium* (employé au pluriel); *fēnisecta*, -ōrum; -*sicium* et -*sicia* dans *incicium* (-cia) : *a ab eo quod insecta caro, ut in carmine Saliorum est, quod in eatis dicitur nunc prosectum*, Varr., L. L. 5, 110 (les formes romanes remontent à **isicia*, M. L. 4551, avec *i*?), d'où *insiciārius* : charcutier, *insiciārius*; *prōsicium* : *quod praeseccatum prociatur*, P. F. 252, 12, terme du rituel désignant les parts de viande découpées et offertes au dieu, qu'on retrouve dans ombrien *prusecia*; *seciūsus* non attesté en dehors de la glose de Festus, cf. plus haut, mais dont le composé *subseciūsus* est bien attesté dans la langue de l'agriculture, cf. plus bas.

sectiō : coupe; *sector* : coupeur. Tous deux rares dans ce sens, mais conservés dans les langues romanes, avec un dénominaif **sectāre*, M. L. 7766-7768, et l'adjectif *sectārius*, M. L. 7769. Se sont surtout employés dans la langue du droit, où *sectōrēs* désigne les acheteurs de biens capturés ou confisqués par l'État qui sont vendus *sub haecia*; cf. Gaius, Inst. 4, 146; *sectiō*, la vente de pareils biens, et aussi la confiscation; de là *sectōrius* ap. Dig., *sectrix* (Pline). L'origine de cette appellation est obscure. D'après Mommsen, l'acheteur est ainsi désigné parce qu'il doit retrancher du bien qu'il a acquis un certain pourcentage représentant le montant des dettes dont ces propriétés sont grevées; cf. Halm dans son édition du pro Roscio Amer., préface, n. 26; *sectilis*; *sectiuus* (tous deux d'époque impériale; cf. *sectius*, qui doit être plus ancien); *sectūra* (rare, Varr., Plin.), M. L. 7770; *secābilis*, -bilitās (tardifs, Lact., Claud. Mam.), formes savantes, refaites sur le composé *insecābilis*, qui semble moins récent; *secāmenta*, -ōrum : ouvrages de menuiserie (Plin.).

segmen (rare, usité surtout au pluriel) : coupure(s); et *segmentum* : entaille(s), coupure, segment, bandes taillées, chamarrures; *segmentiūsus*.

scēcula : nom campanien de la faux (ou de la faucille), cf. Varr., L. L. 5, 137, *hae [scil. falces] in Campania secula a secando*. L'ē est long d'après le témoignage de l'ital. *segolo*, cf. M. L. 7771.

secūris, -is f. : hache. Le rapport avec *secō* semble certain, mais la formation est obscure, M. L. 7775; de là : *secūricula*, -lārius; *secūriclātus* et *secūrifex*, -ger (poét.).

Secō a de nombreux composés : *circum-*, *con-*, *dē-*, *dis-* (M. L. 2688), *ex-*, *in-*, *inter-*, *per-* (M. L. 6425 a), *prae-* et *praesegmen* « rognure » (Plt.), *prō-*, *re-* (M. L.

sternium (cf. *lecti-sternium*); *adsellō (-lor)*, *-ās* : aller à la selle, laisser aller, substitué de *cadere* dans la langue médicale (d'après le gr. ἔδρα?), *accellōre* / *sub-sellium* (employé surtout au pluriel *subsellia*) : ban(c)s; en particulier, ban(c)s où siègent les magistrats, tribunal. *Sella, sellarius* sont demeurés dans les langues romanes; cf. M. L. 7795, 7796.

Enfin, il a dû exister un substantif **sedica* (cf. *pēs/pedica*, etc.), dont le dénominatif **sedtāre* est supposé par certaines formes romanes du type « siège ». M. L. 7782; B. W. s. u.

Avec vocalisme en *-ē* :

sēdēs, -is f. : siège, fondement; résidence (sens propre et figuré); diminutif : *sedēcūla* (Cic., Att. 4, 10, 1). M. L. 7781 et 7785, **sedula*. Britt. *swydd*.

Avec vocalisme à degré zéro, on a *nidus* de **ni-zdo*; v. ce mot.

2° en *sess-* (d'après *sessus*) : *sessiō* (Cic. et, après lui, auteurs tardifs : Apul., Cael. Aurel., Dig.) : fait de s'asseoir ou de siéger; session; siège et bain de siège, *κἀθησία*; *sessiuncula* (Cic.); *sessor* (rare; premier exemple dans Corn. Nép.) : celui qui est assis (spectateur, cavalier); celui qui réside, résident, d'où *sessorium* (Pétr., Cael. Aurel.); *sessus, -ūs* m. : fait de s'asseoir (Apul.). Formes rares : *sessibulum* (Plt., Apul.) et *sessibile* (bas latin); *sessilis* : qui peut servir de siège ou de base (poétique et prose impériale), sessile (s. *lactūca*); *sessimōnium* (Vitr.); *sessiō, -ās* (rare; un exemple de Cic., Brut. 15, 59, et un d'Apul.). Les langues romanes attestent, en outre, **sessula* et **sessicāre*; cf. M. L. 7879, 7880.

Une forme *-ses* de **sed-s* (cf. *compos*), à thème consonantique se trouve dans les composés du type *dēses*, etc. V. plus loin.

Composés : *adsideō* (**assedeō*) : être assis auprès; de là « assiéger », sens plutôt réservé à *obsideō*; assister, ne pas quitter, s'occuper assiduellement de; dans la langue du droit, « être assesseur »; d'où *assessio*, *assessor*. M. L. 729. — *adsidelae mensae, ad quas sedentes flamines sacra faciunt*, P. F. 18, 8; formation du type *candēla, suadēla*; M. L. 721, **assediāre* (cf. *sedūō*); M. L. 722, **assediāre*.

assiduus : assidu, continu, continuuel. Dans la langue du droit, *assiduus* substantif a désigné l'homme « établi » (*locuplēs*), par opposition à *proletarius*. L'étymologie ancienne *ad asse dando* n'est qu'un calembour. De là : *assiduo, -duō, -dūiās* et, à basse époque, *assidūare* : continuer sans cesse.

dēsideō : être toujours assis, être paresseux, inactif; *dēses, -idis* : oisif; *dēsidia*; *dēsidiābulum*; *dēsidiōsus*. Sur la possibilité d'une forme **dēsēdium*, v. M. L. 2590.

dissideō : se tenir à l'écart de; siéger dans un parti opposé; être en dissidence, différer d'avis; et simplement « être différent ». Usité surtout au sens dérivé; le sens physique semble être créé par les poètes de l'époque impériale pour fournir un substitut rare de *distāre, differre*. Joint à *discordāre*, Cic., Fin. I 44, 58; à *diiungū*, Verr. II 5, 182.

insideō : être assis dans ou sur; d'où être établi, fixé (sens physique et moral); peut être transitif : *i. locum, arcem*. De là *insidiae* : embuscade, proprement « fait de s'établir à un endroit » pour y guetter une proie, un ennemi, cf. ἔνεδρα; par extension « guet-apens, per-

fidie, ruse, artifice », terme de la langue militaire, comme *obsidium, praesidium, subsidium*, cf. *suppetiae*; *insidiator, -āris* et ses dérivés; *insidiōsus*, M. L. 4460-4461.

obsideō : être assis ou établi devant, occuper un endroit; dans la langue militaire « camper devant une place forte pour en faire le siège », assiéger (sans comb. battre, différent de *oppugnō*); de là : *obsidiō (-dium, -dionālis, -diālīs, obsidiōr, -āris* (rare et tardif; sur les formes romanes, v. B. W. sous *siège*); *obsessiō*; *obsessor*. Pour *obses*, v. ce mot.

persedeō (persi-) : rester assis (latin impérial). *possideō* : v. ce mot.

praesideō : présider; *praeses, -idis* : celui qui préside. Dans la langue militaire « être posté en avant »; de là *praesidium* « dictum qui extra castra praesidebant quod tutior regio esset », Varr., L. L. 5, 90; *praesidiarius*.

protosedeō : avoir la préséance. Hybride forgé par Tertullien.

resideō : résider, rester, demeurer en arrière; *reses* « qui reste en arrière, paresseux, inactif »; *residuus* : qui reste (synonyme de *relicuus, superstes*), en particulier « qui reste dû », d'où *residuæ* f. pl. : arrérages, M. L. 7243 a.

subsideō, mal attesté, remplacé par *subsidiō* : se baisser pour s'asseoir; se baisser; se déposer, avec différents sens techniques « se soumettre au mâle » (cf. *submittō*); « faire halte »; « être placé en réserve »; de là *subsidiūm* « troupes placées en réserve », *quod hi [scilicet] triarii] subsidebant ab eo « subsidiūm » dictum*, Varr., L. L. 5, 89 (cf. *suppetō, succurrō*); de là « secours » et *subsidi-impôt*; *subsidiōr, -āris*; *subsidiarius, -ī* « les réserves » et *subsidiālīs* (Amm.); *subsidiuus* : qui s'est déposé au fond (rare); *subsidentia* : dépôt (Vitr.); cf. aussi *subsessor* : qui se tient en embuscade; *subsesa* : embuscade (tous deux tardifs).

A *sedeō* correspond un factitif ou causatif : *sēdō, -ās* (cf. *placō/placō*), proprement « je fais asséoir, je fais retomber », qui s'est appliqué à des objets soulevés par l'agitation, la tempête, etc. : *sēdāre fluctūs, mare, puluerem*, puis à toute espèce d'objets, avec le sens de « calmer, apaiser » : s. *siim, famem, dolōrem*, etc. Ancien (Plt.), usuel. Non roman. De là : *sēditiō, -ior* (rare et tardif), *-men* (id.); *insēdābilis*, glosé ἄκατάπαυστος; *insēdābiliter* (Lucr.); *resēdō* (Pline) et *resēda*?

Enfin, à *sedeō* correspond une forme à redoublement *sido, -is*; le perfectum ancien est le même que celui de *sedeō*, soit *sēdi*; toutefois, il a été fait secondairement, sur *sido*, une forme *sidi* qui se trouve aussi; *siddō* à l'aspect déterminé et indique le procès arrivant à son terme : « je m'assieds, je me pose » (cf. *sistō* « je m'arrête » en face de *sitō* « je suis placé, je suis debout », et *-cumbō* « je me couche » en face de *cubō* « je suis couché »); ainsi Vg., Ae. 6, 203, [*columbae*] *sedibus optatis gemina super arbore sidunt*. Comme *sedeō, sidō* a fourni de nombreux composés qui ont tous cette même nuance « déterminée » : *assidō* « s'établir », M. L. 729; *circumsidō* « s'établir autour », *dēsido* « s'affaisser », *dissidō* « s'établir dans un camp séparé », *insidō* « se placer sur », *obsidō* « attaquer », *possidō* (Lucr.) « prendre possession de », *persidō* « s'arrêter, se déposer » (Lucr., Vg.), *residō* « se déposer », *subsido* « baisser ».

Le type indo-européen n'est bien conservé nulle part. Le fait que les formes slaves et baltiques reposent sur **sēd-*, avec *-ē*, dans une racine de la forme **sed-*, in-digne un ancien aoriste radical athématique. Mais déjà le védique a généralisé un type thématique *sāda-*. Dans les racines signifiant « se tenir debout, s'asseoir », ou « se coucher », il faut, à côté d'un aoriste indiquant le procès pur et simple, un présent indiquant la réalisation du procès, ce qui s'obtient avec des formes thématiques à redoublement ou une forme à nasale (v. *-cumbō*); à en juger par *sistō*, le présent *sido* est en ancien présent de cette sorte, soit **si-zd-ō*, et c'est ce que montre, en effet, ombr. *sistu* « *sidiō* »; le skr. *sīdātī* « il s'assied », avec son correspondant avestique *sīdāti* « il s'assied », représente une forme altérée par un procédé qui n'est sûrement pas déterminé. Pour indiquer la notion d'« être assis », un type en *-ē* est attendu; de même que le slave a *sēdēti* et le lituanien *sēdētū* « être assis », e latin a *sedere*, l'ombrien a *versitu sedētī* « être assis », et latin a *sedens*, et c'est ce qui fait sur un type en *-ē*, comme dans plusieurs autres cas en latin, notamment dans *uideō*; un procédé plus archaïque de formation du présent, avec vocalisme radical au degré zéro, apparaît dans v. irl. *saidi* « tu es assis », en face de v. sl. *sēditi*, lit. *sīdi* « il est assis ». La forme du perfectum qui, de par son sens, s'oppose à la fois aux deux infectum *sido* et *sedeō* est *sēdi*; phonétiquement, elle peut représenter soit **sēd-*, cf. got. *setun* « ils se sont assis », soit **se-zd-*, cf. le parfait skr. *śasāda* « il a été assis » (pluriel *śadūh*, d'un indo-iranien **sazd-*); la comparaison de *stei* donne lieu de croire qu'il faut partir du type du parfait à redoublement (cf. ombr. *sesust* « s'édérer »?). — Comme *sido* n'a pas reçu la valeur factitive qu'admet *sistō*, il fallait une sorte de causatif; or, le latin n'a pas conservé l'ancien causatif, qui est attesté, avec *ō*, dans irl. *at-suidi* « il retient » et got. *atstjan* « poser », et, avec *ō*, dans v. irl. *saidim* glosé « figō », v. sl. *saditi* « établir », skr. *sādāyati* « il place », v. perse *niyāšādāyam* « j'ai établi »; il a été créé en latin une forme nouvelle : *sēdāre*, du type de *cēlāre*.

En indo-iranien, en arménien et en grec, la réalisation du procès est souvent indiquée par un préverbe. En indo-iranien, le préverbe le plus fréquemment employé à cet effet est *ni-*; en iranien, l'emploi en est presque constant : av. *nišhidaiti*, v. perse *niyāšādāyam* et persan *nīšastan* « s'asseoir ». En sanskrit, il est fréquent : *nīsīdāti* « il s'assied », etc. En arménien, il est constant : *nostim* « je m'assieds », aor. *nstay* (avec un nom d'action *nist* « siège »). En grec, **ni-* a été remplacé par *κατα-*; déjà chez Homère *καθίζω* et *καθίζετο* sont fréquents et l'attique n'a que *καθίζω*. Cette présence du préverbe est chose ancienne. Les langues comme le germanique, le celtique, l'italique ne l'ont pas maintenu près des formes verbales, en partie sans doute parce que le préverbe *ni-* y est sorti de l'usage. Mais il en reste une trace : il y avait un composé **ni-zd-ō*, « lieu où l'on s'établissait », que le sanskrit garde sous la forme *nīdāh* ou, au neutre, *nīdām*. Au sens spécial d'« endroit où s'établissait un oiseau », le mot est conservé dans lat. *nidus*, irl. *net* (où t note un d non spirant), gall. *nyth* (féminin), v. h. a. *nest*, et, sous des formes altérées, dans lit. *lizdas*, v. sl. *gnēdo* (neutre, comme skr. *nīdām*).

Il y a un nom d'action **sēd-* radical, dont le védique a des formes : acc. *sādām*, dat. *sāde*; c'est ce thème que présente, avec élargissement *-i-*, lat. *sēdēs*; au génitif pluriel, *sēdum* est resté plus courant que *sēdium*, et l'ablatif singulier est *sēde*, du type consonantique, et non du type en *-i-*; l'accusatif pluriel est *sēdēs*, et non **sēdīs*.

Comme il est normal, le thème **sēd-* a la valeur de nom d'agent à la fin d'un composé, dans le type *prae-ses*, etc., en indo-iranien : véd. *apsu-śad* « qui réside dans les eaux », av. *maidyoī-šādəm* (accusatif singulier) « qui réside au milieu ». Le sl. *so-sēdū* « voisin » a passé au type thématique.

Le mot *sella* doit aussi être ancien : le laconien a ἔλλά· καθέδρα, conservé par Hétychius et qu'on ne saurait séparer du masculin got. *sिल्s* « siège ». — *Subsellium* en est dérivé.

Le mot *sedile* est fait comme *cubile*; sans correspondant hors du latin.

Dans *solum*, on observe le passage du *d* intervocalique à *l* qu'offrent d'autres mots latins (d'origine dialectale) tels que *oleō* en face de *odor*. L'irlandais a un correspondant *suide* « fait de s'asseoir ».

Quant au type *dē-sidia*, l'emploi du suffixe, qui est spécial au latin, est rendu nécessaire par le fait que *dē-ses* s'applique à une personne. On a de même *praesidium* en face de *praeses*. Avec même formation, le mot *insidiae* est à rapprocher pour le sens de gr. ἔνεδρα, ἔνεδρεω.

Le correspondant de *sessus* se trouve dans skr. *sat-ātāh*, pers. *ni-šast* « assis »; et *essor* est fait comme le nom d'agent skr. *sātār-*, av. *aiwi-šasta* « celui qui est monté (sur un cheval) »; *sessio* est l'élargissement d'un thème en *-i-* **sed-ti-*, cf. skr. *niyatīh* « inaction ».

Le type de *assiduus, residuus* n'a pas hors du latin de correspondant exact; mais il y a en sanskrit un type en *-van-*, *-vara-* qui joue un rôle semblable; le védique a *pari-sādvan* « qui réside autour », *dru-sādvan-* « qui réside dans les arbres », etc. (*-an-*, *-ara-* est ici un élargissement).

sēditiō, -ōnis f. : *ea dissensio civium, quod seorsum eunt alii ad alios, seditio dicitur*, Cic., Rép. 6, 1, 3; « sédition », par suite « dissension, discorde, soulèvement », etc. De là : *sēditiōsus* (classique); *sēditiōmor, -nārius* (tardifs, rares).

Serait formé directement de *sēd* + *itiō*, peut-être d'après *secessiō*; il n'y a pas de verbe **sēd-ēō*.

sēdō, -ās : v. *sedeō*.

sēdulō, sēdulus : v. *dulus*.

sedum, -ī (doublets *sadum* et *sesuium* d'après Fest. 462, 13) n. : jubarbe des toits.

seges, -etis f. : terre préparée et prête à recevoir la semence ou déjà ensemencée; cf. Fest. 460, 22 : *dicitur ea pars agri quae arata et consita est*, et Cat., Agr. 29 : *partem dimidiam (stercoris) in segetem, ubi pabulum seras, imponito*; par suite « ce qui pousse sur le champ, récolte, moisson » (sens propre et figuré). Ancien (XII Tables, Cat.); technique. Conservé seulement en sarde. M. L. 7786.

Dérivés : *segetālīs* (Ps.-Apul., Herb. 79, 18); *Se-*

gesta, -ae (Plin.); *insegestus* (Plt., Tru. 314); v. Buecheler, Kl. Schr. 3, 54. S'y rattache sans doute *Seia* « déesse tutélaire de l'ensemencement ».

Pas d'étymologie claire. Pour rendre compte de m. gall. *sehe* « semence » (d'où *hen* « semer »), on pense à lat. *seges* plus qu'à la racine **sē-*.

segestre, -is n. (*segestra* f., Ed. Diocl., et *tegestre*, ibid. 8, 4 et 8, 42, par étymologie populaire qui faisait dériver le mot de *tegō* (cf. *tegeste*, Schol. Iuv. 6, 117); *sagestra*, Ital., d'après *sagum*?) : couverture faite de paille tressée qui servait aussi d'emballage. Dérivé : *segestellum* (Not. Tir.). Du gr. *στῆγαστρον*, déformé par une dissimilation que favorisait un rapprochement avec *seges*; cf. Varr., L. L. 5, 166 : *qui lecticam inuoluebant, quod fere stramenta erant e segete, segestria appellatur... nisi a Graecis : nam στῆγαστρον*. La finale -*tre* dénonce peut-être un intermédiaire étrusque, comme dans *aplustre*. V. W. Heraeus, Kl. Schr., p. 6.

segmen, -mentum : v. *secō*.

sēgnis, -e (sur l'e long, v. Class. Rev., 1913, 125) : lent, paresseux. Attesté depuis Plaute (Tri. 796). Usité surtout au comparatif à l'époque classique (Cic., Cés.); de même pour l'adverbe *sēgniter* qu'on trouve particulièrement dans les litotes : *nōn, nihilō sēgnius*. Le positif est surtout fréquent à l'époque impériale.

Dérivés : *sēgniter*; *sēgnitēs* (-*tia*), plus usuel que *sēgnitās*; *sēgnescō*, -is; *sēgnipēs* (Juv.). Non représentés dans les langues romanes.

Aucun rapprochement sûr.

segūsius (*canis*) : chien de chasse. Mot gaulois, tardif (Lex. Sal. 6, 1); cf. le nom des *Segūsiaūi*.

segutillum, -i n. (*segullum*) : terre qui indique le gisement d'une mine d'or. Mot espagnol d'après Pline (33, 67), qui est le seul à l'employer. Conservé dans l'esp. *segullo*, M. L. 7790.

Seispita, **Sispita** : v. *sospes*.

sēlāgō, -inis f. : plante odoriférante citée par Pline, 24, 103, qui d'après lui ressemble à l'*herba sabina*, mais non autrement précisée : sélaginelle?

Terme technique, sans origine connue. Pour la forme, v. Ernout, Philologica I, p. 165 sqq.

sēlibra : v. *libra*.

sēliquastrum, -i (*sili*), Varr., L. L. 5, 128) n. : siège à l'ancienne mode (cf. Fest. 460, 1), dont la forme n'est pas autrement précisée. Dérivé de *sedeō* par les anciens, « *d littera in i conuersa* », peut-être par étymologie populaire, qui, du reste, n'explique pas la seconde partie du mot.

sella : v. *sedeō*; B. W. *selle*.

sem- : racine marquant l'unité, qui n'est plus attestée en latin que comme premier élément de composé, par exemple dans *simplex*, *simplus*, ou avec des particules (*semper*) ou des suffixes de dérivation (*semel*, *similis*, *sincērus*, *singuli*, etc.). Correspond au skr. *sa-* dans *sa-kṛt* « une fois », gr. *ἀ-παξ* (de **ση-*), etc.

S'y rattachent sans doute ombr. *semu* « cum ūnō-

quōque », T. E. I b 42; *cemenies* « singulis », T. E. II b 1; v. Vetter, *Hdb.*, p. 187 et 249.

V. ces mots; et *ūnus*.

sembella : v. *libra*.

semel adv. : 1° « une (seule) fois », « en une fois »; 2° « une première fois », sens qui s'est développé de l'expression *semel atque iterum*; de là *ubi*, ut *semel* = *ubi*, ut *primum*; 3° « une fois pour toutes, définitivement », cf. Vg., Ae. 11, 418, *procurbit moriens et humum semel orelemoedit* (*semul* P., *simul* MR, *semel* M^a b c γ Servius); et de là *semel in perpetuum* à l'époque impériale. Ancien (Enn., Caton), usuel. Conservé dans quelques parers italiens. M. L. 7800.

Semel appartient évidemment au groupe de *sem-* « un »; mais on ne sait comment le mot est formé : la formation est isolée; on notera cependant le type germanique de got. *simle* « une fois, autrefois ». Le groupe de *similis* a un autre vocalisme.

sēmen : v. *serō*.

sēmi- : demi, moitié. N'est employé que comme premier terme de juxtaposés ou de composés du type *sēmianimis*, *sēmideus*, *sēmiuoculis*, *sēmiuir*, etc., dont un grand nombre appartiennent à la langue littéraire et sont faits sur le modèle de mots grecs en *ἡμι-*, procédé de composition qui s'est surtout développé dans la latinité impériale. L'i de *sēmi-* peut s'élider devant la voyelle initiale du second terme : *sēm-ēsus*, *sēm-uncia*; *sēmis* et *sēmmissis* de **sēm(i)-as(s)* « moitié de l'unité, demi », « demi-as », monnaie de cuivre pesant six onces (*unciae*); en banque « intérêt d'un demi pour cent par mois ». *Sēmis* est quelquefois traité comme adjectif : *semissis panem*, Pét. 64, 6; le plus souvent, il est considéré comme un adverbe invariable, cf. Pall., 2, 13, in fine, *duobus semis pedibus*. Il a survécu dans certains dialectes italiens; cf. M. L. 7811 et 7812, *sēmmissis*. *Sēmis-* est réduit à *sēs-* dans *sēstertius* : *dicitur quarta pars denarii quo tempore is decussis ualebat, i. e. dupondius et semis tertius*, P. F. 453, 3; dans *sēsqui* (de **sēmisque*), employé seul par Cicéron, Or. 56, 188, mais seulement usité dans le dérivé tardif *sēsquātus*, ou en composition : *sēsuncia*, *sēscuplus*, et *sēsquiple*, *sēsquiplāris*, *Sēsculizēs*, *sēsquipēs*, *sēsquipedālis* « d'un pied et demi », *sēsqueopus* « un travail et demi; moitié plus d'ouvrage », Plt., Capt. 725; *sēsquisenex* (Papin.) : *sēsquioulus*, adjectif composé tardif qui désigne l'écureuil; etc.

Sēmi- se réduit à *sē-* par haplogie dans *sēmōdius*, *sēmēstris* de *sēm(im)odius*, *sēm(im)estris*; sur *sēmōdius* a été formé *sēlibra* (que Martial scande *sēlibra*); *sembella* est issu sans doute de **sēm(i)libella* > **sēm(i)-bella* > *sembella* avec fermeture de *ē* devant le groupe *m + b*, cf. *simplex* de **sem-plex*; de même *sinciput* (v. ce mot).

A côté de *sēmis* apparaît en bas-latin (Cassiod., Jordan. et dans les Gloss.) un adjectif *sēmīs* ou *sēmus*; cf. *semum* : *ἡμῆνον*, CGL II 182, 3, avec un dérivé *sēmātum*, CGL II 181, 45 et Diom.; ces formes sont demeurées dans les langues romanes; cf. M. L. 7811, *sēmis* et *sēmus*; 7799, **sēmāre*. B. W. *seime*.

Comme premier terme de composé, avec la même valeur, on a les correspondants : gr. *ἡμι-* (*ἡμιτικός*, etc.), v. h. a. *sāmi-*, skr. *sāmi-*. C'est à peine si, en

sanskrit, *sāmi* existe à l'état de mot isolé, et il doit d'ailleurs avoir été détaché de composés. I.-e. **sēmi-* indique ce qui n'a qu'un côté et appartient originellement au groupe **sem-* de *sim-plex*, etc.

sēmīta, -ae f. : chemin de piéton, sentier, trottoir (= *crepidō*). Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 7813; B. W. *senē*.

Dérivés rares : *sēmītālis* (= *ἐνδοτικός*), Vg., Cat. 8, 20; *sēmītārius*, Cat. 37, 16; *sēmītātim*, Titin.; *sēmītō*, -ās, -ātus; *Sēmītāricēs* (dece).

Sans étymologie sûre. Cf. *trāmes*? On partirait de **sē-mīta*.

Sēmōnēs : v. *serō* 1.

semper adv. : une fois pour toutes, toujours; chaque fois. De *sem* + *per*, qu'on a de même dans *parum-per*, etc.

Dérivés : *sempiternus*, formé sur *aeternus*, d'où, à basse époque, *sempiternitās*. Composés (rares et tardifs) : *semper-flōrum*, -*uiuus* (= *ἀεικόος*, -ov, nom de la joubarbe). Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 7814.

Le *sem-* qui est ici est le mot indo-européen pour « un » que conservent gr. *εἷς*, *ἓν* avec le féminin gr. *μία*, le dérivé arm. *mi* « un » et des formes tochariennes de même sens. Les autres langues ont en général, comme le latin l'a fait dans *ūnus*, substitué à l'ancien mot pour « un » le terme plus expressif pour « seul, unique ». — Ce **sem-* a largement subsisté dans des dérivés et des composés; v. *sēmi-*, *simplex*, *sin-cērus*, *similis* et *simul*, *semel*, *singuli*.

senex, -is (abl. *senē*, gén. pl. *senum*), adjectif et substantif; s'emploie seulement au genre animé, masculin et féminin : « vieux, vieillard », de même le comparatif *senior*. Se dit surtout des personnes, cf. Caton, Agr. 2, 7, (*pater familias*) *uendat boues uetulos, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruum senem...*; l'emploi avec des noms d'animaux ou d'objets n'est attesté que dans la poésie impériale. Le comparatif *senior* substantivé s'oppose à *iunior* : *centuriarum seniorum*, T.-L. 1, 43, 1, etc. Il comporte souvent une nuance de respect (que n'a pas *uetus*, tout au moins chez P. aute); cf. Flor. 2, 16, 10, *sapienter, ut senior, suaserat*, qui explique le sens pris par le mot dans les langues romanes. Usité de tout temps. M. L. 7819, *senex* et **senicus*; 7821, *senior*; B. W. *seigneur*. Irl. : *senóir* « senior » et *senad*, *senatóir*. Pas de superlatif.

Le nominatif de *senex* comporte un suffixe -*c-* qui se retrouve dans un certain nombre de dérivés, tandis que d'autres sont formés sur le thème **sen-* des cas obliques. On a donc :

1° *senica*; *seneca*, -ae (vulgaire; Pompon., ap. Non. 17, 18), avec nuance, péjorative, de dérision, surtout usité comme surnom *Seneca* (cf. *Nāsica*), M. L. 7816; *seneciō* (Afran.), forme de diminutif comme *homunció*, « vieillard », et « *senecōn* », plante (cf. *auia*), ainsi nommée à cause des poils blancs de ses aigrettes, M. L. 7817; sert aussi de surnom *Seneciō*; *seniculus* (Apul.); *senectus*, -a, -um (archaïque), usité surtout dans *senecta actās*, d'où *senecta* « vieillesse » (cf. *iuentia*), archaïque et postclassique, conservé dans des dialectes italiens, M.

L. 7818, auquel la langue classique préfère *senectūs*, -*ūtis* f. (sur cette forme, v. Ernout, Philologica I, p. 225 sqq.); et les composés *sēmī-*, *per-senex*.

2° *senecō* (Acc., Pacuv.); *senescō* et *as-*, *con-*, *dē-* (M. L. 2591), *in-senescō*; *senilis*, *seniliter*; *senium*, -i n. : fait d'être vieux, déclin, débilité, consommation; puis, par métonymie (l'effet étant pris pour la cause), « chagrin, douleur, dégoût »; cf. Non. 1, 4, *senium est taedium et cdiūm : dictum a senectute, quod senes omnibus cdiō sinistat aedio* (cf., toutefois, les doutes de Buecheler, Kl. Schr., III, 138 sqq.). Quelquefois terme d'injure pour désigner un vieillard (Lucil., Tér.).

senātus, -ūs m. (et aussi *senātus*, -i, cf. osq. gén. *senateis* (emprunt?); autre gén. *senatuos*, SC Ba.; *senatuus*, Varr.; on trouve aussi *sinātus* à partir de la Lex Iul. Mun. de 45 av. J.-C., et *sinātor* dans la Lex Urson., 44 av. J.-C.) : sénat, assemblée des anciens, cf. gr. *γεροντία* de *γέρων* (dont la racine n'est pas représentée en latin) et Cic., Cat. M. 6, 19; quelquefois, par extension, « assemblée délibérative, conseil » (cf. Plt., Mi. 592); *senāculum*, -i : lieu de réunion ou assemblée du Sénat; *senātor*, -ōris m. : sénateur, sans doute formé sur *dictātor*, *ōrātor*; féminin *senātrix* en bas latin; *senātorius*. *Senātus* appartient à un groupe de substantifs en -*us* qui a pris dans la langue politique un sens concret; cf. de même *aedilis/aedilātus*; *tribūnus/tribūnātus*; *magister/magistrātus*, etc.; et, pour le sens concret, *exercitus*.

Senex est l'élargissement d'un mot-racine **sen-* dont la forme ordinaire est thématique : gaul. *seno-* (dans les noms propres), irl. *sen* et gall. *hen*, gr. *ἔνος*, lit. *senas*, arm. *hin* (gén. *hnoy*), véd. *sánah* (et l'adverbe *sandā* « depuis longtemps »), av. *hanō*. C'est l'adjectif qui s'oppose à ce qui est « jeune »; dans l'Avesta, *hanō* « vieux » est distingué de *zaururō* « détérioré par la vieillesse ». En latin, les *seniōrēs* s'opposent aux *iuniorēs* (l'irlandais a le comparatif *sinui*, de même que le gotique a le superlatif *sinista*; cf. l'indication d'Ammien Marcellin, 5, 9, 14, sur « *sinistus sacerdos apud Burgundios maximus* »); mais *senex* ne s'oppose pas à *nouus*. Ceci concorde avec le fait que la flexion de *senex* est la même que celle de *iuuenis*, et non que celle de *nouus*, ce qui est propre au latin. Toutefois, en védique, *sánah* s'oppose à *nāwah* comme à *yūwah*, et le grec oppose *τῆν ἔτην* et *καὶ νέαν* « la vieille et la nouvelle (lune) », ainsi, Arist., Nuées 1178; cf. Platon, Crat 409 B. De même que pour *iuuenis*, la forme du nominatif *senex* est à part; il n'y a guère lieu d'en rapprocher un thème *sánah* qui figure une fois dans le Rgveda. Sur le sens de cette forme en -*ex*, v. Ernout, Philologica I, 133 sqq. — Lat. *senere* est fait comme lit. *senēti* « devenir vieux »; cf. le participe véd. *sanāyānt-* « vieillissant ». *Seneca* est un dérivé populaire en -*a*; le sanskrit a une forme en -*o/e-*, *sanakāh*; le francique a *Sinigus*.

Le hitt. *izana-* s'emploie comme *senē*, *senescō* pour désigner le déclin, le décroît (de la lune, de l'hiver, etc.); le sens de « vieux, vieillir » serait une spécialisation secondaire; v. Benveniste, BSL 50 (1954), p. 33 sqq.

sēni : v. *ser.*

sēnsus, **sententia** : v. *sentīō*.

sentīna, -ae f. : sentine ; par extension « rebut, lie ». Depuis Caton ; technique et classique. Non roman.

Dérivés : *sentinōsus* ; *sentinō*, -ās : « are satagere, dictum a sentina, quam multae aquae navis cum recipit, periclitatur », F. 454, 8 (Caecil.) ; *sentinātor* ; *sentināculum* (Paul. Nol.).

Étymologie incertaine ; on a rapproché, entre autres, lit. *semīū*, *semīti* « puiser ». Sur gr. ἄντρον « sentine », v. Benveniste, BSL 50 (1954), p. 39. Peut-être mot d'emprunt, comme beaucoup de mots relatifs à la navigation, influencé par *sentio*.

sentio, -is, **sēnsi**, -sum, **sentire** : sentir, éprouver une sensation ou un sentiment. S'emploie seul ou avec un complément ; cf. Lucr. 4, 228, *perpetuo quoniam sentimus* ; et Cic., N. D. 3, 13, 32, *omne animal sensus habet* ; *sentit igitur et calida et frigida et dulcisa et amara...* Se dit des sens et de l'esprit ; par suite « être d'un sentiment ou d'un avis » et, dans la langue juridique, « exprimer un sentiment, décider, voter » ; de là *sententia* : façon de sentir et aussi de penser ou « décision, sentence ». Correspond pour le sens à gr. ἀποδομαίω comme *sēnsus* à ἀσθησις ; ainsi *communis sēnsus* traduit ἡ κοινή ἀσθησις, *sēnsibilis* = ἀσθητός, *insēnsibilis*, ἀνάσθητος. Sénèque écrit, Ep. 124, 2 : (*uoluptatem*) *sensibile* (= ἀσθητόν) *iudicant bonum, nos contra intellegibile* (= νοητόν). Usité de tout temps ; panroman. M. L. 7824 ; B. W. *sentir* ; celtique : gall. *synio*, bret. *sentī*. Substantif dérivé : **sentor*, -ōris « senteur », M. L. 7825.

A *sentio* correspond un intensif-duratif en -ā-, *sentor*, -āris dans *assentor* (ad-) « partager l'avis de, approuver » (souvent avec une nuance de flatterie qu'on retrouve dans les dérivés *assentātor*, -itō, -tiuncula).

Nombreux dérivés et composés : *sentiscō*, -is (Lucr.) : commencer à sentir ; *sēnsus*, -ūs m. : sens (organe ; faculté de sentir) ; sensibilité ; sentiment, façon de sentir ; pensée ; signification (d'un mot, etc.), M. L. 7822 ; irl. *seis*, *sians*. En rhétorique, « phrase, période » (en tant que renfermant un sens plein) ; cf. Quint. 1, 8, 1 : *puer ut sciat ubi claudatur sensus* ; de là : *sēnsiculus*, Quint. 8, 5, 14 ; *sēnsilis* et *insēnsilis*, tous deux lucrétiens et faits sur des types grecs, remplacés à l'époque impériale par *sēnsibilis*, *insēnsibilis*, d'où *sēnsibilitās* et *insēnsibilitās* (= ἀνασθησις) (très tardifs) ; *sēnsualis*, -tās, -ter (Apol., Tert.) et *insēnsualis*, -tās (Cassiod., latin ecclésiastique) ; *sēnsātus* et *insēnsātus* (= ἀνόητος) (Firm., Vulg.) ; *sēnsūtus* (Ital.) ; *insēnsūtō*, -sābilis, etc. ; *sēnsōrium* (Boèce), traduisant ἀσθητήριον d'Aristote ; *sēnsifer* (Lucr.) ; *sēnsificus* (Macr.), -ficō (Mart. Cap., Claud. Mamert.).

sēnsa, -ōrum « pensées » (Cic., Quint.).

sēnsim adv. : de manière à être senti, a été employé par restriction dans le sens de « de manière à être seulement », c'est-à-dire « à peine, senti », « légèrement, entement » et en est arrivé à signifier « insensiblement » ; cf. Cic., Cat. M. 11, 38, *sensim sine sensu aetas enescit*.

**sēnsiō*, -ōnis f. (n'existe que dans les composés *as-*, *ōn-*, *prae-sēnsiō*).

sententia : uniquement employé des sentiments de esprit et spécialisé dans la langue du droit (cf. plus

haut) ; et dans la langue de la rhétorique au sens de « phrase », et en particulier « trait qui termine la phrase » ; de là *sententiola* « petit trait ». Dans la langue philosophique traduit ἔλεος ; cf. Cic., N. D. 1, 30, 85, *selectae (Epicuri) sententiae quas appellat* *κωπλάς ἔλεος*, et aussi *γνώμη* ; de là *sententiōsus* (rare, mais classique) et *sententiālis* (tardif) = *γνώμωνικός*.

Ce substantif suppose sans doute un participe **sentiens*, non attesté, qui est à *sentio* ce que *parēns* est à *pario* ; il y aurait là un reste de thèmes radicaux qui indiquent l'antiquité du groupe de *sent-*. J. Wackernagel (I. F. 31, 251 sqq.) et M. Niedermann (Mnemos., 3^e sér., 3 (1936), p. 267) supposent, toutefois, *sententia* issu de **sententia*, dont le premier i serait tombé par suite d'une dissimilation (ou plutôt d'une assimilation).

Sentinus « per quem infans sentit primum », *Sentia* « a sententias inspirando », noms d'*indigiūta* cités par Varron ; v. Funaioli, *Gramm. Rom. Fgm.*, p. 241.

Composés de *sentio* : *adsentio* (et *adsentior* sans doute d'après *adsentor*) : joindre son sentiment à celui d'un autre, donner son assentiment à ; d'où *assēnsiō*, -sus (qui traduit, dans la langue philosophique, *συγκατάθεσις* ; cf. Cic., Acad. 2, 37), -sor ; *adsentiae*, CGL V 14, 14 (haplogogie de **ad-sententiae*?) ; *asentianeus* (Gloss.).

consentio : 1^o être du même avis (= ὁμονοῦν), décidé unanimement ; 2^o sentir en même temps (traduction dans la langue philosophique de *συμπράξα*, *συνασθῆναι*) ; *consēnsiō* ; *consēnsus* (plus fréquent) ; *consentāneus* ; *dissentio* (-tior dans Prisc., GLK II 339, 12) : être d'un sentiment ou d'un avis différent ; être incompatible avec ; *dissēnsiō*, qui dans la langue technique traduit *οἰομα*, *διχοστασία* ; *dissentāneus* ; *per-sentio* (-*sentiscō*, Plt., Tér., Lucr., qui a aussi le simple *sentiscō*) ; *prae-*, *prō-* (archaïque), *sub-* (archaïque, cf. *suboleō*) -*sentio*.

On rapproche irl. *sēt*, gall. *hynt* « chemin » et got. *sinþa* dans *ainamma sinþa* « une fois », *ga-sinþa* « compagnon de voyage » ; cf. v. h. a. *sindōn* « voyager », parce que v. h. a. *sinnan*, qui semble appartenir à ce groupe, signifie « voyager, tendre vers, penser à » (all. *sinnen*). Simple possibilité, et vague, puisque hors du latin on n'a qu'un substantif avec son dérivé. On rapproche de plus un av. *hant*, mais les deux passages de gāthās cités par Bartholomae sont obscurs ; arm. *an'anam* « je cours », qui pourrait être rapproché, a un ancien -*ih-*, mais le sens est différent. En somme, rien de clair.

sentis, -is m. (et f., Nux 113, Cul. 55), usité surtout au pl. **sentēs**, -ium : buissons, ronces ; *sentis canis* (dite aussi *sentix*, Ps.-Apol., Herb. 88, 31) = *κυνόβατος* Ancien (Plt.), technique. Non roman. Le doublet *sentix* est aussi dans Isid., Or. 17, 7, 59 : *rhamnus genus est rubi, quam uolgo senticem ursinum appellant...* ; 60 : *sentix dicta a situ, quod est terra inculta in qua sentices spinnae nascuntur*.

Dérivés : *senticiētum* (Plt.), *senticiōsus*, *sentiosus*, *sentuosus* ; et **senticella* supposé peut-être par le roumain, M. L. 7823. On y rattache aussi *sentus*, -a, -um « broussaillieux », attesté depuis Térance, rare et poétique.

Sans étymologie sûre.

sentix, **sentus** : v. le précédent.

seorsus, -a, -um : qui est à l'écart, à part. Rare dans cet emploi ; usité surtout comme adjectif et préposition sous la forme *seorsus*, *seorsum* (*sorsus*, *sorsum*) « à l'écart, à part (de) » ; usuel, mais semble évité par la prose classique (non dans César, une seule fois dans Cicéron ; évité aussi par Virgile et Horace). De *se* + *uorsus*, cf. *uertiō*.

sēpar, -aris : v. *pār*. M. L. 7825 a.

sēparō : v. *parō*. M. L. 7826.

sepeliō (bas latin *sepelliō*, cf. Graur, *Notes étym.*, p. 16), -is, -iui (-i), **sepultum** (*sepelitus*, Cat.), -ire : ensevelir, mettre au tombeau. S'emploie au propre et au figuré : *uiniō, somnō sepultus*. Ancien (XII Tables), classique, usuel. M. L. 7827 ; B. W. *ensevelir*.

Dérivés : *sepelibilis* (z. λ. Plt., Cis. 62) ; *sepulcrum* : tombeau. Souvent écrit *sepulchrum* par un faux rapprochement avec *pulcher* ; *sepulcrālis* (Ov.) ; *sepulcrēnus* (Catulle) ; *sepulcūrus* (irl. *sabaltair*) ; et tardifs *sepultor*, -tōrius (-riūm) ; *sepulcūrius* ; *sepulcō*, -ās ; *insepultus* : 1^o non enseveli (in- privatif) ; 2^o enseveli dans (in local), cf. *inhumātus* ; *sēmissepultus* (Ov.). La loi des XII Tables oppose *sepelire* à *ūrere*, distinguant ainsi les deux modes de traiter le cadavre ; cf. Cic., Leg. 2, 23, 58. Dans la suite, *sepelire*, *sepulcrum* se sont appliqués aussi aux rites de la crémation : Tér., An. 128 sqq. ; Lucr. 8, 729, *sepulcra* = *busta* ; 6, 526, *accenso... sepulcro*, etc. Mais le terme a une valeur générale, bien indiquée par Plin., 7, 187 : *sepultus intellegitur quoquo modo conditus, humatus uero humo collectus*.

Étant donné que l'indo-iranien et le latin ont des termes juridiques et religieux en commun (v. *rēx*, *iūs*, *crēdo*, etc.), le rapprochement avec véd. *saparydū* « il honore » ne saurait être négligé malgré la différence du sens ; *sepeliō* se serait dit par spécialisation des honneurs rendus à un mort (cf. ital. *ossequi* « hommages, honneurs rendus » en face de fr. *obsèques*) ; il s'agirait, comme dans *crēdo*, de la conservation d'un ancien terme religieux. Sur un rapport plus lointain avec véd. *sāpati* « il soigne », v. Benveniste, *Orig. de la formation des noms en i-*, p. 47 ; Renou, BSL, 36, 22.

sepiā, -ae f. : seiche. Emprunt ancien au gr. *σηπία*. Panroman, sauf roumain. M. L. 7828 ; *sepiola* : diminutif employé par Plt., Cas. 493, à côté de *lolliguncula*.

septem (invar.) : sept. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7830.

Dérivés et composés : *septimus*, M. L. 7835, irl. *sept* ; d'où *Septimius*, -a ; *septimānus* : qui touche au nombre sept : -ae *Nōnae* : nones qui tombent le sept du mois (par opposition à *quintānae*) ; -ae *fētūrae* ; -i : soldats de la 7^e légion ; en bas latin *septimāna* = *hebdomas* « semaine », M. L. 7834, irl. *sechtman*, britt. *seithun* ; *septimātrus* (cf. *quinqūtrus*), Varr., L. L. 6, 14 ; *Septimuleius*.

septēni, -ae, -a (avec un singulier *septēnus* dans les langues romanes, M. L. 7833) ; *septēnārius* ; -us *numerus*, *uersus* ; *septiēs*, *septiēs* ; *september* (*mēnsis*) m. : septembre, septième mois de l'ancienne année

qui commençait en mars, M. L. 7832 ; *septembrius* (Orib.) ; irl. *septimber* ; *septiās* (Macr.), latinisation de *επτάς*.

septuāgintā : soixante-dix, M. L. 7836, d'où *septuāgēsimus*, -gēni, -gēnārius, etc. ; sur la formation (d'après *octuāgintā*?), v. Wackernagel, KZ 25, 281 ; Skutsch, *Forsch.* 1, 23). Irl. *septien*.

septingenti, -ae, -a : sept cents ; d'où *septingenti-simus*, -gēni, -gēnārius, etc.

Le nom de nombre dix-sept, *septemdecim*, est un juxtaposé. *Septem*, *sept-*, *septi-*, *septu-* (sans doute d'après *quadri*, *quadru-*, etc.) servent de premier élément à de nombreux composés, adjectifs ou substantifs, correspondant au type grec en *επτά* : *septem-fluus* (Ov.), -*geminus* (Catul.), -*māstris* (Censor.), -*plex* (Vg.), -*uirī*, -*uirālis*, -*uirātus* ; *septentrionēs* « les sept bœufs de labour », nom d'une constellation (la Grande ou la Petite Ourse). Le sens du second élément est vite devenu inintelligible. Comme la constellation avait pour avantage de marquer le nord, le nom s'est employé pour désigner le nord par opposition au midi, *meridiēs*, et, dans cette acception, au pluriel s'est substitué le singulier *septem-* (*septen-*) *triō*, malgré la composition du mot. Virgile écrit, G. 3, 381, *septem subiecia trioni*, avec tmèse des deux composants (*septentriō* n'entrant pas dans l'hexamètre), si bien qu'ici *septem* se trouve accompagné d'un singulier. Du singulier *septentriō* est dérivé l'adjectif *septentriōnālis*, sur lequel a été fait *meridiōnālis*.

septi-collis, -*fāriam*, -*folium*, -*formis* ; *septimontium* (Varr., Fest.), sur lequel a été créé *Septimōnium* ; -*rēmīs* (Q.-Curce), *septeresmum* sur la col. Rostrale, c'est-à-dire *septirēmūs* ; et *septuennis* (*septennis*), -*en-nium* ; -*plex* ; *septunx*, -*cis* m. : les 7/12 de l'unité.

Septem a des correspondants exacts : irl. *secht* n. gr. *επτά*, arm. *ewt* n. skr. *saptā*, av. *hapta*. L'ordinal *septimus* est dérivé de *septem* comme *decimus* de *decem* (en face de *nōnus* : *nouem*) ; mais c'est gr. ἑβδομος et v. sl. *sedmū* « septième » qui, avec leur sonore intérieure, représentent, évidemment, la forme ancienne. Donc, malgré skr. *saptamāh* et pers. *haftum* « septième » et malgré qul. *sextametos* (attesté à la Graefesenque) et les formes correspondantes de parler celtiques, le *-pt-* de *septimus* est secondaire. D'autre part, il y a une forme à suffixe dental : véd. *saptāhah*, av. *haptaθō*, lit. *šeptipātas*, v. h. a. *sibunto*, qui est postérieur. Le hitite a un dérivé *šiptamiya*, où le nom de nombre « sept » est reconnu sûrement ; v. Ehelolf, Orient. Literatur. Ztg., 1929, col. 322 sqq. — La mutilation de la fin de *septem* dans des composés tels que *septennis* a ses analogues ailleurs (v. Brugmann, *Grundr.*, II 2, p. 19). *Septuāgintā* fait partie de ces formes de dizaines dont le point de départ est *quadrāgintā* (v. ce mot) et dont le détail ne se laisse pas exactement expliquer.

septentriō : v. *septem*.

sequester, -tra, -trum (et *sequestris*, -tre plus récent) : adjectif usité surtout substantivement comme terme juridique : 1^o *sequester* m. « dépositaire d'un objet en litige » ; *dicitur apud quem plures eandem rem, de qua controversia est, deposuerunt*, Dig. 50, 16, 110 ; d'où « médiateur, intermédiaire », avec un féminin *sequestra* ; 2^o *sequester* n. : séquestration, séquestre.

Dérivé : *sequestrō*, -ās : déposer, et par suite « éloigner (de), soustraire (à) ». Ancien (Plt.), classique, usuel. Conservé en logoudorien. M. L. 7840; *sequestrātiō*, -tor, -tōrius; *sequestrārius*.

V. aussi, dont *sequester* est un dérivé, fait comme *magister*, etc.; pour *sequestris*, cf. le type *terrestris*.

sequior : v. *secus*.

sequor, -eris, **secūtus sum**, **sequi** : suivre. Emploi transitif et absolu; a une valeur locale ou temporelle « venir après » (cf. *secundus*, gr. ὁ ἐπόμενος), physique ou morale (*sequi magistrum* [cf. *secta*], *sententiam*). A aussi le sens de « marcher dans la direction de », *Italiam sequi*, et au sens moral *iustitiam* s., d'où « s'attacher à », *sequitur heredem possessio*, « poursuivre ». S'emploie pour marquer une conséquence : *sequitur ut* « il s'ensuit que » (gr. ἐπεὶ et inf.). Se dit d'un objet qui prend facilement la direction qu'on lui donne, qui vient facilement; cf. Varr., R. R. 1, 47, *herbae dum tenerae sunt uellendae : aridae factae celerius rumpuntur quam sequuntur*; Cic., Or. 16, 52, *oratio mollis et ita flexibilis ut sequatur quocumque torqueas*. De là le sens de « obéir », réservé surtout au composé *obsequi*, et la valeur favorable de *secundus*; cf. aussi Plt., Tri. 1118, *quod ago adsequitur, subest, subsequitur*. Usité de tout temps; panroman (sauf roumain). M. L. 7839, *sequere*; 7838, *sequens*; 7837, *sequenda*; B. W. suivre.

L'ancien participle passé de *sequor* devait être **sectus*, d'où *secta*, *sector* (q. u.); *secūtus* est analogique. A *sequor* se rattachent aussi *secus*, *secundus* (v. ces mots). Pour *socius*, v. ce mot.

Dérivés et composés : *sequāx* adj. et *sequācītās* (bas latin); *sequēla* f. : suite, séquelle; conséquence; *sequētia* f. (Boèce); *-secuus* (-*sequus*) dans *as-*, *cōn-*, *sub-secuus*, auquel correspondent des substantifs comme *cōnsequia*, *obsequia*, *subsequium* (cf. *relicuus*, *reliquiae*); *pedi-sequus*, -*qua*.

ad-sequor (as-) : se mettre à la suite de; poursuivre; atteindre; suivre par la pensée, *mente assequi* (cf. ἐπεσθαι), M. L. 724; B. W. sous *assouvir*; *assecula* (*assecula*) m. : suivant, acolyte (type de diminutif populaire en -a); *adsecūt* adv.; *assecūtō*, -tor (bas latin); *cōnsequor* : 1° se mettre à la suite ou à la poursuite de; d'où « rattraper, atteindre, obtenir » (cf. M. L. 2158, *consequere*); 2° venir à la suite de; *cōnsequens* : qui suit; dans la langue philosophique, « qui résulte de, qui est la conséquence de ». Traduit ἀκόλουθος (tandis que *insequens* traduit παραπίεμος, cf. Quint. 5, 10, 75), et quelquefois aussi προσηκον (par confusion avec *conueniens*) ou ἀκόλουθος; *cōnsequētia* f. (= ἀκόλουθια); *cōnsequitō*; *cōnsequus*; *cōnsequiae* : suite, cortège, conséquence.

exsequor : suivre jusqu'au bout, faire cortège, notamment à un mort; accomplir, achever (opposé à *aggre-dior*); poursuivre en justice, d'où « punir, venger »; *exsequitō*, -tor (surtout termes de droit); *exsequiae* : convoi funèbre (pour la formation, cf. *reliquiae*); *exsequialis* (Ov., St.); *exsequior*, -āris (Varr.); *insequor* : suivre, poursuivre; venir après, M. L. 4456; *insecūtō*, -tor; *ob-sequor* : se prêter à, céder à, obéir; *obsequens* et *inobsequens*; *obsequētia*; *obsequibilis*; *obsequium*; *obsequiōsus*; *obsequēla* (archaïque); *obse-*

cula (Laev.). Même préfixe que dans *obcediā*; *per-* (M. L. 6426), *prō-* (M. L. 6787), *re-*, *sub-sequor*, qui ne présentent d'autres modifications de sens que celles qu'apporte le préfixe; noter le sens spécial de *persecūtō*, -tor dans la langue de l'Église; *obsequium* a donné en m. irl. *osaic* « lavement des pieds ».

Le présent *sequor* repose sur un thème indo-européen où les désinences moyennes étaient usuelles; cf. irl. *sechur* « je suis », hom. ἐποικα, véd. *sdoce*; cf. irl. « je suis » ne peut rien enseigner à cet égard. La forme à redoublement qu'offrent véd. *sīdakti* « il suit » (3^e plur. *sāpātī*), ou du type thématique, véd. *sāpāsi* « tu suis », moy. *sāpce* « je suis » et de gr. ἐπέσθαι (senti comme aristote) n'est pas représentée en latin; l'aspect « déterminé » d'achèvement du procès est exprimé par les formes à préverbes : *assequor*, *cōnsequor*, *exsequor*. La généralisation de la forme analogique, assez singulière, *secūtus* s'explique par une tendance à différencier l'adjectif en *-to- de **sekō-* « suivre » de celui de **sekō-* « dire » que suppose *insecūtōs* (v. sous **insecō*), et sur-tout de *sectus* (en face de *secāre*); et sans doute plus encore par le besoin qu'on ressentait de retrouver dans le participle le *qu* de *sequor*; *loquor*, *locūtus* offrent la même particularité dont il est difficile de juger, faute de connaître l'étymologie de *loquor*; on pense souvent à une imitation de *uolūtus*, *solūtus*. — Le fréquentatif *sector* a pu, au contraire, garder sa vieille forme et demeurer indépendant de *sequor*, parce que les fréquentatifs ont en latin leur autonomie.

sera, -ae f. : serrure, constituée à l'origine par une barre de bois qu'on glissait derrière la porte (μολύβη θύρας), puis « verrou, cadenas »; cf. Rich. s. u. Ancien (Plt.), usuel. Non roman. Mais britannique : gall. *ser*.

Dérivés et composés : **serula*, M. L. 7871; *ob-serō*, -āre : fermer (cf. *occludō*); *reserō* : ouvrir (propre et figuré); cf. *recludō*. Le simple *serō* n'apparaît qu'à basse époque (Ven. Fort.); et le *serāre* « ouvrir » de Varr., L. L. 7, 108, semble n'être qu'une fantaisie étymologique pour expliquer *sardāre*. Les formes romanes remontent à **serrāre*, cf. M. L. 7867; B. W. sous *serre*, dont il faut rapprocher les formes de gloses *serra*, *sarra* et *serrāculum*, « gouvernail », cf. gloses *sera*, *sarra* et *serrāculum*, « gouvernail », cf. British Museum, *A guide to the exhibition illustr. Greek and Roman Life*, fig. 171, 172, 174, 175). *Serrāre* est panroman, sauf roumain.

Comme il s'agit d'un terme technique, le rapprochement avec les groupes de *serō*, *sertus* ne peut être affirmé. Le vocalisme *o* de *toga* en face de *tegō* ne s'y retrouve pas; mais le cas de *toga* est isolé en latin.

serēnus, -a, -um : serein (se dit du ciel, de l'atmosphère, etc.); puis s'emploie par image; *serēnum* : temps ou ciel serein. Le sens premier est « sec »; cf. Plt., Me. 877, *hic fauonius est serenus, illic auster imbricus*; Vg., G. 1, 100, *umida solstitia atque hiemes orate serenas*; Pline, 10, 188, *salamandra magnis imbribus proueniens atque serenitate deficiens*; et Lucrèce emploie *serēscō* dans le sens de « se sécher », par opposition à *uēscō*,

1, 306 : *denique fluctifrago suspensae in liore uestes*] *uēscunt, eadem dispansae in sole serescunt*. Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 7843; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *serēnitās*, *serēnō*, -ās; *Serēnātor* (épithète de Jupiter); *serēni-fer*, -ficus (époque impériale).

Serēnus est formé, comme *terrēnus*, *egēnus*, d'un ancien **seres-no-s*; sans doute dérivé d'un ancien thème neutre en -os/-es désignant l'état clair et sec du ciel.

Le sens de « sec » suggère un rapprochement avec gr. ἔρηος, ἔρηος « sec », skr. *kṣārah* « brûlant », et avec v. h. a. *serawēn* « sécher » (v. H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. k. Spr.*, I 78). Mais tout ce groupe est obscur et mal défini, pour le sens comme pour la forme. Le mot grec ἔρηος ne s'applique qu'à la terre ferme, hom. ἔρηος ἀπείροιο, et le sens en est bien loin de *serēnus*.

serēscō : v. le précédent.

seriā, -ae f. : jarre, cruche. Attesté depuis Plaute jusqu'au Digeste. M. L. 7846. Sans doute emprunté à une langue méditerranéenne. Diminutif; *seriōla*, M. L. 7851.

serichatum, -i n. : plante aromatique, mentionnée par Plino, 12, 99, non autrement connue. Non latin.

sericus, -a, -um : dérivé du nom de peuple *Sērēs* (transcription du gr. Σῆρες) « les Chinois » et appliqué à certains produits originaires de la Chine, notamment la soie : *-a uestis*, etc.; de là *sericum*, et *serica*, -ōrum, M. L. 7848, *serica* et *sarica*, *sarica* (panroman sous des formes diverses; fr. *serge*); passé en celtique : irl. *gall siriā*, et en germanique : v. angl. *syric*, v. h. a. *silihho*, v. norr. *silke*, etc. Le mot n'apparaît pas avant l'époque d'Auguste.

Dérivés et composés tardifs : *sericeus*; *sericarius*; *sericatus*; *sericoblatta*; *tramosericus*; *holosericus*; *subsericus* (Lampr.). Cf. aussi, dans les gloses, *seres* : *uermes qui texunt*, CGL V 390, 23.

seriēs, **serilia** : v. *serō* « j'entrelace ».

serius, -a, -um : sérieux. Dans la langue classique, se dit seulement des choses, tandis que *seuerus* se dit des personnes et des choses. De là *serium* (opposé à *iocus*), souvent au pluriel *seria*. Ancien (Naev., Plt.), classique. Non roman.

Dérivés tardifs : *seriētās* (Aus., Sid.); *seriōsus* (Ps.-Boet.), -ōs; fr. *sérieux*.

Le seul rapprochement qui s'offre est celui qu'on fait avec le groupe de got. *swers* « énuquer », v. h. a. *swāri* « lourd » et de lit. *sweriū* « je pèse », *swarūs* « lourd ». L'ê du germanique se retrouverait en latin. Il faudrait admettre une alternance initiale : *sw-/s-*, dont il y a un nombre d'autres exemples.

sermō, -ōnis m. : discours suivi; propos; conversation, entretien (familier, par opposition à *contentiō* [Cic., De off. 1, 132 et 2, 48], *oratiō* étant le terme générique; cf. *sermō pedester* « prose familière »), propos; d'où « façon de parler, langage, langue ». Dans la langue littéraire, a souvent le sens de *disputatiō*, cf. Cic., Rep. 1, 24, 38; désigne aussi la satire. Dans la langue de l'Église, « sermon »; cf. M. L. 7853. Usité de tout temps. Conservé seulement sous des formes savantes en roman; et en celtique : irl. *sermon*.

Dérivés et composés : *sermunculus* : méchant propos; *sermōnālis* (Ter.); *sermōnor*, attesté dans Aulu-Gelle 17, 2, 7 : *sermonari rusticus uidetur, sed rectius ; sermocinari crebrius est, sed corruptius*, et sous la forme *sermōnō* dans les Inscr.; remplacé par *sermōcinor* (classique, Cic.; fait sans doute sur *uaticinor*) et ses dérivés.

Sermō est rattaché à *serō*, *seriēs* par les anciens, et il n'y a pas de raison de douter du rapprochement, bien qu'aucune langue n'offre pour la racine **ser-* le même développement de sens; le latin a usé de cette racine largement, plus que toute autre langue. Cf. Varr., L. L. 6, 64 : *sermo est a serie : sermo enim non potest in uno homine esse solo, sed ubi oratio cum altero coniuncta* (tou-tefois, cette seconde partie de l'explication est contestable, *sermō* désignant plutôt étymologiquement « l'enfilade des mots »), et Serv., in Ae. 4, 277 : *sermo est consertio orationis et confabulatio duorum uel plurium*; l'expression *sermōnem*, *sermōnēs serere* est fréquente, cf. Plt., Mi. 700; Vg., Ae. 6, 160, d'où *sermōnem cōpularē*, Pl., Poe. 655. Cf. *disserō*, *dissertiō*. Pour le suffixe et le genre animé, cf. *Sēmō*, *termō*.

serna, -ae f. (attesté dans les gloses, dans Diosc. lat. et dans Isidore sous les formes *sarna*, (f) *zerna*, *sarma*, *sterna*) : gale.

Dérivé : *serniōsus* (-*nōsus*) : galeux (bas latin); *sernios quos nos petiginosos dicimus*, Theod. Prisc. 1, 12. Sans doute non latin, mais ibérique. V. Sofer, 154, 177, et Corominas, *Dicc. etim. de la lengua castell.*, s. u. 1.

1. **serō**, -is, **serū**, **satum**, **serere** : semer (= gr. σπείρω) planter (= φύτεύω), sens propre et figuré. Se dit des plants qu'on sème et des arbres qu'on plante : *s. oleam et uitam*, Cic., Rep. 3, 9, 16. Ancien, classique. Représenté seulement, sous forme de dérivés, en logoudorien. M. L. 7844; cf., plus bas, *semināre*.

Dérivés et composés : *sermen* : semence (en particulier « semence de blé », d'où le sens de « blé », *adsermen*, dans la langue rustique; cf. Isid., Or. 17, 3, 6; Colum. 2, 12, 1); rejeton d'une plante (e. g. Vg., G. 2, 354); germe; correspond pour le sens au gr. σπέρμα, et comme lui, et sans doute d'après lui, a été employé par la langue littéraire et poétique dans des sens imagés « principes, rejeton, descendance »; *semina*, comme σπέρματα, désigne aussi les céréales, les plantes, M. L. 7802; celtique : irl. *semen*. Dérivés : *seminium* n. (rare) : descendance, race (se dit des animaux), conservé en campidanien, M. L. 7810 et 7809, **seminidre*; *seminālis* (= σπέρματικός); *seminārius*, d'où *seminārium* : pépinière (sens propre et figuré); *seminō*, -ās : semer (attesté dès Plaute, mais rare, évité par la prose classique; sans doute terme de la langue rustique, qui a éliminé *serō* dans les langues romanes, M. L. 7807); *seminātor* (Cic., Lact.), M. L. 7808; *seminuherbius* (Vulg., Act. 17, 18, calque du grec); et *dissēminō*, non attesté avant Cicéron, qui l'emploie au figuré, e. g. joint à *dispersō*, Planc. 56. Rare, usité surtout dans la langue de l'Église. Sans doute imité du gr. διασπείρω.

semō, -ōnis m. : nom d'un ancien dieu des semailles, *semō Sancus*; pour le suffixe, cf. *sermō* (*serere* 2), *termō*; au pluriel dans le Carm. Fr. Aru. *Semuniū*;

ecuaque salua seruassis; souvent opposé à *perit.*, Cu. 335, *perdis me tuis dictis*. — *immo seruo n uolo*; Cic., Fam. 14, 2, 2; à *occidere*, Hor., 129; A. P. 467); 2° ne pas quitter des yeux, (dans la langue augurale: *auem seruare, de ire*), cf. Vg., Ae. 6, 338, *Palinurus dum sidera* ne pas quitter, demeurer dans, garder (« gar- mbre »), Hor., Ep. 1, 10, 6, *tu nidum seruus*, out temps, M. L. 7872, mais concurrencé dans de l'Église par *saluare*; v. *saluus*.

és et composés: *seruator*, -*trix* (*Iuppiter* = *Zeus*), tous deux classiques; *seruatio* (tardif); *seruabilis* (Ov., Plin.); *seruatiorium*; *adseruio*: garder près de soi; *adseruatio* (proposé dans la langue de l'Église); *cōseruio*: é dans le sens de « conserver, respecter, sau- onserver », -*tiō*. *Cōseruio* a souvent l'aspect é vis-à-vis de *seruio*; mais souvent aussi les rbes sont confondus: *seruare ordines*, Cés., 26, 1; *conseruare ordines*, Cés., B. G. 3, 93, 2; : garder dans (rare, époque impériale); ob- server (sens physique et moral); veiller sur; : (conservé en logoudorien, M. L. 6021); ob- uanter; *obseruantia* et *inobseruantia* (Quint., ns doute d'après *inobseruans*, *inobseruatus*); ; *obseruatio*, -*tor*, -*bilis* (et in-); *obseruatio*. *tia* a plutôt le sens de « observance », cf. Cic., 2, 65; *obseruatio* celui de « observation » (con- strait); mais à l'époque impériale les deux t souvent confondus; *praeseruio*: observer nt; *praeseruatus*: préservé (tardif); *reseruio*:

urrait être, pour la forme, le dénominatif u sens ancien supposé de « gardien »; v. ce pour un Latin, les deux mots n'avaient plus mun; les explications données pour les rap- t de fantaisie; ainsi Justin, Inst. 1, 3, 3: *appellati sunt quod imperatores seruos uen- hoc seruare, nec occidere, solent*.

-*um*: tardif. Épithète du soir; cf. l'expressi- ble *nescis quid uesper serus trahat*; de là u simplement *serum*, et aussi *sera* (Marcel., h. 28, 2) « uespera », sens conservé dans les nes, M. L. 7841, dont certaines semblent niné *serus* et *serenus*; v. B. W. s. u. Ancien, ce. Dérivé: **serescō*, -*is* « se faire tard », De l'adverbe *serō* « tard, trop tard » sont *inus* (cf. *annōtinus*, *mātūtinus*, etc.), *Sērō- ptia* (Pétr.); *serihibi* (Inscr.).

correspondant exact, pour la forme, dans long » = gall. *hir* (compar. irl. *sia*, gall. s- que exact pour le sens dans skr. *śāyām* rapproche, de plus, d'une part, lat. *seruus* t, de l'autre, le groupe germanique de got. *if*); mais ni l'un ni l'autre de ces deux rap- se soutient sans hypothèses qui com- arbitraire.

-*um*: 1° esclave; adjectif s'opposant à les hommes, *seruus homō*, et des choses, en es biens soumis à une servitude, *serua* (pra- tantif *seruus* m.: esclave; *serua* f. (rare) ploi; le féminin qui s'oppose à *seruus* est

ancilla; toutefois, Plaute écrit, Ru. 218, *nunc qui minu seruo quasi serua forem nata?*) Comme pour *famulus*, l'emploi de l'adjectif semble secondaire. — *Serua* désigne la condition juridique de la femme esclave; *ancilla*, la fonction qu'elle remplit. *Seruus* est un terme de sens général à côté de *mancipium*, *captiuus*, qui désignent des esclaves faits dans des conditions particu- lières, et de *famulus*. Sur *seruus* a été fait un dénomi- natif que sa forme dénonce comme récent: *seruio*, -*is* « être esclave ». *Seruire* n'a pu être construit que parce que *seruio* existait avec un sens qui pour les Latins était sans rapport avec celui de *seruus*; la formation en -*io* a été choisie parce qu'elle servait à exprimer un état. (cf. *februiō*, *custodiō*, etc.). Usité de tout temps. Pan- roman.

Autres dérivés et composés: *seruilis*; *seruilius*, -*itas* (Gloss.); *seruulus*, -*a*; *seruolicula* (Plt.); *seruiculus*; *seruitiūm* n.: 1° condition d'esclave, esclavage, classe des esclaves; 2° sens concret « esclave(s) »; *cōseruitiūm* (Plt.); *seruiiūdō* (très rare); *seruitūs*, -*ūtis* f.: servitude (sens actif); *seruitor* (bas latin); *cōseruus*, -*a*, -*uula*. Cf. aussi les noms propres *Seruius*, *Seruilius*, etc. Les langues romanes ont des représentants du *seruus*, *serui- tiūm*, *seruire*, *seruiens*, cf. M. L. 7873-7876, et de *cōn- seruus*, 2160. Sur *cōseruieris*, v. 2159. Sur le latin médiéval *s(c)lavius*, v. Aebischer, Arch. Rom., 1936, 484. *as-seruio*: assister (d. de Cic., Tu. 2, 24, 56); *dēser- uio*: servir avec zèle (rare, mais classique; non attesté avant Cicéron); *inseruio*: être esclave de; *praeseruio*: servir avec dévouement (Plt., Gell.); *subseruio*: servir en sous-ordre (archaïque).

L'Avesta a un correspondant phonétique exact de *seruus* au second terme de deux composés qui servent à désigner des chiens: *pasuś-hauruō* « qui garde le trou- peau » et *uis-hauruō* « qui garde le village ». L'Avesta a, de plus, un exemple du présent *niś-hauruaiti* « il sur- veille ». La racine est de la forme **swer-*, qui admet les variantes **ser-* et **wer-*. La seconde se trouve dans lat. *uereor*, v. isl. *varr* « qui veille sur » (v. sous *uereor*), etc. sans doute aussi hom. (†) *ἔρωσθα*, skr. *varuđ* « protec- teur ». La première est attestée, outre les exemples cités, par ombr. *seriu*, *seriu* « seruato », *aseriāu* « ob- seruato », av. nī... *haraitē* « il préserve », *harstar-* « celui qui veille sur ». La forme complète de la racine figure dans le groupe du gr. (†) *ῥωσ* « je vois », att. *ῥωσός* « gardien », βῶροι ὀρθῶσθαι Hes. (c'est-à-dire *ῥωσῶ*); Homère a *ῥωσται* « ils veillent sur ». Ces rapproche- ments expliquent toutes les valeurs de lat. *seruus*, *seruare*, *obseruare*. Mais le fait précis qui éclaircirait le passage de *seruus* du sens de « gardien » à celui d'« es- clave », seul attesté en fait, est inconnu. Aussi l'éty- mologie est-elle contestée par E. Benveniste, R. Ét. Lat., 10, 1932, p. 429 sqq., qui considère *seruus* comme un mot emprunté à l'étrusque (*Seruus Tullius* était d'ori- gine étrusque et son nom étrusque était *Mastarna*), de même que *famulus* et *uerna*: l'étrusque a des noms propres *Serui*, *Serue*, et l'esclave parait avoir été une institution des peuples méditerranéens, mais non indo- européens (cf. *δοῦλος*, qui est lydien). M. Vendryes, BSL 107 (1935), p. 124 sqq., rapproche *seruus* de irl. *serbh* « pillage », gall. *herw* « état d'un individu hors la loi »; faute de connaître l'origine précise et l'évolution de l'esclavage, tout ceci demeure incertain. L'ancien-

neté de la forme *seruiūs* (v. Ernout, Philologica I, p. 225) semble indiquer que *seruus* est du vieux fonds de la langue.

sesenāris: adjectif de sens inconnu qu'on trouve appliqué à un bœuf de sacrifice, T.-L. 41, 15, 1, ... *bouis sesenaris, quem immolauisset, iecur diffluxisse*. On a proposé de lire *sacēnāris*, de *sacēna*.

seselis: v. *sil*.

sēsima, -*ae* f. (*sēsuma*, Plt., Poe. 326): doublet phonétique (Plin.) de *sēsama* = gr. *σισάμη* « sésame ».

sēsqui-, *sēsterius*: v. *sēmi*.

sessina: v. *sisinna*.

sesuuium, -*i* n.: autre nom de la plante *sedum* d'après Opiilius Aurelius, F. 462, 14.

sēta: v. *saeta*.

sētius: forme de comparatif d'un adverbe, peut-être apparenté à *serus*, *serō*; le premier sens aurait été « plus tard » ou « trop tard »; cf. Fest. 462, 10: *setius a sero uidetur dictum. Accius in Amphitryone* (93): « *si forte paulo, quam tu, ueniam setius* ». L'adverbe est peu attesté dans ce sens et a été utilisé comme synonyme: 1° de *minus*, dans *quō sētius, nōn, hau(d) nihil sētius, nec eō sētius*, sens le plus fréquent et le mieux attesté, e. g. Vg., Ae. 9, 440-441: *quem circum glomerati hostes hinc comminus atque hinc | proturbant: instat non setius*; 2° de *secus*, e. g. Plt., Ci. 692: *sed memet moror quom ago setius*. La tendance à prononcer de la même manière les groupes -*ti-* et -*ci-* a amené les graphies *sectius*, *sectius* (qui doit sans doute s'interpréter **setsius* à *t* sibilant); et la synonymie a favorisé la confusion avec *secus*, *sequius*; cf. *haud secus et haud sētius*, etc. Sauf dans les cas où la prosodie nous renseigne, il est le plus souvent impossible de dire avec certitude quelle était la forme employée par l'auteur. M. L. 7883. V. *serus*.

seuērus, -*a*, -*um*: sévère, dur; grave, austère. Sou- vent joint à *grauis*; Plaute l'unit à *saecus* pour allité- rer, Tri. 835; se dit des personnes et des choses (*seuēra frōns, seuērus uoltus*). Sert de nom propre: *Seuērus*. Le sens ancien est peut-être « inflexible », cf. *perseuērō*; et *asseuērō*, formé sans doute sur *affirmō*. Ancien, classi- que, usuel. Formes romanes savantes, sauf une forme douteuse dans un dialecte italien; cf. M. L. 7884.

Dérivés et composés: *seuērē* (classique); *seuērīter* (rare, archaïque); *seuērītās* (classique, usuel); *seuērī- tūdō* (Plt., repris par Apul.); *perseuērō*.

asseuērō: affirmer (avec force ou avec persistance), dire sérieusement; *asseuērātio*; *perseuērō*: continuer, dire persévérer (dans, de), joint à *permanēre*, Cic., Leg. 3, 11, 26; *perseuērāntia* (classique); *perseuērātio* (tardif); -*bilis*.

La présence d'un *ē* devant *u* consonne semble montrer qu'il faut couper **se-* (sans doute *sed-*) *uērus*; cf. cependant *secors*, etc. Le second terme du composé rappelle *uērus*, mais le sens fait difficulté. Sur l'ensemble, il a été pré- senté beaucoup d'hypothèses, dont aucune ne se laisse démontrer.

sēx indécl.: six. Usité de tout temps. Panroman, M. L. 7885, *sēx*.

Dérivés et composés: *sexius* (prononcé dans la langue courante *sestus*; cf. *Sestius*, osq. *Σεστius*): sixième, M. L. 7888, irl. *seist* « sexta (hōra) »; *sexillis*, usité dans *sexillis (mēnsis)* m.: ancien nom du mois d'août, sixième mois de la vieille année romaine; *Sexilius*; *sexānus* m.: sixième partie d'une unité (monnaie, mesure, etc.), cf. *quadrāns, triēns et as*, d'où *sexantālis, sextantārius* (ombr. *sestentasiaru*, g. pl. f.); *sexāni*: soldats de la 6^e légion; *sexānus* (langue des agrimensores: s. *līmēs*); *sexārius*: sixième d'une unité, en particulier: sixième du conge, mesure de capacité, « setier », M. L. 7887; celtique: irl. *sestra*, britt. *hestawr*, et germanique: v. h. a. *sehtari*, v. angl. *sēster* (de *bissexium* dérive irl. *bissex*); *sexāriolus*; *sexula*: sixième partie de l'once; *sexiēs* (-*xiēns*): six fois; *sēni*, -*ae*, -*a*: six par six; distributif, de **sex- noi* > **seganoi* > **sexnoi* > *sēni*, M. L. 7820. Dérivés: *sēnārius*: qui comprend six unités: *sēnārius (uersus)*: sénnaire; *sēniō*, -*ōnis* m.: coup de six, au jeu de dés.

sexāgintā: soixante (*sexā-* analogique de *quadrā-*), M. L. 7886; d'où *sexāgēsimus, sexāgiēs, sexāgēni, sexāgēnārius*.

sexcenti, -*ae*, -*a*: six cents; *sexcentēsimus; sexcen- tiēs; sexcentārius* (Inscr.); *sexcenti, sexcentārius; Sexcen- tius*. Pris quelquefois pour désigner un grand nombre indéterminé, comme mille (de là les composés com- munes *sexcentoplagus, sexcentinummius*). Il y a là une trace d'un ancien système duodécimal (600 = 50 fois 12).

sedecim, ancien juxtaposé dont les éléments se sont soudés dans le nom de nombre, mais non dans l'ad- jectif numéral correspondant: *sextus decimus*, M. L. 7779.

sexātrūs, -*uum* f. pl.: sixième jour après les Ides; cf. Varr., L. L. 6, 14; v. *quinquātrūs*.

Sex, *sē-* figure aussi comme premier terme de nom- breux composés: *sex-angulus; sexennis; sexennium; sexis*, devenu indéclinable « le nombre six » (Mart. Cap.); *sēiugis*, -*e*: attelé de six chevaux; *sēmēstris*, -*e*: de six mois (différent de *sēmēstris* issu de *sēmimēstris*); *sē-pēs* adj. « de six pieds » (Apul.); *sexcunx* (cf. *quincunx*); *sēuiri* m. pl. « collégé de six personnes », d'où *sēuir* sg., *sēuirātus, sēuirālis*. Autres composés en *sex-* comme *sextriplex*, etc.

Comme l'a vu F. de Saussure, l'initiale de ce nom de nombre a dû être complexe en indo-européen. Le type lat. *sex* se retrouve dans got. *saihs*, lit. *šes-i*, skr. *ṣṣ* (avec as- simulation de *s* initial à *ś* final dans ces deux langues), tokh. A *śāk*; de même, *sextus* est formé comme got. *saihssta*, lit. *šestas*, skr. *sasthāś*. Il y a une initiale **sw-* dans gr. *ῥέξ* et gall. *chwech*, irl. *sé* (mais *mór-feser*, v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I, 74); le type ancien de l'ordinal parait conservé dans la forme gauloise *suezos* de la Graufesenque. A côté de **sw-*, il y a une forme à **w-* dans arm. *veç* (et le degré zéro attendu dans l'ordinal v. pruss. *uschts*). Il semble même que v. sl. *šestū* « sixième », *šestī* « groupe de six », av. *axōas* « six », et peut-être gr. *ἕκτορες κρηθῆ*. ἡ ἑξάστιχος Κω- δῖος, supposent une forme à **ks-* initial.]

sexus, -*ūs* m.: sexe. Il en existe un doublet neutre *secus* (sur la quantité de l'e, v. Havet, *Man.*, § 264),

toujours accompagné des adjectifs *uirile*, *muliebre*, et le plus souvent employé comme apposition qualificative. C'est peut-être d'après *secus* que Plt., Ru. 107, a fait *sexus* neutre : *uirile sexus numquam ullum habui*; cf. Prisc., GLK II 162. 7. Ancien, usuel. M. L. 7888 a.

Dérivé : *sexuālis* (Cael. Aur.).

On rapproche le groupe de *secāre*. Ma's ce groupe ne fournit pas ailleurs le sens de « sexe » et la formation de *sexus* n'est pas claire.

si (ancien *sei*) : particule introduisant une phrase conditionnelle, « si », que la proposition soit considérée comme réelle (mode indicatif) ou comme irréal(e) ou éventuelle (mode subjonctif). Se place généralement en tête de la phrase et peut être renforcé d'un adverbe, *si modo*, *si quidem*, *si forte*; cf. aussi *quod si*. S'accompagne d'un enclitique : *si quis*, *si-cubi*. Peut introduire la phrase complétive de *miror*, *mirum* (*est*). A tendu à se substituer à *num* dans les interrogatives complétives; fréquent chez les comiques après *uisō*, *sciō*, *uide*; cf. Plt., Cas. 691, *uiso huc amator si rediit*; Tér., Ad. 154, *uolo scire si apud forum est*; de là, chez T.-L. 39, 50, 7 (*Philopomenem*) *quaeisise si incolumis Lycortas... equitque euasissent*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7889, *si et se*.

Composés : *si-ne* (de *si-ne*) : « si au contraire », introduit une seconde hypothèse contraire à la première, e. g. Plt., Merc. 589, *si domi sum, foris est animus, sin foris sum, animus domist* « si je suis à la maison, mon esprit est dehors; si je n'y suis pas et que je sois dehors, mon esprit est à la maison ». S'emploie aussi sans être précédé de *si*.

nisi : non pas si, c'est-à-dire « à moins que... ne »; v. ne. L'abrégement de *si* est dû à la loi des mots iam-biques; *quāsi* : comme si; *siue* (*seuie*), *seu* : ou bien si, soit que. Souvent répété *seuie... seuie* (*seu... seu*) : soit (si)... soit (que).

Si est le même mot que *sic*, sans la particule postposée, et le sens ancien en est « en ce cas, ainsi », sans valeur subordonnante; sens qui transparait encore dans certains types de phrases, e. g. *si dis placet* « ainsi plaît-il aux dieux »; et aussi dans le type *quiesce, si sapiis*, Plt., Mo. 1173, « tiens-toi tranquille, ainsi tu es sage »; Pe. 797, *iurgium hic auferas, si sapias* « tu renoncerais à cette querelle, de cette façon tu serais sage »; cf. le type de phrase *negat quis, nego* « [si] que/qu'un dit non, je dis non ». Mais, dès les plus anciens textes (Loi des XII Tables), *si* est employé avec la valeur du *si* français. Il est possible qu'à l'origine les deux phrases en corrélation aient comporté l'expression de *si...* *si* ou de *sic* — *si*, *ita...* *si* en corrélation; cf. Lucil. 685 M., *si secubitet... sic non impetret*; Cic., Cat. M. 38, *ita enim senectus honesta est, si se ipsa defendit*. — Une proposition exprimée sous forme conditionnelle peut prendre facilement une nuance concessive : *si uelit, non potest* « à supposer qu'il le veuille, il ne le peut »; cf., par exemple, Plt., Mo. 351, *nec Salus nobis salui iam esse, si cupiat, potest*. De là le sens concessif pris par *etsi*, *tametsi*, *tamenetsi* *et*, dans les langues romanes, par it. *sebbene*, esp. *si bien*.

Il n'y a pas de conjonctions conditionnelles communes à plusieurs langues indo-européennes; chaque langue et même chaque dialecte s'est donné sa conjonc-

tion qui s'explique à l'intérieur de chacun. Partout le procédé consiste à annoncer par un petit mot la phrase ou est énoncée la condition; mais la nature du petit mot diffère d'une langue à l'autre. Osq. s'v'ai, omb. *sue* sont parallèles, mais différents; et volsque a *sepis* « si quis »; v. *sic* et *so-*.

siat : οὐπεὶ ἐπὶ βρέφους, CGL II 183, 29. Cf. *sisiat*, CGL II 185, 14. Non autrement attesté. V. Buecheler, Kl. Schr., III, 155, et W. Heraeus, Kl. Schr., 175. Vocalisme *i* comme dans beaucoup de termes enfantins : *pipi*, *sisstie*, etc.

Bien que les mots de ce genre n'aient pas d'étymologie nette, on est tenté d'évoquer v. sl. *sicati* « uriner » et, par suite, skr. *siñcati* « il verse », v. h. a. *sihan* « faire tomber goutte à goutte, tamiser », lit. *saikas* « vase creux » (servant à mesurer des liquides, du grain, etc.), mais surtout irl. *silim* « je verse goutte à goutte » et « j'urine »; gr. οὐν, Aristoph., frg. 850. f

sibilus, -i m. (pl. *sibila* chez les poètes dactyliques, pour qui *sibili* était embarrassant) : sifflet, sifflement. Ancien, usuel. Sans doute dérivé du verbe suivant : *sibilō*, -ās (doublet *siflō* dans Nonius, qui le donne comme vulgaire et le suppose formé sous l'influence du gr. σειφλόω, et dans les gloses, qui ont aussi *siflum*, CGL IV 395, 3, et *suiplum*, V 484, 53); *sibilus*, -a, -um; *sibilatō*, -tus, -trix (tardifs). Les formes romanes remontent les unes à *sibilāre*, **sūbilāre*, les autres à *siflāre*, **sūflāre*, M. L. 7890; B. W. *siffler*; *sibilatū* est conservé en roumain et en catalan, M. 7891. Le verbe est panroman. Composé : *exsibilō* (comme *explaudō*). — Cf. *sibulō*.

Un mot imitatif comme celui-ci ne comporte pas de rapprochement précis. La forme *siflō*, d'où sort *sibilo* par un développement normal en latin, est expressive, et c'est ce qui a déterminé la survivance en roman de cette forme, qui persistait dialectalement. Pour expliquer *siflō*, il faudrait remonter à **sibh-*, qui serait bien moins expressif. — Il suffit donc de rapprocher des mots de type semblable qu'on observe dans d'autres langues : σίζω « je siffle », συφός « sifflement » en grec, *svistati* « siffler » en vieux slave (et, en russe, la forme plus expressive *svistél'*), irl. *séim* (avec -t- notant -d- oclusif issu de -zd-) « je souffle » (cf. *ind fet*, glosé « sibilus » : gall. *chwythu* « souffler »). Le slave a, avec sonore initiale et intérieure, pol. *gwizdać*, slov. *vizdati* « siffler » [*zvi-*, en russe et en slave méridional, repose ici sur **gvi-* attesté par le slave occidental). Pour la labiale que suppose *sifilus*, v. *pipāre* en latin même. Cf. aussi *iūbilō*.

sibitillus (*su-*, *simi-*) : sorte de pâtisserie. Mot de glossaire, sans doute populaire, de forme mal fixée; v. W. Heraeus, Kl. Schr., 103, n. 2.

sibus : adjectif défini, *callidus siue acutus*, P. F. 453, 8. Composé : *persibus*, cf. Varr., L. L. 7, 107; F. 238, 20. Exemples de Plaute (frg. inc. 37) et Naevius (Com. 116). Peut-être forme dialectale de même racine que *sapiō*; cf. osq. *sipus* « sciens », volsq. *sepu* « sciente ».

sibyna : v. *sybina*.

sic (ancien *seic*) adv. : ainsi, de cette façon. Répété dans les comparaisons *sic... sic*; ou souvent joint à *ut*

« ainsi... comme », Cic., Att. 4, 6, 1, de *Lentulo sic fero ut debeo*; les deux conjonctions ont fini par se souder; cf. la *sicut*, *sicuti*; on trouve, du reste, aussi *ut... sic*. Par extension, s'emploie avec toute espèce de mots marquant la comparaison : *quemadmodum, tamquam, quasi*, etc. Dans la langue familière, comme *ita*, correspond parfois au « oui » du français; sens conservé dans les langues romanes, M. L. 7892, tandis que le sens de « ainsi » a été réservé à des formes renforcées. Ancien, usuel, panroman. V. B. W. sous *si*, *ainsi*, *aussi*.

On trouve dans les gloses une forme *soc* : *ita*, CGL V 245, 9; mais la réalité en a été contestée. Festus, 476, 25, d'après l'augure Messalla, cite aussi *suad ted*, qu'il glose *sic te*; ancien ablatif féminin?

Sic est issu de **sei* + ce dont l'è demeure encore dans *sicine* « est-ce ainsi que? », de **seice* + *ne*. La forme sans -ce est conservée dans *si* : entre *si* et *sic*, il y a eu répartition.

V. *so-*.

sica, -ae f. : 1° poignard pointu à lame recourbée; 2° « défense » du sanglier (Plin.). Arme nationale des Thraces; à Rome, considérée comme l'arme des brigands et des assassins; de là *sicarius*, avec son sens péjoratif : « sicaire », puis « assassin, meurtrier », sans signification de l'arme. — Le sens précis et spécial du mot rend peu vraisemblable le rapprochement avec *sica* sans -e servant pas à couper). Ancien (Enn.), usuel, classique. Non roman.

Diminutif : *sicula* (Catul. 67, 21, sensu obsceno, comme *hasta*).

Sans étymologie claire. On a envisagé un emprunt au thrace. V. *sicilis*.

siceus, -a, -um : sec; sens le plus ordinaire, qui s'emploie dans toute sorte d'acceptions figurées ou dérivées : « qui a soif », cf. Plt., Pe. 822, *nimi' diu sicci sumus*; Cu. 119; *siti sicca sum*; « qui ne boit pas » (*siccus sobrius*); « maigre, décharné » et « ferme » (c'est-à-dire « sans humeurs »), e. g. Cic., Bru. 55, 202, *nihil nisi siccum atque sanum*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7898, *siccus*. Celtique : irl. *secc*; britt. *sycc*.

Dérivés : *siccūds*, usuel et classique, M. L. 7896; *siccidus* (tardif, d'après *aridus, torridus*, etc.); *siccō*, -ās, M. L. 7894, et ses dérivés *siccātio*, *siccātius*, *siccātōrius*, M. L. 7895; *siccānus*; *siccāneus*, M. L. 7893; *siccōsō*, -is (et *ex-*); et ses composés *ad-*, M. L. 727, *dē-*, *ex-siccō*, M. L. 3067 et 3068, **exsiccilāre*; *praesiccātus* (-*siccus*); *resiccō*, M. L. 7243; *siccoculus*, Plt., S. 77.

Forme à consonne géminée expressive, en face de av. *hikuš* « sec », tandis que irl. *secc* = gall. *hyss* « sec » est une forme expressive à redoublement d'une autre racine; cf. av. *hiškūš* « sec ». Le gr. λυγρός a, de plus, sans doute un *kh* expressif. *Siccus* appartient à la racine de skr. *siñcati* « il verse », comme irl. *secc* à la racine de lit. *sėkti* « tomber » (en parlant d'une chute d'eau), *nu-sekti* « se dessécher » (v. Vendryes, Symb. Rozwadowski, I, p. 137 sqq.). V. *sidus*.

sicera n. pl. et f. : sorte de boisson enivrante; cidre? Transcription tardive du gr. τὰ σείρα, qui lui-même est emprunté à l'hébreu; cf. Rönsh. *It. u. Vulg.*, p. 257. M. L. 7898.

sicellis, -is f. : fer de lance, à large lame recourbée (cf. P. F. 453, 20 et Rich. s. u.); a dû désigner aussi une sorte de faucille.

Dérivés : *siciliō*, -is : faucher; *sicilimenta*; *sicilicula* (Plt., Ru. 1169, leçon contestée).

Ancien, technique. La quantité de *sicilis* est attestée par le vers d'Enn., A. 507, *incedit ueles uolgo sicilibus latis*; mais les formes romanes remontent à *stcllis*, M. L. 7900 (influence de *secāre*, *secitilis*?). Sans doute de *sica*?

Peut-être faut-il y rattacher *sicilicus* (scandé *sicilicus* dans Paléon, de Ponder, témoignage tardif et sans autorité) « 48^e partie de l'as, 4^e partie de l'once », ainsi nommé en raison de la forme du symbole Ϛ qui le désigne et qui a servi à noter la virgule. L'étymologie de P. F. 453, 18 : -m dictum quod semunciam secet, n'est qu'un calembour.

sicilicissitō, -ās : verbe dérivé par Plaute, Men. Prol. 12, de *Sicilia*, gr. Σικελία, d'après *gracissō*, *atticissō*, *ibid.* 11, 12.

sicin(n)ium, -i n. : « genus ueteris saltationis », Gell. 20, 3, 2. Dérivé de σίκιν(ν)ις, comme *sicinnista* (Acc.), parfois confondu avec *sincinium*.

sidō : v. *sedō*.

sidus, -eris n. (usité seulement au pluriel dans la bonne prose, Cic., Cés., Quint.; et aussi le plus souvent dans la poésie; le singulier attesté à partir de Vg. et Horace) : étoiles formant une figure, constellation (par opposition à *stella* « étoile isolée »; cf. Macr., Somn. Scip. 1, 14, comme ἀστὴρ et ἀστήρ) : *Arcturi sidera*, Vg. G. 1, 204; *niuusum sidus Pleiadum*, Stat., S. 1, 1, 95, etc.; puis, par abus, s'est dit d'un astre isolé : *sidus lunae*, Plin. 2, 41, etc. S'emploie par image pour désigner le ciel, la nuit, le climat; la saison, spécialement l'hiver (cf., plus bas, *praesiderāre* et le sens de *sido* en v. ital.); comme terme de louange; dans la langue de l'astrologie, pour désigner l'astre en tant qu'influant sur la destinée humaine : *sidera natalicia*, Cic., Diu. 2, 43, 91; sens auquel se rattachent *sideror*, -āris, dép. « *sidero afflari*, ἀστροβολεῖσθαι », sans doute dérivé de l'adjectif *siderātus* « frappé par un astre » qui traduit κολῶς « tortu » (Ital., Vég.); *siderātiō*, *siderāticius*, *siderōsus* (cf. *astrōsus*), tous tardifs et non attestés avant Pline; **assiderātus*, M. L. 728. Autres dérivés : *siderosus* (poétique, époque impériale); *siderālis* (Plin.). *Sidus*, usité de tout temps, appartient plutôt au style noble. Il est conservé, avec des sens dérivés, en vieil italien et peut-être en vieux portugais. M. L. 7902.

A *sidus* les anciens rattachaient déjà *considerāre*, *desiderāre*, cf. P. F. 66, 7 : *desiderare et considerare a sideribus dici certum est*; P. F. 37, 4 et Prisc., GLK II 174, 19. Ce sont sans doute d'anciens termes de la langue augurale (ou marine), comme *contemplāri*, auquel *considerāre* est souvent joint, e. g. Cic., Verr. 2, 4, 15, 33, laicisés en passant dans la langue courante et qui ont perdu tout rapport avec *sidus*. Pour le développement de sens, cf. *contemplor*.

considerō, -ās : examiner avec soin ou respect; de là *considerātus* : murement réfléchi : -m *cōnsilium*, ou « considéré » (*dē homine*) : -s *homo*, Cic., Caec. 1, 1; *cōside-*

ratiō, -tor (Gel.); *cōsiderantia*; *incōsiderātus*. M. L. 2161 et 2162, **considerium*.

dēsiderō, -ās, formé sans doute sur *cōsiderō*, comme *dēsērō* sur *cōserō* (v. *serō*) : cesser de voir, constater [ou regretter] l'absence de; d'où « chercher, désirer ». De là : *dēsiderium* : regret, désir; *dēsiderābilis* (rare, mais classique); *dēsideratiō* (rare), -itius (terme technique de grammaire). Les langues romanes ont des représentants de *dēsiderāre*, *dēsiderium*, *dēsiderōsus*, M. L. 2593-2595.

praēsiderō : -re dicitur cum maturius hiberna tempestas mouetur, quasi ante sideris tempus, P. F. 249, 22, trad. de προχειμάζω.

Même si l'on arrive à en montrer la possibilité phonétique, le rapprochement avec le groupe de lit. *sidū*, *svīdētī* « briller » est sans grand intérêt. Terme technique dont l'étymologie est incertaine. Le rapprochement avec *sidō*, indiqué par Varron, L. L. VII 14, et repris par Kretschmer, dans l'*Eineleitung* de Gercke, 3^e éd., p. 511, n'est qu'une étymologie populaire.

sigillum : v. *signum*.

sigla, -ōrum n. pl. : signes d'abréviations, abréviations. Technique et tardif (Just., Cod. Just.). Peut-être de *singula*, comme le propose Mowat, Bull. Epigr. IV (1884), 127. M. Niedermann signale que Probus appelle les abréviations *singulae litterae*; v. P. W., 2^e série, II, 2280. Ou bien de *signum*?

sigma (*simma*), -atis n. : lit de table ou siège demi-circulaire, ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec le sigma grec C. Emprunt au grec, d'époque impériale.

Signia, -ae f. : nom d'une ville du Latium (*Segni*) dont l'adjectif dérivé *signinus* a été employé pour désigner certains produits originaires de cette ville, en particulier : *signinum* (scil. *opus*), espèce de composition pour faire des planchers, v. Rich, s. u.; s. *pirum*.

signum, -i n. (avec *i* noté dans les inscriptions, soit par *i longa*, CIL VI 10234, ou par *ei*, CIL I² 42; cf. *seign.*, CIL I² 388 abréviation fautive de **seign(om)*, Vetter, *Hdb.*, n° 228 d); mais les langues romanes attestent un *i* : it. *segno*, cf. Sommer, *Hdb.*, p. 121) : signe, marque distinctive (joint à *nota*), défini par Cicéron : *quod sub sensum aliquem cadit et quiddam significat*, Inu. I, 30, 48; *pecoris, seruitutis signa*, etc.; « seing, sceau »; signal et « cloche » (Greg. Tur.). De là divers emplois spéciaux : 1^o dans la langue militaire, « enseigne(s) », qui distinguent les divisions d'une armée (d'où *signifer*, *antesignāni*, *subsignāni*); usité surtout au pluriel, et qui figure dans un grand nombre d'expressions techniques : *signa sequi*, *seruāre*, *dēsere*, etc.; 2^o dans la langue des artistes, « image peinte ou sculptée », sens venu peut-être de l'habitude de distinguer les enseignes ou les proues des vaisseaux de guerre par des figures brodées ou sculptées; 3^o en astronomie : *signa dicuntur eadem et sidera*. *Signa quod aliquid significant*, ut *Libra aequinoctium*, Varr., L. L. 7, 14. En onomastique, *signum* désigne le « prénom » ou le « surnom » distinctif, le « sobriquet ». *Signum* correspond à *σημα*, *σημεῖον*, dont il a peut-être emprunté quelques-uns des sens. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7908; celtique : irl. *sén*, *sigen*; britt. *swyn*; et germanique : v. angl. *segn*.

Dérivés et composés : *sigillum* n. : petite image, statuette; sceau, seing; *Sigillaria*, -ium : fête des images; *sigillarius*, *sigillariarius*; *sigillarius*; *sigillō*; *sigillator*; *sigillatus* (sur le sort de *sigillatus*, v. B. W. sous *écarlate*); *dissigillō* (v. Thes., s. u.); *sigilla* n. pl. (Arn.), M. L. 7903-7904; celtique : irl. *sēla*, *siglihe* « sigillum, -latus », britt. *siel* « sigillum »; *swinogl* « signaculum »; germanique : got. *sigljo* « sigillum ».

signō, -ās : -re significat modo scribere, modo anulo signa imprimere, modo pecora signis notare, P. F. 457, 6; quelquefois employé pour *significō* ou *dēsignō*. Dérivés : *signator*, -tiō (Tert.), -tōrius (tardif); *signaculum* (bas latin), M. L. 7905 et 7904 a, *signāle*; *signālis*, cf. *signāliter* (Cassiod.), M. L. 7906, **signācāre*.

assignō : 1^o assigner, terme du droit public, cf. *IIIuir agreis dandis assignandis*; 2^o sceller (époque impériale); *assignator*, -tiō.

cōsignō : marquer d'un sceau, confirmer par écrit, britt. *cyswynno*; *dēsignō* (souvent confondu avec *designō*) : désigner, marquer, M. L. 2596; B. W. sous *dessiner*; *dissignō* (rare) : 1^o distinguer, glose ordinaire, *distribuo*; 2^o rompre le cachet, détruire, violer; *esignō* : noter tout au long; *insignō* : *ἐπιγράφω* (Gloss.), conservé dans les langues romanes avec le sens de « enseigner », M. L. 4462; B. W. s. u.; *ob-signō* : fermer par un seing, sceller; *persignō* : tenir note de (rare, époque impériale); *praesignō* : marquer d'avance; *resignō* : briser le cachet; ouvrir, violer le secret de; cf. aussi F. 352, 4, *resignare antiqui pro scribere ponebant ut adhuc subsignare dicimus pro subscribere*; cf. P. F. 359, 9, *resignatum aes dicitur militi, cum ob delictum aliquod iussu tribuni militum, ne stipendium ei detur, in tabulas deferretur*; *subsignō* : transcrire au bas. A ces verbes peuvent correspondre des dérivés : *cōsignatiō* (époque impériale); *dēsignatiō*; *dissignatiō*, -tor (v. Thes. s. u.); *obsignatiō*, -tor; *praesignatiō*, -tor (époque impériale); *resignaculum* (= ἀπογράφωμα); *resignatrix* (Tert.); *subsignatiō*.

significō, -ās : montrer par signes, signifier, M. L. 7907; *significāns*, -cāter; *significātiō*, qui traduit *ἐπισημασία* et *ἐμαρσος*; *significāntia* (époque impériale); *significātus*, -ūs m. (époque impériale); *significābilis* (Varr.), -itius (Dig.) et *insignificātius* [modus] (Gramm.), -tōrius (langue de l'Église); *adsignificō* (Varr.); *adsignificātiō* = προσημασθησος; *praesignificō* (Cic.), -cātiō (Lact.).

insignis : distingué par une marque particulière (= ἐπισημος) : *insignes appellantur boues qui in femine in et pede album habent, quasi insigniti*, P. F. 101, 16. Peut s'employer en bonne comme en mauvaise part : *tam ad laudem quam ad uituperationem inslecti potest*, P. F. 99, 11; mais a souvent un sens laudatif « distingué » (= *ἐξοχος*, *egregius*). Subst. *insigne* n. : insigne (aigrette, devise sur un bouclier, faiseau), en particulier : *παρσημων*, figure peinte ou sculptée à l'avant du vaisseau, imitant la personne ou l'objet qui lui donnait son nom, par opposition à *Tūēla*, figure de la divinité protectrice placée à l'arrière : *insignarius*; *insignitor*; *insigniter*; *insignitus*; *insignitū*, d'où *insignitō*, -is (époque impériale). M. L. 4463-4464; B. W. enseigne.

Signi sert de premier terme de composés : *signi-fer* (poétique en tant qu'adjectif; la langue semble avoir évité la rencontre de deux g qu'aurait produite **signi-ger*), -fer (époque impériale), -tenēs (Enn.).

La phonétique, à en juger par *decet dignus*, autorise à rapprocher le groupe de *secare*; il faudrait admettre que *signum* aurait désigné d'abord une marque faite par incision. Hypothèse plausible, mais indémontrable. On a pensé aussi à la racine **sek^w*- de *in-seque*, etc. M. Benveniste, Rev. Phil., 1948, 122, a rapproché plus vraisemblablement *signum* de *sequi*; *sek^w-no-m* serait d'abord « l'objet qu'on suit » (cf. *signa sequi* dans T.-L. 23, 35, 6; 30, 35, 6), spécialement « l'enseigne ». Les sens de « signe, marque de reconnaissance, objet figuré », etc., se seraient développés sous l'influence de *σημα*, *σημεῖον*, et *signare* serait un calque sémantique de *σημαίνεσθαι*.

sili, *silis* n. : sil, sorte de terre minérale (Plin.). De là *silicēus*, -a, -um.

sili, *sili*, -lis (Plin. 12, 128) : autre forme de *seselis*, gr. *σέσλις* et *σέσλις*, plante ombellifère; de là *siliātum* : *antiqui pro eo quod nunc iantaculum dicimus, appellabant, quia ieiuni unum sili conditum ante meridiem observabant*, P. F. 473, 1. Emprunt à une langue méditerranéenne (égyptien? Cf. Nencioni, Arch. Glott. Ital., 1941, p. 125). M. L. 7918, *sili montānum*. V. André, *Lex.* s. u.

sillānus, -i m. : fontaine en forme de tête de Silène (Lucr.). Emprunt au dor. Σιλανός (att. Σιληνός). V. *simus*.

silaus, -i m. : sorte d'ache (Plin., 26, 88)?

sileō, -ēs, -uī, -ēre : être silencieux; se taire, taire. S'emploie seul ou avec un complément (généralement un pronom) : *silere aliquid*; d'où *sileor* « être tenu sous silence »; *silenda*, -ōrum, tous deux d'époque impériale. Le participe *silentēs* est usité aussi en poésie pour désigner les morts.

A l'époque classique, *sileō* n'offre pas un sens différent de *taceō*. Mais, d'après des emplois anciens ou conservés par la poésie, il semble que le verbe ait désigné à l'origine moins le silence que la tranquillité, l'absence de mouvement et de bruit; cf. la formule *sileteque et tacete atque animum aduortite* dans Plt., Poe., prol. v. 3. *Sileō* s'emploie aussi bien des choses et des objets inanimés que des personnes, et ceci plus fréquemment que *taceō*, notamment de la nuit, de la mer, des vents, etc. Columelc 4, 29, 5 dit *dies silens a uentis*; dans la langue rustique, *silens* se dit de la lune à son déclin, et devenue invisible, *lūnā silenti* (Caton, Agr. 29, etc.), *per amica silentia lunae*, Vg., Ac. 2, 255, du bourgeois ou du sarmen qui n'apparaît pas encore (s. *sarmentum*, *silentēs uineae*, *surculi*; s. *flos*), de l'œuf qui n'est pas encore couvé (s. *duom*, Col. 8, 5, 15). Ancien et classique, mais plus rare que *taceō*, et à l'époque impériale n'est plus guère employé que par les écrivains techniques et les poètes. Pas de participe passé; le latin dit *tacitus*, *taciturnus*. Par contre, *silentium* est le substantif de *taceō*. Non roman, tandis que *taceō* est représenté depuis le roumain jusqu'au provençal.

Dérivés : *silecō* et *cōnsilēscō* (rare et poétique); *silentium*, formé sur *silens* comme *exilium* sur *exul*;

d'où, à basse époque, *silentiosus* (Apul.) et *silentiarius* : silencieux, huissier (époque impériale).

On ne peut guère ne pas rapprocher got. *ana-silaida* « *ἐκόρασεν* », Mc IV 39. Mais on ne saurait pour cela poser une racine **sil-*, impossible en indo-européen. Ici *-l-* est un élément suffixal et l'on partirait de **si-lo-s*, dont *sileō* serait le dérivé? Cf. encore v. h. a. *swigēn* « être silencieux » et gr. *συχρ* et *σιωπῆ*, eux-mêmes peu clairs. Groupe radical sans fixité. Les mots indiquant le silence varient d'une langue à l'autre (v. *taceō*).

siler, -eris n. : planté flexible : *molle siler*, dit Vg., G. 2, 12, non pas l'« osier », comme on traduit d'ordinaire, mais plutôt le « fusain » (it. *silio*); cf. P. Fournier, Bull. Soc. bot. Fr., 1948, 95, p. 279, André, *Lex.*, s. u. Cf. *Silarus* (*Silerus*, *Siler*) « le Sele », rivière séparant la Campanie de la Lucanie.

silex, -icis m. (et f. en poésie; gén. pl. *silicum*; l'abl. *silicī* est un expédient de la poésie dactylique pour éviter le tribraque) : pierre; souvent joint à *lapis*, e. g. Plt., Poe. 290; désigne une sorte de lave qui servait dans la construction des maisons, le pavage des routes, etc., cf. Rich, s. u.; roche, grande ou petite; pierre à feu, caillou. Ancien, usuel. M. L. 7911.

Dérivés : *siliceus*, M. L. 7914; *silicārius*, d'où **silicāre*, M. L. 7913; **siligineus*, M. L. 7916.

Pas d'étymologie sûre. On s'est souvent demandé si *silex* ne comporterait pas une dissimilation de **skolik-* (cf. *calx*, 2), mais pareille dissimilation est invraisemblable.

silicernium, -i n. : repas clôturant une cérémonie funèbre et qui avait lieu près du tombeau (cf. Varr. ap. Non. 48, 3). Selon Festus, *silicernium erat genus farcinis quo fletu familia purgabatur*, P. F. 377, 4; cf. Arn. 7, 24, et Rich, s. u. Appliqué parfois comme injure à un vieillard. Mot rare, dont le sens n'était plus compris des Latins eux-mêmes. Les étymologies anciennes ne sont que des calembours et aucun rapprochement valable n'est connu. Semble être un composé du type *lectisternium*.

silicia, -ae f. : fenugrec, plante (Pline). Appelée aussi *siliqua*, sans doute par suite d'une confusion.

silīgō, -inis f. : blé (d'hiver ou de printemps), froment; farine de froment, fleur de farine. M. L. 7917.

Dérivés : *siligineus*. Attesté depuis Varron. Conservé dans quelques parlars romans, M. L. 7916 a; *siligin(i)arius* (Inscr., Dig.), -nāceus. Sans étymologie. Cf. *similāgō*.

siliqua, -ae f. : 1^o silique, cosse des légumineuses; [au pluriel « pois »]; 2^o caroubier, caroube; 3^o petite mesure de capacité; petite monnaie (1/24 du *solidus*), d'où à basse époque *siliquārius* « percepteur d'un impôt », *siliquaticum* « droit du 24^e sur le prix de vente ». Depuis Varron. M. L. 7919; germanique : v. h. a. *silihha*.

Dérivés : *silicula* (Varr.), M. L. 7915; *siliquor*, -āris (Plin.); *siliquastrum* : piment. Sans étymologie.

silus, -a, -um : appellatur naso susus uersus repando. Vnde galeae quoque a similitudine silae dicebantur, F. 460, 4. Usité surtout comme surnom : *Silus* et *Silō*. V. *simus*.

silua, -ae f. (scandé trisyllabe dans Hor., C. 1, 23, 4; Epod. 13, 2, comme *soluō*, etc., cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*⁵, p. 112; mais c'est peut-être une prosodie artificielle; la graphie *syllua* est due au rapprochement de ὄλη) : arbres sur pied; forêt, bois (sauvage ou cultivé); synonyme du gr. ὄλη, dont il a pris en partie les sens, notamment celui de « matériaux de construction », et plus généralement de « matière » (d'un ouvrage, d'un poème, etc., mais non celui de « matière » en philosophie, où le latin rend ὄλη par *materia*); d'où *Siluae*, titre d'un ouvrage de Stace, proprement « Matériaux » (non mis en œuvre). Ancien (Naev.), classique, usuel. M. L. 7920.

Dérivés et composés : *siluula* (rare); *siluēscō*, -is : tourner en bois (de la vigne); *Siluius*, nom propre, cf. Fest. 460, 7; *Siluanus* (Silvain), dieu des forêts, M. L. 7921; *Siluius*, etc.; *siluaticus* (doublet tardif et vulgaire *saluaticus* d'après *saltus*?, panroman) : 1° qui sert pour le bois : -ae *falēcs* (Caton); 2° qui pousse ou qui vit dans les bois, sauvage (Caton, Varr., Plin.). Terme de la langue rurale; cf. M. L. 7922, *siluaticus* et *saluaticus*; *siluester* (-tris), -tris, -tre (classique et usuel); quelques formes de *silvester*, -tra, -trum, M. L. 7923; *siluōsus* (époque impériale); *silui-cola*, -cultrix, -ger, -fragus, etc., tous poétiques. Cf. aussi **matrisilua* et *siluae māter* (Scrib. Larg., Marcel.), *māter silua* « chèvrefeuille », M. L. 5421, André, *Lex.*, s. u.

Tous les rapprochements qui ont été proposés sont forcés.

silma, -ae f. : v. *simus*.

simbella : v. *libra*.

simia, -ae c. (et *simius* m.; une fois *simius* créé, *simia* a tendu à devenir uniquement féminin) : singe, guenon. Terme d'injure. Ancien, usuel. M. L. 7929; britt. *sim*.

Dérivés : *simiolus* (Cic.); *simininus*, -a, -um : -a *herba* : sorte de muflier, plante (Ps.-Apul.); *simiator* (Porphy.). Le néerl. *siminkel* suppose **simiuncula*. Emprunté au grec; v. *simus*.

simila, -ae f.; **similāgō**, -inis f. : fleur de farine. M. L. 7806. Passé en v. h. a. *simila*, *sēmala* « semoule ».

Dérivés : *similāceus*; *similāgineus*, -ginārius, CIL I² 1207.

Les deux formes apparaissent en même temps; *simila* est dans Celse et Martial, *similāgō* dans Pline; l'adjectif *similāgineus* est dans la Vulgate. Sans doute mot emprunté sous l'Empire, en même temps que le produit, à quelque langue méditerranéenne ou orientale (l'assyrien a *samidu*, de même sens). Le grec a *σεμίδαια*, devenu *simidala* dans les Gl. Cf. *siligō* et, pour la finale, *lap-pāgō*, etc.

similis, -e : semblable. Ancien, usuel. M. L. 7928. *Similis* est issu de **semilis*. La forme ancienne de neutre de l'adjectif *simul* (et *semol*, attesté épigraphiquement, CIL I² 1531, *semul*; cf. *facul*, de *facilis*) est demeurée comme adverbe, avec le sens de « en même temps, également » (cf. gr. *ἀμα*), d'où *simul ac, atque, et, ubi, ut*, etc., tandis que le sens de « semblablement » était réservé à l'adverbe *similiter*. *Simul* a été renforcé de

in- à l'époque impériale : *insimul* (premier exemple dans Stace) et est passé sous cette forme dans les langues romanes. M. L. 4465, *insimul, insemul*. On le trouve aussi, mais rarement, employé comme préposition avec l'ablatif, d'après *cum*. A *similis* correspondent deux substantifs dérivés : *similitās* et *similitūdō*; le premier signifie « fait d'être ensemble » et « rivalité, compétition, haine réciproque, inimitiés » (d'où l'emploi fréquent au pluriel *similitātes*); *similitūdō* s'est spécialisé dans le sens de « ressemblance » et, dans la langue de la rhétorique et de la philosophie, « analogie, comparaison » (= ὁμοιωσις), et « uniformité, monotonie » (du style), M. L. 7928 a. Cf. la différenciation de *facultās* et *facilitās*. La forme *similitās* « ressemblance » est rare (Caecil., Vitruv.).

De *similis* est tiré un dénominaif : *simulō*, -ās (cf. *stabilis, stabulum, stabulō*) « représenter exactement, copier, imiter » (par opposition à l'objet réel, au modèle), d'où « prendre l'apparence de, feindre, simuler, faire semblant de ». Sous l'Empire (depuis Pompéi), apparaît *similāre* « ressembler », conservé dans les langues romanes, M. L. 7925; B. W. *sembler*, et **similiāre*, M. L. 7926; **assimiliāre*, 730.

Dérivés : *simulācrum* : image, représentation (par la peinture, la sculpture, dans un miroir, etc.); spectre, simulacre. Dans la langue philosophique, traduit le gr. εἰδωλον et s'oppose à *rēs, corpus*. Autres dérivés : *simulātō*, -tor, -trix, et *simulāmen* (Ov., Aus.), *simulāmentum* (Gell.), *simulātūlis* (Ven. Fort.).

Composés : 1° de *similis* : *absimilis* (rare); *adsimilis* (παρόμοιος); *consimilis* (= συνόμοιος) irl. *cosmil*, d'où *consimilō* « rendre semblable » (bas latin); *dissimilis* (cf. *difficilis*), -militūdō; *uērisimilis*, v. *uērus*. Composés artificiels et tardifs en *simili-genus, -membris* (d'après le gr. ὁμο-, ὁμοιο-γενής, etc.).

2° de *simulō* : *adsimulō* (ass., *assimilō* à basse époque) « faire semblant, imiter, assimiler ». Le sens de « assembler » qui est dans les langues romanes (B. W. s. u.; M. L. 731) provient d'emplois comme Irén. 1, 1, 3; *sicubi quid eorum, quae dicuntur in scripturis, poterunt adaptare et adsimulare* (= προσαρμόσειν καὶ ἐκδοῦναι) *figmento suo*.

dissimulō : dissimuler; différencié par les grammairiens de *simulō*; cf. Suét., Diff., p. 290, *simulamus quae nescimus, dissimulamus quae scimus* (Non. 439); sens confirmé par l'emploi de Plt., Cas. 771, *nimum lepide dissimulant quasi nil sciunt*.

insimulō (*alqm alcs rei*, ou avec la proposition infinitive) : accuser quelqu'un (généralement avec l'idée d'accuser fausement « crimen in alqm confingere », P. F. 99, 5), cf. les gloses *διαβάλλω ἐπὶ διαβολῆς, προσποιούμαι*. Cet emploi est celui des bons écrivains, qui joignent le verbe à *falsō, scelestē, criminibus falsis, insonem*, etc. Plus tard, le verbe a tendu à se confondre avec *accūsō*.

La racine de **sem-* « un » a servi dès l'indo-européen à exprimer l'identité : got. *sama*, gr. ὁμός, skr. *sāmāb*, av. *hamō* et, avec longue, av. *hāmō*, v. sl. *samū*; on peut joindre à ces mots la particule pronominale irl. *som* (v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II, 170). Des dérivés indiquent la « ressemblance » : gr. ὁμοίος, ὁμοιος; avec **lo-*, ὁμολόος signifie « égal, uni ». Lat. *similis* n'a un

correspondant exact qu'en celtique : irl. *samail* « ressemblance », *amal* « comme », et gall. *hafal* « semblable ». Cocl indique un type ancien **semoli-*, qui aboutit phonétiquement à lat. *similis, simul* (cf. *cinis, sine, cilium, milium*, pour le traitement phonétique). L'e de v. lat. *semol* indique peut-être une forme à *e* qui rappelle got. *semle* « autrefois »; de même *semel*. Pour le vocalisme, cf. gr. *ἀμα* « en même temps ».

simlū (*simiūtr*, CIL VI 9290) : en même temps. Doublet archaïque de *simul*. Sans doute de **sem-* et de l'ablatif **iū* du substantif verbal **iūs* (issu de **eius*, cf. inf. skr. *etum* « ire »), dont la longue s'est abrégée partout ailleurs (*itus, redtus*, d'après le participe en -to-, **itos*). *Simlū* voudrait donc dire « d'une marche de pair ». On attendrait **sem-ūtū*; pour *i*, cf. *ni-mis* de **ne-mis*, in de **en*. Cf. l'équivalent celtique : irl. *emith*, gall. *hepyd* (J. Loth, *Rev. celt.*, 30, 258).

simplex : v. *plectō*.

simpulus : doublet de *simplex*. V. *plectō*. Rare et technique. Employé le plus souvent par opposition à *duplus*. M. L. 7930. Britt. : *syml. Simpla* : la somme simple; *simpulum* : l'unité (Plt., Cic.); *simplāris* : qui reçoit la ration simple (Vég.).

Le premier élément de *sim-plex, sim-plus* répond à skr. *sa-* (*sa-kr.* : une fois), gr. *ἀ-* (dans *ἀπαξ* « une fois », *ἀ-πλοος* « simple »). Le traitement *i* dans *sim-*, en regard de *sem-per*, doit provenir de ce que *sem-* est devant le groupe -*pl-*. — V. *sem-per* et cf. *sincērus*.

simpudiaria : *funera sunt, quibus adhibentur dumtaxat ludi corbitoresque...*, F. 442, 27. Non autrement attesté. De **simplu* + *lud-* devenu par haplogogie *simpulud*? Sens et forme obscurs.

simpuuium (*sumpuuium*, abl. *sumpuius* dans les Acta Fratrum Aru.), -i n. : sorte de grande cuillère à manche long qui servait à puiser le vin dans le cratère; louche. Cf. Rich, s. u. Terme technique, attesté depuis Varron. — *Simpulum*, dans P. F. 455, 14 : *simpulum uas paruulum non dissimile cyatho quo uinum in sacrificiis libabatur; unde et mulieres rebus diuinis deditae simpulatrices* (l. *simpuua*?), est une mé-culture de *simpuium*, avec -*pu-* notant *puo*, cf. *fluuius*; v. Havet, *Man. de crit. verb.*, § 914, et Brinkmann, ALLG 15 (1908), p. 139 sqq.

Dérivés : *simpuiariūsus, -iātrix*.

L'ombr. seplēs, T. E. III 17 (ablatif; nom d'un instrument de bronze), est à écarter; v. Vetter, *Hdb.*, p. 214. On pense à lit. *semiti, sēmti* « puiser », arm. *amam* « je puis », gr. *ἀμα* (*ἀμα*) « seau ». Rapprochement vague; arm. *amam* et gr. *ἀμα* comportent d'autres possibilités.

Pareil terme a chance d'être emprunté; cf. gr. *σπονη, -νόα*?

simul; **simulō**, etc. : v. *similis*.

simus, -a, -um : camus, camard. Le féminin de *simus*, substantivé, *simā* désigne en architecture la « doucine » ou « gueule droite ». Ancien (Liv. Andr.), rare et technique. M. L. 7931; h. all. (*Ge.Sim.*)

Dérivés : *Simō*, -ōnis, surnom d'homme et nom donné au dauphin; *simō*, -ās : aplatis; *simātus* (v. h. a. *simistein*, m. h. a. *sim(e)s*); *simulus* (Lucr.); *re-simus* (Varr., Colum., etc.).

Ne peut guère s'expliquer que par un emprunt à gr. *σίμος*; *simus* représente sans doute un doublet **σολος*, dont Σιμόλος semble dériver. Cf. *simia*, qui semble identique au nom propre Σιμίτας, Σιμίτας.

simussa : v. *cimussa*.

sin : v. *si*.

sināpi (*sināpe*, Apicius), -is n. (et *sināpis*; -is f., Plt.) : moutarde. Emprunt au gr. *σινάπι*, lui-même sans doute d'origine égyptienne, cf. *nāpus*, comme *sināpizō, sināpismus*. Les formes romanes remontent à *sinapi* et *sināpi*, les uns conservant le ton grec, les autres l'accent latin, fr. *sanve*, v. B. W.; M. L. 7933; et germanique : got. *sināp*, etc., d'où finn. *sinappi*.

sincērus, -a, -um (*sincēris*, tardif) : pur, exempt de mélange; par suite, au moral « pur, sincère ». Ancien, classique, usuel.

Le sens de « pur, sans mélange » est bien attesté pour l'adjectif et pour ses dérivés : *sincerum lac, sincera axungia; sincerum equestre proelium*, T.-L. 30, 11, 8; dans *porci sacres sinceri* (Plt., Men. 290), l'adjectif semble vouloir dire « sans tache », de même dans *corium sincerissimum*, Plt., Rud. 757. De là l'étymologie ancienne, e. g. Don. ad Eu. 177 : -m, *purum sine fuco et simplex est, ut mel sine cera*; Ps. Acr. ad Hor., Epod. 2, 15, *hoc est fauos premiū, ut ceram separet et mel sincerum reparet*; gr. *ἀσχηρατος* (W. Schulze). Mais la forme attendue en ce cas serait **sēcērus* (comme *sēdulus*) et il n'y a là qu'une étymologie populaire; cf. *sine*.

Dérivés : *sincēritās* (époque impériale); *sincēro*, -ās; *sincērascō*, -is (tous deux très tardifs); *insincērus* = *ἀσχηρατος* (Vg.). Les représentants romans sont de la langue savante, M. L. 7934.

Formé comme *pro-cērus*. Le *sin-* est le même premier élément de composé que dans *sim-plex*. L'adjectif signifierait « d'une venue ».

Sur les différents sens de l'adjectif, v. O. Hiltbrunner, *Latina Graeca*, Bern., 1958, p. 106 sq. (qui du reste propose une étymologie invraisemblable).

sincinium, -i n. (*sincinia* f.) : translation du gr. *σινικιον*, attestée à date tardive; cf. Ernout, *Philologica I*, p. 77, n. 1.

sinciput, -is n. : moitié de tête (cf. *occiput*), glosé correctement *ἡμισφαίριον, ἡμισρανον, medium, dimidium caput*. En particulier « cervelle » (Plaute).

Dérivé : *sincipitāmentum*, Plt., Men. 211. Mot de la langue familière (Plt., Pers., Juv. et Sid.), probablement terme de cuisine. De **sēm(i)caput*. Pour le traitement de l'*ē*, cf. le traitement de *ō* dans *nuncupō*.

sine, préposition suivie de l'ablatif : sans. Remplace à l'époque historique un plus ancien *sē, sed*. S'emploie seul ou avec une négation formant litote *nōn, haud sine*; souvent joint aussi à *ūllus, omnis*. Ne figure dans aucun composé; mais a servi à traduire, joint à un substantif, des composés privatifs du grec : *sine amicō* = *ἀφιλος*, etc.; de là le **sinefidicus* > v. fr. *senzeffe*, M. L. 7937. Usité de tout temps. A survécu partiellement en roman, M. L. 7936, concurrencé par *absentiā*, M. L. 43; B. W. *sans*. Non italique.

Les mots les plus proches sont la préposition attestée

en tokh. A *sne*, B *snai* « sans » et l'adjectif irl. *sain* « différent », qui indique la forme originelle du latin : **soni* (pour le traitement phonétique, cf. *cinis*, *similis*, *cilium*, etc.). Avec le suffixe qui marque opposition de deux notions, le sanskrit a *sanitūh* (*sanitūr*) « en outre, séparément », à côté de *sanūtār* « séparément, hors »; sans -i- ni -u-, le germanique a v. h. a. *suntar* « à part ». Le suffixe existe sans t : gâth. *hanarā* « sans ». Les formes pourvues de s- initial sont à got. *inu* et v. h. a. *ānu* « sans » et à gr. *ἐνευ* « séparément, sans », hom. *ἄνευ* « à l'écart de, séparément », ce que lat. *sub*, *super* sont à skr. *ūpa*, *upāri*. Même l'i final de *sine* se retrouve en grec dans mégar. *αὐς* (v. Bechtel, *Gr. Dial.*, III, p. 199). Les autres explications sont invraisemblables.

singiliō, -ōnis m. : mot de sens douteux qui semble désigner un petit vêtement (Gallienus ap. Treb. Poll., Claud. 17 : *singiliones Dalmatenses* X). Peut-être emprunt tardif, comme l'indique l'épithète qui lui est jointe.†

singultus, -ūs m. : sanglot, hoquet ; gloussement de la poule ; glouglou de l'eau. C'est la forme écrite, remplacée dans la langue populaire par des formes rattachées à *glutiō*, etc. Les gloses ont aussi *subgluttum* (*sug-*), *suggluttium* (*sub-*), et c'est à **singlūtus* que remontent les formes romanes. M. L. 7944 ; B. W. *sanglot*.

Dérivés : *singultim* ; *singultō*, -ās et *singultūre*, -īs, M. L. 7942, 7943, **singultūre*, **singultūre*, **subglutiūre*. On trouve dans les gloses, CGL V 482, 14, *singulat* : *halat*, *spirat* ; il est difficile d'accorder beaucoup d'importance à ce témoignage isolé, et sans doute erroné.

L'hypothèse de F. Muller, suivant laquelle on aurait ici une forme du groupe de got. *siggan* « chanter » ; gr. *σηγή* « voix », altérée par quelque étymologie populaire, est désespérée et, en tout cas, indémontrable ; l'explication par *singulī* (à cause du caractère saccadé du hoquet) ne convainc pas non plus. Mot de type expressif, comme *tumultus*.

singulus, -a, -um : isolé. Usité surtout au p'uriel *singulī*, -ae, -a, et comme adjectif distributif de *ūnus* ; cf. Varr., R. R. 2, 3, *ut ad denas capras singulos hircos*. Aussi le sens de « isolé » est-il surtout réservé au dérivé *singulāris* (ou à son doublet populaire *singulārius*), qui a pris le sens plus étendu de « singulier, sans second », etc. En grammaire, *singulāris cāsus* (Varr.) désigne le singulier (par opposition à *plūrālis*), gr. *ἑνωτός*. A l'époque impériale, *singulāris* est appliqué aux « ordonnances » des officiers. Ancien, usuel. V. B. W. *sangler*. On trouve aussi, à l'époque impériale, *singula* employé avec le sens de *sembella* (*sēmis libella*) ; v. P. W., II° S., V 5, 237.

Dérivé : 1° de *singulus* : *singulātor*, attesté seulement dans les gloses, où il est expliqué par *ἑνωτής*, *κέρως* ; v. P. W., II° S., V 4, 237 ; 2° de *singulāris* : *singulāritas* (tardif), M. L. 7945, 7940, 7941 ; et 7938, **singellus*. Adverbe : *singillatim* (opposé à *generatim*).

Ni la forme (un passage de **singulus* à *singulus* serait contraire aux lois de la dissimilation) ni le sens ne permettent de rapprocher le type en -*gno*- de *pruignus*, etc. Cf. plutôt le second élément, un peu énigma-

tique, de got. *ainakls* « μεμωμένος ». Le premier élément est le même que dans *sim-plex* ; v. *sem-per*.

sinister, -tra, -trum : gauche ; *sinistrum* « le côté gauche » ; *sinistra* « la main gauche » ; *sinistrā* « à gauche (sur l'emploi prépositionnel, cf. *dextrā* et v. Stolz-Lenmann-Hofmann, *Lat. Gr.*, p. 514). C'est le terme usuel pour « gauche », tandis que dans la langue usuelle signifie « qui vient du côté gauche », c'est-à-dire « favorable », ou, au contraire, « sinistre, défavorable » (selon qu'on interprète le présage d'après le rite étrusco-romain, c'est-à-dire la face tournée vers le Sud, avec l'Est à sa gauche, ou suivant le rite grec, c'est-à-dire la face tournée vers le Nord, avec l'Est à sa droite ; cf. *scæuus*) ; c'est le dernier sens qui est le plus fréquent, cf. Cic., *Diu.* 2, 39, 82 ; 2, 35, 74 ; Varron cité par Fest. 454, 1. Superlatif *sinistimus* dans la langue augurale : « *auspicia* (cf. *sollistimus*, *dextimus*).

Dérivés : *sinisteriās* (n'existe que dans Pline le Jeune, qui l'a bâti sur *dexteriās*) ; *sinistrē* adv. (époque impériale) ; *sinistrātus* (Grom.).

Composé : *sinistrorsum*, -sus (cf. *dextrorsum*). Ancien (Cat., *Plt.*), classique, usuel. M. L. 7947, **st-nēzier* (d'après *dexter*, cf. *sinistra* dans Isid., *Or.* 11, 1, 68, comme, inversement, *metisticum* pour *mixticium*), et 7948, *stnistrorsum*. Vieilli en français ; v. B. W. sous *gauchir*.

Phonétiquement, *sinister* doit reposer sur **sonistros*, avec le traitement phonétique observé dans *sine*. Le vocalisme radical à degré zéro tiendrait au suffixe secondaire -*tro*- qui se superpose au suffixe -*yes-/is-* du comparatif primaire, comme dans *magister* (fait inverse du type *an-ter-ior*). Il reste à déterminer le radical auquel a recouru la langue pour remplacer *laeuus* et *scæuus*. Les mots signifiant gauche sont variés ; *laeuus* et *scæuus* sont anciens tous deux (v. ces mots), et d'autres langues indo-européennes ont d'autres mots, ainsi *sacydā* en sanskrit, *šujī* en slave. Il a été présenté plusieurs hypothèses : pensant à gr. *ἀριστερός* en face de *ἐπιτός* et à av. *vairjastārom* (opposé à *dašincm*) en face de skr. *vāriyān* « meilleur », Brugmann rapprochait véd. *sānyān* « plus profitable », ce qui est séduisant (cf. omb. *ner-tro*, sous *nerō*). Depuis, comparant prov. *ma sanega* « main gauche » (littéralement « veïl e main »), on a, non sans vraisemblance, rapproché lat. *senior*. On peut rapprocher aussi la racine de *sine*, irl. *sain* « différent » ; *sinistra* (*manus*) serait « celle qui diffère (de la droite) ». Toute démonstration est impossible. En tout cas, *sinister* doit être un euphémisme récent, comme gr. *ἀριστερός* et *εὐνοικός* (cf. Rev. celt., 33, 255).

sinō, -is, -stul (sīi, et opt. subj. *sīrim*, -ris), **situm**, **sinere** : placer, laisser ; cf. Vg., G. 4, 47, *neu propius tectis taxum sine*. Le sens physique est conservé surtout dans l'adjectif verbal *situs* « placé, situé », dans le substantif *situs*, -ūs « situation, emplacement » et « fait de laisser là » (v. ce mot) et a été réservé au composé *pōnō*. Le simple *sinō* n'a plus guère que le sens moral de « laisser, permettre » (= gr. *ἔωο*) ; le passage de l'un à l'autre a pu se faire par des emplois comme : *uinum in dolium conditur et ibi sinitur fermentari*, Col. 12, 17, 1 ; *uitis suci gratia exire sinitur*, Plin. 14, 16. L'impératif *sine* « laisse », *sine modo*, est fréquent dans la langue de la conversation. Ancien, usuel, classique. M. L. 7937 a.

Composés : *dēsino* : proprement « laisser là » ; cf. Serv. in Vg., B. 5, 19, *dēsine* : *omitte* ; employé ordinairement au sens de « cesser » (absolu) et « cesser de » ; la glose *desuare* : *desinere*, P. F. 63, 28, sans autre exemple, est inexplicable et semble corrompue ; *intersinō* (participle *intersitus*, Gell. 16, 5, 3) ; *pōnō* : v. ce mot (pour *praestō*, v. ce mot).

De *sinus* apparaît tardivement un dérivé *siuātus* (Ps.-Aug. ad Fr. Erem. Serm. 37), qui a supplanté *situs*.

Le verbe *sinō* a les caractères d'une forme ancienne. Mais il n'a aucun correspondant bien exact ; v. A. Walde, *Vergl. Wört.*, II, p. 461 ; on rapproche aussi gr. *ἔωο* ; les divers rapprochements qui ont été proposés, tous vagues, n'enseignent rien sur *sinō*, et il n'y aurait guère de profit à les reproduire.

sinōpis, -idis f. (sc. *terra*) : terre de Sinope, sorte d'ocre, employée en peinture ; cf. Plin. 35, 31 ; Vitruv. 2, 16, 3. Transcription de l'adjectif grec dérivé de Σινώπη, colonie grecque sur l'Euxin. M. L. 7949 (fr. *sinople*, etc.).

sintae, -ārum m. : sorte de gladiateur. Mot tardif cité par St. Aug., De catech. rud. 16, 25, sans doute emprunté à gr. *σινταί* « pillard, rapace » ? L'hypothèse d'une origine punique est sans fondement.

sinus, -I m. (*sinum* n., Varr.) : bol large et profond servant à mettre du vin ; *uas uinariū grande*, *sinum ab sinu*, *quod sinum maiorem cautionem quam pocula habebat*, Varr., L. L. 5, 123.

Sans étymologie ; l'i interdit le rapprochement avec le mot suivant.

sinus, -ūs m. : proprement « pli concave ou en demi-cercle » ; pli demi-circulaire que forme un vêtement (distinct de *gremium* et de *rīga*, cf. Rich, s. u.) et dans lequel les mères portaient leurs enfants (*in sinū gestāre*), souvent joint à *complexus* ; cf. Cic., *Cat.* 2, 10, 22 ; de là « giron » et « sein » (sur lequel on se réfugie, on se penche), « asile, protection », etc. Sens techniques : poche que forme le fond d'un filet ; enflure d'une voile ; partie courbe d'une serpette ; baie ou crique en demi-cercle. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 7950 ; B. W. s. u.

Dérivés : *sinuosus* : sinueux (depuis Vg.) ; *sinuō*, -ās (époque impériale, surtout poétique et reformé sur *insinuāre*) : courber, recourber ; dérivés tardifs : *sinuāmen* ; *sinuātō* ; *insinuō*, -ās (attesté depuis Plaute et fréquent), usité surtout avec un réfléchi, *sē insinuāre* ; s'emploie aussi absolument : *insinuer*, s'*insinuer*. Dérivés tardifs : *insinuātō*, -tor, -trix. Sans étymologie.

†**siparium** : v. *supparum*.

siphō, -ōnis m. : siphon. Emprunt au gr. *σίφων* (attesté depuis Lucilius). De là *siphunculus* ; *siphōnārū* (siphō) : pompiers. M. L. 7950 a.

sipō, -ās : v. *supō*.

†**sircitula** (*scir-*, André, R. E. L., XXX, 151), -ae f. : sorte de raisin (Col.) ; **sirecula**, -ae f. : même sens (Plin.), qui le donne comme campanien, 14, 34). Forme peu sûre ; Mayhoff, ad loc., écrit *surcula* (cf. André, *Lex.*, s. u.) et, plus loin, § 41, *scripula* ; Schneider, *scirpula*. Les manuscrits divergent.

siremps(e) : épithète archaïque de *lēx*, uniquement conservée dans des formules juridiques et définie par Festus, 466, 9 : *ponitur pro eadem, uel proinde* (ac ea, quasi *similis res ipsa*).

L'altération du texte, reconnue depuis longtemps chez Plaute, Amp. 73, suppose une forme pareille.

Il faut isoler -*pse* ; -*em* rappelle le -*em* de *i-dem*, etc. ; la formation est donc comparable à omb. *susur-ont* en face de *surur* « item » ; cf. *ifont* « ibidem », etc., et l'on doit couper *si-r-em*.

sirēna, -ae f. : forme tardive, latinisée, de *siren* (gr. *σείρη*), d'où les formes du type v. fr. *sereine*, irl. *siúire*.

sirpe, -is n. : emprunt, sans doute par l'intermédiaire de l'étrusque, au gr. *σίρπιον*, plante ombellifère de la Cyrénaïque, thapsie, dont le suc (*la(c)serpicium*) était utilisé comme condiment ; *sirpicus*.

V. *laser*.

sirpus, **sirpiculus** : v. *scirpus*. M. L. 7953, 7954.

sirus, -I m. : silo (Colum. I 6, 15). Emprunt au gr. *σίρος*, *σίρεός*, latinisé, passé dans les langues romanes : prov. *sil*, esp. port. *silo* (fr. *silo*), gal. *siro*. M. L. 7955.

sīs : formule de politesse « s'il te plaît ». Contraction de *sī uis*, v. *uolō* ; y correspond un pluriel *sultis* « si vous voulez, s'il vous plaît ». Cf. *sōdes*. Dans ces trois cas, il y a de ces abréviations non normales qui s'observent souvent dans les formules de politesse.

siser, -eris n. (*sisera* f., Varr. ; pl. m. *siseres*, Plin.) : plante, probablement le panais. Cf. gr. *σίσαρον*. M. L. 7955 a (s. *amaricum*). V. André, *Lex.*, s. u.

sissiat : *σίσιατα ἐπὶ βρέφους* (Gloss.). Mot du langage enfantin pour « aller à la selle » ; cf. fr. « faire sissite », employé en parlant aux enfants pour « s'asseoir ». V. *siat*.

siSSina (se-) : terme d'affection pour un enfant (Mommsen, *Inscr. Neap.* 6902) ; désigne aussi le bout du sein, comme *tūt(i)na*. Cf. gr. *ζῦτα*, -ζῦον.

sistō : v. *stō*.

sistrum, -I n. : sistre. Emprunt au gr. *σειστόρον*, d'où *sistrātus* ; *sistrifer*, -ger.

sisymbrium, -I n. : plante aromatique (*mentha aquatica*) et « cresson ». Emprunt (depuis Varr., L. L. 5, 103) au gr. *σισυμβριον*. Conservé dans quelques parlers romans. M. L. 7957.

sitanius (*pānis*) : pain fait avec du blé de l'année (Pline 22, 139). De *σῆταιος*, avec influence de *σι-ος*? Ou forme avec η devenu i?

sittien, -inis m. : trompette qui jouait aux enterrements (Cat. ap. Gell. 20, 2). Mot archaïque de sens incertain, qui a pu être déformé par l'étymologie populaire, qui le dérivait de *sittus* et *canō*, comme *tubicen*.

sītis, -is (acc. *sītim*, abl. *sītī*) f. : soif (sens physique et moral). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7961 ; B. W. s. u.

Dérivés : *sītō*, -is « avoir soif », usuel, attesté depuis Plaute ; *sītīens* ; *sītīenter* ; *sītībundus* (Orib.) ; *sīticulōsus* (époque impériale, formé sur *meticulōsus*) ; *sītītor* (époque impériale, rare) ; *sītīcula* : ἡ δίψα (Gl.).

Mot isolé, comme gr. $\delta\psi\alpha$, par exemple. Le latin n'a pas recouru au groupe de *torreo*, comme l'ont fait l'indo-iranien, le germanique et l'irlandais.

situla, -ae f. (*situlus* m., Cat., Vitr.). : seau. Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 7962.

Dérivés : *sitularius*, CIL II 3442; *sitella*, qui désigne entre autres un récipient usité pour tirer au sort les noms des tribus et des centuries, afin de fixer l'ordre dans lequel elles devaient voter; cf. Rich, s. u. M. L. 7959. Germanique : v. h. a. *siddel(i)n* « Seidel ». *Stielliergus*, titre d'une comédie de Plaute dans Varr., L. L. 7, 66.

Le rapprochement, souvent fait, avec *sinus* satisfait d'autant moins que la quantité de l'i diffère dans les deux mots.

situs, -is m. : 1° fait de placer, de laisser (ou d'être placé, laissé) (cf. *sinō?*); abandon, négligence, délaissement (opposé à *ūsus*; cf. Sén., Ben. 3, 2, 2, *quae in usu sunt et manum cotidie tactumque patiuntur, nunquam periculum situs aduent*; Apul., Flor. 3, p. 351, 32, *gladius usu splendescit, situ rubiginat*); par suite : vétusté, décrépitude, e. g. Vg., Ae. 7, 440, *sed te uicta situ uerique effata senectus*; 2° sens concret, état qui résulte de l'abandon, saleté, rouille, moisi; cf. Vg., Ae. 6, 640, *per loca senta situ*; Plin. 21, 33, *sitium redolet*; conservé par l'ancien italien *seto* « puanteur », M. L. 7963. Le passage du premier sens au second semble trop naturel pour qu'il y ait lieu de distinguer les deux mots, malgré F. de Saussure, qui explique le second sens en rapprochant skr. *kṣīdīti* « il anéantit », *kṣīdīh* « disparu », gr. $\phi\lambda\omega$ « consumer », cf. $\phi\theta\epsilon\rho\varsigma$; cf. Boisacq, s. u. En tout cas, pour les Latins, il n'y en avait qu'un.

situs, -a, -um : v. *sinō*. L'emploi de *situs* pour *conditus* dans Tacite, A. 3, 38; 6, 41; 2, 7; H. 4, 22, n'autorise pas à poser un adjectif *situs* originellement différent du participe de *sinō*. C'est à cause de l'équivalence de *situs* et de *conditus*, établie, par exemple, par Cic., Leg. 2, 22, 57, *nam sibi dicuntur hi qui conditi sunt*, que Tacite s'est cru autorisé, pour renouveler l'expression, à employer *situs* dans le sens de *conditus*.

situe, seine : v. *si*.

smaragdus (*zma-*), -ī m. : émeraude. Emprunt au gr. $\sigma\mu\alpha\rho\alpha\gamma\delta\omicron\varsigma$, depuis Varron et Lucrèce. M. L. 8041; *smaragdinus*, -dineus.

smyris (*smiris*, Diosc. lat. 5, 153) : *lapis asper et indomitus et omnia adterens, ex quo lapide gemmae teruntur*, Isid. 16, 4, 27. Emprunt au gr. $\sigma\mu\upsilon\rho\iota\varsigma$; v. Sofer, p. 113. M. L. 8044; B. W. *ēmeri*.

so- : thème de pronom anaphorique, dont certaines formes d'accusatif sont encore attestées dans Ennius : *sum, sam, sās et sās*; cf. Enn., A. 22, 98, 131, 151, 218, 430. A été éliminé au profit de *is*. C'est surtout Ennius qui a ces formes, et il les emploie dans les Annales par archaïsme; déjà, chez lui, ce sont des survivances. Les glossateurs ont également conservé *sapsa, sapsam, sumpse* (= *capse, campse, cumpse*, i. e. *ipsa, ipsam, ipsum*), qui se trouvent dans Ennius, Pacuvius, cf. Fest. 432, 31, et dans Plt., Tru. 160.

Le radical est le même anaphorique qui figure dans

l'adverbe *si, sic* (v. ces mots) et, avec **sw-* initial, dans osq. *svai, suae*, omb. *sv.e, sue* « si » et dans v. isl. *suð* « ainsi », v. h. a. *sō* « ainsi », got. *swa* « ainsi » et *swa* « comme », hom. (F) $\acute{\omega}\varsigma$ « comme ». Ce radical a fourni des accusatifs atones, avec *w*, hom. (F) $\acute{\omega}\varsigma$, et, sans *w*, avec addition de particule, véd. *sim*, av. *him*, v. p. *šim*, qui ont entraîné, au pluriel, en iranien seulement, av. *hiš*, v. p. *šiš*; les accusatifs latins *sum, sam, sās, sās* représentent des arrangements, propres au latin, de la forme sans *w*. Au datif, on a hom. (F) $\omega\iota$ et av. *hōi* (*hē et šē*), v. perse *šaiy*. Sur (F) $\omega\iota$, le grec a même fait un génitif (F) $\acute{\omega}\iota$ et une forme adverbiale (F) $\acute{\omega}\iota\epsilon\upsilon$. Le sens et l'emploi excluent une parenté avec le groupe de lat. *sē, suus*. — Il faut aussi séparer le nominatif **so* (skr. *śt*, gr. δ , got. *sa*), qui s'oppose au thème *to-* de tout le reste de la flexion (skr. *īdt*, gr. $\tau\acute{o}$, got. *pat-a*, etc.); ce **so* est absent de l'italo-celtique, où n'existe que le type d'anaphorique *to-*.

Au type de lat. *hic*, l'osco-ombrien a, en face de osq. *ek-i-k* au singulier neutre, des formes d'ablatif singulier osq. *ek-su-k*, omb. *es-su, esu*, de génitif pluriel *esom-e*, etc., donc uniquement des cas obliques; le locatif singulier *sei* qui figure dans osq. *eset-c* paraît répondre justement à lat. *si*.

En celtique, le gaulois a, au neutre, $\sigma\sigma\upsilon\upsilon\upsilon\upsilon\upsilon$; le démonstratif *to-* est éliminé dans tout le groupe et l'anaphorique *so-* a pris un grand développement (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, § 513-516, p. 186-195).

L'adverbe lat. *si, sic* s'explique donc par une particularité italo-celtique.

sobrinus : v. *soror*.

sōbrius, -a, -um : qui n'est pas ivre (contraire de *ēbrius*, joint à *siccus*; opposé à *uinoletus, madidus*, etc.); par suite « sobre, tempérant » et « qui est dans son bon sens ». Ancien, classique, usuel. Non roman. Peut-être conservé en v. h. a. *suvar, suviri?*

Dérivés : *sōbrietās* (époque impériale); *sōbriō, -ās* (Paul. Nol., d'après *ēbriō*); *sōbriēfactus* (Apul.); *sōbriācus* (Inscr., d'après *ēbriācus*); *sōbriolentia* (Faust. Rei.), d'après *uinoletia*.

De **se* (v. ce mot) et une forme à vocalisme \bar{o} en face de *ēbrius*; cf. *terra* : *extorris*; *tellus* : *mediullium*); ou de **so* + *ēbrius*, cf. *sōcors*?

sōc : v. *sic*.

socciō, -ās, -āre : crier (de la grive). Cf. *faciō*.

soccus, -ī m. : socque, sorte de léger soulier porté surtout par les Grecs; caractéristique de la comédie (par opposition à *cothurnus*). Attesté depuis Plaute. M. L. 8052. Celtique : irl. *socc*, britt. *soch*; germanique : v. suéd. *sukker*, v. h. a. *soc* « Socke », finn. *sukka* « bas ».

Dérivés : *socculus*; *soccellus*; *socciātus*; *soccijer*; *Socciō*; *Soccina*.

Sans doute emprunt venu par le théâtre. On a chez Hesychius $\sigma\omega\kappa\alpha\delta\epsilon\varsigma$ « $\epsilon\lambda\delta\omicron\varsigma$ ὑποδήματος et $\sigma\omega\kappa\alpha\iota$ ὑποδήματα Φρύγῳ ». Il n'est pas possible de marquer les rapports exacts entre ces mots.

soccr, -erī m. (*soccrus*, Plt., Men. 957; *socrus*, Gloss.) : beau-père; **socrus**, -ūs f. (*socra, socera, socrua*, Gloss. et

Inscr. tardives) : belle-mère. Ancien, usuel. Bien conservé dans les langues romanes, surtout sous la forme féminine; désuet en français. M. L. 8054.

Dérivés et composés : *soceriō, -ās* (tardif, dans le sens de *lëuir*), v. W. A. Baehrens, *Sprachl. Komm. s. vulgärlit. App. Probi*, 107; *cōsocrer* et *cōsocrus*, M. L. 2166; *socrūālis* (Sid.).

Les noms indo-européens d'où sortent ces noms latins s'appliquent seulement au père et à la mère du mari; en entrant dans sa nouvelle famille, la jeune femme y trouvait la mère de son mari qui était la maîtresse de la maison et sous l'autorité de laquelle elle tombait. Ces noms, qui appartiennent au groupe de **sw-* (v. *sodālis, soror*, etc.), indiquent l'appartenance à un même groupe social. Il y a eu ainsi des termes qui intéressaient la femme et qui, en latin, sont sortis d'usage par le fait que la famille a changé de caractère : v. *glōs, ianūtriciōs, lëuir*. Le fait que *socer* et *socrus* ont été employés aussi pour le père et la mère de la femme relève de ce changement de la structure sociale et des mœurs. — Le terme originellement le plus important est le nom de la « mère du mari », dont il y a deux formes, l'une sur laquelle repose *socrus* et qui se retrouve dans gall. *chwegr*, v. h. a. *swgrur*, v. sl. *soekry* (mère du mari), skr. *swagrīh*, et l'autre qui est celle de gr. (F) $\epsilon\chi\omega\rho\acute{\alpha}$ (mère du mari) et arm. *skesur* (même sens; instrumental *skesraw*). L'importance de la « mère du mari » pour la jeune femme ressort de ce que, en arménien, le « père du mari » est nommé *skesray* « homme de la belle-mère » et que, en slave, *soekrii, soekūri* « père du mari » est manifestamment fait sur *soekry*, et gall. *chwegrwn* « beau-père » sur *chwegr* (got. *swaihra* s'explique de même, mais a entraîné *swaihra* « belle-mère »). — Le nom ancien du « père de la femme », d'où « beau-père » en général, sur lequel repose lat. *socer*, se retrouve dans hom. (F) $\epsilon\chi\omega\rho\acute{\alpha}$ (la place du ton des mots homériques est incertaine), v. h. a. *swehur*, lit. *šėsuras* (avec assimilation de s initial à la chuintante intérieure), av. *xwasurō*, skr. *swācūrah* (avec assimilation comme en lituanien). — Le fait que le mot indo-européen désignait un « membre du groupe » en général ressort de ce que, pour « beau-frère », il y a eu un dérivé secondaire à $\acute{r}ddhi$: skr. *swācūrah*, m. h. a. *swāger*. — Un u intérieur se maintenant en latin d'une manière générale, il est probable que *-er* de *socer* est dû à l'influence de *gener*. S'il en est ainsi, le fait serait intéressant en ce qu'il indiquerait comment les mots s'associaient entre eux.

socius, -a, -um : qui accompagne; associé avec. Souvent substantivé : *socius, socia* : compagnon, compagne associé(e). Dans la langue du droit public, « allié », employé surtout au pluriel *socii*. Usité de tout temps. M. L. 8056.

Dérivés et composés : *sociennus* (Plt., Au. 659, sans doute formation populaire, cf. *dossennus, leuenna, trasenna*, avec suffixe étrusque, cf. *Porsenna, Spurrinna?*); *societās* : compagnie, société, association, alliance, M. L. 8055; *sociālis* : 1° « concernant les alliés »; 2° à l'époque impériale, « social, sociable » et « conjugal » (Ov.); *sociātiōs* (Plin. le J.); *sociō, -ās* : associé, allier, d'où *sociātiō, sociātrix* (tardifs); *sociābilis* (époque impériale); *sociofraudus* (Plt., Ps.

362); *adsociō* (latin impérial, Stace; synonyme de *adiungō*), M. L. 733; *cōsociō* (usuel et classique); *cōsociātiō* (joint par Cicéron à *conciiliātiō, commūnitās*), sur lesquels on a fait, à basse époque, *ad- et cōn-socius*; *dissociō, -ātiō, -ālis, -ābilis* (Hor.; chaque de $\acute{\alpha}\nu\epsilon\tau\eta\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$?); *inosociābilis, inosociālis* (tous deux d'époque impériale).

Les Latins n'ont jamais songé à établir une parenté entre *sequor* et *socius*. *Socius* n'est pas « celui qui suit », mais « celui qui va avec »; cf. Cic., Font. 17, 39, *uitae socia uirtus, mortis comes gloria*.

Le germanique, où la racine de *sequor* n'existe pas, au moins au sens de « suivre », a aussi v. isl. *segr*, v. angl. *secg* au sens de « homme, guerrier ». Ni le latin ni le germanique ne permettent de reconnaître si ces mots ont un ancien *k*, un ancien *h*, ou un ancien *kh*. En indo-iranien, il y a un mot remarquable et sûrement ancien : véd. *sākhā* (acc. sg. *sākhāyam*, dat. sg. *sākhaye*), av. *haxa* (dat. sg. *hašē*, nom. pl. *haxayō*) « compagnon ». Le rapprochement s'impose; il n'exclut pas celui avec *sequor*, car *kh-* peut alterner avec *-kw-*; mais il indiquerait l'existence d'un mot indo-européen de caractère « expressif », « populaire » désignant le « compagnon », sans doute le « compagnon de guerre ».

socors, -dis adj. : stupide; apathique, indolent. Mot de la prose, rare en poésie. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés : *socorditer*; *socordia* : -m *quidam pro ignavia posuerunt*; Cato (Orig. 7, 15) *pro stultitia posuit. Compositum autem uidetur ex « se » (codd' : si), quod est sine, et « corde »*, P. F. 375, 1; *Socordius*. C'est à tort que la première syllabe est donnée comme longue dans les dictionnaires, notamment dans le *Thesaurus poeticus* de L. Quicherat, d'après *secūrus, sēdulus, sōbrius*; la forme *secordis* des Gl. est sans autorité. La quantité de l'o chez les poètes iambiques ne se laisse pas déterminer; chez Prudence (Apoth. 126; Peri. 10, 840; Cath. 1, 35), il est bref; v. Havet, MSL. 5, 442 sqq. Cf. *uēcors, excors*.

V. *sed*.

sodālis, -is m. : membre d'une confrérie, d'une corporation, d'un collège; cf. Dig. 47, 12, 4, *-es sunt qui eiusdem collegii sunt, quam Graeci ἑταίριαν uocant*; et F. 382, 15, *sodales... quod una s'cederent et essent*); terme technique qui, dans la langue commune, prend le sens plus général de « camarade, compagnon », etc. Ancien, classique, usuel. Non roman.

Dérivés : *sodālia* f. : compagnie (Inscr.); *sodālicius*; *sodālicium* : corporation (religieuse) (sens propre et figuré), confrérie, etc.; *sodālicarius*; *sodālitās*; *Sodāla, -liō*, noms propres.

Faute de témoignage hors du latin, on ne peut déterminer si le *d* repose sur *d* ou sur *dh*. Le sens invite à rapprocher le groupe des mots indo-européens ayant **s(w)* pour radical qui désigne ce qui est propre à un groupe social, et par suite l'appartenance à ce groupe; skr. *svadhā* « qualité propre », gr. $\acute{\epsilon}\theta\omicron\varsigma$ de * $\acute{\epsilon}\theta\omicron\varsigma$ « habitude », etc.; v. *suēcō*. Le grec a aussi des formes reposant sur **swet-* : él. *Ferac*, corc. *etac* « citoyen simple particulier » (par opposition au « magistrat »), hom. (F) $\acute{\epsilon}\tau\eta\varsigma$ « membre du même groupe social » et hom. $\acute{\epsilon}\tau\alpha-$

πος, ἑταῖρος « compagnon » (sans F); le slave a *sovātū* « affinis » (en particulier celui qui conduit la fiancée). Lat. *sodālis* serait-il un dérivé de **swet/d-?*, v. Meillet. Mél. Leite de Vasconcelos, Coimbre, 1933. — Il faut citer ici le groupe semblable de got. *sibja* « groupe familial », skr. *sabhdā* « réunion de village », lit. *sžbras* « membre d'une confrérie de travail, etc. » V. Solmsen, *Untersuchungen z. gr. Laut- und Verslehre*, p. 200 sqq. — Cf. des mots comme *socer*, *socrus* et *soror*; v. *sul*. — M. J. Vendryes, *Rev. celt.*, 44, p. 308 sqq., a rapproché irl. *petta* « favori ».

sōdēs : formule de politesse « si tu veux bien, s'il te plaît ». Contraction de *sī audēs*, comme l'a déjà vu Festus 382, 2, avec réduction précoce de la diphthongue *au* dans une formule courante. Cf. *sis*. V. *audeō*.

sōl, **sōlis** m. : soleil, astre et dieu; *s. oriēns, occidēns*. Peut s'employer au pluriel, pour désigner soit plusieurs astres, soit la présence ou l'action continue et répétée du soleil; cf. Lucr. 5, 253, *pars terrai... perusta | solibus assiduis*. Synonyme poétique de *diēs*. Ancien (Lex XII Tabul.), usuel. M. L. 8059. Celtique : irl. *sol*, britt. *sul*.

Dérivés et composés : *sōlāgō* : héliotrope, M. L. 8061 ; *sōlānus*, substantivé dans *Sōlānus* m. « vent d'Est » (nom conservé dans les langues hispaniques, M. L. 8062), dit aussi *Subsōlānus* (d'après le gr. ὑποσολῶν?), et dans *sōlānum* « morelle » ; *sōlāris* « solaire » (époque impériale); *sōlārius* et subst. n. *sōlārium* : 1° cadran solaire (= *s. hōrologium*); 2° galerie, terrasse exposée au soleil, M. L. 8063, et v. h. a. *sōlāri*, v. angl. *sōlere*, breton *sular*, irl. *soiler*; *sōlātus* : qui a reçu un coup de soleil, d'où *sōlāta* (*herba*), doublet de *sōlāna* dans Ps.-Apul.; *sōlātium* n. et *insōlō*, -ās (Col.) : exposer au soleil; *insōlātūō* (Plin.); *sōlicā-tiō* (Cael. Aur.) = ἡλιωσις; *sōlitānus*, épithète donnée à un escargot d'Afrique, sans doute de *Promuntorium Solis*. — Cf. aussi M. L. 8073, **sōlinus*.

sōlstītiūm : solstice; *sōlstītiālis*, cf. *sistō*, *stō*; *sōli-fer*, -*gena*, poétiques; *solsequium*; *solissequa* : héliotrope, souci, M. L. 8078, qui note un *ō*. Calque du grec passé en v. angl. *solsece*; *sōlifuga* « dicta quod diem fugiat », Isid. 12, 3, 4; *sōlīficiūm* : ὀλιώνθη (Gl.).

Il a dû exister une forme plus pleine **sōltculus*, non attestée dans les gloses, mais dont un dérivé, *sōliculor*, ἡλιόκυρα, est dans les gloses. Sur les formes romanes du type fr. *soleil*, v. M. L. 8059; B. W. s. u.

Il est malaisé de déterminer le rapport exact de *sōl* avec les autres noms indo-européens du « soleil », dont les uns, désignant l'astre considéré comme une chose, sont du neutre et les autres, désignant l'astre en tant que personne active et divine, sont du masculin. Ce nom comportait une alternance *-l/-n-* dans la flexion : gâth. *h(u)war* (= véd. *s(u)war*), gén. *warng* et got. *sauil* (neutre), *sunno* (dérivé féminin). Considéré comme une personne qui agit, le « soleil » est nommé en védique *sūr* (*īyab*, *sūryab* (masculin)). La même formation en *-*iyō*- apparaît dans hom. ἥλιος, créet. et pamph. ἄέλιος (dans les gloses), att. ἥλιος, aussi masculin, donc **āFēlios*. Le vocalisme à double forme pleine **sāwel-* est surprenant; il se retrouve dans got. *sauil*, tandis que **sāul* du dérivé féminin lit. *saulė*, et sans doute de

gall. *haul* (masculin; pouvant représenter un ancien neutre), n'a rien que de normal. V. sl. *slūnice* est un dérivé slave (neutre), cf. l'adjectif v. sl. *beslūntrā* « sans soleil »; on part de **sul-n*. Le nom irl. *sūil* de l'« œil » est sans doute un ancien nom du soleil, qui est un œil (v. les passages védiques dans Macdonell, *Vedic Mythology*, p. 307, et cf. arm. *areg-akn* « soleil », littéralement « œil du soleil », à côté de *arew* « soleil »). Une contraction de **sāwel-* ou **sāwol-* en *sōl* serait chose unique; le mieux est sans doute de partir de **swōl-*, qui s'explique bien comme forme masculine. Mais on ne peut rien affirmer.

sōlāgō : v. le précédent.

soldāgō, -*inis* f. : πηκτῆ, σὺμφυρον (Ps.-Ap.). Cf. *cōn-solida*.

solduril, -*ōrum* m. pl. : gardes du corps ou vassaux d'un chef gaulois. Nom donné expressément comme gaulois par César, BG 3, 22, 1 : *cum DC deuotis quos illi soldurios appellant*.

solea : v. *solum*.

soleō, -*ēs*, **solitus** sum, **solēre** (parfait *solui*, archaïque, Cat., Enn.; cf. Varr., L. L. 9, 107; Cat. ap. Non. 509, 1; 3^e p. pl. *solinunt*, avec *nequinont*, *ferinunt* dans F. 160, 3) : avoir coutume. Peut s'employer impersonnellement : *feri solet*, *ut solet*, ou avec un nom de chose comme sujet, cf. Cic., Off. 1, 39, 139, *si (domus) alio domino solita est frequentari*; l'adjectif *solitus* « accoutumé » n'a guère que le sens passif et semble évié par la prose classique, qui préfère *cōnsuētus*; le n. *solitum* s'emploie dans des locutions adverbiales : *praeter, ultra solitum*. L'emploi de *solēre cum* « avoir des relations avec » (dē mulieribus) est rare (Plt., Ci. 36); la langue emploie *cōnsuēsco*. Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain; désuet en fr. *souloir*, v. B. W. sous *habitude*), M. L. 8065.

Dérivés et composés : *solitō*, -*ās* (un exemple d'Aulu-Gel'le); *solitāneus* (Marc. Emp.); *assolēō*, -*ēs* (*ad-*), fréquent dans *ut assclet*.

insolūtus : insolite; *insolēns* : non habitué à; inaccoutumé; d'où, avec idée péjorative, peut-être sous l'influence de *insolēsco* (v. ce mot), « excessif, insolent », sens qu'on retrouve dans *insolentier*, *insolentia*.

V. aussi *exolēsco*, sous *alō*, et *obsolēsco*. Sans correspondant dans d'autres langues; *soleō* rappelle *suēsco*. Mais une formation **swel-* serait surprenante, et il n'y a pas de cas connu ou un *d*-issu de **dh-* serait représenté par lat. *-l-*; sinon, l'on penserait à rappeler le **swedh-* du gr. εἰωθα, etc. (v. sous *suēsco*).

On a rapproché aussi *soleō* de *sodālis*, avec un *l* issu de *d* « sabin »?

soliar : v. *solium*.

solidus (avec vocalisme intérieur *e*, *soledas*, CIL I² 1529), -*a*, -*um* : 1° solide, massif, plein (*solida columna*, *solida cornua*), par suite « ferme, résistant » (sens physique et moral); subst. *solidum* n. « solide », terme de géométrie, *solida* traduit τὰ στερεά; 2° « entier, complet (*integer*, *tōtus*), total », *solida taurorum viscera*, Vg., Ac. 6, 253; *uos quibus... solidae suo stant robore uires*,

id., ibid. 2, 639, fréquent dans la langue du droit : *solidam successionem obtinere*; in *solidum actio*, et *solidum a. e. g. Cic.*, Rab. Post. 17, 46, *ita bona ueneant ut solidum suum cuique soluat*. Ancien (Enn., Plt.), classique, usuel. Sous Constantin; *solidus*, *soldus* (sc. numismatique, usuel. Sous Constantin; pièce d'or massif dont le titre, le poids et, par suite, la valeur absolue, demeuraient invariables. Le mot, dans ce sens, a eu une grande fortune dans les langues romanes; cf. M. L. 8069, *solidus*, et dans les langues germaniques; cf. M. L. 8069, *solidus*, et dans les langues romanes; cf. M. L. 8069, *solidus*, et Meillet, BSL 66, p. 84; il est bien représenté en brittonique : gall. *swllt*, etc. L'adjectif *solidus*, par contre, n'est représenté par des formes populaires qu'en Italie; cf. M. L. 8069.

Dérivés et composés : *solidiūs* : solidité et « totalité » (classique, non attesté avant Cicéron, qui l'emploie dans ses œuvres philosophiques pour traduire στερεότης); *solidō*, -*ās* (époque impériale) : rendre solide, solidifier, et « souder », M. L. 8068; *solidiātō* (Vitr.), -*trix*, -*tōrium* : κολλητήρ (Gl.); -*dāmen*, -*dāmentum*, *ad prae fundamentum*; *solidēsco*, -*is*, tous d'époque impériale; *solidipēs* (= στερεόπους, Pline); *cōsolidō* (Vitr.), d'où britt. *cysswllt*, cf. *cōsolida* « consoude », M. L. 2168; *insolidus* (Ov., M. 15, 203); *praesolidus* (bas latin). Les gloses ont aussi une forme obscure *solerare*, i. e. *solidare*, *a solus*, *soleris*, i. e. *solidum*, CGL V 611, 3 a. Sans autre exemple. V. *saluus*.

solinō : = *cōsulō*, d'après Messalla ap. Fest. 476, 24. Pas d'autre exemple. Sans doute dû à une confusion avec *solinunt* : *solent*; v. *soleō*.

solipuga etc. : v. *salpuga*.

solitaurilia : v. *suouetaurilia*.

solium, -*i* n.; **soliar**, -*ris* n. : *solia appellantur sedilia in quibus non plures singulis possint sedere* (par rapprochement avec *sōlus* « seul »), ideoque *soliar sternere dicuntur qui sellisternium habent, et soli(a)ria uocantur Babylonica, quibus eadem sternuntur. Quae, ut ait Verrius, omnia ducta sunt <a> solo* (de *solum* « sol »). *Aluei quoque lauandi gratia instituti, quo singuli descendunt, solia dicuntur, quae a s[c]e[n]denō potius dicta uidentur quam a solo*, F. 386, 1. V. Rich. s. u. La glose de Festus résume les différents sens de *solium*, *soliar* et les étymologies populaires qui ont favorisé la formation de ces noms issus sans doute de **sodium*; cf. *sedere*. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 8074.

Dérivé : *soliaris* (*cella*), CIL VIII 10607.

V. *sedō*. Pour *l* en face de *d*, v. *odor*, *oleō*.

sollemnis, -*e* (*sollempnis*, *sollemnis*, *solennis*, *solenis*) : adjectif de la langue religieuse s'appliquant à des cérémonies, rites, coutumes solennellement suivis et célébrés à date fixe (cf. *sacra stata*, *sollempnia*, Caton ap. Fest. 466, 27, qui définit *sollempnia sacra... quae certis temporibus annis fieri solent; ad sollempne et statum sacrificium curriculo uehi*, Cic., Tu. 1, 47, 113, etc.). Le n. *sollempne*, *sollempnia* s'emploie avec le sens de « coutume religieusement suivie; solennité, cérémonie religieuse » : *s. nuptiarum, funerum*; et aussi de « coutume ancienne » (peut-être par un rapprochement avec *soleō*), cf. Festus, cité s. u. *sollus*. Ancien (Cat.); clas-

sique, usuel. Quelques traces dans les dialectes italiens. M. L. 8075. Irl. *sollaman*.

Dérivés : *sollemnūus* (Liv. Andr. ap. Non. 176, 12); *sollemniter*, *sollemnūtās* (tous deux rares et d'époque impériale); *sollemnizō* (St' Aug.).

Sollemnis est généralement regardé comme un composé dont le premier terme est *sollus*; le second est obscur. Les anciens y voient *annus*, comme dans *perennis*, cf. Fest. 304, 36, *sollempne quod omnibus annis sacrarī debet*, mais la forme ancienne paraît être *sollemnīs*, et *sollemnīs* une fausse graphie étymologique due à l'influence de *perennis* et au fait que le groupe *-mn-* a tendu à s'assimiler dans la prononciation pour devenir *-nn-*; cf. *antenna*, etc. (la forme *sollemmo*, CIL VI 28117, est isolée). L'adjectif *sollus* étant donné pour osque par Festus, on s'est demandé si le second terme de *sollemnīs* ne correspondait pas à osq. *amūd* « circuitu », le sens de l'adjectif étant « qui a lieu le circuit de l'année étant entièrement écoulé »; mais ce sens de *amūd* est contesté, v. Vetter, *Hdb.*, I, p. 11. Du reste, les emplois de l'adjectif ne permettent pas d'établir qu'il ait signifié spécialement « qui a lieu tous les ans » et, même en ce cas, il faudrait expliquer la composition du mot et la valeur de *sollus* dans le groupe, en face de *cottidiē* et *quotannis*.

sollers : v. *ars*.

sollicitus, -*a*, -*um* : entièrement ou sans cesse agité : *s. mōtus*, *s. mare*, *s. ratis*. Ce sens physique, le plus ancien, n'est attesté, comme pour *sollicitō*, que chez les poètes (Lucr., Vg., Ov.), où c'est un archaïsme. La prose n'emploie le mot qu'au sens moral : inquiet, alarmé, tourmenté; de même *sollicitō*, -*ās* « inquieté », d'où « exciter, provoquer, attirer », etc.; *sollicitūdō*, -*iātio*, -*tor*. Ancien, usuel. Fr. *soucier*, *souci*. M. L. 8076, 8077; B. W. s. u.

De sollus et citus, v. *ciō*, *ciō*. Sauf dans les emplois poétiques, le rapport avec *citus* n'est plus senti; ce détachement a pu être favorisé par le fait que *sollus* était sorti de l'usage et oublié. Même image que dans *uezāre*.

sollus, -*a*, -*um* : entier. Adjectif osque d'après Festus 384, 29 : *sollo Osce dicitur id quod nos totum uocamus. Lucilius* (1318) : « [s]uasa quoque omnino dirimit, non sollo dupundi », i. e., non tota. Item *Liuius sollicituria, in omni re curiosa*; et *solliiferum, genus teli totum ferreum* (34, 14, 11). *Sollers etiam in omni re prudens*; et *sollempne, quod omnibus annis praestari solet*. En dehors de l'exemple de *Lucilius*, *sollus* ne figure en latin que dans les composés cités par Festus, dans *sollicitus* et dans un superlatif employé par la langue augurale : *sollistimus* (cf. *dextimus, sinistimus*). *Olusulo* = *illōrum omnium*, CIL I² 1614, Vetter, *Hdb.*, n^o 7, est dialectal. V. *saluus*.

sōlor, -*āris*, **-ātus** sum, -*ārī* : 1° [chercher à] soulager, Vg., G. 1, 164, *concessaque famem in siluis solabere quercu*; 1, 293, *longum cantu solata laborem*; réconforter, Vg., Ae. 5, 41, *ac fessos opibus solatur amicis*; 2^e sens moral « consoler ». Attesté depuis Plaute, mais banni de la prose classique, qui emploie le composé d'aspect déterminé *cōnsōlor*; repris par la langue impé-

riale. Cf. F. 388, 15, *solari sine praepositione dixisse antiquos testis est Pacuvius, cum ait* (365) : « *solatur, auxiliatur, hortaturque me* ».

Dérivés et composés : *sōlācium* (classique), M. L. 8060 ; irl. *solad* ; *sōlāciolum* (Catull.) ; *sōlāmeri* (poétique) ; *sōlāmentum* (Paul. Nol.) ; *sōlātor* (Tib., Stat.) ; *cōnsōlor* et ses dérivés (usuel et classique ; les formes romanes sont savantes, M. L. 2167, irl. *comhsóléis*, britt. *cyuro*) ; *insōlābiliter* (Hor. = ἀπαραισθήτως). — *A cōnsōlor*, la langue a tendu à opposer *dēsōlo* (de *sōlus*), d'où la glose *dēsolare, solacium auferre* ; cf. Aug., Epist. 130, 3, *quacumque sunt terrena solacia, magis in eis desolatio quam consolatio reperitur*.

Le présent *sōlor* peut être, comme *uēnor*, une forme à vocalisme radical long d'une racine **selo-* qui se retrouverait dans le présent hom. ὄσθι « sois favorable », dans ἰάσσομαι « je me rends favorable, j'apaise », si l'on part d'un type **si-slā-* ; et, en effet, il y a en trace dans éol. Ἐλάθ, Ἐλάρε. Mais les formes grecques sont en partie obscures et le présent hom. ἰάσσομαι, l'adjectif ἰαρός, etc., avec u bref, ne s'expliquent pas directement. Quant à got. *sels* « bon », le sens en est bien éloigné. En somme, étymologie incertaine.

solōx, -ōcis adj. : — *lana crassa et pecus quod passim pasciunt non lectum. Titinius in Barbato* (3) : « *Ego ab lana soloci ad purpuram data* » ; et *Lucilius* (1246) : « *pastali pecore ca montano, hirtio aique soloce* » ; F. 386, 27. Mot rare, archaïque et repris tardivement (Fronton, Tert., Symm.).

Sans étymologie claire.

solum, -i n. : en général, partie plate et inférieure d'un tout, « fond (de la mer, d'un fossé, etc.) », « pavement (marmoréum solum) » ; « plante du pied » ; cf. Varr., R. R. 1, 47, *solum hominis exitium terrae* (d'où *solea*), d'où « base, fondement » (joint à *fundāmentum* par Cic., Bru. 74, 258) ; et aussi « sol » d'un terrain (*solum terrae, sola terrarum*), d'où *adsole*, -ās (Tert.) « jeter à bas » ; par suite « pays, région » (*solum uertere*) « biens fonds » (*rēs soli*, d'où *solifundium* n. Front.). Ancien, classique, usuel. M. L. 8079. V. B. W. *seuil*.

Dérivés : *solea* f. : 1° sorte de sandale, consistant en une semelle placée sous la plante du pied ; sorte de soulier d'osier ou de plaque de fer qu'on plaçait sous le sabot des bêtes de somme ; entraves de bois ; 2° sole, poisson. Cf. P. F. 387, 5, *solea uel ea dicitur quae solo pedis subicitur, uel genus piscis, uel materia robustea super quam paries craticus extruitur*. M. L. 8064. Celtique : irl. *sol*, britt. *sol* et *sail* ; germanique : got *solja* ; une forme **sola* est supposée par les mots romans et germaniques du type fr. *sole*, v. h. a. *sola*, v. angl. *solu* ; v. B. W. *sole* I et II. De là : *solētus* ; *soleārius*, -i m. et *solātārius* ; *soleāris* (tardif) ; *mono-*, *bis-* ; *trisolum* « genus calciamenti ».

[Composé : *solifundium* (Fronton).

Pour *exsul*, v. ce mot.

L'o de *solum* peut représenter phonétiquement e aussi bien que o ; v. sl. *selo*, qui traduit ἄργος et σελήνη, σελήνομα, russe *selō* « village » indique, pour ce mot neutre, le vocalisme e ancien (cf. sous *serum*) ; longobard *sala* « maison, construction », d'accord avec lit. *salā* « village », repose sur **solā* (le vocalisme de v. h. a. *sal* est altéré). Le mot indique un « établissement » humain.

soluō (sur une prononciation *solūō*, v. *silua*), -is, -ui, -ūtum, -ere : détacher, délier ; déteiler ; dans la langue nautique, « lever l'ancre ». A pris des sens spéciaux dans les langues techniques, e. g. *uolūre soluere* « s'acquitter d'un vœu » ; dans la langue du droit, *rem soluere* « payer », *dēbitum soluere* « s'acquitter d'une dette », *soluendū nōn esse* « n'être pas solvable » ; *fidem, poemam soluere*. Du sens de « détacher » on est passé à celui de « relâcher les liens, désagrèger, dissoudre » et aussi « résoudre » (s. *quaestionem*). Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 8081 ; v. B. W. *résoudre* et *soulte*.

Dérivés : *solutus* : détaché (opposé à *uinctus*), libre (souvent joint à *liber*) ; de là « non soumis à des règles fixes » (*solūta orātiō*) et par suite « impuni, licencieux » ; *solutum* : paiement, acquit (fr. *soulte*) ; *solūbilis* (tardif) et *insolūbilis* (Sén.), -*bilitās* ; *solūtiō* : dissolution, désagrégation ; paiement, solution ; *solūtiūs* (Suét.), *solūtor*, -*trix*, -*tōrius* ; *insolūtus* (basse époque).

Soluō est senti en latin comme un verbe simple et a fourni de nombreux composés :

absoluō = ἀπολύω « détacher, délier, absoudre », « s'acquitter de, se débarrasser de ». De ce sens on est passé au sens de « achever » et, dans la langue de la rhétorique, « achever un récit », qu'on retrouve dans l'adjectif *absolutus* « achevé » (souvent joint à *perfectus*). En grammaire, traduit τὸ ἀπολελυμένον, τὸ ἐκλυτόν et ἀυτοτελής « absolu ». En bas latin, *absolutus* en est arrivé à signifier « démontré, évident » ; *absolutus* « acquittement, délivrance » et « perfection », M. L. 46. Pris par la langue de l'Église, d'où celtique : irl. *absoloid*, gall. *absolœn* (de *absoluendus*).

dē-, *dis-*, *ex-*, *per-*, *re-soluō*, avec leurs dérivés *dēsolutiō*, *resolutiō*, etc., dans lesquels le préverbe ne fait que préciser le sens du simple.

Le latin connaissant *sē-*, *so-* (v. *sed*) et *luō*, l'analyse en *so-luō* (de **seluō* ou **soluō*) est évidente ; cf. *luā*. D'après le modèle de *uoluō*, le composé *soluō*, *solutus* a fait l'effet d'un mot simple ; de plus, le u y a été traité comme une consonne ; la scansion trisyllabique est artificielle.

sōlus, -a, -um (gén. *sōlius*, dat. *sōli*) : seul, solitaire ; *sōlum, solummodo* « seulement ». Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 8080.

Dérivés et composés : *sōlūtūdō* : solitude (usuel, classique) ; *sōlūtās* (archaïque, époque impériale), conservé dans les langues hispaniques, M. L. 8072 ; *sōlūtārius* ; *sōlūtārius* (*monachus*) ; *sōlūtāneus* (Theod. Prisc. ?), cf. M. L. 8070, **sōlūtāneus* ; *sōlūtātum* (Front.) ; *dēsōlō*, -ās « laisser seul, dépeupler », non attesté avant Virgile, usité surtout au participe *dēsōlātus*, sur lequel il semble bien que *sōlō*, qu'on trouve seulement dans Sénèque et Stace, ait été fait, d'après *populor/depulpor*, M. L. 2596 a ; *sōlūtōquium* (St Aug.) ; *sōlūtūgus* (Cic.) ; *sōlūticanus* « soliste », par opposition à *concinēns* (Mart. Cap.). Sur le rapport établi entre *dēsolor* et *cōnsōlor*, v. *ōlor*.

Fait penser à *sed-*, *sē-*, etc., à quoi aurait été ajouté un suffixe *-lo-* ; mais on ne peut rien dire de précis.

somnus (ō), -i m. : sommeil. Personnifié et divinisé : le Sommeil, fils de l'Érèbe et de la Nuit, d'après γρ. Ἐρως. Ancien, classique, usuel. Panroman. M. L. 8086.

Dérivés et composés : *somnium* « songe », attesté depuis Plaute ; Cicéron cite, d'un vieux poète, *interpres somnium* ; *somniō*, -ās : avoir des songes, rêver (de, M. L. 8085, 8082 ; B. W. *songer* ; et *cōnsomniō* ; *insomnium*, -i (m.) : calque du gr. ἐνόνειον, pour obtenir un mot noble à la place de *somnium*, dégradé dans l'usage vulgaire. Premier exemple dans Vg., Ae. 4, 9 ; dans la prose, non attesté avant Tacite. Mot rare, littéraire, mais conservé en ital'en et en espagnol. M. L. 4469.

somniculōsus : somnolent, forme sans doute populaire, déjà dans Plaute (*somniculōsē*) sur le modèle *periculōsus*, non tirée du diminutif, cf. *meticulōsus* ; *somniculus*, non attesté dans les textes, mais qui figure dans les Not. Tir. et supposé par les formes gallo-romanes : fr. « sommeil », etc., M. L. 8084, tandis que *somnus* a survécu dans toute la *Romania*, v. B. W. *somme* ; *somniculōsus* (avec l), ancien (Plt., Lucil., Cic.), M. L. 8053 ; *somnulentus* (*somno-*) (Apl., St Jér., d'après *temulentus*, etc.) ; *somnulentia* ; *somniālis* (tardif) ; *somniātor* (époque impériale) ; *somniāsus* (Cael. Aur.) ; *somnurnus* (Varr. ap. Non. 172, 1, formé d'après *nocturnus*, etc.) ; *somnifer*, -*ficus*, -*ger* (époque impériale) ; *in-somnis* : sans sommeil, cf. skr. *asvapnāh*, gr. ἄσπνοος, d'où *insomnium* (-nia f.), au sens de *divertia* et tardifs *insomniātes* (d'après *satis*, *satiētās*), *insomniās* ; *ex-somnis* « tiré du sommeil » ou « privé du sommeil », d'où **exsomniāre*, M. L. 3069 ; *sēmi-somnis* (-*somnus*).

sopor, -ōris m. : 1° force qui endort, fait d'endormir ; 2° sommeil. Divinisé, Vg., Ae. 6, 278. Grâce à l'existence de *sopor*, Virgile peut faire une distinction qu'Homère ne connaissait pas ; c'est par *consanguineus Leti Sopor* qu'il rend l'homérique Ἐ 231, Ἴτρυφ... κασπινήφ θανάτοιο. Terme surtout poétique et, en général, plus expressif que *somnus* et voisin de *torpor*, *stupor* ; cf. Plin. 21, 119, *huius* (sc. *iunci*) *semine somnum allici, sed modum seruandum ne sopor fiat*. Le caractère de force agissant de *sopor* est sensible chez Lucrèce, 4, 453 : *Denique cum suauis deuinxi membra sopore/somnus*. Par suite, désigne un soporifique, en particulier l'opium. Enfin, désigne aussi les « tempes » (cf. Stace, S. 2, 3, 29), comme all. *Schlāfe* et vénitien *sono* (de *sōmnus*). Dérivés : *sopōrus* (poétique, e. g. *sopōra Nox*, Vg., Ae. 6, 390) ; *sopōrō*, -ās : endormir, engourdir, stupéfier (usité surtout au participe *sopōrātus* ; époque impériale), forme qui se substitue en partie à *sōpire*, isolé de *somnus* par la forme et dont cet isolement a amené la disparition progressive ; *sopōrifēr* (époque impériale) ; *sopōrātū* (bas latin). Avec degré long de la racine (formation unique en son genre en latin) : *sōpiō*, -is, -iui (-iī), -itum : endormir, assoupir ; *sōpiūtō* (tardif) ; *sōpire* a pris en Gaule le sens de « calmer » (ainsi chez Sulpice-Sévère) ; *insōpitus* ; **assōpire* (fr. *assoupir*), M. L. 734, *cōnsōpiō* ; *obsōpiō* (tardif). La quantité de l'o de *sopescō*, *obsopescō* (Not. Tir.) est inconnue, et l'on ne peut préciser de quelle nature est le rapport de cette forme avec *sōpiō*.

La racine qui signifiait « dormir » fournissait un présent radical athématique attesté par véd. *sōp̄tu* « qu'il dorme », *sōdpan* « dormant » et par l'optatif *sōp̄yāt* ; ce

présent a été remplacé de diverses manières ; le sanskrit a *sōp̄ti* (3^e pl. *sōp̄anti*) et aussi *sōdpati* « il dort » ; l'iranien a un présent en *-*ske-* : av. *x̄afsaui* « il s'endort, il dort ». Le slave a *sūpiū* « il dort », inf. *sūpati* ; le hittite, d'un thème **sup* « dormir », le dérivé *suppariya-* « sommeiller ». Le germanique est, comme d'habitude, passé au type thématique, mais avec une opposition de vocalisme, v. angl. *svefan* en face de v. isl. *sofa*, qui est la trace de l'ancien type athématique. Le latin n'a pas conservé ce présent (v. *dormiō*). Mais il a le causatif à voyelle longue *sōpiō*, cf. skr. *svāpdyati* « il fait dormir », v. isl. *svēfa* « endormir ». Le nom d'action *sopōr*, qui indique une force active, n'a pas de correspondant hors du latin ; il s'applique souvent à l'« engourdissement dans la mort », ainsi Plt., Am. 306, etc., et Lucrèce, 3, 904, *a leto sopitus* ; cf. v. angl. *swēbban* « endormir, tuer », v. isl. *sēfa* « tuer ». — Le nom du « sommeil », masculin parce qu'il est un agent, était **swopno-* : skr. *sōdpanāh*, lit. *sūpnās*, arm. *k'un*, irl. *suān* ; de là lat. *somnus* ; v. isl. *suefn* ne peut devoir son e qu'à l'influence d'une forme verbale ; quant à gr. ὄσπος et v. sl. *sūnū*, on est tenté d'en attribuer le vocalisme radical zéro au dérivé *ēv-ōp̄no*, v. sl. *sūnje* « songe », tandis que, inversement, skr. *sōdpan(i)yam*, lit. *sūpnis* et lat. *somnus* auraient reçu leur vocalisme o du nom du « sommeil ». — En latin, l'élimination de l'ancien présent **swep-* et l'emploi exclusif de *dormiō* ont eu pour conséquence qu'aucun lien n'existait entre le verbe et les noms, et Varron a été amené à jouer avec cette opposition : *Quid mihi (cum) somno si dormitio tollitur?* (Men. 388 ap. Non. 101, 3). — La forme à élargissement -m- de *dormiō* marquait un état qui dure (v. MSL 19, p. 160 sqq., et cf. *premiō*), et ceci a entraîné l'élimination des formes verbales de **swep-* autres que celles du causatif.

sōna, -ae f. : ceinture. Transcription ancienne de gr. ζώνη ; de là *sōnārius* dans Plaute, *sector sōnārius* « coupeur de bourses ».

sonium, -i n. : soin, souci, μέμνη (Ital., Gloss.) ; *soniō*, -ās (et *sonior*) : μεμνηώ. Uniquement attesté dans des textes chrétiens tardifs (v. Buecheler, Kl. Schr. 3, p. 138) et les gloses, où les formes sont parfois confondues avec *somnium*, *somniāre*. Sans doute d'origine germanique ; cf. M. L. 8089 a ; B. W. sous *soin* ; et *besogne*.

sonō, -is et **sonō**, -ās, -uī, -itum (et, à l'époque impériale, *sonāū*, *sonātum*, e. g. *sonātūrum*, Hor., S. 1, 4, 44), **sonere** et **sonāre** : sonner, faire entendre un son, un accent, et par extension « chanter » (poétique), faire résonner. *Sonere* est archaïque et n'est attesté que dans la langue épique ou tragique (Ennius, Accius) ; Plaute déjà n'emploie plus que *sonāre*, qui est la seule forme usuelle et qui est demeuré dans les langues romanes. M. L. 8087. La double flexion provient sans doute d'une flexion ancienne à alternance : *sonō*, -ās, -at ; *sonimus* (de **sonāmos*), etc.

Formes nominales, dérivés et composés : *sonus*, -ī (et rarement *sonus*, -ūs) m. : son, ton, M. L. 8090 ; celtique : irl., britt. *son* ; *sonitus*, -ūs m. « son » et « bruit », M. L. 8089 ; *sonār* adj. (Apl.) ; *sonābilis* (Ov.) ; *sonitius*, usité seulement dans *sonitium tripudium* ; *sonor*, -ōris m. : doublet poétique de *sonus*, de là *sonōrus* ; *sonōritās* (employé par Priscien pour traduire εἰσφώνη) ;

soni-pēs adj. : périphrase poétique pour désigner le che- val; cf. gr. καρχήπους (Hes.); soniuagus (Vict. Vit.); sonitiium (Didasc. Apost.).

En outre, nombreux composés, verbes ou adjectifs : adsonō (as-) = προσήλω : résonner vers, répondre en écho, faire retentir; et, tardifs, assonus « harmonieux » (formé d'après absonus), assonātiō.

absonus : discordant (sens propre et figuré; joint à absurdus par Cic., De Or. 3, 14, 41) = ἀπήχη, absonē; absonō (rare); circumsonō = περιήλω; circumsonus (Ov., St.); cōsonō : résonner ensemble, être en harmonie avec (propre et figuré, ce dernier sans doute d'après le gr. συμφωνῶ, συνηχῶ); cōsonāns f. : terme technique des grammairiens traduisant συμφωνοῦν et opposé à uocalis; cf. Diom., GLK I 422, 27 : consonantes (sc. litterae) appellantur quod interdum proiectae, interdum subiectae uocalibus consonant; cōsonus = συμφωνος (un exemple dans Cicéron; ensuite dans Ovide, puis dans la langue de l'Église), de là lrl. conson, britt. cys-son; dissonō = διαφωνῶ; dissonus, tous deux d'époque impériale; d'où, tardifs, dissonanter, dissonantia; in-sonus : qui ne fait pas de bruit, silencieux (Amm., Apul.) = ἄφωνος.

intersonō (un exemple de Stace); ob-sonō : interrompre par un bruit (un exemple de Plt., Pseud. 208); personō : faire résonner; résonner tout à travers (classique; cf. persōna?); personus (époque impériale); praesonō : retentir d'avance (Ov., Galp.); resonō (resonō, -is) : résonner et « faire résonner » = ἀνηχέω. Attesté depuis Ennius; usuel; resonus adj. (poétique, époque impériale); resonābilis (id.); resonantia (Vitr.); resonātiō (Cassiod.); resonus, ī m. (Cael. Aur.). Composés poétiques du type : alisonus (= ὑψιβρεφής), clarisonus (= λιγύφωνος), multisonus (= πολύφωνος), armi-, horri-, lucti-, lucci-, fluenti-sonus.

Il n'y a guère que sonō, cōsonō, resonō qui soient usuels et sans doute employés dans la langue parlée; les autres formes sont des créations de la langue littéraire, faites en grande partie sur des types grecs.

La racine est indo-européenne, sans doute dissyllabique; mais les formes sont peu claires. Omb. sonitu, sunitu admet plusieurs explications, et le sens en est contesté. Irl. -seinn « sonat » est de type thématique; à côté, il y a un parfait lrl. sephain « sonuit », où l'on a trace du w de *sw-. Le védique a āsanū (dit du cri d'un faucon), svānū (dit du bruit produit par le feu) et l'adjectif en -to-, prāsavanūh « émettant un bruit ». A sonus répond skr. svandh « bruit ». Pour rapprocher sl. zvēnētī « sonore », zvonū « sonus », il faut, d'une part, admettre une étymologie populaire, de l'autre écarter alb. ze « voix ». — On ne peut séparer tout à fait le groupe de *swer-; v. susurrus.

sōns, sontis : coupable. Ancien, classique; l'emploi adjectif est surtout poétique (cf., toutefois, Plt., Cap. 476, ... sontes... condemnant reos). Rare dans la prose impériale. Contraire : insōns (ancien, mais évité par Cicéron et César). Dérivé : sonticus, usité seulement dans sonticus morbus « épilepsie », sontica causa « excuse valable », cf. Fest. 372, 3; sonticum morbum in XII (2, 2) significare ait Aelius Stilo certum cum iusta causa; quem nonnulli putant esse qui nocent, quod sonte(s) significat nocentes. Naeuius ait (Com. 128) : « sonticam esse

oportet causam, quam ob rem perdas mulierem ». — Termes rares et techniques de la langue du droit.

Sōns a la forme du participe présent de sum; cf. gr. ὄν, skr. śan (acc. sg. śāntam), v. sl. sy (nom. pl. sōtje); pour un Latin, il n'y avait rien de commun entre sōns et sum, mais sum n'a pas conservé de participe, ce qui indique que l'ancien participe a dû être affecté à un emploi spécial; et l'on ne connaît de participe que pour des formes à préverbe : praesēns, ab-sēns. Le vocalisme o de sōns se retrouve dans euntem en face de iocēsis et dans uoluntās. Quant au sens, il devrait s'expliquer par un usage juridique. En vieux islandais, sannr signifie à la fois « vrai » et « coupable »; et le groupe de v. sar. sundia, v. h. ā. sūntea a été employé à désigner le « péché ». En indo-iranien, le mot satya- « vrai » (skr. satyā de *sat-ios, av. haipyō, v. perse hašiya) a une valeur religieuse. Pour expliquer tout à fait le sens de sōns, il faudrait connaître les anciennes formules où figurait le mot; une valeur juridique est nette dans sonticus.

sonticus : v. sōns.

sōpna (uitis) : sorte de vigne (Plin., NH 14, 136).

sōpiō, -ōnis m. ? : Cat. 3?, 10, et graffiti de Pompéi; sōpiūt dans Pét. 22, 1 (?). Mot de sens obscur qu'on interprète par pēnis et qu'on rapproche de prosōpia. Très incertain.

sōpiō, sōpire, sopor : v. somnus.

sorbeō, -ēs, sorbuī, sorbitum (Prisc.); sans exemple dans les textes), -ēre (et sorbō, -is, sorpsi, sorptum, -ēre, dans le simple comme dans les composés; sorbiō, -ire depuis S^t Jér.; les formes de la 3^e et de la 4^e conjugaison sont récentes) : avaler, gober (un œuf); absorber (sens physique et moral), engloutir. Attesté depuis Plaute, classique et usuel. Les formes romanes remontent à sōrbēre. M. L. 8094.

Dérivés et composés : sorbilis adj. (époque impériale); sorbiūtō, synonyme archaïque et postclassique de potiō; sorbiūtium; sorbiūtuncula (tardif); sorbilō adv.; sorbillō (-bilō, Tér., Ad. 591), -ās : avaler à petits coups. (diminutif familier et affectif; cf. sügillō, etc.).

absorbeō, d'où absōrbitiō, absorptiō (langue de l'Église); dē- (Tert., Mart. Cap.), ex-, ob- (archaïque et repris à basse époque), per- (Plin.), re-sorbeō (époque impériale).

Lat. or représente ici r, et le flottement latin provient de ce que la racine fournissait un présent (ou un aoriste) athématique, comme il ressort des formes baltes et slaves : le lituanien a, pour « boire à petites gorgées, téter, sucer », à la fois surbiū, surbiū, srēbiū, srēbiū et srūbiū, et le slovène srbijem, srbati. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à šempem « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme *srebh- de la racine est établie par gr. ῥοπεῖν « avaler » (fut. ῥοπήσομαι), d'accord avec une partie des formes lituanienues, contre alb. g'erp. Le latin n'a pas trace du type *s^rrbh-, *sr^rbh-, attesté par lit. surbiū, ion. ῥοπεῖν (chez Hipponax; sans doute terme populaire) et ῥοπεῖνεν (dans la langue médicale).

sorbush, -ī f. : sorbier; sorbum n. : fruit du sorbier,

sorbe. Ancien (Cat.), usuel. Panroman. M. L. 8095. Germanique : v. angl. syrfe.

Peut-être de *sor-dhos « rouge », lit. sarūas « roux », à cause de la couleur de ses baies.

sordēs, -is f. (usité surtout au pluriel sordēs, -ium) : saleté(s) (sens concret); condition sordide (sens propre et figuré); vêtements de deuil qu'on laissait volontairement négligés, d'où le « deuil » lui-même. Ancien, classique, usuel.

Dérivés : sordeō, -ēs; sordescō, -is; sordidus, renforcé en sordidatus (attesté depuis Plt.; cf. ater/atrous, etc.), d'où sordidō, -ās : salir; sordidulus (familièrement); sordicula (Marc. Emp.); sorditiēs (Fulg.); sordidūdo (Plt.); sordulentus (Tert.); sordifluus; sordēdo; sordor, tous très tardifs et rares.

Les langues romanes ont des représentants de sōrdēs, sordidus, sordicula, sorditūa, M. L. 8095 a, 8097. Le gall. swrh « lent, endormi », de *sortus < sordidus, est douteux.

Le seul rapprochement clair est celui avec le groupe servant à rendre en germanique l'idée de « noir » : got. swart « noir », Mt., V, 36. Le latin lui-même a, d'autre part, suāsum (v. ce mot), qui a l'air d'une formation populaire de la même racine. Du reste, on ne saurait décider si, dans got. swart, etc., l'a est un ancien a, comme dans sordēs, ou un ancien ā, comme dans suāsum.

sōrēx (-rix, saurex), -icis m. : souris. Ancien, usuel. M. L. 8098; B. W. s. u.

Dérivés : sōricinus, cf. soricina naenia, Plt., Ba. 889, et les noms propres Sōriciō, -cius, -ciānus. Les langues romanes supposent aussi *sōricius, *sōricāre, *sōricārius, M. L. 8099-8101. Peut-être onomatopée; cf. Don., ad Ter. Eu. 1024, proprium soricum est uel stridere clarius quam mures uel strepere magis.

Cl. gr. ῥοαξ « souris ». Le détail du rapprochement ne se laisse pas déterminer, faute de données. V. le suivant. Pour le suffixe, v. Ernout, Philologica I, p. 133.

*sōrix (saurix), -icis : auis tributa Saturno (ab) auguribus (Mar. Vict.). Sans autre exemple. Peut-être identique au précédent, cf. le double sens de būfō, būbō; ou plutôt simple erreur de Mar. Vict., qui a attribué à un oiseau le cri de mauvais augure des souris, cf. Plin. 8, 223.

soror, -ōris f. : sœur et aussi « parente par le sang, cousine »; cf. frāter. Par dérivation, terme de tendresse; employé aussi pour marquer la ressemblance ou l'identité entre deux objets; de là sorōriāre : re mammae dicuntur puellarum, cum primum tumescunt, ut fraterculare puerorum, F. 380, 25. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8102; B. W. s. u. Les mots romans remontent en partie à une forme dissimulée seror, abl. serore, CIL II 534, 2; cf. *returdus.

Dérivés : sorōris : de sœur (en face de fraternus, formé d'après les adjectifs en -ius dérivés de substantifs en -tor : praetor, praetōrius; de même uxōrius, substantivé au sens de « mari de la sœur », M. L. 8104. Le type de dérivation atteste le caractère récent du mot. L'adjectif ancien est le suivant :

sōbrinus : de sœur; utilisé comme subst. sobrinus, sobrina; cf. F. 379, 6 : sobrinus est, ut ait Gallus Ae-

lius, patris mei consobrini filius, et matris meae consobrinae filius. Femina isdem de causis appellat fratrem, et fratrem patrualem, et consobrinum, et propius [com]sobrino et sobrina. Idem gradus in sobrina quoque sunt. Composé : cōsobrinus, -na; cf. Don. ad Ter. Hec. 459 : consobrinus noster quasi [com]sororinus; devenu synonyme de « cousin », sans précision, cf. Gaius, Dig. 38, 10, 1, 6 : consobrini consobrinaeque, i. e. qui quaeque ex duabus sororibus nascuntur... sed fere uolunt omnes istos (sc. patruales, acintinos) communi appellatione consobrinus uocant. M. L. 8050 et 2165.

sororcula : diminutif de tendresse, conservé en vieil italien. M. L. 8103.

sorōriculātus (-a uestis, Plin. 8, 195); sorōricida (Cic., d. l.); sorōricidium = ἀδελφοκτονία (Gloss.).

Le nom lat. soror repose tout entier sur la forme du nominatif à vocalisme ō qu'indique lit. sesū « sœur », en face de génitif singulier seseis, d'accord avec lrl. siur; le timbre o était de règle dans les cas forts, à en juger par l'o du nominatif pluriel arm. k'or-k' « sœurs » et par l'ā indo-iranien de l'accusatif singulier skr. sōsdāram et de la forme iranienne indiquée par pers. x'āhar, supposant x'hār- (av. x'anharām est dérivé d'après brātarām). Une forme à vocalisme zéro aux cas obliques est établie par skr. sōsārē (datif singulier), etc., arm. k'er (génitif datif singulier à côté de k'oyr, nominatif accusatif), got. swistars (génitif singulier), d'après quoi a été fait le nominatif-accusatif got. swistar; c'est sur une forme *swesr- que repose lat. sobrinus; cf. jūnebris. Le mot indo-européen est de ceux qui appartiennent au groupe de *swel/*se-; cf. socer, sodālis, swēsō; sur le caractère de *se-, v. l'hypothèse présentée sous uxor, et sodālis. Toutes les formes citées supposent une initiale *sw-, ainsi gall. chwaer atteste que le s de lrl. siur repose sur sw, ce qu'indiquent, du reste, en irlandais même, la mutation de mo fīur « ma sœur », en face de siur; seuls le balte et le slave ont clairement l'initiale s- sans w : lit. sesū et le dérivé sl. sestra. — Le grec, qui a restreint φάτρη au sens de « membre d'un certain groupe social », n'a pas le vieux nom de la « sœur ». Mais il a des formes ἑορ' θυγάτηρ, ἀνεψιός, ἑορες' προσήγοντες, συγγενεῖς (Hes.), qui peuvent être apparentées de loin, au moins en ceci que le premier terme serait *(sw)ē-

sors, -ōris f. : sort; ordinairement petite tablette de bois (aut populina sors aut abiegna, Plt., Cas. 384), qui servait soit à répondre à des questions posées à des oracles (sortēs Praenestinae), soit à procéder à des tirages au sort dans le partage des magistratures, etc. (cf. urbāna, peregrina sors). Par suite « décision du sort », « lot », « sort fixé à chacun, destinée » (= fors, avec lequel il forme couple, cf. Hor., S. 1, 1, 1), et « rang, sorte » (cf. Sén., Ep. 36, 4; 52, 3). Dans la langue du droit, « capital » (par opposition à fēnus) et « héritage » (cf. gr. κλῆρος) : sors et patrimonium significat, P. F. 381, 8. De là cōsors : qui partage le même sort et, en droit, « qui jouit en commun d'un héritage indivis » (= σύγληρος). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8107. Irl. sori.

Dérivés et composés : sortiō, -is et sortior, -iris : 1° tirer au sort, recevoir par le sort; d'où sortitus, Sortientēs = Κληροῦμενοι; 2° échoir en héritage à (Pl. le J. 1, 3, 4); 3° distribuer, choisir, obtenir

(époque impériale), M. L. 8109; *sortitiō* (classique), *-ior, -tus, -ūs* (rare) et *sortitiōnarius, sortiārius, sorti-cula*, conservé dans les langues hispaniques, M. L. 8108; *sorticulōsus* (Gl.); *sortiger, -fer* (Lucain); *sortilegus* adj. et *sortilegus, -ī m.*: dévin; *cōsors* (v. plus haut); *cōnsortium; cōnsortiō; esors* (doublet poétique de *expers*); *subsortiō*: tirer au sort en remplacement; *subsortitiō*. Sur **sortire* « sortir », v. M. L. 8110; B. W. s. u.

La question de savoir s'il convient de rattacher *sors* à *serō seriēs* ne peut être résolue que par un examen de la technique des *sortēs*. Il fallait sans doute ranger les *sortēs*, les *serere*, pour en tirer une: *unamque excidisse*, T.-L. 22, 1, 11 (qui rappelle hom. ἐκ δ'ἔθορε κλήρος κυνέης, Il. 7, 182, ou ἐκ κλήρος ἔδρουσαν, Il., 3, 325).

sörtus: doublet de *surrectus*, dans Livius Andronicus, qui employait aussi un parfait *suregit*; cf. Fest. 380, 33; v. *regō*.

sospes, -itās adj.: sain et sauf. Souvent joint à *saluus, superstes*; se dit surtout de quelqu'un qui revient de voyage; cf. les exemples rassemblés par Pedersen, MSL 22, 40 sqq. Terme rare, archaïque et repris par la langue impériale, évité par Cicéron. Les anciens attribuent aussi à *sospes* le sens de « qui assure le salut », « protecteur, protectrice »; cf. P. F. 389, 6: *sospes, saluus*. Ennius (A. 590) *tamen sospitem pro servatore dicit* (le texte de Festus, malheureusement mutilé, semble moins affirmatif); et il y avait à Rome une *Iunō Sospita* (pour le féminin, cf. *hospes/hospita, antistes/aniستا*) qui semble bien être une Junon protectrice (et guerrière?). À côté de *Sospita*, on trouve dans les inscriptions, notamment à Lanuvium, dont ce culte est peut-être originaire, et dans les gloses, cf. Fest. 462, 3, des formes *Seispitē* (datif), CIL I² 1430, *Seispita, Sispita* dont le rapport avec *Sospita* n'apparaît pas. Il est possible que *sospes* soit une déformation, d'après *hospes*, et par rapprochement du grec σάωω (cf. Fest. 462, 2) de *seispes*, mot indigène de sens obscur.

Dérivés: *sospitō, -ās*: sauver (archaïque); *sospitiālis* (Plt. et Macr.); *sospitiās, sospitiātor, -trix*, tous tardifs et rares.

Un rapprochement précis manque. V. *potis*.

spacus, -ī m.: cordon, ficelle. Mot tardif (Cass. Fel., Orib.), d'origine inconnue, demeure en it. *spago*; cf. M. L. 8113, **spagum*, et 8112, **spagulum*.

spādix, -icis adj.: bai-brun (dē equō), Vg., G. 3, 82. Du gr. σπάδιξ, nom d'une branche de palmier qui portait des fruits d'un rouge brun; cf. Gell. 2, 26, 9 sqq.; 3, 9, 9.

Dérivé: *spādaster* « teinturier en brun » (Firm.).

spaddō, -ōnis m.: eunuque, castrat; cheval hongre. Emprunt au gr. σπάδων (latin impérial).

Dérivés: *spadōnius, -ninus; spadōnātus, -ūs m.* (Tert.); *spadōnō* « εὐνουχίζω » (Ital.). De **spādō, -ās*: britt. *spaddu* « châtreur ».

spairita: v. *sphaera*.

spanna, -ae f.: « empan, palme » (Ps. Matth., Euang. 37, 1). Emprunt au germ. *faha, spanna*.

spānus, -a, -um: adjectif synonyme de *pullus* « bai-

brun ». Tardif (Mul. Chir., Non.). Contrépel de *hispānus*. Cf. *scara, scias*.

spargō, -is, sparsī, sparsum, -ere: répandre (s. *mina*); pariser (s. *humum foliis*); joncher. S'emploie au propre et au figuré, au physique et au moral. Ancien, classique, usuel. Panroman. M. L. 8120; et 8122, *spartum*; cf. *farinam consartam*, Mul. Chir. 735.

Dérivés: *spargō, -inis* (Ven. Fort., d'après *aspergō*); *sparsilius* (Tert.); *sparsim* (Apol., A. G., Lact.); *sparsiō* (époque impériale) « pluie d'eaux parfumées »; *spargūra* (Orib.).

Nombreux composés dans lesquels le préverbe ne fait que préciser le sens du simple: *a(d)spargō*, d'où *a(d)spargō, -inis*; *a(d)sparsiō*; *a(d)spergus*, cf. M. L. 710; *circum-, cōn-, di-, ex-, in-, inter-, per-, prae-, prō-, re-, super-spargō*.

On rapproche ordinairement le germanique: type angl. *sprinkle* « arroser, saupoudrer, pleuvoir », *spark* « étincelle », etc., et lit. *sproga* « étincelle »; v. irl. *arf* « goutte ». D'autre part, le vocalisme *a*, de type « populaire », n'exclut pas un rapprochement avec une racine normale à *e/o* (v. *scandō*). Le perfectum secondaire en *-si* permet de croire qu'ici *-ge/o* est un suffixe du présent. Dès lors, on peut rapprocher gr. σπείρω « je sème », cf. (avec le *ph* « populaire ») arm. *sp'rem* « je disperse » (*sp'rik* « dispersion »), *p'arat* « dispersé », v. h. a. *spriu* « balle de blé », et des formes diverses à élargissements variés; v. Walde, *Vergl. Wört.*, II, p. 670 sqq., sous 2 *sp(h)er-*; on ne saurait, d'ailleurs, préciser en quelle mesure 1 *sp(h)er-* « frapper (du pied) », etc., est apparenté à 2 *sp(h)er-* « disperser », et Walde, qui pose un **sp(he)reg-*, très vague, n'arrive pas à distinguer deux groupes, II, p. 672 sqq.

spartium, -ī n.: sparte, sorte de jonc; corde de sparte, Emprunt ancien (Caton) au gr. σπάρτον.

Dérivés: *sparteus; spartārius, d'ort spartāria, -ōrum* « lieux plantés de sparte »; *sparteolus*: pompier (muni de cordes de sparte) (Tert.); *spartilagō* (Chiron.) = *spartum*. M. L. 8122.

sparus, -ī m. (*sparum n.*): 1° épieu, arme de jet à fer recourbé et à pointe aiguë (cf. Rich, s. u.), spéciale surtout aux paysans (*agrestis sparus*, Vg., Ae. 11, 682; *telum rusticum*); 2° poisson de mer; d'où *sparulus*: brème. M. L. 8123, 8124. Celtique: bret. *sparl*: barre, garrot.

On rapproche du premier sens v. h. a. *sper* « épieu », qui a tout à fait le sens de *sparus*, et aussi v. h. a. *sparro* « chevron » (avec gémination expressive?). Mais *sparus* « poisson » provient du gr. σπάρος.

spasmus, -ī m.: emprunt au gr. σπασμός « crampe », avec des formes populaires *pasmus* (Marc. Emp.; v. B. W. *pāmer*), *spalmus* (Orib. lat.), *spauismus* (Mul. Chir.), peut-être par contamination avec *palmus*, de *πολιός* « convulsion », M. L. 8127. V. Niedermann, dans *Vox Romanica*, 1940, p. 183, et Corominas, *Ibid.*, 1934, p. 375.

spatha (tardif *spata, spada*), *-ae f.*: battoir, spatule; épée large et longue, cf. Rich, s. u.; et M. L. 8128. Germanique: v. angl. *spadu*, etc. Emprunt au gr. σπάθη, d'où *spatula* (*spadola*): épaule (d'animal), déjà dans

Mél. Chate Lain, 181 sqq. Sur *auspicium* Tertullien a bâti *inspicium*.

Dérivés: *speciēs* (v. plus bas); *speciō*, rare et technique, uniquement employé dans la langue augurale, cf. Varron cité plus haut; les composés *inspeciō, circumspeciō* sont usuels. De même, le substantif verbal **speciō* n'est pas attesté en dehors d'un exemple de Pacuvius cité par Festus 444, 29, mais *aspectus, cōnspectus, dēspectus, etc.*, sont fréquents;

spectrum, terme créé, semble-t-il, par l'épicurien Catus pour traduire εἰδωλον; cf. Cic., *Fam.* 15, 16, 1.

specimen: indice, marque; exemple, modèle; image, M. L. 8131 a, **specimentum*.

specula: observatoire; par suite « hauteur, éminence » (= gr. σκευή); de là *speculor, -āris*: guetter, épier, M. L. 8132, et ses dérivés *speculātor*, emprunté en got. *spaiikulātur* « Späher », *-trix, -lōrius, -iō, -tius* (tardif, Boèce, Cassiodore, trad. de θεορητικός), *-bilis* (Stace), *-bundus* (époque impériale); *praespeculor, -āris* (tardif).

speculum: miroir (traduisant gr. κάτοπτρον), M. L. 8133, *speculum* et **speculum*; *speculāris*: de miroir, et « transparent », s. *lapis* « talc »; *speculāria, -ium*, M. L. 8132 a; *speculārius*: miroirier; *speculātus*: orné de miroirs; *specillum*: sonde (terme de chirurgie); *specillātus*: orné de petits miroirs (Vop. Prob.).

A *speciō* correspondent aussi certains adjectifs attestés dans les composés: ainsi *-spicius* dans *cōnspicuus, perspicuus, prōspiciuus*; *-spiciāx* dans *perspicāx, suspiciāx*, d'où *perspicuitās, perspicācia, perspicacitās*.

Speciō a fourni un grand nombre de composés à préverbes qui suppléent au manque de pareils composés avec *uideō*. Dans la plupart d'entre eux, le préverbe ne fait que préciser le sens du simple. Dans certains, au sens de « apercevoir » par les yeux s'est jointe une nuance de sens moral; ainsi dans *dēspiciō* « regarder de haut en bas », par suite « dédaigner, mépriser », d'où *dēspectus* « dépit », M. L. 2601 et 2598, britt. *despez*; *praespeciō*, doublet très rare et tardif du suivant; *prōspiciō* « regarder en avant » et « prévoir »; *circumspeciō* « regarder de tous côtés » et « être circonspect »; *respeciō* « se retourner pour regarder » et « avoir égard à »; *respectus, -ūs m.*: égard, respect, M. L. 7245, et *respeciō* (S^t Aug., Orig.), *suspiciō* « lever la tête pour regarder », d'où « admirer », et aussi « regarder en dessous, soupçonner »; *suspectus*, M. L. 8485; B. W. *soupscon*; *dispeciō* « discerner »; *dispectus; inspeciō* regarder dans » et « examiner, étudier », etc. Dans *aspeciō* « apercevoir » et dans *cōnspeciō*, d'où *cōnspectus* « regard, aspect », M. L. 2169, surtout dans ce dernier, le préfixe sert essentiellement à marquer l'aspect déterminé; cet aspect existe aussi dans les formes où le préverbe a un sens concret.†

A *-speciō* correspondent: 1° une formation en *-ā, -spicor*, existant seulement dans les composés familiers qui, du reste, malgré la différence de formation, s'emploient exactement avec la même valeur d'aspect que les composés de *-speciō* (cf. Plt., Mo. 835-838, l'échange indifférent de *cōnspeciō* et *cōnspicor*): *cōnspicor, -āris*; *dēspicor* (participle *dēspiciātus* dans Plt.); *suspisor, -āris*, M. L. 8487, auquel il est tentant de rattacher *suspiciō, -ōnis* « soupçon »; v. ce mot. Les formes romanes re-

Varron, s. *porcina* (Apicius); spatule; [petite branche de palmier, M. L. 8130; irl. *spaid* (?), *spādag*; *spathā*; *semispatium gladium... a media spatiae longitudine appellatum*, Isid., Or. 18, 6, 3; déformé en *sinespatium*. L'ancienne orthographe est conservée dans *spatula*, tandis que *th* a été introduit dans *spatha*, où l'emprunt était évident.

Spatula semble sans rapport avec σπατάλη, dont le sens est éloigné.

spatium, -ī n.: espace libre, étendue, distance; intervalle. S'emploie aussi en parlant du temps. En particulier « espace réservé pour la promenade », « promenade » (concret); « piste, stade » pour les courses; *spatium dēcurare*. Usité de tout temps. M. L. 8129. Celtique: irl. *spaid*, britt. *yspaid*.

Dérivés: *spatiōr, -āris*: se promener; *spatiōtor* (Caton); *spatiōtiō* (Gl.), *-tīm* (Serv.); *spatiolum* (époque impériale); *spatiōsus* (non classique; époque impériale); *spatiōsiūs* (Sid.); *spatiālis* (Not. Tir.); *spatiābilis* (Paul. Nol.); *exspatiōr*: dévier, se répandre au loin (poétique, époque impériale); *interspatium* (Tert.).

V. *patēō*? On peut imaginer qu'il y aurait eu un *spatiō* à côté de *pat-*, comme le lituanien a *spleičū* « j'étends » à côté de *platiūs* « large ». Mommesen a supposé un emprunt au gr. dor. σπάδιον pour στάδιον; le sens technique de « piste, stade » serait le plus ancien? Le *t* supposerait un intermédiaire étrusque. Hypothèse peu vraisemblable.

spatula: v. *spatha*.

**speciō, -is, spexī, spectum, specere* (et *spiciō* reformé d'après les composés, qui sont aussi usités que le simple est rare): « apercevoir » et « regarder ». Se trouve seulement chez les auteurs archaïques, dans des conditions particulières qui donnent un sentiment d'artifice; ainsi chez Plaute, Cas. 516: *nunc specimen specitur, nunc certamen cernitur*; et Mi. 694: *quae supercilio spiciit* (spiciit dans les manuscrits: la forme en *spiciō* des composés était seule usuelle, et *spiciit* a été tiré des composés). Remplacé à l'époque classique par des composés; cf. Varr., L. L. 6, 82: « *spectare* dictum ab <speciō> antiquo, quo etiam Ennius (A. 421) usus: « <quos Epulo sequam specit > et quod in auspiciis distributum est qui habent « speculationem », qui non habeant, et quod in auguribus etiam nunc augures dicunt « auem specere ». Consuetudo communis quae cum praeurbis coniuncta fuerunt etiam nunc servat, ut « aspicio, conspicio, respicio, suspicio, <dispicio>, despicio », sic alia; in quo etiam « expecto » quod spectare uolo. Hinc « specula »; hinc « speculum », quod in eo specimus imaginem, « specula » de quo prospiciamus, « speculator », quem mittimus ante, ut respiciat quae uolumus, hinc qui (= quō abl.) oculos inuinguimus quibus specimus, « specillum ».

A *speciō* correspond un mot racine *-spex* usité comme second terme dans des composés conservés par la langue religieuse: *auspex*, cf. *auis, d'ou auspicium, auspico*; *haruspex, haruspicium; extispex, extispicium* (*inspex, prospex* ne sont attestés qu'à date basse, et peu, et sont sans doute refaits sur les verbes *in-, prō-spiciō*); *uestispica* (Plt., Tri. 252 dans A, *uestiplica* dans P); sur cette forme, v. Leo, Mél. Boissier, 355 sqq., et Grenier,

montent à *suspiciō* ou *suspectiō* (fr. *soupeon*). M. L. 8488; B. W. s. u.

2° un fréquentatif *speciō*, -ās, qui est la forme employée sans préverbe : regarder habituellement, être tourné ou orienté vers ; tenir compte de ; avoir les yeux fixés sur, observer, considérer (sens physique et moral) ; d'où *speciātus* « observé, reconnu », souvent dans un sens laudatif (cf. θεαρός) ; *speciātor*, *speciātissimus*. Celtique : gall. *yspeithio*, *yspaitih*. — *Speciō* a fourni de nombreux dérivés et composés : *speciābilis* ; *speciābilitās*, titre d'honneur sous l'Empire ; *speciāculum* « gradin », « spectacle » (classique) ; *speciēm* n. (archaïque et postclassique) ; *speciātio* (rare, mais classique), -*tor*, -*trix*, *iūus* (rare, technique), *ad-*, *circum-*, *dē-* (M. L. 2597), *ex-* (M. L. 3039), *in-*, *intrō-*, *per-*, *prō-*, *re-*, *suspectiō* (M. L. 8484), qui doublent les composés de *speciō* ; ce sont les formes qui sont mises en rapport régulier avec *-spiciō* et qui tendent à remplacer *cōnspicior*, *dēspicior* ; mais *dēspiciātus* a subsisté, et c'est *suspiciō* qui est la forme de Cicéron, et non *suspectiō*. *Exspeciāre* « regarder de loin » s'est spécialisé dans le sens de « attendre », où il a supplanté *opperior* ; de là *exspectatiō* « attente », *exspectābilis*, -*e*, *inexpectātus*.

speciēs, -ei f. : 1° vue (synonyme de *uisus* ou de *aspectus*, rare dans ce sens) ; 2° aspect, apparence (sens usuel ; traduit gr. εἶδωλον (cf. *spectrum*) ; s'oppose à *rēs* « la réalité », par suite « faux-semblant, prétexte » ; avec un sens laudatif, « belle apparence, beauté », d'où *speciōsus* (cf. *formōsus*), *speciōsē*, *speciōsus* (Tert.). Dans la langue philosophique a servi à traduire gr. εἶδος, comme *genus*, *γένος* ; de là « espèce », subdivision du genre, d'où à l'époque impériale *specialis* (= εἰδικός), opposé à *generālis*, cf. Quint. 5, 10, 43, et *specialitās* (et *specietās* « qualité spéciale », *specialiter*, et *specificus* (Boèce), etc. De ce sens dérivent les sens qu'on trouve à basse époque dans des langues techniques, par exemple, en droit, « cas spécial » ; dans la langue du commerce, « marchandises » (classées par espèces ou par sortes), en particulier « épices, drogues », sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8131 ; B. W. s. u., et en germanique : v. angl. *spice* (de *specia*). Irl. *speig*. V. Wölflin, ALLG XI, Stzb. Munich, 1900.

La notion de « voir » est l'une de celles où il existe des procédés supplétifs : en sanskrit, un présent *pācyāmi* se trouve en regard de l'aoriste *ādarṣam*, du parfait *dadāra* ; le grec a ὄρα, ὄψομαι et εἶδον ; l'arménien *tesī* « j'ai vu », présent *tesanem* « je vois », ne peut s'expliquer que par une contamination de *derk'* et de *spek'*. En albanais, *paše* sert d'aoriste à *shōh* « je vois ». Au premier abord, le latin a un système complet pour *uideō*, *uidi*. Mais le participle *uisus* est visiblement secondaire, avec son *i* pris à *uidi*. D'autre part, *uideō* n'est proprement pas accompagné de préverbes : *praeuideō*, *prōuideō*, *inuideō* ont des valeurs sémantiques spécialisées. En face de *uideō*, les formes à préverbes au sens de « voir » sont *aspiciō*, *inspiciō*, *perspiciō*, *prōspiciō*, *dēspiciō*, *respiciō*, de même que le slave a, avec préverbe, -*irāti* en face de *vidēti* « voir », dont les quelques formes à préverbes ont des valeurs spéciales. Le sens fondamental de « prendre connaissance » ou « avoir connaissance », qui est celui de la racine **weid-* de lat. *uidēre*, v. sl. *vidēti*, se prêterait mal à la valeur « déterminée » qui est celle des

formes à préverbe ; le sens de « regarder » reste sensible dans *aspiciere*, etc. L'ancien adjectif en -*to*- est *-spectus* (existant avec préverbes). Inversement, le simple *speciō* existe à peine. Il n'est pas rare que le présent du verbe « voir » soit exprimé par un verbe signifiant « observer » ; c'est ce qui arrive dans le correspondant sanskrit de *speciō*, à savoir skr. *pācyati* « il voit », et dans gr. ὄραω.

Le présent attesté par *aspiciō*, *inspiciō*, etc., a un pendant dans skr. *pācyati*, av. *spasyēiti* « il regarde, il voit ». Mais le type de présents en **-ye-* est secondaire ; et le caractère de l'emploi de *speciō* n'est pas le même que celui de skr. *pācyāmi*. La racine ne fournissait pas d'ancien aoriste : lat. *-spexi* appartient au type de formation relativement non ancien du perfectum en *-si*. Le présent avestique à redoublement, peu attesté, n'offre pas de caractères d'antiquité. En védique, il n'y a proprement pas d'aoriste de cette racine : *ādarṣam* est la forme usuelle de l'aoriste ; et le parfait *paspaçē* est rare, sans correspondant avestique. Les autres langues n'ont pas de forme verbale de la racine **spek'*. En indo-iranien, comme en latin, le présent du type en **-ye-/i-* a l'air dérivé de formes nominales.

Mais, d'une langue à l'autre, les formes nominales ne concordent pas. L'indo-iranien a un thème radical pour désigner un agent, ce qui n'est pas usuel à côté d'une forme verbale : véd. *spā*, acc. *spācam* et av. *spā*, acc. *spasəm*, au sens de « observateur ». D'ordinaire, il s'agit d'un observateur divin : RV, X 35 8, *spāy idā cī sūr(i)yaḥ* « le soleil monte en observateur » ; *Miθra* joue ce rôle dans l'Avesta. En latin, dans *auspex*, *haruspex*, *extispex*, *-spex* ne figure qu'au second terme de composés (à sens religieux), ce qui est normal. — Mais lat. *speciēs* est, comme *aciēs*, *prōgeniēs*, etc., l'un de ces substantifs en *-iēs* qui remplacent d'anciens noms radicaux ; il n'a pas de correspondant hors du latin. Il n'y a donc pas concordance de sens et d'emploi entre les noms radicaux latins et indo-iraniens. — L'ombrien a un nom d'agent *Speture* « Spectōri » pour désigner un certain personnage divin, T. E. II a 5.

Le germanique n'a que des formes nominales. V. h. a. *speha* « observation attentive », d'où *spehōn* « observer », a servi notamment pour l'observation militaire. Cet emploi est ancien ; cf. lat. *specula*, d'où *speculor* et *speculātor*, qui sont des termes militaires ; l'emprunt roman au germanique, v. f. *espie*, it. *spia*, *spione* (d'où fr. *espion*) et le *spiare*, fr. *épier*, se rattache à ce type d'emploi. — C'est plutôt au sens religieux que fait penser v. isl. *spá* « prophétie ». — Il y a un dérivé v. h. a. *spāhi* « sage, avisé ».

Un sens à noter, qu'on ne retrouve pas en latin, est celui qui apparaît en pehlvi (de Turfan), *'ispās* « considération », d'où « service » ; ce mot pehlvi du Nord a été emprunté par l'arménien, d'où *spas* « service », *spasem* « je sers ».

Hors de ces groupes, la racine **spek'* n'est pas clairement attestée. Mais la ressemblance du sens et des formes rend difficile d'écarter l'idée que le groupe de gr. οἰκτρομαι (de *οικετρομαι) « j'observe » résulterait d'une métathèse de **spek'* en **skep-* (sous l'influence de *κοσός*, *θουκόος*, etc. ?) ; cf. *stercus*. Le présent οἰκτρομαι a les mêmes caractères que lat. *speciō* et skr. *pācyati*. On a aussi οἰκρή « observatoire », οἰκιδάω « je guette,

l'épie », etc. L'itératif οἰκρέω s'est largement développé, comme *speciō* en latin.

specile (*spetile*), -is n. : *spetile uocatur infra umbilicum suis quod est carnis, proprii cuiusdam habitus, exos, qua etiam antiqui per se utebantur*. Plautus *ennumerandis* (s) *uillis obsoniis in Carbonaria sic meminit* (49) : « *Ego pernam, sumen, sueres, spectile, † galium †, glandia* », F. 444, 32.

Si *specile* est la graphie correcte, pourrait dériver de *speciō* ; désignerait une partie spécialement examinée par les haruspices ? Cf. karne *speturie* « carni spectōriae », T. E. II a 1. †

spectrum : v. *speciō*.

specus, -ūs m. (et aussi féminin chez les archaïques et les archaïsants ; *specus* n. dans Vg., Ae. 7, 568, et Sil. 13, 425, de *specus*, -*oris* ; on trouve aussi *specum*, -i n. dans Caton et Accius) : grotte, caverne ; puis toute espèce de cavité, gouffre, en particulier le canal couvert d'un aqueduc ; v. Rich. s. u. Pas de dérivé ; non roman.

Cf. v. sl. *pešt*, *peštera* « caverne » ? V. A. Meillet, *Études sur l'étym. du v. sl.*, p. 166 sqq. Mais généralement rattaché à *speciō*. V. *scopolus*.

spēlunca : v. *spēlunca*.

spēla, -ae f. : sorte de blé, épeautre, originaire de Pannonie d'après S^t Jérôme. Rare ; tardif, premier exemple dans l'hérit de Dioclétien. Sans doute emprunté au germanique, passé dans les langues romanes, M. L. 8139, et de nouveau emprunté par le v. h. a. *spēlza*, v. angl. *spēlt* ?

Un e devant l suivi de consonne va contre le traitement normal de e en latin.

spēlunca, -ae f. : caverne. Attesté depuis Cicéron ; usité de tout temps. Emprunt à l'accusatif du gr. σπήλυξ, comme *spēlaeum* est emprunté à σπήλαιον, demeuré dans quelques dialectes romans sous la forme **spēlica*, M. L. 8140. La sourde c de *spēlunca* en face de gr. σπήλυγα suppose peut-être, comme le suggère M. Niedermann, un intermédiaire étrusque ; cf. *sporia*.

Dérivé : *spēluncōsus* (Cael. Aur.). Sans doute terme de marine à l'origine.

spērno, -is, *spērui*, *spērētum*, *spērnerē* : sens premier « écarter » (joint à *ségégare* par Plt., Cap. 517, *nunc spes opes auxiliāque a me segregant spernuntque se* ; cf. Mi. 1232 et Ennius, Sc. 189 V) ; d'où « repousser avec mépris, dédaigner, mépriser » ; sens usuel et classique. Non roman.

Dérivés et composés : *spērniāx* (Sil., Sid.) ; *spērūō* (Ambr.) ; *spērōr* (rare, premier exemple dans Ov.) ; *spērūs*, -ūs m. (Apul., Sid.) ; *spērēbilis*, -lūtās (tardifs) ; *dēspērno* (Col.).

A *spērno*, -is correspond un intensif-duratif en -ās, dans *aspērno*, -āris « repousser avec mépris », d'où *aspērniātio*, -*tor*, -ābilis ; -āmentum (langue de l'Église). Le simple *spērno*, dans Fronton, semble tiré de *aspērno*. Non roman.

Pour la forme, *spērno* est fait comme *sternō* (v. ce mot). La racine est celle qui indique la notion de « pousser, heurter du pied, fouler aux pieds » et qui apparaît

avec *p ou avec la forme expressive *ph : skr. *sphurdāti* « il pousse du pied, il marche sur, il bondit », hitt. *ispar-* « fouler, écraser », lit. *spiriū*, *spiriū* « heurter du pied, fouler », russe *pru*, *perē* « presser », gr. σπαζω « je me débats », gr. σπυρόν « cheville du pied, talon », irl. *seir* « talon » (duel d^e *pherid*), gall. *ffer* « cheville (du pied) ». Il y a eu des formes de type dissyllabique, comme le montrent l'intonation du lit. *spirti* et le présent skr. *spērāti* « il gagne, il sauve » (avec un sens fortement évolué). Ceci fait comprendre v. h. a. *spornōn* « trapper du talon », à côté de v. h. a. *spurnan* « heurter du pied ». Dès lors, il est probable que le type de *spērno*, *spērnis* et celui de *-spērno*, *-spērniāris* sont des différenciations d'un seul type de présent en **nā-/nō-* (3^e plur. **n-ontī*). La valeur durative aura été attribuée à *-spērno*, -āris d'après le type *oc-cupāre*, etc. Toutefois, il y a une difficulté : *spērūtus* (qui a entraîné *spērui*) indiquerait une racine dissyllabique à -ē final, donc d'un type qui ne comporterait pas de présent en **nā-*. Mais le grec a σπαράττω, avec σπαρα- ; l'ē de *spērūtus* n'est sans doute pas plus ancien que celui de *-crētus* (*crēui*). Du reste, on peut penser pour *-spērniārī* au modèle de *-sternāre* en face de *sternere*.

spēs, *spei* f. (pl. *spērēs* dans Ennius, A. 128, et les archaïques ; acc. sg. *spērem* dans Nonius, v. *prospere*) : espérance, attente d'un heureux événement, cf. Cic., Tu. 4, 37, 80, qui l'oppose à *metus*. Personnifiée et divinisée. Non conservé dans les langues romanes, qui ont recouru à des formes plus pleines dérivées de *spērāre*.

Dérivés et composés : *spēcula*, diminutif familier, cf. *recula*, de *rēs* ; *spērō*, -ās : espérer, M. L. 8141 ; *spērātus*, -a « fiancé, cœe » ; *spērātor* (S^t Aug.) ; *Spērātiō*, -tiānus ; *spērābilis* ; *dēspērō* : perdre espoir, désespérer, M. L. 2599 ; *dēspērātio* ; *inspērāns*, *inspērātus*, cf. gr. ἀνέπιστος ἀποσδοκῆτος ; *ezspēs* adj. (attesté seulement au nominatif, poétique) ; *praes-pērō* (Tert.).

Si le singulier *spērem* et le pluriel *spērēs* sont bien les formes anciennes, il en résulte que *spēs* était à l'origine un mot racine du type *mōs*, *mōris*. La flexion *spēs*, *spem* se serait substituée à *spēs*, *spērem* sous l'influence de *rēs*, *rem*, avec lequel *spēs* formait un couple antithétique (cf. *fel/mel*, etc.). Mais on peut aussi penser qu'il y a eu un thème radical **spē-* avec une forme élargie **spēs*, côte à côte comme dans *uis*, *uirēs* ; le védique offre des flottements entre *medhd* et *-medhās*, *usd* et *usds*, par exemple. Quoi qu'il en soit, lat. *spēs* est un thème racine ; la racine fournit des formes verbales au slave : *spēti* « aboutir, réussir » ; au baltique : lit. *spēti* « arriver à, suffire à » ; au germanique : v. angl. *spōwan* « réussir ». — Pour *prospere*, v. ce mot.

sphaera (*sp(h)ē-* dans Prud.), -ae f. : emprunt au gr. σφαῖρα, déjà dans Caton au sens de « boule, boulette » (cf. le sens de « balle du jeu de paume » dans Cael. Aur.), avec un dérivé *spairūa* (= *σφαῖριτης) ; usité surtout dans la langue philosophique au sens de « sphère » céleste (depuis Cic.). De là *sphaerula* (S^t Aug.), *spherālis* (Macr.) ; les autres dérivés sont des transcriptions du grec. Demeuré surtout dans les dialectes italiens sous la forme *spera*, *sperula*, M. L. 8143-8144 ; cf. irl. récent *spéir* « ciel, firmament ».

spica, -ae f. (doublet ancien *spicus* m., d'après F. 446, 14; on trouve aussi un neutre *spicum* et une forme campagnarde avec « issu de ? »: *spica*, cf. Varr., R. R. 1, 48, 2, *rustici, ut accepterunt antiquitus, uocant specam*. La variation de genre est issue sans doute d'une flexion *spicus*, pl. *spica*: 1° épi; proprement « pointe »; cf. *spiculum*. S'applique ensuite à des objets de forme semblable à l'épi: gousse; carreau ou brique oblongue, *spica testacea*, servant à faire des parquets imitant l'arrangement des grains de blé dans l'épi (v. Rich, s. u.); 2° l'Épi, étoile dans la constellation de la Vierge. Ancien (Cat.), usuel. Panroman. Les formes romanes remontent à *spica* et *spicum*, M. L. 8145 et 8148. Germanique: b. all. *spijk*, -er « Speiche, -cher », v. h. a. *spihhari* de **spicarium*; *speihta* de *spicula*.

Dérivés et composés: *spicō*, -ās (presque uniquement usité au passif, *spicor*, qui est sans doute lui-même bâti sur *spicātus*: muni d'épis), M. L. 8146; *spicuos* (Vg., latin impérial); **spicarium*: grenier à blé, M. L. 8146 a; *spicifer* (Manil.); *spicilegium* (Varr., R. R. 1, 53; L. L. 7, 109, sans doute terme technique de la langue rustique, cf. *florilegium*); *spiculum*: fer barbelé d'une flèche ou d'une lance; pointe d'un dard; puis « javelot, épéu », cf. Rich, s. u., M. L. 8147 (mais le fr. *épéu* provient du germanique), et *spiculus*, -a, -um (Tert.); *spiculō*, -ās: rendre pointu; *spicula*: petit épi, muscade; *spicōsus* (Isid., Or. 17, 19, 3); *spicella* (Gl.).

On rapproche lat. *spina*. Hors du latin, rien de net.

***spida**: *horrida* (Gloss.). Contrépel de *hispida*, noté *ispida*, d'après *spiritus*, noté *ispiritus*, etc.; cf. *scias*.

spina, -ae f.: épine (arbrisseau épineux, églantine); d'où « pointe, piquant, arête »; « épine dorsale », de là « barrière du cirque » qui formait en quelque sorte l'épine dorsale de l'arène, cf. Rich, s. u.; sens figuré « difficulté épineuse » (= ἄκονα, comme *spinōsus* « épineux » = ἄκονώδης). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8150; B. W. s. u. Celtique: irl. *spin*, gall. *yspin*. *spīnus*, -i f. (et m.); *spīnus*, -ūs f., Varr.: épine noire, prunier sauvage. M. L. 8155.

Dérivés et composés: *spinālis* (Macr., s. *medulla*), M. L. 8151; *spīneus* (époque impériale, rare); *spinōsus* (usuel, propre et figuré), M. L. 8153; *spinōsiūs*, *spinōsulūs*, tous deux tardifs; *spīnifer*, -ger (rares, poétiques); *spinula* (Arn., Apul.), M. L. 8154, et v. h. a. *spinula*, *spenala*; *spīniola*: rose épineuse (Plin.); *spīnētum*, M. L. 8152; *spīniscō*, -is (Mart. Cap.). Cf. peut-être aussi *Spinō*, -ōnis m., nom d'un fleuve voisin de Rome.

On rapproche lat. *spica*; et omb. *spina*, *spīna* « columna »? Sens douteux.

spīnea, -ae f.: sorte de vigne, aussi nommée *spīōnia* (Col., Plin.). De *spīōnia* dérive *spīōnicus* (Col.).

spīnter (*spīnther*), -eris n.: *armillae genus quo mulieres utebantur brachio summo sinistro*, P. F. 449, 3. Archaique. Sans doute, emprunt au gr. σφιγκτήρ, cf. Rich, s. u. L'absence d'aspirée, la réduction du groupe de trois consonnes, le changement de genre attestent le caractère oral et populaire de l'emprunt, qui a sans doute passé par un intermédiaire étrusque. De σφιγκ-

τήρ dérive aussi *spīntria* « pédéraste » (Pétr., Tac., Suét.).

spīnturni, -icis f.: *est aus genus turpis figura... ea Graece dicitur, ut ait Santra, σπινθαρά, F. 446, 7*. Plaute a aussi *spīnturnicium*, Mi. 989. Rare, archaïque. Emprunt au gr. σπινθαράς, déformé sous l'influence de *coturnix*.

spīōnia: v. *spīnea*.

spīra, -ae f.: *dicitur et basis columnae unius tori aut duorum, et genus operis pistori, et funis nauticus in orbem conuolutus, ab eadem omnes similitudine*. Ennius (A. 510) *uero hominum multitudinem spiram uocauit*, P. F. 445, 1; v. Rich, s. u. Emprunt au gr. σπειρα; de là *spirillum*: *barba caprae appellatur*, P. F. 447, 2 (altéré en *sterillum* dans les Gl.); *spirula* « iore »; petit gâteau de cette forme.

spīrō, -ās, -āul, -ātum, -āre: souffler (transitif et absolu; cf. Plin. 8, 138, *obtutatis qua spiraturus est uentus cauernis*; et Lucr. 2, 705, *flammam spirantes ore Chimaerae*), exhaler un souffle ou une odeur; respirer (en parlant de l'homme). De ce sens initial dérivent des sens figurés: « être en vie », « être inspiré »; « respirer » (cf. *mollem spirare quietem*, Prop. 1, 3, 7), etc. Ancien (Enn.), usuel. Non roman.

Dérivés et composés: *spirābilis* (attesté à partir de Cicéron, rare); *spirāculum*: soupirail, M. L. 8156, B. W. s. u., irl. *spiracul*; *spirāmen*; *spirāmentum*; *spirātio*, *spirātus* (rares et tardifs); *spīrius*, -ūs m. (qui est à *spīrō* comme *hālitō* à *hālō*): souffle; air; respiration; aspiration (d'où « esprit » en grammaire, trad. du gr. πνεῦμα); exhalaison. Comme le gr. πνεῦμα, et sans doute d'après lui, « souffle divin, esprit divin », « inspiration », d'où « esprit, âme » (v. *animus*, -ma); et, dans la langue de l'Église, « l'Esprit », sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8158; et en celtique: irl. *speiread*, *spirit*, *spiritalde*; britt. *yspryd*. De là, dans la latinité impériale, *spīriūalis*, *spīritūalis*, -e adj. = πνευματικός et ses dérivés (v. B. W. sous *spirituel*, *spiritueux*); *spīriū*, -ās (Ital.); *spīriūifer* (Ignat.), etc. M. L. 8157 b, *spīriticulus*.

Composés: *adspīrō*: souffler vers, d'où « souffler favorablement (propre et figuré), favoriser » et « aspirer à »; en grammaire, « aspirer » = προσπνεῶ; *adspīrātō* = πρόσπνευσος et δασύτης; et, très tardifs, *adspīrāmen*, *adspīrātus*, *adspīrātus*; *cōnspīrō* = συμπνεῖν, usité uniquement au sens moral de « conspirer ». Attesté depuis Lucrèce et Cicéron: *Cōnspīrātō* = συμπνεή (-πνοια, -πνευσίς); ex- (terme noble et poétique), in-, inter-, prō-, re-, *Jesus-pīrō*, dans lesquels le suffixe ne fait que préciser l'idée verbale. *Respīrō* et *suspīrō* sont les plus usités et ont fourni un assez grand nombre de dérivés (cf. *suspīrāmentum*, Mulom. Chir.); *īnspīrāre*, *sūspīrāre*, *sūspīriūm* sont demeurés dans les langues romanes, M. L. 4469 a, 8489, 8489 a.

Aucun correspondant exact hors du latin. Mais on retrouve ici les éléments qui figurent dans des onomatopées relatives au souffle; cf. gr. φῦσα « soufflet », lit. *pūnti*, *pūsti* « souffler », etc.; et la sonante intérieure est i et non u; et il y a un s- initial; c'est donc un autre type expressif que le type *p(h)u-. Le groupe germa-

nique de v. isl. *fisa* « pèdere » est semblable, mais sans doute indépendant.

spīssus, -a, -um: épais. De là « qui coule lentement » et, en parlant du temps, « qui vient lentement, tardif »; par suite, « pénible »; cf. *spīssē* et *spīssigrādus* dans Plaute. Par contre, à l'époque impériale, *spīssus* s'emploie au sens de « dru, serré », *spīssissima basia* (Pétr. 31, 1), *spīssus pulvis* (Vég., Mul. 2, 129, 1), sens qui est à la base de l'it. *spesso*. M. L. 8160, *spīssus*.

Dérivés et composés: *spīssō*, -ās (époque impériale); *spīssēsō* (Lucr.); *spīssim*; *spīssissim*; *spīssi-tūdō*, M. L. 8159 a; *spīssiātō*; *spīssiāmentum*: bouillon, tampon; **spīssia*, M. L. 8159; B. W. épais.

Adjectif en -to qui s'expliquerait en partant d'une racine attestée par gr. σπιδνόν πικρόν, συνεγές, πεπηγός (Hes.), ἀσπίδης « étendu » et lette *spīēu*, *spīēdu*, *spīēst* « presser » (itér. *spīdītī*).

spīlōn, -is m.: rate. Emprunt au gr. σπλήν; *spīlōnium*: mouche, emplâtre = σπλήνιον; d'où *spīlōniātus*: couvert de mouches ou d'emplâtres. Non attesté avant l'époque impériale. M. L. 8164.

splendēō, -ēs, -duī (seulement dans S^t Aug.), -ērō: briller, sens physique et moral. Ancien (Enn.), classique. M. L. 8164 a. Celtique: britt. *ysplann*, gall. *ysplennyd*. — Terme surtout poétique et noble; il en est de même des dérivés et composés: *splendor* (dont les représentants romans sont de la langue savante, M. L. 8165); *splendidus* (d'où *splendīdō*, -ās, Apul.); *splendēsō*, -is; *resplendēō* (= *relūcēō*; représentants savants dans les langues romanes, cf. M. L. 7246); *resplendēsō*. A basse époque se rencontrent aussi *splendēntia* (S^t Jér.); *splendīcō*, -ās (Apul.); *splendīfīcō* (Ital., Mart. Cap.); *splendīcōnēs* (Aug.); *splendōrifjer* (Tert.), tous de style « noble ».

Noms propres: *Splendō*, -dōnis.

Lit. *splendīu* « je brille » est mal établi. Et *spīndēiu*, *spīndētī* « briller », le terme *spōdris* (de **spandras*) « brillant » n'ont pas d'l.

Cf. peut-être m. irl. *lainn* « brillant », de **plāndis*, lēss « lumière ».

spolium, -i n.: dépouille d'un animal (sens surtout attesté en poésie), puis « dépouille(s) d'un ennemi, butin », etc. Dans ce sens, usité surtout au pluriel *spolia*, ce qui explique la forme féminine du mot dans les langues romanes. M. L. 8168. Celtique: irl. *speil*, britt. *yspail*. Ancien (Enn.), classique, usuel.

Dérivés et composés: *spolīō*, -ās (*spolior*, Enn.): dépouiller, M. L. 8169; et *dēspolīō*, M. L. 2602, britt. *dīspellio*; *exspolīō*; *spolīatiō*, -tor, -trix, -tōrium, -bīus; *īnspolīātus* (depuis Virgile = ἀναφαίρετος); *spolīārium*.

On rapproche gr. σπόλια τὰ παρατιλλόμενα ἐρίδια ἀπὸ τῶν σαλεύων τῶν προβάτων (Hes.); σπολιός « peau travaillée, vêtement de peau »; lit. *spāliai* « déchets de lin »; sans doute σπόλιαξ, ἀσπάλιαξ et σφέλιαξ, ἀσφέλιαξ « taube »; σφαλάσσειν τέμνειν, κεντεῖν (Hes.), et tous les mots apparentés de plus ou moins loin, comme v. h. a. *spaltan* « fendre ». Groupe de mots populaires, dont l'original indo-européen n'est pas clairement retraceable.

sponda, -ae f.: bois de lit; par extension, « lit de repos », « civière » (Mart.). M. L. 8170; néerl. *spond*.

Aucun correspondant exact. Terme technique, attesté depuis Varron; sans doute emprunté?

spondēō, -ēs, sponōdī, sponōsum, spondēre: prendre un engagement solennel (transitif et absolu: « engager » et « s'engager »; Varr., L. L. 6, 71, *qui sponderat filiam despondisse dicebant quod de sponte eius, i. e. de uoluntate exierat*; et Serv., in Ae. 10, 79: *proprie sponderi puellae est; ergo sponsus non quia promittitur, sed quia spondet et sponsores dat*). Usité de tout temps. Se dit de toute espèce d'engagement de caractère religieux (sur ce caractère, v. J. Girard, *Droit romain*, 2^e éd., p. 474, et Westrup, *Notes sur la sponsio*, 1947, p. 10 sqq.), en particulier des engagements relatifs au mariage de la part du père qui s'engage (*spondet*) à donner sa fille (*sponsa*); le masculin *sponōsus* est postérieur à *sponsa* et se rencontre pour la première fois dans Cic., de Inu. 2, 79; cf. les passages cités plus haut et Serv. Sulp. ap. Gell. 4, 4, 2: *qui uorem ducturus erat ab eo, uel ducenda erat, stipulabatur eam in matrimonium datum; qui ducturus erat uidem spondebat. Is contractus stipulationum sponsionumque dicebatur sponsalia*. *Tunc quae promissa erat sponsa appellabatur, qui sponderat ducturum sponsus*. *Sed si post eas stipulationes uxor non dabatur aut non ducebatur, qui stipulabatur, ex sponsu agebat*... De *sponōsus* est dérivé *sponōsō*, -ās (Dig., Tert.); épouser; v. B. W. s. u. Tous ces mots sont bien représentés avec ce sens spécial dans les langues romanes; cf. *sponōsus*, -a, *sponōsāre*, *sponōsālia*, *sponōsio*, M. L. 8174-8177; et irl. *psaim*. Le texte de Servius Sulpicius énumère à peu près tous les dérivés usités de *spondēō*; *sponōsio* est usuel et classique, mais technique; *sponōsus* ne se rencontre qu'à l'ablatif; de *sponōsālia*, -ium dérive *sponōsālicius* (tardif, Sid.); un diminutif *sponōsiuncula* est dans Pétrone.

Composés: *cōnspōndēō*: s'engager ensemble (joint à *cōntrāre*, *comprōmittere* dans le S. C. Ba.); *dēspondēō*: se séparer par engagement de (so dit du père qui promet sa fille, d. *filiam alicui*), par suite « abandonner, perdre », dans *dēspondēre animum, animōs* ou même simplement *dēspondēre* (Col.). Dans la langue courante a le sens de « s'engager à donner, promettre »; *dēsponōsio*, -sor et *dēsponōsō*, -ās, -ātio (époque impériale), M. L. 2602 a.

respondeō, -ēs: s'engager en retour, ou « répondre à un engagement solennellement pris ». Terme qui a appartenu d'abord à la langue religieuse et qui s'est dit des réponses des oracles, etc., obtenues contre un engagement précédemment pris; sens bien conservé dans le participe *responōsum*, qui est resté un terme technique du droit ou de la religion; cf. Cic., de Or. 2, 27, 116; *res iudicatae, decreta, responsa*; Cat. 3, 4, 9, *haruspicum responsa*; T.-L. 7, 31, 8, *responsum senatus*. En passant dans la langue commune, le verbe a pris le sens général de « répondre à une question ». Panroman sous la forme *rēspōndēre*. M. L. 7247; B. W. s. u.

Dérivés: *responōsio* (rare, mais classique); *responōsor* (Plt.); *responōsāria* (Ambr.); *responōsiuus* (tardif); *responōsō*, -ās (d'abord dans Plaute, puis dans la langue de la poésie impériale; évité par la prose classique); *respondeō* à, répliquer; et par suite, dans Horace (Sat. et Épîtres), « tenir tête à, résister à », sans

peut-être familier; *respōnsiō, -ās*, qui se dit surtout des juristes qui donnent les *respōsa prūdētium*.

Sur les sens pris par *respōndēō* dans la langue de la chancellerie impériale et de l'Église, v. Souter et Blaise, s. u.

La parenté de *spondeō* et de gr. σπένδω, σπονδή a été vue des Latins, malgré l'étymologie populaire, qui associait *sponda*; cf. F. 440, 1 : *spondere Verrius putat dictum quod sponte sua, i. e. uoluntate, promittitur. Deinde oblitus inferiore capite sponsum et sponsam ex Graeco dicta aut, quod i σπονδᾶς interpositis diuinis rebus faciunt.*

Le rite de la libation est indiqué par gr. σπένδω; l'obligation résulte du rite. Ceci indique, évidemment, le sens indo-européen, disparu en latin, par suite de l'existence de *libāre*, qui a servi à désigner l'accomplissement de l'acte rituel. La racine n'était connue jusqu'ici qu'en grec et en latin; or, on la retrouve en hitite, où la racine * (*i*)*spand-*, avec ses nombreux dérivés, désigne l'acte de la libation sacrificielle. Comme dans *mordēō* et *tondēō*, la valeur de la formation est « itérative », et non causative; en pareil cas, l'adjectif en *-to-* n'a pas l'élément *-i-*: *spōnsus*, et le parfait indo-européen fournit le parfaitum de *sponōdī*. Le cas est donc différent de celui de *monēō, monitus*, qui a entraîné *monui*.

Le sens de *speja* dans le groupe ombrien *meja speja* (T. E. VI a 55) est peu sûr : *mensam* (= *libum, Vetter*), **spansam* (i.-e. *aspersam*)? V. Devoto, *Tab. Igw.*, p. 209.

spongia (*spongēa* et *spungia, sfungia, Isid.*, Or. 20, 2, 16 et 12, 6, 60; *sfungidus*, Orib.), *-iae* f. : éponge. Sert aussi de cognomen. Emprunt ancien (Gaton) au gr. σπογγία, latinisé; d'où les dérivés : *spongiola, -lus*; *spongiōsus, -a, -um*; *spongius, -a, -um*; *spongiō, -ās*, tous d'époque impériale. M. L. 8173 et 8173 a. Celtique : irl. *sponc*; britt. *yspwng*. Germanique : v. h. a. *spunga*, v. angl. *spynge*. Cf. *fungus*.

**spōns, spontis* f. : substantif usité seulement au génitif *spontis* et à l'ablatif *sponda*; le nominatif *spōns* est seulement dans Charisius et dans Ausone, et *sponda* est peut-être dans Varr., L. L. 6, 72, mais le texte est peu sûr. Le génitif et l'ablatif *spontis, sponda* sont accompagnés d'un adjectif possessif : *meae, meā, tuae, tuā, suae, suā*, etc., ou, quelquefois, à l'époque impériale, d'un génitif : *sponda ducum*, Luc. 1, 99; le génitif ne figure que dans l'expression *esse suae spontis* « être maître de soi-même, agir de sa propre volonté ». *Meā sponda* veut dire « de ma propre volonté, spontanément ».

Dérivés tardifs : *spōntāneus, spōntālis* (= ἐκούσιος).

Les Latins rattachent *sponda* à *spondeō*; cf. Varr., L. L. 5, 69, *spondere est dicere spondeo, a sponte : nam id ualet et a uoluntate*, et Fest. 440, 1, cité s. u. *spondeō*. L'ablatif *sponda* paraît exclure un ancien thème en **-ti-*. On rapproche le verbe germanique occidental, v. h. a. *span-* « pousser, attirer », mais ni le sens ni la forme ne sont clairement expliqués par là.

sporta, -ae f. : panier de paille ou de bois tressé, à fond plat et à double anse; cf. Rich, s. u. Emprunt au gr. σπορὰ sous sa forme d'accusatif σπορᾶ; la syncope de *i* et l'assourdissement du *d* en *t* dénotent un

intermédiaire étrusque; l'o latin ne rend pas non plus l'o grec dans les emprunts directs au grec (cf. *grāma* et, inversement, *soccus*). Ancien (Pit.), populaire ou technique. M. L. 8179. Germanique : v. angl. *spyrtē* (de *sportea*?).

Dérivés : *sportula* : petit panier; en particulier, à l'époque impériale : petit panier dans lequel les patrons offraient à leurs clients des cadeaux en nature, vivres, etc.; par métonymie, « présent, cadeau », M. L. 8181, et all. *Sporteln*; *sportulō, -ās* (Cypr.), d'où *sportō* (Caes. Ar.); *sportella*, M. L. 8180; britt. *ysporth, ysporthell; sportellārus*.

spūma, -ae f. : écume, mousse, bave (s'emploie au singulier et au pluriel; le pluriel semble plus usité, cf. *saliuae, medullae*); par extension, « écume de sel », s. *nitrī* = ἀρρόνηρον; s. *argentī* « litharge »; sorte de savon ou de pommade, s. *caustica, Batava*. Ancien (Enn.), usuel, classique. M. L. 8189. V. B. W. *écume*.

Dérivés et composés : *spūmō, -ās*, M. L. 8190; *spūmātōs* (Cael. Aurel.); *spūmātus, -ūs* (Stace); *spūmābundus* (Apul.); *spūmēsco* (Ov.); *spūmeus* (époque impériale); *spūmidus* (Apul.); *spūmōsus* (= ἀρρόνηρος), M. L. 8191; **spūmula*, M. L. 8192; *spūmi-fer, -ger, -gena*, épithète d'Aphrodite, copie du gr. Ἀφρογένεα, -γενής (tous poétiques); *dē-spūmō* : 1° enlever l'écume; 2° répandre comme de l'écume; 3° cesser d'écumer; *exspūmō* : suppurer (Cels.); *inspūmō* (Tert.), faits d'après *exspūō, inspūō*, auxquels le sentiment des Latins rattachait *spūma*.

Pour un dérivé sans *s* initial, v. *pūnex*. Mot originellement populaire de forme peu fixée. Formes en -n ordinairement à l'Est : skr. *phēnāh* « écume, impureté superficielle » (avec un *ph* de caractère populaire), osète *fnk'a*, v. sl. *pěny* (féminin comme le mot latin, au pluriel en vieux slave; au singulier par la suite : serbe *pena, spjēna* à Raguse; russe *pěna*), lit. *spainė* et v. pr. *spoyno* (Voc.). Formes à *-m* à l'Ouest : v. h. a. *feim* et v. angl. *fām* (masculin), et aussi en avest. *spāma* « crachat, écume » et dans un parler iranien, le sogdien, *pym'kh* « écume ». Inconnu au grec et à l'arménien.

spuō, -is, -ī, spūtum, -erē : cracher; *spūtus, -ūs* m. (Cael. Aur., etc.); *spūtum* : crachât, M. L. 8197; *spūtō, -ās*, qui tend à remplacer *spuō* dans la langue parlée, M. L. 8196, et ses dérivés, *spūtāmen, -mentum, -tor*; *spūtātilicus*, mot formé par Sisenna pour traduire le gr. χατάπτυστος. Ancien, assez rare dans les textes à cause de son sens.

Le crachat a, dans la croyance populaire, une valeur apotropaïque; cf. Plin. 28, 35, *ueniam a deis petimus spuendo in sinum* (Pétr. 74, 13), et Pit., Cap. 550, *qui sputatur morbus*; de là le sens physique et moral de *dēspuō* : détourner un mal en crachant; puis « rejeter avec mépris »; *exspūō* : chasser en crachant; *respūō* : rejeter en crachant, puis « repousser dédaigneusement », cf. gr. ἀπορρῶω, ἐκρῶω; *cōnspuō* (cōnspūtō) : cracher dessus, couvrir de crachats, et « mépriser » (χαταπτῶω). Sur v. fr. *escoupir*, v. B. W. sous *cracher*.

Inspūō, inspūtō ne sont attestés qu'au sens propre « cracher sur ». — Il y a une différence de sens entre *screō* et *spuō*, comme on le voit par Plaute, Mi. 647 : *minime sputator, screator sum, item minime mucidus*.

Comme *sternuō*, le verbe *spuō* appartient à une racine expressive dont les formes étaient variables en indo-européen et différent d'une langue à l'autre (cf. *screō*). Lat. *spuō, spūtum* est à lit. *spiduju, spidui* et à v.

Lat. *spuō, spūtum* est à lit. *spiduju, spidui* et à v. sl. *pljuje, pljuati* « cracher » ce que *suō, sūtum* est à v. sl. *šijo, šiti* « coudre » (v. ce mot). Le sanskrit a *śhi-ati* « il crache » et *śhiyātāh* « craché », comme il a *śiyati* « il coude », *śyūtāh* « cousu », en face de lit. *siūti* « coudre » (sur un type **stuppio*, **suppio* supposé par roum. *scuipa* (sur un type **stuppio*, **suppio* supposé par roum. *scuipa* (sur un type **stuppio*, **suppio* supposé par roum. *scuipa* et *stupi*, v. Graur, *Mél. ling.*, p. 23). Une dentale se retrouve dans arm. *t'k'anem* « je crache » et *uk'* « il a craché »; ceci a conduit à tenir pour ancien, et non craché » pour issu de **py-* (ce qui serait phonétiquement possible), le τ de gr. πρῶω. Le gotique a *speiwan* « cracher » en face de la forme différente v. isl. *spýja*. L'ā de v. isl. *spýja* « cracher » et *spýja* n'a rien d'essentiel; car le grec a ἀπέπτυσεν « il a craché ». Il y a des formes à dentale dans gr. πρῶω et φῶρτε πρῶε (Hes.), en face des formes germaniques. Cette variété de formes dans une racine expressive, à la fois vulgaire et comportant des valeurs actives, avec efficacité quasi magique, exclut la restitution d'un original indo-européen.

spureus, -a, -um : sale, impur. Classique et usuel. M. L. 8194 (avec u fermé, comme *murcus*?).

Dérivés et composés : *spurcō, -ās*, M. L. 8193, et *cōnspurcō*; *spurcūtia, -tiēs* (rare); *spurcāmen* (Prud.); *spurcālia, -ium* (bas latin), conservé en germanique : m. néerl. *spurkelle*, nom du mois de février; *spurcidicus, -ficus* (tous deux plautiniens), *-loquium*.

Le sens premier de *spurcus* était peut-être « mélangé, impur »; cf. F. 474, 31 : *-m unum est quod sacris adhiberi non licet, ut ait Labeo Antistius lib. 5. Commentarius iuris pontificii, cui aqua admixta est defrutumem, aut igne tactum est, mustumve antiquam deferuescat*. En ce cas, il est possible qu'il soit apparenté à *spurius* « bâtard », c'est-à-dire « de sang mêlé ». Ancien terme du vocabulaire religieux, où, d'ailleurs, il est toujours resté, jusque dans les représentants romans; cf. M. L., s. u. *V. spurius*? Pour le suffixe, cf. *caecus*.

spurius, -a, -um : bâtard. Terme de la langue du droit; cf. Gaius, Inst. 1, 64 : *... solent spurii filii appellari, uel a graeca uoce quasi σποράδην concepti, uel quasi sine patre filii*. Par suite, « faux, inauthentique ». *Spurius* sert de cognomen en latin et en osque. Il y a un nom étrusque *Spurinna* (avec ū, cf. Havet, *Man.*, § 322); le neutre *spurium* a le sens de « *cunnius, pudendum muliebri* » (Isid., Or. 9, 5, 24) et serait d'origine sabine d'après Plutarque, *Quaest. Rom.* 103. Peut-être mot d'origine étrusque, apparenté à *spurcus*; cf. Glotta, 15, 243. M. L. 8195.

squālus, -a, -um : couvert de croûtes ou de plaques de boue formant écailles, crasseux, sale (un exemple dans Enn., Sc. 311, *strata terrae lauere lacrumis uestem squalam et sordidam*).

Dérivés : *squāliūs* (Acc., Luc.); *squāleō, -ēs* : être couvert de plaques ou d'écailles, cf. Vg., Ae. 10, 314, *per tunicam squalentem auro*; G. 4, 13, *picti squalentia terga lacerti*, par suite « être rugueux, hérissé, couvert de saletés »; et « être en deuil » (cf. *sordēs*); *squāles, -is* (Varr., Pac.), remplacé par *squālor* (que Lucrèce oppose à *leuor*, 2, 425); *squālentia* (Tert.);

squālidus, cf. Accius (517), *eius serpentis squamae squalidus auro et purpura praetextae*, M. L. 8198; *squālidūās* (Amm.); *squālefaciō* (bas latin); **squāleus*, M. L. 8197 a.

Rapproché de *squāma* par les Anciens; cf. Gell. 2, 10, 19 sqq., Non. 452, 18 sqq.

Cf. peut-être dor. πῶλος, ion.-att. πηλός (mais le π initial peut aussi représenter *p-) et v. sl. *kalū* « boue » (mais on propose aussi d'autres rapprochements : v. Trautmann, *Balt.-sl. Wört.*, p. 113 sqq.). Un **skw-* initial n'est pas attesté, pour ce groupe, hors du latin.

squalus, -i m. : squal, chien de mer. Quantité de l'a inconnue; dans Ovide, Hal. 143, il faut lire *squatius*, non *squalus*.

Sans doute à rapprocher de *squatus* et peut-être de *squāma*. On rapproche aussi v. pr. *kalis* « wels (silure) » et v. isl. *hualr* « baleine »; avec σκ-, précédé de prothèse gr. ἀσπάλος « poisson indéterminé » (Hes.) et skr. *chāla* « poisson rouge d'eau douce » (J. Bloch); tout ceci assez vague.

squāma, -ae f. : écaille (sens propre et figuré). Ancien, technique, usuel. M. L. 8199.

Dérivés et composés : *squāmātus* (Tert., Vulg.), cf. λεπίδατός; *squāmātum* (Plin.); *squāmeus; squāmōsus*, M. L. 8202; *squāmula* (Cels.), M. L. 8201; *dēs-quāmō, -ās* : écaille, M. L. 2603, d'où **squāmāre*, M. L. 8200, avec le même sens; *squāmi-fer, -ger, -cutis* (poétique). *V. squalus*.

squarrosus, -a, -um : *-i ab eadem squamarum similitudine dicti, quorum cutis surgit ob assiduum inluuiem*. *Lucilius* (1121) : « *uarorum ac rupicum squarrosa incondita rostra* », P. F. 443, 1. Sans doute corruption de **escharrosus*, dérivé de ἐσχάρω, rapproché par étymologie populaire de *squāma*; ou noté *sku-*, au lieu de *esqu-*, par contrepel, et avec gémée expressive de type populaire. Le sl. *skvara* « sordés » est loin pour le sens.

squatius, -i m. : ange, poisson de mer; glosé *genus piscis dictus quod sui squamis acutus et eius cute lignum politur*; correspond au gr. πῶν.

Dérivé : *squaiina*, même sens. M. L. 8203, 8204. *V. squalus*.

squilla, -ae f. : squille, crustacé. Depuis Varron. Conservé en italien et en logoudorien. M. L. 8204 a. Souvent confondu avec *scilla*. Mais les sens sont bien différents.

stabilis, stabulum : v. *stō*.

stadium, -i n. : stade. Emprunt au gr. στάδιον, attesté dès *Lucilius* et latinisé, d'où *stadiālis* (*ager, stadiātus*); passé dans les langues romanes. M. L. 8210.

stāgnum (sur l'ā, v. Priscien, GLK II 63, 8), *-i* n. : étang. Ancien (Enn.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 8217 a; v. aussi B. W. *étancher*.

Dérivés : *stāgnō, -ās*, M. L. 8217 (et **restagnō*, 7247 a); *stāgnōsus* (époque impériale); *stāgnālis* (*-ris, -rius*), *stāgnātilis, stāgnēnsis, stāgnīnus, stāgnātor, -ātorius*, tous très tardifs. Aucun rapprochement clair.

stagnum (stannum), -i n. : 1° alliage d'argent et de plomb ; 2° étain (ce second sens plus tardif). Pline dit *plumbum album*. M. L. 8217 b. Celtique : irl. *stán*, britt. *ystaen*. Cf. Plin. 34, 160 et la note de Le Bonniec-Gallet de Santerre, ad l.

Dérivés : *stagnus*; *stagnō*, -ās : étamer, souder (*stann-*); *stagnātiō*; *stagnātūra*; *stagnārius* (Gloss.); *stagnātorium* (Gloss.).

Le mot n'apparaît pas avant Pline et Suétone ; et, d'après Pline, l'étamage serait une invention gauloise. Sans doute emprunt, mais d'origine incertaine. La forme *stagnum* est mieux attestée que *stannum* et confirmée par les formes romanes, it. *siagno*, etc. ; les gloses ne connaissent que *stagnum*, qui, du reste, est confondu avec *stagnum* « étang ». Peut-être étymologie populaire qui aurait assimilé à une eau stagnante l'étain en fusion servant à étamer ou à souder. V. Sofer, 158.

stāmen, -inis n. : 1° fil, composé de plusieurs filaments tirés du haut de la quenouille et qui, par conséquent, se tient droit (cf. gr. στῆμων et v. Rich. s. u.) ; 2° chaîne ou filets de chaîne dans un métier vertical, sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8220 ; et britt. *ystof* ; 3° par analogie : cordes de la lyre ; 4° au pluriel : étamines.

Dérivés : *stāmineus* : couvert ou fait de fils, M. L. 8221 ; *stāminārius*, -a : fileur, fileuse ; tardifs : *stāminātus*, -tiō, -tura.

V. *stō*. Peut-être influencé par *nēmen*, gr. νῆμα.

*stāminātus (stā-?), -a, -um : attesté seulement dans Pétr., Sat. 41, *staminatas duxi* (scil. *potiones*) « j'ai bu à tire-larigot ». Sans doute dérivé de στῆμων « cruche ». L'étymologie qui fait dériver l'adjectif de *stāmen*, cf. Buecheler ap. Friedlaender, *Petronii Cena Trimalchionis*, p. 232, paraît moins vraisemblable. Cf., toutefois, le *deducat plena stamina longa colu* de Tibulle 1, 3, 86.

stannum : v. *stagnum*.

statēra, -ae f. : peson. Emprunt populaire fait sur l'accusatif du gr. στατήρ, στατήρα, conservé surtout dans les dialectes italiens. M. L. 8233.

statim, -tiō, -tiō, etc. : v. *stō*.

staurō, -ās : mettre en croix (Fulg., Gl.). Dérivé de σταυρός transcrit par *stauros*, comme *staurophoros* (Iren., Inscr.) Mot de la langue de l'Église, sans rapport avec *instaurō*.

stega, -ae f. : pont de navire, tillac. Emprunt au gr. στέγη (Plt.).

stēla, -ae f. : stèle. Emprunt au gr. στήλη (latin impériale), passé en germanique : m. néerl. *stil*.

stēliō, -ōnis (stēliō) m. : 1° lézard étoilé, stellion, M. L. 8243 ; 2° fourbe, imposteur (terme sans doute d'argot ; cf. Pétrone, Sat. 50, 5, et Plin. 30, 89). De là, dans la langue du droit, *stēl(i)ōnātus*, -ūs m., cf. Dig. 47, 20, 3 sqq., et Gloss., *stēlionatus dicitur quando una res duobus uenditur*, CGL IV 284, 35 ; *stēl(i)ōnātor* (Gloss.) ; et sans doute *stēllātūra*, terme de l'argot des soldats désignant la retenue prélevée sur leurs rations par les tribuns militaires.

V. *stēlla*.

stēlla, -ae f. (*stēlla* d'après les langues romanes ; la graphie -ll- après voyelle longue indique la prononciation de *l exilis* ; elle n'était pas nécessaire devant -i- ; aussi trouve-t-on *stēlio* e. g. dans le *Mediceus* de Vg., G. 4, 243, et dans le cod. *Farnesianus* de Festus, p. 412, 5 ; cf. *mille, argilla*) : étoile (souvent « étoile filante »). Par suite, objet ayant la forme ou l'éclat de l'étoile : étoile de mer, ver luisant, pupille de l'œil, etc. Noms propres : *Stēlla, -lās, -lātūnus, -na tribus*. Ancien, classique, usuel. Panroman. M. L. 8242 ; B. W. s. u. Celtique : irl. *stell*, britt. *ystwyll*.

Stēlla est le terme de la langue courante. Depuis le 1^{er} siècle av. J.-C., la poésie et la prose savante ont beaucoup utilisé *sidera* (*sīdus*), qui vient de la langue augurale, et *astra* (*astrum*), emprunté au grec.

Dérivés : *stellula*, traduction de ἀστράλοχος (St Jér.) ; *stellātus*, d'où *stellāns*, et *stellō*, -ās, usité aux formes personnelles seulement à l'époque impériale ; *stellāris* (Macr.) ; *stellātūra* (tardif, 1^{re} siècle, v. *stellō*) ; *constellātus* ; *constellātiō* (sans doute *ē* dans tous ces mots, à en juger par *stēlla*). Composés poétiques : *stellifer, -ger, -micāns*.

stēlla, sans doute de **stēlna* (avec *ē* venant d'un ancien nominatif **stēl*), est à arm. *astil* (génitif *astel*) « astre, étoile » ce que got. *stairno* « ἀστήρ » est à gr. ἀστήρ (avec neutre dérivé ἀστέριον) ; l'a initial résulte d'un développement de voyelle prothétique qu'on observe souvent en grec et en arménien ; il manque, même en grec, dans le composé gr. ἀσπερή « éclair » en face de ἀσπερη, ἀσπερη, ἀσπερή. La forme a -n- se retrouve en brittonique : corn. *stieren*, et en tokharien : tokh. A. *s'reñ*. pl. Le r de véd. *istrah* (nominatif pluriel), *stbhish* et de av. *stārom* (accusatif singulier), *stārobhō* (datif pluriel) est ambigu. Le slave et le balte ont un autre mot : lit. *žvaigždė*, pol. *gwiazda*, etc. Le *stellis fulgentibus* de Lucrèce, 6, 537, est sans doute une allusion à gr. ἀσπερή, ἀσπερή. plutôt qu'une conservation d'usage indo-européen. — La formation de lat. *stella* et de got. *stairno* est parallèle à celle de got. *sunno* « soleil » (suffixe -no-) ; le nom des « étoiles » est souvent associé à ceux du soleil et de la lune ; on retrouve des formations en -n- dans v. sl. *slū-n-ice* « soleil » et *mēs-ec* « lune » ; à côté de lit. *žvaigždė*, le lette a *zvaigzne* « étoile ». L'idée que *stēlla* repose sur **stēlna* est arbitraire, malgré i.-ir. *stár-*, et provient de ce que l'on ne pense pas à la forme arménienne. Comme on le voit par les noms du « soleil », les astres admettent le genre animé et le genre inanimé ; les noms du soleil et de la lune montrent que, ici, le genre animé se présente sous forme masculine ou féminine, ce qui semble répondre à des différences anciennes de conception. — La coexistence de **ster-* et de **stel-* justifie en quelque mesure un vieux rapprochement : **ster-* et **stel-* seraient les noms d'action des racines parallèles signifiant « étendre », **ster-* (v. sl. *stirō*, *střiti* ; lat. *sternō*) et **stel-* (v. sl. *stějti*, *stlati* « étendre » ; cf. lat. *lātus*, formé comme *strātus*). L'idée fondamentale serait celle du groupe d'étoiles semées dans le ciel. Pure hypothèse.

stemma, -atis n. : couronne ; tronc, arbre généalogique. Emprunt (depuis Sén.) au gr. στέμμα.

Dérivés tardifs : *stemmicōs*, -cātūra.

*stentīnae, -arum f. pl. : intestins. Contrépel de **isten-*

stinae, forme vulgaire (Mul. Chir.) à double métathèse de *i(n)stīnae* ; v. W. Heraeus, Kl. Schr. 132. Cf. *intus* sous in.

stereus, -oris (doublet dialectal *stircus*, Lucérie) n. : fumier, excréments. Ancien (Caton, Lois), technique. M. L. 8245.

Dérivés : *stercorō, -ās* (et *stercerō*, Cat.) : fumer (un champ) ; M. L. 8244 a, *stercorātīō*, *stercorārius* ; *stercorus*, *stercorōsus* et *stercorizō* = *cacō*, Romul., fumier (Mul. Chir.) ; *stercia* « torcheuse » (Tert.), *stercidium* « fumure » (Gl.) ; *Sterculus, -lius* ; *Stercūtus, -lius* ; *Stercenius* ; *stercilinum* (*stercu-*, v. Plt., Per. 407, et Tér., Pho. 526), noté aussi *sterguili-nium* (*sterguilium*, Phédre 3, 12, 2) : tas de fumier. Sur l'origine de ce dernier, hypothèse aventurée dans Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 225. La forme la plus ancienne semble être *sterculinum*, cf. H. Keil, *Comment. in Catonis De agri cultura librum*, p. 11 ; sur la variante -*cui-* et -*qui-*, v. *Quiriūs*.

Aucun rapprochement sûr. Les mots qui désignent l'« ordure » diffèrent d'une langue à l'autre. Il en est de quelques-uns qui, malgré des différences, font penser à *stercus* ; ainsi gr. σκῶπ, σκαρός et στερῶνος « xōpov » (Hes.) et lat. *mus-scedra* ; germanique : v. isl. *prekkr*, all. *Dreck* ; celtique : breët. *stroiñk*, gall. *troeth* (de **troktid f*), etc. Pour la métathèse **sterk-/skert-*, cf. *specio* et **skēp-*. Mot populaire de forme instable.

sterilis, -e (et archaïque *sterilus*, cf. P. F. 419, 4 ; et v. Lucrèce, comm. Ernout, ad 1, 340) : stérile (s'oppose à *fecundus, fertilis, steriliūs* à *fertiliūs* ; cf. Cic., *Diu.* 1, 57, 134) ; et « qui rend stérile ». Le sens ancien de « animal qui ne produit pas de petit », soit qu'il s'agisse d'une femelle qui n'a pas encore eu ou n'a pas de petit, soit qu'il s'agisse d'un mâle, est conservé dans l'expression religieuse de Virgile (imitée d'Homère), Aë. 6, 251 : *sterilemque tibi, Proserpina, uaccam*. Les coqs sont qualifiés de *sterilēs* par Varron, R. R. 3, 9, 6 ; la valeur propre est encore nette, par exemple dans Lucr. 4, 1235. C'est le latin qui, au cours du développement, a abouti au sens de « stérile » ; dans les emplois anciens, la valeur de « qui ne produit pas de petit » est encore présente, alors que le mot sert à des fins expressives, ainsi Plt., *Tru.* 97 : *neu qui manus attulerit sterilis intro ad nos, | grauidas foras exportet*. Usité de tout temps ; sens propre et figuré. M. L. 8246.

Dérivés : *steriliūs* (classique) ; *sterilēsco, -is* (Plin.) ; *sterilicula* (= *uulua sterilis*) (Pétr. 35, 3) ; *sterilizō* (Ps.-Phil.) ; *sterillum* (*sti-*) (Gl.).

Le sens de « animal » sans petit est net dans véd. *starih* (accusatif singulier *star(i)yam*), hom. στῆρα (x 522 = λ 30, στῆρα ποῖον... πέζειν « sacrifier une génisse pour les morts, considérée comme pièce de choix), arm. *stērj* (même sens ; sans doute de **steryā*) ; got. *stairo* « στῆρα » et m. h. a. *stierke* « génisse » et v. h. a. *stero* « bélier », v. angl. *styre* « veau ». Grec στῆριφος « stérile » est une formation propre à cette langue.

sternō, -is, strāul, strātum, sternere : étendre, coucher à terre ; s. *herbās, harēnam*, etc., d'où *strātum* : couche (de feuillage), etc. ; ou « joncher de », s. *solum stis* ; fréquent dans *sternere uiam* (*lapidibus*), cf. gr. ὀδὸν στερῆναι ; de là *strāta* (*uia*) « chaussée » ; cf.

M. L. 8248 et 8291, *strata* (fr. *estrée*, etc.) ; 8292, *stratum* « lit ». Ancien, usuel, classique. Celtique : irl. *sráth*, *srathar* « stratum, strātūra », britt. *ystroduer*. A *strāta* remontent les formes germaniques du type v. h. a. *strāzza*, v. angl. *stræt*.

Dérivés : *sternāx* : qui renverse son cavalier (Vg., Sil.) ; prosternē (Sid.) ; -*sternium*, second terme de composé dans *lecti-sternium, sellisternium*, termes du rituel ; la forme simple **sternium*, que supposent certaines formes dialectales italiennes, M. L. 8249, a dû être refaite tardivement sur *sternō* ; *sternium* : στρωμνή (Gl.) ; *sternāmen* ; *sternūium* : *lātrina* (Gl.).

strāmen et strāmentum : chaume ; paille étendue ; lit ou litière de paille ou de feuillage (cf. gr. στρώμα), M. L. 8287 ; *strāmineus*, M. L. 8288 ; *strāmenitius* ; *strāmenārius* ; *strāmentor, -āris* (Hyg.).

strātor : palefrenier ; *strātūra, -ae f.* : pavement, matelas, lit ; *strātus, -ūs m.* : lit, litière.

Une forme avec élargissement en -g- est dans *strāgēs, -is f.* : fait d'étendre, de jeter à terre ; d'où « ruine, désastre » ; souvent joint à *caedēs*, dont il est synonyme comme de *clādēs*. M. L. 8282.

strāgulus : qu'on étend, *strāgula uestis* ; cf. Varr., L. 5, 187 : *hoc quicquid insternebant ab sternendo stragulum appellabant* ; *strāgulum* n. : couverture, housse, garniture de lit, etc., M. L. 8284 ; passé en celtique : corn. *ystraill* « tapis », et en v. angl. *stragil* ; et *strāgulātus* (Vulg.) ; *obstrāgulum* : lanière de soulier (? confondu peut-être avec *obstrigillus*). Sur *stragulare*, v. M. L. 8282 a.

A *sternō, -is* correspond un intensif en -ā- attesté dans les composés *cōsternō, -ās* « abattre », qui s'emploie surtout au sens moral ; de là *cōsternātus, cōsternātiō* ; et sans doute *ex(s)ternō, -ās* (poétique, attesté à partir de Catulle) « abattre » et « mettre hors de soi » (sens influencé par un rapprochement avec *externus* dû à l'étymologie populaire ; d'après *aliēnātus*) ; cf. Non. 108, 10, et Thes., s. u.

Composés de *sternō* : *ad-, cōn-* (d'où **cōnstrātum*, M. L. 2172, et irl. *consternaim*), *di-, in-, inter-, ob-, per-, prō-, sub-sternō*, M. L. 8394 a. De *prōstrātum* a été tiré **prōstrāre*, représenté dans les langues romanes, M. L. 6789, et irl. savant *prostráit*, de *prostrātiō* ; britt. savant *sustarn*, de **substernium* ; de **substrātum*, M. L. 8396 ; **substrāre*, M. L. 8395. Sur l'existence d'un simple *strō* dans Isid., Or. 19, 26, 5, v. Sofer, 107.

Substernō rappelle skr. *upa-star-*, gr. ὑποστέρναι, got. *ufstraujan*.

La racine **ster-* « étendre » est largement représentée dans plusieurs langues, avec ou sans élargissement.

La forme monosyllabique **ster-* fournissait un aoriste radical que conserve le védique : *ástar, astīra*, et un adjectif en *-to- : skr. *stīdāh* ; cf. le substantif gr. στερτός « troupe, foule, armée ». Comme v. h. a. *stirna* « front », le gr. στέρνον « devant de la poitrine » désigne une surface du corps. V. sl. *strana* (accusatif russe *stironu*, serbe *strānu*) « région » repose sur **stornā*. Le latin n'a aucune forme sûre ; v. *stēlla*.

Il y avait une forme à élargissement **ā/o* d'où résulte un type de racine dissyllabique : l'infinifit véd. *stīrītave* (à côté de *stīrītave*), l'adjectif en *-no-, véd. *stīrnāh*, le substantif lit. *stīria* « meule de foin ». Le présent véd.

stn̄dti, stn̄tite « il répand » doit être un ancien présent en *-nā- de cette racine à élargissement ; l'irlandais a, du reste, conservé sernaid « il étend ». La forme de irl. sernaid et celle de lat. sternō ont été expliquées par M. Marstrand, Observations sur les présents indo-européens à nasale infixée (Oslo, 1924), p. 33 sqq. — Le latin a conservé le type de skr. stn̄dh dans strāṣ, qui a entraîné le perfectum strāui. On a aussi strāṣ.

Le grec a un autre type d'élargissement à *e/ō qu'attestent l'aoriste ἐστρέεσα, le parfait ἐστρέεμαι, l'adjectif στρέωρος, etc. Le latin n'a rien de pareil.

Un élargissement en -u- est supposé par got. straujan « étendre, répandre » et v. bret. strouis « strāui » ; il rend compte du présent du type skr. stn̄dti, gr. στρέωμι. Le lat. struō s'explique sans doute par cet élargissement (v. ce mot).

Une forme à l, *stlā-, de la racine qui se retrouve dans v. sl. stlęŕ, stliti « étendre » semble figurer dans lānus « large », silatta(?) et peut-être dans siella. V. aussi tellūs.

sternuō, -is, -uī, -ātum, -ere : éternuer ; quelquefois transitif sternuere ōmen, approbatiōnem ; de là sternū-tum (Gloss.), conservé dans les langues romanes, M. L. 8252 ; sternūmen, -mentum. Itératif : sternūō, -ās, attesté seulement à l'époque impériale (Pétr., Plin.), qui a remplacé sternuō dans les langues romanes, M. L. 8250 (et 8251, *sternūtiare), sternūtiū, -tumentum ; sternūtus.

Comme celle de spuō, la racine de sternuō appartient à un groupe indo-européen dont les formes sont diverses, puisqu'il s'agit d'un mot expressif, non fixé. Le grec a un aoriste ἐτραπεῖν et, pour « éternuer », τραπεῖν et τρέπεσθαι (cf. spuō et πρέω). La racine comporte une forme élargie par *eu- dans irl. sread « éternuer », gall. ystrew, trew (même sens) ; cette forme explique le type du présent gr. τρέπνυμαι, ainsi que celle de sternuō. La forme *steru-, *streu- de la racine, indiquée par le celtique, se retrouve dans lat. sternuō, ancien présent en *-nu- passé au type thématique et où le vocalisme radical -e- s'explique par une forme non conservée du subjonctif, comme dans sternō. Toutes les formes latines sont faites sur le présent sternuō ainsi obtenu. L'arménien a p'rn̄cel « éternuer » (Job XLI 9), où p'rn̄- doit reposer sur un ancien *phr-, le timbre u de r étant attendu dans une racine à élargissement *eu- (le *p' arménien pourrait aussi reposer sur *pt-).

Arm. p'rn̄cel pose une question plus large ; il traduit gr. κρυφή, Job XXXIX 25 ; et, de la même racine, p'rngal (ou p'rnkal) a un sens voisin. Dès lors, on doit rapprocher irl. srennim « je ronfle », qui ne se sépare, en effet, pas de irl. sread « éternuer ». Le latin lui-même a sternō « je ronfle », où *-te/o est un élément de formation rare en latin ; cf. cependant le nictū d'Ennius. Le grec a βέγκω ou, avec un χ expressif, βέγκω, et, d'autre part, peut-être βόβος « bruit des vagues », v. roncus. Cf. aussi strepō, stridō.

Le sens de « éternuer » de lat. sternuō, gr. τρέπνυμαι, provient sans doute en grande partie de la valeur propre du présent à nasale, dont l'aspect déterminé se prête à indiquer un phénomène brusque tel que l'éternuer.

sterguillium : v. stercus.

stertō, -is, -uī, -ere : ronfler. Ancien, familier ; stertia « ronfleur » (Pétr.) ; dēstertō (Pers. 6, 10) ; cessat de ronfler ou de rêver. Supplanté à basse époque par roncō, runcō. Non roman. Cf. M. L. 7292 et 7447.

V. sternuō, strepō.

stibium, -i n. (stibia, Gloss.) : antimoine. Latinisation de stibbi, stūmī, transcription du gr. στίβι, στίβι (Plin.) ; d'où stibiō, -ās (= στίβιου) ; stibinus (Vulg.).

sticula, -ae f. : sorte de vigne (Colum. 3, 2, 27). Inexpliqué. Voir André, REL XXX, 152. Sans rapport avec stic(h)a « tunica » (Ed. de Diocl., Gl.), transcription du gr. στίχ(η).

stigma, -ae f. : marque au fer rouge. Latinisation de στίγμα, -ατος, rangé par la langue populaire dans la déclinaison des thèmes en a et devenu féminin (cf. schema).

Dérivés : stigmōsus ; stigmō, -ās = καταστίγω (tardif). M. L. 8254 a.

stīgō, -ās : v. stingō.

stīlīgō (still.) , -inis f. : trad. de κορόνιου, Plantāgō corōnopūs (Diosc. 2, 157). Inexpliqué.

stilla, -ae f. : goutte (que les grammairiens essaient de différencier de gutta, ainsi « gutta imbrum est, stilla olei uel aceti », Suét.). Attesté depuis Varron. M. L. 8258.

Dérivés et composés : stillō, -ās : couler goutte à goutte, distiller (sens propre et figuré), M. L. 8258 a ; d'où stillāim (Varr.), stillātiō (St Jér.), stillānter (Ambr.), stillārium (Sén.), stillācius et stillātius (Plin.), stillāmentum (Fulg.) ; dē-, M. L. 2604 a, dis-, ex-, in-, re-stillō ; substillus : qui tombe goutte à goutte ; se dit aussi du temps : -m tempus ante pluuiam iam paene amidum, et post pluuiam non persicum, quod iam stillaret, aut nondum desisset, P. F. 399, 5, stilliciidium : -m eo quod stillatim cadat, Varr., L. L. 5, 27. Dans la langue du droit, « écoulement des eaux de pluie », M. L. 8259.

Malgré l'affirmation de Festus (cité s. u., sūria), il n'est pas évident que stilla soit un diminutif de sūria. A en juger par gutta, on est plus tenté d'y voir une forme à gémée expressive en face de gr. στήλη « goutte d'eau ». Quant à sūria, dont le sens ne concorde guère avec celui de stilla, les rapprochements proposés supposent une racine *stei- avec suffixe à -r constant : lit. styros akys « yeux fixes », avec des verbes dérivés tels que styrtū, styrtū « se raidir, se congeler », v. ial. stria « se raidir » (M. Trautmann n'a pas cru devoir retenir ce rapprochement pour le lituanien).

stilus, -i m. : en général, tout instrument composé d'une tige pointue ; spécialisé dans les diverses langues techniques : pointe de chausse-trape (Auct. B. Afr. 34, 5 ; cf. stimuli, Cés., B. G. 7, 73, 9) ; aiguille ou sonde usitée en arboriculture (Pall. 4, 10, 20 ; Col. 11, 3, 53) ; tige de cadran solaire. En particulier, « poinçon » de fer ou d'os, terminé par une lame plate et large à l'une de ses extrémités, dont la pointe servait à écrire sur la cire des tablettes et la surface plate à effacer (de là uertere stilum). En rhétorique, stilus est devenu synonyme de scriptiō, scriptūra, comme le fr. « plume », cf. Cic., Or. 150, stilus exercitūus, et a pris le sens de « exercice

écrit », cf. Quint. 10, 7, 4, multus stilus et assidua lectio, et « façon d'écrire, style », et même, à l'époque impériale, a pu s'employer en parlant de l'éloquence, d'après Oratio. La graphie du fr. style est due à un faux rapprochement avec στυλος. Ancien (Plt.), classique, usuel. M. L. 8260, et v. h. a. stil. Dénomminatif stiō, -ās « pousser une tige » dans Colum. 4, 33, 3 ; stilōsus : quod stilo recto pedes similes habet (Chir., Vég.) = orthocolus ; *dēstiltiāre, M. L. 2604.

V. stimulus?

stimulus, -i m. : aiguillon (= κέντρον). Sens physique et moral. Ancien, usuel, classique. Les formes romanes et italiques à *stūmulus et stūmbulus (cf. stipula, *sturemont), M. L. 8261 ; de même britt. swmml ; v. Graur, Notes étym., p. 16.

Dérivés : Stimula : déesse qui aiguillonne, cf. Varr. ap. Aug., Ciu. D. 4, 11, etc., peut-être déformation populaire de Sémélé, cf. Ov., F. 6, 503, dubium Semelae Stimulaene uocetur ; stimuleus (Plt.) ; stimulus (Cael. Aur.) ; stimulō, -ās ; stimulātiō, -tor, -trix, et ex- (= exciō dans la langue poétique et impériale), in-stimulō (synonyme poétique de instigō). On pense à un élément *sti- qui se retrouverait dans stilus et dans stinguō.

stinchus : v. scincus.

*stingō, -is ; -stīgō, -ās : attesté seulement dans les gloses, où on lit stigo : distinguo, CGL V 526, 6 (à côté de stingō : στίγω, CGL II 437, 62), et stigat : incendit, inflammat, distinguit (ce dernier verbe ajouté par une seconde main), CGL V 515, 54. — *stīgō doit avoir été extrait artificiellement du composé qui est seul employé instigō, -ās « piquer contre », « exciter, stimuler » (déjà dans Térance ; joint à stimuli, Lucr. 4, 1082), d'où instigātor, -trix, -tiō, -tus, -ūs (époque impériale), M. L. 4471.

A côté de cet intensif-duratif en -ā- (cf. educāre) existe un verbe thématique à nasale infixée : *stingō, -is, non attesté lui non plus en dehors de la glose citée plus haut, mais qui figure dans une série de composés :

distingō (noté le plus souvent distinguo, mais cf. Vel. Long., GLK VII 67, 20 : inuenti sunt qui distinguere quoque sine u littera et scribere et dicere maluerunt, adicientes et illam rationem, quod distinguere est interposito puncto diuidere atque diuidere, ce qui indique que l'on avait, au moins partiellement, le sentiment d'une différence entre stingō « piquer » et -stinguō « éteindre »), -is, -stīzi, -stinctum, -sting(u)ere (= διαστίγω) : distinguer, séparer par des marques ; cf. distinctus : xarctōstictos (Gloss.), par exemple dans Plin. 10, 144, alia (oua sunt) punctis distincta ; Cic., N. D. 2, 95, caelum... astris distinctum et ornatum. Employé au sens moral de « distinguer (par l'esprit), séparer, définir » ; de là : distinctiō (Cic.), -tor (bas latin), -tus, -ūs (Tac., St.), distinctim (bas latin), distinctiue (Prisc.) ; indistinctus (= ἀδιάστικτος) ; époque impériale). Irl. distingaim « distingō » (savant).

insting(u)ō, -is : attesté pour ainsi dire seulement au participe instinctus : aiguillonné, stimulé (sens moral) ; de là : instinctus, -ūs m. (Cic. = ἐνθουσιαστικός) ; instinctor (Tac., sens voisin de auctor) ; instinctiō, -tura (tardif).

intersting(u)ō, usité au participe interstinctus, synonyme de distinctus, interpunctus dans la langue impériale ; interstinctiō (Arn.). — V. sous stinguō.

†L'ombrien a(n)stintu impēr. « instingitō TE III 18, 19, 20, se rattache à stingō, cf. Vetter, Hdb., p. 214.

stinguō, -is, -xī, -ctum, -ere : éteindre. Se trouve seulement dans Lucrèce (au sens propre et figuré ; cf. 1, 666 ; 2, 828 ; 4, 1098), dans les fragments poétiques de Cicéron (Prisc., GLK II 564, 18 sqq.) et dans la glose stinguo « dēsternō », CGL II 430, 13. Partout ailleurs le sens, « déterminé » par nature, appelle les formes à préverbe :

ex(st)inguō : éteindre (sens propre et figuré). Classique, mais non dans Plaute, qui emploie restinguō. Usuel. M. L. 3070 (mais cf. aussi stinguere, M. L. 8262 ; B. W. éteindre) ; ex(st)inctiō -tor (Cic.), -tus, -ūs (Plin.) ; et in-ex(st)inctus (Ov.), in-ex(st)inguibilis (= ἀσβεστός) ; interstinguō (rare, Lucr. 5, 761 ; puis Mart. Cap. et Apul.) « éteindre ». Formé sous l'influence de interficiō ? ; rest(i)nguō : éteindre (sens propre et figuré). Ancien, classique, usuel. D'où restinctiō (Cic., Fin. 2, 3, 9) ; irrestinctus (in-) « non éteint » et « inextinguible » (Sil., Mart.), d'après in-extinctus.

Praestigiare se rattache plutôt à stringō.

Il est possible que stinguō ait été extrait secondairement des formes à préverbe par Lucrèce et Cicéron, conformément à l'usage poétique qui autorisait l'emploi du simple pour le composé, ainsi dare pour edere, pellere pour expellere, etc., et par suite de la confusion dans la prononciation de stinguō, ex(st)inguō. Il n'y a pas de parenté étymologique entre disting(u)ō et estinguō ; mais la langue les a rapprochés : « piquer » et « brûler » sont des mots de sens voisins (cf. all. ersticken et erstecken) ; instinctus s'emploie avec une valeur comparable à celle de incēnsus, inflammatūs (instinctus amōre, incēnsus amōre) ; on a été amené ainsi à voir un couple antithétique dans insting(u)ō et ex(st)inguō, et les formes ont réagi l'une sur l'autre. C'est ce qui explique les graphies distinguō et instinguō (ce dernier, du reste, à peine attesté).

Les formes signifiant « piquer », à savoir stingō dans les gloses, in-stigare, sont visiblement à rapprocher de gr. στίγω « je pique » (avec στῆγών « esclave marqué au fer », στῆγός « tatoueur ») ; v. sax. stekan, v. h. a. stekhan « piquer », got. in stika « ἐν στῆγῳ », etc., sont douteux à cause de got. stakins (accusatif pluriel) « στῆγμα » ; cf. aussi le groupe indo-iranien de skr. tējate « il est pointu », skr. tigmā et v. perse tigma « pointu », etc. Mais les formes grecques ne justifient pas le -gu- de distinguō, quoique, par son sens, ce verbe appartienne à la famille de instigare.

Quant à estinguō, restinguō, ce n'est pas seulement le -gu- qui fait difficulté ; c'est, de plus, le sens qui ne s'explique pas par « piquer ». On pense naturellement au groupe, énigmatique et obscur, de lit. gēsti (prétérit gesau) « s'éteindre », v. sl. gasiti « éteindre », et de gr. ἐσθῆν « je me suis éteint », οὐδῶσαι (ionien) « éteindre », οὐδῶσαι/οὐδέσαι « éteindre », ζεῖναι/οὐδῶναι (Hés.), où il y a un ancien *g- ; le ζῆσων· οὐδέσων d'Hésychius vient, d'ailleurs, tout compliquer en grec. Et l'on ne voit pas comment le rapprochement de ces formes pourrait rendre compte de stinguō. On retiendra

solu) ; *obstinatus* ; *obstinatio* (classique) ; *praestitio* : fixer d'avance le prix d'une chose, marchander, acheter ; mot de Plaute, cf. P. F. 249, 27 : *are apud Plautum praemere est, i. e. emendo tenere* ; repris par Apulée. Pour le sens, cf. *cônstare* « coûter ».

Formes nominales et dérivés : *stabilis* : qui se tient bien, stable, ferme (sens propre et figuré), M. L. 8207. De là : *stabilitas* (classique = *βεβαιότης*) ; *stabilio*, -is, M. L. 8206 ; *stabilimen* (rare, poétique) ; *stabilimentum* ; *stabilitor*, qui semble une création de Sén., Ben. 4, 7, 2 (sans doute à l'imitation du gr. *βεβαιωτής*) : *Deus, quod stant beneficio eius omnia, stator stabilitorque est* ; *cônstabilio*, -is (archaïque et postclassique) ; *restibilo* ; *restibilo*, Pacuvius, v. Festus 432, 35.

stabulum : endroit où l'on s'arrête (= *σταβυός*) ; de là diverses acceptions : « étape, halte », « résidence, demeure », en particulier « auberge » et « lupanar » (cf. *prostibulum*) ; dans la langue rustique, « étable », pour toute espèce d'animaux (s. *ovium, boum, pânoum, piscium, apium, etc.*), et « gîte » (s. *ferarum*), M. L. 8209 ; B. W. s. u. Celtique : irl. *saball, stabla* ; britt. *staul, ystaffel* (de *stabellum*).

Dérivés et composés : *stabulo*, -as et *stabulor*, -âris, M. L. 8208 ; *stabularius* ; *stabulatio*.

Pour *naustibulum*, v. *nâuis* ; *prostibulum*. v. *prostô* ; pour *uestibulum*, v. ce mot ; *stâmen*, -inis n. : v. ce mot.

status : qui se tient droit, dressé, immobile ; arrêté, fixé (*status diés*, cf. *statuere diem*) ; cf. F. 416, 25, *Statae Matris simulacrum in foro colebatur, où Stata Mater correspond à Iuppiter Stator*, et aussi *Stata Fortuna, Valentiô Stata* ; de là *Statânus, Statulînus, Statîna*, divinités que l'on invoquait pour que l'enfant se tint debout, cf. Varr. ap. Non. 532, 18 ; et *statânium unum* (Pline, 14, 65). *Status* est l'adjectif verbal à la fois de *stô* et de *sistô*. Nom propre : *Stâtius* ; osq. *Staatîs*.]

statârius : qui reste debout ou immobile ; en particulier *statâria comoedia* (opposé à *môdôria*) « comédie où il y a peu d'action ». Dérivé de *status*, comme *primârius* de *primus*, etc. Conservé en sarde. M. L. 8232.

statiuculus, -i m. : sorte de danse lente (Plt.) ; *statiuculum* : statuette (Plin.).

statim (*stetim*, condamné par Consentius 11, 25, éd. Niedermann, d'après *stetî*, fait sur le modèle de *cëssim, sënsem* : *cëssi, sënsi*) adv. : sur place, sans bouger ; *ûa statim stant signa*, Plt., Am. 276 ; par suite, comme *ilicô*, « sur-le-champ, aussitôt » ; d'où *statim ac, atque, ubi, etc. Sur statim*, v. Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, 16. La forme *stâim* attribuée par Non. 393, 5, à Térance, Ph. 790, est suspecte et contredite par le témoignage des manuscrits de Térance ; cf. Lindsay, éd. de Térance, ad loc., et *Early Lat. Verse*, p. 248. A côté de *isaro* « aussitôt », l'Avesta a *isârëstâitya*, avec le même sens, sans doute plus appuyé, ce qui montre le rôle de *stâ* pour indiquer l'idée de « aussitôt » qui doit être rendue de manière sensible et dont, par suite, l'expression est sujette à beaucoup d'innovations. Le suffixe -*tim* a fourni de nombreux adverbés, notamment à la langue familière.

statio : 1° station, fait de demeurer droit et immobile « *manere in statione* », etc. ; 2° station, résidence ; dans la langue militaire, « poste, faction » ; dans la langue nautique, « mouillage, port » ; dans la langue officielle de l'Empire, « résidence d'un fonctionnaire im-

périal », puis la fonction elle-même ; « position » ; « station de poste » ; « assemblée religieuse » et « *jedna* » (sur ce sens, v. Svennung, *Zeitsch. f. Neutest. Wiss.*, 1933, 294-308, et Blaise, *Dict. du lat. chrét.*). Pour le passage au sens concret, cf. *mânusio*. Conservé surtout dans les dialectes italiens, M. L. 8234. Irl. *staid*. Dérivés : *stationâlis* : fixe (s. *stella*, Plin. = *στατικός*) ; *stationârius* : qui appartient à un poste, s. *mîles* ; *stationârius* : officier de poste ou de police.

stator : esclave public chargé de la poste ; cf. Rich. u. M. L. 8235 ; et, dans la langue tardive, cf. Rich. u. M. L. 8235 ; et, dans la langue tardive, *stator, statâria, statârius* « qui se tient en avant ».

Stator : épithète de Jupiter, cf. *Stata* ; *Statôrius* : nom propre.

A *stator* correspond un féminin attesté dans le composé *obstetrix* ; v. *obstô*.

statiuus : immobile. Usité surtout dans la langue militaire au sens de « fixe », *statiua castra*, d'où *statiua* n. pl. substantivé, et, dans la langue religieuse, *statiuae (fêriuae)*. Cf. *aestiuus*.

status, -us m. : façon de se tenir, attitude ; endroit où se tiennent les hommes ou les choses (*dê statû mouere, dëcere* ; *stare in statû* « se tenir en garde », Plt., Mi. 1389) ; par suite, « façon d'être, état ; condition, position ». Se dit en particulier de l'état de la cité, s. *ciuitatis*, s. *rel. publicae*. Dans la langue de la rhétorique : « position d'une question » (cf. *cônstitutiô causae*), en particulier « réfutation d'une accusation » (gr. *στάσις* ; cf. Cic., Top. 25, 93, et Isid., Or. 2, 5, 1 : *status apud rhetores dicitur ea res in qua causa constitit, i. e. constitutio*). Celtique : irl. *stad*, britt. *ystad*. Les formes française et germanique semblent récentes.

statûra : stature (classique, attesté depuis Pl.) ; *statûrôsus* (Aug.).

Peut-être *stâtûra* dans Lucilius 794 : *quare pro facie, pro statûra Accius*.

statua : statue (plus particulièrement statue d'un homme, par opposition à *signum* « statue d'un dieu »), M. L. 8236. Dérivés : *statuâlis*, M. L. 8237 ; *statuârius* : statuaire ; *statuâria* : sculpture ; *statunculum* (Pétr. 50, 6) ; *statuncula* (Greg. T., Hist. I, 5), d'après *homunculus*. *Statua* semble être le postverbal de *statuô*.

statuô, -is : mettre debout, *arbôres statuere* ; faire tenir droit ou ferme ; d'où dresser, fixer, établir (sens propre et figuré, physique et moral), s. *modum, s. finê, s. diem, s. poenam*, etc. ; par suite « décider, décréter », Irl. *staiuid*, de *statuûm*. Dérivés : *statûmen*, terme technique « support », « lit de maçonnerie », « varangue » (terme nautique) ; d'où *statûminô*, -as ; *statûminâtiô* (époque impériale) ; *statuâle* (Lex Sal.) ; *Statulênus, -neius*.

Composés : *adstitûô* « placer auprès » ; *cônstitûô* « établir » (aspect déterminé), « poster, décider » ; d'où *cônstitûûm* n. = *σύνταγμα, cônstitutiô* = *σύνταξις* et *στάσις* (cf. *status*), *cônstitûtor*.

dëstitûô : 1° établir, placer ; 2° abandonner ; d'où *dëstitûtiô*, -tor (rares) ; cf. *dësisô*.

instiûô : placer dans ou sur, instituer, établir (sens physique et moral) ; former, instruire ; *instiûûa* n. pl. : principes établis, institutions ; *instiûitiô* : disposition, arrangement, institution, instruction (i. *διδασκία*, Quintil.) ; -tor (tardif).

praestitûô : établir d'avance, prescrire.

prôstitûô : placer devant, exposer, et « prostituer » ; *prôstitûta* f. ; *prôstitûtiô*, -tor (époque impériale ; cf. *prôstitûbulum, prôstiô*) ; *restitûô* : rétablir, restituer ; *restitûtiô*, -tor ; *substitûô* : mettre dessous ou à la place, soumettre (rare), substituer ; *substitûtiô* ; *substitûtiuus* : conditionnel (Apul., cf. *ὀνομακτότατος, ὀνομακτότατος*).

A *stô*, *sistô* correspondent, en fin, des adjectifs en -*stes* et des substantifs en -*stitium* qui figurent seulement comme seconds éléments de composés (cf. *obses, compos, etc.*) : *antistes, praestes, superstes, -itis* (v. les verbes correspondants) ; *iüstitium* : suspension des tribunaux, vacation légale (à ne pas confondre avec *iüstitia* dérivé de *iustus*) ; *inter-stitium* (tardif) ; *solstitium* : solstice ; *quod sol eo die sistere uidebatur*, Varr., L. L. 6, 8 ; cf. *is et sol*. Cf. aussi peut-être *caelestis*.

Composés de *stô* : *ab-stô* : se tenir éloigné (= *ἀποστατός*), très rare ; trois exemples : Plt., Tri. 263, *abstantia* ; qui doit être tenu éloigné ; Hor., A. P. 360, *si propius stes... si longius abstes* ; Cypr. Gall., gen. 1440, *abstare* ; se trouve dans les gloses. Dérivé : *abstantia* (un exemple de Vitruve). *Abstô* est à peine vivant ; c'est *absum* ou *absistô* qui le remplacent.

astô, *astô* (*ἄστροταιμα*) : se tenir ou se dresser auprès ; assister (sens moral rare, réservé à *adistô*). Synonyme de *adsum* ; cf. Lucr. 3, 1879, *certa quidem finis uitae mortalibus adstat* (à côté de *finem esse*, I 747), M. L. 739. Dérivé : *a(d)stantia* : seulement dans les gloses, où il est traduit par *παρόδια*. Composé : **adastô*, M. L. 148.

antistô (*ante-*) : se tenir en avant de ; l'emporter sur. Rare, archaïque et postclassique ; un seul exemple dans Cic., de Inu. 2. 2. La prose classique dit *praestô* ou *antedô*.

antistes, -iis m. : qui se tient en avant, chef. Usité surtout dans la langue religieuse, avec un féminin d'origine secondaire *antistita* ; *sacrôrum antistes*, qui désigne un prêtre d'ordre supérieur, a pu servir à traduire *ἐπίσκοπος* dans la langue de l'Église. Dérivés : *antistitium* (Mart. Cap.) ; *antistatus*, -us m. (Tert.).

circustô = *περισταταιμα* « se tenir autour, entourer » ; *circumstantês* et *circumstantia*, -ium ; *circumstantia*, -ae : fait de se tenir autour. Rare au sens propre ; usité surtout en rhétorique comme traduction de *περίστασις* ; cf. Quint. 5, 10, 104, *hoc genus argumentorum sane dicamus ex circumstantia, quia περίστασιν dicere aliter non possumus* ; *circumstatiô*, -ônis.

cônstô (= *συνσταταιμα*) : 1° être arrêté, être fermement établi (d'où *constat inter omnes* « c'est une chose fermement reconnue entre tous » ; *cônstare sibi* « être fidèle à soi-même, ne pas changer d'avis » ; *cônstans* : ferme, inébranlable ; *cônstanter* ; *cônstantia*, et *incônstantia*, -ter, -tia) ; 2° être composé de, consister en (= *συνσταταιμα*) ; 3° avec un ablatif instrumental de prix, « être mis en vente moyennant un prix », « coûter » (sens propre et figuré) ; cf. Cés., B. G. 7, 19, 14, *edocet quanto detrimento et quot uirorum fortium morte necesse sibi constare uictoriam*, sens dans lequel *cônstare* est surtout représenté dans les langues romanes, M. L. 2170. Employé aussi par Lucrèce comme synonyme de *esse*, e. g. 1, 582 (*corporea quoniam fragili natura praedicta constant*).

distô (= *δυσσταταιμα*) : être éloigné. Employé absolument, avec *ab* ou avec *inter sêsê*. Sens moral « différer ». Dérivé : *distantia* (= *δυσστασις*).

exstô, *extô* (= *ἐξέσθηκα*, Arist.) : être élevé au-dessus, dépasser, être proéminent ; d'où « être en vue » et « exister, subsister ». Dérivé : *easantia* (Col., Cael. Aur.).

instô : être dressé ou debout sur ; être menaçant ou imminent ; presser vivement (sens physique et moral), d'où « insister ». Dérivé : *instantia*.

interstô : se tenir entre (rare et tardif). Dérivés : *interstes* : intermédiaire (Tert.) ; *interstitiô*, *interstitium*, tous deux de basse époque ; osq. *Anterstatal*, dat. **Interstitae* .

obstô (**ostô*, tardif) : se tenir devant, faire obstacle, M. L. 6023 ; B. W. *ôter* ; *obstaculum* (époque impériale, attesté à partir de Sénèque) ; *obstantia* (Vitruve). A *obstô* se rattache *obstetrix*, -icis (*obstetrix*, inscriptions tardives et manuscrits) f. : « celle qui se tient devant l'accouchée pour recevoir l'enfant », « sage-femme » ; mot ancien, attesté depuis Plaute ; de là *obstetricius* ; *obstetrix*, -as (-cor), -câlis, tous d'époque impériale.

perstô : demeurer debout ou immobile ; persister (sens physique et moral).

praestô : être en tête de, l'emporter sur ; *praestes*, -itis, épithète appliquée aux dieux : *Iuppiter praestes* ; *praestantia* ; *Praestana* dans Arn. 4, 3 : *P. est, ut perhibetis, dicta quod Quirinus in iaculi missione cunctorum praestiterit uiribus*. Semble différent de *praestô* « fournir, garantir », d'où proviennent *praestâtiô*, *praestâtor* et les verbes romans du type « prêter », M. L. 6725.

prostô : se tenir en avant, faire saillie. Sens propre rare ; usité surtout dans le sens de « être exposé en public, être offert en vente », « se prostituer » ; *prostibulis* ; *prostibulum* ; *prostibula*, -lata, -lâtrix (tardifs). Cf. *prostitûô*. M. L. 6788.

restô : demeurer en arrière ; par suite « rester, demeurer » ; impersonnel *restat* ut. Dans la langue militaire s'emploie au sens de *resistere* (non, toutefois, dans Cicéron et César). M. L. 7248 (et **arrestô*, 673) ; celtique : irl. *riast*. Fréquentatif : *restitô*, -as : s'arrêter souvent (rare et archaïque).

substô (*δυσσταταιμα*) : se tenir dessous ; et « résister, subsister ». M. L. 8394. Dérivés créés par la langue philosophique à l'imitation de termes grecs, tous d'époque impériale et employés surtout ou créés par les Pères de l'Église : *substantia* (= *ὕποστασις*), d'où irl. *substantin* ; cf. *essentia* ; *substantiola* (St Jér.) ; *substantiâlis* (= *ὕποστατικός*), *substantiâlitâs* et *cônsubstantiâlis*, traduction de *ὑπόστασις* ; *substantiuius*, dont le n. *substantiuum* (sc. *uerbum*) traduit en grammaire le gr. *ὑποκτατόν* ; *substantiuâlis* (Tert.). Sur *stantia*, v. C. Arpe, Philol., XCIV, 1939, 55.

superstô : se dresser par-dessus, dominer, surmonter. Dérivés : *superstes*, -itis adj. : qui demeure au-dessus ; par suite « qui survit » (sens le plus fréquent), joint à *superesse*, dont il est en quelque sorte l'adjectif, *superstô* ne signifiant pas « survivre », sauf à basse époque (Ennode), où ce sens a été refait sur *superstes* ; de l'adjectif la langue archaïque a tiré un dénominaif *superstiuô*, -as, transitif et absolu « préserver, faire durer » (Enn., Sc. 295) ou « être survivant » (Plt., Pe. 331). Dans la langue du droit, *superstes* a le sens de « témoin » (qui *stat in iure super aliquâ rē*) ; cf. Fest. 394, 37, *superstes testes praesentes significat* ; et Cic., Mur. 12, 26, *suis utrisque superstitiibus praesentibus istam uiam dico : inite uiam* ; *superstitiô* : superstition (opposé à *religiô*,

e. g. Cic., N. D. 1, 42, 117; 2, 28, 71, 72); *superstitiosus*, cf. Cic., N. D. 2, 28, 72, qui *totos dies precabantur et immolabant ut sibi sui liberi parvities essent, superstitioni sunt appellati, quod nomen patuit latius* (où il n'y a peut-être qu'une étymologie populaire). Dans la suite, c'est l'idée de « pratiques superflues » que l'on a vue dans *superstitio*; de là les gloses du type *superflua observatio*. V., en dernier lieu, Benveniste, Rev. Ét. lat., 16 (1938), 35.

Sistō a fourni de même des composés correspondants aux composés de *stō*; l'aspect déterminé y est souvent peu sensible; toutefois, les formes à préverbes s'accommodent mieux de la valeur « déterminée » de *sistō* que de l'aspect « indéterminé » de *stō*, de sorte que beaucoup de composés se confondent presque pour le sens avec des composés de *stō* qu'ils ont tendu à remplacer. La valeur factitive qu'admettent les formes simples de l'inflectum, *sistō*, n'existe pas dans les formes pourvues de préverbe.

absistō : s'éloigner de, et « cesser de »; *adsistō* (*as-*) = *κατασταμα* : se tenir auprès de; s'arrêter; assister (sens propre et figuré); dans la langue de l'Église, *adsistentia* « assistance, aide »; *consistō* : transitif et absolu, « s'arrêter » et « arrêter »; « se composer de, consister en » (glosé *συνεστραχα*). A partir de Dioclétien apparaît *cōnsistōrium* : conseil du prince, consistoire; *dēsistō* : s'éloigner, abandonner; s'arrêter de, cesser de, se désister; *exsistō* (*exsistō*) : se dresser hors de; s'élever; sortir de terre, surgir; par suite « exister, apparaître ». Quelquefois synonyme de *esse*, cf. Cic., Off. 1, 30, 107, *ut in corporibus magnae dissimilitudines sunt, sic in animis existunt maiores etiam varietates et, le participe existens a servi de participe à esse*, cf. Thes. V², 1875, 33 sqq.; *insistō* : s'arrêter (dans); s'appuyer sur; presser (sens physique et moral); insister; *intersistō* : s'arrêter entre; s'interrompre (Quint.) : les composés *intersistitium*, *-stitiō* se rapportent aussi bien à *interstō* qu'à *intersistō*; *obstistō* : s'arrêter devant, s'opposer à; *persistō* : persister; *prosisistō* (participle *prosisistens* dans Apul.) : être préminent; *resistō* : 1° rester en arrière, s'arrêter; 2° résister (d'où *resistentia* dans S¹ Aug.); 3° se dresser de nouveau (= *resurgō*); rare; *subsistō* : s'arrêter; faire face à; dans Apulée, synonyme de *eucurrō*. Dérivé : *subsistentia* (Cassiod., Boèce) = *ὑποστασις*; *superstistō* : se tenir ou se placer sur (Apul., Amm.).

Pour *instaurō*, v. ce mot et ci-dessous.

La racine **st(h)ā-* « se tenir » fournissait en indo-européen un aoriste radical athématique que skr. *dshāt* « il s'est mis debout » = gr. *ἔστῃ* (ion.-att. *ἔστῃ*); cf. ies infinitifs sl. *stati*, lit. *stūti* « se mettre debout ». Il y avait un parfait : skr. *tasthau* « je me suis mis debout » (résultat acquis), plur. *tasthama*, gr. *ἔστῃκα*, plur. *ἔστῃμεν*; c'est ce parfait que représente *stati*. L'indo-iranien a un présent thématique à redoublement, forme qui en indo-européen indiquait le procès arrivant à son terme : skr. *tiṣṭhāti* (avec redoublement en *t*), mais av. *hištaiti* (avec redoublement *-i-*) « il se tient debout, il reste debout »; c'est à ce type qu'appartient lat. *sistō* (le type de *ἔστῃκα*, propre au grec, est autre); la même forme a fourni à l'irlandais des verbes tels que v. irl. *ar-a-sissiar* glosant *innitens*. Pour exprimer l'état d' « être debout »,

il a été fait des formes en *-ā* dans v. sl. *stojati* « être debout », lit. *stovūti* (même sens), v. h. a. *stān* (*stān*) d'autre part, le slave a comme « itératif », en face de *stān*, *stati* « se mettre debout », le type *staje*; et la lituanien a de même *-stōju*; lat. *stō* représente une formation de ce genre, de même que omb. *stān* « être et osq. *stait* « stat », stahint « stant »; cf. irl. *stān* « je suis » (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, I 79 et II 431 sqq.). Pour indiquer un procès arrivant à son terme défini, il a été constitué dans diverses langues des formes à nasale, toutes indépendantes les unes des autres; la plus remarquable est celle du germanique, got. *standan* « se mettre debout » (prét. *stōþ*); le grec a *ἵστημι*, le slave *stān* (inf. *stati*), cf. v. pruss. *pe-rā-nimati* « nous devenons », arm. *stanam* « j'achète »; c'est sur une forme de ce genre que repose le type dérivé lat. *-stināre*.

Les formes nominales s'expliquent par les règles générales de formation et ne posent guère de questions. A cause du sens, on relèvera *stabulum*; la formation est parallèle à celle de v. isl. *stōðull* « endroit où l'on trait les bêtes », v. h. a. *stadal* « grange »; pour le sens, cf. véd. *go-stāh* « étable à vaches », av. *aspō-stāna* « écurie à chevaux », etc., got. *awi-stris* (génitif singulier) « de la bergerie » (v. h. a. *ewist*), v. sl. *stado* « troupeau » et v. angl. *stod* « troupeau de chevaux », etc. Tout ceci se rapporte aux arrêts du troupeau quand il est au repos. Le sens général du mot est conservé par osq. *stallata* « statufiée » et pél. *pristafalaciria*, n. pl. « *praestibulae » (Vetter); le sens de omb. *stafarem* est incertain : « consolidatum » (Devoto), « concretum » (Vetter).

L'ā de *stabulum* est le même que celui de l'adjectif *status* qui répond à skr. *stihād* « placé debout », gr. *στῆτός*. D'après ce participe, on le retrouve dans le substantif *status*, d'où *statua*, *statuō*, et le même ā apparaît dans le type de *superstitium* (accusatif singulier), sur lequel a été fait le nominatif singulier *superstes*, tandis que, au contraire, l'indo-iranien a généralisé ā dans le type véd. *raṣṭhāh* « guerrier » (littéralement « qui se tient debout dans le char »), etc. L'ā de supin *stātum* (d'où *stātūrum*) est normal dans le type des substantifs en *-tu* auquel appartient le supin; cf. skr. *sthitum* et de même, lat. *genium* en face de *nātus*. L'ā de *obstaculum* peut être ancien; cf. véd. *sthitram* « lieu où l'on se tient »; toutefois, le mot est tardif.

La valeur factitive de « poser, établir » a été rendue partie avec une valeur factitive de *sistō*, partie avec le dérivé *statuō*; s'il y a préverbe, seulement avec *-stitū*. L'ombrien a *statita* « statufiée », *statitatu* « statufié » (impér.), *stakaz* « statufié ». Par *stallata* « statufiée », on voit que l'osque a procédé autrement.

L'ā figure dans *stāmen*; cf. gr. *στήμιον* « chaîne du métier vertical du tisserand », et des formations semblables, mais de sens non technique, se retrouvant dans d'autres langues : skr. *sthadman-* « lieu de séjour », lit. *stomū* « statum », got. *in... stomin* « ἐν ὀρθότατα ». L'identité de sens du lat. *stāmen* avec gr. *στήμιον* donne lieu de supposer, pour ce terme technique, une influence du grec sur le latin.

Les formes osque et ombrienne ne concordent qu'en partie avec les formes latines; ainsi l'osque a *statif*

« statua » (ou « statio »?), l'ombrien *stahmei* « statio », debout », lit. *stovūti* (même sens), v. h. a. *stān* (*stān*) d'autre part, le slave a comme « itératif », en face de *stān*, *stati* « se mettre debout », le type *staje*; et la lituanien a de même *-stōju*; lat. *stō* représente une formation de ce genre, de même que omb. *stān* « être et osq. *stait* « stat », stahint « stant »; cf. irl. *stān* « je suis » (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, I 79 et II 431 sqq.). Pour indiquer un procès arrivant à son terme défini, il a été constitué dans diverses langues des formes à nasale, toutes indépendantes les unes des autres; la plus remarquable est celle du germanique, got. *standan* « se mettre debout » (prét. *stōþ*); le grec a *ἵστημι*, le slave *stān* (inf. *stati*), cf. v. pruss. *pe-rā-nimati* « nous devenons », arm. *stanam* « j'achète »; c'est sur une forme de ce genre que repose le type dérivé lat. *-stināre*.

Les formes nominales s'expliquent par les règles générales de formation et ne posent guère de questions. A cause du sens, on relèvera *stabulum*; la formation est parallèle à celle de v. isl. *stōðull* « endroit où l'on trait les bêtes », v. h. a. *stadal* « grange »; pour le sens, cf. véd. *go-stāh* « étable à vaches », av. *aspō-stāna* « écurie à chevaux », etc., got. *awi-stris* (génitif singulier) « de la bergerie » (v. h. a. *ewist*), v. sl. *stado* « troupeau » et v. angl. *stod* « troupeau de chevaux », etc. Tout ceci se rapporte aux arrêts du troupeau quand il est au repos. Le sens général du mot est conservé par osq. *stallata* « statufiée » et pél. *pristafalaciria*, n. pl. « *praestibulae » (Vetter); le sens de omb. *stafarem* est incertain : « consolidatum » (Devoto), « concretum » (Vetter).

L'ā de *stabulum* est le même que celui de l'adjectif *status* qui répond à skr. *stihād* « placé debout », gr. *στῆτός*. D'après ce participe, on le retrouve dans le substantif *status*, d'où *statua*, *statuō*, et le même ā apparaît dans le type de *superstitium* (accusatif singulier), sur lequel a été fait le nominatif singulier *superstes*, tandis que, au contraire, l'indo-iranien a généralisé ā dans le type véd. *raṣṭhāh* « guerrier » (littéralement « qui se tient debout dans le char »), etc. L'ā de supin *stātum* (d'où *stātūrum*) est normal dans le type des substantifs en *-tu* auquel appartient le supin; cf. skr. *sthitum* et de même, lat. *genium* en face de *nātus*. L'ā de *obstaculum* peut être ancien; cf. véd. *sthitram* « lieu où l'on se tient »; toutefois, le mot est tardif.

La valeur factitive de « poser, établir » a été rendue partie avec une valeur factitive de *sistō*, partie avec le dérivé *statuō*; s'il y a préverbe, seulement avec *-stitū*. L'ombrien a *statita* « statufiée », *statitatu* « statufié » (impér.), *stakaz* « statufié ». Par *stallata* « statufiée », on voit que l'osque a procédé autrement.

L'ā figure dans *stāmen*; cf. gr. *στήμιον* « chaîne du métier vertical du tisserand », et des formations semblables, mais de sens non technique, se retrouvant dans d'autres langues : skr. *sthadman-* « lieu de séjour », lit. *stomū* « statum », got. *in... stomin* « ἐν ὀρθότατα ». L'identité de sens du lat. *stāmen* avec gr. *στήμιον* donne lieu de supposer, pour ce terme technique, une influence du grec sur le latin.

Les formes osque et ombrienne ne concordent qu'en partie avec les formes latines; ainsi l'osque a *statif*

« statua » (ou « statio »?), l'ombrien *stahmei* « statio », debout », lit. *stovūti* (même sens), v. h. a. *stān* (*stān*) d'autre part, le slave a comme « itératif », en face de *stān*, *stati* « se mettre debout », le type *staje*; et la lituanien a de même *-stōju*; lat. *stō* représente une formation de ce genre, de même que omb. *stān* « être et osq. *stait* « stat », stahint « stant »; cf. irl. *stān* « je suis » (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, I 79 et II 431 sqq.). Pour indiquer un procès arrivant à son terme défini, il a été constitué dans diverses langues des formes à nasale, toutes indépendantes les unes des autres; la plus remarquable est celle du germanique, got. *standan* « se mettre debout » (prét. *stōþ*); le grec a *ἵστημι*, le slave *stān* (inf. *stati*), cf. v. pruss. *pe-rā-nimati* « nous devenons », arm. *stanam* « j'achète »; c'est sur une forme de ce genre que repose le type dérivé lat. *-stināre*.

Les formes nominales s'expliquent par les règles générales de formation et ne posent guère de questions. A cause du sens, on relèvera *stabulum*; la formation est parallèle à celle de v. isl. *stōðull* « endroit où l'on trait les bêtes », v. h. a. *stadal* « grange »; pour le sens, cf. véd. *go-stāh* « étable à vaches », av. *aspō-stāna* « écurie à chevaux », etc., got. *awi-stris* (génitif singulier) « de la bergerie » (v. h. a. *ewist*), v. sl. *stado* « troupeau » et v. angl. *stod* « troupeau de chevaux », etc. Tout ceci se rapporte aux arrêts du troupeau quand il est au repos. Le sens général du mot est conservé par osq. *stallata* « statufiée » et pél. *pristafalaciria*, n. pl. « *praestibulae » (Vetter); le sens de omb. *stafarem* est incertain : « consolidatum » (Devoto), « concretum » (Vetter).

L'ā de *stabulum* est le même que celui de l'adjectif *status* qui répond à skr. *stihād* « placé debout », gr. *στῆτός*. D'après ce participe, on le retrouve dans le substantif *status*, d'où *statua*, *statuō*, et le même ā apparaît dans le type de *superstitium* (accusatif singulier), sur lequel a été fait le nominatif singulier *superstes*, tandis que, au contraire, l'indo-iranien a généralisé ā dans le type véd. *raṣṭhāh* « guerrier » (littéralement « qui se tient debout dans le char »), etc. L'ā de supin *stātum* (d'où *stātūrum*) est normal dans le type des substantifs en *-tu* auquel appartient le supin; cf. skr. *sthitum* et de même, lat. *genium* en face de *nātus*. L'ā de *obstaculum* peut être ancien; cf. véd. *sthitram* « lieu où l'on se tient »; toutefois, le mot est tardif.

La valeur factitive de « poser, établir » a été rendue partie avec une valeur factitive de *sistō*, partie avec le dérivé *statuō*; s'il y a préverbe, seulement avec *-stitū*. L'ombrien a *statita* « statufiée », *statitatu* « statufié » (impér.), *stakaz* « statufié ». Par *stallata* « statufiée », on voit que l'osque a procédé autrement.

L'ā figure dans *stāmen*; cf. gr. *στήμιον* « chaîne du métier vertical du tisserand », et des formations semblables, mais de sens non technique, se retrouvant dans d'autres langues : skr. *sthadman-* « lieu de séjour », lit. *stomū* « statum », got. *in... stomin* « ἐν ὀρθότατα ». L'identité de sens du lat. *stāmen* avec gr. *στήμιον* donne lieu de supposer, pour ce terme technique, une influence du grec sur le latin.

Les formes osque et ombrienne ne concordent qu'en partie avec les formes latines; ainsi l'osque a *statif*

strabus, -a, -um : aux yeux de travers, louche. Ancien, rare; repris par Cassiodore au sens de « pervers ».

Dérivé expressif : *strabō*, -ōnis (*strabōnus*, Pétr. 68, 8), usité comme surnom (et *Strabōnilla*). Dans les gloses figure une forme *strambus* (cf. *sābūcus* et *samb*, *sabbatum* et *samb*), à laquelle remontent les représentants romans; cf. M. L. 8281. Diminutifs : *strabulus*, *strambulus*.

Sans doute emprunt au gr. *στράβος*, *στράβων*.

strāgēs, *strāgulus*, -lum; *strāmen* : v. *sternō*.

strangulō, -ās : étrangler, étouffer. Emprunt ancien et oral au gr. *στροφάλα* (cf. Varr., L. L. 6, 96). Le terme latin est *suffocō*. M. L. 8290.

Dérivés : *strangulatiō*, -tor, -trix, -tus, -ūs m., -bilis (tous d'époque impériale).

strangūria, -ae f. : rétention d'urine. Emprunt au gr. *στραγγουρία* (Caton, R. R. 127, 1).

Dérivé : *stranguriōsus* (Marc. Emp.).

strāna (*strāba*) : 1° trophée (Lact. ad Stat. Theb. 12, 62); 2° tumulus, sepulchrum (Iord.). Mot de très basse latinité, germanique.

strebulā (*stribulā*), -ōrum n. pl. : mot plautinien, d'origine ombrienne d'après Fest. 410, 28, que Varron explique, L. L. 7, 67 : *stribulā, ut Opilius scribit, circum cozendices sunt bouis*. Cf. gr. *στρεβλός* « tourné, tordu ».

strēna, -ae (et, dans les gloses et les inscriptions de basse époque, *strenua*, d'après *strenuus*, forme blâmée par Consentius); les formes romanes remontent à *strēna* ou à *strenna* f. : (bon) présage; et en particulier cadeau fait à titre d'heureux présage, « étrenne » : *strenam uocamus quae datur die religiosa ominis boni gratia*, Fest. 410, 21. Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 9296.

Strēna (comme *scaeva*) semble être le féminin d'un adjectif *strenus* encore utilisé par Plaute, e. g. St. 672, *bona scaeva strenaque obuiam accessit mihi*, et 461, *quom strena opscaeuauit, spectatum hoc mihi*. Le mot est donné comme sabin par Lydus, de Mens. IV 4; et ce témoignage est confirmé par celui de Symmaque, Epist. 10, 35, qui attribue au roi sabin Tatiüs l'introduction de l'usage des *strēnae* à Rome; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u.

Dérivés : *Strēna* (*Strēnuā*) : déesse des présages favorables (v. Deubner, Glotta, 3, 34 sqq.); *strenuus* (souvent joint à *fortis*, opposé à *ignāuus, iners*; *strenuior* à *deterior*) : vig, rapide, actif, courageux, brave; turbulent (Tac.). Se dit des personnes et des choses. Attesté depuis Plaute, usuel en prose et classique. Les anciens ont vu la parenté entre *strēna* et *strenuus*, e. g. Non. 16, 32, *strenā dicta est a strenuitate*. L'adjectif a dû d'abord avoir un sens religieux, qu'il a perdu en pénétrant dans la langue commune. Dérivés : *strenuē*; *strenuō*, -ās? (leçon de P dans Plit., Pseud. 629; A a *strenuas*); *strenuūtas* (Varr., Ov.); *strenuōsus* (Gl.). Composé : *instrēnuus* (archaïque et postclassique).

Le rapprochement de *στρηνής*, « aigu, perçant », *στρηνός* « orgueil, passion » est médiocre pour le sens. V. Walde-Pokorny, II, 628.

stōra (*storia*), -ae f. : natte de jonc ou de cordes (Cés., B. C. 2, 9, 4; T.-L., Plin.). M. L. 8279. Sans doute grec; cf. *στρηνώμα*.

strēnuus : v. *strēna*.

strepō, -is, -itum, -ere : faire du bruit, gronder. Se dit surtout d'un bruit sourd et violent, *striedō* d'un bruit sifflant. Attesté depuis Ennius; surtout poétique et de la prose impériale; doublé de *frēmō*. Conservé dans un dialecte italien, comme le fréquentatif (rare et poétique) *strepidō*, -ās, M. L. 8298, 8298 a. Dérivés : *strepitus*, -ūs (classique et usuel); *strepō* (Cassiod.); *streperus* : bruyant, querelleur (tardif). Composés : *ad-*, *circum-*, *cōn-*, *in-*, *inter-*, *ob-*, *per-*, *sub-strepō*; à *obstrepō* correspondent *obstrepūō*, *obstrepūāculum* et un adjectif *obstreperus*, tous tardifs.

Verbe expressif pour indiquer un bruit, comme *sternuō*, *stertiō*, *stidō* et *crepō*.

stretillō : v. *strittabillae*.

stria, -ae f. : raie, strie; rainure, cannelure; cf. Varr., R. R. 1, 29, 3, *qua aratrum uomere striam facit, sulcus uocatur*. Ancien, technique. M. L. 8300, *stria*.

Dérivés : *striatus* : strié (Plt., Rud. 298), sur lequel sans doute a été bâti *striō*, -ās (époque impériale, Vitr., Plin.), d'où *strittūra* f. Cf. *stria*. De **strigya*? v. *stringō*.

strib(i)gō, -inis f. : ancien nom latin du solécisme : *soloecismus Latino uocabulo a Sennio Capitone eiusdemque aetatis alius imparitibus appellatus, uetustioribus Latinis stribiligio dicebatur, a uersura uidelicet et prauiitate tortuosae orationis, tamquam strobiligio quaedam*, Gell. 5, 20, 1; cf. Arn. 1, 36. — L'explication d'Aulu-Gelle montre qu'il faisait dériver le nom de gr. στροβίλος. On pourrait plutôt songer à un adjectif correspondant à στροβίλος, avec le suffixe -īgō(n), fréquent dans les mots qui désignent une difformité ou une infirmité; cf. *prūrīgō*, *tenīgō*, etc., Ernout, Philologica, 1, p. 175 sqq.

Terme d'école sur lequel on ne peut faire que des hypothèses, faute de renseignements précis.

striedō, -is (*striedō*, -ēs); **stridī**, -ere : grincer, faire entendre un bruit strident ou sifflant. — *Stridō* et *striedō* sont également employés; *striedō* semble toutefois plus ancien (Ennius, Pacuvius, Lucrèce et Virgile).

Dérivés et composés : *stridor*, M. L. 8306; *stridulus*, d'où **stridulare*, M. L. 8307; *instridens* : qui siffle dans ou sur.

Onomatopée; cf. Charisius, GLK I 274, 24; Diomède, ibid. 322, 18 et 460, 5; Isid., Or. 3, 22, 14.

Le grec α τρῖζα, parfait τρῖριζα, à peu près dans le même sens; cf. aussi στρίφις, στρίγγος, nom d'oiseau nocturne (v. *stria* II). Forme expressive comme *strepō*, *stertiō*, etc. La voyelle i donne au mot son caractère. Il n'y a pas lieu de chercher ici un développement phonétique normal, comme le fait M. Otrebski, qui a étudié en détail *striedō*, *striedō* dans la *Księga Wergiljuszowa* de l'Alma mater Wilnensis.

I. **stria**, -ae f. : rangée, ligne, sillon; *strigae appellabantur ordines rerum inter se continuate collocatarum, a stringendo dictae*, P. F. 414, 20; cf. aussi CGL V 624, 8 : *stria est ubi equi stringuntur, unde strigosi homines dicuntur macilentii*; V 516, 11 : *strigae interualla turmarum quo equi stringuntur*. M. L. 8309.

Dérivés : *strigatus* (terme de la langue des agrimensores : s. *ager*, par opposition à *scamnatus ager*;

champ plus long que large dans la direction des raies, c'est-à-dire du nord au sud); *strigosus* (et *striguus* Gloss.) : ridé, décharné; *strigō*, -ās : tracer des sillons, et en particulier « faire halte en labourant » (Plin.), d'où, plus généralement, « s'arrêter »; *lenti strigium* (Hyg.).

Même racine que *stringō*, *strigilis*, *strigmentum*. *Strand* doit reposer sur **strigya*; cf. αἰῶδ de **agyō*. Le grec α στρίψις, -γγος « série, ligne ». V. *obstringillō*.

II. **stria**, -ae f. : 1° grand-duc, oiseau de nuit, 2° stria ou sorcière; vampire. Forme populaire (Petron, Gloss.) de *strix*, *strigis*, faite sur l'accusatif de gr. στρίψις, στρίγγος (cf. *tomix*). Les formes romanes remontent à *striba* et *striba*, M. L. 8308, B. W. *stria*, et supposent aussi un dénominatif **strigāre*, M. L. 8310. Cf. aussi M. L. 8319, *strix*. V. Sofer, 66, 472; Grauert, *Mél. ling.*, p. 22.

strigilis, -is f. : étrille, racloir qui servait à enlever la sueur et les poussières sur la peau. Attesté depuis Plaute et usuel; conservé dans les langues romanes, M. L. 8312; en brit. *strail* (de *strigha*) et en v. h. a. *strigil*. Par extension : instrument cannelé, de forme semblable à l'étrille, servant à introduire des liquides dans l'oreille (Celse, Pline); cannelure de colonne (Vitr. = στροβίλος) est douteux que *strigilis* « pépite d'or » chez les Espagnols, Plin. 33, 62, soit le même mot. Comme la plupart des termes relatifs à la toilette, *strigilis* pourrait être emprunté au grec; on pense à gr. στρίγγις, στρίγγις, etc. (cf. Schol. Pers. 5, 126, *strigiles... a terendo quod graece στρίγγις dicitur*), qui aurait été déformé par l'étymologie populaire et rapproché de *stria*, l'instrument traçant sur la peau des raies ou sillons (cf. le doublet *strigula* dans le Schol. de Juvénal, 3, 243); *l'ad-* sil-'n'avait pas chance de subsister, le latin évitant deux l dans un même mot. De même, *strigmentum* « raclure » rappelle exactement pour la forme στρίγγις (Aristote), dont il n'est sans doute qu'un calque.

Dérivés : *strigilicula*, στρίγγις (Apul., Gloss. Philox.); *strigilarius* (Gl.).

Mais l'hypothèse d'un emprunt n'est pas nécessaire, car on peut rapprocher v. sl. *strigg*, *strīsti* « tondre » et le groupe germanique de v. angl. *strican* « froter », all. *streichen*.

***strigor**, -ōris m.? : attesté seulement dans Plt., Ba. 280, où le sens et la forme sont incertains, dans la glose de l'abrégé de Festus, P. F. 415, 2 : *strigores, i. e. densarum uirium homines*, et dans le texte correspondant, très mutilé, de Festus 414, 17 : *strigores in Ne[lei] carmine (5) pro strigoris positum... (densarum uirium ha... (strig)ores exerciti. Sans doute à rattacher à *stringō*, *stria*. Lire peut-être *strigones*?*

strigmentum : v. *strigilis*.

stringō, stringōsus : v. *stria* I.

stringes : v. *stringō*.

stringō, -is, **stringi**, **strictum**, **stringere** : serrer, étreindre, presser. De ce sens général sont dérivés des acceptations particulières et techniques « resserrer, contracter » (opposé à *laxāre*, *diducere*); dans la langue

stratique, « pincer une branche », cf. Vg., G. 2, 367, *ubi iam ualidis amplexae stripibus ulmos | ezierint, tum stringe comas, tum brachia tonde*, et en particulier « pincer l'olive pour la détacher de l'arbre, cueillir », cf. Caton, Agr. 65, 1, *olea ubi nigra erit, stringito*; « distinguer d'abord de legere « ramasser » (par terre), cf. *legulus* et *strictor*, et *strictius*, ou de *dēmere* (dans *uindemia*), puis s'est employé indistinctement de toute espèce de récolte : s. *frondēs, folia, hordea* (Vg., G. 1, 317); *quernās glandēs* (id., ibid. 1, 305). Dans la langue nautique, « serrer de près, raser, longer », cf. Vg., Ae. 5, 163, *litus ama, et laeas stringat sine palmula cautes*, qui a peut-être servi de modèle à l'expression *legere* qui a peut-être servi de modèle à l'expression *legere* (Lucr. 3, 693, *gelidai stringor aquai*) : contraction; *strictiō*, rare et tardif (Cael. Aurel.); *strictor*, M. L. 8303; *strictūra*, M. L. 8304; *strictius* (di-*olea*, Caton); *strictōria* : vêtement serré (Ed. Diocl.); *strictorium* : cordon (Cass. Fel., Gl.). Cf. aussi *stria*, *strigilis*, *strigmentum*, *stringer*, *ad-*, *circum-*, *con-*, M. L. 2173; *de-*, *dis-*), d'où *districtus* et **districtia* « détresse », M. L. 2694-2695 a, B. W. s. u.; *in-*, *inter-*, *ob-*, *per-*, *prae-*, *re-*, M. L. 7252; *sub-*, *super-*, avec les nuances ordinaires marquées par le préverbe et les dérivés attendus. Cf. aussi M. L. 8311, **strigicāre*, supposé par quelques dialectes italiens. Sur *stringes*, dans Isid., Or. 19, 23, 1, *quibusdam nationibus sua cuique propria uestis ut... Gallis linnae, Hispanis stringes* (vgl. *stringes*; cf. CGL V 631, 43, *stringium, genus uestimenti*; V 610, 11, *stigungium, même sens*) avec un doublet roman **stringa*, v. Sofer, 45, et Emerita 17, 263 sqq. V. aussi *obstringillō*, -lus (-lum) : sorte de sandale. Peut-être *strittuillae*, Plt., frg. 100.

A *stringō* se rattache également *praestigiae* « tours de passe-passe, jongleries, ruses », etc., issu de **praestrigia* par dissimilation (cf. *praestringere oculos* « éblouir » et les vers de Caecilius cités par Cic., N. D. 3, 29, 73, *omnes meos dolos, fallacias | praestigias praestrintuū commoditas patris* (var. *praestinxit* avec influence de *-stingūō*?). Ancien, usuel et classique. De là *praestigiator*, -itrix; et, tardifs, *praestigio*, -ās (-gior); *-gium, giosus*.

V. *strigilis*, *stria* I; et Walde-Pokorny, II 637.

***strittanus**, -i m. : *m antiqui dicebant pro tritauo (qui est pater ay) aui et atauiae*, F. 414, 24 et P. F. 415. *Vox nihil*, issue de la dittographie de l's final de *atauus* qui précède *tritauus* dans Plt., Pe. 57 : *Pater, auos, prouos, abauos, atauos, tritauos*. Le -tt- est une gémmination expressive. V. *auus*.

***strittabillae** : mot obscur de Plaute cité par Varron, L. L. 7, 65 (cf. *scratiae*), qui l'explique : *strittabillae a strittillando; strittare ab eo qui sistit aegre. — Stret-*

tiliare n'est pas autrement attesté; *strittare* a peut-être un correspondant dans le séniois *trutticare*, M. L. 8318; mais rien n'est moins sûr. Aulu-Gelle et Nonius donnent *strittuillae, strittuillae*. V. Hammarström, *Eranos* 23 (1925), 115 sqq.

***strittō**, -as : v. le précédent.

strix, -gis f. : v. *stria*.

stro(n)gia, -ae f. : sorte de vase. Mot gallo-latin (graffito de La Graefesenque), qu'on rapproche de gr. στρογγύλος « rond »?

strophā, -ae f. : 1° détour, ruse (surtout au pluriel), d'où *stropharius* « rusé » (Gl.); 2° strophe (Macr.). De στροφή. Le premier sens semble le plus ancien (Phédre, Sén.).

strophium, -i n. : *est fascia breuis, quae uirginalem tumorem cohibet papillarum*, Non. 538, 7. Emprunt au gr. στροφίον, déjà dans Plaute.

Dérivés : *stropharius*; *strophium*.

strophus, -i m. : collique(s), tranchées. Emprunt avant au gr. στροφέος, latinisé (le mot latin est *uermina*); d'où *strophōsus* (Vég., Ven. Fort., Carm. 8, 9, 17, qui scande *strophōsus*).

stroppus (*struppus*), -i m. : *stroppus est, ut Ateius Philologus existimat, quod Graece στροφέιον uocatur, et quod sacerdos ut insigni habent in capite. Quidam coronam esse dicunt, aut quod pro corona insigne in caput inponatur, quale sit strophium. Itaque apud Faliscos diem (idem codd.) festum esse qui uocetur Strupparia, quia coronati ambulent, et a Tusculanis, quod in puluinari inponatur Castoris, struppum uocari*, F. 410, 6. Cf. P. F. 473, 4 : *struppi uocabantur in puluinibus fasciculi de uerbis facti qui pro deorum captiuis ponebantur*. Dans la langue commune : « courroie » qui sert à attacher la rame à son tolet ou le bâton à la chaise à porteur; cf. Rich, s. u. Les formes romanes remontent à *strōppus*, M. L. 8321; de même le germanique : v. angl. *stropp*.

Dérivé : *stropulus* (Tert.).

Emprunt, sans doute par un intermédiaire étrusque, au gr. στροφέος, avec gémmination expressive de la consonne intérieure (cf. *bracchium*).

struēs, **struix**, **strufertarius** : v. *struō*.

strūma, -ae f. : tumeur scrofuleuse, écrouelles et « laderie » (du porc; cf. *serfo*). Sert de surnom. Attesté depuis Cicéron. Non roman.

Dérivés : *strūmōsus*; *strūmāticus* (rare et tardif); *strūmae* (sc. *herba*) : herbe aux écrouelles, grenouillette (Pline); *strūmāria* : serpenteaire (Diosc. 2, 193); *strūmella* (Marc. Empir.); *strūmus* m. : morelle à fruits noirs, solanée qui passait pour guérir les écrouelles.

Pas d'étymologie évidente.

***struntus**, **strundius** : étron. Mot de glossaire, non latin. L'origine germanique est douteuse, les formes de bas allemand *strunt*, *stront* pouvant être empruntées aux formes romanes. Cf. B. W. s. u.; M. L. 8322.

struō, -is, -xi, -ctum, -ere : disposer en piles, « em-

piler » (des matériaux), « entasser, dresser », s. arbōrēs in pyram (en particulier « dresser une table »), « construire, bâtir » (sens propre et figuré) : *templa sazo structa uetusto*, Vg. 3, 84; *sycophantias struere*, Plt., Asin. 71, « lever »; cf. Lex. XII Tab. 1, 2, *si caluitur pedemue struit*. Ancien, usuel, classique. Non roman. Celtique : gall. *ystryw*.

Dérivés et composés : *struēs*, -is f. : pile; en particulier, dans la langue religieuse, sorte de gâteau : *genera liborum erant, digitorum coniunctorum similia, qui continebantur in transuersum superiecta panicula*, P. F. 409, 2. JA ce sens se rattache le composé *struferiārū*, cité par P. F. 337, 2 : « *-os dicebant qui quaedam sacrificia ad arborea fulguritas faciebant, a ferto scilicet quodam sacrificii genere*; *struē*, -icis f. : « *-es dicebant omnium rerum instructiones*; P. F. 409, 5. Rare et archaïque (Liv. Andr., Naev.).

structiō (postclassique); *structor* (classique, mais technique; ū d'après Gell. 12, 3, 4) : 1° constructeur (d'où « maçon, charpentier »); 2° celui qui dresse la table; *structilis*, -*ibilis* (postclassique); *structōrius* (Tert.); *structus*, -*us* m. (Tert., Arn.); *structūra* : construction, structure (classique); maçonnerie; *strūmentum* (Tert.), refait sur *instrūmentum*.

ad-struō : construire à côté, bâtir en outre; d'où, à l'époque impériale, « ajouter ». A basse époque, employé pour *affirmō*; cf. Comm. Bern. Lucan. 7, 447, *adstruit deos non curare terram*; *adstructiō*, -*tor*; *circum*-, *cōn*-, *dē*-, M. L. 2606; B. W. *détruire*; britt. *distryw*; *ex*-, *ob*-, *per*-, *prae*-, *sub-struō*, dans lesquels le préverbe ne fait que préciser l'idée verbale et qui peuvent à leur tour avoir des dérivés. Certains de ces dérivés ont servi à traduire des termes grecs; ainsi *constructiō* (Priscien) traduit *σύνταξις*, et *construendum* a passé avec ce sens en britt. *cystrawen*. A noter le sens spécial pris par *instruō*. D'expressions comme *i. mēnsās* « dresser des tables » on est passé à *i. conuuium* « garnir un banquet » et *instruere* est arrivé à signifier « fournir, équiper », d'où *i. alqm alqū rē* « instruire quelqu'un de quelque chose », M. L. 4472; *instructus* « équipé, muni » et « instruit »; *instructiō*. Le substantif *instrūmentum* a désigné « ce qui sert à équiper, à garnir; agrès, équipement; mobilier; outil(s) », M. L. 4473. Celtique : britt. *ystryw*; irl. *instrumint*.

Pour *industrius*, v. ce mot.
Les formes *struō* et *struēs* montrent que la gutturale de *struāt*, *structus* est secondaire, comme dans *uizī*, *uictus*, en face de *uīuō*. On peut donc rapprocher le groupe de *sternō* (v. ce mot). Dans l'omb. *strucla* (struhçla), *struēla*, au sens de *struēs*, -çla-, est un suffixe (cf. lat. *strucula*).

struppus : v. *stroppus*.
strūthiō (*strūtiō*), -ōnis m. : autruche. Emprunt tardif au gr. *στρουθίων*, demeuré dans les langues romanes, sous cette forme ou dans le juxtaposé *auis strūthius*, M. L. 833, 8323. Celtique : irl. *struth*; germanique : all. *Strauss*, etc.

**stūbulum*, -i n. : = σκόλυμος (Diosc. 3, 14), sorte de chardon, artichaut?
studeō, -ēs, -ui, -ēre : avoir du goût, du zèle ou de

l'attachement pour (datif, le complément d'objet pouvant être une personne, s. *Catilinea*, ou un abstrait, s. *rebus Cassii*); être désireux de (avec le génitif à l'époque archaïque : *studeō tuī*); s'appliquer à : s. *litteris*, don à l'époque impériale, « étudier », e. g. *Sen.*; Q. N. 7, 1, *duo qui apud Chaldaeos studiuisse se dicunt*. Ancien (Enn.), classique, usuel (surtout en prose). Non roman (sauf quelques formes dialectales peu sûres, M. L. 8334).

Dérivés : *studium* : *est animi assidua et uehementia ad aliquam rem applicata magna cum uoluntate occupatio, ut philosophiae, poeticae, geometricae, litterarum* Cic. Inu. 1, 25, correspondant au gr. *σπουδή* « qu'il traduit, comme *studeō* traduit σπουδάζω; « attachement »; « goût, zèle »; en particulier « goût pour l'étude », d'où *studia*, -*orum* « les études » et même « les fruits de l'étude », les « études, œuvres », cf. *studiolium* : petite étude (M. Aurel.); *studiosus*, M. L. 8326 et 8325, **studiāre*, qui a remplacé *studere* dans les langues romanes. Celtique : irl. *estadh*, *esthad*.
La racine de *studeō* doit être la même que celle de lat. *tundō*, à côté de quoi l'on a got. *stautan* « τύναν, θύνειν ». La valeur affective de *studeō* rappelle celles de gr. *σπυδω* et de lat. *pudet*, en face de gr. *σπουδάζω* et de lit. *spūdūzi* « je presse ». Il y a en indo-européen une série de mots à *(s)l- ou *(s)p- initial qui désignent des chocs et ce qui en résulte. V. *stupeō*.

stultus, -a, -uum : sot, stupide. Synonyme de *stolidus*, mais semble davantage usité par la langue classique. M. L. 8328; v. h. a. *stolz*.
Dérivés et composés : *stultiitia* (usuel et classique) : sottise (abstrait et concret); *stultilogus*, -*loquium*, -*loquentia*, -*uidus*, mots plautiniens (cf. gr. *μωρολόγος*, -*λογία*); *stultificō*, -*ās* (St Jérôme).
V. *stolidus*. Peut-être dialectal.

stupa : v. *stuppa*.
stupeō, -ēs, -ui, -ēre : être frappé de stupeur; demeurer stupide. Ancien et classique; se dit du physique comme du moral.
Formes nominales, dérivés et composés : *stupor*, adj. *stupōratus* (Tert.); *stupōrōsus* (Orib.); *stupidius*, d'où *stupiditās* (rare, mais dans Cic.); *stupidiō*, -*ās* (Mart. Cap.); *stupescō*, -*is* (rare, mais dans Cic.); M. L. 8330 b; *obstupescō* (*obstupescō*), *obstupidus*; *stupēfaciō*, -*is* et *obstupēfaciō*; *ad*-, *circum*-, *cōn*-, *in*-, *ob-stupeō* (ces deux derniers attestés seulement aux participes *instupēns*, *obstupendus*). Celtique : irl. *stūpar* « *stupor* », bret. armor. *souez* « *stupēdō* », *sebeiza* (douteux).
Comme *studeō*, verbe exprimant un mouvement, un choc; cf. gr. *τύπτω* « je frappe », v. sl. *tūpūti* « grand bruit », *tūpūtiati* « piétiner »; skr. *tūpti* et *prastumpati* « il heurte », et sans doute arm. *t'mbrim* « je suis dans l'engourdissement, dans la torpeur », etc.

V. *stuprum*.
stuppa, -ae f. : étoupe. Emprunt au gr. *στύππιν*, comme l'indique Festus, 418, 18 : *stuppam linum inpolitum appellant Graeci Dorii*. Latinisé; de là : *stuppeus* (Vg.); *stuppārius* (Plin.); *stuppātor* : calfat (Inscr.). A basse époque, *stuppa* désigne un bouchon, CGL II

839, 39, d'où germ. *stoppe*, v. h. a. *stopfōn*, all. *stopfen*. Celtique : britt. *stouf*. Sans rapport avec *stipa*, *stipula*; mais des confusions ont pu se faire.
M. L. 8332, *stūppa*, et 8333, **stūppāre*.

stuprum, -i n. : déshonneur, honte, d'abord au sens large du mot; cf. F. 418, 8 : *stuprum pro turpitudine antiquos diceisse apparet in Nelei carmine* (2) : « *foede stuprum castigo cotidie* ». Et in *Appi sententiis* (1) : « *qui animi composit esse, nequid fraudis stuprum ferocia parit* ». *Nauius* (Bell. Pun. 42) : « *Seesque i (l. uī?) perire mauolunt ibidem, quam cum stupro redire ad suos popularis* ». Item (43) : « *Sin illos deserant fortissimos uiros, magnum stuprum populo fieri per gentis* ». Employé ensuite dans le sens spécial de « déshonneur résultant de la débauche ou du viol; commerce honteux; adultère; viol »; et « accouplement » (Col.). Irl. *stripace*.
Dérivés et composés : *stuprō*, -*ās* (rare), M. L. 8333 a; *stuprātor* (époque impériale); *stuprōsus* (Val. Max.); *cōnstuprō*.
Sans doute du même groupe radical auquel appartient *stūpeō*. Euphémisme?

sturīō : v. *acipenser*.
sturnus, -i m. : étourneau, oiseau (Plin.). M. L. 8339; *sturninus* : gris comme un étourneau (St Jér.); *sturnella*, -*lus* (Anthim.).
Cl., du même sens, v. isl. *stare* (et autres mots germaniques) et, avec prothèse : ἀστράλος ὁ φάρος, ὑπὸ Θερταλῶν, Hes. La forme même de gr. φάρ (ion. φήρ) et φάρος « étourneau » est à noter. Le vocalisme -ur- est le même que dans lat. *turdus* en face de lit. *strāzdas*; noter le vocalisme de gr. στρουθός « moineau »; de même, en face de gr. σπέργουλος ὀρνιθιον ἔργιον (Hes.), le vieux prussien a *spurglis* « spurling ».
Formes populaires qui comportent beaucoup de variations.

**suād* : « sic ». Ancien adverbe, conservé dans un reste de formule augurale cité par Festus 476, 25 : « *suadet* » *Messalla ait esse* « *sic te* ». Cf. sous *si*, *sic*, notamment osq. *sua i*.
suādēō, -ēs, -si, -sum, -ēre : conseiller (*alicui aliquid*). Différencié de *iubeō*; e. g. Cic., Cat. 1, 5, 13 : *non iubeo, sed si me consulis, suadeo*; de *persuādēō*, Cic., Phil. 2, 11, 27 : *an C. Trebonio persuasi? cui ne suadere quidem ausus essem*; de *dissuādēō*, Plt., Ci. 219 : *modo quod suasit (id) dissuadet*. Ancien, usuel, classique. A basse époque, *suādeor* = πείθομαι.
Dérivés et composés : *suāsus* (rare, poétique), d'où *Suāda* (Enn.) : déesse correspondant au gr. Ηεθώ; *suādēla* (archaïque); *suādibilis*; (*suāsibilis* : εὐπειθή, Aug., Vulg.); *suāsīō*; *suāsōr* (attesté dès Ennius); *suāsus*, -*ūs*; *suāsōrius* (surtout terme de rhétorique).
Composés : *cōnsuādēō* (plautinien), et surtout *dis-* et *persuādēō* avec les dérivés ordinaires : *dissuāsīō*, -*sor* (tous deux dans Cic.); *persuāsīō* (Cic.); -*sor*, -*striā* (Plt., Ba. 1167), -*sus*, -*is* (Plt., Cic.); -*sibilis*; *insuāsibilitās* (époque impériale).
V. *suāsus*.

La racine se retrouve dans gr. *Ἔδουαι* (bét. *Ἐδουαί*) dans le papyrus de Corinne, hom. '(F)αδδνω « je me plais », ἔαδον (εὐαδον), partic. parf. ἔαδοντα, et dans véd. *svādāte* « il se plaît à » (ἀναξ isolé), *svādma* « douceur » (le rapport avec la racine *svad-*, courante en sanskrit, n'est pas clair). Le fait que, comme dans *mānsi* en face de *manēō*, le perfectum est en -si suggère l'idée qu'il y aurait dans *suādēō* non un causatif, comme dans le type *monēō*, *monitus*, *monui*, mais un présent fait sur une forme en -s; et, en effet, Hérodote a ἀδῆσω, Hipponax ἀδῆρε et le locrien *FeFaδῆγοτα*. Il y a un aoriste en -o dans hom. '(F)ἔαδον « il a eu du plaisir ».
**suāsūm* : *colos appellatur qui fit ex <s>tillicidio fumoso in uestimento albo*. Plautus (Tru. 271) : « *Quia tibi suaso infecisti propudiosa pallium* ». *Quidam autem legunt insuaso*, F. 392, 25; cf. P. F. 99, 6 : *insuasum appellabant colorem similem luteo, qui fiebat ex fumoso stillicidio*. Sans autre exemple.
On rapproche *sordēs*; il y aurait ici une forme populaire à vocalisme a, et *suāsūm* reposerait sur **swart-to-*

suāuis (sw-; dissyllabique; la prononciation trisyllabique est plus récente), -o : doux. Se dit de toutes les sensations; doux au toucher, au goût, à l'odorat, à la vue, etc., et par extension des sentiments ou du caractère : s. *homō*. Ancien, classique, usuel; sur l'emploi par les poètes, v. B. Axelson, *Unpoet. Wörter*, p. 36. M. L. 8342. Celtique : irl. *suabh*.
Dérivés et composés : *suāuiter*; *suāuītās* (ancien et classique); *suāuītādō* (archaïque), M. L. 8343; **suāuīāre*, M. L. 8341 a, et **assuāuīāre*, 735; *insuāuis* (classique = ἀπῆθς); *insuāuītās* (époque impériale); *suāuidus* (tardif); *suāuīficō* (id.). Composés poétiques en *suāu(i)-* : *suāue-olēns*, -*itia*; *suāuidicus*, -*fragmentia* (St Aug.), -*loquēns*, -*loquēntia*, -*loguus*, -*quium*; *suāuīlūdus* (Tert., d'après φιλοπαίτηρων); *suāuisonus*, traduisant ou imitant des composés grecs en ἄδω-, ἦδω-, du type ἠδωπής. Pour *suāuium*, v. *sāuium*.

Suāuis représente, comme *leuis*, *grauis*, etc., sans distinction de thèmes de masculin-neutre et de féminin, un ancien adjectif en -u- : skr. *svādūh*, *svādōi*, gr. *Ἔαδός* (ion.-att. ἦδός), *Ἔαδεῖα* (ἦδεῖα), v. sax. *swōti*. Tandis que l'intensif skr. *svādūyān*, gr. ἦδλων, est radical, le latin a une forme secondaire *suauior* faite sur *suāuis*. La racine est la même que celle de *suādēō*; v. ce mot.

sub, sub(s) : préverbe et préposition : « sous » et « au fond (de) ». En tant que préverbe, *sub*, comme *ob*, *ab*, *ec*, peut être renforcé de -s, **subs*, d'où *sus-* devant les explosives sourdes c, t, p, q : *subscūs*, *suscūs*, *suspēdō*, *sustollō*, *sustinēō* et sans doute devant *sp-* : *suspirō*, *suspiciō*. *Su(b)s* en tant que particule indépendante est conservé dans la locution proverbiale *susque dēque* « de bas en haut comme de haut en bas », c'est-à-dire « de toute façon », « indifféremment »; cf. Gell. 16, 9, 1 sqq., expression de la langue familière qui ne semble plus attestée après Cicéron, Att. 14, 6, 1. Le b de *sub* demeure devant voyelles et devant b, d, i, l, n, s, t, u; il s'assimile régulièrement devant c, f, g, p et souvent devant m et r.

Du sens général « sous » sont dérivées des acceptions particulières : dessous, au-dessous de (sens physique et moral), au pied de : *sub monte*, *sub colle*, *sub urbe* (ou avec mouvement, *sub montem*, *sub mūrūm*), e. g. Plt.,

Tri. 598, *est ager sub urbe hic nobis* (les villes étant dans un endroit élevé par rapport à la campagne; d'où *suburbānus ager*). Un sens dérivé est celui de « dans le voisinage de », « à l'approche de », « à portée de », où *sub* s'est dit de l'espace et du temps, e. g. Cés., B. C. 1, 27, 3, *ne sub ipsa projectione militis oppidum irrumperent*; de même, *sub noctem, sub vesperum, sub lucem*. De là « au moment de » et, par suite, « un moment après, immédiatement après »; e. g. Cic., Fam. 10, 16, 1, *sub eas (litteras) recitatae sunt tuae*. Au sens moral, *sub* marque souvent une idée d'infériorité, de soumission, de dépendance : *sub regnō, sub imperiō esse, sub manū, sub Marte* (Vg., Ae. 12, 410); *sub eā condicione*. En composition, outre l'idée de « sous, dessous » (comme dans *succubō*), *sub* exprime aussi l'idée soit de substitution : « à la place de » (cf. *supponō* et ses dérivés, *succēdō, succurrō, substitūō, sublegō*) et par suite de succession (*subolēs*), soit d'une action furtive (*rapidiō, subripiō*; cf. *ὄπιόκλεπτο*); il sert à former des diminutifs (*absurdus/subabsurdus*; *agrestis/subagrestis*; *accūsō/subaccūsō*, Cic., etc.), par opposition à *per* et *super*; ce type de formation est ancien, cf. gr. *ὄπιόκλεπος*, v. irl. *fo-dord* « murmure » (en face de *dord* « vociférations »). La parenté avec *super* apparaît dans des composés comme *suspiciō*, qui ne veut pas dire « regarder en dessous », mais « regarder d'en bas vers le haut, regarder d'en dessous »; *subleuō* « soulager », c'est-à-dire « alléger en soulevant »; *surgō* « se lever », c'est-à-dire « se dresser de bas en haut »; *sublātus*, qui sert de participe à *tollō*; ici *sub* marque un mouvement vers le haut, comme dans *susque deque*; cf. Vg., Ae. 12, 759, *sub moenia*; G. 4, 385, *subiecta*. Ainsi s'explique qu'on puisse rattacher, malgré les sens opposés, *sub* et *super*, *summus*, comme en grec *ὄπο* et *ὄπερ*, *ὄπατός*, et qu'on ait, d'une part, *sub-ter* et, de l'autre, *super*. Cf. aussi *supinus*, *suppus*. — *Sub* est peu représenté dans les langues romanes (roum. *su*, v. port. *so*, M. L. 8344), qui ont des représentants de la forme plus pleine *subtus*, M. L. 8402. Mais un grand nombre de composés en *sub-* sont demeurés ou ont été créés.

Formes dérivées ou composées : *dēsūb* (latin impérial; forme renforcée de *sub*; cf. *super/dēsuper*) : sous, dessous; *subter* adv. et prép. (avec l'ablatif ou l'accusatif, plus fréquent), préverbe : au-dessous, sous; *subtus* adv. (et prép. depuis Vitruve) : « en dessous, par dessous ». Attesté surtout à l'époque républicaine et, du reste, rare dans les textes, ignoré de Cicéron et César, mais a dû être courant dans la langue parlée, comme le montre l'extension du mot dans les langues romanes. M. L. 8402. Composé tardif : *dēsūbtus*.

subinde : v. article.
susque deque : v. plus haut.
V. *super*.

Le groupe de *sub, super* est manifestement apparenté à skr. *ūpa* et *upāri*, got. *uf* et *ufar*, etc. Mais *s-* initial ne se trouve pas de manière sûre hors de l'italique, où l'on a osq. *sup*, ombr. *su* (et *sub-*), supu, osq. *supruis* « superis » et ombr. *super*, *subra*. Car le celtique a irl. *fo*, v. gall. *guo-* « sous », de **upo*, et gaul. **wer-* (dans *uer-tragus*), de **uper* (irl. *for-*, v. bret. *guor-*). Sans doute l'initiale de gr. *ὄπο*, *ὄπερ* est ambiguë; mais on n'a pas de raison d'y soupçonner un ancien **s-* initial.

L'addition de *s-* ne paraît pas pouvoir s'expliquer à l'intérieur de l'italique. On est donc amené à y chercher un fait de date indo-européenne que l'italique tenait seul à conserver. Et, en effet, on a vu, sous *sine*, pareille coexistence de formes avec et sans *s-*, **sen-* et **sen-* apparaît en italo-celtique, en germanique; mais l'iranien. Le fait est insolite en indo-européen : ici on a *s-sub* est pareil à celui de *s-sine*.

L'opposition de sens entre *sub* et *super* est de date indo-européenne. Car on la retrouve dans irl. *fo-* et *for-*, got. *uf* et *ufar*, gr. *ὄπο* et *ὄπερ*. Mais elle n'est pas absolue. Car, si le sens de « sur » est seul attesté dans l'adverbe comportant le suffixe qui marque opposition de deux notions, dans skr. *upāri*, gr. *ὄπερ*, got. *ufar*, lat. *super*, arm. *ver*, ceci n'est même pas vrai de l'adjectif correspondant : av. *uparō* répond pour le sens à lat. *superius* (*superior*) et gr. *ὄπερος* désigne le « pilon » (partie supérieure de l'appareil qui sert à écraser), mais skr. *ūparah* est rapproché pour le sens de *ūpa* et signifie plutôt « inférieur, voisin »; av. *uparātā-* signifie « supériorité », mais véd. *uparādā-* « voisinage ». En latin, si *sub* signifie plutôt « sous », on a vu que la forme pourvue de *-s* final, *sus-* (dans *sus-cipio*, *sus-tulit*, etc.) indique le mouvement de bas en haut, comme son correspondant sl. *vūs-*, *vūz-* dans v. sl. *vūs-zoditi*, *vūziti* « aller en haut, monter ». De même, *sub-lātus* signifie « élevé, dressé ». L'adjectif *summus* est à *sub* (au sens de « sur ») ce que skr. *upamāh*, av. *upamō*, v. angl. *upmest* sont à skr. *ūpa*, etc., avec une voyelle finale. Le celtique a de même v. irl. *foen* « supinus », bret. *chouen* « à la renverse ». Le dérivé *supinus* se groupe pour le sens avec gr. *ὄπιστος* « renversé en arrière » (bâti sur une forme sans voyelle finale, comme lat. *summus*) ; le suffixe **-ino-* qui figure ici a joué en indo-européen un grand rôle pour former des adjectifs tirés d'adverbes. *Suppus* est une forme expressive, de type populaire, pour la gémignée, cf. v. isl. *upp*, v. angl. *upp* « sur »; l'ombrien a *supa*, *sopa* « supina ». Il y a un sens très vague de « vers, près de » qui demeure en indo-iranien, ainsi en vieux perse *kāra hya upā mān āha* « l'armée qui était près de moi »; pour rendre le temps, de même que le latin a *sub hoc tempus*, l'avestique a *upa usdnhāna* « vers l'aurore » et le grec *ὄπο νόκτα* « à la nuit ». Cet emploi d'un même radical avec des valeurs diverses n'est pas chose unique : le slave *na* signifie « sur » tandis que le groupe **ni-* (dans v. sl. *nicī*; cf. lat. *nidus*) indique le mouvement de haut en bas; skr. *adhā* signifie « sur » et *adhāh* « sous »; seulement, ici, à la différence de ce qui a lieu dans *super*, etc., la forme pourvue du suffixe marquant opposition sert à indiquer « sous » : av. *adairi*, got. *under*; cf. lat. *infra*. V. aussi *secus*.

Pour la finale, *s-sub* est à gr. *ὄπο*, skr. *ūpa* et irl. *fo* ce que *ab* est à gr. *ἀπο*, skr. *dpa*. Il n'y a pas trace de voyelle finale en latin; et, en effet, le germanique a des formes qui indiquent aussi une ancienne consonne finale : got. *uf* (*ub-uh*), v. isl. *of*, v. h. a. *ūf* comme got. *af*, etc. De même que le latin a *abs* à côté de *ab*, il a *sus-* à côté de *sub*; cf. v. sl. *vūs-*, *vūz-*. Le vocalisme de got. *iup* « ἄνω, ἄνω » n'a de correspondant nulle part hors du germanique. Le *-p* final de cette-forme

germanique et de quelques autres repose sur un ancien *-b* alternant normalement avec *-p* en fin de mot. Le *p* de l'adjectif arm. *hup* « près » (*i hpoγ* « de près ») est seul à conserver. Et, en effet, on a vu, sous *sine*, pareille coexistence de formes avec et sans *s-*, **sen-* et **sen-* apparaît en italo-celtique, en germanique; mais l'iranien. Le fait est insolite en indo-européen : ici on a *s-sub* est pareil à celui de *s-sine*.

Les correspondants de *super*, ombr. *super* ont été indiqués ci-dessus; *superne* a en face de lui ombr. *superne*. Pour *superbus*, cf. gr. *ὄπερος* (dont le *b* est remarquable), irl. *uall* « orgueil » et sans doute got. *ubils* « superbe », v. h. a. *uppi* « maleficus ». A en juger par *probus*, le *-b* de *superbus* doit reposer sur **bh-*. Le sens et la formation rappellent gr. *ὄπερφαλος*. Le dérivé en *-er-* servant pour *super* « sur », le latin a fait *sub-ter*, qui est nouveau, et *sub-tus*, qui l'est aussi. D'autre part, en face de *susque deque*, on trouve *subinde* comme *deinde*.

Quant à la construction, le fait que *sub* et *super* (et de même ombr. *super*) se construisent avec l'accusatif et avec un mouvement et avec l'ablatif pour indiquer une position concorde avec l'usage correspondant en grec et en germanique. Mais cette règle n'explique pas tout l'emploi : *sub* se construit avec l'accusatif au sens de « vers », ainsi *sub vesperum* « vers le soir », et *subter* se construit plus souvent avec l'accusatif qu'avec l'ablatif locatif, comme toutes les prépositions en *-ter* : *inter, extra, contra, praeter, propter*; Cicéron écrit, Tusc. I 10, 20, *iram in pectore, cupiditatem subter praecordia locavit*; *subtus* ne se rencontre qu'avec l'accusatif (il est vrai qu'il n'est que tardivement attesté comme préposition et que *de-subtus* est suivi de l'accusatif ou de l'ablatif) ; *super* se construit de même : Vg., Ae. I 295, *saeua sedens super arma*; ceci concorde avec l'usage grec : *ὄπο νόκτα* « vers la nuit », *ὄπερ μοίρων*, etc.; et, en effet, d'une manière générale, les prépositions s'emploient avec l'accusatif pour marquer un rapport. D'autre part, gr. *ὄπο* s'emploie souvent avec le génitif (ancien ablatif), ainsi Platon, Phèdre 236 b, *πηγῆ... ὄπο τῆς πλατάνου πέτ.* En slave, *podū* « sous » et *nadū* « sur » se combinent avec l'instrumental pour indiquer la position; et skr. *ūpa* se rencontre aussi quelquefois, avec l'instrumental; dans le même sens de « dessous », arm. *and* se construit aussi avec l'instrumental; et, si lit. *ant* « sur » se construit avec le génitif-ablatif, *pō* « sous » se construit avec l'instrumental. Dès lors, on ne saurait dire quel cas représente l'ablatif en latin avec *sub*, et même avec *super*.

süber, -eris n. : liège. M. L. 8357, *süber* et **söber*.
Dérivés : *süberiēs, -ei* f. (Lucil.); *sübericus, -inus*, M. L. 8358.

On rapproche gr. *εὐφap* γῆρας, τὸ ὑπερτατον οἱ δὲ τὸ τοῦ ὄρεως καὶ τὸ ἐρρυτιδαίμενον σῖκον, καὶ τὸ ἐπὶ τοῦ γάλακτος τροφῶδες, en somme une peau ridée, une pellicule inégale. Le rapprochement n'est possible que si le grec et le latin ont emprunté quelque mot; car le grec ne s'expliquerait pas avec un mot indo-européen commun.

**subidus, -a, -um*: adjectif de forme et de sens incertains, cité par Aulu-Gelle 19, 9, 11 d'après un vieux poète, Valerius Aedituus.
Composé (?) : *insubidus* « sot », aussi dans Aulu-Gelle, *ibid.*, et 18, 8, 1; 6 (7), 1, 2.

Mots rares, sans étymologie, que l'on corrige en *stupidus, insipidus*, etc. Sans rapport visible avec *subāre*.

subigō, -igitō : v. *agō*.

subinde adv. : 1° immédiatement après; 2° par extension s'est dit d'actes qui se répètent fréquemment, coup sur coup; de là le sens de « souvent », e. g. Suét., Calig. 30, 3 : *tragicum illud subinde iactabat*; *Oderint dum metuant*. Composé de *sub* + *inde* non attesté avant l'époque impériale et qui semble avoir d'abord appartenu à la langue familière (Hor., Sat., Epist.; Colum.); mot de la prose. Roman (français, provençal, catalan); M. L. 8363; B. W. s. u. Dans la basse latinité apparaissent *subindius* (d'après *frequentius*), CGL V 484, 25, et même *suventium* (Compos. Luc.).

**subis, -is* f. : oiseau inconnu qui passait pour briser les œufs de l'aigle (Nigid. ap. Plin. 10, 37). Texte incertain.

subitus : v. *subeō*, s. u. *ed*.

sublestus, -a, -um : *-a antiqui dicebant infir(m)a et tenuia*. Plautus in *Persa* (347) : *Ad paupertatem si immigrat infamia, grauior paupertas fit, fides sublestior*, i. e. *infirmior*. Idem in *Nerularia* (98) « *uinum* » ait « *sublestissimum* », *quia infirmos faciat uel corpore uel animo*, F. 478, 3. Semble iniquement du vocabulaire plautinien. Étymologie incertaine.

publica, -ae f. : pieu, pilotis. Mot technique (Naev., Cés.).

De là : *publicēs* défini : *καταπήγες οἱ ἐν τῷ ποταμῷ τὴν γέφυραν ὑποσκατάζοντες*, CGL II 185, 22, qu'on lit dans Sall., H., fragm. 4, 77; *publicius (pōns)* « bâti sur pilotis », nom d'un pont dont la fondation était attribuée à Ancus Martius. — Les traces de *publica* en roman sont douteuses, M. L. 8375.

Sans étymologie sûre. Souvent rapproché du groupe de *liquor*, etc., mais ceci n'explique pas *publica*.

sublimis, -e (doublet archaïque *sublimus*; cf. *sterilis, -us, proclivis, -uus*, etc.) : qui va en s'élevant, qui se tient en l'air (*rapere alqm sublimem*); d'où « élevé, sublime » (sens physique et moral : *sublimia carmina*); *sublime* ou *sublīmia, -ium* (*sublima*, Lucr. I 340) « les hauteurs de l'air, le ciel ». Ancien (Enn., Plt.), classique; mais tend à sortir de l'usage et à devenir un mot « noble ». Sur l'existence supposée de *sublimen, v.*, entre autres, Heraeus, Phil. 55, 197 sqq.; Lindsay, Bursians Jahresber., 1906, p. 228; Hafter, Gl., 23, 251 sqq.

Dérivés : *sublimiās* (époque impériale); *sublimō, -ās* (archaïque; Ennius, Caton, repris par les archaïsants de l'époque impériale); *sublimiter* (Cat.); *sublimitus* (Front.).

L'étymologie de Festus, P. F. 401, 5, *sublimem... a limine superiore, quia supra nos est*, paraît être un calembour. Sans doute de *sub* + *limis* (*limus*) « qui monte en ligne oblique, qui s'élève en pente » : *sublime cacumen, sublime tectum*, etc.; Vg., G. 144 : *apparet liquido sublimis in aere Nisus*. Autre étymologie de H. Jacobsohn, dans Glotta, 16, 48 sqq., qui l'explique par *is, sub quo limen est*. Cf. encore Language, 16, 93.

subō, -ās, -āre : être en chaleur (en parlant des fe-

face de la copule *is*; le germanique occidental a une flexion telle que v. h. a. *bim, biu* « je suis », *bist* « tu es », *birum* « nous sommes », *birut* « vous êtes », en face de *ist, sind*. En italo-celtique, le subjonctif en *-ā* est tiré de la racine **bhewā*- : le vieil irlandais a *ba* en face de v. lat. *fuam*; sur le **bhū*- tiré de **bhuwā*- a été bâti l'imparfait du subjonctif italtique : osq. *fusid, lat. foret*; le futur osco-ombrien est de la forme *just* « erit ». L'imparatif *estō(d)* répond à osq. *estud*, cf. gr. *ἔστω*, tandis que l'ombrien a *futu*.

Par une innovation singulière, la 1^{re} personne du singulier a pris en italtique la forme osq. *sūm*, lat. *sum*, sous l'influence de la 1^{re} personne du pluriel, lat. *sumus*, elle-même bâtie sur *sunt*; d'une manière générale, le latin n'a gardé des formes athématiques que celles qui correspondent à des formes thématiques à vocalisme *e*, soit *edō, edimus, edunt*, en face de *ēs, est, estis*. En face de *eō, edā*, la 1^{re} personne du singulier *sum* est un compromis entre le type ancien de **esmi* et les formes nouvelles.

L'absence de formations nominales répond à l'usage indo-européen.

Le type en **-ske/o-* de *escit* rappelle gr. *ἔσκειν* et pali *acchati* « rester »; la valeur de futur fait penser, en particulier, à un subjonctif arménien *icem* « que je sois », avec vocalisme à degré zéro et *i-* prothétique.

sūmen, -inis n. : v. *sūgō*.

summus, -a, -um : le plus haut, très haut. Sert de superlatif à *super*, avec *suprēmus*, pour lequel il est quelquefois employé, e. g. *summa diēs*, Vg., Ae. 2, 324 (cf. gr. *ὑψιστός*); *prima et summa*, Quint. 6, 4, 22. Ancien, usuel. M. L. 8454. Celtique : irl. *suimm*. Subst. *summun* n. : la partie la plus haute, le sommet, extrémité; *summa* : v. ce mot. Adverbes : *sumum* « au plus »; *summē* « au plus haut degré »; *summōienus* (Ps.-Ap.).

Dérivés : *summiās* (époque impériale) : sommet; *summās, -ātis* adj. : du plus haut rang (archaïque et postclassique), d'où *summātus, -ūs* « principātus » (Lucr. 5, 1142); *summō*, *-ās* : porter à son apogée (tardif). — *Summāriūm, summātus, summātīm* se rattachent plutôt à *summa*.

Cf. aussi **summiō*, **summtiāre*, M. L. 8452, 8453.

V. *sub*.

summa, -ae f. : substantif tiré du féminin de *summus* : 1^o proprement « la chose la plus haute, la surface ». Usité presque uniquement au sens figuré soit « somme formée par la réunion ou l'addition des parties, total, ensemble » de *summa (linea)*, par suite de l'habitude des Romains, comme des Grecs, de compter de bas en haut (d'où *κεφάλαιον*); v. Max C. P. Schmidt, *Kulturhist. Beitr. z. Kennn. d. gr. u. röm. Altert.*, I. H. : *Z. Entstehung u. Terminol. d. element. Math.*, Leipzig, 1906, p. 107 sqq.; en particulier, « somme d'argent », s. *pecūnia* (d'où *summula* « petite somme »); 2^o partie la plus importante, total capital ou essentiel, e. g. Cic., Inu. 1, 20, 28, *cuius rei satis erit summam dixisse*. Locutions adverbiales : *ad, in summam* « à la fin, bref, en somme » (Sén., Pétr., Plin.). Celtique : irl. *suim*.

Dérivés et composés : *summāriūm* (neutre d'un adjectif inusité); *oratio, quae nunc uulgo breuiarium di-*

ctur, olim, cum Latine loqueremur, summariūm uocabatur, Sén., Ep. 39, 1; *summātīm* « sommairement »; *summālis, -līter* (Tert.).

cōsummō, -ās : faire le total de; d'où « mener à sa fin, achever » (= *συντελέω*). Se rapproche ainsi de *cōsumō*, avec lequel il tend à se confondre à basse époque, notamment dans la langue de l'Église, e. g. Ital. Num. 32, 13, *consummata est natio*, là où la Vulgate a *consumeretur* (= *ἐκκαταλάβη*); cf. M. L. 2178. Dérivés : *cōsummāte, -tiō, -tor, -trix*.

Summānus, -i : épithète de Jupiter, qu'on explique soit par *sub + mān-us* (v. *mānis*) « (dieu) de la lumière matinale », cf. Cic., N. D. 1, 10, 16, et la note de Pease; soit plutôt comme un dérivé de *summus*, cf. les *caeli summania templa* de Lucr. 5, 521, et Frazer, *Fasts of Ov.*, 5, 731, n. Toutefois peut être d'origine étrusque, déjà indiquée par Pline, HN, 2, 138; cf. Boemer, Comment. des Fastes, l. 6, 731, comme pour *Saturnus, Mercurius, Carmentis*, etc., et les étymologies latinisantes seraient secondaires.

Dérivé : *summānālia : liba farinacea in modum rotae facta*, P. F. 275, 7, gâteaux ronds offerts à *Summānus* en tant que dieu solaire.

sūmō, -is, sūmpsi, sūmptum, -ero (Festus signale des formes de parfait *suremit* : *sumpsit, surempsit* : *sustulerit*, P. F. 383, 15, qui se concilient difficilement avec *sūmō*, si ce dernier est issu de **su(b)s(e)mō*; cf. A. Götze, IF 46, 127, § 107, Anm. 1; aussi vaut-il mieux partir avec M. Niedermann, Philol. Woch., 1922, col. 296, de **sus(-e)mō* avec *sus-* tiré du synonyme *suscipio*, comme *Amiērnus*, avec *am-* au lieu de *amb-*, a été fait sur *amfractus, antermini*; pour la syncope, cf. *pōnō* de **posinō* : prendre (sur soi), se charger de, la composition du verbe explique que le sens soit voisin de *suscipio*, d'où « se charger de, entreprendre, assumer »; « prendre par choix ou par adoption »; s. *mūtuum* « emprunter ». Sens particulier « dépenser ». Ancien, classique, usuel. Rares représentants dans les langues romanes. M. L. 8448.

Omb. *sumtu* « sūmitō ». Emprunté?

Dérivés et composés : *sumptus, -ūs (-ī)* : charge, d'où « dépense, coût » et « prise (d'un médicament) »; technique *sumpta (pars)* : pincée; *sumptuārius, sumptuōsus* et, dans Sidoine, *sumptuositas*; *sumptificiō* (Plt.); *sumptiō* : prise (rare; sens propre dans Cat. et Varr.; sert à Cic. pour traduire *λήμμα* « mineure de syllogisme »); *sumptiō, -ās* (Pline); *sumptuō, -is* « fournir d'argent (pour le voyage) ».

Sūmō senti comme un verbe simple a fourni à son tour des composés : *absūmō* : consumer, épuiser, détruire. Se dit souvent du temps, a. *diem, absūmētō, -inis* f., formation plaisante de Plaute en jeu de mots avec *sūmen* : *quanta sumini absumedo*, Cap. 904; *absumptiō* (Dig.); *adsūmō (ass-)* : prendre en ajoutant, s'adjoindre, ajouter; cf. Cic., de Or. 2, 39, 163, *omnino adsumatur in oratione... aut ex sua sumi ut aique natura adsumi*; à basse époque, joint à un infinitif, « accepter de, assumer ». Fréquent dans la langue de l'Église, où *assūmō* traduit *ἀναλαμβάνω*; cf. Hil., in psalm. 68, 9, *dum alienum a natura sua corpus assumi*.

Dérivés : *assumptiō* : 1^o fait de s'adjoindre, emprunt; 2^o en dialectique, « mineure d'un raisonnement », traduisant *πρόσληψις*; cf. Cic., Diu. 2, 108 : *demus tibi istas duas sumptiones, ea, quae λήμματα appellant dialectici*; ... *adsumptio tamen quam πρόσληψιν idem uocant, non dabitur*; 3^o assumption (langue de l'Église); *adsumptiuus*, terme de rhétorique, se dit d'une démonstration empruntée à des éléments extérieurs à la cause; *assumptor, -trix* (bas latin) : qui s'attribue; *assumptus, -ūs* (Boèce).

cōsumō (ancien, classique, usuel) : prendre ou employer entièrement, cf. Fest. 296, 22, *prodiguae hostiae uocantur, ut ait Verantius, quae consumuntur*; de là « consumer, dévorer » (= *combūrere*); *cōsumptiō*, là « consumer, dévorer »; *incōsumptus* (Ov., d'après *ελοσυνμφορ*, rares; *incōsumptus* (Ov., d'après *ελοσυνμφορ*?); *dēsūmō* (époque impériale) : prendre pour soi, choisir; *insūmō* : employer, dépenser (classique); *insūmō* : prendre; à basse époque, synonyme de *cōsumō* « épuiser »; *insumptiō* (bas latin); *praesūmō* (surtout d'époque impériale; non dans Cic.) : prendre d'avance (propre et figuré), par suite « prélever, anticiper, présumer »; *praesumptiō* : anticipation (= *πρόληψις*, cf. Quint. 9, 2, 16), présomption (dans tous les sens qu'a le mot français), d'où les dérivés tardifs *praesumptor, -trix, -trix* (-*trix*), *resūmō* : reprendre (déjà dans Enn., repris à l'époque impériale; non dans Cic.), recouvrer; *resumptiō, -trix, -trix* (Cael. Aur.).

suō, -is, -i, sūtum, suere : coudre; de là *sūta* n. pl. dans *aenea, ferrea sūta*. Ancien (Tér.), classique, mais assez rare.

Dérivés et composés : *sūtor* : couseur, spécialisé dans le sens de « celui qui coud les chaussures, cordonnier », M. L. 8493, et, avec suffixe *-ari*, germanique; v. isl. *sūtari* « Schuster », etc., sans suffixe dans v. angl. *sutere*; fém. *sūtrix*; *sūtio, -ōnis* f. (S^t Jér.); *sūtrius et sūtricius*; *sūtrinus*; *sūtrina* f. : échoppe de savetier; *sūtrinum*; *sūtrina* f. : mot de Plaute employé au figuré : *lae dolosae astutiae a similitudine uentium dictae*, P. F. 407, 11; *sūtillus* (époque impériale); *sūtra* f. (id.); *sūtriballus* : savetier (Schol. Iuven. 3, 150); cf. aussi *sūbūla*. Varron a aussi *pellisūna* : boutique de pelletier, L. L. 8, 55, qui a passé dans les gloses.

Composés : *adsuō*, d'où *assumentum*; *circumsūtus*; *cōsuō*, qui a tendu à remplacer le simple *suō* et qui est panroman, M. L. 2174; B. W. sous *coudre*; **consūtura*, M. L. 2179, et **accōnsūtūrāre* « accouturer »; **consūtor*, M. L. 2178 a; *dēsūō* (archaïque); *insuō*; *insubulum* « enroule », M. L. 4474; *obsūtus*; *persuō*; *praesuō* : coudre par devant, recouvrir en cousant; *resuō*, M. L. 7253; *subsūtus*; *trānsuō*.

Pour « coudre », l'indo-européen avait une racine **syā*, avec doublet **sū-* (la forme à vocalisme plein ne semble pas attestée) : skr. *syūdh* « cousu » (avec un présent *siyati* « il coud » qu'on n'essaiera pas d'expliquer ici); v. sl. *šiji, šiti* et got. *siujan* « coudre », lit. *siuoti, siuti*; et, d'autre part, skr. *sūtram* « fil ». Dans le lat. *suō*, il n'y a pas trace de *-y-*; et l'on ne peut déterminer si la forme est du type de v. sl. *šiji* ou de lit. *siuoti*, l'un et l'autre remplaçant un ancien présent

athématique. Il suffit de rappeler, de plus, gr. *κατῶω*. — Pour la forme, cf. le cas de lat. *spuō*.

Sūbūla (v. ce mot) est à rapprocher de v. sl. *šilo* (tch. *šidlo*) « alène »; v. h. a. *siula* a le même sens; le latin et le germanique ont le genre féminin en partie parce qu'il s'agit d'un objet qui est un agent, qui est mobile, en partie parce qu'il comporte essentiellement un trou à passer le fil.

suouetaurilia, -ium n. pl. : sacrifice d'un porc, d'une brebis et d'un taureau. Il existe aussi, attesté dans Festus 372, 22, un doublet *solitaurilia* de même sens, que le glossateur explique *quod omnes eae solidi integritate sint corporis*, rattachant le premier élément du composé à *sollus*, « quia sollum Osce totum et solidum significat ». Mais on attendrait en ce cas **sollitaurilia* et le sens d'un pareil composé ne pourrait être que « sacrifice composé d'un taureau entier », ce qui n'a pas de sens. *Solitaurilia* semble fait sur *suouetaurilia* et, si le mot a réellement existé, a dû signifier « sacrifice composé exclusivement d'un taureau ». Mais, en dehors de Quintilien qui le cite, I. O. I. 5, 67, les textes ne connaissent que *suouetaurilia* (lire **suoui*?).

Le sacrifice de trois animaux domestiques comporte dans l'Inde védique le cheval, le bœuf et le mouton; en latin, il s'agit d'un sacrifice fait non par des chefs de guerre, mais par des ruraux.†

supellex (supp-), -lectilis f. : mobilier, ustensiles de ménage. Terme de sens général, que la langue classique emploie seulement au singulier au sens propre ou figuré « instrument, matériel, appareil ». Ancien, classique et usuel.

Dérivé : *sup(p)ellecticiarius* : chargé du soin du mobilier (Ulp.).

La flexion provient sans doute de la contamination de **sup(p)ellex*, **sup(p)ellectis*, avec un adjectif **supellectilis*. A basse époque apparaît une flexion normalisée *supellectilis, -lis*.

Pas d'étymologie claire; on pense à *super* et à la racine de *lectus*.

super : adverbe, préverbe et préposition, « sur, au-dessus, par-dessus »; s'emploie avec sens local ou temporel (cf. *dē*). Comme préposition, est suivi de l'accusatif ou de l'ablatif, sans qu'une distinction de sens apparaisse, mais l'ablatif est surtout poétique : *super terrae tumulum noluit quid statui nisi columellam*, Cic., Leg. 2, 26, 66; *fronde super uiridi*, Vg., B. 1, 81. Du sens de « par-dessus », *super* a pris le sens de « au delà, outre; plus de » : *satis superque*; *super LX milia, super solitos honores, super omnia*; avec ablatif : *et paulum siluae super his*, Hor., S. 2, 6, 3. A l'époque républicaine, la langue familière l'emploie pour *dē* avec le sens de « au sujet de » (et l'ablatif); cet emploi, évité par les puristes (Cicéron n'en a d'exemples que dans sa correspondance), s'est étendu dans la langue impériale, *dē* tendant à se spécialiser dans le sens de « de »; cf. F. 394, 11 : *per se « super » significat quidem « supra », ut cum dicimus « super illum cedit ».* Verum ponitur etiam pro « de », *Graeca consuetudine, ut illi dicunt ὑπέρ*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8456, *super et supra*; 200, *adsupra*.

Dérivés et composés : *dēsuper* adv. « d'en haut,

d'au-dessus », M. L. 2607 a ; *insuper* adv. « au-dessus, en outre », et préposition, formes renforcées de *super*, cf. *abante*, *inante*, etc. Il y a aussi trace de *āsuper* et *ēsuper*.

superus : qui est au-dessus, opposé à *inferus* ; de là [*dī*] *Superi* « les dieux d'en haut », par opposition à [*dī*] *Inferi* ; *supera* n. pl. « les régions célestes ». L'ablatif féminin *suprā*, *superā* (et archaïque *suprād*, SC Ba., comme *extrād* ; cf. *extrā*, *infrā*, etc.) a formé un adjectif et une préposition, construite avec l'acusatif, de même sens que *super* ; il s'emploie, notamment, en parlant du temps, pour renvoyer à quelque chose qui a été dit ou fait « plus haut » ; cf. Cat., Agr. 157, 2, *quae supra scripta est*. Comparatif de *superus* : *superior*, superlatif : *supremus* (sur *supremus*, v. Havet, *Man.*, § 943) ; d'où *suprema* (scil. *dies*) f. « la dernière heure du jour » ; *suprema* n. pl. (sc. *officia*) « les derniers devoirs ».

Dénomiatif de *superus* : *superō*, -ās, absolu et transitif, « être au-dessus, surpasser, être de reste ou en surplus, survivre », M. L. 8458 ; *superātio* (rare, époque impériale) ; *superātor*, -trix (Ov., époque impériale) ; *superantia* (Cael. Aurel.) ; *superāmentum* (Dig.) ; *superābilis* adj. (époque impériale) et *insuperābilis* (cf. *ἀνυπερβατός*) ; *ēsuperō*, renforcement de *superō*, fait sans doute d'après *excellō*, *ēmineō*, ancien et usuel, qui a les mêmes dérivés que *superō*, dont *ēsuperātio*, qui, dans la langue de la rhétorique, traduit *ὑπερβολή*, et un composé *inezsuperābilis*.

superpnus : qui se trouve par-dessus (cf. *infernus*) ; avec un adjectif *superne*, toujours avec *ē* final, ainsi que *inferne*, notamment dans Lucrèce 6, 544 et 597 ; Hor., Od. 2, 20, 11 ; cf. *pōne*), M. L. 8461 ; *superpnus*, attesté plus tard que *superne*, a été bâti sur ce dernier (cf. *sēdulus* d'après *sēdulo*) et a servi de modèle d'abord à *infernus*, puis à *ex-* et *internus*, v. Leo, ALLG 10, 437 ; *superpnas*, -ātis adj. ; cf. *inferpnas*.

superbus : qui se trouve au-dessus ; « altier, hautain » ; presque uniquement employé au sens moral, d'où « orgueilleux » : *Tarquinius Superbus*, et aussi « magnifique, superbe » (poétique et époque impériale) ; de là *superbē*, *superbitur* ; *superbia*, M. L. 8458 a, britt. *syberu* « superbus » ; *superbiō*, -is (cf. *ferōciō*, -is) ; *superbi-ficus*, -loquētia (rares et poétiques). Pour la formation de *superbus*, cf. *probus*. Substantif : *superba*, -ae f. : camomille (Ps.-Ap. 23, 11).

Super a servi, en outre, de premier terme à de nombreux composés, la plupart récents et issus d'anciens juxtaposés : *supergradior* ; *superiaciō* ; *superseō* ; *superlātio* ; *superlātium*, calques du grec *ὑπερθεσος*, -θετιχός ; irl. *superlātū* ; *superstes*, -itis (v. *stō*) ; *supercilium* (v. *cilium*). A basse époque, il est joint à des adjectifs ou à des verbes, avec la valeur d'un superlatif : *superadmīrō* (Facund.) ; *superadūltus* (Vulg.) ; *supereminēs*, -glōriōsus, -glōrifīci ; *superstantiālis* (traduit à contresens de *ἐπισημικός*, Jér., Ambr. ; v. Blaise), etc.

Dans la langue de l'Église, s'ajoute souvent à des verbes composés dont le préverbe a perdu sa valeur : *superabundō*, *superexuberō*, etc. ; *superexcellō*, etc.

Les langues romanes attestent aussi **superānus*, M. L. 8457, et **superculus*, 8460.

V. sub.

superstes, -stītiō : v. *stō*.

supīnus, -a, -um : renversé en arrière, couché sur le dos (joint et opposé à *prōnus*, *obliquus* par Cic., Diu. 1, 53, 120). S'emploie aussi de choses en mouvement « qui refluent ». Comme l'adjectif s'emploie souvent de quelqu'un de couché, il est arrivé à signifier « mollement étendu ou incliné, étalé », e. g. Vg., G. 2, 276, *sin (metabere) tumulis acclive solum collisque supīnos* ; il a pris aussi, d'abord en poésie, puis dans la prose impériale, le sens de « paresseux, indolent » (notamment en parlant de l'estomac, dans Cael. Aur.). Dans la langue des grammairiens du Bas-Empire, le n. *supīnum* a désigné les formes de substantif verbal en -um, -ū. L'origine de cette désignation est obscure ; l'image contenue dans *supīnum* est sans doute analogue à celle qui est dans *dēclīnō* ; v. H. D. Naylor, *The derivation of the gramm. term « supine »*, Class. Rev., 25, p. 206, et Benveniste, Rev. Phil., 1932, p. 136. Ancien (Plt.), classique, usuel. M. L. 8462.

Dérivés et composés : *supīnūtas* (Quint.) ; *supīnō*, -ās : renverser en arrière ; dans la langue rustique, « retourner de la terre » ; *supīnātiō* « rejet des aliments, régurgitation » (Cael. Aur.) ; *Supīnālis*, épithète de Jupiter d'après St Aug. ; *resupīnus*. V. sub.

**supō*, -ās : jeter. Attesté seulement dans la glose de Festus, P. F. 407, 9 : *supat, iacit; unde dissipat, disicit, et obsipat, obicit, et insipat, h. e. inicit* ; cf. 252, 10 : *supare significat iacere* ; et 93, 17, où la forme thématique en -ere attendue est attestée à côté de la forme en -ā : *insipere far in olam, iacere pulvis. Vnde dissipare, obsipare, ut cum rustici dicunt : obsipa pulvis escam. — Insipere est extrêmement rare, de même obsipare (Plt., Cist. 579). Le seul composé est *dissupō* (dissipō), -ās, -āre : jeter de côté et d'autre, disperser, dissiper (classique). De là *dissupātio* (Cic.), -tor, -trix (tardifs), M. L. 2689 a (formes savantes).*

La voyelle comprise entre *s* et *p* est mal établie. Si c'est *u*, on peut rapprocher lit. *supū*, *sūpi* « bercer » et v. sl. *sūpō* (v. Trautmann, *Balt.-sl. Wört.*, p. 293) ; si c'est *i*, on rapprochera skr. *ksipidāi* « il jette ». Ni dans l'un ni dans l'autre cas, il ne s'agirait d'un mot indo-européen bien établi.

suppa, -ae f. : soupe (Orib., Syn. 9, 16). Emprunt au germanique occidental. V. B. W. s. u.

supparus (*supparum*), -i m. : 1^o voile qui n'avait qu'une écoute, cf. Fest. 458, 14 et Rich. s. u. ; 2^o bannière étendue sur une traverse fixée à un montant vertical ; 3^o sorte de vêtement de femme : *vestmentum puellare lineum, quod et subucula, i. e. camisia, dicitur*, P. F. 407, 6. On trouve aussi dans P. F. 459, 4 la forme *siparium* « *genus ueli minimum* » et « *paravent* » (cf. Rich. s. u.), et des graphies comme *sipharum* (-rus), *siparus*. Le grec a de même *σῆπαρος*, *σῆπαρος* avec le sens de « voile », mais seulement dans Arrien, ce qui rend peu probable un emprunt du latin au grec. *Supperus*, avec le sens de « vêtement de femme », est déjà dans Plaute. Varron, L. L. 5, 131, le rapporte à *suprā*, mais il ajoute « *nisi id quod item dicunt Osce* ». En effet, le vocalisme intérieur *a* de *supparus* s'explique mieux par la phonétique osque ; en latin, la forme attendue

serait **supperus*. Mot technique ou populaire, susceptible d'altérations.

suppeditiō, -ās, -āre : transitif et absolu « fournir en renfort » ou « arriver en renfort ». De *sub* + *pediō*, dénomiatif de *pedes*, cf. *equus/equitō* et, pour le sens, *succurrō*, *suppetō*. Le verbe a appartenu d'abord à la langue militaire et a dû se dire de l'infanterie qui arrivait au secours des troupes engagées, ou du serviteur à pied (*pedes*) qui accompagnait le cavalier pour lui venir en aide (*subministrō*). Dans la langue commune, *suppediō* s'est employé à la place de *sufficiō*, e. g. Plt., As. 423, *clamore ac stomacho non quo labori suppediatare* ; T. L. 30, 25, 7, (*navis*) *defendebatur egregie quoad tela suppediatarunt*.

Dérivé : *suppeditiō* (Cic.).

suppetō : v. *petō*.

supplō, -ās, -āre : v. *plō*, s. *plā*.

supplex, -icis (ablatif *supplicis*, -cō dans la poésie dactylique, génitif pluriel *supplicium*) adj. : qui se plie sur les genoux (se dit de l'attitude du suppliant) ; puis « qui se prosterne, suppliant ». Ancien, usuel, classique. M. L. 8467 ; B. W. *souple*.

Dérivés : *suppliciter* ; *supplicō* (-cor, tardif), -ās : s'agenouiller devant (suivi du datif, s. *alicui*, joint à *sammisē* par Cic., Planc. 5, 12) ; par suite « suppliant », M. L. 8468 ; de là *supplicatiō* (classique), -tor (tardif) ; *supplicanter* ; *supplicū* (Apul.), de **supplicius* ?

supplicium : supplication adressée aux dieux soit pour en obtenir quelque chose, soit en action de grâces ou comme marque de soumission ; cf. Sall., lu. 55, 2 et 46, 2 ; acte par lequel on apaise la divinité ; par suite « sacrifice », cf. P. F. 405, 4, *supplicia veteres quaedam sacrificia a supplicando uocabant*. Le sens de « supplication » ayant été réservé à *supplicatiō* (ainsi dans Cicéron et César, *supplicium* a tendu à se spécialiser dans le sens de « sacrifice offert pour apaiser les dieux à la suite d'une faute commise », et, dans la langue commune, il a, sans doute d'abord par euphémisme, désigné le « châtiment (capital) infligé », puis le « supplice », ainsi Vg., Ae. 6, 749-750 : *ergo exercentur poenis veterumque malorum | supplicia expendunt*. C'est à ce sens que se rattachent *supplicialis* (Inl. Val., Aug.) ; *supplicamentum* (Ital.) = *χάσις*. Mais les deux sens « supplication » et « supplice » ont continué à coexister pour *supplicium* jusque dans la latinité impériale. Pour le développement de sens, v. R. Heinze, ALLG 15, 89 sqq.

On explique souvent *supplex* par **sub-plak-s*, en le rattachant à *plācō* (cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 25), mais l'*d* de l'adjectif fait, en ce cas, difficulté et, du reste, la formation elle-même s'expliquerait mal. Il est plus vraisemblable de supposer que l'adjectif est formé comme *duplex* (cf. s. u. *plectō*) et qu'il a désigné d'abord l'attitude physique du suppliant (cf. Cic., Phil. 2, 34, 86, *supple te ad pedes abiciebas* ; Vg., Ae. 10, 523, *et genua amplexens effatur talia supplex*). Mais, à mesure que le sens moral a prévalu, on a tendu à rapprocher de *plācō* l'adjectif *supplex* et ses dérivés ; cf., par exemple, Acc., Trag. 298, *supplicis placans*. C'est sans doute à ce rapprochement secondaire qu'est due la forme avec *tmēse*

sub uos placo (avec *ā*?) que cite Festus, 206, 18 et 402, 30 : *sub uos placo in precibus fere cum dicitur, significat id (l. idem?) quod supplico*.

suppus, -a, -um : *suppum antiqui dicebant quem nunc supinum dicimus... Eius uocabuli meminuit Lucilius* (1297) : « *si uero das quod rogat, et si suggeris suppus* », F. 370, 20 ; cf. aussi Isid., Or. 18, 65 : (*iactum unionem canem, trinionem suppum, quaternionem planum uocabant*). Un exemple dans Lucr. 1, 1061. Dénomiatif : *suppō*, -ās (Acc., R³ 375). Forme à gémme expressive, du type *lippus* ; cf. v. isl. *upp* « auf, aufwärts », avec *-p* gémme en germanique ; l'ombrien a *sopam* « *suppam* ».

V. sub.

suprā, *suprēmus* : v. *super*.

sūra, -ae f. : 1^o mollet ; 2^o petit focile, l'un des os de la jambe. Surnom romain, et *Sulla*? Attesté depuis Plaute et usuel ; non roman. Dérivé tardif : *sūrosus* : *εὐσῆρος*. Cf. peut-être *surus*.

Sans correspondant sûr.

sureculus, -i m. : v. *surus*.

surdus, -a, -um (ū) : sourd, c'est-à-dire « qui n'entend pas » ou « qu'on n'entend pas » ; cf. le double sens de gr. *κωφός*, et Varr., L. L. 9, 58 : *ergo dicitur ut surdus uir, surda mulier, sic surdum theatrum, quod omnes tres ad audium sunt comparatae* ; « indistinct » (se dit non seulement de l'ouïe, mais de l'odeur, de la couleur, etc., surtout dans Pline : s. *colōs*, 37, 67 ; s. *materia*, 13, 98, etc.). S'emploie aussi par image au sens de « qui ne veut pas entendre, inattentif ; inexorable », etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8474.

Dérivés et composés : *surdaster* ; *surdūtas* ; *surdēscō*, -is ; *surdigō*, *surdūtia*, ces trois derniers tardifs et rares ; *obsurdēscō*, M. L. 6024 (ab-) ; *surdō*, -ās (Calpurn.), d'où *surdans* « *surdus* » (Gl.) ; *obsurdātus*, *obsurdēfāciō* (tardifs) ; *absurdus* : v. ce mot ; *ēxsurdus*, *ēxsurdāre*, M. L. 3078-3079.

Pas d'explication sûre. La racine indiquée sous *susurus* rend compte de la forme, mais mal du sens.

surem (ps)it : v. *sūmō*.

surena (?) : coquillage inconnu, cité par Varr., L. L. 5, 77, qui donne le nom comme indigène : (*uocabula piscium*) *uernacula ad similitudinem ut surenae, pectunculi, unguis*. Sans rapport avec le nom du grand ministre chez les Parthes, qui est un mot étranger (Tac., Ann.) ? Peut-être corruption de *perna* ; cf. R. G. Kent, Varro, de L. L., ad loc.

surgō : v. *regō*.

suriō, -is, -ire : être en chaleur. Se dit des mâles, par opposition à *subō*. Très rare (Apul., Arn.). De *surus* ?

suriscula, -ae f. : sorte de petit vase, synonyme de *gellunculus* (v. *gillō*). Un exemple dans Pelag., Vit. patr. 5, 4, 67. Origine inconnue.

sūrsūm (*sūrsus* et, avec assimilation de l'*r*, *sūsūm*, attesté depuis Caton) adv. : vers le haut, en montant. De **subs* + *uorsum* (cf. *uortō*, *uertō*) ; mais le second élément, n'apparaissant pas, a souvent été renforcé de *uorsum*, *uersus* par un pléonisme dont il y a de nom-

breux exemples ; cf. all. *heutsutage* (*heut* de v. h. a. *hiu tagu*), fr. popul. *au jour d'aujourd'hui*, ital. *con meco*, etc. : *sūsum uorsum*, e. g. Cat., Agr. 33, 1. Forme avec *deorsum* un couple antithétique, employé proverbiallement, e. g. Sén., Ep. 44, 4, *omnia ista sursum deorsum fortuna uersauit*. Ancien, usuel, classique. M. L. 8478. Dérivé : *su(r)ſālis* (Orib.). Composé : *dēsursum* = *ἐνωθεν* (Conc., Rust.).

surus, -I (ū?) le texte d'Ennius est peu sûr) m. : pieu, piquet. Conservé seulement par P. F. 383, 11 : *surum dicebant, ex quo per deminutionem fit surculus*. Ennius (A. 525) : « *unus surus surum ferret, tamen defendere possent* » ; cf. id. 51, 21 : *crebrisuro apud Ennium* (inc. 35) *significat uallum crebris suris, i. e. palis, munitum*. Remplacé par le diminutif :

surculus, -I m. (-lum n., Ven. Fort.) : rejeton, pousse, scion ; arbrisseau. Terme fréquent en agriculture et conservé en italien, M. L. 8473. Nombreux dérivés : *surc(u)lō*, -ās : émonder, ébrancher ; et aussi « embrocher » (Apic.) ; *surcula* : sorte de vigne (Plin. 14, 34) ; *surculāris* : qui produit des rejetons ; *surculārius* : planté d'arbrisseaux, s. *ager*, ou « qui vit sur les arbrisseaux », s. *ciada* ; *surculōsus*, *surculāceus* : ligneux ; cf. aussi *surcellus* (Apic., Plin. Val.), M. L. 8472 ; *surculāmen* (Gild. Chron.).

On rapproche véd. *svāruḥ* « long pieu planté en terre (pour le sacrifice) » et v. angl. *sweor* « poteau », v. h. a. *swir* « pieu ». Le radical aurait en latin le vocalisme zéro. V. *surio*?

sūs, **suis** m. et f. (nom. *suis* dans Prudence ; dat.-abl. pl. *sūbus* et *suibus*). Il y a peut-être eu aussi un génitif *sueris*, cf. *bouerum* dans Varron) : 1° sanglier, laie ; et porc, truie ; 2° sorte de poisson dit aussi *suillus* d'après Isid., Or. 12, 6, 12 et 12, 2, 37, qui cite Dracontius, Laud. 1, 515 (cf. *porcus marinus*). Terme générique. Ancien et classique, mais s'est trouvé en concurrence, d'une part, avec *aper*, d'autre part avec *porcus*, mots plus pleins et de déclinaison plus régulière, qui s'y sont substitués. M. L. 8479.

Dérivés et composés : *sueris* (genre?), cité par Varr., L. L. 5, 110, parmi les parties du porc : *sueris u nomine eius* ; *offula ab offa, minima suere* ; cf. aussi Plt. ap. Fest. 444, 32 (v. *spectile*), v. Heraeus, ALLG 14, 124 ; *suille*, -is : porcherie, conservé en logoudorien, M. L. 8438 b ; *suinus* (-a *carō*) (peut-être bret. *souin*, mais qui peut provenir de l'ags. *soin*) ; *suillus* (de **sui-no-lo-s*), M. L. 8439, 8440, s. *fungus* et *suillinus* (Cassiod., Greg. Tur.) ; *sūculus*, d'après *porculus* ; *sūcula* : jeune truie, M. L. 8416, 8418 b ; [**suculāre*, M. L. 8418 ; fr. *souiller*.

sucerdā, -ae f. « stercus suillum », P. F. 391, 4 (cf. *muscerda*) ; *suc(c)idia*, -ae f. « quartier de porc salé » ; cf. Varr., L. L. 5, 110 : *succidia ab suibus caedendis* ; *nam id pecus primum occidere coeperunt domini et, ut seruarent, sallere*. Sans doute de **su-caedia* ; la graphie *succidia* est due à l'influence de *succidō* ; *sūbulcus* : porcher (cf. *bubulcus*) ; *suouetaurilia* ; M. L. 8492, **sūtēgis*.

Mot indo-européen désignant le porc sauvage (sanglier) ou domestique (porc ; cf. *porcus*) ; gr. *ῥοῦς*, *ῥόκος*, (avec doublet *ῥός*), v. h. a. *sū* (truie), alb. *ḡ*, av. *hū* (génitif

singulier ; lire *husō*), pers. *zūk* et skr. *sū-karah* « porc ». Il y a un *u* bref dans le nom gallois *hwch* du « porc », de même que dans lat. *sū-bulcus* et gr. *ὑ-φοβός* « porcher » ; l'ŷ du type *sūs* alternait donc avec *ū*, comme il arrive dans plusieurs mots surtout de caractère populaire ; il serait arbitraire de tirer tous les *ū* des formes telles que *suu(r)ſ*. Le lette a le dérivé *sueuis* « porcelet ». C'est sur une forme pareille à lat. *suinus*, v. sl. *soinū* « de porc », que reposent got. *swein* (neutre) « χοῖρος » et le synonyme v. sl. *sovnja*. — A l'accusatif singulier, le latin a fait *suem* d'après son usage de suivre pour ce cas l'analogie des formes autres que celle du nominatif (*patrem*, d'après *patris*, etc.) ; ce n'est pas ancien, car l'ombrien a acc. sg. *sim* « **sūm* » (d'où acc. pl. *siŷ* « **sūs* » de **sū-s*), de même que le grec a *ῥυ*.

sus : v. *sub*.

suscēnsēō : v. *cēnsēō*.

suscipiō : v. *capiō*.

suseitō : v. *ciō* sous *cieō*.

sūsinārius, -I m. : prunier (Orib.). Sans doute mot étranger, dérivé de **sūsina* représenté par it. *susina*, M. L. 8483.

suspiciō (*ŷsuspeiciō* dans le palimpseste du pro Font. 5, Cic.), -ōnis f. : soupçon, suspicion ; supposition (terme de rhétorique).

Dérivé : *suspiciōsus* : le rapport avec *suspicio* est mis en valeur dans ce vers de Plt., Ps. 562 (sén. iamb.), *suspicio est mi nunc uos suspicariet* ; mais l'i de *suspiciō* fait difficulté. Peut-être y a-t-il un allongement comparable à celui qu'on a dans *indāgō*, *ambāgēs* vis-à-vis de *agō*, *adāgium* (?) vis-à-vis de *aiō*, *contāgiō* vis-à-vis de *iangō*. Ancien, classique, usuel. Le fr. « soupçon » peut représenter *suspiciō* ou *suspectiō*. M. L. 8488 ; B. W. s. u.

suspīrium : v. *spīrō*.

susque dēque : v. *sub*.

sustentō : v. *sustineō*, sous *teneō*.

susurrus, -I m. : bourdonnement, murmure, chuchotement. Attesté depuis Plaute, classique ; à l'époque impériale, presque uniquement réservé à la langue poétique.

Dérivés et composés : *susurrō*, -ās, M. L. 8490 a, et *insusurrō* ; *susurrus*, -a, -um (très tardif, Sid., Vulg.) ; *susurrō* (-riō), -ōnis m. (id.), *susurrāmen*, *susurrātō* (= *ψιθοροῦδος*), -tor, -trix, -tim, *susurrium*, tous rares et tardifs.

Mot expressif comme *murmurillus* que rapproche Plt., Ru. 1404. Le redoublement et la gémiation de *r* sont deux traits caractéristiques. Le mot se rattache, du reste, à un groupe indo-européen : skr. *svāratī* « il émet un son », lat. *absurdus*. — Cf. la remarque faite sur *sonō*.

suus, -a, -um : v. *suī*.

sybina, -ae f. (l. *sibyna*?) : -am appellant Illyri telum uenabuli simile. Ennius (A. 504) : « *Illyrii restant sicis sybinisque fodantes* », P. F. 453, 10. Mot illyrien. Le grec a *σιδόνη* (var. *σιδίλη*), *σιδόνης* et *σιγόνης*, *σιγόννης* (cf.

priote selon Hérodote ; macédonien, thrace ou scythique selon d'autres). M. L. 8362 b. La graphie avec *y* est hellénisante.

ŷcophanta, -ae m. (sū-) : sycophante. Emprunt fait par la langue des comiques au gr. *συκοφάντης* ; de là *ŷcophantor*, -ārī ; *ŷcophantia*, -tiōsē.

syllaba, -ae f. : syllabe. Emprunt, attesté dès Plaute, à gr. *συλλαβή*. De là : *syllabātīm* (Cic.) ; *syllabicē* (Prisc.) ; *syllabarū* (Rufin.) ; *ūnisyllabus*. Celtique : irl. *sillab*, britt. *sillaf*.

symbola (*sum*), -ae f. : écot, pique-nique. Emprunt de la langue des comiques à gr. *συμβολή*.

symbolus (-lum n.), -I m. : signe de reconnaissance. Emprunt au gr. *σύμβολος* attesté dès Plaute et Caton. Celtique : irl. *symmul*, mot d'Eglise.

Dérivé : *symbolicē* (Gell.).

symphōnia (*simfōnia*, Ps.-Ap.), -ae f. : concert, symphonie ; *symphōniacus*, -a, -um (-a *herba* « hannebane », sorte de jusquiame, Ps.-Ap. 4, Pall., Vég.). Emprunts au gr. *συμφωνία*, *συμφωνιακός* attestés depuis Cicéron. Sur le sens de *symphōnia*, -nium (Ital.) « instrument de musique », v. Isid. 3, 22, 14 et Sofer, p. 91 sqq. M. L. 8495 *symphonia* et **sumponia*, 8496.

synagōga, -ae f. : synagogue (Tert.). Emprunt au gr.

συναγωγή, répandu par la langue de l'Église. M. L. 8497 a (formes rares) ; irl. *sinagoig*.

syngrapha, -ae f. ; **syngraphus**, -I m. : contrat écrit, traité. Emprunt au gr. *συγγραφή*, *σύγγραφος* (Plt., Cic.).

synodus, -I f. : confrérie, synode. Emprunt tardif au gr. *σύνδος* répandu par la langue de l'Église. M. L. 8500 ; v. fr. *sane*? ; irl. *senod*, britt. *senedd*.

Dérivés : *synodālis*, -līter.

Syria, -ae f. : Syrie = gr. *Συρία*, nom d'une contrée d'Asie Mineure dont le nom et les adjectifs dérivés *Syriacus*, *Syricus* ont servi à désigner certains produits originaires et importés de ce pays, e. g. *syrica māla* (Colum., Plin.) ; *syriaca* (*syrica*) *fabā* (Isid. 17, 7, 9 ; Sofer, p. 55) ; *syriaci bouēs*, cf. M. L. 8501-8503 ; de *Syros* provient got. *Saur*. †

syringa (-gia, -giō), -ae f. (-gium n., Orib., Dynam.) : 1° seringue ; 2° fistule. Emprunt tardif fait sur l'accusatif de gr. *σύριγγις*. M. L. 8504. Panroman, sauf roumain, v. B. W. s. u.

Dérivés latinisés : *syringiātus*, -giōsus.

syрма, -ae f. : robe tragique. Adaptation populaire (Afran.) du gr. *σύρμα*, -ατος ; it. *sirima*. M. L. 8505.

T

tabānus, -I m. : taon, aussi nommé *asilus*. Attesté depuis Varron et demeuré dans les langues romanes, dont les représentants supposent aussi **tafānus* (dialectal?), **tafānus* avec *ā* (esp. *tābano*) et *tābō*, -ōnis (attesté dans l'*Egloga Nasonis*, Poet. Carol. I 388, 21, M. L. 8507. V. Sofer, 64 et 172; B. W. s. u.

La forme se retrouve dans des noms propres étrusques avec les deux finales en -anus et en -ō(n) : *taqane*, *taqu-nias*. V. *asilus*.

tabella : v. *tabula*.

tābēō, -ēs, -ēre (poétique, attesté depuis Liv. Andr., Ennius; la prose ne connaît que *tābescō*) : se fondre, se liquéfier, dégoutter, se désagréger (cf. Vg., Ae. 1, 173, *sale tabentes artus in litore ponunt*); par suite « se consumer, dépérir ».

Formes nominales, dérivés et composés : *tābēs*, -is f. : liquéfaction (*tābēs liquentis niuis*), désagrégation, corruption (sens physique et moral), traduit φθισ; glosé τρεπέδω; depuis Pacuvius; *tābum*, -i n. (-bus m., Sén., Herc. Oct. 520), uniquement poétique, « écoulement putride », et aussi « corruption », déjà dans Ennius; *tābidus* : qui se désagrége, qui se corrompt et « qui désagrége »; *tābidulus* (rare, poétique); *tābidōsus* (*tābidōsus*?) (Tert.); *tābitūdō* (Plin., Vulg.); *tābescō*, -is : se fondre, se liquéfier, se consumer (= τρῆσις), et *con-*, *ex-*, *in-* *tābescō*; *tābefaciō*, -fiō; *tābificus*, attesté depuis Lucrèce et repris par la langue impériale, qui a créé *tābificō*, -ficātiō, -ficābilis, glosé τρεπέδωνος; *tābifluus*.

Tābēs, *tābēō* se disent de corps ou d'objets (neige, cire) qui se liquéfient ou tombent en putréfaction. Quelques représentants, très rares dans les langues romanes. M. L. 8511; le celtique a irl. *tam*.

Une racine i.-e. **tā-* « fondre » est attestée par v. sl. *tajetiū* « τῆματα » et en grec par la forme à valeur déterminée τῶμα, ion.-att. τῆμα (avec suffixe de présent **ke/o-*), τῆμα. Le latin a un élargissement labial. Cf. aussi gall. *tawdd* « état de fusion », *toddi* « fondre », v. irl. *tām* « mort ». Arm. *t'anam* « je mouille, je baigne » est plus loin pour le sens. En indo-iranien, l'ossète offre *taīn*, *tajun* « fondre » (notamment en parlant de la neige). Les formes germaniques (v. angl. *hawien* « fondre », all. *tauen*, etc.) ont un élargissement -u-. Vocalisme a, mot « populaire ».

taberna, -ae f. : d'après le Dig. 50, 16, 183, désignerait une habitation (en planches, cf. F. 490, 19 sqq.) en général : *tabernae appellatio declarat omne utile ad habitandum aedificium, non ex eo quod tabulis cluditur*; cf. *contubernālis*, *tabernāculum*; mais le mot apparaît spécialisé dans le sens de « boutique » (= χαρτοπώλειον, ἐργαστήριον), cf. Dig. 50, 16, 185 : *instructam tabernam sic accipiemus, quae et rebus et hominibus ad negotiatio-*

nem paratis constat; en particulier « cabaret, taverne »; Trēs *Tabernae*, t. *dēuersōria*, *caupōnia*, et simplement *taberna*, sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8510. Celtique : irl. *taibern*, britt. *tafarn*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *tabernula* (*tabernola*, Varr., L. L. 5, 47 et 50); *tabernārius* : de boutique, par suite « commun, vulgaire »; *tabernārius* m., -ria f., M. L. 8510 a; *tabernāculum* : -a dicuntur a similitudine tabernarum, quae ipsae quod ex tabulis olim fiebant dicuntur, non, ut quidam putant, quod tabulis cludantur, F. 490, 19; « tente »; dans la langue augurale : t. *capere*, cf. Cic., Diu. 2, 35, 75, puis « tabernacle » dans la langue de l'Église (irl. *tabernacul*); *contubernium* : communauté de tente, camaraderie; synonyme aussi de *concubinātus*; *contubernālis* m. f. (remplacé à basse époque par *compāniō*, q. u.); *attubernālis* (Gloss.).

Aucun rapprochement certain. On a rapproché *trabs*; cf. Donat, Ad. 359 : *taberna quasi trabena a validioribus dicta trabibus, quibus superiora suspensa sunt*. Une dissimilation de **traberna* est peu vraisemblable, et contredite par *fraternus*. Peut-être étrusque.

tabula, -ae f. (*tabola*, SG Ba.; abl. pl. *tableis*, Lex Agr. 46) : planche; spécialement « planche à écrire », « tablettes » (cf. *tabellae*, plus usuel dans ce sens); *tabulae* « livre de comptes »; *tabeau* sur lequel on inscrit les lois (Lex XII *Tabularum*), les listes d'électeurs, les proclamations publiques, affiche, etc. (de là *tabularius* « archiviste, greffier », *tabularium* « archives »), testament, tablette votive; et aussi « tableau » peint sur bois (t. *picta*). Dans la langue de l'agriculture, « carreau de vigne, carré de terrain »; d'où *tabulatim* (Pall.). Aussi « planche » et « table à jeu »; « banc fait de planches ». Sur tous ces sens, cf. Rich. s. u. Ancien (Lex XII Tab., Plt., SG Ba.), usuel. Panroman, sauf roumain. B. W. s. u.; M. L. 8514, *tabula*, **taula*, **tafula* (ce dernier sans doute dialectal). Passé en irl. *taball*, britt. *tafol*; en germanique : v. h. a. *zabal*, v. angl. *taefel*; en gr. τῶλα, τῶλα, etc.

Dérivés et composés : *tabulātus* : fait de planches; *tabulātum* : plancher, étage, tillac, M. L. 8515, britt. *tafod*; *tabulātiō*, *tabulāmentum* et *contabulō*, -bulātiō. *tabulāris* : fait en forme de table; *tabulāre* n.; *tabulāria*, -um; *tabulārius*, -rium (v. plus haut); *tab(u)lānum* : partie de la maison attenante à l'atrium et aux faucés, galerie.

tabella (noté *tabela*, SC Ba.) f. : planchette, tablette; au pluriel *tabellae* : tablettes à écrire (déjà dans Plt., SC Ba.) : tablette votive, tablette à voter, etc. M. L. 8509; B. W. *tavellē*. Dérivés : *tabellārius*, -a, -um; subst. *tabellārius* : courrier; *tabelliō* (époque impé-

riale, Dig., Cod. Th.) : notaire. Celtique : britt. *tafell*, irl. *taibraie*.

A *tabella* « table à jeu » se rattachent *tablissō*, -ās : jouer aux *latrunculi*; *tablista*, hybrides tardifs latino-grecs.

L'ombrien a *tafle* qu'on traduit par « in *tabulā* », surtout à cause de la ressemblance avec *tabula*. Du reste, aucune étymologie sûre. Ce mot technique doit être un emprunt.

taecō, -ēs, -ul, -itum, -ēre : verbe transitif et absolu « se taire » et « taire »; même double emploi de *tacitus* : *tacite*, c'est-à-dire « qui se tait » et « que l'on tait, dont on ne parle pas »; *tacitum* « silence » et « secret ». *Tacō* est différencié de *sileō*, auquel il est joint par Plt., Poe., prol. 3; *sileō* était plus compréhensif que *tacēre*. Mais la distinction est loin d'être constante, surtout en poésie ou dans la prose poétique, e. g. *solitudo* et *tacentes loci*, Tac., H. 3, 85; *loca tacentia*, Vg., Ae. 6, 265. Du reste, *silentium* est le substantif de *tacō*. Ancien (Naev.), usuel. Panroman, sauf langues hispaniques. M. L. 8517; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *taciturnus*; *taciturnitas* (classique, usité depuis Térence); la formation de *taciturnus* a dû être favorisée par l'existence de *nocturnus*, la nuit et le silence étant souvent invoqués ensemble; cf. *somnurnus* de Varr.; *tacitulus* (Varr.); *tacituriō* (Sid.).

conticēō (rare et tardif); *conticēscō* (ancien, usuel et classique), d'où *conticinium* : moment de la nuit où tout se tait (formé sur *gallicinium*, auquel il s'oppose dans la langue militaire); *obticēō* « se taire devant » (Tér.); *obticēscō* (archaïque et poétique); *reticēō* (ancien et classique); *reticentia*, attesté depuis Plt. et qui, dans la langue de la rhétorique, a servi à traduire ἀποσιπῆσις; cf. Quint. 9, 2, 54.

En dehors de l'ombrien *ta* chez, *tases* « tacitus », *tasetur* n. pl. « taciti », le seul correspondant exact se trouve en germanique : got. *paħan* « se taire » (près de *paħains* « ἡσυχία »), v. h. a. *dagēn*; v. aussi gall. *gosteg* « silence » chez Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 295. Les mots signifiant « se taire » ont en général une faible extension et résultent de développements de sens récents. On a rapproché gr. *πῆσιω* (avec *η* représentant *α*) « je me blottis » (partic. aor. *κατα-πῆσιω*), *πῆσιω* (accusatif singulier) « poltron », etc., et arm. *t'ak'ēim* (aor. *t'ak'ēay*) « je me cache ». Simple possibilité, qui a été indiquée par F. de Saussure, Recueil, p. 266.

***tacita**, -ae f. : laurèole (Ps.-Ap. 58, l. 10 adn.).

taeda (tē-), -ae f. (*daeda*, CGL II 496, 53) : espèce de pin résineux; par métonymie « branche de pin » et surtout « torche » (de résine), usitée notamment dans les mariages, d'où *taeda* « hymen », chez les poètes. Le mot a servi aussi, dans la langue religieuse, à désigner un morceau de graisse qu'on enlevait, sans doute pour le brûler, du corps de la victime. Ancien (Enn.), usuel. Les formes romanes remontent à *taeda* et à *daeda*, M. L. 8520; cf. aussi **taedula*, M. L. 8523. Composé : *taedifer* (Ov.).

Sans doute emprunté, peut-être par un intermédiaire étrusque, à l'accusatif de gr. *τάφα*, *τάφα* (la forme proterea romaine serait *daeda*).

taedet, **taedit** (Sidoine; parfait passif impersonnel *taesum*, Plt., Mo. 316, et *pertaesum est*), -ēre : être dégoûté de. Tend à devenir personnel à l'époque impériale, e. g. *coepi taedere captiuitatis* (St Jér., Vit. Malch. n. 7). Non roman.

Dérivés et composés : *taedium* : dégoût (depuis Cic.), conservé dans quelques formes romanes, M. L. 8522; et *taediō*, -ās (d'où *attaediare* et **intaediare*, M. L. 4477 a; cf. *fastidiare*); *taediōsus*, *taediōsē*, rares et tardifs; *taediūdō* (Gloss.); *taedescō* (Min. Fel., qui l'oppose à *pudescō*; Gloss.); **taedicare*, M. L. 8521?; *taedulus* : -m *antiqui interdum pro fastidioso, interdum quod omnibus taedio esset ponere soliti sunt*, F. 496, 6; *pertaedē*, *pertaesum est* (sur la forme *pertaesum quod consuetudo non probauit*), cf. Cic., Or. 48, 159 et F. 334, 28); *pertaedescō* (Caton, Gell.).

Pas d'étymologie claire. Mot expressif à vocalisme radical a; cf. *aeger* et *taeter*.

taenia, -ae f. : 1° bande, bandeau; 2° tout objet plat et long, rappelant par sa forme une bande : ver solitaire, plate-bande, banc de rochers, etc. Emprunt ancien (Caton) au gr. *ταυία*; latinisé.

Dérivés de l'époque impériale : *taeniola* (Col.); *taeniensis*, -niāticus (Plin.); *taeniōsus* (Gloss.).

taeter (*taetrus*, Gloss.; *tēter*), -tra, -trum : affreux, dégoûtant, repoussant. Se dit de toute espèce de sensation, vue, odorat, etc.; du physique comme du moral. Ancien (Plt., Enn., Cat.), classique. Non roman.

Dérivés : *taetrō*, -ās (Pac.); *taetriūdō* (Acc.). Pour *taetricus*, v. ce mot.

On a rapproché *taedet*; mais le changement phonétique de -dr- en -tr- qu'il faudrait admettre pour poser ce rapprochement n'est ni établi ni probable. Il y a, du reste, entre *taedet* et *taeter*, une certaine différence de sens. On se demande s'il n'y aurait pas ici un adjectif à redoublement **taī-tro-*; cf. *taetricus* et *tristis*? V. *aeger*.

tagāx : v. *tangō*.

***talabarriō**, -ōnis m.; *talabarriunculus*, -i : mots de sens inconnu, de la langue vulgaire, employés par Labérius d'après Aulu-Gelle, 16, 7, 6.

talas(s)ius, -i et **talas(s)iō**, -ōnis m. : ancienne divinité invoquée dans les cérémonies du mariage (T.-L. 1, 9, 12). Le sens et l'emploi en sont perdus à l'époque historique. Cf. Roscher, *Lexicon*, s. u.; et P. F. 479, 13 : *Talassionem enim nuptias Varro ait signum esse lanificii. Talassionem enim uocabant quasillum, qui alio modo appellatur calathus, uas utique lanificiis aptum*. Cf. Funaioli, *Gr. Rom. Fgm.*, p. 369, n° 457. La graphie avec *th-* est hellénisante (d'après *θάλαμος*?).

tālea, -ae (*tālia*, Gloss.), f. : rejeton, bouture; piquet, pointe. Ancien (Cat.), technique. M. L. 8538. Diminutif : *tāleola* (Col.). M. L. 8541. Il faut y rattacher sans doute *tāliō*, -āre « tailler, couper », verbe attesté à basse époque chez les grammatiques et qui est panroman. M. L. 8542; B. W. s. u.; *tāliātūra*; *intertāliāre* « diuidere uel excidere ramum », Non. 414, 30.

L'indo-européen n'admettant pas de racines de la forme **tāl-*, les rapprochements proposés, qui comporteraient pareille forme radicale, sont à écarter. Ils sont,

dü reste, rares et vagues pour le sens. Terme technique, sans doute emprunté. Cf. peut-être *talla*.

talentum, -I n. : talent. Emprunt ancien au gr. *τάλαντον* et *semitalentum* = ἡμιτάλαντον. Dérivé : *talentiarius* (Sisenna). M. L. 8540. Celtique : irl. *talland*. †

tālīō, -ās : v. *tālea*.

tālīō, -ōnis m. : talion, terme juridique attesté depuis la loi des XII Tables; cf. F. 496, 15 : *talionis mentionem fieri in XII* (8, 2) ait *Verrius hoc modo* : « si membrum rup(s)it, ni cum eo pacit, talio esto ». Neque id quid significet indicat, puto, quia notum est; permissit enim lex parem vindictam. Rare et technique. Non roman. Sur *tālīō*, rattaché à *tālīs*, a été fait *dupliō*.

On a rapproché des mots celtiques de forme *tal-* (avec a bref), notamment v. irl. *tale* « paie », gall. *talu* « payer ». Si l'étymologie vaut, l'*a* serait dû à un rapprochement avec *tālīs* par étymologie populaire.

tālīpedō : v. *tālūs*.

1° tālīs, -e : tel, de telle espèce, ou de telle nature. A pour corrélatif *quālīs*. S'emploie souvent avec une valeur emphatique et joint à *tantus*, avec lequel il allitère. Ancien (Enn.), usuel, classique. Pantoman (sur la valeur indéfinie de *tālīs*, v. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 485). M. L. 8543.

Dérivés : *tālīter* (époque impériale); *tālīscumque*, fait sur *quālīscumque* (Priap. 16, 7).

2° tam (et *tame* : in *carmine positum est pro tam*, F. 494, 6?) adv. : autant. A pour corrélatif *quam*. Les différents sens en sont définis dans F. 494, 11 : « tam » significationem habet, cum ponitur propositivam quandam, cui subiungimus « quam », aut cum dicimus « tam egregium opus tam parvo pretio emisse », i. e. « sic, ita », et apud Graecos quoque « ὅσως ἄγαθόν ». Item ex contrario ei dicimus « quam malus Homerus, tam bonus Choerilus poeta est ». At antiqui « tam » etiam pro « tamen » usi sunt, ut Naeuius (Com. 130) : « quid si taceat? dum uideat, tam sciat quid scriptum sit ». ... Titinius (156) : « Bene cum facimus, tam subimus... » Item (157) : « quamquam estis nihili, tam ecastor simul uobis consului ». Usité de tout temps, devant un adjectif ou un adverbe au positif. L'emploi en est rare et archaïque devant un comparatif (exemple *tam magis*) ou un superlatif. M. L. 8546.

Tamine = *tamine*, dans Plt., Mi. 528, est peu sûr (d'après *sicine?*). Festus, 492, 18, cite aussi *tanne* « eō usque » d'Afranivus, frg. 410 R., de **tam-ne*?

De *tam* dérivent :

tamen, qui s'est substitué à *tam* dans le sens de « aussi bien, néanmoins, cependant », d'abord sans doute dans les groupes *com sed t.*, *t.*, *uērū t.*, dont les deux éléments se sont soudés pour former une particule renforcée; cf., pour le passage de « autant » à « cependant », gr. *ὅμως*, *ὅπως*, lat. *nihilominus*, fr. *pourtant*, *tout de même*. — *Tamen* en tant que mot accessoire se place souvent le second mot de la phrase; chez Plaute, c'est-à-dire dans la langue familière, il est souvent en fin de vers et de phrase; le groupe renforcé *atamen* se place en tête. Attesté de tout temps, mais de sens très affaibli (= γε, περί) à basse époque. Conservé en logoudorien. M. L. 8550.

tandem adv. : sens premier « exactement alors », spécialisé dans le sens de « enfin » (pour la formation, cf. *pridem*); souvent joint à *iam*, et quelquefois à *denique*, chez Apulée et Ammien. Employé aussi dans les interrogations pressantes, pour les renforcer, avec le sens de « exactement » : *quousque tandem, quoniam tandem modo*, etc.

Juxtaposés dont les éléments ont fini par se souder : *tanquam* (*tanquam*) (v. ce mot); *tametsi*, *tamenetsi*, formes renforcées de *etsi*, souvent en corrélation avec *tamen*; *tamdiū* (cf. *quamdiū*), M. L. 8549; *tammodo*, forme employée à Préneste au lieu de *modo*; *tammenus*, dont la soudure est attestée par les dérivés romans, M. L. 8552, et *tamdiū*, M. L. 8549.

tantus, -a, -um (de **tam-to-s*) : aussi grand. A pour corrélatif *quantus*. Usité de tout temps. Pantoman, M. L. 8562. L'osque et l'ombrien ont une forme à préfixe *etanto*, et antu « tanta » (cf. *e-quidem*).

Dérivés : *tantum* « autant » (*tanti*, *tantō*) et « autant et pas plus, seulement »; *tantusdem*, *tantadem*, *tantumdem* : exactement aussi grand; cf. *idem*. L'emploi comme adjectif est archaïque, mais le neutre adverbial *tantumdem* est classique; *tantidem* « de la même valeur »; *tantisper* adv. : aussi longtemps (que) (cf. *paulisper*).

Diminutifs : *tantulus* et *tantillus* « si petit »; *tantulum*, *tantillum*, -ulum « si peu ».

Juxtaposés : *tantōpere* (cf. *magno*); *tantummodo*, forme renforcée de *tantum*.

tanquam : ancien juxtaposé dont les termes se sont soudés. Sens ancien « autant que » : *nostri... eius gnatum Phaedriam?* — *tam quam te*, Tér., Ph. 64-65; cf. Plt., Tri. 913; Cic., Sest. 120. S'est employé : 1° comme le gr. *ὅς* pour introduire une comparaison et à pris le sens de *quasi*, *sicut*, *uelut*; cf. Cic., N. D. 2, 56, 140, *sensus in capite tanquam in arce mirifice collocati sunt*; nam oculi tanquam speculatores altissimum locum obtinuerunt. En corrélation avec *sic*, *ita*, Cic., Fam. 13, 69, 1, *apud eum ego sic Ephesi jui... tanquam domi meae*; Cat., M. 23, 84, *ex uita ita discedo tanquam ex hospitio*. — 2° dans une comparaison hypothétique et, par suite, contraire à la vérité : *tanquam si*, cf. Plt., As. 427, *tanquam si claudus sim, cum fusti est ambulanum*. Dès Caton, *tanquam si* peut être réduit à *tanquam* (comme *uelut si*, *perinde ac si* à *uelut*, *perinde ac*), de même qu'inversement *quasi*, *nisi* peuvent être renforcés en *quasi si*, *nisi si*, ou que *quasi*, *nisi* peuvent être suivis d'une comparaison dont le verbe n'est pas à un mode personnel. De *tanquam confectō bellō* on passe à *tanquam confectum bellum sit*, *esset*. Ainsi déjà dans Cic., Fam. 12, 9, 1 : *tanquam clausa sit Asia*. C'est l'emploi le plus fréquent de *tanquam* à l'époque impériale, où *tanquam si* n'est pour ainsi dire plus usité.

3° tot adv. : autant (de). S'emploie uniquement avec des pluriels, avec des objets dont on envisage le nombre. A pour corrélatif *quot*. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *totidem* : juste autant de; *totiēs* (*totiēns*) : autant de fois; *tōtus* : aussi grand (que), corrélatif de *quotus* (Col., Manil.); *totiugus* (*totiugis*), adjectif propre à Apulée « si varié, si divers ».

4° tum adv. : alors. Renforcé d'une particule épithétique

rique : *tunc*, de **tom-ce* comme *hunc* de **hom-ce*. Corrélatif de *quom*, *cum*; de là l'emploi de *cum... tum*, e. g. Plt., Tru. 704, *quom hoc iam uolupt est, tum illuc nimio magna mellinae mihi*; et, avec des substantifs, Cés., B. C. 3, 68, *fortuna quae plurimum potest cum in reliquis rebus, tum praecipue in bello, oū cum... tum* ne diffère guère de *nōn solum... sed etiam*. On trouve aussi *tum...* répété deux ou plusieurs fois avec le sens de « tantum tantôt », ou pour marquer une succession de faits.

Souvent joint à un autre adverbe temporel qu'il renforce : *tum cum*, *tum quandō*, *iam tum*, *etiam tum* (*tunc*); *tum demum*, *dēnique*; *tum primum*; *tum deinde*, *deinde tum*; *tum postea*; *tum interim*; *tum uērō*; *tum quidem* et *tum*; *tum maxime*; *tum maxime*, *tum cum maxime*, etc. Renforcé par ex-dans *estunc* (Vulg.). La valeur temporelle de *tum* est dans bien des emplois tout à fait disparue; et *tum*, dont l'usage dans la langue parlée est particulièrement fréquent (cf. le fr. *alors*), sert simplement de particule d'insistance (*tum autem*, *tum praeterea*) et de renforcement, notamment dans les interrogations pressantes (*quid tum?*).

Usité de tout temps. Conservé dans quelques parlers romans sous la forme *tunc*, M. L. 8983, et **intunc*, 4518.

C'est *is* et, pour l'indication du lieu, *ibi*, *eō*, *inde* qui servent d'anaphoriques et de corrélatifs à *quī* et à *ubi*, *quō*, *unde*. Mais, pour les dérivés et les autres adverbales, le latin recourt au radical *t-* du démonstratif indo-européen servant à renvoyer à quelque chose de connu : gr. *τό*, got. *pata*, v. sl. *to*, skr. *tāt*, etc., démonstratif qui, en latin, est conservé dans le juxtaposé *is-tud*, etc. Deux au moins des types sont anciens : *tot* (en face de *quot*), cf. hom. *τόσος*, *τόσοος* et véd. *tāti* « autant », et *tum* (en face de *quom*, *cum*), cf. got. *þan* « alors », av. *təm* « et alors », sans doute aussi v. sl. *to-(gda)*, *tū-gda* « alors ». Il n'est pas exclu que véd. *tāti*, qui est rare, ait été fait d'après *kdti*; av. *təm* est un *ἄπαξ*; il n'est donc pas surprenant que, dans le groupe de *t-*, il n'y ait pas de correspondant à *quandō*. Lat. *quam* a un correspondant : arm. *K'an* « que », tandis que *iam* n'en a pas, non plus que *nam*. Quant au type *quālīs*, *tālīs*, il ne se retrouve exactement en brittonique : m. gall. *y sawl* « autant de, tous ceux qui », ou rapproche d'ordinaire gr. *τῶλοος* (ion.-att. : *τηλοος*), mais ce mot, qui appartient à un groupe exprimant proprement la notion d'« âge », concorde mal avec le sens du mot latin; on pourrait être tenté de rapprocher m. ind. *tārisa-* si la forme sanskrite *tādṛca-* ne faisait hésiter devant cette comparaison (sur *tārisa-*, v. Jules Bloch, *Formation de la langue maraṭhe*, p. 415, sous *sarsā*); sl. *tol* (et *tolko* « autant ») a un *o*, et non un *a*, et ne concorde pas non plus pour le sens; la formation en *-ti* tient en latin une grande place (v. M. Leumann, dans Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 234 sqq.); le type en *-ālīs* de *aequalīs* est particulièrement répandu. En somme, un ensemble de formations dont les éléments sont indo-européens, mais dont la plupart n'ont pas de correspondants nets dans d'autres langues.

tālītrum, (-trus?) , -ī n. (et *tālātrus*, Gloss.; pour la variation vocalique, cf. *alabrum* et *alibrum*) : chiquenaude. Apparaît pour la première fois dans Suét.,

Tib. 68, 1 *sinistra manu agilior ac ualidior, articulis ita firmis ut* : *caput pueri uel etiam adulescentis talitro uolneraret*. Sans doute mot de la langue familière; fréquent dans les gloses, où il apparaît déformé de diverses façons, et glosé souvent *colafus in talo* par rapprochement avec *tālūs*. D'autres gloses l'expliquent par *κώδωλος* ποδός ή χειρός, ce qui est peut-être le sens ancien. Alors ce serait un dérivé de *tālūs* « os de l'articulation »; cf. *calx*, *calcō*, *calcitrō*.

talla, -ae (f.?) : *joliculicum cepae*, P. F. 493, 10 (Lucil.); *χορομυθό λέπτωρον*, CGL II 195, 17. Peut-être doublet dialectal de *talea* (-lia).

talpa, -ae m. (Vg., G. 1, 183) et f. : taupe. Attesté depuis Varron. M. L. 8545.

Talpa était d'abord masculin; mais, comme la forme du mot semblait contradictoire avec le genre, on a soit fait de *talpa* un féminin (e. g. Plin. 30, 19), soit créé un *talpus* attesté par la glose *talpus* : *scero* (v. h. a. *scero* « taupe »), dans plusieurs manuscrits de la chronique de Frédégaire, et par les langues romanes, e. g. ital. *topo* « souris ». V. W. Schulze, KZ 40, 406, n. 3.

Dérivés : *talpinus* (Cassiod.); *talpiniola*, *draconea*.

Nom de petit animal, sans étymologie, comme la plupart des mots de ce genre. Prélatin; v. V. Bertoldi, BSL, 32, p. 149-152. †

talpōna, -ae f. : sorte de vigne à raisin noir (Plin.). V. Bertoldi, *Linguistica storica*, 2° éd., p. 173, n. Cf. *Talpōnium*? Mot d'aspect étrusque.

tālūs, -ī m. : 1° osselet du paturon de certains animaux, qui servait à jouer aux osselets (cf. *taxillus*); 2° chez l'homme, astragale (= ἀστράγαλος), petit os qui se trouve sous le tibia au-dessus de l'*os calcis* (Celse 8, 1 et 7), puis, par extension, « cheville » et « talon ».

Dérivés : *tālāris* : *t. tunica*; *tālāria*, -ium n. pl. : chevilles du pied; talonnières; robe qui descend jusqu'aux talons, et *subtālāres* (*calcei*), d'où v. h. a. *suftelāri*, v. angl. *suftelre*; **subtelāre*, M. L. 8397, cf. *subtel*; *tālārius* (*lūdus*) : jeu, spectacle (joué par des acteurs en *tālāris*?)

Ancien (Plt.), usuel. On trouve dans les gloses un doublet *tālō*, -ōnis, CGL III 605, 18, auquel remontent les formes romanes. M. L. 8544.

A *tālūs* se rattachent *tālīpedō*, -ās (Gloss.) : *est uacillare pedibus*, et *quasi talis insistere*, P. F. 493, 8, et F. 492, 22; *taxillus* : ἀστράγαλος, petit dé.

Étymologie incertaine. On rapproche irl. *sál*, gall. *sawdl* « talon »; v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, 1, 78, qui part de **stāilā* pour les mots celtiques. *Taxillus* peut avoir été fait sur *tālūs* d'après *āla*, *māla*/*axilla*, *maxilla*.

***talutium** (*talutiatium?*); certains lisent *alutiatium* ou *alutiatum*, d'après *alutia* : mot espagnol, comme *segutium*, cité par Plin. 33, 67 : *cum ita inuentum est (aurum) in summo caespite, talutium uocant si et aurosa tellus subest*. Cf. fr. *talus*? M. L. 8545 b; B. W. s. u.

tam et **tantus** : v. *tālīs*.

tama, -ae f. : *dicitur cum labore uiae sanguis in crura descendit et tumorem facit*. Lucilius (1195) : « *inguen ne*

existat, papulae, tama, ne boa noxit », F. 494, 30. Sans autre exemple. Cf. *tamarac* : ὄρηγες (Gl.)?

tamarix, -eis (Col., Luc.; *tamaricōz*, Plin.; *tamariscus*, Pall.? forme douteuse) f. : tamaris. Sans doute mot étranger; cf. peut-être *Tamarici*, peuple de l'Hispania Tarraconensis, sur le fleuve *Tamaris*. L'Italia et les gloses ont aussi *tamaricium* (-tium), la Mulom. Chir. *tamarinda*. Certaines formes semblent des transcriptions du grec. M. L. 8548.

tamen : v. *tam* (sous *tālis*).

tamina (*ūna*) : sorte de raisin sauvage (Cels., Plin., Col.; cf. Fest. 492, 9). Cf. *tamnus*?

tāminō, -ās : v. *contāminō*.

tamnus, -If. : tamier, taminier (Colum.; Plin. 8, 112; 21, 86).

***tanacita**, -ae f. (*tanium* n.) : tanaïsis. Mot tardif (Ps.-Ap.), d'origine inconnue, demeuré en italien et en français; v. André, *Lex.*, s. u.

tandem : v. *tam* (sous *tālis*).

tangō, -is, *tēti*g, *tāctum*, -ere (formes anciennes de subjonctif et d'optatif *tagam*, *tagū*, cf. *attigam*; *taxim*; *tacat* conservé dans *duntaxat*) : toucher (sens physique et moral, transitif et absolu); toucher à. S'emploie dans toute sorte d'acceptions : t. *portum* (*dē nāū*), t. *chordās*, t. *uirginem*, etc. En poésie, employé parfois comme synonyme de *tingō*. Dans la langue familière, a le sens de l'argot « taper » (cf. *feriō*) : t. *senem trigintū minis*. Ancien (*Lex* Numae), usuel, classique. Conservé partiellement dans les langues romanes, avec des sens techniques. M. L. 8558; remplacé le plus souvent par un dérivé d'une onomatopée **tok*-it. *toccare*, fr. *toucher*, etc.

Dérivés et composés : 1^o *tagāx* adj. (rare) : t. *manus*, avec sens péjoratif; subst. *tagāx* : *furunculus a tangendo*, F. 492, 4.

taxim adv. : en touchant légèrement (cf. *sensim*), rare et archaïque.

tāctus, -ūs m. et *tāctiō*, le premier plus usité (Cic.), le second appartenant surtout à la langue de Plaute; *tāctor* (St. Aug.); *tāctilis* (Lucr.) (= ἀπτός); *intāctus*, -ūs m. (id.); *intāctilis* = ἀνπτός, ἀναφής (id.); cf. aussi M. L. 8519; **tactiāre*; *tangibilis* (Lact., St. Jér.).

integer (de *in*- privatif et **iagros*, cf. omb. an *takres* « intégrés » : intact, entier; au sens moral « à qui l'on ne peut rien enlever ou reprocher, intègre », etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4479; B. W. *entier*; et M. L. 4481, *integē* adv. Usité adverbialement dans *dē (ex, ab) integrō* « en reprenant les choses entièrement, de nouveau », d'où *integō*, -ās « rétablir dans son état primitif, renouveler, recommencer », M. L. 4480; *integrāscō* (Tér.); *integrātiō*, glosé *ἐπανάληψις* (Tert.), -tor; et *redintegrō* avec ses dérivés (classique, plus usuel en prose que *integō*, qui est archaïque et poétique; cf. *renouā*); *integrātus* et *integrātō* f. (Dig.); *integellus*; **integrīcō*, M. L. 4481 a; *intāctus* : intact, M. L. 4477.

2^o De *tangō* : *atingō*, -is, -tigi : toucher à (transitif et absolu), M. L. 768 (*attin-* et *atangō*); d'où *attāctus*, -ūs m.; *attiguis* (époque impériale, d'après *contiguis*); *contingō* : toucher (transitif et absolu); toucher à

(avec le datif, sens conservé dans *contiguis*; d'où « arriver à » (= συμβάλω). Employé impersonnellement : *contingū* « il arrive que », suivi de l'infinitif ou d'une complétive introduite par *ut*. Même sens absolu dans *contingens*, qui en logique traduit *ἐνδεχόμενον*, et dans *contiguis* : qui touche à, contigu. De là *contāges*, -is f. (Lucr.) : toucher, contact; *contāgiō* f. (et *contāgium* n., moins correct, usuel dans la poésie dactylique); *contāctus*, -ūs m. : toucher, contact, et « contagion, contamination »; *contāgiōsus*. *Contingō* est conservé dans les langues hispaniques. M. L. 2184.

obtingō : arriver à, échoir. Le verbe n'est plus guère employé qu'avec le datif (*alicui obtingere*) dans le sens de *evenire*; cf. *contingere*. Toutefois, Nonius cite un exemple de Plt., Ci. 382, *is mustulenti uentus naris obtingit* (sic Non. 415, 16; mais, p. 63, 28, les manuscrits ont *adtingit*), où le verbe signifie « toucher, atteindre ». Tombe en désuétude sous l'Empire; si on le trouve dans Quintilien, c'est à l'imitation de Cicéron. Ni supin ni formes nominales.

pertingō : aller, toucher, atteindre (rare, non classique).

Confondu parfois à basse époque avec *tingō*; cf. W. Heraeus, Kl. Schr. 125.

V. aussi *contāminō*, *duntaxat* et *taxō*.

Pour la forme, on rapproche le participe hom. ταναγόν « ayant pris », qui subsiste dans une formule. La concordance de *tēti*g avec ταναγόν est fortuite; le perfectum à redoublement est la forme attendue là où il n'y a pas d'ancienne alternance vocalique : cf. *cecini*, *cecidi*, *cecidi*, *momordi*, etc. Les formes d'autres parlers italiques qu'on cite (en volscque et en marrucin) sont obscures et n'éclairent pas les formes latines. Le sens engagerait à rapprocher le groupe germanique de *got. tekan* « toucher »; mais le *t* germanique, supposant un ancien *d*, ne concorde pas avec le *t* latin. Si les deux groupes sont apparentés — la consonne initiale étant inexplicable — on supposerait un ancien thème du type athématique : **iēg*, **twg*; l'indo-européen n'admet pas de racines commençant et finissant par une sonore simple; le **dēg*-*scō* sur lequel reposent les formes germaniques est donc secondaire. Le type des présents à infixe nasal a pris de l'extension en latin; *tangō* peut donc ne pas dater de l'indo-européen.

tangonemus faciāmus : expression qu'on lit dans Pét., Sat. 34, 7, 73, 6, au sens de « buvons à tire-larigot ». De ταναγεμίας, accusatif pluriel féminin du participe moyen de ταναγω « mouiller » (Heraeus)?

***tantalus**, -I m.? : autre nom de l'*ardea* « héron », donné par Isid., Or. 12, 7, 21, et par les gloses. Sans doute, le nom propre appliqué à l'oiseau pêcheur (cf. *Gaius*, *Lūcius*). V. Sofer, 14, 169.

tantus : v. *tam* (sous *tālis*).

tapēte, -is n. (et *tappēte*, Plt.; *tapētum*; *tapēta* f., Enn., Inc. 38; cf. *lebēta*) : adaptations latines du gr. τάρτης, -τος « tapis » que les poètes de l'époque impériale transcrivirent par *tapēs*, *tapētis*, etc., substituant la forme savante à l'emprunt populaire. *Tapēte* est tiré du pluriel *tapētia* = gr. τάρτητα. Les formes romanes re-

montent à *tapētum* et à **tapētium*, M. L. 8563; B. W. s. u.; l'anglo-saxon *tæppet* à *tappētum*.

tappula : -m *legem coniuualem fieto nomine conscripsit iocoso carmine Valerius Valentinus, cuius meminit Lucilius hoc modo* (1307) : « *Tappulam ridens legem, conterunt Opimi* », Fest. 496, 30. Cf. *Tappulus*, *Tappō*, surnoms romains peut-être d'origine étrusque; cf. *Taqunius*?

tarandrus, -I m. : renne (Plin., Sol.). Du gr. τάρανδρος, mot scythe. Cité par Aristote, etc.

tarantara : onomatopée employée par Ennius pour imiter le bruit de la trompette.

tarāx, -ācis m. : tétras, coq de bruyère; cf. Nemes., fr. Aucup. 1, *Et tetracem Romae quem nunc uocitare tetracem* j coeperunt. Tardif, sans doute emprunté, comme *tetrax*; *tetraō* (Plin.).

tarāsus, -a, -um : lent (opposé à *uēlōx*, Cic., Inu. 1, 24, 35, *tarde*, *tarādūs* à *celeriter*, -riūs), sens dit du physique et du moral, comme gr. βραδός; tardif (sens dérivé et postérieur, le mot propre étant *sērus*, mais qui a dû se développer dans la langue parlée, comme le prouvent les formes romanes issues de *tardus*, *tarde* et de **tarādūs* (ce dernier panroman). M. L. 8573, 8576, 8577. Ancien (Naev.), usuel, classique.

Dérivés et composés : *tarādūs* (usuel et classique); *tarādūs*, *tarādūdō*, *tardor* (= βραδός), tous trois rares et archaïques; *tarādūs* (Plt., Tér.); *tarāō*, -ās : ralentir, retarder (panroman, sauf roumain), M. L. 8572 (et 8574, **tardāre*; 8575, **tardāre*), d'où *tarādūtō*, *tarādūbūtis* (tardifs et rares); *tarādēscō*, -is (Lucr., Tib.); *retardō* (usuel et classique, fréquent dans Cic.), *retardātō*, qui se substituent à *moror* (et *remoror*), *mora*.

tardī-cors, -genulus, -genulus, -gradus, -linguis, -loquius, -pēs, etc., tous poétiques et sans doute créés sur des modèles grecs du type βραδύπους (Eurip.).

Adjectif à vocalisme radical a, sans étymologie, mais dont la structure rappelle celle du gr. βραδός.

tarentina (*nux*) : épithète désignant une espèce de noix; cf. Plin., H. N. 15, 90. Forme qui semble préférable à *tarentina* que Macrobe, Sat. 3, 18, 3, explique d'après Favorinus, a *tereno*, *quod est Sabinorum lingua molle*. — De *Tarentum* ou *Terentum*. V. André, *Lex.*, sous *nux*.

tarμες, -itis (*termes*, Isid., Serv., Gloss.; *tarmus*, Gloss.) m. : *genus uermiculi carnem exedens*, P. F. 495, 1. Attesté depuis Plaute; la forme *termes* est influencée par *terō*. Les formes romanes remontent à *tarμες*. M. L. 8586. V. *termes*.

tarpezita (ou plutôt *tarpezzita*), -ae m. : banquier. Emprunt au gr. τραπεζίτης avec même métathèse que dans *corcodillus*; les manuscrits de Plaute ont la graphie *trapezita*, mais *tarpezita* est réclamé par le mètre. Mot plautinien.

***tarum**, -I n. : bois d'aloes (Plin. 12, 98). Mot étranger, africain?

***taseonium**, -I n. : sorte de terre blanche à l'usage des potiers (Plin. 33, 69). Mot ibérique (Bertoldi, BSL 32, 100)?

tat, tatae : onomatopées marquant l'étonnement; cf. *atai*, *babae*, etc.

tata, -ae m. : papa. Mot enfantin, cité par Varr. ap. Non. 81, 3, et attesté épigraphiquement, ainsi que *tata*, CIL VI 25636; cf. *mamma*, *pappa*. M. L. 8596. Noms propres : *Tatta*, *Tata*, et sans doute *Tatius*?

V. *ata*. Cf. gr. τάτα, corn. *tat* (avec ancien t géminé), pol. *tata* (où a représente é). Sur tout le groupe, v. W. Heraeus, Kl. Schr., p. 163 sqq.

Tauri lūdī : v. le suivant.

taurus, -I m. : taureau. Nom d'une constellation du zodiaque. S'applique à des animaux ou à des objets qui rappellent par leur cri, leur aspect, etc., le taureau : butor (oiseau; Plin. 10, 116); frelon (scarabée; Plin. 30, 39); racine d'arbre (Quint. 8, 2, 13). Désigne aussi le pérynée (ou plus exactement les testicules?) dans une victime; cf. F. 372, 31, *atque harum hostiarum inuolati sunt tauri quae pars scilicet caeditur in castratione*; et Diom., GLK I 450, 8; et en grec l'emploi de ταῦρος (Poll. 2, 173). De *taurus* a été créé un féminin *taura* dans la langue rustique (Varr., Col.); cf. P. F. 481, 1, *tauras uaccas steriles... quod non magis pariant quam tauri*. Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 8602.

Dérivés et composés : *taureus*; *taurinus*; *taurina* : espèce de chaussure, cf. Éd. de Dioclétien, c. 9, *taurinae muliebres bisoles, monosoles*; c. 10, *taurinae inauratae, lanatae* (CIL III, p. 833), *Palagonia*, cf. 437, p. 118, 30, éd. Ihm : *cortex uetusta taurinae*; *taurinus*; *taurarius* « toréador » (Inscr.); *tauri-fer*, -formis, -genus, etc., tous poétiques et faits sur des types grecs; cf. ταυρομορφος, Eur.; ταυρογενής, Orph. — Cf. aussi *souoetaurilia*, *soll(ā)taurilia*.

taurobolium : sacrifice du taureau, transcription du gr. ταυροβόλιον, d'où sont dérivés *taurobolior*, -liūsus, -licus (tardifs); *taurocenta* : toréador (de **ταυροκέντης*?).

A *taurus* les Latins rattachaient *Tauri lūdī* (cf. Fest. 478, 22; P. F. 479, 8 L), mais sans doute ce n'est là qu'une étymologie populaire. L'institution est étrusque et ces jeux, donnés en l'honneur des dieux infernaux, doivent se rattacher à l'étr. θaura « tombe » (Cortsen).

Les noms indo-européens d'animaux domestiques ne spécifient pas le sexe; comme *ouis*, lat. *bōs* est masculin si l'on ne pense pas au sexe féminin si l'on pense à la « vache ». Le mâle n'avait pas de nom dans le vocabulaire noble de l'indo-européen (v. *uerrēs*, *arīēs*). Le vocalisme radical a montre que *taurus* appartient au vocabulaire technique, de caractère populaire; le mot se retrouve dans osq. ταυρομ « *taurum* », omb. *toru*, *tu ru* « *tauros* », gr. ταῦρος. Le même mot désigne un animal sauvage dans v. sl. *turū*, lit. *taūras* « aurochs », v. pr. *tauris* « bison ». La forme diverge dans gaul. *tarros*, irland. *tarb* « taureau » (avec la même altération qu'offre lat. *paruus* en face de gr. παῦρος) et dans got. *stiuur* « taureau » (sans doute sous l'influence d'une étymologie populaire; cf. av. *staōra* « gros bétail »). Le mot a l'inséparabilité d'un terme populaire.

***tautanus**, -I m. : mot glosé *claua*, *cateia* par Isid., Or. 18, 7, 7, qui l'attribue aux Gaulois (cf. *Teutonius*), et aux Ibères. V. Sofer, p. 46, 171.

tax : v. *tuxtar*.

taxa, -ae f. : sorte de fragon (Plin. 15, 130). Cf. sans doute *taxus*.

taxea, -ae f. : lard. Mot gaulois d'après Isid., Or. 20, 2, 24, qui cite un exemple d'Afranius, R³ 284. f

taxillus : v. *tālus*.

taxim : v. *tangō*.

taxō, -ās, -āre : 1^o fréquentatif-intensif de *tangō*; cf. Gell. 2, 6, 5 : *taxare pressius crebriusque est quam tangere, unde procul dubio id inclinatum est*; « faire allusion à »; « toucher fortement, attaquer »; cf. Suét., Aug. 4, 2 : *Cassius... Parmensis quadam epistula... sic taxat Augustum* : *materna tibi farina, etc.*; id., Dom. 10, 6 : *occidit et Heluidium filium, quasi scaenico ezodio sub persona Paridis et Oenones diuortium suum cum uxore taxasset*. De là *taxatōres*, nom donné à certains auteurs, *quod alter alterum maledictis tangit*, F. 490, 12, et *retaxō*, Suét., Vesp. 13, 2.

2^o Emprunt au gr. *τάσσω* (peut-être formé sur l'aoriste *ἔτασα*; cf. *campō*, etc.) : taxer, évaluer, estimer. Le verbe n'est pas attesté avant Pline et Sénèque, mais *taxātū* est dans un fragment de Cicéron, Or. pro Tull. 7. Autres dérivés : *taxātōr* « aestimātōr »; *taxātūncula* (Gloss.). M. L. 8603, *taxa*; britt. *toos*; cf. J. Loth, s. u. On peut même se demander si le rapport avec *tangō*, imaginé par les Latins, n'est pas fictif et si le premier sens ne peut pas se tirer du second. Dans ce cas, il n'y aurait qu'un seul verbe, tiré du grec, « évaluer, estimer », puis « taxer, censurer », et, dans ce sens, rapproché faussement de *tangō*, d'après *uezāre*, que l'étymologie populaire rattachait à *uehō* (« vo. ce mot). Il n'y a pas lieu, pour ce verbe tardif, d'évoquer *dumtaxat*.

taxō, -ōnis (taxus, taxis) m. : blaireau (v. fr. *taxson*). Attesté seulement dans les gloses; latinisation d'une forme germanique; cf. v. h. a. *dahs*, all. *Dachs*. Dérivé : *taxōninus* dans Marcellus Empiricus. Le mot latin est *mêlés*. M. L. 8606; B. W. *tanrière*. Cf. *melō, musidō*.

taxus, -if f. : if. M. L. 8607; cf. dans les gloses : *taxus arbor quam vulgus iuum uocat*.

Dérivés : *taxeus* et *taxicus*, rapproché de *toxicus*, l'if passant pour vénéneux (d'où l'étymologie qui rapproche *taxus* de *τόξον*). Sans correspondant clair. Cf. *frazinus*.

-tē : particule de renforcement, jointe à *tū, tē*. Cf. *-pte*. Sans étymologie certaine.

tebae, -ārum, (quantité de l'e inconnue, sans doute longue) f. pl. : *nam lingua prisca et in Graecia Aeolis Boeoti sine afflatu uocant collis t[h]ebas et in Sabinis, quo e Graecia uenerunt Pelasgi, etiam nunc ita dicunt, cuius uestigium in agro Sabino uia Salaria non longe Re(a)te miliarius cliuus cum appellatur t[h]ebae*, Varr., R. R. 3, 1, 6. Non autrement attesté; cf. peut-être *tifāta*. Mot « méditerranéen ». Cf. *tāda, τῆρος* « rocher » (asianique?) f.

teccō, -ōnis m. (?) : tacon, nom du jeune saumon chez Anthimus, De obseru. cib. 45 : *tecones dicuntur esse filii esocum*. Mot d'origine gauloise; cf. A. Thomas,

Romania, 35, 194, et Schuchardt, Z. f. rom. Philol. 30, 732; Zannick, Fest. Dornseiff, 375. M. L. 8608.

tec(h)ina, -ae f. : fourberie. Emprunt oral ancien au gr. *τέχνη*, attesté seulement chez les comiques. Cf. *mina, Proserpina*. Composé : *contechnor, -āris* (Plt., Ps. 1096).

***teglārīa, -ae (tu-, ton-) f.** : *malefica, quod supra tegulas sacrificet*. Mot de glossaire, non attesté dans les textes et non expliqué. Cf. Thes. Gloss. s. u.

tegestre : v. *segestre*.

tegō, -is, tēxi, tēctum, -ere : couvrir, recouvrir; d'où garantir, protéger. Ancien (Enn.) et usuel, mais non représenté dans les langues romanes, sauf dans un dialecte italien. M. L. 8615.

Nombreuses formations en *tēg-, tēg-, tog-, tēct-* : 1^o *teges, -etis f.* : natte; *tegetarius* : φαεινοτάτος (Gloss.), *tegetiula* (Varr.) et *tegetulum* (?); cf. aussi **tegetile*, M. L. 8616; *tegie, -is n.* : ce qui couvre, vêtement (Apul.); *tegemen* (*teginen, tegmen*) n., poétique et postclassique, remplacé dans la prose classique par *tegmentum* : couverture, abri; et *integumentum*. Les formes romanes remontent à *tegmēn*, M. L. 8617.

2^o *tegula* : tuile; M. L. 8618; B. W. s. u.; celtique; britt. *teol*; germanique : v. h. a. *ziagal* (finn. *tiilä*); d'où *tēgulicius* (Inscr.) et *tēgulātus*, cf. GGL III 191, 15 : *tēgulātā, κεραμωτά*, conservé dans les langues romanes au sens de « toit », M. L. 8619; *tēgulum* : toit (Pline), avec un diminutif *tēgillum, cucullūnculum ex scirpo factum*, P. F. 503, 1, attesté dans Plt., Rud. 576, et Varr. ap. Non. 179, 1. Certaines formes romanes supposent aussi **teggilla*, M. L. 8614; le v. angl. *tigele, *tegilla*.

3^o *toga* : couverture, cf. Non. 406, 21 : *dicuntur et tectum, avec un exemple de Titinius (43) : ... si rus cum scorto constitui ire, clauis ilico | abstrudi iubeo, rusticāe togae ne sit copia*; puis « vêtement », d'abord d'homme ou de femme indifféremment, cf. Varr. ap. Non. 541, 1; spécialisé ensuite dans le sens de « toge », vêtement du citoyen romain, symbole du civisme et de la nationalité romaine (par opposition à *pallium*, qui caractérise les Grecs; de là l'opposition de *togātus* à *palliātus*, à *palūdātus*), et aussi vêtement de hautes classes (de là l'opposition de *togātus* à *unicātus*; *tunica* est un mot emprunté). Conservé dans quelques dialectes italiens; M. L. 8765.

Dérivés : *togula*; *togātus*; *togātulus* (Mart.); *togātarius* « acteur de *fābula togāta* » (Suét.).

4^o *tēctus* : couvert; de là « impénétrable, secret »; et *tēctē* adv.; *tēctiō* (Cael. Aurel., S^t Aug.) ; refait sur *protēctiō*?; *tēctum* : toit. Panroman, sauf roumain. M. L. 8609. De là « plafond » et, par extension, « abri, maison »; dérivés : *tēctulum* (S^t Jér.); *tēctillum* (bas latin); *tēctor* : couvreur, terme technique attesté depuis Varron et Cicéron; *tēctorius*, substantif dans *tēctōrium* n. (scil. *opus*) : revêtement d'un mur, badigeon, couche, enduit; crépi; blanc, fard, etc.; *tēctūra* : revêtement, couverture (Pall.); conservé dans fr. *toiture*, M. L. 8610.

A *tegō* appartiennent un grand nombre de composés dans lesquels le préfixe ne fait que préciser l'idée verbale : *circum-, con-* (et *supercon-*), *de-* (« découvrir »), *in-, ob-, per-* (archaïque), *prae-, prō-* (très fréquent;

avec de nombreux dérivés), *re-* (« découvrir », cf. *reserere, recludere*, et « couvrir de nouveau »), *sub-, super-*, *tegō*. Les composés ne sont pas plus représentés que le simple dans les langues romanes.

Pour *tugurium*, v. ce mot. Les alternances vocaliques de *tegō, toga, tēgula* suffiraient à marquer l'origine indo-européenne du groupe. Mais le présent *tegō*, malgré gr. *στῆγω* « je couvre », représente sans doute un ancien présent athématique, car on ne le retrouve pas ailleurs. L'irl. *tuigtheir* « il couvre » et le germanique (v. isl. *pekia* « couvrir ») continuent le causatif; le sanskrit a *sihagayati*, avec un *g* qui ne peut être ancien. Le lituanien a un présent *sīgiu* « je couvre » remplaçant un présent athématique. La voyelle longue de *tēgula, tēgulum*, qui trouve un analogue dans *rēgula*, en face de *regō*, et peut-être dans *tēcula* (v. *secō*), rappelle le degré long qui s'observe aussi dans v. pruss. *steege* (Voc.) « Schurer », à côté de *stōgis* et lit. *stogas* (même sens). L'o de *toga*, qui est en latin une forme exceptionnelle, alors que les substantifs de cette forme sont courants en grec, rappelle v. isl. *þak* « toit », etc., tandis que gr. *στῆγη* *tēgē* tient la place d'un ancien nom radical. Le thème en **-es-* attesté par gr. *στῆγος, τῆγος* et irl. *teg* ne se retrouve pas en latin. Ombr. *teiom-e* « ad tectum »? V. *tignum*.

tēgula : v. *tegō*.

tēgus, -oris n. : doublet de *tergus* dans Varr., L. L. V 110 : *tegus suis, ab eo quod tegitur*, et Plt., Capt. 902 et 915, qui l'applique aussi à l'échine du cochon. Se retrouve dans Fronton et dans les gloses. La dissimilation a dû se produire dans les cas obliques : *tergoris* > *tegoris*, favorisée par le rapprochement avec *tegō* qu'indique Varron.

tēla : v. *teōlō*.

tellāna (ficus) f. : figue noire à longue tige (Cat., Plin.). Le rapprochement avec *tēlum* n'est sans doute qu'une étymologie populaire; semble provenir d'un nom propre (cf. *Rōmānus*, etc.). V. André, sous *ficus*.

tellās, -āris f. : terre. Synonyme poétique de *terra*. Personifiée et divinisée et unie à Jupiter; cf. Varr., R. R. 1, 1, 5 : *Tellus, terra mater*. A *Tellūs* correspond *Tellimō, -ōnis m.* (et *Tellūrus*, Mart. Cap. 1, 49); cf. Varr. ap. Aug., Ciu. Dei 7, 23 fin : *unam eandemque terram habere geminam uim, et masculinam quod semina producat, et femininam, quod recipiat atque enutriat. Inde a ui feminina dictam esse Tellurem, a masculina Tellumonem*. Le nom est peut-être un ancien neutre, comme *Venus, -eris*, mais l'u ne s'explique pas, et c'est le seul exemple de cette flexion en latin (l'u de *rūs* est ambigu et peut résulter d'une contraction). Celtique : irl. *tellur*. Dérivé tardif : *tellister, -tris* (Mart. Cap.), formé sur *terrestris*, comme *paluster* sur *palūs*; composé : *mediūllium* : milieu (avec l'o intérieur du second terme de composé passé ici à u; cf. *ter-ā* : *extorris*), sur lequel a été refait l'adjectif tardif *mediūllus*.

On pense à skr. *talam* « plaine », v. angl. *pel* « planche, bordage » (v. *tiulus*), c'est-à-dire i.-e. **telō-* avec le vocalisme e, normal dans un neutre de ce type. Le slave a, avec vocalisme zéro (comme dans lat. *iugum*), *tilo* « sol »; cf. gall. *tāl* « front » (pour le sens, cf. v. h. a.

stirna; v. sous *sternō*). La racine est dissyllabique, comme on le voit par skr. *tālimam* « sol » et irl. *talam* (génitif *talman*), féminin « terre », et ceci suppose un rapprochement avec v. sl. *steljo, stllati* « étendre » et lat. *lātus* « large ». Cf. encore lit. *tilēs* « fond de la barque » et v. pruss. *talus* « sol (d'une maison) ». Mais la formation de lat. *tellūs* n'est pas expliquée par là; et, si l'on n'avait pas la forme à vocalisme archaïque (du type de *extorris*), *mediūllium*, où ne se trouve pas le -ū énigmatique de *tellūs*, on hésiterait à affirmer le rapprochement. Il subsiste une obscurité. Le masculin *tellimō* a été rapproché par M. Bréal du type étrusque de *lucumō*. Un mot italique à l'origine aurait-il été emprunté par l'étrusque, puis, après modification, emprunté par le latin? Le fait qu'on est amené à tenter de pareilles hypothèses indique la difficulté du problème.

tēlō, -ōnis m. : *em hortulani uocant lignum longum quo hauriunt aquas. Et dictus telon a longitudine*; *τέλον enim Graece dicitur quidquid longum est*, Isid., Or. 20, 15, 3. Peut-être déformation du gr. *τέλων*, sous l'influence de *tēlum*. Semble sans rapport avec son synonyme *telennō*.

tēlōneum f. v. *tolōneum*.

tēlum, -i n. : trait, arme de jet; puis toute espèce d'arme offensive (épée, poignard, etc.). S'oppose à *arma*. Ancien (Lex XII Tab., Enn.), usuel. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 8624. Composé : *tēliger*, Sén., Herc. Oet. 543.

Étymologie incertaine, comme pour beaucoup de noms d'armes. L'explication par *τηλόυ, τηλόθεν* (Fest. 502, 2; Dig. 50, 16, 233) est sans valeur.

temere adv. : « à l'aveuglette », par suite « inconsidérément, au hasard, à la légère, sans réflexion »; souvent joint à *forte* dans le couple asyndétique *forte temere*. Usité dans la locution *nōn temere est quod* « ce n'est pas un hasard que »; *nōn temere* a aussi le sens de « *nōn facile* », e. g. Plt., Ba. 85, *rapidus fluuius est hic, non hac temere transiri potest. Temere est propterea l'ablatif instrumental d'un substantif *temus, -eris* « obscurité », cf. *tenebrae*; mais il a été uniquement employé comme adverbe et traité comme tel; de là le doublet *temeriter* (Enn., Acc.). Ancien, usuel.

Dérivés : *temeriūs* : 1^o hasard; 2^o irréflexion, légèreté d'esprit (opposé à *prudentia* par Cic., Cat. M. 6, 29); *temeritūdō* (Pac.); *temerārius* : 1^o qui est dû au hasard, *nōn temerārium est* « ce n'est pas un hasard (que...) »; 2^o qui agit au hasard, irréfléchi. V. *tenebrae*.

temerō, -ās, -āre : *temerare uiolare sacra et contaminare, dictum uidelicet a temeritate*, P. F. 501, 4. Terme surtout poétique, non attesté avant l'époque impériale; appartient au vocabulaire religieux. Le sens premier a dû être « traiter (parler, s'approcher) inconsidérément des choses sacrées ».

Dérivés et composés tardifs : *temeritō, -tor* et *temerātus, -bilis, -andus*.

tēmētum, -i n. : *uinum, unde temulentia et temulentus*, P. F. 501, 6. Ancien (Plt.), appartient à la langue familière. Non roman. S'y rattache *abstēmius, εἰνοος*, archaïque et postclassique. *Abstēmius, tēmulentus* (de

**tēmōlentus*, cf. *uinolentus*) semblent supposer un substantif **tēmus*, **tēmum* qui a dû désigner une boisson enivrante et stupéfiante, ou plutôt une plante dont on tirait une liqueur fermentée; *tēmētum* rappelle, pour la forme, *dūmētum* et aurait désigné d'abord un « lieu planté de **tēmus* ». Mais *tēmētum* peut se rattacher aussi bien à un verbe **tēmō* comme *uegētus* à *uegō*, etc. V. M. L. 8635 a, **temulus*, **temellus*.

Le rapprochement, souvent fait, avec skr. *tāmyati* « il est étourdi, abasourdi » est arbitraire.

temnō, -is, -tempſi, -temptum (dans *contempſi*, *contemptum*), -ere: mépriser. Rare et poétique (Lucr., Vg., Hor., Ov., Tac.); remplacé dans la prose par le composé d'aspect déterminé, très employé et attesté depuis Plaute, *contemnō* (= *καταφρονέω*), qui a fourni les dérivés *contemptus*, -ūs; *contemptor*, -tiō, -tiim, -tibilis (Ital.) et *incontemptibilis* (Tert.). Non roman.

Le rapprochement avec *τέμνω* « je coupe », indiqué par les Latins (cf. Schol. Ter. Andr. 492: *temnor autem Graecum est, i. e. caedor et reicior*), est sans valeur. On a comparé aussi *στρέβω* « je foule aux pieds ». On partagerait d'un sens concret; cf. dans Cic., pro Planc., 12: *quod iam contritum et contemptum uidetur*, où l'union de *contritum* à *contemptum* le suggère. Cf. le sens concret de *spernō*. Tout ceci très incertain.

Aucun rapprochement sûr.

tēmō, -ōnis m.: timon ou flèche d'un véhicule; par métonymie (partie pour le tout), le chariot et, en particulier, « le chariot de la Grande Ourse »; cf. Enn. ap. Varr., L. L. 7, 73. Ancien, technique. Panroman, sauf roumain. Les formes romanes remontent à *tīmō*. M. L. 8625; B. W. s. u.

Le mot ne se retrouve pas ailleurs. Mais le germanique a v. isl. *þísl* « timon », etc., qui s'explique bien par **tenk-slā*, et le vieux prussien a *teansis* (même sens). Le tout se rattache au groupe de **ten-* « tendre » avec un élargissement guttural qui se retrouve, notamment, dans le mot iranien à ancien *th-* initial, dans des types affectifs et techniques, av. *θανγαιεΐτι* « il tire (la voiture) »; le slave a *tegnōti* « tirer »; cf. pour le sens, gr. *θύμω*. Ce terme technique du vocabulaire de la carrosserie peut provenir du gaulois, comme *carpentum*, etc.

tēmō, -ōnis m.: impôt payé par les recruteurs (Cod. Theod.), taxe de remplacement; d'où *temōnārius*. Mot du Bas-Empire, sans doute d'origine étrangère.

temperō, -ās, -āul, -ātum, -āre (*temperor*, Lact., d'après *moderor*): transitif et absolu: 1° transitif, correspond au gr. *κατάμιγμα* « mélanger, mêler », en particulier « mêler de l'eau au vin ou à un liquide pour l'adoucir, couper »: t. *uinum*, *pocula* (cf. gr. *κ. οἶνον*, *πέτρας*, *κατάρρα*), t. *acētum melle*; de là « temperer » un métal, t. *ferrum*; « mêler, combiner, allier » (souvent joint à *miscere*) et « modérer, adoucir, tempérer » (cf. gr. *δρα μάλιστα κεραιμένα*, Hdt. 3, 106, à quoi correspond, par exemple: *regiones caeli neque aestuosae neque frigidae sed temperatae*, Vitr. 1, 4): *Etesiarum flatu nimii temperantur calores*, Cic., N. D. 2, 19, 49; *temperātus*: tempéré, modéré (d'où *intemperātus*), joint à *moderātus*, Cic., Fam. 12, 27, opposé à *merācus*, id., Rep. 1, 43, 96: *non modice temperatam, sed nimis meracam libertatem sitiens haurire*. A ce sens remontent les

formes romanes du type *temper*. M. L. 8627; B. W. s. u. Celtique: britt. *tymheru*; armor. *tems*, *tempſi* (v. J. Loth, s. u.).

2° absolu: « se modérer », d'où « s'abstenir » (déjà dans Enn., Sc. 45); cf. *temperāns*: qui se modère, *temperant*. *Temperō* est également construit avec le datif: *linguae, t. sibi, animis*; l'ablatif: t. *ā lacrimis*; l'infinitif: t. *dormire*; avec *quā* (époque impériale); à l'impersonnel: *temperātum est* (T.-L.). On trouve même à basse époque, sans doute d'après *sē abstinere*, *sē temperare* ab (St Aug., Greg. M.).

Dérivés et composés: *temperīēs*, -ei « mélange, alliage » (poétique et postclassique, auquel répond dans les langues romanes un n. **temperium*, v. fr. *tempier*, M. L. 8628, britt. *tymmer* [savant]), et son contraire *intemperīēs* « mauvais temps », attesté depuis Plaute, et au pluriel *intemperīae* « délire » (Caton, Plt.); *temperatiō* (classique, spécialement fréquent dans Cic., qui le joint à *moderatiō*, Diu. 2, 45, 94); pour le sens, cf. Cic., Tusc. 4, 13, 30, *ut enim corporis temperatio cum ea congruunt inter se, e quibus constamus, sanitas, sic animi dicitur, cum eius iudicia opinionisque concordant, eaque animi est uirtus, quam alii ipsam temperantiam dicunt esse, alii obtemperantem sapientiae praecipis*: « juste mélange, équilibre » = *κράσις* et « température », *caeli temperatiō*, Cic., Diu. 2, 45, 94; *temperātor* (joint à *moderātor* par Cic.); *temperātūus* (Caél. Aur.); *temperāculum* (Apul.); *temperāmentum*: tempérament, combinaison, et « modération ». D'abord de sens concret; cf. Cic., Leg. 3, 10, 24, *inuentum est temperamentum quo tenuiores cum principibus aequari se putarent*; puis, à l'époque impériale, employé pour *temperatiō*.

De *temperāns*: *temperanter*, *temperantia*; cf. Cic., Tusc. 3, 8, 16, *temperans, quem Graeci σώφρονα appellant, eamque uirtutem σωφροσύνην uocant quam solo equidem tum temperantiam, tum moderationem appellare, nonnumquam etiam modestiam*; et *ditemperantia*, terme de la langue médicale traduisant gr. *δυσκρασία*; *intemperāns*, -ranter, -rantia.

De *temperātus*: *temperatē* et *intemperātus*, -it. De *temperō*: *adtemperō*: adapter, ajuster (époque impériale), M. L. 762; *adtemperatē* (Tér.) « à propos »; *adtemperēs* (cod. Theod.).

contemperō (rare, époque impériale à partir d'Apul., Vég.): « tempérer par un mélange », d'après *συνκατάμιγμα*; *extemperō*, conservé en roumain, M. L. 3082; *obtemperō* (seul usuel et classique, attesté depuis Plt.): proprement « se modérer devant quelqu'un »; pour le sens du préfixe, cf. *oboediō*, *obsequi*; par suite « se conformer à, obéir à »; *obtemperanter*, -ratiō (Cic.), -rator (St Aug.).

Rattaché souvent à *tempus*, comme *genere* à *genus*, mais le rapport de sens est obscur, à moins d'admettre que *tempus* signifie « coupe, division (du temps) », ce qui cadre bien avec les emplois du mot, et que *temperō* présente la même image que le fr. « couper le vin ». Sur le développement sémantique, v. Benveniste, Mél. Ernout, p. 11 sqq.

tempestās: v. *tempus*.

templum, -ī n.: 1° terme de la langue augurale

« espace carré délimité par l'augure dans le ciel, et sur la terre », à l'intérieur duquel il recueille et interprète les présages »; cf. Varr., L. L. 7, 6: « *templum* » tribus modis dicitur: ab natura, ab auspicando, a similitudine; (ab) natura in caelo, ab auspiciis in terra, a similitudine eius terra... eius templi (scil. caeli) partes quattuor dicuntur, sinistra ab oriente, dextra ab occasu, antica ad meridiem, postica ad septentrionem. In terris dictum templum locus augurii aut auspicii causa quibusdam conceptis uerbis finitus... V. les références de Goetz-Schoell, ad loc. Désigne par extension le « ciel » tout entier, *templum caeli*, cf. *τέμενος αἰθέρος*, t. *caelestia*, les régions infernales, les plaines de la mer, etc. A ce premier sens se rattachent sans doute: 1° l'adverbe *extemplō*, proprement « (immédiatement) au sortir du templum », c'est-à-dire « sur-le-champ, aussitôt » (synonymes *ē uestigiō*, *ilico*, *ex tempore*); adverbe archaïque (Plt., Enn., Varr.; un exemple dans Cic., Pro Rosc. Com. 3, 8; ni dans Cés., ni dans Quint.); forme *extemplō* dans Plt., Au. 93; Ci. 96, 572; Ba. 968; Mi. 461; Poa. 183.

2° le verbe *contemplō* (*contemplor*), -āre, dont la dérivation a déjà été indiquée par Varr., L. L. 7, 9, et, à sa suite, par Fest., P. F. 34, 9: *contemplari dictum est a templo, i. e. loco qui ab omni parte aspici, uel ex quo omnis pars uideri potest, quem antiqui templum nominabant*. Cf. pour le développement de sens, *considerō*. La forme active et la forme déponente apparaissent simultanément dès Plaute; mais la langue classique préfère le déponent. Il est possible que *contemplor* soit formé d'après *conſpicor*, *contueor*. Britt.: *cynhemlu*.

Dérivés: *contemplatiō*, -tor, tous deux classiques; -trix (Cels., Apul.); *contemplātus*, -ūs (Ov., Macr.); *contemplatiuus*, adjectif de la langue philosophique traduisant le gr. *θεωρητικός* (Sén.); *contemplābilis* (Amm.); *contemplātrius*, *στοχαστικός* (Gloss.). Une forme roumaine suppose aussi **intemplāre*, M. L. 4482 a.

3° *Templum* a, par extension, désigné un endroit consacré aux dieux, et spécialement le « temple »; cf. Varr., L. L. 7, 10, *sed hoc ut putarent aedem sacram esse templum* («*o uidetur*») *esse factum quod in urbe Roma pleraeque aedes sacrae sunt templa, eadem sancta...*, M. L. 8630. Celtique: irl. *templ*, britt. *templ*.

4° D'après Festus, *templum* désigne aussi « *tignum quod in aedificio transuersum ponitur* », P. F. 505, 1; cf. Vitr. 4, 2 et 7; Lucr. 2, 28; sens représenté dans les langues romanes. Ce sens peut provenir des lignes transversales tracées par l'augure dans le *templum* ou de la figure tracée par les poutres qui s'entre-croisent et déterminent une sorte de *templum*.

Dérivés rares et tardifs: *templātim* (Tert.; cf. *uicātim*); *templāris* (-ēs *finēs*, terme d'arpentage); *templatiō* (St Aug.); *templifer* = *ναοφόρος* (Ignat.).

Le sens de « espace défini » permet un rapprochement approximatif avec gr. *τέμενος* « enclos divin », c'est-à-dire avec la racine de gr. *τέμνω* « je coupe ». Le p représente l'explosion de m devant l, comme dans *exemplum*; cf. les graphies telles que *dampnum* et *temptō* (v. ce mot). Sur *templum*, v. St. Weinstock, Mitt. d. deutsch. archäol. Instit., Rom. Abt., 47 (1932), p. 95-121.

temptō, -ās, -āul, -ātum, -āre: toucher, tâter; faire

l'essai ou l'épreuve de; essayer de; attaquer (dans ce sens a peut-être absorbé *tenō*, fréquentatif intensif de *tendō*, q. u.), agiter, inquiéter. *Tempō* est la graphie la plus ancienne et la mieux attestée par les bons manuscrits; *tenō* représente sans doute une prononciation populaire (cf. *lanterna*, en face de *λαμπτήρ*; *Pontinus* et *Pompiunus*, *pedentim* et *pedetempim*); les glosses distinguent *tempō*, *πειράζω* (fréquent), de *tenō*, *συνέχω* et *τένω* (-ομαι), dont il y a trois exemples en tout. La confusion qui s'est produite entre les deux verbes, *tempō* et *tenō*, rend le plus souvent impossible le départ de ce qui appartient proprement à l'un ou à l'autre. Pour le développement du p dans *tempō*, cf. *sūmptus*, *sūmpti* (v. Niedermann, *Phon. hist. du latin*, 3^e éd., p. 152 sqq.). Ancien (Plt.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 8633; B. W. *temter*.

Dérivés et composés: *temptāmen* (Ov.), -mentum (poétique, prose impériale); *temptatiō* (Cic.; dans la langue de l'Église, traduit *πειρασμός* « tentation »); *temptātor* (Hor.; dans la langue de l'Église, le « tentateur », c'est-à-dire le diable (celui qui entraîne au péché)); *attempō* et *atemptatiō*; *peremptiō* (classique), *praetemptiō* (poétique, prose impériale) et *praetemptiūus*, -ūs (Plin.); *retemptiō* (époque impériale, à partir d'Ov.); *intemptatiūus* (calque du grec, non attesté avant Hor. et Virg.); *intemptābilis*: ἀπείραστός (Gloss.).

Fréquentatif. Aucun rapprochement sûr; v. *tendō*, in fine.

I. tempus, -oris n. (usité surtout au pluriel *tempora*): tempe(s). Attesté depuis Virgile. Les représentants romans présentent diverses altérations. M. L. 8635.

Dérivé: *temporalis* (Vég.).

Le rapprochement avec lit. *tempiū* « je tends » est possible, mais ne se laisse guère préciser pour le sens (cf. le groupe de *tendō*, *tendō*).

Comparant le gr. *κράταφος*, qui appartient à une racine signifiant « battre », M. Benveniste, Mél. Vendryes, p. 56, a proposé de rattacher *tempus* à la racine **(s)temb(h)-* « heurter, écraser en frappant »; cf. entre autres, skr. aor. *astambhū*, gr. *στέμφο*, *στόδος*, v. sl. *tepe*, etc. Le rapprochement est séduisant. On a supposé aussi que ce *tempus* était le même mot que *tempus* II, spécialisé dans le sens de « temps du battement (des artères) ».

II. tempus, -oris n. (une ancienne flexion *tempus*, **temperis* est attestée par l'ancien locatif adverbial *tempere* « à temps », remplacé par *tempore* ou *tempore*; de nombreux dérivés ont le vocalisme e, cf. plus bas): temps, considéré surtout en tant que fraction de la durée (différent de *aeuus*, *aeuum*, qui indique plutôt le temps dans sa continuité); cf. Varr., L. L. 5, 12 et 6, 2, qui, du reste, reproduit un enseignement grec (v. Goetz-Schoell, ad loc.), et Cic., Inu. 1, 36, 39: *tempus est... pars quaedam aeternitatis cum alicuius annui, menstrui, diurni nocturniue spatii certa significatione*; de là vient qu'on emploie *tempora* « portions de temps, époques » au pluriel, et non *aeuus*, *aeuus*: de là aussi les expressions comme *tempus diei* (Tér.) « moment du jour », *anni tempora* « époques de l'année, saisons » (Lucr.); *primum tempus* « printemps » (attesté dès l'époque d'Aug., CIL VI 33316; cf. W. Schulze, KZ 47, 185),

hibernum anni, Cic., Rep. 1, 12, 18; « moment, époque », en particulier « moment favorable, occasion » (= καρός), et tempora « circonstances », où s'entrevoit encore le rapport avec temperō, temperiēs « mélange de l'air ». Dans la langue de la poésie et de la rhétorique, « temps métrique, mesure »; en grammaire, « temps d'un verbe », d'après le gr. χρόνος. Tempus, étant de genre inanimé, n'est ni personnifié, ni divinisé; c'est Sāturnus qui est devenu le dieu du temps, du reste sans doute secondairement.

Nombreuses locutions adverbiales : temperi « à temps, tôt » (cf. plus haut; d'où un comparatif temporius, P. Regr. Aeth.); ad tempus; ante tempus; ex tempore « d'après le moment » et « sur-le-champ » (cf. extemplo, ε υπεστίγιό), dont la langue de la rhétorique a tiré à l'époque impériale extemporālis « improvisé », extemporālitās (Suét.), tandis que Quint. 10, 7, 1 a encore la périphrase facultas ex tempore dicendi), extemporālitier (Sid. Apoll.); in tempus, per tempus, pro tempore. Ancien (Plt., Enn.), usuel. Panroman. Il y a aussi quelques représentants de tempore. M. L. 8634. Celtique : v. irl. trimsi « tempora »; britt. tymp, tymmor « saison ».

Dérivés et composés :

1° tempestus, -a, -um adj. (archaïque, conservé par P. F. 499, 6, tempesta, tempestiua) et intempestus dans nox intempesta « quo tempore nil agitur », Varr., L. L. 6, 7 et 7, 72; remplacé à l'époque classique par tempestuosus (fréquent) « qui vient à temps, opportun », gl. ἀκαίριος, εὐκαίριος, ὀκαίριος, et intempestuosus, d'où tempestuosus, -uosus et intempestuosus, -iuuosus. De l'adjectif tempestus dérivent les abstraits : *tempesta, non conservé dans les textes, mais attesté par les langues romanes (cf. senecta); tempestus, par Varr., L. L. 7, 51 : libri augurum pro tempestate tempestuem dicunt supremum augurii tempus), disparu à l'époque historique et remplacé par tempestas (cf. iuuentas et iuuentus, dérivés aussi d'un adjectif iuuentus, d'où provient également iuuentia), synonyme de tempus, cf. F. 498, 32 : tempestatem pro tempore frequenter dixerunt antiqui; sens fréquent à l'époque ancienne, et aussi dans Cicéron et chez les historiens, mais seulement dans l'expression eā (quā, etc.) tempestate. Dès Ennius apparaît le sens de « temps » état de l'atmosphère, e. g. tum tonuit laeum bene tempestate serena, Enn., A. 527, cf. 457; et, par euphémisme, spécialement de « mauvais temps, tempête » (t. turbida, saeva dans Plaute, puis simplement tempestas, déjà dans Plt., Mo. 108 : tempestat uenit, | confringit tegulas imbricesque; pour la restriction de sens, cf. ualentiō), M. L. 8629 (conservé à côté de tempesta); B. W. tempeste. Celtique : irl. tempestech, britt. tymmesti.

2° temperō, temperiēs (v. ce mot).

3° Dérivés récents en tempor- :

temporalis : terme technique, attesté depuis Varron, t. uerbum, L. L. 9, 108, « temporel » et « temporaire », M. L. 8631; temporālitier; temporālitās; contemporalis (langue de l'Église; = σύγχρονος); extemporalis (v. plus haut); intemporalis, -litās, -litier (= ἀχρονος); *temporāre, M. L. 8631 a.

temporāneus (Ital., Vulg.; = πρόσκαιρος) et contemporāneus (Gell.; peut-être antérieur à temporāneus; cf. momentāneus); temporārius (Corn. Nep. et époque

impériale, sans doute de la langue familière; cf. Sén., Ep. 9, 9, amicitiae quas temporarias populus adpelat); temporāim (Tert.; = χρονικός).

Les gloses ont aussi temporius, πρόσκαιρος, où il faut peut-être lire temporāius, qui est supposé par certaines formes romanes. M. L. 8632.

Aucun rapprochement sûr. V. sous tendō et cf. temperō.

témulentus : v. temētum.

tendō, -is, tendēti (tendi, tardif), tentum et tēsum, -ere : « tendre » et « tendre à », transitif et absolu : t. arcum, rētia, pellēs, manūs, neruum; et t. ad castra, Venusiam, etc. De tendere pellēs on est arrivé à dire uniquement tendere « dresser la tente » (e. g. Cés., B. G. 6, 37, 2; de là tentorium, tentōriolum, Hirt., Auct. B. Afr., et *tenda « tente » dans les langues romanes, M. L. 8639; B. W. s. u.). Dans la langue militaire, tendō s'emploie dans le sens de « faire effort », e. g. Sall., Ca. 60, 5; Petreius ubi uidet Catilinam, contra ac ratus erat, magna ui tendere; Vg., Ae. 12, 553 : pro se quisque uiri summa nituntur opum uis; | nec mora nec requies; uasto certamine tendunt. De même, la langue poétique emploie tendō avec l'infinifit (la prose usant du composé tendō, Cic., Cés.), e. g. Vg., Ae. 2, 220, ille simul manibus tendit diuellerē nodos, sens où tendō rejoint temptō, cf. e. g. Hirt., B. G. 8, 40, 4, aqua prohibere hostem temptare coepit, ce qui explique les confusions entre temptō et *tendō. Il est possible que, dans bien des cas où l'on a des formes de temptō, ce soit à l'intensif de tendō que songe l'écrivain. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8640. Celtique : irl. tennaim, britt. tynnu.

Dérivés et composés : 1° en tend- : tendicula : a) perche à étendre le linge; b) sorte de piège, lacet, filet (joint à aucupium), M. L. 8641; les langues romanes supposent aussi *tendō, -ōnis, M. L. 8642, et tenda (v. plus haut); 2° en tent- : tenta n. pl. « membrum erectum » (Priap.); tentigō (satiriques) « priapisme » et, cf. prūrigō, et le renvoi à Philologica I; tentio « récus » (Gloss.); les composés contentiō, intentiō sont, au contraire, fréquents; conservé en ancien f. tencon, fprov. tenso, avec le sens de « combat »; cf. M. L. 8653, d'où *tentiāre, M. L. 8652; tentipellium : genus calciamenti ferratum quo pelles extenduntur, P. F. 501, 9; et aussi : medicamentum quo rugae extenduntur, cf. F. 500, 28 sqq. (rare, Afran., Titin.); -tentiāra dans praententiāra (Amm.); tentor (bas latin m.) : celui qui tend; celui qui attelle les chevaux, palefrenier; 3° en tēns- : tēnsus, -a, -um, conservé dans les langues romanes avec des sens dérivés et notamment sous la forme tēnsa > toise, M. L. 8651; et a fourni un dénominatif *tēnsāre, M. L. 8649, d'où *intēnsāre, M. L. 4485, et *tēnsiāre, M. L. 8649 a; tēnsiō (rare, époque impériale, sans doute créé par la langue médicale pour traduire τάσις); tēnsiārā (Hyg., Vég.); *tēnsica, *tēnsicula, M. L. 8649 b, c.

Composés : attendō : tendre vers, se dit surtout de l'esprit, a. animum ou animō (qu'il n'est pas nécessaire d'exprimer) = gr. προσέχω « faire attention », d'où attentus, attentio (= προσοχή; non attesté avant Cic.). Conservé dans les langues romanes, souvent avec le sens de « attendre » (cf., pour le développement de sens, expectāre), ainsi que attēnsus. M. L. 763, 764.

contendō (= συντρέχω) : (se) tendre de toutes ses forces. Transitif et absolu, sens physique et moral; cf. tantum esse illud tempus quo maxime contendere conueniat, Cés., B. G. 7, 85, 2; avec un complément subjectif ou objectif : c. uirēs et c. honorēs; suivi de ut ou d'un infinitif complément; avec cum : c. cum aliquo (non avant Cic.). De là : contentō (contentus n'est pas employé, pour éviter des confusions avec contentus, de continere); contentiō : tension (de la voix = συντροχία); effort, lutte, M. L. 2181; quelquefois « comparaison »; en grammairie = ἀντιθεσις; contentiōsus (non attesté avant Pline). Celtique : britt. cynnen « contendō », irl. cointinn « contentiō ».

intendō (existe en ombr. ententū, endendū; antentu andendū « intenditō ») : tendre vers (sens physique et moral), [s]'étendre; se diriger vers; avoir l'intention ou la prétention de; intenter; intentus « tendu vers » et « attentif »; intentā, intentiō (intēnsiō, Sén.), d'où irl. intinn; intentuosus (= ἐπιτροχικός, Prisc.); intentiōsus (bas latin, d'après contentiōsus), M. L. 4483; intēnsāre, M. L. 4485; B. W. sous entendere.

ostendō, portendō (v. ces mots). Outre ententū, antentū, l'ombrien a les impératifs ustantu, pertentū sustentū qui correspondent aux formes latines. Parenté ou emprunt?

dis-, dis- (dis-τρέχω), extendō, M. L. 3083, britt. distenn, estyn; ob- (à côté de ostendō, dont le rapport avec tendō n'était sémantiquement plus sensible), praec-, pro-, re-, sub-tendō, dans lesquels le préfixe ne fait que préciser le sens du verbe. A ces verbes correspondent souvent les dérivés ordinaires en -tor, -tiō, -tus (-sor, -siō), e. g. extensio, M. L. 3083 b, et *exti(n)sāre, M. L. 3083 a, -sor, -siuos; extentiō, extensus, -ūs, etc.

Il y a aussi des formes d'itératif-intensif : extentō (attesté depuis Plt.), M. L. 3084; intentō (ostentō). Attendō, pertentō, praententō, retentō, qu'on rattache quelquefois à tendō, doivent se lire attemptō, pertemptō, praetemptō, retemptō. V. temptō.

La racine *ten- fournissait en indo-européen un aoriste radical thématique (véd. dtan, dtata « il a tendu ») et un parfait (véd. tādna, tāne); le latin a gardé le parfait tetini (v. sous teneō). Le présent a été obtenu de diverses manières, ainsi par un élargissement *-eu- : véd. tāditi, tanutē, hom. tāvota, ou par le suffixe *-ye/o- : gr. τέλω. En face du causatif skr. tānayatī, le germanique a une formation parallèle : got. -panjan « étendre ». Le latin a recouru à deux types : l'un à suffixe *-de/o- pour l'aspect déterminé, c'est tendō; l'autre en *-ē-, pour indiquer le procès qui se poursuit, c'est teneō. A chacun des deux, il a fallu constituer une conjugaison. L'adjectif en *-to- hérité de l'indo-européen était tentus (skr. tādāh, gr. τάρός), qui a été attribué à teneō; tendō en a reçu un nouveau, fait sur le présent, comme pulsus en face de pellō (de *pellō), etc.; mais tentus paraît avoir servi aussi à tendō, et c'est ainsi que s'explique le fréquentatif tentāre. Le perfectum tetendī a été fait secondairement, comme tenui sur teneō. La forme tenui a dû se produire dans les cas où il y a préverbe et où le perfectum tetini, perdant son redoublement, était peu clair. Il en est résulté la généralisation de tenui.

Pour les formes nominales autonomes, v. tenus, tenuis, tener et protēlum.

La racine admettait souvent des élargissements, notamment temp- dans lit. tempiu « je tends », qui joue le même rôle que gr. τέλω; et le radical temp- qui figure dans des mots latins pourrait en être rapproché; simple possibilité. Le slave a tēgnū « tirer »; et ceci rappelle le radical qui figure dans lat. tēmō (v. ce mot).

tenebrae, -ārum f. pl. (pas de singulier, comme le correspondant skr. tāmisrāh, sauf à partir d'Apulée); obscurité, ténèbres. Ancien (Enn., Plt.), usuel. M. L. 8643.

Dérivés : tenebrōsus (époque impériale); tenebricus (archaïque, mais conservé en vieux français, M. L. 8644, et les langues romanes attestent en outre *intenebricus, M. L. 4484; fait sur opācus?), remplacé à l'époque classique par tenebricosus (Cic.), d'où tenebricositas (Cael. Aur.); tenebrō, -ās (rare et tardif); tenebrōsus, tenebricos (id.); tenebrīo, -ōnis m. (Afran., Varr.); tenebrārius (Vop.); tenebrātiō (Cael. Aur.); contenebrō, -brōscō (-brāscō), obtenebrōscō, rares et tardifs; tenebellae (Claud. Mamert.).

Un mot correspondant à skr. tāmaḥ « ténèbres » (gén. tāmasah) est conservé dans l'adverbe temere (v. ce mot). Mais la racine était dissyllabique : lit. tēmsta « l'obscurité vient ». Là où le suffixe *-es- est au degré zéro, on a donc le -r-, d'où véd. tāmisrāh (pluriel) « nuit sombre » et l'adjectif timirāh « sombre ». La formation à sifflante se retrouve dans lette timsa, tumsa « obscurité », lit. tamsā (même sens) et v. h. a. dinstar « sombre ». Lat. tenebrae repose sur *tem-s-rā-; le passage de -m- à -n- fait difficulté; car il suppose l'intervention d'une forme où la voyelle de syllabe intérieure était syncopee, à moins qu'on n'admette une dissimilation, tout hypothétique, de m en n par la labiale *f, d'où est sorti b; on ne peut restituer le détail des faits. — Cf., de plus, v. irl. temel « ténèbres », m. bret. teffal « sombre » et v. h. a. demar « demi-jour (de l'aube ou du crépuscule) ».

teneō, -ēs, tenul (ancien tetini, Pac., Acc.), tentum, -ère : tenir. Même racine *ten- que dans tendō. A ce dernier a été réservé le sens de « tendre », tandis que teneō, qui s'emploie, comme tendō, avec valeur transitive ou absolue, était spécialisé dans le sens de « tenir » (avec l'idée de continuité) et, au sens absolu, « durer, persister » ou « se maintenir dans une position » (langue militaire), « se maintenir dans une direction, cingler vers » (langue nautique). Cette distinction établie entre tendō et teneō se retrouve dans ombr. tenui « tenētō », en face de ententū « intentiō ». La parenté de tendō et teneō apparaît dans la glose de Festus, 214, 12 : « obstinēt dicebant antiqui quod nunc ostendū », ut in ueteribus carminibus (trag. inc. 25) : Sed iam de (se ms.) caelo cedens Aurora obstinēt suum patrem. Du sens de « tenir » dérivent les sens de « posséder, occuper », « tenir immobile, arrêter, maintenir » et « tenir dans son esprit », d'où « se souvenir » (memoriā tenēre) ou « comprendre, savoir » (mente tenēre). Cf. percipiō, comprehendō. La valeur absolue et le rapport sémantique avec tendō sont bien conservés dans certains composés; cf. attinēre « s'étendre jusqu'à, tenir à, toucher », pertinēre. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8646, tenēre et *tenire; B. W. s. u.

Formes nominales, dérivés et composés : tenāz : tenace; tenācēs m. pl. « liens, attaches; queue d'un fruit »

Aucun rapprochement net. On ne peut faire état de gr. στέρως « rodoir, étrille », qui fait partie d'un ensemble de formes instables : στέρως, στέργω, etc. Le sens de got. *pairko* « trou » est éloigné. Ni la forme ni le sens ne favorisent un rapprochement avec le groupe de *terō*. La racine doit être ancienne, mais ne se retrouve pas ailleurs. — On cite omb. *man-trahklu*, *man-dra-clo* « mantele » (?).

tergum, -I n. (et *tergus* m.; Plt., As. 319); **tergus**, -oris n. (l'ablatif *tergibus*, dans Lucr. 2, 88, qui supposerait *tergū*, ou *tergus*, -ūs, est unique et douteux); **peau** (qui recouvre le dos); cf. Plin. 8, 30, *durissimum dorso tergus*; puis « dos » (de l'homme et des animaux); s'emploie aussi au pluriel *terga*, même en parlant d'un seul individu, le dos étant composé de deux parties. Il est possible que la forme ancienne ait été *terga* collectif, sur lequel on a refait *tergus* et *tergum*. *Tergum* est la forme ancienne et la seule qui figure dans les locutions adverbiales : *ā tergō*, *post tergum*, etc. *Tergus*, -oris, plus récent, est fait d'après *pectus*. Ancien (Enn., Plt.), usuel. Non représenté dans les langues romanes, où il a été supplanté par un mot populaire de sens plus concret, *dorsum*. — V. aussi *tepus*.

Dérivés et composés : *tergilla* : couenne de lard (Apic., Gloss.); *terginus* : de cuir, de peau; *terginum* : fouet, courroie; *tergorō* (Plin.) : cuirasser, couvrir le dos.

De *terga uertere* a été tiré le composé *tergiuersor*, -āris (fréquent dans Cic.), « tourner le dos », usité surtout au sens moral « user de détours, tergiverser » (cf. de *mōrem gerere*, *mārigeror*), d'où *tergiuersanter*, -uersātiō (Cic.), -tor, -tōrius (tardifs).

On a rapproché gr. στέρπος « peau forte, cuir ». Mais rien ne prouve ni que le φ grec repose sur *g^{wh} (d'autres rapprochements sont probables), ni que, après r, *g^{wh} ait pu aboutir à lat. g; et les sens divergent. Pas d'étymologie connue.

termentum : v. *terō*.

termes, -itīs m. : *ramus desectus ex arbore, nec foliis repletus, nec nimis glaber*, P. F. 505, 10. Rare et technique; désigne surtout une branche d'olivier; d'où le tarentin *termite* « olive sauvage ». M. L. 8666. Certaines formes romanes supposent **termite*, qui semble s'être confondu avec *termen*; cf. M. L. 8665; B. W. *tertra*.

Dérivé : *termiteus*.

Terme technique, qui a chance d'être emprunté, comme beaucoup de mots en -es, -itīs (v. *satelles*, *miles*, *coctes*, *caespes*, *poples*, *tarmes*, etc.). Cf. *τέρμωνος*?

terminus, -I m. (*termō*, -ōnis, dans Enn. A. 479, 480, qui l'a peut-être emprunté au grec, cf. Fest. 498, 1; *termen*, -inis n., attesté par Varr., L. L. 5, 21, et confirmé épigraphiquement, cf. *termina duo* dans la Sententia Minuciorum, CIL I² 584, l. 8, 117 av. J.-C.) : borne (et par ressemblance avec l'objet, employé avec le sens de *membrum uirile* dans Pomponius, R³ 125, cité par Non. 146, 21). Personnifié et divinisé : *Terminus* « le dieu Terme ». Par extension, « limite, terme » (souvent joint à *finis*). Les formes romanes remontent à *tisrmen*, **tisrmine*, **termite* (d'après *limitem*?). M. L. 8665; B. W. s. u. Celtique : irl. *terman*, britt. *terfyn*.

Dérivés et composés : *terminālis*, d'où *Terminālia*,

-ium « fêtes en l'honneur du dieu Terme »; *terminō*, -ās (classique; propre et figuré); *terminātiō* (classique) et *terminātor*, -tus (tardifs).

ampterminus et *pertermine* (v. ce mot); *conterminus* synonyme de *confinis*; *conterminō* (époque impériale) = *συνοπλῶ*; *determinō* (= *ἀποπλῶ*), -nātiō et *determinō* : séparer par des bornes, délimiter (= *διοπλῶ*); *exterminō* (= *ἐξοπλῶ*) : bannir, chasser des frontières. Mot cicéronien, rare ailleurs. Dans la langue de l'Église, il a le sens de « détruire de fond en comble, exterminer » (= *εσθίρω*). Dérivés : *exterminātiō*, -tor, -bilis (langue de l'Église); *exterminius* (id.), peut-être conservé en logoudorien, M. L. 3090; *prōtermīnō* : avancer les bornes (Apul., Sid.); *atterminō*, M. L. 765.

Mot italique, comme on le voit par osq. *teremennid* « termina », *teremnatens* « termināuerent », omb. *terminom-e* « ad terminum », *termnas* « terminātus ». Le grec a un mot correspondant, mais, comme d'habitude, avec une valeur technique un peu moins précise que celle qu'a *terminus* dans la langue de propriétaires ruraux qu'a été d'abord le latin : *τέρμα* (avec une forme masculine *τέρμων*, qui se lit seulement chez les poètes, où elle a un caractère religieux) « terme, limite, fin ». On rapproche aussi hitt. *tarmazzi* « terminat »; et la préposition *trāns* et les mots apparentés, mais de manière vague. — On voit ici l'opposition du neutre *termen*, *τέρμα*, désignant une chose, et du masculin *terminus*, *τέρμων*, qui présente la même notion avec une valeur animée, religieuse. Le contraste est plus clair en latin qu'en grec, où, cependant, il est sensible.

terni : v. *trēs*.

terō, -is, **trifū** (et *trii*, e. g. dans *contrleris*, Ov., Med. 89; *terui* dans *atterui*, attesté à partir de Tibulle I 4, 48, et *conteruisse* d'Apulée, Met. 8, 23; v. Thes. II 1127, 14 et IV 682, 38 et suiv.); 2^o pers. *tristi*, Cat. 66, 3; sur le parfait a été construit à basse époque un présent *contrō*, v. Thes., l. cit., 51 sqq., cf. *strō* de *strāui*), **trifum** (la forme de participe en -to-, *tertus* dans *tertia galea*, Varr., Men. 169, se rattache à *tergō* plutôt qu'à *terō*), **terere** : frotter, cf. Plin. 16, 208, *teritur lignum ligno ignemque concipit attritu*; user en frottant; d'où plus généralement « user »; « battre » (le grain). Se dit du temps que l'on passe (en pure perte), *t. diem*, *tempus* (cf. l'emploi de gr. [αἶσα-]τέλλω), où *terō* est synonyme de *cōnsūmō*, *absūmō*. Employé quelquefois au sens obscène, comme *molō* (e. g. Plt., Cap. 888, cf. gr. *τέλλω*). Ancien (Enn.), usuel. Non roman (cf. *frīō*, *fricō*).

Dérivés et composés en *tere*, *ter-*, *tri-* :

1^o *terebra* (*tebebrum*, tardif) : instrument à forer, à percer, drille, tarière, trépan, etc., M. L. 8661 (*tebebra* et *tenebra*, concurrencé par *trypanon* (gr.), M. L. 8759; v. B. W. *tarière*); *terebellus*, CGL V 396, 41, confirmé par les langues romanes, M. L. 8659 (*tebellus* et *tene-*); *terebrō*, -ās; *terebrātiō* (Col.), -tor; *τροσητῆρ* (Gl.); *terebrāten* (Fulg.); *terebrātus* (Scrib.); *con-*, *ex-*, *per-*terebrō.

2^o *termentum* : = *dētrimentum*, Plt., Ba. 929; *extermentārium* « *linteum quod teritur corpore* », Varr., L. L. 5, 21 (forme faite sur le présent *terō*, à moins que *termentum* et *extermentārium* ne doivent se rattacher à *terg(e)ō*, ce qui conviendrait mieux pour le second.

3^o **tribulum** (et *tribula*) : herse à battre le blé, cf. Rich. s. u.; **tribulō**, -ās « battre avec la herse », employé dans la langue de l'Église, surtout au passif, au sens moral de « éprouver des tribulations »; *tribulātus* = gr. θλίψω (irl. *treblait*); *tribulātus*, -ūs m. (Pall.); *tribulōsus* (tardif); *contribulō*, traduit de *συτέλλω* (langue de l'Église). Les formes romanes remontent à *tribulum* et *trebla* (dialectal), *tribulāre* et *tribulāre*, M. L. 8885-8886; B. W. *truble*; *tritus* : moulu, frotté, usé, M. L. 8925; d'où **tritiāre*, M. L. 8923; *tritiāre* (Orib.), M. L. 8922; cf. aussi **tritusus*, M. L. 8920 (qui ont tous des sens techniques); *tritus*, -ūs m. (seulement à l'ablatif singulier, rare) : frottement; *tritor*; *tritiūra* : frottement, battage du blé, d'où, à basse époque, *tritiūrō*, -ās et ses dérivés; *inter-tritiūra* « déchet ».

triuolum : sans doute autre graphie de *tribulum*, citée par Varr., L. L. 5, 21; cf. Serv. in Georg. 1, 164; Isid., Or. 20, 14, 10; *tritium* : froment; *tritium quod tritum e spicis*, Varr., L. L. 5, 106, M. L. 8924 (pour la spécialisation de sens, M. Niedermann compare v. sl. *ptěnica* « σίτρος »); *triticeus* (Cat., Varr., Vg.); *triticeia*, mot plautinien, Cas. 494; *triticiarius*, *triticius* (tardifs); *tritiilis* (Gloss. :-e, *quod teri potest*); *-trimentum* dans *dē-trimentum*, *in-*, *inter-*, *re-trimentum*; *-trigō* dans *iniertrigō* (Varr., L. L. 5, 176) : écorchure, excoarction; *intertriginosus*. Pour *flagritrība*, v. *flagrum*.

Composés de *terō* : *atterō* : frotter contre, user; *attritus*, -ūs m. (époque impériale), surtout à l'ablatif; *auritiō* (bas latin = *παράτριμμα*), M. L. 772; *conterō* (= *συτέλλω*, *καταπέλλω*) : user en frottant, d'où « dépenser, user »; « abattre » (sens physique et moral); de là, dans la langue de l'Église, *contritus*, c. *corde*, *contritus*, etc. Conservé dans les langues hispaniques. M. L. 2183.

deterō : enlever en frottant; retrancher; *dētritus*; *dētrimentum* « usure »; de là « diminution, perte »; *dētrimentō*, -ās (Itala).

eterō; *interō*, M. L. 4489; *intrinsicum* « assaisonnement »; *intertrinsicum* (Tér.) : « *ab eo quod duo quae inter se tria, et deminuta, a quo etiam iniertrigo dicta* », Varr., L. L. 5, 176; *ab-*, *per-*, *prae-*, *prō-*, *re-*. M. L. 7256 (*retrinsicum* : sédiment, scorie, excrément [depuis Varr.]), *sub-terō*.

Ni *terō* ni *tritus* (sur lequel a sans doute été fait *triuū* et qui commande presque toutes les formes nominales : *tritor*, *tribulum*, *triticum*, etc.) ne se retrouvent exactement hors du latin. La racine, dissyllabique, fournissait un parfait que le grec représente par *τέτριμμα* et un aoriste athématique supposé par hom. *έτροπον* et tout le groupe en *τρο-* de *έτροπον*, etc., *τροητός*. De **trē-* est tiré le verbe dérivé v. angl. *prāwan*, v. h. a. *drāen* « tourner » (au sens technique). La racine a une valeur technique; c'est celle qui sert à indiquer l'acte de frotter pour percer un trou, pour polir un objet : le latin a conservé un nom d'outil indépendant de *terō*, à savoir *terebra*; le grec a, de même, *τέτρων* et le celtique irl. *tarathar* (latinisé en *taratrum* « quasi *teratrum* », dans Isid., Or. 19, 19, 14, et qui est peut-être un emprunt au latin; v. Sofer, 105), gall. *taradr* « tarière ». D'autre part, le grec a *τρόγος* « tour » (du tourneur), que le latin a emprunté. Les présents sont secondaires; ainsi le grec a *τέρω* « j'use »; le seul présent technique est

τερπαλω, sur lequel a été faite une conjugaison; ainsi chez Homère, ψ 198, *τέτρινα δὲ πάντα τρέτρον*. Il a été fait secondairement des formes thématiques, en latin avec le vocalisme radical ε, d'où *terō*, en slave avec le vocalisme zéro, d'où v. sl. *trō* « je frotte » (en face d'un infinitif *trūti* (serbe *triti*), aor. *-trū* « il a frotté »); mais le slave a aussi des représentants de **trēti*). Le lituanien a, à la fois, *trinti*, *trinti* « frotter » et *tiriū*, *tirti* « enquêter, examiner » (qui est sans doute un sens secondaire). Le celtique n'a que des formes verbales toutes secondaires : gall. *taraw* « battre », *trewis* « il a battu ». Pour le sens de *tribulum*, on notera le groupe de got. *priskan* « battre (le blé) »; mais on peut se demander si le nom de cet outil n'est pas entré par étymologie populaire dans le groupe de *terō*, *tritus*.

La racine admet des élargissements. Ainsi le grec a *τέρω* « j'use », *τρόγος*, en face de v. sl. *tryti* « terere ». Un élargissement -i- figure dans gr. *τρ-ῖ-ῶ* « je frotte », *έ-τρ-ῖ-ῶ-ν* et dans tokh. B. *teriwu* « écorasé »; ainsi s'explique le *tr-* de lat. *tritus*, etc.; cf. le cas de *peilus* en face de *petō*, etc.

Sur une autre racine **ter-* (ou un autre sens de cette racine), v. sous *trāns*.

terra, -ae f. (*tera* « in augurum libris », graphie archaïsante, où la gémignée est notée par un seul signe, Varr., L. L. 5, 24, peut-être pour rapprocher *terra* de *terere* « quod teratur ») : « terre » en tant qu'élément (opposé à mer « c. *terrā marique*»; planète que nous habitons, « la terre »; cf. Cic. N. D. 2, 39, 98; Tu. 1, 17, 40, etc.); et « partie de la terre qu'on habite, région, pays » (*Terra sancta* = *ή γῆ ἁγῆ*), d'où le pluriel *terrae*, cf. *orbis terrarum*, etc. *Terra* est rarement personnifié et divinisé; le nom de la déesse est *Tellus*, cf. Cic. N. D. 3, 20, 52, *iam si est Ceres a gerendo, terra ipsa dea est et ita habetur* : *quae est enim alia Tellus?* Ancien (Liv. Andr.), usuel. Panroman. M. L. 8668. Celtique : irl. *teara*.

Dérivés et composés : *terrula* : petite pièce de terre (bas latin); *terrēnus* : de terre; subst. *terrēnum* : terrain (langue de l'agriculture); *terrēna*, -ōrum « les êtres terrestres », M. L. 8672; *exterrēnus* : ἀπόδημος (Gloss.); *subterrēnus* (Apul.) : Skutsch, ALLG 12, 202, n. 2, a supposé que *terrēnus*, qui n'apparaît pas avant Cicéron et César, avait été fait sur *aēnus* (*uāsa terrēna*, d'après *uāsa aēna*); mais *terrēnus* ne s'oppose pas nécessairement à *aēnus* (Cicéron l'oppose à *aquātis*, *marinus*, *ūmidus*), et la formation peut être ancienne; *terrester* (-*tris*), *-tris*, *-tre* : terrestre, M. L. 8673; *terreus* (rare, Varr.), d'où *mediterrēus* : *-am melius quam mediterraneanam* *Sisenna* (inc. 3) *dicī putat*, P. F. 111, 2; M. L. 8673 a; *subterreus* (Arn.); *terrōsus* : terreux (rare, Vitr.), M. L. 8674 a; *terralis* (*herba*); Ps.-Apul., Herb. 106, mais la lecture est douteuse; cf. Howald-Sigerist, ad loc.; *terrellenus* (Prud.); *-terrānus* dans *exterrānus* « ex aliā terrā », P. F. 69, 12, ἀλλοφύλοχος (Gloss.); cf. *estrārenus*, *mediterrānus*, *subterrānus*, M. L. 8397 b. Ne figure en latin que dans les composés; mais les langues romanes supposent un simple *terrānus* avec un dérivé *terrāneola* « alouette » (Phédre, App. 30, 4), M. L. 8670-8671.

-torris dans *extorris* (= *exsul*), adjectif avec vocalisme o ancien dans le composé; *terriōrium* n. défini par Varr., L. L. 5, 21, *colonis locus communis* qui

prope oppidum relinquitur, et par le Digeste, 50, 16, 239 fin, *uniuersitas agrorum intra fines cuiusque ciuitatis*. Sans doute formé d'après les autres mots en *-driūm* à sens local : cf. *praetōrium, dormitōrium*. De là *terriōriālis* (tardif). M. L. 8674; fr. *terroir*.

Composés : *terri-cola* (Lucil., Apul.), *-gena* (Lucr., poètes) = *γηνγενής, -fagus*, mot hybride (langue de l'Église, de *terra* + *-φάγος*), *-mōtium* (cf. *terrae mōtus*, M. L. 8669).

Le nom indo-européen de la « terre » est conservé dans *humus* (v. aussi *homō*), mais a cessé en latin d'être proprement le nom de la « terre », par opposition au « ciel ». Le petit groupe de gr. *ἔρα*, got. *airþa* n'est représenté ni en italique ni en celtique. Hors de l'italique, où l'on a osq. *teerum, terum* « territōrium », un nom du groupe de lat. *terra* ne se retrouve qu'en celtique, où le thème en **-es-*, irl. *tir*, gall. *tir* signifie « pays » ; le sens précis est indiqué par osq. *teer um* et par le dérivé lat. *terriōrium*. Lat. *terra* serait un dérivé de **tēr-es-*, soit **tērsā*. Le *-es-* de *terrestis* et de *terrēnus* proviendrait d'une contamination d'un **tēres-* disparu et de *terra*. Il n'est pas impossible non plus de rattacher *terra* à *torreō* et d'y voir une ancienne épithète, proprement « la sèche » ; on partirait alors de **tersā* (v. *torreō*) ; cf. m. irl. *tir* « pays » et « sec ». Quoique non attesté hors de l'italo-celtique, le mot *terra* est ancien, et en juger par l'alternance vocale de *extorris*, qui est d'un type indo-européen connu, mais peu attesté en latin (cf. *tel-lusit: mediūlūm et pēs: tripudium*). Le *-es-* de *agrestis* (cf. gr. *ἀγρότερος*) et de *caelestis* ne peut s'expliquer que par une imitation d'une forme **terrestis*, remplaçant par dissimilation *terrestis* ; la dissimilation s'explique dans *agrestis* à peu près comme dans **terrestis* ; l'absence de *-r-* dans *caelestis* ne peut être qu'analogique. Le fait que la « terre », en tant que domaine habité par les hommes, a reçu des noms nouveaux n'est pas spécial au latin ; on trouve des faits pareils, notamment en grec (*γαῖα, γῆ*) et en arménien.

terreō, -ēs, -ul, -itum, -ēre : faire trembler, terrifier. Ancien (Naev., Enn.), classique, usuel. Non roman.

Formes nominales, dérivés et composés : *terror* : tremblement produit par la peur ; cf. Cic., Tu. 4, 8, 19, *definiunt terrorem metum concutientem, ex quo fit ut, ut pudorem rubor, terrorem pallor et tremor et dentium crepitus consequatur* ; terreur ; objet de terreur (concret) ; *terribilis et terribiliss (Jornand.) ; terribilius ; terribula, -orū et terribulamenta, -ōrum* (rares, non classiques) ; *territō* (Dig.) ; *territior* (Inscr.) ; *territō, -ās*, intensif de *terreō* (cf. *minor*) ; *interritus et imperterritus* « non terrifié » (poétiques, comme *impavidus*, cf. *ἀπόδοτος, ἀπρόλητος*) ; *terrificus* (poétique) ; *terrificō, -ās, -ficans* ; *terri-* (*per-*terri-) *-crepus, -loquus, -sonus* (tous rares et poétiques), cf. gr. *φοβερός* ; *abs-, con-, dē-, ex-*, M. L. 3090 a, cf. *exterraneus quoque dicitur et qui ante tempus natus uel potius eiectus est. Dicitur autem exterraneus quod eum mater exterrita aluo eiecit*, P. F. 69, 13 (étymologie populaire qui mélange *terra* et *terreō*) ; *per-, prō-terreō*. Dans *abs-* et *deterreō*, le sens du verbe s'est affaibli et ces composés sont souvent synonymes de *aueritō* ; cf. un affaiblissement semblable dans *abhorreō*.

Le vocalisme *e* de *terreō* surprend dans un causatif ; il provient de *terror* et a permis d'éviter l'homonymie

avec *torreō*. Le vocalisme *o* a été conservé par l'ombrien : *tirsuti* « territō » et *Tursa* « *Torra », nom de déesse (?).

La racine est celle qui se retrouve, autrement élargie, dans *terreō* ; v. ce mot.

**terigium, -In.* : forme altérée de *πεπερίγιον*. Emprunt technique, tardif et populaire (Vég., Chir.). Celse et Pline conservent la forme grecque.

torsus : v. *tergeō*.

tescum, -I (dans la formule religieuse citée par Varr., L. L. 7, 8, *templum tescumque festo in sinistrum*), *tesca* (*tesqua*), *-ōrum* : neutre substantivé d'un adjectif **tescus* ; cf. Accius, 554 R², *quis tu es mortalī, qui in deserta et tesca te apportes loca*. Défini par Varr., L. L. 7, 10, « *loca quaedam agrestia, quae alicuius dei sunt* », et par P. F. 489, 7, « *loca augurio designata. Cicero aspera aut esse et difficilia* », et le scholiaste d'Hor., Ep. 1, 14, 19, attribuée au mot une origine sabinne : *loca deserta et difficilia lingua Sabinorum*. Appartient au vocabulaire religieux et poétique ; rare et archaïque.

Étymologie douteuse. On a rapproché irl. *terc* « rare, stérile » (de **tersko-?*) ; et skr. *tucchā*, v. sl. *tŕst* « vide ». Mot indigène ?

tessera, -ae f. : cube, *tesserae uocatae quia quadrae sunt ex omnibus partibus*, Isid., Or. 18, 63. Spécialisé dans divers emplois, où le sens primitif n'apparaît plus toujours : dé à jouer ; tablette d'hospitalité ; tablette contenant le mot d'ordre à l'armée ; billet d'entrée au théâtre, etc. ; bon de vivres, etc. ; cube de mosaïque. Ancien (Plt.), classique, usuel. Représentants romans rares et douteux. M. L. 8681.

Dérivés : *tesserarius* m. (langue militaire) : soldat chargé de transmettre le mot d'ordre ; *tesserula* (et tardifs *tessellus, tessellum*, Isid., Or. 15, 8, 12 et 19, 14) : cube pour la mosaïque ou la marqueterie, M. L. 8680 (it. *tassello*, fr. *tassel, tasseau*, B. W.), d'où *tessellarius* m., *tessellatus*, sur lequel a été refait *tessellō, -ās*, M. L. 8680 a ; *tessellatim*.

« Tessera... a tout l'air d'être abrégé de *τεσσαράγωνα* « carré » pour une réduction analogue, cf. *arrha* A. E.). C'est ainsi qu'en français nous disons un kilo pour un kilogramme. — On donnait le nom de *tesserae* à des tablettes carrées servant à différents usages : *tessera militaris, ... hospitalis, ... frumentaria...* (Bréal). Le nom a continué d'être appliqué à l'objet, même quand celui-ci avait cessé d'être carré. Pour la phonétique, cf. *camera*.

testa, -ae f. : coquille (= *δοτράκιον*), carapace (de tortue). Par dérivation, « toute espèce de vase fait en argile cuite ou terre de potier, tuile, tesson de tuile ou de poterie » ; à basse époque, « crâne » et « tête » ; cf. Aus., Epigr. 72, *testa hominis, nudum iam cute caluitium* ; Cael. Aur., chron. 1, 6, *membrana quae testam circumtegū* ; et dans les gloses : *testa: caput, uel uas fictile*. Le passage du sens de *coquille* à *crâne*, *boite crânienne*, puis à *tête* a son pendant en gr. *κόρυχος* « coquille » et « crâne » (Lycophon 1105) et en germ. *Kopf* issu de *cuppa*. Il est inutile de supposer que le sens de « crâne » provient de l'habitude qu'avaient les Barbares de boire dans des crânes ; ainsi Itin. Anton. Plac. 22, *testam de homine...*

in qua... bibunt, cf. M. L. 8682, qui combat cette explication proposée par Leumann dans Leumann-Stolz, Lat. Gr.², p. 193. Ancien, usuel, panroman ; au sens de « tête », usité surtout dans le Nord et l'Est de la France ; v. B.-W. et M. L. s. u. Cf. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 25-7.

testū n. indécl. et *testum, -I* n. (déjà dans Caton) : couvercle de pot en terre ; et « pot en terre ». Panroman. M. L. 8686 ; B. W. *tēt*.

Dérivés : 1° de *testa* : *testula* (et **testulum* supposé par it. *teschio*, M. L. 8689) ; *testeus* (rare et tardif) ; *testāceus* : de terre cuite, M. L. 8683 ; *testātum* : en tessons (Pomp.) ; *testicūtis* : *δοτράκιον*.

2° de *testū* : *testuācium* : sorte de gâteau « *quod in testu caldo coquebatur* », Varr., L. L. 5, 106.

Certaines formes romanes supposent aussi **tēstuille*, M. L. 8688.

testifō, -inis f. : tortue, écaille de tortue. Dans différentes langues techniques s'est appliqué à des objets qui, par leur forme ou leur disposition, rappellent la carapace de tortue ou qui sont faits avec cette carapace : lyre (*ἔλαυς, χαλῶνη*) ; plafond formé de quatre plans convergant vers un centre, d'où *testūdinatus, testūdinatus* (Vitruv., Colum.) ; hangar abritant les soldats ; toit que ceux-ci formaient en s'abritant sous leurs boucliers. Les formes romanes remontent à *testūgō*, M. L. 8687 (v. *hirūdō*). Autre dérivé : *testūdiueus*. B. W. *tortue*. Pas de correspondant net. †

testis, -is m. : témoin. Mot de la langue juridique. Ancien ; les dérivés *testor, testimoniū* sont dans la Lex XII Tab. Celtique : irl. *test, testem* ; britt. *tyst, testun, testi*.

Nombreux dérivés et composés : *testimōnium* : témoignage. Ancien et usuel ; cf. pour le suffixe *uadimōnium, patrimōnium*. Demeuré dans les langues romanes avec le sens de « témoin » et de « témoignage », M. L. 8685. Sur le passage au sens de « témoin », v. Löfstedt, *Phil. Komm. z. Peregr. Aetherae*, p. 332. On a de même *seruitium* : esclave (Sall.) ; *mātrimōnium* : épouse (Marc. Emp.) ; *ministerium, officium* : serviteur. Cf. aussi le sens concret de *optiō*.

Dérivé : *testimōniālis* (rare, bas latin).

testor, -aris, absolu et transitif : 1° témoigner, être témoin (rare) ; 2° attester, prendre à témoin ; 3° faire un testament, tester. Le participe *testātus* a souvent le sens passif « attesté » ; de là *testō, -ās*.

Testimōnium ayant le sens de « témoignage », le dérivé de *testor, testāmentum*, s'est employé dans le sens de « testament », proprement « prise à témoin », le testament étant d'abord une déclaration orale faite avec *comitia calata* avec l'assemblée du peuple pour témoin, et, plus tard, le testament *per aes et libram* exigeant le concours de témoins ; cf. May et Becker, *Précis*, p. 190-191. Dans la langue de l'Église a servi à traduire à contresens le gr. *διαθήκη*, qui signifiait « alliance » et « testament » (d'où britt. *(s)estefn*). Le double sens de « tester » et « attester » se trouve dans les autres dérivés : *testiātor* (rare, époque impériale), *-trix, -itiō, testāmen* (Tert.). De *testāmentum* : *testāmentārius* « relatif aux testaments » et *testāmentārius* m. : celui qui fait un testament.

testificor, -āris : même sens que *testor*, classique, fréquent dans Cicéron, conservé en espagnol, M. L. 8684 ; *testificātiō, -tus, -a, -um*.

Composés de *testor* : *attestor* (*ad-*), d'où *attestātiō, -tor* ; *antestor*, de **ante-testor* ; *contestor* : mettre en présence les témoins des deux parties, contester ; *contestari* *litēm dicuntur duo aut plures aduersarii, quod ordinato iudicio utraque pars dicere solet* : « *testes estote* », P. F. 50, 14 ; *contestātiō* ; *dētestor* : 1° dans la langue religieuse, « repousser le témoignage de » (joint à *dēprecor*, Cic., Cat. 1, 27 ; à *aueritō*, Cic., Phil. 4, 10 ; à *exsecror*, T.-L. 5, 11, 15 ; 31, 44, 6, etc.). Pour l'emploi, cf. Cic., Vatin. 39, *tamquam auspicium malum detestantur te* ; puis « *dētestor*, maudire » ; 2° dans la langue juridique, *dētestatum est testatione denuntiatum*, Gaius, Dig. 50, 16, 238, 1 ; *dētestātiō* ; *dētestabilis* ; *obtestor* : même sens que *attestor*, mais souvent pris dans un sens religieux ; s'oppose à *dētestor*, cf. P. F. 201, 27 : *obtestatio est cum deus testis in meliorem partem uocatur, detestatio, cum in deteriorem*.

intestātus : 1° non attesté ; 2° qui n'a pas testé, d'où (*ab*) *intestātō* ; *intestābilis, -e* : *qui nec testamentum facere potest, nec ad testamentum adhiberi testis*, Dig. 21, 1, 18.

L'étymologie est indiquée par l'osque : *trstus* (nominatif pluriel d'un thème en *-o-*, **tristo-*) « testēs », *tristaamentud* « testāmentō » (cf., toutefois, Goldmann, *Zeitschr. der Savignystiftung f. Rechtsgesch.*, 51, Röm. Abt., 1931, p. 223 sqq., qui suppose que le mot osque a été emprunté au latin à une époque où l'on prononçait encore **tristamentum*). La forme ancienne est **tristis* (thème en *-i-*, comme *hostis*) et signifie « qui se tient en tiers » : Pomponius, Com. 143 R², écrit *ne quis esset testis tertius*, et Festus (chez Paul, p. 34, 18) *contestari est cum uterque reus dicit : testes estote*. L'irlandais a le correspondant *tress* « troisième ». Il faut penser à d'anciens usages où chacune des parties est soutenue par des « tiers ». V. *trēs* « *tristis* » passe phonétiquement à **terstis*, d'où *testis*). Pour le développement de sens, cf. *arbitr* et l'emploi du français « tiers » dans Beaumarchais, *Mar. de Figaro*, III, 15 ; *Barbier*, III, 8.

testēs, -ium m. pl. (singulier très rare ; un exemple dans Plin. 28, 261) : testicules. Souvent employé en équivoque avec *testis* « témoin » par Plaute.

Dérivés et composés *testiculī* (singulier dans Perse 1, 103), *t. canis, t. leporis* = *priapiscus* ; *testiculatus*. Cf. aussi P. F. 503, 12 : *testiculari est iumentis maribus feminas, uel mares feminis adiuuere, licet alii dicant testiliar* ; cf. *testō, -ōnis* « testicule » (tardif) ; *testitrahus* (Labér.).

Acception spéciale de *testis*, le grec connaît, pour indiquer les « testicules », *πασσάρια δόο* et, chez Hésychius, *ἵτρονακ* « τὰ δύο αἰδοῖα ».

† *testifō* : v. *testa, testū*.

teta, -ae f. : attesté par Servius, in B. 1, 58, *columbae, quas uulgas tetas uocant* ; cf. *titus*.

tétricus, -a, -um : à l'aspect sombre ou sévère ; cf. *Tetrica* (*rupēs*), nom d'une montagne de la Sabine. Le plus souvent scandaé avec *t* (sans qu'il y ait d'exemples anciens ; tous sont d'époque impériale) ; toutefois, on a *tétricā* dans Sén., H. Fur. 579 (avec allongement « par position » ?), et les gloses ont *tetricus*, évidemment in-

fluencé par taeter ; tetricitas (tae), dans le poème intitulé Laus Pisonis, ne prouve rien, car tetricitas est exclu de l'hexamètre.

Adjectif expressif sans étymologie certaine. Rare et poétique. Forme à redoublement de la famille de taeter, trititis ? V. ces mots.

tetrinnio, -is, -ire : barboter (cri du canard ; Auct. Carm. Philom. 22). On a aussi tetrissio, -as. Verbe expressif. Cf. tinnio et tetrax, etc.

texo, -is, -uli, textum, texere : tisser, t. telam ; tramer, entrelacer. Se dit non seulement de la toile, mais de tout ouvrage dont les matériaux s'entre-croisent ou s'enchevêtrent : t. robore nauis (Vg.) et textrinum « chantier de construction » (Enn.) ; t. nidos ; t. parietem lenio uimine ; s'est appliqué aussi, comme le gr. θφαλω, aux choses de l'esprit : t. sermōnes (Plt.), t. epistulas (Cic.), t. orationem (Quint.), etc., d'où le sens de textus. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8693 ; B. W. tisser.

Dérivés et composés : tela f. : toile, chaîne de la toile ; par extension, « métier ». Panroman, M. L. 8620 ; dérivé *telarius, cf. telaria dans Isid., Or. 19, 29, 1, et CGL V 580, 55 ; subtemen : trame ; subtilis, q. u. ; textilis : tissé, tissu ; textile n. « toile » ; textor et textrix, textricula, textorius (Col., Sén.), textrinus et textrina : atelier ou profession de tisserand ; textrinum n. (scil. opus) ; textura : tissu, couture (= περικλοκή dans Lucr.) ; textus, -us m. : tissu, trame ; enchainement d'un récit ; « texte (époque impériale), teneur, récit ».

Composés : ad- (at-) texo : tisser contre, adapter, ajouter (= προσφαίνω, cf. Cic., Tim. 41) ; contexto (= συνφαίνω) : former en tissant, entrelacer assembler, quelquefois synonyme de coniungo ; contextus, -us m., et bas latin contextio ; contextē, contextim ; detexo : 1° achever de tisser ; 2° défaire un tissu, découdre (seulement au figuré dans Plt., Ba. 239) ; intexo, M. L. 4502 ; intextus ; inter-, ob-, per-texo ; praetexo : 1° tisser devant, tisser une bordure, border (propre et figuré), cf. Ov., Pont. 3, 8, 7, purpura saepe tuos fulgens praetexit amictus ; d'où praetexta (toga) « toge bordée d'une large bande de pourpre » (cf. Rich., s. u. toga) et praetextatus ; puis, le prétexte étant le vêtement des hautes classes, praetexta (sc. fabula) a désigné la tragédie romaine, comme togata désigne la comédie ; 2° métaphoriquement « mettre en avant », par suite « couvrir » (une faute), cf. Vg., Ae. 4, 172, coniugium uocat : hoc praetexit nomine culpam ; « prétexter » (Cic.) et praetextum : prétexte (époque impériale) ; praetextus, -us m. (époque impériale) : ornement, dignité (Tac.) ; prétexte (T.-L., Pétr., sub praetextu) ; retexto : défaire un tissu ; subtexo : tisser sous ou devant ; couvrir, ajouter.

Il y a une racine indo-européenne signifiant « travailler avec la hache, charpenter », qui a fourni un présent radical athématique véd. tṛṣṭi (3^e plur. tṛṣṭati), avec les formes iraniennes correspondantes et avec des substitués : v. sl. tresa, lette tesa ; les formes nominales telles que skr. tṛṣṭan- et av. tašan- « charpentier », gr. τέκτων ou v. sl. tesla « hache », v. h. a. dehsala (nom d'une sorte de hache), irl. tál « hache ». On n'en pourrait rapprocher lat. texo qu'à la condition de poser un sens initial vague, ce à quoi rien n'autorise ; le grec a, il est vrai, τέγγη qui a le sens général d'« art, artifice », mais que le trait-

tement du groupe *-ks- sépare de τέκτων autant que le sens. L'indo-iranien a une racine skr. tvákṣ-, av. θωακṣ-, que le traitement de *-ks- distingue de skr. takṣ-, av. takṣ-. — V. sl. tūkṣ « je tisse » est isolé. Y aurait-il eu une racine *twek-s, de sens général, à quoi se rattacherait tēzō ? Il est impossible de rien préciser. V. tignum.

thalamus, -i m. : chambre à l'intérieur d'une maison, chambre nuptiale. Emprunt, d'abord savant, au gr. θάλαμος, qui a pénétré dans la langue parlée, sans doute par les poètes, et surtout par Virgile qu'on apprenait à l'école ; le mot est passé dans les langues romanes, surtout dans les langues hispaniques. M. L. 8694.

thallus, -i m. : tige d'une plante avec ses feuilles. Emprunt par la langue de l'agriculture (Colum.) au gr. θάλλος et passé dans les langues romanes, fr. talle, etc. M. L. 8695.

theatrum, -i n. : théâtre. Emprunt au gr. θέατρον, (Naev., Cic.). Dérivé : theatralis (Cic.).

theca, -ae f. : étui, boîte. Emprunt au gr. θήκη, demeuré dans les langues romanes, M. L. 8699, en celtique : irl. tiach, gall. twyg, et en germanique : v. h. a. ziahha. Adj. dérivé : thecatus (Sid.).

thelō : gr. θέλω, dont saint Augustin s'est servi pour faire des hybrides : thelodivus, thelohurnilis, thelosapiens.

thériacus, -a, -um : thériacal, qui a des propriétés contre les morsures ; et thériaca f. : thériaque. Emprunt au gr. θηριακός (Plin.). M. L. 8704.

thermae, -arum f. : thermes. Comme balineae, emprunt au grec ; cf. θερμός « chaud » ; attesté seulement à l'époque impériale (Plin., Mart., Juv.).

Dérivés : thermarius (Inscr.) ; thermulae, -larius. Composés plautiniens : thermopoiō, -ās « boire chaud », d'après θερμιοπότης ; thermo- et thermipolion (avec un i proprement latin), Tri. 1013-1014.

thésaurus, -i (thensaurus, avec une graphie en notant l'ē devant s) m. : trésor. Emprunt ancien (Plt.) au gr. θησαυρός. M. L. 8706 ; B. W. s. u. ; v. h. a. treso, triso.

Dérivés : thésaurarius (Plt.) et, à basse époque, thésaurēnsis ; thésaurisō, -ās (langue de l'Église).

thētāsus, -ās, -um : marqué du θ (initiale de θάνατος), condamné à mort. Terme de la langue des soldats de l'époque impériale.

thiasus, -i m. : thiasé ; transcription savante du gr. θιάσος, d'où sont dérivés th(h)iasāns (Pac., Trag. 311, thiasantem... melum), thiasitās « sodalitäts », P. F. 503, 16.

*thieldō, -ōnis m. : nom d'une espèce de cheval, originaire d'Espagne, dans Plin. 8, 166 (avec asturō). Forme peu sûre. V. celdō.

th(h)inus m. : oncle. Dans Isid., Or. 9, 6, 15, qui note tius Graecum est. Emprunt tardif au gr. θεῖος ; cf. thia matertera, CGL V 396, 14. M. L. 8709 (it. zio, esp. tío).

thōrax, -ācis m. : cuirasse ; et « poitrine, buste ». Transcription du gr. θώραξ (depuis Virg.) ; thōracius (Plin.), thōraciculus (Aldh.).

thronus, -i m. : trône. Emprunt au gr. θρόνος qui,

dans la langue impériale, se substitue à solium. M. L. 8718. Celtique : irl. troin. D'où altithronus.

thursio (tu-), -ōnis m. : poisson de mer ressemblant au dauphin, d'après Plin., H. N. 9, 34. La transcription du grec θουρσιον dans Athénée semble indiquer que la graphie thursio est la bonne ; v. de Saint-Denis, Plin., s. u. Origine et sens précis inconnus.

thymum, -i n. (thymus m.) : thym. Emprunt au gr. θυμόν ; latinisé en tumum, tumus dans la langue parlée. M. L. 8723. Celtique : irl. tim. Dérivé latin : thymēus (Plin.). Cf. aussi le dérivé thymiamā « pastille à brûler » (= θυμιαμα), déformé en thymania par la langue parlée. M. L. 8722.

thynnus : v. tunnus.

thyrsus, -i m. : 1° tige des plantes ; 2° thyrsé bacchique. Emprunt poétique et technique au gr. θύρσος (hitt. tuwarsa-, tursa- « vigne, sarment »), latinisé dans la langue parlée en turus, cf. CGL III 465, 72, turus, xaulōs, et demeuré dans les langues romanes. M. L. 8725 ; B. W. torse. De là : thyrsiculus, thyrsiger.

tiāra, -ae f. : tiare. Emprunt au gr. τιάρα, lui-même asiatique. La langue ancienne (Plaute) a tiāra ; la langue impériale y substitue tiārās m., de τιάρας (ion. τήρης, Hdt. 7, 61) ; cf. Vg., Ae. 7, 247, sceptrum sacerque tiaras. Dérivé : tiārātus, -a, -um (Sid.).

tibia, -ae f. : 1° flûte ; 2° tibia, os de la jambe et la « jambe » elle-même. Le sens de « flûte » est le plus ancien ; c'est à lui que remontent les composés tibicen, -cina (Plt., Enn.), tibicinium (Cic.), d'où tibicinō à basse époque et tibicinātor (cf. bicinātor) et les dérivés tibi-nus (Varr., t. modi), tibiārius : faiseur de flûtes. Le sens de « tibia » n'apparaît qu'à l'époque impériale (Cels., Plin.), par un développement dont on trouve l'analogue dans gr. αἰλός. Le mot est demeuré en roman au sens de « tige ». M. L. 8727 ; B. W. s. u. Terme technique, sans étymologie certaine.

*tibracus (tubrucus, tifracus) : tubrucus uocatos quod tibias bracasque tegant ; tibraci quod a braciis ad tibias usque perueniant, Isid., Or. 19, 22, 50. Mot germanique ; v. Sofer, 160 ; M. L. 8967.

tibulus, -i m. : sorte de pin. Pinaster... easdem arbores alio nomine esse per oram Italiae, quas tibulos uocant, perique arbitranur, Plin. 16, 39. Sans autre exemple. Rappelle pour la forme ebulus, acerabulus. V. V. Bertoldi, Arch. Romanicum, 17 (1933), 1, 73 sqq., et La Parola, quale testimone della Storia, p. 172.

Tibur, -uris n. : Tibur, nom d'une ville du Latium ; de là différents dérivés, dont tiburinus, appliqué aux produits de Tibur, notamment à la pierre qu'on en tirait, et qui est demeuré dans les langues romanes. M. L. 8728.

tifāta : uiceta. Romae autem Tifata curia. Tifata etiam locus iuxta Capuam, P. F. 503, 14. Tifāta, -ōrum est aussi le nom d'un chaîne de montagnes au nord de Capoue, d'où Tifātinus. Le mot se dénonce comme dialectal par son f intérieur ; il semble un adjectif dérivé d'un nom indigène *tifa, supposé par certaines formes romanes, avec un doublet tippa, cf. M. L. 8731. Peut-être apparenté à tēba.

tignum, -i n. : matériaux de construction ; tigni appellatione in lege XII tabularum omne genus materiae, ex qua aedificia constant, significatur, Dig. 50, 62 ; cf. 47, 3. Ce sens n'est attesté que dans cette définition et dans un emploi ancien du diminutif tigillum ; cf. P. F. 399, 2 : sororium tigillum appellabatur locus sacer in honore Iunonis quem Horatius quidam staturerat causa sororis a se intersectae, ob suam expiationem ; et Plt., Au. 301, de suo tigillo fumus si qua exit foras, auquel se rapporte la glose corrompue de Nonius 134, 8 : ligellum (i. e. tigillum) tuguriolum, domicilium breue. — Autrement, tignum, usité surtout au pluriel, apparaît spécialisé dans le sens de « poutre(s) », et particulièrement « entrants » ou poutres jetées en travers d'un côté à l'autre du bâtiment et reposant sur les trabēs ou poutres formant les architraves qui reposent sur les colonnes ou pilastres ; cf. Rich., s. u. māteriātio. Il est évident que, dans ce sens, tignum a été rapproché de tegō (cf. lignum/legō) : c'est sur les tigna que repose le tectum. Ancien (Lex XII Tab., Cat., Plt.), usuel. M. L. 8732 a.

Dérivés : tignārius adj. (t. faber, Cic.) et tignuārius, tardif d'après les autres formes en -uārius : contignō, -ās : charpenter ; contignātio ; tigillum, -i : v. plus haut, M. L. 8732 ; Tigillus m., épithète de Jupiter (Aug., Ciu. D. 7, 11) ; tignulum (Boèce) ; intertignum, M. L. 4498 ; tignoserārius « scieur de bois », CIL XI, 244.

La racine de *teks- de véd. tṛṣṭi « il travaille avec la hache » et de v. sl. tesa « travailler avec la hache » n'est conservée dans aucun verbe latin (v. ce qui est dit de tēzō). En germanique et en celtique, elle fournit des noms de la hache : v. sl. tesla, v. h. a. dehsala et irl. tál ; tignum fait penser à cette racine, mais la forme ne s'explique pas en partant de *teks-no-. Tignum est formé comme lignum, de legō, et pourrait provenir de *teg-no-m.

tigris, -is (et -idis) c. : tigre. Emprunt au gr. τίγρις attesté dès Varr., L. L. 5, 100 : tigris qui est ui leo uarius, qui uiuus capi adhuc non potuit. Vocabulum e lingua armenia : nam ibi et sagitta et quod uehementissimum flumen dicitur Tigris. La prose emploie le nom au masculin, la poésie au féminin ; de là un féminin tigrida, M. L. 8733. Celtique : irl. tigrir.

Dérivés et composés : tigrinus (Plin.) ; tigrifer (Sid.). Le mot grec est lui-même d'origine iranienne ; à l'époque de Varron, l'Arménie était dominée par une aristocratie parthe. Le rapprochement avec le nom du fleuve est une étymologie populaire.

tilla, -ae f. : 1° tilleul. Attesté depuis Virgile ; 2° seconde écorce de l'orme (= φλοιός). Panroman. M. L. 8735 ; B. W. s. u.

Dérivés tardifs : tiliāceus (Capitol.) ; tiliāginus (Col.) ; tiliāris (Caes. Aur.) ; tilinus (Gloss.).

Irl. teile « tilleul » a l'air d'être simplement le mot anglais teyle, qui provient du v. fr. teil. Gr. τεῖλα signifie « orme ». Pas d'étymologie sûre.

timedō, -ēs, -ulī, -ēre : craindre ; avoir peur. Transitif et absolu, cf. nē timē. Ancien, classique et usuel ; demeuré dans les langues romanes. M. L. 8737.

Dérivés et composés : timor (timōs, Naev. ap. Non. 487, 6) : crainte, peur. Personnifié et divinisé (= φό-

tollō, -is, sustulī, sublatūm, tollere (subjunctif radical *tulam; abstulam, atulam*. Le parfait et le supin anciens de **tollō** sont *tetuli, (t)ūtum*, qui servent en même temps de parfait et de supin à **ferō**; en face de **tollō**, dont l'aspect est « déterminé », on recourt d'ordinaire aux formes à préverbes *sustulī, sublatūm*) : lever, élever, soulever : *t. caput, manūs, liberōs, ancorās, animōs, clāmōrem*; emporter : *naues... quae equites sustulerant*, Cés., B. G. 4, 28, 1; par suite « enlever, détruire » (fréquent dans Cicéron; cf. Lael. 5, 19, *sublata benevolentia nomen amicitiae tollitur*). Ancien (Lex XII Tab.), usuel, classique. M. L. 8769. De *sublatūs* dérivent *sublatūz* adv. et *sublatiō* (Cic., Quint.).

Composés de **tollō** : **abstollō** (rare, deux exemples de basse époque, en dehors d'un subjunctif *abstulās*, attribué à Plaute par Charisius, GLK I 380, 19, et sur lequel les glossateurs ont créé un indicatif *abstulō* : ἀφαρῶ); **atollō** : lever vers, s'élever, rehausser; **atollentia** (bas latin) = *superbia*; **contollō** (archaïque) : lever ensemble; **exollō** : élever, relever, exalter (sens moral) : *laudibus e.*; **protollō, sustollō**, usuels et classiques.

Un adjectif appartenant à la racine et sans l'infixe nasal, **-tulus, sert** de second terme de composé dans *opitulus* (cf. *opem ferre*) « qui porte secours », d'où *opitulor, -āris*; sa présence dans *grātulor* est moins sûre. A **tollō** s'apparentent également **tolerō** et sans doute **tolūtīm**, q. u.

Tollō signifiait d'abord « porter, supporter », comme le prouvent *tulus, tolerō*, et le fait qu'il a pu fournir à **ferō** son parfait et son supin. Mais le sens de « porter » étant exprimé, d'autre part, par **ferō, gerō, portō**, le présent « déterminé » **tollō** s'est spécialisé dans le sens de « lever » et « enlever », ce qui explique qu'il ait emprunté son parfait à **sustollō** « porter en soulevant ». Il est glosé le plus souvent par ἀφῶ; c'est avec le sens de « emporter » qu'il est demeuré dans les langues romanes.

La racine **tel-* (cf. *τελάσσει, τομῆσαι, τέλῃαι* (Hes.); *τελαμών* « bandoulière de soutien »), **tl-* (dans l'ariste gr. *τέλων*, ion.-att. *τέλων* « j'ai supporté, j'ai pris sur moi ») avait l'ariste athématique conservé en grec et un parfait : hom. *τέλαμεν*, etc., et v. lat. *tetuli*. Elle avait une valeur « déterminée », qui lui a permis de fournir à **ferō**, présent essentiellement « indéterminé », le perfectum et aussi l'adjectif en *-*to, lātus* et le supin *lātum*, par suite les noms verbaux. Le présent à infixé nasal qu'elle possédait indique d'une manière plus forte encore le procès qui aboutit à un terme et signifiait « enlever » : irl. *tēnaid* « il enlève » le conserve exactement; c'est un ancien **tlnd-*; le lat. **tollō** est la même forme passée au type thématique; M. Marstrand a montré, dans ses *Observations sur les présents indo-européens à nasale infixée en celtique*, p. 35 sqq., pourquoi le traitement ne concorde pas avec celui de **sternō** : c'est que le subjunctif italo-celtique du type **tel-ā-* a passé phonétiquement à **tolā-*, conservé dans *at-tulās*, etc., et que, en conséquence, le vocalisme de **tlnd-*, lat. **toll-**, a été maintenu par ce **tolā-*. C'est ce sens de **tollō** qui fait que *sus-tulī* est le perfectum ordinaire de **tollō**; et *sus-tulī*, joint à *at-tulī*, etc., a entraîné la généralisation de *tulī*. Comme, hors du présent à nasale infixée, la racine a un sens plutôt statique que dynamique, il y a une forme en -e conservée en germanique : got. *pulan*, v. h. a. *do-len* « supporter ». Largement représentée en

Occident (grec, italo-celtique, germanique), la racine ne s'est presque pas en Orient; toutefois, le sanskrit classique a *tuld* « balance » (*talayāti* « il pèse » est sans doute dénommatif). — Les formes nominales diffèrent d'une langue à l'autre; ainsi gr. *τέλας* « qui supporte » (homérique), *τέλαπος* « corbeille » et dor. *τέλας* « dace » sont isolés. Il en va de même du thème en **tel-*, **tol-*, -*eris* (de **tel-os* avec o devant l vélaire), qui semble supposer lat. *tolerāre*; le sens exprimé par gr. *τέλας, τέλμων*, etc., est rendu en latin par le groupe de *tolerāre*.

tolōneum (-nium), -I n. (App. Probi, Gloss.) : emprunt tardif au gr. *τελωνεϊον, τελωνιον*. Cf. M. L. 8622, v. angl. *tolne*, all. *Zoll*. Le caractère oral et populaire de l'emprunt apparaît dans le traitement o de e devant l vélaire; cf. *oliva*, etc. Dérivé *tolōn(e)ārius* « percepteur », v. h. a. *solanāri*, v. angl. *tolnére*.

tolūtīm adv. : au trot; puis « en courant, rapidement ». Archaïque et rare; formé à l'aide du suffixe -*īm* du type *raptim, tributim, solūtīm*, etc. Peut-être apparenté à **tollō**, le sens premier étant « en levant le pied », et construit d'après *ūtūtīm*.

Dérivés et composés : **tolūtārius** (-ris); **tolūtīlis** « qui trotte »; **tolūtoloquentia** (Novits).

tomācina, -ae f. (Varr., R. R. 2, 4, 10) : même sens que le suivant.

tomāculum, -In. : sorte de saucisson, saucisse. Mot populaire (Satir., Pétr.).

Dérivés : **tomāculārius**; **tomācellus** (liber Gloss.), auquel remontent quelques formes romanes, M. L. 8771, **tomacella*. Cf. peut-être gr. *τεμάχιον, τέμαχος* « tranche de poisson salé ou de saucisson ».

tomentum, -I n. : bourse; *genus herbae quae pro plumis in lectum mittitur*, CGL II 595, 36. Joint à *acus, -eris* par Varr., L. L. 5, 167. M. L. 8774. Peut-être de **ton(d)-s-mentum, tondeō*; cf. Mart. 14, 160, *tomentum concisa palus circense uocatur*; | *haec pro Leuconico stramina pauper emit*.

Pas d'étymologie sûre.

(h)omix (*tomex*), -icis f. m. : corde, brin de cable, latinisation du gr. ὄμιξ, -γγος (cf. *strix*), d'abord emprunté sous la forme *thomix (-mez)*; cf. P. F. 489, 1; *thomices Graeco nomine appellantur ex cannabi impolitate et sparto leuiter tortae restes, ex quibus funes fiunt. Puluilli quique, quos in collo habent, ne a resti laedantur, thomices uocantur*. M. L. 8776 et 8775, **tomicia*. Mot rural et technique.

tondeō, -ēs (et, à basse époque, **tondō, -is**, attesté épigraphiquement et dans les gloses et demeuré dans les langues romanes, M. L. 8779), **tondō, -is, -eris**, **tondēre** : tondre, raser, t. *barbam, capillos*; t. *herbam, graminā*; tailler, émonder : t. *oleās, uitēs*. Dans la langue familière, « dépoiler de »; cf. Plt., Ba. 242, ... *itaque tondebo (senem) auro usque ad uivam cutem*. Ancien, usuel, classique. Panroman, sous cette forme ou sous des formes plus récentes.

Dérivés et composés : **tōnsus** : tondu, M. L. 8785; d'où **tōnsāre, *tōnsiāre*, M. L. 8781, 8782; **tōnsiūs** (époque impériale); **tōnsiō, -ās** (Plt., Ba. 1127); **tōnsiō** (tardif; cf. Vulg. Deut. 18, 4, *lanae ex ouium ton-*

siōne, demeuré dans les langues romanes avec un sens concret, comme **mānsiō**, M. L. 8783; B. W. *toison*); **tōnsor, -ātrix, tōnstricula** (Cic.); **tōnsōrius** : de bardouite dénommatif. — Les formes nominales diffèrent d'une langue à l'autre; ainsi gr. *τέλῃαι* « qui supporte » (homérique), *τέλαπος* « corbeille » et dor. *τέλας* « dace » sont isolés. Il en va de même du thème en **tel-*, **tol-*, -*eris* (de **tel-os* avec o devant l vélaire), qui semble supposer lat. *tolerāre*; le sens exprimé par gr. *τέλας, τέλμων*, etc., est rendu en latin par le groupe de *tolerāre*.

attondeō (plf. *attondī*) : tailler, émonder; tondre (sens figuré).

detondeō : enlever en taillant ou en tondant; *circum-, in-, re-tōnsus*.

Pourrait avoir été fait sur une forme en *-*de/o-* d'une racine signifiant « couper » : cf. gr. *τένω* en face de *πένω*, pol. *tnę, ciąć* « couper, abattre », et des formes celtiques, comme m. irl. *ro-s-teind* « il découpe »; v. Wh. Stokes, *Urk. Sprachschatz*, p. 129; en serait un dérivé, comme *spōndeō*.

tongeō, -ēs : -ere nosse est, nam Praenestini tongitionem dicunt notionem. Ennius (Var. 28) : *alii rhetorica tongent*, P. F. 489, 5. Sans autre exemple et sans doute dialectal.

Cf. got. *þagkjan* « boulevercer », *logkjesan* « et þugkjan » δοκεῖν, φαίνεσθαι ». Irl. *tongu* « je jure » est loin pour la forme et pour le sens. Osq. *taninom, t angin úd* « sententiam, -itiā » a un a surprenant.

tonō, -ās, -ul, -āre (**tonō, -is**; **tonimus** est dans Varr., Men. 132, cité par Non. 49, 17; cf. *sonāre et sonere*) : tonner. Le verbe est souvent employé impersonnellement; mais, à l'origine, il est accompagné d'un sujet, qui est le plus souvent le dieu *Iuppiter; tonāns* est une épithète qui désigne ce dieu. Ancien, usuel, classique. Panroman. M. L. 8778.

Dérivés et composés : **tonēscō, -is** (Varr. ap. Non. 180, 13); **tonitrus, -ūs** m. (et *tonitru* n., qui semble employé surtout au pluriel *tonitrua*, e. g. Cic., Diu. 2, 10, 44, attesté à côté de *tonitrus*, Ov., M. 2, 308; 3, 304, etc.); le nominatif tardif *tonitruum* est fait sur *tonitrua*) : tonnerre; M. L. 8780, B. W. *tonnerre*; dérivés : **tonitrālis** (Lucr. 1, 1105, *tonitrālis*, mss.); **tonitruālis**; **tonitruō, -ās**, tardifs et rares. *attonitus* : est stupefactus; nam proprie attonitus dicitur cui casus uicini fulminis et sonitus tonitruum dant stuporem, Serv. in Ae. 3, 172; par extension, = *thōcus*, e. g. Vg., Ae. 7, 580, *attonitus Baccho... matres*; à l'époque impériale, synonyme de *intensus* et glosé *προσθῶνος*. Le verbe **attonē** est peut-être créé sur *attonitus*; il n'est pas attesté en dehors de Mécène et d'Ovide, M. L. 769 a; *circum-, con-* « tonner tout à coup », *dē-* « tonner fort » ou « cesser de tonner », M. L. 2609; *in-* (**intonicāre*, M. L. 4504 a), *superintō;* *attonāns* : épithète de Jupiter, trad. de ὑπερμεγέλης; **extōnare*, M. L. 3092.

L'expression de « tonner » varie d'une langue à l'autre; par exemple, le vieux slave a *grimēti* et le grec βρέμεν pour « tonner »; irl. *torann*, gall. *tarann* « tonnerre » est isolé. Cependant, le groupe de **tonāre** a ses correspondants dans véd. *tānyati* « il tonne », *tanyati* « acte de tonner », etc., pers. *tundar* « tonnerre », v. angl. *þunor* « tonnerre » (masculin). Comme il n'y a pas de suffixe -*us* et que lat. -i- ne s'explique pas devant un groupe de consonnes, il faut admettre que *tonitrus, tonitrua*

provient de la contamination d'un mot **tonitru-*, sans doute masculin (cf. *sonitus*), et d'un mot **tono-tro-* (cf. *fulgētrum*), qui aurait été neutre : véd. *tanyati*h supposé aussi une contamination. En sanskrit, *tānyati* s'est contaminé avec un groupe de mots signifiant « émettre un bruit sourd, gémir » : véd. *stanīhi* « résonne » est dit d'un instrument à percussion, le *dundubhiḥ*, dont le son est comparé au rugissement du lion; le présent radical de racine dissyllabique ainsi attesté est représenté par des dérivés dans gr. σῆνω « je gémis » et στενάχω, στεναχίζω, etc., lit. *stenū, stenēti* « gémir », v. sl. *stenje, stenati* et russe *stonū, stonār*. Les formes du groupe latin de *tonāre* remontent aussi à une racine dissyllabique; hors du sanskrit, il y a eu contact — ou identité initiale — de **stena-* et de **tens-* : éol. *τένει στένει* (Hes.) et v. angl. *þuniān* « faire du bruit ». On ne peut que signaler cette coïncidence de **stena-* et **tens-*, sans en déterminer au juste la nature.

tonor, -ōris m. : doublet de **tenor** d'après Quintilien 1, 5, 22. V. *teneō*.

tōnsa, -ae f. : rame (Ennius; après lui repris par la poésie; la prose ignore le mot et ne connaît que *rēmūs*); l'explication de Festus, P. F. 489, 12, « quasi tondeatur ferro », n'est qu'une étymologie populaire.

Dérivé : **tōnsilla** : *palus dolatus in acumen et cuspidem praeferratus, qui navis religandae causa in litore figitur*, P. F. 489, 9. Également archaïque (Pac., Acc.).

tōnsilla, -ae f. : nom latin de l'oiseau de mer *ciris* (= gr. *χεῖρις*), d'après Junius Philargyrus, in Verg. B. 6, 74. Forme peu sûre; il y a des variantes *tolisilla, tulsilla*.

tōnsillae : v. *tōlēs*.

tonus, -I m. : tension; ton. Emprunt technique au gr. *τόνος*; les représentants dans les langues romanes sont des mots savants, M. L. 8786. Celtique : irl. *tōin, britt. ton*.

topanta : sans doute corruption de τὰ πάντα qu'on lit dans Pétr. 37, 5; v. Perrochat, *Le Festin de Trimalcion*, 2^e éd., p. 30.

topia, -ōrum n. pl. (scil. *opera*) : paysage à fresque; jardin d'ornement. Dérivé technique du gr. *τόπος*; demeuré dans quelques dialectes italiens, M. L. 8788 a. Adj. : **topiārius** : concernant l'art des jardins ou du paysage (depuis Cicéron); substantivé : **topiārius** m., **topiāria** f., **topiārium** n.

topper : *significare aut Artorius cito, fortasse, celeriter, temere*, F. 482, 7. Adverbe archaïque (Liv. Andr., Naev., Acc., Pac., Enn., Coel.); cf. Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, p. 646. Quintilien, 1, 6, 40, le range parmi les mots « ab ultimis et iam obliteratis repetita temporibus ». Même famille que *tālis, tum*, etc. Formé de **tod-per*, accusatif neutre du thème pronominal **to-* et de la particule *per*, qu'on a dans *semper*, etc.

tormentum, tormina : v. *torqueō*.

tornus, -I m. : trépan, tour. Emprunt technique au gr. *τόρνος*. M. L. 8796. Attesté depuis Lucrèce.

Dérivés : **tonō, -ās** : façonner au tour, tourner (de-

puis Cicéron). Panroman (a remplace *torqueō, uertō*), M. L. 8794; B. W. s. u.; v. angl. *tyrnan; tornātilis, tornātor, tornāūra* (tous tardifs et techniques).

torpeō, -ēs, -ēre : être engourdi (sens physique et moral). Ancien, déjà dans Plt., Am. 335. Usuel, classique.

Dérivés : *torpor* : engourdissement, torpeur; *torpōrō*, -ās (rare, Turp., Lact.); *torpidus* : engourdi; *torpēdō* : torpille (cf. M. L. 8796 a); *torpēsco*, -is, -pui; *torpēfaciō* (Non. 183, 5 : *torporauit pro torpēfecit*).

Cf. v. sl. (serbe) *u-trūpiti* « *ἐναρκάσθησθαι* », v. sl. (Sursilaniens) *u-trūpota* « torpueurt », russe *tērpniū* (« se raidir ») et lit. *tūpstū, tūpū* « se raidir, perdre connaissance, s'engourdir ». Sans autre rapprochement.

torqueō, -ēs (auquel s'est substitué **torquō, torcō* dans les langues romanes, v. M. L. 8798; B. W. *tordre*; cf. *mordère*, etc.), **torsi**, **tortum**, **torquere** : faire tourner, tourner; *tordre*, en particulier « tordre les membres, torturer, tourmenter » (sens physique et moral); dans la langue militaire, « faire tourner une arme avant de la lancer, brandir ». Ancien, usuel, classique. Panroman.

Formes nominales, dérivés et composés : *torquēs* (*torquīs*), -is c. : proprement « torsade », d'où « collier, bracelet »; cf. gr. *τροπικός*, M. L. 8799, *torques* (celtique : irl. *torc*, britt. *torch*; germanique : néerl. *torck* « torche ») et **torca*; B. W. *torche*.

Dérivé : *torquātus*, usité comme surnom romain.

torculus : qui sert à tordre; *torculum* : pressoir (à vis ou à corde qui s'enroule), v. Rich., s. u., M. L. 8792, v. angl. *torcul*; *torcular* n., même sens (neutre d'un adjectif **torcularis*), M. L. 8790; *torcularius*; substantivé dans *torcularius* m. « ouvrier qui manœuvre le pressoir »; *torcularium* n. « pressoir »; *torculō*, -ās (Fort.), M. L. 8791. Pour **torculus* « torche », v. M. L. 8792 a. **tormina*, -um n. pl. (sg. *tormen*, inusité) : tranchées, coliques, de **torqu-s-men*; d'où *torminōsus* (Cic.), *torminālis* (Cels., Plin.) : « sorbum ».

tortumentum n. : machine à projectiles, câble qu'on enroulait autour d'un cabestan; instrument de torture, d'où la « torture » elle-même et, au sens moral, « tourment », M. L. 8793; britt. *tormen* « combat »; dérivé : *tormentuōsus* (Cael. Aur.).

tortus (**torsus*) : tordu, de travers; M. L. 8809, *tortus* et *tortum* « tort »; par opposition à « droit », *tortē*; *tortum* n. : corde (Pac.); *tortilis* (poétique et prose impériale), M. L. 8805, d'où **tortiliare*, M. L. 8804. Pour *tōrtā*, v. ce mot.

tortio : torture (rare et tardif, avec un doublet *torsiō*, St Jér., Vulg. = *στροφάλμα*), M. L. 8806; *tortor* : bourreau; *tortō*, -ās : torturer (rare, archaïque, Pomp., Lucr. et Arn.); *tortūra* (tardif, Vég., Pall.); *tortuus* : de presurage (t. *oleum, mustum*). Terme technique de la langue rustique; *tortus*, -ūs m. : tour, repli (poétique); *tortuōsus* (ancien et classique), d'où *tortuōsūtās* (récent); *torticordius* (St Aug.; cf. *cor* et, pour la formation, les composés tardifs et populaires en -ius du type *caldicerebrus, crassiūnēnis*, etc.). Certaines formes romanes supposent aussi **torquāz*, M. L. 8797; **tortiāre*, 8803; **torquidus*, 8800; **tortōrium*, 8807.

ad- (*at-*), *cō-*, *con-* : *con-torqueō*, d'où *contortē*, *contortor*, -tiō, -tulus; *dē-*, *dīs-* : *dīs-torqueō*, *dīstortor*, -tiō; *ex-* : *ex-torqueō*,

M. L. 3084; *ex-tortor*; *in-*, M. L. 4505, et **intorticulāre*, M. L. 4506; *ob-*, *per-*, *prae-* : *prae-torqueō*; *retorqueō*, demeuré dans les langues romanes (*rētorcère*), ainsi que *retortus*, M. L. 7265-7266; *irretortus*; *obtoritiō* « *obholitiō* ».

V. aussi *toruus*.

Causatif à vocalisme *o* d'une racine **trekw*, **terkw*, dont le correspondant le plus clair est gr. *τρέπω*, dont le π doit représenter un ancien *k^w*, comme le prouve la glose d'Hésychius *ἐπιτρέσσειθαί* « ἐπιτροπέσειθαί Πάριος », où -τροσ- se repose sur **trok^w-ye-*. Le sens de la forme osque tur uniiad « torqueātur? » est douteux; cf. Vetter, *Hdb.*, p. 44.

torrens : v. le suivant.

torreō, -ēs, **torruī**, **tostum**, **torrere** : faire sécher, dessécher : t. *pisces sole*, t. *uiam in tegulis* (Plin.); plus souvent employé dans le sens dérivé « dessécher au feu, brûler, consumer » (sens physique et moral); cf. P. F. 485, 6 : *torreri* (l. *torrere*) a *torro deductum proprie significat siccare atque arefacere; sed usurpatum est iam pro eo quod sit igne urere*. Ancien, usuel, classique. M. L. 8801. Le participle présent *torrens* s'emploie avec le sens absolu de « brûlant », cf. T.-L. 44, 38, 9 : *miles torrens meridiano sole*, et « desséché », d'où subst. *torrens* m. « torrent », cf. F. 482, 30 : *torrens participialiter pro exurenis ponitur, ut est apud Pacuuium in Antiopa* (13) : « *Flammeo uapore torrens terrae fetum exusserit* ». *Significat etiam fluuium, subitis imbribus concitatum, qui alioqui siccitatibus exarescit...* Mais on n'a plus envisagé dans *torrens* que la rapidité et la violence de son cours, et *torrens* en est arrivé à signifier non plus « un cours d'eau qui se dessèche », mais « un fleuve impétueux »; de là le sens de *torrens* épithète ou substantif, e. g. dans Cic., Fin. 2, 13, *cum fertur quasi torrens oratio*; Plin. 3, 117, *Padus torrentior*; Tac., Or. 24, *quo torrente, quo impetu, où torrens* n'a plus aucun rapport ni avec le sens de « dessécher », ni avec le sens de « brûler ».

torris, -is (*torrus*, d'après Non. 15, 30 dans Accius; d'après Servius, in Ae. 12, 298, dans Enn., Inc. 27, et dans Pacuuius) m. : Brandon; mot rare et poétique. Thème en -i à sens concret; cf. Solmsen, *Beitr.*, 103 sqq., Gl. 2, 78, n. La forme en -ē, **torrēs*, est une conjecture de Lachmann, ap. Lucr. 3, 917, aujourd'hui abandonnée.

Festus, 484, 4, signale un adjectif *torrus* : *torum*, ut *significet torridum aridum, per unum quidem r antiqua consuetudine scribitur; sed quasi per duo r scribatur pronuntiaari oportet. Nam antiqui nec mutas nec semiuocales litteras geminabant, ut fit in Ennio, Arrio, Annio.*

Dérivés et composés : *torridus* : desséché, torride, brûlant, d'où *torridō*, -ās (tardif); *torrēsco*, -is (Lucr.); *retorridus* : raboutri; *torrefaciō* (Col.); *extorreo* (Cels.), M. L. 3094 a; *torror* (Cael. Aur.). *Tostus* est demeuré dans les langues romanes avec des sens dérivés et souvent fort éloignés; cf. M. L. 8814; B. W. *tōt*. Un dérivé *tostiare* y est également attesté, M. L. 8813, qui figure dans Plin. Valer. et dont l'existence est confirmée par le dérivé *tostitiō*, *στρήσις*, CGL II 386, 1. De *tōstus* dérive britt. *tost*; v. J. Loth, s. u.

Causatif de **ters-* « sécher »; cf. v. isl. *þerra*, v. h. a. *derran* « sécher » et, d'autre part, got. *ga-pausnan* « sécher, dessécher », *ga-pausans* « ἐξηραμμένος », *paurus* « sec »; hom. *τέρσεται* « il se dessèche », *τέρσηται* « dessécher » et gr. *τεπαίνω* « je fais sécher », *τερσιός* et

τεραία « claié »; arm. *t'aršamim*, *t'arāim* « je me débarras ». L'adjectif en **-to-*, lat. *tostus*, repose sur **tistos*, qui se retrouve peut-être dans lit. *tīštās* « pâleux, qui a de la consistance ». — La racine a souvent servi à indiquer la notion de « soif », pour laquelle le latin recourt à *sitiis* : skr. *tṛṣṇati* « il a soif », *tṛṣṇā* « soif » (cf. av. *taršno*, pers. *tīš*); got. *paursiþ mik* « j'ai soif », *paurstei* « soif »; irl. *tart* « soif ». — Pour la forme, lat. *torrus* rappelle got. *paurusus* « sec » et skr. *tṛṣṇ* « assoiffé, avide »; le vocalisme *o* du latin procéderait ici de **r*; mais, au point de vue latin, *torrus* concorde avec *torreo*; il a dû y avoir, d'autre part, un adjectif thématique à vocalisme *e* du type de gr. *λευκός*, qui est normal; on a aussi rapproché *terra* (v. ce mot).

tōrtā, -ae f. : tourte, tarte. Semble sans rapport avec *torrus* de *torreo*, car les représentants romans du mot supposent un *ō* (c'est-à-dire un *o* fermé) ou un *u*; cf. M. L. 8802; B. W. s. u. N'apparaît que dans la Vulgate, où il traduit *ἄρτος*, et les gloses. Celtique : irl. *tort*, britt. *torih*.

Diminutif : *tōrtula* (Vulg.).

torus, -Im (*torum* n., Varr. ap. Non. 11, 14) : sens le plus anciennement attesté « brin ou tord de câble »; cf. Cat., Agr. 135, 4 : *funem exordiri oportet longum P. LXXII; toros III habeat, lora in toros singulos VIII lora digitos II*. Conservé avec ce sens dans la langue rustique, cf. Col. 11, 3, 6, t. *funiculorum* : c'est ce sens qu'on a encore dans Cic., Or. 6, 21, *isque (stilus)... addit, aliquos, ut in corona, toros* « feston qui s'enroule dans une couronne », ou dans Plin. 19, 146 (*asparagans in toris striatur*). Plus généralement, désigne une « corde », e. g. Col. 2, 6, 25, *uiuis toris ad arborem religetur*. S'est appliqué ensuite à des objets qui par leur forme rappellent les renflements que font les brins d'un câble tressé :

1° en architecture, « tore », moulure bombée en forme de corde qui constitue un des membres de la spirale d'une colonne (Vitr.); 2° « banquette de terre », cf. Vg., Ae. 6, 674, *riparumque toros... incolimus*; 3° saillie d'un muscle sous la peau, cf. Cic. poët. ap. Tusc. 2, 9, 22, o *lacertorum tori*; saillie des veines : *uenarum tori*, Cels. 7, 18; puis, dans la langue de la poésie impériale, « muscles », cf. Vg., G. 3, 81, *luxuriantque toris animosum pectus*; 4° matelas, coussin, ainsi appelé parce qu'il était bordé primitivement d'herbes tressées, cf. Varr. ap. Non. 11, 14 : *quod frontem lecticae struebant, ex ea herba torta torum appellatum. Hoc quod inicitur etiam nunc toral dicitur; et aussi L. L. 5, 167 : contra latinum torale, ante torum, et torus a torto, quod is in promptu. Ab hac similitudine torulus, in mulieris capite ornatus* (avec les références de Goetz-Schoell, ad loc.). Dans la langue poétique impériale a été pris pour synonyme de « lectulus », lit funéraire, lit nuptial (= *thalamus*); de là : *torus obscenus*, *illicitū tori*, et même dans Plin. 35, 87, *torum donare alicui* « donner une matresse à quelqu'un ». Cf. Rich., s. u. M. L. 8811.

Dérivés : *torulus* : torsade (sens ancien); aubier (Vitr.); petit muscle (Apul.), M. L. 8810; **torālis* adj. attesté seulement dans le subst. n. *torāle*), *torālia* : housse(s) couvrant le lit de table; *torōsus* (époque impériale) : noueux, musclé, musculueux; *torōsulus* (St Jér.).

Sans étymologie claire, comme *fūnis*, et sans doute emprunté?

toruus, -a, -um : qui regarde de travers, farouche. Épithète des yeux, qui s'est appliquée ensuite au visage, au corps ou au caractère, puis à toute espèce d'objets. Ancien, poétique ou postclassique. Non roman.

Dérivés : *toruītās* (époque impériale); *toruiter* (Enn., Pomp.); *toruudus* (Arn.).

La langue associait *torqueo*; le *torquere ceruices oculosque* de Cic., Leg. 2, 15, 39; *torquere oculum*, Ac. 2, 25, 80; t. *oculus*, Vg., Ae. 4, 220, etc., rappelle l'expression constante *toruī oculi*.

Sans correspondant exact. M. Burger, R. des Ét. lat., 8 (1930), p. 222 sqq., a supposé que *toruus* est à *torqueo* ce que *fuluus* est à *fulgeo* (v. le mot *fuluus*); cf. là-contre Leumann, Gl. 21, 198 sqq. V. *truux*.

tostus : v. *torreo*.

tot : v. *tālis*.

tottonārius, -a, -um : se trouve seulement dans Vég. 1, 56, 37 : *sed ipsos equos, quos uulgo trepidarios, militari uerbo tottonarios uocant, ita edomant...* Germanique? Cf. v. h. a. *trotūn* > fr. *trotter*.

tōtus, -a, -um (gén. *tōtūs*, dat. *tōtū*, comme dans les démonstratifs; mais avec intrusion de formes de la 2° déclinaison, gén. *tōtū*, dat. *tōtū*, gén. dat. f. *tōtae*) : tout entier, tout; *tōtum* « le tout », par opposition à *dimidium* « la moitié »; in *tōto*, in *tōtum* « en tout ». S'emploie lorsqu'on considère les objets dans leur totalité, *peruigilat totas noctes* « il veille les nuits tout entières », tandis que *p. omnis noctes* voudrait dire « il veille toutes les nuits ». Mais souvent confondu avec *omnis*, surtout au singulier, e. g. Cic., Fin. 2, 34, 112, *omne caelum, totaque cum uniuerso mari terram mente complexus*; Mi. 23, 61, *qui senatus totam rem publicam, omnem Italiae pubem, cuncta populi Romani arma commiserat*, et les exemples de César cités sous *omnis*; pour le pluriel, cf. Ovr., M. 1, 253, *iamque erat in totas sparsurus fulmina terras*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8815 (v. *omnis*). Les formes romanes remontent les unes à *tōtus* (esp., port. *todo*), les autres à *tōtus*, avec geminée expressive. V. *tout* et *toton* dans B. W. Celtique : irl. *tot*, *tōtū*.

Dérivé, bas latin et rare (un exemple de Rusticus, v^e siècle) : *tōtietās* (d'après *medietās*).

Le groupe de *saluus*, qui a servi ailleurs à rendre la notion de « tout entier », a gardé en latin un sens concret. Pas d'étymologie claire, de même que pour *omnis*. Était donné qu'un ancien **wiswo-* (cf. lit. *visas* « tout ») a été transformé en skr. *vīcāvā*, av. *vīspō*, v. pers. *visa-*, d'après skr. *vīc-*, av. *vis-*, v. perse *vīd-* « tribu », on doit se demander, avec J. Wackernagel, si *tōtus* n'aurait pas un traitement dialectal de **eu* (cf. *rōbur*) et ne serait pas à rapprocher de osq. *touto* « ciuitās », ombr. *totam* « ciuitātem », irl. *tuath*, got. *þiuda* « nation ». Cf. F. Muller, *Altäl. Wört.*, s. u. *tōuātōs*.

toxicum, -I n. : poison. Emprunt au gr. *τοξικόν*, attesté depuis Plaute et demeuré dans les langues romanes, en partie sous des formes savantes, M. L. 8818; 4507, **intoxicāre*.

trabea, -ae f. : sorte de toge, sans doute d'importation sabine, cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u., faite tout entière d'étoffe de pourpre ou ornée de bandes horizontales de cette couleur, cf. Rich. s. u. Non attesté avant Virgile, mais sans doute ancien. Sert de surnom.

Dérivés : *trabēctus*; *trabēctis* (Sid.).

De *trabs*?

trabs, -bis (doublet *trabēs* employé par Enn., A. 616?; Sc. 247 V; cf. Varr., L. L. 7, 33, *cuivs uerbi* (scil. *trabēs*) *singularis casus rectus corruptus ac facta trabs* f. : grosse poutre de bois, madrier; en architecture, « architrave de bois », opposé à *ignum*, q. u.; cf. Rich. s. u. Ancien, usuel, technique. M. L. 8823; v. fr. *tréf* et *entraiver*; v. angl. *traef*.

Dérivés : *trabēcula* (*trabi-*) (et *trabiculum*, M. L. 8822 a) : petite poutre (Caton, Vitr.); *trabica* (sc. *nāuis*), archaïque; *trabālis* (t. *clāuus*), M. L. 8821; *trabāria* (sc. *nāuis*).

On rapproche osq. *trífibúm* « domum », *trífibarakávum* « aedificāre », *tribarakkíuf* « aedificium » (radical *trēb-*), ombr. *trebeít* « versatur », *tremnu* « tabernaculo » et, par suite, iirl. *trēb* « demeure », lit. *trōbā* (acc. sg. *trōbā*) « construction, maison », sans doute aussi v. isl. *þorp* « petit enclos ». Le sens de lat. *trabs* est éloigné; on se rapprocherait du mot osque cité si l'on rattachait ici *taberna* en supposant une forme ancienne **traberna*, avec dissimilation, hypothèse qui ne se laisse pas démontrer (et que n'appuie pas l'existence de *fraternus*, etc.); de plus la dissimilation devrait plutôt s'exercer sur le suffixe que sur le radical; cf. *trapitūm*. Les mots en *-erna* sont souvent d'origine étrusque.

tractō : v. *trahō*.

trādō : v. *dō*.

tragant(h)um, -ī n. : adragant. Forme syncopée issue du gr. *τραγάνθηον*. Emprunt populaire, tardif.

tragēma, -atis n. : douceur, dessert. Emprunt au gr. *τράγημα* (Plin. 13, 48). Sur fr. *dragée*, etc., v. B. W. s. u. et M. L. 8834, *tragemata*.

tragoodia, -ae f. : tragédie. Emprunt au gr. *τραγῳδία*. Depuis Plaute : Dérivés de type grec : *tragicus*, *tragoidus*, etc.; *paratragōedā*, -ās (Plt.). M. L. 8838.

trāgula : v. *trahō*.

tragum, -ī n. (*tragos*, Plin.) : gruaux fait de blé ou d'épeautre; emprunt au gr. *τράγος*, cf. Diosc. 1, 115.

traha, **trahea** : v. le suivant.

trahō, -is, **traxi**, **tractum**, **trahere** : traîner, tirer (cf. *trāgula*, *ab eo quod trahitur per terram*, Varr., L. L. 5, 139); entraîner : *trahit sua quaeque uoluptas*, Vg., B. 2, 65; étirer : *t. lānam*, d'où « filer »; prolonger, tirer en longueur, *t. bellum*; faire un trait; d'où « compter, mettre au compte de » (propre et figuré, cf. *dūcere*); retirer; et absolument « se retirer » (Lucre); aspirer, avaler d'un trait (en parlant d'une boisson, etc.). Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 8841. Noter le sens de « traire » pris par le mot en français, qui a recouru à **tirāre*, d'origine inconnue, pour la notion « tirer ». M. L. 8755; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *traha* et *trahea*, -ae (Vg., G. 1,

164; ce dernier peut être formé, comme le suggère M. Niedermann, sur **matea* que suppose *matecia* (?) sorte de traneau pour battre le blé et aussi « herse » : *τρακῆν τὰς βόλους ἀρακίττουςα* (Gloss.), M. L. 8840; *trahārius* (Sid.); *trahāz* : sans doute création de Plt. qui le joint à *procāz*, *rapāz*, Pers. 410.

trāgum, -ī n. : seime, drague. Attesté depuis Sotivius, Georg. 1, 242; *trāgula* (pour l'ā, cf. *īgula*, en face de *tegō*; *rēgula*) : 1° *genus teli, dicta quod scuto infixa trahatur*, P. F. 505, 6; 2° drague; M. L. 8839; celtique; gall. *traill* (douteux, v. J. Loth, s. u.), germanique; v. angl. *drægnett*, *træglian* de *trāgum*, *trāgula*; *trāgulariit* m. pl. « soldats chargés de lancer les *trāgulae* ».

tractim adv. : en traînant (attesté depuis Enn., repris à l'époque impériale; évité par la prose classique).

tractiō : *σύστασις, ἐκκωσις*. Seulement dans les glosses; les formes à préverbe sont, au contraire, usuelles : *contractiō*, *distractiō*.

tractōrius : qui sert à traîner, à tirer; dans la langue impériale, *tractōria*, *tractōriae* (sc. *epistula, litterae*) : lettre d'invitation; lettre impériale ordonnant de pourvoir aux besoins d'un personnage officiel pendant un voyage (Cod. Just.). M. L. 8826.

tractum (*tracta* f.) : 1° morceau de pâte allongée, éplâtré; 2° flocon de laine détaché par le peigne ou la carde;

tractus, -ūs m. « action de tirer, trait », d'où « marche continue » (dans l'espace ou dans le temps); « fait de traîner sur, allongement », etc.; « délimitation à l'aide de traits tirés », d'où « quartier, région », M. L. 8827 et 8825, **tractiāre* (et **retractiāre*, 7267) « traîner »; celtique; iirl. *tracht*, *trath*, gall. *traeth* « tractus » (douteux, v. J. Loth, s. u.); *tractuōsus* (Caes. Aur., Theod. Prisc.) : qui traîne, visqueux; cf. aussi M. L. 8836, **tragina* « traîne » (cf. *tragum*) et **tragindra* « traîner », M. L. 8837; B. W. s. u.

abstractō : enlever en tirant, retirer, arracher, d'où *abstractus* « abstrait », dans la langue philosophique de basse époque, s'oppose à *concretus* (M. L. 49); *abstractiō* (Boèce), avec les dérivés tardifs *attractiō*, *attractiūsus*; *attractus* (seulement à l'ablatif), M. L. 770-771; *conrahō* : contracter, resserrer (sens propre et figuré, physique et moral). S'oppose dans la langue juridique à *dissoluere* : c. *lites*. De là *amicitiā, negotiā cum alqō, emptiō contracta*; ce qui est l'emploi normal chez les jurisconsultes, cf. Pomp. Dig., 46, 3, 80 : *consensu nudo contracti potest, diu dissensu contrario dissolui potest*. Ainsi s'explique *contractus* « contrat », tandis que *contractiō* a gardé le sens de « contraction », M. L. 2188, *contractus*, *contractat*; *dē-trahō* « tirer à bas, rabaisser », « tirer, enlever de » (sens physique et moral), de là *dētractiō*, -tor, -tus; *dis-*, *ex-*, *in-*, *inter-*, *per-*, M. L. 6434, *pre-*, M. L. 7268, *sub-*, M. L. 8400, *super-trahō*, avec leurs dérivés, dans lesquels le préfixe ne fait que préciser le sens du verbe simple. Cf. M. L. 2693, *distractiō* (formes savantes en italien); 2692, **distractiāre*.

tractō, -ās, -āul, -ātum, -āre : intensif fréquentatif de *trahō* : 1° « traîner violemment » (Enn., Sc. 75 V), *qui te (= Hectorem) sic respectantibus/tractaueret nobis*,

On pense naturellement à *trāns*; mais la formation est singulière (cf. *limes*, qui en est voisin par le sens). Composé. V. *meō*; et *sēmita*.

tranquillus, -a, -um : tranquille, calme (se dit surtout de la mer; *tranquillum* « le calme »; cf. Cic., Off. 1, 24, 83, *in tranquillo tempestatem aduersum optare demētis est*; T.-L. 28, 27, 11, *ita aut tranquillum aut proclae in uobis sunt*). Par dérivation s'est dit des hommes (par opposition à *trātus*) et de toute espèce de choses. Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *tranquilliās* (joint à *malacia*, Cés., B. G. 3, 15, 3); *tranquillō*, -ās, qui s'emploie au propre et au figuré.

D'après Bréal, *tranquillus* signifie « transparent ». Pline 37, 56, parlant d'une sorte de perle qui, d'après une superstition populaire, indiquait l'état de la mer suivant qu'elle était trouble ou transparente, dit : *Si modo est fides, praesagire eas habitum maris, nubilo colore aut tranquillitate*. L'idée de transparence a conduit à celle de sérénité. Plt., Capt. I 1, 37 [v. 106] (c'est un parasite qui parle) : *Ille demum antiquis est adulescens moribus*, | *quouis numquam uolunt tranquillauit gratius*; Hor., Ep. 1, 18, 102 : *Quid minuat curas, quid te tibi reddat amicum*, | *Quid pure tranquillet, honos an dulce lucellum*, | *An secretum iter et fallentis semita uitae*. A l'époque de la basse latinité, ce sens n'était pas encore oublié, et *Tranquillitas tua* était employé exactement comme en italien « *Vostra Serenità* ». — Toutefois, ce sens s'accorde assez mal avec l'étymologie qui rapproche *tranquillus* (-ī?) de *quies*; et si le premier élément est *trāns*-, on attendrait **trā(n)squillus*.

Composé expressif de formation obscure, cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gram.*, p. 164, 1.

trāns : préverbe et préposition « par delà, au delà de ». Comme préposition, est suivi de l'accusatif et s'emploie avec des verbes marquant le mouvement comme le repos. En composition, à côté du sens de « au delà », a aussi le sens « de part en part » : *trānsfigō*; marque le changement total dans *trānsformō*, *trānsfigurō*. *Trāns* se prononçait *trās*, dont l's s'amoussait devant sonore; ainsi *trādō*, *trādūcō*, *trālātum*, *trāmītō*, *trānō*, *trāuehō*, *trāciō* et les formes romanes remontant à *trādūx*, *trādūcere*, *trāciere*, **trāciāre*, *trāmiuere*, etc.; mais, à côté de ces graphies phonétiques, on trouve aussi les graphies étymologiques *trānsdūcō*, etc., qui ont été rétablies d'après les formes où l's non sonorisé s'était maintenu : *trā(n)scurrō*, *trā(n)sportō*, *trā(n)stulī*, etc. Devant s initial, le groupe *-ss-* ainsi formé se réduit à s : *trānscribō*, *trānsiliō*, *trānscondō*. A basse époque, apparaît renforcé de ad : *adtrāns*, Itala, Iud. 11, 29.

Trāns est conservé dans les langues romanes, M. L. 8852. Le sens de « très » rappelle celui du lat. *per* dans *perfacilis*, etc.; v. B. W. s. u.

Trāns a un correspondant ombrien, *traf* (*trahaf*), *tra* (*traha*), mais avec une autre construction : accusatif ou locatif suivant qu'il y a mouvement ou non; en britannique, cf. gall. *tra* « au delà de, très, tant que ». On s'est demandé si ce ne serait pas le nominatif du participe d'un verbe qui se retrouverait dans *intrāre*; cf. le cas de *uersus*; v. Marouzeau, *Partic. présent*, p. 26, mais l'existence de ce participe présent conservé isolément est suspecte et *intrāre* est susceptible d'une autre expli-

traher longuement, péniblement : *t. uilam uolgiuago more ferarum*, Lucr. 5, 930; *t. bellum*); 2° travailler, manier, traiter de et, dans la langue de l'Église, « précher ». Déjà dans Enn., Sc. 144 V, *ut ne res temere tractent turbidas*. Ce sens provient sans doute de la langue rustique, où *tractāre* s'employait dans le sens de « traquer des sillons dans »; cf. Lucr. 5, 1289, *tractare eorum terrae aere*; Col. 2, 4, 5, *t. lutosum agrum*, et de la langue des fleuves : *t. lānam* (comme *trahere*). Il s'est employé ensuite de toute espèce de matière qu'on traite ou dont on traite, et même des personnes; cf. Plt., An. 160, *ego te dehinc ut merita es de me et mea re tractare aequor*; Cic., Verr. 1, 8, 23, *t. aliquem liberaliter*. M. L. 8824. Celtique : britt. *traethu*, *tracethawd*.

Dérivés et composés : **tractiō** (classique) : manie- ment, traitement, discussion, etc.; **tractator**, -trix : 1° esclave, masseur, masseuse (Sén., Mart.); 2° celui qui traite d'un sujet (Sid.); **tractōrium**; **tractatus**, -ūs m. : manie- ment, traité, prédication, etc.; **tractābilis** (classique); **tractābiliās** (Vitr.) et **intractābilis** : porter la main sur, toucher à, palper; **attractiō**, -tus; **contractō** (*contractō*) : toucher, entrer en contact avec, quelquefois *sensū obscōnō*; dans la langue impériale, « s'approprier » (Dig., *c. rem aliēnam*); **contractiō**, -tor (Dig.); **contractābilis**, -biliter; **dētractō** : rejeter; refuser; *d. proelium*; enlever quelque chose à; d'où, au sens moral, « déprécier »; **dētractiō**; **dētractiō**; **obtractō** : -at, *contra sententiā tractat*, P. F. 203, 17; « s'opposer, nuire à (d'où la construction tardive avec le datif, d'après *officō*, etc., qui s'est étendue à **dētractō**) dénigrer »; **obtractiō**, -tor; **pertractō** : manier longuement ou avec soin, examiner en détail; **pertractiō**; **pertractiō**; **pertractō** : -are est *rursus tractare*, P. F. 339, 1; « remanier, retoucher »; « tirer en arrière, résister, retirer », d'où « refuser » et « rétracter »; **retractiō**, -tus, -tor.

Ces verbes ont également des formes « étymologiques » sans apophonie : *at-*, *dē-*, *per-*, *re-tractō*, M. L. 8433, etc.

L'étymologie de *trahō* est obscure. L'indo-européen n'admettant pas de racine commençant par une occlusive sourde et terminée par une consonne aspirée, la forme même de *trahō* surprend dès l'abord (cf., toutefois, les formes celtiques du type v. iirl. *traig* « pied »); le traitement de la dentale aspirée en latin est mal connu. En revanche, le groupe qui rappelle le plus *trahō*, celui de v. isl. *draga*, v. angl. *dragan* « tirer » repose sur une forme ancienne à *dh* initial et *gh* final, qui est normale. On a aussi pensé à rapprocher gr. *τράγω* « je cours » (de **0péγω*, cf. hom. *0πέλασσο*) et, avec une sonore finale non aspirée, véd. *dhṛdjai* « il passe rapidement ».

tractiō : cf. *iaciō*; *tractiōrium*, M. L. 8844; bret. *traeh* « entonnoir »; v. h. a. *trahiāri*.

trāma, -ae f. : fils de la chaîne, quand, séparés par les lices, ils livraient passage à la navette; cf. Rich. s. u.; puis « chaîne d'un tissu, trame » (confondu avec *subiēmēn*); d'où *trāmen*, tardif; *trāmosericus*, Isid.). Mot technique, attesté depuis Varron. M. L. 8847. De *trāns*; ou de **tragh-sma*?

trāmes, -itēs m. : chemin de traverse, puis « sentier, route ». Ancien (Plt.), classique, usuel. M. L. 8848.

caction, v. sous *intrā*. Le celtique a, en outre, des formes différentes : irl. *tar* (avec l'accusatif, comme *trāns*), qui a chance de répondre à skr. *tīrḥ*, av. *tarō* (aussi avec l'accusatif « au delà de, à travers ») et gall. *travy*, représentant une forme du type de v. sl. *prī* « près de » (v. Pedersen, *V. G. d. k. S.*, I, 439), en face de l'adjectif skr. *tīr(i)-yā-āh-* « qui va à travers », avec des dérivés tels que gall. *traws* « à travers » (v. Pedersen, loc. cit.). Le hitt. *tarna* « faire entrer, laisser », causatif de **tar*- « traverser », est douteux et doit être écarté. La plupart des langues n'ont pas de formes verbales de ce groupe parce que c'est la racine de *terō*, apparentée initialement ou non, mais différente par le sens, qui a fourni des formes verbales. Toutefois, l'indo-iranien, qui n'a pas de verbes du groupe de *terō*, a skr. *tīrati* et *prī-tīrati* « il traverse », v. perse *vīy-atayaram* « j'ai traversé ». La racine est dissyllabique : véd. *a-tīrī-ma* « nous avons traversé », *tīrīhām* « gué », etc. Le germanique a une forme élargie de cette même racine : got. *pairh* (avec accusatif) et v. angl. *purh*, v. h. a. *durh* « à travers ». Il n'y a de formes verbales de **ter-* « traverser » que là où il n'y en a pas de **ter-* « user en frottant » (v. *terō*). On peut se demander, du reste, si ce n'est pas la même racine, dont le sens s'est différencié; *terō*, *terebra* ont un sens proche de *trāns*.

tränstrum, -I n. : poutre ou planche posée horizontalement au-dessus d'un vide entre deux murs ; dans la langue nautique, le pluriel *tränstra* désigne les bancs transversaux (*τά σέματρα*) sur lesquels étaient assis les rameurs ; cf. P. F. 505, 3, et Rich. s. u. Terme technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 8857. Celtique : irl. *trout*, britt. *trawst*.

Diminatif : *tränstellum* (Vitr. 5, 12), M. L. 8856 ; B. W. *trétœuf*.

Les formations en -strum sont énigmatiques (cf. *mōns-trum*) ; la façon dont *tränstrum* sortirait de *trāns* n'est pas claire.

tränsuersus (*trā-*, -a, -um : qui va de travers ou à travers, transversal. Ancien (Plt.), usuel et classique. De là : *tränsuersum* (*trā-*) « le travers », adv. *tränsuersē*, *tränsuersim*, cf. omb. *trahuorfi*. Le verbe *tränsuertō* semble rebâti sur l'adjectif et n'apparaît qu'à partir d'Apulée; *tränsuersō* est dans le Moretum et dans la Pereg. Aeth. Panroman, sauf roumain. M. L. 8860, *tränversus* ; 8858, *tränversa*, et 8859, *tränversäre*.

trapētum (*trapētus*, *trapēs*, peut-être forme dialectale suditalique ; cf. osq. *hürz* « hortus »), -I n. : moulin à olives. Emprunt au gr. **trapēttron*, issu peut-être, comme le suppose M. Niedermann, par dissimilation de **trapēttron* « machine à fouler le raisin, pressoir ». *Τραπητός* « ό οτοός d'Hesychius désigne seulement le vin obtenu par le foulage du raisin. Déjà dans Caton, latinisé, demeuré dans quelques parlers suditaliques. M. L. 8862.

trāsenna (*trān-*, *trass-*), -aē f. : piège à oiseaux, fait d'un filet étendu sur un chassis articulé (v. Rich. s. u.) ; par extension, « treillage » ; et « corde tendue au travers d'une ouverture », etc. Ancien (Plt.), rare et technique. Conservé peut-être en roumain. M. L. 8854.

La forme *trāsenna* semble due à l'étymologie populaire, qui a rapproché le mot de *tränseō*. *Trāsenna* est

suspect d'être emprunté, peut-être à l'étrusque, où la finale -enna est fréquente ; cf. *Sisenna*, etc.

trebāx, -ācis adj. : fin, habile, avisé. Rare et tardif (Sid., où a aussi *trebāciter*). Emprunt au gr. *tribax* (et *tribax*, tardif).

trebla : v. *tribulum*, s. u. *terō*.

trēmīs, -issis m. : monnaie du Bas-Empire, constituant le tiers de l'aureus. Formé analogiquement sur *sēmis*, avec *trēs* et as. V. h. a. *trēmīssa*, v. angl. *trimes*.

trēmō, -is, -ui, -ere : trembler ; et, dans la langue impériale, « trembler devant, avoir peur de » (synonyme poétique et pittoresque de *metuō*, *timeō*) ; d'où *tremēdus* « qui fait trembler ». Ancien (Carmen Saliāre), usuel et classique ; panroman (sauf roumain). M. L. 8877.

Dérivés et composés : *tremor* : tremblement, M. L. 8878 ; *tremulus* : qui tremble, et *tremulus* « tremble » (arbr., Plin. Valer.), M. L. 8880 ; *tremulo*, -ās (Gloss.), panroman, M. L. 8879 ; *tremescō*, -is ; *tremebundus* (*tremi-*), archaïque et poétique ; *tremidus* (sensif), *tremefaciō* (poétique) ; *at*, *circum*, *con*, *in-tremō* ; *contremescō* « extremescō » « effrayer » ; M. L. 3102 ; *intremulus* = *intrepidus* (Aus., Cassiod.) ; *tremipēs* (Varr.).

La racine **ter-* « trembler », qui a un caractère expansif, n'existe guère sans élargissement. On cite cependant skr. *taraldh* « palpitant, tremblant ».

Le groupe de **trem-* est représenté notamment par gr. *τρέπω*, *τρόπος*, *τρέμης*, tokh. A. *trām* « trembler » et lit. *trimū* « je tremble » ; aussi gr. *ταρμύσσα* « j'étré fraie » ; cf. *frēmō*.

Un groupe **tres-* figure dans skr. *trāsati* « il tremble », gr. *ῥαπέ* « je tremble » (cf. *ῥέσσαι* et *ἄρρατος*), av. *θράνήκα* « il effraie » (et *taršō* « effrayé »). En face, on a lat. *terreo* (v. ce mot) et gr. *ἔτρεπον* « ἐφοβήσεν (Hes.) ». Irl. *tarrach* « craintif » peut appartenir à **ters* ou **tres-*. Le type **tres-* est à **trem-* ce que **pres-* de *pressi* est à *premo*. Ici, -em- indique le procès qui dure, comme l'indique la différence de valeur de *ῥέω* et de *ῥέπω* en grec ; cf. *dor-m-iō*.

Lit *trīsh* « je tremble » doit avoir un ancien k. L'iranien a le suffixe **ske-* dans av. *tōssaiii*, v. perse *traditi* « il tremble ».

Le sl. *tresq* « je tremble » renferme la nasale et un élargissement **-s-* ou *-k-*.

Le groupe de *trepidus* peut être apparenté.

trepidus, -a, -um : agité, inquiet, qui trépigne ; *trepidus* : avec agitation, anxieusement, hâtivement. Ancien ; rare en prose, mais le dénomiatif est classique. *trepidō*, -ās : trépigner, s'agiter, trembler (joint à *conspersäre*, Cés., B. G. 5, 33, 1 ; à *tumuluarē*, T.-L. 27, 28, 10), ainsi que *trepidatiō* (joint à *tumulustus*, Cic., Deiot. 7, 29). Formes romanes rares. M. L. 8881-8882.

Autres dérivés et composés : *trepidarius* (-*dīarius*) « qui trépigne » (cf. *tottonārius*) ; *trepidulus* (Enn.) ; *atrepidō*, formation plaisante, opposée par Plt., Poe. 544, à *adpropärerē* ; *intrepidō* (Symm.) ; *praetrepidans* (Catul. 46, 7) ; *intrepidus* (latin impérial) : intrépide, et *intrepidus* (cf. gr. *ἀτρεμής*, *ἀτρεμάς*).

Il n'y a pas de verbe **trepō* ni de substantif **trepōr*, comme on a *timeō*, *timor*, *timidus*, v. Ernout, *Philologica* II, p. 1-56.

Tandis que *tremō* signifie simplement « trembler »,

trepidus, *trepidō* désignent plutôt une agitation inquiète de l'âme ; totis *trepidatur castris*, Cés., B. G. 6, 37, 6 ; hic *paludibus lectis trepidus rapit*, Vg., Ae. 7, 638 ; in re *trepida*, Tert., a. g. Juv. 10, 21 : *et motae ad lunam trepidabis* ; *marianus umbram* ; à plus forte raison, l'emploi avec *facilitat*, e. g. Vg., Ae. 9, 114, *ne trepidate meas*, Teulodidius, *facilere naues* ; le dérivé roumain *trepădă* signifie « courir ».

Il y a un groupe indo-européen à racine **trep-* indiquant un mouvement pressé, tel qu'un piétinement. Ainsi le grec « fouler le raisin », *τροπέωντρο* (*Hes.*), etc. ; et le sanskrit *ṭpṛdḥ*, *ṭpṛdāḥ* « qui se hâte » ; et le lituanien *trepsėti* « fouler avec les pieds », *trapindīti* « heurter avec les pieds » ; le vieux prussien *trapt* « treten », *er-treppa* « übertreten » ; le vieux troyen *trapid* « fouler aux pieds, se presser » ; le vieux grec *trabōn* « trotter ». Il peut y avoir une parenté avec le groupe de *tremō* et de *terreo* ; et le v. sl. *trepētū* « courir » ; l'indique. Mais, en général, la nuance de sens est différente.

treplū : *vertū*, unde *trepido* et *trepidiō*, quia *turbatiō* mens *vertitur*, P. F. 504, 23. Fausse étymologie ; *treplū* (sans autre exemple ; peut-être création de grammairien pour expliquer *trepidus*) répondrait à gr. *τρέπι* et n'a pas de rapport avec *trepidus*.

tri, **trīa** adj. numéral : trois. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8883 ; *ter* adv. (*terr*, Plaute, de **ters* < *trīa*) : trois fois. Souvent multiplicatif : *ter centum*.

Dérivés et composés : *tertius* : troisième, M. L. 8679 (et 8678, *tertīolus*) ; sur irl. *anteir* « ante tertiam », v. Pedersen, *Vgl. Gr.*, p. 200 ; *tertia* (sc. *partēs*) « le tiers » ; *tertio*, *tertium* adv. « troisièmement » ; dérivés : *tertianus* (cf. *quartianus*) : « a febris (Cels. 3, 15) ; *tertiani* « soldats de la 3^e légion » (et *tertia decimāni*) ; *tertio*, -ās : faire pour la troisième fois ; dans la langue rustique, « labourer la terre » (cf. *iterāre*) « presser l'olive pour la troisième fois », M. L. 8676 ; *tertianus* : qui contient un tiers ; *tertianum* : tiers, M. L. 8677 ; celtique : irl. *tert* ; britt. *tairth*, *teirthon* « tertia, tertiana ».

terni, -ae, -a (*trīni*) distributif : trois par trois, triple ; quelquefois synonyme de *trēs*, M. L. 8667 et 8910. Dérivés : *terniō*, -ōnis m. : le nombre trois, *trīniō*, M. L. 8908 ; *ternārius* : qui a trois pieds ; *trīniūs* (rare et tardif, Tert., Cod. Just.) ; celtique : irl. *trindōit*, britt. *Trined*, *Trindod*, et *trinēl* (de **trīnālis*). *trīarius* : usité au singulier seulement comme surnom ; le pluriel *trīariū* désigne les « triaires » ou « soldats du 3^e rang ».

tredecim (quantité de l'e de *tre-* non attestée ; les formes romanes remontent à *tredecim* ; mais leur témoignage est suspect, car elles attestent aussi *trecenti*, alors que la scansion antique *trecenti*, *trecenti* est sûre) : treize. Panroman, sauf roumain, M. L. 8870, et 8871, **trēdecimus*.

trīgintā indécl. (*trienta*, vulg., et **trenta*) : trente. Panroman, sauf roumain. M. L. 8901. De là : *trīcēsimus* (*trīgēsīmus*) ; *trīgēsīs* (*trīciēs*, *trīgīs*, *trīcēsīs*) ; *trīcēni*, -ae, -a ; *trīcēnārius* ; *trīcēnnum* ; *trīcēnālis* ; *trīcēsī*, -is m. « trente as ».

trecenti, -ae, -a (et *trecentum*) : trois cents (quelque-

fois avec valeur indéfinie pour signifier un grand nombre, comme *sescenti*), M. L. 8869 (*trēcēni*) ; *trecentēsimus* ; *trecentiēs* ; *trecentēni* ; *trēcēni*, -ae, -a ; *trēcēnārius*.

Composés : *terruncius*, -ī m. : a *tribus uncīis*, Varr., L. L. 5, 174, monnaie valant « les 3/12 ou le 1/4 de l'as », c'est-à-dire de l'unité. Cf. *uncia*.

triēs, -tis m. : *triēs quod tertīa pars*, Varr., L. L. 5, 171, « tiers de l'as », c'est-à-dire de l'unité ; de là : *trientius*, -a, -um ; *trientālis*, *triantālis*, f. (Graefsenque) « vase contenant le tiers d'un sextarius » ; *trientārius* ; *trientābulum*, -ī n. : *is ager, quia pro tertīa parte pecuniae datus erat, appellatus*, T.-L. 31, 13, 9.

tressis, -is m. : trois as ; *trēpond* adv. : de trois livres, cf. *duapond*, et Quint. 1, 5, 15.

trīduum n. (cf. *biduum*) ; *trīduānus*, -a, -um ; **trīduana* : irl. *tredan* ; *triennium*, -ī n., et *triennis* (Vulg.).

trīmēstris adj. (cf. *mēnsis*), M. L. 8905 ; *trīmēnsis* : irl. *trīmsī*.

trīm, -a, -um (cf. *hiems*) ; v. Benveniste, BSL, 32, p. 69) : de trois ans, M. L. 8907 ; et *trīmulus* ; *trīmūs*, -ūs m.

trīplex : triple ; d'où *trīpliciter* ; *trīplicō*, -ās, et *trīplicātiō*, d'où irl. *trīpulta* ; v. *plectō*.

trīplūs, -a, -um (= *τρίπλοῦς*), M. L. 8913 ; v. p. 517. V. aussi *testis*.

On trouve, en outre, un grand nombre de composés en *tri-* (*ter-*, beaucoup plus rare), parmi lesquels on peut citer : *triārūs* (v. *quinqüārūs*) ; *trīcep*, d'où *Trīcipiti-nus* ; *trīdens*, M. L. 8896, et ses dérivés : *trīfāriam* et *trīfārius* ; *trīfer* ; *trīfidus*, M. L. 8898 ; *trīfolium*, M. L. 8899 ; *trīforium*, M. L. 8899 a ; *trīformis* ; *trīfurcus*, d'où *trīfurcum*, M. L. 8900 ; *trīgenīus* (*ter-*) ; *trīlinguis* ; *trīlix* (cf. *licium*), M. L. 8903 ; *trīmodium* n. (*trimodia*), M. L. 8906 ; *trīnoctium* ; *trīnōdis* ; *trīpālis*, d'où *trīpālium*, v. B. W. travail ; *trīpālīare*, M. L. 8911 ; *trīpētītūs* ; *trīpēs*, M. L. 8912 (britt. *trybedd*) ; et *trīpedālis*, *trīpodātō*, *trīpodium* ; *trīquetrus* ; *trīuius* ; *Trīuia*, épi-thète de Diane ; *trīuium*, M. L. 8928 ; *trīuiālis*. Cf. aussi M. L. 8875, **trīmaculum* (fr. *tramail*, filet à trois poches).

Certains composés où *tri-* jouent le rôle d'un augmentatif, *trīfūr*, *trīfurcifer*, *trīuenēfca*, etc., qui appartiennent à la langue de la comédie ou de la satire, sont sans doute faits sur des modèles grecs ; cf. *τρίκαρτα*-*παρτε*, Ménandre, Epitr. 646. Cf. le groupe *terque* *quaterque* à valeur de superlatif.

Cf. aussi *trīumuir*.

« Trois » est l'un des noms de nombre qui se fléchissent en indo-européen et qui même avaient un féminin (cf. *quattuor*) ; le latin a gardé la flexion, à la différence de ce qui est arrivé pour « quatre » ; mais il a perdu le féminin, encore attesté en irlandais, sous la forme *teoir*, cf. gall. *teir*. La forme *trēs* repose sur un ancien nominatif **treys-es*, qui se retrouve dans skr. *trīyāḥ*, gr. *τρεις*, v. sl. *trije*, etc. ; la flexion est celle d'un thème en -i-, comme ailleurs : acc. m. f. *trīs*, omb. *trif*. Le neutre *tria*, omb. *trīia*, répond à gr. *τρία* ; il y a aussi une forme **trī*, conservée dans *trīgintā*, qui répond à véd. *trī*, v. sl. *trī*. Le masculin *trēs* a servi aussi pour le féminin, en partie parce que, dans les thèmes en -i-, cette finale sert à la fois pour le masculin et pour le féminin ; cette innovation se retrouve en osque, où le nominatif *trīs*, c'est-à-dire un ancien

*trēs, de *trēyes*, est accolé à un féminin. — Au premier terme de composés, la forme ancienne était *tri- (skr. *tri-*, gr. τρι-, etc.), qui aurait dû passer en latin à *ter-*, au moins devant consonne, mais qu'a conservé l'analogie de *triennium* et de *trium* et de l'ablatif *tribus* : ombr. *tris* (dat. -abl.), de *triplex*, etc. Le traitement phonétique apparaît dans l'adverbe *ter* = skr. *triḥ* « trois fois », gr. τρις. Le collectif de forme *triūni* repose sur *trino- (cf. pour la forme, *binī*), tandis que *terni* repose sur *trinno-. — Quant à l'ordinal, l'emploi du suffixe *(i)yo- est ancien et gr. τριτος ne représente pas l'état indo-européen. Le sanskrit a *triṭya* et le vieux prussien *tirts* (acc. *tirtian*) ; l'analogie a entraîné la substitution de *tri-tyo- à *tr-tyo-, d'où av. θρi(i)ya-, v. perse çtiya- et lat. *tertius*, ombr. *tertiam-a* « ad tertium », *tertium* « tertium », de *tri-tyo-, peut-être aussi gall. *trydydd*, got. *briddja* ; l'e de lit. *trėcas* et de v. sl. *treŕijŕ* est curieux, et peut-être ancien, à en juger par le type *tr-tyo- ; on se demande s'il n'en faut pas rapprocher le composé *tre-centum* (cf. *du-centum*) et la forme arrangée *tre-centū*.

tribulum, tribulō : v. terō.

tribulus, -i m. : 1° chausse-trape, cf. Rich., s. u. ; 2° tribule, croix de Malte (plante) ; 3° macre ou châtaigne d'eau. Emprunt au gr. τριβολος, attesté depuis Varron, latinisé. M. L. 8887. V. André, *Lex.*, s. u.

tribūō : v. le suivant.

tribus, -ūs f. : tribu, division du peuple romain, correspondant à la φυλή grecque : *t. urbānae*, *t. rusticae*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *tribuaris* : concernant la tribu ; *tribūlis* adj. : 1° qui est de la même tribu (classique) ; 2° qui appartient à la dernière classe de citoyens (Mart.) ; et *contribūlis* = συμφορος. *tribūnus* (pour la formation, cf. *portus/Portūnus*, etc., et *dominus*) ; sans doute ancien adjectif substantif ; *tribūnus (magistrātus)* « magistrat de la tribu », titre qui s'est étendu à différents magistrats ou fonctionnaires, civils ou militaires, *t. plebis*, *t. militum*, *t. aerarij* ; de là *tribūnāl (tribūnālē)*, neutre substantivé d'un adjectif *tribūnālis* « lieu où siègeaient les tribus », puis « endroit élevé, tribune où siègeaient les magistrats », d'ordre civil ou militaire, et spécialement les juges, d'où « tribunal », cf. Hor., Ep. 1, 16, 57, *omne forum quem spectat et omne tribunal* ; et même « tribune, estrade » en général ; *tribūnicus*, -a, -um : de *tribun* ; *tribūm* adv. : par tribus.

tribūō, -is : répartir entre les tribus. Terme de droit, qui s'employait proprement de l'impôt, *tribūtum* ; cf. Varr., L. L. 5, 181 : *tributum dictum a tribubus quod ea pecunia, quae populo imperata erat, tributim a singulis pro portione census exigebatur*. Dans la langue commune, s'est employé dans le sens large de « distribuer, répartir », et même « accorder, concéder, attribuer » (sens propre et figuré). *Tribūtum* est le neutre substantivé de l'adjectif *tribūtus* « concernant les tribus » ; cf. *comitia tribūta* (pour la formation, cf. *cornu/cornūtus*), et il est probable que *tribūō* a été fait sur *tribūtus*. A *tribūō* se rattachent *tribūitiō*, que Cicéron emploie,

N. D. 1, 19, 50, dans l'expression *aequābilis tributū*, qui traduit ἰσοφαλα, et les dérivés tardifs *tribūtor*, *tribūtorius* ; à *tribūtum*, *tribūtorius*. De *tribus* ont été formés les composés *at-* (ad-), *con-*, *dis-*, *in-*, *retribuō*, dont la plupart ont des dérivés ordinaires.

Peu de représentants romains ; cf. M. L. 8890, *tribūtum*, attesté aussi en germanique : v. h. a. *tribuz*, v. angl. *trifot* et en celtique : irl. *treubh*, *treubun*. Cf. encore M. L. 8888, **tribūna* (l'î est fautif) ; M. L. 8889, *tribus*, dont les représentants appartiennent à la langue écrite. L'ombrien a, de même, *trifu* « tribum » ; avec le génitif *trifor*, etc. On a émis l'hypothèse qu'il aurait existé à l'origine trois tribus (cf. la division des Doriens en trois tribus) et que *tribus* renfermerait *tri- « trois » ; cf., sur cette division en Italie et en Étrurie, Täubler, *Die umbrisch-sabellischen u. die römischen Tribus*, Heidelberg, 1929-1930, et Thulin, *Etrusk. Disziplin*, III, 48.

tricāe, -ārum f. pl. : 1° riens, vétilles ; 2° embarras, ennui. Mot de la langue familière, attesté depuis Plaute.

Dérivés et composés : *tricio*, -ōnis m. : faiseur d'embarras, chicanier (Lucil.), M. L. 8895 ; *triccōsus* ; *triccōr*, -āris (et *triccō*) : chercher des embarras à, chicaner (Cic. ad Att.), M. L. 8891, et peut-être 8892, **triccāre*, avec redoublement expressif « tricher » ; *intriccō* : mettre dans l'embarras (comme *indūcō*, *inconciliō*), M. L. 4512, fr. *intriguer* ; *extriccō* (*extricōr*) : tirer d'embarras (synonyme familier de *expediō*), débarrasser, dégager ; cf. Col. 3, 14, 3, *siluestris ager facile extricatur* ; *inextricābilis* (attesté à partir de Virgile, glossé *θαλαττριοτος*, d'où *extricābilis*, Gloss.), *inextriccāus* (Gloss.). Dans la Vulgate, on trouve *sē tricāre* au sens de « se retarder » ; c'est à ce sens que se rattache le britt. *trigo* « séjourner ».

Le sens précis de *tricāe* ne peut être déterminé, la langue ne l'employant que dans un sens figuré. Martial le joint à *apinae*, 14, 1, 7 : *sunt apinae tricāeque, et siquid uilius istis*. Les anciens le rapprochent de *τρικες* ; cf. Non. 8, 11 : *tricāe sunt impedimenta et implicationes... dictae quasi tricāe (τρικες?) quod pullos gallinaceos inuoluant et impediunt capilli pedibus implicati* ; ou de *Trica*, nom d'une petite ville d'Apulie (comme *Apina*), cf. Plin. 3, 104. Ce sont là des étymologies populaires. L'emploi que fait Columelle de *extricāre* laisse supposer que *tricāe* appartenait d'abord à la langue rustique, où il devait désigner quelque chose comme des « mauvaises herbes ».

Étymologie inconnue.

trichila (et, dans les inscriptions, *tricha*, *triclea*, *trichia* ; dans les Glosses, *trichilia*), -ae f. : berceau de treille, tonnelle, pavillon (Col. 10, 378 ; Vg., *Copa* 8). M. L. 8894. Mot de l'époque impériale ; sans doute emprunté.

tricioseinum, -i n. : tamis. Emprunt tardif (Orib. lat.), avec haplogogie, au gr. τριχοσεσκονον, dont dérive *tricioseināre* « tamiser », passé dans le latin médical du Moyen Age.

triduum : v. diēs.

trifarius : v. bifariam.

trifax, -acis adj. : *telum longitudinis trium cubitorum, quod catapulta mittitur*, P. F. 504, 14. Un exemple d'Ennius, An. 584. Mot osque?

trifolium, -i n. : trèfle. M. L. 8899 (*trifolium* et *triphylon* gr.) ; B. W. trèfle. V. André, *Lex.*, s. u.

triga, -ae (et *trigae*) f. : attelage de trois chevaux. Formation tardive d'après *bigae*, *quadrigae*? Dérivé : *trigarius*.

trilix : v. licium.

trimus : v. hiems.

trinfal : v. trēs.

trininiō, -is : crier (en parlant du jars). Cf. *tetrinniō*.

triō, -ōnis m. : bœuf de labour. Conservé seulement comme surnom romain et dans l'expression *Septem Triōnēs* qui désigne l'Ourse polaire et dont a été extrait le singulier *septemtriō* ; cf. Varr., L. L. 7, 74-75 : *has septem stellas Graeci ut Homerus uocant ἀνταξων et propinquum eius signum βοώτων, nostri eas septem stellas triones et temonem et prope eas axem ; triones enim et boues appellantur a bubulcis etiam nunc maxime cum arant terram... possunt triones dicti, quod ita sua stellas ut ternae trigona faciunt*...
Peut-être apparenté à *terere* et issu de *triuiō > tri(i)ō.

tripalium : v. pālus.

tripidānea (uītis) : vigne haute de trois pieds (Plin. 14, 41).

tripedio : τριποδίζω (Gl.). Doublet tardif de *tripudiō*.

tripodō, -ās, -āui, -ātum, -āre et *tripodātiō* (*tripu-*), -ōnis f. : formes conservées dans le Carmen *Irarum* Aruālium : *carmen descendentes tripodauerunt in uerba haec : enos lasas iuuatē*, etc. Sans doute « danser à trois temps ».

Même mot en ombrien *ahtrēpurātū*, *ahatripursatu* « *abs-tripodātō* », impératif.

De là : *tripudium* : danse à trois temps de caractère sacré, puis « danse » en général ; *tripudiō*, -ās. Dans la langue augurale, *tripudium* a désigné aussi le présage donné par le sautillement des oiseaux et, par fausse étymologie, le présage fourni par les miettes de nourriture tombant de leur bec ; cf. Cic., *Diu.* 2, 34, 72, ... *quia cum pascentur [pulli] necesse est aliquid ex ore cadere et terram pauire (terripaum primo, post terripudium dictum est ; hoc quidem iam tripudium dicitur) — cum igitur offa cecidit ex ore pulli tum auspiciati tripudium solistimum nuntiat ; et Fest.* 498, 25, qui rapproche *pauire terram*.

tripodum, -i n. f. : trot (Pélag.). V. *pēs*. Pour le vocalisme *o* dans un second terme de composé, cf. *meditullium* et *extorris*. Mais peut-être tiré du gr. τριποδίζω : *tripedio*.

triquetrus, -a, -um : à trois pointes, triangulaire ; *t. tellūs*, périphrase désignant la Sicile. S'oppose à *quadriātus*. Classique, mais rare.

Composé de *tri-* et d'un second élément sans doute apparenté au germanique : v. *norv. huat*, etc. « pointu » de **hwad-*.

trissō, -ās, -āre : crier (en parlant de l'hirondelle ; *Auct. Carm. Philom.* 26). Emprunt au gr. τρισσο ; demeuré dans les langues hispaniques. M. L. 8916.

tristega, -ōrum : trois étages ; emprunt tardif (S^r Jér.,

Vulg.) au gr. τριστεγα, demeuré partiellement dans les langues romanes. M. L. 8917 (v. fr. *trestre*).

tristis, -e (î attesté épigraphiquement et par les langues romanes) : à l'aspect sombre ou triste (souvent joint à *maestus*, opposé à *hilaris*, *laetus*). Se dit des personnes en général, du visage, de la parole, des objets inanimés, etc. : *tristes arbores*, Plin. 16, 95 ; *uultus seuerior et tristior*, Cic., *De or.* 2, 14, 289 ; *Sequanos tristes, capite demisso, terram intueri*, Cés., B. G. 1, 32, 2. Dans la langue augurale, s'emploie des entrailles à l'aspect sinistre : *tristissima exita*, Cic., *Diu.* 2, 15, 36. De là le sens « funeste » : *tristis morbus*, *triste fatum* ; « funèbre », *t. officium (exsequiarum)*, etc. Se dit aussi d'une saveur amère : *triste lupinum*, *tristia absinthia*. Dans la langue courante, correspond simplement à notre adjectif « triste » ; e. g. *quid tu es tristis?*, Plt., *Cas.* 172-173. Ancien, usuel, classique. Panromain. Les formes romanes remontent à *tristis* et *tristus* (sans doute formé d'après *laetus*, *maestus* et attesté à basse époque, cf. App. Probi 56). M. L. 8918. Celtique : britt. *trist*.

Dérivés et composés : *tristiculus* (Cic.) ; *tristimonia* (-*mōnium*) : rare, populaire ; *tristitas* (Pac., Turp.) ; *tristitia* (classique et usuel avec un doublet *tristitiēs* plus rare), M. L. 8919 ; *tristitiūdō* (Apu!, Sid.) ; *tristor*, -āris : s'attrister (Sén.) ; *contristō*, -ās (Cael. ap. Cic.) ; *tristificus* (rare, poétique).

Sans étymologie. La structure, qui rappelle celle d'un nom à redoublement « brisé » tel que *grex*, fait penser à celle de *arm. tritum* « triste », dont le *t* suppose i.-e. *d*. Cf. peut-être, en latin même, deux adjectifs à redoublement, *taeter* et *terricus*.

trit : onomatopée imitant le cri de la souris (Naeuius). Cf. aussi Varr., L. L. 7, 104, p. 124, 11 de l'éd. Goetz-Schoell, et les références ad loc.

tritaus, -i m. : pater ataiū. Fém. *tritauiā*. Cf. *auus* et *stritauus*. L'élément initial de *atiaus* est sans doute à rapprocher de *atta* ; *tritauius* rappelle *τρικαππος* ; cf. *trinepōs*.

triticum : v. terō ; André, *Lex.*, s. u.

*trittilo, -ās, -āre (?) : onomatopée, sans doute à rattacher à *trū*, *trissare*, dont une forme *trittiles* se trouve dans un passage obscur et corrompu de Varron, L. L. 7, 104. Cf. Goetz-Schoell et R. G. Kent, ad loc.

tritō, tritūō : v. terō.

triumphus, -i m. : triomphe, entrée solennelle à Rome d'un général en chef victorieux ; par suite la « victoire » elle-même ; une forme sans aspiration *triumpe* (répétée cinq fois) termine le *carmen fratrum Aruālium* ; cf. Varr., L. L. 6, 68 : *sic triumphare appellatum, quod cum imperatore milites redeuntes clamant per urbem in Capitolium eunti « (i) triumphē » ; id a θριυμβος ac graeco Liberi cognomen potest dictum*, et les références de Goetz-Schoell, ad loc. Cicéron prononçait encore dans sa jeunesse *triumpus* sans aspiration, comme *pulcer*, *Cetegeus*. La prononciation *triumphus* a été sans doute une innovation des lettrés de Rome ; cf. *Niedermann*, *Phonet.*, 3^e éd., p. 85 sqq. ; mais la forme sans aspirée a peut-être continué de vivre dans les dérivés romans du type **trumpāre* (cf., toutefois, M. L. 8926

et 8952, et B. W. sous *tromper*). *Triumpus* semble être un emprunt au grec (cf. owl) par l'intermédiaire de l'étrusque, comme l'indiquerait le p correspondant à la sonore 6 de *θηλαφος*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *triumphō*, -ās : avoir les honneurs du triomphe, célébrer le triomphe; triompher (sens propre et figuré); triompher de; *triumphātus* : dont on a triomphé; M. L. 8926, *triumphāre*; *triumphālis*; *triumphātor*, -trix, -trixus; *dētriumphō* (langue de l'Église), créé à basse époque d'après *dēuincō*, *dēbellō*, etc.

triumuir, -I m. : triumvir. Nominatif reformé sur le génitif pluriel *trium uirum*, de *trēs uiri* (*trēuirī*), nom donné à certains magistrats nommés par trois à Rome. De là : *triumuirālis, -e*; *triumuirātus, -ūs* m. Cf. *duumuir*.

trixāgō (*trissāgō*), -inis f. : germandrée, petit chêne, plante. Depuis Celse. Mot de type populaire en -āgō, sans étymologie. V. André, *Lex.*, s. u.

trochlea, -ae f., usité surtout au pluriel : poulie. Emprunt au gr. τροχάελα (depuis Caton) Conservé dans quelques parlers romans. M. L. 8929; B. W. *treuil*.

trōia, -ae f. : truie. Non attesté dans les textes; se trouve dans les gloses de Cassel (VIII^e siècle). Semble sans rapport avec le *porcus trōianus* de Macrobie, Sat. 3, 13, 13. M. L. 8933.

tropaeum, -I (*trophaeum*, tardif) n. : trophée. Emprunt ancien (Acc.) au gr. τροπαιών. I

Dérivé : *tropaeātus* (Amm.). M. L. 8936.

tropus, -I m. : figure, trope. Emprunt au gr. τροπος passé par l'école dans la langue courante, d'où **tropāre*, M. L. 8936 a; celtique : irl. *troip, troibēl*. De *tropō* existent à très basse époque les composés *adropō* (Arn., in psalm. 37) et *contropāre* « figurer »; puis « comparer » (Lex Visig., Cassiod.), d'où *contropātiō, -pābilis*. V. B. W. *trouver*.

trossuli, -ōrum m. pl. : nom donné aux cavaliers romains « *quod oppidum Tuscorum Trossulum sine opera peditum ceperint* », P. F. 505, 13. A l'époque impériale, désigne les « élégants »; cf. Sén. ad Luc. 76, 2; 87, 9. Sans doute étrusque.

trua, -ae f. : écumoire, cuiller percée; plaque d'évier. Depuis Pomponius.

Dérivés : *trulla* : petite écumoire ou cuiller percée; vase à double fond, percé de trous; bassin de chaise percée; réchaud, truella. Déjà dans Caton, R. R. 10, 2, où les manuscrits ont *trull(i)um, trullia*, M. L. 8949; B. W. *truelle*; celtique : britt. *trull*; germanique : v. angl. *turi*; et M. L. 8950, *trullio*; *tru(lli)um* (*trulleus* m.) et *trullio*, -ōnis m. (Plin. Valer. 3, 38) : seau (à couvercle percé, v. Rich, s. u.); *trullissō*, -ās : enduire, crépir; *trullissātiō* (Vitr.).

Un doublet *drua* est dans P. F. 9, 2. Il est très douteux qu'il faille rattacher à *trua* le verbe attesté dans la glose *truant, mouentur* du même P. F. 9, 3, et qui est sans doute à rapprocher de *andruāre, antroāre, ampruāre* et *redantrūāre*, F. 334, 19.

Tru(lli)us évoque certains mots techniques en -eus, suspects de provenir de l'étrusque. L'emprunt est vraisemblable pour ce terme technique. L'alternance *trul-*

leus, trullio rappelle *cōleus, *cōliō*. *Trulla* serait grec d'après Varron, L. L. 5, 118, *trulla... hanc Graeci trullan* (τρουλλίδα, conl. Scaliger; τρουλλην, L. Spengel). *Trua* est peut-être refait secondairement sur *trulla*. La formation du verbe *trullissō* semble confirmer l'origine grecque; cf. *comissor*, etc. Cf. aussi τρουνη « cuiller à pot ».

trucantus, -I m. : petit poisson d'eau douce, « goujon ». Mot celtique, v. *crazantus*. M. L. 8941.

trucidō, -ās, -āul, -ātum, -āre : égorger, massacrer. Semble s'être dit d'abord des animaux qu'on abat (cf. Sall., Ca. 58, 21; T.-L. 28, 16, 6), puis s'est étendu aux hommes, dans le sens propre et dans le sens figuré, et même à des objets inanimés (cf. Hor., Ep. 1, 12, 21). Classique (Sall., Cic.), mais rare. Non roman.

Dérivés et composés : *trucidātor* (depuis Caton); *trucidātor* (tardif); *contrucidō*.

V. *trux*.

trucidō (truculō), -ās : crier (de la grive). Cf. *facillō*.

tructa, -ae f. : truite (Isid., Plin. Val.). Panroman (sauf roumain). M. L. 8942. Mot tardif, sans doute emprunté; cf. le gaulois *trucantus*. Semble sans rapport, malgré Weise, p. 540, et Sofer, p. 65, avec le gr. τροκτῆς, qui désigne un tout autre poisson, une sorte de thon = *δπλα*. Le v. angl. a *trūht* (avec ū); le gall. *dluz*, le corn. *trud*, l'alb. *trofte*.

truculentus, -I m. v. *trux*.

trūdō, -is, -si, -sum, -ere : pousser (par opposition à *trahō* « tirer »; cf. Plit., Cap. 750, *uis haec quidem hercle est, et trahi et trudi simul*); se dit aussi des plantes, des bourgeons qui poussent, cf. Vg., G. 2, 235, (*pampinus*) *trudit gemmas*; 2, 74, *se medio trudunt de cortice gemmae*. Formes nominales, dérivés et composés : *trudiis, -is f.* : pique; *trudes hastae sunt cum lunato ferro*, Isid., Or. 18, 7, 3; *trūsō, -ās* (*sēnsū obscēno*, Cat. 56, 6), M. L. 8957; *trūsāulūs (mola)*; *trūsūtō* (Phédre). Cf. aussi M. L. 8943, **trūdicāre* (douteux); **extrūdicāre*, 3106; **extrūsāre*, 3107.

abstrūdō : pousser à l'écart, écarter; cf. Tert., Apol. 11, *illuc abstrūdī solent impiū*. Ce sens propre est rare; à l'époque classique, le verbe est simplement synonyme de *abdō, abscondō*; cf. Schol. Dan. in Verg., Ae. 6, 7 : *abstrudere enim est de industria celare*; d'où *abstrūsus* : écarté, secret (gall. *astrus*), *abstrūsium*; *dē* (*dētrūsio*, S^t Jér.); *in-* (cf. M. L. 4516), *ob-* (*obs-*), d'où *obstrūdulentus*, F. 208, 36, *obstrūsio* (Cael. Aur.); *re-trūdō*.

Ancien et classique, mais assez rare. Pas de substantifs dérivés.

Cf. got. *us-privtan* « *κόπος παρέχων* » et v. sl. *trūdū* « *κόπος* ». Mot du vocabulaire occidental.

trugōnus, -I m. : pastenague, sorte de raie (Plt., Cap. 851); latinisation de τρογών. Les autres auteurs emploient la transcription grecque *trygōn*. Faut-il lire *trygōnem* dans Plaute?

trulla, trulleus : c. *trua*.

truncus, -a, -um : ébranché (d'un arbre : *trunca manu pinus regii (Polyphemum)*, Vg., Ae. 3, 659); mutilé, privé de ses membres, tronqué (par opposition à *intēger*), joint à *mutulus, debilis*. Sens propre et figuré. La

date tardive à laquelle apparaît *truncō* rend peu vraisemblable l'hypothèse selon laquelle *truncus* adjectif serait dérivé du verbe.

truncus, -i m. : tronc de l'arbre ou du corps humain; fût d'une colonne ou d'un piédestal, etc. Usuel et classique; semble attesté plus tôt que l'adjectif, qui n'apparaît pas avant Virgile et Tite-Live. Mais *truncus*, par sa forme, est plutôt un ancien adjectif, avec le même suffixe que dans *mancus*, etc. (issu de **tron-co-s?*).

Dérivés et composés : *trunculus* (Cels.); *truncō, -ās* : attesté seulement à l'époque impériale, presque uniquement sous la forme *truncātus*, sur lequel sans doute a été bâti *truncō*; *truncātiō* (Cod. Theod.). Les composés anciens sont : *con-* (Plt.), *dē-truncō, -cātiō*; *distruncō* (Plt., Tru. 614); *obtruncō* « tailler, ébrancher », usité surtout dans le sens de « égorger, décapiter » (attesté depuis Plaute); *obtruncātiō* (Col.). *Trūncāre, trūncus, trūnculus, *truncus* sont demeurés dans les langues romanes, M. L. 8953-8956; B. W. *tronc* et *trancher*; *extruncō* en germanique : v. h. a. *strunzere*, etc.; *truncus* dans v. h. a. *trunc*, etc.

Étymologie incertaine. Peut-être à rapprocher du groupe de *trux*. Ou bien cf. gr. τροῶν, etc.? Le lit. *trenkiū* « je heurte » est loin pour le sens.

**trūō, -ōnis* m. : auis monocrotidius. *Caecilius inridens magnitudinem nasi* (270) : « *Pro di immortales, unde prorepsit truo?* », P. F. 504, 21. Cf. *trua?*

trutina, -ae f. : balance. Emprunt ancien (Caton, R. R. 13, 3) et fait par voie orale au gr. τροτάνη. De là *trutiniō* (*trutinor*) et *trutiniātor*, tous deux rares et tardifs. M. L. 8958 (v. fr. *trone*).

trux, trūcis adj. : farouche, féroce, cruel. Se dit des hommes et des animaux, du visage, des yeux, du climat, des choses abstraites ou concrètes. Ancien (Plt., Pac.) et classique, mais surtout poétique.

Dérivé : *truculentus*, d'où *truculentē (-ter), truculēntia*.

Thurneysen, IF 14, 127 sqq., a rapproché irl. *trū* (gén. *troich*) « destiné à mourir ». Les sens sont différents. Mais *trucidāre*, ou le second terme appartient au groupe de *caedō* (cf. *homī-cīda?*), établirait le rapprochement. Peut-être faut-il aussi rapprocher *truncus* et *toruus*. En tout cas, on pense au groupe indo-iranien de véd. *tarute* et *tūrūati*, av. *tauroyatiū* « il triomphe de, il l'emporte sur », hitt. *tarh-* « conquérir », etc., qui indique la supériorité de force, tous mots qui rappellent le groupe de lat. *trāns* plus que celui de *terō*.

tū (gén. anc. *tis*, cf. *mis*; gén. usuel *tū*; dat. *tibi* (mot iambique); acc. *tēd* et *tē*; abl. *tēd* et *tē*?; pronom de la 2^e personne du singulier : *tu*, toi. Renforcé dans *tū-te, tūemet, tūimet, tūe*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8863. Adjectif dérivé : *tuus, -a, -um* : ton, ta, M. L. 9020. Adverbe archaïque : *tuātīm* « à ta façon » (Plt.).

Le nominatif singulier se retrouve ainsi, sans particule postposée, tantôt à l'état de mot autonome, tonique, tantôt à l'état de mot accessoire, atone, nettement dans : v. sl. *ty* (de **tū*), v. pruss. *tož* (autonome) et *tu* (souvent postposé), v. h. a. *dū* et *du*, -tu (postposé), arm. *du* (forme de mot accessoire), gr.-dor. *tō* (tonique), gâth. *tū* (postposé); la

longueur de l'u n'a pas de valeur étymologique); le védique a *t(u)u-dm* et l'avesta *tūm* (de **tūvam*), gâth. *tūm*, c'est-à-dire *tūvam*, l'osque *tīium*, nominatif singulier « tū ». Le datif *tibi* (avec le traitement de i de e, normal à l'intérieur du mot, et par suite dans un mot accessoire) concorde pour l'essentiel avec v. pruss. *tebe*, v. sl. *tebē* et gâth. *taibya* (cf. lat. *sibi*); l'ombrien a *tefe, tefe*. L'accusatif *tē* (de *tēd*) offre une particule à dentale, tandis que l'ombrien a *ti-om*, *ti-u*; la forme de base est **tē*, doublet indo-européen de **twe*; cf., d'une part, v. sl. *tē*, v. pruss. *ten*, v. isl. *þi-k*, et, de l'autre, gr. *σέ, σε* (reposant sur **te*, qui semble attesté chez Hésychius, pour le crétois), arm. *k'e-z*, skr. *udm* (avec v. consonne en védique), *ivā, av. θwam*. Le hittite a une forme élargie : nom. *zik*, acc. *tuk*.

L'adjectif possessif admettait deux formes, l'une à vocalisme radical e, représentée par lit. *tuvas*, gr. *τεός*, l'autre à vocalisme zéro, représentée par skr. *tvāh*, av. *θwō*, gr. *σός* (de **tḥós*), arm. *k'o*; l'italique semble avoir admis les deux, car l'ombrien a *tover* à côté de *tuver* « tui », osq. *tu vai tu ae*. Le lat. *tuus* n'a pas clairement le représentant d'un e radical, mais ne peut guère s'expliquer par un ancien **tuos*, on peut partir de **teuos* (cf. *nouos* et *veos*) *tuos, tuus*.

tuba, -ae f. : trompette droite (par opposition à *cornū, lituus*); cf. Rich, s. u. Ancien (Enn., Plt.), usuel, classique. Peut-être ancien collectif de *tubus* : tube, tuyau, usité, d'ailleurs, lui aussi, dans le sens de « trompette »; cf. Varr., L. L. 5, 117 : *tubae ab tubis, quos etiam nunc ita appellant tubicines sacerdotum*; et F. 480, 25 : *tubilustria, > quibus diebus ascribeditum in Fastis est, in ar)io Sutorio agna tubae (lustrantur, quos) tubos appellant*.

Les formes romanes remontent à *tuba* et **tufta*; *tubus* (d'où provient également v. h. a. *zubar*; l'irl. *tob* vient de *tuba*) et **tuftus*; *tubula*, **tufula* (avec doublets dialectaux, sans doute osco-ombrien), cf. M. L. 8964, 8-9, et 773 **attubāre*.

De *tuba* sont composés ou dérivés : *tubicen*, et *tubicinō*, -cinium; *tubilistrum* : fête des trompettes, cf. Varr., L. L. 6, 14; *tubocantius* (Inscr. CIL VI 10149); *tubula*; *tubārius* (Dig.).

De *tubus* : *tubulus* et *tubulātus*; *tubulātiō*.

Pas d'étymologie certaine. V. Ernout, Philolog.ca II, p. 234.

tūber, -eris n. : 1^o tumeur, excroissance, nœud des arbres; 2^o *tūber (terrae)* : sorte de tubercule, peut-être la truffe. Comme *gibber*, semble avoir pu s'employer avec valeur d'adjectif; cf. Tér., Ad. 245, *praeterea colaphis tuber est totum caput*. Ancien, technique. Les gloses ont aussi une forme dialectale *tūfer*, seule conservée dans les langues romanes; cf. M. L. 8966; B. W. *truffe*. Dérivés : *tūberculum, -i* (Cels., Plin.); *tūberāsus* (Varr., Pétr.); *tūberāns*; *tūberātus* (rares et tardifs). Cf. aussi les noms propres *Tūberō, -ōnis* « i. e. rāmicōsus » (Gloss.) et *Tubertus*; **tūbellum*, M. L. 8965; et le juxtaposé *terrae tūber > terrūtūber*.

On pense au radical qui figure dans *tumeō*; mais la formation n'est pas claire. Cf. v. isl. *þúfa* « tertre » de **tūbh-*

tubur, -eris (-uris) f. : azerolier (arbre); m. : azerole.

Les gloses traduisent tuberēs (graphie influencée par tuber) par τρυβόρα, qui désigne une sorte de nêfle. Le mot n'apparaît qu'à l'époque impériale et est sans doute importé, comme la plante elle-même; cf. Pline 15, 47.

tubereinor, -āris, -ārī : « raptim manducāre », Non. 179, 18, qui cite des exemples de Titinius, Plaute, Turpilius. Mot populaire, formé comme sermōcinor, lēndēcinor, etc. Premier élément obscur, à rapprocher de tūber?

tubus : v. tuba.

tucca, -ae f.; tuccētum, -ī n. : conserve de bœuf ou de porc confit dans le saindoux. Mot d'époque impériale (Pers., Apul., Arn.), gaulois; cf. Schol. Pers. 2, 42 : tucceta apud Gallos Cissalpinos bubula dicitur, condimentis quibusdam crassis oblita ac macerata; et ideo toto anno durat. Solet etiam porcina eodem genere condita seruari. Aut assaturarum iura. Hinc Plotius Vergiliū amicum in eadem regione est nominatus Tucca. Pour tucca, cf. la glose tucca : καράχημα ζωμού, CGL II 202, 52. M. L. 8970.

Dérivé : tuccētōsus (Gloss.).

On compare lit. tdukas, pl. tukaai, v. sl. tukū « larçons », v. h. a. dioh « jambon ».

*tucus, -ī m. : autre nom du coucou d'après Isid., Or. 12, 7, 67, et les Gloses : tuchus est cuculus, CGL V 624, 35; v. Sofer, 12. Mot expressif.

tudernis (uūis) : vigne de la région de Tuder, Plin. 14, 36.

tudes, tudītō : v. tundō.

tueor, -ēris, tūitus sum (parfait seulement à l'époque impériale; la forme ordinaire du participe est tūitus), tuēri. Un doublet ancien tuor, tuēris, est également attesté, tant dans le verbe simple que dans les composés, e. g. Plt., Mo. 836-838, intuor, optuēre, contui; ces formes ont été conservées par les poètes dactyliques pour éviter le crétique; mais la prose n'emploie que tueor (cf. ciō et ciēō). On trouve aussi tardivement quelques formes de tueō actif et de tuēri avec le sens passif, e. g. Dig. 27, 10, 7, consilio et opera curatoris tueri debet non solum patrimonium, sed et corpus et salus furiosus, sans doute d'après tūitus. Pour le sens, cf. Varr., L. L. 7, 12 : tueri duo significat, unum ab aspectu ut dixi, unde est Enni illud (Tr. 335 R³) : « tueor te, senez? » ... alterum a curando ac tutela, ut cum dicimus † bell et † (il. ulicum?) tueri uillam, a quo etiam quidam dicunt illum qui curat aedes sacras aedituum non aedituumum (-tumum), sed tamen hoc ipsum ab eadem est profectum origine, quod quem uolumus domum curare dicimus « tu domi uidebis »... sic dicta uestis(pi)ca quae uestem spice-ret, i. e. uideret uestem ac tueret.

Le sens de « voir, regarder » est ancien et conservé seulement par la poésie; la prose n'emploie tueor qu'avec le sens de « garder, protéger » (cf. seruō), mais les composés, d'aspect déterminé, ont conservé le premier sens : contueor (-tuor), contuiuitus, -ūs m. (archaïque); intueor; intuitus, -ūs; obtueor, -ēris et obtūitus, -ūs, cf. P. F. 203, 18 : optu quasi obtuui, a uerbo tuor, quod significat uideo.

L'adjectif verbal tūitus a le sens de « qui est à l'abri, en sûreté », t. ab insidiis; et aussi de « qui protège, prudent », comme cautus, e. g. T.-L. 9, 32, 3, celeriora quam

tutiora consilia magis placere ducibus. Adverbes tūus et tūūt.

Dérivés : *tuor, -ōris m. : vue, vision (mot d'Apulée, sans autre exemple); tūtor : protecteur; en droit « tuteur » (irl. tūitoir), d'où tūtirix (bas latin); tūōrius; tūōtia : défense, protection, de *tūōtia ou *tūōtia? V. Benveniste, Origines, p. 42; tutelle; tūōlāria, -rius; tūōlātor; tūōlātus; Tūōlina (Tūōlīna); tūōiūt, -ōnis f. : protection (attesté depuis Cic., rare); tūtor, -āris, tūōtūsum; -āri (et tūūt) : protéger, garder; d'où tūōtamen (poétique et postclassique), tūōmentum (époque impériale), tūōtāculum (Prud.), tūōtūō (Firm.), -tor (Apul.); Tūōtūnus, -ī (Varr.).

Sont représentés dans les langues romanes tūtor, -ōris, tūōtūre, *tūōtūre, M. L. 9018, 9019, 3310. V. B. W. tuer.

Aucun rapprochement évident. Malgré la différence de sens, on est tenté de rapprocher le groupe indo-iranien de véd. tūōiti « il est fort », taōdh « fort », tuōi « fortement », gāth. taōā « j'ai la puissance de », véd. tūōiṣi = gāth. tūōiṣi « puissance ». Cf. v. pruss. tūōtan « beaucoup », lit. tūōlas « abondant ». C'est donc le sens de « protéger » qui aurait fourni secondairement celui de « regarder » : la comparaison du français garder, regarder justifierait ce développement. Rapprochement médiocrement satisfaisant pour le sens, quoique skr. tūōiti et lat. tueor, tūitus soient visiblement anciens.

tūfa, -ae f. : aigrette ou étendard. Mot tardif, attesté seulement dans Végece et Lydus, qui le donne comme barbare, De Mag. R. 1, 8. D'origine anglo-saxonne d'après Beda : « illud genus uezilli quod Romani tūfam, Angli uero appellant tūf... »; cf. Ernout, Élémt. dial., s. u. tūfer. M. L. 8973.

tugurium, -ī n. : hutte, cabane. Attesté depuis Varon, R. R. 3, 1, 3, qui le joint à casa. Rattaché par l'étymologie populaire à tegō, d'où la graphie tegurium. Diminutifs : tuguriolium (tegu-, teگو-), tuguriunculum. On explique l'u initial de tugurium par une assimilation comparable à celle de lacūna, rutundus, en face de lacūna, rotundus. Mais la dérivation en -urium est sans exemple. Peut-être mot d'emprunt, comme casa; tūguria Numidarum, dit Sall., Iu. 75, 4. V. tegia. M. L. 8616 a. Gaulois?

tūll, tūlō : v. tollō.

tullianum, -ī n. : quod dicitur pars quaedam carceris, Ser. Tullium regem aedificasse aiunt, P. F. 490, 11.

tullius, -ī m. : -os alii dixerunt esse silanos, alii riuos, alii uehementes proiectiones sanguinis arcuatim fluentis, quales sunt Tiburi in Aniēne. Ennius in Aiace (18) : « Aiace; misso sanguine tepido tu(!)li efflantes uolant », F. 482, 3. Même mot-que le nom propre (étrusque?) Tullius? Cf. tolenno?

tum : v. tālis.

tumba, -ae f. : tombe. Emprunt tardif (S^t Jér., Prud.) au gr. τūμβα, τūμβος. Diminutif : tumbula. Demeuré dans les langues romanes, M. L. 8977, et en irl. tomba.

V. tumulus.

tumēō, -ēs, -ēre : être enflé, gonflé (souvent joint à turgeō, avec lequel il allitère, Cic., Tu. 3, 9, 19; Quint.

12, 10, 73). Se dit, au propre et au figuré, du physique et du moral, de la passion qui soulève l'âme, du chatouillement, de la colère, de la vanité qui la gonflent, d'un style boursoufflé, etc. Ancien (Cat.) et usuel. Non roman.

Dérivés et composés : tumor, tumidus, M. L. 8978, et, tardifs, tumōrdōsus, tumidulus, tumiditās; tumidō, -ās; tumex : τūμδῆ, αμαράσδης τόπος (Gloss., terme médical); tumescō; tumentia (Cael. Aurel.); tumēfacciō. circum-, dē-, ex-, in-tumēō; dē-, ex- (d'où extumidus, Varr.), in-tumescō, M. L. 4517. Cf. aussi contumāx, contumēlia?

Il y a un groupe de mots indo-européens à radical tū-élargi par -m- dans : lit. tūma, tumėti « grossir, enfler », gall. tyfu « croître », v. isl. þumal-fingr « pouce », skr. tungāh « haut », véd. tūmraḥ et tūmraḥ « fort », gr. τūμος (à Corycye et à Érétrie), τūμβος « tumulus, tertre, tombeau ».

tumultus, -ūs (-ī arch.) m. : proprement « soulèvement », souvent joint à turba, tremor, trepidatiō, terror, strepitus, « agitation (souvent soudaine), désordre, tumulte, panique »; dans la langue militaire désigne la « levée en masse » et aussi tout ce qui n'est pas la guerre régulière, rébellion, révolte, insurrection, guerre civile : t. gallicus, t. domesticus, cf. Cic., Phil. 8, 1, 2 sqq. Ancien (Enn.), usuel, classique. M. L. 8981.

Dérivés : tumultuārius : fait ou levé en désordre et en hâte; tumultuor, -ōris (tumultuō); tumultuātiō, -tor (Gloss.); tumultuōsus.

Le sanskrit épique a un mot tumalah « tumulte » et « bruyant »; ce rapprochement isolé est peu probant. Le rapport avec tumēō, souvent proposé, est sémantiquement difficile et, du reste, la formation de tumultus demeurerait singulière (essai d'explication dans Stolz-Leumann, Lat. Gramm., p. 237). Mot expressif, comme singultus.

tumulus, -ī (tumulum n., tardif) m. : hauteur, éminence (naturelle ou artificielle); monticule de terre qui recouvre le cadavre, puis « tombeau, tombe », dans ce sens, neutre en bas latin, d'après sepulcrum. Classique, usuel. M. L. 8982.

Dérivés : tumulō, -ās : mettre en terre; at-, contumulō; tumulāmen (rare, tardif); tumulōsus (Sall.); intumulātus = inhumātus. V. tumēō.

Tumulus rappelle trop cumulus pour que l'esprit n'ait pas tendu à associer les deux mots; cf. Ov., Tr. I 11, 20, inque modum tumuli concaua surgit aqua, et Met. 15, 508, cumulus... aquarum.

tune : v. tum.

tundō, -is, tūndi (et tūnsi, tūsi), tūnsum (tūsum), -ere : frapper, battre à coups répétés et avec un instrument contondant (tudes), écraser, piler; rebattre les oreilles. Ancien (Plt.), classique, usuel. Non roman, sauf peut-être sous une forme dérivée *tūnsāre, M. L. 9012.

*tundor, -ōris m. : action de frapper (Apul., Met. 4, 24). Douteux; Bluemner lit tumore.

tudes, -itis m. : marteau, maillet; tūdiēs, mallei, a tundēdo dicitur. Inde et cuidam cognomen Tudianus fuit, quod caput malleo simile haberit, P. F. 481, 10; tudūtō, -ās (archaïque, Enn., Lucr.); tudicula f. : machine à

écraser les olives; tudiculō, -ās (auquel remonte fr. touiller); cf. tuduculus, M. L. 8971. Cf. aussi la glose tudūtōrēs; γαζοκότρον.

con-tundō : écraser (verbe d'aspect « déterminé », sens propre et figuré); contūsiō (Col., Plin.); detundō (rare, douteux); extundō : faire sortir en frappant, batter (= excidō); intundō, M. L. 4518 a; obtundō : battre fortement, rebattre, émousser la pointe d'une arme, d'où obtūsus; pertundō, M. L. 6435, et 6436, *pertu(n)-siāre « percer »; Pertundā, -ae (Varr.); pertūsiōrium « uretrum » (Gl.); retundō « refouler ».

Le présent tundō, à nasale infixée, est d'un type qui a reçu en latin un développement notable (cf. fundō, rumpō, etc.); du reste, le védique a aussi tundānh « heurtant », tundate « il heurte ». Le rapprochement de skr. tūdtī « il heurte » et de got. stautā « je heurte » indique, d'autre part, un ancien présent radical athématique (sur la formation de tūdtī, v. Renou, Mél. Vendryes, p. 309 sqq.). Tutudi est à rapprocher du parfait véd. tūdā. — La racine *(s)teud- appartient au groupe de *(s)teu- « heurter », qui apparaît avec des élargissements divers : gr. τūπω (cf. lat. stupeō), véd. tuṅjānti « ils heurtent », etc. ; côté de tūjant- « heurtant » et du parfait tūjāndh, etc.; cf. studeō.

Le rapprochement de ombr. tuder « finem » est très incertain.

tunica (tonica, Isid., Or. 19, 22, 6), -ae f. : tunique, vêtement de dessous que portaient les hommes et les femmes, analogue par l'usage à la chemise et par la forme à la blouse. Il y en avait différentes sortes qui sont distinguées par des épithètes : t. manicāta, tālāris, muliebriis, interior ou intima, rēcta, etc. Se dit par extension de téguents ou membranes recouvrant certains corps ou organes. Ancien (Plt.), usuel. M. L. 8985; ags. tunuce = irl. tonach, tunig.

Dérivés : tunicātus (cf. togātus); d'où tunicō, -ās (Varr. ap. Non. 182, 17); *intunicō, M. L. 4519; tunicula; Tuniculāria (fābula); tunicopallium.

Ce nom de vêtement est emprunté au même mot qui a fourni gr. τυρών; terme de commerce, dit sans doute aux Phéniciens, cf. hébr. kethōneth. Mais on ne peut dire si le mot a été emprunté directement ou s'il y a eu quelque intermédiaire (étrusque?).

*tunna, -ae f. : tonne (Gl.). Sans doute celtique. M. L. 8986; B. W. s. u.

(h)unnus, -ī m. : thon. Emprunt au gr. θύνωc latinisé. Roman. M. L. 8724.

*tura, -ae f. : herba uirens (Marcell. 8, 143), mouron. Cf. antura. Origine inconnue.

turba, -ae f. : trouble, agitation, désordre (d'une foule, par opposition à rixa, qui ne s'applique qu'à un tout petit nombre de personnes, deux ou quatre; cf. Labéon, dans Dig. 47, 8, 4 : turbam multitudinis hominum esse turbationem et coetum, rixam etiam duorum), puis « foule en mouvement ou en désordre, cohue », « foule nombreuse et mêlée, le commun », généralement avec valeur péjorative. Dans la langue familière signifie aussi « querelle, dispute ». Ancien, usuel. M. L. 8990. Celtique : irl. torb; britt. cnytyrfu « conturbō ».

Dérivés et composés : turbō, -ās : 1° troubler, mettre

en désordre, agiter; 2° se troubler, s'agiter (emploi absolu). Bien représenté, mais avec des sens dérivés, dans les langues romanes, M. L. 8992. — Dérivés: turbātus et inturbātus (Pline le J.); turbāre; turbātiō (non attesté avant l'époque impériale, tandis que con-, per-turbātiō sont classiques); turbātor, -trix (id.); turbāmentum (Sall., Tac.); turbor (Cael. Aur.); con-, de-turbō: renverser, chasser violemment, fréquent dans la langue militaire; disturbō: disperser brutalement; démolir, renverser (sens propre et figuré), M. L. 2696; ex-, M. L. 3109, per-turbō; d'où imperturbātus, -tiō (= ἀνάθεα, S^t Jér.), -bābilis (S^t Aug.).

turbēlae (turbellae) f. pl.: trouble, désordres, remue-ménage (Plt., repris par Apul.); turbula (Apul.): petite foule; turbidus: trouble, troublé (se dit souvent du temps, de l'eau; sens physique et moral), M. L. 8994; d'où turbidē et, tardifs, turbidō, -ās, M. L. 8993; turbidulus; turbidō (turbēdō?), -inis f. (Gloss.) inturbidus (Tac.).

turbulentus, usuel et classique; turbulentier (Cic., Fam. 2, 16, 7) et, tardifs, turbulentia, turbulentō. Cf. aussi M. L. 8998-8997, *turbulus, *turbulāre; fr. trouble, troubler.

turbō (et turben d'après Charisius dans Tib. 1, 5, 3), -inis (-ōnis dans César d'après le même Charisius) m.: désigne toute espèce d'objet animé d'un mouvement rapide et circulaire « tourbillon, trombe, cyclone », cf. Sén., Q. N. 5, 13, 3; « toupie, sabot » et, par suite, « peson » d'un fuseau (uerticulum), « cône » (que le sabot rappelle par sa forme); désigne aussi le mouvement lui-même: révolution d'un astre, tournoiement d'une arme, marche sinueuse d'un reptile, etc. S'emploie aussi au figuré, e. g. Cic., Dom. 53, 137: tu procella patriae, turbo ac tempestas pacis atque otii; se dit du « vertige » de l'âme. Ancien (Enn., Pl.), usuel, classique.

Les langues romanes supposent peut-être *turbō, -ōnis, M. L. 8996 a, et un dérivé *turbīnio, M. L. 8995; de turbō dérive en celtique: britt. twrf.

Les dérivés latins, rares et d'époque impériale, sont: turbineus (Ov.); turbīnātus: de forme conique; turbīnātiō: forme conique (Plin.). Sur turbāre « trouver », étymologie aujourd'hui abandonnée (v. tropāre), v. Bertoldi, La parola, p. 67.

Le germanique, v. isl. þorp, se rattache à trabs. Le grec seul a un mot comparable à turbā, à savoir τὺρβη (ion. τὺρβη) « confusion, tumulte ». L'hypothèse d'un emprunt latin au grec doit donc être envisagée; elle est plus plausible que celle d'une parenté originelle. V. turma.

*turbiscum (-cus), -I n.: garou. Tardif (iv^e siècle), sans doute étranger. Conservé en sarde triscu, truvuzu et en esp. torvisco. V. André, Lex., s. u.

turdus, -I m.: 1° grive; 2° tourd (poisson). Attesté depuis Ennius. Panroman. M. L. 8999. Sur turdus = cunnus, v. Skutsch, Gl. 3, 104.

Dérivés: turda f. (Perse 6, 24, bien que Varron nie l'existence de la forme); turdārium (Varr.); turdēla, M. L. 8998 a; turdēlix.

Le mot fait partie d'un ensemble de noms de passe-reaux dont les formes sont difficiles à ramener à un original commun et présentent dans chaque langue des singularités: i. l. truidā (à côté de gall. drudaw-en « étour-

neau »), v. isl. þręstr « grive » (et v. h. a. drōsca, lit. strādas (et v. pruss. tresde) « grive », russe drozd « merle » (dans d'autres langues slaves, droz), gr. στρουθός (att. στρουθός); v. angl. prosle, all. « Drossel ». Il semble vain d'essayer de restituer une histoire précise pour un mot de cette sorte, comme pour passer et pour merula; mais il y a sûrement parenté de tous ces mots de type « populaire », c'est-à-dire sujets à beaucoup de variations de sens et de forme.

turgēō, -ēs, tursl, turgēre: être dur et gonflé, sens propre et figuré. Ancien (Caton, Ennius), mais évié par la prose classique; repris par la poésie impériale (Ov., Vg., etc.). Non roman.

Dérivés: turgidus, joint à tumidus dans Cic., Tusc. 3, 9, 19, membrum tumidum ac turgidum (M. L. 9000? douteux); turgidulus (Catull.); turgor (Mart. Cap.); turgescō, -is et in-, ob-turgescō.

A l'air ancien, mais on ne connaît pas d'étymologie. turio, -ōnis, m.: pousse, rejeton (Col. 12, 50, 5; Apic. 8, 1; cf. aussi Thes. Gloss., s. u.); on trouve un doublet bas latin turgio dans Plin. Val.).

turma, -ae f.: détachement de cavalerie primitive-mot composé de trente hommes et trois officiers (Varr., L. L. 5, 91); puis « escadron » et, par suite, « troupe, foule ». Mot technique. M. L. 9005. Celtique: i. l. turba, britt. twrf.

Dérivés: turmalis; turmālis « cavaliers » (faisant partie d'une même turma); turmātin.

On a pensé à rapprocher turba. Mais on ne comprendrait pas comment auraient été formés les deux mots; turba est sans doute emprunté au grec et turma à une langue inconnue.

turpis, -e: difforme, déformé, laid (subjectif et objectif « qui est laid » ou « qui enlaidit »); sens physique (où il s'oppose à formōsus; cf. Ov., Ars Am. 3, 753) et moral; de là: « honteux, déshonorant », opposé par Cicéron à honestus, glōriōsus, joint à foedus, obscenus. Ancien (Plt., Enn.), usuel, classique. Conservé dans les langues hispaniques. M. L. 9006.

Dérivés et composés: turpiter; turpiculus (familier); turpitudō, turpēdō (v. Blaise, Dict.) f.: laidier; rare au sens physique, le plus souvent au sens moral; turpificātus (Cic., Off. 3, 105); turpiloquium (Tert.); turpilucricupidus (Plt. = ἀποχρησθής); turpilucrus (Aug.), -lucris, -crus; turpō, -ās: souiller, déshonorer (surtout poétique) et dēturrpō (rare, époque impériale); turpēō (Greg. Tur.); subturpis (Cic., De Or. 2, 66, 264) et subturpiculus. Cf. sans doute aussi les noms propres Turpiō, Turpillius.

L'adjectif a dû désigner à l'origine un défaut physique précis: cf. le turpe caput, turpis phocas de Virg., G. 3, 52; 4, 395.

Étymologie inconnue, comme il est attendu pour un adjectif de ce genre. Forme dialectale apparentée à torqueō?

turris, -is (acc. turrim) f.: en général « édifice élevé d'ordre civil ou militaire, palais ou endroit fortifié »; spécialement « tour », fixe ou mobile, destinée à la défense ou à l'attaque des places, cf. Rich., s. u.; ordre de bataille en forme de parallélogramme étroit qui rappelle une tour. Ancien (Plt., Acc.). Panroman, sauf rou-

main. M. L. 9008. Celtique: i. l. tor, tuir, tūr, britt. twr; germanique: v. angl. torr.

Dérivés et composés: turricula: petite tour, cornet à dés, cf. Rich., s. u.; turrītus adj.: muni de tours; Turrīta, épithète de Cybèle; turriger (poétique et prose impériale).

Généralement considéré comme un emprunt au gr. τῦρρος, doublet de τῦρρος qui est lui-même emprunté; l'osque a aussi turrīr « turrim ». Toutefois, le mot peut provenir d'Asie Mineure, par les Étrusques, dont le nom Tyrhēni, Τυρρηνοί a été rapproché de turris.

tursiō: v. thursiō.

tursus: v. thyrus.

turtur, -uris m. et f.: tourterelle. Ancien, usuel. Diminutif: turturilla f., nom donné aux efféminés; cf. Sén., Ep. 96, 5. Turtur s'est employé aussi dans un sens obscène, comme on le voit par la glose: turturilla: loci in quibus corruptelae febant, dicti quod ibi turturi opera daretur, i. e. peni. cf. Thes. Gloss., s. u., et titus. Panroman. M. L. 9009-9010; B. W. s. u. Celtique: i. l. turtuir, britt. turzunell.

Terme expressif, imitatif. Pour le redoublement, cf. tutubō, upupa, murmur, gurguliō, susurrus, etc.

turunda, -ae f.: gâteau de sacrifice (Varr. ap. Non. 552, 2); pâtée pour engraisser la volaille (Caton, Varr.) et, par analogie, onguent ou charpie qu'on enfonceait dans une plaie, d'où la glose torunda: κολλόρια. M. L. 9011. Irl. tuirend.

tūs (thus), tūris n.: encens. Emprunt — direct ou indirect — latinisé au gr. θύος déjà dans Plaute. Celtique: i. l. tūs.

Dérivés et composés proprement latins: tūrārius; tūrēus; tūrībulum « encensoir » (formes romanes savantes; M. L. 9001); tūrīcemus (poétique); tūrīfer (id.); tūrīficō, -ās (langue de l'Église, M. L. 9002), d'où tūrīficātus; tūrīficātor; tūrīlegus (Ov.). Cf. aussi tūrāria; tūs terrae: bugle, petit pin, ive muscade, synonyme de chamaepitys.

tuseus, -a, -um: étrusque. Tusci: les Étrusques. Nombreux dérivés, dont tuscānus, tuscānicus, employés pour désigner des produits étrusques: -ae statuae; le féminin priural tuscānicae désigne des vases employés par les frères Arvales dans les cérémonies du culte (cf. campāna). Cf. aussi Tusculum, Tusculānae (scil. disputātiōnēs).

Tuscus est à rapprocher du nom des Étrusques en grec: Τυρρηνοί, et représente un ancien *turs-cu-s, omb. turskum; cf., pour le suffixe Oscus, gr. Ὀσκος, et Etrūsci, en face de Etrūria (de *E-trūs-ia?) (la prothèse de l'e et l'ū de Etrūria sont obscurs).

tussis, -is f. (acc. tussim): toux. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9016.

Dérivés: tussio, -is « tousser », M. L. 9015 (panroman); extussio (Cels., Plin.), M. L. 3109 a; tussēdō (Apul.); tussicula: petite toux; tussiculāris; tussicūsus; tussicus « qui tousses » (tardif), d'où *tussicāre, M. L. 9014 a; tussilāgō « tussilage, pas d'âne », plante béchique (cf. lactilāgō, etc.).

Le terme indo-européen représenté par le groupe de lit. kōsiu « je tousse », i. l. casad, gall. pds « toux » n'est pas attesté en latin; gr. βήξ « toux » est aussi sans correspondant. Si -ss- est ici une gémée expressive, on peut penser à lette tust et tustāt « respirer bruyamment ».

*tūtārchus, -I m.: rector nāuis, CGL V 582, 14. Emprunt au gr. τῦλαρχος, déformé par un rapprochement avec tueor, tūtōr.

tutubō, -ās, -āre: crier, en parlant de la chouette (Auct. Carm. Philom. 41; var. cucubō). Onomatopée, cf. Plt., Men. 653-654: uin adferri noctuam | quae « tu tu » usque dicat tibi? Pour le redoublement, cf. turtur, etc.

tutulus, -I m.: -m uocari aiunt flaminicarum capitū ornamentum, quod fiat uitta purpurea innexa crinibus et extractum in altitudinem. Quidam pilleum lanatum forma metali figuratum, quo flamines ac pontifices uantur, eodem nomine uocari, F. 484, 32. Cf. Varr., L. L. 7, 44: utulati dicti hi, qui in sacris in capitibus habere solent ui metam; id tutulus appellatus ab eo quod matres familias crines conuolutos ad uerticem capitū quos habent ui(t)ta uelatos dicebantur tutuli. Terme du vocabulaire religieux; à cause de la forme de l'objet (forma metali, ut meta), peut-être apparenté à Tutūnus?

Fait partie d'un groupe de mots à redoublement, populus, tiulus, qui semblent être d'origine étrusque.

Tutūnus (Tutinus, Fest. 142, 20), -I m.: divinité priapique, citée par Festus, saint Augustin et Arnobe; cf. mūtō, -ōnis, et titus. Le grec a τύλος « renflement, grosseur, pénis ».

tūtus: v. tueor.

tuus: v. tū.

tuxtax: onomatopée imitant le bruit des coups de fouet (Plt., Pe. 264).

tympānum, -In.: tambour, tambourin. Emprunt (attesté depuis Plt., Poe. 1316) au gr. τύπανον; passé dans la langue commune et, de là, dans les langues romanes. M. L. 9023, 9022; B. W. timbre. Irl. timpan. Composé: tympanotriba (Plt., Tru. 611).

týphus, -I m.: enflure, arrogance. Emprunt fait par le latin de l'Église (Arn., Aug.) au gr. τῦφος; dérivé: týphōsus. Doit avoir eu le sens concret de « fumée, vapeur chaude », attesté par les dérivés romans (cf. étoue, etc.). M. L. 9024 et B. W. sous étoue; et germanique: v. h. a. stuba « Stube », v. angl. stoffan de *extufāre.

typpas, -I m.: 1° statue (Cic., Att. 1, 10, 3); 2° modèle, patron; façon, manière; 3° caractère, phase d'une maladie (Cael. Aur.). Emprunt au gr. τύπος, fréquent dans la langue de l'Église; formes romanes savantes; v. B. W. sous type.

tyrānnus, -I m.: tyran. Emprunt au gr. τύραννος (attesté depuis Pacuvius), de même que tyrānnis, tyrānnicus; de là tyrāna (Treb.), tyrānnicē (Cic.) et, à l'époque impériale, les hybrides tyrānnicida, -cidium (Cicéron emploie le terme grec τυραννοκτόνος).

uabra, uabrum : v. uafēr.

uacca, -ae f. : vache ; cf. Varr., R. R. 2, 5, 6.

Dérivés : uacula (rare, poétique) ; uaccinus (Plin.). Vacca est panroman, M. L. 9109 ; uaccina est très rarement représenté, M. L. 9110.

Il n'y a de rapprochement plausible que celui avec skr. vacā « génisse qui vêle pour la première fois ». Le vocabulaire général de l'indo-européen n'avait pas de termes différents pour le mâle et la femelle des animaux domestiques (v. bōs) ; uacca doit être un terme d'éleveur, et le cc geminé de type populaire y est à sa place.

uaccinium, -i n. (ordinairement au pl. uaccinia) : vaciet (arbuscule) et fruit du vaciet. Attesté depuis Virgile. M. L. 9111, uaccinus.

On rapproche ὑάκινθος (= Φάκινθος ?), de sens discuté, que sa forme dénonce pour un emprunt à une langue égéenne, et Virgile traduit par uaccinium le ὑάκινθος de Théocrite. On ne peut déterminer par quelle voie le latin aurait reçu ce même mot.

uacerra, -ae f. : -m dicunt stipitem, ad quem equos solent religare. Alii dicunt maledictum hoc nomine significari magnae acerbitatis, ut si uecors et uesanus, P. F. 513, 5. Ancien (Liv. Andr.), mais rare, sans doute populaire et emprunté (à l'étrusque?). Non roman.

Dérivé : uacerrōsus, employé par Auguste pour ceruitus, Suét., Aug. 87. Pour le développement de sens, cf. stipes. Rappelle, pour la finale, acerra.

uacillō (uacillō ; Lucr. 3, 502, tum quasi uacillans consurgit et omnis | paulatim redit in sensus), -ās, -āuī, -ātum, -āre : vaciller, chanceler (sens propre et dérivé). Mot favori de Cicéron ; non attesté avant lui, rare dans la langue impériale. Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 9112.

Dérivés : uacillātio (= ἀποστασία), -tor (Gloss.).

Mot expressif (cf. le type sorbillō, etc.), d'origine obscure. Le -cc-, attesté chez Lucrèce, est un exemple de gémination expressive. V. Ernout, R. Phil. I, 1927, p. 199 sqq.

uacō, -ās, -āuī (-uī tardif), -ātum, -āre : être vide (absolu), être vide de (avec complément à l'ablatif) ; être vacant, libre ; par suite, « avoir du temps pour » (et le datif u. philosophiae) ; vaquer à ». Impersonnel : uacat « il y a temps pour » ou « il est loisible de » (époque impériale). Du participe uacans le neutre pluriel a été substantivé : uacantia. Usité de tout temps. M. L. 9108.

Dérivés : uacuos : vide et « vide de », « libre (de) », « vacant » ; uacuum « le vide » ; v. B. W. vague III ; celtique : britt. gwag ; uacuitās ; uacuefatiō ; uacuo, -ās (attesté surtout au participe uacuātus), M. L. 9114, et euacuō (époque impériale)

« vider », dans la langue médicale « purger, évacuer », dans la langue de l'Église, d'après le gr. κενώω (traduit aussi par ἐκινᾶναι) (« se) dépouiller, abolir, détruire » ; et euacuātio ; uacuos : doublet de uacuos, rare, archaïque (Plt., Tér.), M. L. 9113 ; uacuitās (Plt.) ; uacēfio (Lucr. 6, 1005, 1017) « devenir vide », qui suppose un verbe *uacēre (cf. père/patēfio), non attesté directement en latin, mais dont le participe uacutus (uocius) a survécu dans les langues romanes, v. B. W. vide, vider, et qui, d'autre part, est représenté en ombrien par uacetom ; uacatio : terme de la langue du droit « exemption, dispense », spécialement « dispense du service militaire » (classique) ; superuacuos (époque impériale = ἀπερῆος, Ital.) ; superuacuosus (attesté depuis Caton, classique) ; superuacuitās (Vulg. = κενοδοξία) ; superuacō (Gell.).

A côté de uacō, uacuos, uacatio sont attestés des doublets archaïques uocō, uociuos, uocatio. Plaute joue sur uocō « être vide » et uocō « appeler », Cas. 527 : fac habeant linguam tuae aedes. — quid ita? — quom ueniam uocent. — Vocius est, entre autres, dans Tri. 11 ; uocatio dans CIL I 198, 77 (Lex Repet.). Les formes en -uoc ont disparu de la langue écrite, mais ont continué de vivre dans la langue parlée ; c'est à *uociuos que remontent ital. uoto, v. fr. vuit, M. L. 9429 ; cf. aussi 9108, uacāre et uocāre (logoud. bogare) ; 9115, uacuos et *uacuos, uoc(u)us (conservé dans des dialectes italiens).

L'a de uacēre se retrouve en ombrien : uacetom, uasetom « uitiātum » ; antervakaze, anderuacose « intermissio ». Le flottement entre uac- et uoc- est un fait singulier, qui ne se laisse ramener à aucune formule (v. Stolz-Leumann, Lat. Gramm., p. 36, avec la bibliographie). Hors de l'italique, ce radical à gutturale n'est pas connu. Tout ce qui comporte une étymologie, c'est le u- initial ; en latin même, cf. uānus et uastus ; hors du latin, cf. got. wans, v. isl. vandr « manquant », skr. ānd- = av. āna- « qui manque de, incomplet », arm. unayn « vide », gr. εὔνος « privé de », gr. ἐτός « sans raison, vainement », (F)ετώσιος « vain, inutile », αἰτός « vainement », got. auþs « désert », v. h. a. oði « vain, léger ».

Vacīna, -ae f. : nom d'une vieille déesse honorée chez les Sabins, dont la figure et le caractère sont obscurs ; v. Horace, Epist. I 40, 49, et les scoliastes. Le rapprochement de uacō, uacuos, proposé par Varron, qui l'identifie à Victōria et l'explique par « quod ea maxime hi gaudent qui sapientiae uacant », n'est qu'un calembour.

Dérivé : Vacinātis (Ov.).

uādō, -is, uāsi (Tert.) ; usuel dans les composés), -uāsum (dans euāsum, etc.), -ere : aller, s'avancer. Attesté depuis Ennius chez les poètes et dans la langue courante, notamment dans les lettres familières de Cicéron ; les composés euādō, inuādō sont, au contraire,

très classiques. Sur uādō avec un réfléchi u. sē, u. sibi, v. Löfstedt, Syntactica, II, 390. Conservé partiellement dans toutes les langues romanes, où il a fourni des formes de présent, M. L. 9117, avec des dérivés *uad-āre, *uadūāre, M. L. 9118-9119. Sur eō et uādō, v. Ernout, Aspects, p. 156 sqq. ; B. W. sous aller. Pas de substantifs dérivés du verbe simple.

Composés : circum-uādō (époque impériale) ; euādō : sortir de, s'échapper ; et, comme ezire, « avoir un terme, finir par être, ou par devenir » ; « échapper à » (accusatif) ; euāsio ; inuādō : marcher dans ou sur, envahir (sens propre et figuré), M. L. 4525 ; inuāsio ; per-, super-, trans-uādō.

Uādō comporte, tout au moins dans ses emplois anciens, une nuance de rapidité et d'hostilité qui n'est pas dans eō : cf. Enn., A. 273, sed magis ferro | rem repetunt regnumque petunt : uadunt solida ui ; 479, ingenti uadit cursu qua redditus termo est. De là inuādō, en face de ineō. Le simple a perdu cette nuance, qui est restée dans le composé.

Le germanique a un verbe, aussi d'aspect « déterminé » : v. isl. vaða, v. h. a. watan « aller de l'avant, passer (à gué) » ; cf. lat. uadum. On est donc amené à supposer soit un ancien athématique *wādh-, *wadh-, soit l'élargissement d'une racine *wā- « venir » par un suffixe caractéristique ; l'arménien a gam, mais au sens de « je viens » qui fait penser à hittite (u)wāmi « je viens ». En vieux irlandais, le prétérit « déterminé » ducuaid (Mil.), doocid (Wb.) renferme une forme du type de lat. uādō. Le lat. uādō comporte un suffixe -de/o- de présent, ce qui explique qu'il n'ait pas de perfectum ancien.

uadum, -i n. (uadus m., Varr., Sall.) ; gué ; bas-fond(s). Synonyme poétique de undae, maria, e. g. Vg., Ae. 5, 158, ... longa sulcant uada salsa carina. Panroman, avec mélange de formes influencées par le germanique (ital. guado, fr. gué, prov. ga, catal. guad). M. L. 9120 a ; B. W. gué.

Dérivés : uadō, -ās (tardif, rare) : passer à gué ; uadōsus, M. L. 9120.

Substantif à grouper avec uādō, mais la spécialisation de sens et l'a l'en ont complètement séparé. Vocalisme comme dans v. h. a. watan. Le germanique a, de même : v. isl. vað, v. h. a. wat « gué ».

uae : interjection marquant la souffrance ou le malheur. S'emploie absolument ou avec un datif d'intérêt : uae tibi ; quelques exemples isolés avec l'accusatif uae tē. Appartient à la langue parlée.

Exclamation de date indo-européenne. Avec même valeur, on trouve gall. gwae, got. wai, leita wai, arm. woy et, dans l'Avesta, av. waiōi, gāth. woiōi. Cf. M. L. 9126, wai (roum. wai, ital. wai).

uafēr, -fra, -frum (doublet uaber dans les gloses, qui ont des formes uabra, uabrum, cf. Thes. Gloss., s. u.) : rusé. Classique (Cic.), mais sans doute familier ; manque dans la poésie épique. Le premier sens a dû être « bigarré » ; cf. les gloses uafrum (uabrum) : uarium, multi-formem ; u. : uarium, pictat (l. pictum) ; u. : uersipellem. Conservé seulement dans quelques parlers suditaliques, ce qui correspond à l'origine dialectale du mot. M. L. 9120 b.

Dérivés : uafēr adv. ; uafriua, uafriumentum, tous deux d'époque impériale ; uafellus (Gl.).

La forme dialectale uafēr a prévalu sur le romain uāber. Sans étymologie connue.

uāgīna, -ae f. : gaine (d'un épi, etc., cf. Varr., R. R. 1, 48, 1 ; Plin. 18, 3, ūa enim est in commentariis pontificum... priusquam frumenta uaginīs ezeant et antequam in uaginās perueniant) ; fourreau (d'une arme) ; par suite « enveloppe, étui ». Sensū obsecrō dans Plt., Ps. 1181, conueniebant in uaginam tuam machaera militis ; Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9122 ; celtique : ir. faigin, britt. gwain.

Dérivés et composés : uāginula ; *uāginella, M. L. 9123 ; euāginō, -ās (depuis l'Italie) ; *inuāginō, M. L. 4527.

Le lituanien a un verbe wāziū « je couvre en rabattant un objet ». Il n'est signalé aucun autre rapprochement net, et l'on n'ose tirer parti de cette coïncidence. Terme technique sans doute emprunté.

uāgiō, -is, -iui (-iū), -itum, -ire : vagir, chevroter. Se dit du cri des petits enfants, des chevreux, des lièvres (Varr., L. L. 7, 104), etc. Par dérivation, « résonner » ; Enn., A. 531, clamor ad caelum uolendus per aethera uagiū. Ancien, usuel. M. L. 9124.

Dérivés : uāgor (Enn., Lucr.) ; uāgitus ; uāgulātio (dérivé d'un dénominatif *uāgulō d'un adjectif *uāgulus non attesté) f. ; cf. F. 514, 6 : uagulatio in XII (2, 3) significat quaestio cum conuicio. « Cui testimonium defuerit, is tertius diebus ob portum obuagulatatio » ; obuāgiō (Plt.) ; obuāgiō (Lex XII ap. F. l. c.) ; uāgillō, -ās : crier (en parlant de l'onagre).

Formation expressive (« faire wā ») du même type que rāgiō. Le grec a parallèlement, avec un χ qui ne peut répondre à lat. -g-, une racine *Fwχ- « crier », le skr. a wagnūh « cri ».

uagus, -a, -um : errant, qui va à l'aventure. Sens physique et moral, d'où « indécis, capricieux, vague » : de dis immortalibus habere non errantem et uagam, sed stabilem certamque sententiam, Cic., N. D. 2, 1, 2. Ancien, usuel et classique. M. L. 9125.

Dérivés et composés : uagor, -aris (et uagō, archaïque, M. L. 9121 a) ; uagābundus (archaïque et postclassique ; formes savantes en roman, M. L. 9121) ; uagātio ; uagātus, -is m. (époque impériale) ; uagulus (rare et tardif) et uagulus, -aris (Ital.) ; *uagātius, M. L. 9121 b ; circum-, di-, ē-, eztrā-, M. L. 3101, per-uagor ; circum-, arēni-, monti-, multi-, ponti-, uolgi-uagus, -a, -um, composés poétiques correspondant à des composés grecs tels que θαλασσοπλάγκτος (Esch., Eur.) ; ορειπλανής ; uaguriō, -is « per otium uago » (Gl.).

Sans étymologie précise.

uah (uaha) : exclamation marquant l'étonnement, la joie, etc. Introduit souvent une réponse à une question marquant un doute.

ualeō, -ēs, -uī, -ēre : être fort ; par suite « être bien portant » (cf. les formules si uales bene est ; uale « porte-toi bien », formule d'adieu, d'où ualēdicō, -faciō « dire adieu ») ; être efficace (en parlant d'un remède) ; être puissant, être en vigueur (dē lēge), prévaloir, être in-

épithète d'une sorte de raisin bigarré : *u. ūa* (Plin.) ; *uariēgō*, -ās (Apol.), synonyme de *uariō* ; *uariōscō* (Alex. Trall.). Cf. aussi M. L. 9155, **vario* ; 9156, **variola*, déjà attesté en latin comme nom de femme. Sans étymologie. Le groupe de gr. ποικίλος, v. sl. *pis-trū* n'est pas représenté en latin (cf., cependant, *pingō*).

uarix, -icis m. et f. : varice (spécialement aux jambes). Ancien, technique. Représentants savants en roman. M. L. 9158.

Dérivés : *uariōseus* (déjà dans Lucil.) ; *uaricula*. Rapproché par l'étymologie populaire de *uārus* ; cf. Non. 26, 7 : *uari dicuntur obtortis plantis... nam et uariarum inde dicuntur uenae in suris inflexae uel obtortae*.

Les rapprochements avec *uarus* ou *uārus* sont tout hypothétiques.

uarus, -ī (ā?) m. : éruption sur la face, bouton (= gr. ἰσχυρός), Cels., Plin. M. L. 9160. Diminutif : *uarulus* : orgelet, compère-loriot.

Pas d'autre correspondant connu que lit. *virai* (lit. or. *viriai*) « grains de ladrerie (du porc) ».

uārus, -a, -um : cagneux, qui a les jambes tournées en dedans, opposé à *uatius* ; cf. Varr., R. R. 2, 9, 4, [canes] debent esse... *cruribus rectis et potius uaris quam uatiis* ; par extension, « courbé, crochu ». Horace et après lui Perse l'emploient dans le sens de « tourné de travers », par suite « différent » : Hor., S. 2, 3, 56, *alterum (genus hominum) huic uarum et nihilo sapientius* ; Perse, 6, 18, *geminus, Horoscope, uaro | producis genio*. La ressemblance avec *uarius* a dû jouer un rôle dans ce développement de sens. Ancien (Plt.) ; non roman.

Dérivés et composés : *uāra* f. : bâton fourchu qui supporte un filet ; cheval de scieur de bois ; perches de soutien formant échafaudage, cf. *uibia*, M. L. 9150 ; *uārō*, -ōnis m., mot de Lucilius 1121, *uaronum ac rupicum squarrosa incondita rostra*, cité par P. F. 443, 1, et, avec redoublement hypocoristique *Varrō*, surnom romain ; *praeuārus* (rare) ; *uārō*, -ās : recourir, u. *aluētis pontium*, cf. M. L. 9151 a, et Corominas, *Dicc. crit. etim. de la l. castellana*, s. u. *varare* ; *uārātiō*, *uārātus* : passage d'un cours d'eau ; *obuārō*, -ās (Enn.) ; *uāricus* : qui écarte les jambes, Ov. ; *uāricō*, -ās « écarter les jambes » et « enjamber », M. L. 9153 ; *uāricatiō*, -tor ; *praeuāricor*, -āris, d'abord terme de la langue rustique, analogue à *dēlirāre* « s'avancer en faisant des crochets » : *arator praeuaricator*, Plin. 18, 179, et aussi « dépasser en enjambant » ; dans la langue du barreau, s'est appliqué à l'avocat qui entre en collusion avec la partie adverse : *praeuaricatores a praetergrediendo sunt uocati*, P. F. 252, 26 ; de là le sens de « prévariquer » et de « transgresser » ; *praeuāricatiō* ; *impraeuāricābilis* (S^t Ambr.), calque de ἀπαράβατος (J. B. Hofmann). Cf. aussi F. 212, 6 : *obuaricator dicebatur qui cuiuspiam occurrerat quo minus rectum iter conficeret*. Végèce a aussi *transuāricō*. Aucune des explications proposées n'est établie.

uas, **uadis** m. : appellatus qui pro altero uadimonium promittebat, Varr., L. L. 6, 74 ; « caution » qui prend oralement l'engagement, *uadimōnium*, de payer à un créancier déterminé une somme d'argent fixée, au cas où un débiteur déterminé n'accomplirait pas son obli-

gation. Cf. May et Becker, *Précis*, p. 236. Ancien, technique.

Dérivé : *uador*, -āris « recevoir la caution » (en parlant du créancier) et *conuador* ; ou « fournir caution », par extension « assigner » ; *uaddū* : lié par caution ; *uadimōnium* ; *euador* (Gloss.) ; *euadimōnium* ; *subuas* (au pl. *subuadēs* dans Aulu-Gelle 16, 10, 8, d'après ὑπάρχων?). Cf. aussi *praes*, *praedium*.

Les formes romanes comme fr. *gage* remontent au germanique (got. *wadi*), M. L. 9474, ou du moins en ont subi l'influence (comme dans le cas de *uadium*, etc.). Terme technique du vocabulaire nord-ouest qui se retrouve, à l'état de dérivé, en germanique : got. *wadi* « ἀπαβάω », en lit. *paduoti* « fournir caution », *ūz-vadas* « garant ».

uās, **uāsīs** n. et **uāsum**, -ī (dont le pl. *uāsa* [uāssa avec s geminé dans Plt., Mer. 781, d'après l'Ambrosianus], -ōrum est seul usité ; *uāsus* m., ap. Petr. 57, 8) : vase, récipient (à liquides) ; au pluriel, équipement, bagages (dans la langue militaire, *uāsa colligere*) ; ustensiles ; instruments, outils (pour l'agriculture, la chasse, etc.) ; *sensū obscēdō* « cōlei, mentula » (Plt., Priap.), d'où *uāsātus* = *cōleātus*. Panroman. Les formes romanes remontent à *uās* et *uāsum*. M. L. 9161.

Dérivés et composés : *uāsārium* : fourniture, équipement ; d'où mobilier de bains, archives ; indemnité d'établissement accordée à un magistrat nommé en province ; *uāsculum* : petit vase, M. L. 9164 ; *uāsculārius* ; *uāscellum*, M. L. 9163 ; *uasciō*, -ōnis (tardif) ; *uāsifer* (Gloss.) : σκευοφόρος ; *conuāsō*, -ās (arch.) : empaqueteur.

L'ombrien a, de même, *uasor* « uāsa », *uasus* « uāsibus ». Mais le vocalisme rend malaisé de rapprocher omb. *veskla* « uāscula », volsq. *uesclis* « uāsculls » (cf., du reste, irl. *lestar* « vaisseau » ; v. Thurneysen, KZ 37, 95 et IF 21, 175).

uascus, -a, -um : de biais ; u. *tibia*, Sol. 5, 19 ; Serv., Ae. 11, 737 ; cf. Thes. Gloss., s. u. *uasca* (uacca) : πύλα-τηνός αὐλός. Cf. M. L. 9162, **pascale*. Même suffixe -ko- que dans *luscus*, *mancus*, etc. Cf. aussi *uatius*, *uārus*.

uascus, -a, -um : *inānis* ; -m, *nugātōrium* (Gloss.). V. *uastus*.

***uaspi**, -icis m. : terme culinaire de sens obscur (Apic. I, 17). Dérivé : *uaspiētum* (id.). Inexpliqué, texte peu sûr. †

uastus, -a, -um : adjectif de sens passif et actif « ravagé, dépeuplé, désolé » (joint à *uiduus* dans Enn., Sc. 293, V^a, *abs te uiduae et uastae uirgines sunt*, à *desertus*, e. g. Cic., Agr. 2, 26, 69, *genus agrorum propter pestilentiam uastum atque desertum*) et « qui ravage », *uasta Charybdis*, « dévastateur » ; de là deux sens dérivés : 1° « inculte », e. g. Sall., Iu. 48, 3, *mons uastus ab natura et ab humano cultu* ; appliqué à l'homme : *uastus homo atque foedus*, Cic., De Or. 1, 25, 117 (cf. 115), par suite « rude » (à l'oreille) ; 2° le désert évoquant facilement l'idée de grandeur « qui s'étend au loin, vaste immense » ; *uasto atque aperto mari*, Cés., B. G. 3, 12, 5 ; *uastissimo atque apertissimo Oceano*, id., ib. 3, 9, 7 ; *uastum antrum*, Vg., Ae. 5, 52. L'adjectif s'est ensuite employé comme un synonyme expressif de *magnus*, no-

tamment des cris qui s'entendent au loin ; cf. Vg., Ae. 10, 716 : *missilibus longe et uasto clamore lacessunt*. Usité de tout temps ; formes romanes savantes.

Dérivés et composés : *uastiūs* : 1° désolation, dévastation (classique et usuel) ; 2° immensité, grandeur, abîme (seulement à l'époque impériale) ; *uastiūs* (Plt.) ; *uastiūtūdō* (archaïque, Cat., Acc., Pac.) ; *uastiō*, -ās « dévaster », panroman, sauf roumain, avec influence du germ. **wōstja*- (fr. *gâter*, etc.), M. L. 9168 ; *uastiūtō* (classique) ; *uastiōtor*, -trix, -tōrius ; et *dē*, -z, *per-uastiō* ; *uastiōscō*, -is (Acc. ap. Non. 185, 8) ; *uastiūficus* (poétique, archaïque).

Cf. irl. *fās* « vide » et v. sax. *wōsti*, v. h. a. *uosti* « vide, désert », ce qui indique le sens premier de l'adjectif. Du même **wās*-, il y a des dérivés avec d'autres suffixes : *uānus* de **wās-no* et *uascus* « inānis » (v. ces mots ; le rapport est le même que dans *cānus* : *cascus*). Pour l'ensemble du groupe, v. *uacare*.

uatiāx : et *uaticosus*, *pedibus uitiōsis*, Non. 25, 10, qui cite un exemple de Lucilius, lib. XXVIII 54 (v. Cichorius, *Unters. z. Lucilius*, 155 sqq., qui considère *uatiāx* comme une déformation de *Vatia*). Autre forme *uatiāx* (et *uaticōsus*), GGL V 651, 54 : *uatiāx et uaticōsus, tortis pedibus, a ranae uocabulo, quae graece uotraz dicitur*. — *Vatiāx* est sans doute une déformation due à une fausse étymologie. *Vatiāx*, en effet, semble s'apparenter à *uatius*. Pour le suffixe, cf. *catiāx*.

uatiō et **uatiās**, -is c. (gén. pl. *uatiūm* et *uatiūm*) : devin, devineresse ; prophète, prophétesse ; oracle ; et, comme les prophéties étaient généralement rythmées, « poète ». Mot ancien, cf. Varr., L. L. 7, 36, *antiquos poetas uates appellabant*, conservé par la poésie. Quand *poeta* s'est généralisé, *uatiās* a pris un sens péjoratif ; puis la poésie impériale l'a repris, alors que *poeta* était devenu banal. Cf. M. Rines, *Gesch. d. Wortes uates*, Festschr. Kretschmer, 202-216.

Composés : *uaticinor*, -āris : prophétiser, d'où *uaticinus* (Ov.) ; *uaticinium* (époque impériale) ; *uaticinātiō* (classique), -tor, -trix.

Mot italo-celtique ; cf. gaul. *ouāteix* « devins » et irl. *fidh* « poète » ; comme c'est le seul nom d'agent masculin en -ēs du latin, le mot peut provenir du celtique. Le gallois a *gwawd* « chant de louange ». Cf. en germanique : got. *wōds*, v. angl. *wōd*, v. isl. *ódr* « possédé, inspiré » ; v. angl. *wōp* « chant », v. isl. *ódr* « poésie ». Le vocalisme rend incertain un rapport avec le verbe indo-européen qu'atteste skr. *api-śatāti*, av. *api-śatāiti* « il comprend » ; de plus, le sens n'est pas proche. M. Rines, IF 55 (1937), p. 122 sqq., rapprochant *uatiās* de certaines formes étrusques du type *Vati* et de *Vaticānus*, considère le mot comme d'origine étrusque, ceci sans vraisemblance. Sur *Vaticānus*, v. Eiter, Rh. M. 40, 112 sqq.

uatiūm (*batillum*, *uatiilla*), f. n. : pelle ou vase pour transporter la braise : *prunae uatiūm*, Hor., Sat. 1, 5, 36 ; réchaud ; encensoir. La forme *uatiūm* est la mieux attestée (cf. Lejay, Sat. d'Hor., ad loc.), mais les formes romanes supposent *batillum* : v. ce mot.

Le rapprochement avec lat. *uannus* n'est appuyé par rien. Sans rapport non plus avec *batus*, nom de mesure emprunté à l'hébreu.

uatiūs, -a, -um : bancale, synonyme de *uagus* (cf.

uārus), avec une forme de substantif de type populaire en -a : *uatiā*, -ae m. (usité comme nom propre), cf. Varr., L. L. 9, 10, *si quis puerorum per delicias pedes male ponere atque imitari uatiās coeperit*, et Plin. 11, 204. Cf. peut-être les noms propres *Vatinus* et *Vatiāna*. Pas d'étymologie. Cf. *uatiāz*?

uauatō, -ōnis m. : poupée, mannequin. Mot populaire, sans doute enfantin, dans Pét. 63, 8 : *puerum strigae inuolauerant et supposuerant stramenticium uauatonem* (qui correspond à *manuciolium de stramentis factum* qu'on lit deux lignes plus haut) ; cf. Friedlaender, ad loc., et W. Heraeus, Kl. Schr., p. 178.

ūber, -eris n. (surtout au pl. *ūbera*, -um) : mamelle(s) ; quelquefois joint à *mamma* dans l'expression *ūbera mammārum*, cf. Lucr. 5, 885 et Gell. 12, 1, 7 ; par extension, « fécondité, fertilité » (= *ūbertās*) ; et objet en forme de mamelle, « grappe de fruits », « grappe formée par un essaim qui se pose sur un arbre ». Ancien ; surtout poétique ou de la prose impériale. Le mot courant est *mamma*. M. L. 9026.

ūber, -eris adj. : fécond, fertile (sens propre et figuré) ; par suite, « riche, copieux » (du style, du langage, etc.). Pour l'emploi de *ūber* comme adjectif et substantif, cf. *pūbēs* (*pūber*), *gibber*, *tūber*. Ancien, usuel et classique comme adjectif.

Dérivés et composés : *ūbertās* : fécondité, abondance ; *ūbertim*, adv. ; *ūberō*, -ās, absolu et transitif : porter des fruits, être fécond, et : féconder ; *exūberō* (Vg., Tac.) ; *ūbertō*, -ās : féconder ; *ūbertus* (rare) ; *ūberōsus*, dans *uberōsum*, γένιον (Gloss.) ; *inūber*, -eris (Gell.) : maigre ; et M. L. 9027, **ūberinus* (d'après *uterinus*). L'emploi d'adjectif semble spécial au latin (cf. *uetus* adj. en face de *ferōs* subst.). Le sens de « mamelle » est celui de : skr. *ūdhar* (gén. *ūdhnaḥ*), gr. *oūthap* (οὐθαρ-ος), v. h. a. *ūtar* ; en baltique, on a lit. *ūdrūti* « donner du lait, être en état de femelle qui allaite », et, avec un autre suffixe, russe *vymja*, serbe *vime*, tch. *výmě* « mamelle ». A la différence de ce qui a eu lieu dans *ier*, le latin a généralisé la forme en *r* du nominatif-accusatif. V. Ernout, *Aspects*, 129 sqq.

Sur le nom de fleuve volsque *Oufens*, *Ufens*, v. Ernout, BSL 23, 27 ; Lindsay-Nohl, *Die lat. Spr.*, p. 288. Sur tout le groupe, v. O. Szemerényi, Glotta, 24, 1955, 272 sqq.

ubī (*ubei*) : adverbe de lieu, relatif et interrogatif, « à la place où » (sans mouvement), « où » ; s'emploie aussi du temps « au moment où, quand, lorsque », de là *ubi primum* « dès que ». N'est pas employé interrogativement dans ce sens. A pour corrélatif *ibi*. Mot lambique dont l'i final, issu de -ei, a été abrégé ; cf. *ibi*, *tibi*, etc. Usité de tout temps ; panroman. M. L. 9028.

Figure dans de nombreux composés correspondant aux divers pronoms indéfinis : *ubique* (cf. *quisque*) ; *ubicumque*, *ubiquaque* ; *ubinam* ; *ubilibet* ; *ubiuis* ; a aussi une forme à redoublement *ubiubi*.

Une forme -*cubi* à gutturale initiale figure dans *alicubi* « quelque part » (le rapprochement de *aliquando* montre que *alicubi* n'est pas dérivé de *aliquis*, comme on le soutient souvent), *sicubi* « si... quelque part » ; *nēcubi* « de peur que... quelque part... » ; cf. -*cunde*, dans *ali-cunde*.

Comme *unde, umquam et uter*, fait partie de ces mots à *u-* initial qui appartiennent au groupe du relatif-indéfini: *quis, qui*. C'est dans *ubi* que ce *u-* initial a son explication la plus nette; car *unde* n'a pas d'étymologie claire et *umquam, uter* n'ont *u* que secondairement; pour *ut*, pas de correspondant hors de l'Italique. La forme ombrienne correspondant à *ubi* est *pufe, pufe* et la forme osque est *puf*; jointe à *alicubi, necubi*, etc., cette forme montre que la forme initiale était **quubi* et que le **qu-* initial, restitué devant *u* sous l'influence de *quis, quae*, etc., dans les composés, s'est amui devant *u* dans le simple. Dès lors, on retrouve ici en italique l'adverbe indo-européen signifiant « où », qui est représenté par véd. *kú, gáth. kú*, mais qui est surtout connu avec divers élargissements: véd. *k(á)va-*, lit. *ku-ĩ* et arm. *u-r*; skr. *ku-ha, gáth. ku-dá*, v. sl. *kú-de*, hitt. *ku-wi-bi*. Osq. *puf* « ubi » répond sans doute exactement à *gáth. kudá*, v. sl. *kúde*; le latin repose sur cette même forme avec marque du locatif, comme dans *heri, rári, Karthagini*. Lat. *ibi*, en face de skr. *tha* (prákr. *idha*), av. *ida*, a la même marque de locatif et, de plus, doit le traitement *b* de la consonne médiane à l'influence de *ubi*, où, après *u*, ce traitement de la dentale est normal; les deux formes sont associées entre elles.

ūdō (ādō), -ōnis m. : sorte de bottine de peau ou de fourrure. Mot étranger, dont l'origine est indiquée par le titre de l'épigramme de Martial, 14, 140, où il figure pour la première fois, *udones Cilicii*.

ūdus : v. *ūdeō, ūidus*.

-ue: particule enclitique « ou, ou bien »; peut être redoublée, e. g. Ov., M. 15, 215, *corpora uertuntur: nec quod fimum sumusue, | cras erimus*. S'emploie souvent dans les phrases interrogatives ou négatives avec le sens de -que, e. g. Cic., Phil. 5, 5, 13, *num leges nostras morsue nouit?* Emploi à rapprocher de celui de *uel* avec valeur de *et*. Figure aussi dans *ceu* de **ceue* « comme »; *nēue, neu* « et ne »; *sūue, seu* « soit que, soit ». — Archaïque et formulaire dès les plus anciens textes (v. Schmalz-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 676 sqq., § 249). Ernout, *Rev. Phil.* XXXII, 1958, p. 189 sqq.).

Particule accessoire atone, se construisant comme i.-e. **kwe* « et » (v. lat. *que*) et conservée seulement dans des langues anciennement attestées: skr. *vā* (avec un *ā* qui n'a pas son parallèle dans *ca* « et », mais qui distingue *vā* « ou » de *va* « comme »), av. et v. perse *vā* (!-ā n'indique rien sur la quantité originelle en ancien iranien), gr. (-F) dans hom. *ἢ/F* (ἢ, tokh. B *wat* (avec particule ajoutée). Si **wē* n'est pas attesté ailleurs, c'est que la particule est sortie de l'usage avant les plus anciens textes, comme on peut le supposer d'après les langues citées où, avec le temps, **wē* n'est pas demeuré dans l'usage parlé. La valeur de *ue* dans *nēue, neu* n'a rien de surprenant: la disjonction équivaut souvent à « et »; *gáth. nā vā nairi vā* « homme ou femme » équivaut en tout à « homme aussi bien que femme, homme et femme ». — Quant à *ceu*, le **we* qui y figure est à rapprocher de véd. *vā* « comme »; on n'examinera pas si les deux sens donnent lieu de poser deux mots indo-européens distincts.

uō-: particule privative ou péjorative qui figure dans quelques composés; cf. F. 512, 6: *uegrande significare*

alii aiunt male grande, ut uecors, uesanus, mali cordis maleque sanus. Alii paruom, minutum, ut cum dicimus uegrande frumentum, et Plautus in *Cistellaria* (378) « *Quin is, si itura es? nimium is uegrandi gradu* » encore dans *uescus* (v. ce mot), *Vediouis, Veiouis* (divinité infernale, et dans *uepallidus* (Hor.); *Vediuis* (écrit *Vidiuis*) = Ἀπόλλων νόμος, CGL III 291, 7.

Cf. les préverbes indiquant « point de départ, descente, enlèvement »: skr. *ava*, v. sl. *u*, irl. *ua*, lat. *au-* (dans *au-ferō*, etc.). Ce préverbe figure au premier terme de composés à valeur négative du type de lat. *ā-mēns, dē-mēns*: ainsi v. sl. *u-bogŭ* « pauvre » (litt. « non riche »), lette *au-manis* « insensé » (litt. « non riche »), la négation gr. *ođ* doit être le même mot. — Lat. *uz-* représenterait une forme à voyelle finale, comme skr. *ava*, et à vocalisme initial zéro, balancement attendu. Et, en effet, en face de skr. *avadh* « en bas », *avastāt* « sous », le germanique offre v. h. a. *wes-tar* « à l'ouest », qu'on ne peut guère séparer.

uectigālis, -e: relatif à l'impôt, u. *pecunia*; et « sujet à l'impôt », u. *ager*; d'où le n. *uectigal* (sc. *aes*) « impôt », cf. F. 508, 18: *uectigal aes appellatur quod ob tri(b)utum et stipendium et aes equestre et hordiar(um) populo debetur*; et aussi « revenu ». Sur l'emploi de *uectigal* comme adjectif masculin dans la *Sententia Minuciorum*, v. Nidermann, *Mnemos.*, 3^e sér., 3 (1936), p. 209.

Terme technique du droit public; usuel, classique. A désigné d'abord les redevances perçues sur le domaine public, pour s'appliquer par extension à tout impôt ou taxe régulièrement levée, par opposition au *tributum ciuium Romanorum*. Dérivé tardif: *uectigaliarius*: receveur d'impôts.

Aucune donnée historique précise ne fournit l'explication de ce mot. Le rapport avec *uehō*, **uectis* « transport » (cf. *uectio*), souvent proposé, n'apparaît pas.

uectis, -is (acc. *uectim*, Varr.; abl. *uecti*) m. : levier; pince monseigneur; barre de cabestan; par extension: barre de porte. Cf. Rich., s. u. Technique, classique. M. L. 9173 (fr. *oit*, v. B. W. s. u.). Apparenté à *uezdō*; sans doute ancien abstrait en -ti- employé au sens concret et passé au masculin. Répond à v. angl. *wicht* pour la forme et à v. isl. *vag, vög* pour le sens.

Dérivés: *uectiarius* m. : ouvrier chargé de la manœuvre du *uectis*; *uecticulum* (Ital. *Lyd. exod.* 13, 5); *uecticularius*, ap. P. F. 519, 11: *uecticularia uita dicitur eorum qui uectibus parietes alienos perfolunt iurandi gratia*. *Cato* (orat. inc. 13): « *uecticulariam uiam uiuere, repente largiter habere, repente nihil* ». V. *uezdare*.

uegeō, -ēs, -ēre: animer, donner de la force ou le mouvement à. Archaïque (Enn., Pompon., Varr.). Cf. Non. 183, 1: *ueget pro uegetat uel erigit, uel uegetum est*. *Pomponius Maiali* (78): *animos Venu' ueget uoluptatibus*. — *Ennius Ambracia* (4): *et aequora salsa ueges ingentibu' uentis*. — *Varro Manio* (268): « *nec natus est nec morietur: uiget, ueget, utpote plurimum* ». — *idem* ὄνος λόπος (351): *quam mobilem diuom tyram sol har-moge | quadam gubernans motibus diis ueget*.

Le sens absolu « être animé », donné par les lexiques, se fonde sur l'exemple de Varron, où l'existence même du couple *uiget ueget* prouve que *uegere* y est employé

avec son sens transitif: « il a la force (*uiget*), il donne la vie (*ueget*) ».

Dérivés: *uegetus*: vif, animé, vigoureux (classique); *uegetō, -ās* (Apul., langue de l'Eglise) « animé », et ses dérivés: *uegetabilis; uegetatio, -tor, -men*. Cf. skr. *vājah* n. « force, lutte »; germanique: v. isl. *vākr* « beau, éveillé » (cf. *uigil*), got. *wakan* « wachen », etc.

On ne peut séparer lat. *uigeō, uigil*, peut-être *uēles* et *uēlōz*; v. ces mots.

uehemēns (uemēns), -tis adj.: emporté, violent. Se dit des personnes et des choses: *Galba... uehemens et incensus*, Cic., *Bru.* 22, 88; *uehemens imber*, *Lucr.* 6, 517. Ancien, usuel et classique, ainsi que l'adverbe *uehementer, uementer*, devenu synonyme expressif de *ualdē*.

Autres dérivés: *uehementia; uehementiosō* (Cael. Aur.). Peut-être de *uē-mēns*, comme *uecors*, qui aurait été rapproché de *uehō* par l'étymologie populaire, la violence et l'emportement impliquant l'idée de mouvement, d'agitation: d'où la graphie *uehemēns*, où le groupe -eh- noterait un *ē*, comme -aha- note un *ā* dans *Ahala*, cf. *mehe* = *mē*, *prehendō* = *prendō*. Le rapprochement établi avec *uehō* explique que l'adjectif se soit appliqué surtout à un mouvement ou à un objet en mouvement: *uehementior cursus flumintum* (Quint.); *uehementissimus cursus* (Hirt.); u. *fuga* (id.); u. *impetus* (Amm.), etc.

On pourrait cependant se demander si l'on n'aurait pas ici un mot de la famille de *uezdare* ou un adjectif en -mēns, comme le type indo-iranien en -mant.

uehēs: v. le suivant.

uehō, -is, uehō, uectum, uehere: transporter par terre ou par mer, au moyen d'un véhicule quelconque, voiture, cheval, navire; porter sur ses épaules. S'emploie aussi au sens moyen « se faire transporter », au participe présent *uehēns*, e. g. *equō uehēns*, et au gérondif. Même double sens dans *uector* « qui uehitur » « passer » (sens classique) et « celui qui transporte » (poétique et postclassique); et dans *uectūra* « transport ». Ancien, usuel, classique. Non roman.

Formes nominales, dérivés et composés: *uehēs, -is* f.: charroi, charge d'un véhicule, charrette; *uehiculum* (= ὄχημα): véhicule en général, moyen de transport, M. L. 9176; *uehicularis, -rius* (postclassique); *uectio* (un exemple de Cic., N. D. 2, 60, 151); *uector; uectōrius* (classique); *uectrix* (tardif); *uectūra* (ancien et classique), M. L. 9174, d'où *uectūrius* (tardif).

uectō, -ās: apparaît d'abord dans la poésie dactylique impériale, là où l'emploi des formes de *uehere* amènerait des suites de trois brèves, e. g. Vg., Ae. 6, 391, *corpora uiua nefas Stygia uectare carina*; s'est ensuite répandu dans la prose, qui a créé les composés, tardifs et rares, *uectābilis, uectābulum, uectāculum, uectātiō*, et le fréquentatif *uectiō*.

De *uehō*: *ā-uehō; ad-uehō* et *aduectiō, aduectus, -ūs; aduector; aduecticius; circum-uehō, -uectiō; con-uehō, -uectiō; dē, ē-uehō* (qui a souvent le sens accessoire de « élever, porter au faite », comme *exiollō*); *ēuectiō, -tus, -ūs; inuehō*, dont le médiopassif *inuehor* a le sens de « s'élaner contre » et « s'emporter contre », d'où *inuectius* « outrageant », *inuectiua* n. pl. « invectives » (tar-

dit, Amm.), à côté des dérivés de sens propre *inuectiō, -tor, -trix; inuectus, -ūs; inuecticius; per-, prae-, prō-, re-, sub-uehō* « charrier de bas en haut, en amont » (par opposition à *dūehō* « charrier en aval »); *subuectiō, -tus, -ūs; super-, trāns-uehō (trā-), trānsuectiō; sēuectus*.

De *uectō*: *ad-, circum-, con-, ē-, re-, sub-uectō*. Cf. peut-être aussi *uēlum, ueia* et *uia*. Mais *uectis, -uectus* dans *conuectus* et *uezdare* appartiennent à une racine distincte.

Veherē (sans doute en raison des contractions amenées par la perte de *h*, *uehere* > **uēre*, etc.) n'a pas subsisté dans les langues romanes, où ne sont représentés que *uectūra, uehiculum* (ce dernier, du reste, uniquement dans des dialectes italiens). Quant à *uectō*, ce paraît bien être une forme artificiellement créée.

Pour l'aristocratie indo-européenne, chez laquelle le char de guerre avait un grand rôle, la racine **wegh-* « aller en char, transporter en char » était essentielle. Le présent *uehō* (avec omb. *afveitu, arsueitu* « aduehitō », kvveitu « conuehitō ») a des correspondants exacts dans skr. *vāhati* « il transporte en char », av. *vasaiti*, v. sl. *vezō*, lit. *veži*, un présent *Féχω*, qui, partout où, comme en ionien-attique, *F* s'est amui de bonne heure, se confondrait avec *χω*, a disparu dans la plupart des parlers grecs; toutefois, le pamphilien a conservé *Fεχτω* « qu'il transporte ». L'aoriste en -s- *uēxi* a son pendant dans skr. *dvāṅgam* et v. sl. *věxi*. Le grec a un nom du char: *ὄχος* (plur. hom. *ὄχηα*, d'après un thème *Fεχσ-* : *ὄχησθην ἄρμασιν*, Hes.); l'irlandais a *fén* « voiture » (cf. cell.-lat. *co-uinnus* « char de guerre »), et l'islandais *vagn* « voiture »; on notera, d'autre part, got. *viags* « chemin » (v. lat. *uia*).

**ueia*: *apud Oscos dicebatur plaustrum; inde ueiari stipites in plastro, et ueictura, ueictura*, P. F. 506, 3. Non attesté dans les textes, mais a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve l'italique *veggia*, M. L. 9177.

De la famille de *uehō*.

Vēiōnis: v. *uz-*.

uel: « si tu veux, ou, ou bien, ou si tu veux » (cf. le redoublement *uel, si uis*, *Plt.*, Au. 452; *Catul.* 55, 21). Conjonction proposant le choix entre deux possibilités dont le sens et la différence avec *aut* sont bien marqués par P. F. 507, 20: « *uel conligatio quidem est disiunctiua, sed non [ex] earum rerum quae natura disiuncta sunt, in quibus « aut » coniunctione rectius utimur, ut: « aut dies aut nox », sed earum quae non sunt contra, e quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius* (Var. 4): « *uel tu dicitur, uel equorum equitumque magister esto, uel consul* ». Cette distinction entre *uel* et *aut* est observée par les bons écrivains, quoiqu'elle tende à s'effacer, notamment à l'époque impériale (Tacite), et qu'on y trouve *uel* en corrélation avec *aut*. — Enfin, *uel* simple ou redoublé a aussi un sens voisin de *et* (et... et) et sert à marquer une liaison un peu moins étroite (comme aussi *aut... aut*); v. *Löfstedt, Philol. Comment. s. Pe-regr. Aeth.*, p. 197 sqq. — Du sens de « si tu veux », *uel* en est arrivé à signifier « même » et à servir de particule de renforcement. Le passage à ce sens apparaît dans des emplois comme *Plt.*, Tri. 963-964: *heus, Paz, te tribus uolo*. — *uel trecentis*, « Hollā, Pax, deux mots. — Deux cents, si tu veux » (et par là « même deux

cents »; de là l'emploi de *uel* en corrélation avec *nōn modo* (Cic., Ac. 2, 29, 93), joint à *immo*; devant un superlatif, notamment dans *uel maximē*. D'autre part, *uel* « si tu veux » a pu amener une restriction polie du sens de « peut-être », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 2, § 3, *domus uel optima Messanae, notissima quidem certe.* — V. F. Beck, *De « uel » imperativa quatenus uim priscam seruauerit*, Marburg, 1908. *Vel* sert aussi dans la langue parlée à introduire un exemple particulier après une pensée d'ordre général et a le sens de « par exemple; ainsi vois ». Non roman, sauf dans v. fr. *veaus*, M. L. 9177 a.

uelut, ueluti conj. : comme. Forme renforcée de *ut*, comme *sicut*. Ancien (Enn., Plt.) et usuel.

Lat. *uel* est de la famille de *uolō*; mais la forme fait quelque difficulté. L'e suppose un *l* prépalatal, donc un ancien *ll* ou *l(i)*; mais **weli* ne fournit pas d'explication sûre et, quant à *-ll-*, on n'en cite qu'une trace tout au plus probable chez Ennius, A. 340. L'osque et l'ombrien recourent pour le sens à d'autres racines : la table osque de Bantia a *loufir*, ancien impersonnel, et l'ombrien a en partie *heris*, *heri*, littéralement « tu veux », en partie *herie*, *heriei* « uolueris ». MM. Leumann et Hofmann, dans leur arrangement de la *Lat. Gr.* de Stolz, partent de **welsi* « tu veux » (p. 118 et 675, avec bibliographie). Ce **welsi* attendu est remplacé par *uis* (v. ce mot) dans la flexion de *uolō*.

uena, -ae f. : nom gaulois de l'erysimum (Plin. 22, 158). M. L. 9178.

**uēlābrum*, -i n. : van? Ce sens est conservé seulement dans la glose de P. F. 68, 3, *euelatum, euentilatum unde uelabra, quibus frumenta uentilantur.* — *Euelātum* lui-même suppose un adjectif **uelātus* « exposé aux vents », et peut-être un verbe **uelō* « souffler », disparu en raison de son homonymie avec *uelō* « voiler »? Est-ce le même mot que l'on a dans *Velābrum*, nom propre désignant un quartier de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 13 (qui l'explique a *uehendo*; v. les références de Goetz-Schoell, ad loc.), et qu'on rapproche aussi de *Velitrae*, étr. *Velathri*? Ammien l'emploie à basse époque comme synonyme de *uelum, uelārium*.

uēlātūra, -ae f. : commerce de transport? Conservé dans Varr., L. L. 5, 48-44 : *Velabrum a uehendo. Velaturam facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt*; et Plutarque, Rom. 3 : τῆν δὲ πορθεῖαν βηλατουράν καλοῦσιν.

uēles, -itis m. (usité principalement au pl. *uēlites*, -um) : vélite, soldat d'infanterie légère, chargé surtout des escarmouches, qui apparaît au temps de la seconde guerre punique et remplace dans la légion les *accēnsi uēlāti* ou *rōrārī* (v. *uelum* II). — Pour la formation, rappelle *equites, milites, equites, satellites*. Rattaché par les Latins à la fois à *uehō* et à *uelō*, cf. T.-L. 26, 4, 10, sans doute par étymologie populaire.

Dérivés : *uēliāris*; *uēlitor*, -āris « escarmoucher », sens propre et figuré, cf. Plt., Men. 778, et P. F. 507, 1; *uēlitiō* et *uerbiuēlitiō* (Plt., A. 307). Sans étymologie certaine. V. *uelō*.

uellō, -is, -uellī (*uulsī*), *uolsum* (*uulsum*), *uellere* : arracher, tirer violemment, en particulier « tirer les poils, la laine, les plumes », d'où *uolsus* (*uul-*) « épilé »

(avec *-ol-* issu de *l*), *uolsella* f., dérivé de *uolsus*, « pince à épiler », puis « pince » de dentiste, etc.; *uellus*, -eris n. (*uellinna* avec un « suffixe » peut-être étrusque; cf. Ernout, Philologica I, p. 34) « toison » qu'on arrachait d'abord à la main avant de connaître la tonde au moyen de ciseaux; cf. Varr., L. L. 5, 54 et 130. Panroman, sauf roumain. M. L. 9182.

Autres dérivés et composés : *uellicō*, -ās : tirer, pincer; d'où « taquiner, médire de » (cf. notre « déchirer à belles dents »), M. L. 9181, *euellucō* (un exemple tardif); *uellicitiō* (Sén.); *uellicitim*; *uulsio* (Vég.); *uulsura* (Varr.); *uulsō*, -ās; *uulsicius*; *uelligō* (tardifs); *ū*, M. L. 817, *con-*; *dē-*, M. L. 2611, *dī-*, *ē-*, M. L. 2927, *inter-*, *per-*, *prae-*, *re-*, *sub-uellō* et *ū*, *con-*, *ē-*, *re-uulsio*. — *Conuulsio*, dans la langue médicale, a pris le sens spécial de « crampes, convulsion ».

A en juger par *uulsī*, *uulsus*, le *-ll-* dans *uellō* peut reposer sur *-ld-* comme dans *pellō*; il s'agirait d'un présent à aspect déterminé d'une racine **wel-* sur laquelle tout le verbe aurait été construit. On rapproche γέλλαι-τῶλαι (Hes.) (sans doute éolien), got. *uulwa* « ἀραξά », *uulwa* « ἀραξά », peut-être hom. (*F)έλωρ « proie » si le mot a un F, comme semble l'indiquer le texte homérique, et (*F)αλωκαί « je prends ».

Vellicō est formé comme *foadicō*.

Le mot *uellus* rappelle arm. *gelmn* (gén. *gelman*), qui traduit gr. πόκος « toison »; la forme ancienne serait **wel-nos*. Le caractère de la racine rend malaisé le rapprochement avec *lāna*, tentant par lui-même (v. ce mot). V. *uillus*?

uellus : v. le précédent.

uēlōx, -ōeis adj. : vif, agile (classique et usuel). Dérivés et composés : *uēlōciter*; *uēlōcīdis*, -ais; *praeuēlōx* (Plin., Quint.).

D'un dérivé en *-s-l-o* du groupe de *uegeō*. Cf. aussi *uelēs*. V. Ernout, Philologica I, p. 146 et 155.

I. *uelum*, -i n. : draperie, voile (masculin); rideau. Panroman, sauf roumain. M. L. 9184. Germanique v. h. a. *wil-lahhan*.

Dérivés et composés : *uēlātus* : voilé, couvert d'une voile; dans la langue militaire *uēlāti*, ancien nom d'une sorte d'auxiliaires, *accēnsi uēlāti*, qu'on interprète, peut-être par étymologie populaire, par « ceux qui n'ont que l'habit »; *quia uestiti inermes sequerentur exercitum* (P. F. 13, 25 et F. 506, 23), cf. *uelēs*? *uēlātus* semble antérieure à *uēlō*, -ās « voiler », M. L. 9179 (sens propre et figuré); *inuēlātus* (tardif et rare); *uēlāmen* (poétique et prose impériale); *uēlāmenium*; *uēlārium* « auvent ou rideau tendu au-dessus d'un théâtre ou d'un amphithéâtre »; *uēlārius* : huissier de la chambre de l'empereur; *uēlātiō* (S^t Aug.) : prise de voile; *con-*, *dē-*, *ē-*, *ob-*, *prae-*, *re-uēlō*, ce dernier souvent employé au sens figuré « révéler » (irl. *relaim?*), comme *reuelātor*, *reuelātiō*, *reuelātiōrius*. Cf. aussi **aduēlāre* (ar-), M. L. 214; **disuēlāre*, 2697.

II. *uelum*, -i n. (ordinairement au pl. *uelā*, -orum, d'où les formes romanes féminines du type it. *vela*, fr. *voile*) : voile de vaisseau. Terme général, cf. Rich, s. u. Ancien, usuel; panroman, sauf roumain. M. L. 9183. Celtique : irl. *fial*, britt. *goel*.

Dérivés et composés : *uēlāris* : de voile (Plin.);

uelifer, -ger, -uolus (-uolāns), composés poétiques; *uelificor*, -āris (*uelificō*, époque impériale) : mettre les voiles (*uelā facere*), faire voile; s'emploie par image dans le sens de « déployer toutes ses voiles (= tout son zèle) pour quelqu'un »; cf. Caes. ap. Cic., Fam. 8, 10, 2; *uelificiō* (Cic.); *uelificus* « qui fait voile » (seulement dans Pline, peut-être reformé sur *uelificor*); *uelificium* (Hyg.).

A *uelum* se rattache étymologiquement : *uexillum* : *deminutiuum est a uelo*, P. F. 19, 5; « étendard » ou « bannière » (différent de *signum*, cf. Rich, s. u.), faite d'une pièce d'étoffe carrée attachée par le haut à une traverse horizontale, comme la voile l'est à la vergue, et qui était spécialement l'enseigne de la cavalerie ou des troupes auxiliaires. — Dérivés et composés : *uexillārius* : enseigne; *uexillārii* : nom donné à un corps de vétérans sous l'Empire : *uexillatiō*; *uexillifer*.

Il est difficile de dire si les deux *uelum* se ramènent à un original commun ou s'il y a seulement homonymie; si *uelum* « voile » est issu de **wes-lom*, cf. *uestis*, et *uelum* « voile de vaisseau », de **weg-s-l-o-m*, comme v. sl. *veslo* « rame », cf. *uehō*; ou bien si les deux sens sont issus d'une forme unique **weg-s-lom* d'une racine **weg-* « tisser », dont ce serait l'unique représentant en latin. Les formes lat. *uelum*, *uexillum* supposent un point de départ **wlek-slo-*; on rapproche irl. *figim* « je tisse », gall. *gwen* « tisser », v. h. a. *wichili* « chose enroulée ». Pour les Latins, il y avait deux mots distincts, comme le montre la différence de traitement dans les langues romanes.

uēna, -ae f. : d'une manière générale, toute espèce de conduit, veine ou filet d'eau, filon de métal (d'où l'expression imagée Hor., A. P. 409, *ego nec studium sine diuite uena*, | *nec rude quid possit uideo ingenium*), etc.; en particulier, « veine » (ou « artère ») et tout objet y ressemblant par sa forme : « veines » (du bois, du marbre, etc.); rangée ou file d'arbres. *Sēnsū obscēno* dans Martial et Perse. Ancien, usuel; panroman. M. L. 6185.

Dérivés et composés : *uēnula*; *uēnōsus* (époque impériale), M. L. 9203; *uēnātīlis* (Cassiod.), formé sur *aquātīlis*; *interuēnium* : vide, interstice (Vitr., Pall.). Sans étymologie sûre.

uendō, *uēnēō* : v. *uenum*.

uenēnum, -i n. : décoction de plantes magiques, charme, philtre; teinture, d'après gr. φάρμακον. Sens ancien e. g. Afranius, R³ 380 sqq., *aetas et corpus tenerum et morigeratio | haec sunt uenena formosarum mulierum*. Synonyme de gr. φάρμακον et, comme lui, a pris vite le sens péjoratif de « poison » (classique, Cic.), bien que Salluste précise le sens du nom par un adjectif, Cat. 11, 3 : *ea (auaritia) quasi uenenis malis imbuta*, et que le Digeste recommande de préciser le mot par *bonum* ou *malum* (comme pour *dolus*); cf. Dig. 50, 16, 236 : *qui uenenum dicit, adicere debet utrum malum an bonum | nam et medicamenta uenena sunt*. Ancien, usuel; panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9195; B. W. *uenin*. Celtique : britt. *gwenwynyn*.

Les dérivés et composés ont tous le sens péjoratif : *uenēnātus* et *uenēnō*, -ās; *uenēnārius* (époque impériale);

uenēnifer (poétique); *uenēnōsus* (tardif); *uenēficus*, d'où *ueñeficus*, *ueñefica* « empoisonneur, empoisonneuse »; *triuēnēfica* (Plt.); *ueñeficium* (classique).

uenēnum représente un ancien **uenes-no-m* avec le sens de « philtre », cf. *Venus*, et pour le sens correspond à la fois à φάρμακον et à φάρμακον. Le suffixe *-no-* a la valeur d'un instrumental comme dans *dōnum*. *Uenēficus* est issu par haplogogie de **uenēni-ficus*, comme *sēmodius* de **sēmi-modius*; il traduit le gr. φαρμακός.

ueneror, -āris (*uenerō*, Plt., etc.) : adresser une demande aux dieux, demander une faveur ou une grâce (u. ut); Plt., Ru. 1349, *illaec aduersum si quid peccasso, Venus, | ueneror te ut omnes miseri lenones sient*; par suite « vénérer, révéler, respecter ». Dénomatif tiré de *uenus*, usité d'abord dans l'expression *Venerem uenerārī*, cf. plus haut Plt., Ru. 1349 et 305; Poe. 278, du type *pugnans pugnare*, s'est appliqué ensuite aux autres dieux; cf. Poe. 950, *deos d'asque ueneror, qui hanc urbem colunt*; Ru. 257, etc.; T.-L. 8, 9, 6 (dans une ancienne formule où il allitère avec *uenia* : [omnes deos]... *precor, ueneror, ueniam peto feroque ut*), et par extension à tout être ou objet digne de vénération, e. g. T.-L. 36, 17, 15, *quin omne humanum secundum deos nomen Romanum ueneretur*, etc. Ancien, classique; semble être passé de la langue religieuse dans la langue littéraire; non populaire. De même les dérivés : *uenerātīō* (classique), -tor, -bilis (Ov.), etc., tous d'époque impériale. Adopté par le vocabulaire de l'Église. Non roman.

V. *uenus*.
uenetus, -a, -um : bleu-turquoise. Adjectif de la langue impériale, appliqué d'abord à un parti du cirque, « les Bleus », ainsi appelé sans doute parce que les cochers qui portaient la casaque de cette couleur étaient originaires de Vénétie ou parce que leurs vêtements provenaient de cette province (cf. Juv. 3, 170 : *contentusque illic Veneto duroque cucullo*); cf. aussi *litum Venetum*, qui désigne une sorte de pâte de toilette dans Mart. 3, 74, 4. Dérivé : *uenetiānus* « partisan des bleus ». Conservé seulement en roumain. M. L. 9199.

uenia, -ae f. : 1° indulgence, pardon : u. *dare*, *petere* (uniquement dans ce sens chez Plt. et Tér.); 2° faveur, grâce (accordée par les dieux); cf. T.-L. 8, 9, 6, sous *ueneror*, et Cic., Rab. perd. 2, 5, *ab Ioue O. M. ceterisque deis pacem ac ueniam peto*. Fréquent dans la locution *bonā ueniā*, synonyme de *bonā pāce*.

Dérivés tardifs : *ueniālis* « véniel »; *ueniābilis* et *inuēniābilis*. Pas de verbe. Le latin dit *ignōscō*, auquel *uenia* sert de substantif.

Non roman, sauf dans des mots savants venus par l'Église. M. L. 9199.

Appartient sans doute à la racine **wen-* « désirer » qu'on a dans *uenus*; mais le sens en est fort éloigné.

Venilia, -ae : nom d'une divinité marine « a ueniendo ac uento », Varr., L. L. 5, 72; cf. *uenilia unda est quae ad litus uenit*, Varr. ap. Aug., Ciu. D. 7, 22, et *Thes. Gloss.*, s. u. : *uenilia maris exaestuatio quae ad litus uenit. Varro. uenilia unda quae ad litus uenit, salacia quae ad mare redit*. Étymologie populaire?

ueniō, -is, *uēni*, *uentum*, *uenire* (formes de subjonctif du type *-uenam* dans *aduenat*, Plt., Ps. 1030; *peruenant*,

Tri. 93, etc.) : venir. Ancien, classique et usuel. Panroman ; dans certaines langues romanes, a servi d'auxiliaire pour la formation du passif ou du futur. Le point de départ de cet emploi a dû être l'usage du verbe dans les locutions comme *uenire in amicitiam, in calamitatem, in odium*, etc., très fréquentes (notamment dans César) ; de là on est arrivé à dire *uenire amicus* et *uenire amātus*, constructions qu'on trouve déjà en bas latin, cf. *Mulomedicina Chironis* (vers 400 ap. J.-C. ?), l. III, 157 : *si equus de uia coactus uenerit* ; et, pour *deueniō*, Greg. Tur., Franc. 7, 40 : *quid thesauri... deuenissent* ; Anthim. 4 : *caro... deuenit cruda* ; v. Thes. V 850, 77 sqq. M. L. 9200. Dans l'exemple de Plaute, Au. 239, *dummodo morata recte ueniat, dotatata satis*, qu'on invoque parfois (cf. Havers, KZ, 45 (1919), 372 sqq.), *uenire* a son sens normal : « pourvu qu'elle vienne chez moi (on qualité d'épouse) avec un bon caractère... ».

Dérivés et composés : *uentiō* : venue ; un exemple de Plt., Tru. 622 : *quid tibi huc uentio est?* ; les composés *conuentiō, inuentiō, interuentiō* sont, au contraire, usuels et classiques ; *uentor* n'est attesté que dans Ennodius, mais *aduentor* est dans Plaute et s'est maintenu dans la langue parlée ; cf. ital. *auventore*. **Ventus*, -ūs n'existe que dans les composés *aduentus, conuentus*, etc. ; de même, un substantif *-uena* figure dans *aduena, conuena*.

uentō, -ās, peut-être dans Varr., Men. 150, cité par Non. 119, 2, *cum illuc uento* (sic libri ; *uenio*, edd.), attesté en tout cas dans la glose de P. F. 517, 4, *uentabam dicebant antiqui, unde praepositione adiecta fit aduentabam* ; et dans *aduentō, reuentō* et par les formes romanes du type **deuentiare*, M. L. 2612. Cf. *ūō* en face de *eō*, etc.

uentiō, -ās : venir souvent, fréquenter (classique, Cic., Cés., mais rare) ; cf. *cautiō, dicitū*, etc.

La plupart des composés de *ueniō* n'ont que le sens du simple, précisé par le préverbe de sens local ; ainsi *adueniō* « venir auprès », « arriver » et « advenir » (en parlant d'événements) ; de là *aduena* m. « celui qui arrive, étranger » ; *aduentus*, -ūs m. (gall. *adfan, auvent*) ; *aduenticius* ; *aduentōrius* ; *aduentō, -ās* « approcher à grands pas », avec un sens accessoire d'hostilité, d'où l'emploi au sens de « attaquer » (cf. *aggredī*), bien conservé dans les langues romanes, M. L. 216, *aduentē* ; 218, *aduentāre* et *aruentāre* (cf. *ad* et *ar*) ; 219, *aduentor* ; 220, *aduentus* ; 215, **aduenicāre* ; *anteueniō* ; *circumueniō* ; *deueniō*, conservé avec le sens de « devenir » ; M. L. 2612 et 2613, **deuentāre* ; *interueniō* ; *ob-, per-, post-, praec-, re-ueniō* (-*ueniō*), *super-, trans-ueniō*.

Des développements de sens particuliers se sont produits dans *conueniō, -is* « venir ensemble, se réunir », qui, à côté de ce sens propre, conservé dans *conuentus, -ūs* m. « réunion » (irl. *conuent*), *conuenticulum, conuenticius, conuentiō* « assemblée » (britt. *consaint*), a pris le sens moral de « convenir avec (et « convenir à »), tomber d'accord », qui s'emploie aussi impersonnellement : *conuenit ut* « il est convenu que » ; M. L. 2192 et 2193, **conuenium* ; 2194, *conuentus*. De là *conueniens* « qui s'accorde avec ; qui convient, convenable » ; *conuenienter* « en accord avec » ; *conuenientia* « accord, conformité », qui semblent créés par Cicéron pour traduire *συμφώνως* et *συμπάθεως* et *ὁμολογία* ; cf. Fin. 3, 21, *quod*

ὁμολογίαν Stoici, nos appellamus conuenientiam, si placet ; Diu. 2, 124, *ex quadam conuenientia et coniunctione naturae quam uocant συμπάθεως* ; et les contraires *inconueniens* (non dans Cic.), *inconuenienter, -tia* (tardif), *disconueniō* (Hor., Lact.), *disconuenientia* (Tert.).

Le substantif *contio* suppose un verbe **co-ueniō*, comme *co-eō* ; v. *cum, contio*.

ēueniō (subjonctif ancien *ēuenat, ēuenant*), qui, en dehors du sens de « venir de, sortir », a pris le sens moral de « résulter » : *euuentus est alicuius exitus negotii, in quo quaeri solet quid ex quaere re euenerit, eueniat, euenturum sū*, Cic., Inu. I 28, 42 ; puis simplement de « se produire, arriver » ; d'où *euentum* « événement ».

inueniō : venir dans, sur ; par suite « rencontrer », et « trouver, découvrir, inventer ». Dérivés : *inuentiō, -tor, -trix, -tiuncula, -tum, -tus, -ūs* ; *inuentarium* ; **inuentō*, M. L. 4527 a.

interueniō : intervenir (d'où gall. *atrywyn*) ; *interuentus, -tor* (Cic.), -*tiō*, M. L. 4499.

prōueniō : venir au jour, provenir (correspondant à *prōducō, prōgignō*), pousser et « bien pousser, réussir », *prōuentus, -ūs* m. : production, récolte, réussite.

subueniō : 1° survenir, venir subrepticement ; 2° venir au secours de (cf. *succurrō, subsidium*) ; *subuentō, -tiō* (Plt.) ; *subuentiō* (Cassiod.) ; 3° venir à l'esprit, M. L. 8408.

Le u initial repose ici sur un ancien *g^o* : osq. *kūmbened* « conuēnit », omb. *benust* « uēnerit ». Le grec a, au présent seulement, avec le même suffixe, *βαίω*, synonyme de *ueniō*. Ailleurs, les formes sont en *-m-* : got. *qiman*, v. angl. *cuman* « venir », tokh. A *kakmu*, B *kekamu* « venu », lit. *gembū, giūti* « naître » (venir au monde), véd. aor. *āgamam*, parf. *jagama* « je suis venu » ; le rôle de **-em-* ne semble pas être ici le même que dans *primō*. L'arm. *ekn* « il est venu », véd. *āgan* est ambigu, puisque n peut représenter ici un ancien m devant t : **e-g^oem-t* ou **eg^oem-t*. Il y a une autre forme : **g^oā*, dans véd. *d-gā*, gr. dor. *έβā* (ion.-att. *έβn*), arm. *e-kayk* « venez » (et peut-être traces en irlandais, au sens de « mourir », v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 458). Chacune des trois formes **g^oem-*, **g^oem-*, **g^oā*, dont la répartition initiale ne saurait être déterminée, fournissait un aoriste radical ; véd. *āgan* = arm. *ekn*, véd. *agāt* = gr. (dor.) *έβā*. Le présent est partout secondaire, soit qu'il ait été obtenu par passage au type thématique de formes à vocalismes divers, comme dans got. *qiman* et v. angl. *cuman*, ou par des suffixes, comme dans skr. *gācchati* « il vient », gr. *βάσσω*, ou dans gr. *βαίω*, lat. *ueniō*. Le perfectum de lat. *ueni* rappelle, pour le vocalisme, le pluriel got. *gemun* « ils sont venus ». Pour *inueniō*, v. *ignōscō* (fin).

uenū(n)cula, -ae (*uenūcula, uēnnuncula, uēntūcula*) f. : vigne donnant un raisin séché et mis en conserve ; cf. Hor., S. 2, 4, 74 ; Col. 3, 2, 2 ; Plin. 14, 34. V. *uinus*? Cf. André, REL, XXX, 1952, 136.

uēnor, -āris, -ātus sum, -ārī : poursuivre le gibier, chasser. Transitif et absolu, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. M. L. 9186.

Dérivés : *uēnātus, -ūs*, M. L. 9189 ; *uēnātiō* : chasse, battue ; et « venaison, gibier », M. L. 9187 ; *uēnātor*,

M. L. 9188, -*trix* ; *uēnātorius*, M. L. 9188 a ; *uēnātūra* f. (Plt.) ; *uēnābulum* : épieu de chasse, M. L. 9185 a ; *uēnāticius* (-*ticius*) : de chasse, u. *canis*, -*tius* (Cassiod.) ; V. Rich. s. u. *uēnābulum, uēnātiō, -tor, -trix*.

Sorte d'itératif à voyelle longue radicale d'une racine qui fournit notamment av. *uanaiti* « il conquiert, il obtient par la lutte », v. h. a. *winnan* « lutter », skr. *uandōti* « il gagne, il conquiert », lit. *veju, vysi* « chasser », etc. La racine est sans doute la même que celle de *uenus*. La formation est du type, exceptionnel, de *celāre* ; elle indique un procès qui se poursuit sans terme défini. — Cf. *Venus*.

uēnsica : v, *uēsica*.

uentor, -iris m. : ventre. Terme général désignant le ventre en tant que réceptacle des entrailles ou des aliments (d'où *uentri operam dare* « soigner son ventre », etc.) ou en tant que réceptacle du fœtus, Je. g. T.-L. 1, 34, 3 : *ignorans nurum uentrem ferre*. S'emploie aussi d'objets en forme de ventre, notamment dans les langues techniques, u. *parietis, u. aquae ductus*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9205.

Dérivés : *uentriculus* : 1° ventricule du cœur (Cic.) ; 2° estomac (Cels.) ; *uentriculosus* ; *uentriculātio* (Cacl.) ; *uentricellus* (Gloss.), M. L. 9208 et 9209 ; *uentrius* (et tardifs *uentricosus, uentruosus, uentrosus*) : ventru (Plt.) ; *uentralis* ; d'où *uentrale* « ceinture » (époque impériale) ; *uentrigō, -ās* (bas latin) ; *Ventriō*. Composés rares et tardifs : *uentri-cola, -cultor, -fluus, -loquus* ; *uentrificatiō* (Cacl. Aur.). Cf. aussi M. L. 9210-9211, **uentrisca*, **uentriscula*.

La formation rappelle celle de gr. *γαστήρ* (gén. *γαστήρος*) « ventre, estomac ». Des mots, du reste différents entre eux, comme skr. *uddram* « ventre » (cf., chez Hétychius, *δδρεος γαστήρ*) et v. pruss. *weders* « ventre, estomac », lit. *vedaras* « estomac » offrent une ressemblance, mais lointaine. Got. *qīpus* « στήμαχος, κοιλία » est plus loin encore. V. *uterus* ; et *uēsica*.

uentus, -I m. : vent. S'emploie au singulier et au pluriel ; au sens propre et au sens figuré, comme symbole de l'inconstance ; e. g. Cat. 70, 4, *in uento et aqua scribere* ; Cic., Pis. 9, 21, *alios ego uidi uentos* ; *alias prospexi animo procellas*. Pluriel personnifié et divinisé dans Turp., Com. R³ 113. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9212.

Dérivés et composés : *uentulus* : petit vent (Plt., Tert.) ; *uentosus* « plein de vent (-a *cucurbita*, d'où « ventouse »), venteux, éventé » et « inconstant, vide, vain » ; *uentosē* ; *uentositas*. M. L. 9207 a.

uentiō, -ās (*uentulō*, CGL V 650, 43, sous l'influence de *uentulus*, cf. ital. *ventolare*, etc.) : transitif, 1° exposer au vent (u. *facem*) ; en particulier, dans la langue rustique, « exposer le grain au vent, secouer, vanner » (sens conservé en roman, cf. M. L. 9207) ; absolu, 2° faire du vent. Employé par image au sens de « agiter » et, dans la langue militaire, « s'agiter, s'escrimer, prélever au combat » ; *uentilātio, -tor* « vanneur » et « jongleur » ; *uentilābrum* « van », M. L. 9206 ; *uentilāmentum* ; *uentilātōrius* (Gloss.) ; *ēuentiō, -ās* (Col., Plin.). Sur *uentiō* a été refait à très basse époque *uentiō, -ās* « vanneur » ; cf. Hoogterp, *Les vies des pères du Jura*, p. 17, et M. L. 9204.

ēuentō, -ās : terme médical peut-être fait d'après *ἀπορώω* : chasser par le vent ; cf. M. L. 3112, **exuentāre* ; 3113, *exuentulāre*.

Le mot se retrouve dans : gall. *gwynt* (peut-être emprunté), got. *winds*, tokh. A *wānt* (B *yente*), hitt. *ḫu-want* « vent » (de **hwent*) ; tandis que l'indo-iranien a une forme autre : skr. *vātāḥ*, av. *vātō*. — La racine **wē* « ventor » fournissait un présent radical : véd. *vāti* « il souffle (du vent) », gr. *ἀνα* ; ce présent a tendu à être remplacé par des dérivés : v. sl. *vejetū*, got. *wāda* (v. h. a. *wāju*) et le sanskrit même a *vdyati*. Le latin n'a pas gardé de forme verbale. — Le vent est une puissance active, capable d'être considérée comme divine « Celui qui souffle » ; il est nommé au masculin : skr. *vāyūḥ* et av. *vāyūš*, lit. *vėjās*, v. sl. *větrū* ; et au féminin : v. pruss. *wetro* (lit. *vētra* « tempête »), cf. gr. *αἰπᾶ* « brise ». V. *uannus*.

uēnum (nominatif non attesté ; on trouve seulement l'accusatif *uēnum*, e. g. T.-L. 24, 47, 6, *dare alqm uenum*, et le datif *uēno*, Tac., A. 13, 51, 1, *quae ueno exerceret* ; le datif *uēni* dans Apulée a subi l'analogie des formes de supin) : vente.

Dérivés et composés : *uēnālis* : qui est à vendre, vénal ; *uēnālitas* (bas latin) ; *uēnālīcius* : concernant la vente ; spécialement, comme *uēnālis* qui désigne un esclave à vendre, *uēnālīcius* m. « marchand d'esclaves » ; *uēnālīcius* « marché aux esclaves » ; *uēnālīciarius*.

uēnum dō, dās, dedi, datum, dare : mettre en vente. Les deux termes de ce juxtaposé ont fini par se souder, d'où *uēnundō* et *uēndō, uendis, uendidi, uenditum, uendere* : vendre, mettre en vente, et aussi, le vendeur ayant l'habitude de prôner sa marchandise, « vanter », e. g. Cic., Att. 13, 12, 2 : *Ligarianam praeclearē uendidisti*. Ce dernier sens est toutefois plus fréquent dans le dérivé *uēndūre* « chercher à vendre », où, du reste, il s'explique mieux. De *uēndō*, le passif est *uēnēō* (de *uēnum eō* « aller à la vente »), -*is, -iī, -ire* (-*iri*, Plt., Pe. 577), comme de *perdō, perēō* (cf. aussi *interficiō, intereō*). A côté de *uēnēō* un passif *uēndor* a été créé, qui est attesté dès Varron. Panroman. M. L. 9190.

Dérivés : *uēndax* (opposé à *emāx* par Caton) ; *uēndibilis* (classique) ; *reuenēō* (Dig.) ; *uēnditum* « vente » ; *uēnditor, -trix* (d'où **uēnditricula*, M. L. 9194), -*tiō*, M. L. 9192-9193 ; *uēndiō, -ās*, M. L. 9191 ; *uēnditiō, -tor*.

Cf. skr. *vasnām* « prix », d'où *vasndyati* « il trafique », arm. *gin* (*gnoy* ; souvent pl. *gink', gnoc*) « prix d'achat, valeur » (d'où *gnem* « j'achète »). L'ω de hom. *δωος* « prix d'achat », att. *δωή* « achat, prix d'achat », suppose un ancien **ō* ; mais lesb. *δωā* repose sur **wasnā*. On ne saurait dire si lat. *uēnum* repose sur **wesno* ou sur **wesno* ; on pourrait même penser à une forme sans -s- si l'on rapproche v. sl. *věno* « prix de la fiancée, dot ». La hittite a *uššaniya* « vendre » et *waš-* « acheter », celui-ci sans le suffixe -no.

L'usage fait de *uēnum, uēnō* est parallèle à celui du supin, comme l'indique le *uēni* d'Apulée (cf. *nuptum, pessum dō*). Cf. l'infinitif osco-ombrien en -*um*.

uenus, -eris et **Venus** f. : 1° l'amour physique, l'instinct, l'appétit ou l'acte sexuel ; sens bien conservé chez

les auteurs qui traitent de l'amour, Lucrèce, Virgile, Columelle, Pline, etc.; 2° qualités qui excitent l'amour, grâce, séduction, charmes; au pluriel, traduit *χάρεις*; 3° personnalité et divinisé, *Vénus* « déesse de l'amour »; réplique latine de l'Ἀφροδίτη grecque, dont elle a pris tous les sens, notamment celui de la planète *Vénus*; par suite « objet aimé comparable à Vénus (fr. « déesse »), belle, amante »; 4° coup de dés favorable (dit aussi *uenerius*).

De *uenus* dérivent deux adjectifs: 1° un adjectif en *-io-*, indiquant la qualité, *uenustus* (cf. *onus/onustus*) « qui possède ou qui excite l'amour », *-a mulier*, et par dérivation « désirable, séduisant, aimable, gracieux », etc. Adjectif de la prose ou de la poésie familière, ignoré de la poésie épique.

Dérivés: *uenustās* (cf. *honestus/honestās*): séduction, grâce, etc.; *uenustē*; *uenustulus*, diminutif affectif; *iuuenustus*; *uenustō*, *-ās* « parer, embellir » (Naev., S^t Ambr.); *dēuēnustō* (Gell.).

2° un adjectif en *-io-* du type *pater/patrius* indiquant la propriété, *uenerius* « qui appartient à Vénus », *-a sacerdos*, *-us seruus*; et « érotique ».

Sert d'épithète pour désigner certains objets: *-s iacutus*, cf. plus haut; *-a concha*, nom d'un coquillage dont la forme évoque le sexe de la femme, M. L. 9196; *-um lābrum* « cardère », etc. Adjectif rare, exclu de la poésie dactylique.

Composés artificiels: *ueneriuagus*, cf. *uolgiuagus*, *ueneri-peta*.

Venus est un ancien neutre en *-os/-es*, du type *onus*, *opus*, etc., qui a perdu son genre original, lorsque le concept qu'il désignait a été personnalisé ou divinisé pour traduire l'Ἀφροδίτη grec, comme *cupido* a été masculinisé pour doter *Venus* d'un fils correspondant à Ἐρως. *Venus*, *uenustus*, *uenustās* sont comparables à *honōs* (sans doute ancien neutre), *honestus*, *honestās*; *ueneror* à *operor*.

Venus a un correspondant exact pour la forme dans skr. *uanah* « désir », attesté dans l'instrumental védique *uanase*; cf. aussi les composés *gir-uanas* « aimant les hymnes », « épithète des dieux » et *yajña-uanas* « aimant les sacrifices ».

Le passage du neutre au féminin en latin a pu être favorisé par le fait qu'un certain nombre de noms abstraits sont de genre hésitant; ainsi *decus* et *decor*, etc. Cette hésitation est ancienne (cf. *tepor*). Le sanskrit, à côté de *vānah*, a un féminin *vānih*. Le gr. ἔρωσ m. est sans doute le substitut d'un ancien neutre.

La racine **wen-* « désirer » est bien représentée dans les langues indo-européennes, notamment en indo-iranien et en germanique: skr. *vānati*, *vānōti*, *vānchati* « il désire »; v. h. a. *wunskan* « désirer »; got. *wunan* « se réjouir » et *unwunands* « ne se souciant pas de »; v. h. a. *wunna*, *wunni*, dont la forme rappelle celle de *wēnia*, etc. Le degré long **wēn-* est dans *wēnor*. V. *uenēnum*, *ueneror*, *uenia*. Sur le groupe, v. Ernout, Philologica II, p. 87 sqq.

ueprēs, *-ium* m. et f. pl.: buisson d'épine. Usité ordinairement au pluriel, quoique le singulier soit attesté dans la langue impériale (Ov., Col., Plin.); aussi la forme de nominatif singulier est-elle peu sûre: *ueprēs*, *uepris* et même *ueper*.

Dérivés: *ueprētum*; *ueprāticus* (Col.); *ueprēcūla*. Sans étymologie.

uēr, *uēris* n.: printemps; printemps de la vie (Cat., Ov.); productions du printemps, cf. *uēr sacrum*. Usité de tout temps. M. L. 9213; beaucoup de formes romanes remontent à *primū uēr* (cf. *primū tempus*), e. g. Caton, Agr. 50, 1, *prata primo uere stercoerata luna silenti*; et dans les gloses uernum: *uernum uer*; v. B. W. *primeuere* et *printemps*. On a éliminé le monosyllabe.

Dérivés: *uernus*: de printemps; *uernum* (sc. *tempus*) qui dans la langue familière tend à remplacer *uēr* (cf. *hibernum* en face de *hiems*); *uernō*, *-ās*: être au printemps ou dans son printemps, M. L. 9234; *uernālis*; *uernātō*: changement de peau, mue printanière, et concret « dépouille de serpent » (Plin.); *uernifer* (= ἀκροσπεφής); *uernicomus* (Mart. Cap.); *uernisera* « messālia auguria », P. F. 520, 8, de *uerni* + *serus*, de *serō* « semer »; *uerniroscus* (Pa. Tert.); *praeuernat* « le printemps est précoce » (Plin.); *uerculum* « petit printemps », terme de tendresse forgé par Pl., Cas. 837; *uērānum* (*tempus*) (Gloss.). M. L. 9216; *Vērānius*, *-a*, noms propres; cf. M. L. 9215, **uērānea*.

Cf. v. isl. *vār* « printemps ». On rapproche, de plus, le groupe de gr. (F)ἔαρ « printemps », v. sl. *vesna*, av. *vayhar*, etc.; le passage de **wēr-* à **wer-* remonterait à l'indo-européen: pure hypothèse.

uērātrum, *-i* n.: hellébore. Ancien (Caton), usuel. Étymologie inconnue: **r* probablement de *ueru* « bruche » avec attraction de *uērus*; v. André, *Lex.*, s. u.

uerbasceum, *-i* n.: molène et bouillon-blanc. Depuis Pline. Étymologie inconnue; le rapprochement de *uerpa* (d'Alessio) ou de *uerbum* (P. Fournier) ne convainc pas. Mot ligure avec suffixe en *-asco*? V. André, *Lex.*, s. u.

uerbēna, *-ae* f. (usité surtout au pl. *uerbēnae*): *uerbena* propre est herba sacra, ros marinus, ut multi uolunt, i. e. ἄβαντις, sumpta de loco sacro Capitolii, qua coronabantur fetiales et pater patratus foedera facturi, uel bella indicaturi. *Abusius tamen uerbenas iam uocamus omnes frondes sacratas, ut est laurus, oliua, uel myrtus*, Serv., Ae. 12, 120. *Verbēna* est le féminin d'un adjectif **uerbēnus* de **uerbesnos*, cf. *terrēnus*, dérivé d'un thème en *-os/-es*, **uerbos* (cf. *uerbera*); c'est l'herbe qui sert à frapper le traité, *ferire foedus*, et avec laquelle le roi touchait le pater patratus; cf. T.-L. 1, 24, 6: *is patrem patratum Spurium Fusium fecit, uerbena caput capillosque tangens*. — A désigné d'autres plantes magiques ou médicinales, cf. Cels. 2, 22; 8, 10, 7, et notamment la « verveine ». Ancien, usuel. M. L. 9219.

Dérivés: *uerbēnātus*; *uerbēnārius*; *uerbēnāca* « verveine », M. L. 9220 (cf. *lingulāca*); *uerbēnāceus*. Celtique: irl. *berbain*, britt. *vervencou*.

uerbera, *-um* n. pl.: verges, coups de fouet. Le singulier n'est attesté avec le sens de « fouet » qu'à partir de l'époque impériale et aux cas obliques *uerbera*, *uerberis*. Le nominatif *uerber* cité par les gloses n'est pas attesté dans les textes; il est refait sur *uerbera*, comme *iugerum* sur *iugera*. La forme ancienne devait être **uerbos*, **uerbus*, gén. **uerbeses* > *uerberis*. Cf. le composé

uuberustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15): *uicerosam, compediūm, subuerbustam, sordiciam*, que F. explique à tort par « *ueribus ustam* ». Ancien, usuel, non roman. Formes celtiques douteuses: irl. *ferb*?

Dérivés: *uerberō*, *-ās*: fouetter, frapper à coups de verges; malmenier; M. L. 9221; *uerberō*, *-ōnis* m. « pendar » (langue familière); *uerbereus* adj. plautinien, u. *caput*; *uerberātō*, *-ōnis*, *-tor*, *-tus*, *-ās* m.; *uerberābilis*, *-bundus*, tous deux plautiniens; *uerberis*, *-ās*, fréquentatif employé par Caton, F. 519, 28; *ad*, *con*, *de*, *di*, *ē*, *ob*, *re*, *trāns* *uerberō*, tous rares et généralement assez tardifs, sauf *dēuerberāre*, qui est dans Terence; *dīuerberāre* (Lucret.); *trānsuerberō* (Cic., Fam. 7, 1, 3).

Les correspondants les plus proches se trouvent en balteque et en slave: lit. *virbas* « jeune branche, verge », serbe *vrba* « osier ». Cf. aussi gr. *φακίς* « baguette, bâton » et *πάθος* « baguette, verge ».

uerbex: v. *ueruex*.

uerbum, *-i* n.: mot; *uerbum*, *uerba* *facere* « parler ». S'oppose à *rēs* « chose, réalité ». Dans la terminologie grammaticale, désigne le « verbe », par opposition à *uocūbulum*, le « nom »; cf. Varr., L. L. 8, 11; Aristoteles (Rhet. 3, 2) *orationis duas partes esse dicit: uocabula et uerba* (= ὀνόματα καὶ φήματα), *ut homo et equus, et legi et curriri*. Dans la langue de l'Église a servi à traduire le gr. *λόγος*. Usité de tout temps. M. L. 9223; celtique: irl. *ferb*.

Dérivés: *uerbōsus*; *uerbōsō*; *uerbōsūtās*; *uerbōsor*, *-aris* (Iren.); *uerbālis* (tardif) et *uerbium* dans *aduerbium* trad. de ἐπιρρημα, d'où *aduerbialis*, *-liar*; **conuerbium*, M. L. 2196; *di-uerbium* ou *dēuerbium* = διδαγωγός, partie de la comédie qui s'oppose aux cantica; *praeuerbium*: préposition, préfixe (Varr.); *prōuerbium* n.: proverbe (classique) (irl. *proberib*); *prōuerbialis*, *-liter*; *uēr-uerbium* (Plt., Cap. 568); *uerbificatiō* (Caecil.); *uerbigerō*, *-ās* (Apul.); *uerbiuilitatiō* (Plt., As. 307); *uerbulum*: petit mot (Pa.-Aug.); **uerbulō*, *-ās*, M. L. 9222.

Verbum rappelle got. *waurd* « mot »; v. pruss. *wirds* (Ench.) « mot », lit. *vardas* « nom »; tous de **wēr-dh-*. Si l'e de *uerbum* est ancien, comme il est probable, ce vocalisme est normal dans un neutre; cf. le vocalisme de gr. *ἔργον*, v. isl. *verk*; pour ce vocalisme, v. lat. *uerum*. Le vocalisme de got. *waurd*, v. h. a. *wort* « parole », est d'un type moins courant; cf., cependant, le cas de lat. *iugum*. V. pruss. *wirds* est masculin; et lit. *vardas*, avec son vocalisme radical de degré o, doit être aussi un ancien masculin; cf. arm. *gorc* « œuvre », en regard de gr. (F)ἔργον, v. isl. *verk*. Le mot est limité à une zone dialectale de l'indo-européen: du balteque au latin. Mais la racine en est indo-européenne: cf. hitt. *weriya-* « appeler », gr. *ἔρετα* (att. ἐπὶ) « je dirai » et (F)ῥήρᾱ « formule légale, loi » (attesté de diverses manières chez Homère, en éléen, en laconien et en cypréote), lesh. *Frήτωρ* (noté *βρήτωρ*), att. *βήτωρ*, etc.; av. *urādum* « prescription », skr. *urātam* « vœu », sans doute v. sl. *rota* « serment »; omb. *uerfale* « uerbale », l. e. « templum effatum », T. E. VI a 8; cf. Varr., L. L. 7, 8; Gell. 13, 14, 1.

uergō, *-i* m.: cheval de trot, cheval de poste. Mot

de la latinité impériale, attesté depuis Martial, emprunté au gaulois. De là: *uerdārius* « courrier »; *parauerdūs* « cheval de renfort », fr. *palefrei*, B. W. s. u.; M. L. 6234; et germanique: v. h. a. *pferrifrid*, *pferrid*; irl. *falafraidh* semble provenir du français.

uereor, *-ēris*, *ueritus* sum, *-ēri* (passif dans Afran. Com. R³ 34): éprouver une crainte religieuse ou respectueuse pour; cf. Plt., Am. 832: *Iunonem, quam me uereri et meture est par maxime*; Cic., Cat. M. 1, 11, 37, *metuebant eum serui, uerebantur liberi*. Parfois employé impersonnellement, cf. Atta (7), *nihilne te populi ueretur*, et les exemples cités par Non. 497, 45 sqq., et encore Cic., Fin. 2, 13, 39, *Cyrenaici, quos non est ueritum in uoluptate summum bonum ponere*. Avec l'infinitif: « avoir scrupule à », e. g. Plt., Am. 1168, *ne ille mox uereatur introire in alienam domum*. — S'est rapidement confondu avec *timeō*, *metuō*; Plaute, Cap. 349, emploie déjà *ne uereare* comme il dit *ne time*, et chez Cicéron et César la synonymie souvent est entière. A *uereor* se rattache directement *uerenter* (rare, tardif), *uerendus* (poésie impériale), d'où *uerenda*, *-ōrum* (Plin., Vég.) = *puenda*, les « parties honteuses », M. L. 9227.

Dérivés et composés: *uerēcundus*: respectueux, réservé; vénérable; *uerēcundia*: respect, modestie, réserve, sentiment de honte ou de pudeur; panroman, sauf roumain, M. L. 9225; B. W. *uergogne*; *uerēcundor*, *-āris*, ancien et classique, mais rare, ne semble plus attesté après Quintilien. Sur la forme en *-cundus*, v. *ſcundus*.

reuerēor, *-ēris*: respecter, révéler (ancien et classique); *reuerēns*, *uerentia* (irl. *reberens*), *-ter*; *reuerendus*; *reuerēcundier* (archaïque); et *irreuerēns*, *-tia* (époque impériale); *subuerēor* (Cic.).

Le présent lat. *uereor* doit remplacer un ancien présent radical. Le germanique a un grand nombre de mots apparentés: v. isl. *varr* « qui fait attention, qui prend garde », *vava* « rendre attentif à », got. *war* « attentif », v. h. a. *biwarōn* « surveiller ». Les formes grecques telles que hom. ὄρονται « ils veillent (sur) », θερωρός « gardien de la porte », att. φρουρός « gardien » (de προ-ἄφορος), ὄρω « je vois », ἐάρω, etc., supposent une racine **swer-*, voisine de **wēr-*; le hittite a *werite-* « avoir peur », *weritenu* « effrayer » (Benveniste, BSL, 33, 138). Pour la forme, ce qui est le plus près, c'est v. h. a. *werēn* « accorder, fournir », que M. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 518, rapproche de v. irl. *ferid* « il accorde », etc. Si l'on rapproche gaul. *ieuru*, qui semble signifier « il a consacré », le caractère religieux du sens apparaît; mais cette forme est énigmatique.

ueretrum, *-i* n.: parties sexuelles de l'homme ou de la femme: u. *muliebère* (Caël. Aur.). Diminutif: *ueretillum* (Apul.). De *uereor*, comme *uerenda*? Cf. *fulgetrum*. En tout cas, on ne voit pas comment le dériver de *uerū*. N'apparaît que dans la langue impériale (Phèdre, Suét., etc.). V. *exceetra*. Pour l'e bref, v. Phèdre IV, 15; Bücheler, Kl. Schr., III, 52.

uergō, *-is* (parfait et supin non attestés dans les textes, *ueri*, conjecturé dans Ov., Pont., 1, 9, 52, ou *uerzi* d'après les grammairiens), *-erō*: incliner, pencher vers (transitif et absolu; dans ce dernier sens, on trouve aussi *uergor*), être sur son déclin (en parlant d'un astre). Non roman.

Dérivés et composés : *Vergiliae* f. pl. « les Pléiades ». Attesté depuis Plt. (Am. 275) ; rapproché de *uēr* par l'étymologie populaire : *dictae quod earum ortu uer finem facit*, P. F. 511, 22 ; *a uerni temporis significatione*, Serv., G. 1, 138.

conuergō (St Aug., Isid.) ; *dē-uergō* et *dēuergentia* (Gell., Apul., Tert.) ; *diuergō* et *diuergia*, -ōrum (Grom.) ; *ēuergō* (T.-L. 44, 33, 2) ; *inuergō* (synonyme de *infundō*, Plt., Cu. 108, et poésie impériale) ; *reuergō* (Claud. Mam.) ; *aquiuergium* (Grom.). Tous ces composés sont rares et la plupart sont tardifs. *Vergō* lui-même, quoique classique, est peu usuel et semble appartenir surtout à la langue écrite. La langue parlée employait des composés de *-clinō, inclināre, declināre* ou le dérivé de *pendō, *pendicāre*, qui sont demeurés dans les langues romanes.

Le rapprochement avec skr. *vr̥ṇākti* « il plie, il incline » n'est qu'à demi satisfaisant.

uermina : v. *uermis*.

uermis, -is m. : ver. Un doublet *uermen* (cf. *sanguis/sanguen*, etc., M. L. ; *Einf.*, § 177) est attesté par *uermina* et ses dérivés et par des formes romanes. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9231.

Dérivés : 1^o de *uermis* : *uermiosis* ; *uermiculus* : vermisseau ; larve ; kermès ou cochenille du chêne, écarlate (= *coccum*, d'où les représentants romans du type *vermeil*, M. L. 9230 ; B. W. s. u.) ; *uermiculor*, -āris ; *uermiculātus*, qui désigne le pavé en mosaïque où les dessins s'enroulent et s'enchevêtrent comme des vers ; *uermiculāris* ; *uermicāria* « herbe aux vers » ; *uermiculatiō* (Plin.) ; *uermiculōsus* ; *uermescō*, -is (St Aug.) ; *uermifluus* (Paul. Nol.).

2^o De *uermen* : *uermina*, -um : *dicuntur dolores corporis cum quodam minuto motu, quasi a uermibus scindantur. Hic Graece dolor στέφος dicitur*, P. F. 515, 6. Proprement « les vers » (cf. l'emploi de *uermiculus* pour désigner une maladie des chiens, Gratius, Cyn. 387) ; *uerminor*, -āris (et *uerminō*) « avoir des vers », « souffrir des vers, ou comme si l'on avait des vers », « démancher, chatouiller » ; *uerminatiō* ; *uerminōsus*. Malgré le synonyme gr. *στέφος*, est sans rapport avec *uertō*, ou avec *uergō*. A pu être influencé par *termina*.

Vermis n'a un correspondant exact qu'en germanique : got. *waurms*, v. h. a. *wurm*, v. angl. *wyrm* ; on rapproche aussi le dérivé petit russe *vermjnyj* « rouge » (couleur obtenue en utilisant certains insectes) et gr. *ῥόμοξ*, *σκόληξ* ἐν ἔξλοισ (Hes.). Il y a un mot parallèle plus répandu : skr. *kṛmīḥ* « ver », persan *kirm*, lit. *kirmis* (acc. *kirmi*), v. sl. *črūst* (altéré de **črmi* ; cf. *črūminū* « rouge »), irl. *crúim*, gall. *pryf*. Le rapport entre **wṛmi-* et **kṛmi-* n'est pas clair. Mot « populaire », instable, à variations singulières (cf. le nom de la « puce », par exemple).

uerna, -ae m. : esclave né dans la maison. Formation populaire en *-a* ; sur ce mot a été fait, sans doute secondairement, un adjectif *uernus* « indigène » (cf. *uatiā* et *uatius*), attesté à l'époque impériale. Rattaché par l'étymologie populaire à *uēr*, e. g. F. 510, 7 : *uerna qui in uillis uere nati, quod tempus duce natura feturae est...*

Dérivés : *uernāculus*, -a, -um : indigène, domestique ; d'esclave ; *uernula* m. (époque impériale) et *Vernulus* ; *uernilis* (cf. *seruilis*) : servile ; *uerniliās* ; *uerniliter*.

Sans étymologie claire. Peut-être emprunté à l'étrusque a un gentilice *Verna* ; v., en dernier lieu, E. Benveniste, R. Ét. lat., 1932, p. 437.

uernilāgō, -inis f. : nom d'une sorte de chardon, comme *ustilāgō*, dans Dioscoride et le Pseudo-Apulée. V. Fay, KZ, 45, 116. En rapport avec le gaul. *uerna* « aune, ver(g)ne », à cause de sa couleur ?

uerpa, -ae f. : membrum virile ; **uerpus**, -i m. : circoncis. Mots populaires (satiriques, Priapées). M. L. 9237.

uerrēs (*uerris*, Varr., R. R. 2, 4, 8 ; *uerrus*, CGL III 18, 27 ; cf. it. *verro*), -is m. : verrat. Panroman, sous cette forme ou sous une forme dérivée. M. L. 9239 ; B. W. s. u. et *verin*.

Dérivés : *uerrinus* ; *Verrius*.

Les noms d'animaux domestiques indo-européens que représentent lat. *bōs, ouis, sūs*, etc., étaient indifférents au sexe et, en fait, désignaient le plus souvent des femelles ; car les mâles ne sont conservés qu'en nombre limité, pour les besoins de la reproduction. Les noms de mâles sont ou nouveaux ou de faible extension. On a vu les cas de *ariēs* et de *taurus*. Pour désigner un « mâle » particulier, on a souvent recours au mot signifiant « mâle » en général : skr. *oṣṇan* « mâle » ; ce nom s'est ainsi spécialisé pour certains animaux : skr. *oṣṇabhāḥ* signifie « taureau », *oṣṇāḥ* « bœuf » ; lat. *uerrēs* sert à désigner le « porc mâle », le « verrat ». De même, en face de *ἀρσῆν* « mâle » (cf. v. perse *aršan* « mâle »), le grec a *ἀρσῆς* « bœuf » ; cf. *ueruez*. — La racine est la même que celle de skr. *vārgati* « il pleut », *vārgm* « pluie », hom. (F) *ἔρση* « pluie ». Pour la forme, lat. *uerrēs* rappelle, en quelque mesure, le thème en **-yo-* de lit. *uērsis* « bœuf, veau » ; v. Ernout, Philologica I, p. 150.

uerrō, -is (parfait non attesté dans les textes ; *uerri* ou *uersi* ; selon les grammairiens), **uersum**, **uertere** : balayer, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. Conservé dans les langues hispaniques. M. L. 9238.

Dérivés et composés : *uerriculum* : drague, seine. Rare ; la forme ordinaire est *euerriculum*, M. L. 9240 ; *auerō* (Lic. Macer) ; *aduerrō* (Stace) ; *conuerrō* : ramasser en balayant, rasler (cf. *conrādo*) ; *duerrō* (Lucil., Varr.) ; *euerrō* : nettoyer, enlever en balayant, *euerriculum* « quod Graece σαγήνη dicitur » (Dig. 47, 10, 13, § 7) ; *euerriae*, -ārum ; *euerriator* : uocatur qui iure accepta hereditate iusta facere defuncto debet... Id nomen ductum a uerrendo. Nam euerriae sunt purgatio quaedam domus ex qua mortuus ad sepulchrum ferendus est, quae fit per euerriatorem certo genere scoparum adhibito, ab extra uerrendo dicitur, P. F. 68, 8 ; *prae* ; *re-uerō*. V. aussi *uerruncō*.

Il y a un rapprochement net avec v. russe *vr̥zu* « je bats (du grain) », inf. *vr̥šti*, r. *vōroz* « tas de grain », lette *vārsmis* « tas de grain battu, non encore nettoyé » et sans doute hitt. *waršiya* « moissonneur ». Le sens de l'ééen *Fepev, Fapev* « aller en exil » et le sens, plus général, de gr. *ἔρρω* « je marche avec peine, je vais à ma

porte » sont trop éloignés pour qu'on ose en tirer parti.

uerrica, -ae f. : hauteur (cf. *Verrugō*, nom d'une ville romaine) ; spécialisé dans le sens de « excroissance, verrue ». V. Ernout, Philologica I, p. 185. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9241.

Dérivés : *uerricula* ; *uerrucōsus* ; *uerrucāria* (*herba*) : herbe à verrues, tournesol (cf. *uerruca* « ellébore », Gl.).

Dérivé d'un thème **wrsu-* qui se retrouve dans lit. *viršius* « sommet », v. sl. *vr̥zu* « en haut » ; l'u est long devant le suffixe secondaire comme dans *pecunia*, *pecūlium*. La même racine se retrouve, avec d'autres formations, dans skr. *vārgman-* « sommet », *vārgsiyas-* « plus haut », *vārgsiṭha-* « le plus haut ». Pour le sens, cf. v. angl. *wearr* « cal, durillon ».

uerruncō, -ās, -āre : tourner ; *uerruncunt*, *uertant*, P. F. 511, 14 ; *uerruncant*, *euellunt* (Gloss.). — Mot de l'ancienne langue religieuse, conservé dans quelques formules, comme son composé *uerruncō* « détourner », avec des formes *auerruncassit*, -int, -ere. Un dieu *Aueruncus* est cité par Varr., L. L. 7, 102, et, sous la forme *Auruncus*, par Aulu-Gelle 5, 12, 14. — *Aueruncō* est beaucoup plus fréquent que *uerruncō* ; et l'on peut se demander si *auerruncō*, dénomiatif apparenté à *auerō* « écarter en balayant » (avec influence de *runcō* « sarcler » ?), n'est pas la forme la plus ancienne, dont on a tiré ensuite, d'après l'analogie de *auerō/uertō*, un simple *uerruncō*.

Verbe expressif, sans étymologie claire.

uersi-, **uersus**, **uertit**- : v. le suivant.

uertō (*uortō*), -is, -it, -sum, -ere (il est possible que la flexion ancienne ait été *uertō, uortit, uorsus* de **uors-* ; mais, à l'époque ancienne, le vocalisme o s'est généralisé au présent, les manuscrits de Plaute ont indifféremment les graphies *uortō* et *uertō* ; c'est vers 150 av. J.-C. que semble s'être réalisé le passage de *uort-* à *uert-* ; le SC Ba. a encore *oinuorsei, aruorsum* ; cf. aussi *aduortit*, CIL I² 586) : tourner. Transitif et absolu (cf. *uorte hāc* « tourne (-toi) par là »). Sens propre et figuré, physique et moral ; d'où « convertir, traduire, changer (en) », *uertere, uertere sēsē in*. Employé aussi pour l'intensif *uersāre, uersārī* ou le composé *euertere*. Correspond à gr. *στέφω*. Ancien, usuel et classique, mais assez mal représenté, sauf par des mots livresques, dans les langues romanes, où il a subi la concurrence de mots nouveaux et plus concrets, *torñāre* et *gyrāre*. M. L. 9249 ; B. W. *turner* et *virer*.

Nombreux dérivés et composés : *uertex* (*uortex*), -icis m. : *est contorta in se aqua, uel quicquid aliud similitur uertitur* ; *interdina propter flexum capillorum pars summa capitis* ; *ex hoc, quod in montibus eminentissimum*, Quint. 8, 2, 7. Distinction artificielle établie par les grammairiens entre *uertex* « tourbillon » et *uertex* « haut de la tête, cime, sommet ». M. L. 9250. Dérivés : *uerticōsus* ; *uerticālis* (Grom.).

uerticula, -ae (surtout au pl. *uerticulae* ; *uerticulus*, -lum tardifs) : jointure(s), charnière(s) ; vertèbre(s). M. L. 9255. *uertit*- et *uertu-culus* ; et M. L. 9254, *uerticula* ; *uerticillus*, -cillōsus : pesson de fuseau. M. L. 9253 ; *uertigō* (époque impériale) : tourbillon, vertige. M. L. 9256. Dérivés : *uertiginōsus* ; *uertiginō*, -ās (*uertiginor*).

uertebra f. : articulation, jointure (cf. *latebra*) ; spécialement « vertèbre » ; *uertebrium* n. (= *τοξίον*, Cael. Aur.) ; *uertebriātus*.

uertibulum (*-bula*) : jointure, vertèbre, pivot, M. L. 9252 ; et **uertibellum*, M. L. 9251, fr. *verveux*, v. B. W., dont dérive bret. arm. *borzevellec* « grive ».

uertibilis (*uersi-*) = *μετακτατός*, -bilis et *inuertibilis*, -bilis, trad. de *ἀπερτότης*, mots de la langue de l'Église ; *uertilābundus* (Varr., Men. 108), de **uertilo?*

uersōria, -ae (*restis*) f. : terme nautique « couet, cordage qui sert à tourner la voile », d'où *uersōriam capere* « virer de bord », M. L. 9244 ; *uersōrium*, non attesté directement en latin, mais supposé par les dérivés romans, avec le sens de « charrie » ou de « van ». M. L. 9245.

uersūra, -ae f. : tournure, retournement. Spécialisé dans les différentes langues techniques. En agriculture, « extrémité du sillon » (conservé en sicilien, M. L. 9246) ; en architecture, « encoignure » ; en droit (sens le plus fréquent), « emprunt fait pour payer une dette, virement » ; puis « emprunt » en général, cf. P. F. 520, 5, -m *facere mutuam pecuniam sumere ex eo dictum est, quod inuito qui mutuabantur ab aliis, non ut domum ferrent, sed ut aliis soluerent, uelut uerterent creditorem*.

uersus, -ūs (avec des formes de la 2^e décl. pl. *uersi*, -ōrum dans la langue populaire) m. : abstrait « fait de tourner la charrie au bout du sillon, tour, ligne » ; puis concret « sillon » ; par analogie « ligne d'écriture » (d'abord écrite *βοοστροφῶνδον*, comme dans l'inscription du Forum), et spécialement « vers ». M. L. 9248. Celtique : irl. *fers*, brit. *guers*. C'est à ce dernier sens que se rattachent les dérivés et composés : *uersiculus* (Cic.) ; *uersificō* (depuis Lucil.) ; *-fitor*, -ficus (Solin.) ; *-ficitō*, -fictōr (Quint.).

uersūtus, -a, -um adj. (de *uersus*, cf. *astūtus*, *cornūtus*, etc.) : qui sait se retourner, cf. Cic., N. D. 3, 10, 25, *homo uersutus et callidus (uersutus eos appello quorum celeriter mens uersatur)* ; retors, habile, roué. Souvent péjoratif : *uersuti dicuntur quorum mentes crebro ad malitiam uertuntur*, P. F. 511, 8. De là *uersūtia*, -ārum, puis *uersūtia* ; *uersūtiloquus*. Cf. gr. *εὐστράτητος*.

uersus (*uor-*) ; *uersum* : participe de *uertō*, utilisé comme particule invariable, « dans la direction de, vers », généralement postposée au nom qu'elle détermine. Primitivement n'est pas usité comme préposition, *uersum* (*uor-*), puis *uersus* (cf. *ad mare uorsum*), mais comme adverbe préçant un mouvement précédemment indiqué. Panroman ; cf. M. L. 9247.

Le nom d'action **uersiō* n'existe que dans les composés du type *conuersiō, euersiō*, etc. *Versiō*, d'où « version », est du latin moderne.

Nombreux composés : *aduersum, aduersus*, adverbe et préposition avec accusatif « en face, contre », v. fr. *auers* M. L. 221 b et *exaduersum*, -sus ; *aliōrsum* de **aliōrsurum* ; *altrōuersum* ; *altrōrsus* ; *deorsum* « en bas », M. L. 2567 ; *sūrsurum* (*sūsum*) de **subuorsum* « en haut », M. L. 8478 ; *intrōrsurum* ; « à l'intérieur » *destrōrsurum, sinistrōrsurum* « à droite, à gauche » ; *prōrsus, prōrsurum, prōsus* (cf. *prōsa*) « en avant, en continuant, en allant jusqu'au bout » ; *rūrsus, rūrsurum* « en revenant, en arrière, de nouveau » ; *retrōuersum, retrōuersus, retrōrsurum* « en rétrogradant ».

Composés en *uersi-* (*uorsi-*), *uertit-* : *uersicapillus* (Plt.,

Pers. 230) ; uersicolor, -ōris (et uersicolōrus, -rius) ; uersipellis, -e : qui change de peau, d'où uersipellis m. « homme qui change de peau à son gré ; loup-garou » ; Verticordia, -ae f. : épithète de Vénus (époque impériale) ; uertipedium « verveine » (Ps.-Ap.).

uersō (uorsō), -ās : faire tourner avec force ou avec peine ou habituellement ; tourner et retourner (sens propre et figuré, physique et moral ; cf. uoluere), souvent avec une idée de peine ou de douleur, qui vient des tours que la souffrance fait faire au malade. Panroman. M. L. 9242.

uersor (uorsor), -āris : se tourner ordinairement ; d'où uersor habituellement, demeurer, vivre parmi ; « se trouver habituellement, demeurer, vivre parmi ; d'où être occupé de ; être engagé dans, situé dans », d'où « consister en » (Cic.). Le participe uersātus a le sens de « versé dans ».

Dérivés et composés : 1^o de uersō : uersātiō (époque impériale) ; uersābilis (id.) ; uersābundus. (Lucr., Vitr.) ; uersātīlis (Lucr. ; époque impériale), M. L. 9243 ; conuersō ; reuersō, M. L. 7276.

2^o de uersor : aduersor, -āris : se tourner contre, s'opposer à (cf. aduersus) ; aduersātor, -trix.

auersor : se détourner avec affectation ou répugnance, marquer de l'aversion pour ; auersātiō ; auersābilis (archaïque) ; circumuersor ; conuersor « vivre avec, fréquenter », M. L. 2197 (mots savants) ; contrōuersor uersātiō, tous deux d'époque impériale ; contrōuersor (rare, cf. contrōuersus) ; deuersor « descendre ou loger chez quelqu'un » ; inuersor (?) « être occupé dans » (Lucilius) ; obuersor : se présenter sans cesse à, être opposé à. Correspondant à des composés de uertō, dont ils sont des fréquentatifs-intensifs.

Composés de uertō, le plus souvent transitifs et absolus :

aduertō : tourner vers ou contre ; aborder, appliquer ; aduersus « situé en face ou contre, opposé, adversaire » : rēs aduersae (opposé à rēs secundae) ; aduersē « en termes contradictoires » ; aduersārius ; aduersūs. Les représentants romans de aduertere et aduersārius sont en partie des mots savants, cf. M. L. 221, 222, comme irl. adbirseoir « le diable » ; v. Vendryes, Lex. étym. de l'irl. ancien, s. u. ; ante-uertō « aller devant, prévenir, devancer » et « préférer » ; auertō : détourner, se détourner ; dérober ; auersor ; auersor ; auersus, M. L. 821 ; auōrsus, M. L. 836 ; siō ; ἀποστρέφω, etc. ; circumuertō : faire tourner autour ; dans l'argot des comiques, comme circumdūcere, duper, escroquer : circumuersiō ; conuertō : (se) tourner, (se) changer ; conuersiō (sens religieux) ; conuertibilis ; M. L. 2198, conuersus ? ; contrōuersus « tourné en sens contraire », d'où « querelleur » ou « controversé » ; contrōuersia, mot de la rhétorique ; contrōuersiōsus ; deuertō : (se) détourner ; aller loger, descendre chez ; à ce dernier sens s'apparentent deuerticulum, deuersor, deuersōrius ; deuersōrium : hôtellerie ; deuersiō, -ās ; diuertō : se tourner en sens opposé ; se séparer, différer, M. L. 2701 ; diuersus : en sens opposé(s), d'où « différent, divers », M. L. 2700 a ; diuersē ; diuersiūs ; diuertiūm : séparation ; demeuré dans la langue juridique avec le sens de « divorce » ; euertō : bouleverser, renverser, détruire ; euersio ; euersor ; inuertō : tourner dans ; retourner, mettre en sens inverse, intervertir ; modifier ; inuersiō : inversion, transposition = ἀλληγορία, ἀναστροφή en

rhétorique, « ironie » ; inuersūra : courbure (Vitr.), cf. M. L. 4528-4530, inuersum, inuersē, *inuersāre ; obuertō : tourner vers ou contre ; peruertō : retourner, détourner et « faire mal tourner, pervertir » (sens fréquent), d'où peruersus, -sūs (classiques), peruersiō (rare) ; praeuertō : faire passer avant, préférer ; prendre le premier, prévenir ; et praeuertor, -eris : se tourner d'abord vers ; devancer, surpasser ; reuertō : retourner (transitif et absolu dans ce dernier sens, le médio-passif est usuel à l'inflectum : reuertor) ; reuersiō ; M. L. 7277, rēuersus, et 7276, rēuersāre ; 7278, *rēuertitāre ; 9706 a, *reuersicus.

retrōuersus, retrōrsus, -a, -um, M. L. 7272. subuertō « faire tourner par-dessous ; renverser, retourner » (sens physique et moral, propre et figuré, fréquent, mais non dans Cicéron et César) ; subuersor ; M. L. 8410, subuersus ; 8409, *subuersiāre ; trāsuertō (trā-) : diriger au delà ; convertir, transformer ; trāsuersum : de travers ; trāsuersārius ; M. L. 8860, trāsuersus ; 8858, trāsuersa ; trāsuersus, -ās, Moretum et Peregr. Aeth. 2, 1 ; trāsuersāre, M. L. 8859.

Le vocalisme trouble de uertō tient à ce que les formes anciennes ont dû offrir une alternance : er à l'inflectum, cf. skr. vārtate « il tourne » et got. wairpa « je deviens » ; or, peut-être issu de *or dans des formes du perfectum, cf. got. warþ, skr. wārtā, et issu de r*, dans d'autres formes du perfectum, skr. wārtē, got. waurþun, et sûrement à l'adjectif en -to-, cf. skr. optāh. En fait, l'ombrien oppose kuvertu, couertu « reuertitō » à kuvurtus « reverteris » ; couortust « reuertit » et à trahorfi « trāsuersē » ; mais l'osque a une forme en -e- dans Fepsoœa « Versōri », épithète de Jupiter (Vetter, Hdb., n° 187). Du reste, si le perfectum sans redoublement est possible, c'est grâce à l'ancienne opposition entre uertō et uortū. Mais le passage de uo- à ue- devant dentale, au II^e siècle av. J.-C., a tout confondu et la graphie est devenue d'autant plus trouble que le latin noyait analogiquement plutôt que phonétiquement. Par suite, les faits latins ne permettent pas de reconnaître l'ancienne répartition. Le thème *werte-, courant en sanskrit, en germanique et en latin, manque partout ailleurs, et même l'avestique n'en a qu'une trace. Le balteque et le slave ont des formes verbales, mais ignorent ce présent : lit. vėrciū, vėrsti « retourner (quelque chose) », virstū, vi sti « se renverser, se changer », v. sl. vrūti se « περιστρέφω ». Le thème *wertē- a souvent une valeur absolue : véd. vārtate rāthāh « le char roule », got. wairpa « γίγνομαι », que le latin concharoule, cf. got. wairpa « uortē hāc, par exemple. Aussi les formes à désinences moyennes sont-elles ordinaires en védique et le latin a-t-il reuertor. Mais il y a aussi des formes à désinences actives partout. Le parfait, marquant l'état, est actif, d'où reuertī en face de reuertor. L'emploi de uersus, uersum comme préposition a son parallèle en celtique, où irl. frūh-, fri, m. gall. gwrth « vers ».

La valeur particulière de peruersus rappelle got. fra-wairþans « κατεβαίνω », fra-wardjan « φθάρω » ; pour la valeur de per-, cf. perdō, pereō et perimō ; v. p. 497 sous per-.

uertragus (uertagus, uert(r)aga, uertagra), -I m. : vautre, sorte de lévrier. Attesté depuis Martial ; em-

prunté au gaulois ; cf. Meillet, BSL, 22, p. 90. M. L. 9257 ; v. h. a. wint (de *ueniagus).

Vertumnus (Vort-, Varr.), -I : Vertumne, divinité des saisons ? Joint à Janus. Vertumnus semble d'origine étrusque « deus Etruriae princeps » (Varr., L. L. 5, 46) ; la forme latine est peut-être une déformation de l'étrusque Volturna et Velturna, due à une étymologie populaire qui a rapproché le nom du dieu de uertō et en a fait le dieu des changements de saison (cf. le nom de uertumnus des changements de saison (cf. le nom de uertumnus donné à l'héliotrope dans le Pseudo-Apulée). Cf. le fameux Volturnus, T.-L. 6, 2, 2. V. Volturnus. Cf., en dernier lieu, Devoto, St. Etr., XIV, 1940, 275 sqq. ; R. Bloch, Mém. Ét. fr. Rome, LIX, 1947, 13.

uert (uerum, Plt., R. U. 1302, 1304 ; pl. uerōnēs, -um m., Aurel. Vict., Caes. 17 ; dat.-abl. ueribus et ueribus), -is n. : broche à rôtir ; javelot ; cf. Rich, s. u. Ancien, technique. M. L. 9259.

Dérivés : uerūtus : -a pila dicuntur quod uelut uerua habent praefixa, P. F. 515, 9 ; M. L. 9263 ; d'où uerūtum n. (époque impériale) ; ueruculum (ueri-) : petit javelot, M. L. 9260 (v. B. W. verrou), avec un doublet uerubulum ? Cf. Rich, s. u. ; ueruculātus (Col.) ; uerūna, -ae f. (Plt., Ba. 887), M. L. 9261.

Cf. omb. berva « uerua », berus « ueribus », v. irl. bir et gall. ber « broche », got. qairu « αὐλόφω, pieu ». Mot propre à l'indo-européen occidental.

ueruāctum, -In. : jachère, guéret, M. L. 9264 ; Veruāctor : le dieu des jachères.

ueruagō, -is, -erō : retourner une terre en jachère, défricher.

Veruāctum est antérieur à ueruagō, qui ne se trouve pas avant Columelle et Pline et qui est sans doute tiré du nom, d'après agō/āctum. Étymologie inconnue ; le rapprochement avec uēr, uēris proposé par les anciens n'est qu'une étymologie populaire.

ueruex, -ōcis (uerbez, berbez, Act. Fr. Aru. ; berbiz, Gloss.) ; les formes romanes remontent à berbez, -icis, cf. berbī, (Gl. Reichenau) m.]mouton, aries (ou hircus) castrānus (Gloss.) ; cf. Varr., L. L. 5, 98 : quoniam si cui uoi mari testiculū dempti ui natura uersa, uerbez declinatum. Formation de type populaire en -ex, cf. Ernout, Philologia I, 141. Usité de tout temps. M. L. 9270 ; B. W. sous brebis, berger.

Dérivés : ueruēctus (uerbē et berbēnus, Gloss.) : de mouton ; ueruēcina (carō), M. L. 9269 ; ueruēcus, épithète de Jupiter Ammon ; ueruella : petite brebis (Char.). Cf. aussi *ueruēcāle (*bērbēcāle), M. L. 9265 ; *ueruēcārius, bērbēcārius, 9267 ; *ueruēcile, bērbēcile, 9268.

Auon rapprochement 9267. On a pensé, d'une part, au groupe de gr. φαθήν, (F)απόψ « agneau », arm. garin « agneau », skr. irānaḥ « agneau, bélier », d'autre part à irl. ferb « vache ». Cf. uerrēs.]

uerus, -a, -um : vrai, véritable, véridique. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9262. Souvent joint à sincerus, à rēctus, opposé à falsus ; uerūm n. « le vrai » ; rē uerā « en réalité » ; uerē adv. « véritablement », M. L. 9224 ; uerum « vraiment, à la vérité », souvent avec un sens adversatif, opposant la réalité à une assertion fautive précédemment exprimée, « mais en vérité », cf.

Plt., Am. 572-573 : merito maledicās mihi, si non id ita factum est. | Verum hau mentior, resque uti facta dico ; puis simple équivalent de sed, surtout après des phrases négatives, cf. nōn solum... uerum etiam ; uerō « en vérité, vraiment ; oui vraiment » ; peut avoir un sens fort et se placer en tête de la phrase ; ou un sens atténué et, dans ce cas, considéré comme enclitique, se place le second mot. Il est alors, par le sens, voisin de quidem « or, mais ». Verum et uerō peuvent se renforcer, d'où : uerum uerō ; uerum hercle uerō ; uerum enim uerō ; uerum enim ; immo uerō ; uerum tamen, toutes expressions de la langue parlée. Usuel et classique, très fréquent chez Cicéron. Panroman, sauf roumain. M. L. 9228.

Dérivés et composés : uerūtās : vérité, réalité ; uerū-rāz : véridique (formé sur fallāz, mendāz, auquel il s'oppose) ; uerūctiter, d'où uerātius, M. L. 9216 a ; *uerūctus, fr. vrai ; uerō, -ās : dire vrai (un exemple d'Enn., A. 380) ; uerūctica c. (Tert.) ; uerūcticus, d'où uerūctientia (tardis) ; uerūctif (Boèce) « présenter comme vrai » ; uerūctioquium, création proposée par Cicéron pour traduire le gr. ἐπιρολογία ; uerūctioquus, substitut tardif du uerūcticus ; uerūctium (Plt., Cap. 568) ; uerūctisimilis, ancien juxtaposé dont les termes sont soudés ; uerūctisimilitudo ; uerūctisimilitudo.

Vērus se retrouve dans irl. fir, gall. gwir, v. h. a. wār. Le slave a vēra « croyance ». La racine qui, en iranien, signifie « croire » : gāth. vērənē « je crois », irait pour le sens ; mais r y peut reposer sur l, et le sens initial est « choisir » ; cf. got. tuz-werjan « douter ». Le pehlevi a vōvar « authentique, qui mérite foi ». V., de plus, l'article uerbum.

uēsānus : v. sānus.

uescor, -eris, uesci : 1^o se nourrir (généralement avec un complément à l'ablatif instrumental ; avec accusatif, comme fungor, dans Acc. 189, 217, Sall., et à l'époque impériale), d'où à basse époque un actif uescō « nourrir » (Tert.) ; 2^o par extension de sens, « se régaler de », ainsi Acc. 189, prius quam infans factus oculi uescuntur tui et, par suite, « jouir de, user de ». Emploi poétique, sans doute à l'imitation de gr. ἐστιάουαι (ἐ. λόγους τῶν τέκνων etc.) ; cf. Pacuv. 108, fuginus qui arte (var. arce) hac uescitur ; Lucr. 5, 71, quoque modo genus humanum uariante loquella | cooperit inter se uesci (= ūti) per nomina rerum ; Vg., Ae. 1, 546, quem si fata uirum seruant, si uescitur (= fruitur) aura | aetheria (peut-être d'après le uesci uitalibus auris de Lucr. 5, 857) ; et même en prose : Cic., Fin. 5, 57, si gerundis negotiis orbatu possit paratissimis uesci uoluptatibus. Il y a quelques exemples de Pacuvius et d'Accius où uescor est joint à armis ou praemiis : ainsi Pac. 22 : qui uiget, uescatur armis ; id percipiat praemium ; Acc. 145 : sed ita Achilli armis inclutis uesci studet, | ut cuncta opima leuia prae illis putet ; id. 591 : num pariter uideo patriis uesci praemiis ? En outre, un vers de Novius, 52, malheureusement corrompu, porte cur istuc uadimoniam † sum uestimentum uesceris (Nonius, p. 416, 4 sqq.). De ces exemples, F. Muller a conclu à l'existence d'un second verbe *ues-skōr « je me vêts », apparenté à uestis. Mais l'hypothèse est inutile et, du reste, uestiō ne se trouve jamais employé avec arma. Ancien, classique. Non roman.

F. Muller, Attii. Wört., p. 541 sqq., distingue deux

uescor, l'un représenté par les quatre exemples que cite Nonius, au sens de « je me vêts », l'autre étant le verbe usuel « je me nourris ». L'absence d'adjectif en *-to- indique que l'un et l'autre seraient des présents à suffixe *-ske/o-. Pour le premier, l'étymologie serait évidente : v. *uestis* ; mais on a vu ci-dessus que l'hypothèse n'est pas nécessaire. Pour le second, qui est le seul dont l'existence soit établie, on ne peut faire que des hypothèses. Faute d'avoir une forme osco-ombrienne correspondante, on ne peut décider si le rapprochement qui a été proposé par L. Havet avec gr. βόσκαυα est plausible. Analyser *uescor* en *wē-ed-ske/o- est arbitraire : le latin n'a pas de préverbe de la forme *wē- (le cas de composés comme *uē-sānus* est autre). Donc, aucune étymologie claire. V. le suivant.

uēscus, -a, -um : 1° qui mange mal, mal nourri, maigre ; cf. Lucil. XXVI (29), *quam fastidiosum ac uescum cum fastidio | uiuere* ; Afr. 315, *at puer est, uescis imbecillus uiribus* ; Vg., G. 3, 175, *uescas salicum frondes*, tous exemples cités par Non. 274, 35 sqq. L., qui glose l'adjectif *uescum* par *minutum, obscurum*. Cf. aussi Ov., P. 3, 445-446 : *uegrandia farra coloni | quae male creuerunt, uescaque parua uocant* ; Plin. 7, 81. Diminutif *uesculus* mentionné par Festus, P. F. 519, 21 : *uesculi male curati et graciles homines. Ve enim syllabam rei paruae praeponebant, unde Vediuem paruom Iouem et uegrandem fabam minutam dicebant*. M. L. 6436 b, **peruescire*.

2° qui mange, rongeur, dévorant (= *edāre*), sens attesté uniquement, semble-t-il, dans Lucr. 1, 326, *ne mare quae impendunt, uesco sale saxa peresa*. Le sens de *uescumque papauer*, dans Vg., G. 4, 131, est contesté (« comestible » selon Lejay) ; mais l'interprétation la plus simple est « à la tige grêle » et l'exemple serait à ranger dans le premier sens.

On pourrait supposer deux adjectifs : le premier, le plus ancien, le plus répandu, terme de la langue rurale, issu, comme l'ont déjà vu les Latins (v. Gell. 16, 5, 6), de *wē- (*ed-sko-*) ; un autre tiré de *uescor*. Mais la formation de ce dernier serait sans exemple. Il est plus vraisemblable de supposer qu'il n'y a qu'un seul adjectif, au sens de « mal nourri », et que le sens actif « qui mange », donné par Lucrèce, provient d'un faux rapprochement avec *uescor*, dont rien n'indique qu'il soit apparié à *ēdō*.

Le dictionnaire de M. L. mentionne *uēscus*, 9271 a, « dunkel, dicht », qui serait conservé en asturien avec le sens de « forêt dans la montagne », et **uēscidus*, 9274, représenté par le roumain *uested* : la brièveté de l'ē surprend, et aussi, en ce qui concerne le premier mot, la différence de sens.

uēscia (uēnsica, uessica), -ae f. : vessie ; sens dérivé : cloche, ampoule. Ancien, technique, usuel. Panroman. Les formes romanes remontant à *uēssica*, M. L. 9276, B. W. s. u. ; de même, britt. *cheyrsigen*.

Dérivés : *uēscārius* : de vessie, bon pour la vessie ; *uēscāria* f. (sc. *herba*) ; *uēscāgō*, -cālis « alkéenge », plante ; *uēsciō*, -ās : se tuméfier, M. L. 9277 (*uēss-*) ; *uēscula* : vessie ; vésicule, gousse, M. L. 9278 (*uēss-*) ; *uēsculōsus* (Cael. Aur.). Cf. aussi **uēssicella*, M. L. 9277 a.

On rapproche skr. *uastih* « vessie », dont l'a peut

reposer sur i.-e. *n, et aussi v. h. a. *wanst* « pause ». La forme *uēssica* est expressive (cf. *Iuppiter*). — Une parenté lointaine avec *uenter* n'est pas exclue.

uespa, -ae f. : guêpe. Attesté depuis Varron ; panroman. M. L. 9272 ; néerl. *wespe* ; bret. *gwesped* « uesp. pae ».

Cf. v. br. *gohi* « fūcōs » (irl. *foich* est emprunté au brittonique ; cf. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I 24 et 75), v. h. a. *wajsa*, lit. *vapsā*, v. pr. *wobse* (et, avec une altération, peut surprendre dans un nom d'insecte, v. sl. *osa*) ; donc, lat. *uespa* repose sur **wopsā* (cf., pour la métathèse, *crispus*). Cf., de plus, av. *uawitākā*, balud. *gobaz* « guêpe ».

uespa ; uespula, -ae ; uespillo (uispelliō, etc.), -ōnis m. : *uespae* et *uespillones* dicuntur qui funerandis corporibus officium gerunt, non a minutis illis uolueribus, sed quia uespertino tempore eos efferunt qui funebri pompa duci propter inopiam nequeunt. Hi etiam uespulae uocantur. *Martialis* (1, 30, 1) : « Qui fuerat medicus, nunc est uespillo *Diaulus* », P. F. 506, 16 sqq. ; cf. Serv. in Ae. 11, 43. *Vespa, uespula* ne sont pas attestés en dehors de la glose de Festus ; *uespillo* n'apparaît qu'à l'époque impériale (Suét., Mart.) ; on a aussi *uespiliator* (l. *uespill-?*), τυμφορύχος, CGL II 461, 1. Par extension, a pris le sens de « détrousseur de cadavres » ; cf. Dig. 21, 2, 31 ; 36, 1, 7 ; 46, 3, 72, § 5.

Les formations en -a et en -ō, -ōnis indiquent un mot populaire, qui a pu être déformé par des calembours. Les graphies de *uespillō* données par les gloses varient à l'infini ; cf. Thes. Gloss., s. u. Rapproché de *uespa* « guêpe » (en raison du caractère carnivore de cet insecte), par M. Benveniste, qui compare le français « croquemort », BSL 24, 124 ; mais peut-être d'origine étrusque, cf. les noms propres *Vespa, Vespāsius*.

uesper, -a, -um adj., substantivé dans *uesper, -eris m.* et *uespera, -ae f.* (sc. *hōra*) « soir », « étoile du soir » (d'où « occident »). Une forme *uesper, -eris* est également attestée ; cf. Plt., Mi. 995, *qui de uesperis uiuat suo*, et Ru. 181 ; cf. l'ablatif locatif *uespere* à côté de l'ancien locatif *uesperi* ; elle est probablement reliée sur le nominatif *uesper*, cf. *cancer, cancri* et *canceris, et pauper, pauperis*. Usité de tout temps. Le mot est bien représenté dans les langues romanes, mais généralement avec le sens qu'il a pris dans la langue de l'Église « vèpre(s) » ; le « soir » étant exprimé par une forme de *sērus* ou *tardus*. M. L. 9273. Celtique : irl. *fescor* (?), v. Vendryes, s. u. ; britt. *gosperr*.

Dérivés et composés : *uesperinus*, « -a apud Plautum *cena intellegitur* », P. F. 505, 26, conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 9274 ; *uesperinus* (classique, M. L. 9275 a ; irl. *espartain*), créé d'après *mātūrnus*, d'où *uesperinālis* (bas latin) ; *uesperālis* (Sol.) ; *uesperāscit* et *inuesperāscit* « le soir vient », *uesperātus* (Sol.) ; *uesperūgō* : l'étoile du soir, Vénus (cf. *aerūgō, asperūgō, lānūgō*, etc.) ; *uesperitūlis* m. : chauve-souris, dérivé sans doute d'un adjectif **uēspertilis*, M. L. 9275.

Le rapport, qui semble évident, avec hom. (F) *ἠέρονος* « étoile du soir, soir », locr. *ἠέρονος*, gall. *uēter* « soir », et, plus loin, avec arm. *gišer* (gén.-dat. *gišerō*)

« soir » ou avec v. sl. *večerū* « soir », lit. *vākaras*, ne se laisse pas préciser.

***uespicēs, -um** : *fructea densa dicta <a> similitudine uestis*, P. F. 506, 22. Pas d'autre exemple ; genre et singulier inconnus. M. L. 9275 b.

Le rapprochement de v. suéd. *koaster* et de all. *Quast* « touffe » (v. Falk-Torp, *Wortschatz d. germ. Spracheinheit*, p. 62) se défendrait si l'on parlait de **westwik-*. Simple hypothèse. On peut aussi penser à un dérivé de *uespa*. Mot en -ex ou -ix, du type *ilex*, etc. ; v. Ernout, *Philologica I*, p. 146 sqq.

Vesta, -ae f. : divinité romaine, gardienne du foyer. Dérivés : *uestālis* adj. ; *uestālis* f. « vestale » ; *Vestālia* : fêtes de Vesta. Peut-être l'éthnique *Vestīni*, cf. *Mamerini* ?

Le rapprochement, possible, avec irl. *feiss* « séjour », got. *wisan* « être » (*was* « j'étais »), skr. *vāsati* « il demeure » (et, par conséquent, avec le groupe de **au-* « séjourner » de gr. αὐλή, etc.) n'explique pas le sens religieux de *Vesta*. Le rapprochement est d'autant moins évident que les noms de divinités ont rarement, à l'intérieur du latin, une étymologie. — On a souvent rapproché gr. *ἔστρα* « foyer », le F initial, dont il n'y a pas trace dans le nom commun (v. la discussion et la bibliographie dans le *Dictionnaire étymologique* de Boisacq et, récemment, dans H. Frisk, *Griech. etym. Wort.*, s. u.), semble attesté par le nom propre arcadien *Ἔστρας*. Cf. v. h. a. *wasal* « feu » et gr. *εῶα*, de **ἠω-s-a-* ; on parlait de **ἠω-es*. V. Dumézil, *Rituels i.-e. à Rome*, p. 33 sqq.

uester : v. *uōs*.

uestibulum, -i n. : cour d'entrée devant une maison. Correspond au gr. *πρόθυρον*. Par extension, « entrée, approches ». Ancien, usuel et classique. Formes romanes savantes.

L'explication par **uero-stabulum* « emplacement de la porte » (cf. ombr. *uero-f-e*, veruf-e « in portam ») est ingénieuse ; mais il suffit de la signaler. D'autres possibilités ont été envisagées ; aucune ne s'impose.

uestigō, -ās, -āui, -ātum, -āre : suivre à la trace, traquer. Sens propre et dérivé ; de là « aller à la recherche ou à la découverte de », et même « découvrir ». Ancien (Enn., Plt.) ; classique. M. L. 9279 a.

Dérivés et composés : *uestigātō*, -tor ; et *inuestigō, -ātō*, -tor (ancien et classique) ; *uestigābilis* et *inuestigābilis* (Vulg.) = ἀνεξιχνίαστος « qu'on ne peut découvrir ».

uestigium n. : 1° semelle ou plante du pied ; cf. Cic., Acad. 2, 39, 123 : *qui aduersis uestigijs stent contra nostra uestigia, quos ἀντιπόδας uocatis* ; et par extension, en poésie, le « pied » lui-même (d'après *Lyoc*) ; cf. Cat. 64, 162 : *candida permulcens liquidis uestigia lymphis* ; 2° trace de pas ou de pied (sens usuel), par suite « trace, vestige, empreinte », en général. L'ablatif *uestigiō* sert à former des expressions adverbiales de sens temporel, synonymes de *illic, extemplo* ; e. g. Cic., Pis. 9, 21, *eodem et loci uestigio et temporis* ; Cés., B. G. 7, 25, 1, *in illo uestigio temporis* ; d'où simplement *uestigiō*, Cés., B. C. 2, 7, 3 : *ut urbs ab hostibus capta eodem uestigio uideretur* ;

Cic., Diu. in Caec. 17, 57, *repente e uestigio ex homine... factus est Verres*. Ancien, usuel et classique. M. L. 9280.

Sans étymologie. Pour la forme, cf. *fastigō, fatigō*.

uestis, -is f. : vêtement, au sens général ; cf. P. F. 506, 8 : *uestis generaliter dicitur, ut stragula, forensis, muliebris ; uestimentum pars aliqua ut pallium, tunica, paenula*, P. F. 506, 8. Le sens premier a dû être « façon de se vêtir » ; le pluriel n'apparaît qu'à l'époque impériale. Usité de tout temps. M. L. 9283.

Dérivés et composés : *uestiō*, -is « vêtir, habiller », sens propre et figuré ; panroman, M. L. 9282 ; *uestitus, -ūs* (ancien et classique), M. L. 9285 ; *uestitor* (époque impériale) ; *uestimentum* « vêtement », panroman, M. L. 9281 ; *uestimentarius* (Not. Tir.) ; *uestitiō* (Gloss.) ; *uestitūra*, M. L. 9284 ; *circum-, con-, de-, *dis-* (M. L. 2698), *in-* (M. L. 4531), *re-, super-, uestiō* ; *uestiarius* : relatif aux vêtements ; *uestiarius* m. « tailleur » ; *uestiarius* n. « garde-robe, vestiaire » ; *uesticula* (Dig.) ; *inuestis* : sans vêtements (Apul., d'après ἀνέδυτος).

uesticeps c. : *puer qui iam uestitus est pubertate, econtra inuestis qui necdum pubertate uestitus est*, P. F. 506, 1 ; *uesti-ficus, -fica, -ficina* (tardifs, cf. *ἱατροφυρῶν*, Plat.) ; *uestifluus* (id.) ; *uesti-plicus, -plicā* (Inscr.) ; *uestispicus, -spica* (langue de la comédie, cf. Non. 12, 12 sqq.). *Vestispicus* a été reformé secondairement sur *uestispica*, féminin récent de *uestispa* (cf. *antistita, sacerdotia, hospita*, etc.) ; v. *speciō*. Composé artificiel : *uesticonubernium* (Pétr. 11, 3).

L'élargissement en *-es- de la racine qui apparaît dans *ind-uō, ex-uō* fournit des verbes à une part notable du domaine indo-européen : hitt. *was, wes* « s'habiller », véd. *uāste*, av. *uastē* = hom. *(F) *ἔστρα* « il se vêt », tokh. A *uwinār* (opt. moy.), v. Schulze-Sieg-Siegling, *Tokh. Gr.*, p. 471 ; gr. (F) *ἔνωμα* « je me vêts », arm. *z-genum* (même sens) ; ne pouvant conserver le type archaïque de véd. *uāste*, le germanique a, comme souvent, un causatif : got. *wasjan* « ἀμπερνωμαί, περιβάλλειν », v. isl. *verja*, etc. ; le tokharien B a une forme en -sk- : *yāsītar* « il est vêtu ». L'indo-iranien a un substantif skr. *vāstram* « vêtement », av. *vāstrəm*, f. cf. *γέστρα* (éol. *Γεστρά*) « στήλη » (Hes.). La forme du substantif qui rappelle *uestis* diffère d'une langue à l'autre : arm. *z-gest* a pour génitif-datif *z-gestu* ; c'est donc un ancien thème -u- ; gr. *ἔσθος, ἔσθός* a un -θ-, sans doute de caractère populaire ; got. *wasti* « ἱμάτιον, στήλη, ἔδυμα » est un thème en **yā-*, féminin comme *γέστρα* - *ἔδυσις* (Hes.). Le tokharien B a *wastisi, wāstisi* « vêtement ». Les formes celtiques reposent sur *wēsko-, wēska-* (v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 18).

ueterinus, -a, -um : propre à porter les fardeaux, d'où *ueterinae, -arum* f. pl. et *ueterina, -orum* n. pl. « bêtes de somme ou de trait ». Ancien (Caton), technique. Non roman.

Dérivés : *ueterinarius* « concernant les bêtes de somme », u. ars ; *ueterinarius* m. : médecin-vétérinaire ; *ueterinarium* : infirmerie pour bêtes de somme. L'étymologie a *uehendo*, donnée par P. F. 507, 9, n'est qu'une étymologie populaire ; peut-être dérivé de *uetus* ; se serait dit d'animaux vieilliss, impropres à faire

des chevaux de course ou de guerre et bons seulement à traîner ou à porter des fardeaux.

uetō (ancien *uotō*, cf. Non. 45, 4), -ās, -ul-, -itum, -āre : ne pas permettre, défendre, interdire. Peut-être ancien terme rituel; cf. Non. 45, 4 : *uotium ueteres religione aliqua prohibitum uel interdictum uoluerunt*. *Plautus in Asinaria* (789) : *nolo illum habere causam et uotiam dicere*. S'emploie souvent d'interdictions légales. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9286. **uetitum** « défense »; *prae-, in-uetitus* (tous deux de Sil. Ital.).

Suivant que l'*u* initial reposerait sur **u* ou sur **g^w*, on est tenté de rapprocher soit v. gall. *guetid* « il dit », gall. *dy-wedaf* « je dis », soit got. *qīpan* « dire », arm. *kočem* « j'appelle ». Ni l'un ni l'autre rapprochement n'explique ni la forme, qui est du type de *domāre* (racine dissyllabique), ni le sens.

uetōnica, -ae (*ueto-, beto-*) f. : bétoune, plante (Plin. 25, 84). M. L. 9290 (et *brettonica, bri-,* CGL 3, 545, 6). Dérivé par Pline de l'éthnique *Vetōnis*, ibéro-celtique, mais scandé avec *ō* dans *Serenus Samm.*, v. 821 et 1072, et sans doute à lire *bētōnica*.

uetus (et *ueter* refait sur *ueteris*, ap. Enn., Acc.; abl. *ueteri* chez les dactyliques pour éviter le tribraque), -eris adj. : vieux, ancien; d'où subst. *ueterēs* m. pl. « les anciens », *ueterēs* f. (sc. *Tabernae*) « les vieilles Boutiques » (opposé à *Nouae*), nom d'un quartier du Forum; *uetera* n. pl. « vieilles choses, le passé »; dans la langue militaire, « vieux » au sens de « vétéran expérimenté » (sens fréquent et classique, cf. *ueterānus*). Ancien, usuel et bien représenté dans les langues romanes, moins pourtant que le diminutif *uetulus*, qui est panroman (cf. *nouus, nouellus*). M. L. 9291-9292; B. W. S. u. Irl. *ferla carlaic, de ueterem lēgem*.

Vetus, comme *pūber, ūber*, a dû être à la fois adjectif et substantif. Une trace de la valeur de substantif apparaît peut-être dans *uetustus*, dérivé de *uetus* (ancien **uetos*), comme *onus*, de *onus*, etc., M. L. 9293 (si *uetustus* n'a pas été formé secondairement sur *uetustās*). A l'époque classique, *uetustior* tend à remplacer *ueterior*. — *Vetus, uetustum uinum* « vin vieux », s'oppose à *nouum uinum*; cf. la vieille formule citée par Varr., L. 6, 21, *nouum uetus uinum bibo, nouo ueteri [uino] morbo medeor*, et P. F. 110, 23. — Le dérivé *uetustās* f. « vieillesse » peut avoir été formé sur *uetus* ou sur *uetustus* (cf. *honestus, honestās*).

Autres dérivés et composés : *uetulus*, diminutif de la langue familière; *uetulus* m., *uetula* f. « un vieux, une vieille », M. L. 9291, *uetulus* et *ueclus*; *uetusculus* (Front., Sid.); *uetustescō*, (-*ūscō*) : vieillir (avec un sens péjoratif, cf. *Nigidius* ap. Non. 437, 23); *ueterānus* : vieux, âgé; vétéran. Terme technique de la langue rustique ou militaire (cf. *primānus, decumānus*, etc.), d'où *conueterānus*; M. L. 9287, *uet(e)rānus*; *ueteramentārius* (qui suppose un substantif *ueterāmen-, mentum*) : savetier qui raccommode les vieilles chaussures (Suét.); *ueterārius* : -a uīna; -a horrea (Sén.); sans doute aussi adjectif de la langue rustique).

ueterāscō, -is : vieillir; *ueterātor* « qui a vieilli dans un métier, exercé par une longue pratique; vieux routier » (souvent péjoratif, cf. P. F. 507, 7); *ueterātrix*; *ueterātrīus*; *ueterātrīe* (Cic.). De *ueterātus*, adjectif ver-

bal de *ueterāscō*, a été tiré à basse époque un verbe *ueterō* « rendre vieux » (Vulg.); de *inueterātus*, adjectif de *inueterāscō*, classique et plus fréquent que *ueterāscō*, un verbe transitif *inueterō* (classique, M. L. 4532), *inueterātiō* (Cic.). Cf. aussi *ueterescō*, M. L. 9288.

ueterētum : mot de la langue rustique (Col.) « champ laissé en jachère, qui n'a pas été cultivé depuis un an », formé d'après *dūmētum*, etc.; cf. *nouelletum*. **ueterilis* (Mul. Chir.); d'après *sentilis, anilis*; *ueteris*? : v. ce mot.

ueternus (formé comme *aeternus, sempiternus*, etc.) : ancien, M. L. 9289. Usité surtout comme substantif : *ueternus* m. (scil. *aeuus*) : 1° vieillesse, vétusté; 2° engourdissement, torpé (sens le plus fréquent issu de *u. morbus*); *ueternōsus*; *ueternōsūtās*. Il est à noter que la plupart des mots romans qui descendent de *uetus* et de ses dérivés appartiennent à la langue rustique; cf. M. L. s. u.

Vetus et *uetulus* désignent ce qui est détérioré, diminué par l'âge et s'opposent à *nouus*; au contraire, *senex* indique simplement une classe d'âge qui s'oppose à *iuuenis*; cf. le *uetulus decrepitus senex* de Pl., Mer. 314, et ibid. 290, *Acherunticus senex uetus, decrepitus*. Toutefois, Caton écrit, R. R. 2, 7 : (*pater familias*) *uendat boues uetulos, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruum senem*. La nuance du sens de *uetus* se retrouve dans le correspondant balteque et slave passé au type thématique : lit. *vētūsās*, v. sl. *vetǔšǔ*. Il n'y a aucun mot pareil dans d'autres langues. — *Vetus* est apparenté au nom de l'année **uet-*, par exemple dans hitt. *uet-*, gr. *vētara, πέποι*, et **wetes-*, dans gr. (F)έτος. On a objecté qu'une ancienneté d'un an ne détermine pas chez l'homme ou chez les animaux domestiques la dégradation indiquée par lat. *uetus*, sl. *vetǔšǔ*; skr. *vatsāh* désigne le « veau » (animal de l'année, cf. *uiulus*), got. *wīprūs* l'« agneau ». Mais on voit dans la vieille formule conservée par Varon, où *uetus* opposé à *nouum* désigne le vin de l'ancienne année, c'est-à-dire de l'année précédente, comment *uetus* a pu prendre le sens de « vieux ». Cf. Benveniste, R. Phil., XXII (1948), p. 124 sqq., et Skutsch, Arch. L. L. G., XV, 36 sqq. Les langues qui ont **uet-* « année » ignorent **uetus* « ancien », et inversement : l'irlandais a on *hurid* « ab annō priore » en face de gr. *πέποι* « l'année dernière » et *fois* « trüie » en face de skr. *vatsāh*; mais il n'a rien de pareil à lat. *uetus*; en revanche, le latin n'a rien qui réponde à gr. *πέποι*, etc., et le balteque et le slave ont recouru à un nom de l'année révolue dans lit. *pėnai* « l'année dernière », v. sl. *lani* (même sens), en face du vieux composé représenté par gr. *πέποι*.

uexillum : v. *uēlum*.

uexō, -ās, -āul-, -ātum, -āre : agiter, inquiéter, tourmenter; attaquer. Ancien (Caton), usuel et classique, au sens physique comme au sens moral. Formes romanes savantes. M. L. 9294.

Rattaché par les anciens à *uehere*; cf. Gell. 2, 6, 5 : *uexasse graue uerbum est factumque ab eo uidetur quod est uehere*, in quo inest uis iam quaedam alieni arbitrii; non enim sui potens est qui uehitur. « *Uexare* autem, quod ex eo inclinatum est, ui atque motu procul dubio uastiore est. Nam qui fertur et rapsatur [sic A. rapatur ω] atque huc et illuc distrahitur, is uexari pro-

prie dicitur... Non igitur, quia uolgo dici solet « uexatum esse » quem fumo aut uento aut puluere, propterea debet uis uera atque natura uerbi deperire, quae a ueteribus, qui proprie atque signate locuti sunt, ita ut decuit, conseruata est. On trouve, en effet, *uexō* au sens de « entraîner violemment, emporter », notamment en parlant de vaisseaux; cf. Lucr. 6, 430 : *nauium in summum ueniant uexata periculum*, ou de nuages, Ov., M. 11, 435 : *uenti caeli nubila uexant*; de même, *uexatiō* a aussi le sens de « mouvement(s) violent(s), secousse(s) » : u. *partūs* (Plin.); *ipsa enim uexatione constringitur (arbor) et radices certius figit* (Sén., Prov. 4, 16), à côté du sens de « tourment(s), trouble(s), vexation(s) »; *uexāmen*, celui de « secousse(s) », Lucr. 5, 340.

Autres dérivés : *uexātor* (Cic.), -*trix* (Lact., Prud.), -*iuus* (Cael. Aur.); *uexābilis*, -*bilit* (Lact., Cael. Aur.). — Composés : *conuexō* (rare); *diuexō* (= *distrāhō*, ancien et classique).

La racine de *uexāre* est homonyme de celle de *uehere*; mais elle en semble distincte car le groupe de *uehere* indique, précisément, la notion de « transporter dans un char ». La valeur affective du verbe latin tient à la formation désidérative, marquée par -s-. Cf. got. *gawigan* « mettre en mouvement, secouer », *wegas* « mouvement violent de la mer, vague », v. h. a. *wāga* « balance », dor. γαυδφοχος, hom. γαυχοχος « qui secoue la terre », lat. *uexis* « levier » rappelle gr. δχλεός et δχλί-ται « soulever avec un levier ».

-**uexus** : v. *conuexus*.

uis (*ueha*, forme attribuée aux *rūstici* par Varr., R. 1, 2, 14), -ae f. : voie, route, chemin, rue (opposé à *uēmia*, sentier, trottoir); chemin parcouru (= *iter*), marche, voyage; chemin à suivre, méthode (= *μέθοδος*). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain, et a fourni de nombreux dérivés et composés romans. M. L. 9295.

Dérivés et composés : *uiō*, -ās : voyager. Attesté depuis Quintilien, 8, 6, 33, qui en blâme la forme, « *uiō* pro « *eo* » infelicitus fictum; *uiantēs* « les voyageurs », M. L. 9296. Composés : **conuiō*, M. L. 2199; *dēuiō* (tardif; peut-être formé directement sur *dēuius*); *inuuiō* « marcher sur » (Sol.); sur *inuiāre* « envoyer », v. M. L. s. u. *uia*, p. 776; B. W. s. u.; *trāns-uis* (Lucr. 6, 349 (?); *uiātor* : 1° voyageur; 2° appareteur, *quia initio, omnium tribuum cum agri in propinquo erant Vr̄bis atque adsidue homines rusticebantur, crebrior opera eorum erat in uia quam urbe, quod ex agris plerumque euocabantur homines a magistratibus*, F. 508, 27 sqq. Sans doute formé directement sur *uia* (cf. *olus, olitor*), et non dérivé de *uiō*, qui est beaucoup plus tardif. De là *uiātorius*. L'ancien juxtaposé *ob uiam* « devant la route, à l'encontre de » (cf. Plt., Amp. 985), *qui obuiam obstat mihī*, cf. *obūer*, s'est employé comme adverbe.

uiālis : épithète des dieux Lares placés sur la route; *uiārius* (ancienne forme d'ablatif pluriel *uia-sis*, CIL I² 585, l. 12) : qui concerne la route, M. L. 9297; *uiāticus* : du voyage, -a cēna (cf. *rūsticus*); *uiāticum* n. : provisions de voyage, argent pour le voyage (d'où *uiāticānus*, Plt., Men. 255; *uiāticulum*, Dig., Apul.); puis « ressources, provisions », et, à basse

époque, « voyage »; *āuius* (surtout poétique); *dēuius*, tirés de *ā uia, dē uia* (cf. *sēdulus, de sēdulo*); *in-uis*; *obuius*, tiré de *obuiam*, M. L. 6026; *obuiāre* (tardif), M. L. 6027; *peruius*, M. L. 6438, et *imperuius*; *praeuius*; *biuius* « qui se partage en deux routes »; *biuium* n. « embranchement de deux routes »; *triuuius*, d'où *triuuium* « embranchement de trois routes », M. L. 8928; *Triuia*, épithète de Diane (poétique); *triuuātūm*; *triuuālis* : de carrefour, banal, trivial (époque impériale); *triuuāliter*; *quadruius*, d'où *quadruium* n. « carrefour » (cf. aussi **quadrifūrcum*, M. L. 6917); *uiocūrus* : agent-voyer, Varr., L. L. 5, 5, 7 et 158, dont le vocalisme *o* dénonce la formation récente (d'après les composés grecs en -*o*? V. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*⁵, p. 248, bas).

Le mot est itaque : osq. viū, ombr. uia, uia et, à en juger par got. *wigs* « chemin », doit représenter **weghys*, cf. lit. *vėžė* « ornière de voiture. V. *uehō* ; toutefois, l'osq. *oia* « plastrum », P. F. 506, 3, est embarrassant. Le genre féminin du mot ne surprend pas : cf. gr. δδός, ἀράπος, russe *trōpā* « sentier, voie (d'une bête) », en face de pol. *trop* « voie (d'une bête) », dont le genre est masculin. Le genre féminin tient à ce qu'il s'agit dans lat. *uia* de la trace des chars comme dans **trōpo-*, **trō-* d'un creux tracé par les pieds (*pēs* est masculin). Sur *uia* et *iter*, v. Ernout, *Aspects*, p. 146 sqq.

uibia, -ae f. : traverse horizontale posée sur les pieds fourchus d'autres planches dites *uarae*, pour former un tréteau sur lequel les ouvriers peuvent se tenir, d'où le proverbe *sequitur uaram uibia* « la planche tombe avec ses étais », cf. Aus., Id. 12. Technique et rare; sans étymologie.

uībicēs, -um f. pl. (pour la quantité des deux *i*, v. Perse 4, 48) : *plague uerberum in corpore humano*, P. F. 507, 36. Attesté d'abord au pluriel, cf. Varr., L. L. 7, 63 (*uībices*), et Non. 187, 14; le singulier *uībex*, *uībix* est tardif (époque impériale). Mot ancien, populaire. Les gloses ont aussi *uimex*, μωλόψ, *cicatrica*, et *uipex*, q. u. Sans étymologie, mais rentre dans la série des noms en -*ex*, -*ix*; v. Ernout, *Philologica* I, p. 154.

uibōnis : fleur de la plante appelée *Britannica* (sorte de patience), Plin. 25, 21.

uibracae : *pili in naribus hominum, dicti quod his euolsis capui uibratur*, P. F. 509, 1. Texte de Lindsay; mais la forme est peu sûre. Certains lisent *uibrissae* d'après *uibrissō*; les gloses ont *uibrucae*; cf. l'apparat critique de Lindsay et Thes. Gloss., s. u. Sans doute formation populaire rattachée à *uibrō*?

uibrō, -ās, -āul-, -ātum, -āre : transifit et absolu « agiter rapidement, secouer, darder, brandir, balancer; faire vibrer »; et « s'agiter, trembler, vibrer, scintiller ». Se dit souvent de la voix, de là le dérivé avec suffixe imité du grec, *uibrissō*, -ās : -are est *uocem in cantando crispare*. *Tiutinnius* (170) « si erit tibi cantandum, facio usque euibrissae », P. F. 509, 3. Classique, usuel. M. L. 9300.

Autres dérivés et composés : *uibrāmen*; *uibrātiō*; *uibrātus* m. « fait de brandir ou de darder »; *uibrābilis*; *uibrābundus*, tous rares et tardifs; *uibrissa* : σεισσω-γλε, CGL 517, 43; *ēuibrō* (rare, latin impérial); *reuibrō*

« réfléchir (la lumière) »; *reubratiō*; *reubrātus*, -ūs m. « réflexion » (tardifs).

On rapproche skr. *vepate* « il s'agite, il tremble »; v. isl. *veifa* « être dans un mouvement vibratoire ». Le latin reposerait sur **weib-* en face de **weip-*.

ufburnum, -I n. : viorne, arbrisseau (Vg., B. 1, 26). M. L. 9301.

Sans étymologie. Pour la formation, cf. *laburnum*.

uica peruica : v. *uinca*.

Vica Pota : nom d'une déesse (Cic., Leg. 2, 11, 28; T.-L. 2, 7, 12) de la Victoire. De *uincō*?

uicānus : v. *uicūs*.

uicēni, **uicēsimus** : v. *uīginti*.

uicēsis : v. *as*.

uicia, -ae f. : vesce, plante. Attesté depuis Caton. M. L. 9308. Celtique : gall. *gwyg*; germanique : v. h. a. *wicka*.

Dérivés : *uiciālia*, -ium : tiges de la vesce; *uiciārius* (Col.) : -m *cribrum*. Sans correspondant.

uicēnus : v. *uicūs*.

uicis, **uicem**, **uice** : génitif, accusatif et ablatif d'un substantif féminin *uix* dont le nominatif et le datif ne sont pas employés (le génitif lui-même est rare et tardif; la période républicaine ne connaît que *uicem* et *uice*); au pluriel, *uicēs*, nominatif et accusatif pluriel, et *uicibus*, datif-ablatif : place occupée par quelqu'un; cf. Plt., Cap. 526 : *quin male occidam oppetamque pestem eri uicem — meamque*. S'emploie surtout dans des locutions adverbiales *uicem* « à la place de », *uice* « au lieu de, à la place de », *uice uersā* « la place étant tournée », *mūtūā uice* « en changeant réciproquement de place », *in uicem* « pour prendre la place de, au lieu de » (M. L. 4533), *ad uicem*, même sens (époque impériale) et *ad inuicem* (Vég.). Du sens de « à la place de », on est passé au sens de « au tour de », de là le sens de « tour, fois » (époque impériale); *ager tertia uice arabitur*, Pall. 10, 1; *tesserulas in medium uice sua quisque iaciebamus*, Gell. 18, 13, 1; *uice quadam* « une fois », Sid., Ep. 7, 1; et au sens de « en échange de », de là le sens de « échange, retour, juste retour, compensation » : *reddere, referre uicem*, etc.; de « retour de la fortune », « sort, destinée humaine, avec ce qu'elle comporte de changeant »; *uicissitudes* », sens surtout réservé au pluriel *uicēs*, dont l'emploi appartient à la langue impériale et qui a passé dans les langues romanes, où il a fourni les mots du type fr. *fois*. M. L. 9307; B. W. s. u. Panroman, sauf roumain.

Dérivés : *uiciārius* : qui prend la place de, qui remplace, qui supplée; substantif « lieutenant, suppléant », M. L. 9303 a; B. W. *uoyer*; celtique : irl. *bicaire*, *fic hire*; *uiciāria* « esclave suppléante »; *uiciāriānus* (bas latin), *uicissim* : à son tour, tour à tour (bâti sur le pluriel, de **uices-sim*, avec assimilation par harmonie vocalique); et *uicissātim* (archaïque); *uicissitās* (Acc. 586 ap. Non. 185, 16); *uicissitudō* (classique, singulier et pluriel) : alternance, vicissitude(s).

Cf. aussi, en bas latin, *uicequæstor*, *uicequæstura* (Ps.-Asc.), au lieu de *proquæstor*, *uicedominus* (Gloss.), demeuré dans *uidame*, M. L. 9305; et M. L. 9304, **uicā cāta* « fois »; 9306, **uicēnda* « échange ».

On rapproche gr. (F)ελω je « cède », en face des formes germaniques qui supposent *g : v. sax. *wikan* « céder ». Cette alternance indique un ancien type athématique qui rendrait compte de lat. *uic-*, qui est sûrement ancien et non emprunté. Pour le sens, cf. v. h. a. *wehsal* « changement », où le caractère de la gutturale n'est pas déterminable.

uictima, -ae f. : victime, bête offerte en sacrifice aux dieux. Ancien (Naevius, Plaute) et usuel; sens propre et figuré. Cf. *hostia*. Non roman. Étymologies populaires dans Festus, 508, 45 : *uictimam Aelius Stilo ait esse uictulum ob eius uigorem. Alii aut quæ uincta adducatur ad altare, aut quæ ob hostis uictos immoletur*. La finale rappelle celle de *sacrima*, cf. *sacer*.

Dérivés : *uictimārius* adj.; *uictimārius* « victimaire »; *uictimō*, -ās : offrir comme victime (rare et tardif).

On s'accorde à rapprocher omb. *eveietu* « uouētō », T. E. II b 28, qui peut reposer sur **ē-weigetōd* (cf., toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 205), et le groupe de got. *weihan* « consacrer ». Mais la formation, comme celle de *sacrima*, est d'un type non représenté en latin. Il y a lieu de se demander si, tout indo-européen qu'il paraisse être, le mot est proprement latin; il n'est, du reste, pas exclu que l'étrusque ait emprunté le mot à quelque langue indo-européenne et l'ait transmis au latin. En somme, cas obscur.

uicūs (*uēcus* dialectal; cf. CIL 1° 1806), -I m. : pâté de maisons, quartiers dans une ville, rue (*uicūs Tuscus* à Rome); village, bourg; Ancien (Caton), usuel. M. L. 9318. Celtique : irl. *fic h*, gall. *gwig*; germanique : v. néerl. *wik*, v. h. a. *wich*.

Dérivés : *uiculus*, -i m. : bourgade, hameau (classique), M. L. 9316; *uicānus* « de village »; subst. *uicānus* « villageois », cf. *pāgānus*, M. L. 9302; *uicāneus* (Cod. Just.); *uicātim* adv. « par rues, par quartiers, par villages »; *uicīnus* : qui est du même quartier, ou du même village, voisin; subst. *uicīnus* m., *uicīna* f. « voisin, voisine »; *uicīnum* « voisinage »; panroman. M. L. 9312 (les formes romanes supposent *uicīnus* et *uicīnus*, sans doute dialectal.) Dérivés : *uicīnālis* vicinal; *uicīnia* f., M. L. 9310 a; *uicīnitās* : voisinage, abstrait et concret, M. L. 9311; *uicīnitus* adv. (Cod. Theod.); *uicīnor* (*uicīnō*), -āris : voisinier, M. L. 9309; *aduicīno*; **uicīnātus*, -ās, M. L. 9310; *uicīnārius* : d'ua (Hyg., Grom.) : rue vicinale (entre les quartiers d'un camp).

uilla, -ae f. (et *uella* attribué aux *rūstici* par Varr., R. R. 1, 2, 44) : 1° ferme, maison de campagne; 2° village (Apul., St Jér., Rutil. Natat.). Sur ce second sens, v. Sofer, p. 178, n. 1, et Ernout, *Philologica* I, 108; B. W. *uille*. Ancien, usuel; panroman, sauf roumain. M. L. 9330; v. h. a. -*wil*.

Dérivés : *uillāris* (Plin. 10, 116, u. *gallinae*), M. L. 9332, v. h. a. *wilāri*, bret. *gwiler*; *uillānus*, adjectif de la langue rustique (Varr., Col., Plin.); cf. *uillānicus*; *uillānus*, M. L. 9331 (cf. *uillānus*, *campānus*,

etc.); *uillārius* (bas latin); *uillātria* : *territōria* (Gl.) *uillicus*, *uillica* : fermier, fermière (M. L. 9333 a, *uillicus*); *uillacor*, -āris (*uillico*) : « faire fonction de uillicus »; séjourner à la campagne »; *uillico*, -ōnis m. (Apul.); *uilliciō* f.; *uilliciātus*, -ūs m.; *subuillicus* (Inscr.).

Il n'est pas douteux que *uicus* soit, comme gr. (F)ω-*uoc* et skr. *vepāh* « maison », une formation thématique dérivée du thème i.-e. **weik-* indiquant l'unité sociale immédiatement supérieure à la « maison » du « chef de famille »; ce sens est indiqué par av. *vis-*; c'est au fond celui de véd. *viṣ*, où il est moins net; on s'explique par là le sens de v. sl. *ost* « village », comme celui du dérivé lat. *uicūs*. Le fait que le thème **weik-* avait un sens précis dans l'organisation politique indo-européenne ressort du composé : skr. *viśpāthi*, av. *viśpāitiš* « chef de vis- », qui, avec un autre vocalisme, a son pendant dans lit. *višpats* « seigneur », v. pruss. *waispattin* « dame ». L'accusatif du thème se retrouve sans doute dans gr. (F)ωκα-*θε* : à la maison; avec vocalisme radical zéro, on a hom. *τρικαλ-(F)ωκε* « en trois tribus ». — Le gotique désigne le « village » par un dérivé de thème en *-es-, *weihis*. — Au groupe de *uicūs* se rattache *uilla*; mais la formation n'est pas transparente. En raison de got. *weihis* « χωμή », on peut partir de **weik-s-lā*; la gémination de l serait secondaire et relèverait du type des mots expressifs (ou noterait, comme dans *mille*, la prononciation palatale de l). Les formes celtiques, du type irl. *fic h*, sont empruntées au latin.

uidēlicet : adverbe, formé comme *ilicet*, *scilicet*, « évidemment, comme c'est visible », souvent avec un sens ironique, comme *scilicet*. Quelquefois suivi d'une proposition infinitive dans l'ancienne langue, e. g. Plt., St. 555 : *uidelicet parcum fuisse illum senem*, comme s'il y avait *uidēre licet*, mais la construction paratactique est la plus fréquente. Ancien, usuel et classique; mot de la prose.

uidēō, -ēs, **uidī**, **uisum**, **uidēre** : voir. Absolu et transitif; e. g. Plt., Mi. 630 : *clare oculis uidēo*, *pernix sum pedibus, manibus mobilis*; Vg., B. 6, 21 : *iamque uident | sanguineis frontem moris et tempora pingit*; et l'emploi de *uidēns* dans l'expression proverbiale *uicūs et uidēns*, Cic., Sest. 59; à côté de Plt., Mi. 368 : *tun me uidisti?*; 369-370, *numquam hercle deterrebore | quin uidērim id quod uiderim*, etc. Par extension, « regarder, aller voir » (= *uisō*), etc. et, d'une manière générale, « apercevoir ». *Vidēō*, marquant un état, est d'aspect indéterminé. L'aspect déterminé s'exprime par les composés de *speciō* : *aspiciō*, *cōspiciō*, etc. Il n'existe pas de composés **ad-*, **con-uidēō*. — Se dit aussi d'autres sens que la vue et de la vue d'esprit, e. g. Cic., Fam. 6, 3, 2 : *quem exitum ego tam uideo animo quam ea quæ oculis carminis*, et cf. l'emploi de *uidēns* dans la langue de l'Église pour désigner le « prophète »; de là « comprendre » (= *percipiō*), « examiner » (= *cōsiderō*, *reputō*); « voir à » (*uidēre ut*, *nē*). Ce sens moral se retrouve dans les composés, et notamment dans *prōuideō* et ses dérivés. Usité de tout temps; panroman. M. L. 9319.

A *uidēō* correspond le passif : *uideor* : 1° être vu; e. g. Varr., R. R. 1, 3, 4 : *ubi sol sex mensibus continuis non uidetur*; 2° sembler, paraître; d'où l'impersonnel *uidetur* « il semble ».

Dérivés et composés : *uisum* n. : vision, apparition (sens concret), songe; dans la langue philosophique, traduit le gr. *φαντασία*, cf. Cic., Acad. 1, 11, 40, etc., M. L. 9383; *uisor* (St Aug.); *uisiō* : vision (abstrait et concret), vue, faculté de voir; point de vue (= *θεωρία*). Rare et technique; appartient à la langue philosophique, qui l'a sans doute créé pour traduire *φαντασία* et *φάντασμα*, M. L. 9376 a; *uisus*, -ūs m. : vue (sens actif et passif : faculté de voir ou d'être vu [abstrait ou concret]), aspect, apparence, M. L. 9384; *uisiuus* (Mar. Victor.); *uisuālis* (Chalc.).

uisibilis, -biliter, -bilitās et *inuisibilis*, -biliter, -bilitās (tardifs et rares); *uisuālis*, -liter, -liuās (id.), créations de la langue de l'Église ou de la langue philosophique pour traduire *φαντός* et *ἀόρατος*, *θεατός*, *θεωρητικός*; *uisificus* (bas latin). Composés de *uideō* : *uidēns* : v. ce mot; *inuideō*, id. *per-uideō* : voir à fond, distinctement (substitut du terme ordinaire : *perspicio*).

præuideō : prévoir (surtout au sens moral; le sens physique est poétique; Vg., Ov.); le terme ordinaire est *prōspiciō*).

prōuideō : voir d'avance, prévoir; pourvoir à. Ancien, usuel et classique. M. L. 6793 a. Le participe *prōuidēs*, qui n'a en face de lui aucune forme verbale ainsi réduite, a pris un sens spécial : « conscient, sage, habile »; le dérivé *prōuidētia* a la valeur correspondante « connaissance, sagesse ». La forme *prōuideō*, qui se trouve déjà chez Plaute, est refaite et a par suite toute la valeur que lui donnent les éléments composants : « connaître d'avance, prendre des précautions ». C'est ce qui a permis de faire *prōuidēs*, *prōuidēnter*, *prōuidēntia*, non attestés, semble-t-il, avant Cicéron, qui a peut-être créé ce groupe sur le modèle de gr. *πρόνοια*, et qui définit correctement, Inu. 2, 53, 160 : *prouidētia est per quam futurum aliquid uidetur ante quam factum sit*, et l'emploi déjà en parlant de la Providence divine, e. g. Diu. 1, 51, 117, *deorum prōuidētia mundum administrari*. La Providence a même été divinisée à l'époque impériale, comme en gr. *Πρόνοια*, et par là le terme a passé dans la langue religieuse, tandis que *prōuidētia* restait un mot « laïc », correspondant au gr. *πρόνοιας*, cf. Cic., Off. 1, 43, 153; *prōuidus* (cf. *inuidus* et *inuideō*) : qui prévoit, et « qui pourvoit à », joint à *prōuidēs* par Cic., Part. 5, 15 : *orator prudens ac prōuidus*; classique, mais non attesté avant Cic.; *imprōuidus* : imprévoyant, d'où *imprōuidētia* (Tert.); *prōuidē* et *imprōuidē*; *prōuisus*, -a, -um; *prōuisō* « à dessein » (Tac.); *imprōuisus* « imprévu » (= *ἀπροσώροτος*); *imprōuisō*, *dē*, *ex imprōuisō* et *imprōuisē* « à l'improviste » (attesté depuis Plaute); *prōuisiō* (Cic.) = *πρόοψις*; *prōuisus*, -ūs m. (Tac.); *prōuisor* (époque impériale).

prōuidēs : v. ce mot. *reuideō* (rare, mais déjà dans Plaute); *reuisiō* (Claud. Mam.).

uisō, -is, -i, -um, -ere : désidératif et intensif de *uideō*, transitif et absolu « chercher à voir, aller voir, visiter examiner »; d'où *uisēnda*, -ōrum « choses dignes d'être visitées, curiosités ». Ancien, usuel et classique.

Viso a un fréquentatif : *uisiō*, -ās : 1° (aller) voir souvent; 2° dans la Vulgate, *uisiō* se dit d'une manifestation de Dieu à l'homme pour l'examen, rigoureux ou

arm. *k'san* représentent un ancien **wī-kṣṣ-* qui est un nominatif-accusatif duel neutre ; la forme s'est fixée hors de toute flexion. La sonore *g* ne se trouve pas hors du latin, mais elle est ancienne (cf. le *b* de *bibō*, le *d* de *quadrāgintā*, etc.) et figure aussi dans les autres noms latins de dizaines : *trīgintā*, etc. où l'on a l'ancien « pluriel neutre » du nom des dizaines. A côté de ce type, il y a eu, dans les mêmes langues, un composé représenté par gr. (F) *τῖκς*, irl. *fiche*, skr. *vimṣatī*.]

uiliċiō, -onis f. : sorte de plante ombellifère, gr. *ἄμυ* (Cass. Fel. 44).

uifis, -e : bon marché ; qui est à vil prix, et par conséquent de peu de valeur (sens propre et figuré) ; d'où « commun ». Ancien (Plt.), usuel. Panroman. M. L. 9328.

Dérivés et composés : *uilitr* adv. ; *uiliās* f. (classique), M. L. 9329 ; *uiliō*, -ās : avilir (Turp. ap. Non. 185, 27) ; *uiliċiō*, -ās (St Jér.) ; *uilescō*, -is (bas latin ; langue de l'Église, mais *uilescō* est dans Val. Max., *reullescō* dans Sén., Tranq. 17, 2) ; *uiliō* (*uilo*) : *εὐτέλω* (Gloss.) ; *ueilannonam*, CIL IV 4240, dont la forme est surprenante ; faut-il lire *ueilannonam* avec *ei* = *i* ? ; *uilipendō*, Plt., Tru. 539. Il semble que le doute émis sur cette forme par Lindsay, qui propose de lire *uilipendō*, n'est pas justifié ; en effet, on trouve dans les glossaires *uilipendō* et *uilifaciō*.

Le rapprochement de Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, 181, avec irl. *fial* « chaste » ne va pas pour le sens. Les autres rapprochements proposés sont vagues ; le rapprochement avec *uenum* ne va ni pour le sens ni pour la forme.

uilla : v. *uicus*.

uillam : v. *uinum*.

uillus, -I m. : touffe de poils ; le pluriel *uilli* désigne les « poils » ou le « duvet ». Se dit des animaux, des étouffes, des arbres. Classique (Cic.), technique. M. L. 9335.

Dérivés : *uillōsus* : velu, M. L. 9334, B. W. *uolours* ; *uillitūs*, CGL IV 87, 5, glossant *hirsūtus*, auquel remontent les formes panromanes, sauf roumain, du type fr. *velu*.

Forme populaire, à côté de *uellus* ?

uifmen : v. *uieō*.

uinea peruīca : v. *peruīca*.

***uineiam** (*uinitiam*, *uinitiam* var.) : *dicebant continentes*, P. F. 520, 7. Sans autre exemple. De *uincio* ?

uincċiō, -is, -ctum, -Ire : lier ; cf. la glose *uincċiō*, *δεσμῶ*. Sens physique et moral. Se dit surtout de liens qui entourent un corps ou un objet ; cf. Varr., R. R. 1, 8, 6, *uinctus, quod antiqui uocabant cestum*. Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes, qui ont recouru à *ligare*. M. L. 9340.

Dérivés et composés : *uinculum* (*uinculum*) : « lien » en général ; sur les acceptions spéciales, v. Rich, s. u. ; en particulier *uincula* pl. « entraves » et « menottes » des prisonniers ; d'où les expressions *in uincula conicere, dūcere*, etc., M. L. 9341 ; *uinculo*, -as (tardif) ; *uincitō* (rare ; Varr., L. L. 5, 62, repris par

la latinité impériale) ; *uincitor* (Arn.) ; *uinctūra* (Varr., époque impériale) ; *uinctus*, -us m. (Varr.). Cf. aussi M. L. 9342, **uincus* « flexible », et 9339, **uincilia* « lien » ; *uincula*, *βρωχία*, CGL III 427, 59, *circumuincio* (Plt., Avien) ; *conuincio*, terme de la langue grammaticale traduisant le gr. *ἀνδομομος*, cf. Quint. 1, 4, 18 ; *deuincio* : lier fortement, obliger (usuel et classique), M. L. 2614 ; *euincio*, même sens (époque impériale) ; *praeuincitus* ; *reuincio*.

L'ombrien a *preuīlatu* « *praeuinculātō* ». L'n de *uincio* peut être l'infixe du présent qui, par opposition avec le groupe de *uincō*, aurait été généralisé, grâce à l'addition du suffixe *-ye- (comme dans lit. *jūngiu*, etc. ; v. *iungō*) ; *uincio* est différencié de *uincō* même au présent. On rapproche skr. *viyākti* « l'embrasse », *viyāca* « extension » ; mais les sens des deux groupes n'ont rien de commun ; et un rapprochement de racines limité à l'italique et au sanskrit aurait besoin d'être plus précis pour satisfaire.

uincō, -is, uīcē (de **wīk-* avec vocalisme *o* du parfait ; cf. *uidi* et *liqui*?), **uictum** (inf. fut. *uincitūrum*, Pétr.), **uincere** : être vainqueur, vaincre. Transitif et absolu ; sens propre et figuré, physique et moral. Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 9338.

Dérivés : *uicāx* dans *per-uicāx* adj. : qui s'obstine dans la lutte (joint et opposé à *perināx* dans Acc. ap. Non. 432, 31 sqq. : *nam peruicacem dici me esse et uincere | perfacile patior, pertinacem nihil moror*) ; puis simplement « obstiné, opiniâtre » (en bonne ou en mauvaise part) ; *peruicācia*, -ae f.

uictor m. ; **uictrix** f. ; **uictoria** f. : victoire ; féminin d'un adjectif **uictōrius* dérivé de *uictor*, comme *uārius* de *uātor*. C'est proprement « la Victorieuse », déesse de la victoire, avec laquelle s'identifie la victoire elle-même. Les représentants romains sont des mots savants, M. L. 9313 ; *uictōriās* : à l'effigie de la victoire : u. (sc. *nummus*) m., cf. *quadrigātus*. Il n'y a pas de substantif *uictus* ou *uictio*, mais *conuictio*, *reuictio* existent, à date tardive, il est vrai.

conuincō, qui n'a plus que le sens dérivé de « convaincre » (*aliquem alicuius rei, de aliquā rē*, etc.) et, avec un nom de chose, « prouver » ou « réfuter » ; *conuictio*, tardif (langue de l'Église) = *ἐπιγῆτος, ἐπιμῶς* ; *conuictus* (Prisc.).

deuincō : vaincre complètement (cf. *debello*) ; *euincō* : id. (latin impérial) ; *euictio*, terme juridique « recouvrement d'une chose par jugement » ; *peruincō* ; *reuincō* : vaincre de nouveau et « réfuter » ; cf. *confūō* et *refūō* ; de la *reuictio* (Apl.), *reuincibilis* (Tert.), M. L. 7279. A *uictus* s'oppose *inuictus* : invaincu et « invincible ». Ancien, usuel et classique. Une forme *inuictrix* est isolée.

Prōuincō est une invention de grammairien pour expliquer *prōuincia* (cf. P. F. 253, 15).

Présent à nasale infixée, *uincō* indique le terme d'un procès, d'où le sens de « vaincre ». L'osque a *uincetr* « conuincitur ». Le sens général de la racine est « combattre ». Il s'agit d'une racine ayant fourni un présent radical athématique, ce qui se reconnaît à la coexistence d'un présent à vocalisme radical zéro : irl. *ficim* « je combats » (avec préverbe *arfinch* « uincō »). v. h. a. *uā-*

wehan « uincere », *ar-wigan* « confectus », et du présent à vocalisme *e* : got. *weihan* « combattre », v. angl. *wigan* « combattre » résultant d'un compromis entre **wihan* et **wigan* ; le flottage entre *h* et *g* confirme donc l'hypothèse d'un ancien présent athématique. Lit. ap. *cekkū* « je triomphe de » offre un présent dérivé remplacé l'ancien présent athématique.

uindēmīa : v. *uinum*.

uindex, -icis m. : terme de droit ; caution fournie par le défendeur, qui se substitue à lui devant le tribunal (*in iūs*) et se déclare prête à subir les conséquences du procès ; cf. F. 516, 19 : *ab eo quod uindicat quominus is, qui prensus est ab aliquo, teneatur*. Dans la langue commune, « protecteur, défendeur », « vengeur » ; et, par extension, « qui tire vengeance de, qui punit ».

Dérivés et composés : *uindicō*, -ās : faire fonction de *uindex* ; revendiquer : u. *spōnsam in libertatem* ; *pro suo uindicāre* ; « libérer, délivrer » (sens propre et figuré) ; « venger » ; « punir ». Panroman (*uindācare*), M. L. 9347 ; *uindicatō* (classique), M. L. 9348 ; *uindicātor* (langue de l'Église) = *ἐκδικητής* ; *reuindicō* (bas latin), M. L. 7280.

**uindicō*, -is ? : une forme *uindicō* de la Lex XII Tab. est citée par Aulu-Gelle 20, 1, 45.

uindicia, -ae f., et **uindicāre**, -ārum ; **uindicia**, i. e. *corporeti manus in re atque loco praesenti apud praetorem ex XII tabulis fiebat*, Gell. 20, 18 ; et *uindicāre appellatur res eae de quibus controversia est*, etc., F. 516, 24 sqq. ; 1° revendication présentée par le *uindex* (singulier) ; 2° choses qui font l'objet de la revendication (pluriel) ; *Vindicius*.

uindicta, -ae f. : revendication ; en particulier *uindicta in libertatem* « revendication en liberté », mode d'affranchissement qui se faisait suivant un cérémonial spécial, comportant l'emploi d'une baguette (substitut de la lance, symbole de la propriété quiritaire) dont chacune des parties était munie ; *uindicta* en est arrivé à désigner la baguette elle-même (*festuca*).

D'après *uindico*, *uindicta* a signifié aussi « protection » et « châtement ». M. L. 9349 (ital. *vendetta*).

Dérivés tardifs : *uindictor*, -trix ; *uindictum*.

Le second élément de *uindex* est sûrement celui que l'on a dans *iūdex* ; c'est le mot racine correspondant à *dico* : le premier terme est plus obscur et coïncident. On y voit souvent l'accusatif de *uis* : **uim-dex* > *uindex* (cf. *uēnum-dare* > *uēnumdare*) ; mais la forme fléchie d'un premier terme de composé est étrange, et on ne l'explique qu'en supposant arbitrairement que *uindex* serait formé secondairement sur *uim dicere*. Le *uindex* serait celui qui montre au juge la violence faite à son client, que le demandeur, par la *manūs iniectio*, entraîne devant le tribunal, *in iūs rapit* ; c'est ce sens que les jurisconsultes romains donnaient au substantif ; cf. Gaius, 4, 21 : *nec licebat iudicatio manum sibi deprellere, et pro se lege agere, sed iudicem dabat, qui pro se causam agere solebat*. Le procès est une lutte simulée pour la possession de la chose : *manum cōsertiō, manum cōserrere*, « une reminiscence des actes de force par lesquels jadis la propriété était conquise et défendue » (May et Becker, *Précis*, p. 350 ; sur la différence entre *uindex* et *uas*, ibid. 236). Ovide joue exactement des

termes juridiques : Fast. 4, 90 (*Aprilem*) *quem Venus iniecta uindicat alma manu*. — Le *uindex* étant le défendeur d'un membre de la « grande famille », on pense à irl. *fine*, qui est le nom de la « grande famille » ; v. h. a. *wini* signifie « appartenant à la famille, ami ». Ces rapprochements sont séduisants, mais la forme et le sens du composé *uindex* ne s'en tirent pas aisément.

uinnulus, -a, -um : *dicuntur mollior se gerens et minime quid uiriliter faciens*, P. F. 519, 6 ; cf. un seul exemple dans Plt., As. 223, *oratione uinnula, uenustula* ; le passage de Non. 186, 12 se rapportant à ce mot est altéré ; cf. aussi Thes. Gloss., *uinnulus, mollis, blandus* ; -m, *delectabile*. Il faut peut-être y rapporter la glose *uinnicus, σωχελής* (avec une variante *uinnicus*), CGL II 209, 5.

De *uinnus*, doublet de *cincinnus*, cité par Isid., Or. 3, 19 : *uinnus, cincinnus mollior flexus* (si, toutefois, *uinnus* n'est pas inventé pour expliquer *uinnulus*) ; cf. le nom propre *Vinnius* ?

Adjectif expressif, sans étymologie sûre. Cf. *uieō* et *uennuncula* ?

***uinnus** : v. le précédent.

uīnum, -I n. (*uīnus*, forme vulgaire, Pétr. 41, 12 ; Schol. Bern. in Verg., G. 2, 98) : vin. Par métonymie, « vigne » et « raisin ». Ancien et usuel ; s'emploie au singulier et au pluriel. Panroman. M. L. 9356 ; germanique : got. *wein*, etc., d'où finn. *wiina*. Le celtique a conservé à irl. *fn*, britt. *gwyn* et irl. *fine*, *finan*, *finime* « uinea, uīnetum, uindēmīa ».

Dérivés et composés : *uīnea* : de vin. Rare ; presque uniquement usité comme substantif féminin *uīnea* : 1° plantation de vigne, vigne (panroman dans ce sens, M. L. 9350) ; 2° mantelet, sorte de baraquement qui protégeait les soldats romains dans l'attaque d'une muraille, cf. Rich, s. u. Le nom ne vient sans doute pas, malgré Festus, 516, 20, a *similitudine uinearum*, mais de ce que le centurion qui commandait les soldats était armé d'un cep de vigne, cf. *suo uitem hastas iacere, sub uitem proliari*, P. F. 405, 8 ; 407, 1 ; et 407, 4 : *sub uikeam iacere dicuntur milites, cum astantibus centurionibus iacere coguntur sudes*. Dérivés : *uīnālis*, M. L. 9351 ; *uīnārius*, M. L. 9352 ; *uīnēticus* (Col., Cat.) ; *uīneola*, M. L. 9352 a.

uīnācea : de raisin ; u. *acinus* ; d'où *uīnācea* f. : marc de raisin, et *uīnācea*, -ōrum (*uīnācia*) : le singulier *uīnācium* est rare) « pépin(s) » et « marc » de raisin, M. L. 9337 ; *uīnāciola uitis*, Pl. 14, 38 ; *uīnālis* : de vin ; *uīnālia*, -ium : *diem festum habebant quo die nouum uinum Ioui libabant*, P. F. 517, 1.

uīnārius : de vin, à vin ; subst. *uīnārius* m. : marchand de vin, buveur de vin ; *uīnārium* n. : pot à vin ; *uīnētum* : vignoble ; *uīnetor* : vigneron (classique, cf. *olitor*), M. L. 9353, v. h. a. *winzür-il* ; *uīnētōrius*.

uinolentus (ancien et classique) ; *uinolentia* ; *uinōsus* (ancien et classique) : abondant en vin ou « qui aime le vin » ; M. L. 9355, *uinōsūtās* (Tert.). V. Ernout, *Les adj. lat. en -ōsus*, Paris, 1949, p. 52.

uīndēmīa f. : vendange. Panroman, sauf roumain ; M. L. 9343. De **uīnodēmīa*, cf. *dēmō* ; *uīndēmīator* (et *uīndēmītor*, Sén., Apoc. 2, 1 ; *uīndēmjator*, Hor., S. 1, 7, 30), *uel quod uinum legit dicitur, uel quod de uiti*

id demunt, Varro, L. L. 5, 94; panroman, sauf roumain, M. L. 9346; uindemiāōrius (Varr.); uindemiō, -ās (Col., Plin.); semble postérieur à uindemiāōr, sur lequel il a sans doute été rebâti); panroman, sauf roumain, M. L. 9344, v. h. a. windema, windemōn; *uindemiātō (non dans les textes), M. L. 9345; uindemiālis (tardif), M. L. 9343 a; inūniūs = ἰουνοῦς (Apul.).

uillum, -i n. : petit vin, piquette (Tér., Ad. 786); de *uino-lo-m; uinulum (Charis.).

Composés en uini-, uino- (d'après des types grecs en obvo-) : uini-bua « buveuse de vin » (Lucil.); uini-fer (Sil.); -pōtor (Ital.); -fūsor, -cultor, -uorāx (Comm.), uino-forum (Gl.).

L'ombrien a vinu, uinu, le volsque, vinu, forme panitalique; joint à la différence de genre, le vocalisme montre que uinum n'est pas un emprunt du latin au grec. Il s'agit d'un mot méditerranéen dont hitt. wiyana-, gr. (F)οἶνος, arm. gini et les formes sémitiques repasant sur wain- sont des reflets plus ou moins indépendants les uns des autres.†

uioia, -ae f. : 1° violette, plante et fleur; couleur violette; 2° giroflée, etc. Le même nom désigne de nombreuses plantes; v. André, Lex., s. u. Ancien (Caton, Agr. 1, 23, 5). Formes romanes savantes. M. L. 9357; germanique : v. h. a. uioia.

Dérivés : uiolāceus : violet; uiolācius « vin de violette »; uiolārius : de violette, d'où uiolārius : teinturier en violet (Plt., Aut. 510); uiolārium : lieu planté de violettes; uiolāris dans u. diēs « jour des violettes » (où l'on garnissait les tombes de violettes; cf. rosālis).

Emprunt au même mot d'où vient gr. (F)ῶν; cf. γῶν ἔσθη (Hes.).

uiolō : v. uis.

uipera, -ae f. : vipère, serpent. Employé aussi comme terme d'injure. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9358; celtique : britt. gwiber; germanique : v. h. a. wippera? V. B. W. uive.

Dérivés : uipereus (poétique); uipertinus (plus ancien); uiperina f. : vipérine (plante); uiperālis (tardif et rare).

L'étymologie *uui-pera « vivipare », de *uino-pera (cf. pariō), a pour elle la croyance des anciens; cf. Plin. 10, 170 : terrestrium sola [uipera] intra se parit oua unius coloris, et mollia, ut pisces. Tertia die intra uterum catulos excludit, deinde singulis diebus singulos parit, uiginti fere numero. Itaque ceteri tarditatis impatientes perrumpunt latera, occisa parente.

*uipex : (< a) uim patiendo uel uim patiens (Gloss.). Sans doute déformation de uibex par étymologie populaire.

uipiō, -ōnis m. : petite grue, oiseau (Plin. 10, 135). M. L. 9359. Onomatopée (Plin., toutefois, le donne comme un mot baléare); a donné en ital. bibbio, en fr. oi(n)geon, nom du canard siffleur.

V. Barbier, Rev. de linguistique romane, 1, p. 324 sqq.

uir, uirī m. : homme, par opposition à « femme »,

mulier, femina, e. g. Ov., M. 3, 326 : deque uiro factus, factum mirabile, femina. Terme exprimant les qualités viriles ou masculines de l'homme (cf. l'emploi poétique de uir au sens de « parties sexuelles de l'homme »; Cat. 63, 6, itaque ut relicta sensu sibi membra sine uiro; de uirilīa, même sens; et le composé ēuir). « La différence de uir et homō apparaît dans le passage suivant, Cic., Tu. 2, 22 : Marius rusticanus uir, sed plane uir, uetuit se alligari... Et tamen fuisse acrem morsum doloris idem Marius ostendit : crux enim alterum non praebuit. Ita et tulit dolorem ut uir; et, ut homo, maiorem ferre sine causa necessaria noluit » (B. B.). Dans ce sens, s'oppose aussi à puer, e. g. Just. 3, 3, 7 : neque eos (scil. pueros) prius in urbem redire quam uiri facti essent statuit. De là les sens de : 1° mari, époux; et, en parlant des animaux, « mâle »; 2° homme digne de ce nom, héros; 3° puis, la guerre et le combat étant exclusivement réservés aux hommes, « soldat », et plus spécialement « fantassin », toutes acceptions qui se retrouvent dans le fr. « homme ». Vir a aussi un sens distributif e. g. dans l'expression fréquente de l'ancienne langue militaire, uir uirum legit « chaque soldat se choisit un compagnon d'armes »; de là, dans la langue juridique : uirilīs pars; portiō part qui revient à chacun dans un héritage »; d'où, dans la langue commune, pro uirili parte « suivant la part qui me revient, suivant mes forces ou mes ressources ». Ce sens distributif reparait dans l'adverbe uiritim « par homme »; cf. Caton, Inc. 6 : praeda quae capta est uiritim est diuisa, d'où dérive un adjectif uiriānus : ager dicitur qui uiritim populo distribuitur, P. F. 511, 13 (non attesté en dehors de cette glose). Ancien, usuel, mais concurrencé par homō, qui en a pris les sens, uir n'est pas demeuré dans les langues romanes, pas plus que uis.

Dérivés et composés : uira, -ae f. : feminas antiqui... uiras appellabant, unde adhuc permanent uirgines et uiragines, F. 314, 15; repris par Isid., Or. 11, 2, 23. Non autrement attesté; cf. taurus, taurā? Peut-être invention de grammairien pour expliquer uirgō et uirāgō.

ūniūira : mariée à un seul homme (cf. ūnimarīta); -uirātus, -ūs m. (Tert.).

uirāgō, -inis f. : femme forte ou courageuse comme un homme. Terme archaïque (Plaute, Ennius), repris par la poésie impériale. — Formation obscure; rappelle imāgō, uorāgō, etc.; v. Ernout, Philologica I, 165 sqq. L'explication par « quae uirum agit » n'est qu'un calembour.

uirātus, -a, -um (= ἄνδρεῖος; Vulg., Sir. 28, 19); uirātus, -ūs m. (Sid.); uirilīs (opposé à muliebris); cf. plus haut, M. L. 9369; uiriliter; uirilītās (époque impériale).

ēuirō, -ās : enlever la virilité, émasculer, efféminer. Un doublet tardif ēuirō a subi l'influence de uires, Mul. Chir. 14, p. 8, 16. Depuis Varron; ēuirāiō (Plin.).

uiritim; uiriānus (époque impériale). uirōsus : qui aime les hommes. Adjectif de la langue de la comédie, formé sur uirōsus, avec lequel il allitère. Glosé aussi neruōsus, austērus, par confusion avec uirōsus, adjectif tardif dérivé de uis et glosé fortis, austērus, ἄνδρεῖος; uirissat : fortifier uel uir-

liter sapit. Verbe conservé par les gloses, appartenant sans doute à l'ancienne comédie et formé comme paritissō.

uirūtūs, -ūs f. : « Virtūs est avec uir dans le même rapport de dérivation que iuuentūs, senectūs avec iuuenis, senex. Comme ces deux mots, il marque l'activité et la qualité [cf. Ernout, Philologica I, 225 sqq.]; Cicéron (Tu. 2, 18, 43) s'explique ainsi sur le sens du mot : Atqui uide ne, cum omnes rectae animi affectiones uirtutes appellantur, non sit hoc proprium nominum omnium, sed ab ea una, quae ceteris excellat, omnes nominatae sint. Appellata est enim a uiro uirtus : uiri autem propria maxime est fortitudo, cuius munera duo maxima sunt, mortis dolorisque contemptio. — Virtūs est employé quelquefois pour désigner la force pure et simple : Corn. Nép., De reg. : Siculus Dionysius cum uirtute tyrannidem sibi peperisset...; Vg., Ae. 2, 390 : dolus an uirtus quis in hoste requirat. Mais la plupart du temps uirtūs désigne le courage, Cés., B. G. 1, 2, 1 : Perfacile esse, cum uirtute omnibus praestant, totius Galliae imperio potiri. — Une fois arrivé au sens général de « vertu », il a pu s'employer pour toute espèce de qualité ou de mérite, Cic., Bru. 17 : In Catonis orationibus omnes oratoriae uirtutes reperientur. Il a même pu se dire des plantes et des objets inanimés, Ov., M. 14, 356 : si non euanuit omnis [herbarum] uirtus; Justin. XI 14 : Cum uictoria non armorum decore, sed ferri uirtute quaeratur; Caton, Agr. 1 : (Praedium)... uti... solo bono, sua uirtute ualeat. C'est un exemple de généralisation de sens » (B. B.). M. L. 9371. Celtique : ir. firt, britt. gwyrth. — Dérivés tardifs : uirtuōsus (S^t Aug.); uirtūtificō = ἐξουνοῦσι.

Composés : Viriplāca : épithète de Junon; cf. Val. Max. 2, 1, 6; uiripotēns : puella ou uirgō « nubile » (Dig.); uiros « quae iam opus habeat uiro » (Gloss.). sēmi-uir : moitié homme (et moitié bête, e. g. Chiron, le Minotaure; ou moitié femme; hermaphrodite; émasculé (sēmimās), efféminé). Mot d'époque impériale; cf. sēmifer.

On rattache parfois à uir le nom (propre?) Viritēs qui figure dans le groupe V. Quirinī (v. sous heriēs); le texte et le sens sont très obscurs.

Vir figure, enfin, dans des juxtaposés de la langue du droit public, où il désigne des magistrats : trēs uiri, sēuirī, decemuirī, etc., sur lesquels ont été dérivés des abstraits du type decemuirātus. Du pluriel employé généralement au génitif (e. g. de duumuirum, triumuirum sententia) ont été tirés des singuliers : duumuir, triumuir, sēuir, etc.

La forme *uiro- a ses correspondants dans ir. fer, gall. gur et got. wair, v. isl. verr, etc.; on a *uiro- dans lit. vjras, skr. vīrāh, av. vīra. Des deux mots anciens désignant l' « homme mâle », le « guerrier », le latin a conservé seulement l'un et l'osco-ombrien l'un et l'autre; v. l'article nerō, où est aussi montré le caractère récent du dérivé uirtūs. Le mot est attesté en ombrien trois fois sous la forme ueiro « uirōs » (à côté de uiro, plus fréquent), ce qui semble indiquer un ī, comme en sanskrit et en lituanien; le volsque couehriu « cīria » est obscur de toute façon. Pour ī et l, v. la remarque faite sous uirus. Dérivé de uis par W. Schulze, KZ 52, 311; ce qui est le plus vraisemblable.

uireō, -ēs, -uī, -ērē : être vert (en parlant des plantes); par suite « être vigoureux »; e. g. T.-L. 6, 22, 7, uegetum ingenium uiuido pectore uigebat, uirebataque integris sensibus. Attesté depuis Caton. Rare, technique.

Dérivés : uirēsco, -is : verdier; uiridis : vert, panroman; M. L. 9368 a; uiridis; *uiridis; uiride n. « le vert »; uiridia n. pl. « les plantes vertes »; M. L. 9367, uiridia, *uiridia, britt. gwyrdd; uir(i)diarium n. : jardin de plaisance, bosquet, M. L. 9368; et uiridiarius « jardinier », CIL VI 2225; uiridiās (classique) « ver-deur » et « verdure »; uiridō, -ās, transitif et absolu « rendre ou être verdoyant »; uiridēsco « devenir vert » (S^t Ambr.); uiridicāns (formé comme albicāns, nigricāns); uiridicātus, -a, -um : verdoyant; praeuiridīs (praeuiridāns) : très vert; subuiridīs : verdâtre; uir(i)dius (tardif). — La fortune de l'adjectif *uiridis dans les langues romanes provient de son emploi fréquent dans la langue rustique.

uirētum et uirectum (d'après salictum), surtout au pluriel uirecta : jardins, bosquets. Attesté depuis Virgile. M. L. 9360 a.

uiror (tardif) : verdure; uireō, -ōnis m. : verdier, verdet (oiseau, Plin.); per-uirēns : toujours vert; reuirēns : qui reverdit; reuirēsco : reverdir (classique). Sans étymologie valable. Les mots celtiques du type v. gall. guird « herbidia » sont empruntés au latin.

uirga, -ae f. : branche souple et flexible, drageon, marcotte, bouture; d'où verge, baguette; raie(s); baguette du licteur; d'où uirgarius « qui regis baculum portat » (Gloss.). Sēnsū obscuro dans Cassiod., Anim. 9. Ancien (Caton, Agr. 101). Panroman. M. L. 9361. Celtique : ir. uirge.

Dérivés et composés : uirgeus : fait de verges ou d'osier; uirgātus : fait de baguettes ou d'osier; rayé, vergé, M. L. 9362; uirgātor : qui donne des verges (Plt.); uirgārius : βάρδοῦχος (Gl.); uirgētum : oseraie; uirgōsus (bas latin); uirgula : petite baguette et petit trait, ligne, accent, M. L. 9365; d'où uirgulātus : rayé (Plin.); uirgultus, -a, -um : couvert de buissons ou de jeunes pousses; uirgulta, -arum : buissons, branchages, et « rejets, jeunes plants » (Caton, Agr. 141, 2); uirgultōsus? (Serv., Aen. 3, 516); uirgidemia : vendange de coups, raclée. Mot plautinien, forgé sur uindēmia; primiuirgius : πρῶτοδύνατος (Gloss.). Cf. aussi M. L. 9363, *uirgella.

Voici les sens spéciaux de uirga, uirgātus, uirgula dans Rich. s. u.

Vocalisme i de mot expressif, comme dans uirgō.

uirgō, -inis f. : 1° vierge, jeune fille ou jeune femme qui n'a pas encore connu l'homme. Se dit aussi des femelles d'animaux; et, à l'époque impériale, s'emploie comme adjectif de toute espèce d'objets : u. terra (Plin.), u. charta (Mart.), et même avec un masculin : emit et comparauit locum uirginem (Inscr.); 2° « la Vierge », constellation du zodiaque; Aqua Virgō ou Virgō, nom d'un aqueduc à Rome. Attesté de tout temps (Livius Andr., et peut-être inscription de Duenos uirco?). M. L. 9364. Les représentants romans sont pour la plupart savants et transmis par la langue de l'Église, où ce sont des calques du grec; de même en celtique : britt. gwyrff, etc.

Dérivés : *uirginālis* : de vierge, virginal ; *uirgināle* (*uirgināle*, cf. *fēmināle*) et *uirginālia* n. « pudenda muliebria » ; *uirginārius* (Pit.) ; *uirginēnsis*, *uirginēnsis* f. : dēesse qui présidait au détachement de la ceinture de la jeune mariée (St Aug.) ; *uirgineus* (formé par la langue poétique pour remplacer *uirginālis*, qui était exclu de l'hexamètre) ; *uirginūus*, usité comme nom propre, ainsi que *uirginiā* ; fréquent dans les inscriptions de l'époque impériale au sens de « jeune époux », et *uirginium* (tardif) ; *uirginūus* f. (classique) ; *uirginor*, *-aris* (Tert.) : vivre en vierge ; *uirginēsūdendātis* (Pit., Per. 702) ; *uirguncula* (époque impériale).

On ne connaît pas de nom indo-européen pour cette notion ; gr. *παρθένος* est sans étymologie, comme *uirgō*.

uiriae, *-ārūm* f. pl. : sorte de bracelet (= *armilla*). Attesté seulement à l'époque impériale. Le singulier *uiria* ne se trouve que dans les gloses, mais est confirmé par les langues romanes. M. L. 9366.

Dérivés : *uiriola* ou *uiriolae* « petit bracelet », M. L. 9370 ; B. W. *virole* ; et peut-être *uiriatūs*, épithète appliquée à Annibal par Lucilius XXVI (55) : *contra flagitiū nescire bello uinci a barbaro | uiriato Annibale*, quoique Nonius, 186, 31, interprète *uiriatum* par *magnarum uirium* et que Lindsay y voit un nom propre, *Viriato*. Il est possible, du reste, que *Viriatūs* soit un cognomen celtibère signifiant « qui porte un bracelet », car, d'après Pline, 33, 40, *uiriolae celtice dicuntur*, *uiriae celtiberice*. La forme *uiriliae*, dans Isid., Or. 19, 34, 16, a été influencée par *uirilis* ; v. Sofer, 85 et 173.

uiriculum, *-i* n. : synonyme de *cestrum* (= *κέστρον*), sorte de burin ou de pointe à graver employée dans la peinture à l'encaustique (Pline, 35, 149).

uiridis : v. *uireō*.

Virītēs : v. *uirinus* et *uir*.

uirtilis : v. *uir*.

uirus, *-i* n. : suc des plantes ; humeur (sperme) ou venin des animaux ; par suite, « venin, poison » en général, et « âcreté, amertume ». Terme technique, classique. Non roman.

Dérivés : *uirulentus* : venimeux ; *uirulentia* f. (tardif) ; *uirōsus* (déjà dans Caton, Agr. 157, 11) : visqueux, empoisonné, fétide.

Virus n'a pas de pluriel ; le neutre est surprenant ; d'après *uenenum* ?

Avec le même *ī* qu'en latin, cf. v. irl. *fi* « poison », gr. *τίς* « venin, rouille » (masculin) et, avec *ī* (cas inverse de lat. *uir* en face de skr. *virāhī*), skr. *viṣām* « venin, poison » (neutre), av. *viša-*. La différence entre *ī* et *i* dans un mot de ce genre relève des allongements « populaires » que M. Vendryes a mis en évidence dans les Mélanges Chlumsky, p. 148-150 ; cf. *pūsus* et *pūtus*.

uis, *uim* f. ; pl. *uirēs*, *-ium* : 1° force (en action, ce qui explique le genre « animé » du mot), en particulier force exercée contre quelqu'un, *uim afferre alicui*, etc., d'où « violence » (sens ancien) et même « viol » ; 2° (sens secondaire) « quantité, nombre ». Le pluriel *uirēs*, de

sens concret, désigne « les forces » (physiques) et par là « les parties sexuelles de l'homme », comme *uirilia*, les ressources mises à la disposition d'un corps pour exercer sa *uis* ; en particulier les « forces » militaires, les « troupes ». A servi aussi depuis Cicéron à traduire des valeurs techniques de gr. *δύναμις*, *δυνάμεις* : « puissance, ascendant », « vertu (d'une plante, d'un remède) », « valeur (d'une monnaie) », « sens, valeur (d'un mot) », etc.

Vis est un thème en *-i-*, ce qui explique la persistance de l'*ī* à l'accusatif et à l'ablatif singulier *uim*, *uī* ; le génitif et le datif singulier sont à peine attestés, et presque uniquement à l'époque impériale ; la langue classique emploie *dē uī* au lieu du génitif : *dē uī condemnātus*, *reus* (Cic.). A côté du pluriel *uirēs*, qui présente un élargissement du thème en *-s-*, Lucrèce et quelques prosateurs (Salluste, Messala) emploient *uis* (e. g. Lucr. 2, 586 ; 3, 265) ; sur la valeur de cette forme, v. Ernout, Philologica II, p. 112 sqq. Les anciens ne séparaient pas *uis* de *uir*, *uirūus* (cf. gloss.), et ont confondu *uirōsus* et *uirōsus*. — *Vis* est ancien, usuel et classique, mais, sans doute en raison de son caractère monosyllabique, n'a pas survécu dans les langues romanes, sauf dans le juxtaposé *uis maior* > fr. *vimaire*, terme technique du vocabulaire des eaux et forêts.

Dérivés en *uir-*, rares et tardifs pour la plupart ; *uiriculae* (Apl.) ; *uirōsus* : violent ; *uirōsus* (Apl., Tert., Gloss.) ; *uirācius* dans Varr., ap. Non. 187, 15, *uir uiracius*, glossé *magnarum uirium*. Pour *uirīd-*, *-riūtō*, v. *uirō*, sous *uir*. Des confusions avec *uir* se sont produites à basse époque.

A *uis* se rattachent : *uiolentus* : violent. Ancien et usuel, avec un doublet poétique *uiolēns* (Hor., Pers.) fait sur *uiolentior* d'après *uehemēns*, *uehementior* ; d'où *uiolentus* (ancien), *uiolentia* f. ; *inuiolentus* (Cassiod., Not. Tir.).

uiolō, *-ās* : violer, faire violence à, outrager. Ancien, classique. D'où *uiolātor*, *-tiō* (tous deux d'époque impériale), *-trix* (tardif) ; *uiolābilis* (poésie impériale) et *inuiolābilis* (depuis Lucrèce, d'après *ἀβλαστός*) ; *inuiolābilītās* (langue de l'Église) ; *inuiolātus* (classique) « inviolé » et « inviolable » (cf. *inuiolūtus*) ; *inuiolūtē*.

Au sens de « force », la langue homérique a les formes correspondantes à *uis* : (F)ίς à *uis*, (F)ίς (devant voyelle) ; en réalité, *Frū* au singulier) à *uim*, et la forme adverbiale (F)ίς (d'où (F)ίς en face de *uī*). — Pour F, noter la glose γίς (c'est-à-dire Flc) : λυγίς.

Il n'y a pas lieu de considérer ici (F)ίς « tendon », (F)ίς « tendons ». — Le sens de skr. *udāh* (thème en *-s-*) est : « force vitale, force jeune » ; ce rapprochement explique l'r de *uirēs* ; le type *uir-* n'existe qu'au pluriel ; cf. *spēs* et *spērēs*. La parenté avec *uir* est vraisemblable.

La formation de *uiolentus* rappelle celle de *opulentus*, et *uiolāre* a l'air d'une formation expressive comme *ustulāre*, *sorbillāre*, etc. L'o de ces formes doit s'expliquer comme celui de *filioletus*.

uis : 2° personne du singulier de *uolō*, issue de **uei-s(i)*. *Vis* s'est introduit dans la conjugaison de *uolō* parce que la 2° personne normale **uel-si* aboutissait soit à **uelle*, et se confondait avec l'infinitif présent, soit à **uell* > *uel* (v. ce mot). D'autre part, on ne pouvait

restituer **uels*, comme on l'a fait pour *fers*, car une finale *-ls* est inconnue en latin. D'où la nécessité de recourir à une racine différente, celle du skr. *vépi* « tu aspire à », gr. *Flēta* « il aspire à » ; cf. *inuītus*.

uisicum, *-ī* n. (*uisicum* m., Pit., Ba. 50) : gui ; glu. Ancien, usuel. Panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9376.

Dérivés : *uiscarius*, *-a*, *-um* ; *uiscarius* « qui chasse aux gluaux » ; *uiscarius* « gluaux » ; *uiscārīgō*, *-inis* f. : carline (plante), v. Sofer, 161 ; *uiscātus* (ancien), d'où *uiscō*, *-ās* (époque impériale) ; *uiscidus* (Theod. Prisc., et Gloss., *uiscidum* : *ἰσοειδής*) ; *uiscidus* : *στυφός οἶνος* (M. L. 9373) ; *uisciūtō* (tardif, Prud., Pall.), M. L. 9375 ; *uisciūtō* = *δρυμότης* (Diose.). Cf. aussi *uiscinus*, *uiscinus* et *uiscallarius* « auceps » (Thes. Gloss., s. u.).

Il doit y avoir un rapport avec gr. *ἔδος* « glu » ; mais lequel ?

uiscus, *-eris* (singulier rare ; on trouve surtout *uiscera*, *-um* n. ; l'*ī* est attesté par l'*longa* des inscriptions) n. : parties internes du corps, chair(s), entrailles. Terme général, s'appliquant à tout ce qui est à l'intérieur du corps ; par image, s'applique à d'autres objets : *uiscera terrae*, Ov., M. 1, 138 ; *in medullis populū Romani ac uisceribus haerebant*, Cic., Phil. 1, 15, 36. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uiscerātō* : distribution publique de viande ; repas où l'on mange la chair des victimes (classique) ; *uiscerātū* : par lambeaux (Enn.) ; *uiscerālis* ; *uiscerālīter* (Vulg., Arn.), d'après gr. *ποδάστραγγος* ; *uiscereus* (Prud.) ; *ēuiscerō*, *-ās* : arracher les entrailles à, déchirer. Sans étymologie claire.

uisitō, *uisō* : v. *uideō*.

uisiō, *-īs*, *-īre* (*uisiō*, *bissiō*, *bisiō*) : vesser (Gloss.). M. L. 9382. Celtique ; irl. *fis*, *fissiu*, britt. *gwis* ; germanique : v. h. a. *wisila* ?

Dérivés : *uisium* n. (*uisium*, *uisitium*) ; *uisiō* : vesser ; M. L. 9381, *uisiō* ; cf. aussi M. L. 9380, **uisināre*, v. fr. *uesner*, *venette*.

Forme expressive, comme v. isl. *fisa* « pèdère », et gr. βέτω, de *βέδω. V. *pedō*.

uisulla (*uitis*), *-ae* f. : sorte de vigne dont les grappes sont plus fournies que lourdes (Col. 3, 2 ; Plin. 14, 28, 31).

uita : v. *uiuus*, s. u. *uiuō*.

uitellus, *-ī* m. (*uitellum* n., Varr., Apic.) : jaune de l'oeuf. Phonétiquement identique à *uitellus*, diminutif de *uitulus* ; mais le rapport sémantique n'apparaît pas.

ultex, *-ieis* f. : gatillier ou arbre au poivre (Plin.). M. L. 9389. L'*ī* est attesté par tosc. *uitice*, omb. *uidice* ; cf. V. Bertoldi, Mus. Helv., 1948, p. 73 ; M. L. est dans l'erreur en notant un *i*. Cf. peut-être *uière*, *uitis*, finale en *-ex*, comme *ūlex*, *rūmex*, *cōdex*, *īlex*, etc. †

uitilīgō, *-inis* f. : sorte d'éruption cutanée, dartre, tache ; lèpre : *in corpore hominis macula alba quam Graeci ἀπὸν uocant*, a quo nos album ; siue a uitio dicta,

etiamsi non laedit, siue a uitulo propter eius membranace candorem qua nascitur inuolutus, P. F. 507, 15. Cf. *stri-biligō* ; v. Ernout, Philologica I, p. 182.

Dérivé : *uitiliginōsus* (Gloss.). Attesté depuis Lucilius ; rare et technique. Non roman. Sans doute à rattacher à *uitium* « défaut physique, tache ».

uitiltigō, *-ās*, *-āre* : chicaner ; *uitiltigātor* : chicaneur. Mots de Caton (ap. Plin., praef., § 30), de *uitium* et *litigō* « entamer un procès ou une dispute à tort ». Avec haplogogie *uitiliga* : *uiuuperat* (Gloss.).

uitiparra, *-ae* f. : chardonneret? (Plin.). De *uitis* et *parra*. †

ulfis, *-is* f. : vigne ; cep de vigne, et par extension : pampre, raisin, vin ; vrilles (de la courge) ; cep de centurion. Avec des épithètes, désigne des plantes diverses : *u. alba* « bryone » ou « aristoloche » ; *u. nigra* « bryone noire » ; *uitis canis* « saxifrage » ; *u. siluatica* ; *uitis uineae* : *ἀμπέλοφυλα*. Usité de tout temps. M. L. 9395 (*oigne* et *ois*).

Dérivés : *uileus* : de vigne, M. L. 9388 ; *uitiārium* : plant de vignes (Cat., Varr., Col.) ; *uiticula* : petite vigne, et « vrille », M. L. 9392 (et **uitula*, M. L. 9405 a) ; *uiticella* : sorte de liseron, M. L. 9390 ; André, *Lex.*, s. u. ; *uitigineus* (Caton, Colum., Plin.), formé sur le type *oleagineus* ; il a dû exister un doublet *uitignus* (sans rapport avec le composé poétique *uitigenus*, Lucr.), conservé dans les langues romanes, M. L. 9393 ; *uitineus* (Florus 3, 29, 4, peut-être à lire *uitigineus*) ; cf. aussi M. L. 9391, **uūiceus* ; 4501, **interuūile* « sorte de climatite ».

Composés pour la plupart poétiques : *uiticola*, *uiticarpifer*, *uiticomus*, *uitifer*, *uitigena* (cf. *ἀμπέλογενής* qui, du reste, a un autre sens dans Aristote), *uitisator*, *uitiparra*.

Vitis désigne proprement la « plante à vrilles » ou la « vrille » ; ce n'est que par une restriction secondaire que le mot s'est spécialisé dans le sens de « vigne ». Le mot peut s'apparenter à *uideō* et n'a pas de rapport avec *uīnum* ; mais l'identité de l'initiale a favorisé le rapprochement.

V. *uicō*.

uitium, *-i* n. : défaut physique ; *uitium cum partes corporis inter se dissident* : *ex quo prauitas membrorum, distortio, deformatio. Itaque illa duo, morbus et aegrotatio, ex totius ualeitudinis corporis conuassatione et perturbatione gignuntur* ; *uitium autem integra ualeitudine ipsum ex se cernitur*, Cic., Tu. 4, 13, 39. Par suite « défaut » ; en général « faute, vice » ; « violence commise, viol », u. *offerre* ou *offerre pudicitiae* (langue des comiques). Dans la langue augurale, « présage ou signe contraire ou défavorable (fourni par un animal qui a des défauts) » ; de là *uitiō creātus* (par opposition à *iūre*). Usité de tout temps. M. L. 9396. Celtique : britt. *gwyd*.

Dérivés et composés : *uitiōsus* : qui a des défauts, fautif ; vicieux ; *uitiōsus* ; *uitiōsitas* (Cic., Macr.) ; *uitiō*, *-ās* : vicier, altérer, corrompre ; violer ; *uitiātō*, *-tor* ; *uitiābilis* ; *praeuitiō* (Ov., Cael. Aur.) ; **inuiiāre*, M. L. 4556.

Cf. aussi *uitiltigō*, *uiuuperō*.

plante (Ps.-Apuł., Herb. 45, 30); *exulcerō* (classique) et ses dérivés.

Cf. gr. ἔλκος « blessure, ulcère » et skr. *ārcaḥ* « hémorroides ». De plus, ἔλκασα·πράματα (Hés.); ἐλάλω « je suis blessé » chez Eschyle. V. le précédent.

ūlex, -icis m. : sorte de romarin (Plin.). M. L. 9034 et 9034 a. *ūlicinus. Mot méditerranéen, comme *ūlex*?

ūligō, -inis f. : humidité naturelle de la terre. Terme de la langue rustique (Varr., Col.; Vg., G. 2, 184 : *at quae pinguis humus dulcique uligine laeta*). Celtique : britt. **ulī-ar*? V. J. Loth, s. u.

Dérivé : *ūliginōsus*.

Sans doute apparenté à *ūdus* (v. *ūuidus*), avec influence des autres mots en *-ligō*, favorisée peut-être par une prononciation dialectale; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u.

V. *ūmeō*, *ūuidus*; et pour l'échange *d/l* : *lacruma*, *oleum*, *solum*, etc.

ūllus, -a, -um : v. *ūnus*.

ūlmus, -ī f. : orme, ormeau. Ancien; panroman. M. L. 9036; B. W. s. u.; germanique : v. h. a. *ulmboum*, all. *Ulm*.

Dérivés et composés : *ulmeus*; *ulmārius*, d'où *ulmāriūm* (Plin.) : pépinière d'ormes; *ulmānus* : situé près des ormes (Inscr.); *ulmētum* (Gloss.), M. L. 9035; *ulmitrība* m. : composé hybride plautinien (de *ulmus* et τριβω) « briseur d'ormes » (celui sur le dos duquel on brise les verges d'orme).

Cf. v. isl. *almar* et le mot celtique représenté par irl. *lem* « orme », etc. (v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, 175).

ūlra, -aē f. : avant-bras; par métonymie, en poésie, le « bras » tout entier : coudée et brassée. Mot surtout poétique, attesté depuis Catulle; Plin. semble être le seul prosateur à l'avoir employé. Non roman. V. B. W. sous *aune* II.

Le mot appartient à un grand groupe, comprenant des formations diverses, qui sert à indiquer le « coude », l' « avant-bras », la « coudée (aune) », la « brassée », etc. Le groupe **-ln-* suppose qu'une voyelle est tombée, en latin, entre *l* et *n*. Les formes les plus proches sont donc, avec *ō*, gr. ὠλήν f., ὠλήν m. « coudée » (et ἄλλόν·τήν τοῦ βραχίονος καμπήν, Hés.), et avec *δ*, irl. *uilen*, gall. *elīn* « coude, angle », v. h. a. *elīna* « aune ». La racine se retrouve, d'une part, dans skr. *arātnīh* (et av. *arəθna-*) « coude », av. *frərəθnī-* « aune », v. perse *arāsnīš* « coudée », de l'autre, dans lit. *ūolektis* « aune » (et v. pruss. *woaltis*), avec *ō*, et dans lit. *alkūnė*, v. pruss. *alkunis* ou v. sl. *takūt* (russe *lōkot*), serbe *lakat* « coude »; le lett. a *ēlks* et *elkūons* « coude », et le grec *ἐλαῖ·πῆχυς* (Hés.). Ces mots sont les uns de genre masculin, les autres de genre féminin; aucun n'a le genre neutre : il s'agit d'un organe actif; le gr. ὠλόν est sans doute un diminutif.

ulpicum, -ī n. : sorte d'aïl ou de poireau à grosse tête. Attesté depuis Caton et Plaute; appelé aussi *alium pnicum* d'après Columelle 11, 4. Cf. M. L. 9037, **ālpiculum*. Semble un adjectif substantivé. Cf. le gentile *Ūlpīus*?

uls prépos. : au delà de. Archaïque; encore dans Ca-

ton, d'après P. F. 519, 1; ne subsiste plus que dans des formules; ainsi Form. sacra Argeor., cité par Varr., L. 5, 50, *uls lucum Fauculem*; et dans *uls et cis Tiberrim*. Remplacé partout ailleurs par *ultrā*.

Dérivés : **ulter*, *-tera*, *-terum* « qui se trouve au delà », opposé à *citer*. Ne subsiste que dans les ablatifs adverbiaux :

ultrā adv. prépos. (construite avec l'accusatif) : au delà (de), outre (s'oppose à *citrā*); *ultrā quam* « plus loin que, au delà de ce qui ». Usuel et classique. Bien conservé dans les langues romanes. M. L. 9038. Composé tardif : *ultrāmundānus* (Apuł.; cf. esp. *oltramar*).

ultrō : seulement adverbe. Dans le sens local « au delà, au loin, au large », se trouve seulement dans Plaute, e. g. Am. 320 : *ultrō istunc qui exossat homines !*, et, à l'époque classique, dans l'expression *ultrō citrō*, puis dans le composé tardif et rare *ultrōrum* (Sulp. Sév.). Le sens local étant réservé à *ultrā*, *ultrō* a été employé dans le sens dérivé de « de plus, en outre, par-dessus le marché », e. g. Plt., Pe. 327, et *mulier ut sit libera atque ipse ultrō det argentum*. De ce sens de « par-dessus le marché », on est passé à celui de « gratuitement, sans raison », e. g. Tér., Ad. 594-595, ... *ita putant | sibi fieri iniuriam ultrō, si quam fecere ipsi expostules*; et du sens de « sans raison » au sens, le plus fréquent, de « de soi-même, de sa propre volonté, spontanément » : *cum id quod antea petenti denegasset, ultrō polliceretur*, Cés., B. G. 1, 42, 2. Sur ce sens on est fait, à l'époque impériale, *ultrōneus* (Apuł., Vulg.; cf. *spontāneus, idōneus*) et *ultrōneitas* (Fulg.).

Comparatif et superlatif : *ulterior* : plus éloigné. Se dit de l'espace et du temps; s'oppose à *citerior* et à *proximus*; d'où les substantifs *ulterior n.*, *ulteriorēs, ulteriōra*.

ultimus : qui se trouve tout à fait au delà; le plus éloigné; le dernier; cf. *extremus*; irl. *uilt* : « ultima ». De là : *ultima, -orum*; *ultimō, -ās* : toucher à sa fin (Tert.); *paenultimus*, terme de grammaire, d'où irl. *savant penuilt*. S'oppose à *citinus*. L'osque a *ūltiumam* « ultimam ».

Vls est formé comme l'adverbe de sens opposé *cis*; *-s* est maintenu sous l'influence de *cis*; pour l'étymologie, v. *ille* et *alius*.

ulua, -aē f. : ulve, herbe des marais. Attesté depuis Caton. M. L. 9042.

Dérivé : *ulūōsus*.

ulucus, -ī m. : hibou, chat-huant (Serv. Vg., B. 8, 55; gloss. *uluccus, oluccus* avec gémination expressive conservée dans les langues romanes; cf. M. L. 9038 a). Cf. le suivant.

ulula, -aē f. : chat-huant, dont le nom vulgaire est *cauannus*; cf. Thes. Gloss., s. u. Son cri est de mauvais augure; de là le proverbe : *homines eum peius formidant quam fullo ululam*, Varr., Men. 539. — Pour la forme, cf. *upupa*. *Ulula* est peut-être un postverbal de :

ululō, -ās : hurler; onomatopée fréquente et ancienne, qui se dit des hommes et des animaux. Conservé dans les langues romanes sous les formes *ululāre* et **urulāre*. M. L. 9039.

Dérivés : *ululātus*, *-ās* m. (usuel; M. L. 9041) et les formes tardives *ululātiō, ululāmen, ululābilis*. Cf. aussi M. L. 9040, **ululātor*. La forme *ululāta*, glossée *μελάγγρος*, CGL III 187, 12, semble avoir désigné un poisson. Cf. aussi *ullulage* = gr. ὀλογγαῖα?, CIL IV 4112.

Mot imitatif. Cf., sans redoublement, lit. *ulōti* « pousser le cri ulō- » et gr. ὕλῶν « aboyer » (à côté de lat. *larāre*, etc.). Avec redoublement, le lituanien a *ulūlōti*, à peu près synonyme de *ulōti*. Skr. *ulūkāh* « chouette » rappelle lat. *ulucus*. Les mots skr. *ululī-* (*ulullī-*) et *ulūlu-* sont peu attestés et peu clairs; skr. *ulū* est mentionné à date ancienne pour désigner un cri rituel et subsiste au Bengale. Cf. aussi gr. ὀλολόω « je pousse des cris aigus », étr. *hiulū* « chouette ». — La consécution de deux *l* dans *ululāre* est contraire à la phonétique du latin ancien, qui dissimile l'un des deux *l* figurant dans un même mot; ceci marque le caractère imitatif du mot; du reste, les langues romanes n'ont pas gardé *ululāre* et, de roum. *urlă* et it. *urlare* à fr. *hurler* (v. B. W. s. u.), c'est à un **urulāre* phonétiquement attendu qu'elles renvoient en général. Cf. *upupa*.

umber, -brī m. : variété de mouton issue du croisement du moufflon et de la brebis (Plin. 8, 199). Forme peu sûre; est-ce le nom propre *Vmber*? Cf. *Vmber* (canis), Vg., Ae. 12, 753; etc.†

umbilicus : v. le suivant.

umbō, -ōnis m. : toute pièce faisant saillie sur une surface, surtout ronde ou conique; d'où divers sens spéciaux dans les langues techniques : bosse de bouclier; pli de la toge faisant saillie sur la poitrine; pierre de parement formant le rebord du trottoir; borne; coude, etc. Cf. Rich, s. u.

Dérivés : *umbilicus* : nombril; et par analogie tout objet circulaire, entre autres : 1° bout du cylindre autour duquel était roulé un livre ancien (sens calculé de gr. ὀμφαλόσ?) ; 2° tige métallique formant le milieu d'un cadran solaire; 3° sorte de coquillage; 4° u. *Veneris* « nombril de Vénus », plante, technique. Panroman, avec des déformations diverses; cf. M. L. 9045, *umbilicus* et **imbilicus*; M. L. 9044, **umbiliculus*; B. W. sous *nombril*. — Dérivés : *umbilicāris* : ombilical; *umbilicātus* : ombiliqué.

Comme le nom de l' « ongle », celui du « nombril » affecte souvent des formes populaires : *umbilicus* n'a pas seulement un suffixe de dérivation à *-l-*, comme *ungula* (v. *unguis*), mais un second suffixe complexe **-iko-*, de forme thématique, correspondant à *-ik-*. La forme principale est indiquée par l'indo-iranien : skr. *ndbhīh* « nombril, moyen », av. *nābā-nāzdīšta-* « le plus proche du nombril », c'est-à-dire « le plus proche parent », cf. lat. *proximus* (véd. *nābhīh* sert aussi à désigner la parenté); le dérivé neutre *nābhym* signifie seulement « moyen ». L'iranien a une forme populaire à **-ph-* : av. *nāḥō* « nombril » (pers. *nāḥ*), *nāfya* « de famille ». Le double sens de « nombril » et « moyen » se retrouve dans v. pruss. *nabis* et en germanique : v. h. a. *naba* « moyen » à côté de *nabalo* « nombril ». L'élément *-l-* de *umbilicus* se retrouve dans v. h. a. *nabalo*, v. irl. *imbiul*, gr. ὀμφαλόσ; pour le caractère de cet élément, cf. *ungula*; v. Chantraine, Formation des noms

en grec ancien, p. 246. Le *φ* de ὀμφαλόσ peut reposer sur **ph* ou sur **bh*. L'*o* prothétique de *umbilicus*, qui est exceptionnel, sans doute populaire, est comparable à celui de *unguis*; dans les deux cas, il se retrouve en grec; le dérivé *umbō*, qui n'a pas le suffixe *l*, le présente aussi (le sens de *umbō* existe dans gr. ὀμφαλόσ). Véd. *ndbhīh* et gr. ὀμφαλόσ ont été largement employés par la langue religieuse; ceci éclaire sans doute un vers parodique de Plaute, Men. 155 : *Dies quidem iam ad umbilicum est dimidiatus mortuus*. Les formes aberrantes sl. *pepū* (avec *p* issu de **ph*?) et lit. *bāmba* soulignent le caractère populaire que tend à présenter le nom du « nombril ».

umbra, -aē f. : 1° ombre produite par un corps interposé entre la lumière et la terre; 2° ombrage, place à l'ombre, objet donnant de l'ombre : *umbra uocabatur Neptunabus casae frondeae pro tabernaculis*, P. F. 519, 1, et par suite « asile, protection »; 3° ombre, par opposition au corps qui la produit, d'où « image sans consistance, semblant »; et au pl. *umbrāe* « les ombres » des morts; 4° comme le gr. *σκιά*, personnage non invité amené par un convive (comme son ombre); 5° ombre, ombre, poissons. Ancien, usuel et classique; panroman, sauf espagnol et portugais. M. L. 9046.

Dérivés et composés : *umbella* et dans les gloses *umbrella* (refait sur *umbra*) : ombrelle (Mart., Juv.; cf. Rich, s. u.); M. L. 9049; *umbrilla* : *σκία*, poisson (Gloss.).

umbrōsus (classique), M. L. 9050; *umbrāculum* : ce qui donne de l'ombre, ombrage(s), parasol (= *σκιάς*), M. L. 9047; *umbrāticus*; *umbrātilis* : qui se passe à l'ombre, retiré (par opposition à *forēnsis*, cf. gr. *σκιατροφέα*, etc.); *umbrāticulus* (Plt., Tru. 614); *umbrālīter* : figurément (St Aug.); *umbrāticē* « en apparence » (Cassiod.); *umbrō, -ās* : ombrer (surtout poétique), M. L. 9048, avec ses composés : *adumbrō*, terme des peintres « esquisser » (cf. *σκιαγραφεῖν*), M. L. 208, d'où *adumbrātiō, adumbrātim*; in-, ob-, prae-, **subumbrō*, M. L. 8045; *umbrātiō* (tardif); *umbrīfer* (poétique).

Le rapprochement avec skr. *andhāh* = av. *andō* « aveugle » et véd. *andhāh* « obscurité » est plausible; pour le suffixe, cf. lat. *tenebrae*. On a rapproché aussi lit. *ūnksnā* « ombre »; *umbra* serait issu de **unks-ra*.

ūmeō, -ē, -ēre : être humide (surtout poétique). Formes nominales et dérivés (*umor* m. : humidité (abstrait et concret), élément liquide; liquide en général, humeur. Ancien, classique, usuel; *ūmidus* : liquide, humide (s'oppose à *terrēnus*); *ūmiditas* (tardif); *ūmidulus*; *ūmidō, -ās* (Gloss.); *ūmectus* (anté- et postclassique; formation analogique d'après *fructicum*, etc. : *-ta local*), d'où *ūmectiō, -ās* (surtout poétique); *ūmectitiō*; *ūmescō, -is* (époque impériale); *ūmefaciō*; *ūmifer*; *ūmifucus, -ficus*; *ūmōrōsus* (tardifs).

La graphie sans *h* est la plus correcte; mais l'étymologie populaire, en rapprochant *umor* de *humus*, a doté ces mots d'un *h* adventice; cf. Varr., L. L. 5, 24 : *humor hinc* (scil. *ex humo*)... Pacuvius (363 R.) « terra ex (h)umalatum atque aurorum humidatum », *humectam*; *hinc ager uliginosus, humidissimus*; *hinc udus, uuidus*; *hinc sudor et udor*. Cf. M. L. 4237, *humor*; 4233, *humidus*; 4234, **hūmigāre*; 3012 a, *exhumōrāre* (Cael. Aur.).

sant quelque difficulté). Au premier aspect, skr. andkti « il oint » (3^e pl. añjánti) est à lat. unguō ce que rindkti « il laisse » est à lat. linquō; pure apparence, car dans andkti la nasale appartient à la racine, et ce n'est que secondairement que les deux formes ont été rapprochées en sanskrit. La racine *eng^w. fournissait sans doute un présent athématique, ce qui explique la disparition presque universelle des formes verbales. Le lat. unguō représente un ancien présent athématique à vocalisme o, qui, comme linquō, etc., est passé au type thématique; l'ombrien a aussi umtu « unguītō ». Les formes unzi et unctus, auxquelles se rattachent unctiō, etc., sont faites d'après le présent; le sanskrit aktiḥ « oint », de *ng^w-iō-, montre assez que unctus doit son vocalisme à unguō. — Hors du sanskrit, on peut citer, avec *n: irl. imb, breton amann « beurre », et avec -on-, comme lat. unguen : v. h. a. ancho, v. pruss. anktan « beurre ». L'alternance vocalique montre que les trois thèmes en *-en-, lat. unguen, omb. umen, abl. umne, irl. imb et v. h. a. ancho, ont été substitués à un ancien thème radical, dont véd. añjāḥ « onguent » est aussi un substitut.

*ungustus : fustis uncus, P. F. 519, 9. Sans autre exemple.

V. uncus.

unicornis : v. cornū. Mot d'époque impériale, traduisant le gr. μονόκερος; a servi à désigner la licorne. Formes romanes savantes. M. L. 9072; B. W. s. u.; britt. ungorin.

uniō, -ōnis (genre et quantité de l'u non attesté en latin; sans doute masculin) : oignon : caepam quam uocant unionem rustici. Col. 12, 10, 1. Demeuré en français et dans certains dialectes du sud, M. L. 9073; passé en germanique : *unja > v. angl. ynnē, et en celtique : irl. uinniu, dont la forme semble attester un ū. Rattaché ordinairement à ūnus, comme le suivant; l'oignon aurait été ainsi désigné parce que, à la différence de l'ail, il a un tubercule isolé, et la formation serait identique à celle de terniō, quaterniō, quiniō; mais ce peut être une étymologie populaire (v. B. W. s. u.). Mot dialectal; le terme courant est cēpa, cēpulla.

uniō, -ōnis m. : perle grosse et de la plus belle eau (cf. Plin. 9, 112, qui dérive le nom de ūnus : dos omnis in candore, magnitudine, orbe, leuore, pondere, haud promptiū rebis in tantum ut nulli duo reperiantur indiscreti, unde nomen unionum Romanae scilicet imposuere deliciae; 9, 119; et Mart. 12, 49, 13, grandes, non pueros, sed uniones). Pour le développement de sens, on peut comparer le fr. « solitaire », qui désigne un diamant qui se porte seul en raison de sa taille et de son poids.

Le nom n'apparaît que sous l'Empire : terme technique? Peut-être le même mot que le précédent : cf. pirula > perle (étymologie toutefois contestée), cēplū (de cēpa), cēpolatū, nom d'une pierre précieuse (Plin.), et le sens de fr. oignon « grosse montre bombée ». Le nom courant est margarita, emprunté au grec.

uniuersus, -a, -um (oinuorsei = ūniuersi, SC Ba.) adj. : proprement « tourné tout entier (d'un seul élan) vers ». S'emploie au singulier avec des noms collectifs : -a prouincia, terra. Le pluriel ūniuersi « tous ensemble »

(= οἱ ὅλοι) s'oppose à singuli. Le neutre ūniuersum, dans la langue philosophique, a servi à traduire τὸ ὅλον (Cic.) ; in ūniuersum « en général » ; ūniuersē. M. L. 9074 (mots savants).

Dérivés : ūniuersiūs (rare; attesté depuis Cicéron, qui l'a peut-être créé pour traduire ὁλότης; usité après lui dans la langue du droit) ; ūniuersim (Naev., Gell.) ; ūniuersālis (Quint., Plin. le J.) ; ūniuersāliter (Dig.) ; ūniuersātīm (Sid.).

unquam : v. unquam.

ūnus, -a, -um (de oinos, encore conservé dans les inscriptions anciennes; cf. oino, CIL I^o 9; oenos, Cic., Leg. 3, 9; et les juxtaposés et composés noenu = nōn; oinuorsei = ūniuersi, SC Ba.; oinumama = ūnimamma, CIL I^o 566; oenigenos : unigenitos, P. F. 211, 13) un, un seul, unique. — Se décline comme les démonstratifs; gén. ūniūs, dat. ūnī, sauf au neutre ūnum, cf. alter. Toutefois, la langue parlée a créé de bonne heure les génitifs et datifs ūnī, ūnō, ūnac. S'oppose à alter, à duo, en général à tout nombre pluriel; a servi à désigner l'unité, sens dans lequel il a supplanté la racine *sem- (cf. semel, etc.); et, par contre, dans le sens de « seul », a été éliminé par sōlus ou renforcé par lui : ūnus sōlus. — Accompagne souvent aussi idem : ūnus atque idem « un seul et même »; ou se joint à la négation pour la mettre en valeur, cf. Cic., Bru. 59, 216 : nulla re una magis oratore commendari quam uerborum splendore et copia « par aucune chose particulière(ment), plus que par... »; de là nēmō ūnus (cf. nēmō quisquam), T.-L. 2, 6, 3. — Vnus peut s'employer au pluriel : ruri dum sum ego unos sez dies, Plt., Tri. 129. — A également le sens indéfini de « un quelconque », seul ou joint à d'autres indéfinis : aliquis ūnus (= fr. aucun, etc.), ūnus quisque, etc. De là ūillus, cf. plus loin. Panroman. M. L. 9075.

L'utilisation secondaire de ūnus pour désigner l'unité, le nombre un, explique que les adverbes et adjectifs ordinaires et distributifs soient empruntés à d'autres racines : primus, singuli, semel.

Dérivés et composés : ūnā adv. : ensemble, en même temps. Ablatif féminin; cf. extrā, infrā, etc.; ūniūs (attesté depuis Varr. = gr. ἐνότης) : unité, sens physique et moral; ūniuer (Lucr.) : de manière à former une unité; ūnicus : unique (déjà dans Plaute), d'où « sans rival »; joint à ūnus (Cat. 73, 6), à sōlus (Lucr. 2, 542, 1078) comme dans notre « seul et unique » ; ūnicē; ūniō, -ōnis : unité, union (latin ecclésiastique), d'après communīō? — Pour uniō « perle » et « oignon », v. ces mots; ūniō, -is : unir (époque impériale; rare), M. L. 9073 a; ad-, co-ūniō; ūnō, -ās, -āre : unifier (Tert.) = ἐνώω et adūnō, -ās, -āre, M. L. 209 (et ad ūnum, 211), comme adnillō; adūnātiō; coūnō (= συνένωω); ūnōsē adv. (Pac.).

Le celtique a conservé : irl. undir « unārium », unigim; britt. unig « ūnicus » et uned, undod « ūnitās, -tātēm », toutes formes savantes. nōn : v. ce mot.

Nombreux composés en ūn-, ūni- du type : ūnanimus ūnanimis, ūnanimāns et ūnanimitās; ūniceps, ūnicolor, ūnicornis, ūniformis, ūnigena, ūnigenitus; ūnimōris = μονόμορος; ūnimanus; ūnipetius (Marc. Empir.);

ūniuersus (v. ce mot), etc., souvent d'après des types grecs en ποῦο-.

Vnus figure encore dans les noms de nombre : undecim, undeuiginti « dix-neuf », undecentium, etc.

De ūnus dérive aussi : ūllus, -a, -um (gén. ūlliūs, dat. ūlli) : adjectif et pronom indéfini « un quelconque, quel-qu'un, aucun » ; employé le plus souvent dans des phrases négatives, interrogatives ou conditionnelles, tandis que aliquis s'emploie dans des phrases positives. Ancien, usuel et classique.

A ūllus se rattachent : nullus, de ne + ūllus : aucun, nul, personne (en parlant de plus de deux, auquel cas on emploie ne-uter). Dans la langue familière, se place en apposition au sujet au lieu de nōn, comme négation renforcée : Philotimus... nullus uenit « En fait de Philotimus... il n'est venu personne ». Comme adjectif a aussi le sens de « qui n'existe pas » ou « qui n'existe plus, perdu » : nullus sum « je suis mort » (familier), de là « dont on ne tient pas compte, sans valeur, nul » (classique); cf. Cic., Tu. 2, 5, 13, nullum uero id quidem argumentum est; et, dans le latin ecclésiastique, les composés : nullifecō, -ās « mépriser, tenir pour rien », nullifecātiō, nullifecāmen (Tert.) et adnillō = ἐξουθενώ (Sept.); nullātenus glossē « nullā ratiōne, nullō modo » (Mart. Cap., Cod. Just.) et ūllātenus (Claud. Mam., Greg.). — Nullus est bien représenté dans les langues romanes, M. L. 5992.

nōnnullus : ancien juxtaposé « qui n'est pas nul, quelque » : nonnullum periculum est, Plt., Cap. 91; pl. nonnillī : quelques, quelques-uns.

L'ancien nom de l'unité, qui subsiste dans des mots tels que simplex, singuli, a disparu à l'état isolé. Pour obtenir une expression plus forte, on l'a remplacé par le mot signifant « unique », de même qu'en celtique, en germanique et en balte; cf. irl. oen, got. ains, v. pruss. ains, en grec οἷός, otvī désignent [l' « as » au jeu de dés; la formation parallèle, où le sens de « unique » est évident, est représentée par hom. οἱ(φ)ός « seul », v. pers. aiva; avec un autre suffixe, le sanskrit a ēkah « seul, un »; le balte et le slave ont un autre vocalisme dans sl. ino- « poῦο- » (au premier terme de composés), ot-inodŭ « tout à fait »; lat. ūnicus est fait comme v. sax. ēnag « seul », v. sl. inokŭ « unique ». L'c abrien unu (T. E. II a 6, 8) est contesté; v. Vetter, Hdb., p. 190.

uocātiō, uocatiuus : v. uacō.

uocinum (pirum) n. : poire verte et allongée (Plin. 15, 56). Forme obscure, corrigée en uoconium.

uocō : v. uox.

uolā, -ae f. : uolae uestigium medii pedis concauum, sed et palma manus uola dicitur, P. F. 511, 3. Rare dans les textes, mais a d'd s'employer dans la langue parlée, comme le prouue le proverbe nec uola nec uestigium exstat. — Sur le rattachement de inuolō à uola, v. ce verbe.

Sans correspondant exact. Le rapprochement de av. gava « mains (des êtres mauvais) » et de gr. γόλον « courbure » est de peu de profit.

uolæmum (uolēmum), -i n. et masc. uolemi, κολοων-θίδες ἄππου (Gloss.) : sorte de grosse poire; cf. Vg.,

G. 2, 88 : nec surculus idem | Crustumis Syriaeque piri grauiusque uolæmis. — Mot gaulois d'après Servius, qui note ad loc. : grauius uolemis, magnis; nam et uolæma ab eo quod manum impleant dicta sunt, unde et inuolare dicimus (cf. uola). Volema autem Gallica lingua bona et grandia dicitur. — Peut-être identique au superlatif osque ualæmon « optimum »; l'o serait dû à un faux rapprochement avec uola.

Cf. le groupe de ualeō?

Volcānus (Vol-), -i m. : Vulcain, dieu du feu; dérivés : Volcānius, -a, -um; Volcānātis; Volcānālia, -ium. A dû s'employer comme nom commun (cf. déjà l'emploi du mot dans Plt., A. 341, quo ambulat tu qui Volcanum in cornu conclusum geris?), et par là a subsisté dans quelques formes romanes. M. L. 9462.

Nom de divinité dont l'étymologie est indéterminée. Une origine étrusque n'est pas exclue : cf. Velya, Volca? dans les gentilices étrusques (Schulze, Lat. Eigenn., p. 377).

uolgus (uulgus), -i m. et n. : la foule, le vulgaire, le commun du peuple. — Les deux genres sont attestés; le masculin semble plus rare et archaïque; mais bien souvent la distinction est impossible à faire. Le neutre développe peut-être la nuance collective; cf. Zimmermann, Glotta 13, 238 sqq. Niedermann a pensé à une influence de pecus au sens de « foule stupide ». Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : uolgō adv. : communément, généralement; uolgāris (et uolgārius, populaire, sans doute refait sur le pl. n. uolgāria); uolgārius; uolgāriūs (tardif); uolgiuagus (Lucr.) ; qui erre à l'aventure; qui se livre au vulgaire (= πάδημος); uolgō, -ās : répandre dans la foule, propager, divulguer ; ūnsū obsecrō « prostituer » (cf. uictum uolgo quaerere, Tér., Hau. 447, et l'expression juridique uolgō conceptū, Dig. 1, 5, 23); uolgātor (Ov.) ; uolgātus, -ūs (Sid.) ; et les composés : dī, -s, in-, per- (d'où peruolgātū), prō-uolgō.

Sans correspondant connu, ce qui n'est pas surprenant pour un mot ayant ce sens. Le skr. vārgah « division, groupe » est loin pour le sens.

uolnus (uul-), -eris n. : blessure, sens physique et moral. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés : uolnusculum (tardif et rare; d'après τραυματίον?); uolnerārius : de blessure : -m emplastrum; uolnerārius m. : chirurgien; uolnerō, -ās; uolnerātiō (classique), -tor (tardif), -tius, -tic(i)us; uolnerābilis (Cael. Aur.) et inuolnerātus, inuolnerābilis (= ἀτροτος); consuolnerō (époque impériale). — Composés, poétiques et rares : uolnifer; uolnificus, -ficō.

Le groupe -ln- aboutissant normalement à lat. -ll-, on admet que quelque élément s'est amui entre l et n de uolnus; mais on ne sait lequel. On rapproche gall. gwelli « blessure » (à côté de v. irl. fuil « sang », fuili « blessures sanglantes »), v. isl. valr « morts sur le champ de bataille » et v. h. a. wuol « défaite », v. sax. wōlianc « abatte », lit. velys « mort », v. pruss. ūlinc (de *wāliinc) « combattre », hittite walb- « battre, frapper », sans doute hom.-att. oύλή « blessure » (de *Fολασ?), le désidératif à vocalisme a et à ll (gémation expressive) ualllessi appartient sans doute à ce groupe (v. ce mot).

technique et populaire. M. L. 9442, 9470. — Diminutif : uoluula (Naev. et Apic.). Le rapprochement avec skr. gārbhā « matrice » (que Benveniste rapproche de gr. βρέφος) et « foetus », δεφός « matrice », etc., ne serait établi que si l'on avait sûr de l'antiquité de la forme uolba, ce qui n'est pas (elle figure dans l'édit de Dioclétien). Et l'on n'a pas d'autre étymologie claire.

Volumnus, -I m.; Volumna, -ae f.: divinités protectrices de l'enfance, citées par St Augustin, Ciu. D. 4, 1. Probablement à rapprocher de l'étrusque Velinna, l. Velmineo, lat. Volumnius, comme Vertumnus, Velumnus; v. W. Schulze, Lat. Eigenn., p. 258 sqq. Le rapprochement à uolō n'est qu'une étymologie populaire, mais qui a pu influencer sur les attributions de ces dieux (cf. Sātūrnus).

uolū (dissyllabe); la prononciation trisyllabique est ardue et artificielle), -is, uolui, uolūtum, uoluerē : rouler, faire rouler (causatif); rouler dans son esprit (fréquent et classique). Attesté depuis Pl.; panroman, sous cette forme ou sous des formes dérivées. M. L. 9443.

Dérivés et composés : uolūta : volute, bande roulée en spirale du chapiteau ionique, cf. Rich, s. u. (gr. ἐλξ ou κάλχη), M. L. 9439 a; Volūtina : déesse qui recouvrait les épis de leur enveloppe (St Aug.); uolūtium adv. (rare, tardif); uolūmen : rouleau, repli (sens général); en particulier : rouleau de papyrus sur lequel était écrit un ouvrage ou une partie d'ouvrage, livre : ēuoluere uolūmina (usuel et classique). Les sens pris par le mot dans les langues romanes se rapportent au sens général; on trouve à basse époque uolūmen au sens de « corps, objet, volume », M. L. 9436; uolūminōsus (Sid.) : qui s'enroule, tortueux.

uolūera (uolūere n.; uolūcris, d'où le pl. uolūcrēs, Col.) : pyrale ou rouleuse, chenille qui s'enroule dans les feuilles de la vigne (Plin.), dite aussi conuolulus; cf. aussi inuolulus. Pour le suffixe, cf. inuolūcrum : enveloppe.

uolūola f. (et uolūulus, CGL V 398, 54, confirmé par les langues romanes, M. L. 9447) : autre nom du conuolulus « liseron », dit aussi *uolūculum, M. L. 9435, et uolūcrum, v. André, Lex., s. u.; uolūbilis : qui roule, ou qui tourne vite; d'où « rapide » (en parlant de la parole) ou « changeant » (u. cāsus, fortūna); uolūbilitier; uolūbilitās (classique).

Cf. aussi M. L. 9444, *uolūtāre; 9445, *uolūtā, uolūta, B. W. uolūte; 9441, *uolūtāre; 9446, *uolūtāre, uolūtāre.

uolūtō, -ās : fréquentatif-intensif de uolūō « rouler » à plusieurs reprises (sens physique et moral). Employé souvent au médio-passif uolūtārī « se rouler » (en parlant d'animaux : in lūtō, in puluere uolūtārī); Pline emploie abusivement le participe uolūtāns. Dérivés : uolūtābrum : bauge, bourbier, M. L. 9440; uolūtātū (classique); uolūtātus, -ūs m. (Plin.); uolūtābundus (Cic.).

Volūō et uolūtō ont fourni des composés à préverbes : aduolūō; circumuolūō, -uolūtō; conuolūō; conuolūtū m. « liseron » et « ver coquin »; et conuolūtōr : tournoyer; dēuolūō : faire rouler d'en haut (quelquefois synonyme

de dēiciō), M. L. 2615; ēuolūō, ēuolūtū; inuolūō et inuolūcrum; inuolūmen, -mentum, inuolūtū, inuolūulus, *inuolūtō, M. L. 4540, 4539; obuolūō; peruolūō et peruolūtū; prōuolūō; reuolūō et reuolūbilis (poétique, époque impériale); reuolūtū (tardif), M. L. 7284, et *reuolūtāre; *reuolūtāre, 7283 a, b; *reuolūtāre, 7285; sub-, super-, trāns-uolūō.

Il y a eu un présent en -u- que conserve arm. gelum « je tords » et que supposent hom. ἐλυσθεῖς « tourné » et le causatif got. afwalarjan « ἀποκωλλειν ». Sans l'élargissement -u- : v. sl. valiti « rouler » et, sans doute, arm. glem (de *gōleye-?) « je roule » et v. irl. fillim « je tourne », v. h. a. wellan « rouler ». Les formes verbales grecques sont peu claires; mais le substantif lat. uolūcra a un pendant grec dans le nom d'instrument : ἐλυστρον « enveloppe, étui », cf. skr. varāttram « vêtement de dessus », dont le F initial est attesté par γέλυτρον ἐλυστρον ἦγον λέτρον (Hés.) (forme béotienne?); cf. aussi hom. *(F)ἐλξ, par exemple, la formule I 466 = Φ 448, Ψ 166 ἐλξποδας (F)ἐλξιας βούς, ou (F)ελισσόμενος (ainsi Θ 340 et Σ 572), et l'on a les gloses : γελῶν ἐλξ, γελῶναι - συνελῶσαι, c'est-à-dire Fel-ux.

uolup : neutre d'un adjectif *uolupis « agréable », conservé chez les comiques dans l'expression fixée uolup(e) est « il m'est agréable, ce m'est un plaisir » (l'existence de uolup comme substantif dans Enn., A. 242 est très douteuse).

Dérivés : Volupia f. : déesse du Plaisir (Varr., L. L. 5, 164).

uoluptās : plaisir (opposé à dolor; cf. Cic., Fin. 1, 14, 37, traduisant le gr. ἡδονή); sens abstrait et concret, d'où uoluptātēs « les plaisirs ». Souvent dans un sens érotique. Ancien, usuel, classique. Non roman. Dérivés : uoluptābilis (Plt., d'après optābilis); uoluptārius (et uoluptārius) : voluptueux (ancien et classique); uoluptuōsus (époque impériale); uoluptuōs; uoluptātius (Fronton); uoluptificus (Apl.).

On pense au groupe de uolō; le -p- évoque l'élargissement de gr. (F)ἐλπομαι « j'espère »; mais ici l'élargissement serait plus complexe; v. Benveniste, Formation, p. 155.

uomicia : v. uomō.

uōmis (et, d'après les autres cas, uōmer), -eris m.] : soc de charrue; cf. Rich, s. u. Ancien et usuel. M. L. 9448 et 9450, *uōmēra.

Sans correspondant exact, comme il arrive d'ordinaire aux termes techniques. Les mots les plus voisins sont v. pruss. wagnis « coudre (de charrue) » et v. h. a. waganso « soc », gr. ὄρνις - ὄρνις, ἄροτρον; ὄρνις waganso « soc », gr. ὄρνις - ὄρνις, ἄροτρον; ὄρνις waganso « soc de charrue » est un terme populaire, à n gémé, peut-être du même groupe.

uomō, -is, -uī, -itum, -ere : vomir (absolu et transitif), rejeter. Ancien, usuel et classique. Sens propre et figuré. M. L. 9449.

Dérivés et composés : uomicia f. : 1° vomissure (sens figuré); 2° abcès, accumulation d'humeur ou de pus rejeté par le corps. Sans doute féminin de uomicus, -a, -um (d'où *uomicāre, M. L. 9451); uomicōsus; uomitō f. (classique), -tor m. (Sén.). uomitōrius, d'où

uomitōria n. pl. « dégagements par où s'écoulait la foule dans un théâtre », cf. Rich, s. u.; uomitus, -ūs m. (ancien); uomitō, -ās, itératif, M. L. 9452.

uomāz (Sid.) : sujet à vomir. Composés poétiques ou techniques : uomificus, uomiflūsus (Cael. Aur.); igni-uomus (Lact., Venant., Fort.). Composés : con-, dē-, ē-, prō-, re-uomō.

La racine, qui était dissyllabique, fournissait un présent radical athématique représenté par skr. vāmīti « il vomit », en face de vāntāz « vomi »; ce présent a été remplacé en lituanien par le dérivé vemiū « je vomis » (inf. vēmīti; avec un causatif vīdyti) et en latin par le thématique uomō. — Parallèlement, le grec a une forme sans w initial; ἐμέω. Forme nominale en germanique : v. isl. vaema « mal de mer ».

uopiscus, -I m. : jumeau qui survit après l'avortement de l'autre; cf. Plin. 7, 49 : uopiscos appellabant a geminis qui retenti utero nascerentur, altero interempto. abortu. Conservé seulement comme cognomen. L'I est attesté par des apex. Sans étymologie. Même formation que cornisca?

uorō, -ās, -ūl, -ētum, -ēre : avaler, engloutir; cf. Cic., N. D. 2, 47, 122 : animalium alia uorant, alia mandunt. Sens propre et figuré. Ancien, classique, usuel. Mais tend à être remplacé par le composé d'aspect déterminé dēuorō. Non roman.

Dérivés et composés : uorāz (classique), M. L. 9454 a; uorāciter; uorāciūs (époque impériale); uorāzō : gouffre, abîme (sens physique et moral, e. g. Cic., Sest. 52, 111, gurgēs et uorago patrimonii), M. L. 9454, d'où uorāginōsus; uorātor; uorātus, -ūs m.; uorātrina f. « taverne, cābaré » et « gouffre » (ces trois derniers tardifs), cf. lātrina; carni-uorus (Pline, d'après σαρκόφαγος); omniuorus (id.), composés savants imités du grec; cf. le type δημοβόρος. Une forme simple de uorus avec gémé expressive se trouve dans la glose worri : edaces.

dēuorō (classique et usuel), M. L. 2616; dérivés tardifs : dēuorātor, -itrix, -itrius; dēuorātū; dēuorābilis; trānsuorō (Apl.).

La racine dissyllabique *g^uero-, *g^urē/ō- « avaler » fournissait un aoriste radical qu'a conservé gr. ἔβρω dans des rares formes de la langue épique et un parfait dont βέβρωκα, βέβρωκα, sont les représentants; l'arménien a un aoriste keray « j'ai mangé » en face de uem « je mange ». Pour le présent, il a été recouru à des dérivés comme gr. βιβρώσκω ou lit. gerū (inf. gerti) « j'avale » ou à des formes thématiques : skr. girāmi, v. sl. žre. Le latin a le dérivé uorāre (sans doute « duratif » comme un certain nombre de formations en -ē, type ē-ducāre). Par suite de son sens, la racine admettait en indo-européen beaucoup de formes intensives et expressives entraînant des dissimilations de r ou l; d'autre part, les formes à vocalisme zéro admettaient en partie le timbre u pour la voyelle accessoire; ainsi s'expliquent lat. gurū et gurgēs (ce dernier à redoublement « brisé »). Et il y a, en dehors de toute dissimilation, des formes à l (cf. le cas de stella en face de gr. ἀστὴρ) : lat. gula, glustus (v. ces mots).

uōs (gén. uestrum, uestri (uos-), dat. abl. uōbīs, acc. uōs), pronom de la 2^e personne du pluriel : vous; cor-

respondant à tū du singulier. Le génitif est emprunté à l'adjectif possessif uester, uestra, uestrum (uoster) « votre » (le passage de uoster à uester s'est réalisé vers 150 av. J.-C.; il doit être bref dans uoster); la langue archaïque emploie uostrōrum, uostrārum à côté de uestrum. Renforcé de -met : uōsmet, uōsmetipsī, ou de -pte, cf. P. F. 519, 30 : uopie pro uos ipsi Caelo posuit. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9455 et 9279, uester, *uōster.

V. l'article nōs. Cf. skr. vāh, av. vā, v. sl. vy, v. pruss. wans. Le latin n'a rien gardé du groupe de lit. jūs, etc. Les formes celtiques sont tout autres que les formes latines. Le pronom de 2^e personne du pluriel a des formes diverses suivant les langues; le latin a, comme le slave, beaucoup simplifié.

uouēō, -ēs, uōūi, uōtūm, uouēre : faire un vœu, vouer : uōtūm uouēre, soluere; par image « souhaiter, désirer » (langue impériale). Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés et composés : uōtūm : 1^o vœu, promesse ou offrande solennelle faite aux dieux, en échange d'une faveur demandée ou accordée; par suite « souhait exprimé, désir »; 2^o vœux prononcés lors du mariage, mariage (Apl., Cod. Just.), M. L. 9458, celtique : irl. móit; et M. L. 9456, *uōtāre (non dans les textes) « vouer »; uōtūsus (classique); uotif, M. L. 9457; uōtūiūs (Inscr.); uōtifer (poésie impériale) : -a arbor.

cōnuouēō : vouer ensemble (SC Bac., d'après conuōrō); dēuouēō : vouer entièrement aux dieux (souvent avec un sens péjoratif), vouer aux dieux infernaux; consacrer (sens propre et figuré); dēuōtus : britt. diuōd; dēuōtiō (cf. tabella dēuōtiōnis); dēuōtiō, -ās (archaïque et postclassique), M. L. 2617.

Omr. v uufetes « uōtis », v ufru « uōtūum » montrent que le premier u- de uouēō est un ancien *w et le second une ancienne aspirée. Ceci posé, le rapprochement avec véd. vāghā- « faisant un vœu, sacrifiant » est justifié. Cf. aussi arm. gog « dis ». — Le rapprochement avec gr. εὐχομαι « je prie » est appuyé par le sens et favorise celui avec gāth. aogādā « il a dit », d'une racine indo-iranienne *augh-. Racine du vocabulaire religieux.

uōx, uōcīs f. : voix, organe actif de la parole (d'où le genre animé, féminin comme lāz, prez, uis, etc.); au pluriel sens concret : « sons émis par la voix », cf. Cic., de Or. 3, 57, 216, omnesque uoces, ut nerui in fidibus, ita sonant ut a motu animi quoque sunt pulsae... ; « paroles, mots », sens qui s'est étendu secondairement au singulier. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9459.

Dérivés et composés : uōcula f. : faible voix; inflexion, ton de la voix (d'où uōculūtiō, intonation; cf. *uōculāre, M. L. 9430); uōcālis : doué de la voix (opposé à mūtus) ou de la parole, sonore; subst. uōcālis f. (sc. littera) : voyelle; uōcālēs (bas latin) m. pl. : chanteurs. — M. L. 9427, uōcālis; uōcāliūs, trad. de εὐφώνια, Quint. 1, 5, 4; sēmiuōcālis : à demi pourvu de la voix (Varr., Vég.); subst. sēmiuōcālis f. : semi-voix.

aequiuocus, ūniuocus, plūriuocus, adjectifs tardifs de la langue grammaticale, faits sur des modèles grecs.

Vspiam est à quispiam comme usquam à quisquam ; le suivant.

usquam adv. : même sens que uspiam et quodquam. Haute employe indifféremment usquam ou quodquam avec es verbes de mouvement : Cap. 456, ne quomam pem/ecferat sine custode ; Mo. 857, equidem haud usquam pedibus abscedam tuis. — Vspiam, usquam n'ont, en flet, pas ubi au premier terme et semblent formés de us-, issu de *ut-s, élargissement de ut, et des particules indéfinies -piam (de pe + iam), -quam. Le sens premier est donc « en quelque façon, d'aucune manière », sens du reste bien attesté, cf. Plt., Tri. 336, qui quidem nusquam per virtutem rem confregit atque eget, sur lequel s'est développé le sens de « quelque part, en quelque endroit », par une extension naturelle que favorisait en outre l'existence de quodquam, dont la langue tendait à rapprocher usquam. D'abord plus fréquent que uspiam, mais ne semble plus employé après le 1^{er} siècle.

Composé : nusquam de ne + usquam « nulle part ». V. ut et quam.

usque adv. : s'emploie absolument ou joint à d'autres particules, adverbies ou prépositions, pour marquer la continuité d'un mouvement dans le temps ou dans l'espace, envisagé dans son point de départ ou dans son point d'arrivée : usque ab (ab... usque), usque ex, usque inde, hinc ; usque ad (ou ad... usque), adhuc ; usque in (et in... usque) ; usque eo, usque quod et quousque ; usque dum, usque donec, usque quod ; usque quaque. Le sens est celui d'un indéfini « en tout endroit, en tout temps », puis « toujours ». A l'époque impériale, par extension de constructions telles que usque Romam (Cic.), où Romam était considéré comme « dépendant », de usque, usque a été employé comme préposition avec le sens de « jusqu'à », e. g. Just. 7, 1, 4, imperium usque extremos Orientis terminos prolatum.

Vaque n'est pas séparable de usquam ; pour la forme, cf. quisque, utique.

ustilgō : v. utor.

ūsūpō : v. utor.

ut, et forme renforcée **ūtī** (uteī) ; la forme ancienne **ūta** (correspondant à **ūta**) figure aussi peut-être dans **aliuta**, conservé par P. F. 5, 15 : *aliuta antiqui dicebant pro aliter, ex Graeco ἄλλοιως transferentes. Hinc est illud in legibus Numae Pompili (15) : « Si quisquam aliuta faxit, ipsos Ioui sacer esto »* et dans **utnam** de ***utānam**, particule appartenant à un thème de relatif interrogatif-indéfini signifiant « comment » et « en quelque manière, comme » (cf. la synonymie de ut et de quī dans les souhaits : *qui illam di omnes perduint*, Plt., Men. 451, et *ut illum di perdant*, Naev., Com. 19). A pour corrélatif **ūta** dans les groupes **ūta... ut** ou **ūta... ut** ainsi... comme », qui servent souvent à introduire des phrases comparatives ; à **ūta** peuvent se substituer des synonymes : **sic** (de **la sicut, sicuti**) ; peut être redoublée pour renforcer le sens indéfini : **ut ut** « de quelque manière que », ou accompagnée de particules généralisantes comme le pronom indéfini lui-même : **utcumque** « de quelque manière que » et « de toute manière » (cf. **quicumque**) ; **utique** « en tout cas », souvent avec valeur restrictive « tout au moins » (cf. **quisque**, quelquefois

« spécialement » (T.-L.) ; ou d'une forme d'adjectif ou de verbe, g. e., **ut puta** « par exemple », proprement « compte (ou « songe à ») en quelque sorte ». — **Ut** « comme » a servi également à introduire des phrases causales ou explicatives, soit seul, soit accompagné : *pro eo ut* « dans la mesure où », *perinde ut* ; avec un substantif : *ut cynicus* « en qualité de cynique », Cic., Tu. 5, 33, 92 ; *ut est captus hominum* « étant donné ce qu'est l'intelligence humaine », Cic., Tu. 2, 27, 65 ; de là **utpote** « comme il est possible », *utpote qui* « comme il est possible à quelqu'un qui » : *satis nequam sum, utpote qui hodie amare inceperim*, Plt., Rud. 462 ; *utpote cum*.

Enfin, comme le gr. **ὡς** dans **ὡς τάχιστα** et comme **tva**, **ut** a pu servir à indiquer le temps ou le lieu : *ut, ut primum, statim ut, ut... tum, etc.*, e. g. Plt., Am. 203, *principio ut illo aduenimus, ubi primum terram tetigimus* ; Cic., Q. Fr. 2, 3, 2, *qui ut peroravit, surrexit Clodius* ; et, avec sens local (rare, poétique et peut-être à l'imitation du grec), Cat. 11, 2, *sive in extremos penetrabit Indos | litus ut longe resonante Eoa tunditur aqua* ; et aussi 17, 10.

Ut, en qualité de particule indéterminée, accompagnait souvent des subjonctifs de supposition (d'où **ut** « à supposer que », *quod ut* **ūta** **sū**, proprement « les choses seraient-elles ainsi de quelque manière », Cic., Tu. 1, 21, 49), de possibilité ou d'intention : *ita milites instruit ut hostium impetum sustinere possent* voulait dire originairement « il rangea ses soldats ainsi ; ils pourraient d'une manière ou d'une autre supporter le choc de l'ennemi ». La langue a tendu à considérer cet **ut** ainsi employé comme une conjonction subordonnante qui introduisait le subjonctif, ayant le sens de « pour que, afin que, que ». **Ut** a donc servi à introduire des complétives après les verbes marquant l'effort, **cūrāre**, **dare operam**, **facere ut**, la demande, le souhait ou la crainte, la possibilité, l'éventualité : *fit, accidit, sequitur ut, etc.* Par une extension nouvelle, **ut, ūta ut** (**tantus, tot, is... ut**) a servi à introduire des propositions marquant une conséquence d'un fait précédemment accompli, « de telle sorte que », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 42, 91, *eos deduzi testes et eas litteras deportavi ut de istius facti dubium esse nemini possit*, « j'ai produit de tels témoins, et j'ai ramené de telles lettres que personne ne peut (et non : ne puisse) douter... ». — Il s'est constitué ainsi deux conjonctions qui, dans l'emploi, n'avaient plus rien de semblable : 1^o **ut** « comme », avec une série de sens dérivés, mais voisins, et où le mode, là où un verbe était exprimé, était l'indicatif ; 2^o **ut** « afin que, de sorte que », où le mode était le subjonctif. Le même développement se trouve en grec pour **ὡς**, qui a tous les sens de **ut** latin.

Outre les composés de **ut** cités plus haut, on trouve encore : **utinam** (cf. **quisnam**) : particule accompagnant un souhait relatif au présent, au passé ou à l'avenir « puisse-t-il arriver que ; plaise, plutôt aux dieux que ; que ne... » ; et, avec un comme second terme, **sicut, velut, prout, praeus**, anciens juxtaposés dont les deux termes ont tendu à se souder.

Ut, malgré la fréquence de son emploi en latin, est à peine représenté dans les langues romanes (cf. M. L. 9099 a), qui ont recouru à des formes plus pleines. Déjà, dans la Cena Trimalchionis, **ut** au sens de « comme »

est remplacé généralement par **quomodo, quemadmodum** ; e. g. *solebat sic cenare quomodo rex*, 38, 15 ; *quomodo dicunt*, 38, 8.

Le **t** final de **ut** suppose qu'il s'est amui une voyelle finale, **-a** à en juger par **ita** et **aliuta** ; cette voyelle subsiste, altérée, dans **uti-nam, uti-que** et dans **utei, uti** (de ***uta-i**). En regard, l'osco-ombrien a osq. puz, omb. puz-e, pus-ei, pus-e, donc un ancien ***quut-s** qui se retrouve dans lat. **uspiam, usquam, usque**. Le radical ***kuu-** est celui qui figure dans **ubi, etc.** (v. ce mot). Le suffixe apparaît en indo-iranien sous la forme non expressive **-ti** dans skr. **tīti** (v. **ita**) et avec **-th-** expressif et forme pleine de la voyelle dans gāth. **iṭā** « ainsi », véd. **iṭhā** (avec gémination expressive). La forme attestée par osq. puz et lat. **us-quam** résulte de ce qu'un **-o** final était susceptible de s'amuir en indo-européen. L'emploi d'un radical ***kuu-** doit être une innovation italique : cf. skr. **kathā** et gāth. **kaṭā** ; mais, à côté de **kaṭa**, l'Avesta a une forme, sans doute secondaire, **kuṭa** « comment », d'après **kuṭa, kuṭra, etc.** Le modèle était fourni par **iṭa**, puisque, en face de **kuṭa**, il y avait **iṭa** « ici » ; c'est, de même, **ūta** qui a dû fournir le modèle de **ut(a)**, en face de **ibi, ubi**.

uter, utra, utrum : pronom interrogatif indéfini « lequel des deux » et « celui, celle des deux qui, que » ; peut s'employer aussi au pluriel ; cf. Cic., Q. fr. 2, 11, 4, *sed utros eius habueris libros — duo enim sunt corpora — an utrosque nescio*. Quelquefois, renforcé de **-ne**, e. g. Hor., S. 2, 2, 107, *uterne | ad casus dubios fidesi sibi certius, hic qui... | an qui ; cf. quine, quone*. — Le neutre **utrum**, qui servait à annoncer une alternative proposée à un interlocuteur, e. g. Plt., Ru. 104, *sed utrum tu masne an femina es?* ; Mo. 681, *uidendumst utrum utrum eae uelintne an non uelint*, est devenu par là une conjonction introduisant le premier terme d'une interrogation double (M. L. 9103) ; l'ablatif **utrō** est devenu un adverbe local « auquel des deux endroits ». — Cf. aussi ***utrim**, adverbe local conservé dans **utrimsecus** (Aetna 593). Ancien, usuel et classique. Mais, ayant perdu le sens du suffixe ***tero-**, la langue a tendu à effacer la distinction entre **uter** et **quis** ; la confusion existe dès l'époque classique et plus encore sous l'Empire. Non roman.

Composés : **neuter** q. u. ; **uterque, utraque, utrumque** : chacun des deux (cf. **quisque**, dont **uterque** est le comparatif), l'un et l'autre (singulier et pluriel) ; **utrōque** « de part et d'autre, des deux côtés » (**utrōqueuersum**) ; **utrāque** (Cass. Hem.) ; **utrinque** (**utrinque**) ; **utrimsecus** « des deux parts » ; **utercumque** ; **utra-, utrumcumque** : qui que soit des deux qui (classique) ; **uterlibet** ; **uteruis** : qui vous voulez des deux ; n'importe lequel des deux ; **utrubi** (**uirobi, utribi**) : dans lequel des deux endroits, dans celui des deux endroits où (archaïque et langue du droit impériale) ; **utrubiue** (**utro-bique**).

Enfin, les deux termes juxtaposés **alter uter** « l'un ou l'autre » ont tendu à se souder et le dernier élément seul s'est décliné : **alteruter, alterutra, alteruterum**.

Les formes osques et ombriennes reposent sur ***kuo-** à l'initiale : osq. **pūtūrspid** « utrique », omb. **podrūpici** « utrōque », etc. Ceci concorde avec les formes des autres langues pour l'interrogatif-indéfini se rapportant

à deux notions envisagées séparément : skr. **katārāḥ**, av. **katārō**, lit. **katrās**, gr. **κότερος**, got. **kwaþar**. Comme celui de **ut, usquam**, l'**u** de **uter** est donc analogique ; mais, ici, il est propre au latin, et non pas commun à tout l'italique. Ici aussi, le point de départ se trouve dans le parallélisme de **ibi, ubi**. La forme à **i-** qui a servi de point de départ survit dans **iterum** (v. ce mot).

uter, utris m. (n. pl. **utriū**, Luc. Inc. 91 ap. Non. 232, 36 ; gén. **utrium**, Sall., Iu. 91, 1) : outre. Ancien, technique. M. L. 9102.

Dérivés et composés : **utrārius** : porteur d'eau (langue militaire) ; **utriculus** : petite outre ; **utriculārius** : fabricant d'outres, **utriclarii fabri**, CIL XIII 1934 ; v. B. A. Müller, Glotta 9, p. 202 sqq. ; **utricium** ; **utricum** (Gloss.) ; **utricida**, composé formé plaisamment par Apulie d'après **pāricida**. Cf. aussi M. L. 9100, ***utellum**.

Le rapprochement avec gr. **ὕδρα** « vase à eau » est séduisant. Il s'agit peut-être d'un emprunt qui aurait passé par l'étrusque.

uterus, uter, Caec. ap. Non. 188, 11 ; **uterum** n. dans Plt., Turp., Afr. ap. Non. 229, 27), **-i** m. : ventre ; en particulier « partie du ventre où se trouve le fœtus, utérus ». Ancien et classique.

Diminutifs : **uterulus, utriculus** (Pline) ; adjectif : **uterinus**.

On pense naturellement à skr. **uddram** « ventre », gr. **ὑδρος** « γαστήρ » (Hés.), v. pruss. **weders** « ventre ». Mais ceci n'explique pas le **t**. Les mots de ce groupe ont des formes « populaires » instables, ainsi qu'il a été noté sous **uenter**.

utique : v. ut.

ūtor, -eris, ūsus, sum, ūtī (ancien ***ōtor** encore attesté dans les graphies **oeti, oetier** = **ūtī**, **oitiile** = **ūtīle**, fournies par les inscriptions anciennes ou les vieux textes de lois, e. g. CIL I² 756, 6 et 8 ; 586, 9 ; Fest. 288, 25 ; quelques emplois passifs de **ūtor**, cf. Nov. ap. Gell. 15, 15, 4) : user, faire usage de, se servir, employer. Complément à l'ablatif-instrumental (classique) et aussi, à l'époque ancienne, à l'accusatif, d'où l'expression **dare ūtendum** (**aliquid**), qui est encore dans Cicéron et Ovide.

— **Ūtor** a aussi le sens dérivé de « avoir des rapports avec », e. g. Cat., Agr. 143, 1, *uiliica uicinas aliasque mulieres quam minime utatur* ; « avoir à sa disposition, jour de, avoir » : *patre usus et diligente et dūi*, Nep. Att. 1, 2. Ancien, usuel, classique. Non roman ; remplacé par ***ūsāre**. M. L. 9093.

Dérivés et composés : **ūtīlis** et **ūtībilis** (archaïque) ; **ūtīliter** ; **ūtīlitas** : utilité (abstrait et concret) ; **ūtīlitas** « services » ; **inūtīlis** « inutile » et « contraire à l'utilité, nuisible » ; **inūtīliter** ; **inūtīlitas** (rare, mais classique) ; **ūtīensilis** : dont on peut faire usage ; n. pl. **ūtīensilia** « ustensiles ». Mot, semble-t-il, de la langue parlée (Varr., Col., T.-L.) ; non strictement classique. M. L. 9101, **ūtīensilia**, ***ūsūilia**. Dérivé : **ūtīensilitas** (Tert.).

ūsus, -ūs m. : « usage » et « utilité ». S'emploie avec **esse** dans l'expression **ūsus est** (**alicui alicui rē**) « il y a profit à quelqu'un avec quelque chose » ; cf. Plt.,

Pseud. 50, *argento mi usus inuento siet*, devenue synonyme de *opus est*; cf. le développement de sens de gr. χρῆ, χρῆσθαι; *usus fructus*, expression asyndétique désignant le droit d'usage et de jouissance d'un bien dont on n'est pas propriétaire (par opposition à *mancipium*, cf. Lucr. 3, 971) : *est ius alienis rebus utendi fruendi, salua rerum possessione*, Dig. 7, 1, 1.

De là *usufructuarius* : usufuitier, terme juridique (Gaius, Dig.). — Cf. aussi *usu capio* : « prendre par usage ». Ancien juxtaposé dont les éléments ont tendu à se souder. Terme de droit, auquel correspond un substantif *usucapio*, -onis : *est domini adeptio per continuationem possessionis anni uel biennii; rerum mobilium anni, immobilium biennii*, Ulp., Fgm. tit. 19. — Sur *usucapio* ont été faits *usu-recipio*, -receptio (Gaius).

Vsus est demeuré dans les langues romanes (M. L. 9099), qui en ont tiré un dénominatif : fr. *us* (remplacé par *usage*), *user*; B. W. s. u.

Dérivés : *usuālis* et *usuarius*, tous deux tardifs; *usuarius* subst. m. : usager, usufuitier (termes de droit).

usura : usage (ancien et classique). Spécialisé dans la langue du droit au sens de « profit retiré de l'argent (prété) », « intérêt, usure », M. L. 9098. De là *usuarius* « dont on a la jouissance » ou « qui porte intérêt », irl. *usuire*; *usura* (Gloss.).

usio : usage. Rare, non classique, usité seulement dans des locutions toutes faites : *usioni esse, usionis gratia*; *usibilis* (CGL II 597, 63, *usibile, bonum*); cf. M. L. 9094.

usitatus : d'un fréquentatif *usitor* (Gell. 10, 21, 2; 17, 1, 9), et *usio* non attesté en dehors de la glose *usio* : χρῶμαι, CGL II 479, 17, à la fois de sens actif et passif : 1° qui se sert de; 2° usité, usuel (sens le plus fréquent); *usitatus*. Souvent confondu avec *usitatus*.

usurpō, -ās : prendre possession par usage. Terme de droit, qui peut-être s'est employé d'abord de celui qui prenait une femme (*rapere*) sans passer par des noces légitimes; cf. Gell. 3, 2, 12 sqq. S'est appliqué ensuite à toute espèce d'objets dans le sens de « s'approprier, prendre possession ou connaissance de », puis « usurper »; et par affaiblissement « faire usage de, employer », e. g. *u. uocem* « employer un mot » (cf. *nāncupō*); de là l'emploi dans le sens de « surnommer » (cf. *perhibēre*). e. g. Cic., Off. 2, 11, 40, *Laelius is, qui Sapiens usurpatur*. — Dérivés : *usurpātio* (classique); *usurpator*, -trix (tardifs), -torius; *usurpātius*; *usurpābilis*.

Composés : *abūtor* : 1° « in usum consumere », dit Non. 76, 27, définissant *abūsa* « in usum consumpta ». C'est sans doute le sens premier, cf. *absūmō*, etc.; par suite « user complètement de », e. g. T.-L. 27, 46, 11 : *exeundum in aciem abutendumque* (= tirer tout le parti possible) *errore hostium*; 2° détourner de son usage, abuser, mésuser.

Dérivés : *abūsus*, -ūs m. : 1° emploi de choses foncibles (opposé à *ūsus*), cf. Don., Andr. Prol. 5 : *usui est ager, domus, abusui uinum, oleum, et cetera huius modi*; 2° abus (sens rare), M. L. 55; *abūsiō* : 1° terme de rhétorique traduisant le gr. κατὰχρησις; 2° abus

(langue de l'Église); d'où *abūsor* (langue de l'Église); *abūsius* (tardif); *abūsiū* (Quint); *coūtor*, calque de συγχρωμα (Vulg.); *deūtor* (Corn. Nep., Eum. 14, 3, douteux); *ezūtor?* un participe *ezussum* au sens de *abūsum* « dépensé complètement » est quelquefois admis dans Plt., Tri. 406; mais le texte est douteux, et sans doute faut-il lire *ezunctum*. Cf. aussi *adūso*, -ās, M. L. 215.

L'existence de la diphtongue est confirmée par osq. útitiuf, nom: sg. « *ūsio », pélign. *oisa* « ūsā » (*casnar oisa aetate*)? (Mot italique, mais dont aucune étymologie claire n'est connue).

ūna, -ae f. : 1° raisin; et grappe de raisin. Se dit, par extension, d'autres fruits ou baies, de forme semblable au raisin (*ūna amōmi, lauri*; u. *agrestis, canina, coruina, lupina, taminia*), ou de la grappe que forme un essaim d'abeilles; 2° luette (= στρογγύλη; 3° sorte de poisson de mer (? v. de Saint-Denis, *Vocab.*, s. u.). Ancien (Caton), classique, usuel. M. L. 9104 et 9105, *ūuola, ūuola* (Plin. 27, 44) « petit raisin ».

Composé : *ūuifer* (St., Sil.).

On pense naturellement à lit. *uga* « baie », v. sl. *jagoda* « fruit », *vin-jaga* « raisin ». Mais on ne voit pas comment établir le rapport. La terminologie de la « vigne » est, du reste, ou empruntée (*uinum*, etc.) ou récemment adaptée (*uītis*). Le gr. ὄα « cormier » ne convient ni pour la forme ni pour le sens.

ūuēō, -ēs, -ēre : être humide. Attesté seulement au participe *ūuēns* (époque impériale).

Formes nominales et dérivés : *ūuor*, Varr., L. L. 5, 104 : *uuae ab uuore*; *ūuēsō*, -is : devenir humide (Lucr.); *ūuidus* et *ūidus* : humide (attestée depuis Plt.; surtout poétique); *ūuidulus* (Catull.); *ūuidiūs* (tardif, rare); *ūidō*, -ās : humecter (tardif).

ūdor? : dans Varr., L. L. 5, 24 : *hinc* (scil. *ex uerbo « humus »*) *udus, uuidus*; *hinc sudor et udor*, si toutefois *ūdor* n'est pas la transcription du gr. ὄδωρ.

Vuidus, *ūidus* ont cédé devant *ūmidus* que soutenait le rapprochement populaire avec *humus*. Les emplois de ces formes sont rares et presque uniquement poétiques; *ūuor*, *ūdor* ne se trouvent que dans Varron, dont ce sont peut-être des inventions étymologiques. Cf. *uligō* et *unda?*

uuluāgō (*uulgāgō, bulbāgō*), -inis f. : asaret. De *uulus*; la plante passait pour emménagogue. V. André, *Lex.*, s. u.

uor, -ōris f. : femme légitime prise par le mari (« *liber[or]um sibi quaesendum grātiā* »; terme juridique (*uōrem dūcere* [jamais coniugem], *habere*; dans les textes de lois, *uor* s'oppose à *uir*) et familial; le terme noble est *coniux*. Ancien et classique. M. L. 9106 (représentants rares et qui n'ont pas tous survécu); *mulier* est beaucoup mieux représenté.

Dérivés : *uōrius* : relatif à l'épouse ou au mariage, d'où *uōrius* : faible pour son épouse; *uōrium* : impôt sur les célibataires; *uōriōsus* (Gloss.); *uōrcula*, terme de tendresse familial; cf. aussi M. L. 9107, **uōrāre* « prendre femme ».

Le seul mot qui admette un rapprochement est arm. *amisin* « époux, épouse », qui se laisse décomposer en

am « avec » et une formation de la racine **euk-* « être habitué à, apprendre » qu'a l'arménien dans *usanim* « j'apprends ». En latin, il n'y a que le sens de « épouse », parce que *uor* doit être une combinaison de **uk-*, à rapprocher de l'arménien *us-*, et *-sōr-*, le même élément qui figure dans *sōror* (**swe-sor-* étant « la personne féminine du groupe »; pour **swe-*, cf. *sodalis*) et dans les

formes féminines des noms de nombre : skr. *tisrah* « 3 », *cāstarah* « 4 », etc.; **uk-sōr-* est une sorte de composé. Bien que limité à l'italique, le mot est donc ancien; c'est un des archaïsmes de l'italique. Le pélignien a *usur* (nominatif pluriel?) et, sur la malédiction osque de Vibia, se lit *usurs*, qui peut signifier « *uzōrēs* » (mais le sens est douteux; v. Vetter, *Hdb.*, n. 6). V. *soror*. f

X

xenium, -i n. : présent, cadeau (fait à un hôte). Emprunt de la langue impériale (Plin le J., Mart., etc.) au gr. ξένιον. Diminutif : *xeniolum* (Apul.).

xystus (-tum n.), -i m. : galerie couverte, colonnade. Emprunt au gr. ξυστός (-τρον), depuis Cicéron.

Z

zaberna, -ae f. : giberne (Éd. Diocl.); v. *gaberina*.

zabulus, -i m. : forme populaire de *diabolus*, transcription du gr. διάβολος, avec passage de *dy-* à *z*, comme dans *zaconus*, etc. (Paul. Nol., Lact.).

zamia, -ae f. : perte, préjudice. Hapax de Plt., Au. 197; transcription du gr. dor. ζάμια; à lire sans doute *sāmia*, comme *sōna*, etc.

zanca, -ae f. : bottine montante. Mot parthe : z. *parthica* (Treb. Poll.), rare et tardif.

zēlus, -i m. : jalousie amoureuse, envie. Emprunt tardif au gr. ζήλος, surtout fréquent dans la langue de l'Église, avec ses dérivés *zēlōsus* « jaloux », M. L. 9613; B. W. s. u.; *zēlō*, -as (Tert., Aug., Vulg.) et *adzēlor*, -āris; *zēlant* adv., *zēlātor* (Ven. Fort., Ambr.) et le composé *zēlotypus* (depuis Pétr., Juv., Quint.).

zenzur : plante mal déterminée, sorte de préle? = μόλοννον dans Muscio 71, p. 101 Rose. Sans doute mot punique.

zephyrus, -i m. : zéphyr. Emprunt poétique au gr. ζέφυρος, équivalent au *fauōnius*. Cf. *zephyria oua*, M. L. 9615 a. f

zeus, -i m. : sorte de poisson (Plin.); transcription du gr. ζαῖς.

zingiberi : transcription du gr. ζιγγίβερις, lui-même de source orientale, qui est à l'origine du fr. *gingembre*. M. L. 6919.

zinzala, -ae f. : moustique. Tardif (Cassiod., Gl.); onomatopée passée dans les langues romanes. M. L. 9623.

zinzio, *zinzilulo*, -ās : gazouiller (Suét.). Onomatopée. M. L. 9622.

zippulae, -ārum f. pl. : mot tardif (Vitas Patr.), désignant une sorte de pâtisserie. Conservé en napolitain : *zeppola*.

zizania, -ae f. : transcription du gr. ζιζάνια, pl. de ζιζάνιον « ivraie », passé dans la langue de l'Église au sens de « jalousie, discorde », etc.

ziziphus (-phum), -i m. : transcription du gr. ζιζυφον « jujube » et « jujubier ». M. L. 8627.

zōna, -ae (*sōna*, Plt.) f. : ceinture. Emprunt ancien au gr. dor. ζώνη. Dérivés : *zōnārius* (Plt.); *zōnātum* (Lucil.); *zōnula* (Catull.); *zōnālis* (Macr.). Composé hybride : *septisōnium* : le zodiaque, d'après *septimontium*. Formes romanes savantes.

INDEX

Italique.

- Aadiris*, osq. : 54.
aamanaffed, osq. : 2, 180, 382.
aasas, osq. : 42.
Abellandif, osq. : 3.
abrof, ombr. : 38.
abrunu, ombr. : 38.
aktarus, osq. : 754.
akenei, osq. : 35.
acnu, ombr. : 35.
akrid, osq. : 6.
actud, osq. : 18.
acum, osq. : 18.
ad-, osq. : 8.
Aderf, osq. : 54.
adpud, osq. : 8.
adro, ombr. : 54.
Acetia, volsque : 11.
actatu, pél. : 13.
afled, pél. : 2, 198.
aferum, ombr. : 228.
afktu, ombr. : 234.
afkukad, osq. : 2.
ager, ombr. : 14.
ahavendu, ombr. : 2.
ahanes, ombr. : 12.
ahrepuřatu, *ahatripursatu*, ombr. : 2, 703.
aitatels, osq. : 13.
aitu, ombr. : 18.
Alafalernum, osq. : 20.
alf-, ombr. : 20.
alfu, ombr. : 20.
allo-, osq. : 21, 22, 111.
altrei, osq. : 22.
altram, osq. : 22, 117.
amatens, marr. : 29.
amboltu, ombr. : 26, 27.
ambretuto, ombr. : 26, 197.
amjr-, *anfret*, osq. : 26, 32, 199.
amfret, ombr. : 228.
amiricatud, osq. : 400.
amirikun, osq. : 400.
Amnat, osq. : 28.
amnud, *amnud*, osq. : 26, 122, 633.
ampentu, ombr. : 495.
amprehtu, ombr. : 26.
amprufid, osq. : 312, 537.
an-, osq., ombr. : 51, 312.
anafris, osq. : 310.
ancessio, osq. : 113.
andendu, *endendu*, ombr. : 312, 683.
anferener, ombr. : 228.
anfractus, lat. : 26.
anglome, *angluto*, ombr. : 33.
an(h)ostatu, ombr. : 312.
Anniei, osq. : 35.
anouihimu, ombr. : 207, 312.
anřihitu, ombr. : 121.
a(n)stintu, ombr. : 649.
anstiplatu, ombr. : 650.
ant-, osq. : 37, 527.
antakres, ombr. : 312, 676.
antentu, *andendu*, ombr. : 683.
anter, *ander*, ombr. : 313.
anter, osq. : 313.
antermenzaru, ombr. : 398.
Anterstatai, osq. : 653.
antervakaze, ombr. : 710.
ap-, *apehtre*, ombr. : 2, 204.
apruř, ombr. : 38.
-af, *-a*, ombr. : 8.
aragetud, osq. : 45.
ařkani, ombr. : 93.
arcentelom, fal. : 45.
ařfertur, *arsfertur*, ombr. : 45, 228, 229, 230.
ařipes, *ařepes*, ombr. : 9.
ařpeltu, ombr. : 494.
ařputati, ombr. : 8, 43.
ars-, ombr. : 8.
arsir, ombr. : 22.
armor, ombr. : 47.
arvamen, ombr. : 50, 312.
ařveitu, *arsueitu*, ombr. : 717.
asaku, ombr. : 156.
asam-ař, ombr. : 42.
aseriatu, ombr. : 620.
aserum, osq. : 618, 619.
aseřeta, ombr. : 608.
ařetus, ombr. : 315.
assignas, marr. : 51.
asnata, ombr. : 443.
Atella, osq. : 54.
atru, ombr. : 54.
atrud, osq. : 22.
aveř, *awif*, ombr. : 58.
aviekate, ombr. : 58.
auirseto, ombr. : 734.
ausom, sab. : 60.
auti, *aut*, osq. : 61.
az, osq. : 8.
Baitels, osq. : 64.
Bantins, osq. : 164.
benust, ombr. : 720.
berva, *berus*, ombr. : 727.
bittam, osq. : 743.
bivus, osq. : 743.
Blaisius, osq. : 71.
brateis, osq. : 282.
bratom, pél. : 282.
bum, ombr. : 74.
Buvaianud, osq. : 74.
cabriner, ombr. : 95.
kabru, ombr. : 95.
cadeis, osq. : 459.
kahad, osq. : 314.
kaios, fal. : 265.
kaispatar, osq. : 85.
Calauan, pél. : 88.
kaleřuf, ombr. : 86.
Kaluvieis, osq. : 88.
kanetu, ombr. : 94.
kapife, *kapirse*, ombr. : 97.
kaprum, ombr. : 95.
karanter, osq. : 100, 101, 150.
carefo, fal. : 100, 258.
kařetu, *kařitu*, ombr. : 86, 88.
karne speturie, ombr. : 641.
carneis, osq. : 101.
carsitu, ombr. : 88.
kartu, ombr. : 101.
karu, *karnus* (abl.), ombr. : 101.
casus, lat. : 94.
kasit, osq. : 100.
casnar, osq., pél. : 84, 94, 103.
castrous, osq. : 104.
castruo, *kastruou*, *kastruouř*, ombr. : 104.
katel, *katlu* (acc. sg.), ombr. : 106.
kateramu, *caterahamo*, ombr. : 105.
Cauio, *Cauia*, fal. : 265.
ce- : 117.
kebu, ombr. : 118.
keenzstur, *censtur*, osq. : 113.
ceansaum, osq. : 113.
Kenssurineis, osq. : 112.
censtomen, osq. : 113, 312.
Kerr, osq. : 116, 117, 150.
kerrios, osq., ombr. : 117.
kersnu, *kerssnais*, osq. : 112.
ceus, osc.-ombr. : 124.
cisterno, ombr. : 123.
klaolaf, ombr. : 125.
kletram (acc.), ombr. : 128.
Cloil, volsq. : 129.
Kluvatiis, osq. : 129.
Kluvier, ombr. : 129.
cnatois, pél. : 272.
coisatens, pél. : 159.
com, *con*, osq. : 156.
comatir, ombr. : 411.
combiflatu, ombr. : 233.
comohota, ombr. : 417.
comoltu, ombr. : 411.
comono, osq. : 156.
comparascuster, osq. : 139, 156, 526.
cōnea, přn. : 119.
conegos, ombr. : 138.
conrud, osq. : 140.
couehriu, volsq. : 160, 739.
couortust, ombr. : 726.
krematra, ombr. : 149.
krustatar, osq. : 152.
kvaisstur, *kvaisstur*, osq. : 551.
cuando, fal. : 551.
Cubrar, ombr. : 122.
koestretie, ombr. : 550.
kestur, ombr. : 551.
kulupu, osq. : 155.
cum, ombr. : 156.
kumaltu, *kumates*, ombr. : 411.
cumba, sab. : 154.
kumbened, osq. : 156, 720.
kumiař, ombr. : 269, 285.
kumne, ombr. : 156.
kūmparakineis, osq. : 139, 526.
kumulitu, *comultu*, ombr. : 156, 411.
cuncaptum, fal. : 156.
kunikaz, ombr. : 138.
cupa, fal. : 154.
kuraiia, *kuratu*, ombr. : 159.
curnaco, *curnase*, ombr. : 143.
kuveitu, ombr. : 717.
kuvertu, *couertu*, *kuovurtus*, ombr. : 156, 726.
da-, ombr. : 165.
da[da], osq. : 180.
dadikatted, osq. : 165, 172, 173.
dadid, osq. : 180.
daetom, ombr. : 165.

amdyu, sadyuk : 437. andoa : 437. snusd : 452. snauti : 453. spat : 640. spacam : 640. sprcdii : 519. sprnati : 641. sphirdh : 540. sphurditi : 534, 641. smdyate : 406. smdara : 396. smerah : 406. syuidh : 645, 667. srdvati : 242. sodh : 644. soadh : 631, 663. soandh : 636. sodpan, sodpati, sodpanti, sodpiti : 635. sodpti : 635. sodpna : 635. sodpn(i)yam : 635. sodrati : 670. sodruh : 670. sodsaram : 637. soasre : 637. soadate : 659. soaduh, soadot, soadiyan : 659. soadma : 659. soaniti : 636. soapayati : 635. soedah : 663. hamadh, hamsi : 36. hanuh : 269. hanti : 225. harah : 248. harati : 300. harih : 297. haryati : 299. harsate : 300. hsiat : 386, 532. hi : 293. hima : 294. hird : 290. hirah : 290. hiranyam : 60. hrdah : 142. hrdayam : 142. heman : 294. hemanth : 294. hesah : 265. hhdh : 292. hvarate : 214. Moyen indien et indien moderne. acchati, pali : 666. idha, prak : 305, 716. kalamah : 86. kila, prak : 156. khav, mar. : 600. cia, prak : 557.

tārisa-, m. ind. : 675. dujihva, pali : 188. dupada-, Asoka : 188. purisa-, m. ind. : 483. purusa-, m. ind. : 483. pasa-, m. ind. : 483. sakkarā, m. ind. : 585. skapaka, mar. : 600.

Avesta et vieux perse.

(Les mots non suivis d'indication sont des formes de l'Avesta ou des Gāthas de l'Avesta. Ordre alphabétique : a ā ē ē̄ o ō d̄ q̄ i i u ū k g x γ ē j t d θ ð ð̄ p b f w ñ n m y o r s z š ž h h' x'). aēnō : 211. aēsmō : 13. aēšmo : 323. aogvā : 753. aoiō : 58. aobrōm : 207. aiti : 203. aitiy, v. p. : 199. aiwīgərədmahi : 280. aiwišasta : 611. aivoa, v. p. : 749. -actūrim : 554. aγrō : 18. atāra- : 117. atārō : 325. atiy, v. p. : 203. adam, v. p. : 193. adānā, v. p. : 446. adāiri : 660. adārō : 317. at : 53. apa, indo-iran. : 2. apanyāka, v. p. : 62. apqm napd : 438. dpi : 454. apivati : 715. awrēm : 310. antar, v. p. : 313. ant- : 313. antaremruye : 313, 320. antarō, antema- : 313. anda-, zend. : 32. andō : 745. ayō, ayanhō : 12-13. avabarēnte : 230. avōi : 711. arāšnīš, v. p. : 744. arōna : 744. arōma : 47. aršō : 755. aršan- : 724. asa-, v. p. : 200. asarota- : 100. astqm : 470. aspō : 200.

aspōstāna : 654. asru : 336. azaiti : 18. azōm : 193. azdibiš, azdobiš, azdbiš : 470. aša : 62. ašayō : 19. ašēm : 48, 574. aši : 458. ašiyavom, v. p. : 120. ašta : 458. ašnaoiti : 429. ažiš : 33. ahū-, ahura- : 202. ātarš : 54. āyu : 14. āvišya- : 55. āsuš, āsya, āsišō : 457. erəzuš : 568. əəū hā : 469. əradvō : 45. ərsatəm : 45. ānhā : 470. ānhō : 469. qiōyā : 36. qzo : 33. ida : 716. idā : 757. idā : 305, 757. -irinaxti : 361. isaiti : 12. išarō : 652. išarōšdāitiya : 652. išasā : 12. uiti : 325. ugrō : 58. utšaf, utšyati : 58. udapatatā, v. p. : 504. udra- : 372. upa : 660. uparatāt- : 660. uparō : 660. upā, v. p. : 660. uprēmō : 660. ubā : 27. urvatō : 751. urvōtəm : 723. ustēmō : 204. uzbarēnte : 230. uši : 59, 60. ūna- : 710. kaurva- : 88. katārō : 757. kaθā : 757. kaθā : 552. korajš, kehropm : 144. korontaiti : 144. kuā : 716. kuθa : 757.

kuθra : 757. kuθa : 757. kū : 716. gava : 749. garēmō : 248. garō : 282. गया- : 743. gouruš : 282. grivā-, grivō : 412. xaodō : 155. xrū-, xrūrō : 152. xr(u)višyant- : 152. zšnāsāitiy, v. p. : 446. zšvaš : 621. ča : 555. čaiti : 561. čacrom : 133. čatahrō : 554. čaθwārō : 554. čaθru- : 554. čaθruqaošo : 554. čaθruš : 554. čaraiti : 133. čarəman- : 143. časma : 458. čahya : 560. čiš : 560. jainti : 225. jyātu- : 743. jyātum, jyātus : 743. žaibyā : 705. žaurvayeti : 705. žapayeti : 685. žafnuš : 685. žafsatiti : 685. žarō : 706. žarō : 700. žaršō : 700. žaršnō : 697. žaš- : 690. žašan- : 690. žəm : 675. žoviš : 706. žərəsāiti : 700. žū : 705. žūyēyō : 554. žūyryō : 488, 554. žūm : 705. žvəm : 705. žrsatiy, v. p. : 700. daēō : 171. daēyayeti : 173. -daēzayeti : 236. dauštā, v. p. : 286. darəzayeti : 250. dasmō : 166. dažaiti : 250. dažina-, dažinam : 171, 628. dahyu- : 183. dāiš : 173. dātəm : 231. dārayeti : 230. dāru, dru i.-ir. : 43. dōng paitiš : 183.

dōmāna- : 183. dōrəzō : 250. dqm : 183. didā, v. p. : 236. dōwarəyā, v. p. : 246. dūra, i.-ir. : 186. dōraiti : 263. draonō : 225. dražaitē : 250. θaitiy, v. p. : 113. θarjayeiti : 680. θwacš : 690. naiy, v. p. : 433. napd, napātəm : 438. napā, v. p. : 438. napla-, napti-, naptiya- : 438. nafšū : 438. nava : 447, 448. navanantya : 438. nar- : 439. nasaiti : 429. nasuš : 440. nasyeiti : 440. naštō : 440. nāθaya-, v. p. : 440. nabā-nazdišta- : 539, 745. nāfō, nāfya- : 745. nāma : 444. nāham, v. p. : 429. nōmaiti : 437. nōmō : 437. nō, nō : 445. nōit : 433. nd : 445. ndnha : 429. nīyapāišam, v. p. : 508. nīyāšādāyam, v. p. : 441, 611. niš-haurvaiti : 620. nišhīšaiti : 441, 611. ni... haraiie : 620. nīnāna- : 183. nyāka, v. p. : 62. ma- : 391. maēθ : 408. maēniš : 422. maēzaiti : 404. maoiriš : 247. maithm : 413. maitya : 393. maityōi-šādēm : 611. mainyete : 395. mairya- : 381. maynō : 450. madēmō : 393. map : 391. manaθbrī : 412. masyō : 510. mā : 391. mātar- : 390. māh-, v. p. : 398. marota- : 298. marəzu : 76. mošu : 417. maņaya- : 383. maņayeti : 395. maqm : 391. mita- : 401. fra- : 536. fražšō : 517. fraγrisemndō : 206. frajyāitiš : 497. fražarō : 535. fraθarar- : 229. fraθānā, v. p. : 401. fraškombō : 599.

fražaintiš : 272. frašcimbanəm : 599. fražō : 517. fražrābni : 744. fšumant- : 492. fšuyant- : 492. *wrd-, iran. : 577. -na : 434. naēiš : 433. naēdā : 433. naiy, v. p. : 433. napd, napātəm : 438. napā, v. p. : 438. napla-, napti-, naptiya- : 438. nafšū : 438. nava : 447, 448. navanantya : 438. nar- : 439. nasaiti : 429. nasuš : 440. nasyeiti : 440. naštō : 440. nāθaya-, v. p. : 440. nabā-nazdišta- : 539, 745. nāfō, nāfya- : 745. nāma : 444. nāham, v. p. : 429. nōmaiti : 437. nōmō : 437. nō, nō : 445. nōit : 433. nd : 445. ndnha : 429. nīyapāišam, v. p. : 508. nīyāšādāyam, v. p. : 441, 611. niš-haurvaiti : 620. nišhīšaiti : 441, 611. ni... haraiie : 620. nīnāna- : 183. nyāka, v. p. : 62. ma- : 391. maēθ : 408. maēniš : 422. maēzaiti : 404. maoiriš : 247. maithm : 413. maitya : 393. maityōi-šādēm : 611. mainyete : 395. mairya- : 381. maynō : 450. madēmō : 393. map : 391. manaθbrī : 412. masyō : 510. mā : 391. mātar- : 390. māh-, v. p. : 398. marota- : 298. marəzu : 76. mošu : 417. maņaya- : 383. maņayeti : 395. maqm : 391. mita- : 401.

miθwaram : 426. mimara- : 396. miryete : 415. mrātō : 238. yaōš, yaōdi, yaōv, yaōdi : 14. yaōšdādāiti : 330. yatārō : 325. yava : 331. yavaēāt : 14. yākarō : 307. yāra : 299. yemō : 269. yūdiyeinti : 325. vaōda : 754. vairyastārəm : 628. vairyō : 751. vaēitiš : 735. važšyayeti : 58. vačō : 754. vajra- : 442. vawlakā : 728. vaγhar- : 722. vaṅaiti : 721. vayo : 58. vayōi : 711. varnō : 339. varšna : 211. vasemi : 750. vastē : 729. vāstrəm : 729. vazaiti : 717. vā : 716. vāš : 754. vāšēm : 754. vaitō : 721. vāyus : 721. vāyana : 294. vāyete : 272. vāyryayeti : 18, 211. vāhrkō : 370. vā : 753. vāi, v. p. : 697. viyayaram, v. p. : 700. viša-, v. p. : 592, 697. viša- : 740. viš-haurvō : 620. višmad- : 392. viša : 739. višmng : 492. viš- : 697. višaiti : 735. višpaitiš : 733. višpō : 592, 697. raevō : 571. raēcnō : 361. raēčayeti : 362. ražaitē : 360. raožna- : 374. raočayeti : 374. raθaēšid : 578. raθō : 578. ranhā : 577. ravō : 583. ražišō : 568. rašta-, rašta- : 568. rāyō : 571. rāsta-, v. p. : 568.

rāzayeti : 568. rāzara, rāzan- : 354. rōn'yō : 353. rōvī : 353. saēniš : 145. satya-, i.-ir. : 636. savō : 464. sarō : 116. sāri- : 100. sraṅhaiti : 113. sravisō : 464. sūkā : 157. sūrəm : 147. sūrō : 464. staora : 493, 677. stār-, i.-ir. : 646. stəryō : 646. stāzəm : 646. spasəm : 640. spasyeyti : 640. spaš : 640. spā : 92. spāma : 644. sprəza : 358. snaēzaiti : 442. snaoθō : 449. snayete : 443. snādayon : 443. snāvərə : 437, 439. snaoniš : 129. sr(u)va : 117. zaoša- : 286. zairiš : 297. zaururō : 613. zantur- : 183. zamāya : 270. žarənē : 272. žayete : 272. žəryayeti : 18, 211. žā : 36. žātō : 272. žārdar- : 270. žarasēa : 223. žemi : 302. žēmō : 302. žərədā : 142. žərədēm : 142. žā : 302. žimō : 294. ži : 293. žyōš : 36. žyō : 292. žyō : 294. žrazdā- : 148. šaiy, v. p. : 636. šāitiim : 557. šš : 630. šim, šš, v. p. : 630. šiyātim, v. p. : 557. šyātō, šātō : 557. čitiya-, v. p. : 702. haipyō : 636. haurvatāš, haurvō : 592. haza, hažayo : 631. hača : 609.

šā, v. p. : 609.
 pta, haptaθō : 615.
 nārō : 628.
 nō : 613.
 nt- : 614.
 mō : 626.
 rōtar- : 620.
 rwa, v. p. : 592.
 šē : 631.
 šiya, v. p. : 636.
 imō : 626.
 : 630.
 i : 630.
 kuš : 623.
 kuš : 360.
 zāna-, v. p. : 360.
 škuš : 623.
 štaui : 654.
 šmarāui : 396.
 im, hiš : 630.
 u)učašma, v. p. : 458.
 uva-, v. p. : 664.
 (u)varō : 632.
 uō : 670.
 uškō : 663.
 ū : 670.
 va : 664.
 vādō : 663.
 vaštāui : 635.
 vāharēm : 637.
 vasurō : 631.
 vōng : 632.

Autres langues iraniennes.

rōrō, pers. : 580.
 is, pers. : 6.

šēd, pers. : 735.
 ūm, pers. : 77.

lāmād, pers. : 270.
 li, pers. : 292.
 ūi, pers. : 142.

Arménien.

(Ordre alphabétique : a
 b g d e z ē ā t' š l z c
 k h j l ē m y n š o u ē p
 j r s v t r c (ç) p' k' w.)

giran, pers. : 282.
 gul, pers. : 577.
 guil, pers. : 285.
 gual, pers. : 285.
 gual, pers. : 285.
 gual, pers. : 285.

haftum, pers. : 615.
 hēzum, pers. arsacide : 13.

ispās, pehl. : 640.

javād, pers. : 14.
 igar, pers. : 275, 307.

kājad, pers. : 98, 597.
 kirm, pers. : 724.
 kun, pers. : 158.
 kūz, pers. : 275.

lamēr, pehl. : 340.
 mān, pers. : 183.

mādan, pers. : 383.
 marz, pers. : 387.
 -māyad, pers. : 401.
 mūš, pers. : 424.

nāf, pers. : 745.
 nāzun, pers. : 747.
 nipištām, pers. : 605.
 nišast, nišastan, pers. : 611.
 nōd, baluči : 449.

parda, pers. : 481.
 pari, pers. : 474.
 pir, pers. : 476.
 pul, pers. : 525.
 pym'kh, sogd. : 644.

rēxtan, pers. : 362.
 roγ, pers. : 580.

sān, pers. : 145.
 supurz, pers. : 358.
 šikājad, pers. : 98, 597.

tain, tajun, oss. : 672.
 tigra, v. p. : 649.
 tīs, pers. : 697.
 tundar, pers. : 695.

varvarah, pers. : 743.
 vāvar, pehl. : 727.

xāya, pers. : 472.
 xis, pers. : 755.
 xūk, pers. : 670.
 x'āhar, pers. : 637.
 x'hār-, pers. : 637.

y't, sogd. : 101.

xānūk, pehl. : 273.
 zubān, pers. : 360.

Aganīm : 207.
 azazem : 45.
 al : 589.
 alewor : 476.
 alik' : 476.
 acem : 18.
 akn : 60, 458.
 alam : 411.
 albawr : 230.
 aūt : 590.
 amam : 627.
 amb, amp : 310.
 amis, amsoy : 398.
 amusin : 758.
 ayd : 324.
 ayl, ayloy : 22.
 ayn : 309.
 aysawr : 297.
 aytum, aytumn : 10.

ayr : 439.
 ayrem : 54.
 ayç : 12.
 anasun : 316.
 andundk' : 262.
 andust : 315.
 anic : 351.
 ankiwn : 33, 746.
 anjuk : 33.
 anun, anuam : 444.
 anti : 315.
 ačk' : 458.
 ar : 19.
 arāc : 49.
 arn : 439.
 aseñ, aslan : 6.
 asem : 19.
 astī, astel' : 646.
 asr, asu : 491, 492.
 ateam, ateci : 459.
 arari : 48.
 arawr : 48.
 Arbi : 636.
 argel, argelum : 44.
 ard, ardu : 49.
 ardar : 48.
 aregakn : 632.
 arew : 632.
 arti : 468.
 ariwn : 52.
 arcat' : 45.
 armat : 563.
 armin : 563.
 *armn : 563.
 armnim : 563.
 armukn : 47.
 arnem : 48.
 aru : 46.
 arj, arjoy : 755.
 art, artoy : 15.
 art-, artui : 498.
 artak's : 498.
 artasuk', artawsr : 336.
 ap', ap'oy : 477.
 awaz : 585.
 awcanem : 747.
 awr : 175, 448.

bay : 246.
 ban : 246.
 bard : 249.
 bekanem, beki : 252.
 berem : 229.
 boys : 257.
 borot : 263.
 boç : 243.
 bu : 77.
 bucanem : 262.
 busanim, busay : 257.
 brem : 249.
 brik : 513.

gam : 714.
 gan : 225.
 gari : 299.
 garšim : 300.
 garn : 727.
 getm : 718.
 getum : 752.
 get : 29.

gin, gnoy : 721.
 gni : 738.
 gink', gnoc : 721.
 gišer, gišeroy : 728.
 giem : 734.
 glem : 752.
 gluz : 99.
 gnem : 721.
 gog : 753.
 gočem : 144, 754.
 govem : 221.
 gore : 723.
 gorcem : 18.
 gtanem : 734.

da : 324.
 dadarem : 230.
 dayl : 223.
 darbin : 208.
 dēz : 236.
 diem : 223.
 dižanim : 236.
 dir : 180.
 dnem : 180, 212.
 doyn : 306.
 drand, drandi : 36.
 du : 705.
 dufn : 246.
 durk', drac : 246.

ebek : 262.
 eber : 229.
 eboyc : 262.
 egū : 734.
 ed : 180.
 elungn : 747.
 ekayk' : 720.
 ekn : 720.
 ekul, (klanem) : 285.
 elbayr : 252.
 eñ : 117.
 es, « ego » : 19, 193.
 es, « tu es » : 665.
 et : 180.
 erēç : 535.
 eri : 48.
 erkar : 186.
 erkīç : 71.
 erknēm : 176, 692.
 erko, erkotasan : 188.
 erku : 188.
 erkrabir : 249.
 ew : 209, 454.
 ewt'n : 615.

zard, zardu : 49.
 zgenum : 729.
 zgest, zgestu : 729.
 zeřam, zeřun : 619.

eš, išoy : 51.

əmpem : 70, 636.
 ənd : 37, 317, 661.
 ənderk' : 313.
 ənčac : 429.
 ənt'anam : 614.

č'anam : 672.
 č'anamim, č'ařamim : 697.

t'ak'dim, t'ak'eay : 673.
 t'mbrim : 658.
 t'uz : 232.
 t'kanem : 645.

i, y- : 204, 312.
 -i : 560.
 iž, iži : 33.
 i hpoγ : 661.
 im, imoy : 391.
 inj : 391.
 is, zis : 391.
 icem : 666.

lam : 339.
 lambar : 339.
 lar : 367.
 lap'em : 339.
 leard : 307, 372.
 lezn : 128.
 lezu : 360.
 li : 515.
 lizanem : 360.
 lizum : 360.
 loganam : 346.
 loys, lusoy : 374.
 lu : 544.
 luoy : 129, 212.
 luc : 327.
 lucanem : 374.
 lusawor, lusaber : 227.
 lusin : 374, 398.
 lem : 212.
 k'anem, elik' : 361.

xazank' : 80.

canawt' : 446.
 caneyay : 446.
 cin : 272.
 cnanim, cnay : 258, 272.
 cnawl : 272.
 cungk' : 273.
 cunr : 273.

kañ'n : 286.
 kañin : 276.
 kañoy : 276.
 karkut : 281.
 keray : 753.
 kokord : 285.
 kočem : 730.
 kov : 74.
 ku : 77.
 krunk, k'ankan : 284.

halacem : 494.
 ham : 594.
 hayr : 488.
 han : 37.
 hang'üm : 557.
 hasanem : 429.
 hasi : 429.
 harci : 526.
 harcanem : 526.
 haç, haciv : 479.
 haçi : 469.
 haw, « auis » : 58.
 haw, « auus » : 37, 62.
 hešum, heši : 478, 517.

henum : 495.
 het, heloy : 463.
 heri : 498.
 hin, hnoy : 613.
 hing (hngetasan) : 558.
 hoñm, hoñmoy : 34.
 hot : 459.
 hotim : 459.
 hotitim : 459.
 hoivw : 462.
 hu : 547.
 hun : 521.
 hup : 661.

jern : 295, 300.
 jew : 261.
 jiwñ, jean : 294, 442.
 jmerñ : 294.
 joyl : 261.
 ju : 472.
 jukn : 510.

čorek-hariwr : 554.

malem : 411.
 macanim : 376.
 mayr : 390.
 manr : 405.
 manuk : 405.
 mard : 298.
 mec : 379.
 mecaw : 379.
 mek : 411.
 meñr, meku : 394.
 mek', melaç : 381.
 meřanim, meřay : 415.
 mer : 445.
 merk : 450.
 mek' : 445.
 mēz : 404.
 mej : 393.
 mi, « négation » : 433.
 mi, « un » : 613.
 mižem : 404.
 mis : 395.
 miš, mīac : 392.
 mnam : 383.
 mukn : 424.
 mun : 424.
 munj : 427.
 miřmam : 423.
 miřjwñ, miřman : 247.

yag, yagim : 596.
 yāñem : 468.
 yareay : 468.
 yawēl : 14.
 yerum : 495.
 yet : 609.
 yeriwrel : 48.
 yisum : 558.

na : 196, 309.
 naw, nawi, nawaw : 432.
 ner : 305.
 nist : 441, 611.
 noyn : 306.
 nor, noroy : 448.
 nu, nuoy : 452.
 nstim, nstay : 441, 611.

šun, šan : 92.
 šuri'n : 334.

ololem : 478.
 ololem : 517.
 oñj : 592.
 oyc : 746.
 oskr : 470.
 ov : 560.
 otn : 502.
 otk' : 502.
 orb, orboy : 466.
 orcam : 580.
 orkor : 285.
 orm : 619.
 ok' : 555.

ul : 544.
 unayn : 710.
 unim : 39, 465.
 unkn : 60.
 unēk' : 429.
 us, usoy : 746.
 usanim : 759.
 usi : 315.
 utem : 192, 753.
 ur : 716.
 uranam : 469.

čogay : 120.
 čork' : 554.
 ču : 120.

partak : 481.
 pleustra : 513.

jern, jernum : 248.
 ju : 235.

s : 123.
 sayr : 145.
 serem : 150, 537.
 sermā : 150.
 sisern : 119.
 sirt : 142.
 szalim : 601.
 skesraw, skesrayr, skesur : 631.
 skund : 92.
 soyn : 306.
 sunk : 262.
 sur : 145.
 spas, spasem : 640.
 stanam : 654.
 steñ : 655.
 sterj : 647.
 stipem : 650.
 striz : 657.
 sriw : 142.
 srunk' : 153.
 sp'rem, sp'irk' : 638.

vay : 711.
 vard : 577.
 ver : 660.
 veç : 621.

tal : 277.
 tau : 180.
 taygr : 352.

ian : 183.
 ianuter : 183.
 iasñ : 166.
 iawn : 164.
 tesi, tesanem : 640.
 tew : 186.
 tiw : 175, 448.
 tun : 183.
 tur : 180.
 turk' : 180.
 trtum : 703.

ç : 8.

çayti, çayti' : 600.
 čtem : 602.

p'aycañ : 358.
 p'arat : 638.
 p'lanim : 214.
 p'orj : 499.
 p'uk' : 547.
 p'řngal, p'řnkal : 648.
 p'řncel : 648.

K'akor : 80.
 K'an : 551, 675.
 K'ani : 552.
 K'ar : 91.
 K'aw licī : 107.
 K'ez : 705.
 K'eç : 609.
 K'irtn : 663.
 K'o : 705.
 K'oyr, K'er, K'ork' : 637.
 K'un : 635.
 K'san : 736.

-wor : 227.

Phrygien, thrace.

αβρεπ, phryg. : 8, 228.
 αδ- : 29.
 δδαμειν, phryg. : 8.
 αδδαεε, phryg. : 8, 212.
 631.
 βροτα, βροτια thrace : 76.
 βροτος, thrace : 167, 230.

εβρος, thrace : 38.

ζδδδδ, phryg. : 297.

ιαντερα, phryg. : 305.

Μάνης, μανια, phryg. : 384.

Grec.

δ, δδ, δ : 1.
 δ-, δν : 312.
 δ-, (ἀπαζ, ἀπλοῦς) : 627.
 α : 324.
 δάθθα, Hésychius. : 60.
 δάχοτος, δαχοτος : 693.
 δατος, hom. : 596.
 δδδδ : 3.

βεις, Hés. : 33.
 βέλιος, créti. : 632.
 βιν : 3.
 βίληρα, Hés. : 367.
 βολεϊς : 4.
 Αγαμέμνονας : 283.
 γίγαντας : 32.
 γιέρω : 283.
 γιέλη : 18.
 γιέμοιαι, dor. : 589.
 γιμάζω, άγιμασμός : 587.
 γίγως : 586, 587.
 γιγώλη : 746.
 γικώλις : 7.
 γικώλιος : 33, 746.
 γικωρα : 31.
 γικώς : 33, 746.
 γιγνοια : 279.
 γιγνός : 587.
 γιγνώς : 446.
 γιγνώτος : 312.
 γίγχαρος : 605.
 γίγχαρτος : 230.
 γίγχιος : 15.
 γίγχιος : 14.
 γίγχιότερος : 688.
 γίγχαυρος : 60.
 γίγχιώνη : 32.
 γίγχιος : 33.
 γίγχιω : 18.
 γάμας : 8.
 γάμανα, Hés. : 29.
 γάμαλιος : 252.
 γάμαχη : 659.
 γάμαχ : 318.
 γάμαχος : 659.
 γάμαχιος : 649.
 γάμαχης : 596.
 γάμαχος : 182.
 (F)γάμαχος, (F)γάμαχος : 659.
 γάμαχης : 14.
 γάμαχιος : 613.
 γάμαχιος : 743.
 γάμαχης : 58.
 γάμαχης : 14.
 γάμαχης : 45.
 γάμαχος : 587.
 γάμαχος : 326, 327.
 γάμαχος : 45.
 γάμαχος : 659.
 γάμαχος : 41.
 γάμαχος : 721.
 γάμαχος : 9.
 γάμαχος : av, thess.; αι, hœot.; αι, arc.; αι, Milet : 14.
 γάμαχος : 193.
 γάμαχος : 588.
 γάμαχος, Hés. : 58.
 γάμαχος : 230.
 γάμαχος : 13, 308.
 γάμαχος : 418.
 γάμαχος, hom. : 14.
 γάμαχος, hom. : 14.
 γάμαχος, lac. : 14.
 γάμαχος : 58.
 γάμαχος, αϊθός, αϊθός, αϊθός, αϊθός : 10.
 γάμαχος : 13.
 γάμαχος : 54.

αϊθω : 10, 11, 307.
 αϊθα : 593.
 αϊθασίη : 588.
 αϊθός : 588.
 αϊθοφόρος : 451.
 αϊθω : 713.
 αϊθολός : 133.
 αϊθωμένη : 12.
 αϊθω, αϊθω : 12.
 αϊθωόμεναι : 55, 614.
 αϊθωός : 614.
 αϊθωός : 734.
 αϊθω : 55.
 αϊθω : 14.
 αϊθω : 13, 14.
 αϊθω : 743.
 αϊθω : 6.
 αϊθω : 220.
 αϊθω : 239.
 αϊθω : 395.
 αϊθω : 418.
 αϊθω, hom. : 596.
 αϊθω : 399.
 αϊθω, Hés. : 746.
 αϊθω : 417.
 αϊθω, « faucille » : 401.
 αϊθω (αϊθω), « sea » : 627.
 αϊθω, Hés. : 404.
 αϊθω : 28.
 αϊθω : 585.
 αϊθω, αϊθω, αϊθω : 15.
 αϊθω : 30.
 αϊθω : 478.
 αϊθω : 417.
 αϊθω : 2, 26.
 αϊθω : 18, 32, 133.
 αϊθω : 19.
 αϊθω : 21.
 αϊθω : 21.
 αϊθω, att. : 24.
 αϊθω, hom. : 24.
 αϊθω : 21.
 αϊθω : 9.
 αϊθω : 21.
 αϊθω : 21, 411.
 αϊθω : 21.
 αϊθω, Hés. : 361.
 αϊθω, epid. : 361.
 αϊθω : 21.
 αϊθω : 718.
 αϊθω : 21.
 αϊθω, ion. : 24.
 αϊθω, hom. : 24.
 αϊθω, ion. : 24.
 αϊθω, hom. : 348.
 αϊθω, thess. : 21.
 αϊθω : 22.
 αϊθω : 539.
 αϊθω : 590.
 αϊθω : 22.
 αϊθω : 687.
 αϊθω : 423.
 αϊθω : 345.
 αϊθω, lac. : 589.
 αϊθω, hom. : 590
 αϊθω : 25.
 αϊθω : 25.
 αϊθω : 288.
 αϊθω (τὸ) : 288.

αϊθω : 667.
 αϊθω, αϊθω : 20.
 αϊθω : 20.
 αϊθω : 20.
 αϊθω : 751.
 αϊθω : 751.
 αϊθω : 20.
 αϊθω : 626.
 αϊθω : 381.
 αϊθω : 585.
 αϊθω : 411.
 αϊθω : 411.
 αϊθω : 62.
 αϊθω : 387.
 αϊθω : 400.
 αϊθω : 401.
 αϊθω : 414, 415.
 αϊθω : 402.
 αϊθω : 395.
 αϊθω : 418.
 αϊθω, hom. : 596.
 αϊθω : 399.
 αϊθω, Hés. : 746.
 αϊθω : 417.
 αϊθω, « faucille » : 401.
 αϊθω (αϊθω), « sea » : 627.
 αϊθω, Hés. : 404.
 αϊθω : 28.
 αϊθω : 585.
 αϊθω, αϊθω, αϊθω : 15.
 αϊθω : 30.
 αϊθω : 478.
 αϊθω : 417.
 αϊθω : 2, 26.
 αϊθω : 18, 32, 133.
 αϊθω : 19.
 αϊθω : 21.
 αϊθω, ion. : 24.
 αϊθω : 627.
 αϊθω : 666.
 αϊθω : 599.
 αϊθω, hom. : 24.
 αϊθω, ἀναπτος : 676.
 αϊθω : 568.
 αϊθω, hom. : 659.
 αϊθω : 34.
 αϊθω : 729.
 αϊθω : 628.
 αϊθω : 448.
 αϊθω : 438.
 αϊθω, αϊθω : 439.
 αϊθω (αϊθω, lesb.) : 462.
 αϊθω, még. : 596, 628.
 αϊθω : 37.
 αϊθω : 37.
 αϊθω : 37.
 αϊθω : 683.
 αϊθω : 31.
 αϊθω : 614.
 αϊθω : 37.
 αϊθω : 49.
 αϊθω : 50.
 αϊθω : 62.
 αϊθω : 738.
 αϊθω : 197.
 αϊθω : 56.
 αϊθω, hom. : 24.
 αϊθω : 612, 627.
 αϊθω : 754.

αϊθω : 198.
 αϊθω, Hés. : 335.
 αϊθω : 465, 522.
 αϊθω : 165.
 αϊθω : 645.
 αϊθω, Hés. : 225.
 αϊθω, Hés. : 167.
 αϊθω : 684.
 αϊθω : 55.
 αϊθω : 608.
 αϊθω : 731.
 αϊθω, αϊθω : 700.
 αϊθω, « pères » : 28, 54.
 αϊθω, « quaiques » : 560.
 αϊθω : 54.
 αϊθω, Hés. : 53.
 αϊθω : 55, 61.
 αϊθω : 61.
 αϊθω : 729.
 αϊθω, dor. : 367.
 αϊθω, αϊθω : 25, 489, 691.
 αϊθω, αϊθω : 58.
 αϊθω : 635.
 αϊθω : 635.
 αϊθω : 721.
 αϊθω : 316, 471.
 αϊθω : 61.
 αϊθω, αϊθω : 61.
 αϊθω : 395.
 αϊθω : 448.
 αϊθω : 316, 471, 710.
 αϊθω : 290.
 αϊθω, hœot. : 60.
 αϊθω : 228.
 αϊθω : 477.
 αϊθω : 225.
 αϊθω : 477.
 αϊθω : 632.
 αϊθω : 627.
 αϊθω : 653.
 αϊθω : 40.
 αϊθω : 644.
 αϊθω : 40, 257.
 αϊθω : 636.
 αϊθω : 460.
 αϊθω : 281.
 αϊθω : 7.
 αϊθω : 710.
 αϊθω : 682.
 αϊθω : 7.
 αϊθω : 2.
 αϊθω : 63.
 αϊθω : 720.
 αϊθω : 64.
 αϊθω : 64.
 αϊθω : 562.
 αϊθω : 724.
 αϊθω : 229.
 αϊθω : 49.
 αϊθω : 141.
 αϊθω : 49.
 αϊθω, αϊθω : 49.
 αϊθω : 596.
 αϊθω : 596.
 αϊθω : 596.
 αϊθω : 13.
 αϊθω, Hés. : 645.
 αϊθω : 643.

αϊθω : 646.
 αϊθω : 646, 753.
 αϊθω, Hés. : 699.
 αϊθω : 643.
 αϊθω : 53.
 αϊθω, αϊθω : 55.
 αϊθω, hom. : 628.
 αϊθω : 22.
 αϊθω : 608.
 αϊθω : 731.
 αϊθω, αϊθω : 700.
 αϊθω, « pères » : 28, 54.
 αϊθω : 560.
 αϊθω : 54.
 αϊθω, Hés. : 53.
 αϊθω : 55, 61.
 αϊθω : 61.
 αϊθω : 729.
 αϊθω, dor. : 367.
 αϊθω, αϊθω : 25, 489, 691.
 αϊθω, αϊθω : 58.
 αϊθω : 635.
 αϊθω : 635.
 αϊθω : 721.
 αϊθω : 316, 471.
 αϊθω : 61.
 αϊθω, αϊθω : 61.
 αϊθω : 395.
 αϊθω : 448.
 αϊθω : 316, 471, 710.
 αϊθω : 290.
 αϊθω, hœot. : 60.
 αϊθω : 228.
 αϊθω : 477.
 αϊθω : 225.
 αϊθω : 477.
 αϊθω : 632.
 αϊθω : 627.
 αϊθω : 653.
 αϊθω : 40.
 αϊθω : 644.
 αϊθω : 40, 257.
 αϊθω : 636.
 αϊθω : 460.
 αϊθω : 281.
 αϊθω : 7.
 αϊθω : 710.
 αϊθω : 682.
 αϊθω : 7.
 αϊθω : 2.
 αϊθω : 63.
 αϊθω : 720.
 αϊθω : 64.
 αϊθω : 64.
 αϊθω : 562.
 αϊθω : 724.
 αϊθω : 229.
 αϊθω : 49.
 αϊθω : 141.
 αϊθω : 49.
 αϊθω, αϊθω : 49.
 αϊθω : 596.
 αϊθω : 596.
 αϊθω : 13.
 αϊθω, Hés. : 645.
 αϊθω : 643.

αϊθω : 720.
 αϊθω : 564.
 αϊθω : 68.
 αϊθω : 692.
 αϊθω : 493, 741.
 αϊθω : 753.
 αϊθω, Hés. : 71.
 αϊθω : 234.
 αϊθω, βέλτιστος : 165.
 αϊθω, Hés. : 71.
 αϊθω, lac. : 663.
 αϊθω, hœot. : 521.
 αϊθω : 65.
 αϊθω : 709.
 αϊθω : 69.
 αϊθω : 69.
 αϊθω : 753.
 αϊθω : 264.
 αϊθω : 743.
 αϊθω, Hés. : 71.
 αϊθω : 411.
 αϊθω : 600.
 αϊθω, hœot. : 238.
 αϊθω : 65.
 αϊθω : 238.
 αϊθω : 72.
 αϊθω : 72.
 αϊθω : 394.
 αϊθω : 693.
 αϊθω : 78.
 αϊθω : 516.
 αϊθω (βοός) : 74.
 αϊθω : 247.
 αϊθω : 728.
 αϊθω, Hés. : 74.
 αϊθω : 127.
 αϊθω : 133.
 αϊθω : 750.
 αϊθω : 418.
 αϊθω : 74.
 αϊθω, Hés. : 521.
 αϊθω : 458.
 αϊθω : 285, 677.
 αϊθω, Hés. : 75.
 αϊθω, Hés. : 75.
 αϊθω : 436.
 αϊθω : 642.
 αϊθω : 630.
 αϊθω : 460.
 αϊθω : 281.
 αϊθω : 7.
 αϊθω : 710.
 αϊθω : 682.
 αϊθω : 7.
 αϊθω : 2.
 αϊθω : 63.
 αϊθω : 720.
 αϊθω : 64.
 αϊθω : 64.
 αϊθω : 562.
 αϊθω : 724.
 αϊθω : 229.
 αϊθω : 49.
 αϊθω : 141.
 αϊθω : 49.
 αϊθω, αϊθω : 49.
 αϊθω : 596.
 αϊθω : 596.
 αϊθω : 13.
 αϊθω, Hés. : 645.
 αϊθω : 643.

αϊθω : 268.
 αϊθω, γάλακτος : 335.
 αϊθω : 223, 335.
 αϊθω : 336.
 αϊθω : 266.
 αϊθω : 601.
 αϊθω, Hés. : 712.
 αϊθω, γάλας : 277.
 αϊθω : 270.
 αϊθω : 270.
 αϊθω : 268.
 αϊθω : 283.
 αϊθω : 267.
 αϊθω, Hés. : 267.
 αϊθω, Hés. : 267.
 αϊθω : 721.
 αϊθω, dor. : 268.
 αϊθω : 272.
 αϊθω, Hés. : 283.
 αϊθω : 268.
 αϊθω, Hés. : 268.
 αϊθω, Hés. : 718.
 αϊθω : 752.
 αϊθω, Hés. : 752.
 αϊθω : 269.
 αϊθω, γενετήρ, γενετήρ : 270, 272.
 αϊθω : 270.
 αϊθω : 271.
 αϊθω : 270.
 αϊθω : 270.
 αϊθω : 270, 272, 640.
 αϊθω : 269.
 αϊθω : 284.
 αϊθω : 613.
 αϊθω : 274.
 αϊθω, dor. : 274.
 αϊθω : 613.
 αϊθω, Hés. : 729.
 αϊθω : 729.
 αϊθω : 285, 286.
 αϊθω : 285.
 αϊθω, att. : 521.
 αϊθω : 688.
 αϊθω : 688.
 αϊθω, ion.-att. : 268.
 αϊθω : 267.
 αϊθω, Hés. : 738.
 αϊθω : 317.
 αϊθω, Hés. : 275.
 αϊθω, γίγχιος, γίγχιος, γίγχιος : 275.
 αϊθω : 272.
 αϊθω, Hés. : 445, 446.
 αϊθω : 295.
 αϊθω : 740.
 αϊθω, Hés. : 689.
 αϊθω, hom. : 335.
 αϊθω, Hés. : 335.
 αϊθω, γλάμων, γλάμων : 280.
 αϊθω, ion. : 360.
 αϊθω : 187.
 αϊθω : 280.
 αϊθω : 278.
 αϊθω, Hés. : 278.
 αϊθω : 278.
 αϊθω : 278.
 αϊθω, γλάμων : 362.

αϊθω : 187, 278.
 αϊθω : 278, 598.
 αϊθω : 360.
 αϊθω : 269.
 αϊθω : 272.
 αϊθω : 449.
 αϊθω : 273.
 αϊθω : 273.
 αϊθω : 283, 444.
 αϊθω : 614.
 αϊθω : 614.
 αϊθω, γνάμμος : 283, 444.
 αϊθω : 446.
 αϊθω : 446.
 αϊθω, hœot. : 446.
 αϊθω, « parent » : 270, 272.
 αϊθω : 137.
 αϊθω : 269.
 αϊθω : 270.
 αϊθω : 273.
 αϊθω, γονυτήρ, γονυτήριος : 285.
 αϊθω : 606.
 αϊθω : 280.
 αϊθω, γραφαί : 605.
 αϊθω : 605.
 αϊθω : 605.
 αϊθω : 280.
 αϊθω, Hés. : 605.
 αϊθω, γρούς : 284.
 αϊθω, γρούς : 283.
 αϊθω : 152.
 αϊθω : 606.
 αϊθω : 606.
 αϊθω : 284.
 αϊθω : 749.
 αϊθω : 450.
 αϊθω : 419.
 αϊθω : 286.
 αϊθω : 270.
 αϊθω : 157.
 αϊθω : 176.
 αϊθω, hom. : 352.
 αϊθω, θαλάσσιος, θαλάσσιος : 181.
 αϊθω, Hés. : 186.
 αϊθω : 112.
 αϊθω, « festin » : 112.
 αϊθω, θαλάσσιος, « torche » : 673.
 αϊθω, Hés. : 163.
 αϊθω : 414.
 αϊθω, θαλάσσιος : 336.
 αϊθω : 336.
 αϊθω, θαλάσσιος, θαλάσσιος, θαλάσσιος, θαλάσσιος : hom. : 182.
 αϊθω : 163.
 αϊθω, dor. : 182.
 αϊθω : 182.
 αϊθω : 164.
 αϊθω : 183.
 αϊθω : 164.
 αϊθω : 184.
 αϊθω : 170.

κόκκον, Hés. : 170.
πέταλον, Hés. : 170.
δός : 169.
πότης : 642.
δαυγα, thess. : 346.
χλός : 169.
χλός : 346.
χλός : 346.
χλός : 164.
χλός : 8, 164.
χλός, hom. : 181.
χλός, hom. : 176.
χλός, hom. : 176.
χλός : 734.
χλός : 178, 180.
χλός : 400.
χλός : 692.
χλός : 172.
χλός : 692.
χλός, hom. : 412.
χλός : 412.
χλός, δέκατος : 166.
χλός, ion. dor. lesb. : 181.
χλός, hom. : 167, 181.
χλός : 752.
χλός : 183.
χλός : 182, 183.
χλός : 171.
χλός : 171.
χλός : 171.
χλός : 185, 692.
χλός : 143.
χλός : 143, 170.
χλός : 183, 529.
χλός : 183, 529.
χλός : 529.
χλός : 183.
χλός : 109.
χλός : 109.
χλός : 608.
χλός, αγός : 521.
χλός, att. : 181.
χλός (δφάν) : 186.
χλός (δφάρων), hom. : 186.
χλός : 70.
χλός : 176.
χλός : 761.
χλός : 689.
χλός : 653.
χλός : 649.
χλός : 8.
χλός : 222.
χλός : 176.
χλός : 176, 181.
χλός : 176.
χλός : 178-179-180.
χλός (ἀπο-, δια-, προ-) : 180.
χλός (ἐκ-) : 178, 180.
χλός : 35.
χλός : 429.
χλός : 653.
χλός : 173.
χλός : 178.
χλός : 175, 177, 329.
χλός : 556.

διπλός : 515, 517.
διπλός : 70.
διπλός : 71, 188.
διπλός (διφθέρα, Hés.) : 363.
διπλός, lac. : 521.
διπλός : 614.
διπλός : 630.
διπλός (δηγός, ion.-att.) : 182.
διπλός : 449.
διπλός : 71.
διπλός, εδοξα, δοκει : 167, 181.
διπλός : 316, 366.
διπλός : 182.
διπλός : 182.
διπλός (δ) : 182.
διπλός : 167, 614.
διπλός : 179.
διπλός : 179, 180.
διπλός : 180.
διπλός : 620.
διπλός : 181.
διπλός : 184.
διπλός : 250.
διπλός : 184.
διπλός : 185.
διπλός : 185.
διπλός, Hés. : 189.
διπλός : 577.
διπλός, δρυπετής : 185.
διπλός : 43, 189.
διπλός (φ)ανου, cypr. : 180.
διπλός : 738.
διπλός : 188.
διπλός : 70, 294.
διπλός : 459.
διπλός, hom. : 188.
διπλός : 183.
διπλός : 183.
διπλός : 180.
διπλός : 179, 180.
διπλός, hom. : 630.
διπλός : 716.
διπλός, ευαδον : 659.
διπλός : 659.
διπλός : 52.
διπλός : 722.
διπλός : 628, 629.
διπλός : 554, 615.
διπλός, ἔσθ, ἔσθην, ion.-att. (ἔσθα, ἔσθην, dor.) : 64, 720.
διπλός : 743.
διπλός : 753.
διπλός : 314.
διπλός : 206.
διπλός : 272.
διπλός : 315.
διπλός : 314.
διπλός : 161.
διπλός : 446.
διπλός : 446.
διπλός : 206.
διπλός : 33.
διπλός : 193.
διπλός : 173.
διπλός : 178.
διπλός : 175, 177, 329.
διπλός : 556.

εδοντες, έοι. : 169.
εδουσι : 192.
εδουσι : 610.
εδουσι, εδουθον : 184.
εδουσι : 734.
εδουσι, εδομο, εδοτο : 180.
εδουσι, εδω : 192.
εδουσι, ε(ε) : 664.
εδουσι, εκερτο, hom. : 619.
εδουσι, hom. : 517.
εδουσι : 328.
εδουσι, ε(ε) : 630.
εδουσι : 225.
εδουσι, εθετο, εθετο : 180, 209, 212.
εδουσι : 631, 663.
εδουσι, ion.-att. : 665.
εδουσι, ειδον : 640.
εδουσι, ειδων : 626, 640.
εδουσι, ion.-att. : 735.
εδουσι : 732.
εδουσι : 732.
εδουσι : 685.
εδουσι : 399.
εδουσι, hom. : 305.
εδουσι : 754.
εδουσι : 755.
εδουσι : 619.
εδουσι : 619.
εδουσι, εν : 613.
εδουσι : 199.
εδουσι : 228.
εδουσι : 632, 663.
εδουσι : 113, 114.
εδουσι : 196, 309.
εδουσι, Hés. : 82.
εδουσι : 120.
εδουσι : 193.
εδουσι : 361.
εδουσι : 361.
εδουσι : 349.
εδουσι : 150.
εδουσι : 241.
εδουσι : 313.
εδουσι, (F)κυρός, (F)κυρά, hom. : 631.
εδουσι, (F)εκατόν : 750.
εδουσι, ελα(ε)α, ελα(ε)ον, ελα(ε)ος : 460.
εδουσι, ελαιόμελι : 394.
εδουσι : 28.
εδουσι : 193.
εδουσι, att. : 353.
εδουσι : 28.
εδουσι, ελαφον κεραόν : 117.
εδουσι : 353.
εδουσι : 353.
εδουσι : 461.
εδουσι : 139.
εδουσι : 321.
εδουσι, ελευθέρτος : 355.
εδουσι, ελευθέρα, ελευθέρος : 355.
εδουσι : 194.
εδουσι : 591.
εδουσι : 361.
εδουσι, (F)ελα, hom. : 752.
εδουσι : 361.
εδουσι, Esch. : 744.
εδουσι, Hés. : 744.
εδουσι : 744.

ελαω : 664.
ελλά, Hés. : 611.
ελλάθι, ελλάθι, έοι. : 634.
ελλάθι : 752.
ελλάθι : 352.
ελλάθι : 752.
ελλάθι : 752.
ελλάθι, (F)ελαω, (F)ελαώρα, hom. : 718, 751.
ελλάθι : 461.
ελλάθι, με : 391.
ελλάθι : 391.
ελλάθι : 753.
ελλάθι : 406.
ελλάθι, hom. : 399.
ελλάθι, Hés. : 415.
ελλάθι : 391.
ελλάθι : 463.
ελλάθι : 499.
ελλάθι, hom. : 494.
ελλάθι : 499.
ελλάθι : 499.
ελλάθι : 312.
ελλάθι, (-λιος) : 319.
ελλάθι : 37.
ελλάθι, hom. : 447.
ελλάθι : 305.
ελλάθι : 316.
ελλάθι : 313.
ελλάθι, εσώτατος : 313.
ελλάθι : 429.
ελλάθι : 610, 611.
ελλάθι : 611.
ελλάθι, ion. : 619.
ελλάθι, Hés. : 322.
ελλάθι : 613.
ελλάθι, ενήνεγμα, ενήνεγο : 229, 428, 429.
ελλάθι : 628.
ελλάθι : 447.
ελλάθι, hom. : 318.
ελλάθι, Hés. : 453.
ελλάθι, (F)έννομα : 448.
ελλάθι : 613.
ελλάθι : 748.
ελλάθι : 748.
ελλάθι, εντερον : 313.
ελλάθι, dor. : 665.
ελλάθι : 608.
ελλάθι : 313.
ελλάθι, εντιδον, εντιδον : 321.
ελλάθι : 372.
ελλάθι : 494.
ελλάθι : 635.
ελλάθι : 37, 458.
ελλάθι : 204.
ελλάθι : 621.
ελλάθι : 290.
ελλάθι : 205.
ελλάθι : 653.
ελλάθι : 749.
ελλάθι : 630.
ελλάθι, ερε, Hés. : 637.
ελλάθι, εούρησα, εούρηκα : 755.
ελλάθι : 473.
ελλάθι, πέπονθα : 488.
ελλάθι : 55.
ελλάθι : 95.
ελλάθι, επετον, επεσον : 504.

επερον : 225.
επερα : 473.
επερα : 2, 203, 454, 518, 527.
επερα : 233.
επερα : 231.
επερα : 564.
επερα : 529.
επερα : 494.
επερα : 653.
επερα, att. : 512.
επερα, hom. : 133.
επερα, hom. : 616.
επερα : 746.
επερα : 484.
επερα : 754.
επερα : 504.
επερα : 392, 688.
επερα : 201.
επερα : 18, 619, 723.
επερα : 18.
επερα : 202.
επερα : 573.
επερα : 575.
επερα : 564.
επερα, ερέτω : 569.
επερα : 569.
επερα, Hés. : 468.
επερα : 580.
επερα : 578.
επερα : 723.
επερα : 200, 618.
επερα : 574.
επερα : 574.
επερα : 46.
επερα : 595.
επερα : 619.
επερα : 619.
επερα : 619.
επερα : 619.
επερα, ion.-att. : 619.
επερα : 254.
επερα : 724.
επερα, Hés. : « se lever » : 468.
επερα, (F)ερεση, hom., « pluu » : 517, 724, 755.
επερα : 580.
επερα : 580.
επερα : 241, 578.
επερα : 494.
επερα : 583.
επερα, att. : 723.
επερα : 45, 461.
επερα : 722.
επερα : 649.
επερα, (hom.), εσθω : 192.
επερα, εσθής : 729.
επερα : 98, 597.
επερα : 666.
επερα, εσπερος : 728.
επερα, εσπέδα : 616.
επερα, hom. : 318.
επερα, dor. : 665.
επερα : 120.
επερα, dor. : 761.
επερα, (εσθη, ion.-att.), εσ- : 729.
επερα, εσθη : 723.

εστε : 8.
εσσι : 665.
εσσι : 729.
εσσι, εστωμα : 648.
εσσι : 645.
εσσι : 672.
εσσι, έοι. : 742.
εσσι : 678.
εσσι, εστωμα, hom. : 631-632.
εσσι, corc. : 631.
εσσι, dor. : 742.
εσσι : 22.
εσσι, Hés. : 700.
εσσι, (F)εσθη, hom. : 631.
εσσι : 2, 203.
εσσι, (εσθη, ion.-att.) : 694.
εσσι, hom. : 687.
εσσι : 710.
εσσι : 35, 730, 742.
εσσι : 687.
εσσι : 710.
εσσι : 203, 472.
εσσι, lesb. : 663.
εσσι, hom. : 367.
εσσι : 247.
εσσι : 710.
εσσι, hom. : 437.
εσσι : 472.
εσσι, Hés. : 696.
εσσι : 300.
εσσι : 753.
εσσι : 729, 755.
εσσι : 459.
εσσι : 628.
εσσι : 458.
εσσι : 257, 665.
εσσι : 258.
εσσι : 531.
εσσι, Hés. : 717.
εσσι : 292.
εσσι : 313.
εσσι : 205.
εσσι : 200.
εσσι : 33.
εσσι, εσchon : 287, 288.
εσσι : 723.
εσσι, att. : 60.
εσσι, (F)εδομα, (F)εδο[μ], έεοτ.) : 659.
εσσι : 711.
εσσι, loc. : 658.
εσσι, ελ. : 724.
εσσι, loc. : 728.
εσσι, έοι. : 729.
εσσι, ελ. : 631.
εσσι, pamph. : 717.
εσσι, εσθη : 717.
εσσι, dor. : 735.
εσσι : 729.
εσσι, lesb. : 723.
εσσι, Hés. : 265.
εσσι, sicilien : 214.
εσσι : 761.
εσσι, dor. : 761.
εσσι, εσθη : 654.
εσσι, Hés. : 119.

εσσι, Hés. : 649.
εσσι : 327.
εσσι : 328.
εσσι : 175, 329.
εσσι : 761.
εσσι : 761.
εσσι : 743.
εσσι, hom. : 175.
εσσι, (c) : 761.
εσσι : 761.
εσσι : 692.
εσσι, -zion : 629.
εσσι : 761.
εσσι, Hés. : 649.
εσσι : 327.
εσσι : 330.
εσσι : 743.
εσσι, (z) : 635.
εσσι, ion.-att. : 324.
εσσι : 19.
εσσι : 52.
εσσι, att. : 589.
εσσι : 659.
εσσι : 659.
εσσι, ion.-att. : 659.
εσσι, hom. : 716.
εσσι, hom. : 632.
εσσι : 416.
εσσι : 416.
εσσι : 663.
εσσι : 735.
εσσι : 94.
εσσι : 212, 304.
εσσι : 6.
εσσι, hom. : 24.
εσσι : 20.
εσσι, ion.-att. : 28.
εσσι : 632.
εσσι, att. : 632.
εσσι : 632.
εσσι, ion.-att. : 712.
εσσι, hom. : 28.
εσσι, hom. : 175, 448.
εσσι : 175.
εσσι : 445.
εσσι : 612.
εσσι : 612.
εσσι, hom. : 196.
εσσι : 229, 428.
εσσι : 439.
εσσι, εσθη : 307.
εσσι : 713.
εσσι : 39.
εσσι, εσθη : 659.
εσσι : 19.
εσσι, hom. : 60.
εσσι, Hés. : 649.
εσσι : 690.
εσσι : 221.
εσσι : 660.
εσσι : 690.
εσσι : 225.
εσσι : 690.
εσσι : 690.
εσσι : 690.
εσσι, hom. : 223.
εσσι : 690.
εσσι : 240.
εσσι : 687.
εσσι, εσθη : 298.
εσσι : 263.
εσσι : 263.
εσσι : 252.
εσσι, hom. : 699.
εσσι : 703-704.
εσσι : 95.
εσσι : 690.
εσσι : 691.
εσσι : 691.
εσσι : 691.
εσσι : 723.
εσσι : 260.
εσσι, -γρος : 694.
εσσι : 248, 690.
εσσι : 594.
εσσι, cypr. : 305.
εσσι, cypr. : 305.
εσσι : 273.
εσσι, dor. (εσθη, εσθη- : 734.
εσσι, εσθη : 734.
εσσι, εσθη : 663.
εσσι : 663.
εσσι, hom. : 323.
εσσι : 586.
εσσι : 741.
εσσι : 586.
εσσι : 304, 618.
εσσι : 10, 11.
εσσι : 741.
εσσι : 200.
εσσι, Hés. : 305.
εσσι, Hés. : 308.
εσσι, hom. : 634.
εσσι, hom. : 634.
εσσι : 308.
εσσι, lesb. : 33.
εσσι, κασι : 199.
εσσι : 756.

εσσι, Hés. : 217, 227, 231.
εσσι, Hés. : 250.
εσσι : 690.
εσσι : 248, 690.
εσσι : 248.
εσσι : 248.
εσσι : 233.
εσσι : 681.
εσσι : 690.
εσσι, εσθη : 223, 224.
εσσι : 234.
εσσι : 230.
εσσι : 690.
εσσι : 690.
εσσι, hom. : 223.
εσσι : 690.
εσσι : 240.
εσσι : 687.
εσσι, εσθη : 298.
εσσι : 263.
εσσι : 263.
εσσι : 252.
εσσι, hom. : 699.
εσσι : 703-704.
εσσι : 95.
εσσι : 690.
εσσι : 691.
εσσι : 691.
εσσι : 691.
εσσι : 723.
εσσι : 260.
εσσι, -γρος : 694.
εσσι : 248, 690.
εσσι : 594.
εσσι, cypr. : 305.
εσσι, cypr. : 305.
εσσι : 273.
εσσι, dor. (εσθη, εσθη- : 734.
εσσι, εσθη : 734.
εσσι, εσθη : 663.
εσσι : 663.
εσσι, hom. : 323.
εσσι : 586.
εσσι : 741.
εσσι : 586.
εσσι : 304, 618.
εσσι : 10, 11.
εσσι : 741.
εσσι : 200.
εσσι, Hés. : 305.
εσσι, Hés. : 308.
εσσι, hom. : 634.
εσσι, hom. : 634.
εσσι : 308.
εσσι, lesb. : 33.
εσσι, κασι : 199.
εσσι : 756.

ἴγνα, (F)ίνες : 740.
αλισμένα, cypr. : 361.
νος : 295.
ός : 741.
ός : 308.
F)lon : 738.
ός, « pêche » : 44.
ός, « venin » : 740.
παγρος : 230.
παιστών : 628.
πρημολγός : 418.
πρότης : 200.
ππος : 200.
F)ίς, (F)ιτών : 740.
σονομία : 702.
σάφω : 654.
στημι : 654.
(F)ιστωρ : 734.
στιάδικός : 601.
σχιός : 601.
σίλιον : 224.
σίργος : 623.
τίτα, είτά : 735.
τιτητόν : 197.
ίτος : 742.
ίτω : 326.
(F)ίφι, (F)ίφια : 740.
ίφθός : 510.
Ιωβηλαϊός : 326.

καβάλλης, καβάλλον, καβαλ-
λέων : 80.
καρχαλός : 80.
κάδαμος, Hés. : 85.
Καδμίδος : 90.
κάδος : 82.
καθάσαι, Hés. : 290.
κάθημα : 619.
καθίω : 609, 611.
κάθισμα : 610.
καί : 203.
καϊκάς : 42, 82.
κακοδέειν, Hés. : 80.
κακοκόω : 80.
κάκρη : 29, 80.
κακός : 80.
καλαίς : 266.
καλάμι, κάλαμος : 155.
καλέω : 88.
καλήτωρ, hom. : 88.
καλιά : 111, 120.
κάλλιον : 266.
κάλλιη, κάλλισ : 88.
κάλλις : 87.
καλιπτοω : 111, 120.
καϊμός : 91.
καμπίη : 91, 267.
κάμπτος : 91.
κάμπτην, κάμψαι : 90, 239.
κάμψα : 97.
κανίζω : 94.
κανισχή : 94.
κανισχίτους, Hés. : 636.
κάνθαρος : 92.
κανθός : 94.
κάνθειον, κανθήλιος : 94.
κάννα : 93.
κάνναβος : 93.
κάνναθος : 91.
καπέτις : 97.

κάπη : 97.
κάπηλος : 107.
κάπια, Hés. : 114.
καπνός : 158, 713.
κάπτος, Hés. : 158.
κάπτα, Hés. : 94.
κάπρος : 38, 459.
κάπτω : 97.
κάρα, att., κάραννος, έοι.,
καρανοών, att., καράρα,
Hés. : 115.
κάραθος : 600.
καρδια, att. : 142.
κάρηνα, hom. : 115.
κάρηνα : 101.
καρχαίρα : 556.
κάρκαρος, Hés. : 91.
καρχίνος : 91.
κάρνη : 100.
κάρνον, Hés. : 143.
καρός, dor. : 114.
κάρπασος : 99.
καρτός : 102.
κάρταλος : 147.
καρχικειον, dor. : 82.
κάρνον : 100.
κάρωξ, dor. : 101.
Καρχιδών : 102.
κάστα : 103.
κασμίλος : 90.
καταδαρθάνα : 184.
καταφώνια : 398.
καταπακτών : 673.
κατάστατικός : 649.
κατάχρησις : 758.
κατέπειρο : 473.
κάπτος, sic. : 105.
καπτούω : 667.
κατωμύω : 106.
κατωρυγής, hom. : 582.
καυαί : 107.
καυαίς : 107.
καυάνκης : 268.
καυάζω, καυαζέω, καυ-
χάζω : 80.
καυχάλας : 80.
καύληξ : 89.
κάψα : 97.
κάψω : 104.
κέθρος : 124.
κέϊμαι : 157.
κέϊμις : 695.
κείρω : 101, 143.
κελων, hom. : 104.
κευάδοντο, hom. : 82.
κέκληρα : 88.
κέκλιται : 128.
κέκλαδος : 88.
κελαινός : 87, 134.
κέλις : 110, 628.
κέλομαι, κέλλω : 110.
κέλυφος : 111.
κε(ν), κα, dor., έοι. : 109.
κενοδοξία : 740.
κένθαρος : 92.
κενθός : 94.
κένθειον, κανθήλιος : 94.
κέννα : 93.
κένναβος : 93.
κένναθος : 91.
κεπέτις : 97.

κερκίς : 562.
κέρτομος : 100.
κεφάλαιον : 666.
κεφαλή : 99.
κέχονδα : 531.
κηλάδες : 86.
κηλάς : 87.
κηλέω : 88.
κήλων : 679.
κήρ : 100.
κήρ : 142.
κηνίνδος : 114.
κηρός : 114.
κήρυξ, ion.-att. : 101.
κίβος : 118.
κίβαννος : 121.
κικός, Hés. : 119.
κιολήσωα : 88.
κιουμάς, κίουμος, Hés. : 119.
κινέω : 120.
κίνομαι : 120.
κίτρον, κίτριον, κίτρεα : 124.
κίχρα (κίχρηρα) : 119.
κλαγγή : 125.
κλάβος, ενέτ. : 335.
κλαδάρος : 111.
κλαδέσαι, Hés. : 111.
κλάβω : 125.
*κλάβ(F)ισρα, dor. : 125.
κλαίς, dor. : 125.
*κλάβ(F)ίς : 126.
κλάβρος, dor. : 411.
κλάσας, κλήσις (ion.-att.) :
125.
κλάω : 111.
κλείν, att. : 125.
κλέ(F)ομαι : 129.
κλέ(F)ος : 129.
κλέπτης : 127.
κλέπτοω : 127.
κλήθρα, att. : 125.
κλήτης, ion. : 125.
κλήρος, ion.-att. : 111,
637.
κλήτικός : 754.
κλίνω : 128.
κλισία, κλισιον : 128.
κλίτος, κλίτος : 128.
κλόσιον : 129.
κλόσις : 129.
κλόω : 128.
κλόπι : 129.
κλυτός : 129.
κλώψ : 127.
κνώφας : 149.
κνίτες : 602.
κνίσια, att. (κνίσια, hom.) :
441.
κνίξ : 129.
κνήξ, Hés. : 491.
κόνιχ : 136, 137.
κονίχιον : 137.
κόνιχος : 136, 137, 688.
κοδάννα, Hés. : 146.
κόκω : 107, 640.
κοίλος, έοι. : 108.
κοινός : 156.
κοίτη : 157.
κοικύζω : 130.
κόκοις : 154.

κόλαφος : 111.
κολεός : 155.
κολετρήν : 111.
κολοδός : 111.
κόλος : 111.
κόλουρος : 194.
κόλυθος : 155.
κόλυμβός : 134.
κολωνός, κολώνη : 132.
κόμμι : 156.
κόναθος : 94.
κόνδυλος, κονδύλιον : 137.
κονίδος : 351.
κονίλη : 157.
κόνις : 121.
κοντός : 140.
κόποι, Hés. : 103.
κοπίς : 98.
κόπτος : 597.
κόπτοω : 98, 597.
κόραξ : 143.
κόρβαξ : 600.
κόρση, ion. : 115.
κορύπτα : 145.
κόρυς (κόρυθος) : 143.
κορυφή : 117, 143.
κορώνη, « corneille » :
143.
κορώνη, « couronne » :
144.
κορωνός : 161.
κοσμημίτια : 560.
κόσμιος : 421.
κοτύλη : 105.
κούελα : 108.
κούκουμα : 154.
κογλάς : 130.
κόγης, Hés. : 261.
κογούθεσος, κογούθειν : 261.
κράαρα, Hés. : 115.
κράβατος, κράββατος, ma-
ced. : 279.
κραθαίνω : 600.
κράβη, hom. : 142.
κράβω : 150.
κρατιπέδη : 147.
κράσις : 680.
κραινή : 143, 150.
κρέας (κρέα, att.) : 152.
κρέμβαλον : 150.
κρηπίς : 102, 149.
κρηστρά : 115.
κρητή : 150.
κρίζω : 151.
κριθή (κρή, hom.) : 299.
κριθίδιον : 299.
κρίκος, κίρκος : 123.
κρίμα : 116, 151.
κρίμιον : 115.
κρίνω, ion.-att. (κρίνω,
lesb.) : 115.
κρίσις : 115-116.
κριτήριον : 116.
κριτής : 118.
κριτός : 115.
κρίταλον : 662.
κρίταφος : 681.
κρούω : 264.
κρός : 153.
κρόπτα (κρόφα) : 111.

κρόταλλος : 153.
κρότω : 150, 151.
κρείς : 491.
κρήνα : 225.
κρήσις, Hés. : 154.
κρίσω, Hés. : 154.
κρούω, κρούτος, κρούρος : 108-
109.
κρηνω : 284.
κρίσιον : 153.
κρίτος : 154.
κρέω : 314.
κρύατος, κρύατα : 132, 133,
578.
κρυλοτερής : 685.
κρύλαψ : 54, 130.
κρύα : 120.
κρύβις : 87.
κρύμα : 157.
κρήνη : 266.
κρύπαστος : 159.
κρύπλον, Hés. : 158.
κρύσις : 145.
κρύτια : 147.
κρύτος : 161.
κρύσις, Hés. : 158.
κρύσις : 161, 456.
κρύφος, κρύφος : 275.
κρύων : 92.
κρύβος : 279.
κρύβος : 286.
κρύβων : 162.
κρύμνω : 135, 590.
κρύνος : 145.
κρύος : 108.
κρήνη : 97.
κρήνης : 131.
*κρυ : 123.

λάβρονον, λάβρανον : 333.
λάβρος : 562.
λαγαρός : 348.
λαγασσαι, Hés. (λαγασσαι,
gort.) : 348.
λαγγάω : 340.
λαγγάω, Hés. : 340.
λαγγος : 338.
λαγγος : 348.
λάγρος : 338.
λασμιαί : 339.
λαθρός : 343.
λάβρος, λαθρός : 351.
λάβω, dor., λήθω, ion. :
343.
λαειν : 339.
λα(F)ός : 338.
λαός : 598.
λαός : 601.
λαση, Hés. : 335.
λαδώω : 335.
λαός, att. : 335.
λαόςος : 337.
λαπιζέω : 365.
λάσας : 338.
λάμα : 351.
λαμπτήρ : 340.
λαμρός : 351.
λασθώνω : 343.

λάβρος, dor. : 339.
λάξ : 365.
λάπτω : 339.
λαστήρ, Hés. : 342.
λάταξ : 343.
λατομαι : 346.
λατρός, λατρώω, λάτρον :
343.
*λάτρον : 343.
λατώ, dor. : 343.
λάφηρ : 346.
λαφύσσω : 339.
λάφω : 336.
λαθρός, « cosse » : 350.
λαθρός, « lapin » : 352.
λαθνοί, Hés. : 350.
λαθός : 350.
λάγειν : 349-350.
λαίδω, λαίβειν : 355, 356.
λαίμαξ, λαίμων : 359.
λαίος, λαίοτης : 353, 361,
455.
λαίτω, λαίπομαι : 361, 362.
λαίρον : 358.
λαίχιώω : 360.
λαίχω : 360.
λαίχη, att. : 340.
λάκος : 340.
λακροί : 357.
λάκος, hom. : 348.
λάκρον : 348.
λάκουμένος : 346.
λαπίς : 341.
λαπιστή : 352.
λαπιρον : 352.
λαπτός : 352.
λάπω : 352.
λαυγάδος : 369.
λαυρός : 374.
λάχος : 348.
λάχιος : 455.
λάων : 352.
λήγω : 348.
λήθειν, Hés. : 342.
λήθης, Hés. : 342.
λήθη : 352.
λήταν : 365.
λήμα : 666.
λήμαξ : Hés. : 351.
λήνις : 342.
λήνος, ion.-att. : 339.
ληροί, Hés. : 352.
λήτο, λήτο, Hés. : 343.
λιάσομαι : 361.
λίβα : 356.
λίξαι, λίξουσι, Hés. : 369.
λιγοσιρής, hom. : 455.
λιδομαι : 342.
λίμων : 359.
λίνομαι : 361.
λίνοθεσται : 369.
λίον : 361.
λιπαρός : 362.
λίπτος : 362.
λίστος : 358.
λίθη : 363.
λίτρα, λίτρασις : 356.
λίγυθος : 360.
λιθός : 350.
λόγος : 570.

λόγγη : 339.
λοστρόν : 346.
λοιδή : 355, 356.
λοιδόρος : 369.
λούρον, λουριον : 367.
λουτρόν : 345-346.
λούω : 346.
λόφος : 412.
λυγίω : 368.
λυγρός : 369.
λύθρον, hom. : 372.
λύκος : 370.
λυκούργος : 370.
λυμαίνω : 372.
λύμη : 372.
λυμνός, Hés. : 450.
λύτρον : 370.
λύχιον : 372.
λύχιος : 367, 374.
λύω : 370, 372, 374.
λύων : 395.

μάγγανον : 383.
μάγειρος : 376.
μαχηνά : 376.
μαγίς : 376, 377.
μάγουλον : 379.
μαδάω : 377.
μαζα : 389.
μάθωμαι, Hés. : 382, 390.
μαίνωμαι : 395.
μακενός : 375.
μακέλα, μάκελλον, Hés. :
375.
μασοκόω : 375.
Μασοκόω, dor. : 375.
μακρός : 375.
μάλα : 420.
μαλακόος : 238.
μαλόςω : 380.
μαλόχη, μαλόχη : 380.
μάλα : 380.
μαλόςος : 411.
μάλις : 380.
μαλλός : 380.
μαλλωτή : 410.
μάλον, dor. : 381.
Μαμάω : 29.
μαυάνκης : 412.
μάνος : 412.
μανός, att. (μάνός, hom.) :
405.
μαραίνω, μαραίνωμαι : 255,
422.
μάρη : 386.
μαρμαίρω (μαρμαρα, Hés.) :
400.
μαρμαρός : 388.
μαράω, Hés. : 388.
μαρτυρ : 388.
μασ(σ)όμαι : 382, 389.
μάσος : 376, 389.
μαστάω (μάσταξ, hom.) :
382.
μαστιχάω : 389.
μαστήρ, dor. : 390.
ματίς, Hés. : 384.
ματύνη : 390.
μαχανά, dor. : 376.

μέγα, μέγα, μεγάλη, με-
γάλα : 379.
μέβινος : 392.
μέδομαι, μέδω : 392.
μέδοτες (μεδέων, hom.) :
392.
μέθω : 394.
μείγνωμι : 406.
μεδάω : 406.
μετροίξ : 387.
μετρομαι : 399.
μελων : 405.
μελαγγίμα : 294.
μέλιος : 419.
μελίος : 381.
μελετώ, μελέτη, μελέτημα :
393.
μέλι, μέλιτος : 394.
μελίμηλον : 381.
μελίη : 403.
μέλιος : 395.
μεμνήσκαι : 383.
Μέμνωμαι : 283.
μέμνομαι, μέμαμαι, hom. :
395.
μένος : 395.
μένω : 383.
μέμνωμαι : 396.
μέμνωμαι : 399.
μεσημβρία : 399.
μέσος, μέσον (μέσος, μέσος,
hom.), μεστότης : 393.
375.
μέστοκα, Hés. : 382.
μέστοκα, Hés. : 401.
μετάνωμαι : 594.
μέταξω : 389.
μετρέω, μέτρον : 401.
μή : 433.
μήδεα, hom. : 392.
μήδομαι : 392.
μήκομαι : 402.
μήκος, ion.-att. : 375.
μήλον : 381.
μηλωτή : 410.
μήν, μήνος (μήνος, lesb.),
μήνη : 398.
Μήνη : 396.
μήνηρ, ion.-att. : 390.
μητιάσομαι, hom. : 401.
μητιάται, hom. : 401.
μήτις : 401.
μήτρα : 390.
μητροιά : 488.
μία : 613.
(σ)μακρός : 402.
μίλιτος : 419.
μίμνω : 383.
μίνθη : 398.
μινόθος : 405.
μινόθη, hom. : 405.
μινόριξω : 405.
μινόρομαι : 405.
μινόρος : 405.
μίγω : 406.
μνή : 403.
μνέομαι : 397.
μνήμα : 412.

σηπία : 615.
 Σήρες : 617.
 σησάμη : 621.
 σητάσιος : 629.
 σήτος, ion. : 123.
 σιδόνη, σιδήνη; σιδώνης : 670.
 σιγή : 625.
 σιγμός : 622.
 σιγώνης, σιγώνης : 670.
 σίζω : 622.
 σίκερα : 623.
 σίκιν(ν)ις : 623.
 *σίλος, Σιληνός : 627.
 σίλιφιον : 342, 629.
 σιμίς, Σιμίλιας, Σιμίλιας : 627.
 σίναπι : 429, 627.
 σίντης : 629.
 Σινώπη : 629.
 σιπή, σιπία : 627.
 σιρός, σειρός : 629.
 σισύμβριον : 629.
 σίφαρος, σίφαρος : 668.
 σιωπή : 625.
 σκαίος, σκαϊότης : 598.
 σκαίρω : 145, 600.
 σκαλις, Hés. : 87, 156.
 σκαλλιον : 87.
 σκαλλω : 599.
 σκαλιός : 598.
 σκαλιός : 599.
 σκαμβός : 600.
 σκανά : 601.
 σκάνδαλον : 599.
 σκάπτος, Hés. : 599, 600.
 σκάπτων, dor. : 599.
 σκάπτω : 98, 597, 600.
 σκαριζώ : 600.
 σκαριφάσιον : 600.
 σκαριφάσθαι, Hés. : 605.
 σκάρος : 600.
 σκάυρος : 600.
 σκαφεϊον : 98.
 σκαφή : 597, 600.
 σκαφίς : 97.
 σκάφος : 597.
 σκαλλός : 600.
 σκαλιός : 601.
 σκέπαρνον : 98.
 σκέπτομαι : 640.
 σκέραφος, Hés. : 100.
 σκερβόλος, Hés. : 100.
 σκηγή : 601.
 σκηναϊός : 601.
 σκήπτρον : 599, 601.
 σκήπτω : 599.
 σκίαινα : 745.
 σκίγρος : 602.
 σκίλλω : 602.
 σκίμπτομαι : 599, 603.
 σκίμπων : 599.
 σκινδαφός : 693.
 σκίλουρος : 603.
 σκίλων : 599, 603.
 σκιρτάω : 600.
 σκινπέρας, σκινπέρας : 602.
 σκολόπενδρα : 604.
 σκόμβρος : 604.
 σκόπελος : 604.
 σκοπέω : 641.
 σκοπή : 640.

σκοπία : 639.
 σκοπιζώ : 640.
 *σκορδαλιός : 604.
 σκοροδιζώ : 604.
 σκόροδον, σκόροδον : 604.
 σκορπιός, Σκορπιών : 604.
 σκότωμα : 604.
 σκουτλάριος : 607.
 Σκυθιαϊός : 606.
 σκυτάλη : 607.
 σκύτος : 161, 456, 606, 607.
 σκύφος : 607.
 σκάρ, σκατός : 114, 647.
 σκωρία : 114, 604.
 σμάραγδος : 630.
 σμυκτήρ : 421.
 σμύζων : 421.
 σμύρος : 630.
 σμύσσεια : 421.
 σός : 705.
 σουβιτύλλος : 662.
 σοφία : 594.
 σπάδιξ : 638.
 σπάδιον, dor. : 639.
 σπάδων : 641.
 σπαίρω : 638.
 σπάλαξ, άσπάλαξ : 643.
 σπαράττω : 641.
 σπάρος : 638.
 σπάρον : 638.
 σπασμός : 638.
 σπατάλη : 639.
 σπειρά : 642.
 σπειρά : 638.
 σπένδα, σπονδή : 644.
 σπέργουλος, Hés. : 659.
 σπεύδω : 543, 658.
 σπήλυξ : 641.
 σπιδών, Hés. : 643.
 σπινθαρίς : 642.
 σπινθήρ : 602.
 σπληνής : 357-358, 643.
 σπόγγη : 262, 665.
 σπογγία : 644.
 σπολιάς : 643.
 σπόλια, Hés. : 643.
 σποργιός : 485.
 σπουδή, σπουδίζω (σπού-
 δαξ, Hés.) : 658.
 σπυρίς, σπυρίδα : 467, 644.
 -σα : 560.
 σπάδιος : 639, 645.
 στάσιμος : 652.
 στάσις : 652.
 στατήρ : 319, 646.
 στατός : 654.
 σταυρός : 319, 646, 655.
 στεγάστρον : 612.
 στέγη : 646, 679.
 στέγιος, στέγιω : 679.
 στείλω : 650.
 στείρω, hom. : 647.
 στεργίς, στεργίς : 686.
 στελέα : 655.
 στέλεχος : 655.
 στελλός : 655.
 στέμβω : 680.
 στέμμα : 646.
 στέμφω : 681.

στενάχω, στεναχίζω : 695.
 στένω, στενωίς : 695.
 στεργάνος, Hés. : 647.
 στεργίς : 686.
 στερέα (τά) : 632.
 στερεότης : 633.
 στέριφος : 647.
 στέρον : 647.
 στεροπή : 646.
 στέρφος : 686.
 στήλη : 646.
 στήμων : 646, 654.
 στιβαρός : 650.
 στίβη, στίμμω : 648.
 στιγεύς : 649.
 στήγμα, στήγματα : 648, 649.
 στήγων : 649.
 στίζω : 649.
 στίδω : 602.
 στιφρός : 650.
 στήχη : 648.
 στεργίς, στεργίς, στελε-
 γίζω, στελεγγίδιον, στελε-
 γισμα : 656.
 στόδος : 681.
 στολή : 655.
 στόλος : 655.
 στόμαχος : 655.
 στορόνυμι : 655.
 στορόνυμι : 648.
 στραβός, στραβός : 655.
 στραβώνη : 260.
 σφρικτήρ : 642.
 σφρίδη (σφρίδες, Hés.) : 232.
 σφρίγγος : 262, 665.
 σφυρόν : 641.
 σφιδίος : 601.
 σχέμα : 601.
 σχήμα : 236, 601.
 σχήσω : 288.
 σχίζαξ : 599.
 σχίδια : 601.
 σχίζω : 83, 601, 602.
 σχίωμα : 601, 602, 614.
 σχοίνος : 601.
 σχολή : 601.
 σφώω : 592, 638.
 σώς : 592.
 σωήω : 591, 592.
 σωτηρία : 592.
 τα, θέοι. : 556.
 τάβω, τήβω : 678.
 τάβω, ταβέλλα : 672.
 ταίρια : 673.
 τάκω : 672.
 ταλαίπαρος : 488.
 τάλαντον : 674.
 τάλκωρος : 694.
 τάλας, hom. : 694.
 τάλας : 675.
 ταναός, hom. : 684.
 ταναρούζω : 222.
 τάνυται, hom. : 683, 684.
 τάπηρ, τάπητος, ταπήτια :
 676.
 τάρανδρος, τάρανδος : 677.
 τάρουσα : 700.
 τάρως : 696.
 τάρως : 250.
 τάσις : 682.

συμφορά : 249.
 συμφώνια, συμφωνιαϊός :
 671.
 συμφώνιος : 720.
 συναγωγή : 671.
 σύναιμος : 593.
 συναιδός : 603.
 συνένω : 748.
 συνίσταμαι, συνίστημαι : 653,
 654.
 σνόνδος : 671.
 σνούσις : 603.
 συνόμοιος : 626.
 σνταγμα : 652.
 συνταξίς : 652, 658.
 συντελέω : 666.
 συντονία : 683.
 συντρέπω : 687.
 σόρη, ion. : 708.
 Συρία : 671.
 σύριγξ : 671.
 σύριμα : 671.
 σύς : 670.
 συστύφω : 650.
 σύφαρ : 661.
 σφαίρα : 641.
 σφαλαξ : 643.
 σφαλάσσειν, Hés. : 643.
 σφάλλω : 214.
 σφραδώνος : 260.
 σφραδώνη : 260.
 σφρικτήρ : 642.
 σφρίδη (σφρίδες, Hés.) : 232.
 σφρίγγος : 262, 665.
 σφυρόν : 641.
 σφιδίος : 601.
 σχέμα : 601.
 σχήμα : 236, 601.
 σχήσω : 288.
 σχίζαξ : 599.
 σχίδια : 601.
 σχίζω : 83, 601, 602.
 σχίωμα : 601, 602, 614.
 σχοίνος : 601.
 σχολή : 601.
 σφώω : 592, 638.
 σώς : 592.
 σωήω : 591, 592.
 σωτηρία : 592.
 τα, θέοι. : 556.
 τάβω, τήβω : 678.
 τάβω, ταβέλλα : 672.
 ταίρια : 673.
 τάκω : 672.
 ταλαίπαρος : 488.
 τάλαντον : 674.
 τάλκωρος : 694.
 τάλας, hom. : 694.
 τάλας : 675.
 ταναός, hom. : 684.
 ταναρούζω : 222.
 τάνυται, hom. : 683, 684.
 τάπηρ, τάπητος, ταπήτια :
 676.
 τάρανδρος, τάρανδος : 677.
 τάρουσα : 700.
 τάρως : 696.
 τάρως : 250.
 τάσις : 682.

τάσσω : 678.
 τατά : 28, 677.
 τατός : 683.
 ταύρος : 489, 677.
 ταύσιος, dor. : 127.
 ταός : 490.
 τε : 555.
 τε, Hés. : 705.
 τεγγόμενος : 676.
 τεγγώ : 676, 692.
 τέγη, τέγιος : 679.
 τέθειται : 180.
 τέτος : 683.
 τεύρω : 687.
 τεύρω, τοίχος : 236, 424.
 τέκτων : 690.
 τελαμών : 694.
 τελασσοί, Hés. : 694.
 τελομαι, cré. : 133.
 τελονέιον, τελώνιον : 694.
 τεμχίον, τέμαχος : 694.
 τέμενος : 681.
 τέμων : 681, 695.
 τένω : 695.
 τένω, έοι. : 695.
 τένος : 685.
 τενωται, cypr. : 133.
 τέω, hom. : 560.
 τέως : 705.
 τέτροπον : 687.
 τέτην : 684.
 τέτρω, τέτρωμι : 686.
 τετραίνω (τέτρωται, hom.) :
 696.
 τεσσαράγωνα : 688.
 τεταγών, hom. : 676.
 τεταφός, ion.-ait. : 554.
 τετήμαι : 159.
 τέτλαμι, hom. : 694.
 τέτρωτος, dor. : 554.
 τέτρατος, hom. : 554.
 τετραράβδος : 554.
 τέτρωμαι : 687.
 τετρακόνητα, dor.-ion. : 553.
 τέττω : 28.
 τέττωρα, att. : 554.
 τέτρω : 250, 685.
 τέτρω : 678, 690.
 τήκω, τήκωμι : 672.
 τήλω : 537.
 τήλωτος : 539.
 τήλικος, ion.-ait. : 675.
 τήλιος, τηλέθων : 679.
 τήμερον, att. : 123.
 τήνος, dor. : 309.
 τήνω : 127.
 τήτος, att. : 123.
 τήσιος, hom. : 127.
 τιάρα, τιάρας : 691.
 τίγρις : 691.
 τίγρης, ion. : 691.
 τίθημι : 178-179-180, 212.
 τίθημι (άπο-, δια-, εις-, έν-,
 κατα-, παρα-, προς-, συν-,
 ύπο-) : 179, 180.
 τίθημι, hom. : 223.
 τίττω : 491, 542.
 τίς : 560.
 τίθηρ, τιθός : 174, 453, 692.
 τίρη : 692.

τλῆναι, Hés. : 694.
 τό : 630, 675.
 τοίχαρος : 709.
 τοιχαρούχος : 423.
 τόκος : 693.
 τοκόλλιον : 693.
 τόμα, dor. : 694.
 τόνος : 684, 685, 695.
 τοξικόν : 697.
 τόσον : 678.
 τόπος : 695.
 τόρονος : 687, 695.
 τορούνη : 704.
 τόσσος, τόσσος, hom. : 675.
 τοῦ, ait. : 560.
 τόφος : 693.
 τραγακάνθων : 698.
 τράχημα : 698.
 τράχος : 698.
 τραχώβια : 698.
 τραπέζιτης : 677.
 τραπέτιν : 701.
 τράπητον, τράπητρον (Τρα-
 πήτος, Hés.) : 700.
 τρασία : 697.
 τράχηλος : 132.
 τρέις : 701.
 τρέμμα, τρέμμας : 700.
 τρέπει : 701.
 τρέπω : 696.
 τρέσσοι : 700.
 τρέφομαι : 250.
 τρέχω : 699, 577.
 τρέω : 700.
 τρητός : 687.
 τρέτω : 702.
 τρι- : 701.
 τρισκόνητος : 569.
 τρισκόκος, τριβιάς : 700.
 τριβόλος : 702.
 τριβώ, έτρήβω : 686, 687.
 τρίζω, τέτρινα : 656, 703.
 τρήρης : 569.
 τρινοκία : 706.
 τριπαππος : 703.
 τριπλοῦς : 701.
 τριπόδιζω : 703.
 τρίς : 702.
 τρισκαπάρατε : 701.
 τριστεγα : 703.
 τρίτος : 702.
 τριχάι (F)ικος, hom. : 733.
 τρήχες : 702.
 τριχοκόσκιον : 702.
 τρήνος : 704.
 τροπέοντο, Hés. : 701.
 τρώπος : 704.
 τρώχλια : 704.
 τρώχος : 132, 577.
 τρώγων : 704.
 τρωτήν : 705.
 τρωπέλια : 554.
 τρώχω : 687.
 τρώω : 687, 705.
 τρώκτης : 704.
 τύ, dor. : 705.
 τύκων : 232.
 τύλος : 709.
 τύμβα, τύμβος : 706, 707.
 τυμος : 707.

τύμπανον : 709.
 τύπος : 709.
 τύπται : 658, 707.
 τύραννος : 709.
 τύρηθ : 708.
 τύρος : 709.
 Τυρσηνοί : 709.
 τύφος : 709.
 ύαινα : 751.
 ύάκινθος : 710.
 ύβρις : 661.
 ύγρός : 746.
 ύδος : 747.
 ύδρία : 757.
 ύδρομύλη : 411.
 ύδωρ, ύδατος : 308, 746.
 ύει : 517.
 ύόληθ : 234.
 ύόλων : 745.
 ύόλω : 344.
 ύλη : 390, 626.
 ύν : 670.
 ύννης : 752.
 ύπαρκτικόν : 653.
 ύπατός : 660.
 ύπερ : 660.
 ύπερα : 464.
 ύπερβολή : 229.
 ύπερθεος : 668.
 ύπερος : 660.
 ύπερφαλος : 661.
 ύπνος : 634-635.
 ύπο : 660.
 ύποκατάστασις, ύποκατάστα-
 τος : 653.
 ύπόλευκος : 660.
 ύπόμίζω : 425.
 ύποστασις, ύποστατικός :
 653, 654.
 ύποστρόφυμι : 647.
 ύπτιος : 660.
 ύραξ : 637.
 ύραξ : 467, 754.
 ύς, ύός (hom.), ύσμνη :
 325.
 ύστατος, ύστερος : 204.
 ύφιστάμαι : 653.
 ύφορβός : 670.
 ύψιφρεμέτης : 695.
 φαγός, dor. : 213.
 φάγρος : 474.
 φανόλης : 474.
 φαιός : 565.
 φάλαγγα : 475.
 φάλαγξ : 259.
 φάλανα : 65.
 φαλαρίς : 260.
 φαλύνη, Hés. : 259.
 φάμα, dor. : 214.
 φάρμαρα : 226.
 φάρμακον : 719.
 φάρμακον, « terre labourée » :
 249.
 φάρωσις (φάρω, hom.) :
 « manteau » : 476.
 φαρώσις : 249.
 φάρυγξ : 256.

moderno

φάτις, φατός (φάτο, φ. n.) : 219, 245-246.
 φαν, att. : 218.
 φάσις : 489.
 φάσιμα : 235.
 φάτρον (φέτρων, hom.) : 6.
 φάχ : 229.
 φάχ, hom. : 229.
 φάχ, 229.
 φάχ (άπο-, δια-, εις-, εκ-, ι-, κατα-, μετα-, περι-, ο-, συμ-, ύπο-) : 227-8, 229.
 φάχ : 258.
 φάχ, ion.-att. : 213.
 φάχ, φήλος : 214.
 φάχ : 245.
 φάχ, φήμος : 214. (φαμί, dr.) : 245.
 φάχ, έολ. : 230.
 φάχ : 630.
 φάχ : 630.
 φάχ, att. : 232.
 φάχ, μιμείδης : 135.
 φάχ : 719.
 φάχ : 235.
 φάχ, φλάω : 240.
 φάχ, άσκαων, Hés. : 239.
 φάχ : 489.
 φάχ, φλεγμονή : 240, 259.
 φάχ : 259.
 φάχ, Φλαεας (έρήής.) : 242.
 φάχ : 240.
 φάχ : 240.
 φάχ : 239.
 φάχ : 259.
 φάχ, Φλοιαί : 242.
 φάχ : 238.
 φάχ : 243.
 φάχ : 259.
 φάχ : 242.
 φάχ : 243.
 φάχ : 242.
 φάχ : 243.
 φάχ : 242.
 φάχ : 225.
 φάχ : 246.
 φάχ : 227.
 φάχ : 300.
 φάχ : 238.
 φάχ : 217.
 φάχ, φράτωρ, φρατρία : 252.
 φάχ, att. : 230.
 φάχ : 733.
 φάχ, att. : 620, 723.
 φάχ : 254.
 φάχ : 65.
 φάχ : 254.
 φάχ : 232.
 φάχ : 257.
 φάχ : 184, 258.
 φάχ : 258.
 φάχ, hom. : 258.
 φάχ (τά) : 258.
 φάχ : 74.
 φάχ : 74.

φυλή, φύλον : 258.
 φύλλον : 244.
 φύομαι : 258.
 φύσα : 547, 642.
 φύσις : 258.
 φύτον : 258.
 φύω : 257.
 φύω : 263.
 χαβόν, Hés. : 289.
 χαγάνος : 265.
 χαίνω : 295.
 χαίσιος : 265.
 χαίρω : 299.
 χαλάω : 88.
 χαλδάνη : 265.
 χαλίξ : 89.
 χαμαίξ, χαμαί : 302.
 χαμηλός : 302.
 χαμός, Hés. : 289.
 χάν, χανός, dor. béot. (χάν-νος, έολ.) : 36.
 χανδάνω : 531.
 χάος : 314.
 χάρσις, Χάρτις, χαρά : 282, 299.
 χάρμη : 299.
 χάρτης : 118.
 χάσκαω : 295.
 χεή, hom. : 250.
 χεΐλος : 334.
 χεΐμα, χεϊμών, χεϊμερινός : 294.
 χεΐρ : 295, 300, 386.
 χεΐσομαι : 531.
 χεΐλυδρος : 134.
 χέω : 261.
 χήν, χηνός : 36.
 χήρ, Hés. : 200.
 χήρος, χηρωστής : 292.
 χθαμαλός : 302.
 χθές : 292.
 χθών : 302.
 χι : 293.
 χιμαρος, χιμαρα : 294.
 χιτών : 707.
 χιών : 294, 442.
 χλαίνα, χλανίς : 337.
 χλοερός, χλόη, χλόος : 297.
 χλωρός : 239, 241.
 χόη : 314.
 χοιράδες : 605.
 χόρσιος : 200.
 χόλος, χολή : 223.
 χορδή : 290.
 χόριον : 143.
 χόρτος : 300.
 χροσός : 60.
 χρώς, χρώμα : 133.
 χυλος, χυμός : 261.
 χύτο, hom. : 261.
 χυρός : 129.
 χυρός : 596.
 χώρας, χώραη : 131.
 ψάλλα : 477.
 ψάμαρος, ψάματος : 585.
 ψάφ, ψάρος : 485, 659.
 ψαφαρός : 585.
 ψεύδος : 397.

ψηλαφάω : 477.
 ψήρ, ion. : 659.
 ψιμύθιον : 121.
 ψύλλα : 544.
 ψύττει, Hés. : 645.
 Ω, ω : 454.
 Ω(Ψ)ατα : 60.
 Ωθεα, Hés. : 472.
 Ωσα : 472.
 *ωφεον, dor. : 472.
 Ωή : 460.
 ώιον, lesb. : 472.
 ώκα, ώκιστις, ώκίων : 457.
 ώκύπους, ώκύποδες, hom. : 5, 7, 457.
 ώκύπτερος : 5.
 ώκύς : 5, 457.
 ώλένη, ώλήν : 744.
 ώλεσα : 4, 212.
 ώλλον, Hés. : 744.
 ώμοπλάτη : 512.
 ώμος : 746.
 ών : 636.
 ώνος, hom., ώνή, att. : 721.
 ώόν, att. : 472.
 ώπα (εις), hom. : 458.
 ώρα, ώρος : 299.
 ώρεξα : 568.
 ώρτο, ώρτος, hom. : 468.
 ώρυγή : 580.
 ώρύομαι : 581.
 ώς : 756.
 *ΐ(Ψ)ως, hom. : 630.
 ώς, dor. : 60.
 ώτακουστέω : 60.
 ώτός, att. : 60.
 -ωψ : 54.
 άτέγεια, άτέγιον : 55.
 βάδιος, βάδεος : 64.
 βουκία : 77.
 γαδάθα : 265.
 δηνάριον : 169.
 κάλιστος : 89.
 κελλάρις : 111.
 κήρσιος : 112.
 κουκοΐλι : 154.
 λαρκία : 339.
 λαύρος : 346.
 λώδιξ : 365.
 μίλιον : 403.
 μουλάρι : 420.
 μουσκούλα : 424.
 νερό : 566.
 πάβα : 208.

Albanais.
 ár : 60.
 at : 54.
 bë : 233.
 bire : 249.
 brum : 230.
 dam, dem : 163.
 del'e : 223.
 dender : 270.
 deve : 180.
 denti : 170.
 dere : 246.
 deša : 286.
 dimen : 294.
 dje : 292.
 djek : 250.
 dore : 295, 300.
 driθ, driθe : 299.
 dule, dile : 261.
 θeni : 351.
 θi : 670.
 θom : 113.
 g'arper : 619.
 gél : 266.
 gendem : 531.
 g'erp : 636.
 hel'k' : 664.
 hene : 92.
 jë : 330.
 kam : 97.
 kerdí : 143.
 k'ipre : 159.
 kukúl' : 154.
 kunore : 144.
 lakur : 335.
 l'ehl : 344.
 l'ekure : 335.
 l'idz : 358.
 l'iθ : 358.
 maθ : 379.
 mbese : 438.
 mb-l'eth : 350.
 meme : 381.
 mngge : 386.
 mes : 384.
 mi : 424.
 miš : 395.
 mjalte : 394.
 motre : 390.
 muaj : 398.
 muliri : 411.
 mušk : 420.
 mize, mize : 424.
 nduk : 186.
 ne : 445.
 nuse : 452.
 pas : 527.

paše : 640.
 pierθ : 493.
 pjeκ : 141.
 pl'ep : 522.
 poç : 529.
 priřt : 534.
 rem : 569.
 rjep : 564.
 řkurte : 160.
 řoh : 640.
 řoro : 143.
 trofte : 704.
 iř : 176.
 veř : 60.
 ze : 636.
 zore : 290.

Celtique.
 á, irlandais : 570.
 aball, ir. : 3.
 abanna, ir. : 29.
 *abolos, gaulois : 6.
 Abona, vieux bretonique : 29.
 acina, gaul. : 7.
 adan, gallois : 496.
 adcondarc, v. ir. : 8.
 admat, ir. : 381.
 aded, ir. : 10.
 ajon, gall. : 29.
 agur, ir. : 692.
 aialen, ir. : 190.
 aig, ir. : 18.
 (no-t)ail, v. ir. : 24.
 aile, v. ir. : 22.
 ainm, ir. : 444.
 airfoemim, ir. : 196.
 airget, arget, ir. : 45.
 airam, v. ir. : 48.
 armitiu, ir. : 395.
 ais (oes), ir. : 14, 14.
 aiss, ir. : 62.
 áih, ir. : 54.
 áitheamh, gaélique : 487.
 aiul, vieux breton : 56.
 alauda, gaul. : 20.
 Allobroges, gaul. : 387.
 alt (ro), ir. : 24.
 amal, ir. : 627.
 amann, bret. : 748.
 ambactos (-us), gaul. : 18, 26, 32.
 ambascia, gallo-rom. : 26.
 Ambris, gaul. : 310.
 an- : 312.
 anad, gall. : 34.
 anaid, v. ir. : 383.
 anál, m. ir. : 94.
 anghue, gall. : 440.
 anne, ainne, v. ir. : 38.
 ar (atr), ir. : 530.
 arachrinim, ir. : 100.
 aradar, gall. : 48.

arasissiu, v. ir. : 654.
 arathar, ir. : 48.
 arco, ir. : 526.
 ard, ir. : 45.
 arddu, gall. : 48.
 Arduenna, gaul. : 45.
 are- : gaul. : 530.
 Aremorici, gaul. : 387, 530.
 arepennis, gaul. : 45.
 arg, v. ir. : 638.
 argantob- Argantomagus, gaul. : 45.
 Argentarium, gaul. : 533.
 ariant, gall. : 45.
 arn, ir. : 445.
 art, ir. : 755.
 artioni, gaul. : 755.
 asgarn, gall. : 470.
 asienaimm, v. ir. : 361.
 ass, ir. : 204.
 áth, ir. : 305.
 athir, ir. : 408.
 atuchur, v. ir. : 366.
 auidi, ir. : 611.
 au (ó), v. ir. : 60.
 aue, v. ir. : 60, 62.
 aval, gaul. : 3.
 awell, cornique : 56.
 ba, ir. : 665, 666.
 bair, ir. : 218.
 base, ir. : 264.
 bebrinus, gaul. : 232.
 Bebronna, gaul. : 232.
 bech, ir. : 258.
 bedd, gall. : 243.
 bedwen, gall. : 70.
 bejer, corn. : 232.
 Belenos, gaul. : 68.
 Beluovritia, gaul. : 234.
 ben, ir. : 419.
 benaid, ir. : 498.
 benim, v. ir. : 83.
 benn, gall. : 69.
 ber, gall. : 727.
 berbaim, ir. : 230.
 berim (-biur), v. ir. : 229.
 berr, ir. : 71.
 berwi, gall. : 230.
 berwr, gall. : 69.
 bestl, bret. : 71.
 Bibrax, gaul. : 232.
 biid, v. ir. : 665.
 bile, gaél. : 244.
 Bileuouyris, gaul. : 244.
 bir, v. ir. : 727.
 biriz, ir. : 229, 231.
 bistel, v. corn. : 71.
 biv, v. ir. : 213.
 blaith, ir. : 238.
 blath, ir. : 241.
 blawd, gall. : 241.
 blawm, m. ir. : 418.
 bó, ir. : 74.
 Bodiocasses, gaul. : 64.
 boi, ir. : 113.
 bolg, bolgain, ir. : 78, 244.

bon, gall. : 261.
 bond, ir. : 261.
 Bormo, gaul. : 227, 230.
 borri, ir. : 218.
 Boreo, gaul. : 230.
 bot, ir. : 264.
 bracis, gaul. : 75.
 brag, gall. : 251.
 bras, corn. : 283.
 brass, ir. : 231.
 bráthir, ir. : 252.
 brenn-, ir. : 230.
 bres, ir. : 283.
 breth, brúth, ir. : 229.
 brissim, v. ir. : 76.
 briva, gaul. : 521.
 bró, ir. : 411.
 brocc, ir. : 76.
 brogae, gall. : 387.
 *brucus, gaul. : 583.
 brúid, ir. : 257.
 bruinnim, ir. : 230.
 bruth, ir. : 283.
 brys, gall. : 231.
 buan, m. ir. : 221.
 buide « jaune », ir. : 64.
 buinne, bunne, m. ir. : 459.
 buith, ir. : 258.
 bulga, gaul. : 78, 244.
 byrr, gall. : 71.
 byw, bywyd, gall. : 743.
 cacc, caccaim, ir. : 80.
 cach, gall. : 80.
 caech, ir. : 82.
 caera, ir. : 95.
 caerworch, gall. : 95.
 caile, ir. : 86.
 cailech, ir. : 88.
 cair, ir. : 87.
 caire, ir. : 100.
 cairem, v. ir. : 102.
 cainis, ir. : 459.
 calliomarcus, gaul. : 87.
 calocatanos, gaul. : 88.
 canim, ir. : 94.
 cani, gall. : 92, 113.
 canu, gall. : 94.
 car, gall. : 102.
 caraim, carae, ir. : 102.
 caredd, gall. : 100.
 carn, gall. : 143.
 carpentum, gaul. : 101, 507.
 carr, ir. : 160.
 carros, gaul. : 160.
 carw, gall. : 117.
 cas, gall. : 459.
 cassad, ir. : 709.
 cass, ir. : 446.
 *cassanus, gaul. : 555.
 cath « combat », ir. : 105.
 cath « sage », ir. : 106, 145.
 Catto, gaul. : 106.
 cawdd, gall. : 459.
 cechan, ir. : 94.
 cellog, gall. : 88.
 celim, v. ir. : 111.
 celair, m. ir. : 112.
 cé, ir. : 113.
 cetheora, ir. : 554.

cethern, ir. : 105.
 cethir, ir. : 554.
 Chouen, bret. : 660.
 chwaer, gall. : 637.
 chwech, gall. : 621.
 chwedl, gall. : 318.
 chwegr, chwegrwn, gall. : 631.
 chwúth, gall. : 598.
 chwys, gall. : 663.
 chwythu, gall. : 622.
 ci, gall. : 92.
 cia, ir. : 560.
 cil, gall. : 156.
 cinim, cinis, ir. : 566.
 ciotan, ir. : 598.
 cir, ir. : 446.
 claideb, ir. : 276.
 clár, ir. : 111.
 clawr, gall. : 111.
 clé, ir. : 128.
 cledd, v. gall. : 128.
 cleddyf, gall. : 276.
 cledren, gall. : 128.
 cliath, clithar, ir. : 128.
 clir, gall. : 128.
 cloén, ir. : 126, 128.
 -cloth, ir. : 129.
 cluain, ir. : 129.
 clud, gall. : 128.
 -cluineithar, ir. : 129.
 clun, gall. : 129.
 clwyd, gall. : 128.
 cnú, ir. : 453.
 coeg, gall. : 82.
 cog, gall. : 154.
 coic, ir. : 558.
 coich, ir. : 109.
 coire, ir. : 145.
 col, ir. : 155.
 coll, gall. : ir. : 145.
 com-, co-, con-, gaul. : 156.
 com-, co-, ir. : 156.
 combaing, v. ir. : 252.
 combrit, ir. : 229.
 comodding, ir. : 236.
 condud, ir. : 92.
 coniccim, ir. : 429.
 conmidathar, v. ir. : 392.
 conói, v. ir. : 56.
 conriug, v. ir. : 144.
 cor, ir. : 161.
 corwynt, gall. : 161.
 coss, ir. : 146.
 carros, gaul. : 717.
 craid, gall. : 142.
 credaf, gall. : 148.
 cress, ir. : 151.
 creim, v. ir. : 148.
 creu, m. gall. : 152.
 criafol, gall. : 6.
 criathar, ir. : 150.
 cride, v. ir. : 142.
 crip, criβ, gall. : 151.
 Crixos, gall. : 151.
 crú « corbeau », m. ir. : 143, 145.
 crú « sabot », ir. : 117.
 crú « sang répandu », m. ir. : 152.

irl. : 153.
 irl. : 724.
 irl. : 161.
 gall. : 150.
 gall. : 161.
 gall. : 151.
 : 92.
ad « mauvais temps »,
 re. : 108.
 reul », irl. : 109.
 irl. : 154.
 irl. : 107.
 l. : 155.
 rl. : 111.
 ch, v. irl. : 144.
 d, irl. : 561.
 : 156.
 gall. : 156.
 g, irl. : 33.
 im, irl. : 236.
 curmen, gaul. : 149.
 gall. : 158.
 cf-, cyn-, gall. : 156.
 yn, gall. : 599.
 r, gall. : 33.
 d, gall. : 92.
 irini, irl. : 422.
 gall. : 250.
 gall. : 244.
 (ad-, ni-), irl. : 182.
 m, irl. : 342.
 allaid, irl. : 163.
 aim, irl. : 182.
 irl. : 180.
 gall. : 169.
 atos, gaul. : 166.
 ad, irl. : 166.
 n, irl. : 166.
 gall. : 336.
 irl. : 223.
 irl. : 181.
 gall. : 181.
 n, irl. : 223.
 rl. : 336.
 irl. : 171.
 rl. : 169.
 : gaul. : 171.
 ica, gaul. : 171.
 l. : 165.
 l. : 188.
 gall. : 165.
 dieu », irl. : 171.
 jour », irl. : 175.
 e, gall. : 429.
 e, v. corn. : 457.
 d, irl. : 315.
 im, irl. : 181.
 rl. : 8, 184.
 gall. : 292.
 nat, irl. : 269.
 a, irl. : 286.
 einn, irl. : 280.
 , irl. : 429.
 v, irl. : 182.
 t, irl. : 298.
 ain, judomain, irl.
 2.
 niuniur, irl. : 395.
 doommalgg, v. irl. : 418.
 dor, gall. : 246.
 dord, v. irl. : 260.
 dorus, irl. : 646.
 doss, irl. : 187.
 doidanac, irl. : 429.
 dron, irl. : 189.
 drudwen, gall. : 708.
 dryll, gall. : 257.
 dú, don, v. irl. : 302.
 dubno = 421.
 ducuaid, docoid, irl. : 711.
 dúil, irl. : 259.
 duille, duillen, irl. : 244.
 duine, irl. : 298.
 Dummorix, gaul. : 572.
 dūnon, gaul. : 463.
 durinmaille, v. irl. : 418, 538.
 dutluchur, v. irl. : 366.
 dwn, gall. : 262.
 dygaf, gall. : 186.
 dyw, gall. : 175.
 dyweddio, gall. : 185.
 dywedaf, gall. : 730.
 earb, irl. : 46.
 éc, irl. : 440.
 écath, irl. : 746.
 echel, gall. : 19, 62.
 edn, gall. : 496.
 eguin, v. gall. : 747.
 eu, m. gall. bret. : 23, 608.
 euhaf, gall. : 204.
 euhyr, gall. : 204.
 eks-, gall. : 204.
 el, m. gall. : 27.
 ela, irl. : 461.
 elain(t), gall. : 117.
 eleirch, gall. : 467.
 elin, gall. : 744.
 ελεπετρον, gaul. : 310.
 émer, irl. : 400.
 emith, irl. : 627.
 emuin, irl. : 269.
 én, irl. : 496.
 enech, irl. : 458.
 enigena, irl. : 272.
 enw, gall. : 444.
 eo, iach, irl. : 202.
 eo, irl. : 331.
 eog, gall. : 202.
 eontr, bret. : 62.
 *epos, Epos-, eporediae,
 gaul. : 200.
 erchyll, m. gall. : 500.
 erw, gall. : 50.
 escung, esoonang, irl. : 33.
 ésgid, irl. : 608.
 ess-, irl. : 204.
 Esus, gaul. : 202.
 étan, irl. : 37.
 eter, etar, v. irl. : 313.
 ethaid, irl. : 197.
 etic, gaul. : 203.
 etrigib, irl. : 522.
 etrydd, m. gall. : 488.
 ewylls, gall. : 56.
 ewythr, gall. : 62.
 fáith, irl. : 715.

fás, irl. : 715.
 fé, irl. : 735.
 fedb, irl. : 735.
 feis, irl. : 730.
 feiss, irl. : 729.
 felc'h, bret. : 358.
 fén, irl. : 747.
 fer, irl. : 739.
 ferb, irl. : 727.
 ferid, v. irl. : 723.
 (ro-)fess, v. irl. : 734.
 fi, v. irl. : 740.
 fiad, irl. : 734.
 (ad-) fiadat, irl. : 734.
 fial « chaste », irl. : 736.
 fiche, irl. : 736.
 fichim, irl. : 719.
 figim, irl. : 719.
 fillim, v. irl. : 752.
 -fínnadar, irl. : 734.
 fir, irl. : 727.
 -fítr, irl. : 734.
 (mo) fiur, irl. : 637.
 flaiith, irl. : 712.
 fluiuch, irl. : 362.
 fo, irl. : 660.
 foddlim, irl. : 181.
 fodord, v. irl. : 660.
 foen, v. irl. : 660.
 fogeir, irl. : 248.
 foich, irl. : 798.
 for-, irl. : 660.
 formüigthe, irl. : 417.
 frass, irl. : 517.
 frém, irl. : 563.
 frith-, frt, irl. : 726.
 fuil, irl. : 593, 749.
 furráith, v. irl. : 578.
 ffer, gall. : 641.
 gabul, irl. : 265.
 gae, irl. : 265.
 gaom, v. gall. : 294.
 gapl, gall. : 265.
 gaibim, v. irl. : 97, 288.
 -gainiur, irl. : 272.
 gairm-, -gairiu-, v. irl. : 267.
 galw, gall. : 266.
 gam, irl. : 294.
 garan, gall. : 284.
 garb, irl. : 200.
 gardol, gall. : 300.
 garm, gall. : 267.
 garth, gall. : 300.
 garz, bret. : 300.
 gas, gat, irl. : 290.
 gataim, irl. : 531.
 gau, irl. : 290.
 gaul, bret. : 265.
 ged, irl. : 36.
 géis, m. irl. : 36.
 gelim, irl. : 285.
 gemel, irl. : 269.
 gen, gall. : 269.
 genn, gall. : 531.
 gin (geno), irl. : 269.
 glenaid, irl. : 278.
 glomar, irl. : 277.
 glúin, irl. : 273.
 gnath, irl. : 466.

-gniu, irl. : 432.
 gognaw, gall. : 432.
 gogrynu, gall. : 115.
 gontim, irl. : 225.
 gort, irl. : 300.
 gosteg, gall. : 673.
 grawn, gall. : 281.
 greim, irl. : 280.
 guell, gall. : 751.
 guetid, v. gall. : 730.
 gwird, v. gall. : 739.
 guirid, irl. : 248.
 -gúisiu, irl. : 286.
 gulban, irl. : 284.
 gulip, v. gall. : 362.
 guo-, v. gall. : 660.
 guohu, v. bret. : 728.
 guor-, v. bret. : 660.
 gus, irl. : 286.
 gutuater, gaul. : 286.
 gwae, gall. : 741.
 gwaed, gall. : 593.
 gwarawt, m. gall. : 578.
 gwawd, gall. : 745.
 gweli, gall. : 749.
 gwen, gall. : 719.
 gwir, gall. : 727.
 gwlad, gall. : 712.
 gwlan, gall. : 339.
 gwr, gall. : 739.
 gwraidd, gall. : 563.
 gwrth, gall. : 726.
 gwrysgen, gall. : 563.
 gwydd, gall. : 36.
 gwynth, gall. : 721.
 gwyr, gall. : 734.
 gwyrer, gall. : 743.
 had, gall. : 618.
 hafal, gall. : 627.
 haul, gall. : 632.
 hedeg, gall. : 504.
 hen « semer », gall. : 612.
 hen « vieux », gall. : 613.
 hep, v. gall. : 609, 685.
 hepp, v. gall. : 318.
 hepyd, gall. : 627.
 Hercynia, gaul. : 555.
 herw, gall. : 620.
 hü, irl. : 515, 517.
 hü, gall. : 618.
 hür, gall. : 620.
 hür, irl. : 330.
 hoedl, gall. : 588.
 holl, gall. : 592.
 hucht, irl. : 491.
 huile, irl. : 592.
 (h)uilliu, irl. : 519.
 huise, irl. : 330.
 (on) hurid, irl. : 730.
 huwch, gall. : 670.
 hwyr, gall. : 620.
 hyn, gall. : 614.
 hysp, gall. : 623.
 iasc, irl. : 510.
 iben, v. gall. : 70.
 ibid, v. irl. : 70.
 ibim, irl. : 529.
 ieu, m. gall. : 331.
 ieuanc, gall. : 331.
 ieuru, gaul. : 723.
 im, irl. : 685.
 imb-, imm-, v. irl. : 26.
 imb, irl. : 748.
 imbliu, v. irl. : 745.
 imechtar, irl. : 204.
 immaig, v. irl. : 498.
 imhánad, irl. : 608.
 in, v. irl. : 312.
 indfet, irl. : 622.
 -indhiu, irl. : 292.
 indiu, irl. : 175.
 indmaid, irl. : 377.
 inga, v. irl. : 747.
 ingen, irl. : 234.
 ingreinn, irl. : 280.
 inigle, irl. : 400.
 inis, irl. : 320.
 inocht, irl. : 448.
 insee, irl. : 318.
 iot, v. gall. : 330.
 iou, v. gall. : 327.
 iou, irl. : 547.
 iochre, irl. : 100.
 is, irl. : 665.
 iupicellos, gaul. : 328.
 kéo, bret. : 109.
 lacc, irl. : 348.
 laigid, irl. : 348.
 laigiu, irl. : 353.
 lainn, m. irl. : 643.
 lám, irl. : 477.
 lán, irl. : 515.
 -lánun, gaul. : 513.
 ldr, v. irl. : 206, 513.
 lauro, gaul. : 346.
 le, la, irl. : 344.
 léicim, irl. : 361.
 léithe, irl. : 512.
 lem, irl. : 744.
 lenaim, v. irl. : 361.
 less, m. irl. : 643.
 lestar, irl. : 714.
 leth, irl. : 344.
 lethan, irl. : 344.
 Leucetios, gaul. : 374.
 li, irl. : 364.
 lia, irl. : 517.
 lige, irl. : 348.
 ligim, irl. : 360.
 liim, irl. : 339.
 linaim, v. irl. : 515.
 lir, irl. : 518.
 litiu, irl. : 519.
 loch, irl. : 337.
 lôche, irl. : 374.
 lôg, irl. : 368.
 lôγγo-, gaul. : 366.
 loth, loithe, irl. : 372.
 lôthar, irl. : 346.
 luach, irl. : 374.
 luag, irl. : 368.
 luaidim, irl. : 346.
 luau, irl. : 374.
 lôdgort, irl. : 300.
 lucht, irl. : 369.

llawr, gall. : 513.
 lled, gall. : 344.
 liith, gall. : 519.
 lliw, gall. : 364.
 -llug, gall. : 374.
 llyngar, gall. : 369.
 mac, maqi, irl. : 234.
 mag, v. irl. (magos) : 498.
 maide, irl. mod. : 381.
 maidd, irl. : 377.
 maith, irl. : 384.
 matu, gall. : 411.
 mam, irl. : 381.
 manad, corn. : 384, 386.
 mann, gall. : 396.
 mant, m. gall. : 382, 398.
 mar, irl. : 379.
 maraim, irl. : 414.
 marb, irl. : 415.
 máthir, irl. : 390.
 Matrebo, gaul. : 390.
 mawn, gall. : 384.
 mawr, gall. : 379.
 mé, irl. : 391.
 med, irl. : 392.
 medg, m. irl. : 406.
 Mediolanum, gaul. : 513.
 Medionemeton, gaul. : 393,
 437, 513.
 meirb, irl. : 255.
 meldach, v. irl. : 411.
 melim, irl. : 411.
 melinus, gaul. : 419.
 mellaim, irl. : 381.
 melyn, gall. : 419.
 menb, m. irl. : 405.
 menez, bret. mod. : 413.
 mennar, irl. : 396.
 merch, gall. : 387.
 mesecim, irl. : 406.
 *mesgus, celt. : 406.
 methos, irl. : 401.
 mi, mis, irl. : 398.
 mid « mi- », irl. : 393.
 mid « miel », irl. : 394.
 (ro) midar, irl. : 392.
 midiff, m. bret. : 401.
 midiur, v. irl. : 392.
 nudd, gall. : 449.
 nûe, irl. : 448.
 nyddu, gall. : 437.
 nyf, gall. : 442.
 nyth, gall. : 611.
 ó, v. irl. : 2.
 oa, oac, irl. : 391.
 ocet, v. gall. : 457.
 ochair, irl. : 457.
 ochre « coin », irl. : 6.
 ochr, gall. : 457.
 ocht, irl. : 458.
 odyu, gall. : 54.
 oed, gall. : 14.
 oen, irl. : 749.
 oen, gall. : 15.
 oes, gall. : 14.
 des, oesso, irl. : 14.
 ofn, gall. : 692.
 og, irl. : 472.

mruig, irl. : 387.
 muimne, irl. : 381.
 muinél, irl. : 412.
 muinter, irl. : 382.
 muintorc, irl. : 412.
 mwnwgl, gall. : 412.
 mwyulch, gall. : 400.
 mwydion, gall. : 407.
 myg, gall. : 402.
 myned, gall. : 399.
 mynydd, gall. : 413.
 nach, irl. : 555.
 nag, bret. : 555.
 naidm, irl. : 435.
 nascim, irl. : 435.
 naska, bret. : 435.
 nathir, nathrach, irl. : 431.
 nau, noe, irl. : 432.
 nawf, gall. : 443.
 nead, irl. mod. : 441.
 necht, irl. : 438.
 nedd, gall. : 351.
 neidr, gall. : 431.
 nél, irl. : 434.
 nemed, irl. : 437.
 νεμετων, Nemetodürum,
 gaul. : 437.
 nenaic, irl. : 435.
 nert, irl. : 439.
 nerth, gall. : 439.
 net, irl. : 441, 611.
 nevydd, gall. : 448.
 ni, gall. : 445.
 ni « ni », irl. : 433.
 ni (sni) « nos », irl. : 445.
 nia, niath, irl. : 438.
 niam, irl. : 442.
 nigim, irl. : 519.
 niith, gall. : 438.
 niwl, gall. : 434.
 (he-)no, (peu-)noeth, gall. :
 448.
 nocht, irl. : 450.
 noeth, gall. : 450.
 nómad, irl. : 447.
 Novio-, gaul. : 448.
 nú, v. irl. : 450.
 núall, v. irl. : 452.
 nudd, gall. : 449.
 nûe, irl. : 448.
 nyddu, gall. : 437.
 nyf, gall. : 442.
 nyth, gall. : 611.
 ó, v. irl. : 2.
 oa, oac, irl. : 391.
 ocet, v. gall. : 457.
 ochair, irl. : 457.
 ochre « coin », irl. : 6.
 ochr, gall. : 457.
 ocht, irl. : 458.
 odyu, gall. : 54.
 oed, gall. : 14.
 oen, irl. : 749.
 oen, gall. : 15.
 oes, gall. : 14.
 des, oesso, irl. : 14.
 ofn, gall. : 692.
 og, irl. : 472.

og, oged, gall., bret. : 457.
 ói, irl. : 472.
 óitiu, irl. : 331.
 ol, gall. : 592.
 olann, irl. : 339.
 oic, irl. : 472.
 oll, ollam, irl. : 519.
 omun, irl. : 692.
 onnen, gall. : 469.
 orbe, irl. : 292, 466.
 ore, irl. : 754.
 oúatec, gaul. : 715.
 pair, gall. : 145.
 pás, gall. : 709.
 path, gall. : 561.
 pedair, pedwar, gall. : 554.
 pell, gall. : 537.
 πεπιδουα, gaul. : 244,
 558.
 pet, pez, bret. : 561.
 petorrium, gallo-rom. : 578.
 Petrucorü, gaul. : 554.
 petta, irl. : 632.
 (di) pherid, irl. : 641.
 pimp, gall. : 558.
 pobt, gall. : 141.
 pryf, gall. : 724.
 pwy, gall. : 560.
 rai, gall. : 571.
 ráith « rempart de terre »,
 irl. : 533.
 -ráith « il a couru », v. irl. :
 578.
 rdm, rdmae, irl. : 569.
 rann, irl. : 484.
 raera, irl. : 484.
 rátin, gaul. : 533.
 recht, irl. : 569.
 reis, bret. : 569.
 rethid, rethim, v. irl. : 578.
 Restugenos, gaul. : 569.
 rhedeg, gall. : 504.
 rhif, gall. : 48, 574.
 rhód, gall. : 504, 578.
 rhudd, gall. : 578.
 rhych, gall. : 522.
 rl, irl. : 572.
 riathor, v. irl. : 574.
 *rica, gallo-rom. : 522.
 rig, rigain, irl. : 572.
 ritim, irl. : 568.
 Rigomagus, gaul. : 572.
 rim, adrlmi, irl. : 48, 574.
 rit, v. bret. : 525.
 roe, roí, irl. : 583.
 roicou, irl. : 429.
 roir, irl. : 484.
 róthes, gall. : 578.
 rordiset, irl. : 569.
 rorchert, irl. : 568.
 Rosmeria, gaul. : 399, 415.
 rosteind, m. irl. : 695.
 roth, irl. : 504.
 rouic, irl. : 229.

irl. : 578.
rl. : 580.
r, m. all. : 56.
89.
aidid, aidim, v. ir. : 611.
irl. : 589.
iilech, ir. : 591.
rl. : 628.
rl. : 596.
... : 675.
irl. : 590.
a, gaul. : 591.
irl. : 627.
b, ir. : 596.
c, ir. : 596.
gall. : 675.
... m. gall. : 675.
n, ir. : 101, 143, 604.
im, ir. : 105.
... l. : 318.
c, m. ir. : 599.
irl. : 603.
irl. : 607.
... : 621.
irl. : 609, 685.
a, ir. : 615.
b, ir. : 616.
gall. : 612.
c, ir. : 636.
rl. : 644.
irl. : 358.
rl. : 613.
gaul. : 613.
ir, ir. : 636.
irl. : 620.
id « il sème », ir. : 619.
id « il étend », ir. : 648.
irl. : 595.
irl. : 623.
ind, v. ir. : 599.
rl. : 614.
b, ir. : 622.
metos, gaul. : 615.
rl. : 618.
b, ir. : 622.
c, ir. : 613.
ita, v. ir. : 620.
irl. : 637.
irl. : 592, 594.
irl. : 344.
r, ir. : 394.
a, ir. : 443.
he, ir. : 437.
... v. ir. : 351.
irl. : 437.
id, ir. : 442.
id, ir. mod. : 449.
... : 626.
v. veyrov, gaul. : 630.
nim, sroed, ir. : 648.
b, ir. : 619.
im, ir. : 242.
er, corn. : 646.
nk, bret. : 647.
uis, v. bret. : 648.
n, ir. : 635.
ros, gaul. : 621.
im (?), ir. : 664.

suide, ir. : 611.
súil, ir. : 458, 632.
táid, ir. : 127.
tdl, gall. : 679.
tdl, ir. : 690, 691.
talam, talman, ir. : 679.
tale, v. ir. : 674.
tall, ir. : 309.
talu, gall. : 674.
tana, ir. : 684.
tdnaise, ir. : 608.
tanow, corn. : 684.
tani, gall. : 685.
tar, ir. : 700.
taradr, gall. : 687.
tarann, gall. : 695.
tarathar, ir. : 687.
taraw, gall. : 687.
tarb, ir. : 677.
tarrach, ir. : 700.
tart, ir. : 697.
tarvos, gaul. : 489, 677.
tarwyden (dar-), gall. : 170.
tat, corn. : 677.
-tá, ir. : 654.
tawdd, gall. : 672.
té, téit, ir. : 685.
teffal, m. bret. : 683.
teg, ir. : 679.
teule, ir. : 691.
teir, gall. : 701.
temel, v. ir. : 683.
tenge, tengad, ir. : 360.
teoir, ir. : 701.
terc, ir. : 688.
tes, gall. : 685.
tescaid, ir. : 608.
tess, ir. : 685.
tét, ir. : 685.
tiagu, ir. : 199.
tipra, ir. : 230.
tir, gall. : 688.
tir, ir. : 688.
tlenaid, ir. : 694.
tluchur, ir. : 366.
to, ir. : 8, 184.
toddí, gall. : 672.
tongu, ir. : 695.
topur, v. ir. : 230.
torann, ir. : 695.
toth, ir. : 426.
tra, gall. : 699.
traig, v. ir. : 699.
traws, gall. : 700.
tre, ir. : 698.
tredenus, ir. : 175.
tress, ir. : 689.
trew, gall. : 648.
trewis, gall. : 687.
Tricorú, gaul. : 554.
trigaranos, gaul-lat. : 284.
troeth, gall. : 647.
trá, troich, ir. : 705.
truid, ir. : 708.
trwy, gall. : 700.
trydydd, gall. : 702.
túath, ir. : 124, 697.
tuigher, ir. : 679.

tyfu, gall. : 707.

úa, v. ir. : 2, 716.
uagim, ir. : 58.
úall, ir. : 661.
uan, ir. : 15.
ucher, gall. : 728.
uertragus, gaul. : 660.
uile, ir. : 592.
uilen, ir. : 744.
uisee, ir. : 747.
úr, ir. : 547.

verna, gaul. : 724.

*wésko-, wéskâ- : 729.
wy, gall. : 472.
wyth, gall. : 458.

yn, britt. : 312.
yng, gall. : 33.
ynter, corn. : 313.
ynter, ir. : 320.
ynys, gall. : 607.
ysgwyd, gall. : 648.
ystrew, gall. : 331.
yw, gall. : 331.

Emprunts celtiques.

abann irlandais : 287.
abat, brittonique : 585.
abb, ir. : 3.
abgiur, apgiur, ir. : 3.
abhcoide, ir. : 754.
abis, ir. : 4.
abastol, britt. : 40.
absoloid, ir. : absolovenn, gall. : 634.
abstanit, ir. : 684.
acarb, ir. : 5.
acat, ir. : 5.
accidit, ir. : 81.
accuiss, v. ir. : 82.
achaws, britt. : 82.
acher, ir. : 6.
acht, ir. : 16.
achidil, ir. : 16.
achub, britt. : 96.
achwyddo, gallois : 81.
adaltair, ir. : 22.
adamaint, ir. : 8.
adbirseoir, ir. : 726.
addurn, gall. : 469.
adfan, gall. : 720.
adiecht, ir. : 304.
adraitm, ir. : 469.
aeder, ir. : 13.
aer, britt. : 292.
aer, ir. : 12.
der, ir. : 11.
affacht, ir. : 211.
affwys, britt. : 4.
affygio, affeuh, gall. : 211.
afwyn, gall. : 287.
agarw, gall. : 5.
abú, ir. : 287.
aicech, ir. : 96.
aicend, ir. : 93.
aicid, ir. : 81.
aicú, ir. : 42.

ailim, ir. : 25.
aimind, ir. : 29.
aineit, ir. : 32.
aingel, ir. : 32.
airecal, airicul, ir. : 469.
airech, airig, ir. : 474.
aistire, ir. : 471.
allawr, gall. : 24.
almsan, ir. : 194.
alt, ir. : all, gall. : 25.
altdóir, ir. : 24.
alusen, britt. : 194.
amarc, ir. : 30.
amhain, ir. : 29.
amherawdr, britt. : 311.
am, ir. : 28.
ampar, britt. : 481.
amprom, ir. : 537.
amws, gall. : 408.
ancoire, ir. : 31.
andsud, ir. : 53.
aner, gall. : 32.
angel, britt. : 32.
angor, gall. : 31.
anifail, britt. : 34.
annla, ir. : 35.
anteir, ir. : 701.
april, ir. : 40.
apstal, ir. : 40.
arawd, arawdr, britt. : 469.
arc, ir. : arch, britt. : 43.
argumint, ir. : 46.
arm, ir. : arf, britt. : 47.
armaire, ir. : 47.
armel, breton : 47.
articol, ir. : 49.
asan, asal, ir. : 51.
ascen, gall. : 599.
asclawd, asclodyn, britt. : 51.
asgell, ir. : ascall, britt. : 19.
asp, ir. : 51.
astell, gall. : 51.
astrus, gall. : 704.
astut, gall. : 53.
asyn, britt. : 51.
atrywyn, gall. : 720.
auctor, ir. : 57.
anguist, ir. : 57.
aw, gall. : 60.
avain, gall. : 309.
awdar, awdurdod, gall. : 57.
awr, britt. : 299.
awssen, gall. : 665.
awst, britt. : 57.
awydd, gall. : 56.
axal, ir. : 58.
ayr, britt. : 11.
azvent, gall. : 720.

bablóir, ir. : 245.
bacc, bachall, ir. : 64.
bach, ir. : 63.
bachar, ir. : 63.
bagad, britt. : 63.
bagaid, ir. : 63.
bagl, britt. : 64.
baol, britt. : 64.
bauhis, ir. : 66.

balain, ir. : 65.
balb, ir. mod. : 65.
bann, ir. : 260.
barbár, ir. : 66.
barc, ir. : 66.
barf, britt. : 66.
barún, ir. : 67.
bas, britt. : 67.
base, ir. : 218.
baslec, ir. : 67.
bassilic, ir. : 67.
bathu, gall. : 68.
baupaist, ir. : 66.
becc, ir. : 505.
bedyddjo, britt. : 66.
begin, britt. : 77.
béist, v. ir. : 69.
bellec, ir. : 493.
bandachaim, bendacht, ir. : 73.

bendigo, bendith, britt. : 73.
bendüh, britt. : 380.
benfyyg, britt. : 73.
berbas, ir. : 722.
bellim, ir. : 68.
biait, ir. : 69.
biatus, ir. : 69.
bicaire, ir. : 732.
bil, ir. : 507.
binair, ir. : 71.
bissex, ir. : 621.
biomain, ir. : 71.
bladaire, ir. : 72.
blannar, ir. : 71.
bloisg, britt. : 71.
boccois, ir. : 77.
boch, britt. : 77.
bogail, britt. : 77.
boll, ir. : 78.
bon, ir. : 73.
bonn, ir. : 495.
bor, britt. : 78.
borcc, ir. : 78.
borc'h, bouch'is, britt. : 78.
boreta, ir. : 74.
borzevellec, bret. : 725.
both, gall. : 79.
brac, ir. : 75.
bragou, britt. : 75.
braic, ir. : 75.
braich « bras », britt. : 75.
braich « malt », britt. : 251.
braisecch, ir. : 75.
breib, ir. : 75.
breych, gall. : 75.
buahol, ir. : 77.
buaf, ir. : 77.
buaile, ir. : 74.
bual, britt. : 77.
bugsa, ir. : 79.
bugul, ir. : 74.
buide « mesure », ir. : 408.
bure, ir. : 78.
buyst, britt. : 69.

cab, britt. : 97, 98.
cabán, ir. : 94.
cabdr, ir. : 94.
cabhiul, ir. : 107.
cabidwl, gall. : 98.

*cablu, britt. : 107.
cablyd, britt. : 515.
cabol-faen, gall. : 98.
cabstar, ir. : 97.
caoch, v. ir. : 97.
cadal, ir. : 98.
cader, ir. : 105.
cadwyn, britt. : 105.
caer, gall. : 104.
caeth, gall. : 97.
cafall, britt. : 80.
cafaf, britt. : 600.
caibr, britt. : 94.
caid, corn. : 97.
cail, gall. : 107.
cailla, ir. : 474.
cailidecht, ir. : 551.
caillis, ir. : 87.
caille, ir. : 476.
caimse, ir. : 90.
cáin, ir. : 94.
cáin, ir. : 97.
caingell, ir. : 91.
caipiel, ir. : 98.
cail, ir. : 552.
cairt, ir. : 118.
cairteal, ir. : 553.
cáise, ir. : 103.
caisel, ir. : 104.
caith, ir. : 104.
cáil, ir. : 107.
caladur, bret. : 88.
calaf, britt. : 86.
calan, britt. : 86.
cabb, ir. : 88.
calc, ir. : calch, gall.
« chaux » : 89.
calc, ir. : calch, gall. « ta-
lon » : 89.
calich, ir. : 87.
call, gall. : 87.
callaind, ir. : 86.
callawr, ir. : 86.
callendoir, ir. : 86.
cam, ir. : 91.
camal, ir. : 89.
camm, ir. : 90.
camp, britt. : 91.
camps, gall. : 90.
camra, ir. : 90.
canal, ir. : 93.
cananol, gall. : 93.
canol, ir. : 92.
canghell, canghellawr, gall. : 91.
cann, britt., gall. : 92.
cannadas, ir. : 479.
cannwyl, britt. : 92.
cant, britt. : 94.
cantain, ir. : 93.
cantiem, gaul. : 94.
cantic, ir. : 93.
cánval, gall. : 89.
caot, ir. : 86.
caoued, britt. : 108.
cápa, ir. : 97.
capall, ir. : 80.
capat, ir. : 98.
caplat, ir. : 99.
carbh, ir. : 99.

carcar, v. ir. : 99.
carchar, britt. : 99.
cardawd, gall. : 102.
cardinaul, ir. : 100.
carg, britt. : 102.
caric, ir. : 100.
carmocol, ir. : 99.
carna, ir. : 101.
carpat, carpteoir, ir. : 101.
carrat, gall. : 144.
carróit, ir. : 102.
cas, ir. : 103.
cas, ir. : 81.
casal, ir. : 103.
casc, ir. : 486.
casrienda, ir. : 104.
cassan, ir. : 478.
castan, ir. : 104.
castel, ir. : 104.
castell, britt. : 104.
castou, ir. : 104.
casul, gall. : 103.
catai, britt. : 105.
catar, ir. : 553.
cath, gall. : 106.
cathair, britt. : 105.
cathir, ir. : 104.
catt, ir. : 106.
caul, britt. : 17.
cawell, britt. : 107.
cawg, gall. : 106.
cawil, britt. : 107.
caws, britt. : 103.
cebyst, gall. : 97.
cein, britt. : 119.
cegin, gall. : 141.
céir, ir. : 114.
ceiros, gall. : 114.
ceist, ir. : 550.
ceist-, britt. : 550.
ceithwed, gall. : 97.
cef, ir. : 84.
celeguel, britt. : 87.
cell, ir. : 110.
celloir, ir. : 111.
cemiai, britt. : 398.
cemma, britt. : 89.
cenfaint, britt. : 720.
cengi, britt. : 121.
cenn, cennacul, ir. : 112.
cep, ciap, ir. : 114.
cepp, ir. : 122.
cerceann, ir. : 123.
cérchail, ir. : 116.
cercol, ir. : 122.
cern, bret. : 115.
cernwyn, britt. : 100.
cert « droit », ir. : 116.
cert « port », ir. : 485.
certh, britt. : 116.
certhu, gall. : 116.
cers, bret. : 116.
cés, ir. : 488.
cest, gall. : 123.
cesten, britt. : 104.
cethr, gall. : 113.
cét-din, ir. : 307.
ceudod, britt. : 108.
Christ, cristawn, britt. : 118.

chwarthawr, britt. : 553.
chwefror, britt. : 223.
chwysigen, britt. : 728.
cib, cibell, gall. : 158.
cibellyn, britt. : 114.
cimait, britt. : 398.
cin, ir. : 558.
cincigais, ir. : 558.
cingall, ir. : 121.
cingt, ir. : 558.
cinteir, ir. : 113.
ciric, britt. : 114.
cirpúr, ir. : 546.
cis, v. ir. : 112.
cis, cisell, britt. : 83.
cist, gall. : 123.
ciste, (cess), ir. : 123.
castan, ir. : 104.
castel, ir. : 104.
castell, britt. : 104.
castou, ir. : 104.
casul, gall. : 103.
catai, britt. : 105.
catar, ir. : 553.
cath, gall. : 106.
cathair, britt. : 105.
cathir, ir. : 104.
catt, ir. : 106.
caul, britt. : 17.
cawell, britt. : 107.
cawg, gall. : 106.
cawil, britt. : 107.
caws, britt. : 103.
cebyst, gall. : 97.
cein, britt. : 119.
cegin, gall. : 141.
céir, ir. : 114.
ceiros, gall. : 114.
ceist, ir. : 550.
ceist-, britt. : 550.
ceithwed, gall. : 97.
cef, ir. : 84.
celeguel, britt. : 87.
cell, ir. : 110.
celloir, ir. : 111.
cemiai, britt. : 398.
cemma, britt. : 89.
cenfaint, britt. : 720.
cengi, britt. : 121.
cenn, cennacul, ir. : 112.
cep, ciap, ir. : 114.
cepp, ir. : 122.
cerceann, ir. : 123.
cérchail, ir. : 116.
cercol, ir. : 122.
cern, bret. : 115.
cernwyn, britt. : 100.
cert « droit », ir. : 116.
cert « port », ir. : 485.
certh, britt. : 116.
certhu, gall. : 116.
cers, bret. : 116.
cés, ir. : 488.
cest, gall. : 123.
cesten, britt. : 104.
cethr, gall. : 113.
cét-din, ir. : 307.
ceudod, britt. : 108.
Christ, cristawn, britt. : 118.

ir. : 522.
 britt. : 390.
 ir. : 488.
 ir. : 479.
 ir. : 481.
 britt. : 487.
 ir. : 515.
 ht, ir. : 548.
 ir. : 157.
 ir. : 240.
 ir. : 179.
 r, ir. : 219.
 all. : 157.
 l. : 139.
 r. : 636.
 im, ir. : 647.
 all. : 155.
 r. : 698.
 r, ir. : 140.
 ir. : 720.
 r. : 159.
 l. : 418.
 ir. : 144.
 l. : 142.
 ll, ir. : 152.
 r. : 546.
 l. : 118.
 n, britt. : 143.
 all. : 144.
 ir. : 554.
 ll, ir. : 143.
 britt. : 143.
 ir. : 144.
 l. : 144.
 ir. : 581.
 ir. : 604.
 gall. : 144.
 ir. : 108.
 m, ir. : 586.
 ir. : 626.
 gall. : 161.
 ir. : 663.
 z, ir. : 140.
 l, britt. : 154.
 orn. : 153.
 ritt. : 112.
 britt. : 279.
 y, creadur, ir. : 149.
 ir. : 148.
 s, britt. : 577.
 l, ir. : 149.
 ir. : 147.
 all. : 149.
 ir. : 152.
 itt. : 152.
 rl. : 153.
 ir. : 118.
 ir. : 152.
 er, ir. : 534.
 ir. : 106.
 cuir, ir. : 131.
 ve, ir. : 543.
 ail, ir. : 153.
 ir. : 153.
 ir. : 158.
 r, ir. : 219.
 r, ir. : 141.
 l, gall. : 153.
 gall. : 153.
 ir. : 106.

cuigel, ir. : 135.
 cuilenn, ir. : 141.
 cuilse, ir. : 494.
 cuimín, ir. : 156.
 cuipris, ir. : 159.
 cuir, ir. : 159.
 cuirúr, ir. : 160.
 cuisip, ir. : 161.
 cuithe, ir. : 547.
 cupa, ir. : 158.
 cur, gall. : 159.
 curach, ir. : 161.
 curel, ir. : 142.
 cursúr, ir. : 160.
 cusyl, britt. : 139.
 cwiff, clwff, gall. : 131.
 cwltr, gall. : 155.
 cwsc, cwsg, britt. : 557.
 cwyf, britt. : 114.
 cybydd, britt. : 158.
 cyff, britt. : 122.
 cyffaih, britt. : 212.
 cyffes, britt. : 219.
 cyffn, gall. : 237.
 cylich, britt. : 122.
 cytell, gall. : 155.
 cymhell, cymmell, britt. : 494.
 cymhlyg, cymmlaih, britt. : 514.
 cymmar, cymharu, britt. : 481.
 cymmun, britt. : 422.
 cymnwys, britt. : 495.
 cymmyrn, britt. : 382.
 cyn « avec », gall. : 156.
 cyn « coin », gall. : 157.
 cynghaws, britt. : 108.
 cynhemlu, britt. : 681.
 cynnen, britt. : 683.
 cynnwys, gall. : 169.
 cynthryfu, britt. : 707.
 cypio, britt. : 158.
 cyrch, britt. : 122.
 cyrchin, gall. : 123.
 cyrchu, gall. : 123.
 cyscu, gall. : 557.
 cysegru, britt. : 586.
 cysson, britt. : 636.
 cysswilt, britt. : 633.
 cystrawen, britt. : 658.
 cysuro, britt. : 634.
 cyswngno, britt. : 624.

dam-, m. ir. : 183.
 damnaim, ir. : daoni, gall. : 164.
 dar-paru, britt. : 484.
 deachdaim, ir. : 173.
 decan, ir. : 166, 171.
 decimber, ir. : 166.
 decredach, ir. : 115.
 de, ir. : 543.
 ail, ir. : 153.
 ir. : 153.
 ir. : 158.
 r, ir. : 219.
 r, ir. : 141.
 l, gall. : 153.
 gall. : 153.
 ir. : 106.

davin, britt. : 171.
 diabul, ir. : 174, 188, 517.
 diacon, ir. : 171.
 dia satharann, ir. : 596.
 dibynu, britt. : 495.
 dictatoir, ir. : 173.
 die, ir. : 174.
 diffen, britt. : 225.
 diffygio, diffeuh, britt. : 212.
 diftr, ir. : 228.
 diglaim, ir. : 276.
 digoryddo, britt. : 81.
 dile, ir. : 345.
 diluw, britt. : 345.
 dinair, gall. : 166.
 diosg, ir. : 176.
 direch, ir. : 568.
 discynn, disgyn, gall. : 599.
 disert, ir. : diserth, britt. : 618.
 dispellio, britt. : 643.
 disperod, britt. : 484.
 dispign, britt. : 495.
 distenn, britt. : 683.
 distingaim, ir. : 649.
 distryw, britt. : 658.
 disyfyd, britt. : 199.
 diwrnod, britt. : 174.
 diwyd, britt. : 753.
 dlux, gall. : 704.
 doctúr, ir. : 180.
 doeth, britt. : 180.
 doethur, britt. : 180.
 doit, ir. : 175.
 dom, m. ir. : 183.
 domnach, ir. : 183.
 drac, ir. : 184.
 draig, britt. : 184.
 draoch, bret. : 184.
 drewg, gall. : 184.
 drong, ir. : 185.
 dur, britt. : 188.
 dúr, ir. : 188.
 dawys, gall. : 169.
 dyblyc, britt. : 515.
 dydd Iau, gall. : 329.
 dydd sadwrn, gall. : 596.
 dyleithio, britt. : 347.
 dysc, dysgyl, britt. : 176.
 dyscu, britt. : 176.

eabon, ir. : 190.
 eabur, ir. : 190.
 ebrill, britt. : 40.
 ecenocht, ir. : 11.
 ecktran, ir. : 204.
 eclis, v. ir. : 191.
 eden, ir. : 291.
 edocht, ir. : 172.
 eental, ir. : 290.
 effaih, britt. : 212.
 efrydd, britt. : 302.
 eglwys, britt. : 191.
 eifeachd, ir. : 212.
 eilig, ecos, : 291.
 elefenti, elefaint, ir. : 194.
 elfen, gall. : 193.
 eli, v. bret. : 460.
 eli, elio, gall. : 460.

elvonn, bret. : 193.
 elvor, bret. : 194.
 elyf, gall. : 25.
 embouda, bret. : 548.
 enair, ir. : 305.
 encois, britt. : 92.
 eneff, bret. : 34.
 enes, britt. : 198.
 ennac, ir. : 440.
 entic, bret. : 36.
 epiphain, ir. : 199.
 epistil, ir. : 199.
 epscop, ir. : 199.
 eres, v. ir. : 288.
 erthygl, gall. : 49.
 esamin, ir. : 204.
 escal, ir. : 13.
 escemm, britt. : 89.
 escuib, escop, ir. : 607.
 escotme, ir. : 422.
 escusawd, britt. : 108.
 escymmun, britt. : 422.
 esimul, ir. : 205.
 esúih, ir. : 198.
 espartin, ir. : 728.
 esponio, britt. : 520.
 estadh, esthud, ir. : 658.
 estr-en, britt. : 471.
 estron, britt. : 204.
 estyn, britt. : 683.
 esul, ir. : 207.
 ethiar, ir. : 13.
 eunach, ir. : 203.
 éol, bret. : 190.
 eonych, britt. : 203.

jaball, ir. : 245.
 jabhar, ir. : 221.
 faeth, britt. : 210.
 fagh, ir. : 213.
 fagh, ir. : 213.
 fagl, britt. : 222.
 faigin, ir. : 711.
 faitte, ir. : 712.
 faisg, ir. : 218.
 fal, écosais, ir. : 723.
 falafraidh, ir. : 723.
 falc'h, bret. : 214.
 falchum, britt. : 214.
 fall, corn. : 213.
 fallinga, ir. : 476.
 fallsa, ir. : 214.
 falmaire, ir. : 477.
 fanas, ir. : 713.
 fantasia, ir. : 505.
 faouea, bret. : 213.
 fag, faght, foscenn, britt. : 218.
 fau, britt. : 250.
 jaw, britt. : 213.
 jaw, gall. : 214.
 jawd, britt. : 220.
 febra, ir. : 222.
 febrai, ir. : 223.
 jedil, ir. : 233.
 jedil, ir. : 735.
 feinester, ir. : 225.
 felsub, -sube, ir. : 505.
 femen, ir., gall. : 224.
 fenel, ir. : 225.
 fenester, britt. : 225.

ferb, ir. : 723.
 férid, ir. : 226.
 jers, ir. : 725.
 jes, festa, ir. : 226.
 jescor, ir. : 728.
 enair, ir. : 305.
 fatarlaic, ir. : 730.
 fhabhras, ir. : 222.
 fial « voile », ir. : 718.
 fic, feuldac, ir. : 232.
 fch, ir. : 732, 733.
 fchire, ir. : 732.
 fidil, ir. : 742.
 figell, ir. : 735.
 figor, ir. : 236.
 fin, britt. : 236.
 fin, fine, finime, fintan, ir. : 737.
 fine, ir. : 737.
 finid, ir. : 236.
 foil, britt. : 505.
 firmamint, ir. : 237.
 firt, ir. : 739.
 fs, fssiu, ir. : 741.
 fu, ir. : 743.
 fihah, ir. : 742.
 flair, britt. : 251.
 flamm, britt. : 239.
 flangell, britt. : 238.
 fleurio, britt. : 251.
 flur, Fflur, britt. : 241.
 fo, britt. : 258.
 foc, britt. : 243.
 focal, ir. : 754.
 foen, britt. : 225.
 foirm, ir. : 247.
 fore, ir. : 263.
 fos, britt. : 243.
 fourondec, bret. : 247.
 fousaff, bret. : 264.
 frawd, gall. : 252.
 freusa, britt. : 251.
 freuyl, britt. : 238.
 frwyth, gall. : 256.
 fug, gall. : 258.
 fui, fu, bret. : 260.
 fuigen, ir. : 259.
 fuíher, ir. : 742.
 fun, britt. : 262.
 fundaiment, ir. : 261.
 fúr, v. ir. : 262.
 fúr, britt. : 247.
 fwrn, britt. : 248.
 fydd, britt. : 233.
 fyllel, corn. : 213.
 fynnon, gall. : 245.
 fynnu, gall. : 260.
 ffal, britt. : 244.
 ffals, britt. : 214.
 ffrawyn, gall. : 253.
 ffurfaen, britt. : 237.
 ffust, gall. : 264.
 ffwyn, britt. : 225.

gabai, ir. : 265.
 gainneal, ir. : 281.
 gall, ir. : 266.
 garawys, britt. : 554.
 geal, ir. : 268.
 gefell, britt. : 269.
 gem, ir., gall. : 269.

geman, geimein-, ir. : 269.
 generdilte, ir. : 270.
 genti, ir. : 271.
 geotóir, ir. : 270.
 geocach, ir. : 322.
 gerind, ir. : 273.
 gevan, gall. : 163.
 glaedhe, m. ir. : 276.
 glam, ir. : 124.
 gloir, ir. : 277.
 glud, britt. : 278.
 glut, glutair : 278.
 goel, britt. : 718.
 gola, ir. : 107.
 gosper, britt. : 728.
 gradd, ir., britt. : 279.
 gradell, gall. : 147.
 graif, ir. : 281.
 graif, ir. : 282.
 graig, ir. : 283.
 grammadeg, ir. : 280.
 gran, ir. : 281.
 gras, ir. : 282.
 grawn, britt. : 281.
 graz, britt. : 281.
 grazacham, ir. : 282.
 gre, britt. : 283.
 gréic, ir. : 280.
 greidell, ir. : 147.
 greit, ir. : 282.
 grell, ir. : 283.
 grephiou, gall. : 281.
 grip, ir. : 284.
 groeg, britt. : 280.
 grott, gall. : 152.
 gryu, britt. : 280.
 gwag, britt. : 710.
 gwain, britt. : 711.
 gwennwyn, britt. : 719.
 gwens, britt. : 725.
 gwesped, bret. : 728.
 gwiber, britt. : 738.
 gwig, gall. : 732.
 gwiler, bret. : 732.
 gwis, britt. : 741.
 gwrd, gall. : 285.
 gwyd, britt. : 741.
 gwýdr, britt. : 742.
 gwyg, gall. : 732.
 gwyl, britt. : 735.
 gwyn, britt. : 737.
 gwyrdd, britt. : 739.
 gwyrth, britt. : 739.
 gwyrtyf, britt. : 739.
 gwys, britt. : 271.

hefis, britt. : 90.
 her, britt. : 292.
 heritic, v. ir. : 288.
 hestawr, britt. : 621.
 humal, ir. : 302.

id, ir. : 306.
 idal, ir. : 306.
 idan, ir. : 306.
 idol, britt. : 306.
 iffern, ir. : 317.
 ilcede, ir. : 308.
 imágin, imait, ir. : 309.

immon, ir. : 302.
 impenúicion, v. bret. : 495.
 impi, ir. : 311.
 indachs, ir. : 172.
 infinit, ir. : 237.
 ingcert, ir. : 116.
 ingchis, ir. : 92.
 ingor, ir. : 31.
 inu, ir. : 198.
 instrumint, ir. : 658.
 interiecht, ir. : 305.
 intiann, ir. : 683.
 intleacht, ir. : 350.
 intróit, ir. : 197.
 ionoit, ir. : 411.
 ionawr, britt. : 305.
 ir, ir., britt. : 323.
 iroin, ir. : 323.
 iscell, britt. : 330.
 iudic, ir. : 329.
 iuger, ir. : 327.
 iuil, ir. : 328.
 iuin, ir. : 329.
 iument, ir. : 328.
 iust, ir. : 329.

labyddio, gal. : 341.
 lacat, britt. : 364.
 lucht, ir. : 335.
 luchtoc, ir. : 335.
 ladin, britt. : 343.
 laeb, ir. : 338.
 laech, ir. : 338.
 lafn, britt. : 339.
 lafur, britt. : 334.
 laghairt, ir. : 336.
 laghamhuil, ir. : 354.
 lannner, ir. : 339.
 laitén, laitnoir, ir. : 343.
 lampa, ir. : 339.
 lann, ir. : 339.
 laosk, britt. : 348.
 lary-, bret. : 342.
 later, ir. : 343.
 lator, ir. : 343.
 latrann, ir. : 343.
 lawir, ir. : 346.
 lawdu, gall. : 346.
 lawor, ir. : 334.
 lawr-aydd, gall. : 346.
 laz, ir. : 348.
 leachtán, ir. : 349.
 leaddn, ir. : 363.
 learóg, ir. : 342.
 lebor, lebroir, ir. : 354.
 lebur, ir. : 356.
 lecet, ir. : 357.
 lechdach, ir. : 362.
 lecht, m. ir. : 348.
 legait, ir. : 350.
 legi, britt. : 364.
 legit, legend, ir. : 349.
 légion, ir. : 348.
 leic, britt. : 338.
 leig, ir. : 354.
 len, britt. : 349.
 lenta, ir. : 351.
 leo, ir. : 352.
 leo, armor. : 352.

leon, britt. : 348.
 leu, britt. : 349.
 liach, ir. : 349.
 liabarn, ir. : 356.
 lid, britt. : 363.
 lin, britt. : 360.
 lin, ir. : 361.
 line, ir. : 360.
 liobard, ir. : 352.
 liobharaim, ir. : 355.
 lis, ir. : 363.
 liter, ir. : 363.
 liih, britt. : 349.
 loc, ir., britt. : 364.
 locharn, v. ir. : 374.
 logawd, britt. : 364.
 logell, britt. : 364.
 long, ir. : 366.
 loss, ir. : 371.
 luan, ir. : 373.
 lubair, ir. : 334.
 luchtair, ir. : 368.
 lugna, ir. : 373.
 lugorn, gall. : 374.
 lun, ir. : 373.
 lurech, ir. : 366.
 lwyn, britt. : 358.
 lyfr, britt. : 354.
 lthyg, gall. : 363.
 llaes, britt. : 348.
 llaeth, britt. : 335.
 llara, llari, gall. : 342.
 lleidr, britt. : 343.
 lleisw, britt. : 364.
 lleúthig, britt. : 348.
 llong, gall. : 366.
 llun, gall. : 373.
 llurig, britt. : 366.

machaim, ir. : 376.
 maccor, bret. : 375.
 macre, ir. : 375.
 maer, britt. : 378.
 maestawd, britt. : 378.
 magister, ir. : 378.
 magl, britt. : 376.
 magwyr, gall. : 375.
 má, ir. : 379.
 main, ir. : 383.
 mainister, ir. : 412.
 mairi, ir. : 388.
 maistreadh, ir. : 406.
 maldachaim, maldacht, ir. : 172, 380.
 malw, britt. : 380.
 mamu, ir. : 381.
 man, britt. : 386.
 manach, ir. : 412.
 manc, bret. : 382.
 mandall, ir. : 382.
 maneg, gall. : 386.
 maner, ir. : 383.
 manic, ir. : 386.
 mann, britt. : 384.
 mann, ir. : 403.
 manoué, britt. : 383.
 maour, britt. : 391.
 marcat, ir. : 400.
 margan, ir. : 387.
 margairé, ir. : 387.

rl. : 388.
 : 414.
 rtre, ir. : 388.
 ir. : 414.
 389.
 l. : 388.
 t. : 389.
 : 385.
 : 391.
 l. : 396.
 ir. : 392.
 l. : 400.
 ill. : 378.
 : 394.
 ll. : 411.
 t. : 403.
 ir. : 172.
 ir. : 396.
 im, ir. : 396.
 memrw, britt. :
 memestyr, britt. :
 ir. : 405.
 : 400.
 britt. : 399.
 : 399.
 bret. arm. : 400.
 ir. : 401.
 britt. : 391.
 ir. : 402.
 ir. : 398.
 ir. : 392.
 tt. : 403.
 : 402.
 l. : 403.
 britt. : 402.
 , ir. : 406.
 britt. : 406.
 l. : 423.
 ir. : 401.
 v. ir. : 376.
 odd, ir. : 409.
 l. : 753.
 l. : mollt, britt. : 425.
 t, ir. : 416.
 t, gall. : 412.
 , ir. : 412.
 ar, ir. : 423.
 , ir. : 416.
 l, britt. : 387.
 l. : 416.
 britt. : 427.
 britt. : 426.
 , ir. : 408.
 hille, ir. : 386.
 mora, ir. : 387.
 ir. : 424.
 kenn, ir. : 415.
 rl, britt. : 420.
 n, ir. : 411.
 da, ir. : 421.
 d, ir. : 405.
 ir. : 423.
 : 423.
 britt. : 424.

mû, ir. : 427.
 mûh, ecos. : 426.
 mayar, gall. : 415.
 mayas, britt. : 398.
 mydr, britt. : 402.
 myfyr, britt. : 396.
 mynswent, britt. : 412.
 myrierid, britt. : 387.
 nadolgy, britt. : 430.
 ndâuir, ir. : 430.
 nan, ir. : 429.
 ndt, ir. : 431.
 nawn, britt. : 446.
 neges, britt. : 436.
 neuhawr, britt. : 449.
 neuhwyr, britt. : 448.
 neodr, britt. : 439.
 neutur, ir. : 439.
 nijer, britt. : 451.
 nimb, ir. : 441.
 nimer, britt. : 451.
 niwl, britt. : 448.
 nod, britt. : 446.
 noîn, ir. : 446-447.
 not, ir. : 446.
 notlaic, ir. : 430.
 noumber, britt. : 447.
 nozelen, bret. : 443.
 nuall, britt. : 448.
 ny)umr, ir. : 451.
 nyfel, ir. : 448.
 obaid, ir. : 198.
 ober, britt. : 465.
 ochar « jambières », ir. :
 457.
 ochsall, ir. : 19.
 octaid, ir. : 457.
 octimber, ir. : 457.
 offeren, britt. : 228.
 officel, ir. : 460.
 offraï, ir. : 228.
 oibid, ir. : 455.
 oifc, ir. : 460.
 oifrider, ir. : 228.
 ôine, ir. : 307.
 oiriber, ir. : 291.
 oisre, ir. : 471.
 ola, ir. : 460.
 olegende, ir. : 460.
 olew, britt. : 460.
 ongaim, ir. : 747.
 ongl « angle », britt. : 33.
 ongl « ongle », britt. : 747.
 onoir, ir. : 298.
 opair, ir. : 465.
 opred, ir. : 465.
 optait, v. ir. : 464.
 or « bord », ir. : 466.
 or « or », ir. : 60.
 or, oraim « prier », ir. : 469.
 orc, m. ir. : 523.
 ord, ir. : 467.
 organ, ir. : 468.
 orian, britt. : 468.
 oriens, ir. : 468.
 ornaud, ir. : 469.
 ornighim, ir. : 469.
 orôit, britt. : 469.

ors, britt. : 755.
 dsaic, m. ir. : 616.
 ostent, ir. : 470.
 ostr, britt. : 471.
 ouenn, britt. : 747.
 pabwyr, britt. : 481.
 padell, britt. : 488.
 Pader, britt. : 487.
 padhal, ir. : 488.
 padrun, britt. : 504.
 pagan, ir. : 475.
 pagin, ir. : 474.
 paipeir, ir. : 481.
 pais, gall. : 491.
 paiss, ir. : 488.
 paist, ir. : 486.
 pâlas, ir. : 475.
 palf, britt. : 476.
 palfu, gall. : 477.
 pall, britt. : 476.
 palm, ir. : 476.
 palucha, bret. : 507.
 pann, britt. : 479.
 par, britt. : 481.
 para, gall. : 482.
 parabibl, ir. : 481.
 paradwys, britt. : 481.
 parawd, britt. : 484.
 parche, ir. : 484.
 pardus, ir. : 481.
 part, ir. : 485.
 parth, britt. : 485.
 parwyd, britt. : 483.
 Pasc, britt. : 486.
 pasg, britt. : 486.
 pass, ir. : 478.
 pater, ir. : 487.
 patracain, ir. : 487.
 patron, ir. : 487.
 pau, britt. : 475.
 paun, britt. : 490.
 pauper, ir. : 490.
 pawl, britt. : 478.
 pazza, ir. : 473.
 pebr, britt. : 509.
 pebyll, britt. : 480.
 peccad, ir. : 491.
 pechhad, britt. : 491.
 pechadur, britt. : 491.
 pechu, britt. : 491.
 peddyd, peddestr, pedol,
 britt. : 502.
 pedi, peden, britt. : 503.
 peidio, britt. : 488.
 peithyn, gall. : 491.
 pek, britt. : 511.
 pel, britt. : 506.
 pelau, ir. : 475.
 pell, pel, bret. : 476.
 pell, ir. : 493.
 pellec, ir. : 493.
 peneuill, ir. : 744.
 penecincier, ir. : 474.
 penn, ir. : 496.
 pennit, ir. : 474.
 penyd, britt. : 474.
 peoch, britt. : 472.
 per, britt. : 510.
 pereccul, ir. : 498.

pererin, britt. : 498.
 perfedd, britt. : 393.
 perffaiith, britt. : 212.
 ostent, ir. : 470.
 perig, gall. : 483.
 perig, britt. : 498.
 persan, persûn, ir. : 500.
 perthyn, britt. : 500.
 pertic, ir. : 500.
 pesci, britt. : 486.
 peuch, britt. : 473.
 peuln, bret. : 475.
 pian, ir. : 518.
 piast, v. ir. : 69.
 pib, ir. : 509.
 picc, ir. : 511.
 pil-wrn, gall. : 507.
 pinawydd, britt. : 509.
 pion, ir. : 509.
 piosa, ir. : 79.
 pipur, ir. : 509.
 pirait, ir. : 509.
 pis, ir. : 495.
 piscadur, britt. : 510.
 piss, ir. : 510.
 pistul, ir. : 509.
 pistyll, britt. : 509.
 pla, britt. : 511.
 plâg, ir. : 511.
 plegyd, gall. : 511.
 pleth, britt. : 514.
 plethu, gall. : 514.
 pleustra, bret. : 513.
 pluf, britt. : 516.
 plwm, britt. : 516.
 plwyf, britt. : 514.
 plyg, britt. : 514.
 pobhuil, ir. : 522.
 pobl, britt. : 522.
 poc, britt., ir. : 473.
 poen, britt. : 518.
 poimp, ir. : 520.
 pôit, ir. : 529.
 polaire, ir. : 543.
 pols, corn. : 494.
 ponc, ir. : 546.
 poner, armor. : 495.
 pont, britt. : 521.
 pontific, ir. : 521.
 popul, ir. : 522.
 porchell, britt. : 523.
 porphor, britt. : 546.
 port, ir. : 525.
 porth, britt. : 524, 525.
 porthi, britt. : 525.
 posaim, ir. : 643.
 posû, ir. : 520.
 post, britt. : 527.
 posta, ir. : 527.
 pôtair, ir. : 529.
 poullor-awr, britt. : 543.
 prad, armor. : 533.
 praed, preid, ir. : 530.
 praidd, britt. : 530.
 prain, britt. : 533.
 praiseach, ir. : 588.
 praz, corn. : 533.
 preacchoine, ir. : 530.
 precept, preceptor, ir. : 96.
 pregeth, britt. : 96.
 prelat, ir. : 229.

preseb, britt. : 588.
 presen, britt. : 532.
 prespiuer, ir. : 534.
 prest, bret. : 532.
 presece, britt. : 173.
 priawt, britt. : 536.
 pridchim, ir. : 173.
 prif, britt. : 535.
 prim, ir. : 535.
 primau, ir. : 535.
 primû, ir. : 535.
 prinsopal, ir. : 535.
 priod, britt. : 536.
 prioir, ir. : 535.
 pib, ir. : 509.
 prio, ir. : 536.
 probeird, ir. : 723.
 procecht, ir. : 96.
 proffes, britt. : 219.
 prof, britt. : 537.
 pround, ir. : 533.
 -prom, promaim, ir. : 537.
 prophwyd, britt. : 539.
 propir, ir. : 539.
 propost, ir. : 520.
 pros, ir. : 540.
 prostrâit, ir. : 647.
 prouinse, ir. : 541.
 prounder, britt. : 287.
 prudd, britt. : 541.
 pryder, britt. : 534.
 prysur, prysuro, britt. : 533.
 psalm, ir. : 541.
 pudar, ir. : 547.
 pûlpid, ir. : 545.
 punann, ir. : 543.
 punt, britt. : 495.
 pupal, ir. : 480.
 puplach, ir. : 542.
 puplican, ir. : 542.
 pur, britt. : 546.
 purgatoir, ir. : 546.
 purgû, ir. : 546.
 purpur, ir. : 546.
 putraic, ir. : 79.
 putte, britt. : 547.
 putte, ir. : 547.
 pûdr, britt. : 547.
 pûn, britt. : 495.
 pûr, britt. : 547.
 pwyo, pwyth, britt. : 546.
 pwyys, britt. : 495.
 pydeor, britt. : 547.
 pyg, britt. : 511.
 pylgaint, britt. : 544.
 pylor, britt. : 545.
 pys, britt. : 510.
 pysc, pyscod, britt. : 510.
 pystylwyn, britt. : 527.
 quart, ir. : 553.
 quinc, ir. : 558.
 qrimûir, ir. : 534.
 rad, ra, v. bret. : 570.
 râibe, ir. : 564.
 raibis, ir. : 562.
 raid, ir. : raidd, britt. : 562.
 ran, ir. : ran, britt. : 564.
 raouia, raouet, bret. : 565.
 rascl, britt. : 563.

rastal, ir. : 563.
 rath, ir. : 570.
 reabalach, ir. : 69.
 reberens, ir. : 723.
 rechi, ir. : 566.
 recles, ir. : 126.
 redic, corn. : 562.
 reibio, britt. : 564.
 reilic, ir. : 361.
 reilaim, ir. : 718.
 relyw, britt. : 361.
 reol, britt. : 569.
 restr, britt. : 274.
 reuairic, ir. : 573.
 rewin, britt. : 582.
 rhisg, gall. : 583.
 rhuddygl, gall. : 562.
 riagol, ir. : 569.
 riast, ir. : 653.
 ris, ir. : 572.
 rithim, ir. : 573.
 rithoirg, ir. : 573.
 rohar, ir. : 575.
 robust, ir. : 575.
 rochan, britt. : 577.
 rod, britt. : 577.
 rodell, britt. : 577.
 romda, ir. : 576.
 rôs, ir. : 577.
 rostan, ir. : 577.
 rôit, ir. : 581.
 roth, ir. : 577, 578.
 ruam, ir. : 576.
 rub, ir. : 578.
 ruchd, 580.
 Rufawn, Rufair, britt. :
 576.
 ruingenn, ir. : 582.
 rustach, ir. : 583.
 ramp, britt. : 573.
 rwyd, britt. : 572.
 rwyf, gall. : 569.
 saball, ir. : 652.
 sabakair, ir. : 615.
 sacarbaic, ir. : 586.
 sacart, ir. : 586.
 sacc, ir. : sacc, britt. : 585.
 sacerdote, ir. : 586.
 sachill, ir. : 589.
 sacraul, ir. : 586.
 sacramint, ir. : 586.
 sacrifis, ir. : 586.
 sacrista, ir. : 586.
 Sudyryn, gall. : 596.
 saeth, britt. : 588.
 sawfy, britt. : 594.
 sai, ir. : 589.
 said, britt. : 594.
 saifir, ir. : 594.
 saiget, ir. : 588.
 sidigul, ir. : 588.
 sail, britt. : 634.
 sailchoit, gall. : 590.
 saille, ir. : 590.
 sailim, ir. : 589.
 saith, ir. : 587.
 sal, britt. : 591.
 salach, ir. : 590.
 salland, ir. : 541.

sallwyr, britt. : 541.
 salm, ir. : 541.
 salt, ir. : 590.
 saltir, ir. : 541.
 saludi, britt. : 591.
 saw, britt. : 591.
 sam, britt. : 589.
 sanct, sanctair, britt. : 587.
 sant, ir. : 587.
 saopat, ir. : 585.
 sarph, sarff, britt. : 619.
 scaf, scabal, ir. : 600.
 scamon, ir. : 599.
 scandal, ir. : 599.
 scavel, corn. : 599.
 sciam, ir. : 601.
 scian, ir. : 608.
 sciant, sciens, britt. : 603.
 scibar, ir. : 509.
 scoirp, ir. : 604.
 scol, ir. : 601.
 screpul, ir. : 606.
 scribaim, ir. : 605.
 scriu, ir. : 605.
 scriutan, ir. : 606.
 scudap, ir. : 604.
 scudap, ir. : 658.
 sebeza, bret. : 658.
 sebon, britt. : 594.
 secc, ir. : 623.
 sechtman, ir. : 615.
 sechreit, ir. : 115.
 secul, ir. : 607.
 segal, britt. : 607.
 segur, gall. : 159.
 seib, ir. : 208.
 seirchan, gall. : 595.
 seirt, ir. : 618.
 seis, ir. : 614.
 seist, ir. : 621.
 seithun, britt. : 615.
 sét, ir. : 624.
 selsig, britt. : 589.
 semen, ir. : 617.
 sén, ir. : 624.
 senad, senatoir, ir. : 613.
 senedd, britt. : 671.
 senod, ir. : 671.
 sendir, ir. : 613.
 senti, britt. : 614.
 sept, septien, ir. : 615.
 septimber, ir. : 615.
 ser, gall. : 616.
 sermon, ir. : 617.
 serr, britt. : 619.
 serrcend, ir. : 619.
 sesra, ir. : 621.
 seuth, ir. : 602.
 sians, ir. : 614.
 siatag, ir. : 601.
 sibul, ir. : 232.
 siel, britt. : 624.
 sigen, ir. : 624.
 siglihe, ir. : 624.
 sillab, ir. : 671.
 sillaf, britt. : 671.
 sim, britt. : 626.
 sinagoig, ir. : 671.

siorcall, ir. : 122.
 siric, ir., gall. : 617.
 sita, ir. : 588.
 siechiaim, ir. : 239.
 slind, ir. : 599.
 socc, ir. : soch, britt. : 630.
 sofl, britt. : 650.
 soileastar, ir. : 590.
 soiler, ir. : 632.
 sol, britt. : 634.
 sol, ir. : 632, 634.
 solad, ir. : 634.
 sollaman, ir. : 633.
 sompla, ir. : 205.
 son, britt. : 635.
 sonn, ir. : 260.
 sorcha, britt. : 567.
 sorn, ir. : 248.
 sort, ir. : 637.
 souez, bret. : 658.
 sowin, bret. : 670.
 spaid, ir. : 639.
 sparl, bret. : 638.
 spass, ir. : 478.
 speig, ir. : 640.
 speil, ir. : 643.
 spêir, ir. : 641.
 speiread, ir. : 642.
 spin, ir. : 642.
 spiracul, ir. : 642.
 spirut, spiritalde, ir. : 642.
 sponc, ir. : 644.
 srâih, srathar, ir. : 647.
 srian, m. ir. : 253.
 srogell, ir. : 238.
 stabla, ir. : 652.
 stad, ir. : 652.
 stâid, ir. : 652.
 stân, ir. : 646.
 statuid, ir. : 652.
 staul, britt. : 652.
 stell, ir. : 646.
 stiall, ir. : 51.
 stoll, ir. : 655.
 stoir, ir. : 296.
 stouf, britt. : 659.
 straid, britt. : 656.
 stripach, ir. : 659.
 struth, ir. : 658.
 suabh, ir. : 659.
 suanem, ir. : 262.
 substaint, ir. : 653.
 sudd, gall. : 663.
 sùg, britt. : 662.
 sugaim, ir. : 664.
 suimm, ir. : 666.
 sûire, ir. : 629.
 sûist, ir. : 264.
 sul, britt. : 632.
 suler, ir. : 632.
 suma, ir. : 589.
 superlaid, ir. : 668.
 sustarn, britt. : 647.
 swinogt, britt. : 624.
 swilt, gall. : 633.
 swmmi, britt. : 649.
 swrth, gall. : 637.
 swydd, britt. : 610.
 swyn, britt. : 624.
 syberu, britt. : 668.

h, britt. : 623.
 adour, britt. : 591.
 l, britt. : 627.
 mul, iri. : 671.
 nud, britt. : 426.
 io, gall. : 614.
 all, iri. : 672.
 ernacul, iri. : 672.
 laire, iri. : 673.
 nn, britt. : 672.
 ll, britt. : 673.
 od, britt. : 672.
 l, britt. : 672.
 bern, iri. : 672.
 th, britt. : 701.
 and, iri. : 674.
 a, tam, iri. : 672.
 ra, iri. : 687.
 thon, britt. : 701.
 ur, iri. : 679.
 l, britt. : 681.
 pestech, iri. : 682.
 upul, iri. : 681.
 is, tempis, armor. : 680.
 naum, iri. : 682.
 l, britt. : 678.
 tyn, britt. : 686.
 man, iri. : 686.
 t, iri. : 701.
 c, iri. : 176.
 t, testemin, iri. : 689.
 stefn, britt. : 689.
 tun, testeni, britt. : 689.
 b, gall. : 693.
 zl, britt. : 693.
 ch, iri. : 690.
 ir, iri. : 691.
 s, iri. : 691.
 span, iri. : 709.
 san, iri. : 692.
 l, iri. : 693.
 n, iri. : 705.
 n, iri. : 695.
 nba, iri. : 706.
 t, britt. : 695.
 ach, iri. : 707.
 s, britt. : 678.
 l, iri. : 709.
 b, iri. : 707.
 c, iri. : 696.
 ch, britt. : 696.
 f, britt. : 708.
 ment, britt. : 696.
 t, iri. : 697.
 th, britt. : 697.
 t, britt. : 696.
 ddu, iri. : 697.
 cht, trath, iri. : 698.
 eth, gall. : 698.
 eth, bret. : 699.
 ethu, traethawd, britt. : 699.
 ill, gall. : 698.
 nslau, iri. : 229.
 wasfurfo, britt. : 247.
 wast, britt. : 700.
 blaii, iri. : 687.
 bun, iri. : 702.
 dan, iri. : 175, 701.

treubb, iri. : 702.
 trigo, britt. : 702.
 trimsi, iri. : 682, 701.
 Trindod, Trined, trinel, britt. : 701.
 trindoi, iri. : 701.
 tripulia, iri. : 701.
 trist, britt. : 703.
 troibel, iri. : 704.
 troin, iri. : 691.
 trop, iri. : 704.
 trost, iri. : 700.
 trull, corn. : 704.
 truid, britt. : 704.
 trybedd, britt. : 502, 701.
 tugen, iri. : 693.
 tuir, tûr, iri. : 709.
 tuirend, iri. : 709.
 tunig, iri. : 707.
 turba, iri. : 708.
 turtuir, iri. : 709.
 turzunell, britt. : 709.
 tûs, iri. : 709.
 tûtoir, iri. : 706.
 tar, britt. : 709.
 twrf, britt. : 708.
 uwyg, gall. : 690.
 tymheru, britt. : 680.
 tymmer, britt. : 680.
 tymnest, britt. : 682.
 tympt, tymmor, britt. : 682.
 t, iri. : 684.
 tynnu, britt. : 682.
 tyst, britt. : 689.
 uar, iri. : 299.
 ub, iri. : 472.
 uffern, britt. : 317.
 ufyll, ufyllod, britt. : 302.
 ugail, iri. : 458.
 ugil, iri. : 735.
 uil, iri. : 744.
 uim, iri. : 302.
 uinniun, iri. : 748.
 uirge, iri. : 739.
 uirnéis, iri. : 248.
 uis, iri. : 329.
 uliar, britt. : 744.
 undir, iri. : 748.
 uned, unadod, britt. : 748.
 unga, iri. : 746.
 unhorn, britt. : 748.
 unig, britt. : 748.
 unigim, iri. : 748.
 urdd, britt. : 467.
 usca, iri. : 62.
 usuire, iri. : 758.
 uulp, iri. : 751.
 uervencou, britt. : 722.
 yffl, britt. : 459.
 ymrain, britt. : 531.
 ynyd, britt. : 198.
 yscafn, britt. : 599.
 ysceler, gall. : 601.
 yscol, britt. : 601.
 yscrif, yscrifen, britt. : 605.
 yscrin, britt. : 605.
 yscrubl, britt. : 606.

Germanique.

(æ après a; ð après d;
 c, ch et q sous k sauf qu
 sous kw; æ, ø, ø après o;
 þ après t; þ sous w.)
 ā, vieil anglais. : 14.
 dd, v. ang. : 10.
 ðe, islandais. : 62.
 aer, v. isl. : 472.
 af, gotique. : 2, 660.
 afar, got. : 2, 40.
 afaddja, got. : 198.
 aft, v. isl. : 199, 466.
 afla, v. isl. : 466.
 aftinnan, got. : 455.
 aflinnip, got. : 361.
 ajol, v. ang. : 199.
 ajtaro, got. : 140.
 aftiuhan, got. : 186.
 aftra, got. : 140.
 afwalwan, got. : 752.
 agan, v. isl. : 692.
 agana, vieux haut alle-
 mand : 7.
 aggwus, got. : 33.
 ahana, got. : 7.
 ahir, v. h. a. : 7.
 ahorn, v. h. a. : 6.
 ahs, got. : 7.
 ahsa, v. h. a. : 62.
 ahsla, v. saxon. : 19.
 ahtau, got. : 458.
 ahuda, got. : 458.
 akawa, got. : 41.
 aihwa, aihwatundi, got. :
 200.
 ainaks, got. : 628.
 ainamma sinpa, got. : 614.

ainfalps, got. : 515.
 ains, got. : 749.
 airkhs, got. : 272.
 Airmanā-reiks, got. : 47.
 airpa, got. : 688.
 aiw, got. : 14.
 aiws, got. : 13, 14.
 aiz, aais, got. : 12.
 ajukdup (in), got. : 14.
 aka, v. isl. : 18.
 aqizi, got. : 50.
 akrs, got. : 15.
 acchus, v. h. a. : 50.
 dceorna, v. ang. : 743.
 ala-, got. : 592.
 ala, v. isl. : 24.
 alamannam, got. : 592.
 alan, v. ang. : 24.
 alands, got. : 24.
 albiz, v. h. a. : 20, 461.
 ald, v. sax. : 24.
 alfj, néerlandais. : 20.
 alips, got. : 24.
 aljata, got. : 22.
 aljapro, got. : 140.
 aljis, got. : 22.
 als, got. : 592.
 almr, v. isl. : 744.
 alor, v. ang. : 23.
 alt, v. h. a. : 24.
 alpeis, got. : 24.
 ambar, v. h. a. : 30.
 amerian, v. ang. : 400.
 amma, v. isl., v. h. a. : 28,
 381.
 amper, suédois, v. néerl. :
 25.
 Ampfer, allemand. : 25.
 amsala, v. h. a. : 400.
 ansans, got. : 746.
 an, got. : 31.
 ana, ano, v. h. a. : 37.
 anasilaida, got. : 625.
 anda-, got. : 37.
 andalanui, got. : 37.
 andastapjus, got. : 37.
 andeis, got. : 37.
 andi, endi, v. h. a. : 37.
 ange, angul, v. h. a. : 746.
 ancha, v. h. a. : 746.
 ancho, v. h. a. : 748.
 ansebbian, v. sax. : 594.
 anpar, got. : 22, 608.
 anu, v. h. a. : 628.
 anut, v. h. a. : 31.
 apel, got. : 3.
 apful, v. h. a. : 3.
 aram, v. h. a. : 47.
 araweiz, v. h. a. : 202.
 Arbeut, all. : 467.
 arbi, got. : 292, 466.
 arhwazna, got. : 44.
 arja, got. : 48.
 arms, got. : 47.
 art, m. h. a. : 48.
 arta, v. isl. : 45.
 arut, v. sax. : 565.
 arwigan, v. h. a. : 737.
 as, v. h. a. : 192.

asca, v. h. a. : 45.
 askr, v. isl. : 469.
 at, got. : 8.
 at, got. : 1-2.
 ata-apni, got. : 35.
 ataugan, got. : 8.
 atbaran, got. : 228.
 atisk, got. : 9.
 atol, v. ang. : 459.
 ata, got. : 37, 54, 488.
 atiuhan, got. : 186.
 apnam, got. : 35.
 apnan, got. : 53.
 auadr, v. isl. : 316.
 bis, v. h. a. : 258.
 Aue, all. moderne. : 41.
 augo, got. : 458.
 aihns, got. : 59.
 auk, got. : 61.
 auka, isl. : 58.
 aukano, got. : 58.
 ausa, v. isl. : 291.
 auso, ausins, got. : 60.
 austr, v. isl. : 291.
 aupeis, got. : 471.
 aupe, got. : 710.
 awistr, got. : 472.
 awistris, got. : 654.
 awo, got. : 62.
 az, v. h. a. : 192.
 azgo, got. : 45.
 ægir, v. isl. : 41.
 badi, got. : 243.
 bai, got. : 27.
 baira, got. : 229.
 bâl, v. isl. : 259.
 balgs, got. : 244.
 ballo, v. h. a. : 244.
 bandawa, got. : 66.
 barzeins, got. : 216.
 barr, v. isl. : 216.
 bart, v. h. a. : 66.
 barta, v. h. a. : 247.
 basu, v. ang. : 264.
 batiza, got. : 395.
 bauu, v. isl. : 208.
 bauta, v. isl. : 264.
 bealca, v. ang. : 259.
 beatan, v. ang. : 264.
 beaw, v. ang. : 258.
 bein, v. isl. : 470.
 beissen, all. : 235.
 beita, got. : 235.
 belja, v. isl. : 244.
 belia, v. isl. : 240.
 belihha, v. h. a. : 260.
 beilan, v. h. a. : 240.
 beo, bis, v. ang. : 213.
 beofor, v. h. a. : 232.
 beorma, v. ang. : 227.
 bere, v. ang. : 216.
 beria, v. isl. : 227.
 berjan, v. h. a. : 227.
 bero, v. h. a. : 231.
 Bett, all. : 243.
 bi, got. : 26.
 bibar, v. h. a. : 232.
 bidjan, got. : 233.
 biga, v. isl. : 232.

bigitan, got. : 531.
 bilaigon, got. : 360.
 biliban, got. : 362.
 bilisa, v. h. a. : 234.
 bim, biu, bist, birum, birut,
 v. h. a. : 666.
 binah, got. : 429.
 binaihti ist, got. : 428.
 binda, got. : 459.
 bini, v. h. a. : 258.
 biorr, v. isl. : 232.
 birabon, got. : 582.
 birihka, v. h. a. : 252.
 Birke, all. : 70.
 bis, v. h. a. : 258.
 bismeiian, got. : 408.
 biugan, got. : 258.
 biwarôn, v. h. a. : 723.
 bjalki, v. isl. : 259.
 blaâ, v. h. a. : 244.
 blaen, v. h. a. : 241.
 blaka, blakra, v. isl. : 239.
 blakra, norv. : 259.
 blâo, v. h. a. : 239.
 blor, v. h. a. : 239.
 blâsan, v. h. a. : 241.
 blat, v. h. a. : 244.
 blâwan, v. ang. : 241.
 blâzan, v. h. a. : 65.
 blaâd, v. ang. : 241.
 bleecten, v. h. a. : 259.
 bleken, m. h. a. : 65.
 bliggwan, got. : 240.
 blika, v. ang. : 259.
 blikiia, v. isl. : 259.
 bliuwan, v. h. a. : 240.
 blôian, v. sax. : 241.
 blôm, v. isl. : 241.
 bloma, got. : 241.
 blösen, m. néerl. : 241.
 blâsima, v. ang. : 241.
 blôta, blôt, v. isl. : 239.
 blotan, got. : 239.
 blop, got. : 593.
 blout, v. h. a. : 241.
 bodam, v. h. a. : 261.
 bôian, v. ang. : 245.
 bôk, v. isl. : 213.
 bôlla, v. h. a. : 244.
 bôlgenn, v. isl. : 244.
 bôna, v. h. a. : 208.
 borôn, v. h. a. : 249.
 borst, v. h. a. : 218.
 botn, v. ang. : 261.
 botn, v. isl. : 261.
 boz(z)an, v. h. a. : 264.
 bôllr, v. isl. : 244.
 bôytill, v. isl. : 264.
 bragr, v. isl. : 239.
 bracko, v. h. a. : 251.
 bras, broes, v. ang. : 229.
 brato, brât, v. h. a. : 75.
 Brâutigam, all. : 298.
 breman, v. h. a. : 253.
 brema, v. h. a. : 253.
 brianan, got. : 251.
 brinnan, got. : 230.
 briuwan, v. h. a. : 167, 230.
 brodd-, v. isl. : 218.
 brök, v. isl. : 75.

Brof, all. : 230.
 bropar, got. : 252.
 brû, v. isl. : 521.
 brûcan, v. ang. : 256.
 brucca, v. h. a. : 521.
 brukjan, got. : 256.
 bruks, got. : 256.
 brün, v. h. a. : 232.
 brunus, germ. : 76.
 brutes, germ. : 76.
 brûpfaps, got. : 528.
 bryce, v. ang. : 256.
 brycg, v. ang. : 521.
 brýsan, v. ang. : 257.
 buohka, v. h. a. : 213.
 burg, v. h. a. : 463.
 bylia, v. isl. : 240.
 Dachs, all. : 678.
 daddjan, got. : 223.
 dafna, v. isl. : 208.
 dagên, v. h. a. : 673.
 dags, got. : 251.
 dahs, v. h. a. : 678.
 daigs, got. : 236.
 dauhtar, got. : 234.
 dawns, got. : 260.
 dawr, got. : 246.
 dægga, v. suéd. : 223.
 dehsala, v. h. a. : 690, 691.
 demar, v. h. a. : 683.
 derran, v. h. a. : 696.
 digands, got. : 236.
 dinstar, v. h. a. : 683.
 dioh, v. h. a. : 706.
 diups, got. : 262.
 dôlen, v. h. a. : 694.
 dôn, v. ang. : 180.
 dosen, v. ang. : 264.
 doz, dosk, v. ang. : 264.
 drâen, v. h. a. : 687.
 draga, v. isl. : 699.
 dragan, v. ang. : 699.
 drauhsnos, got. : 257.
 dréam, v. ang. : 263.
 Dreck, all. : 647.
 dregg, v. isl. : 251.
 drôscu, v. h. a. : 708.
 dû, du, v. h. a. : 705.
 dunkôn, v. h. a. : 692.
 durh, v. h. a. : 700.
 duru, v. ang. : 246.
 dusk, ang. : 264.
 dwals, got. : 214.

éacian, v. ang. : 58.
 eald, v. ang. : 24.
 éam, v. ang. : 62.
 éanian, v. ang. : 15.
 earh, v. ang. : 44.
 eazl, v. ang. : 19.
 ebur, v. h. a. : 38.
 êce, v. ang. : 14.
 ecken, v. h. a. : 457.
 efna, v. isl. : 466.
 egedê, v. ang. : 457.
 egg, v. isl. : 472.
 egida, v. h. a. : 457.
 ei, v. isl. : 14.
 ei, v. h. a. : 472.

eih, v. h. a. : 13.
 eik, v. isl. : 13.
 Eichhorn, all. : 743.
 Eiland, all. mod. : 319.
 eisa, v. isl. : 13, 323.
 eiscôn, v. h. a. : 12.
 eit, v. h. a. : 10.
 eiz, v. h. a. : 10.
 ek, v. isl. : 193.
 ekla, v. isl. : 192.
 ekorôdo, v. h. a. : 192.
 elft, néerl. : 20.
 elgjar, v. isl. : 21.
 elina, v. h. a. : 744.
 elira, v. h. a. : 23.
 êlo, v. h. a. : 291.
 enag, v. sax. : 749.
 encha, v. h. a. : 746.
 ener, v. h. a. : 196, 309.
 enni, v. isl. : 37.
 eô, v. h. a. : 14.
 eple, v. isl. : 3.
 erkan, v. h. a. : 272.
 erkna-, germ. : 272.
 Erle, v. h. a. : 23.
 ersticken, erstecken, all. :
 649.
 etum, got. : 192.
 ewa, v. h. a. : 14.
 ewido, v. h. a. : 14.
 ewist, v. h. a. : 654.
 ezæsc, v. h. a. : 9.
 fac, v. sax. : 473.
 fadar, got. : 488.
 faer, v. isl. : 492.
 fagrs, got. : 473.
 fâhan, got. : 473.
 fahs, v. h. a. : 491.
 fahan, fajfah, got. : 473.
 faiflokun þo, got. : 512.
 fajhu, got. : 492-493.
 fair, got. : 497.
 fairguni, got. : 555.
 fairneis, got. : 498.
 fairzna, got. : 499.
 failan, v. h. a. : 214.
 failma, v. isl. : 477.
 falô, v. h. a. : 476.
 fal'an, got. : 515.
 fâm, v. ang. : 644.
 fano, v. h. a. : 479.
 fâra, v. h. a. : 499.
 farah, v. h. a. : 523.
 fasal, v. h. a. : 496.
 fast, all. : 226.
 fatunga, v. h. a. : 486.
 fatureo, v. h. a. : 488.
 fapmr, v. isl. : 487.
 -faps, got. : 528.
 fauradauri, got. : 246.
 faurhs, got. : 692.
 fawai, got. : 489.
 fazel, v. h. a. : 496.
 fearh, v. ang. : 523.
 fedara, v. h. a. : 496.
 feh, v. h. a. : 508.
 fehtan, v. h. a. : 491.
 feim, v. h. a. : 644.
 felawa, v. h. a. : 478.

z : 519.
 ang. : 493.
 v. ang. : 491.
 v. h. a. : 555.
 a. a. : 509.
 : 226.
 : 502.
 ang. : 493.
 h. a. : 473.
 , got. : 554.
 v. sax. : 480.
 a. a. : 492.
 got. : 494.
 ang. : 494.
 : 517, 685.
 got. : 508.
 : 519.
 : 558.
 h. a. : 558.
 h. a. : 554.
 sl. : 493, 643, 741.
 : 510.
 sl. : 494.
 sl. : 525.
 ang. : 544.
 r. h. a. : 515.
 sl. : 517.
 sl. : 517.
 v. h. a. : 516.
 r. h. a. : 517.
 ng. : 513.
 v. h. a. : 512.
 : 206.
 ot. : 486.
 sax. : 473.
 h. a. : 477.
 ang. : 477.
 h. a. : 477.
 h. a. : 555.
 v. ang. : 531.
 v. h. a. : 526.
 ang. : 486.
 h. a. : 547.
 : 536.
 h. a. : 526.
 got. : 370.
 n, got. : 370.
 sl. : 537.
 ledum, got. : 497.
 in, got. : 726.
 anai, got. : 497.
 ans, got. : 726.
 germ. : 252.
 r. h. a. : 541.
 ot. : 541.
 ang. : 537.
 h. a. : 537.
 a. : 547.
 : 544.
 l. : 494.
 : 515.
 ang. : 522.
 a. a. : 530.
 a. a. : 525.
 h. a. : 522.
 , got. : 229, 249.
 got. : 251.
 got. : 208.
 ot. : 180.

gahlaiba, got. : 479.
 gaiteln, got. : 288.
 gais, got. : 288.
 gajuka, got. : 326.
 galaubjan, got. : 367.
 galla, v. h. a. : 223.
 gamains, got. : 156, 622.
 gamalwan, got. : 411.
 gamaurgjan, got. : 76, 422.
 gamindai, v. h. a. : 382.
 gamunds, got. : 395.
 ganah, got. : 429.
 ganohjan, got. : 429.
 ganohs, got. : 429.
 gans, v. h. a. : 36.
 gania, germ. : 267.
 garaihs, got. : 569.
 gard, v. sax. : 290.
 gard, v. h. a. : 300.
 gardo, v. sax. : 300.
 gardr, v. isl. : 300.
 Gargel, all. : 275.
 garn, v. h. a. : 290.
 gasakja, germ. : 267.
 gasinpa, got. : 614.
 gasopjan, got. : 596.
 -gastiR, v. isl. run. : 301.
 gasts, got. : 301.
 gatmanjan, got. : 182.
 gateihan, got. : 173.
 gamemba, got. : 182.
 gatiman, got. : 182.
 gapaurasnan, got. : 696.
 gapaurasnan, got. : 696.
 gawigan, got. : 731.
 gazds, got. : 290.
 gebühren, all. : 249.
 Geier, Gier, all. : 751.
 gelo, v. h. a. : 260, 297.
 gemimor, v. ang. : 396.
 geostra, v. ang. : 292.
 ger, v. h. a. : 299.
 gér, v. h. a. : 265.
 gern, v. sax. : 299.
 gerón, v. h. a. : 299.
 gersta, v. h. a. : 299.
 gestaron, v. h. a. : 292.
 geta, v. isl. : 531.
 getwás, m. h. a. : 226.
 gewön, v. h. a. : 295.
 ghorto, v. h. a. : 300.
 giburiam, v. sax. : 249.
 gién, v. h. a. : 295.
 gifangan, v. h. a. : 473.
 gimber, norv. : 294.
 gina, v. isl. : 295.
 gipian, v. ang. : 295.
 giscian, v. ang. : 295.
 giutan, got. : 261.
 glaðr, v. isl. : 275.
 glaðr, v. ang. : 276.
 glás, v. h. a. : 276.
 glat, v. h. a. : 275.
 gnit, v. isl. : 351.
 gor, v. ang., isl. : 247.
 gorn « feu », v. isl. : 248.
 gorn, garnar « intestin », v. isl. : 290.
 grana, v. h. a. : 280.
 granu, v. ang. : 200.

grāo, v. h. a. : 565.
 gras, germ. : 280.
 greipan, got. : 605.
 grid, got. : 280.
 grindan, v. ang. : 253.
 gröt, v. h. a. : 200.
 grøn, v. norv. : 280.
 gulp, got. : 60.
 guma, got. : 298.
 gunnr, v. isl. : 225.
 gurgula, v. h. a. : 267.
 gycer, v. ang. : 327.
 haban, got. : 97.
 haben, v. h. a. : 97, 288.
 haerfest, v. ang. : 102.
 hafja, got. : 288.
 hafjan, got. : 97.
 hafola, v. ang. : 99.
 hafv, v. isl. : 95.
 häfr, v. isl. : 97.
 hafujan, got. : 97.
 hafus, got. : 97.
 hafud, v. ang. : 99.
 hähan, got. : 157.
 hahsa, v. h. a. : 146.
 haihs, got. : 82.
 hails, got. : 592.
 hairto, hairtins, got. : 142.
 halam, halm, v. h. a. : 155.
 häli, v. h. a. : 111.
 häll, v. isl. : 111.
 halla, v. h. a. : 111.
 hallus, got. : 132.
 halón, holón, v. h. a. : 88.
 hals, got. : 132.
 halsagga, got. : 746.
 Hamen : 289.
 hán, v. ang. : 145.
 hana, got. : 94.
 handus, got. : 386.
 hangén, v. h. a. : 157.
 haptr, v. isl. : 97.
 häring, v. h. a. : 46.
 hasal, v. h. a. : 145.
 hasan, v. h. a. : 94.
 Hase, all. : 94.
 hasl, v. isl. : 145.
 haso, v. h. a. : 94.
 hässlich, all. : 459.
 hatan, hatjan, got. : 459.
 hatis, got. : 38, 459.
 haubip, got. : 99.
 hauri, got. : 99, 148.
 haurn, got. : 143.
 hactt, v. ang. : 103.
 hebamme, all. : 37.
 heimsuchen, all. : 734.
 hein, v. isl. : 145.
 hciwa-frauja, got. : 124.
 helan, v. h. a. : 111.
 hellan, v. h. a. : 88.
 heorot, v. ang. : 117.
 herbist, v. h. a. : 102.
 herd, v. h. a. : 99.
 herdo, v. h. a. : 145.
 heritogo, v. ang. : 186.
 herizogo, v. h. a. : 186.
 heuer, all. : 299.
 hevianna, v. h. a. : 37.

hi- (himma), got. : 123.
 hiarni, v. isl. : 115.
 hid, hizid, ags. : 124.
 hidre, got. : 123, 140.
 himinakunds, got. : 272.
 himma daga, got. : 297.
 hiortr, v. isl. : 117.
 hirni, v. h. a. : 115.
 hiruz, v. h. a. : 117.
 hiuru, v. h. a. : 299.
 hiutagu, v. h. a. : 297.
 hiwiski, v. h. a. : 124.
 hiwo, hiwa, v. h. a. : 124.
 hi(w)un, v. h. a. : 124.
 hjallr, v. isl. : 111.
 hláer, v. isl. : 86.
 hláin, got. : 128.
 hláiw, got. : 128.
 hláiuwa, v. norv. run. : 128.
 hlauu, v. isl. : 129.
 hleiduma, got. : 128.
 hleipra, got. : 128.
 hlijan, got. : 127.
 hlijfus, got. : 127.
 hlinén, v. h. a. : 128.
 hlinón, v. sax. : 128.
 hlæder, v. ang. : 128.
 hlütrs, got. : 128.
 hneivan, got. : 138.
 halam, halm, v. h. a. : 138.
 hniss, v. isl. : 441.
 hnitu, ags. : 351.
 hnot, v. isl. : 453.
 hod, v. ang. : 103.
 hof, got. : 97.
 hogger, m. h. a. : 275.
 hōia, v. h. a. : 156.
 holm, v. sax. : 132.
 holmr, v. isl. : 132.
 holon, got. : 88.
 hōpa, v. isl. : 154.
 hornuz, v. h. a. : 147.
 hors, v. ang. : 160.
 hors, got. : 102.
 horzel, néerl. : 147.
 houwu, v. h. a. : 154.
 hojud, v. isl. : 99.
 hōrundr, v. isl. : 101, 143.
 hōss, hōssvir, v. isl. : 94.
 hraban, v. h. a. : 143.
 hrains, got. : 151.
 (hr)āo, v. h. a. : 152.
 hrār, v. isl. : 152.
 hraukr, v. isl. : 143.
 hriddr, v. ang. : 150.
 hrif, v. ang. : 144.
 hrifa, v. isl. : 605.
 hriōsa, v. isl. : 153.
 hross, v. isl. : 160.
 hruoh, v. h. a. : 143.
 hrūþr, v. isl. : 153.
 hrūþr, v. isl. : 645.
 hucl, v. isl. : 133, 578, 619.
 kuerr, v. isl. : 145.
 huila, v. isl. : 557.
 hulistr, got. : 133.
 hulla, got. : 111.
 hulla, v. h. a. : 120.
 hulsa, v. h. a. : 133.
 hulst, v. h. a. : 133.

hulundi, got. : 112.
 hund, got. : 113.
 hunda-, got. : 114.
 hundari, v. isl. : 114.
 hunds, got. : 92.
 huntari, v. h. a. : 114.
 huon, v. h. a. : 119.
 huara, v. h. a. : 102.
 hups, got. : 154.
 huōssa, v. isl. : 556.
 hurt, v. h. a. : 147.
 hüt, v. h. a. : 161, 456.
 hüwo, v. h. a. : 106.
 hwadre, got. : 140.
 hvak, v. isl. : 138.
 hwan, got. : 561.
 hvār, v. h. a. : 159.
 hwas, hwo, hwa, got. : 560.
 hwapro, got. : 140, 747.
 hwaun, v. isl. : 556.
 hweilla, got. : 557.
 hweohl, hweol, v. ang. : 133.
 hwas, v. h. a. : 560.
 hwiika, hwikull, v. isl. : 138.
 hýd, v. ang. : 161.
 hýll, v. ang. : 132.
 hýrr, v. isl. : 99, 148.
 iðr, v. isl. : 313.
 ic, v. ang. : 193.
 ik, got. : 193.
 in, got. : 312.
 ingimus, germ. : 294.
 inmaidjan, got. : 426.
 intseffen, -suob, v. h. a. : 594.
 intuoma, v. h. a. : 3.
 inu, got. : 628.
 inziht, v. h. a. : 172.
 irchnān, v. h. a. : 432, 446.
 is, ita, got. : 324.
 is, ii, v. isl. : 665.
 ist, sind, got. : 665.
 iuan, got. : 192.
 ite-rücken, m. h. a. : 580.
 iup, got. : 660.
 jehan, v. h. a. : 322.
 jer, got. : 35, 299.
 jermuni, v. isl. : 47.
 ju, got. : 304.
 jugs, got. : 331.
 jugund, v. h. a. : 331.
 jühiza, got. : 331.
 juk, got. : 327.
 jukuzi, got. : 327.
 junda, got. : 331.
 -ka(-ga), v. isl. : 193.
 qairu, got. : 727.
 kachaxzen, v. h. a. : 80.
 kala, v. isl. : 268.
 calan, v. ang. : 268.
 kalás, got. : 268.
 calf, ang. : 265.
 kalþi, v. isl. : 265.
 kalla, v. isl. : 266.
 kalsa, v. h. a. : 446.
 kann, got. : 446.
 channa, v. h. a. : 93.

Kanne, all. : 93.
 kannjan, got. : 446.
 kapellón, got. : 98.
 karm, v. sax. : 267.
 karra, norvègien, dialecte : 267.
 kasta, v. isl. : 274.
 kaurn, got. : 281.
 kaurus, got. : 282.
 kausjan, got. : 286.
 kavaiót, v. h. a. : 486.
 kassa, v. h. a. : 106.
 kela, v. h. a. : 285.
 gemun, got. : 720.
 cennan, v. ang. : 272.
 kerran, v. h. a. : 267.
 qiman, got. : 534, 720.
 kind, got. : 183.
 kind, v. h. a., v. isl. : 272.
 kindins, got. : 272.
 *kinnubar(d)s, got. : 121.
 kinnus, got. : 269.
 kippa, v. isl. : 274.
 qipau, got. : 730.
 qipus, got. : 75, 721.
 kussa, got. : 286.
 kläitra, v. h. a. : 276.
 clām, v. ang. : 278.
 klekk, v. isl. : 127.
 klean, v. h. a. : 278.
 climban, v. ang. : 276.
 climman, v. ang. : 277.
 klina, v. isl. : 278.
 klöban, v. h. a. : 278.
 clioban, v. sax. : 278.
 klüfa, v. isl. : 278.
 klofna, v. isl. : 278.
 cloccian, v. ang. : 277.
 knä, v. isl. : 432.
 kniu, got. : 273.
 kō, v. sax. : 74.
 cōl, v. ang. : 268.
 kostön, v. h. a. : 286.
 kënn, v. isl. : 432.
 kqs, kasar, v. isl. : 274.
 krājan, v. h. a. : 279.
 kraka, v. isl. : 279.
 grammifa, got. : 280.
 cran, v. ai g. : 284.
 cranoc, v. arg. : 284.
 chranuh, v. h. a. : 284.
 krds, v. isl. : 280.
 kratzen, all. : 597.
 Kreks, got. : 280.
 kremia, v. isl. : 283.
 Kresse, all. : 151.
 krimman, v. h. a. : 283.
 krükjan, got. : 151.
 kuerk, v. isl. : 285.
 kuh, all. : 74.
 kul, v. isl. : 268.
 kuldí, v. isl. : 268.
 cuman, v. ang. : 720.
 -kunds, got. : 272.
 kuni, got. : 272.
 kunnan, v. h. a. : 432.
 -kunnan, got. : 446.
 kunps, got. : 446.
 kuoli, v. h. a. : 268.
 kuoni, v. h. a. : 432.

kustus, got. : 286.
 quahala, v. h. a. : 129.
 Quast, all. : 729.
 kvaster, suéd. : 729.
 kvapar, got. : 757.
 querca, v. h. a. : 285.
 querschala, v. h. a. : 285.
 cwidu, v. ang. : 71.
 quiti « glu », v. h. a. : 71.
 quiti « vulve », v. h. a. : 75.
 quoden, v. h. a. : 75.
 cynn, v. ang. : 272.
 laffan, v. h. a. : 339.
 laggs, got. : 366.
 lagjan, got. : 348.
 lagu, v. ang. : 337.
 lailaun, got. : 339.
 lais, got. : 363.
 laisjan, got. : 363.
 laistjan, got. : 363.
 laists, got. : 363.
 lamb, got. : 15.
 lapian, v. ang. : 339.
 las, got. : 342.
 lauðr, v. isl. : 346.
 laug, v. isl. : 422.
 laun, v. isl. : 368.
 läwër, v. h. a. : 86.
 léah, v. ang. : 368.
 leckön, v. h. a. : 360.
 leffur, v. h. a. : 334.
 lefs, v. h. a. : 334.
 léhan, v. h. a. : 225.
 lehnen, all. : 128.
 leihs, got. : 353.
 leithwa, got. : 361.
 leim, v. h. a. : 359.
 lein, got. : 361.
 leitara, v. h. a. : 128.
 lénd, v. isl. : 369.
 lentí, v. h. a. : 369.
 lepia, v. isl. : 339.
 lepur, v. fris. : 334.
 lesta, v. isl. : 337.
 letan, got. : 342.
 liban, got. : 362.
 ligan, got. : 348.
 liggan, v. h. a. : 348.
 ligrs, got. : 348.
 lihan, v. h. a. : 361.
 lik, v. isl. : 358.
 lindi, v. h. a. : 352.
 linna, v. isl. : 361.
 linr, v. isl. : 361.
 liohhan, v. h. a. : 369.
 liomo, v. sax. : 374.
 lippa, v. ang. : 334.
 liufs, got. : 367.
 liuhap, got. : 374.
 liuui, v. h. a. : 335.
 liupön, got. : 346.
 lob, v. h. a. : 367.
 loge, v. isl. : 374.
 loh, v. h. a. : 368.
 lömr, v. isl. : 343.
 los, v. h. a. : 370.
 louga, v. h. a. : 346.
 lqgr, v. isl. : 337.
 loqkr, v. isl. : 342.

lubains, got. : 367.
 lüðr, norv. : 370.
 luna, got. : 370.
 lungar, v. h. a. : 353.
 lustus, got. : 342.
 (h)ütar, v. h. a. : 128.
 mäen, v. h. a. : 401.
 magari, v. h. a. : 375.
 magr, v. isl. : 375.
 mahal, v. h. a. : 380.
 maidjan, got. : 426.
 maihtus, got. : 404.
 maists, got. : 379.
 maipms, got. : 426.
 mäki, v. h. a. : 376.
 makön, v. sax. : 376.
 malan, got. : 411.
 mam, got. : 395.
 mana, v. h. a. : 412.
 manén, v. h. a. : 395.
 manu, v. ang. : 412.
 marei, got. : 387.
 marisaws, got. : 387.
 marka, got. : 387.
 maro, v. h. a. : 255, 422.
 marwi, v. h. a. : 422.
 mast, v. h. a. : 381.
 mastr, v. isl. : 381.
 mä, v. isl. : 392.
 mäpum, v. ang. : 426.
 maurman, got. : 396.
 maurr, v. isl. : 247.
 mäwan, v. ang. : 401.
 mäs, v. h. a. : 392.
 meidr, v. isl. : 401.
 meidmar, v. isl. : 426.
 meins, got. : 391.
 meikes, got. : 376.
 mel, got. : 401.
 melcan, v. ang. : 418.
 mena, menops, got. : 398.
 menasēps, got. : 618.
 menni, v. h. a. : 412.
 méos, v. ang. : 425.
 mergil, v. h. a. : 387.
 merisuin, v. h. a. : 523.
 midjis, got. : 393.
 miduma, got. : 393.
 midga, v. isl. : 404.
 mik, got. : 391.
 mikrs, got. : 379.
 Milch, Milchner, all. : 336, 394.
 milðr, v. isl. : 411.
 milþip, got. : 394.
 mimz, got. : 395.
 minniza, got. : 405.
 mins, got. : 405.
 miqlinr, v. isl. : 380.
 muscan, v. h. a. : 406.
 müan, miton, got. : 392.
 mütamō, v. h. a. : 393.
 mjok, v. isl. : 379.
 möðr, v. isl. : 390.
 mór, v. ang. : 384.
 mos, v. h. a. : 424.
 mēnir, v. isl. : 413.
 mæp, v. ang. : 401.
 muggia, v. sax. : 424.

ari, v. h. a. : 417.
n, v. h. a. : 411.
v. ang. : 382, 386.
v. isl. : 386.
v. isl. : 386.
s, got. : 395.
« bouche », v. h. a. :
« main », v. h. a. :
386.
s, got. : 398.
v. h. a. : 381.
v. h. a. : 384.
v. h. a. : 424.
v. isl. : 424.
v. h. a. : 437.
nabalo, v. h. a. : 745.
v. sax. : 431.
got. : 431.
nadra, v. isl. : 431.
v. h. a. : 747.
ar, v. isl. : 440.
got. : 448.
s, got. : 450.
n, v. isl. : 450.
namna, got. : 444.
v. h. a. : 429.
v. isl. : 429.
a, nātra, v. h. a. : 431.
v. isl. : 432.
got. : 433.
v. h. a. : 434.
v. ang. : 438.
lennia, v. isl. : 440.
v. h. a. : 433.
v. h. a. : 441, 611.
v. isl. : 435.
o, v. h. a. : 435.
got. : 437.
v. h. a. : 438.
v. isl. : 433.
h. a. : 433.
v. h. a. : 196, 441.
nifūla, v. h. a. : 438.
got. : 433, 555.
v. isl. : 436.
v. isl. : 434.
v. h. a. : 436.
nisti, v. isl. : 435.
got. : 448.
niunda, got. : 447.
v. h. a. : 351.
z, v. fris. : 444.
v. isl. : 432.
v. isl. : 429.
uđr, v. isl. : 450.
ot. : 304, 450.
h. a. : 450.
nusta, v. h. a. : 435.
v. isl. : 436.
ang. : 14.
h. a. : 710.
possédé », v. isl. : 715.
poésie », v. isl. : 715.
isl. : 14.
v. h. a. : 62.
v. isl. : 712.

đss, v. isl. : 470.
đstar, v. h. a. : 60.
otr, v. isl. : 372.
ottar, v. h. a. : 372.
ou, ouwi, v. h. a. : 472.
ouhhōn, v. h. a. : 58.
ouwa, v. h. a. : 41.
đzn, v. ang. : 19.
əppel, v. ang. : 3.
æs, v. isl. : 35.
Ōse, all. mod. : 35.
ogn, v. isl. : 7.
q, v. isl. : 21.
qnd « canard », v. isl. : 31.
qnd « soufle », v. isl. : 34.
qnd « vestibule », v. isl. : 36.
qr, oroar, v. isl. : 44.
qz, v. isl. : 19.
əkk, v. isl. : 318.
əkkvinn, v. isl. : 318.
Pflug, all. : 513.
rad : 578.
rahts, got. : 568.
rakk, v. isl. : 576.
ratte, v. sax. : 575.
rauđá, v. isl. : 578.
rauđi, v. isl. : 565.
raupjan, got. : 582.
raups, got. : 578.
razi, v. h. a. : 575.
rein, all. : 151.
réod, v. ang. : 578.
réofan, v. ang. : 582.
réotan, v. ang. : 579.
ric, rickes, m. h. a. : 144.
rigú, v. h. a. : 44.
riġw, got. : 517.
rim, v. h. a. : 48.
riđda, v. isl. : 578.
riđr, v. isl. : 578.
riřera, v. h. a. : 151.
rip, v. ang. : 574.
rjūfa, v. isl. : 582.
róa, v. isl. : 569.
rocettan, v. ang. : 580.
rođra, v. isl. : 578.
(h)ros, v. h. a. : 160.
roso, rosa, v. h. a. : 153.
rost, v. h. a. : 578.
rot, v. isl. : 563.
rořen, v. h. a. : 578.
roubon, germ. : 170.
roufen, v. h. a. : 582.
rūm, v. h. a. : 583.
rums, got. : 583.
ruoba, v. h. a. : 564.
ruodar, v. h. a. : 569.
sa, so, got. : 324, 630.
saf, v. h. a. : 585, 594.
safe, v. isl. : 594.
saga, v. h. a. : 608.
sagēs, v. h. a. : 318.
sagesma, v. h. a. : 608.
sata, saiso, got. : 618.
sahka, v. h. a. : 587.
sahs, v. h. a. : 597.
saia, got. : 618.

saihs, got. : 621.
saihsta, got. : 621.
saihwān, got. : 318.
saka, v. sax. : 587.
sakan, got. : 587.
sal, v. h. a. : 634.
sala, longobard. : 634.
salaha, v. h. a. : 591.
salt, got. : 590.
sama, got. : 626.
sāmi-, v. h. a. : 612.
sāmo, v. h. a. : 618.
sampi, v. h. a. : 585.
sandr, v. isl. : 585.
sannr, v. isl. : 636.
sarwa, got. : 619.
sat, v. h. a. : 596.
satjan, got. : 611.
satt, all. : 596.
saps, got. : 596.
sauil, got. : 632.
sax, v. isl. : 597, 608.
saep, v. ang. : 594.
sealh, v. ang. : 591.
sēar, v. ang. : 663.
secc, v. ang. : 608, 631.
seft, v. isl. : 594.
sega, sego, v. h. a. : 597.
sēgansa, v. h. a. : 608.
segesna, segansa, v. h. a. : 597.
seggr, v. isl. : 631.
segja, v. isl. : 318.
sehen, all. : 318.
seid, seita, v. h. a. : 588.
seipus, got. : 620.
sels, got. : 634.
senawa, v. h. a. : 437.
serawēn, v. h. a. : 617.
setun, got. : 611.
si, v. h. a. : 665.
sibja, got. : 632.
sibunto, v. h. a. : 615.
sidus, got. : 663.
siggwan, got. : 628.
sihan, v. h. a. : 622.
sik, got. : 664.
simle, got. : 612, 627.
sindōn, v. h. a. : 614.
Sinigus, franc. : 613.
sinista, got. : 613.
sinnan, v. h. a. : 614.
sintetno, got. : 175.
sinpa, got. : 614.
sitān, got. : 348.
siils, got. : 611.
siujan, got. : 667.
siula, v. h. a. : 667.
sizzan, v. h. a. : 348.
skaban, got. : 597.
scāf, v. ang. : 274.
skaidan, got. : 602.
scala, v. h. a. : 87.
Schale, all. : 598.
skalli, v. isl. : 88.
skalm, v. isl. : 156.
Scandinavia, v. h. a. : 41.
skarn, v. isl. : 114.
skawōn, v. sax. : 107.
skeifr, v. isl. : 274.

sceorpan, v. ang. : 605.
sceran, v. h. a. : 101, 604.
sckewjan, got. : 117.
skellān, v. ang. : 602.
schlaff, all. mod. : 334.
scouwōn, v. h. a. : 107.
scrotān, scrot, v. h. a. : 604.
skuggi, v. isl. : 456.
skulan, got. : 601.
scūr « tempête », v. h. a. : 108.
scūr, scūra « grange », v. h. a. : 456.
skura windis, got. : 108.
scurz, v. h. a. : 161.
scutten, v. h. a. : 553.
scuwō, v. h. a. : 456.
schwellen, all. : 319.
sky, v. isl. : 456.
slaf, v. h. a. : 334.
slakr, v. isl. : 348.
slāpr, v. isl. : 334.
slēha, v. h. a. : 364.
sleipr, v. isl. : 367.
slepjan, got. : 334.
slidan, v. ang. : 367.
slifjan, v. h. a. : 367.
slīm, v. h. a. : 359.
slim, isl. : 359.
sliupan, got. : 367.
sløkkua, v. isl. : 340.
slurc, slurken, m. h. a. : 371.
smarnos, got. : 399.
smaēre, v. ang. : 406.
smero, v. h. a. : 394.
smile, ang. : 406.
smūgan, v. ang. : 417, 421.
snaius, got. : 442.
snūwit, v. h. a. : 442.
snorjo, got. : 437.
snoru, v. ang. : 452.
snūta, v. isl. : 437.
snūaba, v. h. a. : 429.
snuor, v. h. a. : 437.
snur, v. h. a. : 452.
sō, v. h. a. : 630.
sofa, v. isl. : 635.
sokja, got. : 589.
sōtt, v. isl. : 587.
(đu) sōpa, got. : 596.
sořja, v. isl. : 635.
sōk, v. isl. : 587.
sorve, v. isl. : 619.
spā, v. isl. : 640.
Spāher, all. : 639.
spāhi, v. h. a. : 640.
spallan, v. h. a. : 643.
spanan, v. h. a. : 644.
spanna, v. h. a. : 638.
sparka, ang. : 638.
sparri, v. isl. : 483.
sparro, v. h. a. : 638.
sparwa, got. : 485.
Specht, all. : 506.
speha, v. h. a. : 640.
spehōn, v. h. a. : 640.
speiwan, got. : 645.
sper, v. h. a. : 638.
spinnan, got. : 495.
spitz, all. : 508.

spornōn, v. h. a. : 641.
spōwan, v. ang. : 641.
sprinkle, ang. : 638.
sprui, v. h. a. : 638.
spurnan, v. h. a. : 641.
spřija, v. isl. : 645.
spřija, v. isl. : 645.
stādai, v. h. a. : 654.
stairno, got. : 646.
stairo, got. : 647.
stakins, got. : 649.
standan, got. : 654.
stare, v. isl. : 659.
staurr, v. isl. : 319, 655.
stautan, got. : 707.
stautan, got. : 658.
stehhan, v. h. a. : 649.
stekan, v. sax. : 649.
stēn, stān, v. h. a. : 654.
sterke, m. h. a. : 647.
stero, v. h. a. : 647.
stif, v. ang. : 650.
(in) sitka, got. : 649.
stierna, v. h. a. : 647, 679.
stiur, got. : 677.
stiuri, v. h. a. : 655.
stiurjan, got. : 319.
stōd, v. ang. : 654.
stolpa, norv. : 651.
stolpern, all. : 651.
(in)... stomin, got. : 654.
stone, ang. : 606.
strog, got. : 654.
stōđull, v. isl. : 654.
smero, v. h. a. : 394.
smile, ang. : 406.
smūgan, v. ang. : 417, 421.
snaius, got. : 442.
snūwit, v. h. a. : 442.
snorjo, got. : 437.
snoru, v. ang. : 452.
snūta, v. isl. : 437.
snūaba, v. h. a. : 429.
snuor, v. h. a. : 437.
snur, v. h. a. : 452.
sō, v. h. a. : 630.
sofa, v. isl. : 635.
sokja, got. : 589.
sōtt, v. isl. : 587.
(đu) sōpa, got. : 596.
sořja, v. isl. : 635.
sōk, v. isl. : 587.
sorve, v. isl. : 619.
spā, v. isl. : 640.
Spāher, all. : 639.
spāhi, v. h. a. : 640.
spallan, v. h. a. : 643.
spanan, v. h. a. : 644.
spanna, v. h. a. : 638.
sparka, ang. : 638.
sparri, v. isl. : 483.
sparro, v. h. a. : 638.
sparwa, got. : 485.
Specht, all. : 506.
speha, v. h. a. : 640.
spehōn, v. h. a. : 640.
speiwan, got. : 645.
sper, v. h. a. : 638.
spinnan, got. : 495.
spitz, all. : 508.
spornōn, v. h. a. : 641.
spōwan, v. ang. : 641.
sprinkle, ang. : 638.
sprui, v. h. a. : 638.
spurnan, v. h. a. : 641.
spřija, v. isl. : 645.
spřija, v. isl. : 645.
stādai, v. h. a. : 654.
stairno, got. : 646.
stairo, got. : 647.
stakins, got. : 649.
standan, got. : 654.
stare, v. isl. : 659.
staurr, v. isl. : 319, 655.
stautan, got. : 707.
stautan, got. : 658.
stehhan, v. h. a. : 649.
stekan, v. sax. : 649.
stēn, stān, v. h. a. : 654.
sterke, m. h. a. : 647.
stero, v. h. a. : 647.
stif, v. ang. : 650.
(in) sitka, got. : 649.
stierna, v. h. a. : 647, 679.
stiur, got. : 677.
stiuri, v. h. a. : 655.
stiurjan, got. : 319.
stōd, v. ang. : 654.
stolpa, norv. : 651.
stolpern, all. : 651.
(in)... stomin, got. : 654.
stone, ang. : 606.
strog, got. : 654.
stōđull, v. isl. : 654.
smero, v. h. a. : 394.
smile, ang. : 406.
smūgan, v. ang. : 417, 421.
snaius, got. : 442.
snūwit, v. h. a. : 442.
snorjo, got. : 437.
snoru, v. ang. : 452.
snūta, v. isl. : 437.
snūaba, v. h. a. : 429.
snuor, v. h. a. : 437.
snur, v. h. a. : 452.
sō, v. h. a. : 630.
sofa, v. isl. : 635.
sokja, got. : 589.
sōtt, v. isl. : 587.
(đu) sōpa, got. : 596.
sořja, v. isl. : 635.
sōk, v. isl. : 587.
sorve, v. isl. : 619.
spā, v. isl. : 640.
Spāher, all. : 639.
spāhi, v. h. a. : 640.
spallan, v. h. a. : 643.
spanan, v. h. a. : 644.
spanna, v. h. a. : 638.
sparka, ang. : 638.
sparri, v. isl. : 483.
sparro, v. h. a. : 638.
sparwa, got. : 485.
Specht, all. : 506.
speha, v. h. a. : 640.
spehōn, v. h. a. : 640.
speiwan, got. : 645.
sper, v. h. a. : 638.
spinnan, got. : 495.
spitz, all. : 508.
swistar, got. : 637.
swistrs, got. : 637.
swōti, v. sax. : 659.
swēja, v. isl. : 635.
tān, v. h. a. : 223.
tafn, v. isl. : 164.
tagr, got. : 336.
taihswa, got. : 171.
taihun, got. : 166.
taihunda, got. : 166.
takins, got. : 174.
tācor, v. ang. : 352.
tal, v. isl. : 182.
tamr, v. isl. : 182.
taphar, v. h. a. : 208.
tāi, v. h. a. : 180.
tauen, all. : 672.
tekan, got. : 676.
telgia, v. isl. : 181.
tēon, v. ang. : 173.
teter, v. ang. : 170.
tepr, v. isl. : 169.
thei, tyrol. : 55.
tiber, v. ang. : 164.
-tigus, got. : 166.
tila, v. h. a. : 223.
timbr, v. isl. : 183.
timrjan, timrja, got. : 183.
tiuhjan, got. : 186.
tiwar, v. isl. : 171.
tō, v. ang. : 184.
toun, v. h. a. : 260.
tonn, v. isl. : 169.
trabōn, v. sax. : 701.
trahan, v. h. a. : 336.
trahni, v. sax. : 336.
triu, got. : 43.
trōttōn, v. h. a. : 697.
-tu, v. h. a. : 705.
tuggo, got. : 734.
tunfus, got. : 169.
tuon, v. h. a. : 180.
turi, v. ang. : 246.
tuzwerjan, got. : 727.
tweifts, got. : 185, 515, 517.
tweihnai, got. : 71.
taujan, got. : 73.
tewa, got. : 73.
twi-, v. ang. : 70.
twi-, v. isl. : 71.
pagkjan, got. : 695.
pahains, got. : 673.
pahan, got. : 673.
pairh, got. : 700.
pairko, got. : 686.
pak, v. isl. : 679.
pan, got. : 675.
-panjan, got. : 683.
pata, got. : 630, 675.
paurisip mik, got. : 697.
paurstei, got. : 697.
paurusus, got. : 696, 697.
pawien, v. ang. : 672.
pekia, v. isl. : 679.
pel, v. ang. : 679, 693.
perra, v. isl. : 696.
pik, v. isl. : 705.
pisl, v. isl. : 680.

piuda, got. : 124, 697.
piudans, got. : 183.
porp, v. isl. : 698, 708.
prāwan, v. ang. : 687.
prekk, v. isl. : 647.
pridja, got. : 702.
priskan, got. : 687.
prostle, v. ang. : 708.
prōstr, v. isl. : 708.
puja, v. isl. : 705.
pugkjan, got. : 695.
pulan, got. : 694.
pumalfingr, v. isl. : 707.
puniān, v. ang. : 695.
punnr, v. isl. : 684.
punor, v. ang. : 695.
purh, v. ang. : 700.
ubarwehan, v. h. a. : 736.
ubils, got. : 661.
uf, ufar, ubuh, got. : 660.
ūf, v. h. a. : 660.
ufemest, v. ang. : 660.
ufrakjan, got. : 567, 568.
ufstraujan, got. : 647.
ufswalleins, got. : 319.
ugn, v. suéd. : 59.
uh, got. : 555.
ulka, norv. : 20.
ulmbow, v. h. a. : 744.
Ulme, all. : 744.
umbi, v. h. a. : 26.
un-, germ. : 312.
undar, got. : 317.
under, got. : 660.
unmuoze, m. h. a. : 436.
uns, got. : 445.
unsar, got. : 445.
untar, v. h. a. : 313.
unweis, got. : 734.
unwiss, got. : 734.
unwunands, got. : 722.
uoba, v. h. a. : 199, 466.
uoban, v. h. a. : 466.
uobo, m. h. a. : 466.
uochisa, v. h. a. : 19.
upp, v. ang. : 660.
upp, v. isl. : 669.
uppi, v. h. a. : 661.
usfilmans, got. : 477.
usgaisjan, got. : 288.
ushulon, got. : 112.
usli, v. isl. : 755.
uspriutan, got. : 704.
ut, got. : 204.
ūtar, v. h. a. : 715.
uzanan, got. : 314.
ūwadaus, got. : 714.
wadi, got. : 714.
wad, v. isl. : 711.
wařa, v. isl. : 711.
wafsa, v. h. a. : 728.
wag, wog, v. isl. : 716.
wāga, v. h. a. : 731.
waganleisa, v. h. a. : 363.
waganso, v. h. a. : 752.
wagn, isl. : 717.
wahan, got. : 735.
wahsan, v. h. a. : 58.

wahsjan, got. : 58.
wahaala, v. h. a. : 129.
wai, got. : 711.
wāia, got. : 721.
wair, got. : 739.
wairpa, got. : 726.
wait, got. : 603, 734.
wāju, v. h. a. : 721.
wahan, got. : 717.
wakr, v. isl. : 717, 735.
waldan, got. : 712.
valr, v. isl. : 749.
walus, got. : 712.
vanr, v. isl. : 710.
wans, got. : 710.
war, got. : 723.
wār, v. h. a. : 727.
vár, v. isl. : 722.
vara, v. isl. : 723.
vár, v. isl. : 445, 620, 723.
warp, got. : 726.
was, got. : 729.
wasal, v. h. a. : 729.
wasjan, got. : 729.
wasti, got. : 729.
wat, v. h. a. : 711.
watan, v. h. a. : 711.
wato, watins, got. : 746.
ward, got. : 723.
warukjan, got. : 18.
waurms, got. : 724.
waurts, got. : 563.
waurpun, got. : 726.
waszar, v. h. a. : 746.
waema, v. isl. : 753.
wearr, v. ang. : 725.
wegs, got. : 731.
weisal, v. h. a. : 732.
weifa, v. isl. : 732.
weihan « consacrer », got. : 732.
weihan « combattre », got. : 737.
weihš, got. : 733.
weis, got. : 445.
weisen, v. h. a. : 734.
werēn, v. h. a. : 723.
verja, isl. : 729.
verk, v. isl. : 723.
werk, v. h. a. : 18.
verr, v. isl. : 739.
westar, v. h. a. : 716.
widuwo, got. : 735.
wid, v. isl. : 735.
wigan, v. ang. : 737.
wigs, got. : 717, 731.
wikān, v. sax. : 732.
wichili, v. h. a. : 719.
wicht, v. ang. : 716.
wili, wileina, got. : 750.
wilwa, got. : 718.
winds, got. : 721.
wini, v. h. a. : 737.
winnan, v. h. a. : 721.
wisān, got. : 729.
witan, witaaidun, got. : 734.
wiprus, got. : 730, 742.
wods, got. : 715.
wōđ, v. ang. : 715.

isl. : 746.
got. : 58.
v. sax. : 749.
all. : 339.
got. : 713.
néerl. : 527.
v. h. a. : 723.
v. sax. : 715.
v. ang. : 715.
o, francique : 284.
a, got. : 755.
v. ang. : 605.
got. : 370-371.
got. : 339.
s, got. : 751.
a, got. : 718.
a, got. : 722.
u, wunni, v. h. a. :
an, v. h. a. : 722.
v. h. a. : 749.
v. h. a. : 715.
v. h. a. : 724.
v. ang. : 724.
isl. : 9.
v. isl. : 755.
h. a. : 184.
v. h. a. : 182.
n, v. h. a. : 182.
v. h. a. : 182.
v. h. a. : 169.
v. h. a. : 250.
v. h. a. : 164.
v. h. a. : 174, 175.
zeigön, v. h. a. : 173.
ar, v. h. a. : 352.
h. a. : 181.
all. mod. : 176.
v. h. a. : 173.
v. h. a. : 171.
v. h. a. : 176.
sön, v. h. a. : 187.
all. : 692.
n, v. h. a. : 8.
ll. : 306.
v. h. a. : 186.
e, all. : 360.
v. h. a. : 184, 306.
h, m. h. a. : 187.
el, all. : 185.
prunts germaniques.
ier, all. : 465.
us, got. : 57.
i, v. h. a. : 41.
akui, got. : 5.
i, v. isl. : 31.
an, v. ang. : 567.
as, v. h. a. : 24.
sas, v. h. a. : 194.
v. h. a. : 43.
all. mod. : 20.
m. h. a. : 20.
got. : 460.
ags. : 25.
v. h. a. : 20.

amal, v. h. a. : 28.
dme « Ohm », m. h. a. : 25.
v. sax. : 25.
Amt, all. : 32.
anakumbjan, got. : 154.
anchar, v. h. a. : 31.
angulus, germ. : 32.
anno, got. : 35.
ante, b. all. : 31.
argil, v. h. a. : 46.
asilus, got. : 51.
ast, v. h. a. : 290.
(h)astula : 290.
*aurali-, got. : 469.
aurhjus, got. : 754.
aurtigards, got. : 300.
aestel, v. ang. : 290.
back, b. all. : 63.
balzsön, v. h. a. : 65.
balco, v. h. a. : 663.
balsan, got. : 65.
balstar, v. h. a. : 65.
balz, v. h. a. : 65.
barke, germ. : 66.
bekkin, v. h. a. : 63.
bemanjian, ags. : 382.
best, b. all. : 69.
bieza, v. h. a. : 69.
binan, v. ang. : 69.
bira, v. h. a. : 510.
biscop, germ. : 199.
bolz, v. h. a. : 105.
branka « Pranke », germ. : 75.
Brief, all. ; angl. : 75.
buckel, m. h. a. : 74.
bühüla, v. h. a. : 77, 592.
buhsa, v. h. a. : 79.
buchine, v. h. a. : 77.
bula, v. ang. : 78.
büliz, v. h. a. : 72.
burdihhin, v. h. a. : 78.
butera, v. h. a. : 79.
buture, v. ang. : 79.
bytt, v. ang. : 79.
dä, ags. : 163.
dägmo, v. sax. : 166.
dehen, b. all. : 166.
deker, m. b. all. : 166.
dekor, v. isl. : 166.
dichten, all. : 173.
dinere, v. isl. : 166, 169.
dinar, v. ang. : 166, 169.
disc, v. h. a. : 176.
drakma, got. : 184.
Dromedar, all. : 185.
drägnett, v. ang. : 698.
düge, m. h. a. : 181.
*därön, v. sax. : 189.
dyrmaga, ags. : 379.
earje, v. ang. : 202.
cobänu, v. h. a. : 190.
eced, ags. : 5.
enger, néerl. : 32.
eofole, ags. : 190.
eolene, v. ang. : 322.
epistulans, got. : 199.

erin, v. h. a. : 289.
erkle, als. : 754.
Esel, all. : 51.
estrih, v. h. a. : 471.
evina, v. h. a. : 56.
eyrir, v. isl. : 60.
ezzik, m. h. a. : 5.
epfi, v. h. a. : 39.
facchala, v. h. a. : 222.
fal(a)wisa, v. h. a. : 221.
falcho, v. h. a. : 214.
falscön, v. h. a. : 214.
fäsci, v. h. a. : 218.
fäskja, got. : 218.
fänihhal, v. h. a. : 225.
fenster, v. h. a. : 225.
feormian, v. ang. : 237.
ferla, v. h. a. : 230.
fern, ags. : 317.
fetil, lombard : 503.
fibulae, v. ang. : 232.
fiebar, v. h. a. : 222.
fjele, v. ang. : 232.
fic, v. ang. : 232.
fich, v. h. a. : 232.
fil, v. h. a. : 507.
fillöl, v. h. a. : 234.
fimmel, b. all. : 224.
Fimmelhanf, germ. : 224.
Flamma, v. b. a. : 239.
flaska, -kun : 239.
fleam, ang. : 505.
flegil, v. h. a. : 238.
fuedma, v. h. a. : 505.
floccho, v. h. a. : 241.
fohanza, v. h. a. : 243.
fönnö, -na, v. h. a. : 222.
force, v. ang. : 263.
formizai, v. h. a. : 247.
fressa, germ. : 538.
frucht, v. h. a. : 256.
fullere, fullian, v. ang. : 260.
furnäche, v. h. a. : 248.
gafi, v. norr. : 265.
galluc, v. ang. : 266.
garapjan, got. : 570.
Gardine, all. : 145.
gaweson, got. : 734.
gebiza, v. h. a. : 265.
(Ge)sims, h. all. : 627.
gikum-bod, v. h. a. : 156.
ginme, v. h. a. : 269.
*ginist, v. h. a. : 270.
Ginster, all. : 270.
giscin, v. h. a. : 601.
giocla, v. h. a. : 129.
grif, grifo, v. h. a. : 284.
grülo, v. h. a. : 283.
gruft, v. h. a. : 152.
gugel, m. h. a. : 154.
gugere!, m. h. a. : 154.
gurgula « Gurgel », v. h. a. : 285.
hamo, v. h. a. : 289.
Hederich, all. : 291.
idel-guld, ags. : 306.

ihšili, v. h. a. : 207.
ikön, germ. : 11.
impfütön, v. h. a. : 548.
inket, m. b. a. : 196.
inne, innian, ags. : 313.
insul(e), fäila, v. h. a. : 320.
trah, v. h. a. : 296.
irkobarön, v. h. a. : 567.
ivari, v. h. a. : 190.
iver, m. h. a. : 190.
ivory, angl. : 190.
iwa, v. h. a. : 331.
Juli, all. : 328.
Juni, germ. : 329.
chajsa, v. h. a. : 97.
kahhala, v. h. a. : 80.
kaisar, got. : 84.
Kachel, all. : 80.
kakken, all. : 80.
kalch, v. h. a. : 89.
kalk, v. h. a. : 89.
chalo, v. h. a. : 88.
c(h)amara, v. h. a. : 90.
kambrittil, v. h. a. : 91.
kamp, m. h. a. : 91.
Kampf, all. : 90-91.
chanal(i), v. h. a. : 93.
kanker, m. h. a. : 91.
kankur, v. h. a. : 91.
känsterle, als. : 93.
*kantäri, germ. : 94.
kapswagen, v. h. a. : 94.
kappillön, got. : 95.
kappo, v. h. a. : 98.
kappün, m. h. a. : 98.
karkara, got. : 99.
kärnärä, v. h. a. : 101.
karppo, karpo, v. h. a. : 101.
karro, -a, v. h. a. : 102.
karrüh, v. h. a. : 102.
käse, westph. : 103.
chäsi, v. h. a. : 103.
kastel, germ. : 104.
katoro, v. h. a. : 106.
kaue, b. all. : 107.
kaufen, all. : 107.
kaupön, got. : 107.
kauppa, finn. : 107.
kazza, katoro, v. h. a. : 106.
céac, v. ang. : 106.
ceas, v. ang. : 108.
céaster, v. ang. : 104.
kelih, v. h. a. : 87.
kellari, v. h. a. : 110.
kelle, v. h. a. : 110.
cellendäre, ags. : 143.
Keller, v. h. a. : 110.
cemes, v. ang. : 90.
chemi(n), v. h. a. : 90.
kennep, b. all. : 93.
këntil, v. h. a. : 92.
kersa, v. h. a. : 114.
keroola, v. h. a. : 84.
kers, kerze, v. h. a. : 118.
chestinna, v. h. a. : 104.
kätene, m. b. all. : 105.
chessil, v. h. a. : 105.
Kicher, all. : 119.

kichurra, v. h. a. : 119.
kindins, got. : 183.
cipe, ags. : 114.
cipersealf, ags. : 159.
chipja, v. h. a. : 122.
chürch, v. h. a. : 122.
Kirsche, all. : 114.
kista, v. isl. : 123.
kistu, finn. : 123.
cleofa, ags. : 127.
Kloster, germ. : 126.
clugge, ags. : 129.
clüster, v. ang. : 126.
kób, all. dial. : 80.
Coblentz, all. : 242.
cod-æppel, v. ang. : 146.
koffer, v. h. a. : 141.
coffin, ang. : 141.
choh, chohhön, v. h. a. : 141.
cocc, ags. : 136.
kochen, germ. : 141.
kokkr, v. isl. : 130.
chöl, v. h. a. : 107.
chölläre, v. h. a. : 132.
Köll, germ. : 132.
chonaacha, v. h. a. : 135.
libal, v. h. a. : 159.
Kopf, germ. : 688.
corntrö, ags. : 143.
kornulbom, v. h. a. : 143.
chorp, v. h. a. : 142.
chosa, v. h. a. : 108.
chösön, v. h. a. : 108.
cosp, ags. : 161.
cost, ags. : 146.
coufo, v. h. a. : 107.
Kreide, all. : 150.
Criakhi, v. h. a. : 280.
crida, v. h. a. : 150.
chriap, v. h. a. : 151.
Kron(e), m. h. a. : 144.
Kronleuchter, all. : 144.
krusi, v. h. a. : 153.
Kübel, all. : 158.
kubius, got. : 153.
katoro, v. h. a. : 158.
kuffer, v. h. a. : 141.
chuhkhina, v. h. a. : 141.
chukma, v. h. a. : 154.
cuchlere, v. ang. : 130.
cuculä, v. h. a. : 154.
cullinar, v. h. a. : 143.
Künst, all. : 155.
culter, ags. : 155.
cullu(j)re, ags. : 134.
cumb, ags. : 156.
kumin, v. suéd. : 156.
künicin, v. h. a. : 157.
künin, v. h. a. : 157.
cunch(a)la, v. h. a. : 135.
kuofa, v. h. a. : 158.
kupjar, v. h. a. : 159.
cuppe, ags. : 159.
churb, v. h. a. : 142.
Kürbis, all. : 119.
kurbis, v. h. a. : 154.
churs, v. h. a. : 160.
Küster, all. : 161.
kustor, v. h. a. : 161.
chutina, v. h. a. : 146.

cweatern, cwatern, v. ang. : 553.
quénala, v. h. a. : 157.
quell, germ. : 557.
Quitte, all. : 146.
cæppe, ags. : 97.
cylle, ags. : 155.
cylin, ags. : 155.
cyrfet, ags. : 154.
cytel, ags. : 105.
lagella, Lägél, v. h. a. : 338.
lahha, v. h. a. : 337.
Laie, all. : 338.
lacke, m. h. a. : 335.
lacricie, v. h. a. : 362.
lämel, m. h. a. : 339.
Lanze, all. : 339.
Latern, m. h. a. : 340.
lättüh, v. h. a. : 335.
latvärje, m. h. a. : 193.
Latwerge, all. : 193.
lempfrida, v. h. a. : 339.
lenemet, v. h. a. : 360.
leo, ags. : 352.
lericha, v. h. a. : 342.
libal, v. h. a. : 354.
lilia, v. h. a. : 358.
lili, ags. : 358.
limbal, v. h. a. : 359.
link, v. h. a. : 374.
linsin, v. h. a. : 351.
linz, v. h. a. : 361.
Lolch, all. : 365.
lölü, v. h. a. : 365.
lopust, lopestre, v. argl. : 365.
Lörbom, v. h. a. : 346.
lörihi(n), v. h. a. : 346.
lufestice, v. ang. : 358.
lukarn, got. : 374.
lumbal, v. h. a. : 369.
läne, m. h. a. : 373.
lungänwurst, v. h. a. : 365.
luppina, v. h. a. : 370.
lära, lärra, v. h. a. : 366.
Mai, all. : 379.
mamme, ags. : 381.
mandala, v. h. a. : 28.
mange, v. h. a. : 383.
mank, m. néerl. : 382.
manna, got. : 384.
marikreitus, got. : 387.
Markt, all. : 400.
marmul, murmul, v. h. a. : 388.
martyra, v. h. a. : 388.
marzzo, März, v. h. a. : 388.
matte, meatta, v. ang. : 390.
mealwe, v. ang. : 380.
meio, v. h. a. : 379.
meister, v. h. a. : 378.
melen, n. h. a. : 403.
menihka, v. h. a. : 386.
meniel, v. ang. : 385.
merle, m. b. all. : 400.
mäsa-, got. : 398.
mespila, v. h. a. : 400.
messa, v. h. a. : 407.

meter(e), b. all. : 390.
Metzel, Metzger, all. : 375.
Metzler, m. h. a. : 375.
mias, v. h. a. : 398.
mikke, b. all. : 402.
mil, v. ang. : 403.
miler, m. h. a. : 403.
miliön, got. : 402.
milizä, v. h. a. : 402.
milla, v. h. a. : 403.
milli, v. h. a. : 403.
minig, v. h. a. : 404.
minza, v. h. a. : 398.
misceldn, v. h. a. : 406.
miscen, v. h. a. : 406.
missa, v. h. a. : 407.
müte, m. b. a. : 401.
moeg-wüte, v. ang. : 309.
mör, m. h. a. : 391.
mödräs, v. h. a. : 415.
möral, v. h. a. : 415.
mortäri, v. h. a. : 415.
mortere, v. ang. : 415.
most, v. h. a. : 425.
mül, v. h. a. : 420.
mula, germ. : 419.
multina, mul(i)nari, v. h. a. : 411.
munch, v. h. a. : 412.
munistri, v. h. a. : 412.
munizäri, v. h. a. : 412.
munizza, v. h. a. : 412.
munt « mont », v. ang. : 413.
müra, v. h. a. : 423.
mürbom, v. h. a. : 415.
musche, m. b. all. : 424.
muschel, germ. : 424.
müsc-fleoge, v. ang. : 424.
mutti, v. h. a. : 408.
muzzön, v. h. a. : 426.
myrten (fläsc), ags. : 415.
näwe, m. h. a. : 432.
nepie, nefte, ags. : 437.
nimidas, v. fris. : 437.
népe, v. ang. : 429.
noker, m. b. all. : 453.
november, germ. : 447.
nunna, v. h. a. : 444.
nunne, ags. : 444.
offrön, v. sax. : 228.
olbania, v. h. a. : 194.
ol(e)i, v. h. a. : 460.
olfend, v. ang. : 194.
oncor, ags. : 31.
opfarön, v. h. a. : 466.
opperer, m. franc. : 466.
ordina, ordinön, v. h. a. : 467.
orc, v. ang. : 467.
orck, néerl. : 467.
örchal, v. h. a. : 59.
orchard, ang. : 300.
organa, orgina, v. h. a. : 468.
orlei, v. h. a. : 299.
orul, v. h. a. : 469.
ofesne, v. ang. : 464.

öre, suéd. : 60.
pael, néerl. : 475.
paffür, v. h. a. : 481.
page, westph. : 475.
Panzer, all. : 480.
pappe, all. dial. : 480.
Pappel : 522.
Paräl, all. : 482.
pardo, v. h. a. : 482.
paska, got. : 486.
Paste, germ. : 486.
paurpaüra, päurpurön, got. : 546.
pädal, m. h. a. : 493.
pell, b. all. : 493.
pepar, v. b. all. : 509.
pepel, réerl. : 480.
pergamän, v. h. a. : 498.
persa, germ. : 533.
pescén, v. h. a. : 510.
päheme, v. h. a. : 497.
Pjaden, all. : 486.
pjähita, v. h. a. : 473.
pjahen, m. h. a. : 473.
pjäl, v. h. a. : 478.
pjalanze, v. h. a. : 475.
pjänäri, v. h. a. : 479.
pjanna, v. h. a. : 479.
pjäwo, v. h. a. : 490.
pjefjar, v. h. a. : 509.
Pjeli, all. : 507.
pjelle, pjellor, m. h. a. : 476.
Pjelli, v. h. a. : 476.
pjeni, v. h. a. : 480.
pjerifrid, pjerid, v. h. a. : 723.
pjersich, v. h. a. : 500.
pjeteräri, v. h. a. : 504.
pjeter, m. h. a. : 487.
pjestal, v. h. a. : 495.
pjiffa, v. h. a. : 509.
pjil, v. h. a. : 507.
pjiläri, v. h. a. : 506.
pjifin, v. h. a. : 518.
Pjfinne, m. h. a. : 496.
pjüpfis, v. h. a. : 510.
pjüstür, pjistrina, v. h. a. : 509.
pflanza, -zön, v. h. a. : 512.
pflastar, v. h. a. : 196.
plum-, pfümäri, v. h. a. : 516.
pforro, v. h. a. : 523.
pforta, v. h. a. : 524.
pforzih, v. h. a. : 524.
pfruonta, v. h. a. : 530.
pfuüwi(n), v. h. a. : 545.
pfuulsen, m. h. a. : 494.
pfuzzi, v. h. a. : 547.
phoste, pfoft, v. h. a. : 527.
pihten, v. ang. : 491.
pik, v. ang. : 511.
pilece, v. ang. : 493.
pilien, arg. : 507.
piligrim, v. h. a. : 498.
pill, ang. : 506.
Pille, all. : 506.
Pils, all. : 72.
pina, v. h. a. : 518.

le, v. ang. : 507.
 ags. : 509.
 ang. : 495.
 ang. : 510.
 erm. : 512.
 all. : 72.
 got. : 513.
 ang. : 515.
 isl. : 541.
 v. h. a. : 544.
 h. a. : 544.
 néerl. : 494.
 h. a. : 545.
 ang. : 480.
 all. dial. : 546.
 ang. : 524.
 m. h. a. : 525.
 franc. : 548.
 : 529.
 ll. dial. : 548.
 v. ang. : 534.
 erm. : 530.
 all. : 534.
 v. h. a. : 520.
 Propst, all. mod. :
 m. h. a. : 545.
 got. : 495.
 i, v. isl. : 495.
 m. b. all. : 495.
 v. h. a. : 546.
 e, v. arg. : 546.
 n, v. arg. : 545.
 n, v. arg. : 546.
 a, v. arg. : 562.
 erm. : 564.
 retich, v. h. a. : 562.
 got. : 570.
 v. ang. : regula, v.
 : 569.
 ten, holl. : 572.
 m. h. a. : 569.
 néerl. : 569.
 néerl. : 572.
 ang. : rosa, v. h. a. :
 éerl. : 583.
 v. ang. : 583.
 got. : 576.
 v. h. a. : 583.
 v. h. a. : 583.

seine, fris. : 588.
 seckil, v. h. a. : 585.
 sester, v. ang. : 621.
 sēta, v. ang. : 588.
 sidel(i)n, v. h. a. : 630.
 sigilo, got. : 624.
 sihūla, v. h. a. : 607.
 sicol, v. ang. : 607.
 sicor, v. ang. : 159.
 silihha, v. h. a. : 625.
 silūho, v. h. a. : 617.
 silke, v. norr. : 617.
 sim(e)z, m. h. a. : 627.
 h. a. : 545.
 ang. : 480.
 all. dial. : 546.
 ang. : 524.
 m. h. a. : 525.
 franc. : 548.
 : 529.
 ll. dial. : 548.
 v. ang. : 534.
 erm. : 530.
 all. : 534.
 v. h. a. : 520.
 Propst, all. mod. :
 m. h. a. : 545.
 got. : 495.
 i, v. isl. : 495.
 m. b. all. : 495.
 v. h. a. : 546.
 e, v. arg. : 546.
 n, v. arg. : 545.
 n, v. arg. : 546.
 a, v. arg. : 562.
 erm. : 564.
 retich, v. h. a. : 562.
 got. : 570.
 v. ang. : regula, v.
 : 569.
 ten, holl. : 572.
 m. h. a. : 569.
 néerl. : 569.
 néerl. : 572.
 ang. : rosa, v. h. a. :
 éerl. : 583.
 v. ang. : 583.
 got. : 576.
 v. h. a. : 583.
 v. h. a. : 583.
 v. h. a. : 585.
 v. ang. : 594.
 v. ang. : 586.
 , got. : 585.
 i, v. h. a. : 591.
 i, v. h. a. : 591.
 n, v. h. a. : 590.
 izac, v. h. a. : 585.
 v. h. a. : 595.
 v. arg. : 589.
 got. : 671.
 in, v. arg. : 590.
 v. ang. : 589.
 v. ang. : 624.
 v. ang. : 624.
 i, v. h. a. : 621.
 all. : 594.

strigil, v. h. a. : 656.
 stropp, v. arg. : 657.
 strœgl, v. ang. : 647.
 stræt, v. ang. : 647.
 strunt, stront, b. all. : 657.
 strunzere, v. h. a. : 705.
 stuba, v. h. a. : 709.
 stupfala, v. h. a. : 650.
 suftelari, v. h. a. : 675.
 suftelre, v. ang. : 675.
 sukker, v. suéd. : 630.
 sulja, got. : 634.
 sūtari, v. isl. : 667.
 suture, v. ang. : 667.
 suoar, suoiri, v. h. a. : 630.
 suoar, v. h. a. : 190.
 sveblas, germ. : 665.
 soin, ags. : 670.
 syrje, v. ang. : 637.
 syric, v. ang. : 617.
 uām, v. h. a. : 163.
 iapor, ags. : 481.
 tēhhamōn, tēhmon, v. h. a. :
 166.
 tēhhan, v. h. a. : 166.
 teyle, ang. : 691.
 thripil, v. ang. : 502.
 tigele, v. ang. : 678.
 tinke, néerl. : 692.
 Tinte, all. : 692.
 Tisch, all. : 176.
 tūu, v. ang. : 174, 693.
 tiival, v. h. a. : 171.
 tolnē, tolnere, v. ang. : 694.
 torck, néerl. : 696.
 torcul, v. ang. : 696.
 torr, v. ang. : 709.
 tœfel, v. ang. : 672.
 tœppet, ags. : 677.
 trahho, v. h. a. : 184.
 trahlāri, v. h. a. : 699.
 treso, triso, v. h. a. : 690.
 tribuz, v. h. a. : 702.
 trijot, v. ang. : 702.
 trimissa, v. h. a. : 700.
 trims, v. ang. : 700.
 trœf, ang. : 698.
 trœglian, v. ang. : 698.
 trūht, v. arg. : 704.
 trunc, v. h. a. : 705.
 tufstein, v. h. a. : 693.
 tunuce, ags. : 707.
 turl, v. ang. : 704.
 tyrnan, v. ang. : 696.
 Uhr, all. : 299.
 ūla, v. h. a. : 59.
 ulbandus, got. : 194.
 unkja, got. : 746.
 Wall, all. : 712.
 valsch, m. h. a. : 214.
 wanna, v. h. a. : 713.
 weall, v. ang. : 712.
 wein, got. : 737.
 stopfen, all. : 659.
 stopfōn, v. h. a. : 658.
 stoppe, v. ang. : 659.
 Strauss, all. : 658.
 strāzza, v. h. a. : 647.

-wil, wilāri, v. h. a. : 732.
 wīl-lahan, v. h. a. : 718.
 wimen, b. all. : 735.
 windema, windemōn, v. h.
 a. : 738.
 wint, v. h. a. : 727.
 winzuril, v. h. a. : 737.
 viola, v. h. a. : 738.
 wipperā, v. h. a. : 738.
 wistila, v. h. a. : 741.
 wīuhopfa, v. h. a. : 754.
 wīwāri, v. h. a. : 743.
 wulluh, v. h. a. : 322.
 ynēe, v. ang. : 746.
 ynnē, v. ang. : 748.
 zabel, v. h. a. : 672.
 zavel, b. all. : 585.
 Zeuel, all. : 602.
 ziagal, v. h. a. : 678.
 ziahha, v. h. a. : 690.
 Zins, all. : 112.
 zisterel, m. h. a. : 123.
 zitar-phin, v. h. a. : 496.
 zitera, v. h. a. : 123.
 Zūher, all. mod. : 123.
 zolanāri, v. h. a. : 694.
 Zoll, all. : 694.
 zubar, v. h. a. : 705.
 zwibollo, v. h. a. : 114.
 Baltique.
 (c sous k; y sous i; ñ
 sous n; ē après e; s après
 s; ā, ū, après u (ū, ū); v
 sous w; z après z.)
 abū, lit. : 27.
 ackons, v. pr. : 7.
 addle, v. pr. : 190.
 agrs, lett. : 18.
 ains, v. pr. : 749.
 aistra, lit. : 323.
 akēčios, lit. : 457.
 aketes, v. pr. : 457.
 akēju, lit. : 457.
 akt, lit. : 458.
 āklas, lit. : 42.
 āknos, lit. : 307.
 ākti, lit. : 458.
 akūšias, lit. : 7, 457.
 ālksnis, ālksnis, lit. : 23.
 alkūnē, lit. : 744.
 alksnis, v. pr. : 744.
 alu, v. pr. : 21.
 aluót, lett. : 27.
 alūs, lit. : 21.
 ane, v. pr. : 37.
 angs, v. pruss. : 33.
 angis, lit. : 33.
 angurgis, v. pr. : 33.
 anjta, lit. : 28, 37.
 ānka, lit. : 746.
 ānkšias, lit. : 33.
 anktian, v. pr. : 748.
 anku, lit. : 458.
 aņs, lit. : 309.

ansis, v. pr. : 35.
 aņt (anta), lit. : 37, 661.
 aņtis, lit. : 31.
 aņtras, lit. : 22.
 anzdāris, v. pr. : 33.
 ape, v. pr. : 29.
 apē, lit. : 454.
 apt-, ap-, lit. : 454.
 aprēpiu, lit. : 564.
 āpstas, lit. : 464.
 āpstus, lit. : 464.
 apveikū, lit. : 737.
 aŗdģti, lit. : 565.
 aŗiū, lit. : 48.
 ārklas, lit. : 48.
 as, v. pr. : 193.
 qšā, lit. : 35.
 asins, lett. : 52, 593.
 assis, v. pr. : 62.
 ās, lit. : 193.
 āšara, lit. : 336.
 ašis, lit. : 62.
 āstris, lit. : 6.
 aštāni, lit. : 458.
 āštuštas, lit. : 458.
 aštutā, lit. : 6.
 ašvā, lit. : 200.
 at, ata, lit. : 2.
 atmiētē, lett. : 407.
 atmintis, lit. : 395.
 ātris, lett. : 54.
 atsirāgstu, atsirāģti, lit. :
 580.
 āueriu, lit. : 38.
 au-, v. pr. : 2.
 āugu, lit. : 58.
 dukla, lett. : 207.
 auklē, lit. : 207.
 auklipts, v. pr. : 127.
 auksas, lit. : 60.
 dūkšias, lit. : 58.
 aulys, lit. : 25.
 aumanis, lett. : 716.
 ausins, v. pr. : 59.
 ausis, v. pr. : 60.
 austa, ausū, lit. : 59.
 ausu, ausū, lett. : 59.
 aušrā, lit. : 60.
 aūšta, lit. : 60.
 aūtī, lit. : 207.
 āuza, lett. : 56.
 avēti, lit. : 207.
 avēlys, lit. : 25.
 āvinas, lit. : 472.
 avņnas, lit. : 62.
 avņs, lit. : 472.
 awis, v. pr. : 62.
 avizā, lit. : 56.
 babo, v. pr. : 208.
 badaū, badģti, lit. : 243.
 balsas, lit. : 240.
 balžena, balžēnas, lit. : 259.
 bāmba, lit. : 745.
 barz, lit. : 227.
 barzdā, lit. : 66.
 barzdōšas, lit. : 66.
 baūbis, lit. : 68.
 baūbti, lit. : 68.

bauginti, lit. : 258.
 baugys, lit. : 258.
 bēbras, bēbrus, lit. : 232.
 bebrus, v. pr. : 232.
 bebre, lett. : 243.
 beđū, lett. : 243.
 beđras, lit. : 459.
 bēras, lit. : 231.
 bēzias, lit. : 252.
 bežū, bežēti, lit. : 493.
 bežu, lett. : 243.
 biezis, lett. : 508.
 bīlōti, lit. : 240.
 biluot, lett. : 240.
 bits, lit. : 258.
 biite, v. pr. : 258.
 bizdas, lit. : 493.
 blažiti, lett. : 240.
 blāke, lit. : 72.
 blakts, lett. : 72.
 blebēni, lit. : 65.
 bliēst, lett. : 240.
 bliģu, bliģēti, lit. : 259.
 blusā, lit. : 544.
 blūšnis, lit. : 358.
 boadis, v. pr. : 243.
 bridups, lit. : 230.
 broterēlis, lit. : 252.
 bruģu, bruģēti, lit. : 254.
 būģtu, lit. : 258.
 būk, lit. : 257.
 būlē, lit. : 78.
 bumbulas, lit. : 78.
 būti, lit. : 257.
 būvo, lit. : 257, 258, 665.
 da, lett. : 184.
 dabā, lit. : 208.
 dadan, v. pr. : 335.
 dagis, v. pr. : 251.
 dalģis, lit. : 181.
 dalis, dalģti, lit. : 181.
 daņģi, dantis, dantģ, lit. :
 169.
 dantis, v. pr. : 169.
 dantiōtas, lit. : 169.
 dāvāt, lett. : 180.
 dēderovinē, lit. : 170.
 dedū, dest(i), lit. : 180.
 dėģiu, dėģti, lit. : 234.
 dėģi, lit. : 250.
 deivan, v. pr. : 175.
 deivoē, lit. : 171.
 deūvas, deýwis, v. pr. : 171.
 dėju, det, lett. : 223.
 dėle, lit. : 223.
 deliēis, v. pr. : 181.
 dellyks, v. pr. : 181.
 dėlna, lit. : 477.
 dėls, lett. : 223.
 dėsimts, v. pr. : 166, 447.
 dest(i), dedū, lit. : 180.
 dėšimt-, dėšimtas, lit. : 166.
 dėšinis : lit. : 171.
 dėviņtas, lit. : 166.
 dėnā, dėnq (acc.), lit. : 175,
 227.

dēveris, lit. : 352.
 diēvas, lit. : 171.
 dieve, lett. : 171.
 dyģstu, dyģti, lit. : 234.
 diržas, lit. : 250.
 diržti, lit. : 237.
 dovanā, davanā, lit. : 180.
 dragēs, v. lit. : 251.
 dragios, v. pr. : 251.
 drugys, lit. : 222.
 druska, lett. : 257.
 drūtas, lit. : 189.
 drūzgas, lit. : 257.
 dū, lit. : 188.
 dūbūs, lit. : 262.
 dūgnas, lit. : 262.
 duđā, lit. : 259.
 duceles, lett. : 188.
 dūlis, lit. : 259.
 dūšvos, lit. : 239, 260.
 dūmai, lit. : 260.
 dūmis, v. pr. : 260.
 dūrys, durģ, lit. : 246.
 dāsti, v. lit. : 180.
 dāvsē, lit. : 226.
 doi-, dōi, lit. : 70, 188.
 doirātis, lit. : 578.
 -e, lit. : 312.
 ēdesis, lit. : 192.
 ēģle, lit. : 190.
 etiū, v. lit. : 199.
 ečģju, lett. : 457.
 ekēju, lit. : 457.
 ekēčios, lit. : 457.
 ecēšas, lett. : 457.
 ecēti, lett. : 457.
 ekēti, lit. : 457.
 eknos, lit. : 307.
 ēlks, let. : 744.
 ēlksnis, lit. : 23.
 elkuōšs, lett. : 744.
 embaddusisi, v. pr. : 243.
 ēmē, lit. : 196.
 ēmi, ēst(i), lit. : 192.
 emmens, v. pr. : 444.
 ēras, lit. : 15.
 ērdēti, lit. : 565.
 ērēlis, lit. : 58.
 entreppa, v. pr. : 701.
 es, lett., v. pr. : 193.
 ēškā, lit. : 192.
 eschwa, v. lit. : 200.
 ēškus, lit. : 192.
 esmi, esū, lit. : 257.
 ēškoti, lit. : 12.
 gābanā, lit. : 288.
 gabēni, lit. : 288.
 gaištū, gaišā, gaišti, lit. :
 288.
 gāūa, lett. : 64.
 galōā, lit. : 99.
 gāšinis : lit. : 171.
 gārme, lett. : 248.
 gēlmenis, lit. : 268.
 gēlsvas, lit. : 260, 291.

gēltas, lit. : 239, 260.
 gēlti, lit. : 268.
 gelumā, lit. : 268.
 gemū, gīmi, lit. : 720.
 genū, gīti, lit. : 225.
 geriti, gērti, lit. : 753.
 gérovē, lit. : 284.
 gesāū, lit. : 649.
 gēsti, lit. : 649.
 gibbis, lett. : 274.
 gibstu, lett. : 274.
 gībt, lett. : 274.
 gīle, lit. : 276.
 gīnsla, zēmaite : 235.
 girūi, girti, lit. : 282.
 gīrnos, lit. : 411.
 girtas, lit. : 282.
 gīstas, lit. : 235.
 -gisto, v. pr. : 235.
 giuwa, v. pr. : 743.
 gyvas, lit. : 743.
 gyoatā, lit. : 743.
 gyoabōju, lit. : 276.
 glēbiu, glēbtu, lit. : 276.
 glēju, lit. : 278.
 glē, lit. : 276.
 glīnda, lit. : 351.
 glītūs, lit. : 278.
 glodūs, lit. : 275.
 glōdģtu, lit. : 275.
 glomōti, lit. : 277.
 glōsti, lit. : 275.
 gnāda, lett. : 351.
 golimban, v. pr. : 478.
 gorme, v. pr. : 248.
 graibaņ, lit. : 605.
 grāmatas, lit. : 283.
 grebiu, lit. : 605.
 grēndu, lit. : 253.
 grīdģju, grīdģti, lit. : 280.
 grīs, lett. : 77, 283.
 gulēti, lit. : 304.
 gulūi, gulti, lit. : 304.
 gunnūmai, v. pr. : 225.
 gūovos, lett. : 74.
 gūrītģ, lit. : 282.
 ģ, lit. : 312.
 imāimāi, v. pr. : 196.
 imt, v. pr. : 196.
 imū, imti, lit. : 196.
 inzuwis, v. pr. : 360.
 iriū, irti, lit. : 569.
 irklas, lit. : 569.
 irmo, v. pr. : 47.
 irū, irti, lit. : 565.
 is, v. pr. : 204.
 isekti, išsekti, v. lit. : 608.
 iš, lit. : 204.
 iuse, v. pr. : 330.
 iz, lett. : 204.
 iž, v. lit. : 204.
 jāknos, lit. : 307.
 jaū, lit. : 304.
 jauđinti, lit. : 325.
 jāunas, lit. : 331.
 jaunķis, lit. : 331.
 jeknos, v. lit. : 307.
 jēriū, lit. : 305.

s, lit. : 679.
 sa, tumsa, lett. : 683.
 sū, tirti, lit. : 687.
 sosti, tīrpti, lit. : 696.
 stas, lit. : 697.
 s, tirtian, v. pr. : 702.
 s, v. pr. : 705.
 spināi, lit. : 701.
 spt, v. pr. : 701.
 sas, lit. : 702.
 skūi, lit. : 705.
 osētū, lit. : 701.
 sde, v. pr. : 708.
 mū, lit. : 700.
 sū, trinti, lit. : 687.
 sū, lit. : 700.
 bā, trābā, lit. : 698.
 v. pr. : 705.
 an, v. pr. : 706.
 as, lit. : 706.
 na, tumēti, lit. : 707.
 ēti, lit. : 288.
 māti, tusti, lett. : 709.
 riū, tēsti, lit. : 288, 483.
 stas, lit. : 450.
 -ati, lit. : 715.
 as, lit. : 308.
 ans, lett. : 308.
 ant, v. pr. : 749.
 ti, lit. : 745.
 āditi, lit. : 745.
 gurijs, lit. : 33.
 ksna, lit. : 745.
 kta, lit. : 744.
 na, lett. : 35.
 s, nosta, lett. : 471.
 e, lit. : 29.
 shts, v. pr. : 621.
 as, istā, lit. : 471.
 as, v. pr. : 38.
 veriu, lit. : 38.
 veriu, lit. : 38.
 voverē, lit. : 743.
 vōziū, lit. : 711.
 zem, lett. : 302.
 zin, v. pr. : 664.
 zgnis, v. pr. : 752.
 t, lett. : 711.
 idima, v. pr. : 734.
 na, lett. : 742.
 ispatūn, v. pr. : 733.
 aras, lit. : 729.
 akis, v. pr. : 141, 754.
 -kūtwai, v. pr. : 754.
 aī, lit. : 10.
 daū, valdyū, lit. : 712.
 dlnikans, v. pr. : 712.
 idēns, lit. : 747.
 dū, lit. : 747.
 as, v. pr. : 753.
 sda, lit. : 728.
 das, lit. : 723.
 smis, lett. : 724.
 aras, lit. : 721.
 lers, v. pr. : 721, 757.
 las, lit. : 734.
 idi, lit. : 734.

vēizdmi, vēizdēti, lit. : 734.
 vējas, lit. : 721.
 veju, vgti, lit. : 721, 735.
 veldisnān, v. pr. : 712.
 veldu, veldāi, lit. : 712.
 velys, lit. : 749.
 velkū, lit. : 664.
 vemū, vēmū, lit. : 753.
 verū, vērti, lit. : 38.
 verčū, vēsti, lit. : 726.
 versis, lit. : 724.
 verziū, lit. : 755.
 vēšpat-, lit. : 183.
 vētra, lit. : 721.
 vetro, v. pr. : 721.
 vētušas, lit. : 730.
 veware, v. pr. : 743.
 vēveris, lit. : 743.
 vēžē, lit. : 731.
 vežū, lit. : 717.
 vidāi, v. pr. : 734.
 widdewū, v. pr. : 735.
 viedēt, lett. : 734.
 višpats, lit. : 733.
 vilkas, lit. : 370.
 vilna, lit. : 339.
 vilpišys, lit. : 751.
 vīmdyti, lit. : 753.
 viraī, lit. : 714.
 vjras, lit. : 739.
 virbas, lit. : 723.
 virds, v. pr. : 723.
 viriai, lit. : 714.
 virstū, virsti, lit. : 726.
 virstūnē, lit. : 492.
 virstūs, lit. : 492, 725.
 visas, lit. : 697.
 vaysē, v. pr. : 56.
 vytis, lit. : 735.
 vvitwan, v. pr. : 735.
 woaltis, v. pr. : 744.
 wobse, v. pr. : 728.
 voverē, lit. : 743.
 vōziū, lit. : 711.
 žmogūs, lit. : 298.
 žmā, lit. : 298.
 žuvis, lit. : 510.
 žvaigždē, lit. : 646.
 žvakē, lit. : 222.
 žvėris, žvėrj, lit. : 230.
 žvėrj, v. lit. : 230.
 Slave.
 (Les mots non suivis
 d'indication sont des formes de vieux-slave. — ž
 après c; ē, ė après e; t
 après i; ł avant l; o après
 o; ś après s; ū après u; v
 sous w; ž après z.)
 ablūko, ablant : 3.
 agnē, agnīc : 15.
 ajice : 472.
 avē : 55.
 azū : 493.
 baju, vieux russe : 246.
 baltji : 246.
 barjē : 227.
 basnī, v. r. : 246.
 basū : 243.
 bedro : 224.
 belend, russe : 234.
 beremja, r. : 229.
 berēza, r. : 252.
 berēžaja, r. : 229.
 bero : 229.
 beslūntnū : 632.
 bezpdyti, r. : 519.
 bėliū : 259.
 Bierbza, polonais : 232.
 būi : 83.
 būbrū : 232.
 būčela : 258.
 būje, būi : 498.
 būranū, būrazū, būrati : 229.
 blebetati, serbe : 65.
 blėjati : 65.
 bliskū, bleskū : 259.
 bliznā : 240.
 blištj (blištitiū), blištati : 259.
 blijujē : 242.
 bliujem, s. : 242.
 blūca : 544.
 bob, boba, r., s. : 208.
 bobr, russe, tchèque, polonais : 232.
 bobū : 208.
 bodq : 243.
 bogū : 177.
 boitiū sē : 692.
 bolli : 165.
 boloboliū, r. : 65.
 borodd, r. : 66.
 bórošna, r. : 216.
 bo : 258.
 brađa : 66.
 bradatū : 66.
 brašino : 216.
 bratrū, brati : 252.
 brėda, s. : 229.

brėme, s. : 229.
 briti : 76.
 brōskva, s. : 75.
 brūsnuai, v. r. : 257.
 brzaniec, pol. : 253.
 burja : 263.
 by, bystū : 257, 665.
 bytū : 257.
 bzalīty, r. : 493.
 cėditi : 602.
 cėgliū : 83.
 cėliū : 592.
 ciac, pol. : 695.
 čāra, r. : 145.
 čelo : 111.
 čėvevo, r. : 144.
 červ, r. dial. : 161.
 česari : 84.
 česo : 560.
 čėšq, česati : 446.
 četa : 105.
 četyre, četyri, četorūtū : 554.
 čičū : 560.
 čičū : 602.
 čėvo : 144.
 črūmtnū : 724.
 črūtq, črėsti : 144.
 črūt : 724.
 čujq : 107.
 da : 184.
 dābar, s. : 232.
 dadėti : 180.
 dahnėti, v. tch. : 250.
 darū : 180.
 dastū : 180.
 davē : 186.
 davtnū : 186.
 dēlva, bulg. : 181.
 desēt- : 166.
 desiti : 181.
 desnica : 171.
 desni : 180.
 dėje : 180.
 dėlo : 180.
 dėje : 223, 234.
 dėva : 223, 234.
 dėveri : 352.
 dili, bulgare : 181.
 dili : 181.
 dim, dima, s. : 260.
 din-, dtni, dīne : 175.
 dlanī : 477.
 dlūgū : 316, 342, 366.
 do : 8, 184.
 doba, pol. : 208.
 dobilj : 208.
 dobrū : 208.
 doje, dojtū : 223.
 doll, v. r. : 181.
 domū, domu : 182-183.
 dovltjē (dovltiši), dovltēti : 750.
 drėmljē : 184.
 drėvo : 43.
 drgati, slovène : 222.
 drozd, r. : 708.
 drōzg : 708.
 drūzati : 250.
 dūno : 262.

dūrys, durū : 246.
 dūva, dūvė : 188.
 doiri : 246.
 doji : 71.
 doorū : 246.
 dym, dýma, r. : 260.
 dýmū : 260.
 -e : 312.
 ěmī, ěstū : 192.
 gardli, pol. : 285.
 gasiti : 649.
 gšobię, pol. : 276.
 gladūti : 275.
 gladūkū : 275.
 glagolati : 266.
 glasū : 266.
 glava : 99.
 glej, r. : 278.
 glėnū : 278.
 glij : 278.
 glina, r. : 278.
 glintnū : 278.
 glot, glotūti, r. : 278.
 gliūtū, gliūtati : 278.
 gnāzd : 441, 611.
 golot : 268.
 golobī : 478.
 golubōj, r. : 134.
 gonjē : 225.
 gorūtū, gorūti : 248.
 gorn, r. : 248.
 goręšie : 248.
 gost : 36.
 gosti : 301.
 govti : 221.
 govdo : 74.
 govno : 77.
 gognati : 267.
 grabiti : 605.
 gradū « grėle » : 281.
 gradū « ville » : 300.
 grajati : 279.
 grakati : 279.
 grėdē : 280.
 griva : 412.
 griotna : 412.
 grīmėti : 695.
 dily : 181.
 grīmėdī : 280.
 grlo, s. : 285.
 gromada : 283.
 grūlo : 285.
 grūnlarjī : 248.
 grūnū : 248.
 gūnati : 225.
 gūrdlo : 285.
 gviexda, pol. : 646.
 gviexdac, pol. : 622.
 govadī : 290.
 hrnec, tch. : 248.
 huel : 578.
 idq : 199, 225.
 igo : 327.
 ime : 444.
 imēti : 288.
 imq : 196, 288.
 ino-, inokū : 749.

is, iz : 2, 204.
 išteznōti : 138.
 ūi : 199.
 žesā : 327.
 jagoda : 758.
 jaičq, r. : 472.
 jāje, s. : 472.
 jamī : 192.
 japatī, tch. : 465.
 jar, pol. : 299.
 jdsen, r. : 469.
 jdsen, s. : 469.
 jasenī : 469.
 jastrebū : 5.
 jastū : 192.
 jatry, v. r. : 305.
 jatry, v. pol. : 305.
 jedla, tch. : 190.
 jeda : 190.
 jelenī : 117.
 jeltca, v. s. : 23.
 jelmjō : 196.
 jestū : 665.
 jeterū : 117, 325.
 jėtro : 305.
 jėtro : 313.
 jėzykū : 360.
 jho, tch. : 327.
 jime : 444.
 jis : 204.
 jts : 204.
 jmė, jmene (gėn.), v. tch. : 444.
 ju : 304.
 judaic, pol. : 325.
 junic : 331.
 junū : 331.
 juxa : 330.
 kakai, r. : 80.
 kalū : 645.
 kaziti : 138.
 keifj : 274.
 kelari : 111.
 kjlūka, s. : 126.
 klaki, s. : 89.
 klakoliū : 88.
 klānac, s. : 87.
 kltjuč : 126.
 klopotū : 150.
 ko-, kū- : 561.
 kobyla : 80.
 kogda, kŭgda : 561.
 kolikū : 551.
 koljē, klati : 111.
 kolo : 133, 134, 578.
 kōlokol, r. : 88.
 konti : 566.
 kopati : 98, 597.
 kora : 143, 145, 604.
 kornėsyj, r. : 161.
 kornokzjij, r. : 161.
 kora : 446.
 kosti, kosti : 146, 470.
 košī : 551.
 kotiti, r. : 106.
 kotūka : 106.
 koq, r. : 154.
 kozati : 102.

kqdq, kqdū, otū kqdu, kqdē : 315, 747.
 krakati : 151.
 kratūkū : 144.
 kričati : 150.
 kriū : 123, 161, 533.
 kruk, pol. : 143.
 krūt : 152, 593.
 kry, v. pol. : 152.
 kryti : 111.
 kū- : 156, 561.
 kūde : 716.
 kūjem, s. : 154.
 kŭlka, bulg. : 89.
 kuriti : 148.
 kurnūj, v. r. : 161.
 kusiti : 286.
 kūsto : 560.
 kwasū : 103.
 kyta : 156.
 kypitiū : 158.
 kysnoti : 103.
 labedz, pol. : 20.
 lah, pol. : 336.
 labud, tch. : 20.
 laje : 344.
 lakat, s. : 744.
 lakūt : 744.
 lani : 309, 730.
 laska : 342.
 ldsyj, r. : 342.
 lavr, bulg. : 346.
 lebed, r. : 20.
 lebedī : 461.
 lėn, r. : 361.
 lėterū : 362.
 ležati : 304.
 lėje, lėje : 361.
 lėnū : 342, 351.
 lėvū : 338.
 lėca : 363.
 ledotje : 369.
 lėdāwīe, pol. : 369.
 legq, ležiti : 348.
 lėsta : 351.
 listca, r. : 751.
 liti : 356.
 ližq : 360.
 llgūkū : 353.
 llnū : 361.
 lipēti : 362.
 ljuvū, ljuvūti : 367.
 ljudtje : 355.
 lojt : 361.
 lōkati, s. : 339.
 lōkot, r. : 744.
 loky : 337.
 lōzma, r. : 336.
 lože : 348.
 ložiti : 348.
 lqšta : 339.
 lubū : 354.
 luča : 374.
 lučū : 395.
 lučūti : 520.
 lučū : 374.
 luna : 374.
 mama, pol. : 381.

māma, bulg., r. : 381.
 mati, matere : 390.
 maucha, tch. : 424.
 mazati : 376.
 melje : 411.
 meq : 401.
 mēna : 422.
 mēnū, v. r. : 401.
 mēra : 401.
 mēšec : 398, 646.
 mēšq, mēšiti : 406.
 mežda : 393.
 me : 391.
 mešo : 395.
 mījac, pol. : 399.
 mikač, v. sorab. : 402.
 miūti : 407.
 mimo : 399.
 minqti : 399.
 miš : 426.
 mitus : 426.
 mižām, s. : 404.
 mlgnoti : 441.
 mlnūti : 395.
 mnijjij : 405.
 mīre : 415.
 mīstl : 426.
 mladū : 411.
 mlatiū : 380.
 mlūzq : 418.
 mojt : 391.
 moldki, r. : 335.
 moloko, r. : 335.
 molot, r. : 380.
 monisto : 412.
 morje : 387.
 motyka : 389.
 mraotji : 247.
 mrāvūti : 415.
 mūha, s. : 424.
 mūle, bulg. : 420.
 mūzra, r. : 424.
 mūknuti sja, v. r. : 421.
 mūšica : 424.
 mūzū, v. r. : 424.
 myšī : 424.
 myšica, v. r. : 424.
 na : 660.
 nadū : 661.
 nagū : 450.
 naiti, r. : 321.
 namū, nami : 445.
 ne : 433.
 nebo, nebese : 434.
 nego : 434.
 nenavidēti : 734.
 nesq : 429.
 nejtj : 438.
 nejtāk : 438.
 nevūs-aptnū : 465.
 nezavidēti : 321.
 ni : 433.
 nica : 37, 99, 441, 458, 660.
 niči : 433, 439.
 ničūto : 433, 439.
 nišū : 441.
 no, r. : 434.
 noga : 747.

t : 747.
 : 429.
 : 448.
 : 448.
 mais » : 434.
 : 445.
 : 450.
 : 454.
 : 27.
 : 734.
 : 458.
 : 5.
 : 308.
 : 458.
 z, pol. : 23.
 v. r. : 21.
 : 22, 196, 309, 428.
 h, tch., pol. : 39.
 v. r. : 495.
 : 479.
 : 48.
 : 565.
 : 58.
 : 48.
 : 728.
 : 62.
 : 319.
 : 6, 457.
 : 6.
 : 2.
 : 54, 488.
 : 749.
 : 574.
 : 38.
 : 755.
 : 472.
 : 472.
 : 56.
 : 45.
 : 33.
 : 33.
 : 746.
 : 313.
 : 313.
 : 34.
 : 33.
 : 504.
 : 493.
 : 519.
 : 519.
 : 395, 536.
 : 480.
 : 541.
 : 486.
 : 521.
 : 473.
 : 141.
 : 476.
 : 644.
 : 519.
 : 534.
 : 509.
 : 509.
 : 641.
 : 493.
 : 493.
 : 508.
 : 644.

pény : 644.
 pšta : 509.
 piše, pisati : 508, 605.
 pistrú : 714.
 piti : 529.
 pletú : 511.
 ptkú, v. r. : 511.
 plno : 479.
 plrati : 534.
 plšenica : 509, 687.
 plšeno : 509.
 plzati : 509.
 plačo se : 512.
 plavú : 476.
 plesna : 512.
 pleše : 487, 512.
 pleto : 515.
 pláva, s. : 476.
 pléry : 476.
 plvad, pet. r. : 494.
 pljuje, plvati : 645.
 plušta : 545.
 plüná : 515.
 po- : 518.
 pošije, počiti : 557.
 počno : 566.
 podobiti : 208.
 podú : 661.
 podúpora : 483.
 poglúšati : 278.
 pokoji : 557.
 pókor, s. : 100.
 pokycati : 117.
 polje : 475.
 polova, r. : 476.
 polovoj, r. : 476.
 pólyj, r. : 475.
 pomínaje : 536.
 popelú : 519.
 porošnok, porošjda, r. : 523.
 pozde : 527.
 pepú : 745.
 peti : 521.
 praděú : 536.
 praděvú : 62.
 práse, s. : 523.
 praou : 533.
 pšdim, s. : 493.
 pre : 497.
 preú : 483.
 prezrúti, prozirati : 734.
 pri : 530, 534, 700.
 pro : 536.
 propeti, propne : 495.
 prosúti : 526.
 protivú : 534.
 prozěbnoti : 269.
 pru, peret', r. : 641.
 prústú : 519.
 pyzdá', r. : 547.
 raddo, tch. : 48.
 raltja : 50.
 ralo : 48.
 rámo, tch. : 47.
 ramo, ráme, s. : 47.
 rana : 750.
 régnuti, s. : 574.

revo : 581.
 režati, s. : 574.
 redúku : 565.
 réjje, réjati : 574.
 réka : 574.
 répa : 564.
 régnati : 574.
 rija : 574.
 rinoti se : 574.
 rjuti : 581.
 rólja, r. : 50.
 rosa : 577.
 rota : 723.
 rovo : 581.
 regú : 574.
 rúd, s. : 578.
 ruda : 565.
 rúpa, s. : 582.
 rupič, pol. : 582.
 rusú : 578.
 ruti : 581.
 rúđži : 578.
 rúdrú : 578.
 rúoq, rúvati : 583.
 rúzati : 580.
 ryba : 510.
 rydati : 579.
 rygát', r. : 580.
 ryle, ryti : 583.
 rypac, pol. : 582.
 s, pol. : 204.
 sadúti : 611.
 samú : 626.
 savan : 585.
 sedmá : 554, 615.
 sekya : 608.
 selo, r. : 634.
 sěrsel, slovince : 147.
 sestra : 637.
 sěšivo : 608.
 sěđži : 304, 611.
 sěđiti : 348, 611.
 sěje : 618.
 sěke, sěži : 608.
 sěme : 618.
 sěmlja : 124.
 sěverú : 108.
 se : 664.
 sedq : 348.
 seú : 113.
 st : 123.
 stcati : 622.
 skala : 597.
 skoblj, v. r. : 597.
 skoplet, skopúti : 98.
 skokú : 600.
 skora : 145, 604.
 skrebú, r. : 605.
 skvara : 645.
 slabú : 334.
 sláma, tch. : 155.
 sláma, s. : 155.
 slanú : 589.
 sležena : 358.
 slimak, tch. : 359.
 stimákú, r. : 359.
 stiva : 364.
 stlza : 336.
 slovo : 129.

slánice : 632, 646.
 směje se, smijati se : 406.
 smězu : 406.
 smrúđq, smrúđži : 399.
 smukac', smykac', pol. : 421.
 smykati : 421.
 sněgú : 442.
 sněbic', pol. : 449.
 snopi : 429.
 snovati : 427.
 rosa, v. r. : 449.
 snujq : 437.
 sočúti : 318.
 sokú : 662.
 soll : 589.
 soldma, r. : 155.
 soroka, r. : 143.
 sošedú : 611.
 sošite : 636.
 sošú : 665.
 spěti : 641.
 spjěna, s. : 644.
 sporú : 540.
 sráka, s. : 143.
 sfbjlem, sfbati, slověne : 636.
 srěda : 142.
 srúđtce : 142.
 srúpi : 595.
 srúšení : 147.
 stado : 654.
 stajq : 654.
 stanq, stati : 654.
 stavúti : 655.
 stebld, r. : 650.
 steljo, stllati : 344, 646, 648, 679.
 stenje, stenati : 695.
 stěbille : 650.
 stěre, stěži : 646.
 stojati : 654.
 stonú, stond', r. : 695.
 stóronu, r. : 647.
 strana : 647.
 stránu, s. : 647.
 strigo, strišiti : 656.
 sulá : 395.
 suráka, s. : 143.
 suzú : 663.
 súdravú : 230.
 súmrúal : 415.
 súnlje : 635.
 súnú : 635.
 súpati, súpúti : 635.
 súpe : 668.
 súsq, súšati : 664.
 súto, sútoriceje : 113-114.
 svati : 632.
 svekry, svekrú, svekúri : 631.
 soěni, soěnlje : 609.
 sovinú : 670.
 sovistati : 622.
 sovistě', r. : 622.
 sovoji : 664.
 sovonlja : 670.
 sy : 636.
 do syti : 596.
 sytú : 596.

šestú, šestú : 621.
 šidlo, tch. : 667.
 šije, šiti : 645, 667.
 šilo : 667.
 šlimak, pol. : 359.
 šitiú : 607.
 šujl : 598, 628.
 ta : 324.
 tajetú : 672.
 tajúti : 127.
 tál, r. : 182.
 tata, pol. : 677.
 tati : 127.
 tebš : 705.
 teplost', teplú : 685.
 tepq : 681.
 terpnut', r. : 696.
 tesla : 690, 691.
 tesq : 690.
 te : 705.
 tēgnoti : 680, 683.
 tilo : 679.
 tlnúku : 684.
 tltq : 687.
 tne, pol. : 695.
 to, togda : 675.
 tolt, toliko : 675.
 topúti : 685.
 topoll : 522.
 toqđ, tođš : 747.
 totněti : 692.
 trepetú : 701.
 trešil : 702.
 trešje : 700.
 tri, trije : 701.
 trop, pol. : 731.
 tropá, r. : 731.
 tropd', r. : 701.
 triti, s. : 687.
 trú, trúti : 687.
 trudú : 704.
 tryti : 687.
 tukú : 706.
 turú : 489, 677.
 tújna, s. : 692.
 tú : 324.
 túgda : 675.
 túke : 690.
 túpúšati, túpúšú : 658.
 túšit : 688.
 torúú : 450, 663.
 ty : 705.
 u : 2, 716.
 ubúti : 83.
 ubogú : 716.
 úgor, r. : 33.
 ujt : 62.
 ukorú : 100.
 usta : 334.
 ústlje, r. : 471.
 ustlana : 334.
 -uti : 207.
 utool, v. r. : 31.
 utrúđži, s. : 696.
 utrúpostá : 696.
 útoq, s. : 31.
 uzo, užese : 60.

valiti : 752.
 vátra, s. : 54.
 waq, weza, pol. : 33.
 večerú : 729.
 vejetú : 721.
 velje (velišti), velěti : 750.
 veprl : 38.
 vermdjnyj, r. : 724.
 veslo : 749.
 vesna : 722.
 vetitú : 730.
 večerica, s. : 743.
 vezq : 717.
 věđš : 734.
 věno : 721.
 věra : 727.
 věšú : 717.
 věrú : 721.
 věst' : 735.
 věgorz, pol. : 33.
 věje, vězati : 33.
 viděti : 640, 734.
 vidú : 734.
 vime, s. : 715.
 vina : 742.
 vinjaga : 758.
 vire : 38.
 viđđ, viđde : 734.
 vlku, r. : 734.
 vldova, vlje, viti : 735.
 vltzu, vltěti, v. r. : 724.
 vlt : 733.
 vltca, slov. : 735.
 vlzu, r. : 734.
 vladq, vltati : 712.
 vltkq : 664.
 vltúku : 370.
 vlúna : 339.
 voda : 29, 746.
 volje (volišti), voliti : 750.
 vonja : 34.
 vóroz, r. : 724.
 vratúti, vratú : 132.
 vřba, s. : 723.
 vřti : 38.
 vřúđti : 463, 726.
 vřzú : 725.
 vř(n) : 312.
 vřna, s. : 339.
 vřpúti : 713.
 vřš-, vřš-, vřšoditi, vřšúti : 660.
 vřšorú : 22.
 vřštmq : 196.
 vy : 753.
 vřmđ, tch. : 715.
 vřmja, r. : 715.
 zozot, r. : 80.
 z, pol. : 204.
 zaklepe : 127.
 záova, s. : 277.
 zatovrúti : 38.
 zaviděti : 734.
 zelenú : 223, 297.
 zemlja : 302.
 zěnuti, s. : 269.
 žet, s. : 270.
 žetq : 295.

zębo : 269.
 žetl : 270.
 zima : 294.
 zinq, zinqti : 295.
 zinq : 269.
 žrěti : 640, 734.
 žjam, žjati, s. : 295.
 žlak, r. : 297.
 žúđti : 223.
 žúšit : 223.
 žnaje, žnati : 446.
 žeslo : 749.
 žetú : 223.
 žúšit : 223.
 žnaje, žnati : 446.
 žolca, žolovka, r. : 277.
 žqbú : 269.
 žřno, s. : 281.
 žřna : 281.
 žúšú : 214.
 žúšúva : 277.
 žvřti : 230.
 žvřzdati, slov. : 622.
 žvřněti : 636.
 žvřno : 636.
 želqđi : 276.
 ženo : 225.
 žerav, s. : 284.
 žeravú, v. r. : 284.
 žila : 235.
 žipati, tch. : 295.
 živetú, životú, živú : 743.
 žltq : 753.
 žltú : 223, 260.
 žltú : 223.
 žolč, žol, r. : 223.
 žrúny : 411.
 žrúti : 282.
 žšđ, žšđ, s. : 223.
 žú, s. : 223, 260.

Finnlois.

ankkurit : 31.

kamari : 90.
 kati : 106.
 kistu : 123.
 kumina : 156.

peltari : 65.
 piki : 511.
 pilari : 506.
 pippuri : 509.
 (p)iuumu : 541.

räätikka : 562.

sinappi : 627.
 sukka : 630.

tiili : 678.

viina : 737.

Étrusque.

(o avant k (c); f, ph avec q.)

ađene : 53.
 aisar : 84.

alapu : 19.
 amđni : 26.
 aminš : 29.
 Ampiles : 40.
 ani : 305.
 Ancaru : 32.
 apu : 40.
 apru : 40.
 Asilus, Asilas : 51.
 Aymemrun, Aymenrun : 283.
 hercle : 292.
 hiuls : 745.
 ǵaura : 677.
 Vaii, Vāicānus : 715.
 Vel : 751.
 Velabri : 718.
 Velthurna : 751.
 Velimna : 752.
 Veltune, Voltumna : 727.
 Velya, Volca : 749.
 Verna : 724.
 Caecina : 82.
 Caiena : 82.
 Calaina : 601.
 Cannas (Camna) : 90.
 Karthazie : 102.
 catmite : 105.
 cepen : 158.
 Creice : 280.
 kupe : 158.
 qutun : 162.
 Laeis : 601.
 Laenās : 337.
 Lavelnāš : 344.
 Lani : 340.
 Laran, Laruns : 341.
 larš : 342.
 Lecne : 357.
 lucumš : 679.
 lupu(ce) : 355.
 luxre : 367, 563.
 macstr(na), macstree(a) : 378.
 mantrnš : 385.
 maru : 388.
 Memrun : 283.
 Menerua, Menrua : 341, 404.
 munduq, mundq, mundu : 421.
 Mutu, Muđuna : 426.
 Neduns : 438.
 nefts : 438.
 paru- : 67.
 Plaisina, Plesnas : 71.
 Populōnia : 522.
 prumus : 438.
 pumpu, pumpuni : 500.
 pupa, pupe, pupana : 521.
 pupluna : 522.
 purš, puršne : 533.

al : 548.
: 79.
ne : 563.
msna, raùmsna : 565.
rusi : 577.
ur, serturu : 618.
ai, Serue : 620.
rinna : 645.
ne, tapunias' : 672, 677.
: 172.
: 563.
i : 693.
: 329.
ecenius, Fecinius : 213.
ad- : 746.
ersipnai, Phersipnei :
540.
rsu : 500.
esci : 225.
ntac : 255.
fluns : 522.

Français.

mplir, v. fr. : 515.
nsi, aussi : 623.
relle : 54.
ire : 471.
ler : 27; 711.
mbassade : 26, 32.
ndain : 27.
ppuyer : 518.
près : 533.
père, v. fr. : 573.
rrriver : 574.
rroser : 577.
ube : 49.
umaille, v. fr. : 34.
une : 744.
ssouvir : 616, 635.
avallon : 3.
vers : 725.
dche : 67.
dcler : 64.
arbe : 66.
berger : 727.
vesicles : 69.
vesogne : 635.
biche : 69.
blé : 256.
blois, blésor : 71.
bouger : 78.
brasser : 75.
brave : 66, 533.
brebis : 727.
briller : 69.
brusque : 583.
cacher : 17.
caillé : 552.
calmar : 86.
canapé : 138.
cane : 31.
car : 428.

carreau : 554.
caserne : 553.
casser : 552.
chacun : 559.
chair : 101.
chant : 94.
chantier : 94.
chat-huant : 106.
chercher : 551.
chétif : 95.
chiche : 119.
chignon : 105.
chouan : 106.
cierge, v. fr. : 117.
cing : 558.
cloître : 126.
coche : 130.
coi : 557.
comble : 134.
comme : 408, 561.
compère : 487.
comperer, v. fr. : 484.
coque : 129.
corvée : 576.
coudre : 667.
couette : 155.
courroucer : 581.
couthume : 663.
cracher : 604.
crier : 559.
dail, dalle : 214.
demander : 576.
dernier : 566.
derrrière : 566.
descourre, v. fr. : 553.
dessiner : 624.
détruire : 658.
deuil : 181.
doit, v. fr. : 185.
dont : 747.
douche : 185.
douve : 181.
dragée : 698.
dresser : 568.
droit : 568.
dutre, v. fr. : 180, 186.
écarlate : 624.
écarter : 553.
échoppe : 598.
école : 601.
écouvillon : 604.
écrivain : 605.
écrou : 605.
écrouelles : 605.
écume : 644.
écuyer : 607.
églantier : 5.
égoïne : 597.
emblée, embler : 322.
émoulu : 411.
emparer : 484.
empêcher : 479.
empêtrer : 486.
emplette : 514.
emplir : 515.
empoigner : 543.
emprise : 531.
emprunter : 426.

ennuyer : 459.
enrouer, v. fr. : 565.
enseigner, enseigne : 624.
ensevelir : 615.
entendre : 683.
enter : 548, 618.
entier : 676.
entraver : 698.
épais : 643.
épaule : 600, 746.
épave : 489.
épier : 640.
épieu : 642.
épouvanter : 489.
érailler : 577.
éreinier : 570.
erre, anc. fr. : 198.
escabeau : 599.
escoupe, v. fr. : 604.
espie, v. fr. : 640.
esquinter : 558.
essarts : 595.
essieu : 62.
essorer : 59.
estrée, v. fr. : 647.
empeser : 495.
étancher : 645.
étaindre : 649.
éteule : 650.
étier, étiage : 13.
être : 651.
étuve : 709.
exploit : 514.
faible : 240.
fantôme : 505.
faon : 231.
fêler : 238.
femme : 419.
ferain, v. fr. : 544.
fesse : 431.
feu : 220.
feutre : 235.
flairer : 251.
flamme : 505.
flancher : 239.
fleur : 242.
fleurer : 241.
flamme, v. fr. : 505.
flou : 239.
flouer : 252.
fois : 732.
fourgon : 263.
frais : 251.
fraise, fraiser : 253.
frange : 235.
frayer : 254.
fresate : 589.
frise : 505.
froid : 573.
fur : 250.
futaine : 264.
gage : 714.
gailletin : 266.
gâter : 715.
gauchir : 628.
gercer : 118.
glas : 125.
gratter : 597.

grenouille : 564.
gué : 711.
habitude : 632.
haleine : 34.
haut : 24.
hoir : 292.
hors : 246.
huis : 471.
hurler : 745.
imprégner : 531.
intriguer : 702.
jusant : 170.
larve : 342.
lave : 333.
liège : 353.
lisser : 364.
loriot : 60.
lourd : 371.
lutin : 438.
maie, fr. dial. : 509.
marsouin : 523.
mat : 391.
maussade : 594.
mèche : 427.
mégissier : 392.
mêler : 406.
menace : 403.
mener : 403.
menu : 405.
menuiser, v. fr. : 405.
merrain : 390.
merveille : 406.
messe : 407.
météil : 406.
métier : 405.
métis : 406.
mets : 407.
mettre : 407.
meute : 416.
mie : 402.
mœurs : 416.
moistr : 417.
moite : 417.
monder, émonder : 420.
monter : 413, 599.
mors : 414.
mort : 414.
mot : 427.
moucher : 417.
moudre « traire », v. fr. :
418.
mouiller : 410.
mousse : 424.
moustier, v. fr. : 412.
mouture : 411.
moyeu : 408.
muer : 426.
muete, v. fr. : 416.
muid : 408.
mulet : 419.
nager : 443.
nautonier : 432.
navire : 431.
nef : 431.

neiger : 442.
nesun, v. fr. : 450.
nièble, v. fr. : 440.
nielle : 434.
noise : 432.
nombril : 745.
nue : 448.
obsèques : 615.
once : 374.
orange : 59.
orine, v. fr. : 468.
ortel : 49.
orvet : 466.
ost, v. fr. : 301.
ôter : 653.
oublie : 455.
oulier : 466.
palefroi : 723.
paltre : 486.
pâmer : 638.
pan, pon, fr. occid. : 479.
panceire, v. fr. : 480.
panse : 581.
pantois : 505.
parafo : 481.
parche, v. fr. : 485.
parchemin : 498.
pareil : 481.
parer : 484.
parier : 481.
paroi : 483.
pays : 475.
pèlerin : 498.
pépie : 510.
péri : 474.
perle : 510.
personne : 433.
petit : 510.
piètre : 502.
pigeon : 509.
pipe : 509.
pis : 581.
pisser : 404.
piste : 508.
plage : 511.
plait, plaider : 511.
plançon : 512.
plat : 512, 513.
plusieurs : 517.
poche : 521.
pôle : 476, 495.
poison : 529.
poistron, v. fr. : 527.
poitrine : 491.
pomme : 520.
poterne : 527.
poullain : 544.
pourpier : 544.
poutre : 544.
preux, prou, v. fr. : 538.
primevère : 722.
printemps : 722.
prochain : 539.
Provence : 541.
provends : 530.
puir, v. fr. : 547.
puis : 547.
pupüre : 545.

puy, v. fr. : 518.
quart : 553.
queux : 145.
quignon : 157.
quôte : 557.
râble : 582.
râcler : 563.
radoire : 563.
rai, raie : 522, 562.
railler : 563.
raïne : 564.
raire, réer, v. fr. : 563.
raisin : 562.
rameau : 564.
ramer : 569.
ranche : 563.
rapetasser : 510.
raser : 563.
rat : 424.
râteau : 563.
ravor : 564.
rebours : 566.
recincier, v. fr. : 566.
règle : 569.
reient : 351.
remordre : 414.
remplir : 515.
renuire : 426.
renard : 751.
repentir : 474.
rescousse : 553.
résoudre : 634.
ressource : 568.
rétrécir : 657.
rets : 572.
rien : 571.
rime : 573.
rincer : 566.
rioière : 574.
rôder : 577.
rogner : 577.
rognon : 570.
roie, raie : 573.
rôle : 577.
roman : 576.
ronce : 581.
rond : 577.
ronfler : 577.
ronger : 575.
rosée : 577.
rot : 580.
rou, v. fr. : 565.
rouan : 565.
rouanne : 582.
rouelle : 577.
rouer : 577.
rouge : 578.
rouille : 578.
route : 581.
rouvraie : 575.
rovent, v. fr. : 578.
royon, v. fr. : 568.
ru, ruisseau : 574.
ruche : 583.
rue : 579.
ruer : 582.
rungier, ronger, v. fr. : 580.
rut : 579.

safir, saphir : 594.
sage : 594.
saie : 589.
sailler : 590.
saindoux : 588.
saison : 618.
samare : 592.
samedi : 585.
sane, v. fr. : 671.
sanglier : 628.
sanglot : 628.
sans : 627, 665.
sanoe : 627.
saoul : 596.
sap, v. fr., prov. : 594.
sape : 594.
sas : 588.
saume, v. fr. : 541.
savene, v. fr. : 584.
scandale : 599.
scier : 607, 619.
secouer : 553.
seigneur : 613.
seime : 612.
sembler : 626.
sente : 613.
sentir : 614.
senzefge, v. fr. : 627.
seoir : 609.
serfour : 243.
serge : 617.
sérieux : 617.
serpe : 595.
serris : 616.
sertir : 595.
seuil : 634.
sève : 594.
seorer : 484.
sez, v. fr. : 596.
si : 623.
siècle : 588.
siège, siéger : 610.
siffler : 622.
silo : 629.
sinople : 629.
soin : 635.
sole : 634.
somme : 589, 635.
sommil : 635.
sommier : 589.
songer : 635.
sortir : 638.
soucier, souci : 633.
soudain : 461.
souffreteux : 251.
souiller : 670.
souloir, v. fr. : 632.
soutle : 634.
soupape : 480.
soupon : 670.
souple : 669.
souris : 424.
souvent : 588.
spirituel, spiritueux : 642.
strige : 656.
style : 649.
sucrer : 664.
suivre : 616.
taisson, v. fr. : 678.
talle : 690.
talus : 675.
tanière : 673.
tanière : 686.
tavelé : 672.
teil, v. fr. : 691.
tempête : 682.
tençon, v. fr. : 682.
tenter : 681.
tenoe, v. fr. : 684.
tertre : 686.
têt : 689.
tige : 691.
titer : 698.
tisser : 690.
toise : 682.
toiture : 678.
tonnerre : 695.
torche : 696.
torde : 696.
torse : 691.
tortue : 689.
tôt : 696.
toton : 697.
toucher : 676.
tourner : 725.
tout : 697.
tracer : 698.
traîne : 698.
traire : 418, 698.
travail : 701.
travail : 478, 701.
tref, v. fr. : 698.
trêfle : 703.
treillis : 357.
tremper : 680.
très : 699.
trestre, v. fr. : 703.
tromper : 704.
trone, v. fr. : 705.
troter : 697.
trouble, troubler : 708.
trouver : 704.
truble : 687.
truille : 704.
truffe : 705.
tuer : 706.
tuye : 709.
uef, v. fr. : 472.
us, usage, user : 758.
vague : 710.
vair : 713.
veaux, v. fr. : 718.
velours : 736.
velu : 736.
vergogne : 723.
verin : 724.
vermeil : 724.
verrou : 727.
verveux : 725.
vesner, venette, v. fr. : 741.
vidame : 732.
vide, vider : 710.
vigne : 741.
vimaire : 740.
vi(n)geon : 738.
virer : 286, 725.
virole : 740.

41.
: 734.
738.
727.
718.
752.
732.
fr. : 710.

langues romanes.

iere, it. : 515.
so, it. : 533.
, it. : 19.

it. : 738.
logoud. : 710.

esp. : 106.
port.; *cuemo*, esp. :

dre, ital. : 484.
, roum. : 574.

à, roum. : 574.

prov. : 655.

it. : 573.
sp.-port. : 573.
, ital. : 465.

ov. : 711.
, prov. : 597.
re, it. : 597.
, ital. : 711.
ital. : 711.
catal. : 711.

iare, ital. : 458.

o, ital. : 471.

, esp. : 413.
v. prov. : 416.
, ital. : 414.
lo, ital. : 417.
r, esp. : 412.
, esp.-port. : 424.
e, v. ital. : 426.

neisun, prov. : 450.
nessuno, ital. : 450.
nibbio, ital. : 440.
nua, roum. : 448.

okka, trentin : 456.
oltramar, esp. : 744.
ossequii, ital. : 615.

pacchio, *pacchia*, ital. : 486.
padriu, log. : 487.
paese, ital. : 475.
panela, port. : 479.
papel, esp. : 480.
parpela, prov. : 477.
pedule, ital. : 493.
piatto, ital. : 512.
pisello, ital. : 510.
poppa, ital. : 546.
porto, port. : 525.
puerca, esp. : 605.

quattro, ital. : 553.

rage, roum. : 563.
rega, prov. : 522.
rio, ital. : 574.
rione, ital. : 568.
ritto, ital. : 566.

(*ma*) *sanega*, prov. : 628.
sapa, it. : 594.
savene, esp. : 585.
scioperare, ital. : 466.
scolpire, ital. : 598.
scuipa, roum. : 645.
sebbene, ital. : 622.
segolo, ital. : 607.
segullo, esp. : 612.
senza, ital. : 665.
ser, esp. : 609.
seto, v. ital. : 630.
si bien, esp. : 622.
sil, prov. : 629.
silio, ital. : 625.
silo, esp., port. : 629.
sirima, ital. : 671.
stiro, gal. : 629.
so, v. port. : 660.
sono, vénit. : 635.
spago, ital. : 638.

spesso, ital. : 588, 643.
spia, *spione*, *spiare*, ital. : 640.
stagno, ital. : 646.
stuola, ital. : 655.
stupi, roum. : 645.
su, roum. : 660.
susina, ital. : 670.

tábano, esp. : 672.
tenso, prov. : 682.
tinta, esp.-port. : 692.
tio, esp. : 690.
toccare, ital. : 676.
topo, ital. : 675.

urlā, roum. : 745.
urlare, ital. : 745.

vał, roum. : 711.
vela, ital. : 718.
verro, ital. : 724.
vltice, tosc. : 741.
voto, ital. : 710.

zio, ital. : 690.

Sémitique.

abbub, *abbūbaj*, syriaque : 27.
auo, punique : 56.

barzel, phén. : 229.

gaunakka, assyr. : 268.

har-, assyr. : 290.
ḥelb'nāh, hébreu : 265.
iōbēl, héb. : 326.

kađ, héb. : 82.
kēthcneḥ, héb. : 707.
cumsisēzar, pun. : 154.
kab, héb. : 265.

ma'ajoret, héb. : 377.
Matouqāc, syr. : 379.
marru, assyr. : 388.

nēbel, hébr. : 428.
nis, ar. maroc. : 442.

pārchāl, héb. : 481.
parzillu, accadien : 229.
pīlegēl, héb. : 474.

qāne(h), héb. : 93.
qodqāđ, héb. : 81.
qēdās, héb. : 587.
qr̄t hāt̄, punique : 102.

sahabbat, héb. : 585.
samidu, assyr. : 626.
šađ, sém. : 585.
sukkar, ar. : 585.

wain-, sém. : 738.

Autres langues.

baba, basq. : 208.

eskur, basq. : 13.

getulu, basq. : 105.

lukainka, basq. : 367.

thegi, basq. : 55.

unchi, basq. : 157.

bau, berbère : 208.

ikšir, berb. : 13.

kamuš, caucasien : 90.

ēšou, *ēšou*, copte : 190.
hr̄eri, *h̄leli*, copte : 358.

āb, *ābu*, égyptien : 190.
xbca, *cici*, égyptien : 119.

babilov, géorg. : 478.

anšu, sumérien : 51.

khan, turc : 265.

TABLE DES RUBRIQUES DE L'INDEX

	Pages
Italique	761
Ligure, Messapien, Vénète	764
Hittite	764
Tokharien	765
Sanskrit	765
Moyen Indien et Indien moderne	770
Avesta et Vieux Perse	770
Autres langues iraniennes	772
Arménien	772
Phrygien, Thrace	773
Grec	773
Grec moderne	784
Albanais	784
Celtique	785
Emprunts celtiques	788
Germanique	794
Emprunts germaniques	800
Baltique	802
Slave	806
Finois	809
Étrusque	809
Français	810
Autres langues romanes	812
Sémitique	812
Autres langues	812
Additions et corrections	815

ADDITIONS ET CORRECTIONS
AU TEXTE DE LA QUATRIÈME ÉDITION

DEUXIÈME TIRAGE 1967

- P. xviii, l. 24, lire : J. Friedrich.
- P. 1, col. 1, sous **ab**, lire : **abs.** (= *aps.*).
— l. 16 du bas, lire : *Caesar... maturat* et B. G. I, 7, 1.
— l. 12 du bas, lire : B. Al. 66, 3.
- P. 2, col. 2, l. 13, corriger en : et à v. pruss. *au-*, v. sl. *u*, lit. *au*, hitt. *u-wa* (corrélatif), cf. skr. *ava* et lat. *uē*.
— l. 19 du bas, lire : « *abiit* » ou « *abdidit* »?
- P. 3, col. 2, sous **abies**, l. 3, après **abiet-s*, ajouter : ou plutôt un *ē* alternant au nominatif avec un *ē* aux autres cas.
- P. 4, col. 2, l. 2, ajouter à la fin de l'article **aborigines** : Pisani compare dans Lycophron, Alex. 1253, le gén. pl. βορειόγων ἔθνος ἐν Ἰταλίᾳ οὕτω καλούμενον (Schol.) ; cf. Mikkola, *Die präposit. Hypostase*, dans *Arctos*, N. S. III, 87 ; v. Thes. s. u.
- P. 6, col. 1, l. 2 du bas, ajouter : hitt. *aku-* « pierre pointue, écueil » avant : lit. *ašutai*.
- P. 7, col. 2, début, ajouter : *aerō*, -ōnis m. : extrémité du pied des animaux (Vétér.). Emprunt au gr. ἄρων.
- P. 8, col. 1, l. 5 du bas, lire : *mittere*.
- P. 9, col. 2, sous **adōria**, l. 5, lire : *adōrō*.
- P. 10, col. 1, l. 6 du bas, ajouter : αἰθος.
- P. 11, col. 2, après *aequipollens*, ajouter : *aequipondium* « poids d'une balance romaine » = σήκωμα.
— à la fin de l'article *aequus*, ajouter : *Aequi* est le nom d'une peuplade italique ; cf. *Aequum Tuticum* et *Aequicoli*.
- P. 12, col. 1, l. 5 du bas, après *imitor?*, ajouter : cf. *aedēs* et skr. *idh-*.
- P. 13, col. 1, sous **aeseulus**, l. 13, lire : v. h. a. *eich*.
- P. 14, col. 1, l. 18, lire : BSL 38, p. 103 sqq.
— l. 22, lire : dor. *ἄεç*.
— fin de l'article *aenus*, ajouter : on a rapporté étr. *avil* « année » ; cf. Vetter, *Gl.*, 1910, p. 184.
— col. 2, sous **agea**, l. 6 : De gr. **ἀγέα*.
- P. 15, col. 1, l. 2, lire : ἄγρου.
— col. 2, l. 22, lire : sl. *agnę* et.
— s. u. **agnus castus** : supprimer *castus*.
- P. 18, col. 2, sous **Áiāx**, l. 1, lire : *Áiαç*.
- P. 19, col. 2, art. *āla*, fin, ajouter : La graphie *ahala* avec *aha* notant *ā* est sans doute d'origine ombrienne.
- P. 20, col. 1, s. u. **alauda**, lire : Pline, 11, 121.
- P. 20, col. 2, l. 3, après pl. n., ajouter : et du nom propre *Alfius*, étr. *Alfōri*.
— l. 6, ajouter avant la phrase *De plus* : le hittite *a alpa* « nuage ».
— s. u. **aleēdō**, lire : *alcyon* ou *martin-pêcheur* (André).
- P. 23, col. 1, s. u. **alnus** fin, ajouter : celt. *Alesia*, fr. *alisse* ; v. Szemerényi, *Gl.*, 1959, p. 227.
— l. 6 du bas, après substantivé, ajouter : cf. *fēmīna*.
— l. 5 du bas, lire : τρῶφιμος.
- P. 27, col. 1, l. 22 du bas, ajouter : tokh. A : *āmpi*, *ampe*.
— l. 14, ajouter après diverses : (all. *beide*, etc.).
— l. 10, ajouter après *obā* : v. pr. *abbai*.
— col. 2, l. 8, ajouter : Cf. J.-G. Préaux, *Latomus*, XVIII, 1959, p. 819.
- P. 28, col. 1, après **amburbium**, ajouter **ambustum** « bois à brûler » : v. *ūrō*. Cf. André, *Latomus*, XIV, 1955, 517.
— s. u. **amentum**, ajouter : mot sans doute corrompu ; cf. André, *REL.*, 58, 1960, 119.
— Avant **ames**, ajouter : *amerina*, -ae (scil. *salix*) f. : d'Amérique, en Ombrie. Nom d'une espèce de saule ; cf. fr. *ambre*. V. André, *Lex.*, s. u.
— col. 2, avant **amiō**, ajouter : **aminnea** (scil. *uītis*) f. : vigne d'Aminnée ; v. André, *Lex.*, s. u.
- P. 29, col. 1, l. 17, lire : Mot italo-germano-celtique.
— l. 19, après latin), ajouter : germ. *-apa*, v. h. a. *-affa* dans *Al-apa*, *Wisil-affa* « Wieslauf », noms de fleuves.
- P. 30, col. 2, l. 1, ajouter : **Ampsancti** (nalles) : Vg., Aen. 7, 565 : « ab omni parte sancti » (Serv.). Étym. pop.? Voir *Thes.*, s. u.

- P. 31, col. 2, sous *ancora*, l. 4, lire : *ἀγκύρα*.
— l. 5, ajouter après *antépénultième* : (cf. *azymus, crepida*).
- P. 32, col. 1, l. 7, ajouter : Cf. gr. *ἀγκος* « vallée » et germ. : v. isl. *angr* « baie », all. *Anger* « pacage ».
— sous *ancus*, l. 3, lire : Semble être le même, et ajouter, l. 8 du bas : « (si ce n'est pas une étymologie populaire. *Ancus* peut être étrusque, comme *Ancarius* ; v. Schulze, *Lat. Eig.*, p. 122 et 165, 7.
— col. 2, sous *Angerona*, ajouter : Étymologie contestée ; cf. Ernout, *Philol.* III, p. 79.
- P. 34, col. 2, l. 24, sous *animula*, ajouter : Sur *animula matris*, v. André, *Rev. Phil.* 1962, p. 25.
— l. 16 du bas, ajouter après *ἐνεμος* : osq. an amum « animúm » (au sens de *anima*), Vetter, *Hdb.*, n° 3 et 109.
- P. 35, col. 1, l. 1, lire : v. *annus* et *anus*.
— l. 15, fin, ajouter : *biennális* (tardif).
- P. 37, col. 1, l. 19 du bas, lire : le hittite a *hant* « front », *hantezzi-* « premier » et de nombreux dérivés.
- P. 37, col. 2, l. 18 du bas, lire : Le hittite a *anna* « mère » et *hannaš* « grand'mère ».
- P. 39, col. 1, sous *apinae* : ... de la ville Apina d'Apulie (étym. pop.).
- P. 40, col. 1, sous *Apollō*, lire : gr. Ἀπόλλων.
— col. 2, l. 39 du bas, lire : « Apollō. »
- P. 43, col. 1, ligne du bas, ajouter après **arborāceus* : ou féminin singulier : -a (scil. *medūlla*).
- P. 45, col. 2, sous *arepo*, ajouter : « L'hypothèse d'un emprunt au celtique, dans cette inscription, dont les deux premiers exemples proviennent de Pompéi, est peu vraisemblable. »
— ligne du bas, ajouter : hitt. *hargi* « clair, blanc ».
- P. 46, col. 2, avant *arinea*, ajouter : **arillus*, -ī m. : pépin de raisin. Origine inconnue. V. André, *Lex.*, s. u.
- P. 47, col. 2, sous *armus*, l. 2, après *armora*, ajouter : (d'après *femora?*).
- P. 49, col. 2, sous *artus*, l. 2, lire : dans *armus, ars, artus*.
- P. 50, col. 2, l. 7 du bas, lire : (-*cella*).
- P. 51, col. 2, sous *asser*, lire : *asser*.
— sous *assidelaē*, lire : *assidēlaē*.
- P. 52, col. 1, sous *assyr*, l. 15, lire : hitt. *ešhar*, gén. *ešhanaš* et ; tokh. A.
— col. 2, avant *astureō*, ajouter : **astur* : v. *accipiter*.
- P. 53, col. 2, sous *atalla*, l. 3, lire : *attena* (*atta-*).
— l. 9, fin, ajouter : cf. ἀτταλήτης « sorte de gâteau ».
- P. 54, col. 2, sous *atis*, l. 6, ajouter : hitt. *atta* « père » ; l. 8 : étr. *ati* « mère ».
- P. 55, col. 1 : *adtegrāre* : reporter p. 9, col. 2.

- P. 55, col. 1, l. 7, lire : M. L. (au lieu de M. M.).
- P. 56, col. 1, sous *auēna*, l. 13, ajouter : mais P^a de *auēna* ne correspond pas à l'i du slave, et même...
- P. 57, col. 1, l. 8 du bas, ajouter : sur le groupe *augur, augustus*, v. G. Dumézil, R. É. L. XXXV, 1958, p. 36 sqq.
- P. 58, col. 2, sous *aula*, l. 4, ajouter après poésie : et chez les prosateurs de l'Empire (Suét., Tac.).
- P. 59, col. 1, l. 12, sous *aula*, ajouter après *aulula* : *ollarium* « niche de caveau ».
— col. 2, l. 20, sous *auris*, ajouter : *auriscapulum*, trad. de ἀυτολογός « cure-oreille ».
- P. 60, col. 1, l. 7 du bas, après *aurlgō*, ajouter : « rouille du blé » (cf. *robīgō*).
- P. 61, col. 1, l. 1, ajouter : lat. *au-ferō*.
- P. 62, col. 2, sous **axitia*, l. 3, lire : M. Leumann.
— sous *azymus*, l. 2, lire : *ἄζυμος*.
— l. 6, ajouter après l'initiale : cf. *butyrum* et *crepida*.
- P. 64, col. 1, sous *baccolus*, l. 4, ajouter après βάκχος : « eunuque, efféminé ».
— avant *badō*, ajouter : *badizō*, -ās « marcher ». Transcription du gr. βαδίζω dans PIt., As. 706.
— col. 2, sous *balanus*, l. 3, lire : gr. ἡ βάλανος.
- P. 65, col. 1, l. 9, lire : r. *bolobōlii*.
— col. 2, dernière ligne, ajouter : cf. skr. *oāluka* « table » (J. Bloch, *Mél. Ernout*, p. 19).
- P. 66, col. 1, sous *barba*, l. 13, après M. L. 946, ajouter : Sur *barba* « oncle », v. Löfstedt, *Late Latin*, p. 34.
— col. 2, sous *barbarus*, l. 12, après *barbaricus*, ajouter : cf. gr. βάρβαρος.
— sous *barca* l. 2, ajouter après emprunté : à l'égyptien ; copte *bari*.
- P. 67, col. 1, sous *barrus*, fin, ajouter : cf. peut-être skr. *vāranah, vāruk* « elephantus », du skr. *ḍṛghabāi, barbatī* « barril » ; v. *Thes.*, s. u.
— art. *basaltes* à modifier ainsi : corruption de *basanites*, du gr. βασανίτης, dérivé de βᾶσανος « pierre de touche ».
- P. 68, col. 1, avant *battuō*, ajouter : *batis*, -is f. : crithme, perce-pierre (Col., Plin.). Origine inconnue.
— sous *battuō*, l. 3 du bas : Rappelle des mots celtiques et germaniques de sens et de forme différents : gaul. *Boduo-casses*, v. iri. *bodb* « déesse du combat », v. isl. *boð* « bataille », etc.
— sous *batulus*, lire : *bātulus*.
- P. 68, col. 2, ajouter avant *beber* : *beātus* : v. *beō*.
- P. 69, col. 1, art. **helsa* à modifier ainsi : **helsa* « gramin, uilla » (Virg., Gramm.) ; fr. *beauce* (J. Bloch, *Mél. Ernout*, p. 17). Sans doute mot celtique. V. *Thes.*, s. u.
— col. 2, sous *berula*, l. 2, l. : gall. *berwr* de **berura*.
- P. 70, col. 1, sous *bi-*, l. 9, ajouter : *bidēns*, skr. *divi-*

- P. 70, col. 1, sous *bi-*, l. 4 du bas, ajouter : l'ombrien *difue*. T. E. VI b 4 « *bifdum* », semble emprunté au gr. *διφής*.
— l. 6 du bas, ajouter : Cf. encore *bibātor*, CGL V 403, 4 et 271, 28.
- P. 71, col. 2, sous *blaesus*, l. 8, ajouter : cf. L. Havet, *MSL* VI, 238.
- P. 75, col. 1, avant *brāca*, ajouter : *brabium* (*brauium*), -ī n. : prix de la victoire, palme. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. βραβείον. Composé : *brabifer* (Gl.).
Cf. *brabeuta* = βραβευτής, Suét., Nero 53.
— col. 1, sous *bracis*, l. 2, ajouter après Plin. 18, 62 : iri. *brach, brach*, gall. *brag*.
- P. 76, col. 1, sous *brīdum*, l. 1, ajouter : (all. *braten*, etc.).
— sous *broccus*, l. 2 du bas, ajouter : Sur *broc(c)hillāta* « sainfoin », v. André, *Latomus*, XV, 517.
— col. 2, sous *brunda*, ajouter : Cf. *Brenta*, autre nom de *Brundisium*, P. F. 30, 7.
- P. 77, col. 2, à la fin de l'art. *bucca*, ajouter : sur *buccus* « bouc », v. E. Löfstedt, *Symbol. Osl.*, 38, p. 55.
— sous *būcina*, l. 3, ajouter : 2° pied d'alouette (fleur en forme de trompette).
— art. *būfō* à modifier ainsi : *būfō*, -ōnis m. : *sorex siluestris*... Iri. *buaf*... la glose *bufo* : *rana terrestris nimiae magnitudinis* (Serv., G. I, 184) doit désigner un autre animal et provenir d'une confusion.
- P. 78, col. 1, sous *bulga*, l. 6, ajouter : Germanique : got. *balgs* « ventre », all. *Balg*, etc.
— sous *bulia*, l. 3 du bas, lire : βολός. On a rapproché le mot étrusque *pul*. dans *pul. umyca* « clauatus, brillatus » ; cf. M. Durante, *Atti Ac. Naz. Linc.* 1965, XX, p. 212.
- P. 79, col. 1, sous *bursa*, ajouter l. 2 : gr. βύρα (étym. inconnue) ; cf. Vg., Aen. 1, 367, et T. L. 34, 62, 12, qui font appel à l'origine légendaire de Carthage par « étymologie savante ».
— col. 2, sous *būtyrum*, l. 3, lire : βούτυρον.
- P. 80, col. 1, sous *cacabō*, ajouter : hitt. *kakkapa*, mot imitatif.
- P. 83, col. 2, l. 19, ajouter : cf. *trūcidō?*
- P. 84, col. 1, sous *caelum*, l. 4 du bas, ajouter : l'osque *kaīla* « aedem, sacellum » ? est de sens incertain. Cf. Vetter, *Hdb.*, n° 8, 6.
- P. 85, col. 1, sous *caesius*, après cognomen, ajouter : cf. étr. *ceisi*.
- P. 86, col. 1, sous *calamus*, l. 1, lire : (Col., Pline).
— avant *calcitrō*, ajouter : *calcifraga* : v. *calx*.
— col. 2, sous *caleō*, l. 7 du bas, après (tardifs), ajouter : cf. Hudson Williams, *Eranos*, 1965, p. 177.
— *ibid.*, l. 4 du bas, lire : *šīlu* ; dernière ligne, ajouter après *lāwēr* : all. *lau*.
— l. 4 du bas, lire : « boues *calidōs* » en romain.
- P. 87, col. 1, l. 13 du bas, lire : σακάλιον, σακάλις.
— avant *calliomarcus*, ajouter : *callēō* : v. *callum*.
- P. 88, col. 1, l. 18, lire : dissyllabique.
— l. 23, ajouter : cf. peut-être le composé ombrien *anclar* n. pl. « oscinās ».
- P. 89, col. 1, sous *calx* 2, l. 16 du bas, après *calculus*, ajouter : *ad incitās* (sc. *calces*) *redigere*.
— col. 2, sous *calx* 2, à la fin, ajouter : Sur *calculus*, v. J. Loicq, dans *Ant. Cl.*, 1960, p. 30, qui compare skr. *garakas* « caillou ».
— col. 2, sous *cambiō*, l. 9, ajouter : v. iri. *camm* « courbe, recourbé » (pour le sens, cf. *verō*).
- P. 90, sous *camera*, l. 8, après M. L. 1545, ajouter : B. W. *chambre*.
- P. 91, col. 1, sous *campus*, fin, ajouter : de même le lit. *kāmpas* « pointe, angle ».
— col. 2, l. 16 du bas, lire : *aratione* (non *oratione*).
- P. 94, col. 2, sous *caper*, l. 3, ajouter : cf. Martial 3, 24, 14.
- P. 95, col. 1, sous *caper*, l. 4 du bas, ajouter : gr. κάπρος « sanglier ».
— col. 2, l. 8, ajouter : cf. J. Bruech, *IF.* 63, 1958, p. 228.
- P. 97, col. 2, sous *cappa*, l. 2, lire : Dîmin.
— avant *caprōnāe*, ajouter : *caprimulgus*, -ī m. : engoulvent, ... chèvre. V. André, *Les noms d'oiseau en latin*.
- P. 98, col. 1, l. 3 du bas, ajouter : cf. *scabō, scapulae, scapha*.
- P. 99, col. 2, l. 11, ajouter après « inconnue » : comme le skr. *hārpāsa* ; v. Frisk, *Gr. Et. Wb.*, s. u.
- P. 100, col. 1, l. 11, ajouter après « 101 sqq. » : et Dumézil, *REL*, 1961, p. 87 et s.
- P. 101, col. 2, sous *carō*, l. 3 du bas, ajouter : et sans doute *cernō*.
- P. 103, col. 2, avant *cassēs*, ajouter : **cassanus*, -ī m. : chêne. Nom attesté dans les textes, mais bien représenté dans les langues romanes. Sans doute mot gaulois. V. *quercus*, M. L., s. u., et *Gloss. med. Latin. Cataloniae*, col. 424, avec bibliographie.
- P. 104, col. 1, avant *castīgō*, ajouter : *easteria*, -ae f. : « locus ubi, cum nauigatio conquesti, remi et gubernacula conquesunt », Non. 121, 26 ; cf. PIt., As. 919. Emprunt au gr. καταστατήρια.
— sous *castor*, fin, ajouter : V. en dernier lieu Frisk, *Gr. Et. W.*, s. u. *xástop*.
- P. 105, col. 2, ligne du bas, lire : basque *gatula*.
- P. 106, col. 1, l. 14, lire : (Pétr. 132, 2).
— sous *cattus*, l. 1, ajouter : cf. ital. *gatto*.
— col. 2, sous *cauda*, l. 4 du bas, ajouter après *cōdex* : gr. ἵππουρις.
- P. 107, col. 2, sous *caulis*, l. 2 du bas, ajouter : degré réduit dans skr. *kūlyam* n. « os », *kūlyā* f. « ventre, tuyau » ?
- P. 110, col. 2, sous *celer*, fin, ajouter : cf. skr. *kāldyati*

- pousse », gr. *κἄλω* « aborder » et « faire aborder », *μα* « pousser, presser ».
- 1, col. 1, l. 9, après **kelya*, ajouter : (v. irl. *cuile* **kulyā* ou **kelyā*).
- 10, fin, ajouter : Ou ancien **kel-nā* ?
- nière ligne, lire : *κἀδῶσα*.
- 3, col. 2, l. 7, ajouter après « Dérivés » : *centies*, r. « cent fois ».
- 5, col. 1, l. 17, ajouter : le grec *κἄρ* (hom. dans *κἄρ* « sur la tête »), att.
- 6, col. 1, sous *cernuus*, l. 7, fin, ajouter : et *κρἄν-ἔπι κεφαλῆν ἀπορρίψαι*.
- ous *ceirus*, l. 2, ajouter : cf. berb. *kerruš* « chêne ».
- 8, col. 1, sous *charaxō*, l. 3, lire : *χαράξαι*.
- rant *chirurgia*, ajouter : *chlagra*, -ae f. : goutte x mains. Emprunt au gr. *χειράγρα* (Hor.). Cf. *po-gra*.
1. 2, sous *christianus*, ajouter, l. 2 : attesté depuis à Antioche (Act. 1, 24) ; l. 4 du bas, ajouter : V. aise, Dict., p. 148 sqq.
- 19, col. 1, l. 4, ajouter : et *κίρκους ὀ νέος τέτιξ*.
- 24, col. 2, sous *cingo*, fin, ajouter : Sans rapport sible avec les formes celtiques du type v. irl. *cim-m* « je vais », *ceima* « pas, marche ».
- 7 du bas, après que le sens, ajouter : (cf. toutefois *ινος πυρός*, Thcr., etc.).
- 22, col. 1, sous *eiprus*, l. 4, fin, ajouter : *dea Cupra*, IL IX 5294 ; cf. Strabon 5, 241 ; Sil. Ital. 8, 432.
- 23, col. 2, l. 5, ajouter comme référence : v. Thes. III, 204 et sq.
- ous *eisium*, l. 2, ajouter : Emprunt ; cf. irl. *cess corbeille* », gael. **cissio*-.
- 25, col. 1, l. 4, lire : *clāmō*.
- 14, ajouter : v. isl. *lakka*.
- 26, col. 2, l. 11, lire : serbe *kjlūka*.
- 28, col. 1, l. 9-10, lire : P. F. 56, 19.
- 16 du bas, lire : **ἀλγγω*.
- 29, col. 1, l. 2, ajouter : Mot expressif ; cf. gr. *κλώζω*, sl. *klohotati* « glousser ».
- 22 du bas, lire : tokh. B.
- 20 du bas, lire : subsisté.
- col. 2, sous *coaeula*, ajouter : v. André, Noms d'oi-
eaux, sous *quacula*.
- 31, col. 1, sous *cohum*, l. 2-3, lire : Varr., L. L. 5, 35.
- col. 2, sous *colaeipium*, ajouter : (?) et forme dou-
euse.
- 33, col. 1, l. 21, lire : *ἐπλόμην*.
- avant *color*, ajouter : *colobus*, -a, -um adj. : tron-
ué. Du gr. *κολοβός* ; *colobium*, -i n. : tunique sans
manches ; étr. *culpiu*.
- 34, col. 1, l. 7, ajouter : *colum*, -i n. : gros intestin.

Transcription du gr. *κἄλων*, confondu avec *κἄλον*.
V. Benveniste, Rev. Phil., 1965, p. 12. Dérivé : *cō-
licus*.

- P. 135, col. 1, sous *coma*, ajouter : *comētes* (tardif *co-
mēta*), du gr. *κομητής* (*ἀστήρ*).
- col. 2, sous *comis*, l. 15, après « sourire », ajouter :
skr. *smāyate* « il sourit ».
- P. 141, col. 2, sous *coquō*, l. 20, ajouter : Pour *cocistriō*,
v. *cociō*.
- P. 143, col. 1, sous *cornix*, ajouter, l. 9 : cf. toutefois
Coronici, CIL 1², 2, 976.
- l. 5 du bas, lire : *forniz*.
- P. 145, col. 1, sous *cortumiō*, fin, ajouter : cf. K. Latte,
Röm. Rel., p. 42, n. 3, qui traduit le mot par « Koor-
dinieren der Zeichen »?
- l. 8 du bas, après Itala, ajouter : (et *scoriscātiō*).
- P. 147, col. 1, sous *crāpula*, lire : *crāpula*, -ae f. : 1^o ré-
sine (colophane) qu'on mêlait au vin ; 2^o fumées du
vin, ivresse. Cf. André, dans Ant. class. 3, 1964,
p. 56 et s., qui estime que le sens de « résine » est an-
térieur au sens de « ivresse ».
- P. 152, col. 1, sous *crocus*, l. 2, après *κροκόξ*, ajouter :
lui-même d'origine sémitique.
- P. 154, col. 1, sous *cucullus*, fin, ajouter : Pour **cucul-
lāris* « herbe à capuchon », v. André, Latomus XIV,
1955, p. 519.
- col. 2, sous *cucuma*, ajouter : Sémitique (éthiop.
kaka mat « caldarium », d'après M. Cohen, St. sem.
Io. Bakoš dicata, Batisl., 1963, p. 79).
- sous *cūdō*, fin, lire : serbe *kūjem*. Ajouter : pers.
kustan « tuer », av. *kudat šaitim* « qui tue la soif ».
- P. 155, col. 1, sous *culigna*, supprimer : peut-être venu
par l'étrusque, et lire : Mot attesté en osque *culyna*
et en étrusque *χολγνα*. V. Vetter, Hdb. 127 et 131.
- sous *culleus*, l. 2 et 3, lire : mesure de capacité de la
contenance de 20 amphores ou 520 litres environ.
- l. 7 du bas, lire : Latte, P. W.
- P. 157, col. 2, sous *cunica*, fin, ajouter : « pièce de
pressoir » (douille?). Cf. André, Rev. Phil., 1962, 24.
- P. 159, col. 1, l. 2, avant *eupressus*, ajouter : *cuppēs*,
v. *cupiō*.
- col. 2, sous *curiosus*, lire : (sans doute formé d'après
studiōsus avec influence de *cūria*, d'après Pisani).
- après *curiositas*, ajouter : V. A. Labhart, Mus. Helv.,
1960, p. 206 sq.
- P. 167, col. 1, l. 18 du bas, ajouter : hitt. **takk-*
« ressembler, convenir » et avec élargissement en *s* :
taks- « conformer à, combiner ». V. Laroche, BSL 38,
1963, p. 70.
- col. 2, sous *dēcrepitus*, fin, ajouter : Vetter compare
uesica displosa (Hor., Sat. 1, 8, 46), Gl. XL, 1963, 145.
- sous *dēfrutum*, l. 11, ajouter : v. angl. *brod* « ius ».
- P. 169, col. 2, art. *dēns*, l. 7, du bas, après *δῶδᾶν*, ajouter :
(secondairement *δῶδός*, d'après *διδῶδός*).
- dernière ligne, ajouter : gr. *δῶδῶ* ; on partirait de
**dent-*.

- P. 170, col. 1, sous *derbītae*, l. 6, lire : gall. *darwyden*.
- P. 174, col. 1, sous *dida*, l. 3, lire : *τιθῶς*.
- P. 175, col. 1, l. 13, après « il brillait », ajouter : gr. *δέατο*.
— l. 16, après forces actives, divines, ajouter : cf. sans
doute hitt. *tine* « luna, mensis », proprement « celle
qui brille ».
- P. 181, col. 1, avant l. 3 du bas, ajouter : *condolēscō*, -is,
-nī ; se mettre (brusquement) à souffrir ; cf. Plt.,
Tru. 632 ; Tibul. 1, 6, 3 ; *condoleō* : un exemple dans
Cic., Att. 15, 4, 1, surtout fréquent dans la langue de
l'Église pour traduire *συναλγῶ* ; cf. *compator* ; *indo-
lēscō* ; *perdoleō*, *perdolēscō*. Le simple *dolēscō* (Gloss.
Philox.) est sans doute tiré des composés.
- P. 182, col. 2, l. 12, lire : Le hittite a *dames* « presser,
opprimer ».
- P. 183, col. 2, l. 7 du bas, ajouter : V. *domš*, fin. Le
gr. *δέμαρ* « femme mariée » se rattache sans doute au
groupe de *domus*, mais la forme est obscure ; cf. Ben-
veniste, Origines, p. 30.
- P. 185, col. 1, sous *droscā*, ajouter : angl. *trush*, all.
Drossel.
- P. 187, col. 2, sous *dum-taxat*, fin, ajouter : V. M. Re-
gula, I. F. 65, 1960, p. 12.
- P. 188, col. 1, après *dupondium*, ajouter : *duodēnum*,
gén. pl. de *duodeni* (scil. *digitū*) « intestin long de
douze (largeurs) de doigt », trad. du gr. *δωδεκαδάκ-
τυλος* ; cf. Benveniste, Rev. Phil., 1965, p. 60.
- l. 12 du bas, ajouter : Le composé *uīginti* « vingt »,
c.-à-d. « deux dizaines », suppose un thème **ui-*,
wi-, gr. *ἑξῆς*, av. *vīsaui*, tokh. *wiki* avec un
doublet **wo-*, gaul. *vocorio*. En face de *Tricorii*, le
gr. *δῶδεκα* peut reposer sur **dō-* aussi bien que sur
dwo-, lat. **diis*, ombr. *dis*, *di-*, got. *dis-*, sur un an-
cien **di-*.
- P. 190, col. 1, sous *ebucalium*, l. 2, ajouter : celt. *Epona*,
gall. *ebol* « poulain ». V. *equus*.
- col. 2, l. 17 (*elaphos*), ajouter : Sur gr. *ἐλέφας*, hitt.
labyra (issu du syrien?), v. E. Laroche, Rev. Phil.,
1905, p. 56.
- P. 191, col. 2, sous *esca*, fin, ajouter : Sur *esca* « funes
ignis », amadou, v. Thes., s. u. 855, 87 sq. ; M. L.
esca 3.
- P. 192, col. 1, ajouter après *ed* : *azzik* « banqueter »,
de **ed-sk-*.
- à la fin de l'art. *ēdō*, ajouter : L'ombrien *ezariaf*,
TE. IV, 27, est de sens douteux : « escāriās » ?
- col. 2, sous *effāll(ī)stam*, fin, ajouter : On a pro-
posé de lire *ex infulato*, de *infula*.
- P. 193, col. 2, après *elegāns*, ajouter : *elegiā* : v. *elo-
gium*.
- P. 194, col. 2, sous *em*, fin, ajouter : L'explication par
l'acc. *em*, de *is*, est peu vraisemblable.
- P. 196, col. 1, l. 11 du bas, lire : *en*.
- P. 197, col. 2, l. 25, après *redtiurus*, ajouter : mais tou-
tefois *simitū* ?
- P. 199, col. 1, l. 26, ajouter : hitt. *iyati* « il va » et *pa-imi*
« je vais » (préfixe *pa-*, pe-).
— l. 2 du bas, lire : germanique : v. h. a. *bischof*.
— col. 2, l. 7, lire : got. *aipistulans*.
- P. 200, col. 2, sous (h)er, l. 12, ajouter : Sur *ericus*
« chardon à foulon », v. André, Latomus XIV, 1955,
519.
- P. 202, col. 2, sous *essedom*, l. 2, ajouter : Sans doute
de **en-sed-om* (v. *sedeō*).
— avant et, ajouter : *ēsuriō* : v. *edō*.
- P. 204, col. 2, l. 7 du bas, ajouter : Alb. *šem(e)*.
- P. 205, col. 2, sous *exemplum*, l. 3, ajouter : gr. tardif
ἔξομπλον, Isou (Hesych.) ; *ἔξοντάρια* « exemplar-
ium » (Papyr.).
- P. 206, col. 1, sous *expediō*, lire : *pēs*.
— col. 2, sous *explōrō*, l. 7 du bas, ajouter : cf. gr.
ἐξπλοῶν (Xén.).
- P. 215, col. 1, l. 5 du bas, ajouter : Le nom. *famul* (Enn.,
Lucr.) est un calque de l'osque.
- P. 216, col. 1, sous *profānus* fin : sur « profanus » et « pro-
fanare », v. maintenant E. Benveniste, dans *Hom-
mages à Georges Dumézil*, p. 46-53, qui traduit *pro-
fanus* par « désacralisé » et *profanare* par « rendre
apte à la consommation (une offrande) », et par suite
« consacrer une oblation vouée ensuite à la consom-
mation », puis « consacrer » en général.
- *ibid.*, sous *far*, l. 2, lire *amidonnier* au lieu de
épeautre.
- P. 218, col. 1, sous *fascinus* fin, ajouter : « On est
tenté de rapprocher le mot obscur **fescemnoe*, v.
p. 281, col. 1, l. 1.
- P. 221, col. 2, sous *fauis(s)ae*, après f. pl., ajouter :
(*flauisae*, Non. 112, 26).
- P. 226, col. 1, l. 1, fin, lire : *ferō*, *ferus*.
- P. 227, col. 1, l. 4 et 5, lire : **fšnom* et **fšs-*.
- P. 228, col. 1, l. 4, après *forda* ajouter *bifer* « qui pro-
duit deux fois par an » esp. *breva* « early fig ».
- P. 229, col. 1, l. 14 du bas, lire : v. sl. *berę*.
— col. 2, l. 9 et 11, lire : serbe *breme*, *breda* ; russe *be-
rēzaja*.
- sous *ferrum*, l. 16 du bas, ajouter après M. L. 3261 :
3^o verveine (trad. de *σδηρίτις*).
- *ibid.*, dernière ligne, ajouter : cf. Benveniste, Celt.
III, 1956, p. 279-283, qui suppose un mot d'origine
illyrienne emprunté par les Celtes.
- P. 243, col. 2, sous *foedus*, l. 11, lire : *ea quae maximae
fidei*.
- P. 244, col. 2, sous *follis*, l. 4, ajouter : Sur *follis* « mon-
naie, unité de compte », cf. Isid., Or. XVI, 18, 11 :

*ticuntur a sacculo quo conduntur, a continente
d' continentur appellatum.*

col. 2, l. 13, lire : Cap., *Prol.* 52.

col. 2, l. 12, lire : *iēūnus.*

col. 1, sous *frāgum*, l. 7, ajouter : lit. *brāškē* « et ».

ramea, l. 4, ajouter : v. isl. *premjār* « frapper l'épée »; Mast, Lang. 34, 1958, 364.

col. 1, l. 6, sous *frāter*, ajouter : fratres icus, magister fratrum », *fratrecate*, **fratricāu* agisterio ». Cf. *magistrātū* (abl.).

col. 2, sous *fraus*, fin, ajouter : L'ombrien a m « fraudātum ».

col. 2, l. 5 du bas, sous *frigutiō*, ajouter :

col. 2, l. 8 et 4 du bas, lire : **frūctiō* et *fructus*.

col. 1, sous *frustum*, l. 12, ajouter : soit gr. « je brise », skr. *dhvratī* « endommager », de

, sous *fu*, lire : *fū* et *fūfae*.

col. 1, sous *fulciō*, l. 3 du bas, lire : *balžena*.
ière ligne, ajouter après gr. : *φάλαχος* et.

ulgō, ajouter, l. 13 du bas, après *fulgurō*, -ās :
gerō, Catulle 66, 94).

col. 1, l. 10, lire : *fūsitriz*.

l. 26 du bas, lire : *dēposuerit*.

col. 1, sous *gabata*, l. 3, ajouter après *ζάβατος* :
v. *τροφάλιον*.

, sous *gaius*, ajouter : V. André, *Noms d'ois.*
s. u.

col. 1, sous *galbus*, l. 7, ajouter : *galbina* (scil.
« vêtement jaune ») (Juv., Sat. 2, 97).

col. 1, l. 2, après *gastra*, ajouter : Rohlfis, *Scav.*
p. 10.

, sous *gaudeō*, fin : Le lit. *gausūs* « abon-
gdusinti « multiplier, accroître » est loin pour

u bas, ajouter : *γαννακῆς* (Papyrus), venu de
n **gannaka*.

col. 1, milieu, lire : *jūmt* « mettre un toit ».

col. 1, sous *gener*, l. 4 du bas, lire : *zāmaoya*.

col. 2, l. 4 du bas, lire : *ingenuus*.

col. 1, sous *genū*, l. 15, lire : *Herculēs*.

col. 1, sous *gillō*, l. 4, ajouter : cf. peut-être
güllā « vase à boire ».

col. 1, sous *glāns*, l. 9, lire : *glandium* n. : longe,
cf. Johnston, *Class. Phil.* XLIX, 1954,
sqq.).

col. 2, sous *glōba*, l. 11, fin, ajouter : *glēbō* « arā-
sticus » (Gl.).

P. 279, col. 2, l. 1, sous *grāculus*, supprimer : *geai* (v.
André, *Noms d'oiseaux*, s. u.).

P. 279, col. 2, sous *grādīuus*, l. 4, lire : cf. *Fērōnaia*.

P. 280, col. 1, sous *Græcus*, l. 13, ajouter : V. Ernout,
Philologica III, p. 82 et s.; et G. Rohlfis, *Gl.* XXXIX,
p. 268 et s.

— col. 2, sous *gramiae*, l. 3, lire : (cf. *γλημώδης*), et
supprimer : *γλημιον*.

P. 284, col. 1, sous *grandis*, fin, ajouter : A. Castellano,
Una motta di parole « magnus » e « grandis », *Arch.*
Glott. ital. XLVI, II, 1964.

P. 282, col. 1, sous *grātus*, fin, ajouter : cf. W. Havers,
Zur Wortsippe grātus, grātes, grātulor, und verw.,
dans *Mél. Kretschmer*, 1956, p. 154-171, et M. Leu-
mann, *Gl.*, 1964, p. 116.

P. 285, col. 1, sous *gunna*, l. 2, ajouter : cf. russe *kund*,
kūnika « martre ».

P. 287, col. 2, bas, ajouter : Sur tous ces emplois, v.
M. Leumann, *habere* mit Inf., *Mus. Helv.* 19, 1962,
p. 65 et s.; Benveniste, *Hitt. et i.-e.*, p. 59 et s.

P. 288, col. 1, sous *haedus*, l. 5 du bas, lire : le nom
latin du « chevreau ».

P. 289, col. 1, avant *hara*, ajouter : *hapalus*, -a, -um
adj. : (œuf) mollet (Apicius). Du gr. *ἀπαλος*. Plaute a
déjà *hapalopsis*, Ps. 894.

P. 294, col. 2, sous *heluus*, l. 3 du bas, lire : *zēlvās*.

P. 292, avant *hērēs*, ajouter : *Herculēs*, -is m. : Her-
cule. Emprunt oral au gr. *Ἡρακλῆς*, panitalique et
étrusque (v. *hercle*), qui a subi des altérations : syn-
cope et épenthèse, passage à la 2^e déclinaison : en
osque, gén. *Herkleis*, dat. *Herklūi*; cf. gén. *Her-
culi* de Catulle 55, 13. Nombreux dérivés dans la to-
ponymie et l'onomastique : *Herculānus*, etc.

P. 295, col. 1, sous *hinnus*, ajouter : V. Chantraine,
R. Phil., 1965, p. 205.

— col. 2, sous *hippacō*, l. 8, lire : *zipati*.

P. 296, col. 2, sous *hirundō*, fin, ajouter : *hirundo* « chā-
taine du cheval » est une traduction de gr. *χελυ-
δών*; v. André, *Noms d'oiseaux*, s. u.

P. 299, col. 2, sous *hiorior*, l. 10 du bas, ajouter : et le
nom de Vénus, osq. *herentatēis*, gén. « *Veneris* »,
pél. *herentias* nom., etc.

P. 304, col. 1, l. 20, lire : Word (au lieu de World).

— col. 2, l. 13 du bas, lire : *perezierit* au lieu de *per-
rezierit*; cf. E. Löfstedt, *Late latin*, p. 17.

P. 308, col. 1, sous *ignis*, l. 4 du bas, lire : lit. *ugnīs*.

— sous *ignōscō*, l. 2, lire : *ignōtūrus*.

P. 311, col. 1, sous *imperium*, l. 16, ajouter : Sous l'Em-
pire, *imperium* désigne à la fois le « régime impérial »
et le « territoire qui lui est soumis » : i. *Roma-
num*.

P. 314, col. 1, bas, ajouter après *inciēns* : Sur *incincta*
« enceinte », v. *incingō* sous *cingō*.

P. 315, col. 1, avant *inde*, ajouter : I *inde* : impératif
conservé dans l'expression *inde ignem in aram*, *Plt.*,
Mi. 411. Généralement dérivé de *indō* (v. *dō*, p. 180)
« placer, mettre dans ou sur », mais, selon Pisani,
Paideia XVII, 1962, 7, correspond au skr. *indhī* « al-
lume », de la racine **idh-*, v. *aedēs*. — II *inde* : ad-
verbe e. q. s.

— col. 2, l. 17, après *Thes.* s. u., ajouter : et K. Latte,
Röm. Rel., p. 43.

P. 316, col. 1, à la fin de l'article *indūsium*, ajouter :
v. Ernout, *Rev. de Phil.* XXXII, 1958, p. 7 sqq.;
Philol. III, 105.

P. 319, col. 1, sous *instar*, l. 1 et l. 5 du bas, lire :
instar.

— col. 2, avant *insula*, ajouter : *insūbutum*, -ī, en-
souple. V. *suō*.

P. 324, col. 1, sous *intubus*, l. 2, après *endive*, lire : Étym-
ologie obscure : mot araméen d'après O. Hiltbrun-
ner, *Latina-Graeca*, Berne, 1958, p. 174. — L. 4,
lire : Depuis Lucilius. — L. 5, après M. L. 4524, lire :
mais les formes romanes ne proviennent pas directe-
ment du latin; le latin médiéval a *endivīa*, le grec
byzantin, *endivī*, cf. ital. *endivia*.

— avant *inuideō*, ajouter : *inuicem* : v. *uicis*.

P. 321, col. 2, sous *inuideō*, l. 6 du bas, ajouter : lit.
pauidei.

P. 323, col. 1, l. 18, lire : Word.

P. 334, col. 1, milieu, lire : *senectūs*.

P. 336, col. 1, après *laciō*, ajouter : *laeōnicum*, -ī n. :
étuve d'un *caidarium*. Du gr. *λακωνικόν* n.
— col. 2, avant *lactēs*, ajouter : *lactāgō* : v. *lac*.

P. 339, col. 1, sous *lampadiō*, l. 2, ajouter : ou plutôt
« muscari à toupet ».

— l. 4, ajouter : Latomus XV, 1956, p. 293. Dérivé de
lampada?

— col. 2, sous *lāna*, l. 8 du bas, lire : lit. *ōlna*.

P. 344, col. 1, sous *lapis*, l. 3 de la fin, après « pour le
sens », ajouter : v. pourtant *Frisk* sous *λαπάς*.

— col. 2, l. 3 du bas, ajouter : (*Lārunda* dans Ausone,
d'après *Lār*).

P. 342, col. 1, sous *largus*, fin, ajouter : L'étrusque a
des noms propres : *larca, larena, largenna* (lat. *Lar-
genius, Larginius*); cf. W. Schulze, *Lat. Eig.*, p. 83 ;
mais le sens en est inconnu.

P. 344, col. 1, l. 7 du bas, lire : racine **plitha-*.

P. 346, col. 1, l. 6, lire : *λοῶς* de **λεῶς*, myc. *re-wo*,
hitt. *lah-(w)ai*; v. Benveniste, *Hitt. et i.-e.*, p. 45.

P. 347, col. 1, l. 14 du bas, après *Plin.* 25, 162, ajouter :
v. André, *Latomus* XV, 1956, p. 292 sqq.

P. 348, col. 1, sous *laxus*, l. 4 du bas, lire : *λαγάσσα*.

P. 348, col. 2, sous *lectus*, l. 6 du bas, ajouter (après
**legē-*) : sauf peut-être fal. *licet* « iacet » de **legēre*,
Veitler Hdb. 286.

P. 349, col. 1, l. 5 du bas, lire : **lēctōrinum*.

P. 354, col. 1, sous *lemurēs*, l. 3, lire : *Varro*.

P. 352, col. 2, sous **lessus*, fin, ajouter : Rappelle pour
le sens *plangor* (Vg., Aen. 12, 605, 667).

— sous *letum*, fin, ajouter : On a rapproché : gr. *λοτή*
ράφος (Hes.), *λομός* « pestis » (Hes.), étr. *leine* « mor-
tuus est », *Lebam, Leinō* « dea infernalis ».

P. 354, col. 2, l. 2, lire : *legisperitius*.

— l. 16, ajouter : V. E. Benveniste, *BSL* XXXVII
(1936), p. xviii.

— sous *liber*, l. 12, lire : britt. *llyfr*.

P. 355, col. 1, l. 12, après *délivrer*, ajouter : (et « tra-
verser, franchir (un fleuve) »; v. E. Löfstedt, *Verm.*
St. 105, 2.

— col. 2, l. 9, sous *liberā*, ajouter : Sur ombr. *Vofione*
(Vufiune) « Liberō? » (datif). V. E. Benveniste, *Rev.*
Hist. Rel. CXXIX, 1945, p. 6-9.

— l. 11, Le vénète a *louderobos* « liberis », dat. pl.

P. 356, col. 2, l. 15, ajouter : On a aussi expliqué *libra*
par **loudhrā*, adjectif féminin dérivé du nom du
« plomb » en celtique : **loudya*, et en germanique :
**laueia*, angl. *lead*.

P. 357, col. 1, l. 22 du bas, lire : *libertās*.

— col. 2, l. 18, lire : mèche.

P. 360, col. 2, sous *lingua*, l. 6 du bas, ajouter : après
« genre indécis » : tokh. A *kāntu*, tokh. B *kantwa*, issu
par métathèse de **stank-*.

P. 367, col. 1, après *lōtium*, ajouter : *lōtor*, -ōris m. :
foulon; v. *lauo*.

— sous *lubet*, fin, ajouter : Sur les confusions tardives
entre *libet*, *libenter* et *libero*, v. E. Löfstedt, *Venn.*
St., 104 sq.

— col. 2, avant **lucinus*, ajouter : *Lūcina* f. : v. *lux*
et *lūcus*.

P. 368, col. 1, sous *lucūns*, fin, ajouter : L'explication
par un emprunt à un grec supposé **λυκούς* (ἄρκτος),
cf. *γλυκέας*, se heurte à des difficultés de forme et
de sens.

P. 371, col. 1; l. 4, ajouter après Benveniste : *BSL* 44, 53.

— col. 2, l. 15 du bas, lire : *in Campo Martio*.

P. 372, avant *lūtor*, ajouter : **lūtō*, -ās? : fréquentatif
de *lūō*, d'après Non., p. 134, 16, qui cite un exemple
de Varron, *Men.* 100.

P. 374, col. 1, l. 13, ajouter après « radical » : sauf peut-
être hitt. *luk-xi* « il fait jour » comme *nekuji* « il fait
nuit ».

— milieu : supprimer : irl. *luan* et ajouter : brit. arm. :
lun.

P. 376, col. 1, sous *maehaera*, l. 2, ajouter : v. *Frisk*,
s. u.

- 377, col. 2, sous **maforte**, fin, ajouter : *μαφόρτης*.
Blaise, *Dict.*, sous *māfors*.
- 379, col. 1, sous **magnus**, l. 8 du bas, lire : tokh. B. fin de l'article : M. Benveniste (*Hitt. et i.-e.*, p. 111) conteste le rapprochement de hitt. *mekki* à cause de la graphie constante *-kk-* et du sens « nombreux ».
- 380, col. 1, sous **mallō**, ajouter : Toutefois, *mallō* « boîte d'oignons » peut s'expliquer en partant du r. *μαλλός*, qui signifie aussi « tresse », les oignons se vendant à la boîte ; cf. Ed. Diocl. 6, 20 (André).
- 381, col. 2, l. 20, ajouter : Sur *mam(m)ulāria* « acanthe », v. André, *Latomus* XIV, 1955, p. 52.
- 382, col. 2, fin, ajouter avant **mandēcō** : **mandra**, *ae* f. : 1° troupe, convoi ; 2° rangée de pions au jeu de dames. Emprunt au gr. *μάνδρα*, attesté dans la titulature impériale (Laus Pison., Mart., Juv.).
- 387, col. 1, sous **marcus**, l. 2, lire : 3, 2, 25.
col. 2, sous **margō**, l. 7, ajouter : l'iranien a *marəza*.
- 388, col. 1, sous **Mārs**, l. 10 du bas, ajouter : étr. *Marsae*, *Mamerce* ; cf. Buonamici, *Epirg. étr.*, p. 266.
- 391, col. 1, sous **mātūrus**, ajouter, l. 10 du bas, après on attesté : en latin, mais l'osque a *Maclūis Kerliāis* « Matribus Cerealiibus » sur la Table d'Agnone (etter, 147 a 10 et B 13).
- 395, col. 2, sous **membrum**, l. 3 du bas, lire après *mesro-* : ou *mes.ro*, cf. gr. *μηρα* pl. n.
- 398, col. 1, l. 16 du bas, lire : *mēnōps*.
col. 2, l. 2, avant **menta**, ajouter : *mentor* : v. *metior*.
- 399, col. 1, l. 9 du bas, lire : (armor.).
col. 2, l. 13, ajouter : v. Frisk, sous *μετρομα*.
l. 16, ajouter après **smer* : (avec une variante **mer*).
- 401, col. 1, sous **mēta**, fin, lire : « palūs ».
sous **metallum**, l. 2, ajouter après *μέταλλον* : d'origine inconnue (cf. Frisk, s. u.).
col. 2, sous **mētior**, l. 8 du bas, ajouter après « avec » : mais *μήτρα* en sicilien, v. Frisk, s. u.
l. 3 du bas, lire : *miā* « mesuré ».
- 402, col. 2, bas, ajouter : et l'analyse de *miles* en *sm-ilo-* (Hirt.) est arbitraire.
- 403, col. 1, sous **millium**, l. 12, après *mlinos*, ajouter : f. pl. ; l. 14, ajouter : V. Niedermann ; l. 16, près p. 113, ajouter : qui rapproche gr. *μέλας* « millet noir ».
- col. 2, sous **mīmus**, ajouter : sans étymologie.
sous **mīna**, l. 3, ajouter : hébr. *māne*, accad. *manū*.
- 405, col. 2, l. 5, ajouter après Wackernagel : *Fest. Jacobi*, 1 sqq.
l. 25 du bas, lire : correcte.
- fin de l'art. **minister**, après **mei-*, ajouter : gr. *μείων*.
sous **minuriō**, l. 5, lire : *μινύρομα*.
- 407, col. 2, sous **mitra**, ajouter après *μίτρα* : (d'origine orientale incertaine ; v. Frisk, s. u.).
- 410, col. 1, sous **mōlēs**, ajouter, l. 1 : abl. *mōlē*, gén. *il. mōlīum*).

- P. 410, col. 2, fin de **mōlēs**, ajouter : cf. encore *prismuōlētū* « laborare », got. *afmanip* « fessus », all. *müde*, sl. *mājati* « désfatigé ».
- P. 411, col. 2, sous **molucrum**, l. 1, fin, ajouter : (var. *teruntur*).
- P. 415, col. 1, début dernier paragraphe, après **mer-* « mourir », ajouter : hitt. *mer-* « disparaître, mourir ».
— col. 2, sous **Morta**, fin, ajouter : Enfin l'existence de *Parca Mauritia* à côté de *Neuna (Nōna) Fata* (De-grassi, *Inscr. lat.*, 10-12) indique une influence de *Mauors, Mauurs* ; v. Lejeune, *RÉA*, 63, 1961, 438.
- P. 416, col. 1, sous **mōtacilla**, fin, ajouter : v. André, *Noms d'oiseaux*, s. u.
- P. 421, col. 1, sous **mundus**, l. 30, ajouter : cf. étr. *munta* « tombeau ».
— l. 7 du bas, ajouter : Pfiffg, *Spr. VIII*, 1962, p. 142, et Pisani, *Paid. XVII*, 1962, p. 10.
- P. 422, col. 2, art. **mūnus**, l. 19, ajouter : L'ombrien a *mune kla* « mūnusculum, sportulam », qui suppose un thème en *-o/e-* : *moino-*.
- P. 423, col. 2, sous **murra** 1, l. 2, ajouter : lui-même emprunté au sémitique (v. Frisk).
- P. 425, col. 2, sous **mustēla**, fin, ajouter : cf. *mustus?* V. André, *R. Phil.*, 1962, p. 68.
- P. 426, col. 2, l. 14, ajouter après etc. : gr. *μοῖρος* « remerciement » (Frisk, s. u.).
- P. 428, col. 1, sous **naeuus**, l. 8, ajouter : (étr. *Cneve*, etc.).
- P. 430, col. 1, l. 23, lire : Cf. Marouzeau, *Traité de styl. lat.*, 1946, p. 166 sqq.
- P. 432, col. 1, l. 13, ajouter : *naulum* « fût », gr. *ναῦλον* (Frisk).
— l. 27, lire : *nautonier*.
— sous **naupreda**, ajouter : V. *lamp(a)eda*.
- P. 434, col. 2, l. 16, lire : Le hittite a *nepiš* de **nebbes*.
- P. 437, col. 2, sous **nēnia**, l. 15, ajouter : cf. peut-être *νενιάλος* « sot » et « aveugle » (Frisk).
— sous **nēo**, milieu, l. 15, lire : gr. *νέω*, fut. *νήσω*, *νήντα*, etc.
- P. 439, col. 1, l. 24, ajouter : V. Ernout, *Philologica III*, p. 90.
- P. 440, col. 1, sous **noxa**, l. 1, lire : *noxa*, *-ae* f.
— col. 2, l. 24, lire : tokh.
- P. 441, col. 1, sous **nīdor** fin, ajouter : Racine **kneid-*.
— sous **nīdus**, fin, ajouter : Sur gr. *ἄζος* « rameau », de **o-zd-os*, v. Frisk, s. u.
— col. 2, l. 1, ajouter après Étymologie inconnue : Le rapprochement de gr. *νεβρός* « faon » (à cause de son pelage sombre) est aventureux (Frisk). L'ombrien *niru* dans *pistu neru* (T. E. II b 15) est obscur.
— sous **ninnium**, fin, ajouter : et Alf. Traina, *Riv. di Fil.* 94, 1966, p. 50 et s.
- P. 442, col. 2, sous **nīnūt**, fin, ajouter : Racine à alter-

- nance **sneig^{wh}-* (*velpei*, *nīuit*), **snig^{wh}-* (gr. *νίπα*) ; cf. Frisk, sous *velpei*.
- P. 443, col. 1, sous **nō**, l. 6 du bas, lire : *natō*, *-ās* au lieu de *nō*, *nās*.
- P. 446, col. 2, sous **notīa**, l. 1, lire : *uūtis*.
— sous **nouēula**, l. 5, après *nouāre*, ajouter : de **knouā*.
— l. 3 du bas, lire : *knduti* « il aiguise ».
- P. 447, col. 1, l. 13 du bas, ajouter après n° 364 : et *Neuna, v. Morta*.
— l. 5 du bas, ajouter : L'adverbe *nouiēs*, ombr. *nuois*, suppose un thème i. e. **new-* sans nasale finale (cf. *decīēs*, de **dek-*).
- P. 448, col. 2, sous **nox**, fin, ajouter : *nekuzi* « il fait nuit », de **nekuti*.
- P. 449, col. 1, sous **nūbēs**, fin, ajouter : *nūbēs* en face de *νέφος* rappelle *sēdēs* en face de *ἔδος*.
- P. 450, col. 1, l. 18, lire : *nekumant-* « nu ».
— l. 19, ajouter : *nekumantar-īya* « dénuder ».
- P. 451, col. 2, sous **nummus**, ajouter à la fin : V. E. Laroche, *Hist. de la racine *nem-* en grec ancien, et G. C. Shipp, *Gl.* 34, 1955, 142.
- P. 452, col. 2, sous **nurus**, l. 5, ajouter : V. B. W. *bru*.
— sous **nurus**, fin, ajouter : Le rapprochement avec *neō* « filer », de **sneu-* « filer », est imaginaire.
- P. 456, col. 1, sous **obrussa**, l. 6, ajouter : et *Hitt. et i.-e.*, p. 126.
- P. 457, col. 2, sous **oeris**, l. 11, lire : *hekur*.
— sous **oeris**, l. 16, ajouter : gr. *ἔκρος*.
- P. 458, col. 1, sous **oculus**, l. 4, barrer : bulbe de la racine du roseau, et lire : bourgeon adventice de la souche.
— l. 20, ajouter : *inoculātus* « tacheté ».
- P. 459, col. 1, l. 10, sous **ōdi**, après on rapproche, ajouter : gr. *ὀδός(σ)ασθα*, aor. « être en colère, gronder » ; v. Frisk.
— sous **ōdor**, l. 3 du bas, ajouter : (qui a remplacé un ancien *olō*, *-is*, *-ere*).
- P. 460, col. 1, sous **oleum**, l. 1, ajouter : Mot méditerranéen, égéen ou crétois : arm. *ewl* « huile », étr. *eleīva*.
- P. 461, col. 1, sous **oluatiūm**, après sans autre exemple, ajouter : Sans doute du gr. *ὀλβάκιον* « καροῦν (Hes.) » ; v. André, *Rev. de Phil.*, 1962, p. 30.
— col. 2, sous **ōmen**, fin, ajouter : Autre hypothèse dans Benveniste, *Hitt. et i.-e.*, 1962, p. 10 et s.
— avant **ommentāns**, ajouter : **ōmittō** : v. *mittō*.
- P. 461, col. 2, l. 4 du bas, lire : italiens.
- P. 462, col. 1, l. 3, ajouter : gr. *ὄμνη* (v. Frisk, s. u.).
— col. 2, sous **opīmus**, dernière ligne, lire : *πιπέλη*, mais le rapprochement est douteux, et l'explication par **opi-pīmus* peu vraisemblable.
- P. 466, col. 1, sous **ōra**, l. 1, lire : *ōra*, *-ae* f. : amarre.
— col. 2, l. 6 du bas, ajouter : cf. hitt. *harp-* « séparer, trancher, diviser ». Benveniste, *Hitt. et i.-e.*, p. 11.

- P. 467, sous **Orcus**, ajouter, l. 10 : cf. Skipp, *Orcus*, dans *Gl.*, 1960, p. 154 et s. ; Mackauer, *P. W.*, 18, 1, 708 sqq.
- P. 468, col. 1, l. 10, ajouter : Le sens de l'ombrien ur *nasier* abl. pl. est incertain : « urnāriis » ou « ordināriis » ?
— col. 2, l. 20, lire : *foctus*.
- P. 470, col. 2, l. 9 du bas, après *oseen*, ajouter : **Oscus**, *-as*, *-um* adj. : pl. *Osci* « les Osques », nom d'une peuplade sud-italique entre les *Volques* et la *Campanie*. Adv. *obsce*, *osce*. Sans doute de **ops-ko*, gr. *Ὀπικολ* ; cf. *Vols-ci*, *Aurun-ci*. Adj. dérivé **obscaite* (sc. *leges*), synonyme de *sacraite* dans Festus 204, 24.
- P. 472, col. 1, l. 11, ajouter : De même que hitt. (*louv*) *hawa-*, *hawr-*.
— col. 2, sous **ōuum**, l. 15, lire : *vrddhi*.
- P. 475, col. 1, sous **pāgus**, l. 15, fin, lire : (Perse, Prol.).
— *ibid.*, l. 30, ajouter à la fin : V. A. Blaise, *Dict. lat.-fr. des auteurs chrétiens*.
- col. 2, sous **palam**, fin, lire : hitt. *pulhi* « large ».
- P. 476, col. 1, sous **Palēs**, fin, ajouter : Étymologies « populaires » dans Festus (*pasce*, *pario*). Altheim a rapproché *Palātium* (v. *palātium*). Sur *Palēs* masculin, v. Dumézil, Les deux Palēs, *REL* XL, 1962, p. 169 et s.
- P. 478, col. 2, l. 29, lire : *pandat*, au lieu de : *pandal*.
- P. 479, col. 1, fin, ajouter : Sur la parenté de sens entre *pangō-* et *πῆγμα*, v. W. Schulze, *Kl. Schr.* 217.
- P. 482, col. 2, milieu, sous **pārēō**, l. 5, lire : *-uī*.
- P. 488, col. 1, sous **patina**, ajouter, l. 3 : sic. *πατίνα*, comme étr. *patina*.
- P. 491, col. 2, l. 5, à *petenata*, ajouter : épithète d'un gâteau en forme de *pecten* « pudenda muliebrina » offert à une divinité féminine.
- P. 492, col. 2, l. 29, lire : *gāthās*.
- P. 495, col. 1, l. 18 du bas, ajouter après « **argentopondius* » : Cf. sans doute ombr. *nuřpener* (T. E. V a 13 « *pondiis* »).
- P. 496, col. 1, sous **pēnis**, l. 3, lire : uirile.
— l. 3 du bas, ajouter après *girah* « tête » : cf. *κράνιον* et *κέρας*.
- P. 497, col. 2, sous **perdix**, ajouter : Cf. gr. *πέδρομα*.
- P. 499, col. 2, sous **perperus**, l. 5, ajouter après *De per-* : marquant la déviation.
- P. 501, col. 2, l. 21, barrer : (d'où *expedientia* « opportunité », Boèce). Cf. *Thes. E.*, col. 1617, l. 64 sqq.
- P. 504, col. 1, l. 28, ajouter : Noter l'*i* de *compitium* et de *propitius* ; les autres composés ont gardé l'*ē* de *petō*.
— col. 2, sous **petra**, l. 14, après **petrica*, ajouter : et **petricōsus*.
- P. 505, col. 2, après **phoba**, ajouter : **phocā**, *-ae* (cē, ēs) f. : phoque. Emprunt au gr. *φώκη* (Vg., Ov., Plin.).

- col. 2, bas, ajouter après « picam » : dérivé *Picu-* T. E. V b 9. Sur *pica*, *picus*, v. André, *Noms sauz*, s. u.
- col. 1, sous *pilates*, lire, l. 4 : Le rapport avec *cheilata* (v. *pila*) est à rejeter. Sans emprunt au gr. *φελλάτας*; v. André, Rev. de l., 1962, p. 32.
- col. 2, l. 6, ajouter : V. Frisk, sous *πίπα*.
- col. 1, l. 7 du bas, ajouter : Pour *πάζω*, v. Frisk,
- col. 2, sous *pittacium*, l. 1, ajouter après *πιτ* : d'origine obscure.
- col. 1, sous *pix*, l. 1, ajouter : poix, résine; cf. ré, dans Ant. class. 33, 1964, 86 et s.
- 2, sous *plāga* 2, ajouter, l. 4 du bas : Cf. gr. *πλάξ*, *πλακός* et *πλάγιος* (Frisk).
- col. 2, sous *plānus*, l. 2, ajouter : cf. *πλανόμααι* er », *πλανήτης* (Frisk).
- col. 1, sous *platalea*, ajouter : Serait « le labbe oraire » selon André, *Noms d'oiseaux*, s. u.
- platis*, l. 2, lire : Autre forme de :
- col. 1, l. 19, ajouter après corbeille : A *duplex* ompare généralement ombr. *tuplak* qu'on trapar « furcam »; ce serait un adjectif neutre tantivé **du-plak*, mais le vocalisme a est sans exemple et le sens du mot incertain.
- col. 2, sous *plumbum*, l. 4 du bas, ajouter après *pagne* : v. Frisk, sous *μόλυβδος*.
- col. 2, l. 3 du bas, lire : a priori.
- col. 1, sous *po*, l. 4, lire : *ἐπι* et *ἀπό*.
- col. 1, avant *polypus*, ajouter : *polus*, -I m. : nord et par extension « ciel »; *poli* m. pl. « les » ou « les cieus ». Emprunt ancien (Accius) au *όλος*, pivot, poétique ou technique (Pline, Vitruv.). ans dérivé en latin classique, *polaris* est médiéval dans Du Cange), comme du reste *pôle* en fran-
- col. 1, sous *pōmus*, l. 2 de la fin, après *obs*, ajouter : de même que *étr. pumnās*; v. Buona- Epigr. étr., p. 213, n. 6.
- col. 2, sous *poples*, fin, ajouter après redoublet : comme *κόκλος*, de *κῆκῆ-los*; v. M. Leumann, 1964, p. 115.
- col. 2, sous *porca*, fin, ajouter : Pour un rappro- possible entre *porca* et *porcus*, on a comparé *sis* et *serōfa*; cf. Pisani, Paideia XVII, 1962, 2, et E. Lidén, KZ 56, p. 220 n.
- col. 2, l. 9, fin, lire : Wacker-
- col. 2, l. 34, lire : av. *paskū*.
- col. 1, sous *potens*, fin, lire : *belli-potēns*.

- P. 529, col. 1, bas, lire : *repōtia* n. pl. : beuverie, ripaille après la noce, Festus 350 13 L.;
- P. 530, col. 1, sous *prae*, fin, ajouter : Sur le sens de *prae* défini comme « marquant la partie antérieure d'un objet conçu comme continu, et donc comme unique », v. Benveniste, Le système sublogique des prépositions en latin, Trans. du Cercle ling. de Copenhague, V, 1949, 178. (Problèmes de linguistique générale, Paris, 1966, p. 132.)
- P. 531, col. 1, sous *praegnās*, fin, ajouter : *ob-stes*, etc.
- P. 533, col. 1, sous *praetor*, l. 11, ajouter : En fin *praetor* est peut-être, comme *dictātor*, un terme du vocabulaire religieux désignant celui « qui *praeci uerbis* » la formule que doit prononcer le prêtre magistrat, *fetial*, *pater patratus*, *magister*, etc.; cf. Pline, H. N. 28, 11.
- P. 534, col. 2, l. 10 du bas, lire : v. pruss.
- P. 535, col. 1, sous *primus*, l. 25, après *primōris*, ajouter : singulier rare.
- P. 538, col. 2, sous *promuscis*, ajouter en fin d'article : On trouve aussi *prōboscis* avec *ō* (Anth.), comme *prōlogus*, d'après les autres composés de *prō*-.
- P. 538, col. 2, avant *propāgēs*, ajouter : *prooemium*, -I n. : prélude, préface. Du gr. *προομιον* (depuis Cicéron). Dérivé tardif : *prooemior*, -āris (Sid.).
- P. 540, col. 2, l. 1, ajouter : (*Prōserpina*, Hor., Od. 2, 13, 21; Epod. 17, 2).
- P. 541, col. 2, bas, après *psalmus*, ajouter : -pse : v. *ipse* et *-pte*.
- P. 542, col. 1, sous *-pte*, ajouter, l. 6 : M. Benveniste (*Problèmes de linguistique générale*, p. 306) a rattaché...
- P. 542, col. 2, sous *pūblicus*, fin, lire : *pūblicus*.
- P. 543, col. 2, sous *pūgnus*, l. 8 du bas, après main fermée, ajouter : déjà dans Catulle 42, 5 comme synonyme de *codicilli*. Pisani compare gr. *πυξίδιον* ou *πύξιον*, dérivé de *πύξος* « buis », avec influence de l'adverbe *πύξ* « avec le poing ».
- P. 544, col. 1, sous *pullus*, l. 2, ajouter après « poulet » : synonyme tardif de *gallus* « coq » (Vulg. Tob. 8, 11).
- P. 546, col. 1, l. 6, ajouter après par une piqûre : d'où « vote, suffrage ».
- P. 548, col. 2, l. 4, ajouter : *oppuitō* : tailler autour (Plin.).
- P. 552, col. 1, sous *quantus*, bas, lire : ombr. *panta*.
- P. 555, col. 1, sous *-que*, l. 10, ajouter : Sur *-que* et *-ue*, v. Ernout, Rev. de Phil. XXVII, 1958, p. 189 sqq.; Philol. III, p. 96.
- P. 558, col. 1, sous *quinque*, l. 11, ajouter : *étr. Cuinte* « Quintus ».
- P. 559, col. 1, sous *quiris*, l. 4 du bas, ajouter : Formation *-is*, *-itis* comme *Samnis*, *Samnitēs* (de *Sam-*

- nium*), d'un suffixe *-it-* formant des toponymes comme *-ās*, *-ātis*. V. Ernout, Philol. III, p. 20.
- P. 563, col. 2, sous *raia*, ajouter, l. 1 : et aristoloche « plante ».
- P. 564, col. 2, l. 9, après *raptus*, ajouter : trad. du gr. *πλασιός* « convulsion ».
- P. 565, col. 1, sous *ratumen(n)a*, ajouter : Sans doute à rapprocher du lat. *rota*, ce serait « la porte des chars »; cf. Plin., HN 2, 161.
- l. 15, supprimer la phrase : La longue de *rāuiō*... avec Havet; v. toutefois, et lire : V. Marx.
- l. 3 du bas, ajouter : De *rāuiō* existent un parf. *rausi* et un ptcp. fut. *rausūrus* (Lucil. 19, 11).
- sous *rāuus*, l. 8, ajouter : *étr. Raonōu* « Rauentius ».
- P. 566, col. 2, sous *rectus*, l. 15, ajouter : vénète *rehtia* « Rētia », nom d'une déesse.
- P. 567, col. 1, l. 7, lire : *cingō*.
- P. 569, col. 1, l. 12 du bas, ajouter : et *re-ligio* est à *religō*, *-is* comme *legiō*, *regiō* à *legō*, *regō*.
- P. 570, col. 1, sous *rēnō*, supprimer les l. 1 et 2 et lire : sorte de sayon à longs poils en usage chez les Germains. Le sens de *renō* « renne » est contesté; cf. Benveniste, BSL LVI, 2, p. 94, et Rev. de Phil. XXXVIII, 1964, p. 201 sqq.
- P. 573, col. 1, sous *rhythmus*, ajouter : V. Benveniste, Problèmes de ling. génér., p. 327 sqq.
- P. 573, col. 1, sous *ricinus*, ajouter, fin : V. André, Latomus, 1963, p. 650.
- P. 574, col. 1, l. 4 du bas, ajouter : *rīpōsus* « ὀρθόδης » (Cael. Aurel., Orib.).
- P. 577, col. 1, après *roncus*, ajouter : **rōpiō*, *-ōnis* m. : rouget. Cf. Sacerdos, GLK VI, 461, qui donne le mot comme un sobriquet de Pompée « qui coloris erat rubei, sed animi inuerecundi ». Mais le mot n'est sans doute que la corruption de *sōpiō*, lui-même obscur.
- col. 2, l. 14, ajouter après *φόδον* : myc. *φόδο*, et barrer : depuis Homère.
- *ibid.*, l. 19 du bas, après petite roue, ajouter : pilule plate, trad. de *τροχίσκος*.
- P. 578, col. 1, sous *rota*, fin, ajouter : V. *Ratumen(n)a*.
- col. 2, sous *rubus*, lire : *cornouiller sanguin* au lieu de « ronce, mûre sauvage ».
- P. 579, col. 2, sous *rūga*, l. 2, ajouter après Ov. M. 3, 276 : « pas de vis ».
- P. 581, col. 2, l. 2, ajouter : Peut-être étymologies savantes. On a rapproché *Rūminus*, *Rūminālis* du nom étrusque de Rome « *ruma* ».
- P. 582, col. 1, sous *rupus*, fin, ajouter : V. J. Hubschmid, Thes. praerom. I, p. 59.
- P. 583, col. 1, sous *rūs*, l. 10, après *rusticus*, ajouter : *pélign. rustiz*, Vetter, Hdb. 215, g.

- P. 585, col. 1, l. 9, fin, lire : v. h. a.
- sous *Sabinī*, fin, ajouter : gr. *Σάβινον*, *Σαοβίται*.
- P. 586, col. 2, l. 30 du bas, lire *sacrāmentum*.
- l. 9 du bas, ajouter : Sur *sacrilegus*, v. Benveniste, dans Hommages à Max Niedermann, p. 48-51.
- P. 588, col. 2, l. 6, ajouter : Les formes romanes remontent à *seta*; v. G. Rohlf, Gl. XXXIX, p. 271.
- col. 2, sous *saenus*, l. 2, lire : *saeuē*.
- P. 589, col. 2, l. 14 du bas, après *salsilago*, ajouter : « saumure ».
- P. 590, col. 2, sous *salis(s)ātiō*, l. 4, lire : Isid., Or. 8, 9, 29.
- P. 591, col. 2, sous *saluus*, l. 15 du bas, ajouter : noms de bon augure, passés en étrusque : *Salua*, *Saluena*, *Saluinci*; v. Buonamici, Epigr. étr. 269.
- P. 592, col. 1, l. 19, lire : *ἄλφος* de **soluos*.
- col. 2, avant *samolus*, ajouter : *Samnis*, *-itis* m. : Samnite, gladiateur armé à la Samnite. V. *Quiris*.
- P. 594, col. 2, l. 2 du bas, lire : *resarsārum*.
- P. 595, col. 1, l. 27 du bas, lire : *erklärt*.
- col. 2, sous *sarpa*, ajouter : v. André, *Noms d'oiseaux*, sous *sarpa*, *varapa*.
- sous *satellis*, ajouter après peut-être étrusque : *zailab?*
- P. 596, col. 2, sous *Sāturnus*, l. 8 du bas, après *crāpula*, ajouter : Altheim, Gesch. d. lat. Spr., p. 211; pour la finale, cf. *Iūturna*, *Volturnus*.
- P. 597, col. 1, l. 15 du bas, lire : *saxiētās*, gr. *σαξίρωσις*.
- col. 2, sous *scabō*, l. 22, lire : égoïne.
- P. 599, col. 1, sous *scandō*, l. 5 du bas, après (Vitr.), ajouter : *-a mächina* « échafaudage ».
- P. 601, col. 2, sous *schedius*, l. 2, ajouter après Emprunt : (Lucil.).
- P. 602, col. 1, l. 2, sous *scida*, fin, ajouter : v. André, Arch. gl. Ital. 49 (1964), p. 68.
- P. 603, col. 2, sous *scirpus*, fin, ajouter : V. J. Hubschmid, Thes. praerom. I, 58.
- P. 607, col. 1, sous *scēkle*, lire : Plin. 18, 140, et éd. Diocl.
- P. 609, col. 2, l. 9 du bas, ajouter après sédiment : tassement.
- P. 610, col. 2, l. 10, lire : *siège*.
- P. 612, col. 1, sous *sem*, ajouter après l'unité : ou l'identité (v. *similis*, p. 626, col. 2, l. 7 du bas).
- col. 2, l. 10, lire : *memorāti*.
- P. 613, col. 2, l. 10, lire : *et taediō*.
- P. 613, col. 2, l. 22, après Sénat, ajouter : (Festus 470, 5 L) d'après *cēnāculum*, etc.
- l. 7 de la fin, lire : *zēna*.

col. 1, avant *septem*, ajouter : *sēplasiūm*, -ī n. : se, parfum. Dérivé : *sēplasiārius*, parfumeur. De *asia*, place de Capoue où se vendaient les parfums. Mot grec?

2, l. 17 du bas, lire : lit. *septīntas*.

col. 1, sous *sequor*, l. 26, après *sequēla*, ajouter : or « poursuiveur », nom d'un gladiateur opposé à l'astiateur.

col. 1, l. 13, ajouter : et Frisk, sous *εργός*.

2, sous *serna*, fin, ajouter : J. Hubschmid, Thes. rom. I, 37.

col. 1, l. 3, ajouter : l'ombrien *semenies* est ur ; cf. Ernout, *Le dial. ombr.*, p. 130.

col. 1, sous *serō*, l. 23 du bas, après est à rejeter : mais non en hittite ; cf. Laroche, BSL 58, p. 73 et s.

8 du bas, après est de la forme, ajouter : hitt. « enfonceur, planter, ficher » ; *siyant* « planté », lat. *insūtus*.

2 du bas, après à *Sēmō* répondent, ajouter : hitt. *ma* « fondation ».

col. 2, l. 3 du bas, ajouter : Cf. *ξέρω*, mesure de capacité, lat. *sextārius* ; v. Nehring, Idg. « sechs », *sche*, 1962, p. 129 et s.

col. 2, sous *siat*, fin, ajouter : Cf. aussi hitt. *sehur* « sive ».

col. 1, sous *signum*, l. 2, lire : cf. peut-être *seing*.

col. 1, l. 5, ajouter après *dignus* : *legō/lignum*.

col. 1, l. 16, après *Siluanus*, ajouter : étr. *an*.

col. 2, l. 17 du bas, lire : celle.

col. 1, l. 8 du bas, ajouter : On a rapproché *usis* « soleil » qui figure sur le foie de Plaisance (cf. *tiur* « luna ») ; cf. M. Pallottino, *Elem. di uia etr.*

col. 2, sous *absoluō*, l. 6, couper : *τὸ ἀπο*.

col. 1, sous *sospes*, col. 1, l. 13, ajouter : cf. gr. *Ἑκάτη* « Hecate sospita ».

col. 1, l. 2 du bas, couper : v. h. a.

col. 1, l. 1, lire : spatule, spathe de palmier (cf. *an*, l. 257).

2, l. 9 du bas, ajouter : Le latin n'a pas de mots correspondant à *ombr. speture* « *Spectōri », turie « *spectōriae » (T. E. II a 1, 3, 5), qui me *spectiō* appartenant au vocabulaire religieux.

col. 2, l. 26 du bas, lire : Speture.

col. 1, sous *spectāle*, fin, ajouter : Pisani compare all. *Speck* « lard », mais ce rapprochement isolé ne peut pas probant.

col. 2, l. 12 du bas, lire : *su-spirō*.

col. 1, sous *spurius*, l. 1, ajouter après *bâtard* : « originaire sans doute « public » ».

P. 645, col. 1, à la fin de l'article, ajouter avant M. L. : Buonamici, *Epigr. etr.*, p. 270.

P. 646, col. 1, sous *stauo*, l. 3, ajouter : ou simplement transcrit de *σταυρός*.

P. 647, col. 1, sous *stereus*, l. 2 du bas, lire : *speciō*.

— col. 2, l. 6 du bas, ajouter : hitt. (*i*)*starn* « milieu, étendue ».

P. 649, col. 2, l. 4, lire : l'ombrien a(n)stintu impér. (T. E. III 18, 19, 20), qu'on rattache à *stingō*, cf. Vetter, *Hdb.*, p. 214, est de sens incertain...

P. 652, col. 1, milieu, après *osq. Staatis*, ajouter : étr. *Statinei*, de lat. *Statinus* ; v. Aulu-Gelle IV, 20, 11.

P. 655, col. 1, sous *stomachus*, l. 5, ajouter : Sur le développement du sens en latin, v. Benveniste, *Rev. de Phil.*, 1965, p. 7.

P. 657, col. 1, l. 17, après (cf. *strigilis*), ajouter : *destringō*, *destrictōrium* « locus ubi corpora strigilibus destringebantur ».

— l. 26, avant *strictiō*, ajouter : *strictum* « chaussure à lacets ».

P. 658, col. 1, après P. F. 409, 2, ajouter : *ombr. strucla* « struicula » (T. E. *passim*).

P. 659, col. 2, sous *sub*, l. 5, lire : *suspirō*.

P. 661, col. 1, sous *sūber*, ajouter : chène-liège et

P. 662, col. 1, sous *subulo*, l. 2, ajouter : cf. CIE *vel supluni* « Vel. Subulonium ».

— col. 2, sous *sūeus*, fin, ajouter : V. Frisk, sous *δουκ* (de **sok^{os}?*).

P. 664, col. 1, l. 6, lire : *suggrunda* (*sub*).

— l. 5 du bas, après *sūgim*, ajouter : (apparenté ou emprunté?)

P. 666, col. 2, sous *summānus*, l. 3, ajouter : K. Latte, *Röm. Relig.*, p. 208.

P. 667, col. 2, sous *suouetaurilla*, ajouter : Sur la composition du mot, v. E. Benveniste, BSL XLV, 1949, p. 76 sq.

P. 669, col. 2, sous *sūra*, l. 2, ajouter après *Sulla* : *Sūrius*, *Sūrēnus*, étr. *sura*.

P. 670, col. 1, sous *sūs*, l. 13 du bas, lire : *sūcula* : 1° jeune truie, M. L. 8416, 8418 b ; 2° partie du pressoir où s'insèrent les « porculi » ; v. Benveniste, BSL XLV, 1949, p. 80, et André, *Rev. de Phil.*, 1962, p. 33.

P. 671, col. 2, sous *Syria*, fin, ajouter : *Syrisca*, nom propre diminutif (Virg. *Copa*).

P. 674, col. 1, sous *talentum*, l. 1, ajouter : talent (poids, monnaie).

— *ibid.*, l. 3, Sur le sens de *talent* « don naturel, aptitude » dans les langues romanes, v. O. Bloch-von Wartburg, *Dict. etym.*, s. u., et Veny Clar, *Rev. Lang. Rom.* XXI, 1957, p. 106-127.

P. 675, col. 2, sous *talpa*, fin, ajouter : et J. Hubschmid, *Thes. praerom.* I, p. 37 et s.

P. 677, col. 2, sous *taurus*, l. 17 du bas, fin, ajouter : L'étrusque *θεου* est douteux ; cf. Kretschmer, *Gl.*, 1940, p. 266.

P. 678, col. 1, avant *teccō*, ajouter : *tēbenna*, -ae (gr. *τεβεννα*) f. et *tabennum* (v. Du Cange, s. u.) : manteau que portaient les Étrusques. V. Bücheler, *Kl. Schr.* III, 31. Mot de glossaire, d'origine inconnue.

P. 682, col. 1, l. 21 du bas, lire : *tencon*.

P. 682, col. 2, l. 15, bas, ajouter : *tentōrium*, -*riolum* « tente ».

P. 685, col. 2, sous *teres*, l. 5, fin, ajouter : « arrondi au tour ».

P. 688, col. 1, sous *terra*, l. 10 du bas, lire : *tellūs*.

P. 691, col. 1, sous *thymum*, ajouter après *thym* : (ou plutôt *thym*, v. Plin., HN 21, 56).

— l. 3 du bas, après **tifa*, ajouter : « quercus, ilex ».

P. 696, col. 2, l. 10, ajouter : Cf. hitt. *tarku (wai)* « danser », etc.

P. 700, col. 2, sous *tremō*, l. 4, ajouter : L'ombrien *tremiu*, de sens transitif, « tremefacitō », est peut-être emprunté au latin.

P. 702, col. 1, sous *tribus*, l. 13, ajouter après de là : *tribūnātus* « tribunat, dignité de tribun ».

— col. 2, sous *trīcae*, l. 4, après *trīcōsus*, ajouter : *trīcinus?* Cf. Nonius 181, 5 : « -um tardum et quasi impeditum, uel siccum et sine suco » (Varro, *Eumen.* 159).

P. 703, col. 1, sous *trīō*, fin, ajouter : Autre hypothèse d'André, *Rev. de Phil.*, 1962, p. 34, qui dérive *trīō* de *trēs* « bœuf de trois ans »?

P. 704, col. 1, sous *tropaeum*, l. 2, ajouter : Très usité dans le vocabulaire de l'Église avec divers sens dérivés ; v. Blaise, s. u.

P. 706, col. 1, sous *tucca*, fin, ajouter : Cf. peut-être aussi *ombr. toco* (T. E. V b 13), que Buck traduit par « sale (conditas)? », mais la forme est obscure.

P. 710, col. 2, sous *uacō*, l. 3 du bas, ajouter après bibliographie : cf. hitt. *wak*, faire défaut, manquer, Laroche, BSL 58, 1963, p. 64.

P. 716, col. 2, l. 5, lire après *Vēiōus* : sans doute divinité infernale ; cf. K. Latte, *Röm. Relig.*, p. 81 sq.

P. 721, sous *uentē*, l. 4, ajouter, après *foetus* : comme gr. *γαστρά*.

P. 722, col. 1, l. 9, ajouter : *Veneris dies* « vendredi » (esp. *viernes* seul).

P. 727, col. 1, sous *ueruex*, l. 3, lire : 1 mouton.

— l. 6, ajouter : 2, Nom d'un poisson de mer : v. *marinus*.

P. 729, col. 2, sous *uestis*, l. 10 du bas, ajouter après *av. vastrem* : le hittite a *vestra*.

P. 732, col. 2, sous *uileus*, l. 14, ajouter après sans doute dialectal : ou issu d'une dissimilation (Ronjat).

P. 734, col. 1, l. 20 du bas, ajouter : gr. *λοβ* « vois ».

P. 735, col. 1, sous *uileō*, l. 5 du bas, ajouter après *saule* : « (éol. *Fluoc*).

P. 736, col. 1, l. 9, fin, ajouter : Sur *ur*-, v. *duō*.

P. 738, col. 1, sous *uifura*, fin, ajouter : V. Frisk, sous *οἰβο*.

P. 741, col. 1, sous *uiscum*, fin, ajouter : Peut-être mé-tathète comme dans *uespa*.

— sous *uifex*, fin, l. 5, ajouter : v. André, *Latomus*, 1956, p. 306.

P. 741, col. 2, sous *uītiparra*, ajouter : — Sur cette forme suspecte, v. maintenant André, *Noms d'oiseaux*, s. u.

P. 742, col. 1, sous *uifō*, fin, ajouter : Pisani compare all. *weit* « loin », v. h. a. *wū*-. Le sens premier serait « s'éloigner », qui expliquerait l'emploi du datif comme complément (?).

P. 743, col. 2, sous *uif*, ajouter : L'explication par un mot racine **uif* « combat » (cf. *uifcō*) est imaginaire.

P. 745, sous *umber*, fin, ajouter : le toponyme *Vmbria*, *Vmber* et ses dérivés *Vmbrō*, *Vmbricus* sont d'origine inconnue.

P. 747, col. 1, l. 1, ajouter : (cf. v. pr. *wunden*.)

P. 749, col. 2, sous *Volcānus*, l. 3 du bas, ajouter après *Volca* : *Velqanus*, Pallottino, *Test. ling. etr.*, n° 57 ; *Volcenna*, etc.

P. 751, col. 2, sous *uolter*, fin, ajouter avant *Velthurna* : *Velthur*.

P. 754, sous *upupa*, fin, ajouter : V. S. Hubschmid, *Thes. praer.* I, 19.

P. 755, col. 2, sous *ursus*, l. 2, ajouter après à l'imitation du grec : où c'est peut-être une déformation du nom assyrien du « chariot » *eriquus* > **rko-* ; v. Szemerényi, *Trends u. Tasks of Compar. Philol.*, 1962, p. 20.

— sous *ūrus*, ajouter après auroch : et buffle (Vg.).

— l. 2, fin, ajouter : v. h. a. v. angl. *ūr*, v. norr. *urr*, all. *auer* ; et celt. dans *Urogenus*, *Macr.* 6, 4, 23.

— sous *uruō*, fin, lire : *osq. uru v u* « frontières »? Ajouter : Cf. Vetter, *Hdb.*, p. 12. Toutefois, d'après Schulze, serait à rapprocher de gr. *ὄρυξ*, *ὄρυξ* « limite, borne » ; v. Frisk, s. u.

P. 758, col. 1, milieu, sous *ūsitānus*, l. 2, après *ūsitō*, ajouter : (tardif), et l. 3 : Cf. H. Glätti, *Rev. de Ling. rom.* XXI, 1958, p. 319 sq.

— col. 2, l. 11, ajouter après *oisa aetate* : et *osq. citiu-vam* « pectinia »? Ajouter : Cf. Vetter, *Hdb.*, n° 11 et *Index*, s. u.

P. 759, col. 2, sous *uxor*, fin, ajouter : le rapprochement de skr. *ukṣān* « taureau, mâle » est à écarter.

— col. 1, avant *zeus*, ajouter : *zerna*, -ae f. : synonyme de « lichen » ou « impetigo ». Tardif (*Cassius Felix* 19, 11). V. *serna*.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

AU TEXTE DE LA QUATRIÈME ÉDITION

QUATRIÈME TIRAGE 1985

- 1, sous **acridium**, l. 4-6, corr. en : Mécou-
e **diacridium** (Garg. Mart., Cass. Fél.),
après les noms de préparations médicales
, de **dacridium** (δακρυδιον) « suc de la
onée d'Alep ».
- 1, sous **aerō** : supprimer les trois derniè-
es et renvoyer à **erō**.
- 1, sous **aesculus**, l. 2, supprimer : 'peut-
le qui produit le gland doux'.
- 2, sous **alabaster**, l. 1, corr. : 1. albâtre.
d'albâtre.
- 1, sous **alica**, l. 5, corr. : attesté depuis
- 2, sous **amussis**, ajouter : De **ad-mod-ti*,
racine **med-* avec le vocalisme -o- de
selon Szemerényi, *Studi ling. in onore di*
ni, II, 1961, p. 969.
- 2, sous **anima**, ajouter : Sur *animula*
v. André, *Rev. Phil.* 1962, p. 25.
- 2, sous **anus**, l. 11, ajouter : *anucella*,
16.
- 1, ajouter : **apocha**, -ae, f., quittance.
nt au gr. ἀποχή. Dérivés : *apocātus*, *apoci-*
- 2, sous **ara**, l. 3, supprimer « peut-être »
er : v. Laroche, *Rev. Phil.* 23 (1949), 36.
- 1, sous **arbōs**, l. 4, après '280, 9' ajouter :
od.] *aruosus* corr. Lindsay e Vel. Long.
cf. Pisani, *Paideia*, 6 (1951), 54.
- 2, sous **argentum**, 7 l. du bas, remplacer
à gr. — v. ce mot' par 'cf. hitt. *hargi-*
'.
- 1, sous **arguō**, l. 9, supprimer 'Arguo est
minatif — l. 19, puis du goût' et remplacer
e., cf. hitt. *arkuwai-*, *argwai-* « présenter
stification, son excuse », *arkuessar*
e ». *Argūtus* est le part. de *arguō*
é ». Le rapport avec *argentum* doit être
le hittite ayant une forme à laryngale ini-
gi- « blanc » ; v. Laroche, *Rev. Phil.* 42
242-243.
- P. 54, col. 2, sous **attae**, l. 2, corr. : < *primis* > *plan-*
tis, cf. GLOSS.
- P. 62, col. 2, sous **axitia**, corr. : V. M. Leumann.
- P. 64, col. 2, corr. : **bāiana**.
- P. 65, col. 2, sous **balūx**, l. 1, corr. : « paillette
d'or ».
- P. 66, col. 1, ajouter : **banata**, -ae, f. : espèce de
manteau de Gaule et du Norique (Ed. Diocl. 19,
55-57). Origine inconnue.
- P. 67, col. 1, sous **barrus**, l. 1, corr. : **barrus**, -i, m. et
barrō ; — l. 2, corr. : *barro uocatur* (sic codd.).
- P. 67, col. 1, remplacer **basaltēs**, etc. par : **basanitēs**,
m. « basalte », transcr. du gr. βασανιτης (Pline,
Isid.). Le fr. *basalte* remonte à *basaltēs*, leçon
erronée de certains manuscrits récents de Pline,
36, 58.
- P. 76, col. 2, supprimer « *furius* (Gl. Reichenau) »
et remplacer par : « brun », d'où *brunicus*
« poney » (Isidore).
- P. 77, col. 1, ajouter : cf. *bubla flumen*, The Harley
lat.-old engl. Glossary, B 383.
- P. 80, col. 1, sous **caballus**, l. 18, supprimer : '*cabal-*
lista, m. (hybride)' et ajouter : *caballicatiō* « che-
vauchée » (Alex. Trall.).
- P. 80, col. 1, sous **cabō**, ajouter : mais bien attesté
par Isidore, *Etym.* 12, l. 42.
- P. 89, col. 1, sous **1 calx**, l. 13, ajouter : *calciātor*
« cordonnier » CIL. VI, 3939, etc.
— sous **2 calx**, l. 1, ajouter : (m., Plaute, Varron,
etc.) ; — l. 8, corr. : au gr. ὀ ἐ ἢ χάλιξ.
- P. 90, col. 2, sous **camomilla**, l. 1, corr. : au gr.
χαμαίμηλον.
- P. 91, col. 1, sous **campus**, ajouter in fine : Rappro-
ché de gr. κᾶπος « jardin » par Szemerényi, *St.*
Ling. in onore di V. Pisani, II, 1961, 978-979.
- P. 91, col. 1, sous **camurus**, ajouter : Plutôt appa-
renté à gr. καμῦρα « chambre voûtée »,
κάμ(μ)αρος « crevette ». V. *camera*, *cammarus*.
- P. 98, col. 1, sous **capsilāgō**, ajouter : Dérivé de
capsa, *capsella* « boîte », cf. a. prov. *caissal*
« molaire », plante utilisée contre les maux de
dents.
- P. 101, col. 2, ajouter : **caroenum** (*carenum*), n.,
espèce de vin cuit. Depuis Ed. Diocl. Emprunt au
gr. κάρουνον.
- P. 105, col. 1, sous **catapsō**, corr. 'Chir.' en :
GLOSS. (*catapsat caedit*).
- P. 106, col. 1, sous **catulus**, l. 6, corr. : *calitiō*
« rut », Pline, *N.H.* 16, 94.
- P. 112, col. 1, sous **celox**, l. 2, corr. : Emprunt au gr.
κέλοξ (Schol. Thuc. 8, 38).
- P. 113, col. 1, sous **cēntō**, l. 17, corr. : Le sens de
« vêtement rapiécé » de κέντων est attesté dans
Bito, 55, 4 (2^e-3^e s. a. C.) — supprimer 'et peut-
être calqué sur le latin'.
- P. 118, col. 2, sous **cibōrium**, l. 1, corr. : qui dési-
gnait le réceptacle ligneux en forme de coupe
constituant le fruit du nénuphar rose, et par exten-
sion un vase de cette forme.
- P. 119, col. 2, sous **cicūta**, l. 1, ajouter : et chalu-
meau, impressif sonore à redoublement, cf.
André, *Redoublement*, 19-20.
- P. 120, col. 2, sous **cilium**, l. 1, ajouter : bord de la
paupière supérieure (Pline, *N.H.* 11, 157) ; — l. 2,
corr. : *palpebris i. e. intra*.
- P. 127, col. 1, sous **cleps**, l. 8, remplacer 'Fréquenta-
tif' par : *cleptō*, -as (Cyprianus Gallus), Emprunt
au gr. κλεπτοῖ.
- col. 1, ajouter : **clibanārius**, -i, m., cavalier cui-
rassé (Lact., Eutrope, Amm.), et gr. κλιβανᾶ-
ριος, emprunt au persan ; cf. moyen persan *gribān*
« cotte de mailles », de **griva-pāna* « qui protège
le cou », cf. Rundgren, *Orientalia Suecana*, 6
(1957), 49 sq. ; Szemerényi, *Gnomon*, 43 (1971),
674.
- P. 127, col. 1, sous **clibanus**, l. 3, ajouter : *clibāni-*
cius « de tourtière ».
- P. 129, col. 2, s. u. **coax**, ajouter : V. *quaxō*.
- P. 134, col. 1, sous **colum**, supprimer : 'Sans étymo-
logie claire' et remplacer par : De **kogh-slom*,
racine **kagh-l** *kogh-* « prendre », cf. Pokorny,
IEW 518 ; Knobloch, *St. Ling. in onore di V.*
Pisani, II (1969), 604 sq.
- P. 136, col. 1, sous **concha**, dernière ligne, rempla-
cer 'André, s.v.' par 'De Saint-Denis, *Voc. des*
animaux marins, s.v.'.
- P. 136, col. 2, sous **concupilō**, ajouter : Depuis
Plaute, *Truc.* 621.
- P. 142, col. 2, sous **corcus**, l. 4, supprimer : Ital. *cor-*
curo — de *corculus* ?
- P. 151, col. 1, sous **criobolium**, l. 2, corr. : gr.
κριοβόλιον (Inscr.).
- P. 155, col. 1, sous **culcita**, l. 6, supprimer 'ballon'.
- P. 158, col. 1, sous **cunio**, supprimer l'astérisque ; —
l. 3, ajouter : *conāre* « souiller » (Chiron), *incu-*
nāre (Varron, *R.R.* 3, 16, 64), *inquināre* (P. Fest.
44, 1). V. *ancumulentus*. Cf. André, *Scritti in*
onore di G. Bonfante, I (1976), 19-26.
- P. 163, col. 1, sous **dactylus**, remplacer les 3 premiè-
res lignes par : 1^o au sens de « datte », emprunt au
gr. δάκτυλος « datte » (d'origine sémitique, arabe
daqal), *dactylus*, *daptilus* ; — 2^o au sens de « pho-
lade, dail », sorte de mollusque allongé, du gr.
δάκτυλος « doigt ».
- P. 193, col. 2, s. u. **elect(u)arium**, 3 lignes avant la
fin, après *lactis*, ajouter : On a *elactērium* dans
Gael. Aurel. et Alex. Trall.
- P. 201, col. 2, corr. : **erō**, -ōnis, m. : panier, cor-
beille utilisée pour le transport des matériaux.
Depuis Vitruve. Emprunt au sémitique et néopuni-
que ; cf. André, *REL.* 38 (1960), 161. M.L.
2903.
- P. 201, col. 2, sous **erūca**, l. 2 du bas, corr. : *urō* en
raison des effets vésicants de certaines chenilles.
- P. 215, col. 2, sous **famulus**, l. 24, corr. : *nullae nisi*
si in familia sunt.
- P. 217, col. 1, sous **farfara**, l. 3, après *farfenum*,
ajouter : mais cf. lomb., lig. *farfanella*.
- P. 219, col. 1, sous **festus**, l. 13, après *sunt*, ajouter :
ou plutôt de **fasti-tūdium* (Maniet, *Phonétique*
historique, 122 ; Leumann, *Lat. Gramm.* 556).
- P. 219, col. 2, sous **fatigō**, dernière ligne, ajouter :
dérivé de **fati-agos* (Leumann, *Lat. Gramm.* 122 ;
Mignot, *Verbes dénommatifs lat.* 345).
- P. 235, col. 1, sous **finus**, § 2, l. 2, remplacer
'Influencé... fermentation' par : ancien *femier*
passé à *fumier* sous l'influence des deux labiales
(comme dans fr. popul. *fumelle* pour *femelle*).
- P. 238, col. 1 sous **fitilla**, l. 1, corr. 'gâteau' en
'bouillie (*puls*)'.
- P. 255, sous **friō**, l. 6, ajouter : *confriō* (Caton).
- P. 261, col. 1, sous **fundō**, l. 12 du bas, ajouter :
fūtūus « gicleur, cracheur » (Marcell.).
- P. 265, col. 1, sous **gaeum**, corr. : nom de la benoîte
commune (plante).
- P. 265, col. 1, sous **gaesum**, l. 5, ajouter : déjà dans
Polybe (γαισος), Varron et César ; ibère selon
Athénée, 273 f ; de là *gaesātī* (Γαισάτοι, Polybe) :
mercenaires...
- P. 265, col. 2, sous **gāius**, remplacer les 4 premières
lignes par : **gāius**, -i, m., **gāia**, -ae, f. : geai des

ènes. Identiques...

66, col. 1, sous **galbus**, l. 8, après *galbinātus*, corr. : *galbulus* et *galbeolus* « loriot » ; — l. 9, corr. *χλωροστρουθίου*.

66, col. 2, ajouter : **gallēta**, -ae, f. : jalaie, esure de capacité pour les liquides, (*Regula agistri*, début du 6^e s.). Origine inconnue. M.L. 156.

67, col. 1, sous **gangadia**. Remplacer par : **gangadia** (*gangadia*), -ae, f. : conglomérat, Pline, 33, 2. Du prélatin **ganda* « gravier » ; cf. André, *redoublement*, 87.

73, s. u. **gerdius**, ajouter : et **gerdia**, -ae, f., « tisseuse » (Ed. Diocl.).

77, col. 1, sous **gliscō**, ajouter : Sur les sens de *iscō*, v. maintenant Cl. Moussy, *Rev. Phil.* 49 (1975), 49-66.

83, col. 1, sous **grex**, 4 l. du bas, corr. : γέγραχα.

83, col. 2, corr. : **grosa**, sorte de racloir d'orfèvre (Arnobé) et de vétérinaire (Chiron). Indo-eur. *red-*, **grad-* « gratter », alb. *kriś* « racloir », ukorny, *IEW*. 405.

83, col. 2, sous **grūmus**, l. 1-3, corriger : amas de terre, monticule, P.F. 86, 4 ; motte de terre (sol.), grumeau de pâte (*Moretum*) ; — l. 2, supprimer : Rare et technique ; — l. 7, suppr. : v. André, *Lex*, sous *cromella*.

84, col. 1, sous **grunda**, l. 6, ajouter : cf. *grunum* « auvent » dans P. Wuilleumier, *Inscr. lat. s. Trois Gaules*, n° 171.

92, col. 1, sous **hērēs**, l. 17, corriger : Pline, *H.* 19, 50.

95, col. 2, sous **hirciae**, remplacer la notice par : at fait de sang de bouc (Arnobé, 7, 24, cf. *hircino... sanguine*).

94, sous **iām**, dernière ligne, supprimer : Cf. *ut-ētre iuuenis*.

11, col. 1, sous **impilia**, l. 2, corriger : τὰ ἐμπύια.

15, col. 1, sous **indigena**, ajouter in fine : sous *nō*, p. 271, col. 2.

27, col. 2, sous **iūgum**, l. 5, corr. 'orme' en 'érae'.

38, col. 2, sous **lallō**, l. 3, corriger en 3, 18 ; — l. ajouter : Une glose, issue d'un contresens sur le xte de Perse, donne aussi...

43, col. 1, ajouter : **lastaurus**, -a, -um ; débauté, Lenaeus, frg. *ap. Suet.*, *gramm.* 15, 2. Emprunt au gr. λάσταυρος.

P. 343, col. 2, sous **latex**, l. 9, remplacer '(cf. Boisacq, s. u.)' par 'sicilien' d'après Dicéarque, *F.H.G.* II, 247.

P. 348, sous **lebeton**, corr. : **lebitōn**, **lebetōn**, -ōnis, m. et **lebetes** : tunique sans manche des moines d'Égypte (Rufin, Pallad., Vitae patr.). Emprunt au gr. λεβιτών, λεβητών d'origine peut-être égyptienne. Dérivé : *lebiōnārium*, -i, n. (Hier., Isid.), même sens.

P. 352, sous **lepus**, l. 9, corr. 'sicilien' en 'sicule'.

P. 358, col. 2, supprimer l'article **ligurium** en entier.

P. 362, col. 1, sous **liō**, l. 1, corriger : écraser les grumeaux, délayer (Apic.), rendre lisse par un enduit (Tert.) ; — l. 3, ajouter : lissoir (Vitr.).

P. 362, col. 2, sous **lira**, corriger : Pline, 18, 180.

P. 364, col. 2, sous **lixulae**, ajouter : cf. λιξόλας, Chrys. de Tyane *ap. Athén.* 647 d.

P. 365, col. 1, sous **locusta**, l. 1, corr. : Naevius *ap. Varr.*, *L.L.* 7, 39.

P. 365, col. 2, sous **lōdix**, l. 3, corriger : le gr. λώδιξ est attesté dès le 1^{er} s. p. C.

P. 367, col. 1, l. 1, ajouter : **lōrix**, -icis, f. (?) et **lōricititīs**, f. : sans doute coffre-fort, *Corp. Papyr. Lat.* 122 ; cf. *lōrica* ?

P. 367, col. 2 ajouter : **lūcāuus**, -i, m. (var. *lucanus*) : lucane, cerf-volant (Nigidius Figulus *ap. Pline*, 11, 97) ; cf. *lūx*.

P. 369, col. 1, sous **lues**, l. 12, ajouter : *luēla* (Lucr.).

P. 377, col. 2, sous **maforte**, ajouter : depuis Ed. Diocl. 27, 29.

P. 390, col. 2, sous **matia**, dernière l., corriger : *mateola*, Arn. 7, 25.

P. 407, col. 1, sous **mītīs**, supprimer : *mītiō*, -is (Apic.).

P. 408, col. 2 ajouter : **mītulus** (*mētulus* Apic.), -i, m. : moule (depuis Caton) ; cf. gr. μυδέξ, μυτίσκος. M.L. 5803 b.

P. 412, col. 1, sous **mōmar**, l. 2, supprimer : Μώμος — V. *canus*.

P. 416, col. 1, sous **mōs**, remplacer le dernier § par : Indo-européen. Même racine **me-* « mesurer » que dans *modus*, skr. *mi-mā-ti* « il mesure », hitt. *mehur* « temps ». V. Flobert, *Latomus*, 33 (1973) 567 sq.

P. 416, col. 1, sous **mōtacilla**, supprimer : (*mōti-cellā*).

P. 425, col. 2, sous **mustēla**, supprimer : *mustel(l)ula* et *mustēlātus* — belette.

P. 431, col. 2, sous **matrix**, l. 3, remplacer 'coquéc-

grue' par 'bugrane' (plante).

P. 437, col. 1, sous **nemus**, corriger *vēm̄n* en *vém̄os*.

P. 443, col. 2, sous **nola**, l. 2, corriger : Leçon des manuscrits ; certains conjecturent *notam*.

P. 444, col. 2, sous **nonnus**, l. 3, ajouter : cf. gr. νόν-υος « père » (Doura Europos).

P. 459, col. 2, ajouter : **oestrus**, -i, m. (οἶστρος). 1. taon, Virgile, Sén., Pline. — 2. frénésie, délire (poétique, Ciris, Stace, Juv.).

P. 461, col. 2, sous **ōmen**, ajouter : Cf. hitt. *hā* « tenir pour véridique », Benveniste, *Hittite et i. e.*, 10-11.

P. 471, col. 2, sous **ouis**, 2 l. du bas, corriger : *ouifer*, mouton sauvage (Apic. Ed. Diocl.), espèce d'antilope (Itala) ; *ouifera*, girafe (Pline, 8, 69) ; cf. *ferus*.

P. 474, col. 2, sous **paenula**, l. 1 corriger : Emprunt au dorien ἡ φαινόλα (Rhinton) ; — supprimer l. 3 : Le passage — dorien.

P. 475, col. 1, sous **pāla**, au début du 2^e §, ajouter : Dérivé *pālō* « bêcher », Pline.

P. 475, col. 2, sous **palacurna**, corriger 'lingot' en 'pépite'.

P. 475, col. 2, corriger **palagga** en **palanga**.

P. 477, col. 1, l. 14-15, corriger : *palmō*, -ās « accoler la vigne, la lier au support ».

P. 480, col. 1, sous **paparus**, remplacer 'Inexpliqué' par 'Impressif sonore à redoublement ; cf. André, *Redoublement*, 31.

P. 480, col. 2, sous **pāpiliō**, l. 5, remplacer par : Impressif de mouvement, André, *Redoublement*, 37-38.

P. 484, col. 2, sous **paropsis**, l. 2, ajouter : et **parapsis** (gr. παραψίς, Artémidore, et παραψίδιον, Papyr.).

P. 486, col. 2, sous **patella**, corriger : v. *patera*.

P. 490, col. 1, sous **pauio**, l. 7, corriger : Cat., *Agr.* 18, 7.

P. 499, col. 1, sous **perna**, l. 3, corriger : talon de la crossette de vigne.

P. 505, col. 1, corriger **phalagga** en **phaianga**.

P. 506, col. 1, sous **picus**, l. 10, supprimer : Cf. aussi P.F. — *parua picata*.

P. 509, col. 2, sous **pīpilō**, l. 6, corriger 'jeune oiseau' en 'pigeonneau' ; — l. 10, supprimer : *pīpizō*, -ōnis, m. : petit de la grue.

P. 512, col. 1, sous **plancus**, l. 2, remplacer 'Non attesté en dehors de Festus et des gloses' par 'Attesté chez Tertullien, *Paen.* 12 et Palladius'.

P. 513, col. 1, sous **plasmō**, l. 2, corriger : 'tiré de *plasma*', emprunt à πλάσμα.

P. 515, col. 1, sous **II plectō**, l. 2 corriger : Attesté depuis Plaute, *Merc.* 826.

P. 519, col. 2, sous **pollex**, l. 2, remplacer 'nœud d'un arbre' par 'écailles ligneuses (du tronc des palmiers), Pline' ; — l. 11, corriger : Macr. 7, 13, 14.

P. 521, col. 2, sous **poples**, l. 1, supprimer 'puis genou', et l. 3-6 'c'est par — Turnus' ; — l. 8, ajouter : sans doute d'une racine **pel-*, comme dans *plectere* et *plicare*.

P. 537, col. 1, ajouter : **proboscis**, -idis, f. Varron, Pline ; **proboscida**, -ae, f., Isid. : trompe de l'éléphant. Emprunt au gr. προβοσκίς. V. *promuscis*.

P. 538, col. 2, corriger : **promuscis**, -idis, f., Lact., Cassiod. (*promoscis* Ambr.). Altération de *proboscis* par changement d'articulation des deux labiales.

P. 545, col. 1, sous **pulmō**, l. 7, corriger : dans *pulmōnācea* (sc. *radicula*), espèce d'ellébore.

P. 545, col. 2, sous **puluis**, ajouter : Erreur de traduction d'ἀκανός, espèce de chardon. V. André, *Rev. Phil.* 36 (1962), 32-33.

P. 549, col. 1, ajouter **pyra**, -ae, f. « bûcher », emprunt de l'époque impériale au gr. πυρό (Virg., Vitr., Ov.) et **pyreum**, -i (πυρεῖον) « foyer sacré », Cassiod.

P. 552, sous **quarquara**, l. 2, corriger : V, 574, 35.

P. 562, col. 2, remplacer l'article **raca** par : **racana** (*rachana*), -ae, f. : couverture de lit légère. Depuis le 3^e s. p. C. (CIL. XIII, 3162, 3, 11 ; Ed. Diocl. 7, 60, Ennodius, Fortunat). Emprunt au gr. ῥαχάνη, d'origine mal connue. V. André, *Rev. Phil.* 40 (1966), 53-55.

P. 562, col. 2, sous **radia** : corriger 'l'églantier' en 'la salsepareille d'Europe'.

P. 563, col. 2, sous **raeda**, l. 8, corriger : Pline, 3, 123.

P. 563, col. 2, ajouter : **ragula** (var. *ragiola*, *regula*), -ae, f. : omoplate, os de l'épaule du cheval (Veg.). Appartient à la langue des vétérinaires. Cf. ῥάχης ?

P. 565, col. 2, sous **rāuus**, l. 6, supprimer : *rāuulus* (Sid.).

P. 567, col. 1, sous **reduuia**, l. 3, ajouter : et dans Marcellus, *med.* 18, 31.

P. 570, col. 1, sous **reor**, l. 5 du bas, remplacer : 'Après le 1^{er} siècle — plus attesté' par 'Il se maintient bien après le 2^e s.', cf. Flobert, *Déponents*, 55.

- P. 573, col. 1, sous **ricinus**, § 2 : remplacer 'il est possible — origine' par 'les deux autres sont issus d'une comparaison avec le premier'.
- P. 576, col. 2, sous **rogus**, 3 l. du bas : remplacer 'meule de blé' par 'grenier à blé'; cf. sicule *ρογός* (U. Schmoll, *Die vorgr. Spr. Siziliens*, 62).
- P. 577, col. 1, sous **rōs**, supprimer le 5^e §.
- P. 577, col. 1 avant **rosa**, ajouter : **rōs marinus**, m. et **rōsmarinum**, -i, n. (*rōs maris*, Ov.) : romarin, du gr. *ροῦς*, confondu par les Latins avec *rōs* « rosée »; cf. André, *Latomus*, 15 (1956), 301-305; — **rōs terrae**, Ps.-Apul., espèce de férule.
- P. 583, col. 2, ajouter : 2 **ruscus**, -i, m., nom d'insecte dans Pol. Silv. I, 544, 2; **ruscō**, -ōnis, m., espèce de ver intestinal, Garg. Mart., *curae boum*, 13. Origine inconnue.
- P. 587, col. 2, sous **sacōma**, l. 1, corriger : Emprunt (Vitr.) au dorien *σάκωμα*.
- P. 590, col. 1, sous **salar**, l. 1, corriger : truite saumonée.
- P. 590, col. 2, sous **salix**, l. 4, supprimer : dite aussi *labrusca*.
- P. 593, col. 1, ajouter : **sandyx** (*sandix*), -ycis, c., emprunt au gr. *σάνδυξ*, produit minéral ou végétal donnant une teinture rouge. Depuis Virg.; V. Flobert, *Rev. Phil.* 38 (1964), 228-241.
- P. 594, ajouter : **sarabāra** (*sarabala*, -ballum), -ae, f. Emprunt au gr. *σαράβαρα*, nom d'un vêtement oriental, pantalons, braies flottantes (Vulg., Hier., Isid.) ou capuchon (Comm., Tert., Isid.); v. Frisk. *GEW*, III, 176.
- P. 594, ajouter **saragara**, -ae, f. : espèce de véhicule, Ed. Diocl. 15, 35a, 36 et 40 (gr. *σαράγαρον*); cf. *sarracum*?
- P. 595, col. 2, sous **sarracum**, ajouter : v. *saragara*?
- P. 597, col. 1, sous **sauium**, l. 2, corriger 1, 260 en 1, 256.
- P. 602, col. 1, sous **scincus**, l. 3, corriger en : et qui a été donné à une plante ayant la même propriété.
- P. 607, col. 1, sous **scūtium**, l. 9, ajouter : **scūtulārius**, espèce de gladiateur (*Bull. Epigr.* 1972, p. 430, n° 294).
- P. 612, col. 1, sous **segutium**, corriger : 'dépôt de sable aurifère'.
- P. 619, col. 2, sous **serum**, l. 3, ajouter : mais *serārius* « nourri au petit lait » est déjà dans Caton, *Agr.* 150, 2.
- P. 621, col. 1, ajouter : **sēsama**, -ae, f., dep. Plaute, et **sēsamum**, -i, n., dep. Celse et Col. : sésame (plante et graine). Emprunt au gr. *σησάμη* et *σησαμῶν*. V. *sēsima*.

- P. 625, col. 2, sous **siliqua**, l. 1, supprimer : au pluriel « pois »; — l. 2, après 3^e, ajouter : 'graine de caroube', d'où 'petit poids' — l. 8, corriger 'piment' en 'passerage (fruit en silicule)'.
- P. 626, col. 1, sous **simia**, l. 5-6, supprimer : *siminius* — plante (Ps.-Apul.).
- P. 626, col. 1, sous **simila**, l. 6, corriger : *similāgō* dans Caton, *Agr.* 75; — l. 8, supprimer : sous l'Empire.
- P. 627, col. 2, sous **sincērus**, l. 1, corriger : (*sinceris*, Varron).
- P. 628, col. 1, sous **singiliō**, ajouter : Mais l'Ed. Diocl., dans sa partie grecque, 19, 59-62, mentionne 4 types de ουνγιλίον, du Norique, de Gaule, de Numidie et de Phrygie, et la graphie suggère un emprunt au latin.
- P. 629, col. 1, supprimer l'article **siparium** et le remplacer par : **siparum** (*sipharum*), -i, n., emprunt au gr. *σίφαρος* : 1^o humier (P. Fest., Isid.); 2^o bannière fixée à une barre transversale (Fest.); 3^o paravent (Apul.). N'a aucun rapport avec *supparus*.
- P. 629, col. 2, sous **sirpe**, -is, n., corriger en : Plaute, *Ru.* 630. Terme d'origine africaine : le cognomen *Sirpicus* ne se trouve qu'en Numidie (Kajanto, *The lat. Cognomina*, 336). Comme gr. *σίλπιον* de même origine, désigne une férule de Cyrénaïque dont le suc était utilisé comme condiment. V. *laser*.
- P. 629, col. 2, ajouter **sisarra**, -ae, f. : brebis ayant dépassé l'âge d'un an, *C.G.L.* 2, 185, 18; mot prélatin selon Rohlf, *ZRPh.* 46 (1926), 161. Pour la finale, v. *bicerra*, *uacerra*, *uiuerra*.
- P. 629, col. 2, corriger : **sissina**, -ae, f. (*sessina*), Sext. Plac. « mamelon du sein ». Employé peut-être comme terme d'affection pour un enfant dans *CIL.* VI, 10192. Nombreuses formes voisines dans différentes langues, cf. André, *Redoublement*, 62.
- P. 629, col. 2, ajouter : **sisyra**, -ae, f., Ammien Marc. 16, 5, 5 : houppelande, canadienne. Emprunt au gr. d'origine étrangère *σίσυρα*, *σίσυρα*; latinisé en *susurma* d'après Ammien, *ibid.*
- P. 634, col. 1, sous **solum**, l. 3, avant 'plante du pied', ajouter : semelle (Plaute, Pline, Marcellus); sole, dessous du sabot du cheval (Veg., cf. *sola*, -ae, f.; Veg.); — l. 9, supprimer : 'd'où *solifundium*, n. Fronton' et l. 24, suppr. : Composé — (Fronton).
- P. 638, col. 1, sous **spacus**, l. 2, ajouter après 'inconnue' : rattaché à *σπάω* « tirer » par Svennung; cf. gr. mod. *σπάγος*, *σπάγγος* « ficelle ».
- P. 642, col. 2, l. 1, corriger : *spintria* « pédéraste » (Pétr., Tac., Suét.) correspond au gr. *σπίγκτρια,

- fém. de *σπίγκτης* (Cratinos). V. André, *Emprunts et suffixes nominaux*, 104-105; Chantraine, *DELG*, 1077.
- P. 656, col. 2, sous **strigilis**, l. 18, après 'un même mot', ajouter : On a les formes plus récentes *στρεγγίς* d'Héraclide de Tarente et *στρεγγίς* d'Artémidore.
- P. 662, col. 1, ajouter : **subsanium**, -i, n. cale d'un navire' *Hist. Apoll.* 38; 39. Hybride de *sub* + *σανίς* « pont d'un navire ».
- P. 662, col. 2, sous **sucula**, l. 4, remplacer 'Sans étymologie sûre' par : Dérivé de *sūs*, cf. Benveniste, *B.S.L.* (1949), 84.
- P. 668, col. 2, sous **suppa**, l. 1, ajouter : soupe de pain trempé dans l'eau chaude.
- P. 668, col. 2, sous **supparus**, supprimer les l. 1-3 et 6-11.
- P. 669, col. 2, sous **sūra**, l. 2, corriger : 2. péroné.
- P. 669, col. 2, sous **surena**, l. 6, remplacer 'Peut-être — ad loc.' par 'A rapprocher du gr. *σωλήν*, espèce de coquillage, selon Alessio, *Ricerche Ling.* 3 (1954), 190.
- P. 670, col. 2, ajouter : **susurma**, v. *sisyra*.
- P. 670, col. 2, sous **susurrus**, l. 6, remplacer 'très tardif, Sid., Vulg.' par 'Ovide, *Met.* 7, 825'.
- P. 678, col. 1, sous **taxea**, ajouter : v. *taxus* sous *taxō* : On utilisait la graisse de blaireau (Sindou, *R. Ling. Rom.* 21, 238-239).
- P. 679, col. 1, sous **tellāna**, l. 1, remplacer 'longue tige' par 'long pédoncule'.
- P. 679, col. 2, sous **telōneum** (-niūm), corriger : Emprunt au gr. *τελώνιον*, -ωνεῖον : bureau du percepteur (*CIL.* VIII, 12314; Tert., Hilar.), *taxe* (Cassiod.). Dérivés : *telōnārius*, -nārius, -niārius « percepteur »; v. *tolōneum*. M.L. 8622.
- P. 681, col. 2, sous **I tempus**, l. 2, corriger : Attesté depuis *Rhet. Her.* et Catulle.
- P. 686, col. 2, sous **terō**, l. 4, corriger : Cat. 66, 30.
- P. 689, col. 1, sous **testūdō**, l. 11, ajouter : mais cf. *testū* « cloche à cuire » (Caton).
- P. 689, col. 2, supprimer : **testūdō** : v. *testa*, *testū*.
- P. 690, col. 2, sous **thētātus**, l. 2, remplacer 'condamné à mort' par 'décédé'.
- P. 693, col. 1, sous **titubō**, l. 8, supprimer : Cf. *tundō*?
- P. 693, col. 2, sous **tolennō**, ajouter, l. 1 : chadouf; dep. Plaute; — l. 5, supprimer : V. *tullius*.
- P. 694, col. 2, sous **tolōneum**, supprimer l. 3-5 : 'Le caractère — etc.', et remplacer par : 'de *telōneum* par dilatation vocalique régressive : « bureau du percepteur »; fr. *tonlieu*, angl. *tolne*, all. *Zoll*. V. *telōneum*.
- P. 694, col. 2, sous **thōmīx**, l. 1, corriger : m. et f. (Lucilius, Pline).
- P. 694, col. 2, supprimer la notice sur **tomācina**.
- P. 697, col. 1, sous **torus**, l. 11, corriger : Col. 5, 6, 25.
- P. 697, col. 2, sous **toruus**, ajouter : cf. hitt. *tarku-want* « au regard égaré », « qui a les yeux qui roulent », Benveniste, *Hittite et indo-eur.*, 125.
- P. 703, col. 1, sous **triga**, l. 1, ajouter : Varron, *L.L.* 8, 55; — l. 2, supprimer 'tardive'.
- P. 703, col. 1, sous **tripodum**, l. 1, ajouter : et *tripodāre*, Pelag. 196, 2, cf. gr. *τρίπηδον* « trot ».
- P. 706, col. 2, sous **tullius**, l. 1, ajouter : cascade, Ennius, Pline; — l. 6, supprimer : Cf. *tolenno*?
- P. 714, col. 2, sous **uaspix**, ajouter : Ancienne conjecture; on admet maintenant le texte des manuscrits dans Apic. 1, 12, 1, *uas picari*; 1, 12, 7, *uas pīctum* « vase poissé ».
- P. 722, col. 2, sous **uērātrum**, remplacer 'probablement — s. u.' par 'pré-indo-européen (Hubschmid), cf. piém. *varasco*, trent. *goross*'.
- P. 727, col. 1, sous **ueruex**, ajouter : De **wer* « laine », en tant que « bête à laine », selon Lejeune, *Mél. Chantraine*, 98-99.
- P. 740, col. 1, sous **uirus**, l. 6, corriger : *uirōsus* Virg. (correction dans Caton, *Agr.* 157, 11).
- P. 744, col. 1, sous **ūlex**, corriger : sorte de bruyère.
- P. 752, col. 2, sous **uōmis**, l. 1, ajouter : nom. *uōmeris*, Caton, *Agr.* 135, 2.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN SEPTEMBRE 2001
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE

DÉPÔT LÉGAL : 3^e TRIMESTRE 2001
N^o D'IMP. 11505

de tout temps. Panroman. M. L. 3958. Les principaux dérivés et composés ont été signalés au cours de l'exposé.

Lat. *habē-* est à irl. *gaibim* « je prends » ce que v. h. a. *habē-* (*habēn* « avoir ») est à lat. *capitō*, got. *haffja* (v. sous *capitō*). Le type en *-ē* figure normalement dans les verbes signifiant « tenir, posséder, avoir »; cf. gr. *σῆ-ἔω* en face de *ἔγω, ἔσχω*; lit. *tur-ėti* en face de *weriū* « je prends, j'embrasse »; v. sl. *im-ē-ti* « avoir » en face de *imō* « je prends ». — La racine se retrouve dans les autres langues italiques. L'osque et l'ombrien n'ont pas de correspondants à *capitō*; mais l'ombrien a *hahtu*, *hatu* « capitō » en face de *habus* « habueris », *habe* « habet », *habetu* « habētō ». L'osque a *p* dans *hipid*, *hipust* « habuerit », où l'*i* radical repose sur *ē*; cf. le type *cēpi*; la forme à *f*, osq. *hāfiest* « habēbit », qui a une *f* sûrement fautif, est suspecte; lire *hāpiest* ou *hābiest*, comme dans T. E. VI b 50? La coexistence de ombr. *hab-* et de osq. *hap-* s'explique s'il a existé ici, comme pour le groupe de *capitō* (v. ce mot), un ancien présent athématique. — Le *b* de irl. *gaibim* est ambigu. — Les rapprochements avec des formes baltes et slaves sont douteux : le lituanien a *gābanā* « brassée », *gabēni* « emporter »; mais la racine ne paraît pas être une racine à *ē*, comme celle de osq. *hipid*; du reste, il y a *bh* dans skr. *gābhastih* « bras ». Les racines signifiant « prendre, embrasser », comme celle de skr. *grbhā-*, *ghri-*, sont multifformes. De *habēō* on ne peut rapprocher de manière sûre que les formes osco-ombriennes et celtiques.

habitō : v. *habēō*.

habrus : *mollis* (Plt. ap. Non. 149, 9). Transcription du gr. *ἄβρός*.

haedus, -f. m. (*aedus*, Inscr.; forme rurale *edus*, sabine *jedus* d'après Varr., L. L. 5, 97; cf. P. F. 74, 9) : chevreau. Au pluriel, nom d'une constellation. Ancien, usuel. Conservé en roumain et en logoudorien, et sous des formes dérivées dans quelques dialectes sud-italiques; M. L. 3974.

Dérivés : *haedulus*; *haedillus*, -a; (*h*)*aedua* (Inscr.); *haedilia*, ae, CGL III, 432, 38 et Hor., Od. 1, 17, 9, cf. *porcilia*; *haedinus* (comme *uitulinus*, etc. : « *carō* », M. L. 3972 (v. logoud.); **haedile*, M. L. 3971 (camp.); **haediolus*, M. L. 3973 (dial. ital. et rhétoromans). Cf. aussi *haedulata*, *pallex* (Gloss.).

Les noms de la « chèvre », quoique anciens, comportent des différences d'une langue à l'autre; d'autre part, les noms des animaux domestiques mâles résultent en grande partie d'innovations (v. *uerres*, *arēs* et, d'une autre manière, *taurus*). Le nom latin du « bouc » est évidemment apparenté à un nom germanique de la « chèvre » : got. *gais*, de **ghaidos*, etc., avec le dérivé *gaitein* « chevreau », cf. *haedinus*. Il ne se retrouve pas ailleurs. Le vocalisme *a* est de type « populaire ».

haerēō, -ēs, *haerēf*, *haesum*, *haerēre* : être attaché, demeurer fixé à; par suite « être arrêté, ne pas avancer », sens physique et moral : *haeret res* « l'affaire n'avance pas, les choses ne vont pas »; d'où « être embarrassé ou perplexe, hésiter ». Le dernier sens se rencontre surtout dans le fréquentatif :

haesiō, -ās : être arrêté ou embarrassé (sens physique

et moral), hésiter; *haesiūtō*; *haesitantia* (très rare, mais dans Cic., Phil. 3, 6, 16); *haesiūtōr*, -tībundus (Plat. le J.), -tībills (tardif).

Pas de substantifs ni d'adjectifs dérivés. Usuel, mais non représenté dans les langues romanes, sauf, peut-être, quelques rares formes de *haerēns*, *haerentia*, **haerentia*; M. L. 3977-3978 a.

Dérivés et composés : *haerēscō*, -is (Lucret., sans doute tiré du composé plus ancien *ad-haerēscō*, déjà dans Caton); *adhaerēō* : adhérer à, *προσκολλημα*, M. L. 162 a; *adērigere*, dont existe l'abstrait *adhaesiō*; *cohaerēō* : être attaché dans toutes ses parties, être cohérent (*συναρκόλλημα*, et *cohaerēscō* (Cic., Plin.), *cohaerentia* (Cic. = *συναρκόλλησις*); *inhaerēō* : être fixé dans; *inhaerēscō*; *inter-haerēō* (tardif); *ob-*, *sub-haerēō* (rare; Varr. Max.).

Un seul rapprochement plausible a été proposé, celui avec lit. *gaištū*, *gaišau*, *gaišti* « hésiter, temporiser », qui n'a, il est vrai, que le sens moral et la ressemblance peut-être fortuite; il s'agirait d'un mot « populaire » et de vocalisme radical *a*. Got. *us-gaisjan* « effrayer » est encore plus loin pour le sens. Les mots à diphtongue *ai* (cf. *caedō*, *laedō*, *quaerō*, etc.) sont en général sans étymologie, ou d'extension médiocre.

haeresis, -is (-eos) f. : choix, doctrine d'élection. Emprunt savant au gr. *ἁίρεσις* (depuis Lab., Varr., Cic., spécialisé dans la langue de l'Église (cf. Isid., Or. 3, 1) et répandu par elle, ainsi que le dérivé *haereticus*; M. L. 3979, *haereticus* (*erē-*), avec *ē*, sous l'influence de *haerēre*? V. irl. *eres*, *heritic* (pluriel)).

hahae, *hahahae* : onomatopée imitant l'éclat de rire; cf. Pl., Pseud. 1052; Tēr., Eun. 497, etc. Pour la finale cf. *babae*, *papae*.

hallēō (*a(l)lēō*) n. et *hallēx* (*allēx*), -ēcis f. : sorte de sauce analogue au *garum*, faite avec des intestins de poisson séchés ou fermentés. Attesté depuis Plautus. Conservé en italien et en espagnol sous la forme (*h*)*allēx*; M. L. 4001.

Dérivés : *allēcātus* (Apicius); (*h*)*al(l)ēcula*; *allēcium* (Inscr.).

Peut-être emprunt au gr. *ἅλιον*; cf. aussi *ἅλιος*, *ἅλιος* « salure », déformé par l'étymologie populaire, qui l'a rapproché de *allicio*; mais l'*ē* fait difficulté. Mot populaire de forme mal fixée qui a pu passer par un intermédiaire étrusque.

**hallus*, *hallux* (*allus*, *allux*, *allex*) : orteil. Mot de glossaire : P. F. 91, 1, *hallus* : *pollex pedis scandens super proximum, dictus a saliendo*; et 7, 15, *allus pollex scandens proximum digitum, quod uelut insiluisse in allium uideatur, quod Graece ἔδλωθα dicitur*. Les formes *allus*, *alux*, *allex* ont été influencées par *pollex*. Rien de commun avec (*h*)*allex*, (*h*)*allex*; dans Plt., Poe. 1310, *hallux uiri* ne signifie pas « tom pouce », comme le traduisent les dictionnaires, mais « sentinelle d'homme », comme le démontre le contexte.

Comme *pollex*, nom de partie du corps, de type « populaire », à consonne géminée. Sans correspondant connu.

hālō, -ās, -āre (ne semble pas attesté au parfait; les dérivés *hālūs*, *hālūō* supposent peut-être un ancien

parfait **hālūi*, un supin **hālūtum*, mais sont plus probablement faits d'après *spirō*, *spirūs*; *exhālūi*, *exhālūtum* doivent être récents) : exhaler un souffle, une odeur. Rare et poétique (Lucret., Vg., Mart.).

Dérivés et composés : *hālūtus*, -ūs m. : souffle, exhalaison; fumées (du vin); cf. Plin. 14, 142, *postero die ex ore [ebriorum] halitus cadi*, ce qui autorise à rattacher à *hālō* la glose de P. F. 66, 19, *halonem* : *hesterno uino languentem*; *hālūtō*, -ās (Enn.) : exhale, souf- fier; *ad-*; **exhālō* : exhale, expirer. Plus fréquent que *hālō* et usité dans la prose classique; *exhālūtō*; *inhālō* (Cic.); *redhālō* (Lucret.).

Hālāre, *hālūtāre* ont survécu dans les dialectes italiens, cf. M. L. 3998, 4004 : *hālūtus* en roumain, M. L. 4004 a; *exhālō* a un représentant en italien, M. L. 3011, et **exhālūtō*, 3011 a; pour les représentants de *anhālāre*, v. ce mot.

Sur l'étymologie, qui est douteuse, v. *anhālāre*. Si l'on rapproche *hālāre* et *anhālāre*, comme il est tentant de le faire, l'*ā* de *hālāre* serait à considérer comme un ancien *ā* allongé par la simplification d'un groupe de consonnes suivant. On rapprocherait le groupe de *animus*, on tiendrait *h* pour une addition expressive que justifierait le sens (cf. *hauriō*), et l'on partirait de **ana-slā-*. Mais, dans toute cette série d'hypothèses, rien n'est démontrable.

halophanta (*halapanta*), -ae f. : hâbleur. Mot forgé par Plt., Cu. 463, d'après *sycophanta*, « *ab eo quod haurit omnia* », P. F. 90, 24 L.

halus, -lf. : plante indéterminée (Plin. 26, 42), qu'on assimile généralement à *alum*; v. ce mot.

hama : v. *ama*.

(*h*)*āmīō*, -ōnis m. : sorte de poisson, mentionné par Isid., Or. 12, 6, 33, *dictus amio quia non capitur nisi amo*. Étymologie populaire.

hāmūs, -ī m. : crochet, hameçon. Ancien, usuel. M. L. 4025; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *hāmulus*; *hāmātus*, M. L. 4015, it. *amato*, d'où **hāmō*, -ās et *inhāmō*; *hāmīōta*, hybride formé avec le suffixe gr. *-ώτης* créé par Plt., Rud. 310, *conchitae atque hamiothae* (d'après *νησιώτης*); et Varron; *hāmōtrahōnēs* : *alii piscatores, alii qui unca cadauera trahunt*, P. F. 91, 16; *hāmōtrēs* : *piscatores*, CGL (Scal.) V 601, 32; *hāmiger*. Cf. encore M. L. 4017, **hamica*.

On cite les gloses *χαμῶς χαμπόλος* et *χαβῶν χαμπόλον*, *στεινὸν* d'Hesychius; mais on ne sait rien de ces mots, et ceci n'éclaire pas lat. *hāmūs*. Le v. h. a. *hāmo* « hameçon » semble provenir du latin (v. Kluge, sous *Hamen*).

hanser : v. *anser*.

hānulum : v. *fānum*!

hara, -ae f. : étable pour animaux, *h. ānserum*; spécialement « porcherie ». Ancien; technique. Conservé dans certains dialectes italiens, ainsi que le diminutif **harula*; cf. M. L. 4039, 4063.

Peut s'expliquer par un ancien **ghōrā-* de la racine **gher-* « prendre », qui se trouve dans *hortus* et *cohors*

(v. ces mots); le sens serait « enclos ». Simple possibilité.

harēna (*arēna*; ancien (*h*)*asēna* (Gloss.)), cf. le doublet sabin *fasēna*, ap. Varr., L. L. 7, 27), -ae f. : sable; et dans la langue technique du cirque : place sablée, arène; de là (*h*)*arēnārius* m. : gladiateur. Le pluriel (*h*)*arēnae* désigne aussi « les bancs de sable » (cf. Vg., Ae. 1, 107; 3, 557) et « les sables, le désert ». Ancien, usuel. M. L. 630; germanique : v. h. a. *erin*.

Dérivés et composés : *harēnōsus*, M. L. 631 a; (*h*)*arēnula* f. : grain de sable (Plin.), M. L. 631 b; (*h*)*arēnārius*; *harēnāria*, -ae : sablière (et *harēnārium*, M. L. 631); *harēnāceus* : sableux, sablonneux; *harēnātus* : sablé; *harēnātum* n. : mortier au sable; *harēnātō*; *exharēnō*, -ās (Pline); *harēnifodina* (Dig.) : sablière; *harēniagus* (Lucaïn).

Sans étymologie claire. La finale *-ēna* indique peut-être une origine étrusque.

hariolus : v. *haruspez*.

hariuga : v. *aruga*.

harpa, -ae f. : harpe (Mart. Cap., Ven. Fort.). Mot germanique. M. L. 4054.

harpaga, -ae f. : crochet, harpon; différent de *ferrea manus* « grappin ». Emprunt au gr. *ἄρπαγή*, comme *harpax* est emprunté de *ἄρπάζει*. Mais les dérivés sont proprement latins : *harpagō*, -ās; *harpagō*, -ōnis m., tous deux plautiniens. *Ἀρπάγω* aurait donné **harpassō*. Ancien. M. L. 4055 et 4057. Pour *harpon*, v. B. W. s. u.

harundō (*arundō*), -inis f. : roseau; par suite tout objet fait en roseau ou en ayant la forme : canne, bâton; flèche; canne à pêche; flûte, chalumeau (cf. *calamus*), glauai, balai; roseau pour écrire; chaume. Même développement de sens que dans gr. *κλάμος*, qui a été emprunté. Ancien, usuel, classique; non roman. Il se peut que l'*h* soit un « hyperurbanisme » et qu'il faille écrire *arundō*, si l'on admet le rapprochement (douteux) avec gr. *ἄρον*; cf. Frisk, s. u. Pour la formation, cf. *hirundō* et *nebrundinēs*.

Dérivés et composés : *harundineus*; *harundinōsus*; *harundināceus*; *harundinālis*; *harundinētum* n. (Caton); *harundinārius* m. « ouvrier couvreur en chaume »; *harundiŕer* (Ov.) = *καλαμοφόρος*; *subarundinō*.

haru, *har-* : 1° *haruspez* (*hari*, *arre-*; lat.-fal. *harasp(ex)*, cf. Vetter, *Hdb.* 322, i et 323), -icis m. : celui qui examine les entrailles des victimes; cf. *au-spez*, *exti-spez*. L'*h* initial est souvent omis.

Dérivés : *haruspica*, féminin récent du type *anti-stita*, etc. (Plt.); *haruspicium* n.; *haruspiciŕus*; *haruspiciālis* - *cātiō* (Act. Aru.).

2° *hariolus* m., *hariola* f. : devin, devineresse; *hariolor*, -aris : prophétiser; souvent comme *fatuor*, *uāticinor* avec un sens péjoratif : déraisonner, divaguer; *harioliōtō* (Enn.).

Mots archaïques, *hariolus*, *hariolor* ne sont pour ainsi dire plus représentés dans les textes après Ciceron; toutefois, la pratique des haruspices subsiste; cf. Paul., Sent. 5, 21, 3, qui de salute principis uel de summa rei